Shelf No. M010.5 P58

DISCARDED
TORONTO PUBLIC LIBRARY.
TORONTO PUBLIC LIBRARY

Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1892. T. LXIV. 1.

P
BV
V
11

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-CINQUIÈME

(SOIXANTE-QUATRIÈME DE LA COLLECTION)

64-65

554453
6.12.52

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON, 5

1892

Z
1007
P73
t. 64-65

486513

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

PUBLIC LIBRARY
REFERENCE.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. — *L'Habitation humaine*, par Charles Garnier et A. Ammann. Paris, Hachette, 1892, gr. in-8 de 895 p. Broché, 25 fr. ; cartonné, 30 fr. — 2. *Une Campagne au Tonkin*, par le Dr Hocquard, Paris, Hachette, 1892, gr. in-8 de 538 p., orné de 247 grav. et 2 cartes. Broché, 20 fr. ; relié, 25 fr. — 3. *De Paris au Tonkin, à travers le Tibet inconnu*, par Gabriel Bonvalot. Paris, Hachette, 1892, gr. in-8 de 510 p., avec 1 carte en couleurs et 108 illustr. gravées d'après les photographies prises par le prince Henri d'Orléans. Broché, 20 fr. ; relié, 25 fr. — 4. *Voyage autour du globe*, par J. Eggermont. Paris, Delagrave, 1892, in-4 de 366 p., orné de nombr. grav., de plans et de cartes. Broché, 20 fr. ; relié 25 fr. — 5. *Un Hiver en Orient*, par Mag Dalah. Paris Delagrave, 1892, in-8 de xii-298 p., nombr. illust. de l'auteur. Broché, 10 fr. ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. 50. — 6. *La Littérature française, des origines au XVIIIe siècle*, par Paul Albert. Paris, Hachette, 1891, gr. in-8 de 477 p., orné de 75 grav. Broché, 8 fr. ; cart., 12 fr. — 7. *Les Grands Travaux du siècle*, par J.-B. Dumont. Paris, Hachette, 1891, gr. in-8 de 480 p. et 256 grav. Broché, 8 fr. ; cart., 12 fr. — 8. *A travers l'industrie française*, par Paul Poiré. Paris, Hachette, 1891, gr. in-8 de 480 p., orné de 414 grav. Broché, 8 fr. ; cart., 12 fr. — 9. *Histoire du célèbre Pépé*, par Edgar Monteil. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d., in-4 de 354 p., illustré de 100 dessins par Henri Pille. Broché, 9 fr. ; relié, 12 fr. — 10. *Une Cousine d'Amérique*, par Louis Mainard. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d., gr. in-8 de 302 p., orné de 100 dessins en noir et en couleurs, de Kauffmann. Broché, 9 fr. ; relié, 12 fr. — 11. *En pension*, par Jacques Lermont. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d., gr. in-8 de 232 p., avec 75 dessins de Leroux. Broché, 6 fr. ; relié, 9 fr. — 12. *Costal l'Indien*, par Gabriel Ferry. Paris, Hachette, 1891, gr. in-8 de 296 p., orné de 12 planches en couleurs et de 36 grav. sur bois. Broché, 4 fr. 50 ; cart., 6 fr. 50. — 13. *Le Dévouement de Claudine*, par J. Kergall. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d., in-8 de 247 p., avec 40 dessins de V.-A. Poirson. Broché, 4 fr. ; relié, 6 fr. — 14. *Aux Garennes*, par Mme Noémi Balleyguier. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d., petit in-8 de 252 p., illustr. de Gaston de Burggraff. Broché, 2 fr. 25 ; relié, 3 fr. 50. — 15. *Échos des vacances*, par Mme de Paloff. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d., petit in-8 de 256 p., illustr. de Paul Nac. Broché, 2 fr. 25 ; relié, 3 fr. 50. — 16. *Les Vacances de Paul*, par Mme J. de Sobol. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d., in-18 de 126 p., illustr. de Montégut. Broché, 80 c. ; relié, 1 fr. 25.

A diverses reprises, nous avons eu l'occasion d'exprimer nos regrets de n'avoir pu recevoir assez tôt un certain nombre d'ouvrages illustrés, tout désignés pour être offerts dans les familles à titre d'étrennes. A la fin de l'année 1891, les éditeurs ont mis généralement plus d'empressement à nous faire remettre leurs nouveautés ; aussi, notre article de décembre a-t-il acquis plus d'importance que jamais. Cependant plusieurs volumes ne nous sont encore parvenus qu'au moment où nous remettions le bon à tirer à l'imprimeur. Ces retardataires vont faire l'objet du présent compte rendu.

1. — Dans la vie individuelle ou dans la vie des nations, c'est une chose capitale que la maison ou le monument. Le degré de civilisation d'un peuple se détermine facilement par la grandeur, la majesté, l'élégance d'un monument public et le confort d'une maison particulière. Le plus ignorant admirera tout de suite les splendeurs de l'architecture de la vieille Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce, de Rome, pour ne parler que de l'antiquité, alors qu'il se sentira pris de pitié pour les huttes des peuples stationnaires de l'extrême nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, de même qu'il trouvera misérables les habitacles actuels, encore très primitifs, des nationalités vagues de l'Afrique centrale et méridionale et même d'une partie de l'Asie. Selon les temps, les lieux, les climats et la nature du sol, chaque groupe humain plus ou moins considérable s'est créé un type de maison où la fantaisie s'est ordinairement effacée devant l'utilité. Avec les siècles, le progrès s'est affirmé. Et c'est ainsi que, partant d'une hutte de terre ou de branchages, l'homme en est venu peu à peu à imaginer et à exécuter ces magnifiques œuvres d'art que nous pouvons contempler soit dans leurs vestiges, soit dans leur merveilleuse intégralité.

Avant d'aborder *l'Habitation humaine*, de MM. Ch. Garnier et A. Ammann, gardez-vous bien de négliger l'*Avant-propos*. Les quelques pages qui le composent sont écrites avec beaucoup d'esprit, mais aussi, disons-le, avec un contentement de soi-même qui serait dangereux s'il n'était aussi pleinement justifié. N'importe, un peu plus de modestie siérait mieux. Nous hasardons cette légère critique parce que nous supposons que ces lignes brillantes et gaies, qui nous ont amusé, en somme, sont du cru de l'un des auteurs, le professeur, probablement. Voilà tout le mal que nous trouvons à dire de ce très remarquable travail, qui ne perdra pas grand'chose à être présenté tardivement à nos lecteurs, parce que ce n'est pas, à proprement parler, et d'une façon exclusive, un livre du moment : il sera bon à acheter à toutes les époques de l'année. Ce n'en est pas moins un cadeau d'étrennes de haut goût. Les recherches d'ordre historique et architectural à la fois, auxquelles se sont livrés MM. Garnier et Ammann, ont dû être exceptionnellement considérables. Patiemment, ils ont interrogé le génie particulier de chaque race, de chaque peuple ; ils ont suivi chaque groupe important dans ses migrations et ont reconstitué jusque dans les détails tous les types d'habitation adoptés depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours. Quel voyage à travers les siècles ! A notre avis, ce volume doit être considéré comme un chapitre des plus pittoresques, des plus saisissants et des plus instructifs de l'histoire universelle de la civilisation.

2. — *Une Campagne au Tonkin* a déjà paru dans les livraisons du *Tour du monde*. C'est un des récits les plus intéressants, les plus documentés, les plus impartiaux qu'ait inspirés jusqu'à ce jour notre jeune

colonie d'Extrême Orient. Arrivé au Tonkin au commencement de l'année 1884, le docteur Hocquard y séjourna trente mois. Il put donc assister à plusieurs opérations de guerre, faire partie de nombreuses colonnes et étudier à loisir la faune, la flore du pays et les mœurs de ses habitants. Il ne lui a manqué qu'une chose pour que l'ouvrage fût parfait, c'est la connaissance de la langue annamite. Il a dû y consigner, faute de mieux, certains renseignements de seconde main, et s'est parfois contenté de reproduire les explications d'interprètes fantaisistes qu'il a été impuissant à contrôler. L'orthographe des mots annamites cités est fort souvent défectueuse. Mais, malgré ces légères critiques, *Une Campagne au Tonkin* aura un grand et légitime succès. Nous recommandons comme une des parties les plus curieuses et les mieux décrites du livre le chapitre consacré à la cour de Hué. Il contient la description de la salle du trône, du palais des réceptions privées, le récit d'une visite au sérail et le compte rendu d'une audience privée accordée par le roi Dong Khanh. La maison Hachette a édité l'ouvrage du docteur Hocquard avec un soin tout particulier et avec un goût auquel tous les lecteurs rendront hommage. Les nombreux dessins qui accompagnent le texte ont été gravés d'après les photographies rapportées par l'auteur ; ils sont donc d'une rigoureuse exactitude.

3. — Le voyage accompli à travers l'Asie centrale par M. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler l'itinéraire et les émouvantes péripéties. M. Bonvalot l'a raconté lui-même à la Société de géographie ; notre collaborateur le comte de Bizemont a consacré à cette belle campagne d'exploration une série de conférences très chaleureusement applaudies, et le prince Henri d'Orléans en a décrit les principales étapes dans des articles publiés par la *Revue des Deux Mondes* et le *Correspondant*. Mais il fallait que ce voyage d'exploration, si profitable à la science géographique, fût consacré par un monument proportionné à son importance. La maison Hachette s'est chargée de cette tâche et l'a accomplie avec un plein succès. M. Gabriel Bonvalot a écrit en grand détail son voyage : *De Paris au Tonkin, à travers le Tibet inconnu;* dans un style dépourvu de toute emphase et de prétention, il a décrit les hauts plateaux tibétains, qui formaient jusqu'ici une des contrées les plus mystérieuses de l'Asie. La partie artistique du livre est digne de son texte. Grâce à la collaboration du prince Henri, qui avait pris, au cours du voyage, une série de vues photographiques, l'ouvrage est illustré de magnifiques gravures qui constituent en quelque sorte un commentaire vivant et pittoresque de ses descriptions et de ses récits.

4. — Si l'Afrique attire universellement les regards et sollicite des plumes nombreuses et brillantes, l'Amérique n'est pas non plus négligée. On a pu le constater dans notre livraison de décembre. Enregis-

trons encore l'ouvrage de M. L. Eggermont : *Voyage autour du globe*, qui, malgré son titre général, ne nous parle que du Canada et des États-Unis. Il est vrai que ce volume n'est que le premier d'une série. Chargé en 1876 d'une mission officielle en Amérique et au Japon, l'auteur a poursuivi, pour son compte propre, un voyage des plus intéressants. Au hasard de la route, il a improvisé une sorte de revue encyclopédique des pays qu'il a parcourus. « Noter, dit-il, chaque incident, dépeindre chaque aspect, recueillir chaque trait, jour par jour, heure par heure, en face même de l'objet entrevu, et sous l'influence immédiate de l'impression ressentie, telle fut la tâche à laquelle je me consacrai de parti pris. Soit à cheval, soit à pied, dans les gares ou dans les relais de poste, sur le pont des bateaux ou sur la banquette des wagons, en carriole, en chaise portée, ou simplement assis sur le bât vacillant d'une bête de somme, je passai ainsi plus d'une année, sans le moindre souci de mon repos. » Sans doute, ce volume a la forme d'un journal ; mais, de temps à autre, M. Eggermont se livre à d'amples descriptions, vives, animées, pittoresques, qui donnent à ce qu'il rapporte un charme réel. Fort bien imprimée, cette relation un peu tardive, mais écrite d'une manière bien personnelle, plaira à tout le monde. Nous eussions désiré pouvoir présenter plus tôt cet ouvrage à nos lecteurs, qui, malgré cela, ne devront point le négliger. Les gravures, fort nombreuses, sont extrêmement soignées ; mais peut-être quelques amateurs délicats regretteront-ils qu'un volume aussi luxueux soit imprimé sur deux colonnes. C'est là toute notre critique : elle est mince.

5. — *Un Hiver en Orient* est un charmant recueil d'impressions de voyage, écrit sans prétention et laissant libre cours à des enthousiasmes juvéniles. Le voyageur ou plutôt la voyageuse — car on a vite reconnu qu'une main féminine tient la plume — a visité l'Égypte, remontant le cours du Nil jusqu'à la deuxième cataracte, et c'est par un pieux pèlerinage à Jérusalem qu'elle a voulu clore la période de son séjour en Orient. Il y a dans ce volume beaucoup de pages délicieuses qui sont, comme le dit M. Edmond Rousse dans la préface, « pleines de mélancolie et de grandeur, pénétrées de la poésie des choses lointaines et de la philosophie des choses passées. » Les descriptions sont sobres et harmonieusement colorées ; nous préférons cette manière à la simplicité affectée de M. Pierre Loti. Mag Dalah a illustré son récit d'une série de dessins et croquis, dont les sujets n'offrent pas toujours un bien sérieux intérêt, mais qui dénotent un agréable coup de crayon.

6. — Si ingénieuse et si piquante soit-elle, *la Littérature française* de Paul Albert a bien un peu vieilli depuis vingt ans, et la nouvelle école critique, celle de Brunetière, de Faguet, de Lanson, sans parler des autres, y a pratiqué de larges brèches. On a entrepris de la rajeunir en lui donnant ce beau vêtement qui fait monter les livres à la dignité un peu banale

de livres d'étrennes. On y a réussi, et toutes ces images, tous ces portraits qui la décorent aujourd'hui, lui communiquent une vie et un charme nouveaux. Ne pouvant en faire un bon livre, on en a fait un beau livre. Sous cette forme nouvelle, on la relira, et nous n'avons pas besoin de dire qu'on y trouvera du plaisir. Paul Albert expose avec infiniment d'esprit des idées souvent contestables. Mais nous ne conseillerons sa lecture qu'à ceux qui sont suffisamment instruits pour ne pas le prendre trop au sérieux.

7. — Dans l'*Avant-propos* de son livre sur *les Grands Travaux du siècle*, M. J.-B. Dumont fait judicieusement remarquer que « considérée dans son ensemble, l'œuvre industrielle du XIXe siècle dérive presque entièrement de l'invention de la machine à vapeur. C'est ainsi que, parmi toutes les merveilleuses conquêtes dont notre siècle a pu voir la réalisation, l'application de la vapeur aux chemins de fer et à la navigation a certainement donné lieu aux plus grandes entreprises dont les ingénieurs puissent revendiquer la gloire. » L'auteur ajoute que l'électricité a apporté aux mêmes fins son précieux concours. Illustré avec un soin tout particulier, cet ouvrage fournit des détails aussi nets que complets sur les voies ferrées de toutes sortes et les travaux d'art étonnants qu'elles ont occasionnés, notamment sur les immenses tunnels du Mont-Cenis et du Saint-Gothard, sans oublier les canaux maritimes, les ports, les paquebots, les navires cuirassés et les charpentes métalliques. Naturellement, la tour Eiffel occupe ici une place importante : une étude spéciale en quatre chapitres lui est consacrée. La dernière division du livre est une sorte de grande levée de rideau sur le spectacle curieux qu'offrent deux villes types : Chicago et Paris. Ces pages trop courtes, tant elles sont captivantes pour des esprits sérieux, ont pour titre : *Les Villes modernes.*

8. — On ne saurait imaginer tout ce qui se trouve décrit, fort succinctement c'est vrai, mais d'une façon suffisante pour en avoir une idée, dans l'ouvrage de M. Paul Poiré : *A travers l'industrie française.* Le simple énoncé des sujets groupés en vingt-six chapitres remplirait près de deux pages du *Polybiblion.* On comprend dès lors que nous renoncions à mentionner tout cela. Bornons-nous à dire que ce vaste ensemble est réparti en quelques grandes divisions ayant pour titres : *La Houille et les Métaux. — Industries de l'alimentation. — Industries du vêtement et de la toilette. — Industries du logement et de l'ameublement. — Industries satisfaisant aux besoins intellectuels.* Voilà, certes, une réunion d'excellentes leçons de choses que la jeunesse studieuse et aussi l'âge mûr apprécieront. Les gravures, fort nombreuses dans cet ouvrage, en sont comme le commentaire obligé.

9. — Pour mériter nos éloges, que manque-t-il à l'*Histoire du célèbre Pépé?* La pensée religieuse, qu'on y cherche en vain. Cette lacune,

qui semble voulue, une fois constatée, nous reconnaîtrons volontiers que ce roman n'est pas sans mérites. M. Edgar Monteil raconte les tribulations d'un enfant abandonné qui, recueilli par une charitable dame et envoyé d'abord dans une ferme de Normandie, disparaît, un jour de fête, enlevé par un musicien ambulant. Arrivé à Paris, Pépé est assez heureux pour fausser compagnie à son ravisseur, mais il a la malechance de tomber aussitôt entre les mains d'une bande de pires gredins qui lui font horreur et qui, sur ses indications, sont arrêtés par la police. Redevenu libre, il s'engage dans une troupe de saltimbanques parisiens. Le pauvre petit a trouvé là d'excellentes gens qui savent lui rendre la vie agréable. Il devient bientôt leur premier sujet. Puis, artiste jusqu'aux moelles, il ne tarde guère à étonner le monde de la balle, puis le monde artistique, par son talent étrange : Pépé n'a pas son égal comme peintre en décors. La femme du directeur du cirque le prend en vive amitié; elle lui fait donner des leçons de dessin, et, avec le temps, l'ex-saltimbanque Pépé, peintre médaillé au Salon, puis chevalier de la Légion d'honneur, obtient en mariage la fille de ses anciens et richissimes patrons, jeune personne accomplie qui le rend fort heureux. Ceux qui aiment Paris jusque dans ses excentricités trouveront là des croquis et des tableaux curieux sur les saltimbanques et sur.... les artistes, les ateliers de peinture et même l'École des beaux-arts.

10. — Jenny Chapedoz, la *Cousine d'Amérique*, a trois cousins, Lucien, Octave et Paul; lequel épousera-t-elle ? Voilà le problème. Les deux premiers la demandent, ou plutôt leurs parents la demandent pour eux quand ils la croient riche, et la dédaignent quand ils la croient pauvre ; c'est, au contraire, parce qu'il la croit pauvre que le noble et généreux Paul veut l'épouser, estimant comme une dot bien suffisante le bonheur qu'elle lui donnera. En réalité Jenny est riche, très riche, et c'est Paul qu'elle épousera, mais elle emploiera sa fortune à rendre tout le monde heureux autour d'elle, même son oncle Bruidel, le père d'Octave, même la fière Athénaïs Chapedoz, la mère de Lucien. Grâce à elle, les riches devenus pauvres sont dotés, car elle ne leur garde pas rancune, mais c'est à Paul qu'elle donne la meilleure part de sa fortune et tout son cœur. Comme tous les livres d'étrennes qui sortent de chez l'éditeur Charavay, cette histoire est imprimée avec beaucoup de soin et illustrée avec beaucoup de goût.

11. — Certainement *En pension*, de M. Jacques Lermont, se lit avec intérêt. Mais si, pour les jeunes filles, tous les pensionnats d'outre-Atlantique ressemblaient à celui dont il est ici question, nous plaindrions sincèrement les Américains. Heureusement, il y a aux États-Unis des établissements où l'instruction religieuse se donne aussi bien qu'en France. Or, au « Croissant d'Or » (on dirait un nom d'auberge !) on ne voit, ou du moins on ne soupçonne rien de pareil. On y étudie

tant bien que mal, plus mal que bien, on y commet des espièglerie de toutes sortes, etc., etc. Pauvres petites *misses!* Si, après cela, elles font des épouses modèles et de bonnes mères de famille, c'est qu'elles sont pourvues d'un riche fonds de qualités. Par lui-même, le livre n'en est pas moins très amusant.

12. — *Costal l'Indien* est une œuvre ancienne déjà de M. Gabriel Ferry, de son vrai nom Louis de Bellemare. C'est un épisode des dix années de luttes que soutinrent contre l'Espagne les Mexicains, sur lesquels soufflait le vent d'indépendance qui, précédemment, avait détaché l'Amérique du Nord de l'Angleterre. Ceux qui aiment les émotions vives, les récits dramatiques, feront leur régal de ce volume que la maison Hachette a su illustrer d'une série de gravures sur bois et de quelques planches en couleurs du plus bel effet.

13. — M. J. Kergall, — si ce nom n'est pas un pseudonyme, — doit être Breton. Pourquoi alors, dans son charmant volume : *Le Dévouement de Claudine*, est-il aussi « neutre » en matière de religion? Combien le récit, plein d'émotion et de grâce naïve, et où le cœur palpite si fort, n'aurait-il pas gagné à ce que Dieu occupât ici la place qui lui était si naturellement réservée! N'est-il pas, Lui, le grand consolateur des affligés, des déshérités et des souffrants? Ce regret exprimé, disons que cette histoire d'une petite servante contient plus d'un enseignement.

14 et 15. — Sous le titre : *Aux Garennes*, Mme Noémi Balleyguier raconte les incidents de vacances passées à la campagne par les enfants d'un banquier parisien. La gaieté forme le fond de ce joli volume, qui se termine par le récit d'une inondation de la Loire et des actes de courage et de dévouement occasionnés par cette calamité publique. — Encore un livre dont les vacances sont le sujet; l'intitulé le dit suffisamment : *Échos de vacances*. Mme de Paloff a écrit ainsi un bon petit volume où la pensée de Dieu est plus apparente que dans *Aux Garennes*. On trouve là, à côté de quelques leçons de morale, la relation d'un épisode patriotique qui fait plaisir. Ces deux ouvrages sont fort bien illustrés.

16. — Dans *les Vacances de Paul*, Mme J. de Sobol nous enseigne un moyen de corriger les enfants. Ce moyen n'est peut-être pas très pratique dans tous ses détails, car tout le monde n'a pas à sa disposition une « tour mystérieuse » et « un petit homme gris. » Mais comme il se résume en définitive dans « les leçons de l'expérience, » on peut, dans tous les temps, dans tous les pays et dans toutes les situations, l'appliquer et en tirer profit. Paul sait à quoi aboutissent l'étourderie, la désobéissance, l'insubordination et les autres mignons défauts de l'enfance, et il prend la résolution de se corriger. Ce petit livre aimable et fin est très spirituellement illustré.

VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Seul de son siècle en l'an* 2000, trad. et discussion du roman communiste *Looking Backward*, de M. Edward Bellamy, par le vicomte de Lestrade. Paris, Guillaumin, 1891, in-12 de 408 p., 3 fr. 50. — 2. *Cybèle, voyage extraordinaire dans l'avenir*, par Jean Chambon. Paris, Georges Carré, 1891, in-12 de 352 p., 3 fr. 50. — 3. *Hassan le Janissaire*, par Léon Cahun. Paris, Armand Colin, 1891, in-12 de 368 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Roman du Mont Saint-Michel*, par Mme Stanislas Meunier. Paris, Armand Colin, 1891, in-12 de 390 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Gens d'Épinal*, par Michel Auvray. Paris, Armand Colin, 1891, in-12 de 446 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Élève de Garrick*, par Augustin Filon. Paris, Armand Colin, 1891, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 7. *Beau Page*, par Pierre Sales. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-12 de 380 p., 3 fr. 50.— 8. *La Borgnotte*, par Edouard Montagne et Louis Gallet. Paris, Dentu, 1891, in-18 de 406 p., 3 fr. 50. — 9. *Une Reine de théâtre*, par Charles d'Héricault. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 276 p., 3 fr. 50. — 10. *Sous-Off cassé*, par Édouard Gachot. Paris, A. Savine, 1891, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 11. *Chapuzot est de la classe* (*nouvelles scènes de la vie de caserne*), par Jean Drault. Illustr. de Blaise. Paris, H. Gautier, 1891, in-8 de 300 p., 3 fr. 50. — 12. *Boumaza*, par H.-B. de Laval. Paris, Téqui, 1891, in-12 de 336 p., 3 fr. — 13. *Le Roi Stanko et la Reine Xénia*, par Ouitis. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 386 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Roman du Roi*, par A. de Basilewitch. Paris, A. Savine, 1891, in-18 de 454 p., 3 fr. 50. — 15. *Égyptiacque* (*Rêves vécus, vies rêvées*), par William Ritter. Paris, A. Savine, 1891, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 16. *La Bohème tragique*, par Noel Amaudru. Paris, A. Savine, 1891, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 17. *Les Bas-Bleus*, par Albert Cim. Paris, A. Savine, 1891, in-18 de 368 p., 3 fr. 50. — 18. *Trahisons*, par Léon Barracand. Paris, Victor Havard, 1891, in-18 de 320 p., 3 fr. 50.— 19. *Plein Cœur*, par Édouard Delpit. Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-18 de 362 p., 3 fr. 50. — 20. *Péril*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 21. *L'Héritière*, par le même auteur. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de 298 p., 3 fr. — 22. *Trop tard*, par Alfred Bonsergent. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de 288 p., 3 fr. — 23. *Tragiques amours*, par Louis Énault. Paris, Hachette, 1891, in-18 de 462 p., 3 fr. 50. — 24. *L'Agité*, par Auguste Germain. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 250 p., 3 fr. 50. — 25. *L'Amour de Jacques*, par Charles Fuster. Paris, Fischbacher, 1891, in-12 de 176 p., 3 fr. — 26. *Tableaux algériens*, par Gustave Guillaumet. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-12 de 274 p., 3 fr. 50. — 27. *Nouveaux Pastels (Dix portraits d'hommes)*, par Paul Bourget. Paris, A. Lemerre, in-18 de 300 p., 3 fr. 50.

1. — Le roman aujourd'hui ne se contente plus d'être romanesque. Il a la prétention de s'occuper de tout, de se mêler de tout, de parler de tout. Art, science, histoire, philosophie, physiologie, politique, sociologie, il n'est rien qui lui demeure étranger. Ce qui abonde, à l'heure présente, ce sont les romans socialistes : genre faux, presque toujours sophistique, souvent malsain. La fiction y est ordinairement nulle ; elle sert tout simplement de cadre à l'auteur pour développer ses doctrines, défendre ses idées, quand ce n'est pas pour répandre ses poisons. Tel est le cas du romancier américain Bellamy. Sa dernière œuvre : *Seul de son siècle en l'an 2000*, amalgame des théories communistes de Fourier, de Proudhon et de Karl Marx, offre aux lecteurs naïfs, sous sa forme brillante, fascinante et facile, un danger tel qu'un économiste français, M. le vicomte Charles de Lestrade, a cru devoir, pour en neutraliser les effets, traduire ce roman sensationnel, et en même temps le réfuter page par page, au moyen de notes minutieuses et abondantes,

intercalées dans sa traduction, très bien faite, d'ailleurs. Voici d'abord l'affabulation :

Un jeune citoyen de la ville de Boston, Julien West, est sujet à des insomnies. Pour en triompher, il a recours à un magnétiseur, qui l'endort, tous les soirs, dans une chambre en forme de cave, aux murs enduits de ciment hydraulique et très épais. Or, un incendie brûle sa maison, son magnétiseur est tué, lui reste oublié sous les décombres. C'était le 30 mai 1857. Julien West ne se réveille que le 10 septembre de l'an 2000. Il est tiré de sa torpeur par un certain docteur Leete qui, faisant faire des fouilles pour bâtir, trouve le nouvel Épiménide dans son lit, dormant encore, frais et dispos. Alors commence pour Julien West une série d'étonnements que le lecteur est en droit de partager. On a d'abord toutes les peines du monde à faire comprendre à ce revenant du XIXe siècle qu'il s'est maintenu en léthargie pendant cent treize ans trois mois et onze jours : mais enfin, il faut bien qu'il se rende à l'évidence. Le docteur Leete ne le lâche plus : il devient le guide, le cicerone, le professeur de son hôte ahuri, lui expliquant, dans ses plus petits détails, l'organisation de la société américaine en l'an 2000. Il y a bien, comme intermède, une histoire d'amour : le docteur Leete a une charmante fille, Édith, que Julien épouse au dénouement. Mais ce n'est qu'un hors-d'œuvre sans intérêt comme sans saveur. Donc, dans l'affabulation, rien de neuf. L'histoire de *la Belle au bois dormant* du bon Perrault, même la fantaisie de M. Edmond About : *l'Homme à l'oreille cassée*, sont autrement attrayantes.

Ce qui fascine, ce qui attire, ce qui désoriente les imaginations populaires du Nouveau-Monde dans le roman de M. Edward Bellamy, c'est l'art vraiment habile avec lequel l'écrivain met en opposition les deux sociétés : l'ancienne, celle dont Julien West est le dernier représentant, société pleine de vices, de préjugés, de contradictions et d'iniquités ; la nouvelle, celle dont le docteur Leete détaille si complaisamment à son hôte le merveilleux mécanisme. Or, la machine Bellamy repose sur ce principe : à chacun suivant ses besoins, et non suivant ses facultés. Tout le monde travaille, tout le monde reçoit, personne ne garde. Il suffit d'avoir un œil toujours ouvert chez le grand, l'unique, l'universel fournisseur, qui est l'État. Plus de capital individuel, plus d'héritages, plus de numéraire, plus de salariat. L'État devient le seul patron, le seul capitaliste, le seul entrepositaire, distribuant les richesses du fonds commun entre chaque citoyen, d'après un crédit uniforme correspondant à sa part du produit annuel de la nation. Muni d'une carte qu'on estampille au fur et à mesure des achats, chacun se procure dans les magasins publics ce qui est nécessaire à ses besoins. Tout se paie en nature. Le service militaire n'existe pas ; il est remplacé par le service civil obligatoire, qui dure vingt-cinq ans. C'est l'armée industrielle.

Chacun fait ce qu'il sait le mieux. On commence par être domestique et garçon de café pour finir dans la peau d'un fonctionnaire et d'un électeur. Il y a des généraux de l'épicerie, des colonels de la pâtisserie, des chefs de bataillons de ramoneurs et des capitaines de cireurs de bottes. Plaisirs, travaux, fonctions, nécessités de la vie, aliments de la pensée elle-même, tout est réglé comme une montre, sous la surveillance de l'État. C'est superbe! Mais que l'on doit donc s'amuser dans cette montre-là! Et la liberté individuelle, que devient-elle parmi tous ces rouages? Devant cette épouvantable tyrannie communiste, on se dit que mieux vaudrait mille fois la domination du plus farouche despote, et l'on songe involontairement aux mélancoliques prophéties du Dupont d'Alfred de Musset :

Le monde sera propre et net comme une écuelle;
L'humanitairerie en fera sa gamelle,
Et le globe rasé, sans barbe ni cheveux,
Comme un grand potiron roulera dans les cieux.

Oui, voilà ce que nous promet la civilisation rêvée par l'auteur de *Seul de son siècle*. Quant à moi, malgré tous ses vices, tous ses défauts, toutes ses injustices, je préfère celle dont nous jouissons et qui est encore infiniment plus habitable, plus supportable, plus acceptable, il n'y a pas à dire, mon Bellamy! Ne tenons donc pas plus compte des rêveries du romancier américain que de celles de l'auteur de l'*An deux mille quatre cent quarante*, Sébastien Mercier. Il faut pourtant signaler à nos lecteurs les vigoureuses réfutations de M. le vicomte Charles de Lestrade. Aux extravagances de M. Bellamy, son traducteur répond par l'expérience, la logique et le bon sens. Tout dans ses répliques serait parfait, si M. de Lestrade ne refusait pas au christianisme toute action et toute influence dans la crise actuelle et sur les sociétés de l'avenir. Plusieurs économistes pensent comme lui : ils ont tort. Ainsi que Léon XIII l'a démontré dans sa magnifique encyclique sur la « Condition des ouvriers, » la question sociale est liée à la question religieuse : on ne résoudra pas l'une sans l'autre.

2. — Il y a du socialisme également dans *Cybèle*, de M. Jean Chambon ; mais il est beaucoup moins dangereux que celui de *Seul de son siècle*. La fantaisie rentre ici dans le fantastique, et le « voyage extraordinaire dans l'avenir » que nous fait faire M. Chambon ne sort guère des domaines du rêve, des demeures de l'imagination. Voici : Marius Fontane, fils de maître Démosthène Fontane, notaire aux Martigues, en Provence, va se marier avec Jeanne Honorat, fille de feu le commandant Honorat, tué en 1871, au fort de Vanves, par un obus prussien. La veille de ses noces, le soir, Marius se promène sur les bords de la mer et contemple les étoiles, quand il est hypnotisé par l'une d'elles, la brillante Gemma, autrement dit : la Perle. Aussitôt, notre amoureux se

sent lancé dans l'espace par l'étoile : il rase d'abord la lune. Les sites lui plaisent : il voudrait bien s'y reposer un peu, mais l'irrésistible Gemmá l'attire avec elle dans l'infini. Au lever du soleil, il semble à Marius qu'il revient sur la terre et qu'il fait un plongeon dans la Méditerranée. Très bon nageur, il ne tarde pas à remonter sur l'eau, et, se voyant perdu dans l'immensité des flots, il se met à crier au secours. Un navire le repêche, monté par des gens qui ne le comprennent en aucune langue. L'idée lui vient de s'exprimer en provençal : un vieux bonhomme lui répond. C'est un des chefs du navire, le savant professeur Alcor, très versé dans l'idiome de Roumanille et de Mistral. On s'explique. Le pauvre Marius s'est endormi en l'an 1891 de l'ère chrétienne, et il se réveille en l'an 6642 de l'ère australe. Il a dormi 5752 ans. Julien West, l'Épiménide de M. Bellamy, n'avait, lui, dormi que cent ans. La terre où débarque Marius Fontane est bien l'ancien continent, mais radicalement transformé. On l'appelle : Cybèle. Toute l'Europe du nord, même la France, a été envahie par les glaces. Seul, l'hémisphère sud-est est peuplé. Les Allemands ont émigré en Australie. La civilisation a maintenant son centre en Afrique — et la capitale de la nouvelle France est Alger. C'est tout un autre monde. Les voitures y marchent sans chevaux ni vapeur. Les hommes volent dans les airs, quand cela leur plait. Il n'y a plus de gros capitalistes, et partant plus de pauvres. Plus de dette nationale : le trésor des Cybéléens est si abondant qu'il se répand partout où il est nécessaire comme une rosée bienfaisante. L'agriculture est dans Cybèle fort en honneur, et on a inventé des méthodes nouvelles de fumure, d'ensemencement, d'arrosage, qui décuplent les récoltes. Les téléphones perfectionnés transmettent non seulement la parole, mais la physionomie des correspondants. Les ballons sont dirigeables à volonté. Bref, c'est un pays de Cocagne, une seconde Salente : on y est aussi heureux que dans l'île d'Utopie, de Thomas Morus, et dans la Cité du Soleil, de Campanella. Cependant, Marius Honorat finit par s'y ennuyer, et un beau jour il monte sur l'aéronef *l'Espérance*, et vogue la galère ! Il visite successivement le Sahara, qui est devenu la plus plantureuse des forêts ; l'Égypte, dont la population principale est groupée autour des Pyramides ; la Palestine, l'Asie-Mineure, ce qui fut la Russie, l'Allemagne, la France, Paris, amas colossal de décombres enterrés au fond d'un incommensurable marécage. Puis, tout à coup, il revoit sa Provence ensoleillée et ses chères Martigues. Marius a été le jouet d'une hallucination hypnotique. Il a tout simplement couché à la belle étoile, et n'en est pas moins disposé à épouser la charmante Jeanne Honorat. Les invités arrivent ; on se rend à l'église ; les impressions du rêve s'effacent, et celui qui revient de Cybèle ne pense plus qu'à son bonheur conjugal. Le roman de M. Jean Chambon se lit avec facilité, et ses paradoxes ne laissent pas que

d'être amusants. Nous en voudrions effacer trois pages où l'on peut voir (est-ce intentionnel?) une attaque contre la religion chrétienne, que l'auteur suppose devoir disparaître au profit de je ne sais quel déisme panthéistique. Lorsque le christianisme disparaîtra, ce sera la Fin des Temps, prédite par les Écritures; et alors, si parfaits qu'ils soient, les Cybéléens ne resteront pas pour graine, pas plus d'ailleurs que les habitants du vieux monde. *Et erunt cœli novi et terra nova.*

3, 4, 5 et 6. — Si le roman socialiste est à la mode, le roman historique, tombé depuis quelques années en désuétude, reprend faveur. Les deux maîtres du genre, qui s'appellent Walter Scott et Alexandre Dumas père, ont aujourd'hui quelques élèves dont, s'ils vivaient encore, ces deux grands conteurs ne seraient pas trop mécontents. J'ai parlé déjà ici du *Capitaine Sans-Façon*, de M. Gilbert-Augustin Thierry, que l'on vient de rééditer et qui dramatise avec tant d'art un des plus mystérieux épisodes de la contre-révolution dans le Maine, au début du premier Empire. Le même éditeur, trouvant sans doute la veine fructueuse, a successivement depuis lors enrichi sa *Bibliothèque historique* des œuvres suivantes : *Hassan le Janissaire*, par M. Léon Cahun ; — *Le Roman du Mont Saint-Michel*, par Mme Stanislas Meunier ; — *Les Gens d'Épinal*, par M. Richard Auvray ; — *L'Élève de Garrick*, par M. Augustin Filon.

— M. Léon Cahun a choisi pour cadre de son *Janissaire* la campagne entreprise en 1516 par le sultan Sélim Ier dans le but de réaliser l'union islamique des provinces de Turquie, d'Asie-Mineure, de Syrie et d'Égypte, où le Koran fait loi, mais où les factions dominent. Le héros du livre, Hassan, est un jeune chrétien albanais — dont la foi n'est pas bien vive, puisqu'il la renie pour s'engager dans le corps des janissaires organisé par le Sultan. Il est vrai qu'il déserte plus tard pour l'amour de la belle Vénitienne Lorenza. C'est d'ailleurs un sacripant dans toute la force du terme ; mais il est brave comme son long sabre, se bat comme un lion avec Dragut et Chassediable (les célèbres corsaires de la Méditerranée et de l'Adriatique), capture un de leurs vaisseaux, leur reprend les drapeaux de la flotte ottomane, rachète en un mot ses fautes et ses crimes par son héroïsme et sa valeur. Ce récit fait revivre le monde musulman à l'époque où l'islamisme était à son apogée. Seulement, il devient d'une lecture fatigante, par excès de couleur locale. M. Léon Cahun ne traduit jamais le mot technique turc, qui désigne un grade, un emploi, un objet appartenant au corps des janissaires. Il dit l'*odjak*, au lieu de la maison; l'*orta*, au lieu du régiment; le *tcharbadji*, au lieu du colonel; l'*aga*, le *baraiktar*, l'*atchi-batchi*, etc. Puis, à chaque instant, ce sont des exclamations, des devises, des maximes en langue turque. « Trop de Turcs à la clef! » comme disait le bon Tartarin.

— Des moines batailleurs, gardiens de la citadelle du Mont Saint-

Michel; Tiphaine, femme de Duguesclin; Charles de Blois; des sorciers, des alchimistes, des chevaliers, des paysans : tels sont les principaux personnages du roman de Mme Stanislas Meunier. Elle décrit, d'une plume vraiment brillante, les merveilles architecturales de la célèbre abbaye; elle sait nous intéresser aux mœurs du moyen âge ; elle en saisit la physionomie souvent avec bonheur. Mais il y a des réserves à faire sur certaines de ses appréciations. Parfois même, ses tableaux méconnaissent le mysticisme profond de ces âges de foi — dont le poète Verlaine, dans *Sagesse*, regrettait naguère en ces termes la disparition :

C'est vers le moyen âge, énorme et délicat,
Vers toute cette foule ardente, souple, artiste,
Qu'il faudrait que mon cœur en panne naviguât,
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste !

— Dans *les Gens d'Épinal*, M. Richard Auvray nous montre, d'après de vieilles chroniques locales, ce que fut la vie des seigneurs et des bourgeois de Lorraine, à l'époque agitée qui suivit la mort de Jeanne d'Arc. Cette province, « terre amphibie, » comme l'appelle Michelet, française d'allures, mais placée aux marches d'Empire, se trouvait alors en pleine anarchie. Des compétitions sans nombre au trône ducal y surgissaient. L'évêque de Metz, plus imbu des maximes de la féodalité que des préceptes de l'Évangile, luttait pour le pouvoir avec le prétendant Antoine de Vaudémont. Quant au véritable duc, René d'Anjou, il venait d'hériter du trône de Sicile et de Jérusalem, et, en vue d'assurer cette couronne branlante, il avait abandonné son duché aux dévastations de son rival. C'est alors que, sous la direction de Georges Dailly, capitaine des soudoyers d'Épinal, plusieurs villes lorraines se révoltèrent et contre Vaudémont et contre l'évêque de Metz. Ils auraient cependant succombé sous le nombre si le roi de France n'était arrivé à leur secours. L'expédition n'eut pas les résultats qu'on en attendait : une seule cité lorraine devint terre française. Quelles circonstances lui valurent cet inappréciable avantage? Le récit de M. Auvray les fait amplement connaître, et on s'intéresse vraiment aux obscurs efforts de ces humbles bourgeois, parmi lesquels se dresse la grande figure du vieil échevin Bonnenouvelle, et qui, tous, brûlant de foi et d'espérance, se donnèrent loyalement à la France, patronne des faibles, et s'y attachèrent avec amour.

— C'est un décor de la vie anglaise, vers la fin du XVIIIe siècle, que nous présente M. Augustin Filon, dans *l'Élève de Garrick*. Sur le premier plan de ce décor, minutieusement restitué, se meuvent des personnages qui n'ont rien d'historique, et appartiennent tous au domaine de l'imagination. Mais avec eux et à leur suite, M. Filon nous conduit au Parlement britannique, à la cour de Londres, dans les salons, dans la rue, dans le monde des artistes, des écrivains, des financiers, des intrigants

et des aigrefins. Il y a aussi une intrigue d'amour : elle se noue et se dénoue entre le Français Lebeau, lord Mowbray et l'élève de Garrick, l'actrice Esther. Deux types étranges, ce lord Mowbray et ce Lebeau ! Le premier a pour père un homme systématiquement pervers, qui se pend pour éprouver les sensations que les physiologistes déclarent se mêler aux convulsions des pendus. Il a laissé un testament, dans lequel il ordonne que l'on élève son fils en dehors de toute idée religieuse : il veut qu'il vive selon la nature. Lebeau qui, tour à tour, a été tragédien sifflé à Paris, mauvais médecin d'un navire de la compagnie des Indes, professeur de mathématiques spéciales, courrier d'ambassade, correspondant d'un prince allemand dont les sujets étaient au nombre de trente-trois, Lebeau se charge de cette belle éducation, et il fait de lord Mowbray le plus grand libertin des Trois-Royaumes. Les amours de celui-ci avec lady Esther coïncident avec les fameuses émeutes connues en Angleterre sous le nom de *Gordon Riots* et dont les tragiques épisodes peuvent lutter d'horreur avec les plus terribles journées de la Révolution française. Néanmoins, il faut bien le dire, l'histoire, dans *l'Élève de Garrick*, est tout à fait reléguée au dernier plan.

7 et 8. — Voici deux autres romans qui tiennent à la fois du roman historique et du roman d'aventures. Titres : *Beau Page*, par M. Pierre Sales ; *La Borgnotte*, par MM. Édouard Montagne et Louis Gallet.

— L'action de *Beau Page* se passe sous les guerres de religion, et le drame comprend trois actes : *la Conspiration de La Renaudie*, *la Conjuration d'Amboise*, *l'Assassinat de François de Guise* par Poltrot de Méré. Comme intermèdes, les exploits de cape et d'épée d'un jeune « escholier, » Haléant de Narsac, qui troque la robe d'étudiant pour le pourpoint du soldat, se met au service du prince de Condé, se bat pour le faible plus souvent que pour le fort, et répand un rayon de gaieté sur toutes les scènes de carnage et de sang qui traversent son insouciante existence. On aimerait à suivre *Beau Page* dans toutes ses métamorphoses, si M. Pierre Sales ne nous rebutait souvent par l'esprit de partialité qu'il apporte dans le portrait des personnages en scène et dans le récit même des faits. Les catholiques y sont sacrifiés aux huguenots, tous en général de petits saints, des victimes parfaitement innocentes, d'admirables martyrs. Le caractère du duc de Guise est rabaissé à plaisir par l'auteur. Quant à Coligny, c'est l'incorruptible et l'impeccable par excellence. Aussi, après *Beau Page*, ai-je éprouvé le besoin de relire la *Catherine de Médicis*, d'Honoré de Balzac, et l'ouvrage de réhabilitation que M. Charles Buet a consacré, il y a cinq ans, à ce Balafré que les Espagnols avaient surnommé *el gran capitan de Guisa*.

— Il y a moins de partialité dans *la Borgnotte*, de MM. Édouard Montagne et Louis Gallet. Cependant l'œuvre n'est pas absolument exempte de tout reproche. Ses auteurs nous transportent dans les montagnes du

Vivarais en 1690 et nous font assister à ces sauvages luttes entre seigneurs catholiques et seigneurs protestants, dont la religion n'était ordinairement que le prétexte. Les vraies causes provenaient de haines de familles, de la soif de domination, de l'amour des richesses, des rivalités hiérarchiques, d'insatiables ambitions. Ainsi, le baron de Piedgord, catholique, s'était emparé par fraude des châteaux et des terres du comte Marcel d'Entraigues, protestant. Pour jouir plus à l'aise du fruit de ses rapines, il avait fait murer dans un souterrain la femme et le fils unique de Marcel. Mais, dans ces sortes de souterrains-là, il y a toujours la trappe providentielle. Vingt ans après, la comtesse d'Entraigues reparait. C'est une pauvresse à qui on a crevé un œil et qu'on appelle la Borgnotte. Elle a un fils, André, qui est le plus solide gars du pays. Celui-ci entre au service du baron de Piedgord, sans savoir que c'est l'assassin de son père et le voleur de ses biens. Un jour la Borgnotte reconnait son ancien bourreau, et elle fait jurer vengeance à André. Trop tard ! André a vu Diane de Piedgord : il l'aime ; ils s'aiment. Furieux, le baron promet sa fille en mariage à un aventurier italien, Guy Pozzetto, qui, dès ce moment, cherche toutes les occasions de se débarrasser d'André. Une de ces occasions se présente : André s'est affilié à la bande des Compagnons Rouges, société secrète de paysans qui ont juré aux seigneurs une guerre à mort et qui se réunissent la nuit dans les Balmes de Montbrul. Pris et enfermé dans les prisons de Viviers, le fils de la Borgnotte est condamné à mort. Il va être exécuté. Mais Diane de Piedgord est partie pour Paris : elle a demandé au Roi la grâce du jeune conspirateur, et l'a obtenue. Sur ces entrefaites, le baron de Piedgord apprend qu'André n'est autre que le fils du comte d'Entraigues. Il ordonne à Pozzetto d'assassiner ce revenant malencontreux. L'Italien s'y emploie une dizaine de fois, tant et si bien qu'il finit par tomber lui-même dans le guet-apens tendu à son rival. Voilà Diane et Paul libres. Le vieux Piedgord, qui va mourir, consentirait alors à leur mariage. Malheureusement un obstacle insurmontable se dresse : Pierre et Paul seraient frère et sœur. N'ayez crainte : le mariage se fera. Ce n'était qu'une feinte du baron. Son testament explique tout. Diane n'est que sa fille adoptive : elle se nomme Diane de Cruas et elle peut épouser, en toute liberté de conscience, celui qu'elle aime. Le fils de la Borgnotte, Paul d'Entraigues, comte d'Entraigues et de Cruas, baron de Piedgord, seigneur de Saint-Félicien, pair de la province du Vivarais, chevalier des ordres du Roi, se convertit au catholicisme et se fit remarquer comme colonel dans les guerres qui remplirent la fin du règne de Louis XIV. Où était le temps où, en veste courte et en chemise de grosse toile écrue, il se battait dans les auberges avec les paysans ?

9. — Est-ce un roman ? est-ce une autobiographie véritable que nous donne M. Charles d'Héricault dans *Une Reine de théâtre ?* Le lecteur

décidera. Si c'est un roman, il n'en est pas de plus vrai ; si ce sont des souvenirs authentiques, il n'en est pas de plus attrayants. La « Reine » dont il est ici question, Stella de Basoa, était la fille du Roi des Bohémiens du pays basque. Elle avait été élevée par un grand seigneur, ami de Diderot, pour être en même temps une « fille de la nature » et le type de la femme française au XVIIIe siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette artiste de la Comédie française est un être à part. Le théâtre où elle débute ne passa jamais pour « l'asyle de toutes les vertus. » Elle en convient elle-même avec toute la franchise qui est un de ses attraits. Mais comme elle a au plus haut degré le sentiment de l'honneur, elle fait respecter sa personne par une langue très aiguisée et un stylet très pointu. Avec cela, absence complète de sens moral. Certes, dans ses souvenirs ne se trouve aucun mot, aucune image, aucune théorie qui puisse blesser les honnêtes gens. Cependant, il faut bien le déclarer, les Souvenirs de la comédienne Stella ne sont pas écrits pour les jeunes filles. Le vieux marquis, son précepteur, disait d'elle : « Stella est belle à ravir les yeux des mortels, et elle a de l'esprit comme un diable. » De sa beauté, les contemporains seuls ont pu être juges ; mais son esprit (M. d'Héricault ne lui aurait-il pas prêté un peu du sien ?) s'étale dans ses *Mémoires*, et il est vraiment merveilleux. Ce livre jette sur la fin de l'ancien régime, sur la Révolution particulièrement, des lumières qui éclairent bien des dessous. Quelles révélations inattendues, quand Stella raconte les derniers moments de la vie de Louis XVI et de Marie-Antoinette ! Tout d'abord, elle donne dans les idées du jour. Issue d'une race qui se croit antérieure aux Ibères, cette reine de théâtre, fille des rois d'un peuple mystérieux, va considérant le souverain de la France comme un petit sire et souhaite le renversement de ce parvenu. Mais son ardeur révolutionnaire est bientôt amortie, et désormais elle collabore pour la cause royale aux *Actes des apôtres*, de Rivarol, Champcenet et Mirabeau-Tonneau. Il paraît que ces Souvenirs auront une suite, et que nous verrons Stella de Basoa, en pleine Terreur, aller tirer les oreilles de Saint-Just. Le premier volume est dédié à M. Victorien Sardou. L'éditeur, M. Charles d'Héricault, a voulu ainsi dédommager l'écrivain dramatique des attaques des sectaires qui n'ont pas compris *la Haine* et se sont vengés sur *Thermidor* des soufflets de *Rabagas*.

10, 11 et 12. — Un genre qui, par nos temps d'enrégimentation universelle, est aussi fort en honneur, c'est le roman militaire. Bon nombre de jeunes écrivains, après avoir passé un an, deux ans, trois ans sous les drapeaux, se croient tenus d'initier le public à la vie de caserne, aux mœurs des soldats et des chefs, aux vices de l'armée, aux défauts d'organisation de nos divers régiments, comme s'ils avaient quelque vengeance à exercer. Ils apportent à ce travail beaucoup de passion, de préjugés et de parti pris. Leurs impressions irraisonnées, leurs observations

toutes de surface nous sont offertes comme d'irréductibles et incontestables réalités. L'exception est pour eux la règle, et il en résulte que l'œuvre dont ils accouchent n'est plus un roman, mais un pamphlet. On peut ranger dans la catégorie *le Cavalier Miserey*, de M. Abel Hermant, le *Biribi*, de M. Darien, les *Sous-offs*, de M. Lucien Descaves, *la Gamelle*, de Jean Reibrach, qui ont fait tant de bruit, de mauvais bruit. Le *Sous-off cassé*, de M. Edouard Gachot, qui a paru pendant le dernier semestre, continue la série, avec cette différence qu'il est moins bien écrit. Il s'agit d'un sergent-major, Duvallet, ancien journaliste, que l'on casse de son grade, accusé qu'il est de fournir des articles contre ses chefs à un journal socialiste. M. Gachot n'arrive à ce dénouement qu'après avoir accumulé toutes sortes de critiques sur la valeur de nos cadres, la mauvaise direction des manœuvres, l'orgueil, la sottise, la partialité de certains officiers. Il y a moins de malpropretés, moins de vilains tableaux, que dans ces *Sous-Offs*, ce *Biribi*, cette *Gamelle*, dont nous parlons plus haut et qui sont les *Pot-Bouille* du roman militaire ; mais, à part le récit d'une mobilisation au moment de l'affaire Schnœbelé qui produit un grand effet, il ne vaut pas mieux. Il contient surtout des pages contre la cavalerie qui sont aussi ridicules que déplacées. Certes, tout n'est malheureusement pas parfait dans l'armée française. Comme dans toute agglomération d'hommes composée de natures diverses, d'éducations différentes, de caractères opposés, il n'est pas rare d'y rencontrer une brute, un débauché, un ivrogne, un voleur. Faut-il pour cela conclure que tous, chefs et soldats, ressemblent à ces exceptions ? C'est pourtant ce que font nos pamphlétaires.

— Combien j'aime mieux le joyeux M. Jean Drault ! Lui, du moins, a pris l'armée par le bon côté. Il fait rire ; mais ce n'est jamais aux dépens ni de la morale, ni de la hiérarchie, ni de la discipline. Il a choisi pour type un soldat bon enfant, Chapuzot, à qui il fait parcourir tous les degrés du métier militaire, toutes les étapes de la vie de garnison. Nous avons vu Chapuzot conscrit, nouvelle recrue, apprenti-caporal. Nous le retrouvons vieux lascar : le « bleu » est maintenant « de la classe ; » le troubade s'est complètement dégrossi. On l'a mystifié jadis ; il mystifie à son tour. Son aplomb est imperturbable, sa « blague » inépuisable. Ce qui ne l'empêche pas d'être sérieux quand il le faut. Ainsi, il protège ouvertement le jeune séminariste Bineau, lequel pourtant est fort comme Hercule, mais d'une douceur angélique. Chapuzot le défend contre les mauvaises farces d'Astruc, un méchant petit juif, dont le père vend des lorgnettes et qui remplit les colonnes de la *Lanterne* de ses perfides dénonciations. Autour de ces trois « tourlourous, » de mérites divers, évoluent une foule de types on ne peut plus amusants : le sapeur Mailloche, qui n'a d'intelligence qu'à table ; le Parisien Bidouille, un fricoteur qui sculpte des pommes de terre ; le craintif caporal Lebidard ; le

sergent hurleur Broussepoil. Il y a aussi le capitaine Trombinon, inventeur d'une poudre extraordinaire et sans fumée, destinée à remplacer les pilules purgatives du fameux Picaudel. Çà et là les scènes les plus désopilantes, spirituellement illustrées par Blaise. C'est un brave et bon livre, qui ravira d'aise tous ceux qui ont passé par le régiment. C'est aussi un livre d'actualité, car pour la première fois on y met en scène le séminariste-soldat, et on nous le montre le plus régulier à faire son service, le plus exact à ses devoirs, le plus affable et le plus aimable de tous. Ajoutons, pour les lecteurs qui tiennent aux dénouements à la Scribe, que *Chapuzot de la classe* se termine par un mariage. Notre troupier épouse Victoire, la cantinière du régiment. Tous les camarades sont de la noce. Et quelle noce, mes amis! Bineau lui-même y pêche un petit plumet.

— *Boumaza*, de M. H.-B. de Laval, se rattache également, du moins dans ses premières pages, au roman militaire. Il y a eu plusieurs Boumaza qui, à des titres divers, ont fait quelque bruit dans l'armée française : tel Boumaza coupe-têtes, un des plus féroces voltigeurs de nos colonnes expéditionnaires d'Afrique. Ce n'est pas le héros de M. de Laval. Celui dont il raconte les étonnantes aventures est un autre Boumaza, qui, lorsqu'il était élève de l'École de Saumur, avait conquis ce nom de guerre en montrant sa face de méridional sous le burnous d'un Bédouin, dans une comédie arabe de sa composition. Maréchal des logis au 6e lanciers, il fut longtemps le boute-en-train du régiment. Mais, fatigué d'attendre un avancement qui n'arrivait jamais, il rentra dans la vie civile. Le roman de M. de Laval est le récit de cette vie : vie mouvementée au possible; vie vécue en France, en Cochinchine, au Cambodge, au Japon; vie de soldat, de colon, de coureur des bois, de général exotique; vie toute faite d'efforts, de luttes, de périls, d'espérances et de déceptions. La fortune sourit d'abord à Boumaza, pour l'accabler plus tard de ses plus terribles revers. Aujourd'hui, c'est Monte-Cristo; — demain, ce sera Bélisaire; — heureux encore, après tant de vicissitudes et de tempêtes, de pouvoir mourir au milieu des siens, dans l'apaisement de la terre natale. Pauvre Boumaza! on s'attache à lui vraiment, et cependant la littérature de M. B. de Laval est des plus médiocres. Il est vrai que le conteur n'affiche absolument aucune prétention.

13, 14, 15, 16 et 17. — Que dire du roman politique, allusioniste, à clef? Rien de bon. C'est un genre déplorable, insupportable et souvent ennuyeux. Il a été mis en vogue par M. Alphonse Daudet, qui a su avec intéresser ses lecteurs, mais tout le monde n'a pas le talent de l'auteur du *Nabab*, des *Rois en exil* et de *Numa Roumestan*. A la suite de M. Daudet, nous avons eu, piètres imitateurs, tristes clairs de lune, Ary Ecilaw et Carmen Sylva. Voici maintenant Ouitis (avec *le Roi*

Stanko et la Reine Xénia); M. de Basilewitch (avec *le Roman du Roi*); M. William Ritter (avec *Égyptiacque*); M. Noël Amaudru (avec *la Bohème tragique*); M. Albert Cim (avec *les Bas-Bleus*).... Un vrai déluge! Tâchons de ne pas nous y noyer.

— *Le Roi Stanko et la Reine Xénia* déguisent peu, ou plutôt ne déguisent pas du tout le roi Milan, de Serbie, et la reine Nathalie, sa femme répudiée. Ce sont leurs démêlés conjugaux que le romancier (une lectrice de la Reine, paraît-il) dramatise avec une précision et une conviction très sincères assurément, mais dont les redites finissent par devenir fatigantes. Rien n'est oublié : ni les intrigues de la petite cour d'Anatolie (Serbie), ni les scènes pénibles dont le ménage royal donne le spectacle, ni les misères de ce roi corrompu, élevé par des libres penseurs dans une institution parisienne, et dont les mauvais exemples finissent par pervertir les honnêtes et bonnes populations dont il est le souverain. La Reine, elle, mène une conduite admirable. Mais que peut-elle sur un homme en qui bouillonnent les instincts de l'être primitif et du civilisé sans principes religieux? Tout autour du roi Stanko et de la reine Xénia s'agitent des prélats avilis, des fonctionnaires pourris, des ambassadeurs félons, un bien vilain monde. Le récit d'Ouitis s'arrête au moment où le roi Stanko abdique en faveur du petit Mitza, son fils, à qui on enseigne d'abord et avant tout à détester sa mère. Tout cela est triste, et il ne faut plus s'étonner si le respect de l'autorité royale disparaît à peu près partout. — Il y a des rois aujourd'hui qui sont les pires des révolutionnaires. Le Sigismond de Transylvanie, dont M. de Basilewitch nous raconte, avec beaucoup trop de détails, les exploits amoureux, est certainement un de ceux-là. Il règne par la grâce de Dieu, mais il ne croit à rien. La Reine a de la vertu et de la piété : il se moque d'elle avec sa maîtresse en titre, la belle Hélène Rodney. Il palpe chaque mois très consciencieusement les ducats de sa liste civile; mais il laisse à ses ministres (et quels ministres!) tout le fardeau du gouvernement. Un piètre sire, comme vous voyez! Quant à la favorite, elle s'empoisonne, croyant expier ainsi le mal qu'elle a fait en prenant la place de la Reine. *Le Roman du Roi* est dû à un Russe qui manie à la perfection la langue française. Seulement, l'auteur a eu le grand tort d'étaler dans ce livre ses préjugés slaves contre la foi catholique et ses haines contre certaines « gens d'Église » dont il fait la caricature plutôt que le portrait.

— *Égyptiacque* est une fille naturelle de Liszt, le célèbre pianiste. Sa mère était une bohémienne : elle tient de celle-ci une beauté étrange, morbide, inquiétante; elle a la figure jaune et pâle, casquée de cheveux blonds; ses yeux fous paraissent noirs et sont si grands qu'ils lui rongent les joues maigres, d'une « maigreur squelétique. » Elle tient de son père (qui l'a d'ailleurs laissée libre de se livrer à tous ses ca-

prices) je ne sais quoi de névropathique et de décadent. Elle n'a ni âme ni cœur. Seuls, les sens, enflammés par des curiosités malsaines, parlent en elle. Elle s'éprend d'abord d'un jeune artiste, Hermann Thor ; mais elle ne tarde pas à le trouver « trop idéaliste, » et le quitte pour le Polonais Hardan Neuenhaven, qui répond mieux à ses rêves charnels. Elle épouse ce dernier, mais c'est pour le mettre à la porte le jour de ses noces. J'en ai assez dit pour n'avoir pas besoin d'ajouter que le récit des débordements lubriques de cette détraquée, écrit dans le style chatoyant des Catulle Mendès et des Maizeroy, fait d'*Égyptiacque* un roman d'une lecture dangereuse et malsaine. On ne peut en louer que les pages d'esthétique pure : celles que l'auteur consacre aux grandes œuvres musicales contemporaines, aux représentations wagnériennes de Bayreuth, au monde des musiciens que M. William Ritter paraît connaître par le menu. A signaler entre autres un singulier portrait moral du compositeur et virtuose slave Nicolas Rubinstein.

— Avec *la Bohème tragique*, nous sommes à Paris, dans les années qui suivirent les terribles événements de la guerre et de la Commune. C'est un roman à clef : Lemay, le héros principal, évoque le souvenir de l'étudiant-assassin Lebiez, proclamé l'assassin « scientifique » par la chronique de l'époque. M. Noël Amaudru cherche à démontrer que Lebiez ne fut pas le plus coupable : la faim fut sa mauvaise conseillère, et c'est à Barré surtout, son complice du meurtre, que revient la plus grosse responsabilité. D'après M. Amaudru, Lebiez n'avait rien du Raskolnikoff, de *Crime et Châtiment*, de Dostoiewski, à qui on a voulu le comparer. Son matérialisme agressif et darwinien n'était qu'une vaine parade. Avant sa mort, il aurait écrit au sculpteur Chautard une lettre d'une résignation touchante, s'accusant d'avoir cédé à un horrible entraînement et souhaitant que son exemple instruisît les jeunes étourdis (?) du Quartier Latin. Je laisse à M. Amaudru toute la gloire et tout l'honneur de son plaidoyer, d'autant que ce n'est point par là que sa *Bohème tragique* intéresse. L'attrait du livre n'est pas non plus dans les tableaux passablement réalistes qu'il fait des cascades de certaines « vierges folles, » ni même dans le récit de la scène du meurtre commis par Lemay : récit d'une précision si cruelle. Non : l'attrait du livre — et il n'est que là seulement — se limite dans les portraits des politiciens, des socialistes, des anarchistes, plus ou moins jeunes, plus ou moins convaincus, plus ou moins farceurs, qui fréquentent : ceux-ci, le club des Rossignols, ceux-là, le club des Réprouvés ; ces autres, le Phalanstère de la rue des Plantes. Il y a là des ambitieux sans vergogne, des *struggle-forlifers* forcenés, des illuminés dangereux, des Diogènes en rupture d'illusions, dont les types, très reconnaissables sous leurs pseudonymes transparents, ont certainement posé devant le peintre. Le proudhonien Pierre Denier (en attendant

Boulanger) y fait le catéchisme de persévérance aux adultes du communisme ; Hippolyte Boulandeau, le muscadin révolutionnaire, y débite des déclamations jacobines à la Jean-Jacques et y étale ses gilets blancs et ses habits bleus à la Robespierre ; Arsène de Valcreux (probablement une prochaine parente de Mme Astié de Valsayre) y pérore sur l' « éducation intégrale » devant un groupe de « voyantes politiques : » Raoul Suchon y déclame en riant ses strophes villoniennes. Qu'y a-t-il encore ? Ah ! voici Clément, le député fricoteur ; Mérilhac, un Toulousain, qui conquiert la rue Monsieur-le-Prince en attendant la Gaule ; l'explorateur Parisel, roi des Grecs ; Lame-de-Rasoir, un néophyte de l'anarchie, qui veut tout « chambarder ; » le marquis de Lesbaudière, un ancien préfet qui, chaque soir, vend son nom pour un louis, etc., etc. La galerie est aussi variée qu'originale. Mais elle est en même temps bien effrayante. Tous ces carnivores guettent le moment où ils pourront se ruer sans péril à l'assaut de l'ordre social. Que cette « bohème-là » arrive un jour au pouvoir et vous voyez d'ici ce qu'elle pourra faire. On frémit, rien que d'y songer.

— *Les Bas-Bleus*, de M. Albert Cim, sont également un roman à clef. C'est aussi un pamphlet — et des plus verts — contre maintes écrivailleuses de ce temps-ci, dont la plupart font à la fois marché vénal de leur plume et de leur corps. Quelle engeance ! Suivons le défilé. Ouvrant la marche, voici Raoul d'Auderney, vieille pondeuse encombrant les journaux de feuilletons dus à de jeunes filles pauvres qu'elle exploite. Vient ensuite Lina de Candiès, cosmopolite et sans scrupules, cinq ou six fois mariée on ne sait plus avec qui, directrice omnipotente et intéressée de la *Revue continentale*. Tout à côté, Ritta de Viazzi, autrefois saint-simonienne, fouriériste, cabettiste, aujourd'hui convertie et fournisseuse attitrée du *Magasin des familles*. Plus loin, c'est la Descloyes et la Dormont, qui ont eu des démêlés avec la justice pour excitation de mineures à la débauche et que Mathurin Régnier aurait épinglées à la droite de sa Macette. Qui encore ? Gabrielle de Surgères, qui bat monnaie sur la religion, et Jeanne de Neuville, d'abord un ange, puis un démon. Il n'est pas jusqu'aux bas-bleus mortes qui ont fait du bruit, que M. Albert Cim ne ressuscite. Telle cette Loïsa Pinson, qui fut la scandaleuse protégée de l'académicien Victor Frelon et qui, chaque année, obtenait un prix pour ses vers insignifiants et plats. Ce qui faisait dire malicieusement à Villemain, dans un de ses rapports sur les concours académiques : « Le prix de poésie est *encore* réservé cette année à Mme Loïsa Pinson. » Il n'y a pas cependant que des bas-bleus dans le roman de M. Albert Cim. Il y a aussi des journalistes véreux, sans conscience et sans moralité, dont le type est un certain Alain-Adrien Bigonneau, fils de fripier, ignorant comme une carpe, mais effronté, hardi, impudent, convaincu que le savoir-faire vaut mieux que le

savoir, et s'emparant de la direction de l'*Indépendant*, par l'inavouable protection de la femme du propriétaire de ce journal, coquette vicieuse et sur le retour. Comme contraste, Xavier Resnel, un vrai journaliste celui-là, homme d'études, vieilli dans les livres, travailleur acharné, au goût délicat, à l'esprit net, large et droit, à la conscience inflexible, modèle de piété filiale, nourrissant sa vieille mère de son travail. La bourgeoisie est représentée dans *les Bas-Bleus* par les Aubryot, qui élèvent leurs six filles pour les lancer dans la littérature. La dernière néanmoins résiste à de pareils engouements et reçoit une autre éducation. Ses sœurs font toutes mauvaise fin. Elle seule reste honnête, douce, aimante, dévouée, simple de cœur. Elle n'a ni brevets ni binocle; elle ignore l'algèbre, la chimie, l'anatomie, l'économie politique. Mais elle a la grâce, l'irrésistible charme et toutes les sérieuses qualités d'une femme de foyer. Aussi, le brave Maurice Sommery, sur les conseils de Xavier Resnel, se hâte-t-il de l'épouser. Ce serait la morale du livre, si M. Albert Cim s'était préoccupé de morale. Il a voulu surtout faire une œuvre littéraire, et il n'a su éviter ni les tableaux risqués ni les expressions malsonnantes. Peut-être aussi pourrait-on trouver que M. Albert Cim généralise un peu trop. Sans doute, il est des femmes qui déshonorent, par leur conduite ou par leur encombrante médiocrité, la profession d'écrivain. Mais il en est d'autres aussi qui l'honorent grandement par leur incontestable talent, comme par la dignité de leur vie. Leurs noms sont sur les lèvres de tous, et si l'on pardonne au vieux maître Barbey d'Aurevilly d'en avoir méconnu plusieurs, ce n'est pas une raison pour partager sur ce point l'absolu de tous ses jugements. *Les Bas-Bleus* seront suivies des *Émancipées*, et cette fois l'auteur se réclamera de Louis Veuillot, de Proudhon, d'Alphonse Karr, de Sainte-Beuve, de Joseph de Maistre et de Gustave Flaubert. Qu'il prenne garde ! Son premier livre lui a valu les haines de toutes les cataux et catiches de l'écrivaillerie contemporaine. Que sera-ce du second ? M. Albert Cim n'est pas Orphée ; mais il pourrait bien en subir symboliquement le sort. C'est surtout dans le monde du socialisme, de la politique et de l'émancipation féminine que pullulent les Bacchantes.

18, 19, 20 et 21. — Et maintenant, si nous parlions un peu du roman romanesque. L'auteur beaucoup trop vanté de cette *Chochette* et de cette *Confession d'un amant*, qui sont littérairement bien au-dessous du *Scorpion* et de *Mademoiselle Jaufre*, ses premières œuvres, M. Marcel Prévost, n'est pas le seul à s'y employer fidèlement. MM. Léon de Tinseau, Georges Duruy, Léon Barracand, Edouard Delpit et Mme Henry Gréville restent toujours ses infatigables adeptes. Nous avons, ce trimestre-ci, des trois derniers les ouvrages suivants : *Trahisons*, *Plein Cœur*, *Péril* et *l'Heritière*.

— Dans les *Trahisons*, M. Léon Barracand a voulu surtout peindre les

mœurs de la bourgeoisie faisandée de province et des fonctionnaires de petites villes. Il y a là un notaire, le jeune Bellet, qui est tout à fait de la nouvelle école, c'est-à-dire de l'école des notaires « fin de siècle, » lesquels, après avoir nocé de leur mieux, lèvent le pied, en ayant bien soin de vider leur caisse. Il est entretenu dans ces immorales dispositions par une extravagante receveuse des postes, Clara d'Aisglon, qui l'a positivement ensorcelé. Tandis qu'il ébauche une liaison avec elle, celle-ci file avec son second clerc et sa femme le trompe avec le premier. Bellet se ruine, mange son bien, celui de sa femme, et, devenu veuf, se remarie avec Virginie Hennequin. Il aurait bien dû commencer par là, le jour où il a acheté l'étude du père de Virginie. Mais voilà! Bellet préfère à cette modeste jeune fille Clémence Capdeville, la frivole et l'évaporée : elle n'est point étrangère à la ruine et à la perversion de Bellet. Heureusement, sous le règne de la seconde femme, tout se répare, et, grâce à elle, Bellet ne sort point de cette « île escarpée et sans bords » dans laquelle « on ne peut plus rentrer, dès qu'on en est dehors. » *Trahisons* est écrit avec une grande délicatesse d'expression ; mais les sujets traités sont des plus risqués, et si l'auteur a voulu prouver que Paris n'a pas aujourd'hui le monopole de tous les vices, je crois qu'il y est parvenu. Son œuvre n'est pas pour cela, surtout à cause de cela, destinée à prendre place dans la bibliothèque des jeunes filles. Trop de mauvais exemples leur y sont offerts.

— J'en dis de même de *Plein Cœur*, de M. Édouard Delpit. Le style en est aussi chaste que possible ; la donnée ne laisse pas que d'être audacieuse. Il s'agit d'un gentilhomme, Bernard de Guerle, qui se marie sans aimer sa femme, uniquement pour perpétuer sa race et l'éclat de son nom. Mme de Guerle est pourtant une femme accomplie, et elle souffre en silence des mépris hautains de son mari. Si, du moins, il lui naissait un enfant pour la consoler de ses amertumes conjugales. Non! Dieu refuse à Alice de Guerle le bonheur de la maternité. L'intraitable époux finit par comprendre l'odieux de sa conduite : au fond, il aime sa femme, mais ne veut pas se l'avouer, lutte contre son propre cœur et se paie de misérables défaites. Son orgueil n'est vaincu que le jour où, soupçonnant son admirable Alice d'une trahison criminelle, il s'aperçoit que la pauvre femme n'est coupable que d'un imprudent dévouement. Elle s'est dévouée, en effet, pour sauver sa sœur aînée, qui ne la vaut pas, Laure de Favières, et qui, sans elle, eût encouru le juste courroux d'un mari trompé, terrible dans ses colères. Bernard de Guerle se jette aux pieds de sa femme et lui déclare qu'il l'a toujours aimée. Cet amour sera désormais d'autant plus fort que l'enfant impatiemment désiré va naître. *Plein Cœur* est un drame d'où la psychologie, l'étude du cœur humain et des passions, ne sont point absentes. Je ferai seulement au drame, dont je n'ai donné que l'action principale, le reproche d'être

passablement compliqué. Il est vrai que c'est la clarté même si on le compare à certaines analyses subtiles de MM. Maurice Barrès et Paul Bourget.

— *Péril*, de Mme Henry Gréville, nous transporte dans le monde artiste parisien. André Heurteley, jeune peintre de talent, se laisse prendre tout entier aux séductions d'une sirène artificieuse, Rafaella Solvi, cabotine éhontée, fille dévoyée du baron d'Agrelles. Un jour, André est informé de la conduite criminelle de celle pour qui il a plongé dans la douleur une mère et une sœur dignes de tout respect et de toute affection. Le coup est terrible, et peu s'en faut qu'il n'y succombe. Il parvient cependant à briser les liens honteux contractés et se repent sincèrement de ses fautes. Ce dénouement est on ne peut plus moral. Mais, pour y arriver, il a fallu passer par les péripéties les plus périlleuses, par les ardeurs et les déboires de la plus fougueuse des passions. Et c'est pourquoi, bien que les amours honnêtes et simples de la petite Éliette et du jeune Grec Niko Mélétis forment un contraste touchant avec les amours coupables d'André Heurteley avec la Solvi, je ne conseille pas à tout le monde la lecture de *Péril :* ce que l'on peut faire, au contraire, pour *l'Héritière*, du même auteur. Il est fâcheux que, littérairement parlant, *l'Héritière* ne vaille pas *Péril.* On ne les dirait pas sortis de la même plume. L'« héritière » s'appelle Lina de Martroy; c'est la fille d'un ancien officier de marine, orpheline à dix-huit ans et pupille de M. et Mme Valloncourt : les meilleures gens du monde et qui ne veulent que son bonheur. Lina, outre sa beauté, se trouve affligée d'une dot de plusieurs millions. Un prétendu poète, l'auteur ou plutôt le signataire des *Fragrances ambiantes*, a besoin d'un riche mariage pour se remettre à flot. Il fait la cour à Lina, et ce déplorable garçon joue si bien la comédie que, sottement compatissante à ses vagues infortunes, l'opulente orpheline va se résoudre à lui accorder sa main. Les tuteurs interviennent à temps, et l'on démontre à Lina que le rimeur n'est qu'un vulgaire intrigant, un misérable coureur de dots. Lina de Martroy épouse Georges Tracy, un brave lieutenant de vaisseau, qui, nous dit l'auteur, la rendra certainement heureuse.... Allons! tant mieux!

22. — *Trop tard*, de M. Bonsergent, est l'éternelle histoire de ces égoïstes, doués de tous les biens de ce monde, qui mangent, boivent et dorment sans souci du lendemain, mènent joyeuse vie, jusqu'au jour où sur leurs tempes fatiguées apparaissent les premiers cheveux blancs. C'est ordinairement à l'approche de la quarantaine. Ils songent alors à la « retraite, » et cette retraite n'est autre que le mariage, un pis aller. Ainsi agit, ainsi raisonne Robert de Beaucamp. Après avoir bien rôti le balai, notre retardataire épouse une jeune fille romanesque, qui, le lendemain des noces, souffre de la différence d'âge, de goûts et de sentiments qui la sépare de son mari. Plus il s'attache à elle, plus elle

s'éloigne de lui. Sans principes religieux qui la maintiendraient dans le devoir, Suzanne trompe Robert effrontément, et celui-ci se noie de désespoir. Résultats : adultère et suicide. Moralité : il faut des époux assortis, comme dit la chanson. Le christianisme exige encore autre chose : le sentiment du devoir, dont la foi est et sera toujours le meilleur aliment.

23. — M. Louis Énault a éprouvé le besoin de remettre sur le tapis, un tapis tout moderne, cette fois, la vieille histoire de *Roméo et Juliette*. Ses *Tragiques amours* ne sont guère, en effet, autre chose (sauf au dénouement) qu'un délayage modernisé du drame célèbre de Shakespeare. Jacques de Caussade et Blanche de Quincy se sont juré qu'ils seraient l'un à l'autre. Mais, entre les Quincy et les Caussade, il existe une haine séculaire, aussi terrible, aussi invétérée que celle qui divisait jadis les Capulets et les Montaiguts. Quincy père fait une opposition acharnée au mariage de sa fille, qu'il enferme dans un couvent. Il provoque même Jacques de Caussade en duel, espérant le tuer. Jacques ne meurt pas : il part seulement désespéré pour les Grandes Indes. Blanche refuse le mari que veut lui imposer son père. Une maladie de langueur s'empare d'elle. On la croit morte : on va l'enterrer, quand surgit Jacques de Caussade le libérateur. Blanche ressuscite, et l'atrabilaire marquis de Quincy des Aiglons se laisse enfin fléchir. Roman bien mené, de beaucoup plus intéressant que le *Valneige* et le *Château des Anges* du même auteur. Cependant, on ne trouvera pas mauvais que je lui préfère le *Roméo* de celui que les Anglais appellent le « vieux Will. »

24. — Prendre pour sujet de roman les déboires d'un inventeur malheureux, c'est vouloir, après *la Recherche de l'absolu*, de Balzac, s'exposer à de fâcheuses comparaisons. Déjà, M. Hector Malot avait essayé, sans grand succès, de refaire cette histoire. Aujourd'hui, M. Auguste Germain la refait à son tour, avec moins de succès encore. Les pompeux éloges donnés à son *Agité* par la camaraderie boulevardière ne rendent pas l'œuvre meilleure. C'est un roman quelconque, comme il en paraît, chaque mois, par centaines. Il s'y dévoile toutefois un certain talent d'observation, et il est écrit avec une sobriété de style louable ; mais c'est tout. On s'intéresse fort peu à cet inventeur de lampes électriques dont le foyer ne brûle pas le nombre d'heures voulu, à ce détraqué qui voit des ennemis partout, à ce prétendu « persécuté » qui mène une vie de libertin et dont la maîtresse, pour lui donner l'argent qui lui manque, se vend à un financier crapuleux, lequel, d'ailleurs, se dégoûte d'elle et la congédie. L'ouvrage est dédié au professeur aliéniste Ball : c'est dire qu'il a des prétentions aux études médicales et mentales. On y trouve, en effet, minutieusement notées toutes les étapes, toutes les crises par où passe Stanislas Savary (ainsi s'appelle *l'Agité*),

pour arriver, de la manie et de l'hallucination, à la folie furieuse et au délire des persécutions. Est-ce suffisant pour inscrire le roman de M. Germain parmi « les rares livres de ce temps-ci ? » Tel n'est pas mon sentiment, d'autant que *l'Agité* se traîne, page par page, dans les bas sentiers d'une psycho-physiologie matérialiste, rebelle à toute échappée vers l'idéal.

25. — Ces échappées ne manquent pas dans *l'Amour de Jacques*, de M. Charles Fuster. C'est un roman purement romanesque où se meuvent des personnages créés de toutes pièces par l'imagination de l'auteur; l'intrigue est simple, primitive, peu compliquée. Mais le livre est écrit avec beaucoup de talent et il s'en dégage une émotion saine et douce, un grand fond de bonté : il y a même une trentaine de pages que l'on ne peut lire sans attendrissement, un attendrissement de bon aloi. L'idylle et le paysage s'y mêlent agréablement au drame. Pour caractériser d'un mot *l'Amour de Jacques*, je dirai que c'est « une tentative d'idéalisme vrai et de pittoresque ému. » Il importe cependant de prévenir ceux de nos lecteurs qui ont charge d'âmes que l'œuvre de M. Charles Fuster n'a pas sa place indiquée dans les bibliothèques paroissiales. L'action se passe à Chérizy-en-Valois. Les acteurs sont : la bonne maman Heurlin, veuve d'un ancien officier, et qui tient dans le pays un petit bureau de tabac ; Jacques, son fils, compositeur de musique à Paris. Deux amis d'enfance de celui-ci, Suzanne et Jean. La vie a été rude pour Jacques dans le grand brouhaha parisien. On a d'abord porté aux nues l'auteur de la romance des *Lauriers ;* mais l'oubli profond est bientôt venu — et Jacques, dégoûté, a quitté l'asphalte des boulevards pour rentrer à Chérizy. Suzanne est maintenant une grande et belle jeune fille. Jacques se prend à l'aimer d'un amour sincère. Suzanne est aimée non moins sincèrement par Jean. Se voyant dédaigné, ce fruste garçon tente de se suicider. Jacques est touché de son désespoir : il fait à Jean le sacrifice de son amour pour Suzanne, et, malgré les larmes de maman Heurlin, retourne à Paris reprendre sa vie de misère, de combats et de déceptions. M. Charles Fuster a dédié *l'Amour de Jacques* à son fils et il lui permet de le lire « avant qu'il ait vingt ans. » Le fait est qu'il y trouvera de braves cœurs et n'aura pas sous les yeux les désordres et les dépravations qui s'étalent dans la *Sapho*, d'Alphonse Daudet. A signaler dans le roman de M. Fuster une charmante description du village de Chérizy et de sa forêt, que l'on dirait empruntée à la palette magique de l'infortuné Gérard de Nerval, l'auteur de *Sylvie*, récit d'amour qui a également pour théâtre les sites riants du Valois.

26. — M. Gustave Guillaumet, mort il y a deux ans, était à la fois, comme Eugène Fromentin, écrivain et peintre ; il maniait avec la même habileté artistique la plume et le pinceau. Comme *le Sahara* et *le Sahel*

de Fromentin, les *Tableaux algériens* de Guillaumet feront les délices des lettrés. L'artiste avait parcouru l'Algérie en tous sens, il la connaissait à fond, et il l'a décrite d'une façon merveilleuse. Il nous montre successivement toutes les beautés de la nature africaine : les plaines immenses de la Mitidja, dont la fécondité repose si agréablement la vue, lorsqu'on revient des pays sans verdure ; les couchers du soleil embrasant et rougissant les sommets des montagnes à demi baignées d'ombre ; et la nudité des déserts et la sérénité des horizons ; et le fou qui, du haut des rochers kabyles, attire sur les douars arabes la bénédiction d'Allah ; et les divers épisodes de la vie agricole et pastorale qui reportent l'esprit aux époques bibliques ! Tout cela forme un ensemble de tableaux vraiment éblouissants, encadrés çà et là de courtes nouvelles, de scènes de mœurs et de petits drames, tels que *les Noces de Messaouda* et *Une Razzia dans le Djebel-Nador*. L'éditeur a bien fait de donner une édition populaire de cette œuvre posthume du regretté peintre-écrivain, parue d'abord en un volume splendidement illustré par lui-même, œuvre peinte, œuvre écrite, que la mort lui avait à peine laissé le temps d'achever.

27. — On dirait que M. Paul Bourget dépouille peu à peu le vieil homme. Les « princes de la mode, » les « héros de galanterie, » les « maîtres en haute vie, » les « viveurs professionnels, » le « coupé neuf » de Mme de Candale, les « petits costumes anglais » et les « quatre-vingt-douze paires de bottines » de l'élégant Casal, les « ombrelles à manche de Saxe » du baron Desforges, les « déshabillés vaporeux » de Mme de Tillières, les « coquets dessous » de Mme de Moraines, toutes ces frivolités, toutes ces futilités dans la description desquelles il prenait plaisir naguère à se perdre, ne semblent plus avoir pour lui de l'attrait. Il se prend maintenant à peindre surtout des caractères, des vertus simples et sans complication, des gens d'Église et des gens de lettres, de braves bourgeois et des gens du peuple ; il évite même de leur prêter ses désolants et désespérants aphorismes. Ainsi, de ses *Nouveaux Pastels* (dix portraits d'hommes à ajouter aux dix portraits de femmes, *Premiers Pastels* déjà parus) je ne retrancherais guère que le duelliste Corsègues, et ce Léon Doris qui a un faux ménage, méconnaît tous les devoirs de la vie de famille, et finit par assassiner sa fille Yvette, une enfant dont il n'est même pas sûr d'être le père. Mais c'est un digne cœur que ce pauvre professeur de l'institution Vanaboste qui, pour dépenser moins afin de nourrir les siens, porte un faux-col en papier et un pantalon gondolant aux genoux ; c'est un bouillant patriote, malgré son air bonasse et tranquille, que l'inspecteur d'académie, M. Optat Viples ; c'est un véritable saint que Dom Griffi, abbé de Montechiaro, près de Pise. Ce pastel-ci, avec *Monsieur Legrimaudet*, sont les perles du livre : deux petits chefs-d'œuvre qui resteront comme certaines nouvelles de

Prosper Mérimée. Le saint dont M. Paul Bourget retrace avec une sympathie non dissimulée la douce, pieuse et bonne figure, a la garde de son couvent, depuis que ce couvent a été « nationalisé. » Le romancier se rencontre chez le vieux moine avec un raté pessimiste, envieux, à l'âme basse et dégradée, Philippe Dubois. Ce triste individu se moque grossièrement de Dom Griffi, qui est un savant de premier ordre, mais à qui la nature a donné un nez semblable à celui de l'acteur Hyacinthe. Il le prend pour un grotesque, et le vole ; oui, il lui vole deux monnaies d'or, à l'effigie de Brutus et de Marc-Antoine, extrêmement rares, estimées deux mille francs. Que fait Dom Griffi ? Avec une délicatesse dont seul un saint peut être capable, il prend les mains de ses visiteurs au moment de leur départ et leur présentant, sans avoir l'air de la regarder, sa collection de monnaies : « Permettez-moi, leur dit-il avec une simplicité touchante où se mêle une courtoise finesse, permettez-moi de vous demander d'en choisir pour vous chacun deux ou trois que vous garderez en souvenir du vieux moine qui a prié pour vous ce matin. » N'est-ce pas vraiment exquis ? Quant à « Monsieur Legrimaudet, » il n'est autre que feu Louis Nicolardot. Ce fut un lettré laborieux, un érudit sagace. On lui doit *Ménage et finances de Voltaire*, le *Journal de chasse de Louis XVI*, la *Ménagerie de La Fontaine*, la *Confession de Sainte-Beuve* et un pamphlet baveux contre Théophile Gautier. Mais ce fut aussi un bien vilain caractère. « D'une repoussante saleté, dans un éternel habit sur les revers duquel tombait la loque de laine bleue qui lui servait de cravate, il se carrait dans l'ignominie et affectait un air d'insolence outrageante. » M. Paul Bourget, dans la description physique et morale de l'individu, ne l'a pas peint en beau : à notre avis (car nous avons connu Nicolardot), il a un peu exagéré le modèle. Ce qu'il y a néanmoins de bien vrai, c'est le récit de ses ingratitudes ; oui, Nicolardot payait avec cette monnaie-là ceux qui l'obligeaient le plus. Dans les derniers temps de sa vie, il nous écrivait des lettres haineuses et perfides contre Barbey d'Aurevilly, qu'il savait être notre ami. Or, pendant plus de vingt ans, l'auteur de *l'Ensorcelée* avait nourri (c'est le mot, sans parler des articles faits sur ses livres) l'auteur de la *Confession de Sainte-Beuve*, qui le suivait alors comme son ombre et dont il souffrait patiemment toutes les rebuffades. Ceci nous rappelle la plaisante réponse que le « grand connétable des lettres françaises » fit un jour à Constant Thérion, qui lui demandait pourquoi il ne se débarrassait pas de ce parasite : « Y pensez-vous, Monsieur, c'est ma mortification. Quand je paraîtrai devant Dieu, je lui dirai : J'ai commis bien des fautes, Seigneur ; mais considérez que j'ai supporté M. Louis Nicolardot. »

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

La Parole sainte, ou le Guide oratoire dans le ministère de la prédication, par l'abbé Ribet. Paris, Delhomme et Briguet, 1891, petit in-8 de VIII-396 p. — Prix : 4 fr.

Fruit de quinze années d'enseignement dans un grand séminaire et de cinq années d'expérience dans la pratique du ministère pastoral, cet ouvrage traite de tout ce qui touche à la prédication, d'une manière courte et intéressante, dans un style simple, plein de charme et de clarté. On voit que l'auteur a beaucoup lu, beaucoup observé et surtout qu'il a bien interrogé les deux premiers maîtres de la parole et de la vie, le bon sens et le cœur.

Les préliminaires sur l'éloquence en général et l'éloquence de la chaire en particulier, les sources oratoires, la composition, le travail de la mémoire, les différentes formes de la prédication et le résumé de son histoire, telles sont les principales divisions de cet ouvrage. Les cinq chapitres que l'auteur consacre à la composition forment tout un petit traité de l'art d'écrire où rien n'est oublié, pas même la manière de monter sa lyre au souffle de quelque grande parole, après avoir toutefois préludé par la prière. Mais pourquoi, parmi les grandes paroles dont l'influence peut être utile à ce moment, citer les poésies de Victor Hugo ? Ce lapsus nous surprend dans un auteur que chaque page de son livre nous révèle comme un esprit fin, délicat, possédant le sentiment de toutes les convenances. Rien ne mérite d'être plus apprécié que les sept chapitres sur le catéchisme, où tout est à retenir, à méditer, à mettre en pratique. L'aperçu historique sur la prédication est très intéressant, et nous l'aurions loué sans réserve si nous n'y avions rencontré ce cliché que nous croyons usé, à savoir qu'il a fallu « briser le moule de la scolastique pour retrouver les grâces de la parole. » Lorsque Dante écrivait, le moule de la scolastique n'était pas brisé. Et lorsque notre langue française a été formée, Bossuet et Bourdaloue l'ont-ils écrite et parlée avec moins de perfection pour s'être pliés à cette gymnastique de l'intelligence qu'on appelle la méthode scolastique ? Il eût été plus juste de reconnaître que plusieurs des qualités de notre langue si logique, si précise et si claire, elle les tient en grande partie de ce qu'elle a été formée sous l'influence du moule scolastique.

A ces réserves près, nous reconnaissons que l'ouvrage de M. Ribet est l'un de ceux que l'on peut le plus utilement recommander aux jeunes ecclésiastiques qui se destinent au ministère de la prédication.

Lamoureux.

L'Ornement des Noces spirituelles de Ruysbrœck l'Admirable, traduit du flamand et accompagné d'une introduction, par Maurice Mæterlinck, Bruxelles, P. Lacomblez, 1891, in-18 de xcvii-297 p. — Prix : 4 fr.

L'Ornement des Noces spirituelles est un traité complet de psychologie surnaturelle, ou plutôt c'est un poème où sont chantés tous les progrès par lesquels la grâce conduit l'homme de bonne volonté à la perfection propre aux divers états connus sous le nom de vie active, de vie intérieure ou parfaite, et parfois jusqu'au sommet de la contemplation. L'ouvrage est donc divisé en trois livres ; mais dans chacun de ces livres, dont les chapitres sont plus ou moins nombreux, se retrouve le même cadre logique indiqué par ces mots : « Voyez : l'époux vient, sortez à sa rencontre. » L'auteur montre comment Dieu appelle l'âme à la perfection par une grâce spéciale de lumière, comment, c'est-à-dire avec quelle richesse de dons divins, arrive le céleste époux, par quels exercices l'âme sort à sa rencontre, et enfin quel est le bonheur, quelle est la perfection qui se trouve dans la rencontre divine, c'est-à-dire dans l'union de l'âme à Dieu. Tous ces points sont décrits non seulement avec une grande richesse de comparaisons et d'images de toute beauté, mais aussi avec une grande vérité de doctrine. Ruysbrœck ne détermine pas comme les théologiens scolastiques, il décrit, il chante, mais la détermination théologique, pour qui la connaît, apparaît lumineuse à travers ces descriptions qui ont pour but de faire pressentir l'ineffable, et dans lesquelles l'auteur va souvent « jusqu'aux dernières limites de la force expressive des mots. »

M. Mæterlinck a suivi dans sa traduction non pas le texte latin de Surius, mais le texte original récemment édité par une société de bibliophiles flamands. Il faut nous féliciter qu'il se soit donné pour loi la littéralité la plus scrupuleuse et qu'il s'en soit tenu, comme il le dit lui-même, à un mot à mot presque aveugle. Il n'est pas nécessaire, pour comprendre la doctrine de nos auteurs mystiques, pour en parler, pour en juger, d'être soi-même favorisé du don extraordinaire de la contemplation ; mais il est de toute rigueur de connaître les principes qui sont la base d'où la contemplation prend son essor et avec laquelle, si haut qu'elle s'élève, elle reste toujours en communication. L'introduction de M. Mæterlinck à sa traduction de *l'Ornement des Noces spirituelles* est presque tout entière consacrée à nous montrer qu'il manque totalement de la connaissance de ces principes. Nous le plaignons d'avoir cru trouver « les racines de cette fleur incandescente de la métaphysique divine, » dans l'Inde, dans la Perse, dans l'Égypte et dans la Grèce. Tout au plus peut-il rencontrer là, au milieu d'étranges scories, quelques parcelles du diamant brisé. Nous le plaignons davantage encore quand nous l'entendons nous donner, comme un épanouissement vraiment utile de la mystique chrétienne, les œuvres de Novalis et celles de Swedenborg.

Puisqu'il s'occupe spécialement de Novalis et prépare une édition de ses œuvres, nous lui demanderons de vouloir bien dire à quelle forme de panthéisme ce penseur se rattache : au panthéisme qui absorbe le moi en Dieu ou à celui qui absorbe Dieu dans le moi ? Quant aux prétendues révélations de Swedenborg, ne sait-il pas qu'elles sont en opposition formelle avec la parole du Christ, qui a promis d'être avec son Église jusqu'à la consommation des siècles?

Dans la seconde partie de cette étrange introduction, l'auteur nous donne un aperçu des autres ouvrages de Ruysbrœck. Mais au lieu de résumer la doctrine, il choisit çà et là les pages les plus abstruses, comme ferait quelqu'un qui, pour nous donner une idée d'un morceau de musique, ne nous ferait entendre que les notes aiguës séparées des notes graves avec lesquelles elles forment accord et harmonie.

Nous souhaitons que M. Mæterlinck fasse une étude sérieuse de la théologie mystique et qu'il s'y prépare par l'étude de la théologie positive. En revoyant alors et pour un autre but l'ouvrage qu'il vient d'éditer « pour la satisfaction de quelques platoniciens, » il se peut qu'il n'ait pas beaucoup à modifier sa traduction, mais à coup sûr il modifiera complètement ou supprimera son introduction. LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Lo Stato secondo il diritto internazionale universale, per EDUARDO CIMBALI. Rome, Bocca, 1891, in-8 de XXXII-317 p. — Prix : 6 fr.

M. Cimbali occupe une place honorable parmi ces *cultori di diritto internazionale nell' Italia contemporanea* auxquels il a consacré lui-même un volume. Le *Polybiblion* a signalé, sous le bénéfice de certaines réserves, l'intérêt des publications de M. Cimbali sur la Bulgarie et sur la non-intervention. Nous maintenons ces réserves ; mais, à notre avis, M. P. Fodéré, dans son introduction, s'est exagéré le trouble que le nouvel ouvrage devait susciter chez « les lecteurs graves. » J'avoue que je ne me suis pas scandalisé à entendre M. Cimbali parler de paix et de désarmement ; demander que les rapports internationaux soient soumis aux principes absolus et immuables de droit ; condamner la conquête de la Pologne et de l'Alsace-Lorraine ; proclamer que l'Allemagne sera toujours pour les Français annexés de force, non une patrie, mais une prison, comme les États « partageux » pour les Polonais. Ici, il faut reconnaître que l'Autriche n'est plus pour eux une prison, mais, si je puis m'exprimer ainsi, une patrie en commun avec d'autres nations.

Ce qui me plaît, et sans réserve, c'est que M. Cimbali est nettement anti-hégélien en prenant la défense des petits États. Il réfute

Bluntschli. Ce dernier a dit : « Les États petits pouvaient subsister avec dignité et sécurité au moyen âge ; mais les temps modernes poussent à de plus grandes agglomérations. » M. Cimbali répond : « Ce qu'a dit Bluntschli n'arrive pas à faire autre chose que démontrer l'absolue infériorité des temps modernes comparés au moyen âge.... Une époque, selon nous, peut se dire hautement progressive dans les rapports internationaux quand sont scrupuleusement garantis les droits à la liberté et à l'indépendance des États faibles.... » (p. 109).

Sur le sujet toujours scabreux de la nationalité, M. Cimbali professe avec nous que tous les individus d'une même nationalité ne sont pas obligés de constituer un État unique ; que des États peuvent être légitimement constitués d'éléments différents et que ce fut généralement ainsi à l'origine, etc., etc. (p. 149 à 159). Il ne tombe pas non plus dans les erreurs qu'a enfantées le monstrueux concept de la race.

La seconde partie est consacrée à la Société des États, une formule que Metternich a préconisée le premier, mais à sa manière. M. Cimbali ne m'a pas converti à son projet. Ce qu'il faut à la Société des États, c'est, à mon avis, de redevenir la chrétienté. Elle a besoin, non d'un pouvoir exécutif, mais d'un juge, c'est-à-dire *du* juge, car il n'est pas à créer, et M. Cimbali sait aussi bien que moi où le trouver ; mais ce n'est pas dans son idée de le chercher où il est. A. D'AVRIL.

Le Mariage en droit canonique, par A. ESMEIN, professeur à la Faculté de droit de Paris. Paris, Larose et Forcel, 1891, 2 vol. in-8 de 431 et 391 p. — Prix : 16 fr.

Ce livre revendique à bon droit une place considérable dans les productions historiques de l'année qui vient de s'écouler, et au lieu du bref compte rendu que nous en faisons, il nous faudrait, si l'espace relativement restreint dont nous disposons ne nous l'interdisait, lui consacrer une longue et sympathique étude. Cette attention lui serait d'autant mieux due, que jusqu'à présent les travaux de ce genre n'avaient atteint ni une si exacte précision, ni même fait preuve d'une égale bonne foi. On ne peut attendre aujourd'hui de nous un examen détaillé et complet qui n'est pas ici possible, étant donné surtout le caractère de ce livre, qui est tout particulièrement une suite d'informations critiques puisées dans les écrits des vieux glossateurs et dans les matériaux les plus curieux mais aussi les plus variés du droit ecclésiastique. Les quelques défauts que nous aurions à signaler et les inévitables divergences de vues sont tellement faciles à expliquer par l'absence chez l'auteur de notions théologiques précises, qu'il serait oiseux d'y insister longuement. Le mieux pour le lecteur est de faire à l'avance abstraction de ces ombres relativement peu accentuées, bien qu'il soit nécessaire d'en signaler quelques-unes. M. Esmein, comme tous les juristes

historiens qui abordent le droit ecclésiastique, est tout naturellement conduit à ne considérer que les éléments normaux de ce qu'il appelle un système juridique. Ses études préliminaires ne l'ont pas rendu apte à saisir les nuances subtiles d'un principe théologique, aussi se trouve-t-il légèrement enclin à méconnaître les caractères d'origine sacrée et leur lent mais constant développement. Cela n'a rien qui nous étonne outre mesure, et nous nous expliquons ainsi qu'il attribue parfois à des ambitions humaines, à un besoin naturel d'expansion, ce qui, pour le chrétien, n'est que la manifestation logique de l'énergie déposée originairement par le Christ dans le sein de l'assemblée de ses fidèles. De là encore cette apologie du divorce (II, 285) et du mariage civil, « dont l'institution tardive se concilia les esprits cultivés ; » de là l'interprétation forcée des amendes imposées aux clercs mariés (I, p. 291) et cette fausse intelligence du rôle de l'Église : « Elle n'a pas renoncé, dit l'auteur, à ce droit exclusif de législation et de juridiction en matière de mariage, qu'elle a exercé pendant des siècles. Elle fait plus. Ces privilèges qui n'étaient qu'un produit historique, obtenu grâce à certaines circonstances dans un milieu déterminé, elle les revendique comme des droits absolus ; elle en fait de véritables dogmes » (I, p. 54). On voit qu'ici et en semblables circonstances, M. Esmein n'a pas justement saisi la théorie catholique et qu'il voit une conquête humaine où il n'y a que la réalisation pratique d'un droit effectif, jusque-là contrarié, violé, mais toujours vivant, depuis sa constitution par le Sauveur. Ces réserves posées, il n'est que juste de louer la somme considérable de travail et l'heureuse répartition des résultats dont les deux volumes que nous avons sous les yeux sont une preuve éclatante. L'auteur expose d'abord l'histoire de la juridiction et de la législation de l'Église sur le mariage, puis ce qu'il appelle les principes et les tendances du mariage canonique. Dans une seconde partie, il développe le droit matrimonial jusqu'au concile de Trente : éléments constitutifs du mariage, théorie des fiançailles, preuves du mariage, empêchements, actions en nullité, puis il décrit les effets du mariage relativement aux époux et aux enfants et signale l'évolution de la législation ecclésiastique sur le divorce. La troisième partie présente les modifications introduites par le concile de Trente dans ses décisions sur la nature et les formes du mariage. Les anciens empêchements n'avaient plus dès lors ni tous la même allure, ni du moins la même portée, une forme spéciale était introduite, et les actions en nullité recevaient une réglementation que devait mieux préciser encore la constitution *Dei miseratione* de Benoît XIV. M. Esmein, nous le répétons, a apporté un solide appoint à l'histoire du droit canonique privé en écrivant le savant livre dont nous donnons un trop court résumé : il a laissé derrière lui tout ce que nos voisins d'Allemagne avaient composé sur le même sujet, et l'ouvrage de Freisen même, qui avait récemment

recueilli les témoignages d'une estime si légitime, est aujourd'hui avantageusement dépassé. G. Péries.

Grand Dictionnaire international de la propriété industrielle, *au point de vue du nom commercial, des marques de fabrique et de commerce et de la concurrence déloyale*, par le comte de Maillard de Marfy, président des comités consultatifs de législation de l'*Union des fabricants*. T. IV (États-Unis-Invention). Paris, Chevalier-Marescq, 1891, gr. in-8 de 655 p. — Prix : 40 fr.

Nous avons déjà rendu compte des trois premiers volumes du *Dictionnaire de la propriété industrielle*, publié par M. le comte de Maillard de Marfy (t. LII, p. 31). Nous avons signalé l'importance de cet ouvrage, sa haute valeur juridique et sa grande utilité pratique pour tous les fabricants et commerçants, principalement pour ceux qui exportent leurs marchandises à l'étranger. Le quatrième volume, qui vient de paraître, justifie entièrement toutes nos appréciations. Il contient sous les mots *États-Unis d'Amérique* (117 pages), *Grande-Bretagne* (182 pages), *Hongrie* (32 pages), *Inde anglaise* (18 pages), sans parler de beaucoup d'autres articles moins importants, de véritables traités sur la législation industrielle de ces différents pays. Au commencement de chaque traité, sont d'abord les textes législatifs, lois ou règlements, qui régissent la matière. Viennent ensuite un résumé historique de la législation, la définition et l'explication des termes employés et des usages suivis dans le pays, relativement à la protection de la propriété industrielle, et enfin l'exposé très étendu de la jurisprudence, avec le texte intégral ou partiel des jugements ou arrêts. Il est bon de remarquer que dans des pays comme les États-Unis et l'Angleterre, où le droit coutumier a conservé une autorité égale, sinon supérieure, à celle du droit écrit, la seule connaissance des textes serait bien insuffisante pour éclairer le jurisconsulte ou le négociant. « Le droit coutumier, lisons-nous à l'article *Grande-Bretagne*, est dans les mœurs des peuples anglo-saxons ; il peut être comprimé par le droit écrit, mais son élasticité est telle, qu'il échappe, à tout instant, aux étreintes de la loi positive, et reprend aussitôt son empire avec la complicité morale de tous. » Aussi l'auteur du *Dictionnaire* a-t-il soin d'indiquer en toute matière ce qui se fait, ce qui se juge, plus encore que ce qui est légal.

A côté des articles consacrés au droit étranger, ce quatrième volume contient aussi plusieurs articles intéressants sur le droit français. On y trouve notamment, sous le mot *France*, les lois sur les marques de fabrique et de commerce, expliquées et commentées. Nous signalerons enfin les articles *Homonymie*, *Imitation*, *Initiales*, *Intention*, *Introduction*, où sont étudiées beaucoup de questions très pratiques, avec l'aide toujours des plus récentes décisions de la jurisprudence. M. L.

SCIENCES ET ARTS

Le Istituzioni di pubblica beneficenza. Monografia del Cav. Salvatore de Luca Carnazza. Catania, Giacomo-Pastore, 1891, in-8 de 289 p. — Prix : 5 fr.

Le 17 juillet 1890, le Parlement italien a voté, sur l'initiative de M. Crispi, une loi modifiant profondément la législation hospitalière de ce pays et devant amener la ruine d'une foule d'œuvres séculaires. Ces fondations se trouvent en effet concentrées très souvent dans des congrégations de charité nommées par les conseils municipaux et d'où les ministres du culte sont formellement exclus. Le gouvernement a, de plus, le droit d'opérer d'office les concentrations, les groupements, la transformation des statuts, etc. Il est facile de comprendre que cette loi a occasionné de vifs débats au Sénat et à la Chambre des députés; des orateurs nombreux ont cherché, sans grand succès il est vrai, à faire prévaloir des principes plus équitables. Au premier rang de ces orateurs, il convient de placer M. Chimirri, actuellement membre du cabinet di Rudini. C'est le résumé de ces intéressants débats que publie M. de Luca Carnazza. Dans les titres I, III et IV, il examine brièvement les questions relatives à l'organisation de l'assistance, aux œuvres de prévoyance. Ses idées sont justes, et il repousse, à l'aide d'excellents arguments, le droit aux secours, la charité légale, l'intervention abusive de l'État.

Le titre III (p. 19 à 228) est consacré tout entier à l'étude des 104 articles de la loi et à l'analyse des débats ; obligé récemment, pour un travail de législation comparée, d'étudier avec soin ces discussions qui ont occupé environ vingt-cinq séances, j'ai pu me rendre compte de la fidélité du résumé dû à M. Carnazza. L'auteur ne manque pas, du reste, de protester contre l'ostracisme qui frappe les ministres du culte ayant charge d'âmes, c'est-à-dire les curés, mieux à même que personne de connaître les indigents ; il critique aussi ces groupements obligatoires, ces modifications abandonnées en réalité à l'arbitraire gouvernemental, et exprime le vœu de voir l'expérience démontrer la nécessité de réformes profondes dans la loi, afin de faire triompher les principes de la justice et de la liberté.

L'ouvrage de M. Carnazza permet à tous ceux qui désirent connaître en détail cette loi sectaire d'éviter de longues recherches dans les *Atti parlamentari*, et il est appelé à rendre ainsi les plus utiles services, en Italie comme ailleurs. Léon Lallemand.

Agriculture générale, par A. Boitel. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-8 de 607 p. — Prix : 6 fr.

M. Boitel a consacré toute sa vie aux choses de l'agriculture. Le livre posthume qui vient de paraître est comme le résumé des études de sa longue carrière. Professeur à Grignon, inspecteur général de l'agriculture, agronome s'occupant pratiquement de la propriété qu'il avait dans le Perche, il étudiait sans cesse, observait tout et classait méthodiquement les nombreux renseignements que ses diverses occupations lui permettaient de réunir. Son ouvrage était sur le point de paraître lorsque la mort l'a frappé, et l'on peut dire qu'il est le fruit de sa grande expérience. Sans contredit, c'est un des plus complets et des mieux faits qui aient été publiés sur ces matières. Il vient, d'ailleurs, à un moment où bien des esprits, las de la politique et des disputes des partis, se retournent enfin vers les champs. Là, surtout maintenant, il ne suffit plus de faire le travail en s'inspirant presque à l'aveugle d'anciennes coutumes, et de continuer, sans les raisonner, les vieux errements. S'ils pouvaient avoir peut-être leur raison d'exister dans d'autres conditions économiques, ils sont souvent devenus impuissants ou au moins inefficaces en présence des nécessités modernes.

Les progrès réalisés dans des pays vierges d'Australie ou d'Amérique ont modifié mille choses, apporté sur divers points des ressources inattendues ; il faut à son tour, sous peine de déchéance et d'immenses mécomptes, modifier les manières de faire employées jusqu'ici. C'est par l'étude approfondie du sol que chacun a à faire fructifier, des moyens de culture raisonnés et discutés, au prix d'un travail opiniâtre, de connaissances variées et d'un tour de main nouveau, que les agriculteurs peuvent aujourd'hui se tirer d'affaire et obtenir des produits rémunérateurs.

M. Boitel était de ceux qui ne désespéraient pas de l'avenir agricole en France, et sans se faire aucune illusion sur les difficultés de l'entreprise, il estimait, sans empirisme cependant, que la situation n'était pas désespérée. Sa conviction, il l'a mise dans son livre et il a voulu aider tous ceux qui s'adonnent d'une manière réfléchie aux travaux de la campagne. Cet ouvrage est un exposé de tout ce que doit connaître un agronome ; il est clair, substantiel et complet. G. S.

Amendements et engrais, par A. Renaud, docteur ès sciences, professeur de chimie. Paris, Colin, 1890, in-18 de 424 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Syndicats professionnels agricoles, par G. Gain, juge au tribunal civil de Draguignan. Paris, Colin, 1890, in-18 de 377 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Commerce de la boucherie, par E. Pion, vétérinaire-inspecteur de la Villette. Paris, Colin, 1890, in-18 de 359 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Cours d'eau. *Hydrologie*, par M. Lechalas, inspecteur général des ponts et chaussées, et *Législation*, par M. de Lalande, avocat au Conseil d'État. Paris, Colin, 1890, in-18 de 348 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'encyclopédie agricole et horticole, publiée sous la direction de M. Lechalas, s'est augmentée de divers volumes. Cette collection, composée d'ouvrages pratiques, est certainement destinée à rendre bien des services. Les *Amendements et engrais* constituent un bon et substantiel exposé, écrit cependant moins par un agriculteur de pratique que par un homme de laboratoire, qui expose les plus récentes constatations et découvertes de la science. Éléments utiles aux plantes, action des diverses matières fertilisantes, rôle des amendements et des engrais, règles à suivre dans leur application, telles sont les grandes lignes de cet ouvrage. — Peu de questions sont plus à l'ordre du jour que *les Syndicats professionnels agricoles ;* mais délicats sont leur organisation et leur fonctionnement, puisque c'est par tolérance du pouvoir que leur existence est née de la loi du 21 mars 1884. Aussi est-il nécessaire d'avoir en main un guide sûr et prudent, lorsqu'on s'occupe de ces matières et qu'on travaille à développer cette branche de la vie agricole. Une jurisprudence s'est déjà formée, et ce sont ses enseignements ajoutés à ceux des documents officiels que met en œuvre l'auteur du présent ouvrage. — En écrivant *le Commerce de la boucherie*, M. Pion commence par donner des renseignements généraux sur les races de bétail et les méthodes d'engraissement, puis il s'occupe du commerce de la boucherie et développe ce qui concerne cette industrie à Paris. Dans ce livre, les détails curieux abondent et se pressent sur le sujet si peu connu, bien que fort intéressant, de l'alimentation d'une grande ville. — Deux auteurs ont collaboré au volume sur *les Cours d'eau ;* la partie technique, scientifique, celle qui regarde les phénomènes naturels de la formation de la terre, des montagnes et de l'écoulement des eaux, a été traitée par M. Lechalas, inspecteur en retraite des ponts et chaussées, et M. de Lalande, avocat au conseil d'État, s'est chargé de ce qui concerne la pratique juridique, l'exposé de la législation et des coutumes administratives. Le sujet est ici important et demandait un homme d'affaires ; car à la campagne, la question des eaux présente des applications multiples et soulève des problèmes sans cesse renouvelés. Au demeurant, c'est un ouvrage utile et pratique. G. de S.

Le Fusil de chasse, ses munitions et son tir, par le général Faure-Biguet. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-18 de xii-184 p. — Prix : 3 fr.

Le traité que nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs est une étude fort consciencieuse, très approfondie, et à laquelle il n'y a que de très légers reproches à faire. Le général Faure-Biguet commence par

étudier les systèmes de fermeture et de percussion. Il se prononce pour la clef sur la sous-garde et le T anglais. Comme solidité, le T est incontestable ; comme rapidité, c'est autre chose. Comme percussion, il reconnaît les avantages de la percussion centrale et des platines rebondissantes. Par contre, il se prononce contre le « Hammerless. » Et cela, parce qu'il lui trouve un mécanisme d'horlogerie et qu'on ne pourrait le réparer hors d'Europe, en exploration! Je me demande alors si les explorateurs auraient la permission du général pour acheter des chronomètres de précision ! L'éjecteur automatique, lui aussi, est mauvais, parce qu'il vous envoie les douilles au visage. Depuis trois ans que je m'en sers, jamais pareille aventure ne m'est arrivée. Sa rapidité à armer et à décharger en fait le plus précieux instrument d'un bon chasseur. Que d'accidents évités, quand on sait s'en servir! Pour le général, des canons très ordinaires suffisent. Cela est très vrai quand on tire à peine six ou huit coups par jour ; mais quand on arrive à une moyenne de vingt ou vingt-cinq (moyenne ordinaire) répétée pendant cinq semaines, par exemple, les canons ordinaires ne portent plus comme ceux de Liège ou de Saint-Étienne, dits superfins. Quelque peu de pratique nous a permis de nous en apercevoir. Comme calibre, le général préfère le 16, et il a raison. Le 12 appartient aux maladroits, et le 20 aux premiers tireurs.

Pas de chambres fuyantes, non plus. Nous sommes de l'avis de M. Faure-Biguet. Bande creuse, parfait. Il est partisan du « choked ; » je le suis moins, à condition que ces canons soient très bons. La longueur des canons à 70 centimètres pour un 16 est parfaite. La forme de la bascule est très bien étudiée. Très bonne théorie des platines et de la crosse. Noter qu'on ne soigne pas assez la plaque de couche avec les fortes charges qu'on donne maintenant aux fusils. Le fusil à 2 kil. 800 est bien lourd pour un 16. On fait des 12 très bien équilibrés qui ne dépassent pas ce poids. Le prix total du fusil neuf à 300 fr. est juste. Mais nous estimons que tout vieux chasseur sait profiter des occasions, et souvent acquérir des fusils très supérieurs à des prix relativement bon marché. C'est là aussi ce qu'on doit faire, surtout quand on débute. C'est ainsi, lorsqu'on habite la province, qu'en suivant les conseils d'un armurier sérieux, on en arrive à acquérir à petit prix les armes dont les grands seigneurs de la contrée se dégoûtent vite.

Par exemple, quand le général aborde la théorie de la poudre, qu'il a longuement et minutieusement étudiée, je me permets de ne pas être du tout de son avis quand il proscrit la poudre de bois. Pour moi, elle a le grand avantage de ne point produire de fumée, ce qui permet un doublé plus rapide et plus sûr ; elle demande des charges moins fortes, et ensuite elle se perfectionne d'année en année, et certainement elle l'a été depuis que M. Faure-Biguet a écrit les lignes où il la condamne

sommairement et sans rémission. Tout ce qu'il dit sur le plomb et les douilles est au contraire à approuver sans réserve.

La troisième partie sur le chargement et le tir est vraiment d'un maître. Là, les principes ne peuvent changer avec la modification journalière des armes. Les théories sur la pression, la vitesse initiale, la vitesse restante et la dispersion (bien que le général en reporte l'honneur au capitaine Journée) sont vraiment saisissantes et faites par un expert. Nous aurions peut-être encore quelque matière à petites chicanes sur la dispersion et le recul; mais la place nous manque, et l'on voit par ce qui précède tout le profit qu'on peut tirer de cet excellent ouvrage. A. D'ÉPRON.

BELLES-LETTRES

Discours parlementaires, par ERNEST PICARD. Paris, Plon et Nourrit, 1882-1889, 3 vol. in-8 de XIV-462, XXXI-172 et III-569 p. — Prix : 16 fr. 50.

L'histoire de douze ans, dont ces discours font revivre quelque chose, se partage en deux périodes distinctes : des élections de 1857 à celles de 1863, l'opposition n'est représentée que par les *Cinq;* plus nombreuse et mieux soutenue par l'opinion publique, des élections de 1863 à celles de 1869, elle cherche à diriger un grand parti d'*Union libérale*, auquel l'Empire autoritaire est obligé de céder.

Des élections partielles eurent lieu à Paris en avril 1858, par suite de la mort de Cavaignac et du refus de serment de Carnot et de Goudchaux; c'est alors que M. Ernest Picard entra au Corps législatif, en même temps que Jules Favre, et qu'il vint siéger à l'extrême gauche, à côté de MM. Émile Ollivier, Darimon et Hénon. Pour être député, il fallait accepter le serment. C'était rompre avec la doctrine de l'abstention systématique et des solutions violentes; c'était se séparer des républicains intransigeants qui refusaient tout rapport avec le gouvernement du Deux Décembre. Leurs scrupules pouvaient bien paraître excessifs, venant d'un parti qui n'a jamais reculé devant la violence et l'illégalité pour fonder le régime de son choix. Et d'ailleurs, qu'on s'en indigne ou qu'on s'en félicite, l'Empire était accepté par l'immense majorité de la nation ; aurait-il pu s'établir et durer, s'il n'avait répondu, au moins pendant ses premières années, aux vœux du peuple souverain ? Sans se refuser dédaigneusement à voir les faits, M. Ernest Picard comprit les ressources que la constitution de 1852 laissait à la liberté, si le pays voulait en user, et il entendit en tirer parti. « Le coup d'État, a-t-il écrit, avait tout renversé, hormis le suffrage universel; le système représentatif était faussé, mais il n'était pas détruit, tant qu'il donnait à l'opinion les moyens de se produire. » Il faut aller beaucoup plus loin

et reconnaître qu'un pays dont les représentants, élus au suffrage universel, votent et par suite peuvent refuser le budget annuel, est en réalité maître de ses destinées et ne peut s'en prendre qu'à lui, s'il n'exerce pas sa souveraineté.

Mais, prétendant accepter le principe et supprimer ses conséquences, le gouvernement impérial prenait de grandes précautions contre les libertés de l'électeur souverain. Une réelle publicité ne fut assurée aux débats parlementaires que par le décret du 24 novembre 1860, qui donnait en même temps à la Chambre le vote de l'adresse et le droit d'interpellation. Avant cette réforme, l'orateur ne communiquait avec le public que par l'intermédiaire du compte rendu officiel. Aussi les discours de M. Ernest Picard pendant les deux sessions de 1859 et de 1860 n'ont-ils pu être reproduits que grâce au texte manuscrit conservé aux archives de la Chambre. — Quant au droit reconnu à la nation de choisir ses représentants, il faut avouer qu'il s'exerçait dans des conditions particulières, grâce au régime peu libéral de la presse, et au système ouvertement pratiqué des candidatures officielles.

Parmi les questions politiques débattues alors, celle de la liberté électorale a gardé quelque actualité. M. Ernest Picard la revendique, même pour les fonctionnaires.

Quant aux discours d'affaires pendant cette période, les plus importants sont consacrés aux chemins de fer et au budget. M. Ernest Picard critique avec une sévérité injuste les conventions qui ont permis à notre réseau ferré de se développer rapidement sous le second Empire. Il s'élève contre « ce partage fabuleux de la France en six grands commandements industriels, dans lesquels les transports, les routes, la circulation, tout est livré à six compagnies » (16 mai 1859). En matière de finances, il combat avec vigueur non seulement les artifices de comptabilité qui dissimulent la situation véritable, mais aussi la politique des gros budgets. Il donne à cet égard d'excellents conseils que l'opposition a souvent l'occasion de répéter.

Dans la seconde période, qui conduit l'Empire presque jusqu'à sa chute, les élections de 1863 ont donné une Chambre plus indépendante, le mouvement libéral s'affirme dans le pays, et l'activité de l'opposition s'accroît. Les discours de M. Ernest Picard sont nombreux et touchent à tous les sujets. Il plaide à bien des reprises la cause de la liberté de la presse (31 mars 1865, 16 mars 1866, 1er février 1868, 21 avril 1869). Il a raison de la réclamer plus large que ne l'avait faite le régime de 1852 ; il croit qu'elle servirait à tout, même à protéger les actionnaires naïfs contre les spéculateurs malhonnêtes. C'est une illusion que nous avons perdue. Ce serait un bien gros mot et un faux sens de parler de la vénalité générale de la presse. Mais il est entendu que les réclames financières se paient, comme les affiches sur un mur. — M. Ernest Picard

prend une part active à la discussion de la loi de 1867 sur les sociétés. Il aborde aussi les questions extérieures (Discours du 9 juin 1865 sur l'expédition du Mexique) et les questions militaires. Dans un discours du 2 juillet 1867, il reproche au gouvernement d'avoir affaibli la France en laissant écraser l'Autriche à Sadowa. Ne va-t-il pas conclure qu'il faut voter, par patriotisme, les mesures proposées par les ministres pour développer notre puissance militaire ? Il les leur reproche au contraire. « Jamais, avant vous, s'écrie-t-il, personne n'a eu la pensée de dire que l'influence de la France pouvait résulter du nombre d'hommes qu'elle avait sous les armes. » On doit reconnaître pourtant qu'en critiquant les projets du maréchal Niel (21 décembre 1867), il esquissait un système de service universel et obligatoire qui ressemble fort à celui que l'Assemblée nationale devait adopter. — Parmi les discours relatifs à la politique intérieure, il faut signaler celui du 23 mai 1865, défendant par de bonnes raisons, et qui n'ont rien perdu de leur actualité, la proposition qu'avait faite M. Paul Bethmont de supprimer les conseils de préfecture. Mais c'est là une des réformes qu'on a soin d'oublier quand on passe de l'opposition au pouvoir.

Pourquoi ne trouve-t-on dans ce recueil aucun discours relatif à la loi sur les coalitions ? On sait que MM. Jules Simon, Jules Favre et Ernest Picard réclamèrent alors, sous prétexte de droit commun, l'abolition pure et simple des articles 414, 415 et 416 du Code pénal, sans rien mettre à la place pour protéger la liberté du travail.

Il faut rappeler que parmi les républicains d'alors, M. Ernest Picard fut un de ceux qui apportèrent dans la lutte le plus de mesure, de bon sens et de bonne humeur. On peut se demander alors si cette opposition n'a rien à se reprocher envers la patrie ; si, en cherchant à frapper l'Empire elle n'a pas plus d'une fois atteint la France elle-même. Il y aurait à faire un livre instructif sous ce titre : *Les Responsabilités de l'opposition dans les fautes du second Empire.* Serait-ce un paradoxe de prétendre même que le régime de 1852 a été préparé et rendu possible par les fautes du parti qui s'est dit le parti libéral, pendant la première moitié de ce siècle, par l'acharnement avec lequel il s'est attaqué à la monarchie tempérée ?

Toute cette histoire ne fait-elle pas sentir que c'est un grand malheur pour le pays, et un malheur bien difficilement réparable, de n'avoir pas su profiter des immenses ressources que lui offrait son gouvernement traditionnel pour l'établissement de la liberté ? — Voilà pourquoi la lecture de ces discours, souvent spirituels, laisse, malgré tout, une impression de patriotique tristesse. J. Angot des Rotours.

Poesie dei popoli selvaggi o poco civili. Saggio di G. Ragusa-Moleti. Torino-Palermo, Carlo Clausen, 1891, petit in-8 de XII-300 p. — Prix : 5 fr.

Sur le conseil de son éminent ami, M. Giuseppe Pitrè, l'auteur de ce livre s'est décidé à publier à part les documents qu'il avait recueillis, pour ses futurs travaux d'esthétique, dans les livres de voyages, les revues d'anthropologie, d'ethnographie et de folk-lore : telle est l'origine du présent ouvrage. Intéressant pour les folk-loristes de profession, qui trouveront là réunis des matériaux tout préparés pour leurs études, il l'est aussi pour le psychologue qui aime à surprendre, dans leur naïveté primitive, les manifestations spontanées de la sensibilité et de l'intelligence humaines. Quand j'aurai dit que le volume de M. Ragusa-Moleti contient des fragments poétiques de tous les pays, du Canada aux îles Moluques, et de Madagascar au Groënland, j'aurai tout à la fois indiqué le mérite des patientes investigations de l'auteur, et l'impossibilité absolue où il se trouve d'être complet, de ne rien omettre dans sa revue rapide ; mais telle qu'elle est, cette anthologie rendra de grands services aux érudits ou aux simples curieux. Elle est conçue dans un esprit très méthodique, et la classification rationnelle des morceaux dont elle se compose aide beaucoup le lecteur à s'assimiler une matière qui, en elle-même, serait un peu indigeste. M. Ragusa-Moleti ne surfait pas, d'ailleurs, les productions qu'il nous présente, et, à l'occasion, il montre un scepticisme très louable, qui fait honneur à son esprit critique, lorsque l'antiquité ou le caractère populaire de certain fragment ne semblent pas bien établis. Il indique soigneusement la provenance de chaque poésie, ainsi que l'ouvrage où il l'a trouvée.

Au point de vue littéraire — secondaire, il est vrai, dans un ouvrage d'érudition, — beaucoup de ces poésies ont du mérite. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la traduction d'un drame en vers quechuas, du temps des *Incas* et intitulé *Ollontay*, monument remarquable de l'ancienne civilisation du Pérou. Par la vivacité du dialogue, le mélange du comique et du tragique, l'emploi fréquent des jeux de mots, il rappelle certains procédés familiers à Shakespeare. La conduite de l'action, la préparation ingénieuse des coups de théâtre, prouvent une certaine entente de la scène. C'est déjà de l'art, comme M. Ragusa-Moleti le constate. Mais surtout, il y a là une compréhension délicate de l'amour et une véritable grandeur de sentiment ; l'humanité, la clémence, le pardon libéralement accordé aux offenseurs de la majesté royale par un souverain généreux, voilà ce que le poète inconnu a voulu célébrer. Il a aussi des plaintes pour les victimes de la religion nationale, ces vierges dont l'existence était vouée au culte du Soleil dans une sorte de prison sacrée, où on les enfermait malgré elles.

Rappelons que le texte quechua de ce drame a été publié en 1878

chez l'éditeur Maisonneuve, par Pacheco Zeparra, avec traduction et commentaire. MAXIME FORMONT.

Dante, son temps, son œuvre, son génie, étude littéraire et critique, par JOHN A. SYMONDS, traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Mlle C. AUGIS, agrégée de l'Université. Paris, Lecène et Oudin, 1891, gr. in-18 de XVIII-309 p. — Prix : 3 fr. 50.

Par la façon remarquable dont elle a rempli sa tâche de traducteur, Mlle Augis nous a prouvé qu'elle a la main habile ; je n'oserais pas dire qu'elle a eu la main heureuse en choisissant, pour nous donner une idée de la littérature dantesque en Angleterre, le livre de M. John Symonds.

Le chapitre de début : « L'Italie au Moyen Age, » est une esquisse incomplète et partiale qui ne fera pas oublier les pages magistrales du professeur Wegele sur le même sujet, dans son livre : *Dante Alighieri's Leben und Werke*, ni surtout les magnifiques travaux de M. Isidoro del Lungo. Sur « les Ancêtres de Dante, » nous n'avons que des légendes. M. Symonds a cru devoir les reproduire, en les donnant, il est vrai, comme telles. Quant à la vie du poète lui-même, il ne paraît pas savoir qu'il est absolument impossible de l'écrire aujourd'hui : les résultats des dernières recherches entreprises dans ce sens sont purement négatifs ; le roman est détruit, l'histoire n'est pas faite, et l'on ne peut même dire quand elle se fera. Ainsi, l'auteur attribue sept enfants à Dante — d'après Pelli sans doute ; or, il n'y en a que quatre dont l'existence soit à peu près certaine : Pietro, Iacopo, Antonia et Beatrice. Il prétend que Dante se sépara de ses compagnons d'exil en 1306 ; mais d'autres disent 1304, ou même 1303, et la vérité est qu'on n'en sait rien, de même qu'on ne sait pas si Dante était au nombre des douze conseillers du parti des Blancs à Arezzo, comme le rapporte Leonardo Bruni. Les documents invoqués sont d'une authenticité contestable ou se contredisent. Par la même raison, M. Symonds n'aurait pas dû affirmer catégoriquement que Dante blâma les tentatives de ses compagnons d'exil pour rentrer par la force dans Florence, ni donner comme certain le fameux voyage à Paris, qui n'est que probable, et encore moins en fixer la date. Nous ignorons à quelle époque eut lieu le séjour de Dante à Lucques, et l'année de sa venue chez les Scaliger à Vérone. Il ne fallait pas non plus accueillir sans la moindre réserve le récit des deux Villani, Giovanni et Filippo, sur l'ambassade du poète à Venise. M. Symonds s'est fait l'écho de Pelli, de Troya et de leurs continuateurs ; mais nous exigeons aujourd'hui plus d'indépendance et de critique de la part d'un historien de Dante.

On a de bonnes raisons pour appeler *Convivio* et non *Convito* le célèbre traité de philosophie, et, surtout, il est impossible d'admettre

que le titre de la *Vita nuova* signifie simplement *Jeunesse de la vie.* La véritable interprétation : « Vie nouvelle » a pour elle des autorités telles que Trivulzio, Giuliani, Witte, Carducci et A. d'Ancona.

Les traductions de Dante qui émaillent le volume sont assez nombreuses; je dois dire franchement qu'elles sont mauvaises, en ajoutant que Mlle Augis n'en est pas responsable, puisqu'elle s'est fait aider, dans cette partie de son œuvre, par un de ses maîtres. Voici quelques exemples. Dans les vers 44 et 45 du chant XVI du *Paradiso*, comme l'adverbe *quioi* se rapporte au verbe *venner*, il fallait traduire : « Quels ils furent et d'où ils vinrent ici, il sied mieux de le taire que de le dire, » et non pas : « Qui ils étaient, d'où ils venaient, il est plus convenable de le passer sous silence que d'en parler ici. » *Respitto* (Purgat., xxx, 43) ne signifie pas *respect*, *déférence*, mais *confiance*, *espoir.*

Je pourrais continuer ces critiques et signaler les cas où la version se ressent de la défectuosité du texte choisi; mais ce serait assez inutile, et je me borne à constater que cette version est incolore quand elle n'est pas inexacte, et que parfois même elle est choquante, par exemple dans cet endroit où le traducteur fait crier *bravo* à Virgile, comme à un simple claqueur.

Je regrette que M. John Symonds ait repris pour son propre compte les théories bizarres du Marchetti, qui considérait les trois monstres du premier chant de l'*Inferne* comme des personnifications de Florence, de la monarchie française, et de la Rome papale. Il est vrai que, ne pouvant renoncer à l'allégorie morale qui en fait des symboles de la luxure, de l'orgueil et de la cupidité, il a voulu l'amalgamer avec cette allégorie politique. Or, rien n'est plus anti-esthétique ni plus contraire à l'unité du poème qu'un semblable compromis; rien de plus insipide que cette panthère, qui est tout à la fois Florence une ville, et la luxure un vice : le savant Berardinelli l'a démontré surabondamment. Mais M. Symonds n'y regarde pas de si près, lui qui ne voit pas dans la *Divine Comédie* le sentiment de l'infini. MAXIME FORMONT.

HISTOIRE

Géographie ancienne de la Basse-Égypte, par le vicomte JACQUES DE ROUGÉ. Paris, J. Rothschild, 1891, in-8 de XII-176 p. — Prix : 20 fr.

On sait que la topographie antique de la Basse-Égypte est encore bien incertaine. Les fouilles mêmes de ces dernières années, comme celles qui ont fixé à El Nebireh le site de Naucratis, généralement supposé plus au nord, ou celles qui ont mis au jour les restes de Pithom, au lieu où l'on cherchait ceux de Ramsès, ont donné à la science des résultats aussi importants que bien acquis; mais en ébranlant sur

quelques points les systèmes reçus, elles ont pu mettre un peu en désordre les notions que nous pensions avoir. L'auteur offre aux égyptologues le moyen de se reconnaître sans trop d'effort parmi cette confusion passagère. Il refait la carte des vingt nomes de la Basse-Égypte, les prend un à un, précise autant que possible leur emplacement et leurs limites, reconnaît leurs chefs-lieux, identifie les noms des listes hiéroglyphiques avec ceux de la géographie de l'époque romaine; il énumère patiemment les divisions de chaque nome, ses sanctuaires avec les reliques qu'on y conservait et leurs ordres de prêtres, enfin tous les lieux dignes de remarque dont les textes ont fait mention. Avec l'autorité que ses travaux antérieurs sur les textes géographiques d'Edfou et les monnaies des nomes lui donnent pour traiter ces questions, aidé en outre d'un manuscrit d'Oxford qui contient une liste copte des sièges épiscopaux d'Égypte avec des identifications arabes, il ajoute aux résultats récemment acquis des observations nouvelles, et ouvre sur les questions douteuses des discussions qui devront provoquer d'autres recherches et d'autres découvertes. PH. VIREY.

Les Élections épiscopales dans l'Église de France du IXe au XIIe siècle. *Étude sur la décadence du pouvoir électif, 814-1150*, par P. IMBART DE LA TOUR, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux. Paris, Hachette, 1891, in-8 de XXI-554 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce n'est pas un travail ordinaire que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs. L'étude consciencieuse et détaillée des élections épiscopales du IXe au XIIe siècle, l'une des questions les plus complexes, touchant à la fois à l'histoire interne de l'Église et au droit public du moyen âge, méritait de tenter un érudit : M. Imbart de la Tour s'est laissé séduire par cette tâche à la fois si périlleuse et si honorable, et certes, il s'en est admirablement acquitté. Jusqu'ici, nous ne craignons pas de le dire, personne n'avait embrassé avec autant d'assurance et de perspicacité cette curieuse décadence d'un principe pour ainsi dire fondamental, et que tant de causes, souvent ennemies entre elles, ont concurremment miné pour finalement l'anéantir. On se sentirait peut-être porté à première vue à reprocher à l'auteur le touffu de son œuvre, mais comment collationner tant de détails, comment comparer des textes si divers, juxtaposer des disciplines en apparence si contradictoires, sans multiplier en même temps les chapitres et les divisions? Peut-être encore tremblerait-on parfois en face d'une appréciation dont les dernières conséquences sont quelque peu sévères pour l'autorité qui a bénéficié de l'antique liberté particulariste. L'auteur cependant a fait ce qu'il a pu pour se conserver dans les plus rigoureuses limites de l'orthodoxie. N'oublions pas qu'il s'agit ici de critique historique, et que s'il arrive de voir les faits ne répondre qu'imparfaitement aux con-

ceptions théoriques du moderne canoniste, le respect dû à nos principes ne saurait être diminué par les crises qu'ils ont traversées. Ces remarques, nous jugeons utile de les faire dès à présent, car le sujet de l'élection ecclésiastique est particulièrement glissant, et nous ne voudrions pas, malgré les éloges très mérités que nous accordons à l'auteur, assumer partout et toujours l'entière responsabilité de ses jugements. Ces réserves formulées, nous arrivons à la division de l'ouvrage, dont on ne peut trop louer la clarté. Le livre Ier expose le droit électoral du IXe siècle : élection, confirmation, sacre, nullités et voies de recours. Mais, pour mieux pénétrer cette matière, il convient d'analyser les éléments primitifs de l'élection, c'est-à-dire la communauté et le collège épiscopal, puis de relever les ingérences du pouvoir royal, en signalant les prérogatives qu'il s'arroge ou que lui octroie l'Église, enfin de faire la part réelle de l'influence pontificale dans les élections. Nous aimons à rendre hommage à la façon délicate dont se trouvent réfutées les calomnies des adversaires de la souveraineté du Pape au sujet des fausses Décrétales. M. Imbart de la Tour constate, ce qui est rigoureusement exact, « que les auteurs des documents faux n'ont pas songé, en écrivant leur recueil, à faire une révolution dans le droit électoral » (p. 167). S'attaquant surtout à la royauté et au pouvoir de l'archevêque, leur fraude tendait plutôt à assurer l'indépendance de la hiérarchie qu'à la miner et à la combattre. Au contraire, pourrait-on s'étonner que les fausses Décrétales n'affirment même pas le droit du Pape à intervenir dans l'élection du successeur d'un évêque déposé. — Le livre II est consacré aux transformations qui s'opérèrent avec les progrès du pouvoir métropolitain et surtout avec la puissance croissante des seigneurs. Ainsi s'altéra rapidement l'idée que la royauté s'était faite du pouvoir épiscopal, et l'aristocratie féodale en recueillit une large part. La candidature officielle et la simonie entravent dès lors plus que jamais la liberté élective, les titres se vendent, et les monarques avisés s'efforcent de placer sur les sièges les plus importants des membres de leur famille chargés de soutenir par leur influence le trône trop souvent menacé. Les seigneurs en font autant suivant leur puissance, dans leur sphère plus ou moins étendue, et tout naturellement le clergé tend à se constituer en aristocratie héréditaire. La conséquence de ces déplorables abus était la corruption des dignitaires ecclésiastiques, la diminution de la charité, et l'on ne saurait vraiment s'étonner qu'en présence de tant de ruines, les esprits éclairés du XIe siècle appelassent de tous leurs vœux une réforme devenue si nécessaire. C'est grâce à la salutaire influence des moines, parmi lesquels les traditions de liberté et l'esprit de foi s'étaient mieux conservés, que la régénération s'opéra peu à peu. — Le livre III nous fait assister à ce spectacle réconfortant en nous montrant la papauté en lutte ouverte avec le funeste abus des investi-

tures. « *Habeant reges quod regum est*, disait Pascal II, *quod sacerdotum est, sacerdotes habeant.* » Et ce n'est pas, remarquons-le bien, que Grégoire VII ou ses collaborateurs s'inspirent de principes nouveaux dans l'Église, non, ils ramènent simplement aux règles anciennes en combattant la féodalité. D'autres éléments succèdent forcément à ceux qui disparaissent dans la lutte des investitures, et l'élection, suprême vestige du choix antique, passe dans les mains des chapitres, qui la perdront à leur tour par suite des besoins d'une centralisation de jour en jour plus exigeante. Tel est dans ses grandes lignes le livre de M. Imbart de la Tour ; il manifeste, on le voit, les heureux fruits de la direction imprimée aujourd'hui aux études historiques. Une fois de plus on recueille cet enseignement sur lequel on ne saurait trop insister, que, plus l'on approfondit les institutions ecclésiastiques du moyen âge, le vieux droit canonique si longtemps méprisé, et mieux l'on possède la vie politique de cette époque, mieux aussi la grandeur de l'Église apparaît à travers les événements, en dépit des passions égoïstes et des compétitions humaines.

G. Péries.

Lettres adressées par Achard de Germane, avocat au Parlement de Dauphiné, à M. de la Coste, l'un des derniers présidents de cette assemblée pendant les deux premières années de l'Émigration (1791-1793). [Publiées par l'abbé Perrossier.] Valence, imp. de Jules Céas et fils, 1891, in-8 de 275 p.

Les quarante-cinq lettres dont se compose ce recueil sont des lettres d'affaires, car l'avocat Achard de Germane, gérant des biens du président de la Coste, y rend compte à son patron, réfugié à Rome, de son administration ; ce sont aussi des fragments de chronique politique, car il donne des nouvelles d'intérêt public, pendant les années qui virent tomber les institutions de l'ancien régime et se disperser la vieille société française. Arrestations et départs, émotions populaires et mouvements de troupes, tout cela est narré au courant de la plume, à la suite de détails particuliers et néanmoins utiles à l'histoire, sur le paiement des loyers, le recouvrement des arrérages, la vente des denrées et la valeur des assignats. On voit là de près comment, sous le coup de la Révolution, s'effondraient, dans une grande ville de province, les situations traditionnelles et les fortunes acquises; et à côté l'on trouve des renseignements sur la ville de Grenoble, et sur le Parlement de Dauphiné au moment de sa chute. Tous les personnages qui ont marqué à cette époque dans cette région de la France figurent ici, et ont donné lieu à une annotation intéressante.

Cette correspondance, qui se présente en volume sous le seul nom d'Achard de Germane, avait déjà paru dans une revue locale par les

soins de M. l'abbé Cyprien Perrossier, archiviste diocésain de Valence. C'est donc à ce dernier que nous devons faire honneur de l'introduction et des notes, courantes ou complémentaires, qui encadrent le texte proprement dit. Les notes, dans les livres d'érudition, sont un peu ce que sont les gravures dans les livres illustrés, la partie essentielle et peut-être la plus prisée des délicats. M. l'abbé Perrossier a rédigé les siennes avec l'autorité que lui donnent ses connaissances en fait d'histoire locale et ses travaux antérieurs sur *l'Abbé Serpeille*, *l'Abbé de Leissins et ses collections*, etc.

Il a d'abord retracé la biographie d'Achard de Germane et de son correspondant. Une seule omission à signaler : on nous dit (p. 16) qu'Achard fut secrétaire de Louis XVIII; on aurait dû ajouter que ce fut pendant l'émigration de ce prince, et en particulier à Mittau, où il rédigea le contrat de mariage du duc et de la duchesse d'Angoulême. M. Perrossier affirme en outre (p. 3) que l'histoire de cette période (1791-1793) à Grenoble est à peu près inédite. Il semble oublier le quatrième volume des *Chroniques dauphinoises*, par M. Champollion-Figeac, qu'il n'a d'ailleurs cité nulle part, et qui traite justement (ch. XII, XIII, XIV) des premières années de la Révolution dans la province.

Les notes font connaître une foule de personnages dont la célébrité passagère et locale méritait une biographie en quelques lignes. M. Perrossier, lorsqu'il a eu à parler d'hommes plus connus, s'est fié un peu trop aux biographies générales, où les erreurs foisonnent, comme l'on sait. Ainsi sa note sur le cardinal de Bayane (p. 47) me semble empruntée à un recueil sans valeur ; car, en la confrontant avec l'étude très curieuse que vient de publier M. des Robert d'après les Souvenirs inédits du cardinal, j'arrive à constater que Bayane est né le 1er et non le 30 octobre 1739 ; qu'il a été vicaire général de Coutances et non de Rodez ; qu'il a été nommé auditeur de Rote en 1772 et non en 1777 ; que le 9 août 1802, il a été non pas créé cardinal, mais reconnu dans cette dignité par le premier Consul. Des notices de ce genre, quand même elles seraient disproportionnées à l'importance du personnage qu'elles ressuscitent, ont du moins pour mérite d'offrir des points de repère précis aux annotateurs de Correspondances ou de Mémoires.

Si j'ajoute, pour épuiser mon droit de critique, que M. Perrossier a placé, page 26, sur Mgr du Chilleau une note qui aurait dû figurer à la page 21 ; qu'il a répété, page 203, une note de la page 30; qu'il aurait pu citer sur Suzanne Labrousse le livre de l'abbé Christian Moreau ; sur Dubois-Crancé celui du colonel Iung ; sur l'abbé Hélie de curieux témoignages de Stendhal et de Pion des Loches; que Dumolard, en 1815, était, non préfet des Basses-Alpes, mais représentant de l'Yonne (p. 192), je n'en serai que plus à l'aise pour apprécier l'érudition variée dont M. l'abbé Perrossier a fait preuve, la patience et l'aisance avec

lesquelles il a discuté et résolu les menus problèmes d'histoire et de biographie soulevés à chaque page par son intéressante publication.

L. Pingaud.

Francesi e Giacobini a Mantova dal 1797 al 1799, per Alessandro Luzio. Mantova, Stab. tipografico Eredi Segna, 1890, in-8 de ix-223 p.

M. Taine a écrit *la Conquête jacobine*. C'est une terrible et monotone histoire, dont on retrouve après coup les pièces justificatives dans les archives d'une foule de villes, tant à l'étranger qu'en France. A côté des publications que le centenaire de 1789 a provoquées en Italie, des essais de synthèse comme le livre de M. Tivaroni, des biographies comme celle de Ranza par M. Roberti, il faut signaler une excellente monographie locale, ayant trait à une des anciennes capitales de la péninsule italienne, Mantoue. M. Alessandro Luzio a donné à la *Gazette de Mantoue*, sur le régime français de 1797 à 1799, une série d'articles agréables et faciles à lire, composés néanmoins sur des documents de première main et par là dignes d'être réunis en volume. Toutes les pièces du temps, publications administratives et articles de journaux, ont été mises à contribution, et commentent d'une façon assez désagréable pour notre amour-propre national cette phrase d'une lettre de Bonaparte : « La nature frémit en pensant à la nuée de coquins qui désolent ce malheureux Mantoue.... »

Ces coquins, c'étaient les « civils » venus à la suite de l'armée conquérante, entre autres un certain Marois-Dubosq, dont les exploits sont ici dûment enregistrés un à un. Ils avaient souvent pour complices les généraux, qui cachaient au moins sous de grands mots et de belles promesses leurs abus de pouvoir, Chambarlhac, Delmas, Miollis, celui-ci méritant cependant de la part des vaincus une gratitude relative (p. 77), et resté plus ridicule qu'odieux. Les généraux, à leur tour, étaient secondés, poussés par les jacobins du cru, toute une bande qu'on voit défiler sous les traits de Franzini, de Coddé, de Lattanzi, etc. Les Mantouans, sous le coup de cette triple invasion, apprirent, par des emprunts forcés, des réquisitions, des spoliations incessantes, entremêlés de fêtes patriotiques, à connaître les droits de l'homme. Un seul d'entre eux fut épargné et même comblé d'honneurs; il est vrai qu'il était mort depuis dix-huit siècles ; c'était Virgile, une des rares idoles restées debout dans l'esprit des officiers français, ceux du moins qui se piquaient de littérature. On lui éleva à grands frais le monument dit de Pietole, on célébra en grande pompe le jour anniversaire de sa naissance. M. Luzio a consacré à cet épisode, et à l' « infatuamento virgiliano » de Miollis un des chapitres les plus piquants de son livre (p. 97-110).

Il n'avait point à entrer dans le détail des opérations militaires qui

eurent alors le Mantouan pour théâtre. Toutefois je signalerai encore son chapitre XI, intéressant pour l'histoire du second siège. Les conclusions de l'auteur sont peu favorables, sinon aux Français, du moins à ceux qu'il appelle en France les « tyranneaux ressuscités du jacobinisme » (p. 223). Il se défend en revanche de tout « misogallisme. » Il s'est borné à laisser parler des documents authentiques, sans vouloir étendre à toute une nation la responsabilité des faits qu'il a dénoncés, avec érudition et talent, aux justes sévérités de l'histoire. L. P.

Journal d'un sous-officier, 1870, par X***, édité par Amédée Delorme. Paris, Hachette, 1891, in-12 de 320 p., avec de nombr. illustrations. — Prix : 3 fr. 50.

Pourquoi le sous-officier qui a écrit le journal dont nous donnons ici le titre n'a-t-il pas voulu signer son œuvre? Pourquoi a-t-il laissé à un étranger le soin de l'éditer? Nous regrettons l'un et l'autre, car, en vérité, parmi les nombreuses publications — il y en a à l'heure actuelle plus de quatre mille — que nous a values la guerre de 1870, nous en connaissons peu qui aient l'intérêt et le charme passionnant de celle-ci. L'auteur anonyme de ce bon livre n'avait pas encore vingt ans quand éclata la funeste guerre. Rien ne l'avait préparé à y prendre part, mais, cédant à un sentiment irrésistible, à ce besoin de tout homme de cœur, intelligent et vigoureux, de ne point rester les bras croisés quand la patrie était en danger, quand un ennemi impitoyable et insolemment vainqueur promenait son drapeau à travers nos provinces envahies, il n'hésita point à quitter le foyer paternel pour apporter au pays le secours de son bras et de son cœur vaillant. Déjà les sanglantes journées du début de la campagne avaient pris fin. Reichshoffen, Saint-Privat, Sedan, n'étaient plus qu'un douloureux souvenir : n'importe, il demanda un fusil et courut sur la Loire, où des chefs énergiques comme d'Aurelles, Sonis, Chanzy, avaient repris le drapeau aux trois couleurs, tombé de mains défaillantes, et essayaient « quand même, » suivant la belle devise de Mercié, de le tenir debout et déployé devant les hordes prussiennes.

Le *Journal d'un sous-officier* est le récit d'une partie de cette campagne de la Loire qui, malgré ses faiblesses, demeurera une des pages les plus honorables pour nous de l'année terrible. Il commence, au point de vue des opérations militaires, un peu après Coulmiers et finit le 9 décembre, jour du combat de Cernay; c'est donc une période d'un mois qui nous est racontée par un témoin oculaire, non point par un de ces témoins qui, contemplant, dans un état-major, les péripéties de la lutte, sont à même de nous dire le pourquoi des choses, mais par un de ces témoins d'en bas qui suivent les événements dans la foule, ins-

truments non pas inconscients, mais muets, de la bataille, instruments glorieux autant que modestes parce qu'ils obéissent, luttent et se sacrifient s'il le faut, sachant que la plupart du temps leur dévouement sera ignoré et que personne, pas même leur mère, ne sera en état de deviner le point de la fosse commune où aura été jeté leur cadavre défiguré.

Deux choses frappent spécialement. D'abord un récit des événements militaires, méthodique et raisonné, dans lequel certains points très précis serviront de notes explicatives à la narration officielle de la guerre par les d'Aurelles et les Chanzy, tels par exemple les détails donnés à propos du 48e et du 51e régiments de marche à Patay. En second lieu, un récit humoristique plein de détails intéressants sur la vie intérieure des régiments pendant la campagne de la Loire, sur la façon dont le soldat mangeait, bivaquait ou cantonnait, vivait en un mot; pages intéressantes au premier chef, parce que celui qui les trace l'a fait avec un talent d'observation, d'appréciation, avec un jugement d'une justesse et d'une élévation tout à fait remarquables. Soit qu'il nous parle des hommes, soit qu'il nous raconte des événements, tout est pour l'écrivain motif à observation personnelle et raisonnable. A la façon dont il parle de ses chefs, nous voyons tout de suite que ces chefs devaient l'apprécier non seulement comme un jeune homme d'intelligence et de cœur, mais encore comme « un troupier fini » en dépit de son jeune âge et de ses trois mois de service. Ce fourrier, sans qu'il s'en rendît compte, avait le tempérament essentiellement militaire, et, après ses débuts, on ne peut que déplorer qu'il n'ait point continué sa carrière ; en dépit de tous les obstacles, il y eût certainement percé.

Les observations morales dont fourmille le livre sont marquées au coin d'une justesse frappante, au point que de vieux militaires, « blanchis sous le harnois, » comme on disait jadis, ne seraient pas capables de les formuler plus exactes, en admettant qu'ils puissent les rédiger en une langue aussi élégante et aussi châtiée. Car c'est encore un des mérites de ce livre qu'à part un néologisme — que nous soupçonnons être plutôt le fait de l'éditeur que de l'auteur, — il est écrit avec une pureté, une vigueur de style, et en même temps avec un éclat, une couleur, qui en font une œuvre excellente à tous les points de vue. Le *Journal d'un sous-officier en 1870* n'est qu'un chapitre d'un chapitre, une page du grand tout, une page plutôt humoristique qu'historique; mais telle qu'elle est, elle vaut mieux que de gros volumes. A une époque comme la nôtre, où les croyances s'en vont, où les grandes qualités qui firent et qui font encore la force de notre armée sont battues en brèche par les théories égoïstes, révolutionnaires et impies de gens qui cachent, sous le nom de patriotisme, le désir de ruiner et d'amoindrir la patrie, il est bon que des livres comme celui-ci soient vulgarisés le plus pos-

sible. Nous voudrions voir le *Journal d'un sous-officier* dans toutes les écoles, dans toutes les bibliothèques de nos communes, à la caserne comme au village. ARTHUR DE GANNIERS.

Le 125e Régiment d'infanterie. *Origines, campagnes, uniformes, drapeaux, personnel*, par le lieutenant-colonel ROULIN. Orléans, H. Herluison, 1890, in-8, 350 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est au général de Cissey que remonte, comme on sait, la création des historiques de régiment. Aucune pensée ne fut plus juste et plus digne d'approbation que celle-là. Rappeler aux divers corps de notre vaillante armée, au lendemain de 1870, que la défaite de la veille n'était qu'une page sombre dans l'histoire glorieuse que chacun d'eux avait écrite depuis des siècles dans le grand livre d'or de notre histoire nationale, les inviter à se reporter à leur passé, pour apprendre ce qu'ils pouvaient espérer de l'avenir, c'était assurément une des meilleures façons de travailler à la réorganisation, à la reconstitution de notre grandeur militaire.

Cette œuvre des historiques ne fut malheureusement pas comprise comme l'eût désiré ce ministre; on n'y travailla pas partout également, et nombre de régiments sont encore à attendre « le récit détaillé » de ce passé glorieux, d'où ils pourraient tirer des leçons pour l'avenir. Chaque jour cependant, le vide se comble, et l'historique du 125e, qui vient de paraître, est une preuve que le travail, s'il n'est pas achevé, suit son cours d'une façon régulière.

Le livre du lieutenant-colonel Roulin est un des meilleurs qu'il nous ait été donné de parcourir. Complet, présentant les faits avec mesure, ne tombant point dans les exagérations chères à beaucoup d'historiques, il retrace la vie du glorieux 125e non seulement avec compétence militaire, mais encore avec un talent d'écrivain très appréciable. Des croquis suffisamment clairs et des lithographies qui, au point de vue artistique, laissent un peu à désirer, contribuent au mérite de ce livre, qui a sa place marquée dans beaucoup d'autres bibliothèques que celle du 125e. ARTHUR DE GANNIERS.

Ausgewählte Urkunden zur Erläuterung der Verfassungsgeschichte Deutschlands im Mittelalter, zum Handgebrauch für Juristen und Historiker herausgegeben von WILH ALTMANN und ERNST BERNHEIM. Berlin, H. Heyfelder, 1891, in-8 de VIII-270 p.

Le choix d'actes relatifs à l'histoire constitutionnelle de l'Allemagne au moyen âge, que nous donnent MM. Altmann et Bernheim, nous paraît mériter beaucoup d'éloges. Il y aura tout profit pour les travailleurs à trouver groupées, dans un volume d'un format commode et d'un prix modeste, les pièces les plus importantes du droit public de l'Allemagne,

jusqu'alors dispersées, dont quelques-unes ne se trouvaient que dans des ouvrages anciens ou peu accessibles. Quatre-vingt-cinq documents sont répartis sous six titres différents : constitution générale de l'Empire ; relations entre l'Église et l'État ; rapports féodaux ; administration militaire ; justice ; territoires et villes. L'on ne doit pas s'attendre à rencontrer ici tous les actes importants rendus sur ces matières, depuis les origines jusqu'à la fin du xve siècle ; ce n'était point le but des auteurs, et il leur a suffi d'avoir réuni les actes les plus importants, et les types des différentes espèces de chartes usitées dans l'Allemagne du moyen âge.

Après avoir reconnu que le choix des actes a été fort judicieusement fait, nous louerons aussi la façon dont les documents sont publiés. Les auteurs ont cru inutile — et ils ont eu raison, — de recourir aux manuscrits pour en établir le texte ; ils l'ont emprunté aux ouvrages où ils se trouvent le mieux reproduits : et ils n'ont pas hésité à rétablir au besoin les textes corrompus par de mauvaises lectures, par des fautes d'impression ou par d'autres accidents de ce genre. Ils ont pensé que des notes et des remarques critiques ne feraient qu'encombrer le volume, sans grand profit pour les lecteurs ; en matière d'éclaircissements, mieux vaut peut-être l'absence complète que l'insuffisance. D'ailleurs, MM. Altmann et Bernheim remédient à ce défaut — si c'en est un, — par l'indication, en tête de chaque pièce, d'ouvrages où l'on en trouve le commentaire.

Tel qu'il est, le livre des deux érudits allemands rendra des services non seulement en Allemagne, mais à l'étranger ; nous le recommandons particulièrement aux professeurs français ; le rôle de l'Allemagne au moyen âge est trop considérable pour qu'on en puisse négliger l'histoire ; et beaucoup des actes contenus dans ce volume intéressent trop l'histoire générale pour qu'il ne soit pas utile d'en avoir toujours sous la main de bons textes : tels l'édit de Clotaire de 614, le grand capitulaire de 802, le traité d'Aix-la-Chapelle de 870 ; les actes des diètes de Rense et de Francfort de 1338 ; la Bulle d'or de 1356 ; la convention d'Otton avec le pape Jean XII de 962 ; le concordat de Worms de 1122, celui de Vienne de 1448 ; la loi salique, pour n'en citer que quelques-uns.

Nous souhaiterons, en terminant, que l'on fasse pour la France un recueil analogue. E.-G. Ledos.

Geschichte der deutschen Verfassungsfrage, *wahrend der Befreyungskriege und des Wiener Kongresses 1812 bis 1815*, von W.-A. Schmidt. Stuttgart, G. J. Goschen, 1890, in-8 de iv-497 p. — Prix : 8 fr. 75.

Ce livre nous initie à une période mal connue de l'histoire intérieure de l'Allemagne et à la gestation laborieuse de la constitution mort-née de 1815 : « Un Empire héréditaire était impossible, mais un véritable esprit

de sacrifice eût facilité l'établissement d'un pouvoir central fort ; au lieu de cela vint au monde le *Bund,* qui portait en lui des germes de phtisie (der von vornherein unverkenbar *phthisische Anlagen* in sich trug) (p. 480). L'Empire héréditaire avait fait son temps : « Ce n'est ni Bonaparte, écrit Humboldt, ni la renonciation de la maison autrichienne qui ont mis fin à l'Empire germanique. Ce corps auquel le suc nourricier et l'esprit vivifiant manquèrent depuis longtemps, était mort et dépéri bien avant qu'on osa (*sic*) prononcer qu'il avait cessé d'exister » (p. 418). Et il ajoute, avec perspicacité, que l'intérêt de l'Autriche n'était plus désormais en Allemagne, mais en Italie et dans les Balkans. Les principicules ont pris goût à l'indépendance ; la Prusse et l'Autriche se détestent et ne rêvent que de s'affaiblir mutuellement. Mille projets et contre-projets se croisent pendant de longs mois pour aboutir à ce fiasco lamentable, depuis l'élucubration de Stein, du 18 septembre 1812, jusqu'au très sage mémoire de Humboldt cité plus haut, de mars 1815. La plupart de ces documents sont imprimés pour la première fois et n'ont été bien connus ni de Treitskehke ni de Pertz, les deux historiens de Stein. — 1° Deux mémoires du comte Munster sur la constitution future de l'Allemagne, 5 janvier 1813 (p. 43-50) et octobre 1813 (p. 93-99), nous apprennent que c'est au Tzar que revient l'initiative de la réforme de l'organisme germanique : « L'Empereur de Russie, persuadé que l'état futur de l'Allemagne doit influer puissamment sur la tranquillité du reste de l'Europe, fit parvenir, dès le 2 juillet 1812, des communications confidentielles au gouvernement britannique, afin de s'occuper, de concert avec lui, de ce grand objet. » 2° Une longue lettre-manifeste de Guillaume de Humboldt à son ami Stein, décembre 1813 (p. 100-122), repousse l'idée de restauration impériale et celle de la séparation de l'Allemagne en deux tronçons, nord et sud, et préconise le duumvirat austro-prussien comme la meilleure des solutions. 3° Un nouveau mémoire de Munster, 30 mars 1814, propose d'adjoindre au « directoire » futur qui régira l'Allemagne, le Wurtemberg (avec l'Autriche, la Prusse, la Bavière et le Hanovre) : « Le directoire tel qu'il est proposé comprend tous les électeurs qui ont existé avant la Révolution française, exceptée (*sic*) la Saxe, qui a perdu ses droits en trahissant l'Allemagne » (p. 140). Le comte veut ressusciter l'ancien régime, mais ici la gallophobie fait du tort à l'archéologie. — 4° Un « mémoire préparatoire pour les conférences des cabinets sur les affaires de l'Allemagne, » avril 1814 (p. 143-158), expose l'organisation de la « ligue germanique, » divisée en quatre cercles (Autriche, Prusse, Bavière et Hanovre) et les « droits de tout sujet allemand en général et des princes et comtes médiatisés en particulier. » — 5° Une dépêche de Humboldt à Hardenberg, Vienne, 31 août 1814. « V. A. propose de séparer et d'exclure de la ligue allemande les provinces

prussiennes en deçà de l'Elbe, et l'archiduché d'Autriche proprement dit, ainsi que la Bohême et la Silésie. J'avoue que je ne saurais approuver cette idée » (p. 190). — 6° Les conférences préparatoires sur le projet de Hardenberg, 5 et 9 septembre 1814 (172-8). — 7° Un programme des travaux de la conférence (294-300), en 24 alinéas, et un appel des principautés de Hohenzollern, Hechingen et Hohenzollern-Sigmaringen à la Prusse, 22 novembre 1814 (300). — Tous les autres documents déjà connus sont copieusement commentés, ce qui fait de cet ouvrage compact quelque chose de très neuf. Le pauvre Stein, que des enthousiastes avaient maladroitement revendiqué comme l'un des précurseurs de l'unité allemande, sort bien diminué de cette dialectique d'érudit; M. Godefroy Cavaignac avait déjà porté une main sacrilège sur son œuvre administrative de 1806 à 1808; que reste-t-il de l'infortuné, aujourd'hui que le Dr Schmidt démolit sa légende de prophète? Une nébuleuse aux contours indécis. Stein est un chevalier errant hanté de visions du moyen âge; il veut « rétablir la monarchie du xe siècle; » il brasse des idées vagues et s'enivre de ses paroles. Humboldt et Hardenberg sont des hommes d'État infiniment supérieurs au théoricien Stein; ils travaillent, en outre, pour la Prusse, leur patrie, au lieu que Stein la ravale au profit de l'Autriche, à laquelle il destine la couronne impériale. Ces divergences suffisent à expliquer l'avortement de l'œuvre régénératrice entreprise par le congrès de Vienne. ALFRED SPONT.

La Reine Louise de Prusse, par BONNAL DE GANGES. Paris, Albert Savine, 1891, in-8 de 322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage, venant après le beau travail de M. Godefroy Cavaignac sur le ministère de Stein, ne mérite pas une longue analyse. — 1° Il n'apprend rien de nouveau, et souvent il puise à des sources douteuses. — 2° C'est un pamphlet qui respire un virulent chauvinisme; on y relève, par exemple, cette phrase, à l'occasion de la naissance du futur fondateur de l'unité allemande (p. 112) : « Ce fils, nous l'avons connu en 1814, en 1815, en 1870, vengeur posthume des fautes impardonnables de sa mère; sa succession est une nouvelle guerre de Cent ans qui aura lieu cette fois entre la France et l'Allemagne. » 3° Ce pamphlet est négligemment écrit : « L'été de 1806 fut *gouvernementalement sinistre* pour le cabinet prussien » (p. 75), et « le *séjour de cet isolement* (il s'agit de la retraite du Roi et de la Reine de Prusse à Potsdam) dura quatre années » (p. 111).

L'historien ne peut tirer aucun parti de ce livre; ses rancunes et ses violences le rendront suspect à tout le monde. A. S.

La Lutte de l'Irlande, par le baron Kervyn de Volkaersbeke. (*Collection historique.*) Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, s. d., in-8 de 384 p. — Prix : 4 fr.

La lutte de l'Irlande est bien le titre qu'il convient de donner à une histoire de la verte Érin, où depuis le XIIe siècle le Celte n'a cessé de combattre l'Anglo-Saxon, d'abord au nom de son indépendance et bientôt de sa religion. Nul récit n'est plus émouvant que celui que l'auteur nous trace, avec un style vigoureux, des souffrances de ce peuple persécuté, spolié et réduit à la plus atroce misère par ses implacables conquérants; et nous nous laissons aisément gagner à l'admiration qu'il ressent pour cette fidélité de l'Irlandais au souvenir de son passé, cet attachement à la religion de ses pères, et cette indestructible énergie après tant d'épreuves. Tous ces efforts demeurés vains, ces persécutions tantôt violentes, tantôt d'une cruauté savante et raffinée, qui ne cessent pas pour ainsi dire depuis le règne de Henri VIII jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, nous attristent et finissent par nous lasser. L'apparition de la grande figure d'O'Connell permet enfin de respirer et de reprendre espoir.

Trois chapitres lui sont consacrés sur les quatorze dont se compose l'ouvrage, et ce n'est pas trop donner à ce qu'il a fait pour sa foi et pour son pays : relevant par sa parole enflammée les courages un moment abattus, réunissant tous ses compatriotes dans une vaste et puissante association et engageant contre le gouvernement britannique une lutte qui se termine par l'émancipation des catholiques. Cette victoire cependant n'a pas eu de lendemain, et l'Irlande n'a pu en jouir en paix : la famine est venue fondre sur elle; une partie de ses enfants a dû quitter l'île ; la question agraire s'y est posée, et elle subsiste encore avec toutes ses difficultés. L'auteur conclut en affirmant sa foi à la mission providentielle du peuple irlandais qui a pris tant de force aux États-Unis, qui occupe le quart du Canada et la moitié de l'Australie, portant en tous lieux la lumière de l'Évangile. Le livre de M. le baron Kervyn de Volkaersbeke est de ceux qui instruisent et donnent du cœur et que tous les catholiques voudront lire. Albert Isnard.

Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le XVe siècle, recueillis et publiés par Gustave Saige. Tome III. Imprimerie de Monaco, 1891, in-4 de CCXV-723 p., orné de 2 plans et de 6 vignettes.

Ce troisième volume comprend une période plus étendue que les précédents — 1540 à 1641 — soit un siècle; il débute, le 6 décembre 1540, par un « acte singulier, dont on chercherait vainement le similaire dans l'histoire des autres États, » celui d'Honoré Ier qui, âgé de dix-huit ans, confère solennellement à Étienne Grimaldi, dont depuis huit ans

déjà il était le pupille, les titres et les pouvoirs de « père adopté, tuteur et gouverneur perpétuel. » Le jeune prince ne revint jamais sur cette décision extraordinaire et l'habile administration d'Étienne prit fin seulement lors de son décès, à l'âge de soixante-dix ans environ, dans les premiers mois de 1561; Honoré Ier avait alors quarante ans, et continua religieusement la politique de celui dont le peuple gardait le souvenir sous le nom de *Gubernant*. Honoré Ier mourut le 7 octobre 1581, laissant deux fils : Charles II, né le 26 janvier 1555 et mort sans enfants le 17 mai 1589, et Hercule, qui succéda à son frère et fut assassiné le 21 novembre 1604. Honoré II, son fils, né le 24 décembre 1597, fut proclamé prince sous la tutelle de son oncle maternel Frédéric Landi, prince de Valdetare; son règne, qui ne devait finir qu'en 1662, n'est pas donné en entier dans le volume. En terminant celui-ci en 1641, M. Saige a choisi habilement l'époque d'un changement absolu dans la politique des princes de Monaco, qui, à partir de ce moment, renoncent à la protection de l'Espagne, pour recourir à celle de la France.

L'alliance espagnole, établie entre Augustin Grimaldi et Charles-Quint, fut pour Monaco une longue suite de déceptions, causées moins par la mauvaise volonté des rois catholiques, que par l'impossibilité où ils se trouvaient de tenir les engagements trop nombreux contractés en leurs noms. Faute de recevoir la subvention annuelle qui leur avait été promise, les seigneurs de Monaco furent aux prises avec les plus cruels embarras. Pour solder la garnison, pour entretenir leurs galères, ils durent recourir à des emprunts onéreux et aliéner une partie du marquisat de Campagnac; un jour même, il leur fallut renoncer à la possession des galères, qui pendant de longues années avaient fait partie de la flotte de Sicile. Le tuteur d'Honoré II crut parer à ces inconvénients, et convint, le 26 février 1605, avec Philippe III, que celui-ci fournirait les troupes de la garnison et les solderait lui-même. Ce vain palliatif ne fit qu'aggraver la position de son pupille, qui fut contraint de « satisfaire par des avances sur ses propres deniers aux exigences d'une soldatesque étrangère, dont il fut bientôt le prisonnier gardé à vue. » Cette situation prit fin subitement : un traité signé à Péronne, le 14 septembre 1641, venait de lier Honoré II à la France, lorsque, le 17 novembre, un coup de main dirigé par le prince en personne, et auquel il prit la part la plus honorable, jeta hors de la place la garnison espagnole, laquelle, le 24 novembre, fut remplacée par des soldats français empruntés à Antibes.

Pour faire la lumière sur cette longue période, le savant conservateur des archives de la principauté n'a pas réuni moins de trois cent quarante-deux documents, lesquels, comme ceux des précédents volumes, ont été découverts par lui dans les diverses archives de l'Europe : en Espagne, celles de Simancas; en Italie, celles de Gênes, de Milan, de

Florence et Turin ; à Paris, la Bibliothèque nationale et les archives des Affaires étrangères sont celles où sa moisson a été la plus abondante. Les fruits en sont très habilement mis en œuvre par M. Saige, qui mène à bien, avec une activité des plus louables, cette énorme publication.

Ajoutons qu'un petit nombre d'exemplaires — vingt-cinq seulement — sont à la disposition des bibliophiles, à la librairie Alphonse Picard.

BERTRAND DE BROUSSILLON.

Ancien Armorial équestre de la Toison d'Or et de l'Europe au XVe siècle. Fac-similé contenant 942 écus et 64 figures équestres en 114 planches chromolithographiées, d'après le ms. 1790 de la Bibliothèque de l'Arsenal, par LORÉDAN LARCHEY. Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-8 de XXVI-293 p. — Prix : 200 fr.

On peut constater, au temps où nous vivons, un fait qui ne laisse pas d'avoir une certaine originalité. C'est que, dans un pays où, depuis bientôt un siècle, les idées démocratiques se sont développées au point de pénétrer un peu partout, la science héraldique a été prise au sérieux. Depuis cinquante ans, les ouvrages traitant du blason se sont multipliés ; on s'est aperçu qu'il ne s'agissait pas seulement d'images coloriées, de figures souvent bizarres désignées par un langage de convention. La science héraldique a pris sa place parmi les auxiliaires de l'histoire et de l'archéologie. Il s'est passé une évolution analogue à celle qui a fait disparaître l'alchimiste devant le savant. Les anciens héraldistes se contentaient de recueillir des blasons, de leur attribuer des interprétations plus ou moins fantaisistes ; il fallait que tout le monde ait eu des armoiries ; aussi en donnait-on gravement à Noé, à Priam, aux chevaliers de la Table-Ronde, à Pharamond, d'existence fabuleuse. Aujourd'hui il n'en est plus de même ; on connaît l'époque à laquelle commencent les armoiries, on s'en sert comme de textes pour fixer des dates, déterminer certaines personnalités. Un roi d'armes du temps passé serait confus de voir tout ce qui a été, non pas glané, mais édifié avec les matériaux qu'il avait entre les mains.

L'une des plus importantes publications héraldiques faites de nos jours est sans contredit celle de M. Lorédan Larchey. Non seulement il a mis à la disposition de tous un manuscrit précieux, mais encore il a assuré l'existence de ce monument qui a déjà subi pas mal de mutilations et de coups de griffes du temps.

Il s'agit d'un fac-similé exécuté avec toutes les ressources que fournissent les procédés modernes de reproduction, d'un manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, contenant de nombreuses peintures à la gouache. Ce recueil comprend d'abord les chevaliers de la Toison d'Or jusqu'en 1461 ; puis un armorial d'Europe dans lequel figurent des souverains avec les grands vassaux et les nobles de leurs royaumes. Cette

partie est loin d'être complète. Chaque héraut d'armes avait un livre qu'il tenait au courant, au fur et à mesure, par la communication des armoriaux de ses confrères. L'auteur du manuscrit de l'Arsenal n'a pas connu les recueils faits pour la Bretagne, la France, l'Europe méridionale, etc. En revanche, grâce à la présence d'un ambassadeur polonais à Arras en 1434, il a pu donner, sur les blasons de Pologne, des indications que l'on chercherait inutilement ailleurs.

Les représentations des chevaliers de la Toison d'Or sont disposées de manière à donner une idée exacte de l'armement et de la livrée de chaque personnage, monté à cheval ; les noms placés à côté indiquent que l'auteur du recueil a eu en vue des individualités ; néanmoins les peintures représentent exclusivement les costumes militaires de tel ou tel personnage disposés sur un mannequin, comme aujourd'hui dans un musée d'artillerie ; le corps du chevalier et celui du cheval sont absents. Les souverains et les grands vassaux figurent donc ici par leurs attributs héraldiques équestres ; les prélats, pairs ou électeurs, ne diffèrent des autres chevaliers que par quelques signes accessoires rappelant leur caractère ecclésiastique. Les autres nobles n'ont que leurs écussons. — On remarquera une planche où les noms des possesseurs d'armoiries manquent : il y a là un sujet de recherches pour les lecteurs. Il y a aussi certains blasons qui diffèrent de ceux qui sont attribués jusqu'à ce jour ; encore là, les lecteurs auront à chercher si ces variantes doivent être admises ou si elles sont le résultat d'erreurs et de confusions commises par les hérauts d'armes consultés. Pour deviner le nom de l'auteur, M. Loredan Larchey a longtemps cherché, et il est arrivé, par un travail de critique très érudit, à une solution qui présente une grande probabilité. L'auteur de cet armorial serait Jean de Saint-Remy, qui s'appelait aussi Toison d'Or comme roi d'armes de cet ordre, et Charolais comme héraut du duc de Bourgogne, né en 1393, mort en 1468. On connaît, d'ailleurs, les *Mémoires* de Saint-Remy, qui raconta la fondation de l'ordre de la Toison d'Or. Il faut aussi signaler tout le labeur qui incomba à M. Larchey pour enluminer les écussons à reproduire, pour compléter et restaurer dans sa copie ceux qui avaient été altérés, pour déchiffrer et souvent deviner les légendes effacées en partie ou surchargées par les possesseurs successifs du manuscrit. Les légendes une fois fixées, il y avait encore à identifier les personnages qu'elles désignaient ; presque toujours ce sont des noms de fiefs comme chez Sicille et Berry. Il fallait retrouver, par exemple, que messire de Santes était Hugues de Lannoy ; Mons. de Traves, Antoine de Toulongeon ; Mons. de Chargny, Pierre de Bauffremont ; Mons. d'Anthoing, Jean de Melun, etc. — Chaque planche est accompagnée d'un commentaire exact et sobre, et le volume est terminé par d'excellentes tables qui facilitent les recherches.

A. de Barthélemy.

Bibliographie sibérienne. Indicateur des livres et des articles sur la Sibérie depuis le commencement de l'imprimerie, par VLAD. MÉJOV. Saint-Pétersbourg, 1891, 2 vol. in-8 de XII-485 et X-470 p. — Prix : 12 fr.

Maintenant que la Sibérie devient de plus en plus l'objet de l'attention publique, qu'elle est dotée d'une Université et va être traversée par un chemin de fer, le livre de M. Méjov paraît à son heure et trouvera sans doute un accueil favorable. Voilà trois siècles que ce vaste pays appartient à la Russie, et bien qu'on ait beaucoup écrit sur lui et sur ses habitants, soit en russe, soit en langues étrangères, un travail d'ensemble, où cette abondante littérature fût réunie et coordonnée, manquait toujours, et ce n'est qu'aujourd'hui que ce *pium desiderium* vient d'être accompli par l'infatigable M. Méjov, qui a déjà rendu de si grands services à la bibliographie indigène.

Le nouvel ouvrage, édité aux frais de M. Sibiriakov, et dédié à la jeune Université de Tomsk, formera trois volumes, dont le premier contient seulement des sources et des matériaux pour servir à l'histoire de la Sibérie, à savoir : indicateurs bibliographiques, actes historiques et juridiques et autres documents, lettres et mémoires, en tout 6,440 numéros. Les actes, au nombre de 6,000, sont disposés dans l'ordre chronologique, d'après les règnes, et portent dans leurs titres l'indication du sujet dont ils traitent. Dans le second volume, spécialement consacré à l'histoire avec ses sciences subsidiaires : la géographie, l'ethnographie et la statistique, on est en présence d'une masse de données encore plus imposante (10,876 numéros). L'histoire religieuse vient après celle des événements politiques (p. 30-52). Une des parties les plus intéressantes est celle qui traite d'ethnographie : outre la population russe, il y a en Sibérie quarante-cinq peuplades aborigènes que l'auteur passe en revue.

Le troisième et dernier volume comprendra les autres branches des connaissances humaines : le droit, les sciences politiques et sociales, la pédagogie, la technologie, l'économie rurale, les sciences naturelles et la médecine; enfin la littérature et les arts. Inutile de dire qu'un ouvrage conçu de la sorte rendra un vrai service à quiconque s'occupe de la Sibérie, et qu'il comblera une regrettable lacune. De nos jours, on reconnaît plus que jamais le prix des travaux bibliographiques, devenus indispensables en présence des développements que prend chaque branche de nos connaissances.

Si quelqu'un s'avisait de dire à M. Méjov que son travail est complet ou exempt de défauts, il serait en droit de penser qu'on veut se moquer de lui ; car il est aussi impossible d'accomplir d'une façon irréprochable une besogne de cette espèce, que de faire un dictionnaire biographique qui n'ait ni fautes ni omissions. Il est le premier à proclamer cette vérité et à demander que le lecteur veuille bien lui signaler les inexac-

titudes ou les lacunes qu'il aura trouvées dans son essai ; c'est ce que la presse a déjà commencé à faire. Il nous semble pourtant qu'elle a tort de reprocher à l'auteur d'avoir énuméré tous les actes officiels relatifs à l'histoire ou au droit, au lieu de renvoyer le lecteur aux recueils où ces documents ont été publiés, en donnant une idée générale de ce qu'ils contiennent sur la Sibérie. Tout le monde n'a pas à sa disposition ces grandes collections, et, en tout cas, les indications données par M. Méjov facilitent énormément les recherches ultérieures. Par contre, nous croyons qu'il pouvait se dispenser de donner la bibliographie complète des personnages qui n'ont séjourné en Sibérie qu'en passant, ou bien comme exilés, sans avoir d'autre titre pour figurer dans la bibliographie sibérienne. Ainsi, par exemple, Dostoievski occupe à lui seul dix-sept colonnes. A propos de la jeune Sibérienne dont Mme Cottin avait raconté la touchante histoire sous le titre d'*Élisabeth*, et dont le véritable nom est Prascovie Loupalof, nous trouvons toutes les éditions soit d'*Élisabeth*, de Mme Cottin, soit de *Prascovie*, de Xavier de Maistre, avec lequel M. Méjov confond Joseph de Maistre. — Toutefois, je pense que bien des gens lui sauront gré d'avoir usé de l'axiome : « Ce qui abonde ne nuit pas. » C'est une mine précieuse de renseignements. Ajoutons que le troisième volume paraîtra dans les premiers mois de l'année courante. J. M.

Bibliographie de l'Asie. 2e série. *Toute l'Asie excepté la Sibérie*, par Vlad. Méjov. T. I. Saint-Pétersbourg, 1891, in-8 de IV-230 p.

Si la Sibérie mérite d'avoir sa bibliographie, l'Asie centrale a bien le droit d'en avoir une aussi, bien qu'à des titres différents. Les vastes possessions que la Russie y a acquises touchent presque à celles des Anglais aux Indes, en mettant ces deux grandes puissances en face l'une de l'autre, et en rendant leur lutte pour la domination en Orient de plus en plus intense. Tôt ou tard, cette lutte peut devenir sanglante, peut-être définitive. A ce point de vue et afin de ne pas être pris au dépourvu, il importe d'étudier l'Asie, de la connaître à fond. La Russie n'a, en cela, qu'à imiter l'exemple de sa rivale, qui ne néglige aucun moyen d'assurer d'avance ses succès dans un conflit éventuel avec le colosse du Nord.

Ce n'est pas le seul motif d'étudier sérieusement les États et les peuples de l'Asie ; l'intérêt commercial et scientifique se joint à l'intérêt politique. Depuis la domination mongole, l'histoire de Russie se lie intimement à celle d'Orient ; l'étude des documents écrits en langues chinoise, mongole, tibétaine et autres, peut certainement éclairer d'un jour nouveau les chroniques russes, souvent obscures ou douteuses.

Telles sont les considérations qui ont engagé M. Méjov à entreprendre

cette publication devant servir de complément à sa *Bibliographie de la Sibérie* et embrasser non seulement toute la littérature russe du sujet, mais encore les ouvrages publiés en d'autres langues et relatifs au même sujet.

Le premier volume renferme l'histoire d'Orient en général, où, après des données bibliographiques générales, viennent les sections consacrées à la religion et à la philosophie, au droit, à l'histoire et à la géographie, à la linguistique, à la pédagogie et à la littérature. La seconde partie comprend l'histoire de l'Orient, d'après les différents États qui existent aujourd'hui, tels que la Chine, le Japon, l'Indo-Chine, les Indes, la Perse, l'Afghanistan et l'Asie centrale, sans omettre les anciennes monarchies d'Assyrie, de Babylone, de Médie et de Ninivie.

Le second tome contiendra la bibliographie des allogènes appartenant aux races finnoise, tatare, mongole, sémitique et indo-européenne, comme étant unies aux habitants de l'Asie par des liens de parenté. Pour plus de commodité, l'auteur a eu soin de marquer d'un astérisque les ouvrages et les articles plus importants. Il est à remarquer que les deux bibliographies dont nous venons de parler paraissent simultanément; de la sorte, la Russie possédera une littérature complète de l'Asie tout entière. Il y a quelque temps, M. Méjov a donné celle du Turkestan.

J. M.

BULLETIN

Rituale Romanum Pauli V Pontificis. Tournai (Belgique) et Paris, 30, rue Saint-Sulpice, Desclée et Lefebvre, 1890, in-32 de 416-270 p. — Prix, relié : depuis 4 fr. jusqu'à 15 fr. 50.

Horæ Diurnæ ex decreto SS. Conc. Trid., etc. Editio Tornacensis altera post typicam, 1891, in-32 de XXXI-487-243 p. — Prix, relié : depuis 3 fr. 50 jusqu'à 5 fr.

Oraciones para asistar al Santo Sacrificio de la Misa, etc., por J.-A. DE LAVALLE. Ibid., in-32 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Semana Santa con.... la practica para andar el Via Crucis, y visitar los Monumentos. Ibid., in-32 de 302 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Société de Saint-Jean l'Évangéliste vient de donner une nouvelle édition du rituel romain d'un format agréable et d'une exécution typographique parfaite. Le texte se détache merveilleusement des rubriques et des indications variées qui l'accompagnent. A signaler d'une façon particulière les *Benedictiones novissimæ* et les tables très complètes qui l'accompagnent. — Les *Horæ diurnæ* nous ont un peu moins satisfait. C'est sans doute au désir de ne pas trop augmenter le volume de ce livre, dont le format est nécessairement restreint, qu'il faut attribuer certains renvois quelquefois gênants. Pourquoi aussi ne pas multiplier davantage les motifs de vignettes qu'on retrouve uniformément dans les bréviaires, diurnaux, missels, rituels, etc., sortis de la maison Desclée? Un peu de variété ne serait pas pour déplaire.

Un effort dans ce sens a été heureusement tenté pour rehausser les gracieux

manuels du chrétien destinés aux fidèles de langue espagnole. Le premier comprend le Saint Sacrifice de la messe, la préparation aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, la dévotion du chemin de la Croix et du Saint Rosaire, ainsi que des prières pour la Semaine Sainte. Le second est spécialement consacré aux cérémonies de cette grande semaine. D'une exécution élégante, ces deux petits livres ont vraiment un cachet original et distingué.

G. P.

The Gate of Heaven, compiled from approved sources. London, Burns and Oates; Tournai (Belgique) et Paris, 30, rue Saint-Sulpice, 1891, in-32 de 298 p. — Prix : 1 fr. 25.

C'est bien la porte du Ciel qui est ouverte aux hommes de bonne volonté par ce charmant petit livre de prières. Nous y trouvons successivement la liste des jours de fête d'obligation et de dévotion spéciale à l'Angleterre, l'énumération des jours de jeûne, un bref résumé de la doctrine chrétienne, les prières de chaque jour, la préparation à la réception des sacrements, les psaumes de la Pénitence, litanies, prières variées pour la sainte Messe, les Vêpres, les antiennes de la Sainte Vierge, la Bénédiction du Saint Sacrement, le mariage, les funérailles. Tout cela, serti dans un coquet encadrement, forme un petit volume de dimensions si restreintes qu'on pourrait aisément l'égarer au fond de sa poche. G. P.

Au Séminaire. *Saint-Sulpice et les Sulpiciens*, par l'abbé Fesch. Paris, Leday, 1891, in-18 de 278 p. — Prix : 3 fr.

M. Fesch est animé d'excellentes intentions et laisse paraître à chaque ligne son vif désir de témoigner à ses anciens maîtres l'estime dont ils sont dignes et la reconnaissance honorable qu'il leur conserve. Après avoir conduit son lecteur à Issy, « le point le plus rapproché du ciel, » et à l'austère Saint-Sulpice, il décrit avec un entrain communicatif la vie de l'âme et les pieux exercices qui lui servent d'aliment quotidien, puis la vie du corps, repas et promenades, enfin, la vie de l'esprit et la vie du cœur. *Au Séminaire* renferme çà et là des récits attachants; il y a de la fraîcheur dans les descriptions, et la note émue résonne souvent avec une sincérité qui n'est assurément pas feinte. Malheureusement le livre a dû être écrit d'une façon un peu rapide et le style s'en ressent quelquefois. Pages 32 et 33, le verbe *manquer* se reproduit d'une façon obsédante. Nous signalerons encore à l'auteur une tirade malheureuse, page 198 : « L'âme de l'enfant, etc. » Malgré ces légères taches, le livre se lit avec intérêt et nous lui souhaitons le succès qu'il mérite.

G. P.

Les Vingt-deux Années du père Tasse à Chamrousse, par Henri Vincent. Grenoble, Baratier, 1891, in-18 de 296 p., illustré de nombreux dessins de E. Guigues. — Prix : 3 fr. 50.

La physionomie du père Tasse, le créateur d'un chalet-cabaret à deux mille mètres d'altitude, dans l'un des plus beaux sites des environs d'Uriage, est bien connue des Dauphinois et des visiteurs du Dauphiné. Tout devait donc porter un ami passionné et distingué de la montagne à écrire l'histoire de l'homme et du paysage superbe où il vivait. M. Henri Vincent a rempli sa tâche avec une verve endiablée, pleine de bonhomie railleuse, et cela en se bornant presque à laisser parler les touristes. Combien de Perrichons doivent

regretter aujourd'hui d'avoir « embelli » de leurs divagations le registre légendaire du chalet Tasse!

M. Baratier a donné tous ses soins au volume, et l'imprimeur, M. Allier, y a mis sa marque de maître; l'abbé Guétal, le peintre triomphant du lac de l'Échauda, n'a pas dédaigné d'illustrer la couverture. Enfin, M. Émile Guigues, le Tœpffer dauphinois, a semé dans le texte quantité de dessins joliment enlevés, qui suffiraient à eux seuls à assurer le succès du livre. M. Henri Vincent nous a donné là un bon compagnon de route, pas encombrant, et qui se lit avec le plus grand plaisir. PAUL MEIGE.

Madame Marie Pape-Carpentier, *sa vie et son œuvre*, par ÉMILE GOSSOT, professeur honoraire de l'Université. Paris, Hachette, 1890, in-12 de IX-244 p., avec un portrait en héliogravure. — Prix : 2 fr. 50.

On lira avec intérêt cette biographie d'une femme de bien, dont l'intelligence était élevée et étendue, et dont le cœur était tout dévoué aux enfants. M. Émile Gossot a étudié son sujet *con amore*. Grâce à la communication qui lui a été faite du journal intime et de la correspondance de Mme Pape-Carpentier, il a pu retracer sa carrière si bien remplie, d'une façon vraiment vivante. La fondatrice de la première école normale pour les institutrices vouées à la direction des salles d'asile a beaucoup écrit : son œuvre littéraire et pédagogique est analysée complètement et d'une manière attachante dans ce petit volume. On y trouvera la trace de deux préoccupations bien distinctes : absoudre Mme Pape-Carpentier de l'accusation de libre pensée, accusation bien injuste, ce semble ; et en même temps ne pas trop accentuer ses sentiments religieux et laisser à sa biographie ce caractère de neutralité hors de laquelle, dans les milieux officiels, il n'y a point de salut. De là résulte, pour le livre de M. Gossot, un caractère hybride qui m'a paru fort déplaisant. Il y a même un passage absolument inadmissible pour le lecteur chrétien : « Sans doute, lit-on page 103, Marie Carpentier n'avait pas cette dévotion étroite, aveugle, mesquine, de ceux qui ne voient rien au delà des pratiques extérieures ; qui s'imaginent qu'un aveu suffit pour les absoudre devant Dieu et devant leur conscience. » Croire à la nécessité de la confession, accompagnée d'un véritable repentir, n'est pas le fait de gens abêtis par une « dévotion étroite, aveugle et mesquine ; » c'est la conviction raisonnée, et appuyée sur l'inébranlable fondement de la foi, de tout catholique digne de ce nom. M. Gossot veut bien reconnaître, quelques lignes plus loin, que Mme Pape-Carpentier « faisait à la pratique sa part. » J'aime à croire qu'elle la lui faisait large et qu'elle n'aurait pas adopté l'étrange observation de son biographe. ERNEST ALLAIN.

Un Conventionnel choletais. Michel-Louis Talot, adjudant général, 1755-1828, par H. BAGUENIER-DESORMEAUX. Angers, Germain et Grassin, 1891, in-8 de 98 p.

Michel-Louis Talot fut un de ces « civils » que la Révolution jeta parmi les volontaires, puis dans la garde nationale, enfin dans l'armée régulière : il y devint adjudant général. Entre temps, il fut élu au Conseil des Cinq-Cents. Quoique bien décidé dans le sens révolutionnaire, Talot se montra, dans les guerres de la Vendée, modéré et généreux, et il ne tint pas à lui que les opérations ne fussent dirigées avec plus d'humanité. A la tribune, il eut de fréquents succès, moins par son éloquence que par l'à-propos et la franchise de sa parole ; il se montra, au 18 brumaire, l'énergique adversaire de Bonaparte.

Des infirmités précoces terminèrent, dès l'âge de cinquante-cinq ans, sa carrière militaire. Il aimait à rendre service, même à des adversaires. J'en citerai un exemple qui a pu échapper à M. Baguenier-Desormeaux. Il s'agissait de faire rayer de la liste des émigrés Mme de Clermont-Tonnerre ; rien ne semblait plus facile : elle était morte en 1781 ; mais les bureaux répondaient que si elle n'était pas émigrée de fait, elle l'était de droit, puisque, si elle eût vécu, elle aurait certainement émigré. Talot rencontrait dans une salle d'armes M. Aimé de Clermont-Tonnerre, le futur ministre de la Restauration. Avisé de l'iniquité dont il était victime, il s'en indigna, courut chez les Directeurs et en obtint prompte justice. En ce temps-là, avec d'autres protecteurs, il eût fallu débourser cinquante à soixante mille livres ; M. de Clermont-Tonnerre en fut quitte pour un remerciement (*Le Marquis de Clermont-Tonnerre*, Cam. Rousset, p. 19).

Cette courte biographie est intéressante et remet justement en lumière la figure de Talot. Les pièces et lettres qui forment l'appendice n'ajoutent rien de saillant et ne méritaient pas d'être publiées. Il fallait surtout s'abstenir de rééditer la pièce XI (p. 79) : venant de François Grille, elle est déjà suspecte, et il suffit d'en comparer le style trop littéraire avec celui des autres lettres pour la juger apocryphe. Je signalerai aussi (p. 41) quelques lignes trop vagues sur le 18 fructidor ; enfin (p. 35), la note sur Thibaudeau est inexacte ; il mourut si peu en 1823, que Napoléon III le fit entrer dans le Sénat du second Empire en 1852.

VICTOR PIERRE.

Un Couvent de religieuses anglaises à Paris, de 1634 à 1884, par l'abbé CÉDOZ, aumônier de la communauté. Paris, Victor Lecoffre, 1891, in-12 de XX-479 p. — Prix : 4 fr.

Au commencement du XVIIe siècle, lorsque les catholiques anglais cherchaient un refuge en France, à l'ombre du collège de Douai, qui préparait pour l'Angleterre des prêtres et des missionnaires, deux âmes d'élite conçurent le projet de fonder un couvent où les jeunes filles de la même nation viendraient recevoir une éducation catholique et se préparer ainsi aux devoirs qu'elles auraient à remplir un jour dans leur patrie. Paris fut choisi pour le lieu de la fondation ; après deux résidences provisoires, la communauté naissante se fixa rue des Fossés-Saint-Victor, où elle resta jusqu'à sa translation à Neuilly en 1860. C'est de ce couvent, dont il est l'aumônier, que M. Cédoz a fait l'histoire. Il a mis en œuvre avec intelligence le journal et toutes les pièces qu'il a trouvées dans les archives de la communauté, il les a complétées et expliquées au moyen de divers autres documents et en a formé un récit qui possède à un haut degré deux qualités qu'on est toujours heureux de trouver réunies, l'exactitude et l'intérêt. Au jugement des critiques les plus compétents, tous les faits qui sont rapportés ou notés dans ce récit le sont avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Tout au plus a-t-on signalé une ou deux méprises sans conséquence, comme celle qui a été commise au sujet du nom de l'amiral Trogof et de la part de responsabilité qu'a eue cet officier dans la reddition du port de Toulon. Le constant intérêt qu'offre la lecture de ces pages vient d'abord de ce qu'en un style clair et élégant l'auteur nous montre, comme en un vivant tableau, les difficultés qu'il a fallu vaincre, les périls auxquels on a échappé, les vertus par lesquelles ces saintes religieuses, ainsi que leurs éminents directeurs, se sont toujours maintenues à la hauteur de leur tâche, espérant en Dieu et ne s'abandonnant jamais elles-mêmes. Il tient encore à une autre cause : cette monographie d'un couvent nous fait revivre deux siècles et demi de notre histoire dans la compagnie d'un témoin

des plus sympathiques et des mieux avertis. C'est qu'en effet un grand nombre d'événements qui se rapportent à l'histoire générale ont eu leur retentissement dans ces paisibles cloîtres, où nous voyons non seulement des religieuses et des élèves, mais aussi des dames pensionnaires qui portent parfois des noms illustres.

Nous signalons comme spécialement remarquables le portrait de la première supérieure, lady Trédeway, et celui de lady Lancaster, qui gouverna pendant les jours de la Terreur; puis ceux des trois premiers aumôniers, Carre, Lutton, Green, ces hommes qui vivaient de Dieu dans l'âme et pour Dieu dans l'action ; enfin cette perle d'une époque plus récente, Mary Alicia, à qui deux pages sont consacrées dans les souvenirs d'une ancienne élève qu'on appelait au couvent Aurore Dupin, et qui plus tard se nomma George Sand. — Vrai livre d'or pour les religieuses et leurs élèves du temps présent, ce volume sera aussi très apprécié du public, car on ne peut le lire sans profit et sans y éprouver un grand charme. LAMOUREUX.

Pour les enfants!.... *Lectures choisies à l'usage des élèves du cours élémentaire et du cours moyen (prose, poésie, histoire)*, par L. GAUDELETTE, inspecteur de l'enseignement primaire, officier de l'instruction publique. Paris, Paul Dupont, 1889, in-12 de IV-313 p. — Prix : 1 fr. 25.

L'auteur est certainement animé de bonnes intentions et connaît bien son métier. Mais il est fonctionnaire, il s'incline devant la théorie officielle de la neutralité, dont l'observation est d'ailleurs confiée à ses soins. Dans ces conditions, il n'était pas possible qu'il fît, à mon sens du moins, un bon livre. Son recueil est assez bien composé; chaque chapitre est formé d'une lecture sur un sujet donné, d'un court morceau de poésie et d'un récit, « les trois parties formant un tout, un chapitre ayant corps. » C'est ingénieux, simple, varié, bien disposé pour faciliter l'enseignement des jeunes enfants. Mais que de précautions pour ne pas se compromettre! Dans le chapitre sur la mort, le nom de Dieu n'est même pas prononcé, et il n'est question là ni de l'âme ni de la vie future. Tournons la page, et nous voyons citer comme types de héros, Viala, Barra ; plus loin, c'est une petite biographie tout élogieuse de M. Sadi-Carnot et de sa famille. Un chapitre est consacré à célébrer les louanges de M. le préfet, qui « s'occupe avec sollicitude de tout ce qui regarde l'éducation de la première enfance. » Nous avons autre chose à faire, n'est-ce pas, que de nous prêter à cette propagande sournoise et discrète en faveur de ces citoyens-là! Aussi signalerons-nous le livre de M. Gaudelette aux écoles chrétiennes libres, mais en leur recommandant de ne pas s'en servir!

P. TALON.

Français et Italiens, par FÉLIX NARJOUX. Paris, Savine, 1891, in-12 de 288 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le but de M. Narjoux est d'abord de détruire « l'illusion dangereuse » entretenue en France sur les prétendus bons sentiments du peuple italien à notre égard. Après avoir énuméré toutes les feuilles périodiques de l'Italie, il dit : « De tous ces journaux, pas un n'est réellement ami de la France; pas un ne prouve, ne fait montre de quelque sympathie envers notre pays; tous sont malveillants, mal disposés, presque toujours agressifs (p. 28). » M. Narjoux se trompe en ajoutant que la presse française se conduit exactement de même à l'égard de l'Italie ; il y a chez nous des feuilles très partiales de ce côté. L'auteur ajoute : « La presse est l'unique agent qui forme l'opinion d'un pays

libre. L'opinion de la presse est donc l'opinion du pays et, comme la presse italienne est absolument anti-française, l'opinion publique en Italie n'est pas favorable à la France.... Célébrer l'union des deux nations « sœurs » est donc se lancer dans une entreprise qui, de nos jours du moins, a peu de chances de succès. Il nous faut attendre, attendre longtemps, laisser couler l'eau et espérer que le vent ne soufflera pas toujours du même côté (p. 32). » Quelques mois plus tard, M. Narjoux eût ajouté : « Du côté où retentissent unanimement les cris de : A bas la France ! Vive Sedan ! »

En bon Français qu'il est, l'auteur s'est aussi proposé de nous avertir que « de l'autre côté des Alpes, il existe une grande nation protégée par une puissante armée. » Le chapitre IV est consacré tout entier à l'état militaire de l'Italie tant sur terre que sur mer et au plan d'attaque contre la France. C'est bon à lire et à méditer ; mais il faut remercier particulièrement M. Narjoux d'avoir appelé notre attention sur les préparatifs en cours d'exécution dans l'île de Pantellaria, où Pluton fait fureur en ce moment, en attendant que de cette guérite avancée, l'agresseur se lance contre la Tunisie. « L'Italie, dit l'auteur, n'a pas voulu reconnaître notre protectorat en Tunisie. Son traité avec le Bey expire.... il ne sera pas renouvelé. Avec une bonne volonté qui ne lui fera pas défaut, l'Italie pourra voir là une attaque de notre part et agir en conséquence » (p. 281).

M. Narjoux conclut : « Les avances que nous pourrions faire actuellement à l'Italie seraient sans résultat : elles nous aviliraient. Le moment psychologique n'est pas venu, il faut l'attendre ; tout arrive. » A. D'AVRIL.

De l'étude et de la pratique du droit canonique en France à l'heure présente. Note lue à la section des sciences juridiques et sociales du Congrès scientifique international des catholiques, par Mgr TURINAZ, évêque de Nancy et de Toul. Paris, Retaux et fils, in-8 de 49 p. — Prix : 1 fr.

Mgr Turinaz a jugé utile de répondre, pour blâmer sévèrement leurs auteurs, à deux brochures de mérite très divers, relatives à l'état présent du clergé de France. Il expose successivement la nécessité des études de droit ecclésiastique et les périls résultant soit de l'exagération, soit de l'oubli de la pratique et des faits, puis il aborde la question des coutumes, des officialités, des concours et de l'inamovibilité. D'une plume alerte et avec un sens canonique très délié, le savant prélat oppose vivement ses opinions à celles de ses adversaires. Tout en reconnaissant la valeur de cette réfutation et la sagesse des arguments que souvent elle invoque, nous avouons ne pas partager absolument les idées de Sa Grandeur relativement au peu d'utilité des concours destinés à vérifier les aptitudes des candidats aux cures. Bouix, qui est plusieurs fois invoqué avec bonheur dans cette brochure, nous semble avoir donné une appréciation plus juste et mieux appuyée (*De Parocho*, p. 356 et s.). Saint Charles Borromée et saint Alphonse de Liguori, qui furent de grands évêques, des administrateurs sages et expérimentés, ne parlaient pas non plus aussi légèrement d'une institution de justice et de prévoyance dont l'Église faisait tant de cas. Après les Pères de Trente et ces saints pontifes, nous nous permettrons de croire qu'il y a toujours plus de fondement à faire sur un homme intelligent et ami du travail que sur un sujet peu soucieux de s'instruire peut-être, ou dont la valeur n'est pas autrement connue que par l'impression favorable qu'il a pu produire sur l'un ou l'autre des conseillers de l'évêque. — Nous ne saurions trop louer Mgr Turinaz de l'invitation faite par lui aux canonistes de tenter (sous les réserves de droit, cela va sans dire) l'œuvre si

importante de la codification du droit ecclésiastique, et nous nous associons de grand cœur aux éloges qu'il donne à ceux qui s'y sont livrés les premiers.

G. PÉRIES.

El Problema social y las escuelas politicas, por Don SALVADOR BERMUDEZ DE CASTRO, marques de LEMA, duque de RIPALDA. Madrid, tipografia de los Huerfanos, 1891, in-8 de 98 p.

Nommé premier secrétaire de la section des sciences morales et politiques de l'Ateneo de Madrid, M. Bermudez de Castro a inauguré ses fonctions en prononçant un discours sur *la Question sociale* qu'il vient de publier en brochure. Le fond de ce travail ne se ressent nullement de la forme forcément un peu oratoire sous laquelle il a été fait. L'auteur embrasse l'ensemble des problèmes économiques compris sous le titre de question sociale avec une grande ampleur et une remarquable précision. Homme essentiellement de bonne foi, il n'affaiblit aucune objection, n'esquive aucune difficulté.

Son travail est inspiré par un esprit franchement chrétien, et dans toutes les questions d'application, il s'attache pas à pas aux enseignements de Le Play. Venant d'un écrivain aussi distingué et qui a une connaissance très étendue des doctrines économiques contemporaines, cette adhésion a un grand prix pour l'école qui continue en France l'œuvre de l'illustre auteur de *la Réforme sociale*.

Un seul point cependant doit appeler nos réserves. M. Bermudez de Castro, après avoir posé le principe que le salaire doit être suffisant pour nourrir l'ouvrier, croit que l'État pourrait et devrait, dans chaque pays (et chaque localité sans doute) fixer un *minimum* de salaires. Il reconnaît qu'il y a à cela beaucoup de difficultés, mais il croit que l'État devrait passer outre. Ces difficultés sont absolument insurmontables, et il serait très imprudent de se lancer dans une voie où l'on aboutirait forcément à faire aux classes populaires des promesses irréalisables, et par conséquent à aggraver de beaucoup l'antagonisme social. M. Bermudez de Castro dit que la protection douanière permettra de donner aux ouvriers de toutes les industries des salaires élevés. Les faits donnent un démenti à cette supposition : la protection douanière a pour effet de multiplier les entreprises manufacturières mal combinées, qui végètent uniquement grâce aux profits garantis par le tarif. Aux États-Unis, les industries les plus protégées sont celles où les salaires sont les plus bas. Une fois entré dans cette voie, il faudrait, pour soutenir les prix, forcer les émissions de monnaies. C'est ce que fait en ce moment M. Canovas de Castillo, en Espagne, en augmentant la circulation à découvert des billets de la Banque. Le résultat a été une crise financière qui a des conséquences sociales graves. Le Saint-Père, dans son Encyclique et son discours au pèlerinage ouvrier, a été bien plus sage en se bornant à poser le principe du salaire nécessaire comme un point de morale, sans aller jusqu'à charger l'État de le réaliser. Il est beaucoup de points qu'il faut forcément abandonner à la conscience publique et aux progrès de l'opinion. La démocratie de nos jours travaille dans ce sens, et c'est ainsi qu'elle remplit, malgré ses aberrations et ses déviations, un rôle providentiel.

M. Bermudez de Castro est un esprit assez puissant pour s'élever au-dessus des influences de parti et pour profiter des leçons de l'expérience. Nous souhaitons vivement que ce premier essai se transforme en un volume, auquel nous prédisons un succès sérieux.

CLAUDIO JANNET.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La mort de Mgr Charles-Émile Freppel, évêque d'Angers, est un grand deuil pour l'Église, pour la France et pour les lettres. Né à Obernai le 1er juin 1827, l'illustre prélat fit ses études au petit et au grand séminaire de Strasbourg. Ses talents, qui se manifestèrent dès lors, firent qu'on se le disputait ; et son évêque, pour le garder, dut le nommer professeur au petit séminaire, alors qu'il était encore élève du grand. Cependant, le choix qu'on fit de lui quelques années plus tard comme professeur de philosophie à l'école des Carmes, récemment fondée, le détermina à venir s'établir à Paris. Il ne tarda pas à recevoir le titre de chapelain de Sainte-Geneviève, et quand il eut pris son grade de docteur en théologie, on n'en trouva pas de plus digne et de plus capable de remplir la chaire d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie de Paris (1854). Il sut attirer à ses cours un auditoire nombreux, et l'attention se porta si bien sur lui que l'Empereur l'appela aux Tuileries pour prêcher le Carême en 1862. Le Pape le fit venir à Rome pour prendre part aux travaux préparatoires du concile (1869) ; et c'est la même année qu'il fut promu à l'évêché d'Angers. Nous n'avons pas à rappeler ici le rôle de Mgr Freppel pendant la guerre, ni la part qu'il prit depuis aux événements politiques ; mais nous ne pouvons oublier de noter que l'éloquence qui s'était accommodée tour à tour aux exigences d'un cours public et à celles de la chaire, se trouva propre également aux discussions de la Chambre, où Mgr Freppel siégeait depuis 1880, et où il sut obtenir par sa parole l'admiration, par ses vertus le respect, et par ses qualités l'amitié de collègues dont les opinions étaient diamétralement opposées aux siennes. Nous donnons ci-dessous la liste des principales œuvres laissées par le grand prélat français : *Les Pères apostoliques et leur époque* (1859, in-8) ; — *Les Apologistes chrétiens au IIe siècle* (1860, in-8) ; — *Panégyrique de Jeanne d'Arc* (1860, in-8) ; — *Saint Irénée et l'Éloquence chrétienne dans la Gaule pendant les deux premiers siècles* (1861, in-8) ; — *Discours sur l'histoire de la Sorbonne* (1862, in-8) ; — *Conférences sur la divinité de Jésus-Christ* (1863, in-8) ; — *Examen critique de la « Vie de Jésus » de M. Renan* (1863, in-8) ; — *Oraison funèbre de Son Em. Mgr le cardinal Morlot, archevêque de Paris* (1863, in-8) ; — *Une Édition populaire de la « Vie de Jésus » de M. Renan* (1864, in-8) ; — *Tertullien* (2 vol. in-8, 1864) ; — *Clément d'Alexandrie* (1865, in-8) ; — *La Vie chrétienne* (1865, in-8) ; — *Saint Cyprien et l'Église d'Afrique au IIIe siècle* (1865, in-8) ; — *Examen critique des « Apôtres » de M. Renan* (1866, in-8) ; — *Origène* (1868, in-8) ; — *Œuvres oratoires. Discours et Panégyriques* (3 vol. in-8, 1869-1874) ; — *Avis à MM. les conseillers généraux et municipaux* (1871, in-12) ; — *Œuvres polémiques* (1874, in-8) ; — *Les Devoirs du chrétien dans la vie civile* (1876, in-18) ; — *De l'Assistance aux vêpres* (1878, in-18) ; — *Discours prononcés à l'inauguration du monument érigé en l'honneur du général Lamoricière* (1880, in-12) ; — *A propos du centenaire de Luther* (1883, gr. in-8) ; — *Oraison funèbre de l'amiral Courbet* (1885, in-8).

— M. le docteur Eugène Bouchut, mort le 26 novembre, était né à Paris en 1818. C'est dans cette ville qu'il fit ses études médicales et prit le grade de docteur. D'abord chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, il se fit recevoir agrégé de la Faculté de médecine et nommer, en 1852, médecin à l'hôpital de Bon-Secours ; en 1856, il passa à l'hôpital de Sainte-Eugénie et des Enfants malades. M. le docteur Bouchut a publié de nombreux ouvrages, dont nous donnons la liste : *Traité des signes de la mort et des moyens de prévenir les enterrements*

prématurés (1849, in-12); — *Mémoire sur l'hygiène et l'industrie de la peinture au blanc de zinc*, lu à l'Académie nationale de médecine (1852, in-8); — *Nouveaux éléments de pathologie générale et de séméiologie* (1857, in-8); — *De l'état nerveux aigu ou chronique, ou Névrosisme appelé névropathie aiguë, cérébro-pneumo-gastrique* (1859, in-8); — *Leçons cliniques sur les maladies de l'enfance*, faites à l'hôpital Sainte-Eugénie (1860, in-8); — *Hygiène de la première enfance, comprenant les lois organiques du mariage, les soins de la grossesse, etc.* (1862, in-12); — *La Vie et ses attributs dans leurs rapports avec la philosophie, l'histoire naturelle et la médecine* (1862, in-12); — *Traité pratique des maladies des nouveau-nés, des enfants à la mamelle et de la seconde enfance* (4e édition, 1862, in-8); — *Histoire de la médecine et des doctrines médicales*, leçons faites à l'école pratique de la Faculté de médecine en 1862, 1863, 1864 (1864, in-8); — *Du Diagnostic des maladies du système nerveux par l'ophtalmoscopie* (1865, in-8); — *Des Effets physiologiques et thérapeutiques de l'hydrate de chloral* (1869, in-8); — *Cérébroscopie. Des Tubercules de la rétine et de la choroïde, reconnus à l'ophtalmoscope et indiquant la tuberculose centrale* (1869, in-8); — *Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicale et chirurgicale* (2e édition, 1872, gr. in-8, avec Armand Desprès); — *Hygiène de la première enfance. Guide des mères pour l'allaitement, le sevrage et le choix de la nourrice chez les nouveau-nés* (6e édition, 1874, in-12); — *Nouveaux éléments de pathologie générale de séméiologie et de diagnostic* (3e édition, 1874, gr. in-8); — *Maladies des enfants. Recherches anatomiques et cliniques sur l'endocardite végétante et ulcéreuse des maladies aiguës fébriles* (1875, in-8); — *Atlas d'ophtalmoscopie médicale et cérébroscopie* (1876, in-4); — *Traité de diagnostic et de séméiologie* (1882, gr. in-8). — *Clinique de l'hôpital des Enfants malades* (1883, in-8); — *Compendium-annuaire de thérapeutique française et étrangère pour 1885* (1885, in-8).

— Le nom et les travaux de Mgr Johann Janssen sont trop connus pour qu'il soit utile d'insister sur le vide que sa mort creuse parmi les écrivains catholiques. L'éminent historien, qui a succombé à la fin de décembre, était né le 10 avril 1829, à Xanten. Après avoir achevé ses études théologiques et reçu l'ordination sacerdotale, il fut nommé professeur d'histoire au collège de Francfort-sur-le-Mein. C'est dans les loisirs que lui laissaient ces modestes fonctions qu'il composa les travaux qui lui assurèrent, de l'aveu de tous, un des premiers rangs parmi les historiens contemporains. Il s'était déjà distingué par plusieurs écrits dont on trouvera ci-dessous la liste, et notamment par des études sur le mérite historique de Schiller, sur Gustave-Adolphe, sur Charlemagne, sur Frédéric-Léopold, comte de Stolberg, quand il entreprit (1877) la rédaction de l'ouvrage qui assura sa réputation et qui reste son principal titre, cette belle et sérieuse histoire du peuple allemand depuis la fin du moyen âge, dont à plusieurs reprises nous avons signalé à nos lecteurs les éminentes qualités. L'œuvre reste malheureusement inachevée; le temps a manqué à l'illustre historien pour rédiger le sixième volume, consacré à la guerre de Trente ans. L'on annonce que M. L. Pastor, déjà connu par une histoire des Papes depuis le grand schisme, complétera l'œuvre de son maître; il y manquera toujours néanmoins quelque chose. Voici l'énumération des principaux ouvrages de Mgr Janssen : *Wibald von Stablo und Cowey (1098-1158)* (1854, gr. in-8); — *Frankfurt's Reichs correspondenz nebst andern verwandten Aktenstücken von 1376-1519* (1863-1873, 3 in-8); — *Frankreichs, Rheingelüste und deutschkatholische Politik in früheren Jahrhunderten* (1861, in-8); — *Die Kirche und die Freiheit der Völker* (1863, in-8); — *Schiller als Historiker* (1863, in-8); — *Zur Genesis der ersten Theilung Polens* (1865, in-8); — *Johann Friedrich Böhmers Leben und Anschauungen* (1870, in-8);

— *Aus dem Leben eines katholischen Schulmannes und Gelehrten* (1873, in-8); — *Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters* (1876-1886, 5 vol. in-8); — *Zeit- und Lebensbilder* (1876-1879, 2 in-8); — *Friedrich Leopold Graf zu Stolberg* (1877, in-8); — *An meine Kritiker* (1882, in-8); — *Ein zweites Wort an meine Kritiker* (1884, in-8).

— M. Paul Hunfalvy, qui est mort le 30 novembre, dans sa quatre-vingt-deuxième année, était le plus éminent des philologues hongrois contemporains. Né à Nagy Szalok en 1810, il fit ses études à Kesmark et à Budapest, étudia quelque temps les langues classiques et sémitiques, puis il se mit à apprendre celles de la Finlande et de la Turquie. Ces recherches lui permirent de fonder une nouvelle école linguistique, dont il est resté jusqu'à sa mort le chef incontesté. De 1856 à 1862 il publia un important traité de philologie hongroise; on lui doit aussi des recherches sur les langues des Vogouls (1872), des Ostiaks (1875) et des Roumains (1878); une ethnographie de la Hongrie (1877). Les *Literarische Berichte aus Ungarn*, dont il entreprit la publication en 1878, avaient pour objet de tenir toutes les personnes capables de lire l'allemand au courant des études hongroises auxquelles M. Hunfalvy a dévoué son existence. Nommé professeur à l'Université de Budapest, il fut aussi choisi comme membre de l'Académie hongroise, et ce corps savant lui confia la charge honorable de diriger ses travaux philologiques. M. Hunfalvy, qui avait toujours conservé de ses premières études le goût des littératures antiques, a traduit en hongrois le *Banquet*, la *République*, neuf autres dialogues de Platon et la *Politique* d'Aristote.

— M. Abraham Kuenen, qui est mort dans le courant de décembre, tenait en Hollande un des premiers rangs parmi les orientalistes. Né à Haarlem le 16 septembre 1818, il y fit ses études; en 1846 il alla s'instruire de la théologie à l'Université de Leyde, qui lui décerna le grade de docteur (1851), et le nomma successivement professeur extraordinaire (1852) et ordinaire (1855). M. Kuenen s'est acquis un grand nom dans le monde de l'érudition, par ses travaux d'exégèse biblique. Son *Histoire critique des livres de l'Ancien Testament* a été traduite en français par M. Pierson (1866-1879, 2 vol. in-8). En outre de ses études sur les livres de l'Ancien Testament, il a publié une histoire du peuple d'Israël et de nombreux mémoires dans les périodiques hollandais. Il dirigeait l'*Onderzoek Theologisch Tijdschrift*.

— M. J.-Charles-Adolphe Alphand, qui se distingua brillamment à la direction des travaux de Paris, qu'il occupait depuis 1872, est mort à Paris le 5 décembre 1891. Il a donné quelques publications de luxe, telles que : *Le Bois de Boulogne architectural. Recueil des embellissements exécutés dans son enceinte* (1860, petit in-folio, avec Vacquer); — *Les Promenades de Paris. Bois de Boulogne et de Vincennes, parcs, squares et boulevards de la ville de Paris* (2 vol. gr. in-folio, 1873); — *Arboretum et fleuriste de la ville de Paris. Description, culture et usage des arbres, arbrisseaux et des plantes herbacées et frutescentes de plein air et de serres, employées dans l'ornementation des parcs et des jardins* (1874, in-folio); — *L'Art des jardins; histoire; théorie pratique de la composition des jardins et des parcs* (1885, in-4, avec Ernouf).

— La mort de M. Marcel Canat de Chizy, arrivée le 14 octobre dernier, est une grande perte pour l'érudition bourguignonne. Né à Préty (Saône-et-Loire) le 2 août 1811, il consacra la plus grande partie de sa vie à l'histoire de sa province. Il fut un des fondateurs de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône, qu'il présida pendant de longues années. Voici la liste de ses principales publications : *Notice sur l'église de Saint-Désert, ses fortifications et les peintures murales découvertes dans une de ses chapelles* (1846, in-8); — *Conditions de la vie privée en Bourgogne, au moyen âge*

(1860, in-8); — *Marguerite de Flandres, duchesse de Bourgogne, sa vie intime et l'état de sa maison* (1860, in-8); — *Documents pour servir à l'histoire de Bourgogne au* XVe *siècle* (1863, in-8); — *Recherches historiques sur la corporation des enfants de la ville de Chalon-sur-Saône, dite Abbaye des enfants* (1869, in-4); — *Construction du palais du parlement à Dijon, analyse d'un compte des travaux de 1520* (1869, in-8); — *Topographie des cours d'eau du département de Saône-et-Loire* (1869, in-8); — *Notice historique sur quelques évêques de Chalon* (1870, in-4); — *Notice historique concernant le sauvetage du trésor des chartes de l'abbaye de Cluny au* XVIe *siècle* (1871, in-8); — *Notes sur quelques points d'histoire concernant la Bourgogne et le Forez* (1872, in 8); — *Note sur deux inscriptions romanes de l'église de Tournus* (1872, in-8); — *Le Prieuré de Sainte-Marie de Chalon-sur-Saône* (1873, in-12); — *Notes historiques et topographiques sur quelques villages de la Bourgogne* (1874, in-4); — *Origine du prieuré de N.-D. de Paray-le-Monial* (1876, in-12); — *Mottes féodales dans l'ancien bailliage de Chalon-sur-Saône* (1878, in-8); — *Deux ans de peste à Chalon-sur-Saône en 1578-1579; recherches sur la contagion pendant le* XVIe *siècle* (1879, in-12); — *Le Pas d'armes de la fontaine de Plours; chronique chalonnaise du* XVe *siècle, 1449-1450* (1879, in-12); — *Une Sédition à Chalon-sur-Saône en 1630* (1880, in-12); — *Les Cantorber et les de Ver; note sur deux familles du Brionnais* (1883, in-8); — *Pièces concernant les métiers* (1883, in-4); — *Note sur le pèlerinage de N.-D. de Grâce dans la paroisse de Savigny-sur-Grosne* (1883, in-4); — *Journal de Noé Lacroix, Chalonnais*, publié par M. de Charmasse, annoté par M. Canat de Chizy (1883, in-4); — *Sur les Tupiniers de Sevrey-lez-Chalon* (1884, in-4); — *Note sur les maîtres des œuvres du duc de Bourgogne* (1885, in-8); — *Inscriptions antiques de Chalon-sur-Saône*, 5 pl. (1886, in-4); — *Fragments du contrôle de la dépense journalière d'Agnès, fille de saint Louis, duchesse de Bourgogne, du 16 septembre 1316 au 8 janvier 1317* (1886, in-4); — *Cartulaire de Paray-le-Monial*, en collaboration avec M. l'abbé Ulysse Chevalier (1890, in-8).

— Un membre des plus distingués du clergé espagnol, Don Vincent MANTEROLA, est mort à Alba de Tormès le 24 octobre. Il était né à Saint-Sébastien le 22 janvier 1833; il acquit tous ses grades jusqu'à celui de docteur en théologie. En 1868, lors de la chute d'Isabelle II et de la proclamation momentanée de la République espagnole, il avait déjà une telle réputation, qu'en dépit des efforts du gouvernement il fut élu député aux Cortès et s'y distingua au premier rang par son éloquence et l'à-propos de ses reparties. Non content d'avoir fondé le *Semanario Catolico* de Victoria, et de l'avoir dirigé pendant de longues années, il a encore publié beaucoup de petits ouvrages de circonstance. Nous mentionnerons seulement ses *Afirmaciones Catolicas* et son Essai sur la tolérance religieuse en Espagne au XIXe siècle, qui firent du bruit au moment de leur apparition.

— On annonce la mort de l'archimandrite LÉONIDE, savant archéologue russe, auteur ou éditeur de nombreux écrits relatifs à l'histoire et aux antiquités slaves. Issu d'une ancienne famille noble, il avait suivi d'abord la carrière militaire et servi douze ans dans la garde; en 1852 il se fit moine, s'adonna aux études historiques, qu'il cultiva jusqu'aux derniers jours. Son plus récent ouvrage a été publié en 1891, sous le titre : *La Sainte Russie*. Léonide KAVÉLINE est mort le 22 octobre (v. st.) dans la Laure de Troïtza, près Moscou, dont il était supérieur; il avait soixante-dix ans.

— Le monde littéraire russe a perdu encore deux autres écrivains : M. PALMINE, l'un des plus féconds poètes humoristiques, mort le 26 octobre (v. st.), à l'âge de cinquante ans. Il avait collaboré à une quantité de revues et de journaux de Moscou et de Saint-Pétersbourg; et Constantin LÉONTIEF, auteur

des ouvrages suivants : *Vie des chrétiens de Turquie; Aspasie Lamrida; Mémoires d'Ulysse Polychronidès*, Grec de Zagora; *Orient, Russes et Slaves; Père Clément Zederholm*, moine d'Optine. Après avoir étudié à l'Université de Moscou, Léontief exerça d'abord la médecine, occupa ensuite le poste de consul dans diverses provinces de la Turquie et prit à la fin l'habit religieux sous le nom de Clément. Il est mort le 12 novembre (v. st.), au couvent de Troïtza.

— On annonce encore la mort de M. Aupetit, directeur du *Journal de l'Indre*, mort le 26 décembre; — du docteur Barthez, membre de l'Académie de médecine, mort à Excideuil, à l'âge de quatre-vingts ans, le 11 décembre; de Mgr Cirot de la Ville, doyen de la Faculté de théologie de Bordeaux, né à Ancône (Italie) en 1811, auteur de : *Histoire de l'abbaye et congrégation de N.-D. de la Grande-Sauve, ordre de Saint-Benoît en Guienne* (2 vol. in-8, 1844-45); *Origines chrétiennes de Bordeaux. Histoire et description de l'église Saint-Seurin* (1867, in-4); *L'Empire romain. Le Christianisme dans les Gaules. Essai de philosophie sacrée ou de l'Écriture sainte, d'après les Saints Pères et la tradition catholique* (1874-1883, 3 vol. in-12), mort le 3 décembre à Bordeaux, âgé de quatre-vingts ans; — de M. Courdaveau, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Lille, auteur de travaux historiques, mort le 7 décembre; — de M. Cucuel, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, dont nous citerons : *Éléments de paléographie grecque, Règles de la syntaxe grecque*, mort le 5 décembre, à l'âge de trente et un ans; — de M. Desdevizes du Désert, ancien professeur d'histoire aux lycées de Tours et de Rennes et à la Faculté de Clermont, mort le 19 décembre, âgé de soixante-dix ans; — de M. Henri Escoffier, rédacteur en chef du *Petit Journal*, où il a signé de nombreux articles du pseudonyme de *Thomas Grimm*, et auteur de plusieurs romans, mort à l'âge de cinquante-trois ans, le 20 décembre; — du docteur Feréol, auteur de plusieurs ouvrages de médecine, mort le 5 décembre; — du docteur Fleury, médecin principal en retraite, membre de la Société scientifique de France, mort à Saint-Hilaire-du-Harcouët, le 19 décembre; — de M. l'abbé Jouy, auteur d'une *Histoire universelle de l'Église et des Papes*, mort le 14 décembre, âgé de soixante-six ans; — de M. l'abbé Lafon, auteur de plusieurs livres, mort le 19 décembre; — de M. l'abbé Hippolyte Lamontagne, qui a fait paraître en 1883 un *Recueil de fables, odes et sonnets*, mort à l'âge de quatre-vingts ans, le 27 novembre; — de M. Pierre-Henri-Victor-Bernale de Lapommeraye, auteur de plusieurs ouvrages de critique et d'histoire littéraire, collaborateur de divers journaux, mort le 25 décembre; — de M. Charles Lemonnier, qui a collaboré au *Phare de la Loire*, fondateur de la *Revue philosophique*, mort le 4 décembre; — de M. Achille Mercier, collaborateur à la *République française*, mort le 8 décembre, à l'âge de soixante et un ans; — du docteur Moutard-Martin, médecin honoraire des hôpitaux, auteur d'un *Mémoire sur la valeur du sulfate de cinchonine dans le traitement des fièvres intermittentes* (1860, in-8), mort le 24 décembre; — de M. Ferdinand Pouy, auteur de nombreux ouvrages historiques, entre autres : *Études historiques et littéraires sur les anciennes sociétés académiques de la ville d'Amiens* (1861, in-8); *Recherches historiques sur l'imprimerie et la librairie à Amiens* (1861, in-8); *Recherches historiques et bibliographiques sur l'imprimerie et la librairie et sur les arts et industries qui s'y rattachent dans le département de la Somme* (2 vol. in-8, 1863-64); *Recherches sur les almanachs et calendriers artistiques à estampes, à vignettes, à caricatures, etc.* (1875, in-8); *Les Anglais à Amiens pendant la Révolution* (1876, in-8); *La Chambre de conseil des États de Picardie pendant la Ligue* (1882, in-8); *Concini, maréchal d'Ancre; son gouvernement en Picardie (1611-1617)* (1885, in-8), mort le 4 décembre; — de M. Charles Toubin, professeur d'histoire au

lycée d'Alger, né à Salins (Jura) en 1820, auteur de : *Récits jurassiens* (1869, in-12); *Le Chansonnier salinois* (1882, in-12); *Essai étymologique, historique et géographique* (1891, in-18), mort le 26 décembre, à Salins (Jura); — du docteur Léon TRIPIER, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Lyon, professeur d'anatomie à l'École des Beaux-Arts, auteur *Du Cancer de la colonne vertébrale et de ses rapports avec la paraplégie douloureuse* (1867, in-8), mort à l'âge de quarante-neuf ans, le 8 décembre; — de M. Léon VIGREUX, ingénieur civil, professeur à l'École centrale, directeur du *Journal des fabricants de papier* et du journal *la Meunerie*, auteur de divers ouvrages relatifs à l'industrie de la papeterie, mort le 28 novembre; — de M. Georges VIOLLAT, qui avait publié dans la *Revue Bleue* des *Études* remarquées *sur l'Angleterre contemporaine* et qui faisait partie de la rédaction des *Débats*, mort le 24 novembre, à l'âge de vingt-six ans; — de M. Albert WOLFF, critique dramatique du *Figaro*, auteur de plusieurs pièces de théâtre, en collaboration, mort le 23 décembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Wolcott BALESTIER, qui venait de fonder avec M. Heinemann une maison d'édition pour faire concurrence à celle de Tauchnitz, et qui s'était fait connaître comme auteur par une nouvelle (*The Naulahka*) rédigée avec la collaboration de M. Kipling, mort à peine âgé de vingt-huit ans; — de M. Edward BALSTON, archidiacre de Derby, mort le 29 novembre; — de Mme Amely BŒLTE, romancière de quelque réputation, morte le 16 novembre, à Wiesbaden, dans sa quatre-vingtième année; — de sir Victor BROOKE, naturaliste anglais, qui a fourni sur l'histoire des animaux de nombreux articles aux *Proceedings of the zoological society*, mort le 25 novembre; — de Mgr D. BROWNE, évêque de Winchester, dont l'ouvrage le plus connu est l'*Exposition of the thirty nine articles;* — de M. E. BURTIN, professeur à l'Académie militaire de Berlin, mort le 6 novembre; — de M. Ed. VON CŒLN, poète allemand, mort à Brême le 27 novembre, âgé de soixante ans; — de M. Gregor CSIKY, écrivain dramatique, mort à Budapest, à quarante-neuf ans, le 19 novembre; — de M. Gustav DEMELINS, professeur à l'Université de Vienne, mort dans cette ville le 7 novembre, à soixante et un ans; — de M. R.-E. EGERTON WARBURTON, dont les poésies les plus connues forment le recueil intitulé *Hunting Songs;* — de M. J.-W. EWALD, géologue distingué, membre de l'Académie des sciences de Berlin, mort dans cette ville en décembre, âgé de quatre-vingt-un ans; — de M. William HENDERSON, dont on estime les travaux sur le Folklore anglais, et notamment le *Folklore of the northern countries*, mort à soixante-dix-neuf ans, à la fin de novembre; — de M. Albert JÆGER, professeur à l'Université de Vienne, connu par d'importants ouvrages sur le Tyrol, sa patrie, et notamment par sa *Geschichte der landslændlichen Verfassung Tyrols* (1886), mort le 10 décembre, à quatre-vingt-onze ans; — de lady Catherine-Charlotte JACKSON, qui, après avoir donné une étude remarquée sur le Portugal (*Fair Lusitania*, 1874), a écrit de nombreux ouvrages sur l'histoire de France (*The Last of Valois, The Court of France*); — de M. William KERGEL, professeur de philologie classique à Graz, mort le 5 décembre, à soixante-neuf ans; — du Dr KILLIAS, médecin et naturaliste éminent, mort à Coire, à soixante-quatre ans, le 14 novembre; — du Dr Karl LIMAN, professeur à la Faculté de médecine de Berlin, mort dans cette ville le 23 novembre; — de M. Julius-Ferdinand RÆBIGER, professeur de théologie à l'Université de Breslau, mort le 18 novembre, à quatre-vingt-un ans; — de sir Andrew Crombie RAMSAY, l'un des géologues les plus éminents de la Grande-Bretagne, dont l'ouvrage le plus important est *The Physical Geology and Geography of Great Britain*, mort le 9 décembre, à soixante-dix-huit ans; — de M. le comte Eugenio RIVA SAN-

SEVERINO, collaborateur de la *Rassegna nazionale*, mort à Florence, le 20 novembre; — du Dr F.-Ch. VON ROTHMUND, professeur de chirurgie à l'Université de Munich, mort dans cette ville, le 30 novembre; — de M. Jean ROUSSEAU, estimé en Belgique pour ses recherches sur l'histoire de l'art, mort à Bruxelles, le 14 novembre, à soixante-deux ans; — de M. Jean-Servais STAS, chimiste belge distingué, professeur à l'École militaire de Bruxelles, mort à soixante-dix-huit ans; — de M. STRAUB, archéologue, mort à Strasbourg, le 27 novembre; — de M. Godfrey TURNER, de la presse du Royaume-Uni, collaborateur du *Daily Telegraph*; — de M. W. VOGEL, professeur de droit public à l'Université d'Erlangen, mort le 18 novembre; — de M. C.-D. YONGE, qui, outre d'excellentes éditions des classiques grecs et latins, et un *English-Greek Lexicon* (1849) fort estimé, a donné quelques ouvrages d'histoire, et notamment *The History of England* (1858) et *The History of France* (1866).

INSTITUT. — *Académie des sciences morales et politiques.* — L'Académie a procédé, le 19 décembre, à l'élection d'un membre titulaire dans la section d'histoire, en remplacement de M. Chéruel, décédé. Au premier tour de scrutin, M. Rambaud a obtenu 12 voix, M. Rocquain 11, M. Luchaire 7, M. Wiesener 4, et M. le baron d'Avenel 2. Au second tour, M. Rocquain a été élu par 18 voix contre 13 à M. Rambaud et 4 à M. Luchaire.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 4 décembre, M. Dieulafoy a terminé sa lecture sur les monuments religieux de l'ancienne Perse. M. Théodore Reinach a lu ensuite un travail sur quelques inscriptions de l'île de Chos. Le 11 décembre, l'Académie a entendu une communication de M. Heuzey sur le costume palmyrénien et une autre de M. Maspero sur de nouveaux textes cunéiformes découverts en Perse par M. de Morgan. — Dans la séance du 18 décembre, M. Siméon Luce a lu un travail sur la défense de Rennes par Duguesclin, en 1356. M. de la Blanchère a fait ensuite une communication sur l'aménagement des eaux et l'irrigation du pays dans l'Afrique romaine. — Le 23 décembre, M. Siméon Luce a entretenu ses collègues de Nicolas Béhuchet, l'un des commandants de la flotte française à la bataille de l'Écluse, en 1340, qui, fait prisonnier dans le combat, donna un soufflet à Édouard III, qui l'avait insulté.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 7 novembre, M. Barthélemy-Saint-Hilaire a entretenu ses collègues de l'heureuse influence qu'Aristote a exercée, après deux mille ans, sur le XIXe siècle: il montre que c'est à sa méthode scientifique qu'on doit en principe toutes les découvertes de notre époque. M. A. Desjardins a ensuite présenté quelques observations sur la communication faite récemment par M. Frédéric Passy au sujet des publications licencieuses. — La séance du 14 novembre est remplie par d'autres observations sur le même sujet, faites par MM. de Franqueville et Bérenger. — Le 21 novembre, après la lecture par M. Aucoc d'une notice sur la vie et les travaux de M. Kervyn de Lettenhove, M. Doniol a communiqué un mémoire intitulé : *Lord Shelburne et les Ouvertures sur la paix de 1782.* — Les 12 et 19 décembre, M. Baudrillart a entretenu ses collègues de l'état matériel et moral des populations rurales des départements de la Haute-Garonne et des Pyrénées-Orientales. — Dans la séance du 26 décembre, M. Levasseur a fait une communication sur la disette qui sévit actuellement en Russie, sur ses causes et les effets démographiques qu'elle produira.

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — Au moment où, à la Chambre même des députés, retentissent des récriminations contre la Bibliothèque nationale, au moment où l'on s'efforce de diminuer encore le mince crédit accordé à

cet établissement de premier ordre, M. Léopold Delisle a jugé utile de saisir le public de la question, et les *Notes sur le département des imprimés de la Bibliothèque nationale* (Extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, Paris, H. Champion, in-8 de 6 p.) qu'il vient de publier, apportent des renseignements précis, destinés à éclairer l'opinion et à justifier l'administration de la Bibliothèque. Cette notice comprend huit chapitres, dont le premier donne un état des collections de la Bibliothèque; le deuxième fait connaître les accroissements de 1885 à 1891 et nous renseigne sur les divers modes d'accroissement; le troisième nous met au courant du catalogue des livres nouveaux et montre l'utilité de ces bulletins mensuels qui ont excité tant de colères; le quatrième indique les progrès réalisés dans le travail d'inventaire des livres nouveaux du 25 mars 1890 au 24 janvier 1891. M. Delisle passe ensuite au service des communications, explique pourquoi elles se font avec une lenteur qui décourage le public, et rappelle les instruments de recherche mis à la disposition des lecteurs. Enfin, il insiste sur la nécessité d'achever les bâtiments de la rue Colbert. Nous applaudissons volontiers aux paroles de l'éminent administrateur quand il proteste contre la misérable parcimonie avec laquelle l'argent est mesuré à une institution qui maintient avec peine son rang éminent parmi les établissements analogues du monde entier. Ses arguments pour la défense des deux Bulletins emportent la conviction; la nécessité s'impose d'achever les constructions où l'on pourra offrir au public des salles éclairées à l'électricité et un refuge aux ouvrages qui encombrent les anciens bâtiments; l'utilité d'une augmentation dans le personnel sera facilement admise, et il n'est personne parmi les habitués de la salle de travail qui puisse nier la nécessité de crédits plus considérables et suffisants pour permettre d'acquérir tous les livres utiles qui manquent à la Bibliothèque. Qu'il nous soit permis, cependant, à propos de cette brochure, de signaler une amélioration qui ne demanderait pas de crédits nouveaux. Les livres mis à la disposition des lecteurs forment un choix de travaux de références; un choix de ce genre devrait être excellent; or, la liste des ouvrages qui se trouvent dans la salle de travail offre bien des lacunes importantes et, ce qui est plus grave, on y trouve peut-être quelques volumes inutiles. Nous ne pouvons ici entrer dans de grands détails; quelques indications jetées au hasard ne seront pas superflues. Pourquoi avoir mis l'*Encyclopédie théologique* de Lichtenberger, et point le *Dizionario dell' erudizione ecclesiastica* de Moroni qui est autrement précieux? A côté des grands dictionnaires de Freund et de Forcellini ne devait-on pas faire une place aux travaux plus récents de l'érudition allemande? A côté des différents dictionnaires biographiques nationaux ne devait-on pas mettre le précieux travail de Van der Aa? Le beau *Dictionnaire des parlementaires français,* que nous a donné le zèle de MM. Robert, Cougny et Bourloton, devrait aussi prendre place sur les rayons de la salle, avec la nouvelle édition de l'*Armorial du bibliophile.* La *Bibliotheca scriptorum classicorum* d'Engelmann est à coup sûr excellente; mais elle ne remplace pas l'ancien travail de Fabricius, revu par Ernesti, et qui fait défaut dans la salle. A côté du Melzi on voudrait trouver le Passano qui y a apporté un utile supplément; à côté de Halkett et Laing, les deux dictionnaires de M. Cushing; et aussi le *Lexicon pseudonymorum*, plus général, de Weller. L'on a souvent recours aux excellents *Index* de Poole et de Fletcher: le volume de Koner rendrait, pour les revues allemandes, des services analogues. La liste dressée par notre savant collaborateur M. Stein des périodiques français dont il existe des tables, fournirait aux lecteurs d'utiles indications; et l'excellent rapport donné au dernier congrès bibliographique par le même érudit sur les travaux bibliographiques de 1878 à 1888, devrait prendre rang, avec

le rapport précédent de M. Pawlowsky, à côté des recueils de MM. Sabin et Vallée. Enfin l'on s'étonne à bon droit de voir refuser depuis 1888 à la partie technique du *Polybiblion* la place qui lui avait été jusqu'alors accordée. Notre reueil, sans être assurément complet, est le seul qui renseigne le lecteur d'une façon générale sur les volumes parus à l'étranger. Le Bulletin mensuel de la Bibliothèque nationale ne peut à aucun titre remplir le même office, d'abord parce qu'il est nécessairement moins complet, puis parce que notre recueil offre le double avantage d'un classement méthodique et d'une table alphabétique annuelle des auteurs.

Paris. — M. Léopold Delisle vient de publier l'*Inventaire alphabétique des manuscrits latins et français ajoutés aux fonds des nouvelles acquisitions pendant les années 1875-1891*. L'illustre érudit a fait précéder ce précieux inventaire d'une préface qui a été tirée à part (Paris, H. Champion, in-8 de LXXXVII p.). Dans cette préface, il nous fait connaître les divers modes d'accroissement du département des manuscrits pendant la période indiquée ci-dessus ; et dans la deuxième, il donne des renseignements généraux sur l'état actuel de ce département. Cette publication est à joindre à celle que nous avons déjà indiquée et qui est consacrée au département des imprimés. Parmi les améliorations que M. Delisle nous annonce, nous relevons les suivantes, dont le projet obtiendra l'approbation, et la réalisation la reconnaissance de tous les travailleurs : catalogue chronologique des chartes et des pièces de la Chambre des comptes ; catalogue méthodique des manuscrits ; prolongation de la durée des séances ; acquisition des manuscrits français épars en Europe, et notamment de ceux de la collection de sir Thomas Philipp.

— *Le Songe véritable, pamphlet politique d'un Parisien du* XV*e siècle*, que M. Henri Moranvillé vient de publier dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris* (Tirage à part. Paris, in-8 de 222 p.), présente un intérêt considérable pour l'histoire du règne de Charles VI. Le mérite poétique de cette pièce est assez faible ; mais les attaques dirigées contre les personnages les plus en vue de l'époque à laquelle écrivait le poète (1406, selon M. Moranvillé) et aussi contre quelques autres dont le rôle est resté plus ignoré de l'histoire, feront rechercher des curieux et des érudits cette satire, expression littéraire des sentiments du peuple contre les grands du jour. Ce qui fera apprécier davantage encore la publication de M. Moranvillé, ce sont les notes excellentes et abondantes qu'il a rédigées sur chacun des personnages dont il est fait mention dans le cours du poème ; et l'idée que l'éditeur a eue de réunir ces notes dans un ordre alphabétique à la fin du volume facilite considérablement les recherches. C'est un nouveau titre que M. Moranvillé vient de s'acquérir à la reconnaissance des érudits qui travaillent sur l'histoire des dernières années du XIV*e* siècle et des premières années du XV*e*.

— Le *Dictionnaire général de la langue française*, par MM. Hatzfeld et Darmesteter, dont nous avons déjà parlé longuement à nos lecteurs, vient d'atteindre son sixième fascicule, qui va de *Céphalalgie* à *Collier* (Paris, C. Delagrave).

— Les tomes XIX et XX des *Actes de la Société philologique*, pour les années 1889 et 1890 (Paris, C. Klincksieck, in-8 de VIII-301 p.), sont remplis tout entiers par un essai de *Chrestomathie maya* dû à M. le comte H. de Charencey. La langue maya, encore en vigueur dans le Yucatèque, est le plus intéressant des idiomes américains, puisque l'on admet que les fameuses inscriptions des palais de Palenqué, d'Uxmal et autres sont rédigées en maya. Le texte qui sert de base au docte travail de M. de Charencey a été rédigé vers 1562 par un indigène, Natruk-Pech, plus tard baptisé sous le nom de Pablo Pech. Le texte, assez court, ne comprend, avec la traduction latine in-

terlinéaire qui y est jointe, que 43 pages. Le reste du volume est consacré à une savante analyse grammaticale et à un vocabulaire.

— Le livre sur *Marie-Antoinette*, de M. P. de Nolhac, étant sur le point d'être épuisé dans la grande édition de luxe, va reparaître en petit format et sans gravures, chez l'éditeur Lemerre.

— M. de Beaucourt vient de faire paraître le tome VI et dernier de son *Histoire de Charles VII;* il est accompagné d'un *Album* contenant des portraits, des fac-similés et une carte.

— M. de Kirwan avait lu au Congrès scientifique international des catholiques un Mémoire sur *l'Instinct, la connaissance et la raison*, qui vient d'être reproduit par la *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles (Octobre 1891. Tirage à part. Bruxelles, imp. Polleunis et Ceuterick, in-8 de 40 p.). Dans cet intéressant travail, notre distingué collaborateur retrace l'historique de la question, indique les diverses solutions qui en ont été données et expose celle qui lui paraît être conforme à la vérité.

— *Le Livre moderne* a vécu. M. Uzanne, qui croit à « la nécessité de revues à temps limité, » lui donne pour successeur un nouveau recueil mensuel, *l'Art et l'Idée*, « publication unique en son genre et dont toute la quintessence se trouvera résumée dans le sous-titre : Revue contemporaine du dilettantisme littéraire et de la curiosité » (17, quai Voltaire. 40 fr. par an pour la France; 45 fr. pour l'étranger). Combien de temps durera cette revue? Moins sans doute que *le Livre moderne*, et M. Uzanne doit nous réserver un brusque coup de théâtre; nous ne désespérons pas de le voir arriver à créer des revues sinon quotidiennes, au moins hebdomadaires, à numéro unique.

— Une autre revue, qui n'a même pas voulu attendre pour paraître au jour le premier de l'an, est la *Revue biblique,* publiée sous la direction des professeurs de l'École pratique d'études bibliques établie au couvent dominicain Saint-Étienne de Jérusalem, et dont le premier numéro a été lancé le 20 décembre (Paris, 10, rue Cassette, 12 fr. par an, et 15 fr. pour l'étranger). Trimestriel, le recueil s'occupera de l'exégèse, de l'histoire de l'exégèse, de la théologie scripturaire, de la controverse biblique, de l'archéologie et géographie bibliques, de la philologie des langues sémitiques. Parmi les collaborateurs de la revue, nous citerons, avec notre éminent collaborateur M. l'abbé Vigouroux : MM. les abbés Batiffol, C. Fillion, Graffin, Jacquier, Lesêtre; les RR. PP. Corluy, Cornely, Van Kasteren, Knabenbauer, de la Compagnie de Jésus; Didon, Faucher, Lagrange, Ollivier, Scheil, des Frères Prêcheurs.

— N'oublions point d'annoncer la brochure de M. Fénelon Gibon, le zélé secrétaire du Comité catholique, sur *le Repos du dimanche*. Ce petit volume (in-12 de 128 p.), précédé d'une lettre de M. Keller, envisage la question par ses côtés essentiels en six chapitres dont voici les titres : La Question populaire par excellence; le Dimanche et l'Industrie ; le Dimanche et le Bâtiment; le Dimanche et les Chemins de fer; le Dimanche, les Postes et les Télégraphes; le Dimanche, l'Agriculture et le Commerce. Enfin, un septième chapitre est consacré à la réfutation des objections générales. L'on ne peut que citer ici, en s'y associant, les dernières lignes de la préface de M. Keller : « J'espère que la brochure pénétrera dans les couches populaires, auxquelles elle est surtout destinée, et pour lesquelles elle est un véritable bienfait; et comme chrétien et comme Français, je vous remercie de l'avoir faite. »

— Un libraire parisien, M. Albert Schulz, a eu l'excellente idée de dresser le *Catalogue méthodique des revues et journaux parus à Paris jusqu'à fin 1891* (Paris, Albert Schulz, in-18 de 83 p.). Ce catalogue donne le titre, la date de la création, le nom de l'éditeur ou de l'administration de chaque périodique et les prix d'abonnement pour Paris, la province et les pays faisant partie de

l'union postale. Il n'y a pas moins de quarante-huit divisions. Quelques fautes d'espèces diverses se sont glissées dans ce travail; mais plusieurs résultent évidemment d'erreurs typographiques. Par exemple, le *Polybiblion* est marqué comme ayant été fondé en 1808. Une queue manque évidemment au zéro : notre Revue n'a pas encore accompli tout à fait son quart de siècle, mais elle y touche : c'est 1868 qu'il eût fallu imprimer. On pourrait relever quelques omissions, ce qui était inévitable pour une première édition; mais telle qu'elle est, la présente brochure, qui mérite d'être tenue au courant chaque année, est appelée à rendre des services de plus d'un genre à tous ceux qui s'occupent, à un titre quelconque, de la presse française. Une table alphabétique, placée à la fin de l'opuscule, rend les recherches très faciles.

— Nous signalons avec empressement l'*Agenda ecclésiastique pour l'an de grâce 1892* qui vient de paraître chez l'éditeur Lethielleux (petit in-16 de VIII-312 p.). Recouvert d'un cartonnage toile, ce petit volume, de format très commode, est à la fois un calendrier et un mémento; il contient, en outre, nombre de renseignements précieux pour les ecclésiastiques de tous rangs.

— M. Émile Du Boys publie *Une Page inédite de la Chronique des élections à l'Académie française. Succession de l'abbé Paul Tallemant* (1712) (Paris, Techener, in-8 de 10 p.). Le curieux document retrouvé par le zélé chercheur dans le tome XXVIII de la collection Renaudot (*Dissertations littéraires, historiques*, etc.), offre « tout l'attrait que peut présenter la reproduction fidèle d'une séance, d'une scène intérieure de la grande Compagnie, par un témoin oculaire, un de ses membres, car la pièce est tout entière de la main de l'abbé Eusèbe Renaudot, qui fut reçu en 1689. » Le savant critique a pu assigner à cette pièce non datée sa véritable époque et établir qu'il s'agit, dans le piquant récit, des séances qui précédèrent l'élection mouvementée du successeur de l'abbé P. Tallemant, le poète Danchet. Voilà un bon chapitre supplémentaire pour la prochaine édition de l'ouvrage, plusieurs fois loué ici, de M. Albert Rouxel : *Chronique des élections à l'Académie française.*

— M. Gaston Paris s'occupe de l'histoire de la légende du Juif-Errant dans un article du *Journal des Savants*, de septembre 1891, paru en extrait (in-4 de 16 pages). C'est à propos de l'*Ebreo errante in Italia* (Florence, 1890), de M. S. Morpurgo, que l'éminent critique est revenu sur un sujet qu'il avait déjà éclairé d'une vive lumière. On trouve dans le compte rendu de curieuses indications, soit sur les documents italiens inédits du XVIe siècle publiés par M. Morpurgo, soit sur les récentes recherches faites en diverses régions de l'Europe relativement à la plus fameuse de toutes les légendes, et particulièrement sur l'origine du nom de *Boudedeo*, de *Bedeus*, de *Buttadeus*, ou *Buttadeo*, de *Botadieu*, donné au marcheur éternel en Bretagne, en Transylvanie, en Italie, en Provence, etc.

— En 1883, on avait annoncé la publication de la correspondance confidentielle échangée en 1860 avec le maréchal Randon, ministre de la guerre, par le général Cousin de Montauban, comte de Palikao, qui dirigeait l'expédition de Chine. Mais le gouvernement, qui avait autorisé M. le comte d'Hérisson à faire cette publication, revenant sur sa décision la veille de la mise en vente, confisqua l'édition et en mit au pilon tous les exemplaires; — tous, c'est trop dire, puisque M. le vicomte H. Begouen a pu consulter encore cette correspondance et en tirer quelques indications curieuses sur *la France et l'Angleterre pendant la campagne de Chine en 1860*. (Extrait du *Correspondant* (Paris, imp. de Soye et fils, in-8 de 19 p.).

— M. H. Omont, dans une des dernières séances de la Société nationale des antiquaires de France, a signalé un petit carnet de notes de dom Bernard de Montfaucon portant le n° 4229 au département des manuscrits de la Bi-

bliothèque nationale (nouv. acquis. fr.), qui fournit un nouvel inventaire, plus ancien que ceux qui ont été jusqu'ici publiés, des objets d'art antiques réunis par Richelieu. L'importante communication de M. Omont a été publiée sous ce titre : *Catalogue des statues, bustes et vases du cardinal de Richelieu* (in-8, imp. Daupeley-Gouverneur). Le catalogue dressé par Montfaucon, d'après « le livre des dessins » faits par l'ordre de l'illustre collectionneur, comprend cinquante et une statues et cinquante-neuf bustes. Espérons, avec M. Omont, que la publication de ce document permettra de retrouver le recueil de dessins, fait par l'ordre de Richelieu, de ces statues et bustes antiques, dont plusieurs sont conservés dans le musée du Louvre.

— La luxueuse plaquette que M. le baron Double publie sous ce titre : *La médaille de Louis XIV* (Châteaudun, imp. Pigelet, gr. in-8 carré de 8 p.), est fort intéressante. L'auteur rappelle d'abord qu'il a dernièrement présenté aux lecteurs du *Bulletin du bibliophile* un sonnet inconnu, attribué à Boileau, qu'il avait recueilli dans un choix de poésies inédites rassemblées pour l'éducation littéraire de Mlle de Verneuil, fille légitimée de M. le duc, le successeur du Régent. Aujourd'hui, il offre à ses confrères en bibliographie et en curiosité la médaille de Louis XIV, *face* et *revers*. L'éloge et le blâme y sont tour à tour distribués, et, véritable tour de force, comme le constate M. Double, le vers louangeur et le vers vengeur finissent chacun par la même rime.

— L'*Agenda catholique pour l'an de grâce 1892* (Saint-Amand (Cher), impr. catholique Saint-Joseph; Paris, Vic et Amat, in-8 cartonné) est fort intelligemment fait. « A côté de l'Agenda proprement dit et du mémento en blanc destinés l'un à recevoir toutes les notes, l'autre à rappeler ce que l'on se propose de faire à telle date, il y a, toutes les deux pages, une feuille sur laquelle sont imprimées toutes les choses qui peuvent intéresser un catholique, prêtre ou simple laïque : fêtes principales de l'année, œuvres et industries de zèle, réponses aux principales objections contre la religion, récits édifiants, histoires et légendes, bons mots, petits dialogues, découvertes scientifiques, conseils horticoles, etc., etc. » Nous souhaitons grand succès à cette excellente et utile publication.

— Le numéro de Noël de la *Revue illustrée* comprend une nouvelle de M. André Theuriet absolument ravissante : *Regain d'amour;* mais quel triste pastiche que l'*Évangile de l'enfance*, de M. Catulle Mendès! Cela gâte tout le numéro qui, entre autres choses, renferme encore un commencement d'étude curieusement illustrée : *Modes et Chiffons. Un siècle d'élégance, 1770-1870,* par M. John Grand-Carteret. Dans *A travers la quinzaine*, nous signalerons un important et sympathique article (5 colonnes) sur *le Cardinal Lavigerie, sa vie intime, souvenirs et anecdotes*, signé Henri Nicole. Les gravures sont fort belles. Deux compositions hors texte et en couleurs, *Diplomatie* et *Au coin du feu*, sont admirables.

— Dans une intéressante notice sur *Gérard Morrhe, imprimeur parisien (1530-1532* (Paris, gr. in-8 de 12 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XVIII), M. Omont corrige d'abord une erreur accréditée par Chevillier (*Origine de l'imprimerie de Paris*, 1694, in-4) et reproduite par tous les bibliographes : ce ne fut point dans le collège de Sorbonne que G. Morrhe dressa ses presses, mais dans une maison voisine du célèbre collège, *in vico Sorbonico*. On n'avait énuméré que deux, trois, enfin onze éditions données par lui : M. Omont fournit une liste de vingt-six éditions. Le travail, accompli avec la plus rigoureuse précision, fait désirer que l'auteur retrace « l'histoire de l'imprimerie parisienne et de son merveilleux développement pendant tout le XVIe siècle. »

Anjou. — M. Célestin Port, archiviste de Maine-et-Loire et membre de

l'Institut, publie une plaquette qui lui fait doublement honneur, car c'est la description très bien faite des collections diverses qu'il a la générosité de laisser aux archives, dont il est depuis si longtemps le conservateur (*Archives de Maine-et-Loire. Don de collections angevines.* Angers, impr. Germain et Grassin, gr. in-8 de 14 p.). C'est sous forme de lettre au préfet du département de Maine-et-Loire, en date du 10 août dernier, que M. Port publie l'inventaire détaillé des collections qu'il avait passé une grande partie de sa vie à former : *Bibliothèque angevine* comprenant 1,987 volumes ou brochures ; *Imagerie angevine* comprenant les édifices publics ou privés, anciens ou modernes, églises, chapelles, châteaux, maisons, monuments, paysages, en dessins, gravures, lithographies, photographies, etc.; *Notes et fiches*, au nombre de plus de 60,000, sur les *artistes angevins*, *les médecins*, *les littérateurs et personnages divers*, *les rues et maisons d'Angers, l'industrie et le commerce*, *etc.*

— Le deuxième numéro de la *Revue des Facultés catholiques d'Angers*, qui vient de paraître, contient, entre autres choses, un bon article du doyen de la Faculté de droit, M. Gavouyère, sur l'enseignement chrétien du droit, et une verte réponse de M. l'abbé Victor Martin à M. l'abbé Garnier sur *la Question du latin*. M. l'abbé Garnier, en effet, que son zèle pour les classes populaires a fait connaître et aimer, a lancé l'anathème contre les études classiques, qu'il accuse de paganiser les enfants.

— Voici trois brochures de feu M. André Joubert, d'inégale étendue et d'intérêt inégal. La première est un hommage rendu à la mémoire de *M. Élie Sorin* (*1840-1891*) (Angers, Germain et G. Grassin, in-8 de 10 p. Extrait de la *Revue de l'Anjou*), historien et poète, mort bibliothécaire en chef de la ville d'Angers. — Les *Notes et Documents inédits sur Urbain de Laval-Bois-Dauphin, marquis de Sablé, maréchal de France* (*1592-1615*) (Mamers, impr. de G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 7 p.), documents tirés de la collection de M. A. Joubert, servent de complément à l'étude publiée sur le gouverneur de l'Anjou par M. l'abbé Ambroise Ledru. — Mais le plus important des trois opuscules que nous signalons est assurément celui que l'érudit angevin a intitulé : *Les Armes, les livres, les papiers et le mobilier de François de Saint-Offange, ligueur angevin au temps de Henri IV* (Angers, Germain et G. Grassin, in-8 de 47 p.). C'est l'inventaire dressé quelque temps après le décès du seigneur de Hurtault, qui a fourni à M. Joubert la base de cette étude. Nous y noterons comme particulièrement curieuses la liste des livres appartenant au sieur de Saint-Offange, celle de ses papiers et celle de ses bijoux. Il est seulement fâcheux qu'ici encore nous ayons à relever de grossières erreurs. Par exemple, page 12 : « ung thome des *Pères Grecs*, infollio, impression de Henry, estant couvert de parchemin ; » au lieu de : « impression de Henry Estienne, couvert, » faute d'autant plus facile à corriger que dans aucun des autres articles on ne trouve cette singulière locution « étant couvert. » Et plus loin, dans la même page, pourquoi mutiler la *Prosopographie* de Duverdier en *Rosopographie?* Page 36, pourquoi écrire une « tovaille ? » la touaille ou serviette est assez connue pour qu'on n'en écorche pas ainsi le nom. Puisque M. Joubert identifiait quelques-uns des ouvrages de la Bibliothèque de Saint-Offange, il aurait pu pousser plus loin ses recherches. Il eût ainsi évité d'écrire « Fauré » le nom de l'auteur de l'Arithmétique (p. 13), qui est Antoine Fauvre. Il eût pu signaler que le *Trésor des remèdes secrets* est une traduction d'Evonime Philiatre par Barthélemy Aneau, publiée à Lyon chez Arnoullet en 1555. — Enfin il n'aurait pas forgé le titre fantastique de « Arithméticque Metaire de Allexandre de Vaudauban » pour l'Arithmétique militaire d'Alexandre van den Busche (Paris, Gilles Gourbin, 1572, in-4).

Bourgogne. — M. Louis Blairet, qui fut en 1870-1871 chef de bataillon à l'armée dite des Vosges, ainsi appelée sans doute parce qu'elle opéra surtout en Franche-Comté et en Bourgogne, a publié, dès 1882, une brochure intitulée : *L'Armée des Vosges et les Garibaldiens*, dont il vient de donner une nouvelle édition (Fécamp, imp. du *Mémorial cauchois*, petit in-8 de 176 p.). C'est une apologie en règle du triste personnage qui s'est appelé Giuseppe Garibaldi. L'auteur est loin d'avoir écrit un chef-d'œuvre ; de plus, tout en disant qu'il compte des ecclésiastiques parmi ses amis, il ne manque pas une occasion de récriminer contre le clergé. Il va même jusqu'à affirmer que plusieurs prêtres franc-comtois des environs de Dole avaient « mis à prix la tête du général » (Garibaldi). Nous ne ferons observer qu'une chose à M. Louis Blairet : c'est que, lorsqu'on avance une telle chose, il ne convient nullement de rester dans le vague : il faut préciser, donner des noms. Et maintenant, que M. Blairet nous permette de lui rappeler ou de lui apprendre que son « héros » a été (entre autres) jugé d'une façon assez ironique par le maréchal de Moltke (Voir *la Guerre de 1870*, p. 447 et 448), et condamné avec calme par un officier français de mérite, M. le capitaine d'état-major J.-B. Dumas, dans son savant ouvrage : *La Guerre sur les communications allemandes en 1870. Première Campagne de l'Est. Campagne de Bourgogne* (p. 79, 80 et 81). C'est dans ce dernier livre surtout qu'on verra combien nous a été nuisible l'orgueilleuse incapacité de Garibaldi.

Bretagne. — Dans une brochure publiée récemment à Saint-Brieuc : *Quelques mots sur l'état civil* (imp. Guyon, in-8, 12 p.), M. Gaston Fraboulet examine les moyens de conserver le souvenir des anciens actes de catholicité déposés, les uns dans les archives des communes, les autres dans les greffes des tribunaux de première instance, et signale les dangers que courent ces registres et les difficultés que rencontrent ceux qui désirent y faire des recherches. Rappelant l'utilité des travaux déjà faits pour signaler les plus importants de ces actes, dont la mention a pris place dans des inventaires d'archives municipales, M. Fraboulet propose la rédaction de tables générales destinées à établir des répertoires qui rendraient les recherches plus faciles. Nous n'entrerons pas dans l'analyse du projet de M. Fraboulet; il suffit de signaler l'importance de la question qu'il soulève, laquelle doit préoccuper tous ceux qui s'occupent d'histoire locale.

— L'on vient de publier le *Compte rendu des concours et fête agricoles donnés à Pont-Aven le 28 septembre 1891, par la Société d'agriculture de Quimperlé et les comices de l'arrondissement, sous la présidence de M. A. de Brémond d'Ars* (Quimperlé, imp. de l'*Union agricole et maritime*, in-16 de 15 p.).

Champagne. — Dans sa brochure intitulée : *Pièces diverses concernant la corporation des couteliers de Langres* (Langres, imp. Rallet-Bideaud, in-8 de 50 p.), M. Félicien Pingenet a réuni cinq documents assez importants relatifs à l'industrie exercée à Langres. La partie la plus curieuse de son travail est celle dans laquelle il décrit les « prospectus » employés par les couteliers au XVIIIe siècle ; une gravure en représente un des plus intéressants.

— Nous nous empressons d'annoncer aux lecteurs du *Polybiblion* la publication du tome Ier de la *Décade historique de Langres*, par le P. Jacques Vignier, *publiée pour la première fois par la Société historique et archéologique de Langres* (Langres, imp. Rallet-Bideaud, in-8 de XXXVI-568 p.). Quand l'ouvrage sera entièrement achevé, nous en donnerons le compte rendu.

— A l'occasion du 1400e anniversaire du baptême de Clovis par saint Remi, M. H. Jadard, secrétaire général de l'Académie de Reims, donne une *Bibliographie des ouvrages concernant la vie et le culte de saint Remi, évêque de*

Reims, apôtre des Francs (Reims, Michaud, in-8, 45 p.). Ce travail critique, fait avec le soin que M. H. Jadard apporte à toutes ses publications, ne renferme pas moins de 126 ouvrages.

Dauphiné. — L'ordre se fait peu à peu dans les dépôts d'archives du département des Hautes-Alpes, et M. l'abbé Paul Guillaume, archiviste départemental, n'y a pas peu de mérite. On le sait, mais on le saisit mieux à la lecture de son treizième rapport sur le service : *Rapport sur les archives des Hautes-Alpes en 1890-1891* (Gap, Fillon, in-8 de 22 p.). Nous voyons placées enfin en lieu sûr les archives de Vitrolles, qui sortent d'un « pigeonnier habité, » celles de quelques communes portées sous la rubrique : *Pas de mairie; archives chez le maire.* Plus loin, nous lisons une mention peu flatteuse pour l'administration de l'hospice d'Embrun, qui refuse de laisser dépouiller quelques liasses de documents. A lire le détail de la somme de travail fournie en une année, on se demande comment un homme peut, presque à lui seul, faire face à tout et ne pas se laisser rebuter.

— En visitant les archives d'une commune perdue du Briançonnais, le même M. Paul Guillaume découvrit un manuscrit du commencement du XVIe siècle, contenant un drame religieux en langue romane et en vers, intitulé : *Moralitas Sancti Heustacij.* Ce mystère parut en 1882, dans la *Revue des langues romanes*, précédé d'une intéressante introduction, et fit l'objet d'un tirage spécial par les soins de la *Société d'études des Hautes-Alpes.* Sous ce titre : *Le Mystère de saint Eustache joué en 1504 sous la direction de B. Chancel* (Montpellier, imp. du Midi, in-8 de 161 p.), M. l'abbé Guillaume donne une deuxième édition de ce mystère, augmentée de la traduction en français. On peut ainsi mieux comprendre l'intérêt qui s'attache à ce drame, où plus de cent acteurs paraissent sur la scène, drame religieux et réaliste à la fois, où les peintures les plus caractéristiques de la vie et des coutumes du XVe siècle sont unies à des tableaux variés, animés des plus purs sentiments de la foi chrétienne.

— On se souvient de l'époque récente où, pour former un corps d'occupation, des soldats furent demandés à presque tous les régiments. Cette opération ne marcha sans tiraillements que dans la division que commandait alors à Lyon le général de Miribel ; à l'heure même où partaient les détachements, les vides étaient comblés, la réorganisation complète. Ce fait nous revenait en mémoire à la lecture de l'article intitulé : *Miribel,* paru dans le *Correspondant* du 25 septembre. Les acclamations vont aux généraux d'action ; la foule se borne à respecter le soldat de conception, qui, dans l'ombre, penché sur les cartes, approfondit les ressources de chacun et cherche à lire dans l'avenir pour asseoir les prévisions qui rendront favorable le sort des combats. L'auteur de l'article connaît le général : il l'a vu gravissant les cimes des Alpes d'un pas alerte, lassant les jeunes officiers ; mais il l'a vu surtout attaché à son œuvre spéciale. L'homme est levé bien avant le jour ; il est d'une santé de fer, aucun labeur ne l'écrase ; il est trapu d'esprit comme de corps. Le travail lui pèse si peu que jamais le sourire ne cesse d'éclairer une figure bienveillante. Si l'avenir appartient non au hasard, mais à un chef intelligent, laborieux, calme et attentif, la France peut espérer. C'est l'impression que laisse l'appréciation d'un juge dont la compétence est visible

— Les habitants de Grenoble limitent volontiers leur champ d'excursions. Ils iront à quelques points rapprochés et bien en vue, la Tour-sous-Venin, par exemple. Le nouveau guide de M. Henri Corsin, *Grenoble et ses environs* (Grenoble, Gratier, in-16 de 223 p.), est écrit pour les décider à faire d'autres excursions dans les merveilleux environs de la ville. Bien condensé, d'un format commode, le Pocket-Guide, après nous avoir promené dans Grenoble,

décrit d'une façon sommaire, mais très claire, cent courses dans les massifs de la Chartreuse, du Vercors et de l'Oisans. Une flore des Alpes, point pédante et bien faite, ajoute à l'intérêt de ce charmant et discret compagnon de route.

— Ce que M. Henry Rousset aime dans Grenoble, ce n'est pas son théâtre, indigne d'une grande ville, où la subvention est faible et les habitants difficiles à entraîner. Ce théâtre lui fournit le sujet d'un petit livre bien intéressant : *Le Théâtre à Grenoble. Histoire et physionomie. 1500-1890* (Grenoble, imp. dauphinoise, in-8 de VIII-172 p.). Le volume est écrit avec facilité, documenté avec art et aussi complet que possible. Il sera lu par tous avec plaisir, surtout par ceux qui ont vécu à Grenoble, mais n'ont gardé dans leur mémoire ni les noms des artistes, ni les programmes des représentations.

— En 1889, au hameau de Sainte-Blandine, près la Tour-du-Pin, le soc d'une charrue mit au jour un vase en cuivre repoussé, affectant à peu près la forme d'une gamelle de soldat et renfermant 1,454 pièces en argent. Au retour d'une excursion d'hiver dans les neiges de Belledonne, le commandant du génie Allotte de la Fuye a entrepris l'étude de ces pièces. C'est le résultat de ses recherches qu'il publie dans sa brochure : *Le Trésor de Sainte-Blandine* (Grenoble, Allier, in-8 de 50 p.). M. Allotte de la Fuye a rempli sa tâche avec autant de conscience que de modestie : trois belles phototypies d'un relief saisissant sont jointes à l'opuscule.

— Les « Terres Froides » du département de l'Isère semblaient ne pas posséder d'histoire, bien qu'elles eussent été le théâtre de batailles acharnées pendant l'invasion romaine. M. l'abbé Lagier leur en donne une sous ce titre : *Les Anciens Mandements de Virieu* (Chabons, Montrevel et du Passage ; Grenoble, Allier, in-8 de 100 p.). Cette étude représente une importante somme de recherches ; les historiens locaux qui, jusqu'ici, ont presque complètement négligé ce coin du Dauphiné, auront plaisir à voir reconstituer en partie le passé de ces anciennes terres féodales.

— La Drôme n'est pas encore visitée comme elle le mérite. Les couloirs effrayants des Goulets commencent cependant à devenir classiques ; mais qui connaît Rochecourbe, aux falaises taillées à pic, la coupe vaste et profonde de la forêt de Saou (prononcez Sou), les Trois Becs, montagne décharnée en dehors, verdoyante et onduleuse en dedans ? Ce pays admirable a trouvé, superficiellement peut-être, son peintre et son historien. En son opuscule intitulé : *Dans nos montagnes. La Forêt de Saou et ses environs* (Valence, Combier ; Montélimart, Chabert ; Crest, Échevin ; et chez l'auteur, à Saou, in-8 de 93 p.), M. le comte de Thalas leur consacre quelques articles rapides qui se lisent avec plaisir La partie pittoresque est traitée trop sommairement, mais de jolies gravures comblent cette lacune.

— M Kilian a remplacé Charles Lory dans la chaire de géologie de la Faculté des sciences de Grenoble. Il semblait à tous que ce fût là une succession plus que difficile. Mais le terrain est vaste, et il reste ouvert aux savants, aux observateurs patients et attentifs. M. Kilian fait preuve de ces qualités dans les deux opuscules suivants : *Sur quelques céphalopodes nouveaux ou peu connus de la période secondaire* (Grenoble, Allier, in-8 de 8 et 11 p.). De belles reproductions accompagnent le texte et permettent de suivre les détails d'observations très serrées.

— La famille de Galbert s'est toujours occupée avec succès de questions scientifiques pratiques. Il appartenait donc au comte de Galbert, son représentant actuel, secrétaire général de la Société horticole dauphinoise, d'apprécier la vie du savant et modeste jardinier en chef de la ville de Grenoble. Sous ce titre : *Jean-Baptiste Verlot, sa vie et ses travaux* (Grenoble,

imp. Rigaudin, in-8 de 8 p.), l'auteur étudie plus spécialement l'œuvre de Verlot comme botaniste et comme jardinier, et complète son éloge en termes excellents.

Franche-Comté. — D'une façon sévère, mais juste, M. Auguste Castan, dans son importante étude intitulée : *La Rivalité des familles de Rye et de Granvelle au sujet de l'archevêché de Besançon, 1544-1586* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 119 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*), retrace les luttes peu édifiantes qui, dans le troublé XVIe siècle, s'engagèrent entre divers intéressés pour l'obtention de l'archevêché de Besançon. Nous n'entrerons pas dans les détails des vives compétitions ouvertes par la mort du cardinal Pierre de la Baume, arrivée le 4 mai 1544. Nous rappellerons seulement que le successeur de ce prélat, qui eût mieux fait de coiffer le casque et de ceindre l'épée, fut son neveu Claude de la Baume. Nous ajouterons que, à la mort de ce dernier, grâce à la nomination comme archevêque de Besançon du cardinal de Granvelle, alors principal ministre de Philippe II à Madrid (1584), tout rentra dans l'ordre, bien que le titulaire restât en Espagne, et que cet ordre se consolida deux ans plus tard par l'avènement de Ferdinand de Rye, car celui-ci sut bientôt montrer qu'il serait « l'homme de ses devoirs autant que Claude de la Baume avait été l'esclave de ses passions. » Ce travail est orné de deux médaillons des cardinaux de Granvelle et Claude de la Baume et d'un portrait de l'évêque François Richardot. Mais ce qui ajoute surtout à la valeur de l'ensemble, c'est, outre les treize pièces justificatives, un sommaire analytique fort net et une précieuse table alphabétique des noms et des faits.

— Sous le titre trop modeste de *Guide du voyageur et du baigneur à Luxeuil* (Luxeuil, Valot, in-16 de 81 p.), un anonyme qui a eu bien tort de ne signer que de ces mots : « Un habitant du pays, » a écrit une véritable monographie de sa localité. Cela ressemble assez peu aux productions habituelles du genre, car on n'y trouve pas une seule page qui ne soit intéressante. La vieille cité de saint Colomban est décrite avec autant de soin que de talent. La note gaie ne fait pas défaut; quant à l'esprit qui a inspiré cette brochure, il est excellent. Quelques gravures représentant les principaux monuments anciens et modernes de Luxeuil eussent bien fait ici ; mais l'auteur n'a pas négligé de donner un plan de la ville et une carte de ses environs : c'est l'essentiel.

— A tout le moins une fois l'an, M. F. Richenet y va de sa pièce de vers, à l'occasion du banquet de la Société d'horticulture et de viticulture de Dole. C'est peu, c'est court, mais c'est parfait. Dernièrement, il a fait imprimer chez Blind, à Dole : *L'Horticulteur en chambre* (in-8 de 6 p.), poésie pleine d'originalité et de bonne humeur. Pourquoi M. Richenet ne se décide-t-il pas à produire un volume compact de choses bien comtoises rappelant à ceux de ses compatriotes qui vivent au loin les chères montagnes qui ne leur apparaissent plus qu'en rêve?

— Si brillante qu'ait été la carrière administrative de feu M. Émile Roux, l'histoire en serait médiocrement intéressante si les lettres qui sont reproduites dans sa biographie n'eussent réellement valu la peine d'être publiées. Dans la brochure anonyme consacrée à cet ancien directeur des affaires départementales à la préfecture de la Seine sous le titre : *Émile Roux (1844-1889)* (Paris, A. Colin, in-16 de 123 p.), on trouvera quelques détails sur la dernière guerre (campagne de l'Est) et surtout des impressions de voyages pleines de verve et de fraîcheur.

— La livraison de novembre-décembre 1891 des *Annales franc-comtoises*, périodique dont nous avons plusieurs fois signalé l'importance et le mérite, relève l'incroyable erreur commise par M. Le Maréchal, qui, dans un article

intitulé : *Les Franc-Comtois à Paris,* publié par le *Figaro,* dit que, parmi les fils de la Franche-Comté, « Nodier fut le premier qui prit le chemin de Paris. » L'auteur de cette rectification, M. E.-C. Gaudot, cite un certain nombre de Franc-Comtois dont plusieurs sont très connus et même célèbres, tels que Mairet, le précurseur de Corneille, l'abbé Millot, Bichat, Cuvier, etc., qui se sont « emparisiennés » longtemps avant le fameux bibliothécaire de l'Arsenal.

Languedoc. — M. Frédéric Donnadieu, ancien président de la Société archéologique de Béziers, publie la traduction de deux fragments du poème provençal de Matfre Ermengaud, le *Breviari d'amor* (Béziers, imp. Sapte, gr. in-8 de 20 p.). Un des fragments est tiré de la partie du poème où l'auteur a traité *Des divers péchés que font différentes personnes suivant leur condition* et est consacré aux péchés des femmes. A côté de cette vigoureuse satire, M. Donnadieu donne la traduction de la *Vie de saint André*, tirée d'une autre partie du *Breviari* et remarquable par son mysticisme. Le majoral du félibrige a traduit littéralement ces deux pièces si différentes, et il a réussi à reproduire la tournure et la couleur de l'original.

— Viennent de paraître à Montpellier : *Marie-Nicolas Fournier, évêque de Montpellier* (né à Gex le 27 décembre 1760, mort à Montpellier le 27 décembre 1834), par M. l'abbé Ferdinand Saurel, deuxième partie; *Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier,* tome IX de la section des lettres, 3e fascicule, p. 167 à 322, in-4, imp. Ch. Boehm); — *Du Rôle précurseur de la littérature grecque par rapport aux lettres chrétiennes*, leçon d'ouverture d'un cours public de littérature sacrée, inauguré le 10 décembre 1890, en l'Université de Montpellier (faculté des lettres), par M. l'abbé Henry (in-8 de 38 p., imp. Ricard frères, extrait de la revue *l'Université de Montpellier*); — *Une Excursion à Pougnelous*, par M. Daujan, agrégé de l'Université (typ. Ch. Boehm, in-8 de 7 p.); — *Conférence de M. Casimir Maistre sur son voyage à Madagascar* (typ. Ch. Boehm, in-8 de 23 p., extrait du *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*).

Lyonnais. — M. l'abbé Ulysse Chevalier, dans son opuscule : *Le Bréviaire romain et sa dernière édition type* (Lyon, imp. E. Vitte, in-8 de 20 p.), retrace très rapidement, en faisant le compte rendu du volume du P. G. Schober, publié à l'occasion de l'édition du bréviaire de 1884, l'histoire de cet ouvrage. Il signale à la fin les améliorations que l'on pourrait encore y introduire.

Maine. — Notre collaborateur M. l'abbé G. Péries, continuant la série de ses études universitaires commencée par l'histoire de la Faculté de droit de Paris, publie en ce moment, dans la *Revue historique et archéologique du Maine*, une intéressante monographie de *l'Ancien Collège du Mans à Paris.* Plusieurs articles ont déjà paru et le sujet n'est pas encore épuisé. L'auteur fait revivre les curieux usages scolastiques de la maison, il rappelle les luttes ardentes engagées pour la défense de ses droits, les sages réglementations des évêques du Mans et quelquefois aussi les fredaines des écoliers. Des listes très complètes d'élèves, avec la date de leur entrée, la désignation de leur paroisse d'origine, les signatures de leurs lettres de nomination et de prise de possession, sont, malgré leur aridité relative, d'une haute importance pour ceux qui s'occupent de l'ancienne histoire provinciale.

Orléanais. — Tout ce qui se rapporte à Jeanne d'Arc est toujours intéressant. Aussi on ne pourra manquer d'accueillir favorablement la brochure de M. Boucher de Molandon : *Un Oncle de Jeanne d'Arc depuis quatre siècles oublié. Mangin (de Vouthon), frère d'Isabelle, mère de la Pucelle, sa résidence à Saint-Denis-en-Val, près d'Orléans* (Orléans, H. Herluison, in-8 de 19 p.).

Périgord. — MM. le vicomte de Gérard et le comte de Saint-Saud publient une courte mais excellente notice sur les *Sources du nobiliaire du Périgord*

(Saint-Amand (Cher), impr. Destenay, in-8 de 22 p. Extrait de l'*Annuaire du Conseil héraldique de France*). Ces deux érudits ont indiqué les documents imprimés et manuscrits à consulter pour l'histoire de la noblesse du Périgord. Les deux zélés collaborateurs méritent un éloge particulier pour le soin avec lequel ils ont traité la partie bibliographique de leur travail.

Picardie. — On lira avec intérêt une *Notice sur deux livres d'heures du* XIVe *siècle*, par M. Alcius Ledieu. Extrait de la *Revue de l'art chrétien* (Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, in-4 de 7 p.). Les deux curieux manuscrits, étudiés d'une façon complète par le savant bibliophile, appartiennent à la bibliothèque communale d'Abbeville. A ses descriptions, M. Ledieu joint des citations de vers latins et français inscrits sur les pages des deux livres d'heures et des reproductions des figures grotesques et allégoriques, des animaux fantastiques, représentés en ces mêmes pages où elles servent de bordures. Le conservateur de la bibliothèque d'Abbeville a très bien montré le parti qu'on pouvait tirer de ces bizarres figures, soit au point de vue de l'histoire des arts, soit au point de vue de l'histoire du costume.

— Sous forme de lettre adressée à M. René Vallette, directeur de la *Revue du Bas-Poitou*, et publiée par la Société de Château-Thierry, M. Joseph Berthelé nous donne une notice sur *la Fonderie de cloches de M. Xavier Cavillier à Carrépuits (Somme)* (Château-Thierry, imp. de la Société anonyme l'*Écho républicain de l'Aisne*, in-8 de 13 p.).

— Sous le titre de : *Registres, lettres et notes d'une famille péronnaise*, M. Henri Dabot publie un curieux petit volume (Péronne, E. Quentin; Paris, H. Gauthier, in-8 de VI-82 p.), reproduction des notes inscrites sur les registres de commerce de François Dabot, employé au district de Péronne, puis marchand d'étoffes en cette ville, grand-père de l'éditeur. Le livre de raison de Fr. Dabot contient à la fois l'histoire de l'auteur et l'histoire de Péronne depuis 1790 jusqu'en 1824. Ce livre a été continué de 1824 à 1846 par Fursy Dabot, fils de François. Les notes du père et du fils sont accompagnées de réflexions ou d'explications dues à M. Henri Dabot, et parfois de documents complémentaires. Parmi les noms mêlés aux récits et au commentaire, contentons-nous de citer Lebon, le bourreau d'Arras, le poète Béranger, le tragédien Talma (dont plusieurs lettres sont reproduites), la duchesse d'Angoulême, le général Bulow, Wellington, Louis XVIII, l'empereur Alexandre, Mgr de Bombelles, évêque d'Amiens, etc.

Provence. — M. Louis de Chambelle publie sous ce titre : *Aéria retrouvée*, un très intéressant mémoire (Avignon, Roumanille, in-8 de 53 p.). On sait combien la question de l'emplacement d'Aéria a été ardemment discutée, surtout depuis que M. le chanoine Saurel a cru pouvoir fixer cet emplacement à Clairier. M. de Chambelle a étudié d'abord tous les textes anciens relatifs à Aéria, particulièrement le texte de Strabon, qui est le plus important de tous; il a ensuite cherché un lieu auquel s'appliquent, à l'exclusion des autres, tous les détails fournis par les auteurs de l'antiquité. Ce lieu lui paraît être le plateau de Saint-Hilaire, à Baumes-de-Venisse (département de Vaucluse). Ceux-là mêmes qui n'admettraient pas l'identification proposée reconnaîtront que la discussion du savant archéologue est très logique, très habile, et que sa brochure est une des plus recommandables parmi toutes celles qui ont été déjà publiées au sujet de la fameuse Aéria.

— Le comte de Gassendi, pair de France, lieutenant général d'artillerie, grand officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, était bien oublié. M. Jules Arnoux vient de lui consacrer une excellente étude biographique : *Le Général Gassendi, 1748-1828* (Digne, in-8 de 52 p. Extrait du *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*). Cette étude, ornée d'un

portrait de l'arrière-neveu du philosophe Gassendi, est aussi complète que possible. L'auteur nous fait connaître successivement l'homme, le soldat, le poète, l'agriculteur, et il rend pleine justice à celui qui « a porté avec honneur un grand nom cher à la Provence. »

Vendée. — Viennent de paraître : 1° *La Châtaigneraie et Saint-Hilaire des Loges*, livr. 194 à 196 des *Paysages et Monuments du Poitou*, héliogravures et figures dans le texte par M. Jules Robuchon, texte par M. René Vallette (Paris, Imprimeries-librairies réunies, in-fol. de 16 p.); 2° *Souvenir de la grande guerre. Le Général Joly et la division vendéenne des Sables-d'Olonne.* Lettre à M. Ch.-L. Chassin, auteur de la *Vendée patriotique*, par M. René Vallette, directeur de la *Revue du Bas-Poitou* (Les Sables-d'Olonne, imp. de l'*Étoile de la Vendée*, in-8 de 8 p. Extrait de l'*Étoile de la Vendée*, 15 novembre 1891).

Allemagne. — C'est de Leipzig (librairie Otto Harrassowitz) que nous parvient, sous la forme de tirage à part du *Centralblatt für Bibliothekswesen*, un excellent travail de M. Henri Omont : *Les Manuscrits grecs de la Bibliothèque capitulaire et de la Bibliothèque communale de Vérone* (in-8 de 11 p.). Le jeune helléniste poursuit ainsi avec non moins d'activité que d'érudition l'œuvre immense de la description des manuscrits grecs de toutes les collections de l'Europe.

— L'*Inventaire sommaire de 62 manuscrits de Mélanges historiques de la Bibliothèque Corsini* (Rome), extrait du *Centralblatt* (Leipzig, Otto Harrassowitz, gr. in-8 de 56 p.), est d'autant plus précieux que la riche bibliothèque Corsini ne possède pas de catalogue imprimé de ses 2,000 volumes manuscrits et que les documents sont réunis, dans un désordre incroyable, en des recueils de Mélanges qui manquent souvent d'index. Les érudits seront reconnaissants à M. Pélissier de son excellente description de soixante-deux de ces recueils, suivie d'un index qui facilitera les recherches. — Une seconde brochure du même auteur est un recueil de tables de la série de *Documents annotés* publiés de 1885 à 1891 par M. L.-G. Pélissier, et dont voici l'énumération : 1° *Lettre de la Condamine;* 2° *Lettres du magistrat de Strasbourg;* 3° *Lettres à J.-M. Suarez;* 4° *La Société populaire d'Aix;* 5° *Les Papiers de Huet;* 6° *Le Tartuffe de Gigli;* 7° *Lettres de Nicaise;* 8° *Lettres de Dom de Vic;* 9° *L'Escalade de Genève de 1602;* 10° *Quelques manuscrits d'Italie;* 11° *Lettres de Bayle et Baluze;* 12° *Lettres de Ménage.* Les *Tables*, précédées de *Nouvelles remarques sur quelques passages des lettres de Dom de Vic* par le savant M. Henri Wilhelm, sont au grand complet : 1° *Table des fascicules des documents annotés;* 2° *Table des lettres et pièces diverses publiées dans les documents annotés;* 3° *Table des manuscrits mentionnés ou publiés dans les Documents annotés*, le tout couronné par un *Index alphabétique général.*

Angleterre. — Le professeur Croom Robertson abandonne, pour raisons de santé, la direction du *Mind.* Avant de se retirer, il a rédigé un index général des seize volumes édités par ses soins, que publie la livraison d'octobre. M. G.-F. Stout va devenir le rédacteur en chef du *Mind.*

— M. Findlay, directeur de la Compagnie du *London and North-Western Railway*, va faire paraître une édition refondue et notablement augmentée de son ouvrage sur le réseau ferré de l'Angleterre. Un chapitre entièrement nouveau traite des chemins de fer au point de vue stratégique. A l'appui des démonstrations théoriques, M. Findlay a examiné de quelle façon et dans quels délais il serait possible de transporter un corps d'armée du comté de Stafford jusqu'à la côte orientale de la Grande-Bretagne.

— La prochaine livraison de l'*English Historical Review* contiendra une étude de J.-H. Round sur l'introduction du « Knight Service » en Angleterre, et des articles du capitaine Herford sur les confraternités de pénitence ; du

Rév. W.-A.-B. Coolidge sur les premiers essais de *Referendum*, et un travail du juge O'Connor Morris sur l'Irlande de 1793 à 1800.

— M. Charles Eliot Norton va éditer la Correspondance de M. Lowell.

— Le prochain volume du *Twelve English Statesmen* que doit publier ce mois-ci l'éditeur Macmillan est le *Pitt* de lord Rosebery. Nous croyons que c'est le premier ouvrage dû à la plume du noble lord.

— Le Rév. Dr Sinker, de Trinity College (Cambridge) vient de terminer un ouvrage consacré à l'histoire et à l'étude des richesses littéraires du célèbre établissement dont il est bibliothécaire. On y trouvera toute la correspondance relative à la belle statue de Byron, de Thorwaldsen, que possède le collège, et un grand nombre de fac-similés d'autographes. Le livre aura un tirage restreint et sera envoyé aux souscripteurs par les soins de MM. Deighton, Bell et Cie, de Cambridge.

— M. J.-A. Froude, l'auteur de l'importante *Histoire d'Angleterre* que tout le monde connaît, vient de faire paraître, comme supplément à cet ouvrage : *The Divorce of Catherine of Aragon*. On sait que l'apologie de Henri VIII, tentée par l'historien, avait trouvé peu de crédit, même auprès des protestants anglais; M. Froude essaie de justifier ses opinions en publiant les récits des ambassadeurs impériaux accrédités à cette époque à Londres; mais, malgré le talent d'exposition qu'il possède, il est douteux que cette entreprise soit couronnée de succès.

Belgique. — Dom Gerard Van Caloen, bénédictin de Maredsous, vient de publier (Bruges-Lille, Société de Saint-Augustin, in-8 de 16 p.) le rapport qu'il a lu au congrès catholique de Malines sur *la Question religieuse chez les Grecs*. Il y rappelle les origines du schisme; trace le tableau de la situation actuelle, et examine les obstacles qui s'opposent à l'union et les événements qui y pourraient aider; puis il étudie les moyens efficaces de travailler à cette union tant désirée.

— Signalons une brochure de 7 pages in-fo intitulée : *A la mémoire du R. P. Joseph Félix*, de la Compagnie de Jésus. *Bibliographie de ses œuvres*, par Carlos Sommervogel, Strasbourgeois. Article extrait de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. III, en voie de publication, col. 591-604 (Bruxelles, imp. Polleunis et Ceuterick). L'article est aussi complet que possible; on y trouve même l'indication de pages toutes récentes du R. P. E. Cornut, publiées sur son éloquent confrère dans les *Études religieuses* (t. LIV, p. 591-615).

Espagne. — M. le comte de Saint-Saud consacre une intéressante monographie à une montagne que bien peu de nos compatriotes ont escaladée : *Excursions dans les Sierras d'Espagne. Le Moncayo (Aragon et Castille)* (Paris, Chamerot et Renouard, in-8 de 10 p.). M. de Saint-Saud ne se contente pas de décrire le Moncayo avec autant de verve que de précision : il donne encore une excellente photographie de ce puissant massif, que son récit donne envie d'aller admirer. Les géographes liront avec profit ces pages où la science est amusante : ils y apprendront, par exemple, que le grand lac d'Aña-Vieja, que notre touriste, sur la foi de cartes récentes, était allé visiter, n'existe plus depuis plusieurs années; complètement desséché, il est converti en gras pâturages.

Brésil. — Sous ce titre *Seis centas Datas pare a chronica do Ceara na 2. metade do seculo XVIII*, M. le Dr Guilherme Studart publie un opuscule d'une centaine de pages qui contient le résultat de ses patientes recherches dans les annales de la province de Céarà. Ce sont les six cents dates les plus importantes à relever dans l'histoire de cette province; c'est aussi l'exposé des faits les plus marquants, et, sous une forme abrégée, la chronique de Céarà pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle (Fortaleza, tipographia economica).

Publications nouvelles. — *Jésus-Christ Verbe incarné*, par le P. R. Freddi, trad. par le P. Le Chauff de Kerguenec (in-18, Leday). — *La Bonté du Sacré Cœur de Jésus* (petit in-16, Lyon, Vitte; Paris, Vic et Amat). — *Pèlerinages monastiques*, t. Ier, par le moine Théophile (in 18, Seguin, à Avignon). — *Lettres choisies de saint François de Sales aux affligés*, par l'abbé H. Bolo (in-16 carré, Bloud et Barral). — *Conférences de Notre-Dame et retraite de la Semaine Sainte*, par Mgr d'Hulst (in-8, Poussielgue). — *Sermons et conférences*, par Mgr J. Rigal (in-8, Delhomme et Briguet). — *Manuel de prédication populaire*, par H.-C.-A. Juge (2 vol. in-18, Haton). — *Traité pratique des vertus*, par Dante Alighieri (in-32, Delhomme et Briguet). — *Jeunes chrétiens de notre temps*, par le P. Didierjean (in-8, Retaux). — *Chrétiennes de nos jours, notices édifiantes offertes aux jeunes filles*, par Mme Bourdon (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Fêtes chrétiennes*, par l'abbé Pradier (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Dieu dans l'école. Le Collège chrétien, instructions dominicales*, t. II, par Mgr Baunard (in-8, Poussielgue). — *L'Église et la liberté*, par G. Romain (in-8, Bloud et Barral). — *Le Drame contemporain, ou la Guerre maçonnique*, par Rival (in-18, Bloud et Barral). — *Proverbes et maximes du droit germanique étudiés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec le droit français*, par A. Chaisemartin (in-8, Larose et Forcel). — *Introduction au droit international privé*, t. II, par A. Lainé (in-8, Pichon). — *Code de la séparation des pouvoirs administratif et judiciaire et des conflits d'attribution*, par L.-J.-D. Féraud-Giraud (2 vol. Pedone-Lauriel). — *Commentaire théorique et pratique du Code civil*, par T. Huc (in-8, Pichon). — *Des Dommages-intérêts en matière de transport*, par A. Cotelle (in-8, Marchal et Billard). — *De la concurrence déloyale, ou de l'Apposition frauduleuse d'une marque ou d'un nom français sur les produits fabriqués à l'étranger*, par Raoul-Joubert (in-18, Chevalier-Marescq). — *Manuel pratique et juridique du commerçant*, par R. Rosse (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code de la vente commerciale*, par A. Levé (in-18, Pedone-Lauriel). — *La Loi Bérenger et ses applications, commentaire théorique et pratique de la loi du 26 mars 1891*, par J. Nègre et F. Gary (in-8, Chevalier-Marescq). — *Commentaire de la loi du 26 mars 1891 (loi Bérenger) sur l'atténuation et l'aggravation des peines*, par H. Locard (in-8, Pedone-Lauriel). — *Les Architectes et leurs rapports avec les propriétaires, les entrepreneurs et les tiers dans les travaux particuliers et publics. Traité théorique et pratique*, par D. de Penanrun (in-8, Chevalier-Marescq). — *La Femme au point de vue du droit public*, par Ostrogorski (in-8, Rousseau). — *Souvenirs d'un président d'assises (1880-1890)*, par Bérard des Glajeux (in-18, Plon et Nourrit). — *La Liberté de conscience*, par l'abbé Canet (in-8, Lyon, Vitte). — *L'Homme dans la nature*, par P. Topinard (in-8, cart., Alcan). — *Le Pessimisme*, par L. Jouvin (in-8, Perrin). — *La Lutte pour l'existence et ses effets dans l'humanité*, par A. Vaccaro, trad. par J. Gaure (in-8, Chevalier-Marescq). — *Le Gouvernement dans la démocratie*, par E. de Laveleye (2 vol. in-8, Alcan). — *Traité élémentaire et raisonné d'économie politique*, par J. Rambaud (in-18, Rousseau). — *Notions fondamentales d'économie politique et Programme économique*, par G. de Molinari (in-8, Guillaumin). — *La France agricole et agraire*, par F. Maurice (in-18, Savine). — *Une Révolution agricole*, par E. Gautier (in-18, Lecène et Oudin). — *Le Mouvement socialiste en Europe*, par T. de Wyzewa (in-18, Perrin). — *Annuaire de l'économie politique et de la statistique, 1891*, par M. Block (in-24, Guillaumin). — *La Question sociale à travers les âges et les prévoyants de l'avenir*, par A. Royer (in-18, Guillaumin). — *Cours de science religieuse à l'usage des classes supérieures des collèges, des lycées, des petits séminaires, etc.*, par l'abbé Guyot (in-8, Bloud et Barral). — *Nouvelles Recherches de psychiatrie et d'anthropologie criminelle*, par C. Lombroso (in-18,

Alcan). — *Anatomie et physiologie animales*, par M. Duval et P. Constantin (in-8, J.-B. Baillière). — *Galerie des naturalistes*, par J. Pizzetta (in-8, Hennuyer). — *La Philologie classique*, par M. Bonnet (in-18, Klincksieck). — *En famille, livre de lecture*, par V. Coupin et A. Rénouf (in-8, Mame, à Tours). — *L'Art antique, Égypte, Chaldée, Assyrie, Perse, Asie Mineure, Phénicie*, par G. Cougny (in-8, Firmin-Didot). — *Histoire de l'art chrétien, des origines à nos jours*, par F. Bournand (in-8, Bloud et Barral). — *Trois artistes chrétiens : Michel Ange, Raphaël et H. Flandrin*, par F. Bournand (in-8, Delhomme et Briguet). — *Antoine Watteau*, par P. Mants (in-4, Librairie illustrée). — *Les Artistes célèbres, Antoine Watteau*, par G. Dargenty (petit in-4, Librairie de l'Art). — *Histoire du texte d'Horace*, par A. Campaux (in-8, Berger-Levrault). — *Œuvres oratoires de Bossuet*, édition critique complète, par l'abbé J. Lebarq. t. III, *1569-1661* (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille et Paris). — *Les Grands Écrivains de la France, Saint-Simon*, t. VIII, *Mémoires* (in-8, Hachette). — *La Vie et les Œuvres de Jean-Jacques Rousseau*, par H. Beaudouin (2 vol. in-8, Lamulle et Poisson). — *Le Reporter d'un évêque. Lettres de Boursault à Mgr de Langres*, publiées et annotées par E. Colombey (in-18, Librairies-Imprimeries réunies, May et Motteroz). — *Vie de Mirabeau*, par A. Mézières (in-18, Hachette). — *L'Académie française au XIXe siècle et la Foi chrétienne* (gr. in-8, Delhomme et Briguet). — *La Jeunesse de Lamartine*, par F. Reyssié (in-18, Hachette). — *Alfred de Vigny*, par M. Paléologue (in-18, Hachette). — *Balzac, sa vie, son œuvre*, par J. Lemer (in-18, Sauvaitre). — *Stendhal*, par E. Rod (in-16, Hachette). — *Joseph Méry*, par E. Camau (in-18, Savine). — *Les Contemporains*, 5e série, par J. Lemaitre (in-18, Lecène et Oudin). — *Lettres de François Pétrarque à Jean Boccace*, trad. par V. Develay (in-18, Flammarion). — *Les Littératures étrangères, Angleterre-Allemagne*, par H. Dietz (in-18, A. Colin). — *Syrlin*, par Ouida, trad. par F. Bernard (2 vol. in-8, Hachette). — *Mariage mondain*, par P. Maël (in-18, Flammarion). — *Hermine*, par le comte E. de Marenches (in-18, Savine). — *La Vie romanesque, Féfée*, par J. Hoche (in-18, Savine). — *Mavra, une heureuse erreur judiciaire, histoire russe*, par L. Goulin (in-18, Savine). — *Une honnête femme*, par A. Charpentier (in-18, Perrin). — *L'Aube russe, nouvelles*, par A. Pouchkine, trad. du russe, par B. Tseytline et E. Jaubert (in-18, Perrin). — *Souvenirs du Sundgau, récits de la haute Alsace*, par Mme O. Gevin-Cassal (in-18, Lecène et Oudin). — *France*, par M. Stéphane (in-18, Delhomme et Briguet). — *L'Empire du Dragon, souvenirs d'Asie*, par le Dr K. May (in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Fils du chasseur d'ours*, par le Dr K. May (in-18, Delhomme et Briguet). — *Nouvelles slaves*, par C.-A. Strebinger (in-18, Westhausser). — *La Femme du renégat*, par Mme Nelley-Lieutier (petit in-8 carré, Westhausser). — *Les Petits Cancans*, par Mme de Stolz (in-18, Haton). — *Le Chevalier du dimanche*, par la vicomtesse de Pitray (in-18, Haton). — *La Brioulette, scènes du pays basque*, par J. Fernay (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Souvenirs d'enfance et de collège*, par Eudel du Gord (in-8, Firmin-Didot). — *Les Étapes d'un touriste en France. A travers la Corse*, par A. Andrei (in-18, Hennuyer). — *Au delà du Rhin (Prusse rhénane, Bade, Bavière)*, par L. Vigneron (in-18, Delhomme et Briguet). — *Souvenirs d'escales et de traversées*, par G. Dujarric (in-18, Faivre et Teillard). — *L'Amérique inconnue, d'après le journal de J. de Brettes*, par Mallat de Bassilan (in-18, Firmin-Didot). — *Vie de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry*, par le P. Ragey (in-8, Delhomme et Briguet). — *Eadmer*, par le P. Ragey (in-8, Delhomme et Briguet). — *Saint Pie V, pape du Rosaire*, par le R. P. C.-A. Joyau (in-8, Vic et Amat, à Paris; Vitte, à Lyon). — *Adolphe Kolping, l'apôtre des artisans*, par Dom L. Janssens (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Étude sur Geoffroi de Vendôme*, par L. Compain (in-8, Bouillon). — *Vie de*

Mgr de Forbin-Janson, par le R. P. Philpin de Rivière (in-18, Leday). — *Vie du P. Ludovic de Casoria,* d'après Son Em. le Cardinal A. Capeccelatro (in-18, Perrin). — *Du prétendu Polythéisme des Hébreux,* 2e partie, par M. Vernes (in-8, Leroux). — *The Throne of the Fisherman,* by T. W. Allies (in-8, cart., London, Burns et Oates). — *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters,* von L. Pastor (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Entretiens sur l'histoire du moyen âge,* 2e partie, par J. Zeller (in-18, Perrin). — *La Mission de Jeanne d'Arc,* par F. Godefroid (gr. in-8, Delhomme et Briguet). — *Mémoires du prince de Talleyrand,* t. IV, par le duc de Broglie (in-8, Calmann-Lévy). — *Histoire anecdotique de la France. Le Régime moderne,* par C. d'Héricault (in-8, Bloud et Barral). — *Une Ambassade en Russie, 1856,* par le duc de Morny (in-18, Ollendorff). — *Campagne de 1859. Les Français en Italie, suivi des Français en Chine, en Syrie, en Cochinchine, 1860-1861,* par le commandant L. Grandin (in-8, Bloud et Barral). — *Les Français au Mexique,* par le général Thoumas (in-8, Bloud et Barral). — *Nos désastres, causes et responsabilités,* par A. Duchâtel (in-18, Savine). — *Les Monarchistes sous la troisième République,* par L. Teste (in-18, Roussean). — *L'Avenir de l'Europe envisagé au point de vue de la politique de sentiment et de la politique d'intérêt,* par C.-E. Vigoureux (in-18, Alcan). — *Pirates et rebelles au Tonkin,* par le colonel Frey (in-18, Hachette). — *La Vie de Paris,* par M. Boucard (in-18, Ollendorff). — *Essai sur le tiers état rural, ou les Paysans de Basse-Normandie au XVIIIe siècle,* par l'abbé P.-D. Bernier (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Parlement de Franche-Comté. De son installation à Besançon à sa suppression (1674-1790),* par A. Estignard, t. I (in-8, Paris, Picard ; Besançon, Jacquin). — *L'Université de Pont-à-Mousson (1572-1768),* par l'abbé E. Martin (in-8, Berger-Levrault). — *L'Ancien Collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis,* par H.-L. Bouquet (in-8, Delalain). — *Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au moyen âge,* par J.-A. Brutails (gr. in-8, Picard). — *Histoire des États-Unis de l'Amérique du Nord,* par A. Moireau (2 vol. in-8, Hachette). — *Le Chemin de Damas,* par le général Ambert (in-8, Bloud et Barral). — *Histoire de l'amiral Courbet,* par J. de la Faye (in-8, Bloud et Barral). — *Biographies du XIXe siècle,* 6e, 7e et 8e séries (3 vol. in-8, Bloud et Barral). — *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne,* I. 1er ; *Les Bretons,* 3e fasc., par R. Kerviler (Boul-Bourg) (in-8, Plihon et Hervé, Rennes). — *Grammatica araldica ad uso degli Italiani,* compilata dal F. Tribolati (in-16 cart., Hœpli, Milano). — *Bibliografia,* di G. Ottino (in-16, cart., Hœpli, Milano). — *Dizionario bibliografico,* di C. Arlia (in-16 cart., Hœpli, Milano).

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Une Citation de saint Augustin. — Où se trouvent, dans les œuvres de saint Augustin, les paroles suivantes citées par saint François de Sales au livre XII, ch. II de son *Traité de l'amour de Dieu :* « O aimer ! ô marcher, ô mourir à soi-même ! ô parvenir à Dieu ? »

Un mot historique. — Quel est l'homme intègre qui, refusant de signer un édit, répondit à un roi de France : « La perte de nos charges, la mort même, plutôt que de trahir nos consciences ? »

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Cours de science religieuse à l'usage des classes supérieures des collèges, des lycées, des petits séminaires, des écoles normales et des maisons d'éducation*, par l'abbé GUYOT. Paris, Bloud et Barral, 1891, in-8 de 448 p., 4 fr. — 2. *Leçons de catéchisme avec citations et traits d'histoire pour chaque leçon*, à l'usage des familles, paroisses, maisons d'éducation, lycées et collèges, par l'abbé ALPHONSE BLEAU, aumônier du lycée de Poitiers. Paris, Haton, 1891, in-12 de x-574 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Catéchisme catholique, commentaire littéral et pratique*, à l'usage des catéchismes de première communion, de persévérance et des maisons d'éducation de tous les diocèses, par l'abbé P. POEY. Paris, Lamulle et Poisson, 1891, in-12 de 760 p., 4 fr. — 4. *Jésus-Christ, Verbe incarné. Considérations tirées des œuvres du Docteur angélique saint Thomas d'Aquin*, par le P. ROGER FREDDI, S. J., trad. de l'italien par le P. LE CHAUFF DE KERGUENEC, S. J. Paris, Leday, 1891, in-12 de x-452 p., 2 fr. 50. — 5. *La Bonté du Sacré Cœur de Jésus, Directoire dédié aux pèlerins de Paray-le-Monial et de Montmartre et à tous les amis du Sacré Cœur*. Lyon, Vitte; Paris, Vic et Amat, 1892, in-18 de XVI-254 p., 2 fr. 25. — 6. *La Confession. Pourquoi on se confesse. Pourquoi on ne se confesse pas*, septième retraite de Notre-Dame de Paris, par le R. P. FÉLIX Paris, Téqui, 1891, in-12 de 330 p., 3 fr. — 7. *Le Lendemain de la vie*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Haton, 1892, in-12 de 312 p., 2 fr. 50. — 8. *Sermons et conférences* de Mgr JEAN RIGAL, missionnaire apostolique. Paris, Delhomme et Briguet, 1890, in-8 de 412 p., 6 fr. — 9. *Manuel de prédication populaire*, par M. H.-C. JUGE, missionnaire apostolique, 2e éd. Paris, Haton, 1892, 2 vol. in-12 de 464 et VI-464 p., 6 fr. — 10. *Le Livre de la famille*, par l'abbé CHARPENTIER. Paris, Delhomme et Briguet, 1891, in-12 de 432 p., 2 fr. 50. — 11. *Devoirs des enfants envers leurs parents*, par l'abbé A. SAINT-CYR. Lyon, Vitte; Paris, Vic et Amat, 1891, in-12 de 132 p., 0 fr. 80. — 12. *Jeunes Chrétiens de notre temps, quinze notices biographiques*, par le P. DIDIER-JEAN, S. J. Paris, Retaux et fils, 1891, in-8 de VIII-424 p., 5 fr. — 13. *Lettres choisies de* saint FRANÇOIS DE SALES *aux affligés. Condoléances et consolations*, avec une introduction, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Bloud et Barral, 1891, in-12 carré de 270 p., 2 fr. 50. — 14. *Heureux ceux qui pleurent*, par l'abbé PROSPER VEDRENNE. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-8 de 316 p., 2 fr. — 15. *Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour*, par l'abbé R. DÉCROUÏLLE. Paris, Haton, 1891, 5 vol. in-12 de 342, 384, 358, 330 et 224 p., 12 fr. — 16. *Le Chrétien sanctifié, conseils pratiques pour la vie spirituelle, suivis d'un Traité de la prière*, d'après le vénérable SARNELLI, de la Congrégation du T. S. Rédempteur. Paris, Haton, 1892, in-12 de 384 p., 2 fr. — 17. *Traité pratique des vertus*, par DANTE ALIGHIERI. Commentaire ascétique de vingt et un chants de *la Divine Comédie*. Paris, Delhomme et Briguet, 1891, in-32 de 158 p., 1 fr. — 18. *L'Art d'utiliser ses fautes, d'après saint François de Sales*, par le P. JOSEPH TISSOT. Paris, Leday, 1892, 5e éd., in-32 de XII-330 p., 1 fr. 25. — 19. *De la chasteté*. Extrait des œuvres de Mgr CHARLES GAY, évêque d'Anthédon. Paris, Leday, 1891, in-32 de 192 p., 1 fr. — 20. *De la mortification*. Extrait des œuvres de Mgr GAY. Paris, Leday, 1891, in-32 de 248 p., 1 fr. — 21. *De la tentation*. Extrait des œuvres de Mgr GAY. Paris, Leday, 1891, in-32 de 256 p., 1 fr. — 22. *De la charité envers Dieu*. Extrait des œuvres de Mgr GAY. Paris, Leday, 1892, in-32 de 136 p., 1 fr. — 23. *De la charité envers le prochain et des devoirs qui en découlent*. Extrait des œuvres de Mgr GAY. Paris, Leday, 1891, in-32 de 204 p., 1 fr. — 24. *L'Imitation de Jésus-Christ*. Traduction nouvelle avec notes ascétiques, par l'abbé M. BUCHET. Paris, Vic et Amat; Lyon, Vitte, 1891, in-12 de 316 p., 2 fr. 50. —

25. *Imitation des anges*, par l'abbé G. Chardon, vicaire général de Clermont. Paris, Vic et Amat, 1891, in-18 de viii-632 p., 2 fr. — 26. *Le Bienheureux Perboyre, modèle de dévotion au divin Sauveur*. Paris, Leday, 1891, in-32 de 81 p., 0 fr. 30. — 27. *Pieux Exercices en l'honneur de sainte Anne, durant le mois de juillet, et en l'honneur de saint Joachim, durant le mois d'août*, 3e éd. Paris. Téqui, 1891, in-18 de 204 p., 1 fr. — 28. *Petit mois du Rosaire*, trad. de l'espagnol par le R. P. Moran, O. P. Paris, Lethielleux, 1891, in-18 de 364 p., 1 fr. 75. — 29. *El Rosario meditado con nuestro SS. Padre el Papa*. Tournai, Desclée et Lefebvre, 1891, in-18 de 52 p., 0 fr. 30. — 30. *The Rosary meditated mith our holy Pater the Pope*. Tournai, Desclée, 1891, in-18 de 52 p., 0 fr. 20. — 31. *Der Rosenkranz betrachtet nach der Methode des heiligen Paters*. Tournai, Desclée, 1891, in-18 de 52 p., 0 fr. 20. — 32. *Prochaine conversion du monde entier par une apparition foudroyante de Jésus-Christ à tout le genre humain*, par l'abbé J.-B. Bigou. Paris, Vic et Amat, 1891, in-12 de 164 p., 1 fr. 25.

1 à 9. — Enseignement. — Il est fort heureux que les ouvrages de doctrine et d'enseignement catéchistique se multiplient. Les besoins d'instruction chrétienne se font de plus en plus sentir : il est donc opportun d'offrir aux enfants de nos écoles et de nos pensions, ou aux élèves de nos collèges, des cours ou des catéchismes qui puissent fixer leurs esprits sur les vérités dogmatiques, ou former leurs cœurs selon les principes de la seule vraie morale. Voici d'abord le *Cours de science religieuse* de M. l'abbé Guyot; il se présente à nous avec la double approbation de Nosseigneurs les évêques de Saint-Dié et de Nancy : le premier exprime la conviction « que la jeunesse chrétienne recueillera de la lecture de cet ouvrage les fruits excellents d'une doctrine pleine, correcte, bien mise en lumière; » le second est heureux de constater que ce livre offre « aux jeunes gens et aux jeunes filles dont l'esprit est cultivé, ainsi qu'aux gens du monde, un résumé substantiel, une synthèse rigoureuse et logique de la doctrine chrétienne; l'un et l'autre déclarent que l'œuvre de M. le chanoine Guyot « comble une lacune, qu'elle répond aux besoins de l'enseignement religieux et y donne largement satisfaction. » Le *Cours de science religieuse* émane d'un prêtre qui a été préparé à ce travail par de longues études et qui s'est acquis une grande expérience dans l'enseignement de la théologie, dans le ministère plus humble du catéchisme et dans les fonctions du service paroissial : c'est dire que son livre possède dans sa méthode, dans son exposé et dans son style, les qualités maîtresses qui doivent convenir à de pareils ouvrages : la précision, la simplicité et la clarté. Quatre grandes divisions embrassent l'ensemble de la doctrine. La première comprend « l'apologétique, » et il y est traité de la recherche et de la démonstration de la vraie religion; la seconde est consacrée à la « dogmatique, » et on y expose la science des dogmes; la troisième appartient à « la morale, » et il y est question de la science du devoir; enfin la quatrième enseigne la science du salut et fait connaître les moyens de sanctification. L'auteur procède par questions qu'il pose dès le début de chaque livre et qu'il développe ensuite successivement, de façon à éclairer l'esprit et à y faire naître la conviction; il insiste avec raison d'une

manière spéciale sur les vérités les plus contestées au temps actuel. « Aujourd'hui, dit-il, si l'on entend tout ce qui se dit, si on lit tout ce qui s'écrit, il est impossible de rester vraiment chrétien quand on n'a pas reçu une solide instruction religieuse.... En composant ce livre, j'ai voulu contribuer, dans la mesure de mes forces, à conserver la foi dans beaucoup d'âmes exposées à la perdre. Les passions sont sans doute une des grandes causes de l'irréligion contemporaine, mais une autre cause non moins désastreuse, c'est l'ignorance en matière religieuse. » Nous souhaitons au livre de M. le chanoine Guyot le succès qu'il mérite : il atteindra ainsi le noble but que s'est proposé son auteur.

Les *Leçons de catéchisme*, de M. l'abbé Alphonse Bleau, ne rendront pas un moindre service aux familles et à toutes nos maisons d'éducation. Cet enseignement n'est pas aussi élevé et aussi profond que celui de M. le chanoine Guyot, mais il a sur lui l'avantage d'être à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs ; l'auteur y suit d'un bout à l'autre la méthode catéchistique par demandes et par réponses : ce qui d'abord facilite beaucoup l'intelligence des vérités exposées, et ensuite permet de les retenir plus aisément. Ajoutez à cela les traits ou les citations qui viennent, à la fin de chaque leçon, confirmer l'enseignement donné, et le rendre encore plus sensible ; les enfants écoutent volontiers ce qu'ils appellent une « histoire, » dont ils sont toujours friands, et il leur en reste toujours assez de souvenir pour que cette morale ou ce dogme en action s'identifie, pour ainsi dire, avec eux et leur serve efficacement au moment opportun. Toutefois, ce n'est là certes que le côté accessoire de la méthode d'enseignement : il faut, avant tout, qu'un auteur, qu'un catéchiste s'attache à mettre d'abord la doctrine en pleine lumière et à en indiquer le véritable sens ; il importe aussi, « en des jours d'athéisme et de négation absolue comme les nôtres, de prémunir l'enfant contre les dangers que sa foi naïve aura certainement à courir, dès son entrée dans l'adolescence ; de l'armer autant que possible contre les objections et les attaques de l'erreur, et pour cela de lui montrer, en quelques mots, selon l'opportunité des questions, le bien-fondé du dogme et de la morale catholiques. » C'est ce que fait l'auteur des *Leçons de catéchisme*, et il a pu constater par lui-même les fruits sérieux de son enseignement. « Nous osons promettre, dit-il, aux personnes qui useront de notre travail, qu'elles y trouveront tous les éléments nécessaires pour intéresser, au moins pendant une heure, leur jeune et charmant auditoire. Nous en avons fait l'épreuve auprès des chers enfants confiés à nos soins, et malgré la légèreté naturelle de leur âge, nous les avons toujours trouvés attentifs à nos paroles, à nos lectures, à nos commentaires. » L'orthodoxie du livre nous paraît irréprochable : cependant nous aurions aimé la voir garantie par une approbation ou au moins par un simple *imprimatur* de l'Ordinaire.

Rangeons dans la même catégorie le *Catéchisme catholique* de M. l'abbé Poey ; il se présente à nous sous le patronage et avec l'approbation de Mgr l'évêque de Bayonne, qui lui souhaite de devenir « le livre des lectures quotidiennes au foyer de famille. » C'est bien , en effet, cet enseignement du foyer qu'il convient de mettre plus que jamais en honneur ; les leçons de l'école sont bonnes et doivent être maintenues, mais la leçon du foyer est bien meilleure, parce qu'elle est moins officielle, moins forcée, par conséquent plus agréable et plus facile, parce qu'aussi elle est le corollaire de la leçon de l'école et sa continuation. M. l'abbé Poey a voulu accommoder ses explications à l'universalité des catéchismes, faire de son livre, en quelque sorte, un catéchisme universel. C'est dans ce but qu'il nous offre une « explication du catéchisme catholique, » assez élémentaire pour servir au catéchisme de première communion, et suffisamment développée pour les cours de catéchisme de persévérance, et qu'il ajoute à l'exposé traditionnel des vérités dogmatiques certaines questions que les besoins du temps obligent à traiter à part, d'une façon plus spéciale, comme les écoles neutres, la mauvaise presse, les élections. Un grand nombre d'évêques ont promulgué, à ce sujet, dans leur diocèse, des enseignements destinés à éclairer la conscience des chrétiens ; ce sont ces enseignements que M. l'abbé Poey s'est appliqué à commenter « à la lumière des principes théologiques, des décisions de la cour romaine, en dehors de tout drapeau politique ou d'esprit de parti. » Il réunit ces questions spéciales à la fin de son livre sous le titre de « Devoirs des chrétiens dans les temps présents. » Un deuxième appendice contient un abrégé de l'histoire de l'Église : c'est un résumé très sommaire qui comprend à peine une vingtaine de pages, mais il est suffisant pour donner une idée de cette longue existence de l'Église à travers dix-neuf siècles, existence traversée par tant de péripéties ! La méthode que M. l'abbé Poey a suivie dans son ouvrage est à la fois celle du catéchisme et celle de l'exposition développée qui vient compléter la première ; chaque page est enrichie de quelque trait historique, ou d'une parabole, ou d'une comparaison qui achève de rendre « pratique » le commentaire « littéral » de l'enseignement religieux. C'est donc en toute vérité que Mgr l'évêque de Bayonne a pu appeler cet ouvrage « le livre des lectures quotidiennes du foyer de famille. » Nous faisons des vœux pour que chaque famille en fasse son livre.

Avec cette étude de l'ensemble de la doctrine, il importe aussi de donner à chaque partie l'attention plus approfondie qu'elle réclame. C'est tout d'abord *Jésus-Christ*, *Verbe incarné*, qui doit attirer nos regards. Le R. P. Roger Freddi nous le montre sous toutes ses faces : dans sa divinité, comme Verbe et Fils de Dieu, comme vie et livre de vie, comme sagesse, lumière, vertu et splendeur du Père ; dans son incarnation, et il étudie la convenance de ce mystère, par rap-

TORONTO PUBLIC LIBRARY

port à Dieu, par rapport à l'homme et par rapport au temps où il s'est accompli; il parle des vertus de Jésus-Christ, de sa mission, de ses titres, de sa double volonté, de ses opérations, de son sacerdoce, de son immolation, des divers actes de sa vie mortelle, de ses miracles, de sa passion, de sa mort, etc. Est-il nécessaire d'ajouter que plusieurs considérations ont pour objet Marie, la Mère du Verbe incarné? Plus tard, l'auteur nous promet une autre étude sur la vie mystique du Verbe incarné dans l'Église par ses sacrements, surtout par l'Eucharistie. Ce qu'il nous offre aujourd'hui ne peut que nous faire plus ardemment désirer ce qu'il nous annonce. L'œuvre est d'autant plus substantielle et instructive, que le P. Freddi a puisé à la vraie source de toute science théologique, dans la *Somme* de saint Thomas et dans les autres œuvres du Docteur angélique ; il s'est modestement borné au rôle de copiste, de traducteur et d'ordonnateur. « Nous n'avons voulu, dit-il, en écrivant ces pages, qu'exposer purement et simplement la doctrine de saint Thomas, rien de plus. » Toutefois, l'auteur n'a pas voulu seulement s'adresser à l'esprit ; il s'est proposé de pénétrer jusqu'au cœur ; c'est pour cela qu'il a voulu procéder par « considérations » plutôt que par « livres » ou « chapitres. » Il exprime en ces termes toute sa pensée : « Par *considération*, on n'entend pas d'ordinaire une étude quelconque de la vérité, mais bien une étude ayant pour but immédiat d'éclairer l'intelligence par la connaissance du vrai, et aussi pour but médiat d'échauffer la volonté par l'amour du bien ; or, notre but, en composant ce livre, a été précisément d'exciter et d'aider le lecteur à étudier Jésus-Christ pour le connaître, et à le connaître pour l'aimer. » Tel est l'ouvrage que le P. de Kerguenec a traduit de l'italien en un excellent français : nous devons lui savoir gré de l'avoir mis ainsi à notre portée, et d'avoir, par là, favorisé chez nous l'extension d'une œuvre si sérieuse et si utile.

Ce que la piété des fidèles, en notre siècle, aime surtout à contempler dans le Verbe incarné, c'est son cœur. L'auteur anonyme du *Directoire*, dédié aux pèlerins de Paray-le-Monial et de Montmartre, s'est plu à nous révéler tout ce qu'il a découvert dans le secret de ses méditations sur *la Bonté du Sacré Cœur de Jésus*. Le cœur de Jésus est si bon, qu'il faut l'étudier, l'aimer et l'honorer; il sera infiniment miséricordieux pour les pauvres pécheurs ; il aura pour les âmes pieuses des grâces de choix ; il pacifiera la conscience des pauvres scrupuleux ; il saura consoler les affligés ; il sera la lumière des vocations, leur force et leur persévérance ; il aura pitié de la France ; il sera prodigue de faveurs à ses prêtres; il sera la délivrance de nos chers défunts; il fera à tous les pèlerins les plus salutaires prédications : telle est à peu près la division même de ce livre, dont Mgr l'évêque d'Autun se plaît à dire qu'il contient « une doctrine solide sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, des conseils salutaires pour la perfection chrétienne, et un puissant en-

couragement dans les épreuves de la vie surnaturelle. » Aucun éloge ne saurait être plus flatteur, et nous sommes heureux de reconnaître qu'il est vraiment mérité.

Le livre du très regretté P. Félix traite de *la Confession*, sujet d'une importance capitale pour la pratique de la foi. La confession ! C'est l'épouvantail d'un grand nombre d'âmes qui s'exagèrent les devoirs qu'impose le sacrement de pénitence et les dispositions qu'il réclame. Il n'est pas de prétexte qu'on n'invente pour se soustraire à cette obligation. Cependant si, à l'exemple du prodigue de l'Évangile, les pécheurs veulent revenir à la maison paternelle, ils savent bien que le pardon ne leur sera accordé qu'à la condition de faire l'aveu de leurs fautes. La septième retraite de Notre-Dame de Paris a pour objet de convaincre les prodigues de cette absolue nécessité, en montrant d'une part l'obligation et les effets de la confession, d'autre part l'injustice des raisons qui en détournent et en éloignent un trop grand nombre. Nous n'avons ni à faire connaître la manière de l'illustre conférencier ni à louer un ouvrage qui se recommande assez par le nom de son auteur; nous nous bornerons à donner les titres des six discours que contient ce livre : La Confession devant la raison ; la Confession devant les passions ; la Confession et ses consolations; la Confession et le jugement; le Repentir et ses effets ; Confession et repentir de Madeleine. Ce volume s'imprimait pendant la longue maladie du R. P. Félix, et l'on nous annonce que ce sera le dernier qui pourra être publié, l'éminent orateur n'ayant pu achever de reconstituer les discours de ses autres retraites. Nous regrettons bien vivement qu'une telle œuvre reste ainsi incomplète.

C'est sur les fins dernières que M. l'abbé Henry Bolo nous invite, à son tour, à méditer avec lui. Quoi de plus grave et aussi de plus utile que de s'occuper du *Lendemain de la vie*, dont la pensée austère peut influer si efficacement sur notre conduite pour la rendre plus agréable au Seigneur ! C'est une perspective qui intimide les âmes trop attachées à la terre; elle fait peur aux mondains qui ne veulent pas être troublés au sein de leurs plaisirs ; mais, en vérité, la pensée de la mort est d'une merveilleuse efficacité pour nous animer au bien, pour nous faire supporter nos épreuves, nous consoler de nos tristesses, nous encourager à marcher d'un pas plus assuré vers les grands horizons de la vie future. M. l'abbé Bolo n'en est pas à son essai; familiarisé déjà avec l'étude sérieuse des plus graves questions, il n'a point de peine à traiter son sujet avec la justesse, la logique, la clarté et le style d'un de nos meilleurs écrivains; il réussit même, en une matière si grave, à captiver, à charmer, à entraîner le lecteur : on prend un véritable intérêt à méditer avec lui sur le deuil, l'appel des âmes, la survivance des œuvres, la miséricorde et le purgatoire ; on partage volontiers son indignation contre les brûleurs de cadavres, et l'on se plaît à se fortifier dans la

foi en la résurrection de la chair. Écoutons-le nous inviter lui-même à lire ces pages : « Cher lecteur, prends ce livre d'une main pieuse et médite-le comme je l'ai médité moi-même avant de l'écrire, pour savoir davantage et mieux comprendre encore ce qui nous attend tous les deux demain. » Puissent de nombreux lecteurs répondre à ce pressant appel !

C'est encore l'enseignement de la doctrine que nous offre Mgr Rigal, dans ses *Sermons et conférences*, non plus par la méthode catéchistique, mais par la prédication. Ce sont des discours sur divers sujets de dogme, de morale ou de liturgie, sans ordre logique entre eux, disposés seulement selon l'ordre dans lequel ils ont été prêchés, ou se sont placés sous la main de leur auteur. Envisagés chacun en particulier, les sermons et les conférences de Mgr Rigal sont très méthodiques, substantiels, émaillés de nombreuses citations de l'Écriture sainte et des Pères de l'Église; les considérations les plus élevées s'y unissent aux réflexions les plus pratiques; le style en est simple, clair, correct. Aussi bien, avant d'affronter le grand jour de la publicité, ces discours sont-ils passés par le crible de l'expérience; ils ont été revus, corrigés, complétés, et même encore ainsi retouchés, ils ont été prêchés de nouveau dans diverses paroisses. Comment, après une si laborieuse épreuve, ces sermons et conférences n'offriraient-ils pas toutes les qualités que doivent revêtir de semblables œuvres ? Mgr l'évêque de Mende n'a pas hésité à le reconnaître en approuvant « avec plaisir » la publication de ce livre ; il a tenu aussi à constater que « tout le diocèse rend hommage au talent de prédicateur » de Mgr Rigal et à rappeler ce que son prédécesseur disait de l'éloquent missionnaire apostolique : « que ses facultés oratoires pouvaient, avec l'aide de Dieu, produire les plus grands fruits dans les âmes. » Quelques titres, pris au hasard, suffiront pour donner un aperçu des sujets traités : Connaissance et imitation de Jésus-Christ, Sacré Cœur de Jésus, Annonciation, Divinité de la confession, Chasteté, Saint Rosaire, Pardon des injures, Immaculée Conception, Bonheur du ciel, etc. Le volume se termine par les panégyriques de saint Privat et du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle.

Plus complet et plus méthodique dans son ensemble est le *Manuel de prédication populaire*, par M. l'abbé Juge. Dans le premier volume, l'auteur consacre cent instructions à expliquer le Symbole, le Décalogue, les commandements de l'Église, la prière, les sacrements, c'est-à-dire tout le dogme et toute la morale catholiques. Évidemment, le lecteur ne devra pas s'attendre à trouver là de longs développements, mais ce qu'il y a suffit pour l'instruction du peuple, trop heureux encore si le peuple pouvait retenir tout ce minimum ! L'instruction ne dure pas plus de dix à quinze minutes. C'est la longueur qui convient au vrai prône : lui donner plus d'étendue et plus de durée, c'est lui faire man-

quer son but ; le peuple dira volontiers de son pasteur : « qu'il est un orateur remarquable, qu'il fait de très beaux discours, » mais il ne retiendra rien, il ne comprendra même rien à un enseignement trop élevé et aussi trop étendu. Saint François de Sales recommandait aux prédicateurs d'être courts : cette recommandation a encore plus de prix à l'heure présente, et M. l'abbé Juge a bien fait d'en tenir compte ; on ne devait pas dormir à ses prônes, qui ne manquaient certainement pas de produire les meilleurs fruits. Que la plupart des prêtres de paroisse suivent un si bon exemple ; qu'ils se règlent sur les instructions « populaires » de M. l'abbé Juge. Ils peuvent, au besoin, lui emprunter sa méthode, sa division toujours très nette, très logique, ses textes si bien adaptés au sujet, ses développements si naturels, car le *Manuel de prédication populaire* offre tous ces avantages avec ceux de la brièveté et de la simplicité, dont il a été déjà question. Nous sommes sincèrement convaincus que cet ouvrage sera d'une très grande utilité aux organes de la parole évangélique et pourra, selon le vœu si légitime de son auteur, « contribuer très efficacement à l'instruction et à la sanctification des âmes. » D'ailleurs, les approbations motivées de Mgr l'archevêque d'Aix et de Mgr l'évêque de Gap nous sont le plus sûr garant du bien que ce *Manuel* est appelé à produire et du succès qu'il est digne d'obtenir. Le second volume contient le même nombre d'instructions que le premier ; ces instructions sont consacrées à des sujets de retraite, de mission ou de circonstance : il y en a pour la première communion, pour le mois de Marie, pour l'adoration perpétuelle, pour les principales fêtes de Notre-Seigneur et des saints, pour la plupart des œuvres de foi, pour diverses cérémonies, etc. Mais ici comme là, c'est toujours la prédication populaire, simple, claire, rapide, instructive, pénétrant comme un glaive jusqu'à la moelle, c'est-à-dire jusqu'aux plus intimes profondeurs de l'âme. Comme on le voit, c'est bien un vrai *Manuel* de prédication que M. l'abbé Juge offre à ses confrères, qui lui en seront très reconnaissants.

10 à 14. — Famille. — Épreuves. — L'instruction chrétienne que le pasteur donne à son troupeau du haut de la chaire doit avoir son complément au sein même de la famille : le père et la mère doivent être, auprès de leurs enfants, les auxiliaires du curé. « C'est dans la famille principalement que se fait l'éducation de l'enfance : c'est au foyer paternel que l'enfant prend ses habitudes et ses idées. On réformerait la société, disait Leibnitz, si l'on réformait l'éducation : c'est vrai, mais pour réformer l'éducation, il faudrait réformer la famille. » Ce sont ces considérations qui ont invité M. l'abbé Charpentier « à faire un livre pour apprendre aux parents à élever leurs enfants, un livre où chacun des membres de la famille pût trouver l'exposé de ses devoirs. « Curé plein de zèle, il avait pénétré auprès de nombreux foyers et les avait

étudiés avec le désir d'en connaître les vertus ou les défauts ; c'est cette expérience qui l'a guidé dans la composition de son *Livre de la famille.* « Dans le cours de mon ministère déjà long, écrit-il, j'ai vu beaucoup de familles d'une vertu exemplaire : elles m'ont servi de modèles. J'en ai vu d'autres, en grand nombre aussi, où siégeait en permanence le désordre du devoir non accompli, et par suite la désunion et souvent la misère. Préserver les familles de ce malheur en les rendant vertueuses est le but de ce livre. » Il y traite toutes les questions qui peuvent intéresser la famille : du respect dû à Dieu au foyer domestique, de la prière qui doit s'y pratiquer, de l'enseignement religieux qui comprend la récitation du catéchisme, la préparation à la première communion, la sanctification du dimanche, la communion pascale, l'abstinence; c'est ce qu'il appelle le sacerdoce de la famille, dont il fait l'objet du chapitre premier. Dans le chapitre second, il parle de l'assistance dans la famille et fait connaître les devoirs réciproques des enfants à l'égard des parents et des parents à l'égard des enfants; les quatre chapitres suivants ont pour objet les vertus qui doivent être pratiquées au foyer : l'obéissance, le respect, l'amour, le travail, la sobriété, etc.; en parlant de l'amour dans la famille, il n'omet pas de rappeler l'amour entre maîtres et domestiques, en expliquant les devoirs réciproques des supérieurs et des inférieurs; enfin, un septième chapitre est consacré très à propos aux fêtes de la famille : le dimanche, les fêtes patronales, Noël, premier jour de l'an, la fête des Rois, Pâques, les anniversaires : rien ne manque de ce qui devait convenir à un livre de famille. L'auteur voudrait « qu'il fût mis à la disposition de toute famille chrétienne et qu'il y fût lu une fois chaque année. » Avec Mgr l'évêque de Séez, nous désirons que ce vœu se réalise, « que ce livre se répande promptement dans toutes les familles chrétiennes, qui pourront y puiser d'utiles et précieux enseignements. »

M. l'abbé de Saint-Cyr juge avec raison qu'il est plus opportun et plus nécessaire que jamais d'insister particulièrement sur les *Devoirs des enfants envers leurs parents ;* il s'adresse donc spécialement à eux et leur rappelle, dans quelques pages d'un excellent opuscule, que les enfants doivent aimer leurs parents et quelles qualités doit avoir leur amour ; que les enfants doivent respecter leurs parents, leur obéir, et quelles qualités doivent avoir leur respect, leur obéissance ; que les enfants sont tenus à témoigner de la reconnaissance à leurs parents et à les assister dans leur pauvreté, dans leur vieillesse, dans leurs infirmités ou leurs maladies ; que les enfants ont un apostolat à exercer auprès de leurs parents prévaricateurs, surtout au moment de la mort et même au delà du tombeau ; que s'ils sont plusieurs dans une même famille, ils doivent s'aimer, vivre unis, se soutenir et s'édifier. M. l'abbé de Saint-Cyr avait déjà traité des devoirs des parents à

l'égard de leurs enfants : le livre d'aujourd'hui complète son œuvre, qui est certainement appelée à produire le plus grand bien.

Rien ne sera plus capable de faire lever cette bonne semence que la lecture des vingt-cinq notices biographiques du P. Didierjean. Ces *Jeunes Chrétiens de notre temps* sont vraiment des modèles, et la société serait bien vite régénérée s'ils pouvaient trouver des imitateurs dans chaque famille. Nous connaissions déjà les deux volumes publiés en 1875 et en 1882, par le P. Didierjean, sous ces titres : *Souvenirs de Metz*, *l'École Saint-Clément* et *Élèves des jésuites*. Celui que nous annonçons « raconte, comme ses devanciers, les vies rapidement écoulées de jeunes chrétiens qu'ont distingués soit d'éminentes vertus, soit une mort héroïque ; comme eux, il ne contient que des notices nouvelles et inédites. » Il y a bien quelque chose de douloureux et de décevant à ne voir passer sous ses yeux que de jeunes hommes enlevés par la mort au début de leur carrière ou de leur gloire ; on aime cependant à voir revivre la mémoire de ces victimes prématurées ; on ne peut se défendre de ressentir un intérêt particulièrement vif et tendre pour des destinées tranchées dans leur fleur. « Cela est vrai, surtout de la mémoire de ceux à qui rien ne manquait de cette brillante parure de la vie qu'on nomme l'esprit, le cœur, la distinction, la fortune ; chez qui s'épanouissaient les convictions et les vertus qui font les chrétiens d'élite, qui n'ont laissé enfin de leur passage ici-bas que des souvenirs embaumés de foi, d'innocence, de dévouement, même d'héroïsme. » Puissent de tels exemples préparer aux générations qui s'élèvent des enfants doux et purs, comme de l'Héraule, Ackermann et de la Rupelle ; des jeunes hommes instruits et distingués, comme Ancillon de Jouy, Herbault et Reboul ; des soldats pleins de foi et de bravoure, comme du Lérain, de Chasteigner, Freyssenge, de Dianous, Meignan, Fénech, de l'Estoile ; enfin de chevaleresques défenseurs du Pape et de la France, comme du Boischevalier et de Verthamon.

Ces morts précoces font instinctivement penser au deuil dans lequel elles plongent les familles. Pauvres parents ! comme leur cœur doit être broyé par la douleur, en présence de ces tombes sitôt ouvertes ! Mais ces épreuves ne sont pas les seules qui soient le lot de notre malheureuse humanité : qui pourrait nier que les fils de l'homme pécheur sont condamnés à manger leur pain mouillé de leurs larmes ? « Avez-vous remarqué ceci, écrit M. l'abbé Bolo, en tête des *Lettres choisies de saint François de Sales aux affligés :* la joie est passagère, folâtre, aérienne ; les vibrations de l'amour sont agitées, intermittentes, fugitives. Au contraire, la tristesse est grave, profonde, inéluctable ; le deuil qu'on porte est lourd, monotone, obstiné. » Il importe donc de trouver des consolations pour toutes ces douleurs, et le saint évêque de Genève n'a eu qu'à entrer dans son cœur si tendre, si compatissant, pour y puiser en abon-

dance le miel qui adoucit toute amertume, le baume qui assainit et guérit les plaies. Ames affligées, ouvrez les *Lettres choisies*, et vous serez consolées ! Saint François de Sales écrit à des mères qui viennent de perdre leur fils, à des époux et à des épouses, à des enfants à qui la mort vient de ravir un père ou une mère ; à d'autres sur la mort de leurs frères, de leurs sœurs et autres personnes chères. Les lettres qui terminent le volume ont pour objet d'exhorter à la patience dans la maladie et dans toute adversité.

C'est sans doute à la source de cette doctrine si consolante de saint François de Sales que M. l'abbé Vedrenne est allé puiser ses conseils si sages et si salutaires aux cœurs éprouvés. Il appelle *Heureux ceux qui pleurent*. C'est la parole même du Christ, mais l'important est de savoir comment il faut pleurer. M. l'abbé Vedrenne ouvre donc son livre en nous montrant Jésus bénissant les larmes de la charité, du zèle, de la pénitence ; il nous invite ensuite à nous résigner à nos épreuves par l'espérance des consolations promises, par la perspective du pardon que le Ciel accorde à tout péché ; le repentir sincère est la seule condition que Dieu exige pour effacer et oublier toutes nos ingratitudes, car le repentir appelle et facilite l'aveu ; l'auteur est ainsi amené à répondre aux difficultés qu'une âme peu généreuse croit trouver dans la pratique de la confession ; il montre quel est le bonheur que procure l'aveu, et comment la confession donne un ami ainsi qu'un médecin et assure le pardon. Il a raison d'insister sur ce point ; on ne saurait trop dissiper ces préjugés qui ont libre cours dans le monde et qui ne réussissent que trop à éloigner les âmes timides du sacrement de pénitence ; il est fort opportun de faire connaître les adoucissements que Jésus a mis à la loi de l'aveu et de rappeler la douceur du prêtre au saint tribunal. Toutes ces considérations sont brèves, claires, d'une lecture facile ; la doctrine en est sûre, et quiconque voudra s'en pénétrer y trouvera ces encouragements et ces consolations qui rendent vraiment « heureux ceux qui pleurent. » Le livre de M. l'abbé Vedrenne se termine par les prières de la messe et quelques extraits de Bossuet, de Fénelon et de Lacordaire.

15 à 24. — Spiritualité. — Les méditations à l'usage du clergé ne font certes point défaut ; il est rare que nous laissions passer un de nos comptes rendus sans mentionner quelque nouvel ouvrage de ce genre : la dernière fois notamment, nous appelions d'une manière spéciale l'attention des membres du clergé sur l'œuvre du Vénérable Louis du Pont, en cinq volumes. M. l'abbé Décrouïlle a trouvé le moyen de rajeunir une matière déjà si souvent traitée : il nous offre des *Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour*. Il ne se pouvait être une idée meilleure ; l'auteur a eu aussi, ce qui vaut mieux encore, l'avantage de pouvoir réussir à la réaliser. Plusieurs évêques se sont empressés de le reconnaître et de l'en féliciter. « Il y a, écrit Monseigneur de Rodez, dans les

prières de la messe, les antiennes et les hymnes du bréviaire, une sève particulière, des profondeurs d'idées et des émotions de sentiment qu'on ne peut trouver ailleurs au même degré.... Je ne puis donc, cher monsieur le curé, que vous féliciter d'avoir fait sur ce plan nouveau votre série de méditations sacerdotales, et j'ai remarqué avec plaisir que vous unissiez à la connaissance de la liturgie celle de la théologie dogmatique et de la théologie ascétique. » Mgr l'évêque de Grenoble se plaît surtout à louer la méthode que suit l'auteur et le charme qu'il a su donner à ses pages. « En même temps que vous éclairez l'esprit, écrit-il à l'auteur, vous réchauffez le cœur et l'élevez vers Dieu. Vous ôtez ainsi à l'oraison de méditation la fatigue et l'aridité qui la caractérisent, ce qui arrête beaucoup de personnes et les éloigne trop souvent de l'oraison, sans laquelle on demeure plus qu'imparfait. C'est que nous voulons jouir, et quand le cœur n'est pas quelque peu ému dans l'oraison, il ne s'y plaît pas et s'en va, entraînant tout l'être avec lui. Vos pages le captivent et peu à peu lui font trouver les saintes émotions de la grâce sensible, par lesquelles il plaît à Dieu d'attirer à lui les cœurs. » Mgr l'évêque d'Arras, enfin, félicite M. l'abbé Décrouïlle « de l'excellente idée qu'il a eue de chercher à établir une étroite coordination entre les trois actes principaux de la vie sacerdotale : la méditation, la récitation du bréviaire et la sainte messe, en faisant servir les paroles de la liturgie au développement de la méditation. Les prêtres qui feront usage de ces méditations y puiseront une doctrine sûre et une sage direction. » L'ouvrage est divisé en cinq volumes. Le tome premier comprend la partie d'hiver, c'est-à-dire le temps de l'Avent, de Noël et de la Septuagésime, du 29 novembre à la fin de février, avec le propre des saints dont la fête se célèbre dans cette période. Dans le second volume est la partie du printemps, avec les dimanches, les féries et les fêtes des saints du temps du Carême, de la Passion et de Pâques, depuis le 4 mars jusqu'au 26 mai. Le troisième volume est affecté à la partie d'été, contenant le propre du temps de la Pentecôte et le propre des saints entre le dimanche de la Trinité et le seizième dimanche après la Pentecôte, du 27 mai au 31 août. Dans le quatrième volume a été groupée toute la deuxième partie du temps après la Pentecôte, du seizième dimanche au dernier, avec le propre des saints de cette partie d'automne, depuis le 1er septembre jusqu'au 26 novembre. Enfin le cinquième volume comprend le commun des saints, les fêtes votives et une table générale, par ordre alphabétique, des matières contenues dans ces cinq volumes. Cette table est faite avec le plus grand soin et permet au lecteur de retrouver aisément la méditation consacrée à telle vertu, à tel mystère ou à telle fête ; elle sera très précieuse aux prédicateurs pour leur fournir matière à des instructions ou à des panégyriques ; elle complète ainsi d'une manière très utile les tables particulières qui ter-

minent chaque volume et qui n'indiquent les méditations que dans l'ordre chronologique. Chaque volume contient en outre l'explication des petites heures pour servir de complément à la méditation du matin, les prières liturgiques pour la préparation à la sainte messe et pour l'action de grâces. Quant à la méthode suivie à peu près uniformément par l'auteur, c'est la méthode ordinaire des maîtres de la vie spirituelle, procédant par préludes, considérations, applications, affections et résolutions. M. l'abbé Décrouïlle s'est inspiré des meilleurs ouvrages de spiritualité et d'ascétisme et en a condensé la doctrine dans des méditations aussi succinctes que possible ; il a bien fait d'éviter l'abus qu'engendrent les longues méditations qui deviennent de simples lectures spirituelles ; il a préféré se borner à indiquer le travail auquel doit se livrer l'initiative du lecteur ; pour peu que celui-ci s'applique à faire les exercices marqués, il trouvera facilement à occuper son esprit et son cœur pendant une demi-heure.

Le prêtre n'est pas seul appelé à être saint ; les simples fidèles doivent, eux aussi, marcher à la suite de Jésus-Christ, dont ils sont les disciples, pour arriver à obtenir le ciel : certains mêmes d'entre eux peuvent être appelés à pratiquer la perfection. C'est le Vénérable Sarnelli, de la congrégation du T. S. Rédempteur, qui s'offre à être leur guide ; il les initie aux secrets de la spiritualité dans ce livre qu'on a si justement intitulé : *Le Chrétien sanctifié*, et où il traite des vertus théologales et morales, des conseils évangéliques, des péchés véniels et des tentations, des scrupules, de la pénitence, de la droiture d'intention, du sacrement de l'Eucharistie et de la dévotion au Saint Sacrement, des divers exercices spirituels, comme l'examen de conscience, la retraite, la lecture spirituelle, l'oraison, de la présence de Dieu. Il termine par des avis très pratiques en vue de la perfection et par un petit traité spécial sur la nécessité, l'efficacité et les qualités de la prière. L'éditeur y a ajouté les prières en usage pour la messe, les vêpres et le salut. Le nom seul de l'auteur recommande cet opuscule, où on reconnaît la plume d'un de nos meilleurs écrivains spirituels. Le Vénérable Sarnelli pratiquait tout ce qu'il conseille aux fidèles : *le Chrétien sanctifié*, c'était lui-même s'efforçant d'atteindre cette perfection à laquelle il convie ses frères, et sa vie sainte, par ses exemples, est encore plus capable que ses écrits de nous porter à être saints nous-mêmes. Dom Janvier-Marie Sarnelli était né à Naples le 12 septembre 1702 ; il y mourut le 30 juin 1744, en odeur de sainteté. Un abrégé de sa vie ouvre le livre que nous annonçons.

Le nom de Dante Alighieri, placé à côté du précédent, pourra heurter certains yeux, et plus d'un lecteur sera surpris de voir le poète italien figurer parmi les auteurs de spiritualité. Comment trouver un *Traité pratique des vertus* dans *la Divine Comédie*, surtout, circonstance

aggravante ! un traité que l'on offre, non aux érudits et aux lettrés, mais à tout chrétien qui veut combattre les sept péchés capitaux et conquérir les sept vertus opposées ? Eh bien ! oui, *la Divine Comédie* est une œuvre ascétique. Dante lui-même l'a affirmé ; tous les commentateurs anciens et modernes de son épopée en conviennent, et des personnages éminents de Rome, consultés par l'auteur de l'opuscule, ont déclaré que la pensée de ce *Traité pratique des vertus* est parfaitement justifiée. Fort de cet encouragement, l'auteur n'a pas hésité à publier son travail, dont le but est d'aider ses lecteurs à devenir plus humbles, plus doux, plus charitables, plus fervents ; c'est, sous la forme la plus poétique, le même enseignement que sainte Thérèse et saint François de Sales.

Le doux et saint évêque de Genève restera toujours un des meilleurs maîtres de la vie spirituelle ; on trouve dans ses écrits tout ce qui peut convenir à une âme avide de perfection et de sainteté, et son enseignement, même là où il est le plus élevé, semble toujours, grâce à la méthode qui lui est familière, être ce qu'il y a de plus aisé à pratiquer. Le R. P. Tissot a eu la pensée d'extraire des ouvrages de saint François de Sales tous les avis qu'ils contiennent sur ce qu'il appelle si ingénieusement : *L'Art d'utiliser ses fautes*. Ce titre n'aurait pas été désavoué par l'évêque de Genève ; il est tout à fait dans sa manière. L'opuscule se divise en deux parties ; sur la première, saint François de Sales nous invite à ne pas nous étonner de nos fautes et à ne pas nous en troubler ; dans la deuxième, il nous révèle le profit que nous pouvons en retirer pour nous humilier, pour accroître notre confiance en Dieu, pour nous affermir dans la persévérance, pour devenir plus fervents. Nosseigneurs les archevêques de Lyon et de Chambéry, ainsi que l'évêque d'Annecy, ont écrit à l'auteur de ce petit livre les lettres les plus élogieuses ; ils le remercient d'avoir composé ce recueil et lui présagent qu'il produira un grand bien. Les cinq éditions épuisées dans un très court espace de temps prouvent à la fois que ces éloges étaient mérités et que ces prévisions étaient très justes.

Celui de nos écrivains spirituels qui rappelle le mieux à notre époque saint François de Sales, Mgr l'évêque d'Anthédon, a publié de nombreux et excellents ouvrages de direction. Mais ces volumes in-octavo et compacts étaient peu à la portée et de toutes les bourses et de toutes les intelligences. Son éditeur a eu la pensée de faire des extraits de ces grands traités et de les publier en très petit format, de façon à pouvoir les faire pénétrer auprès d'un nombre plus considérable de lecteurs et d'étendre ainsi davantage le bien qui pouvait résulter de telles œuvres. Nous avons déjà, précédemment, annoncé plusieurs de ces traités ; ceux qui les ont suivis portent ces titres : *De la Chasteté ; De la Mortification ; De la Tentation* ; *De la Charité envers Dieu ; De la Charité envers le*

prochain. Nous n'avons pas besoin de louer et de recommander ces opuscules ; il nous suffit d'en faire connaître la publication pour qu'ils attirent toutes les sympathies et pour qu'ils se répandent partout. Cependant nous voulons répéter ici une observation que nous avons faite au sujet de ces « extraits » et dont nous voudrions que l'éditeur tînt compte dans des éditions subséquentes : c'est qu'il est très regrettable de ne trouver, du commencement à la fin de ces traités, aucune trace de division, si ce n'est par des chiffres. Un traité qui comprend deux cents pages gagnerait beaucoup, pour l'intelligence du sujet et pour la commodité du lecteur, à être partagé en plusieurs points, en tête desquels on indiquerait l'idée principale développée en chacun d'eux. Il serait même très utile d'ajouter, à la première ou à la dernière page, un abrégé sommaire en quelques lignes qui fixerait d'un seul coup le lecteur sur l'ensemble des considérations qu'il va lire ou qu'il a lues. Nous sommes convaincus que cette amélioration contribuerait à accroître l'utilité de ces opuscules et à en faciliter la diffusion.

Mais de tous les livres de spiritualité, celui qui restera toujours le meilleur et le plus populaire, c'est *l'Imitation de Jésus-Christ*. On ne cesse de le traduire soit en vers, soit en prose ; on varie les commentaires et les notes : le public chrétien ne se lasse jamais de ces innombrables éditions qui sont vite enlevées. La traduction nouvelle de M. le chanoine Buchet est digne de la même faveur. Elle a, d'abord, le mérite d'être une véritable traduction, littérale et en même temps littéraire, fidèle mais non servile. Mais, ce qui vaut mieux, cette traduction est accompagnée de notes ascétiques « strictement conformes au caractère et au but du livre original. Ces commentaires ne sont pas longs; ils se bornent « à concentrer en quelques foyers les rayons de lumière, de chaleur et de vie qui jaillissent de toutes les pages de ce livre, et à mettre en évidence au moins les points principaux qui jalonnent, pour ainsi dire, la voie intérieure si bien tracée et si merveilleusement décrite par le pieux et docte auteur. » Aussi les fidèles remporteront un grand fruit de la lecture ainsi méditée de chacun de ces chapitres ; ils trouveront ici quelque maxime lumineuse, là une impression vive et profonde, ailleurs des règles de conduite précises, ou encore d'énergiques résolutions, autant de résultats excellents qu'ils sauront gré au commentateur de leur procurer. L'ouvrage a paru avec l'autorisation de Mgr Freppel, le très regretté évêque d'Angers dont l'Église et la France pleureront longtemps la perte.

25 à 31. — Dévotion. — M. l'abbé Chardon consacre les loisirs que lui laissent les occupations de sa charge de vicaire général à étudier la nature, les vertus et la mission des esprits célestes. Après avoir publié les *Mémoires d'un séraphin* et les *Mémoires d'un ange gardien*, il nous parle aujourd'hui de *l'Imitation des anges*. Nous nous garderons bien

de nous plaindre de cette sorte de spécialité, puisqu'elle nous vaut de mieux connaître ces habitants du ciel avec qui un jour, il faut l'espérer, nous jouirons de l'éternelle béatitude. Il y a une très sérieuse opportunité à nous rendre plus familière la pensée des anges : nous sommes ainsi plus encouragés à remplir les conditions qui doivent nous obtenir le privilège de leur être unis à jamais. La perspective de vivre un jour avec eux ne saurait que nous réjouir et nous exciter à leur ressembler ici-bas, c'est-à-dire à être déjà leurs frères dans ce monde avant de l'être, et pour l'être, dans l'autre. Le livre de M. l'abbé Chardon, approuvé par son évêque, doit donc recevoir de nous le plus sympathique accueil. Il se divise en trois livres qui traitent, le premier, de l'imitation des anges dans leurs relations avec Dieu ; le second, de l'imitation des anges dans leurs relations avec l'Homme-Dieu ; le troisième, de l'imitation des anges dans leurs relations avec l'homme. Sous le titre de prières aux saints anges, un épilogue contient, à la fin du volume, de nombreuses formules de prières aux neuf chœurs des anges, aux archanges saint Michel, saint Gabriel et saint Raphaël, à notre ange gardien et aux anges gardiens de personnes vivantes ou d'âmes parties de ce monde. Le livre se ferme sur les litanies des saints anges et de l'ange gardien, les prières de la messe et les psaumes des vêpres.

Le Bienheureux Perboyre s'offre aussi à notre imitation comme *modèle de dévotion au divin Sauveur*. Quelques pages nous rappellent son amour envers Jésus-Christ, sa dévotion envers la Passion et le sacrement de l'Eucharistie. Il fait bon se trouver ainsi en contact avec ce généreux confesseur de la foi qui a su puiser dans son amour pour le Sauveur le courage de souffrir et de mourir en héros et en saint. Imitons-le ; aimons à nous inspirer de ses pieux et ardents sentiments ; ainsi serons-nous animés à être plus fidèles à nos devoirs, à nous sanctifier et à mieux profiter de nos épreuves pour mériter le ciel.

On ne peut arriver promptement à la sainteté dont ce martyr a été le modèle que par une tendre dévotion à la Mère de Dieu. On a dit avec raison que cette dévotion pour Marie est un gage certain de salut. Aussi est-ce à Marie que le souverain Pontife nous invite à nous adresser pour obtenir toutes les grâces dont nous avons besoin. Il s'est même proposé d'obtenir par son intercession le salut de la société et la fin des épreuves de l'Église. Voilà bientôt neuf ans que Léon XIII a imposé à tous les fidèles de consacrer le mois d'octobre à être le *Mois du Rosaire*, et depuis ce moment la récitation du chapelet de saint Dominique a lieu dans toutes les églises du monde catholique pendant les trente jours de ce mois et jusqu'au 2 novembre. Il y a plusieurs manières de faire cette récitation : il suffit, pour obéir à l'intention du Pape et pour gagner les indulgences qui y sont attachées, d'y joindre une courte méditation de chaque mystère du Rosaire. Le livre que le R. P. Moran vient de

traduire de l'espagnol renferme d'abord cette méthode, mais la plus grande partie est consacrée à une méditation plus longue du mystère pour chaque jour du mois. C'est donc comme pour le mois de Marie, d'autant mieux que le P. Moran fait suivre chaque méditation d'une prière, d'un exemple et d'un bouquet spirituel. Le livre en est à la sixième édition et porte les félicitations des procureurs et vicaires généraux des Frères Prêcheurs. On a eu aussi la bonne idée de faire précéder les méditations du Rosaire des encycliques et des brefs pontificaux concernant cette dévotion, ainsi que du catalogue des indulgences accordées aux fidèles pour le mois du Rosaire.

Les trois petits opuscules sur *le Rosaire médité avec le Pape*, publiés en espagnol, en anglais et en allemand, ont absolument le même but que le livre précédent. Il y a pour les fidèles un réel encouragement à bien prier dans la pensée qu'ils prient en union avec le Chef de l'Église; il leur semble que leur prière doit avoir plus de puissance et d'efficacité et ils ne se trompent pas. En tête de chaque courte méditation, le mystère se trouve représenté dans un gracieux médaillon : rien n'est plus capable de faciliter la méditation et d'exciter la piété.

Ce n'est pas nous éloigner de Marie que de parler de sainte Anne et de saint Joachim. Les vrais serviteurs de l'auguste Mère de Dieu n'aiment pas à séparer de la fille le père et la mère. En même temps qu'ils pratiquent la dévotion du mois de mai et du mois d'octobre, ils n'omettent pas la célébration des deux mois de juillet et d'août. Nous leur recommandons *les Pieux Exercices en l'honneur de sainte Anne et en l'honneur de saint Joachim*. Ce livre en est à sa troisième édition, ce qui veut assez dire combien il a été favorablement accueilli par les chrétiens pieux, et aussi combien cette dévotion envers ces deux saints a pris une grande extension. La marche suivie en ces pieux exercices est celle-ci : chaque jour, une petite prière préparatoire, au choix de chacun ; puis, un acte de foi concernant l'Église et la lecture d'un point de doctrine ou de quelques conseils ; enfin, le symbole des apôtres, les litanies de sainte Anne ou de saint Joachim. Chaque mois se termine par un acte de consécration.

32. — Prophéties. — Nous devons être très circonspects à l'égard des livres qui contiennent des prédictions ou des prophéties : il est si facile à tout esprit de prendre pour des prophéties ce qui n'est que l'effet d'un rêve ou de l'imagination! C'est avec cette préoccupation que nous avons abordé le livre de M. l'abbé Bigou : *Prochaine conversion du monde par une apparition foudroyante de Jésus-Christ à tout le genre humain*. Nous a-t-il convaincu? Non ; mais nous devons dire que ses arguments nous ont paru assez logiques et ses commentaires des textes sacrés assez vraisemblables. Il croit que Notre-Seigneur ne saurait tarder de se montrer au monde pour le convertir. Cet avènement aura lieu avant

celui qui annoncera la fin des temps, et M. l'abbé Bigou ne néglige aucun texte des prophéties de Daniel, de Zacharie, de Malachie, de saint Paul et des apôtres pour étayer sa thèse. Ce qui est certain, c'est que l'auteur nous paraît très convaincu — il faut lui rendre ce témoignage — et qu'il fait les plus louables efforts pour convaincre ses lecteurs. Nous n'avons pas à nous prononcer sur la vérité ou la fausseté de son système; lui-même, du reste, s'en rapporte sur ce sujet à ce que l'Église décidera, si elle juge à propos de se prononcer. En tout cas, sa conclusion pratique sera excellente à retenir : c'est qu'il faut préparer et hâter le règne de Jésus-Christ pour soi et pour les autres par la plus grande somme possible de prières et de bonnes œuvres.

F. Chapot.

HISTOIRE PROVINCIALE

1. *Essai historique sur le Vivarais pendant la guerre de Cent ans (1337-1453)* par A. Mazon. Tournon, J. Parnin, 1889, in-12 de 314 p., avec 2 grav. — 2. *Les Comtes de Boulogne*, par Dom François Ganneron (manuscrit de 1640). Commentaires et notes par l'abbé F.-A. Lefebvre. Boulogne-sur-Mer, Mlle Deligny, 1891, in-8 de xiii-269 p. — 3. *La Baie du Mont Saint-Michel et ses approches. Création historique de la baie établie par l'archéologie, la géographie, l'histoire, la géologie, ainsi que par les voies romaines et les îles de la Manche*, par le vicomte de Poticne, ouvrage précédé d'une lettre-préface de M. A. de la Borderie. Paris, J. Lechevalier, 1891, in-8 de xvi-308 p., avec 16 cartes explicatives, 15 fr. — 4. *Chroniques de Souligné-sous-Vallon et Flacé*, par Alphonse Pommier. Angers, Germain et Grassin, 1889, in-4 de 669 p. — 5. *La Rochelle et ses ports*, par G. Musset, illustrations d'E. Couneau. La Rochelle, Sirel, 1890, in-4 de 158 p. — 6. *L'Hôpital militaire d'Auffrédy à la Rochelle*, par le docteur Louis Delmas, illustrations de E. Couneau. La Rochelle, Charier, 1891, in-4 de 189 p., 2 fr. 50. — 7. *Les Yvelines. Histoire de Rambouillet, de son château et des lieux remarquables de sa forêt*, par J Maillard. Paris, Picard, 1891, in-8 de 260 p. et pl., 6 fr. — 8. *Essai sur Réthel (745 à 1890)*, par J.-B. Caruel. Réthel, Beauvarlet, 1891, in-8 de ix-432 p. et pl., 6 fr. — 9. *Histoire administrative de Beaucaire, depuis le* xiiie *siècle jusqu'à la Révolution de 1789*, par Alexandre Eyssette. Beaucaire, Aubanel, 1884-1888, 2 vol. in-8 de 476 et 516-lxxi p., 15 fr. — 10. *Histoire de la ville et de la châtellenie de Saverdun dans l'ancien comté de Foix*, par C. Barrière-Flavy. Toulouse, Privat, 1890, in-8 de xvi-332 p. avec pl., 6 fr. — 11. *Adé. Histoire civile, histoire religieuse, avec une description architectonique de l'église*, par l'abbé J.-F. Fourcade. Tarbes, C. Larrieu, 1891, in-8 de 468 p. et pl. — 12. *Delincourt, ou Vie d'un village du Vexin dans les siècles passés*, par l'abbé C.-A. Baticle. Pontoise, Paris, 1891, in-8 de 239 p., 6 fr. — 13. *Histoire du prieuré de Saint-Lô de Rouen, ses prieurs, ses privilèges, ses revenus, d'après les documents authentiques tirés des archives de la Seine-Inférieure et mis en ordre*, par L. de Glanville. Rouen, Cagniard, 1890-1891, 2 vol. in-8 de xvi-460, 516 p. et pl. — 14. *Histoire de l'abbaye d'Andecy*, par l'abbé Millard. Châlons-sur-Marne, Thouille, 1890, in-8 de vii-279 p. et pl., 6 fr. — 15. *L'Abbaye de Flaran en Armagnac. Description et histoire*, par Pierre Benouville et Philippe Lauzun. Auch, Foix, 1890, in-8 de 136 p., avec 7 pl. — 16. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Chaffre du Monastier, ordre de Saint-Benoît, suivi de la chronique de Saint-Pierre du Puy et d'un appendice de chartes. Cartulaire du prieuré de Paray-le-Monial, ordre de Saint-Benoît, suivi d'un appendice de chartes et de visites de l'ordre de Cluny*, publiés par le chanoine Ulysse Chevalier. Paris, Picard, 1884-1890, 2 ouvrages réunis en un seul vol., in-8 de liv-244, xx-220 p., 12 fr. — 17. *La Cathédrale Notre-Dame de Laon. Historique et description*, par l'abbé Auguste Bouxin. Laon, Cortillot, 1890, in-8 de 246-vi p. et pl., 3 fr. 50. — 18. *Histoire de l'arrondissement de Gaillac (département du Tarn) pendant la Révolution, de 1789 à 1800*, par Élie-A.

Rossignol. Toulouse, Chauvin, 1890, in-8 de 504 p., 10 fr. — 19. *Tonnerre pendant la Révolution, 1789-1799*, par Georges Moreau. Tonnerre, Roy, 1890, in-12 de 306 p., 3 fr. 50.

1. — Le volume de M. A. Mazon sur *le Vivarais pendant la guerre de Cent ans*, est composé d'une suite d'articles qui n'ont pas entre eux un enchaînement bien rigoureux. Le fond de la plupart de ces articles a été en grande partie découpé dans l'histoire manuscrite que le P. Grasset, religieux célestin de Colombier-le-Cardinal, a consacrée à cette abbaye et aux cardinaux Bertrand et Colombier, qui illustrèrent le Vivarais au xive siècle. Aux renseignements puisés à cette source, l'auteur en a ajouté d'autres tirés d'ouvrages historiques tels que l'*Histoire du Languedoc*, l'*Histoire de Nimes*, *Rodrigue de Villandrando*, etc., et aussi de documents conservés aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale. Les chapitres les plus intéressants sont ceux qui se rapportent aux Grandes Compagnies et aux cardinaux Bertrand d'Annonay, d'Aubenas, et Pierre Bertrand de Colombier.

2. — *Les Comtes de Boulogne, par Dom François Ganneron*, ne sont pas seulement la mise en œuvre, mais la publication intégrale du manuscrit d'un des plus anciens historiens du Boulonnais. Comme l'ouvrage du chartreux laissait beaucoup à désirer sous bien des rapports, M. l'abbé Lefebvre a voulu le compléter et le rectifier à l'occasion. Aussi, sur deux cent quarante pages, le texte du manuscrit de 1640 n'en prend que soixante-huit; tout le reste est consacré au commentaire et aux notes. On a, dans cette deuxième partie, une véritable étude faite à l'aide des textes et des nombreux ouvrages déjà publiés sur la région, d'abord sur les abbayes du Boulonnais et sur les hospices de Boulogne, puis sur les comtes de Boulogne. Deux tables terminent ce volume, que pourront utiliser les érudits qui s'occupent de nos provinces du Nord.

3. — Comment la baie du Mont Saint-Michel s'est-elle formée? Pour répondre à cette question, M. le vicomte de Potiche l'a étudiée sous tous les rapports pendant de longues années. Les textes, l'hagiographie, les documents géographiques, la topographie, les données géologiques, tout enfin ce qui peut fournir quelque renseignement sur ce sujet est passé en revue avec le plus grand soin dans le volume qu'il y consacre. Quarante-six cartes placées à la fin, et donnant l'aspect de la baie et des pays voisins à différentes époques, aident à comprendre les explications fournies par l'auteur. La manière dont il présente son ouvrage est peut-être un peu sèche, mais comme l'on a, avant tout, une œuvre d'érudition, on aurait tort de se plaindre, car, à titre de compensation, on y trouve accumulés les résultats de recherches considérables et qui précisent des points jusqu'alors obscurs. Beaucoup de citations auraient pu être retranchées sans nuire à sa portée scientifique, et, si l'on voulait faire un reproche à M. de Potiche, ce serait plutôt d'avoir trop donné et

de n'avoir rien voulu négliger que d'être resté au-dessous de sa tâche.

4. — Malgré tout le travail qu'a dû coûter à M. Pommier le volume consacré à *Souligné-sous-Vallon et à Flacé*, nous ne pouvons lui adresser les mêmes éloges qu'à M. de Potiche, et offrir son livre comme modèle à ceux qui veulent écrire une monographie. Il y faut distinguer trois parties. La première, qui comprend les cinq premiers chapitres, est à peu près nulle; l'auteur donne aux noms de lieux les étymologies les plus fantaisistes, ne reposant sur rien. On pourra seulement peut-être utiliser dans ces chapitres quelques textes et quelques mentions intéressantes pour l'histoire locale. La deuxième partie est un peu supérieure à la précédente. On a là l'histoire des familles de la contrée et l'état civil de Souligné et de Flacé. La dernière partie, qui renferme les pièces justificatives, est certainement la meilleure. On a un très grand nombre de lettres émanées souvent de personnages importants et se rapportant à la deuxième moitié du XVIe siècle. Beaucoup de ces lettres concernent le concile de Trente et les affaires de l'Église à cette époque. Deux tables des noms de personnes et de lieux complètent l'ouvrage.

5-6. — Deux volumes viennent, cette année, s'ajouter encore aux publications déjà nombreuses faites depuis quelque temps sur la ville de La Rochelle. Dans *La Rochelle et ses ports*, M. Musset retrace surtout l'histoire des différents ports qui furent successivement utilisés par le commerce depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours; il nous fait connaître aussi les projets et les travaux exécutés pour les entretenir en bon état. Partisan de la création du bassin de La Pallice, il le décrit minutieusement et en fait ressortir tous les avantages. Plusieurs gravures accompagnent cet ouvrage qui, bien que n'étant pas une œuvre d'érudition, est composé avec soin. — *L'Hôpital militaire d'Auffredi*, dans la même ville, mérite au moins une mention. M. Delmas, médecin-major, chef de cet hôpital, a voulu en retracer rapidement l'histoire. Il la divise en quatre périodes : la première, de 1203 à 1628; la deuxième, de 1628 à 1791 ; la troisième, de 1791 à 1811, et la quatrième, de 1811 jusqu'à nos jours. Dans chacune d'elles, il fait connaître, autant que possible, l'état des locaux, le personnel, et donne des documents, des listes, des indications statistiques. En somme, bien que l'on soit loin d'avoir là une histoire complète et définitive de ce célèbre hôpital, cependant les renseignements fournis par M. Delmas ne devront pas être négligés par ceux qui s'occupent des œuvres charitables au moyen âge.

7. — La ville de Rambouillet a déjà eu des historiens, elle a même une société archéologique. Dans M. Maillard, nous trouvons à la fois un guide et un historien. Les vingt premières pages sont consacrées à la description des environs de la ville et surtout aux indications nécessaires aux touristes qui veulent les visiter. Le château de Rambouillet appartint longtemps à la célèbre maison de Montfort; il fut ensuite

vendu en 1368 à Jean Bernier, conseiller et maître des requêtes du Roi. En 1383, son fils le vendit à Regnault d'Angennes ; il resta dans cette famille pendant trois siècles, puis passa à Fleurian d'Arménonville, qui le garda jusqu'en 1706. Il le vendit cette même année au comte de Toulouse. Le comte de Penthièvre, qui en avait hérité, le céda à Louis XVI, et depuis lors il ne cessa d'appartenir aux souverains ou au domaine national. Dans l'histoire de ses différents possesseurs, qui se confond avec celle de la ville, M. Maillard s'est attaché surtout au côté anecdotique ; aussi ce travail ne peut-il être considéré comme une œuvre d'érudit.

8. — Tel n'est pas le cas, par contre, de l'*Essai sur Réthel*, de M. J.-B. Caruel ; on n'a plus ici un livre fait pour lire, mais pour consulter. C'est une sorte de répertoire chronologique des différents faits qui se rapportent à cette ville et classés d'après la même méthode que les archives communales. Un certain nombre de pièces intéressantes surtout pour la période révolutionnaire sont publiées *in extenso*, et plusieurs planches font connaître les principales curiosités de la ville. Cet ouvrage, qui, en somme, n'est que le complément de l'inventaire des archives de Réthel, pourra rendre service à ceux qui s'occupent de l'histoire d'une partie de la Champagne en leur faisant connaître, avec assez de détails, ce que ces archives possèdent. Quelques fautes échappées, telles que, page 4, *indication* pour *indiction ;* page 415, *Bussigny* pour *Bassigny*, ne l'empêcheront pas d'être utile aux érudits champenois.

9. — Des deux volumes consacrés à l'*Histoire administrative de Beaucaire*, M. Alexandre Eyssette n'a pu surveiller que l'impression du premier. Son neveu, M. Gaston Eyssette, a complété son œuvre en réunissant dans le deuxième volume un grand nombre de pièces justificatives et de notes qui éclairent les différents points traités. Le tome Ier, outre l'Avant-propos, qui contient une histoire générale de Beaucaire, est divisé en quatre livres. Le premier fait connaître tout ce qui a rapport au Consulat et à l'administration générale de la commune. Dans le second, des détails sont donnés sur les officiers politiques et les agents auxiliaires de l'administration, tels que le capitaine de la ville, les lévadiers, les voyers, les mesureurs, les auditeurs des comptes, les clavaires, etc. Les deux derniers sont consacrés aux privilèges individuels et municipaux, aux corporations, aux foires, à la topographie, aux églises, aux couvents, aux monuments. Le deuxième volume renferme les notes et les pièces justificatives ; la plupart sont tirées des archives de la ville, quelques-unes d'archives de familles. Parmi les notes intéressantes, nous citerons les notices biographiques et les listes chronologiques des consuls, syndics, viguiers, châtelains, gouverneurs, etc. Les personnes qui s'occupent de l'histoire municipale pourront consulter utilement cet ouvrage.

10. — Nous devons présenter plus favorablement encore l'*Histoire de la ville et de la châtellenie de Saverdun*, par M. Barrière-Flavy. Pour composer ce volume, l'auteur a non seulement parcouru les ouvrages imprimés relatifs à cette région, mais il a fouillé aussi les archives et les bibliothèques de la contrée, ainsi que nos grands dépôts de Paris. On a là des renseignements très précis sur Saverdun au moyen âge, sur les luttes qui s'élevèrent à son sujet entre les comtes de Toulouse et les comtes de Foix, sur l'organisation communale de cette ville, ses établissements religieux et hospitaliers, les maux qu'elle souffrit pendant les guerres de religion, l'étendue de sa châtellenie, ses hommes illustres, etc. Rien n'est omis dans cet ouvrage complété par trente-trois pièces justificatives et une table des noms de personnes et de lieux. Une remarque seulement : il était inutile de citer dans la bibliographie des ouvrages tels que le *Glossaire* de Du Cange et les dictionnaires d'Expilly et de Moréri.

11. — *Adé* est une commune du département des Hautes-Pyrénées. Le volume que lui consacre M. l'abbé Fourcade se divise en deux parties, l'histoire civile et l'histoire religieuse. La plus importante est la première, dans laquelle il retrace les différentes phases de l'existence de cette paroisse depuis les origines jusqu'à nos jours. A part les quatre premiers chapitres remplis quelquefois par des longueurs, tous les autres sont faits d'après de bons documents. Le nombre des pièces données par l'auteur au milieu de son texte est considérable; c'est un défaut aggravé par le manque d'ordre chronologique. Il eût été préférable d'en rejeter la presque totalité à la fin, sous forme de pièces justificatives. Après l'histoire de la commune est une étude sur son organisation intérieure, ses revenus, et enfin un chapitre sur les *Pascheries internationales* ou pacages, avec leur règlement. La deuxième partie ne renferme, en dehors d'un chapitre sur la Révolution, que ce qui est relatif à l'église ancienne et à la nouvelle, construite depuis quelques années seulement. Nous ne relèverons ici que deux inadvertances : page 52, un renvoi absolument fantaisiste à un registre des Archives nationales, et, page 196, *host* et *cavalcade* pour *host* et *chevauchée*.

12. — Dans *Delincourt, ou Vie d'un village du Vexin dans les siècles passés*, M. l'abbé Baticle a réuni les divers renseignements que lui ont fournis sur cette localité les archives du pays, les principaux ouvrages imprimés et la tradition. Des trois parties (*la Seigneurie*, *la Paroisse* et *Delincourt pendant la Révolution*) dont se compose cet ouvrage, la deuxième est la plus intéressante; on y trouve des détails curieux sur les mœurs du dernier siècle. La première, sauf ce qui est consacré à la famille Martel et aux fiefs, est inférieure; on sent que l'auteur manque souvent de documents précis, et alors il s'en tient à des généralités ; les indications sont bonnes cependant pour les XVIIe et XVIIIe siècles. D'une

manière générale, les documents publiés en totalité ou en partie ne 'ont pas été avec tout le soin désirable; ainsi, les abréviations ne sont pas résolues. Nous signalerons, en outre, plusieurs fautes de traduction : page 147, Charles V, *roi des Francs,* pour *roi de France;* page 150, le seigneur *Nigelle*, pour le seigneur de *Nesle;* page 151, *Margarète* pour *Marguerite.* Malgré ces quelques défauts, l'ouvrage n'en sera pas moins utilement consulté par tous ceux qu'intéressent les usages et les coutumes d'autrefois.

13. — Les éloges que l'on a déjà adressés ailleurs à M. de Glanville, pour son *Histoire du prieuré de Saint-Lô de Rouen*, sont pleinement justifiés. On a, dans ces deux forts volumes, une monographie complète, bien détaillée, et à la fois tout un cartulaire de ce monastère. Quoique situé dans la ville de Rouen, il n'en relevait pas moins, ainsi que ses dépendances, de l'évêque de Coutances. Cette situation bizarre fut la source de conflits que l'auteur expose tout au long dans son premier volume. Consacré en entier à l'histoire de ce prieuré, il nous en fait d'abord connaître les origines, puis, pénétrant dans la vie intime, il donne de grands détails sur les cérémonies accomplies par les chanoines aux différentes fêtes. Ce chapitre est une bonne source de renseignements pour les érudits qui s'intéressent à l'ancienne liturgie. Après avoir exposé la manière dont vivaient les religieux de Saint-Lô, M. de Glanville dresse la biographie de chacun des prieurs et énumère les travaux qu'ils accomplirent jusqu'à la tourmente révolutionnaire qui fit disparaître ce monastère. Le deuxième volume, outre ses pièces justificatives formant un cartulaire du plus haut intérêt, contient une notice sur chacune des nombreuses possessions extérieures du prieuré. Dans cet ouvrage, nous trouvons cependant un *desideratum.* Bien qu'il y ait à la fin de chaque volume deux excellentes tables, l'une pour les noms de personnes et de lieux, l'autre pour les principales matières, il en manque encore une, à la fin du deuxième volume, permettant de retrouver les chartes qui y sont transcrites. Ces documents ne sont pas classés par ordre chronologique et sans cette table il sera difficile de les consulter. Il est regrettable aussi que M. de Glanville n'ait pas exactement indiqué l'endroit d'où il a tiré ses pièces, avec les cotes et toutes les références permettant aux érudits qui le désirent de se reporter sans difficulté aux originaux. Ces petites critiques ne nous empêchent pas, en terminant, d'adresser à l'auteur et à l'imprimeur toutes nos félicitations pour le bon et bel ouvrage qu'ils ont mis au jour.

14. — *L'Abbaye d'Andecy*, située près de la commune de Baye, département de la Marne, fut fondée en 1131 par Simon Ier de Broyes. Ce fut un monastère de femmes, et non, comme l'ont avancé la *Gallia christiana* et plusieurs écrivains après elle, un monastère double d'hommes et de femmes. L'étude de M. l'abbé Millard sur cette abbaye est faite

d'après de bons documents. Pour arriver à ce résultat, l'auteur n'a pas épargné les recherches aux archives de la Marne, de la Côte-d'Or, aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale. Il a pu ainsi compléter les renseignements que l'on avait jusqu'alors sur ce monastère et rectifier bien des erreurs commises avant lui. Nous avons, grâce à cette histoire, d'excellents détails sur la partie de la Champagne située autour d'Andecy. Nous désirons fort que le cartulaire annoncé à la fin de ce volume ne tarde pas trop à paraître.

15. — *L'Abbaye de Flaran*, fondée au milieu du XIIe siècle, au pied de la ville de Valence (département du Gers), dépendait de l'abbaye de Morimond (Haute-Marne). Son histoire est divisée en deux parties. La première, accompagnée de sept planches, comprend la description de ce monastère, de son église et des bâtiments conventuels. La deuxième est la partie historique et retrace les vicissitudes qu'il subit jusqu'au XVIIIe siècle. Dans ce tableau, MM. Benouville et Lauzun suivent l'ordre chronologique, adoptant la division par siècles et donnant sur chaque abbé les renseignements qu'ils purent trouver. Plusieurs pièces justificatives terminent ce volume fait consciencieusement.

16. — M. l'abbé Ulysse Chevalier a réuni en un seul volume deux cartulaires d'abbayes différentes : celui de *Saint-Chaffre du Monastier*, et celui de *Paray-le-Monial*. Mais on n'a là qu'un assemblage factice, car chacun d'eux a été imprimé à un intervalle assez considérable et a son titre et sa pagination distincts. Le manuscrit original du *Cartulaire de Saint-Chaffre*, qui était de la fin du XIe siècle, n'existe plus. M. l'abbé Chevalier a donc dû se contenter, pour le publier, de copies du XVIIe siècle. Le texte en a été établi avec tout le soin qu'apporte cet éminent érudit dans ses travaux. On n'a pas, comme dans beaucoup d'autres recueils de ce genre, simplement un ensemble de chartes transcrites sur les originaux, mais une mise en œuvre des chartes elles-mêmes ; cet ouvrage a ainsi une certaine valeur au point de vue littéraire. « C'est une suite d'analyses et de textes distribués en quatre livres, d'après une méthode qui a pour base les circonscriptions géographiques. L'ordre chronologique est loin d'avoir toujours été observé. » Dans l'introduction, l'éditeur donne la liste des abbés de Saint-Chaffre avec une notice sur chacun d'eux. Après, viennent trois appendices : une table chronologique des cartulaires de Saint-Chaffre et de Chamalières ; un erratum du cartulaire de Chamalières, dont une édition fut donnée en 1871, par M. l'abbé H. Fraisse, curé de Monistrol ; un index onomastique et des additions et corrections. A la fin du volume, avant les tables, se trouvent le texte de la chronique de Saint-Pierre du Puy et le texte d'un certain nombre de chartes ajoutées en appendice. — Également le manuscrit original du *Cartulaire de Paray-le-Monial* n'existe plus, et M. l'abbé U. Chevalier a dû en reconstituer le

texte à l'aide de différents recueils. Il a pu de la sorte réunir deux cent douze chartes comprises entre le xe et le xiie siècle. Comme dans le précédent, nous n'avons que très peu de pièces copiées *in extenso;* le compilateur s'est contenté de les analyser en omettant presque toujours les dates. Les premiers feuillets de l'original ayant été lacérés, plusieurs documents des plus anciens sont malheureusement incomplets. En appendice, M. l'abbé Ulysse Chevalier a ajouté dix-huit chartes relatives à Paray, puisées à des sources diverses, et le texte de quinze visites de monastères de l'ordre de Cluny de la province de Lyon, échelonnées de 1263 à 1342. L'introduction publiée déjà en 1890, avec plus d'étendue, dans l'*Université catholique* de Lyon, donne quelques notes sur le fondateur de Paray et sur les manuscrits qui servirent à reconstituer le cartulaire. Une table termine ce travail.

17. — *La Cathédrale de Laon*, une des plus belles œuvres de l'art gothique, mérite bien la monographie que M. l'abbé Bouxin vient de donner dans un volume qui, je crois, sera favorablement accueilli par les touristes et les archéologues. L'auteur commence d'abord par retracer l'histoire de la cathédrale actuelle, commencée vers le milieu du xiie siècle et achevée dans le premier tiers du xiiie. Après avoir dit quelques mots sur les édifices qui la précédèrent, il retrace toutes les vicissitudes de ce monument depuis le xiiie siècle jusqu'à nos jours. Vient ensuite la description minutieuse de l'église, d'abord à l'extérieur, puis à l'intérieur. Dans cette description rien n'est oublié ; toutes les choses importantes, toutes les sculptures, toutes les particularités architecturales sont passées en revue. M. l'abbé Bouxin, en général, a su se tenir dans un juste milieu : d'un côté, il a évité de ne dresser qu'une nomenclature aride de ce qu'il indique, et de l'autre, il a échappé à la manie qu'ont certains auteurs de faire de véritables dissertations sur le symbolisme et sur des légendes sans fondement, cherchant ainsi à masquer l'insuffisance de leurs recherches et de leur travail. Un inventaire du mobilier et du trésor termine cet ouvrage réellement intéressant.

18. — Les études que M. Rossignol a déjà consacrées au département du Tarn et principalement à l'arrondissement de Gaillac, l'ont bien préparé à accomplir le travail qu'il présente. Son *Histoire de l'arrondissement de Gaillac pendant la Révolution* est une œuvre de réelle valeur. Ayant fouillé, pour la mener à bonne fin, les archives du département du Tarn, il a pu recueillir une abondante moisson de documents. La division de ce volume en deux parties, la partie politique et la partie administrative, n'est peut-être pas très heureuse. La première embrasse tous les événements qui ont modifié la face du pays, bouleversé les anciennes institutions, pour les remplacer par de nouvelles. Des annexes parlent du clergé, des émigrés et des comités de surveillance. La deuxième partie est consacrée à la nouvelle administration et à ses attri-

butions ; l'auteur y passe en revue successivement tout ce qui est relatif à la vente des biens nationaux, à la levée des nouveaux impôts, aux établissements de bienfaisance et d'éducation, à l'agriculture, au commerce et aux réquisitions. Des appendices donnent les listes des prêtres assermentés ou non, des déportés et des émigrés. Cet ouvrage présente un tableau bien complet et très impartial de tout ce qui s'est accompli pendant la Révolution dans l'arrondissement de Gaillac.

19. — La brochure de M. Georges Moreau : *Tonnerre pendant la Révolution*, quoique conçue dans un esprit très favorable à la Révolution, présente cependant, en général, les faits d'une manière impartiale. L'auteur se borne en effet, le plus souvent, à analyser les registres des délibérations communales et les différentes pièces qu'il a pu découvrir à la mairie de Tonnerre. Bon tableau de cette ville pendant la période qui s'écoule de 1789 à 1799. M. Moreau semble trouver admirable ce spectacle d'une ville divisée, opprimée, ruinée, et, à la fin, il regrette que le 18 brumaire soit venu mettre un terme à toutes ces saturnales. Le lecteur, après avoir pris connaissance de l'ouvrage, pourra fort bien n'être pas du même avis.

JULES VIARD.

THÉOLOGIE

Pontificale romanum summorum Pontificum jussu editum, a Benedicto XIV et Leone XIII, pont. max., recognitum et castigatum. Editio prima post typicam (sine cantu). Ratisbonne, Fr. Pustet, 1891, in-8 de XI-460 p. — Prix : 6 fr.

Cette édition du Pontifical romain *(sine cantu)* est la première qui ait été publiée depuis l'édition type de 1888. Outre l'appendice, elle contient divers suppléments très utiles. Au témoignage de l'évêque de Ratisbonne, elle a été minutieusement contrôlée par le P. Schober, dont la compétence est hors ligne, et le texte a été reconnu entièrement conforme à celui de l'édition type par la Sacrée Congrégation elle-même. Le volume est d'un format commode ; l'encadrement, les initiales ornées et les gravures qui sont en tête des chapitres donnent au texte une élégance de bon goût ; l'exécution typographique est parfaite.

LAMOUREUX.

Explanatio critica editionis breviarii romani quæ a S. R. C. uti typica declarata est, studio et operâ GEORGII SCHOBER, C. SS. R. Ratisbonne, Fr. Pustet, 1891, in-12 de VII-364 p. — Prix : 3 fr. 30.

Si l'on veut se rendre compte de l'excellence de l'édition du bréviaire romain adoptée comme type par la Sacrée Congrégation des Rites, il faut lire le présent ouvrage. Le P. Schober a fait sur le bréviaire un travail analogue à celui dont a été l'objet le texte biblique dans les plus

savantes recensions. Il relève toutes les variantes, indique le choix de la Sacrée Congrégation et en expose les motifs. C'est une œuvre de critique fort bien conduite et qui a demandé beaucoup de recherches.

Dans la belle introduction qui précède l'*Explanatio critica*, l'auteur traite en quatre chapitres de l'excellence du psautier, de l'histoire du bréviaire, des soins apportés par les Souverains Pontifes pour en conserver le texte dans sa pureté, des mérites de l'édition type actuelle. Le chapitre II, *Quid de historiâ breviarii memoriâ dignum sit*, est de tous le plus important ; c'est, en soixante-quinze pages, l'histoire du bréviaire depuis le XIIIe siècle jusqu'aux réformes les plus récentes et aux *postulata* dont il a été l'objet de nos jours. LAMOUREUX.

Josephi Fessler, quondam episcopi S. Hippolyti, institutiones patrologiæ quas denuo recensuit, auxit, edidit BERNARDUS JUNGMANN. Tomus I. Œniponte, F. Rauch ; Ratisbonæ, F. Pustet, 1890, in-8 de XXII-717 p.

Les manuels de patrologie, aujourd'hui encore bien rares, sont déjà tous un peu anciens. Au premier rang de ceux qui avaient conquis l'estime des savants, il convient de signaler les *Institutiones* de Mgr Fessler. Depuis plus de quarante ans que l'ouvrage de l'évêque de Saint-Hippolyte a vu le jour, la science a marché à grands pas, et il devenait utile de mettre au point un livre d'une réelle valeur, dont il était, du reste, presque impossible de se procurer un exemplaire. Ces considérations ont amené le docteur B. Jungmann à donner une nouvelle édition des *Institutiones*. Nous n'avons pas à faire ici connaître le chanoine Jungmann dont les *Dissertationes selectæ in historiam ecclesiasticam*, contenues dans sept volumes parus de 1880 à 1887, ont (malgré de légitimes critiques sur le point de vue trop théologique pour être entièrement impartial, auquel se plaçait l'historien) rencontré chez les catholiques, comme chez les savants protestants d'outre-Rhin, toute la considération dont elles étaient dignes. C'est assez dire que personne mieux que le professeur de Louvain, au courant comme il l'est de toutes les publications récentes, n'était apte à donner au travail de Fessler les légères retouches dont il avait besoin. Le nom modeste d'*Institutiones* ne doit pas faire supposer que nous soyons en présence d'un de ces manuels pleins d'à peu près et d'idées inexactes comme il y en a tant ; c'est un manuel, sans doute, mais scientifiquement conçu et qui peut servir d'utile référence à des travailleurs sérieux déjà familiarisés avec les Pères de l'Église. Une large place a été consacrée en commençant à une étude générale sur la patrologie : prolégomènes, notion et autorité des saints Pères, critique, connaissances auxiliaires, usage des écrits des saints Pères. L'œuvre propre de M. Jungmann dans cette première partie est un chapitre très bien pensé sur l'influence des lettres grecques et latines dans la littérature

patristique. Les pages relatives à la critique auraient pu, avec avantage, s'inspirer du livre trop peu connu du R. P. de Smedt : *Principes de la critique historique*. Vient ensuite la partie spéciale, qui comprend les Pères apostoliques, les apologistes du second siècle et les Pères des IIIe et IVe siècles, jusques et y compris saint Ambroise. Pour donner une idée de la façon dont l'étude des Pères est comprise, prenons comme exemple saint Hippolyte, dont les célèbres fragments qui ont tant fait de bruit récemment ne sont pas ici signalés, puisque l'ouvrage a été imprimé en 1890. Voici d'abord l'énumération des *Sources :* Eusèbe, saint Jérôme, saint Isidore, etc., avec l'indication minutieuse des livres, chapitres, numéros. Ensuite, les *Connaissances auxiliaires* tirées des écrivains qui se sont occupés du Père en question : Galland, Ruinart, Ceillier, de Rossi, etc., jusqu'au répertoire bio-bibliographique de Chevalier. L'étude de l'auteur succède à ces indications préliminaires et résume aussi complètement que possible ce que nous savons d'Hippolyte. L'énumération de ses œuvres certaines, douteuses, supposées, s'il en est, termine le chapitre. Pour des personnages plus célèbres, les paragraphes se multiplient, portant, les uns, sur la vie plus ou moins connue de ces Pères, les autres, sur les schismes ou hérésies qu'ils ont eu à combattre, les controverses qu'ils ont soutenues, les lettres, traités, opuscules qu'ils ont composés, le caractère de la doctrine qu'ils ont enseignée, les éditions diverses de leurs ouvrages, etc. On le voit, la répartition bibliographique et littéraire de tous les documents ou faits qu'on peut avoir à envisager est bien entendue et exactement tenue au courant. Nous recommanderons en particulier l'étude du prétendu Denys l'Aréopagite, sur laquelle M. Jungmann attire brièvement l'attention dans une ligne de sa préface, et qui mérite, à la vérité, d'être signalée. L'auteur combat l'hypothèse moderne de Hipler et de Nirschl, respectable assurément, mais sujette à de trop nombreuses objections. Il se garde toutefois d'apporter une solution définitive, parce qu'il veut attendre la publication promise par M. Frotingham d'un traité, le *Liber Hierothei*, attribué à un certain disciple d'Étienne Bar Sudaïli, qu'on suppose être le fameux Denys. Sa conclusion partielle, analogue à celle du cardinal Bona à laquelle on s'arrête généralement, c'est que Denys a dû être un moine platonicien vivant à Alexandrie au Ve siècle et travaillant à opposer une doctrine théologique orthodoxe au pseudo-mysticisme des néo-platoniciens. Les Pères du premier siècle sont étudiés avec un luxe de détails remarquable, il nous semble pourtant que Lightfoot, auquel les deux importantes séries de ses « Apostolic Fathers » ont assuré une place si éminente parmi les auteurs qui se sont occupés de l'âge apostolique, aurait été digne d'être signalé entre Mgr Freppel et M. Ulysse Chevalier. Les *Institutiones patrologiæ* méritent d'être plus connues qu'elles ne le sont chez nous, et nous regrettons de n'avoir pu plus tôt en parler à

nos lecteurs : espérons qu'un second volume impatiemment attendu nous permettra de faire de nouveau leur éloge. G. Péries.

Analysis actus fidei juxta S. Thomam, par M.-J. Semeria, des chanoines réguliers de Saint-Paul. Plaisance, imp. du « Divus Thomas, » 1891, in-12 de 109 p. — Prix : 1 fr.

Rien n'est plus commun parmi les fidèles qu'un acte de foi, rien n'est plus difficile à analyser pour les théologiens, quand ils veulent pousser l'analyse aux dernières précisions. Pour saint Thomas l'acte de foi est un assentiment de l'esprit aux vérités révélées sous l'impulsion de la volonté mue par la grâce. M. Semeria expose cette doctrine avec une clarté toute philosophique et dans un latin fort élégant. Mais après saint Thomas on a voulu creuser davantage ; alors ont surgi les embarras. Les motifs sur lesquels repose la foi, c'est-à-dire l'infaillibilité divine et le fait historique de la révélation, sont appuyés de preuves rationnelles qui peuvent être connues avec évidence. Cependant, pour être méritoire, la foi doit être libre et fondée sur un mobile surnaturel. Comment accorder ces deux conditions ? M. Semeria reproduit les solutions données par le cardinal de Lugo, Suarez et le cardinal Mazzella. Aucune ne lui paraît entièrement satisfaisante. Il pense qu'entre le jugement préalable de crédibilité qui motive la décision de croire prise par la volonté sous l'influence de la grâce, et l'acte de foi à telle ou telle vérité révélée, on a vu à tort un lien nécessaire, tel que dans un syllogisme scientifique où les prémisses entraînent la conséquence. L'auteur croit au contraire que le motif formel d'adhésion n'est pas la certitude que Dieu a parlé, mais la volonté d'acquiescer à son autorité. Ce mouvement de la volonté est libre, surnaturel et suggéré par la grâce.

Nous laissons à de plus compétents à apprécier cette solution d'un problème ardu de théologie rationnelle. Nous nous bornons à signaler à l'attention des théologiens l'étude de M. Semeria, où ils trouveront la question traitée avec une grande force de logique et une grande finesse d'aperçus. D. V.

Conférences de Notre-Dame, par Mgr d'Hulst. *Carême de 1891.* Paris, Poussielgue, 1891, in-8 de vi-428 p. — Prix : 5 fr.

Le livre que nous annonçons n'est pas nouveau. Tout le monde connaît les belles conférences faites à Notre-Dame pendant le carême de l'année dernière, et, comme elles ont été publiées par fascicules, tout le monde les a lues. Tout le monde a admiré cette langue élégante et distinguée, au service d'une science approfondie et d'une logique pénétrante. Il est donc inutile d'insister ici sur la puissance des démonstrations par lesquelles l'orateur a établi, pour un auditoire d'élite, les

vérités qui nous importent le plus : liberté, responsabilité, sanction éternelle du devoir, vérités dont l'application intégrale ne se trouve que dans la religion chrétienne. Nous aimons mieux signaler les sermons pour la retraite qui a suivi les conférences, sermons encore inédits, que l'éditeur a eu l'heureuse pensée d'introduire dans le volume. On lira avec un grand charme et un grand profit ces instructions très pratiques malgré leur allure élevée, et où la force du raisonnement atteint souvent jusqu'à la grande éloquence. Mgr d'Hulst parle ici pour les croyants, il le pense du moins, et il ne les ménage pas. Sa morale est sévère, mais qui oserait dire qu'elle est excessive? Quelle vérité dans ces reproches qu'il adresse aux chrétiens de nos jours, se conformant sans respect humain à toutes les pratiques exigées par l'Église, mais dont la vie facile et mondaine ne se distingue en rien de celle des incroyants. L'orateur les force à se replier sur eux-mêmes, à envisager en face leur éternelle destinée, et à avouer que rien n'est bon, rien n'est sage que ce qu'ils ont fait pour se préparer à cette destinée. Nous ne dirons pas que nous souhaitons beaucoup de lecteurs à ces sermons ; le nom de l'auteur les leur assure ; mais nous dirons que dans ces discours, Mgr d'Hulst a fait non seulement une grande œuvre oratoire, mais aussi un grand acte d'apôtre. Il a touché le vice du moment, la condition première du relèvement de la foi. La religion ne reprendra en France son ascendant que quand les catholiques auront été formés au sacrifice.

Nous disions que Mgr d'Hulst croyait n'avoir pour auditeurs à la retraite que des croyants. Il y avait aussi des incroyants qu'y avait retenus la puissance de sa parole. Nous en trouvons la preuve dans les notes placées à la fin du volume, et dont plusieurs sont très curieuses. Ainsi, au sermon du vendredi saint, il y avait un de ces hommes intelligents, de bonne foi parce qu'ils ne vont pas jusqu'au fond d'eux-mêmes, que le mot de rédemption indigne, et qui écrit au prédicateur que le libre penseur ne demande point de pardon, mais la justice. Cet homme croyait faire preuve d'une grande supériorité de sentiment : il ne faisait preuve que de la supériorité de l'orgueil. C'est précisément, comme le remarque Mgr d'Hulst, cet esprit d'indépendance qui est le fond de l'erreur moderne. Dieu, pour se donner à nous, veut que nous nous vidions de nous-mêmes, et il nous a laissés ici-bas dans une vie de misères et de faiblesses, pour que nous apprenions cette vérité capitale, que nous ne sommes rien qu'en lui et que par lui. D. V.

SCIENCES

De humanæ cognitionis modo, origine ac profectu ad mentem S. Thomæ, Doctoris angelici, par le P. Tornatore,

professeur au Collège Alberoni. Plaisance, Solari, 1891, in-12, 204 p. — Prix : 2 fr.

La théorie de la connaissance de saint Thomas est l'une des plus fondamentales de sa philosophie, et j'ajouterai une des moins comprises. Sans doute, il n'est pas difficile de reproduire les enseignements du Docteur angélique sur l'intellect agent qui prend aux fantômes de l'imagination les données qu'il transmet immatérialisées à l'intellect possible. Mais quel sens est caché sous cette terminologie à laquelle nous ne sommes plus habitués ? Quelle est la valeur propre de l'intellect ? Quelle est la différence entre cette théorie et celle des sensualistes, pour lesquels la pensée n'est qu'une sensation transformée ?

Le P. Tornatore est de ces esprits investigateurs qui ne sont satisfaits que lorsqu'ils ont pénétré jusqu'au fond d'une doctrine. Dans un premier essai publié en 1885, il a cherché à déterminer quel est, dans la pensée de saint Thomas, le point de départ de la connaissance humaine. Ses conclusions ayant suscité quelques objections, il les reprend en sous-ordre dans le présent volume et les appuie de nouveaux arguments. D'après le P. Tornatore, le premier objet que l'âme connaît est l'être, son propre être à elle-même. L'intelligence, connaît d'abord l'être, et c'est en appliquant l'idée d'être, puisée en elle-même, aux images sensibles, qu'elles les spiritualise et en fait des idées nécessaires et universelles ; autrement dit, elle se considère comme un être, et toute chose lui apparaît comme un être, c'est pour cela que toute donnée devient pour elle un type et une essence. Cette manière de voir, qui fait de l'être le fond premier et l'objet formel de l'intelligence nous paraît juste, et profonde. Nous l'avons soutenue nous-même devant le congrès scientifique des catholiques. Elle s'adapte parfaitement à tout l'ensemble de la philosophie scolastique, et elle explique très suffisamment la valeur propre de l'intelligence, ses notions les plus élevées et ses principes les plus essentiels.

Mais cet être que nous voyons d'abord est-il puisé dans la considération de l'âme elle-même, ou seulement dans la considération de l'objet sensible présenté à l'âme ? Ici, nous nous permettrons de soumettre un doute au savant auteur. L'opinion du P. Tornatore a certainement l'avantage de rendre la théorie de saint Thomas très voisine de la théorie moderne qui fait de la conscience le principe de toute connaissance ; mais peut-on réellement l'attribuer à saint Thomas ? Beaucoup de scolastiques s'y refuseront certainement.

Nous recommandons néanmoins ce livre à toute l'attention des amis de la philosophie scolastique. Ils y trouveront un esprit pénétré de la doctrine de l'école, d'une logique profonde, très familier avec les problèmes les plus ardus de la métaphysique. S'ils n'acceptent pas toujours ses déductions, il les fera toujours penser, il leur ouvrira des ho-

rizons nouveaux : il leur apprendra à creuser pour leur propre compte cette belle philosophie, trop méconnue de ses adversaires, et dont beaucoup de disciples même ne soupçonnent pas toute la grandeur. D. V.

Der Positivismus vom Tode Aug. Comte's bis auf unsere Tage, von Hermann Gruber, S. J. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891, in-8, 194 p. — Prix : 3 fr. 25.

Cette brochure fait suite à une étude très complète du R. P. Gruber sur la vie et les œuvres d'Auguste Comte, étude qui a mérité les éloges des revues positivistes elles-mêmes par l'impartialité des appréciations et la sûreté des informations. La *Revue occidentale* de M. Laffitte n'a pas craint de déclarer que cet ouvrage est le meilleur résumé qui existe de la doctrine positiviste. La suite que nous donne aujourd'hui le savant religieux méritera les mêmes éloges. Elle forme un tableau très complet de l'état actuel des doctrines positivistes. Dans une première partie, l'auteur traite des écoles qui se rattachent directement à Aug. Comte dans les différents pays, France, Angleterre, Suède, Brésil, etc. On y trouve des détails très curieux sur les relations du positivisme avec la franc-maçonnerie, sur la réception de Littré à la loge de la Clémente Amitié, où il est complimenté par M. J. Ferry, sur la part du positivisme dans la révolution brésilienne, etc. Dans une seconde partie, le P. Gruber passe en revue les auteurs qui, dans les divers pays civilisés, sans se rattacher directement à l'école de Comte, s'inspirent cependant de l'esprit positif. L'école de Comte est jusqu'ici assez peu nombreuse malgré le talent incontestable de M. Laffitte, son chef actuel, mais l'esprit positif, la tendance à n'envisager que le fait matériel, est extrêmement répandu : on peut dire que c'est le mal intellectuel de notre époque. On ne sera donc pas surpris de voir le R. P. Gruber citer des savants comme Claude Bernard, Tyndall, Alfred Fouillée, Wundt, qui ne tiennent au positivisme que par certaines tendances. Peut-être, toutefois, l'ouvrage eût-il gagné en homogénéité à ne point s'étendre à des opinions aussi diverses. Quoi qu'il en soit, cette étude sera lue avec intérêt en France et mérite toute l'attention des lecteurs initiés à la langue allemande. Nous nous unissons, d'ailleurs, aux chefs du positivisme officiel pour souhaiter qu'il en soit publié une traduction. D. V.

Lehrbuch der Philosophie, von doct. Constantin Gutberlet. Münster, Theissing, 1890. 1. *Théodicée*, 2e édit., in-8 de xii-224 p. — Prix : 13 fr. — 2. *Métaphysique*, 2e édit., in-8 de xiv et 226 p. — Prix : 3 fr. — 3. *Psychologie*, 2e édit., in-8 de xii et 328 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce cours de philosophie a été publié une première fois en 1880. Il comprenait six parties : théodicée, métaphysique, psychologie, logique,

morale et philosophie de la nature. L'auteur donne aujourd'hui une seconde édition des trois premières parties, qui ont été considérablement améliorées. Nous n'hésitons pas à dire que ce cours nous paraît préférable à tous ceux qui jusqu'ici nous sont tombés sous la main. Il y a à la fois, dans cet ouvrage, une grande fidélité à la doctrine traditionnelle et en même temps un souffle d'esprit nouveau. Le docteur Gutberlet ne se contente pas, comme on le fait le plus ordinairement, d'exposer les enseignements des anciens docteurs. Il les rajeunit par de nouvelles démonstrations, il les complète sur des problèmes mieux étudiés de nos jours. La doctrine est ancienne, mais la forme de la pensée est tout à fait moderne.

Dans la théodicée, nous avons remarqué particulièrement la démonstration de l'existence de Dieu par le mouvement. Elle est agrandie et renouvelée. L'auteur pense que les théories modernes sur la conservation de l'énergie n'ont fait qu'en accroître la valeur. Il arrive à tirer du fait du mouvement, ou plutôt du changement, non seulement la preuve de l'existence de Dieu, mais encore celle de sa spiritualité, de sa liberté et de son infinité. Avec Suarez, il distingue trois aspects de la science divine : la science de simple intelligence, la science de vision, et la science moyenne pour les futurs libres conditionnels.

Dans la métaphysique, le docteur Gutberlet suit également la doctrine de Suarez. Ainsi, il se refuse à une distinction réelle entre l'existence et l'essence. Il admet seulement une distinction de raison fondée sur les faits. On sait que ce problème est un des plus vivement controversés dans la philosophie scolastique. Peut-être n'y a-t-il là qu'une question de mots, car les partisans de Suarez ne veulent certainement pas dire que, dans la réalité, le caractère d'exister est identiquement la même chose que le caractère spécifique. Mais beaucoup de scolastiques pensent que leur manière de parler n'est pas sans inconvénient et donne une apparence d'antinomie aux thèses les plus importantes de la métaphysique.

Le chapitre sur le beau est complètement nouveau et d'une remarquable profondeur. L'auteur définit le beau : la manifestation de l'idée par une forme sensible. Cette définition est excellente pour diriger nos appréciations sur le beau dans l'art. Elle ne s'applique toutefois, et l'auteur n'en disconvient pas, qu'à la manière dont le beau est connu et réalisé par l'esprit humain. Elle n'exprime donc pas l'essence absolue de la beauté.

Signalons encore un chapitre très important sur l'ordre du monde comme œuvre de l'intelligence.

La psychologie est traitée avec une originalité et une liberté d'allures tout à fait remarquables. L'étude de la sensation est appuyée sur les données les plus certaines de la science moderne. Le docteur Gutberlet signale très exactement ce qu'il y a d'objectif et ce qu'il y a de

subjectif dans ce phénomène, dont le caractère distinctif tient en définitive à la nature même de l'âme sentante. Il explique très bien ce qu'est la localisation et l'objectivation de la sensation, ce qu'il y a d'inné et d'acquis dans l'appréciation de l'espace. On sent un homme qui non seulement a fait recueil de faits scientifiques, mais s'est pénétré de l'esprit même de la science. Les fonctions de l'intelligence sont également exposées avec une grande supériorité. L'opération si mystérieuse de l'intellect agent est très heureusement rattachée à l'unité substantielle du principe sentant et du principe intellectuel. M. Gutberlet a cru devoir présenter, dans un chapitre spécial, la théorie du sentiment. Il rattache le sentiment, comme l'ont fait les scolastiques, à l'appétit et à la volonté, mais ce phénomène de l'âme a été l'objet, dans ces derniers temps, et surtout en Allemagne, d'études très approfondies qui méritaient bien une place à part. La psychologie est terminée par un excellent traité sur la nature de l'âme, son union substantielle avec le corps, son origine et sa durée.

L'espace nous fait défaut pour relever toutes les vues remarquables contenues dans le cours de philosophie du docteur Gutberlet. Nous nous sommes contentés de noter quelques points qui donnent mieux l'idée de l'orientation de sa pensée. Nous ne ferions pas toujours nôtres les décisions de l'auteur. Mais toujours nous devons reconnaître un esprit très étendu, d'une vaste érudition et d'une profondeur exceptionnelle. Nous souhaiterions vivement une traduction en langue française de ce bel ouvrage. Il contribuerait beaucoup à développer chez nous l'étude de la philosophie scolastique, en montrant que la fidélité la plus complète aux enseignements de saint Thomas s'accorde parfaitement avec ce que la science contemporaine a de plus nouveau et l'esprit moderne de plus élevé. Peut-être ce cours serait-il un peu au-dessus de la portée moyenne de nos élèves. On sait qu'en France les jeunes gens ne font point la philosophie, comme en Allemagne, après la sortie du collège et dans le plein épanouissement de l'intelligence. Mais il sera certainement très utile aux maîtres, qui y trouveront expliquées, avec une science du meilleur aloi et un jugement très sûr, toutes les difficultés qui les arrêtent souvent, quand il s'agit de faire accepter les doctrines constituées au moyen âge par des esprits déjà fortement imbus de toutes les tendances de l'esprit moderne. D. V.

BELLES-LETTRES

Ilios et Iliade, par Gaston Sortais, S. J. Paris, Bouillon, 1892, in-12 de xv-418 p. — Prix : 5 fr.

Parmi les innombrables publications nées de la « question homérique, » voici un ouvrage qui mérite un rang à part, ne fût-ce que pour

sa forme et son allure éminemment françaises. C'est court, et néanmoins probant, alerte, et cependant instructif : il n'y a pas seulement de l'érudition et du savoir, il y a de l'esprit et du sentiment dans ces pages qu'un rhétoricien lira avec plaisir, et qui auraient fait très bonne figure dans une séance de l'Institut.

Un premier chapitre, qui aboutit à une évocation des grandes scènes de l'*Iliade* vues des remparts de Troie, résume brièvement, d'après Schliemann, les raisons qui permettent d'identifier l'antique cité de Priam avec les ruines actuelles d'Hissarlik : dans le second, nous assistons à la lente et curieuse formation des épopées nationales, aux courses errantes des aèdes : il semble que nous soyons transportés sur notre terre de France au XIe et au XIIe siècle, à l'heure où s'élaborent nos mémorables « chansons de gestes. » Notre attention est ensuite attirée sur les deux genres de composition qui se partagent l'*Iliade*, « pavillons de grand style encadrant de chétifs corps de logis : » ici une narration vive et rapide, qui subordonne constamment les détails à l'ensemble, les traits secondaires aux lignes essentielles, justifiant pleinement le mot d'Horace : *Semper ad eventum festinat :* là, au contraire, un récit qui déborde, riche en épisodes de tout genre, à l'allure indécise et même assez souvent traînante, où les idées semblent juxtaposées au hasard plutôt que maniées avec puissance. Le P. Sortais, un peu sévère à mon avis pour ces scènes où l'art, moins parfait, est cependant toujours visible, refuse donc de croire à l'Homère traditionnel : il ne veut pas entendre parler davantage, et il a raison, du système qui ne voit dans la grande épopée homérique qu'une unité factice, œuvre de Solon et des Pisistratides. Amené ainsi à distinguer entre le poète de génie auquel appartient la paternité des chants primitifs, et ses successeurs qui y ont ajouté d'une main parfois peu habile des chants de « développement» ou de « raccord, » il n'admet pas avec MM. Croiset que le texte originel formait un poème suivi : à ses yeux c'étaient des chants isolés, sans autre lien logique que la communauté des légendes. Et, reprenant hardiment, avec toute la supériorité de la science moderne, l'entreprise de Lamotte, le P. Sortais nous donne en deux cents pages un essai de restauration des neuf « chansons » qui faisaient partie de la première *Iliade*. Sans viser jamais à une fausse élégance, sa traduction a de la netteté, du mouvement et de la couleur. Les dieux de l'Olympe y gardent leurs noms grecs, Zeus, Héphaïstos, Athênê, soit : mais pourquoi Alcinoos, Démodocos, Eos (l'Aurore), à côté d'Antiloque, d'Achille, de Pélée ? Sur les parties conservées ou éliminées, il y aurait plus d'une réserve à faire, mais puisque l'auteur lui-même ne reconnaît à son choix qu'une valeur « approximative et conjecturale, » la critique aurait mauvaise grâce à insister.

Que fut le sentiment religieux, que fut l'art de la composition chez

l'Homère nouveau ainsi déterminé? C'est ce que nous apprennent les quatre derniers chapitres. Dans la Destinée, puissance mystérieuse et invisible, mais inconsciente et aveugle, j'aurais quelque hésitation à reconnaître, comme cela a lieu ici, les caractères qui conviennent au vrai Dieu (p. 300). Il y a maint combat où les dieux interviennent d'une façon plutôt déplaisante pour le lecteur moderne : faut-il en conclure que « les héros ne sont plus guère, entre les mains des immortels, que des instruments? »

En revanche, dans ce qui suit, l'auteur peut compter sur le suffrage unanime de tous les hellénistes et de tous les lettrés. Ses réflexions sur les épithètes, les métaphores et les comparaisons homériques sont marquées au coin du goût le plus fin. Avec un art consommé, le P. Sortais met en lumière le mélange de réel et d'idéal qui fait à la fois la vie et la beauté de cette antique poésie : fougue des passions, intensité des affections et des haines, simplicité des mœurs, éloquence sans apprêt et sans artifice, beauté morale de certains caractères, notamment dans Priam, Hector et Andromaque, auxquels Homère semble avoir réservé « les nuances les plus délicates de sa palette et les accents les plus émus de son cœur, » tout cela est exposé en quelques pages sobres et expressives auxquelles s'applique, surtout quand on les met en parallèle avec d'autres ouvrages, l'éloge décerné par l'auteur aux scènes les plus admirables de l'*Iliade*, où « sans errer dans des chemins fleuris, chemins de traverse, Homère s'avance d'un pas ferme, notant au passage les beautés qui décorent le sentier royal qu'il s'est tracé » (p. 374).

C. Huit.

Le Merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV, par le P. V. Delaporte. Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Retaux-Bray, 1891, in-8 de 424 p. — Prix : 7 fr. 50.

Étudier le merveilleux sous ses diverses formes si différentes, dans la littérature française, durant le règne de Louis XIV, tel est le vaste sujet qu'a choisi le P. Delaporte. Il a eu successivement à s'occuper du merveilleux issu des traditions du moyen âge : fées, magiciens, génies familiers, esprits élémentaires, de ce qu'il appelle le merveilleux mixte : songes, apparitions, êtres semi-fabuleux, et ensuite et surtout du merveilleux païen et du merveilleux chrétien. Il a dû rechercher les traces que ces merveilleux ont laissées dans des œuvres innombrables dont la lecture exigeait souvent une courageuse patience. La dernière question a conduit le P. Delaporte à cette grande querelle des anciens et des modernes, qui suscita tant de polémiques au XVIIe siècle. C'est la partie la plus détaillée de l'ouvrage, et quoique cette querelle ait donné lieu à d'autres travaux, entre autres à un livre de M. Rigault, qu'un grand

nombre de critiques aient amplement disserté à son sujet, nous croyons que l'histoire de ces longues discussions n'a nulle part pu être faite avec plus de clarté et avec une aussi heureuse abondance de citations. Ce furent les mauvais ou médiocres poètes du temps qui se révoltèrent contre les Grecs et les Romains; ils avaient raison, mais ils eurent tort de vouloir remplacer les divinités mythologiques par des saints et des anges que souvent ils firent parler d'une manière ridicule. Ce furent ces mêmes mauvais poètes qui comprirent, ce dont ne se doutaient pas leurs illustres adversaires, combien le moyen âge pouvait être fécond en grandes inspirations : Chapelain, de même que d'Aubignac, fut frappé par l'admirable figure de Jeanne d'Arc; Desmarets écrivit son *Clovis;* Sainte-Garde, son *Charles Martel;* le P. Lemoine, son *Saint Louis;* Scudéri, son *Alaric.* Scudéri, curieuse découverte du P. Delaporte, dans sa réaction contre les fables et les personnages classiques, tourna même sa pensée vers Odin, Thor et Frigga, fut tenté de les substituer aux créations du paganisme grec ou romain (p. 276). Les mauvais poètes suivaient une meilleure voie que leurs adversaires; mais, faute de talent, les sujets traités par eux tombèrent dans le dédain. Ce mépris se prolongea assez pour que Voltaire ne vît dans la mission de Jeanne d'Arc que la matière d'un sacrilège en vers cyniques, pour que la Harpe déclarât que la Pucelle d'Orléans n'avait pas joué un assez grand rôle pour remplir la majesté de l'épopée.

Les sympathies du P. Delaporte semblent se porter vers les doctrines des novateurs. Toutefois, il ne conclut pas sur ce point. Il eût été intéressant de le voir examiner les conceptions, les images réellement belles qui, dans certaines occasions, furent inspirées par les traditions mythologiques; certes, on ne peut que sourire en voyant Boileau réunissant dix mille vaillants Alcides sur les rives de la Meuse, ou disant de Louis XIV :

Il a de Jupiter la taille et le visage.

On peut même, en sortant de l'époque traitée par le P. Delaporte, ne pas admirer le vers dont Lemierre était si fier, et qu'il appelait le vers du siècle, vers solitaire, disait Rivarol :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Mais il est difficile de n'être pas saisi par l'image qui termine l'ode de Gilbert : *Le Jugement dernier :*

L'Éternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits, le Temps dort immobile.

Il est des circonstances où les vieilles abstractions allégoriques s'imposent; ces noms : le Destin, la Fortune, le Temps, sont nécessaires pour rendre bien ses idées. Il ne faudrait pas s'imaginer, du reste, que nous

avons tout à fait rompu avec les réminiscences païennes. Hélas ! non. Nos expositions des beaux-arts sont encombrées de petits amours ridicules, de Jupiter, de Léda, de tous les dieux *falsi e bugiardi*. Sans doute, la sculpture et la peinture, bien plus que la littérature, s'attardent à ces vieilleries. Pourtant on pourrait encore en retrouver quelque chose dans le monde des lettres. Un poète, qui a été l'un des candidats aux dernières élections académiques, ne s'est-il pas avisé d'appeler l'impératrice Eugénie une Vénus chrétienne ? Mais nous voilà arrivé à des époques dont le P. Delaporte n'a pas eu à s'occuper. Il ne jette qu'un coup d'œil sur le merveilleux au XVIIe siècle et dans les premières années de notre propre siècle. S'il eût continué son œuvre un peu plus loin, il eût rencontré de nouveau la querelle des anciens et des modernes, mais alors les noms étaient différents, et les combattants s'appelaient, cette fois, les classiques et les romantiques. Une petite remarque : dans la liste des sujets chrétiens traités par des auteurs dramatiques (p. 335), 1639 à 1646, le P. Delaporte a omis de citer une *Pucelle d'Orléans*, publiée par A. de Sommaville et Augustin Courbé en 1642, tragédie attribuée à La Mesnardière.

TH. P.

La Vie et les Œuvres de Jean-Jacques Rousseau, par HENRI BEAUDOUIN. Paris, Lamulle et Poisson, 1891, 2 vol. in-8 de IX-585 et 627 p. — Prix : 15 fr.

Si l'on veut étudier le caractère de Jean-Jacques Rousseau, il faut le chercher dans ses *Confessions*, dont le cynisme orgueilleux ne saurait être une garantie pour la vérité, ou dans cette multitude d'écrits dont il a été le sujet, tour à tour en butte aux jugements les plus contradictoires et les plus divers. Mais il restait à écrire l'histoire de l'homme fameux qui domina son époque, et dans lequel il est impossible de ne pas voir l'apôtre et le précurseur de la Révolution française. L'ouvrage que publie M. Henri Beaudouin a le mérite d'être complet et de présenter une image fidèle de celui dont les doctrines reflétèrent les erreurs de sa vie. « On ne manque pas de gens, dit l'auteur, qui feraient volontiers deux parts de Rousseau, et sacrifieraient l'homme sans trop de regrets, à la condition de conserver le philosophe et l'écrivain ; mais c'est un partage qu'il est impossible d'accepter. L'homme explique l'écrivain. Si les grandes pensées viennent du cœur, que d'utopies, que d'aberrations en viennent aussi ! Les ouvrages de Rousseau ne seraient-ils pas tout autres, si sa conduite avait été honnête et pure ? » Ayant à traiter un sujet peu moral, M. Beaudouin n'en a peut-être pas toujours évité les écueils, et, malgré l'excellent esprit qui l'anime, son livre ne saurait être mis entre toutes les mains. Une des chimères de Jean-Jacques est de vouloir ramener à l'état primitif une société que les siècles ont conduite à la civilisation. Dans l'*Émile*, il énonce comme

des vérités une foule de paradoxes contredits par la plus vulgaire expérience. Il suppose que l'homme est né bon, et nous savons que l'enfant montre des instincts qui, s'ils n'étaient pas réprimés, contiendraient les germes de tous les vices de l'âme et de tous les défauts du caractère. Selon Rousseau, la meilleure éducation consiste à n'en donner aucune. Avec un tel principe, on se demande pourquoi il a jugé utile d'écrire un livre entier sur l'éducation. Il fallait tout l'engouement du XVIIIe siècle pour ne pas remarquer combien il était étrange de voir un homme, qui avait abandonné ses enfants, donner des conseils aux pères et aux mères, et se proposer comme l'instituteur du genre humain. Écrivant la *Nouvelle Héloïse*, il déclare que ce roman ne conviendra ni aux gens sévères, à cause du sujet, ni aux Genevois, parce qu'il ne faut de romans qu'aux peuples corrompus. Quant aux jeunes filles, « celle qui en osera lire une seule page est une fille perdue. » « Il doit plaire, ajoute-t-il, aux dévots, aux libertins, aux philosophes ; il doit choquer les femmes galantes et scandaliser les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc? Peut-être à moi seul. » En excluant tant de catégories de lecteurs, Rousseau n'avait qu'un seul but : donner à toutes l'envie de le lire. Il aimait à raconter qu'une grande dame, habillée pour le bal, commença *la Nouvelle Héloïse*. A minuit, elle demande ses chevaux, et continue sa lecture. Quelque temps après, on la prévient que son carrosse est prêt. Elle lit toujours. Nouvel avertissement à deux heures du matin; il a moins de succès auprès d'elle que le livre. S'apercevant que sa montre est arrêtée, elle sonne pour savoir l'heure. On lui dit qu'il est quatre heures du matin, c'est-à-dire trop tard pour aller au bal. C'est alors qu'elle se décide à faire dételer ses chevaux, et consacre le reste de la nuit au roman qui l'avait captivée. *La Nouvelle Héloïse* est loin d'exciter aujourd'hui l'intérêt passionné qu'elle inspirait à nos aïeules. Une femme pourrait en commencer la lecture, sans être exposée à laisser passer l'heure du bal, et les hommes qui éprouveront la tentation d'ouvrir le livre céderont plus vite encore à celle de le fermer. C'est surtout par ses utopies révolutionnaires que Jean-Jacques Rousseau a survécu. « Le *Contrat social*, dit très justement M. Beaudouin, est un acte, plus encore qu'une œuvre de littérature et de philosophie. Son importance est bien moins dans les éloges ou les réfutations qu'il suscita que dans les événements dont il fut la cause ou l'occasion. » La Révolution n'eut qu'à emprunter à Rousseau ses idées et à répéter ses formules. Elle se reconnut en lui, comme il aurait pu se reconnaître en elle. En 1790, l'Assemblée constituante lui votait une statue. En 1794, la Convention décrétait son apothéose, en même temps que celle de Marat. Robespierre avait toujours sur sa table le *Contrat social*. Jean-Jacques Rousseau n'est plus, et c'est encore lui qui parle par la bouche des hommes de la Révolution. La philanthropie est dans les paroles et

la cruauté dans les actes. Les prisons s'élèvent au nom de l'affranchissement universel, et l'on célèbre l'amour du genre humain sur une terre couverte de sang. « On le forcera d'être libre. » Ces mots se lisent dans le *Contrat social*, et la Terreur en fut l'effroyable application. On doit à Rousseau presque toutes les théories que les révolutionnaires traduisirent par des actes sanglants. Ses principes de gouvernement dominent encore nos institutions politiques, malgré les démentis que leur infligent chaque jour les événements. La souveraineté populaire a créé le despotisme irresponsable et anonyme, mille fois plus dangereux que le despotisme d'un seul, et les idées égalitaires ont abouti à un nouvel ordre de privilégiés qui n'ont même plus le frein moral qu'opposent aux abus de pouvoir l'élévation des sentiments et la pratique des vertus.

Si Rousseau n'a pas fait au christianisme cette guerre que l'esprit de Voltaire rendit si funeste, il a semé le doute, attaqué les croyances, au nom d'une religiosité vague et flottante, d'un indifférentisme voisin de l'incrédulité. L'abolition des vœux monastiques, la constitution civile du clergé, les attentats contre la propriété, ont leurs origines dans les livres de Rousseau. Comme écrivain, son style est facilement déclamatoire. C'est par ses défauts qu'il a eu le plus d'imitateurs, et son influence littéraire se retrouve dans l'emphase si commune à son époque. Voltaire lui reste supérieur par le goût, par la concision et la vivacité. Les sophismes de Jean-Jacques Rousseau, les doctrines de cet esprit chimérique, correspondaient trop bien aux passions et aux mauvais instincts de la nature humaine pour ne pas avoir des admirateurs et des disciples. Ce fut une des causes de leur succès, et c'est ce qui explique leur durée.

On ne vient donc pas trop tard aujourd'hui pour les discuter et pour montrer ce que sont les faux dieux à qui l'on continue d'élever des autels. M. Beaudouin a fait un bon livre, un livre utile et sincère. Ses appréciations sur Rousseau sont aussi justes et sensées dans le fond que modérées dans la forme. Le blâme sous sa plume n'est jamais l'invective, et il faut le remercier de nous avoir mieux fait connaître le caractère et la vie de l'homme, en jugeant les œuvres où, selon le mot de M. Nisard, « les mauvais esprits deviennent pires, où les bons ne deviennent pas meilleurs. » H. DE BROC.

A la mémoire de Joséphin Soulary, par AIMÉ VINGTRINIER. Lyon, publié par A. Storck, imprimeur, 1891, in-8 de VI-278 p., avec portraits, dessins et aquarelles.

Les amis de Joséphin Soulary eurent l'idée, dès que le maître *sonnetiste* fut mort, de publier « un livre contenant quelques-unes des œuvres inédites ou peu connues de l'auteur des *Figulines*, quelques-unes des pages intimes où il livrait tout son cœur, quelques-uns de ces

croquis où se manifestait encore, sous une forme ignorée du public, son sentiment délicat de l'art, enfin les témoignages d'admiration et de sympathie dus soit à la plume, soit au crayon de ceux de ses contemporains qui, dans une même affection, confondaient le poète et l'homme. » Ce livre vient de paraitre, élégamment imprimé sur beau papier, délicatement illustré, rempli de choses charmantes en prose comme en vers, et digne, en un mot, à tous égards, de la mémoire de l'écrivain d'élite auquel il est consacré.

Parmi les illustrations, on remarque le portrait de Soulary par Armbruster, Soulary sur son lit de mort par le même artiste, diverses vues de Rossillon-en-Bugey, la maison de campagne bien-aimée du poète, et d'autres ravissants dessins de l'heureux possesseur de cette paisible et douce maison, dessins qui représentent l'église de Montieux, Virieu-le-Grand, Alger-Notre-Dame d'Afrique, la Kasbah, Kouba, etc. Mentionnons encore les dessins de plusieurs artistes de Lyon, qui ont rivalisé de talent pour décorer le volume. Les poètes de la même ville, ainsi que plusieurs de leurs célèbres confrères de Paris, n'ont pas mis moins de zèle pieux dans leur hommage à Soulary, et, à la suite des discours prononcés sur sa tombe, on lit de touchants sonnets de Frédéric Bataille, de François Coppée, d'Eugène Manuel, de Jules Dumond, de Mlle Dor, de Mlle Adèle Souchier, d'autres poésies non moins touchantes de J. Appleton, de Camille Roy, d'E. Flotard, de Claudius Popelin, une vibrante lettre de Jules Claretie.

Combien les éditeurs du recueil ont été heureusement inspirés de joindre aux poésies et lettres inédites de Soulary un choix de ses poésies les plus connues, les plus admirées ! Combien on aime à retrouver dans cette anthologie les sonnets intitulés : *Puella*, *les Deux Roses*, *Rêves ambitieux*, *la Hache*, *les Deux Cortèges*, *l'Épouvantail !* En relisant ces morceaux achevés, on se croirait transporté au milieu de ce jardin du poète, rempli de fleurs exquises, qui a été si bien décrit (p. 232), dans les gracieuses stances sur *Une Visite aux Gloriettes en 1875*.

Je n'ai rien dit encore de la notice biographique qui occupe la plus grande partie du volume (p. 1-155). C'est un récit des plus attachants, écrit avec une vive chaleur de cœur et de langage. On ne s'en étonnera point quand on apprendra que l'auteur est, comme s'exprime la *préface*, « l'aimable et savant bibliothécaire de la ville, M. Aimé Vingtrinier, qu'une vieille et intime affection liait à Soulary et qui était tout désigné pour écrire sa biographie. » M. Vingtrinier a mis ses meilleures qualités littéraires dans cette fidèle biographie. Tantôt ému, il décrit d'une façon saisissante les souffrances physiques et morales de celui qui fut pour lui comme un frère; tantôt enjoué, il raconte avec une verve entraînante quelques piquants épisodes de la vie de Soulary. Il

loue en son ami l'homme honnête et excellent entre tous, l'écrivain accompli, avec cette sincère et cordiale simplicité de ton qui est plus éloquente que toutes les belles phrases du monde. Dans ses récits, il a enchâssé, brillantes pierres précieuses, plusieurs lettres qui lui furent adressées par Soulary à diverses époques de sa vie, et surtout pendant le séjour en Algérie du poète malade et déjà frappé à mort. Nous donnerons à la fois aux deux amis un grand éloge en déclarant que Soulary méritait l'honneur d'avoir un biographe tel que M. Vingtrinier. T. DE L.

George Buchanan, humanist and reformer. A biography by P. HUME-BROWN. Edimbourg, David Douglas, 1890, in-8 de XVII-388 p.

Buchanan est une des figures les plus curieuses de l'histoire littéraire du XVIe siècle. Écossais, il a tenu dans son pays une place politique considérable; mais son rôle sur le continent, qui fut presque exclusivement littéraire et s'exerça surtout en France, ne le recommande pas moins à l'attention. Il a trouvé en M. Hume-Brown un biographe zélé et capable de lui consacrer un livre aussi agréablement composé que bien informé. Étudiant à l'Université de Paris, puis à celle de Saint-Andrews, soldat, dans l'intervalle, à l'armée du duc d'Albany, successivement régent au collège de Sainte-Barbe à Paris, précepteur d'un fils naturel de Jacques V, professeur au collège de Guyenne, à Bordeaux, où Montaigne reçoit son enseignement, emprisonné en Portugal sur l'ordre de l'Inquisition, qui ne lui pardonne pas certaines satires contre les moines, revenu en France comme précepteur du fils du maréchal de Brissac, puis en Écosse comme principal du collège de Saint-Léonard, à Saint-Andrews, précepteur du roi Jacques VI, nommé par lui à de très hautes fonctions du royaume, « modérateur » de l'Église d'Écosse, poète lyrique, tragique et satirique, historien et pamphlétaire, réformateur et humaniste, latiniste d'une élégance incomparable et politicien d'un caractère assez douteux, Buchanan revit en ce livre, dans les divers milieux qu'il a traversés, et que son biographe connaît admirablement. L'étude de l'activité religieuse de Buchanan est surtout traitée d'une façon toute nouvelle. Le point de vue protestant de l'auteur se fait jour inévitablement dans ses appréciations; on le retrouve dans son indulgence pour son héros ou dans l'étude de ses rapports avec Marie Stuart, contre laquelle Buchanan, après l'avoir adulée dans ses vers, dirigea un pamphlet fameux, paru dans la même année en anglais et en latin (*De Maria Scotorum regina*, 1571), et qui eut une influence terrible sur la destinée de la malheureuse Reine. On ne saurait trop louer, d'ailleurs, la richesse de l'information de M. Hume-Brown et la façon dont il en use. Il met en œuvre divers documents inédits, et publie notamment des pièces tirées des archives de l'Université de Paris, et

datant du séjour de Buchanan dans cette ville, en 1527 et 1529. Lacune singulière, l'auteur ignore le travail de M. G. Vauthier, *De Buchanani vita et scriptis* (Toulouse, imprimerie Chauvin, 1886) ; il était, certes, deux fois en droit de négliger cet opuscule qui a tous les défauts des thèses latines de chez nous ; mais la bibliographie exigeait qu'il le mentionnât. Un portrait du grand humaniste écossais et une vue du collège de Saint-Léonard au XVIe siècle complètent l'ouvrage, imprimé avec soin et revêtu de ce cartonnage élégant que les éditeurs français s'obstinent à nous refuser. P. N.

HISTOIRE

Lehrbuch der Kirchengeschichte von Dr. Wilhelm Möller ord. Professor der Kirchengeschichte in Kiel. Zweiter Band. *Das Mittelalter.* Fribourg en Brisgau, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1891, gr. in-8 de 560 p. — Prix : 6 fr. 85.

Nous avons parlé l'année dernière, à pareille époque, du premier volume de l'Histoire ecclésiastique du Dr W. Möller (t. LXI, p. 149). Le second, que nous présentons un peu tard à nos lecteurs, nous fait assister dès l'abord aux préparatifs de l'importante évolution qui transporte au centre de l'Europe les éléments vitaux du christianisme. Peu à peu les liens qui unissaient encore l'Église et l'empire de Byzance s'affaiblissent, puis se rompent, et la Papauté se trouve amenée à chercher l'appui qui lui manque dans cet empire franc, à la fondation duquel elle vient de concourir. A ce propos, l'auteur aborde en passant la question de la donation de Constantin. Nous aurions aimé à le voir ne pas se borner à un examen si rapide, ni se contenter de signaler uniquement les auteurs allemands qui l'ont récemment traitée. Un savant professeur de notre Faculté libre de Lyon et M. l'abbé Duchesne, de l'Institut, ont placé la fabrication de ce privilège en 774, et les intéressants arguments qu'ils proposent l'un et l'autre pour déterminer l'époque précise de l'année où il a été mis en œuvre auraient au moins mérité d'être indiqués. — Une seconde période s'étend de Charlemagne à la moitié du XIe siècle : la diffusion du catholicisme, la Papauté et la hiérarchie, les moines, la vie ecclésiastique, en forment les principaux chapitres. — Avec la troisième période, nous assistons à l'histoire des luttes des Papes et du pouvoir civil, c'est le pontificat de Grégoire VII, dont le rôle est assez sévèrement jugé, c'est aussi un exposé trop succinct des livres canoniques et du droit pontifical. L'étude sur le développement du monachisme (p. 338-347) est assez bien conçue, mais nous ne voyons pas pourquoi l'auteur a rejeté, quatre chapitres plus loin, son histoire des ordres mendiants, qui aurait gagné à se trouver réunie au travail précédent, puisqu'il s'agit de temps rangés par lui dans une même période. — La qua-

trième division comprend les XIVe et XVe siècles, c'est-à-dire le temps de la Papauté française, du grand schisme et des conciles de Pise, de Constance et de Bâle. M. Möller laisse ici plus souvent percer ses sentiments protestants, sans trop d'amertume cependant, et si l'on excepte une tirade un peu méchante sur Jean XXIII et une allusion piquante à l'habile politique de Martin V, il n'y a pas lieu de blâmer ses conclusions. Nous n'en dirons pas autant du chapitre suivant, où il traite des abus ecclésiastiques durant le grand schisme. Assurément ces abus furent graves, mais est-il prudent d'avancer que les indulgences étaient « uniquement » pour les Papes un moyen de spéculations financières...., que, sans pénitence et pour de l'argent, non seulement la peine temporelle, mais la faute elle-même était remise ? L'incontinence des clercs n'est pas non plus le résultat de l'obligation de garder la chasteté, mais la conséquence bien explicable du relâchement de la discipline produit par un schisme et des désordres aussi persévérants. — L'auteur résume avec assez de justesse la situation de la Papauté à la veille de la Renaissance, et traduit exactement les préoccupations de Pie II en face de la Pragmatique Sanction ainsi que le rôle du malin Louis XI, paraissant ne pouvoir obtenir de son parlement la concession qu'il aurait de grand cœur accordée à la politique pontificale, si celle-ci n'avait combattu à Naples les intérêts de la maison d'Anjou. Nous ne modifions en rien les éloges mêlés de réserves que nous avons donnés au volume précédent, nous bornant à souhaiter que le troisième nous satisfasse au moins autant. Si M. Möller, en abordant les délicates questions de la Réforme et du concile de Trente, sait repousser la tentation naturelle aux protestants allemands d'emboucher la trompette en l'honneur de Luther, son œuvre y gagnera certainement et sera la preuve de ce que peut fournir un historien de bonne foi et un vulgarisateur érudit, même quand ses préjugés religieux s'écartent de l'intelligence du passé de l'Église tel que nous aimons à le voir compris.

G. Péries.

Der Augustinermönch Johannes Hoffmeister. *Ein Lebensbild aus der Reformationszeit*, von Nikolaus Paulus, Priester des Bisthums Strasburg. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891, in-12 de XX-444 p. — Prix : 6 fr.

M. l'abbé Nicolas Paulus dit avec raison que les catholiques sont loin d'avoir fait pour leurs grands hommes ce que font pour les leurs les protestants, qui, depuis trois siècles, n'épargnent rien pour les mettre en lumière ; et nous, catholiques, nous délaissons les nôtres. C'est pour sauver de l'oubli un des grands adversaires de la Réforme que M. l'abbé Paulus a composé son livre.

Jean Hoffmeister naquit à Oberndorf, petite ville du royaume de Wur-

temberg, à la fin de 1509 ou au commencement de 1510. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Augustins. Se faisant remarquer par ses talents, en 1533, malgré son jeune âge, il fut nommé prieur du couvent de Colmar. Là, commence sa lutte contre la Réforme, lutte qu'il soutint autant par la plume que par la parole. On a, dans les chapitres consacrés à cette période, des détails sur l'esprit religieux en Allemagne et principalement en Alsace, et sur les désordres qui furent une des causes du protestantisme. A la fin de 1542, Hoffmeister devint provincial de son ordre, et, en 1545, il occupa à Worms la chaire de la cathédrale pendant la diète de l'Empire. L'année suivante, Séripando, général de l'ordre, le choisit pour vicaire dans l'empire d'Allemagne, où on le vit alors déployer la plus grande activité contre le protestantisme, jusqu'à sa mort, qui survint le 21 août 1547.

Après avoir retracé la vie de son héros, l'auteur, dans la seconde partie, fait connaître sa doctrine. Hoffmeister voulait aussi une réforme, mais la réforme des mœurs et non celle de la foi. On a, dans les chapitres consacrés à ce sujet, le résumé des travaux du religieux augustin sur l'Église, sur les sacrements, sur le culte des saints, sur le clergé. L'ouvrage se termine par la bibliographie des œuvres de Hoffmeister, la publication de plusieurs lettres de Séripando, général des Augustins, et l'analyse de quelques lettres de son vicaire. Ce travail fait avec soin, à l'aide de bons documents, est un exemple donné aux catholiques. Nous espérons qu'il trouvera des imitateurs. J. E.-V.

Histoire de Charles VII, par G. du Fresne de Beaucourt. T. VI. *La Fin du règne.* Paris, Alphonse Picard, 1891, in-8 cavalier de 595 p. avec un Album de 10 planches. — Prix : 11 fr.

Jamais, dans ses précédents volumes, M. le marquis de Beaucourt ne s'est élevé si haut comme historien. Il n'avait plus, dans cette période de 1454 à 1461, à retracer les difficultés ou les gloires du règne ; mais il lui restait à scruter, avec cette perspicacité du critique, qui est une sorte de confesseur, toutes les hontes d'une vieillesse débauchée. Il a accompli sa tâche sans passion, sans faiblesse ; stigmatisant sans parti pris les défaillances, notant aussi les vues parfois puissantes de cet esprit royal affaibli par la maladie, par les tracas et par les excès. « Le scandale dépasse toutes les bornes : le Roi déshonore sa vieillesse. » Telle est la phrase caractéristique par laquelle l'auteur peint d'un mot cette navrante période, sans dissimuler la plus grande de ses tristesses. Il a porté le scalpel dans toutes les plaies, qu'il a fouillées sans en négliger aucune, non pas avec la curiosité malsaine d'un amateur de passions mauvaises, mais avec le soin d'un médecin pensant à guérir les malades actuellement vivants d'un mal terrible qui a tué leurs ancêtres. « Jamais la

corruption de son cœur ne passa jusqu'à son esprit, » écrit-il en appliquant à Charles VII un mot dit de Henri IV. Et il montre Charles VII réprimant les odieux excès de tous genres commis par le comte d'Armagnac ; les conspirations traîtresses du duc d'Alençon, qui, après avoir vaillamment fait son devoir contre les Anglais, les appelait pour venger les dénis de justice dont il croyait avoir à se plaindre. Ce chapitre, intéressant comme un roman, a été écrit avec beaucoup de verve.

Enfin, M. de Beaucourt raconte patiemment, savamment, minutieusement, cette guerre sourde du fils contre le père, qui devait finir par la fuite du Dauphin en Flandre, où le dicton le mit « comme un renard parmi les poules. » Il faut lire ces tergiversations curieuses du duc de Bourgogne qui voulait bien servir le fils et nuire au père, mais non se mettre en mauvais point; et cette attitude vraiment fière et digne du Roi, refusant de céder un seul de ses droits, mais refusant aussi de s'engager dans une guerre funeste.

Les succès de la politique royale à l'étranger : en Espagne, en Écosse, en Allemagne, en Italie, et même en Angleterre, irritèrent violemment le duc de Bourgogne et sa cour. La fermeté dont fit preuve le Roi en le sommant de comparaître comme pair de France pour juger le duc d'Alençon ; les paroles téméraires du comte de Charolais, et, par-dessus tout, cette rivalité suprême du premier pair de France avec son suzerain, allaient amener la guerre entre le Roi et le duc, quand Charles VII mourut. Il devait laisser à son fils, devenu roi à son tour, le soin de venger définitivement le trône des insultes du duché, le soin de le détruire, et pour jamais.

M. de Beaucourt ne s'est pas seulement contenté de tracer ces grandes lignes de la politique générale, dont il a suivi avec finesse tous les détails. Il a encore consacré deux chapitres à la vie intérieure du royaume, et à ce que j'appellerai la vie intellectuelle du Roi. Dans le premier, il a réuni tous les documents concernant l'administration du royaume et fait ressortir le point capital, c'est-à-dire la suppression des aliénations du domaine. Dans le second, il montre que Charles VII était « amateur de science, qu'il avoit merveilleuse industrie, vive et fresche memoire ; estoit historien grant, bon latiniste, et bien sage (savant) au conseil ; enfin qu'il avoit près de lui deux medecins expers astrologiens, lesquieux il aima moult. » Il cite les livres qu'il « volait » au besoin et les auteurs qui lui dédiaient leurs poèmes, leurs chroniques, ou leurs armoriaux.

Les dernières années du Roi, plongé dans les délices de l'oisiveté, furent troublées par les complots ourdis par le Dauphin. On va jusqu'à dire que celui-ci empoisonna réellement son père. M. de Beaucourt établit que le roi mourut d'un abcès dans la mâchoire. Une note justificative du docteur Notta, très étendue, vient à l'appui de cette opinion.

Les jugements les plus divers ont été prononcés sur Charles VII. M. de Beaucourt n'a retenu ici que les éloges venant des écrivains même les plus hostiles. En concluant, il répète, et avec plus de justesse, ce que Duclos a dit de son successeur : « Tout mis en balance, c'était un Roi. »

Cet important volume ne renferme pas moins de trente pièces justificatives, la plupart inédites et tirées des archives d'État de Milan ; mais ce qui nous attire davantage, ce qui constitue le trésor de l'ouvrage entier, c'est l'ample table dont M. le marquis de Beaucourt l'a enrichi. Cette table contient près de cent pages. Est-elle complète ? Par les additions, on voit que non. On peut aussi regretter que des noms tels que *Albergati*, *Albret*, *Alençon*, *Anglais*, *Anjou*, etc., ne comportent pas d'analyse succincte comme le nom de *Charles VII*. Néanmoins, elle offre un intérêt des plus considérables et des plus justifiés.

En même temps que ce volume, paraît un Album dont les planches sont destinées à être réparties entre les six tomes de l'ouvrage. Il faut citer un très curieux et très beau portrait de Charles VII que possède M. de Beaucourt. Il nous semble, il semblera à quiconque a lu ou lira l'*Histoire de Charles VII*, que c'est bien là le type du restaurateur de l'intégrité nationale : un front haut mais peu large, des yeux intelligents mais un peu noyés dans le vague, une bouche plissée et un petit menton. Il est certainement plus vrai que le portrait du Louvre ou que celui de la Grand'Chambre. Les regards y sont moins tristes et le rictus de la bouche y est moins violent. Le masque du portrait du Louvre était le masque d'apparat ; celui du cabinet de M. de Beaucourt est l'intime. Il faut savoir grand gré à l'auteur de l'avoir fait reproduire. Outre de très intéressants fac-similés, nous lisons la carte de France en 1429, dressée par le si compétent M. Auguste Longnon.

Exegi monumentum. Si l'on regarde en arrière, si l'on examine le chemin parcouru par M. de Beaucourt, en suivant pas à pas son héros, si l'on accumule le grand nombre de notes, de rectifications, de jugements droits et sains que l'on doit à l'auteur, — l'on est effrayé de la masse de travail, d'intelligence et d'érudition qu'il a fallu dépenser pour en arriver à mener à bonne fin pareille tâche. Heureusement, le marquis de Beaucourt n'avait pas confiance seulement dans ses propres forces, mais il a cette foi qui domine les montagnes, qui triomphe de tous les obstacles. Il a abordé avec une conscience d'érudit et de catholique une période difficile de notre histoire, et il en a tiré non seulement un livre complet au point de vue du talent et du savoir, mais une leçon et un exemple pour les catholiques et les monarchistes d'aujourd'hui.

BOURMONT.

Mémoires de Saint-Simon. Édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de notes et appendices, par A. de Boislisle, membre de l'Institut. T. VII et VIII. Paris, Hachette, 1891, 2 vol. in-8 de 687 et 714 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol. (*Les Grands Écrivains de la France.* Nouvelles éditions, publiées sous la direction de M. Ad. Régnier).

Les Mémoires de Saint-Simon et le P. Le Tellier, confesseur de Louis XIV, par le Père P. Bliard, de la Compagnie de Jésus. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de viii-430 p. — Prix : 7 fr. 50.

Plus on étudie de près les *Mémoires* de Saint-Simon, et plus on est amené à reconnaître qu'il ne faut accepter qu'avec la plus grande réserve les jugements qu'il a portés sur plusieurs de ses contemporains. Le noble chroniqueur est fort irascible : il a des préventions invétérées, et lorsque la passion s'en mèle, surtout s'il y entre du jansénisme, il ne sait plus garder de mesure. Aucun exemple n'est peut-être plus frappant de ces excès de plume, que le portrait qu'il nous a laissé du P. Le Tellier. On dirait d'un autre paysan du Danube, transporté sur les bords de la Seine : « Sa physionomie était fausse, terrible, il eût fait peur au coin d'un bois.... il était grossier, insolent, impudent, ne connaissant ni monde, ni mesure, ni degrés, ni ménagements, ni qui que ce fût.... » Au premier abord, remarque fort bien le P. Bliard, il est difficile de reconnaître là un jésuite ; et si l'on rapproche ce portrait de celui que Saint-Simon lui-même fait ailleurs des membres de l'Institut, disant qu'ils étaient devenus « redoutables par une insinuation de toute espèce, aimables par une facilité et un tour qui ne s'étaient point encore rencontrés dans le tribunal de la pénitence, » on se demande comment les supérieurs du P. Le Tellier purent préférer à tant d'autres, pour le placer auprès du Roi, ce phénomène de leur ordre ; et la contradiction est si manifeste que le chroniqueur devient immédiatement suspect. Si l'on ouvre alors la correspondance de Fénelon, et si l'on constate en quelle estime l'archevêque de Cambrai tenait ce grossier personnage, le chargeant de prêcher à ses frères le silence et la résignation au moment même où Saint-Simon l'accuse de ne penser qu'à sa Compagnie, de tout bouleverser pour elle et de sacrifier à sa domination les dogmes comme la morale du christianisme, on reste stupéfait de voir les rôles à ce point renversés ; car c'est le prétendu instigateur de toutes les guerres qui reçoit mission de présenter à tous le rameau d'olivier, et de conclure une paix désastreuse pour son ordre ; c'est l'irréconciliable ennemi, l'adversaire qui ne sut jamais déposer les armes avant le triomphe complet de sa Société, qui devra, par sa conduite et par ses paroles, apprendre aux siens à tout supporter sans plainte pour le bien de l'Église et de l'État, à préférer une trêve humiliante aux douceurs d'une victoire assurée.... Qui croire ? l'orgueilleux duc ou le doux arche-

vêque ? Telle est la question que le P. Bliard s'est posée ; et avec une sûreté d'investigation très remarquable, il conclut en faveur de Fénelon et consacre un volume tout entier à démolir pièce à pièce l'échafaudage de haine élevé par le noble chroniqueur. C'est un véritable procès instruit dans les formes, et je constate, après une lecture attentive de cet ouvrage, que le P. Bliard, s'il n'était entré dans la Compagnie de Jésus, eût pu fournir la carrière d'un juge d'instruction consommé, ou d'un avocat gagnant tous ses procès par le nombre de ses arguments, la force de sa dialectique et l'entraînement de sa parole. Plusieurs de ses chapitres sont des modèles de discussion serrée ; et soit qu'il s'agisse des affaires délicates concernant Port-Royal, ou le Nouveau Testament du P. Quesnel, soit qu'il faille apprécier les diverses phases de la réception de la bulle *Unigenitus*, ou les résistances inconcevables du cardinal de Noailles, on le trouve armé de toutes pièces pour réfuter sans réplique les accusations intéressées de la chronique ou de la cabale. Après cette éloquente controverse, il ne reste plus rien du portrait de Saint-Simon, dont le sans-gêne, les contradictions et les inconséquences dépassent vraiment toute imagination ; car il ne s'agit pas seulement du portrait moral, mais aussi du portrait physique. Ce qui est sûr, c'est que Louis XIV, qui était peut-être, au dire de Choisy, « l'homme de son royaume qui pensait le plus juste, » déclarait au duc d'Harcourt qu'il ne connaissait personne « de plus intrépide ni de plus saint que le P. Le Tellier, » et Languet de Gergy, l'archevêque de Sens académicien, ajoute : « de plus modeste. » Le chancelier d'Aguesseau lui rendit le même témoignage, en racontant l'anecdote suivante dans son discours sur la vie et la mort de son père : « Pourquoi, dit un jour Louis XIV au P. Le Tellier, ne vous servez-vous pas d'un carrosse à six chevaux, comme votre prédécesseur ? — Sire, répondit le Père, cela ne convient pas à mon état, et je serais encore plus honteux de le faire, depuis que j'ai rencontré dans une chaise à deux chevaux, sur le chemin de Versailles, un homme de l'âge, des services et de la dignité de M. d'Aguesseau.... » Voilà l'homme que le P. Bliard a magistralement vengé.

— Il n'est pas question du P. Le Tellier dans les deux nouveaux volumes des *Mémoires de Saint-Simon*, que vient de publier M. de Boislisle et qui ne dépassent pas l'année 1701. Le héros du P. Bliard ne fut choisi pour confesseur du Roi qu'en 1709 et ne s'était pas encore suffisamment signalé à l'attention du chroniqueur : mais ce que je disais en commençant cet article trouve encore ici sa confirmation, car, dans les abondants et riches appendices placés par M. de Boislisle à la suite des *Mémoires*, je rencontre, en particulier, une longue dissertation en faveur de Desmaretz, à l'occasion de l'affaire des pièces de quatre sols : « J'ai fait justice, dit M. de Boislisle, en commençant cette dissertation, d'une

partie des légendes recueillies et agrémentées, sinon inventées, par Saint-Simon, sur l'origine toute rurale des père et grand-père de Desmaretz.... ; » puis il insiste sur la nécessité de présenter sous leur vrai jour les motifs et le véritable caractère de la disgrâce momentanée du neveu de Colbert, « non seulement parce que le récit de Saint-Simon, habilement disposé et combiné pour faire fortune, est un de ceux auxquels la critique n'a rien opposé jusqu'ici, mais aussi parce que Desmaretz, élevé à bonne école, remarquablement doué pour les choses de la finance, est le seul ministre sur qui l'historien puisse s'arrêter avec intérêt dans la dernière et triste période du règne de Louis XIV. » Voilà donc encore un procès revisé, et de main de maître. La morale de tout ceci, c'est que Saint-Simon est un charmeur, mais qu'il faut prendre sérieusement garde à ses appréciations sur les hommes de son temps, surtout lorsqu'ils ne sont point de ses idées ni de son parti.

Les qualités qui distinguent ces deux nouveaux volumes de M. de Boislisle sont toujours les mêmes que pour les précédents ; et j'insiste sur la conscience la plus scrupuleuse dans les informations, pour des notes qui dépassent de beaucoup l'importance du texte ; et pour des appendices qui forment à eux seuls de véritables ouvrages spéciaux ajoutés aux Mémoires et les complétant. A la suite du tome VII, je signalerai, outre la justification de Desmaretz (p. 521 à 591), une notice sur la disgrâce du cardinal de Bouillon (p. 480 à 516), et la fin de l'importante dissertation sur les conseils sous Louis XIV (p. 405 à 444); et dans le tome VIII, deux importants mémoires sur la béate Rose et ses miracles (p. 460 à 511), et sur la mort de Madame Henriette (p. 636 à 667). Je ne reprocherai pas à M. de Boislisle la trop grande abondance de ses notes, car elles sont si intéressantes que je serais plutôt tenté de lui demander parfois de les allonger ; mais alors, quand verrions-nous le dernier volume ? Il nous dit, par exemple, que le député du tiers, délégué par les États de Bretagne, en 1700, pour le procès de l'amirauté, était M. *d'Auzon*, conseiller au présidial de Vannes : ces noms additionnels ne me suffisent pas, et j'aurais préféré le nom patronymique en disant *Guimard d'Auzon :* mais je fais là comme les gourmands qui ne sont jamais satisfaits. Que la suite ressemble au commencement : les érudits en seront encore trop heureux.

René Kerviler.

Les Rapports inédits du lieutenant de police René d'Argenson, publiés d'après les manuscrits conservés à la bibliothèque nationale. Introduction, notes et index par Paul Cottin. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-16 de cxxxvi-419 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume, dont l'histoire pourra tirer un très utile parti, aujourd'hui qu'elle ne néglige pas des particularités dont jadis ses allures imposantes l'empêchaient de s'occuper, amusera ou intéressera le simple

lecteur par des détails, des anecdotes, qui le transporteront en plein règne de Louis XIV. Le grand Roi, du reste, ne dédaignait pas de parcourir les révélations de toute espèce que d'Argenson a adressées au comte de Pontchartrain. Le volume qui les contient ne fait point double emploi avec des publications analogues précédentes, puisqu'il reproduit la partie restée inédite de sept registres conservés à la Bibliothèque nationale. Ces rapports vont de 1697 à 1715. M. Paul Cottin les fait précéder d'une ample introduction qui est tout un tableau de la société d'alors, tableau dont les rapports lui ont fourni les éléments. M. Cottin explique parfaitement la manière dont la police était exercée, puis il montre son intervention dans une foule de circonstances qui mettent en scène les gens de qualité, leurs effrontés valets, les demoiselles du demi-monde de l'époque, les époux mal assortis, les escrocs, les comédiens, les fous entichés de sciences occultes, les fabricants de faux titres nobiliaires, tout un monde qui, en somme, ressemblait beaucoup au nôtre. Pourquoi, dans son introduction, M. Cottin ne fournit-il pas quelques renseignements sur l'illustre personnage qui, au dire de Voltaire, fit honneur à son siècle, qui eût été un bon général, comme il fut un excellent lieutenant de police, placé au-dessous de sa naissance et de son mérite (*Siècle de Louis XIV*, ch. XXIX)? Quand on se rappelle ces éloges et ceux que Fontenelle prodigue, de son côté, à Marc-René de Voyer de Paulmy d'Argenson (M. Cottin ne désigne l'éminent magistrat que par ce dernier nom provenant d'une terre), on s'étonne de ne rien trouver sur sa vie, sur son caractère. Ce qui touche à la police a quelque chose qui répugne ; c'était une prévention à combattre, et il n'eût pas été mauvais de montrer ce que d'Argenson fut dans des fonctions difficiles à exercer et d'emprunter à Fontenelle, que nous venons de citer, la peinture qu'il a tracée du Paris d'alors, de l'ordre, de la sécurité qui y régnaient, des services incessamment rendus à la société par d'Argenson, de la noblesse de ses procédés et de sa probité à toute épreuve (*Œuvres* de Fontenelle, éd. d'Amsterdam, 1742, t. III, p. 496). Nous reconnaissons, du reste, que dans l'analyse des documents publiés par lui, M. Cottin laisse plus d'une fois apercevoir le haut mérite du lieutenant de police; mais, il nous le semble, le lecteur aimerait à faire plus ample connaissance avec lui. L'introduction, d'ailleurs très intéressante, révèle une impartialité qui devient rare. M. Cottin ne suit pas la triste mode qui règne aujourd'hui de décrier Louis XIV ; tout en avouant ses fautes, il se montre juste envers le Roi qui, disait Voltaire, « fit plus de bien à sa nation que vingt de ses prédécesseurs ensemble. »

Le volume est terminé par un index très complet donnant les noms de toutes les personnes citées dans les rapports et l'introduction. Hélas! plusieurs de ces noms bien connus ont figuré ailleurs plus honorablement.

TH. P.

Pirates et rebelles au Tonkin. Nos soldats au Yen The, par le colonel Frey, de l'infanterie de marine. Paris, Hachette, 1892, in-12 de x-352 p. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis 1885, la paix existe théoriquement au Tonkin. C'est même en se fondant sur cet état pacifique que le gouvernement républicain a institué le régime civil en Indo-Chine, réduisant à un minimum ridicule les prérogatives et les pouvoirs de l'autorité militaire. Et cependant la guerre n'a jamais été totalement interrompue. Ce ne sont pas seulement des détrousseurs de grands chemins, des bandes de « pirates » qui attaquent nos postes et brûlent les villages placés sous leur protection; nous avons affaire à des « rebelles, » c'est-à-dire à des Annamites qui ne reconnaissent pas notre domination, et qui, unis aux contingents chinois recrutés à la frontière, constituent pour nos troupes des adversaires redoutables. Les bandes ne sont pas très nombreuses, en raison de la difficulté des approvisionnements et des communications ; elles possèdent en général un noyau permanent, aguerri, discipliné, d'environ deux cents à trois cents hommes, mais qui est vite quintuplé quand il est fait appel aux villages rebelles de la région.

En janvier 1887, sur les confins du Thanh Hoa et de la province de Ninh Binh, le De Soan donna bien du fil à retordre à la division d'occupation. Il fallut concentrer à Ba Dinh plus de quinze cents hommes, faire venir de Ha Noi des pièces de 95, et c'est seulement après un siège de vingt jours, et un triple assaut aussi sanglant qu'inutile, qu'on parvint à faire sortir les rebelles des villages ceints de rizières où ils s'étaient fortifiés.

Le colonel Frey a eu l'heureuse inspiration de décrire les péripéties et de faire connaître les détails d'un épisode analogue de la guerre au Tonkin : la colonne du Yen The, qui prit fin en juin 1891 et ne coûta pas à l'armée moins de trois capitaines, sept lieutenants et cent hommes tués, blessés ou morts de maladies qu'ils y ont contractées.

Le Yen The est une des régions les plus fertiles du Tonkin, qui commence à Bac Ninh, en plein delta, et s'étend vers le nord entre Bac Le et Thaî Nguyen. Les gardes civils du Résident occupaient divers postes dans cette direction, mais comme partout ailleurs, l'inefficacité de leur action était évidente. Au mois d'août 1890, un administrateur civil, à la tête d'une nombreuse troupe de miliciens, essaya de chasser les bandes rebelles, mais sa colonne dut se dissoudre à la suite d'un échec sérieux éprouvé devant le village de Cao Thuong. On dut alors recourir à l'armée et le général Godin reçut le commandement des troupes d'opération. Le colonel Frey s'est fait l'historien de cette campagne de Yen The, à laquelle il prit une part brillante, et il en a exposé magistralement les différentes phases.

Le seul reproche que je me permette de lui adresser — et il est bien

minime — a trait à l'orthographe des noms annamites, qui est souvent défectueuse. « Je ne sais pas » se dit *Không biết* et non pas *Com-biet* (p. 110), et le mot *mot* (un) ne s'écrit pas *mott* (p. 128).

Les opérations qui furent faites au nord de l'Annam en 1886-1887 et celles du Yen The, au cours de ces deux dernières années, justifient pleinement les prévisions si éloquemment formulées par Mgr Puginier, le grand évêque du Tonkin; mais le gouvernement de la république et les agents civils en Extrême-Orient n'ont pas témoigné plus de confiance aux missionnaires français qu'aux officiers du corps expéditionnaire, et il a quelques raisons de s'en repentir aujourd'hui.

ROGER LAMBELIN.

Les Monarchistes sous la troisième République, par LOUIS TESTE. Paris, Arthur Rousseau, 1891, in-16 de 252 p. — Prix : 3 fr. 50.

De temps à autre, tous les trois ou quatre ans en moyenne, M. Louis Teste expose, sous la forme d'une brochure très soignée et généralement suggestive, ses idées sur les questions qui sollicitent l'attention générale en France ou à l'étranger. L'éminent publiciste n'a pas ses coudées franches dans le journal auquel il collabore; c'est une des raisons pour lesquelles il s'adresse directement au public et lui fait part de ses impressions sous sa seule responsabilité.

Après avoir successivement publié : *Notes sur Rome et l'Italie; Préface au conclave*, dont le succès fut considérable; *République et Magistrature; Léon XIII et le Vatican; Alexandre III et la Russie*, M. L. Teste étudie le rôle des *Monarchistes sous la troisième République.*

Peut-être y a-t-il dans l'amertume qui se tapit sous le manteau d'impartialité qu'il déploie fièrement, le dépit de n'avoir pas été apprécié à sa valeur par les chefs de son parti, et de n'avoir pas joué dans la presse et sur la scène politique un rôle proportionné à son talent; mais il est toujours téméraire de préjuger des « pensées de derrière la tête, » comme on dit en Allemagne.

La thèse soutenue est la suivante : depuis vingt et un ans les monarchistes se reprochent les uns aux autres de n'avoir pas restauré la royauté. Ils sont injustes pour leurs princes et pour eux-mêmes. Ni leurs princes ni eux ne sont responsables de l'ajournement de leurs espérances; car ces espérances ont toujours été irréalisables. Et, à l'appui de sa démonstration, M. Teste remonte aux origines et fait la genèse de la dynastie capétienne; il compare l'élection du président Thiers par les députés de Versailles à celle du roi Hugues Capet par les barons de Senlis — ce qui est bien un peu osé, — puis il examine les caractères principaux des quatre monarchies de 1804, de 1814, de 1830 et de 1832, montrant que le pouvoir royal se rétrécit à mesure que s'étend le pouvoir populaire, et enfin il prétend établir que ni en 1870, ni en 1871,

ni même en 1873, ni en 1877, ni en 1883, ni en 1885, ni en 1889, il n'a été possible de renverser le gouvernement républicain.

La thèse est ingénieusement soutenue ; mais, après une lecture consciencieuse des *Monarchistes sous la troisième République*, j'avoue ne pas être convaincu. L'Assemblée nationale, nommée avec le mandat de faire la paix, pouvait et devait affirmer que les conditions les plus favorables aux intérêts et à la dignité du pays ne pouvaient être obtenues que par le Roi de France rappelé par la volonté nationale. Pour restaurer la monarchie en 1871, il a manqué aux députés la confiance en soi, et au prince un peu d'initiative ; et en 1873, sans les intrigues d'un petit clan malfaisant, Monsieur le Comte de Chambord serait monté tranquillement sur le trône, en dépit des inventeurs du mot prêté au maréchal de Mac-Mahon : « Les chassepots partiront tout seuls. »

Où je partage absolument les impressions de M. Teste, c'est quand il flétrit l'alliance des monarchistes avec le boulangisme, alliance qui ne pouvait aboutir qu'à un désastre peu honorable. Une constatation très vraie qui se dégage d'un des plus intéressants chapitres de la brochure est celle-ci : Les conservateurs, par leur opposition tempérée et leur politique peu virile, ont largement contribué à affermir les institutions républicaines : « Quand la suppression du budget des cultes et la séparation de l'Église et de l'État sont mises aux voix dans les Chambres, leurs sentiments catholiques les leur font repousser, bien que leurs sentiments monarchistes leur disent qu'ils ébranleraient la République en la laissant s'engager dans ces entreprises. Ils fondent partout des instituts, collèges, écoles, hôpitaux, hospices, asiles, crèches, cercles, associations catholiques, atténuant ainsi les mécontentements des laïcisations de la République. »

J'aurais souhaité qu'en terminant, M. Teste ne se crût pas obligé de sacrifier aux dieux du jour et de faire le pèlerinage de Cronstadt, en chantant les louanges de la diplomatie de M. Carnot. « Baptisée par le Pape » et adoptée par le Tzar, la République n'est pas assurée du lendemain, et un écrivain soucieux de ne pas compromettre sa réputation de prophète agira prudemment en évitant de se porter garant de sa longévité.

ROGER LAMBELIN.

Français et Anglais, par PHILIP GILBERT HAMERTON, traduction de G. LABOUCHÈRE. Paris, Perrin, 1891, 2 vol. in-12 de XXIV-268 et 272 p. — Prix : 7 fr.

Pour faire une étude comparée de deux peuples, en se conformant strictement à la règle de ne citer que des faits dont on a eu des exemples sous les yeux, il faut connaître à fond les deux pays et posséder très complètement leur langue. Marié à une Française et habitant la France depuis de longues années, M. Philip Gilbert Hamerton paraît

remplir la première condition, et j'imagine que s'il a demandé à M. Labouchère de travailler à la transcription française de son ouvrage, c'est surtout pour se ménager le patronage d'un homme politique bien connu des deux côtés de la Manche. *Français et Anglais* est une œuvre de bonne foi destinée à faire tomber bien des préjugés sur deux peuples qui s'estimeraient davantage s'ils se connaissaient mieux. M. Hamerton examine successivement l'éducation, le patriotisme, la politique, la religion, les vertus, les coutumes, la société, le succès, la variété. Il donne ses conclusions personnelles, toujours appuyées d'observations impartiales; il fixe les traits distinctifs des caractères, notant l'influence de la science et de l'art sur leur développement progressif; il résume en un mot la tendance générale des deux pays : les Anglais ont l'esprit moins étroit et deviennent moins exclusifs ; les Français gagnent en sens pratique et en prudence.

Une idée fort juste, exprimée à plusieurs reprises au cours de ces deux volumes, est celle-ci : l'ancienne antipathie qui séparait autrefois la France de l'Angleterre a pris de nos jours la forme d'une jalousie réciproque et n'en est que plus vivace : aucun des deux peuples ne pardonne à l'autre ses progrès matériels et ses conquêtes coloniales.

Le souci constant de ne parler que des faits dont il a été témoin et des récits qui lui ont été personnellement rapportés a toutefois conduit l'auteur à formuler des assertions erronées. Habitant un département de l'Est, Saône-et-Loire, je crois, M. Hamerton n'aurait pas dû généraliser les observations politiques et sociales faites dans son voisinage; en ce faisant, il s'écarte du but qu'il a visé et risque de compromettre aux yeux du lecteur son œuvre tout entière. Dans le chapitre consacré à l'*Éducation*, je relève cette phrase : « Le véritable sentiment royaliste est mort en France; le sentiment religieux ne survit que dans une partie de la population, et n'y est guère vivace d'ailleurs. » Pour exprimer une semblable pensée, il faut n'avoir visité ni le nord, ni l'ouest, ni le midi de la France, et n'avoir fait qu'une enquête bien superficielle sur les provinces de l'Est. La suite du paragraphe est infiniment plus véridique. « D'autre part, les postes occupés par les hauts fonctionnaires de la République n'inspirent de respect à personne. Les royalistes les méprisent unanimement, les républicains désirent en général chasser le présent occupant pour le remplacer par un autre. » (T. I, p. 65.)

Sous le bénéfice de ces réserves, qui ne portent que sur une partie fort restreinte des sujets traités, je recommande chaleureusement au public le consciencieux ouvrage d'un Anglais qui se montre à la fois juge éclairé et véritable ami des Français. ROGER LAMBELIN.

Cartulaire de l'abbaye de Saint-Calais, publié par l'abbé L. Froger. Mamers, Fleury et Dangin ; le Mans, Pellechat, 1888, gr. in-8 de xxv-98 p., avec plan.

Le monastère de Saint-Calais doit son origine à un Arverne du nom de *Casilephus*, qui vint, suivi de deux solitaires (Darmer et Gall), se fixer, à la fin du ve siècle, sur les frontières du Maine, près du ruisseau d'Anisole. Le terrain dépendait de la villa royale de Matoval : Childebert Ier en fit don (515), et ses successeurs (de Chilpéric Ier à Charles le Chauve) confirmèrent la concession. Les conciles de Bonneuil (855) et de Pitres (862), un jugement de la cour du Roi à Verberie (863) et quatre bulles du pape Nicolas Ier intervinrent pour maintenir aux religieux la libre élection de leur abbé. Ils avaient fait à cette occasion une copie de leurs titres ; on sauva heureusement de l'incendie qui détruisit les archives au xve siècle deux autres Cartulaires : ils furent utilisés par les bénédictins, mais ne se retrouvent plus. Un recueil différent, compilé en 1709, faisait partie de la bibliothèque de M. Mégret-Ducoudray, mort en 1884 : il forme la base de la publication de M. l'abbé Froger, laquelle ne renferme que trente-huit numéros. En réalité, les douze dernières pièces (1015-1653) étaient seules inédites, depuis que M. Froger avait eu la complaisance de communiquer ce précieux recueil à M. Jul. Havet et de l'autoriser à publier intégralement les n°s 1 à 21 en appendice au 4e fascicule de ses *Questions mérovingiennes* (1887) : les diplômes 6, 11 et 12 avaient seuls été négligés par Mabillon et Martène. M. Havet a révoqué en doute l'authenticité des deux diplômes de Childebert Ier et de deux autres de Chilpéric Ier et de Thierry (n°s 1-4), « fabriqués de bonne foi sous le gouvernement de l'abbé Rainaud » (ixe siècle). Tout en admettant que « ces critiques méritent d'être prises en considération » (p. xxi), le nouvel éditeur a de la peine à croire que, dans leur forme actuelle, ces documents ne renferment rien « de la rédaction primitive ; » il plaide assez bien en leur faveur les circonstances atténuantes, mais il est d'autant plus à craindre que la sentence sur le texte qui nous est parvenu sera irrévocable que M. Havet a pris soin de justifier d'autres diplômes postérieurs, injustement suspectés. L'édition de M. Froger, j'aime à le reconnaître, ne laisse rien à désirer : elle note soigneusement les variantes des publications précédentes. Mais en constatant leur minime importance, je suis amené à remarquer d'une manière générale le peu d'utilité que la science historique trouve dans la réimpression indéfinie des mêmes documents. Publié à trois cents exemplaires aux frais d'un comité de membres de la Société historique et archéologique du Maine, ce volume est orné d'une vue de la ville et de l'abbaye de Saint-Calais, tirée des portefeuilles de Gaignières à la Bibliothèque nationale. U. C.

Essais de littérature et d'histoire, par René Lavollée. Paris, Hachette, 1891, in-16 de VII-435 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Lavollée, ancien consul général de France, et docteur ès lettres depuis vingt-deux ans, a, tout comme un jeune homme, et trop facilement peut-être, cédé au désir de se voir en volume. Certes, on ne saurait le blâmer de charmer les loisirs de sa retraite en écrivant, pour les présenter aux concours académiques, des études sur *Saint Jean Chrysostome* ou sur *Marivaux*. A plusieurs reprises, il parle des lettres avec un enthousiasme que ne connaissent plus guère les sceptiques « faiseurs » d'aujourd'hui, et qui conquiert très vite les sympathies. Mais outre qu'il y a une disparate vraiment trop grande entre toutes ces pièces rapportées : par exemple, entre un article sur la *Poésie latine en Pologne* depuis le moyen âge jusqu'au XVIIIe siècle et un résumé d'histoire diplomatique sur les diverses *Unions internationales* conclues à notre époque, tous les morceaux ne sont pas d'égal intérêt, et plusieurs pouvaient sans inconvénient rester dans les diverses Revues où ils ont paru d'abord, et où peut-être il sera plus naturel de continuer à les chercher.

Le travail le plus important, celui qui ouvre le volume, est consacré aux *Mœurs byzantines d'après saint Jean Chrysostome*. L'Académie des sciences morales lui a donné une récompense en 1890. C'est un relevé, fait de façon intéressante, des passages principaux des homélies ou des sermons, qui peuvent jeter quelque jour sur les mœurs du IVe siècle. Les érudits le trouveront malheureusement très incomplet et reprocheront à l'auteur de n'avoir pas dépouillé l'œuvre entière de saint Jean Chrysostome, ses ouvrages de théologie, de morale, de polémique, ses lettres, où il eût sans aucun doute récolté une ample moisson d'informations, et de n'avoir pas complété le témoignage du grand orateur par celui des écrivains contemporains et par les données de l'histoire. Et les stylistes lui en voudront de se contenter d'un style facile et coulant, mais qui manque de vigueur et de précision pittoresque, de n'avoir pas essayé de faire un tableau expressif de cette époque si bigarrée et si curieuse, un portrait vivant de ce peuple « décadent » d'Antioche et de Byzance.

Sachons cependant gré à M. Lavollée d'avoir au moins fait l'esquisse de ce tableau et d'avoir, par une étude qui se lit avec agrément, appelé l'attention sur une période de l'histoire trop peu connue.

La *Poésie latine en Pologne* est la traduction d'une thèse latine de doctorat, travail de jeunesse, qui n'est guère, comme le sont volontiers les thèses latines, qu'un recueil de longues citations reliées entre elles par de courtes notices sur les *Krzychi*, les *Janicki*, les *Klonowicz*, les *Szymonowicz*, les *Sarbiewsky* et autres *minores*. Le sujet sera neuf pour

bien des lecteurs, comme il l'était pour moi. C'est dire que si j'ai pris plaisir à explorer ce pays inconnu, il ne m'appartient pas de juger mon guide.

L'article sur *la Propriété littéraire et la Convention de Berne* est un compte rendu résumé des conférences internationales de 1883, 1884 et 1885 (M. Lavollée était un des délégués de la France à Berne), qui ont abouti à un traité de protection des droits des auteurs sur leurs œuvres littéraires et artistiques. Dans le chapitre suivant, intitulé les *Unions internationales*, le docteur-diplomate passe en revue et analyse sommairement tous les pactes internationaux conclus depuis cinquante ans : Union postale, union télégraphique, union de la Croix-Rouge, union du mètre, union monétaire latine, union pour la protection de la propriété industrielle, etc., etc. C'est un bon article de dictionnaire.

Reste, pour finir, une étude sur Marivaux, où les quelques pages de la fin, sur les esquisses morales, les ébauches philosophiques réunies par Marivaux dans ses *Pièces détachées*, dans le *Spectateur* et le *Cabinet du philosophe*, ne suffisent pas pour justifier le titre : *Marivaux inconnu.*

J'aurai tout dit de ce livre, plus intéressant en somme qu'original et brillant, quand j'aurai constaté que toujours l'auteur cherche à dégager de ses études des réflexions morales, et, comme tous les vieillards, se laisse complaisamment aller à des digressions chaleureuses, mais un peu longues, pour revendiquer, comme il le dit dans sa préface, « les droits éternels de la vérité, de la justice et de l'humanité. »

GABRIEL AUDIAT.

Une Grande Dame dans son ménage au temps de Louis XIV, d'après le Journal de la comtesse de Rochefort (1689), par CHARLES DE RIBBE, 2e édition, revue, corrigée et augmentée. Paris, Palmé, 1890, in-12 de 396 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quand j'eus l'honneur de rendre compte de la première édition d'*Une Grande Dame dans son ménage*, je crus pouvoir prédire à ce bon et beau livre un rapide et brillant succès. Je ne m'étais pas trompé : cette première édition, partout bien accueillie, partout fêtée, a été vite épuisée, et je crois bien que la seconde ne tardera pas à l'être. Comment, en effet, la foule des lecteurs pourrait-elle ne pas être attirée par un ouvrage écrit d'une façon charmante, contenant des récits pleins d'intérêt et qui s'adresse aux hommes du monde comme aux érudits, aux femmes comme aux jeunes gens ? Les uns y trouveront de précieux renseignements sur l'histoire de la Provence, sur l'histoire du XVIIe siècle ; les autres y apprécieront d'aimables ou piquants tableaux de mœurs ; tous y goûteront une prose excellente, tantôt finement spirituelle, tantôt gravement éloquente. M. de Ribbe, en nous montrant Madeleine de Porcellets, femme d'André Brancas, comte de Rochefort, dans son mé-

nage, nous fait admirer l'énergie et le dévouement de cette noble femme qui, surchargée des dettes de son mari et « dans un état d'affaires presque désespéré, » ramena peu à peu l'ordre et la prospérité dans sa maison, et dont le journal domestique nous a laissé de ce sauvetage un si minutieux et si touchant récit. Rien de réconfortant, rien de salutaire comme l'exemple donné par cette grande dame qui, déployant les plus rares qualités, finit par maîtriser la mauvaise fortune et par rendre à son mari et à ses enfants la situation florissante des plus beaux jours qu'eussent jamais vus luire les Brancas.

A la suite du portrait en pied de cette femme de tant de courage et de vertu, de cette admirable héroïne du bien, M. de Ribbe met sous nos yeux le médaillon, délicatement travaillé, d'une autre femme forte, bienfaitrice, elle aussi, de sa maison, Marguerite-Mathilde de Cabassole, Mme Calvet. C'est d'après le livre de raison de cette vaillante chrétienne (1718) et celui de son fils (1737), que M. de Ribbe retrace l'histoire du veuvage de celle qui fut saluée par la reconnaissance de ses enfants du titre de mère incomparable.

Le volume est terminé par une notice savoureuse sur les Grimoard de Beauvoir, d'après le livre de raison de Jacques de Beauvoir (1638-1702). Cette fois, ce ne sont plus de nobles femmes qui figurent devant nous : c'est un gentilhomme qui, héritier des patriarcales vertus de son père et de sa mère, consacra toute son infatigable activité à l'amélioration de ses terres, à l'éducation de ses enfants, et dont les généreux efforts furent dignement récompensés, car il releva la fortune de la famille, et il eut la consolation de ramener dans la bonne voie son fils aîné qui, entraîné par les plus dangereuses passions, menaçait de ternir le blason de ses aïeux.

Je ne puis, faute d'espace, indiquer tous les détails si instructifs, si curieux, donnés çà et là par l'auteur : détails anecdotiques (sur les cerfs, chevreuils et sangliers de la Provence d'autrefois, sur les mariages de l'ancienne France, sur Brancas « le distrait, » sur les stances gastronomiques d'Honoré de Brancas, *les Plaisirs de la table* (Aix, Roize, 1655), sur la société mondaine d'Avignon, sur la pauvreté de Vauban, sur les dettes du comte de Grignan, notamment pour articles de bouche — d'après un état de sa succession, document inédit, — sur les anciennes processions provençales, sur les loteries à la cour et en province sous Louis XIV, sur l'étoffe appelée cadis, sur les tapisseries à la mode en Provence, sur la fameuse foire de Beaucaire, sur les abondantes saignées d'autrefois, sur la fécondité des mariages au bon vieux temps, etc.; détails archéologiques (description du château de Rochefort, de l'hôtel de Brancas à Beaucaire, etc.); détails bibliographiques (surtout en ce qui regarde les nombreux livres de raison publiés en ces dernières années); détails d'économie rurale (forêts provençales, industries

textiles, la Camargue et ses fermiers, les anciens baux de métayage, prix de la viande en 1664, en 1689, etc.) ; détails généalogiques (les Porcellets, les Brancas-Cereste, les Brancas-Villars, les Beauvois-Grimoard) ; détails historiques (le luxe et le jeu à la fin du règne de Louis XIV, le désordre des fortunes dans les familles de cour, le ban et l'arrière-ban en 1689, l'influence du règne de Henri IV sur la renaissance agricole, un signe de paix sociale au XVIIe siècle, le pape Urbain V, etc.). On juge par ces énumérations — encore sont-elles incomplètes — de la variété des sujets traités par l'auteur, variété qui n'est pas un des moindres agréments d'un livre plus intéressant, en somme, que toutes les productions frivoles ou malsaines en vogue aujourd'hui. Aussi, voudrais-je voir ce livre adopté par toutes les familles qui ont le respect du passé et qui aiment les récits où, suivant l'expression de M. de Ribbe, la vieille France chrétienne revit dans ce qu'elle eut de plus pur.

T. DE L.

Biographies du XIXe siècle. Paris, Bloud et Barral, 3 vol. in-8 de 314, 318 et 337 p., avec portraits. — Prix : 3 fr. 50 le volume.

Ces trois nouveaux volumes des *Biographies du XIXe siècle* sont remarquables à plusieurs titres : d'abord par la variété des sujets, ensuite par la compétence spéciale de chacun des auteurs qui y ont collaboré, enfin par leur unité, résultat de l'esprit chrétien qui les inspire tous. La variété des sujets d'abord. Il suffit, pour l'établir, de nommer tous les grands personnages, célèbres à des titres divers, dont les portraits passent tour à tour devant nos yeux. Ce sont, dans un volume, le Comte de Chambord, Vitet, Félicien David, le cardinal Pie, Guillaume Ier et Grégoire XVI ; dans un autre, Pie IX, Garcia Moreno, Alexandre II, Littré, Changarnier, Schopenhauer et Lacépède ; dans le troisième enfin, Victor Hugo, Paul-Louis Courier, l'impératrice Joséphine, Pichegru, Carpeaux, le vénérable curé d'Ars et Alfred de Musset. Rois, empereurs, princes de l'Église, souverains pontifes, artistes, poètes, généraux, écrivains, philosophes, c'est, on le voit, sous ses manifestations multiples, toute l'histoire contemporaine, mise en scène d'une façon très vivante et racontée avec une grande hauteur de vues et une rare impartialité. Louanges et blâmes se rencontrent sous la plume des auteurs, toujours distribués à propos, suivant la mesure du mérite et sans souci de courtiser les fausses popularités.

Quant aux auteurs, ils sont tous justement connus, quelques-uns célèbres à bon droit. Ils s'appellent en effet J. d'Arsac, Ch. d'Héricault, Dom Paul Piolin, commandant Grandin, marquis de Ségur, capitaine Perret, Mgr Ricard, l'abbé Lepitre, Jacques de la Faye, François Bournand, l'abbé Guillermin : j'en passe, et des meilleurs : — cela soit dit pour consoler ceux que je ne nomme pas. En ce qui concerne l'esprit chré-

tien qui anime ces pages, les noms que je viens de transcrire en sont le plus sûr garant. Jeunes gens qui voulez connaître le fort et le faible des grands hommes de notre temps, lisez ces livres. Vous y verrez pourquoi tel grand poète, tel écrivain distingué, n'a laissé après lui qu'une gloire contestée, dont le génie ne peut effacer ni même atténuer les taches. Vous y verrez au contraire ce qui fait les grands Papes, les grands évêques, les grands saints, et, pour rester dans une sphère moins haute, comment se forment les grands hommes de bien, qui resteront toujours, à meilleur titre que les grands génies, l'honneur de l'humanité. De toutes ces vies si diverses se dégagent de grandes leçons, qui, venues de par delà la tombe, seront mieux comprises et plus goûtées des vivants. P. Talon.

BULLETIN

Compendium ceremoniarum sacerdoti et ministris sacris.... observandarum in sacro ministerio.... auctore M. Hausheer, S. J. Editio tertia emendatior. Friburgi Brisgoviæ, Herder, 1891, in-18 de xii-177 p. — Prix : 1 fr. 90.

Nous avons déjà fait autrefois (T. L, p. 168) l'éloge de ce court et substantiel résumé dû à la plume d'un saint religieux mort aujourd'hui. C'est avec joie que nous voyons une troisième édition venir témoigner du succès si bien mérité que nous avions auguré. Cérémonies de la messe privée ordinaire, particularités relatives à certaines messes, observations sur les différentes parties de la messe, messe solennelle, offices de l'après-midi et récitation du bréviaire, telles sont les divisions principales de ce petit manuel clair comme un tableau synoptique et aussi complet que les plus volumineux traités. G. P.

Philomythus, an antidote against credulity. A discussion of cardinal Newman's Essay on Ecclesiastical miracles by Edwin A. Abbot. Second edition. London, Macmillan and C°, 1891, in-8 de lxxv- 259 p.

On voudrait pouvoir ne pas donner une appréciation trop sévère d'un livre où se montre souvent un sens philosophique et critique très réel ; mais l'usage qui en est fait décèle chez l'auteur un tel parti pris, une rancune si cruellement persistante, qu'il est encore préférable de renoncer à le suivre pour n'avoir pas à le blâmer à tout propos. Qu'il suffise de dire ici que M. Abbot a singulièrement abusé de certaines négligences de Newman pour en tirer des conclusions non seulement peu flatteuses pour le caractère littéraire de l'éminent controversiste, mais encore volontairement hostiles aux principes catholiques. Aveuglé par son protestantisme étroit, M. Abbot est souvent injuste, presque partout inconsciemment exagéré. G. P.

Des Christenen Handboek. Doornik, Drukkerij S. Jan Evangelist. Desclée, Lefevbre et Cie, 1891, in-32 de xvi-270 p. — Prix, relié : 1 fr. 50.

La librairie de Saint-Jean l'Évangéliste continue la série de ses manuels du chrétien, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, en nous envoyant aujourd'hui un charmant petit livre de prières dédié aux fidèles néerlandais.

On y trouve naturellement les prières du matin et du soir, puis celles de la messe, la préparation à la confession et à la communion, les dévotions du Rosaire et du chemin de la croix, diverses litanies. L'exécution typographique est fort soignée, et pour un prix très modeste on peut se procurer cet excellent Handboek. G. P.

L'Église et la Liberté, par Georges Romain. 4e édition. Paris, Bloud et Barral, 1891, in-8 de 498 p. — Prix : 6 fr.

D'où vient que les ennemis de l'Église admettent de si grossières erreurs et nous les opposent comme des arguments sans réplique? C'est qu'ils se bornent à étudier le christianisme dans les écrits de ses détracteurs. « Ils ne lisent que les livres et les journaux qui le travestissent et le défigurent. » C'est donc une noble pensée que celle de démontrer à ces agresseurs acharnés leur intolérance coupable, ou tout au moins leur incontestable ignorance. Faudra-t-il pour cela recourir à une polémique brutale? Non, M. Georges Romain préfère la douce et patiente persuasion, et il entreprend son œuvre d'apologiste avec des sentiments de mansuétude, de chaude charité qui percent à chaque ligne. L'Église et la liberté humaine, l'Église et les puissances temporelles, son action sociale, la comparaison de son esprit avec les principes de 89, son œuvre législative, ses recours au bras séculier, l'Inquisition, le péril social sans l'Église : voilà les huit études successivement abordées dans ces cinq cents pages. La discussion manque parfois un peu d'enchaînement par suite de la multiplicité des citations; on rencontre assez souvent des répétitions, et quelques passages où il était fait dans la première édition allusion à des faits à venir se rapportent maintenant à des événements passés; mais, en somme, l'œuvre dans son ensemble est forte et sincère, et tout homme sérieux qui en aura lu un chapitre voudra continuer à s'éclairer ou à s'édifier en se pénétrant de l'enseignement plein de bonne foi qu'offrent également tous les autres.

G. Péries.

Le Concordat. *Qu'on l'observe loyalement ou qu'on le dénonce*, par J.-M. Villefranche. 2e édit. Paris, Bloud et Barral, 1891, in-18 de xiii-150 p. — Prix : 1 fr.

Vaillante et vigoureuse brochure. C'est le cœur qui parle et c'est l'amour de l'Église qui fait battre ce cœur. Bravo, courageux auteur! Sans doute, la question est délicate, les conséquences d'un pas en avant sont à considérer; mais vaut-il mieux attendre le moment où l'on sera enchaîné et où ce pas en avant ne sera même plus permis? M. Villefranche ne le pense pas. Au reste, ce n'est pas au concordat qu'il s'en prend, mais à la mauvaise interprétation qu'on lui donne. Si nous avions eu la ferme direction de nos frères catholiques de Belgique et d'Allemagne, certes nous ne serions pas tombés où nous sommes aujourd'hui : M. Boissard l'écrivait naguère dans le *Correspondant,* M. Villefranche le démontre à nouveau. Dans ces pages toutefois, pas d'imprudences de langage, pas un passage irrespectueux pour l'autorité ecclésiastique, mais partout la courageuse affirmation d'une vérité, hélas! trop facile à constater pour ceux qui ne sont pas les satisfaits et qui souhaitent la religion libre et honorée. L'auteur met encore le doigt sur une des plaies qui affligent le plus profondément l'Église aujourd'hui, en signalant l'abus des recommandations et l'injuste suspicion dans laquelle on tient ordinairement l'ecclésiastique pourvu de ses grades en théologie (p. 89). Et l'on s'étonne que le niveau du courage s'abaisse, que les hommes d'énergie disparaissent, que les grands caractères fassent défaut!.... Qu'elle est exacte encore, la na-

vrante description des amertumes du saint prêtre dérouté par cette politique cléricale qui consiste à ne pas « se faire d'affaires! » Il se dit que telle n'était pas la crainte des chrétiens des premiers âges traînés devant les préteurs, et il constate avec désillusion que ce n'est point ainsi qu'il avait entrevu l'Église et le sacerdoce dans les ardeurs de sa foi! M. Villefranche ne s'arrête pas à ces tristes réflexions; il relève les courages, parle d'espérance et de fier relèvement, et l'on sort de la lecture de son livre réconforté, véritablement fortifié pour les luttes de l'avenir. G. Péries.

Au Vatican, *souvenirs du jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII,* suivis d'une étude analytique de l'encyclique « *Rerum novarum,* » par Mgr de T'Serclaës. Louvain, Peeters; Paris, Lecoffre, 1891, in-12 de vii-248 p.

Ce livre est un commentaire de la parole de J. de Maistre : « Les temps approchent où nous aurons dans le monde la présence visible de la Papauté. » Ces temps sont venus, et, mieux que tout autre événement, le jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII l'a fait voir. Cela ressort très bien du livre de Mgr de T'Serclaës. Après un historique rapide de la préparation du jubilé et des fêtes jubilaires, il nous fait visiter l'exposition vaticane, nous montre les rois et les peuples aux pieds de Léon XIII, met en relief le côté surnaturel de ces fêtes et conclut par des paroles de confiance et d'espoir. En appendice, l'auteur a fait un éloquent commentaire de la dernière encyclique sur la *Condition des ouvriers,* montrant que, de la pratique des enseignements qu'elle contient, dépendent le salut et la paix du monde. Nous recommandons chaudement ce livre. P. Talon.

La Liberté de conscience, sa nature, son origine, son histoire et sa pratique dans nos sociétés contemporaines, d'après les encycliques de Léon XIII, par l'abbé Canet. Lyon, Vitte, 1891, in-8 de ix-432 p. — Prix : 6 fr.

Sujet éminemment actuel. Tout le monde en parle; combien, hélas! en ignorent les premières notions! Ame, liberté, loi, morale, spiritualisme, ce sont choses démodées aujourd'hui. M. Canet remarque fort justement que les écoles philosophiques les plus irréductibles dans leurs principes arrivent toujours à s'entendre pour faire la guerre au catholicisme et sont entre elles d'une longanimité inexplicable. Pour l'Église seulement elles réservent leur intolérance. Il était donc nécessaire de relever le drapeau en face de ces adversaires quelquefois brillants, mais tous plus ou moins ouvertement impies, et d'exposer franchement ce que nous appelons liberté de conscience. Les malentendus et les fausses interprétations ne seront plus si aisés quand nous aurons une bonne fois précisé la nature de la liberté de conscience, son origine, son histoire et sa pratique. Lisez le paragraphe qui a pour titre : l'Inquisition, ceux consacrés aux schismes grec et russe, au protestantisme, et vous saurez où se trouve la vraie liberté. Lisez surtout le chapitre de la séparation de l'Église et de l'État, question brûlante entre toutes, et vous ne douterez plus dans quel camp l'on rencontre la bonne foi et les généreux sentiments, dans quel autre règnent en maîtres une haine aveugle et farouche et le brutal parti pris d'opprimer. M. l'abbé Canet a fait un excellent travail, un peu surchargé çà et là de citations sans valeur empruntées à des articles de journaux, et qui aurait aussi gagné à être débarrassé des trop longues revendications personnelles réitérées dans le prologue. G. Péries.

Légende des trois compagnons. *La Vie de saint François d'Assise, racontée par les Frères Léon, Ange et Rufin, ses disciples*, traduite pour la première fois. Précédée d'une introduction par M. l'abbé Huvelin. Paris, Poussielgue, 1891, in-16 de xxi-158 p. — Prix : 1 fr.

Tout ce qui se rapporte à la vie des grands hommes que l'Église propose à notre vénération offre pour les âmes un irrésistible attrait. On ne s'étonnera donc point qu'une femme du monde, vouée à l'étude des lettres, ait choisi pour la présenter au public la *Légende des trois compagnons*, écrite par trois disciples de saint François d'Assise, et qui n'avait point encore été traduite. Il se dégage de ce récit un touchant enseignement et une inexprimable saveur. Le texte a été fourni par un manuscrit du Vatican, et il est précédé de quelques pages dues à M. l'abbé Huvelin, vicaire à Saint-Augustin, un maître de la vie spirituelle. C'est assez dire le charme et le profit qu'on trouvera dans l'opuscule que nous annonçons, et qui aura une place de choix dans la bibliothèque ascétique de tout chrétien passionné pour les gloires de l'Église de Dieu. G. de B.

Souvenirs d'un président d'assises (1880-1890), par Bérard des Glajeux. *Accusés et juges, accusateurs et avocats.* Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-12 de iv-296 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est réellement intéressant, ce petit ouvrage, et nous n'hésitons pas à le recommander à tous, mais particulièrement à ceux qui s'occupent des choses judiciaires. Il est fait d'expérience et de philosophie. Ce sont des souvenirs, et pourtant l'auteur y parle très peu de lui-même. Pendant les douze ans qu'il a rempli les fonctions de président d'assises, avec une distinction bien connue au Palais, M. Bérard des Glajeux a pu faire une ample moisson d'observations relatives aux accusés, aux témoins, au jury, aux magistrats et aux avocats. C'est le fruit de ses observations qu'il nous offre dans ces pages, qu'on trouverait trop courtes si l'auteur ne nous promettait de leur donner une suite dans un second volume. M. Bérard des Glajeux se rattache par ses origines à la magistrature d'avant 1870; aussi ses souvenirs s'étendent-ils bien au delà des dix dernières années, auxquelles ils sont plus particulièrement consacrés. A côté de curieux détails sur les affaires célèbres, telles que celles de Campi, de Fenayrou ou de Mme Clovis Hugues, qu'il a présidées, nous trouvons de précieux renseignements sur des hommes illustres que l'auteur a connus et qui sont aujourd'hui disparus, sur Berryer, Jules Favre, Chaix d'Est-Ange, Allou, Lachaud. Mais ce volume n'offre pas seulement une lecture attrayante; il contient aussi d'utiles leçons pour tous ceux qui participent à l'œuvre de la justice. Le rôle du président d'assises y est supérieurement défini. « La première qualité du président, nous dit M. Bérard des Glajeux, c'est la pitié. *Res sacra miser....* La pitié est la note du cœur dans la direction des débats criminels; elle ne consiste pas à faiblir devant le crime, mais à tenir état d'une situation misérable pour ne pas reprocher durement à un homme les fautes qui l'ont perdu. » Les devoirs du ministère public et de l'avocat ne sont pas moins bien tracés. Il y a donc tout à la fois plaisir et profit à écouter ces causeries d'un magistrat éminent sur les choses qu'il a bien vues et bien pratiquées. Maurice Lambert.

Le Chemin de Damas, par le général Ambert. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 346 p. — Prix : 4 fr.

La maison Bloud et Barral vient de rééditer sous une forme appropriée aux distributions de prix un des meilleurs ouvrages du regretté général Ambert.

Nous ne connaissons pas de lecture plus réconfortante : patriotisme et religion y forment la plus heureuse association. C'est la démonstration, par une série d'histoires héroïques et amusantes, de cet aphorisme énoncé par le sympathique auteur : « Un bon soldat est toujours sur la route du ciel, puisqu'il pratique ces vertus qui se nomment la résignation, l'abnégation, l'obéissance, le dévouement. »

Signalons un épisode émouvant des guerres d'Algérie intitulé : *Le Père et le fils ;* et aussi une excellente étude psychologique, *le Tambour Mathieu*, qui montre les monstrueuses conséquences de certains déclassements et du développement de l'instruction sans le secours de la foi. Cet excellent volume est à recommander vivement pour la jeunesse chrétienne et pour les bibliothèques d'œuvres militaires. COMTE DE BIZEMONT.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique, par MAURICE BLOCK, de l'Institut, et BERNARD BERTILLON, DE BOISJOLIN, TURQUAN, etc., 48e année. Paris, Guillaumin, 1891, in-18 de 1,050 p. — Prix : 9 fr.

M. Block et ses collaborateurs viennent de faire paraître, pour la 48e année, l'Annuaire de l'économie politique et de la statistique. Ils ont continué cette publication dans les conditions qui lui ont jusqu'ici assuré le succès, et en ont fait le répertoire obligé de quiconque s'intéresse à ces sciences. Comment en effet retrouver les milliers de documents qui sont ici réunis, si on doit les rechercher au milieu des nombreuses publications qui les ont publiés pour la première fois? Journaux officiels, recueils spéciaux, ouvrages français et étrangers, tout est compulsé et mis à contribution. Aucun relevé véritablement important n'est oublié.

Le mérite de ce répertoire est augmenté, à un autre point de vue, par l'ordre qui y règne, et qui, adopté depuis longues années déjà, facilite grandement les recherches. Comme toujours, cinq grandes divisions : France en général, Paris, Algérie et colonies, pays étrangers et enfin, variétés ; chacune bourrée de faits et de documents formant une véritable encyclopédie de ces matières, dont l'origine est presque toujours scrupuleusement indiquée.

G. DE S.

Moïse ou Darwin ? Trois conférences populaires offertes aux réflexions de ceux qui cherchent la vérité, par le Dr ARNOLD DODEL, professeur titulaire de botanique à l'Université de Zurich, vice-président de la Société des libres penseurs allemands. Traduit sur la 3e édition allemande, par CH. FULPIUS, président de la Société des libres penseurs de la ville de Genève. Paris, C. Reinwald, 1892, in-8 de VIII-165 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce pamphlet, — car c'en est un et n'est pas autre chose, — dénote, chez ses auteurs, une profonde ignorance. La pensée en est celle-ci : la théorie darwinienne étant un dogme scientifique indiscutable, le récit de Moïse n'est qu'un enfantillage à tout jamais condamné par la science : il faut donc choisir entre Moïse avec ses fables enfantines, et Darwin, le pontife de la vérité définitive et irréformable. Les auteurs n'ont aucune idée des notions les plus élémentaires de l'exégèse biblique, et sont d'autre part mal renseignés sur la théorie de Darwin. Celle-ci est non seulement contestée par les antitransformistes, et ces derniers comptent parmi eux des savants de premier ordre, mais encore par d'autres écoles transformistes qui, tout en admettant le système de l'évolution, ne le croient pas justifié par la sélection naturelle, la lutte pour l'existence, et les autres explications plus ou moins ingénieuses du grand naturaliste anglais. Or, prendre pour arme de combat une théorie

aussi incertaine, aussi contestée et, sur certains points, aussi solidement réfutée que la théorie darwinienne de l'évolution, ce n'est faire preuve ni d'une bien grande confiance dans la bonté de la cause qu'on veut soutenir, ni d'une grande sûreté de jugement. Quant à la prétendue démonstration de la fausseté scientifique du récit de Moïse, elle repose comme toujours sur l'inintelligence des textes et de leur interprétation, sur l'ignorance des règles de l'exégèse, et, pour tout dire, sur le parti pris et l'idée préconçue. Combien faudra-t-il répéter de fois que la Bible n'est pas un traité scientifique, que son but est tout autre, et que quand le texte se trouve avoir à envisager accessoirement des faits de l'ordre naturel, tombés de nos jours dans le domaine de la science, il s'exprime dans la langue populaire du temps où écrivaient ses auteurs, afin d'être compris du peuple naissant et grossier encore auquel il s'adressait? Mais rappeler aux auteurs que nous combattons les règles d'une discussion sérieuse et de bon aloi, c'est leur supposer une indépendance d'esprit et une liberté de jugement qui n'ont jamais existé que de nom dans le camp qui s'appelle, sans doute par antiphrase, le camp de la « libre » pensée.

JEAN D'ESTIENNE.

Morceaux choisis des auteurs français, publiés conformément aux programmes du 23 janvier 1890, à l'usage de l'enseignement secondaire classique, avec des notices et des notes par ALBERT CAHEN, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de rhétorique au collège Rollin. — **Classe de sixième, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, Prose et Poésie. — Classe de cinquième, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, Prose et Poésie. — Classe de quatrième, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, Prose et Poésie. — Classes de troisième, seconde et rhétorique, XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.** 1re partie, **Prose,** avec un tableau sommaire de l'histoire de la littérature française. 2e partie, **Poésie.** Paris, Hachette, 1890-1891-1892, 5 vol. in-16, cartonnage toile, de 224, 360, 455, 757 et 576 p. — Prix : 1 fr. 50, 2 fr. 50, 3 fr., 4 fr. et 3 fr. 50.

Il existe déjà pas mal de recueils de morceaux choisis : en voici un nouveau qui n'est pas plus mal fait que les autres, qui est même meilleur incontestablement qu'un certain nombre de ceux qui l'ont précédé. Ce recueil est fait conformément aux derniers programmes de l'enseignement secondaire classique; il est gradué et approprié de volume en volume aux goûts des enfants qui grandissent. Des notices bien faites et des notes brèves et précises apprennent aux élèves ce qu'il est important de savoir de chaque auteur et dissipent les difficultés de divers genres, philologiques, historiques, géographiques, grammaticales, qui pourraient arrêter les élèves et les empêcher de comprendre et de goûter le texte original qui est offert à leur admiration ou à leur étude. En tête du volume de prose destiné aux classes supérieures, il y a même un résumé d'histoire littéraire qui nous a paru bien fait. Par exemple, il ne faut pas attendre de M. Cahen, à propos de certains auteurs très sujets à caution, les restrictions et réserves absolument nécessaires quand on s'adresse à des jeunes gens chrétiens ; manifestement, ce n'est pas pour eux que ce recueil est fait. Cela se voit dans les notices, cela se voit aussi dans le choix des morceaux, surtout quand il s'agit des auteurs contemporains. Ainsi, notre auteur n'a garde d'oublier Michelet, Sand, About, Daudet, Renan et Gréard lui-même (qui est, il est vrai, son supérieur hiérarchique), mais se garde bien de rien emprunter aux grands écrivains catholiques de notre temps. Rien, c'est trop dire, puisque j'y vois des morceaux de J. de Maistre et de Lacordaire. Mais la part est beaucoup trop restreinte et sent trop le parti pris. La littérature catholique a produit beaucoup de grands écrivains au XIXe siècle,

et oublier dans un recueil de ce genre, alors surtout qu'on est si large pour d'autres, oublier, dis-je, Gerbet, Ozanam, Dupanloup, Louis Veuillot, Montalembert, Pontmartin, et d'autres encore, c'est faire preuve ou de peu de goût ou d'une grande étroitesse d'esprit. Quoi qu'il en soit, tant à cause de ce qu'il nous donne qu'en raison de ce qu'il omet, je crains bien que le recueil de M. Cahen ne soit tenu en suspicion par les maisons d'éducation chrétienne. Franchement il ne l'aura pas volé. Aux maisons chrétiennes il faut des recueils chrétiens : celui-ci ne l'est à aucun titre. Nous le signalons aux amateurs d'ouvrages de ce genre; mais il ne nous est pas possible de le recommander.

P. Talon.

Arthur de Bretagne, drame historique en 5 actes et 7 tableaux, mêlé de chants, par Fréd. Heurlipes. Lille et Paris, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, in-12 de 144 p. — Prix : 0 fr. 65.

Jacques Cartier, ou la Découverte du Canada, drame historique en 4 actes, un prologue et un sixième tableau (*ad libitum*), mêlé de chants, par Fréd. Heurlipes. Paris, Henri Gautier, in-12 de 56 p. — Prix : 0 fr. 40.

Bertrand Du Guesclin et Olivier de Clisson, tableaux historiques et dramatiques en 5 actes, mêlés de chants, par Fréd. Heurlipes. Paris, Henri Gautier, in-12 de 52 p. — Prix : 0 fr. 40.

Scander-Bey, ou le Héros chrétien, drame historique en 4 actes, par Raugatien d'Aurrès. Paris, Henri Gautier, in-12 de 48 p. — Prix : 0 fr. 30.

Soliman, ou l'Ambassade d'un moine, drame historique en 4 actes, par Rupert Phausnief. Paris, Henri Gautier, in-12 de 36 p. — Prix : 0 fr. 30.

M. Crédule en Bretagne, comédie en 4 actes, par Yves Brezonnec. Paris, Henri Gautier, in-12 de 52 p. — Prix : 0 fr. 50.

La Reine Atella, épisode de la conquête de l'Algérie, 1831-1832, drame en 4 actes, par Marie J., auteur de *l'Ermite de la montagne.* Paris, Haton, 1892, in-12 de 69 p. — Prix : 1 fr.

Gertrude, ou la Reine d'un jour, comédie en 4 actes par l'abbé O. Leroy, chanoine honoraire de N.-D. de Lorette. Paris, Haton, 1892, in-12 de 71 p. — Prix : 1 fr.

De notre nouvelle excursion à travers la littérature dramatique de collège nous rapportons cette impression, qu'à part de bien rares exceptions, cette littérature est médiocre, que la rhétorique y abonde, que l'entente des nécessités de l'art dramatique en est, en revanche, à peu près absente; bref, qu'elle n'est nullement en progrès, et que nos pères, sans parler même de Racine, l'incomparable auteur d'*Esther* et d'*Athalie*, savaient en tirer un bien meilleur parti. Notons que la comédie est, en général, supérieure au drame et que les œuvres historiques ou prétendues telles ne valent pas les œuvres de pure fantaisie. Des huit pièces dont nous avons à parler, les six premières sont pour les jeunes gens, les deux dernières seulement pour les jeunes filles, et ce ne sont pas les plus mauvaises. Sur les huit, deux comédies seulement, et je ne m'en plaindrais pas, si la qualité était d'accord avec la quantité; mais, décidément, il est plus facile, en France, de trouver le secret du rire que le secret des larmes, et cela, je le regrette sincèrement, parce que cela me rappelle, hélas! que nous sommes du pays des auteurs de *Gil Blas* et de *Figaro.*

— *Arthur de Bretagne* est assurément un beau sujet, assez dramatique en lui-même pour que, même insuffisamment traité, il procure de saines émotions et fasse couler bien des larmes. Celui de M Heurlipes est capable d'atteindre ce résultat, sans qu'il faille, je le crains, en imputer tout le mérite à l'auteur. Son drame n'est guère, en effet, qu'un récit découpé en actes

et en tableaux, liés entre eux vaille que vaille, sans un souci suffisant de la logique et de la clarté. Comme pour justifier ma critique, l'auteur prend soin d'indiquer qu'on en peut sans inconvénient retrancher un acte, plusieurs scènes et plusieurs tableaux. Il est évident que d'une pièce bien faite on ne pourrait pas en dire autant. Les apparitions et l'apothéose finale me semblent bien puériles. Cela rappelle *Don Juan* et *Faust*, mais ne les fait pas oublier.

— *Jacques Cartier*, du même auteur, est, à mon avis, infiniment meilleur. C'est l'histoire dramatisée de la conquête du Canada. Je ne doute pas que, bien joué, ce drame ne produise un certain effet. Il est pittoresque, amusant, émouvant, et c'est une belle leçon de patriotisme et de courage. Mais il y a encore là le tableau *ad libitum*, et je me dis : si l'on peut s'en passer, pourquoi s'être donné la peine de l'écrire?

— *Bertrand Du Guesclin et Olivier de Clisson* a un très grave défaut : ce n'est pas un drame, mais deux drames tout à fait distincts, dont la succession rompt absolument l'unité de l'œuvre. Une fois Du Guesclin mort, la pièce recommence. Tout cela est bien décousu, et par la nécessité où l'auteur se place de raconter beaucoup de choses dans une seule représentation, il se produit des revirements tout à fait inexpliqués. Je signalerai surtout le rôle de Montfort, qui est d'une rare faiblesse. Un vrai pantin, dont une ficelle tirée à propos modifie totalement la physionomie. Un auteur dramatique devrait se garder de ces procédés un peu sommaires, dont le théâtre de Guignol peut seul s'accommoder.

— *Scander-Bey* n'est pas non plus toujours bien facile à comprendre, à la lecture tout au moins. En quelques minutes, on est vaincu, on est vainqueur, on est prisonnier, puis on triomphe encore : bref, tout cela me paraît bien embrouillé. Le sujet d'ailleurs est émouvant, et il y a de l'unité dans le drame : c'est quelque chose. La scène se passe en 1440 : au début, Scander-Bey est général en chef des troupes du Sultan et il assiège Croïa ; à la fin, au contraire, il est l'ennemi du Sultan et il règne dans Croïa sur l'Albanie restaurée et triomphante : mais, entre le début et le dénouement, il y a bien du *brouillamini :* enfin tout est bien qui finit bien.

— *Soliman* nous reporte à une époque plus reculée encore, en 1187, au moment du siège de Jérusalem par Saladin. Comment Jérusalem est sauvée du pillage par l'intervention d'un moine qui se trouve être le propre fils de Saladin, voilà le sujet, où il y a bien aussi quelques invraisemblances. C'est d'ailleurs assez intéressant.

— Avec *M. Crédule en Bretagne* nous passons à la comédie bouffonne. Cela rappelle le célèbre *Voyage à Dieppe*, de Wafflard et Fulgence, je crois. M. Crédule s'est moqué des Bretons, les Bretons se vengent en lui faisant faire un pseudo-voyage à Paris et en lui contant mille balivernes qu'il avale comme du cidre. C'est très bouffon, peut-être même la bouffonnerie va-t-elle quelquefois jusqu'à l'extravagance. Mais c'est égal, je me demande où les Bretons ont bien pu trouver ce Crédule-là ? N'est-ce pas tout simplement en Bretagne?

— J'en ai fini pour les garçons, et je ne m'en plains pas : les deux pièces qui restent sont destinées aux jeunes filles. La première, *la Reine Atella*, se passe en 1831-1832, bien qu'elle m'ait tout l'air de remonter jusqu'à l'époque de Saladin et de Malek-Adel. C'est l'histoire d'une Française sauvée de la captivité par le dévouement de sa fille, qui s'est faite esclave de la reine Atella pour arracher sa mère à l'esclavage. En réalité, ce qui procure le salut de la bonne dame, c'est l'arrivée d'un bon régiment français, armé d'arguments auxquels la reine Atella elle-même ne résiste pas. Mais ce qui reste le mérite propre d'Hélène d'Autremont, ce sont ses vertus et les conversions

qu'elles opèrent parmi ses compagnes. La pièce est touchante et assez adroitement conduite.

— *Gertrude* est une comédie. Le sujet est assez banal, mais il est toujours amusant. Une paysanne que l'on habille en reine pendant son sommeil et qui vit tout un jour dans son rêve de dormeuse éveillée, cela donne lieu, comme bien on pense, à beaucoup de scènes piquantes, d'où jaillissent un certain nombre de bonnes leçons. C'est bien artificiel sans doute, mais cela amuse et parfois avec profit. N'est-ce pas déjà quelque chose pour une comédie de couvent ?

Amis lecteurs, comme Gertrude, je vous tire ma révérence : j'ai fini.

P. Talon.

Le Canard sauvage. Rosmersholm, par Henrik Ibsen. Traduction de M. Prozoc. Paris, Savine, 1891, in-16 de iv-326 p. — Prix : 3 fr. 50.

On chercherait en vain le nom d'Ibsen dans le dictionnaire de Vapereau, et il se pourrait que quelques-uns de mes lecteurs ne connaissent aucunement ce nom célèbre en Norwège et en Allemagne. M. Jules Lemaître a pourtant fait de l'une des pièces d'Ibsen le sujet d'une conférence et M. Prozoc nous donne la traduction de deux de ses drames : *Le Canard sauvage*, qui fut représenté avec certaines modifications sur le théâtre libre, et *Rosmersholm*. Ces deux œuvres diffèrent tellement de nos habitudes dramatiques, que d'abord on s'y trouve tout dépaysé ; mais si l'on triomphe d'un premier mouvement de lassitude et même d'ennui, on n'en finit pas la lecture sans émotion. C'est étrange, cela choque toutes nos traditions, mais il faut bien reconnaître à l'auteur norwégien un talent à part et très réel. Grisberg.

Études et récits sur Alfred de Musset, par la vicomtesse de Janzé, avec fac-similé de deux dessins d'Alfred de Musset. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-12 de 280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mme la vicomtesse de Janzé a recueilli de plusieurs amis d'Alfred de Musset les détails peu connus qu'elle a réunis dans ce volume. Il n'offre ni une étude complète de l'œuvre du poète, bien qu'on y trouve sur certains points de justes observations critiques, ni une biographie chronologiquement suivie. C'est plutôt une série de tableaux empruntés à diverses phases de la vie de Musset. Beaucoup d'épisodes, restés dans une pénombre, sont mis en lumière, non toujours à sa gloire, malgré la sympathie qu'il inspire à l'auteur. Cette sympathie est telle que Mme de Janzé le place au-dessus de Lamartine et de Victor Hugo. La postérité ratifiera-t-elle ce jugement ? On peut avoir des doutes à cet égard, quand on se rappelle l'enthousiasme qui, de Ronsard et de Du Bartas à Chateaubriand, a accueilli des œuvres ensuite trop ravalées. N'attribue-t-on pas à Musset une trop grande originalité ? On ne manque pas de la caractériser par la citation de ce vers charmant :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

On oublie trop que ce verre avait plus d'une fois servi aux orgies de lord Byron. Quoi qu'il en puisse être de l'avenir et de ses appréciations, le volume de Mme de Janzé se lit avec plaisir même quand, par-ci par-là, vers les dernières pages surtout, on y perd de vue celui qui en est le sujet, pour écouter de jolies digressions, qui se produisent comme dans une spirituelle causerie.

La fin de la vie du poète fut bien triste; malade, sourd, pauvre, on a de la peine à se représenter ainsi le brillant auteur de *Namouna*. Villemory.

Le Transsaharien. Un an après, par Georges Rolland, ingénieur au corps des mines. Paris, Challamel, 1891, in-8 de 131 p. avec une carte de l'Afrique française. — Prix : 3 fr.

Algérie, Sahara, Tchad. Réponse à M. Camille Sabatier, par G. Fock, ingénieur civil. Paris, Challamel, 1891, in-8 de 80 p. avec une carte de l'Afrique française. — Prix : 2 fr.

Ces deux brochures sont des plaidoyers très éloquents en faveur du tracé central du transsaharien présenté par MM. le général Philebert et l'ingénieur Rolland; ce tracé va de Philippeville au lac Tchad, en passant par Biskra, Touggourt, Ouargla, Amguid, Agadès. MM. Rolland et Fock s'appliquent à réfuter les auteurs de divers autres projets, et notamment M. Sabatier, qui a publié une importante brochure pour recommander le transsaharien d'Oran au Niger par le Touat. Les arguments topiques en faveur du tracé central sont de divers ordres : aucune difficulté diplomatique à redouter, aucun ouvrage d'art à exécuter, parcours à travers les tribus touareg les moins hostiles à la France, mise en exploitation des régions sahariennes et soudanaises reconnues terres françaises par la convention conclue avec l'Angleterre, marche directe vers nos possessions du bassin du Congo, fertilité des terres et densité de la population autour du lac Tchad, facilité d'avoir de l'eau sur toute la ligne, au moins par des puits artésiens de faible profondeur. Ces arguments sont irréfutables et il apparaît clairement que le transsaharien se fera suivant le tracé Rolland, ou ne se fera pas. Les deux auteurs cherchent, d'ailleurs, à démontrer, contrairement aux opinions les plus répandues, que l'exploitation de cette grande voie ferrée sera rémunératrice. Les cartes annexées à ces deux brochures sont claires et suggestives. Comte de Bizemont.

Extraits des Mémoires du duc de Morny. Une Ambassade en Russie, 1856. Paris, Ollendorff, 1892, in-18, xii-244 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume n'est qu'un extrait. Il faut attendre l'apparition des Mémoires complets de M de Morny pour porter un jugement d'ensemble sur la politique de leur auteur et se prononcer sur sa clairvoyance. En ce moment, il est difficile de le faire, même quant au point spécial que l'éditeur affirme avoir uniquement en vue. Il s'agit de l'alliance entre la France et la Russie. Assurément M. de Morny était partisan de cette alliance, mais on ne voit pas suffisamment quelle place il assignait à la Russie dans le système général des États de l'Europe, ni au prix de quels sacrifices il comptait assurer à son pays l'avantage de l'alliance russe. La lettre du 29 novembre 1863, adressée au prince Gortchakov et relative à la Pologne, eût peut-être révélé la pensée de M. de Morny, mais elle n'a pas été donnée en entier par l'éditeur. Impossible, par conséquent, de se prononcer en connaissance de cause. Ajoutons que toutes les pièces ne sont pas de la même valeur. Les lettres du baron E. et du baron S. abondent en formules banales. C'est dans les rapports de M. de Morny à l'empereur Napoléon et à M. Walewski que se concentre l'intérêt historique du livre. P. S. P.

La France politique et sociale. Année 1890, par A. Hamon et G. Bachot. Paris, Savine, 1891, 2 vol. in-12 de 369 et 485 p. — Prix : 7 fr.

Ces deux volumes renferment beaucoup de renseignements et seront utiles à consulter pour écrire un jour l'histoire de notre époque. Ils sont exacts sur les faits qu'ils rapportent, mais assez souvent incomplets; la question sociale, notamment, n'est guère envisagée qu'au point de vue radical et socialiste

tout le mouvement chrétien qui aborde ces graves problèmes avec l'autorité de la tradition et de la vérité est peu ou pas indiqué. Trop de petites découpures de journaux, trop de petits faits du boulevard. Les auteurs, du reste, s'efforcent, non sans succès, de garder l'impartialité et ils donnent des documents curieux et instructifs. On ne peut récuser ces pièces qui prouvent, hélas! l'immoralité et l'impéritie du régime éclos des principes révolutionnaires.

G. DE G.

Il Carteggio di Carlo Emanuele I. Torino, fratelli Bocca, 1891, in-8 de 75 p.

M. P. Orsi, docteur ès lettres, qui a publié, depuis dix ans, un certain nombre d'opuscules historiques et littéraires, vient de consacrer une intéressante brochure à l'analyse de la correspondance du duc de Savoie, qu'on a appelé Charles-Emmanuel le Grand. Il a dépouillé avec soin les archives d'Italie, de France et d'Angleterre, les bibliothèques publiques, et il en a extrait, avec indication précise des sources, un certain nombre de pièces, qui méritaient d'être conservées. Le prince, fils d'un des meilleurs généraux de Charles-Quint, fut le premier de ces ducs de Savoie, si ambitieux et si intrigants, que nous avons vus jusqu'à nos jours travailler avec tant de persévérance à l'accroissement de leur fortune. Arrivé au pouvoir en 1580, au milieu même des troubles du protestantisme, il profita de l'occasion pour s'emparer sur la France du marquisat de Saluces, s'unit aux ligueurs, écrivit des lettres à Philippe II, pour le pousser à la guerre, et ne cessa la lutte qu'après avoir été écrasé par Henri IV, et contraint de céder le Bugey et le pays de Gex, à la paix de Lyon, en 1601. Plus tard, il s'unit au roi d'Angleterre, Jacques Ier, et lui demanda du secours contre l'Espagne, au sujet des affaires de Montferrat.

Enfin, il eut des démêlés avec Richelieu pour la possession de la Valteline, et valut à Louis XIII le succès du Pas de Suze. Puis il mourut l'année suivante, en 1630, après avoir en vain brigué l'Empire et échoué dans tous ses projets. Mais il est curieux de le voir se débattre au milieu de toutes ces difficultés, étant en quelque sorte son propre ministre des affaires étrangères, et implorant partout des secours contre les ennemis qu'il se créait. Le travail de M. P. Orsi est plus rempli de documents que d'appréciations historiques; mais on ne pouvait lui demander de juger un des glorieux ancêtres de ses souverains, d'autant que c'est par les entreprises les plus folles et les défaites les plus inévitables que la maison de Savoie a toujours édifié sa fortune

G. B. DE P.

The Story of the Union *told by its Plotters*, by W.-F. DENNERY. Dublin, Lalor, 1891, in-18 de 163 p. — Prix : 1 fr. 25.

Ce petit volume, très documenté, et rédigé avec beaucoup de méthode, a pour épigraphe : *It is impossible to slay a nation.* Sans doute les persécutions et les violences sont impuissantes à amener la mort d'une nation ; mais les peuples divisés contre eux-mêmes sont destinés à périr.

M. Dennery aurait pu substituer à son axiome, qui ressemble à un défi, ce « motto » qui fait songer à la Pologne, et constituerait un avertissement salutaire à l'usage des Irlandais ses compatriotes.

Ceci dit, je rends très volontiers hommage à cette étude historique sur l'*Union racontée par ceux qui l'ont faite.* L'auteur a mis à contribution les Mémoires de Henry Grattan, les correspondances du vicomte Castelreagh et du marquis Cornwallis, les pièces officielles des personnages qui gouvernaient

l'Irlande au commencement du siècle ; et, sur ces fondements solides, il a bâti son édifice historique. Avant d'être réunis en volume, les différents chapitres de ce travail avaient paru dans *The Irish Catholic;* et, en les faisant réimprimer, il est regrettable que M. Dennery n'ait pas supprimé certains passages qui ne sont pas déplacés dans le cadre d'un journal populaire ardent à l'attaque, mais qui sont totalement dépourvus de modération et d'impartialité.

R. L.

The political and military Events that led up to the Russian conquest of India, by John Kelly. Port Elisabeth, Impey and Walton, 1891, in-8 de II-40 p. — Prix : 1 fr. 25.

Cette brochure, appelée à faire sensation de l'autre côté de la Manche, procède à la fois de *la Bataille de Dorking*, qui fit tant de bruit, il y a quelques années, et de *la Guerre de demain*, du capitaine Danrit. C'est le compte rendu d'une « lecture » supposée faite en 1925 à la société historique de Liverpool. Ce récit comporte la terrible guerre européenne de 1893, où les Français unis aux Russes sont victorieux des Allemands, et la campagne sanglante d'Asie, qui fait perdre à l'Angleterre l'empire des Indes.

Il serait désirable que cette brochure, qui sous une forme humoristique contient des observations fort sérieuses et ouvre des aperçus lumineux sur l'avenir social et militaire de l'Europe, pût être traduite en français.

R. Loky.

Grammatica araldica, ad uso degli Italiani, dal Cav. F. Tribolati. 3e édit. Milan, Hœpli, 1892, petit in-8 de 116 p., avec grav. intercalées.

Cet élégant petit volume fait partie d'une collection de manuels édités par la maison Hœpli, de Milan. Il a été composé pour vulgariser en Italie la connaissance de la science héraldique, sur laquelle les personnes les plus intéressées sont souvent parfaitement ignorantes. Ce livre n'est pas sans analogie avec les traités publiés jadis par le P. Ménestrier ; mais il a sur ceux-ci un double avantage : c'est d'être plus facile à lire, à cause de sa concision et de sa clarté, et au courant des études modernes. Nous aurions aimé à voir les quatre-vingt-dix-huit gravures empruntées à des écussons de familles italiennes. Une autre réflexion qui nous fera peut-être accuser de chauvinisme : ne serait-il pas utile, pour les termes héraldiques principalement, en ce qui concerne, les émaux, d'employer partout les vocables français? La science du blason a été surtout cultivée en France et la nomenclature gagnerait à être internationale.

A. de B.

Souvenirs militaires et financiers, par Charles Duval. Paris, Savine, 1891. in-12 de VIII-374 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles Duval, officier retraité, ex-lieutenant-colonel pendant le siège de Paris, ancien président du conseil d'administration de la *Société française financière*, a éprouvé le besoin de faire part au public de tous les détails de son existence mouvementée. Je ne parlerai pas de ses « Souvenirs financiers ; » administrateur d'une banque qui a suivi la fortune de l'*Union générale*, M. Duval alla s'établir en Roumanie ; les rancunes de nos gouvernants le poursuivirent en ce pays, mais on ne put obtenir son extradition.

Quant aux « Souvenirs militaires, » ils sont fort intéressants. Ils retracent les aventures extraordinaires d'un soldat qui s'est battu bravement en Afrique, en Crimée, en Italie, en Cochinchine, au Tonkin, au Mexique, et a joué en

Extrême-Orient un rôle aussi curieux que peu connu. M. Duval n'était pas, au début de sa carrière, un sous-officier discipliné : blessé à Marignan, il refusa la médaille militaire, parce qu'il espérait l'épaulette, et fut cassé de son grade pour ce fait. En 1863, il commandait les révoltés du Tonkin qui soutenaient le prince Lê, et il fit partie de la mission diplomatique envoyée l'année suivante auprès de l'empereur Tu-Duc. M. Duval s'exagère un peu l'importance de son action politique et militaire quand il écrit : « J'ai sauvé les trois provinces de la Cochinchine, et la France me doit la possession de cette colonie. » Quoi qu'il en soit, il résulte des documents cités dans cette autobiographie que M. Duval a rendu de sérieux services tant en Extrême-Orient qu'au Mexique, et qu'il fut, à certains titres, un « précurseur » de ceux qui conquirent le Tonkin.

ROGER LAMBELIN.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le cardinal MANNING vient de mourir à l'âge de 84 ans. Fils de William Manning, négociant de Londres et membre du Parlement, il fut élevé aux collèges d'Harrow et de Baillol, où il prit ses grades avec les honneurs de première classe (1830). Après avoir prêché à Oxford, il fut nommé recteur de Lavington et Graffham (1834), et six ans plus tard archidiacre de Chichester. Il résigna naturellement cette charge quand il se convertit au catholicisme avec une partie des initiateurs de ce qu'on a appelé « l'Oxford movement. » Il reçut la prêtrise et fonda, en 1857, à Bayswater, une congrégation ecclésiastique appelée les oblats de Saint-Charles Borromée. A Rome, il passa ses examens de docteur en théologie et fut promu prélat de la maison de Sa Sainteté. A la mort du cardinal Wiseman, Mgr Manning fut consacré archevêque de Westminster (8 juin 1875), et, en 1875, le pape Pie IX le créa cardinal-prêtre, au titre des saints André et Grégoire. Avant 1850, le docteur Manning avait publié quatre volumes de sermons et de mélanges; depuis cette époque il fit paraître : *The Grounds of Faith* (1852); — *Temporal Sovereignty of the Popes* (trois conférences faites en 1860); — *The present Crisis of the holy See tested by Prophecy* (1861); — *The temporal Power of the Vicar of Jesus-Christ* (1862); — *Sermons on ecclesiastical subjects*, avec une introduction sur les relations de l'Angleterre avec la chrétienté (1863); — *The Convocation and the Crown in Council* (1864); — *The temporal Mission of the holy Ghost* (1865); — *The Reunion of Christendom*, lettre pastorale au clergé (1866); — *The temporal Power of the Pope in its political aspect* (1866); — *The Centenary of Saint Peter and the general Council* (1867); — *England and Christendom* (1867); — *Ireland*, lettre au comte Grey (1868); — *The œcumenical Council and the Infallibility of the Roman Pontiff* (1869); — *The Vatican Council and its definitions* (1870); — *The four great Evils of the day* (1871); — *The dæmon of Socrates* (1872); — *Cæsarism and Ultramontanism* (1874); — *The Internal Mission of the holy Ghost* (1875); — *The true Story of the Vatican Council* (1877); — *The catholic Church and modern Society* (1880); — *The eternal Priesthood* (1883), et une série de brochures, mandements et articles de revue. Le cardinal Manning s'occupa beaucoup, pendant ses dernières années, des questions sociales et du développement des sociétés de tempérance. On avait célébré, le 8 juin 1890, le jubilé épiscopal du vénéré cardinal, et toute l'Angleterre s'était associée à cette belle manifestation.

— Mgr Charles GAY, évêque d'Anthédon *in partibus*, est mort le 20 janvier,

à soixante-seize ans. Mgr Gay eut l'honneur d'être lié par une étroite intimité au grand et saint évêque de Poitiers, Mgr Pie, qui le créa chanoine et le fit nommer évêque d'Anthédon, pour l'attacher à sa personne en qualité d'auxiliaire. Après la mort de son illustre ami, Mgr Gay était venu se fixer à Paris, où sa parole éloquente se fit souvent entendre, notamment dans les chaires de Sainte-Madeleine et de Saint-Augustin. Le prélat défunt était un théologien justement estimé. Il laisse les ouvrages suivants : *De la vie et des vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux* (2 vol. in-8, 1874) ; — *Conférences aux mères chrétiennes* (2 vol. in-8, 1877); — *Abrégé, à l'usage de toutes les personnes pieuses, des conférences aux mères chrétiennes* (1878, in-12) ; — *Élévations sur la vie et la doctrine de N.-S. Jésus-Christ* (2 vol. in-8, 1879) ; — *Fleurs de doctrine et de piété* (1880, in-18) : — *Oraison funèbre de S. Em. Louis-François-Désiré-Édouard Pie* (1880, in-8) ; -- *Troisième Centenaire de sainte Thérèse* (1883, in-8) ; — *Entretiens sur les mystères du saint Rosaire* (1887, in-18) ; — *De la douleur chrétienne* (1890, in-32).

— Les sciences naturelles viennent de perdre un de leurs plus illustres représentants en France, M. Jean-Louis-Armand DE QUATREFAGES DE BRÉAU, mort à Paris le 11 janvier, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Né à Vallerangue (Gard) le 10 février 1810, M. de Quatrefages fit ses classes au collège de Tournon. Après s'être fait recevoir docteur en médecine et docteur ès sciences mathématiques, il fut nommé aide-préparateur de physique et de chimie à la Faculté de médecine de Strasbourg. Mais il quitta cette ville pour aller exercer à Toulouse. Il publia alors ses premières recherches originales, qui eurent pour résultat de lui faire attribuer le cours de zoologie à la Faculté des sciences de cette ville. Il prit alors le diplôme de docteur ès sciences naturelles, et, à la suite de quelques difficultés, vint s'établir à Paris. Sa réputation croissant avec ses connaissances, il fut nommé, en 1852, membre de l'Académie des sciences, et en 1854 professeur d'anthropologie au *Museum*. Personne n'ignore les progrès que l'illustre savant a fait faire à l'anthropologie. En dehors des ouvrages dont nous donnons ci-dessous une liste abrégée, M. de Quatrefages a publié de nombreux mémoires dans la *Revue des Deux Mondes*, dans le *Journal des savants*, dans les *Annales des sciences naturelles* et dans d'autres recueils. Citons maintenant : *Pisciculture. Rapport sur le repeuplement des cours d'eau et sur les travaux de pisciculture de M. Millet* (1854, in-8) ; — *Souvenirs d'un naturaliste* (2 vol. in-12, 1854) ; — *Essai sur l'histoire de la sériciculture et sur la maladie actuelle des vers à soie* (1860, in-12) ; — *Unité de l'espèce humaine* (1861, in-12) ; — *Métamorphoses de l'homme et des animaux* (1862, in-12) ; — *Histoire naturelle des annelés d'eau douce* (avec Buffon et Vaillant) (1866) ; — *La Rochelle et ses environs* (1866, in-12) ; — *Histoire de l'homme* (5 vol. in-18, 1867-1868) ; — *Charles Darwin* (1870, in-8) ; — *La Race prussienne* (1871, in-12) ; — *Crania ethnica. Les Crânes des races humaines, décrits et figurés* (1875, gr. in-4) ; — *Nouvelles études sur la distribution géographique des négritos et sur leur identification avec les pygmées asiatiques de Ctésias et de Pline* (1882, gr. in-8) ; — *Hommes fossiles et hommes sauvages, études d'anthropologie* (1884, in-8).

— La mort de M. Henri-Joseph-Léon BAUDRILLART, membre de l'Institut, arrivée le 24 janvier dernier, est une perte regrettable pour la science économique en France. Né en novembre 1821 à Paris, il fit de brillantes études au collège Bourbon. En 1844, il se fit remarquer de l'Académie française par un *Discours sur Voltaire*, qui lui valut une mention; deux ans après, c'était le prix d'éloquence qu'il remportait par un éloge de Turgot. A trente et un ans, il était appelé à suppléer M. Michel Chevalier au Collège de France, et en 1866 on créait pour lui, dans cet établissement scientifique, une chaire d'his-

toire de l'économie politique. L'Académie des sciences morales et politiques l'appela dans son sein en 1863; et elle le chargea, en 1877, de faire cette enquête sur les populations agricoles de la France, qu'il a poursuivie jusqu'à sa mort. Outre des articles dans le *Journal des Débats*, dans le *Constitutionnel*, dont il fut pendant un an rédacteur en chef, dans la *Revue des Deux Mondes*, dans le *Journal des économistes*, dont il prit la direction en 1865, dans les *Dictionnaires des sciences philosophiques*, d'*Économie politique* et de *Politique*, M. Baudrillart a écrit de nombreux ouvrages dont nous devons citer ici les principaux : *Discours sur Voltaire* (1844, in-8); — *J. Bodin et son temps* (1853, in-8); — *Manuel d'économie politique* (1857, in-12); — *Étude de philosophie morale et d'économie politique* (2 vol. in-12, 1858); — *Des rapports de la morale et de l'économie politique* (1860, in-8); — *La Liberté du travail, l'association et la démocratie* (1865, in-12); — *Éléments d'économie rurale, industrielle, commerciale* (1867, in-12); — *Économie politique populaire* (1869, in-12); — *Pertes éprouvées par les bibliothèques publiques de Paris pendant le siège par les Prussiens en 1870*, 2e éd. (1872, in-8); — *De l'enseignement moyen industriel en France et à l'étranger* (1873, in-8); — *La Famille et l'éducation en France dans leurs rapports avec l'état de la société* (1874, in-12); — *Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (4 vol. in-8, 1878, 1880); — *Les Populations agricoles de la France. La Normandie* (1880, in-8); — *Lectures choisies d'économie politique* (1883, in-12); — *Philosophie de l'économie politique*, 2e éd. (1883, in-8); — *Manuel d'éducation morale et d'instruction civique* (1885, in-8); — *La Normandie et la Bretagne* (1885, in-8).

— M. Émile-Louis-Victor DE LAVELEYE, qui est mort le 2 janvier à Liège, à soixante-neuf ans, était un des écrivains et l'un des économistes les plus distingués de la Belgique. Né à Bruges le 5 avril 1822, il commença ses études dans cette ville et vint les terminer au collège Stanislas. A son retour en Belgique, il alla suivre les cours de l'Université catholique de Louvain, n'y passa que quelques mois et fit son droit à l'Université de Gand. En 1844, un essai sur *la Langue et la littérature provençale* (1844, in-8), le fit proclamer lauréat du concours universitaire. Son *Histoire des rois francs* (1847, in-8), est inspirée par l'esprit d'Augustin Thierry. En 1848, M. de Laveleye commença de se livrer tout à fait aux études sociales, sans pourtant abandonner complètement la littérature. C'est aussi vers cette époque (1859) qu'il commença, à la *Revue des Deux Mondes*, une collaboration qui ne fut plus interrompue par la suite. En 1864, le gouvernement belge l'appela aux fonctions de professeur d'économie politique à l'Université de Liège. Outre la *Revue des Deux Mondes*, plusieurs revues s'assurèrent la collaboration de l'éminent publiciste, entre autres la *Revue de Belgique*, la *Fortnightly Review*, le *Nineteenth Century*, la *Contemporary Review*, l'*Athenæum*. Les questions qui attirèrent le plus particulièrement son attention sont celles du bimétallisme, des nationalités et de la propriété primitive. Son ouvrage sur *la Propriété et ses formes primitives* (1874, in-8) excita de vives discussions. En 1875, M. de Laveleye se mit à la tête du mouvement qui faillit éloigner la bourgeoisie belge de l'Église catholique. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la langue et de la littérature provençale* (gr. in-fol., 1840); — *L'Armée et l'enseignement* (in-12, 1848); — *Histoire des rois Francs* (1848, 2 vol. in-12); — *Le Sénat belge* (1851, in-12); — *Débats sur l'enseignement primaire dans les Chambres néerlandaises* (1858, in-8); — *Études historiques et critiques sur la liberté du commerce international* (1858, in-8); — *L'Enseignement obligatoire* (1859, in-12); — *Du progrès des peuples anglo-saxons* (1859, in-8); — *La Question de l'or* (1860, in-12); — *Les Nibelungen* (1861, in-12); — *Essai sur l'économie rurale de la Belgique* (1863, in-18); — *Questions contemporaines* (1863, in-12); — *Études d'économie rurale : La Néerlande* (1864, in-12);

— *Le Marché monétaire et ses crises depuis cinquante ans* (1865, in-8); — *L'Edda* (traduction du poème scandinave (1866, in-12); — *La Saga des Nibelungen dans les Eddas et dans le nord scandinave* (1866, in-12); — *Études et essais* (1869, in-12); — *La Lombardie et la Suisse* (étude d'économie rurale) (1869, in-12); — *La Question du grec et la Réforme de l'enseignement moyen* (1869, in-8); — *La Prusse et l'Autriche depuis Sadowa* (2 vol. in-12, 1870); — *Essai sur les formes du gouvernement dans les sociétés modernes* (1872, in-12); — *L'Instruction du peuple* (1872, in-8); — *Des Causes actuelles de guerre en Europe et De l'Arbitrage* (1872, in-8); — *Une Leçon de droit public à l'Université de Louvain* (1874, in-8); — *Le Parti clérical en Belgique* (1874, in-12); — *De la Propriété et de ses formes primitives* (1874, in-12); — *De l'Avenir des peuples catholiques* (étude d'économie sociale) (1875, in-8); — *Du Respect de la propriété privée en temps de guerre* (1875, in-8); — *L'Avenir religieux des peuples civilisés* (1876, in-8); — *La Monnaie bimétallique* (1876, in-8); — *Le Respect de la propriété privée sur mer* (1877, in-8); — *L'Afrique centrale et la Conférence géographique de Bruxelles* (1878, in-18); — *L'Agriculture belge* (1878, in-18); — *Congrès agricole international de Paris 1878. L'Agriculture belge. Rapport* (1878, in-8); — *La Crise économique et les Chemins de fer vicinaux* (1879, in-8); — *Lettres d'Italie 1878-79* (1880, in-12); — *Le Bimétallisme international* (1881, in-8); — *Le Président Garfield* (1881, in-8); — *La Question monétaire en 1880 et 1881* (4 brochures n-8, 1881); — *Le Socialisme contemporain* (1881, in-8); — *Éléments d'économie politique* (1882, in-12); — *Le Vice patenté et le Proxénétisme légal* (1882, n-8); — *La Crise du libéralisme* (1883, in-8); — *Les Français, les Anglais et e Comité international sur le Congo* (gr. in-8, 1883); — *Le Vice légalisé et la Morale* (1883, in-8); — *Nouvelles Lettres d'Italie* (1884, in-8); — *La Crise et la contraction monétaire* (1885, in-8); — *La Crise récente en Belgique et la Question religieuse* (1885, in-8).

— M. Gustave Le Brisoys Desnoiresterres, qui est mort le 12 janvier dernier, était né en 1817 à Bayeux. Son premier ouvrage fut un roman : *Le Pensionnaire et l'Artiste* (1839, in-8). En 1841 il fonda une Revue : *La Province et Paris;* beaucoup d'autres revues et journaux firent appel à sa collaboration, notamment le *Globe*, la *Mode*, l'*Ordre*, la *Revue de Paris*, la *Revue française*. Mais ce qui fit connaître M. Desnoiresterres et ce qui lui assure une place dans la littérature contemporaine, ce sont les savantes et nombreuses études qu'il consacra à Voltaire et à ses contemporains. Nous donnons ici la liste de ses principales publications : *La Chambre noire* (2 vol. in-8, 1843); — *Jarnowick* (XVIIIe siècle) (2 vol. in-8, 1844); — *Entre deux amours* (2 vol. in 8, 1845); — *Mademoiselle Zacharie* (2 vol. in 8, 1846); — *Monsieur de Balzac* (1851, in-16); — *Tableau de Paris* (1852, in-12); — *Un Amour en diligence* (1853, in-32); — *Les Talons rouges* (1854, in 12); — *Les Cours galantes* (4 vol. in-12, 1860-1864); — *Monsieur Prosper* (1861, in-12); — *Voltaire et la Société française au* XVIIIe *siècle* (7 vol. in-8, 1867-1875); — *La Musique française au* XVIIIe siècle (1872, in-8); — *Grimod de la Reynière et son groupe* (1877, in-8); — *Voltaire, son retour et sa mort* (1877, in-8); — *Épicuriens et lettrés, XVII et XVIIIe siècles* (1879, in-8); — *Iconographie voltairienne* (1879, in-4); — *Les Étapes d'une passion* (1882, in-12); — *La Comédie satirique au* XVIIIe *siècle* (1884, in-8).

— Le comte de Breda, ancien secrétaire d'ambassade, est mort le 19 décembre 1891, dans son domaine de Haselstanden (Vorarlberg), à l'âge de soixante-deux ans. Il a été l'un des plus distingués et des plus assidus collaborateurs de l'*Univers*, du *Monde* et de l'*Association catholique*. Il a publié séparément : *La Loi de Dieu et les règlements sociaux, considérations som-*

maires sur les lois (Albanel, 1872) ; — *Considérations sommaires sur le mariage au point de vue des lois* (Palmé, 1877) ; — *La Diplomatie française sous Napoléon III* (Dentu). Nous lui devons aussi de nombreux travaux sur l'histoire et le développement du socialisme en Allemagne.

— On annonce encore la mort : de M. Lucien CARDOZE, auteur de *Vercingétorix* et de plusieurs autres volumes de poésies, mort le 26 janvier ; — de M. Alfred CELLIER, compositeur de musique, mort le 29 décembre ; — de M. le marquis de CHALVET DE ROCHEMONTEIX, professeur, membre de la Société française d'archéologie, mort à quarante-trois ans, le 3 janvier ; — de M. Arthur de CHAMBRUN DE ROSEMOND, qui a étudié l'époque préhistorique à l'aide de la géologie et dont nous citerons : *Étude géologique sur le Var et le Rhône pendant les périodes tertiaire et quaternaire, leur delta, la période pluviaire, le déluge* (1874, in-8) ; *Le Préhistorique rajeuni par l'histoire et la géologie* (gr. in-8, 1878) ; *Essai d'un commentaire scientifique sur la Genèse* (1883, in-8), mort dans la Nièvre le 21 janvier ; — de M. Eugène CRÉPET, qui a publié une anthologie des *Poètes français*, mort le 13 janvier ; — de M. Henri DEBRIT, auteur de plusieurs pièces de théâtre parmi lesquelles nous mentionnerons : *Peau Neuve*, en collaboration avec M. Gondinet, et *le Gendarme*, mort à trente-six ans, le 17 janvier ; — de M. Armand DURANTIN, qui a collaboré à plusieurs journaux, auteur de romans et de pièces de théâtre, mort le 2 janvier ; — de M. DE FOBLAN, directeur de l'*Espérance de Nancy* et rédacteur au *Français*, au *Moniteur*, au *Correspondant*, auteur de : *Liberté de la presse* (1867, in-18) ; *l'Union libérale* (1869, in-8), mort le 14 janvier ; — de M. MENIER-MEHUT, directeur de la *France coloniale* et de la *Défense publique*, mort le 22 janvier ; — de M. Georges MEUSY, rédacteur de l'*Intransigeant*, mort à trente-quatre ans, à Alger, le 29 décembre ; — de Mme Paul DE MOLÈNES, née Alix de Bray, qui a collaboré à plusieurs journaux sous divers pseudonymes, particulièrement sous ceux d'Ange Bénigne et de Satin, auteur de plusieurs fantaisies littéraires, morte le 25 janvier ; — du Dr RICHET, né à Dijon en 1816, membre de l'Académie des sciences, auteur d'ouvrages de médecine, mort le 31 décembre ; — de M. VERCONSIN, auteur de pièces de théâtre, mort à l'âge de soixante-huit ans, le 29 décembre ; — de M. Alexandre-Jacques VÉRON DUVERGER, ancien professeur de droit civil et professeur honoraire de la Faculté de Paris, mort le 5 janvier.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. William-Henry Davenport ADAMS, journaliste et publiciste, mort en janvier ; — de M. John-Couch ADAMS, célèbre astronome anglais, qui s'était occupé avant M. Leverrier des recherches sur les causes des irrégularités d'Uranus, et était arrivé aux mêmes résultats qui ont illustré le savant français, mais sans les livrer à la publicité, mort à la fin de janvier ; — du docteur Heinrich BENECKE, publiciste allemand, mort à Berlin le 11 décembre, âgé de quatre-vingt-un ans ; — du docteur Ernst BRUCKE, qui enseignait à l'Université de Vienne la physiologie, et s'était fait connaître par d'excellentes recherches dans le domaine de cette science, mort à soixante-treize ans, le 7 janvier ; — de M. CASTELO, président de l'Académie de médecine de Madrid ; — du R. P. Alessandro CAVANNA, des Mineurs conventuels de Bologne, compositeur de musique estimé ; — de M. docteur DAVIDSON, dont on cite les savantes recherches archéologiques sur Aberdeen ; — de M. Heinrich DORN, compositeur allemand, qui laisse de brillants opéras, des souvenirs (*Erinnerungen*, 1871-1872) et qui a eu quelques élèves célèbres, mort à quatre-vingt-sept ans ; — de M. le docteur B. D. DUNNE, secrétaire de l'Université royale d'Irlande ; — de M. E. ERSLEVE, géographe danois estimé, dont nous ne noterons ici que la géographie du Danemar (*Den Danske Stat*), parue en 1857 ; — du docteur Hermann FRISCHBIER, qu

s'est acquis de la notoriété en Allemagne par ses travaux sur la langue et la littérature de la Prusse Orientale, mort à soixante-neuf ans, à Kœnigsberg, le 8 décembre; — de miss GIFFORD, auteur d'un excellent ouvrage de botanique marine (*The Marine Botanist*), morte le 26 décembre, à Minehead; — de M. Carl-Friedrich VON GERBER, qui, avant de devenir ministre de l'instruction publique et des cultes de Saxe, avait professé avec éclat le droit aux Universités d'Erlangen, de Tubingue et de Leipzig, et qui laisse le meilleur traité sur le droit privé de l'Allemagne (*System des deutschen Privatrechts*, 1848), mort à Dresde à soixante-neuf ans, le 23 décembre; — de M. Blasius HAUF, curé de Mariahof en Styrie, savant ornithologue, mort à quatre-vingt-quatre ans; — de M. le docteur J. HOPPE, professeur à la Faculté de médecine de Bâle, mort le 11 décembre; — du docteur Léopold KRONECKER, professeur de mathématiques à l'Université de Berlin, mort à soixante-huit ans, dans cette ville, le 29 décembre; — de M. Paul-Anton DE LAGARDE, excellent orientaliste allemand, de son vrai nom Bötticher, professeur de langue et littérature orientales à l'Université de Gœttingue depuis 1869, connu par ses travaux bibliques, ses recherches sur les Arméniens, ses études sur les langues iraniennes, mort le 22 décembre, à soixante-cinq ans; — de M. Gustav VON LÖPER, qui consacra sa vie à l'étude de Gœthe, mort à Berlin, le 13 décembre; — de M. LÖWENFELD, privat docent d'histoire à l'Université de Berlin, mort dans cette ville, le 22 décembre, âgé de trente-sept ans; — de M. Ferdinand LUTTER, mathématicien estimé, mort à soixante et onze ans, à Budapest, le 31 décembre; — de M. Thomas Kerr LYNCH, connu en Angleterre comme arabisant; — de Sir William MACLEAY, président des sociétés linnéenne et d'entomologie d'Australie, mort à Sydney dans le courant de décembre; — de M. Ernst-Wilhelm MÖLLER, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Kiel, auteur d'un savant manuel de l'histoire de l'Église (*Lehrbuch der Kirchengeschichte* Fribourg, 1889), sur lequel nous renvoyons nos lecteurs à l'appréciation qui en a été donnée dans ce recueil (tome LXI, p. 149-151), mort à Kiel, le 8 janvier; — de M. John NOBLE, qui s'est fait un nom par des écrits relatifs aux questions financières, tels que *Fiscal Legislation, 1842-1865* (1867); *The Queen's Taxes* (1870), mort le 17 janvier; — du Rév. NORRIS, archidiacre de Chichester, qui a donné une traduction estimée du *De corona* (1849), et a publié divers ouvrages d'éducation et d'enseignement religieux, parmi lesquels nous citerons *The Catechist's Manual* et *Rudiments of theology*; — de M. Carlo ORIO, collaborateur de la *Rassegna nazionale*; — de M. le chanoine O' SULLIVAN, prédicateur estimé, mort en janvier, à Birmingham; — de M. A.-G. PASPATI, qui s'est spécialement occupé de l'archéologie byzantine, mort à Athènes à la fin de décembre; — de M. Alexandre POTÉBNIA, professeur à l'Université de Kharkof, qui a laissé plusieurs ouvrages fort remarquables; — de sir James REDHOUSE, l'un des Anglais les plus versés dans la connaissance de la langue turque, connu en France par sa *Grammaire raisonnée de la langue ottomane*, publiée à Paris, mort à quatre-vingts ans, en janvier; — de M. Thomas ROBERTS, du Museum de Cambridge, mort dans les derniers jours de janvier; — de M. Ferdinand RÖMER, éminent géologue allemand, mort à Breslau; — de M. John ROLPH, poète anglais, collaborateur de *The Daily Telegraph* et de *The Academy*, mort le 27 décembre, à quarante et un ans; — de M. Julius ROSEN, de son véritable nom Duffek, poète dramatique allemand, dont quelques pièces ont gardé jusqu'ici la faveur du public, mort à Görz, le 4 janvier, âgé de soixante-neuf ans; — de M. le docteur Philip SCHECH, professeur à la Faculté de médecine de Munich, mort dans cette ville, le 12 décembre; — de M. le docteur Gustav SCHMIDT, directeur du gymnase d'Halberstadt, mort le 2 janvier, à soixante-quatre ans; — de

M. le docteur Heinrich SCHRÖTER, professeur de mathématiques à l'Université de Breslau, mort dans cette ville le 3 janvier; — de M. le docteur Oscar SCHWEBEL, collaborateur de la *Nationalzeitung*, qui s'est fait estimer par de bons travaux sur l'histoire du Brandebourg, mort dans le courant de janvier; — du P. SCHYNSE, le missionnaire et explorateur allemand bien connu; — du Rév. G. C. SWAYNE, *assistant master* à Harrow, qui a publié entre autres ouvrages le volume consacré à Hérodote dans la collection des *Ancient Classics for english readers*, mort en janvier; — de M. Domenico TURAZZA, que ses travaux hydrauliques ont rendu célèbre dans toute l'Europe, et qui laisse un certain nombre d'ouvrages techniques estimés, mort dans la première quinzaine du mois de janvier; — de M. Titus ULLRICH, dont le nom en Allemagne est aussi connu comme poète que comme critique, mort à Berlin, le 17 décembre; — de sir William WHITE, fameux orientaliste anglais, qui possédait vingt-huit langues, était à un moment le seul Anglais qui sût le lete et se trouvait, grâce à ses connaissances linguistiques, fort versé dans les questions d'Orient, mort en janvier; — de M. le docteur Johann WINCKELMANN, recteur du gymnase d'Augsbourg, mort à soixante-quatre ans, le 9 décembre; — de M. W. Elliot WOODWARD, connu par d'excellents travaux d'archéologie, mort à Boston, au commencement de janvier.

— Une information fausse nous a fait annoncer la mort de M. l'abbé COLLIN. Le spirituel et sympathique directeur du *Lorrain* nous a prouvé qu'il était vivant et bien vivant.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 15 janvier, M. Salomon Reinach a lu un mémoire sur l'art plastique en Gaule et le druidisme. M. de Lasteyrie a ensuite commencé la lecture d'une étude sur l'origine des basiliques chrétiennes. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 22 janvier. M. de Morgan a ensuite rendu compte de sa mission dans le nord de la Perse. — Dans la séance du 29 janvier, après une communication de M. Casati sur trois bulles d'or du roi Léon II d'Arménie, M. Casati a entretenu l'Académie de la découverte d'une nécropole étrusque au lac Trasimène.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 9 janvier, M. Baudrillart a lu un rapport sur l'état matériel et moral des populations agricoles du département des Pyrénées-Orientales. — Le 16 janvier, M. Boutmy a entretenu l'Académie de la nature et des antécédents de l'esprit public en Angleterre. — Le 23 janvier, après la lecture d'un mémoire de M. Ravaisson, intitulé : *Fragment d'une étude sur l'histoire des religions; les Mystères*, M. Levasseur a fait une communication sur le recensement de la population en France en 1891. — Dans la séance du 30 janvier, M. Théodore Reinach a lu un travail intitulé : *M. Thiers économiste.*

LES CORRESPONDANTS DE PEIRESC (Voir t. XLVI, p. 78 et 369; L, p. 178; LII, p. 182; LIII, p. 374; LV, p. 183; LVI, p. 178.) — Le fascicule nouveau contient la *Correspondance de Peiresc avec plusieurs missionnaires et religieux de l'ordre des capucins*, recueillie et publiée par le P. Apollinaire de Valence et précédée d'une lettre-préface par notre collaborateur M. Tamizey de Larroque (Paris, Picard, in-8 de XXVI-336 p.). Le volume est de belle apparence; son contenu n'est pas moins précieux. Il est seulement regrettable qu'une bonne table alphabétique ne soit pas là pour permettre une recherche aisée dans cet écrin si riche. Tout le monde savant connaît la curiosité de toutes choses qui tourmentait le grand ami de M. Tamizey de Larroque. On en trouvera des preuves nouvelles et non des moins intéressantes dans le recueil qui nous occupe. Voyez, page 27, le trajet d'une lettre de Tours à Paris

et de Paris à Aix. Que de réclamations, et à juste titre, n'adresserions-nous pas aujourd'hui au successeur de M. Cochery, qui gouverne nos postes! Et les chats, M. de Peiresc se garde bien de les oublier (p. 31). N'est-ce pas du curé Kneipp et de l'influenza qu'il parle (p. 34) quand il entretient le P. Gilles de Loches de M. de la Porte et de la peste? Hélas! il ne nous assurerait plus de « la clémence de l'air de Falaise. » N'ouvre-t-il pas la bouche sur ce « que ces messieurs de Rome sont grandement lents » en tout et pour tout (p. 65)? Passons au Caire et lisons une charmante légende sur le bâton de saint Éphrem, qui nous est narrée par le P. Agathange (p. 70). Et ce récit d'un Ferrarois, qui nous a bien l'air d'un bon Gascon ou d'un madré Normand, « qui a vescu longtemps en la région d'Ampellu, qui est de la Marmarica et est entré plusieurs fois dans la terre des nègres, a attesté qu'il y a rencontré une foys un nègre, avec des chiens, qui chassoit un animal tout à faict de figure humaine mais velu et couvert d'un poil assez court » (p. 79). Lisez la suite, et vous verrez s'il faut croire ou non à la lettre. Et « les coquillages du bon P. Césarée » (p. 93). Mais parmi les desiderata, combien ne devons-nous pas regretter le récit de l'exécution d'Urbain Grandier par le P. Gilles de Loches (p. 100). Une peinture vraie et bien actuelle, c'est le dépouillement de la correspondance des grands de l'Église et du monde par leurs secrétaires (p. 113) : Vérité à Rome, vérité en France. Le P. Épiphane ne nous a point pourtraicturé le P. Gilles (p. 127 et 329); quels regrets nous en avons! car sa correspondance avec Peiresc, qui domine tout le livre, témoigne que c'était un homme supérieur. Les observations astronomiques ne laissaient point indifférent le grand savant (p. 107), pas plus que l'invention des « soufflets d'eau, » ou la « teinture du taffetas blanc ondoyé comme le papier de Chine » (p. 196). Une délicieuse aventure ou la perte des lettres par les petits télégraphistes de l'époque, qui jouaient à la marelle près d'un ruisseau : « d'un bourbier » (p. 237). Une très juste remarque de linguiste sur les Gaulois et les Celtes (p. 286). Les chronomètres n'étaient pas encore inventés (p. 294). — Nous venons de voir les petits côtés amusants de ce beau livre, si bien fini, et dont les deux collaborateurs, avec une modestie de disciples de saint François, se renvoient mutuellement le mérite. Associons-les tous deux à l'honneur comme au travail, comme le furent Peiresc et le P. Gilles de Loches, cette figure si belle d'un moine qui sut mener de front les travaux de l'apostolat et les recherches scientifiques les plus étendues et les plus approfondies.

Paris. — Les 25, 26 et 27 janvier, les élèves de la promotion 1892 ont soutenu, à l'École des chartes, leurs thèses pour obtenir le titre d'archiviste paléographe. Nous donnons ici, selon notre habitude, par ordre de mérite, les noms des candidats et les titres des thèses soutenues par eux. MM. de la Roncière, *la Marine française sous Louis XI;* — Courteault, *Gaston IV, comte de Foix;* — Deloye, *les Institutions charitables d'Avignon depuis le* XIIe *siècle;* — de Vaissière, *Charles de Marillac, ambassadeur en Angleterre au* XVIe *siècle;* — de Croy, *la Chambre des Comptes de Blois;* — Le Brethon, *la Formation du département du Calvados;* — d'Apchier, *Biographie de Charles de Melun;* — Forgeot, *Vie du cardinal Balue;* — Henry, *Guillaume de Plaisians, ministre de Philippe le Bel;* — Frédéric Passy, *le Langage des Ossalois.* Il est à noter que c'est la première fois, depuis la fondation de l'École des chartes, qu'un élève a l'idée de faire porter ses recherches sur l'histoire révolutionnaire.

— Le premier fascicule de la *Revue biblique trimestrielle*, dont nous avons annoncé le mois dernier la publication à nos lecteurs, contient, entre autres articles importants, une étude de notre éminent collaborateur M. l'abbé Vigouroux sur *les Écoles exégétiques chrétiennes* d'Alexandrie et d'Antioche *aux premiers siècles de l'Église;* des recherches sur la *Topographie de Jérusalem,*

dans lesquelles le P. Lagrange, O. P., s'efforce surtout de déterminer la position si discutée de Sion ; une réponse du P. Van Kasteren, S. J., à la critique formulée par le P. Domenichelli contre un travail précédent du savant jésuite sur Emmaüs-Nicopolis.

— L'an dernier, la maison A. Colin a servi aux abonnés de la *Revue internationale de l'enseignement* un supplément sous le titre de *Bulletin universitaire de l'enseignement secondaire*. Cette année, elle supprime ce service ; le Bulletin est devenu une revue indépendante, la *Revue universitaire*, qui paraîtra tous les mois pendant l'année scolaire (Prix : 10 francs par an). Le programme nous apprend que la première partie de la *Revue* sera consacrée à des études de pédagogie théorique ou appliquée ; qu'une seconde partie « pratique » comprendra des sujets de devoirs et d'exercices, qui « s'adresseront — nous citons les propres termes du programme — à l'enseignement classique, à l'enseignement moderne et à l'enseignement des jeunes filles. » Une troisième partie, « destinée à aider les professeurs, répétiteurs et étudiants qui se préparent aux divers examens, » contiendra les sujets donnés aux examens et concours, des copies, etc. Enfin chaque numéro se terminera par une chronique et une bibliographie. Le besoin d'un tel recueil se faisait-il sentir ? L'on sait que d'autres revues ont songé déjà à tenir les candidats au courant des questions posées dans les examens et concours ; à donner des sujets de devoirs ; des conseils sur la manière de les traiter ; des copies d'élèves et des corrigés. L'*Instruction publique* remplit cet objet en partie. L'*Enseignement chrétien* répond à ce besoin d'une manière plus complète ; et, pour ce qui est des jeunes filles, l'*Éducation catholique* peut rendre des services. Nous devons d'ailleurs reconnaître que, à en juger par le premier numéro, la *Revue universitaire* sera plus complète, puisqu'elle s'occupera tout ensemble de l'agrégation, de la licence, de l'enseignement secondaire classique, de l'enseignement moderne et de l'enseignement des jeunes filles. Nous ne voudrions point juger de la *Revue* sur un seul numéro, mais nous craignons qu'elle ne convienne pas à des catholiques ; les établissements chrétiens y sont négligés, et l'on est choqué de voir un professeur de philosophie qui se mêle de donner des conseils aux jeunes gens qui le quittent pour entrer dans la vie, ne pas trouver une fois à prononcer le nom de Dieu et aller puiser sa sagesse dans M. Renan. L'espace nous manque pour signaler toutes les choses intéressantes que nous avons relevées dans ce numéro, comme l'affirmation d'une demoiselle, dont la copie a été classée première à l'agrégation de l'enseignement secondaire des jeunes filles : à savoir que dans les sermons de Bossuet, voire de Bourdaloue, l'on ne trouve « pas beaucoup de morale pratique » (V. p. 70.) Aujourd'hui, au contraire, l'on est si tourné à la morale, que Mlle Dugard, professeur au lycée Molière, s'écrie (p. 9, note 1) qu'il n'est pas besoin de faire un cours de morale aux élèves de douze à quatorze ans, attendu que la morale « se dégage de toutes les leçons » des professeurs. Nous noterons, en terminant, l'article où M. Lavisse réclame une « *institutio* au professorat » pour les personnes qui désirent enseigner dans les établissements universitaires ; et nous lui rappellerons qu'au lieu d'appeler dans les conseils de l'Université des « laïques » (c'est ainsi qu'il désigne les personnes étrangères au corps enseignant), il ferait peut-être bien d'étudier quelques maisons d'éducation, celles des Pères jésuites, par exemple.

— Une nouvelle revue décadente, *le Saint-Graal*, a lancé son premier numéro le 25 janvier (42, rue du Cherche-Midi ; 5 francs par an). Les rédacteurs se proposent de chanter, disent-ils, « l'immense joie de vivre et de faire du bien et les saintes liesses futures du paradis de Dieu, si nous avons su rendre nos âmes belles. »

— Quelques traductions ont commencé à faire connaître chez nous le dramaturge norwégien Henrik Ibsen. Dans les *Points de vue ibséniens, étude sur Henrik Ibsen* (Extrait de la *Revue indépendante*. Paris, Savine, in-16 de 10 p.), M. Lionel Radiguet s'est surtout appliqué à déterminer la place occupée par la femme dans l'œuvre du poète scandinave.

— Notre collaborateur, M. l'abbé Léonce Couture, doyen de la Faculté des lettres à l'Université catholique de Toulouse, publie un savant mémoire intitulé : *Le Cursus, ou Hymne prosaïque dans la liturgie et dans la littérature de l'Église latine, du* III*e siècle à la Renaissance* (Extrait du *Compte rendu du congrès scientifique international des catholiques*. Paris, A. Picard, gr. in-8 de 7 p.). Cette communication comble une lacune dans l'histoire de la littérature liturgique et, en général, de la littérature chrétienne, et complète les ingénieuses observations de M. Noël Valois (1880 et 1881), ainsi que ces œuvres de premier ordre qui s'appellent l'*Histoire de la littérature latine chrétienne*, d'Ebert, et les *Origines du culte chrétien*, de M. l'abbé Duchesne.

— Le R. P. Ingold nous donne le n° 5 de la *Petite Bibliothèque oratorienne* déjà plusieurs fois mentionnée et louée ici. Le nouveau fascicule, consacré au *R. P. Dominique Mariote*, prêtre de l'oratoire (Paris, Poussielgue, in-16), se compose de divers documents publiés dans l'*Annuaire de Saint-Pé*, de 1890, documents précédés d'une éloquente notice nécrologique sur ce saint prêtre, par Mgr Perraud, extraite de la dixième circulaire du Père général de l'oratoire (Autun, 9 mars 1889).

— La librairie le Soudier vient de mettre en vente, au prix de 3 fr., un *Annuaire des journaux, revues et publications périodiques parus à Paris jusqu'en novembre 1891* (in-8 de 318 p.). L'ordre alphabétique pur et simple a été adopté pour cet annuaire. On trouve là, avec le nom des directeurs ou des rédacteurs en chef, l'indication du format, de la date d'origine, du mode de publication, du nombre de pages et même du poids de chaque périodique, ainsi que le prix des numéros vendus séparément, la durée des abonnements et leurs échéances, leurs prix pour Paris, les départements et l'étranger, l'adresse des bureaux d'abonnements, etc. Le volume se termine par une table systématique suivie d'un tableau des tarifs postaux pour la France et l'étranger. Cet annuaire est certainement, en son genre, le mieux fait et le plus complet que nous connaissions. Une omission à constater : nous n'avons pas trouvé le journal *Gratis*, qui vient d'entrer dans sa 3e année et dont le siège est 11, rue Paul-Louis Courier.

— Notre collaborateur M. Henri Stein vient de publier le mémoire sur *Philippe de Champaigne et ses relations avec Port-Royal* (Paris, Plon et Nourrit, in-8 de 19 p.), qu'il avait lu, le 25 mai 1891, à la réunion des Sociétés des beaux-arts des départements. Des documents trouvés aux archives nationales lui ont permis d'ajouter aux renseignements déjà fournis par d'autres auteurs sur ces relations. Il en a tiré occasion de dresser un catalogue des œuvres de l'illustre peintre, dont une notable partie ont été inspirées par Port-Royal.

— *L'Indépendance économique*, dont nous avons sous les yeux les deux premiers numéros (novembre et décembre 1891), est l'organe de la Société des économistes indépendants, société de jeunes gens (passé 35 ans, on n'en peut plus faire partie à titre de membre actif), qui s'intéressent à l'économie politique et qui ne veulent pas s'inféoder à un chef. La Revue paraît tous les mois ; le prix d'abonnement est de cinq francs par an.

Angoumois. — M. G. Chauvet, de Ruffec, qui a présidé la section d'anthropologie au congrès tenu l'an passé à Marseille par l'Association française pour l'avancement des sciences, a fait tirer à part le compte rendu des travaux de sa section (in-8 de 28 p.). Ce compte rendu mérite d'être signalé spéciale-

ment à l'attention des archéologues, en raison de la discussion provoquée par M. Chauvet pour l'examen de la classification généralement admise des périodes de l'industrie préhistorique.

Auvergne. — *La Première Charte des coutumes de Montferrand*, dont M. E. Teilhard de Chardin publie le texte pour la première fois (Extrait des *Annales du Midi*. Toulouse, E. Privat, in-8 de 29 p.), remonte aux dernières années du XIIe siècle; le savant éditeur l'établit par de solides arguments. M. Teilhard de Chardin a signalé dans son étude les chartes qui relèvent en partie de celles de Montferrand. Il a eu l'heureuse idée de donner un fac-similé phototypique de la confirmation de 1248 ou 1249, d'après laquelle il publie cet acte fort important.

Bourgogne. — A l'occasion du centenaire de la naissance de Lamartine (21 octobre 1790, 21 octobre 1890), l'Académie de Mâcon a eu l'heureuse idée, exprimée d'abord par M. Deton, l'un de ses membres, de célébrer dignement le grand poète qui honore, par ses œuvres immortelles, et la Bourgogne en particulier, et la France en général. Dégagées de la politique, ce dissolvant des meilleures choses, les fêtes de ce centenaire ont été exceptionnellement brillantes. On en aura une idée parfaite en lisant le tome VII de la deuxième série des *Annales de l'Académie de Mâcon* (Mâcon, impr. Protat frères, in-8 de LXIV-310-XLI p.). Après une agréable et détaillée relation des fêtes, on trouvera dans ce volume de nombreux discours, pièces de poésie et rapports émanant de célébrités françaises de tous pays et de notoriétés bourguignonnes, les travaux de ces dernières n'étant pas les moins intéressants. Trois autographes accompagnent le texte. L'ensemble eût été plus complet, plus enviable, plus apprécié encore, si quelques portraits du poète, s'appliquant à des époques diverses, eussent trouvé ici leur place. C'était chose facile, et l'on peut regretter que l'Académie de Mâcon, si avisée, n'y ait pas songé. Quoi qu'il en soit, l'exemple est à suivre.

Bretagne. — L'importante série de bornes milliaires découvertes à Rennes en 1890 vient d'être étudiée dans *les Milliaires de Rennes*, par MM. L. Decombe, T. Bezier et le capitaine Em.-J. Espérandieu (Rennes, Caillière ; Paris, Thorin, in-8 de 60 p. et 14 pl. hors texte. Extrait des *Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, année 1891).

Comtat Venaissin. — M. Hippolyte Guillibert publie une intéressante brochure intitulée : *Ubaldino Peruzzi. Souvenirs du centenaire de Pétrarque* (Avignon, Roumanille, in-8 de 15 p. Extrait du tome VII de la *Revue félibréenne*). On y trouve une notice très bien faite sur le chevalier Ubaldino Peruzzi, l'ancien ami de notre grand Le Play, sénateur et ancien ministre d'Italie, mort le 9 septembre dernier, un des rares Italiens qui ont beaucoup aimé la France. On y trouve aussi de notables considérations sur le félibrige et l'Italie, mêlées à des souvenirs personnels des brillantes fêtes vauclusiennes de juillet 1874. Ce fut à l'initiative de Peruzzi que l'on dut la participation officielle de l'Italie à ces fêtes, qui furent, selon le mot de M. Guillibert, « la préface de l'alliance intime rêvée par tant de généreux esprits. »

Dauphiné. — M. le chanoine Ravaud poursuit avec persévérance, dans la « Bibliothèque du touriste en Dauphiné, » la publication du *Guide du botaniste dans le Dauphiné*. La douzième excursion (Grenoble, Drevet, in-18 de 121 p.) nous conduit dans les grandes Alpes ; la flore magnifique de l'Oisans, du mont de Lans et du Galibier s'étale sous nos yeux, en même temps que l'auteur consacre aux paysages des pages émues, écrites avec une charmante simplicité. Nous ignorons si le vénéré savant pourra gravir encore les pentes fleuries de son cher Lautaret; que du moins il mène à bonne fin sa treizième et dernière excursion qui comprendra le Briançonnais et le mont Viso.

— La Bérarde est le centre du massif du Pelvoux. Ce groupe de pauvres chalets, où s'aventuraient seuls autrefois les géologues et les alpinistes déterminés, est en train de conquérir la célébrité qu'il mérite, depuis que la Société des touristes du Dauphiné y a installé un hôtel confortable. Dans sa brochure : *La Bérarde en Oisans* (Grenoble, Baratier et Dardelet, in-8 de 13 p.), M. Armand Chabrand nous donne une description exacte et claire du massif tourmenté qui entoure la Bérarde, en même temps que l'historique de la localité. Aller à la Bérarde, ce n'est pas longer les Alpes, c'est pénétrer dans leurs entrailles mêmes; aussi devons-nous désirer l'heure où une bonne route de chars permettra à tous d'y arriver sans peine. Une jolie gravure est ajoutée.

— Il y a quelques mois, à l'occasion de la mise au jour des mémoires de la Blottière, un géographe dauphinois avança que la première carte topographique des Alpes portait la date de 1683. C'est là une erreur bibliographique grave que M. P. Guillemin relève avec raison dans une élégante plaquette : *Tomaso Borgonio et la Première Carte topographique des Alpes occidentales (Dauphiné, Piémont, Provence, Savoie)* (Paris, Chacornac, in-8 de 12 p.). La première représentation de la région est due à l'ingénieur piémontais Borgonio, qui l'a publiée à Turin, en 1680; elle ne comprend pas moins de 25 feuilles. L'opuscule donne la description de dix cartes du même auteur et reproduit, en outre, une grande carte manuscrite du commencement du XVIIIe siècle.

— Les géographies départementales à l'usage des écoles abondent. Celle que M. Vernay donne sous ce titre : *Le Département de l'Isère* (Paris, Picard et Kaan, in-12 de 48 p.), est plus simple, plus claire et mieux écrite que ses similaires. Elle manque cependant de proportions, la partie pittoresque y étant à peine ébauchée. Puis, pourquoi transformer le massif du Pelvoux en massif de l'Oisans, et donner au pic d'Olan une altitude de 4,000 mètres, alors que cette ancienne erreur est rectifiée partout depuis vingt ans? Le volume est orné d'une carte et de plusieurs gravures.

— Dans un volume de vers : *Cascades du Pelvoux humoristiques et civiques* (Lyon, Vitte et Perrussel, in-8 de 108 p.), M. Henry Cyrille ne s'occupe du Pelvoux que dans deux agréables pièces. Les autres, d'une facture facile et aimable, parfois énergique, ne sont pas précisément consacrées à la glorification de la République.

FRANCHE-COMTÉ. — La cinquième série des *Mémoires de la Société d'Émulation du Jura*, dont nous recevons le tome Ier (Lons-le-Saunier, imp. Déclume, in-8 de XXXIII-453 p., avec de nombreuses phototypies, planches et cartes), débute d'une façon savante et originale à la fois. L'originalité se personnifie tout entière en M. F. Guillermet Son *Histoire d'une revue qui n'eut qu'un numéro* est pétillante d'esprit; mais, en sa verve satirique, l'auteur ne ménage personne : ni nos amis, ni ceux que l'on peut considérer comme les siens. Ces pages semblent tout d'abord une fantaisie de l'imagination, mais en dépit de légères allures de pamphlet, elles pourraient bien être de la chronique locale. — La partie historique et scientifique, très importante, est remarquablement traitée. Les divers travaux de l'espèce que nous avons à signaler ont pour titres : *La Trombe-cyclone du 19 août 1890 dans le Jura*, par M. l'abbé Bourgeat; — *Coupes des étages inférieurs du système jurassique dans les environs de Lons-le-Saunier* (2e partie), par M. Louis-Albel Girardot; — *La Franche-Comté ancienne, éclaircissements géographiques. Admagetobrie*, par M. E. Girard; — *Les Ruines gallo-romaines de Survaux à Saint-Lothain*, par MM. l'abbé A. Guichard et François Vuillermet; — *Un curieux Chapitre de l'histoire de la familiarité de l'église Saint-Désiré à Lons-le-Saunier*, par M. Émile Monot; — *Note sur l'étude des mouvements lents du*

sol dans le Jura, par M. Louis-Abel Girardot ; — *Notes sur l'état actuel de l'archéologie et sur quelques découvertes récentes dans le département du Jura*, par M. l'abbé A. Guichard. Il convient de faire observer ici que la disposition typographique de ce volume est fort intelligente ; car chaque sujet forme un tout distinct que les amateurs exclusifs, qui ne reculent pas devant la « dissection » des livres, peuvent facilement séparer en formant des brochures spéciales se rapportant à leurs études.

— M. le chanoine Suchet vient de publier un très intéressant petit volume, auquel nous souhaitons la plus grande diffusion, sous le titre de : *Notre-Dame de Besançon et du département du Doubs* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de VIII-166 p., avec 6 grav. hors texte). Les sanctuaires encore existants ou détruits pendant la Révolution, dont l'auteur retrace l'histoire ou rapporte les poétiques légendes, sont d'abord : Notre-Dame de la Basilique, Notre-Dame des Jacobins, de Jussa-Moutier, du Cordon-Bleu, ainsi appelée des insignes portés par les membres d'une association pieuse, Notre-Dame du Carmel, Notre-Dame des Cordeliers, de l'Immaculée-Conception, de Montaigu et des collégiales Saint-Paul et Sainte-Madeleine. Tout cela est réparti dans les neuf premiers chapitres. Les chapitres X et XI sont intitulés : *L'Archiconfrérie de Notre-Dame à Saint-Pierre* et *Notre-Dame des communautés religieuses*. Dans les derniers chapitres, M. le chanoine Suchet parle des pèlerinages, des églises, des chapelles et des oratoires de Notre-Dame dans le département du Doubs, ainsi que des confréries d'autrefois et d'aujourd'hui. Nous donnerons une mention spéciale à l'*Iconographie de Notre-Dame de Besançon* et à la très utile *Bibliographie de Notre-Dame de Franche-Comté*, que l'érudit écrivain fait remonter à 1512 et qu'il termine à l'année 1790. Qu'il nous soit permis d'exprimer le regret que cette bibliographie n'ait pas été conduite jusqu'à nos jours. Quoique cet excellent travail paraisse s'adresser surtout aux compatriotes de M. Suchet, il est certain qu'il intéressera et édifiera grandement les catholiques de tous les pays.

— Le même M. Suchet, après avoir donné dans les *Annales franc-comtoises* une curieuse étude sur *Toussaint Louverture, prisonnier au fort de Joux*, en a fait exécuter un tirage à part (Besançon, impr. Paul Jacquin, in-8 de 14 p.). L'auteur a su rajeunir ce sujet déjà ancien en utilisant de la plus heureuse façon les documents manuscrits ou imprimés qu'il a eus entre les mains.

— Signalons la jolie brochure que M. Ernest Chapuis vient de publier sous le titre de : *Trois légendes jurassiennes* (Paris, Lamulle et Poisson, in-16 carré de 31 p., tiré à 50 exemplaires numérotés. Prix : 1 fr. 25). Ces trois légendes ont pour titres : *La Légende du Poupet ; — Le Champ aux sorciers ; — L'Avare et le Diable.*

— M. P. de Résener a publié pour 1892 un *Almanach des bonnes gens du pays de Montbéliard* (Montbéliard, A. Pétermann, petit in-4 de 78 p., avec de nombr. gravures). Assurément cet almanach n'est pas fait pour des catholiques : cela se voit notamment à la page 46, où l'on trouve des plaisanteries de mauvais goût sur un curé. La jeunesse n'a pas non plus à ouvrir ce volume, à cause des gravures quelque peu « naturalistes » qui s'étalent pages 37 et 41. Mais il y a là, outre quelques pièces de vers en patois montbéliardais, une relation, dans le même idiome, d'un voyage fait à l'exposition de 1889 par un madré paysan du cru, que l'auteur, M. P. de Résener, appelle Djoset (Joseph). A l'heure où les patois disparaissent peu à peu, il nous a semblé utile de signaler ce morceau très curieux, mais pas mal rabelaisien et ultra-rustique, aux linguistes « patoisants. » Nous leur conseillerons même de rapprocher cette pièce patoise de Montbéliard (Doubs), d'une autre, d'un genre analogue, reproduite dans le dialecte de Champagnole (Jura), et que

M. J. Tissot, sous le titre de *Zaza, ou Un voyage à Paris en chemin de fer*, a insérée dans son livre : *Les Fourgs et accessoirement les environs. Les Mœurs* (Besançon, Marion, 1873).

Gascogne. — Le tome II des *Études d'histoire locale et religieuse* par M. l'abbé V Dubarat, aumônier du lycée de Pau (Pau, Vve Ribaut, gr. in-8 de 272 p.), contient les morceaux suivants : *Saint Léon*, archevêque de Rouen, évêque et patron de la ville de Bayonne; — *Bibliographie locale :* L'ancienne église de Saint-Martin, par L. Lacaze. Catalogue de la bibliothèque de la ville de Pau, par L. Soulice. Documents pour servir à l'histoire de l'Université protestante en Béarn, par Adrien Planté ; — *Le Serviteur de Dieu Louis Bitoz*, frère convers barnabite; — *Deux Vieilles Légendes et deux inscriptions de Saint-Léon;* — *Le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle est-il d'origine béarnaise ou basque?* — *Le Bienheureux Louis Grignon de Montfort et le diocèse de Bayonne;* — *Les Jésuites dans le diocèse de Bayonne*, etc. Ces études diverses sont suivies d'une monographie très fouillée, très savante, intitulée : *Histoire de Notre-Dame de Sarrance*, divisée en 19 chapitres avec *Préface*, *Bibliographie* et *Épilogue* (p. 127-269). Dans toute l'étendue de ce recueil de mélanges, comme dans le recueil précédent (1889), M. l'abbé Dubarat se montre également habile critique et habile historien.

Ile-de-France. — La Société historique de Compiègne poursuit la publication des *Pièces rares relatives à l'histoire de Compiègne*, inaugurée l'an dernier par la réimpression du *Séjour royal*, de Charpentier. La nouvelle livraison qui vient de paraître est consacrée à la reproduction de l'*Almanach historique de Compiègne de 1789*, précédé d'une introduction par M. le comte de Marsy (Compiègne, imp. H. Lefebvre, in-8).

Languedoc. — M. Tamizey de Larroque vient de publier, dans les *Annales du Midi*, les *Instructions sur la peste*, données par le cardinal d'Armagnac (tirage à part. Toulouse, Privat, in-8 de 16 p.). Ces instructions, aussi curieuses pour leur rareté que pour leur contenu, sont rehaussées de la plus piquante des introductions, où M. Tamizey de Larroque exécute de main de maître les poltrons de la peste, parmi lesquels il faut compter son propre héros.

— Viennent de paraître : *Historique du 13e régiment de chasseurs et des chasseurs à cheval de la garde*, par M. P. Descaves, capitaine instructeur au 13e chasseurs (Béziers, Bouineau, in-4 de VIII-399 p. avec nombreuses planches); — *Nécessité, conséquence, avenir du concordat de 1801* (Montpellier, impr. Martel, in-8 de 40 p.) ; — *Des origines de la littérature latine chrétienne et de ses caractères jusqu'au temps de saint Jérôme*, leçon d'ouverture du cours libre de littérature sacrée à la Faculté des lettres de Montpellier (année 1891-1892), par M. l'abbé Henry (Montpellier, impr. Firmin et Montane, in-8 de 28 p.).

— *Le Montpellier médical*, revue bimensuelle, qui comptait déjà 34 ans d'existence, et la *Gazette hebdomadaire des sciences médicales de Montpellier*, qui en était à sa 13e année, viennent d'opérer une fusion depuis longtemps désirée. Depuis le 1er janvier, ils sont remplacés par le *Nouveau Montpellier médical*, qui comprend deux parties, l'une hebdomadaire, l'autre bimensuelle.

— A signaler aux amis du renouveau de la langue d'oc : *Lou labech que bufara lou* XX *décembre* MDCCCLXXXI *Sus lous jocs flouraus de Mountpelié* (Montpellier, imp. Centrale du Midi, in-fol., 8 p.).

— Sous ce titre : *Mélanges de critique littéraire et de philologie, le Midi de la France, ses poètes et ses lettrés de 1874 à 1890*, M. A. Roque-Ferrier, président du *Félibrige latin*, vient de réunir en volume 125 comptes rendus, notes ou études, qui ont paru depuis seize ou dix-sept ans dans la *Revue des*

langues romanes, dans les publications mensuelles du *Félibrige languedocien* et dans l'*Occitania* (Paris, Maisonneuve; Montpellier, Calas, in-8 de XXIV-534 p. tiré à 125 ex.).

LIMOUSIN. — M. Louis Guibert publie un remarquable travail sur *les Communes en Limousin du XIIe au XVe siècle*. Extrait de la *Réforme sociale* (Paris, secrétariat de la Société d'économie sociale, gr. in-8 de 45 p.). Le judicieux écrivain a très bien étudié l'état de la commune de la fin du XIIe siècle au milieu du XVe, sa constitution sociale et politique, l'esprit qui l'animait, la nature de son gouvernement, ses tendances, les besoins auxquels elle pourvoyait, les avantages qu'elle assurait à ses membres, en un mot, comme il s'exprime, sa physionomie, sa pensée et sa vie. Il n'a pas eu tort de promettre à ses lecteurs « l'exactitude des renseignements et la précision des détails. »

LORRAINE. — M. Léon Germain vient de publier deux nouvelles brochures, la première : *La tombe de Dom Didier de la Cour, prieur claustral de Saint-Vanne* (Nancy, Sidot, in-8 de 23 p., avec fig.); la seconde : *Les Briot et la famille de Pierre Wœiriot* (Nancy, Sidot, in-8 de 51 p.), analyse critique d'un travail publié dernièrement par M. Louis Jouve, et qui renferme de très curieuses indications sur une famille nombreuse d'artistes lorrains et franc-comtois, orfèvres, ciseleurs et monnayeurs, dont les plus célèbres sont François et Nicolas.

— M. le général Thoumas a raconté, d'après des documents et des notes fournis par M. Rodolphe Vagnair, la vie du général Frédéric Vagnair, fils d'Élisabeth de Marily, né le 8 juillet 1765, à Altroff, près de Metz, mortellement blessé le 30 janvier 1811 en Espagne, près de Talavera-la-Vieja (Nancy, impr. Berger-Levrault, gr. in-8 de 32 p. avec le portrait du général et la reproduction de ses armoiries). La notice sur le brillant officier de cavalerie est très bien faite, très intéressante. Tous les renseignements y sont d'une précision parfaite. On y remarque plusieurs documents inédits, notamment des lettres du général Milhaud, du général Belliard, du général la Houssaye, du roi Joseph, etc.

LYONNAIS. — Notre savant collaborateur M. le chanoine Ulysse Chevalier a eu l'heureuse idée de publier, dans l'*Université catholique* (Tirage à part. Lyon, E. Vitte, in-8 de 56 p.), les *Souvenirs d'une excursion archéologique en Espagne*, faite par lui l'automne dernier en compagnie de la Société archéologique de Tarn-et Garonne. Comme bien on pense, un voyage de M. l'abbé Chevalier ne peut être qu'un voyage littéraire, comme autrefois ceux des bénédictins. Aussi bien ces *Souvenirs* sont pleins de notes érudites, de descriptions de manuscrits, d'incunables et de livres rares rencontrés à Toulouse, à Burgos, à l'Escurial, à Tolède, à Grenade, à Séville, à Madrid, à Saragosse, à Tarragone, à Barcelone, à Perpignan et enfin à Montauban. Naturellement, ce sont les bréviaires et les missels qui ont surtout attiré l'attention de l'auteur du *Repertorium hymnologicum*. Deux tables, des liturgies et des imprimeurs, terminent cette curieuse brochure.

— M. Allmer, l'épigraphiste lyonnais renommé, vient d'adjoindre à la rédaction de sa *Revue épigraphique du midi de la France* M. le capitaine Em. Espérandieu, connu pour ses travaux sur l'épigraphie romaine de la Tunisie, du Poitou, de la Saintonge, du Limousin, etc. A partir du 1er janvier 1892, ce recueil abrège son titre et devient la *Revue épigraphique*

ORLÉANAIS. — M. L. Jarry a réimprimé une pièce historique très rare : *Le Discours de ce qui s'est faict et passé dedans et aux environs de la ville d'Orléans, avec la prinse des villes de Mehun, et de Chasteaudun, par M. de la Bordesiere, gouverneur d'Orléans, jouxte la copie imprimée à Orléans avec per-*

mission. 1590, et il a fait précéder cette réimpression d'une préface très intéressante sur *les Ligueurs d'Orléans à Meung et à Châteaudun* (Orléans, Herluison, in-8 de x-7 p. Tiré à 30 exemplaires). Le savant éditeur a donné, dans cette préface, un récit des sièges de Meung et de Châteaudun, emprunté à des sources sûres, mais peu connues, par exemple à des notes inscrites par un contemporain, le curé C. Lebloy, sur un des registres de l'état civil. Grâce à ce curieux chapitre de l'histoire de la Ligue, la plaquette sera très recherchée et deviendra bien vite aussi rare que la pièce de 1590, dont on ne connaît qu'un seul exemplaire, celui de la Bibliothèque nationale.

— Le baron Adalbert de Beaucorps publie, avec notes additionnelles, un mémoire lu au congrès des sociétés savantes en 1891 et intitulé : « *Torques* » *à bossettes et à segment mobile accompagnant une ciste dans la sépulture à incinération du tumulus de Reuilly* (Orléans, Herluison, gr. in-8 de 19 p.). Le savant archéologue montre par d'ingénieuses considérations qu'il ne serait pas impossible que cette sépulture fût à la fois féminine et sacerdotale. Les trois torques en bronze trouvés à Reuilly, « dans la circonscription des Carnutes, l'un des foyers du culte druidique, et sur un sol qui fit partie de la grande forêt d'Orléans, » auraient, selon cette hypothèse, appartenu à une Velléda.

— Sous ce titre : *Notre-Dame de Chartres*, vient de paraître un petit volume qui est à la fois un ouvrage de dévotion et un ouvrage d'archéologie (Chartres, maison des clercs de Notre-Dame, in-8 de 79 p.). Ce volume, soigneusement imprimé, est orné d'illustrations fort nombreuses qui représentent plusieurs parties intérieures et extérieures de la magnifique cathédrale. Ajoutons que diverses scènes de l'histoire du monument figurent dans les illustrations. Tout est fait avec beaucoup de soin et de goût, et cela n'étonnera personne quand, dévoilant un trop modeste anonyme — il faut savoir être indiscret dans une revue bibliographique — nous dirons que l'auteur de la monographie est M. le chanoine Clerval, qui s'est si avantageusement fait connaître par divers travaux d'archéologie et de critique.

Poitou. — La *Revue poitevine et saintongeaise*, la seule revue du Poitou qui ait vécu huit ans, ne disparaîtra pas, comme on l'avait pu craindre. M. Berthelé est remplacé, comme rédacteur en chef, par M. Louis Lévesque, qui sera assisté d'un comité de publication composé de MM. de la Bouralière, Ledain, Lièvre et Alfred Richard. C'est dire que la *Revue poitevine* conservera les traditions qui ont fait d'elle un des organes autorisés de l'archéologie et de l'érudition provinciales. L'administration du recueil passe entre les mains de M. Reversé, imprimeur-éditeur à Saint-Maixent (Deux-Sèvres).

— M. H. Gelin a fait tirer à part *le Méreau dans les églises réformées de France et plus particulièrement dans celles du Poitou* (Saint-Maixent, impr. Ch. Reversé, in-8 de 124 p. et 8 planches; extrait des *Mémoires de la Société de statistique, sciences, lettres et arts des Deux-Sèvres*, année 1891).

— Nous avons sous les yeux le 5e fascicule du *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou*, dont MM. H. Beauchet-Filleau et Paul Beauchet-Filleau publient une nouvelle édition, entièrement refondue; il est non moins riche que les précédents en renseignements recueillis dans les archives, et puisés, par conséquent, aux meilleures sources; nous y relevons les notices consacrées aux maîtres suivants : Bouchet de Sourches. Bouhier, Bouillé, Bremond, Brettes, Breuil (du), Bridieu, Brillac et Brisay. — Ce fascicule termine le 1er volume (de 798 p. à 2 col.) de la publication, qui en aura quatre ou cinq. — Il serait bien à désirer que chacune de nos provinces donnât lieu à un tel répertoire, fait avec autant de savoir et de soin consciencieux.

Provence. — Un ancien bibliothécaire de la ville de Marseille, M. Eugène-

Victor Lieutaud, que la politique a banni d'un poste qu'il occupait si bien, publie un excellent petit travail intitulé : *Généalogie des études des notaires de l'arrondissement de Sisteron* (Paris, E. Lechevallier, in-8 de 50 p.). L'auteur a réuni dans ces 50 pages une foule de renseignements tirés des minutes des notaires de l'arrondissement de Sisteron, des archives départementales des Basses-Alpes, des Hautes-Alpes et des Bouches-du-Rhône, de l'Armorial général de d'Hozier et de diverses autres sources. Les chercheurs sauront gré à M. Lieutaud d'avoir recueilli tant d'utiles indications.

Saintonge. — La monographie de *la Tour de Broue*, par M. Denys d'Aussy (publication de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis; la Rochelle, Noël Texier, gr. in-8 de 27 p.), ne laisse rien à désirer. L'auteur, aussi bon archéologue que bon historien, décrit la vieille forteresse de Broue aussi heureusement qu'il en raconte l'histoire très mouvementée (1115 à 1789) et nous fait connaître, d'après des documents inédits, les possesseurs successifs de la seigneurie de Broue. La brochure, ornée d'une gravure où sont représentées les ruines de la tour de Broue, est dédiée à Mme la comtesse de Saint-Léger d'Orignac, dont « l'intervention généreuse » a sauvé de la destruction ce qui reste de l'antique forteresse.

Savoie. — Les conducteurs des ponts et chaussées ont des tendances à vivre sur leur planchette à dessin, en laissant au chef l'honneur de livrer au public le fruit ou l'histoire de leurs recherches et de leurs travaux. M. Guigues fait une exception que mérite bien son *Mémoire sur le diguement de l'Isère et de l'Arc, dans le département de la Savoie* (Grenoble, Allier, in-8 de 177 p.). Vers la fin du règne de Charles-Félix, une partie de la vallée de l'Isère offrait un contraste navrant ; en regard des riches coteaux boisés et cultivés, s'étendait une plaine inféconde et ravagée, longue de quarante kilomètres sur quatre de largeur. Aujourd'hui, la situation a bien changé, et les sacrifices que se sont imposés les habitants ne sont pas demeurés sans résultats. Grâce à l'endiguement de l'Isère et de l'Arc et aux travaux d'atterrissement qui ont suivi, les marais et les champs de galets ont été transformés en terrains fertiles. Il reste encore à faire cependant, et il faudra arriver au desséchement de la vallée. L'importante étude de M. Guigues relate les diverses phases qu'a traversées l'œuvre de l'endiguement, depuis son origine jusqu'à nos jours; elle groupe avec soin les faits importants, les rapports et décisions concernant cette vaste entreprise Deux belles cartes et trois planches permettent de suivre utilement la pensée de l'auteur.

— Les guides en Savoie ne manquent pas; celui que M. Weissen vient de publier sous ce titre : *Guide du touriste en Savoie* (Chambéry, impr. Ménard, in-16 de 388 p.) est fait avec science et impartialité ; de plus, il est complet, pratique et d'un format commode. Cependant les itinéraires de sortie vers les Hautes-Alpes auront besoin d'être complétés dans une nouvelle édition. Six cartes détaillées sont intercalées dans le volume; que peut-on demander de plus?

Allemagne. — La Revue *Nord und Süd* (Breslau, Schlesische Verlagsanstalt) contient dans son numéro de janvier, entre autres articles intéressants, une étude consacrée à M. Heinrich von Sybel, l'un des plus grands historiens de l'Allemagne, dont on a traduit en France l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution*, et dont on traduira, nous n'en doutons pas, l'ouvrage plus important encore sur la fondation du nouvel empire d'Allemagne Cette étude est due à M. J. Caro. Le même numéro renferme la conclusion du travail de M. Félix Dann sur M. de Moltke.

Angleterre. — Le Rév. Dr Robert Sinker, bibliothécaire de Trinity College (Cambridge), vient de publier, chez George Bell, un ouvrage sur la bibliothèque

confiée à ses soins. La plupart des éléments de ce travail ont paru d'abord dans *Notes and Queries*, où ils ont été fort appréciés. L'édition est fort artistique et contient, entre autres fac-similés d'autographes, une page du *Lycidas* de Milton, une lettre de Sir Isaac Newton et un fragment d'*Esmond* de Thackeray.

— Elkin Mathews fait paraître un livre d'une composition originale : c'est une collection de poèmes lyriques écrits par douze poètes différents, n'ayant qu'un trait commun : la jeunesse. Les uns ont déjà publié certaines œuvres poétiques, mais les autres sont absolument inconnus. L'ouvrage a pour titre *The Boock of the Rhymer's Club*, et voici les noms des collaborateurs : Ernest Dowson, Edwin J. Ellis, G. A. Greene, Richard Le Gallienne, Lionel Johnson, Victor Plarr, Ernest Radford, Ernest Rhys, T. W. Rolleston, Arthur Symons, Dr Todhunter, W. B. Yeats. Nous verrons s'il y a parmi eux des émules de Browning et de Tennyson.

— Le prochain volume de la série « *Rulers of India* » que publie la Clarendon Press, sous la direction de sir W. W. Hunter, sera une biographie de Madhu Rao Sindhia, le créateur de la puissance militaire des Mahrattes pendant la seconde moitié du siècle dernier, due à la plume de M. H. G. Keene, l'historien de l'empire mongol, et illustrée d'une reproduction du beau portrait que possède sir Mountstuart E. Grant Duff.

— Deux nouveaux *magazines* mensuels sont mis au monde au mois de février : *The Idler*, publié chez MM. Chatto et Windus, sous la direction de MM. Jerome K. Jerome et Robert Barr (prix : 0 fr. 60), et le *Longman's School Magazine*, David Salmon (prix : 0 fr. 10).

— Le prochain fascicule de l'*Economic Review* contiendra plusieurs articles destinés à attirer l'attention du public : *Poor Relief in Italy* par le professeur Francesco S. Nitti; — *A social policy for Churchmen*, par le rév Dr T. C. Fry; — *The Malthusian antisocialist argument*, par M. Edwin Cannan, et *The Use and Abuse of Eudowed Charities*, par le rév. L. R. Phelps.

Belgique. — L'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique paur l'année 1892* (Bruxelles, F. Hayez, in-8 de 531 p.) contient, en outre des renseignements habituels. quatre notices biographiques. M. Charles Piot a retracé la vie si bien remplie de Pierre-Jacques-François de Decker, né en 1812 et mort dans le premier mois de l'année 1891. La seconde notice est consacrée par M. G. Vander Mensbrugghe à Charles-Marie-Valentin Montigny (1819-1890), connu surtout pour ses études de météorologie et de physique. Ce sont aussi des recherches scientifiques et particulièrement des travaux d'astronomie qui ont illustré le général Jean-Baptiste-Joseph Liagre (1815-1891), secrétaire perpétuel de l'Académie, sur lequel M. le général Brialmont a écrit quelques pages. Au contraire, M. Jean-Joseph Thonissen (1816-1891), dont parle M. T.-J. Lamy, a consacré sa vie aux études d'histoire et de jurisprudence. Ces quatre biographies sont accompagnées de portraits, et, sauf celle de M. Liagre, d'appendices biographiques. L'*Annuaire* contient aussi le portrait de Mgr Van Weddingen, sur lequel on trouvera une notice dans l'*Annuaire* précédent.

— Les *Précis historiques*, qui comptent déjà 40 ans d'existence, commencent une troisième série, et en profitent pour modifier un peu le caractère qu'ils avaient jusqu'ici. Ils deviennent le *Bulletin mensuel des missions belges de la compagnie de Jésus*, comme l'indique désormais le sous-titre. Les merveilleux accroissements donnés à cette mission par la miséricorde de Dieu et par le zèle des missionnaires ont fait sentir le besoin de leur chercher un organe. Le premier numéro contient déjà un aperçu du P. Bæstin sur la nature et les résultats de l'œuvre des missions, et une étude du P. Lallemand sur la mission belge du Bengale occidental de 1868 à 1891.

Espagne. — M. Pedro Diaz Casson vient de publier (Madrid, imp. de Fortanel, in-4 de 160 p.) un intéressant ouvrage : *Ordenanzas y costumbres de la huerta de Murcia*. Le volume, qui contient le texte des coutumes et un commentaire, est précédé d'une étude de M. Francisco Silvela, ancien ministre de l'intérieur.

— La Biblioteca Colombina — sous ce nom on désigne la Bibliothèque du chapitre métropolitain de Séville, auquel Cristophe Colomb légua ses livres et manuscrits — vient de publier pour la première fois son catalogue. Il a été dressé par M. Arbol, et forme 2 vol. in-8. L'approche du 5e centenaire de la découverte du Nouveau Monde lui donne un à-propos considérable (Séville et Madrid, Murillo).

— MM. Frentaura et Ossorio viennent de commencer la publication d'un *Diccionario biografico internacional del siglo XIX*, sorte de *Dictionnaire Vapereau*, mais plus étendu et plus complet. Le premier volume (A.-D) a paru et forme un volume in-8 à 2 col. de 918 p. (Madrid, Murillo).

— Les philologues de profession n'apprendront pas sans plaisir qu'un savant navarrais, M. B. de Azkue, vient de composer et de traduire en castillan une *Gramatica euskara*, qui doit faciliter considérablement, paraît il, l'étude de cette langue antique, si curieuse, mais si difficile (in-8 de 401 p.).

— Un religieux de l'ordre des augustins publie, de son côté, un *Tratado teorico-practico de canto gregoriano*, rédigé en grande partie d'après les travaux du savant Dom Pothier, qui paraît appelé à renouveler en Espagne les traditions un peu oubliées du plain-chant.

— Un membre distingué du clergé espagnol, Don Joaquin de Puerta, a donné un volume de : *Fabulas politico-sociales, originales y en verso*, qui mérite d'être bien accueilli, car il renferme des leçons pleines d'actualité présentées sous la forme la plus piquante, la plus capable de faire une impression durable.

— Dans *la Obra nacional y la Musica dramatica en España en el siglo XIX*, Don Pena y Goni s'est proposé pour but de montrer que l'Espagne possède de grands talents et de grands artistes, mais que, néanmoins, elle n'a pas su se donner dans notre siècle un *Opéra national* et espagnol, faute peut-être d'avoir eu soin de protéger et de favoriser les artistes qui s'offraient à elle pour réaliser cette œuvre.

— On vient d'annoncer officiellement la date du troisième congrès catholique espagnol et d'en déterminer le programme. Il se tiendra à Séville, et ouvrira le mardi 26 avril. Son but principal est de défendre la religion des attaques d'une fausse science et de revendiquer les droits du Pontificat romain. Comme en 1889, le congrès aura des membres titulaires et des membres honoraires. Pour acquérir l'un ou l'autre de ces titres, il suffit de verser une cotisation de 10 fr. Comme en 1889, il y aura séances publiques ou générales, et séances particulières réparties en sections. Ces sections sont au nombre de quatre, savoir : 1° Œuvres de piété ; 2° Œuvres de propagande religieuse, presse, journaux, revues ; 3° Œuvres de charité ; 4° Science et religion ; accord de la foi et de la science. Pour tous autres renseignements, s'adresser à Don Modesto Abin y Pinedo, secrétaire du comité directeur, à Séville.

Italie. — Le cercle juridique de Naples vient de fonder une nouvelle revue dont le premier numéro a paru le 15 juillet. Le titre seul : *Dottrina e Legislazione, rivista quindicennale di scienze giuridiche e di diritto positivo* (Napoli, E. Pietrocola, in-4, 10 fr. par an), en dit assez l'objet. Chaque fascicule comprend des articles originaux (dans le premier numéro par exemple, une étude de M. Lanza sur la collaboration dans les œuvres artistiques et littéraires) ; des notes sur des questions de jurisprudence ; des comptes rendus ;

les actes du cercle juridique; enfin l'indication des lois nouvelles. A la tête de la rédaction se trouve M. l'avocat G. Fittipaldi.

— Une autre revue juridique est la *Rivista internazionale di scienze giuridiche*, dirigée par M. l'avocat et professeur Enrico Serafini et dont le premier numéro a paru en janvier; son objet principal est de donner le résumé des articles les plus importants insérés dans les revues européennes, en même temps que le compte rendu des ouvrages. Le prix d'abonnement, de 20 francs pour l'Italie, est de 24 pour l'étranger.

— A l'occasion des congrès de la paix qui viennent de se tenir à Rome, le célèbre poète Gios Cuéarducci a publié une ode barbare intitulée : *La Guerra* (Bologne, Zanichelli, in-4), où il met en relief la nécessité de la guerre pour le développement de la civilisation. Signalons à ce propos l'instructive étude sur l'œuvre de ce poète, due à notre collaborateur, M. Pierre de Nolhac, qui sert de préface à une traduction récente, par M. Lugol, des *Troisièmes Odes barbares* (Paris, Lemerre, in-16).

— Le violoniste Gaetano Pugnani, de la grande réputation dont il jouissait de son vivant, est aujourd'hui tombé presque dans l'oubli. L'incertitude régnait sur le lieu et la date de sa naissance, et jusqu'à ces derniers temps l'on ignorait aussi l'époque de sa mort. M. Bertolotti, dont souvent nous avons signalé ici les travaux, nous donne sur le musicien quelques détails précis; son acte de naissance, notamment, son testament et l'inventaire de ses biens dressé après décès. La notice qu'il lui consacre et qui a d'abord paru dans la *Gazzetta Musicale* de Milan (*Gaetano Pugnani e altri musici alla corte di Torino nel secolo* XVIII. Milan, G. Ricordi, in-8 de 47 p.), nous fournit aussi des renseignements sur les musiciens de son entourage, sur l'illustre Viotti, notamment, élève de Pugnani, dont il a retrouvé l'acte de naissance. Cette curieuse brochure est illustrée de deux portraits de Pugnani, de ceux de Viotti et du chanteur Ottani, et de deux dessins représentant les demeures de Pugnani et de Viotti.

— M. E. Portal publie : *Omagio à Roumanille. Lettere e versi* (Palerme, imp. Zappulla, in-16 de 15 p., tiré à 100 exemplaires numérotés). Le recueil dédié à Mlle Thérèse Roumanille contient un éloge aussi délicat que mérité du père et de la fille. M. Portal a eu la bonne pensée de reproduire quatre lettres qui lui ont été adressées par le poète en 1889 et 1890.

— M. l'avocat Bartolo Longo, dont les œuvres sont bénies par la sainte Vierge et par la divine Providence, vient de fonder, à Valle di Pompei, un nouvel établissement pour donner l'éducation et l'instruction aux fils des malheureux jetés en prison. Cette nouvelle œuvre de miséricorde ne peut manquer de réussir. Elle a déjà un organe, le journal *Valle di Pompei*, dont le premier numéro a paru le 2 décembre dernier, et dont le prix (5 cent. par numéro) sera affecté tout entier aux besoins de l'œuvre. Nous souhaitons beaucoup d'abonnés à ce journal, écrit à la gloire de la Reine des anges et en vue du bien de l'humanité.

— Annonçons un remarquable recueil d'études diverses sur Galilée par M. Antonio Favaro (*Nuovi studi Galileiani*. Venezia, tip. Antonelli, in-4 de 430 p.). La liste des quinze chapitres de l'ouvrage du savant professeur de l'Université de Padoue suffira pour donner une juste idée de l'importance de la publication : I. Particularités inédites sur la jeunesse de Galilée; II. Sur l'authenticité de la sphère galiléenne, publiée par P. d'Aviso, et, à cette occasion, sur trois traités relatifs à la sphère attribués par erreur à Galilée; III. Note galiléenne sur l'ouvrage capital de Nicolas Copernic; IV. De la correspondance de Marc Velser avec Jean Faber; V. Documents inédits pour servir à l'histoire des négociations avec l'Espagne pour la détermination de

la longitude en mer; VI. La *Disputatio* inédite *de situ et quiete terræ contra Copernici systema*, adressée par Francesco Ingoli à Galilée, avec la riposte inédite de Jean Kepler; VII. Correspondance autographe des *Lincei* [membres de l'académie des Lynx] avec Frédéric Cési [le prince qui fut le fondateur de cette compagnie savante]; VIII. Galilée et le P. Horace Grassi; IX. De la correspondance de Peiresc, conservée dans la Bibliothèque nationale de Paris; X. Correspondance imprimée et inédite de Galilée avec Élie Diodati; XI. Documents inédits pour servir à l'histoire des négociations avec les États généraux de Hollande pour la détermination de la longitude; XII. Sur la pension accordée à Galilée par Urbain VIII; XIII. Trois consultations en faveur de Galilée; XIV. Galilée et Christian Huygens. Nouveaux documents sur l'application du pendule à horloge; XV. La dernière phase de la lutte contre le système de Copernic.

— On annonce la publication, sous la direction de M. Aurelio Stoppoloni, d'une revue destinée à l'instruction et à l'éducation des enfants. Le prix de *Il Piccolo Italiano* (3 fr. 60 par an) semblera bien modeste pour un recueil illustré et paraissant par fascicules hebdomadaires de 16 pages.

— Depuis quelque temps déjà, la *Rassegna nazionale* consacre une série d'articles à l'attitude qu'a prise, vis-à-vis de la République, S. Em. le cardinal Lavigerie. L'auteur de ce travail, qui intéresse les lecteurs français, est M. Angelo Andrea di Pesaro.

— L'*Archivio storico italiano*, fondé par G.-P. Vieusseux et que dirige actuellement la *R. Deputazione di storia patria per la Toscana e per l' Umbria*, a déjà un demi-siècle d'existence. Nous nous faisons un plaisir de rappeler à nos lecteurs cette revue, l'une des meilleures que possède l'Italie pour les sciences historiques. Outre les documents de longue haleine et les mémoires originaux qui forment la première partie de chaque fascicule, la revue publie encore, sous la rubrique *Variétés*, des documents plus brefs et des notes sur telle ou telle question historique; puis des courriers étrangers, analogues à ceux que publie notre *Revue des questions historiques*, enfin des comptes rendus d'ouvrages et d'articles de revues, et une sorte de chronique du mouvement historique en Italie et à l'étranger. Ces temps derniers, l'*Archivio* s'est acquis de nouveaux collaborateurs. Nous regrettons un peu que la France ne soit représentée que par un nom, celui de M. Eugène Müntz, alors que l'Autriche l'est par deux et l'Allemagne par trois.

— M. Alessandro d'Ancona continue ses publications sur les anciennes relations de voyage en France et en Italie (*Francia e Italia nel 1786. Ricordi di un viaggiatore*. Rome, gr. in-8 de 39 p.). Le célèbre professeur de l'Université de Pise s'occupe, cette fois, de la relation de voyage de G.-B. Malaspina écrite en 1786. L'analyse des impressions de ce touriste est très intéressante. M. d'Ancona rapproche les récits de son compatriote des récits d'Arthur Young *(Voyage en France pendant les années 1787-88-89 et 90)* et des récits résumés par M. Albert Babeau *(Les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, 1885)*. C'est principalement sur le séjour de Malaspina à Paris que s'étend M. Alessandro d'Ancona.

Luxembourg. — La section historique de l'Institut royal grand-ducal de Luxembourg vient de publier trois volumes qu'il est utile de signaler à cause des nombreux renseignements qu'ils offrent pour l'histoire de France. Le tome XXXIX renferme l'analyse du cartulaire du prieuré de Marienthal (2e volume), dressée par M. le docteur Van Werveke; le tome XLI contient une étude sur les chartes luxembourgeoises du moyen âge, du même auteur, renfermant l'indication des sources locales et étrangères dans lesquelles sont conservés les documents relatifs au grand-duché; cette étude trouve son

complément dans un excellent travail de M. Bonnardot sur les archives de l'État de Luxembourg. Quelques documents tirés des archives de Meurthe-et-Moselle et d'archives privées, par M. Léon Germain, méritent également d'être signalés. Le tome XLII (Ire livraison), enfin, est consacré à un travail considérable rédigé en allemand par MM. L.-J. Zelle et A. Knaff, sur les opérations militaires des Français dans le Luxembourg de 1794 à 1796, et dont les sources ont été principalement puisées dans les archives impériales de Vienne. Un plan de Luxembourg et une carte montrant la marche des armées républicaines accompagnent ce dernier travail.

Russie. — Il va paraître à Moscou une nouvelle revue, sous ce titre : *Mémoires bibliographiques*, dont le rédacteur sera M. Sokolof, et l'éditeur, M. Schibanof. L'Académie ecclésiastique (orthodoxe) de Moscou en publiera une également, à partir de 1892, qui sera mensuelle et aura pour intitulé : *Messager de théologie.*

— La chaire d'histoire russe à l'Académie ecclésiastique de Pétersbourg, devenue vacante par la mort de Koïalovitch, a été confiée à M. Joukovitch, auteur de l'ouvrage : *Le Cardinal Hosius et son temps*, et qui avait enseigné auparavant au séminaire de Wilna.

— Le 13e volume des œuvres du comte Léon Tolstoï en est à sa troisième édition. Il contient entre autres : *Les Fruits de la civilisation* et *la Sonate de Kreuzer*, avec son épilogue, traduits tous deux en français.

— L'expédition savante envoyée en Palestine par la société de ce nom, et composée de six membres, parmi lesquels les professeurs Kondakof et Olesnitsky, n'a pas obtenu les résultats désirés. L'apparition du choléra et les hostilités entre deux tribus de Bédouins l'ont forcée de renoncer aux fouilles projetées dans la contrée située à l'est du Jourdain et de revenir à Jérusalem. Elle n'a pu que visiter certaines localités se trouvant sur son passage, et cela en pure perte.

— M. Méjof va faire paraître le 3e volume de sa *Bibliographie sibérienne.*

— M. Pestchourof, professeur à l'Université de Pétersbourg, vient de publier un dictionnaire chinois-russe, fait d'après le système graphique.

— La Société d'histoire et d'antiquités russes a commencé l'impression des œuvres complètes de Krijanitch, prêtre catholique, grand zélateur de l'union des peuples slaves, y compris la Russie, avec l'Église romaine. Il vivait au XVIIe siècle.

— M. A. Kersha tente un essai de bibliographie scientifique et industrielle, paraissant tous les mois sous le titre un peu ambitieux de : *Pantobiblion, revue bibliographique internationale de la littérature scientifique du monde* (Saint-Pétersbourg, Fontanka, 64). Cette revue contient le dénombrement des ouvrages scientifiques publiés dans le monde entier et des articles critiques sur quelques-uns d'entre eux.

Suisse. — La situation de Zermatt est la plus admirable qui soit dans le monde des Alpes. Dominé et écrasé par l'altier et morne Cervin, vingt montagnes célèbres et trente glaciers lui font une incomparable couronne. Malgré les efforts de Zeiller, les voyageurs n'ont eu pendant longtemps que de bien médiocres moyens de transport pour remonter l'originale vallée de la Visp ; aujourd'hui, la locomotive arrive au pied du Gornergratt. En lisant l'opuscule de M. E. Lullin : *Le Chemin de fer de Viège à Zermatt* (Lausanne, Bridel, in-12 de 47 p.), on se rend compte des difficultés vaincues, en même temps qu'on lit avec plaisir d'agréables descriptions, en ayant sous les yeux une bonne carte et de jolis chromos.

États-Unis. — M. Rufus C. Hartranst, éditeur à Philadelphie, annonce la publication d'un ouvrage où Mme Netty Colburn Maynard donne de curieux

renseignements sur la vie privée d'Abraham Lincoln, sur les pratiques spirites auxquelles il s'adonnait. Voici le titre de cette publication : *Was Abraham Lincoln a spiritualist? Being secret whispers from the White House during the war years, together with some account of the life of a pioneer spiritualist* (in-12 de 288 p., avec portraits et photographies).

— Le 31 octobre, a paru à New-York le premier numéro d'une nouvelle revue de quinzaine : *The Publisher* (57, Rose st., 12 fr. par an). C'est un recueil consacré à la librairie, comme il en existe déjà plusieurs aux États-Unis, et nous ne voyons même pas très bien ce qui le distingue de ses confrères.

— A côté de cette revue semi-mensuelle, il nous en faut signaler une autre, hebdomadaire, qui paraît le 1er novembre et également éditée à New-York (Clinton Hall, Astor place. 12 fr. par an), *The Bookseller and Stationer*.

Publications nouvelles. — *Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa vie et ses enseignements*, par l'abbé S.-E. Fretté (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Le Mystère de N.-S. Jésus-Christ*, par le R. P. J. Corne. I. *Le Verbe de Dieu* (in-18, Delhomme et Briguet). — *Rituale romanum Pauli V, pontificis maximi, jussu editum et a Benedicto XIV* (gr. in-8, Ratisbonne, Pustet). — *Le Règne de Jésus par Marie*, par Un missionnaire de la Compagnie de Marie (in-32, Leday). — *Le Sacrifice dans le dogme catholique et dans la vie chrétienne*, par l'abbé J.-M. Buathier (in-18, Delhomme et Briguet). — *Œuvres pastorales de S. E. le cardinal Joachim Pecci, archevêque-évêque de Pise, aujourd'hui Léon XIII*, trad. de l'italien par A. Livry. T. II (gr. in-8, Lille, Société de Saint-Augustin). — *Le Clergé et les Temps nouveaux*, par E. Méric (in-18, Lecoffre). — *Le Régime des biens de l'Église avant Justinien*, par A. Rivet (in-8, Lyon, Vitte). — *De las formas de gobierno ante la ciencia juridica y los hechos*, por D. Isern. Ia parte. *De la monarquia* (in-18, Madrid, Hernandez). — *La Législation de l'enseignement primaire libre*, par A. Rivet (in-8, Lyon, Vitte). — *Les Enfants en prison*, par G. Tomel et H. Rollet (in-18, Plon et Nourrit). — *La Récidive*, par L. André (in-8, Chevalier-Marescq). — *Chasse et Procès, étude pratique de la loi sur la chasse*, par C. Chenu (in-18, Plon et Nourrit; Chevalier-Marescq). — *Le Devoir présent*, par P. Desjardins (petit in-16, Colin). — *Corps et âme, essais sur la philosophie de S. Thomas*, par J. Gardair (in-18, Lethielleux). — *Religion*, par G. de Molinari (in-18, Guillaumin). — *Esprit et liberté*, par P.-A. Bertault (in-18. Alcan). — *Le Bonheur de vivre* (2e partie), par J. Lubbock (in-18, Alcan). — *Providence et Libre arbitre. Thomisme et Molinisme*, 2e partie, par le R. P. H. Gayraud (in-18, Toulouse, Privat). — *Mélanges philosophiques*, par Mgr d'Hulst (in-8. Poussielgue). — *La Morale dans l'histoire*, par R. Lavollée (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'enseignement primaire au Hâvre*, par T. Garsault (in-18, le Hâvre, imp. du Commerce). — *Histoire des doctrines économiques*, par A. Espinas (in-18, Colin). — *L'Armée sans chef* (in-18, Champion) — *Academia general militar. Memoria de la enseñanza practica* (in-18. Toledo, Pelaez). — *Manuel théorique et pratique d'horticulture*, par Un religieux jardinier (in-18, Téqui). — *La Peinture religieuse*, par D. Lecoy de la Marche (gr. in-8, Laurens). — *Le Blason héraldique*, par P.-B. Gheusi (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Choses et gens de théâtre*, par P. Ginisty (in-18, Perrin). — *Œuvres oratoires de Bossuet*, édition critique complète, par l'abbé J. Lebarq. T. III. *1659-1661* (gr. in-8, Lille et Paris, Desclée et de Brouwer). — *Littérature et Philosophie mêlées*, par V. Hugo (in-18, Hetzel; Quantin). — *Petite Histoire de la littérature française*, par A. Gazier (in-18, A. Colin). — *Le Pape. La Pitié suprême*, par V Hugo (in-18, Hetzel; Quantin). — *A travers quarante ans* (poésie), par l'abbé J.-M. Figallia (in-18, Vic et Amat). — *Rimes et Chansons*, par F. Fontenay (in-18, Vanier). — *Les Petits Concerts* (poésie), par P. Collin (in-18, Lemerre). — *Momenti lirici* (*poesie*), per O. Boni (in-32 cart., Parma,

Battei). — *Le Livre de la pitié et de la mort*, par P. Loti (in-18, Calmann-Lévy). — *La Sarcelle bleue*, par R. Bazin (in-18, Calmann-Lévy). — *La Reine Hatasou*, roman de l'ancienne Égypte, par J.-W. Rochester (2 vol. in-18, Comptoir d'édition). — *Le Crucifié de Keraliès*, par C. Le Goffic (in-18, Lemerre). — *Le Roman d'une croyante*, par J. de la Brète (in-18, Plon et Nourrit). — *La Montée*, par G. Sarrazin (in-18, Perrin). — *Les Étapes de la folie*, par T. Dostoïesky, trad. par E. Halpérine-Kaminsky (in-18, Perrin). — *Essence d'âmes*, par E. Hinzelin (in-18, Perrin). — *Les Contes de la Reine Mab*, par L. Michaud (in-16 carré, Vanier). — *L'Age de feu*, par L. de Larmandie (in-18, Libr. des bibliophiles). — *L'Oasis Juvenilia*, par E. Meunier (in-18, Delhomme et Briguet). — *Louis XI à Péronne*, suite de *Quentin Durward*, de Walter Scott, par L.-A. Jumin (in-18, Téqui). — *Maria-Laura, la femme du franc-maçon*, par P. Féval fils (in-18, Téqui). — *Marthe de Bellesmont*, par la Csse D. de Beaurepaire de Louvagny (in-18, Téqui). — *Claudia Varenilla, récits des temps gallo-romains*, par J.-L. de la Marsonnière (in-18, Lecène et Oudin). — *Nouvelle Géographie universelle*. T. XVI. *Les États-Unis*, par E. Reclus (in-4, Hachette). — *The Watering Places of the Vosges*, by H. W. Wolff (in-18 cart., London, Longmans, Green). — *The Country of the Vosges*, by H.-W. Wolff (in-8 cart., London, Longmans, Green). — *Le Rhin*, par V. Hugo (3 vol. in-18, Hetzel; Quantin). — *18,000 lieues à travers le monde*, par J. Desfontaines (in-18, Lecène et Oudin). — *En Wherry, trois semaines dans les broads du Norfolk*, par *** (in-8, Delagrave). — *La Vie de saint François d'Assise racontée par les frères Léon, Ange et Rufin*, ses disciples, trad. du latin, précédée d'une introd. par l'abbé Huvelin (in-32, Poussielgue). — *Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes*, par le R. P. A. Le Doré (2 vol. in-8, Lamulle et Poisson). — *Vie de Madame de la Tour Neuvillars, 1571-1616, par le N. du Sault*, nouv. éd. annotée et précédée d'une introduction, par A. de Bremond d'Ars Migré (in-18, Nantes, Forest et Grimaud). — *Un Homme d'œuvres. Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin, 1847-1889* (in-8, Palmé). — *Histoire narrative et descriptive de la Grèce ancienne*, par C. Seignobos (in-18 cart., A. Colin). — *Les Manieurs d'argent à Rome jusqu'à l'Empire*, par A. Deloume. 2e éd. (in-8, Thorin). — *Les Derniers Carolingiens*, par F. Lot (in-8, Bouillon). — *Histoire du règne de Marie Stuart*, par M. Philippson. T. Ier (in-8, Bouillon). — *Mémoires d'Auger (1810-1859)*, publiés par P. Cottin (in-18, « Revue rétrospective »). — *Les Héros de la cornette et du tricorne*, par Boyer d'Agen (petit in-16, Tolra). — *La Mission et le Culte de saint Martin*. Étude sur le paganisme rural, par J.-G. Bulliot et F. Thiollier (gr. in-8, Autun, Dejussieu; Paris, Picard). — *Das katolische deutsche Kirchenlied in seinen Singweisen* (dritter Band), von W. Bäumker (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Les Jeux*, par L. Barron (petit in-8, Laurens). — *Essai d'Étymologie historique et géographique*, par Ch. Toubin (in-18, A. Picard). — *L'Art de la reliure en France aux derniers siècles*, par É. Fournier (in-16, Dentu). — *Reseña de los incunables que posee la Biblioteca pública de Mahon*, por M. Roura (in-8, Palma, Escuela tip. provincial).

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

BEAUX-ARTS

1. *Antoine Watteau*, par Paul Mantz. Paris, Librairie illustrée, 1892, gr. in-8 de 208 p., avec 17 grav. en taille-douce et de nombr. fac-similés de grav. et de dessins originaux en noir et en couleurs, 40 fr. — 2. *Antoine Watteau*, par G. Dargenty. Paris, Librairie de l'Art, 1891, gr. in-8 de 141 p., illustré, 6 fr. — 3. *Corot*, par L. Roger-Milès. Paris, Librairie de l'Art, 1891, gr. in-8 de 87 p., 3 fr. 50. — 4. *Hippolyte Flandrin, Hans Lefnad och Verk*, von C.-G. Estlander. Helsingfors, G.-W. Edlunds, 1890, in-8 de 146 p. — 5. *Trois Artistes chrétiens : Michel-Ange, Raphaël et H. Flandrin*, par François Bournand. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-8 de 384 p., illustré, 6 fr. — 6. *Une Famille de peintres : Horace Vernet et ses ancêtres*, par Félix de Bona. Lille, Société de Saint-Augustin (Desclée et de Brouwer), s. d., in-8 de 291 p., 3 fr. — 7. *L'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut de France*, par le comte Henri Delaborde. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de 396 p., 6 fr. — 8. Diego Zannandreis. *Le Vite dei pittori, scultori e architelli Veronesi*, publiées par Giuseppe Biadego. Vérone, typ. G. Franchini, 1891, in-8 de xxv-559 p., 12 fr. — 9. *Les Correspondants de Michel-Ange : I. Sebastiano del Piombo*, texte italien publié pour la première fois par le commandeur G. Milanesi, avec trad. française par A. Le Pileur. Paris, Librairie de l'Art, 1890, in-4 de xii-120 p., 20 fr. — 10. *L'Art antique*, par Gaston Cougny. Choix de lectures sur l'histoire de l'art, l'esthétique et l'archéologie, conforme aux derniers programmes de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-12 de iv-344 p., 4 fr. — 11. *Éléments d'iconographie chrétienne. Types symboliques*, par L. Cloquet. Lille, Société de Saint-Augustin, 1890, in-8 de 387 p., 5 fr. — 12. *L'Architecture gothique*, par L.-H. Corroyer. Paris, May et Motteroz, 1890, in-8 de 382 p., illustré, broché, 3 fr. 50 ; cart., 4 fr. 50. — 13. *Les Armes*, par G.-R.-Maurice Maindron. Paris, May et Motteroz, 1891, in-8 de 343 p., illustré, 3 fr. 50 broché ; cart., 4 fr. 50. — 14. *L'Architecture moderne en Angleterre*, par Paul Sédille. Paris, Librairie des bibliophiles, 1890, gr. in-8 de 132 p., 10 fr. — 15. *Une Promenade à Versailles et aux Trianons*, texte de Ph. Gille. Quarante eaux-fortes d'E. Sadoux. Versailles, Bernard ; Paris, Flammarion, 1892, in-fol. oblong. L'ouvrage complet, 60 fr. — 16. *Inventaire général des richesses d'art de la France. Province. Monuments civils*, t. V. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-4 de 510 p., 9 fr. — 17. *La Porcelaine*, par E. Garban. Paris, Lecène et Oudin, 1891, gr. in-8 de 304 p., 2 fr. 60. — 18. *Introduction à l'étude des beaux-arts*, par Ch. Carteron et Eugène Carteron. Paris, Hetzel, s. d., in-12 de 287 p., broché, 4 fr. — 19. *Geschichte der christlichen Malerei*, par Erich Frantz Seconde partie, 1re livr.; Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1892, in-8 de 96 p., la livraison 1 m. 50 ; la première partie, 8 m. 50. — 20. *La Peinture religieuse*, par A. Lecoy de la Marche. Paris, Henri Laurens, 1892, in-4 de 304 p., illustré, 10 fr. — 21. *Histoire de l'art chrétien des origines à nos jours*, par Fr. Bournand. Paris, Bloud et Barral, s. d., 2 vol. in-8 de 324 et 396 p., illustré, 8 fr. — 22. *Histoire de l'art chrétien aux dix premiers siècles*, par l'abbé F.-R. Salmon. Lille, Société de Saint-Augustin, 1891, gr. in-8 de 609 p., 12 fr. — 23. *Histoire de l'art byzantin, considéré principalement dans les miniatures*, par N. Kondakoff, directeur au musée impérial de l'Ermitage, édition française originale, trad. de M. Trawinski. T. II. Paris, Librairie de l'Art, 1891, in-4 de 186 p., 25 fr.

1. — La place nous est mesurée; il faut être bref. C'est avec

des livres comme celui de M. Paul Mantz qu'on regrette le plus cette nécessité. L'ancien directeur des Beaux-Arts, après avoir étudié Watteau à peu près toute sa vie, après avoir recherché et comparé ses œuvres dans toutes les collections qui en contiennent, vient d'élever au grand peintre français un véritable monument. L'expression sent le cliché, mais elle est justifiée ici. Rien ne manque à l'ouvrage : ni la supériorité de l'information, ni l'exposition vive et sobre, ni une illustration de choix. La biographie du maître de Valenciennes trompe, il est vrai, notre curiosité ; le mystère enveloppe en grande partie son existence, et les lacunes capitales y sont nombreuses : « Watteau, qui occupe tant de pages dans les livres, et dont le nom est prononcé tous les jours, Watteau est un inconnu. » C'est, du moins, le mérite de l'auteur d'avoir dégagé sa vie des légendes dont les romanciers de la critique l'avaient encombrée. Le mal que font ces gens-là est généralement irréparable ; espérons pour Watteau qu'il est réparé. Résignons-nous donc à ignorer sur sa carrière, sur sa fortune, sur la date de ses œuvres, une foule de détails importants ; contentons-nous du peu que nous savons de ses amitiés, le comte de Caylus, Gersaint, Julienne, et sur sa fréquentation (moins étroite qu'on ne l'a dit) avec cette Comédie Italienne immortalisée par le caprice de son pinceau. Étudions plutôt, avec son très savant historien, l'esthétique particulière et les œuvres authentiques de ce charmant génie. L'illustration comporte dix-sept gravures hors texte ; deux reproduisent en fac-similé ces études de tête aux trois crayons qui sont l'ornement de la collection des dessins du Louvre, et plusieurs ont accompagné, dans la *Gazette des beaux-arts*, les articles de M. Mantz sur Watteau, qui ont été comme l'esquisse du présent livre.

2. — Watteau n'a point à se plaindre de la postérité. Après un dédain injustifié et dont ses biographes citent de curieux exemples, voici qu'on l'étudie de tous côtés et que ses moindres ouvrages atteignent dans les ventes des prix inattendus. Il a bien repris la place qui lui est due dans l'école française, et sans aller, avec ses fanatiques, jusqu'à faire de lui le premier maître national, on est obligé de le saluer comme le premier maître du XVIIIe siècle. C'est déjà une belle place, et que personne, il y a quarante ans, n'eût songé à lui attribuer. Un autre volume vient de le célébrer. Quelques semaines avant le *Watteau* de M. Mantz paraissait le *Watteau* de M. Dargenty. Cette coïncidence n'est point heureuse pour le second, et je ne veux pas insister sur une comparaison entre les deux travaux. M. Dargenty, que j'ai eu ailleurs l'occasion de louer, a écrit un livre amusant, mais d'un style étrangement rapide, où il remarque, par exemple, la « spiritualité » de la touche de Watteau, voulant dire l' « esprit. » L'illustration est plus qu'honorable, elle est très bonne ; sept dessins tirés en sanguine y ajoutent beaucoup de prix, et

c'est, à ce point de vue, le plus beau volume que la collection des *Artistes célèbres* ait encore donné.

3. — Dans la même collection, un bon livre sur *Corot*, de M. Roger-Milès. L'auteur est un journaliste, mais c'est aussi un poète, et il faut le féliciter d'être resté écrivain en une profession où les écrivains sont fort rares, et où ceux qui ont le don de la langue le perdent généralement très vite. On a bien fait de confier à un poète le soin d'écrire sur Corot, qui fut le plus poète de nos paysagistes et qui, sous ce rapport, ne peut être comparé qu'au seul Ruysdael. La partie documentaire du livre n'est pas moins soignée que la partie esthétique, et la biographie est suffisamment nourrie. L'auteur y a bien mis en relief la bonhomie et la noblesse d'âme du « père Corot, » dont ses successeurs ne semblent point avoir hérité. On remarquera, vers la date de 1835, l'étude sur la restauration du « paysage, » avec Cabat, Rousseau et Jules Dupré. L'œuvre de Corot ayant été considérable (et, il faut le dire, par suite de sa production forcée, assez inégal), M. Roger-Milès a renoncé à en dresser le catalogue ; mais il donne une liste des envois du maître aux expositions annuelles depuis 1827, et des œuvres qui ont paru aux expositions universelles. Corot, toujours modeste et longtemps dédaigné, est aujourd'hui une de nos gloires les mieux consacrées, alors que le bruit fait autour de tant de ses contemporains a cessé ; nos artistes d'à présent, avides de réclame et plus soucieux de briller que de faire une œuvre, ont plus d'une leçon à prendre dans sa vie.

4. — Un maître aussi dont la renommée grandit et qui, avec le temps, bien loin de perdre son rang dans l'école, monte chaque jour plus haut, c'est Hippolyte Flandrin. La décadence présente de l'art religieux qu'en vain tentent de relever quelques beaux talents (et parmi eux le fils même du grand peintre), l'affaiblissement du sentiment religieux chez ceux qui cherchent à l'exprimer, tout contribue à nous faire mieux apprécier le maître disparu en 1864 et à nous faire sentir quelle place il tenait en France. Les étrangers, de leur côté, s'accordent à la revendiquer pour lui. Parmi les études consacrées à Flandrin, on mettra en bon lieu le livre qu'a écrit un professeur suédois et où l'esthétique du peintre de Saint-Germain des Prés, de Saint-Vincent de Paul, de Saint-Paul de Nimes, est déduite avec beaucoup de sûreté. L'inspiration religieuse de Flandrin est étudiée avec une sympathie d'autant plus remarquable que l'auteur lui-même, visiblement chrétien, n'appartient point au catholicisme. Le travail de M. Estlander, appuyé d'une biographie bien informée, illustré avec une sobriété de bon goût (choix d'œuvres et trois portraits), mériterait d'être tiré d'une langue accessible à très peu de Français et de prendre place, au moins par fragments, dans une de nos revues ; il fournirait, pour notre critique d'art, des comparaisons « suggestives. » Notons-le, en attendant, comme un précieux hommage à l'un

des représentants les plus élevés et les plus purs du génie français.

5. — Cet hommage à Flandrin, M. François Bournand a voulu le rendre à son tour, et dans un sentiment analogue à celui du professeur d'Helsingfors, en inscrivant au titre de ses *Trois Artistes chrétiens : Michel-Ange, Raphaël et H. Flandrin ;* mais je ne saurais l'en féliciter. La mesure est ici dépassée. Il y a certains noms qui n'admettent pas de voisinage, et, malgré mon admiration pour le grand artiste français, je trouverais imprudent de le rapprocher trop du décorateur de la Sixtine ou du peintre incomparable des *Stanze*. Au reste, il faut se hâter de le dire, cette erreur de perspective n'existe qu'au titre, et, dans le cours de son livre, M. Bournand a mis les choses à leur juste place. L'étude sur « le Fra Angelico de l'art français » est accompagnée de la notice biographique lue après sa mort par Beulé à l'Académie des beaux-arts. Sur Michel-Ange et Raphaël, l'auteur, écrivant en vulgarisateur, n'a pas cherché à apporter du nouveau, sauf l'interprétation récemment donnée à l'Académie des sciences du globe de feu qui roule aux pieds de la *Madone de Foligno;* ce serait une exacte représentation du bolide tombé en Lombardie, le 4 septembre 1511, et où Jules II et les Italiens virent un présage de la retraite des Français. Dans la préface, les noms italiens sont fâcheusement estropiés par le typographe.

6. — Encore des biographies d'artistes dans le volume de M. de Bona sur les Vernet. Mais la vie de Joseph et de Carle Vernet n'est qu'une introduction à celle d'Horace, pour qui l'auteur professe une admiration extrême. Il a voulu célébrer la brillante fécondité de cette heureuse carrière. Le titre d'*Horace Vernet et ses ancêtres* (bien singulier, par parenthèse, dans la typographie pseudo-gothique de la Société de Saint-Augustin) aurait exigé une certaine part faite à son grand-père maternel, Moreau le Jeune, dont la place dans l'art français n'est pas moindre, ce me semble, que celle d'un des Vernet. Le livre est écrit sans prétention, plein d'anecdotes et de bons mots, de citations de lettres d'Afrique, d'Orient, de Russie, etc. (notamment de la correspondance de Vernet avec le P. Régis, abbé de la Trappe de Staouëli). L'aimable figure du peintre de l'armée française est bien évoquée, et le lecteur qui ouvrira le volume ira jusqu'au bout. Que dire de mieux ? Et pourquoi taquiner l'auteur sur certains excès d'admiration, que les générations nouvelles sont peu disposées à partager ?

7. — Le secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts a consacré un volume à l'histoire de ce corps depuis la fondation de l'Institut de France, dont il forme, comme on le sait, la quatrième classe. Après une introduction sur l'ancienne Académie royale de peinture et de sculpture supprimée par la Convention et sur la classe de littérature et de beaux-arts du temps du Directoire, M. Delaborde raconte la réorganisation de l'Institut en 1803 et étudie les éléments qui servirent à former alors la

quatrième classe de l'Institut. On ne peut guère analyser brièvement la suite de son récit, qui embrasse la vie intérieure et extérieure de l'Académie sous les divers régimes du siècle, fait connaître les élections principales, les grandes fondations artistiques, les principales donations reçues, etc. Le rôle de l'Académie, pour la sauvegarde des richesses d'art de Paris, pendant les deux sièges de 1870-71, est particulièrement intéressant ; l'écrivain n'oublie modestement qu'un détail, tout à son honneur, c'est que la protestation solennelle de l'Institut contre le bombardement de Paris par les Prussiens porte en tête son propre nom. La chronique, très simplifiée, mais très instructive, de l'Académie va jusqu'aux premières élections de 1891. L'ouvrage, loin d'être monotone, est d'un extrême intérêt. L'éminent écrivain regrette l'échec de Rude, qui, dans trois candidatures successives, ne put forcer les portes de l'Institut; à part ce fait isolé, l'auteur est persuadé que le choix de ses collègues passés et présents est toujours allé aux plus dignes. Pour un secrétaire perpétuel, tout n'est-il pas pour le mieux dans la meilleure des académies?

8. — La publication que M. Giuseppe Biadego, un des plus laborieux parmi les jeunes érudits d'Italie, a envoyée au *Polybiblion* a un caractère rigoureusement documentaire. C'est l'édition d'un travail de biographie et de catalogue, composé de 1831 à 1834 par le Véronais Diego Zannandreis sur les peintres, sculpteurs et architectes de Vérone et de son territoire. Simple commis d'épicerie, travaillant sans bruit et ignoré même de ses concitoyens, Zannandreis, né en 1768, avait recueilli des renseignements extrêmement variés pour son grand ouvrage. Ce fut l'œuvre de sa modeste vie, et les travailleurs actuels, bien que pourvus de ressources plus nombreuses et d'une méthode sans doute plus rigoureuse, auront profit à y recourir. L'ensemble des notices qu'il a composées forme le gros volume édité par M. Biadego, avec addition d'une préface, d'une table des biographies et d'un index des lieux cités. Malgré la date déjà ancienne de sa composition, ce recueil résume tant de patientes recherches, qu'il rendra de véritables services aux historiens de l'art italien.

9. — La même histoire est intéressée d'une autre façon par la publication entreprise par la Librairie de l'Art sur *les Correspondants de Michel-Ange* et due au savant surintendant des archives d'État de Florence, M. Milanesi. Elle complétera les *Lettere di Michelangelo*, dont l'édition véritablement définitive a été publiée par le même auteur à Florence en 1875. Le volume paru est consacré aux lettres de Sebastiano del Piombo. M. Eug. Müntz y a joint une introduction destinée à rappeler la carrière du peintre vénitien, ses relations étroites avec Michel-Ange, et à analyser les traits les plus nouveaux qu'y apporte sa correspondance. Il y a trente-six lettres, dont le texte souvent obscur est accompagné d'une traduction de M. Le Pileur. Leur grand intérêt est de

nous initier par le détail aux travaux des deux amis et de leurs camarades ou rivaux ; elles sont nécessaires à consulter, par exemple, sur Jean d'Udine, l'ornemaniste célèbre, et sur Jacopo Sansovino, le sculpteur, surtout sur Raphaël et les grands ouvrages exécutés au Vatican par lui ou par ses élèves. La période qu'elles embrassent, qui va de 1520 à 1533, est, comme on se le rappelle, une époque de production particulièrement féconde. Le curieux peut donc sans crainte se procurer ce recueil ; pour peu qu'il soit initié à la Renaissance, il y trouvera des documents d'une extrême saveur. La publication n'a qu'un défaut, le format choisi, l'in-4. Pourquoi n'avoir point adopté l'in-8, qui aurait permis d'en mettre le prix à la portée des travailleurs? C'était d'autant plus aisé, semble-t-il, que l'ouvrage ne comporte, comme grande illustration, que le *Moïse* de Michel-Ange, dont on pouvait bien se passer.

10. — Le petit volume de M. Cougny mérite beaucoup d'éloges. Il est d'aspect modeste ; ce n'est qu'un choix de lectures archéologiques, mais ce choix est fait avec un tact parfait et la nouveauté même de l'entreprise la recommande. M. Cougny s'est bien rendu compte d'un besoin du public cultivé qui s'intéresse de plus en plus à l'histoire de l'art. En archéologie, les grands recueils lui sont inaccessibles, et, d'autre part, les travaux importants accumulés en ce siècle par des savants de premier ordre l'intéressent surtout par leurs résultats. Emprunter à ces travaux leurs pages maîtresses, enlever à l'exposition de ces résultats les défauts inévitables aux livres de seconde main, mettre les lecteurs directement en présence des récits des explorateurs et des généralisations des maîtres de la science, compléter le tout par une annotation solide, voilà ce qu'a voulu faire l'auteur, et ce qu'il a fait. Cette première série comprend l'art oriental seulement (Égypte, Chaldée, Assyrie, Perse, Asie-Mineure, Phénicie et Judée). J'aurais peut-être fait un choix un peu différent pour les morceaux d'esthétique ou de notions générales qui ouvrent le volume ; mais comment ne pas être heureux de trouver mis à la portée de tous les lecteurs des morceaux d'écrivains tels que M. Heuzey, d'explorateurs comme Mariette, Botta, Ebers, Maspero, de Vogüé, etc. ? C'est une anthologie sévère, mais dont le charme supérieur sera goûté de beaucoup d'esprits.

11. — Encore un livre dont on ne saurait dire trop de bien, parce qu'il borne ses prétentions et les justifie entièrement : les *Éléments d'iconographie chrétienne* de M. L. Cloquet. Le savant secrétaire de la *Revue de l'art chrétien* a réuni en ce volume le fruit d'une grande expérience archéologique, et mis au service des artistes, des théologiens, des historiens, des poètes même, un ensemble de renseignements de premier ordre, grâce à un texte très plein et à une illustration très abondante. En popularisant plus qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour, malgré de sérieux ouvrages, l'étude de l'iconographie, c'est-à-dire la science et la descrip-

tion des images dans l'art chrétien, M. Cloquet a acquis des droits à la reconnaissance de tous ceux qui ont le respect du langage symbolique compris et pratiqué par nos pères, et de ceux aussi, peut-on ajouter, que les niaiseries d'une certaine imagerie religieuse moderne ont si souvent irrités. Les titres de quelques chapitres donneront une idée du recueil : Les Attributs divins, la Personne de Jésus et ses types divers, la Sainte Trinité, la Vierge Marie et son époux, les Esprits célestes, les Saints, les Personnifications allégoriques, le Symbolisme dans le monde matériel, Animaux réels ou fantastiques, Végétaux. Ce dernier chapitre, appuyé comme les autres d'excellentes gravures, est un véritable « langage des fleurs » chrétien, qui remplacera désormais tant de sottes publications faites sous ce titre, et l'éditeur pourrait peut-être quelque jour l'imprimer à part. Les sculptures de nos cathédrales, leur faune et leur flore même, prennent partout une signification et par suite une valeur d'art plus haute. On me permettra une réserve de goût, qui m'est toute personnelle ; je n'aime pas les travaux de la typographie de Saint-Augustin. Le filet rouge même, qui est charmant, commence à s'user. Avec des livres comme celui-ci, le fond s'accorde encore assez bien avec la forme ; mais combien d'autres nous choquent par leur élégance maladroitement médiévale et leur inévitable incohérence !

12. — Une des bonnes formules du livre moderne d'art et d'enseignement a été trouvée par l'ancienne maison Quantin, dans la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*. Je n'en annoncerai aujourd'hui que deux volumes. Le premier, *l'Architecture gothique*, de M. Corroyer, demanderait une étude de détail que je ne puis lui consacrer. La méthode du très savant auteur prêterait à quelques critiques, et on peut renvoyer à ce qui a été dit ici de son précédent ouvrage, *l'Architecture romane* (t. LIX, p. 101). Ce manuel, écrit par un artiste, illustré par un artiste, qui est l'auteur, respire d'ailleurs l'enthousiasme le plus éclairé pour « l'architecture française » du moyen âge, et achèvera d'en dévoiler les merveilles au grand public. Le livre de M. Maindron se rattache à la *Bibliothèque* par le caractère artistique que l'arme a pris souvent à travers les âges : tel bouclier d'apparat, telle épée de la Renaissance, est une véritable œuvre d'art, au même titre qu'une faïence de Palissy ou qu'une tapisserie de Flandre. L'ouvrage a le mérite d'être neuf, de s'inspirer d'une méthode rigoureuse et d'emprunter son illustration aux objets exempts de « truquage. » Page 217, la célèbre « langue de bœuf » du marquis de Mantoue, acquise récemment par le Louvre, est assignée à l'année 1494 (1594 est une faute d'impression) ; M. Palustre vient de démontrer qu'elle est postérieure à 1506, et qu'elle n'a pu figurer, comme on l'avait dit, à la bataille de Fornoue. Le manuel contient des renseignements sûrs pour les artistes qui font de la peinture d'histoire ; mais, en somme, je serais embarrassé de porter un jugement sur un

travail qui va des haches de silex de l'âge de pierre jusqu'au dernier sabre à l'étude au ministère de la guerre.

14. — L'élégante publication de M. Paul Sédille sur *l'Architecture moderne en Angleterre* a paru presque entièrement dans la *Gazette des beaux-arts* et se trouve illustrée par des clichés prêtés par les revues anglaises spéciales. L'auteur, avec une compétence supérieure et une visible sympathie, résume l'histoire de son art en Angleterre, étudie les œuvres qu'il a produites au XIXe siècle, discute les tendances des diverses écoles qui ont amené chez nos voisins une véritable renaissance de l'architecture. Il fait défiler devant nous les adeptes du « Gothic Revival » et du « Queen Anne, » de vrais artistes presque tous, et dont les erreurs mêmes sont intéressantes. L'impression qui demeure, faut-il l'avouer ? n'est pas favorable à l'ensemble de notre présente école française d'architecture, et ce n'est point assurément le sentiment que M. Sédille a voulu produire.

15. — L'architecture française prend ses titres de gloire dans le passé et, sans remonter au moyen âge, elle affirme sa force et sa supériorité au XVIIe siècle, dans des édifices comme ceux de Versailles, œuvre unique, à coup sûr, en Europe, à l'heure où elle fut conçue et exécutée, et qui, malgré tant de décadence, étonne encore aujourd'hui le visiteur, toujours surpris d'y trouver plus de grandeur ou plus de grâce qu'il n'attendait. C'est cet état actuel que M. Eugène Sadoux a fixé dans ses quarante eaux-fortes, dont nos lecteurs connaissent déjà l'originalité particulière. En publiant la dernière livraison, l'éditeur Bernard a changé le caractère de l'ouvrage ; il y a joint un texte. Il s'est adressé pour cela à un de nos plus brillants journalistes, M. Philippe Gille, le mieux informé, je crois, de ces amateurs enthousiastes de Versailles qui forment, dans la société parisienne, un peu dédaigneuse de l'art Louis XIV, une petite confrérie d'initiés. Sous ce titre sans prétention : *Une promenade à Versailles et aux Trianons*, M. Gille conduit son lecteur dans la ville morte, en évoque rapidement les splendeurs, en indique les plus admirables débris. D'élégants dessins de M. Prodhomme, insérés dans le texte, donnent les détails que l'aquafortiste n'a pas eu à traiter, et, à mon avis, l'interprétation y est plus fidèle, le ton plus juste que celui des grandes planches. Ce dessinateur a le sentiment de Versailles, et M. Sadoux, malgré toute son exactitude et tout son talent, ne l'a pas. L'ensemble forme un très bel album d'art sur le Versailles du XIXe siècle.

16. — L'*Inventaire des richesses d'art de la France* poursuit sa course régulière et nous donne aujourd'hui le tome V des *Monuments civils* de la province. On y trouve décrites les œuvres d'art de la manufacture de Sèvres (Champfleury), du lycée de Caen (Buret et Lumière), des musées de Besançon (Castan), de la préfecture d'Agen (Tholin), du

palais des arts, à Lyon (Dissard), du palais de justice de Grenoble (George), du musée de Tours (Laurent et A. de Montaiglon). La table analytique, comme toujours très copieuse, est de M. Jouin. Le tome IV n'a pas encore paru.

17, 18. — A des collections d'enseignement populaire appartiennent les deux volumes suivants. L'un, *la Porcelaine*, par M. Garban, inspecteur d'académie, résume l'histoire de la porcelaine chez les différents peuples et en raconte par le menu la fabrication et les divers usages, depuis l'extraction du kaolin et la composition des pâtes jusqu'aux grandes décorations des manufactures d'art. Des figures complètent les descriptions ; mais on ne parvient pas à rattacher au texte des illustrations telles que l'église d'Issoire ou la maison de Jacques Cœur. Le second ouvrage fait partie de la *Bibliothèque des professions* de la maison Hetzel. C'est une *Introduction à l'étude des beaux-arts* sous la forme d'une causerie familière avec un jeune homme qui veut être peintre. La partie historique prêterait à plus d'une réserve; et d'abord pourquoi dire *Allongi* (pour Allongé), Ary *Cheffer*, etc. ? La partie pratique ne sera point sans utilité.

19. — Il y a cette année un nombre vraiment extraordinaire d'ouvrages consacrés à l'histoire de l'art chrétien. Cette abondance marque une tendance du goût public qu'il ne peut être indifférent de noter. Nous venons de parler du livre de M. Cloquet et allons en trouver d'autres. On annonce, d'autre part, la prochaine apparition du *Manuel* de M. Pératé. En Allemagne, le même mouvement d'étude se produit. J'ai analysé déjà ici le commencement de la publication de M. Erich Frantz, professeur à l'Université de Breslau, *Geschichte der christlichen Malerei* (t. L, p. 418). Le premier volume de cet important travail a fini de paraître en 1888, et l'éditeur Herder l'a enrichi d'une livraison supplémentaire, contenant des planches. Les livraisons du second volume viennent de paraître, et l'ouvrage sera complet dès la fin de l'année. Bornons-nous aujourd'hui à indiquer qu'il commence à la rénovation introduite dans la peinture par Giotto et doit aller jusqu'à la mort de Raphaël.

20. — A côté de cette grande œuvre d'érudition minutieuse et documentée, il est difficile de faire figurer *la Peinture religieuse* de M. Lecoy de la Marche. L'auteur sait mieux que personne que son livre, écrit pour le grand public et destiné à accompagner un bel album de cent trente gravures sur bois, n'ajoutera rien à son renom de savant. Mais l'éditeur n'ignorait pas, de son côté, quel prix apporteraient à la publication un nom aussi autorisé et une plume aussi alerte, et il n'a point fait un mauvais calcul. La conclusion donnera l'analyse du livre et en fera connaître l'idée principale : « Les différentes patries de la peinture religieuse se réduiront toujours à quatre grands foyers, d'où le feu sacré

s'est répandu inégalement sur l'Europe entière : le foyer italien, le premier de tous ; le foyer franco-flamand, auquel on peut rattacher la petite flamme qui a brillé dans les Pays-Bas ; le foyer allemand, le foyer espagnol. Et suivant que la foi catholique, cet élément générateur du génie occidental, a eu plus ou moins de vivacité et de profondeur dans chacun d'eux, ils ont jeté un éclat plus ou moins éblouissant, plus ou moins durable. » M. Lecoy de la Marche donne un rare exemple de facultés très différentes exercées avec une égale supériorité.

21. — Nous avons rencontré plus haut un travail de M. Bournand. Les deux volumes auxquels il donne le titre d'*Histoire de l'art chrétien* sont plus considérables et constituent un témoignage nouveau de l'activité du professeur et de l'écrivain, activité qui s'exerce dans les domaines les plus divers, mais qui revient à l'art comme à son champ de prédilection. Je pourrais reprocher à l'éditeur une mauvaise correction d'épreuves pour les noms propres (ce qui n'est point sans importance dans un livre d'histoire), et à l'auteur d'orner trop souvent son texte d'écrivains un peu démodés ou d'autorités médiocres qui ne méritent point un tel honneur. J'aime mieux le louer d'avoir réuni dans un cadre aussi restreint un tableau d'ensemble de toutes les manifestations de l'art religieux depuis les catacombes jusqu'à nos jours. La peinture, la sculpture et l'architecture sont conduites en France jusqu'à l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, et sont étudiées aussi en Italie, aux Pays-Bas, en Allemagne et en Espagne. Un double appendice sur l'histoire de la musique religieuse et sur la décoration du mobilier d'église complète le second volume.

22. — Plus détaillée et plus précise, par la nature même de son plan, est l'*Histoire de l'art chrétien* restreinte *aux dix premiers siècles*, due à M. l'abbé Salmon, du clergé de Paris. Cet ouvrage, fruit d'études longues et diverses, commence également aux Catacombes, dont il étudie abondamment le symbolisme d'après les plus récents travaux, et consacre plusieurs chapitres aux grandes mosaïques byzantines et italiennes, manifestations importantes du sentiment chrétien, dont on ne peut avoir une idée suffisante sans en avoir vu sur place au moins quelques-unes. L'art byzantin occupe, d'ailleurs, dans le livre, la large place à laquelle il a droit. Les raisons de la décadence artistique à la fin de l'empire romain et à l'époque des Barbares sont philosophiquement exposées, ainsi que les rapports de l'Église avec les arts du dessin. Comme l'auteur a voulu être complet et embrasser son sujet dans tous les détails, il a été conduit à s'occuper aussi des médailles, des manuscrits, de l'orfèvrerie en Orient et en Occident, etc. En étendant ainsi son cadre, obligé de puiser ses renseignements à des sources inégalement sûres, il a multiplié les chances d'inexactitude ; c'est ainsi qu'il décrit comme « très authentique » (p. 467) l'épée dite de Charlemagne

au Musée du Louvre. Les taches de ce genre sont inévitables dans un aussi vaste travail de vulgarisation ; ce qu'on doit exiger de l'auteur en pareil cas, c'est de s'être informé de son mieux et d'une façon vraiment consciencieuse, et sur ce point, il n'y a guère de reproches à faire à M. Salmon.

23. — Au même ordre d'études se rattache l'*Histoire de l'art byzantin* d'après les miniatures, de M. Kondakoff, dont le second et dernier volume vient de paraître dans la traduction de M. Trawinski. J'ai indiqué ici même, à propos du premier volume, le caractère tout spécial de cette œuvre du savant russe, et je prends la liberté d'y renvoyer le lecteur (t. L, p. 417). Aucun livre, au milieu de cette floraison des études byzantines à laquelle nous assistons depuis quelques années, n'a contribué davantage à mettre définitivement en lumière l'importance artistique de l'Orient chrétien : « Il est démontré aujourd'hui que l'art byzantin a eu l'immense mérite de conserver, parmi toutes les civilisations du moyen âge, la plus large part de l'héritage antique, qu'il a eu cet autre de contribuer puissamment à la genèse de l'art chrétien, et que, soit seul, soit combiné avec d'autres civilisations, il n'a cessé jusqu'à nos jours, au fond de la Grèce et au fond de la Russie, de compter des millions de représentants et des millions de fidèles. » Ce volume est appuyé sur les miniatures de la deuxième époque, la plus brillante de l'art de Byzance, qui va de la fin du IXe siècle au commencement du XIIIe. M. Kondakoff les classe, non par ordre chronologique, mais par groupes de sujets, examinant les vicissitudes subies par l'illustration des textes divers, par exemple les *Psautiers*, les *Ménologes*, les *Évangiles*, les œuvres d'édification, etc. De cette méthode fort originale appliquée à des œuvres généralement étudiées pour la première fois, naissent des observations historiques et morales, souvent neuves et ingénieuses, sur la formation des types iconographiques, ou sur les influences politiques et religieuses qui ont contribué à les modifier. Le livre vaut, d'ailleurs, plus par le détail que par l'ensemble. Les idées générales ne manquent point, mais elles ne sont ni assez vigoureuses ni assez précises.

P. DE NOLHAC.

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES

1. *Les Étapes d'un touriste en France. A travers la Corse*, par A. ANDRÉI. Paris, A. Hennuyer, 1892, in-16 de 312 p., orné de 31 grav. et d'une carte ; relié toile, 6 fr. — 2. *Au delà du Rhin (Prusse rhénane, Bade, Bavière)*, par LUCIEN VIGNERON. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-18 de 315 p., 3 fr — 3. *En Wherry. Trois Semaines dans les Broads du Norfolk*, par ***. Paris, Delagrave, 1892, petit in-8 de 171 p., avec 5 héliograv. et une carte, 10 fr. — 4. *De Paris au Cap Nord. De Bergen à Stockholm. Voyage au pays des Fiords*, par LÉON DUMUYS. Paris, 8, rue François Ier, 1892, gr. in-8 de 213 p., avec grav. et une carte. — 5. *Grèce* (Collection des guides Joanne). T. II. *Grèce continentale et îles*. Paris, Hachette, 1891, in-12 de 509 p., orné de 17 cartes et de 22 plans, 20 fr. — 6. *La Transcaucasie et*

la Péninsule d'Apchéron. Souvenirs de voyage, par Calouste S. Gulbenkian. Paris, Hachette, 1891, in-16 de 336 p., avec 2 cartes, 6 fr. — 7. *L'Asie.* Deuxième partie (*Indes orientales, Indo-Chine, Empire chinois, Japon*). Choix de lectures géographiques, par L. Lanier, professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Janson-de-Sailly. Paris, Belin frères, 1892, in-12 de 888 p., orné de 53 vign. et 50 cartes, 6 fr. 50. — 8. *Les Établissements français dans l'Inde et en Océanie*, par G. Haurigot. Paris, Lecène et Oudin, 1891, in-8 de 237 p., avec grav., 0 fr. 95. — 9. *Le Japon pratique*, par Félix Régamey. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 333 p., orné de 100 dessins par l'auteur, 4 fr. — 10. *La Tunisie française*, par Eugène Poiré. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 11. *A la conquête du Tchad*, par Harry Alis. Paris, Hachette, 1891, in-8 de 296 p., orné de 29 grav. et de 4 cartes, 5 fr. — 12. *L'Amérique inconnue, d'après le journal de voyage de J. de Brettes*, par Mallat de Bassilan. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-12 de 280 p., orné de dessins et d'une carte, 3 fr. 50. — 13. *A travers Bornéo. Aventures de quatre déserteurs de l'armée indo-néerlandaise*, par le colonel M.-T.-H. Perelaer, traduction libre du comte Meyners d'Estrey. Paris, Hachette, 1891, gr. in-8 de 336 p., orné de grav., 3 fr. — 14. *Quarante mois de voyage avec une rente de cent francs par mois. 18,000 lieues à travers le monde*, par Jules Desfontaines. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-12 de 452 p., 3 fr. 50. — 15. *Souvenirs d'escales et de traversées. Scènes et récits de voyages*, par Gaston Dujarric. Paris, A. Faivre et H. Teillard, s. d., in-12 de 284 p., 3 fr. 50. — 16. *De Paris au cap Horn (à bord du Sabino). 82 jours en mer*, par Louis Blairet. Publications du *Mémorial cauchois*, journal républicain de Fécamp, 1892, petit in-8 de 67 p. — 17. *The Country of the Vosges*, by Henry W. Wolff. Londres, Longmans, Green, 1891, in-8 de 368 p., accompagné d'une carte. — 18. *The watering places of the Vosges*, by Henry W. Wolff. Londres, Longmans, Green, 1891, petit in-8 de 158 p., accompagné d'une carte.

Jamais nous n'avons eu aussi peu de matériaux pour notre revue semestrielle. Sans doute la crise de la librairie y est bien pour quelque chose ; mais la principale cause nous paraît être dans la surproduction au moment des « étrennes. » Les éditeurs présentent alors un grand assortiment d'ouvrages de luxe qu'il faut examiner hâtivement pour satisfaire au plus vite la curiosité du public et le renseigner à l'heure précise où il est le plus disposé à délier les cordons de sa bourse. L'inconvénient de cet état de choses est que les récits de voyages les plus importants et qui ont le plus grand charme d'actualité, sont précisément ceux dont les comptes rendus doivent être faits le plus sommairement après une lecture rapide et un peu superficielle. Nous avons cependant encore à présenter quelques ouvrages de valeur et qui se recommandent aux amateurs petits et grands.

1. — Le goût des voyages se développant avec les moyens de locomotion, les guides se multiplient de telle sorte qu'on a l'embarras du choix. La librairie Hennuyer en publie une série pour la France : ce sont de petits volumes très élégamment cartonnés, où l'on trouve des itinéraires bien tracés et pittoresquement décrits, mais peu de ces renseignements pratiques qui abondent dans les guides Joanne. L'auteur du volume relatif à la Corse, M. Andréi, connaît ce beau pays à fond, mais il serait difficile d'affirmer qu'il en parle avec impartialité ; la consonance de son nom suffirait pour nous faire suspecter son origine ; cela posé et admis, on ne peut s'étonner de lire ici que les montagnes de la Corse sont supérieures au Jura, aux Vosges, aux Alpes, aux

Pyrénées, au grand et au petit Atlas, et que leurs habitants sont les plus honnêtes gens du monde. Signalons un petit lapsus à corriger : c'est la côte « occidentale, » et non « septentrionale, » qui s'étend du cap Corse au détroit de Bonifacio en passant par Ajaccio. Les descriptions sont agréables à lire, semées d'amusantes anecdotes de vendettas et ornées de belles gravures ; mais l'auteur pousse le libéralisme un peu loin en blâmant sévèrement les curés corses du temps de la grande Révolution qui refusèrent de se soumettre à la constitution civile du clergé. La carte jointe au volume est médiocre.

2. — M. Lucien Vigneron est un prêtre épris des voyages et nous lui devons déjà quelques bons récits de ses excursions de vacances. Son caractère sacerdotal ne nuit nullement à son ardent patriotisme de Lorrain ; et s'il admire, avec Victor Hugo, les magnificences des bords du Rhin, il souligne, avec Victor Tissot, les ridicules des riverains. Sa bonne étoile l'amène à Cologne juste à temps pour y voir entrer en grande pompe le puissant empereur d'Allemagne, et ce spectacle lui inspire de judicieuses réflexions sur la force redoutable que donnent à l'Allemagne son respect et son amour pour son souverain ; il est certes bien excusable d'en commettre le péché d'envie. Aux provinces rhénanes, M. Vigneron, en bon catholique, préfère les hommes et les choses de la Bavière ; c'est là, dit-il, qu'il ferait bon vivre et mourir, après toutefois que les Allemands auraient rendu l'Alsace et la Lorraine. L'auteur ne manque pas de profiter de l'occasion qui se présente à lui d'aller écouter le beau drame de la Passion à Oberammergau, et il en donne une analyse et quelques extraits ; est-il besoin d'ajouter qu'il partage l'enthousiasme de tous les spectateurs ? La foi profonde et sincère des paysans acteurs le frappe plus encore que la perfection de leur jeu. En somme, le nouveau livre de M. l'abbé Vigneron est amusant, instructif et animé de nobles sentiments, bien qu'on puisse regretter parfois un peu de vulgarité dans le style.

3. — Si les touristes anglais envahissent tous les recoins de la France, il est bien rare, par contre, que nos compatriotes se laissent entraîner à la vie errante dans les campagnes de la vieille Angleterre. C'est cependant ce qui vient d'arriver à trois Français, dont une Française, et assurément, le fait est assez rare pour valoir un récit détaillé. Ces trois originaux n'ont pas le courage de leur opinion et, pour mieux se dissimuler sous le voile de l'anonyme, ils adoptent des sobriquets : le *Capitaine*, le *Diplomate* et la *Timonerie*. L'envie leur prit un beau jour d'aller se promener, du 20 juillet au 10 août, dans un grand bateau plat, appelé là-bas *wherry*, sur les *broads* du comté de Norfolk. Il faut savoir que les *broads* sont des lacs peu profonds, en partie couverts de roseaux, bordés d'arbres centenaires, et communiquant entre eux ou avec les nombreuses rivières du pays par des canaux appelés *dykes*. Ce sont les

vestiges d'anciennes lagunes maritimes séparées progressivement de l'Océan par l'exhaussement du littoral et aujourd'hui remplies d'eau douce. On y navigue à la voile quand il y a du vent, et, dans le cas contraire, en poussant sur le fond avec de longues gaffes. Ces parages abondent en poisson et en sauvagine ; mais, par malheur pour les touristes, chasse et pêche sont réservées et soigneusement gardées. On jouit sur les wherrys d'un confort tout relatif, et l'ordinaire de la table laisse souvent à désirer. Mais nos navigateurs sont de facile composition et leur bonne humeur n'est jamais en défaut. Aussi semble-t-il qu'ils aient eu autant de plaisir à conter leurs petites aventures que nous en avons à les lire ; voilà un exemple qui se recommande à tous les touristes-amateurs passés, présents et futurs. Cet amusant ouvrage, fort bien édité, est orné de très jolies héliogravures traitées d'après des photographies prises par le *Diplomate.*

4. — C'est aussi un amateur que M. Dumuys, et nous avons déjà rendu compte, il y a deux ans, d'un livre composé avec les lettres qu'il a écrites à ses amis au retour d'un voyage *De Paris au Cap Nord.* Le succès obtenu par cette publication l'a encouragé à en donner une nouvelle édition, destinée spécialement aux distributions de prix dans les écoles chrétiennes. Nul doute que ces jolies descriptions des pays scandinaves ne plaisent aux jeunes écoliers autant qu'elles ont déjà plu aux lecteurs sérieux. Les gravures sont assez bonnes et bien appropriées au texte, bien que choisies après coup.

5. — Voici le second volume d'une remarquable étude sur *la Grèce*, dont le premier volume, paru il y a trois ans, donnait la description d'Athènes et des environs. Cette fois, le même auteur, M. B. Haussoulier, ex-membre de l'École française d'Athènes, trace un grand nombre d'itinéraires à travers la Grèce continentale et les îles, y compris l'Épire et la Crète, qui s'y rattachent géographiquement, sinon politiquement. C'est une œuvre de haute érudition qui fait grand honneur à la collection des guides Joanne dont elle fait partie ; les meilleurs spécialistes y ont collaboré : MM. G. Fougères, qui a fait des fouilles fructueuses à Mantinée et à Délos ; Monceaux, qui a parcouru en savant la Thessalie ; Lechat, que ses fouilles à Corfou ont mis à même de décrire avec compétence les îles Ioniennes ; enfin l'abbé Batiffol, dont les savantes recherches ont fait connaître l'Épire. La grande difficulté pour M. Haussoulier a été de condenser en un volume portatif un résumé de toutes les connaissances relatives à la Grèce qui peuvent intéresser le touriste, l'historien, l'archéologue. Il a fallu se borner à indiquer sommairement les principales curiosités qui abondent dans cette région si féconde en souvenirs de toutes les époques et de toute nature, tout en décrivant un peu plus longuement les ruines d'Olympie et de Délos, en raison de leur rôle plus important dans l'histoire reli-

gieuse de la Grèce antique. On ne peut s'attendre à trouver dans un tel ouvrage des renseignements complets sur les mythes, les légendes, les faits historiques qui se rapportent à la nation hellénique; aussi, pour suivre avec fruit les indications pratiques du guide de M. Haussoulier, le voyageur non préparé par des études classiques récentes devra-t-il se munir des ouvrages spéciaux que l'auteur indique avec soin, sans quoi il ne pourrait comprendre parfaitement les notices archéologiques, historiques et mythologiques qui remplissent ces deux volumes. Il était difficile d'éviter toute allusion aux légendes scabreuses qui fourmillent dans l'histoire de la Grèce primitive; du moins, M. Haussoulier s'est-il efforcé de ne les effleurer qu'avec délicatesse; toutefois, en parlant des fêtes de Dionysos, où les femmes de l'Attique, de la Béotie et de Delphes s'abandonnaient à des orgies sans nom, il aurait pu trouver, pour les caractériser, une autre épithète que celle de « poétiques. » Au point de vue religieux, la note dominante de l'ouvrage est un scepticisme absolu. Les cartes sont très satisfaisantes, surtout la carte générale, détachée du livre, qui est d'une netteté remarquable; signalons aussi un tableau très pratique du service des chemins de fer et des paquebots, qui est également détaché et serré dans une poche.

6. — Les souvenirs de voyage en Transcaucasie, de M. Gulbenkian, sont dédiés à M. G. Perrot, directeur de l'École normale supérieure, ce qui semble indiquer des prétentions scientifiques. De fait, l'auteur s'est moins attaché à décrire le pays au point de vue pittoresque qu'à en faire ressortir les ressources industrielles et surtout minières. On trouve dans son livre un peu de géographie et de linguistique, mais surtout beaucoup de géologie et de statistique. Naturellement, l'exploitation du pétrole dans la péninsule d'Apchéron y est étudiée minutieusement avec documents critiques sur son passé, son présent et son avenir; dans un parallèle entre la situation de cette industrie en Pensylvanie et en Transcaucasie, M. Gulbenkian donne le premier rang à cette dernière, bien que ses procédés n'y soient pas encore aussi perfectionnés qu'en Amérique; selon lui, les Russes sont très routiniers, et si quelques progrès ont été réalisés dans la préparation et le transport du pétrole asiatique, c'est à deux Suédois, MM. Nobel, qu'on en est redevable. Ce livre, intéressant et instructif, se recommande aux lecteurs sérieux.

7. — Nous avons déjà dit précédemment le bien que nous pensions de la collection de lectures géographiques de M. Lanier, dont le cinquième volume vient de paraître. Rappelons que les précédents volumes comprenaient : l'Europe, moins la France; l'Afrique; l'Amérique et l'Asie, première partie (Asie russe, Turkestan, Asie ottomane, Iran). Cette remarquable collection forme un cours complet composé principalement d'extraits des récits des principaux voyageurs. Le rôle de M. Lanier se borne à relier ces diverses descriptions et à y ajouter des

renseignements historiques, statistiques et autres, de manière à former un ensemble complet. Cette méthode offre le grand avantage de graver profondément dans la mémoire les traits caractéristiques de chaque pays au moyen de tableaux colorés, peints sur nature. L'amateur a ainsi dans sa bibliothèque, sous un volume relativement réduit, un ouvrage de fond qu'il peut consulter avec fruit; la jeunesse y trouve des lectures aussi intéressantes qu'instructives, et les professeurs de géographie peuvent y puiser une foule de détails pittoresques, propres à donner du relief à leur cours. En ce qui concerne chaque pays, se succèdent régulièrement : un résumé géographique et historique, des extraits et lectures tirés des meilleurs auteurs, et des notices bibliographiques très étendues qui permettent de remonter aux sources. L'ouvrage, dans son ensemble, est animé d'un bon esprit; M. Lanier s'abstient, avec une sage prudence, d'aborder les questions irritantes, mais il ne craint pas de faire ressortir, à l'occasion, l'action civilisatrice des missions catholiques. De nombreuses et bonnes cartes facilitent singulièrement le travail du lecteur, tandis que des gravures bien choisies figurent à ses yeux des paysages remarquables et les principaux monuments.

8. — C'est encore pour nous une vieille connaissance que la collection publiée sous ce titre : *Nos Petites Colonies*, par la librairie Lecène et Oudin, et due à la collaboration de MM. F. Hue et G. Haurigot. Ce dernier auteur en a extrait, pour la publier à part, la description sommaire des établissements français dans l'Inde et en Polynésie. Les renseignements qu'on y trouve sont exacts et bien groupés; l'esprit général est bon; les gravures sont passables. C'est un livre de vulgarisation que l'on peut mettre entre toutes les mains.

9. — Le titre du volume que vient de faire paraître M. Régamey n'en donne pas une idée exacte ; il eût été plus juste de le libeller : *le Japon vu par un artiste*. C'est bien, en effet, à ce point de vue qui lui est spécial, comme on sait, que le savant auteur envisage l'empire du Soleil levant, et c'est bien là ce qui justifie ses enthousiasmes. Dès la couverture, le lecteur est fixé par un exergue emprunté à saint François-Xavier; on y lit : « Les Japonais surpassent en vertu et en probité toutes les nations découvertes jusqu'ici. » Les missionnaires ont des entrailles de père pour les peuples qu'ils entreprennent d'évangéliser, et l'on peut ajouter que les artistes voient les hommes et les choses à travers une auréole de poésie qui embellit tout; c'est ainsi que leur optimisme se rencontre. En réalité, il y aurait bien des réserves à faire sur cette double appréciation; mais il convient d'accorder à M. Régamey que les Japonais sont supérieurs aux Chinois par l'originalité de leur imagination : tandis que ceux-ci reproduisent éternellement la nature telle qu'ils la voient, et plus servilement encore les modèles qu'on leur fournit, leurs

rivaux étudient et méditent longuement sur les spectacles qui s'étalent devant leurs yeux et en déduisent des conceptions auxquelles ils impriment avec vigueur leur cachet personnel ; l'habileté d'exécution est, d'ailleurs, égale de part et d'autre. Voilà ce que l'auteur n'a aucune peine à démontrer avec l'autorité qu'on ne saurait lui contester ; il lui suffit, pour appuyer sa thèse, d'exposer en détail par quels procédés remarquables les Japonais travaillent la pierre, le bois, le métal, la céramique, les tissus, la laque, les cuirs décorés, etc. On peut dire, en effet, qu'ils excellent dans presque tous les arts industriels. M. Régamey conte ensuite ce que l'on mange, ce que l'on boit, ce que l'on fume au Japon ; enfin il dépeint les mœurs et coutumes de ce peuple intéressant. C'est avec un vif plaisir qu'on lit la description d'une maison japonaise sise aux environs de Paris. Existe-t-elle réellement? C'est possible, mais, en tous cas, ce joli chapitre fera commettre à plus d'une Parisienne le péché d'envie. Ce qui est à louer hautement dans ce charmant livre, c'est son irréprochable moralité ; c'est un grand mérite, car il n'était pas facile de parler des mœurs japonaises sans faire la moindre allusion à la révoltante impudeur de ce peuple. Les dessins, traités à la manière japonaise, sont ravissants ; à eux seuls, ils valent qu'on se procure le volume.

10. — M. Eugène Poiré a parcouru la Tunisie en amateur, mais en amateur qui sait voir et apprécier. Venant d'Algérie, il a pu constater la supériorité du régime du protectorat sur l'administration directe ; mais il ajoute avec raison que les excellents résultats obtenus pacifiquement et économiquement dans notre nouvelle colonie sont dus en partie à l'action personnelle de deux hommes : S. E. le cardinal Lavigerie et M. Cambon, le premier résident de France à Tunis ; c'est grâce à leur patriotisme éclairé que bien des questions délicates ont pu être résolues au mieux des intérêts de la civilisation. La bonne harmonie s'est établie promptement entre les nouveaux maîtres du pays et les divers éléments de la population indigène et européenne ; les Italiens eux-mêmes sont devenus, bon gré, mal gré, des instruments utiles à la colonisation française. L'instruction publique s'est développée ; l'ordre a été rétabli dans les finances ; l'agriculture et le commerce donnent les plus belles espérances. Ce serait parfait si les travaux publics suivaient le même mouvement progressif ; on commence, après de trop longues hésitations, les ports de Tunis et de Bizerte ; on a bien fait aussi quelques routes, mais on a perdu de vue que, dans un pays neuf, ce sont les chemins de fer qu'il faut exécuter d'abord. Le livre de M. Poiré est très bien écrit, très intéressant ; on y trouve une pointe d'humour fort agréable ; l'auteur se montre très respectueux de la religion, très ardent partisan des missionnaires, mais quelques traits de mœurs seraient un peu vifs pour des jeunes filles.

11. — M. H. Percher, de son nom de guerre Harry Alis, rédacteur au

Journal des Débats, est un de ces types curieux du journalisme contemporain qui aiment à mettre leur talent d'écrivain au service des plus grandes entreprises. L'exemple a été donné par sir Gordon-Bennett, l'éminent directeur du *New-York Herald*, l'inspirateur du grand aventurier Stanley ; depuis lors, un journal de province, *la Gironde*, avait subventionné le capitaine Trivier ; M. Harry Alis a eu, lui aussi, la noble ambition de susciter une grande découverte géographique et il a lancé Crampel. Le grand public a suivi avec intérêt, au cours de ces dernières années, les efforts tentés par les différentes puissances européennes pour se partager l'Afrique. La France s'est désintéressée des compétitions au sud et à l'est du continent noir; mais elle se devait à elle-même de chercher à relier entre elles ses possessions éparses à l'ouest et au nord : Algérie-Tunisie, Sénégal, comptoirs de la côte de Guinée et Ogôoué-Congo. Entre ces colonies plus ou moins importantes s'étendent de vastes régions inconnues que cherchent à lui disputer l'Angleterre et l'Allemagne et au centre desquelles se trouve le lac Tchad. Pourquoi, s'est demandé M. Harry Alis, ne devancerions-nous pas nos rivaux en plantant le drapeau français sur les rives de cette mer intérieure que l'on dit riches et peuplées ? Trois routes s'offrent pour tenter l'entreprise : par l'Algérie, du nord au sud, à travers le Sahara ; par le Sénégal, de l'ouest à l'est, à travers la grande boucle que décrit le Niger ; par le Congo, du sud au nord, en remontant l'Oubanghi, affluent du grand fleuve, et en gagnant le Tchari, tributaire du lac Tchad. C'est ce dernier itinéraire qu'a choisi le journaliste, et il a réussi à entraîner, à former un comité avec des personnalités appartenant à tous les partis ; une souscription a été ouverte, et les fonds recueillis ont permis d'organiser deux expéditions : l'une commandée par Paul Crampel ; la seconde, destinée à soutenir la première, sous les ordres de M. Dybowski. Il n'est malheureusement plus permis de douter de l'issue désastreuse de l'expédition Crampel; mais le comité de l'Afrique française semble décidé à poursuivre l'aventure en poussant en avant la troupe renforcée de M. Dybowski. Cette persévérance, dont notre nation a donné trop peu d'exemples, mérite tous nos applaudissements. Le livre de M. Harry Alis se présente à son heure pour renseigner le public, non seulement sur les événements qui ont marqué l'entreprise de Crampel, mais encore sur toutes les tentatives récentes qui ont eu pour objectif l'extension de l'influence française en Afrique. Les noms des chefs de ces expéditions sont aujourd'hui populaires : lieutenant de vaisseau Mizon, capitaines Monteil et Ménard, lieutenants Armand, de Tavernost, Quiquerez, de Segonzac, Arago, sans oublier la brillante campagne au Soudan du colonel Archinard. Tous ces officiers ont largement payé de leurs personnes ; plusieurs ont sacrifié leur vie, dévorés par le minotaure africain, qui semble insatiable et réclame de nouvelles victimes.

Comme conclusion de ce travail, quelque peu décousu parce qu'il est formé d'articles de journaux, M. Harry Alis réclame du gouvernement la prompte organisation d'une armée coloniale, l'occupation sans délais des oasis du Touat et du Tidikelt au sud de l'Algérie, la constitution de grandes compagnies industrielles et agricoles pour la mise en valeur des territoires actuellement soumis à la domination de la France. L'auteur critique avec une certaine amertume les agissements de M. de Brazza dans le Congo français, et il se montre réellement injuste en lui reprochant de ne pas déployer plus d'activité dans l'exploration des territoires encore peu connus qui dépendent de son autorité ; il est piquant de rapprocher cette critique de celle que les journaux adressent aujourd'hui au même administrateur parce qu'il se serait avisé de reprendre pour son compte l'entreprise de Crampel. Signalons aussi l'illusion que se fait M. Harry Alis lorsqu'il conseille d'appuyer l'œuvre civilisatrice en Afrique sur l'élément musulman.

12. — Nous n'avons à signaler en Amérique que l'audacieuse tentative de M. le vicomte de Brettes, chargé d'une mission du ministère de l'instruction publique, pour pénétrer dans le Chaco septentrional, cette immense plaine herbeuse où se confondent les frontières indécises de la République argentine, de la Bolivie, du Brésil et du Paraguay ; c'est dans ces tristes parages que périt, en 1882, le regretté Crevaux, traîtreusement assassiné par les Indiens Tobas. Pourquoi M. de Brettes n'a-t-il pas publié lui-même et sous son nom le récit de son voyage ? C'est ce qu'il est d'autant plus difficile de comprendre que son journal, auquel M. de Bassilan fait de larges emprunts, est écrit avec verve et agrément; ce sont de beaucoup les meilleures pages du livre, parce qu'on les sent réellement vécues; elles gagneraient à être dégagées des longues et lourdes dissertations qui les encadrent et les écrasent, sous prétexte de nous rappeler toutes les explorations précédentes dans les redoutables savanes du Chaco. On voudrait aussi élaguer les notes et appendices de toutes formes qui surchargent le volume et les trop nombreuses coordonnées géographiques dont l'abus est fastidieux dans un livre de vulgarisation. En somme, il ressort de ce récit inégal que M. de Brettes est un voyageur fort bien doué à tous égards, qui a dépensé une somme d'énergie et de patience remarquable pour arriver à un résultat très problématique, au point de vue pratique comme à celui de la science. Il a souffert de la faim et de la soif, a été abandonné par tous ses compagnons au milieu de farouches indigènes dont il ne comprenait pas la langue et qui convoitaient ses dépouilles; pour sauver sa vie, il a dû s'associer à leurs sanguinaires rancunes et se faire le complice de leurs excès : tout cela pour se procurer la satisfaction platonique de vivre quelques jours de la vie sauvage et de pouvoir se vanter au retour d'avoir passé là où d'autres avaient échoué. Con-

cluons en disant que le plus grand mérite de ce livre est d'être parfaitement honnête.

13. — Voici un excellent livre de vulgarisation : c'est la description de la grande île de Bornéo, présentée par M. le comte Meyners d'Estrey, d'après le colonel hollandais Perelaer, sous la forme attrayante d'un roman d'aventures; il est bon de noter que ces deux auteurs connaissent parfaitement les pays dont ils parlent, y ayant longuement séjourné l'un et l'autre. Trois possesseurs se partagent actuellement l'île de Bornéo : les Hollandais sont établis au sud ; à l'ouest, l'État indépendant de Serawak est gouverné par un aventurier anglais, sir James Brook; la Grande-Bretagne a une colonie au nord ; enfin, l'intérieur de l'île, fort peu connu jusqu'à ce jour, est parcouru par les redoutables tribus cannibales des Dayaks coupeurs de têtes. Ceci posé, voici l'affabulation : Quatre déserteurs de l'armée hollandaise, deux Suisses, un Belge et un indigène à demi civilisé, entreprennent de gagner l'État de Serawak en traversant les régions inconnues de l'intérieur. Les trois Européens, se dissimulant sous une couche de peinture appropriée, pénètrent résolument sur le territoire des Dayaks; pour leurs débuts, ils ont la bonne fortune de sauver la vie du chef le plus respecté de ces sauvages, dont l'un d'eux épouse la fille. Grâce à ces singuliers alliés, ils repoussent les attaques des Hollandais qui les poursuivent à outrance et déjouent toutes les embûches. Chemin faisant, ils ramassent de la poudre d'or, ce qui leur permet, dès leur arrivée à Singapour, de rembourser au consul de Hollande les frais occasionnés par leur désertion. Le mariage de la sauvagesse avec l'un des déserteurs est régularisé et tout finit le mieux du monde. Le récit est bien présenté et, de plus, parfaitement moral; le colonel Perelaer l'a entremêlé de descriptions et de renseignements curieux sur la flore et la faune de la grande île malaise; orné de belles gravures, ce livre convient très bien pour la jeunesse.

14. — Nous saluons en M. J. Desfontaines un digne rival des Cotteau, des Jules Michel et autres *globe-trotters* de notre connaissance; il aime les voyages pour eux-mêmes et s'est mis en tête de courir le monde sans autres ressources que la modeste pension de douze cents francs de rente annuelle qu'il reçoit de sa famille. Mais il est doué d'un bon naturel et ses goûts sont modestes : il se contente de la dernière classe en chemin de fer comme en paquebot, et sait découvrir les pensions les moins dispendieuses. Tout d'abord, il débarque en Tunisie et trouve moyen de se faufiler dans l'escorte de M. E. Blanc, chargé d'une mission dans les oasis du Sud; le voilà qui a la joie de contempler le grand désert. Pendant un séjour à la Goulette, il augmente son petit pécule en donnant des leçons de français aux fils d'un juif opulent, à raison de 150 fr. par mois. Là-dessus il économise de quoi visiter

Tripoli, Malte, et gagner l'Égypte; il lui reste même assez pour monter le Nil jusqu'à la deuxième cataracte, en compagnie de trois jeunes Polonais, dont l'un devient son ami intime. Il passe ensuite en Palestine, où il se trouve pendant la Semaine sainte. Il fait pieusement son pèlerinage, mais se plaint amèrement des moines, qui, prétend-il, n'ont que du dédain pour sa pauvreté. Après ce tour de Méditerranée, il rentre en France, où il se repose deux mois, et le voilà reparti avec son frère, qui va tenter un établissement en Australie. En route, il visite Madagascar, Bourbon, Maurice et arrive enfin à destination; mais les deux frères s'aperçoivent bientôt d'une chose qu'ils ignoraient : c'est que, pour prospérer aux colonies, il faut y arriver avec un petit capital; ils doivent donc, pour vivre, s'engager comme garçons de ferme chez un compatriote charitable. Jules persiste seul et son frère rentre en France dès que sa bourse le lui permet. De son côté, notre infatigable aventurier gagne Taïti sur un misérable voilier chargé de charbon; le voilà encore à bout de ressources; il ne se décourage pas et entre comme précepteur chez un prince taïtien, le riche Tati Salmon. Cette fois il est heureux : il peut s'abandonner avec délices à une vie presque sauvage; toutes les griseries de la moderne Cythère lui montent au cerveau et l'on pourrait croire qu'il va s'engourdir à jamais dans cette douce existence. Heureusement la fièvre du déplacement le ressaisit à temps et le voilà reparti : il visite encore l'archipel de Cook, celui de Tonga, la Nouvelle-Zélande, et enfin rentre en France. Va-t-il s'y fixer enfin après avoir accompli le tour du monde? Point. Sur son chemin, il a collectionné des insectes, parmi lesquels se trouvent quelques espèces nouvelles, et sa vocation est fixée. Il se remettra en route bientôt, et cette fois avec une mission du ministère de l'instruction publique qui le charge de recueillir des collections scientifiques aux États-Unis, aux îles Sandwich, au Japon, à Java, à Bornéo, en Nouvelle-Guinée, aux îles Salomon. Voilà certes un programme qui nous promet un nouveau livre aussi intéressant que le premier. Ce qui fait le charme des récits de M. Desfontaines, c'est l'accent de sincérité, la naïveté des impressions ressenties et rendues; tout prend couleur à ses yeux et son style est imagé tout en restant sobre; en outre, toujours content, il communique sa facile satisfaction au lecteur; mais il est jeune et singulièrement inflammable, aussi ne pourrait-on mettre son livre entre les mains des adolescents.

15. — Le livre de M. G. Dujarric, *Souvenirs d'escales et de traversées*, est fort inégal. Ce sont des notes prises au cours de ses navigations par l'auteur, officier de la marine de commerce. Il y a des pages très jolies, poétiques et d'une bonne couleur locale ; mais il y en a, et beaucoup, qui sont purement pornographiques ou de mauvais goût. N'insistons pas, mais engageons M. Dujarric à séparer résolument l'ivraie du bon grain.

16. — La brochure de M. Louis Blairet est le récit naïf et sans prétention d'une traversée de Paris au Cap Horn sur un navire américain à voiles, en compagnie d'une troupe de comédiens à destination de Valparaiso. On y trouve les tempêtes de rigueur, les pêches sous voiles, les privations de nourriture, etc., qui enjolivent habituellement les narrations de ce genre. En plus, pour faire sans doute diversion et rompre la monotonie des aventures sur mer, l'auteur juge à propos de raconter la légende de la fondation de la franc-maçonnerie lors de la construction du temple de Salomon à Jérusalem. Tout cela est parfaitement inoffensif et même animé d'un assez bon esprit.

17. — La description du pays des Vosges par M. Wolff est un travail d'érudition qui ne manque pas de valeur; on y trouve en abondance des documents historiques s'étendant des temps légendaires à la dernière guerre franco-allemande. Il est curieux assurément de voir comment un auteur anglais apprécie les événements récents dont notre frontière des Vosges a été le théâtre. L'amour-propre français n'a pas lieu d'en être flatté. En somme, pour M. H.-W. Wolff, les Allemands et les Français sont des barbares; il n'y a que les Anglais qui puissent se vanter d'être absolument civilisés; mais encore notre auteur admet-il divers degrés dans la barbarie et, pour lui, c'est nous qui occupons le bas de l'échelle. Sans doute, les Allemands sont grossiers et manquent généralement de tact; mais, par contre, ils ont l'esprit pratique et le sens artistique bien plus développés que les Français; ils aménagent mieux leurs forêts, construisent mieux leurs routes, combattent plus efficacement le phylloxera, etc. Tous les beaux monuments gothiques de l'Alsace-Lorraine datent de l'ancienne domination allemande; les Français, au XVIIIe et au XIXe siècle, n'ont su que les déshonorer par leur architecture bâtarde de style rococo et jésuite. C'est le sang allemand qui domine dans les veines, non seulement des Alsaciens, mais encore des Lorrains, des Champenois et des Bourguignons, et ce fut par une injustice criante que Louis XIV s'empara de l'Alsace; Strasbourg est allemande et protestante de droit. Sans doute, par une inexplicable aberration, la plupart des Alsaciens-Lorrains restent attachés de cœur à la France, mais c'est surtout parce que certains intérêts ont paru lésés par l'annexion; d'ailleurs, on a bien exagéré, car, par exemple, à Saverne, l'auteur n'a pu découvrir qu'un seul indigène qui regrettât la domination française; les Alsaciens-Lorrains ne sauraient oublier longtemps que, de tous les peuples qui ont dévasté leur pays, ce sont les Français qui furent les pires. On attribue bien certaines ruines aux méfaits des fameuses Compagnies anglaises du XIVe siècle; mais M. H.-W. Wolff prétend établir péremptoirement que lesdites Compagnies anglaises étaient composées d'aventuriers français. Il affirme que les soldats allemands sont beaucoup mieux traités que les soldats français, et se garde bien de parler des nombreux

déserteurs allemands qui passent la frontière pour venir s'engager dans notre légion étrangère. Le parti pris de l'auteur n'est guère moins remarquable en ce qui concerne le point de vue religieux; il raille avec complaisance les touchantes légendes des premiers temps du christianisme et déclare que si l'Irlande a envoyé en Alsace, pour l'évangéliser, saint Boniface et saint Wilfrid, ce service a été largement rendu par l'Alsacien Martin Bucer, qui assista Henri VIII dans l'affaire de son divorce.

18. — Le second ouvrage du même auteur, *les Villes d'eaux des Vosges*, n'est guère qu'un diminutif du premier, accommodé pour l'usage des touristes et malades britanniques en quête d'une bonne station balnéaire. M. Wolff s'étonne avec raison que ses compatriotes s'obstinent à chercher jusqu'au fond de la Bohême des agréments et des eaux minérales qu'ils trouveraient bien plus à leur portée dans les jolies vallées des Vosges. Il décrit successivement Plombières, Contrexéville, Vittel, Martigny, Bourbonne, Luxeuil, Bains, Bussang et quelques petites stations d'Alsace, s'efforçant de mettre en évidence leurs qualités curatives, leurs installations confortables, la beauté des sites qui les environnent. Dans ce volume, M. Wolff se moindre beaucoup moins agressif et moins sectaire que dans l'autre, son point de vue étant différent; mais il serait facile d'y trouver encore quelques traces de ses préventions gallophobes et protestantes. — Les cartes qui sont jointes à ces deux livres n'ont rien de remarquable.

Comte de Bizemont.

THÉOLOGIE

Doctrine de M. Olier expliquée par sa vie et par ses écrits, par M. Icard, supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice. 2e édition. Paris, Lecoffre, 1891, in-8 de viii-601 p. — Prix : 7 fr.

Cet ouvrage est très remarquable, et nous avons éprouvé à le lire une joie que beaucoup partageront avec nous. Après avoir présenté les divers écrits imprimés ou manuscrits de M. Olier, l'auteur rappelle les règles universellement admises lorsqu'il s'agit de juger la doctrine d'un auteur catholique. Ces règles, il les applique ensuite avec l'impartialité la plus parfaite, en faisant, d'après l'ordre des matières, l'exposé complet de tout ce que M. Olier a écrit et pensé sur Dieu, la création, l'usage des créatures, le péché et la grâce, la rédemption et Jésus-Christ, l'œuvre du Saint-Esprit dans les âmes, la Sainte Vierge, le culte des anges et des saints. Suivent deux chapitres sur la vie et les œuvres du pieux serviteur de Dieu, spécialement dans la cure de Saint-Sulpice et dans la fondation du séminaire. L'ouvrage se termine par une comparaison entre la doctrine de M. Olier et celle des saints et des auteurs ascétiques les plus autorisés. Au terme de sa tâche, M. Icard formule cette conclusion :

« Dans tout cet ensemble, non seulement nous n'avons pas trouvé une seule affirmation doctrinale qui mérite une censure, mais nous n'y avons rien vu qui ne réponde à ce que l'on doit attendre d'un saint prêtre. » Cette conclusion n'est pas la seule qui résulte d'un exposé aussi fidèle, d'un examen aussi bien conduit. La doctrine de M. Olier est non seulement irréprochable, mais elle est d'une grande richesse et d'une grande beauté, elle est digne de celui que Bossuet nommait *virum præstantissimum et sanctitatis odore florentem.*

On peut ramener à trois classes les difficultés que présentent parfois les écrits du fondateur de Saint-Sulpice. — Dans la première nous réunissons toutes les expressions un peu excessives que l'on trouve soit dans les considérations sur Dieu et la création, soit dans certains développements ascétiques sur les ravages que le péché originel a faits dans l'âme humaine et l'état où il l'a mise. Le sens parfaitement orthodoxe de ces passages est facilement démontré par le contexte ou par d'autres endroits du même auteur. — La seconde classe comprend les considérations sur la sainte Mère de Dieu, ses rapports avec les trois personnes de la Sainte Trinité et la part qui lui est attribuée dans l'œuvre de la rédemption. A première vue on serait tenté de regarder ces doctrines comme singulières et même fausses en plusieurs points ; mais si on les approfondit, c'est tout autre chose. On y voit un reflet d'un grand enseignement des Pères sur la génération éternelle du Verbe et sa mission dans le temps. On y voit encore un beau commentaire de cette vérité que, soit dans la préparation, soit dans l'exécution du grand œuvre de Dieu, partout où est le Verbe incarné, sa Mère est avec lui. Sans doute, dans ces hautes considérations M. Olier va souvent jusqu'à la dernière limite de la force expressive des mots. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'exprimer l'ineffable ; on doit donc s'attacher à la pensée plutôt qu'aux mots. C'est ce que fait avec autant de justesse que de bonheur M. Icard au sujet de la part attribuée à Marie dans les communications de Dieu le Père avec son divin Fils : « Notre-Seigneur, dit M. Olier, recevait ces communications *par le passage de sa Mère*, à peu près comme les rayons du soleil traversent un pur cristal et portent ailleurs leur lumière et leur chaleur.... Si le cristal était animé, il lui semblerait que c'est de lui que sort la lumière; ainsi Marie sentait en elle et comme sortir d'elle les communications du Père céleste avec son divin Fils. » — A la troisième classe se rapportent quelques opinions qui, sur des points secondaires, s'écartent de la doctrine communément reçue, mais sans dépasser toutefois les limites permises aux auteurs catholiques. Ces opinions sont peu nombreuses, et une observation que nous soumettons à M. Icard tend à en diminuer le nombre. Sur l'état du corps de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, M. Olier ne nous paraît pas s'écarter de la doctrine commune. L'état sacramentel, cette présence

du corps *sub specie alienâ*, emporte nécessairement l'impassibilité et certaines qualités propres à la substance spirituelle qui sont aussi, en quelque proportion, l'apanage des corps glorifiés. C'est évidemment sur cette doctrine, qui est la doctrine commune, que s'appuie M. Olier lorsqu'il explique que Notre-Seigneur donna par avance à son corps les qualités qu'il ne devait revêtir dans son état connaturel qu'après sa résurrection, le plaçant comme en un état « d'esprit subtil et pénétrant, pour pouvoir se cacher, se distribuer » sous les saintes espèces. C'est encore la doctrine commune que M. Olier exprime en disant que « si l'on eût voulu consacrer du pain pendant les trois jours de la mort du Sauveur, son corps adorable aurait été sans son âme au Saint Sacrement. » Il n'y a pas même de contradiction apparente entre les deux assertions; mais la seconde spécifie la première et montre que M. Olier n'a entendu parler que du mode de présence sacramentel dans lequel le corps de Notre-Seigneur, à la manière d'un esprit, échappe à toute action extérieure quelconque, nulle force physique ne pouvant le modifier ni l'atteindre.

Nous espérons que l'auteur fera bon accueil à cette observation, qui est une preuve de plus à l'appui de sa conclusion. Pour nous, nous ne saurions trop le remercier de nous avoir fait admirer et aimer la doctrine de M. Olier. LAMOUREUX.

Compendium theologiæ moralis, auctore A. LEHMKUHL, S. J. Editio tertia ab auctore recognita. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891, in-8 de XXIV-605 p. — Prix : 8 fr. 75.

Voici la troisième édition de cet ouvrage, dont le *Polybiblion* avait prédit le succès (t. XLIX, p. 124). C'est un résumé parfait de la *Theologia moralis*, dont nous avons parlé plusieurs fois avec éloges et dont la haute valeur est universellement reconnue. Les deux ouvrages ont les mêmes divisions, les mêmes chapitres, les mêmes paragraphes. En condensant l'exposition et en abrégeant les preuves, le P. Lehmkuhl a trouvé le moyen de faire plus court sans supprimer aucune question et sans cesser d'être clair. La *Theologia* en deux volumes est le livre du maître, le *Compendium* en un volume est le livre de l'élève, il est aussi le livre de quiconque veut revoir en peu de temps ces matières ou trouver rapidement la solution d'un cas pratique.

On a corrigé dans cette troisième édition quelques fautes qui s'étaient glissées dans le texte. Les récents décrets et réponses du Saint-Siège y sont fidèlement notés. On trouve dans l'appendice le décret relatif à l'ouverture de conscience, et un autre décret sur la validité du baptême des hérétiques au point de vue du mariage entre catholiques et protestants. LAMOUREUX.

Les Fêtes chrétiennes, par l'abbé Pradier. Lille, Société Saint-Augustin, 1891, in-4 de 476 p. — Prix : 5 fr.

Après les pages immortelles du *Génie du christianisme*, après le *Tableau* poétique *des fêtes chrétiennes* du vicomte de Walsh, après les considérations si élevées de Dom Guéranger, il y avait place encore et il y aura place toujours pour de nouvelles études sur la liturgie catholique ; il restera assez de quoi glaner pour écrire des pages très littéraires, pour exposer de très beaux aperçus, pour développer de magnifiques et intéressantes considérations. M. l'abbé Pradier l'a justement pensé : il s'est mis modestement à l'œuvre, se considérant simplement comme disciple de maîtres illustres, et il nous offre un volume sur *les Fêtes chrétiennes* qui est, certes, bien loin d'être indigne de ses devanciers. Sans doute, il s'aide des ouvrages qui ont précédé le sien et qui doivent servir de guide et de modèle à tout travail de ce genre, mais son livre a un caractère propre, personnel, par où il se distingue des autres : en s'inspirant de ses maîtres, M. l'abbé Pradier s'est gardé de les copier : son œuvre est une œuvre originale.

Le livre s'ouvre par une savante introduction sur l'origine des fêtes chrétiennes, que l'auteur, avec l'abbé Drioux, fait remonter même aux premiers jours du monde, où nos Livres Saints nous montrent les fils d'Adam offrant au Seigneur des sacrifices : innovation de ce culte patriarcal qui devait passer dans la loi mosaïque, et symbole du culte plus parfait que Jésus-Christ devait instituer pour perpétuer le sacrifice du Calvaire. Il est intéressant de voir comment l'humanité, même au sein de toutes les aberrations de l'idolâtrie, a tenu à honneur de rendre des hommages à ce Maître souverain du monde, dont elle reconnaît ainsi la suprématie ; on aime surtout à suivre depuis Jésus-Christ l'institution graduelle de toutes les fêtes chrétiennes dont se compose notre cycle liturgique, sans omettre le dimanche, qui a été substitué par l'Église au sabbat de la synagogue. Il semblerait que cette succession des mêmes fêtes célébrées chaque année, à la même époque et de la même manière, doit être d'une fâcheuse monotonie qui leur fait perdre tout leur intérêt et toute leur saveur. Il n'en est rien : « Il y a ceci d'admirable, dit Dom Guéranger, cité par l'auteur, que la succession d'une année à l'autre n'enlève rien à la fraîcheur ni à la force des émotions, lorsqu'il nous fait recommencer le cours du cycle sacré. L'Avent est toujours imprégné de la saveur d'une attente douce et mystérieuse ; Noël nous attire toujours par les joies incomparables de la naissance de l'Enfant Jésus.... La Passion du Rédempteur ne nous apparaît-elle pas comme nouvelle ? Les splendeurs de la résurrection n'apportent-elles pas à nos cœurs une allégresse qu'ils ont, ce semble, jusqu'alors ignorée ?.... Chaque retour des fêtes de Marie nous révèle des aspects inattendus sur ses grandeurs, et nos saints bien-aimés, lorsqu'ils reviennent dans le

cycle, nous semblent plus beaux que jamais.... » Cette belle introduction sert comme d'un beau portique au magnifique monument que M. l'abbé Pradier vient d'élever à la gloire de notre liturgie catholique.

Les Fêtes chrétiennes sont divisées en quatre parties. Dans la première sont comprises les principales époques de l'année liturgique, ce que l'on appelle le propre du temps, c'est-à-dire l'Avent, les Quatre-Temps, les Vigiles, la Septuagésime, les Quarante Heures, le mercredi des Cendres, le Carême, le temps de la Passion, les Rogations. La deuxième partie embrasse les fêtes de Notre-Seigneur, du Saint-Esprit et de la Trinité. La troisième est consacrée aux fêtes de la sainte Vierge; enfin, les principales fêtes des saints font l'objet de la quatrième et dernière partie. Chacune de ces époques et de ces fêtes liturgiques comprend l'histoire de son origine, l'exposé des cérémonies qui la distinguent, le commentaire spirituel de ces cérémonies spéciales. Tout y est ainsi instructif, intéressant, utile. Et les nombreuses gravures, en donnant un vrai lustre au volume, contribuent puissamment à faire ressortir encore l'intérêt du texte. Ce livre est, en vérité, une œuvre magistrale, sortie de l'imprimerie si avantageusement connue de la Société Saint-Augustin, œuvre où auteur et éditeurs ont rivalisé de zèle, de patience et de goût pour la rendre digne de son objet.

L'ouvrage de M. l'abbé Pradier a encore un avantage que nous ne devons pas omettre, c'est qu'il arrive en temps opportun. « Je vous félicite de votre pieux livre sur les *Fêtes chrétiennes*, écrit à l'auteur Mgr l'évêque de Périgueux : il vient bien à propos. Un trop grand nombre de chrétiens négligents oublient de célébrer nos solennités religieuses. Et parmi ceux qui continuent encore d'y assister, combien n'en est-il pas qui ignorent l'origine et le sens des cérémonies qui s'accomplissent sous leurs yeux? Votre nouvel ouvrage contribuera à secouer l'indifférence des uns, à éclairer l'ignorance des autres. » Le même prélat se plaît aussi à reconnaître les remarquables qualités de cette étude que nous avons été heureux d'indiquer et que ses lecteurs sauront bien constater à leur tour : « L'ouvrage est composé tel qu'il le faut.... Son immense sujet est condensé en un volume substantiel qui satisfait l'esprit du lecteur par une science sérieuse et sans prétention, il agit sur le cœur par les charmes de la poésie qui s'échappe, comme un parfum naturel et exquis, de ces tableaux des fêtes chrétiennes. »

Le volume se termine par une double table des matières, l'une alphabétique et l'autre analytique; la première surtout sera d'un précieux secours pour retrouver sûrement et sans peine la fête qu'on voudra relire ou le renseignement dont on aura besoin : c'était le couronnement nécessaire d'un travail aussi considérable et aussi utile. F. Chapot.

JURISPRUDENCE

Introduction au droit international privé, par Armand Laîné. T. II. Paris, Pichon, 1892, in-8 de 434 p. — Prix : 10 fr.

L'étude historique et critique de la théorie des statuts, commencée dans le premier volume (*Polybiblion*, t. LVI, p. 312), continue dans le second : l'auteur achève d'exposer la doctrine française, puis il passe à la doctrine hollandaise, telle que la formulent Paul Voet, Jean Voet et Ulric Huber. La seconde partie est consacrée à l'étude des divers conflits de lois dans la théorie des statuts. En matière personnelle : quelle est, en principe, la loi qui régit l'état et la capacité des personnes? Au cas de changement de domicile, doit-on s'attacher au domicile actuel ou au domicile originaire? En matière réelle, à quels doutes donne lieu la prescription des immeubles? C'est à peu près la seule difficulté que soulèvent les biens immobiliers. Quant aux meubles, la théorie des statuts est obscure : l'auteur assimile avec justesse l'histoire du statut réel mobilier à celle des successions mobilières. Suit une étude sur la règle *Mobilia sequuntur personam*, son origine, son caractère, son étendue. Vient ensuite la théorie des biens incorporels, c'est-à-dire des droits de créance ; l'opinion générale est que ces droits sont situés au domicile du titulaire. Les lois successorales, en Allemagne et en France, rentrent dans le statut réel du XVIIe siècle, on est partout d'accord sur ce point. Mais la ruine de la féodalité enlève à ce système sa raison d'être, et auparavant la pratique trouva des tempéraments. La dernière section du volume est consacrée à la forme des actes juridiques passés en forme publique (p. 333), ou en forme privée (p. 413). L'article 999 du Code Napoléon reçoit ici une lumière des systèmes de Furgole, Pothier, Ricard, Bouhier, Boullenois. Bernon.

La Législation de l'enseignement primaire libre, par Auguste Rivet, docteur en droit, avocat à la cour d'appel de Lyon. Lyon, imp. Vitte, 1891, in-8 de VIII-332 p.

Cet ouvrage mérite d'être signalé sans retard à toutes les personnes qui s'occupent de la fondation, de la direction et de l'entretien des écoles libres. C'est le guide le plus complet, le plus exact et le plus au courant qu'elles puissent prendre pour se diriger dans le dédale des innombrables prescriptions légales ou réglementaires par lesquelles on s'est efforcé, depuis quinze ans, d'entraver la liberté de l'enseignement primaire. Nous ne connaissons pas non plus de meilleur livre à recommander aux pères de famille qui voudraient se rendre compte des obligations auxquelles la loi les astreint relativement à l'instruction de leurs enfants.

Quelle est la sanction de la loi qui rend l'enseignement primaire obli-

gatoire? Quelles sont les matières comprises dans cet enseignement? Quelles conditions sont requises des personnes qui veulent enseigner dans les écoles enfantines, élémentaires, supérieures, dans les écoles manuelles d'apprentissage et dans les classes d'adultes? De quelles peines les instituteurs sont-ils menacés? Quelles sont les formalités nécessaires pour l'ouverture d'une école libre? Quels sont les droits et les attributions administratives ou contentieuses des inspecteurs et des conseils universitaires? Par quels moyens légaux l'enseignement libre peut-il se procurer des ressources? Dans quelles conditions peuvent être établies des fondations ou des sociétés civiles en vue d'entretenir des écoles libres?.... Ce sont là les principales questions auxquelles M. Auguste Rivet donne toujours des réponses claires, sûres, détaillées et appuyées sur la loi et la jurisprudence.

Son livre est précédé d'une intéressante introduction historique sur la liberté de l'enseignement primaire en France, et il se termine par une table alphabétique très commode pour les recherches.

Après cette consciencieuse étude sur la législation de l'enseignement primaire, M. Auguste Rivet nous doit un semblable travail pour l'enseignement secondaire et supérieur. Là aussi la liberté est attaquée; là aussi se livrent d'importants combats entre l'Église et la Révolution. Des travaux comme ceux de M. Rivet constituent de vrais services rendus à la cause de l'Église et de la liberté. M. L.

Les Enfants en prison, *étude anecdotique sur l'enfance criminelle,* par Guy Tomel, du *Journal des Débats,* et Henri Rollet, avocat à la cour d'appel. Paris, Plon et Nourrit, 1892, gr. in-18 de ix-299 p. — Prix: 3 fr. 50.

Dans cet intéressant petit ouvrage, MM. Tomel et Rollet nous dévoilent l'une des plaies les plus honteuses de notre temps : la corruption et l'exploitation de l'enfance. C'est là l'objet d'une véritable industrie qui s'exerce dans les grandes villes, surtout à Paris, et qui trouve des parents assez dénaturés pour lui fournir en abondance les sujets dont elle a besoin. MM. Tomel et Rollet rapportent des choses qui font frémir, et ils ne rapportent, la plupart du temps, que ce qu'ils ont pu voir ou contrôler par eux-mêmes. A ces misères la société ne connaît guère qu'un remède : il consiste à mettre en prison les pauvres enfants qui ont commis quelque délit à l'instigation de ceux qui les exploitent. Sans se dissimuler les très grands inconvénients de ce triste remède, MM. Tomel et Rollet estiment cependant qu'il doit être appliqué toutes les fois que les parents ont encouru la déchéance de la puissance paterternelle, et qu'aucune personne honorable ou désintéressée ne se présente pour recueillir les petits coupables. Mais ils conseillent aux magistrats chargés de statuer sur le sort de ces enfants, de les condamner le moins possible, comme ayant agi sans discernement, de les envoyer

plutôt en correction et de ne pas les y envoyer seulement pour quelques mois, ce qui ne servirait qu'à les exaspérer et peut-être à les corrompre davantage, mais d'ordonner le placement dans une maison de correction pour plusieurs années, au besoin jusqu'à ce que l'enfant ait atteint l'âge de vingt ans. De cette manière, son caractère a le temps de se réformer; il peut apprendre un état, et l'administration peut le récompenser de sa bonne conduite par une libération provisoire.

MM. Tomel et Rollet rendent plusieurs fois hommage aux œuvres catholiques qui se consacrent à la régénération de l'enfance. Sous ce rapport, toutefois, leur ouvrage nous paraît un peu incomplet. Quelques pages sur l'œuvre de M. l'abbé Roussel, sur l'asile des Frères de Saint-Jean de Dieu, à Vaugirard, y trouveraient leur place naturelle, et les auteurs des *Enfants en prison* devraient, suivant nous, combler cette lacune dans une nouvelle édition. M. L.

SCIENCES

Annuaire du Bureau des longitudes pour 1892. Paris, Gauthier-Villars, 1892, in-18 de v-674, A. 40, B. 32, C. 12, E. 19, F. 20, G. 5, H. 38 = 873 p. — Prix : 1 fr. 50.

De nombreuses additions ont été apportées, cette année, à la partie technique de l'*Annuaire*, et les *Notices*, au nombre de sept, sont rédigées avec une grande concision. On s'efforcera d'être aussi succinct que possible dans le compte rendu d'un ouvrage si riche en matières sous son modeste format.

I. Partie technique. — M. Cornu publie une méthode pour réduire à zéro et au niveau de la mer les observations barométriques faites à une température et à une altitude quelconques, avec un tableau graphique par coordonnées, donnant *à vue* la correction cherchée, en ce qui concerne la température, avec approximation jusqu'à un dixième de millimètre.

1. D'anciens éléments des satellites de Saturne ont été remplacés par ceux que H. Struve a donnés en 1889.

2. La description et les éléments des comètes observées en 1890 complètent, avec les Annuaires des années précédentes, une série allant de 1825 à 1890 inclusivement. On a aussi porté de 32 à 64, au tableau des comètes périodiques, le nombre de celles dont une seule apparition est connue.

3. M. Lœwy a donné un tableau de 24 parallaxes annuelles d'étoiles fixes, dont la plus forte, α du Centaure, est de 0"72 (sa lumière met quatre ans et demi à nous parvenir), et la plus faible, α de la Petite Ourse (l'étoile polaire), est de 0"07. Sa lumière, parcourant 300,000 kilomètres par seconde de temps, nous arrive en quarante-six ans et demi.

4. M. Glassenapp, directeur de l'observatoire de Saint-Pétersbourg, a ajouté deux éléments nouveaux au Tableau des orbites d'étoiles doubles.

5. Quelques changements ont été apportés au tableau de mouvements propres d'étoiles, publié pour la première fois en 1891. Plusieurs étoiles nouvelles y ont été ajoutées, d'autres en ont été retirées ; le tableau de 1891 en contenait 65, celui de 1892 en donne 66.

6. A sa description des spectres de plusieurs catégories d'étoiles avec dessins à l'appui, M. Cornu a ajouté une intéressante note sur l'*Utilité de l'analyse spectrale des étoiles ;* celle-ci a permis de constater que certaines étoiles, paraissant simples sous les plus forts grossissements, sont cependant doubles et animées d'un mouvement orbital.

7. Dans la partie de l'Annuaire inscrite sous la rubrique *Géographie et Statistique*, les résultats du recensement de 1886, pour la ville de Paris, ont été remplacés par ceux du recensement de 1891. — A l'occasion de la loi du 15 mars 1891, qui rend légale l'heure de Paris, temps moyen, pour toute la France, M. Cornu donne un procédé très simple de rapporter l'heure réelle, temps moyen, de toute localité du territoire, à l'heure de Paris.

8. Les cartes magnétiques d'égale déclinaison et inclinaison et d'égale composante horizontale, pour la France, ont été complétées par une troisième carte donnant le détail des singulières anomalies et irrégularités que présentent les lignes d'égale inclinaison dans tout le bassin de Paris.

9. M. Cornu ajoute à sa dissertation de l'an dernier sur la vitesse du son et le diapason normal, une note sur la longueur de l'onde sonore, laquelle, la vitesse du son dans l'air n'étant que de $330^{m}9$, est représentée, pour le *la* moyen qui correspond à 870 vibrations, par la fraction $0^{m}7607$....

II. Notices. — A. *Troisième réunion du comité international permanent pour l'exécution photographique de la carte du ciel.* C'est le compte rendu des travaux effectués jusqu'ici pour préparer l'établissement simultané de la carte photographique du ciel tout entier par les dix-huit observatoires chargés de ce soin sur le globe terrestre. M. l'amiral Mouchez fait connaître le degré d'avancement des travaux de chaque observatoire et résume les discussions suivies et les résolutions adoptées pendant la session du comité en avril 1891.

B. — M. Tisserand étudie les multiples et compliqués mouvements de la *Lune* et principalement son *Accélération séculaire*, due à la très lente diminution de l'excentricité de l'orbite terrestre. Cette accélération, estimée à 10" par siècle et suivant une voie progressive, serait de 40" en deux siècles ($10'' \times 2 \times 2$), de 90" en trois siècles ($10'' \times 3^2$)...., et de 4,000" ou 1°66'40" ($10'' \times 20^2$) en vingt siècles, ce qui correspond

à un déplacement de l'astre dans le ciel de deux fois environ son diamètre apparent. Toutefois, ce chiffre de 10" n'est qu'approché; il n'a pas pu être encore vérifié d'une manière absolument certaine. D'ailleurs, cette accélération ne durera pas indéfiniment et sera, dans vingt-quatre mille ans environ, remplacée par un mouvement progressif en sens inverse, lorsque le mouvement de rapprochement des foyers de l'orbite terrestre aura lui-même fait place à un mouvement en sens contraire.

Mais il est une autre irrégularité des mouvements lunaires qui n'est pas encore expliquée et ne saurait être, comme les autres, attribuée à l'influence attractive du soleil. Il est à la vérité peu considérable et consiste en une différence d'une seconde en plus ou en moins dans le passage de la lune au méridien. Il faudra en chercher la cause dans l'action des planètes. Les recherches de cette nature sont d'une extrême utilité, en astronomie, pour toutes les questions qui se rattachent à l'aplatissement polaire, à la parallaxe du soleil, aux perturbations futures des planètes, à la détermination des longitudes.

C. — Dans la notice C, il s'agit du degré d'avancement des travaux de l'*Association géodésique internationale*, depuis sa précédente réunion en session annuelle, en 1890, à Fribourg-en-Brisgau. Le compte rendu en est présenté par M. l'ingénieur hydrographe Bouquet de la Grye, membre de l'Institut et vice-président du Bureau des longitudes. La dernière réunion a eu lieu à Florence, en octobre dernier, sous la présidence de M. Faye, appelé au siège présidentiel en remplacement du général espagnol Ibañez, récemment décédé. Les recherches sur la variation de la latitude faites à Honolulu, sur l'antiméridien de Postdam, paraissent confirmer celles qui avaient été antérieurement faites sur ce méridien. — Les divers travaux géodésiques ont été poussés activement en Italie ainsi que dans le sud de l'Algérie. — La différence précédemment constatée dans la mesure des bases du réseau trigonométrique français a été rectifiée et, de 35^{cm}, réduite à 4^{cm}. Il sera possible maintenant d'établir la concordance entre les réseaux français, belge et allemand. — Quand nous aurons ajouté que M. le commandant Defforge a proposé une correction nouvelle à apporter à la détermination de la pesanteur; — que MM. Helmert et le Dr Börsch ont constaté l'impossibilité d'avoir un zéro fondamental unique pour un nivellement géométrique étendu, et que le bureau central a proposé que chaque État adopte, pour le zéro de ses altitudes, le niveau moyen de la mer la plus voisine, — nous aurons sommairement indiqué sinon toutes les questions qui ont occupé la session de Florence de l'Association internationale, du moins les principales.

D. — La notice D est un brillant et convaincant plaidoyer de M. l'astronome Janssen sur l'importance et l'utilité de l'établissement d'un observatoire astronomique au sommet même du Mont-Blanc. — Après

le succès de son expédition de 1888 au refuge des Grands-Mulets, à 3,050^{m} d'altitude, l'héroïque savant n'a pas craint, malgré son grand âge, de renouveler cette expédition en la poussant plus loin encore ; sous son impulsion, les travaux sont commencés autour du plus haut sommet (4,810^{m}), et tout permet de prévoir qu'ils seront menés à bonne fin. L'utilité des observatoires à hautes altitudes se justifie d'abord par les importantes causes d'erreurs et difficultés qui résultent de l'épaisseur de l'atmosphère aux altitudes inférieures, et par les meilleurs et remarquables résultats obtenus par tous les savants qui, sur divers points du globe, ont fait des observations à des stations élevées. L'éminent auteur en cite un grand nombre, parmi lesquelles nous mentionnerons celles qu'il a faites lui-même, en 1868 et 1869, sur les hauts versants des monts Himalaya. Il énumère aussi les divers observatoires ou stations élevés qui se sont construits ou sont en construction depuis quelques années, et raconte les travaux d'exploration dans la glace et la neige durcie qu'il a lui-même dirigés au sommet du Mont-Blanc. Un édicule-témoin en bois qu'il a fait construire au moment de la suspension des travaux, au retour de la mauvaise saison, a été trouvé parfaitement intact et sans déplacement sensible, en fin janvier dernier, par un jeune et intrépide alpiniste, M. Dunod, officier de chasseurs des Alpes.

E. — Les instruments de précision affectés à la détermination des coordonnées des astres exigeraient une stabilité parfaite. Il est donc indispensable d'en vérifier la position en quelque sorte incessamment. Le point de repère idéal pour cette vérification serait une étoile dont la fixité serait absolue relativement à la Terre. Comme un tel repère n'existe pas, on y supplée par des *mires lointaines*. Celle qui vient d'être établie pour le service de l'*observatoire de Nice* fait l'objet de la notice E, due à M. Cornu. On a pu la placer sur une montagne (le Macaron), séparée de l'observatoire par une vallée profonde et distante de 5^{k}5 ; de plus — et ceci constitue le côté remarquable et le plus important de l'opération — cette mire est éclairée la nuit par un faisceau lumineux lancé du sein même de l'observatoire au moyen du collimateur à réflexion de M. Fizeau, semblable à celui des appareils destinés à la mesure de la vitesse de la lumière.

F. et G. — Ces deux dernières notices consistent en deux discours prononcés, l'un par M. Bouquet de la Grye, l'autre par M. l'amiral Pâris à l'inauguration de la statue du chevalier de Borda à Dax, sa ville natale, le dimanche 24 mai 1891.

La biographie sommaire de ce grand mathématicien et de ce brillant marin, avec l'exposé de ses travaux, de ses découvertes et des progrès qu'il a fait faire à la science, forment le sujet de ces deux discours. Biographie très succincte, exposé très rapide, l'ensemble de ces deux morceaux oratoires se prête difficilement à une analyse qui demande-

rait à être plus rapide et plus succincte encore. Pour suivre la carrière de ce gentilhomme de science qui, né en 1733, est mort à soixante-cinq ans, usé par les fatigues de ses campagnes maritimes, il faut se reporter à l'Annuaire de 1892 et à ses deux dernières notices. Toute analyse de ces monographies serait nécessairement incomplète et tronquée.

JEAN D'ESTIENNE.

Instructions météorologiques, par A. ANGOT, docteur ès sciences, météorologiste titulaire au bureau central météorologique. 3e édition, entièrement refondue. Paris, Gauthier-Villars, 1891, in-8 de VI-124 p. — Prix : 3 fr. 50.

La météorologie est assurément, de toutes les sciences, celle qui exige le plus absolument le concours d'un grand nombre d'observateurs. Pour que cette multiple collaboration conduise à des résultats sérieux et non illusoires, il est essentiel que les observations soient faites partout avec exactitude et par des procédés aussi exactement comparables que le permettent les ressources inégales des observateurs.

C'est pour arriver à ce but que le Bureau central météorologique de France, dirigé avec tant d'autorité par M. Mascart, a préparé un recueil d'instructions destiné à fournir les indications nécessaires aux correspondants du bureau. Ces indications se modifient avec le temps par suite de l'expérience acquise, des progrès de la science en général et du perfectionnement des instruments. On ne sera donc pas surpris que cette troisième édition, publiée juste dix ans après la seconde, mérite le qualificatif d' « entièrement refondue. »

Ce n'est pas un traité de météorologie, puisqu'on n'y trouve pas l'exposé des faits acquis, si ce n'est en tant qu'ils sont utiles pour guider dans les observations ; mais c'est un manuel très complet de l'art d'observer en météorologie. On y trouve, avec tous les détails nécessaires, la description des instruments et de leurs abris, l'exposé des précautions à prendre dans les observations, de la manière de corriger celles-ci et d'en déduire des moyennes. Il se termine par des tables qui dispenseront de recourir à d'autres ouvrages pour ces réductions. Avec ces instructions, tout homme intelligent peut devenir facilement un excellent observateur et contribuer d'une manière efficace aux progrès d'une science à la fois si intéressante et si utile, surtout pour les personnes qui habitent la campagne. Puissent ces quelques lignes en suggérer à un grand nombre l'idée et le goût.

E. DARAM.

Exposition de la théorie des surfaces, par H. RÉSAL, membre de l'Institut. Paris, Gauthier-Villars, 1891, in-8 de XIII-171 p. — Prix : 4 fr. 50.

« L'enseignement de la mécanique est lié d'une manière intime à celui d'une notable partie des propriétés des surfaces, et même presque à sa

totalité, si, à juste titre, on fait rentrer la capillarité dans le domaine de la mécanique moléculaire. » C'est en ces termes que l'éminent auteur de tant de travaux scientifiques et didactiques sur la mécanique nous fait connaître à la fois la genèse et la raison d'être de cet ouvrage sur un sujet qui pourrait sembler, au premier abord, sortir du champ ordinaire de ses études.

Il s'agit, on le comprend sans peine par cet exposé, de la théorie générale des surfaces, c'est-à-dire de l'étude des propriétés qui leur sont communes à toutes, qu'elles soient algébriques ou transcendantes. Mais il s'agit aussi des surfaces « ordinaires, » telles qu'on les rencontre dans la pratique, c'est-à-dire de surfaces ayant un plan tangent déterminé en chaque point, sauf aux points singuliers. On sait que les géomètres ont découvert depuis quelques années l'existence de fonctions continues qui n'ont pas de dérivées ; cela entraîne l'existence de surfaces qui n'ont pas de plans tangents. Dans toutes les théories de la mécanique, on exclut implicitement les surfaces de ce genre.

Le lecteur trouvera réunis, dans le mince volume de M. Résal, un nombre considérable de théorèmes, dont beaucoup dus à l'auteur, sur les lignes de courbure, les lignes asymptotiques, lignes de niveau, lignes géodésiques, la courbure des surfaces, la possibilité de les appliquer les unes sur les autres. Ces théorèmes, ainsi que les méthodes d'investigation qui y conduisent, sont d'un usage continuel et ne sont donnés que d'une manière très incomplète dans les traités de géométrie ou d'analyse. Parmi ces méthodes, on remarquera l'usage des coordonnées de M. O. Bonnet, qu'on pourrait appeler les coordonnées podaires à trois dimensions. C'est avec raison que M. Résal a tenu à les faire connaître et à montrer le parti qu'on peut en tirer.

Cette publication sera extrêmement utile à toutes les personnes qui s'occupent soit de mécanique, soit, en général, d'applications de la géométrie.

E. Vicaire.

Galerie des naturalistes. *Histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours*, par J. Pizzetta. Paris, Hennuyer, 1891, in-8 de vii-383 p., avec 16 portraits hors texte. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur a pensé que l'histoire des sciences naturelles n'était autre que celle de la civilisation, car, dit-il, « c'est en étudiant la nature que l'homme a pu acquérir les connaissances nécessaires à la satisfaction de ses besoins. » Partant de cette idée mère, il a divisé son ouvrage en trois parties, correspondant aux trois périodes de l'histoire : antiquité, moyen âge, temps modernes. Comme plan, cette œuvre ne nous paraît pas irréprochable, et nous semble sortir des limites des sciences naturelles, auxquelles on ne saurait raisonnablement faire tout embrasser. Comme fond, elle contient des idées auxquelles nous ne saurions nous

rallier, notamment en ce qui concerne la Révolution française, que l'auteur considère (p. 23) comme ayant été « nécessaire, » et en ce qui concerne le transformisme, pour lequel M. Pizzetta témoigne, en maints endroits, toute son admiration. Comme forme du moins, l'œuvre est digne d'éloges : l'écrivain correct et brillant s'y révèle biographe de talent, et sait mieux, en quelques lignes, mettre ses personnages en lumière que beaucoup d'auteurs ne le font souvent en de nombreuses pages. Il convient d'ajouter que la partie matérielle du livre est très soignée, et que les seize portraits qui enrichissent ce volume forment une « galerie » des plus intéressantes. D. Martel.

BELLES-LETTRES

One in the Infinite, by George-Francis Savage-Armstrong. London, Longmans, Green and C°, 1891, in-12 de xii-426 p. — Prix : 9 fr. 35.

Sans avoir l'envergure de Robert Browning et de Tennyson, M. Savage-Armstrong est un poète délicat, fécond en idées lyriques et soucieux de la forme, qui est très apprécié de l'autre côté de la Manche. Il publia naguère sous le titre : *Stories of Wicklow*, un véritable chef-d'œuvre poétique où des légendes et des récits, pour la plupart dramatiques, sont encadrés dans des paysages d'Irlande d'un délicieux coloris.

On retrouve, dans *One in the Infinite*, la plupart des qualités qui ont valu au poète une juste notoriété. Le vers est souple et nerveux ; il s'adapte aux rythmes les plus variés et aux conceptions les plus mystiques. Il a voulu nous initier aux luttes d'un « esprit isolé » qui, au milieu des mystères et des difficultés de la vie, cherche un flambeau pour le guider et une foi pour le soutenir. Ayant conçu des doutes sur la religion que lui ont léguée ses parents, il étudie les autres confessions religieuses, les trouve toutes imparfaites et prend la résolution de ne plus croire qu'à la science. Mais les déceptions surviennent vite avec leur cortège de tristesse et de désespérance, et le héros de ce drame moral déplore amèrement la perte de sa foi en Dieu et en l'Immortalité. Il a le courage de recommencer ses recherches en employant de nouvelles méthodes, il redevient croyant et s'achemine vers cette lumière idéale qui éclaire la voie du bonheur supraterrestre. Telle est la conclusion de ce poème qui contient de fort beaux fragments, parmi lesquels je signalerai les strophes sur « le Dieu perdu » (p. 49), et les plaintes du désespéré en vers de dix pieds qui ressemblent à de douloureuses litanies, et commencent et finissent par ces mots qui les inspirent et les résument : *Tired of life* (p. 139). Roger Lambelin.

Histoire du texte d'Horace, par Antoine Campaux, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Nancy. Paris, Berger-Levrault, 1891, in-8 de 108 p. — Prix : 3 fr. 50.

Habent sua fata libelli : les livres ont leur histoire, et le texte des grands écrivains a la sienne aussi. Nous nous flattons parfois de posséder des copies authentiques de ce qu'avaient écrit autrefois Sophocle et Virgile, Cicéron et Démosthène, sans songer aux innombrables causes d'altération qui ont modifié, au cours des siècles, la teneur primitive des plus précieux manuscrits : mots omis ou défigurés, remplacés par des équivalents ou transposés, gloses insérées à la suite du passage qu'elles expliquent, paragraphes ou écrits entiers interpolés.

En ce qui touche Horace, des témoignages de l'antiquité il résulte que dès le 1er siècle de l'ère chrétienne, ses poésies se succédaient dans l'ordre où nous les retrouvons aujourd'hui. Mais c'est surtout à partir de la Renaissance que M. Campaux a suivi attentivement les très nombreuses éditions du poète, depuis l'édition princeps, antérieure vraisemblablement à 1470, jusqu'à celles, toutes récentes, de Ljunberg et de Muller. Lambin, professeur au Collège de France, est l'auteur de la vulgate qui s'impose au XVIIe siècle : à Heinsius, à François Guyet, succède Bentley qui, dans ses corrections, s'inspire de ses conjectures personnelles beaucoup plus que de la leçon des manuscrits ; au premier rang de ses contradicteurs nous relevons Cuningham, polémiste passionné, puis le P. Sanadon, qui bouleverse sans hésiter l'ordre traditionnel des poésies d'Horace, et le P. Hardouin, qui va jusqu'à déclarer toutes les odes apocryphes.

Mais celui qui a suscité sur ce terrain les plus ardentes controverses, c'est le Hollandais Peerlkamp, supprimant sans pitié d'un bout à l'autre du texte tout vers qui, par quelque obscurité ou quelque négligence, avait le malheur de lui déplaire. A l'entendre, de la plume des anciens il n'a rien pu sortir que de parfait, et en matière philologique le sentiment esthétique est le criterium suprême. Entrés dans la même voie, d'autres après lui, Lehrs et Gruppe, par exemple, se sont inspirés de ses principes, mais pour aboutir à des conclusions contradictoires, bien faites pour discréditer complètement cette méthode aussi fantaisiste que téméraire. Avec M. Campaux, nous félicitons les éditeurs français d'avoir suivi de préférence la revision tout autrement prudente et judicieuse d'Orelli, dont le commentaire n'a pas été et ne sera que bien difficilement surpassé.

C. Huit.

Petite Histoire de la littérature française, principalement depuis la Renaissance, par A. Gazier. Paris, Colin, 1891, in-18 de 621 p., avec 67 portraits. — Prix : 4 fr.

Les plus distingués professeurs ne dédaignent pas aujourd'hui de faire

des *manuels*. Après M. Doumic et M. Petit de Julleville, voici qu'à son tour M. Gazier a rédigé pour les écoliers une *Petite Histoire de la littérature française*. Il va sans dire qu'elle est pleine de qualités.... et d'images, tout comme le *Dictionnaire* du même auteur. C'est précis, bien ordonné, généralement au courant des plus récents travaux, et très agréablement écrit. Les jugements sont ceux d'un esprit modéré et sûr, d'un parfait classique ; et avec cela, ils ont souvent un accent personnel, qui met tout de suite un abîme entre cet ouvrage et tant d'affreux *mémentos* du baccalauréat. Je ferai pourtant une restriction pour la partie du moyen âge et pour le XIXe siècle. Non que je reproche à l'auteur d'avoir résumé brièvement ces deux périodes; cela, c'était son droit. Mais alors j'aurais préféré des vues d'ensemble, des développements généraux, à de sèches nomenclatures et à des notices insignifiantes. Nul doute qu'il est plus intéressant pour des jeunes gens et des jeunes filles de bien comprendre comment est née et s'est formée la poésie épique en France, quels furent les caractères du théâtre religieux d'autrefois, de quels sentiments enfin a vécu la littérature du moyen âge, que de connaître les noms de Gace-Bruslé, de Claude Menot, ou encore de Maurice Scève et d'Hugues Salel. De même, au lieu d'ajouter simplement, après chaque grand nom du XIXe siècle, Lamartine, Hugo, Vigny, Michelet, une brève notice de dictionnaire, j'aurais voulu voir définir le romantisme, auquel il est consacré vingt-cinq lignes à peine, et peindre à grands traits le mouvement littéraire de notre époque. C'est donc un peu le défaut de cette histoire : abus de noms et de dates.

Plus précis que M. P. de Julleville, plus complet que M. Doumic, M. Gazier a donc parfois plus de sécheresse. L'histoire même du XVIe siècle et celle du XVIIIe sont, à certains endroits, un peu superficielles et pauvres d'idées générales. L'œuvre de « la Pléiade » (p. 78) méritait une étude plus soignée ; le chapitre sur J.-J. Rousseau est assez maigre, et Rousseau trop sacrifié à Voltaire. Le « grand siècle, » au contraire, est excellemment traité. S'il y a encore trace d'un peu de hâte, par exemple dans les quelques lignes consacrées à Mme de la Fayette, les chapitres sur Racine, sur Bossuet, sur le XVIIe siècle et le XVIIIe en général, comme aussi les chapitres sur Ronsard et Montaigne, sont d'intéressantes et personnelles études.

Au point de vue religieux, on ne saurait demander à un professeur de Sorbonne d'aujourd'hui d'avoir contre Calvin, Port-Royal, Molière ou Voltaire, les sévérités d'un docteur d'autrefois. Je le reconnais cependant avec plaisir : malgré les sentiments jansénistes de M. Gazier, sentiments qui percent çà et là (par exemple quand il ne permet pas (p. 432) qu'on reproche aux jansénistes d'avoir « la phrase lente et triste, » on doit rendre hommage à une impartialité qui n'est presque jamais en faute. L'auteur a même prudemment évité de se prononcer sur les *Pro-*

vinciales, et laissé le lecteur en face de ces deux appréciations : « Pour ceux-ci Pascal a rendu un service signalé à la religion et à la morale ; si vous en croyez ceux-là, il a sapé la base de toute morale et de toute religion » (p. 205). Plus catégorique à propos du *Tartufe*, il a courageusement fait justice de l'opinion qui veut que Molière ait eu raison contre l'archevêque de Paris, le Parlement, le clergé et tous les honnêtes gens.

Au point de vue moral, les réserves indispensables sont toujours faites. Je renvoie, pour qu'on en juge, aux chapitres sur Molière, Voltaire et Rousseau. C'est donc, somme toute, un livre bien fait, et qu'un maître peut utilement mettre aux mains de ses élèves, quitte à le compléter et à le rectifier quand il en sera besoin.

J'indique seulement, en finissant, quelques erreurs d'appréciation ou de fait, qui me paraissent devoir disparaître de la prochaine édition : B. Palissy n'est pas né en Saintonge (p. 149). — Il n'est pas exact de dire que Corneille ignorait le grec (p. 215), lui qui citait et commentait si volontiers Aristote ; ni que Boileau n'a dans l'*Art poétique*, sauf Boyer et d'Assoucy, nommé « aucun auteur vivant » (p. 307) : j'en citerais bien dix au hasard. Il n'est d'ailleurs pas fait mention des erreurs de Boileau dans l'*Art poétique*, ni de l'importante querelle des anciens et des modernes : c'est une omission à réparer. — Page 197, M. Gazier semble dire, quoiqu'il ne le dise pas tout à fait, que Descartes fut peu apprécié au XVIIe siècle. Il fallait dire le contraire et rappeler comment La Fontaine le qualifie : « Ce mortel, dont on eût fait un dieu chez les païens. » — Il y a un rapport étroit, et non une opposition, comme le prétend l'auteur (p. 203), entre la morale et la théologie jansénistes. — N'est-il pas étrange de juger Montaigne, ce prôneur d'une éducation molle et sans contrainte, « un éducateur excellent » (p. 127), et « A. de Musset, le plus candide de nos poètes modernes » (p. 558) ? — N'est-il pas plus étrange encore de penser, même pour s'en féliciter, que « de l'œuvre de destruction religieuse de Voltaire, il ne reste rien » (p. 475) ? — Enfin, M. Gazier fera bien d'effacer très vite deux passages qui soulèveraient des colères. Il lui est échappé, à propos de Rousseau, cette phrase monstrueuse : « Que ses pensées aient été justes ou fausses, peu importe » (p. 495). C'est sans aucun doute un traître *lapsus*. Et c'est une étourderie aussi, dans un livre destiné à la jeunesse, de n'avoir pas élevé une protestation chaleureuse contre la morale de La Rochefoucauld, vraie sans doute aux trois quarts, mais trop pessimiste et trop desséchante pourtant, et d'avoir, au lieu de cela, fait un ingénieux mais trompeur rapprochement avec Bossuet. Sous prétexte que Bossuet a appelé les hôpitaux « la banque du ciel, un moyen d'assurer et de multiplier ses biens par une céleste usure » (p. 376), on ne peut cependant pas laisser croire (quoique La Rochefoucauld l'ait prétendu, je le

sais) que sa morale égoïste et la morale chrétienne ne font qu'un !

GABRIEL AUDIAT.

Lesage romancier, d'après de nouveaux documents, par LÉO CLARETIE. Paris, A. Colin, 1891, in-8 de VII-447 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Léo Claretie a vingt-cinq ans, de l'esprit, et un oncle romancier. Voilà pourquoi, au sortir de l'École normale, voulant, avant de penser à autre chose, en finir avec l'Université, et s'offrir le grade de docteur après celui d'agrégé, il a étudié les romans de Lesage; pourquoi il a semé son livre de pages lestes et piquantes, qui sentent le chroniqueur ; pourquoi, enfin, il y a beaucoup de jeunesse dans sa thèse. C'est l'apprenti romancier qui nous donne au début un « instantané » de Sarzeau, la ville de Lesage, qui croque à tout instant des vues de la Bretagne, avec plages, menhirs, binious et larges coiffes blanches, ou qui décrit l'arrivée du coche provincial à Paris, vers 1700, par la porte de Chartres, et le débarqué dans la cour de l'auberge *A la Rose rouge*. C'est le journaliste qui lance à tout instant des traits piquants à l'adresse des hommes et des choses du jour, qui, bien ou mal à propos, nous parle des symbolistes et des déliquescents, cite les journaux, jette à la tête de la Sorbonne effarée les noms de MM. Zola et É. Pelletan, poursuit la descendance de Gil Blas jusqu'au *Bel-Ami*, de M. de Maupassant, et au *Paul Astier*, de M. Daudet, qui, avec une désinvolture impertinente, nous parle du « pays de Frascuelo, » des « décadents, » des « recommenceurs, » des « gendelettres » et des « reporters soireux. » Voilà qui, pour un docteur, est gaillardement lutiner la bonne vieille langue française, et faire un gouailleur pied de nez à l'Université !

Mais le normalien, et le normalien de vingt-cinq ans, se rattrape aussitôt. Je le reconnais à ces *Documents nouveaux*, que nous promet le titre, et qui, comme il arrive tous les jours, se bornent presque à deux ou trois lettres inédites. Je le reconnais à cette copieuse bibliographie, qui termine ici le volume, comme ailleurs elle le commence. Il y a aussi tout le long du livre un étalage d'érudition qui émerveillerait, s'il n'était pas depuis dix ou vingt ans à la mode. Et pour éviter de coudre au bas des pages ces hauts volants de notes, qui parfois les réduisent à rien, M. Claretie fourre tout ou presque tout dans son texte. Aussi ce sont des cascades de noms étourdissantes. A propos de l'épisode du docteur Sangrado et de la saignée, je compte plus de trente noms de médecins du XVIIe ou du XVIIIe siècle, avec des titres de mémoires et des dates : *Albinus*, *Caufapé*, *Portius*, *Barchusen*.... Non, jamais je ne croirai qu'un aussi jeune homme, et qui est né journaliste, ait lu tout cela. Dans quel Larousse, — puisque Larousse est à la mode, — l'a-t-il donc puisé ?

C'est vraiment là le défaut le plus sérieux de l'ouvrage. Toutes les fois

que M. Claretie est lui-même, quand il raconte la vie de Lesage, quand il analyse avec vivacité un de ses romans, quand, se laissant aller à ses impressions ou à ses goûts personnels, il cherche ce qu'il y a de français dans *Gil Blas* et de parisien dans *le Diable boiteux*, il dit des choses intéressantes, et il les dit bien. Mais la crainte de la Sorbonne a été le commencement de son malheur. On l'eût trouvé trop léger peut-être; et comment aurait-il fait une thèse d'un article sur Lesage, aujourd'hui que les thèses ont quatre ou cinq cents pages ? Alors il s'est mis des semelles de plomb, il a fait de l'érudition; mais c'est une érudition hâtive, désordonnée et presque toute d'apparence. Le jeune écrivain cesse d'être léger, mais il reste superficiel.

Ainsi le chapitre intitulé *le Roman en France au XVIIe siècle*, quoique agréable à lire, renferme vraiment plus de noms inconnus que d'idées nouvelles et de choses solides (v. p. 137). Pour étudier l'*Influence de l'Espagne sur la littérature française* (p. 151 et suiv.), suffit-il de dresser un opulent catalogue de traductions ou d'imitations françaises d'auteurs espagnols ? M. Claretie n'eût-il pas mieux fait, choisissant et se bornant, de caractériser par ses traits généraux cette période d' « hispanisme » qu'il voit dans la littérature française entre la fin du XVIIe siècle et le début du XVIIIe (p. 157) ? De même encore, pour qu'il y eût vraiment dans son livre une « thèse, » l'auteur a solennellement posé la « question de Gil Blas, » et l'a traitée à grand renfort de noms outre-pyrénéens (p. 199-261). Mais il avoue lui-même quelque part qu' « une connaissance approfondie des novellistes et des comiques espagnols pourrait seule donner quelque autorité à l'étude des emprunts de Lesage. » Pourquoi alors tant s'attarder à un débat, d'où il ne sort pas et ne peut guère d'ailleurs sortir d'autre conclusion que celle-ci, depuis longtemps admise en France, et répétée dernièrement par M. Lanson dans un remarquable article de la *Revue bleue* (24 octobre 1891) : que Lesage a pillé l'Espagne sans scrupule, mais que « le voleur a plus perdu que les volés? »

C'est qu'en effet toutes les réclamations des critiques espagnols ne feront pas que Sarzeau soit en Espagne, et que Lesage, qui a vécu à Paris et travaillé souvent pour le public de la foire, n'ait l'esprit très français. Quand donc on consacre, comme M. Claretie, cent cinquante pages à étudier l'*Originalité de Lesage* dans le *fond* et dans la *forme* (c'est tout le sujet de la IIe partie), pas n'est besoin de discuter longuement la « question de Gil Blas. » Méthode négative, si l'on veut, que la mienne, mais très concluante : montrer tout ce qui est français dans Lesage, et abandonner à l'Espagne le reste, qui n'est pas le meilleur.

Même dans cette seconde partie, il y a souvent, de la part du jeune docteur, argumentation un peu longue et abus de petites preuves. Le chapitre sur la *forme* a quelquefois l'air d'un vocabulaire ou d'un recueil

d'expressions ; et même dans le chapitre sur le *fond*, le meilleur avec la *Biographie* de Lesage, M. Claretie, au lieu de peindre à larges touches un tableau d'ensemble, procède un peu comme l'auteur de *Gil Blas*, faisant passer devant nos yeux la procession longue et parfois désordonnée des cent figures du roman. Sans compter que çà et là l'emploi de formules assez gauches achève de lui donner l'air d'un montreur de bêtes : « Mais qui est ce seigneur que Gil Blas reçoit avec tant de politesse ? C'est don Roger de Rada.... » (p. 323). — « Qui sont ces deux hommes étendus par terre, dans la rue, en pleine nuit ?.... » (p. 366). — « Qui est cette marquise ?.... » (p. 414) etc., etc.

Mais, encore une fois, ce sont là défauts de jeunesse. Il n'en reste pas moins deux faits acquis. C'est d'abord que voilà un livre agréable, intéressant, et que tous ceux qui voudront étudier Lesage devront lire ; puis qu'ils y trouveront une revue très complète de tout ce qu'on a dit ou écrit sur ses romans, et quelque chose de plus encore. C'est ensuite que M. Claretie est doué d'un esprit vif et d'un tour alerte, qu'il a montré du talent, de l'originalité, et qu'il en laisse supposer plus encore qu'il n'en a montré. GABRIEL AUDIAT.

Les Contemporains, *études et portraits littéraires,* 5e série, par JULES LEMAITRE. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-18 de 354 p. — Prix : 3 fr. 50.

Inutile de définir une fois de plus le talent de M. Jules Lemaître, si « ondoyant et divers, » l'un des plus brillants représentants de ce dilettantisme sceptique, qui est la marque de ce XIXe siècle finissant. C'est amusant, si l'on veut, mais, au fond, c'est bien attristant aussi. Dans ce nouveau volume des *Contemporains*, il y a bien, comme l'indique son titre, quelques études et portraits littéraires, mais la plus grosse partie du livre est remplie de fantaisies où la littérature n'a que faire. A eux seuls, les *Billets du matin* occupent deux cents pages, et même, dans les cent cinquante autres, il est plus d'un chapitre d'où études et portraits littéraires sont également absents. Car, de parler du général Boulanger, hélas ! ou du jeune empereur d'Allemagne, ou de la danse du ventre ou autres, ou des derniers rois d'Europe, voire même du théâtre annamite, ce n'est pas faire de la critique littéraire. Quant aux *Quelques billets du matin* (ce « quelques » est de trop, car il y en a un très grand nombre), ce n'est guère qu'une chronique de l'Exposition de 1889, et cela passera comme tous ces palais et temples de carton aujourd'hui disparus. Tout de même, M. Jules Lemaître a bien du talent. Il écrit beaucoup de choses agaçantes, mais d'ailleurs dans un excellent français. Cristal bien taillé, brillant, mais fragile. P. TALON.

Balzac, sa vie, son œuvre, par Julien Lemer. Paris, Sauvaitre, 1892, in-18 de xii-348 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le premier tort de ce livre est, semble-t-il, de venir après le travail de grande envergure que M. Marcel Barrière a récemment publié : *L'Œuvre de H. de Balzac.* Si encore il n'avait que celui-là ! A vrai dire, le volume de M. Julien Lemer ne vise point si haut que celui de M. Barrière. Tout d'abord, l'auteur a voulu peindre l'homme en pied, et je conviendrai sans peine qu'il a accompli sa tâche avec un certain brio : les cent quatre-vingt-huit premières pages sont consacrées à la vie si agitée du « Napoléon littéraire » de ce siècle, comme a dit pittoresquement M. Barrière. Le reste comporte l'analyse et le commentaire succincts des productions du grand romancier et la nomenclature, avec des indications hypothétiques le plus souvent, des études que Balzac se proposait d'écrire au moment où la mort l'a prématurément enlevé.

Le champ, on le voit, est vaste ; M. J. Lemer, quoique en boitant, l'a assez bien parcouru. L'Académie française, en 1888, a eu entre les mains le manuscrit du présent livre : l'auteur avait cru devoir le lui soumettre afin de prendre part au concours institué par elle et qui avait pour sujet une *Étude sur l'œuvre d'Honoré de Balzac.* On sait que c'est M. Augustin Cabat, un magistrat, qui a obtenu le prix (Cf. *Polybiblion*, t. LV, p. 185). Or, l'Académie n'exigeait qu'un « discours » et M. J. Lemer l'avait gratifiée d'un volume. De son propre aveu, l'auteur de *Balzac, sa vie, son œuvre*, s'était imaginé que le proverbe : *Quod abundat non vitiat* était vrai en toute circonstance ; mais il n'a pas tardé à s'apercevoir que les proverbes, même les plus accrédités, mentent quelquefois. Je dois dire, cependant, à l'éloge de son bon caractère, qu'il n'a éprouvé « ni étonnement ni déception » en apprenant la décision de nos Immortels. Il est vrai qu'il a bénéficié de l'eau bénite académique de l'illustrissime M. Ernest Renan, qui, de « La Queue-en-Brie, » à la date du 11 juillet 1889, lui a rédigé une fiche de consolation dont il se pare avec quelque orgueil. Le sage est celui qui se contente de peu.

M. J. Lemer est un fanatique de Balzac ; j'y trouve d'autant moins à redire que je suis moi-même un fervent balzacien ; mais ce n'est pas sans de nombreuses restrictions, déjà formulées ici même à propos de *l'Œuvre de H. de Balzac*, de M. Marcel Barrière (Cf. *Polybiblion*, t. LXI, p. 241-244). Naturellement, M. Lemer a enfourché le dada si cher à M. Barrière : la moralité « très pénétrante » de Balzac. Il a parlé aussi de la « répulsion profonde » que son œuvre inspire « pour les perversités humaines. » Répulsion profonde ! Oh ! pas toujours : il y a de bien vilaines gens dans toute *la Comédie humaine* et notamment dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, lesquels, parfois, font naître traîtreusement des sympathies chez certains indulgents. Et puis, vouloir

excuser la conception et la publication de *la Fille aux yeux d'or* (p. 272) me paraît roide.

Mais laissons de côté la question de la morale dans Balzac. Chacun, sous ce rapport, à moins de fermer obstinément les yeux, sait à quoi s'en tenir. Égayons-nous plutôt un instant avec l'idée assez originale que M. J. Lemer essaie de faire accepter : à savoir que Balzac, qui eût été, de son vivant, furieux de n'être point classé, et en bon rang, parmi les monarchistes et les catholiques, n'était autre, au fond, qu'un démocrate inconscient. S'il est permis de penser que les principes politiques et même religieux de Balzac n'étaient pas toujours bien orthodoxes (et c'est mon opinion), il me paraît stupéfiant, tout uniment, de voir un écrivain démocrate, si subtil qu'il s'efforce d'être, revendiquer le grand homme comme un frère — ce frère fût-il même de la main gauche. M. Lemer va peut-être sourire de ma protestation. Alors, je lui dirai : Pour vous convaincre que vous êtes dans l'erreur, je vais ouvrir votre propre livre à la page 180, où il est question de l'entrevue de Balzac mourant et de Victor Hugo, entrevue racontée par celui-ci dans *Choses vues*. Là, je lis : « Nous avions beaucoup causé et disputé sur la politique. Il (Balzac) me reprochait ma *démagogie*. Lui était *légitimiste*. Il me disait : « Comment avez-vous pu renoncer avec tant de sérénité à ce titre de pair de France, le plus beau après le titre de roi de France ! »

Quelles bizarres paroles ainsi placées par le futur Panthéonien de 1885 dans la bouche du « démocrate » Balzac ! — M. Julien Lemer est-il avocat ? Je l'ignore ; cela est possible puisque tant de légistes à tous degrés s'occupent aujourd'hui du célèbre Tourangeau. Mais s'il a le droit de plaider au Palais, je le félicite de s'en être abstenu ; car, avec sa logique spéciale, il eût fatalement perdu tous ses procès : il s'est contenté d'être un écrivain qui sait, en somme, intéresser son lecteur.

E.-C. La Grette.

Les Grands Écrivains français. Alfred de Vigny, par Maurice Paléologue. Paris, Hachette, 1891, in-12 de 149 p. — Prix : 2 fr.

La collection des *Grands Écrivains français* va vite et va bien. Quinze volumes ont déjà paru ; ils ne sont pas tous de même valeur, mais tous sont intéressants à lire, et quelques-uns sont très remarquables. Si je n'oserais placer parmi ces derniers l'*Alfred de Vigny*, de M. Paléologue, l'auteur du *Vauvenargues*, je crois qu'on peut d'ailleurs lui donner un rang très honorable dans la collection. M. Paléologue a eu la bonne fortune d'avoir entre les mains, outre les Mémoires inédits de Sainte-Beuve, un Journal d'Alfred de Vigny qui ne sera jamais publié. Il en a bien profité et en a su tirer un Vigny intime et familier que les œuvres connues du poète ne laissent pas toujours bien voir. Dirai-je qu'il nous le montre même en des postures fâcheuses, et qu'il

eût mieux valu laisser ignorer, pour la bonne renommée du poète et aussi pour rester dans la stricte limite des convenances que ne doit pas dépasser un pareil livre? Franchement, il y a dans l'histoire des amours de Vigny quelques passages un peu trop risqués et qui font désirer que le dépositaire du *Journal inédit* ne le communique plus à personne. Ailleurs il y a, sur les rapports du christianisme et du pessimisme, des pages qui dénotent un sens médiocrement chrétien. Je sais bien que M. Paléologue pourrait peut-être invoquer l'autorité de M. Brunetière; mais cela ne suffit pas, le célèbre critique ayant en matière religieuse plus de prétention que de compétence. Que si mes lecteurs veulent connaître la division et la marche de ce livre, la voici : 1° Années de jeunesse et de production; 2° L'Ame et le talent; 3° Conception de la vie, pessimisme ; 4° Dernières années. L'homme et l'œuvre. Cela est plein de promesses qui, la plupart, sont bien tenues. P. Talon.

HISTOIRE

Le Nil, le Soudan, l'Égypte, par A. Chélu, ancien ingénieur en chef du Soudan égyptien. Paris, Chaix; Garnier, 1891, gr. in-8 de 495 p. avec nombr. cartes en couleur. — Prix : 20 fr.

L'auteur salue le Nil comme le nourricier de la terre d'Égypte. Il expose les magnifiques origines du grand fleuve, le merveilleux régime de ses crues, le bienfait de ses cataractes, barrages providentiels, sans lesquels ce ne serait en Égypte tantôt qu'un mince ruisseau, tantôt qu'un torrent dévastateur. Il décrit le Soudan égyptien, ses ressources, ses voies de communication, routes de caravanes, navigation du Nil, chemins de fer à créer entre les cataractes, relèvement projeté du plan d'eau au-dessus d'Assouan, pour permettre de remonter en tout temps vers Khartoum, clef de l'inondation, dont la possession intéresse si fort l'agriculture égyptienne. Il passe en revue l'état présent de cette agriculture; la régularité du climat, la nature du sol; les trois zones des céréales et de la canne à sucre, des céréales et du coton, du riz; le caractère et les divisions de la propriété; le travail des indigènes; les grandes exploitations administratives des Domaines et de la Daïra-Sanieh; l'appauvrissement du sol par des cultures épuisantes dont le limon du Nil répare insuffisamment la dépense; le besoin de semences nouvelles et d'agents fertilisants. La question des irrigations, traitée de main de maître, nous vaut d'intéressantes notions sur les travaux du grand barrage, et une discussion approfondie des projets d'aménagement du Nil présentés par M. de la Motte et par M. Cope Whitehouse: le premier, pour rétablir à Silsilis un barrage naturel usé par les siècles; le second, pour créer au sud du Fayoum un lac Mœris digne de la description d'Hérodote.

Ph. Virey.

Tolcdo. *Guia artístico-práctica*, por el Vizconde de Palazuelos, individuo correspondiente de la Real Academia de la historia. Versión francesa de Charles Docteur; dibujos á pluma de S. Azpiazu; fotograbados de Laurent; plano topográfico. Tolède, Menor, 1890, petit in-8 de xx-1195 p. — Prix : 12 fr.

Le guide de M. le vicomte de Palazuelos est uniquement consacré à Tolède, et le texte espagnol, avec sa traduction française en regard, occupe plus de onze cents pages, ce qui correspond à plus de 550 pages de texte original, dans un format analogue à notre in-12. C'est dire que les détails abondent, et nous croyons en effet qu'il serait difficile de décrire avec plus de minutie les monuments de la « Rome espagnole, » pour nous servir de l'expression un peu ambitieuse de M. le vicomte de Palazuelos. Il est certain que Tolède mérite une visite plus sérieuse que celle que lui consacrent habituellement les touristes, entre le train du matin et celui du soir, et l'archéologue y trouverait l'emploi de longues heures d'étude, s'il voulait examiner avec quelque attention tout ce que le nouveau guide signale à sa curiosité. Une histoire de la cité ouvre le volume; puis vient une ample description de la cathédrale, qui est d'ailleurs une des plus belles d'Espagne, et qu'accompagne un cloître d'un bon style. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans sa visite à toutes les curiosités de Tolède. Signalons à l'attention des bibliographes et des philologues les quelques renseignements qui nous sont donnés sur la bibliothèque de la cathédrale et sur la bibliothèque provinciale. La première renferme des manuscrits qui n'ont pas dû jusqu'ici avoir été examinés de très près.

Nous n'aurons pas la prétention de songer à contrôler de mémoire les assertions scientifiques de M. le vicomte de Palazuelos. Nous relèverons seulement, dans sa notice bibliographique, une omission qui nous semble étrange. Nous voulons bien que Théophile Gautier ne soit pas une autorité en matière d'archéologie, mais il n'est certainement pas inférieur sous ce rapport à M. de Amicis, et pour le surplus il lui est très supérieur. Il nous paraît donc que son voyage en Espagne, peu récent, il est vrai, mais rempli de descriptions généralement très exactes, pourrait fort bien figurer à côté de celui de M. de Amicis, et même avant.

Les gravures qui accompagnent le texte sont médiocres, mais le plan est clair, à une assez grande échelle, et permettra peut-être de se passer de cicerone, quoiqu'à Tolède, dans ces ruelles étroites et tortueuses, il soit malaisé de s'orienter le premier jour. Quant à la traduction française, bien qu'on ne puisse dénier à l'auteur, probablement Espagnol malgré le nom dont il signe, une assez grande connaissance de notre langue, on y trouverait plus d'une incorrection. Telle qu'elle est, cette traduction pourra rendre service à nos compatriotes, et l'on doit remercier M. le vicomte de Palazuelos de cette attention à leur égard. H. L.

La Sainte Robe de N.-S. Jésus-Christ à Trèves, *étude archéologique et historique,* publiée par ordre de Mgr l'évêque de Trèves, par le docteur C. Willems, traduite avec l'autorisation de l'auteur par Furcy Raynaud. Trèves, Dasbach et Keil, 1891, petit in-8 de 339 p., 9 planches et 2 figures. — Prix : 3 fr.

Le Pèlerinage de Trèves, *histoire de la sainte Robe,* par le docteur C. Willems. Ibid., les mêmes, 1891, in-18 de 75 p. et plan.

Les fêtes de l'ostension de la sainte relique de Trèves, au mois d'août dernier, ont eu un tel retentissement qu'une brève mention suffira pour ces deux opuscules. L'original allemand du premier a pour titre : *Der hl. Rock zu Trier, eine archæologisch-historische Untersuchung* (Trier, 1891, in-18 de viii-182 p.) ; le second n'en est qu'un abrégé de propagande. Lors de la dernière ostension, en 1844, l'incrédulité éleva force doutes sur l'authenticité de la relique ; Mgr Korum a chargé son secrétaire particulier de répondre par avance aux objections qui pourraient troubler les pèlerins. Après avoir rappelé « les principes de l'Église sur le culte des reliques, » le Dr Willems examine la sainte robe au point de vue archéologique ; il énumère ensuite les documents anciens qui lui sont relatifs, touche incidemment aux relations de sainte Hélène avec la ville de Trèves, se demande « ce qu'il faut penser de l'existence de la sainte robe signalée dans d'autres localités, » et termine par le récit des ostensions de 1512, 1655, 1810 et 1844. On trouve en supplément les procès-verbaux de l'examen fait en juillet 1890, une longue dissertation sur le diplôme de saint Sylvestre (n° cxxxvi ou + 179 des *Regesta pontif. Roman.* de Jaffé), une autre sur le lieu de naissance de sainte Hélène (à Trèves, contre M. l'abbé Toupin, qui le place à Drepanum, *Hist. de sainte Hélène*, p. 16), et la Bulle d'indulgences publiée par Léon X, le 26 janv. 1515 (Hergenrœther, *Leonis X, P. M., regesta*, n° 13852). U. C.

The Throne of the fisherman, built by the carpenters son, the root, the bond, and the crown of Christendom, by Thomas W. Allies, K. C. S. G. London, Burns et Oates, 1887, in-8 de xviii-555 p.

Les catholiques anglais les plus éclairés apprécient hautement les diverses œuvres de l'éminent écrivain, qui consacre depuis longtemps déjà ses labeurs à la glorification de l'Église romaine, et nous devons reconnaître que c'est justice. L'ouvrage de M. Allies que nous signalons aujourd'hui remonte, il est vrai, à quelques années, mais le succès légitime qu'il a rencontré de l'autre côté du détroit, et les études nombreuses dont il a été le prétexte dans les Revues et ailleurs, exigeait, indépendamment de sa très réelle valeur intrinsèque, que nous le présentions à nos lecteurs. M. Allies entreprend ici de démontrer par tout ce que nous connaissons de l'antiquité ecclésiastique la suprématie ponti-

ficale, c'est-à-dire qu'il s'attache à faire ressortir, contrairement aux assertions des protestants et de quelques historiens trop hâtifs dans leurs conclusions, que l'autorité du Pape ne vient pas de concessions arrachées aux hommes, mais découle du Christ lui-même. « We see not a power which ascends from below, but a power which comes from above. » Si l'Église, par l'organe de ses conciles et de ses Pères, déclare le Pape son chef, elle ne le constitue pas tel, mais se borne à le reconnaître ce qu'il est, ainsi qu'il est de son devoir de le faire. — Trois facteurs concourent, d'après l'auteur, à soutenir la primauté du Souverain Pontife, ce sont : l'institution divine, la reconnaissance de la primauté par le témoignage constant du peuple chrétien, et aussi l'action spéciale de la divine Providence pendant une longue série de siècles. Envisagé à ce triple point de vue, le sujet présente un puissant intérêt, car l'histoire, le droit ecclésiastique et les profondes méditations de la philosophie concourent mutuellement à élever, à l'honneur de Rome, un magnifique monument. L'auteur a divisé son travail en huit périodes, mais le présent volume n'en renferme que deux, et s'étend seulement jusqu'au renversement de l'empire romain. C'en est assez pour que nous puissions constater avec quelle lucidité M. Allies sait traiter les plus difficiles questions. Personne peut-être, parmi les apologistes, n'avait encore su tirer d'aussi forts arguments des conciles de Nicée, de Sardique, de Chalcédoine, etc., et de la constitution hiérarchique qu'ils nous révèlent. La comparaison des sièges patriarcaux d'Antioche et d'Alexandrie avec celui de Rome est particulièrement frappante. Ce n'est pas l'importance des cités elles-mêmes, c'est le souvenir de l'apôtre Pierre qui les a gouvernées, qui cause leur dignité et qui varie l'ordre de leurs préséances. Le grand concile de Nicée, remarque l'auteur, n'ajouta et ne changea rien à cet état de choses : cette organisation n'est pas l'œuvre du concile, mais, bien plutôt, c'est le concile qui est le résultat de cette organisation (p. 61). Aussi, quand un autre concile, bien différent, celui de Constantinople, à la suite des perfidies d'un Eusèbe de Nicomédie et de ses dignes successeurs, insinue que le rang de l'évêque de Rome résulte de la qualité de cette ville, la tradition violée est-elle hautement revendiquée par le Pape. Écrit dans un style coulant et coloré, quelquefois même un peu enthousiaste, le livre de M. Allies est sagement conçu, la conviction du chrétien n'y obscurcit jamais l'impartialité du juge, et si l'étude du document n'y est pas directement abordée, on peut dire du moins que l'auteur n'ignore rien de l'état actuel des connaissances historiques. Nous avons particulièrement goûté un travail de ce genre, parce qu'il répond à un besoin réel. Parfois, en effet, on oublie dans quelles conditions se trouvait l'Église pendant les trois premiers siècles, et l'on s'étonne de ne pas voir, dès lors, aussi nettement que plus tard, l'autorité disciplinaire du Pape s'exercer

au loin ; désormais, grâce à l'étude si attachante de M. Allies, on sera en mesure de ne plus s'arrêter en face de difficultés que la distance, et surtout l'isolement de textes importants, grossissent trop souvent d'une façon exagérée. G. Péries.

Die französische Politik Papst Leos IX. Ein Beitrag zur Geschichte des Papsttums im elften Jahrhundert, von Wilhelm Bröcking. Stuttgart, G.-J. Göschen, 1891, in-8 de v-106 p. — Prix : 3 fr. 10.

Le but de cet opuscule est de constater les préoccupations françaises de la politique de saint Léon IX, que l'auteur appelle le premier des papes réformateurs : elle se manifeste au concile de Reims (1049), qu'il étudie d'abord, puis à celui de Rome, de 1050 ; elle subit des fluctuations et, finalement, ne triompha pas. Le seul point nouveau est un « Exkurs » sur la chronologie des rapports entre le comte d'Anjou Geoffroy et Léon IX. On sait que le Pape avait excommunié ce prince pour avoir emprisonné l'évêque du Mans, Gervais. Des recherches de M. Bröcking il résulte qu'Eusèbe, évêque d'Angers, était à Rome pour cette affaire en 1050 (après le 29 avril) ; à l'automne de la même année, on considérait comme possible la venue du Pape en Anjou ; au printemps de 1051, Eusèbe envoya un ambassadeur à Rome : c'est à son retour que fut tenu le concile de Tours. C.

Gregor X und Rudolf von Habsburg in ihren beiderseitigen Beziehungen, *mit besonderer Berücksichtigung der Frage über die grundsäkliche Stellung von Sacerdotium und Imperium in jener zeit,* nebst einigen Beiträgen zur Verfassungsgeschichte des Reiches, von Dr A. Zisterer. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891, gr. in-8 de vii-170 p.

Dans cette monographie, M. Zisterer, répétiteur à Tubingue, étudie les rapports réciproques du sacerdoce et de l'Empire sous Grégoire X et Rodolphe de Habsbourg. Il raconte l'élection et le couronnement des deux souverains, et cherche dans leurs antécédents la clef de leur conduite future. Il énumère les preuves de sympathie données par le Pape au Roi des Romains et les efforts en sa faveur auprès des cours étrangères; pour avoir été tardive, la reconnaissance de Rodolphe ne fut pas moins sincère. L'auteur demande surtout aux écrits du temps le sentiment des contemporains sur la grave question des relations entre l'Église et l'État. Un ample appendice est consacré au traité du chanoine d'Osnabruck Jordan, *De prærogativa Romani imperii*, publié naguère par M. Waitz. Le bullaire de Grégoire X est assez restreint. Je ne vois nulle part que l'auteur ait consulté les archives du Vatican, qui conservent son régeste (n° 37). On sait qu'il sera prochainement analysé dans la collection de l'École française de Rome, par M. J. Guiraud. C.

Eadmer, par le P. Ragey, mariste. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., gr. in-8 de xxiii-314 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur avait consacré tout un chapitre (le ve du IVe livre) de son *Histoire de saint Anselme* (Voir *Polybiblion*, t. LXI, p. 439) au biographe Eadmer, source principale de tout ce qu'on sait sur le grand archevêque de Cantorbéry. Rendant compte de ce livre dans la *Revue historique*, M. A. Molinier s'est demandé si Eadmer « a dit tout ce qu'il savait, » s'il a « même su toujours bien voir et juger exactement » et si « son affection pour saint Anselme n'a pas pu l'abuser en plus d'une circonstance. » Il estime enfin, à l'encontre de son trop bienveillant biographe, que loin de triompher dans sa lutte contre Guillaume le Roux et Henri Beauclerc, Anselme éprouva finalement « une défaite insigne. » Le P. Ragey a composé ce nouveau volume précisément pour répondre à cette affirmation. « L'histoire de saint Anselme par Eadmer, dit-il (p. xij), n'a rien à perdre à être discutée. Plus on l'examine de près en la contrôlant par les témoignages des contemporains, en la rapprochant des documents relatifs aux faits qu'elle rapporte et puisés à d'autres sources, plus on va surprendre dans les nombreux manuscrits qui nous en restent ses procédés de rédaction, de remaniements et de correction, plus on est frappé de ce qu'il y a en lui de critique. » L'auteur se justifie de n'avoir pas tout d'abord livré cette étude au public : « logiquement et chronologiquement, elle aurait dû précéder l'*Histoire de saint Anselme.* Elle aurait même pu lui servir de préface. » Il l'a fait suivre pour deux raisons : « Saint Anselme est comme une statue dont Eadmer est le socle.... ; qui donc aurait regardé ce socle obscur...., si nous n'avions d'abord attiré l'attention sur cette magnifique statue ? » Puis cette étude de critique ne pouvait que bénéficier des « manifestations de l'opinion » au sujet des deux volumes consacrés à saint Anselme.

« Afin de faciliter la discussion et aussi pour montrer de la déférence aux observations » adressées à son précédent ouvrage, l'auteur a mis en tête de celui-ci « le texte (lire : catalogue) des principaux ouvrages qui y sont cités, de ceux qu'il peut être utile de consulter pour contrôler ses assertions » : « *Annales ordinis S. Benedicti*, par Mabillon ; *Annales ecclesiastici*, par Baronius, » et ainsi pendant six grandes pages, sans une seule date, sans ombre de classification. On a même le scrupule d'ajouter en note : « Nous ne comprenons pas dans cette liste les *Fables* de La Fontaine, l'*Angelus* de Coppée, etc., quoique nous ayons des citations tirées de ces ouvrages. La raison de cette omission est facile à comprendre » (p. xiv). Je n'oserais risquer le mot de puérilité, s'il n'avait été prononcé ici même avec compétence. « Balmez (lire Balmès), *l'Art d'arriver au vrai*, » est-il cité ailleurs qu'à la p. v, pour une phrase de deux lignes ? La bibliographie la plus complète est celle de M. Renan : *Discours de réception à l'Académie*, *réponse au discours*

de réception à l'Académie de M. Pasteur; Nouvelles Études d'histoire religieuse; Souvenirs d'enfance et de jeunesse; La Chaire d'hébreu au Collège de France; Vie de Jésus; Discours prononcé à Tréguier, le 2 août 1884; Études religieuses; Études d'histoire religieuse. Pareille énumération était fort inutile. Ce n'est guère plus sérieux que les titres des chapitres XXVI à XXVIII : « Où l'on découvre que M. Renan consulté au sujet d'Eadmer est, lui aussi, une belle âme et qu'il pourrait bien être un saint homme d'impie.... ; où M. Renan se pervertit à vue d'œil et s'embrouille de même.... ; où M. Renan revient à de meilleurs sentiments, fait son panégyrique et compose son épitaphe. »

Cette part faite à la critique sur des questions de forme, il faut rendre justice aux amples recherches de l'auteur et à son talent pour leur mise en œuvre. Il étudie depuis vingt-cinq ans cette période des annales de l'Église d'Angleterre : toutes les sources imprimées et manuscrites lui sont familières; il les cite assez généralement d'une manière précise. Les cinq premiers chapitres sont consacrés à la vie d'Eadmer; du VIe au XXXIe, le P. Ragey soumet au « crible » de la critique sa *Vita Anselmi :* ses autres écrits et la part de saint Anselme dans l'établissement de la fête de la Conception forment l'objet des derniers (XXIIe à XXVe). Des quatre appendices qui terminent l'ouvrage, les deux premiers donnent la nomenclature des éditions et des manuscrits de l'*Historia novorum* et de la *Vita Anselmi;* le troisième réalise une promesse au sujet de la date de la naissance de saint Anselme; le quatrième éclaircit sa doctrine touchant l'Immaculée Conception. ULYSSE CHEVALIER.

Napoléon Ier, par le Dr A. FOURNIER, membre de la Chambre des députés autrichienne, professeur ordinaire à l'Université allemande de Prague; traduit par E. JAEGLÉ. T. I, 1769-1802. Paris, Em. Bouillon, 1891, gr. in-18 de VIII-298 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette histoire de « Napoléon Ier » n'est encore que celle de Bonaparte, puisqu'elle s'arrête à 1802. Elle est traduite de l'allemand. Elle a un premier mérite que nous aimons à signaler : c'est de n'être pas empreinte de ces sentiments de haine sauvage contre la France, qu'on trouve dans un si grand nombre d'ouvrages allemands, même de ceux qui émanent de catholiques. L'auteur a pour Bonaparte l'admiration qu'il mérite, tout en faisant les réserves nécessaires; il admire en lui même le vainqueur de l'Autriche. Un second mérite, c'est l'abondance d'informations. Bien que, dans la bibliographie qui termine le volume, il cite quelques auteurs allemands ou italiens, c'est aux documents et aux livres français qu'il recourt de préférence; de ceux-ci, il en cite quelques-uns qui n'ont guère de crédit en France, mais il ne paraît pas qu'il s'en soit beaucoup servi. Sous ce rapport, il semble résulter du travail même de M. le docteur Fournier que, lorsqu'un étranger aborde

l'histoire d'un pays voisin, la source la plus sûre et la plus directe est encore celle qu'il rencontre dans ce pays même.

Ce livre se divise en six chapitres. Le premier va de la naissance de Bonaparte au siège de Toulon ; le deuxième comprend Toulon, Vendémiaire, le mariage avec Joséphine ; le troisième est consacré à la campagne d'Italie ; le quatrième à celle d'Égypte. Dans le cinquième, l'auteur raconte le 18 brumaire, et dans le sixième, le Consulat jusqu'à la paix d'Amiens.

Le lecteur français qui connaît les plus récents ouvrages sur cette période aura la satisfaction d'en retrouver la trace dans ces pages venues de l'étranger ; pour celui qui est moins familier avec le sujet, il y aura une saveur de nouveauté, sans parler de ce petit goût d'extranéité qui donne du sel aux jugements de l'auteur. Çà et là, on notera quelques erreurs d'appréciation, mais faciles à relever, comme l'indulgence de l'auteur pour le rapport de Condorcet sur la réorganisation de l'instruction publique (p. 266). Il est plus regrettable de noter dans la traduction bien des lourdeurs ou des vulgarités qu'un peu d'attention eût aisément fait disparaître. De même pour les *lapsus* typographiques : pourquoi traduire à plusieurs reprises le 9 thermidor par le 21 juillet ?

VICTOR PIERRE.

Autour des Bonaparte. *Fragments de Mémoires du général* DE RICARD, *ancien aide de camp du roi Jérôme,* publiés par L. XAVIER DE RICARD. Paris, Savine, 1891, in-18 de 353 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le mérite de cet ouvrage n'est pas la cohésion. Il se compose de deux parties fort distinctes, et la seconde est elle-même divisée en plusieurs morceaux sans grand lien entre eux. Je veux qu'une introduction fût nécessaire, et M. Xavier de Ricard a bien fait de nous donner l'histoire de ces Mémoires de son père; mais à ce propos il raconte une foule d'autres choses dont le lecteur n'a que faire et où, malheureusement, il y a beaucoup à blâmer. Cette « Introduction » retrace les débuts politiques et littéraires de M. Xavier de Ricard et les petits ennuis que sa jeunesse orageuse eut avec la police de l'Empire ; à côté de révélations piquantes sur le rôle de la maçonnerie avec le « beau Brisson » (p. 52) et Juliette Lambert (p. 54), on trouve des expressions qui révèlent trop les tendances d'esprit de l'auteur : prôner l'union libre et parler du « nommé Dieu » (p. 32) est au moins ridicule, sans insister sur l'inconvenance de semblables balourdises. Enfin, les erreurs historiques ne sont pas absentes, et, pour n'en prendre qu'un exemple, quand on prétend avoir été « persécuté » en 1864 sur les « dénonciations » de « l'*Univers*, » c'est inexact, puisque ce journal fut supprimé de 1860 à 1867 par le gouvernement impérial. — Mais passons.

Après cette « Introduction » viennent les *Mémoires* proprement dits.

Ce sont des fragments que le général de Ricard ne semble pas avoir eu le temps de compléter; la première partie, de 1793 à 1806, rapporte ses souvenirs d'enfance et ses débuts dans la vie; il y a là des pages attachantes, intéressantes et curieuses sur l'émigration en Espagne (p. 103), la situation modeste à Marseille de la famille Bonaparte, avec qui la famille de Ricard eut des alliances communes. Certains épisodes m'ont rappelé les premiers chapitres des *Mémoires* du général de Marbot; par malheur, le manuscrit s'arrête brusquement au moment où le jeune sous-lieutenant, quittant l'école de Fontainebleau, va rejoindre son régiment en Italie, et le lecteur reste là, assez désappointé.

La seconde partie, qui seule peut justifier le titre à sensation du livre : *Autour des Bonaparte*, est fort inférieure comme intérêt, comme esprit et aussi comme forme. Elle commence en 1852 pour finir en 1856; nous avons sauté un demi-siècle ! Il y a là bien des petits racontars de palais, mais peu de choses neuves ; l'auteur a le tort de se perdre, j'allais dire de se complaire, dans les anecdotes légères, souvent graveleuses, du temps. Sans doute, la cour où il a vécu et les princes de la famille impériale ont laissé une réputation de mœurs faciles; on eût pu y faire allusion sans entrer dans des détails trop techniques; il sied toujours mal à un ancien familier de produire des révélations de ce genre. Pour dire toute ma pensée, je soupçonne fort M. Xavier de Ricard d'avoir habillé les souvenirs de son père de sa prose grasse et lourde et d'avoir prêté au général, qui ne pouvait avoir de semblables idées, sa haine antireligieuse et ses manies antibonapartistes. Il est passé le temps où les virulences contre les « cléricaux » étaient à la mode, et chercher un succès de scandale dans des révélations d'alcôve ou d'antichambre donne un fâcheux renom à qui tente l'aventure. G. DE G.

Nos désastres. Causes et responsabilités, par A. DUCHATEL. Paris, A. Savine, 1892, in-18 de 376 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a moins voulu rechercher pourquoi nous avons été vaincus en 1870 que comment. A propos de cette année terrible, il revient sur l'histoire du second Empire, particulièrement l'histoire diplomatique, et il n'est rien moins que tendre ; la guerre d'Orient, la campagne d'Italie, l'expédition du Mexique, l'inconcevable apathie en 1866, l'outrecuidante témérité en 1870, le trouvent impitoyable. Sur bien des points j'estime qu'il a raison, mais je crois que l'esprit de parti le rend trop affirmatif quand il veut démontrer que le cabinet des Tuileries voulait la guerre avec la Prusse coûte que coûte ; qu'il y ait eu des imprudences, des maladresses, des rodomontades, oui sans doute; mais un criminel mensonge, je ne le crois pas. Plein d'indulgence pour les hommes du 4 septembre, bien qu'ils n'en méritent aucune, M. Duchatel est fort acerbe pour tous les partisans de Napoléon III. Au point de vue de la respon-

sabilité terrible qui pèse sur le ministre de la guerre imprévoyant, il décharge un peu le maréchal Lebœuf, mais c'est pour se montrer des plus sévères pour le maréchal Niel.

Ces événements sont assez proches de nous pour exciter notre intérêt par eux-mêmes ; le style de l'auteur est pauvre et sans vie ; c'est le ton de la causerie de journal ; il a cherché ses documents dans quelques-uns des Mémoires publiés déjà sur cette période, dans les colonnes du *Moniteur* et aussi dans les faits divers de la presse du temps. Ainsi, rien de saillant ni d'original. Il évite les déclamations, et il faut l'en féliciter. — Je ne dirai qu'un mot sur les questions religieuses que son sujet l'oblige à aborder de ci et de là ; il en ignore tout, ce qui explique ses méprises, ses expressions fausses et ses vues bornées. Les fadaises qu'il rapporte en parlant du Saint-Siège provoquent le sourire, mais n'appellent pas même la réfutation. G. DE G.

Le Clergé sous l'ancien régime, par ÉLIE MÉRIC, docteur en philosophie et lettres, docteur en théologie, professeur à la Sorbonne. Paris, Lecoffre, 1890, in-18 de XIII-502 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Clergé et les Temps nouveaux, par le même. Paris, Lecoffre, 1892, in-18 de 540 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces deux volumes se font suite : au clergé de l'ancien régime qui est l'objet du premier, l'auteur oppose, dans le second, celui qu'il appelle « des temps nouveaux, » non pas, entendons bien, le clergé de demain, mais celui qui est issu de la Révolution. En son ensemble, cet ouvrage est surtout historique. Au premier volume, on trouvera d'intéressants détails sur l'organisation temporelle du clergé avant la Révolution, sur les tribunaux ecclésiastiques, sur la Sorbonne : M. l'abbé Méric s'est même un peu complu dans ce dernier sujet. Signalons encore les anciennes assemblées du clergé et ses rapports avec la royauté. L'auteur insiste avec raison sur les nombreuses servitudes qu'entraînait pour l'Église son antique alliance avec l'État. Il dénonce, et, pour beaucoup, il aura révélé les violences des protestants qui expliquent non seulement l'attitude de Richelieu à leur égard, mais la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV. Sous ce titre : *Le Curé sous l'ancien régime*, l'auteur fournit une pièce curieuse : c'est le tableau de la paroisse de Sorbon (Marne), dressé par le curé lui-même, le 15 janvier 1774.

Sur les dix chapitres (en ne comptant pas la conclusion) qui composent le second volume, les six premiers (*l'Église de France et le Nouvel Ordre social, l'Unité religieuse et la Révolution, les Biens du clergé et la Révolution, Nouvelle Organisation temporelle du clergé, le Clergé inférieur et le Budget des cultes, la Crise politique et les Temps nouveaux*) sont consacrés à exposer la nouvelle organisation du clergé qu'a tentée l'Assemblée constituante et qu'a réalisée le Concordat. L'auteur

est partisan très décidé de maintenir le Concordat et montre, non seulement avec sagacité, mais avec éloquence, les déplorables conséquences qu'entraînerait sa dénonciation. Il y a, ce nous semble, une lacune à combler entre le premier et le second volume. On comprend, on admet que l'ancien régime eut à regretter bien des servitudes dont le clergé actuel est délivré; on doit reconnaître que l'ancien clergé avait certaines imperfections, bien qu'il ne faille pas les exagérer; mais, sans s'engager dans des récits trop étendus, n'y aurait-il pas eu lieu de faire remarquer que le clergé de l'ancien régime n'en a pas moins vaillamment supporté la persécution et qu'il pourrait, sous ce rapport, servir de modèle au clergé des temps nouveaux? M. l'abbé Méric le sait aussi bien que nous; peut-être eût-il fallu ne pas omettre de le dire.

Les quatre derniers chapitres, sans être des hors-d'œuvre, ne rentrent pas dans le sujet aussi rigoureusement que les précédents (*la Crise scientifique*, *la Crise sociale*, *la Crise philosophique*, *la Crise religieuse*). Ce n'est plus l'historien, c'est l'ancien professeur de Sorbonne qui se donne carrière. Cependant, le clergé n'a-t-il pas un rôle prépondérant à jouer sur tous ces terrains? Assurément, et loin de se plaindre que l'auteur ait donné cet appendice à son œuvre, le lecteur n'aura qu'à s'en applaudir : c'en est assurément la partie la meilleure, celle où il examine et discute avec le plus de calme scientifique et de compétence. Ailleurs, l'ardeur et le style oratoire l'emportent; ici, il se tient au sujet et l'éclaire.

En résumé, ces deux volumes, dans la diversité de sujets traités d'une façon peut-être inégale, offrent une lecture attachante; on y souhaiterait plus de concision, moins de formules oratoires, un plan plus sévèrement suivi, certaines parties plus complètement traitées; mais l'intérêt ne languit pas, et, pour un livre, c'est le principal mérite.

VICTOR PIERRE.

Edward VI and the Book of Common Prayer, by FRANCIS AIDAN GASQUET and EDMUND BISHOP. Londres, John Hodges, s. d. in-8 de VI-466 p. — Prix : 15 fr.

Le *Book of Common Prayer* est le bréviaire de l'Église anglicane. En voulant étudier et faire connaitre les projets de réforme liturgique de Cranmer, jusqu'ici inédits, MM. Edmund Bishop et Francis Aidan Gasquet ont été amenés à écrire l'histoire de l'évolution religieuse sous le règne d'Edouard VI, et ils se sont acquittés de cette tâche avec une conscience et un talent auxquels il convient de rendre hommage.

La première réunion du clergé, sous ce règne, eut lieu à Saint-Paul le 5 novembre 1547, et la Chambre des communes fit remettre à l'archevêque de Canterbury des pétitions demandant que les travaux des évêques concernant la revision et la réglementation du service divin fus-

sent soumis à l'examen de cette assemblée. Le pouvoir civil prenait ses précautions pour opérer la mainmise sur l'autorité religieuse.

Le Parlement de 1548 discuta longuement la question de la communion et le dogme de la présence réelle; cinq prélats, parmi lesquels le plus énergique fut certainement Tunstall, évêque de Durham, soutinrent seuls les doctrines catholiques; et, en 1549, fut solennellement promulgué « l'acte d'uniformité » qui imposait au royaume le premier *Prayer Book*. Ce livre de prières était en même temps un formulaire des croyances : *lex orandi, lex credendi*, et, en trois siècles, il n'a subi que des modifications peu importantes ou tout au moins visant des points secondaires. Les auteurs du *Prayer Book* ont puisé les éléments de leur œuvre à quatre sources principales : 1° aux anciens usages d'Angleterre, codifiés par Sarum, York et Hereford; 2° au bréviaire du cardinal Quignon; 3° aux liturgies grecques; 4° au Mozarabique, c'est-à-dire à l'ancien rite espagnol. L'examen de ces sources, les comparaisons qu'elles suggèrent, constituent un des plus savants chapitres de l'ouvrage que nous analysons. Mais à peine le *Prayer Book* était-il mis en pratique, que des protestations s'élevèrent contre certaines de ses doctrines et que beaucoup des membres du clergé refusèrent d'adhérer aux principes qu'il consacrait. On présenta le livre à l'évêque Gardiner, alors détenu à la Tour de Londres, et il refusa même de l'examiner. Au cours du célèbre procès qui lui fut intenté, il réfuta l'ouvrage de Cranmer sur l'Eucharistie, et cette polémique eut dans le pays un retentissement considérable A la suite d'une conférence ecclésiastique tenue en 1552, un certain nombre de changements furent effectués dans le règlement liturgique; le *Kyrie* fut résumé en dix commandements; le *Gloria in excelsis*, placé d'abord à la fin de l'office, fut remis avant la bénédiction; dans le *Sanctus*, on supprima la phrase significative : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » L'*Agnus Dei* fut omis et la Communion suivit immédiatement les paroles « d'Institution. » Le livre, ainsi modifié, s'écartait davantage encore de la liturgie catholique; il porte dans l'histoire le nom de : *Second Book of Common Prayer*.

Dans sa belle *History of the Church of England*, le chanoine Dixon donne de curieux détails sur la publication du Livre revisé. Le Livre était sous presse et Crafton, l'imprimeur, en avait même commencé la vente quand, le 26 septembre 1552, il reçut du Conseil l'ordre d'interrompre le tirage et de faire reprendre chez les libraires les exemplaires mis en circulation. Cranmer était d'autre part invité à examiner encore le *Prayer Book*, de concert avec Ridley et Pierre Martyr, pour voir s'il ne serait pas opportun de supprimer les prescriptions relatives aux génuflexions. John Knox, dans ses fougueuses harangues, avait vilipendé la coutume séculaire de la génuflexion, et c'est pour ne pas s'exposer à ses anathèmes que le Conseil requérait de nouvelles modifications litur-

giques. Mais Cranmer répondit très dignement qu'il ne voulait pas se prêter à cette besogne, et il réfuta spirituellement les prétentions de l'agitateur écossais en faisant observer que si l'agenouillement n'était pas prescrit dans l'Écriture sainte, il n'était pas davantage enjoint aux fidèles de se tenir assis ou debout (Vol. III, p. 476 et *passim*). Le *Book of Common Prayer*, mis en vigueur en 1552, fut confirmé avec quelques modifications insignifiantes par la reine Élisabeth en 1559. Le *Scotch Book* de 1637 tendit à faire revivre certaines dispositions du texte primitif de 1549, mais la liturgie anglaise n'a subi aucun changement sérieux depuis sa seconde codification.

A la suite de leur érudit travail, MM. Gasquet et Bishop ont publié certains documents inédits du plus grand intérêt, parmi lesquels : *Cranmer's Breviary scheme; Cranmer's scheme for Morning and evening Prayer; The Debate on the Sacrament in Parliament, 1548; The Words of Institution.* Plusieurs fac-similés d'autographes sont intercalés dans le texte, et notamment la première page du projet de *Bréviaire*, portant en marge les corrections faites de la main de Cranmer.

Edward VI and the Book of Common Prayer est sans contredit un des ouvrages les plus sérieux et les plus documentés qui aient été écrits sur l'histoire religieuse de l'Angleterre au milieu du XVIe siècle.

ROGER LAMBELIN.

Avvisi del Cavaliere Federico Cornaro, Ambasciatore Veneto, circa l' assedio e la presa della fortezza di Buda nell' anno 1686. Con traduzione ungherese ed introduzione storica di SIGISMONDO BUBICS, vescovo di Cassovia. (Edito come manoscritto.) Budapest, proprietà dell' editore, 1891, in-4 cartonné de II-LXXX-415 p., avec plans, planches, portraits et fac-similé.

Le 2 septembre 1686, Bude fut reprise par les armées chrétiennes. Depuis l'année 1541, la capitale de la Hongrie était entre les mains des Turcs. Tous les efforts pour la délivrer de l'odieuse domination avaient échoué jusque-là. Cependant on ne renonçait pas à l'espoir d'une revanche. L'héroïsme de Jean Sobieski sous les murs de Vienne avait relevé les courages, le pape Innocent XI fournit à l'empereur Léopold de généreux secours, et la croix triompha du croissant.

Cette date est mémorable dans l'histoire des luttes séculaires entre les Hongrois et les Turcs, et le fait est glorieux pour les vainqueurs. Mgr Sigismond de Bubics, évêque de Kachau, en a fait depuis longtemps l'objet d'une étude spéciale. Il a réuni une collection de manuscrits, livres, brochures, portraits, médailles, gravures, relatifs à cet événement, et il s'est servi de ces richesses pour nous donner une splendide édition des dépêches de Federico Cornaro, ambassadeur de Venise auprès de l'Empereur pendant toute la durée du siège de Bude. Peu de correspondances diplomatiques ont été publiées avec autant de soin et de luxe, autant

d'érudition et de critique. Car le livre de Mgr de Bubics est remarquable à tous égards.

Il s'ouvre par une préface adressée à Léon XIII, où l'auteur rappelle sommairement ce que les Papes ont fait pour secourir les Hongrois contre les Turcs. Les *Monumenta Vaticana*, publiés récemment par Fraknoi, donnent sur ce point des chiffres peu connus jusqu'ici et dont l'histoire devra désormais tenir compte. Vient ensuite une longue introduction historique qui remonte jusqu'à l'année 1541 et dépeint le sort de Bude sous la domination ottomane. Les notes, très copieuses, ont été rejetées à la fin du volume. Il y en a plus de deux cents, et elles occupent soixante-deux pages. On y trouvera de courtes biographies des principaux personnages, des dates supplémentaires, de judicieuses observations et de nombreux renvois aux manuscrits et aux imprimés.

Le corps de l'ouvrage est consacré aux dépêches de Cornaro. L'ambassadeur résidait lui-même à Vienne, mais il avait des intelligences dans le camp devant Bude. Francesco Grimani, jeune gentilhomme vénitien, se trouvait parmi les assiégeants avec quelques-uns de ses compatriotes, tels que Pisani et Giovanelli. Il écrivait souvent à Cornaro et celui-ci envoyait les précieuses dépêches au doge Marcantonio Giustiniani, en y ajoutant les commentaires et les rumeurs qui circulaient à la cour. Ainsi rien ne manque à cet exposé : c'est le récit d'un témoin oculaire avec les correctifs et les explications d'un homme impartial et bien informé. La première lettre de Cornaro est du 9 juin 1686, la dernière du 22 septembre de la même année. Le 2 septembre, Grimani lui annonçait la grande nouvelle en ces termes : « Bude est à l'Empereur » (p. 141). Le lendemain, la dépêche arrive à Vienne, toute la ville est en fête ; mais l'Empereur est à la chasse, défense d'expédier des courriers tant qu'il ne sera pas rentré. Cornaro est dévoré d'impatience, enfin Léopold reparaît et aussitôt une estafette part pour Venise à franc étrier. Tous ces documents sont contenus dans le tome 162, *Senato*, *Secreti*, *III*, *Germania*. Les originaux sont depuis 1868 aux archives de Vienne. A Venise, il n'y a plus que des copies légalisées.

Non content de donner le texte italien de toutes ces pièces, Mgr de Bubics y ajoute une traduction hongroise. Mais ce qui rehausse singulièrement le prix de cette édition, ce sont les superbes illustrations. Les portraits de quelques Hongrois en costumes nationaux sont du plus haut intérêt. L'exécution typographique sur papier satiné ne laisse rien à désirer et fait honneur aux presses hongroises. Il est à souhaiter que Mgr de Bubics trouve des imitateurs, et que les principaux incidents de la lutte contre la domination ottomane en Hongrie aient chacun leur historien spécial. Réunies en un seul faisceau, ces monographies prouveront que la Hongrie a bien mérité le nom de boulevard de la chrétienté.

PIERLING.

Les États-Unis en 1850. Notes et souvenirs, par M.-B. Dureau. Paris, Guillaumin, 1891, in-18 de IX-540 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'intérêt croissant qui s'attache aux institutions américaines, ainsi qu'aux questions économiques et sociales telles qu'elles se posent aux États-Unis, a heureusement décidé M. Dureau à sortir de son portefeuille des notes qui y dormaient depuis quarante ans. Il avait passé dans ce pays trois années, de 1848 à 1851, consacrées aux affaires, croyons-nous, et à son retour il avait rédigé une série d'observations sur la colonisation et l'agriculture, les manufactures et la condition des ouvriers, le socialisme, les Mormons, les Indiens, la question de l'esclavage alors brûlante, la condition des femmes et les mœurs domestiques.

Tout ce qui touche aux institutions politiques et au mécanisme administratif est laissé dans l'ombre, sauf quelques esquisses sur le fonctionnement et l'organisation intérieure des partis. Ce volume ne saurait donc dispenser de lire l'ouvrage de Tocqueville ou la grande œuvre plus récente de M. Auguste Carlier (Cf. *Polybiblion*, t. LXI, p. 136-138). Il suppose même une connaissance générale préalable de la charpente constitutionnelle des États-Unis pour être lu avec profit. Mais pour tous ceux qui connaissent déjà quelque peu les institutions de ce pays, il a un prix très grand.

Le grand mérite de ces notes est en effet d'avoir été rédigées sans aucune idée préconçue. L'observation est « candide » au sens anglais du mot : toutes les pages reflètent l'impression que des faits réels ont pu faire sur un esprit sincère et éclairé. Sans avoir de prétention littéraire, ces notes sont d'une lecture facile et agréable.

Les notes de M. Dureau se placent par leur date à une distance à peu près égale des observations de Tocqueville et de celles des écrivains contemporains. Elles permettent de suivre l'évolution de la vie sociale et des mœurs du peuple américain et constituent une source historique dont devront tenir compte toutes les personnes qui s'occupent d'études sur les États-Unis concurremment avec les deux ouvrages de M. Carlier : *Le Mariage aux États-Unis* et *l'Esclavage dans ses rapports avec l'Union américaine*, qui datent à peu près de la même époque (2 volumes, chez Guillaumin). En Amérique, où l'on recherche actuellement avec beaucoup de soin tous les Mémoires et Souvenirs relatifs à l'époque qui a précédé immédiatement la guerre de la Sécession, le volume de M. Dureau a été accueilli avec un grand intérêt. Claudio Jannet.

Dictionnaire des parlementaires français, comprenant tous les membres des assemblées françaises et tous les ministres français, depuis le 1er mai 1789 jusqu'au 1er mai 1889, publié sous la direction de MM. Adolphe Robert,

Edgar Bourloton et Gaston Cougny. Paris, Bourloton, 1891, 5 vol. in-8 de xvi-622, 640, 640, 640, 647 p. — Prix : 60 fr.

Il était naturel que dans un pays gouverné depuis cent ans par des assemblées parlementaires, l'on songeât à faire un dictionnaire biographique des membres qui y ont siégé ; et cependant, cette idée n'avait encore été réalisée par personne avant le travail qu'ont entrepris et mené à bonne fin MM. Robert, Cougny et Bourloton. L'œuvre apparaît donc, au premier abord, comme une œuvre utile, à laquelle on aura souvent recours. Sans doute, les dictionnaires biographiques consacrent des articles souvent longs aux hommes d'État ayant joué un rôle important ; mais ceux dont l'action a été plus humble et la personne plus effacée n'y trouvent point place et l'on se procure difficilement des notices sur leur vie. D'ailleurs les dictionnaires ordinaires, dans les biographies qu'ils retracent, ne se donnent point comme objet spécial l'étude des opinions et de l'influence parlementaire des personnages dont ils s'occupent. Au contraire, le *Dictionnaire des parlementaires* s'est imposé de n'omettre pas un seul des membres de nos assemblées délibérantes et de nos ministères; et l'on a pris soin de noter la part prise par chacun d'eux aux délibérations publiques, les votes qu'il a émis dans les circonstances importantes, tout ce qui peut intéresser dans sa vie politique.

Il faut louer, chez les auteurs du *Dictionnaire*, la patience et le zèle qu'ils ont mis à en recueillir les matériaux, aussi bien que le soin et l'exactitude dont ils ont fait preuve dans la mise en œuvre. Les habitués des Archives et de la Bibliothèque nationale ont pu constater la diligence de ces messieurs à rechercher les renseignements dont ils avaient besoin ; ils n'ont point épargné leur peine pour demander aux collections d'autographes, aux archives des familles, aux registres d'état civil, des dates sûres, des notions précises sur la vie des individus dont ils s'occupaient. Nous avons déjà eu occasion de remarquer que ces patientes recherches leur avaient permis de rectifier d'excellents travaux, comme ceux de notre collaborateur M. Kerviler. Le travail de MM. Robert, Cougny et Bourloton n'est peut-être pas exempt d'erreurs, presque inévitables dans un ouvrage de ce genre ; du moins ont-ils pris toutes les précautions pour y échapper.

Les auteurs du *Dictionnaire* ont eu la bonne idée, dont il faut les remercier, de dresser à la fin de leur ouvrage une liste chronologique des ministres et une liste par départements et par législatures des membres des Assemblées. Nous regrettons seulement qu'ils n'aient pas donné plus de développement à la première de ces deux listes en dressant la chronologie des titulaires de chaque département ministériel.

Un avant-propos esquisse brièvement les grands traits de l'histoire du gouvernement représentatif en France.

La richesse et la sûreté des informations qu'on trouve dans cet excellent ouvrage nous font désirer de le voir tenu au courant par des suppléments périodiques. E.-G. L.

L'Armée sans chef. Paris, Champion, 1891, in-18 de 296 p. — Prix : 3 fr.

C'est une pensée louable qui a dicté ce livre : celle de montrer que le « commandement, » c'est-à-dire l'organisation des états-majors qui auraient, au moment d'une guerre, la direction de nos armées, est constitué, dans notre pays, d'une façon insuffisante dès le temps de paix. Il n'y a pas de militaire, en France, qui ne connaisse cet état de choses, mais la vérité est que la solution de ce problème est épineuse. Toutefois, si l'auteur de *l'Armée sans chef* n'est pas parvenu à le résoudre entièrement, il aura élargi singulièrement la voie que d'autres parviendront à percer complètement après lui. La question est celle-ci : en face de l'Allemagne, qui, dès le temps de paix, tient constitués d'une façon permanente ses états-majors d'armée, n'est-il pas extrêmement dangereux pour nous d'attendre la déclaration de guerre pour organiser chez nous des états-majors identiques et adverses? Peut-être l'auteur de *l'Armée sans chef* voit-il un peu les choses en noir. Tout au moins, il semble croire que, dans ce sens, rien n'a été fait chez nous. Cependant, une telle manière d'apprécier la situation n'est pas tout à fait exacte. Sans doute, le chef d'état-major de l'armée n'a pas, en France, la position prépondérante qu'il occupe en Allemagne; mais enfin il existe, et c'est lui qui, au jour de la déclaration de guerre, quitterait les bureaux de la rue Saint-Dominique pour aller prendre à la frontière la direction des opérations en qualité de major-général. Il emmènerait avec lui les officiers de l'état-major de l'armée qui sont préparés dès le temps de paix à leur tâche, et qui, au lieu de fonctionner au ministère, opéreraient aux armées; de ce côté donc la situation est satisfaisante. Évidemment il n'en est plus de même en ce qui a trait aux états-majors d'armée.

Nous n'avons, constitués en temps de paix, que des corps d'armée, et les états-majors d'armées, c'est-à-dire des quatre ou cinq masses de corps d'armée qui formeront des unités nouvelles dites armées, seront à « grouper. » Nous disons à « grouper, » parce que ces états-majors existent bien dès le temps de paix, mais leurs membres demeurent isolés, étant répartis dans les états-majors de corps d'armée ou de division auxquels ils sont attachés.

L'auteur de *l'Armée sans chef* craint que cette constitution des états-majors d'armée à la dernière heure n'ait deux résultats désastreux. En premier lieu, désorganiser les états-majors de corps d'armée ou de division, auxquels on enlèvera des officiers connaissant bien le service auquel on les arrache; en second lieu, créer des états-majors défectueux en y appelant des officiers qui seront mal instruits de leur tâche nou-

velle. Il voudrait donc que les états-majors d'armée fussent constitués dès le temps de paix et qu'ils fussent attachés dès aujourd'hui aux généraux désignés pour commander les armées, généraux en chef sous les ordres desquels ils étudieraient, dès maintenant, la tâche qui leur incomberait en guerre.

Nous avons dit que le problème était épineux et l'on en comprendra sur-le-champ la raison. En cas de guerre, nous constituerons, sous les ordres de M. le général Saussier, généralissime, assisté de M. le général de Miribel, chef d'état-major général, six armées, dont les commandants désignés sont MM. de Gallifet, Galland, Berge, Davoust, Billot et Thomassin. Chaque état-major d'armée comprend chacun sept officiers, savoir, un général de division chef d'état-major de l'armée, un général de brigade sous-chef, deux officiers supérieurs, deux capitaines, un archiviste. Il faudrait donc, dès le temps de paix, distraire du service normal quarante-deux officiers, dont douze officiers généraux pour étudier un service aléatoire, qu'ils pourront sans doute avoir à remplir en temps de guerre, mais dont pourront aussi les distraire, au début des opérations, des considérations d'ordre privé ou général, telles que l'avancement, la constitution d'unités nouvelles, etc.

Si le budget de la guerre pouvait se donner le luxe d'entretenir quarante-deux officiers d'état-major de plus, on pourrait sans difficultés créer ces quarante-deux places nouvelles; mais avec les huit cents millions qu'il nous coûte, on est obligé, il faut bien le reconnaître, d'aller à l'économie. Sans doute, si la création des états-majors d'armée était reconnue non pas utile — elle le serait — mais indispensable, parler d'économie, se retrancher derrière la raison financière, serait un mauvais calcul; mais sur ce point même on n'est pas d'accord.

L'exécution du plan général de mobilisation, comprenant la mise en mouvement de nos six armées, est une opération de jeu d'échecs, dont les combinaisons peuvent être étudiées d'avance et sont élaborées par l'état-major de l'armée, sous les ordres du général de Miribel, avec une précision mathématique. Il n'en est déjà plus de même des opérations de chaque « armée. » Ici, l'aléa de la guerre commence à entrer en jeu. Les états-majors d'armée ne sauraient donc plus opérer longtemps à l'avance sans s'exposer à commettre des erreurs extrêmement préjudiciables à la bonne issue des opérations. On peut donc se demander si, forcés d'agir avec prudence, de limiter la préparation de leur action à une zone de temps et de terrain restreinte, ils ne seraient pas contraints à une oisiveté qui leur serait beaucoup plus préjudiciable que l'activité qu'ils peuvent déployer dans les corps d'armée auxquels ils sont actuellement attachés. Là est le point délicat.

Nous n'avons pas la prétention de traiter entièrement, en quelques lignes, une question aussi délicate. Il nous suffira de renvoyer le lecteur

à *l'Armée sans chef*, dont, comme nous le disions plus haut, nous ne partageons pas entièrement la manière de voir, mais qui n'en demeure pas moins une œuvre extrêmement intéressante, pleine d'actualité, d'enseignement, empreinte d'un patriotisme que nous sommes heureux de signaler.

ARTHUR DE GANNIERS.

Vie de Mirabeau, par A. MÉZIÈRES, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1892, in-18 de VIII-344 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mirabeau exerce sur la postérité une séduction analogue à celle qu'il exerçait, dit-on, sur ses contemporains ; ses biographes, sans cacher ses torts et ses vices, voient et montrent surtout les admirables dons qu'il avait reçus, et, au besoin, ils seraient disposés à les surfaire. On a voulu approfondir ses origines ; on a exhumé son père et son grand-père ; on a exalté la force et l'antiquité de sa race, et, avant d'introduire sur la scène celui qui l'a définitivement illustrée, on lui a ouvert comme une avenue d'ancêtres.

Le personnage vaut-il tant d'honneurs ? Il s'est souillé de scandales et de vices qui l'entraînent à une mort prématurée ; sa vénalité dure toute sa vie ; sa carrière littéraire se compose surtout de plagiats ; orateur, il lit l'œuvre d'autrui, et, si l'on admire l'art du lecteur, on ne peut méconnaître la hâte avec laquelle il se dérobe, s'il faut discuter ou répliquer ; homme politique, s'agit-il de ses intérêts électoraux, c'est un tribun qui déroute le mouvement des réformes pour le précipiter dans la Révolution ; lorsqu'il se donne à la cour, moyennant un bon prix (et que de fois il le discute !), telle est la singularité forcée de son attitude que suspect aux uns, suspect aux autres, il ne peut obtenir d'influence sur personne. Il meurt comme un païen, ou plutôt, ne faisons pas aux anciens cette injure, il meurt comme un acteur. Néron disait : *Qualis artifex pereo !* Mirabeau va jusqu'au ridicule : « Eh bien ! monsieur le connaisseur en belles morts, dit-il à son ami La Marck, êtes-vous satisfait ? » Ou bien encore : « Je voudrais, dit-il à un de ses amis qui soutenait sa tête, te la laisser en héritage. »

M. Mézières est, lui aussi, de ceux qui se laissent séduire et qui aiment mieux excuser et expliquer le personnage que le juger. M. Aulard, avec plus d'audace, s'était permis de compter dix-huit grands discours que Mirabeau n'aurait pas faits ; cependant les biographes passent légèrement sur cet article. Il inspirait ses collaborateurs, se plaît-on à dire, puis il refaisait leurs compositions et y mettait la lumière. Eh ! comment l'eût-il faite ? Ne sait-on pas, par le témoignage d'Étienne Dumont, que Mirabeau reconnaissait lui-même avec dépit que pour discuter un projet, il faut l'avoir étudié, et qu'après avoir lu son discours, il se gardait de prendre part à la discussion ? N'a-t-on pas lu d'autre part les lettres de Mirabeau à Reybaz, l'un de ses écrivains, lettres

pleines de déférence et de respect, où il s'excuse d'avoir changé, non pas des paragraphes et des phrases, mais quelques mots seulement, et l'on possède les manuscits qui en témoignent? Admirons Mirabeau, mais pour ce dont il est vraiment l'auteur, et, dans ces conditions, il faut savoir choisir et beaucoup éliminer.

On s'étend avec complaisance sur sa correspondance avec la cour, où le révolutionnaire de la veille se transforme en agent de restauration et joue au premier consul. Soit ! mais pourquoi ce silence général sur le rôle de Mirabeau soit dans la confiscation des biens du clergé, soit dans la discussion de la constitution civile, où il montra tant d'imprévoyance et d'âpreté; j'ajouterais tant d'ignorance, s'il n'était naturel qu'il portât la peine d'avoir demandé des discours sur ces matières à des protestants genevois et à un évêque intrus. Comme tant d'autres, dans les moments d'embarras, il se jetait sur l'Église et sur le clergé ; il est vrai que, dans les derniers temps, s'il encourageait encore cette tendance à la violence chez ses collègues de l'Assemblée, c'était, disait-il, pour achever de la dépopulariser et la contraindre à se dissoudre. Ainsi, il ne faudra louer ici sa claivoyance qu'aux dépens de sa sincérité. La Convention aura-t-elle si grand tort, le jour où elle considérera Mirabeau comme un traître et où elle le chassera du Panthéon?

Je ne me permettrai pas de louer, chez un membre de l'Académie française, l'élégance de son exposition, la modération et le ton de bonne compagnie qui règnent dans son livre. Il rend un juste hommage à M. Louis de Loménie et à son continuateur; il revendique avec raison l'indépendance de ses impressions personnelles. Enfin, la lecture de son livre nous intéresse à tel point à son héros, que l'on se sent le désir de revoir ses discours, ses ouvrages, sa correspondance, afin d'éprouver par soi-même le charme de ce grand esprit, dût-on, en fin de compte, le juger avec plus de sévérité que son éminent biographe.

VICTOR PIERRE.

Histoire de l'amiral Courbet, par J. DE LA FAYE, avec une préface du vice-amiral Jurien de la Gravière. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 413 p. orné de huit portraits. — Prix : 4 fr.

On n'a pas oublié l'excellente biographie du général de Sonis par M. J. de la Faye ; il appartenait au même auteur de nous conter l'admirable vie de l'amiral Courbet, ce héros chrétien qui réalisait si bien, comme le fait très heureusement remarquer son historien, la belle devise de Bayard : *Sans peur et sans reproche.* M. J. de la Faye n'entre pas volontiers dans les discussions politiques ; il regrette même la publication un peu inconsidérée de certaines lettres intimes de l'amiral, qui ont suscité sur sa tombe d'ardentes polémiques; cependant, comme il tient à faire ressortir le caractère éminemment chrétien de Courbet, il ne peut éviter

de mettre en relief son profond dégoût pour les mesquines persécutions de nos gouvernants. C'est ainsi que, comme gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, aussi bien que pendant son commandement dans les mers de Chine, l'amiral se montra l'ardent défenseur des missionnaires, qualifiant avec la plus grande sévérité les sectaires qui les attaquaient. Tout est admirable dans cette vie de dévouement à la patrie et de soumission à la divine Providence; mais l'émotion du lecteur est à son comble en arrivant au récit de sa mort à bord du *Bayard;* il est difficile de lire ce chapitre les yeux secs. Malgré quelques erreurs de détail que nous ne voulons pas relever parce qu'elles sont sans importance et qu'elles peuvent être facilement corrigées dans la prochaine édition, nous ne pouvons que recommander cet ouvrage à tous nos lecteurs; ils y puiseront beaucoup de grands enseignements et de réconfortantes réflexions.

COMTE DE BIZEMONT.

Figures disparues. Portraits contemporains politiques et littéraires (2e série), par EUGÈNE SPULLER. Paris, Félix Alcan, 1891, in-18 de xv-343 p. — Prix : 3 fr. 50.

Celui qui a conseillé à M. Spuller de faire revivre en un volume ses *Figures disparues* lui a rendu, sans qu'il s'en doute, un bien mauvais service. Prise à petite dose dans les journaux où M. Spuller la déposait pour la première fois, cette littérature pouvait être supportable, peut-être même intéressante à certain jour: d'abord c'était court, puis on pouvait avoir la chance de tomber justement sur une figure sympathique, sérieusement étudiée et fidèlement reproduite, et l'on se disait: voilà tout de même un écrivain républicain qui ne ressemble pas aux autres; il étudie avec soin, sans parti pris, et il juge avec impartialité. Bravo Spuller! Hélas! de toutes ces études dispersées l'auteur a la fâcheuse idée de faire un volume, et la bonne impression se dissipe, et l'on se prend à dire: c'est ça, ce Spuller, dont ses adversaires mêmes font tant de cas? mais il est horriblement ennuyeux et un seul in-18 de lui est lourd comme plusieurs in-folio. Pour deux ou trois figures dignes d'intérêt, il nous exhume une collection de vieilles barbes fort désagréables à revoir, sans compter quelques jeunes, moins ridicules peut-être, mais plus insupportables encore, et dont la rencontre n'a pour nous aucune espèce d'attrait. Notons en outre qu'au contact de tous ces enragés sectaires, le pacifique Spuller prend la mouche et n'échappe pas au ridicule de dénoncer la basilique du Sacré-Cœur, comme « une provocation, un monument de guerre civile attestant la domination des jésuites. » Oui, Messieurs, c'est comme cela : Joseph Prudhomme Spuller (de Bade) l'a dit! Que Raspail soit ensuite proclamé « patriote parce que républicain, » et Henri Martin « républicain parce que patriote; » que ce vieil épileptique de Michelet soit appelé plusieurs fois « le grand éducateur; » que l'on voie « le secret de la

fortune grandissante de l'idée républicaine dans les fortes vertus des républicains, » cela n'a plus d'importance et nous ne pensons plus qu'à rire. Le juge est jugé! Et nous le laissons tout à l'aise faire ses courbettes et lancer ses flatteries à M. Sadi Carnot, et proclamer que « la France est pour lui, » Spuller (de Bade), « une religion : » il ne nous intéresse plus. Nous tournons décidément le dos à cet ennuyeux écrivain, en nous contentant de nous demander de nouveau : mais qui donc a bien pu conseiller à M. Spuller de publier ce livre? P. Talon.

Portraits de cire, par Hugues Le Roux. Paris, Lecène et Oudin, 1891, in-12 de viii-446 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont bien des silhouettes d'un ordre particulier qu'a voulu esquisser M. Hugues Le Roux, silhouettes un peu fugitives, ne prétendant donner que la ressemblance du moment. Il a tenté, imitant en cela les industriels des musées Tussaud et Grévin, de fixer ses héros « dans le geste, dans l'expression qu'ils eurent un jour, » et je constate qu'il a souvent réussi. Les modèles de ces *Portraits de cire* sont classés en six catégories. Parmi les « gens de lettres, » nous reconnaissons Villiers de l'Isle-Adam, Coppée, Daudet, Richepin, Lemaître, le vicomte de Vogüé et Guy de Maupassant. Ce dernier est le plus ressemblant de la série, et la façon magistrale dont la toile est brossée fait ressortir l'infériorité relative des autres. Dans une page éloquente, M. Hugues Le Roux évoque prophétiquement les idées de suicide qui devaient hanter le cerveau du brillant romancier : « Cette indifférence, ce goût de la mort, vous les avez toujours trouvés au bout de l'épicurisme : c'est le châtiment d'avoir vécu pour soi seul, de s'être abstenu d'action sentimentale par crainte de souffrance. La jeunesse s'accommode de cet isolement : elle n'y prend pas garde. Mais vient une minute où l'amitié, la seule dépense que l'épicurien permette à son égoïsme, ne suffit pas à combler le vide immense. C'est l'heure du vertige, l'heure où le néant fait les yeux doux.... » (p. 90). — Parmi les maîtres de « l'atelier » figurent Puvis de Chavannes, Cabanel, Ribot, Rodin, Jules Garnier et Jules Chéret, l'inventeur de ces affiches polychromes qui jettent des teintes gaies sur la grisaille des murs de Paris. — « L'Église » fournit à M. Le Roux l'occasion de nous parler de Mgr d'Hulst, de l'abbé Garnier, du cardinal Lavigerie; mais les « rois » qu'il nous présente manquent singulièrement de prestige : ce sont le petit roi de Ségou, Marie Ier, roi des Sedangs, et la reine Nathalie. Le « théâtre » est représenté par Roselia Rousseil, Worms et Édouard Colonne, le nouveau chef d'orchestre de l'Opéra. Je note dans le groupe des « excentriques » le brigadier Rossignol; la belle Fatma; M. Chadwick, bien connu des habitués du cirque Franconi, et enfin Mlle Yvette Guilbert, gardée pour clore le volume en guise de bouquet.

M. Hugues Le Roux a particulièrement soigné le portrait de l'étoile à qui il doit ses succès de conférencier :

Jamais astre plus souriant
De la nuit n'a percé le voile.

Il s'est complu à développer là sa théorie de l'ingénuité « fin de siècle, » ingénuité singulière dont les nourrices filles-mères constituent le prototype, et que je n'entreprendrai pas de discuter.

Dans *Portraits de cire*, il y a du talent, de l'esprit, du sentiment, du style et une forte dose de scepticisme ; les images ne sont pas gravées sur les tablettes d'un penseur, mais crayonnées légèrement sur des feuilles volantes, comme le demande au chroniqueur le directeur d'un journal parisien.

ROGER LAMBELIN.

Catholiques allemands, par A. KANNENGIESER. Paris, Lethielleux, 1892, in-12 de VII-383 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Le créateur de l'empire allemand jura d'exterminer tout ce qui serait fidèle au Saint-Siège. Ce fut une lutte effroyable, rappelant les épisodes les plus douloureux des persécutions religieuses du passé » (p. III). — « Aux yeux du spectateur superficiel, le catholicisme d'Allemagne était alors à son déclin plutôt qu'à son aurore. Voici que le *Kulturkampf* changea soudainement la face des choses et révéla l'existence d'une foi capable de s'exalter jusqu'au martyre » (p. II). Je ne sais vraiment ce que, dans cette lutte mémorable, il faut le plus admirer : la constance du clergé ou le dévouement des populations. M. l'abbé Kannengieser cite à ce propos un trait d'autant plus saisissant qu'il est rapporté par M. de Gerlach, ce protestant qui a si vertement tenu tête au chancelier Bismarck, notamment dans la discussion relative au mariage civil. « Le dimanche de *Lætare*, dit-il, j'ai entendu un curé catholique qui disait à ses ouailles, à propos de l'évangile sur la multiplication des pains : « Je ne crains pas la « cure de faim » dont on nous menace ; j'ai confiance en mes paroissiens ; je sais que, dans chaque chaumière, il y a un pot-au-feu dans lequel je pourrai plonger ma cuiller. » Et M. de Gerlach ajoutait : « Messieurs, sur de tels hommes vous n'avez aucune puissance » (p. 232).

Le premier chapitre du livre est consacré à l'homme qui a été le guide et le soutien des catholiques. Le rôle de M. de Windthorst y est exposé avec clarté et avec une sympathie communicative.

Il n'y a pas seulement dans ce travail une lecture captivante ; c'est surtout un grand enseignement. « Les catholiques de tous les pays peuvent y puiser un courage nouveau en se répétant le mot bien connu : *Si isti, cur non ego ?* Et, à la vue de l'échec qu'a subi le gouvernement de Berlin, les adversaires du catholicisme sont obligés de se dire que, puisqu'il est impossible de tuer l'Église, il faut imiter l'exemple du

chancelier de fer et tâcher de vivre avec elle dans la paix et la concorde » (p. VII).

Le livre de M. l'abbé Kannengieser doit être dans toutes les mains : il est le manuel pratique de la résistance, de la lutte et du triomphe.

A. D'AVRIL.

Le Blason héraldique, par P.-B. GHEUSI. (NORBERT LORÉDAN). Paris, Firmin-Didot, 1892, in-8 de XXVII-376 p., avec 1,300 grav. — Prix : 15 fr.

Traité complet de la science du blason, par JOUFFROY D'ESCHAVANNES. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-16 de 277 p., avec grav. intercalées. — Prix : 5 fr.

Les ouvrages relatifs à l'art héraldique se multiplient; dernièrement le *Polybiblion* signalait la magnifique publication de M. Lorédan Larchey; voici encore deux volumes, tout frais imprimés, qui ont pour but d'apprendre et de vulgariser la science du blason, si peu connue de ceux qu'elle devrait particulièrement intéresser.

M. Gheusi présente une thèse qui sort du plan des traités ordinaires de blason; celui-ci, du reste, à ses yeux, n'existe plus dans sa pureté depuis la Renaissance. Dans ce livre, nous voyons que l'art héraldique, exact comme l'algèbre, manifestation du beau dans la peinture du moyen âge, fleurit du XIIe au XVe siècle. Le blason, par son influence sur les brodeurs, les orfèvres, les peintres et les enlumineurs, aurait eu une influence magistrale sur tout l'art du moyen âge. Je ferai cependant observer que les enlumineurs existaient avant les hérauts d'armes et que ce sont peut-être les premiers qui ont donné des modèles pour les couleurs et les dessins des armoiries. L'histoire des rois et hérauts d'armes est encore à faire, et l'on ne sait pas clairement à quelle époque ils ont commencé ; il ne semble pas qu'ils aient occupé une place très élevée dans la hiérarchie de la société féodale. En tout cas, leur intervention, et par conséquent leur existence, doit être cherchée postérieurement à l'époque où les armoiries deviennent vraiment féodales et fixes, indiquant le fief. Ce fut à la fin du XIIe siècle, alors que le roi Louis le Jeune adopta la fleur de lis comme insigne du royaume de France. — Comme le dit M. Gheusi, je crois que, dans le principe, les propriétaires de fiefs choisirent eux-mêmes leurs armoiries; ce fut beaucoup plus tard que le Roi s'attribua le droit d'en concéder. En fait, le blason féodal naquit surtout de l'usage de graver des armoiries sur les sceaux qui servaient à authentiquer les actes.

Maintenant, que la nomenclature héraldique ait été créée par les hérauts, c'est très vraisemblable ; on voit qu'ils étaient chargés de recueillir les armoiries dans les circonscriptions où ils exerçaient leurs fonctions, qu'ils profitaient de leurs missions diplomatiques pour en noter aussi dans les pays étrangers traversés par eux. Ils formaient des recueils

dont celui de Toison d'or et celui de Berry sont des exemples précieux.

M. Gheusi, en traitant ce sujet plutôt en artiste qu'en érudit, a donné une préface originale, un peu enthousiaste, dans laquelle on devine le littérateur qui aime la poésie et n'est pas étranger à l'art dramatique. Il va un peu loin en faisant remonter l'origine des armoiries à 1096, plaçant la création des hérauts d'armes vers 1180, et affirmant que les meubles des écus, dehors des armes parlantes, ne veulent rien dire. Comme lui, comme Rabelais, comme bien d'autres, je suis persuadé que la manie du symbolisme a fait commettre des bourdes énormes de naïveté. Toutefois, je crois que dans le choix de certains emblèmes, le baron ou son clerc n'ont pas toujours été au hasard. Lorsque l'on voit, aux cathédrales de Chartres, de Paris et d'Amiens, les *Vertus* portant des écus ornés de symboles les personnifiant, il est permis de penser que sur les écus laïques ces mêmes symboles avaient la même valeur.

Le *Manuel* lui-même est divisé en trois livres. Le premier est consacré à tout ce qui concerne l'écu, les figures héraldiques proprement dites, et les figures naturelles et artificielles. Le deuxième livre traite des ornements extérieurs de l'écu; enfin, le troisième, sous la rubrique *Applications*, décrit un très grand nombre d'écus dont les possesseurs sont déterminés, qui donnent une idée exacte des partitions, des meubles et des pièces honorables dont il a été parlé dans le premier volume. — Nous ne pouvons que louer l'ordre qui règne dans l'ouvrage et la précision des définitions. — Les représentations héraldiques sont généralement satisfaisantes, bien que, pour les types, nous préférions les écus gravés jadis dans les armoriaux de Nivernais et de Bourbonnais, publiés par le comte de Soultrait. Il semble que l'imprimerie Firmin-Didot a voulu faire profiter le public des nombreux écussons qu'elle a dû faire exécuter pour les grands ouvrages publiés par la maison.

— Le *Traité* de M. Jouffroy d'Eschavannes, plus modeste dans son format, plus abordable par son prix, est destiné à rendre aussi des services aux personnes qui ont besoin, sans faire des recherches sérieuses, d'avoir des notions de blason. L'auteur, dans certains détails, en est resté aux théories des anciens héraldistes. Je veux faire allusion, par exemple, à la date de l'apparition des armoiries féodales, au sens symbolique attribué aux pièces honorables : fasce, ceinture du chevalier; pal, la lance; bande, l'écharpe. Les pièces honorables, à mon avis, ne sont pas autre chose que les armatures en métal du bouclier, qui furent peintes, dorées ou argentées en tout ou en partie, suivant le caprice de celui qui le portait. Les rais d'escarboucle, comme les chaînes de Navarre, représentent, je crois, l'armature complète. — Je ferai observer, en passant, que la première monnaie royale portant des armoiries est de saint Louis et non de Philippe de Valois.

JEHAN DE MALMY.

Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal. T. IX. *Archives de la Bastille,* par Frantz Funck-Brentano, sous-bibliothécaire de l'Arsenal. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de 273 p. — Prix : 6 fr.

Voici bien longtemps qu'on parle de la Bastille, qu'on s'en occupe pour évoquer des fantômes, pour agiter l'épouvantail destiné à figurer la « tyrannie » de l'ancien régime dont la Révolution est censée nous avoir délivrés, quoiqu'elle ait multiplié les prisons et remplacé par quatre cent trente-trois mille prisonniers les sept individus sortis, le 14 juillet 1789, de la Bastille.

L'érudition et la bonne foi ne sauraient triompher aisément des mensonges accrédités dans un intérêt de parti. Toutefois, la vérité commence à se faire jour sur ce point de notre histoire, et personne n'y aura plus contribué que M. Frantz Funck-Brentano. Déjà dans des articles très remarqués, il avait initié le monde lettré aux savantes études dont il prépare la suite et le complément. Appelé à classer et à inventorier les archives de la Bastille, il s'est consacré pendant sept ans à cette tâche considérable, et il publie le catalogue de ces documents en deux volumes dont le second est actuellement sous presse. C'est une curieuse histoire que celle de ces archives, et M. Funck-Brentano nous l'apprend dans une intéressante Introduction. On commença de former en 1660 le dépôt relatif à la prison d'État et aux détenus qu'on y renfermait. Au XVIIIe siècle, des archivistes furent chargés du classement des papiers, qui s'accroissaient avec les années. Ils s'acquittèrent avec soin de ce travail, auquel concourut le major Chevalier pour toute la partie relative à l'administration intérieure de la Bastille, où il résida pendant plus de trente ans. « L'ancien régime, dit M. Funck-Brentano, n'a ménagé ni travail ni argent pour assurer la conservation des archives de la Bastille. On voit combien peu les ministres cherchaient à faire disparaître ces papiers. » Loin de les redouter comme des pièces accusatrices, on les gardait pour y trouver au besoin des précédents, des exemples, constituant la coutume et ce qu'on appelait la « règle du château. » « Ce fait, observe l'érudit que je viens de citer, est important non seulement pour l'histoire de nos archives, mais pour l'histoire même de la célèbre prison royale ; c'était une barrière opposée à l'arbitraire ministériel et plus difficile à franchir que les hommes d'aujourd'hui ne pourraient le supposer. »

Les archives de la Bastille étaient dans l'ordre le plus parfait quand survint le 14 juillet. Les papiers, mis au pillage pendant deux jours, furent jetés dans la cour et dans les fossés. Il y en eut de brûlés ; d'autres furent ramassés dans la boue, emportés par des curieux et des collectionneurs, par des gens avides d'y trouver l'explication des mystères dont la Bastille était enveloppée. Ainsi furent perdus ou dis-

persés des documents qui se vendraient aujourd'hui au poids de l'or.

Cependant les révolutionnaires eux-mêmes se préoccupèrent de sauver un depôt qui intéressait la France à tant de titres. Fournier l'Américain, qu'on devait retrouver parmi les meurtriers de septembre, ne fut pas un des moins zélés dans cette œuvre de salut et de conservation. Un des électeurs de l'Assemblée générale qui siégeait à l'hôtel de ville s'écria un jour : « On dit que les papiers de la Bastille sont au pillage. Hâtons-nous de recueillir les restes de ces vieux titres d'un despotisme intolérable, afin d'en inspirer l'horreur à nos derniers neveux ! » A l'Assemblée constituante, un député de la noblesse, le comte de Chastenay-Lanty, invita la municipalité de Paris à rassembler les papiers trouvés à la Bastille « pour nourrir à jamais, disait-il, par leur lecture, dans le cœur des Français, l'horreur des ordres arbitraires et l'amour de la liberté ! » Déclamations qui nous semblent aujourd'hui puériles ! La Terreur allait y répondre, en édifiant sa tyrannie sur les ruines de la Bastille.

Le désir de conserver et de réunir les papiers épars de la prison d'État pour en composer un acte d'accusation contre l'ancien régime eut un bon résultat : il provoqua de nombreuses restitutions. Trois dépôts furent d'abord attribués à ces archives : le greffe de l'hôtel de ville, l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés et le couvent de Saint-Louis-la-Culture. Bientôt après, la municipalité choisit ce couvent comme dépôt unique, et un arrêté du mois de novembre 1791 fit transporter tous ces documents dans la bibliothèque de la ville, qui occupait le même local. Le bibliothécaire se nommait Ameilhon. Sous le Directoire, en 1797, il devint conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal et fut autorisé à y former une collection de livres et de manuscrits. Il fit alors passer à l'Arsenal les archives de la Bastille dont il avait eu la garde. C'est là qu'elles furent découvertes en 1840. Elles restaient abandonnées dans un coin obscur, et l'on avait fini par oublier leur existence. Le hasard les fit retrouver un jour par M. Ravaisson, qui, ayant mis la main sur une lettre de cachet, soupçonna le trésor historique qu'on ne connaissait plus. Il fut chargé en 1841, par le ministère de l'instruction publique, du dépouillement et de la classification de ces papiers. Leur désordre rendait son entreprise singulièrement difficile et ardue. Il la poursuivit pendant vingt ans. Mais comme si une fatalité s'attachait à ces pièces mystérieuses, le vent les dispersa deux fois dans les greniers où elles étaient entassées, détruisant ainsi en quelques instants le résultat d'un long travail. En 1871, on les emporta précipitamment pour les préserver des obus que faisait pleuvoir le siège de Paris. Jamais archives n'avaient traversé de si étranges péripéties.

Il était réservé à M. Frantz Funck-Brentano de reprendre en 1884 la tâche tant de fois recommencée et interrompue. Il a eu l'honneur et le mérite de l'accomplir, et livre au public le fruit de ce labeur, dans les catalo-

gues à l'aide desquels tout travailleur pourra désormais approfondir une histoire travestie par la légende. Administration, dossiers des prisonniers, lettres de cachet, tout est classé avec un ordre méthodique. Sans doute, ces archives sont loin d'être complètes, puisque la Révolution en a détruit et dispersé une partie. Elles sont assez importantes cependant pour exciter l'intérêt et pour le satisfaire. Elles ne seront décevantes que pour ceux qui voudraient y chercher les preuves de cet arbitraire que l'on a tant reproché à l'ancien régime, et que symbolise la Bastille dans l'imagination populaire.

Le parti de la Révolution, en conservant ces papiers, croyait nuire au passé de l'ancienne France. Il aura contribué à le défendre et à l'absoudre. M. Frantz Funck-Brentano peut être fier d'avoir terminé l'œuvre de reconstitution qui lui a été confiée. Il a bien servi l'histoire et la vérité. Il avait entr'ouvert les portes de la Bastille ; il nous en donne aujourd'hui les clefs. H. DE BROC.

Reseña de los incunables, que posee la Biblioteca pública de Mahon, por D. MIGUEL ROURA, bibliotecario de la misma. Palma, escuela tipográfica provincial, 1890, in-8 de xxx-184 p.

Nous sommes heureux de voir que l'Espagne, à l'exemple des autres nations, commence à s'intéresser à la conservation des incunables possédés par les établissements publics. Le bibliothécaire de Mahon, qui a déjà publié la première partie du catalogue des imprimés composant son dépôt (tome Ier, paru en 1885-1890), a eu l'excellente idée, acceptée par la députation provinciale qui en a voté l'impression, de donner à part le catalogue des cent vingt incunables qui lui sont confiés. La description est faite avec soin, suivant les meilleures règles; il eût cependant été préférable de donner les dimensions de chaque volume au millimètre, plutôt que de les classer dans les in-8 ou dans les in-4; parfois la distinction est embarrassante, et l'auteur le reconnaît lui-même. Car, à vrai dire, quelle différence réelle y a-t-il entre un in-4 et un grand in-8? Et l'idée que chaque bibliothécaire se fait d'un grand in-8 est-elle bien la même? — M. Roura n'avait sans doute pas sous la main les livres nécessaires pour les références; mais il eût été utile, à propos de chaque incunable, de renvoyer aux travaux des bibliographes antérieurs, soit pour la description elle-même, soit pour la marque de l'imprimeur, seulement indiquée. Enfin, pourquoi placer à Avoragine le livre de la *Légende dorée?* — Le catalogue ne contient qu'un seul ouvrage imprimé en Espagne (Salamanque, 1500); les autres sont d'origine italienne, allemande ou française (Paris et Lyon); le plus ancien est de Venise, 1475 (*Opus super tertium Sententiarum*). Je louerai volontiers les tables dont l'auteur a muni son travail, et les utiles considérations (qu'il a jointes à sa préface) sur les livres du xve siècle qui ont marqué un progrès dans

l'art typographique et l'introduction de l'imprimerie dans les principales villes d'Espagne ; mais je ne pourrai accorder les mêmes éloges à l'école typographique des Baléares, dont les travaux sont loin de réaliser un progrès quelconque. H. Stein.

Grundzüge der Bibliothekslehre, mit bibliographischen und erläuternden Anmerkungen, von Dr Arnim Græsel, custos an der Kön. Universitäts-Bibliothek zu Halle. Leipzig, J.-J. Weber, 1890, in-12 de xii-424 p., avec 33 fig. — Prix : 5 fr. 60.

Ce catéchisme du bibliothécaire n'est qu'une seconde édition, considérablement revue, remaniée et augmentée, du livre publié en 1877 par le bibliographe saxon Jul. Petzholdt. Il fait partie d'une collection de volumes qui répondent à peu près, avec plus d'autorité toutefois pour la plupart, à nos *Manuels-Roret* et à la collection des manuels Hœpli, de Milan. Le nouvel éditeur, très compétent, a fait de son mieux, et il a parfaitement réussi. Nous avouons toutefois ne pas très bien comprendre l'utilité de recueils de ce genre. Qui donc, ayant à faire édifier un bâtiment neuf à l'usage de bibliothèque; qui donc, ayant à établir la disposition intérieure des rayons ou des monte-charges; qui donc, ayant à instituer un règlement d'ordre pour les employés d'un établissement de ce genre, s'amusera à lire avant toute chose les considérations d'un érudit de cabinet, fût-il des plus compétents, comme le sont MM. Petzholdt et Græsel? Il se préoccupera beaucoup plus, et il aura cent fois raison, de s'entendre avec l'architecte pour arriver au meilleur résultat en faisant le moins de dépenses possible, d'utiliser de son mieux les accidents du terrain ou les coins disponibles, de ne perdre aucune place précieuse en hauteur comme en largeur, et d'empêcher l'architecte de se lancer dans des fantaisies dont il se rend trop souvent coupable. Les manuels auront beau être excellents, il n'en aura cure; et son intelligence et son expérience, les conseils qu'il pourra recueillir ou demander, lui serviront bien davantage. Je comprends mieux l'utilité du chapitre consacré aux catalogues, aux systèmes bibliographiques, aux additions et aux suites, à la reliure ; il y a des pages dont un jeune bibliothécaire pourra tirer grand profit, partout où ces services sont encore fort mal organisés et livrés à l'arbitraire le plus absolu. Mais la meilleure partie du livre consiste dans les remarques ou notes (*Anmerkungen*) rejetées à la fin du livre (p. 344-414), dont elles font assurément le plus bel ornement. C'est là qu'il faut rechercher le résultat de toute la science bibliographique des auteurs, et les véritables éléments d'un guide pratique du bibliothécaire tel que nous le souhaiterions. Si ces « remarques » ont un défaut, c'est celui d'être trop compactes et d'être imprimées en caractères un peu fins. Et la typographie allemande, qui ne connaît ni les italiques, ni les caractères gras ou égyptiens, se prive ainsi d'une source de moyens très

appréciables pour faire sauter aux yeux les mots essentiels et mettre de la clarté dans ses impressions. Les caractères écartés sont loin de remplir le même but et de satisfaire aux mêmes exigences ; et c'est surtout dans des livres de références, dans des notes détaillées et compactes, pleines de citations et de renvois à des ouvrages de langues très diverses, qu'il importe de mettre un peu de clarté apparente. Ces réflexions, que me suggèrent les *Grundzüge der Bibliothekslehre*, peuvent s'appliquer à toutes sortes d'ouvrages d'érudition, mais il a semblé qu'un guide, qu'un manuel rédigé à l'usage d'un public nombreux et destiné à être consulté fréquemment, devait paraître à nos yeux sous la forme la plus agréable possible. On me répondra que le libraire a voulu donner un ouvrage maniable et complet sous le volume le plus exigu, dans une collection qui n'est composée que de « catéchismes » beaucoup moins importants ; mais je ne trouve pas la raison suffisante. H. Stein.

Da chi e dove la stampa fu inventata? ovvero stato presente della questione sul vero inventore della tipografia, esposto da C. Castellani, prefetto della bibliotheca di San Marco in Venezia. Firenze, tip. G. Carnesecchi, 1888, in-8 de 42 p. (Estr. della *Rivista delle Biblioteche*). — Prix : 1 fr. 50.

L' Origine tedesca e l' origine olandese dell' invenzione della stampa, testimonianze e documenti, par le même. Venezia, F. Ongania, 1889, in-8 de 67 p. — Prix : 4 fr.

La Stampa in Venezia dalla sua origine alla morte di Aldo Manuzio seniore, par le même. Venezia, F. Ongania, 1889, in-8 de xlviii-134 p. — Prix : 8 fr.

Les deux premiers opuscules de M. Castellani sont plus que connexes ; le second n'est que la reproduction légèrement augmentée du premier, simple tirage à part d'une revue spéciale. Sans rien apporter de nouveau sur la question de l'invention de l'imprimerie, sans éclairer d'aucun jour particulier les origines de la typographie , l'auteur analyse sobrement et sans prétention les idées émises par les érudits et les bibliographes, en procédant par ordre chronologique ; il passe en revue les opinions de Vander Linde, puis celles de Hessels, qui réfute un à un tous les arguments de son adversaire ; il se fait l'écho des uns et des autres, sans prendre position, se contentant d'énumérer sans critiquer, de transcrire sans expliquer. Ajoutons qu'il est un écho fidèle, digne d'être cru ; et quoique ses sympathies soient parfaitement acquises à l'origine allemande de l'imprimerie, l'auteur rapporte très fidèlement les opinions de De Vries, Hessels et autres partisans de l'origine hollandaise, ne s'en écartant absolument que lorsque Hessels est manifestement dans l'erreur. Le travail de C. Castellani, revu et remanié sous sa seconde forme, est donc en même temps un compte rendu analytique des derniers travaux publiés sur la question, et un aperçu très sensé et très

raisonnable des diverses opinions qui, depuis plus d'un demi-siècle, se sont fait jour et ont été discutées sur les premiers temps de l'histoire de l'imprimerie.

L'autre travail du préfet de la bibliothèque Saint-Marc est une étude sur l'histoire de l'imprimerie vénitienne jusqu'à la mort d'Alde Manuce l'aîné, c'est-à-dire de 1469 à 1515. Le sujet est intéressant et prête à des considérations variées. Le nouvel art prit des développements si prompts et si extraordinaires dans la ville de Venise, qu'en un espace de quarante-cinq ans, plus de deux cent cinquante typographes s'y donnèrent rendez-vous et y trouvèrent de quoi alimenter leurs presses. Allemands, Français, Flamands, Crétois et autres exerçaient simultanément le même art, à peu de distance l'un de l'autre, sans compter de nombreux Italiens (de Pavie, de Milan, de Verceil, de Bergame, etc.), qui venaient chercher fortune dans l'hospitalière cité. S'entourant de toute la bibliographie du sujet, qui est déjà considérable (voy. p. 6-8), M. Castellani a fait un très méritoire travail, sans se laisser égarer par l'orgueil et la vanité nationale jusqu'à vouloir accepter, avec quelques-uns, un célèbre médecin de Feltre, Pamfilo Castaldi, comme l'inventeur des caractères mobiles. Cette hypothèse, qu'il faut rejeter dans le domaine des fables, ne peut s'appuyer sur aucun document certain ni sur aucun témoignage contemporain, comme il est désormais parfaitement démontré. Malheureusement l'ouvrage que nous analysons, loin de nous donner la liste complète des productions de la typographie vénitienne jusqu'à 1515, énumère seulement les noms des imprimeurs et ne s'étend un peu plus longuement que sur les trois ou quatre plus célèbres, qui s'appellent Vindelin de Spire, Nicolas Jenson (dont on a prouvé, il y a quelques années, l'origine champenoise), Alde Manuce et Octavien dei Petrucci, de Fossombrone, qui fut le premier à employer les caractères mobiles pour l'impression de la musique. De plus, les documents que nous donne M. Castellani sont déjà connus (quoiqu'il ne le dise pas), par des publications antérieures et n'ont guère que le mérite de l'exactitude. Mais ce travail, comme le précédent d'ailleurs, est muni d'une excellente table analytique à laquelle on pourra recourir avec fruit chaque fois que l'on s'occupera des origines de la typographie vénitienne. H. Stein.

BULLETIN

Rituale romanum Pauli V, pontificis maximi, jussu editum, et a Benedicto XIV auctum, etc. Editio tertia post typicam. Ratisbonæ, etc., typis Friderici Pustet, 1892, in-8 de VIII-318-192* p. — Prix : 6 fr.

La maison Pustet vient de faire paraître une luxueuse édition du rituel romain. Inutile de dire qu'elle est aussi complète que possible et qu'on y trouve toutes les formules de bénédictions les plus récentes. L'exécution typographique est absolument hors ligne ; une délicieuse gravure en couleurs,

représentant la Sainte Trinité, et d'autres charmantes illustrations d'une finesse extrême et d'un sentiment religieux très expressif, servent d'introduction aux différents chapitres. Le texte se détache vigoureusement en noir et rouge sur le fond chiné du papier, et un léger encadrement finit de donner un cachet fort distingué à ce beau volume. G. P.

Pensées sérieuses, par M. D'EGYDI. Traduit de l'allemand par le Bureau bibliographique à Berlin. Paris, Westhausser, 1891, in-8 de 53 p.

Né dans l'Église évangélique, M. d'Egydi, lieutenant-colonel au 1er régiment de hussards saxons, est indépendant de toute église et de toute confession de foi, mais il se croit la mission de travailler au rétablissement du christianisme véritable, c'est-à-dire au règne universel de la religion d'amour. Son point de départ consiste à débarrasser la religion de tous les dogmes de l'ordre surnaturel et en premier lieu du dogme de la divinité de Jésus-Christ. L'orthodoxie est chose indifférente, seule la vie chrétienne importe ; et la vie chrétienne, c'est la pratique de la charité dont voici la formule : « Plus que l'aumône vaut l'amour. »

Sur ces pensées sérieuses nous ne ferons que trois réflexions :

1° Le point de départ de M. d'Egydi est antirationnel. La question capitale, celle sans laquelle on ne peut aller plus outre, est celle-ci : Dieu a-t-il, oui ou non, révélé ces vérités que vous jetez par-dessus bord?

2° Pour appartenir au christianisme renouvelé, serait-il nécessaire d'admettre au moins l'existence de Dieu et l'existence humaine du Christ, comme le fait M. d'Egydi ? Mais il n'a aucun droit d'imposer ces vérités à ceux qui voudront se contenter du dictame pratique : Plus que l'aumône vaut l'amour.

3° Enfin, comme les dogmes qu'il rejette sont précisément le foyer auquel s'allume la divine étincelle de l'amour, la religion qu'il rêve sera sans amour.

L.

En famille, livre de lecture par VICTOR COUPIN et ALBERT RÉNOUF. Tours, Mame, 1891, gr. in-8 de 240 p. — Prix : 1 fr. 30.

On est en famille, et l'on cause, et l'on lit, et l'on commente en des entretiens familiers les lectures et les leçons que l'on vient d'entendre. C'est une manière ingénieuse de s'instruire tout en goûtant les douceurs de la vie de famille. De quoi s'instruit-on ? De tout. Car, en vérité, je ne vois pas ce qui est oublié dans ces leçons en famille. On y parle morale et poésie, géographie et histoire naturelle, grammaire et physique, marine et arboriculture, cosmographie et histoire, marine et philosophie, et même médecine. Peut-être n'y parle-t-on pas assez religion, et c'est là une lacune qui, par le temps de neutralité qui court, mérite d'être signalée, surtout ici, où l'on professe hautement que l'éducation ne peut se passer de Dieu. Nous regrettons sincèrement que ce livre, d'ailleurs assez bien fait, n'ait pas une étiquette plus chrétienne et se préoccupe trop exclusivement de ce qui instruit, sans penser assez à ce qui élève et grandit l'âme. Il lui manque cela, et c'est beaucoup, pour être un bon livre. P. TALON.

La Tribu de Wagap (Nouvelle-Calédonie), ses mœurs et sa langue, d'après les notes d'un missionnaire mariste, coordonnées par le P. A. C., S. M. (Publication de l'œuvre de Saint-Jérôme). Paris, Chadenat, 1890, gr. in-8, 142 p.

Ce volume est destiné à faire profiter les linguistes, aussi bien que les futurs missionnaires en Nouvelle-Calédonie, des connaissances qu'un long séjour a

permis à un Père mariste d'acquérir sur les mœurs et la langue de la tribu de Wagap. Pour les mœurs, l'auteur ajoute peu à ce que l'on savait déjà; mais ce qu'il en dit est surtout une entrée en matière. Le fond de sa publication est consacré à la langue de cette tribu canaque. L'auteur donne une grammaire résumée, et, comme textes, des conversations usuelles, des exemples de discours adressés aux chefs, aux missionnaires, etc., un résumé de catéchisme et plusieurs prières de l'Église : tous ces textes sont accompagnés d'une traduction juxta-linéaire. L'auteur modeste et zélé aurait élargi le cercle bien étroit de ses lecteurs, s'il avait joint à ces textes (comme ont fait plusieurs autres missionnaires) des textes originaux de la littérature orale des indigènes, nous voulons dire des proverbes, devinettes, contes et chansons.

H. G.

Papes et Paysans, par Gabriel Ardant. Paris, Gaume, 1891, in-12 de iv-266 p. — Prix : 2 fr.

Ce que les papes ont fait à Rome pour les paysans et l'agriculture, voilà le sujet de ce beau livre, écrit avec flamme, ce qui ne l'empêche pas d'être sérieusement documenté. M. Gabriel Ardant a pu puiser dans les archives du Vatican, et il en a tiré des trésors, très habilement mis en œuvre. On en peut conclure que les Souverains Pontifes ont manifesté toujours la plus intelligente sollicitude pour les ouvriers de la terre, et qu'aucun gouvernement n'a montré autant de sagesse dans la conduite de son peuple. Cet ouvrage contribuera puissamment à dissiper les faux jugements répandus par les ennemis du domaine temporel des Pontifes romains, et en faisant regretter le passé, pourra préparer l'avenir. Le lecteur désireux de se faire une opinion raisonnée sur la question consultera avec fruit les huit documents insérés à l'appendice : ce sont les pièces justificatives de la thèse, étais vigoureux qui la défendront contre toute tentative, même de la part des esprits les plus prévenus; on ne pense pas à ébranler un édifice construit sur le roc. P. Talon.

Le Saint Clou de Toul, son origine, son authenticité, son culte, par Un ancien vicaire de la cathédrale de Toul. Nancy, René Vagner, 1888, in-8 de 104 p. et 4 pl. — Prix : 1 fr. 25.

André du Saussay, évêque de Toul au xviie siècle, a consacré un de ses opuscules latins au saint Clou partagé entre Trèves et Toul (1660); ce prélat, au dire de Niceron, avait « beaucoup d'érudition et de lecture, mais peu de jugement et de critique. » Son travail fut adapté en français par « le sieur A. Riché » (1680). De nos jours, le même sujet a été traité avec des proportions et des mérites divers par M. l'abbé Guillaume (1880) et Mgr Barbier de Montault (1886). L'auteur du présent opuscule a voulu faire plus et mieux, défendre surtout la relique de Toul contre le savant prélat, qui n'admet pas que le clou de Toul soit la pointe détachée de celui de Trèves. On sait que M. Rohault de Fleury a catalogué trente-deux clous honorés en vingt-neuf localités différentes. M. l'ancien vicaire de Toul développe l'argument traditionnel avec un certain luxe d'érudition : il a fait précéder son chapitre préliminaire d'une liste des « auteurs à consulter. » J'ai eu l'occasion de m'élever contre cette mode au dernier Congrès de la Société bibliographique. A quoi peut-il bien servir de citer « sur les saints clous en général » : Cyprien (saint), évêque de Carthage; Grégoire de Nazianze (saint).... ; Théodoret, *Histoire ecclés.?* » Ces citations générales prouvent simplement que l'auteur ne les a pas compulsés. Je lui suis plus reconnaissant des extraits de l'ancien

processionnal et du missel de Toul de 1508, qui occupent les pages 93-97, mais la prose n'était pas spéciale à cette église : je l'ai rencontrée dans vingt-deux autres missels d'églises différentes. U. C.

Dieu, la Royauté et le Salut de la France. Paris, imp. catholique de l'Œuvre de Saint-Paul, 1890, in-12 de 228 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce livre, qui paraîtra peut-être un peu démodé, tant les événements ont marché depuis qu'il a été écrit, peut se résumer dans ces deux phrases : « Le peuple uni au Roi, et le Roi uni à Dieu par l'onction, la royauté et le sacre, voilà le secret de la force et de la prospérité de la France. Aujourd'hui déshonorée et foulée aux pieds par la Révolution, elle gît au milieu des nations, sans dignité, sans force et sans vie : demain, relevée par la royauté chrétienne, elle apparaîtra rayonnante de gloire, de jeunesse et de puissance. » Rêve que tout cela, sera-t-on porté à dire aujourd'hui, mais en tout cas beau rêve ; rêve d'un bon catholique et d'un bon Français. Je ne prétends pas que ce doive être le programme politique d'aujourd'hui, bien qu'on en fasse d'ailleurs de beaucoup moins bons ; mais je demande qu'on laisse à ceux qui ont la faiblesse de s'y plaire encore le droit d'y chercher des consolations, peut-être même une espérance, *Defunctus adhuc loquitur*. Le temps des résurrections n'est d'ailleurs peut-être pas passé pour toujours. P. Talon.

Les Intérêts catholiques. Paris, Savine, 1891, in-12 de 259 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est anonyme, mais il est si médiocre que je ne vois pas l'intérêt qu'il pourrait y avoir à chercher qui a pu l'écrire. Ce pourrait bien être quelque candidat déçu à une chaire des Facultés de théologie catholique officielles, aujourd'hui défuntes, ou tout simplement un obscur rédacteur du *Moniteur de Rome* ou de l'*Observateur français*. A coup sûr, c'est un monsieur qui voudrait bien jouer un rôle et qui ne sait pas faire un livre. C'est un républicain qui tombe sur les évêques qui, à tort ou à raison, passent pour sympathiques au régime dont nous jouissons ; c'est un catholique qui passe son temps à médire des catholiques les plus dévoués et les plus illustres de notre temps, à se moquer de leurs personnes et à dénigrer leurs œuvres. Tout cela est d'une rare incohérence. La réclame dont l'éditeur accompagne le livre annonce qu'il sera vivement discuté. C'est beaucoup de prétention : le livre n'en vaut pas la peine. Peut-être y aura-t-il lieu de dire un mot ici des discussions que soulève la formation d'un parti catholique républicain. Mais nous attendrons pour cela une meilleure occasion. P. Talon.

Dialogues entre feu Cartouche et M. Brisson, sur l'art d'exterminer sans bruit le clergé, ses écoles et ses congrégations, par ***. Nouvelle édition. Paris, Retaux-Bray, 1891, in-12 de 70 p. — Prix : 0 fr. 50.

Sous une forme humoristique et pittoresque, cet opuscule cache une étude très complète de la persécution fiscale suscitée contre les congrégations par M. Brisson, et, pour mieux dire, de la politique républicaine tout entière. Par quelles ruses, par quelles hypocrisies le parti républicain prétend arriver à détruire l'Église sans la faire crier, M. H. Brisson le dévoile à feu Cartouche, qui est tout étonné des progrès réalisés par le brigandage et le vol, depuis le temps où lui, Cartouche, exerçait sa petite industrie. Mais cet opuscule n'est pas seulement un historique de la persécution, il contient aussi un programme de résistance, ce qui augmente encore son utilité et son intérêt.

Aussi souhaiterions-nous vivement qu'il fût répandu beaucoup : mais, pour cela, il faudrait en abaisser le prix. Sous cette forme et au prix de 50 c. il ne saurait devenir une brochure populaire, et c'est bien dommage.

P. Talon.

Décalogue ou Dynamite, avis aux bourgeois sans Dieu, par l'auteur des *Dialogues entre feu Cartouche et M. Brisson, sur l'art d'exterminer sans bruit le clergé, ses écoles et ses congrégations.* Paris, Victor Retaux, 1891, in-12 de 70 p. — Prix : 0 fr. 50.

Le titre de cet opuscule en dit nettement l'objet ; la société doit redevenir chrétienne, si elle ne veut pas périr par l'anarchie. Ni les fusils ni les canons ne sauraient remplacer les commandements de Dieu. Il faut se convertir ou mourir. Ce n'est pas seulement de l'âme que le Décalogue assure le salut éternel, il sauve encore les biens temporels du brigandage et de la destruction : les sociétés qui le pratiquent sont les plus saintes sans doute, mais les plus solides aussi et les mieux assurées contre les menaces de demain. Voilà la chose que développe l'auteur de cet opuscule en quelques chapitres vivement écrits dans le ton qui convient à une brochure de propagande. Nous souhaitons qu'il soit beaucoup lu.

P. Talon.

Pensons-y et parlons-en, par Jean Heimweh ; Paris, A. Colin, 1891, in-16 de 46 p. — Prix : 0 fr. 50.

« La question d'Alsace-Lorraine, dit avec raison M. Heimweh, quelque opinion qu'on professe sur le fond du sujet, n'en reste pas moins un cauchemar pour l'Europe ; et ce cauchemar, comme tous ses pareils, apparaît d'autant plus effrayant qu'on le laisse davantage dans l'ombre. » Après quelques citations de journaux et de discours allemands, l'auteur ajoute : « Du moment qu'on parle ainsi en Allemagne, il n'y a plus de raison pour se taire en France. »

M. Heimweh pose ensuite les termes de son programme : « Est-il permis à un peuple victorieux de s'emparer d'une partie du territoire du peuple vaincu sans le consentement et malgré la protestation de la population annexée ?.... Appartient-il au plus fort, assisté d'un ethnologue et d'un historien, de tracer les limites des États et de se faire obéir coûte que coûte ; ou bien le soin d'arrêter ces limites doit-il revenir aux intéressés, c'est-à-dire aux populations elles-mêmes librement consultées, s'il en est besoin (p. 28) ? »

Le Congrès de la paix a trompé les espérances par trop naïves de M. Heimweh. Son adjuration à l'Italie frise le ridicule, au moment où l'Italie garantit de nouveau à l'Allemagne la possession de l'Alsace-Lorraine. De grâce, ne compromettons pas la cause de l'Alsace-Lorraine en l'associant à la cause de la Révolution.

A. d'Avril.

Les Institutions de la marine, par Chevalier, capitaine de vaisseau en retraite. Paris, A. Challamel, 1892, in-12 de 109 p. — Prix : 1 fr. 50.

Après une trop longue période d'indifférence, l'opinion publique s'est vivement préoccupée, dans ces derniers temps, de la situation de notre marine. Un juge dont aucun marin ne récusera la compétence, M. le commandant Chevalier, estime que les critiques émises à ce sujet sont malheureusement justifiées. En quelques pages, il examine successivement le *matériel*, le *personnel* et les *écritures*, c'est-à-dire la comptabilité. Selon lui, le budget de la marine n'est pas judicieusement utilisé : le personnel, surtout comme officiers de vaisseau et ingénieurs, est excellent ; mais les frais généraux sont excessifs

et les dépenses ne sont pas convenablement réparties. Cela tient à ce qu'il manque à la tête de ce service un rouage important : celui qui devrait donner la direction et l'impulsion selon un plan bien mûri et suivi avec persévérance. M. le commandant Chevalier n'indique pas très clairement quel devrait être ce rouage essentiel ; mais il semble qu'on puisse lui donner pleine satisfaction par la création d'un grand état-major général, analogue à celui qui existe au ministère de la guerre. Il est incontestable que le besoin s'en fait surtout sentir avec des ministres civils qui sont portés à laisser les organismes administratifs prendre une importance exagérée au détriment de l'élément militaire. COMTE DE BIZEMONT.

Que deviendront les colonies françaises dans l'éventualité d'un conflit franco-russe avec la triple alliance? par J. POPOWSKI. Paris, Baudoin, 1892, in-12 de 68 p. — Prix : 2 fr.

« Il faut cependant admettre, dit en terminant le major Popowski, qu'il est dans l'intérêt de la France de constater de la sympathie de la part de la Russie. La France seule est si forte que l'Europe doit régler ses forces sur les siennes; on sera encore plus forcé de calculer avec la France si, dans un cas donné, elle peut compter sur des alliés forts (p. 63). » Cette conclusion d'un Polonais donne plus de poids aux considérations qu'il présente pour signaler à la France les éventualités d'une guerre entreprise contre la triple alliance de concert avec la Russie. M. Popowski, qui est un ancien élève de nos écoles spéciales, s'attache surtout à la question militaire et au danger de perdre nos colonies africaines à la suite d'une guerre malheureuse ou simplement indécisive. « Après la perte de deux provinces, la France n'a pas cessé d'être grande et puissante; pourrait-elle conserver sa force si elle perdait son influence dans la Méditerranée? » (p. 37.) M. Popowski ajoute : « Si la France se prépare et qu'elle attende l'occasion, elle peut développer ses possessions coloniales, s'étendre ainsi et, sans renoncer aux chances de l'avenir, résoudre pacifiquement tôt ou tard la question de l'Alsace et de la Lorraine » (p. 64).

Sur un point spécial, je ne serais pas d'accord avec M. Popowski, qui, à mon avis, ne tient pas assez compte de l'Espagne dans la question du Maroc. C'est là un détail. L'auteur traite avec compétence les questions militaires : son travail mérite d'être lu. Dût-on contester ses raisons, on reconnaîtra que l'auteur montre une sympathie réelle pour la France. A. D'AVRIL.

Documents authentiques pour servir à l'histoire de la constitution civile du clergé dans le département de la Mayenne, par FRÉDÉRIC LE COQ. 5e partie. *District d'Évron.* Laval, Chailland, in-8 de 152 p. — Prix : 2 fr. 75.

Sous ce titre modeste, l'auteur a recueilli tous les éléments nécessaires à une glorieuse page d'histoire locale. Sans doute, Dom P. Piolin avait déjà dressé au clergé manceau un noble monument, mais certaines figures dignes d'intérêt méritaient de ne pas demeurer dans l'ombre, et l'histoire, même particulière, n'avait pas permis de les faire également ressortir. Il restera probablement bien peu à glaner après cette étude si exacte et si documentaire de chaque paroisse que nous présente aujourd'hui M. Le Coq, en prenant à part chaque ecclésiastique, donnant le texte de son serment, l'extrait des minutes des actes de municipalité qui lui sont relatifs, et en complétant ces pièces par tous les détails connus de sa vie, de son ministère et de sa mort.

G. P.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La mort de S. Em. le cardinal Gaspard Mermillod, évêque de Genève, est un deuil qui afflige profondément l'Église et vient douloureusement s'ajouter aux pertes récentes des cardinaux Newman et Gibbons et de Mgr Freppel. — Né à Carouge, près de Genève, en 1824, il se distingua rapidement dans l'état ecclésiastique, qu'il choisit de bonne heure. A vingt-deux ans, il était curé à Genève; l'activité qu'il déploya dans ses fonctions, l'ardeur apostolique de son zèle, l'éclat de son éloquence, attirèrent sur lui l'attention et lui acquirent un certain crédit à la cour pontificale. Nommé en 1864 évêque d'Hébron *in partibus* et auxiliaire de l'évêque de Lausanne, il vit le gouvernement fédéral de la Suisse s'opposer à son action bienfaisante. Cela ne l'empêcha pas d'être nommé tour à tour vicaire apostolique, puis évêque de Genève. Nous n'avons pas à rappeler ici les heureux résultats acquis par son zèle persévérant; mais il est de notre ressort de noter les quelques ouvrages dus à la plume de l'éminent prélat; presque tous sont des œuvres oratoires : *Lettres à un protestant sur l'autorité de l'Église et le schisme, par Un catholique* (1860, in-18); — *Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1863* (1863, in-8); — *La Pologne*, discours en faveur des pauvres malades polonais, prononcé dans l'église Sainte-Clotilde, le 20 avril 1863 (1863, in-8); — *De l'intelligence et du gouvernement de la vie;* conférences prêchées aux dames, à Lyon (1864, in-12); — *De la vie surnaturelle dans les âmes;* conférences prêchées aux dames, à Lyon (1865, in-8); — *Jésus-Christ Notre-Seigneur;* discours en faveur des pauvres secourus par la Société de Saint-Vincent de Paul (1865, in-8); — *Éloge de Mgr M.-N.-A. Develuy, évêque d'Acone, coadjuteur de Corée, martyrisé en Corée le vendredi saint 1866*, prononcé dans la cathédrale d'Amiens (1867, in-8); — *L'Église et le siècle*, conférence faite à la Société d'émulation de Bruxelles, le 4 mars 1868 (1868, in-8); — *L'Église et les ouvriers au XIXe siècle*, discours prononcé à Sainte-Clotilde (1868, in-8); — *Second discours sur les ouvriers au XIXe siècle* (1868, in-8); — *Discours et allocutions*, prononcés à Tours pendant la neuvaine de saint Martin (1869, in-12); — *Allocution au service solennel célébré pour le repos de l'âme de M. Deguerry, curé de la Madeleine* (1872, in-8); — *La Question ouvrière* (1872, in-8); — *Vie de la sainte Vierge d'après les Écritures* (1874, in-32); — *Analyses des conférences de la retraite donnée par Mgr Mermillod au Sacré-Cœur de Rennes (février 1877)*; — *Souvenirs de la retraite donnée aux enfants de Marie du Sacré-Cœur d'Amiens* (1877, in-12). L'éminent prélat a également traduit du latin la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, de Ludolphe le Chartreux.

— M. Louis-Ferdinand-Alfred Maury, membre de l'Institut, est mort à Paris, le 13 février, à l'âge de soixante-quinze ans. Né à Meaux en 1817, après avoir fait des études mathématiques et songé à l'École polytechnique, il se laissa entraîner, en 1836, à son goût pour l'érudition, entra à la Bibliothèque royale, mais ne tarda pas à quitter cet établissement, où il ne se trouvait pas assez libre. En 1844, l'Institut le choisit pour sous-bibliothécaire, poste qu'il occupa jusqu'au moment où l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui donna la place laissée vacante par la mort de M. Dureau de la Malle. M. Maury avait déjà publié d'excellents travaux sur les légendes pieuses et sur les fées au moyen âge, et sur les grandes forêts de la Gaule. En 1862, il devint professeur d'histoire au Collège de France, et, en 1868, directeur des archives de l'empire. Les principaux écrits de M. Maury se rapportent à ce qu'on appelle l'histoire

des religieux. L'éminent érudit a semé de nombreux articles dans des recueils tels que *l'Encyclopédie moderne*, et dans des revues et journaux, parmi lesquels nous citerons : les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, la *Revue archéologique*, le *Journal des savants*, la *Revue des Deux Mondes*, l'*Athenæum français*, le *Moniteur universel*. Voici la liste des ouvrages publiés par M. Maury : *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge, ou Examen de ce qu'elles renferment de merveilleux* (1843, in-8) ; — *Les Fées du moyen âge, recherches sur leur origine, leur histoire et leurs attributs* (1843, in-12) ; — *Histoire des grandes forêts de la Gaule et de l'ancienne France, précédée de recherches sur l'histoire des forêts de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie* (1850, in-8) ; — *Essai historique sur la religion des Aryas* (1853, in-8) ; — *Histoire des religions de la Grèce antique, depuis leurs origines jusqu'à leur complète constitution* (1857-1859, in-8) ; — *La Magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen âge* (1860, in-8) ; — *Le Sommeil et les rêves* (1861, in-8) ; — *Les Académies d'autrefois, l'ancienne Académie des sciences* (1863, in-8) ; — *Croyances et légendes de l'antiquité. Essai de critique appliquée à quelques points d'histoire et de mythologie* (1863, in-8) ; — *Mémoire sur le véritable caractère des événements qui portèrent Servius Tullius au trône* (1863, in-4) ; — *Les Académies d'autrefois, l'ancienne Académie des inscriptions et belles-lettres* (1864, in-8) ; — *Exposé des progrès de l'archéologie* (1867, gr in-8) ; — *Les Forêts de la Gaule et de l'ancienne France* (1867, in-8) ; — *La Terre et l'homme, ou Aperçu historique de géologie, de géographie et d'ethnographie* (1869, in-12). M. Alfred Maury a collaboré aux deux premiers volumes des *Religions de l'antiquité*, de Guigniaut.

— M. Ludwig-Moriz-Peter von Rönne est mort à Berlin, le 23 décembre, dans sa 88e année. Né à Gluckstadt, en Holstein, le 18 octobre 1804, il étudia aux Universités de Bonn et de Berlin. A vingt et un ans, il devint auditeur à la cour de justice de Berlin. La faveur d'un ministre lui valut un avancement rapide que justifièrent d'ailleurs ses connaissances et ses travaux. Depuis 1862, il faisait partie du Reichstag. Quelques publications de première importance ont assuré à M. von Rönne une place éminente parmi les juristes d'outre-Rhin. Ce sont, par ordre chronologique : *System des preussischen Landrechts* (1835, in-8) ; — *Das Verfassungsrecht des deutschen Reichs* (Leipzig, 1872) ; — *Die Verfassung und Verwaltung des preussischen Staats* (1843-1866, 16 vol. in-8) ; — *Das Staatsrecht der preussischen Monarchie* (1856-1863).

— Sir George Biddell Airy, qui est mort le 4 janvier, était un des plus savants astronomes de la Grande-Bretagne. Né à Alnwick, le 27 juillet 1801, il avait dix-huit ans quand il commença de suivre les cours de l'Université de Cambridge ; et il n'en avait que vingt-six quand il fut nommé à la chaire de mathématiques, dite de Lucas, occupée jadis par l'illustre Newton. Comme son fameux prédécesseur, sir G.-B. Airy s'occupa des questions d'optique. A cette époque il collaborait activement aux *Transactions* de la société de philosophie de Cambridge. Sa théorie des ondulations de la lumière fut remarquée. Il l'exposa dans son premier ouvrage (*Mathematical Tracts*, 1826), qui contient d'autres théories sur la lune, les planètes et sur divers sujets d'astronomie physique. Lors de la fondation de l'observatoire de Cambridge, sir Airy en fut nommé directeur après la mort prématurée de M. Woodhouse (1828). Ces nouvelles fonctions lui donnèrent l'occasion de publier les résultats de ses observations (*Cambridge Observations*, 1829-1838, 9 vol. in-4). Sans entrer dans le détail de ce que contiennent ces volumes, il nous suffira de dire qu'ils ont servi de modèle aux travaux postérieurs des astronomes anglais. Aussi sir Airy se vit-il appelé, en 1835, à l'observatoire royal de Greenwich, et la même année la société royale d'astronomie l'élut pour son

président. Dans son nouveau poste, le grand astronome exerça encore son activité de la manière la plus utile pour la science. Il ne se retira qu'en 1881. Même après avoir pris sa retraite, sir Airy continua les observations sur les mouvements lunaires, qu'il avait commencées en 1875 et dont le résultat ne fut publié qu'en 1886, sous le titre de *Numerical Lunar Observations*. Parmi les autres ouvrages dus à l'illustre savant, il faut citer son traité de la *Gravitation* (1834), ses *Ipswich Lectures* (1849), reprises depuis sous le titre de *Popular Astronomy*, ses *Sound and atmospheric Vibrations* (1868), et son *Treatise on Magnetism* (1870). L'Institut de France s'était fait un honneur de lui donner place parmi les associés étrangers, et le gouvernement de notre pays l'avait décoré de la Légion d'honneur.

— On annonce la mort : de M. Achintre, botaniste, mort à Aix, le 24 février ; — du lieutenant de vaisseau Philippe Desplas, auteur de plusieurs romans réalistes, mort le 30 janvier ; — de M. Maurice du Seigneur, auteur d'un certain nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Le Théâtre de Monte-Carlo* (1880, in-12) ; *Le Salon de Paris illustré* (1885, in-4) ; *Paris, voici Paris* (in-8 carré, 1889), mort à Paris, le 9 février, à l'âge de quarante-six ans ; — de M. Léonce Gibert, qui a publié, sous le pseudonyme de Francis Melvil, un certain nombre de romans, mort le 27 janvier ; — de M. Henri Hardouin, l'un des fondateurs de la Société des antiquaires de la Picardie, mort dans sa quatre-vingt-deuxième année, à Quimper, éditeur de l'*Histoire des comtes d'Amiens*, de du Cange, auteur de nombreux travaux juridiques et entre autres de traités sur la *Contrainte par corps* et la *Législation des cours d'eau* ; — de M. Édouard Jeantier, administrateur du *Journal des fonctionnaires*, mort le 28 janvier, à Saint-Jean-du-Bois (Orne) ; — de Mgr Jean-Pierre Langevin, né à Québec en 1821 : auteur d'un *Cours de pédagogie* (1869, in-8), mort le 31 janvier ; — du docteur Libert, mort le 25 février ; — de l'abbé Marty, chanoine honoraire d'Alger, auteur de : *Démonstration du Symbole catholique* (1859, in-12) ; *M. le prince de Broglie et Dom Guéranger* (1859, in-8) ; *Les Aumôniers de l'Université*, mort le 1er février ; — de M. Aug. Nisard, recteur honoraire d'académie, né à Châtillon-sur-Seine, en 1809, auteur des ouvrages suivants : *Du libre retour à la foi par l'expérience. Discours à mon fils* (1855, in-8) ; *Les Franchises de la chaire chrétienne. Un Sermon de Bossuet* (1883, gr. in-8) ; *La Maison et l'Église. Souvenirs d'un enfant catholique* (1884, in-12), et qui a publié une traduction de l'*Art poétique* d'Horace et des Œuvres de Virgile, mort le 18 février ; — de M. Eugène de Thiac, né en 1806, auteur d'études remarquées sur les questions agricoles et sur les institutions charitables, mort à Paris ; — de M. Adolphe Thibault, directeur du *Conservateur du Gers*, mort le 1er février.

— A l'étranger, on annonce la mort de M. l'abbé Cesare Aguilhon, archéologue, mort à Monza, le 16 janvier ; — de M. l'abbé Anselmi, auteur d'ouvrages assez estimés ; — de M. John B. Bagnall, éditeur de *The Evening Star*, mort en décembre ; — de M. Henry Walter Bates, explorateur et naturaliste anglais, dont on cite surtout avec éloges *The Naturalist of the Amazons* (1863), qui fit beaucoup de bruit au moment de son apparition, secrétaire de la Société royale de géologie, mort à soixante-sept ans ; — de M. Bernhard Ten Brink, successivement professeur aux Universités de Marbourg et de Strasbourg, qui s'est surtout fait connaître par les remarquables études qu'il a consacrées à Chaucer, et notamment par une grammaire de cet écrivain, la seule presque qui existe pour l'anglais du moyen âge (1884), mort le 29 janvier ; — de M. Tito Cacace, jurisconsulte italien ; — de sir James Caird, ancien collaborateur du *Times*, connu par des études sur la vallée du Mississipi, mort à

soixante-seize ans ; — de sir Georges CAMPBELL, qui a publié sur l'Inde, où il vécut, des ouvrages estimés : *Modern India* (1852) ; *India as it may be* (1853), mort à soixante-huit ans; — de Mme Emilie Flyggare CARLEN, née Smith, féconde romancière suédoise, qui laisse plus de trente nouvelles et des Mémoires de la vie littéraire en Suède de 1840 à 1860, publiés en 1878, morte le 5 février, à Stockholm, à cinquante-quatre ans ; — du R. P. Giovanni-Maria CORNOLDI, S. J., directeur de la *Civiltà cattolica*, mort à soixante-dix ans ; — du docteur Chr.-Wilhelm-Joseph CRON, directeur de l'établissement Sainte-Anne, à Augsbourg, mort à soixante-dix-huit ans, le 17 janvier ; — de M. le comm. Giovanni DANEO, professeur de pédagogie à l'Université de Gênes, qui s'est exercé avec un égal succès dans la prose et dans la poésie, mort à Gênes, le 24 janvier ; — de M. Ludwig EICHRODT, poète humoristique, mort à soixante-cinq ans, le 2 février ; — de M. Franz FRAIDL, professeur de théologie à l'Université de Gratz, mort à quarante-cinq ans, le 2 janvier ; — de M. Alfred GOODWIN, helléniste et latiniste distingué, professeur à l'Université de Londres ; — de M. James-Augustin GRANT, l'explorateur anglais, connu surtout comme compagnon de Speke dans son voyage aux sources du Nil, auteur de *A Walk across Africa*, mort le 10 février; — de M. Heinrich-Franz GRETSCHEL, professeur à l'École des mines de Freiberg, mort à Dresde, le 2 février; — de M. William Anthony HARRISON, recteur de Barnes (Surrey), auteur d'études sur Shakespeare, mort en février; — de M. HIRST, professeur de physique, puis de mathématiques pures à l'Université de Londres, mort en février ; — de M. le général VON HOHENLOHE, écrivain militaire allemand; — de M. Thomas HUNT, géologue et minéralogiste américain, dont nous citerons : *Chemical and geological Essays* (1875) ; *Mineral physiology and physiography* (1886) ; *Systematic mineralogy*, mort à New-York, en février; — de M. Orrin Bishop JUDD, écrivain connu surtout par ses traductions en anglais d'ouvrages étrangers, mort à Williamsburgh (États-Unis), le 12 janvier ; — de M. George-Henry KINGSLEY, connu par une traduction estimée de Paul Heyse, mort le 5 février ; — de M. Ernst KOSSAK, professeur de mathématiques à l'École technique supérieure de Berlin, mort dans les derniers jours de janvier ; — de M. Johann Heinrich LÖWE, professeur de philosophie à l'Université de Prague, mort à quatre-vingt-trois ans ; — de sir Morell MACKENZIE, dont le nom a fait grand bruit surtout à l'époque de la mort de l'empereur Frédéric, dont il était le médecin et sur la maladie duquel il a écrit *The Fatal Illness of Frederick the Noble*, mort au commencement de février ; — de M. John H. MAC NAUGHTON, dont on cite *The Blue and the Gray*, et surtout le poème intitulé *Omnalinda*, mort à Caledonia, N. Y., vers la fin de décembre ; — de M. MARTIN, bibliothécaire de l'Université d'Iéna, mort le 28 janvier ; — de M. Theodor MITHOFF, professeur d'économie à l'Université de Gœttingue, mort à Berlin, le 30 janvier ; — de M. Alois VON ORELLI, professeur à la Faculté de droit de Zurich, auteur d'ouvrages estimés sur le jury en France et en Angleterre, sur l'histoire et la législation de la Suisse, directeur de la *Zeitschrift für schweizerisches Recht*, mort le 1er février ; — de sir George PAGET, professeur de médecine à l'Université de Cambridge, mort dans cette ville, le 29 janvier, à quatre-vingt-trois ans ; — de M. George PHILIPPS, qui, après s'être occupé de travaux mathématiques, s'est adonné avec beaucoup de succès à l'étude des langues sémitiques, auteur d'une grammaire syriaque estimée, mort le 12 février, à quatre-vingt-neuf ans ; — de M. J. Edward PRICE, auteur de *Historical Account of the Guildhall*, mort en février; — de M. Alexandre Risos RHANGABÉ, homme d'État, poète et philologue grec, mort le 29 janvier, à quatre-vingt-deux ans ; — de M. le comm. Marcellino RODA, membre du conseil supérieur d'agriculture en Italie, très versé dans les sujets

agricoles, mort à soixante-seize ans ; — de M. G.-A. Rowel, météorologue anglais, dont on cite entre autres ouvrages : *Essay on the cause of rain*, mort à quatre-vingt-huit ans, le 24 janvier ; — de M. Antonio Sannia, mathématicien italien, mort en février ; — de M. Max Scholz, professeur honoraire à l'Université de Greifswald ; — de M. John Stores Smith, qui, à dix-neuf ans, publia une Vie de Mirabeau dont le succès fut assez grand, mort le 31 janvier, à soixante-trois ans ; — de M. Spurgeon, à qui divers ouvrages (*John Ploughman's talk*, *John Ploughman's pictures*, etc.) ont conquis en Angleterre beaucoup de popularité, mort en février ; — de M. J.-K. Stephen, dont on cite surtout *Lapsus calami* et *Quo, Musa, tendis?* mort vers le milieu de février ; — de M. Gisbert von Vincke, poète et nouvelliste, dont nous rappellerons l'ouvrage intitulé *Sagen und Bilder aus Westfalen*, mort le 6 février ; — du poète écossais M. David Wingate, mort en février, à soixante-quatre ans ; — de M. G.-G. Zerfli, écrivain hongrois, qui a publié des notes sur l'art ornemental ; — de M. Achille Zigno, botaniste et géologue, mort à Padoue, au mois de février.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 5 février, après la communication par M. Siméon Luce de deux documents inédits relatifs à Jeanne d'Arc, M. Abel Lefranc a lu un mémoire sur plusieurs points obscurs de la vie de Guillaume Postel. — Dans celle du 19 février, M. Halévy a commencé une lecture sur un gouverneur égyptien de Jérusalem au xve siècle avant J.-C. M. Germain Bapst a lu ensuite un travail sur le théâtre en Italie aux xvie et xviie siècles. — Ces deux mémoires ont été achevés dans la séance du 26 février.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 6 février, M. Levasseur a communiqué à ses collègues un travail intitulé : Les Limites de la densité de la population. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 20 février. M. Claudio Jannet a lu ensuite un mémoire sur les opérations à terme en marchandises, qu'il a terminé dans la séance du 27 février.

Paris. — Nous avons déjà annoncé ici la fondation des *Annales de géographie*, par MM. P. Vidal de la Blache et Marcel Dubois (Paris, A. Colin, in-8. Prix : 15 fr. par an). Le deuxième fascicule (le premier numéro trimestriel de 1892), que nous avons sous les yeux, nous fait applaudir plus encore à la fondation de la Revue. L'excellent choix des articles, l'importance et la variété des sujets qui y sont traités, la méthode et l'esprit scientifique avec lesquels ils sont rédigés, tout concourt à assurer au nouveau recueil un rang éminent parmi les organes français de la géographie. Nous signalerons tout d'abord dans ce fascicule les judicieuses considérations sur le *Rôle des articulations littorales*, dans lesquelles M. Marcel Dubois s'élève avec toute la force de la raison contre l'opinion courante qui présente le développement côtier de l'Europe comme le principal facteur de la civilisation européenne. Il fait ressortir le développement pris par les marines de l'Allemagne et de la Russie, malgré leurs côtes peu découpées et peu accessibles ; il établit fort bien que, d'une part, les fleuves jouent aussi un rôle important (quelques-uns des ports les plus prospères sont aujourd'hui aux embouchures fluviales, tels Rouen, Anvers, Londres); et que, d'autre part, le développement de la marine à vapeur a considérablement diminué l'avantage des côtes découpées et des ports multipliés. Nous noterons encore dans ce numéro les articles de MM. Raveneau sur *Notre connaissance de l'Asie* (qu'accompagne une carte bien médiocre) ; H. Schirmer sur l'état des connaissances concernant la *Géographie de l'Afrique en 1880 et 1891* (la tête de l'article avait paru en octobre); A. Bernard, sur l'*Océanographie*. Nous prenons occasion de la fondation de cette revue pour

féliciter M. Vidal de la Blache et surtout M. Marcel Dubois des efforts qu'ils ont faits, et qui commencent à être couronnés de succès, pour doter la France d'un enseignement géographique égal ou supérieur à celui d'autres nations. Tout récemment encore, grâce au zèle et à l'initiative de M. Marcel Dubois, grâce aussi au bienveillant concours de M. Himly, doyen de la Faculté des lettres de Paris, cet établissement était doté d'un institut géographique, et cet heureux événement a été fêté, le 20 janvier, en un banquet offert à M. Marcel Dubois par la reconnaissance et l'affection de ses élèves.

— C'est aussi dans les *Annales de géographie* qu'a paru d'abord un important mémoire sur *Une Mission géographique et militaire à la Guyane en 1762*, rédigé par M. Henri Froidevaux, professeur agrégé d'histoire au lycée de Vendôme, et qui, au commencement de février, passait brillamment ses thèses de doctorat à la Faculté des lettres de Paris. Il s'agit, dans le travail de M. Froidevaux (Paris, A. Colin, in-8 de 16 p.), de la mission dont Choiseul chargea, dès 1762, le sieur de Behague. Cette mission, non signalée jusqu'ici, prouve que ce n'est pas seulement en 1763, selon l'opinion vulgaire, que Choiseul jeta les yeux sur la Guyane pour en faire une colonie. L'auteur reproduit intégralement les sages et curieuses instructions données au sieur de Behague par le ministre français, et il les accompagne de notes abondantes et érudites; puis il nous fait connaître les résultats de cette mission.

— M. l'abbé Mallet vient de faire paraître la cinquième édition, revue et augmentée, de son *Cours élémentaire d'archéologie religieuse*, tome Ier : *Architecture* (Paris, Poussielgue, in-8), que nous recommandons à nos lecteurs.

— Dom Fernand Cabrol, prieur des Bénédictins de Solesmes, dans une excellente *Etude de théologie historique et critique : Tertullien selon M. Courdaveaux* (Extrait de la *Science catholique*. Paris, Delhomme et Briguet, in-8 de 57 p.), a relevé les bévues commises par M. Courdaveaux dans un essai sur l'illustre philosophe chrétien; il a tracé un intéressant tableau de la vie du docteur africain et de l'histoire de ses idées et esquissé les traits de son caractère et de son talent.

— La *Décentralisation administrative* (53, rue de Lille, 6 francs par an) est une revue dont le titre dit suffisamment l'objet. Était-il bien utile de consacrer un organe spécial à combattre l'excès de centralisation, et le nouveau périodique offre-t-il de grandes chances de durée?

— M. Paul Meyan a eu l'idée de publier un *Annuaire pour 1890 des diplômés* (Paris, Société d'éditions scientifiques, in-18 de 580 p.), qui rendra certainement des services. On y trouve les listes par ordre alphabétique, avec lieux et dates de naissance, des gradués en théologie, droit, lettres, sciences, enseignement spécial, médecine, puis pharmacie. Nous espérons que l'auteur développera son *Annuaire* et que celui de 1891 donnera la liste des diplômés des Écoles des chartes, des langues orientales, etc.

— L'*Annuaire du Conseil héraldique de France*, 5e année (Paris, 1892, in-12 de LV-288 p.), contient : *État des membres du Conseil* au 31 décembre 1891; *Sources du Nobiliaire du Périgord*, par le vicomte de Gérard et le comte de Saint-Saud; — *La Noblesse maternelle et les Origines nobiliaires*, par M. Albert de Mauroy; — *Les Sources du Nobiliaire orléanais*, par M. Couret, ancien magistrat; — *Marie, sœur du grand Corneille, et sa postérité*, par M. Henri Le Court; — *L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem; ses onze premiers grands maîtres*, par le vicomte Oscar de Poli; — *La Dîme et le Champart*, par le comte Gonzague Gianelli et le vicomte E. Révérend du Mesnil; — *Poésies*, par MM. Octave Lacroix, Alphonse de Visien, A. de Margon, O. de Poli; — *La Législation nobiliaire*, par Gaston Bernos; — *Sources du Nobiliaire du Dauphiné*, par M. Jules Chevalier; — *Sources du Nobiliaire de l'île de Corse*, par le comte Raoul

Colonna de Cesari ; — *La Famille de Bayard*, par M. Albert de Rochas ; — *Enquête sur les droits honorifiques et seigneuriaux de l'église paroissiale de Jans (Loire-Inférieure)*, par M. S. de la Nicollière-Teijeiro.

— M. D. Jouaust n'a pas voulu quitter la librairie sans remercier bibliophiles, critiques et artistes, de la sympathie qu'ils lui ont toujours montrée. A la suite des adieux qu'il leur adresse, il a réuni les articles dont les journalistes de tous les partis ont salué son départ (*Aux bibliophiles. Ultima. Notes et chroniques*. Paris, in-8 de 78 p., tiré à 300 exemplaires). Le petit volume, orné du portrait de l'habile éditeur, est un des plus élégants qui soient sortis de ses presses. Le *Polybiblion* ne pouvait manquer de signaler un recueil destiné à devenir célèbre ; d'abord, ce recueil contient diverses indications bibliographiques fort intéressantes (liste des collections de la librairie des bibliophiles, liste des auteurs publiés par cette librairie, liste des collaborateurs de la même librairie, écrivains, peintres et graveurs) ; ensuite et surtout, ce nous est une occasion de joindre nos hommages à ceux qui, dans toute la presse parisienne, ont été rendus au fin lettré, à l'artiste délicat et au galant homme.

— Dans la livraison du 15 février dernier de la *Revue des Deux Mondes*, M. Edmond Plauchut, racontant l'histoire du Berry, de Philippe-Auguste à Louis XII (*Les Anciennes Provinces de la France*), s'exprime ainsi (p. 883) : « On sait la fière réponse que fit à Capet le comte Adalbert, lorsque celui qui prenait le titre de roi demanda à Adalbert qui l'avait fait comte. — « Et toi, qui t'a fait roi? » Il n'y a qu'un petit malheur dans cette citation, c'est qu'on sait parfaitement que le dialogue n'a jamais eu lieu. Ce n'est pas seulement au sujet de Hugues Capet que le narrateur est peu au courant des récents travaux de critique historique, c'est aussi au sujet de Charles VII. Croirait-on qu'il en est encore à raconter qu'Agnès Sorel se servit de l'amour pour exciter le courage de ce roi et, par conséquent, qu'il ignore l'existence de cette belle et définitive *Histoire de Charles VII*, où M. de Beaucourt a si victorieusement réfuté les vieilles fables chères à M. Plauchut ?

Auvergne. — M. A. Vernière raconte d'une façon attrayante *Une Promenade à Villeneuve-Lambron* (Clermont-Ferrand, imp. Malleval, gr. in-8 de 8 p.). A la description du vieux château, « le seul château d'Auvergne qui ait gardé son cachet primitif, » il joint une rapide histoire de ses divers possesseurs, parmi lesquels il signale surtout le sénéchal d'Agenais et de Gascogne, Rigault d'Aurelle, qui le construisit à la fin du XVe siècle. Il reproduit un document inédit qui fait grand honneur à ce gentilhomme et qui prouve que les seigneurs d'autrefois n'étaient pas tous les « oppresseurs du peuple. » D'après ce document, récemment retrouvé par un savant prêtre et qui est un monitoire sur parchemin, l'ancien sénéchal abolit la corvée dans ses terres plus de deux siècles et demi avant 1789.

Berry. — M. Octave Roger a publié dans le seizième volume des *Mémoires de la Société des antiquaires du centre*, puis a fait tirer à part un *Rapport de Didron sur les travaux exécutés de 1829 à 1848 à la cathédrale de Bourges* (Bourges, imp. Tardy-Pigelet, in-8 de 40 p.). « Chargé, dit M. O. Roger, par décision ministérielle du 30 avril 1848, de constater, au point de vue archéologique, les travaux déjà faits et ceux restant à faire, l'auteur de ce rapport juge avec une grande liberté et infiniment de science et d'esprit l'œuvre de ses contemporains. » Il est de fait que Didron s'élève avec beaucoup d'ironie contre les réparations barbares infligées à grands frais à la cathédrale de Bourges. Mais nous dirons volontiers avec M. Roger : « Heureusement ces temps sont passés, et si Didron était de nouveau appelé à contrôler les travaux exécutés dans la cathédrale depuis la rédaction de son rapport, peut-

être, sauf quelques critiques de détails, n'aurait-il que des éloges à décerner. » On ne peut que remercier M. Octave Roger d'avoir songé à publier ce très curieux rapport, qu'il a annoté et enrichi de deux jolies réductions phototypiques de lithographies de Hazé tirées de l'*Album du Berry* (1830).

Bretagne. — La brochure de M. Barthélemy Pocquet : *Débuts du duc d'Aiguillon en Bretagne. Les États de 1756, 6 décembre 1756 - 7 février 1757* (Vannes, Eugène Lafolye, in 8 de 30 p.), fait connaître les difficultés que rencontra le duc d'Aiguillon peu après son arrivée en Bretagne. D'un côté, le gouvernement, qui avait besoin d'argent, voulait établir de nouveaux impôts, de l'autre, les États de Bretagne refusaient de les accepter. De là naquirent une partie des troubles qui agitèrent cette province à la fin du siècle dernier.

— *L'Opposition aux États de Bretagne, la tenue de 1760* (Vannes, Lafolye, in-8 de 33 p.), du même auteur, est la continuation et le complément du précédent travail sur l'administration du duc d'Aiguillon. Sa popularité avait été très grande à ses débuts, mais peu à peu un parti considérable se forma contre lui. Après les États de 1760, l'opposition s'accentua et provoqua les événements qui firent tant de bruit autour de son nom et de celui de La Chalotais.

Dauphiné. — La première carte topographique imprimée des Alpes a paru à Turin en 1680; elle est due à Borgonio. Un émérite fureteur d'archives a trouvé mieux. Sous ce titre : *La Carte manuscrite des Alpes dressée en 1664 par le capitaine Jean Videl* (Paris, Chacornac, in-8 de 6 p.), M. P. Guillemin publie une grande carte inédite qui comprend une partie du Dauphiné, du Piémont, de la Savoie et un coin des Basses-Alpes. Cette carte, qui est peut-être le premier document détaillé de la région, est très curieuse à consulter; il y a là une profusion de noms de lieux à côté d'une tentative topographique bien esquissée; on y trouve même une vue panoramique de Briançon.

— Le titre seul des deux brochures suivantes en indique assez l'importance : *Inventaire des archives du chapitre métropolitain d'Embrun en 1790-1791*, publié par M. l'abbé Paul Guillaume, achiviste des Hautes-Alpes (Gap, imp. Jouglard, gr. in-8 de 44 p.); — *Les Premiers Siècles de l'église de Gap d'après Vallon-Corse (1715-1791)*, par le même (Gap, même imp., gr. in-8 de 34 p.). Dans cette dernière brochure le savant archiviste reproduit un fragment de l'*Histoire des évêques de Gap*, rédigée par un sérieux érudit gapençais vers 1780-85, où l'on remarquera combien François Vallon-Corse se rapproche des idées admises aujourd'hui par les critiques les plus compétents sur les origines ecclésiastiques des Gaules, notamment par M. l'abbé Duchesne (*Mémoire sur l'origine des diocèses épiscopaux de l'ancienne Gaule*, 1890).

— La Bibliothèque de Grenoble possède le manuscrit sur lequel Corbinelli a imprimé l'édition princeps du *De vulgari eloquio* de Dante. Il faut applaudir à l'idée de MM. le docteur Prompt et Maignien, conservateur de la Bibliothèque de Grenoble, de publier une édition photographique de ce précieux manuscrit. Le volume est en souscription chez M. Maignien.

— Vient de paraître à Montpellier : *États libres de Dauphiné, discours prononcé à Romans, le 11 novembre 1891, dans l'église Saint-Barnard*. par Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier (imp. Jean Martel aîné, in-8 de 40 p.).

Flandre. — *La porte de Paris à Lille et Simon Vollant, son architecte*, ont fixé l'attention de M. L. Quarré-Reybourbon (Paris, Plon, Nourrit et Cie, in-8 de 27 p.). Il nous fait connaître l'histoire de l'érection de la porte, nous présente l'artiste qui en a dressé le dessin, et nous fait assister aux vicissitudes qu'elle a subies dans le cours des âges. Le dessin des armes de l'artiste et celui de la porte qu'il a construite ornent l'étude de M. Quarré-Reybourbon.

Franche-Comté. — Vers la fin de la présente année, M. Auguste Castan

publiera un ouvrage du plus grand intérêt : *Les Imprimés du quinzième siècle de la Bibliothèque de Besançon.* Cet ouvrage, qui contiendra 962 notices descriptives, avec dissertations bibliographiques et reproductions de 60 marques typographiques ou ex-libris des possesseurs, est actuellement en souscription à l'imprimerie Dodivers, à Besançon. La parfaite compétence de l'auteur nous fait compter sur un travail de premier ordre.

— La monographie que M. Ch. Godard, professeur d'histoire au collège de Gray, vient de faire paraître sous ce titre : *Le Village d'Autet* (Gray, imp. Roux, in-16 de 284 p.), mérite de n'être pas confondue avec la masse des productions de même espèce. L'auteur parle ici d'une bourgade qu'il considère, avec raison, comme le « type du village, » sur le territoire duquel ne s'est accompli « aucun événement historique important. » Au point de vue des faits, la moisson de M. Godard a, par conséquent, été assez maigre : l'intérêt n'en est qu'étroitement local. Mais où le curieux des vieilles mœurs, le « patoisant » et même l'amateur de traditions populaires trouvent leur compte, c'est dans les détails nombreux et fort bien présentés que M. Godard a répandus un peu partout à travers son livre et principalement dans les derniers chapitres, que nous avons lus « avec un plaisir extrême. » En ces pages colorées, tout le passé, notamment, s'anime d'une vie intense. On remarquera la jolie vue d'Autet moderne qui orne la couverture et le titre intérieur, deux croquis de 1695 sur Dampierre et Autet et les armoiries de la famille Barberot d'Autet. L'Académie de Besançon a couronné cette monographie si digne d'être citée comme un modèle. Formulons une légère critique cependant : il eût été préférable de rejeter à la fin du volume les pièces justificatives, au lieu de faire suivre chaque chapitre de celles qui y sont afférentes. La table, également, eût gagné à être plus détaillée.

— M. P. Brune a extrait de l'*Histoire de l'abbaye et de la Terre de Saint-Claude*, de Dom P. Benoît, dont nous avons signalé le tome Ier, seul encore paru (*Polybiblion*, t. LXI, p. 276-277), des chartes dont l'authenticité, pour une partie du moins, a été contestée par divers auteurs et surtout au siècle dernier (1772), avec beaucoup d'animosité, par le fameux avocat Christin, ami de Voltaire. M. P. Brune a examiné sérieusement ces diplômes : les deux premiers, émanant de la chancellerie de Charlemagne, peuvent très bien, à son estime, n'être que des « copies, faites au xe siècle, qui, selon la coutume de l'époque, auraient modifié légèrement le texte original. » Mais, ajoute-t-il, que ces documents « soient tenus pour des originaux ou des copies d'originaux, nous sommes en droit de conclure très légitimement que les deux diplômes de Charlemagne conservent toute leur valeur aux yeux de l'historien. » C'est notre avis et ce sera aussi celui de tous les esprits non prévenus. Quant aux autres chartes reproduites, celles de Louis le Débonnaire, de Lothaire, de Hugues de Provence et de Louis l'Aveugle, nous ne voyons pas pour quelles raisons leur parfaite authenticité pourrait être mise en doute. Le consciencieux travail de M. P. Brune a pour titre : *Diplômes de l'abbaye de Saint-Claude publiés dans l' « Histoire de l'abbaye et de la Terre de Saint-Claude, » par D. P. Benoît, avec des notes critiques* (Montreuil-sur-Mer, imp. de la Chartreuse de Notre-Dame des Prés, in-8 de 34 p., avec 6 reproductions de chartes).

— Nous recevons, en même temps que la précédente brochure, un joli album intitulé : *Saint Claude et saint Oyend, patrons de la Ville et de la Terre de Saint-Claude* (même imprimerie). On trouve là vingt gravures exécutées au simple trait, tirées très finement sur papier de couleur imitant le chine et collées sur des feuilles de carton léger. Ces gravures représentent, d'après les vitraux de la cathédrale de Saint-Claude, les principales scènes de la vie des deux grands saints qui ont illustré la contrée.

— Il n'y a pas que les tout grands périodiques parisiens illustrés qui donnent de beaux numéros dits de Noël. Par exemple, un journal bimensuel littéraire, artistique et musical, qui se publie à Besançon (imp. Cariage) sous le titre caractéristique de : *Les Gaudes*, a fait paraître, les 25 décembre 1891 et 1er janvier 1892, une publication de ce genre, bien imprimée et gracieusement illustrée. Prose et vers sont généralement de bonne marque. Nous devons signaler, en fait de poésies : *Le Mineur*, par M. Ch. Grandmougin ; — *Le Christ libérateur*, par M. Pierre Mieusset ; — *La Petite Image* et *Chant du pays*, par M. Louis Mercier. Deux contes ont aussi un charme réel : *La Cheminée*, par M. Henri Bouchot, et *Noël campagnard*, par M. Ch. Bourget. A ne pouvoir s'y méprendre, ces deux contes sentent fortement « les gaudes, » dont le parfum et la saveur sont si appréciés des vieux Comtois. Quant aux « images, » exécutées au crayon lithographique, avec beaucoup de brio, elles sont aussi nombreuses que variées; mais nos préférences, qui peuvent être discutées, demeurent acquises aux paysages. Cent exemplaires de ce curieux numéro ont été tirés sur papier de luxe ; c'est l'un de ces exemplaires d'amateur qui nous est parvenu.

Gatinais. — Notre collaborateur M. Henri Stein entreprend, dans les *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, une série d'études sur les *Grands Seigneurs et petits fiefs du Gâtinais*. La première est consacrée à *Henri de Courances, maréchal de France* (1255-1268). (Tirage à part, Paris, Alphonse Picard, in-8 de 21 p.) Dans ce travail, M. Stein précise quelques points de la vie du maréchal jusqu'ici restée bien dans l'ombre.

Languedoc. — M. H. Omont a publié, dans les *Annales du Midi* de janvier dernier, une note très curieuse sur *Bernard de Montfaucon, sa famille et ses premières années* (Toulouse, Ed. Privat, gr. in-8 de 7 p.). On rapprochera avec fruit le document retrouvé par M. Omont (lettre écrite au lendemain du décès de l'illustre érudit par ses propres sœurs, chanoinesses de Saint-Augustin, à Sainte-Marthe de Limoux), d'un autre document inséré par M. le prince Emmanuel de Broglie dans l'appendice au tome II de son *Bernard de Montfaucon* (autobiographie du grand bénédictin). Parmi les renseignements fournis par les sœurs de l'éditeur de saint Jean Chrysostome on remarquera le renseignement relatif à la date de sa naissance dans le château de Soulage : 17 janvier 1655 et non, comme on l'a souvent dit, notamment dans le *Dictionnaire* de Lud. Lalanne, 13 janvier. M. Omont ne tardera pas à publier d'autres documents précieux pour la biographie de Montfaucon, qui sont en ce moment sous presse en Italie.

— Le tome III de la 9e série des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, gr. in-8 de xv-607 p.) contient les principaux articles suivants : *Introduction à une histoire de l'influence de l'Orient sur les civilisations grecque et romaine*, par M. A. Duméril ; — *Note sur les orages de 1888 et 1889*, par M. Ed. Salles ; — *La Révolution française jugée par un Allemand* [Varnhagen von Ense], par M. Hallberg ; — *Le Latin moderne, étude d'histoire littéraire*, par M. Deschamps ; — *Formation et organisation de la bibliothèque publique de la ville de Toulouse*, par M. Lapierre, conservateur de cette bibliothèque ; — *Le Maréchal de Montrevel et les Camisards*, d'après la Correspondance inédite de Montrevel avec Baville, par le pasteur Vesson ; — *La Tératologie végétale et ses principes*, par M. D. Clos, directeur du Jardin des plantes ; — *La Loi salique et le droit romain*, par M. J. Brissaud ; — *Des Tremblements de terre au Japon*, par M. Berson ; — *La Méthode maternelle dans l'enseignement des langues vivantes*, par M. Henri Duméril ; — *Mémoires ou rapports inédits sur l'état du clergé, de la noblesse, de la justice et du peuple dans les diocèses de Narbonne, de Montpellier et de Cas-*

tres en 1573, par M. l'abbé Douais (mémoires écrits par le baron de Fourquevaux, gouverneur de Narbonne, conservés dans les archives du château de Fourquevaux); — *L'Association et spécialement la Gilde au moyen âge*, par A. Crouzel; — *Le Humage à Bagnères-de-Luchon*, par le docteur A. Frebault.

— L'imprimerie centrale du Midi (Hamelin frères, à Montpellier) vient de terminer l'impression de : *Les Édifices hospitaliers depuis leur origine jusqu'à nos jours. De l'assistance publique et des hôpitaux jusqu'au XIXe siècle. Les hôpitaux au XIXe siècle, études, projets, discussions et programmes relatifs à leur construction. Description de l'hôpital civil et militaire suburbain de Montpellier*, par M. C. Tollet, ingénieur, lauréat de l'Institut. 2e édition (Paris, in-fol. de VIII-322 p., illustré de 276 plans ou dessins).

LIMOUSIN. — Sous ce titre piquant : *Le Troisième Mariage d'Étienne Benoist*, M. Louis Guibert publie un curieux récit extrait de l'*Almanach limousin* (Limoges, veuve H. Ducourtieux, in-8 de 13 p.). Il s'agit d'un procès intenté à un riche bourgeois de Limoges, Étienne Benoist, l'auteur d'un livre de raison édité il y a une dizaine d'années par M. Guibert, lequel Benoist était accusé par les fils de Jeanne Colomb d'avoir tué leur mère. C'est d'après le registre des audiences du parlement de Poitiers, conservé aux archives nationales, que le savant auteur donne le résumé des débats de ce procès, qui eut grand retentissement en tout le Limousin, Benoist ayant été consul de la capitale de cette province à plusieurs reprises, notamment en 1426. L'ancien magistrat municipal gagna son procès et il vécut encore près de vingt ans ; mais, dit le narrateur, — c'est son mot de la fin — « il ne se remaria pas. »

NORMANDIE. — La Bibliothèque nationale de Paris renferme un manuscrit intitulé : *Unellographie, ou Description poétique de la fondation de Bellesme, 1634*, qui a été signalé, il y a vingt ans, à l'attention des curieux normands, par le marquis de Chennevières, qui en a tiré un récit publié dans le recueil fort rare des *Mémoires de l'Académie de Bellesme*, sous le titre d'*Histoire du très noble et vaillant Hélidor*. M. l'abbé Desvaux vient de publier le manuscrit dû à Jean de Meulles, en l'accompagnant de nombreuses notes et d'une introduction sur l'auteur de cette « bergerie. » M. Gustave Levavasseur a joint à cette publication une fort intéressante préface, et tout collectionneur percheron tiendra à enrichir sa bibliothèque de cette plaquette imprimée à Bellesme, chez Levayer (gr. in-8, XXXVII-70 p. et planche).

PICARDIE. — Le fascicule Ier des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville* (Abbeville, imp. Fourdinier, in-4 de 113 p.) est rempli tout entier par un excellent travail sur *les Reliures artistiques et armoriées de la bibliothèque communale d'Abbeville*, par M. Alcius Ledieu, conservateur de cette bibliothèque. C'est d'après les conseils de M. Delisle que M. Ledieu a mis en lumière les curiosités bibliographiques de la riche collection dont il est le gardien. Les reliures décrites appartiennent à la Renaissance et au XVIIIe siècle. M. Ledieu a eu soin de donner une notice aussi complète que possible sur chacun des premiers possesseurs des livres précieux de la collection abbevilloise. Il a reproduit dans des planches d'une remarquable exécution toutes les armoiries et toutes les plus belles reliures dont livres et manuscrits sont ornés, et il a fait ainsi de son recueil un livre d'art autant qu'un livre d'érudition.

— Bonne et sérieuse étude que celle que consacre M. Pagart d'Hermansart aux *Conseillers pensionnaires de la ville de Saint-Omer* (Saint-Omer, imp. de H. d'Homont, in-8 de 58 p.). C'est vers 1317 que la municipalité voulut avoir des hommes de loi étrangers à la cité, et qui, moyennant une pension, l'éclaireraient de leurs conseils et iraient au besoin défendre devant les tribunaux les intérêts communaux. M. Pagart d'Hermansart nous fait connaître leurs fonctions, leurs obligations et leurs privilèges, en dresse la liste avec indica-

tion de leurs sceaux. Il étudie ensuite l'histoire des conseillers seconds, qui ne furent établis qu'au xve siècle, pour aider et suppléer le conseiller premier ou principal. D'intéressantes pièces justificatives nourrissent cette étude. Pourquoi donc l'auteur s'étonne-t-il que M. Demay ait traduit par Orléans le nom du conseiller en 1367, Jean d'Orliens? Il est bien certain qu'Orliens a été, au moyen âge, une des formes d'Orléans.

— M. l'abbé Fourrière, curé d'Oresmaux (Somme), a entrepris de rédiger une *Revue d'exégèse mythologique* (18, rue Saint-Fuscien, à Amiens), destinée à défendre ses opinions, qui ont été attaquées de toutes parts. Nos lecteurs se souviennent sans doute que la thèse favorite de M. l'abbé Fourrière est d'établir qu'Homère et les autres auteurs primitifs ont fait aux livres saints de larges emprunts.

Provence. — M. G. de Rey nous donne pour la cinquième fois son *Almanach des saints de Provence*, contenant le calendrier romain et le calendrier provençal (Marseille, in-8 de 40 p.). A la suite du double calendrier dans lequel les noms des saints qui appartiennent à la Provence par leur naissance, leur séjour ou leur mort, sont imprimés en caractères italiques, on trouve d'intéressantes notices sur les *saints Vincent* et *Oronce, martyrs* (22 janvier); sur le *Triomphe du christianisme sous Constantin le Grand* (liste de nombreux athlètes de Jésus-Christ, martyrisés dans la région aujourd'hui représentée par les Alpes-Maritimes); sur *saint Eusèbe* et *saint Torquat*, évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux; sur *saint Marcellin*, évêque d'Embrun; *saint Vincent* et *saint Domnin*, évêques de Digne; sur *saint Concudius*, évêque d'Arles, et *saint Just*, évêque de Lyon.

Vendée. — La *Revue du Bas-Poitou*, que M. René Vallette dirige à Fontenay-le-Comte, avec autant de goût que d'intelligence, commencera, avec le premier numéro de la cinquième année, une série d'études sur les châteaux anciens et modernes de la Vendée.

— Dans *Une Excursion archéologique* faite *à Foussay*, en compagnie de M. Robuchon, l'excellent auteur des *Paysages et Monuments du Poitou* (Vannes, imp. Lafolye, in-8 de 10 p.), M. René Vallette a étudié l'église à portail roman, le prieuré et les maisons anciennes de la petite cité vendéenne.

Allemagne. — Les *Mittheilungen aus dem Archiv des königlichen Kriegsministeriums* (Berlin, Ernst-Siegfried Mittler et fils, in-8), dont les deux premiers fascicules viennent de paraître, ont pour objet de faire part au public des documents renfermés dans les archives du ministère de la guerre et offrant de l'intérêt pour l'histoire des guerres ou de l'administration militaire. C'est ainsi que le premier fascicule contient deux états, datés de 1713 et de 1740, de l'armée prussienne, et que le deuxième publie, entre autres pièces intéressantes, des documents pour l'histoire des campagnes de 1807 et de 1815, et un mémoire de Clausewitz en 1830-1831.

— Signalons encore la fondation d'une revue, d'histoire locale celle-ci : les *Hohenzollerische Forschungen*, dirigées par M. Christian Meyer (Berlin, Hans Düstenöder, in-8).

Angleterre. — La Société bibliographique d'Édimbourg, fondée en 1890, vient de faire paraître le premier volume de ses *Proceedings*. On y trouve une notice sur la vie et les œuvres de John Watson, imprimeur, avec une liste des ouvrages et plaquettes publiés par lui de 1697 à 1722, par J.-S. Gibb; — la bibliographie de « Book of Common Order » de l'église d'Écosse, par W. Cowan; — la bibliographie des deux capucins écossais John Forbes (1570-1606) et George Leslie (1590-1637), par T.-G. Law; — et une notice de John Scott, intitulée : *L'Arithmetica* de Jordanus Nemorarius, imprimée à Paris en 1496, fut-elle le premier livre à l'impression duquel collabora un Écos-

sais? — Nous signalerons particulièrement ce dernier travail dans le premier volume des publications de cette association, à laquelle nous souhaitons longue vie et maintes découvertes dans le domaine qu'elle se dispose à étudier.

— M. H. Sweet est sur le point de publier une nouvelle grammaire anglaise (*New English Grammar, Logical and Historical*), mise au courant des derniers résultats de la science philologique.

— La librairie Williams et Norgate a sous presse un manuel de littérature, de philologie et d'histoire de France. Cet ouvrage est dû à M. F.-F. Roget, collaborateur de l'Encyclopédie de Chambers.

— Encore une revue nouvelle : *The Investor's Review*, trimestrielle (Londres, Longmans). L'éditeur et le principal rédacteur est M. A.-J. Wilson, dont la compétence en matières financières ne sera pas contestée par quiconque a lu : *The Resources of modern Countries* et *The National Budget*.

— M. Pagel Toynbee prépare deux ouvrages sur l'ancien langage français, qui l'un et l'autre seront publiés par MM. Clarendon : le premier est un recueil de textes (*Specimens of old french*), et le deuxième un glossaire (*Concise Dictionary of old french*).

— La *Library review*, dont on annonce pour le présent mois le premier numéro, est une revue mensuelle pour les bibliothécaires, éditée sous la direction de M. Kineton Parkes chez MM. Hutchinson, de Londres. L'objet de cette revue est de donner la liste de toutes les publications du mois avec les détails bibliographiques nécessaires, la statistique des ventes, des articles critiques, une chronique des bibliothèques.

— M. John Jullian vient de publier, chez l'éditeur John Murray, de Londres, un important *Dictionary of hymnology*.

— Nous signalerons encore l'ouvrage de M. Charles-Henry Teegans : *Elementary education in France* (Londres, Simpkin, Marshall et Cie, in-8).

Belgique. — M. Paul Bergmans nous donne une bonne *Étude sur l'éloquence parlementaire belge sous le régime hollandais (1815-1830)*. (Gand, Camille Vijt ; Bruxelles, P. Hayez, in-8 de 56 p.). Ce n'est pas une brillante époque qu'il a choisie pour sujet de ses recherches ; et le seul orateur vraiment marquant est M. de Gerlache. Il n'est point très facile de caractériser les autres, même ceux qui ont joué le rôle le plus important. Aussi la littérature aura-t-elle moins à puiser que l'histoire dans le travail de M. Bergmans. Nous regrettons que l'écrivain belge n'ait pas donné de plus longs extraits des discours des orateurs de l'époque. Avant de quitter cet ouvrage, nous signalerons la *liste des députés des provinces belges aux États généraux* (1815-1830), qui lui sert d'appendice.

Italie. — Le premier fascicule de la *Rivista internazionale di scienze giuridiche*, dont nous avons déjà parlé, indique nettement le but de l'éditeur : c'est de donner sur tous les ouvrages de droit des notices qui présenteront ce caractère d'originalité qu'elles seront rédigées par l'auteur même du volume autant que faire se pourra. Le dépouillement des périodiques se fera aussi avec impartialité.

Suisse. — Le P. Joachim Berthier, de l'ordre de Saint-Dominique, recteur de l'Université catholique de Fribourg, avait publié naguère en partie, dans une revue religieuse de Ferrare : *Il Rosario*, un commentaire nouveau de la *Divine Comédie*, d'après la doctrine théologique et philosophique de saint Thomas d'Aquin, qui fut très remarqué au delà des Alpes. Le docte religieux vient d'entreprendre la publication séparée et intégrale de son travail, qui promet de faire époque dans la critique dantesque, en une édition de luxe in-fol., accompagnée d'une abondante illustration archéologique et documentaire. L'ouvrage comprendra trois volumes en cinquante fascicules, pour les-

quels une souscription est ouverte, qui réunira sans aucun doute de nombreux adhérents en France, aussi bien qu'en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Le premier fascicule a récemment vu le jour : *La Divina Comedia con commenti secondo la scolastica*, del P. Gioachino Berthier, dei Predicatori. (Freiburg (Schweiz) Universitätsbuchhandlung, P. Friesenhahn; Paris, P. Lethielleux, in-fol. de XVI-32 p.).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Sacerdos maximus omnes Christi Jesu ministros viam et veritatem docens*, auctore B. Aquilante (in-16, Desclée et de Brouwer). — *Dictionnaire de la Bible*, publié par F. Vigouroux (fasc. I et II. A-ANIMAUX, in-4, Letouzey et Ané). — *Cérémonies de l'installation des curés*, par l'abbé E. Duplessy (in-32, Leday). — *Méthode pratique d'instruction religieuse à l'usage des catéchistes*, par l'abbé C. Dementhon (in-18, Lyon, Vitte; Paris, Vic et Amat). — *Carnet d'un moine*, par le R. P. Dom G. Van Caloen (in-18, Société de Saint-Augustin). — *La Vie parfaite, ou le Christ ésotérique*, par A. Kingsford et E. Maitland ; trad. de l'anglais (gr. in-8, Alcan). — *Mois de saint Joseph*, par l'abbé Berlioux (in-32, Vic et Amat). — *Mois de saint Joseph*, par l'abbé G. de Bessonies (in-32, Vic et Amat). — *Les Mariages écrits au ciel*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *Traité théorique et pratique des actes de l'état civil*, par É. Mersier (in-8, Chevalier-Marescq). — *Le Droit pénal et les nouvelles théories*, par L. Lucchini, trad. par H. Prudhomme (in-8, Pichon). — *Traité théorique et pratique des opérations de bourse*, par A. Buchère (in-8, Chevalier-Marescq). — *Au Palais*, par F. Dumas (in-18, Savine). — *La Caisse d'épargne et de prévoyance de Paris, origine, histoire, législation (1818-1890)*, par E. Bayard (in-8, Hachette). — *Le Patronage des condamnés adultes et des jeunes libérés*, par J. Stevens (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Lexique de philosophie*, par A. Bertrand (in-8, Delaplane). — *La Physique de Straton de Lampsaque*, par G. Rodier (in-8, Alcan). — *Les Principes de la nature*, par C. Renouvier (2 vol. in-18, Alcan). — *Agnosticisme*, par E. de Roberty (in-18, Alcan). — *Esprit et liberté*, par P.-A. Bertauld (in-18, Alcan). — *La Réalité du monde sensible*, par J. Jaurès (in-8, Alcan). — *Psychologie du peintre*, par L. Arréat (in-8, Alcan). — *L'Art et la nature*, par V. Cherbuliez (in-18, Hachette). — *L'Argent et le travail*, par le comte L. Tolstoï, adapté du russe par Halpérine Kaminsky (in-18, Marpon et Flammarion). — *Morale pratique enseignée par l'exemple à la jeunesse française*, par G. de Gerando (in-18, A. Mame, à Tours). — *Le Rôle social des Universités*, par M. Leclerc (petit in-16, A. Colin). — *L'Éducation de nos filles*, par le Dr J. Rochard (in-16, Hachette). — *Le Problème cérébral*, par le Dr G. Surbled (in-18, Masson). — *L'Évolution du siècle*, par P. Geddes et A. Thomson, trad. par H. de Varigny (in-18 cartonné, veuve Babé). — *L'Albuminurie*, par T. Grainger Stewart; trad. par le Dr Beugnies (in-18, Babé). — *Traité des maladies du foie*, par le Dr Labadié-Lagrave (in-8, veuve Babé). — *Les Cures pittoresques de l'abbé Kneipp à Wörishofen*, par E. Goethals (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Leçons de chimie à l'usage des élèves de mathématiques spéciales*, par H. Gautier et G. Charpy (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Étapes de la science*, par E. Gautier (in-18, Lecène et Oudin). — *Les Chemins de fer*, par G. Mayer (in-32, Alcan). — *Les Pigeons voyageurs et leur emploi à la guerre*, par E. Caustier (in-18, Masson). — *Les Dialectes doriens*, par É. Boisacq (in-8, Paris, Thorin ; Liège, Vaillant-Carmanne). — *Le Jargon Jobelin de maistre François Villon*, par P. d'Alheim (in-16, Savine). — *Le Ramayana*, poème sanscrit de Valmiky, trad. par H. Fauche (in-16 cartonné, Flammarion). — *Ajax, les Trachiniennes ; Philoctète, Œdipe roi*, par Sophocle, trad. en vers français, par F.-E. Callot (in-18, Masson). — *La Pucelle, ou la France délivrée*, poème héroïque, par J. Chapelain, ouvrage en français mo-

derne, revu et annoté par É. de Molènes (2 vol. in-16 cartonnés, Marpon et Flammarion). — *Flammes de vie*, par F. Fleuriot-Kerinou (in-18, Lemerre). — *Foi et poésie*, par J. Serre (in-18, Lyon, Vitte). — *Poèmes et songes*, par J. Griselin (in-18, Sauvaitre). — *Le Long du Rhône et de la mer*, poésies provençales, par Sextius-Michel (in-18, Paris, Flammarion; Avignon, Roumanille). — *Poèmes et poésies*, par N. Lenau, trad. par V. Descreux (in-12, Savine). — *La Passion de Jésus*, drame en 5 actes en vers, par A. Chantroux (in-18, Savine). — *Torquemada*, par V Hugo (in-18, Hetzel; Quantin). — *La Vie d'artiste*, par Ch. Moreau-Vauthier (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Mari d'Aurette*, par H. Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Valforest*, par la comtesse M. de Massa (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Roman d'un timide*, par P. Vigné d'Octon (in-12, Lemerre). — *La Sacrifiée*, par E. Rod (in-18, Perrin). — *Rose et Ninette*, par A. Daudet (in-18, Flammarion). — *Chaine dorée*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *La Décadence latine. Éthopée X. Le Panthée*, par J. Péladan (in-18, Dentu). — *Pauvre Nina*, par J. de Cuverville (in-12, Savine). — *Giovanni*, par A. Aubin (in-18, Savine). — *Un Héritage*, par L. Macaigne (in-18, Savine). — *La Dame de la mer. Un Ennemi du peuple*, par H. Ibsen; trad. de A. Chenevière et H. Johansen (in-18, Savine). — *Baisers d'ennemis*, par H. Rebell (in-8, Sauvaitre). — *Mademoiselle de Carreros*, par L. Valbrun (in-12, Vic et Amat). — *Honneur et bonheur*, par B. de Buxy (in-18, H. Gautier). — *Noëlle*, par Champol (in-18, H. Gautier). — *Les Martyrs d'Alsace-Lorraine, Messine*, par P. Lauroy (in-18, Delhomme et Briguet). — *Récits de nos élèves*, par A. Bourgoin (in-18, Flammarion). — *Histoire de la littérature grecque*, par A. et M. Croiset. T. III (in-8, Thorin). — *Malherbe et la Poésie française à la fin du* XVIe *siècle* (*1585-1600*), par G. Allais (in-8, Thorin). — *Études d'histoire et de critique dramatiques*, par G. Larroumet (in-18, Hachette). — *Regards historiques et littéraires*, par le vicomte E.-M. de Vogüé (in-18, Colin). — *Boileau*, par G. Lanson (in-18, Hachette). — *Histoire de la littérature allemande*, par G.-A Heinrich. T. III (in-8, Leroux). — *Gœthe et Beethoven*, par H. Blaze de Bury (in-18, Perrin). — *Opuscoli di vario argomento*, par S.-E.-A. Capecelatro (2 vol. in-8, Rome, Tournai et Paris, Desclée et Lefebvre). — *Les Grandes légendes de France*, par E. Schuré (in-18, Perrin). — *Traditions populaires du Doubs*, par C. Thuriet (in-8 carré, Lechevalier). — *Légendes fribourgeoises*, par J. Genoud (in-18, Fribourg, Œuvre de Saint-Paul). — *De Paris au Cap Nord. De Bergen à Stockholm. Voyage au pays des Fiords*, par L. Dumuys (in-8, Petithenry). — *A Rome et en Italie, impressions d'un pèlerin*, par l'abbé J.-M. Buathier (in-16, Delhomme et Briguet). — *L'Asie* (2e partie), par L. Lanier (in-18, Belin). — *Souvenirs de la côte d'Afrique*, par le baron E. de Mandat-Grancey (in-18, Plon et Nourrit). — *Choses d'Afrique*, par P. d'Arlay (in-8, Lecoffre). — *Les Grands Évêques de l'Église de France au* XIXe *siècle* (2e série), par Mgr Ricard (in-8, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *L'Abbé Bourbonne* (*1834-1890*), par l'abbé Séméraire (in-8, Vic et Amat). — *La Mission du Su-Tchuen au* XVIIIe *siècle. Vie et apostolat de Mgr Pottier*, par L. Guiot (in-8, Téqui). — *Élatée, la ville, le temple d'Athéna Cranaia*, par P. Paris (in-8, Thorin). — *Guerre des Gaules*, de C.-J. César, trad. avec notes et index géographique, par J. Bellanger (in-18, Thorin). — *Organisation de l'Empire romain*, par J. Marquardt; trad. par P. Louis-Lucas et A. Weiss. T. II (in-8, Thorin). — *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France*, par Fustel de Coulanges. *Les Transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne* (in-8, Hachette). — *Olivier Maillard, sa prédication et son temps*, par l'abbé A. Samouillan (in-8, Toulouse, Privat; Paris, Thorin). — *La Minorité de Louis XIII, Marie de Médicis et Sully* (*1610-1612*), par B. Zeller (in-8, Hachette). — *Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV*,

publiés par le comte de Cosnac et E. Pontal. T. XI (in-8, Hachette). — *Bossuet historien du protestantisme*, par A. Rébelliau (in-8, Hachette). — *Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre (1515-1563)*, étude sur les origines du protestantisme libéral français, par F. Buisson (2 vol. in-8, Hachette). — *Choiseul et la France d'outre-mer, après le traité de Paris*, par E. Daubigny (in-8, Hachette). — *Les Plus illustres Captifs*, par le R. P. Calixte (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). — *Les Institutions de la marine*, par Chevalier (in-18, Challamel). — *Histoire contemporaine de l'Europe et de la France, depuis 1789 à 1889*, par F. Corréard (in-18 cartonné, Masson). — *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. 4e partie. *Les Limites naturelles (1794-1795)* (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *La Société des Jacobins*, t. III, par F.-A. Aulard (in-4, Jouaust; Noblet; Quantin). — *La Reine Marie-Antoinette*, par P. de Nolhac (in-18, Lemerre). — *Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente* (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Présent et l'avenir du catholicisme en France*, par l'abbé de Broglie (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Clergé français dans le passé et dans le présent*, par l'abbé des Fontenelles (in-18, Dentu). — *La République et la Politique de l'Église*, par le P. V. Maumus (in-18, Lethielleux). — *Religion*, par G. de Molinari (in-18, Guillaumin). — *La Discussion concordataire au Sénat et à la Chambre des députés* (in-12, Poussielgue). — *Nos désastres, causes et responsabilités*, par A. Duchatel (in-18, Savine). — *Le Secret de Fourmies*, par É. Drumont (in-18, Savine). — *L'Instruction publique à Lyon avant 1789*, par la Société nationale d'éducation de Lyon (Lyon, in-8, Pitrat). — *Notice sur la Chambre des comptes de Dole, suivie d'un Armorial de ses officiers*, par R. de Lurion (in-8, Besançon, Paul Jacquin). — *Un Canton du Bocage vendéen* (in-8, Melle, Lacuve). — *Histoire de la principauté d'Orange*, par le comte A. de Pontbriand (gr. in-8, Picard). — *Histoire de la maîtrise de Rouen*, par l'abbé A. Collette et l'abbé A. Bourdon (in-4, Rouen, Cagnard). — *Histoire d'un monastère. Les Bénédictins de Saint-Laurent de Bourges* (in-8, Bourges, chez les bénédictins du Saint-Sacrement). — *Histoire du règne de Marie Stuart*, par M. Philippson. T. I (in-8, Bouillon). — *Mémoires du maréchal de Moltke. Lettres à sa mère et à ses frères Adolphe et Louis* (in-8, Le Soudier). — *Institutionen des katholischen Kirchenrechts*, von H. Laemmer (gr. in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Annual Report of the American Historical Association, for the year 1889* (in-8, Government printing office). — *La Enseñanza de la historia*, por R. Altamira (in-8, Madrid, Fortanet). — *Jeanne d'Arc en Angleterre*, par F. Kabbe (in-12, Savine). — *Bibliografia di Pompei, Ercolano e Stabia*, compilata da F. Furchheim (in-16, Napoli, Furchheim). — *Bibliographia Sibirica*, par V.-I. Méjow. T. III (gr. in-8, Saint-Pétersbourg).

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Bibliotheca Mariana. — M. Auguste Nicolas, dans la préface de son ouvrage : *la Vierge Marie et le plan divin*, parle d'un bibliographe auteur d'une *Bibliotheca Mariana* demeurée inachevée et dont il ne donne pas le nom. Quel est ce bibliographe? Qu'est devenue son œuvre? Qui s'est chargé de la terminer et de la faire paraître?

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Fantôme d'Orient*, par Pierre Loti (de l'Académie française). Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18 de 250 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Livre de la Pitié et de la Mort*, par le même auteur. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18 de 322 p., 3 fr. 50. — 3. *Féfée*, par Jules Hoche. Paris, A. Savine, 1892, in-18 de 308 p., 3 fr. 50. — 4. *Une Honnête Femme*, par Armand Charpentier. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 356 p., 3 fr. 50. — 5. *Monsieur le Gendarme*, par Clovis Hugues. Paris, Charpentier, 1891, in-12 de 320 p., 3 fr. 50. — 6. *La Peur de la mort*, par le comte François de Nion. Paris, Savine, 1891, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 7. *La Montée*, par Gabriel Sarrazin. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 23 p., 3 fr. 50. — 8. *Bonne-Dame*, par Édouard Estaunié. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 360 p., 3 fr. 50. — 9. *Rose et Ninette*, par Alphonse Daudet. Paris, E. Flammarion (collection Guillaume), 1892, in-12 de 264 p., 3 fr. 50. — 10. *René Pierson*, par Henri Monnet. Paris, Savine, 1892, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 11. *Mariage mondain*, par Pierre Maël. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-12 de 348 p., 3 fr. 50. — 12. *Mer sauvage*, par le même auteur. Paris, Ollendorff, 1891, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. — 13. *Quand on aime*, par le même auteur. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-12 de 454 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Marquis de Villarneuil*, par William Marcelly. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 15. *Hermine*, par le comte de Marenches. Paris, Savine, 1892, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 16. *L'Irrémédiable*, par Brada. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de 262 p., 3 fr. — 17. *Bonheur conquis*, par Charles Foley. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 18. *La Sarcelle bleue*, par René Bazin. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Roman d'une croyante*, par Jean de la Brète. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 284 p., 3 fr. — 20. *Sœur Louise*, par M. du Campfranc. Paris, Henri Gautier, 1891, in-12 de 288 p., 3 fr. — 21. *Obéissance*, par le même auteur. Paris, Henri Gautier, 1891, in-12 de 320 p., 3 fr. — 22. *Arrière-Saison*, par Paul Gué, Paris, Firmin-Didot, 1891, in-12 de 338 p., 3 fr. — 23. *La Femme du renégat*, par Mme Nelly Lieutier. Paris, Westhausser, 1892, in-12 carré de 300 p., 3 fr. — 24. *Le Juif franc-maçon*, par l'abbé Henri Desportes. Paris, Delhomme et Briguet, 1891, in-12 de 292 p., 3 fr. 50. — 25. *Maria-Laura (la femme du franc-maçon)*, par Paul Féval fils. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 322 p., 2 fr. — 26. *Marthe de Bellesmont*, par Mme la comtesse de Beaurepaire de Louvagny. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 352 p., 2 fr. — 27. *La Fresnaie*, par Mme Mathilde Aigueperse. Paris, Louis Carré, 1891, in-12 de 284 p., 2 fr. — 28. *Abnégation*, par la baronne Leclerc de ***. Paris, Louis Carré, 1891, in-12 de 256 p., 2 fr. — 29. *La Seconde Femme de Lionel*, par Marie Pierre. Paris, Louis Carré, 1891, in-12 de 268 p., 2 fr. — 30. *Louis XI à Péronne*, par A. Jumin. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 322 p., 2 fr. — 31. *Claudia Varenilla* (récit des temps mérovingiens), par J.-L. de la Marsonnière. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-12 de 344 p., 3 fr. 50 — 32. *Mistress Branican*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, 1892, 2 vol. in-12 de 326 et 348 p., 6 fr. — 33. *A travers les forêts vierges*, par Désiré Charnay. Paris, Hachette, 1891, in-12 de 392 p., 3 fr. 50. — 34. *Syrlin*, par Ouida; traduit de l'anglais par F. Bernard. Paris, Hachette, 1892, 2 vol. in-18 de 294 et 368 p., 2 fr. 50. — 35. *Sainte-Rosalie-aux-Bois*, par le même auteur. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 390 p., 3 fr. 50. — 36. *Premières Joies et Premières Larmes*, par mistress Hungerford, traduit de l'anglais par E. Dian. Paris, Hachette, 1891, 2 vol. in-18 de 296 et 268 p., 2 fr. 50. — 37. *Autour d'un héritage*, par Mrs Alexander, traduit de l'anglais par Camille Valdy. Paris, Hachette, 1891, 2 vol. in-18 de 340 et

322 p., 2 fr. 50. — 38. *Nouvelles*, par Hugh Connway, traduites de l'anglais par Héphell. Paris, Hachette, 1891, in-18 de 266 p., 1 fr. 25. — 39. *Fantaisies dans la manière de Callot*, par Hoffmann, traduites de l'allemand par Henry de Curzon. Paris, Hachette, 1891, in-18 de 368 p., 1 fr. 25. — 40. *Vouloir, c'est pouvoir*, par Elly Reuss, traduit de l'allemand par le docteur Gustave Lauth. Paris, Firmin-Didot, 2 vol. in-12 de 318 et 320 p., 5 fr. — 41. *Lora*, par M. Z. de Manteuffel, traduit de l'allemand par A. Chevalier. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-12, de 346 p., 2 fr. 50. — 42. *Bonne chance*, par un anonyme, traduit de l'allemand par Maurice Sibille. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-12 de 350 p., 2 fr. 50. — 43. *L'Héritage de Gledesworth*, par Maxvell Gray, traduit de l'allemand par Robert de Cerisy. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-12 de 432 p., 2 fr. 50. — 44. *Dans le tourbillon du monde*, par A. Veldenz, traduit de l'allemand par J. de Rochay. Paris, Lecoffre, 1892, in-12 de 270 p., 2 fr. — 45. *Maura*, par Lazare Goulin. Paris, A. Savine, 1892, in-12 de 548 p., 3 fr. 50. — 46. *Les Étapes de la folie*, par Dostoiewsky, traduit du russe par Halperine-Kaminsky. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 264 p., 3 fr. 50. — 47. *Le Voyageur enchanté*, par Nicolas Lieskoff, traduit du russe par Victor Derely. Paris, Savine, 1891, in-18 de 354 p., 3 fr. 50. — 48. *L'Aube russe*, par Alexandre Pouchkine ; traduit du russe par E. Tseytline et E. Jaubert. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 270 p., 3 fr. — 49. *Nouvelles slaves*, traduites du russe, du croate et de l'allemand par C. de Strebinger. Paris, Westhausser, 1892, in-16 de 270 p., 2 fr. 50. — 50. *Autour du mystère*, par Gaston Dujarric. Paris, Savine, 1891, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. — 51. *En vitrine*, par le comte René de Maricourt. Paris, Flammarion, 1892, in-12 de 334 p., 3 fr. 50.

1 et 2. — Maintenant qu'il est de l'Académie française, M. Julien Viaud (Pierre Loti) devrait bien nous faire grâce du récit sans cesse renouvelé de ses amours exotiques et passagères. *Le Mariage de Loti*, malgré son affectation de sensualité païenne, nous intéressait — parce que la donnée en était originale, le ton sincère, le style hardi, pénétrant et subtil. Mais on se fatigue à voir le romancier-navigateur revenir sans cesse sur les petites négresses, les vaporeuses créoles, les menues japonaises, les faciles musulmanes, qu'il a connues, aimées, abandonnées, pendant ses escales et traversées dans les cinq parties du monde. C'est d'une fatuité à la don Juan tout à fait insupportable et haïssable — et j'avoue que je suis ici de l'avis de Pascal. *Madame Chrysanthème* était déjà singulièrement agaçante pour plus d'un lecteur. *Fantôme d'Orient* produira sur beaucoup la même impression désagréable. Une première fois, dans *Asiyadé*, Pierre Loti nous avait raconté que, de passage à Constantinople, il arracha une jeune Circassienne du sérail du vieil Abededin, l'aima pendant six mois et la quitta brusquement, rappelé par son service vers d'autres climats. Or, voilà qu'aujourd'hui *Asiyadé* reparaît dans un volume de deux cent cinquante pages. Pierre Loti éprouve le besoin de revenir à Stamboul, de rechercher sa victime, de nous parler encore d'elle, de nous apitoyer sur sa mort, de nous réciter en plein cimetière turc, d'après le thème de la *Graziella* et du *Lac* de Lamartine, son antienne habituelle sur les contrastes qui existent entre l'immuable nature et la fugace existence humaine. Eh bien! le lecteur est saturé de ses égoïstiques ritournelles, et Pierre Loti ferait sagement de passer à des sujets plus neufs, sans quoi il pourrait bien ne rester de lui que deux livres : *Mon frère Yves* et *Pêcheur d'Islande*. Il est

vrai que ce sont des chefs-d'œuvre, ce que n'est pas *Fantôme d'Orient*. Faut-il en conclure qu'il soit littérairement sans valeur? A Dieu ne plaise! Il y a de jolies descriptions de la vie turque à Constantinople, des peintures pleines de couleur et de vérité, des impressions d'art donnant en quelques lignes savoureuses la vision d'un pays et d'un peuple si différents des nôtres. Il y a aussi des analyses de pensées et de sentiments d'une émotion profondément humaine. On ne peut que rendre justice à tant de belles qualités, tout en regrettant qu'elles soient amoindries et déparées par un complet insouci de la morale et par un pessimisme désolant. C'est là, d'ailleurs, le « ver rongeur » de Pierre Loti. Dans ses premiers volumes, il allait même jusqu'au blasphème. Aujourd'hui, le blasphème et la bravade sont par lui répudiés. Le mécréant s'est transformé en incroyant, un incroyant tourmenté par le problème de l'au delà. Dans son esprit surgit sans cesse la hantise de la fin de tout, du jamais plus. A presque chaque page de certains de ses livres, mais surtout dans le *Livre de la Pitié et de la Mort*, on lit des phrases comme celle-ci : « Tout s'éteignit à jamais dans la nuit du vrai sommeil. » « Oh ! le néant, là, tout près, qui nous appelle, et où nous serons demain ! » « Je suis obsédé par le souvenir des êtres qui sont retournés dans l'éternel rien, dans les anéantissements de l'absolue nuit noire. » Partout ce sont des cris désespérés sur les portes sinistres de cette « grande nuit, » sur le « grand soir inexorable, » sur le « sombre et révoltant mystère de l'anéantissement des personnalités; » partout des épouvantes et des craintes devant la « destruction » et le « vide. » A quoi faut-il attribuer cet état d'esprit véritablement particulier? Je crois que l'éducation première de Loti n'y est pas étrangère. Élevée dans les principes d'un protestantisme rigide, cette âme rêveuse, mélancolique et tendre dut être révoltée par le dogme calviniste de la prédestination, et, dans *le Roman d'un enfant*, il nous raconte lui-même que, déjà au collège, le doute, de son compas mortel, lui avait (irrémédiablement peut-être) percé le cœur. *Le Livre de la Pitié et de la Mort* nous dévoile la blessure à nu. Mais, je le répète, nous n'avons plus affaire au blasphémateur d'autrefois. S'il n'élève pas son angoisse vers Dieu, il ne l'outrage pas, et le regard qu'il jette sur l'humanité devient de plus en plus compatissant. Les humbles, les souffrants, les animaux domestiques, n'ont pas de meilleur avocat. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire dans *le Livre de la Pitié* ces émouvants récits qui s'appellent : *Une bête galeuse*, *Chagrin de vieux forçat*, *Veuves de pêcheurs*, et notamment *Tante Claire nous quitte* — la perle du volume — tout un chapitre exquis où Loti nous raconte la mort d'une vieille tante qu'il aimait, et où il nous fait à la fois frissonner et pleurer. J'engage pourtant les jeunes gens qui n'ont pas des convictions bien assises à se méfier de la musique charmeuse de ce maître écrivain.

3 et 4. — A l'école de Pierre Loti appartiennent MM. Jules Hoche et Armand Charpentier. Je ne veux point dire par là que ces romanciers (M. Jules Hoche s'en défend d'ailleurs vivement) imitent les procédés littéraires de l'auteur de *Fantôme d'Orient*. Mais ils sont de son école, en ce sens qu'ils affectent d'étaler, l'un dans *Féfée*, l'autre dans *Une Honnête Femme*, son scepticisme endormeur et sa morale facile. Le héros de M. Jules Hoche a le mal du siècle, et il s'en console avec une Moresque d'Alger, qu'il abandonne ensuite pour s'enfermer dans la solitude et raconter sa passion morte, exactement comme fait Pierre Loti. L'action, ici, est seulement un peu plus corsée, si elle n'est pas plus sensuelle. Tableaux très colorés de la Kasbah et des environs d'Alger. Quant à l'*Honnête Femme*, de M. Armand Charpentier, voici en quoi consiste son honnêteté : Hélène Bernard est jolie, spirituelle, distinguée. Elle a pour mari un homme laid, sot et grossier. Cette disparité conjugale lui sert de prétexte pour tomber d'abord dans l'adultère, s'y complaire ensuite, y vivre d'habitude et glisser jusqu'aux derniers degrés de l'avilissement, tout en ayant la prétention de se croire et de se dire « une honnête femme. » N'est-ce pas le cas de rappeler cette profonde boutade de Joseph de Maistre : « J'ai causé hier avec un honnête homme, et je n'ai rien vu de plus affreux. » Le malheur est que M. Armand Charpentier ne se contente pas de raconter : il explique, il excuse, en une excellente langue d'ailleurs (ce qui rend encore son livre plus dangereux), les chutes multiples et malpropres de son Hélène ; il échafaude sur le sophisme gradué des circonstances atténuantes comme une sorte de thèse sociale. Mais il a beau faire : sa prétendue *Honnête Femme* finit par inspirer le mépris et la répulsion. Puisque la maternité ne la tire même pas de ses vices et de son avachissement, on ne voit point qu'elle vaille mieux que les prostituées de profession, que les coureuses de bas étage.

5. — *Monsieur le Gendarme*, de M. Clovis Hugues, nous ramène vers des sujets moins faisandés et dans des milieux plus sains. C'est l'histoire, fort gaiement exposée, d'une petite Provençale, Louison Roucan, qui s'est amourachée du gendarme Marius, un bel homme et un brave garçon. Elle ne demande pas mieux que d'épouser son « galant. » Mais elle est orpheline ; elle vit au jour le jour de son travail de couturière. Or, la loi exige que la fiancée d'un gendarme apporte au contrat trois mille francs de dot. Comment faire ? Louison a un oncle, Truphème Bénazet, avare et thésauriseur, le plus riche fermier des Baumettes. La pauvrette se fait ce raisonnement : « Mon oncle n'a point d'enfants, son héritage doit me revenir ; si je prélevais une petite avance, ce ne serait peut-être pas un bien gros péché. » Mais elle n'en dit rien à Truphème qui, découvrant le larcin, met toutes les autorités du canton en mouvement. Les gendarmes arrivent, font des perquisitions, trouvent les trois

mille francs dans le tiroir de Louison, et c'est, triste ironie du sort, « monsieur le gendarme Marius, » représentant de l'impitoyable Loi, qui l'arrête. A la fin, néanmoins, tout s'arrange, grâce à l'herboriste Bénistan dit le Long, qui apporte en dot à la fille de la Roucan le trésor d'un voleur, mort écrasé au pied d'un rocher. Benazet, d'ailleurs, se laisse fléchir, et Louison épouse « Monsieur le Gendarme. » Ce roman de Clovis Hugues contient des tableaux très animés, des scènes très pittoresques de la vie populaire en Provence. Il est écrit d'un style rapide, simple, avec des expressions naïves empruntées aux vieux conteurs. Par malheur, l'auteur a gâté son récit comme à plaisir en y semant, en deux ou trois endroits, la mauvaise graine de ses préjugés antireligieux. Ainsi, à propos du pèlerinage de Notre-Dame des Lumières, il fait apparaître un prédicateur royaliste, le Père François, et lui prête cette inconcevable, hérétique et ridicule sortie : « Pas de communion pour les femmes et les filles des rouges, pour celles qui pactisent avec les ennemis de Dieu et du Roi. Elles n'ont qu'à se retirer, même si elles ont reçu l'absolution. La table eucharistique n'a pas été dressée pour elles. » Jamais, en aucun temps, pas plus dans le Midi que dans le Nord, un prédicateur catholique, si royaliste qu'on le suppose, n'a parlé en chaire de cette façon. Si le Père François s'était permis cette incartade, ses supérieurs lui auraient interdit la prédication, et la « Rouge » du Thor, venue à Notre-Dame des Lumières pour faire ses dévotions, aurait eu raison de s'écrier en pleine église : « Je ne savais pas que Notre-Seigneur fût mort sur la croix pour les Blanches toutes seules. » Cette extravagante invention dépasse les bornes permises. L'esprit de parti ne saurait ni l'excuser ni l'autoriser, d'autant que c'est une sottise. J'aime mieux Bénistan, désapprouvant, bien que socialiste, l'expulsion des Pères de Notre-Dame des Lumières, lors des décrets. Un curieux type, cet herboriste! un peu sorcier, demi-savant, philosophe humanitaire, républicain lamartinien, bon diable au fond, malgré ses théories singulières, rappelant en un mot le père La Patience, du *Mauprat*, de George Sand. Il avait la réputation d'être un partageux, un rouge féroce; mais, à tout bien considérer, il ne la méritait pas. Rouge, certes, il l'était, et de naissance. Il avait été « coffré » au coup d'État. Les Blancs des Baumettes lui en gardaient rancune, et les Rouges le détestaient, parce qu'il ne se gênait pas pour qualifier de « canailleries » leurs abus de pouvoir. Comme il n'avait pas le sou, on l'appelait généralement : « ce gueux de Bénistan. » Les Blancs disaient, dans leur patois provençal : « Lou gusas ; » les Rouges : « Lou gus. » Ceux de son parti le graciaient de l'augmentatif. Ce type n'est pas le seul qui soit intéressant dans *Monsieur le Gendarme*. On n'en regrette que plus qu'il s'y soit glissé quelques idées qui le déparent et quelques épisodes qui pourraient en être avantageusement retranchés.

6. — Le romancier belge, Camille Lemonnier, définit *la Peur de la mort*, de M. François de Nion, « un livre qui commence à l'homme et finit à Dieu. » Ce serait à peu près juste, si on enlevait de ce livre le chapitre qui le termine et qui est intitulé : *Les Helminthes*. L'homme dont il est ici question appartient à la vieille aristocratie française : c'est le comte Pierre de Feyzin-Cransac. Après avoir mené longtemps à Paris la vie d'un désœuvré, s'être abandonné aux amours faciles avec des actrices et des femmes du monde, avoir éprouvé déceptions sur déceptions, il retourne dans son château du Quercy et s'y marie avec Mlle Geneviève de Monthabert. Son existence s'est régularisée, mais son esprit reste toujours trouble. Il a lu Spencer et Schopenhauer ; il a été lié avec des nihilistes qui cherchent les moyens de faire sauter les villes par des procédés chimiques. De là un pessimisme noir qui lui gâte ses joies légitimes. Dégoûté de tout, certain que son « moi » d'abord, et puis l'humanité, périront un jour, l'idée fixe de la mort le hante. Il y pense continuellement ; il y ramène sans cesse son imagination. Rhumatisant, il est sujet la nuit à des étouffements. Sa femme et sa sœur le soignent admirablement. Sous leur douce influence, la foi de son enfance, une foi irraisonnée, vague, mais bienfaisante et apaisante, lui revient. Il va très exactement à la messe le dimanche, mais il étonne son curé par ses hérésies, par sa conception de la divinité. C'est que le comte de Feyzin-Cransac restait toujours, pour qui l'étudiait de près, un esprit malade. Il était la proie de terreurs folles. Il redoutait surtout la possibilité de l'ensevelissement pendant la léthargie, l'épouvantable réveil dans le cercueil : ses rêves étaient pleins de ces affres nocturnes, et il en arriva à fuir le sommeil. Il se tuait ainsi lui-même. Se sentant perdu, il fait son testament, donne à sa veuve l'usufruit de ses biens, engage son fils aîné à résider dans ses terres, son fils cadet à embrasser la carrière militaire, son troisième fils à entrer dans les ordres (si telle est sa vocation), et il meurt muni de tous les sacrements de l'Eglise. Le roman de M. de Nion eût dû s'arrêter là. Il eût alors sanctionné la définition de M. Camille Lemonnier. Mais le chapitre des « Helminthes » donne à son œuvre une conclusion panthéistico-nihiliste et matérialiste, écrite, au surplus, dans un style obscurément alambiqué qui ne ressemble en rien à celui, très artistique, du récit. J'ai dit que la foi apaisée du comte de Feyzin-Cransac n'était rien moins qu'orthodoxe : dans son cerveau tourmenté se brouillaient toutes les notions de la théologie catholique sur le ciel et l'enfer. Il hésitait trop entre la divine figure du Rédempteur et le Jésus de M. Renan. S'il pratiquait extérieurement sa religion, c'était pour ne pas scandaliser les paysans de ses domaines. Mais enfin, il y a dans la dernière partie de sa vie une noblesse, une fierté, une dignité même qui, pour être un peu hautaines, ne sont point sans grandeur. On ne peut lire sans émotion son testa-

ment, superbe page où revivent tous les vrais sentiments de la bonne aristocratie terrienne d'autrefois, et où il déclare formellement vouloir mourir dans la religion catholique, qui fut celle de ses pères. Il prie le curé de Cransac de lui pardonner le scandale qu'il a pu lui causer en se laissant aller à discuter avec lui certains points du dogme. Bref, le libertin a disparu et c'est le chrétien qui parle. Après ce testament, on se demande pourquoi les « helminthes? » Pourquoi cette supervie du cadavre? Pourquoi ces évolutions palingénésiaques de la vie tombale? Pourquoi enfin ce cantique de la pourriture? J'ai idée que M. de Nion a voulu, dans ce chapitre, faire concurrence au romancier darwiniste, M. Rosny.

7. — Il y a du panthéisme aussi dans *la Montée*, de M. Gabriel Sarrazin. Mais ici, du moins, nous sortons de la putréfaction et de la physiologie. L'auteur commence par raconter ses fausses joies, ses jouissances passagères, ses espoirs trompés, ses déceptions, ses douleurs, ses tristesses, ses désillusions; puis, peu à peu, il se ressaisit, il se dégage et va de l'éphémère à l'infini. Tel est le canevas de *la Montée*. Est-ce un roman? Non. Une gerbe de nouvelles? Non plus. Un recueil de pensées et de réflexions philosophiques? Pas davantage. Et cependant c'est un peu de tout cela, sans compter la poésie qui déborde en bien des pages, la poésie d'une âme ardente et affolée qui cherche un refuge dans l'idéal. Seulement, cette âme passe à côté de l'idéal véritable : elle n'est pas chrétienne. M. Gabriel Sarrazin déclare ne pas partager notre foi. Du moins il ne l'insulte pas, lui rend même çà et là un respectueux hommage : ce dont il faut lui savoir gré, par ces temps blasphémateurs. On peut le rattacher à l'école philosophique de M. Paul Desjardins.

8. — *Bonne-Dame*, de M. Édouard Estaunié, est une étude de vieille femme, victime de l'amour maternel. Il serait même plus exact de dire la « passion maternelle. » Mme Hattier de Belazeilles doit son surnom de « Bonne-Dame » à sa façon d'être, au calme de son visage, à son étonnante placidité, à l'attrait que sa grâce, sa douceur et ses cheveux blancs exercent invinciblement sur tous ceux qui l'approchent, encore qu'elle ait la langue bien pendue, la phrase un peu gauloise et le franc parler de la fille d'un vieux soldat. Demeurée veuve avec un deuil inguérissable au fond du cœur, qu'elle dissimule pour ne point attrister autour d'elle, Bonne-Dame ne vit plus que pour sa « petite Germaine. » Quand vient l'heure de la marier, elle se dépouille à peu près de tout et supporte sans mot dire toutes les avanies d'une vieille tante, avare et maniaque, dans l'espoir que celle-ci dotera Germaine. La famille, à cette époque, habite Montauban. Une fois mariée, Germaine quitte sa mère et va vivre à Châteaudun, avec son mari. Vous croyez que Bonne-Dame déménage et les suit? Ah non! par exemple : ce n'est pas elle qui

voudrait, belle-mère encombrante, se faire haïr de son gendre. Cependant, cet exil volontaire lui pèse, d'autant que les lettres de Germaine deviennent de plus en plus rares. Un jour, elle n'y tient plus et se décide à aller surprendre chez eux M. et Mme Lazudal. Elle arrive, chargée de cadeaux, tout heureuse à la pensée du plaisir qu'elle va leur faire. La pauvre femme s'est même privée pendant un an pour augmenter son bagage de surprises et de bibelots. Hélas ! une cruelle déception l'attend. Quelques mois de mariage ont suffi pour changer le cœur de l'ingrate Germaine. On fait à Bonne-Dame un accueil si glacial qu'elle se hâte de repartir, se contentant désormais des périodiques et froides lettres que veut bien lui écrire sa fille. Une de ces lettres pourtant est moins sèche que les autres : c'est qu'elle a été dictée par l'intérêt. M. Lazudal, mari de Germaine et banquier de son état, a fait faillite : le jeune ménage est ruiné. Bonne-Dame leur offre sa propre maison; mais elle ne tarde pas à être chez elle comme une étrangère, que dis-je ? comme une importune parasite. Elle gêne encore et on a l'air de ne la supporter que par charité. Malade, on ne la soigne même pas. Finalement, elle se résout à entrer dans une maison de retraite. Là, du moins, elle ne gênera plus. Dernier sacrifice ! avant de s'enfermer dans l'asile qu'elle a choisi, Mme Hattier de Belazeilles réalise tout ce qui lui reste pour le donner à sa fille. Bonne-Dame goûte enfin un peu de bonheur : la maison de retraite où elle coule ses derniers jours est habitée par de vieux nobles passablement surannés, mais dont la courtoisie exquise et l'aimable politesse la dédommagent de ses déboires maternels. Est-ce un roman ? Est-ce une histoire véritable ? La dédicace de *Bonne-Dame* et certains détails, d'une précision frappante, portent à croire que M. Estaunié n'a rien inventé. En ce cas, le ménage Lazudal est tout simplement ignoble, et Bonne-Dame, poussant l'amour pour sa fille jusqu'à la bêtise, finit par être presque antipathique. Le récit est plein d'assertions et de réflexions dont quelques-unes sont justes, mais d'autres banales au possible, d'autres plus que paradoxales. On peut trouver aussi que Mme Hattier use un peu trop souvent du mot de Cambronne et de ses équivalents. Ce langage de troupier détonne sur les lèvres d'une femme de son âge : il est vrai que les délicatesses intarissables dont son vieux cœur est plein font oublier les locutions singulières de ce Cadillac en jupons.

9 et 10. — *Rose et Ninette*, de M. Alphonse Daudet, n'ajoutera rien à la gloire littéraire de l'auteur du *Nabab* et des *Lettres de mon moulin*. C'est une simple étude, dont la loi Naquet sur le divorce fait les principaux frais. M. Alphonse Daudet estime que cette loi est défectueuse en ce qui concerne les enfants des divorcés. A l'appui de son opinion, il nous raconte l'histoire d'une femme désagréable, coquette, qui n'a vu dans le mariage qu'un prétexte à bals, soirées, théâtres, plaisirs mon-

dains, et d'un homme à caractère faible, aimant au contraire la solitude et la vie de famille. Ce ménage, malgré tout, était fait pour vivre heureux, avec deux fillettes adorables, joie et sourire du foyer. Il va sans dire que si Régis de Fagan et sa femme ont été baptisés après leur naissance, ni l'un ni l'autre plus ne s'en souviennent. Aussi, la vie commune étant devenue insupportable, ont-ils recours au divorce. Malheureusement, le tribunal laisse les deux jeunes filles, Rose et Ninette, à la garde de la mère, et celle-ci s'efforce de tuer dans leur cœur l'affection qu'elles devaient à leur père. La méchante créature n'y parvient que trop. Cette femme, dont Régis de Fagan se croyait à jamais débarrassée, il la retrouve dans tout et partout. Remariée avec un sien cousin, elle ne veut point que son mari bénéficie comme elle des avantages de la loi et empêche le second mariage de celui-ci. Ses filles le haïssent, l'insultent et lui infligent mille tortures : l'une devient frivole et plus que légère; l'autre, cupide, intéressée, fausse : des filles perdues. En sorte que le divorcé n'a fait que changer de côté sur le gril qui le brûle. A ses anciennes douleurs se sont substituées des douleurs nouvelles plus cuisantes encore. Tout le roman de M. Alphonse Daudet est là. Rien du divorce en tant que violateur du sacrement de mariage. L'auteur de *Rose et Ninette* ne s'est occupé que des mauvais effets de la nouvelle loi en ce qui concerne les enfants. Ce n'est point assez. Néanmoins, et telle quelle, la tentative est louable : elle conclut en définitive à l'intégrité du mariage, et contient contre le divorce des arguments, exposés simplement, dans une analyse très condensée, sobre et serrée, qui ne sont point sans valeur. *Rose et Ninette* est un roman à thèse. — Il en est de même de *René Pierson*, de M. Henri Monet. Il s'agit ici de la fausse position dans le monde de l'enfant naturel. René, cet enfant, vit avec sa mère des fruits de son travail d'ingénieur; il épouse la fille d'un architecte, qui l'aime, lorsqu'un ancien forçat se présente comme étant son père. Le triste personnage espère ainsi se reconstituer une existence possible et même une fortune, à l'abri de l'honorabilité et grâce à la situation de celui dont il s'attribue indûment la paternité. Dès ce moment René subit toutes sortes d'humiliations et d'affronts. L'architecte veut faire annuler comme infamante l'union de sa fille avec celui qu'on dit le fils d'un ancien forçat. Les amis de l'ingénieur lui tournent le dos : il est partout repoussé comme un galeux. Cependant un président de cour d'assises s'intéresse à lui : son mariage n'est pas rompu, et, au dénouement, le vrai père de René apparaît, réclamant ses droits. M. Monet a développé sa thèse d'une plume légère, et, malgré quelques pages un peu vives, il ne scandalise point par la liberté de ses peintures.

11, 12 et 13. — M. Pierre Maël abuse un peu de sa très grande facilité. Il a tort. Ainsi que l'a dit le poète Lemierre,

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

Coup sur coup, M. Maël vient de faire paraître trois nouveaux romans, savoir : *Mariage mondain*, *Mer Sauvage*, *Quand on aime*. Ce sont des romans bien inférieurs à ceux dans lesquels (à ses débuts) l'auteur nous décrivait, d'une plume si originale et si puissante, les mœurs étranges des pilleurs d'épaves des côtes bretonnes. J'ajoute que les lecteurs ordinaires de M. Pierre Maël éprouveront quelque surprise en ouvrant *Mariage mondain*. Cette fois, non seulement le romancier s'est éloigné de ses sujets habituels : des scènes maritimes, du monde des pêcheurs, des baigneurs, des matelots et des capitaines de vaisseau ; mais il a forcé la note passionnelle de son récit, au point que *Mariage mondain* ne saurait, comme beaucoup d'autres de ses œuvres, être mis sans danger entre toutes les mains indistinctement. Il y est question d'une jeune femme, Madeleine Aurain, mariée à un gentilhomme vicieux et débauché, Félicien de Jonzac, qui, quelques jours après son mariage, reprend sa vie crapuleuse et « retourne » à ses anciens « vomissements ; » d'un chirurgien de marine, George Durois, qui aime en secret Madeleine, qui s'éloigne pour ne pas l'induire en tentation et qui sacrifie l'amour à l'amitié ; de divers autres personnages secondaires, types d'égoïsme ou de banalité pris parmi ce qu'on appelle l'élite de la société contemporaine. Au dénouement, le triste mari de Madeleine Aurain reçoit ici-bas même sa punition : il meurt fou, et sa veuve épouse celui vers lequel la portait son inclination. M. Maël, tout en exposant avec les plus vives couleurs les perversités du monde corrompu où ils se meuvent, a eu le bon goût de maintenir Madeleine et Georges dans une atmosphère morale et de ne pas faire succomber le devoir à la passion. Mais, je l'ai déjà dit, cette œuvre ne s'adresse point à toutes les catégories de lecteurs. Avec *Mer Sauvage* et *Quand on aime*, le romancier revient à son ancienne manière. Ce sont deux idylles qui se terminent par des drames, et dont l'action se passe en Bretagne. L'idylle de *Quand on aime* a pour personnages le jeune Trémorgan et la douce Lydia ; le drame a pour principal machinateur le fils du notaire Le Roux, un notaire qui mériterait le bagne. Au milieu du tableau se détache la noble et malheureuse famille de Rosnerho. Dans *Mer sauvage*, ce ne sont que saintes affections et dévouements sublimes : le tout se produisant parmi des humbles qui sont des héros, notamment le pilote Huon Le Clého et son fils l'enseigne. A noter dans *Mer sauvage* quelques belles descriptions qui rappellent celles des *Pilleurs d'épaves*. La mer est toujours la meilleure inspiratrice de M. Maël.

14, 15 et 16. — C'est dans le monde aristocratique moderne que nous font pénétrer M. William Marcelly, avec *le Marquis de Villarneuil ;* M. le comte de Marenches, avec *Hermine ;* Mme la comtesse de P. (Brada), avec *l'Irrémédiable*. Le premier de ces romans n'a rien de bien neuf. Le marquis Robert de Villarneuil aime Mlle Eugénie de Néréglisse,

laquelle est éprise du beau lieutenant Léonce d'Anjorrand. Elle l'épouse. Mariage malheureux. Quant à Robert, il se console en épousant la sœur d'Eugénie. Mariage heureux. J'épingle au passage le portrait bien campé du vieux Néréglisse, gentilhomme de l'ancien temps tout d'une pièce, robuste et droit comme un peuplier, au visage maigre et busqué, aux membres secs comme des sarments, les sourcils en buisson, la mine réfrigérante et superbe : le caractère de même. On le dirait détaché vivant de la galerie des ancêtres. Dans *le Marquis de Villarneuil*, rien de dramatique, sauf un duel. Tout s'y passe en douceur. — Dans *Hermine*, au contraire, un drame terrible : Hermine de Castel-Roncos a épousé Daniel de Marsac, un viveur. Ils ont pris pour institutrice de leur fille une certaine miss Olivia, tenace, hautaine, fourbe et perverse, comme il s'en trouve trop malheureusement parmi les jeunes Anglaises, qui viennent des Iles Britanniques en France faire l'éducation des enfants des riches. Cette Olivia est coquette et belle. Elle se laisse courtiser par Daniel et devient sa maîtresse. Mais elle a des visées plus hautes : elle veut devenir sa femme, et lentement, peu à peu, elle empoisonne Hermine, en versant dans ses tisanes de l'arsenic. Averti par le docteur Charvant que Mme de Marsac meurt empoisonnée, Daniel guette et surprend la criminelle sur le fait. Confus, repentant, il se jette aux genoux d'Hermine, lui demande pardon, chasse l'Anglaise et se dispose à aller la dénoncer à la justice, quand il apprend qu'elle s'est noyée. Daniel sera désormais le modèle des maris. *Hermine* est une œuvre de début, qui ne manque pas de défauts. Mais il y a dans le style une allure et une gaieté qui plaisent. Je souhaite cependant à M. le comte de Marenches plus d'esprit d'observation, plus de finesse dans les analyses, plus d'élégance littéraire : toutes qualités qui distinguent Brada, l'auteur de *Madame d'Epone*, de *Compromise* et aujourd'hui de l'*Irrémédiable*. C'est la triste et éternelle aventure d'une jeune fille pauvre que son séducteur, le comte d'Anneuil, après l'avoir rendue mère, a lâchement abandonnée pour épouser une riche héritière. Les souffrances de la délaissée, les remords du séducteur, les péripéties des deux existences brisées, les affreuses misères qui se cachent souvent sous les dehors bruyants et joyeux de la vie du high-life, sont peints avec justesse et vigueur. Au dénouement, la fille-mère disparaît (non par le suicide), alors qu'elle pourrait devenir la femme d'un honnête homme et donner un père à son enfant. Elle rachète ainsi sa faute par le plus héroïque des sacrifices. Le sujet traité ici par Brada est des plus délicats. Hâtons-nous de dire qu'elle l'a maniée aussi délicatement que possible.

17, 18 et 19. — *Bonheur conquis*, de M. Charles Foley, est une histoire simple, simplement racontée. Lydie Bordhakoff, jeune femme de grande beauté, mais de basse naissance et de sentiments plus bas encore, a su se faire épouser par un riche planteur. Jalouse d'une vail-

lante jeune fille, Geneviève Aubert, qui est aimée de Jacques de Syme, elle recourt à toutes sortes de perfidies pour empêcher leur mariage, et tente même de séduire Jacques. Mais toutes les intrigues de la vipère échouent misérablement et son mari la tue dans un accès de jalousie. *Bonheur conquis* se lit agréablement, malgré quelques longueurs : il est loin cependant de valoir *Risque-tout*, du même auteur. — Dans *la Sarcelle bleue*, de M. René Bazin, l'intérêt, par exemple, ne languit pas un seul instant. Il n'y a là pourtant ni trahisons, ni crimes, ni adultères. C'est que M. Bazin a un talent tout spécial pour tirer des sujets les plus ordinaires les choses les plus ravissantes. Voyez sa *Tache d'encre*, ses *Noëllet*, sa *Tante Giron*. Comme tout cela est sobrement noté, finement nuancé, parfaitement dit. L'auteur semble s'être donné la mission de plaire, d'émouvoir, d'amuser, et il y arrive sans le moindre effort. Cette fois, c'est l'émotion qui domine et l'on plaint très sincèrement ce pauvre comte de Kérédol, le parrain de Thérèse Maldonne, qui l'aime bien, mais pas assez, parce que le prince conquérant des contes de fées, sous la figure de Claude Revel, a passé par là. Le parrain se sacrifie au bonheur de sa filleule : il s'éloigne, part pour l'Afrique, tue là-bas une sarcelle bleue et l'envoie au père de Thérèse, collectionneur d'oiseaux rares, pour remplacer la sarcelle de même couleur que Claude Revel, au risque de se noyer, avait tuée dans la Loire, et que lui, Kérédol, vilain jaloux, empêcha naguère d'empailler. Cette sarcelle réparatrice lui rendra-t-elle l'amitié de Maldonne? Ce n'est pas sûr. C'est la première qui était la bonne. Ces ornithologistes sont gens fort singuliers, et.... la *Sarcelle bleue* est une œuvre charmante. — Charmant aussi, mais plus tragique, est *le Roman d'une croyante*, de Jean de la Brète. Lorsque parut, sous ce nom, le récit intitulé : *Mon oncle et mon curé*, il nous fut révélé que c'était l'œuvre de début d'une jeune fille, Mlle ***, et nous portâmes ce pronostic : « L'œuvre promet, elle aura une suite. » La suite est venue. Je ne parle pas du *Comte de Palène* (une distraction et une infériorité). Je parle du *Roman d'une croyante*, qui vient de paraître, et qui met en scène une femme chrétienne, dont la vie n'est qu'un long chemin de croix. Déçue dans ses rêves de jeune fille, dans ses affections d'épouse et dans ses illusions de mère, Mme d'Onelle ne trouve que dans ses croyances la force nécessaire pour supporter tant d'épreuves. Vieillie avant l'âge, elle poursuit ainsi sa triste destinée, contente enfin « de s'en aller vers les sommets divins, dont la pensée, sans la consoler, a fortifié son cœur et soutenu ses pas. » Je ferai néanmoins un reproche à l'auteur du *Roman d'une croyante*. Il y a dans son œuvre quelques types masculins assez invraisemblables et tout de convention. Par exemple, un type bien vivant, bien vu, c'est celui de la Phine, paysanne philosophe et sentencieuse, dont la coiffe blanche abrite plus de sagesse que le bonnet de beaucoup de docteurs ès quatre Facultés. Mais alors, quand on a assez

de talent pour camper des Phines avec cette crânerie et cette vérité, pourquoi aller chercher dans les livres des personnages sans réalité?

20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28 et 29. — Parmi les romans dont je viens de faire l'analyse, il en est de très honnêtes et de fort bons. Néanmoins, les meilleurs d'entre eux sont trop mondains pour faire partie des bibliothèques paroissiales. Ceux que voici peuvent, au contraire, être rangés dans la catégorie, quitte au bibliothécaire à en établir la distribution avec discernement et comme il convient. D'abord, *Sœur Louise* et *Obéissance*, de Mme du Campfranc. Dans le premier de ces récits, nous voyons une admirable jeune fille renoncer à un riche mariage, refouler une pure et sincère affection, embrasser la vie religieuse afin d'expier les fautes et les erreurs de son père, écrivain libre penseur. Dans le second, c'est un jeune médecin de campagne, qui joint à une science profonde une extrême générosité d'âme. Seulement, il est un peu laid. L'est-il vraiment? A mon avis, on n'est jamais laid quand une intelligence puissante allume ses éclairs dans de grands yeux limpides. C'était bien aussi l'avis de cette petite futée de Marcelle Bruc, fille d'un riche armateur. Mais elle n'en préféra pas moins un rastaquouère russe au brave docteur Conan Plohel. Ce qui n'empêche pas celui-ci, qui est la droiture même, de la remettre sur le chemin du devoir et, par ses fortifiants conseils, de lui rendre moins durs les jours douloureux que lui vaut son indigne mari, un voleur et un faussaire. — On peut comparer le rastaquouère Zinesco à Max de Régis, dans *Arrière-saison*, de M. Paul Gué. Ce Max est le beau-fils d'un parvenu enrichi qui s'imagine que la fortune donne la considération. Il a traîné sa jeunesse dans la débauche la plus crapuleuse Maintenant sa mère veut lui faire épouser Denise Palvain, petite-fille d'un capitaine mort au champ d'honneur : la bonté, la douceur, la vertu même, cette Denise! Elle est aimée de Pierre Serval, qui s'est fait soldat parce que son oncle, le curé de Saint-Ambroise en Anjou, voulait en faire un prêtre. Il n'est pas de complots que les Régis n'ourdissent contre Denise. Mais ils sont tous déjoués par le colonel de Lormian, tuteur de l'orpheline, et qui, pour en finir, propose à Denise de devenir sa femme. Celle-ci ne dirait pas non, quand arrive enfin le lieutenant Serval. Que n'arrivait-il plus tôt? — *La Femme du renégat*, de Mme Nelly Lieutier, nous met en présence d'un bien vilain monsieur, plus vilain encore que Max de Régis. C'est un certain Lucien Sauvaître qui, reniant sa patrie, pendant et après la guerre de 1870-71, devient le major Reissengen, aux ordres de l'Allemagne. Tout à côté, un type de paysan sauvage et d'Alsacienne énergique, dont le patriotisme élevé console des lâchetés du sieur Sauvaître. — Un affreux personnage aussi (nous n'en sortons plus), c'est l'apothicaire Deutsch, *le Juif franc-maçon*, de M. l'abbé Desportes! Ce misérable hypnotise une jeune somnambule, la petite Zéphyrine, et se

sert de cet instrument inconscient pour lancer contre l'abbé Bénigne, curé des Blanques, et contre le maire, M. de Roqueverte, les plus infâmes calomnies. Un adjoint du maître d'école, César Olgan, se fait au conseil municipal le porte-voix de ces accusations et de ces complots. Au dénouement, César se rétracte, se convertit, et Zéphyrine dévoile toutes les fourberies de son magnétiseur. — Coïncidence voulue ou involontaire, mais à noter! Le franc-maçon dont M. Paul Féval fils nous raconte, dans *Maria-Laura*, les tristes exploits, ressemble trait pour trait à celui de M. l'abbé Desportes, avec cette différence qu'il n'est pas juif. Il n'en est pas moins une affreuse canaille. Il joue toutes sortes de mauvais tours au bon curé Bournisien ; il n'a d'autre souci que de tout corrompre autour de lui. Sans sa femme, une sainte, on l'eût vingt fois lapidé, tant ses gredineries font horreur à tout le monde. Autre ressemblance entre *Maria-Laura* et *le Juif franc-maçon*. Il y a, dans le roman de M. Paul Féval, un jeune instituteur qui, pareillement, après s'être prêté à l'œuvre de mal, meurt en bon catholique. — *Maria-Laura* fait partie de la bibliothèque Saint-Michel, ainsi que *Marthe de Bellesmont*, de Mme la comtesse de Beaurepaire de Louvagny. Ce dernier récit nous montre une jeune fille, issue d'un père protestant qui s'est converti au catholicisme, maudite par sa propre grand'mère, placée plus tard sous un autre nom chez celle-ci comme dame de compagnie et parvenant peu à peu à la détacher de l'hérésie calviniste. — Mentionnons enfin comme rentrant dans la catégorie indiquée : *La Fresnaie*, de Mlle Mathilde Aigueperse, une débutante qui, prenant pour modèle Mme Augustus Craven, fait, dans la personne de Blanche de Suze, une large part à la passion, mais a soin de laisser à la vertu, au bien, à Dieu, le triomphe final ; *Abnégation*, de Mme la baronne Leclerc, drame de famille où l'on voit une Mme Fresneau, unie à un mari indigne d'elle, rester quand même fidèle au devoir et se dévouer au bonheur de sa sœur Yvonne en sacrifiant le sien. — *La Seconde Femme de Lionel*, de Mlle Marie Pierre, peinture, analyse, explication des malentendus, des déceptions, des antipathies, des torts réciproques, des démêlés de deux époux que la religion et la souffrance finissent par rapprocher. Certes, pour le fond, ces divers romans sont irréprochables ; mais, il faut bien l'avouer, quelques-uns d'entre eux sont, pour la forme, d'une médiocrité déplorable. Quand donc les romanciers chrétiens (il y a des exceptions) comprendront-ils qu'ils ont le plus grand tort de négliger la forme et de n'en pas tenir compte? Au lieu d'être indifférente, la forme est, au contraire, essentielle dans une œuvre d'imagination. On peut la considérer comme la splendeur de l'idée, comme qui dirait son manteau royal, un manteau qui la pose, la drape et la fait valoir. De même que c'est blasphémer les saints que de les représenter, dans l'imagerie et la statuaire, sous des traits idiots, de même, écrire des choses édifiantes et morales dans un

style quelconque, banal et plat, c'est ravaler, rabaisser, amoindrir ce qui demanderait à être glorifié en une langue attrayante, originale, suggestive et radieuse.

30 et 31. — Voici deux romans historiques : *Louis XI à Péronne*, par M. A. Jumin, et *Claudia Varenilla*, par M. J.-L. de la Marsonnière. Le premier est une suite et une adaptation (à l'usage des bibliothèques populaires chrétiennes) du *Quentin Durward*, de Walter Scott. Rien à en dire, sinon que la figure saisissante et sincèrement saisie du roi de France domine tout le récit. — Le second est un tableau de la civilisation gallo-romaine, au deuxième siècle de notre ère, sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle. On connaît les belles découvertes faites en 1881, par le Père de la Croix, dans la commune de Sanxay (Poitou). Des fouilles pratiquées par ce savant religieux mirent au jour un temple, un théâtre, un établissement balnéaire, des hôtelleries, tout un ensemble d'édifices attestant en ce lieu un établissement romain de premier ordre. M. de la Marsonnière a pris texte des découvertes du Père de la Croix pour ressusciter ces ruines, les reconstruire, les repeupler, leur rendre la vie, en y faisant mouvoir le paganisme officiel de Rome, le christianisme naissant et le druidisme expirant : représentés, le premier, par le gouverneur des Pictons, le patricien Pavius, par sa fiancée, la belle Claudia Varenilla, par des soldats, des oisifs et des gens d'affaires ; le second, par l'évêque Nectaire et le centurion Duratianus; le troisième, par le barde Ogyrix et sa fille Ainsa. Celle-ci aime Duratianus et, Polyeucte femme, veut le suivre jusqu'au martyre. Elle se déclare chrétienne. Tous deux vont mourir, lorsque, sur l'intervention de Claudia, Marc-Aurèle leur fait grâce : l'inflexible Ogyrix laisse sa fille épouser Duratianus. Cette évocation historique serait intéressante, si l'auteur n'avait abusé des mots latins. A chaque ligne, des caractères italiques surgissent, tirant l'œil sur les *tibicen*, le *pollinctor*, l'*ustor*, le *lectus funebris*, le *rogus*, l'*impluvium*, le *tablinum*, la *dolabra*, la *secespita*, le *malleus*, les *infulæ*, le *capedo*, l'*olitor*, le *viridarius*, l'*hortulanus*, le *cubicularius*, le *pecten*, la *stola*, les *crustula*, le *popinarius*, le *mensor*, etc., etc. Tout le *Dictionnaire des antiquités*, de Rich, y passe. On dirait des *manuels Roret* de tous les métiers romains. Je sais bien que ce genre a été mis à la mode par un jeune écrivain de grand talent, mort l'an dernier, M. Jean Lombard, l'auteur de *l'Agonie* et de *Byzance*. Il ne vaut pas mieux pour cela. Et puis, pourquoi nous obliger de parcourir les pages, un vocabulaire à la main? Certains termes latins n'ont pas d'équivalents en français. Soit ; mais les autres (ce sont les plus nombreux), pourquoi ne pas les traduire?

32 et 33. — M. Jules Verne publie, chaque année, son roman géographique. Cette fois, il nous promène dans la Malaisie et l'Australie méri-

dionale, en compagnie d'une Américaine, mistress Branican, dont le mari, capitaine du *Franklin*, parti pour une excursion dans les mers du Pacifique, n'est plus revenu. Tout le monde le croit mort, sauf sa femme. Celle-ci équipe un vaisseau à ses frais et va bravement à la recherche du naufragé. Inutile d'ajouter qu'elle le retrouve au moment voulu, c'est-à-dire au moment où M. Jules Verne n'a plus rien à nous apprendre sur la géographie australienne. *Mistress Branican* n'a pas dû — pas plus d'ailleurs que ses publications précédentes — coûter de grands frais d'imagination au romancier-voyageur. Au fait, pourquoi se gènerait-il, puisque le public le goûte tel qu'il est et qu'il a fondé toute une école? — Voici, en effet, M. Désiré Charnay qui marche bravement sur ses traces. Le roman de celui-ci : *A travers les forêts vierges*, qu'est-il, sinon une description détaillée de toutes les beautés et curiosités que renferment la faune et la flore de l'Amérique centrale? Les aventures d'une famille en voyage dans les solitudes du Nouveau Monde ne sont ici qu'un canevas à brillants tableaux. Il faut admirer les merveilleux panoramas de M. Charnay, mais ne pas prendre à la lettre tous ses aperçus historiques. Quelques-uns sont sujets à contrôle et à caution.

34 et 35. — Ce trimestre-ci, les romans étrangers abondent au point de devenir encombrants. Procédons par ordre. Tout d'abord, c'est l'intarissable Ouida (Mlle de la Ramée). D'une main, elle nous tend *Syrlin;* de l'autre, *Sainte-Rosalie-aux-Bois*. Repoussons *Syrlin*. Ce personnage est un célèbre comédien français qui s'avise d'aimer la comtesse Fréda Avillion et cherche à la détourner de ses devoirs. Celle-ci, malgré quelques inconséquences, que la mauvaise conduite de son mari explique sinon excuse, sait rester l'honnête femme impeccable qu'elle a toujours été. Sujet battu et rebattu. Comme forme, un pastiche de George Sand. Accueillons, au contraire, *Sainte-Rosalie-aux-Bois*. C'est très certainement un des meilleurs romans d'Ouida. L'action se passe en Italie, dans un village que l'on peut placer n'importe où, entre la mer Adriatique et la mer de Toscane, entre les Dolomites et les Abruzzes. Là règne un César au petit pied, Gaspardo Nellemane, qui résume à lui seul toute l'administration municipale et représente dans la commune le gouvernement du roi Humbert. Aidé de deux gardes champêtres qui sont les exécuteurs de ses basses œuvres, il n'est pas de tracasseries, de vexations, de persécutions, d'injustices, que ce tyranneau de village ne fasse subir à ses administrés, de pauvres paysans ignorants et illettrés, qui ne comprennent, eux autrefois si tranquilles, absolument rien à tous ces règlements nouveaux, à toutes ces lois draconiennes, à toutes ces mesures arbitraires qu'on leur signifie et qu'on applique à leurs dépens. Il est défendu, sous peine d'amende, de mettre une chaise sur le trottoir de l'unique rue de Sainte-Rosalie, de laisser couler l'eau devant les portes, de laisser vaguer les chiens et jouer les enfants sur les mar-

ches de la maison commune, de déposer un fardeau sur la route. Depuis que ce pays a été « affranchi, » on n'y fut jamais moins libre. Plus de processions, plus de Rogations, plus de feux de la Saint-Jean, plus d'aubades et de sérénades. Toutes les belles traditions d'autrefois sont remplacées par l'unique fête du Statut, célébrée avec des lampions et un feu d'artifice officiel. Nellemane voit tous les fronts se courber sous son affreux despotisme local. Deux familles cependant essaient de résister : celles du vieux Pippo, rempailleur de chaises, et du meunier Pastorini. Carmelo, petit-fils du rempailleur, épouse Viola, fille du meunier. Ce mariage les rendrait tous heureux, mais Carmelo est jeté en prison pour avoir voulu défendre la vie de son chien contre un garde champêtre empoisonneur. Là, exaspéré, furieux, lui si bon par nature, il écoute les divagations d'un disciple de Karl Marx et devient socialiste. Sa femme meurt de couches. Le vieux Pippo meurt de chagrin. Ruiné par l'amende, Pastorini n'a d'autre ressource que l'hôpital de la ville voisine. En revanche, Gaspardo Nellemane, gros et gras, s'enrichit et prospère. Il est à point pour faire un député. Jamais on n'avait encore peint en traits plus énergiques et plus vifs les méchants côtés de la nouvelle administration italienne. Ouida n'est cependant rien moins que cléricale : ce qui ne l'empêche pas de dire très haut et de prouver par des faits que l'Italie d'aujourd'hui « est cent fois plus esclave » que celle de jadis. « Alors elle écoutait les prêtres, qui ne la molestaient pas; maintenant elle est menée à la baguette par les fonctionnaires et par les juifs. » *Sainte-Rosalie-aux-Bois* est un roman écrit en français (Ouida compose dans les deux langues avec la même facilité), tandis que *Syrlin* est traduit de l'anglais.

36, 37 et 38. — Sont également traduites de l'anglais les œuvres dont voici les titres : *Premières Joies et Premières Larmes*, de Mrs Hungerford; *Autour d'un héritage*, par Mrs Alexander; *Nouvelles*, par Hugh Connway. Le défaut des « authoress, » Mrs Hungerford et Mrs Alexander, c'est la diffusion et la longueur. Il leur a fallu deux volumes pour deux histoires qui n'en demandaient qu'un, et encore fort court. La première histoire est celle d'une orpheline, qu'une famille orgueilleuse refuse d'accueillir parmi ses membres, parce que Dolorès Lorne n'est pas « née. » Il va sans dire que, vers les dernières pages, tout s'arrange, tout s'éclaircit, et Dolorès devient lady Bouvery. La seconde histoire est celle d'une autre jeune fille, qu'une aventurière cupide, devenue sa belle-mère, chasse de la maison paternelle. Mais il arrive naturellement une heure où l'honnêteté, la sincérité, la droiture d'esprit, triomphent de la rouerie, de la perfidie, de la cupidité. Ces banalités eussent gagné à être exposées avec plus de variété, de précision et de concision : toutes qualités que nous trouvons précisément dans les *Nouvelles*, de Hugh Connway. Spirituel dans l'*Amateur de por-*

celaines, idyllique dans *la Revanche de miss Rivor*, humoristique dans l'*Histoire de quelqu'un*, dramatique dans *les Coups du sort*, ce conteur anglais sait prendre tous les genres et tous les tons. On dirait un conteur français. S'il me fallait manifester une préférence pour une quelconque de ses narrations, je choisirais : *Le Secret d'un stradivarius*, qui rappelle les meilleurs contes fantaisistes et fantastiques d'Hoffmann, de Charles Nodier et d'Edgar Poë.

39, 40, 41, 42 et 43. — A propos d'Hoffmann, signalons la réédition de l'excellente traduction française de ses *Fantaisies dans la manière de Callot*, par M. Henry de Curzon. C'est le premier recueil de l'écrivain allemand, celui qui le rendit célèbre. La traduction qu'en avait donnée Loève-Veimars ne se trouvait plus que dans les bibliothèques. La traduction de M. de Curzon n'a donc pas fait double emploi. Parmi ces *Fantaisies*, trois restent les chefs-d'œuvre du genre : *Le Magnétiseur*, *le Vase d'or* et *le Chien Berganza*. Mais Hoffmann est trop connu pour insister davantage. — Passons aux romans qui nous viennent, cette fois, de l'Allemagne et qui ont été traduits, presque tous, pour la *Bibliothèque des mères de famille*. Leur esthétique est loin de valoir leur morale. Dans *Vouloir, c'est pouvoir*, d'Elly Reuss, le comte Hermann aime la princesse Carla ; le baron Zeller aime la baronne Hundstedt ; le jeune Cunon Evershagen aime la jeune Marguerite ; le gentilhomme Alexis aime la belle Adélaïde. Tous veulent se marier : tous se marient. Allons, tant mieux ! Vouloir, c'est pouvoir. — On se marie un peu moins dans *Lora*, de M. U.-Z. de Manteuffel. Cependant Lora Forster, bien qu'orpheline et pauvre, ne coiffe pas sainte Catherine. L'épouseur arrive au bon moment dans la personne d'un vaillant officier à la moustache blonde. C'est d'ailleurs fort heureux pour l'orpheline réduite à donner des leçons de peinture. La question sociale est effleurée dans le roman de M. de Manteuffel, et son Michel le Noir rappelle l'agitateur Lasalle. — Elle est traitée à fond dans *Bonne chance*. Bourgeois, ingénieurs, mineurs, entrent en lutte. Au milieu des violences d'une grève, les fraîcheurs d'une idylle. Ici la haine, là le pardon et l'amour. Cette œuvre-ci est de beaucoup supérieure à *Vouloir, c'est pouvoir*, et à *Lora*. Elle est surtout beaucoup plus intéressante que *l'Héritage de Gledesworth*, de Maxwell Gray, long récit, écrit en style prétentieux et vieillot, dans lequel on expose toutes les péripéties par où passe un bien criminellement volé pour revenir, le voleur s'étant repenti de son crime, au fils de la victime. Plus agréable à lire est *Dans le tourbillon du monde*, de M. A. Veldenz. C'est un roman épistolaire, comme *le Comte de Valmont* et *le Lis dans la vallée*. Sortie du couvent, la jeune Élisabeth se voit jetée dans un monde luthérien et libre penseur où sa foi catholique ne tarde pas à faire naufrage. Elle écrit à son amie Hedwige, lui raconte ses impressions et lui fait le portrait des gens qui l'entourent. Sa cou-

sine Agnès préfère adorer Dieu dans la nature que dans les églises. Son oncle, en parlant du Christ, ne l'appelle que le Nazaréen. Ce ne sont que conversations mécréantes, lectures impies. Agitée, inquiète, Élisabeth a la tête en feu. Elle aspire après le calme de l'esprit, la paix de l'âme, et consulte un médecin protestant, homme consciencieux, qui se borne à lui dire : « Mais, puisque vous êtes née catholique, vous avez un remède, la confession. Savez-vous par quoi les progrès de la civilisation ont remplacé les confessionnaux? Par des maisons de santé. » La pauvre Élisabeth profite du conseil, et la voilà sauvée! L'auteur de ce roman expose d'abord, pour les réfuter ensuite, toutes les objections que la libre pensée soulève contre le catholicisme : il n'atténue rien, il n'escamote rien. Une romancière religieuse française aurait procédé tout différemment, et encore la bonne âme aurait cru faire en cela œuvre pie.

44, 45, 46, 47 et 48. — Après l'invasion anglaise et l'invasion allemande, voici l'invasion russe : *Mavra* ou *Une heureuse erreur judiciaire*, de Lazare Govlin ; *Les Étapes de la folie*, de Dostoievski ; *Le Voyageur enchanté*, de Nicolas Lieskoff ; des *Nouvelles*, d'Alexandre Pouchkine, et des *Nouvelles slaves*, recueillies de divers auteurs. L'*Erreur judiciaire*, de Lazare Govlin, est d'un observateur sagace. Le drame (un drame de famille, dans lequel le jeune seigneur Badgan Barinn épouse, malgré les volontés de ses parents, la serve *Mavra*), ne manque pas d'intérêt. Il y a des pages qui en apprennent beaucoup sur les mœurs des serfs émancipés par le tzar et sur les sinistres projets des nihilistes, qui cherchent à semer l'esprit de révolte dans l'âme de ce peuple énergique et doux, naïf et bon. Mais ces belles pages se trouvent malheureusement noyées dans une infinité de digressions inutiles et de détails oiseux. — Autrement artistiques et analytiques sont *les Étapes de la folie*, de Dostoievsky : navrante et douloureuse aventure d'un musicien de génie, le violoniste Effmor, qui, pour n'avoir pas été compris, perd ses dons, devient un grotesque haineux aux yeux d'autrui, un criminel inconscient envers ses proches et meurt dans un asile d'aliénés ! — *Le Voyageur enchanté*, de Nicolas Lieskoff, portait pour titre original : *Les Mémoires d'un cocher*. On aurait pu le conserver. Il s'agit, en effet, d'un pauvre automédon qu'une destinée bizarre promène à travers les plus étranges et les plus disparates professions. Il commence par conduire des traîneaux ; il se fait ensuite dompteur de chevaux cosaques, puis domestique de grande maison, puis bonne d'enfants, puis explorateur en Tartarie, puis teneur de jeux de hasard, enfin moine. Ivan Severianitch raconte lui-même sa vie tourmentée, en une langue sans prétention et avec une bonhomie qui disposent bien en faveur de l'étonnant « voyageur. » Bien que trop vanté, le roman de Nicolas Lieskoff plaît, parce qu'il est l'expression de cette philosophie mélancolique, de cette patience confiante et un peu fataliste qui caractérisent les moujiks,

acceptant les coups du sort sans murmurer, dans l'espoir que l'humble et le pauvre d'ici-bas seront les barines de là-haut. — Trop vantées pareillement les *Nouvelles*, d'Alexandre Pouchkine, publiées sous cette rubrique : *l'Aube russe*. M. Eugène Melchior de Vogüé dit bien que leur auteur a suscité la Russie à la vie intellectuelle. Mais ce ne saurait être évidemment avec des historiettes quelconques, telles que : *La Dame de pique, la Barichaïa paysanne*, *le Coup de pistolet*, *la Tourmente de neige* et *le Maître de poste*, si enjolivées qu'elles soient d'épigraphes enfantinement romantiques. M. de Vogüé a voulu parler de Pouchkine poète. D'aucuns, l'envisageant sous cet aspect, l'ont, en effet, comparé à notre Alfred de Musset. Sortons de la Russie, toute sympathique et dévouée qu'elle est à la France, en reconnaissant que les *Nouvelles slaves*, élégamment traduites par M. de Strebinger, sont cent fois plus originales que celles de l'initiateur Pouchkine, lequel n'a été, au fond, qu'un imitateur. Les cinq récits qui composent le volume : *Le Tailleur de pierres*, *Une Mère*, *Rode le Hayduk, Clairs de lune* et *Un Yatagan,* ont pour auteurs Ferdinand Saar, Sacher Masoch, Léopold Vakelik, Nicolas Paulow et Nestor Kukolnik. Ces conteurs ont assurément lu Zola, Maurice Barrès et Paul Bourget ; mais leur réalisme comme leur dandysme et leur psychologie sont tout autres. On sent le Français dans Pouchkine : il n'y a dans les *Nouvelles slaves* que le Russe pur, le Hongrois tout d'une pièce, le Croate primitif. Seulement l'écriture artiste des récits prouve que les conteurs ne sont point étrangers au mouvement intellectuel de l'Europe occidentale.

51 et 52. — Chez nous fleurissent, à l'heure actuelle, les sciences occultes et les investigations ésotériques. Quoi d'étonnant que la kabbale, le spiritisme, la magie, les hantises de l'au delà, soient devenus matières à romans ! Sans parler du Sar Péladan, qui est le maître du genre et qui, aujourd'hui, publie *Panthée*, dont nous parlerons au prochain trimestre, voici MM. Gaston Dujarric et René de Maricourt exploitant aussi le même filon : celui-ci, avec *En vitrine*, celui-là avec *Autour du mystère*. Tous deux donnent ce frisson nouveau que recherchait le poète des *Fleurs du mal*. Je reprocherai seulement à M. Dujarric de trop appuyer sur certains détails réalistes, et à M. le comte de Maricourt, lui qui est catholique, d'émettre quelques assertions risquées. L'idée que nous nous faisons de la nature est bornée sans doute, fausse par là même. Est-ce une raison pour dire qu' « il n'y a pas de surnaturel ? » M. de Maricourt imite Villiers de l'Isle-Adam, et, en parcourant ce terrible *Œil du dragon*, où l'on voit Apollonio di Tiane revivre incarné dans la personne du magicien italien Lopellino di Neati, notre contemporain, il nous semble lire telle « histoire insolite » de l'auteur de *l'Ève future*. Cet *Œil du dragon* n'en est pas moins la meilleure des nouvelles dont *En vitrine* se compose. De même que,

dans *Autour du mystère*, on est surtout empoigné par *Évocation*, reconstitution colorée d'une vie assyrienne du temps des monarques babyloniens, et par *l'Occulte pouvoir*, tableau des sataniques exploits d'un docteur ès sciences maudites, qui attire à lui par suggestion la femme d'un autre, comme le serpent attire l'oiseau. Tout cela est bien étrange, bien obscur, bien dangereux. Tenons-nous à la rampe !

FIRMIN BOISSIN.

POÉSIE

1. *Nature*, par JEAN RAMEAU. Paris, Savine, 1891, in-12 de 351 p., 3 fr. 50. — 2. *Flammes de vie*, par F. FLEURIOT-KÉRINOU. Paris, Lemerre, 1892, in-18 de 126 p., 3 fr. — 3. *Foi et Poésie*, par JOSEPH SERRE. Lyon, Vitte, 1892, in-12 de 102 p., 2 fr. — 4. *Poésies eucharistiques*, par JEAN CASIER. Gand, Siffer, 1890, in-8 de 126 p. — 5. *Poèmes et Songes*, *Le Dernier Amour d'Artémis*, *Le Requiem de Berthold*, *Giseline*, par JEAN GRISELIN. Paris, Sauvaitre, 1892, in-18 de 284 p., 3 fr. 50. — 6. *Sur la branche, chansons, fables, poèmes*, par GEORGES MONTIGNY. Paris, Jouaust, 1891, in-18 de 154 p., 2 fr. — 7. *Rimes et chansons*, par FRANÇOIS FONTENAY. Paris, Vanier, 1891, in-12 de 148 p., 3 fr. — 8. *L'Herbager*, *pièce en trois actes en vers*, par PAUL HAREL. Paris, Lemerre, 1891, in-18 de 134 p., 2 fr. 50. — 9. *Les Échos*, par ÉDOUARD DE PERRODIL. Paris, Vanier, 1891, in-18 de 104 p., 3 fr. — 10. *Le long du Rhône et de la mer*, poésies provençales, précédées d'une causerie de Frédéric Mistral, par SEXTIUS MICHEL. Paris, Flammarion, 1892, in-18 de 187 p., 3 fr. 50. — 11. *Mes petits Concerts*, par PAUL COLLIN. Paris, Lemerre, 1892, in-18 de 238 p., 3 fr. — 12. *A travers quarante ans*, *recueillements poétiques*, sonnets, fables, contes, récits, bluettes, poésies diverses, par l'abbé J.-M. FIGALLA. Paris, Vic et Amat, 1891, in-18 de 415 p., 3 fr. 50. — 13. *Essence d'âmes*, par ÉMILE HINZELIN. Paris, Perrin, 1892, in-18 de 220 p., 3 fr. 50. — 14. *Vers l'absolu*, *poésies*, par BÉNONI GLADOR. Paris, Vanier, 1891, in-18 de 159 p., 3 fr. 50. — 15. *Sirventes et Cantilènes*, par EMMANUEL JUNOD. Paris, Savine, 1892, in-18 de 148 p., 3 fr. 50. — 16. *La Passion de Jésus*, drame en cinq actes et en vers, par ANTOINE CHANSROUX. Paris, Savine, 1892, in-18 de 142 p., 3 fr. 50. — 17. *Marguerite*, par PAULE-MARIE. Nimes, Gervais-Bedot, 1892, in-12 de 19 p. — 18. *Marguerite*, par EDMOND PERRÉE. Paris, Jouaust, 1891, in-18 de 52 p., 1 fr. 50. — 19. *Pêle-Mêle*, poésies, par ALFRED DE PÉRALDI. Condom, Dupouy, 1891, in-16 de 64 p. — 20. *La Grève*, drame en un acte et en vers, par Dom LAURENT JANSSENS. Lille, Desclée, 1891, in-18 de 29 p. — 21. *Sébar*, poème philosophique, par F.-A.-M. Paris, Jouaust, 1891, in-18 de 44 p. — 22. *Rancœurs*, poème par YAN BRAZ. Lorient, Cathrine, 1891, in-18 de 8 p. — 23. *Épître aux Jacobins*, 4e édit., par A.-M. MAUPIN. Paris, Librairie Saint-Paul, in-16 de 112 p., 1 fr. 20. — 24. *Sophocle*, *Ajax*, *les Trachiniennes*, *Philoctète*, *Œdipe roi*, traduction par F.-E. CALLOT. Paris, Masson, 1891, in-18 de 364 p., 4 fr.

1. — La réputation de M. Jean Rameau n'est plus à faire. Quatre ou cinq romans, plusieurs volumes de poésie, et particulièrement la *Chanson des Étoiles*, l'ont mis en évidence. *Nature*, dont nous avons à parler, ne peut que contribuer, et largement, à lui faire une place à part parmi les nombreux et peut-être trop nombreux poètes de ce temps que l'on dit sans poètes. M. Rameau a de l'imagination, c'est un remarquable jongleur de mots et assembleur de couleurs. M. Rameau ne se soucie guère de la profondeur de la pensée, de la philosophie de l'idée, et il met son art dans l'expression, dans la forme, dans les tours, dans le rythme, le coloris et les rimes, et cet art n'est point à dédaigner. Son clavier est riche

d'accords et surtout de sonorités. Il le sait — car aujourd'hui les poètes se connaissent — et il en abuse parfois, en sorte que la musique du vers devient de ci, de là, bruyante, voire même quelque peu criarde, ou sonne comme un bruit de grelots. Sa palette a toutes les couleurs, mais ses tableaux manquent un peu d'ombres et de pénombres. Car, ainsi que le bruit, il aime l'éclat et l'éblouissement, au point d'étourdir un peu le lecteur. Un fond moins éclatant, quelque chose de plus mesuré, de plus estompé dans l'ensemble, n'aurait servi qu'à mieux faire ressortir et valoir les tons lumineux et les grands éclats. Il ne s'agit d'ailleurs ici que d'une simple question de nuances. L'œuvre est forte et belle, et si j'essaie de formuler quelques critiques, j'allais dire de chercher chicane à M. Rameau, c'est que *Nature* mérite d'être fouillé dans les détails et que le poète est assez fort pour qu'on puisse éplucher son œuvre, si je puis ainsi m'exprimer. *Nature* porte admirablement son titre, ce qui prouve que le poète a eu une idée d'ensemble qu'il a su développer sous toutes ses faces. M. Rameau est un amant de la nature, et c'est dire qu'il l'a observée, car on contemple volontiers ce qu'on aime, et quand on est artiste, on l'étudie et l'analyse. Les arbres, les ruisseaux, les montagnes, les fleurs, les animaux, n'ont pas de secrets pour lui. Et, à titre de poète, il leur a prêté une foule de sentiments, d'intentions, même de volontés, qui en font un monde intellectuel, bien semblable au nôtre. Et c'est là que se trouve souvent l'excès, car prêter des sensations aux êtres inanimés, c'est œuvre de poète, mais leur accorder des délibérations et des réflexions, n'est-ce pas sortir du naturel ? De ce qui précède vous pouvez déjà conclure qu'il se trouve des inégalités dans l'œuvre de M. Rameau, qui paraît avoir un peu oublié le précepte, si vieux que vous voudrez, ce qui ne l'empêche pas d'être juste :

Ajoutez quelquefois et souvent retranchez.

Nature aurait gagné à plus de concision et à quelques suppressions. Mais quand on parle des poètes, le mieux est de les citer un peu. Voulez-vous quelques exemples de la richesse d'imagination de M. Rameau, des ressources de son art de peintre et de compositeur ? Lisez les vers suivants, pris un peu au hasard :

Les chênes recueillis soupirent sous la lune;
On entend palpiter un ruisseau diligent;
Un grillon pince au loin sa lyrette d'argent
Avec sa patte brune.

Tous les petits oiseaux font des rêves heureux;
Chaque moucheron dort près de sa moucheronne;
Un vieux pin, caressé par la brise, ronronne
Près d'un lac vaporeux.

Et quoique tout soit paix, soit bonheur et soit charme,
On voit des gouttes luire au cœur des liserons,

Comme si chaque étoile, en passant sur nos fronts,
Répandait une larme.

N'est-ce pas charmant ? N'est-ce pas d'une grâce pénétrante, même la lyrette et sa note un peu mièvre ? Certainement, M. Rameau, qui a un goût très prononcé pour les diminutifs, ne s'en sert pas toujours avec autant de bonheur. Les diminutifs abondent chez lui, par exemple : petiot, poussinet, gaminette, merlette, paysannet, angelet, bouchette, créaturette, paonneau etc. C'est d'un genre un peu mignard. A propos de paonneau, M. Rameau a-t-il raison de faire compter ce mot pour trois syllabes ? J'en doute fort, car il me semble qu'on prononce *pano*. La recherche, la course à l'expression neuve, rare, étrange, outrée, qui aboutit souvent au burlesque, est visible dans *Nature*. Cette recherche, quand le poète est inspiré, pour parler le vieux style, produit parfois d'excellents résultats, mais il arrive aussi qu'elle ne donne que de la caricature. Ainsi, dans une histoire, d'ailleurs sans grand intérêt, de deux bœufs qui s'imaginent, renversant les rôles, de faire tirer la charrue par leurs maîtres, puis de les tuer, pour aller vendre leur chair à la boucherie, je lis :

On rentre à la ferme, et les bœufs prudents
S'en vont enchaîner les hommes grondants ;
Puis un long couteau paraît dans leur patte....

C'est grotesque, et comme tout ce calcul des bœufs et la possibilité matérielle pour eux de tenir le couteau est contre nature, ce récit énerve et ennuie le lecteur. Empressons-nous d'ajouter que le poète rachète aussitôt cette invention puérile par un bon vers philosophique. Les bœufs font amende honorable,

Et disent : Pardon ! nous étions des hommes !

La Bruyère déclarait qu'il y avait un bon et un mauvais goût. Heureusement Victor Hugo est venu changer tout cela, sans quoi nous serions obligés de ranger dans la catégorie des vers de mauvais goût ceux où M. Rameau nous dépeint les oiseaux qui déposent dans les « bouchettes » de leurs petits :

.... fourmis, mouchettes,
Combien encore de nanans.

Il en serait de même pour la pièce où il imagine des hommes à quatre fronts, des oiseaux à dix-neuf ailes. Ce ne sont là que des difformités et des laideurs et dont l'art et l'imagination vraie doivent se passer. C'est le trop d'abandon à l'imagination qui cause des inégalités dans les meilleurs morceaux de *Nature*. Dans la même pièce, on trouve des fantaisies burlesques à côté des plus beaux vers. Ainsi de *la Forêt* où je lis :

Les vieux arbres ont l'air de dire une oraison,
Comme pour demander au ciel la guérison
D'une bosse ou d'un goître.

Mais plus loin :

Le ciel est noir, l'air sent le soufre, un éclair luit,
Comme un zigzag d'épée.

Remarquez comme la coupe du premier vers, à deux césures après quatre syllables, précipite le mouvement. Et voyez, au contraire, comme le long mugissement du vent est bien dépeint par cet autre vers qui semble plus étendu :

Le vent tonne au lointain dans de vagues clairons.

Mais pourquoi M. Rameau vient-il y ajouter cette peinture des arbres qui

Extirpent des ravins leurs gros orteils mouvants,
Puis s'élancent avec des pieds lourds d'éléphants
Et des gueules voraces.

Je ne me représente pas bien ces arbres qui partent en guerre, ni surtout leurs gueules. Nous aurions maint exemple à donner de cette débauche d'imagination et de ces inégalités. Ici, c'est le ruisseau qui, trouvant des cailloux sur sa route, tapote

Leurs ventres rondelets.

Là, c'est le goujon qui, voyant danser les libellules,

Ouvre, à des visions célestes
De tutus lestes,
Des yeux d'abonnés d'opéra, etc.

Comme on le voit, il y a dans quelques-uns de ces vers une sorte de comique qui n'est pas toujours sans gaieté. Ailleurs, au contraire, le cliquetis des mots n'est plus que du cliquetis. Le vent fait : hou-hou-hou-hou ! hu-hu-hu-hu, ce qui constitue, en même temps, un vers de huit pieds. La sauterelle fait : zig, zig, zig, zig ! Le moulin fait : tic, tac, tic, tac. Les trains font : fou-fou-fou ! Quant aux oiseaux,

Ils chantent, sifflent, piaulent, braillent
Et raillent.

Et ce sont des : lalaïtou ! faridondaine ! au milieu de papillons qui sont :

Blancs, bleus, gris, noirs, prompts, gais, fous, lestes, etc.

Pour arriver à des effets de rythme, M. Rameau se gêne, d'autre part, fort peu avec la métrique, et il abuse largement de l'enjambement et du rejet. Ainsi :

Tandis qu'une fourmi fait l'acrobate sur
Le mât d'un brin de mousse....

Un pauvre chien si maigre, si
Peu distingué....

Toujours pour sortir du commun, M. Rameau s'attache à démontrer,

par l'exemple, que le vers alexandrin, à deux césures, coupé de quatre en quatre syllabes, peut donner d'excellents effets. Témoin ceux-ci :

Petits chemins | bordés d'ajoncs, | petits chemins !
Petits sentiers | pleins de fenouil, | petits sentiers.

Le rythme est vif, alerte, excellent, s'il est employé avec tact, mesure et discrétion, et d'ailleurs il n'est pas nouveau. Mais où je ne puis suivre M. Rameau, c'est sur sa théorie des vers de quatorze pieds :

Près de la fontaine bleue | où naviguent les rainettes,
Un tremble couvert de nids ! s'érigeait aux cieux rosés....

Il aura beau dire et beau faire, ces longues phrases déhanchées ne seront jamais des vers. Je pourrais encore faire de petites querelles à M. Rameau, et par exemple lui demander quel charme il trouve et surtout quel sens il donne au mot extatique dans « grillons extatiques, » « fête extatique, » « fumée extatique, » etc.; mais je trouve que les critiques sont déjà trop nombreuses pour une œuvre qui mérite avant tout des éloges, et le manque d'espace m'oblige d'ailleurs à conclure.

M. Rameau a dressé, ciselé, orné un cadre magnifique, ayant les *Étoiles* et le ciel au faîte, et la *Nature*, la terre et ses mille manifestations à sa base. Les côtés sont formés d'un lumineux arc-en-ciel. Mais ce n'est, en somme, qu'une superbe mise en scène, et il y manque, à peu près complètement, le personnage principal, l'homme. En haut, il manque Dieu, jusqu'auquel le poète, ébloui par les couleurs, distrait par les bruits, grisé par les parfums, n'a pas su s'élever. Nous sommes sur une scène richement décorée, mais nous attendons les acteurs. Nous aimons à croire qu'ils vont venir, et s'ils rehaussent encore la beauté des décors, nous aurons un beau drame, une grande œuvre.

2. — Du poète des mots et des couleurs, du poète de la forme, passons au poète de l'idée. Je m'entends, et je ne veux pas dire que la pensée manque chez M. Rameau, pas plus que la forme chez M. Fleuriot-Kérinou, mais je crois que les couleurs et les mots ont fait l'un poète avant toute autre chose, et que l'autre, au contraire, ne s'est senti artiste que pour exprimer sa pensée. Est-ce l'élévation de cette pensée ? Est-ce le silence d'une certaine presse sur son œuvre qu'elle ne comprend pas ? Est-ce un concours fortuit de circonstances ou le parti pris des sceptiques pour toute œuvre catholique, qui fait que M. Fleuriot est encore à peu près ignoré du gros public, pendant que les noms de tant de médiocrités résonnent à nos oreilles ? Je ne sais. Toujours est-il que M. Fleuriot n'occupe pas la place qu'il mérite, loin de là, car il est un vrai poète, un poète qui sort du rang et mérite l'attention. J'engage fortement mes confrères en critique, qui auraient laissé passer ce talent dans le tas, à s'en convaincre par eux-mêmes. Les sujets auxquels il s'est attaqué avec toute la mâle énergie et toute la conviction inébran-

lable d'un Breton croyant et l'ardeur d'un artiste, sont entourés de bien des écueils, hérissés de bien des difficultés. Il a triomphé de tout. *Flammes de vie* est une œuvre forte, solidement charpentée, largement pensée et fièrement conduite. Qui donc disait que la poésie religieuse avait fait son temps ? Voilà un poète qui, non content de parler en spiritualiste de Dieu et de l'âme, cherche son inspiration dans les plus profonds mystères du catholicisme et qui chante ces mystiques symboles en strophes tout imprégnées de modernité. Et, derrière lui, voici que deux, trois « jeunes » se jettent dans la même voie avec succès. C'est bien, au contraire, à un véritable renouveau de vraie poésie religieuse que nous assistons. Ce qui a fait son temps, pour les vrais artistes, n'en doutez pas, ce sont les obscénités et les fadeurs du sensualisme. Le reste, la foi, est éternel, et l'éternel inspirera toujours les poètes. Ce retour à la poésie pure et chrétienne est d'ailleurs bien naturel. L'excès amène toujours une réaction. On a servi au public tant de banalités sceptiques, tant de blasphèmes, tant d'obscénités monstrueuses, qu'il appelle aujourd'hui le poète croyant, pur, simple, et qu'il lui tend les bras d'avance. *Flammes de vie* répond à ce besoin des lecteurs, non que le poète se soit fait religieux par un calcul intéressé ; il l'est, au contraire, dans le fond de l'âme, on le sent à son accent de conviction émue, mais enfin il est arrivé au bon moment. Ce qui frappe, chez M. Fleuriot-Kérinou, c'est l'ampleur du vers, qui répond à la grandeur et à l'élévation de la pensée et du sentiment. Rien d'étroit, rien d'étriqué, rien de petit, de prosaïque, de mesquin dans son œuvre, mais un large souffle qui se soutient de la première à la dernière page et qui vous entraîne. Il a dépouillé le vers moderne — car il est très moderne par la forme, par le rythme et par la richesse de la rime — de toutes les fadaises, de toutes les roucoulades, de toutes les nudités qui paraissent indispensables à quelques-uns. Sa poésie est savoureuse et substantielle, et comme cet ancien qui démontrait le mouvement en marchant, M. Fleuriot a prouvé que la poésie foncièrement chrétienne et même mystique pouvait et devait resplendir en cette fin de siècle.

Et maintenant, il ne me reste que l'embarras du choix pour citer des exemples et donner des preuves à ma thèse et à mes affirmations. Il n'y a, en effet, pour ainsi dire pas d'inégalités dans *Flammes de vie*, et la plupart des pièces se valent. Mais puisque j'ai parlé de son mysticisme, puisque j'ai dit avec quel succès il s'attaquait aux mystères les plus profonds de la foi, c'est une pièce de ce genre que je citerai : *l'Illusion*, qui traite de l'Eucharistie. Le poète contemple l'horizon par une nuit d'été et il dépeint son ravissement :

Merveille ! Le torrent des étoiles s'écoule
Jusqu'à cet horizon où finissent les cieux ;
Et là se concentrant en un flot radieux,
Les voilà sur le sol qui déferlent en foule.

Elles emplissent d'or la plaine au fond noirci,
Viennent vers nous couvrant jusqu'aux moindres parcelles;
Et moi, les yeux ravis, je m'élance vers elles....
Mais ce sont les blés mûrs qui scintillent ainsi.

. . . . . .

J'ai cru, l'illusion offrant à mon cerveau
Une intuition de quelque grand mystère,
Que le ciel tout entier descendait sur la terre,
Apportant à nos cœurs un aliment nouveau.

J'ai cru, froments bénis des sillons sans ivraie,
Qu'une manne céleste aux savoureux rayons
S'était substituée à vos éclosions!....
Les blés m'ont répondu : « L'illusion est vraie,

Car bien plus que les sucs qui raniment le sang,
Un trésor infini se cache sous nos voiles; » etc.

Et les blés conseillent au poète d'aller au temple où resplendit l'Épi sacramentel :

J'ai suivi le conseil des blés, ferments de vie,

Et je me suis nourri du mystique Froment;
O prodige suprême, où l'être entier s'enflamme,
Un adorable azur s'est ouvert dans mon âme,
Et Dieu m'a visité dans cet enchantement.

Cette simple citation de quelques vers suffit à démontrer l'art, la souplesse, l'adresse et l'imagination du poète. Si la poésie est bien la peinture musicale, vive, émue et artistique des grandes idées et des nobles sentiments, M. Fleuriot-Kérinou est poète dans toute la force du terme. Quelques petites critiques cependant, ne serait-ce que pour ne pas laisser le poète s'endormir sur son succès. Peut-être y a-t-il un peu trop d'épithètes à la fin des vers, ainsi que l'a fait déjà remarquer M. Edmond Biré, dans un article d'ailleurs des plus élogieux. Le vers manque quelquefois de césure, mais très rarement. Nous n'y trouvons jamais cependant de ces rejets comme nous en signalions tout à l'heure chez M. Rameau. Enfin, M. Fleuriot a quelque faiblesse pour certains mots, qu'il répète un peu trop souvent, par exemple pour *igné*, qui revient dans nombre de pièces. Mais ce ne sont là que des imperfections insignifiantes et qui n'empêchent point l'auteur de *Flammes de vie* de pouvoir aspirer aux premiers rangs.

3. — Avec *Foi et Poésie*, comme le titre l'indique assez, nous restons sur le terrain de la poésie religieuse, et, comme le démontre la lecture de cet excellent recueil, nous ne quittons pas les beaux vers et le grand style. Nous avons ici encore affaire à une âme de croyant et à une intelligence d'artiste, bien qu'il y ait des différences notables entre les deux poètes. Ces différences me semblent tout particulièrement provenir du milieu dans lequel ont vécu MM. Serre et Fleuriot et de la contrée où ils

sont nés. Tous deux ont pris des sujets mystiques, mais avec un genre différent. Chez M. Fleuriot, les images de la nature forte et rude de la Bretagne abondent, et ses comparaisons sont volontiers prises à la mer. La pièce qu'il intitule *l'Orchestre* est quelque peu rude et sauvage. Le vers de M. Serre est, au contraire, généralement moins ferme. Sa pensée, comme son expression, bien qu'on y trouve souvent une netteté toute scientifique, est plus vague quelquefois et ses descriptions sont plus longues. M. Serre est de la patrie de Ballanche, Laprade et Blanc de Saint-Bonnet. Mais cette patrie est aussi celle d'Ampère, et son œuvre nous le rappelle. Ces connaissances scientifiques et la trace visible d'une longue pratique de Victor Hugo combattent chez le poète l'influence des brumes lyonnaises, influence qui d'ailleurs n'est pas pour produire d'aussi mauvais résultats que veulent bien le dire quelques-uns. Il faut avoir contemplé souvent, des hauteurs de Lyon, les mille effets de lumière produits par les brouillards qui se forment ou s'élèvent dans les superbes environs de la ville, pour comprendre quelle richesse et quelle variété de tons ils peuvent donner à l'imagination de l'observateur et à la palette du poète. Or, M. Serre est poète et observateur; de plus il est philosophe et lettré. Si nous rappelons, comme nous venons de le dire, qu'il est savant, on comprendra quelle œuvre digne d'intérêt il a pu produire; je devrais dire quelles œuvres, car bien que jeune, M. Serre est loin d'en être à ses débuts. De ce que M. Serre est philosophe et porté à la méditation, d'une part, et de la variété de ses connaissances, de l'autre, il résulte souvent qu'il démontre, qu'il argumente, qu'il discute, et, puisqu'il est foncièrement religieux, qu'il combat pour ses idées. M. Fleuriot est plus simpliste, et il se contente de peindre en artiste convaincu. Enfin, l'on sent chez M. Fleuriot le frottement parisien, si je puis ainsi dire, et l'influence de l'école parnassienne avec son amour de l'impeccabilité du métier. M. Serre semble au contraire s'être renfermé en lui-même et confiné dans sa ville natale.

Voilà bien des arguments pour dire simplement que *Foi et Poésie* est un beau et bon volume, comme je pourrais le prouver par mainte citation. Quelques vers au moins pour la bonne bouche. Parlant de la grandeur de Dieu, le poète nous dit :

Entassez les soleils et les planètes rondes,
Et sur l'entassement des mondes, d'autres mondes;
Et toujours entassez,
Jusqu'à ce qu'épuisée, haletante, éperdue,
L'imagination s'arrête confondue :
Alors, recommencez!

Joignez les milliards aux milliards de lieues!
Aux atmosphères d'or les atmosphères bleues!
Les univers aux univers!....

Six mille ans, dix mille ans, cent millions d'années,
Calculez, alignez de vos mains acharnées
Et de vos prunelles en feu
Les grossissements fous des chiffres et des mondes.
— Et vous aurez à peine, ô sciences profondes,
Effleuré la frange de Dieu.

Il y aurait maintenant à signaler quelques légers défauts. On sent parfois que le vers n'a pas été très travaillé. Ailleurs, il y a des duretés et même un peu de prosaïsme par amour du terme exact. Mais ces petits travers ne peuvent nous faire oublier le mérite de l'ensemble.

4. — Nous en sommes décidément à la poésie religieuse. M. Jean Casier marche à côté de MM. Fleuriot et Serre. Dès le début, nous savons ce que le poète va chanter :

D'autres ont dit l'amour — du cœur qui s'émancipe
Mystérieux levain —
L'amour pur quelquefois, mais que le temps dissipe
Et dont le terme est vain.

Moi je dirai l'amour dans son plus haut principe,
Dans sa plus haute fin :
L'amour d'un Dieu voulant que l'homme participe
A son être divin.

Ainsi non seulement nous sommes avertis des sujets que va traiter M. Casier, mais il le sait, et il y en a tant qui ne savent pas ce qu'ils vont faire ni même ce qu'ils ont fait ! Là encore le titre est bien choisi : *Poèmes eucharistiques*, et il répond à ce que donne l'auteur. C'est ainsi que nous lirons : *La Première Communion*, *A un nouveau prêtre*, *Communion*, *le Jeudi saint*, *le Sacrifice*, etc. Le vers est bon et M. Casier connaît son métier. Il n'y a point de fautes matérielles. De plus, il a le sens du rythme et de la cadence, et l'œuvre est soignée, très soignée. Je ne parle pas de l'élévation des sentiments, qui est celle d'un sincère chrétien pratiquant. C'est doux, coulant, onctueux. Ce que je pourrais reprocher, c'est l'emploi des termes généraux, qui ne frappent pas assez. J'aimerais parfois quelque chose de plus vigoureux, de plus précis et de plus imprévu. Les vers suivants donnent bien l'idée du genre. M. Casier s'adresse aux enfants qui vont faire leur première communion :

Avancez-vous.... tout bruit se tait : c'est le miracle!
Le créateur du ciel quitte le tabernacle ;
Courbez-vous jusqu'au sol : adorez et tremblez !
Mais non : levez vos fronts : c'est un sauveur — que dis-je ?
Un ami — visitant, par un dernier prodige,
Vos cœurs de ses bienfaits comblés.

Les vers sont bons, mais ils manquent un peu d'éclat. Je trouve également des hémistiches et des mots amenés par le besoin de la rime, qui d'ailleurs est généralement riche. Ainsi :

Mon cœur tressaille — et l'orgue, où l'artiste module
Négligemment l'hymne du soir,
Pieux bruit dont l'écho sous les voûtes ondule,
M'attendrit — comme l'encensoir....

Cet attendrissement d'encensoir n'était pas nécessaire. Et ailleurs :

Le jour luit, calme et solennel.....
Un rayonnement sort du culte ;
Jean lit dans le sein paternel
Un secret pour notre œil occulte...

Occulte est mis là pour rimer avec culte, mais il était bien facile de l'éviter en prenant d'autres rimes, le rayonnement qui sort du culte étant une expression beaucoup trop vague et l'œil occulte n'étant pas français; car ce qui est occulte, ce n'est pas l'œil, c'est le mystère. Et puis, c'est trop d'abstraction pour la poésie.

5. — M. Jean Griselin, l'auteur de *Poèmes et Songes*, est sans doute « un jeune, » qui donne de belles espérances et qui a déjà de bonnes pièces à son actif, particulièrement des sonnets fort bien tournés et nombre d'excellents vers. La rime est riche et la facture est de bonne marque généralement. *La Fileuse* (lisez la mort) accomplit sa triste besogne à tort et à travers :

Un petit enfant joyeux et vermeil
A touché son fil avec son doigt rose,
Puis il est tombé dans un grand sommeil.
Alors elle a ri, la vieille morose,
Du petit enfant joyeux et vermeil !

De gais amoureux, une matinée,
Contant, par les fleurs de l'étroit chemin,
Comme elle était laide et ratatinée,
Sont morts à ses pieds, la main dans la main ;
De gais amoureux, une matinée !

M. Griselin a d'ailleurs de l'imagination et beaucoup de bons vers expressifs et pleins. Mais il vise parfois trop à la concision, et il en résulte, en plus d'un passage, une fâcheuse obscurité, voire même des fautes positives. Quelquefois la pensée n'est point nette, par exemple :

La mort passe, et tout près ! Il sent frémir son aile,
Au noir vautour cognant les murs de sa prison.

Qu'est-ce à dire ? Ailleurs, un moine voit quelqu'un qui, sur les murs,

Jette un éclat divin qui n'est celui du jour.

Le poète a oublié la négation. C'est ce qu'il fait encore plus loin :

Ne ternis sous un froc l'éclat pur de ta chair.

Et de nouveau :

Ils étaient là pour ceux auxquels pas un ne pense ;
Pour les blessés, qu'on croit vaillants, qu'on ne panse...

Le *pas* est absolument mis de côté, et ce n'est plus français. D'autres fois, c'est une inversion excessive et qu'on ne peut se permettre.

Le vent la disperse et la boit la fange
Comme un flot de sang.

Il fallait *la fange la boit*, mais alors tout était à remanier et le poète n'en a pas eu souci. M. Griselin a un goût tout particulier pour le macabre et les vers, j'entends les vers du tombeau. C'est à tout propos qu'il trouve plaisir à y revenir. Cette manie éclate particulièrement dans le *Requiem de Bertold*, dont le héros n'aime pas ce qui fleurit au cœur de l'éphémère ni le chant des oiseaux,

Mais le tombeau profond, sourd et silencieux....
La nuit était son jour, la tombe son berceau.
Pour son sommeil d'enfant s'ouvrait l'ombre éternelle ;
Il croissait dans la mort....

Il passait ses meilleurs moments à parler bas aux morts, au cimetière :

Et dans ce morne enclos regorgeant de matière.

Pour lui, la chose décevante, pénible, insupportable :

C'était le vin de vie et la jeunesse en fleur.

Il était musicien et dans ses moments d'inspiration :

Il se ruait sur le tombeau.

L'héroïne est d'ailleurs taillée à peu près sur le même patron ; aussi n'est-elle nullement surprise de s'entendre dire :

Ton cœur est frais comme un tombeau.

D'ailleurs, elle se meurt dans le premier baiser. Rien de plus simple pour une pièce si étrange. Quant à Berthold, que pouvait-il faire de mieux que de l'imiter ?

.... La mort, le saisissant,
Pâturait dans sa chair et nageait dans son sang.

Tout cela est voulu, pour n'être point banal ; mais je crois que M. Griselin pourrait se passer de ces étrangetés sceptiques et de procédés qui sentent beaucoup la rhétorique. Il est excellent, quand il est simple et qu'il peint les faits ordinaires et la nature. Qu'il ne sorte donc pas du vrai.

6. — Tout autre est M. Georges Montigny, avec ses chansons, ses fables et ses poèmes, qu'il a réunis dans un même volume : *Sur la branche*. C'est gai, c'est gracieux, c'est aimable, c'est naturel, avec une bonne et douce philosophie spirituelle, fine, quelquefois mouillée d'une larme de sensibilité modérée. Nous voilà bien loin des vers du tombeau, et ce petit volume tranche nettement et heureusement sur le fond gris, laid, ennuyeux, dont se compose l'ensemble des productions du jour. Les rimes ne sont pas toujours opulentes, mais j'en ai tant vu de richissimes ter-

minant des vers d'une pauvreté sordide, comme des gants blancs immaculés au bout de manchettes râpées et sales, que je ne m'en plains pas davantage, dussé-je de ce fait passer pour un barbare auprès des amants de la rime millionnaire. Ce que je reprocherais plutôt à M. Montigny, c'est d'avoir laissé échapper, en deux ou trois morceaux, une note un peu risquée, dont il aurait dû se passer, étant certainement un homme d'esprit, qui ne doit chercher d'applaudissements qu'auprès des gens qui lui ressemblent. Les bonnes pièces abondent et il y en a de charmantes dans le genre tempéré que le poète à choisi. Deux ou trois vers à titre d'exemple. M. Montigny demande au bébé de faire risette :

Quelquefois, ayant bien dîné,
Quand le temps n'est pas trop maussade,
Toujours richement pomponné,
Vous partez pour la promenade.
Là, ravissant petit gommeux,
Chacun lorgne votre toilette.
Vraiment, vous êtes bien heureux,
Allons, bébé, faites risette !

Ailleurs, c'est une leçon agréablement donnée. L'allumette se vantait de tous les services qu'elle pouvait rendre. Une goutte d'eau, tombant sur elle, met fin à son orgueil :

Si nous possédons un petit mérite,
Gardons-nous d'aller le prôner bien vite.
C'est du ciel parfois un rare cadeau
Qu'atteignent aussi bien des gouttes d'eau.

Signalons une petite incorrection, pour ne pas faire que des compliments. Le poète parle d'un petit chien blanc :

Qui ne cherche *pas* à faire *aucun* mal.

Alors, voilà un chien bien méchant, car deux négations valent une affirmation et Bélise, des *Femmes savantes*, aurait dit :

De *pas avec aucun* tu fais la récidive....

7. — Il y a aussi de la gaieté et de l'esprit dans *Rimes et Chansons* de M. François Fontenay, et la rime est généralement plus riche que chez M. Montigny, mais il s'y trouve d'autre part du réalisme et de la trivialité qui gâtent bien des pièces, sans compter les vers dont la césure est parfaitement absente. *Colette*, *la Berrichonne*, plusieurs pièces patriotiques seraient à citer. *Le Chien d'aveugle* est aussi à classer parmi les meilleurs morceaux. Les chiens riches :

Viennent, indiscrets, te flairer le nez,
Avec cet aplomb qu'ont les chiens bien nés.

Mais ne trouvez-vous pas une imitation regrettable du prosaïsme intermittent d'un poète en renom, dans les vers suivants :

Sous les arbres en fleur, bureau de la Civette,
Elle attend l'omnibus lourd qui fait la navette
De Batignolle à la place de l'Odéon ;
Elle porte en sautoir un vieil accordéon.

Puis ce sont des expressions boulevardières, comme *mégot*, le *pur gratin*, la *haute*, auxquelles je ne trouve, bien à tort sans doute, aucun charme. Le poète se préoccupe fort peu de la césure dans les vers que nous venons de citer, mais il s'en passe encore bien davantage dans mainte strophe. Voyez, par exemple, la suivante :

Héros et vétéran des grandes épopées
Que gravèrent nos aïeux avec leurs épées.

Ce dernier vers est-il un vers ?

Ailleurs, c'est la trivialité. Ainsi, quand il entend le pas de la femme inconnue qu'il admire, il s'écrie :

Je deviens comme une tomate.

Heureusement, la désillusion arrive, car il découvre un beau jour que l'ange de ses rêves

Tient au coin de la galerie
D'Orléans des.... commodités !....

8. — *L'Herbager*, de M. Paul Harel, est à la fois une bonne pièce et une bonne action, car c'est une critique mordante, par le théâtre, de ce mépris malheureux du paysan enrichi pour l'agriculture, de cette ambition funeste qui le pousse à diriger son fils vers la ville et les situations recherchées, de cette rapacité enfin qui lui fait redouter la nombreuse famille, parce qu'il faut éviter de morceler son héritage. On sent que M. Harel, l'hôtelier-poète, a vu de près ces travers et ces défauts, et comme il est loin de les partager, il les raille avec force et bon sens. Son œuvre, représentée pour la première fois à l'Odéon, le 19 septembre 1891, a eu du succès jusqu'au jour où l'ont emporté ceux qui ont horreur de toute pièce simple et dénuée de grivoiseries et de sous-entendus. Il y a pourtant des scènes excellentes dans *l'Herbager*, et beaucoup de pensées justes et ironiques exprimées en bons vers. Les rimes sont généralement plus que suffisantes et la facture du vers des meilleures. Dès le début, nous sommes fixés sur les préjugés mauvais du paysan parvenu, qui fait à son fils, avocat, des recommandations de ce genre :

De tes riches clients je grossirai le nombre,
Oh ! des riches surtout ; très peu de malheureux,
Pour la pose....
Que ta femme soit jeune, amoureuse et jolie,
Ne va pas pour cela commettre la folie
Des enfants !....

Mais nous préférons encore les beaux vers du toast porté par ce fils,

qui réprouve les mauvais conseils de son père, aux vrais paysans, qui ne quittent pas la terre,

Aux derniers survivants des races disparues....

Ceux-là du toit champêtre ont maintenant l'orgueil,
Ceux-là n'ont pas voulu que la famille meure ;
Quand l'aïeul, au midi, se chauffe près du seuil,
Le rire des berceaux chante dans la demeure.

J'ai vu quand Messidor allumait son soleil,
L'attaque des faucheurs contre les moissons blondes;
Dans le blé mûr, au sein de l'orge et du méteil,
Les clairs outils faisaient des entailles profondes....

Et la terre d'où sont sortis nos vieux pommiers
Nous montre ses trésors et dit : « Venez tout prendre ! »

Il y a là une vraie saveur de terroir qui sort de la convention et de la rhétorique. M. Harel aime sa Normandie en poète.

De ce que l'auteur de *l'Herbager* se soucie peu des conventions, il pourrait ne pas résulter, mais il résulte parfois qu'il tombe dans un excès de sans-gêne blâmable. L'expression devient souvent brutale, même triviale. C'est trop souvent que nous entendons une Mme Gibory dire sans la moindre vergogne à son mari : Tu m'assommes, tu m'agaces, tu radotes, etc. Il y a, d'autre part, des longueurs dans *l'Herbager*, des passages, même des scènes inutiles et que l'auteur aurait pu facilement retrancher. Il a oublié quelquefois le précepte : *Semper ad eventum festina.* Enfin, une petite critique de détail : même pour avoir la rime avec *chérie*, nous ne croyons nullement qu'on puisse écrire *tu crie* sans *s*, comme se le permet M. Harel, à la page 58.

9. — Des vers faciles, aimables, coulants, clairs, prestes, sans grand effort ni prétention, inspirés à un esprit prime-sautier, au jour le jour, par les mille petits événements de la vie courante, gais ou tristes, gracieux ou sombres, de légers croquis pris au vol, des sensations d'un instant coulées dans un rythme agile et souple, telles sont les poésies de M. Édouard de Perrodil. *La Bicyclette* est bien l'une des pièces qui peut donner le mieux l'idée du genre :

Comme la libellule vive,
Comme l'oiseau, comme le trait,
Elle accourt, fend l'air, elle arrive,
Vous frôle, passe et disparaît....

Quand vient le soir, elle vous cause
Parfois le plus étrange effet,
L'effet troublant de quelque chose
Comme un djinn, comme un feu follet.

Je pourrais également citer *Minuit*, *le Grésil*, *Nuit d'hiver*, plus d'un rondel, mais il me reste juste la place de formuler une ou deux critiques, et je n'y saurais manquer. Page 68, je lis ce vers :

Auprès d'elle vien*nent* souvent prier ensemble....

La dernière syllabe du premier hémistiche ne peut être muette : *viennent* ne saurait donc se trouver à la place qu'il occupe dans le vers cité que si l'on prononçait *vienntent*, comme dans les Flandres. Ailleurs, M. de Perrodil nous parle d'enfants *flambants* dans le sens de *vifs*. Le terme est impropre.

10. — M. Sextius-Michel est le doyen des maires de Paris, ce qui ne l'empêche pas d'être le président des Félibres parisiens, et, à ce titre, de s'adonner au culte de la Muse, en vrai fils du Midi ensoleillé. Ses poésies écrites en provençal, mais accompagnées d'une traduction à l'usage des barbares, sont précédées d'une causerie de Frédéric Mistral. Elles ont été en grande partie inspirées par l'accueil enthousiaste que firent aux Cigaliers et aux Félibres en pérégrination les villes du Midi. Dès la préface à son « bon Sextius, » à « son brave Michel, » M. Mistral nous lance en plein pays du soleil. « Voici encore un vaillant.... s'écrie-t-il. Sais-tu, collègue Sextius, que les Félibres de Paris, quand, il y a sept ans de cela, ils te nommèrent leur chef, sais-tu qu'ils eurent bonne main et bon flair? Car, les poètes comme toi, la langue provençale, combien crois-tu qu'elle en compte? » Et ce qu'il ajoute, et ce que chante M. Sextius-Michel, tout vous porte à penser : Mon Dieu, comme ces gens du Midi sont heureux!

Quoi qu'il en soit, j'aime la couleur un peu crue, mais si limpide, de ces vers et leurs parfums échappés aux plantes aromatiques du littoral d'azur. Point n'est besoin ici de pénibles efforts pour suivre le poète dans des recherches d'idées profondes ou la course après la rime riche. M. Sextius-Michel dit tout uniment ce qu'il voit et ce qu'il éprouve, et s'il pense, cela va vite et sans travail.

Iéu pantaie tóuti li nuie
De céu bleu, de terro verdalo.

Moi, je rêve, toutes les nuits, de ciel bleu et de terre verdoyante, nous dit-il simplement. Et c'est aux mille détails, couleurs et charmes de ce ciel bleu et de cette terre verdoyante, ajoutons aussi des cités bruyantes et des fêtes aux grandes foules, qu'il s'attache particulièrement. Et toujours c'est net, c'est clair et c'est sonore.

11. — Puisque nous en sommes au Midi, c'est bien le moment de parler musique. C'est pour la musique que M. Paul Collin a composé *Mes petits Concerts*. Nous n'avons donc nullement affaire à de la poésie savante. M. Collin nous en avertit d'ailleurs dans une préface modeste, où il déclare ne pas avoir « l'outrecuidance de vouloir solliciter les lecteurs » pour cette fois. Étant donné le genre et tous les défauts qu'il entraîne, ces *Petits Concerts* sont bons et ont toutes les qualités requises pour le but que poursuit le poète : netteté, simplicité du sujet, harmonie, facilité.

12. — Vous pensez bien ce qu'on peut abattre de travail en quarante ans, quand on aime à écrire des vers ! Aussi, le volume de M. l'abbé J.-M. Figalla : *A travers quarante ans*, compte-t-il plus de quatre cents pages. Sonnets, fables, contes, récits, bluettes et autres, tout s'y trouve. La préface, je l'avoue, m'a tout d'abord quelque peu effrayé. Elle commence par ces mots : « L'auteur de ce livre, *y ayant* inséré quelques fables, doit à son lecteur un bout de confession au sujet de *celles-ci.* » Il est difficile de s'exprimer avec moins d'art. Puis il avertit qu'il se gênera peu, suivant l'exemple de La Fontaine dans ses charmants petits poèmes. Le mot « charmant » est bien insuffisant pour le grand fabuliste. Enfin, cette préface se termine par une sorte de péroraison où l'auteur espère que son œuvre inspirera « quelque bonne pensée, une bonne résolution à mûrir.... » et il ajoute : « Ce qu'il a coûté serait alors payé magnifiquement. » J'ai toujours peur des livres de poésie qui se proposent uniquement de faire le bien ; car généralement ils produisent l'effet contraire par un manque de qualités artistiques regrettable. D'autre part, je crois que le vrai poète ne se plaint jamais du travail que lui ont coûté ses vers, parce que ce travail est une jouissance pour lui, la jouissance de sentir et d'exprimer vivement le beau. Heureusement, les vers de M. l'abbé Figalla valent mieux que sa préface, et, dès les premiers, je me sens en compagnie d'un esprit juste, sage, philosophique, actif, aimant la nature, la sincérité, la force et la carrure. Parfois le bon sens arrive à l'esprit, comme dans ce passage :

> Vers lui l'a rappelé Celui qui l'avait fait.
> Autant qu'il se l'est cru, ce brave monsieur Chose,
> Puisse le Dieu très bon l'avoir trouvé parfait.

Mais il y a des taches dans *A travers quarante ans*. L'auteur semble, à mainte reprise, ignorer les lois du sonnet, ne donnant que deux sortes de rimes, au lieu de trois, aux tercets. Puis, il y répète les mêmes mots jusqu'à quatre fois. Ailleurs, les rimes ne sont pas croisées selon les préceptes rigoureux, car il s'agit d'un poème à forme fixe. Ici, il y a des fautes contre le bon goût ; là, le poète oublie que le premier hémistiche du vers alexandrin doit se terminer sur une syllabe forte :

> Au logis, sœur, frè*rés*, tout le monde est rentré.

Enfin, si M. l'abbé Figalla estime à bon droit qu'on sacrifie souvent trop l'idée à la rime, il pousse trop loin le mépris de cette dernière quand, par exemple, il fait rimer *vu* avec *dû*, ou quand il la supprime absolument et résolument comme dans *l'Écureuil et le Loup*, où *gaieté* ne rime avec aucun des cinquante vers de la pièce.

13. — M. Émile Hinzelin n'a rien de commun avec M. l'abbé Figalla, et je suis sûr qu'il serait mécontent de la seule comparaison, ce qui ne doit point troubler ce dernier. Car M. Hinzelin est foncièrement

sceptique, incrédule, panthéiste, matérialiste, tout ce que vous voudrez, sauf chrétien. En lisant le titre du volume : *Essence d'âmes*, je me suis dit : Quelles suprêmes délicatesses, quelle idéale recherche de l'idéale beauté, quelle fleur exquise, quel parfum suave de fines pensées et de sentiments extatiques vais-je savourer? Eh bien, rien de cela! Mais au contraire, du sensualisme et souvent des crudités, sans parler des blasphèmes. Pour M. Hinzelin, « Dieu n'est pas achevé. » Heureusement, il est là pour le terminer :

Les vers dont je ressens la musique sacrée,
Mon espoir, mon amour, c'est du Dieu que je crée.

Dans un sonnet, il déclare avec un orgueil blasphématoire et tristement puéril qu'il ne croit pas en Dieu, et il ajoute :

A qui croirai-je donc? A moi, je crois en moi,
Je crois à mon cerveau, je crois à mon génie....

Moi, non!

14. — Avec *Vers l'absolu*, nous ne sortons malheureusement pas des blasphèmes, et nous entrons plus avant dans la sensualité, pour ne pas dire autre chose. M. Bénoni Glador a la science du vers, la richesse de la palette, le sens de l'harmonie, le goût de la rime riche, les qualités du modernisme. Mais il en a les défauts, et sa muse se plaît beaucoup trop aux peintures lascives. Il paraît bien que le genre de vie qu'il nous dépeint n'engendre pas le bonheur, car il nous avoue :

Las je n'ai jamais vu la joie
Au bout du chemin que j'ai pris.

Et il dit ailleurs :

Oh! je voudrais aller encore,
Portant dans mon cœur tout le ciel ;
Et sur les lis que l'aube dore
Cueillir la paix, la fleur de miel.

Quoi qu'il en soit, nous ne recommanderons la lecture de son livre à personne.

15. — Il y a bien quelques notes légères dans *Sirventes et Cantilènes*, mais ce n'est rien en comparaison de *Vers l'absolu*. M. Junod nous raconte son histoire, vraie ou imaginaire :

Nous avions suivi la nature
C'était là notre grand péché....

Dès l'abord nous pensions de suite
Porter plus loin notre bonheur ;
Mais je ne sais quel fut le jésuite
Qui de nous trahir fit l'honneur.

Oh! oh! voilà un jésuite — ils n'en font pas d'autres — qui a singulièrement porté malheur à notre jouvenceau. Voyez-vous qu'il lui a fait mettre neuf pieds à son vers, sans compter le pathos de la phrase!

Mais M. Junod se rattrape vite et il ne met plus que sept pieds, au lieu de huit, à l'un des vers suivants :

Mignonne s'était grisée
Et vint à Dieu donner son cœur.

Elle est entrée au couvent. Elle n'y entendra plus de vers faux. Les fautes de français ne sont d'ailleurs pas plus rares chez M. Junod que les fautes de métrique. Il écrit sans sourciller :

Si votre cœur est charitable
Je prierais votre Seigneurie....

Lisez ce vers qui voudrait être de douze pieds :

N'avoir point d'endroit où reposer son corps.

Il a la manie de supprimer la négation :

Vierge n'ayant connu le mal....
Où nul homme passe....
Il n'était ni triste et joyeux....
Jamais nous nous étions connus....

Et les fautes de mesure et les fautes de français vont ainsi se succédant. Certes, l'éditeur n'avait pas besoin de nous dire que le poète était jeune ! Heureusement, il y a quelques bons vers, même quelques pièces, qui rachètent un peu ces crimes de lèse-poésie.

16. — *La Passion de Jésus*, drame en cinq actes et en vers, par M. Antoine Chasroux, nous ramène à un autre genre. Le sujet était entouré d'écueils, et l'auteur, malgré toute sa bonne volonté, malgré de beaux vers et du pathétique, ne les a pas tous évités. Jésus parle de sa « pauvre âme, » il demande à Marie-Magdeleine de prier pour lui ! il parle des « sbires » de César, comme si les sbires étaient connus à cette époque ! Le rôle du coq n'est pas oublié ; il fait : Cacaraca, afin d'éviter le classique cocorico. Jésus accorde son pardon à Judas, au moment où le traître est révélé : c'est l'absolution avant la faute. Du reste, Jésus ne cessera de poursuivre de ce pardon Judas, qui ne cessera d'en conclure qu'il est maudit, pendant que les apôtres répéteront en chœur : *Alleluia!* Tout ceci ne sert qu'à prouver une vérité : c'est qu'il est dangereux, souverainement dangereux, de s'attaquer à d'aussi graves sujets.

17. — Passons à un genre plus ordinaire. Le petit poème de Mme Paule-Marie, intitulé *Marguerite* et composé à l'occasion des fêtes lamartiniennes, où il a été jugé digne d'un premier accessit, est fait de douce et pénétrante poésie. C'est l'histoire d'une fillette enlevée à ses parents par des bohémiens. La mère est morte de chagrin, et le père en a perdu la raison. De longues années se sont écoulées depuis le triste événement. Nous sommes arrivés à l'époque de la guerre. Une bataille vient de se livrer dans les environs du château. Deux religieuses amènent un officier blessé. Le moribond est couché dans la salle des

portraits de famille. Soudain, au milieu de son délire, apercevant le tableau de la fillette perdue, il s'écrie : Marguerite ! Marguerite ! C'est le nom de la chère enfant pleurée ! A ces mots, le malheureux père retrouve sa raison, mais on lui défend d'interroger le blessé, dont la moindre émotion peut déterminer la mort. Survivra-t-il ? Lui arrachera-t-on ce secret auquel est attaché le bonheur d'un père et peut-être de son enfant ? Oui, il est sauvé, et il peut parler. Marguerite ! il l'a trouvée un jour abandonnée par les saltimbanques, et il l'a emmenée chez sa mère, au château, où elle a reçu la meilleure éducation. Marguerite ! c'est sa fiancée ! Ce sera bientôt sa femme :

Trois mois après, un jour, au portail du château
Enguirlandé de buis,.... on voyait de nouveau
Marguerite, l'enfant volée,.... en robe blanche,
D'oranger couronnée,.... et comme un lis qui penche,
Au bras d'un artilleur, la cicatrice au front....

Ce lis qui penche est un peu usé, les rimes ne sont pas riches, il n'y a point là de métier contemporain ; mais l'œuvre est émue et poétique à la façon de Lamartine.

18. — La *Marguerite* de M. Edmond Perrée, — car nous avons deux *Marguerite*, — a bien des défauts. Il y a des longueurs dans celle de Mme Paule-Marie, mais il y a une monotonie fatigante dans celle-ci. Les rimes sont meilleures, mais l'intérêt est moindre. Le sujet est d'ailleurs assez commun. L'aventure se passe à la campagne. Pierre aime Marguerite, et voici comment il fait sa demande au père :

Pierre, au pied du mur qui s'effrite,
Dit, les yeux vers les pavés gras :
« Maître, accordez-moi Marguerite !

Je vous demande un peu ce que cela me fait que le mur s'effrite et que le pavé soit gras ! Ces arguments naturellement n'ont pas touché le père. Mais les amants ne s'embarrassent pas pour si peu, et voilà qu'ils prennent la clef des champs. La clef des champs, en pareille circonstance, n'ouvre généralement pas la porte du bonheur. Il arrive un accident à Pierre, il est blessé et il a le délire ; on ne sait pas au juste pourquoi, peut-être afin d'excuser la faute de français des vers où il est représenté « remarquant

Un monstre de forme bizarre...
Qu'aucun lien solide amarre.

Alors, Marguerite écrit à sa mère et reçoit une réponse « de style sec. » Cette sécheresse de style a le don de la convaincre : elle se séparera de son amant, mais, toute réflexion faite, ils vont se noyer. Heureusement, on les sauve à point. Seulement, c'est au tour de Marguerite d'être malade. Voici venir le père,

Saisi

De revoir Marguerite au centre
D'une chambre au papier moisi.

Peut-être tout s'arrangerait-il si ce n'était pas au centre ou si le papier n'était pas moisi ; mais avec ces deux éléments contre soi que peut-il arriver de bon? Marguerite meurt, et, courageux, héroïque jusqu'à la fin, bien qu'il neige, Pierre accompagne le convoi « tête nue. » C'est admirable, mais un malheur n'arrive jamais seul, et voici qu'en revenant il se noie sans y prendre garde. Et c'est tout. Hâtons-nous d'ajouter cependant qu'il y a quelques bons vers dans l'ensemble.

19. — Est-ce parce qu'il a intitulé son ouvrage *Pêle-mêle*, que M. Alfred de Peraldi se croit obligé de mélanger à plaisir des rimes qui ne riment pas ensemble, et de négliger la règle qui veut que des rimes féminines ou masculines différentes ne se suivent pas ? Toujours est-il qu'il invente les plus singuliers croisements. Par exemple dans *le Lis :*

Il n'a vu que sa *fleur*
Embaumée à l'aurore
Son matin seul a *lui*.

Heureux qui comme *lui*
Peut tomber : il ignore
Les noirs traits du *malheur*.

Cette faute est d'ailleurs renouvelée avec conviction. Ailleurs, ces deux vers se suivent :

Nous rêverons aux lieux qui virent notre *enfance*.
J'aime à me retracer ces jours remplis d'*ivresse*.

Puis ce sont des imitations de nos grands poètes. Ainsi :

Austerlitz aujourd'hui, demain fut la défaite.

Cependant, il faut être indulgent, car le poète a seize ans. Mais pourquoi ne pas attendre un peu plus de maturité ?

20. — L'auteur de *la Grève*, drame en un acte et en vers, prend soin de nous avertir, dans sa préface, qu'il s'est proposé de *résumer* les enseignements de l'encyclique *Rerum novarum*. Cette annonce d'une leçon en vers m'a fait peur. Si du moins le poète avait parlé de *s'inspirer* de.... mais *résumer* un document pontifical ! Étant donné pourtant le genre des pièces faites pour les collèges, *la Grève* n'est pas sans qualités sérieuses. Il s'en dégage bien la leçon pratique que l'écrivain a voulu en tirer. Au point de vue littéraire, les mérites de ce petit ouvrage sont la clarté, la simplicité, la correction, l'action. Cependant, il s'y trouve des taches. Le poète nous parle des « oisifs travailleurs, » accouplement singulier de deux mots qui se contredisent. Les ambitions du jeune gréviste, qui ne demande rien moins que des palais, des châteaux fastueux, des équipages, etc., me semblent exagérées, étant donnée surtout la facilité avec laquelle il va renoncer à toutes ces belles choses, pour

rentrer dans le devoir. Je pense aussi que les meneurs sont trop prompts à lâcher pied et à s'écrier : Sauvons-nous ! Amaury, le fils du propriétaire des mines, qui opère un beau sauvetage, au milieu d'un incendie, est un courageux et brave jeune homme ; mais je trouve d'un bien gros effet le récit de son acte héroïque, et cette apparition du sauveur à la fenêtre de la maison en flammes, tandis que

Germaine et petit Jean reposent dans ses bras.

Je ne me le représente guère non plus,

Souriant au milieu de la flamme sinistre.

C'est bon pour un écuyer de cirque ou un athlète de carrefour qui soulève de gros poids. Je n'aime pas davantage la fastidieuse discussion entre le curé et Amaury, se renvoyant longuement tout le mérite de la journée. D'abord le digne prêtre nous donne une mauvaise excuse lorsqu'il dit :

Certes, sans l'embarras de ma longue tunique,
J'aurais dû devancer l'ardeur d'un fils unique....

Eh ! monsieur le curé, cette longue tunique, il fallait vous en débarrasser. Ensuite, Amaury me semble trop chercher une rime lorsqu'il réplique :

Rendez grâces plutôt à ce digne vieillard.
Non content de sauver un des époux Colard....

Car ces époux Colard nous sont parfaitement inconnus, et venant là uniquement pour la rime, je trouve qu'ils sont de fiers intrus. Toutes ces petites critiques ne doivent d'ailleurs rien faire oublier des qualités dont nous avons parlé au début.

21. — *Sébar*, le poète philosophe, qui a tout lu, tout étudié, a près de lui une Égérie, qui le dirige d'autre part dans tous ses travaux, et il lui dit :

Vous étiez près de moi quand je vins sur la terre.
Vous étiez déjà grande et j'*étais bien petit.*

C'est ainsi que les choses se passent généralement et pour la plupart des jeunes mortels faisant leur apparition en ce bas monde. On ne cite guère que Gargantua comme exception. Quand il devint grand, Sébar entendit son Égérie lui commander :

Au nom de l'Éternel,
Abandonne les champs, sors du toit paternel ;
Va-t'en dans un collège ou dans un séminaire,
Et contente-toi d'être un élève ordinaire....

Si du moins cette recommandation n'était pas faite au nom de l'Éternel ! Et là-dessus, notre héros passe en revue les grands poètes de l'humanité, d'une façon sommaire, oh ! très sommaire. Après un mot sur Coppée, Torquety et Veuillot, il nous mène à l'église de son village, à

laquelle il consacre d'assez bons vers, puis il en sort pour demander aux étoiles ce qu'elles font là-haut, à savoir si elles ont des habitants qui fassent des mathématiques. Et comme les étoiles, visiblement interloquées, ne trouvent rien à lui répondre, il passe à la peinture du progrès moderne, non sans décocher un trait à l'adresse de la lune, dont le silence a dû le blesser :

Le gaz est allumé; la lune est inutile.

Attrape! Puis il se demande si le progrès découvrira le moyen :

De ne plus travailler et de ne plus souffrir,
C'est alors qu'on aurait le bonheur véritable.

Heureusement, son Égérie le rappelle à l'ordre et lui répond que

Les microbes
Traverseront toujours les gilets et les robes.

Ce que comprenant, Sébar nous monte un bateau — sans calembour — puis il nous mène en ballon, et nous partons en guerre et, chemin faisant, il nous apprend que

Le monde d'aujourd'hui n'est plus le monde ancien.

Enfin viennent de meilleurs vers inspirés par la religion, et Sébar s'en va en pèlerinage, où nous le laisserons.

22. — *Rancœurs* est un fort petit poème gros de désespérance noire. Le poète, M. Yan Braz, ne voit pas les choses en bleu, et il serait bien près de jeter le manche après la cognée, n'était son bon ange qui vient arranger un peu les affaires. Mais ce bon ange a une influence énorme sur M. Braz, car voici que celui qui ne pouvait arriver à se vaincre lui-même s'écrie maintenant :

Et je triompherai du monde par le *livre*.

C'est ce livre que nous attendrons pour mieux juger le poète, mais il sera bon qu'il en écarte des fautes comme celle-ci :

Il ne survécut sa jeunesse....
En dédaignant la vie *et en* méprisant l'Être....
Oh! va, *jouis* de ce bien aujourd'hui ton partage....

23. — L'œuvre de M. Maupin est comme l'enfer — qu'on me pardonne la comparaison — pavée de bonnes intentions. Comme l'enfer? non, c'est trop dire, car l'auteur en a tellement, de ces bonnes intentions, que je ne puis guère comparer son livre qu'au purgatoire. Qu'on m'entende bien : je ne veux point dire que j'aie fait le mien en lisant l'*Épître aux jacobins*. — Ce serait dur et faux, car je ne l'ai pas lue jusqu'au bout, afin de me laisser l'illusion que la fin était moins mauvaise que le commencement. Tenez, je suis sûr que la fin est excellente! — Je veux seulement exprimer l'espoir que l'auteur ne finira pas dans l'impénitence finale, ce qui ne pourrait manquer de lui arriver s'il continuait

à écrire en vers, ou du moins en lignes de même longueur et se terminant par des consonances généralement quelconques. Quand je dis que je n'ai pas été jusqu'à la fin, je me sers d'une figure de rhétorique appelée litote, et j'ai conscience au fond de n'avoir guère lu que les premières pages. La première nous suffira d'ailleurs pour cette critique. Elle foisonne d'idées, bien que M. Maupin y fasse rimer *équivoque* avec *prologue*. Elle foisonne d'idées, au point que chacune d'elles pourrait servir de thème à de fort bonnes pièces. Il y est question des jacobins, des sociniens, des iconoclastes, de république, de royauté, de Léon XIII basé sur l'Évangile — voyez-vous ce pape *basé !* — de l'origine du pouvoir, du devoir des évêques, etc. M. Maupin y promet, « sachez-le bien, » de parler sans colère ; mais il faut voir la suite heureusement, etc. Et, dans la suite, ce sont des fautes de rimes, des fautes de français, des fautes de logique. Par bonheur, j'ai trouvé quelques bons vers dans le tas, mais c'est parce que l'exception justifie la règle. Ah! que nous sommes loin de la belle poésie religieuse de M. Fleuriot !

24. — La traduction de Sophocle, de M. Callot, suit le texte de très près, et l'auteur est arrivé à ce résultat sans désarticuler le vers, ce qui certes n'est pas sans difficulté ni mérite. C'est donc, en somme, une bonne traduction. Malheureusement, il y a beaucoup de vers durs et même parfois prosaïques, surtout des termes impropres. Tout en serrant le texte de très près, elle ne laisse donc pas la même impression exactement que le modèle. Mais combien y a-t-il de traductions en vers qui atteignent cette perfection presque impossible ?

P. Saint-Marcel.

THÉOLOGIE

La Théologie populaire de N.-S. Jésus-Christ. *Conférences prêchées à Paris (église des Carmes)*, par l'abbé E. Le Camus. Paris, Letouzey et Ané, 1892, in-12 de vii-221 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume marque la première étape d'une carrière de prédication apologétique qui s'annonce sous d'heureux auspices et promet beaucoup. L'auteur commence par l'analyse de la doctrine contenue dans les paroles du divin Maître telles qu'elles sont sorties de ses lèvres ; c'est ce qu'il appelle « le grain de blé avant l'expansion de la vie qu'il portait en lui. » Plus tard, il montrera cette même doctrine s'éclairant successivement d'un jour plus vif et plus précis dans les écrits des apôtres, la tradition des docteurs et les définitions infaillibles de l'Église. Dieu, l'homme, le mal, la bonne nouvelle, la nouvelle vie et le royaume de Dieu, tels sont les sujets traités dans le présent volume. Ils appartiennent, non pas à la partie transcendante, mais à la partie populaire des enseignements de Jésus. Sur chacun d'eux, l'auteur nous donne en un beau style oratoire les résultats d'une exégèse exacte. Un souffle puis-

sant, une émotion communicative, s'ajoutent ici aux qualités par lesquelles M. Le Camus s'était distingué dans ses autres ouvrages.

Nos critiques ne s'adressent ni à sa méthode ni à l'usage qu'il en fait, mais uniquement à la manière dont il la présente et la préconise dans sa première conférence et dans la petite préface qui la précède. On rencontre dans ces deux morceaux plusieurs expressions d'une exactitude douteuse ou d'une exagération manifeste. Ces propositions : « L'Évangile est l'unique livre nécessaire de l'humanité.... Il faut se grouper autour de Jésus seul, montrer Jésus seul, » ont un sens vrai et un sens faux. Elles ne sont vraies que lorsque, par ces mots : « l'Évangile, » on entend non seulement les quatre récits de la vie de Jésus, mais la parole du Rédempteur intégralement gardée et mise à la portée de tous dans son vivant organe, l'Église, et lorsque par ces mots : « Jésus seul, » on entend cette même doctrine, à l'exclusion de tout alliage de doctrine étrangère.

Quelle est donc cette « lourde armure que l'Église a dû déposer pour reprendre, comme David, son bâton et sa fronde? » Peut-on reprocher à l'Église de s'être inféodée soit à un système politique, soit à un système scientifique quelconque? Peut-on dire sérieusement que saint Paul s'est repenti d'avoir, dans son discours à l'Aréopage, « parlé la langue des philosophes et des poètes? » Nous le croirons quand nous verrons M. Le Camus se repentir aussi d'avoir parlé dans ses conférences la langue des orateurs et d'avoir, en particulier dans l'une d'elles, la quatrième, fait un usage très heureux de la philologie. LAMOUREUX.

Die religionsphilosophische Bedeutung der stoisch-christlichen Eudämonismus in Justins Apologie. Studien und Vorarbeiten, von Dr CARL CLEMEN. Leipzig, Hinrichs, 1890, in-8 de VIII-158 p. — Prix : 3 fr. 15.

Saint Justin a été, pendant ces dernières années, l'objet de nombreux travaux. Le docteur Clemen, dans son livre *De l'importance, au point de vue de la philosophie religieuse, de l'Eudémonisme dans l'Apologie de Justin*, étudie quelques points spéciaux de la doctrine du saint docteur, son idée de la religion et de Dieu, sa morale et sa méthode d'argumentation. La plupart des écrivains protestants et rationalistes qui se sont occupés de saint Justin l'ont fort maltraité ; M. Aubé, en France, a été en grande partie leur echo. M. Clemen le justifie sur plusieurs chefs ; il reconnaît qu'on a été injuste envers lui ; néanmoins, il ne lui ménage pas lui-même les reproches : il le juge inconséquent, incomplet, sans idées arrêtées sur plusieurs points graves. Il est bien certain que ce Père de l'Église ne pouvait pas s'exprimer avec la même précision que le firent ceux qui vinrent après lui, lorsque la langue théologique fut mieux fixée et que des conciles œcuméniques très importants eurent déterminé clai-

rement quelle était la foi de l'Église; mais, si l'on examine les choses de près, on s'aperçoit que le grand tort de l'auteur de l'*Apologie* aux yeux des protestants et des incrédules modernes, c'est l'importance même de son rôle dans l'histoire de la théologie chrétienne.

Le docteur Clemen ne donne point son travail comme définitif; il reconnaît qu'il pourra y avoir lieu d'en modifier les conclusions sur plusieurs points de détail. On ne peut d'ailleurs que rendre hommage à l'étendue de ses connaissances. Mais la lecture de sa dissertation n'est pas facile. Il s'occupe beaucoup plus de ceux qui ont écrit sur saint Justin, pour les approuver ou les combattre, que de ce qu'a dit saint Justin lui-même, de sorte qu'on s'égare facilement dans cette forêt touffue de discussions et de notes. C'est de la science allemande, avec sa riche érudition, mais sans cette lucidité, cette marche aisée et dégagée que nous aimons tant parmi nous. On y rencontre aussi à chaque pas de ces mots plus ou moins vagues et élastiques dont est hérissée la philosophie allemande, et qui ont l'inconvénient de ne pas présenter à l'esprit une idée parfaitement nette. L. M.

Gott und Götter. *Eine Studie zur vergleichenden Religionswissenschaft*, von Christian Pesch, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1890, in-8 de vii-128 p. — Prix : 1 fr. 70.

La science nouvelle de l'histoire comparée des religions a pris, en peu de temps, de grands développements. Elle a été surtout étudiée par les ennemis du christianisme ou au moins par des indifférents, de sorte qu'elle est devenue comme une arme contre la religion véritable. Il est grand temps que les savants catholiques s'occupent, eux aussi, sérieusement et à fond, de l'histoire des religions, et qu'ils montrent que non seulement la religion est nécessaire à l'homme, mais qu'il y en a une qui est véritablement surnaturelle. Nous sommes donc heureux de pouvoir annoncer un nouveau travail du P. Pesch sur ce sujet capital.

Le savant jésuite avait déjà publié deux volumes qui étaient une introduction à celui qu'il vient de nous donner : *l'Idée de Dieu dans les religions païennes de l'antiquité* et *l'Idée de Dieu dans les religions païennes des temps modernes*. Son présent volume, *Dieu et les dieux*, nous montre la différence qui existe entre le Dieu véritable et les fausses divinités des religions païennes; il tire les conclusions des faits exposés dans ces deux précédents ouvrages. La plupart des adeptes de la science des religions sont des évolutionnistes qui ne voient dans l'histoire des idées religieuses qu'une application particulière de la loi générale de l'évolution. Ils admettent comme un fait acquis et qui n'a pas besoin d'être démontré, que l'humanité a commencé par l'état de brute, et que ce n'est que peu à peu et par degrés successifs qu'elle s'est élevée à l'état où nous la voyons aujourd'hui. Le point de départ de l'histoire des

religions est donc pour eux la solution de cette question : Comment un être, qui n'avait que des connaissances sensibles, a-t-il pu arriver à se faire l'idée de Dieu? Ils supposent sans hésiter que la religion primitive a été la religion la plus grossière et la plus imparfaite, parce que, d'après leur théorie, cela doit être ainsi.

Par l'exposition réelle et véritablement historique des faits, le P. Pesch a montré, dans ses premiers travaux, que les religions dégradées n'étaient nullement les religions primitives. Il prouve dans *Dieu et les dieux* que la conception chrétienne est vraie, et que la conception matérialiste est fausse, d'abord par le témoignage du genre humain, et ensuite par la voix de la nature. L'idée que le genre humain, dans son ensemble, s'est faite de la divinité, est conforme à la notion que nous en donne le christianisme ; notre propre intelligence ne parle pas autrement, et elle nous fait voir que la religion ne peut tirer son origine de la fraude et de la tromperie, pas plus qu'elle n'est une maladie de l'esprit ou le produit d'un sentiment de terreur causé par les forces de la nature, etc. L'origine de l'idée de Dieu et de la religion est dans la révélation surnaturelle, et aussi dans la connaissance naturelle que nous avons de notre auteur. L'esprit de l'homme a sans doute travaillé sur la théodicée comme sur tout le reste, il a même altéré la notion de Dieu dans le polythéisme et le panthéisme, mais la grande masse de l'humanité a toujours gardé le sentiment, sinon toujours la conception parfaitement claire de la personnalité de Dieu et, dans une certaine mesure, de son unité. C'est là le *testimonium animæ naturaliter christianæ* dont parlait Tertullien. Le P. Pesch expose toutes ces idées avec beaucoup d'ordre, de précision et de clarté. N. O.

JURISPRUDENCE

Die Sentenzen Rolands nachmals Papstes Alexander III. Zum ersten Male herausgegeben, von P. Fr. Ambrosius Gietl, O. Pr. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1891, in-8 de LXX-332 p. — Prix : 11 fr. 25.

Le grand pape Alexandre III, Roland Bandinelli, avant son élévation au cardinalat et à la chaire pontificale, avait enseigné le droit canon et la théologie à Bologne. Son œuvre canonique a été éditée par Thaner, sous le titre de *Summa* ou *Stroma*. Son œuvre théologique porte le titre de *Sentences*, déjà bien en usage à cette époque. Le manuscrit des *Sentences* de Roland a été retrouvé à la bibliothèque de Nuremberg par le P. Deniffle, dont les savants travaux sur la littérature du moyen âge sont si appréciés. Sur les indications du P. Deniffle, le P. Gietl, son disciple, a entrepris de reconnaître, d'étudier et d'éditer ce précieux manuscrit, et il a accompli cette tâche avec une érudition, un soin, une sagacité, qui nous révèlent en lui un vrai maître.

Son introduction est une dissertation critique d'une haute valeur. Il la divise en sept chapitres dans lesquels, après avoir déterminé le temps et l'auteur du manuscrit, il compare ces *Sentences* à la *Theologia* d'Abailard, aux *Sentences* de Hugues de Saint-Victor, à celles d'Omnebene et à quelques autres du même genre. Nous assistons, pour ainsi dire, au travail de Roland, lorsqu'il composait son cours de théologie; nous le voyons emprunter à Abailard sa méthode, ses divisions générales et plusieurs points de doctrine, tout en gardant son indépendance, réfutant les assertions téméraires du célèbre docteur ou les passant sous silence. Roland marchait avec sécurité, le regard toujours fixé sur l'enseignement de l'Église, il donnait à ses traités une forme claire, concise et d'un style généralement soigné. En même temps qu'il dégage ainsi le caractère de Roland et de son œuvre, le P. Gietl nous présente sur l'état des études philosophiques et théologiques, au milieu du XIIe siècle, les aperçus les plus intéressants. L'édition du manuscrit est digne du beau travail qui la précède; grâce aux notes savantes que l'on trouve à chaque page, elle justifie dans le détail tout ce que l'introduction présente d'une manière générale.

Que le P. Gietl nous permette de lui adresser toutes nos félicitations. Son travail si achevé, si consciencieux, figurera avec honneur dans l'histoire des origines de la scolastique. LAMOUREUX.

Traité des eaux, droit et administration, par ALFRED PICARD. Paris, J. Rothschild, 1890, 2 vol. in-4 de 516 et 577 p. — Prix : 24 fr.

Bien que l'eau soit une de ces rares choses qui ne se paient pas dans les usages de la vie courante, elle est néanmoins une des parties les plus précieuses du patrimoine de l'individu, de la commune, de l'État et de la société. Tantôt c'est sa propriété qu'il s'agit d'acquérir ou de conserver, tantôt c'est son usage. Les rapports juridiques auxquels les eaux donnent naissance sont aussi multipliés que les usages de cet élément, et de même qu'il est difficile de rencontrer un objet matériel, une propriété ou une région dans lesquels l'eau n'apparaisse, ne se glisse ou ne s'infiltre, il est difficile de traiter une matière quelconque du droit sans rencontrer quelques questions touchant aux fleuves, aux sources, à l'eau pluviale. La législation a essayé de grouper les principes relatifs aux eaux; ainsi, le code civil en parle surtout à propos des servitudes; de nombreuses lois administratives forment chacune comme un petit traité sur telle ou telle partie de cette matière importante, mais notre législation ne présente sur ce point aucune synthèse générale. Cette synthèse a été tentée plusieurs fois, non sans mérite, par des auteurs très recommandables, tels que Daniel; mais outre qu'on est toujours incomplet en cette matière, et que le dernier venu a un avantage sur ses prédéces-

seurs parce qu'il profite de leurs travaux, leurs ouvrages vieillissent vite. M. Alfred Picard, président de la section des travaux publics au conseil d'État, est admirablement placé pour tenter une synthèse plus vaste, et son bel ouvrage, bien que nous n'en puissions juger encore que par les deux premiers volumes, nous paraît dès maintenant digne à tous égards de la confiance du public. Suivant une tendance nouvelle, que nous avons déjà remarquée, à considérer les sciences naturelles et l'observation des phénomènes physiques et moraux comme la base de la science du droit, l'auteur prend l'eau à l'état natif et la suit dans ses diverses transformations géographiques, en rapportant fidèlement tous les rapports de droit auxquels elle donne naissance. C'est ainsi qu'il traite d'abord des eaux pluviales, des eaux souterraines et des sources qu'elles produisent, puis des cours d'eau qui en sortent ; il suit le cours du ruisseau non flottable au début, puis flottable, et il parlera plus tard des fleuves navigables, des canaux de navigation, des eaux stagnantes, de l'alimentation des communes et de l'assainissement des villes.

PIERRE DE L'ÉPINE.

SCIENCES ET ARTS

La Enseñanza de la historia, por RAFAEL ALTAMIRA (*Museo pedagógico de instruccion primaria*). Madrid, Fortanet, 1891, in-8 de 278 p.

M. Altamira, secrétaire du Musée pédagogique d'enseignement primaire, reproduit dans le présent ouvrage les leçons qu'il a professées dans cet établissement en 1890-1891. Il est regrettable que le volume ne soit pas mis dans le commerce, et, par suite, d'un accès difficile, car il mérite fort d'être lu. L'objet principal que se propose ici l'auteur est la réforme ou, pour mieux dire, la création de l'enseignement historique en Espagne. Il est notoire, en effet, que ce pays, qui a pourtant joué en histoire un rôle si intéressant et qui possède de si riches archives, n'a guère produit jusqu'ici d'ouvrage où ces archives soient utilisées et ce rôle étudié d'une manière satisfaisante ; et que dans les établissements mêmes d'enseignement supérieur, les sciences historiques sont presque absolument négligées.

Après avoir posé, dans un premier chapitre, la question qu'il veut étudier et qui est celle de la méthode à suivre dans l'enseignement de l'histoire, M. Altamira fait un tableau généralement exact de l'état de cet enseignement dans divers pays d'Europe (je ne sais pourquoi l'Italie et la Russie — pour ne parler que de ces deux contrées — sont passées sous silence) et dans les États-Unis d'Amérique. Puis il examine ce qu'il appelle « le contenu moderne de l'histoire, » c'est-à-dire la conception que l'on se fait aujourd'hui de cette science ; et il montre en excellents termes comment est née et s'est développée cette idée moderne qui

tend à substituer à l'histoire extérieure des peuples celle de leur vie interne et des faits sociaux, et qui a permis à un esprit éminent de dire que l'histoire est la sociologie même. Le chapitre suivant fait connaître divers caractères qui distinguent l'histoire telle qu'on la comprend aujourd'hui : l'étude, par exemple, de l'influence des conditions physiques et géographiques sur le développement des sociétés et des civilisations ; l'idée de l'évolution qui domine chez beaucoup d'historiens. Le « matériel, » c'est-à-dire les sources de l'histoire, forme l'objet d'un autre chapitre. Puis M. Altamira examine tour à tour la question des livres à mettre entre les mains des élèves (manuels et lectures historiques) ; celle de l'usage des sources originales ; à quelle époque doit-on y initier les élèves? quels livres, recueils de sources, doit posséder une bibliothèque universitaire ? Nous avons été un peu étonné de ne pas voir figurer dans la liste, d'ailleurs assez bien faite, que donne l'auteur, les recueils épigraphiques de MM. de Rossi et Le Blant, la collection des *Acta sanctorum*, l'*Histoire des auteurs sacrés*, de Dom Remi Ceillier, et quelques autres ouvrages du même genre. Nous regrettons aussi que M. Altamira n'ait pas toujours donné des indications bibliographiques exactes ni suffisantes; le titre est parfois trop incomplet, et trop souvent manque l'indication de lieu et de temps. Et puisque nous en sommes au chapitre des reproches, nous signalerons ici deux défauts : d'abord de nombreuses incorrections typographiques, dont quelques-unes seulement sont relevées à la fin de l'ouvrage ; en second lieu l'absence d'uniformité dans la transcription des titres étrangers, que l'auteur tantôt reproduit dans la langue originale et tantôt traduit en espagnol.

A côté des collections de textes originaux, une Université doit offrir à ses étudiants d'autres ressources, telles que : atlas, album de planches pour l'étude de l'archéologie, etc. Un chapitre de l'ouvrage de M. Altamira est consacré à ce sujet. Le chapitre suivant discute les graves questions du programme à remplir et de la méthode à employer. Entre autres problèmes se pose ici celui de savoir s'il n'est pas mauvais d'enseigner l'histoire ancienne à des enfants qui ne peuvent guère la comprendre. Il est certain, bien qu'il semble et qu'il soit naturel de retracer l'histoire dans son développement réel, que le plus souvent les élèves qui sortent de nos lycées n'ont que des souvenirs incertains de ce qu'on leur a enseigné là-dessus, et que des notions très vagues sur l'histoire ancienne, surtout sur celle des institutions ; on voit des rhétoriciens ignorer presque absolument ce qu'est un consul et ne pas même savoir distinguer le *prænomen* latin du *nomen* et de l'*agnomen*. Ces inconvénients ne pourraient-ils pas être évités si les éditions des auteurs classiques donnaient, à propos de termes qui se rencontrent sans cesse, des explications précises ; si les notes ne se bornaient pas trop souvent à de simples remarques grammaticales ou littéraires?

Enfin l'auteur traite de l'organisation de l'enseignement supérieur de l'histoire tant dans les Facultés des lettres que dans celles de droit. Nous ne pouvons que souhaiter, en terminant, de voir se réaliser les vœux de M. Altamira pour la réforme de l'enseignement historique en Espagne, et nous espérons bien que son excellent ouvrage contribuera pour sa part à cet heureux résultat. E.-G. Ledos.

La Lutte pour le droit, par Rude von Ihering, traduit de l'allemand par O. de Meulenaere. Paris, Chevalier-Marescq, 1890, in-12 de 113 p. — Prix : 3 fr. 50.

Petit livre de haute philosophie, méditation sur le droit, digne en tous points de l'illustre auteur de l'*Esprit du droit romain*. Bien que l'ouvrage s'adresse au grand public, il fait surtout l'admiration des jurisconsultes, qui y retrouvent, comme dans toutes les œuvres d'Ihering, l'originalité des idées jointe à la puissance du raisonnement, et plus encore que dans ses autres œuvres, la profondeur de la pensée. Ces quelques pages peuvent être considérées comme une préface de la science du droit. Citons quelques-unes des maximes qu'on y rencontre :

L'État qui veut être estimé au dehors, tout en étant solide et inébranlable au dedans, n'a pas de bien plus précieux à préserver et à cultiver dans la nation que le sentiment du droit.... « L'action libre est pour le sentiment juridique ce que l'air est pour la flamme : la lui retrancher ou la troubler, c'est l'étouffer lui-même (p. 85). » Ces derniers mots devraient bien être médités en France et en Angleterre, où les lenteurs judiciaires et l'odieuse exagération des frais équivalent si souvent à un refus d'action et à un déni de justice. Ihering cite en terminant les vers de Gœthe :

Telle est de la sagesse le dernier mot :
Celui-là seul mérite et la liberté et la vie
Qui doit les conquérir chaque jour.

Cette méditation du plus pur idéalisme contredit-elle la tendance moderne à baser de plus en plus la science du droit sur l'observation directe des faits? Nullement. La formule fondamentale de la présente étude : « La lutte est le travail éternel du droit, » est établie par l'auteur au moyen de l'observation, ainsi que toutes ses autres maximes; elle est le résumé des observations de toute sa vie. Si nous sommes profondément convaincu que le droit envisagé comme science n'est pas une science déductive, nous aimons à proclamer avec ce grand penseur que le droit individuel et concret ne s'acquiert et ne se conserve que par la lutte incessante, que le sentiment du droit grandit l'homme à mesure qu'il se développe. Pierre de l'Épine.

Les Industries du lait, par A. Lezé, ingénieur des arts et manufactures, professeur à l'École nationale d'agriculture de Grignon. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-8 de 647 p. — Prix : 6 fr.

Ce livre vient à son heure, car jamais on n'a tant parlé ni usé du lait. De tous les produits de la ferme il est un de ceux qui ont été le plus améliorés et qui sont encore le plus susceptibles de progrès et de développement. Ici, par suite du voisinage de villes, il pourra être consommé en nature ; ailleurs, il sera une source de richesse par les sous-produits qui en proviendront.

M. Lezé a voulu mettre à la portée des cultivateurs et des propriétaires une étude aussi approfondie que complète du lait et de ses ressources. L'ouvrage se divise donc en trois parties. La première est consacrée au lait en lui-même, sa composition, ses caractères et les qualités essentielles qu'il doit présenter. Là se place naturellement l'étude des altérations qu'il subit parfois dans son état naturel et des falsifications qui proviennent trop souvent d'un commerce peu scrupuleux. Aussitôt après, l'auteur expose les moyens scientifiques de les reconnaître et de les combattre.

La seconde partie s'occupe du beurre, la troisième des fromages, les deux produits principaux de l'industrie laitière. Chacune des opérations nécessaires pour les fabriquer est décrite avec une grande précision. En ce qui concerne le beurre, comme on a préconisé depuis une quinzaine d'années des méthodes nouvelles, l'auteur les expose avec soin. Les instruments perfectionnés dont on se sert dans les différents pays sont, pour la plupart, figurés, ce qui facilite l'intelligence de l'ouvrage. Dans cette partie se présentait l'occasion d'étudier les procédés de reconnaître la margarine mélangée au beurre. Peut-être l'auteur est-il un peu trop confiant dans les moyens divers qu'il décrit, puisqu'en pratique, jusqu'ici, aucun n'a encore donné une entière satisfaction. Ajoutons que c'était une bonne et utile pensée d'exposer, par la même occasion, la législation des divers États du monde sur ce genre de fraude trop généralement répandu.

La partie de l'ouvrage consacrée à l'industrie fromagère, tout en étant aussi complète, présente cependant moins de nouveautés, en ce sens qu'ici l'art de l'industriel a consisté davantage à améliorer les pratiques anciennes qu'à innover des systèmes différents. En résumé, le livre de M. Lezé est plein d'enseignements bien présentés et il sera, pour l'industrie agricole, d'une utilité incontestable. G. de S.

BELLES-LETTRES

Les Dialectes doriens : phonétique et morphologie. Thèse d'agrégation présentée à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles, par Emile Boisacq. Paris, Thorin, 1891, in-8 de XII-220 p. — Prix : 6 fr.

Les inscriptions extrêmement nombreuses que les recherches archéologiques ont mises au jour depuis vingt ou vingt-cinq ans ont donné à l'étude des dialectes grecs un surcroît d'intérêt et de précision. L'ancienne division traditionnelle, éolien, dorien et ionien, a été assez vivement prise à partie par quelques savants contemporains : M. Boisacq, notamment, adoptant la théorie et les dénominations de Schrader, ne reconnaît que deux groupes : l'un éolo-dorien, l'autre iono-attique.

Ce qui complique singulièrement le problème, c'est que les frontières géographiques de chaque dialecte sont on ne peut plus difficiles à délimiter : chaque groupe réputé primitif présente une variété étonnante de particularités locales : de là des classifications très différentes, selon l'importance attachée à tel phénomène phonétique choisi arbitrairement comme criterium.

Si les affirmations de M. Boisacq sont pour la plupart inattaquables, c'est qu'il a habilement circonscrit ses investigations : son livre, consacré à peu près tout entier au seul dorien méridional (Messénie, Laconie, Argolide et île de Crète), ne tient qu'une partie de ce que promet le titre. Mais il n'y a pas lieu d'en faire un reproche trop grave à l'auteur : car, pour porter quelque lumière dans ces questions, il importe d'examiner à part la phonétique et la grammaire de chaque subdivision territoriale de la vieille Grèce. Il est clair que si les deux ou trois races helléniques les mieux caractérisées avaient vécu sans relations entre elles, il serait aisé de reconstituer en deux ou trois chapitres toute l'histoire de leur idiome spécial ; mais en raison de leur contact incessant durant plusieurs siècles, les lois phonétiques dont on constate la présence n'ont pas agi toutes avec la même force, ni sur une même étendue. Maint dorisme relevé par M. Boisacq se retrouve dans le béotien et l'arcadien, ou dans l'arcadien et le chypriote. Bref, pour emprunter une comparaison à la géométrie, les aires d'extension des diverses particularités dialectales ressemblent à des cercles de rayon variable qui se pénètrent, se coupent, se juxtaposent, en sorte que la langue d'une même contrée peut avoir subi l'influence de modifications venues de points très opposés. La phonétique indo-européenne offre une foule de phénomènes de ce genre.

Voilà pourquoi M. Boisacq a eu raison de restreindre à la fois le champ de ses recherches et la portée de ses conclusions. Dans le détail, il y aurait plusieurs objections à faire à sa thèse : l'ensemble est bien

conçu, et comme l'on dit aujourd'hui, fortement documenté. Peut-être faut-il regretter que l'auteur, crainte de grossir son volume, n'y ait pas publié *in extenso* les plus importantes tout au moins des inscriptions archaïques sur lesquelles il s'appuie : les revues ou collections savantes qui en donnent le texte n'existent en effet que dans un très petit nombre de bibliothèques. Mais cette lacune n'ôte rien au mérite de l'ouvrage, qui se recommande de lui-même à l'attention des hellénistes, philologues ou grammairiens. C. Huit.

Traditions populaires du Doubs, par Ch. Thuriet. Paris, E. Lechevalier, 1891, in-8 de xxxv-536 p. — Prix : 8 fr.

M. Charles Thuriet croit pouvoir affirmer qu'aucune contrée n'est plus riche en traditions populaires que la Franche-Comté. En effet, il en a réuni, dans le beau volume que nous annonçons, plus de cent cinquante. Et cette récolte n'est, dit-il, pas complète : il signale dans son introduction une grande quantité de contes, de légendes, qu'il y aurait à recueillir en dehors du département du Doubs, dans lequel il s'est renfermé. M. Thuriet termine sa préface en jetant un coup d'œil sur les travaux que des recherches analogues aux siennes ont produits sur divers points. Le coup d'œil a été trop rapide. Pas un mot de l'Espagne, où Fernan Caballero a donné un exemple qui a été suivi avec tant d'érudition par Machado y Alvares, les collaborateurs du folklore andalou, et tant d'autres. Rien de la Catalogne, où l'on rencontre les noms de Maspons y Labros, de Bertran y Bros.... Rien du Portugal, de Vasconcellos, de Braga. Rien de l'Angleterre, dont les contes ont fourni à M. L. Brueyre les matériaux d'un excellent volume. M. Thuriet n'oublie pas complètement l'Italie, mais comment ne cite-t-il pas Comparetti, Finamore, d'Avolio, Guastella ? Il y a un mot pour la Sicile, sans toutefois grouper autour de Pitrè les nombreux écrivains auxquels est ouverte la *Rivista per lo studio delle tradizioni popolari*. M. Thuriet rend hommage aux frères Grimm, dont le nom aurait dû appeler celui de Liebrecht. Quant à la France, il est à peu près muet. On pourrait croire qu'il ne connaît ni la *Revue des traditions populaires*, ni la *Mélusine*, ni la *Tradition*, ni les publications si précieuses de Maisonneuve, ni les *Contes lorrains* d'E. Cosquin, ni les *Traditions des Ardennes* de Mayrac, ni tous ces volumes que le folklore enfante de tous côtés et dont la nomenclature serait trop longue. Une revue des livres inspirés par les légendes, les traditions, les contes, n'était nullement nécessaire; mais puisque M. Thuriet l'entreprenait, il fallait la faire plus complète.

Cette observation, du reste, ne porte nulle atteinte à la valeur du volume de M. Thuriet. Son recueil est très intéressant. Les nombreux récits qu'il nous donne sont les uns de transmission orale, les autres

sont tirés de chroniques, d'histoires, d'ouvrages de genres divers, et ont dû nécessiter beaucoup de recherches. Les amateurs de littérature populaire comparée pourront trouver dans les contes du Doubs les sujets de bien des confrontations. La légende de *Notre-Dame des Buis* (p. 38) offre la même donnée qu'un récit qu'on peut lire dans *El libro de Castigos* (ch. LXXXII) attribué à Sancho-el-Bravo, et dans *El libro de los ejemplos* (exemple CXCIX), donnée que l'on retrouve encore dans une vieille pièce, *le Chevalier qui donne sa femme au diable* (*Ancien théâtre français*, de Viollet-le-Duc, t. III), et dans une ballade allemande (*Ch. pop. de l'Allemagne*, trad. par Saint-Albin, p. 27). *La Fille du prince* (p. 87) n'est autre chose que *la Maîtresse captive*, que nous avons publiée dans les *Chants du Pays Messin*. *L'Histoire de l'amant noyé* (p. 163), remembrance de celle de *Héro et de Léandre*, rappelle *les Deux enfants du roi :*

Es waren zwei Edelkœnigs Kinder....

L'étrange légende de saint Gengoul (p. 153) a été racontée par Jean d'Outremeuse (*Mireur des Histors*, t. II, p. 514). La légende de sainte Claudine (p. 444) a son pendant dans celle d'Élisabeth de Hongrie. *La Sirène du Doubs* (p. 458) est proche parente de la Mélusine des Lusignan. *La Jument du sire de Joux* (p. 410) rappelle le cheval coupé en deux du baron de Münchhausen. *L'Origine des Porcelets* (p. 102) fait souvenir du lai de Frene de Marie de France, d'une version en prose du *Chevalier au cygne*, de la *Dusolina* des *Reali di Francia*, de la romance d'*Espinello*, etc., etc. On pourrait encore certainement augmenter ces indications de parallèles. Mais laissons aux folkloristes l'innocent plaisir de faire de petites découvertes rendues faciles par la quantité d'œuvres traitant de choses qui leur sont chères.

Nous avons dit que M. Thuriet signale bien d'autres contes et traditions répandus aux alentours du Doubs. Nous souhaitons qu'il les recueille bientôt et donne ainsi un complément au livre dont nous venons de parler. Si l'auteur entreprend ce nouveau travail, nous l'engageons à indiquer pour les traditions orales les noms des lieux où elles auraient été recueillies et même les noms des conteurs ; cela satisfera les folkloristes, devenus très exigeants depuis qu'ils se regardent comme les apôtres d'une science nouvelle. TH. P.

La Vie littéraire, par ANATOLE FRANCE, 3e série. Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-12 de XIX-406 p. — Prix : 3 fr. 50.

Attaqué par M. Brunetière dans la *Revue des Deux Mondes*, M. A. France commence ce volume par une riposte qui reprend un peu plus loin (p. 54), à propos d'un roman de M. Paul Bourget. Nous n'avons pas à juger ici de tous ces vaillants coups de plume :

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Nous dirons seulement quelle est la situation des deux champions. M. Brunetière, qui veut la subordination de la science et de l'esprit à la morale, émet des idées excellentes, selon nous, mais non toujours d'une manière excellente. M. Anatole France, qui se repose dans le plus indépendant scepticisme, habille souvent des pensées fort dangereuses, à nos yeux du moins, d'un style séduisant. Où nous ne saurions être de l'avis de M. Brunetière, c'est quand il reproche à son adversaire sa subjectivité. C'est elle qui fait le principal attrait des articles de M. A. France. Le lecteur aime son moi, il se plaît plus à le voir parler d'un homme aussi spirituel qu'il est qu'à le voir disserter sur des écrivains qui peuvent être beaucoup moins généreusement doués. Leurs œuvres deviennent alors le prétexte de pages où le critique se transforme en auteur original. Près d'une quarantaine de causeries sur des sujets fort divers forment ce nouveau volume, mais deux ont surtout attiré notre attention. La poésie populaire a longtemps été tenue à distance par la littérature érudite. Sainte-Beuve à cette pauvre poésie populaire, alors bien honteuse, a daigné consacrer deux ou trois pages, comme par hasard (*Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 130). M. André Theuriet lui a accordé un délicieux chapitre, mais dans un livre dont le titre agreste : *Sous bois*, l'autorisait à s'arrêter à d'abruptes bucoliques. On a marché, et voici qu'un très fin lettré nous entretient, dans une longue causerie, de la poésie populaire, de ses chansons d'amour, de ses chansons de soldats, de ses chansons de labour. Quelques folkloristes trouveront peut-être que M. A. France n'a pas consulté tous les livres qu'il eût été bon de parcourir, qu'il ne s'enquiert pas de ce que le folklore a produit au delà de nos frontières, et a tout à fait négligé de traiter le point si curieux des rapprochements; mais quelles jolies pages il a écrites, celles entre autres (p. 119), où il dépeint la vie rustique d'autrefois! M. A. France a témoigné à la poésie populaire une sympathie qui ne peut être épuisée et qui, nous l'espérons, l'amènera à compléter, en étendant ses horizons, ce qu'il a si bien dit à son sujet.

La reprise de la *Jeanne d'Arc* de M. Barbier a engagé M. France à s'arrêter devant la Pucelle. Il parle d'elle avec émotion, avec admiration. Une phrase pourtant nous étonne et détonne : « Il est à peine exagéré de dire qu'elle (Jeanne d'Arc) est à la fois la dernière mystique et la première réformée, qu'elle tend une main dans le passé à saint François d'Assise, et l'autre main dans l'avenir à Luther » (p. 344). M. France a donc oublié que la Pucelle « *de dictis et factis suis se referebat domino nostro papæ* » (Quicherat, t. III, p. 131). A la fin de cet article, M. A. France dit un mot de la dame des Armoises. Il prétend qu'elle « mourut tranquillement dans son lit, entourée de la vénération des siens » (p. 254). Cette conclusion rajeunirait un peu un sujet moins neuf que M. France ne l'a cru sans doute. Mais où donc a-t-il fait une

pareille découverte? Où donc a-t-il trouvé ce dénouement resté inconnu à MM. Quicherat, Vallet de Viriville, de Bouteiller, de Braux, Boucher de Molandon, Marius Sepet, Lecoy de la Marche, et dont je n'ai moi-même, dans des recherches attentives, rencontré nulle trace?

M. Anatole France a beaucoup lu Voltaire, il est au mieux avec M. Renan. On s'aperçoit de temps en temps de cette double fréquentation, — moins pourtant dans ce volume que dans les deux tomes qui l'ont précédé, — à de persiflantes irrévérences qui, pour bien des lecteurs, altèrent le plaisir que donne la lecture de ses causeries. Chose étrange! M. A. France semble attiré par des ouvrages qui devraient lui inspirer peu de goût, vu la liberté de ses pensées, par des livres théologiques, mystiques, hagiographiques. Nous voudrions qu'un jour, en feuilletant Bossuet, il tombât sur ce passage : « Mais hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins la gravité et le poids que la matière demande. Ne faites point le plaisant mal à propos dans des choses si sérieuses et si vénérables. Ces importantes questions ne se décident pas par vos demi-mots et par vos branlements de tête, par ces fines railleries et par ce dédaigneux souris. » (*Deuxième sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent.*)

Ce volume est terminé par une table alphabétique fort complète des noms cités. TH. P.

HISTOIRE

Le Culte chez les Romains, par JOACHIM MARQUARDT. T. II, traduit de l'allemand par M. BRISSAUD, professeur à la Faculté de droit de Toulouse. Paris, E. Thorin, 1890, in-8 de 689 p. — Prix : 15 fr. — **Manuel des antiquités romaines,** par TH. MOMMSEN et J. MARQUARDT. T. IX.

Ce second volume débute par un chapitre relatif au collège des Pontifes et aux différents sacerdoces qui s'y rattachent. Tout ce que l'on sait du rex, des flamines, des vestales, y est complètement exposé.

A la fin du chapitre II, concernant le collège des *septem viri epulones*, M. Brissaud a eu l'excellente idée d'ajouter une liste de ces prêtres dont les noms se retrouvent dans les textes littéraires ou épigraphiques. Nous lui en signalerons trois qui ont échappé à ses recherches et qui figurent pourtant dans des inscriptions africaines (t. VIII du *Corpus latin*) : L. Asprenas, Ti. Claudius Claudianus et A. Cæcina Tacitus.

Le chapitre III traite des *XV viri sacris faciundis*, dont toutes les attributions se rattachent de la manière la plus étroite aux livres sibyllins qui ont exercé sur le culte romain une si grande influence. Il comprend trois subdivisions : les livres sibyllins, les cultes nouveaux introduits à Rome par les cultes sibyllins, le collège des *XV viri sacris*

faciundis. Là encore le traducteur a donné une utile et importante liste de prêtres, sous le titre de fastes du collège.

Ce qui se rapporte au collège des Augures, représentants officiels de la science des auspices, est exposé dans le chapitre IV, qui se termine également par des fastes auguraux établis par M. Brissaud, d'après les travaux de Bardt et de Bouché-Leclercq.

Les chapitres V à VIII se rapportent aux collèges des *Fetiales*, des *Salii*, des *Luperci* et des *Sodales Titii*. L'origine et les attributions de ces différents prêtres, les fêtes, les cérémonies, les sacrifices auxquels ils prenaient part, y sont expliqués et décrits.

Le chapitre IX concerne les frères Arvales. Pour aucune confrérie religieuse de Rome il n'existe des archives lapidaires aussi importantes. Ces archives ont fourni des renseignements très circonstanciés pour tout ce qui regarde les actes de ce collège à l'époque impériale, actes dont on a retrouvé plus de cent procès-verbaux. Les frères Arvales appartenant tous à la plus haute aristocratie romaine, il aurait été intéressant de dresser une liste de tous ceux dont les noms sont parvenus jusqu'à nous. Cette liste se trouve, d'ailleurs, dans le tome VI du Corpus latin et dans l'ouvrage capital de M. Henzen sur la question. Il suffisait de la reproduire avec quelques adjonctions.

Les *Sodales Augustales* et les autres prêtres voués au culte des empereurs forment l'objet du chapitre X, augmenté par le traducteur de deux appendices, l'un sur le culte des empereurs en dehors de Rome (avec une transcription de la plaque de bronze de Narbonne aujourd'hui au musée du Louvre), et l'autre sur les *Seviri Augustales*. Toutes les questions traitées dans ce chapitre sont à l'ordre du jour; parmi les meilleures publications récentes sur ce sujet, il convient de rappeler les deux thèses de doctorat de M. l'abbé Beurlier.

Enfin le chapitre XI, prêtres des cultes municipaux adoptés par l'État (*sacerdotes Lanuvini*, *Tusculani*, *Laurentes*, *Lavinates*, *Cabenses*, *Albani*, *Caminenses* et *Suciniani*), termine la partie du Manuel des antiquités romaines relative au culte. Tous ces sacordoces municipaux sont très inférieurs en dignité aux sacerdoces romains; ils sont, la plupart du temps, exercés par des chevaliers et même par de simples affranchis.

La traduction du mémoire de Ludwig Friedlaender sur les jeux romains occupe, dans ce volume, une centaines de pages. On y trouvera sur les jeux du cirque, les courses de chars, les combats de gladiateurs, les jeux scéniques, concours de poésie, représentations dramatiques ou comiques, les jeux de l'amphithéâtre, les naumachies, les chasses, les luttes d'athlètes, les concours de musique.... etc., tous les renseignements désirables. Une liste des fêtes romaines, dressée à l'aide des calendriers que les inscriptions nous ont conservés, forme naturelle-

ment le dernier chapitre de ce grand travail sur le culte romain et ses manifestations extérieures.

On le voit, M. Brissaud a achevé la traduction de la partie du Manuel dont il était chargé. Ce second volume a paru depuis longtemps ; nous nous excusons de le signaler aussi tardivement. Le traducteur l'a enrichi de notes précieuses ; dans un appendice spécial (p. 387 et suiv.), il a eu soin de rappeler les découvertes nouvelles les plus intéressantes se rapportant aux sujets traités dans les deux volumes qu'il a si promptement et si heureusement présentés aux nombreux Français curieux d'antiquités romaines. Un index analytique des matières facilite les recherches. T. DE C.

Étude sur Geoffroi de Vendôme, par L. COMPAIN, ancien élève de l'École des Hautes-Études, agrégé de l'Université. Paris, Ém. Bouillon, 1891, gr. in-8 de XVI-296 p. *(Bibliothèque de l'École des Hautes-Études.* Sciences philol. et histor., 86e fascic.). — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre sera l'œuvre unique d'un jeune protestant, enlevé à la science le 17 novembre 1889, âgé à peine de vingt-cinq ans. Destinée à lui servir de thèse française de doctorat, cette étude sur le plus célèbre des abbés de la Trinité de Vendôme (1093-1132) a été publiée par son ancien maître, M. G. Monod. La notice bibliographique placée en tête (p. XJ-VJ) donne la meilleure idée de l'ampleur et de la variété des recherches du jeune auteur : il a trouvé peu de chose à ajouter à l'édition des lettres de Geoffroi donnée par le P. Sirmond, et reproduite par Migne. Au surplus, ce n'est point une biographie, mais, comme le porte le titre, une étude. M. Compain s'en explique dès le début ; il a voulu « examiner, à l'occasion de la vie, des actions et des écrits d'un homme, les préoccupations de toute une époque et de toute une catégorie de la société ecclésiastique. » Dans cette « vie où, par le défaut de dates précises, il est malaisé de marquer les étapes, où les faits saillants sont rares, où les mobiles d'action semblent complètement étrangers à nos conceptions actuelles...., s'affirment claires et nettes des idées invariables ; dans la conduite quotidienne des plus petites affaires se révèle un caractère de décision et de domination ; ce caractère, en quelque matière que ce fût, s'est mis au service du plus grand idéal politique et religieux du moyen âge, le gouvernement théocratique. » Quatre parties divisent ce volume. Avec une introduction générale, la première comprend un résumé des origines et des privilèges de l'abbaye de la Trinité. Les trois autres montrent Geoffroi en relations avec ses moines et les prieurs de sa dépendance, en rapports avec la société laïque et avec le pouvoir épiscopal. Pour M. Compain, Geoffroi fut un de ces agents subalternes que Rome employa fructueusement ou qui la servirent inconsciemment à cette époque pour détruire l'ancienne hié-

rarchie de l'Église et établir la suprématie pontificale: je ne crois pas forcer les termes de sa « conclusion. » En ses derniers jours, l'auteur convenait que son travail laissait encore à désirer comme style et comme disposition des matières. Je ne sais s'il fût parvenu à le corriger à la convenance de tous. La phrase a une lourdeur qui semble se ressentir du séjour de M. Compain dans les possessions anglaises et de son étude de l'allemand. Est-ce lui qui a rédigé la « Table alphabétique des noms de personnes et de lieux » qui termine le volume? On y peut constater que les Bollandistes, Ducange et Jaffé ne sont cités qu'une fois par M. Compain, que Migne y figure trente-neuf fois pour sa *Patrologie latine*, que le nom de Vendôme est presque à toutes les pages : c'est borner la rédaction d'une table à un travail matériel. U. Chevalier.

Les Évêques et les archevêques de France depuis 1682 jusqu'à 1801, par le P. Armand Jean, de la Compagnie de Jésus. Paris, Alph. Picard, 1891, gr. in-8 de xxv-545 p. — Prix : 12 fr.

L'auteur a composé ce gros volume en vue de compléter la *Gallia christiana*, dont les treize tomes publiés par les bénédictins (de 1716 à 1785) ne sont pas suffisamment ni commodément mis à jour par les *mutationes in clero Gallicano*, qui figurent en tête de certains volumes à partir du deuxième. D'autre part, M. Barth. Hauréau, qui a terminé l'ouvrage (sauf la province d'Utrecht) par la publication (de 1856 à 1865) de trois volumes concernant Tours, Besançon et Vienne, s'arrête à 1790, tandis que l'année 1801 est « réellement la dernière de l'ancienne Église gallicane, comme elle est la première des nouvelles églises de France » (p. vii). J'estime que M. Fisquet avait parfaitement raison de pousser sa *France pontificale* jusqu'au moment où il écrivait. Le P. Jean n'est pas d'ailleurs resté fidèle à son système : il a cru devoir reprendre les séries archiépiscopales « d'un peu plus haut; » ainsi, pour Albi on remonte à 1589, pour Aix à 1591, pour Paris à 1503, etc. Chose étrange ! dans cet ouvrage, complètement rédigé en français, le classement des provinces a lieu d'après le nom latin : ainsi Bordeaux est après Bourges, Besançon après Tours, etc. ; l'exemple de Hugues du Tems était à suivre.

Chaque nom est suivi d'une notice, où l'auteur s'efforce de « porter un jugement court, équitable et caractéristique sur chaque prélat; » mais, ajoute-t-il, « ce jugement calme, impartial et vrai nous préoccupait moins que l'établissement des listes. » Il a pris pour guide l'*Histoire de l'Église gallicane*, écrite par ses confrères Longueval et autres, « honnêtement continuée par l'abbé Jager; » et pour le xviiie siècle les *Mémoires* de Picot. « Si les bénédictins de Saint-Maur, dit-il ailleurs, ont jugé les évêques suivant leurs idées, qui étaient celles de leur temps, de leur pays, de leur corps peut-être, on ne pourra nous en vouloir de

les avoir jugés avec nos idées, qui sont fort différentes : » c'était son droit. N'ayant point « la pensée de compléter la *Gallia christiana* sous tous les rapports, » le P. Jean s'est borné à la seule nomenclature des évêques, laquelle lui a « infligé assez de tortures » pour lui faire omettre « tout le reste, doyens ou prévôts, abbés ou abbesses. » On trouve cependant en appendice (p. 497-517) la liste des « abbés commendataires en 1788 ; » elle comprend exclusivement les monastères à nomination du Roi ; pourquoi ? Quelques renseignements bibliographiques se réfèrent soit aux diocèses (et même aux abbayes), soit aux personnages : l'auteur n'a sûrement pas eu la prétention d'être complet. Pour finir par des observations de détail, l'article de Jean de Catelan (lire Catellan), évêque de Valence, est fort insuffisant : en s'adressant à qui de droit, le P. Jean aurait appris qu'il naquit à Toulouse le 8 juillet 1659 et mourut à Valence le 8 janvier 1725, à l'âge par conséquent de soixante-six ans. Quelle utilité y a-t-il à noter, à propos de l'évêque de Cavaillon Jean-Baptiste de Sade, que « ce nom, honorable jusque-là, a subi malheureusement une éclaboussure de nos jours par la faute de l'ignoble Donatien-Alphonse, marquis de Sade?.... » Peut-on bien dire enfin que Louis XV, après avoir remplacé les Parlements par des conseils, put « dès lors vivre tranquille et mourir en paix ? » Pareille mort ne saurait faire envie à personne ; l'expression a dû trahir la pensée de l'auteur.

U. Chevalier.

La Reine Marie-Antoinette, par Pierre de Nolhac. Nouvelle édition, d'après les derniers documents. Paris, Alph. Lemerre, 1882, in-12 de 309 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Pierre de Nolhac vient de donner une seconde édition de sa belle étude sur *la Reine Marie-Antoinette ;* après le riche et somptueux in-4, c'est le plus modeste mais plus commode in-12. Sauf quelques additions sur le différend de Joseph II avec la Hollande et sur le retour de Necker au ministère en 1788, additions empruntées à la *Correspondance de Mercy avec Joseph II et Kaunitz*, récemment publiée par MM. d'Arneth et Flammermont, sauf une suppression, celle des expériences faites sur les ballons à Versailles et quelques légères modifications de détail, le texte de cette seconde édition est presque identique à celui de la première. Seule la splendide illustration, dont la maison Boussod et Valadon avait orné le volume, a disparu. Les artistes le regretteront ; mais les historiens n'ont point à s'en préoccuper. Ce qui leur importe, ce sont les recherches consciencieuses de l'auteur sur la partie de la vie de Marie-Antoinette qu'il a embrassée, la partie brillante et intime, les fêtes de Versailles et la retraite de Trianon, c'est sa particulière compétence sur un sujet qu'il connaît à fond, sur des souvenirs au milieu desquels il vit, qu'il touche du doigt chaque jour, pour

ainsi dire, c'est son talent à les mettre en lumière, à les rendre aussi sensibles pour tous en quelque sorte qu'ils le sont pour lui-même, tant il les peint d'un style vif et coloré, tant il leur communique la chaleur et la vie.

Nous avons dit jadis (*Polybiblion*, t. LVIII, p. 339) tout le bien que nous pensions de l'œuvre de M. de Nolhac. Ce bien, nous le pensons toujours et nous sommes convaincu que sous cette forme nouvelle, moins luxueuse mais plus pratique, ces « petites chroniques de Versailles, » comme il les appelle trop modestement, n'auront pas moins de succès que sous la première.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles pendant l'émigration (1790-1800), publiée d'après les originaux, pour la Société d'histoire contemporaine, par MAXIME DE LA ROCHETERIE. Paris, au siège de la Société, 5, rue Saint-Simon, 1892, in-8 de XXXII-445 p. — Volume réservé aux membres de la Société payant une cotisation de 20 francs.

Il y aura bientôt vingt ans, M. de la Rocheterie publiait dans le *Correspondant* une série d'articles intitulés *Marie-Antoinette et l'Émigration*, où il mettait en lumière pour la première fois, avec preuves à l'appui, les dissensions intestines de la contre-révolution naissante, de 1790 à 1792. Les lettres de M. et de Mme de Raigecourt, de M. et de Mme de Bombelles, dont il avait obtenu communication, constituaient, par les révélations dont elles étaient pleines, un des principaux attraits de son travail, et ce sont ces lettres, publiées intégralement, qui composent aujourd'hui la première des publications de la Société d'histoire contemporaine.

Ces lettres, au nombre de cent quatre-vingt-cinq, comprennent quatre-vingt-une lettres de Mme de Raigecourt à son mari (les réponses, sauf une, nous manquent) et soixante-six lettres de Mme de Bombelles à Mme et à M. de Raigecourt. Les noms de leurs auteurs, leurs dates, les lieux où elles ont été écrites, en font des documents d'une valeur assurément secondaire, mais certaine. Mmes de Raigecourt et de Bombelles étaient des amies intimes de Madame Élisabeth ; on les connait par la correspondance déjà publiée de cette princesse. L'une était de cœur et d'âme avec les princes, avec leur conseiller Calonne, et comptait avant tout sur eux pour la restauration de la monarchie ; l'autre eût voulu qu'on laissât Louis XVI, présent au milieu de ses sujets émigrés par le baron de Breteuil, diriger au mieux de ses intérêts les efforts du parti royaliste. Mme de Raigecourt s'était réfugiée à Trèves, qu'elle quitta au printemps de 1792 pour Luxembourg ; pendant ce temps, son mari suivait la fortune errante du comte d'Artois. Mme de Bombelles vécut jusqu'en mai 1791 à Venise, où son mari était ambassadeur de France;

elle se retira ensuite à Stuttgard, puis à Wartegg, aux bords du lac de Constance.

Entre les deux familles, unies par l'amitié, par la fidélité aux mêmes principes, et dispersées de la Moselle à l'Adriatique, ce fut durant deux ans un échange de nouvelles souvent hasardées, de vœux sans cesse trompés, de plaintes sur les événements qui se succédaient. Les espérances, les illusions, la crédulité des émigrés, apparaissent ici peintes au vif et saisies au jour le jour. De Trèves, Mme de Raigecourt regarde vers Coblentz, de Venise, Mme de Bombelles vers Turin, et l'une et l'autre nous font assister à l'imbroglio diplomatique et militaire qui devait se dénouer d'une façon si désastreuse pour le parti royal dans les plaines de la Champagne en septembre 1792. Quelques lettres seulement sont postérieures à cette date. Dans son ensemble, cette collection, qui a profité à M. de la Rocheterie pour sa récente *Histoire de Marie-Antoinette*, sera utilement consultée par les historiens de l'émigration. A ceux-ci l'éditeur a facilité leur tâche par une attrayante introduction, par une annotation sobre et substantielle, et par une table alphabétique très complète.

La *Société d'histoire contemporaine* prépare d'autres publications, entre autres celle des lettres authentiques de Marie-Antoinette. Son but, on le sait, est d'éditer des mémoires et autres documents originaux sur l'histoire de la France et de l'Europe postérieurement à 1789. Son ambition est de continuer, pour la période la plus rapprochée de nous, la tâche accomplie avec succès depuis quarante ans par la Société de l'histoire de France. Elle justifiera pleinement son titre et les espérances de tous les amis des études historiques, quand elle aura donné la parole à tous les témoins du grand drame révolutionnaire dont elle aura pu retrouver la trace, quels qu'aient été leur camp et leur rôle. Sans parler des archives de famille, les dépôts publics de France et de l'étranger recèlent sur le siècle qui s'achève des documents de toute origine, déjà accessibles, qu'il appartient à l'intelligence et à l'activité impartiale de ses membres d'exhumer et de faire connaître. L. P.

Les Monologues de Napoléon Ier. Paris, Baudoin, 1891, in-12 de 158 p. — Prix : 2 fr. 50.

La figure de Napoléon sera certainement une de celles qui étonneront le plus la postérité, qui laisseront le plus perplexe l'histoire, — nous ne parlons pas de l'histoire qui se borne à relater les événements, mais de celle qui cherche à les expliquer. Comment cet homme, qui fut l'égoïsme incarné, qui n'eut ni foi, ni cœur, ni raison, en vint-il à fasciner une nation comme la nôtre au point de provoquer l'enthousiasme et de susciter les dévouements, humbles ou élevés, dont l'histoire du premier Empire nous donne tant d'exemples; comment trompa-t-il tant de gens

qui, en dehors de la bonne foi, avaient la perspicacité; comment apparut-il en sauveur quand il était le mauvais génie de notre patrie? Autant de questions que se posera, étonnée, la postérité, et auxquelles, dès aujourd'hui, elle essaie en vain de répondre. Ce problème, s'il doit être résolu un jour, ne le sera sans doute que dans bien longtemps encore, quand les passions politiques se seront apaisées; quand la crise révolutionnaire, dont nous subissons les à-coups encore, aura atteint son plein développement, ou mieux, sa solution; quand la France se sera pleinement guérie des blessures que lui porta, au commencement du siècle, ce « soldat heureux » qui devait disparaître dans la plus épouvantable défaite. Dès aujourd'hui pourtant, les curieux d'esprit, les chercheurs, les hommes graves et perspicaces qui aiment à interroger le passé afin d'y découvrir des leçons pour l'avenir, ont entrepris de déchiffrer cette énigme, et s'ils n'y arrivent point pleinement — nous avons dit que pour l'heure un tel résultat ne nous paraissait pas possible — ils n'en émettent pas moins des idées justes qui sont autant de jalons pour la solution définitive du problème.

Dans ses *Monologues de Napoléon Ier*, M. La Chesnais, un écrivain distingué dont nous avons eu l'occasion de parler déjà ici avec éloge, a essayé à son tour d'évoquer cette ombre et de lui arracher son secret. M. La Chesnais a étudié Napoléon dans sa vie, dans ses défaites et dans ses succès, dans ses actes, dans ses écrits, dans ses paroles; il a longuement médité les uns et les autres, et portant ses investigations le plus avant qu'il l'a pu dans cette organisation étrange, concentrée, repliée sur elle-même, il a essayé de dire ce qu'il y avait au fond de ce cœur mystérieux. Il a tenté davantage encore : il a essayé de le faire dire à Napoléon lui-même, et cette manière de confession posthume a une saveur étrange de nouveau et d'imprévu qui donne à l'œuvre un puissant cachet d'originalité.

L'histoire du général Jung, le livre de Lanfrey, celui de M. Forneron sur les émigrés pendant l'Empire, celui de Taine, les Mémoires de M. de Rémusat, les Souvenirs du colonel Pion des Loches et bien d'autres écrits avaient déjà singulièrement ébranlé l'idole à laquelle M. Thiers a élevé un piédestal aussi disproportionné que fantaisiste. Le livre de M. La Chesnais contribuera encore à l'amoindrir, à la réduire à ses proportions véritables; au point de vue philosophique, au point de vue social, on trouvera dans ces monologues une élévation d'idées, une impartialité, qui rendent cette œuvre tout à fait remarquable. L'aménité de la forme et les grâces d'un style vigoureux, élevé sans enflure, contribuent à faire de cette publication un livre digne d'attirer l'attention.

Arthur de Ganniers.

Les Français au Mexique, par le général Thoumas. Paris, Bloud et Barral, 1892, in-8 de 450 p. — Prix : 5 fr.

Le livre que M. le général Thoumas vient d'écrire sur les Français au Mexique fait partie de la collection des intéressants récits militaires publiée par MM. Bloud et Barral. C'est une relation mi-sérieuse, mi-humoristique, de cette campagne, qui fut grande seulement par les qualités héroïques qu'y déploya notre armée, et dans laquelle l'absence de toute idée politique et la faiblesse de la conduite supérieure des opérations mirent peut-être mieux en lumière encore les dons précieux d'endurance, d'énergie, de foi, qui font du soldat français un troupier incomparable. Personne mieux que le général Thoumas n'était en mesure de traiter ce sujet, qui tient autant du roman que de l'histoire, qui semble une aventure de condottière dans notre prosaïque et positif XIXe siècle. L'écrivain a su exposer les événements avec clarté, avec suffisamment de détails, et a bien mis en lumière les silhouettes principales des personnages multiples et variés qui figurèrent, à des titres divers, dans cette funeste entreprise. L'empereur Maximilien et l'impératrice Charlotte, victimes l'un et l'autre de cette équipée, y sont mis au point avec une netteté spéciale : leurs figures sympathiques y rayonnent au premier plan, presque avec l'auréole des martyrs. Il est regrettable que l'illustration ne réponde pas au mérite du texte : assurément, sans la mention mise au bas de la vignette représentant l'impératrice Charlotte, personne n'aurait reconnu, dans cette figure plus que banale, la gracieuse femme qui fut un jour souveraine du Mexique. C'est là un défaut qui dépare cet ouvrage non sans mérite.

Arthur de Ganniers.

Histoire de la Maîtrise de Rouen. Ire partie : *Depuis les origines jusqu'à la Révolution*, par l'abbé A. Collette, aumônier au lycée Corneille; IIe partie : *Depuis la Révolution jusqu'à nos jours*, par l'abbé A. Bourdon, chanoine honoraire, maître de chapelle de la Primatiale; préface par l'abbé E. Prudent; illustrations par E. Charpentier; eau-forte d'E. Manesse. Rouen, E. Cagniard, 1892, petit in-4 de xx-277 p. et un appendice de 16 p.

En ouvrant ce beau livre, que nos « maîtres » de la Haute livrent à l'admiration de la Basse — un peu aussi à sa jalousie — et à la lecture de la France, il me faut faire un *mea maxima culpa*. L'apparence est si jolie : une couverture en vélin, des gravures amusantes, des eaux-fortes d'artiste : « Allons, me disais-je, voilà encore un livre écrit avec beaucoup de fantaisie, mais où se cachera si bien l'érudition, qu'il ne sera point coté par l'École des chartes, et qu'il fera seulement les beaux jours de l'Académie de Rouen. » Que nenni !

J'avais à peine lu la préface, — un morceau de demi-couleur, une jolie grisaille, ou plutôt un de ces récitatifs admirablement entonnés,

poursuivis, chantés, comme l'on en entend dans nos cathédrales, où se révèle un cœur de prêtre, et où l'on distingue le lointain et tendre ressouvenir de jours heureux passés sous la soutane rouge du « maîtrisien, » — que je me dis qu'après ce joli portrait d'une maîtrise, rien n'allait plus être amusant, et que j'allais tomber ou dans l'ennui et l'érudition, ou dans le genre et la fantaisie.

Rassurez-vous, M. Collette est un disciple et un imitateur de M. Charles de Beaurepaire, l'éminent archiviste du département de la Seine-Inférieure, et il n'avance rien qu'il ne prouve. Les érudits peuvent donc sans crainte avoir la plus entière confiance en lui. Les bas de pages sont bourrés de notes. Mais les gens du monde, public plus nombreux et plus riche que le premier, ne regretteront pas d'avoir dépensé leur argent à acheter l'*Histoire de la Maîtrise de Rouen :* rien n'est plus spirituellement, plus finement écrit.

M. Collette commence son histoire au ve siècle. En réalité, il la prend au XIVe siècle, en 1377, lorsqu'un maître nommé Médard régentait quatre enfants d'autel. C'est derrière eux que nous allons entrer au chœur, examiner leurs fonctions, leur costume, assister à leur discipline, prendre connaissance de l'armoire aux verges (brr!), enfin participer à leurs joies et à leurs petits bénéfices. Voici que l'un deux, évêque élu à la fête des Innocents, remplira *coram populo* toutes les fonctions épiscopales, hormis la messe, donnera sa bénédiction au peuple, et se verra enlever la mitre et la crosse au *Deposuit potentes de sede* du *Magnificat*. Ils vont parfois dans la ville consoler les malheureux, adoucir leurs souffrances par des chants mélodieux, comme ce Floquet, bailli d'Évreux, qui, après avoir si vaillamment combattu l'Anglais (Marquis de Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. III et suiv.), tomba dans une langoureuse tristesse. Ou bien ils prennent part dans la cathédrale à la célébration des mystères ou drames tirés de la liturgie sacrée, que notre collaborateur, M. Marius Sepet, a si judicieusement traités. Notez le « mystère » de la Tiphaine et celui de la Résurrection.

C'est au XVIe siècle que la maîtrise de Rouen atteignit son véritable apogée. Elle avait une réputation telle que Lautrec enleva un jour le meilleur chanteur de la maîtrise pour le compte de la maîtrise du Roi. Les chanoines en furent réduits à cacher les enfants et à répandre le bruit qu'ils étaient malades. La Réforme arrêta la prospérité de la maîtrise et alla jusqu'à piller le vestiaire des enfants de chœur. Au XVIIe siècle, ils eurent la pelade, la petite vérole ou même la peste. Parmi leurs maîtres, il faut retenir le nom de Lesueur, l'auteur du « *Cadent a latere* » et du « *Flagellum non appropinquabit* » (une bien jolie anecdote), et au XVIIIe siècle, celui de Fromental.

Nous avons laissé de côté volontairement les traits piquants qui émaillent cette narration et la rendent aussi agréable qu'intéressante.

Il faut remonter aux pages 13 (les verges), 22 (les profits du petit évêque et les éperons), 41 (le legs de Jean de Saint-Gilles), 60 (la mendicité), etc., pour voir quel parti l'auteur a su tirer d'incidents curieux.

La partie moderne a été traitée avec le soin le plus consciencieux par M. Bourdon. Il y avait peu de détails curieux à glaner ; il n'y a qu'à citer les efforts couronnés de succès des maîtrisiens et de leurs maîtres. Boïeldieu était sorti de leurs rangs ; le transfert de son cœur à Rouen fut l'objet d'une cérémonie religieuse où la musique joua un grand rôle et où la maîtrise de Rouen se fit entendre. Tout récemment — et les échos des journaux en tintent encore — les fêtes de Jeanne d'Arc et du bienheureux de la Salle furent célébrées à la cathédrale de Rouen avec un éclat incomparable, et le 15 décembre 1887, Charles Gounod (Celestian Gounod, comme l'appela Mgr Rotelli) y fit entendre son *Mors et vita*, dirigé par lui-même.

Deux motets du XVIe siècle transcrits en notation moderne, et œuvres de deux maîtres anciens de la chapelle de Rouen, ajoutent encore à l'intérêt de ce volume, qui ne sera pas consulté avec moins de fruit par les amateurs de la vieille Normandie que par les curieux d'histoire musicale et pédagogique.

Il nous reste à féliciter les excellents artistes qui ont illustré le volume et dont les gravures et les lithographies reproduisent si bien la vie et les mœurs des maîtrisiens abrités sous l'ombre de l'église métropolitaine.

C. A. B.

La Vie de Paris, par Max Boucard. Paris, Paul Ollendorff, 1892, in-18 de IV-375 p. avec quelques vignettes. — Prix : 3 fr. 50.

M. Max Bouchard ne se borne pas à décrire ce qui constitue dans l'ensemble « la vie de Paris ; » il formule aussi des critiques et exprime avec indépendance certains *desiderata*. Assurément, l'*Aperçu historique* qui ouvre le volume n'est pas toujours de notre goût : si modérées qu'elles soient dans la forme, ces pages n'en sont pas moins, au fond, inspirées par des principes qui ne sont pas d'accord avec ceux que nous professons. Il convient toutefois de remarquer que, parlant d'Étienne Marcel, l'auteur n'en hasarde qu'un éloge mitigé. Le seul fait qu'il ne s'inscrit pas nettement en faux contre le crime de lèse-patrie, si souvent et si justement reproché au trop célèbre prévôt des marchands, obligera les plus prévenus à se demander si la statue du personnage est bien une de celles qui devraient tirer l'œil, pour ainsi dire, dans la grande ville. Passons.

Dans son *Introduction*, l'auteur s'exprime ainsi : « Le but de ce livre est de vous apprendre comment ce quelqu'un, qui s'appelle l'Administration municipale de Paris, arrive à faire son difficile ouvrage et à prévenir tous vos besoins. » Et, en effet, cet intéressant volume vous don-

nera d'abord une idée de ce qu'étaient autrefois les finances de Paris, et de ce qu'elles sont aujourd'hui. Vous verrez aussi comment l'octroi est régi et pour quelles grosses sommes son produit figure annuellement au budget. Dans l'ordre logique des choses, il semble que c'est de l'approvisionnement de Paris qu'il devrait être ensuite question ; mais M. Boucard a donné le pas à l'enseignement et aux beaux-arts. Le chapitre intitulé *la Sécurité*, qui est relatif à la police, à la salubrité, aux sapeurs-pompiers et à la garde républicaine, m'a paru l'un des plus curieux. L'on en peut dire autant des deux chapitres suivants : *Les Travaux de Paris* et *les Eaux et les égouts*. Le livre se termine par des renseignements sur le mont-de-piété, l'assistance publique, les cimetières et les pompes funèbres (crémation y comprise), les moyens de transport si nombreux, et cependant devenus aujourd'hui insuffisants, enfin sur l'Administration centrale et les mairies de Paris.

Cet ouvrage mérite d'être lu spécialement, attentivement, par tous les Parisiens qui, bon gré, mal gré, alimentent le budget de la capitale.

E.-C. La Grette.

Les Plus illustres Captifs, ou Recueil des actions héroïques d'un grand nombre de guerriers et autres chrétiens réduits en esclavage par les mahométans. anuscrit de la bibliothèque Mazarine, édité intégralement pour la première fois par le R. P. Calixte de la Providence, religieux Trinitaire. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, 2 vol. in-8 de 389-416 p. — Prix : 8 fr.

Le manuscrit remis au jour par le R. P. Calixte eut pour auteur un religieux du même ordre, le R. P. Dan, qui l'écrivit vers 1640, au retour d'un voyage à Tunis, où il était allé traiter du rachat de quelques esclaves chrétiens ; on sait, en effet, que l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, ou des Trinitaires, se consacrait tout spécialement au rachat des malheureux chrétiens tombés entre les mains des musulmans qui les réduisaient en esclavage. Ce manuscrit, déposé à la bibliothèque Mazarine, est d'une lecture difficile, en raison de la mauvaise écriture de l'auteur et des nombreuses fautes d'orthographe et des abréviations qui s'y rencontrent. Le R. P. Calixte entreprit de le déchiffrer et de le reproduire en lui faisant subir quelques corrections pour le rendre intelligible ; mais il eut soin de respecter autant que possible le style naïf qui le caractérise. Ce curieux ouvrage ne comprend pas moins de cent soixante-deux articles, tous relatifs à des personnages réduits en captivité par les musulmans : les uns furent délivrés par voie de rachat ou miraculeusement ; les autres périrent dans les fers, le plus souvent après d'horribles tortures. Le premier dont il soit fait mention est Gérard, surnommé Tom, fondateur des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dits chevaliers de Malte, fait prisonnier en 1099 au siège de Jérusalem.

Le premier volume embrasse toute la période des croisades et se continue par la malheureuse campagne du comte de Nevers en Hongrie, et par les premières guerres des Vénitiens contre les Turcs, jusqu'en 1502. Le second volume traite des luttes entre la croix et le croissant jusqu'en 1643 ; les héros de cette période sont surtout des chevaliers de Malte, des guerriers et des prêtres espagnols, portugais et italiens, capturés par les corsaires barbaresques ; on y trouve même à la fin quelques femmes qui subirent avec héroïsme les horreurs de la captivité. Tous ces récits sont fort édifiants ; mais il faut convenir que la lecture en est quelque peu ardue, à cause de l'inévitable monotonie d'une aussi longue répétition de faits à peu près semblables. COMTE DE BIZEMONT.

BULLETIN

Chrétiennes de nos jours, notices édifiantes offertes aux jeunes filles, par Mme BOURDON. Nouvelle édition. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1891, in-12 de 277 p. — Prix : 2 fr.

Il est peu de nos lectrices qui ne connaissent depuis longtemps Mme Bourdon, dont les livres ont été beaucoup lus par les jeunes filles et par les femmes chrétiennes. Comme ses aînés, ce livre mérite un bon accueil ; il contient une série de notices édifiantes, qui ne peuvent qu'incliner les âmes vers le bien. Ces notices ne sont pas seulement édifiantes, elles sont très touchantes aussi, et c'est en prenant le chemin du cœur qu'elles préparent les âmes à la vertu. Mme Bourdon a eu la main heureuse dans le choix de ses notices. Elles seront beaucoup lues : ce sera sa récompense. P. TALON.

Les Idées morales du temps présent, par ÉDOUARD ROD, professeur à l'Université de Genève. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 318 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Édouard Rod a fait du chemin depuis le jour où il écrivait sa pessimiste *Course à la mort*. Il n'est pas encore chrétien, mais on sent en lui une âme de bonne foi que le vrai attire. Dans l'ouvrage dont on vient de lire le titre, il ne dresse pas le bilan complet des idées morales contemporaines : ce serait impraticable. Il écarte même de ses études les philosophes et les moralistes de profession, dont les livres ne s'adressent qu'à un public restreint. L'auteur se borne à rechercher les opinions que certains écrivains français de l'heure actuelle, très célèbres et très connus, professent sur les problèmes essentiels de la morale, quelle que soit d'ailleurs la forme de leurs écrits. Ces écrivains sont : MM. Renan, Zola, Paul Bourget, Jules Lemaître, Edmond Schérer, Alexandre Dumas fils, Ferdinand Brunetière, le vicomte E.-M. de Vogüé. M. Rod y a joint Schopenhaüer et le comte Léon Tolstoï. Sans doute, tous les jugements de M. Rod ne sont pas acceptables. Il a, pour certains de ses « moralistes, » un respect littéraire qui parfois l'aveugle sur leurs défauts. Mais son ouvrage n'en est pas moins des plus intéressants en ce sens qu'il décrit, dans un style agréable et châtié, avec une sincérité entraînante, le mouvement de réaction religieuse et morale qui, depuis quelques années, se produit ou paraît se produire chez quelques-uns de nos écrivains, réputés libres penseurs, et dont la course va de M. Renan à M. de Vogüé. *Les Idées morales* sont dédiées à M. Paul Desjardins. F. B.

La Justification de la jurisprudence de la cour de cassation en matière d'assurance sur la vie, par H. Duhaut. Paris, Chevalier-Maresceq, 1891, in-8 de 43 p. — Prix : 1 fr.

Si modeste d'apparence que soit la petite brochure de M. Duhaut, elle mérite de retenir l'attention parce qu'elle étudie l'une des questions les plus délicates de la doctrine et de la jurisprudence, avec une clarté parfaite et une érudition incontestable. M. Duhaut conclut que le droit commun suffit complètement aux exigences de l'institution de l'assurance sur la vie, rendant ainsi inutile tout recours à l'intervention législative. Il s'efforce de justifier, sans y parvenir tout à fait à notre avis, la jurisprudence de la cour de cassation, mais nous ne pouvons entrer ici dans un exposé de son étude, encore moins dans la discussion : il faudrait pour cela faire une nouvelle brochure.

Pierre de l'Épine.

Die Fragen der Schulreform, zwölf Vorlesungen von Dr Theobald Ziegler. Stuttgart, Göschen, 1891, in-16 de vii-176 p. — Prix : 3 fr. 15.

Ce petit volume se compose de douze leçons faites en 1891, par M. Th. Ziegler, à l'Université de Strasbourg, où il est professeur de philosophie et de pédagogie. Le sujet de ces leçons est la réforme de l'enseignement, qui est autant à l'ordre du jour en Allemagne qu'en France. Vers la fin de l'année dernière, il s'est tenu à Berlin une conférence chargée de discuter les différents points sur lesquels pourrait porter la réforme; quelques mesures d'essai et non définitives ont été prises. Le livre de M. Théobald Ziegler peut nous faire connaître l'état de la question en Allemagne et les solutions que propose l'auteur. Voici d'abord la liste des leçons : 1. Les Plaintes et les accusations contre le système actuel; la conférence de Berlin; 2. Éducation et enseignement; 3. L'Assaut donné aux études classiques; 4. Unité ou bifurcation des études; 5. Le Collège industriel et le monopole; 6. L'École industrielle; 7. Le Plan d'enseignement officiel et la liberté d'action; centralisation et surmenage; 8. Histoire et allemand; 9. La Gymnastique et les jeux; 10. L'École et la famille; 11. Les Examens et le conseil scolaire; 12. La Formation des instituteurs et leur position. On le voit par ce simple dénombrement, le volume n'offre pas seulement d'intérêt au point de vue de l'Allemagne, mais encore à un point de vue plus général. Au sujet des études classiques, plus attaquées encore peut-être en France qu'en Allemagne, on trouvera des remarques judicieuses et de bons arguments dans l'ouvrage de M. Ziegler. Il a sûrement raison aussi de protester contre l'incroyable méthode proposée par quelques personnes pour l'enseignement de l'histoire et qui même a reçu, paraît-il, un commencement d'exécution, à savoir de remonter le cours des siècles au lieu de le descendre. Mais de ce que l'enseignement historique serait surtout pour les élèves un exercice de mémoire, — ce qui, d'ailleurs, n'est pas absolument vrai; — de ce qu'ils ne peuvent pas, à l'école, s'exercer à la critique historique, M. Ziegler conclut peut-être trop vite que le temps qui lui est consacré doit être diminué. Et quand le professeur de Strasbourg prétend qu'il ne faut pas obliger tous les élèves d'une école à prendre part au jeu, ni les surveiller pendant qu'ils s'y livrent, il tranche trop vite une grave question. Dans un excellent livre, publié il y a quelques années, le R. P. Barbier, S. J., a émis, à l'appui de l'opinion contraire, des idées qui paraissent pleines de sagesse et qui sont le fruit d'une longue expérience et d'une patiente observation. Il est vrai que M. Ziegler ne semble guère favorable à l'éducation ecclésiastique et qu'il manifeste des craintes de voir l'enseignement tomber aux mains des prêtres.

A chaque page, l'ouvrage du professeur allemand soulève les questions les plus intéressantes ; l'espace nous manque malheureusement pour les exposer et pour les discuter, et nous devons nous contenter de signaler ce travail à l'attention de tous ceux qui s'occupent des questions d'enseignement.

E.-G. L.

Calculo de los numeros aproximados y operaciones abreviadas, por G. Fernandez de Prado y R. Alvarez Sereix. Madrid, Iravedra, 1892, in-8 de 87 p.

Dans les calculs d'applications, il est rare que l'on ait affaire à des nombres rigoureusement exacts. Souvent même, quand on a des nombres exacts, on se contente, pour simplifier les calculs, d'en employer une valeur approchée. Savoir quelle est l'approximation du résultat d'une série d'opérations effectuées avec des nombres approchés et inversement, avec quelle approximation doivent être connues les données pour que le résultat le soit lui-même avec une approximation demandée, tel est le double problème qui fait l'objet de la théorie du calcul des nombres approchés.

L'opuscule que nous avons sous les yeux expose cette théorie d'une manière précise, claire et aussi simple que le comporte le sujet. Il traite en premier lieu des erreurs absolues, puis des erreurs relatives.

Un deuxième chapitre traite des méthodes abrégées pour la multiplication (méthode d'Oughtred) et pour la division. E. V.

Die neuesten Arbeiten über den planeten Mercur, von Jos. Plassmann. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1890, in-12 de 26 p.

M. Schiaparelli, le célèbre astronome de Milan, a constaté que, loin de tourner sur elle-même en un peu plus de vingt-quatre heures, comme on le croyait d'après des observations d'ailleurs peu concluantes, la planète Mercure y emploie une durée d'environ quatre-vingt-huit jours, c'est-à-dire exactement égale à celle de sa révolution autour du soleil. En d'autres termes, Mercure présente toujours la même face à cet astre, comme la lune à la terre.

M. Plassmann expose les difficultés qu'il a fallu vaincre pour arriver à ce résultat, en examine les conséquences et en discute les causes probables (p. 271).

Les amateurs d'astronomie liront cet opuscule avec intérêt. Il est écrit à l'usage du grand public. E. V.

Recherches récentes sur diverses questions d'hydrodynamique, par Marcel Brillouin, maître de conférences à l'École normale supérieure; 1re partie. *Tourbillons.* Paris, Gauthier-Villars, 1891, in-4 de 44 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Marcel Brillouin s'est proposé de faire connaître les principaux résultats obtenus depuis une vingtaine d'années dans l'étude des mouvements des liquides. Pendant longtemps cette question était restée dans le domaine presque exclusif de l'expérience. Les géomètres avaient réussi à poser les équations différentielles du mouvement des fluides, ce qu'on appelle les équations générales de l'hydrodynamique, mais ils n'en avaient su tirer aucune conséquence utile, car tout ce qu'on avait pu établir sur l'écoulement des veines fluides était basé sur des raisonnements élémentaires, indépendants de la théorie générale. Une impulsion nouvelle et féconde fut donnée par le célèbre physicien et géomètre allemand Helmholtz, en 1858, et ses travaux devinrent l'origine de recherches nombreuses de Kirchhoff, de James et de William Thomson, et

d'autres. Ces noms montrent que c'est surtout l'Allemagne et l'Angleterre qui ont cultivé cette branche de la science. Il n'en est que plus utile d'en faire connaître à la France les méthodes et les résultats.

Ce n'est pas un exposé, un traité sur la matière, que nous donne M. Brillouin, mais un résumé dans lequel il se borne à indiquer les idées fondamentales et les conclusions. Comme tous les résumés, celui-ci est peut-être plus intéressant pour ceux qui connaissent le sujet que pour ceux qui ont à l'étudier. Pour ces derniers, il n'est pas toujours facile à suivre, il ne peut ni ne veut remplacer la lecture des écrits originaux ; mais il fait connaître dans quel ordre d'idées se meuvent ceux-ci, ce qu'on y trouve et quels sont les plus importants à étudier. C'est donc un guide précieux.

Le fascicule que nous avons sous les yeux ne comprend que la première partie, consacrée aux tourbillons. Deux autres doivent suivre, consacrées l'une à l'écoulement des liquides, l'autre à la bibliographie générale.

E. Vicaire.

La Santé améliorée par le lait et des mesures hygiéniques très productives même au point de vue financier. Le Lait. Extrait des *Richesses de la France*, par le Mis Chappuis de Maubou. Paris, Lamulle et Poisson, 1891, in-12 de 48 p. — Prix : 0 fr. 50.

Intéressant opuscule. A côté d'anecdotes et de généralités, se placent quelques conseils utiles. Mais on ne saurait rechercher ici un écrit complet et surtout proportionné dans ses diverses parties. C'est plutôt une causerie qu'un sujet traité avec une méthode sévère et rigoureuse. G. de S.

Comme quoi la France pourrait nourrir cent millions d'habitants. Une révolution agricole. Georges Ville et les engrais chimiques, par Émile Gauthier (du *Figaro*). Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-18 de 88 p. — Prix : 0 fr. 75.

Ce petit livre est fait pour étonner et attirer l'attention. Souvent, en France, on aime la vérité présentée sous forme de paradoxes. Le ton général vise à l'effet, et les faits relatés, allégrement présentés, devront, dans le milieu auquel s'adresse cet écrit, avoir un réel succès. Mais il faudra se garder de conclure avec la même facilité et surtout se mettre à les pratiquer en grand sans plus de réflexion. Tout ce qu'il y a d'excellent et d'absolue vérité dans les théories de M. Georges Ville doit être pesé, réfléchi et mis en œuvre avec plus de maturité et de prudence que n'en comportent des articles du *Figaro* pleins d'humour et de séduction. G. de S.

Les Étapes de la science, chroniques documentaires, par Émile Gauthier, avec préface de M. de Lanessan. Paris, Lecène-Oudin, 1892, in-18 de xxvi-393 p. — Prix : 3 fr. 50.

Revue superficielle des diverses questions scientifiques à l'ordre du jour, cette œuvre, écrite dans un style familier, est plutôt humoristique que vulgarisatrice. Spirituellement railleur, l'auteur a un faible marqué pour la gaudriole et s'arrête complaisamment là où il devrait rapidement glisser : nous citerons notamment le chapitre consacré à « l'Élixir de longue vie, » et certaine dissertation sur « les Applications de l'électricité. » Pour beaucoup de personnes, particulièrement pour les jeunes, la lecture de ces pages scabreuses constituerait une nourriture malsaine : c'est grand dommage, car *les Étapes de la science* contiennent beaucoup de choses intéressantes.

D. Martel.

Essai sur les principes d'exécution du chant grégorien et leur application, par l'abbé Fréd. Étienne. Namur, Wesmael-Charlier, 1891, in-8 de 88 p. — Prix : 1 fr. 50.

Excellente publication, que les maîtres apprécient et dont les élèves-chantres, jeunes ou vieux, pourront tirer grand profit. La cause du plain-chant est gagnée ; elle a remporté dernièrement un triomphe éclatant à Rome, où l'exécution, principalement par des voix françaises, a été, paraît-il, irréprochable. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait plus rien à faire pour arriver à une lecture complète et acceptée de tous ; mais les zélateurs grégoriens ont bien raison de ne pas négliger l'exécution.

« Les mélodies liturgiques, a dit D. Pothier, ne sont plus ni comprises ni goûtées.... On est arrivé à une exécution lourde et monotone qui enlève au plain-chant tout rythme et toute couleur, qui anéantit le charme, que dis-je ? l'essence même de la mélodie ; car des sons qui se suivent uniformément, comme les syllabes chez un enfant qui épelle sa leçon, ne sont pas plus un chant que la leçon de l'enfant n'est une lecture. »

L'auteur explique d'abord les caractères distinctifs du plain-chant, à savoir : les modes, la tonalité, le rythme. Il conclut avec toute raison, que « le plain-chant constitue, dans l'art musical, un système complet et parfait par lui-même. » Et, sur la valeur de cette entité propre, il cite une appréciation bien remarquable d'un grand artiste contemporain. « Vous applaudissez frénétiquement au théâtre, a dit Gounod, certains passages de mes opéras qui vous paraissent neufs et heureux. Sachez que vous applaudissez des inspirations et des motifs que j'ai puisés directement dans les mélodies grégoriennes. »

Les instructions contenues dans ce livre sont ainsi divisées : Rythme du langage. — Chant syllabique. — Chant mélodique. — Inégalité des notes. — Expression à donner au plain-chant. — Récitatifs. — Psalmodie. — Hymnes. — Accent, etc. — Suivent des exercices pratiques.... et très pratiques.

A. d'Avril.

Momenti lirici, per Oreste Boni. Parma, Luigi Battei, 1892, petit in-16 carré de 134 p. — Prix : 3 fr.

M. Oreste Boni n'est pas un débutant. Il a déjà publié un roman : *Giuana*, un drame en vers : *Ritorno*, et une série d'esquisses intitulée : *Marine*. Il a pris place, depuis un certain nombre d'années, dans le groupe poétique dont M. Alberto Rondani est le chef. A tous ces titres, l'auteur de *Momenti lirici* mérite que nous examinions de près le recueil de vers qu'il nous présente aujourd'hui. Tout n'y est pas à louer. Les strophes *Sur un vieux portrait*, *Au rossignol*, font songer à une quantité de poèmes similaires épars dans toutes les littératures ; *Les Fresques du Corrège* rappellent les tendances néo-païennes, et aussi les procédés de style du grand poète Carducci en ses *Odi barbare*. L'originalité fait donc quelquefois défaut à M. Oreste Boni. Une élégie, d'ailleurs touchante, *Silvia*, est une imitation de Leopardi ; et dans la pièce intitulée *Incontro*, ce vers : « *Qual m' assalse in tumultò il vivo stuolo Delle memorie*, » est visiblement inspiré du *Cinque Maggio* d'Alexandre Manzoni : « *Tal su quell' alma il cumulo Delle memorie scese.... l' assalse il sovvenir.* » Mais ces réserves faites, il convient de signaler la charmante idylle, *Nel bosco*, scène champêtre des plus gracieuses, qui est peut-être la perle du recueil, et plusieurs autres poèmes où le talent de M. Boni s'accuse avec beaucoup de relief. Dans le genre descriptif, celui où se révèlent le plus facilement et le plus nettement les qualités plastiques de l'artiste, nous avons goûté surtout les beaux vers sur Comacchio, ses lagunes somnolentes et embrumées, ses pêcheries si

pittoresques, décrites autrefois par le Tasse. *Le Château de Torchiara* est vigoureusement dessiné ; mais le poète a tort de le maudire, et de maudire avec lui tout le moyen âge en bloc. Enfin, les strophes sur *la Vendange* reflètent bien la poésie des après-midi automnales, et il y a de la grâce dans le *Prologue*, ainsi que dans la jolie pièce par laquelle se termine ce petit recueil : *Nozze*.

Évidemment, M. Oreste Boni possède un talent agréable et sincère. Ce talent deviendra remarquable quand l'auteur, à force de vigilance et de sévérité envers lui-même, saura s'interdire plus complètement les sujets défloré et les procédés trop connus. MAXIME FORMONT.

Le Nazaréen, drame en trois actes par HENRI MAZEL. Paris, Savine, 1891, in-16 de 242 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ceci est un drame dont, nous dit l'auteur, les décors sont à rêver et la musique à faire. L'action se passe dans un pays dont le nom m'était inconnu, la *Romélie*, à une date qui n'est pas indiquée ; mais, d'après les descriptions de costumes, on peut croire que c'est au moyen âge. Il y a des chœurs en prose et de nombreux personnages qui entrent dans le palais du duc de Romélie, appelé Baudouin, comme on entre dans un moulin ; on y voit venir tour à tour un félibre, pourquoi pas tout bonnement un troubadour? un pair de France, un tsar de Kiew, un hospodar de la Montagne Noire.... Le bon duc Baudouin ne fait même pas mettre à la porte une courtisane, Imperia, qui tient, dans un style poétique, des propos fort inconvenants. Quant au Nazaréen, c'est un chevalier qui se nomme de son vrai nom Mario et qui, à la suite de péripéties que je me dispenserai d'analyser, est tué par Imperia. L'auteur a cherché l'originalité ; son œuvre serait insoutenable à la représentation, elle est fatigante à la lecture, écrite dans une langue qui ne manque pas d'éclat, mais qui est singulièrement boursouflée. GRISBERG.

Un Poète-apôtre, ou le R. P. Léon Barbey d'Aurevilly, missionnaire eudiste, par le P. JOSEPH DAUPHIN, de la congrégation de Jésus et de Marie. I. *Vie du R. P. d'Aurevilly*. II. *Choix de ses poésies*. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1891, 2 vol. in-12 de III-451 et III-346 p. — Prix : 6 fr.

Le P. d'Aurevilly, missionnaire eudiste, était le frère du célèbre et excentrique critique et romancier Jules Barbey d'Aurevilly. Ce fut un saint prêtre, qui consuma sa vie dans les missions diocésaines, toujours humble, charitable et doux, apôtre avant tout, et dont l'action a été considérable sur les âmes. Noble et belle figure, que Dieu semble avoir favorisée de dons véritablement surnaturels ; mais poète aussi, véritablement poète, qui s'est presque raconté tout entier dans des vers qui coulaient sous sa plume avec une extraordinaire facilité. C'était vraiment sa langue naturelle. Il parlait d'ailleurs fort bien en prose et son éloquence a de beaux éclats. Physionomie originale et vénérable tout à la fois, dont un de ses frères en religion a bien fait de nous conserver le portrait vivant et fidèle. Un des deux volumes qui lui sont consacrés est tout entier rempli des vers du poète-apôtre, de celui que Trébutien appelait « le barde chrétien de la Normandie. » Remercions le P. Dauphin de nous l'avoir donné. P. TALON.

Perdue dans la forêt, par la comtesse H. D'E. Paris, Melet, s. d., in-12 de 287 p. orné de 47 vignettes. — Prix : 2 fr. 25.

Ce petit livre, dû à la plume d'une dame du meilleur monde, est écrit spé-

cialement pour les enfants; on y trouve les émouvantes aventures d'une petite fille perdue dans une forêt d'Amérique. L'auteur s'est proposé de développer dans l'esprit de ses jeunes lecteurs, tout en les instruisant, l'amour de Dieu et des pauvres, ainsi que le respect dû aux parents. Nous n'aurions qu'une légère critique à lui adresser, c'est que la charité y est exercée avec une générosité qui n'est pas précisément à la portée de toutes les bourses.

COMTE DE BIZEMONT.

Nouvelle Bibliothèque bleue. — Du temps que la reine Berthe filait. Paris, 8, rue François Ier, in-18 de XVII-62 p. — Prix : 0 fr. 40.

Mystères du moyen âge, mystères liturgiques. Ibidem, in-18 de 101 p. — Prix : 0 fr. 40.

Nous avons déjà parlé de la *Nouvelle Bibliothèque bleue;* M. le baron d'Avril, qui l'a créée, vient d'y publier deux jolis petits volumes. L'un est tiré de la geste de Berthe au grand pied. M. d'Avril en a fait discrètement disparaître quelques détails peu convenables à livrer au public auquel il s'adresse, mais a su, dans sa rédaction abrégée, conserver l'intérêt qui a valu un si long succès à l'œuvre primitive. En tête de ce volume, notre collaborateur, dans des pages très précises, très claires, dit ce qu'étaient les chansons de geste, les trouvères et les ménestrels, qu'il distingue avec raison des jongleurs. A la fin du livre se trouvent des renseignements complémentaires sur la chanson de Berthe, sur la langue dans laquelle elle a été écrite, sur son auteur et diverses considérations inspirées par l'œuvre même.

Dans l'autre volume, formé par divers mystères, M. d'Avril ne néglige pas non plus l'instruction de ses lecteurs. Ce qu'il leur apprend de nos anciennes représentations pieuses, ses idées sur la mission que pourrait remplir le théâtre, les mettront en état de mieux apprécier les œuvres qui leur sont offertes. Il y a plaisir à voir un écrivain et un érudit comme M. d'Avril ne pas dédaigner de s'adresser à un humble public, chercher à l'intéresser par la vulgarisation d'œuvres attachantes et à lui donner à la fois la connaissance de choses pour lui bien nouvelles et mises habilement à sa portée. TH. P.

Recueil de narrations françaises empruntées aux écrivains du XIXe siècle et accompagnées de canevas, par les abbés J. BUJADOUX et E. BENNE, licenciés ès lettres, professeurs de rhétorique et de seconde au petit séminaire d'Ajain. Paris, Poussielgue, 1891. *Livre du maître,* in-16 de III-208 p. *Livre de l'élève,* in-16 de 59 p. — Prix : 1 fr. 75 et 60 c.

Ce petit recueil appartient à l'excellente collection de livres classiques publiée par l'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne.* Les auteurs ont pensé qu'il était temps de moderniser un peu l'enseignement des humanités, et, renonçant aux sujets surannés trop souvent traités dans les classes, ils sont allés tout simplement aux auteurs contemporains, poètes et prosateurs, pour leur demander des sujets de devoirs. Je ne doute pas que les élèves y trouvent plus de plaisir que dans les sujets classiques; y trouveront-ils plus de profit? J'en doute un peu; car il est bien des auteurs, parmi les plus célèbres d'aujourd'hui, dont l'imitation n'est pas sans danger pour la jeunesse. Les classiques sont à coup sûr d'un meilleur exemple. On peut les faire alterner avec les contemporains pour varier les plaisirs, et, à ce point de vue, ce petit livre pourra rendre de réels services. Avec son choix de devoirs tout faits, précédés de canevas à dicter aux élèves, il sera bien utile aux professeurs, qui ne feraient pas mal peut-être d'élargir la part d'Ozanam, de Louis Veuillot, de Montalembert, et de diminuer celle de Victor Hugo. Mais surtout qu'ils aient bien soin de ne pas laisser traîner le *Livre du maître.* P. TALON.

La Russie. Histoire, géographie, littérature, par Eugène Guénin. Paris, Savine, 1891, in-12, 351 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est toujours difficile de condenser beaucoup de choses dans un petit volume : ce n'est pourtant pas impossible, pourvu que l'auteur se donne du temps et qu'il fasse un bon choix d'ouvrages à résumer. M. Guénin n'a peut-être pas suffisamment tenu compte de ces deux conditions. Son livre porte les traces d'un travail hâtif : l'auteur laisse trop souvent la parole à d'autres, ne se réservant que les transitions. Ces longues citations donnent à *la Russie* l'aspect d'une mosaïque. Les sources indiquées dans la bibliographie et mises largement à contribution dans le texte sont aussi d'une valeur très inégale : s'il y en a d'excellentes, d'autres sont au-dessous du médiocre. Mieux eût valu, à notre avis, se borner à un petit nombre d'ouvrages de premier ordre, les étudier à fond et présenter ensuite un tableau d'ensemble soigneusement composé. Il eût satisfait les amateurs d'aperçus sommaires. P. S. P.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. le vice-amiral Jean-Baptiste-Edmond Jurien de la Gravière est mort au mois de mars. Il était né à Paris le 19 novembre 1812. Entré à seize ans dans la marine, il fut promu capitaine de corvette en 1841, puis, après une campagne dans les mers de Chine, capitaine de vaisseau (1850). Il joua un rôle assez actif dans la guerre d'Orient. Il fut aussi mêlé à l'expédition du Mexique, fut nommé vice-amiral en 1862 et aide de camp de l'Empereur en 1864. Pendant la guerre contre l'Allemagne, il réorganisa la flotte de la Méditerranée. Ce vaillant marin était aussi un homme d'études et un écrivain distingué. Il était membre de l'Institut, collaborait à la *Revue des Deux Mondes* et a publié des ouvrages estimés dont nous donnons ici la liste : *Voyage de la corvette « la Bayonnaise » dans les mers de Chine* (1850, 2 vol. in-12) ; — *Rapport sur la campagne de la corvette « la Bayonnaise » dans les mers de Chine* (1851, in-8) ; — *Voyages en Chine et dans les mers et archipels de cet empire pendant les années 1847, 1848, 1849, 1850* (1854, 2 vol. in-12) ; — *Souvenirs d'un amiral* (1860, 2 vol. in-12) ; — *Guerres maritimes sous la République et l'Empire* (1864, 2 vol. in-12) ; — *La Marine d'autrefois; souvenirs d'un marin d'aujourd'hui. La Sardaigne en 1842* (1865, in-12) ; — *La Marine d'aujourd'hui* (1872, in-12) ; — *La Station du Levant* (1876, 2 vol. in-12) ; — *Les Marins des* xv*e et* xvi*e siècles* (1878, 2 vol. in-12) ; — *La Marine des anciens* (1880, 2 vol. in-12) ; — *Souvenirs de la navigation à voiles; la Marine d'autrefois; la Sardaigne en 1842; le Protectorat français à Taïti; les Grandes flottilles* (1882, in-12) ; — *Les Campagnes d'Alexandre* (1883-1884, 5 vol. in-12) ; — *La Marine des Ptolémées et la Marine des Romains* (1884, 2 vol. in-12) ; — *Les Derniers Jours de la marine à rames* (1885, in-12).

— Mgr Joseph-Maxence Péronne, qui est mort récemment, était né à Laon le 25 octobre 1813. Avant d'être promu à l'évêché de Beauvais (en 1884), il exerçait les fonctions de chanoine titulaire de l'église de Soissons. Il avait également été pendant plusieurs années professeur d'Écriture sainte et d'éloquence sacrée. Le regretté prélat a publié : *Vie de Mgr de Simony, évêque de Soissons et de Laon* (1861, in-12) ; — *Chaîne d'or sur les psaumes* (1879, 3 vol. in-8) ; — *Analyse logique et raisonnée des épîtres de saint Paul* (1882, 2 vol. in-8).

— Le R. P. Marin de Boylesve, de la Compagnie de Jésus, est mort à la fin de février dernier. Il était né près d'Angers en 1813. Toute son activité fut

consacrée au service de la religion, pour la défense de laquelle il écrivit de nombreux ouvrages. Voici la liste des œuvres principales du vénéré religieux : *Cursus philosophiæ complectens logicam metaphysicam, ethicam, accedit compendiosa religionis demonstratio et historia philosophiæ* (1855, in-8) ; — *Appel contre l'esprit du siècle* (1857, in-24) ; — *Saint Louis,* drame en prose (1858, in-32) ; — *Les Machabées,* drame en prose (1859, in-32) ; — *Religion surnaturelle* (1859, in-32) ; — *Triomphe de la foi* (1861, in-12) ; — *L'Église et le Pape* (1862, in-12) ; — *Principes de logique* (1862, in-18) ; — *Problèmes contemporains* (1862, 5 vol. in-12) ; — *Boutades contre l'Église, ou Une Conversation en chemin de fer* (1863, in-12) ; — *Les Deux Ouvriers* (1863, in-32) ; — *Les Luttes de l'Église* (1863-1864, 2 vol. in-8) ; — *Le Guide du catéchiste* (1863, in-18) ; — *Pratiques de dévotion pour chaque jour de la semaine* (1863, in-32) ; — *M. Renan, défenseur de la foi* (1863, in-12) ; — *Malices de la science. Le Miracle et le diable* (1864, in-32) ; — *Pratique de la vie chrétienne* (1864, in-32) ; — *Les Droits de Dieu* (1865, in-32) ; — *Choix d'un état de vie* (1866, in-18) ; — *Principes de littérature à l'usage des jeunes personnes* (1866, in-12) ; — *Petit Théâtre biblique et chrétien* (1869, in-18) ; — *Rhétorique* (1869, in-12) ; — *Logique* (1870, in-12) ; — *Le Pape et les Gallicans d'autrefois* (1870, in-8) ; — *Quel est le plus grand siècle?* (1870, in-18) ; — *Manuel des congrégations de la Sainte-Vierge* (1872, in-32) ; — *Cantiques des congrégations de la Sainte-Vierge* (1873, in-32) ; — *Cours de Religions* (1875, in-12) ; — *Les Grands Siècles et les grands hommes* (1876, in-12) ; — *Les Luttes de l'Église* (1876, 2 vol. in-12) ; — *Les Astres et leurs applications symboliques à l'ordre spirituel* (1877, in-12) ; — *Coup d'œil sur l'homme considéré comme couronnement de la création* (1877, in-12) ; — *La Création et ses applications au spirituel* (1877, in-12) ; — *Réponses aux principales objections contre la puissance et l'infaillibilité du Pape* (1877, in-12) ; — *Les Terres et les mers et leurs applications symboliques à l'ordre spirituel* (1877, in-12) ; — *Les Plantes et leurs applications symboliques à l'ordre spirituel* (1878, in-12) ; — *Petites Questions sur la liberté d'enseignement* (1880, in-12) ; — *Les Animaux et leurs applications symboliques à l'ordre spirituel* (1881, in-12) ; — *Les Deux Étendards* (1881, in-12) ; — *Les Principes de la morale* (1881, in-12) ; — *La Saint-Barthélemy,* drame en 3 actes (1881, in-12) ; — *La Sainte Vierge, d'après l'Évangile* (1881, in-32) ; — *Jésus-Christ* (1882, in-12) ; — *Les Papes* (1882, in-12) ; — *Saint Michel d'après la Bible et d'après la tradition* (1882, in-32) ; — *Lucifer et Jésus-Christ* (1883, in-12) ; — *La France et le Cœur de Jésus* (1884, in-12) ; — *Les Prières du chrétien commentées* (1884, in-18) ; — *Problèmes religieux et sociaux, solution d'après le Syllabus* (1885, in-12) ; — *Tout pour justice : Étienne Boylesve, prévôt de Paris sous le règne de saint Louis ; Coup d'œil sur les corporations* (1885, in-18).

— M. l'abbé Auguste Riche, qui est mort le 8 mars dernier, appartenait à ce clergé de Saint-Sulpice, qui se distingue par sa piété et par sa science. Il était né en 1823. Il porta toute son attention vers les questions d'apologétique et de philosophie au point de vue religieux, et la plupart des ouvrages dus à sa plume ont pour objet d'éclaircir les doutes que font naître certains ouvrages scientifiques et de ramener à la foi les hommes qui l'ont perdue. Parmi les conversions dues à ce saint prêtre, il faut noter celle de M. Chevreul, qu'il a racontée lui-même en termes émus, dans un ouvrage que nous avons signalé ici même : *Quelques pages intimes sur M. Chevreul* (1889, in-16). Nous citerons encore de lui : *Le Catholicisme considéré dans ses rapports avec la société* (1868, in-8) ; — *Le Dogme* (1874, in-18) ; — *La Famille* (1874, in-18) ; — *L'Homme* (1874, in-18) ; — *Livres de prières à l'usage des hommes* (1874, in-32) ; — *L'Art chrétien. Le Culte. L'Église* (1875, in-18) ; — *Les Harmonies du Culte de*

la Très Sainte Vierge et la virginité (1875, in-12); — *Le Cœur de l'homme et le Sacré Cœur de Jésus* (1878, in-8); — *Le Sacré Cœur et le précieux sang de Jésus* (1879, in-16); — *L'Abbé Henri Leseur, diacre de Saint-Sulpice* (1881, in-18); — *Essai de psychologie sur le cerveau et sur le cœur* (1881, in-18); — *Souffrances et consolations* (1881, in-18); — *Le Docteur des nations, ou la Somme de saint Paul* (1882, in-12); — *Les Merveilles du cœur, étude religieuse d'anatomie et de physiologie humaines* (1887, in-18).

— Le professeur FREEMAN, qui vient de mourir à Alicante, était un des meilleurs historiens et un des plus grands érudits de notre époque. Dans sa jeunesse, il avait subi l'influence de l'école d'Oxford et du « mouvement tractarien ; » mais il trouva bientôt sa vraie voie et se consacra à l'archéologie et à l'histoire. Il collabora à de nombreux recueils périodiques et notamment au *Saturday Review*, où ses articles, aussi documentés dans le fond que spirituels et incisifs dans la forme, attirèrent l'attention publique. *History of Federal Government* fut le premier ouvrage de longue haleine du professeur Freeman ; il publia ensuite l'*History of the Norman Conquest*, qui mit le sceau à sa réputation d'érudit et fut bientôt suivie de l'*History of William Rufus*. Il laisse encore une très remarquable *Historical Geography of Europe* qui a été traduite en français (Paris, Colin), et une monumentale histoire de Sicile, malheureusement inachevée. Sur ses vieux jours, M. Freeman avait été nommé professeur d'histoire à l'Université où il fit ses études, mais le mauvais état de sa santé l'obligeait de passer à l'étranger une partie de l'année. On peut reprocher à ses œuvres une accumulation excessive de détails et certaines négligences de style. Il était aussi très germanophile, et se prétendait d'origine teutonne.

— On annonce encore la mort de M. Amédée AMETTE, secrétaire honoraire de la Faculté de médecine de Paris, auteur de : *Guide général de l'étudiant en médecine* (1847, in-18); *Code médical, ou recueil des lois, décrets et règlements sur l'étude, l'enseignement et l'exercice de la médecine civile et militaire en France* (1859, in-18), mort le 27 février, à quatre-vingt-dix ans; — de M. Étienne ARAGO, auteur de plusieurs romans et pièces de théâtre, collaborateur de l'*Avenir national*, mort à l'âge de quatre-vingt-douze ans, le 7 mars; — de M. Amédée ARTUS, compositeur de musique, mort le 28 mars; — de M. Henri BAJU, auteur de nombreuses comédies, mort le 11 mars; — du docteur A.-J.-C. BARTHÉLEMY, professeur à l'École de médecine navale de Toulon, né à Toulon en 1828, auteur d'une *Instruction raisonnée pour l'examen de la vision devant les conseils de revision et de réforme dans la marine et dans l'armée* (1880, in-8), mort le 27 mars; — du docteur Jules BLANDIN, dont nous citerons une étude sur *les Plaies des armes à feu*, mort le 25 mars; — du général Philippe-Joseph BORDONE, chef d'état-major de l'armée des Vosges pendant la guerre de 1870-1871, ancien chirurgien de la marine, auteur de : *Garibaldi et l'Armée des Vosges. Récit officiel de la campagne* (3 vol. in-8, 1871); *L'Armée des Vosges et la Commission des marchés. Réponse à M. de Ségur* (1873, in-8); *L'Armée des Vosges et la commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale. Réponse au rapport de M. U. Perrot* (1875, in-8); *Garibaldi, sa vie, ses aventures, ses combats* (1878, in-12); mort le 1er mars, à soixante et onze ans; — de M. Léonce de CAZENOVE, auteur de : *Considérations sur les sociétés protectrices des animaux* (1865, in-8); *La Guerre et l'humanité au XIXe siècle* (1869, in-8), mort le 24 mars, à soixante-huit ans; — de M. COURTY, rédacteur à l'*Opinion nationale* et au *Télégraphe*, collaborateur du *Charivari* et du *Journal amusant*, mort le 19 mars; — de M. Charles DAGUIN, qui dirigeait depuis plusieurs années la *Revue de Champagne et de Brie*, mort le 1er mars; — de M. Auguste DESMOU-

LINS, ancien rédacteur à l'*Avenir national*, à la *Vérité* et au *Bien public*, mort le 23 mars; — de M. Armand DE FLEURY, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux, qui a publié : *Du Dynamisme comparé des hémisphères cérébraux chez l'homme* (1873, in-8); *Leçons de thérapeutique générale et de pharmacodynamie* (1875, in-8), mort à Bordeaux le 27 mars; — de M. Louis GUILLOT, rédacteur politique au *Petit Lyonnais*, mort le 26 mars; — de Mgr JACQUENET, évêque d'Amiens, ancien professeur et directeur de dogme au séminaire de Besançon, à qui l'on doit : *Vie de l'abbé Gagelin, missionnaire apostolique et martyr* (1850, in-12); *Vie de l'abbé Marchand, missionnaire apostolique et martyr* (1851, in-12); *Histoire du séminaire de Besançon* (2 vol. in-8, 1854), mort le 2 mars; — de l'abbé LAFOND DE SANTENAC, qui avait publié, en 1872, un travail sur l'*Apocalypse*, mort au château d'Estarniels (Ariège), à l'âge de quatre-vingt-trois ans, le 17 mars; — de M. Léon-Chrétien LALANNE, ingénieur en chef des ponts et chaussées, dont nous citerons : *Tables nouvelles pour divers calculs relatifs aux projets de route, principalement les calculs des terrasses et des plans parcellaires* (1840, in-8); *Instruction sur les règles à calcul et particulièrement sur la nouvelle règle à enveloppe de verre* (1851, in-18); *Abaque ou Compteur universel donnant à vue les résultats de tous les calculs* (1863, in-12); — de M. Joseph-Marie-Gustave LAPÉROUSE, ancien sous-préfet, auteur de plusieurs mémoires historiques et archéologiques sur la Champagne et la Bourgogne, mort le 6 février 1892, dans sa soixante-dix-septième année, à Châtillon-sur-Seine; — du P. LE VAVASSEUR, de la Compagnie de Jésus, qui a publié plusieurs ouvrages sur la question du cérémonial religieux et dont nous citerons aussi : *Exposition des rubriques du bréviaire romain* (1861, in-12); *Les Fonctions pontificales selon le rit romain* (2 vol. in-12, 1865); — du docteur Auguste LIÉGARD, de Caen, auteur de : *Dissertations sur la nature et le traitement des affections rhumatismales* (1864, in-8); *Flore de Bretagne* (1879, in-12), mort à quatre-vingt-onze ans le 24 mars; — de M. LE MANTOIS DU PREZ, publiciste, qui avait collaboré à plusieurs journaux et au *Dictionnaire Larousse*, mort le 7 mars; — de l'abbé Léonard CASSIEN DE PERETTI, chanoine honoraire et secrétaire général de l'évêché d'Ajaccio, directeur d'études au petit séminaire de cette ville, auteur de : *Bonaparte, ou la France sauvée*, poème en 24 chants (1858, in-8); *Éléments de philosophie, mis en rapport avec le nouveau programme, suivi d'un Précis d'histoire de la philosophie* (1865, in-12), mort à l'âge de soixante-dix ans, le 24 février; — de M. Pierre PRADIÉ, avocat, ancien représentant du peuple, membre de l'Assemblée nationale de Versailles, auteur d'un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous mentionnerons : *Défense des ordres religieux en général et des jésuites en particulier, contre l'intolérance et les préjugés modernes* (1847, in-12); *De l'éducation et de la liberté d'enseignement et des rapports de l'Église avec l'État* (1847, in-12); *La Question religieuse en 1682-1790-1802 et 1848* (1849, in-8); *La Démocratie française, ses rapports avec la monarchie et le catholicisme, son organisation* (1860, in-8); *La Liberté politique et religieuse* (1864, in-12), mort le 9 mars; — de Mme Félicie-Marie TESTAS, qui a écrit de nombreux ouvrages pour les enfants, morte à Albi, à l'âge de soixante-seize ans, le 19 mars; — de M. Edelin DE LA PRANDIÈRE, rédacteur au journal *le Soleil*, mort le 23 mars; — de M. Casimir ROMIGUIÈRE, directeur de la *Revue mycologique*, mort le 3 mars; — du chanoine TREPIER, auteur de nombreux travaux historiques sur la Savoie, mort le 11 mars; — de M. TROUILLET, professeur à la Faculté de droit de Grenoble, mort le 19 mars.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. James-G. BERTRAM, journaliste et romancier, éditeur de la première feuille à bon marché d'Édimbourg : *The*

North Briton, collaborateur de *the Quarterly Review*, *the Blackwood Magazine*, *the Fraser's Magazine*, *the Chamber's Journal*, dont nous citerons : *The Stolen Heir*, *Harvest of the sea* et *Sporting Anecdotes*, mort à Glasgow le 3 mars, à soixante-huit ans ;— de M. Emilio BROGLIO, auteur d'études juridiques et économiques estimées et de *la Vita e il regno di Federico il Grande ; Novo vocabolario della lingua parlata*, fait en collaboration avec M. Giorgini; — du Rév. W. E. BUCKLEY, collaborateur du *Times* et des *Notes and Queries ;* — de M. François CEGNAR, publiciste, mort à Trieste, à soixante-six ans; — de M. le chanoine Vittorio DEL CORONA, écrivain florentin; — de M. Valentin DURRANT, dont on cite *Cheveley Novels*, *A modern Minister*, et autres ouvrages du même genre; — de M. Philippe GILBERT, mathématicien, professeur à l'Université de Louvain, mort dans cette ville le 5 février, âgé de soixante ans; — de M. Otto GLAGAU, écrivain allemand d'un certain renom, mort le 2 mars à Berlin; — de M. Vitus GRABER, professeur de zoologie à l'Université de Czernowitz, mort à quarante-huit ans, au commencement de mars; — de M. Wilhelm GROTHE, romancier, mort à Friedrichshagen le 13 février, à soixante-trois ans; — de M. Joseph HASNER, chevalier D'ARTHA, professeur d'oculistique à l'Université de Prague, où il est mort à soixante-treize ans, le 22 février; — de M. Hermann KOPP, chimiste, professeur à l'Université d'Heidelberg, mort dans cette ville le 20 février, à soixante-quinze ans; — de Mme la comtesse Angelica LINATI, dont le talent délicat était goûté chez nos voisins d'Italie ; — de M. Franz VON LÖHER, historien allemand, membre de l'Académie des sciences de Munich, tour à tour professeur à l'Université de cette ville et directeur des archives de Bavière, dont nous citerons particulièrement : *Des deutschen Volks Bedeutung in der Weltgeschichte* (1848, in-8); *Geschichte und Zustände der Deutschen in Amerika* (1848, in-8); *Das System des preussischen Landrechts* (1852, in-8), mort à soixanze-quatorze ans, le 2 mars ; — de M. James Solomon MOORE, qui, outre sa collaboration au *New-York World*, s'était fait connaître par des écrits sur le tarif, mort à soixante et onze ans, le 5 mars, à New-York; — de M. Wilhelm MÜLLER, auteur, entre autres ouvrages, de *Politische Geschichte der Gegenwart*, mort à soixante-douze ans, le 7 février, à Ravensbourg; — de M. Georges PELLEW, auteur de *In Castle and Cabin, or talks in Ireland in 1887 ;* de *Women and the state*, et de quelques autres publications, mort à trente-trois ans; — de M. Francesco-Paolo PEREZ, sénateur italien, ministre des travaux publics (1876-1877), puis de l'instruction publique (1879-1880), professeur de littérature à l'Université de Palerme, moins connu par ses travaux originaux que par des traductions de l'*Apocalypse*, de l'*Ecclésiaste* et de l'*Histoire du Consulat*, de Thiers, mort en mars, à quatre-vingts ans; — de M. Maurus PFANNER, pédagogue et historien, mort à soixante-quatorze ans, à Prague, le 16 février; — de M. Noah PORTER, professeur de philosophie morale et de métaphysique à l'Université de Yale, dont il fut président de 1871 à 1880, auteur de divers travaux d'histoire, d'éducation et de philosophie, notamment de *Human Intellect with an introduction upon the psychology of the sool*, mort à New-Haven le 4 mars, à quatre-vingt-un ans; — de M. RABENIUS, professeur à l'Université d'Upsal, mort à soixante-neuf ans; — de M. RICHTER, philosophe allemand, mort le 9 février, à Sondershausen; — de M. l'abbé Angiolo SANGUINETI, archéologue et historien génois, qui professa pendant trente-deux ans au séminaire de Gênes, et fut président de la Société ligure, auteur, entre autres ouvrages, d'une *Vita di Cristoforo Colombo*, mort à Gênes le 18 février; — de M. le docteur J.-G. SHEA, auteur de *Discovery and Exploration of the Mississipi Valley*, de *Legendary History of Ireland* et de *Pages from the History of the catholic Church*, mort à soixante-huit ans ; — de Mgr SMITH, archevêque de

Saint-André et d'Edimbourg, collaborateur des principales revues catholiques du Royaume Uni, mort le 16 mars, à soixante-treize ans; — de M. Roberto Stuart, mort en mars; — de M. A.-G. Thomas, compositeur de musique, mort à quarante et un ans; — de M. Theodor Wiesen, professeur à l'Université de Lund, connu par divers travaux de lexicographie, mort à soixante-sept ans, le 15 février; — de M. Witkamp, géographe et historien, mort à soixante-seize ans, à Amsterdam, en janvier.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 4 mars, l'Académie a entendu la fin du mémoire de M. Halévy sur un gouverneur égyptien de Jérusalem, au xve siècle avant J.-C., et une communication de M. de Maulde sur les instructions diplomatiques au moyen âge. — Le 11 mars, après la lecture d'une note de M. de Mas Latrie sur le bureau de la piraterie établi à Gênes au xiiie siècle, M. Darmesteter a fait une communication sur la date de rédaction du chapitre le plus célèbre de l'Avesta. — Dans la séance du 18 mars, M. Bréal a entretenu ses collègues de la découverte d'un manuscrit étrusque, le seul que l'on connaisse, trouvé en Égypte dans le cercueil d'une momie. M. Salomon Reinach a ensuite lu un mémoire où il essaie de prouver l'origine lydienne des Étrusques.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans les séances des 5 et 12 mars, une longue discussion, à laquelle ont pris part MM. A. Desjardins, Bérenger, Courcelle-Seneuil, de Franqueville et Larombière, s'est engagée sur la question des casiers judiciaires. — Cette discussion a été continuée dans les séances des 19 et 26 mars; MM. Maurice Bloch, Bardoux, Colmet de Santerre et Glasson ont présenté des observations.

Concours et Prix. — L'Académie des Jeux Floraux vient de procéder à l'examen des nombreux ouvrages en vers et en prose présentés au concours de 1892. Elle avait reçu : 52 odes, 49 poèmes, 12 épîtres, 2 discours en vers, 28 idylles, 44 élégies, 16 ballades, 22 fables, 55 sonnets à la Vierge, 18 hymnes à la Vierge, 173 sonnets libres, 234 pièces diverses, et, en outre, 6 discours en prose pour le concours de l'Immortelle d'or : *Étude historique sur Gaston Phœbus, comte de Foix, et son temps* (*1331-1391*), et 5 discours en prose concourant pour le prix du Jasmin d'or : *Les Droits de la science en face des droits de la morale et de la société humaine; conflits apparents, harmonies essentielles.* — Les 7 ouvrages suivants ont été couronnés : 1° *Chant du Coq*, ode, par M. Adrien Mithouard, de Paris, a obtenu une violette; — 2° *L'Angelus de Jeanne*, poème, par M. Gaston Armelin, de Paris, a obtenu un souci réservé; — 3° *Les Départs*, élégie, par M. le comte d'Ybarrard d'Etchegoyen, de Versailles, a remporté le souci, prix du genre et de l'année; — 4° *La Vieille Fille*, élégie, par M. Anatole Fauqueux, de Paris, a obtenu un œillet; — 5° *Les Vendanges*, sonnets idylliques, par M. Paul Ouagne, de Bornet (Nièvre), a obtenu un œillet, fleur offerte par M. Stéphen Liégeard, maître ès jeux floraux; — 6° *Le Faucheur*, sonnet libre, par M. Léon Destor, d'Angers (Maine-et-Loire), a obtenu un œillet; — 7° *Les Droits de la science en face des droits de la morale et de la société humaine*, discours en prose, par M. Paul Loustau, de Castelnau-Chalosse (Landes), a obtenu un œillet. Ces prix seront distribués à la fête des Fleurs que l'Académie célébrera le 3 mai prochain.

— En la présente année, l'Académie de Besançon distribuera deux prix : 1° un prix d'éloquence (300 fr.); 2° un prix d'économie politique (400 fr.). Pour le prix d'éloquence, le sujet proposé est celui-ci : *Les Journaux politiques et littéraires en Franche-Comté, depuis leur origine jusqu'en 1870, étude historique et bibliographique.* Nous nous demandons seulement si les « Revues » sont comprises sous cette dénomination de « journaux : » nous le souhaitons. Sujet très intéressant, même limité aux journaux proprement dits, mais qui

nous paraît gros de difficultés de bien des sortes, ce qui rendra le mérite de l'auteur d'autant plus grand dans le cas où cette académie, justement exigeante, récompenserait le travail qui lui sera soumis. Le prix d'économie politique sera réservé à une bonne étude sur *l'Industrie métallurgique franc-comtoise. Étude sur les forges et hauts-fourneaux établis en Franche-Comté du XIVe au XIXe siècle. Origine, développements, transformations, situation actuelle.* Si les deux futurs mémoires sont traités de manière à contenter l'Académie de Besançon, nous ne pouvons que faire des vœux pour leur immédiate publication. Et même, en ce qui concerne le premier : *Les Journaux politiques et littéraires en Franche-Comté*, il nous paraîtrait avantageux de le faire figurer dans l'important recueil de l'Académie franc-comtoise. Nous exprimerons, en outre, le désir de voir les autres grandes sociétés savantes des provinces mettre au concours le même sujet pour leurs régions respectives. — Les concurrents ne signeront point leurs ouvrages ; ils se borneront à y attacher une devise, reproduite au dos d'un billet cacheté contenant leur nom et leur adresse. Ces ouvrages devront parvenir francs de port au secrétaire perpétuel de l'Académie avant le 1er juin, terme de rigueur.

La Presse périodique en Bulgarie. — Le mouvement littéraire en Bulgarie ne date que de 1857. En cette année une société littéraire se forma qui édita comme son organe la *Bulgarski Kniznicy*. Ce n'est qu'au moment de l'émancipation, quand le ministère de l'instruction publique fut créé, qu'il prit soin de rédiger le précieux *Sbornik za narodni umotworenija, nauka i kniznina*. En même temps la société littéraire changea ses *Kniznicy* en *Perioditchesko spisanie*. Il est assez caractéristique que les journaux paraissant depuis en Bulgarie ne se concentrent point dans la capitale. La première place dans la presse périodique est due à la *Swoboda*, qui paraît à Sofia trois fois par semaine. On trouve souvent dans sa partie littéraire des articles historiques très intéressants. Le *Rodolubec* (*Ami de la patrie*) et la *Bulgaria ne spi* (*La Bulgarie ne dort pas*) trahissent leur tendance par le nom. On imprime de plus à Sofia la *Narodni Prawa* (*Droit de la nation*) et la *Makedonija*. La *Macédoine* offre à ses lecteurs un des plus beaux romans en langue bulgare : *Bez zachechitnitie zrtwi* (*Les Victimes sans armes*), écrit par Moskow. Pour compléter le catalogue, ajoutons que la capitale compte trois autres périodiques : *Sofijski Obchetchinski Wiestnik*, *Sofija Wardar*, et le journal satirique *Dwie i dwie pet* (*Deux et deux font cinq*). — Parmi les journaux paraissant en province, il faut mentionner d'abord le *Warnenski obchetchinski Wiestnik*. On y trouve d'excellentes monographies historiques. Le *Prawdolub* apprend à ses lecteurs des choses intéressantes sur le pays et sur l'étranger. Ajoutons le *Russenski Kuryer* et le *Slowianin* paraissant à Russia, et les journaux de Philippopoli, *Rodopi* et *Plowdiw*. Le *Swobodno Slowo* édité à Nicopoli compte moins de lecteurs. De même la *Rosica*, de Sewlijew, la *Narodna Sila*, de Plewna, et le *Chumenski Okruzen Wiestnik* sont de moindre importance. Si l'on excepte *Swoboda* paraissant trois fois par semaine, tous les périodiques politiques sont hebdomadaires ou bimensuels. Pour donner une idée de la valeur scientifique des revues plus savantes, voici les titres de quelques articles contenus dans le dernier volume du *Sbornik za narodni umotworenija, nauka i knoznina : L'Importance de notre ethnographie*, par Szyszmanow ; *Revue de la numismatique bulgare*, par Ilijew ; *La Flore de la Bulgarie méridionale*, par Georgiar. Le *Perioditchesno spisanie* offre de bonnes monographies historiques, littéraires, archéologiques. Il est pourtant à regretter qu'on y rencontre trop souvent une haine aveugle contre tout ce qui est catholique. Dans les *Nauczno Spisanie* de Tyrnow, on imprime l'histoire de la Bulgarie écrite par Ireczek, traduite par la rédaction, plus, entre autres choses, une traduction de l'ouvrage d'Émile de Laveleye : *La Péninsule des*

Balkans, la Bulgarie, etc. Le *Napred*, paraissant à Philippopoli une fois par semaine, tient le milieu entre les publications savantes et populaires. On y trouve des études sur la Révolution française, des extraits des ouvrages de Proudhon à côté d'articles de Flammarion. — Abordons les journaux populaires. Depuis quatre ans, le *Wenec*, qui s'imprime à Widdin, est répandu dans tout le pays. L'*Iskra*, de Szumla, offre même des poésies de Victor Hugo ; la *Zarja* (fondée en 1889 à Sofia) a pour but exclusif la littérature étrangère. La *Dennica* présente un roman de J. Wasow, l'un des écrivains les plus connus du pays. A Sofia on imprime encore la *Duma* (journal de science populaire) et les *Zimni nochetchi* (revue de belles-lettres) ; à Tyrnow, le *Trud*. La *Biblioteka zu Kliment* édite de petits livres destinés à propager l'amour des lettres. Les *Knizici za proczit* de Salonique poursuivent le même but. Les enfants ont de même leur *Biblioteka zu dictra*. La *Narodna biblioteka* a cessé de paraître après avoir donné la vie de Jeanne d'Arc et celles de Molière, de Victor Hugo, de Garibaldi. Le *Medicinski pregled* et la *Mond-Lingvisto* ont eu le même sort. Mentionnons encore les périodiques spéciaux. On en compte huit en Bulgarie. Le *Literaturno nautchno spisanie*, organe de l'association des maîtres d'école à Kazanlyk, s'imprime à Philippopoli. Le *Wiestnik na uczytelsko to druzestwo*, à Widdin. L'organe commercial porte le nom de *Promislennost*. Il s'imprime à Swichetchew. Les militaires ont le *Wojen Zurnal*. Le droit est représenté par le *Juritchesko spisanie* et la *Prewodna sudebna biblioteka*. Le *Domaszen uczytel* poursuit le même but, mais il veut ajouter l'agréable à l'utile et à cet effet publie en outre des esquisses de littérature, etc. Les nouvelles économiques sont données tous les quinze jours dans le *Sowremennik*. Le *Stenografitcheski Wiestnik* offre la preuve que la sténographie n'est pas inconnue en Bulgarie. La musique même a son périodique mensuel : *Narodna musika*. Terminons par la théologie. Les prêtres schismatiques rédigent une publication hebdomadaire, *Selanin*, qui a pour but « de préserver les fidèles de l'influence du protestantisme. » Néanmoins on y lit des articles dirigés contre l'Église catholique comme celui de l'archimandrite Petww : *De la doctrine de l'Église catholique romaine et de son apostasie*. Les protestants américains, contre lesquels on dirige le *Selanin*, éditent, de leur côté, le *Domaszen Prijatel* (*Ami de la maison*) et la *Zornica*. Le prix modique (7 fr. par an) contribue beaucoup à propager la *Zornica*, imprimée à Constantinople depuis quatorze ans. Il est à désirer que les catholiques de cette région se décident à fonder également un journal pour la défense de leurs intérêts. Le nombre des autres feuilles, dont nous avons cité les principales, s'élève à cinquante. A défaut de collaborateurs, on emprunte tout à d'autres pays, mais le choix des matières est souvent malheureux.

Paris. — L'importante *Histoire de Marie-Antoinette*, de notre distingué collaborateur M. Maxime de la Rocheterie, va, très prochainement, avoir une deuxième édition qui paraîtra chez l'éditeur Perrin, en deux volumes in-12, au prix de 8 fr. Le *Polybiblion* (Voir t. LVIII, p. 338-339) a déjà fait l'éloge de cette œuvre capitale lors de sa première publication.

— Il n'est aucun de nos anciens poètes qui ait été, en ces dernières années, l'objet de travaux plus assidus et de découvertes plus curieuses que François Villon. Les publications et articles de MM. Longnon, Bijvanck (de Leyde), G. Paris, Marcel Schwob, etc., ont répandu la lumière sur la vie singulièrement accidentée et sur les œuvres du poète du *Grand-Testament*. Le résultat de ces travaux vient d'être condensé et coordonné dans la notice et l'édition des *Œuvres complètes de François Villon*, publiées d'après les manuscrits et les plus anciennes éditions, par Auguste Longnon, membre de l'Institut. (Paris, Lemerre, in-8 de CXII-365 p.). L'exécution typographique en fait un

des meilleurs volumes de la « Collection Lemerre. » La difficulté de l'établissement du texte n'était pas mince : l'immense popularité dont l'œuvre du poète a joui au xve siècle et au commencement du xvie, en a multiplié les copies défectueuses et les éditions fautives, sans parler des attributions apocryphes. Il fallait un philologue très subtil et un historien très informé pour mener à bien ce délicat ouvrage, et ces qualités sont rarement réunies chez un même savant. Plus heureux que ses divers devanciers, M. Longnon a donné, dans son *Villon* (dont les premières feuilles, disons-le en passant, sont tirées depuis dix ans), un véritable modèle d'édition critique.

— La librairie Plon et Nourrit doit publier, le 15 avril, un ouvrage de M. Claudio Jannet, intitulé : *Le Capital, la spéculation et la finance au XIXe siècle*, qui traite les questions brûlantes de l'heure présente au point de vue scientifique et avec une indépendance complète.

— « L'historien de la presse, » M. Eugène Hatin, vient de publier, à la librairie Champion, un opuscule vivement et longuement intitulé : *Enfin! Théophraste Renaudot aura-t-il la statue qu'il mérite à tant de titres! L'absolue vérité sur sa vie et ses œuvres outrageusement défigurées depuis deux siècles par la calomnie et l'ignorance* (in-8 de 31 p.). L'auteur, ainsi qu'il résulte de sa propre déclaration, est âgé de quatre-vingt-trois ans; à le lire, on ne le supposerait guère. On sait que M. Hatin a fait paraître en 1883, 1884 et 1885 divers travaux sur le père du journalisme français, et, à propos d'une statue, ou même de deux à ériger (à Loudun et à Paris) au créateur de la *Gazette*, il part en guerre contre M. Gilles de la Tourette, à qui l'on doit une biographie de Renaudot. La présente brochure, fort curieuse, est utilement complétée par une bibliographie des œuvres de M. E. Hatin sur le journalisme en général et Théophraste Renaudot en particulier. Notons que M. Hatin ne manque pas de relever (p. 9) l'énorme coquille du Dictionnaire de Larousse, grâce à laquelle nombre de gens pourront croire que Renaudot est né à Londres et non à Loudun.

— Signalons un curieux et beau volume intitulé : *Bibliographie des travaux de M. A. de Montaiglon*, professeur à l'École des chartes (beaux-arts, archéologie, histoire littéraire, curiosités, poésies) (A Paris, Jouaust, imprimé aux dépens des souscripteurs, gr. in-8 de 146 p.). La bibliographie du savant polygraphe, dressée avec infiniment de soin, se compose de 684 articles, et tous ceux qui connaissent M. de Montaiglon ont la certitude qu'il est loin d'avoir dit son dernier mot. L'ouvrage, enrichi d'une minutieuse table alphabétique, est orné de sept planches, dont un portrait de M. de Montaiglon, gravé à l'eau-forte par M. Louis Muller.

— *Littérature et critique*, nouvelle revue mensuelle (Paris, Masson, 10 fr. par an), se donne comme l'organe de jeunes gens qui veulent réagir contre les « extravagances déliquescentes » et les « jongleries symbolistiques, » en étant « outrageusement (?) clairs. » La Revue publiera des « pages inédites des grands écrivains de notre histoire littéraire ; » c'est ainsi que le prochain numéro contiendra un vaudeville de Lesage : « Arlequin colonel. » Nous avouons ne pas très bien comprendre l'utilité de ce nouveau recueil. Le premier numéro porte la date du 25 mars.

— La 42e année de *la France ecclésiastique, almanach-annuaire du clergé pour l'an de grâce 1892*, vient de paraître à la librairie Plon et Nourrit (in-18 de 872 p.). L'annuaire contient, à l'ordinaire, l'état de la cour de Rome, la liste des cardinaux, des congrégations romaines et de leurs préfets, du clergé français à Rome ; l'état du clergé de France par diocèse ; le budget des cultes pour l'année courante ; et une nécrologie, trop longue, hélas ! dans laquelle on trouvera de brèves notices sur NN. SS. Gueullette, Baduel, Sebaux, Dennel,

Bernadou, Freppel, Bridoux, de Charbonnel, Le Berre, Janssen et Pinchon.

— L'*Annuaire de l'enseignement libre* (Paris, Gaume, in-18 de 720 p.) en est à sa dix-septième année. Ce précieux recueil est divisé en cinq parties : la première comprend les documents administratifs (gouvernement de l'Église, direction des cultes, ministère de l'instruction publique, bibliothèques publiques, écoles spéciales) ; la deuxième fournit les renseignements relatifs à l'instruction primaire ; la troisième rend les mêmes services pour l'instruction secondaire, et la quatrième pour l'enseignement supérieur ; enfin la cinquième comprend la liste des décrets de l'année 1891, concernant ces matières. Sous le titre de renseignements utiles, un appendice contient le tableau des Semaines religieuses et une liste des journaux et revues recommandés. Cette partie aurait besoin d'être sérieusement remaniée. Ainsi la *Bibliographie catholique* est devenue l'annexe des *Études religieuses*, des RR. PP. jésuites ; la *Gazette géographique* n'existe plus et est remplacée par *l'Afrique française ;* l'abonnement au *Monde* n'est pas de 45 francs, mais de 25, etc. L'on s'étonne de ne pas voir figurer parmi ces revues recommandées les *Études* des PP. Jésuites ; ni la *Revue des religions* de M. l'abbé Peisson ; ni le *Correspondant*. Nous espérons voir ces omissions réparées dans la prochaine édition de l'excellent *Annuaire*. Quelques vues des maisons libres d'enseignement ornent ce petit volume.

— Que se propose la *Réforme économique*, nouvelle revue hebdomadaire que dirige M. Jules Domergue (Paris, 42, rue du Louvre, 25 francs par an) ? C'est de combattre à outrance le système du libre-échange, qui depuis longtemps avait les faveurs des économistes. Dans la pratique, on tend aujourd'hui à revenir au système de la protection, et les meilleurs esprits, s'ils ne sont pas prévenus, sont d'accord pour reconnaître que le libre-échange ne saurait convenir ni à toutes les époques ni dans tous les lieux. Le nouveau journal est destiné à mener sur ce terrain une campagne active. Parmi les articles contenus dans le premier numéro, nous en signalerons un de M. Jules Domergue lui-même sur *la Marine marchande*, dont l'objet est d'obtenir qu'on supprime la demi-prime accordée aux navires construits à l'étranger et francisés, qu'on n'accorde de prime qu'aux constructeurs français et qu'on étende la prime des bâtiments longs-courriers aux caboteurs. Dans un travail dont nous n'avons que le commencement, M. Marcel Dubois étudie le caractère économique de la France.

— Le *Dictionnaire général de la langue française*, de MM. Hatzfeld, Darmestetter et Thomas (Paris, Delagrave) en est arrivé à son septième fascicule, qui va de Collière à Corneau.

— On regrettait que Mgr d'Hulst n'eût pas publié à part sa retraite de l'année 1891 ; on ne pouvait se la procurer qu'en achetant le volume des Conférences annotées. L'éminent prédicateur s'est décidé, à la satisfaction du public chrétien, à donner cette retraite dans une brochure spéciale (Paris, Poussielgue) ; et, dès le mois de mai, la retraite de 1892 paraîtra dans les mêmes conditions.

— M. Charles Joliet vient de faire paraître chez l'éditeur Sauvaitre un curieux petit volume : *L'Argot, langage excentrique des peuples étrangers* (in-18 de VII-62 p.). Pour composer son travail, commenté de temps à autre par quelque anecdote ou fable, l'auteur a mis à contribution le génie populaire de diverses nations, telles que l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, la Russie, le Danemark, la Turquie, la Belgique, la Hollande, la Suisse, etc., pour l'Europe ; la Chine, la Perse, l'Inde, la Palestine, pour l'Asie ; Madagascar seulement pour l'Afrique ; le Chili, le Brésil, Java et certaines tribus indiennes, pour l'Amérique ; enfin l'Océanie, vaguement. L'argot dont il est ici question

n'est pas un argot de mots, d'expressions simples, comme le titre le pourrait faire croire ; c'est plutôt un ensemble de proverbes ayant acquis la vogue dans chaque pays et ayant même quelquefois passé les frontières pour entrer au loin dans le langage courant et imagé.

— Nous avons annoncé en son temps la douloureuse perte faite par la Compagnie de Jésus en la personne du R. P. Félix. L'un des confrères de l'illustre prédicateur, le P. Joseph Jenner, s'efforce de le faire revivre dans un petit volume in 8, que publie la librairie Téqui.

— Dans un curieux recueil intitulé : *Trois Histoires véritables (1608-1613-1625)* (Paris, Dumont, gr. in-8 de 51 p.), sont reproduites les pièces suivantes, toutes excessivement rares : *Histoire très véritable de la cruauté exercée par les Tartares envers trois pères Capucins, et plusieurs chrestiens nouvellement convertis. Ensemble la miraculeuse victoire obtenue par le grand Sophi, Roy de Perse, avec la prinse de la superbe isle de Magna, contenant cent lieux de longeur et la ruyne de la valée de Thipomet. Avec la description et dénombrement des pièces d'artillerie et richesses gagnées sur le Turc.* A Paris pour Jean le Maistre, 1608. La seconde partie de la brochure porte ce nouveau titre : *Discours au vray de la deffaite de quarante mille Arabes, nouvellement obtenue par le Sophy de Perse, avec la prinse de la superbe isle de Magna, remplie de plusieurs villes et cités, contenant cent vingt milles de longueur, le tout arrivé despuis le mois de Iuin de ceste année, 1607. — Histoire véritable de quatre pères Capucins, cruellement tyrannisez et mis à mort par le grand Baschal de Damas. Avec les miracles qui y feurent veuz le 17 jour de janvier mil six cent treize. Traduict d'italien en françoys.* A Paris, iouxte la copie imprimée à Venise par Nicolas Ionte, 1613. — *Histoire véritable de la cruauté exercée par poison vers les pères Capucins, par les heretiques de la ville de Calais en Picardie*, 1625. Cette relation est accompagnée d'une complainte intitulée : *Regrets lamentables sur la mort et empoisonnement des révérends pères Capucins de la ville de Calais sur le chant : Quand j'entray en Gallere*, etc. A la suite des trois *histoires*, ornées de gravures qui sont charmantes dans leur naïveté, on trouve un appendice formé de citations extraites des manuscrits des capucins du couvent de Saint-Honoré, à Paris, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, et relatives aux événements racontés dans les trois plaquettes. Nous recommandons vivement aux bibliophiles la brochure si soigneusement imprimée « par A. Quelqueieu, 10, rue Gerbert, Paris, pour le P. Édouard, capucin. »

— M. Armand Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen, publie une précieuse plaquette intitulée : *Bossuet. Témoignage sur la vie et les vertus éminentes de Monsieur Vincent de Paul, 1702* (Paris, Picard, in-8 de 59 p. Tiré à 200 ex. numérotés). Le document, trouvé par M. Gasté dans les papiers de feu A. Floquet, qui en avait pris copie à la bibliothèque du Louvre « avant la date néfaste de 1871, » a été publié avec beaucoup de soin, et l'éditeur en a très bien établi l'authenticité et fait ressortir l'importance dans son *Introduction*.

— Le R. P. Forbes vient de tirer à part des *Études*, 15 février 1892, son intéressant travail sur *les Écoles catholiques d'apprentissage* (in-8 de 16 p.), où, avec tout son talent d'économiste, il montre la nécessité des écoles professionnelles supérieures en France.

— A une époque où tous les Français sont soldats, chacun est appelé à consulter la *Carte de la répartition et de l'emplacement des troupes de l'armée française pour l'année 1892* (Paris, Le Soudier, in-16 de 34 p.). La carte in-plano qui est jointe est claire et détaillée.

Artois. — Très intéressante, la brochure de M. Pagart d'Hermansart sur *le Maître des hautes œuvres ou bourreau de Saint-Omer* (Saint-Omer, H. d'Homont, in-8 de 29 p.). Composée principalement à l'aide des archives munici-

pales de cette ville, elle renferme beaucoup de détails sur les attributions, les privilèges et les charges de cet officier à partir du XIVe siècle.

BOURGOGNE. — Le travail de M. Edmond Quantin, *l'Abbaye de Saint-Martin de l'Aigue* (Beaune, Antonin Devis, in-8 de 88 p.), est plutôt une esquisse qu'une véritable monographie. On y trouve cependant d'utiles indications sur ce monastère bourguignon dont il ne subsiste plus qu'une abside remontant au XIe siècle. Quelques photogravures augmentent l'intérêt qu'offre ce travail.

CHAMPAGNE. — *La Monographie de Saint-Broingt-les-Fosses* (Haute-Marne), par M. C. Séjournant (Chaumont, imp. E. Moisson, in-8 de 88 p.), est une étude plus que médiocre au point de vue de l'érudition et mauvaise par l'esprit qui l'anime. Une telle œuvre n'a pas dû coûter beaucoup de peine ni de recherches à son auteur. Les renseignements fournis sur cette paroisse sont vraiment bien maigres. On ne trouve aucun détail sur l'ancienne église, ni sur les différentes phases de Saint-Broingt à travers les siècles. On pourrait croire qu'en dehors des archives de la commune, il n'existe rien sur elle ni à Chaumont, ni à Troyes, ni dans d'autres importants dépôts d'archives. Quelques notes cousues bout à bout et accompagnées de commentaires plus ou moins grotesques (que l'auteur trouve sans doute spirituels) à l'adresse du clergé : telle est l'œuvre de M. Séjournant.

— Dans *les Anciennes Croix et les bas-reliefs du canton de Chatenois, extrait du bulletin de la Société philomathique vosgienne, 1891-92* (Saint-Dié, imp. Humbert, in-8 de 37 p.), nous avons la description d'un bon nombre de croix et de calvaires, la plupart des XVe et XVIe siècles, que possèdent encore quatorze communes de ce canton. L'auteur, M. l'abbé Chapelier, a décrit ces petits monuments avec beaucoup de soin. Il est regrettable qu'à la description il n'ait pas joint des gravures : on aurait ainsi une œuvre de grand intérêt.

DAUPHINÉ. — M. Brun-Durand, dont les savantes publications antérieures sont connues, était bien préparé pour entreprendre et mener à bonne fin l'œuvre de si haute importance qu'il vient de publier : *Dictionnaire topographique du département de la Drôme, comprenant les noms de lieux anciens et modernes* (Paris, Imp. nationale, in-4 de 502 p.). L'ouvrage ne renferme pas moins de quinze mille articles; c'est plus qu'un recueil de noms et de dates; c'est encore, en notes brèves, l'histoire de chaque localité, à différentes époques, aux points de vue ecclésiastique, administratif, judiciaire et politique. L'introduction est d'une science magistrale dans sa rapidité et dans sa concision : la liste seule des sources est une revue bibliographique complète. Ajoutons que l'ouvrage fourmille de renseignements nouveaux, tels que la longueur, la largeur, la pente et le débit des cours d'eau, — ou plus connus, tels que ceux de l'altitude des sommets, — et qu'il intéresse tous les départements limitrophes. Un tel livre, que caractérise une érudition profonde et consciencieuse, représente des années de recherches patientes; il échappe à une analyse détaillée; on ne peut que l'admirer.

— L'heure est à Bayard : à Pontcharra, on se démène en vue de lui élever un monument; à Grenoble, on songe avec raison à remuer de nouveau les ruines du couvent d'où l'on aurait extrait les restes d'une jeune fille à la place de ceux du preux chevalier. M. l'abbé Crozat, qui a le culte des figures guerrières, s'occupe à son tour de Bayard. Il ne voit pas uniquement en lui le capitaine qui n'a pas commandé, le soldat dont le rôle s'est borné à marcher en avant. Après être descendu aux détails de son histoire, M. Crozat, dans son opuscule : *Bayard tacticien et stratégiste* (Grenoble, Allier, in-8 de 32 p.), nous le fait voir se servant avec succès de la cavalerie et même de l'artillerie, et sachant demander à la tactique le secret de ses victoires. C'est là une thèse

qui prête le flanc à la controverse, mais qui est bien ingénieuse et joliment présentée.

— C'est plus que la vie de deux saints prêtres, c'est l'histoire partielle d'un pays peu connu que M. l'abbé Perrin fournit dans l'ouvrage suivant : *Vie de messire Hilaire Enjelvin, curé de Jallieu, et Apostolat de M. Jean-Baptiste Chapuis, son vicaire, l'un et l'autre confesseurs de la foi pendant la Révolution* (Bourgoin, Rabilloud, in-12 de 126 p.). Cette histoire, bien présentée, rapidement écrite, renferme de nombreux et curieux renseignements, tirés non seulement des souvenirs de quelques survivants, mais encore des actes paroissiaux et des archives publiques et privées. Il y a là quelques pages consacrées à la période révolutionnaire qui offrent un intérêt historique d'ordre général.

— La coquette ville de Pont-de-Beauvoisin, assise sur les bords du Guiers-Vif, qui la divise en deux communes appartenant, l'une à l'Isère, l'autre à la Savoie, est bien connue des touristes. On ne saurait en dire autant des auteurs, qui n'ont presque rien soupçonné de son histoire jusqu'à la réunion des sociétés savantes de la Savoie en 1887. M. l'abbé Chapelle qui, le premier, s'est occupé avec succès de la région à laquelle il a consacré de nombreuses et savantes notices, vient de jeter une lumière nouvelle sur ce pays dans sa brochure : *Le Pont-de-Beauvoisin* (Annecy, Abry, in-8 de 43 p.). Cette notice est bourrée de faits restés ignorés, de documents patiemment recherchés un peu partout, même dans les archives de Turin ; le chapitre concernant la bataille peu connue des Abrets est à retenir. C'est là un recueil de documents précieux qui nous promet une histoire complète : nous l'attendons.

— Le vieux manoir de Maubec, situé près de Bourgoin, n'était guère connu des Dauphinois que grâce au séjour qu'y fit J.-J. Rousseau, alors occupé à herboriser. M. l'abbé Perrin a découvert un vieux manuscrit qui a un intérêt autrement sérieux. Il nous le présente sous ce titre : *Gaspard de Montquin, gentilhomme dauphinois au XVIIe siècle* (Valence, Céas, in-8 de 14 p.). C'est la vie de Gaspard, écrite par son fils : simples pages d'histoire locale que M. Perrin a su enrichir de notes historiques intéressantes.

— La vie est dure dans les pays de montagnes où, à côté d'une production abondante possible, l'écoulement des produits est difficile ; on doit rendre hommage aux hommes de bonne volonté qui cherchent à améliorer la situation. M. Pierron, trésorier de la société d'agriculture des Hautes-Alpes, frappé de ce fait que la Normandie expédie à Marseille de grandes quantités de lait stérilisé, s'est demandé pourquoi la région de Gap, bien plus rapprochée, ne ferait pas de même. Dans son opuscule *l'Industrie laitière dans la commune de Gap* (Gap, Fillon, in-8 de 36 p.), M. Pierron expose clairement la situation et trace la marche à suivre. Puisse-t-il être entendu d'un pays où les cultivateurs ont l'oreille dure et sont moins avisés que les Normands !

Franche-Comté. — Assurément le tome II de l'*Autobiographie de Joseph-Marcellin Boillot, né à Fournet le 27 juillet 1813.... curé-doyen de la Madeleine de Besançon* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 504 p.), dont nous avons déjà signalé ici le tome I, intéressera les compatriotes de l'auteur ; mais nous sommes obligé de constater, avec le plus grand regret, que l'honorable ecclésiastique s'est engagé là dans une voie périlleuse : nombre de pages, en ce tome II, établissent que l'auteur, mal inspiré, n'hésite pas à rendre publics ses différends, parfois assez graves, avec ses subordonnés, ses confrères et même ses supérieurs, ce qui peut donner prise à toutes sortes de commentaires regrettables de la part des ennemis de l'Église. Quel dommage que ce prêtre, homme de grande fermeté et écrivain de talent, n'ait pas toujours obéi à son cœur au lieu de suivre les conseils de sa tête : l'humilité et la charité chrétiennes n'y eussent certes rien perdu ! Après lecture de ce vo-

lume, nous nous expliquons facilement pourquoi l'*imprimatur* de l'Ordinaire brille ici par son absence.

— M. le sous-intendant militaire Boissonnet a publié, dans le *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny* (nos de septembre et d'octobre 1891), un intéressant travail intitulé : *Le Drapeau franc-comtois.* Ce titre, cependant, ne nous paraît que médiocrement justifié ; car c'est plutôt l'historique du drapeau français en général, avec quelques lignes consacrées aux drapeaux bourguignon et franc-comtois, que M. Boissonnet a donné ici.

— M. J.-B. Godin, directeur d'école normale, a composé une *Géographie du département du Doubs* (Paris, Guérin, petit in-4 de 8 p., avec 2 cartes en couleurs et 4 grav.), qui mérite d'attirer l'attention. C'est, comme l'indique le sous-titre, une étude physique, historique, administrative, agricole, industrielle et commerciale de ce département frontière. Les cartes sont parfaites, les gravures fort jolies, le texte instructif. Il y a toutefois quelques fautes orthographiques dans certains noms que nous attribuons à l'imprimeur, car l'auteur semble bien connaître le pays dont il parle. Nous engageons M. Gobin, quand paraîtra une nouvelle édition de son travail, à s'assurer si le cardinal de Granvelle, ministre de Philippe II dans les Pays-Bas, a réellement été gouverneur de la Franche-Comté ; nous croyons que c'est là une erreur.

— M. Alexandre Estignard a tout récemment fait paraître le tome Ier d'un important ouvrage intitulé : *Le Parlement de Franche-Comté, de son installation à Besançon à sa suppression (1674-1790)* (Paris, A. Picard ; Besançon, P. Jacquin, in-8 de 408 p.). Le *Polybiblion* rendra compte prochainement de ce volume.

— On doit à M. Roger de Lurion une *Notice sur la Chambre des comptes de Dole, suivie d'un Armorial de ses officiers* (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de VII-322 p.). Ce mémoire, qui a été couronné par l'Académie de Besançon, fera l'objet d'un article spécial.

GUYENNE. — Aujourd'hui c'est de Bordeaux que s'occupe M. Tamizey de Larroque, notre collaborateur, qui nous envoie la *Description des artifices et magnificences faites à Bordeaux avec le combat naval et les feux artificiels du sieur Morel et Jumeau, représentez sur la Garonne, en la présence de leurs Majestez*, plaquette rarissime qui n'existe qu'à la Bibliothèque et dans celle de M. le duc de la Trémoille. D'après ce dernier exemplaire est faite la publication de M. Tamizey de Larroque sous le titre : *Une Fête bordelaise en 1615* (Extrait de la *Revue catholique de Bordeaux*, 1892, in-8 de 8 p.).

LANGUEDOC. — L'objet de la *Sociologie catholique*, revue mensuelle de vulgarisation (Montpellier, 10, rue des Trésoriers de la Bourse, 6 francs par an), est la défense des intérêts sociaux au point de vue chrétien. Chaque numéro doit contenir quelques articles de fond destinés à réfuter les doctrines socialistes et à discuter les questions sociales, et une chronique contenant le récit des principaux événements survenus dans le monde du travail. La chronique du premier numéro est abondante et bien faite, et nous donne une bonne opinion des services que la revue pourra rendre. La chronique est suivie d'une revue des périodiques et d'un bulletin bibliographique. Nous regrettons un peu que les articles ne soient pas signés, et bien davantage qu'il se glisse tant de fautes dans l'impression des articles.

— M. J.-P. Mignot, professeur de comptabilité agricole, agent comptable de l'École nationale d'agriculture de Montpellier, vient de publier une deuxième édition, revue et corrigée, de son *Traité pratique de comptabilité agricole, contenant un exemple de la tenue d s livres pendant une année.* (Montpellier, Coulet ; Paris, G. Masson, gr. in-8 de 163 p.).

—M. le docteur E. Mazel a fait tirer à part du *Félibrige latin : Une Paraphrase inédite en vers languedociens du premier aphorisme d'Hippocrate,* publiée avec

une introduction préliminaire et des notes (Montpellier, imp. centr. du Midi, in-8 de IX-8 p.).

— Signalons : l'*Université de Montpellier, l'Institut de botanique depuis sa création, 1889-1892*, que M. C. Flahaut vient de faire paraître (Montpellier, imp. Serre et Ricome, in-8 de 12 p.).

LYONNAIS. — Notre collaborateur M. le chanoine Ulysse Chevalier a publié dans *l'Université catholique* une note assez courte, mais très substantielle, sur *les Bibliographies locales*, note qu'il avait lue au Congrès provincial de la Société bibliographique en décembre dernier, à Lyon, et qui lui avait valu les éloges et les applaudissements de ses auditeurs. Des vues générales, des notions très exactes de bibliographie, quelques spirituelles critiques : voilà le résumé du travail.

MAINE. — M. Robert Triger a publié le *Rapport présenté à l'assemblée générale des membres fondateurs et titulaires de la Société historiqne et archéologique du Maine*, le 7 octobre 1891 (Mamers, Fleury et Dangin, in-8 de 15 p.), dans lequel on trouvera d'utiles indications sur les publications de cette excellente société.

— Dom de la Tremblaye va éditer dans un volume in-folio, en trente-huit héliogravures de Dujardin, *les Sculptures de Solesmes*, si célèbres et si populaires sous le nom des « Saints de Solesmes, » et que la fermeture de l'église de l'abbaye ne permet plus d'admirer et d'étudier comme autrefois. L'ordre de Saint-Benoît publie ce grand ouvrage avec le concours de la Société historique et archéologique du Maine.

NORMANDIE. — Signalons l'intérêt tout particulier que présente l'*Annuaire administratif et historique du département de l'Orne pour l'année 1892*, en publiant la suite du cahier des doléances des paroisses du bailliage d'Alençon (fin) et celui du clergé du même bailliage (p. 337 à 341, et 128).

— La *Lettre pastorale* que Mgr l'archevêque de Rouen vient de publier pour le carême a pour objet *les Sociétés de secours mutuels* (Rouen, Mégard, in-4 de 32 p.). Elle est inspirée de l'encyclique *Novarum rerum* et écrite avec autant de force dans les idées que de charme dans l'expression.

— La *Revue normande et percheronne illustrée* vient de publier son premier numéro. Elle a pour directeur M. Louis Duval, et pour rédacteurs MM. le comte de Contades, L. Berthault et A. Letacq. *A nos lecteurs*, tel est le premier article-programme ; puis *Notre-Dame d'Alençon, étude d'archéologie et d'histoire*, par M. Louis Duval ; un sonnet de M. Paul Harel ; *La Croix du Fresne*, par M. de Contades, curieuse et sombre légende; *Alexandre de Bernay*, de beaux alexandrins qu'un coutumier du fait, M. Émile Travers, a dédiés à M. Gustave Le Vavasseur ; des *Observations zoologiques faites aux environs d'Alençon et de Mortagne*, par M. Letacq; *Grenouillette*, idylle un brin goguenarde; du folklore, des nouvelles littéraires, etc. L'illustration seule laisse un peu à désirer. Le 2e numéro vient de paraître.

— Signalons deux opuscules de M. Louis Blairet : 1° *A travers Fécamp* contient une description de l'abbaye (brûlée depuis), et des notes sur les bénédictins francs-maçons et la bibliothèque municipale, publié dans le *Mémorial cauchois*, journal républicain de Fécamp (in-16 de 18 p.). Il y a même de l'érudition dans cette brochure. — 2° *Fausse route*, « histoire vraie, » extrait du même journal (in-16 de 16 p.), est un tout petit roman écrit avec verve et finissant d'une manière très morale.

ORLÉANAIS. — Le t. XXIV des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (Orléans, Herluison, gr. in-8 de XXXIV-684 p.) donne divers renseignements et documents relatifs au cinquième concours quinquennal (1890) et mentionne les ouvrages couronnés. Ces ouvrages, au nombre de trois,

sont tous très importants : *Théodulfe, évêque d'Orléans, sa vie et ses œuvres*, avec une carte du pagus Aurelianensis au IXe siècle, par M. Ch. Cuissard, sous-bibliothécaire de la ville d'Orléans (p. 1-352), où nous signalerons particulièrement le chapitre VIII : *Théodulfe est-il l'auteur de l'hymne Gloria, laus et honor?* et le chapitre XX : *Bibliographie; Jeanne d'Arc telle qu'elle est*, par M. Jules Doinel (p. 353-435); — *Histoire intime d'un couvent d'Ursulines. Les Bourniquettes de Saint-Charles, de la paroisse de Saint-Jean-le-Blanc-lez-Orléans (1562-1770)*, par M. P. Ratouis (p. 437-684), étude où abondent les pièces inédites et qu'accompagne une planche représentant le couvent des Ursulines de Saint-Charles en 1680. A la suite de l'*Avant-propos*, on trouve une remarquable allocution de M. Léopold Delisle, qui présida la séance du 7 mai 1890.

— Le manuscrit 4 de la bibliothèque d'Agen, qui renferme le formulaire attribué à Bernard de Meung, a fourni à M. Lucien Auvray, de la Bibliothèque nationale, quelques documents curieux, intéressants pour l'histoire de l'Orléanais : *Documents orléanais du XIIe et du XIIIe siècle* (Extrait des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*. Orléans, H. Herluison, in-8 de 23 p.). On trouvera notamment ici un curieux règlement de l'évêque Manassès de Garlande pour l'église de Meung, daté de 1162, et une requête présentée au roi de France par les habitants d'Orléans contre la reine Ingeburge.

Provence. — Voici une publication non seulement d'un grand intérêt, mais d'un grand charme : *Livre secret. Petit Carnet pieux d'une jeune pensionnaire. Notes et pensées chrétiennes. Quelques lettres de son directeur spirituel. Vocation religieuse. Manuscrit anonyme. Fin du XVIIe siècle* (Aix-en-Provence, imp. Makaire, gr. in-8 de 76 p. tiré à cent exemplaires). L'éditeur du *Livre secret*, M. Émile Ricard, a imprimé avec beaucoup de soin le manuscrit qu'il a trouvé chez un bouquiniste, et dont quatre pages ont été reproduites par la phototypie. M. Ricard montre que l'auteur du *Livre secret* n'est rien moins que la célèbre petite-fille de Mme de Sévigné, Pauline de Grignan. Ce que l'éditeur appelle « un vrai procès-verbal d'enquête » est un petit chef-d'œuvre de sagace critique et de spirituelle narration.

— M. l'abbé Feraud publie : *Souvenir d'un jubilé paroissial. Vie de saint Véran, évêque de Cavaillon, patron de l'église paroissiale des Sièyes* (Digne, imp. Giraud, gr. in-8 de 22 p.). La biographie du saint est précédée d'une courte notice historique sur l'église des Sièyes, résumé de la savante monographie précédemment écrite par M. l'abbé Feraud : *La Paroisse, la commune et les seigneurs des Sièyes*. A la suite de la notice sur le patron de l'église, on trouve les hymnes de l'office de saint Véran (texte et traduction). M. l'abbé Feraud, qui est octogénaire, aura donné à ses confrères dans le sacerdoce un bien bel exemple, en travaillant, soit comme prêtre, soit comme érudit, avec autant de conscience que d'intrépidité, jusqu'à la veille même de l'éternel repos.

Quercy. — M. Louis Greil publie des *Documents sur le Quercy* extraits du *Bulletin de la Société des études du Lot* (4e fascicule du t. XVI, Cahors, gr. in-8 de 7 p.). Ces documents sont relatifs à la destruction du château de Gourdon en 1619. M. Greil nous donne, dans son intéressant petit recueil, une lettre du duc de Mayenne aux consuls de la ville de Gourdon, leur prescrivant de se rendre maîtres du château du marquis de Thémines, soupçonné d'avoir conspiré à Angoulême avec Marie de Médicis et le duc d'Épernon ; une autre lettre de ce gouverneur de la Guyenne, leur ordonnant de raser ledit château ; une requête des consuls et habitants de Gourdon au duc de Mayenne pour le prier de les protéger contre la colère du propriétaire du château par eux démoli.

Allemagne. — On vient de publier le rapport officiel du mouvement de librairie pendant l'année 1891. C'est la théologie qui tient la tête des publications. Les 18,875 ouvrages parus sont classés de la façon suivante : théolo-

gie, 1,763; littérature (romans, poèmes, drames), 1,731; législation politique, statistiques, 1,638; médecine et chirurgie, 1,353; sciences naturelles, chimie, pharmacie, 909; histoire, biographie et mémoires, 814; beaux-arts et musique, 787; archéologie, antiquités, mythologie, 626; langues modernes et littérature ancienne, 602; géographie et voyages, 600; livres pour la jeunesse, 521; œuvres pédagogiques de toutes sortes, 2,099.

— Il s'est fondé à Berlin, le 6 novembre 1890, une société pharmaceutique. Elle vient d'achever la publication du premier volume de ses bulletins, qui paraissent par fascicules mensuels (Berlin, Heyfelder, 10 francs par an). Les *Berichte der pharmaceutischen Gesellschaft* contiennent, outre les comptes rendus des réunions mensuelles, des travaux originaux non seulement des membres de la société, mais aussi d'autres personnes.

— *Minerva* est le titre d'un annuaire des Universités du monde entier, qui se publie à Leipzig à partir de cette année, et qui contient l'indication des Universités proprement dites et des écoles supérieures, telles que l'École des chartes et l'École des hautes études. Nous applaudissons volontiers à cette publication, qui peut rendre des services.

— La librairie juridique de C. Brügel et fils, à Ansbach (Bavière), publie un ouvrage de M. L. Huberti, que nous croyons devoir signaler ici parce qu'il traite d'un sujet important et qui touche à l'histoire générale et plus particulièrement à celle de la France. Le titre de l'ouvrage est : *Studien zur Rechts — geschichte der Gottesfrieden und Landfrieden.* Le premier volume, seul paru, est consacré à la trêve de Dieu et aux institutions de paix en France. L'étude se divise naturellement en deux parties : la trêve de Dieu ecclésiastique et la paix du Roi. Deux autres livres seront consacrés aux institutions analogues dans le reste de l'Europe. Nous aurons peut-être occasion de revenir sur cet important ouvrage.

— *Die Zeit unseres ersten Parlamentes* (Stuttgart, Göschen) est la reproduction de rapports adressés, en 1848-1849, au Schwäbischer Merkur, sur la tenue de l'Assemblée nationale, par Gustave Rümelin.

— Nous signalerons les quatre derniers catalogues de la librairie antique de M. L. Rosenthal, à Munich, parce qu'ils se rapportent à des sujets de nature à intéresser nos lecteurs : *Erasmus von Rotterdam; Schriften von ihm und über ihn; Portraits* (528 numéros); *Ulrich von Hutten; Schriften von ihm und über ihn; Epistolæ obscurorum virorum; Pseudohuttenica; Portraits* (250 numéros); *Ouvrages des jansénistes; Ouvrages sur le jansénisme* (555 numéros); *Indices catalogi librorum prohibitorum et expurgatorum. Inquisitio* (250 numéros).

Angleterre. — MM. Eyre et Spottiswoode ont sous presse une édition du *Book of Common Prayer*, qui indiquera par des notes marginales l'origine de chacun des paragraphes et la date de leur inscription dans le bréviaire anglican.

— Sir J. H. Ramsay corrige les épreuves de son histoire de la guerre des Deux Roses : *Lancaster and York, a Century of English History (1399-1485).* Il a pu condenser en deux volumes tous les matériaux recueillis au prix de longues et consciencieuses recherches.

— La maison Heinemann entreprend la publication d'une collection de biographies des « éducateurs célèbres. » Le premier volume, consacré à saint Ignace de Loyola et au système d'éducation des Pères de la Compagnie de Jésus, sera dû à M. Thomas Hughes; il ne tardera pas à paraître, non plus que le second sur Aristote et les idées des anciens en matière d'éducation.

— *The Church and her Story* est une histoire populaire de l'Église d'Angleterre, rédigée par M. G.-H.-F. Nye et que mettront bientôt en vente MM. Griffith, Farran et Cie.

— La nouvelle revue scientifique *Natural science* (Londres, Macmillan et Cie) ne s'occupe que des sciences biologiques et géologiques.

— L'on annonce la publication des registres paroissiaux de Dalston en Cumberland, qui commencent à l'année 1570. Le travail serait dirigé par le Rév. James Wilson, déjà connu par une édition des Inscriptions de Dalston.

Autriche-Hongrie. — Le R. P. Gregor Müller consacre dans la *Cistercienser-Chronik* une intéressante étude à l'archevêque de Tarentaise, saint Pierre II (1102-1174) (*Der hl. Petrus II, Erzbischof von Tarentaise*. Tirage à part. Bregenz, J. N. Teutsch, in-8 de 74 p.). Le bénédictin allemand ne se contente pas de retracer la vie du saint d'après son ancien biographe Geoffroy de Hautecombe; il rappelle encore les miracles qui, après sa mort, ont manifesté sa sainteté, raconte sa canonisation et donne une notice sur le culte qui lui est rendu et sur ses reliques.

Belgique. — Le R. P. Carlos Sommervogel, publie une très curieuse plaquette intitulée : *Les Jésuites de Rome et de Vienne en MDLXI, d'après un catalogue rarissime de l'époque* (Bruxelles, in-8 carré de 66 p.). Un *Avant-propos* de l'auteur raconte sa précieuse découverte du *Catalogus personarum*, « le premier document de ce genre qui ait été imprimé » et qui, « postérieur de cinq ans à la mort de saint Ignace, » est antérieur de plus d'un siècle et demi au plus ancien catalogue connu jusqu'ici, celui de 1717; l'opuscule contient encore : une *Notice sur la maison professe de Rome;* une *Notice sur le collège romain;* une *Notice sur le collège de Vienne;* la reproduction (fac-similé) du texte et des gravures; enfin des notes biographiques sur un certain nombre des membres de la Compagnie, dont les noms sont inscrits au catalogue, notes d'autant plus nécessaires que plusieurs de ces religieux ne paraissent que sous leur nom de baptême. Il a fallu des prodiges de savoir et de sagacité pour arriver à identifier le plus grand nombre de ces Pères, scolastiques ou coadjuteurs, qui sont séparés de nous par trois cent trente ans; mais il y a longtemps que le R. P. Sommervogel a prouvé qu'à « cœur vaillant » rien n'est impossible.

— Un religieux bénédictin de Maredsous vient de publier séparément (Gand, Poelman, in-4 de 23 p.) le mémoire qu'il a présenté au Congrès de Malines : *Le Rythme du chant grégorien*. C'est un exposé très savant et très clair des discussions qu'ont soulevées les découvertes récentes sur la séméiographie grégorienne. L'étude de Dom Laurent Janssens complète heureusement la précieuse publication de la *Paléographie musicale*, entreprise et poursuivie avec tant de succès par les religieux bénédictins de Solesmes.

Espagne. — On sait tout le bruit qui s'est fait depuis une vingtaine d'années au sujet du déluge, et quelle vive controverse a soulevée la question de savoir s'il avait été absolument universel en ce qui concerne la descendance d'Adam. Un savant oratorien de Rennes, M. l'abbé Motais, se montra alors le plus ardent défenseur de la non-universalité de ce déluge. Aussi vient-il d'être combattu et réfuté avec non moins de vigueur par un savant dominicain espagnol, le R. P. Juan-Gonzalès Arintero, professeur d'histoire au collège de Vergara (Navarre), dans un ouvrage auquel l'auteur a donné le titre significatif de : *El Diluvio universal demostrado por la geologia* (Vergara, in-12). D'après le nouveau critique, on ne peut continuer à soutenir que le déluge de Noé n'a pas été universel, au moins au point de vue ethnographique, sans faire violence au texte de la Bible et de la tradition des Saints Pères. M. l'abbé Motais est mort et ne pourra personnellement répondre à son dernier contradicteur; mais il n'est pas impossible que ses disciples songent à relever le gant pour défendre la doctrine de leur maître.

Grèce. — M. Politès, professeur à l'Université d'Athènes, vient de publier

le discours qu'il a prononcé à l'ouverture de son cours d'archéologie grecque (Athènes, Barth, in-8 de 22 p.). Dans ce Λόγος εἰσιτήριος εἰς τὸ μάθημα τῆς ἑλληνικῆς ἀρχαιολογίας, le savant professeur définit l'archéologie, qui n'est pas à ses yeux une science indépendante, mais une simple branche de ce que les Anglais ont décoré du nom de sociologie. Il expose ensuite les principes et la méthode qui doivent guider l'archéologue dans ses recherches. Il montre qu'il ne faut pas étudier seulement les institutions anciennes isolément et en elles-mêmes, mais qu'il faut les comparer avec ce qui les a précédées et avec ce qui les a suivies, les mettre à leur place dans le développement historique des peuples.

Italie. — M. H. Omont, toujours fidèle au grand helléniste Montfaucon, publie une *Note* (ou mieux *Notice*) *sur les manuscrits du Diarium Italicum*. Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École française de Rome (Rome, gr. in-8 de 21 p.). Il nous fait connaître, d'après plusieurs des volumes du fonds latin de la Bibliothèque nationale, l'histoire complète des impressions de voyage de l'illustre bénédictin. Autour de son récit, il a groupé plusieurs documents qui ajoutent grand intérêt à l'étude sur les manuscrits du *Diarium;* tels sont le texte de la lettre du supérieur général qui chargeait Montfaucon de visiter les bibliothèques d'Italie pour collationner les plus anciens manuscrits des Pères grecs; un billet de l'abbé de Longuerue adressé à son ami au sujet du *Diarium Italicum;* deux lettres de l'auteur de ce dernier recueil sur son voyage en Italie adressées à l'abbé de Louvois; un billet de l'ambassadeur de France à Venise (M. de la Haye) adressé audit abbé pour lui rendre compte de recherches faites, à sa demande, dans la bibliothèque de Saint-Marc; le traité fait entre le R. P. Dom Bernard de Montfaucon et le directeur de l'Imprimerie royale pour l'édition du *Diarium Italicum*. A la fin de la précieuse brochure on trouve le fac-similé de l'acte de baptême de Montfaucon (1655) et un spécimen de son écriture (1739).

— La maison Sarasino, de Modène, a entrepris d'éditer une Bibliothèque des poètes modernes.

— La Société italienne de géographie annonce la publication d'une Bibliographie géographique italienne comprenant la liste des ouvrages parus depuis 1801.

— M. Giuseppe Castelli, directeur du lycée d'Ascoli Piceno, prépare un travail sur la vie et les œuvres de Cecco d'Ascoli ; il adresse un appel, dont nous nous faisons volontiers l'écho, aux savants de tous les pays pour obtenir des descriptions des éditions tant de l'*Acerba* que des autres écrits de l'écrivain italien.

— Signalons quelques pages de M. Umberto Benigni, extraites du *Paese monitore umbro* de Pérouse : *La Chiesa e la democrazia* (Perugia, V. Santucci, gr. in-8 de 11 p.). Rappelant une phrase de M. Leroy-Beaulieu dans la *Revue des Deux Mondes*, d'après laquelle la démocratie et l'Église seraient invincibles si elles s'unissaient, mais où notre compatriote déclare que cette union ne s'accomplira pas, l'écrivain italien s'efforce de prouver le contraire. Pourquoi l'Église, qui a toujours tendu la main au peuple, qui, sans jamais craindre la démocratie, a triomphé de la démagogie sous toutes ses formes, pourquoi ne sortirait-elle pas victorieuse de la lutte actuelle? Avec l'aide de Dieu, qui ne peut lui faire défaut, la sainte Église verra le xxe siècle assurer son triomphe en même temps que celui de la démocratie. Telle est la conclusion de M. Benigni.

— Curieuse brochure que vient de publier M. Antonio de Nino sur les noms propres dans les Abruzzes : *Abruzzo. Nomi proprii personali con alterazione di pronunzia* (Teramo, tip. del Corriero abruzzese, in-8 de 54 p.). L'étude de

la phonétique y trouvera à puiser. Citons au hasard quelques exemples : *Chille* pour *Achille ; Branno* pour *Aldobrando ; Lesandro, Sandrino, Sandruccio* pour *Alessandro; Bartumme, Bartulumeje, Meuceio* pour *Bartolommeo; Brardino, Brardinuccio, Vrardino, Brardo, Velardino, 'Ndino* pour *Berardino; Dua'* pour *Eduardo; Turdea* pour *Dorotea.* Comme on le voit, quelques-unes de ces formes ne sont pas particulières aux Abruzzes.

États-Unis. — Nous avons eu occasion déjà de signaler les *Handy Lists of technical literature*, publiés par M. Haferkorn. Il vient d'en paraître un quatrième fascicule. Il est consacré aux mines et aux études qui s'y rapportent : *Handy List of books on mines and mining, assaying, metallurgy, analytical chemistry, minerals and mineralogy, geology, palæontology* (Milwaukee, Wis., Haferkorn ; Londres, Gay and Bird, in-8 de 87 p.). C'est le catalogue, par ordre alphabétique des noms d'auteurs et des matières, des ouvrages parus dans les pays de langue anglaise, surtout depuis 1880 jusqu'en mai 1891. Cette liste est suivie de celle des revues spéciales et de quelques ouvrages allemands.

Publications nouvelles. — *Le Livre de l'Ecclésiaste, ou le Discours inspiré au roi Salomon sur le souverain bien*, paraphrase par l'abbé M.-J. Boileau (in-8, Retaux). — *A travers l'Évangile*, homélies et discours, par P. Lallemand (in-18, Retaux). — *Paroles de N.-S. Jésus-Christ, d'après la lettre des Saints Évangiles*, par E. Perrot de Chezelles (in-18, Poussielgue). — *Méditations sur la Passion de N.-S. J.-C., pour tous les jours de l'année*, par le R. P. Fr.-L. Chardon et le T. R. P. Th. Bourgeois (in-18, Lethielleux). — *Écrin spirituel, ou Doctrine des maîtres de la vie intérieure*, par l'auteur de *Allons au ciel* (in-18 carré, Delhomme et Briguet). — *L'Extase de Marie, ou le Magnificat*, par le R. P. Deidier (in-18, Téqui). — *L'Ame sainte embrasée d'un ardent amour pour Jésus et Marie*, par D. G.-M. Fulconis, trad. par l'abbé A. Fourot (in-18, imp. Notre-Dame des Prés, à Montreuil-sur-Mer). — *Aux pieds de Joseph, visites à saint Joseph*, par O. Coppin (in-16, Tournai et Paris, Casterman). — *La Veille de la première communion, ou l'Enfant dans la famille*, par l'abbé A. Fritsch (in-18, Haton). — *Fastes de la sainteté en France au XIXe siècle*, par l'abbé E. M. L. (Tournai et Paris, Casterman). — *L'Encyclique « Rerum novarum » et ses enseignements*, par F. Perriot (in-8, Retaux). — *Le Zèle sacerdotal*, par le R. P. de Laage (in-18, Téqui). — *Instructions pour les personnes du monde*, par Mgr C. Gay (2 vol. in-18, Leday). — *Indissolubilité et divorce*, conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Destinées de l'arbitrage international depuis la sentence rendue par le tribunal de Genève*, par E. Rouard de Card (in-8, Pedone-Lauriel). — *Le Referendum en Suisse*, par S. Deploige (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Traité de droit commercial*, par C. Lyon-Caen et L. Renault, t. II, fasc. II. Des Sociétés (in-8, Pichon). — *L'Idée de Dieu, d'après l'anthropologie et l'histoire*, par le Cte Goblet d'Alviella (in-8, Alcan). — *L'Ame française et les Universités nouvelles selon l'esprit de la Révolution*, par J. Izoulet (in-18, Collin). — *L'Ami des jeunes filles*, par Théo-Critt (in-18, Flammarion). — *La Vie mondaine et ses périls, suivie de Conseils sur l'éducation*, d'après le Vénérable Sarnelli (petit in-16, Haton). — *L'Enseignement dans la famille, cours complet d'études pour les jeunes filles*, par Mme O. Laguerre (2 vol. in-8, Firmin-Didot). — *Les Enfants assistés en France*, par R. Lagrange (in-8, Giard et Brière). — *Le Socialisme moderne, son dernier état*, par A. Villard (in-18, Guillaumin). — *Le Congrès de Malines et les Réformes sociales*, documents publiés par J. Corbiau (in-18, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Alcoolisme ou épargne, le dilemme social*, par A. Coste (petit in-16, Alcan). — *Leçons d'économie politique professées à l'École spéciale d'architecture*, par A. Liesse (in-18, Giard et Brière). — *Les Merveilles du corps humain, sa structure et son*

fonctionnement, par E. Couvreur (in-18, J.-B. Baillière). — *La Lutte pour la santé, actualités d'hygiène et de médecine sociale*, par E. Monin (in-18, Flammarion). — *La Gymnastique à la maison, à la chambre et au jardin*, par E. Angerstein et G. Eckler (in-18, J.-B. Baillière). — *Hygiène de la table*, par le Dr Degoix (in-18, J.-B. Baillière). — *L'Année scientifique et industrielle (1891)*, par L. Figuier (in-18, Hachette). — *Les Nouvelles Bases de la géométrie supérieure (géométrie de position)*, par A. Mouchot (in-8, Gauthier-Villars). — *Bateaux et navires*, par le Mis de Folin (in-18, J.-B. Baillière). — *Histoire de l'art en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'au XIVe siècle*, par L. Horsin-Déon (in-8, Laurens). — *Glossaire de la langue d'Oïl (XIe-XIVe siècles)*, par le Dr A. Bois (in-8, Maisonneuve). — *Réflexions sur l'art des vers*, par Sully-Prudhomme (in-18, Lemerre). — *Dieu et le Christ devant l'histoire, la raison et la science*, poème par le Dr A. Devers (in-18, Savine). — *La Revanche de Jeanne d'Arc (17 juin 1434)*, drame historique en 4 actes, en vers, par le P. V. Delaporte (in-18, Retaux). — *Les Prémices*, par L. Somveille (in-18, Lemerre). — *Élévations poétiques*, par P. Gabillard (in-18, Sauvaitre). — *Acquittée*, par F. du Boisgobey (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Passé de sœur Monique*, par F. Villars (in-18, Plon et Nourrit). — *Faut-il aimer?* par L. de Tinseau (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Crime d'Auteuil*, par E. Tarbé (in-18, Calmann-Lévy). — *Histoires russes. Lioudmila*, trad. par X. Marmier (in-18, Calmann-Lévy). — *Singularité*, par E. Benjamin (in-18, Lemerre). — *Contes allemands du temps passé*, des frères Grimm, etc., trad. par F. Frank et E. Alsleben (in-18, Perrin). — *Le Nihilisme sentimental. L'Entraîné*, par M. Quillot (in-18, Perrin). — *Le Mariage de Robert*, par A. Surville (in-18, Flammarion). — *Battu par des demoiselles*, par M. et H. Halt (in-18, Flammarion). — *La Maison du quai Planté*, par A. Bonsergent (in-18, Hennuyer). — *Volontaire (1792-1793)*, par J. Dieulafoy (in-18, Colin). — *Le Cuirassier blanc*, par P. Marguerite (in-18, Lecène et Oudin). — *Mademoiselle Sous-Pliocène*, par C. d'Héricault (in-18, Delhomme et Briguet). — *Pour lire en express*, par M. Juillet (in-18, Retaux). — *Les Expériences d'un maître d'école allemand*, par F. Polack, trad. de A. Rosselet (2 vol. in-18, Firmin-Didot). — *Les Grands Écrivains français, Chateaubriand*, par M. de Lescure (in-18, Hachette). — *Les Malfaiteurs littéraires*, par le P. E. Cornut (in-18, Retaux). — *Par monts et par vaux*, par J. Vaudon (in-18, Téqui). — *Aux environs de Lyon*, par M. Josse (in-4, Lyon, Richard et Dizain). — *Enquête algérienne*, par C. Benoist (in-18, Lecène et Oudin). — *De Paris au Cap Nord, notes pittoresques sur la Scandinavie*, par P. Ginisty (in-8, Rouam). — *Un Pèlerinage à Bayreuth*, par E. de Saint-Auban (in-18, Savine). — *Du Pacifique à l'Atlantique par les Andes péruviennes et l'Amazone*, par O. Ordinaire (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Établissements français dans l'Inde et en Océanie*, par G. Haurigot (in-8, Lecène et Oudin). — *L'Inde*, par sir J. Strachey, préface et trad. de J. Harmand (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Histoire de saint Augustin, évêque d'Hippone*, d'après ses écrits et l'édition des bénédictins, par Un membre de la grande famille de Saint-Augustin (2 vol. in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Saint Boniface de Bruxelles (1181-1260)*, par J.-F. Kieckens (in-18, Société belge de librairie, Bruxelles). — *Précis d'antiquités romaines (vie publique et vie privée)*, par C. Krieg, trad. par l'abbé O. Jail (in-8, Bouillon). — *Julius Cæsar and the foundation of roman imperial system*, by W. Warde Fowler (in-18 cart., London, G. P. Putnam). — *La Vie privée d'autrefois. Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens*, par A. Franklin. *Les Écoles et les Collèges. Les Médecins* (2 vol. in-18, Plon et Nourrit). — *Nouvelles recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne de 1378 à 1461*, par A. Leroux (in-8, Bouillon). — *Histoire du*

moyen âge, classe de 3e, par l'abbé Gagnol (in-18 cart., Poussielgue). — *La Société parlementaire au XVIIIe siècle. Les Exilés de Bourges, 1753-1754*, par A. Grellet-Dumazeau (in-8, Plon et Nourrit). — *La Société française avant et après 1789*, par V. du Bled (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Patriote Palloy et l'Exploitation de la Bastille. L'Orateur du peuple Gonchon*, par V. Fournel (in-8, Champion). — *Récits d'un soldat. Les Prussiens en France, Longwy-Verdun-Thionville, Valmy, 1792*, par le commandant Grandin (in-8, Delhomme et Briguet). — *Correspondance du vicomte Armand de Melun et de Madame Swetchine*, publiée par le comte Le Camus (in-8, Leday). — *Marins et missionnaires, conquête de la Nouvelle-Calédonie (1843-1853)*, par le P. A. Salinis (in-8, Retaux). — *Armée de Châlons. Charges héroïques*, par G. Bastard (in-18, Savine). — *L'Heure suprême à Sedan*, par l'abbé Lanusse (in-18, Flammarion). — *Comment a péri la Commune*, par P. Vésinier (in-18, Savine). — *Histoire de la découverte de l'Amérique depuis les origines jusqu'à la mort de Christophe Colomb*, par P. Gaffarel (2 vol. in-8, Rousseau). — *Bernardin de Saint-Pierre*, par M. de Lescure (in-8, Lecène et Oudin). — *Ignaz von Döllinger*, von E. Michael (in-8, Innsbruck, Rauch). — *Les Intendants d'Alençon au XVIIe siècle et les Mémoires de J.-B. de Pomereu*, par L. Duval (in-4, Alençon, Loyer-Fontaine). — *Études sur les communauté et chapitre de Laval*, d'après le manuscrit de L.-J. Morin de la Beaulière, publiées par L. de la Beaulière et J.-M. Richard (in-8, Laval, Moreau et Goupil). — *Notes historiques sur l'église, le château et la paroisse de Poncé. Les Peintures murales de l'église*, par E. Toublet et H. Laffilliée (gr. in-8, Mamers, Fleury et Dangin). — *Histoire d'un monastère. Les Bénédictins de Saint-Laurent de Bourges*, précédé d'une introd. par le R. P. Dom J. Rabory (in-8, chez les Bénédictins du Saint-Sacrement, à Bourges). — *Histoire du pays de Villequiers en Berry*, par M. de Laugardière (in-8, Picard). — *Histoire de l'Abbaye et de la Terre de Saint-Claude*, par D. P. Benoît. T. II (gr. in-8, A. Picard). — *Description analytique du cartulaire du chapitre de Saint-Maurice de Vienne, et Chronique inédite des évêques de Valence et de Die*, publiées par U. Chevalier (in-8, Valence, imp. Céas). — *Histoire de La Valette (Var)*, par L. Germain (in-18, Toulon, Isnard). — *Catalogus codicum manuscriptorum qui asservantur in bibliotheca monasterii O. S. B. Engelbergensis in Helvetia*, edidit P. B. Gottwald O. S. B. (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder).

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES.

Bibliotheca Mariana (LXIV, p. 288). — L'ouvrage auquel il est fait allusion est sans doute la *Bibliotheca Mariana alphabetico ordine digesta*, publiée à Rome en 1648 (en 2 vol. in-8), par Ippolito Marracci. Ce n'est pas un travail inachevé. Mais il n'a été continué par personne jusqu'à nos jours, et il présente le désavantage d'être classé par ordre alphabétique des auteurs, sans qu'aucune table alphabétique ou méthodique des matières permette de s'y retrouver.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. & STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Cours de philosophie. — 1. *Summa philosophica ad mentem D. Thomæ, in usum alumnorum seminariorum*, auct. G. Lahousse, S. J. Tome I. *Logica, ontologia, cosmologia*. Lovanii, Ch Peeters, 1892, in-12 de 408 p. — 2. *Lexique de philosophie*, par Alexis Bertrand, prof de phil. à la Fac. des lettres de Lyon. Paris, Delaplane, 1892, in-8 de xv-220 p., 3 fr. 50.

Psychologie. — 3. *La Tête et le cœur. Étude physiologique, psychologique et morale*, par P. Vallet, prêtre de Saint-Sulpice. 2e éd. revue et augm. Paris, Roger et Chernoviz, 1891, in-12 de xii-372 p., 2 fr. 50. — 4. *Nouvelles Recherches de psychiatrie et d'anthropologie criminelle*, par C. Lombroso, prof. à l'Univ. de Turin. Paris, Alcan, 1892, in-12 de 180 p., 2 fr. 50. — 5. *Psychologie du peintre*, par Lucien Arréat. Paris, Alcan, in-8 de iii-268 p., 5 fr.

Métaphysique. — 6. *De la méthode. Méthode spinoziste et Méthode hégélienne*, par Pierre-Aug. Bertauld, 2e éd. Paris, Alcan, 1891, in-12 de 384 p., 3 fr. 50. — 7. *Méthode spiritualiste. Étude critique des preuves de l'existence de Dieu*, par le même. 2e éd. Ibid., 1891, 2 vol. in-12 de 446 et 457 p., 7 fr. — 8. *Méthode spiritualiste. Esprit et liberté*, par le même. Ibid., 1892, in-12 de 459 p., 3 fr. 50. — 9. *De Libertate Dei*, hæc apud facult litt. Paris. disputabat Ferd. Buisson, aggr. phil. Paris, Hachette, 1891, in-8 de 63 p. — 10. *Agnosticisme, essai sur quelques théories pessimistes de la connaissance*, par E. de Roberty. Paris, Alcan, 1892, in-12 de 165 p., 2 fr. 50. — 11. *De la réalité du monde sensible*, par Jean Jaurès, Dr ès lettres, chargé du cours de philos. à la Fac. des lettres de Toulouse. Paris, Alcan, 1892, in-8 de 371 p., 7 fr. 50 — 12. *Le Pessimisme*, par Léon Jouvin, ouvr. couronné par l'Acad. des sciences morales et politiques. Paris, Perrin, 1892, in-8 de 512 p., 7 fr. 50.

Morale. — 13. *Le Bonheur de vivre* (2e partie), par sir John Lubbock, trad. sur la 77e éd. angl. Paris, Alcan, 1892, in-12 de iii-240 p., 2 fr. 50. — 14. *Philosophie de l'économie politique*, par Étienne Hamélius. Préface de Th. Funck-Brentano. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1891, in-12 de ix-211 p., 4 fr.

Histoire de la philosophie. — 15. *Philosophes illustres*, par P.-A. Merklein, prof. de philos. *Antiquité et temps modernes*. 2 parties in-8, ensemble de 702 p. Paris, Bloud et Barral, s. d. (1891), 8 fr. — 16. *La Physique de Straton de Lampsaque*, par G. Rodier, prof. de phil. au lycée de Tarbes. Paris, Alcan, 1891, in-8 de 135 p., 3 fr. — 17. *La Morale de Spinoza. Examen de ses principes et de l'influence qu'elle a exercée dans les temps modernes*, par René Worms. Ouvr. couronné par l'Acad. des sc. mor. et politiq. Paris, Hachette, 1892. 3 fr. 50. — 18. *De mente humana apud J.-Bapt. Du Hamel*, thesim facultati litt. Cadomensi proponebat P.-D. Bernier, presb. Caen, E. Valin, 1891, in-8 de 90 p., 1 fr. 50.

1. — Le P. Lahousse, professeur au collège des jésuites de Louvain, a publié, il y a quelques années, un cours latin de philosophie en quatre forts volumes, qui a obtenu dans les écoles catholiques un excellent accueil. Aux éloges unanimes décernés à la méthode et à la clarté scientifiques qui distinguent ce grand ouvrage, se sont mêlées, il est vrai, les réserves des néo-scolastiques les plus rigides sur quelques interprétations plus ou moins dissidentes, en matière libre bien entendu. Sans entrer dans ce différend, qui paraît très secondaire et qui prouve

en tout cas l'originalité philosophique du savant thomiste de Louvain, je dois signaler aujourd'hui l'abrégé de son grand ouvrage, qu'il vient de publier à l'usage des séminaires. Je ne veux pas répéter ce que j'ai déjà dit des qualités de fond et de forme qui caractérisent l'enseignement du P. Lahousse, aussi bien dans cette humble *Summa philosophica* que dans ses *Prælectiones*. Il suffit de signaler l'ordre rigoureux des matières, la netteté des divisions, la précision extrême des définitions et des expositions de systèmes, la forme absolument scolastique des thèses et des *solutiones objectionum*, pour faire entendre à qui et à quels égards ce livre se recommande, et aussi peut-être à quels emplois il pourrait être moins utile. Qu'on ne le croie pas cependant attaché à la philosophie traditionnelle au point de négliger les théories courantes; au contraire, il y a peu de cours contemporains de philosophie scolastique où la science de notre temps soit mieux représentée. Toutefois, cette remarque ne s'étend pas à maints détails de la philosophie actuelle. Par exemple, à propos de l'existence du monde corporel et de notre mode de connaissance à son endroit (p. 124), il n'est rien dit de certaines théories aujourd'hui fort accréditées chez nous, depuis M. Lachelier jusqu'à M. Rabier. Il est vrai que la discussion de ces subtilités exigerait une psychologie expérimentale placée avant toute analyse métaphysique. La *Summa philosophica* a suivi l'ordre traditionnel. Le tome I, qui est sous mes yeux, embrasse la logique, l'ontologie générale et la cosmologie; le second volume, qui contiendra la psychologie, la théologie naturelle et la morale, doit être distribué sous très peu de temps.

2. — Le *Lexique de philosophie*, de M. A. Bertrand, a été présenté naguère à l'Académie des sciences morales et politiques, par M. Fr. Bouillier, comme « un ouvrage de « philosophie élémentaire » bon et utile, » et je n'y contredis pas. On y trouve, en effet, comme le dit le même académicien, « l'explication d'une foule de mots de la langue philosophique qui embarrassent les élèves et aussi, en dehors des classes, les lecteurs des ouvrages de philosophie. Les professeurs eux-mêmes pourront en tirer quelque profit. Pour citer un exemple, entre plusieurs autres choses, j'y ai appris (poursuit M. Bouillier) qu'*éthélisme* ou *thélématisme* désignent en Allemagne toute doctrine qui fait de la volonté l'essence des choses. » Seulement, la philosophie en général, la psychologie en particulier, étant aujourd'hui encombrées de néologismes étranges et infiniment variés, on peut bien s'attendre que M. Bertrand a dû se borner. Il a exclu, en effet, ce qui lui a paru néologisme personnel, pour s'en tenir aux expressions qui ont vraiment cours dans les nouvelles écoles. Il est pourtant difficile de se rendre compte, dans beaucoup de cas, de ses motifs d'admission ou d'exclusion, soit pour les mots, soit pour leurs sens. Il y a un article *Apologie* pour

signaler l'*Apologie de Socrate ;* dès lors, pourquoi ne pas consacrer un article à chaque œuvre classique de philosophie? Il y a un article *Sympathie*, qui ne vise que le système moral d'Adam Smith : et la définition psychologique de la sympathie?.... On pourrait multiplier les observations de ce genre, sans porter sérieusement atteinte au mérite de ce manuel, car il faut bien convenir que le choix des mots offre toujours dans un travail de ce genre des difficultés presque insolubles. Une critique plus grave peut-être concerne la partie consacrée au péripatétisme ancien ou moderne. Beaucoup de termes propres à l'École manquent ou sont trop peu exactement définis, et, à cet égard, les élèves trouveront plus et mieux dans le *Lexicon peripateticum* de Nunzio Signoriello et dans le vocabulaire sommaire annexé par M. l'abbé E. Blanc à son cours français de philosophie scolastique. Mais il n'en reste pas moins que beaucoup d'articles du *Lexique* de M. Bertrand (Voyez, par exemple, *Absolu*, *Criticisme*, *Actions réflexes*, etc.) sont à la fois très exacts comme définition et, malgré l'absence voulue de tout dogmatisme, très instructifs et très suggestifs, et que ce livre peut rendre en somme de vrais services au commun des lecteurs.

3. — L'étude à la fois physiologique, psychologique et morale, publiée par M. Vallet, de Saint-Sulpice, sous ce titre : *La Tête et le cœur*, a été examinée ici même depuis trop peu de temps pour qu'il soit permis d'y insister aujourd'hui. Mais la deuxième édition de cet excellent ouvrage, parue depuis peu et vraiment améliorée et augmentée, est au moins une bonne raison pour le recommander de nouveau. La cause de la philosophie traditionnelle, dont M. Vallet est chez nous l'un des meilleurs représentants, n'a plus besoin d'être plaidée auprès des esprits sérieux. Mais beaucoup de lecteurs, surtout parmi les gens du monde, se plaignent des difficultés qu'opposent à leur curiosité naturelle l'étrangeté du langage et la subtilité des discussions ordinaires aux scolastiques anciens et nouveaux. Or, le livre de M. Vallet leur offre la plus pure doctrine thomiste sur la tête et le cœur, sur la connaissance et l'amour, sur leur rôle respectif et leurs rapports, dans une exposition scientifique toujours claire et souvent agréable et piquante. Et, en les intruisant, ce livre les édifiera : il est plein de christianisme autant que de philosophie et il touche, pour ainsi dire, à tous les détails du gouvernement de l'âme et de la vie.

4. — Nous entrons dans un monde scientifique tout différent avec les *Nouvelles Recherches de psychiatrie et d'anthropologie criminelle*. On connaît cette prétendue anthropologie et son patron italien le plus renommé, M. C. Lombroso. D'après lui, comme le disait dernièrement M. Franck, « pour savoir si un homme est capable de voler, d'assassiner...., il n'est pas nécessaire de l'interroger sur l'état de sa conscience, ni même de croire qu'il a une conscience : il suffit de regarder la cou-

leur de ses yeux et de ses cheveux, la forme de son nez, de ses oreilles, la longueur de ses bras et de ses jambes, la conformation de ses mains, l'aspect de son corps en général. Avec tels yeux, telles oreilles, tels cheveux, tel nez, telles mains, on est évidemment né pour le mal, et si on ne l'a pas fait encore, on le fera infailliblement dans l'avenir. Dans d'autres conditions, né avec d'autres formes, on sera toujours inoffensif et l'on mérite d'occuper une place honorable chez les hommes. » Le système a soulevé de redoutables contradictions ; il en soulève encore, M. Lombroso l'avoue, bien qu'il se flatte de toucher le but, en se félicitant surtout du suffrage d' « hommes de génie comme Zola, Daudet, Tolstoï, Dostoiewsky. » Ce petit livre, d'ailleurs, n'ajoute rien à la démonstration de ce système, ou plutôt (car elle n'est pas encore même ébauchée) n'y touche en aucune sorte. Il renferme pourtant nombre d'observations nouvelles, venues d'un peu partout, appuyées souvent de noms plus ou moins célèbres dans la science, accompagnées au besoin de représentations graphiques. Tout cela doit entrer en ligne pour la statistique des physionomies de criminels et des cas de tendances et d'hérédité vicieuses en tout genre. Mais, outre l'extrême difficulté de bien établir et de bien utiliser les statistiques, tout ce qu'elles pourront nous apprendre sur les instincts congénitaux de l'homme laissera subsister ces deux grands faits psychiques que la physiologie n'atteint pas : la conscience et la liberté.

5. — La *Psychologie du peintre*, de M. Lucien Arréat, est peut-être le premier essai de psychologie professionnelle *ex professo*. Assurément, les théoriciens et les critiques ont eu souvent l'occasion de traiter des facultés et des tendances propres aux âmes d'artiste, et il a été écrit sur ce sujet bien des pages remarquables. Mais il y a lieu d'espérer des résultats plus sûrs et plus larges d'une analyse complète et méthodique du tempérament artistique. Il faut donc féliciter l'auteur d'avoir ouvert la voie, d'autant plus qu'il y a porté, avec une grande étendue et curiosité d'observation, une vraie compétence en art et une sage modération de doctrine. Cette modération est peut-être la qualité la plus appréciable et aussi, à certains égards, le défaut littéraire de son livre. Il a voulu fixer les traits d'un type spécial, le type « peintre. » Il se flatte, dans les derniers mots de sa conclusion, que le lecteur « en gardera l'image vivante après avoir fermé le livre. » Cette image est, semble-t-il, trop multiple pour laisser une empreinte bien nette et bien arrêtée : mais la diversité imposée, en grande partie du moins, par la réalité des choses, ne vaut-elle pas mieux qu'une unité plus marquée, obtenue de force au prix d'observations incomplètes ou fausses ? — Quoi qu'il en soit, le livre est bien composé. La masse énorme des faits qui le remplissent se distribue très heureusement en cinq parties, dont la première, « le Physique, » et la dernière, « la Pathologie, » relèvent pu-

rement de la physiologie. Elles suffiraient déjà à justifier l'éloge et le semblant de critique énoncés plus haut. Les caractères physionomiques qu'on a voulu assigner systématiquement aux peintres n'ont rien de sûr; leur tempérament varie entre la nonchalance et l'activité; l'hérédité ne joue pas chez eux un autre rôle qu'ailleurs. Quant à leurs infirmités, ce n'est guère que dans les défauts de la vision qu'elles affectent spécialement leur mode d'activité, et là-dessus M. Arréat fait preuve, comme partout, d'une vraie sûreté scientifique, en se référant naturellement aux spécialistes les plus autorisés. Il faut louer surtout la sagesse des observations qui terminent le triste chapitre des « Misères du génie. » Il est bon de l'affirmer plus que jamais en ce temps de *pathologisme* systématique, « le détraquement ne fait pas le génie et, s'il l'accompagne quelquefois, il provient alors de l'abus des facultés ou des mauvaises conditions de leur exercice plutôt que de leur présence. Les hommes de talent ne sont pas plus sujets à la folie que les médiocres, et ils n'y présentent pas davantage des signes particuliers qui autorisent à faire d'eux des monstres pathologiques, comme on a voulu qu'ils fussent aussi des monstres psychologiques » (p. 263). — La psychologie du peintre offre-t-elle, plus que sa physiologie, un type net et précis? Oui, mais à la condition de s'en tenir à un petit nombre de traits généraux, susceptibles de porter les physionomies les plus diverses. Toutes les qualités psychiques du peintre se résument comme l'auteur résume son caractère esthétique : « il est peintre. » Ce *truism* inévitable n'est pas oiseux; mais il prouve que la caractéristique du peintre pourrait être, ou peu s'en faut, tracée *a priori* comme M. Arréat la déduit d'une énorme quantité d'observations, d'ailleurs aussi instructives que curieuses. Ainsi, dans sa seconde partie, « la Vocation, » quelles lui paraissent être les dispositions « esthétiques » qui annoncent un peintre? L'aptitude à saisir le jeu des lignes et l'harmonie des couleurs, avec la curiosité, l'émotion, l'admiration, qui en découlent. De là aussi la spécialité de la « mémoire » pittoresque, qui est surtout visuelle. Recommandons au moins, dans le chapitre de « la Vision, » des analyses délicates sur l'étonnante variété de l'image vue et rendue aux diverses époques, par les diverses écoles et les divers tempéraments artistiques. — Le livre consacré aux « qualités de l'esprit » met en relief un caractère commun aux maîtres de la peinture : la prédominance des images et des associations d'idées visuelles sur le raisonnement abstrait. Avec cela, quelle étrange diversité d'aptitudes, selon le tempérament moral et les influences du milieu! A signaler particulièrement, à ce dernier point de vue, dans le chapitre « l'Œuvre et l'artiste, » l'esquisse trop rapide des écoles des divers pays, y compris nos provinces françaises. — Où la diversité efface à peu près complètement l'unité, c'est dans la partie morale ou « le Caractère. » C'est là surtout, du reste, que se

pressent les faits topiques empruntés aux biographies des peintres, égoïstes ou sympathiques, énergiques ou passifs. L'auteur cite, analyse, explique, avec une indulgence naturelle pour ces âmes possédées ou obsédées par leur idéal; mais il réserve expressément, sans la traiter, la question de la responsabilité morale. Il réserve de même les questions d'esthétique proprement dite, mais en les éclairant çà et là d'une lumière précieuse. Aussi ce livre, intéressant pour les psychologues, le sera-t-il peut-être encore davantage pour les critiques d'art et pour les artistes eux-mêmes. Il a d'ailleurs, pour tous les curieux, le vif attrait d'une sorte d'*ana* pictural, avec le rare avantage de l'ordre scientifique uni à la richesse et à la variété piquante des traits.

6. — M. Bertauld a publié, il y a dix ou quinze ans déjà, ses trois premiers volumes de la *Méthode*, qu'il donnait non sans raison pour un travail de métaphysique. Quoique cet effort considérable ait produit, ce semble, peu d'effet dans la littérature philosophique de notre temps, la publication récente d'un troisième volume est peut-être une raison suffisante de revenir brièvement sur les précédents, qui reparaissaient l'année dernière avec l'étiquette : « Seconde édition. » — Le premier de tous expose et critique la *Méthode spinoziste* et la *Méthode hégélienne*. A ne regarder que la discussion, il y aurait beaucoup plus à louer qu'à reprendre dans ces deux livres. Le caractère purement idéal de la métaphysique de Spinoza et cet énorme sophisme par lequel il a prétendu construire l'édifice de la réalité sur des définitions abstraites sont justement repoussés au nom de la vraie méthode scientifique. Hégel reste dans l'*a priori* comme Spinoza, mais de plus son *a priori* est rigoureusement absurde. D'après le critique, la *Logique* de Hégel est « un interminable entassement de non-sens, » et Hégel lui-même, un sinistre mystificateur, « un de ces impudents sophistes qui se font un jeu de semer sur le monde l'erreur et le mensonge » (p. 373). Il y a ici de l'excès, sans doute ; il faut bien admettre que le sophisme essentiel, qui est le fond de la pensée de Hégel, s'est emparé de cet étrange génie, au point de lui montrer le monde intellectuel tout entier dans ce renversement monstrueux qui constitue son système. Mais le bon sens de M. Bertauld a raison au fond contre l'idéalisme hégélien comme contre le réalisme spinoziste. — Malheureusement, s'il a touché le point faible de leur méthode, il n'a pas solidement établi la sienne. Lui, qui cultive la métaphysique et qui ne veut pas l'abandonner aux attaques du scepticisme positiviste, rejette cependant tout dogmatisme et déclare que, malgré tous les progrès, « nous n'aurons pas la certitude. » Que vaut une méthode métaphysique qui ne peut nous assurer contre l'erreur ?

7. — Mais voyons-le aux prises avec ce qu'il nomme la *Méthode spiritualiste*, et peut-être comprendrons-nous mieux le fort et le faible de

la sienne. — Il ne lui a pas fallu moins de deux volumes pour juger le dogmatisme spiritualiste, et encore en se bornant à l'*Étude critique des preuves de l'existence de Dieu*. Quelque peu satisfaisantes que soient les vagues probabilités auxquelles aboutit ce renversement des preuves communément reçues, il serait injuste de méconnaître le caractère sérieux de la discussion. Il y a plus : dût M. Bertauld s'en étonner beaucoup, je lui dirai que nombre de philosophes spiritualistes, — à moins qu'il n'invente un autre nom pour eux, — accepteraient volontiers, non seulement sa défiance à l'égard de plusieurs de ces arguments, mais même ses objections et leur principe. Ainsi les deux preuves cartésiennes (celle qui est tirée de l'idée de Dieu en nous et celle qui part de la définition de Dieu, ou preuve ontologique) sont aujourd'hui communément rejetées par les philosophes chrétiens. Il est vrai que M. Bertauld paraît ignorer absolument cette classe de penseurs, et même ne s'intéresse guère, après nos philosophes classiques, qu'à ceux qui tenaient la corde il y a une trentaines d'années. M. Cousin n'a jamais été plus rudoyé pour sa très défunte « raison impersonnelle, » et M. Bouillier lui-même sera peut-être fort surpris de voir ressusciter dans ce livre la théorie afférente qui fut, je crois, son début littéraire. Je le répète, les deux preuves cartésiennes sont généralement repoussées par les spiritualistes et les scolastiques contemporains, précisément parce qu'ils rejettent le principe cartésien de l'objectivité de toute idée et le passage de l'abstrait au réel. Il y a, d'ailleurs, dans ce livre de M. Bertauld, des précisions utiles sur les diverses formes qu'a prises l'argument ontologique, et il ne s'est pas contenté de suivre Kant dans cette discussion décisive. La preuve platonicienne des idées éternelles, celle de Clarke, tirée de l'objectivité et de l'infinitude de l'espace, sont également rejetées par des spiritualistes très conservateurs : mais ici M. Bertauld, surtout par son opinion personnelle sur l'espace « être nécessaire, » se place dans une position peu tenable, quoiqu'il ait bien raison de maintenir la réalité de l'espace contre les paralogismes d'E. Saisset. Dans sa critique de la preuve tirée de la loi morale, comment n'a-t-il pensé qu'à la sanction, au lieu d'insister sur le caractère essentiel de l'impératif catégorique? Quoi qu'il en soit, c'est l'argument cosmologique qui lui échappe, malgré sa confiance dans sa méthode propre, qui exclut la déduction de la métaphysique, pour la réduire à l'intuition empirique des faits et à la recherche des causes par l'hypothèse. Serait-il donc si difficile de ramener à cette formule la méthode de la métaphysique la plus autorisée, celle du péripatétisme traditionnel? Et pourtant cette métaphysique a la prétention d'arriver, non pas à la compréhension totale de la cause première, mais à la certitude de son existence, en excluant toute autre explication, toute autre « hypothèse » sur l'origine des choses. Ce n'est donc pas assez de dire avec M. Bertauld que « l'hypo-

thèse spiritualiste est, certains détails mis à part (exemple, la création, qui est un non-sens pour lui), aussi correcte que possible. » C'est la seule hypothèse possible, autrement dit la vérité métaphysique certaine, quoique incomplète et perfectible.

8. — La même observation ressortirait au besoin de tel passage du nouveau volume de M. Bertauld, dirigé, lui aussi, contre la *Méthode spiritualiste*, mais cette fois à propos de ces deux grandes questions, *Esprit et liberté*. Le spiritualisme aurait fait encore fausse route dans les démonstrations communément reçues de la spiritualité de l'âme et de la liberté. Sans analyser les prolixes discussions que l'auteur oppose aux preuves cartésiennes de la spiritualité (et dans ces discussions les idées justes se mêlent à l'erreur de principe que l'on sait et à d'autres erreurs), remarquons ce détail : M. Bertauld admet, après Condillac, « qu'un organisme matériel, par cela même qu'il est formé d'éléments multiples, ne peut constituer un sujet pensant, tout sujet pensant étant nécessairement d'une unité parfaite, d'une unité absolue. » Mais voilà une certitude métaphysique ! Voilà une affirmation spiritualiste ! M. Bertauld prouvera bien que de cette seule affirmation ne peut pas se déduire toute la doctrine psychologique des spiritualistes ; mais c'est là une autre question ; l'incohérence de sa pensée n'en est pas moins palpable. — Mais il s'agit moins ici de discuter que d'exposer le contenu et les conclusions de ce dernier livre de M. Bertauld. Il débute par un aperçu à la fois historique et critique de l'idée que se sont faite de la psychologie les maîtres français les plus renommés de notre siècle ; à égale distance du dogmatisme de Cousin et du positivisme de M. Ribot, l'auteur se prononce, ou peu s'en faut, pour le modeste programme de Jouffroy, mais en soutenant qu'une hypothèse explicative des faits psychiques restera toujours « quelque peu une hypothèse. » Dans sa discussion sur la spiritualité de l'âme, M. Bertauld passe en revue les preuves de Descartes, de Condillac, de Jouffroy, et la preuve dite de l'identité du moi. Dans le chapitre consacré au libre arbitre, il discute diverses définitions qui en ont été proposées, avant d'en venir aux arguments et aux difficultés d'expérience et de raison. Partisan déclaré de l'autonomie humaine, il se prononce néanmoins contre ce qu'il appelle l'indéterminisme de MM. Rabier, Fonsegrive, etc. Mais ne confond-il pas, comme bien d'autres, la chimère d'une détermination sans motifs avec la vraie détermination libre, rompant à tout instant l'équilibre des motifs ? Quoi qu'il en soit, ses critiques, sur ce point comme sur les autres, sont souvent suggestives, et elles peuvent offrir aux esprits fermes et bien préparés l'avantage de les mettre en garde contre ce grand nombre d'à peu près et d'hiatus qu'offrent souvent, dans des livres d'ailleurs excellents, tels ou tels arguments traditionnels. Il faut reconnaître de plus que l'auteur prétend travailler en faveur du spiri-

tualisme, et le rendre capable, non pas d'atteindre la certitude, hélas ! mais pourtant « d'autoriser la croyance confiante, de légitimer la conviction ferme, d'engendrer la foi philosophique. »

9. — La thèse latine de M. Ferdinand Buisson sur *la Liberté de Dieu* se recommande par un style clair et même élégant, sinon rigoureusement correct. La méthode de l'auteur, qui se dégage volontairement de toute influence d'école pour n'écouter que le sens commun, et qui s'engage avec les seules armes des ignorants, *æternæ Sphingis insidias perrumpere tentans*, excite l'intérêt si elle n'inspire pas la confiance. Le plan de la thèse a lui-même quelque chose de séduisant : 1re partie, *analytique :* les données acquises sur la liberté de l'homme et sur celle de Dieu; 2e partie, *antithétique :* les antinomies qui résultent de la coexistence de ces deux libertés; 3e partie, *critique :* impossibilité de concevoir la liberté absolue de Dieu; 4e partie, *synthétique :* identité de cette liberté avec la nécessité. Mais on voit, on entrevoit au moins, que la doctrine où aboutit cette discussion méthodique représente assez bien un couronnement qui écrase l'édifice. Les premières pages, où brillent des formules justes et frappantes, quoique non absolument neuves : *Debeo, ergo sum* (*ut causa secunda*) ; — *Debeo, ergo Deus est* (*ut causa prima*), etc. (p. 22, 23), faisaient attendre autre chose que l'agnosticisme des deux dernières. Je voudrais pouvoir louer au moins la conclusion, qui place au-dessus de tous les noms attribués à Dieu par notre faible raison celui de « notre père. » Rien certes de plus juste en soi. Mais est-ce au nom de la foi chrétienne que M. Buisson adopte et inculque la divine formule? Ses propos malsonnants sur les miracles (p. 30, 31) ne permettent guère de le croire. Si c'est au nom de la raison, il n'a pas plus le droit d'affirmer la « paternité » que tout autre attribut de Dieu, avant d'avoir effacé son théorème précédent (p. 56) : *Me latet omnino Dei natura.*

10. — M. de Roberty, on le sait, travaille au profit des doctrines les plus négatives. Ses ouvrages précédents tendaient surtout à renouveler et à perfectionner le positivisme en le débarrassant de ce fantôme menaçant, l'Inconnaissable, qui représente et peut fait revivre dans l'esprit humain l'élément métaphysique et religieux. Son récent petit livre, *Agnosticisme*, est encore une escarmouche contre le même ennemi. Là, comme ailleurs, il dénonce des restes de la vieille métaphysique, persistant non seulement dans Kant, mais encore dans A. Comte et dans les plus récentes théories évolutionnistes. Les explications de la connaissance données par ces trois écoles sont qualifiées ici de pessimistes parce qu'elles contenaient le germe du pessimisme quasi mystique de l'heure présente ; elles sont combattues principalement par cette considération : la vraie méthode exclut l'agnosticisme, ou pessimisme instinctif, ou religiosité latente, comme une perversion de l'es-

prit qui, au lieu de constater la part toujours réductible de l'inconnu, proclame *a priori* un inconnaissable absolu. Dans tous les chapitres de cet essai, dans le dernier surtout, l'agnosticisme et le « pseudo-mysticisme » sont traités avec une grande rudesse de discussion et même avec un vrai mépris. Aux écrivains intéressés de se défendre, s'ils le croient utile, du reproche d'hypocrisie, devant lequel M. de Roberty ne recule pas. Mais ce que sa logique obstinée n'atteint pas le moins du monde, c'est précisément ce problème religieux et moral qui, soluble ou non, s'impose à la raison et à la conscience humaines, et qu'il est parfaitement oiseux (pour ne pas employer une épithète plus pénible) de traiter de vieille illusion et de profonde inanité.

11. — Tandis que certaines écoles nouvelles veulent ainsi supprimer le monde invisible, d'autres semblent, au contraire, nous dérober le monde extérieur ou n'en faire qu'une création de la conscience. L'idéalisme subjectif, soit comme tendance vague, soit comme doctrine plus ou moins arrêtée, occupe assez de place dans l'enseignement philosophique contemporain pour qu'il faille savoir gré à M. Jaurès de l'avoir pris à partie dans sa thèse récemment soutenue *De la Réalité du monde sensible*. Malheureusement il y a lieu, non certes de contester soit le talent de l'auteur, soit la science dont témoigne son travail, accueilli dès sa première apparition dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, mais de suspecter certains points de sa doctrine et de se plaindre que le fil conducteur disparaisse trop souvent dans les surcharges et les obscurités de son exposition. Ce fil existe cependant et ne casse jamais. Le plan général de la thèse est irréprochable. Tout au plus y a-t-il lieu de penser que, pour démontrer la réalité du monde des corps, la vraie méthode consiste à partir d'une théorie psychologique vraiment complète de la perception extérieure, au lieu de s'engager d'abord dans des formules métaphysiques. Mais quoi ! M. Jaurès avait en face de lui les subtiles théories de M. Lachelier, qu'il a bien raison, à mon humble avis, de trouver arbitraires; il s'est donc engagé, dès l'abord, dans ces « discussions éléatiques. » Et comme c'est le principe commun des idéalistes subjectifs de réduire le monde extérieur au mouvement et aux sensations, il s'attache d'abord à montrer que les mouvements qui nous révèlent le monde, bien loin d'offrir la moindre difficulté contre son existence objective, nous présentent au contraire les attributs de l'être parfaitement caractérisés. Seulement cette laborieuse analyse de l'acte et de la puissance, que je ne me vante pas d'avoir comprise, paraîtra probablement suspecte d'une sorte de panthéisme qui se glisse aujourd'hui dans beaucoup d'écoles spiritualistes, sans accepter ce nom, mais en rejetant soigneusement la notion vieillie et démodée de substance. Quoi qu'il en soit, la discussion gagne en lumière et en exactitude dans les deux chapitres : *la Sensation et la quantité,*

la Sensation et la forme, qui amènent naturellement après eux l'étude de *l'Espace* et de *l'Infini*. Quelque opinion qu'on professe sur une multitude de développements, parfois bien inattendus (il y a des théories sur la valeur des couleurs et des sons, un parallèle de Dante et de V. Hugo, que sais-je encore ?), M. Jaurès montre, dans la quantité ou l'étendue révélée par la sensation, un élément réel et objectif, nullement une convention ou une habitude du moi. Les formes, les couleurs elles-mêmes, malgré une part de vérité qui reste à la théorie des qualités premières et secondes, révèlent des réalités distinctes de la conscience, quoique en harmonie avec elle. L'espace, enfin, malgré les objections de Kant, s'impose à une analyse exacte de la sensation, comme sa condition extérieure et non comme sa forme subjective. M. Jaurès me paraît défendre en partie la vraie notion de l'espace et avoir raison en particulier sur ce point difficile contre Leibnitz ; mais quant à établir le rapport exact de l'espace avec le vrai, le substantiel Infini, je ne vois pas qu'il y ait mieux réussi que tant d'autres métaphysiciens de renom ; je ne sais même s'il est possible d'attacher une idée nette à son opinion sur l'espace « symbole de l'être, » opinion qui peut sembler elle-même suspecte de subjectivisme. Mais c'est là une de ces questions encore réservées, sur lesquelles la critique n'a guère le droit d'insister. Ce qu'on est heureux d'approuver pleinement, à la fin d'un long voyage, après bien des obscurités et des dissentiments, c'est la doctrine qui affirme nettement soit la distinction entre la conscience et la réalité extérieure, soit la réalité de la conscience elle-même. C'est du sens commun, dira-t-on. Sans doute ; mais que de philosophes contemporains s'accordent à ramener l'univers au moi ! Il est vrai, comme l'observe très bien M. Jaurès, qu'ils oublient de dire ce qu'ils entendent au juste par le moi. « On prend l'homme et on l'appelle moi ; on prend l'univers et on l'appelle moi ; on prend Dieu et on l'appelle moi, et finalement, tout est moi, tout est le moi, sans qu'il en coûte davantage » (p. 330). L'auteur démêle cette confusion, mais il aboutit encore ici à confesser que nous ne faisons, au fond, qu'un avec Dieu ; c'est le panthéisme signalé au début. Accordons-lui du moins le bénéfice de l'assertion (p. 365) où il reconnaît, avec Aristote et saint Thomas, que la pensée pure n'a pas d'organe. — En somme, cette thèse corrige l'idéalisme courant sur la question du monde sensible, non sur la notion d'être et de substance. Quant à la forme de cette discussion subtile, elle a surtout l'inconvénient d'une abondance brillante, mais qui nuit d'autant à la clarté. Le tissu logique peut être solide, mais la broderie qui le recouvre à chaque page, et qui nous égare dans toute sorte de pensées ou d'effusions d'art, de morale, de religiosité, nous rend l'attention continue bien difficile. Un détail typographique suffirait à marquer cet excès et à donner idée des inconvénients qui en résultent. Non seulement les chapitres s'éten-

dent indéfiniment sans division sensible, mais les alinéas affectent des dimensions formidables : le premier alinéa du premier chapitre remplit quatre pages compactes ; le dernier en a huit !

12. — Couronné deux fois par l'Académie des sciences morales et politiques, l'ouvrage de M. Léon Jouvin sur *le Pessimisme* mérite d'ailleurs l'attention publique, non seulement par l'intérêt éminemment « actuel » du sujet, mais encore par une doctrine spiritualiste très arrêtée et par une forme très littéraire. L'histoire des théories pessimistes y tient relativement assez peu de place (p. 3-62). Ce n'est pas que cette histoire paraisse à l'auteur inutile à faire. Le pessimisme, il le sait bien, a été l'objet de beaucoup de livres et de leçons, mais sans autre effet, d'après lui, que d'exciter la curiosité. « On en parle jusqu'au dégoût, mais on ne le connaît pas : c'est notre usage. » C'est donc surtout pour ne pas dégoûter, lui aussi, son lecteur, qu'il s'en tient aux grandes lignes. Les curieux les plus exigeants auront, après tout, un exposé complet des systèmes de Schopenhauer et de Hartmann, dans un assez long appendice (p. 417-509). « Un appendice, pour les livres, est une manière de grenier, dit M. Jouvin. Ceux qui ne le liront pas ne nous causeront aucun dépit ; et ceux qui le liront et le trouveront ennuyeux sont priés de croire que nous n'y sommes pour rien. Rendre ces systèmes plus ennuyeux qu'ils ne le sont nous paraît tellement difficile que si nous avions obtenu ce résultat, nous commencerions à penser que nous sommes un homme extraordinaire, bien capable d'avoir de grands succès en Allemagne. » Ce ton indique assez un adversaire intrépide des théories pessimistes, et ce n'est pas un défaut, au contraire ! Pourtant sa mauvaise humeur contre d'odieuses théories va jusqu'à l'injustice, si elle lui fait méconnaître l'intérêt réel de certaines pages de Hartmann et surtout de Schopenhauer, et cette exagération pourrait, d'entrée de jeu, lui aliéner certains esprits. Ce serait grand dommage. Les deux parties principales de son livre, celle où, sous le titre de *Théorie*, il oppose hardiment au pessimisme une explication spiritualiste et religieuse du mal et dresse d'une main ferme le bilan des biens et des maux, et celle où il poursuit jusqu'à l'absurde et au néant les conséquences logiques et morales du pessimisme, sont dignes d'être lues et méditées par tous les esprits sérieux. L'Académie des sciences morales avait signalé, dans la théorie exposée par M. Jouvin, des obscurités et des points discutables. Il a perfectionné sa rédaction sans rien changer à sa doctrine. Il y a lieu de trouver son explication du grave problème parfaitement fondée dans son principe, qui est l'épreuve imposée à la liberté pour créer le mérite, mais étroite dans l'idée trop exclusive de l'imperfection inhérente à la matière. A part ce point délicat et un certain excès de dogmatisme, souligné encore par la chaleur et la vivacité continues du langage, le spiritualisme chrétien a trouvé en M. Jouvin,

précisément sur le terrain où semble se concentrer aujourd'hui la lutte des intelligences, sur la question du mal, un défenseur solidement armé et, par-dessus le marché, plein de verve et d'éloquence. Son livre, comme l'a dit M. Nourrisson, « n'est point un livre d'école. La philosophie y est une philosophie vivante. C'est une de ces œuvres toujours si rares au sujet desquelles on peut dire, suivant le mot de Pascal, qu' « on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. »

13. — *Le Bonheur de vivre*, de sir John Lubbock, tout en n'ayant rien ou presque rien à démêler avec la métaphysique, n'en a pas moins paru un contre-poison utile aux âmes plus ou moins atteintes par le souffle du pessimisme contemporain. Il a été parlé ici, en toute sympathie et presque sans réserve, de la première partie de cet opuscule, qui a eu, de l'autre côté de la Manche, un nombre invraisemblable d'éditions. La seconde partie pourrait bien mériter le reproche adressé à presque toutes les « suites : » on les accuse de gâter, en la répétant sans la renouveler, l'impression déjà produite, et de donner aux défauts le relief qu'ont perdu les qualités. Ici, l'esprit et la méthode de l'auteur sont restés les mêmes ; s'il n'y a toujours pas grande originalité, il y a beaucoup de bonhomie, d'honnêteté et de sens pratique dans les premiers chapitres sur « l'ambition, la richesse, la santé, l'amour. » Les suivants sur « l'art, la poésie, la musique, les beautés de la nature, » ne fourniront guère de traits nouveaux à l'esthétique ; mais, tout en restant accessibles aux plus humbles esprits, ces morceaux se recommandent même aux plus cultivés par une abondance de citations heureusement choisies, surtout dans les poètes anglais. L'auteur a été blâmé de ces emprunts multipliés. Il répond que cette critique lui paraît un grand compliment, et qu'il « n'a pas essayé d'être original » (p. ij). On trouvera pourtant, dans tel passage de ce petit volume (p. 137), des impressions de paysage tout à fait personnelles, et partout le ton franc et sympathique de l'homme qui a su prendre les personnes et les choses du meilleur côté et qui, sans rien fausser ni forcer, nous insinue doucement la même pratique. Est-il originalité plus enviable et plus méritoire ? Après cela, le chapitre sur « les peines de la vie » pourra paraître superficiel. Il devrait être complété par ceux qui traitent de « la religion » et de « la destinée de l'homme. » Malheureusement — et c'est là le défaut capital de cet aimable livre, — sir Lubbock, sans doute par aversion pour le dogmatisme théologique, ne va pas au delà d'une vague espérance de vie future : c'est évidemment trop peu pour couronner et pour justifier sa morale optimiste.

14. — La *Philosophie de l'économie politique* est assurément bonne à étudier à un moment où les résultats prétendus acquis de cette science subissent les démentis les plus cruels, où cette science même est déclarée, dans des revues peu suspectes de socialisme, morte depuis cin-

quante ans. Mais cette philosophie se rencontre-t-elle dans le petit livre composé sous ce titre par M. Hamélius et présenté au public, sans garantie personnelle, mais avec une haute estime, par M. Funck-Brentano? Elle y est peut-être en partie, dans des analyses subtiles, précises et parfois assez nouvelles, de plusieurs des facteurs de la richesse. Autant la systématisation des faits économiques par l'école libérale en exagérait l'harmonie, autant celle de M. Hamélius se renferme avec un positivisme étroit dans l'idée de force. Ce qu'on peut gagner, ce semble, à le suivre dans sa course à travers les facteurs de la production et de la distribution des richesses, c'est surtout de voir s'établir une sorte d'équilibre entre le libre-échange et la protection, expliqués, nécessités l'un comme l'autre par des besoins divers, échappant l'un et l'autre à une réglementation absolue et universelle. Quoi qu'il faille penser de ces analyses, qui rendent à « l'état de guerre » plus ou moins inhérent à la condition native de nationalités rivales tout ce que l'économie politique vulgaire a peut-être le tort de lui enlever inconsciemment, il y a dans la doctrine générale de M. Hamélius un défaut qui défend de la recommander aux lecteurs novices et aux simples amateurs. Les idées de force et de fatalité y dominent à tel point que celles de liberté et de moralité n'y brillent que par leur absence. Sans doute, l'économie politique est exclusivement la science de l'utile, mais l'utile ne peut être sérieusement, scientifiquement établi, sans qu'on marque ses rapports avec l'honnête. Les faits économiques ont leurs lois propres, différentes des lois morales, mais qui ne peuvent être complètement appréciées sans une comparaison analogue. Or, M. Hamélius, non seulement évite toute étude pareille et n'a jamais d'éloge ni de blâme moral pour aucun ordre de faits, mais il a bien l'air d'exclure toute considération de ce genre et de ne voir qu'un déterminisme presque absolu dans le développement de l'homme et dans les conditions du travail humain.

15. — M. l'abbé P.-A. Merklein a publié, il y a six ans, sous le titre de *Philosophes illustres*, des études détaillées sur les maîtres classiques de la philosophie, depuis Socrate, Platon et Aristote, jusqu'à Condillac; le *Polybiblion* recommanda dès lors son gros volume comme un travail bien fait et utile et tout particulièrement comme un guide précieux pour la préparation de la partie historique des examens de philosophie. Dans la nouvelle édition qui vient de paraître, M. Merklein a augmenté son ouvrage, divisé aujourd'hui en deux volumes, d'une étude sur Kant (p. 565-692), qui en est peut-être le morceau le plus estimable. D'après l'ordre déjà suivi dans les études précédentes, mais avec encore plus de détails dans la narration et de rigueur dans l'analyse et la discussion, l'auteur raconte la vie de Kant, puis expose sa doctrine sous le titre de chacun de ses grands ouvrages, enfin apprécie à fond cette doctrine. Ne craignons pas d'indiquer quelques têtes de chapitre de cette appréciation :

Causes des erreurs de Kant : le but poursuivi, la méthode pratiquée, les vices du raisonnement, l'emploi d'une langue imparfaite. — Nature de ces erreurs : ici neuf chefs pris dans la critique de la raison pure, sept dans la critique de la raison pratique, quatre dans la critique du jugement, deux dans la doctrine du droit, etc. — Le programme est séduisant : il est surtout bien rempli. Dans cette étude, comme dans toutes celles qui remplissent ces deux volumes, il n'y a ni appareil d'érudition, ni peut-être interprétations personnelles d'un caractère original. Mais l'exposition est sûre, la critique bien menée, la rédaction claire et même élégante, et l'esprit excellent. Les *Philosophes illustres* méritent une des premières places dans la petite bibliothèque de choix qui devrait être constamment à la disposition des élèves de philosophie dans nos grands et petits séminaires et dans les collèges chrétiens. Cela soit dit sans préjudice, bien au contraire, en confirmation de l'utilité que peuvent en retirer nombre de lecteurs qui ne sont plus sur les bancs de l'école.

16. — La thèse de M. G. Rodier, professeur de philosophie au lycée de Tarbes, sur *la Physique de Straton de Lampsaque* a l'honneur de figurer dans la « Collection historique des grands philosophes » de l'éditeur Félix Alcan, et ce n'est que justice. Straton est, en somme, fort peu connu, quoiqu'il occupe une place à part dans l'histoire de la philosophie ancienne, pour avoir fait plus ou moins dévier le dynamisme aristotélicien vers le mécanisme de Démocrite. Le chapitre consacré à sa vie et à ses œuvres par son récent interprète est une excellente mise en œuvre des fragments de Diogène de Laërte, de Plutarque, de Suidas, etc., qui concernent le philosophe de Lampsaque. Mais c'est surtout par l'exposition et la discussion de sa doctrine que ce travail mérite d'être remarqué. Cette étude était d'autant plus difficile que les opinions de Straton doivent être cherchées uniquement dans des témoignages presque toujours plus ou moins suspects d'inintelligence ou de partialité, et que les travaux récents sont loin d'avoir mis hors de toute contestation soit le fond même de la doctrine, soit son rapport avec les diverses écoles antérieures ou contemporaines. Je n'ai pas à juger sur ces deux points la thèse de M. Rodier ; mais je ne crains pas de trop m'avancer en la recommandant à l'attention des spécialistes. Relativement à la tradition péripatéticienne, Straton paraît ici moins un contradicteur ou un apostat qu'un disciple éclairé, qui accorde à l'expérience encore plus qu'Aristote ne lui avait attribué, et qui achève de constituer la physique aristotélicienne en bannissant de son domaine toute recherche des causes finales. Et à ce propos, on ne sera pas fâché de lire ici quelques lignes de l'auteur sur cette physique tant décriée : « .... (Elle) est supérieure, non seulement aux systèmes construits de toutes pièces et entièrement *a priori* des anciens physiciens, mais encore au mécanisme trop métaphysique des atomistes. Loin d'avoir arrêté le

développement des sciences naturelles, elle nous paraît au contraire en avoir suggéré la véritable méthode (p. 132). » — Quant aux doctrines propres à Straton sur « les principes de la physique, le temps et l'espace, l'origine et le système du monde, l'âme et la connaissance, » enfin sur les rapports entre la physique et la métaphysique, il suffit de signaler l'étude consciencieuse et pénétrante à laquelle M. Rodier, dans autant de chapitres successifs, a soumis les fragments d'auteurs anciens qui se rapportent à ces divers sujets, et de noter, à propos des accusations d'impiété qui pèsent sur la mémoire de Straton, le sentiment personnel de son habile interprète : « Il paraît s'être abstenu de nier aussi bien que d'affirmer l'existence de Dieu. Aucun texte d'un historien digne de foi ne nous autorise à penser qu'il se soit même posé la question » (p. 112). Les difficultés opposées par Straton à certaines preuves de l'immortalité de l'âme ne prouvent pas davantage qu'il ait pris parti dans la question. En somme, sa philosophie n'est guère qu'une physique, et c'est en positiviste, au sens exact du mot, non en athée, ni en panthéiste, ni en matérialiste, qu'il s'est révélé aux recherches de M. Rodier et que ce dernier nous le montre dans un livre des plus remarquables.

17. — Le travail de M. René Worms sur *la Morale de Spinoza,* composé pour le concours ouvert en 1890 sur « les principes de cette morale et l'influence qu'elle a exercée dans les temps modernes, » a été couronné par l'Institut *ex æquo* avec deux autres mémoires; mais il a paru « répondre le mieux » aux vues de la section de morale. « Il est, au jugement de M. Léon Aucoc, président de la séance annuelle du 28 novembre 1891, bien pensé, exact et satisfaisant dans toutes ses parties. Il se distingue par la sobriété, l'impartialité, la modération de ses jugements. » On peut rabattre beaucoup de cet éloge, sans nier le mérite distingué de l'ouvrage. — La première partie, « Exposé critique de la morale de Spinoza, » est vraiment remarquable par le talent de l'analyse et de l'interprétation. L'auteur use peut-être un peu de la dangereuse méthode de beaucoup de ses maîtres, qui consiste à concentrer systématiquement, à synthétiser avec largeur, plutôt qu'à relever par une scrupuleuse analyse, et citation à citation, la pensée du philosophe qu'on étudie, à l'accoucher enfin plutôt qu'à la reproduire; mais il n'en abuse pas trop et sur plus d'un point, la politique par exemple, il a soin de ne pas prêter à Spinoza certaines précisions catégoriques toutes modernes, comme l'ont fait d'autres critiques. Sur divers chapitres, liberté, critique du bien et des théories morales, idéal de la vie rationnelle, etc., il y aurait des réserves à exprimer, mais qui viseraient moins la fidélité de l'interprétation que la faveur trop marquée du juge. Ce défaut se manifeste surtout, naturellement, dans le chapitre de l'*Appréciation* consacré aux « mérites » de la morale de Spinoza (XIII,

166-175) : quand bien même on admettrait à ce sujet les conclusions plus ou moins plausibles, plus ou moins discutables aussi, de M. Worms, il resterait à noter, à côté de l'habileté, de l'étendue, de la cohésion logique, qui distinguent l'édifice moral de l'*Éthique*, l'absolue inanité de la métaphysique qui le porte. Mais M. Worms a, semble-t-il, des idées trop peu arrêtées sur la philosophie première pour prononcer sûrement en ce qui touche les bases de la morale qu'il a si complaisamment développée. Il en marque du moins les défectuosités intrinsèques, avec une louable décision, dans le chapitre suivant, en les ramenant à l'absence de ces deux éléments essentiels de toute philosophie pratique : le sentiment et la liberté. — La seconde partie, *Histoire de l'influence exercée par la morale de Spinoza*, donnerait lieu à plus d'une observation de détail. On se demandera plus d'une fois, en lisant ce tableau, d'ailleurs très intéressant et très varié, s'il y a vraiment eu influence dans bien des cas où M. Worms aurait dû peut-être se borner à constater des ressemblances et des différences. De même que, dès l'*Introduction*, on pouvait lui contester que Spinoza ait « tiré les vraies conséquences des prémisses posées » par Descartes (p. 10), de même, et à plus forte raison, on contestera le spinozisme du *Traité de l'amour de Dieu*, de Malebranche. L'influence réelle de Spinoza se montre plus nettement en Allemagne, en Angleterre et en France, dans la période contemporaine ; reste à savoir s'il faut en voir un signe bien sérieux dans les romans de M. Bourget et dans les fantaisies décadentes de M. Barrès. — Quoi qu'il en soit, cette œuvre, remarquable à bien des égards, porte un peu partout ce caractère vague, mais réel, et qui est un vice rédhibitoire pour toute âme bien orientée : celui de la morale qui croit faire des héros et des saints sans la foi au Dieu vivant et personnel.

18. — C'est M. Armand Gasté, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Caen, qui a conseillé à M. l'abbé Bernier, professeur au collège de Sainte-Marie de Tinchebray, de prendre pour sujet de thèse latine du doctorat ès lettres la philosophie de Jean-Baptiste du Hamel, premier secrétaire de l'Académie des sciences. Lui a-t-il également conseillé de s'arrêter précisément, dans l'étude et l'examen de cette philosophie, à la question *De mente humana ?* Quoi qu'il en soit, cette détermination a le défaut, non seulement de bien restreindre un assez beau sujet, mais encore de fausser un peu la conclusion générale de M. Bernier : savoir que Du Hamel a été compté à tort parmi les adversaires de Descartes. Le cartésianisme, au moins tant qu'il a été combattu, pour ainsi dire, officiellement dans les écoles, était surtout un système d'explication du monde ; et à ce titre, le point central en était, ou peu s'en faut, la théorie cartésienne de la matière opposée à celle du péripatétisme. C'est aussi la doctrine très personnelle de Du Hamel sur « les formes substantielles » qu'il fallait surtout

mettre en relief pour bien voir en quoi il s'éloignait des doctrines cartésiennes. Or, M. Bernier n'en dit mot dans sa thèse, d'ailleurs consciencieuse et instructive. On pourrait lui chercher encore querelle au sujet de son premier chapitre, qui concerne la méthode ou la recherche de la vérité. Il est fâcheux que ce sujet, qui mériterait une thèse étendue, une thèse française, « la philosophie de Du Hamel, » ait été restreint à la psychologie ; mais une fois ce parti pris, pourquoi y rattacher la logique? Au reste, dans ce chapitre, et dans les deux autres sur « les facultés » et sur « la nature et la fin de l'âme humaine, » on voit que Du Hamel s'éloigne souvent de la doctrine de Descartes, spécialement sur les points les plus particuliers, les plus contestés aussi de cette doctrine. De sorte que la conclusion de la thèse pourrait être, non pas celle de l'auteur, mais la conclusion opposée : Du Hamel doit être considéré comme un des plus distingués et des plus sages adversaires du cartésianisme. Est-ce à dire qu'il y ait, à proprement parler, erreur sur ce point capital dans le travail de M. l'abbé Bernier ? Point du tout. Mais on peut appeler cartésianisme, comme il le fait lui-même, le spiritualisme de Descartes pris en gros, ou réserver ce nom (et ce serait peut-être préférable) aux points presque exclusivement propres à la doctrine cartésienne. Et naturellement ces deux définitions opposées amènent une opposition correspondante, dans l'énoncé des rapports de Du Hamel avec Descartes. Ces observations n'empêchent pas la thèse de M. l'abbé Bernier d'être un travail fort estimable. Si j'y ai insisté, c'est surtout pour montrer qu'un livre est encore à écrire sur le premier secrétaire de l'Académie des sciences et en particulier sur sa philosophie, dont Leibnitz faisait grand cas. LÉONCE COUTURE.

HAGIOGRAPHIE

1. *Los Niños santos o Leyendas infantiles*, por el P. FRANCISCO HATTLER, de la Compañia de Jesús. Obrita traducida del aleman por el P. JERONIMO ROJAS, S. J. Friburgo en Brisgovia, B. Herder, 1891, in-12 de 238 p. — 2. *Sainte Philomène, vierge et martyre, sa vie, ses miracles, son culte*, par Mme la Cesse de CHABANNES. Paris, P. Lethielleux, 1891, in-18 de 260 p., 1 fr. 25. — 3. *Saint Christophe, sa vie et son culte, avec des appendices sur le culte de saint Gilles et des quatorze saints auxiliateurs*, par l'abbé F. MAINGUET. Saint-Christophe (Indre-et-Loire), s. d., in-12 de 306 p. — 4. *Histoire de saint Augustin, évêque d'Hippone et docteur de l'Église*, d'après ses écrits et l'édition des bénédictins, par Un membre de la grande famille de Saint-Augustin. Bruxelles, Société belge de librairie. Paris, V. Palmé, 1892, 2 vol. in-8 de XIV-284 p. et 303 p., 6 fr. — 5. *Vie de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry*, par le P. RAGEY, mariste. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, in-8 de XVI-363 p., 4 fr. — 6. *Étude historique sur saint Boniface de Bruxelles*, par le P. J.-F. KIECKENS, S. J. Bruxelles, Société belge de librairie, 1892, in-12 de 206 p., 2 fr. — 7. *Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus*, par le P. FRÉD. ROUVIER, S. J. Lille, Société de Saint-Augustin, s d., petit in-16 de 79 p., 0 fr. 35. — 8. *Saint Pie V, pape du Rosaire*, par le R. P. CHARLES-ANATOLE JOYAU, des Frères Prêcheurs. Paris, Vic et Amat, 1892, in-8 de 397 p., 4 fr.—9. *Vie de saint Jean de la Croix, écrite en sou-*

venir du troisième centenaire de son bienheureux trépas (1591-1891), par le R. P. ALPHONSE-MARIE DE JÉSUS, Carme déchaussé. 2e édit. Traduite de l'italien par l'abbé H. FEIGE, professeur au petit séminaire de Mélan (Haute-Savoie). Lyon, Emmanuel Vitte, 1891, in-18 de 125 p. — 10. *Vida de san Luis Gonzaga de la Compañia de Jesus*, por el P. F. ROUVIER, S. J., traducida y aumentada por D. FR. DIEZ DE RIVERA, rector de la iglesia del asilo del Sagrado Corazon de Jesus en Madrid. Tornai (Belgica), Sociedad de S. Juan Evangelista, in-16 de 64 p., 0 fr. 35. — 11. *Le Sei Domeniche con un triduo in apparecchio divoto alla festa dell' Anjelico Giovane san Luigi Gonzaga, della Compagnia di Gesù*, del P. PASQUALE DE MATTEIS, della medesima Compagnia Roma, Società di San Giovanni, in-32 de 102 p — 12. *Vita di san Luigi Gonzaga della Compagnia di Gesù*, scritta dal P. ALESSANDRO MAINERI, compendiata per la gioventù dal P. BALLERINI, della medesima Compagnia. Roma, tipografia liturgica di San Giovanni, 1891, in-8 de VI-188 p. — 13. Le même ouvrage, édition in-12 de VI-211 p., 1 fr. — 14. *La Vie de saint Louis de Gonzague*, patron de *la jeunesse chrétienne*, publiée à l'occasion du troisième centenaire du jour de sa mort par le R. P. MESCHLER, S. J., traduit de l'allemand par l'abbé LEBRÉQUIER, du diocèse de Bayeux. Paris, P. Lethielleux, 1891, in-8 de VIII-414 p, 3 fr. — 15. *La Vie de saint Louis de Gonzague*, d'après V. Cepari, son premier historien, par le P. CHARLES CLAIR, S. J. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-8 de XIII-344 p., 4 fr. — 16. *Vie de Madame de la Tour-Neuvillars (Suzanne de la Pomélie), 1571-1616, modèle de perfection pour les femmes mariées et pour les âmes dévotes*, par le P. NICOLAS DU SAULT, S. J. Nouvelle édition annotée et précédée d'une introduction par M. le marquis Anatole de Bremond d'Ars-Migré. Nantes, V. Forest et E. Grimaud, 1889, in-12 de LXXVII-306 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Premier Français martyrisé au Japon, ou Vie du vénérable Guillaume Courtet, religieux dominicain*, par l'abbé G. TARNIQUET, curé de Sérignan (Hérault). Lille, Société de Saint-Augustin, 1891, in-8 de 214 p., 2 fr. — 18. *Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes, premier apôtre de leur culte*, par le R. P. ANGE LE DORÉ, supérieur de la Congrégation de Jésus et Marie. 1re partie, étude historique ; 2e partie, étude théorique. Paris, Lamulle et Poisson, 1891, 2 vol. in-8 de XXXI-418 et 412 p., 8 fr. — 19. *Étude sur le Sacré Cœur. II. Le Sacré Cœur et la Compagnie de Jésus*, par le P. E. LETIERCE, S. J. Paris, Vic et Amat, 1891, in-8 de XXII-596 p., 5 fr. — 20. *La Propagatrice de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Anne-Madeleine Rémuzat, religieuse professe de la Visitation Sainte-Marie au premier monastère de Marseille*, d'après les documents de l'ordre. D. S. B. Lyon, Vitte, 1891, in-8 de XXXIX-460 et 119 p., 5 fr. — 21. *Vie du Vénérable Bénigne Joly, fondateur des religieuses hospitalières de Notre-Dame de la Charité de Dijon, le Père des pauvres*, d'après les manuscrits et les auteurs contemporains, par l'abbé E. B***, curé de Volnay. Nouvelle édition. Dijon, imp. E. Jobard, 1892, in-8 de XVI-536 p. — 22. *Histoire de M. Agut, prêtre, chevalier de Saint-Pierre, fondateur de l'hospice de la Providence à Mâcon et de la Congrégation des sœurs du Saint-Sacrement*, par l'abbé LOUIS-M.-J. CHAUMONT. Lyon, Vitte, 1891, in-8 de XXIV-462 p. — 23. *La Mission du Su-Tchuen au XVIIIe siècle. Vie et apostolat de Mgr Pottier, son fondateur*, par LÉONIDE GUIOT, ancien conservateur des forêts. Paris, Téqui, 1892, in-8 de XX-521 p., 4 fr. — 24. *La Vita del Padre Rocco, narrata particolarmente ai populani, per* ALFONSO CAPECELATRO, Card Arcivescovo di Capua. Roma, Giovanni, 1891, in-8 de 163 p — 25. *Le Cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines (1726-1804)*, par ARTHUR VERHAEGEN. Bruges, Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1890, in-8 de 429 p., 4 fr. 20. — 26. *Le Vénérable Nunzio Sulprizio, modèle des apprentis*, Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, s. d., in-32 de 51 p., 0 fr. 35. — 27. *Vie de Mgr de Forbin-Janson, missionnaire, évêque de Nancy et de Toul, fondateur de la Sainte-Enfance*, par le R. P. PHILIPIN DE RIVIÈRE, prêtre de l'Oratoire de Londres. Paris, J. Leday, 1892, in-8 de XI-527 p., 3 fr. 75. — 28. *Souvenirs d'une amie. La Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la Congrégation de l'Adoration réparatrice*, par Une religieuse Ursuline, 2e édition, revue et considérablement augmentée. Paris, René Haton, 1891, 2 vol. in-8 de XIII-386 et 492 p., 10 fr. — 29. *Adolphe Kolping, l'apôtre des artisans*. Notice biographique par Dom LAURENT JANSSENS, bénédictin de Maredsous. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, in-8 de 225 p., 1 fr. 50. — 30. *Vie du R. P. Lataste, des Frères Prêcheurs, fondateur de l'Œuvre des réhabilitées*, par l'abbé MERCIER, aumônier des religieuses dominicaines de Béthanie.

Paris, bureaux de l'*Année dominicaine*, 1890, in-8 de VIII-332 p., 2 fr. 50. — 31. *L'Abbé Combalot, missionnaire apostolique. L'Action catholique de 1820 à 1870*, par Mgr RICARD, prélat de la maison de Sa Sainteté. Paris, Gaume, 1891, in-12 de XVI-656 p., 4 fr. — 32. *Les Grands Évêques de l'Église de France au XIXe siècle*, par Mgr RICARD. 2e série. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, s. d., in-8 de 304 p., 3 fr. — 33. *Le Père Chevrier, fondateur de la Providence du Prado*. Extraits de ses écrits précédés d'une notice par Un prêtre du Prado. Lyon, Vitte, 1891, in-12 de 361 p., 2 fr. 50. — 34. *Vie du P. Ludovic de Casoria*, d'après Son Ém. le cardinal ALPH. CAPECELATRO, archevêque de Capoue, par l'abbé M. LE MONNIER. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 272 p., 3 fr. 50. — 35. *Vie de Madame Miquey et Souvenirs de Mulhouse*, par l'abbé JULES WAGNER. Mulhouse, F. Gangloff, 1891, in-12 de XXIV-168 p., 2 fr. 50. — 36. *Le Père de Geslin de Kersolon, d'après ses souvenirs. Hommage de ses amis*. I. Paris, H. Gautier, s. d., in-12 de 332 p., 3 fr. — 37. *Mgr Alexis Canoz, de la Compagnie de Jésus, premier évêque de Trichinopoly (1805-1888)*, par Un père de la même compagnie. Paris, Retaux-Bray, 1891, in-8 de 394 p., 5 fr. — 38. *Un Directeur de séminaire. L'Abbé Robelin, chanoine honoraire de Belley*, par l'abbé THÉLOZ, supérieur du petit séminaire de Meximieux. Lyon, Vitte, in-12 de XXI-332 p., 2 fr. 50. — 39 *L'Abbé Bourbonne, aumônier du premier monastère de la Visitation de Paris, 1834-1890*, par l'abbé SÉMÉRAIRE, deuxième vicaire de la Trinité. Paris, Vic et Amat, 1892, in-12 de 352 p., 3 fr. — 40. *Dom Maur Wolter et les Origines de la Congrégation bénédictine de Beuron*. Esquisse biographique par le R. P. Dom GÉRARD VAN CALOEN, O. S. B. de l'abbaye de Maredsous. Bruges, Lille et Paris, Société Saint-Augustin, 1891, in-12 de 132 p., 0 fr. 50. — 41. *Fastes de la sainteté en France au XIXe siècle. Recueil de biographies anecdotiques, dédié à la jeunesse*, par l'abbé E.-M. L., licencié ès lettres. Tournai et Paris, Casterman, 1891, in-8 de 200 p., 2 fr.

1. — Un livre destiné à l'édification des enfants, qui commence par représenter l'Enfant Jésus, la Sainte Vierge dans ses premières années, les Saints Innocents, doit occuper la première place dans cette nomenclature ; il n'est pas nécessaire d'insister pour dire que ce n'est pas un ouvrage de recherches historiques, mais seulement d'édification.

2. — Le livre de Mme la comtesse A. de Chabannes sur *Sainte Philomène et son culte* est surtout aussi un livre d'édification ; mais une partie considérable est consacrée à l'histoire du culte de la sainte martyre, et par conséquent se rattache à l'archéologie.

3. — *Saint Christophe, sa vie et son culte*, par M. l'abbé F. Mainguet, n'est pas un livre de critique proprement dite, quoique l'auteur fasse tous les efforts possibles pour établir l'authenticité de la légende du saint martyr. On y trouve des détails curieux sur la dévotion à saint Christophe, si populaire dans le moyen âge.

4. — Une *Vie de saint Augustin*, en deux volumes, ne peut guère être qu'un abrégé ; mais l'auteur du livre que nous annonçons a recherché avec soin tous les faits principaux de la vie du grand évêque. Il les présente avec méthode, et il explique avec clarté la doctrine de saint Augustin. Il a même soin d'insister sur les points qui peuvent plus particulièrement intéresser les théologiens de nos jours, et nous croyons qu'il ne s'est écarté en rien de la véritable doctrine, s'exprimant toujours avec une grande circonspection. Il nous paraît que sa lecture sera utile non seulement aux fidèles, mais même aux ecclésiastiques.

5. — La *Vie de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry*, écrite par

le P. Ragey, mariste, en deux volumes in-8, a obtenu le succès dont elle était digne. Le même auteur vient d'en donner un abrégé en un seul volume, et il est inutile d'ajouter qu'il y a mis le même soin et la même exactitude. Il nous semble, par ces paroles, faire un éloge suffisant de ce livre digne de toute estime.

6. — *Saint Boniface de Bruxelles* est très peu connu dans les annales hagiographiques. Il occupa cependant une certaine place dans l'Église au XIIIe siècle. Son histoire intéressera surtout les habitants de Bruxelles, parce que, comme doyen du chapitre de Sainte-Gudule, il remplit un rôle assez considérable, même dans la vie civile de la cité ; mais il ne se contenta pas de cette position, et on le voit s'opposer avec fermeté aux entreprises de l'hérésie de Simon de Tournay. Il prend aussi une part importante à d'autres affaires, comme à l'assemblée de Worms en 1231 et dans la cause de l'archevêché de Cologne. Devenu évêque de Lausanne, il entreprit la réforme de son clergé et eut beaucoup à souffrir de l'opposition qu'il rencontra. Ses relations avec les papes Grégoire IX, Célestin IV, Innocent IV, sont des plus intéressantes. Il faut en dire autant des chapitres consacrés au culte rendu au saint prélat. Cette partie est véritablement neuve et prouve l'étendue des recherches auxquelles s'est livré le P. Kieckens, de la Compagnie de Jésus. Presque tout dans ces derniers chapitres est nouveau et puisé à des sources inédites.

7. — Le P. Frédéric Rouvier, S. J., continue ses publications de propagande sur les saints de la Compagnie de Jésus. Nous avons aujourd'hui à annoncer une *Vie de saint Ignace* très abrégée.

8. — Le R. P. Joyau, des Frères Prêcheurs, a déjà publié une vie de saint Thomas d'Aquin et une vie de sainte Catherine de Sienne qui ont reçu un favorable accueil du public. Écrite avec piété, la vie de *Saint Pie V* ne sera pas moins bien accueillie. Ce n'est toutefois qu'un abrégé, et l'auteur n'a pas de documents inédits. Il suit l'ancienne méthode de raconter d'abord les faits, puis de faire voir les vertus en particulier. Il n'oublie pas la partie monumentale et il fait connaître les hommages rendus, soit dans la liturgie, soit par les écrivains, au saint pape dont il nous entretient.

9. — La *Vie de saint Jean de la Croix*, traduite de l'italien, n'est qu'un résumé très court des actions de ce grand serviteur de Dieu. On remarquera un appendice destiné à promouvoir la cause du doctorat de saint Jean de la Croix.

10, 11, 12, 13, 14 et 15. — Ces six volumes sont des expositions très succinctes de la *Vie de saint Louis de Gonzague*, publiées à l'occasion du troisième centenaire de sa mort. Quoique ces ouvrages se distinguent chacun par leurs mérites, nous ne pouvons nous arrêter sur des livres qui n'ont rien de véritablement original. Cependant celui du

P. Meschler accuse des recherches étendues, et la troisième partie surtout est remplie de vues neuves et intéressantes. Le livre du P. Maineri et les autres volumes sont ornés de gravures historiques qui plairont aux lecteurs. — Le numéro 15 nous donne une vie de saint Louis de Gonzague, d'après le P. Cepari, fidèlement interprété par le P. Charles Clair, tandis que dans les éditions précédentes, les textes avaient souvent été altérés. Plusieurs gravures sont tirées d'un ouvrage rare imprimé à Olmutz en 1727.

16. — *Madame de la Tour Neuvillars* (*Suzanne de la Pomélie*) naquit peu de temps après saint Louis de Gonzague. Sa vie, écrite par le P. Nicolas du Sault, S. J., est des plus intéressantes. Elle nous fait voir la force d'âme de cette grande dame, ses vertus éminentes; son zèle admirable pour la foi catholique au milieu d'une famille protestante. A côté de cette véritable servante de Dieu à l'esprit si élevé, nous remarquons des personnages très dignes de figurer dans l'histoire, comme Mgr de la Fayette, évêque de Limoges, Pierre de la Tour, appelé M. de Luchapt, demi-frère de Suzanne de la Pomélie, mort en odeur de sainteté dans l'ordre des Récollets, à Tulle, et d'autres membres de cette illustre famille, également remarquables par leurs vertus et leur grand caractère. M. Anatole de Bremond d'Ars nous fait connaître aussi plusieurs descendants de Mme de Neuvillars qui ont été presque nos contemporains. Ce livre, en général écrit avec une grande distinction, sera lu avec beaucoup de fruit.

17. — *Le Premier Français martyrisé au Japon, le Vénérable P. Guillaume Courtet*, de l'ordre de Saint-Dominique, a laissé une mémoire vénérée non seulement en raison de sa fin héroïque, mais encore à cause d'une vie toute consacrée par l'exercice des vertus les plus admirables. Nous ne doutons point qu'un jour il soit élevé sur les autels. Déjà dans son ordre il est invoqué, et on nous apprend que le R. P. Lacordaire avait continuellement une image de ce saint religieux dans sa cellule. Ses actions sont racontées d'une manière intéressante par M. l'abbé G. Tarniquet, curé de Sérignan (Hérault).

18, 19. — C'est en parlant des livres du R. P. Le Doré sur *les Sacrés Cœurs*, et de l'*Étude sur le Sacré Cœur et la Compagnie de Jésus*, par le P. Letierce, S. J., que l'on doit regretter d'être contenu dans de si étroites limites, car on se trouve en face d'ouvrages d'une grande valeur et de théologiens profonds qui traitent de matières très élevées. Le P. Le Doré divise son ouvrage en deux parties : la première est historique et la seconde dogmatique. Dans le livre du R. P. Le Doré, on trouve une explication rationnelle de ces expressions qui ont quelquefois semblé singulières à des théologiens : « le Cœur divin de Jésus et de Marie, Jésus est le Cœur divin de Marie; » mais le Vénérable P. Eudes voulait dire seulement « que Notre-Seigneur est la vie de sa

Sainte Mère, que leur vie a été si intimement unie qu'ils semblaient n'avoir qu'un même cœur. » Les revendications de l'auteur pour la priorité de date des inspirations du Vénérable P. Eudes sur la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque ne veulent point assigner une supériorité ni à l'un ni à l'autre. La religieuse de Paray-le-Monial a reçu la mission de répandre la dévotion au Sacré-Cœur dans le monde entier; le P. Eudes était chargé de faire connaître le Cœur admirable de Marie et par suite celui de son divin Fils.

Le P. Letierce traite aussi quelques-unes des questions dont parle le P. Le Doré; mais son but principal est d'exposer les rapports de la Compagnie de Jésus avec la dévotion au Sacré-Cœur dans toutes les parties du monde. On ne lira point ces pages, écrites avec élégance, sans une profonde admiration pour le zèle des religieux qui ont si courageusement travaillé à répandre les merveilles du Cœur divin.

20. — C'est encore à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus que se rapporte la vie d'*Anne-Madeleine Rémuzat, religieuse professe du premier monastère de la Visitation Sainte-Marie de Marseille.* Cet ouvrage, écrit par une religieuse du même monastère, contient beaucoup de documents nouveaux tirés des archives de l'ordre. Au premier abord, on serait tenté d'y voir comme une simple continuation de la monographie de la Bienheureuse Marguerite-Marie; mais en y regardant de près, on y trouve des renseignements variés sur l'établissement et la propagation de la dévotion au Sacré-Cœur, qui ne figurent pas dans le premier ouvrage. A côté de la Vénérable Anne-Madeleine, Mgr de Belsunce tient une place considérable. La peste de Marseille est décrite avec des données encore inédites. Plusieurs des Mères de la Visitation du premier monastère de cette ville y sont présentées et offrent des modèles des plus hautes vertus.

21. — *Le Vénérable Bénigne Joly, fondateur des religieuses hospitalières de Notre-Dame de la Charité de Dijon,* et surnommé le Père des pauvres, appartient à cette pléiade de saints personnages qui ont fait la gloire du XVIIe siècle. Rien de plus admirable que son dévouement pour les membres souffrants de Jésus-Christ, que ses instructions pour les âmes qui tendent à la perfection. Ce livre, écrit d'après les mémoires des religieuses qui avaient reçu ses soins et d'après Dom Antoine Beaugendre, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, qui l'avait particulièrement connu, fera les délices des personnes pieuses et charitables. Il fait aussi connaître l'état religieux de la Bourgogne à cette époque.

22. — C'est dans la même province que nous trouvons un modèle véritable du clergé et de la vie chrétienne en la personne de *M. Louis Agut*, qui fut un imitateur de saint Vincent de Paul et du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, sur un plus petit théâtre. Il est surtout connu pour la fondation de l'hospice de la Providence ou des incurables à Mâcon. Il

fut un moment associé aux prédications du P. Bridaine et combattit avec une grande ardeur les erreurs du jansénisme ; aussi eut-il à souffrir une persécution longue et pénible. L'auteur consacre une partie de son livre à exposer la doctrine spirituelle et les vertus du saint prêtre. A la fin de l'ouvrage on trouve un appendice présentant l'histoire de la Congrégation du Saint-Sacrement depuis la mort de Louis Agut jusqu'à nos jours.

23. — François Pottier, fondateur de *la Mission du Su-Tchuen au XVIIIe siècle*, évêque d'Agathopolis, vicaire apostolique en Chine, membre de la Société des Missions étrangères de Paris, a travaillé dans ces parties lointaines de l'Extrême-Orient pendant longtemps, et comme chef de cette mission durant trente-sept ans, de 1756 à 1792. L'auteur, M. Léonide Guiot, suit son héros dans toute sa carrière, année par année, et fournit sur cette époque de l'histoire religieuse de la Chine des renseignements du plus vif intérêt. Ce n'est pas seulement ce saint évêque que l'on apprend à connaître, mais ce sont ses nombreux et infatigables compagnons d'apostolat. Ainsi, M. de Saint-Martin, qui fut son coadjuteur, M. Dufresse, MM. Devaut et Delpon, etc., qui souffrirent pour la foi et produisirent des fruits de salut. Mgr François Pottier ne mourut point martyr, mais endura pourtant les plus cruels traitements, et après sa mort il opéra des miracles.

24. — Le cardinal Capecelatro, en donnant la *Vie du P. Rocco*, fait connaître un des apôtres du peuple de Naples qui a joué un rôle très important dans cette ville. C'est l'un de ces fils de Saint-François qui, sans moyens extérieurs, ont rempli toute une grande cité d'œuvres utiles.

25. — Notre temps a surtout besoin d'exemples de force et de courage. Nous avons sans doute devant les yeux les modèles de la primitive Église, mais comme ces saints personnages vivaient dans une société toute différente de la nôtre, ils font peut-être moins d'impression sur nos esprits que des faits plus modernes. Aussi pensons-nous que M. Arthur Verhaegen a rendu un véritable service en publiant une vie très complète du *Cardinal de Franckenberg*, *archevêque de Malines* de 1780 à 1804. Le souvenir de ce grand cardinal n'est point éteint, et ses luttes contre le gouvernement de Joseph II sont encore présentes à la mémoire de tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'Église. Toujours sur la brèche, ce prélat infatigable s'oppose à tous les envahissements de l'impiété, c'est pourquoi il meurt en exil. Obligé de quitter le territoire prussien, il rend son âme à Dieu, à Bréda, le 11 juin 1804. Ce livre est écrit avec talent et rempli de documents.

26. — *Nunzio Sulprizio*, modèle des apprentis, est le sujet d'une vie très digne d'être offerte en modèle à tous les ouvriers. C'est un livre purement de propagande religieuse.

27. — Dans la *Vie de Mgr de Forbin-Janson*, par le R. P. Philpin de

Rivière, nous voyons l'histoire d'un prélat qui a joué un rôle important en France, en Asie et en Amérique. Né dans une grande famille, il sacrifia tout à sa vocation de prêtre et de missionnaire. On sait comment il se trouva mêlé aux affaires politiques de son pays; mais pour lui, il ne chercha jamais que le salut des âmes. Sa vie est racontée avec beaucoup de charme par le P. Philpin de Rivière, de l'Oratoire de Londres, et elle apprend des choses nouvelles sur quantité de personnages de l'époque.

28. — Déjà nous avions une *Vie de la Mère Marie-Thérèse*, née Théodelinde Dubouché, *fondatrice des religieuses de l'Adoration réparatrice*, écrite avec talent par Mgr d'Hulst. Une religieuse ursuline, qui avait été intimement liée avec cette servante de Dieu, en a écrit aussi des Mémoires, dont elle donne en ce moment une seconde édition beaucoup augmentée. Peut-être trouvera-t-on qu'elle entre dans des détails un peu trop minutieux, mais ils permettent de suivre pas à pas la marche ascendante de cette âme vers Dieu.

29. — *Adolphe Kolping*, fondateur et premier président général du Gesellenverein, est digne de marcher à côté des fondateurs des sociétés charitables de tous les siècles. Son association, très répandue dans l'Allemagne du sud et en Autriche, se signale par les services qu'elle rend à la cause catholique, même à Berlin et à Cologne. Kolping n'était pas seulement un homme d'action, mais c'était aussi un homme de grande prière. Son exemple est très touchant et mérite d'être étudié avec attention. On peut bien appliquer à son œuvre ces paroles de l'encyclique *Rerum novarum :* « Nous augurons de ces corporations les plus heureux fruits, pourvu qu'elles continuent à se développer et que la prudence préside toujours à leur organisation. » L'auteur de ce livre est Dom Laurent Janssens, bénédictin de Maredsous.

30. — *Le P. Lataste* est une figure singulière à notre époque. Homme d'œuvres et de propagande, il se livre à quantité d'entreprises charitables avant de recevoir le sacerdoce et d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Une fois consacré à Dieu par les vœux de religion, il fait des progrès rapides dans la voie de la perfection, et bientôt il est inspiré de travailler à une œuvre de réhabilitation pour les femmes tombées dans le vice. Cette œuvre, appelée Œuvre de Béthanie, fut fondée au prix de grands sacrifices par le pieux dominicain. Elle est très connue de toutes les personnes qui s'intéressent aux choses de l'Église à notre époque. On lira pourtant avec un bien vif intérêt les détails que fournit l'auteur de ce livre sur cette congrégation utile dans tous les temps.

31. — Après le R. P. Lataste, mort en 1869, nous parlerons de *l'Abbé Combalot, missionnaire apostolique*. L'auteur, Mgr Ricard, a raison de donner un second titre à son livre en l'appelant « l'Action catholique de 1820 à 1870. » En effet, il ne se passe pas d'événements un

peu importants, en France surtout, dans lesquels l'abbé Combalot, que l'on nommait ordinairement le P. Combalot, ne joue un rôle. Son historien a reçu communication d'un grand nombre de documents inédits; il en profite pour faire de longues citations qui feront connaître parfaitement le héros et beaucoup de ses contemporains. Personne ne représenta mieux le prédicateur catholique que l'abbé Combalot. Il s'est fait entendre dans la France entière et dans d'autres pays. Partout il inspira la vénération la plus profonde pour son noble caractère et pour la conduite de sa vie. C'était véritablement, comme le peuple romain l'appelait : *il predicatore.*

32. — La même plume qui fait revivre le pieux abbé Combalot nous offre une galerie de tableaux dans laquelle figurent les prélats de l'Église de France qui lui ont paru les plus remarquables durant le XIXe siècle. La deuxième série, la seule qui nous soit parvenue, comprend les portraits du cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, du cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, de NN. SS. de Mazenod, évêque de Marseille, Berteaud, évêque de Tulle, Dupanloup, évêque d'Orléans, Besson, évêque de Nimes, et Parisis, évêque d'Arras. Ces notices sont la plupart tirées de vies plus complètes.

33. — « Il y aura bientôt douze ans que *le Père Chevrier* est mort. Sa mémoire est restée en vénération, et de toutes parts on demande sa vie. En attendant qu'il soit possible de la donner au public, il a semblé à propos de faire paraître une courte notice qui rappellera son souvenir à ceux qui l'ont connu. » C'est ainsi que débute la biographie de ce saint prêtre, fondateur d'une œuvre de charité très importante, le Prado, à Lyon. Rien de plus édifiant que cette vie toute consacrée à la charité et aux bonnes œuvres. C'est un point de l'histoire religieuse de Lyon, tout nouveau et fort utile à connaître. Le volume se compose en majeure partie des œuvres mêmes du P. Chevrier.

34. — De nos jours, la ville de Naples a été le témoin de la vie miraculeuse du *P. Ludovic de Casoria*, de l'ordre des Capucins. Cet admirable religieux nous fait connaître le rôle de saint François lui-même. Né dans une basse condition et simple ouvrier menuisier, il fut appelé à la vie religieuse, et admis dans l'ordre des capucins. Sans grands moyens naturels, sans études littéraires étendues, ne parlant que le dialecte italien de Naples, il exerça une action naturellement inexplicable sur les plus hautes classes de la société. On le voit fonder des associations, des écoles, des collèges, et pour l'un d'eux, dépenser jusqu'à trois cent mille francs. Il s'occupa beaucoup de la conversion des jeunes nègres et fit trois fois le voyage de l'Afrique dans l'intérêt de cette œuvre. Il eut des révélations et des extases, et il a opéré des miracles. Son histoire, écrite par un prince de l'Église, le cardinal Capecelatro, en fournit la preuve.

35. — Au mois d'août 1886, mourait, dans la ville de Mulhouse, *Mme Miquey*, qui laissait une mémoire en vénération. Cette servante de Dieu, engagée dans les liens du mariage, mit toujours avant tout les devoirs de la piété. Elle visita le curé d'Ars et en retira un grand profit. Elle aida toutes les œuvres de charité de sa ville natale et elle eut la principale part à la fondation de l'ouvroir des dames. La guerre de 1870 lui offrit l'occasion de montrer sa charité dans tout son plein ; elle organisa des secours pour les blessés et travailla puissamment à la création d'orphelinats, de cercles catholiques des jeunes gens, et d'autres œuvres pour la jeunesse. Sa mort fut regardée comme un deuil universel pour la ville de Mulhouse.

36. — *Le P. Geslin de Kersolon*, mort en 1888, fut un saint prêtre et un homme de bonnes œuvres. Ses amis ont recueilli ses souvenirs, et nous font connaître cet homme de Dieu, si dévoué, si mort à lui-même, si entreprenant pour le salut des âmes. Il a été le disciple très fidèle du vénérable Pallotti, et il vécut pour ainsi dire dans l'intimité de Grégoire XVI. Nous n'avons encore reçu que le premier volume.

37. — La Vie de *Mgr Alexis Canoz, S. J., premier évêque de Trichinopoly*, offre un tableau très intéressant des missions du Maduré, confiées aux Pères de la Compagnie de Jésus, et dont le P. Canoz fut supérieur. Il y fit de très grandes choses et y fonda le collège de Négapatam. En 1847, il fut nommé évêque de Tamase et vicaire apostolique. Après avoir vu l'incendie de son collège, il créa différents établissements et accomplit un voyage en Europe pour y trouver les ressources nécessaires. L'auteur nous fait connaître son administration à Bombay, son pèlerinage à Goa et les difficultés du concordat de 1857, combien il eut à combattre contre le protestantisme et pour l'établissement des écoles, combien il souffrit durant la famine du Maduré ! Il eut la consolation de voir un nouveau concordat en 1886, et à cette occasion, il fut nommé au siège de Trichinopoly. Il mourut à quatre-vingt-quatre ans, en 1888, pendant un nouveau voyage en Europe. Ce récit, écrit avec distinction par un de ses confrères, enrichit l'histoire de l'Église de documents précieux.

38. — On peut regarder la biographie de *l'Abbé Robelin*, par M. le chanoine Théloz, comme le tableau d'un parfait modèle du clergé dans différentes situations, mais surtout dans la position délicate de professeur de séminaire. C'est aussi un tableau abrégé de l'état du diocèse de Belley pendant un demi-siècle. Il y aura avantage, pour ceux qui suivent la même carrière, à étudier les actes de ce prêtre humble et mortifié. Il n'y a, du reste, aucune trace de voie extraordinaire.

39. — Mort en 1890, *l'Abbé Bourbonne* remplit dans Paris un ministère très actif, au-dessus même de ses forces. Il se trouvait employé dans le clergé de Saint-Eustache, à Paris, au moment des troubles

de la Commune, et par son zèle, par son habileté, il rendit de grands services aux fidèles de cette paroisse. Il a laissé des notes intimes dont son historien s'est servi pour nous montrer les vertus et les sentiments de cet apôtre dévoué et de ce pieux directeur des âmes.

40. — Si l'espace nous le permettait, nous devrions nous étendre davantage sur *Dom Maur Wolter*, fondateur de la Congrégation bénédictine de Beuron, par le R. P. Dom Gérard Van Caloen, son disciple. En effet, ce religieux a rempli une place considérable dans l'histoire de l'Église d'Allemagne au XIXe siècle. Nous le voyons faire un pèlerinage en Terre-Sainte, restaurer l'abbaye de Saint-Martin de Beuron et obtenir l'érection d'une Congrégation nouvelle de bénédictins. Il fonda aussi l'abbaye de Maredsous, subit la persécution qui ferma le premier de ces monastères et obligea Dom Maur de fuir en plusieurs pays. L'abbaye de Seckau en Styrie, ainsi que celle d'Emmaüs à Prague, lui doivent leur restauration. Son disciple et historien s'étend avec bonheur sur les qualités morales et sur la piété de ce religieux, vrai modèle d'un moine selon la règle de saint Benoît. Dom Maur Wolter n'est pas seulement un grand religieux, il a écrit des ouvrages remarquables.

41. — Dans les *Fastes de la sainteté en France au XIXe siècle*, M. l'abbé E.-L. M. déplore le malheur de notre temps, où on met entre les mains de la jeunesse les vies de tous les hommes un peu remarquables, et où on néglige de lui faire connaître les vies des pieux personnages qui ont sanctifié notre époque. Pour obvier à ce malheur, il trace un tableau rapide de l'existence d'un grand nombre de chrétiens ou de chrétiennes qui, durant le XIXe siècle, ont fait la gloire de la religion.

DOM PAUL PIOLIN.

THÉOLOGIE

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur von OSCAR VON GEBHARDT und ADOLF HARNACK. Leipzig, Hinrichse Buchhandlung. — 1° V. Band. Heft 2. *Die Abfassungszeit der Schriften Tertullians*, von Prof. Dr E. NOELDECHEN; *Neue Fragmente des Papias, Hegesippus und Pierius in bisher unbekannten Excerpten aus der Kirchengeschichte des Philippus Sidetes*, von Dr C. DE BOOR. 1888, in-8 de 184 p. Prix : 7 fr. 50. — 2° Heft 3. *Das Hebräer-Evangelium. Ein Beitrag zur Geschichte und Kritik des hebräischen Matthäus*, von RUDOLF HANDMANN. 1888, in-8 de 142 p. Prix : 5 fr. 50. — 3° Heft 4. *Agrapha, aussercanonische Evangelienfragmente in möglichster Vollständigkeit* zusammengestellt und quellenkritisch untersucht, von ALFRED RESCH. Anhang : *Das Evangelienfragment von Fajjum*, von ADOLF HARNACK, 1889, in-8 de 520 p. Prix : 21 fr. 25. — 4° VI. Band. Heft 1. *Die Textüberlieferung der Bücher des Origenes gegen Celsus in den Handschriften dieses Werkes und der Philokalia. Prolegomena zu einer kritischen Ausgabe*, von Dr PAUL KOETSCHAU. 1889, in-8 de 157 p. Prix : 6 fr. 85. — 5° Heft. 2. *Der Paulinismus des Irenaeus. Eine Kirchen- und Dogmenges-*

chichtliche Untersuchung über das Verhältniss des Irenaeus zu der Paulinischen Briefsammlung und Theologie, von Dr Johannes Werner. 1889, in-8 de 218 p. Prix : 8 fr. 75. — 6° Heft 3. *Die gnostichen Quellen Hippolytus in seiner Hauptschrift gegen die Häretiker*, von Hans Staehelin. *Sieben neue Bruchstücke der Syllogismen des Apelles. Die Gwynn'schen Cajus-und Hippolytus-Fragmente. Zwei Abhandlungen*, von Adolf Harnack. 1890, in-8 de 133 p. Prix : 5 fr. 50.

MM. Oscar von Gebhardt et Adolphe von Harnack continuent sans interruption, avec l'aide de leurs collaborateurs, leur intéressante et fort utile publication de *Textes et de recherches pour l'histoire de l'ancienne littérature chrétienne*. Divers incidents ont retardé le compte rendu d'un certain nombre de livraisons. Heureusement l'intérêt de ces recherches est toujours actuel.

1. — L'importance des écrits de Tertullien fait que la fixation de leur date mérite d'être déterminée avec soin ; les variations de ce grand homme et les erreurs dans lesquelles il tomba pendant les dernières années de sa vie rendent même indispensable, au point de vue doctrinal comme au point de vue historique, la détermination de la période pendant laquelle ses ouvrages ont été composés. Le Dr É. Noeldechen, professeur au gymnase de Magdebourg, a étudié la question avec beaucoup de soin et à l'aide de toutes les ressources que lui fournissaient la critique et la philologie. Voici les résultats auxquels il est arrivé : Avant la publication de sa célèbre *Apologie*, Tertullien avait écrit : *De Baptismo*, en 194; *Adversus Judæos*, en 195; *De Spectaculis*, en décembre 196; *De Cultu feminarum*, I; *De Oratione; De Idololatria*, en avril 197 ; *De Cultu feminarum*, II; *Ad martyres*, au milieu de l'été 197; *Ad nationes*, I, II; *Apologeticum*, fin de l'été 197. La date des trois écrits suivants : *De Testimonio animæ*, *De Prescriptione hæreticorum* et *Adversus Hermogenem*, est incertaine. Les années 200 à 204 furent occupées par les deux éditions perdues des deux premiers livres contre Marcion. Au commencement de 204 : *De Pœnitentia*. Entre 204 et 207 ou 208 : *De Patientia; Ad uxorem* et probablement *Adversus Valentinianos*. De 207 ou 207 à 210 ou 211 parurent : *Adversus Marcionem*, I (3e édition), 207 ou 208; *De Pallio*, 209; *Adversus Marcionem*, II, III; *De Anima*, 211 ou 210. Le *De Corona* parut en mars 211 ; *Ad Scapulam*, en septembre 212 ; *De fuga in persecutione*, en décembre 212; *Scorpiace*, au printemps 213. Comme les années 203-205, les années 211 à 213 (printemps) avaient été un temps de persécution. Au contraire, les années 213-217 sont une période de tranquillité et voient paraître : *Adversus Marcionem*, IV (douteux); *De Carne Christi; De resurrectione carnis; De Virginibus velandis; Adversus Marcionem*, V. La révolte contre l'Église romaine embrasse les années 217 à 221 : *Adversus Praxeam*, 217 ; *De exhortatione castitatis; De Monogamia; De Jejunio adversus psychicos; De Pudicitia*.

Les *Nouveaux Fragments de Papias, d'Hégésippe et de Piérius* (p. 167-184), tirés par le Dr C. de Boor, bibliothécaire de l'Université de Bonn, du *Codex Baronianus* 142, sont peu importants, mais ils méritaient néanmoins d'être signalés et recueillis.

2. — *L'Évangile des Hebreux*, étudié par M. Rodolphe Handmann, est un sujet fort intéressant, mais sur lequel les renseignements sont fort maigres. L'auteur divise son travail en quatre sections : I. Histoire de la critique : 1° de Lessing à Credner ; 2° Schneckenburger, l'école de Tubingue et ses adversaires ; 3° Hilgenfeld, Nicholson, Gla. — II. Témoignages de l'ancienne Église, c'est-à-dire de Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe, saint Irénée, saint Épiphane, Théodoret, saint Jérôme, le Vénérable Bède, Nicéphore, le *Codex Tischendorfianus* III. — Section III. Fragments conservés de l'Évangile des Hébreux : 1° Faits historiques ; 2° Dialogues ; 3° Paroles, discours et comparaisons. Tous ces fragments, relativement courts et peu nombreux, sont rapportés tout au long et discutés, p. 66-103. — La section IV est consacrée aux conclusions et aux hypothèses. Ces conclusions sont en partie problématiques et contestables, mais les documents réunis par M. Handmann sont précieux et l'on ne pourra étudier désormais l'Évangile des Hébreux sans recourir à lui.

3. — Les *Agrapha* sont, en général, des paroles de Notre-Seigneur, qui n'ont pas été écrites dans les Évangiles canoniques, mais ont dû être conservées par la tradition orale, d'où leur nom d'*agrapha*, « non écrites. » L'expression n'est pas rigoureusement exacte, puisque, si les *agrapha* ne sont pas écrits dans les Évangiles canoniques, ils le sont dans les œuvres des Pères, mais « écrit » s'entend d'un écrit canonique. M. Resch entend par *agrapha* les paroles du Seigneur conservées par la littérature chrétienne primitive, qui ne se trouvent ni dans les Évangiles canoniques ni dans les Évangiles apocryphes. Ce sujet est très intéressant par lui-même. M. Resch en fait connaître d'abord la bibliographie, puis il en fait la critique, en donne le texte complet, etc. Le nombre des véritables *agrapha* ou paroles du Seigneur qu'il rapporte est de soixante-quatorze. Les *agrapha* douteux, non authentiques, tirés des Évangiles apocryphes et d'autres sources plus ou moins suspectes et également reproduits, sont au nombre de cent trois. Le travail de M. Resch est un modèle d'exactitude et de recherches savantes et consciencieuses. Ses idées sur l'origine des Évangiles prêtent toutefois à la critique.

Le volume sur les *agrapha* se termine par une curieuse étude de M. Harnack sur le *Fragment des Évangiles du Fayoum*, p. 483-497. Ce fragment, qui a trois centimètres et demi de hauteur et quatre centimètres un tiers de large, est un morceau de papyrus contenant sept lignes dont la fin manque. Il fait partie des papyrus de Vienne, connus sous le nom de papyrus de l'archiduc Rainer, lesquels proviennent du

Fayoum, l'ancien nome arsinoïte d'Égypte. Le docteur Bickell a fait le premier connaître ce fragment, en 1885, dans la *Zeitschrift für katholische Theologie*, publiée par les Pères jésuites d'Insprück, et suppose que c'était un fragment d'un Évangile non canonique. Ce morceau de papyrus a été écrit au IIIe siècle, avant la persécution de Dioclétien. M. Harnack pense qu'on peut soutenir que ce court fragment provient d'un Évangile non canonique, mais que le fait n'est pas établi.

4. — M. Paul Kœtschau, professeur au gymnase d'Iéna, a étudié avec soin, afin d'en préparer une édition critique, les manuscrits des *Livres contre Celse* et de la *Philocalie* d'Origène. Comme ces écrits d'Origène sont très importants, l'auteur a fait une œuvre utile et d'autant plus méritoire que le travail auquel il s'est livré est plus aride et plus ingrat. Tous les manuscrits sont décrits avec une scrupuleuse exactitude. Un grand tableau, placé à la fin du volume, en fait connaître la date et la filiation.

5. — Le *Paulinisme d'Irénée*, par le docteur Jean Werner, *Privat docent* à l'Université de Marbourg, est partagé en deux parties, la première se rapportant à l'histoire de l'Église, la seconde à l'histoire du dogme. L'auteur nous montre d'abord comment saint Irénée cite saint Paul, et l'idée qu'il se fait de l'apôtre, puis quelle est sa doctrine sur le salut. Ses conclusions ne seront pas admises par tout le monde. D'après lui, l'évêque de Lyon n'a ni une grande sympathie pour l'apôtre des Gentils ni une profonde intelligence de sa doctrine; il n'a pas même compris la pensée fondamentale de saint Paul sur le salut, et malgré les nombreuses citations qu'il tire de ses épîtres, le paulinisme n'est pas le fondement de sa théologie. Il est permis de faire appel d'une pareille sentence.

6. — M. Hans Stæhelin considère saint Hippolyte comme l'auteur des *Philosophoumena*, publiés pour la première fois depuis quelques années, et sur lesquels on a déjà tant écrit. Il cherche quelles sont les sources gnostiques de cet ouvrage, qu'il appelle plus justement *Refutatio omnium hæresium*, et qui est l'un de ceux qui nous fournissent le plus de renseignements sur le gnosticisme. Saint Hippolyte a emprunté beaucoup aux autres écrivains qui ont réfuté les hérétiques et aux hérétiques eux-mêmes. On n'a pas contesté sa bonne foi, mais on a soutenu qu'il s'était trompé sur l'origine, la nature et la valeur de plusieurs des sources auxquelles il avait puisé. M. Stæhelin s'attache à démêler les parties des *Philosophoumena* qui sont au-dessus de tout soupçon et celles qui peuvent être justement suspectées.

Parmi les gnostiques se trouvait un fameux disciple de Marcion, nommé Apelles. Il avait composé un livre intitulé les *Syllogismes*, qui faisait pendant aux *Antithèses* de son maître Marcion. Cet écrit est perdu et n'est connu que par quelques maigres indications des *Philosophou-*

mena, etc. M. Harnack, qui avait déjà publié en 1874 une dissertation : *De Apellis gnosi monarchica*, a retrouvé sept nouveaux fragments du travail de cet hérétique qui, le premier et longtemps avant Strauss, a parlé de « mythes » dans l'Ecriture. Ces sept fragments sont tirés du livre *De Paradiso* de saint Ambroise. M. Harnack ne pense pas que l'évêque de Milan ait eu entre les mains un exemplaire des *Syllogismes ;* il suppose qu'il a connu les extraits qu'il rapporte de cet ouvrage par le Commentaire de la Genèse d'Origène. Dans ces quelques pages, M. Harnack ne donne pas seulement les sept nouveaux fragments, il reproduit aussi ceux qu'on connaissait déjà auparavant. — Les Fragments de Caius et de saint Hippolyte, dont s'occupe M. Harnack à la fin de ce volume, ont été découverts par M. Gwynn dans un commentaire syriaque encore inédit du jacobite Denys Barsalibi, sur l'Apocalypse, les Actes et les Épîtres. Ce sont des extraits des *Capita Hippolyti adversus Caium*, et ce qui en fait l'intérêt principal, c'est qu'ils ont trait à l'Apocalypse.

N. O.

Instructions pour les personnes du monde, *dédiées aux Agrégées de Notre-Dame du Cénacle et aux associations des Enfants de Marie*, par Mgr Charles Gay, évêque d'Anthédon. Paris, J. Leday, 1892, 2 vol. in-12 de xii-366 et 394 p. — Prix : 7 fr. 50.

Mgr Gay terminait la préface de cet ouvrage le 13 janvier 1892 : six jours après, le 19, il rendait son âme à Dieu.

L'illustre et vénéré défunt semblait avoir quelque pressentiment de sa fin prochaine ; ces lignes ne nous permettent pas d'en douter : « Maintenant, nous prenons congé de ce public chrétien, à qui, depuis tant d'années, nous nous sommes adressé et qui nous a fait un si bon et si charitable accueil. Le Saint-Esprit nous dit que « s'il y a un temps pour parler, il y en a un pour se taire. » Le temps de se taire est arrivé pour nous.... Nous entrons donc, et pour y demeurer sans doute jusqu'à la fin, dans cette heureuse et silencieuse retraite qui est la grâce suprême que Dieu accorde à ses enfants.... »

L'ouvrage que nous présentons à nos lecteurs est donc en quelque sorte le testament spirituel du savant et pieux auxiliaire du cardinal Pie. Il renferme une série d'instructions que Mgr Gay fut appelé à donner à deux œuvres dont il avait été chargé à son retour à Paris, dans son diocèse d'origine : les Agrégées de Notre-Dame du Cénacle et les Enfants de Marie. C'était une prédication nouvelle pour lui qui, « guidé et souvent obligé par les circonstances, avait, depuis bien des années, gouverné et prêché principalement des religieuses. » Mgr Gay regarda « comme une grâce d'avoir à rendre témoignage à Dieu au milieu d'âmes posées dans des conditions différentes et qui, bien que diversement traitées par Dieu, ne lui sont pas moins chères que les autres. » Il

voulut en profiter pour combattre ce préjugé malheureusement trop accrédité auprès de beaucoup d'esprits superficiels : « que le christianisme est trop de l'autre monde pour servir de règle à ceux qui ont à vivre en celui-ci. » Des quarante « instructions » qui remplissent ces deux volumes se dégage, en effet, cette conclusion : « que la sainte et sage doctrine du Christ.... est la règle de tout le genre humain ; qu'elle convient à tous les temps, à tous les lieux, à tous les âges, à toutes les conditions ; qu'elle contient, pour la famille comme pour les individus, pour les sociétés comme pour les familles, le mot de l'ordre, de la justice, de la perfection morale, de la paix et de la vraie prospérité.... »

Les sujets des vingt-deux premières instructions ont été fournis à Mgr Gay par le chapitre douzième de l'épître de saint Paul aux Romains ; il y a là comme un code abrégé de la morale chrétienne, opportun à développer en présence de tous les fidèles, mais surtout devant un auditoire qui, par la position sociale de ses membres, par leur culture, leur développement intellectuel, les aptitudes et les besoins qui en naissaient, semblait l'imposer à l'orateur. Mgr Gay s'empressa de s'établir sur ce bon terrain, et ces instructions ne furent que le commentaire de ce chapitre. Il revenait ainsi à la méthode de nos saints Pères, à celle, surtout, de saint Augustin et de saint Jean Chrysostome, et il était persuadé que, par ce retour à la vieille tradition de l'apostolat chrétien, la prédication moderne toucherait plus efficacement, éclairerait d'une manière plus complète et produirait plus de fruits dans les âmes ; aussi bien, quand on explique l'Écriture sainte, « on marche sur un sol si ferme et dans une lumière si pure, on est si sûr de faire écho à la parole divine, d'enseigner selon Dieu, de donner aux âmes le pain qui peut les nourrir et dont, avec plus ou moins de conscience, elles ont toutes et toujours faim ! »

Le second volume contient des sujets variés dont diverses circonstances décidèrent le choix. Citons surtout les instructions sur « la présence surnaturelle de Dieu dans l'âme, » fait qui constitue le fond même de la grâce ; sur la vraie notion de « l'action chrétienne ; » sur « la prière ; » sur « la nature, la loi et l'histoire du sacrifice ; » sur « le plan général de Dieu dans sa création et le nombre final des élus. »

Cet ouvrage, « sorti, comme presque tous ceux de Mgr Gay, de son ministère, » continuera à produire, après la mort si profondément regrettable de l'auteur, les heureux effets que sa parole produisait dans les âmes. « Le temps de se taire est arrivé pour lui : » nul ne le regrette plus que nous ; mais nous espérons bien que n'arrivera jamais pour lui « le temps d'être oublié ; » ce livre qu'il nous envoie pour ainsi dire d'au delà de la tombe continue son ministère, et même après sa mort l'illustre orateur se fait encore entendre à nous. Il disait de ses ouvrages qu'étant « sortis de son ministère, c'était une raison pour qu'ils fussent plus vi-

vants et plus actuels. » Nous sommes de son avis : ses excellents ouvrages lui survivront ; comme ils répondent à des besoins vrais de l'âme, ils seront toujours d'une heureuse « actualité ; » comme ils ont été « parlés » avant d'être « écrits, » on sentira toujours palpiter en eux cette « vie » qui anime les mots et les fait pénétrer plus avant dans les cœurs. Ces livres figureront avec honneur à côté des chefs-d'œuvre d'exposition de doctrine et de spiritualité qui sont la richesse et la gloire de l'Église catholique.

F. Chapot.

Religion, par M. G. de Molinari. Paris, Guillaumin, 1892, in-12 de viii-260 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un joli volume, bien composé, qui se lit facilement et agréablement et qui manifeste des intentions excellentes. Malheureusement, il ne nous est pas possible d'accepter le point de vue de l'auteur. Ce n'est pas que M. de Molinari soit hostile au sentiment religieux, ou même en particulier à la religion catholique. Bien au contraire, il constate la gravité de la crise actuelle, il l'attribue au manque d'honnêteté des gouvernements, et à l'incapacité des classes émancipées par la Révolution de se conduire elles-mêmes. Il leur faut les lumières pour connaître leur devoir, et la force morale pour l'accomplir. La science économique leur en donnera la connaissance et la religion fortifiera leur volonté. Mais pour cela, il est nécessaire que les religions soient libres, indépendantes et propriétaires. La concurrence avivera le sentiment religieux et elle détruira tous les effets que l'on a coutume de redouter de l'établissement des biens de mainmorte. L'auteur pense d'ailleurs qu'il n'y a pas lieu de créer de nouvelles religions. Les anciennes suffisent et suffiront sans doute encore longtemps. La science les gêne passagèrement parce qu'elle les oblige à se dépouiller de certains préjugés ; mais la science, en définitive, sera favorable au sentiment religieux, en établissant sur des bases plus larges et plus solides le concept de la divinité et celui de l'immortalité de l'âme.

Ainsi M. de Molinari est pour la séparation de l'Église et de l'État, mais une séparation faite non contre la religion, mais en sa faveur, reconnaissant les églises comme des associations libres et propriétaires. Cette solution ne nous déplairait pas. C'était la situation de l'Église sous l'empire romain et au moyen âge. Elle était alors libre, propriétaire, et l'État n'avait point, comme aujourd'hui, une part régulière dans la nomination des hauts dignitaires du clergé. Qu'on nous rende cette situation, nous ne demandons pas mieux. Toutefois l'honnêteté la plus simple obligerait le gouvernement à restituer au moins quelque chose des biens qu'il nous a pris et qu'il supplée, depuis le concordat, par un traitement. Prendre sans compensation les biens d'une société qui n'est point disparue n'est pas plus permis que de prendre les biens d'un

individu encore existant. Nous serions donc volontiers d'accord avec M. de Molinari sur ce point ; mais il est un côté de la question qui nous a paru échapper complètement à l'auteur. Il traite de l'origine et du développement de la religion en homme qui n'a qu'une connaissance fort inexacte de la vraie nature de la religion.

Le mot religion a été bien souvent profané dans le monde ; en réalité, il ne peut y avoir qu'une seule religion. La religion n'est pas en effet un certain besoin, auquel l'humanité pourvoit de son mieux selon son degré de civilisation ; c'est un lien social, suivant l'étymologie du mot, entre l'homme et Dieu. Comme il n'y a qu'un Dieu, ce lien ne peut être de natures diverses. Et si, sortant des préceptes les plus généraux de la loi naturelle, nous recherchons avec ce Dieu une union plus intime, il est évident que Dieu seul peut nous dire jusqu'à quel point cette union lui convient et de quelle manière nous pouvons y arriver. L'idée d'une religion organisée appelle donc celle de révélation. En effet, toutes les grandes religions ont prétendu s'appuyer sur des manifestations plus ou moins authentiques de la divinité. Il n'échappera pas à un esprit aussi éclairé que M. de Molinari, que de toutes ces manifestations divergentes une seule peut être bonne, Dieu ne pouvant donner de lui-même des idées absolument disparates.

Qu'on le remarque bien, ce n'est qu'à cette condition même que la religion peut remplir le rôle de fortifiant moral que lui attribue M. de Molinari. Ce qui lui donne sa puissance spéciale, c'est qu'elle est un ordre de Dieu. Elle n'a sa valeur décisive que si le fait de cet ordre est prouvé, et plus la civilisation s'élèvera, plus il sera nécessaire que cette condition soit remplie, des intelligences plus développées se prêtant moins facilement à prendre au sérieux des hypothèses ou des légendes.

Si M. de Molinari veut bien se mettre à ce point de vue, il comprendra que le clergé catholique, sans craindre la concurrence, ne puisse ni la provoquer ni la désirer, car ce serait désirer le développement de l'erreur. Il comprendra que les catholiques ne puissent désirer la séparation de l'Église et de l'État, en ce sens que l'État cesse de tenir compte, dans sa législation et dans son organisation, des règles suprêmes édictées par la volonté divine et des nécessités de la société catholique créée par Dieu même. Il comprendra qu'ils considèrent comme insuffisante et dangereuse toute éducation de l'enfance qui ne met pas à sa portée la connaissance des préceptes divins. Non, les catholiques ne redoutent ni la liberté ni la concurrence, ils ont bien pu vivre sous le régime du martyre ; mais ils ne peuvent admettre de concurrence en droit : ce serait admettre quelque chose de légitime à côté de la révélation divine dont l'Église est dépositaire.

Nous avons cru devoir insister sur ce point, parce que l'état d'esprit de M. de Molinari est celui de beaucoup d'âmes honnêtes qui reconnais-

sent la grandeur et les services de la religion catholique sans bien se rendre compte des conditions de cette grandeur et de ces services. Mais qu'on le veuille ou non, le catholicisme est un bloc, comme on dit aujourd'hui. Ou bien le siècle prochain l'acceptera dans son entier, et il verra alors le magnifique développement d'une démocratie morale et chrétienne ; ou bien il le rejettera tout à fait, et il verra la civilisation sombrer dans l'immoralité et l'anarchie. D. V.

JURISPRUDENCE

Traité de droit commercial, *cours professé à la Faculté de droit de Paris,* par M. Bravard-Veyrières, publié, annoté et complété par Ch. Demangeat, conseiller à la Cour de cassation, professeur honoraire à la Faculté de droit de Paris. 2e édition, revue et augmentée. Paris, Chevalier-Marescq, 1886-1892, 6 vol. in-8 de xii-651, 539, 606, 904, 745 et 577 p. — Prix : 57 fr.

Les bons traités de droit commercial ne manquent pas. Les ouvrages de MM. Bédarride, Alauzet, Delamarre et Lepoitevin, Lyon-Caen et Renault, jouissent d'une grande autorité dans la science et sont souvent cités devant les tribunaux. Mais, à côté de ces ouvrages, le traité de MM. Bravard-Veyrières et Demangeat, qui ne leur cède en rien pour la valeur scientifique, se distingue par un caractère qui lui est propre et qu'il tient de son origine. Avant d'être écrit, il a été parlé ; il est en grande partie la reproduction du cours qui fut professé autrefois, non sans éclat, à la Faculté de droit de Paris, par M. Bravard-Veyrières. Celui-ci étant mort en 1860, M. Demangeat, son élève, devenu maître à son tour, recueillit et revisa les leçons du brillant professeur, qui avaient été sténographiées, et il les publia en y ajoutant de nombreuses notes, empruntées le plus souvent, pour le fond, aux décisions de la jurisprudence. L'ouvrage réunissait ainsi les qualités, difficiles à concilier, d'un cours s'adressant à de jeunes étudiants et d'un traité approfondi. Il était à la fois clair, facile à lire et rempli d'érudition. Se recommandant en outre par les noms de ses deux auteurs, il ne pouvait manquer d'obtenir un plein succès. Il fut également bien accueilli à l'École et au Palais, et la première édition en était devenue depuis longtemps introuvable.

La seconde édition, dont M. Demangeat a commencé la publication en 1888 par la revision du troisième volume, relatif à la lettre de change, vient d'être achevée. Seul le quatrième volume, consacré au droit maritime, et qui est tout entier l'œuvre de M. Demangeat, n'a pas été réimprimé; mais il n'avait paru que très longtemps après les autres : il ne date que de 1886. On peut y remarquer cependant une lacune que l'auteur tiendra sans doute à réparer bientôt : les lois de

1874 et de 1885 sur l'hypothèque des navires n'y sont pas expliquées. A part cela, tout le reste de l'ouvrage est au courant du dernier état de la législation et de la jurisprudence. Le cinquième volume contient notamment un excellent commentaire des lois du 4 mars 1889 et du 4 avril 1890 sur la liquidation judiciaire.

L'ordre suivi par MM. Bravard-Veyrières et Demangeat est celui du code de commerce; si ce n'est pas toujours le plus logique, c'est au moins le plus commode. Le premier volume traite de la capacité requise pour être commerçant, des livres de commerce et des sociétés. L'explication de la loi du 24 juillet 1867 sur les sociétés par actions y occupe plus de cent pages. Il se termine par un appendice sur la situation des sociétés étrangères vis-à-vis de la législation française et sur les droits fiscaux qui grèvent les actes de société. Le second volume, paru seulement en 1892, n'est pas le moins intéressant : il traite principalement des Bourses de commerce et du contrat de commission. C'est ici qu'une parole souple et lucide, comme celle de M. Bravard-Veyrières, est utile pour expliquer le mécanisme des marchés au comptant ou à terme, fermes ou à prime, des reports et autres opérations de Bourse. Le troisième volume est relatif, comme je l'ai dit, à la lettre de change et au billet à ordre; les dispositions des lois étrangères sur ces instruments de crédit sont fréquemment comparées, dans les notes, aux règles de notre droit. A la fin de ce volume, M. Demangeat a ajouté un appendice sur les chèques, qui n'étaient guère connus en France à l'époque du cours de M. Bravard : nos législateurs s'en sont occupés plusieurs fois depuis, un peu pour les réglementer, et surtout pour les frapper d'impôts. Le quatrième volume, dont j'ai déjà parlé, est un traité très complet de droit maritime. Enfin, les cinquième et sixième volumes, qui viennent de paraître, comprennent le commentaire des deux derniers livres du code de commerce, relatifs aux faillites et à la juridiction commerciale. Le sixième est encore, pour la plus grande partie, l'œuvre de M. Demangeat. L'appréciation que l'éminent magistrat exprime sur les tribunaux de commerce mérite d'être signalée : tout en reconnaissant qu'il est utile de faire juger par des commerçants les affaires commerciales, il estime que l'organisation de ces tribunaux appelle impérieusement une réforme. Avec M. Jacques, ancien président du tribunal civil d'Avignon, il voudrait les voir présidés par un magistrat inamovible, qui suppléerait à l'insuffisance des connaissances juridiques de beaucoup de juges consulaires.

En somme, le *Traité de droit commercial* d MM. Bravard-Veyrières et Demangeat conserve, dans sa seconde édition, les mêmes éléments de succès qui ont fait tant apprécier la première; il reste on ne peut mieux approprié au double public auquel il est destiné. Un tel ouvrage s'adresse nécessairement à deux sortes de personnes dont

les connaissances sont presque toujours incomplètes d'un certain côté : aux jurisconsultes, qui ne peuvent connaître qu'imparfaitement les habitudes du commerce, et aux commerçants, qui ne sont généralement pas des jurisconsultes; il doit donc être tout à la fois une œuvre de science et de vulgarisation. La réunion d'un cours élémentaire comme celui de M. Bravard et de savantes additions comme celles de M. Demangeat satisfait parfaitement à cette double condition.

MAURICE LAMBERT.

SCIENCES ET ARTS

Providence et libre arbitre, par le R. P. HIPPOLYTE GAYRAUD, O. P. Toulouse, Privat, 1892, in-12 de 236 p. — Prix : 1 fr. 50.

La querelle du thomisme et du molinisme, des décrets prédéterminants et de la science moyenne, a été à certaines époques une cause d'agitation dans l'Église et même dans l'État. Aujourd'hui le feu de ces disputes théologiques est fort amorti, et elles n'intéressent plus guère que les ordres qui se sont faits les soutiens des deux théories opposées. Toutefois, quand elles suscitent des livres pleins d'un esprit vif, piquant, d'un style clair, net et entraînant comme ceux du P. de Regnon, S. J., ou des travaux solides, fortement raisonnés, comme celui que nous annonçons, la question arrive à conquérir, passagèrement du moins, l'attention du monde lettré. Dans son traité, *Providence et libre arbitre*, le R. P. Gayraud, qui avait combattu précédemment les opinions du P. de Regnon, a entrepris d'exposer ce qu'on appelle dans son ordre la doctrine thomiste : je dis « ce qu'on appelle, » car l'opinion adverse a bien la prétention de suivre aussi l'enseignement de saint Thomas. Nous n'essaierons pas ici d'exposer et d'apprécier les solutions données par le P. Gayraud sur ces difficiles théories de la prescience divine et des décrets prédéterminants, de la prédétermination physique et de la prédestination. Nous n'avons ni la compétence ni la place nécessaires pour traiter ces graves questions. Nous nous bornerons donc à dire que l'exposé du savant dominicain nous paraît fait avec une clarté de style, une vigueur de conception et une force de logique tout à fait remarquables. Nous sommes sûr que les esprits philosophiques qui en entreprendront la lecture la poursuivront avec beaucoup d'intérêt et de plaisir. Mais que dire du problème en lui-même ? Nous ferons cette simple remarque : c'est que les deux partis semblent tendre à se rapprocher singulièrement, que souvent la différence ne nous paraît plus être que dans la terminologie que les uns et les autres persistent à employer. Ainsi, le P. Gayraud cite des passages où le P. de Regnon semble ne pas tenir beaucoup au concours simultané. Nous en pourrions citer pareillement du R. P. Gayraud, où tout en défendant la prédétermination

physique, il en atténue singulièrement la portée, comme, par exemple, quand il dit que l'agir vient de Dieu, qui détermine efficacement le passage à l'acte, mais que la volonté détermine l'espèce d'acte produit (p. 140).

Comme l'a dit admirablement saint Thomas, tout acte est tout entier de Dieu et tout entier de la créature. Il est tout entier de Dieu parce que rien ne peut se faire que par la puissance divine ; il est tout entier de la créature parce que c'est à elle que cette puissance est donnée, que c'est elle qui en fait usage. Tout le monde admet ceci en principe. Mais quand on en vient au détail, les théologiens sont portés, suivant leurs dispositions, à parler comme si cette puissance donnée de Dieu était encore en Dieu, ou comme si la créature avait en propre quelque chose qui ne vînt que d'elle-même. De là les écoles diverses. Si chaque parti tend à atténuer ce qu'il y a d'excessif dans son opinion, pourquoi n'arriverait-on pas à quelque traité de paix analogue à celui dont feu le cardinal Pecci avait si heureusement indiqué les bases ? D. V.

Corps et âme, par J. Gardair, professeur libre à la Sorbonne. Paris, Lethielleux, 1892, in-12 de VIII-391 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait que M. Gardair fait depuis trois ans un cours de psychologie scolastique à la Sorbonne. Ce cours est très suivi. La nouveauté même de l'entreprise, qui semblait la rendre téméraire, a été un élément de succès, et le talent du professeur a retenu auprès de sa chaire le nombreux auditoire que la curiosité y avait d'abord attiré. Mais beaucoup de personnes n'ont pas les loisirs nécessaires pour suivre les cours de la Sorbonne. Celles-là seront sans doute heureuses de trouver, dans le volume que vient de publier M. Gardair, un résumé des vues qu'il défend et un exemple de la manière dont il les développe. Ce livre n'est pas, à proprement parler, un cours de psychologie. Il contient une suite d'essais sur des sujets qui touchent aux points les plus délicats de la psychologie thomiste : Activité de la matière inorganique, puissances de l'âme, organisme et pensée, théorie de la connaissance, libre arbitre. Plusieurs de ces essais avaient déjà été publiés dans des revues, et le premier, entre autres, sur l'activité de la matière inorganique, eut dans le temps les honneurs d'une traduction dans une revue italienne : *La Scienza italiana.*

Depuis que la philosophie scolastique a été restaurée dans les écoles ecclésiastiques sous la vive impulsion donnée par Pie IX et ensuite par Léon XIII, beaucoup de personnes sont désireuses de savoir en quoi consiste cette doctrine, nouvelle pour les contemporains, mais n'ont pas le temps de lire les ouvrages, souvent volumineux, qui en développent les théories. Elles trouveront dans le livre de M. Gardair un exposé

court, mais très clair et très fidèle, des enseignements les plus caractéristiques de l'école. M. Gardair connaît à fond la doctrine de saint Thomas, il l'interprète avec finesse et il l'expose avec une netteté qui la rend accessible, autant qu'elle peut l'être, même à ceux qui n'ont point d'études préparatoires. Nulle part on ne trouvera mieux exposée cette grande doctrine de l'unité substantielle de l'être humain, que l'on peut dire le fond de toute la philosophie de l'école, d'après laquelle l'âme fait un seul être avec le corps, bien qu'elle le dépasse, doctrine prouvée par le caractère mixte de la sensation, à la fois spirituelle et organique, et qui a pour conséquence, comme le montre très bien M. Gardair, que l'intelligence même ne peut rien dans cette vie sans l'organisme, bien qu'elle n'ait point d'organe à elle propre et qu'elle soit par nature indépendante de tout organe. D. V.

Bateaux et navires. Progrès de la construction navale à tous les âges et dans tous les pays, par le marquis DE FOLIN, ancien officier de marine. Paris, J.-B. Baillière, 1892, in-16 de 328 p., orné de 132 fig. — Prix : 3 fr. 50.

M. le marquis de Folin est d'une compétence indiscutable pour traiter complètement et aussi exactement que possible le sujet très complexe qu'il s'est proposé. Ancien officier de la marine militaire, il a été ensuite capitaine du port de Bayonne, puis membre de la commission scientifique d'exploration du fond de la mer; il a fait en cette dernière qualité une remarquable campagne sur le *Talisman* avec M. Milne-Edwards. Homme pratique et savant distingué, il a pu compulser avec discernement et discuter avec intérêt les documents épars qui se rapportent aux formes des navires; aux diverses époques et sur toute la surface du globe. On ne se figure pas quelle variété de flotteurs, adaptés plus ou moins aux circonstances locales, l'homme a su inventer pour son usage personnel : c'est peut-être un des sujets où se déploient le mieux la souplesse et la fécondité de son intelligence ; l'auteur aurait pu tirer quelque parti de cette considération philosophique. Par contre, il a su semer d'anecdotes patriotiques, ou simplement curieuses, les longues nomenclatures, pour en atténuer la monotonie. Il n'en faut pas moins un lecteur déjà quelque peu préparé, ou plutôt initié, pour s'y reconnaître à travers les expressions techniques auxquelles il faut bien recourir pour différencier les divers types. M. le marquis de Folin a adopté une grande division rationnelle et progressive : Pirogues, embarcations, bateaux de pêche, flotteurs de transport, bâtiments de servitude, bâtiments de commerce, flotteurs à rames, flotteurs de guerre, flotteurs à vapeur, cuirassés et torpilleurs, flotteurs de plaisance, flotteurs sous-marins. A la vérité, quelques-unes de ces divisions ne sont pas suffisamment justifiées, en sorte qu'il y a bien quelques répétitions ou chevau-

chements; le style n'est pas toujours d'une correction irréprochable; enfin certaines descriptions, notamment celle d'une chaloupe armée en guerre, sont vraiment bien antiques. En revanche, l'esprit catholique et royaliste de l'auteur s'affirme toutes les fois que l'occasion s'en présente.

COMTE DE BIZEMONT.

Les Grands Écrivains de la France. Nouvelle édition publiée sous la direction de M. AD. RÉGNIER, membre de l'Institut. *Jean de la Fontaine.* Tome VIII. Paris, Hachette, 1892, in-8 de 511 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le roman de Psyché forme la partie la plus importante et la plus intéressante du huitième volume des œuvres de La Fontaine. Cette fiction célèbre, qui remonte si loin, qui a été tant de fois reproduite et dont, de nos jours, M. de Laprade a fait un poème spiritualiste, a fourni à M. Henri Régnier le sujet d'une notice où sont savamment indiquées toutes les métamorphoses du vieux conte milésien. Il est suivi non seulement dans toutes ses transformations littéraires et dramatiques et dans les imitations innombrables qui, en laissant de côté le nom de Psyché, lui empruntèrent sa donnée essentielle, mais encore dans les productions des peintres, des statuaires, mettant à l'envi à contribution le récit d'Apulée. Les fragments du *Songe de Vaux*, le discours de La Fontaine à l'Académie, en remerciement de sa nomination, et quelques autres morceaux de prose, suivent le roman de Psyché; puis viennent des poésies, élégies, odes, pièces mêlées, traductions en vers. Pas bien loin de vers fort profanes, on trouve une paraphrase du *Dies iræ*. A propos de ce passage :

Au bruit de la trompette en tous lieux dispersé
Toute gent accourra. David et la Sibylle
Ont prévu ce grand jour et nous l'ont annoncé,

il est dit dans une note que le vers :

Teste David et Sibylla

a été « supprimé par l'Église, comme témoignant trop des croyances naïves du moyen âge » (p. 415). Dans certains diocèses, il est vrai, le début de la prose avait été ainsi modifié :

Dies iræ, dies illa,
Crucis expandens vexilla,
Sæclum solvet in favilla.

Le paroissien romain, maintenant adopté partout, donne l'ancien texte :

Dies iræ, dies illa,
Solvet sæclum in favilla,
Teste David cum Sibylla.

Nos lecteurs trouveront l'observation minutieuse; je suis l'exemple donné par le commentateur de La Fontaine. Il y a moins de notes cependant dans ce volume, mais bien suffisamment; dans les tomes pré-

cédents, je l'ai dit déjà, il y en a tant, qu'on est tenté de réclamer contre un adage de la Sagesse des nations, sur l'abondance de biens. Th. P.

Histoire de la littérature grecque, par Alfred Croiset et Maurice Croiset. T. III. *Période attique. Tragédie, comédie, genres secondaires*, par Maurice Croiset. Paris, Thorin, 1891, in-8 de 677 p. — Prix : 8 fr.

Il serait superflu de rappeler, à propos de ce troisième volume, les éloges décernés aux deux précédents par la critique soit française, soit étrangère. Le lecteur y retrouvera, avec la distinction naturelle du style, la même préoccupation de ne rien négliger d'essentiel ou d'utile, et d'éviter cependant toute espèce de longueurs : le même don d'analyse s'appliquant successivement aux divers aspects de chaque grand problème, confondus ou insuffisamment distingués dans tant d'ouvrages analogues.

La période où nous sommes introduits est celle où l'atticisme fête son triomphe : mais qu'est-ce que cet atticisme si vanté? « un groupe de qualités variables dans lequel ont prédominé, selon les temps, des éléments différents : la forme la plus simple du génie hellénique, dégagée et perfectionnée peu à peu par des circonstances spéciales; » et M. Croiset nous dit à merveille pourquoi cette fleur d'expression s'est épanouie au milieu des laboureurs et des bûcherons de l'Attique plutôt que chez les riches et voluptueux marchands de l'Ionie.

La place d'honneur dans ce volume revient de droit au drame grec, dont les origines sont ici démêlées avec beaucoup de finesse, sans que ce curieux problème de philosophie littéraire soit pour autant complètement et définitivement résolu. Il est vrai que plus on étudie de près la tragédie à Athènes, plus on arrive à se convaincre qu'elle y a vécu d'une vie toute particulière, et que, malgré les analogies inévitables, Euripide diffère de Racine autant qu'Eschyle de Shakespeare. Son histoire extérieure, — dates des représentations, rôle des magistrats, conditions des concours, ordre et durée du spectacle, organisation matérielle du théâtre, fonctions du chœur, acteurs et figurants, déclamation et mimique, — est exposée ici avec une remarquable précision par un érudit initié aux progrès même les plus récents de l'archéologie. En ce qui touche les éléments essentiels, la structure intime de la composition dramatique, le lecteur ne s'estimera pas moins heureusement partagé : il y a tel chapitre cependant, — citons notamment celui où il est parlé de la valeur morale de la tragédie, — que j'aurais rêvé plus étendu. L'analyse des pièces conservées est relativement très courte : c'est que l'auteur a préféré insister sur ce que l'on appellerait volontiers de nos jours « la psychologie » des grands tragiques athéniens; leur génie personnel, leur tour d'esprit l'intéresse tout autrement que la description

détaillée de leurs œuvres. A noter une remarque des plus judicieuses sur le théâtre d'Eschyle : « La fatalité est tout au fond, presque entièrement dans l'ombre, d'autant plus terrible qu'elle est plus mystérieuse ; la volonté des dieux, dans une demi-clarté, brusque et interrompue ; la passion humaine, au grand jour, sur le devant de la scène » (p. 184). Euripide est l'objet d'une étude complète, fort intéressante, originale même en quelques parties.

Le chapitre VIII est intitulé : *Les Poètes tragiques de second rang.* « Les grandes supériorités, y lisons-nous, ne sont jamais aussi incontestables qu'elles le paraissent. Le temps exagère les avantages de ceux qui ont conquis l'immortalité et déprécie à l'excès ceux à qui elle a échappé. » Il semble que l'auteur se soit proposé de réparer en partie cette injustice : c'est ainsi qu'entre les rivaux de Sophocle et d'Euripide, il nous parle d'Aristarque et d'Achéos, de Théodecte et de Chérémon : de même le XIVe et dernier chapitre nous entretient des élégies d'Événos, des dithyrambes de Mélanippide, des ïambes d'Hermippos, de l'épopée de Chœrilos ; si les mimes d'Hérodas, récemment découverts en Égypte, n'y obtiennent qu'une simple mention, c'est qu'au moment où paraissait le volume ils venaient à peine d'être édités.

Les cent pages consacrées à l'histoire de la comédie, d'Épicharme à Ménandre, offrent un assez fidèle résumé des publications aussi nombreuses qu'étendues dont cette partie des lettres grecques a été l'objet dans les dix ou quinze dernières années. A ce propos on nous permettra de regretter que M. Maurice Croiset se soit pour ainsi dire interdit toute allusion aux ouvrages même les plus marquants, thèses de doctorat ou dissertations spéciales, où se trouvent traitées *ex professo* les questions de tout genre qu'il rencontre sur sa route. Sans doute, la plupart des chapitres s'ouvrent par une bibliographie : mais cette bibliographie se renferme scrupuleusement dans une énumération de manuscrits, de scoliastes, d'éditions et de lexiques. Relevons en passant cet éloge mérité de la comédie nouvelle : « Elle a dégagé de l'idée hellénique l'idée humaine qui y était enveloppée, et elle l'a révélée au monde en souriant avec une bonne grâce délicieuse. » Même les discussions morales qui abondent sous la plume de Ménandre furent accueillies avec faveur, tant il excellait à les approprier à la situation et à l'humeur de chacun de ses personnages. « Ainsi traité, le lieu commun est une manifestation vive et amusante d'un état d'âme particulier. En le détachant du drame, nous le refroidissons. » Poète comique avant tout, Ménandre a voulu peindre et il a peint supérieurement la vie.

Pour résumer notre impression, les pages saillantes sont peut-être moins fréquentes dans ce volume que dans les deux précédents. En outre, comme nous sommes en pleine histoire, les points controversés sont rares : et la réserve avec laquelle ils sont abordés est une qualité de

plus à louer dans l'auteur, à la fois érudit brillant et helléniste de race.

C. Huit.

Les Grandes Légendes de France, par Édouard Schuré. Paris, Perrin, 1892, in-12 de iv-298 p. — Prix: 3 fr. 50.

Ce ne sont pas des légendes, des traditions, des contes recueillis de la bouche de naïfs narrateurs, qui ont fourni à M. Éd. Schuré les matériaux de son livre. Nous avons affaire non à un simple folkloriste, mais à un brillant écrivain, profondément initié à l'histoire, à la psychologie, à l'archéologie, et dans lequel on devine un poète. M. Schuré dit que l'âme de la France est celtique. C'est à la recherche des plus belles manifestations de cette âme de notre vieille patrie qu'il entreprend son intéressant voyage dans le passé. M. Schuré nous parle d'abord de l'Alsace, où il est né ; il la montre dans ses premiers temps, puis à l'époque mérovingienne ; il rencontre alors la belle histoire, parfaitement racontée, de sainte Odile ; l'époque carolingienne lui offre la légende de la reine Richardis ; puis viennent la cathédrale de Strasbourg, la guerre des paysans ; les antiques traditions se mêlent ensuite, et d'une manière attachante, à l'époque moderne, à des souvenirs bien récents, bien cuisants, d'événements qui ont fait perdre à la France une de ses plus belles provinces.

La seconde partie du livre est consacrée à la Grande Chartreuse et à saint Bruno ; la troisième, au Mont Saint-Michel. M. Schuré remonte ici à l'époque gauloise, aux druidesses du Tombelène, passe à saint Aubert, aux Normands, et décrit, en belles pages, le triomphe du christianisme sur la religion d'Odin. L'époque chevaleresque, la lutte avec l'Angleterre, Duguesclin, le conduisent à une remarquable conclusion sur le rôle du Mont Saint-Michel dans l'histoire. L'archange est pour lui le symbole du génie de la France, il préside aux destinées de Duguesclin et à celles de Jeanne d'Arc, et apparaît comme un trait d'union entre ces deux grandes figures. La quatrième partie du livre appartient tout entière aux inspirations celtiques : les Celtes contre César, la Bretagne païenne, la Bretagne chrétienne, la légende de saint Patrice, puis la Bretagne de la chevalerie, la forêt de Broceliande, Merlin, la légende de Taliésina. Le livre se termine par de poétiques et un peu mystiques élévations sur la mission de la France, que les prophètes de la matière et les grands prêtres du néant égarent hors de la voie qui lui est tracée.

Nous n'avons pu qu'indiquer l'économie du livre ; nous avons à dire encore qu'il est d'un beau style, parfois peut-être trop ciselé, trop éclatant. M. Schuré est un descriptif de premier ordre ; il peint admirablement la Grande Chartreuse, les sites qui l'environnent, la masse imposante du Mont Saint-Michel, les paysages bretons ; l'encre devient pour lui de la couleur, mais quelquefois, quand le mot nécessaire lui man-

quait pour bien rendre ce qu'il a sous les yeux, il a pu recourir à certains néologismes. Ce qui anime ces tableaux d'une si heureuse exécution, c'est une pensée élevée et saine : elle circule à travers toutes ces descriptions et, pour ainsi dire, leur donne de l'air. Nous n'avons pas à juger si l'auteur, dans l'expression de ses sentiments religieux, reste toujours dans les limites fixées par l'orthodoxie, mais son œuvre est spiritualiste, chrétienne même dans son ensemble, et l'effet qu'elle produit a quelque chose de salubre et de fortifiant. TH. P.

Les Malfaiteurs littéraires, par le P. ÉTIENNE CORNUT, S. J. Paris, Victor Retaux, 1892, in-18 de 347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans son chapitre sur les *Critiques*, qui, comme les autres catégories d'écrivains, comptent dans leurs rangs un grand nombre de « malfaiteurs littéraires, » c'est-à-dire de gens qui font le mal, le P. Cornut caractérise ainsi le genre de M. Brunetière : « Le ton est âpre, la pensée étroite, le caractère hargneux, et par-dessus tout le style est d'une dureté proverbiale. » Le célèbre critique n'a pas été content du portrait, et dans un de ses articles bibliographiques de la *Revue des Deux Mondes*, faits tout exprès, semble-t-il, pour justifier le jugement du P. Cornut; il réplique sans nulle aménité : « Le P. Cornut prend une provocante ou plutôt risible attitude de gladiateur ou plutôt de lutteur de foire, » et s'excuse sur son « éducation, » nous venons d'en voir une preuve, qui l'empêche de répondre « aux violences et aux grossièretés par les mêmes grossièretés et les mêmes violences. »

Oh! qu'en termes galants ces choses-là sont dites!

Si le P. Cornut n'est pas content, c'est qu'il est vraiment trop difficile. M. Brunetière vient de lui fournir le meilleur de ses arguments.

Quoi qu'il en soit, *les Malfaiteurs littéraires* méritent beaucoup mieux qu'un jugement si sommaire. Mais pour bien apprécier, il faut se mettre au point de vue de l'auteur. Le P. Cornut a, grâce à Dieu, d'autres préoccupations que celles du critique ordinaire, trop porté à ne voir dans un auteur que le côté scientifique, littéraire ou grammatical. Le P. Cornut est prêtre, il a été le témoin attristé des ravages causés dans les âmes par les *Journalistes*, les *Romanciers*, les *Auteurs dramatiques*, les *Poètes*, les *Critiques*, les *Historiens*, les *Pédagogues* et les *Philosophes contemporains*, et il les dénonce, et il les flétrit, non pas pour le talent qu'ils peuvent avoir, mais pour le mal qu'ils font. N'en a-t-il pas le droit? C'est un juge qui condamne, et naturellement il serait puéril de chercher dans ses arrêts les complaisances d'une critique dont le scepticisme même explique l'indulgence. Que tous les genres littéraires jettent à pleines mains des semences d'impiété, de doute et d'immoralité, il me semble bien difficile de le contester. Le

P. Cornut le dit avec une franchise dénuée d'artifice; il a raison. Si d'aucuns trouvent la leçon un peu rude, ils n'ont qu'à en faire leur profit : nous sommes sûr que leur repentir trouvera le juge très enclin à leur pardonner. Mais qu'ils se repentent d'abord pour mériter l'absolution. Ce n'est pas à eux seuls d'ailleurs que ce livre s'adresse, mais aussi et bien plutôt à ceux qui ouvrent trop facilement aux journaux, romans, poésies et autres œuvres plus ou moins suspectes, les portes de leur foyer. C'est à ces derniers surtout que nous recommandons ce livre : il ouvrira leurs yeux sur de graves périls qu'ils ne soupçonnent pas peut-être, et auxquels ils voudront soustraire, quand ils les connaîtront, nous n'en doutons pas, les âmes qui leur sont chères et dont ils sont responsables devant Dieu. Nous leur demandons instamment de vouloir bien lire et méditer cette grave leçon. P. Talon.

Par monts et par vaux, par Jean Vaudon. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 349 p. — Prix : 3 fr.

Pétrarque a commencé ainsi une de ses canzoni :

Di pensier in pensier, di monte in monte....

Si les épigraphes étaient encore à la mode, ce vers aurait pu figurer en tête du joli volume que nous annonçons. Son auteur va de pensée en pensée, de pays en pays, et nous raconte les impressions différentes qui naissent de ses excursions. C'est Metz d'abord qui l'attire ; il la dépeint telle qu'il l'a vue après sa chute. Il en décrit d'une manière poignante le douloureux aspect, mais retrouve comme un sentiment d'espoir en nous parlant de son digne évêque, Mgr Dupont des Loges. C'est le propre des hommes éminents de provoquer la formation des légendes. Il s'en est formé une autour de la mémoire du digne prélat : l'histoire ou plutôt le conte d'une guérite et d'un factionnaire prussien, qui a fait le tour de la presse française, que M. Claretie a répétée et dont M. Jean Vaudon n'a pas su se garantir. Si l'anecdote n'est pas vraie, elle a le mérite de bien s'accorder avec le souvenir resté si populaire du grand évêque.

De Metz, M. Vaudon va parcourir les champs de bataille ; il donne de bien intéressants détails sur le vaillant général Decaen, mortellement blessé à l'affaire de Borny, et dont une correspondance inédite lui permet de peindre et la modestie et le ferme caractère. Sa visite aux champs de bataille conduit l'auteur à une belle étude sur les poètes de la guerre, dont nous oublions trop les vigoureuses inspirations. M. Vaudon cherche ensuite de plus douces émotions dans les paysages du pays messin. Chemin faisant, il rencontre une vieille maison blanche sur laquelle il écrit de bien jolies pages, qui m'ont fort ému, car je puis dire de ce manoir, comme Lamartine à propos de Milly et par le même senti-

ment : *Et c'est là qu'est mon cœur*. La vue d'une bibliothèque amène l'auteur à la critique littéraire; il examine avec goût certaines œuvres contemporaines, puis, reprenant le bâton du voyageur, il parcourt les environs de Trèves et le petit grand-duché de Luxembourg avec un jeune et gai compagnon dont il semble l'aimable Mentor.

Ce livre offre de la variété, du mouvement, et sera accueilli par es élèves des écoles catholiques, auxquels l'auteur le dédie, avec assez d'empressement pour provoquer l'apparition d'un second volume.

TH. P.

HISTOIRE

L'Inde, par sir JOHN STRACHEY. Préface et traduction de JULES HARMAND, ministre plénipotentiaire. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-8 de 420 p., avec une carte. — Prix : 10 fr.

On se rappelle la carrière aventureuse de M. J. Harmand; attaché comme médecin de marine à l'audacieuse expédition de Francis Garnier au Tonkin, il fut appelé, après la rapide conquête de ce pays, à l'administration de l'une des provinces, et il faut reconnaître qu'il s'acquitta fort bien de ces fonctions si nouvelles pour lui. Plus tard, il fut renvoyé au Tonkin avec le titre de commissaire de la République en même temps que le général Bouet et l'amiral Courbet; il y aurait peut-être injustice à le rendre responsable de la bizarre conception de ce triumvirat qui, après avoir retardé la pacification en donnant le triste spectacle de nos divisions, aboutit à cette conclusion forcée : l'élimination des deux plus faibles et le triomphe définitif du plus habile, l'amiral Courbet. Malgré les difficultés de sa situation, le docteur Harmand laissa d'assez bons souvenirs au Tonkin, spécialement parmi nos missionnaires, et ce n'est un mystère pour aucun de ceux qui le connurent alors que son ardent désir d'y retourner avec l'autorité suprême, incontestée, d'un gouverneur général. La nomination récente de M. de Lanessan à ce poste envié a été pour lui une cruelle déception.

Cependant le gouvernement de la République lui a, jusqu'à présent, offert, en attendant, d'agréables compensations. C'est ainsi qu'il vient de remplir les fonctions de consul général à Calcutta et qu'il en revient avec le titre de ministre plénipotentiaire. Ne perdant pas de vue son objet principal, M. Harmand s'est proposé de profiter de son séjour dans l'Inde pour y recueillir de nombreux documents sur le mode d'administration des Anglais et d'en tirer des conclusions pour notre colonie d'Indo-Chine. Il y a, en effet, une similitude des plus remarquables entre les deux pays et surtout entre les caractères les plus saillants des populations, avec cette différence, toutefois, que nous ne trouvons pas dans nos possessions indo-chinoises une aussi grande variété

de races et de religions différentes, ce qui rend notre tâche infiniment plus facile.

Tandis que M. le docteur Harmand amassait ses notes, paraissait sur l'Inde anglaise un ouvrage de la plus haute valeur : son auteur, sir John Strachey, avait occupé dans la colonie même les plus hautes fonctions administratives, et, actuellement encore, il siège au conseil du secrétaire d'État pour l'Inde à Londres. M. Harmand estima dès lors, avec un bon sens et une modestie qui lui font honneur, qu'il ne pourrait faire mieux que de donner une traduction de ce livre, en indiquant les enseignements que nous devons en retirer pour notre colonisation de l'Indo-Chine. Il en est résulté un ouvrage de premier ordre, où nous pouvons puiser à pleines mains les précieuses leçons de l'expérience.

On sait, par exemple, que l'un des principaux défauts de l'administration coloniale en France, c'est de vouloir soumettre au même régime, véritable lit de Procuste, diverses colonies et possessions qui diffèrent absolument à tous les égards, tels que Saint-Pierre et Miquelon, les Antilles, la Nouvelle-Calédonie, l'Indo-Chine, etc. Les Anglais tombent assurément dans l'excès contraire, mais avec bien moins d'inconvénients : dans l'Inde même, ils ont huit provinces et plus de cent petits États indigènes, qui tous ont des régimes administratifs différents. Il est évident qu'il y aurait une moyenne à adopter entre ces deux systèmes extrêmes. Il n'en faut pas moins admirer l'incroyable fécondité du génie anglais, qui sait appliquer exactement au tempérament de chaque peuple, à la constitution physique de chaque pays, les institutions qui leur conviennent. Les rouages, quelque compliqués qu'ils soient, sont si bien ajustés que l'on voit fonctionner pour l'Inde, sans secousse, sans conflit, un double gouvernement, l'un siégeant sur place à Calcutta, l'autre à Londres, ce dernier composé des anciens fonctionnaires les plus expérimentés ; l'un plus ardent, plus réformateur ; l'autre plus prudent, plus conservateur. Il est à remarquer que M. Strachey se plaint de l'instabilité des fonctionnaires de l'Inde, qui ne restent guère plus de cinq ans en place : que dire alors de nos fonctionnaires coloniaux ? Certaines considérations peuvent être considérées comme des plaidoyers un peu empreints de partialité : telle est, par exemple, cette prétention que la consommation de l'opium en Chine est aussi inoffensive que celle du vin ou de la bière en Europe.

La grave question de la large admission des indigènes aux fonctions administratives de l'ordre le plus élevé est traitée de main de maître, avec un esprit très libéral, mais aussi avec une très nette perception de la nécessité du maintien de la suprématie britannique. L'Angleterre peut, à bon droit, se montrer fière des résultats obtenus jusqu'à ce jour, surtout depuis la dissolution de la Compagnie des Indes, au point de vue de l'action civilisatrice qu'elle a exercée dans la popula-

tion indigène; pour s'en rendre compte exactement, il suffit de comparer la prospérité des provinces soumises à l'administration directe des fonctionnaires anglais avec la triste situation des États indigènes dont l'autonomie a été respectée jusqu'à ce jour; on retrouve aujourd'hui encore dans ceux-ci les mœurs les plus barbares et la concussion la plus effrénée. Et cependant l'auteur estime que ce serait une grande faute politique de supprimer les gouvernements indigènes existant actuellement; même avec leurs vices, ils rendent les plus grands services à la cause de la domination anglaise; il semblerait qu'au fond de sa pensée, M. Strachey pense que ces vices servent à rappeler aux Indiens dans quelle triste condition ils retomberaient si la main tutélaire de l'Angleterre cessait de les soutenir; ils apprécient mieux les bienfaits de la *Pax britannica*. Il est curieux que M. Strachey trouve moyen de ne pas parler une seule fois, dans ce gros volume, de l'ancienne domination française dans l'Inde méridionale.

Disons-le en concluant, l'ouvrage que nous présente M. J. Harmand est très sérieusement étudié et d'un intérêt de premier ordre pour quiconque veut s'occuper des questions coloniales. COMTE DE BIZEMONT.

Ostafrikanische Gletscherfahrten. Forschungsreisen im Kilimandscharo-Gebiet. Von Dr HANS MEYER. Leipzig, Duncker et Humblot, 1890, in-8 de XIV-376 p., avec 3 cartes, 20 pl. et 19 fig. dans le texte. — Prix : 25 fr.

Un ouvrage comme celui du docteur Meyer, intéressant à la fois l'Afrique et l'Allemagne, ne saurait passer inaperçu en France; quand on y trouve, d'ailleurs, des faits nouveaux, exposés avec agrément et compétence, le devoir de le signaler devient un plaisir.

On sait que, lors du récent partage politique du continent noir entre les divers États européens, l'Afrique orientale est échue pour partie aux Anglais et pour partie aux Allemands. Deux grands volcans éteints, le Kénia et le Kilimandjaro, dont la découverte remonte seulement à l'année 1848, s'y élèvent jusqu'à la zone des neiges perpétuelles, et cela presque sous l'équateur. La limite entre les deux colonies passe non loin du second de ces colosses, qui est en même temps le plus élevé, en le laissant tout entier sur le territoire germanique.

Au point de vue de l'avenir économique et sanitaire de la contrée, aussi bien qu'au point de vue purement scientifique, un grand intérêt s'attache à l'exploration de ces montagnes isolées, où les flores et les climats s'étagent successivement depuis les plaines tropicales de la base jusqu'aux régions glacées du sommet. C'est ce que l'auteur avait compris dès 1886 : une première expédition, organisée à Zanzibar au printemps de l'année suivante, lui permit d'atteindre l'altitude déjà respectable de cinq mille mètres. En 1888, M. Meyer revenait à la charge; mais

les événements qui agitaient alors l'Afrique orientale l'empêchèrent d'arriver à son but, et cette nouvelle tentative se termina par une déroute. Sans perdre courage, le voyageur allemand, profitant de l'expérience acquise, s'adjoignait en 1889 un alpiniste autrichien bien connu, M. Purtscheller, et, cette fois, la réussite était complète. Le Kilimandjaro est formé de deux sommets distincts, le Mawensi, plus ancien et plus déchiqueté, à l'est (5,355 m.), et le Kibo, plus récent et par suite beaucoup plus haut et plus régulier, à l'ouest (6,010 m.) ; c'est à la pointe terminale du Kibo que M. Meyer et son compagnon parvinrent en 1889 : de ce belvédère, les voyageurs dominaient un vaste glacier qui, à deux cents mètres plus bas, remplissait le fond du cratère sur le rebord duquel ils se trouvaient.

Le beau volume que nous avons sous les yeux renferme le récit de cet important voyage. C'est, en même temps, une véritable monographie du Kilimandjaro et de ses abords : observateur sagace et bien informé, M. Meyer sait bien voir et décrit bien ce qu'il a vu ; aussi son livre représente-t-il une contribution capitale à la connaissance de l'Afrique. Nous y avons remarqué, outre beaucoup d'informations éparses concernant les indigènes : l'historique des voyages faits dans la région (p. 1-18) — l'auteur pense que le fameux Σελήνης ὄρος de Ptolémée n'est autre que le Kilimandjaro ; — de nombreuses observations d'histoire naturelle, sur les couleurs protectrices des animaux (p. 70), sur l'importance géologique du travail des termites (p. 246), sur l'altitude jusqu'à laquelle se rencontrent des éléphants (4,000 mètres, p. 223), la valeur agricole du terrain, etc. La description géographique, où l'on trouvera de nombreux détails sur le sol, le climat, la végétation, occupe les pages 257 à 300. Dans un précieux appendice, l'auteur a réuni les rapports rédigés sur ses collections par divers savants : roches, par C.-A. Tenne ; lichens (124 espèces), par B. Stein ; mousses (93 espèces), par K. Müller ; hépatiques, par F. Stéphani ; plantes siphonogames, par A. Engler ; papillons (68 espèces), par C. Fromholz ; coléoptères (78 espèces), par H.-J. Kolbe. L'ouvrage est complété par trois documents qui intéressent spécialement les géographes : hypsométrie, par E. Wagner ; discussion des données servant de base à la carte de la région, par B. Hassenstein ; enfin, bibliographie du Kilimandjaro, très complète et groupée autour des noms des voyageurs principaux (p. 356-368).

D'après le jugement porté par le docteur Meyer, il ne semble pas que la colonie allemande soit appelée à un très brillant avenir : abstraction faite de l'oasis du Kilimandjaro, le pays est généralement couvert de steppes, et par conséquent sans valeur.

Au texte sont jointes trois cartes, la première indiquant les itinéraires du docteur Meyer dans l'Afrique orientale (1 : 1,500,000), la seconde, dressée par M. Hassenstein, donnant la topographie de l'ensemble du

massif volcanique (1 : 250,000), et la troisième figurant avec plus de détails le double sommet du Kilimandjaro (1 : 85,000). Quant aux illustrations, il faut citer surtout les remarquables paysages de M. Compton, exécutés d'après les photographies de l'auteur et reproduits en photogravure par la maison Riffarth. En résumé, l'ouvrage du docteur Meyer est un des livres de voyage les plus substantiels qu'aient fournis ces dernières années; il mériterait à coup sûr, bien plus que maint autre volume du même genre, les honneurs d'une traduction française (une version anglaise a paru à Londres peu de temps après l'original).

E. M.

Les Manieurs d'argent à Rome jusqu'à l'Empire. — *Les Grandes Compagnies par actions des publicains. — Les Financiers maîtres dans l'État. — Les Millions de Cicéron. — Les Actionnaires. — Le Marché. — Le Jeu sous la République*, par ANTONIN DELOUME, professeur à la Faculté de droit de Toulouse. Étude historique. Deuxième édition corrigée et augmentée. Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, Ernest Thorin, 1892, in-8 de 351 p. — Prix : 7 fr.

Le livre de M. Deloume, qui a déjà conquis, avec les suffrages mérités de deux Académies, la faveur légitime du public, a pour but de nous retracer l'histoire des publicains de Rome et des banquiers, leurs auxiliaires, de leurs entreprises et des sociétés puissantes qu'ils ont constituées dans les trois siècles qui précèdent l'ère chrétienne, c'est-à-dire au cours de la période des grandes opérations financières de Rome. Les publicains, qui avaient un monopole de l'État pour la fondation de sociétés, étaient les fermiers des impôts et des grands travaux publics de Rome. Organisés en compagnies qui opéraient, comme celles de nos jours, sur des valeurs considérables en argent ou en nature, les publicains faisaient, dans le monde romain, ce que faisaient, sous notre ancien régime, les fermiers généraux pour la perception des impôts, et ce que font, de notre temps, les grandes compagnies financières et industrielles. Le savant auteur excelle à nous les montrer se disputant par voie d'adjudication la ferme des impôts et celle des revenus du domaine de l'État, spéculant sur l'exécution des travaux publics, sur les mines de toutes sortes, sur les carrières, sur les salines, sur les entreprises de transport et de fournitures pour les armées, et même parfois sur la construction des voies. Il nous fait assister à la façon dont les capitaux qui leur étaient nécessaires pour réaliser leurs desseins arrivaient entre leurs mains. Chacun ayant voulu avoir sa part dans les spéculations adjugées aux publicains, les émissions répandaient, sous le nom de *partes*, les actions dans toutes les classes de la société. On en était venu ainsi à créer des parts divises, aisément cessibles et exemptes de la responsabilité qui atteignait les sociétaires de droit commun. La pente était trop rapide

vers les jeux de bourse, sur la variation des cours, pour qu'on ne s'y laissât pas entraîner. Aussi voyons-nous les Romains de toutes les conditions, les publicains surtout, pratiquer le jeu et la spécutation sous toutes leurs formes. M. Deloume nous fait voir, avec une grande précision, qu'à côté des publicains qui organisaient de grandes compagnies, se trouvaient des intermédiaires, les banquiers, qui tenaient table ouverte au forum et dans les basiliques, et jouaient en partie le rôle de nos agents de change. De ce chef, leurs opérations se rapprochaient de celles des publicains, auxquels ils prêtaient leur concours.

La nouvelle édition qui vient de paraître de ce remarquable ouvrage contient des corrections nombreuses et d'importantes additions. L'auteur s'est notamment attaché à démontrer, au moyen de preuves directes, qu'Auguste dispersa les grandes compagnies de publicains, supprima les actions, seuls titres aliénables, et que les joueurs de bourse disparurent en même temps pour toujours de la place publique. Il établit aussi que Cicéron, durant toute sa vie publique, avait gagné tour à tour et dépensé aussitôt des sommes prodigieuses, et que ces énormes capitaux, qui ne faisaient que passer dans ses mains, il n'avait pû se les procurer honnêtement que dans les opérations des publicains, dans les spéculations sur les fonds publics. Il consacre à la démonstration de ce fait, dans cette seconde édition, une étude approfondie.

Grâce à ces heureuses modifications et à ces précieux enrichissements, cette nouvelle édition s'est acquis, avec certitude, le droit au succès de sa devancière, succès que lui assure, du reste, l'intérêt historique, économique, moral et juridique qui s'attache à cette belle étude. Écrite dans un style élégant et sobre, elle soulève le voile sur un des côtés peu connus des institutions romaines, et, par la manière dont elle est menée, elle fait le plus grand honneur à l'érudition de son auteur, et se recommande tout spécialement à l'attention des amis de l'antique Rome.

P. Louis-Lucas.

Etudes sur la « Lex dicta Francorum Chamavorum » et sur les Francs du pays d'Amor, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par Henri Froidevaux, professeur agrégé d'histoire au lycée de Vendôme. Paris, Hachette, 1891, in-8 de x-234 p. — Prix : 5 fr.

De Regiis conciliis Philippo II Augusto regnante habitis, thesim Facultati litterarum Parisiensi proponebat Henricus Froidevaux. Parisiis, Hachette, 1891, in-8 de 103 p.

Dans sa belle collection des Capitulaires, Baluze avait inséré, sous la date de 813, une série d'articles qu'il considérait comme le capitulaire donné cette année à Aix-la-Chapelle, d'après la chronique de Moissac. En 1835, Pertz s'efforça de démontrer qu'on avait là le droit local d'un pays de Xanten ; puis Gaupp, en 1855, détruisit l'hypothèse de Pertz

pour lui en substituer une autre, généralement adoptée aujourd'hui, et qui fait de ce document la loi des Francs Chamaves. Tel est le texte qu'a pris pour sujet de sa thèse de doctorat M. Henri Froidevaux, l'un des élèves de M. Fustel de Coulanges les plus estimés du maître. Les résultats auxquels l'a amené une étude consciencieuse et minutieuse du texte et des interprétations antérieures nous semblent sur plusieurs points définitifs. L'hypothèse de Gaupp, déjà vivement contestée par M. Fustel de Coulanges, est définitivement ruinée par M. Froidevaux, qui établit d'ailleurs qu'il s'agit bien ici d'une loi locale, celle des habitants de l'Amor, petit pays situé aux confins de la Frise et de la Saxe. L'auteur prouve encore excellemment que nous ne sommes pas en présence du texte même de la loi, mais d'un simple résumé, résumé fait par un praticien, ou plutôt résultat d'une enquête entreprise par les *missi dominici ;* nous savons que des enquêtes de ce genre ont été faites par Charlemagne.

M. Froidevaux a analysé avec beaucoup de science et exposé avec beaucoup de clarté tous les articles de ce texte qui a passionné l'érudition ; il a reconstitué, autant que faire se pouvait, le droit public, le droit privé et le droit pénal des Francs du pays d'Amor. Les étroites limites d'un compte rendu ne nous permettent pas de signaler tout ce que nous avons remarqué dans l'ouvrage du professeur de Vendôme ; nous noterons cependant (p. 461-462) une ingénieuse explication du mot *wargengu*, que l'auteur rapproche avec raison, semble-t-il, de l'*homo migrans* de la loi salique, et le remarquable chapitre consacré aux affranchissements (p. 86-135) et dans lequel on trouvera la preuve que la *manumissio per hantradam*, qui a fait user bien du papier, n'est qu'une forme de l'affranchissement *in ecclesia*.

Nous ne partageons pas, d'ailleurs, sur tous les points les idées émises par l'auteur de cette thèse, et nous ferons ici quelques réserves. Tout d'abord nous relèverons une regrettable inconséquence (p. 143-144), qui vient sans doute de la hâte avec laquelle un candidat au doctorat est obligé de remanier telle partie de son travail sur les indications de son correcteur : après s'être efforcé de prouver que sur les successions la *lex Francorum Chamavorum* était et devait être en contradiction avec les autres lois franques, il s'empresse de les mettre d'accord entre elles. Ce n'est là qu'une pure question de forme, il eût suffi de modifier la rédaction de quelques lignes, pour que tout fût correct ; mais on attache toujours quelque importance à un défaut de forme dans un travail que l'on juge fort bon. Le *murdrum* ne me paraît pas « un assassinat furtif, opposé à un assassinat commis en plein jour » (p. 163) ; M. Froidevaux cite un texte (p. 164, note 2), d'où il ressort que cette expression désigne le cas où l'assassin a cherché à cacher sa victime, soit en la jetant à l'eau, soit de toute autre manière. Page 202, je n'admettrais pas volon-

tiers l'addition de *ad* au texte du manuscrit, et l'interprétation que repousse avec quelque horreur M. Froidevaux me paraît la plus naturelle. De même, page 146, il me semble absolument inadmissible que le texte du *Codex Mettensis* soit incomplet ; c'est, au contraire, le *Codex Navarricus* qui contient une redondance ; après avoir mis : *cum solidis* IV *emendare faciat*, le copiste a voulu expliquer où allaient ces quatre sous et il a ajouté *in fredo solidos* IV. Cette interprétation me semble la seule qui s'accorde et avec le texte même de l'article en question, et avec le reste de la loi.

L'espace que j'ai consacré à la thèse française de M. Froidevaux, et que me semble mériter ce remarquable et important mémoire, m'oblige d'abréger ce que j'ai à dire de la thèse latine du même auteur et à ne la signaler qu'en quelques lignes. La tenue fréquente (quatre-vingt-dix fois en quarante-quatre ans), mais irrégulière, des assemblées royales ; les caractères qui les distinguaient de la *curia regis ;* les lieux (surtout Paris ou les villes du domaine) où elles se tenaient ; l'époque incertaine aussi où elles étaient convoquées ; le cérémonial des convocations ; la part que prenaient à ces réunions le clergé, la noblesse, la bourgeoisie ; les affaires qui y étaient traitées ; l'autorité dont elles jouissaient (presque nulle au dire de l'auteur), tels sont les sujets qui forment les divers chapitres de l'étude intéressante de M. Froidevaux. En appendice de ce travail, on trouvera la liste des assemblées tenues sous Philippe-Auguste. E.-G. Ledos.

Histoire du droit et des institutions de la France, par E. Glasson, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit de Paris, professeur honoraire à l'École libre des sciences politiques. Tome IV. *La Féodalité; Les Sources du droit; La Féodalité civile; La Féodalité politique.* Paris, J. Pichon, 1891, in-8 de XLVII-762 p. — Prix : 10 fr.

Le troisième volume de ce remarquable ouvrage, dont nous saluons chaque tome nouveau avec une respectueuse admiration, en exposant le droit et les institutions de l'époque carlovingienne, nous avait déjà laissé entrevoir le régime féodal. Le tome quatrième, qui vient de paraître, aborde la difficile étude de la féodalité, à laquelle il est tout entier consacré. — Après avoir, dans une introduction magistrale, exposé l'origine de la féodalité, mis nettement en relief la nature de ce régime, qui a joué un rôle si considérable dans presque toute l'Europe et en particulier dans notre pays, signalé ses avantages et ses inconvénients, M. Glasson, afin de mieux accuser le caractère essentiellement local du moyen âge, a pris soin, dès le début, de nous donner une sorte de géographie des coutumes, en même temps qu'il nous fait connaître les pays régis par le droit romain. Tel est l'objet du chapitre Ier, qui contient une savante étude des sources du droit au moyen âge, et par lequel s'ouvre

le livre, de la façon la plus heureusement scientifique. — Dans le chapitre suivant, l'éminent auteur s'occupe des fiefs et des autres tenures, qui forment la base même et comme la pierre angulaire de tout le régime féodal. Ils en sont comme le centre et l'axe et constituent les véritables pivots autour desquels tout évolue et auxquels tout semble se rattacher comme autant de rayons convergeant au même point. Ce serait cependant une erreur de conclure de là, comme on l'a fait à tort parfois, que la féodalité ait formé un régime purement civil de propriétaires fonciers. M. Glasson a détruit d'une façon définitive toute cause d'erreur ou d'équivoque à cet égard, en nous montrant, avec le talent et l'érudition dont il a le secret, qu'il existait aussi une féodalité politique puissante. Tout le troisième et dernier chapitre de ce quatrième volume lui est réservé. Il excelle à nous montrer que la féodalité est née des besoins sociaux de l'époque où elle s'est formée, et notamment de l'impérieuse nécessité pour chacun d'assurer sa sécurité, même au prix de sa liberté, et qu'il convient d'en chercher les origines soit dans certaines modalités de la propriété foncière, qui apparaissent, comme l'emphythéose, dans les derniers temps de l'empire romain, soit dans l'institution germanique des engagements personnels, qui lient le compagnon à son chef. C'est de la prépondérance de la terre reconnue par les Romains, d'une part ; c'est, d'un autre côté, du système si particulier d'association au moyen du vasselage pratiquée par les conquérants barbares, qu'est sorti le bénéfice, l'une des principales sources de la féodalité. Seulement, M. Glasson fait à ce propos observer, avec une entière justesse, que l'on ne saurait voir dans le bénéfice tout le régime féodal, sous peine d'arriver à faire de la féodalité une pure institution de droit privé. Et il ne faut jamais perdre de vue qu'à la concession des bénéfices sont venus s'ajouter le régime des immunités et la tendance graduelle, successive et de plus en plus marquée, à rendre les fonctions publiques héréditaires. C'est ainsi que s'est, à son tour, constituée la féodalité politique.

Cette profonde et fine analyse du régime féodal amène l'auteur à conclure que ce régime suppose trois faits essentiels : la possession de la terre, l'association et une forte hiérarchie sociale. C'est sur cette puissante organisation de la hiérarchie féodale qu'il insiste tout particulièrement, et c'est, suivant nous, avec raison ; car, ainsi qu'il le fait remarquer, jamais lien de société n'a été plus étroit que celui du seigneur et du vassal. Aussi bien, avons-nous, de tout temps, partagé avec lui ce sentiment qu'en présence de l'anarchie, du brigandage et des invasions étrangères qui menaçaient la France, le régime féodal a, en réalité, été le véritable représentant de la cause du progrès et de la civilisation. Ce régime avait poussé de si profondes racines que les institutions anciennes ont toutes été marquées de son empreinte. Nous voyons la royauté, dont le rôle, à l'origine, avait été singulièrement effacé, entrer

petit à petit dans la féodalité, jusqu'à ce qu'enfin le Roi fût devenu souverain fieffeux de son royaume, et que ce royaume fût lui-même administré par lui comme un véritable fief. L'Église fut elle-même englobée dans ce grand mouvement de la féodalité et entraînée par lui : elle se fit, de son côté, seigneur féodal, et on la vit souvent rendre les plus grands services à la féodalité. Sans aucun doute, la Royauté et l'Église n'étaient point indispensables à la formation du régime féodal; mais, si nous n'oublions pas qu'elles existaient avant lui, nous arriverons à comprendre sans peine que, par la force même des choses et l'inéluctable puissance des événements et des faits, elles ont dû nécessairement se modifier sous son action en y entrant. Enfin, lorsqu'elles se constituèrent, les communes, elles aussi, pénétrèrent dans la société du temps, et, à l'instar des seigneurs féodaux, exercèrent une part de la souveraineté. Il est aisé de concevoir que ces éléments divers devaient donner naissance à d'inévitables conflits. C'est à la Royauté qu'il appartenait de réunir et de concentrer toutes les forces de résistance et de diriger cette longue et pénible lutte contre la puissance féodale, qui devait aboutir à ce résultat heureux entre tous de la constitution de l'unité française. S'il y a eu des rois très féodaux, — il nous suffira de citer saint Louis à titre d'exemple, — la tradition fut vite abandonnée, et les successeurs de ce prince n'ont pas tardé à préférer le rôle de roi à celui de suzerain et à diriger contre la féodalité les plus violentes attaques. M. Glasson se propose d'étudier dans son prochain volume cette grande œuvre de la Monarchie; en nous faisant assister à l'action continue de la Couronne contre la féodalité. Ce ne seront pas là les pages les moins attachantes de la belle étude qu'il a entreprise avec un zèle si louable pour la science, et qu'il poursuit au profit de tous avec un succès toujours croissant.

Nous ne voulons pas nous séparer du volume dont nous venons de présenter l'analyse succincte, sans ajouter, ce qui se devine du reste, que toutes les questions abordées sont traitées par M. Glasson avec la haute compétence et l'ampleur de vues qu'on lui connaît, et qui lui font le plus grand honneur. Quant aux qualités que nous nous sommes plu à relever dans les volumes antérieurs, elles se retrouvent dans celui-ci au même niveau supérieur : même clarté dans l'exposition, même logique dans la discussion, même vigueur dans l'argumentation, même art dans la composition, même connaissance approfondie de l'histoire. Enfin, comme par le passé, M. Glasson a placé en tête de ce tome quatrième une bibliographie générale fort soignée, des plus complètes et d'une importance considérable. Il s'est proposé de nous y faire connaître trois sortes de livres, brochures ou mémoires : 1° ceux qui sont tout particulièrement remarquables ; — son ouvrage ne manquera pas d'être placé en première ligne par les bibliographes futurs ; 2° ceux qu'il a consultés après

avoir lu et étudié les sources ; 3° ceux qui sont consacrés à une question spéciale, qu'il lui a été impossible de traiter en détail, ou qu'il a même dû passer sous silence, à cause du caractère tout à fait secondaire de cette question. — Comme par le passé aussi, il a continué à citer perpétuellement, au cours de ses développements, les auteurs dont il adopte ou dont il conteste les doctrines, ainsi que les ouvrages spéciaux et les monographies particulières sur chaque sujet donné. Il y a là une mine d'informations et une richesse de documents qui font de ce volume, comme de ses aînés, un instrument de travail des plus précieux.

Au total, livre excellent, dont la lecture ne laisse qu'un regret, celui de l'interrompre; qu'un désir, celui de pouvoir la poursuivre dans un avenir prochain, et de posséder à brève échéance la fin d'une des œuvres les plus considérables de la science contemporaine, digne en tous points de l'érudition française et de la haute situation de celui qui l'a conçue et écrite.

P. Louis-Lucas.

Salimbene und seine Chronik. Eine Studie zur Geschichtschreibung des dreizehnten Jahrhunderts, von Emil Michael, S. J., Dr theol. et phil. Privatdocent für Kirchengeschichte an der Universität Innsbrück. Innsbrück, Wagner, 1889, in-8 de vii-175 p. — Prix : 5 fr.

Après les importants mémoires consacrés dans ces derniers temps à Salimbene (ou Ognibene di Adamo), et notamment après les travaux de M. L. Clédat (Cf. principalement sa thèse *De Fratre Salimbene*, Paris, 1878, in-8), il y avait peut-être quelque témérité à revenir sur ce sujet. Sur Salimbene, dont la famille n'avait aucun lien de parenté avec les Salimbeni de Sienne, les renseignements ne nous manquent pas; ils sont nombreux dans sa chronique et l'on n'a aucune raison de les révoquer en doute. (Cf. aussi sur *fra Salimbene* un article de M. Clédat dans la *Revue lyonnaise* de 1881, t. I, p. 327-355.) Deux questions méritaient surtout l'attention; il fallait se rendre compte de la valeur des rares manuscrits de la chronique de Salimbene et aussi de l'unique édition donnée d'après le manuscrit le plus important. M. L. Clédat a complété dans l'*Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon* de 1883, (fasc. I, p. 201 et suiv.), la description du manuscrit autographe de Salimbene, et le P. Michael n'ajoute presque rien à l'histoire et à la description de ce texte important. Après avoir admis que ce manuscrit est autographe, on trouve peu intéressante et peu utile la comparaison établie par le P. Michael entre l'original et des copies modernes plus ou moins défectueuses. On savait parfaitement que l'édition tronquée donnée à Parme, en 1857, était mauvaise, et il est à désirer que l'auteur du présent travail, mettant à profit la collation dont M. L. Clédat a publié les résultats en 1885 (*Annuaire* cité, 1885, p. 163 et suiv.), nous

donne enfin ce texte amélioré, promis depuis longtemps par plusieurs érudits, dont aucun, croyons-nous, n'a tenu parole, au moins jusqu'à présent. Cependant la chronique de Salimbene est une source des plus précieuses pour l'histoire du XIIIe siècle ; une bonne partie du présent travail est consacrée à en montrer l'intérêt varié. Du reste, nous reconnaîtrons volontiers que le P. Michael a su mettre en relief les données les plus importantes de l'œuvre de Salimbene en les entourant d'aperçus critiques que l'on devra prendre en considération. A. Le Vavasseur.

Le Patriote Palloy et l'Exploitation de la Bastille. L'Orateur du peuple Gonchon, par Victor Fournel. Paris, Champion, 1892, in-8 de 363 p., avec un portrait et un fac-similé. — Prix : 10 fr.

Des trois personnages que rassemble ce volume, le plus original, c'est Palloy, le « patriote » Palloy. A vrai dire, c'est M. Fournel qui l'a découvert ou exhumé. Le prétendu vainqueur de la Bastille, celui qui en avait acheté, exploité et propagé les débris, était mort à Sceaux le 19 janvier 1835 : sa mort ne l'avait pas relevé de l'oubli. Le sous-préfet, la garde nationale et une députation de francs-maçons avaient assisté à ses obsèques, car ce « maçon » (il l'était à double titre) avait le grade de Souverain Prince Rose-Croix dans la Société des Amis de la Jeunesse et de l'Humanité. Un jour, M. V. Fournel rencontra cette curieuse figure ; il la replaça dans son milieu, il recueillit les papiers, les notes de Palloy, tout ce qu'il avait écrit, dessiné, publié, bâti, et, sa riche érudition aidant, il rendit la vie à ce défunt qui, grâce à lui, retrouve ce qu'il aima tant, un peu de bruit et de renommée.

Ce charlatan toujours en scène, ce Bilboquet qui adora et délaissa tour à tour autant de gouvernements qu'en servit Talleyrand, ce puffiste vulgaire, qui réussit à se faire supporter, louer et récompenser par tous les régimes, a donc rencontré son historien. Dans l'amas de documents dont Palloy a enveloppé sa mémoire, un autre que M. Fournel se fût perdu ; en homme de goût, il « s'est défendu, comme il le dit, contre cette stérile abondance. » — « Si quelque lecteur, ajoute-t-il, était tenté de me trouver parfois trop prolixe ou trop minutieux, il voudra bien m'excuser en songeant que je n'ai pu me réduire à cette prolixité qu'en rognant, en émondant et en éliminant sans cesse. » Nous plaindrons-nous, en effet, de ce tableau des ouvriers venant à l'appel de Palloy pour démolir la Bastille, grossissant chaque jour en nombre, flânant, festoyant, manifestant, tournant à l'émeute, comme les ateliers nationaux de 1848? Ne fallait-il pas avoir déjà raconté dans ses plus minutieux détails l'*Événement de Varennes*, comme il est arrivé à M. Fournel, pour y démêler le rôle véritable de Palloy, qui eût faussé l'histoire, si M. Fournel ne veillait pour la défendre? Il le suit pas à pas dans ses évolutions : ce

Palloy qui, en l'an IV, invitait Sieyès et Barras à venir manger chez lui, à l'anniversaire du 21 janvier, « une tête de cochon farcie, » se jettera plus tard aux pieds de la première et de la seconde Restauration, et en obtiendra la décoration du Lis.

Malgré tout ce qu'a de burlesque ce pitoyable personnage, malgré l'intérêt que l'art de M. Fournel a jeté sur le récit de sa longue carrière, Palloy, à lui tout seul, n'eût pas mérité tant d'honneur, s'il n'avait été le type d'une espèce qu'a soulevée à la surface de la société l'agitation révolutionnaire. Il a fallu un désordre universel et profond, un sens dessus dessous général, la perversion du sens commun et du jugement, la rupture de toute hiérarchie, pour rendre possible l'exaltation durable de ce fantoche en baudruche, prêt à se gonfler à toute brise, que l'adulation stupide de toutes les classes de la société politique enivra au point qu'il put croire en lui-même et que beaucoup crurent en lui. Il s'appela le *Patriote ;* on lui en laissa le bénéfice ; jusque sous Louis-Philippe il se parait de ce titre et se présentait sous ce nom, et c'en fut assez pour obtenir du Roi une pension pour ses vieux jours. A ce révolutionnaire vaniteux et inconscient, à ce héros des vertus domestiques, à cet intarissable *scribomane*, M. Fournel ajoute un dernier fleuron : celui de *papillon* pornographe et sexagénaire.

Gonchon et Fourcade furent camarades d'éloquence populaire : « Fourcade était l'idée, ou du moins la phrase, et Gonchon la voix. » Gonchon, toujours en scène, toujours à la tête des députations populaires, absorbait la renommée ; les initiés appréciaient Fourcade. Ils eurent des destinées fort différentes. Le fier orateur du faubourg Saint-Antoine, Gonchon, rencontra sa pierre d'achoppement, comme Mirabeau, dans les fonds secrets : il avait reçu quelques petites sommes de Roland. Il s'en va à Lyon (mai 1793), comme observateur officieux pour le compte de Garat. Signalons ici un portrait fort réussi du successeur de Roland (331-332), ce Garat, représentant « une Gironde fusionnant avec la Montagne et consentant à se laisser mener et duper par les jacobins...., atroce par mollesse...., restant à son poste après l'immolation de ses amis...., moins aveugle que lâche. » A Lyon, dans cette ville prête à s'insurger, Gonchon fut-il assez prudent ? N'y resta-t-il pas trop longtemps ? Bien qu'il en fût revenu dans un appareil triomphal, bien que son faubourg l'eût conduit glorieusement de cabaret en cabaret, Gonchon était devenu suspect : les Jacobins de Lyon le dénoncèrent, Garat refusa de le recevoir ; il fut arrêté et resta détenu près de dix mois. Il sortait à peine de prison que Dubois-Crancé le dénonça et il y fut réintégré pendant plus d'un mois. On prononça son nom dans l'émeute de prairial : puis il disparut dans l'oubli.

Fourcade avait été suspect, lui aussi ; mais il sut se tirer d'affaire, au point que ce Girondin de la veille agréa à Robespierre et faillit être

nommé commissaire aux relations extérieures. Bientôt la chute de son patron l'obligea de se justifier de l'avoir servi : il n'y mit pas de fierté; aussi sa détention fut courte. Le Directoire le nomma consul à la Canée; plus tard, en 1805, il occupa un poste analogue à Sinope ; ici et là, il utilisa ses connaissances, s'informa, étudia, rédigea des mémoires, dressa des cartes, ce qui lui valut, en 1811, le titre de membre correspondant de l'Institut. Il mourut à Salonique le 11 septembre 1813 ; il y remplissait les fonctions de consul général.

Ces trois biographies ont chacune leur intérêt, indépendamment de celui qu'y ajoute l'habileté de l'écrivain. Mais il n'y a plus à louer les ouvrages de M. Fournel : il suffit de les annoncer. VICTOR PIERRE.

Le Secret de Fourmies, par ÉDOUARD DRUMONT. Paris, Savine, 1892, in-18 de 202 p., avec un plan de la place de l'Église. — Prix : 2 fr.

M. Édouard Drumont a eu naguère son jour d'historien et d'érudit ; ce n'est pas sous ce rapport que nous aurions à le juger aujourd'hui. Non pas qu'il ne prétende faire œuvre documentaire ; mais sa passion a plus d'importance et produit plus d'effet que ses documents. Nous-même, en le lisant, ne nous laissons-nous pas entraîner à partager ses colères et ses admirations ? Est-ce qu'il ne nous déplaît pas à tous, — et c'est à M. Drumont que revient l'honneur de nous l'avoir montré, — de voir nos milliers de catholiques instruits dans l'Université par des juifs, jugés dans les prétoires par des juifs, administrés dans les préfectures et sous-préfectures par des juifs, dilapidés dans les finances par des juifs, calomniés et indignement vilipendés dans la presse par des juifs? Ici encore, ce sont des juifs que nous dénonce M. Drumont : il est dans son droit. En regard, voici le vaillant curé de Fourmies relevant les morts, se jetant à travers les baïonnettes, faisant œuvre de chrétien et de prêtre, et glorifiant une fois de plus ce clergé que la presse juive veut déshonorer et que le gouvernement dépouille.

Entre le sous-préfet juif qui ne se montre pas et le curé qui se dévoue, le commandant Chapus ne s'est-il pas trop hâté? Sur ce point, la lumière n'est pas faite, et ce n'eût pas été de trop, même après l'enquête de M. Drumont, qu'une enquête ouverte et surtout immédiate. La Chambre s'y est refusée ; tous ceux qui ne l'ont pas votée sont-ils aussi coupables que M. Drumont le déclare? Il y a, ce semble, une face des choses qu'il n'a pas montrée. A plusieurs mois de distance de l'événement, on ne voit et on ne sent plus de même : tel qui a voté l'enquête peut paraître avoir recherché la popularité, tel qui ne l'a pas votée a cru travailler à la tranquillité publique et à l'apaisement des esprits. Ai-je besoin d'ajouter que l'invective lancée par M. Drumont contre nos femmes chrétiennes manque autant de justice et d'opportunité que de

convenance ? Quant à nos jeunes gens, reçoivent-ils de leurs maîtres des leçons de mollesse et d'incurable longanimité? Il ne le semble pas. Mais, dans les livres de M. Drumont, il ne faut regarder de trop près ni aux inexactitudes de faits, ni aux violences de langage, ni aux bordées d'injures, ni aux emballements contre ses adversaires et même contre ses amis : ce qui en fait la valeur et le succès, c'est la générosité des sentiments, c'est l'élan qui emporte l'auteur et le lecteur ; il secoue notre engourdissement, il nous ouvre les yeux sur nos complaisances et sur nos misères. Il faut gronder, mais il faut aussi applaudir.

VICTOR PIERRE.

La Discussion concordataire au Sénat et à la Chambre des députés, les 9, 11 et 12 décembre 1891, par Mgr PERRAUD, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. Paris, Poussielgue, 1892, in-18 de II-128 p. — Prix : 1 fr.

Mgr Perraud rappelle que les pages qu'il livre aujourd'hui au public ont été écrites au lendemain de la fameuse discussion sur le Concordat, avant même la déclaration des cardinaux, et que « son travail se trouve être une adhésion anticipée et motivée à l'acte accompli par les chefs de notre hiérarchie épiscopale. » Il pose et étudie cinq questions : 1° la valeur respective du Concordat et des articles organiques ; 2° le prétendu respect du gouvernement actuel pour la liberté religieuse ; 3° les évêques ont-ils donné prétexte à ce que le gouvernement appelle des représailles ? 4° peut-on confondre la forme politique du gouvernement et les lois ? 5° les évêques empiètent-ils sur les droits de l'État lorsqu'ils rattachent à la morale les devoirs civiques et spécialement le devoir électoral ?

Nous n'avons pas à juger cette lumineuse discussion. L'esprit et la fermeté qui l'animent ressortiront de ces deux belles citations. « Les catholiques s'imaginaient naïvement qu'il leur suffirait de se rallier à la République pour être mis sur le pied d'égalité avec leurs concitoyens. Mais on leur déclare très haut, avec une solennité préméditée, au nom même du gouvernement, que cette adhésion politique est de nulle valeur, si elle n'implique pas l'acceptation en bloc de lois formellement opposées aux principes de la religion.... La République n'est plus une forme de gouvernement, c'est une secte. » Et ailleurs, citant Bossuet : « Que, pour exercer nos fonctions, il nous faille prendre l'attache de M. le chancelier ; pour moi, j'y mettrais la tête. » Voilà ce qu'écrivait Bossuet en 1702. En 1686, il avait déjà écrit : « Humble sujet partout ailleurs, dans la religion j'ose dire que le prince ne va que le second. »

La conclusion de l'illustre évêque d'Autun répond à ces fières paroles : « Uniquement préoccupés de chercher le règne de Dieu et sa justice, nous sommes résolus à remplir notre devoir, tout notre devoir, comme il convient à de fidèles dispensateurs de l'Évangile.... Nous sommes prêts

à faire bon marché de notre vie, pourvu que nous remplissions jusqu'au bout le ministère qui nous a été confié par le Seigneur Jésus, de rendre témoignage à son Évangile. » (Saint Paul.) VICTOR PIERRE.

La République et la Politique de l'Église, par le R. P. MAUMUS. Paris, Lethielleux, 1892, in-12, 200 p. — Prix : 2 fr.

La Souveraineté du peuple est une hérésie, par M. CHARLES MAIGNEN, docteur en théologie. Paris, Roger et Chernoviz, 1892, in-8, VIII-120 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ces deux ouvrages touchent à des questions analogues, mais ont des buts très différents. Le R. P. Maumus cherche à montrer, conformément à l'encyclique aux catholiques de France, que la République n'est point incompatible avec l'Église ; M. Maignen veut prouver, au contraire, qu'il y a opposition absolue entre le catholicisme et la Révolution. Les deux thèses sont vraies ; elles ont chacune leur utilité. Mais qui donc sait bien distinguer la République de la Révolution? Le grand public les confond le plus souvent, et les deux auteurs m'ont paru faire quelquefois comme le public.

La Souveraineté du peuple est une hérésie, voilà une proposition un peu dure. Je suis assuré cependant que le P. Maumus la souscrirait si elle lui était présentée avec les explications convenables. La souveraineté du peuple est une hérésie en ce sens qu'il est faux et contraire à la foi, que le pouvoir soit fondé originairement sur l'accord des volontés individuelles. Lisez le beau chapitre du P. Maumus sur l'autorité de la loi ; vous verrez que là-dessus il pense absolument comme M. Maignen. Mais celui-ci, à notre gré, a mis d'une manière plus nette et plus complète la vérité catholique en lumière. Dans les deux premières parties de son étude, qui sont excellentes, il résume fort bien, en opposition à la doctrine révolutionnaire, l'enseignement des Docteurs et des Papes, unanimes à attester que le pouvoir vient de Dieu et ne peut venir d'ailleurs. L'Église prise trop haut la dignité de la personne humaine pour admettre qu'une créature, si élevée qu'elle soit, ait le droit naturel de commander à l'homme.

Nous recommandons vivement la lecture de cette solide dissertation. Elle est du plus haut intérêt et de la plus grande actualité. Trop de gens, même parmi les catholiques, n'admettent que vaguement que le pouvoir vient de Dieu, et parlent à tout propos comme si le droit n'avait d'autre source et d'autre règle que la volonté nationale. M. Maignen a cent fois raison : si les catholiques sont divisés, c'est qu'ils ne sont pas assez séparés de leurs adversaires.

Ainsi, tout pouvoir vient de Dieu ; le peuple ne peut être souverain à titre originaire. Mais peut-il être souverain en ce sens qu'il est le pre-

mier et le plus naturel dépositaire du pouvoir donné par Dieu? Ici les discussions commencent, même entre catholiques. Le P. Maumus dit oui; M. Maignen dit non. Chacun a pour lui des théologiens de haute valeur. Ceux-ci pensent que Dieu ayant mis le pouvoir dans la société et non dans tel homme ou telle classe particulièrement désignée, le pouvoir s'est trouvé d'abord appartenir à l'ensemble du corps social. Ceux-là font observer qu'il n'y a vraiment de société que quand il y a un pouvoir. L'un ne se forme donc point sans l'autre, mais en vertu des mêmes circonstances. Cette seconde opinion est enseignée aujourd'hui dans les écoles romaines; je dois toutefois prévenir M. Maignen que l'autre est beaucoup plus ancienne. Si bien qu'il ait résumé l'opinion de Suarez, il ne nous a pas convaincu qu'il y ait vraiment opposition entre la pensée de ce docteur et celle du P. Maumus.

Mais voici où est la grande divergence entre nos auteurs; c'est quand il s'agit de juger cette forme de gouvernement où le peuple exerce la souveraineté en fait, où par ses représentants il élabore et fixe les lois. Le P. Maumus vante volontiers la démocratie républicaine. M. Maignen préfère la monarchie, non toutefois la monarchie représentative, qu'il considère comme imbue du venin révolutionnaire. Quelle est en soi la meilleure forme de gouvernement? Si vous posiez cette question pour tel peuple et telle époque, je saurais où viser, mais je ne vois guère de réponse sérieuse à une question d'ordre pratique, comme celle-là, considérée en dehors de toute condition pratique. Quoi qu'il en soit, les deux auteurs me paraissent avoir commis la même faute. Ils veulent faire un principe de la forme de gouvernement qui leur paraît préférable. Toute autre leur semble inférieure, sinon condamnable.

M. Maignen est très sévère pour tout gouvernement représentatif. Il ne veut voir dans les constitutions de ce genre qu'une application pratique du dogme de la souveraineté du peuple. Cela n'est point exact; il n'est nullement nécessaire de supposer que l'électeur agisse en vertu d'un droit naturel et inaliénable. On peut et on doit juger qu'il accomplit une fonction que la constitution croit utile de lui confier. Nous regrettons cette troisième partie de l'ouvrage de M. Maignen. Elle abaisse une œuvre de haute doctrine aux proportions d'un écrit de polémique courante. Les lecteurs qui n'appartiennent point au même parti que M. Maignen seront pris de défiance en lisant ces pages, et cette défiance s'étendra aux vérités fondamentales qu'il expose si bien, et qu'il serait si important de faire pénétrer dans les masses.

Rétablir la souveraineté de Dieu, là est, en effet, la seule solution de la crise actuelle. Toute combinaison, sans cette condition, ne donnera jamais qu'une tranquillité provisoire. Les païens, j'ai honte de le dire, avaient sur ce point un sentiment plus juste que nos contemporains. Les Athéniens, en se formant en république, avaient déclaré Jupiter roi

d'Athènes. Quelle est la république moderne qui proclamerait Jésus-Christ pour son chef?

Le P. Maumus vise sans doute cette république-là : c'est son droit. Mais pourquoi semble-t-il faire à la république une sorte de légitimité naturelle, en proclamant comme fondamentales ces trois maximes : qu'un peuple a le droit d'élire son chef, que le pouvoir législatif réside dans la nation, et que la liberté politique est un droit? Je sais que beaucoup de docteurs ont admis, dans une certaine mesure, les deux premières maximes, mais uniquement comme moyen primitif de constituer le pouvoir social, et sous cette condition, bien remarquée par M. Maignen, que la nation, premier dépositaire du pouvoir, n'en conserve plus rien quand elle l'a intégralement transmis. Quant à la liberté politique, je conteste absolument qu'elle soit un droit antérieur aux constitutions positives. Le R. P. Maumus a de très belles pages sur l'action libératrice de l'Église, sur le vote de l'impôt, sur les autonomies provinciales, sur le droit d'association : mais tout cela n'est pas proprement la liberté politique. On entend généralement par liberté politique la participation de tous au pouvoir. Ceci n'est pas un droit ; c'est une charge qu'il faut être capable de remplir.

Malgré ces exagérations qu'il nous a paru à propos de signaler, le livre du P. Maumus est vraiment remarquable, eu égard au but qu'il s'est proposé. Il montre très bien que l'Église n'a jamais été, comme on affecte de le dire, le prôneur du despotisme et de l'obéissance aveugle. Dans tous les temps où elle a étendu largement son influence, elle a favorisé la liberté. Écrit avec chaleur, plein d'idées élevées, cet ouvrage sera lu avec plaisir ; il pourra dissiper bien des préjugés. Hélas! tous voudront-ils voir la vérité? N'y en a-t-il pas beaucoup qui accusent l'Église d'hostilité contre nos institutions actuelles, parce qu'ils ont fait de ces institutions une machine de guerre contre l'Église? Espérons que les masses arriveront à comprendre que l'Église veut et peut vivre en harmonie avec toutes les institutions loyalement pratiquées, et imposeront enfin à leurs gouvernants une conduite plus équitable vis-à-vis d'elle.

Ce sera un précieux résultat. Mais, comme nous l'indiquions plus haut, tout ne sera pas fini. En république ou en monarchie, il faut que la nation comprenne que Dieu est le vengeur et le garant nécessaire de l'ordre social, et qu'en lui est l'origine première de toute autorité et de toute justice. La stabilité des institutions et la paix sociale sont à ce prix. D. V.

Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au moyen âge, par Jean-Auguste Brutails, archiviste de la Gironde. Paris, A. Picard, 1891, in-8 de xliv-314 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le séjour de M. Brutails aux archives des Pyrénées-Orientales a été

fécond pour la science. Les nombreux documents qui lui ont passé sous les yeux lui ont fourni d'abondants matériaux pour des travaux d'érudition fort importants. Ici déjà nous avons signalé ses *Notes sur l'économie rurale du Roussillon*. Aujourd'hui, ce ne sont plus de simples notes, c'est une étude raisonnée et complète que nous recommandons à nos lecteurs, c'est un volume remarquable dont nous n'avons à dire que du bien.

Ce n'est pas le moyen âge tout entier — au sens que l'on a coutume de donner à cette expression — qui fait ici l'objet des recherches de M. Brutails. Les renseignements qu'il fournit et les textes qu'il cite ne s'étendent guère au delà du début du XIVe siècle, mais pour la période antérieure, ils sont fort abondants et bien utilisés.

M. Brutails a les qualités d'un excellent érudit : la rigueur de la méthode, l'exacte recherche des documents, l'analyse patiente de ce qu'ils contiennent, la prudence et jusqu'à une certaine réserve (parfois peut-être exagérée) dans l'interprétation qu'il en faut donner, l'exposition claire des résultats obtenus.

L'introduction est réservée à l'étude des sources ; nous y noterons la juste appréciation que porte M. Brutails sur les documents législatifs, où l'on ne trouve pas toujours l'image de la réalité ; parce qu'à côté de la loi, souvent violée, il y a les usages et les pratiques extralégales.

Dans les dix-sept chapitres qui composent son ouvrage, après avoir rappelé comment le pays changé en désert par les luttes entre Francs et Sarrasins fut rendu à la culture, l'auteur étudie les objets de culture, plus nombreux autrefois qu'aujourd'hui, et les procédés employés. Il nous montre ce qu'était le domaine, manse ou borde, la maison ; comment les habitations se groupaient en villages, surtout pour résister aux incursions des Maures, d'où le grand nombre des villages fortifiés, dont M. Brutails a dressé une liste intéressante, bien que probablement incomplète. L'étude des monnaies et mesures conduit naturellement à celle du commerce de l'argent. Les chapitres suivants (VI-XI) sont consacrés aux biens : comment ils se divisaient, de quelle façon s'acquérait la propriété ; de la distinction des alleux et des tenures ; quels étaient les différents modes de tenures (précaires, bails, fiefs) ; quelles en étaient les conditions générales ; à quelles redevances et à quels services elles étaient assujetties. Les droits réels conduisent aux droits personnels, aux redevances et services dus par les personnes ; ce chapitre fournit notamment à M. Brutails l'occasion de réfuter, en ce qui concerne le Roussillon, l'existence du droit du seigneur et une interprétation ingénieuse et sûre de l'expression *ferma de spoli forsada*, que l'on avait prise pour cet usage infâme. La condition des personnes, la nature et l'exercice du pouvoir seigneurial, la formation et l'organisation des communautés, le rôle de l'État et de l'administration royale, les efforts

tentés pour rétablir la sécurité et maintenir l'ordre social, forment la matière des derniers chapitres de ce savant ouvrage.

Il ne nous semble pas que M. Brutails ait raison dans ce qu'il dit (p. 177) au sujet des ventes d'hommes, ni que ce soit par « euphémisme » que les rédacteurs d'actes prétendissent « affranchir » un homme au profit de l'acquéreur. M. Brutails est-il sûr qu'il s'agisse ici d'hommes libres qu'on vend? Ne sont-ce pas plutôt des non-libres qu'on affranchit en effet? Il est constant qu'au moins dans le haut moyen âge, les affranchis pouvaient rester dans la dépendance soit de leur ancien maître, soit d'un tiers (généralement l'Église); et l'expression *cives romani* appliquée à ces affranchis dans l'un des textes invoqués par M. Brutails appuie notre sentiment. E.-G. Ledos.

Essai sur le tiers état rural, ou les Paysans de la Basse Normandie au XVIIIe siècle. Thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des lettres de Caen, par l'abbé P.-D. Bernier. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-8 de xv-308 p. — Prix : 6 fr.

Il y a trois mois, quand M. l'abbé Bernier, professeur à l'institution Sainte-Marie de Tinchebray de l'Orne, présentait cette thèse à la Faculté des lettres de Caen, il rendait à la capitale de la Basse Normandie, et à sa Faculté des lettres en particulier, le plus signalé service. A l'heure où s'agite le sort des Universités provinciales, celle de Caen doit mourir si les membres appelés à la composer se jettent dans la politique plus que dans l'étude, s'ils continuent d'envoyer leurs élèves les plus brillants à Paris, et s'ils rebutent ceux qui demandent leur jugement. M. l'abbé Bernier ne s'est laissé arrêter par aucun obstacle, et il a passé à Caen avec succès ses deux thèses de doctorat ès lettres.

La thèse française peut se résumer en deux mots que je trouve à la fin de son livre. « En 1789, dit-on, la terre appartenait au seigneur et les paysans n'étaient rien. » C'est là désormais, après la thèse de M. Bernier, « un cliché hors d'usage. »

Pour le prouver, il étudie d'abord la condition générale du tiers état en Basse Normandie. Il trouve la terre exploitée librement par le cultivateur propriétaire, métayer ou fermier. Il recherche dans les différentes parties de la Basse Normandie les productions, les assolements, les engrais, les rendements. Le tableau n'est pas brillant : les chemins sont mal entretenus, les grains et les fruits manquent souvent par suite des gelées, des ouragans, des pluies. Malgré cela, et à cause du manque d'exportation, les céréales et les boissons se vendent à bas prix, dans les années ordinaires. En effet, à tout bout de champ pour ainsi dire, un octroi barre le chemin. D'ailleurs les animaux et les hommes, mal nourris et mal soignés, meurent souvent de faim.

Ventre de bouillie
Ne dure qu'une heure et demie.

« C'est sur ces misérables demeures et sur ces pauvres gens que s'abattent, comme des vautours impitoyables, les collecteurs d'impôts. » Aussi la mendicité florit-elle. « Mon fermier, écrit de Passais M. Achard de Bonvouloir en 1786, coupe quelquefois du pain à trois cent cinquante pauvres dans un jour, chacun sa bouchée. » Cependant, par suite de leur industrie, un certain nombre de petits paysans, se faisant porte-balles ou camelots, arrivaient à l'aisance obscure, puis à la notabilité.

C'est qu'en face d'eux les classes supérieures diminuaient d'influence. D'abord le clergé ; le clergé régulier périssait dans ses abbayes qui, richement dotées, par suite de la commende et d'autres abus, ne répondaient plus aux services qu'on était en droit d'en attendre. Les ermites, nombreux au moyen âge, n'existaient plus au XVIIIe siècle. Le tableau du clergé séculier est achevé en deux traits : « Mercenaire et fainéant. »

La noblesse rurale n'est guère mieux traitée. Ni le paysan ni le clergé n'avaient avec elle la familiarité qu'on rencontrait en Anjou. Les domestiques n'étaient point astreints au service, tandis que le droit de chasse, la banalité, la mouture, indisposaient le peuple. Pour ces droits, quelques cahiers proposaient le rachat, d'autres l'abolition pure et simple, d'autres les refusent purement et simplement. Cependant quelques grands et beaucoup de petits seigneurs méritaient, par leur bienfaisance, l'amour de la population. Tels les Monpinson, à Saint-Maurice-du-Désert. Les gardes et intendants contribuaient beaucoup à amasser les colères contre leurs maîtres, mais ce qui leur nuit par-dessus tout, c'est leur absence presque perpétuelle et injustifiée ; et lorsqu'ils sont au logis, c'est que la misère les y retient.

Ce que le peuple a encore plus en exécration, c'est le fonctionnaire : maître d'école laïque, chirurgien, tabellion, avocat, procureur, contrôleur, bailli, huissier, sergent, commis des aides ou de la gabelle, et enfin le bourgeois propriétaire à la campagne.

Tel est le milieu dans lequel le paysan devient « honnête homme. » M. Bernier fait justement remonter l'honnête homme du XVIIIe siècle au vavasseur du XIe siècle. Il suit, avec beaucoup d'érudition, à travers les siècles, cette classe aisée qui prenait du « sieur, » ne pouvant se qualifier de « seigneur. » Lisez le tableau du « pauvre fermier, » qui s'enrichit pour que ses enfants se ruinent (p. 183). Il est vieux d'un siècle : on le dirait d'aujourd'hui. Comment arrive-t-il à la fortune ? Le plus souvent en faisant les affaires d'un riche seigneur.

Ce chapitre, fort curieux, travaillé et écrit avec soin, ne vaut pas cependant celui consacré à la vie de famille depuis la naissance jusqu'à la mort, en passant par l'école et le mariage. A noter l'instruction fort répandue : sur cent quatre actes on ne relève que cent trente-six croix

contre cinq cent trente-sept signatures. Beaucoup de gros bourgs avaient leurs collèges. Le paragraphe consacré à l'éducation ecclésiastique est à lire tout entier.

Mais l' « honnête homme » a aussi sa part des fonctions et services publics ; il a droit à des honneurs à l'église, il assoit et recueille les impôts. Parfois il est marguillier, parfois il est syndic. On en voit même de députés à l'assemblée provinciale et aux conseils généraux.

Le tiers état était donc quelque chose avant 1789 ; pour mieux nous décrire son évolution, M. Bernier la compare à celle de la « clientèle » des Romains. Il jette un coup d'œil à gauche sur le tiers en Bretagne et ne néglige pas de tirer de son travail cette conséquence : « En somme, la Révolution n'a pas donné le sol au tiers état rural; car il possédait bel et bien la propriété d'une notable partie de ce sol. Elle ne l'a pas tiré du néant; elle n'a fait que sanctionner et mettre au jour son importance sociale déjà incontestable. »

C'est une démonstration qui avait besoin d'être faite pour beaucoup de gens, et il faut savoir gré à M. Bernier de l'avoir tracée avec tant de science et de précision. C. A. B.

Le Parlement de Franche-Comté, *de son installation à Besançon à sa suppression (1674-1790)*, par A. Estignard, conseiller honoraire à la cour d'appel de Besançon, ancien député. T. Ier. Paris, A. Picard ; Besançon, Paul Jacquin, 1892, in-8 de 408 p. — Prix : 5 fr.

Peu de parlements sont aussi anciens que celui de Franche-Comté. Il date de si loin que l'époque de son établissement régulier est fort contestée. Dès le XIIIe siècle, d'après Lampinet et Chiflet, il existait ; mais il était ambulatoire, accompagnant le souverain dans ses voyages. Selon Perreciot, il se fixe à Dole vers 1305, mais, si l'on en croit Courbouzon, cela n'eut lieu qu'en l'année 1380. D'une façon plus sûre, M. A. Estignard rappelle qu'en 1386, 1400 et 1407, divers procès importants se plaidèrent devant cette suprême juridiction de la province. Dès ses débuts, dit l'auteur, cette assemblée « conquiert un éclat, une puissance exceptionnels, et non seulement elle juge souverainement et en dernier ressort, mais sa sollicitude s'étend partout. » Avant la réunion de la Franche-Comté à la France, « la vénalité n'existait pas; le magistrat n'était pas non plus nommé à l'élection par le Parlement ; le souverain et les magistrats s'entendaient sur le choix des candidats. »

Ceci s'applique spécialement au Parlement de Dole, auquel M. A. Estignard a consacré, avant d'entrer dans son sujet propre, une courte et très intéressante étude que l'on aimerait à lui voir reprendre en un travail à part ; car le Parlement dolois a connu des jours glorieux, notamment pendant la guerre dite de Dix ans. Il était alors présidé par un homme qui fut à la fois jurisconsulte et historien et en qui l'on peut dire que

s'est incarnée la résistance heureuse de son pays aux visées ambitieuses de Richelieu, avec lequel, à en juger par un portrait peint en 1639, il avait physiquement une ressemblance extraordinaire : j'ai nommé Jean Boyvin.

Mais le Parlement de Dole de 1668 et de 1674 n'eut pas les viriles vertus de celui de 1635 : le grand Boyvin était mort (depuis 1650). Aussi, quelque ardemment française que soit l'âme de celui qui écrit ces lignes, n'est-ce pas sans quelque honte qu'il est obligé de constater l'évolution presque immédiate de certains de ses compatriotes les plus marquants d'il y a deux siècles passés du côté du Roi-Soleil. Il est vrai que, en dépit de tout, la Franche-Comté, au moins parmi les privilégiés et les intelligents, avait compris tout de suite que les affinités de race et la communauté des intérêts lui faisaient une loi inéluctable non point d' « entrer, » mais de « rentrer » dans la grande patrie française, à laquelle, à plusieurs reprises, elle avait appartenu.

L'un des premiers actes de Louis XIV, après sa conquête non encore confirmée par le traité de Nimègue, fut de transférer le Parlement à Besançon, ville qui, depuis lontemps, à tous égards, éclipsait Dole, l'ancienne capitale. Tant que le grand Roi vécut, le Parlement, subissant son prestige, enregistra silencieusement, docilement, les édits qui lui étaient adressés. Nouvellement installés à Besançon, les parlementaires ne donnèrent guère d'ennuis à la royauté, leurs préoccupations se bornant, vis-à-vis des autres grands corps provinciaux, à des querelles de préséances qui, de nos jours, peuvent paraître puériles, mais qui, alors, n'étaient point sans importance. Toutefois, Louis XIV disparu, leur attitude ne tarda pas à se modifier. A peine la Régence établie, les remontrances se succèdent. Elles sont justifiées d'ailleurs par l'état peu prospère et bientôt misérable de la province, dont M. Estignard nous fait la peinture vivante, éloquente. On sent que, dès ce moment, le Parlement ne sera plus aussi complètement « dans la main » du gouvernement.

L'opposition de « Messieurs » s'accrut encore à partir de 1757. Le premier président de Quinsonas étant mort, l'intendant de Boynes, homme nouveau et fort intrigant, lui avait succédé. Énergiques protestations du Parlement, bientôt suivies de l'exil de trente conseillers. Mais l'opinion s'en mêle, les pamphlets et les chansons satiriques surgissent de toutes parts et, de guerre lasse, M. de Boynes finit par démissionner, pendant que ses adversaires, rappelés, sont accueillis triomphalement. L'audace des parlementaires — c'est dans l'ordre — va dès lors sans cesse grandissant, si bien que le chancelier Maupeou, voulant abattre sur tout le territoire la puissance inquiétante des parlements, les dissout et les remplace par des conseils supérieurs, supprimant en même temps la vénalité des charges. Cette révolution, bonne en soi, n'était cependant nullement réclamée par des esprits non préparés, et la

nouvelle magistrature tomba dans le mépris, en Franche-Comté comme dans tout le royaume. Néanmoins la cognée était plantée dans l'arbre tant de fois séculaire des parlements, et leur disparition devait accompagner la chute de la monarchie.

Pour composer cette première partie de sa remarquable étude, M. Estignard a mis à contribution les sources les plus authentiques : « la législation, les délibérations, la correspondance officielle, des correspondances privées, divers manuscrits précieux, les remontrances, les archives du Parlement. » Si le tome II du *Parlement de Franche-Comté* vaut le premier — et l'on doit s'y attendre — l'ensemble formera une œuvre de premier ordre, dont le seul défaut sera, pour certains, de n'être pas assez sévère parfois pour une compagnie dont les faiblesses et les préventions ont d'ailleurs, à des degrés divers, été partagées par tous les parlements de France.

En terminant, me sera-t-il permis d'exprimer un *desideratum ?* Je serais heureux de voir le tome II orné des portraits des principaux parlementaires bisontins. Si, à la vérité, on est déjà en droit de regretter que cela n'ait pas été fait pour le premier volume, c'est que peut-être M. Estignard se décidera à publier un album séparé, dans le genre, par exemple, de celui que le marquis de Beaucourt a joint au dernier volume de son *Charles VII*. Ce serait vraiment le couronnement de l'édifice.

E.-C. Gaudot.

Mémoires du maréchal H. de Moltke. *Lettres à sa mère, à ses frères Adolphe et Louis (1823-1888)*, par le maréchal comte de Moltke, chef du grand état-major. Édition française, par E. Jaeglé, professeur à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr. Paris, H. Le Soudier, 1892, in-8 de 462 p. — Prix : 10 fr.

La famille du maréchal de Moltke continue, par la publication des lettres à sa mère et à ses frères, le monument élevé à la mémoire du chef d'état-major de l'armée prussienne. Nous avons déjà parlé du tome premier des œuvres littéraires du maréchal, et nous avons exprimé la déception que nous avaient causée les Mémoires sur la guerre de 1870. L'intérêt de ce nouveau volume est d'un tout autre genre, mais il est supérieur au précédent. Il fait mieux connaître l'homme. Dans les Mémoires sur la guerre de 1870, composés certainement pour être publiés, le maréchal a eu des réticences voulues ; on sent à chaque instant l'écrivain et l'historien, l'homme prudent qui ne laisse passer sous sa plume que les jugements qu'il croit favorables à sa cause. Ici, rien de tel. Dans ses lettres à sa mère, à ses frères, écrites la plupart à une époque où l'auteur ne pouvait se douter encore de la haute destinée qui l'attendait, on rencontre un abandon et une confiance qui charment, qui peignent l'homme, qui le font voir sous un jour favorable. Et en même

temps apparaissent ce jugement, cette perspicacité, cette hauteur de vue, cette observation, qui devaient faire du vainqueur de Sadowa un homme supérieur et un grand militaire. Les appréciations politiques ou militaires sont rares dans ces lettres, mais elles sont marquées au coin d'un bon sens remarquable et d'une véritable prescience des événements. Çà et là quelques indiscrétions — que nous nous étonnons de ne pas voir biffées par les éditeurs — contiennent des révélations piquantes. C'est ainsi qu'on voit, par exemple, que dès 1864 et alors que la Prusse venait de s'entendre avec le cabinet de Vienne pour écraser le Danemark, le cabinet de Berlin était décidé à exclure l'Autriche de la confédération germanique. « Si mes calculs sont justes, écrivait le maréchal à son frère Adolphe, le 29 janvier 1864, les premiers engagements (contre les Danois) devront avoir lieu dans huit jours. S'il gèle encore, l'affaire se passera sans que nous ayons à subir des pertes trop considérables et alors il est probable qu'on en finira pour tout de bon avec le Danemark. Mais cela fait, il faudra en finir avec l'Allemagne, *d'où sera exclue l'Autriche*, et ceci n'ira pas tout seul. »

L'aveu est dépourvu d'artifice et ne manque pas de piquant ; on pourra en faire son profit, aujourd'hui encore, à Vienne.

Dans les lettres où il est question de la guerre de 1870, on trouve quelques détails curieux que n'avaient pas révélés les Mémoires. C'est ainsi qu'on voit, par exemple, dans une lettre du 18 juillet 1870, que le maréchal, au début de la guerre, n'était pas aussi sûr du succès qu'il l'a écrit plus tard dans la Relation du grand état-major. C'est dans cette lettre qu'il parle du « pervers aventurier de Boulogne. » Dans une autre, datée du 21 septembre, on trouve deux phrases qui montrent combien peu les Allemands s'attendaient à voir la résistance de Paris prendre l'intensité dont elle a donné l'exemple : « De nos positions de Meudon et de Saint-Cloud, nous pouvons ouvrir le feu d'un moment à l'autre sur le bois de Boulogne. Le *beau monde* et le *demi-monde* (en français dans le texte) ne viennent plus s'y promener, et aujourd'hui les Parisiens n'ont plus de lait à mettre dans leur café. Combien de temps vont-ils endurer cela ? Il faudra voir.... Au demeurant, je nourris en secret l'espoir de tirer des lièvres à Creisau vers la fin d'octobre.... »

Voilà un espoir qui devait être bien déçu.

Toutes les autres lettres écrites par le maréchal à son frère Adolphe pendant la guerre de 1870 sont curieuses sous ce rapport qu'après avoir vu l'auteur espérer que la campagne va finir promptement, une fois les armées allemandes arrivées devant Paris, on s'aperçoit qu'il s'étonne d'abord de la résistance, puis s'en impatiente, s'en inquiète et enfin s'en irrite. Alors il devient injuste, nous impute à crime nos efforts désespérés, et traite de folie absurde ce qui fut tout au moins une folie héroïque. Nous sommes d'accord avec lui pour admettre que les hommes

qui détenaient alors le pouvoir en France avaient peur de consulter la nation, mais le maréchal eût dû reconnaître l'abnégation et la grandeur d'âme d'un pays qui consentait à supporter le joug d'usurpateurs incapables pour ne pas entraver, par l'anarchie et la guerre civile, la lutte contre l'étranger.

Nous n'essaierons pas d'analyser avec plus de détails un recueil de lettres ; dans presque toutes il y a quelque chose à prendre, une réflexion, un mot heureux ou typique. Nous nous contenterons de signaler ce volume à nos lecteurs comme un de ceux qu'ils liront avec intérêt.

ARTHUR DE GANNIERS.

Histoire de la découverte de l'Amérique depuis les origines jusqu'à la mort de Christophe Colomb, par PAUL GAFFAREL, professeur à la Faculté de Dijon. (Extrait des *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire.*) Paris, A. Rousseau, 1892, 2 vol. in-8. T. I. *Les Précurseurs de Colomb,* 454 p. et 13 grav. — T. II. *Les Contemporains de Colomb,* 428 p. et 16 grav. — Prix : 18 fr.

Paraissant à la veille du quatrième centenaire de la découverte colombienne, l'ouvrage de M. Gaffarel a de l'actualité : « aussi bien » l'actualité n'en constitue que le moindre mérite; l'érudition de l'auteur, la nouveauté de certaines questions, la clarté du style, captivent le lecteur. Le tome Ier est consacré aux rapports de l'Ancien et du Nouveau Monde dans l'antiquité et au moyen âge. Le souvenir de l'Atlantide disparue, les débris épars qui en subsistaient auraient guidé les Phéniciens vers l'Amérique, où ils auraient enseigné leurs arts aux Mexicains : le récit de Diodore de Sicile, les légendes de Quetzalcohuatl et Votan concordent. M. Gaffarel observe avec raison une prudente réserve : il critique certaines traditions mexicaines, certaines inscriptions apocryphes ou obscures qu'on a prétendues d'origine phénicienne : on peut reprocher à l'auteur d'employer la même légende à double fin et de n'apporter en philologie que des arguments bien fragiles. Mêmes remarques sur les prétendus voyages des Juifs, des Grecs, des Romains et des Arabes en Amérique.

Au moyen âge, le centre des expéditions au Nouveau Monde n'est pas la Méditerranée, mais la mer du Nord ; ici on se trouve sur le terrain ferme de l'histoire. Je ne parle point des légendes de Saint-Brandan, des îles d'Antilia, de Brésil, etc. Au xe siècle, des Papæ irlandais gagnent la région du Saint-Laurent, l'Irland it Mikla, disent les Sagas irlandaises elles-mêmes. Les Northmans suivaient de près : en 983, Eric Rauda débarque au Groënland ; en l'an 1000, son fils Leif touche au Helluland (Terre-Neuve), au Markland (Nouvelle-Écosse), au Vinland (États de New-York, New-Jersey). Des évêques sont établis au Groënland, et jusqu'au xve siècle conservent des relations avec Rome; au xive siècle encore, les Sagas mentionnent de nombreuses expéditions à la Terre-

Neuve et au Markland ; et le souvenir de l'occupation norraine se perpétue au XVIe siècle, comme le prouve le terme Norumbega (pays des Norrains) appliqué à la région voisine de la baie de Fundy. A la fin du XIVe siècle, le Vénitien Antonio Zeno retrouvait l'Irland it Mikla devenue l'Estotiland ou Escociland (terre des Scoti, Irlandais).

La seconde partie de l'ouvrage, *les Contemporains de Colomb*, est moins originale que la première : à part un intéressant chapitre sur l'origine du mot Amérique, — M. Gaffarel ne fait guère que résumer les ouvrages de M. Harrisse sur les Colomb, les Cortereal, etc. En somme, M. Gaffarel présente sous une forme intéressante la synthèse des travaux qui ont trait aux découvertes de l'Amérique.

C. DE LA RONCIÈRE.

BULLETIN

Le Surnaturel, la bonté, le christianisme dans le monde, par EUGÈNE MARTHA, conseiller honoraire à la cour d'appel de Lyon. Lyon, A. Côte, 1890, in-12 de 177 p. — Prix : 2 fr.

Le surnaturel dans le monde, c'est, au sens philosophique du mot, la cause toute-puissante et intelligente qui a créé le monde. La bonté dans le monde, c'est la Providence, dont les lois restent dans une certaine obscurité, afin qu'il y ait place au mérite et à la miséricorde, mais qui s'est montrée si généreuse pour l'homme et dans l'ordre sensible, et surtout dans l'ordre de l'intelligence, du sentiment et de la volonté. Le christianisme dans le monde, c'est l'influence de Celui qui, étant venu dans le royaume de la force et de la violence, ne s'est donné d'autre mission que de laisser à sa mort et par sa mort le royaume de la bonté ; c'est le monde transfiguré par ces choses nouvelles qui ont nom vertus chrétiennes, civilisation chrétienne, art chrétien.

Telles sont les grandes choses dont nous parle ce petit livre, et il nous en parle admirablement bien. Au charme d'un style simple et élégant il unit la sympathie produite par qui dit avec toute son âme les choses qu'il sait par expérience et qu'il a vécues. Ce petit volume se recommande aux hommes de la société présente. Quel que soit leur genre de culture, il les intéressera, comme le fait toujours un ami distingué qui est au courant de toutes choses, donne sur chacune la note juste et n'est jamais long. Il édifiera les croyants, et à ceux qui n'ont pas le bonheur de croire il montrera le chemin de la vérité.

LAMOUREUX.

Lectures morales et littéraires à l'usage de l'enseignement des jeunes filles des écoles normales et des écoles primaires supérieures, précédées de commentaires et annotées par Mlle JEANNE VANDONER, agrégée de l'enseignement secondaire des jeunes filles, professeur au lycée Fénelon. Paris, Alcide Picard et Kaan, in-12 de VI-352 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre est tout simplement un recueil d'extraits, groupés dans un certain nombre de chapitres, qui ne sont pas autre chose que les articles du programme d'instruction morale et civique en usage dans les établissements secondaires de jeunes filles de l'enseignement officiel. D'abord les *Notions préliminaires*, libre arbitre, conscience, responsabilité, devoir, droit, bien,

vertu, puis les *Devoirs personnels*, les *Devoirs domestiques*, les *Devoirs civiques*, les *Devoirs des nations entre elles*, les *Devoirs sociaux*, les *Devoirs relatifs aux animaux et aux choses*, et enfin, pour finir, les *Devoirs envers Dieu et l'Immortalité de l'âme;* ces derniers chapitres ne vont guère au delà du déisme et du spiritualisme vague de M. Jules Simon. Il semble que ce soient ceux auxquels l'auteur attache le moins d'importance, comme, d'ailleurs, le programme officiel. En revanche, les *Devoirs civiques* et les *Devoirs sociaux* sont longuement traités. Les premiers sont résumés dans la *Déclaration des droits de l'homme*. Cette simple indication suffit à donner une idée du livre, qui n'a aucun caractère chrétien. P. Talon.

Le Guide des électeurs catholiques. Bâgé-le-Châtel (Ain), chez Mme Gibaud, libraire, 1891, in-16 de 32 p. — Cent exemplaires : 10 fr.

Très bonne brochure pour le temps électoral et excellente pour le préparer. C'est un catéchisme, par questions et par réponses. Il se divise en plusieurs chapitres : I. *Du devoir électoral.* — II. *De la loi scolaire.* — III. *De la loi militaire.* — IV. *De l'impôt d'accroissement.* — V. *De l'union de la France chrétienne.* Tous ces sujets sont traités avec netteté, le style est d'une allure populaire sans être vulgaire : enfin, ce travail ne mérite que des éloges. La question du prétendu droit d'accroissement est traitée avec un soin particulier. Il y aura, au moment des élections, d'autres points à toucher : souhaitons qu'ils rencontrent une plume aussi exercée et un esprit aussi lumineux! V. P.

La Nouvelle Science. Livre I. *La Force*, par C. Renooz. Paris, administration de la *Nouvelle Science*, 1890, in-8 de 184 p.

Nous sommes un peu en retard avec M. Renooz, et si nous regrettons quelque chose, avouons-le sans détour, c'est de n'être pas resté en retard.... indéfiniment. Les problèmes dont il annonce la solution sont pourtant de première importance : l'évolution des astres, la pesanteur, l'électricité, etc., sans parler de ceux, plus ardus encore, qui nous sont annoncés par les livres suivants : le Principe générateur de la vie; l'Évolution de l'homme et des animaux; les Ages de l'humanité.

Quant aux procédés de solution, ils consistent en une série d'affirmations fantaisistes appuyées parfois de citations mal comprises ou de raisonnements baroques. Exemple : « Tout foyer de combustion est un foyer de radiation, puisque la décomposition met les atomes en liberté, et que l'atome est mouvement (p. 5). — Lorsque nous brûlons une bougie,.... si la bougie est placée dans une chambre close, ses radiations se trouvent arrêtées par le plafond ou par les murs de la chambre et *là, les atomes qui les constituent* changent d'état : ils entrent dans de nouvelles combinaisons de corps gazeux, liquides ou solides (p. 7). » Le tout appuyé un peu plus loin d'une citation de Wurtz.

En voilà assez pour engager le lecteur sensé à une prudente abstention.

E. V.

L'Amateur d'oiseaux de volière, par Henri Moreau. Paris, J.-B. Baillière, 1892, in-18 de 432 p. avec 51 fig. — Prix : 5 fr.

Ce nouveau volume vient augmenter la série déjà nombreuse de la *Bibliothèque des connaissances utiles*, et ne le cède aux autres volumes parus ni par l'intérêt du texte, ni par l'élégance de l'illustration, en grande partie

originale. Les amateurs d'oiseaux liront avec plaisir cet ouvrage, dans lequel l'auteur passe en revue toutes les espèces indigènes et exotiques, étudie leurs mœurs, leurs caractères, et fait connaître la manière de les chasser, de les nourrir, de les faire reproduire en cage et en volière. Par ce court aperçu, on voit que ce traité contient de quoi satisfaire les plus exigeants.

D. Martel.

Les Chemins de fer, par Georges Mayer, chef de division au ministère des travaux publics. Paris, Alcan, 1892, in-32 de 185 p. — Prix : 0 fr. 60.

Cette petite monographie a pour objet de donner une idée générale de l'organisation des chemins de fer au triple point de vue de l'historique, de la construction et de l'exploitation ; l'auteur s'est efforcé d'y concilier la brièveté et la clarté. Cet opuscule convient aux personnes qui désirent acquérir, sans études laborieuses, quelques notions précises sur ce mode de transport, que chacun doit connaître au moins dans ses grandes lignes.

D. Martel.

Alt-Keltischer Sprachschatz, von Alfred Holder : Zweite Lieferung. Leipzig, Teubner, 1891 (col. 257-512). — Prix : 10 fr.

Nous avons déjà donné (t. LXII, p. 320-323) un compte rendu détaillé de cet ouvrage. Nous devons donc nous borner aujourd'hui à une courte annonce. Il suffira de dire que M. Holder a tenu compte, dans une certaine mesure, des critiques adressées de divers côtés à son ouvrage ; il élimine ou condense des détails secondaires, sans cependant restreindre le cadre de son livre. Nous répétons que le dictionnaire de M. Holder est un répertoire indispensable pour étudier les origines de la Gaule, aux différents points de vue linguistique, historique, géographique et topographique. Cette seconde livraison nous met presque à la fin de la lettre B ; l'activité de M. Holder nous permet de lui adresser ce compliment : *dimidium facti, qui bene cœpit, habet.*

H. Gaidoz.

La Comedia di Dante Alighieri riveduta nel testo dal prof. G. Poletto. Tournai, Société de Saint-Jean, Desclée, Lefebvre, in-32 de vi-453 p. — Prix : 3 fr.

Voici une charmante édition du poème de Dante, non seulement très élégante, très portative, mais imprimée avec beaucoup de correction et offrant un texte meilleur que celui que l'on rencontre généralement ; nous avons pu comparer ce texte avec celui d'éditions cependant estimées, avec celui de l'édition Barbera, par exemple, et nous ne pouvons qu'approuver les modifications introduites par M. Poletto. Ce savant, dans une dédicace à M. Carlo Negroni, parle d'un commentaire qu'il compte donner. Espérons que la Société de Saint-Jean nous le fera connaître : ce sera d'autant plus utile qu'aucune note n'accompagne les vers souvent difficiles à entendre du grand poète florentin.

Poggiaribo.

Entre chien et loup, *rêveries et pensées*, par Berthe Vadier. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1890, in-12 de 171 p. — Prix : 3 fr.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'ai ouvert ce petit livre : c'est un recueil de maximes, et je me défie toujours un peu de cette littérature fragmentaire dont on a beaucoup abusé. J'avais tort ; le livre est charmant, plein de grâce, de finesse, de poésie, et animé du meilleur esprit, autant du moins que j'ai pu en juger par un coup d'œil rapide, qui ne m'a

laissé que de bons souvenirs. Sa forme même ne se prête pas à l'analyse ; pour le résumer il faudrait le reproduire, et ce serait vraiment un peu long. Contentons-nous d'y relever quelques pensées qui donneront une idée suffisante de l'esprit et du genre de l'auteur : « C'est Jésus qui a lê mieux connu les hommes, parce qu'il était homme et Dieu ; c'est lui le plus indulgent des moralistes, parce que c'est du ciel qu'il regarde la terre. » Plus loin cette pensée bien chrétienne : « Les yeux mouillés de larmes se tournent toujours vers le ciel. » Sautons quelques pages et nous rencontrons ce précepte très sage : « On doit honorer dans un état les vertus qu'il suppose ; les prêtres, les magistrats, ont toujours droit au respect. » Puis vient une remarque pleine de justesse : « D'où vient qu'on produit maintenant si peu de chefs-d'œuvre ? C'est que le sentiment religieux manque à la plupart de nos écrivains, et qu'un esprit sceptique peut produire d'agréables choses, mais rien de vraiment grand, de vraiment beau. » Celle-ci est plus contestable : « L'imagination, autant que la foi, a fait les martyrs et les saints. » En revanche, je ne puis que souscrire à cette autre : « Je ne puis comprendre qu'après ce poème, si admirablement raconté dans l'Évangile, de la pécheresse sauvée et purifiée par l'amour divin, il se soit trouvé des romanciers pour raconter cette histoire à leur manière, en y mettant des camélias. » Entre temps, l'auteur nous raconte quelques jolis apologues, soit en prose, soit en vers, les uns et les autres fort jolis, ces derniers point trop mal tournés ; je ne m'en dédis pas, voilà un charmant petit livre.

P. Talon.

Sommeil, par Robert Scheffer. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1891, in-12 de 94 p. — Prix : 3 fr.

Dans son avis au lecteur, l'auteur feint d'avoir trouvé dans « un manoir abandonné d'Orient ces pages de lassitude et de songes. » Il nous invite à le lire « au moment où les hommes voient derrière leurs paupières le sillon du rêve, où les femmes croisent leurs bras au-dessus de leurs cheveux, » en invoquant « le dieu subtil, le dieu sans âge, l'éternel sommeil ; » c'est ce que j'ai fait et.... j'ai dormi. L'auteur ne m'en voudra pas de le dire : peut-être même sera-t-il flatté d'avoir si bien atteint son but. Quant à rendre compte de son livre, c'est de quoi je me déclare incapable, par la raison que cette littérature n'est pas faite pour le vulgaire, dont je suis, mais pour quelques initiés, dont je ne suis pas. Il y a là des vers et de la prose, également incompréhensibles d'ailleurs, où passent des lilas, des tombes, des chameaux, des paillettes d'or, des taches jaunes, rouges, vertes, bien d'autres choses encore, sans compter l'âme des roses, l'âme des vendanges et le linceul de la lune morte. A la fin, le soleil s'éteint et l'auteur, « lui dernier, va rejoindre la multitude des morts souriants. » Allons, tant mieux ! espérons que nous ne le reverrons plus.

P. Talon.

L'Avenir de l'Europe, envisagé au double point de vue de la politique de sentiment et de la politique d'intérêt, par C.-E. Vigoureux. Paris, F. Alcan, 1891, gr. in-18 de 310 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Vigoureux « présente ce livre à ceux qui croient.... que notre époque prépare et élabore une période grandiose, un renouveau de splendides conceptions (p. 8). » Il s'adressera « plus longuement aux Italiens, en les conjurant de s'unir à nous » (p. 13). A son avis, le premier acte d'une politique de sentiment serait de réaliser l'union des nations latines. Il est

assuré que « de véritables sympathies existent entre les nations latines » (p. 93). Il y a là des affirmations qui pourraient bien être rangées dans le chapitre des illusions. L'auteur dit lui-même (p. 162) « qu'il serait imprudent de compter sur un prompt revirement de l'Italie en notre faveur. » Voilà ce que M. Vigoureux appelle la politique sentimentale « irréalisable pour le moment. » Il examine donc « la politique d'intérêt : les pays qui l'adopteraient auraient pour principe leur intérêt national sans se soucier d'aucun autre, quel qu'il soit. » — Et le droit, qu'en faites-vous ? Pendant la guerre de Trente ans et aux congrès de Westphalie, la France en prenant parti pour les protestants, la Pologne en s'abstenant, suivaient, sans se soucier du droit, une politique d'intérêt qui a enfanté la Prusse pour les démembrer l'une et l'autre. C'est de l'histoire.

M. Vigoureux pense que, dans « notre intérêt, » nous avons à nous féliciter du partage de la Pologne et à désirer que l'Angleterre reste à Gibraltar (p. 194-195) ! La Papauté devrait être mise à l'écart de toute combinaison internationale, « tant dans son intérêt que dans celui des peuples » (p. 83) ! La Russie devrait prendre la Moldavie (pourquoi la Moldavie ?) et la Turquie d'Asie. La France prendrait les provinces rhénanes, le Luxembourg et la Belgique. Voilà qui suffit à faire comprendre comment M. Vigoureux désire l'avenir de l'Europe. Il y a joint deux croquis, qui embrassent le monde entier.

A. D'AVRIL.

Du Toast à l'Encyclique. *Alger, 12 novembre 1890—Rome, 16 février 1892.* Paris, V. Lecoffre (s. d.), in-12 de XIX-282 p. — Prix : 2 fr. 50.

Nous avons éprouvé une véritable déception à la lecture de cet écrit : nous nous attendions à une page d'histoire, nous n'avons trouvé qu'un pamphlet. Au lieu d'un historique consciencieux et complet des incidents qui se sont produits entre le 12 novembre 1890 et le 16 février 1892, l'auteur nous donne un long réquisitoire contre tous les catholiques qui ne sont pas ralliés à la politique du cardinal Lavigerie et qui n'ont pas voulu voir dans l'encyclique pontificale — ce qui n'y est pas — l'ordre formel d'abandonner les convictions les plus autorisées et les plus respectables pour se rallier à la République. Voici les titres des chapitres, qui donneront une suffisante idée du livre : *Le Toast d'Alger; La Première Approbation de Rome; Adhésions épiscopales; Fureur radicale; Exaspération monarchique; Purement catholique; L'Union de la France chrétienne; Les Modérés; La Droite indépendante; La France et l'Europe en septembre 1791; Nouvelle agitation : les pèlerinages, le procès de l'archevêque d'Aix; Les Interpellations radicales; Pape et antipape; Conclusion du mouvement épiscopal; Les Manifestations du parti catholique républicain; L'Encyclique; Pourquoi ce livre.* — L'auteur anonyme ne se pique même pas d'exactitude dans les détails : il qualifie (p. 38) M. Le Provost de Launay de « député royaliste, » appelle le comte de Caraman (p. 3) le *prince* de Caraman. Ajoutons que le programme de la *Ligue de Bordeaux* se trouve encarté dans le volume, dont l'Avant-propos est daté de Bordeaux.

L. C.

Testamento politico del generale Garibaldi, e lettera memoranda agli Italiani, da ENRICO CROCE. Paris, Savine, 1891, in-12 de 267 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre vise une nouvelle organisation de l'Europe d'après les idées de Garibaldi. Ces idées, le plus souvent impratiques, sont trop connues pour

que nous ayons à les exposer ici : elles ont pour base et l'on peut dire pour objet principal l'anéantissement de l'Autriche. Indépendamment des autres objections qui se présentent naturellement, je reprocherai au groupement proposé de ne pas reposer sur une connaissance suffisante des nationalités et de ne pas se comporter en conformité avec le principe moteur. Ainsi, Garibaldi attribue au Danemark le Holstein, qui est allemand. Il adjuge sans façon à l'Italie la Dalmatie, même les Bouches de Cattaro : or, il n'y a pas de gens plus slaves que ces *Bocchesi*, ces *Krivoschi*, et cela depuis le temps de Milosz Obilitch. Le concept de la frontière militaire (p. 99) est aussi en contradiction avec le « principe sacré, » c'est-à-dire la nationalité, laquelle peut elle-même ne pas concorder avec le vœu des populations : les Suisses romands, les Belges vallons, ne veulent pas être annexés à la France. Au milieu de cette confusion, il y a des idées justes dans les lignes consacrées au partage de la Pologne (p. 118 et suivantes).

Une carte suffisamment claire montre la « Nouvelle Europe selon les dernières aspirations du général Garibaldi. » A. D'AVRIL.

La Neutralité belge. *La Belgique et la France*, par CHARLES WŒSTE. Bruxelles, Schepens ; Paris, Savine, in-8 de 85 p.

M. Wœste, membre de la Chambre des représentants, ancien ministre, s'est ému du courant de défiance, peut-être d'hostilité, qui s'est manifesté en France à l'encontre de la Belgique. Voulons-nous conquérir la Belgique? Les gens sensés estiment que si la Belgique neutre n'existait pas, il faudrait l'inventer. D'un autre côté, s'il y a eu des manifestations antibelges chez nous, ne les a-t-on pas fomentées en célébrant avec enthousiasme l'anniversaire de Waterloo? C'est une corde très sensible. M. Wœste examine successivement et justifie la conduite du gouvernement belge depuis 1830. La convention du 14 décembre 1831 est inoffensive. Les sympathies de la Belgique ne sont pas exclusives. Il n'y a pas de traité secret, etc., etc. La gravité du sujet et la personnalité marquante de M. Wœste donnent un sérieux intérêt à cette publication. A. D'AVRIL.

L'Italia nell' età di mezzo, del dott. LUIGI CALAMASSI. Vol. II. Città di Castello, S. Lapi, 1891, in-8 de 135 p. — Prix : 2 fr.

Ce deuxième volume comprend la deuxième partie de l'ouvrage consacrée à l'évolution du système féodal et à la grande lutte entre l'Empire et la Papauté, qui aboutit au concordat de Worms ; —et le commencement de la troisième partie : les origines des communes et les croisades. Nous n'insisterons pas longtemps sur cet ouvrage, dont le premier volume a déjà été l'objet d'un compte rendu (t. LXI, p. 365) ; le second présente les mêmes qualités bonnes ou mauvaises, la même exactitude matérielle, la même malveillance dans les jugements contre l'Église catholique et le Pape; Grégoire VII, par exemple, est fort maltraité. Un défaut qui nous a plus frappé dans cette partie de l'ouvrage que dans le commencement : la place accordée aux institutions et à la vie sociale n'est pas suffisante et beaucoup de faits restent par suite mal expliqués, comme par exemple la querelle même des investitures. E. G. L.

Marie-Julie Stlénon du Pré, dame de Saint-André, par le P. CHARLES CLAIR, de la Compagnie de Jésus. Bruxelles, Goemare, 1891, in-12 de 99 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette histoire d'une « humble fille, enlevée sitôt à l'affection des siens » et

à la vie religieuse, est écrite avec grâce et simplicité : elle est intéressante et édifiante. Deux portraits de Marie-Julie montrent combien elle fut attrayante au moral et au physique. On voudrait l'avoir connue, et si l'on l'avait connue, on l'eût aimée. — L'exécution de ce petit volume est particulièrement remarquable. Dumoulin l'a imprimé avec la perfection dont il a donné bien des preuves. Les estampes, fort bien tirées, sont empruntées aux peintures des catacombes, à Fra Angelico, à Perin. On y reconnaît le goût du directeur de la Société de Saint-Jean. A. D'AVRIL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Jean-Baptiste-Marie-Augustin CHALLAMEL est mort à Paris le 26 avril. Il était né dans la même ville le 18 mars 1818, avait fait ses études au collège Henri IV et s'était fait recevoir docteur en droit en 1838. En 1844, il fut attaché à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. M. Challamel a publié de nombreux ouvrages, dont quelques-uns sont fort considérables. Voici la liste des principales parmi ces publications : *Histoire-musée de la République française depuis l'assemblée des notables jusqu'à l'Empire*, 1789-1804 (1841-1842, in-8) ; — *Les Merveilles de la France, ou le Vade-mecum du petit voyageur* (1841, in-8) ; — *Un Été en Espagne* (1843, in-12) ; — *Les Français sous la Révolution* (1843, in-8), en collaboration avec Wilhem Tenint ; — *Isabelle Farnèse* (1851, 2 vol. in-8) ; — *Histoire de France illustrée* (1852, in-4) ; — *Saint Vincent de Paul* (1856, in-12) ; — *Histoire anecdotique de la Fronde*, 1643 à 1653 (1860, in-12) ; — *Histoire du Piémont et de la Maison de Savoie* (1860, in-4) ; — *Histoire inédite des papes depuis saint Pierre jusqu'à nos jours* (1860, in-4) ; — *Les Grands Capitaines amoureux* (1862, in-12) ; — *Mémoires du peuple français depuis son origine jusqu'à nos jours* (1865-1873, 8 vol. in-8) ; — *L'Ancien Boulevard du Temple* (1873, in-16) ; — *Histoire de la mode en France. La Toilette des femmes depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours* (1874, gr. in-8) ; — *Les Amuseurs de la rue* (1875, in-12) ; — *Les Légendes de la place Maubert* (1877, in-16) ; — *Les Revenants de la place de Grève* (1879, in-16) ; — *Colbert* (1880, in-12) ; — *Précis d'histoire de France depuis les origines jusqu'à 1883* (1883, in-18) ; — *Récits d'autrefois* (1884, in-8) ; — *Souvenirs d'un hugolâtre ; la génération de 1830* (1885, in-12) ; — *Histoire de la liberté en France* (1886, 2 vol. in-8) ; — *La France à vol d'oiseau au moyen âge* (1887, in-8).

— M. Henri DUVEYRIER est mort le 27 avril. Né à Paris le 8 février 1840, il visita, jeune encore, l'Algérie et le Sahara algérien (1857), puis (1859-1861) le Sahara tunisien, voyage qui lui valut une haute récompense de la part de la Société de géographie de Paris. M. Duveyrier consacra plusieurs autres explorations à l'étude des pays africains. Secrétaire (1865), puis président (1884) de la Société de géographie, M. Duveyrier a publié quelques ouvrages, dont voici l'indication : *Exploration du Sahara* (t. Ier), *les Thouaregs du nord* (1864, in-8) ; — *Livingstone et ses explorations dans la région des lacs de l'Afrique orientale*, 1866-1872 (1873, in-8) ; — *L'Année géographique*, 2e série, par L. Maunoir et H. Duveyrier, *t. I à III, 15e, 16e et 17e années, 1876-1877-1878* (1878-1880, 3 vol. in-12) ; — *La Tunisie* (1881, in-8) ; — *La Confrérie musulmane de Sidi-Mahommed Ben'Ali Es Senoûsi et son domaine géographique* (1884, in-8) ; — *Liste de positions géographiques en Afrique. Continent et îles. A-G* (1884, in-8).

— M. Friedrich VON BODENSTEDT, l'un des écrivains les plus populaires de

l'Allemagne, est mort le 22 avril, à l'âge de soixante-treize ans. Il était né le 22 août 1819 dans le Hanovre, et avait étudié tour à tour à Gœttingue, à Munich et à Berlin. Entré comme instituteur dans la famille Galitzin, il en profita pour apprendre le russe et traduire de cette langue en allemand quelques-unes des poésies de Kaslow, de Pouchkine et de Lermontow. Appelé par le gouverneur du Caucase au gymnase de Tiflis, où il enseigna pendant un an les langues latine et française, il utilisa son passage dans le pays des Cosaques en recueillant leurs chants populaires. Les ouvrages qu'il publia à ce moment sur l'Ukraine poétique et sur les peuples du Caucase attirèrent sur lui l'attention. Il ne tarda pas à établir définitivement sa réputation par cette prétendue traduction de Mirza Schaffy, qui eut plus de cent éditions et fut vulgarisée dans toutes les langues. Depuis ce moment, les publications se multiplièrent sous la plume de M. F. von Bodenstedt, et les nombreuses éditions qu'on fut obligé de donner de presque toutes ses œuvres attestèrent sa popularité croissante. Voici la liste des ouvrages de l'éminent écrivain : *Kaslow, Puschkine, Lermontow. Eine Sammlung aus ihren Gedichten* (1843, in-12); — *Die poetische Ukraine, eine Sammlung Kleinrussischer Volkslieder* (1845, in-8); — *Die Völker des Kaukasus und ihre Freiheitskämpfe gegen die Russen* (1848, in-8) ; — *Die Einführung des Christenthums in Armenien* (1850, in-8) ; — *Tausend und ein Tag im Orient* (1850, in-8) ; — *Die neuen Nibelungen* (1851, in-16), publié sous le pseudonyme de Martin Reckenlob ; — *Die Lieder des Mirza-Schaffy* (1851, in-12); — *Gedichte* (1852, in-16) ; — *Ada die Lesghierin* (1853, in-16); — *Aus der Heimath und Fremde, neue Gedichte* (1856-1859, 2 vol. in-16); — *Demetrius, historische Tragödie* (1856, in-16); — *Shakespeare's Zeitgenossen und ihre Werke* (1858-1860, 3 vol. in-8); — *Festpiel zur Jubelfeier des hundertjährigen Geburtstages Friedrich Schiller's in München* (1860, in-8) ; — *König Autharis Brautfahrt, dramatisches Gedicht* (1860, in-16) ; — *Aus Ost und West* (1861, in-8) ; — *Russische Fragmente ; Beiträge zur Kenntniss des Staats- und Volkslebens* (1862, 2 vol. in-8); — *Epische Dichtungen* (1862, in-16) ; — *Erzählungen* (1863, 2 vol. in-8); — *Ausgewählte Dichtungen* (1864, in-8); — *Gesammelte Schriften* (1865-1869, 12 vol. in-8) ; — *Album deutscher Kunst und Dichtung* (1867, in-4) ; — *Neun Kriegslieder* (1870, in-16) ; — *Zeitgedichte* (1870, in-16) ; — *Erzählungen und Romane* (1871-1872, 7 vol. in-8) ; — *Kleine Geschichten aus fernem Lande* dans la *Unterhaltungs-Bibliothek für Reise und Haus ;* — *Aus dem Nachlasse Mirza Schaffy's* (1874, in-8); — *Shakespeare's Frauencharaktere* (1875, in-8) ; — *Theater* (1876, in-8) ; — *Alexander in Korinth, Schauspiel* (1876, in-16) ; — *Einkehr und Umschau, neueste Dichtungen* (1876, in-8) ; — *Kunst und Leben* (1877, in-8); — *Verschollenes und Neues* (1878, in-8) ; — *Aus deutschen Gauen* (1878, 2 vol. in-8) ; — *Vom Hofe Elisabeth's und Jakob's Erzählungen* (1878, 2 vol. in-8) ; — *Szegedin* (1879, in-8) ; — *Aus meinem Leben* (1879, in-8) ; — *Gräfin Helene* (1880, in-16) ; — *Der Sänger von Schiras, Hafisische Lieder* (1880, in-16); — *Die Lieder und Sprüche des Omar Chajjâm* (1881, in-8) ; — *Vom Atlantischen zum stillen Ocean* (1882, in-8) ; — *Aus Morgenland und Abendland, neue Gedichte und Sprüche* (1882, in-8); — *Neues Leben, Gedichte und Sprüche* (1886, in-8) ; — *Sakuntala* (1888, in-fol.).

— La mort vient encore d'enlever aux études orientales un de leurs représentants les plus distingués, M. Carl-Paul Caspari. Il était né à Dessau, le 8 février 1814, d'une famille israélite. C'est au cours de ses études, faites dans les Universités de Leipzig, de Berlin et de Kœnigsberg, qu'il se convertit au christianisme (1838). Il se montra depuis lors un des plus zélés défenseurs du luthéranisme. Appelé en 1847 comme lecteur à l'Université de Christiania, il apprit la langue du pays et eut assez de succès pour obte-

nir, dix ans après, la chaire de théologie. Les premiers travaux d'exégèse biblique qui le firent remarquer furent ces commentaires sur les prophètes entrepris avec la collaboration de M. Franz Delitzsch, et publiés en 1842. Sa grammaire arabe, publiée d'abord en latin, puis en allemand, a eu les honneurs d'une traduction française. Outre les ouvrages dont nous donnons ci-après une liste que nous aurions voulu rendre plus complète, M. Caspari a inséré un assez grand nombre de dissertations dans les *Actes* de l'Académie de Christiania, dans la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, dans la *Theologisck Tidskrift* et dans plusieurs autres recueils théologiques : *Exegetisches Handbuch zu den Propheten des alten Bundes* (1842, in-8), avec M. Delitzsch ; — *Grammatica arabica in usum scholarum* (1844-1848, in-8) ; — *Biblisch-theologische und apologetisch-kritische Studien* (1845, in-8), en collaboration avec M. F. Delitzsch ; — *Ueber den syrisch-ephraimitischen Krieg unter Jotham und Ahas* (1849, in-8) ; — *Ueber Micha den Morasthiten und seine prophetische Schrift* (1852, in-8) ; — *Grammatik der arabischen Sprache* (1859, in-8) ; — *Ungedruckte, ungeachtete und wenig beachtete Quellen zur Geschichte des Taufsymbols und der Glaubensregel* (1868-1875, 3 vol. in-8) ; — *Zur Einführung in das Buch Daniel* (1869, in-8) ; — *Alte und neue Quellen zur Geschichte des Taufsymbols und der Glaubensregel* (1879, in-8) ; — *Kirchenhistorische Anecdota, nebst Ausgaben patristischer und kirchlich-mittelalterlicher Schriften* (1883, in-8) ; — *Martin von Bracara's Schrift de correctione rusticorum* (1883, in-8) ; — *Eine Augustin fälschlich beigelegte Homilia de sacrilegiis* (1886, in-8).

— Les États-Unis ont perdu un de leurs meilleurs poètes, M. Walt Whitman, qui est mort le 27 mars, à Philadelphie. Il était né à Paumanok (Long-Island) en 1819, de parents médiocrement fortunés, et n'avait reçu qu'une éducation élémentaire. Il fut quelque temps maître d'école, avant d'entrer dans le journalisme. Ce n'est qu'assez tard qu'il sut acquérir une manière vraiment personnelle et qu'il atteignit la plénitude de son talent. Il avait près de quarante ans quand parut la première édition de *Leaves of Grass* (1855). Le recueil, qui ne contenait que douze poésies, s'accrut tous les jours, et l'édition de 1888 forma un gros volume in-quarto.

— On annonce aussi la mort : de M. Abria, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Bordeaux, mort le 20 avril ; — de M. l'abbé Bichot, professeur au petit séminaire de Notre-Dame des Champs, mort à l'âge de trente-deux ans, le 16 avril ; — du Dr Béguin, médecin de la marine en retraite, mort à l'âge de soixante-sept ans, le 7 avril ; — de M. Jules Bonnet, avocat, docteur ès lettres, secrétaire de la Société d'histoire du protestantisme français, né à Nîmes en 1820, auteur de nombreux travaux parmi lesquels nous citerons : *Lettres de Jean Calvin* (1854, 2 vol. in-8) ; *Calvin au Val d'Aoste* (1861, in-8) ; *Aonio Pelario, étude sur la réforme en Italie* (1862, in-12), mort le 23 mars à Nimes ; — de M. Bournat, avocat, auteur d'un *Rapport sur les travaux du Congrès de Londres pour l'étude de la Réforme pénitentiaire fait à la Commission d'enquête* (1873, in-8), mort à l'âge de soixante-deux ans, le 7 avril ; — de M. Georges Boyer, qui a publié de très remarquables atlas géologiques du Doubs et de la Franche-Comté, et de nombreuses études géologiques dans le Bulletin de la Société géologique de France et dans les Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, mort à Mouthiers (Haute-Savoie), en avril, à l'âge de quarante-quatre ans ; — de M. l'abbé Buffet, supérieur du séminaire de philosophie à Aix, mort le 16 avril ; — du Dr Camus, ancien professeur à la Faculté de médecine, auteur de plusieurs travaux sur l'ornementation, mort le 10 avril ; — du Dr Eugène Cazauvieilh, mort à Bordeaux le 23 avril ; — de M. J.-L. Combes, membre de la Société géologique

et de la Société de botanique, auteur d'un ouvrage très estimé sur *les Mondes disparus*, mort en Lot-et-Garonne, le 10 avril ; — de M. Dain, professeur à la Faculté de droit d'Alger, mort à l'âge de trente-six ans, le 23 avril ; — du Dr David, auteur de différents travaux sur l'art dentaire, mort le 12 avril ; — de M. Eyssautier, qui rédigeait au *XIXe Siècle* le bulletin de politique étrangère, mort le 2 avril ; — de M. Raoul Frary, ancien élève de l'École normale, collaborateur du journal *la France* et de la *Nouvelle Revue*, auteur de plusieurs travaux, tels que : *le Péril national* (1882, in-12); *la Question du latin* (1885, in-12), mort le 20 avril, au Plessis-Bouchard (Seine-et-Oise), à l'âge de cinquante ans ; — du Dr Gaspard, mort à Nice, le 23 avril ; — de M. Édouard Keim, ancien rédacteur au *Journal d'Alsace* et au *Temps*, mort le 19 avril ; — de M. le marquis Hüe de Caligny, correspondant de l'Académie des sciences et auteur d'un certain nombre d'études sur l'hydraulique, mort le 30 mars ; — de M. le baron Charles-Alfred de Janzé, auteur de nombreux travaux, parmi lesquels nous citerons : *La Constitution de 1852, par un des quarante-deux* (1867, in-8); *Les Finances et le Monopole du tabac* (1869, in-8); *La Transformation de Paris et la Question du pot-au-feu* (1869, in-32), mort le 25 avril ; — de M. Paul-Henry de Kock, qui a publié un grand nombre de romans et quelques pièces de théâtre, mort à l'âge de soixante-treize ans, le 18 avril, à Limay (Seine-et-Oise); — de M. Édouard Lalo, compositeur de musique et auteur de plusieurs pièces de théâtre, mort le 23 avril ; — de M. Edgar La Selve, ancien professeur de rhétorique au lycée national de Port-au-Prince (Haïti), né à la Luide (Dordogne), en 1849, auteur, entre autres ouvrages, d'une *Histoire de la littérature haïtienne depuis ses origines jusqu'à nos jours* (1876, in-8) et du *Pays des nègres; voyage à Haïti* (1881, in-12), mort le 26 avril ; — de M. Lethielleux, l'éditeur catholique bien connu, mort le 15 avril ; — de M. l'abbé Georges Malé, né le 8 juin 1827, à Laveline-lez-Saint-Dié, auteur de : *Les Missionnaires catholiques et les missionnaires protestants* (1864, in-8) ; *Catholiques et protestants dans les missions* (1876, in-8), mort le 1er avril ; — du contre-amiral Mottez, né à Lille en 1822, auquel on doit : *Réflexions sur différents points de théorie du navire* (1864, in-8) ; *Deux expériences faites à bord de la Loire pendant un voyage en Nouvelle-Calédonie, 1874-1875* (1875, in-8), mort le 31 mars ; — de Mgr Puginier, auteur d'importants travaux scientifiques, mort à Hanoï, le 26 avril ; — de M. Hector-Louis Chaudru de Raynal, né en 1805, auteur de divers ouvrages et notamment d'une *Histoire du Berry depuis les temps les plus anciens jusqu'en 1789* (1844-1847, 4 vol. gr. in-8), mort à l'âge de quatre-vingt-huit ans, à Saint-Éloi-le-Gy (Cher), le 9 avril ; — de M. Charles Sutter Laumann, rédacteur à la *Justice* et à l'*Intransigeant*, auteur de plusieurs romans et pièces de théâtre, mort le 11 avril.

— A l'étranger, on annonce la mort de M. Karl Aberle, professeur à la Faculté de médecine de Vienne, mort le 16 mars, âgé de soixante-seize ans ; — de M. M.-S. Aernout, anthropologiste, qui avait réuni une importante collection d'objets dayaks, dont il a fait don au musée de Leyde il y a deux ans, mort en avril ; — de M. David Hayes Agnew, professeur de chirurgie opératoire à l'Université de Pensylvanie, mort en avril à Philadelphie, à soixante-quatorze ans ; — de M. Henry Allon, ministre d'Union Chapel Islington, prédicateur et écrivain, ancien directeur de *the British Quarterly Review*, mort le 16 avril, dans sa soixante-quatorzième année ; — de M. Joseph Bonamoni, géologue et botaniste suisse, dont on cite surtout les travaux relatifs à la flore du Jura ; — de M. Bruce, archéologue anglais, mort à Londres, le 5 avril, à quatre-vingt-deux ans ; — de M. Joseph Budenz, membre de l'Académie hongroise, élève de Benfey, connu par d'excellents travaux sur

les langues ougro-finnoises, mort à Budapest le 15 avril, à peine âgé de cinquante-six ans ; — de M. Annibale DE GASPARIS, directeur de l'observatoire de Naples, connu par ses découvertes astronomiques et dont les travaux se trouvent dispersés dans divers recueils périodiques, mort le 21 avril, dans sa soixante-treizième année ; — de M. DEPPISCH, professeur de théologie à Würzbourg, mort à quatre-vingt-un ans, en avril ;— de miss Amelia B. EDWARDS, dont les romans sont assez populaires et dont on estime les travaux sur l'Égypte : *A thousand miles up the Niles* (1887) ; *Pharaons, Fellahs and Explorers* (1891), morte le 15 avril, à cinquante et un ans, à Weston super mare ; — de M. Col.-Alex. FERGUSSON, archéologue écossais, mort en avril ; — de M. Julius HAHLO, numismate, directeur de la revue *Berliner Münzverkehr*, mort le 21 mars ; — de M. Bruno HASEN, connu par ses recherches sur l'analyse spectrale, mort le 20 mars, à soixante-treize ans, à Eisenach ; — de M. Anton KARSCH, professeur de sciences naturelles à l'Académie de Munster, mort dans cette ville le 15 mars ;— de M. le baron LÜDORF, ethnographe, possesseur d'une belle collection sur le pays de l'Amour, mort à Hambourg ; — de M. Aaron P. MILLER, journaliste, mort à soixante-cinq ans, le 9 avril ; — de M. John MURRAY, le célèbre éditeur anglais, auteur lui-même de Guides de voyage estimés, et, suivant *the Academy*, de *Scepticisme in Geology and the reasons for it*, publié sous le pseudonyme de Veryfier, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 2 avril ; — de M. Ernst-Heinrich-Anton PASQUÉ, écrivain allemand, mort le 21 mars à Alsbach, âgé de soixante et onze ans ; — de M. J.-E. POLAK, dont on estime les travaux sur l'ethnographie et les idiomes de la Perse, mort à Vienne, en avril ; — de M. Max QUEDENFELDT, auteur d'un ouvrage sur les Berbères et l'ethnographie du Maroc, mort à Berlin, en avril ; — de M. Brinsley RICHARD, publiciste anglais, correspondant du *Times* à Vienne et à Berlin, mort le 7 avril ; — de M. Just ROTH, professeur de géologie à l'Université de Berlin, mort le 1er avril, à soixante-quatorze ans ; — de M. Paul VON ROTH, professeur de jurisprudence à Munich, mort dans cette ville, le 31 mars, âgé de soixante-douze ans ; — de M. John R. SUTER, fondateur de *the Newsdealer and stationer*, mort le 9 avril ; — de M. James Sprent VIRTUE, éditeur anglais, connu surtout par la publication de *the Art Journal*, mort le 29 mars, à soixante-trois ans ; — de M. Francis B. WILKIE, journaliste et auteur de quelques ouvrages publiés sous le pseudonyme de Poliuto, mort le 15 avril ; — de M. H. WREFORD, collaborateur de *the Athenæum*, mort à Capri le 26 mars.

INSTITUT. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — L'Académie a procédé, le 1er avril, à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Alfred Maury, décédé. Au premier tour de scrutin, sur 36 votants, M. Homolle a obtenu 16 voix, M. Philippe Berger 13, et M. Courajod 7 ; au second tour de scrutin, M. Homolle a été élu par 20 voix contre 15 données à M. Berger et 1 bulletin blanc.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 9 avril, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre dans la section de morale. M. Adolphe Guyot a été élu au premier tour de scrutin.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 8 avril, M. Siméon Luce a commencé la lecture d'un mémoire intitulé : *Jeanne Paynel à Chantilly*. M. Théodore Reinach a fait ensuite une communication sur un passage de la *Rhétorique* d'Aristote.— La lecture de M. Siméon Luce a été terminée dans les séances des 13 et 22 avril. — Le 29 avril, après une communication de M. Champoiseau sur l'emplacement précis du temple d'Apollon à Actium, M. Lecoy de

la Marche a commencé la lecture d'un mémoire ayant pour titre : *Interrogatoire d'un enlumineur par Tristan l'Ermite.*

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 23 avril, M. Dauriac a lu un mémoire intitulé : *De l'oreille musicale.* — Le 30 avril, M. Louis Legrand a communiqué à l'Académie une note sur les résultats de la loi du divorce depuis 1884.

Concours. — Il vient de se fonder à Milan une société de numismatique italienne. Presque à sa naissance, elle ouvre un concours aux savants de tous les pays, offrant un prix de 500 francs au meilleur travail sur une ou plusieurs monnaies du moyen âge ou des temps modernes. L'étude couronnée sera publiée par l'excellente *Rivista italiana di numismatica.* Les mémoires devront être rédigés en français ou en italien. Le terme fixé pour la remise des manuscrits est le 30 avril 1893.

Le Répertoire-Annuaire général des collectionneurs de la France et de l'étranger. — Les annuaires spéciaux abondent depuis quelque temps. Le dernier paru est certainement l'un des plus intéressants ; il répond d'ailleurs à un besoin. Les abonnés du *Polybiblion*, pour ne parler que de ceux qui aiment les livres, trouveront là de précieux renseignements. *Le Répertoire-Annuaire général des collectionneurs de France et de l'étranger* (Paris, Librairie centrale des beaux-arts, A. Lévy, in-8 de III-680 p., cart. toile ; prix : 20 fr.) a été fondé par M. Ris-Paquot ; il est repris aujourd'hui sur un plan plus étendu par M. E. Renart. Le volume débute par des notices aussi simples que pratiques sur le nettoyage des cadres dorés, sur celui des gravures, sur l'art héraldique et sur le meuble sous le premier Empire. Viennent ensuite de nombreuses indications utiles : listes de sociétés savantes, journaux, revues et bulletins (parmi lesquels, entre parenthèses, le *Polybiblion*, qui s'adresse aux plus grands bibliophiles de la France et de l'étranger, brille par son absence : grave lacune à combler). Les collectionneurs mentionnés ici sont répartis en trois grandes catégories principales : Paris, Province, Étranger. Nous ne chercherons point noise à cette si utile publication, parce que, en sa première année, elle a commis des omissions et des erreurs : cela était absolument inévitable. Les additions et les rectifications placées à la fin prouvent que le travail, au cours de l'impression, a été revisé d'aussi près que possible. Tel qu'il est, cet annuaire qui se perfectionnera avec le temps, grâce à la collaboration de tous les intéressés, est appelé à rendre de signalés services aux collectionneurs, — légion si imposante à l'heure actuelle, — quel que soit le genre dans lequel ils se renferment (livres, tableaux, gravures, monnaies, médailles, sculpture, etc.) ; car les ventes, achats et échanges vont ainsi se trouver singulièrement facilités.

Paris. — Nous nous sommes récemment associés au deuil des catholiques, en pleurant la mort du vertueux évêque d'Anthédon. L'un de ses amis et de ses compagnons assidus, M. l'abbé Marandat, vient de publier l'*Oraison funèbre de Mgr Louis-Charles Gay*, qu'il a *prononcée dans la chapelle des carmélites du Dorat, le 1er février 1892* (Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, in-8 de 40 p.). Dans cet éloge du « Docteur du mystère de Jésus-Christ, » il nous fait entrer dans l'intimité spirituelle de cette vie tout animée de l'amour du divin Sauveur.

— M. Pierre Loti avoue, dans son discours de réception, qu'il n'a jamais beaucoup lu. On peut croire que ce qu'il a le moins lu, c'est le *Dictionnaire de l'Académie*, car comment expliquer, sans cela, la présence dans son discours de locutions aussi peu correctes que celles-ci : « il n'avait pas, *vis-à-vis* de ces choses, l'insouciance qu'il faut, — l'assurance *la plus* absolue, — Dans mon ingénuité de barbare *éduqué....* — ne se sent pas *vis-à-vis* d'elle

la conscience bien en paix, — *endeuillé* du deuil de l'amie, — deux ou trois *saugrenuités* inintelligibles, — consacrées aux *déliquescences* cérébrales. — Il connaît à fond leurs manèges, petits tours, futilités, *mièvreries*.... » Au sujet de ce dernier mot, qui, en réalité, signifie tout le contraire de ce que lui fait dire le nouvel académicien, rappelons qu'un de ses plus anciens prédécesseurs, Jean Chapelain, a donné à l'expression son véritable sens (*Lettres*, t. II, p. 286), en quoi il devait être si peu suivi, car presque partout, de nos jours, on retrouve le contresens commis par M. Loti.

— Le t. XVII des *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (Paris, Champion, gr. in-8 de 438 p.) contient les articles suivants : *Fragment d'un répertoire de jurisprudence parisienne au XVe siècle*, publié par M. Gustave Fagniez ; — *La Règle de l'Hôtel-Dieu de Pontoise*, par M. Léon Le Grand ; — *Collection de dessins sur Paris*, publiée par M. Georges Duplessis ; — *Le Songe véritable*, pamphlet politique d'un Parisien du xve siècle, publié par M. Henri Moranvillé. Le plus étendu et le plus intéressant de ces morceaux est le dernier, dont nous avons déjà parlé.

— La maison Hachette publie en ce moment, par livraisons formant un tout complet et séparé, un ouvrage de luxe appelé à un succès certain : *Les Capitales du monde*. Brillamment illustrée, chaque livraison comprendra au moins 24 pages de texte et 2 planches tirées à part. De nombreux écrivains, tous connus, ont promis leur concours. La première livraison est consacrée à *Paris*, et c'est M. François Coppée qui a été choisi pour écrire cette monographie, pleine d'humour et d'observation. L'auteur est bien le Parisien de Paris, qui aime sa ville et sait, dans un style simple, agréable, prestigieux par endroits, en décrire les beautés, les charmes, les enchantements,.... et les verrues aussi. Les gravures hors texte représentent les armes de la ville de Paris et le « Régiment qui passe, » d'après le tableau de Detaille.

— Un document nouveau sur Mazarin est fourni par le R. P. Henri Chérot dans sa remarquable notice en cours de publication : *Le Premier Confesseur de Louis XIV, le P. Charles Paulin, d'après sa correspondance inédite ;* 5e partie : *Paulin et Mazarin* (livr. de mars 1892 des *Études religieuses, philosophiques, historiques, etc.*). C'est une lettre écrite par le P. Paulin au général de la Compagnie, le P. Gottifredi, le 24 février 1652, et dont l'original latin, fort endommagé et qui passait pour perdu, a été découvert par le R. P. Van Meurs dans les rebuts *(derelicta)* des anciennes archives du Gesù. Voici un passage de cette lettre qui prouve d'une façon décisive que le cardinal Mazarin n'était pas prêtre, quoi qu'on en ait dit : « Il (Mazarin, alors retiré à Brühl) se prépare aux ordres sacrés et à l'épiscopat. Cette résolution si pieuse et si sainte lui a été inspirée par la mauvaise fortune. C'est dans cette pensée qu'il s'en est ouvert à moi-même avec un profond sentiment. J'ai applaudi à un dessein si élevé et si salutaire. » Le savant biographe ajoute (en note, p. 395) : « Mazarin ne put donner entièrement suite à son projet. Il fut élu évêque de Metz ; mais Innocent X refusa de le reconnaître, et il n'entra point dans les ordres. »

— M. Lanéry d'Arc, auquel on doit déjà tant d'ouvrages sur la Pucelle, vient, en s'associant M. L. Jény, de publier un volume sur *Jeanne d'Arc en Berry* (Paris, Picard, in-8 de 342 pages). Le *Polybiblion* parlera de ce volume, que nous nous bornons à annoncer et qui n'est tiré qu'à deux cents exemplaires numérotés.

Anjou. — L'opuscule de M. Eusèbe Pavie sur *Marin Liberge* (Angers, imp. Lachèse et Dolbeau, in-8 de 76 p. Extrait des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*) retrace avec beaucoup

de détails la vie de ce professeur qui, à la fin du XVIe siècle, illustra l'Université d'Angers. On trouve, surtout dans les notes, un grand nombre de renseignements bibliographiques sur les œuvres de ce personnage.

Bourgogne. — M. Auguste Janvier vient de consacrer quelques pages à la description d'un fort bel exemplaire de la traduction française de l'encyclopédie connue au moyen âge sous le nom de : *De proprietatibus rerum*, et rédigée par Barthélemy l'Anglais. Cet exemplaire, conservé à la bibliothèque d'Amiens, et qu'illustrent d'intéressantes miniatures, fut exécuté en 1447 pour Jehan de Chalon, seigneur de Viteaulx et de l'Isle-sous-Montréal, en Bourgogne, par « Estienne Sanderat, natif de la cité d'Aucère, escripvain et humble serviteur de mondit seigneur. » Dans son *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Amiens*, J. Garnier avait mal lu ce nom d'Auxerre et avait fait de Sanderat un artiste amiénois que M. Janvier restitue aujourd'hui à la Bourgogne. (*Le Livre de la propriété des choses*, par Barthélemy de Glanville. Paris, in-8 de 20 p., extr. des *Mém. de la Soc. des Antiq. de France.*)

Bretagne. — M. l'abbé Hamard, chanoine honoraire de Rennes, nous donne une courte notice sur *Un Prélat oublié : François Kirwan, évêque de Rennes, mort en odeur de sainteté à Rennes, en 1661* (Vannes, Lafolye, in-8 de 15 p.), trop oublié en effet et qui mérite bien de ne l'être plus : ce fut lui qui aida notamment le P. Charles Faure à rétablir l'ordre des chanoines réguliers.

Dauphiné. — On connaissait les pouillés de Gap et d'Embrun en 1516, dont la publication est récente, le tableau de l'ancien archidiocèse d'Embrun fourni par l'abbé Albert, mais il n'existait rien de semblable concernant le diocèse de Gap. M. le chanoine Guillaume a comblé cette lacune en publiant un *Pouillé, ou État général des bénéfices séculiers et réguliers du diocèse de Gap avant 1789* (Gap, Jouglard, in-8 de 166 p.), qui donne de nombreux et utiles renseignements intéressant non seulement les Hautes-Alpes, mais aussi des fractions importantes des départements voisins, Basses-Alpes, Drôme et Isère.

— Mgr de la Broüe de Vareilles fut évêque de Gap de 1789 à 1792. Réfugié à Fribourg pendant la tourmente révolutionnaire, il rédigea un mémoire que M. le chanoine Paul Guillaume a retrouvé dans la bibliothèque du grand séminaire de Poitiers et qu'il publie sous ce titre : *Mémoire de Henri François de la Broüe de Vareilles, évêque de Gap, sur sa conduite dans son diocèse depuis mars 1789 jusqu'en juillet 1792, avec la réponse faite à ce Mémoire par le cardinal Gerdil, le 11 septembre 1793* (Gap, Jouglard, in-8 de 23 p.). Ce mémoire n'a pas seulement un grand intérêt local ; c'est une page épisodique de la Révolution. Il est accompagné de notes dans lesquelles M. l'abbé Guillaume a mis sa science et sa précision habituelles.

— Le cardinal Bernadou a laissé dans tous les diocèses qu'il a administrés les meilleurs souvenirs ; cependant sa mémoire est restée plus particulièrement chère aux Hauts-Alpins. Il appartenait donc à son éminent successeur au siège épiscopal de Gap de raconter sa vie. Dans sa brochure : *Oraison funèbre de Son Éminence le cardinal Bernadou, archevêque de Sens* (Sens, imp. Duchemin, in-8 de 38 p.), Mgr Berthet s'est acquitté de sa tâche d'une façon remarquable : il faut admirer l'excellence de son jugement, de ses vues, en même temps que l'ampleur du style et la belle ordonnance de cette oraison funèbre.

— De temps à autre, M. Aristide Albert interrompt les études historiques qui ont assis sa réputation dans le Dauphiné, pour reprendre la série de ses publications sur les auteurs nés dans le Briançonnais. C'est ainsi qu'il vient de faire paraître : *Biographie, bibliographie du canton de l'Argentière* (Gre-

noble, Allier, in-8 de 64 p.). Nous trouvons là, remises en lumière avec soin, deux bien curieuses figures : celle du P. Léothaud, savant jésuite bien injustement oublié, et celle du P. Rossignol, dont l'histoire complète est présentée pour la première fois. Il reste à M. Albert à donner le volume concernant le canton de Briançon, dont la publication est impatiemment attendue.

— Les collectionneurs de documents anciens sur la topographie des Alpes sont nombreux, et tous ont salué avec plaisir la publication du manuscrit de la Blottière, communiqué par le colonel de Rochas : *Mémoire concernant les frontières de France, Savoie et Piémont, annoté par M. Henry Duhamel* (Grenoble, Carre, in-8 de 158 p.). La frontière est autrement connue aujourd'hui, et nos officiers alpins n'ont rien à apprendre dans les Mémoires de ce genre, qui, toutefois, présentent un intérêt historique considérable. M. Duhamel nous paraît avoir abusé du droit de commettre des erreurs ; elles fourmillent au point de décourager le lecteur attentif, et nous devons en relever quelques-unes qu'il est bon de ne pas laisser s'accréditer. Et d'abord, il n'y a pas de carte des Alpes de Borgonio à la date de 1683 ; il n'y en a pas davantage à celle de 1763. L'œuvre magnifique de Borgonio a paru pour la première fois à Turin en 1680 ; c'est la carte connue surtout sous le nom de « Madame Royale. » Les autres cartes de Borgonio portent les dates suivantes : 1696, 1700, 1751, 1765 et 1772. La première carte de Jaillot, en six feuilles, n'est pas de 1706 ; elle a paru avec la date de 1696 sous ce titre : *Les Estats de Savoye et de Piémont. Présenté à Mgr le duc de Bourgogne.* M. Duhamel dit encore que Jaillot a copié Borgonio ; s'il avait eu l'occasion de comparer les deux auteurs, il aurait vu qu'il n'y a là qu'une calomnie posthume. Deux plans et une carte radicalement confuse et illisible sont ajoutés à cette publication, qui méritait d'être mieux présentée.

— M. Kilian n'est pas un géologue de cabinet ou de grande route ; il gravit en personne les montagnes et sait les étudier comme il convient. Dans son travail : *Notes sur l'histoire et la structure des chaînes alpines de la Maurienne, du Briançonnais et des régions adjacentes* (Lille, Le Bigot, in-8), il nous fournit, au milieu d'un noyau serré de renseignements, un contingent considérable de faits nouveaux, absolument inattendus et dont la mise au jour révèle une surprenante puissance d'esprit d'observation. De nombreuses énumérations bibliographiques et des croquis très clairs ajoutent à l'intérêt de l'ouvrage.

— M. l'abbé F. Allemand, dont nous avons déjà signalé (t. LV, p. 273) une intéressante monographie de la Val d'Oze, poursuit ses recherches sur cette région peu connue. Dans *la Vallée d'Oze avant le XIe siècle* (Gap, Richaud, in-8 de 7 p.), M. Allemand refait la topographie du pays aux deux époques gallo-romaines et du haut moyen âge, et reconstitue des faits historiques qui ont leur importance locale.

— Les bulletins des sociétés de géographie daignent trop rarement s'occuper des points peu connus de la France pour que nous ne signalions pas spécialement dans celui de la Société de Marseille (2e trimestre 1892), l'article suivant : *Un Séjour de grande altitude à seize heures de Marseille.* C'est la description de l'hospice du Lautaret, bâti à 2,058 mètres, sur le col du même nom, au point culminant de la route nationale de Grenoble à Briançon. M. le docteur Pilatte relève d'intéressants détails sur cette curieuse station, où la plus riche flore du monde s'étale au pied des montagnes et des glaciers.

— L'inauguration d'un lycée n'est pas une mince affaire en province ; elle

donne lieu à une surabondance de banquets, de compliments et de discours officiels, auxquels nous préférons l'idée qui s'est donné carrière dans : *Grandes Fêtes de charité du 2 au 5 octobre 1891, à l'occasion de l'inauguration du lycée de Gap* (Gap, impr. Fillon, album petit in-4 non paginé). La verve du dessinateur, Émile Guigues, donne à cette publication tout son relief.

Franche-Comté. — Le nouveau volume de *Mémoires* que l'Académie de Besançon vient de publier (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de xlvii-312 p.) contient, entre autres, les études suivantes : *Xavier Marmier voyageur dans l'Europe méridionale*, par M. Édouard Sayous; — *Une Vallée du Jura au XVIIIe et au XIXe siècle*, par M. Aimé Lieffroy, discours de réception que le *Polybiblion* a déjà spécialement signalé (t. LXII, p. 272); — *Éloge du docteur Sanderet de Valonne*, par M. le docteur Coutenot; — *Les Droits honorifiques des patrons et des seigneurs dans les églises paroissiales avant la Révolution*, par M. Fleury-Bergier, à qui l'on est ainsi redevable d'un travail aussi curieux qu'intéressant pour l'histoire des mœurs d'autrefois; — *Besançon en 1889, d'après MM. Baudin et Jeannot*, par M. le docteur Lebon; — *L'Abbé Espiard*, par M. le marquis Terrier de Loray; — *Les Deux frères Augustin et Amédée Thierry à Vesoul et à Luxeuil*, par M. Édouard Sayous; — *Sur la fermentation panaire*, discours de réception de M. Léon Boutroux; — *De l'influence des milieux extérieurs sur les êtres vivants et sur l'homme en particulier*, discours de réception de M. le docteur Gauderon; — *Babeuf et les Origines du communisme*, par M. Lombart. Tout cela est fort bien présenté; mais ce qui ajoute beaucoup au mérite de ce volume, c'est la publication, copieusement annotée par M. Léonce Pingaud, de vingt-neuf lettres adressées de Paris, par le chanoine Bergier, à son ami l'abbé Trouillet, principal du collège de Besançon. Ces lettres vont de 1770 à 1773. Si nous sommes bien renseigné, ce n'est là qu'une partie de la correspondance de ce savant et spirituel Comtois devenu chanoine de Paris, et M. Pingaud se proposerait de l'éditer plus tard en entier. Tout en faisant des vœux pour que ce projet se réalise, nous exprimerons le désir de voir alors M. Pingaud décupler au moins les deux pages d'introduction qui précèdent les documents que nous venons de savourer.

— Le même M. Pingaud a extrait du *Journal d'un officier genevois*, nommé Gabriel Gallot, et publié dans les *Annales franc-comtoises* (livraisons de janvier-février et de mars-avril 1892), sous le titre : *Les Suisses en Franche-Comté (1815)*, des pages qui pourront bien, un jour, inspirer quelque Comtois « né malin. » Il y a là, en effet, de quoi composer un vaudeville ou une opérette-bouffe dont les fils de Guillaume Tell seraient les héros pantagruéliques. Récit d'épisodes plus burlesques que tragiques de l'entrée de trente mille Suisses en France, après Waterloo, alors que nos frontières du Jura étaient dégarnies de troupes. L'amusante faconde du narrateur, qui a écrit ses impressions de « campagne » (!) en un français d'Helvétie ne manquant pas de saveur, fait rêver de certains personnages de Rabelais, ou bien penser à Villon, le poète des « franches lippées, » ou bien encore, et plus simplement, rappelle la mouche du coche, du Bonhomme. Il faut espérer que la publication de ce fragment du *Journal d'un officier genevois* fera rire, et de bon cœur, les « montagnons » comtois et suisses, et que nul ne s'en fâchera.

— M. Eugène Tavernier a dernièrement fait paraître une brochure intitulée : *La Vie littéraire en province. Une vocation* (Besançon, imp. Bossane, in-16 de 80 p.), qui n'est pas sans mérite. Le style est imagé, piqué même parfois de ces expressions singulières que les décadents et autres enfants perdus de la littérature contemporaine veulent à toute force mettre à la

mode ; mais ce goût pour l'excessive originalité ne s'accentue pas ici outre mesure. L'auteur désigne sous le nom de « Bourmont » la ville où il place les scènes et tableaux esquissés par lui; lisez : Besançon. Il fait agir divers jeunes écrivains du cru ainsi que des poètes d'âge mûr, dont plusieurs, malgré le travestissement de leurs noms, ont été par nous reconnus tout de suite. Dégustées à Paris, toutes ces choses exhalent un parfum qui, sur les rives du Doubs, doit être moins pénétrant. Cette fantaisie psychologico-littéraire est amusante ; notons toutefois qu'elle contient une description de café-concert passablement réaliste et qu'elle se termine par une nouvelle dont certainement l'on ne saurait dire que « la mère en permettra la lecture à sa fille. »

Guyenne et Gascogne. — Deux érudits et un artiste distingués ont réuni leurs efforts pour nous donner une monographie qui ne laisse rien à désirer : *Laressingle en Condomois. Description et histoire*, par MM. Georges Tholin, archiviste départemental de Lot-et-Garonne, et Joseph Gardère, bibliothécaire de la ville de Condom (Auch, impr. Foix, gr. in-8 de 98 p., avec 8 pl.). Tout recommande cette étude sur une localité qui est le type du village fortifié, dont les anciens remparts sont si bien conservés, qu'à leur vue on peut se croire en plein moyen âge. La partie descriptive est l'œuvre de M. Tholin, l'un de nos meilleurs archéologues. La partie historique a été traitée par M. Gardère.

— M. Paul Bonnefon, bibliothécaire à l'Arsenal, consacre une notice, écrite avec autant de cœur que de talent, à un travailleur octogénaire qui a manié aussi bien le burin que la plume : *Un artiste provincial. Leo Drouyn* (Paris, gr. in-8 de 16 p.). La brochure est ornée d'un portrait de Leo Drouyn par lui-même et d'une vue du château de Langoiran empruntée à son beau livre : *La Guyenne militaire.*

Languedoc. — Deux brochures de M. L.-G. Pelissier : l'une contient des *Documents sur la Faculté des lettres de Montpellier* relatifs : 1° à la Faculté des lettres sous l'Empire ; 2° au projet de rétablissement de la Faculté en 1831 (Montpellier, imp. Ricard, in-8 de 50 p.); l'autre renferme *Deux Lettres inédites de J.-J. Bouchard à Gabriel Naudé* (Paris, Techener, in-8 de 20 p.) dont « l'importance est réelle pour l'histoire de la société littéraire en Italie. » Adressées (1633) à G. Naudé, alors de la maison du cardinal Bagni, elles sont remplies de renseignements sur les humanistes et érudits de Rome. Les notes, parfois piquantes, toujours instructives, de M. Pelissier, ajoutent beaucoup d'intérêt à la correspondance du spirituel Bouchard.

— Très intéressante et très instructive est la brochure intitulée : *Notice sur les fouilles de Martres-Tolosanes*, par M. Lebègue, professeur à la Faculté de Toulouse (Paris, Leroux, gr. in-8 de 29 p. avec pl. Extrait du *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*). M. Lebègue retrace l'histoire des sculptures gallo-romaines trouvées à Martres en 1634, puis de 1826 à 1830, enfin en ces dernières années. Il décrit le terrain des fouilles, les objets recueillis; il expose ses conjectures sur l'ancienne destination de ce sol si fertile en débris d'œuvres d'art et enfin il apprécie ces débris, dont l'authenticité, un moment contestée, est aujourd'hui parfaitement établie.

— A été tiré à part de la revue *l'Université de Montpellier : Les Comédies d'Aristophane,* leçon d'ouverture, par M. A. Puech (Montpellier, imp. Ricard, in-8 de 28 p.).

— Vient de paraître : *Histoire du Prêt-gratuit de Montpellier, 1684-1894*, par M. L. Mandon (Montpellier, imp. J. Martel aîné, in-8 de xliii-272 p.).

— M. Pierre de Vaissière, archiviste-paléographe, a publié : *La Découverte à Augsbourg des instruments mécaniques du monnayage moderne et leur*

importation en France en 1550, d'après les dépêches de Charles de Marillac, ambassadeur de France (Montpellier, imp. Ricard, in-8 de 29 p.).

Limousin. — Vient de paraître : *La Langue et la littérature du Limousin*, par M. Camille Chabaneau, notice suivie d'un double appendice communiqué par M. Alfred Leroux (Montpellier, Société pour l'étude des langues romanes ; Paris, Maisonneuve, in-8 de 58 p. ; extrait de la *Revue des langues romanes*).

Lorraine. — « On vit de bonne soupe et non de beau langage, » dit Chrisalde. On vit de bonne soupe, c'est vrai ; mais sans dédaigner les choses spirituelles, et M. Auricoste de Lazarque en a mis beaucoup dans son volume *la Cuisine messine* (Nancy, Sidot, in-12 de 345 p.), dont, l'année dernière, le *Polybiblion* a annoncé la première édition, rapidement enlevée. Dans ce bon et amusant volume, les anecdotes et les réminiscences les plus littéraires assaisonnent à chaque instant d'excellentes recettes. *La Cuisine messine* a sa place entre les livres de Brillat-Savarin et de Berchoux.

Maine. — Dans le travail de MM. l'abbé E. Toublet et H. Laffilliée : *Notes historiques sur l'église, le château et la paroisse de Poncé. Les Peintures murales de l'église* (Mamers, imp. de G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 93 p.), la partie la plus intéressante est certainement la seconde. On y a la description de peintures murales très curieuses, presque toutes du xiie siècle, quelques-unes du xiiie. Les nombreux dessins qui les représentent aident à comprendre ces descriptions. La première partie renferme l'histoire très sommaire de la localité et du château de Poncé ; elle sert en quelque sorte d'introduction à la suivante.

Normandie. — Le discours de réception à l'Académie de Rouen prononcé par M. Gustave-A. Prévost est une véritable étude sur *Ch.-G. de Toustain-Richebourg, économiste, 1746-1836* (Rouen, imp. Cagniard, in-8, 39 p.). M. G.-A. Prevost a dépeint avec talent cette figure originale d'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*, dont le mariage fut célébré par Rétif de la Bretonne et qui, pendant plus d'un demi-siècle, ne cessa de tenir la plume.

— *Notice sur les Sociétés savantes du département de l'Eure et Bibliographie de leurs publications* (Évreux, imp. de l'Eure, in-8, 46 p.), tel est le titre de la nouvelle publication de M. Louis Régnier dont le *Congrès bibliographique* de Caen a eu la primeur. La *Société libre d'agriculture, sciences, etc., de l'Eure*, occupe la plus grande place dans ce travail consciencieux, qui mentionne aussi les travaux fort recommandables de la *Société des amis des arts de l'Eure*.

— L'ouvrage de M. Louis Duval : *Les Intendants d'Alençon au XVIIe siècle et les Mémoires de J.-B. de Pomereu. Préface de l'état de la généralité d'Alençon, deuxième édition, précédée d'une étude sur l'administration municipale sous Louis XIV, d'après les Mémoires de J.-B. de Pomereu, par M. Desdevises du Désert* (Alençon, Loyer-Fontaine, in-4 de 96 p.), n'est que l'introduction à la publication des Mémoires de J.-B. de Pomereu sur la généralité d'Alençon et la province du Perche. Il y retrace à grands traits la vie de cette région pendant le xviie siècle, à partir de l'établissement des intendants. Il examine aussi, à l'aide des documents que lui fournissent les archives du département de l'Orne, ce que fit chacun de ces personnages pour le pays qu'il gouvernait. On y trouve également des détails relatifs aux protestants après la révocation de l'édit de Nantes. Les intendants dont M. Duval s'occupe sont : Pierre Thiersault, Favier du Boulay, Bernard-Hector de Marle, Michel Colbert, Claude Méliand, Barillon de Morangis, Jubert de Bouville et Pomereu de la Bretesche.

Orléanais. — *Jeanne d'Arc telle qu'elle est*, par M. Jules Doinel, archiviste

du département du Loiret (Orléans, Herluison, in-8 de 83 p.), titre d'une brochure qui commence ainsi : « Mon but, en écrivant ces pages, est de démontrer scientifiquement que Jeanne d'Arc n'est pas une hallucinée, une malade, une folle sublime, mais une véritable inspirée, que ses voix sont réelles, indéniables, que son prestige vient de son inspiration, et que sa conduite morale, dirigée par cette inspiration, en fait une sainte incomparable, comme sa conduite militaire et politique en fait une merveilleuse héroïne. »

Périgord. — On a réuni dans la même brochure une description archéologique et une notice historique dues à des érudits bien connus : *Le Château des Combes*, par le baron de Verneilh; *le Château des Combes et Barberousse,* par M. A. de Roumejoux (Périgueux, in-8 de 45 p.). La notice historique est bien curieuse : M. de Roumejoux y prouve, d'après des documents tirés des archives de sa famille maternelle, que le château des Combes a été réédifié par Antoine d'Authon, seigneur des Combes et de Bernardières. Il n'établit pas aussi solidement que cet A. d'Authon soit devenu, conformément à la légende rapportée par Brantôme, Kheir-ed-Din dit Barberousse, roi d'Alger et amiral des flottes de Soliman II.

— Nous devons encore à M. de Roumejoux le compte rendu de la quatrième excursion de la société savante dont il est un des vice-présidents : *La Société historique et archéologique du Périgord en Sarladais* (Extrait du *Bulletin* de la Société. Périgueux, gr. in-8 de 19 p.). On y remarque la description de l'église de Cénac, de la ville de Domme, de la cathédrale de Sarlat, des châteaux de Grolejac, de Fénelon, de Paluel, de Commarque.

Picardie. — M. Henry Macqueron prépare une *Bibliographie* de la Somme, tentée autrefois par Charles Dufour et par Pouy. Dans le cours de ses dernières recherches, il a mis la main sur d'anciens inventaires du trésor de Longpré-les-Corps-Saints, l'un de ceux qui reçurent des reliques de Constantinople en 1204. Ces documents qui avaient échappé au comte Riant lors de la publication des *Exuviæ Constantinopolitanæ,* nous causent surtout des regrets en nous montrant ce qu'en un peu plus de deux siècles l'église de Longpré a perdu, mais l'auteur nous dédommage en nous donnant les dessins de quelques rares reliquaires formant aujourd'hui son modeste trésor *(L'Ancien Trésor de Longpré-les-Corps-Saints.* Abbeville, Paillart, in-8, 16 p. pl.).

Provence. — MM. Joseph Jouiberg et Fernand Sauve ont réuni dans une même plaquette deux intéressantes notices biographiques : *Deux Aptésiens, Elzéar Creste*, poète, 1820-1879; *J.-B. Modeste d'Anselme*, général en chef de l'armée d'Italie, 1740-1812 (Apt, imp. Demontoy, in-8 de 71 p.). A la notice sur Creste, M. J. Jouiberg a mêlé quelques pièces de vers. La notice sur le général d'Anselme a été rédigée par M. F. Sauve, d'après les documents officiels, et c'est en s'appuyant sur un acte de l'état civil que le consciencieux biographe a pu prouver que c'est non à Gargas, comme on l'a tant dit, mais à Apt, le 22 juillet 1740, qu'est né le général que Collot-d'Herbois fit emprisonner en 1793 et dont Napoléon fit inscrire le nom sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Allemagne. — Il s'est fondé en Allemagne une société pour célébrer le centenaire de Jean-Amos Comenius. Le 1er numéro du Bulletin de cette société vient de paraître avec la date de mars 1892 : *Monatshefte der Comenius-Gesellschaft* (Leipzig, Voigtländer, 12 fr. 50 par an). Entre autres travaux contenus dans ce premier fascicule, nous signalerons une bibliographie de Comenius, par M. J. Müller, qui ne compte pas moins de 136 articles.

Angleterre. — M. Gatfield vient d'achever un *Guide to printed books and*

manuscripts relating to english and foreign heraldry and genealogy. Cette bibliographie du blason, qui doit paraître dans le courant de mai, formera un volume de 650 p., tiré seulement à 300 exemplaires.

— Le présent exercice de l'*English dialect society* comprendra les études de M. Joseph Wright sur le dialecte d'Idle et de Windhill; la suite du glossaire du Lancashire et du dictionnaire des plantes anglaises.

— La maison George Bell et fils entreprend une suite d'ouvrages pour les collectionneurs et les bibliophiles. La série sera ouverte par un volume sur les *ex-libris* français et anglais.

— MM. Longmans, Green et Cie vont mettre en vente les Mémoires de la famille de Verney pendant la guerre civile *(Memoirs of the Verney family, during the civil war)*. C'est la correspondance de la famille qui forme le fond de cet ouvrage, préparé par lady Verney et par M. Francis Parthenope, et pour lequel M. S. R. Gardiner a écrit une préface.

— Nous sommes heureux de signaler la première assemblée annuelle des instituteurs catholiques de Grande-Bretagne, qui s'est tenue à Southwark le lundi 18 avril. La présidence de l'association a été donnée à M. Terence Corrigan, de Manchester; la vice-présidence à M. J. Coxe, de Liverpool. M. Parnell, de Wigan, a lu une curieuse note sur le passé, le présent et l'avenir des écoles catholiques.

Autriche-Hongrie. — Tout récemment a été publié, à Vienne, le 1er fascicule trimestriel de l'organe de la Société économique d'Autriche : *Zeitschrift für Volkswirtschaft, Socialpolitik und Verwaltung* (Vienne, Schvarzenbergstrasse, n° 5). Le prix d'abonnement à cette importante publication est de 25 francs.

Espagne. — Nous avons signalé ici même, à différentes reprises, l'établissement dans divers pays d'Europe, en Italie, en Allemagne, par exemple, d'officines scientifiques destinées à procurer aux travailleurs des copies exactes de pièces d'archives, des renseignements bibliographiques et tous autres dont ils peuvent avoir besoin. L'Espagne suit cet exemple, mais le plan de l'établissement ouvert à Madrid (Duque de Alba, 7, 2 dra.), par M. Antonio Vivès Ginard, est moins large que celui du Bureau bibliographique de Berlin. Tout en déclarant se charger de tous travaux scientifiques et littéraires, M. A. Vivès Ginard déclare en effet avoir surtout en vue des copies exactes et fidèles des manuscrits conservés dans les archives et dépôts publics de la Péninsule ibérique. Ce n'est point là chose à dédaigner, surtout dans un pays où l'accès de tels dépôts n'est pas toujours facile.

Italie. — Nous avons annoncé plus haut le concours ouvert par la nouvelle Société numismatique d'Italie. Nous dirons ici que la Société, qui a recueilli déjà 3,000 fr., s'occupe de la fondation d'une bibliothèque et d'un cabinet de médailles. Nous reproduisons volontiers l'appel qu'elle fait aux personnes généreuses qui pourraient l'aider dans l'exécution de ce projet. La Société a pour président M. Nicolo Papadopoli, sénateur, et pour secrétaire M. C. Luppi. Le siège actuel de la Société est 10, via Filodrammatici, à Milan.

— Don Atto Paganelli, bénédictin de Vallombreuse, continue ses études chronologiques. Après la chronologie de la Bible, voici la chronologie romaine qui est en préparation. Cet ouvrage, qui embrasse l'histoire de Rome depuis sa fondation jusqu'à l'avènement de Dioclétien, formera un volume de 209 p. qui est en souscription chez l'auteur au prix de 6 fr. (Rome, J. Prassede, n. 9 A).

— Encore une bonne et solide étude que nous devons à l'érudition de M. A. Bertolotti, directeur des archives de Mantoue. C'est l'histoire de son dépôt

qu'il retrace aujourd'hui ; c'en est aussi l'état actuel qu'il nous fait connaître : *L'Archivio di stato in Mantova, cenni storici e descrittivi* (Mantova, Mondovi, in-4 de 61 p.). On trouvera là des renseignements curieux sur le développement pris par ces archives à travers le cours des siècles ; sur les changements survenus dans l'organisation ; sur le personnel ; sur les services rendus par le dépôt au public studieux, bien rare autrefois et dont le nombre augmente. Nous notons en passant (p. 13) la tentative faite en 1786 par le vice-préfet, G.-B. Baretti, pour établir une école de paléographie, et le refus d'autorisation motivé par cette considération du préfet, qu'il fallait, dans les heures de service, s'occuper de son service, et dans les autres se reposer afin de mieux travailler ensuite. La statistique dressée par M. Bertolotti (p. 37) nous apprend que le nombre annuel des travailleurs, qui n'était que de 1 en 1874, comprend 53 personnes en 1891, dont 13 étrangères. La partie historique est terminée par la liste des directeurs des archives depuis 1482. Dans la deuxième partie du travail, nous notons le tableau des divisions du dépôt avec l'indication des dates extrêmes des pièces contenues dans chaque partie, et une bibliographie des ouvrages concernant les archives de Mantoue.

— Un des plus éminents savants de l'Italie, l'auteur du bel ouvrage *Virgilio nel medio evo,* M. Comparetti, a publié dans les Mémoires de l'Académie des *Lincei*, sur la poésie populaire des Finnois, un beau travail dont nous avons reçu un tirage à part (*Il kalevola o la poesia traditionale dei Finni*, Roma, tipografia della *Accademia dei Lincei,* in-4 de 314 p.). Ce remarquable ouvrage offre les considérations les plus intéressantes sur l'origine et la formation des grandes épopées nationales, telles que les poèmes homériques et notre *Chanson de Roland.*

— Signalons de M. A. Favaro quatre brochures : *Lettere passate tra Antonio Riccobono ed il procurator Paruta d' intorno allo scrivere le historie Venete* (Venise, gr. in-8 de 14 p. Extrait de *Nuovo Archivio Veneto*) ; — *Di alcuni recenti lavori su Leonardo da Vinci* (Venise, 1892, in-8 de 47 p. Extrait des *Atti del R. Istuto Veneto di scienze, lettere ed arti*) ; — *Capitolo inedito e sconosciuto di Galileo Galilei contro gli Aristotelici* (Venise, in-8 de 12 p. Extrait du même recueil) ; — *Chronologia Galileiana raccolta ed ordinata* (Padoue, gr. in-8 de 41 p. Extrait des *Atti e Memorie* de l'Académie des sciences, lettres et arts de Padoue). La première brochure contient cinq lettres inédites qui appartenaient autrefois à la collection du célèbre bibliophile J.-V. Pinelli et qui sont conservées dans l'*Ambrosiana* de Milan, écrites en 1597, quatre par A. Riccoboni, une par Paolo Paruta. — La seconde brochure est une analyse des récents travaux dont Léonard de Vinci a été l'objet en France et en Italie. — La troisième brochure contient une curieuse pièce de vers satiriques contre les partisans d'Aristote, découverte par M. Favaro, dans la Bibliothèque nationale de Florence. — La quatrième est une chronologie complète de la vie et des œuvres de Galilée, comme seul pouvait la dresser le plus compétent des érudits qui ont étudié le sujet.

États-Unis. — Grâce à l'initiative de M. C.-B. Todd, auteur d'une histoire de New-York, il s'est fondé une Société des auteurs américains, qui a pris pour modèle notre Société des gens de lettres.

Publications nouvelles. — *Étude sur la canonicité des Saintes Écritures. I. Ancien Testament*, par le chanoine Magnier (petit in-8, Lethielleux). — *A Concordance to the septuagint and the other greek versions of the Old Testament (including the apocryphal books)*, by the late E. Hatch and H.-A. Redpath. Part. I (in-4, Oxford, Clarendon). — *Dogmengeschichte, vornicänische Zeit,* von Dr J. Schwane (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Dogma*

and the church of England, by A.-J. Fitzroy (in-8 cart., W. Blackwood, London). — *A popular Hand-book on the origin, history, and structure of liturgies*, by J. Comper (in-18, R. Grant and Son, Edinburgh). — *Une Explication du catéchisme*, par le cardinal Langénieux (4 vol. in-12, Téqui). — *Mois de Marie*, par l'abbé Marandat (in-32, Delhomme et Briguet). — *Mois de Marie en famille à l'usage des enfants*, par Mme Ch. Fouques Duparc (in-32, Lille, Desclée et de Brouwer). — *Les Fleurs de Marie*, par Mgr Ricard (in-18, Lille et Paris, Desclée et de Brouwer). — *Notre Mère, Vie de la Très Sainte Vierge d'après l'Évangile et les Pères, disposée pour le mois de mai*, par L. M. (in-18, Lyon, Vitte). — *Pieux Exercices en l'honneur de sainte Anne durant le mois de juillet et en l'honneur de saint Joachim durant le mois d'août* (in-18, Téqui). — *Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola à l'usage des ecclésiastiques*, par le P. A. Maffei, trad. par le P. L. Michel (in-32, Tournai et Paris, Société de Saint-Jean l'Évangéliste). — *La Confessione sacramentale*, di L. Leonardi (2 vol. in-8, Roma, Filizani). — *Manuel complet des frères et des sœurs du tiers ordre de la Pénitence*, par le P. Libert (in-32, Tournai et Paris, Société de Saint-Jean l'Évangéliste). — *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par T. Huc, t. III (in-8, Pichon). — *Le Divorce dans nos lois et dans nos mœurs (dernier état du droit)*, par G. Lecornec (in-18, Pedone-Lauriel). — *Des Attributions des consuls en matière de notariat et d'état civil*, par G.-G. Flaischlen (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code de commerce italien*, trad. et annoté par E. Turrel (in-8, Pedone-Lauriel). — *Code de commerce chilien*, trad. et annoté par H. Prudhomme (in-8, Pedone-Lauriel). — *La Transcendance de Dieu, ou les Merveilles du monde divin*, par l'abbé L. Bremond (in-8, Delhomme et Briguet). — *La Liberté de conscience et l'Église gardienne de la liberté de conscience*, par le R. P. Jeanjacquot (in-8, Retaux-Bray). — *Cours de psychologie et de morale. 2e année. Morale théorique et morale pratique*, par P. Janet (in-18, Delagrave). — *Mon utopie, nouvelles études morales et sociales*, par C. Secrétan (in-18, Paris, Alcan ; Lausanne, Payot). — *Un peu de philosophie naturaliste*, par M.-H. Mathieu (in-18, Alcan). — *Histoire de la philosophie*, par P. Vallet (in-18, Roger et Chernoviz). — *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon (in-8, Alcan). — *Le Crime politique et les Révolutions*, par C. Lombroso et R. Laschi, trad. par A. Bouchard (2 vol. in-8, Alcan). — *Les Altérations de la personnalité*, par A. Binet (in-8 cart., Alcan). — *Le Socialisme et les Livres Saints*, par l'abbé Dufour (in-18, Vic et Amat). — *La Souveraineté du peuple est une hérésie*, par C. Maignen (in-8, Roger et Chernoviz). — *Maçonnerie nouvelle du Grand Orient de France. Dossier politique et rituels réformés*, par G. Bois (in-8, Retaux). — *Le Type criminel d'après les savants et les artistes*, par le Dr E. Lefort (in-8, Lyon, Storck). — *La Mortalité des enfants du premier âge et la Loi Roussel*, par le Dr Latapie (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Hygiène de l'oreille*, par le Dr Mounier (petit in-16 cart., Société d'éditions scientifiques). — *Quinze Leçons d'anatomie pratique*, par P. Poirier, recueillies par Friteau et Juvara (in-18, Veuve Babé). — *Éléments de pharmacologie générale*, par le Dr D. de Buck (in-18, Gand, Siffer ; Paris, Baillière). — *Cuadros biologicos*, par J. Moreno Fernandez (in-18, Madrid, Fé ; Sévilla, Fé y T. Sanz). — *Premières Leçons d'algèbre élémentaire*, par H. Padé (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Machines électriques à influence*, par J. Gray, trad. par G. Pellissier (in-8, Gauthier-Villars). — *Interprétation économique de l'histoire*, par J.-E. Thorold Rogers, trad. par E. Castelot (in-8 cart., Guillaumin). — *L'Équitation moderne*, par Un officier de cavalerie (in-8, May et Motteroz). — *La Peinture antique*, par P. Girard (in-8 cart., May et Motteroz). — *L'Architecture de la Renaissance*, par L. Palustre (in-8 cart., May et Motteroz). — *Mu-*

rillo et ses élèves, par P. Lefort (in-8, Rouam). — *Raffet et son œuvre*, par A. Dayot (in-4, May et Motteroz). — *L'Esthétique de Schiller*, par F. Montargis (in-8, Alcan). — *Origini del teatro italiano*, par A. d'Ancona (2 vol. in-8, Torino, Lœscher). — *Antologia de poetas liricos castellanos*, por D. M. Ménendez y Pelayo (2 vol. in-18, Madrid, Hernando). — *Un Hollandais à Paris en 1891. Sensations de littérature et d'art*, par W.-G.-C. Byvanck (in-18, Perrin). — *Études, souvenirs et récits. Histoire, poésie, beaux-arts*, par J. Bonneton (in-8, Lemerre). — *Noëls. Histoire et liturgie, coutumes et légendes, littérature et poésie* (in-8, Lille et Paris, Desclée et de Brouwer). — *L'Esprit de tout le monde. Joueurs de mots*, par L. Larchey (in-18, Berger-Levrault). — *L'Année fantaisiste*, par Willy (in-18, Delagrave). — *Fruits amers*, par Mme E. Caro (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Herbes folles, poésies et poèmes*, par P. Gauthiez (in-18, Lemerre). — *La Muse à bébé, chansons pour les enfants dédiées aux grandes personnes*, par J. Jouy (in-16, Flammarion). — *Christophe Colomb dans les fers*, drame en 4 actes et en vers, par le R. P. Lhermite (petit in-8, Lethielleux). — *Michel-Ange poète. Étude sur l'expression de l'amour platonique dans la poésie italienne du moyen âge et de la Renaissance (XIVe, XVIe siècles)*, par G. Thomas (in-8, Berger-Levrault. — *Belle-sœur*, par J. de la Bretonnière (in-18, Lemerre). — *Regain d'amour*, par O. du Chastel (in-18, Perrin). — *Bonne amie*, par A. Cim (in-18, Kolb). — *Songes creux*, par G. Moussoir (in-18, Savine). — *Olympe Salverti*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Œuvres choisies*, du prince A. Czernichefl (in-8, Flammarion). — *Le Secret du mage*, par A. Laurie (in-18, Hetzel). — *La Fille à Lowrie*, par F.-H. Burnett, trad. par R. de Cerisy (in-18, Hetzel). — *Atlas historique et géographique de la Bible*, par le Dr R. de Riess (in-4, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Géographie de la France et de ses colonies*, par M. Dubois (in-18 cart., Masson). — *Atlas universal para las escuelas primarias, secundarias y normales*. Edición Sur-Americana. Edición para el reino de España. Edicion pequeña para el reino de España, publicado por F. Volckmar (3 in-4 cart. Friburgo de Brisgovia, Herder). — *Roma, impressions y commentaris*, per J. Collell (in-18 cart., Barcelona, Subirana). — *Arménie, Kurdistan et Mésopotamie*, par le comte de Cholet (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'Église*, t. VI, par le cardinal Hergenrœther (in-8, Palmé). — *Histoire de sainte Catherine de Sienne et de sa famille religieuse*, par la T. R. M. A.-T. Drane, trad. par l'abbé Cardon (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Adolphe Kolping, l'apôtre des artisans*, par D. Janssens (in-8, Lille et Paris, Desclée et de Brouwer). — *Vicaires et comtes d'Afrique (de Dioclétien à l'invasion vandale)*, par A.-C. Pallu de Lessert (in-8, Constantine, Braham; Paris, Pedone-Lauriel; Picard). — *Histoire contemporaine de l'Europe et de la France depuis 1789 jusqu'en 1889*, par F. Corréard (in-18 cart., Masson). — *Nouvel abrégé d'histoire à l'usage des candidats au baccalauréat* (Classe de rhétorique) *1610-1789*, par Un professeur d'histoire (in-18, Delagrave). — *Enquêtes et procès. Étude sur la procédure et le fonctionnement du Parlement au XIVe siècle, suivie du style de la Chambre des enquêtes, du style des commissaires du Parlement et de plusieurs autres textes et documents*, par P. Guilhiermoz (in-4, Picard). — *Malplaquet et Denain*, par le marquis de Vogüé (petit in-8 carré, Champion). — *Machault d'Arnouville, étude sur l'histoire du contrôle général des finances de 1749 à 1754*, par M. Marion (in-8, Hachette). — *Les Causes financières de la Révolution française. Les Ministères de Turgot et de Necker*, par C. Gomel (in-8, Guillaumin). — *Le Culte de la raison et le culte de l'Être suprême, 1793-1794*, par F.-A. Aulard (in-18, Alcan). — *Les Généraux de la Révolution (1792-1804). Portraits militaires*, par le général Ambert (in-8, Bloud et Barral). — *Le Roman d'un royaliste sous la Révolution, sou-*

venirs du comte de Virieu, par le marquis C. de Beauregard (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du prince de Talleyrand,* t. V, par le duc de Broglie (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Femmes des Tuileries. Marie-Amélie et la Cour de Palerme (1806-1814). Marie-Amélie au Palais-Royal,* par Imbert de Saint-Amand (2 vol. in-18, Dentu). — *Français et Russes en Crimée,* par le général Herbé (in-8, Calmann Lévy). — *Quelques réflexions au sujet de l'encyclique du 16 février,* par Mgr Perraud (in-18, Poussielgue). — *Lettre au pape Léon XIII, à propos de son encyclique sur la question sociale,* par V. Modeste (in-18, Guillaumin). — *Du Toast à l'Encyclique (Alger, 12 novembre 1890—Rome, 16 février 1892)* (in-18, Lecoffre). — *Le Salut de la France par le Christ,* par J. de Verdun (in-18, Bloud et Barral). — *Un Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de Bourbourg,* recueilli et dressé par J. de Coussemaker (3 vol. in-8, Lille, imp. Ducoulombier). — *Le Commerce rochelais au XVIIIe siècle.* 3e partie, par E. Garnault (in-8, La Rochelle, Martin). — *Aus der Paulskirche,* von G. Rümelin (in-8, Stuttgard, Göschen). — *Die Verehrung der Heiligen und ihrer Reliquien in Deutschland,* von S. Beissel (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Hérodote,* par F. Corréard (in-8, Lecène et Oudin). — *Boileau,* par P. Morillot (in-8, Lecène et Oudin). — *Stendhal diplomate. Rome et l'Italie, de 1829 à 1842,* par L. Farges (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Médiums et les thaumaturges du XIXe siècle. Thomas Martin de Gallardon,* par le capitaine P. Marin (in-18, G. Carré). — *Auguste Nicolas, sa vie et ses œuvres,* par P. Lapeyre (in-8, Lethielleux). — *Correspondance de Louis Veuillot,* t. VIII (in-8, Retaux-Bray). — *Le R. P. Félix,* par le P. J. Jenner (in-18, Téqui). — *Catalogue of prehistoric Works,* by C. Thomas (in-8, Washington, Government printing Office).

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Juan Gondino. — Où se trouve la *Guia espiritual para vivir y morir en gracia,* écrite par le P. Juan Gondino, sous le nom de Laurent, son frère ?

Le P. Arnoldo. — On désirerait avoir quelques renseignements bibliographiques sur le P. Arnoldo, jésuite, auteur de l'Imitation du Sacré Cœur, et sur les premières éditions de cet ouvrage publiées en latin.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

1. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par Théophile Huc. Paris, Pichon, 1892, tomes I, II et III, in-8 de xii-532, 520 et 580 p., 9 fr. le vol. — 2. *Traité théorique et pratique des actes de l'état civil*, par Émile Mersier, 2e éd. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de vii-779 p., 10 fr. — 3. *Des attributions des consuls en matière de notariat et d'état civil*, par Georges-G. Flaischlen. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 178 p., 4 fr. — 4. *Le Divorce dans nos lois et dans nos mœurs*, par G. Lecornec. Paris, Pedone-Lauriel, 1892, in-12 de 248 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Art de faire soi-même son testament, ou Traité pratique du testament olographe*, par Paul Berton, 3e éd. Paris, A. Giard et E. Brière, 1892, in-12 de xii-378 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Assurances sur la vie au point de vue théorique et pratique*, par A. Typaldo-Bassia. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de xv-279 p., 3 fr. — 7. *Les Architectes et leurs rapports avec les propriétaires, les entrepreneurs et les tiers dans les travaux particuliers et publics*, par David de Penanrum. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de xvi-829 p., 12 fr. — 8. *I diritti della donna sedotta. Parte* 1a. *Legislazione civile*, per l'aw. Ambrogio Giaccobone, 2a ed. Varzi, De-Grandi, 1891, in-8 de xvi-311 p., 5 fr. — 9. *Traité de droit commercial*, par Ch. Lyon-Caen et L. Renault, 2e éd., t. II. *Des sociétés*. Paris, Pichon, 1892, in-8 de 852 p., 10 fr. — 10. *Traité théorique et pratique des opérations de la Bourse*, par Ambroise Buchère, 3e éd. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de vii-850 p., 10 fr. — 11. *Manuel pratique et juridique du commerçant*, par Raoul Rosse. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 496 p., 6 fr. — 12. *Des Dommages-intérêts en matière de transports*, par A. Cotelle. Paris, Marchal et Billard, 1891, in-8 de vi-487 p., 8 fr. — 13. *Code de la vente commerciale*, par A. Levé. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1892, in-12 de 513 p., 5 fr. — 14. *De la Concurrence déloyale, ou De l'Apposition frauduleuse d'une marque ou d'un nom français sur des produits fabriqués à l'étranger*, par Raoul Joubert. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-12 de iii-221 p., 3 fr. — 15. *Code de commerce italien*, traduit, annoté et précédé d'une introduction, par Edmond Turrel. Paris, Pedone-Lauriel, 1892, in 8 de xxxvi-306 p., 6 fr. — 16. *Code de commerce chilien*, traduit et annoté par Henri Prudhomme. Paris, Pedone-Lauriel, 1892, in-8 de lxii-425 p., 8 fr. — 17. *Le Crime et la peine*, par Louis Proal. Paris, Félix Alcan, 1892, in-8 de xv-544 p., 10 fr. — 18. *Le Droit pénal et les nouvelles théories*, par Luigi Lucchini, traduit par Henri Prudhomme et précédé d'une introduction par Jules Lacointa. Paris, Pichon, 1892, in-8 de xxxviii-459 p., 9 fr. — 19. *La Récidive*, par Louis André, avec une préface par Louis Barthou. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de vii-361 p., 6 fr. — 20. *Commentaire de la loi du 26 mars 1891 (loi Bérenger) sur l'atténuation et l'aggravation des peines*, par Henri Locard. Paris, Pedone-Lauriel, 1891, in-8 de 190 p., 5 fr. — 21. *La Loi Bérenger et ses applications*, par Jules Nègre et Ferdinand Gary. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 143 p., 3 fr. 50. — 22. *Les Enfants assistés en France, enfants maltraités ou moralement abandonnés. Commentaire de la loi du 24 juillet 1889*, par Roger Lagrange. Paris, A. Giard et E. Brière, 1892, in-8 de 207 p., 4 fr. — 23. *Mémoire sur l'éducation correctionnelle en province*, par Amédée Rouvin. Rennes, Baraise, 1892, in-8 de 64 p. — 24. *Chasse et procès, étude pratique de la loi sur la chasse*, par Charles Chenu, avec une préface de Léon Cléry. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-12 de xi-301 p., 3 fr. 50. — 25. *Code de la séparation des pouvoirs administratif et judiciaire et des conflits d'attribution*, par L.-J.-D. Féraud-Giraud. Paris, Pedone-Lauriel, 1892, 2 vol. in-12 de x-422 et 404 p., 8 fr. — 26. *Le Referendum en Suisse*, par Simon Deploige, précédé d'une lettre sur le referendum en Belgique par J. Van den Heuvel. Bruxelles, Société

belge de librairie, 1892, in-8 de xxxvi-191 p. — 27. *La Femme au point de vue du droit public*, par M. Ostrogorski. Paris, Rousseau, 1892, in-8 de viii-198 p., 4 fr. — 28. *La Taxe sur les étrangers*, par Maurice Vanlaer. Paris, Société d'économie sociale, 1891, in-8 de 32 p. — 29. *Les Destinées de l'arbitrage international depuis la sentence rendue par le tribunal de Genève*, par E. Rouard de Card. Paris, Pedone-Lauriel, 1892, in-8 de 264 p., 5 fr. — 30. *Les Associations internationales*, par André Gairal. Grenoble, Baralier et Dardelet, 1892, in-8 de 26 p. — 31. *Les Institutions juridiques des Romains*, par Édouard Cuq, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux, avec une préface de J.-E. Labbé, professeur à la Faculté de droit de Paris. *L'Ancien droit*. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de xv-768 p., 10 fr. — 32. *Études complémentaires de l'esprit du droit romain. Du rôle de la volonté dans la possession*, par R. von Jhering, professeur à l'Université de Gœttingen, traduit par O. de Meulenaere. Paris, Chevalier-Marescq, 1891, in-8 de ix-418 p., 8 fr. — 33. *Proverbes et maximes du droit germanique*, par A. Chaisemartin. Paris, Larose et Forcel, 1891, in-8 de xxx-585 p., 10 fr.

Droit civil. — 1. — M. Théophile Huc, conseiller à la Cour d'appel de Paris, l'auteur du *Traité de la cession et de la transmission des créances*, dont nous avons parlé dans notre dernier article, vient de commencer la publication d'un nouveau commentaire du code civil. Les trois premiers volumes ont déjà paru et embrassent tout le premier livre du code. On annonce que l'ouvrage entier formera douze volumes, qui paraîtront successivement tous les quatre mois.

On peut dire que cet ouvrage vient à son heure, surtout pour les premiers volumes. Les plus récents traités approfondis sur les matières comprises dans le premier livre du code civil étaient ceux d'Aubry et Rau et de Laurent. Mais ils dataient déjà de vingt ans ou même plus. Depuis lors, diverses lois ont apporté d'importants changements à certaines de ces matières : il y a eu notamment la loi sur l'aliénation des valeurs mobilières appartenant aux mineurs, la loi du divorce, celle sur la naturalisation, celle sur la déchéance de la puissance paternelle, etc. M. Huc a pu fondre les dispositions de ces lois dans son commentaire, qui se trouve ainsi le seul au courant de la législation nouvelle. Il a, en outre, évité un défaut qu'on peut justement reprocher à la plupart de ses devanciers : celui de s'être confinés trop étroitement dans le code civil. Comme le dit fort bien M. Huc, tout se tient dans la législation d'un peuple, et pour bien connaître chaque partie, il faut souvent la rapprocher des autres. C'est donc une heureuse innovation d'étudier le droit civil non seulement en lui-même, mais aussi dans ses rapports avec le droit administratif, le droit fiscal, le droit international, la législation coloniale et les autres branches de la science juridique. Enfin, tout en élargissant ainsi le champ de ses études, M. Huc a su conserver une grande qualité, qui sera surtout appréciée des hommes pratiques : la brièveté. Loin de s'astreindre, comme quelques-uns, à répéter tout ce qui avait été dit avant lui, il s'est même dispensé de discuter des questions que les auteurs considéraient jusqu'ici comme controversées, mais qui ont été tranchées depuis longtemps par la jurisprudence. Sans abdiquer en rien sa liberté d'appréciation, même devant la cour de cassation,

il s'attache de préférence aux points sur lesquels les arrêts sont encore en divergence. Il a d'ailleurs un style net et concis, qui lui permet de dire beaucoup en peu de mots.

A côté de ces mérites très réels, qui assureront le succès du commentaire de M. Huc, nous ne pouvons nous dispenser d'émettre quelques critiques. Quant à la méthode d'interprétation, M. Huc se rattache à la nouvelle école, inaugurée par M. Laurent, qui prétend s'asservir uniquement au texte de la loi. Cette méthode serait la bonne si les lois étaient parfaites et prévoyaient tous les cas ; mais, comme il n'en est pas ainsi, les commentateurs, comme les tribunaux, ont précisément pour mission de compléter en quelque sorte la loi en étendant son application aux cas qu'elle n'a pas expressément spécifiés. Ils doivent alors s'inspirer, non plus du texte, mais de l'esprit de la loi. Le droit n'est pas tout entier dans les codes ; il est dans l'histoire, dans la tradition et dans la raison. La méthode qui s'en tient exclusivement au texte est une méthode antiscientifique au premier chef. C'est malheureusement celle qui prévaut en ce moment, et nous regrettons de la voir adoptée par des jurisconsultes aussi éminents que M. Huc. Elle conduit quelquefois à d'étranges décisions, comme de contester aux enfants naturels reconnus le droit de réclamer des aliments de leurs père et mère, de dénier aux descendants de l'adopté le droit de succéder à l'adoptant, et beaucoup d'autres que nous pourrions citer. Nous devons aussi signaler chez M. Huc une tendance très accentuée à favoriser l'omnipotence de l'État. Il en est encore à la vieille doctrine césarienne, d'après laquelle aucune association ne doit jouir de la personnalité civile sans une autorisation spéciale du gouvernement. Suivant lui, la liberté d'association n'implique aucunement pour les associations le droit de posséder. Il reconnaît à l'Etat seul la direction suprême de l'assistance publique, de l'enseignement et des cultes, et de là il conclut que l'État peut interdire aux associations d'hommes ou de femmes de s'immiscer dans ces services publics. Ce sont là des doctrines non moins contraires à la vraie notion de l'État qu'à la liberté. Nonobstant ces opinions, qui ne sont pas d'ailleurs inspirées par l'esprit de secte ou la passion antireligieuse, l'ouvrage de M. Huc méritera certainement à son auteur une place distinguée parmi les commentateurs du code civil.

2. — La matière des actes de l'état civil étant une de celles qui ont été modifiées par des lois nouvelles et en particulier par la loi du divorce, M. Émile Mersier devait nécessairement donner une nouvelle édition de son *Traité des actes de l'état civil*. Cet ouvrage est incontestablement le meilleur et le plus complet que nous possédions sur le sujet. Il est d'abord pour les maires un excellent manuel, qui leur trace très clairement leurs devoirs d'officiers de l'état civil et leur fournit des formules pour tous les actes qu'ils peuvent avoir à rédiger en cette qualité. Il est

en même temps pour les hommes d'affaires, pour les avocats et pour les magistrats, un savant traité, où toutes les difficultés relatives à l'état civil sont étudiées et élucidées. Pour conserver à son ouvrage ce double caractère de manuel destiné aux praticiens et d'œuvre de science, M. Mersier a détaché du texte principal les questions controversées et les discussions doctrinales ; elles sont traitées à part, sous la rubrique *Observations*, à la suite de chaque paragraphe. Il arrive ainsi parfois, comme l'auteur nous en avertit dans sa préface, qu'une solution présentée dans le texte sans discussion et comme la seule admissible, est critiquée dans les observations comme contraire à la saine interprétation de la loi. Mais la contradiction n'est qu'apparente : le texte indique la solution qu'il est prudent de suivre dans la pratique, parce qu'elle a pour elle des arrêts, des circulaires ministérielles ou la majorité des auteurs ; dans les observations, l'auteur reprend sa liberté d'appréciation. Les opinions qu'il y exprime sont, en général, marquées au coin de l'esprit juridique et de la saine critique. Nous ferons seulement exception pour quelques considérations historiques où l'auteur prétend prouver, à propos du divorce, que l'Église a fait quelquefois fléchir en faveur des grands ses principes sur l'indissolubilité du lien conjugal. Plusieurs des faits allégués, ceux notamment qui concernent Gaston d'Orléans, Napoléon et son frère Jérôme, vont directement contre la thèse de l'auteur, puisque dans ces cas-là le mariage n'a pas été annulé par le Pape. Ce n'est pas, d'ailleurs, en quelques pages qu'une telle question peut être discutée, et mieux eût valu la laisser de côté.

3. — L'état civil est aussi le principal sujet dont il est traité dans l'ouvrage de M. Flaischlen sur les *Attributions des consuls en matière de notariat et d'état civil.* Mais il y est parlé aussi de beaucoup d'autres choses. C'est une longue causerie, entremêlée de digressions, sur les différents actes qui rentrent dans la compétence des consuls. De ces actes, le mariage est celui dont l'auteur s'occupe le plus. Il recherche comment pourront contracter mariage en pays étranger deux personnes de nationalités différentes et n'appartenant pas à la religion du pays. Pour une telle hypothèse, qui n'est plus extrêmement rare, depuis surtout que les pays non chrétiens, tels que la Chine, le Japon et l'Afrique, sont plus fréquentés qu'autrefois par les Européens, M. Flaischlen voudrait que la compétence des consuls fût étendue. Ils ne peuvent actuellement constater le mariage qu'entre deux personnes de la nation qu'ils représentent ; M. Flaischlen voudrait qu'on permît aux consuls des deux futurs époux de se réunir pour procéder ensemble au mariage. Il demande aussi, et avec raison, que les États qui n'ont pas de représentant dans un pays chargent le consul d'une autre nation de tenir l'état civil de leurs sujets. Enfin, il émet le vœu qu'un accord intervienne entre les peuples civilisés pour que le mariage de deux étrangers puisse

toujours être reçu par le consul du mari. Le livre de M. Flaischlen est écrit d'un style un peu original ; mais il révèle chez son auteur, qui est président de tribunal en Roumanie, une profonde connaissance des diverses législations européennes.

4. — *Le Divorce dans nos lois et dans nos mœurs*, par M. Lecornec, juge suppléant au tribunal de Guingamp, est un résumé, assez bien ordonné, du dernier état de la législation et de la jurisprudence sur une matière qui devient, hélas ! de plus en plus pratique. L'auteur s'y montre grand partisan du divorce. Tout en reprochant à l'Église de ne pas maintenir le principe de l'indissolubilité du lien conjugal même après le veuvage, il voudrait que la loi civile autorisât le divorce pour « incompatibilité des humeurs » (*sic*). Après cette citation, il est superflu d'ajouter que le style de l'ouvrage laisse à désirer. Nous y avons remarqué aussi certaines opinions plus que douteuses : par exemple, l'auteur affirme (p. 210) que les étrangers peuvent divorcer en France par consentement mutuel, si leur loi nationale admet cette cause de divorce. C'est une erreur : les causes de divorce admises en France sont d'ordre public, et l'on ne peut y déroger même à l'égard des étrangers.

5. — Nous ne sommes pas surpris que *l'Art de faire soi-même son testament*, par M. Paul Berton, dont nous avons rendu compte l'année dernière (*Polybiblion*, T. LXII, p. 292), ait atteint déjà sa troisième édition. Cet ouvrage répondait à un réel besoin. La nouvelle édition a été mise en harmonie avec la loi récente du 9 mars 1891 sur les droits de l'époux survivant; elle contient des formules de testament applicables aux différentes situations qui peuvent résulter de cette loi.

6. — Les assurances sur la vie se rattachent au droit civil, bien que le contrat d'assurances, qui n'est pas aujourd'hui le moins utile ni le moins fréquent des contrats, ne soit même pas nommé dans le code civil. Mais à l'époque de la confection du code, ce contrat était encore peu connu ; il n'a guère commencé à se répandre que depuis un demi-siècle. Et si quelque chose a contrarié son développement, c'est moins l'absence d'une réglementation spéciale que l'obstination des tribunaux et des jurisconsultes à vouloir assujettir les contrats d'assurances à des dispositions légales qui n'ont pas été faites pour eux. On veut y voir absolument une stipulation pour autrui, une gestion d'affaires, un mandat, un prêt, et l'on aboutit presque toujours à des conclusions contraires aux intentions des parties. Voici, par exemple, deux époux sans enfants qui, voulant augmenter leurs revenus dans leurs vieux jours, stipulent d'une compagnie d'assurances que, moyennant une prime payable pendant un certain nombre d'années, cette compagnie devra servir une rente viagère à celui des deux qui survivra. Quoi de plus simple, quoi de plus légitime qu'un pareil contrat ? Et cependant, si nos deux époux sont mariés sous le régime de la communauté, il n'est pas

sûr du tout que ce contrat pourra s'exécuter. Les héritiers du premier mourant pourront prétendre que la rente viagère stipulée dépend de la communauté et qu'ils y ont droit pour moitié. Dans une affaire de ce genre, le tribunal a jugé d'une façon, la cour d'appel d'une autre façon, et la cour de cassation encore d'une autre façon. De telles tergiversations dans la jurisprudence ne sont-elles pas déplorables ? M. Typaldo-Bassia, dans un ouvrage intitulé : *Les Assurances sur la vie au point de vue théorique et pratique*, réfute avec talent les théories juridiques qui conduisent à de tels résultats. Lui aussi, toutefois, présente sa théorie, qui n'est pas non plus à l'abri de tout reproche. En tout cas, son ouvrage, qui a été couronné par la Faculté de droit d'Aix, contribuera pour sa part à dégager et à éclaircir la notion du contrat d'assurances sur la vie.

7. — C'est encore au droit civil qu'il faut rattacher le livre de M. David de Penanrum : *Les Architectes et leurs rapports avec les propriétaires, les entrepreneurs et les tiers*. Ce livre, très consciencieux, très bien fait, est un véritable manuel juridique de l'architecte. Il se divise en quatre parties, dont la première traite des devoirs professionnels de l'architecte ; la seconde, de sa responsabilité en cas de faute ; la troisième, des honoraires qui lui sont dus ; la quatrième, de ses droits à la propriété artistique de ses œuvres. L'auteur, ancien inspecteur des bâtiments civils et des travaux de la ville de Paris, expert au tribunal de la Seine, unit à une grande expérience pratique un savoir juridique très réel. L'étude complète et détaillée qu'il a faite des innombrables circonstances pouvant engager la responsabilité de l'architecte est particulièrement remarquable. La haute idée qu'il a de sa profession le rend justement sévère pour ceux qui par incapacité, par négligence, par spéculation et cupidité, risqueraient d'en compromettre la bonne renommée. Ce même sentiment cependant lui inspire quelquefois des opinions singulières. C'est ainsi que sur la question de savoir si le contrat qui intervient entre le propriétaire et l'architecte est un mandat ou un louage d'ouvrage, il se prononce uniquement pour le mandat, bien que ce contrat soit presque toujours mélangé de l'un et de l'autre. Pour cela, passe ! mais ce qui est plus fort, c'est que partout où le code civil parle de l'architecte, notre auteur soutient qu'il s'agit en réalité de l'entrepreneur, sauf dans un seul cas, l'article 2270, qui limite à dix ans la responsabilité des architectes et des entrepreneurs. Le code civil n'aurait donc réellement visé les architectes que dans un seul article, qui leur est favorable ! Il y a pourtant encore un autre article, qui leur accorde très évidemment une faveur : l'article 2103, qui leur permet de se faire payer par préférence sur leurs constructions, à la condition de remplir préalablement certaines formalités. Mais de ce privilège M. David de Penanrum fait bon marché, et il nous explique ingénument pourquoi : c'est que l'architecte qui voudrait en user manifesterait sa défiance dans

la solvabilité de son client et ne manquerait pas de se faire remercier.

Bien qu'entaché du défaut ordinaire des ouvrages spéciaux, où l'auteur se place à un point de vue trop exclusif, le livre de M. David de Penanrum n'en est pas moins très recommandable. Il sera un guide sûr et commode non seulement pour les architectes et les entrepreneurs, mais encore pour les avocats, les magistrats et les experts, dans toutes les difficultés relatives aux bâtiments.

8. — En fait de monographies se rapportant au droit civil, nous avons encore à citer le travail d'un jurisconsulte italien, M. Ambrogio Giaccobone, avocat à Varzi, sur « les droits de la femme séduite : » *I Diritti della donna sedotta.* La question de la séduction, des responsabilités qui en résultent, des dommages-intérêts auxquels elle peut donner lieu, se présente dans les mêmes conditions en Italie qu'en France : la femme séduite s'y heurte comme chez nous à une règle absolue, interdisant la recherche de la paternité. Et néanmoins, en Italie comme en France, il arrive souvent qu'un homme est condamné, sur la demande d'une fille devenue mère, à lui payer une certaine somme ou même une pension viagère pour lui aider à élever son enfant ; l'équité l'emporte sur la prohibition légale. M. Giaccobone s'efforce de démontrer la légitimité de cette jurisprudence, aussi bien que la nécessité d'une réforme de la législation. Il invoque à l'appui de sa thèse les opinions des jurisconsultes et des publicistes de divers pays. On peut regretter toutefois qu'il se borne à relater les divers projets de réforme qui se sont produits en Belgique, en France et en Italie, sans en proposer un lui-même. Nous n'avons encore, il est vrai, que la première partie de son ouvrage, celle relative au droit civil. La seconde, qui sera consacrée au droit pénal, nous donnera peut-être la conclusion définitive de l'auteur.

Droit commercial. — 9. — Nous avons déjà parlé du nouveau *Traité de droit commercial* de MM. Lyon-Caen et Renault (*Polybiblion*, T. LXIII, p. 294). Le second volume, qui n'avait paru que partiellement, vient d'être complété par la publication d'un second fascicule. Ce volume est consacré tout entier aux sociétés commerciales. L'étude de cette matière y est divisée en deux parties, dont la première comprend les notions générales sur les sociétés, et la seconde, de beaucoup la plus étendue, étudie les différentes formes d'associations commerciales. A propos de chaque espèce de société, il est traité successivement des règles relatives à sa constitution, à son fonctionnement, à sa dissolution, à la liquidation et au partage du fonds social. L'ouvrage de MM. Lyon-Caen et Renault se distingue par la clarté de l'exposition et par la sûreté de la doctrine. Les savants auteurs ont fait une large part au droit comparé, à la statistique, à l'économie politique. Ils ne négligent même aucune des questions qui se rattachent accessoirement à leur sujet. C'est ainsi qu'à l'occasion des sociétés par actions, ils étudient très soigneusement les

caractères des titres nominatifs, mixtes et au porteur, signalent les avantages et les inconvénients des uns et des autres, indiquent les impôts qui les frappent, les mesures à prendre quand ils ont été perdus ou volés. Les conditions dans lesquelles les sociétés anonymes peuvent être valablement constituées sont exposées avec une méthode et une précision remarquables. Il est traité ensuite du fonctionnement de ces sociétés, de la responsabilité des administrateurs et des commissaires de surveillance, des règles relatives aux assemblées d'actionnaires, de l'augmentation ou de la réduction du capital social, du rachat des actions par la société, de la distribution de dividendes fictifs.... Tout cela est clair, net, bien exposé, bien déduit. Un ouvrage comme celui de MM. Lyon-Caen et Renault constitue un véritable service rendu à l'industrie et au commerce et un titre d'honneur pour la science française.

10. — L'immense diffusion des valeurs mobilières oblige aujourd'hui beaucoup de personnes à s'intéresser aux affaires de Bourse. A tous ceux qui désirent avoir des notions exactes, sérieuses et vraiment juridiques sur ces opérations, le meilleur ouvrage à indiquer est le *Traité théorique et pratique des opérations de la Bourse*, par M. Buchère, dont la troisième édition vient de paraître. L'auteur expose d'abord l'organisation de la Bourse, les attributions et les devoirs professionnels des agents de change. Il étudie ensuite les conditions des transferts, tant pour les rentes sur l'État que pour les actions et obligations des grandes sociétés financières. Arrivant aux opérations de Bourse, il en explique le mécanisme et en recherche les conséquences juridiques. Il s'occupe ensuite de deux opérations dont le rapprochement, sous un même titre, peut être critiqué, car elles n'ont rien de commun, sauf le nom : la conversion des rentes sur l'État, opération générale que tous les porteurs de rente sont obligés de subir, et la conversion des titres nominatifs en titres au porteur ou *vice versa*, mesure spéciale et facultative qui se rattache aux transferts. Puis vient une étude des actions judiciaires auxquelles les opérations de Bourse peuvent donner lieu, notamment entre les agents de change et leurs clients. Enfin, l'ouvrage se termine par l'examen des droits de mutation et de transmission applicables soit aux rentes sur l'État, soit aux autres valeurs françaises et étrangères. La troisième édition de cet excellent traité contient, en particulier, le commentaire de la loi du 28 mars 1885, qui a consacré la légalité des marchés à terme. L'auteur y soutient, d'accord avec quelques autres jurisconsultes, que, malgré cette loi, qui n'a d'ailleurs pas abrogé l'article 1965 du code civil, l'exception de jeu peut encore être invoquée contre les marchés qui ne seraient que de simples paris sur la hausse ou la baisse des effets publics. Cette opinion a le tort, suivant nous, d'annihiler en partie la loi de 1885 et de laisser beaucoup trop de latitude à l'arbitraire du juge.

11. — A côté des traités importants et approfondis, les ouvrages élémentaires sur le droit commercial ont aussi leur utilité. Sans aller jusqu'à dire, avec M. Raoul Rosse, que ce droit devrait être enseigné dans toutes les écoles primaires, nous reconnaissons volontiers que son étude est trop peu répandue et qu'elle doit être mise à la portée de tous les jeunes gens qui se destinent au commerce. Des cours libres ont été organisés à cet effet dans quelques villes, sous les auspices des administrations municipales ou des chambres de commerce. C'est à un cours de ce genre, fait à Saint-Malo, qu'est dû le *Manuel pratique et juridique du commerçant*, par M. Rosse. Ce cours a valu à son auteur, nous dit la préface, les palmes académiques ! Hâtons-nous d'ajouter que le livre mériterait encore une meilleure récompense. On y trouvera une exposition méthodique, suffisamment développée, de tout ce qu'un homme d'affaires a besoin de connaître dans les circonstances ordinaires de la vie commerciale.

12. — Les nombreux accidents qui se sont produits depuis quelque temps sur les chemins de fer donnent une sorte d'actualité à l'ouvrage de M. Cotelle : *Des Dommages-intérêts en matière de transports*. Fort heureusement, les questions dont s'occupe cet ouvrage s'élèvent plus souvent à propos d'avaries survenues à des marchandises que relativement à des personnes tuées ou blessées. Mais ces questions sont très fréquentes et suscitent constamment des procès. M. Cotelle, comme arbitre rapporteur au tribunal de commerce de la Seine, en a eu beaucoup d'exemples sous les yeux. Il a écrit moins pour les jurisconsultes que pour les commerçants et les personnes étrangères aux débats judiciaires. Il indique tout d'abord les précautions à prendre, au moment de la réception d'une marchandise, pour conserver le droit de se faire indemniser des avaries qu'elle peut avoir subies au cours du transport : on doit ne l'accepter que sous réserve, la vérifier, autant que possible, en présence du voiturier ou du chef de gare, réclamer par acte d'huissier ou par lettre recommandée dans les trois jours de la réception. Étudiant ensuite les diverses causes susceptibles de donner lieu à des dommages-intérêts, retard dans le transport, perte totale ou partielle des objets transportés, non-livraison, accidents et dommages causés aux personnes, cas fortuits ou de force majeure, M. Cotelle cite sur ces différents cas de très nombreuses décisions judiciaires. Bien que fait à un point de vue plus pratique que théorique, bien que laissant à désirer sous le rapport de l'ordre et de la distribution des matières, ce livre peut être utile aux juges de commerce, aux experts et à toutes les personnes qui expédient et reçoivent fréquemment des marchandises.

13. — Voici encore un petit ouvrage qui rendra des services tout à la fois aux hommes de loi et aux commerçants. C'est le *Code de la vente commerciale*, par M. Levé. Aux hommes de loi il fera connaître

les usages du commerce, les formes particulières de certaines ventes qui se pratiquent dans les affaires ; aux commerçants, il expliquera les règles et les conséquences juridiques de ces transactions. Sous un petit volume, l'ouvrage est très complet, bien divisé et bien composé. Il indique sur chaque question l'opinion des meilleurs auteurs et les solutions de la jurisprudence. Nous avons remarqué comme particulièrement bien traités les chapitres sur les vices rédhibitoires dans les ventes d'animaux domestiques, sur la garantie des vices cachés, sur les ventes de choses qu'on doit goûter, essayer ou agréer, sur les ventes à terme, à prime et par filière.

14. — Le commerce ne redoute rien tant que la concurrence déloyale, et de toutes les formes de cette concurrence, la plus dangereuse est celle qui vient de l'étranger. Les négociants français voient trop souvent leurs noms, leurs marques de fabrique ou de commerce, usurpés ou imités par des Anglais, des Belges, des Italiens ou des Allemands, surtout des Allemands. Le plus souvent, les marchandises ainsi revêtues d'une fausse marque ne sont pas destinées à être vendues en France ; mais les falsificateurs ont soin de leur faire traverser la France en transit pour mieux déguiser leur véritable origine. Dans son petit traité de *la Concurrence déloyale*, M. Raoul Joubert indique aux commerçants les moyens que la loi met à leur disposition pour se défendre contre ces procédés frauduleux. Il rapporte un grand nombre de décisions judiciaires qui ont réprimé de tels abus. Il indique enfin les réformes qu'il conviendrait d'apporter à la législation pour obtenir une meilleure protection de la propriété industrielle et commerciale.

15 et 16. — L'intéressante collection des codes étrangers, publiée par MM. Pedone-Lauriel, s'est enrichie récemment de deux nouveaux codes : le *Code de commerce italien*, traduit par M. Edmond Turrel, avocat général à Monaco, et le *Code de commerce chilien*, traduit par M. Henri Prudhomme, substitut à Sens. Outre l'utilité que ces traductions peuvent avoir dans les relations internationales, elles permettent au jurisconsulte et à l'homme d'État de faire des comparaisons entre les lois des différents pays et contribuent ainsi, plus qu'il ne paraît, au progrès de la science et à l'amélioration de la législation. Le code de commerce chilien, qui date de 1865, est très développé ; il comprend plus de 1,500 articles. Le code italien, promulgué en 1882, est également plus complet et plus étendu que le code français. Il est néanmoins généralement d'accord avec les principes de notre droit. Sur la question controversée de savoir à quel moment précis se forme un contrat entre absents, il a rejeté le système allemand, qui veut que le contrat existe au moment où celui qui a reçu l'offre envoie son acceptation ; il décide, avec la jurisprudence française, que le contrat n'est parfait qu'à l'instant où l'acceptation est parvenue à la partie qui a fait l'offre. Le code chi-

lien, au contraire, s'est rallié au système allemand, mais en exigeant que l'offre soit acceptée par retour du courrier. Le code de commerce italien contient d'importantes innovations relativement à la lettre de change : il n'exige plus qu'elle soit tirée d'un lieu sur un autre, ni qu'elle fasse mention de la cause. Il lui attribue les effets d'un titre exécutoire et déclare nulle la clause de retour sans frais. Il admet aussi qu'une lettre de change peut être payable en denrées, disposition avantageuse pour les pays agricoles.... Nous ne pouvons pousser plus loin ces comparaisons. Disons seulement qu'elles sont facilitées, dans la collection des codes étrangers, par de nombreux renvois, placés à la suite de chaque article.

Droit pénal. — 17. — Plus les idées matérialistes font de progrès dans la société, plus les crimes se multiplient et plus aussi le droit de punir les criminels est contesté à la société. Il y a là un cercle vicieux auquel notre époque n'a pas échappé. Le positivisme a engendré le déterminisme, qui nie le libre arbitre, et de la négation du libre arbitre résulte invinciblement la négation du droit de punir. C'est en vain que pour éluder cette conséquence destructive de l'ordre social, on a imaginé diverses théories qui cherchent le fondement de la justice pénale dans l'intérêt général, dans un prétendu droit d'élimination qui appartiendrait à la société, dans la nécessité de réparer le mal causé par le délinquant ou dans l'intimidation qui peut résulter de la peine ; toutes ces théories sont fausses ou insuffisantes. Pour qu'une peine puisse être infligée à un homme, il faut que cet homme soit responsable, et pour qu'un homme soit responsable, il faut qu'il soit libre. Telle est l'idée principale, éminemment vraie et salutaire, qui se dégage du beau livre de M. Proal : *Le Crime et la peine*. Dans la première partie de ce livre, l'auteur expose et réfute les doctrines récentes sur les causes de la criminalité : la théorie du docteur Lombroso et de l'école anthropologiste italienne, qui prétend que l'atavisme fait revivre en certains hommes les instincts du sauvage ; la théorie du docteur Maudsley, qui explique le crime par l'hérédité ; celle du docteur Despine, de Marseille, qui croit à l'existence d'une folie morale distincte de l'aliénation mentale ; celle des docteurs Maudsley, Bruce Thompson, David Nicholson, Ch. Féré, Topinard, Motet, qui voient dans la criminalité une espèce de dégénérescence. Étudiant ensuite le crime au point de vue du tempérament, du sexe, de la race, du climat, de la nourriture, de l'instruction et de l'ignorance, de la misère, de l'exemple, des professions, de la situation sociale, des passions, des faux systèmes et de la politique, M. Proal montre que toutes ces causes ne suffisent pas pour l'expliquer ni surtout pour le justifier. Dans un chapitre aussi remarquable qu'intéressant, il appelle le crime lui-même à témoigner en faveur du libre arbitre : la grande majorité des criminels reconnaissent la légitimité du châtiment ; souvent même ils le réclament comme un soulagement et une délivrance.

La seconde partie de l'ouvrage, intitulée : *La Peine*, est consacrée à l'examen des fondements de la justice pénale. L'auteur se retrouve en face du positivisme de Littré, du déterminisme de Stuart Mill, de l'utilitarisme de Bentham, des systèmes divers de MM. Herbert Spencer, Bernheim, Garofalo, Fouillée, Tarde. Il démontre que les réformes proposées au nom de ces systèmes seraient mauvaises, quelquefois inapplicables, souvent injustes. Les doctrines qui tendent à la justification du coupable aboutissent parfois aux conclusions les plus iniques. Tel médecin, par exemple, qui croit à l'hérédité des instincts criminels, demande qu'on déporte tous les récidivistes, « avec leur postérité. » L'école anthropologiste italienne veut que, sous le rapport de la pénalité, on ne fasse aucune différence entre tous les auteurs d'actes nuisibles, qu'on ne se préoccupe nullement de savoir « s'ils sont ou non des aliénés. » Cette même école recommande l'échafaud comme le meilleur moyen de sélection.... A l'encontre de ces funestes erreurs, M. Proal établit les vrais principes, qui veulent que toute peine soit fondée à la fois sur la justice et sur l'utilité sociale. Il conclut en montrant qu'il ne faut pas trop s'inquiéter de toutes ces théories nouvelles, plus ou moins paradoxales ; elles ne sont, d'ailleurs, pas si nouvelles qu'elles en ont l'air et tomberont vite dans le discrédit : les vieilles vérités morales restent toujours jeunes parce qu'elles sont éternelles.

18. — C'est aussi pour la défense de ces vérités que M. Luigi Lucchini, professeur de droit criminel à l'Université de Bologne, a écrit un ouvrage qui vient d'être traduit en français par M. Henri Prudhomme, et en tête duquel M. Jules Lacointa a mis une éloquente préface. Cet ouvrage : *Le Droit pénal et les nouvelles théories*, contient une réfutation très minutieuse, très subtile, des doctrines de l'école positiviste d'anthropologie criminelle. « M. Lucchini, dit M. Lacointa, n'a négligé aucun aspect du sujet, aucune difficulté, aucune objection. Son œuvre est une étude véritablement scientifique ; car, éclairés des lumières de l'observation et de l'expérience, tous ses développements se déroulent dans un ordre logique, en écartant les déductions inexactes, les généralisations exagérées, les thèses sans fondement, en rappelant les principes qu'il ne suffit pas de nier pour les détruire, les certitudes sans lesquelles la justice criminelle serait un non-sens. L'éminent professeur ne rejette point, de parti pris, une proposition quelconque ; il contrôle, à l'aide des plus sûres investigations, d'enseignements recueillis aux meilleures sources, toutes les affirmations dont il scrute le mérite. Son livre, rempli d'aperçus variés, de judicieuses remarques, atteste la science profonde de l'auteur, criminaliste de la lignée des maîtres qui ont fait rejaillir sur l'Italie l'éclat de leur renom immortel. » Cet éloge, si autorisé qu'en soit l'auteur, doit pourtant être corrigé par quelques réserves. M. Lucchini nous semble faire trop facilement à ses adversaires des concessions qui,

loin de fortifier sa thèse, seraient capables de la ruiner. Il fait beaucoup trop bon marché, notamment, de ce qu'il appelle « l'hypothèse » du libre arbitre. On peut, suivant lui, ne pas se préoccuper de la question du libre arbitre en droit pénal : pour qu'un acte puisse être puni, il suffit qu'il soit « volontaire ; » on peut se passer de la « liberté d'élection ; » il suffit de la « liberté d'action. » Mais pour qu'un acte ait été commis volontairement, ne faut-il pas que l'agent ait été libre de le commettre ou non ? Et la liberté d'action ne présuppose-t-elle pas la liberté d'élection ?.... On trouve plusieurs paralogismes du même genre dans le livre de M. Lucchini ; on y trouve aussi des assertions étranges, comme celle-ci : « .... Personne aujourd'hui ne songe à donner à la peine le caractère d'un mal infligé au coupable ; il n'est plus question, aujourd'hui, de faire de l'expiation le principe fondamental de la pénalité. » Mais qu'est-ce alors que la peine ?.... L'ouvrage de M. Lucchini ne doit donc être lu qu'avec circonspection.

19. — L'une des thèses chères à M. Lucchini est de soutenir que la criminalité diminue. Nous ne savons ce qu'il en est en Italie ; mais en France, c'est le contraire qui est vrai. Nous n'en voulons pour preuve que ces cinq lignes extraites de la préface mise par M. Barthou, député, au livre de M. Louis André sur *la Récidive :* « La récidive est le fait qui caractérise, depuis cinquante ans, les statistiques criminelles. Elles accusent presque un triplement dans la criminalité : en 1840, 82,000 prévenus étaient poursuivis à la requête du ministère public ; 160,000 en 1869 ; 205,028 en 1887. » Le livre de M. André console un peu pourtant de ces tristes constatations. Il montre que, sans avoir besoin de s'égarer dans de fausses théories, le droit pénal, les institutions pénitentiaires, ne sont pas condamnés à l'immobilité ; que des progrès ont déjà été accomplis, que d'autres peuvent encore être réalisés. Il ne faut pas hésiter à voir des progrès dans l'emprisonnement cellulaire, substitué au régime de la promiscuité par la loi du 5 juin 1875 ; dans la relégation des récidivistes, prescrite par la loi du 27 mai 1875, mais assez mal organisée et jusqu'ici peu appliquée. Ce sont des progrès encore moins contestables que les innovations dues à la loi du 14 août 1885 : libération conditionnelle en faveur des condamnés qui s'en montrent dignes ; suppression de la surveillance de la haute police, remplacée par l'interdiction de séjourner en certains lieux ; subventions aux sociétés libres de patronage ; facilités plus grandes pour les condamnés d'obtenir leur réhabilitation. Une amélioration plus importante encore pourra résulter de la loi du 26 mars 1891, dite *loi Bérenger*, si elle est sagement appliquée. En permettant aux juges de suspendre l'effet d'une première condamnation, si le condamné ne commet pas de nouveau délit pendant cinq ans, cette loi laisse à la peine toute sa valeur d'intimidation et peut l'empêcher parfois d'être corruptrice. L'ouvrage de M. André est

consacré à l'étude de ces lois nouvelles; il en expose d'abord les motifs, puis les commente au point de vue pratique; il est clair, bien composé, sans longueurs et plein de renseignements utiles.

20 et 21. — Plusieurs traités spéciaux ont déjà paru sur la loi Bérenger. Celui de M. Locard, intitulé : *Commentaire de la loi du 26 mars 1891*, est le plus important. Les nombreuses questions que l'application de cette loi peut soulever y sont prévues et discutées. *La Loi Bérenger et ses applications*, par MM. Nègre et Gary, est un travail un peu plus bref que le précédent, mais encore bien suffisant pour la pratique ordinaire. M. Locard se montre très large dans l'interprétation de la loi : il décide notamment qu'elle est applicable aux contraventions de simple police. MM. Nègre et Gary expriment un avis contraire, et c'est à eux que la cour de cassation a donné raison.

22. — On s'occupe beaucoup en ce moment des enfants abandonnés ou maltraités par leurs parents. On a raison de s'en préoccuper, car rien n'est plus digne de pitié que la situation de ces pauvres enfants, et, dans notre état social, leur nombre ne cesse de s'accroître. Toute la législation qui les concerne est fort bien résumée dans l'ouvrage de M. Lagrange, auditeur au conseil d'État : *Les Enfants assistés en France*. Dans une première partie, l'auteur a fait l'histoire des œuvres d'assistance en faveur des orphelins depuis Charlemagne jusqu'à la Révolution. Il constate que le traitement de l'enfance abandonnée était, en général, satisfaisant sous l'ancien régime, grâce aux sacrifices que s'imposaient dans ce but les seigneurs justiciers, les communes, les hôpitaux, particulièrement ceux du Saint-Esprit. Paris, toutefois, était en retard sur la province, jusqu'à saint Vincent de Paul, dont le zèle détermina la fondation de l'hôpital des enfants trouvés. La Révolution, en cette matière comme en beaucoup d'autres, supprima ce qui existait, légiféra beaucoup et ne fit rien de sérieux. La protection des enfants confiés à la charité publique fut organisée par un décret du 19 janvier 1811, qui prescrivit l'établissement d'un tour dans chaque hospice destiné à recevoir les enfants trouvés. M. Lagrange discute les avantages et les inconvénients des tours, qui ont été supprimés partout à partir de 1823 ; il donne la préférence au système de l'admission des enfants à bureau ouvert, tel qu'il est pratiqué à Paris, où l'on n'exige de la personne qui apporte un enfant pas d'autres renseignements sur sa naissance que ceux qu'elle veut bien donner. M. Lagrange traite ensuite des moyens financiers par lesquels il est pourvu aux dépenses des enfants assistés, de la tutelle de ces enfants, confiée aux commissions administratives des hospices qui les ont recueillis, des mesures d'inspection et de surveillance qui ont pour but de les protéger. L'ouvrage se termine par le commentaire de la loi du 24 juillet 1889, qui a étendu considérablement les cas où la puissance paternelle est retirée aux parents, soit de

plein droit, soit facultativement par les tribunaux. D'après cette loi, les enfants enlevés à leurs parents sont pourvus d'un tuteur conformément au code civil, ou placés sous la tutelle de l'Assistance publique.

23. — C'est encore des enfants qu'il s'agit dans le *Mémoire sur l'éducation correctionnelle en province*, adressé à la Société générale des prisons, par M. Rouvin, juge à Rennes. L'auteur de ce travail s'occupe successivement des mineurs délinquants, de ceux dont les parents réclament l'internement par mesure de correction, et de ceux qui, n'étant pas surveillés par leurs parents, devraient, suivant M. Rouvin, être mis en correction d'office par le président du tribunal. Tout en protestant de son respect pour « ces choses sacrées, l'inviolabilité du foyer domestique, l'autonomie de la famille et la liberté des parents dans leur mission éducatrice, » l'auteur, animé d'ailleurs d'excellentes intentions, dépasse un peu la mesure quant aux pouvoirs qu'il veut faire attribuer à l'État sur les enfants. Il demande notamment que tout mineur de moins de seize ans, ayant commis, avec ou sans discernement, un délit punissable de trois mois de prison au minimum, soit envoyé dans une maison de correction pour y être élevé et retenu jusqu'à sa majorité. Avec une pareille loi, un enfant qui aurait porté à un de ses camarades un coup ayant occasionné une maladie de plus de vingt jours devrait être obligatoirement mis en correction jusqu'à vingt et un ans et aurait ainsi sa carrière brisée.

24. — *Chasse et procès !* Les deux choses vont souvent ensemble. C'est même aujourd'hui un dicton, reçu parmi les chasseurs, qu'il n'est pas possible de chasser sans se mettre en contravention. Un livre comme celui de M. Charles Chenu, destiné à faire connaître à tous ceux qui portent fusil leurs droits et leurs devoirs, a donc largement sa raison d'être. Nous devons en toute sincérité déclarer que ce livre atteint parfaitement son but. L'homme le plus étranger au droit le comprendra et même le lira avec agrément, tant l'auteur a su mettre de clarté et d'esprit dans l'exposition des questions, même les plus délicates, tant il possède bien son sujet, à la fois comme jurisconsulte et comme chasseur. Une chose seulement nous étonne : c'est que, connaissant si bien la chasse, M. Chenu la trouve encore trop peu réglementée. Ainsi, il appelle de ses vœux le jour où une loi nouvelle aura supprimé le droit pour le propriétaire de chasser en tout temps et sans permis dans l'enclos attenant à son habitation. Cette seule et unique restriction au pouvoir inquisiteur du gouvernement et de ses agents lui paraît excessive. Et pourtant le droit de chasse est un attribut de la propriété ; ne doit-il pas pouvoir s'exercer librement là du moins où la propriété est garantie par l'inviolabilité du domicile ? En fait, ce n'est pas la chasse dans les enclos qui contribue beaucoup à la destruction du gibier. Et ne serait-il pas vraiment intolérable qu'un propriétaire ne pût tirer un

oiseau dans son jardin sans être exposé à recevoir la visite du garde champêtre, accosté du maire ou du juge de paix? Est-ce donc là encore une de ces libertés qu'il faut nous attendre à voir disparaître.... après tant d'autres?

Droit public. — 25. — Un particulier réclamait à une compagnie de chemin de fer une somme de quinze francs pour un colis égaré. La compagnie reconnaissait la dette, mais, pour le principe, elle opposa l'incompétence du tribunal saisi de la demande. Il y eut appel, pourvoi en cassation, arrêt de la chambre des requêtes, arrêt de la chambre civile, renvoi de l'affaire devant la juridiction administrative, jugement d'incompétence du conseil de préfecture, arrêt du Conseil d'État. Finalement, le propriétaire du colis mourut avant la fin du procès, ses héritiers trouvèrent sa succession obérée par les frais de justice et renoncèrent aux quinze francs de la compagnie. M. Féraud-Giraud, conseiller à la cour de cassation, cite ce trait, qui n'est pas une fable, pour démontrer l'utilité de son *Code de la séparation des pouvoirs administratif et judiciaire*. A notre avis, ce trait démontre encore mieux les inconvénients de l'existence de la juridiction administrative à côté des tribunaux de droit commun. Si toute la jurisprudence sur la séparation des pouvoirs est un dédale inextricable, cela tient simplement à ce qu'elle viole constamment le principe qu'elle paraît avoir pour but de sanctionner. Mais ce n'est pas ici le lieu d'apprécier notre prétendue « séparation des pouvoirs. » Constatons seulement que l'ouvrage de M. Féraud-Giraud est d'une utilité pratique incontestable. Il contient, dans une première partie, le résumé des décisions de la cour de cassation, du conseil d'État et du tribunal des conflits, sur toutes les matières où se pose la question de compétence administrative ou judiciaire; ces matières sont classées par ordre alphabétique. La seconde partie est un traité de la procédure des conflits.

26. — La Belgique a eu depuis longtemps la sagesse de s'affranchir des empiétements de la juridiction administrative; elle n'a pas le bonheur de posséder un tribunal des conflits. En ce moment, elle rêve d'un nouveau progrès : le *referendum*. Serait-ce véritablement un progrès? M. Van den Heuvel, professeur à l'Université de Louvain, ne le croit pas. Dans la remarquable préface qu'il a écrite pour l'ouvrage de M. Deploige sur *le Referendum en Suisse*, il dit : « Introduire le *referendum* en Belgique, c'est essayer de franchir sur une planche mal équilibrée l'abîme qui sépare le gouvernement populaire du vrai système parlementaire. » Quoi qu'il en soit, l'institution du *referendum* est fort intéressante à étudier en Suisse, son pays d'origine. M. Deploige nous expose son histoire, son organisation actuelle, son fonctionnement, ses résultats. Il ne déguise pas ses défauts : « L'organisation actuelle du *referendum*, dit-il, ne permet certainement pas à la plupart des électeurs d'émettre

un avis judicieux et éclairé sur une loi un peu compliquée. Le grand nombre vote par sentiment plutôt que par raison, d'après le mot d'ordre « accepter » ou « rejeter » donné par les chefs de parti, ou d'après l'avis des hommes de confiance. Quant aux électeurs indépendants et consciencieux qui n'ont pas le loisir d'étudier la loi, ceux-là s'abstiennent en général d'aller voter. » Le *referendum* n'en est pas moins, sous le régime démocratique, une garantie contre la tyrannie des majorités. On a fait, en Suisse, un classement des cantons d'après leur tendance plus ou moins prononcée à demander le *referendum*. Les cantons catholiques tiennent la tête : d'abord Fribourg; puis Uri, le Valais et Obwalden; suivent Genève et le canton de Vaud. Les cantons radicaux de Thurgovie, Soleure, Glaris et Zurich, sont ceux qui réclament le moins l'appel au peuple. — Le livre de M. Deploige n'est pas seulement un traité de droit théorique : il est le résultat des informations recueillies par l'auteur lui-même dans toute la Suisse : c'est ce qui en fait surtout le mérite et l'intérêt.

27. — La question du *referendum* est certainement une des questions de l'avenir ; celle du droit électoral des femmes en est une autre. Celle-ci est agitée en Angleterre, aux États-Unis et dans plusieurs autres pays. Elle revient même périodiquement chaque année devant le Parlement anglais. En France, elle n'a pas encore été sérieusement posée, et cela tient peut-être à ce que les considérations de parti y dominent plus qu'ailleurs les exigences de la justice et de l'équité. S'il est vrai que « le droit de voter sur les intérêts communs, soit par soi-même, soit par des représentants librement élus, » est un droit naturel, comme l'a soutenu Condorcet, — et toute notre organisation politique actuelle repose sur cette opinion — il est impossible de nier que ce droit n'appartienne aux femmes comme aux hommes. On peut bien, par des raisons de convenances, décider qu'elles ne l'exerceront que par délégation ; mais il est injuste de leur en retirer complètement l'exercice. L'ouvrage de M. Ostrogorski, intitulé : *La Femme au point de vue du droit public*, fournit sur ce problème des droits politiques des femmes, tel qu'il se pose dans les divers pays du monde, les renseignements les plus précis et les plus authentiques. L'auteur y recherche successivement quels droits sont accordés aux femmes par les diverses législations, au point de vue de la souveraineté politique, du self-government local, des fonctions publiques et des diverses professions. En général, sous ces divers rapports, les législations étrangères sont plus libérales que la nôtre à l'égard du sexe faible. Beaucoup de nos compatriotes seraient certainement étonnés d'apprendre, non seulement que toutes les femmes majeures sont admises à voter dans l'État de Wyoming (États-Unis), mais encore que les femmes non mariées de la classe des grands propriétaires votent par mandataire pour le Reichsrath autrichien, ainsi que

pour les diètes provinciales de la Cisleithanie ; qu'en Suède, les femmes participent indirectement à la formation de la Chambre haute ; que dans le domaine du self-government local, les femmes jouissent du droit électoral en Angleterre, en Suède, en Islande, en Finlande et en Russie ; qu'elles votent dans les élections communales en Autriche, Prusse, Saxe et Brunswick ; qu'en outre, les femmes participent aux élections des conseils scolaires en Norwège et dans une quinzaine d'États de la grande république américaine. Sur ce dernier point notamment, les femmes françaises n'auraient-elles pas bien le droit de porter envie aux Norwégiennes et aux Américaines ? Ne vaudrait-il pas mieux que les mères de famille fussent consultées sur le choix des maîtres de leurs enfants, au lieu d'être obligées d'accepter aveuglément ceux que leur donne l'administration ?

28. — En 1790, l'Assemblée constituante proclamait que « la France libre doit ouvrir son sein à tous les peuples de la terre. » De nos jours, au contraire, bien des Français se plaignent que « les peuples de la terre » nous envahissent trop. Tous nos départements frontières sont encombrés d'immigrants, et il a déjà été maintes fois question au Parlement de frapper d'une taxe spéciale ces travailleurs étrangers que nos travailleurs français voient d'un mauvais œil. Cette taxe serait-elle opportune ? M. Maurice Vanlaer a fait sur ce sujet, l'année dernière, dans la réunion générale des Unions de la paix sociale, une intéressante conférence, qui a depuis paru en brochure sous le titre : *La Taxe sur les étrangers*. Il repousse cette taxe en tant que prohibitive, c'est-à-dire en tant qu'elle aurait pour objet d'arrêter l'immigration : elle ne nous délivrerait, dit-il, ni des indigents, ni des criminels, ni des espions ; elle n'empêcherait pas l'élément étranger de combler le déficit de notre population ; elle n'améliorerait en aucune façon le sort des ouvriers français ; d'ailleurs, l'immigration nous est profitable, nous est même nécessaire. M. Vanlaer admettrait cependant un impôt qui aurait pour but d'établir l'égalité entre les étrangers et les Français : il voudrait, par exemple, que la taxe militaire qui frappe en France les dispensés fût appliquée également à tout étranger qui ne justifierait pas avoir rempli ses obligations militaires dans son pays.

Droit international. — 29. — Le 14 septembre 1872, jour où fut rendue la décision du tribunal arbitral de Genève, dans l'affaire de l'Alabama, est une date importante dans l'histoire du droit international. Ce jour-là, un conflit qui avait menacé d'allumer la guerre entre la Grande-Bretagne et les États-Unis fut tranché pacifiquement par des juges désignés d'un commun accord entre les puissances litigantes. A partir de ce moment, les plus sceptiques durent reconnaître que l'idée de soumettre les différends internationaux à des arbitres n'était plus une simple utopie. Les partisans de l'arbitrage, de leur côté, commencèrent

à espérer le triomphe de la cause qu'ils soutenaient, et résolurent de redoubler de zèle et d'activité. Quel a été le résultat de leurs efforts? Quels progrès l'idée de la solution des conflits internationaux par l'arbitrage a-t-elle réalisés depuis vingt ans ? C'est à cette question que répond l'ouvrage de M. Rouard de Card, intitulé : *Les Destinées de l'arbitrage international depuis la sentence rendue par le tribunal de Genève.* L'auteur, qui est professeur de droit et qui a déjà publié en 1877 une étude estimée et remarquée sur l'arbitrage international, connaît trop bien son sujet pour se laisser aller à de vaines illusions. Les statistiques qu'il donne sur les armements des puissances européennes suffiraient, d'ailleurs, pour le rappeler à la brutale réalité. Il est néanmoins conduit à constater que la théorie de l'arbitrage s'est largement développée durant ces vingt dernières années. Sans parler des ligues et des congrès qui, tout en recommandant la paix perpétuelle, n'ont pas toujours été eux-mêmes des modèles de réunions pacifiques, sans parler même des motions qui ont été présentées dans divers Parlements, il est de fait que les gouvernements d'Europe et d'Amérique se sont fréquemment montrés disposés à recourir à l'arbitrage pour régler des affaires litigieuses, relatives soit à des délimitations de frontières, soit à la possession de territoires contestés, soit à la réparation de dommages causés par des actes violents et arbitraires, soit à des droits de navigation ou de pêche. On sait que récemment encore, pour régler leurs différends relatifs aux pêcheries de Terre-Neuve, la France et la Grande-Bretagne ont institué un tribunal arbitral, composé de trois jurisconsultes étrangers à ces deux nations et de deux délégués de chacune d'elles. De plus, l'usage commence à prévaloir d'introduire dans les conventions commerciales, consulaires ou postales, une clause compromissoire stipulant le recours à des arbitres en cas de difficultés d'interprétation ou d'exécution. Dans ces dernières années même, les États de l'Amérique ont conclu des conventions générales d'arbitrage pour toutes les contestations qui pourraient surgir entre eux. Il arrivera bien quelquefois que ces traités n'opposeront qu'une digue insuffisante aux rivalités des peuples : la guerre qui a surgi entre les républiques de Salvador et du Guatemala leur a déjà donné un sanglant démenti. Ils n'en constituent pas moins un immense progrès dont l'Amérique a le droit d'être fière en face de l'Europe courbée uniquement sous le joug de la force.

30. — Le droit, et non la force, devrait régler non seulement les relations des États entre eux, mais encore la conduite de chaque État à l'égard des membres des autres États. Il est des droits naturels qui doivent être respectés aussi bien en la personne des étrangers qu'en celle des nationaux. La liberté de s'associer est un de ces droits. Les associations entre personnes de divers pays ne sauraient donc légitimement être interdites toutes les fois qu'elles n'ont rien d'illicite par elles-mê-

mes. C'est ce qu'a très bien démontré M. André Gairal dans un excellent rapport sur *les Associations internationales*, présenté par lui au Congrès des jurisconsultes catholiques de 1891. Les projets de loi dans lesquels nous voyons le gouvernement s'arroger un droit de dissolution arbitraire sur toute société formée entre Français et étrangers sont, par conséquent, absolument contraires aux vrais principes du droit international.

Histoire du droit. — 31. — Peu de sciences ont plus besoin de s'unir que le droit et l'histoire. Le droit éclaire l'histoire ; l'histoire explique le droit. Leur alliance si nécessaire est loin pourtant d'avoir encore produit tous les résultats qu'on peut en attendre. Pendant bien longtemps, le droit romain a été considéré comme un corps de doctrines sans liaison avec les temps et les peuples au milieu desquels il s'était formé. Et la tendance actuelle, — nous en avons déjà fait la remarque au commencement de cet article, — est malheureusement d'oublier les origines de notre droit français pour s'en tenir aux textes légaux. En ce qui concerne le droit romain, il fut, avec le droit canonique, le principal objet de l'enseignement de nos anciennes Universités. Depuis le code civil, il n'a pas cessé d'être enseigné, en même temps que ce code, dans toutes nos Facultés. Et cependant, — chose presque incroyable ! — jusqu'à l'ouvrage dont nous allons parler, aucune histoire, même abrégée, du droit romain n'avait été publiée en France ! Chose plus étonnante encore : c'est surtout en Allemagne, où le droit romain avait conservé son autorité législative, qu'il a été envisagé historiquement ; en France, au contraire, où il n'avait plus force de loi, on a continué de l'étudier, comme autrefois, par la méthode exégétique et dogmatique. Il est bien vrai que les nombreux ouvrages français modernes consacrés au droit romain contiennent d'assez nombreux renseignements sur son histoire. Mais cette sorte de couleur historique donnée à l'exposé doctrinal est loin de suffire pour faire comprendre le développement progressif des institutions et de la jurisprudence.

L'ouvrage de M. Édouard Cuq : *Les Institutions juridiques des Romains*, est donc venu combler une véritable lacune. Cet ouvrage, dont le premier volume seulement a paru, est-il destiné à provoquer un changement de direction dans l'enseignement des écoles de droit ? On nous l'a dit. Tel qu'il est, en tout cas, il nous semble bien un peu trop savant pour être mis directement entre les mains des étudiants. Sa lecture suppose déjà une connaissance au moins élémentaire du droit romain. Mais pour quiconque satisfait à cette condition préparatoire, il offre un puissant intérêt, une étude même des plus attrayantes. Le premier volume déjà paru est consacré tout entier à l'ancien droit, que M. Cuq a divisé en trois périodes. La première période va de la fondation de Rome à la loi des Douze Tables : l'histoire, ici, a pour

tâche de reconstituer les anciennes coutumes du droit italique avec les souvenirs et les vestiges qu'elles ont laissés dans les documents des âges suivants. Cette reconstruction, sur bien des points, est purement conjecturale. Peut-être même M. Cuq n'a-t il pas toujours suffisamment séparé les hypothèses des résultats positifs de la science. Une distinction, notamment, qu'il prête aux Romains des premiers siècles, entre la *domus* et la *familia*, entre les pouvoirs du chef de famille et les droits du maître de maison, nous paraît assez peu justifiée. N'est-elle pas difficile à concilier avec l'autorité absolue, absorbante, de l'ancien *paterfamilias ?* Quoi qu'il en soit, le départ de ce qui est certain et de ce qui n'est que probable peut être fait facilement par tout lecteur intelligent. Et d'ailleurs, plus on avance, plus la partie conjecturale se restreint. Dans la seconde période, comprise entre la loi des Douze Tables et la divulgation des archives pontificales, et surtout dans la troisième, qui s'étend jusqu'aux premiers essais d'élaboration scientifique du droit, les contours des institutions se dessinent et les sources deviennent plus abondantes. En terminant ce premier volume, l'auteur s'élève avec force contre un préjugé qui ne voit dans l'ancien droit romain qu'un droit barbare et formaliste, d'où il n'y aurait aucun enseignement utile à tirer au point de vue moral. Il montre que les Romains ont eu, plus que les autres peuples de l'antiquité, plus que les Grecs en particulier, l'intelligence et le respect de la famille, qui est la meilleure école de la moralité. C'est quand la famille s'est affaiblie chez eux qu'ils ont dû recourir à la loi et à l'ingérence de l'État. De là résulte avec évidence cette haute leçon, que toute doctrine de régénération pour les peuples doit tendre à fortifier la famille, à développer le sentiment du devoir par l'éducation, et non pas à augmenter les droits de l'État aux dépens de la liberté des citoyens.

32. — L'un des hommes qui ont pénétré le plus avant dans la connaissance de l'ancien droit romain est incontestablement M. von Jhering, l'illustre professeur de Gœttingen. Tout en travaillant à son grand ouvrage sur *l'Esprit du droit romain*, il a publié diverses monographies sur certains sujets qui ont attiré plus particulièrement ses recherches et ses méditations. La plus récente, qui vient d'être traduite, comme les autres œuvres du même auteur, par M. O. de Meulenaere, conseiller à la cour d'appel de Gand, est intitulée : *Du rôle de la volonté dans la possession*. En quoi la possession, protégée en droit romain par les *interdits*, en droit français par les actions possessoires, diffère-t-elle de la simple détention, qui ne donne pas droit aux mêmes moyens de défense? Telle est la question que le savant jurisconsulte étudie dans ce nouvel ouvrage. Il réfute la théorie de Savigny, généralement enseignée en Allemagne comme en France, théorie d'après laquelle la distinction entre la possession et la détention réside dans l'intention de celui qui

possède. M. von Jhering démontre que cette idée, empruntée à un texte du jurisconsulte Paul, ne concorde pas avec la plupart des solutions du droit romain sur la matière. Il y oppose une autre doctrine qui place la raison d'être de la distinction dont il s'agit dans la cause de la détention. La possession proprement dite est la règle, quelle que soit d'ailleurs l'idée de celui qui possède; la simple détention n'a lieu que là où la loi, par un motif d'intérêt pratique, a refusé les actions possessoires.

Cet ouvrage est intéressant et mérite d'être lu moins encore à raison du sujet qu'il traite que parce qu'il est destiné, dans l'intention de l'auteur, à mettre en lumière la méthode qu'il a suivie dans ses recherches. « Ce n'est pas au hasard, dit-il, que je suis redevable de ces découvertes, ni à une de ces heureuses inspirations dont on ignore la source, mais à l'application méthodique du point de vue sous lequel je range tout ce qui fait partie du monde du droit, c'est-à-dire du but pratique en matière de droit. » Cette méthode, M. von Jhering l'appelle la méthode « réaliste, » par opposition à la méthode « formaliste. » C'est, en effet, dans l'intérêt pratique et non dans la logique qu'il faut chercher la cause des règles et des développements du droit, et nous croyons volontiers, avec le savant auteur, que « l'avenir fera apprécier la force probante de l'idée de but, même pour les questions de l'histoire du droit. »

33. — Autrefois, avant la confection des codes modernes, le droit de chaque pays résidait, soit dans des coutumiers, qui étaient déjà un commencement de codification, soit dans des adages, transmis par la tradition et qu'on désignait sous le nom de *règles de droit*. Au XVIIe siècle, Antoine Loysel a recueilli dans ses *Institutes coutumières* les règles de notre ancien droit français. Les règles de l'ancien droit germanique ont aussi été l'objet en Allemagne de divers travaux, mais un petit nombre seulement avaient été publiées en France par MM. Dupin et Laboulaye, dans leur édition des *Institutes* de Loysel. Un ancien magistrat, M. Chaisemartin, vient d'en donner un recueil beaucoup plus complet sous le titre de *Proverbes et maximes du droit germanique*. « Les proverbes du droit allemand, dit M. Chaisemartin, ne présentent pas, dans leur ensemble, des principes aussi nettement arrêtés et aussi faciles à entendre et à classer que nos règles coutumières. Néanmoins, tels qu'ils sont, ces textes nous offrent un vif intérêt. Sous une forme souvent originale et saisissante, toujours laconique et rapide, ils nous montrent, dans leurs traits essentiels, les mœurs juridiques des peuples qui occupent depuis si longtemps le sol de l'antique Germanie. D'autre part, ils nous permettent de vérifier, à leur origine, quelques-unes des règles principales du droit français. Ils nous amènent encore à étudier, par voie de comparaison, certaines institutions auxquelles ils ont servi de base. » A la suite du texte et de la traduction de chaque règle, M. Chaisemartin en explique le sens et en indique les applications; ses commentaires,

pleins d'érudition, témoignent d'une rare connaissance des sources de l'ancien droit et de la littérature juridique allemande. Le classement méthodique qu'il a adopté fait en outre de son ouvrage un véritable traité, dans lequel sont étudiés successivement les principes du droit en général, du droit civil, du droit pénal, du droit public, du droit ecclésiastique et du droit féodal. Il manque toutefois à cet ouvrage une bonne table alphabétique, qui l'aurait rendu plus facile à consulter et par cela même plus utile. MAURICE LAMBERT.

OUVRAGES RÉCENTS SUR LE SOCIALISME, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LA SCIENCE SOCIALE

1. *Le Mouvement socialiste en Europe : les hommes et les idées*, par F. DE WYZEWA. Paris, Perrin, 1892, in-18 de 283 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Socialisme moderne, son dernier état*, par A. VILLARD. Paris, Guillaumin, 1889, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Socialisme devant la science sociale*, par EDMOND DEMOLINS. Paris, Firmin Didot, 1892, in-16 de VIII-68 p., 2 fr. — 4. *L'Argent et le Travail*, par le comte LÉON TOLSTOÏ, adapté du russe. Paris, Marpon et Flammarion, s. d., in-18 de XIV-320 p., 3 fr. 50. — 5. *La France agricole et agraire*, par FERNAND MAURICE. Paris, Savine, 1892, in-18 de 380 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Problèmes du paupérisme. A propos de la conférence de Berlin*, par LOUIS MOROSTI. Paris, Savine, 1891, in-12 de 256 p., 3 fr. 50. — 7. *Pauvre humanité*, par LÉON DELBOS. Paris, Savine, 1891, in-12 de 350 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Socialisme moderne*, par MAURICE BLOCK. Paris, Hachette, 1891, in-12 de 195 p., 1 fr. 25. — 9. *Le Socialisme, ses principes fondamentaux et son impossibilité pratique*, par VICTOR CATHREIN, S. J., trad. de l'allemand. Paris, Victor Palmé, 1891, in-12 de X-270 p., 2 fr. — 10. *Lettre encyclique de S. S. Léon XIII sur la condition des ouvriers*. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1891, in-8 de 75 p., 0 fr. 50. — 11. *Lettre au pape Léon XIII à propos de son Encyclique sur la question sociale*, par VICTOR MODESTE. Paris, Guillaumin, 1892, in-12 de 160 p., 2 fr. — 12. *L'Encyclique « Rerum novarum » et ses enseignements*, par l'abbé PERRIOT. Paris, Retaux, 1892, in-8 de 134 p., 2 fr. — 13. *L'Économie politique d'après l'Encyclique sur la condition des ouvriers*, par CHARLES PÉRIN. Paris, Lecoffre, 1891, in-8 de 32 p, 1 fr. — 14. *La Papauté, le socialisme et la démocratie*, par Anatole LEROY-BEAULIEU. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-8 de 375 p, 3 fr. 50. — 15. *Le Congrès de Malines et les Réformes sociales*, documents publiés par JEAN CORBIAU. Bruxelles, Société belge de librairie, 1892, in-18 de 408 p., 3 fr. 50. — 16. *Histoire des doctrines économiques*, par A. ESPINAS. Paris, A. Colin, s. d., in-18 de 359 p., 3 fr. 50. — 17. *Traité élémentaire et raisonné d'économie politique*, par JULES RAMBAUD. Paris, A. Rousseau, 1892, petit in-8 de 532 p., 5 fr. — 18. *Leçons d'économie politique, professées à l'École spéciale d'architecture*, par ANDRÉ LIESSE. Paris, Giard et Brière 1892, in-18 de 215 p., 3 fr. — 19. *Nouveau Dictionnaire d'économie politique*, publié sous la direction de MM. LÉON SAY et J. CHAILLEY. Livr. XIII à XVIII. Paris, Guillaumin, gr. in-8, 3 fr. la livr. — 20. *Staats-Lexikon*, publié par M. ADOLPHE BRUDER, sous le patronage de la *Gœrres Gesellschaft*. Herder, Fribourg en Brisgau, livr. XV et XVI, 1 fr. 50 la livr. — 21. *La Lutte pour l'existence et ses effets dans l'humanité*, par ANGE VACCARO, trad. de l'italien par M. GAURE. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 187 p., 3 fr. — 22. *Le Leggi biologiche e le leggi giuridiche in rapporto alla questione sociale*, par ENRICO PICCIONE. Roma, Forzani, 1892, in-8 de 119 p. — 23. *La Participation des ouvriers aux bénéfices et les difficultés de l'heure présente*, par A. GIBON. Paris, Guillaumin, 1892, in-8 de 131 p, 3 fr. — 24. *Alcoolisme et épargne*, par AD. COSTE. Paris, Alcan, 1892, in-32 de 192 p., 0 fr. 60. — 25. *La Question sociale à travers les âges et les Prévoyants de l'avenir*, par AUGUSTE ROYER. Paris, Guillaumin, 1891, in-12 de 290 p., 3 fr. — 26. *La Caisse d'épargne et*

de prévoyance de Paris, par E. Bayard. Paris, Hachette, 1892, in-8 de 402 p., 7 fr. 50. — 27. *Le Patronage des condamnés adultes et des jeunes libérés*, par J. Stevens. Bruxelles, Société belge de librairie, 1891, in-8 de II-103 p., 2 fr. — 28. *La Politique de dégrèvement. Le Dégrèvement de la navigation*, par le baron Julien Leys. Paris, Guillaumin, 1891, in-8 de 74 p., 1 fr.

1, 2, 3. — L'importance qu'a prise le socialisme dans les faits et les idées s'accuse rien que par le nombre des ouvrages consacrés à son exposition et à sa discussion. Tandis que dans sa petite brochure, *le Socialisme devant la science sociale*, M. Ed. Demolins essaie d'en faire la synthèse, M. de Wyzewa, avec *le Mouvement socialiste en Europe*, fait passer sous nos yeux tous les chefs du mouvement socialiste contemporain en Europe. Il expose en quelques traits brefs, mais fort exacts, leur doctrine ; surtout il esquisse leur physionomie, leur caractère, le rôle qu'ils jouent, l'avenir qui leur est réservé. C'est ainsi que les principaux *leaders* socialistes français, allemands, belges, anglais, ont fourni à M. de Wyzewa le modèle de portraits très bien enlevés. Il met en relief les divisions intestines violentes qui existent déjà entre eux et qui se développeraient encore plus après leur succès. C'est une des raisons qui l'amènent à conclure que le socialisme peut bien occasionner des convulsions dangereuses, mais qu'il ne pourrait rien édifier. L'auteur indique les dangers à la fois du socialisme d'État et de la répression violente. La religion peut seule, à la longue, guérir cette maladie chronique de la société moderne. Nous regrettons seulement que dans sa revue des groupes socialistes, il ait complètement laissé de côté les anarchistes, qui, on l'a bien vu, ne sont pas une quantité négligeable.

L'ouvrage de M. Villard, *le Socialisme moderne, son dernier état*, qui, du reste, date de 1889, est une histoire sommaire des doctrines socialistes dans ce siècle-ci. Les ouvrages de Rodbertus, Lasalle, Karl Marx, H. George, Ruskin, Schaffle et autres écrivains contemporains, y sont bien analysés. Le principal mérite de ce volume est le résumé qu'on y trouve des congrès ouvriers français et des congrès des *Trade's unions*. Il est parfois difficile de recueillir ces documents. Ils sont là dans leurs parties essentielles. M. Villard se montre avec raison très dur pour le socialisme d'État et le socialisme chrétien ; mais le rapprochement qu'il fait entre les noms du comte de Mun et de M. Charles Périn, ainsi que des erreurs dans l'orthographe des noms et les titres des livres qu'il cite, peut faire craindre qu'il n'ait pas toujours remonté personnellement aux sources.

4. — Le comte Léon Tolstoï a définitivement passé au socialisme. Après *la Sonate à Kreutzer*, hélas ! Après *l'Argent et le travail*, holà ! Ce livre est intéressant à lire, et, dans sa préface, M. Émile Zola fait très bien ressortir à la fois les beautés de détail, les mérites littéraires qui y brillent et son inconséquence radicale. L'ouvrage se compose de trois chapitres, l'un à

propos du *Recensement de Moscou*, où Tolstoï fait un chaleureux appel à la philanthropie humanitaire ; le second, où il marque ses lacunes avec une amertume poignante et fait le procès à la charité ; le troisième, où, sous prétexte de faire le procès à l'argent, il veut ramener l'humanité à la vie exclusivement rurale et dispersée à la campagne. En réalité, Tolstoï réédite le fameux discours de Rousseau et sa conclusion est la même : il maudit la civilisation, et l'âge d'or qu'il prétend ramener est cet âge de pierre ou de bronze qui inspire à nos jeunes artistes des tableaux destinés « à épater le bourgeois. » On est frappé du contraste qui existe chez Tolstoï entre la profondeur des observations psychologiques et la nullité, nous allions dire l'enfantillage, des observations économiques. Le grand romancier ne voit qu'en dedans. Néanmoins ses livres feront du mal en détraquant bien des cerveaux débiles et en séduisant par la puissance de ses affirmations les hommes sans études et sans principes philosophiques.

5. — M. Fernand Maurice est moins radical que le romancier russe : il n'entend pas, dans sa *France agricole et agraire*, que tout le monde soit agriculteur; mais il veut que tous les agriculteurs soient des jardiniers. Les cinquante millions d'hectares de la France peuvent, d'après lui, nourrir chacun un habitant : il comprend dans ses calculs le Mont Blanc, car il prend le chiffre des propriétés imposables pour celui des terres cultivables. Laissant de côté cette erreur de détail (!), l'auteur soutient que si le sol agricole de la France ne produit pas davantage, c'est parce qu'il est soumis pour une large part au régime de la grande propriété, et que, toujours d'après lui, grande propriété et culture extensive sont deux termes corrélatifs. On le voit, M. Fernand Maurice est un grand ignorant en matière agricole ; mais les ouvriers des villes qui auraient la patience de lire ses pages, bourrées de statistiques et d'extraits des rapports de M. Tisserand, pourraient s'y tromper et le prendre pour un savant. Comme conclusion, il présente un projet de loi ayant pour objet le partage en lots de jouissance viagère des biens de l'État, des départements et des communes, non affectés à un service public. Quand on sait ce qu'a produit la malheureuse tentative de la Convention pour partager par têtes les forêts et les pacages composant les biens communaux, on peut prévoir le résultat des belles idées de l'auteur, si jamais une nouvelle Commune venait à les appliquer. D'ailleurs pour lui, ce ne serait que le prélude à la confiscation de tous les biens possédés par des bourgeois. La preuve en est dans la complaisance avec laquelle il célèbre les confiscations révolutionnaires et dans la violence de son langage à l'endroit des mesures réparatrices du Consulat et de la Restauration. Cela n'empêche pas que la multiplication des petites propriétés ne soit désirable en France. C'est une question qu'étudie l'école de Le Play ; mais elle seule est capable d'en donner la solution ; car nulle part

plus qu'en matière agricole tous les projets de réforme doivent d'abord tenir compte de la nature des choses.

6. — Nous en dirons à peu près autant des *Problèmes du paupérisme.* M. Morosti prend texte de la conférence de Berlin pour recommander le repos du dimanche, la suppression du travail des femmes dans les manufactures, la suppression du travail des enfants, la fixation d'une durée maximum pour la journée de l'ouvrier. Quelques-unes de ses critiques contre l'état de choses actuel sont fondées. Les maux qu'il signale peuvent être atténués, les uns par une intervention législative, les autres par un progrès résultant de l'amélioration générale de l'état social, d'un relèvement du niveau de la conscience publique en ces matières. Mais pour M. Morosti, c'est une excellente occasion d'exposer la théorie de Karl Marx sur le « travail normal et la valeur, » et pour déclarer bien haut qu'aucune de ces quatre réformes n'est possible dans l'état actuel de la société. Elles ne seront réalisables, il le dit à chaque page, que quand la propriété privée aura fait place à l'appropriation collective du sol et des capitaux par les organisations ouvrières.

7. — Quoique publiée aussi dans la *Bibliothèque du sociologue* et quoiqu'on y trouve quelques déclamations, *Pauvre humanité*, de M. Léon Delbos, est au fond un livre honnête. L'auteur est chrétien et il a pris évidemment pour modèle M. Drumont. Toutefois sa connaissance de l'Angleterre et de la vie maritime lui ont donné un tour d'esprit original. Il stigmatise comme des sauvages les hommes du XIXe siècle qui font la guerre ; il flétrit la malhonnêteté, les bassesses, le charlatanisme, qui trop souvent tiennent le haut du pavé dans nos sociétés éclairées ; mais il flétrit aussi énergiquement les gens qui trompent les ouvriers par leurs sophismes. A ceux-ci il prêche l'épargne et l'abstention du cabaret ; il dit bien haut que ceux « qui ont de la chance » sont seulement ceux qui ont su la mériter par leur travail et leur force morale. Somme toute, ce volume est une vive réfutation des malfaisantes idées des agitateurs révolutionnaires, au nom du bon sens, et c'est peut-être la meilleure méthode.

8. — Elle ne suffit pas néanmoins ; car à côté des masses sur lesquelles un argument de bon sens suffit, il y a de plus en plus des prolétaires instruits et intelligents sur lesquels le sophisme a prise et qui ont besoin de réfutations scientifiques, mais exprimées dans une forme en rapport avec leur degré d'instruction. Rien ne répond mieux à ce *desideratum* que le volume de M. Block, *le Socialisme moderne.* Dans une série de chapitres il réfute une à une les erreurs de Karl Marx, de Lasalle et de Proudhon, avec une clarté merveilleuse et une abondance d'exemples familiers. Ces erreurs étant très répandues par les journaux et les conférenciers socialistes, nous voudrions voir le petit livre de l'éminent académicien non seulement dans les bibliothèques populaires,

mais aussi entre les mains des membres du clergé, qui auront de plus en plus à combattre des sophismes entrés aujourd'hui dans la circulation générale.

9. — L'exposé et la réfutation du socialisme par le savant jésuite allemand Cathrein est une œuvre de plus large envergure, et nous sommes heureux qu'elle ait été traduite en notre langue. En effet, le P. Cathrein ne se borne pas, dans *le Socialisme, ses principes fondamentaux et son impossibilité pratique*, à discuter les ouvrages de Lasalle et de Karl Marx : il discute encore ceux de leurs disciples, Bebel, Stern, Paulsen, et de plusieurs autres écrivains qui jouissent d'un grand crédit dans le monde démocrate-socialiste. Puis il les suit sur le terrain moral, et analyse particulièrement le livre de *la Femme*, par Bebel ; il montre à quel abîme de démoralisation et de barbarie le triomphe de ces novateurs nous ramènerait. Sans méconnaître la valeur des arguments de bon sens et du raisonnement économique, et en les jugeant même indispensables, il est bien certain que le socialisme moderne, comme le protestantisme et la Révolution, ne sera efficacement combattu que sur le terrain moral. Le P. Cathrein se distingue de beaucoup d'écrivains catholiques allemands en ce qu'il ne fait aucune concession aux erreurs économiques du socialisme. Il proteste hautement dans sa préface contre l'expression équivoque, et par là même dangereuse, de « socialisme chrétien. » La traduction du P. Féron est excellente, et ce n'est pas un rare mérite quand il s'agit de faire passer en français une discussion allemande sur les questions sociales. Quand il donnera une deuxième édition de ce livre, nous l'engageons vivement à y ajouter la réfutation que le P. Cathrein a fait des fausses théories de feu Émile de Laveleye sur l'origine et l'histoire primitive de la propriété foncière ; car les hypothèses fantaisistes du brillant professeur de Liège sur cette question si importante contribuent beaucoup à la propagation du socialisme.

10, 11, 12, 13, 14. — L'Encyclique de Léon XIII sur la condition des ouvriers a donné lieu à la publication de tant de commentaires, qu'on doit savoir grand gré à MM. Desclée et de Brouwer d'en avoir publié le texte latin et la traduction française officielle dans la belle typographie qui est l'honneur de leur maison, en y joignant seulement des notes marginales et une table analytique qui aident à la lire au lieu de l'étouffer sous les discussions.

M. Victor Modeste a fait paraître, il y a deux ans, un volume intitulé : *Le Prêt à intérêt, dernière forme de l'esclavage*, dans lequel il reproduit tous les sophismes de Proudhon. Ce livre n'ayant pas eu grand retentissement, il a jugé habile d'en faire un résumé sous forme de *Lettre au pape Léon XIII*, pensant sans doute que ce titre lui attirerait plus de lecteurs. Très respectueux dans la forme pour le Saint-Père, il consacre la première partie de son volume à exposer l'inanité (à son

point de vue) des remèdes proposés par l'Encyclique ; dans la seconde partie, il dit au Pape ce qu'il aurait dû faire.... c'eût été de reproduire la théorie de ses livres à lui, Victor Modeste. Il conclut en répétant ce cri que poussait en 1848 un nommé Cicervaccho, l'idole éphémère de la populace romaine, qui s'accrochait au carrosse de Pie IX sur le Pincio : *Courage, Saint Père !*

La brochure de M. l'abbé M.-F. Perriot, supérieur du grand séminaire de Langres, intitulée : *L'Encyclique « Rerum novarum » et ses enseignements*, est la reproduction de ses articles publiés dans l'*Univers*. Il se range à l'opinion de M. l'abbé de Pascal sur la nature du caractère doctrinal à attribuer à l'Encyclique (Voir *Polybiblion*, t. LXII, p. 200). — Quoique plus courte, l'étude de M. Charles Périn : *L'Économie politique d'après l'Encyclique sur la condition des ouvriers*, en raison de la compétence économique de son auteur, touche beaucoup plus au vif des questions délicates que soulevait l'Encyclique. La plus grave était celle relative au juste salaire. Ce juste salaire doit-il comprendre, « en justice commutative, » seulement ce qui est nécessaire à l'ouvrier pour vivre lui-même, ou bien aussi ce qui est nécessaire à l'ouvrier pour faire vivre sa famille ? Le chef d'industrie « qui ne fait pas de bénéfices » est-il obligé à donner à l'ouvrier ce salaire-là, encore que, par le jeu des offres et des demandes, le salaire courant pour ce genre de travail soit inférieur ? Les solutions indiquées par M. Ch. Périn avaient été contestées en Belgique par quelques esprits excessifs qui voulaient voir dans l'Encyclique un encouragement pour le soi-disant socialisme chrétien. Mais des réponses catégoriques approuvées par le Saint-Père et adressées par lui à l'archevêque de Malines ont complètement confirmé l'interprétation qu'avait donnée l'illustre maître de Louvain (Voir l'*Univers* des 21 et 22 avril et 13 mai 1892).

M. Anatole Leroy-Beaulieu, dans le volume qu'il a formé avec ses trois derniers articles de *la Revue des Deux Mondes* et qu'il intitule : *La Papauté, le socialisme et la démocratie*, montre la haute importance, comme acte, de l'Encyclique de Léon XIII ; il en étudie les précédents et les conséquences futures. Un mot peut résumer ce livre : La Papauté, fidèle à la tradition du christianisme, approuve cordialement le mouvement démocratique, civil et politique ; mais elle condamne énergiquement le socialisme sous toutes ses formes et en l'appelant par son nom. C'est le seul pouvoir au monde qui ait eu ce courage. Quoique l'auteur ne fasse pas d'exégèse théologique, il montre très nettement que l'Encyclique ne favorise nullement le socialisme d'État. M. Anatole Leroy-Beaulieu dit, dans sa préface, qu'il n'a pas examiné ce grand acte de Léon XIII en croyant, mais en homme politique. On ne peut donc se refuser à le croire quand il dit que le catholicisme offre seul une barrière au socialisme.

15. — Le troisième *Congrès de Malines*, dont les lecteurs français

connaissent les travaux par le compte rendu qu'en a donné Mgr d'Hulst dans le *Correspondant* du 25 septembre 1891, a été surtout un long écho à l'Encyclique. La reproduction de ses transactions occupe la moitié du volume de M. Corbiau. Il est complété par le texte français de l'Encyclique, les vœux de la commission belge du travail en 1888, de la conférence de Berlin en 1890 et du congrès des accidents du travail de Berne en 1891, par les résolutions aussi des congrès socialistes de Halle, d'Erfurt, de Bruxelles, ainsi que par celles du dernier congrès des *Trade's unions* anglaises, où l'élément socialiste a pris le dessus. C'est un recueil fort utile à consulter.

16. — L'ouvrage de M. Espinas, *Histoire des doctrines économiques*, nous servira de transition à l'analyse des œuvres scientifiques, quoique la préoccupation des questions contemporaines perce presque à chacune des pages colorées du brillant professeur. Le caractère neuf de ce livre est de rapprocher constamment la formation des diverses écoles économiques du mouvement général de la civilisation et des courants d'idées philosophiques successifs. Des rapprochements ingénieux, joints à un style remarquable, rendent la lecture de ce volume fort agréable. Nous ne reprocherons pas à M. Espinas de n'avoir pas recouru suffisamment aux sources et de s'être trop contenté de citations de seconde main. Son plan ne comportait pas des recherches originales ; il a voulu ébaucher seulement une esquisse d'ensemble. C'était son droit : mais, professeur dans une Faculté de lettres, il attache trop d'importance aux façons de voir de simples littérateurs, et, surtout, il n'a pas lui-même d'opinions personnelles sur les lois économiques assurées qui lui permettent d'interpréter les doctrines qu'il passe en revue. Il nous dira encore qu'il a voulu faire l'histoire externe de la science, non son histoire interne. Mais il est fâcheux que, même à ce point de vue, il ne nomme pas des hommes qui ont marqué dans la science, comme von Thunen, de Bonald, Carey, Charles Périn, F. Le Play, von Bœhm-Bawerk, F. Marshall, pour ne citer que les noms les plus marquants, sur lesquels son silence est étonnant. Mais encore une fois il nous dira sans doute que son éditeur ne lui donnait pas plus de 355 pages in-18, en gros texte, pour faire l'histoire de l'économie politique depuis le commencement du monde.

17, 18. — L'enseignement tend naturellement à produire des ouvrages résumant l'ensemble de la science. Les traités de MM. Rambaud et Liesse s'inspirent tous deux des doctrines de l'école libérale et ont une véritable valeur ; mais leur cadre et leur méthode diffèrent autant qu'il est possible. Le livre de M. Rambaud, s'adressant à des étudiants en droit, complète l'exposé des principes économiques par l'indication minutieuse de celles de nos lois civiles, commerciales et pénales, que ces principes ont inspirées plus particulièrement ; c'est un excellent réper-

toire de ce qu'on appelle, assez improprement d'ailleurs, la législation économique. Le petit volume de M. André Liesse reproduit au contraire douze leçons destinées à donner à de futurs architectes une idée générale de l'économie politique, et deux leçons dont le but est, en vertu de la fondation de cette chaire, d'appeler leur attention sur la participation aux bénéfices. Malgré cette grande réduction de son cadre, M. André Liesse ne laisse pas d'avoir traité toutes les grandes questions de l'économie politique avec ampleur et souvent avec nouveauté.

19, 20. — Le *Nouveau Dictionnaire d'économie politique*, qui sera l'œuvre la plus importante, depuis vingt-cinq ans, de l'école classique ou libérale, est presque complètement achevé. Il fait le plus grand honneur à M. Joseph Chailley, qui a su grouper autour de lui les collaborateurs les plus compétents et élargir l'esprit comme le cadre de l'ancien dictionnaire. Nous citerons entre autres les articles *Patronage*, *Retraites*, *Syndicats professionnels*, *Succession*, par M. Hubert-Valleroux (dans ce dernier article, le savant économiste se prononce pour la liberté de tester ou au moins une large extension de la quotité disponible) ; *Population* et *Statistique*, par M. Levasseur ; *Prix* et *Transports*, par M. de Foville ; *Variation des prix de la propriété foncière rurale*, par M. D. Zolla ; *Réunions territoriales*, par M. Maurice Harbulot ; *Socialisme*, par M. Ad. d'Eichtal, à qui nous devons un si bon livre sur ce sujet ; *Socialisme chrétien*, par M. Urbain Guérin ; *Taxe des pauvres*, par M. Émile Chevallier, qui nous met au courant de l'état actuel de cette institution ; *Tenure des terres*, par le regretté M. Baudrillart ; *Spéculation* et *Trusts*, par M. A. Raffalowich ; *Traités de commerce*, par M. Vilfredo Pareto, l'éminent économiste italien ; *Valeurs mobilières*, par M. E. Vidal. Les articles biographiques sont très multipliés et fort bien faits : M. Georges Michel, par exemple, nous révèle, dans sa notice sur l'abbé Noirot, que le célèbre philosophe était en même temps un économiste pénétrant. Avec la 18e livraison, le *Dictionnaire* est achevé : il ne reste à publier que la 19e, qui doit contenir l'*Introduction générale*.

Le *Staats-Lexikon* de la *Gœrres Gesellschaft* se publie plus lentement : la seizième livraison ne nous conduit qu'au mot *France*, mais son cadre est beaucoup plus large, puisqu'il comprend aussi le droit public. Dans les deux livraisons qui nous sont parvenues depuis notre dernière revue, nous recommandons spécialement les articles *Enquête*, *Fidéicommis de famille*, *Fédéralisme*, par le docteur Walter Kampfe ; *Successions*, par le docteur Adolf Bruder ; *Fébronianisme*, par M. Schwane ; la *Question d'Orient*, par M. Haas ; l'article sur l'*Art forestier*, qui est un véritable traité de la matière, et l'on sait l'importance qu'ont les forêts en Allemagne. L'esprit vraiment scientifique qui inspire la *Gœrres Gesellschaft* l'a préservée, dans les articles relatifs à la France, de l'étroitesse de vues que l'on trouve trop souvent dans les publications

allemandes contemporaines. Le *Staats-Lexikon* est utile aux Allemands comme tous les dictionnaires de ce genre ; mais pour nous, Français, qui ne pouvons être au courant de toute la littérature sociale et juridique d'outre-Rhin, il est indispensable.

21, 22. — Les études juridiques et sociales en Italie ont été pénétrées plus qu'en aucun autre pays par les courants d'idées darwiniennes, et un nombre considérable d'écrivains travaillent à renouveler le droit civil, le droit pénal, l'économie politique, sur la base de la fameuse loi de la lutte pour l'existence. Nous nous bornons à mentionner le volume de l'avocat Enrico Piccione : *Le Leggi biologiche e le leggi giuridiche in rapporto alla questione sociale*, parce qu'il est presque exclusivement composé d'essais sur d'autres ouvrages dont nous avons entretenu les lecteurs du *Polybiblion*, notamment des travaux de M. Enrico Cimbali, *Il Diritto di piu forte*. Or, il faut bien s'arrêter et dire : « compte rendu sur compte rendu ne vaut. » — L'ouvrage de M. Vaccaro : *La Lutte pour l'existence et ses effets dans l'humanité*, qui a d'ailleurs eu deux éditions en Italie, mérite au contraire de nous retenir un peu plus, car il est caractéristique du génie italien. L'auteur admet, comme une vérité absolue, l'hypothèse darwinienne sur la transformation indéfinie des espèces et l'applique résolument à l'humanité. Avec Herbert Spencer il s'en sert pour reprendre l'hypothèse de Malthus, à savoir que l'espèce humaine tend à s'accroître plus vite que les subsistances, que par conséquent la lutte pour la vie est la loi suprême de la population. Nous réservons, bien entendu, notre jugement sur la prémisse de ce théorème en renvoyant nos lecteurs au magistral ouvrage de M. Levasseur : nous nous bornons à exposer. Or, où M. Vaccaro devient original, c'est quand il montre que l'hypothèse darwinienne explique aussi bien les phénomènes de dégénération que ceux de progression, et affirme que le progrès n'est pas fatal et nécessaire, comme le croyaient les hommes du XVIIIe siècle. Dans le chapitre III, en s'appuyant sur un de ses compatriotes, Sergi, auteur de *l'Origine dei fenomeni psichici*, il montre comment l'intelligence propre à l'homme modifie et limite l'action de la sélection dans l'espèce humaine. Dans les deux chapitres suivants, il expose longuement les causes dérivées qui troublent et limitent la sélection (anthropophagie et sacrifices humains, avortement, infanticide, vente et exposition des enfants, oppression de la femme, esclavage) ; il y ajoute les privilèges politiques et économiques comme les castes. Il a le grand tort de flétrir sous ce nom la plupart des institutions positives du passé et du présent : il méconnaît complètement le moyen âge, et l'on est étonné chez lui de l'absence de toute critique historique. C'est d'ailleurs ce qui nous frappe chez tous les écrivains de cette école. Quoi qu'il en soit, dans le chapitre final, il aborde la question de savoir si pour favoriser l'évolution future, il faut résolument éliminer le plus de

faibles possible, c'est-à-dire détruire les criminels, comme le demandent certains criminalistes italiens fin de siècle, et refuser toute assistance charitable aux pauvres et aux souffrants, comme l'indiquait Herbert Spencer. Il aligne de longs raisonnements contre ces tristes conclusions. Ces raisonnements étant tirés de la doctrine même de l'école, nous laissons les docteurs en darwinisme se prononcer sur la valeur de son argumentation : nous constatons seulement une heureuse réaction chez M. Vaccaro, qui, sauf ses lacunes historiques, est un homme instruit et un esprit élevé, contre des principes qui sont ceux du matérialisme le plus radical, et nous y voyons l'influence efficace du christianisme, qui reste toujours à l'état latent chez les Italiens. Mais cette littérature juridique et sociologique darwinienne explique bien les progrès redoutables que fait le socialisme anarchique dans le prolétariat universitaire de l'Italie contemporaine.

23.—Avec l'excellent ouvrage de M. Gibon, nous rentrons sur le terrain des faits réels et des moyens pratiques d'améliorer la condition des classes les plus nombreuses. Personne n'avait plus de compétence que l'ancien directeur des forges de Commentry et le vénéré président actuel de la Société d'économie sociale, pour discuter le problème délicat de *la Participation des ouvriers aux bénéfices*. Elle n'est pas un droit absolu et ne peut être la forme générale de l'industrie. Le salariat restera toujours la base de l'organisation du plus grand nombre des ateliers de travail, parce que ceux qui donnent des bénéfices assez larges et assez réguliers pour qu'une part en soit, « par surérogation, » abandonnée aux ouvriers sont rares. M. Gibon ne combat pas, du reste, l'application de la participation aux bénéfices par des chefs d'industrie comme forme du patronage; mais l'intérêt donné à l'ouvrier sur ce qui touche à la réduction des frais de main-d'œuvre, sous forme de primes à la production ou à l'économie des matières premières, est susceptible d'une application beaucoup plus étendue. L'ouvrage de M. Gibon ne s'adresse pas seulement aux économistes et aux personnes qui se préoccupent de cette question spéciale. C'est un des livres qui peuvent le mieux donner aux gens du monde une idée exacte de ce que sont pratiquement l'industrie manufacturière, la conduite des grandes entreprises et la vie des populations ouvrières qui y sont attachées.

24, 25, 26. — *Alcoolisme* ou *épargne*, tel est le dilemme que pose et résout M. Ad. Coste. L'auteur de tant d'ouvrages scientifiques de valeur a su, dans ce volume, se mettre au niveau des plus humbles lecteurs à force de clarté, d'humour, de douce philosophie. A tous les maux physiques et moraux causés par l'usage des alcools, c'est-à-dire des boissons distillées, il oppose le bonheur résultant, pour la famille ouvrière, de l'épargne. Il rattache heureusement à la notion de l'épargne les notions fondamentales de l'hygiène et de la conduite d'un ménage;

puis il expose et compare les avantages respectifs des diverses formes de l'épargne, assurances, caisses d'épargne, etc. Ce petit livre s'adresse aux artisans, aux ouvriers ayant une profession classée et aux employés plutôt qu'aux simples manouvriers; car l'auteur suppose, dans ses développements, un niveau de salaire supérieur à celui de ces derniers, lesquels, toutefois, peuvent aussi le lire avec profit. Cet ouvrage de M. Coste devrait être placé dans toutes les bibliothèques populaires et donné en distribution de prix. Il fournira aussi des thèmes très utiles aux conférences populaires.

La Caisse d'épargne et de prévoyance de Paris, la première qui ait été créée en France, a trouvé en M. E. Bayard, ancien maître des requêtes au conseil d'État et son agent général actuel, un historien digne d'elle. Ce livre, écrit exclusivement d'après les archives de la Caisse, est une contribution remarquable à l'histoire des institutions de prévoyance et même à l'histoire financière du siècle; car tous les événements importants politiques ou financiers qui se produisent se reflètent immédiatement dans le mouvement des dépôts et des retraits.

Les *Prévoyants de l'avenir* sont une société de retraites mutuelles fondée à Paris en 1880. Elle est inspirée par une pensée philanthropique très recommandable et veut fonder un patrimoine permanent. Un de ses promoteurs, M. Aug. Royer, lui consacre un gros volume rempli par des dissertations d'histoire et d'économie sociale et complété par des pièces de poésie : mais on n'y trouve ni les statuts ni les opérations de cette société. Le titre est : *La Question sociale à travers les âges et les Prévoyants de l'avenir*.

27. — La multiplication des prisonniers libérés, et surtout des jeunes délinquants, est un danger social auquel on ne peut guère parer qu'en facilitant les moyens de travail aux libérés. C'est là l'œuvre du patronage. Dans son étude : *Le Patronage des condamnés adultes et des jeunes libérés*, M. J. Stevens expose ce qui a été fait dans tous les pays à ce sujet. L'expérience s'est prononcée contre le patronage officiel, que les libérés confondront toujours avec la surveillance de la police. L'auteur propose donc la création en Belgique d'une Société de patronage libre, mais en rapport avec le gouvernement, dont le concours lui est nécessaire pratiquement. Il recommande aussi des encouragements à l'expatriation volontaire dans l'Amérique du Sud de certaines catégories de libérés.

28. — Le baron Julien Leys, conseiller municipal à Anvers, a publié une brochure sur *le Dégrèvement de la navigation*. Il demande au gouvernement belge de supprimer les droits de port qui existent à Anvers. Cette suppression augmenterait le mouvement maritime de cette grande cité. De là il passe à un plaidoyer en faveur du régime protectionniste : il finit par l'exposé d'un système de « chambres consulta-

tives » élues par le suffrage universel comme dérivatif aux revendications pour le suffrage universel politique. CLAUDIO JANNET.

THÉOLOGIE

Theologia moralis per modum conferentiarum, auctore P. B. ELBEL, O. S. F. Novis curis edidit P. F. J. BIERBAUM, O. S. F. Paderborn, typogr. de Saint-Boniface, 1891, 6 fascicules in-8 comprenant les six premières parties. — Prix : 3 fr. pour les 1re, 2e, 3e et 5e parties ; 2 fr. pour la 4e et la 6e.

Nous sommes heureux d'annoncer cette nouvelle édition d'une théologie célèbre que l'on ne trouvait plus en librairie. Saint Alphonse de Liguori fait le plus grand cas d'Elbel et le cite souvent avec éloge; Gury et Ballerini louent son œuvre pour sa clarté et pour son caractère éminemment pratique ; le P. Hurter nous le présente comme un auteur grave, dont les solutions, s'appuyant sur un probabilisme modéré, sont toujours prudentes et sûres; Lehmkuhl le met au rang des meilleurs maîtres et des auteurs classiques.

L'œuvre d'Elbel embrasse toute la théologie morale ; elle est divisée en dix parties, qui forment la matière de trois beaux volumes in-octavo. Chaque partie est traitée en un certain nombre de leçons ou conférences et chaque conférence comprend trois points. Le premier de ces points est consacré aux définitions et divisions de l'objet et à l'exposition des principes qui régissent la matière. Dans le second, nous sont toujours présentés trois cas judicieusement choisis, soigneusement discutés, logiquement résolus. Le troisième point déduit des mêmes principes, comme corollaires, mais en résumé, bon nombre de conséquences et applications pratiques. Grâce à cette méthode et au style si facile et si précis de l'auteur, ces conférences offrent, même sur les matières les plus arides, je ne sais quoi de vivant qui plaît, maintient l'attention et épargne la fatigue.

L'éditeur, le P. Bierbaum, s'est donné pour loi de reproduire avec l'exactitude la plus parfaite le texte de son illustre devancier. Il a pris pour base de son travail la cinquième édition revue par l'auteur en 1751. Il a revisé et collationné toutes les citations. En maints endroits, les solutions d'Elbel demandaient à être modifiées pour être mises en conformité avec les décisions récentes du Saint-Siège ; l'éditeur a fait ce changement, mais en distinguant toujours le texte modifié du texte primitif au moyen d'un astérisque. Dès la première partie, nous avons remarqué la mention du décret de Léon XIII, 25 juin 1885. Dans la seconde se trouvent plusieurs citations opportunes du concile du Vatican, plusieurs changements nécessités par la bulle *Apostolicae sedis*, notamment de ce qui touche l'Index. Notons encore, à la fin de la troi-

sième partie, un éclaircissement pratique sur la question de l'hypnotisme. Quelques-uns pourront regretter de ne pas voir mentionnées, dans les conférences sur le droit et la justice, les diverses dispositions des législations modernes. C'eût été bien compliqué et l'éditeur a préféré laisser ces conférences telles qu'elles ont été rédigées par Elbel d'après le droit romain. Elles n'en ont pas moins leur grande utilité en ce qui concerne l'intelligence des principes.

Nous félicitons le P. Bierbaum d'avoir entrepris cette importante publication et de la manière dont il la conduit. Il ne lui reste plus à faire paraître, après le traité des états particuliers, que les divers traités des sacrements et celui des censures. Nous espérons qu'il mènera bientôt son œuvre à bonne fin. LAMOUREUX.

Études de théologie positive sur la Sainte Trinité, par TH. DE RÉGNON, S. J. — Première série : *Exposé du dogme.* Paris, Victor Retaux, 1892, in-8 de XI-514 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ces études sont une œuvre de doctrine et d'interprétation fidèle de la pensée des Pères. Le grand ouvrage du P. Pétau, *Dogmata theologica*, est la base de ce travail. L'introduction, dans laquelle l'auteur formule et raisonne la méthode qu'il veut suivre, est tout un traité théorique et pratique de l'acte de la connaissance, où, par une fine et délicate analyse, il nous fait reconnaître le circuit de la pensée et les éléments subjectifs qui, indépendamment de l'objet qu'elle représente, la particularisent et la diversifient. Pour arriver à s'entendre, il faut que chacun sacrifie, autant qu'il se peut, tout ce qu'il y a de subjectif dans la formalité de ses concepts, afin de n'en conserver que la vérité objective ; il faut que chacun s'efforce d'assouplir sa faculté pensante de telle façon qu'elle puisse s'assimiler un concept étranger; ce n'est pas assez de citer quelques textes de l'auteur dont on interprète la pensée, il faut vivre en commerce intellectuel avec lui. — On ne saurait mieux tracer ni justifier la vraie méthode.

Les sept études que contient ce premier volume se rapportent au dogme de la Trinité dans l'unité tel qu'il est exposé dans les formules et dans les théories grecques et latines. Les processions divines feront l'objet de deux autres séries. La pensée humaine aux prises avec un mystère qui l'éblouit et la déconcerte et qu'il faut pourtant formuler pour l'enseigner et le défendre; le rôle de saint Basile fixant le premier le sens des mots *ousie* et *hypostase ;* la fusion des formules latines et grecques et l'apparition d'un mot nouveau destiné à un grand avenir, le mot de *subsistance* créé par Rufin, ignoré par saint Jérôme, tels sont les points qui nous ont paru le mieux traités dans les trois premières études. Dans la quatrième, il s'agit du concept philosophique de l'hypostase. Pendant que les Latins voient dans l'hypostase la substance

elle-même avec un mode particulier d'existence qui exclut toute communication *per modum essentiæ vel per modum partis*, pour les Grecs, d'après le P. de Régnon, les deux concepts seraient irréductibles, l'un exprimant l'être, l'autre celui qui le possède. Nous croyons que toute la différence qui existe ici entre les Grecs et les Latins vient de ce que ceux-ci ont donné l'analyse complète du concept de l'hypostase, tandis que les Grecs se sont contentés le plus souvent de la caractériser par une de ses propriétés essentielles que les Latins, du reste, proclament comme eux. Ce n'est pas en s'arrêtant à des détails secondaires et en insistant sur des lignes extrêmes que l'on peut donner la vraie pensée des docteurs latins, c'est-à-dire des docteurs scolastiques. Cette réflexion s'applique également à plusieurs points des belles études V et VI, où l'auteur nous montre la marche opposée des deux théories, parcourant la même route, mais l'une prenant pour point de départ ce qui est pour l'autre le point d'arrivée, l'une allant de l'unité à la trinité, l'autre de la trinité à l'unité. En faisant le voyage avec les Grecs, il aurait pu rappeler et résoudre les difficultés que présente l'apparence de subordination entre les personnes divines dans le langage des Pères les plus anciens, l'occasion était favorable. En revanche, il note, en les exagérant un peu, toutes les difficultés que l'on rencontre en faisant le voyage selon la direction latine. Il serait juste de reconnaître que ces difficultés tiennent moins à la théorie qu'aux choses elles-mêmes. Si l'on examine tous les objets que l'on rencontre sur la route, sous toutes leurs faces, sous tous leurs rapports, comme l'ont fait les docteurs scolastiques, quel que soit le point de départ, les mêmes questions et par conséquent les mêmes difficultés se présentent soit à un moment, soit à un autre. C'est pour cette raison que le plus grand théologien parmi les Grecs, celui qui a scruté le plus profondément le dogme de la Trinité, saint Grégoire de Nazianze, est aussi celui dont la pensée se rapproche le plus de la pensée latine.

Les mystères divins sont comme le soleil projetant des flots de lumière dans toutes les directions, et l'intelligence humaine est impuissante à réunir toute cette splendeur sur le tableau d'une même théorie. Il y a donc grand avantage à les connaître toutes, à les compléter l'une par l'autre. Volontiers nous appliquerions au théologien ce que le P. de Régnon a si bien dit de l'Église : « Tout ce qui est beau et vrai est son bien, elle le prend à toutes les écoles. » Ce précieux avantage est offert aux lecteurs du présent ouvrage, auquel, nous n'en doutons pas, tous ceux qui aiment la haute théologie feront le meilleur accueil.

LAMOUREUX.

BELLES-LETTRES

Les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge. *Études de littérature française et comparée*, suivies de textes inédits, par Alfred Jeanroy. Paris, Hachette, 1889, in-8 de xxi-523 p. — Prix : 10 fr.

Histoire de la chanson populaire en France, par Julien Tiersot. Ouvrage couronné par l'Institut. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de viii-541 p. — Prix : 12 fr.

La Poésie patriotique en France au moyen âge, par Ch. Lenient. Paris, Hachette, 1891, in-16 de xx-499 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire littéraire en général et, en particulier, l'histoire de notre littérature nationale, sont en un progrès constant, soit pour la recherche érudite, soit pour la vulgarisation des résultats acquis. Les trois ouvrages dont les titres sont transcrits ci-dessus sont, avec des qualités diverses, une preuve importante de ce progrès.

— Dans ses études de littérature française et comparée sur les origines de la poésie lyrique dans notre pays, M. Alfred Jeanroy a fait œuvre de haute érudition et déployé des dons remarquables d'investigateur et de critique. Il définit, dans son introduction, l'étendue et les limites de son sujet et la méthode qu'il y applique. Des deux périodes parcourues au moyen âge par la poésie lyrique du nord de la France, la période « populaire » et la période « courtoise, » c'est à la première seulement qu'il a entendu s'attacher. De cette période il ne nous est parvenu, selon lui, que des « thèmes » poétiques, plus ou moins conservés dans divers genres postérieurs, qui ont reçu à différents degrés l'empreinte de l'esprit « courtois. » Son livre est consacré à rechercher et à dégager ces thèmes antérieurs, que l'on peut surtout espérer de retrouver : 1° dans les refrains ; 2° dans les imitations étrangères de la plus ancienne poésie lyrique française.

La première partie de l'ouvrage est intitulée : *La Poésie française en France*. L'auteur y étudie successivement : I. *La Pastourelle ;* II. *Le Débat ;* III. *L'Aube ;* IV. *La Chanson dramatique* (*son d'amour*). Ces genres, selon l'auteur, sont à demi courtois, même dès leur origine, mais ils reposent sur des genres populaires antérieurs. Un cinquième chapitre renferme l'étude détaillée des *refrains*. — La deuxième partie est intitulée : *La Poésie française à l'étranger*. Le chapitre premier est consacré à l'étude, dans diverses poésies étrangères, des principaux thèmes lyriques ; le second, à développer cette proposition que « tous ces thèmes ont été traités en France dès le moyen âge. » Les chapitres suivants ont pour titres et pour sujets : *III. La Poésie française en Italie ; IV. La Poésie française en Allemagne ; V. La Poésie française en Portugal.* — La troisième partie, intitulée : *Études de versification* (*I. Le Vers. II. La*

Strophe. III. Les Genres à forme fixe), a une valeur et un intérêt particuliers. On y trouve des recherches, des comparaisons et des conjectures très fines, très délicates, très pénétrantes, souvent très judicieuses, sur les origines et les premiers développements de notre système rythmique.

Le livre de M. Jeanroy apporte un éclaircissement et un enrichissement notables à la connaissance raisonnée et scientifique de nos origines littéraires. L'auteur y a, sans doute, fait une large place à la critique conjecturale. Mais, quant à nous, eu égard au sujet, nous voyons là un mérite plutôt qu'un défaut. Nous lui reprocherons plutôt la part trop considérable faite dans son livre à la polémique et surtout le mélange perpétuel et réellement fatigant de l'examen et de la réfutation des vues et des opinions d'autres érudits avec l'exposé des siennes propres. Ces discussions tombent souvent dans les infiniment petits, et il eût peut-être été préférable d'en épargner au lecteur la surcharge, pour lui sans grand fruit. Nous regrettons encore que M. Jeanroy, par un excès de finesse et aussi de prudence, promène sa pensée et l'esprit de celui qui cherche à la saisir, à travers un labyrinthe plein de circuits et d'ondulations critiques, où l'on a peine à la suivre, et où quelquefois elle se dérobe. Il ne faut pas tant craindre d'être pris en faute. « *In vitium ducit culpæ fuga.* » Il suit de là que quoique l'auteur use d'un style clair, son livre est, en somme, assez pénible à comprendre et, pour qui veut en profiter pleinement, aurait besoin d'être lu au moins deux fois. C'est beaucoup demander en France, surtout par le temps qui court. Nous n'en signalons pas moins le mérite et la valeur de cet ouvrage comme scientifiquement très remarquables. Les personnes qui voudront se mettre tout à fait au courant du sujet feront bien de joindre à la lecture du livre de M. Jeanroy l'étude publiée par M. Gaston Paris dans le *Journal des savants* (cahiers de novembre et décembre 1891 et de mars 1892 ; — il y manque encore un article).

— Il est aisé de reconnaître la parenté qui unit au sujet de M. Jeanroy celui qu'a traité M. Julien Tiersot dans son ouvrage intitulé : *Histoire de la chanson populaire en France*, qui a été couronné par l'Académie des beaux-arts. L'intérêt en frappe d'abord, quand on pense à la juste faveur dont jouit aujourd'hui, sous le nom de *Folklore*, tout ce qui concerne la littérature et les traditions populaires. M. Julien Tiersot a voulu composer une *Somme,* comme on disait au moyen âge, des notions acquises relativement aux chansons issues du génie du peuple ou qui ont été pleinement adoptées par lui comme siennes, c'est-à-dire donner à ses lecteurs une idée exacte et complète du sujet. Dans la première partie de son livre, l'auteur étudie la chanson populaire dans son ensemble, tel qu'il est constitué par l'union intime des paroles et de la mélodie, et il en examine les divers genres : I. Chansons narratives, épiques, légendaires et historiques ; la complainte. II. Chansons anecdotiques et sati-

riques. III. Chansons d'amour. IV. Chansons de dames. V. Les Berceuses. VI. Les Chansons de métiers. VII. Les Chansons militaires. VIII. Les Chansons de fêtes. — Les Chants de l'année ; les chants de la vie ; les chants de la mort. IX. La Chanson à boire. X. Le Vaudeville. XI. Les Noëls. XII. Les Chansons religieuses et nationales. — Prières populaires ; cantiques, psaumes protestants, chants patriotiques. — La seconde partie est plus purement technique et musicale. L'auteur y étudie les formes tonales et rythmiques de la chanson populaire : I. La Tonalité dans la mélodie populaire. II. Le Rythme et les formes lyriques de la mélodie populaire. III. Origines et transformations de la mélodie populaire. — Enfin, dans la troisième partie, il s'attache à déterminer le rôle joué par la mélodie populaire dans la formation de la musique moderne et dans son évolution, depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours : I. La Mélodie populaire et les chants latins du moyen âge. II. La Chanson populaire et la monodie française. III. La Mélodie populaire et l'école du contrepoint vocal. IV. La Mélodie populaire au théâtre. V. La Mélodie populaire et l'art musical au XIXe siècle. — Au cours de son exposé, M. Tiersot a reproduit un grand nombre de textes avec leur notation musicale. Le volume se termine par une « Table des airs notés. » L'utilité de ce bel ouvrage ne se bornera pas aux seuls *folkloristes ;* il est aussi, croyons-nous, riche en indications et en suggestions pour l'histoire de notre littérature en général.

— Le livre de M. Ch. Lenient : *La Poésie patriotique en France au moyen âge*, issu d'un cours professé à la Sorbonne en 1870, pendant le siège de Paris, est un témoignage éclatant de la victoire remportée par l'école d'érudition nationale qui s'est donné pour objet, depuis une cinquantaine d'années, de ramener l'esprit français à l'étude et au goût de ses origines et de ses antiquités littéraires. C'est, sous la direction d'une pensée et d'un sentiment de patriotisme des plus louables, une vulgarisation, à l'usage des lettrés, des résultats acquis par « les travaux documentaires, les profondes et minutieuses recherches de MM. Paulin et Gaston Paris, Guessard, Léon Gautier, Paul Meyer, Michelant, de Montaiglon, et de toute cette savante cohorte de l'École des chartes, qui, depuis plus d'un demi-siècle, s'est mise à fouiller en tout sens notre moyen âge. » Dans le premier chapitre, l'auteur s'occupe de la formation de la langue et de la nationalité françaises et des origines de l'épopée nationale. Trois chapitres sont consacrés ensuite à l'étude du cycle carlovingien, dont un entier à la *Chanson de Roland.* Le cinquième chapitre a pour sujet les œuvres qui se rattachent aux invasions normandes ; le sixième, celles qui ont trait aux origines capétiennes. Dans les quatre chapitres suivants, l'auteur expose la littérature relative aux croisades. Dans le onzième chapitre, il étudie « le mouvement communal et la littérature démocratique. » Puis viennent

cinq chapitres sur les poèmes et autres écrits patriotiques inspirés par la guerre de Cent ans, dont un entier sur la littérature poétique relative à Jeanne d'Arc. Le dix-septième et dernier chapitre comprend les écrivains de la fin du moyen âge.

« Jusqu'au dernier jour, dit en concluant M. Lenient, malgré ses défaillances et sa pauvreté, la muse française du moyen âge, associée aux destinées de la nation, a suivi pas à pas son histoire, célébré ses triomphes, pleuré ses défaites, partagé ses joies et ses douleurs. Nous l'avons vue tout d'abord évoquant les grands souvenirs et les grands noms de l'époque carlovingienne, Charlemagne, Roland, Olivier, Guillaume au Court Nez, Aymeri de Narbonne; puis, avec les croisades, ouvrant un nouveau cycle, exprimant tour à tour la foi naïve et enthousiaste des premiers âges, le découragement, les tristesses et l'abandon final au déclin. Plus tard, secondant avec Jean de Meung les vues politiques et novatrices de Philippe le Bel; annonçant, dans *Renart le Contrefait*, les premiers frémissements de l'esprit bourgeois et démocratique; préludant aux états de 1357; déplorant les désastres et les hontes de Crécy et de Poitiers; flétrissant, par la voix d'Alain Chartier, les fuyards d'Azincourt; célébrant, avec Christine de Pisan et les auteurs du théâtre populaire, le miracle de Jeanne d'Arc et de la France ressuscitée; enfin, faisant entendre un dernier cri avec Charles d'Orléans, avec Villon et Coquillart, en faveur de la paix et de l'unité nationale. Tel est le chemin que nous avons parcouru. En somme, nous avons suivi à travers la littérature les destinées de la France durant sept siècles. Elle nous est apparue alternativement triomphante, vaincue, envahie, morcelée, expirante, puis survivant à toutes ces épreuves, se relevant et brillant d'un nouvel éclat. »

Considéré dans son ensemble, le livre de M. Lenient est un excellent signe de l'incontestable progrès accompli, en ce qui concerne l'étude et l'appréciation de nos antiquités nationales, dans l'enseignement supérieur et dans l'esprit des membres de l'Université. Nous croyons donc qu'il y a vraiment lieu de se féliciter de la publication de cet ouvrage et nous en félicitons bien sincèrement l'honorable et docte professeur.

MARIUS SEPET.

HISTOIRE

Ausführliches Lexikon des griechischen und römischen Mythologie, herausgegeben von W. H. ROSCHER. Leipzig, Teubner, gr. in-8.

Ce vaste et important répertoire, dont nous avons déjà (*Polybiblion*, t. LVIII, p. 32) entretenu nos lecteurs, poursuit régulièrement sa publication. Depuis ce premier compte rendu, sept livraisons nouvelles

(15-21) ont été livrées aux souscripteurs : avec la seizième s'achève le tome premier, lequel, accru du supplément contenu dans la dix-septième, comprend plus de 1,500 pages. Avec la dix-huitième commence le tome second qui, selon toute apparence, ne sera pas moins étendu. Signalons spécialement, dans cette partie nouvelle, les articles *Hestia* ou *Vesta* (49 colonnes), *Janus* (40 colonnes), *Junon* (74 colonnes); *Isis* n'occupe pas moins de 95 pages, tandis qu'*Inferi* doit se contenter plus modestement de 15. La proportion, on le voit, est assez arbitraire.

Une chose frappe ici dès le premier coup d'œil : c'est la quantité vraiment prodigieuse des documents de tout genre cités, mentionnés et passés en revue : ni la vie matérielle, ni la vie intellectuelle, ni la vie politique des anciens n'ont laissé des traces comparables à celles de leur vie religieuse, à laquelle se rattache, directement ou indirectement, la très grande majorité des monuments de l'art, temples, statues, bas-reliefs, *ex-voto*, peintures murales, vases peints, inscriptions, etc. Et comme la plupart des collaborateurs de M. Roscher ont cédé visiblement à la préoccupation de ne pas s'entendre reprocher la moindre lacune, certains articles ont pris des dimensions qui paraîtront aisément exagérées, sans parler de la confusion, des répétitions et des désaccords à peu près inévitables qui résultent d'une telle accumulation de citations, d'analyses, de descriptions et de renvois de toute espèce. En outre, au lieu d'une méthode uniforme, chaque rédacteur a été plus ou moins abandonné à son inspiration personnelle : de là une variété qui n'est pas sans agrément pour un lecteur ordinaire, mais qui est faite pour déconcerter les recherches des savants. On a remarqué également que la religion et la mythologie romaines étaient en général moins bien traitées que celles de la Grèce : en France, dans les recueils analogues, la proportion serait plutôt intervertie.

Pour donner une idée du plan sur lequel est conçu ce *Dictionnaire*, il nous a paru intéressant de résumer sans commentaire un des articles, et nous avons choisi le mot *Héros* (149 colonnes). On verra qu'il est difficile d'être plus complet.

Chap. I. Étymologie. Dans l'*Iliade*, ce terme désigne un guerrier ; dans l'*Odyssée*, un prince. Hésiode voit dans les *héros* des êtres supérieurs ayant vécu dans un passé lointain et sans doute déjà en possession d'un culte : c'est la signification qui prévaudra dans la suite chez les poètes dramatiques et chez les historiens. — *Chap. II. Origine de la croyance aux héros.* Ils ont une double existence, l'une fabuleuse, l'autre religieuse. Ce sont tantôt des hommes élevés par l'imagination populaire à un rang supérieur, tantôt des dieux redescendus graduellement à un niveau voisin de l'humanité. Le besoin de l'homme de s'entourer d'êtres tutélaires a créé la croyance aux héros, étroitement apparentée au culte des morts, tel qu'il se montra dès la fin de l'âge homé-

rique, surtout au sein des populations doriennes. — *Chap. III. Définition des héros.* Ils participent à la fois de la nature divine et de la nature humaine : aussi les qualifie-t-on assez souvent de « demi-dieux. » Ils passent pour supérieurs aux mortels en taille, en vigueur, en puissance : mais leur protection ne dépasse pas d'ordinaire le pays qui renferme leur tombeau historique ou légendaire : parfois même elle est limitée à une famille ou à une association. Si la plupart sont invoqués comme des dieux sauveurs et capables de lire dans l'avenir, il en est auxquels on rend des hommages pour prévenir leurs vengeances. — *Chap. IV. Culte des héros.* On les honore par des prières, des sacrifices, des libations, des festins ou des offrandes : le plus souvent ils sont associés aux cérémonies en l'honneur des divinités nationales : il est rare qu'il y ait des prêtres exclusivement consacrés à leur service. — *Chap. V. Héroïfication.* Dans les temps historiques, nous voyons le nom de *héros* décerné à Miltiade, à Brasidas, à Harmodius et à Aristogiton, aux athlètes vainqueurs dans les grands jeux, aux plus illustres fondateurs d'écoles, enfin, à la veille de la conquête romaine, à Aratus et à Philopœmen. Dans les siècles suivants, l'épithète de *héros* est tellement prodiguée sur les tombeaux qu'elle perd tout son prix. — *Chap. VI. Représentations figurées.* Sur les monuments de l'art, les héros sont représentés sous les traits ou d'un cavalier, ou d'un guerrier ; tantôt on les place sur un trône, tantôt ils sont couchés sur un lit, comme pour prendre part à un repas funèbre. Parfois on les gratifie des attributs propres aux véritables divinités. C. Huit.

Histoire du pape Calixte II. — Bullaire du pape Calixte II (1119-1124), par Ulysse Robert. Paris, A. Picard, 1891, 3 vol. gr. in-8 de xxvi-262, c-400 et 536 p. — Prix : 7 fr. pour le premier vol. et 25 fr. pour les deux autres. — Les trois vol. réunis : 30 fr.

Le second prix Gobert a été décerné, cette année, à M. Ulysse Robert pour l'ouvrage considérable consacré par lui à l'un de ses plus illustres compatriotes. A la fin du xie siècle, la France orientale vit deux de ses grandes provinces, la Champagne et le comté de Bourgogne, donner à l'Église, alors si troublée, deux papes qui tiennent une large place dans l'histoire du monde : Urbain II, issu d'une modeste famille de petits gentilshommes du Châtillonnais ; Calixte II, qui appartenait à une maison régnante.

Calixte II, dans le siècle, était Gui, fils de Guillaume Tête-Hardie, comte de Bourgogne, et d'Étiennette de Vienne ; ses quatre frères et ses quatre sœurs tinrent, par leurs possessions et par leurs alliances, le premier rang dans la haute féodalité. Gui de Bourgogne apparaît tout à coup dans l'histoire par son élection au siège archiépiscopal de Vienne ; jusque-là son existence et sa vie sont tellement inconnues que la légende

essaie de suppléer à cette absence de documents. Lacune regrettable, car nous aurions aimé voir poindre, dans les jeunes années du prélat, ce caractère entier et décidé qui, modifié plus tard par l'expérience des choses et la connaissance des hommes, en fit un personnage d'une fermeté accomplie. Élu archevêque de Vienne en 1088, Gui de Bourgogne administra ce diocèse jusqu'en 1119 : à cette dernière date, il prit possession de la chaire de saint Pierre, qu'il occupa près de six ans, jusqu'en 1124. Les premières années de son épiscopat ne furent pas, il faut l'avouer, à son éloge ; dans la revendication, en faveur du diocèse de Vienne, du comté de Sermorens, Gui montra, durant de longues années, dans sa lutte contre l'évêque de Grenoble, une ardeur qui se manifesta par des actes de violence et de mauvaise foi opiniâtre. Cette querelle se termina, en 1107, par un accord qui assurait à l'Église de Vienne la moitié du différend. Mais en dehors de cet incident, on voit en Gui un prélat accompli au point de vue de la sainteté de sa vie, de la science, de la prudence et de l'habileté dans les diverses missions dont il fut chargé, du zèle dans l'administration de son diocèse, d'une infatigable persévérance à combattre les abus qui désolaient l'Église, abus que, pontife, il devait vaincre. M. U. Robert retrace l'histoire de ce personnage avec érudition et sous une forme agréable : on doit lui savoir gré des efforts d'impartialité dont il fait preuve pour tâcher d'être l'historien et non le panégyriste de son illustre compatriote. Je ne puis que renvoyer à l'ouvrage lui-même pour que le lecteur soit édifié sur le pontificat de Gui, devenu Calixte II ; non seulement il y trouvera la vie d'un grand Pape, resté toujours Bourguignon de cœur, mais il sera parfaitement au courant de la fameuse querelle des *investitures,* qui troubla longtemps l'Église et que Calixte II, plus diplomate qu'Hildebrand (Grégoire VII), sut faire cesser.

Dans ce duel entre l'Empire et la Papauté, on peut, à la fin du XIXe siècle, s'instruire utilement. L'Empereur voulait transformer l'épiscopat en un groupe de fonctionnaires choisis et nommés par lui, dont le Pape aurait été le chef ; le Pape voulait conserver l'indépendance de l'Église et, à l'occasion, peser sur le pouvoir civil dans les questions de morale et d'orthodoxie. Dans ce désordre, la simonie, le dévouement aveugle et intéressé des courtisans, devenaient, dans le clergé, ainsi que la corruption des mœurs, un mal sans cesse grandissant. La gloire de Calixte II est d'avoir trouvé un *modus vivendi* et arrêté ce danger qu'il avait déjà vaillamment combattu avant de ceindre la tiare.

L'*Histoire de Calixte II* est à la fois l'introduction et le complément du *Bullaire*, recueil des actes de ce pape. Celui-ci contient tous les éléments du travail de M. Robert, mais je m'empresse d'ajouter que l'auteur n'a pas extrait de ce recueil précieux tout ce qu'il est permis d'y trouver pour l'histoire ecclésiastique et l'histoire générale pendant la période comprise entre 1119 et 1124. Chacun peut y puiser de nombreuses

indications se rattachant à des études spéciales ; on y trouve cinq cents bulles, dont trois cents ont été recueillies un peu partout par M. Robert, qui les révèle pour la première fois. Cette publication est faite avec une correction et une précision auxquelles l'auteur a dès longtemps habitué ses lecteurs. N'oublions pas que, en tête du *Bullaire*, il y a une dissertation diplomatique appliquée à l'ouvrage, qui rappelle les travaux analogues dus à M. L. Delisle et qui sont d'un si grand secours pour se diriger au milieu des documents émanés de la chancellerie pontificale.

A. DE BARTHÉLEMY.

Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre (1515-1563). *Étude sur les origines du protestantisme libéral français*, par FERDINAND BUISSON. Paris, Hachette, 1892, 2 vol. in-4 de 950 p. — Prix : 20 fr.

Neuf cent cinquante pages en deux volumes, sur lesquelles quarante pages sont consacrées à la bibliographie des œuvres de Castellion et cent vingt à la publication de lettres, mémoires, rapports d'enquête inédits, un bon index alphabétique à la fin, tel est le bilan du livre de M. Buisson. L'appareil de l'érudition est irréprochable dans cet ouvrage, mais souvent disproportionné avec le résultat obtenu et l'importance du sujet. Ce n'est pas dans un article du *Polybiblion* que l'on reprochera à un auteur les scrupules d'une érudition qui l'entraîne de Paris à Genève, à Berne, à Bâle et même à Amsterdam, pour visiter les bibliothèques et les archives ; mais il nous semble que, de ses laborieux voyages, M. Buisson a rapporté un butin assez mince. Il a bien fait d'intituler les documents qu'il publie : pièces inédites et non pièces justificatives, car, si l'appendice où elles sont contenues est intéressant à parcourir, il n'est nullement démonstratif. Ce défaut mérite d'être relevé, surtout dans un ouvrage qui, avant d'être présenté au public, l'a été d'abord à un jury comme thèse de doctorat.

La meilleure partie de l'œuvre de M. Buisson est celle où il analyse, traduit, interprète les œuvres latines ou françaises de Castellion. C'est là que son talent d'écrivain se donne libre carrière. Le reste, c'est-à-dire la partie historique, biographique du livre, disparaît presque sous l'amas des digressions. Tableaux de la vie universitaire dans les écoles de Lyon ou de Strasbourg, portraits d'humanistes ou de réformateurs ayant approché Castellion, intérieurs de ces ateliers d'érudition qu'étaient au XVIe siècle les librairies, tels sont les hors-d'œuvre dont les huit premiers chapitres du *Sébastien Castellion* sont remplis. Signalons enfin quelques morceaux oratoires empreints de l'onction de la prédication protestante. Les sujets de ces sermons ne sont pas toujours heureusement choisis. Calvin est l'objet d'un panégyrique enthousiaste au chapitre IV : l'auteur ne laisse pas alors pressentir les anathèmes qu'il prodiguera contre ce même Calvin, à peu près le seul adversaire, s'il faut l'en croire, de la tolérance

au XVIe siècle, « ce Calvin qui depuis.... mais Strasbourg admirait ses vertus. » Quelque prolongées que soient les digressions de M. Buisson, elles ne manquent pas de nous instruire. Nul auteur n'a marqué mieux que lui, en suivant le vagabondage de son héros dans toutes les villes et dans toutes les sectes réformatrices, combien la vie de bohème au XVIe siècle a servi la propagande de la Réforme. Combien de parvenus des lettres, tels que Castellion, auxquels la société ne faisait pas la place qu'ils méritaient, auxquels Genève même et Calvin, peu généreux pour les « humanités, » mesuraient parcimonieusement un salaire dérisoire, ont souhaité, comme le héros de M. Buisson, une prébende de pasteur, et, ne pouvant l'obtenir, ont dressé de nouveaux autels et prêché la liberté religieuse à leur manière ! Au XVIe siècle, la misère des humanistes fut une source féconde de réforme religieuse. On saura gré à M. Buisson d'en fournir de nouvelles démonstrations, en ne se résignant à sacrifier ni les matériaux qu'il avait en surplus, ni les appréciations qu'il lui convenait de formuler. On sent en le lisant que ce livre est la seule œuvre qu'un fonctionnaire très occupé ait pu écrire en s'arrachant aux soucis qui accaparent ses pensées et son activité ; il a fait de son ouvrage le dépositaire de toutes ses opinions littéraires, religieuses, philosophiques, si bien que le caractère historique en est parfois un peu altéré.

Une thèse historique toutefois court à travers le livre entier, et cette thèse, il faut le reconnaître, est surannée. Absorbé par ses travaux, ses luttes quotidiennes, M. Buisson n'a pu suivre qu'avec distraction, peut-être avec incrédulité, l'évolution considérable que des œuvres fortement documentées ont fait faire aux opinions historiques touchant le XVIe siècle et la Réforme. Écrite une première fois par des maîtres protestants, Mignet, Ranke, si haute que fût la pensée et l'impartialité de ces historiens, l'histoire du XVIe siècle a fait partout la part trop belle à la Réforme. Elle a trop facilement érigé toute révolte contre l'autorité religieuse en une conquête de l'esprit humain, et toute persécution subie par les réformateurs en un martyre. M. Buisson procède encore trop étroitement de ces maîtres. Comme eux il confond trop volontiers le protestantisme avec la liberté de pensée, surtout avec la tolérance ; comme eux il met tous les supplices au compte du catholicisme et de ses doctrines ; les protestants persécuteurs lui semblent une exception. Calvin, Bèze, Mélanchthon, les théologiens de Berne et Luther couvrant d'anathèmes les anabaptistes, affirment en vain la légitimité du supplice des hérétiques, M. Buisson ne veut entendre dans ce concert de la Réforme que la voix de Castellion prêchant la tolérance. Personne cependant n'avait aussi bien montré que M. Buisson, en son chapitre XIII, le profond isolement religieux et philosophique de Castellion, qui, parmi tous les réformés, ne trouve de collaborateurs et d'approbateurs que dans le petit groupe des sociniens, enfants perdus de la Réforme, reniés par toutes les Églises. Un pareil témoignage suffit-il véritablement

pour attribuer, comme l'a fait M. Buisson, à tout le protestantisme, une tradition, bien plus, un monopole de la tolérance? Pour le directeur de l'instruction primaire, comme pour tous nos gouvernants, la chose n'est pourtant pas douteuse : l'intolérance, partout où elle se rencontre, est le fait du clergé (voir la Conclusion). La préface enfin nous fait considérer la libre pensée comme le couronnement du protestantisme : ainsi l'a décidé récemment la Faculté de théologie réformée, et M. Buisson apporte son ouvrage à temps pour témoigner en faveur de l'unité, sinon de la doctrine, du moins de l'évolution de la Réforme. Mais ce n'est pas encore la biographie de Castellion, malgré tout l'art employé à grossir le sujet, qui infirmera les conclusions si bien fondées, historiquement parlant, d'un livre de Bossuet trop peu lu aujourd'hui : *l'Histoire des variations de l'Église protestante.* X.

Bossuet historien du protestantisme, par Alfred Rébelliau. Paris, Hachette, 1891, in-8 de xiii-602 p. — Prix : 7 fr. 50.

Peu d'ouvrages sérieux ont eu autant de succès que la thèse de Sorbonne, publiée peu après sa soutenance par le jeune professeur de la Faculté de Rennes. Une thèse, c'en est bien une, selon le sens étroit du mot, puisque l'auteur a pris à tâche d'établir que, contrairement à beaucoup d'opinions reçues, Bossuet fut un historien véritable, que la faculté oratoire ne dominait pas chez lui toutes les autres, que la rigidité du dogme ne l'empêchait pas de considérer une question sous toutes ses faces, que son *Histoire des variations*, en un mot, n'est pas seulement une œuvre littéraire de premier ordre, mais qu'elle est de plus un véritable monument d'érudition, un modèle de controverse savante et documentée, un livre qui mérite de ne pas vieillir, et auquel toutes les générations devront avoir recours, si elles veulent savoir vraiment ce que fut la Réforme en Europe et quelles conséquences religieuses, morales et politiques elle devait produire.

L'exposition de M. Rébelliau est longue, un peu embarrassée parfois d'incidences, et de celles qu'il faut suivre attentivement ; mais elle est pleine de preuves, très nourrie de faits, et, comme une thèse encore, elle développe souvent plus que de raison des arguments qu'il aurait suffi de rappeler en quelques mots. De telles recherches sont difficiles à analyser : nous ne nous attacherons qu'à un ou deux points.

Tout d'abord, il est peu d'ouvrages que Bossuet ait autant travaillés. Il le commença en 1680, et ne put le faire paraître qu'en 1683. Il puisa, pour le composer, à toutes les sources connues, dont le catalogue même de sa bibliothèque indique encore aujourd'hui les principales. Et quand le livre fut publié, l'effet fut si grand, qu'il y eut vraiment « dans le protestantisme un succès d'émoi religieux. » Non seulement Jurieu et Basnage avouent la frayeur que causa à leurs coreligionnaires cette

nouvelle polémique ; mais les docteurs de Tubingue lui accordent « la palme » parmi tous les écrits de Bossuet dirigés contre les protestants. Cette frayeur n'est-elle pas justifiée, quand on voit comment les prédictions de l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* se sont réalisées, et ce que le rationalisme et la libre pensée ont laissé debout des croyances primitives de l'Église évangélique?

Sur le problème spécial de la responsabilité des protestants dans les troubles civils du XVIe siècle, l'opinion soutenue par Bossuet est absolument exacte. Il n'est pas vrai de prétendre que la conjuration d'Amboise, aussi bien que la prise d'armes de 1562, fut un acte politique, — le résultat de la rivalité des Bourbons et des Guises. Les guerres de cette époque ont été appelées, par la voix populaire, de leur vrai nom, des « guerres de religion. » Aucun des contemporains ne s'y est mépris. Ronsard, dans son élégie sur l'événement même du « Tumulte, » dit, en parlant des ennemis de la foi catholique :

Ils faillent de vouloir renverser nostre empire,
Et de vouloir par force au prince contre-dire,
Et de présumer trop de leur sens orgueilleux,
Et par songes nouveaux forcer la loy des vieux;
Ils faillent de laisser le dernier de leurs pères,
Pour ensuivre le train des sectes estrangères.

Et plus loin :

Las! pauvre France, hélas ! comme une opinion
Diverse a corrompu ta première union!
Tes enfans, qui devraient te garder te travaillent,
Et pour un poil de bouc entr'eux-mesmes bataillent ;
Et comme reprouvez, d'un courage méchant,
Contre ton estomac tournent le fer tranchant.

Chaque parti se reproche les excès commis dans la lutte. Ceux des huguenots sont certainement les plus odieux. Ils agissent en agresseurs et en sauvages iconoclastes. Les traces de leurs destructions sont partout. Qu'on lise le petit écrit du temps intitulé : *Discours sur le saccagement des hérétiques*. M. Rébelliau revient deux fois sur cette question, qui ne semble pas douteuse. Ce qui n'empêcha pas que les ambitieux et les politiques profitèrent des troubles religieux pour pousser leur fortune. De même qu'en Allemagne, le plus grand appui de la Réforme fut l'intérêt qu'avaient les princes à conserver les biens sécularisés dont ils s'étaient emparés.

On trouvera aussi, dans l'ouvrage sur l'*Histoire des variations*, les renseignements les plus divers sur les idées de Bossuet en histoire, sur l'éducation religieuse qu'on donnait à son époque, sur les critiques qui ont été adressées à son ouvrage. Le grand évêque de Meaux ne pouvait rencontrer un apologiste plus convaincu, un admirateur plus sincère et plus compétent.

G. Baguenault de Puchesse.

La Mission et le culte de saint Martin d'après les légendes et les monuments populaires dans le pays éduen. *Étude sur le paganisme rural*, par J.-G. Bulliot et Félix Thiollier. Autun, Dejussieu; Paris, A. Picard, 1892, in-8 de 483 p., une carte, 12 pl. et 182 fig. — Prix : 15 fr.

En lisant les récits de Sulpice-Sévère, M. Bulliot a été frappé par l'importance de la mission de saint Martin, qui, pendant cinquante-six ans, parcourut la Gaule pour y répandre la nouvelle foi. Le plan d'un livre destiné à mettre en lumière le passage du grand missionnaire était simple : il suffisait de noter dans le pays éduen tous les lieux, églises, ruisseaux, fontaines, collines, placés sous le vocable de saint Martin. Persuadé que le passage de saint Martin fut marqué par la destruction des temples et des monuments divers du culte païen, M. Bulliot nous donne un tableau d'ensemble des ruines romaines éparses sur la contrée dont il s'occupe, et il nous signale de nombreux monuments conservés dans les musées et dans sa propre collection. Je crois, pour ma part, que les causes de destruction de tous ces monuments ont été nombreuses, même sans parler des invasions qui ont certainement traversé le pays éduen. En tout cas, le recueil de M. Bulliot est d'un grand intérêt. On y trouve des bas-reliefs représentant Mercure, les déesses-mères et le dieu au maillet, figuré soit seul, soit à côté de sa parèdre, Ærecura. Un bas-relief auquel M. Bulliot donne le nom de Wieland des Gaulois (pl. xii, p. 444) me paraît simplement représenter le même dieu au maillet. M. Bulliot parle du Mercure gaulois armé du marteau (p. 119) et nous dit, à propos d'un bas-relief de sa collection sur lequel est figuré le dieu au maillet, que cette figure pourrait être identifiée avec le Mercure gaulois. C'est là une nouvelle hypothèse qui demanderait à être discutée avec détails. Un groupe en pierre, représentant une femme agenouillée qui embrasse son enfant (p. 186, fig. 98), me paraît appartenir à une époque beaucoup plus rapprochée de nous que la période gallo-romaine.

L'auteur a donné une table des localités citées dans son livre. On regrettera certainement qu'il n'en soit pas de même pour les nombreux monuments figurés que son ouvrage signale pour la première fois.

J.-Adrien Blanchet.

Les Guerres sous Louis XV, par le comte Pajol, général de division. T. VII. Paris, Firmin-Didot, 1891, gr. in-8 de III-599 p., avec portrait de l'auteur. — Prix : 12 fr.

Voici le septième et dernier volume du grand ouvrage consacré par le général comte Pajol aux *Guerres sous Louis XV*. Ce volume comprend l'origine et l'historique des régiments permanents restés sur pied jusqu'à la mort du Roi, avec la description de leur uniforme, les noms des mestres de camp et colonels qui les ont commandés ; un historique rapide

des différentes armes, infanterie, artillerie et cavalerie, et le tableau de leur développement; les changements que l'armée a éprouvés par créations, incorporations, réformes, augmentations ou licenciements; les mêmes indications pour les corps francs, distingués par le nom de leurs commandants; la liste des régiments sur pied et de ceux réformés à telle ou telle époque, avec la différence établie de ceux connus par les noms de gentilshommes ou provinces; le lexique des lois, décrets et ordonnances réglant l'organisation de l'armée; les usages et coutumes en vigueur parmi les troupes; les termes spéciaux et les expressions propres à l'art militaire; en un mot, tout ce qui se rapporte à l'état de l'armée pendant cette longue période de 1715 à 1774. C'est le complément nécessaire d'un ouvrage qui demeurera classique pour l'histoire des guerres du règne de Louis XV. « Ce travail, dit l'auteur, est moins fait pour être lu que pour être consulté; » mais tous le consulteront avec fruit, et les hommes compétents le liront avec intérêt.

Tous aussi s'associeront à la pensée exprimée dans les lignes par lesquelles se termine la préface de ce volume : « Bien que l'art de la guerre soit entré aujourd'hui dans des voies nouvelles, il est bon de savoir que les nations, avant de s'armer comme pour se précipiter en masse les unes sur les autres, confiaient leur défense à des armées permanentes peu nombreuses, mais appuyées sur de fortes institutions et dont le noyau n'était formé que d'hommes ayant la vocation de leur état. En s'instruisant, on échappera à cette tendance, si commune parmi les hommes de nos jours, qui les porte à mépriser volontiers le passé, c'est-à-dire tout ce qu'ils ignorent; on cessera de croire, comme on le fait trop à présent, que la France n'a commencé qu'en 1789. »

Un intérêt douloureux s'attache à ces pages, les dernières qu'ait tracées l'auteur si distingué des *Guerres sous Louis XV;* une mort inattendue est venue le surprendre au moment où il achevait de les revoir. Nous ne pouvons donc qu'applaudir à la pieuse pensée qu'ont eue les éditeurs en reproduisant, en tête de ce septième volume, comme un suprême hommage, le portrait du regretté général Pajol. M. DE LA ROCHETERIE.

La Société des jacobins. *Recueil de documents pour l'histoire du club des jacobins de Paris,* par F.-A. AULARD. T. III. *Juillet 1791 à juin 1792.* Paris. Jouaust; Noblet; Quantin, 1892, gr. in-8 de 713 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce troisième volume comprend une période de onze mois, du lendemain de la fuite de Varennes à la veille du 20 juin 1792. On voit tout de suite se manifester l'intrigue jacobine contre la royauté et les motions les plus violentes se produire dans le club, jusqu'au moment où elles se traduiront en public par la pétition du 16 juillet, qui amène la scène sanglante du Champ de Mars. Les jacobins reculent, dissimulent; la majorité des

membres se retire et va former le club des feuillants. Tous les efforts pour prévenir cette scission sont inutiles. Plus tard, les événements d'Avignon, très sobrement rappelés ; la lutte contre les prêtres réfractaires ; les décrets sur les émigrés, la fête donnée aux Suisses de Châteauvieux, etc., etc., retentissent avec éclat dans le club.

C'est dans ce volume qu'on verra naître et se développer la haine entre les Girondins et Robespierre ; on suit à la trace le despotisme croissant de ce dernier : il est toujours à la tribune, il ramène tout à lui, tout ce qui concerne sa personne devient affaire d'intérêt public. On l'attaque, il répond longuement, et nous avons déjà un prélude de la discussion qu'il soutiendra plus tard devant la Convention contre Louvet. Ce club des jacobins est d'ailleurs un antre de discorde, et ces « frères et amis, » comme ils aiment à s'appeler, ont des séances des plus tumultueuses. Danton, Collot d'Herbois, Couthon, Robespierre, sont les maîtres ; Camille Desmoulins s'agite autour de ces chefs d'emploi.

Pour donner une idée de la violence qui y régnait, citons textuellement un fait (p. 595) : « Une lettre de Metz annonce le meurtre par la foule irritée d'un certain abbé Fikmon, reconnu coupable du crime de lèse-nation (*applaudissements*). — M. le Président (c'était Merlin) : Je ne souffrirai pas que la lecture soit continuée, puisqu'on se permet d'applaudir lorsque la loi a été violée. — M.... Ce n'est pas à la violation des lois que nous applaudissons. Mais l'atrocité du coupable ne nous permettait pas de réfléchir aux formes. — *Plusieurs voix :* La lecture ! la lecture ! Elle est continuée : — J'ai vu, dit l'auteur de la lettre, ce monstre abattu, percé de mille coups. La loi martiale a été proclamée, et à une fièvre sanguinaire a succédé la plus grande tranquillité. » Soit dit en passant : l'éditeur n'aurait-il pas dû nous aviser qu'il s'agit ici de l'abbé *de Ficquelmont* (non Fikmon), chanoine et grand chantre de la cathédrale de Metz ?

Les séances du club des jacobins se tenaient tous les deux jours : des séances extraordinaires avaient même quelquefois lieu dans l'intervalle. C'était une assemblée en face de l'autre, et, quand on a lu les séances du club, on ne s'étonne plus de voir adopter par la Législative, comme plus tard par la Convention, les propositions de loi avec une rapidité et un ensemble qui n'eussent pas été possibles si le club n'avait depuis longtemps discipliné les cœurs et les votes. Pour bien juger le mouvement politique qui ressort de ce volume, il faut attendre le suivant, qui comprendra le 20 juin et le 10 août et toute la période du 10 août au 21 septembre 1792 ; mais, dès maintenant, il est aisé de reconnaître que le 10 août est contenu dans le 17 juillet 1791 comme dans le 20 juin 1792.

Victor Pierre.

Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente, avec une introduction par M. Camille Rousset, de l'Académie française. Portraits d'après David et Gerard. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de xcvi-416 p. — Prix : 7 fr. 50.

Si la série continue, je ne sais vraiment pas ce qu'il restera, d'ici à un petit nombre d'années, de la légende napoléonienne. Plus nous allons, au fur et à mesure que les contemporains viennent apporter leur témoignage véridique contre cet homme, Napoléon tend de plus en plus à devenir un condottière vulgaire. A part le génie militaire, qu'il eut, à la vérité, à un degré que n'avait peut-être possédé avant lui aucun chef militaire, y compris Hannibal et César, toutes les grandes qualités de l'esprit que lui avait si bénévolement accordées M. Thiers, dans un livre aussi mensonger que frivole, s'en vont, se détachent, comme les feuilles desséchées de l'arbre secoué par le vent d'automne. Il n'en reste qu'un squelette émacié, qu'un grand tronc dépouillé sous lequel on doute de l'ombre qu'il a pu produire un jour.

Les Mémoires du maréchal Macdonald continuent, sous ce rapport, la série qu'avaient commencée ceux de Mme de Rémusat, les Histoires du général Jung et de Lanfrey, le Napoléon de M. Taine, les Mémoires du colonel Pion des Loches, les études de Forneron sur les émigrés pendant le premier Empire. C'est le jugement d'un contemporain que la gloire militaire n'aveugle point : celui d'un homme qui ne juge pas les événements seulement par leurs conséquences ; c'est l'œuvre d'un écrivain, d'un penseur ; c'est aussi l'œuvre d'un honnête homme. Appartenant à une de ces vieilles familles écossaises qui, au xviie siècle, avaient voulu partager le sort des Stuarts et qui avaient préféré l'exil au parjure, Macdonald, après de fortes études générales et des études militaires très complètes, était lieutenant au régiment irlandais de Dillon, au service de France, quand éclata la Révolution. Sauvé de l'échafaud par la consonance et la physionomie d'un nom étranger dans lequel l'ignorance révolutionnaire ne reconnaissait pas un ci-devant, le jeune officier prit part à toutes les campagnes de la fin du xviiie siècle. Ses connaissances militaires, très supérieures à celles de la plupart de ses collègues improvisés généraux en chef, devaient tout naturellement le mettre en vue : il devait donc avoir, il eut un avancement rapide : lieutenant en octobre 1791, il était colonel de Picardie (aujourd'hui 2e régiment d'infanterie) en 1792, et général de brigade en 1793.

> Colonel à quinze ans, je pense, avec raison,
> Que l'on peut à trente ans m'honorer du bâton....

disait un cadet de famille dans un opéra-comique joué quelque temps avant la Révolution : Macdonald devait, ou peu s'en faut, réaliser ce rêve d'allure fantastique.

Il n'eût tenu qu'à lui d'être compris dans la première promotion de

maréchaux, en 1804; mais il lui manquait pour cela la souplesse d'un Ney ou d'un Masséna. Cet officier de l'ancien régime était tout l'opposé d'un homme de cour ; il avait ses idées et il y tenait, parce qu'il n'en adoptait que de sages, de réfléchies, de justes. Sans jamais faire de politique, il avait blâmé la condamnation de Moreau, l'étranglement de Pichegru : cela suffit à Napoléon pour mettre Macdonald de côté, comme il fit de tant d'autres, de Lecourbe en particulier, le vainqueur de Souvaroff en 1799. Macdonald fut donc tenu, pendant plusieurs années, dans une demi-disgrâce et il fallut le rôle prépondérant, décisif, qu'il joua à la bataille de Wagram, pour arracher à l'Empereur ce bâton de maréchal, dont il s'était rendu digne plus que et avant beaucoup d'autres.

Ce jour-là Napoléon et Macdonald parurent réconciliés; mais si d'un côté la paix était faite, de l'autre elle n'était qu'apparente. L'Empereur n'aimait pas les capacités : il craignait toujours qu'elles ne lui portassent ombrage; de même que le *Bulletin* annonçant la victoire d'Iéna avait à peine parlé de celle d'Auerstædt, de même le *Bulletin* de Wagram fit à peine mention du nom de Macdonald.

Le nouveau maréchal ne voulut pas faire attention à cette injustice : comment supposer — peut-être en doutait-il lui-même — qu'il eût gagné une bataille dans laquelle Napoléon commandait en chef? Mais, au fond, Napoléon savait la vérité, et, dans son cœur, il ne pardonnait pas plus Wagram à Macdonald qu'il n'avait pardonné Auerstædt à Davoust. Entre temps, les événements marchaient : la guerre d'Espagne avait commencé à ébranler le colosse aux pieds d'argile; la campagne de Russie allait lui donner, à un autre bout de l'Europe, une autre secousse, et, enfin, la désastreuse année 1813 devait ramener les armées françaises sur la rive gauche du Rhin pour ne plus les en laisser sortir.

Macdonald prit part à toutes ces opérations, déployant partout les ressources d'une organisation militaire géniale et celle d'un caractère supérieur aux événements. Sa conduite à Leipzig fut héroïque, mais que pouvaient la bravoure et l'intelligence dans ces circonstances lamentables où la trahison des uns, la lâcheté des autres, l'incurie du plus grand nombre, enfin l'affaissement mental de l'Empereur lui-même, s'accumulèrent pour nous perdre?

Nous avons lu bien des récits de cette désastreuse campagne de 1813, notamment les deux volumes si pleins de détails du général de Vaudoncourt, qui passent jusqu'ici pour ce qui a été écrit de plus exact et de plus ample sur ce sujet, mais nous n'avions rien vu encore d'aussi éloquent, d'aussi poignant, d'aussi tristement lamentable que le récit du maréchal Macdonald. L'entassement de nos régiments en déroute à l'entrée du pont détruit de l'Elster, ce spectacle de milliers de malheureux tendant leurs mains vers le maréchal et le suppliant de ne pas les abandonner, la vue de centaines d'infortunés s'élançant dans le fleuve pour échapper

à l'ennemi et préférant la mort à la perte de leur liberté : c'est un tableau d'horreur qui n'a d'égal que le passage de la Bérésina. La campagne de 1813 est la partie des Mémoires de Macdonald la plus dramatique et la plus émouvante ; il en est une autre qui, au point de vue politique, ne lui est en rien inférieure comme intérêt : c'est, en premier lieu, la fin de la campagne de 1814 et les négociations qui aboutirent à l'abdication de l'Empereur ; en second lieu, les détails sur le débarquement du golfe Jouan, la marche de Napoléon sur Paris, et la retraite sur Gand du roi Louis XVIII.

A propos de l'abdication de l'Empereur, les Mémoires de Macdonald mettent bien en lumière cette vérité qu'à la fin de 1814, la France, lasse de quinze années de despotisme, avait séparé sa cause de celle de Napoléon et qu'elle était décidée à secouer le joug de ce maître intolérable. Quand le vaincu de Leipzig appela à Fontainebleau ses maréchaux pour leur donner ses ordres relatifs à la marche sur Paris, ce fut à Macdonald qu'échut le périlleux honneur de signifier au souverain que l'armée refusait catégoriquement d'obéir à de telles injonctions. On craignait un éclat ; un nombre considérable d'officiers tinrent à accompagner le maréchal au palais pour l'arracher aux violences possibles d'un homme qu'on savait capable de tout. Mais ces précautions devaient être inutiles. La puissance de Napoléon n'était plus qu'une ombre qui pouvait faire illusion encore à son entourage, mais dont lui même sentait mieux que personne l'inanité : l'ex-souverain se résigna. « J'aurais cru qu'il aurait éclaté, écrit à ce propos le duc de Tarente. Au contraire, sa réponse fut faite avec calme et douceur. » Calme et douceur de l'impuissance, mais non de la résignation, assurément.

Le rôle joué par Macdonald au moment du retour de l'île d'Elbe ne fut ni moins net ni moins honorable que celui qu'il avait tenu en 1814. Ayant accueilli loyalement la Restauration, le maréchal fut du petit nombre des fidèles qui gardèrent leur serment vis-à-vis de Louis XVIII. Et certes, ce ne furent point les sollicitations qui lui manquèrent ; mais Napoléon eût pu s'éviter la peine de telles démarches : il connaissait assez le duc de Tarente pour n'ignorer pas qu'elles étaient inutiles.

Tel est ce livre, extrêmement curieux, plein d'intérêt, plein de détails inédits, de réflexions, d'enseignements d'une haute portée, bien autrement authentique et d'une tout autre valeur que les Mémoires de Marbot. Nous ignorons pour quel motif M. Camille Rousset a cru devoir mettre en tête de ce volume un résumé banal d'événements si bien racontés par leur auteur. Les fleurs de rhétorique dont l'académicien a orné cette introduction sont bien incolores auprès des touches rudes et vigoureuses de l'écrivain-soldat. Ce hors-d'œuvre pouvait passer dans la *Revue des Deux Mondes*, loin du texte du maréchal ; mais dans le livre même, le contact est trop direct et la comparaison devient choquante.

Nous conseillons à l'éditeur de supprimer ce malencontreux avant-propos dans la prochaine édition. ARTHUR DE GANNIERS.

Le Présent et l'avenir du catholicisme en France, par l'abbé DE BROGLIE. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 273 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'an dernier, dans la *Revue des Deux Mondes*, M. Taine, poursuivant ses études sur les *Origines de la France contemporaine*, aborda la question de l'Église catholique en France, de son organisation, de ses forces et de son avenir. Après un tableau très vivant, très loyal, très rassurant aussi de sa hiérarchie ; après avoir montré le Pape dans sa puissance incontestée ; les évêques fidèles au chef, pieux, dévoués, obéis ; les prêtres disciplinés à merveille, enfin les ordres religieux dans leur épanouissement spontané et fécond, l'auteur qui, dans le christianisme, saluait un agent de progrès, se retourne tout à coup pour le vouer à une décadence certaine ; il a le présent, il ne saurait avoir l'avenir, car il est en désaccord avec la science moderne.

On attendait autre chose. Tant de loyauté, tant de clairvoyance aboutir à enfermer le christianisme dans une impasse ! Lui reconnaître tant de vigueur et le taxer d'anémie ! Montrer les ailes dont il soulève le genre humain depuis tant de siècles, et couper le fil de sa vie à bref délai ! Il y a de l'illogique dans cette thèse : c'est ce que M. l'abbé de Broglie a entrepris de démontrer.

On ressent un double plaisir à lire ce livre. Le premier, c'est d'assister à la lutte courtoise de deux grandes intelligences parties de points si opposés ; le second, c'est de constater la fermeté et la sagacité des réponses. M. l'abbé de Broglie a une méthode rigoureuse : on sent le mathématicien qui avance de théorème en théorème, sans laisser derrière lui rien d'indémontré. Mieux encore, c'est le dialecticien qui aperçoit les points faibles, qui distingue, démêle, redresse les formules et les termes détournés de leur sens, signale les erreurs de faits, et qui, de point en point, écarte les ténèbres et fait la lumière. M. Taine donne la sainte Eucharistie comme constituant la force de l'armée chrétienne ; mais pour lui, c'est une hypnose, une occasion de visions et d'extase dans lesquelles la foi elle-même doit disparaître. Plus loin, il essaie de montrer que le christianisme est dépassé par la science ; qu'il établit en vain des ponts fragiles pour maintenir des communications apparentes avec elle ; que tout savant catholique doit avoir en soi une cloison étanche où la foi est d'un côté, la science de l'autre, sans que l'une et l'autre se touchent. Enfin, à ses yeux, si la foi agit sur le cloître et sur le groupe restreint, elle n'agit plus sur la foule.

Nous n'avons pas ici à analyser la réfutation de M. l'abbé de Broglie : il nous suffira de dire qu'il ne se borne pas à se maintenir sur la défen-

sive ; il montre à son tour qu'il ne faut pas confondre des résultats scientifiques plus ou moins contrôlés avec la science elle-même ; que cette science si hautaine vit souvent d'hypothèses et que « les ponts fragiles » ne sont que trop à son usage : des exemples saisissants appuient cette partie de la réponse. Quant à l'avenir du catholicisme, ce groupe même restreint, dont parle M. Taine, n'est-il pas une grande force ? Quels progrès il a déjà accomplis ! « C'est le sel de la terre, destiné à empêcher la masse de se corrompre. » En dernier lieu, M. l'abbé de Broglie dénonce l'hostilité de la secte antichrétienne qui domine violemment la France. Mais c'est une crise, une force brutale et hypocrite, pleine de dangers sans doute, mais qui ne nous laisse pas sans espérances. « L'entreprise de déraciner entièrement la religion du sol de la France est chimérique.... Il dépend de nous, par notre courage, par l'exercice croissant de notre libre arbitre, de hâter la victoire.... Il y a aussi la part de la Providence.... Ne pouvons-nous pas, nous qui avons porté le poids de l'épreuve, espérer que ceux qui nous suivent seront plus heureux que nous, qu'ils moissonneront dans la joie ce que nous avons semé dans les larmes ? »

Disons en terminant que ce livre a un dernier mérite : il est court. L'auteur a condensé ses raisonnements et ne leur en a donné que plus de relief. Il profitera à tous ceux qui le liront ; souhaitons que dans le nombre on puisse compter un jour celui qu'il réfute ! VICTOR PIERRE.

BULLETIN

Sacerdos maximus omnes Christi Jesu ministros viam et veritatem docens. BERNARDINUS AQUILANTE. Rome, Lille et Paris, Desclée, 1891, in-32 de 127 p. — Prix : 1 fr. 50.

Amateur passionné de la forme élégante sous laquelle le Saint-Père donne ses enseignements à l'Église, M. Aquilante s'est plu à relever, dans les encycliques de Léon XIII, les passages qu'il regardait comme les mieux appropriés aux prêtres, et à offrir à ses frères dans le sacerdoce ces « excerpta » pour nourrir leur ferveur et exciter leur zèle. A côté de cette généreuse pensée, il y a sans doute le désir d'honorer, par un hommage délicat, le sage Pontife que l'Église a le bonheur de posséder, mais personne ne songera à s'en plaindre et chacun de ces chapitres sur la vie sacerdotale, le devoir de la prière, la dévotion à Marie et à Joseph, la lutte contre l'esprit du monde, l'amour de saint François pour la croix, sera également goûté.

G. P.

Cérémonies de l'installation des curés. par l'abbé E. DUPLESSY. Paris, Leday, 1892, in-32 de 152 p. — Prix : 0 fr. 60 c.

M. Duplessy a voulu mettre à la disposition des fidèles un manuel capable de soutenir leur attention et de guider leur piété lors des cérémonies d'installation d'un nouveau curé dans une paroisse. L'idée était heureuse,

car elle répondait à un besoin, et nous sommes persuadé que le rédacteur a rendu ainsi un réel service à beaucoup de bonnes âmes qui ne saisissent peut-être pas toujours le caractère profond des cérémonies en usage dans cette circonstance. G. P.

Nomographie. — *Les Calculs usuels effectués au moyen des abaques*, par Maurice d'Ocagne, ingénieur des ponts et chaussées. Paris, Gauthier-Villars, 1891, in-8 de 96 p. et 8 pl. — Prix : 3 fr. 50.

L'emploi des procédés graphiques pour représenter des grandeurs variables est aujourd'hui devenu vulgaire; les journaux quotidiens nous donnent la courbe du cours de la Bourse, et chacun sait en faire usage pour les opérations les plus simples. On sait, par exemple, qu'en tirant une ligne horizontale à travers la courbe, on déterminera les époques auxquelles la grandeur représentée a eu des valeurs égales. On connaît aussi depuis longtemps beaucoup de procédés de calcul graphique; ainsi, on extrait la racine carrée d'un nombre en construisant la moyenne proportionnelle entre la longueur qui le représente et celle qu'on a prise pour représenter l'unité.

On comprend qu'en combinant ces procédés avec la représentation géométrique des grandeurs, on arrive à résoudre graphiquement beaucoup de problèmes importants.

Mais il y a bien des manières d'effectuer cette combinaison. Plusieurs savants, depuis Louis Ponchet, en 1795, jusqu'à MM. Lalanne, Massau, Lallemand, ont montré, dans des cas particuliers de plus en plus nombreux, comment on peut la réaliser sous la forme de tableaux à graduation ou « abaques, » qui donnent à vue ou par des tracés extrêmement simples la solution du problème pour des données variables. Un abaque fournit donc en une page, souvent de petites dimensions, l'équivalent d'une table de comptes faits dont le calcul et l'impression exigeraient la plupart du temps un travail et une dépense hors de proportion avec l'objet.

M. d'Ocagne, après avoir lui-même traité un certain nombre de questions de ce genre, a réussi à dégager les principes généraux qui président à leur solution et à réduire en corps de doctrine la construction des abaques. Ce n'est pas un simple jeu d'esprit. Dans certains cas, l'emploi de ces procédés a permis d'économiser le travail de nombreux calculateurs. C'est donc un véritable service que la publication de M. d'Ocagne rend aux hommes d'étude et aux ingénieurs. E. Vicaire.

La Musique et le dessin, *considérés comme moyens d'éducation*, par Gustave Derepas, docteur ès lettres, agrégé de philosophie. Paris, Poussielgue, 1892, brochure de III-91 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cet opuscule contient deux leçons sur la musique et le dessin, professées en Algérie à un cours d'enseignement secondaire de jeunes filles, et six lettres sur la musique classique, dont les deux dernières plus particulièrement consacrées à Mozart et à Beethoven. L'auteur démontre que la musique et le dessin sont un puissant moyen de parfaire l'éducation; la musique surtout donne à l'âme la faculté d'exprimer l'inexprimable, ce moi intime et profond auquel la parole ne saurait suffire. Cet intéressant sujet est traité d'un point de vue fort élevé ; c'est une œuvre de « philosophie musicale, » si je puis dire, complétée, dans un développement à notre gré trop restreint, par les lettres sur la musique classique, l'orchestre et l'esthétique musicale.

La supériorité des instruments sur la voix humaine est une thèse que

M. Derepas soutient avec honneur, quoiqu'elle soit contestable; enfin le parallèle entre Mozart et Beethoven, en rapprochant la vie et les œuvres des deux grands génies, nous montre l'un plus « parfait » peut-être dans son « exquise correction, » l'autre plus « puissant » parce que sa musique est plus « vécue. » ANDRÉ DE B.

Un Pèlerinage à Bayreuth, par ÉMILE DE SAINT-AUBAN. Paris, Savine, 1892, in-12 de 338 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au début de son livre, M. E. de Saint-Auban (qui aurait pu se passer de nous dire qu'il n'est pas « extrêmement âgé, » car son livre nous le laisse trop voir) proteste qu'il n'est qu'un admirateur, nullement un adorateur de Wagner. Cela ne l'empêche pas d'ailleurs d'intituler son livre : *Un pèlerinage*, d'appeler Bayreuth la « Ville sainte, » et de nous apparaître à peu près tout le temps de son pèlerinage dans une attitude qui ressemble fort à celle de l'adoration. Quoique l'auteur ait pris soin de s'en défendre, « le dieu Wagner » plane sur son œuvre, et l'enthousiasme qu'il inspire s'exhale en une série de cantiques écrits dans une langue maniérée, précieuse, obscure et très souvent entachée de galimatias. Dans les entr'actes, le pèlerin détend un peu sa lyre pour chanter, en des pages familières, les actrices en train « d'ajuster leurs corsages ou d'étirer leurs bas. » Mais, je l'avoue en toute sincérité, ceci ne me paraît pas compenser cela. Il a bien vite fait d'ailleurs de remonter sur son tréteau, et d'entonner à nouveau des hymnes qui n'en finissent plus, et où les chants mystiques alternent avec des couplets beaucoup moins édifiants. C'est un bien singulier mélange. Et voilà pourtant ce qu'on gagne à fréquenter Wagner, grand génie peut-être, mais, à coup sûr, génie fort peu français, méritât-il, comme on le dit, pour sa musique et pour ses poèmes, la double couronne de Beethoven et de Shakespeare. Voilà un jeune homme qui doit avoir du talent, il le montre en plus d'une page; il s'en va pèleriner à Bayreuth, et il en revient avec un livre où l'on a vraiment de la peine à retrouver quelques traces de ces dons précieux qui constituent notre esprit national. Nous souhaitons que la leçon lui profite, sinon il ira se perdre dans le trop nombreux troupeau des décadents, symbolistes, romanistes, mages, cabalistes et autres, et ce sera vraiment dommage. Divers passages de son livre nous laissent croire qu'il méritait mieux. P. TALON.

Contes allemands du temps passé, traduits par F. FRANCK et E. ALSLEBEN. Paris, Perrin, 1892, in-12 de XI-468 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait que les frères Grimm ont publié un recueil de traditions allemandes. La traduction en a été faite par M. Theil et forme deux volumes in-8, publiés chez Levassu en 1838. Dans l'œuvre germanique, qui s'adresse spécialement aux folkloristes, MM. F. Frank et E. Alsleben ont choisi dix-sept jolis contes qu'ils ont traduits de nouveau et les ont fait suivre de récits analogues empruntés à Simrock, Rechstein, F. Hoffmann, Winter, Schanz, Musæus et Tieck. Ces contes sont accompagnés de notices sur leurs auteurs et précédés d'une préface de M. Ed. Laboulaye, de l'Institut, qui donne de bonnes notions sur l'origine et la nature des contes, mais croit trop peut-être à leur inspiration mythique. GRISBERG.

Les Légendes fribourgeoises, 2e édition, par S. Genoud. Fribourg, librairie de l'Œuvre Saint-Paul, 1892, in-12 de xx-292 p. — Prix : 2 fr.

M. Genoud écrit d'un style agréable; les vers mêmes naissent, sous sa plume, faciles et harmonieux : il n'y a pas à s'étonner qu'il ait habillé littérairement ses légendes et qu'il en ait rimé quelques-unes. Les folkloristes tiennent à une rédaction plus simple et faite, en quelque sorte, sous la dictée d'abrupts narrateurs, mais ils trouveront néanmoins, dans le volume de M. Genoud, des récits qui les intéresseront, surtout parmi ceux qui sont relatifs aux bergers, aux *armaillis*, comme on dit dans le patois du pays, dont l'auteur nous donne aussi quelques échantillons poétiques. Ce livre mérite donc de ne pas être dédaigné par les érudits qui s'occupent des traditions populaires et d'être bien accueilli par les lecteurs qui ne demandent à ces traditions que d'occuper quelques instants de loisir. Il est d'ailleurs composé avec une retenue qui permet à tous les yeux de le parcourir.

Grisberg.

Le Râmâyana, poème sanscrit de Valmiky, traduit en français par Hippolyte Fauche. Paris, Flammarion, in-16 de v-314 p. — Prix : 2 fr. 50.

Feu Hippolyte Fauche, ayant traduit le Râmâyana en neuf volumes (1854-1858), en fit un abrégé en deux volumes (1864), destiné, dans sa pensée, à populariser le chef-d'œuvre indien. Le petit volume publié par la librairie Flammarion est un abrégé de l'abrégé de Fauche. Après cette triple opération, il serait merveilleux qu'il restât quelque chose du Râmâyana. Et, en effet, il n'en reste rien. F.

Victor Hugo apologiste, *abrégé du dogme et de la morale catholique.* Extrait des œuvres de Victor Hugo, par l'abbé E. Duplessy. Paris, J. Leday, 1892, in-12 de 214 p. — Prix : 2 fr.

Victor Hugo et son œuvre poétique, conférence par l'abbé J.-L. Lenoir. Paris, Vic et Amat, in-8 de 42 p. — Prix : 1 fr.

Si M. l'abbé Duplessy s'était simplement proposé d'extraire de l'œuvre immense de Victor Hugo les belles pièces et les superbes vers où le poète, inspiré par la beauté du christianisme, chante Dieu, la religion, les vertus, avec cet art merveilleux qu'il possédait à fond et cette force et cet éclat que le génie donne à ce qu'il touche, nous applaudirions pleinement à son entreprise. Mais vouloir faire de Victor Hugo un apologiste, prétendre qu'on puisse, de son œuvre, « former une exposition, une apologie presque complète du dogme, de la morale et du culte chrétien, » chercher à donner un « abrégé du dogme et de la morale catholique extrait des œuvres de Victor Hugo, » voilà qui nous paraît bien risqué, absolument étrange. Le catholicisme, heureusement, n'a pas besoin d'un tel apologiste, et ses défenseurs, — je ne parle même pas des premiers, mais de ceux du second rang, — ont une autre force de pensée et de philosophie, s'ils ne possèdent pas au même degré la richesse de l'imagination, l'éclat et la sonorité du style. Le titre de cet ouvrage nous paraît donc malheureux, mais, cette critique faite, hâtons-nous d'ajouter que l'œuvre de M. l'abbé Duplessy est intéressante et contribue à nous rendre plus indulgent pour le pauvre grand poète.

— Encore Victor Hugo. La conférence de M. l'abbé Lenoir ne nous ouvre pas des horizons nouveaux — ce qui, d'ailleurs, devient bien difficile — mais elle a le mérite d'apprécier avec goût et justesse l'œuvre du poète. L'orateur nous montre Victor Hugo incomplet, surtout inégal. Il estime parti-

culièrement les premiers vers de son auteur et ceux qui, plus tard, furent encore inspirés par la religion et ses grands principes. Il pense qu'il restera une partie de l'œuvre de Victor Hugo, mais une partie seulement, et celle peut-être qui est aujourd'hui la moins prisée.

P. Saint-Marcel.

Essai de martyrologe de l'ordre des Frères mineurs (*cordeliers, conventuels et observants, récollets et capucins) pendant la Révolution française (1792-1800)*, par le P. Édouard d'Alençon, des Frères mineurs capucins. Paris, Poussielgue, 1892, in-8 de 47 p. — Prix : 1 fr. 25.

C'est une heureuse idée que d'avoir essayé le martyrologe des Frères mineurs sous la période révolutionnaire. Il serait à souhaiter que chaque grand ordre dressât la liste des victimes qu'il a comptées. Faudrait-il la dresser mois par mois, comme vient de le faire le P. Édouard d'Alençon? Cette distribution, qui offre des avantages au point de vue de la piété et pour former comme un calendrier de souvenirs, a le tort, sous le rapport historique, non seulement de mettre de la confusion dans l'esprit, mais d'obliger le lecteur attentif à reconstituer à chaque pas l'ordre chronologique. N'eût-il pas été préférable de ranger chaque série de victimes sous la rubrique de la persécution spéciale qui l'atteignit : massacres de septembre 1792, échafauds de la Terreur, pontons de 1794, déportations de 1797 à 1799? L'auteur a consulté bien des ouvrages; il les cite avec grand soin, il les contrôle les uns par les autres; il a pu de temps en temps se reporter directement aux archives locales ou recueillir des renseignements parmi ses frères en religion. Eh! n'est-ce pas surtout dans les dépôts de son ordre, si la Révolution n'avait tout dispersé, que le P. Édouard d'Alençon aurait dû pouvoir puiser les éléments de ces listes funèbres? Il lui a fallu glaner çà et là, glaner péniblement; la contribution qu'il offre à ce prix à l'histoire religieuse de la Révolution française n'en est que plus précieuse.

Une table par ordre alphabétique donne la liste de tous les noms cités et facilite les recherches. Aux noms de famille, peut-être eût-il fallu ajouter les noms de religion. — Le P. Bruno de la Villeneuve (Jean-François Daviot), est mentionné comme mort à Yracoubo « le 14 octobre 1798, suivant les uns, en 1800 suivant les autres » (p. 31). Il y a, je crois, confusion : Jean-François Daviot est mort le 14 octobre 1798 à Yracoubo, et son cousin, Denis Daviot, est mort le 10 octobre 1800, à Sinnamary. Victor Pierre.

Sept Paroles de N. T. S. P. le Pape Léon XIII, par Mgr Joseph-Amand Fava, évêque de Grenoble. Paris, Bloud et Barral, 1892, in-8 de 40 p. — Prix : 0 fr. 50.

Sous ce titre, le vaillant évêque de Grenoble fait un commentaire en sept points de l'allocution prononcée par S. S. Léon XIII dans le consistoire du 14 décembre dernier. On peut le résumer ainsi : 1° L'Ennemi déclaré du Pape ; 2° la Douleur du Pape; 3° les Ennemis hypocrites du Pape; 4° le Présent difficile et l'avenir sombre ; 5° la Paix offerte par le Pape à l'Italie ; 6° la Franc-maçonnerie et la Papauté; 7° Avis aux gouvernants et recommandation aux catholiques. Le commentaire conclut par un « plan d'action » destiné à assurer au Pape la sécurité et l'indépendance et à notre pays la pacification religieuse. Ces graves enseignements correspondent merveilleusement aux besoins de l'heure présente. Nous les signalons aux catholiques, qui les méditeront avec respect et voudront sûrement en faire leur profit.

P. Talon.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le R. P. Dom Pius-Bonifacius Gams, de la congrégation bénédictine de Munich, est mort le 11 mai dernier. Le savant bénédictin a publié plusieurs ouvrages, dont les plus importants se rapportent à l'histoire ecclésiastique générale et à celle d'Espagne. Cependant le travail qui l'a recommandé davantage à la reconnaissance des érudits est cette *Series episcoporum*, si commode, si utile et si généralement exacte, malgré quelques lacunes et quelques erreurs. Il a également eu la patience de dresser quelques tables de matières, notamment pour l'histoire ecclésiastique de Möller. Nous citons de ce consciencieux écrivain : *Die 7 Worte vom Kreuze* (1845, in-8) ; — *Ausgang und Ziel der Geschichte* (1850, in-8) ; — *Johann der Täufer im Gefängniss* (1853, in-8) ; — *Die Geschichte der Kirche Christi im 19 Jahrhundert* (1854-1859, 4 vol. in-8) ; — *Die XI Säcular Feier des Martyrertodes des heiligen Bonifacius, des Apostels der Deutschen, in Fulda und Mainz* (1855, in-8) ; — *Die Kirchengeschichte von Spanien* (1862-1879, 5 vol. in-8) ; — *Die Organisirung der Peterspfenniges* (1862, in-8) ; — *Katechetische Reden* (1862, 2 vol. in-8) ; — *Der Peterspfennig als Stiftung* (1866, in-8) ; — *Das Jahr des Martyrertodes der Aposteln Petrus und Paulus* (1867, in-8) ; — *Zur Geschichte der spanischen Staatsinquisition* (1878, in-8) ; — *Series episcoporum* (1873, in-4) ; — *Hierarchia catholica. Supplementum I ad opus : Series episcoporum* (1879, in-4) ; — *Der Bonifacius Verein im Deutschland* (1880, in-12) ; — *Series.... qua series episcoporum completur* (1886, in-4).

— Le comm. Giovanni-Battista di Crollalanza, fondateur de la R. Accademia araldica italiana, directeur du *Giornale araldico* et de l'*Annuario della nobiltà*, est mort le 8 mars dernier à Pise. C'est à la revue qu'il avait fondée que nous empruntons les quelques renseignements que nous donnons ici et la liste de ses ouvrages. Né à Fermo, le 19 mars 1819, il montra, dès son jeune âge, beaucoup d'ardeur pour l'étude. Après quelques essais poétiques et dramatiques, il se consacra entièrement aux recherches historiques. C'est pendant qu'il dirigeait le collège national d'Imola, après avoir enseigné dans quelques autres et fondé lui-même celui du Prince Humbert à Carpi, que l'ardeur que son fils Goffredo montrait pour la science héraldique appela son attention sur une matière dont il fit dès lors l'objet de ses études. En 1874, il fonda le *Giornale araldico* à Fermo ; en 1875, il établit à Pise l'Académie héraldique ; en 1879, il publia le premier annuaire de la noblesse italienne. Plus de trente sociétés savantes d'Italie et du monde entier s'étaient fait un honneur de l'inscrire parmi leurs membres. Il a publié : *Il Goudar dilucidato ossia nuovo compendio di grammatica francese* (1841, in-8) ; — *Il Teofilologo* (1844, in-8) ; — *Di Chateaubriand e della sua Poesia sacra* (1844, in-12) ; — *Poesie varie* (1845, in-8) ; — *Ispirazioni melancoliche* (1845-1846, in-8) ; — *Canti popolari* (1846, in-8) ; — *Il Senam* (1846, in-16) ; — *La Potenza militare della Russia* (1851, in-8) ; — *L'Amor materno* (1853, in-8) ; — *Jefte* (1855, in-16) ; — *L'Enciclopedia contemporanea* (1855-1859, in-8) ; — *Storia militare di Francia dell' antico e medio evo* (1856-1861, 3 vol. in-8) ; — *Dei Normanni o Danesi, de' loro costumi di mare, navi da guerra, e della loro tattica navale* (1857, in-8) ; — *L'Impero indo-brittannico e la sua potenza militare* (1857, in-8) ; — *Origine e gesta di Giovanna Darco* (1859-1862, in-8) ; — *Storia del Contado di Chiavenna* (1867-1870, in-8) ; — *Memorie storico-genealogiche della famiglia Manzano del Friuli* (1874, in-8) ; — *Il Generale argentino D. Emanuele Belgrano e la sua origine italiana*

(1874, in-8) ; — *La Nuova Arma del regno d' Italia* (1875, in-8) ; — *Cenni genealogici della nobile famiglia Sarzana* (1876, in-8) ; — *Appunti storici e genealogici sulla stirpe Waldee-Mels-Colloredo* (1876, in-8) ; — *Memorie storico-genealogici della stirpe Waldee-Mels-Colloredo* (1876, in-8) ; — *I Conti Balbiani di Chavienna e loro diramazioni* (1878, in-8) ; — *Cenni storici e genealogici della stirpe dei Brentano* (1878, in-8) ; — *I Rosso di Sicilia* (1878, in-8) ; — *Cenni storici e genealogici della famiglia Fabbroni* (1881, in-8) ; — *Tavole genealogiche della famiglia Picenardi* (1881, in-8) ; — *La Famiglia Plauta* (1881, in-8) ; — *Notizie istorico-legali della casa Geremia o Geremei* (1882, in-8) ; — *Cenni storici e genealogici delle nobili famiglie de Massa e Giustiniani* (1886, in-8) ; — *Dizionario storico-blasonico delle famiglie nobili e notabili italiane estinte e fiorenti* (1886-1890, 3 vol. gr. in-8).

— Nous devons aussi une mention spéciale à M. Matthieu-François-Adrien Mathurin de Lescure, mort le 7 mai, à Clamart. Il était né à Paris en 1833. Après avoir été attaché pendant trois ans au secrétariat du ministère d'État sous M. Rouher (1865-1868), il entra au Sénat parmi les secrétaires-rédacteurs (1876), dont il était devenu le chef. En dehors de quelques romans, il a consacré presque tous ses loisirs à des travaux historiques. C'est surtout l'histoire intime et anecdotique qui attirait son attention. Le *Polybiblion* a d'ailleurs eu souvent occasion de signaler à ses lecteurs les travaux de M. de Lescure. Il a édité un assez grand nombre de Mémoires et de Correspondances. On sait, notamment, qu'il a dirigé, après M. Barrière, la *Collection de Mémoires relatifs au XVIIIe siècle*, publiés par la maison Firmin-Didot. Voici la liste de ses diverses publications : *Les Philippiques de M. Joseph de la Grange-Chancel* (1858, in-12) ; — *Eux et elles, histoire d'un scandale* (1860, in-12) ; — *Les Maîtresses du Régent. Études d'histoire et de mœurs sur le commencement du XVIIIe siècle* (1860, in-12) ; — *La Nouvelle Question d'Orient* (1860, in-8) ; — *Les Confessions de l'abbesse de Chelles, fille du Régent* (1863, in-12) ; — *La Vraie Marie-Antoinette, étude historique, politique et morale* (1863, in-8) ; — *Journal et Mémoires (1715-1737) de Marais Mathieu, avocat au Parlement de Paris, sur la Régence et le règne de Louis XV* (1863-1868, 4 vol. in-8) ; — *Les Amours de Henri IV* (1864, in-12) ; — *Le Panthéon révolutionnaire démoli*, portraits historiques et politiques (1865, gr. in-8) ; — *La Princesse de Lamballe, Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, sa vie, sa mort (1749-1792)* (1864, in-8) ; — *Les Amours de François Ier* (1865, in-12) ; — *Les Autographes et le goût des autographes en France et à l'étranger* (1865, in-8) ; — *Correspondance complète de la marquise du Deffand, avec ses amis* (1865, 2 vol. in-8) ; — *Marie-Antoinette et sa famille* (1865, gr. in-8) ; — *Correspondance secrète inédite sur Louis XIV, Marie-Antoinette, la cour et la ville (1777-1792)* (1866, 2 vol. in-8) ; — *Jeanne d'Arc, l'héroïne de la France* (1866, gr. in-8) ; — *Lord Byron, histoire d'un homme (1788-1824)* (1866, in-12) ; — *Napoléon et sa famille (1769-1821)* (1867, in-8) ; — *Le Château de Malmaison* (1867, in-12) ; — *Les Palais de Trianon* (1867, in-12) ; — *La Vraie Marie-Antoinette* (1867, in-8) ; — *Nouveaux Mémoires du duc de Richelieu (1696-1788)* (1869, 4 vol. in-12) ; — *Mémoires du marquis de Boissy (1798-1866)*, publiés sous le pseudonyme de Paul Breton (1870, 2 vol. in-8) ; — *Marie Stuart* (1871, gr. in-8) ; — *Henri IV (1553-1610)* (1873, gr. in-8) ; — *Les Chevaliers de la mouche à miel* (1874, 2 vol. in-12) ; — *La Dragonne* (1875, in-12) ; — *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIIIe siècle, t. 29 à 37* (1875, in-12) ; — *Mémoires de Mme la comtesse de Staal* (1876, 2 vol. in-16) ; — *Les Cadets de Gascogne* (1877, in-12) ; — *Le Château de Barbe-Bleue* (1877, in-12) ; — *François Ier (1497-1547)* (1878, in-8) ; — *Mademoiselle de Cagliostro* (1878, in-8) ; —

Le Démon des Montchevreuil (1880, in-12) ; — *Les Femmes philosophes* (1880, in-12) ; — *Œuvres choisies de Rivarol* (1880, 2 vol. in-16) ; — *Discours sur les passions de l'amour, de Blaise Pascal* (1881, in-12) ; — *Les Mères illustres* (1881, gr. in-8) ; — *Œuvres choisies de M. de Saint-Évremont* (1881, in-12) ; — *Souvenirs de Mme la marquise de Caylus* (1881, in-16) ; — *L'Amour sous la Terreur* (1882, in-12) ; — *Les Grandes Épouses* (1883, in-8) ; — *Le Monde enchanté, choix de douze contes de fées de Perrault, précédé d'une histoire des fées et de la littérature féerique* (1883, gr. in-8) ; — *Œuvres morales de Mme la marquise de Lambert* (1883, in-12) ; — *Rivarol et la société française pendant la Révolution et l'émigration (1753-1801)* (1883, gr. in-8) ; — *Vie de Marianne, de Pierre Carlet de Chamblin, de Marivaux* (1883, 3 vol. in-16) ; — *Lettres d'amour de Henri IV* (1886, in-18) ; — *Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny* (1887, in-16) ; — *François Coppée : l'homme, la vie et l'œuvre (1842-1889)* (1889, in-18) ; — *Les Deux Frances. Histoire d'un siècle (1789-1889), récits d'une aïeule centenaire à ses petits-enfants* (1889, gr. in-8).

— M. Jules Delpit, qui est mort le 25 mars dernier, était un érudit distingué. Il était né en 1808. Membre de l'Académie de Bordeaux, secrétaire des *Archives historiques de la Gironde*, la plupart de ses travaux se trouvent dans les recueils provinciaux. Nous citerons de lui : *Collection générale des documents français qui se trouvent en Angleterre*, tome Ier (1847, in-4) ; — *Réponse d'un campagnard à un Parisien, ou Réfutation du livre de M. Veuillot, sur le Droit du seigneur* (1867, in-4) ; — *Origines de l'imprimerie en Guyenne* (1869, in-8) ; — *Le Droit du seigneur, réplique d'un campagnard à un Parisien, ou Seconde réponse à M. Louis Veuillot* (1873, in-8) ; — *Le Prince ridicule, mazarinade inédite* (1873, in-8) ; — *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque municipale de Bordeaux*, tome I (1881, in-4) ; — *Le Théâtre à Bordeaux, étude historique* (avec Hippolyte Minier) (1883, in-8).

— On annonce encore la mort de : M. Bablot d'Orbleuse, qui avait créé plusieurs journaux importants au Mexique, mort le 12 mai ; — de Mlle de Begon, qui a écrit, sous le pseudonyme de « Mme de Stolz, » beaucoup de romans pour la jeunesse, morte le 17 mai ; — de M. Pierre-Octave Bessaignet, auteur d'un *Manuel de finances et de comptabilité financière* (1883, in-8), mort le 25 mai ; — de M. Paul Boutet, secrétaire de la rédaction du *Mémorial diplomatique*, mort le 2 mai ; — de M. Alexis Bouvier, auteur de nombreux romans et de pièces de théâtre, mort le 19 mai ; — de M. Bretonneau, ancien rédacteur à l'*Union*, qui avait écrit une *Vie du Pape Pie IX*, mort le 15 mai ; — de M. Édouard Cahen, administrateur délégué à la Société du journal des travaux publics, auteur de : *Le Génie civil et les travaux publics à l'Exposition universelle de 1878*, avec Georges Cerbelaud (1879, gr. in-8) ; — de M. Henri Carion, fondateur et rédacteur en chef du journal *l'Émancipateur de Cambrai*, mort le 5 mai ; — du docteur Gaston Carlet, professeur à la Faculté des sciences et à l'École de médecine de Grenoble, né à Dijon en 1845, auteur de plusieurs ouvrages sur la médecine, et notamment : *Du Rôle des sciences accessoires et en particulier des sciences exactes en médecine* (1871, in-8) : *Tableau synoptique du règne animal, divisé en ordres d'après les travaux anciens et modernes* (1877, in-8 cart.) ; *Précis de zoologie médicale* (1887, in-18), mort le 18 mai ; — de M. l'abbé Cazanave, professeur au petit séminaire de Carcassonne, mort le 14 mai ; — de M. le comte de Courcelles, compositeur de musique, mort le 10 mai ; — de M. le baron Dard, né à Ayre-sur-la-Lys, en 1820, auteur de plusieurs travaux d'archéologie, mort le 6 mai ; — de M. Jules Deprato, compositeur de musique, mort le 27 mai ; — de M. l'abbé Gendre, ancien rédacteur au *Bulletin reli-*

gieux de la Rochelle, mort le 24 mai, à l'âge de cinquante-sept ans ; — de M. Gras, ancien directeur du *Messager du Midi*, mort le 21 mai ; — de M. Alfred Grévin, dessinateur et littérateur, né à Épineuil en 1830, auteur de divers travaux littéraires, parmi lesquels nous citerons : *L'Esprit des femmes* (1873, in-4); *Almanach des Parisiennes ; Le Bonhomme Misère*, légende, avec Er. d'Hervilly (1878, in-12) ; *Les Parisiennes*, avec A. Huard (1879, in-4), mort le 5 mai ; — de M. Ernest Guiraud, compositeur de musique, mort le 7 mai ; — du Dr Denis Jourdanet, né à Juillan (Hautes-Pyrénées), en 1815, à qui l'on doit de nombreux travaux sur la pression atmosphérique, mort le 6 mai ; — de M. Paul Lannegrace, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Montpellier, auteur de plusieurs études médicales, mort le 23 mai ; — de M. Leroux de Bretagne, magistrat, qui a donné un *Nouveau Traité de la prescription en matière civile* (1869, 2 vol. in-8), mort le 7 mai ; — de M. Richard Lesclide, qui, entre autres choses, a publié : *Le Dernier Scapin* (1884, gr. in-16) ; *Propos de table de Victor Hugo* (1885, in-8) ; — de M. l'abbé Jean Manuel, auteur de diverses poésies, mort le 27 avril ; — de M. le comte de Nesmond, fondateur da la *Correspondance bleue* et du bulletin financier dans les journaux, mort le 10 mai ; — de M. Ferdinand Poise, compositeur de musique et auteur de plusieurs pièces de théâtre, mort le 14 mai ; — de M. Claudius Popelin, littérateur, né à Paris en 1825, à qui l'on doit notamment : *L'Émail des peintres* (1866, in-8) ; *L'Art de l'émail* (1868, in-8) ; *Les Vieux Arts du feu* (1869, in-8) ; *Cinq octaves de sonnet* (1875, in-8) ; *Le Songe de Poliphile*, traduction (1879-1882, 2 vol. in-8), mort le 18 mai ; — de M. Camille Rémond, collaborateur au *Monde*, mort le 30 avril ; — de M. de Saint-Chéron, fondateur de la *Correspondance* qui a porté son nom, mort à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 8 mai ; — de M. Abel Stapfer, collaborateur au *National*, mort le 3 mai ; — de M. Etienne Teilhard, ancien rédacteur en chef du *Mémorial de l'Allier*, mort le 20 avril, à l'âge de vingt-huit ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de : M. Johannes Bade, professeur à l'Institut théologique de Paderborn, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 10 avril ; — de M. Heinrich-Ignaz Bidermann, professeur à la Faculté de droit de Gratz, mort le 25 avril, âgé de cinquante et un ans ; — de M. Christian-Wilhelm Braune, médecin, professeur d'anatomie à l'Université de Leipzig, mort à soixante et un ans, le 29 avril ; — de M. J. Yates Carrington, artiste, auteur de *Teuffel the Terrier*, mort le 1er mai ; — de M. Lyman W. Case, connu pour ses travaux juridiques, mort à Winsted, le 27 avril ; — de M. Vittorio Ceresole, dont on estime les recherches historiques, mort le 14 avril, à soixante-deux ans ; — de M. Karl-August Dohrn, qui s'est distingué dans les études entomologiques, mort à Stettin le 5 mai, âgé de quatre-vingt-six ans ; — de M. Charles-Edward Plower, l'un des shakespeariens les plus connus de nos jours, mort à Straford upon Avon ; — de M. Karl Frommann, professeur de médecine à Iéna, mort dans cette ville, le 22 avril ; — de Mme Sophie Hasenclever, poétesse allemande, dont les *Rheinische Lieder* ont fourni des pièces aux recueils de morceaux choisis, et qui a fait passer en allemand les sonnets de Michel-Ange et la *Divine Comédie*, mort à Dusseldorf, en mai ; — de M. Hans Herrig, poète allemand estimé, dont on cite plusieurs drames : *Alexander* (1872) ; *Kaiser Friedrich der Rotbart* (1873) ; *Komadin* (1881), et un poème philosophique, *die Schweine* (1876), mort à Weimar, le 4 avril, à quarante-six ans ; — de M. A. Hecking, médecin, linguiste et historien, qui a laissé notamment des études sur les Ardennes, mort à Saint-Vitt, en avril ; — de M. August-Wilhelm Hofmann, professeur de chimie à l'Université de Berlin, mort le 6 avril, à soixante-

quatorze ans ; — de Mme Helen von Hülsen, née comtesse von Häseler, dont les poèmes et les romans (notamment *Aus Herz und Leben*, 1867; *Novellen und Skizzen*, 1869 ; *Ungesucht gefunden*, 1872; *Aus alter und neuer Zeit*, 1873; *Traum und Wahrheit*, 1874), ont été bien accueillis, morte en mai; — du P. William Lochkart, l'un des amis du cardinal Newmann, dont nous citerons *Old Religion*, mort le 15 mai, à soixante-douze ans ; — de M. Edward Mall, professeur de philologie romaine et anglaise à Wurzbourg, mort en avril, à Heidelberg; — de M. George-Henry Moore, superintendant de la Lenox library, bibliographe et historien estimé, qui s'est principalement occupé de la question nègre, mort le 5 mai, à New-York; — de M. Otto Preuss, historien allemand, ancien bibliothécaire de Detmold, où il est mort à soixante-seize ans, le 1er mai ; — de M. Henry F. Randolph, rédacteur de *The Churchman*, de *The Atlantic* et de plusieurs autres magazines et revues des États-Unis, mort en mai; — de M. Franz Seitz, professeur à la Faculté de médecine de Munich, mort le 18 avril, à quatre-vingt-un ans; — de M. Herbert Stack, journaliste anglais, rédacteur notamment du *Daily Telegraph*; — de M. Edward Walsh, directeur du *Wexford People;* — de M. Hermann Weingarten, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Breslau, mort le 26 avril.

Congrès. — La ville de Moscou verra se réunir au mois d'août deux congrès internationaux : le premier, du 13 au 20, pour l'anthropologie et l'archéologie historique; le deuxième, du 22 au 26, pour la zoologie. Le prix de souscription pour chacun de ces congrès est de 20 fr.; — les souscriptions pour la France sont reçues au consulat général de Paris.

— En septembre se tiendra à Milan le quatorzième congrès littéraire international. Dix questions se trouvent au programme : 1° Assimilation de la traduction à la reproduction ; 2° État de la propriété intellectuelle dans les pays qui n'ont pas adhéré à la convention de Berne; 3° Examen d'un projet de loi sur les contrats de librairie; 4° Rapports entre la protection de la propriété intellectuelle et le développement des littératures nationales; 5° Des droits d'auteur par rapport aux représentations dites de bienfaisance; 6° De la propriété artistique en matière d'architecture; 7° Des droits de collaboration en matière dramatico-musicale; 8° Applications de la convention de Berne dans les divers pays de l'Union; 9° Effets de ladite convention sur les stipulations particulières ; 10° Statistique internationale des œuvres littéraires.

Concours. — La société Jablonowski met au concours les sujets suivants dans la section d'économie et d'histoire : Histoire de la colonisation et de la germanisation des pays wettes (délai : 30 novembre 1892); — Introduction de la langue allemande dans les chartes publiques et privées jusqu'au milieu du xive siècle (30 novembre 1893); — Tableau du développement de l'industrie en Pologne depuis la fin de l'indépendance nationale (30 novembre 1894); — Tableau des associations en Grèce d'après les sources écrites et principalement d'après les inscriptions (30 novembre 1895). — Le prix pour chacun de ces sujets est de 1,250 francs. Les travaux soumis au concours peuvent être rédigés en allemand, latin ou français, et ne doivent porter aucune indication de nom à l'ordinaire.

— L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen décernera, en 1893, un prix de 500 francs (fondation Bouctot), à l'auteur, Normand de naissance ou de domicile, de la meilleure comédie versifiée en un acte; en 1894 un prix de 700 francs (fondation Gossier) à la meilleure étude sur la réforme de la coutume de Normandie au xvie siècle; un autre de 500 francs (fondation La Reinty) à l'auteur du meilleur ouvrage manuscrit ou imprimé,

faisant connaître soit l'histoire politique et sociale, soit le commerce, soit l'histoire naturelle des Antilles présentement possédées par la France ou autrefois occupées par elle. — Les manuscrits, non signés, doivent être adressés avant le 1er mai aux secrétaires de l'Académie.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 13 mai, M. d'Arbois de Jubainville a entretenu ses collègues du nom que portait la Grande-Bretagne dans les temps primitifs. M. Heuzey a lu ensuite un mémoire sur les sculptures archaïques découvertes récemment près de Murcie. — Le 20 mai, après une communication du P. Tondini sur la question de la Pâque dans la réforme du calendrier russe, M. Lecoy de la Marche a terminé la lecture de son travail sur Tristan l'Ermite. — Dans la séance du 27 mai, M. Heuzey a complété sa précédente communication sur les sculptures de Murcie, et M. de Mély a lu un mémoire sur l'époque à laquelle a été écrit le Traité des fleuves, de Plutarque.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 7 mai, M. Nourrisson a communiqué une étude sur la bibliothèque de Spinosa. — Le 14 mai, après une communication de M. de Kermaingant sur le droit des gens maritime en usage au commencement du XVIIe siècle, M. Aristide Marre a lu un mémoire sur les relations politiques et commerciales des Chinois et des Malais, avant l'arrivée des Portugais aux Indes orientales, au XVIe siècle. — Le 21 mai, M. Lagneau a continué sa lecture, commencée déjà à la précédente séance, sur les conséquences démographiques que les guerres arrivées depuis un siècle ont eues pour la France. — Cette lecture n'a été achevée que dans la séance du 28 mai. Dans la même séance, M. Henri Michel a communiqué à l'Académie la première partie d'une étude sur la philosophie politique de Spencer.

Livres mis a l'Index. — Par décret du 7 avril, la S. Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants : Panciani, *La Roma dei Papi illustrata* (Roma, Perino); — E. Ferrière, *Les Erreurs scientifiques de la Bible* (Paris, Alcan); — E. Ferrière, *Les Apôtres* (Paris, G. Baillière); — E. Ferrière, *Paganisme des Hébreux jusqu'à la captivité de Babylone* (Paris, Alcan); — E. Ferrière, *L'Ame est la fonction du cerveau* (Paris, Alcan); — E. Ferrière, *La Matière et l'énergie* (Paris, Alcan); — E. Ferrière, *La Vie et l'âme* (Paris, Alcan); — E. Ferrière, *Le Darwinisme* (Paris, Alcan); — J. Jesupret fils, *Catholicisme et spiritisme* (Paris, librairie des sciences psychologiques); — Adauctus (Domenico Penzo), *I Dominatori della Chiesa* (Venezia, J. Merlo); — [Domenico Penzo], *Sopra una Pastorale vescovile contro il monumento ad Rosmini* (Milano, Cagliati); — Virginio Marchese, *La Riforma del clero secondo il concilio di Trento* (Torino) et *Difesa del Libro : la Riforma*, etc. (Ibidem); — Virginio Marchese, *La Conversione dei Protestanti per mezzo del concilio di Trento* (Torino); — Virginio Marchese, *Il Diaconato cattolico e la questione sociale* (Torino); — B. Bonghi, *Vita di Gesu Cristo*.

Paris. — Il s'est fondé, au cercle catholique des étudiants, 18, rue du Luxembourg, un Comité d'études d'histoire ecclésiastique, dont l'objet spécial est de publier un dépouillement annuel des périodiques tant français qu'étrangers, où se trouveront des articles sur l'histoire de l'Église et la littérature chrétienne. Les instructions aux collaborateurs de cet annuaire, que nous avons sous les yeux, déclarent que « les études d'exégèse biblique et les travaux sur l'histoire du peuple d'Israël sont en dehors de ce cadre; » que « les études sur les diverses versions ou éditions des Livres saints faites à l'époque chrétienne rentrent dans ce cadre; » que « rentrent également dans ce cadre les études concernant le double milieu dans lequel le christianisme s'est développé; » que « les articles concernant l'histoire de

l'Église postérieurement à l'avènement de Pie IX ne seront pas dépouillés. » Quant à la méthode de dépouillement, le comité distingue soigneusement entre les articles de vulgarisation, qui seront indiqués par leur titre sans résumé, et les articles d'érudition, qui seront analysés avec soin, mais brièvement; ces résumés seront absolument impersonnels et non critiques. Les matériaux seront classés dans un ordre méthodique. Nous commençons par féliciter très sincèrement le Comité d'histoire ecclésiastique de cette initiative; l'œuvre qu'il entreprend sera certainement très utile et elle offre bien des chances de succès. Nous nous permettrons pourtant de faire quelques critiques. Pourquoi d'abord le titre d'*Annuaire d'histoire ecclésiastique des travaux parus en 1891?* Les quatre premiers mots et la date suffisaient largement. Il saute aux yeux que la rédaction adoptée n'est pas française. Une critique plus importante concerne la décision, indiquée par l'article 15 des instructions, de ne pas noter dans l'Annuaire certains travaux de vulgarisation, jugés, par leur faiblesse, trop indignes d'y avoir une place. Le grand mérite d'un annuaire de ce genre est d'être aussi complet que possible et de ne rien écarter systématiquement. Nous regrettons aussi que les articles de vulgarisation — et sous ce nom l'on fait rentrer les articles parus dans les revues de caractère général, comme *la Revue des Deux Mondes* — soient réduits, sauf de très rares exceptions, à une simple mention. Le relevé d'un titre ne suffit souvent pas à faire connaître l'objet de l'article traité. Puis il peut être intéressant de connaître de quelle manière et en quel sens se fait la vulgarisation. Nous espérons que l'Annuaire en viendra peu à peu à résumer « tous » les articles. Nous espérons aussi que quelques-unes des matières qui sont exclues aujourd'hui du dépouillement ne tarderont pas à y entrer; notamment nous regrettons que l'histoire immédiatement contemporaine n'ait pas place dans ce travail. Un souhait plus immédiatement réalisable, c'est que l'Annuaire soit terminé par des tables alphabétiques, comme cela se pratique pour les recueils allemands.

— Encore une nouvelle revue qui promet, comme tant d'autres, de ne publier que des « articles entièrement inédits » ou des « reproductions soigneusement choisies. » Mais la *Revue hebdomadaire*, dont le premier numéro a paru le 28 mai, ne nous paraît pas combler une lacune. Chaque fascicule de 160 p. sera mis en vente à 50 centimes, et l'abonnement annuel sera de 18 francs pour Paris, 25 francs pour l'Union postale (Plon et Nourrit).

— Le *Novateur musical, moniteur spécial des organistes et pianistes* (Paris, 18, rue Littré), paraît tous les mois depuis février dernier, sous le patronage de Mgr le prince Guy de Lusignan, et avec le concours de MM. C. Bleuse, Gigout, organiste de Saint-Augustin, Guilmant, organiste de la Trinité, Widor, organiste de Saint-Sulpice, Lataste, compositeur. Chaque numéro relate les événements musicaux du mois, des chroniques, variétés et causeries, la liste des nouveautés musicales, et quatre ou huit pages de musique, soit sacrée, soit de salon, au gré du souscripteur. Le prix de l'abonnement est de 4 francs; 6 francs si l'on désire avoir les deux genres de musique.

— On annonce la publication prochaine, à la librairie Dentu, de documents inédits sur le premier Empire, édités par M. le baron Larrey : *Madame Mère, Napoleonis mater, Correspondance de Napoléon Ier, Madame Mère, Lucien Bonaparte, Élisa.* L'ouvrage formera deux volumes in-8.

— Notre collaborateur, M. Maxime Formont, lauréat de la Société des études historiques, a fait hommage à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, séance du 14 mai, d'une notice sur Marianna Alcoforando, l'auteur des *Lettres d'une religieuse portugaise* dont on a suspecté l'authenticité bien

à tort. M. Formont, mettant à profit les récentes recherches d'un savant portugais, prouve la réalité de Maria Alcoforando et de ses lettres si longtemps considérées comme apocryphes. Il a résolu ainsi un intéressant problème.

— Va paraître, chez Bouillon, un important ouvrage de bibliographie et d'histoire littéraire, *Pétrarque et l'Humanisme, d'après un essai de restitution de sa bibliothèque,* par notre collaborateur M. Pierre de Nolhac.

— Nous saluons avec plaisir la deuxième édition des *Poètes de la foi*, de M. l'abbé Stanislas Gamber, qui vient de paraître chez les éditeurs Vic et Amat (in-18 de XXIV-309 p.). Le *Polybiblion* a déjà parlé avec éloge de cet excellent ouvrage (T. LV, p. 636-537). La présente édition porte sous le titre : *1re série*, ce qui indique que l'auteur prépare au moins un second volume des *Poètes de la foi*. On trouve là, ajoutée, une étude fort intéressante sur le livre de M. l'abbé Gamber, que M. Armand de Pontmartin a donnée dans la *Gazette de France* du 20 avril 1889.

— L'opuscule que le P. Édouard d'Alençon, archiviste général de l'ordre des frères mineurs capucins, vient de publier sous ce titre : *Les Premiers Pompiers de Paris, ou le Dévouement des capucins dans les incendies* (Paris, Poussielgue, in-8 de 38 p.), peut être considéré comme une sorte de livre d'or abrégé des Pères capucins, héros modestes qui, dès l'époque de la fondation de leur ordre jusqu'à nos jours, n'ont cessé de se signaler par leur dévouement dans les calamités publiques, et spécialement dans les incendies. L'auteur ne s'est pas contenté de nous parler des seuls capucins de Paris, ainsi que l'intitulé de son travail le pourrait faire supposer : il cite aussi quelques hauts faits des capucins établis en province, à Nantes, à Quimper, Orléans, Dax, Troyes, en Picardie, dans le Maine, la Normandie, etc. Cette brochure est ornée de vignettes, dont plusieurs sont curieuses.

— En 1835, M. A. Hugo, ancien officier d'état-major, a publié une *France pittoresque*, ornée de nombreuses gravures et de cartes au simple trait. Depuis, une autre édition fut donnée, qui comportait une carte en couleurs, d'une lecture peu facile et placée en tête de chaque département, avant le texte. On trouvait là, également, une gravure en couleurs représentant des types en costumes locaux. Aujourd'hui, la Librairie illustrée fait paraître une nouvelle édition de cette publication, dont la supériorité consiste principalement en de jolies cartes en couleurs et hors texte ; les costumes provinciaux n'ont pas été oubliés, bien qu'ils disparaissent tous les jours. Ajoutons que les éditeurs ont, de plus, agrémenté leur *France pittoresque* d'une jolie gravure par département (site célèbre ou vue de ville importante). Chaque département forme une livraison de 16 pages.

— Nous devons une mention au *Salon de 1892* du journal *l'Illustration* (in-folio de 52 p.). Ce numéro est composé de 2 fascicules : l'un concernant l'exposition du Palais des Champs-Élysées (Société des artistes français) ; l'autre relatif au Palais du Champ de Mars (Société nationale des beaux-arts). On remarquera que, généralement, les gravures représentant certaines œuvres du Salon (Champs-Élysées) sont les plus soignées. On peut admirer là, entre autres : *la Liseuse*, de M. J.-P. Laurens ; *le Guêpier*, de M. Bouguereau ; *Sortie de la garnison de Huningue*, de M. Detaille, et le portrait de Léon XIII, par M. Chartran. — Le deuxième fascicule (Champ de Mars) réservera à plusieurs une surprise, un étonnement, un malaise : c'est la *Descente de croix*, de M. J. Beraud. Ainsi accommodée à la moderne, comme si elle s'accomplissait sur les hauteurs de Montmartre en cette fin de siècle, la grande scène religieuse nous paraît une étrangeté au premier chef, pour ne pas dire plus. C'est le même critique qui résume les deux Salons : M. Alfred de Lostalot.

Artois. — Le vingt-deuxième volume des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Arras*, qui vient de paraître (Arras, imp. Rohard-Courtin, in-8 de 364 p.), est des mieux remplis. Entre autres choses dignes d'être particulièrement signalées, que l'on trouve ici, nous citerons : l'important travail de M. Ad. de Cardevacque, intitulé : *Arras fortifié, histoire des fortifications de cette ville depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, qui n'occupe pas moins de 80 pages ; — une étude de M. le chanoine Deramecourt sur *le Cardinal de Granvelle* (46 p.), dont nous regrettons de n'avoir pas reçu le commencement ; — une biographie d'*Augustin Toursel, artiste peintre* (né à Arras en 1812, mort à Paris en 1853), par M. C. Le Gentil ; — deux études remarquables de M. de Mallortic, ayant pour titres : *Du Pessimisme* et *Théâtre français au moyen âge. Adam de la Halle ;* — enfin une curieuse étude biographique sur *Pierre d'Artagnan, maréchal de Montesquiou, lieutenant général de la province d'Artois et gouverneur d'Arras*, par M. Ad. de Cardevacque. Il ne manque à ce volume pour être parfait que les plans et portraits qui y avaient, en quelque sorte, leur place obligée.

Dauphiné. — La première livraison du tome II de la *Collection de cartulaires dauphinois*, parue déjà depuis 1875, comprenait les *Actes capitulaires de l'église Saint-Maurice de Vienne*. M. l'abbé U. Chevalier espérait, dans la deuxième livraison, éditer le texte même du cartulaire du chapitre de Saint-Maurice, dont on ne possède plus qu'une description faite par Moulinet en 1771. N'ayant encore pu le retrouver, il nous donne la *Description analytique du Cartulaire du chapitre de Saint-Maurice de Vienne, suivie d'un appendice de chartes*, et la *Chronique inédite des évêques de Valence et de Die* (Valence, imp. Céas, in-8 de 88 p.). On a ainsi l'analyse de 257 pièces, dont 247 vont du IXe au XIIe siècle. Chaque pièce est datée, et quand elle est publiée, l'auteur a soin d'indiquer la source la meilleure et la plus accessible. L'appendice comprend 14 chartes ou fragments de chartes ; enfin, la chronique des évêques de Valence et de Die fournit des éléments précieux pour l'histoire de leur domaine temporel.

— Le village de la Bâtie-Montsaléon, dont le nom rappelle la station romaine de Mons-Seleucus, est célèbre dans les fastes de l'archéologie. Les fouilles pratiquées à diverses époques ont mis au jour une multitude d'objets de haute valeur, qui, jusqu'à la fondation de la Société d'études, ont été malheureusement dispersés aux quatre vents. Pour la première fois, un érudit a entrepris de rassembler tous les faits concernant la station et de décrire les découvertes en détail. Sous ce titre : *Trouvailles faites à la Bâtie-Montsaléon depuis le commencement du siècle* (Gap, Jouglard, in-8 de 29 p.), M. C. Romieu se livre à une étude serrée sur la localité, et fait avec attention la part de la légende et de l'incertain ; il a su donner la clarté désirable à son exposé en y ajoutant un plan détaillé des lieux où fut *Mons-Seleucus*.

— Il n'est pas donné à tout le monde de posséder les œuvres d'Expilly et moins encore les exemplaires préparés par l'auteur, qui appartiennent à la bibliothèque de Chambéry. Désireux de voir ses œuvres et ses traits parvenir à la postérité, Expilly a lui-même pris mille soins pour se préserver de l'oubli. Dans l'opuscule, *Claude Expilly, président au conseil de Chambéry et au Parlement de Grenoble. Ses œuvres, ses portraits, ses médailles* (Chambéry, Ménard, in-8 de 32 p.), M. Munier, conseiller-doyen de la cour d'appel, fournit à cet égard des détails intéressants et analyse avec autant de soin que de goût les œuvres poétiques d'Expilly et les médailles frappées à son nom.

— Signalons un remarquable travail philologique qui a valu, le mois dernier, à son auteur, le titre de docteur ès lettres : *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au moyen âge.* Thèse présentée à la Faculté des lettres de Grenoble par l'abbé A. Devaux, chanoine honoraire de Grenoble, professeur aux Facultés catholiques de Lyon (Paris, H. Welter; Lyon, Cote, gr. in-8 de XXII-520 p.). Le volume est enrichi d'une carte linguistique du Dauphiné septentrional.

— En mentionnant dans notre dernière livraison (p. 375) le travail de M. l'abbé Chapelle sur *le Pont-de-Beauvoisin,* nous avons dit que l'histoire de cette localité était presque ignorée. Cependant, il convient de remarquer que, antérieurement à M. l'abbé Chapelle, M. l'abbé H.-J. Perrin avait publié sur le même sujet : *Une colonie juive au Pont-de-Beauvoisin* (Grenoble, Allier, in-8 de 8 p.) et *Libertés et franchises de la ville de Pont-de-Beauvoisin,* accordées par Amédée V, comte de Savoie (Voiron, Baratier, in-8 de 24 p.). La lecture de ces deux opuscules nous fait souhaiter la publication prochaine d'un travail plus important que prépare en ce moment l'érudit ecclésiastique.

— Il ne faut demander aux « Revues d'année » ni le style ni la gravité, mais de la gaieté et une pointe d'esprit. Nous en trouvons une dose raisonnable dans *Grenoble pour rire, grande revue locale de 1891* (Grenoble, Baratier, in-12 de 87 p.). Le nom même de « Henry Golland, » dont l'auteur [M. H. Rousset] s'est affublé pour la circonstance, donne la note. Une jolie couverture illustrée ne dépare pas le contenu.

— Depuis quinze ans, il ne s'est guère produit dans les fastes du département des Hautes-Alpes que deux faits importants, la création de la Société d'études et la construction d'un chemin de fer. Le premier a appris aux habitants à mieux aimer et apprécier leur pays; le deuxième les a portés à le quitter, plus encore que par le passé. C'est que la vie est bien amère pour les pauvres alpins; s'il en fallait de nouvelle preuves, on les trouverait à profusion dans l'ouvrage suivant de M. Sibour : *Industries et métiers disparus ou qui sont en décadence dans le chef-lieu du département des Hautes-Alpes et dans beaucoup d'autres villes* (Gap, Jouglard, in-8 de 87 p.). Les industries les plus florissantes ont disparu, les tentatives les plus intelligentes ont avorté devant la marée montante de la centralisation. M. Sibour a beaucoup vu, observé et retenu; son étude, simplement écrite, n'est pas seulement une attachante page d'histoire locale; elle peut s'appliquer à beaucoup de départements. L'auteur ne se borne pas à de douloureuses constatations; il cherche le remède à la situation et l'exposera ultérieurement. Lorsque M. Sibour voudra étendre son histoire des métiers disparus, nous lui recommandons de ne pas oublier le fondeur Gauthier, de Briançon, ni Caire-Morand, le grand lapidaire, dont MM. Chabrand et Paul Guillaume ont déjà remis la noble figure en lumière.

Franche-Comté. — Nous recevons trois intéressants opuscules de M. Émile Longin. Le premier, *Un duel au XVIIe siècle (1635)* (in-8 de 7 p.), est la relation, d'après la *Gazette* de Renaudot, du duel émouvant qui eut lieu à Bruxelles, le 12 mars 1635, entre le baron d'Oiselay, gentilhomme franc-comtois, et un officier savoyard. — Le deuxième, *les Français aux Capucins de Gray (24-25 juin 1639)* (in-8 de 13 p.), et le dernier, *Sommation du château de Montsaugeon par Guébriant (19 avril 1639)* (in-8 de 4 p.), sont d'utiles contributions à l'histoire des guerres du XVIIe siècle en Franche-Comté. Dans ces divers opuscules annotés avec soin et qui sont extraits du *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône*, on trouve des choses peu connues et même inédites.

Languedoc. — Le *Testament de la vicomtesse de Lautrec* (1343) a été publié et annoté par M. C. Barrière-Flavy, membre de la Société archéologique du Midi de la France (Toulouse, gr. in-8 de 40 p. Extrait du t. IV des *Annales du Midi*). Ce document, dont l'éditeur a fait ressortir l'importance dans un *Avant-propos* analytique, fournit de nombreux renseignements à l'histoire ecclésiastique et civile de la première moitié du xive siècle. On y remarque la longue série des noms de monastères auxquels Béatrix, fille unique de Bertrand, vicomte de Lautrec, fait des legs en Gascogne, en Languedoc, en Provence et même en Espagne. Parmi les savantes observations de M. Barrière-Flavy, nous signalerons celle où, contrairement à l'opinion du P. Anselme, adoptée par M. de Mas Latrie (*Thèses de chronologie*), il donne à Béatrix pour premier mari, non Bertrand ou Armand Garsie de Goth, vicomte de Lomagne et nonce du pape Clément V, mais bien Philippe de Lévis-Mirepoix.

Lyonnais. — L'annuaire un peu sec et monotone que publie la direction centrale du Club alpin français ne suffit pas aux sections provinciales, qui ont besoin d'avoir leurs coudées franches et d'échapper à une censure impitoyable. C'est ainsi que la section lyonnaise publie son *Huitième Bulletin* (Lyon, Storck, in-8 de 142 p.). Tout se lit avec plaisir dans ce volume ; il n'y faut pas chercher des récits froids et prétentieux : on n'y trouve que de la vie, de l'air et de la jeunesse. Une admirable phototypie rend la muraille sud de la Meije avec une réalité saisissante.

Normandie. — La maison Lemale, du Havre, entreprend la publication d'un ouvrage considérable : *La Normandie monumentale et pittoresque. Édifices publics, églises, châteaux, manoirs, etc.* C'est la reproduction des chefs-d'œuvre architecturaux des cinq départements normands que donnera cet ouvrage, grâce aux photographies de M. Letellier et aux héliogravures de M. P. Dujardin. Le texte qui accompagnera les planches est dû à la collaboration d'écrivains connus et d'érudits estimés : MM. Jules Adeline, Jules Bailliard, Charles de Beaurepaire, Eugène de Beaurepaire, docteur Coutan, Alfred Darcel, Léopold Delisle, Charles de Golfic, Julien Loth, Siméon Luce, etc. L'ouvrage sera complet en deux cents livraisons ou cinq volumes in-fol. mesurant 50 centimètres sur 38. A chaque département sera consacré un volume. Les deux premières livraisons ont paru; elles concernent le département de la Seine-Inférieure et renferment chacune deux belles héliogravures, savoir : Fontaine de la grosse horloge, à Rouen ; château d'Etelan, à Saint-Maurice; hôtel de Bourgtheroulde, à Rouen, et château de Mesnières. On peut souscrire soit à l'ouvrage complet, au prix de 4 fr. 50 par livraison, soit à chaque volume séparé, au prix de 5 fr. par livraison. Une édition sur papier du Japon sera de 5 fr. la livraison, 8 fr. avec une double suite des épreuves, dont l'une sur papier des manufactures impériales du Japon.

Orléanais. — Le 6 avril dernier, les sociétés savantes d'Orléans se sont réunies, selon leur habitude annuelle, au siège des séances de l'Académie de Sainte-Croix, sous la présidence de Mgr Coullié, évêque d'Orléans, assisté de M. Maxime de Beaucorps, président de l'Académie, de M. Paulmier, président de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, et de M. Basseville, président de la Société archéologique. Après l'allocution de M. de Beaurepaire, les membres des sociétés ont entendu l'émouvante biographie, par M. de la Taille, du P. Damien, l'apôtre des lépreux ; des fragments d'un poème de M. l'abbé Paul Barbier, intitulé *les Soldats*, et une lecture de M. Bézard, avocat, sur les *Spectacles de la nature*, que ni l'antiquité, ni le moyen âge, ni la Renaissance, ni le siècle de Louis XIV, ni celui de Voltaire, n'ont compris, ce qui était réservé, paraît-il, au xixe siècle.

Provence. — M. Ernest de Crozet publie les *Éphémérides bas-alpines* pour 1891, 4e année (Avignon, Aubanel, in-8 de 52 p. Tiré à 100 exemplaires). Ce fascicule, comme les précédents, est rempli de renseignements de tout genre, parmi lesquels on remarque d'excellents renseignements bibliographiques. De spirituelles épigrammes se glissent parfois au milieu de tous ces renseignements, notamment au sujet du traitement du personnel enseignant, des prières pour la rentrée des Chambres, des discours de M. Reinach, du monument de Valensolle, etc. L'on peut dire que la malice du chroniqueur égale son exactitude.

— Plus on lit les auteurs qui se sont voués à l'étude difficile de la géologie des Alpes occidentales, plus il semble que rien n'a été observé jusqu'à ce jour. Ce que nous disions, dans notre précédente livraison (p. 471), d'une étude de M. Kilian, peut s'appliquer à celle-ci, due à M. Émile Haug, et qui est intitulée : *Les Chaînes subalpines entre Gap et Digne, contribution à l'histoire géologique des Alpes françaises* (Paris, Baudry, in-8 de 197 p.). MM. Kilian et Haug, chargés de dresser les feuilles de Gap et de Digne pour le service de la carte géologique de France, nous font marcher de surprises en surprises. Sans rien dédaigner des travaux de leurs illustres devanciers, ils vont plus avant, plus profondément, fouillent dans le dédale des secrets infinis de la montagne et reviennent chaque fois avec un lot de faits nouveaux qu'ils savent exposer avec méthode et clarté. Une belle carte et 3 planches de coupes sont ajoutées à ce travail scientifique de premier ordre.

Alsace. — La Société belfortaine d'émulation vient de faire paraître son *Bulletin* de 1892 (Belfort, imp. du journal *la Frontière*, in-8 de xxviii-135 p.). On trouve là, entre autres choses : 1° *Souvenirs d'un montagnard, d'après le manuscrit de Georges Simon.* Georges Simon, ancien juge de paix à Giromagny (1788-1869), a laissé un travail, intime pour ainsi dire, que publie, en l'accompagnant d'une notice, M. Arsène Zeller. L'auteur était un catholique et un royaliste qui n'a cessé de rester fidèle « à la religion des siens et à la maison de Bourbon, » et qui est mort « avec la réputation la plus enviable qu'il soit possible d'acquérir : celle d'un parfait homme de bien. » — 2° La *Complainte de la conspiration de Belfort* (1822). Les quatre-vingt-dix-huit couplets de cette longue complainte, qui se chante sur l'air de Fualdès, sont précédés de quelques pages historiques par M. Henri Bardy.— 3° *Les Sièges de Belfort pendant la guerre de Trente ans*, résumé intéressant, simplement signé D. R. — 4° Un trop court aperçu sur les *Sobriquets donnés autrefois à certaines personnes de Belfort*, par le docteur Corbis. Nous disons « trop court, » parce qu'il s'agit, en somme, d'un amusant et instructif chapitre des mœurs d'un temps qui, si rapproché qu'il soit de nous, semble déjà lointain, tant les événements se précipitent.

— Dans le *Bulletin* (de 1891) *du Club alpin français (section des Hautes-Vosges)*, tout récemment paru (Belfort, imp. Devillers, in-8 de 100 p.), nous avons remarqué les comptes rendus sommaires, mais parfois très humoristiques, d'excursions à l'usine de Gouhenans et au mont de l'Oiselet (Haute-Saône); au Baerenkopf et au Sudel; aux côtes du Doubs (Franche-Comté et Suisse); à Salins et aux sources du Lison (Jura); à Chamonix (Haute-Savoie); à la Grâce-Dieu, la Glacière et Guillon-les-Bains (Doubs); au réservoir de Champagney et à Étobon (Haute-Saône). — En cette brochure, il est aussi question, et avec un peu plus de détails, d'une ascension au Mont Blanc, racontée par M. Camille Joachim. — M. A. Fournier donne ensuite une intéressante étude sur *les Ballons* (sommets des montagnes des Vosges), et, pour clore cet ensemble varié, M. H. Bardy publie

des « souvenirs préalpinistes » sous ce titre : *Au pays d'Ajoie* (20 pages). Ce dernier travail est un mélange heureux d'histoire locale et de traditions populaires. Une petite observation : plusieurs regretteront que la Section des Hautes-Vosges du Club alpin français n'ait pas cru devoir enrichir ce numéro de son *Bulletin* de vignettes et même de cartes.

— M. Ferd. Reiber a inséré dans le *Journal d'Alsace* du 25 avril dernier un court travail sur *le Centenaire de la Marseillaise*, qui a formé ensuite un tirage à part (Strasbourg, imp. alsacienne, petit in-16 de 22 p.). C'est une contribution aussi intéressante qu'utile à l'histoire de ce chant de guerre composé à Strasbourg par le Comtois Rouget de l'Isle et qui, par l'effet bizarre des circonstances, devait emprunter son nom définitif aux Marseillais. L'auteur n'a donné là qu'un aperçu d'une publication plus importante qu'il prépare sur le *Chant de guerre pour l'armée du Rhin*, si bénévolement appelé *Marseillaise*.

Allemagne. — On annonce la réapparition, en septembre, sous la direction de MM. David Kaufmann et Brann, de la *Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judenthums*, fondée en 1852 par M. Z. Frankel, continuée depuis 1868 et jusqu'en 1887 par M. Graetz.

Angleterre. — Le juge O'Connor Morris, écrivain militaire apprécié, écrit une biographie de Napoléon Ier pour la collection des éditeurs Putnam : *Heroes of the Nations*.

— M. George Mifflin Dallas, qui fut ministre des États-Unis à Saint-Pétersbourg et à Londres, va prochainement publier ses Mémoires.

— M. A. Gardner, de Paisley, a l'intention de faire paraître une nouvelle série de volumes consacrés aux poésies écossaises. Beaucoup d'œuvres inédites y seront insérées. Le premier volume de la série aura pour titre : *The Harp of Perthshire*.

— M. George Gale prépare une étude historique sur les évêques de Lincoln.

— M. David Nutt vient de publier : *The Germanic Origin of the English People*, par le professeur Francis Gummere, du collège de Haverford. L'auteur s'est proposé de faire, en s'appuyant sur les sources les plus autorisées, le tableau de la condition religieuse, sociale et légale des tribus germaniques avant l'époque de l'invasion anglo-saxonne.

— Entreprise originale et qui peut rendre des services que l'ouvrage dont MM. Owles et Reader annoncent la prochaine publication : *The Book Review Index*, ou table des articles parus pendant le dernier trimestre sur les ouvrages récents.

— La Société Chetham distribuera cette année un volume sur les testaments du Lancashire et du Cheshire, annotés par M. Ganvaker, et une vie de Humphrey Chetham par M. C. W. Sutton.

Espagne. — Don Manuel Jorreto vient de donner au public un livre de circonstance, qui ne peut manquer d'être bien accueilli, c'est la *Guia Colombina*, ou Guide à l'usage de ceux que la célébration du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb va amener à faire un voyage d'Espagne dans les mois de septembre-novembre de la présente année. Il va se tenir en effet à cette occasion, au delà des Pyrénées, divers congrès et diverses expositions (entre autres, à Madrid, une Exposition rétrospective internationale), sur lesquels il sera important d'être renseigné d'une façon exacte. La *Guia*, dont il s'agit, le fera amplement et y ajoutera maints autres renseignements sur les musées et les bibliothèques, sur les hôtels et les chemins de fer espagnols, dont pourront tirer profit nombre de personnes (Madrid, Murillo).

— D. J. Balbas, bibliothécaire de Castellon de la Plana, met au jour *El libro de la Provincia de Castellon* (in-4 de 872 p.), ouvrage du plus haut intérêt pour l'histoire assez mal connue d'une province de création récente, dont les Annales se confondaient jusque-là avec celles des royaumes de Valence et d'Arragon, et n'avaient presque jamais été mises en lumière d'une manière spéciale.

— MM. Perujo et Angulo, du clergé de Valence, avaient commencé, vers 1889, la publication d'un *Diccionario de ciencias ecclesiasticas* approprié à notre temps et à l'état actuel de la science. Ce travail considérable a été heureusement mené à terme avec la collaboration de plusieurs autres membres du clergé espagnol, et fait honneur au talent de ceux qui y ont concouru, bien que tous les articles ne soient pas recommandables au même titre. Il forme dix vol. in-8 à 2 colonnes de 6 à 700 p. chacun (Barcelona, Subirana).

— L'Espagne, qui a produit au XVIe siècle des hébraïsants aussi illustres qu'Arias Montanus et Louis de Léon, en compte encore de nos jours un certain nombre, auxquels la langue sacrée est des plus familières. A leur tête se distingue le pieux et savant professeur d'hébreu du grand séminaire de Tarragone, dom José Iglesias, l'auteur de la traduction des psaumes en castillan d'après l'hébreu : *Sepher-Tehi-lain o Salterio de David traducido directamente del hebraeo al español* (Tarragona).

États-Unis. — *The New World* est le titre d'une nouvelle revue indépendante consacrée à l'étude des questions religieuses et des questions philosophiques, littéraires ou sociales, étudiées au point de vue religieux. La revue, dont le premier numéro a été lancé en mars, paraîtra à Boston tous les trois mois.

Publications nouvelles. — *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par Ludolphe le Chartreux (2 vol. in-18, Thorin). — *Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son saint Évangile*, par H. Lesêtre (in-8, Lethielleux). — *Josephi Fessler, quondam episcopi S. Hippolyti, Institutiones patrologiæ*, quas denuo recensuit, auxit, edidit B. Jungmann. T. II. Pars prior (in-8, Œniponte, Rauch; Ratisbonæ, Pustet). — *Horæ diurnæ breviarii romani* (in-4, Ratisbonæ, Pustet). — *La Confessione sacramentale*, par Leonardo (2 vol. petit in-8, Roma, Filiziani). — *Jésus adolescent, récits, descriptions, élévations*, par Mgr Ricard (in-18, Lille et Paris, Lefort). — *La Très Sainte Vierge Marie, mère de Jésus, Bethléem, Nazareth, le Calvaire*, par l'abbé Perdreau (in-18, Leday). — *Mois de Marie de Jeanne d'Arc*, par le R. P. Coste (in-32, Delhomme et Briguet). — *Cérémonies de la première communion et de la confirmation*, par l'abbé E. Duplessy (in-32, Leday). — *Parfums de première communion. Avant, Pendant, Après*, par E.-A. Blampignon (in-32, Leday). — *Espérance*, par Mgr Baunard (in-12, Poussielgue). — *La Elezione del Papa*, per G. Berthelet (in-18, Roma, Forzani). — *Grand Dictionnaire international de la propriété industrielle*, t. VI (nom-villes), par le comte de Maillard de Marafy (gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Manuel formulaire de l'enregistrement des domaines et du timbre*, par J. Castillon (in-8, Chevalier-Marescq). — *L'Avocat de la famille*, par A. Maugras (in-12, Dreyfous). — *La Liberté de conscience et l'Église gardienne de la liberté de conscience*, par le R. P. Jeanjacquot (in-8, Retaux-Bray). — *Histoire de la psychologie des Grecs*, par A.-E. Chaignet, t. III (2 vol. in-8, Hachette). — *Éducation de la démocratie*, par E. Spuller (in-18, Alcan). — *Condillac et la Psychologie anglaise contemporaine*, par L. Dewaule (in-8, Alcan). — *De l'Esprit et de l'esprit philosophique*, par C.-C. Charaux (in-18, Pedone-Lauriel). — *Éléments de philosophie*, par G.-L. Fonsegrive, t. II (in-18, Picard et Kaan). — *Honnête avant tout*, par J. Ribet (in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Capital, la spéculation et la*

finance au XIXe siècle, par Cl. Jannet (in-8, Plon et Nourrit). — *Traité d'économie sociale*, par A. Ott (2 vol. in-18, Fischbacher). — *Essai sur les lois de la population*, par C. Bertheau (in-8, Chevalier-Marescq). — *La Condition de propriété dans le nord de la France*, par J. Lefort (in-8, Thorin). — *L'Univers et sa cause d'après la science actuelle*, par S. Jouglard (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Éléments d'hygiène*, par L. Mangin (in-16, cart., Hachette). — *Des différents types de métrites, leur traitement*, par le Dr F. Jouin (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *De la valeur et des effets du lait bouilli et du lait cru dans l'allaitement artificiel*, par le Dr H. Drouet (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Le Bacterium coli commune ; son rôle dans la pathologie*, par le Dr Macaigne (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Plantes médicinales de la Bourgogne*, par E. Ferrière (in-18, Alcan). — *Jahrbuch der Naturwissenschaften 1891-1892*, von Dr M. Wildermann (in-8, Herder, Fribourg en Brisgau). — *L'Équitation actuelle et ses principes*, par G. Le Bon (in-18, Firmin-Didot). — *L'Enseignement supérieur en France*, par F. Lot (in-18, Welter). — *Galilée et la Belgique. Essai historique sur les vicissitudes du système de Copernic en Belgique*, par le Dr G. Monchamp (in-18, Saint-Trond, Moreau-Schouberechts; Paris, Retaux). — *La Défense des frontières de la France*, par le général Pierron, t. Ier (in-8, Baudoin). — *Éléments de la guerre*, 1re partie, par le colonel L. Maillard (gr. in-8, avec atlas in-4, Baudoin). — *L'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes*, par le colonel Langlois (2 vol. in-8 avec atlas, Baudoin). — *Lebel contre Manlicher et Vetterli dans la prochaine guerre*, par le colonel Ortus (in-8, Baudoin). — *Monuments primitifs des îles Baléares, texte et atlas*, par E. Cartailhac (2 vol. in-4, Toulouse, Privat). — *L'Architecture de la Renaissance*, par L. Palustre (petit in-8 cart., May et Motteroz). — *Les Grands Écrivains de la France*, publiés sous la direction de Ad. Régnier : *J. de La Fontaine*, t. IX (in-8, Hachette). — *Les Grands Écrivains français : Fénelon*, par P. Jannet (in-18, Hachette). — *Portraits historiques et littéraires*, par E. Biré (in-8, Vic et Amat). — *Le Théâtre au XVIIe siècle. La Comédie*, par V. Fournel (in-18, Lecène et Oudin). — *La Vie littéraire*, 4e série, par A. France (in-18, Calmann Lévy). — *Le Livre VII de l'Atharva-Véda*, trad. par V. Henry (in-8, Maisonneuve). — *La Question des mythes*, par F. Robiou (in-8, Bouillon). — *Perceval*, par W. d'Eschenbach, trad. par A. Grandmont (petit in-8, Liège, Grandmont-Douders). — *Hartmann von Aue, Wolfram von Eschenbach und Gottfried von Strassburg*, von K. Marold (petit in-18 cartonné, Stuttgart, Göschen). — *Walther von der Vogelweide mit ciner Auswahl aus Minnesang und Spruchdichtung*, von O. Güntter (petit in-16 cartonné, Stuttgart, Göschen). — *Le Rythme poétique*, par R. de Souza (in-18, Perrin). — *Corneille*, par A. Liéby (in-18, Lecène et Oudin). — *Poèmes johanniques*, par E.-J. Eude (in-18 carré, Duret). — *Brunettes, ou Petits airs tendres*, par J. Madeleine (in-16, Vanier). — *De branche en branche*, poésies, par A. Grisard (in-18, Besançon, imp. Bossanne). — *Jean de Kerdren*, par J. Schultz (in-18, Calmann Lévy). — *Montmartre, histoire simple*, par J.-C. Chaigneau (in-18, Comptoir d'édition). — *En Beauce*, par Mirepoix (in-18, Comptoir d'édition). — *Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain*, par A. Ehrhard (in-18, Lecène et Oudin). — *Au pays des étapes, notes d'un légionnaire*, par C. des Ecorres (in-18, Charles-Lavauzelle). — *Théâtre à la maison et à la pension*, par B. Vadier (10 br. in-16, Hetzel). — *Ce qu'on dit à la maison*, par F. Dupin de Saint-André (in-18, Hetzel). — *Bruges-la-Morte*, par G. Rodenbach (in-18, Flammarion). — *Un Portrait de famille*, par Maryan (in-18, H. Gautier). — *La Dernière Bataille du général Berger*, par J. Bret (in-18, H. Gautier). — *Les Étapes d'un touriste en France; promenades et excursions dans les environs de Paris, région de l'Ouest*, t. II, par A. Martin

(in-18, Hennuyer). — *Choses de Rome et d'Italie*, par C.-E. Montet (in-18, Delhomme et Briguet). — *Atlas historique et géographique de la Bible*, par le Dr R. de Riesse (in-4, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Voyage au mont Ararat*, par J. Leclercq (in-18, Plon et Nourrit). — *Souvenirs d'Algérie*, par J. Rosier (in-8, Delhomme et Briguet). — *En Égypte et en Palestine*, par Un pèlerin lyonnais (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Vacances d'un médecin*, par le Dr E. Guibout (in-12, Masson). — *Sainte Brigitte de Suède, sa vie, ses révélations et son œuvre*, par la comtesse de Flavigny (in-18, Leday). — *Léon XIII devant ses contemporains* (in-18, Tolra). — *Notre Saint Père le Pape Léon XIII*, par l'abbé P. Barbier (gr. in-4, Firmin-Didot). — *Vie du T. R. P. Marie-Joseph Coudrin, fondateur de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie*, par Un Père de la même congrégation (in-8, Lecoffre). — *Les Vies de quatre des premières Mères de l'ordre de la Visitation Sainte-Marie*, par la R. M. F.-M. de Chaugy (in-8, Poussielgue). — *Aristote, Constitution d'Athènes*, trad. par B. Haussoullier (in-8, Bouillon). — *Organisation de l'Empire romain*, par J. Marquardt, trad. par P.-L. Lucas et A. Weiss, t. II (gr. in-8, Thorin). — *Les Archives de l'histoire de France*, fasc. II, par C.-V. Langlois et H. Stein (in-8, Picard). — *La Politique extérieure de Louise de Savoie. Relations diplomatiques de la France et de l'Angleterre pendant la captivité de François Ier (1525-1526)*, par P. Jacqueton (in-8, Bouillon). — *Les Théories du pouvoir royal en France pendant les guerres de religion*, par G. Weill (in-8, Hachette). — *Napoléon Ier, 1802-1810*, t. II, par le Dr A. Fournier (petit in-8, Bouillon). — *Histoire de la monarchie de Juillet*, t. VI et VII, par P. Thureau-Dangin (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de France depuis la Révolution de Juillet jusqu'à nos jours*, par A. Rastoul. *Le second Empire et la troisième République* (in-8, Delhomme et Briguet). — *Épisodes d'histoire contemporaine tirés des papiers de M. Thouvenel, 1844-1845 — (1851-1852)*, publiés par L. Thouvenel (in-18, Calmann-Lévy). — *Souvenirs du général Jarras*, publiés par Mme Jarras (in-8, Plon et Nourrit). — *La Bohème diplomatique*, par le comte Prozor (in-12, Perrin). — *Correspondance de Louis Veuillot*, t. VII (in-8, Retaux-Bray). — *Les Dominicains d'Auxerre*, par le R. P. M.-D. Chapotin (in-8, Picard). — *Les Chartes de la Tour de Douvres (1250-1624)*, par l'abbé F. Marchand (in-8, Bourg, imp. Villefranche). — *L'Abbaye de Chassagne en Bresse*, par l'abbé F. Marchand (in-8, Bourg, imp. Villefranche). — *Séminaires de la province d'Auch*, par l'abbé Cazauran (in-8, Auch, J. Moulès). — *Études sur l'administration municipale en Bretagne au XVIIIe siècle*, par A. Dupuy (in-8, Picard). — *Miracles de saint Magloire et fondation du monastère de Lehon*, par A. de la Borderie (in-8, Rennes, Plihon et Hervé). — *Histoire des Papes*, par le Dr L. Pastor, t. III et IV, trad. par Furcy-Raynaud (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'Église*, t. Ier, par le Dr Funk, trad. par l'abbé Hemmer (in-18, Colin). — *Prolegomeni di storia ecclesiastica*, da D.-U. Benigni (in-18, Perugia, Santucci). — *Les Registres de Nicolas IV. Recueil des bulles de ce pape*, 6e et 7e fascicules, publiés ou analysés par E. Langlois (2 vol. in-4, Thorin). — *Histoire de l'Allemagne depuis Sadowa*, par E. Véron (in-18, Alcan). — *Les Hohenzollern*, par E. Neukomm et P. d'Estrée (in-12, Perrin). — *Studien zur Rechtsgeschichte der Gottesfrieden und Landfrieden*, von L. Huberti (in-8, Ansbach, Brügel). — *American catholics and the Roman Question*, by J. Schrœder (in-8, New-York, Benziger). — *La Papauté, le socialisme et la démocratie*, par Anatole Leroy-Beaulieu (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Temps prochains. La Guerre; la femme; les lettres*, par le comte G. de Bremond d'Ars (in-18, Perrin). — *Les Chamites*, par Viçwà-Mitra (in-4, Maisonneuve).

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Patristique. Littérature chrétienne des premiers siècles. Josephi Fessler, quondam episcopi S. Hippolyti, institutiones patrologiæ quas denuo recensuit, auxit, edidit *Bernardus Jungmann*. T. I. 123

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur (*von Oscar von Gebhardt* und *Adolf Harnack*). — 1° V. Band. Heft 2. Die Abfassungszeit der Schriften Tertullians (*Prof. Dr E. Noeldechen*); Neue Fragmente des Papias, Hegesippus und Pierius in bisher unbekannten Excerpten aus der Kirchengeschichte des Philippus Sidetes (*Dr C. de Boor*). 2° Heft 3. Das Hebräer-Evangelium. Ein Beitrag zur Geschichte und Kritik des hebräischen Matthäus (*Rudolf Handmann*). — 3° Heft 4. Agrapha, aussercanonische Evangelienfragmente in möglichster Vollständigkeit zusammengestellt und quellenkritisch untersucht (*Alfred Resch*). Anhang : Das Evangelienfragment von Fajjum (*Adolf Harnack*). — 4° VI. Band. Heft 1. Die Textüberlieferung der Bücher des Origenes gegen Celsus in den Handschriften dieses Werkes und der Philokalia. Prolegomena zu einer kritischen Ausgabe (*Dr Paul Koetschau*). — 5° Heft 2. Der Paulinismus des Irenaeus. Eine Kirchen und Dogmengeschichtliche Untersuchung über das Verhältniss des Irenaeus zu der Paulinischen Briefsammlung und Theologie (*Dr Johannes Werner*). — 6° Heft 3. Die gnostichen Quellen Hippolytus in seiner Hauptschrift gegen die Häretiker (*Hans Staehelin*). Sieben neue Bruchstücke der Syllogismen des Apelles. Die Gwynn'schen Cajus- und Hippolytus-Fragmente. Zwei Abhandlungen (*Adolf Harnack*). 412

Die religionsphilosophische Bedeutung der stoischchristlichen Eudämonismus in Justins Apologie. Studien und Vorarbeiten (*Carl Clemen*). 332

Die Sentenzen Rolands nachmals Papstes Alexander III (*P. Fr. Ambrosius Giettl*). 334

Théologie dogmatique. Cours de science religieuse à l'usage des classes supérieures des collèges, des lycées, des petits séminaires, des écoles normales et des maisons d'éducation (*l'abbé Guyot*). . . 98

Leçons de catéchisme avec citations et traits d'histoire pour chaque leçon, à l'usage des familles, paroisses, maisons d'éducation, lycées et collèges (*l'abbé Alphonse Bleau*) 99

Le Catéchisme catholique, commentaire littéral et pratique, à l'usage des catéchismes de première communion, de persévérance et des maisons d'éducation de tous les diocèses (*l'abbé P. Poey*). 100

Etudes de théologie positive sur la Sainte Trinité (*Th. de Régnon*). Première série : Exposé du dogme 515

La Théologie populaire de N.-S. Jésus-Christ. Conférences prêchées à Paris (église des Carmes) (*l'abbé E. Le Camus*) 331

Analysis actus fidei juxta S. Thomam (*M.-J. Semeria*) 125

Le Lendemain de la vie (*l'abbé Henry Bolo*) 102

Doctrine de M. Olier expliquée par sa vie et par ses écrits (*M. Icard*). 215

La Souveraineté du peuple est une hérésie (*Charles Maignen*) . . . 446

Théologie morale. Theologia moralis per modum conferentiarum (*P. B. Elbel*). Novis curis edidit *P. F. J. Bierbaum* 514

Compendium theologiæ moralis (*A. Lehmkuhl*) 217

La Confession. Pourquoi on se confesse. Pourquoi on ne se confesse pas (*le R. P. Félix*) 102

Devoirs des enfants envers leurs parents (*l'abbé A. Saint-Cyr*). . . . 105

Théologie parénétique. La Parole sainte, ou le Guide oratoire dans le ministère de la prédication (*l'abbé Ribet*) 33
Manuel de prédication populaire (*H.-C. Juge*) 103
Conférences de Notre-Dame (*Mgr d'Hulst*). Carême de 1891 125
Sermons et conférences (*Mgr Jean Rigal*) 103

Théologie ascétique. Instructions pour les personnes du monde (*Mgr Charles Gay*) 416
Des Christenen Handbock. 157
The Gate of Heaven 67
Le Sei Domeniche con un triduo in apparecchio divoto alla festa dell' angelico giovane san Luigi Gonzaga, della Compagnia di Gesù (*P. Pasquale de Matteis*). 405
Jésus-Christ, Verbe incarné. Considérations tirées des œuvres du Docteur angélique saint Thomas d'Aquin (*le P. Roger Freddi*), trad. de l'italien par le *P. Le Chauff de Kerguenec* 100
L'Ornement des Noces spirituelles de Ruysbroeck l'Admirable, trad. du flamand par *Maurice Mœterlinck* 34
De la Charité envers Dieu (*Mgr Gay*) 110
La Bonté du Sacré Cœur de Jésus, Directoire dédié aux pèlerins de Paray-le-Monial et de Montmartre et à tous les amis du Sacré Cœur. 101
Étude sur le Sacré Cœur. II. Le Sacré Cœur et la Compagnie de Jésus (*le P. E. Letierce*) 407
Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour (*l'abbé R. Décrouïlle*) 107
Lettres choisies de saint François de Sales aux affligés. Condoléances et consolations, avec une introduction (*l'abbé Henry Bolo*) 106
Heureux ceux qui pleurent (*l'abbé Prosper Vedrenne*). 107
Le Chrétien sanctifié, conseils pratiques pour la vie spirituelle, suivis d'un Traité de la prière, d'après le vénérable *Sarnelli*. 109
Traité pratique des vertus (*Dante Alighieri*). Commentaire ascétique de vingt et un chants de la « Divine Comédie » 109
L'Art d'utiliser ses fautes, d'après saint François de Sales (*le P. Joseph Tissot*) 110
De la chasteté (*Mgr Charles Gay*) 110
De la mortification (*Mgr Gay*) 110
De la tentation (*Mgr Gay*). 110
De la charité envers le prochain et des devoirs qui en découlent (*Mgr Gay*). 110
L'Imitation de Jésus-Christ. Trad. nouvelle avec notes ascétiques, par *l'abbé M. Buchet*. 111
Imitation des anges (*l'abbé G. Chardon*). 111
Pieux Exercices en l'honneur de sainte Anne, durant le mois de juillet, et en l'honneur de saint Joachim, durant le mois d'août. 113
Petit mois du Rosaire, trad. de l'espagnol par *le R. P. Moran*. . . . 112
El Rosario meditado con nuestro SS. Padre el Papa 113
The Rosary meditated with our holy Pater the Pope 113
Der Rosenkranz betrachtet nach der Methode des heiligen Paters . . 113

Liturgie. Pontificale romanum summorum Pontificum jussu editum, a Benedicto XIV et Leone XIII 122
Rituale romanum Pauli V, Pontificis maximi, jussu editum, et a Benedicto XIV auctum 267
Rituale romanum Pauli V Pontificis 66
Horæ Diurnæ ex decreto SS. Conc. Trid., etc. 66
Oraciones para asistar al Santo Sacrificio de la Misa, etc. (*J.-A. de Lavalle*) 66
La Semana Sancta con.... la practica para andar el Via Crucis, y visitar 66
los Monumentos. 66
Explanatio critica editionis breviarii quæ a S. R. C. uti typica declarata est (*G. Schober*) 122
Compendium ceremoniarum sacerdoti et ministris sacris.... observandarum in sacro ministerio.... (*M. Hausheer*) 157
Cérémonies de l'installation des curés (*l'abbé E. Duplessy*) 535
Les Fêtes chrétiennes (*l'abbé Pradier*) 218

Apologétique. Moïse ou Darwin? (*Dr Arnold Dodel*). Trad. par *Ch. Fulpius* 161
Victor Hugo apologiste, abrégé du dogme et de la morale catholique, extrait des œuvres de Victor Hugo (*l'abbé E. Duplessy*) 538

Mélanges. Sacerdos maximus omnes Christi Jesu ministros viam et veritatem docens (*B. Aquilante*) 535
Le Surnaturel, la bonté, le christianisme dans le monde (*Eugène Martha*) 457
Le Chemin de Damas (*le général Ambert*) 160
Prochaine conversion du monde entier par une apparition foudroyante de Jésus-Christ à tout le genre humain (*l'abbé J.-B. Bigou*) 113
Le Livre de la famille (*l'abbé Charpentier*) 104
La Liberté de conscience, sa nature, son origine, son histoire et sa pratique dans nos sociétés contemporaines, d'après les encycliques de Léon XIII (*l'abbé Canet*) 159
L'Eglise et la Liberté (*Georges Romain*) 158

Religions. Théologie hérétique. Religion (*G. de Molinari*). . 418
Gott und Götter. Eine Studie zur vergleichenden Religionswissenschaft (*Christian Pesch*) 333
Philomythus, an antidote against credulity. A discussion of cardinal Newman's Essay on ecclesiastical miracles (*Edwin A. Abbot*) . . . 157

JURISPRUDENCE

Philosophie du droit. La Lutte pour le droit (*Rud. von Jhering*) trad. de l'allemand par *O. de Meulenaere* 338

Droit romain. Les Institutions juridiques des Romains (*Édouard Cuq*). L'Ancien droit 500
Études complémentaires de l'esprit du droit romain. Du rôle de la volonté dans la possession (*R. von Jhering*), trad. par *O. de Meulenaere* 501

Droit international. Introduction au droit international privé (*Armand Lainé*). T. II 220
Les Destinées de l'arbitrage international depuis la sentence rendue par le tribunal de Genève (*E. Rouard de Card*) 498

Droit canonique. De l'étude et de la pratique du droit canonique en France à l'heure présente (*Mgr Turinaz*) 71
Le Mariage en droit canonique (*A. Esmein*) 36

Droit public. Lo Stato secondo il diritto internazionale universale (*Eduardo Cimbali*) 35
Le Referendum en Suisse (*Simon Deploige*), précédé d'une lettre sur le referendum en Belgique par *J. Van den Heuvel* 496
Code de la séparation des pouvoirs administratif et judiciaire et des conflits d'attribution (*L.-J.-D. Féraud-Giraud*). 496
La Femme au point de vue du droit public. (*M. Ostrogorski*). . . . 497
Le Guide des électeurs catholiques 458

Droit civil. Commentaire théorique et pratique du code civil (*Théophile Huc*). 482
Traité théorique et pratique des actes de l'état civil (*Emile Mersier*). 483
Des attributions des consuls en matière de notariat et d'état civil (*Georges-G. Flaischlen*) 484
L'Art de faire soi-même son testament, ou Traité pratique du testament olographe (*Paul Berton*) 485
Le Divorce dans nos lois et dans nos mœurs (*G. Lecornec*) 485
Les Architectes et leurs rapports avec les propriétaires, les entrepreneurs et les tiers dans les travaux particuliers et publics (*David de Penanrum*). 486
I Diritti della donna sedotta. Parte 1a. Legislazione civile (*Ambrogio Giaccobone*). 487
Les Assurances sur la vie au point de vue théorique et pratique (*A. Typaldo-Bassia*). 485
La Justification de la jurisprudence de la cour de cassation en matière d'assurance sur la vie (*H. Duhaut*) 357
La Législation de l'enseignement primaire libre (*Auguste Rivet*) . . . 220

Droit criminel. Le Crime et la peine (*Louis Proal*) 491
Le Droit pénal et les nouvelles théories (*Luigi Lucchini*), trad. par *Henri Prudhomme* et précédé d'une introd. par *Jules Lacointa* 492

La Récidive (*Louis André*). 493
Commentaire de la loi du 26 mars 1891 (loi Bérenger) sur l'atténuation et l'aggravation des peines (*Henri Locard*) 494
La Loi Bérenger et ses applications (*Jules Nègre* et *Ferdinand Gary*) . 494
Les Enfants assistés en France, enfants maltraités ou moralement abandonnés. Commentaire de la loi du 24 juillet 1889 (*Roger Lagrange*) 494
Mémoire sur l'éducation correctionnelle en province (*Amédée Rouvin*). 495
Les Enfants en prison, étude anecdotique sur l'enfance criminelle (*Guy Tomel* et *Henri Rollet*) 221

Droit rural et forestier. Chasse et procès, étude pratique de la loi sur la chasse (*Charles Chenu*). 495
Traité des eaux, droit et administration (*Alfred Picard*). 335
Les Cours d'eau. Hydrologie (*Lechalas*) et Législation (*de Lalande*) . . 41

Droit commercial. Traité de droit commercial, cours professé à la Faculté de droit de Paris (*Bravard-Veyrières* et *Ch. Demangeat*) . . 420
Traité de droit commercial (*Ch. Lyon-Caen* et *L. Renault*); t. II. Des sociétés 487
Traité théorique et pratique des opérations de la Bourse (*Ambroise Buchère*) 488
Manuel pratique et juridique du commerçant (*Raoul Rosse*) 489
Grand Dictionnaire international de la propriété industrielle, au point de vue du nom commercial, des marques de fabrique et de commerce et de la concurrence déloyale (*le comte de Maillard de Marafy*) T. IV. (États-Unis — Invention) 38
Des Dommages-intérêts en matière de transports (*A. Cotelle*) . . . 489
Code de la vente commerciale (*A. Levé*) 489
De la concurrence déloyale, ou De l'apposition frauduleuse d'une marque ou d'un nom français sur des produits fabriqués à l'étranger (*Raoul Joubert*) 490
Code de commerce italien, traduit, annoté et précédé d'une introduction, par *Edmond Turrel*. 490
Code de commerce chilien, traduit et annoté par *Henri Prudhomme*. 490

Mélanges. Proverbes et maximes du droit germanique (*A. Chaisemartin*). 502

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Cours de philosophie. Summa philosophica ad mentem D. Thomæ, in usum alumnorum seminariorum (*G. Lahousse, S. J.*). T. I. Logica, ontologia, cosmologia. 385
Lexique de philosophie (*Alexis Bertrand*) 386
Lehrbuch der Philosophie (*Constantin Gutberlet*) 128
Lectures morales et littéraires à l'usage de l'enseignement des jeunes filles des écoles normales et des écoles primaires supérieures, précédées de commentaires et annotées par *Mlle Jeanne Vandoner* . . . 457

Psychologie. La Tête et le cœur. Étude physiologique, psychologique et morale (*P. Vallet*). 387
Nouvelles Recherches de psychiatrie et d'anthropologie criminelle (*C. Lombroso*) 387
Psychologie du peintre (*Lucien Arréat*) 388
Corps et âme (*J. Gardair*). 423
De humanæ cognitionis modo, origine ac profectu ad mentem S. Thomæ, Doctoris angelici (*le P. Tornatore*) 127

Métaphysique. De la méthode. Méthode spinoziste et Méthode hégélienne (*Pierre-Aug. Bertauld*) 390
Méthode spiritualiste. Étude critique des preuves de l'existence de Dieu (*le même*) 390
Méthode spiritualiste. Esprit et liberté (*le même*) 392
De Libertate Dei (*Ferd. Buisson*) 393
Agnosticisme, essai sur quelques théories pessimistes de la connaissance (*E. de Roberty*). 393
De la réalité du monde sensible (*Jean Jaurès*) 394
Le Pessimisme (*Léon Jouvin*) 396
Providence et libre arbitre (*le R. P. Hippolyte Gayraud*) 422

Morale. Le Bonheur de vivre (2e partie), (*John Lubbock*) 397
Philosophie de l'économie politique (*Etienne Hamélius*) 397
Les Idées morales du temps présent (*Édouard Rod*) 356

Histoire de la Philosophie. Philosophes illustres (*P.-A. Merklein*). Antiquité et temps modernes 398
La Physique de Straton de Lampsaque (*G. Rodier*). 399
La Morale de Spinoza. Examen de ses principes et de l'influence qu'elle a exercée dans les temps modernes (*René Worms*) 400
De Mente humana apud J.-Bapt. Du Hamel (*P.-D. Bernier*) 401
Der Positivismus vom Tode Aug. Comte's bis auf unsere Tage (*Hermann Gruber*) 128

Enseignement. Die Fragen der Schulreform (*Theobald Ziegler*) . . 357
La Musique et le dessin, considérés comme moyens d'éducation (*Gustave Derepas*). 536
La Enseñanza de la historia (*Rafael Altamira*) 336

Économie politique et sociale. Traité élémentaire et raisonné d'économie politique (*Jules Rambaud*). 509
Leçons d'économie politique, professées à l'École spéciale d'architecture (*André Liesse*) 509
Nouveau Dictionnaire d'économie politique, publié sous la direction de *MM. Léon Say* et *J. Chailley*. Livr. XIII à XVIII 510
Staats-Lexikon, publié par *Adolf Bruder*, sous le patronage de la *Görres-Gesellschaft* 510
Histoire des doctrines économiques (*A. Espinas*) 509
Annuaire de l'économie politique et de la statistique (*Maurice Block, Bernard Bertillon, de Boisjolin, Turquan*) 161
La France politique et sociale. Année 1890 (*A. Hamon* et *G. Bachot*) . 166
La France agricole et agraire (*Fernand Maurice*) 505
Les Problèmes du paupérisme. A propos de la conférence de Berlin (*Louis Morosti*) 506
La Question sociale à travers les âges et les Prévoyants de l'avenir (*Auguste Royer*) 513
Le Socialisme devant la science sociale (*Edmond Demolins*) 504
El Problema social y las escuelas politicas (*Salvador Bermudez de Castro, marques de Lema, duque de Ripalda*) 72
Le Socialisme moderne, son dernier état (*A. Villard*) 504
Pauvre humanité (*Léon Delbos*) 506
Le Socialisme moderne (*Maurice Block*). 506
L'Argent et le Travail (*le comte Léon Tolstoï*). 504
Le Mouvement socialiste en Europe : les hommes et les idées (*F. de Wyzewa*) 504
La Taxe sur les étrangers (*Maurice Vanlaer*). 498
Le Socialisme, ses principes fondamentaux et son impossibilité pratique (*Victor Cathrein*), trad. de l'allemand 507
Lettre Encyclique de S. S. Léon XIII sur la condition des ouvriers. . 507
Lettre au pape Léon XIII à propos de son Encyclique sur la question sociale (*Victor Modeste*). 507
L'Encyclique « Rerum novarum » et ses enseignements (*l'abbé Perriot*). 508
La Papauté, le socialisme et la démocratie (*Anatole Leroy-Beaulieu*) . 508
L'Économie politique d'après l'Encyclique sur la condition des ouvriers (*Charles Périn*) 508
Le Congrès de Malines et les Réformes sociales, documents publiés par *Jean Corbiau* 508
La Lutte pour l'existence et ses effets dans l'humanité (*Angelo Vaccaro*), trad. de l'italien par *M. Gaure*. 511
Le Leggi biologiche e le leggi giuridiche in rapporto alla questione sociale (*Enrico Piccione*) 511
La Participation des ouvriers aux bénéfices et les difficultés de l'heure présente (*A. Gibon*) 512
Le istituzioni di pubblica beneficenza (*Salvatore de Luca Carnazza*) . 39
Le Patronage des condamnés adultes et des jeunes libérés (*J. Stevens*). 513
Alcoolisme et épargne (*Ad. Coste*) 512
La Politique de dégrèvement. Le Dégrèvement de la navigation (*le baron Julien Leys*). 513
La Caisse d'épargne et de prévoyance de Paris (*E. Bayard*) 513
Les Associations internationales (*André Gairal*). 499

Les Syndicats professionnels agricoles (*G. Gain*) 41

Sciences naturelles. Galerie des naturalistes. Histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours (*J. Pizzetta*) . . . 227
L'Amateur d'oiseaux de volière (*Henri Moreau*) 458

Astronomie, Météorologie. Annuaire du Bureau des longitudes pour 1892 222
Instructions météorologiques (*A. Angot*) 226
Die neuesten Arbeiten über den planeten Mercur (*Jos. Plassmann*). . 358

Mathématiques, Physique. Nomographie. Les Calculs usuels effectués au moyen des abaques (*Maurice d'Ocagne*) 536
Calculo de los numeros aproximados y operaciones abreviadas (*G. Fernandez de Prado y R. Alvarez Sereix*). 358
Exposition de la théorie des surfaces (*H. Résal*). 226
La Nouvelle Science. Livre I. La Force (*C. Renooz*) 458
Recherches récentes sur diverses questions d'hydrodynamique (*Marcel Brillouin*). 1re partie. Tourbillons 358

Industrie, commerce. L'Habitation humaine (*Charles Garnier* et *A.-Ammann*). 6
Les Grands Travaux du siècle (*J.-B. Dumont*). 9
A travers l'industrie française (*Paul Poiré*) 9
Les Industries du lait (*A. Lezé*). 339
Les Chemins de fer (*Georges Mayer*) 459
Le Commerce de la boucherie (*E. Pion*) 41

Marine. Les Institutions de la marine (*Chevalier*) 271
Bateaux et navires. Progrès de la construction navale à tous les âges et dans tous les pays (*le marquis de Folin*) 424

Agriculture. Amendements et engrais (*A. Renaud*) 41
Comme quoi la France pourrait nourrir cent millions d'habitants. Une révolution agricole. Georges Ville et les engrais chimiques (*Émile Gauthier*) 359

Mélanges scientifiques. En famille, livre de lecture (*Victor Coupin* et *Albert Rénouf*) 268
Pensées sérieuses (*M. d'Egydi*). Trad. de l'allemand par le Bureau bibliographique à Berlin 268
Entre chien et loup, rêveries et pensées (*Berthe Vadier*). 459
Sommeil (*Robert Scheffert*). 460
Les Étapes de la science, chroniques documentaires (*Émile Gauthier*) 359
La Santé améliorée par le lait et des mesures hygiéniques très productives même au point de vue financier. Le Lait (*le marquis Chappuis de Maubou*) 359
Le Fusil de chasse, ses munitions et son tir (*le général Faure-Biguet*). 41

Beaux-Arts. Antoine Watteau (*Paul Mantz*). 193
Antoine Watteau (*G. Dargenty*). 194
Corot (*L. Roger-Milès*) 195
Hippolyte Flandrin, hans Lefnad och Verk (*C.-G. Estlander*) 195
Trois artistes chrétiens : Michel-Ange, Raphaël et H. Flandrin (*François Bournand*) 196
Une Famille de peintres : Horace Vernet et ses ancêtres (*Félix de Bona*). 196
L'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut de France *le comte Henri Delaborde*) 196
Le Vite dei pittori, scultori e architetti veronesi (*Giuseppe Biadego*) . 197
L'Art antique (*Gaston Cougny*). Choix de lectures sur l'histoire de l'art, l'esthétique et l'archéologie, conforme aux derniers programmes de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne 198
Éléments d'iconographie chrétienne. Types symboliques (*L. Cloquet*) . 198
L'Architecture gothique (*L.-H. Corroyer*) 199
Les Armes (*G.-R. Maurice Maindron*). 199
L'Architecture moderne en Angleterre (*Paul Sédille*) 200
Une Promenade à Versailles et aux Trianons (*Ph. Gille*) 200
Inventaire général des richesses d'art de la France. Province. Monuments civils, t. V 200

La Porcelaine (*E. Garban*) 201
Introduction à l'étude des beaux-arts (*Ch. Carteron* et *Eugène Carteron*) 201
Geschichte der christlichen Malerei (*Erich Frantz*). Seconde partie . . 201
La Peinture religieuse (*A. Lecoy de la Marche*) 201
Histoire de l'art chrétien des origines à nos jours (*Fr. Bournand*) . . 202
Histoire de l'art chrétien aux dix premiers siècles (*l'abbé F.-R. Salmon*). 202
Histoire de l'art byzantin, considéré principalement dans les miniatures (*N. Kondakoff*), trad. de *M. Trawinski*. T. II 203

Musique. Essai sur les principes d'exécution du chant grégorien et leur application (*l'abbé Fréd. Étienne*). 360
Un Pèlerinage à Bayreuth (*Émile de Saint-Auban*) 537

BELLES-LETTRES

Linguistique. Les Dialectes doriens : phonétique et morphologie. (*Émile Boisacq*) 340
Alt-Keltischer Sprachschatz (*Alfred Holder*) 459

Folklore. Les Grandes Légendes de France (*Édouard Schuré*) . . . 428
Traditions populaires du Doubs (*Ch. Thuriet*) 341
Contes allemands du temps passé, trad. par *F. Franck* et *E. Alsleben* 537
Les Légendes fribourgeoises (*S. Genoud*) 538
Poesie dei popoli selvaggi o poco civili (*G. Ragusa-Moleti*) 46

Poésie. Nature (*Jean Rameau*) 309
Flammes de vie (*Fleuriot-Kérinou*). 313
Foi et Poésie (*Joseph Serre*) 315
Poésies eucharistiques (*Jean Casier*) 317
Poèmes et Songes, Le Dernier Amour d'Artémis, Le Requiem de Berthold, Giseline (*Jean Griselin*) 318
Sur la branche, chansons, fables, poèmes (*Georges Montigny*). . . . 319
Rimes et chansons (*François Fontenay*). 320
Les Échos (*Édouard de Perrodil*) 322
Le long du Rhône et de la mer (*Sextius Michel*). 323
Mes petits Concerts (*Paul Collin*) 323
A travers quarante ans, recueillements poétiques (*l'abbé J.-M. Figalla*). 324
Essence d'âmes (*Émile Hinzelin*) 324
Vers l'absolu (*Bénoni Glador*) 325
Sirventes et Cantilènes (*Emmanuel Junod*) 325
Sébar, poème philosophique (*F.-A.-M.*). 329
Rancœurs, poème (*Yan Braz*) 330
Épître aux Jacobins (*A.-M. Maupin*) 330
Marguerite (*Paule-Marie*) 326
Marguerite (*Edmond Perrée*). 326
Pêle-Mêle (*Alfred de Péraldi*) 328
One in the Infinite (*George-Francis Savage-Armstrong*) 228
La Comedia di *Dante Alighieri* riveduta nel testo dal prof. *G. Poletto*. 459
Momenti lirici (*Oreste Boni*) 360
Le Râmâyana, poème sanscrit de *Valmiky*, trad. en français par *Hippolyte Fauche* 538

Théâtre. Le Nazaréen, drame en trois actes (*Henri Mazel*) 361
La Passion de Jésus, drame en cinq actes et en vers (*Antoine Chansroux*) 326
La Grève, drame en un acte et en vers (*Dom Laurent Janssens*) . . . 328
Arthur de Bretagne, drame historique (*Fréd. Heurlipes*) 163
Jacques Cartier, ou la Découverte du Canada, drame historique en 4 actes, un prologue et un sixième tableau (*Fréd. Heurlipes*) . . . 164
Bertrand Du Guesclin et Olivier de Clisson, tableaux historiques et dramatiques en 5 actes (*Fréd. Heurlipes*) 164
Scander-Bey, ou le Héros chrétien, drame historique en 4 actes (*Raugatien d'Aurrès*) 164
Soliman ou l'Ambassade d'un moine, drame historique en 4 actes (*Rupert Phausnief*). 164
L'Herbager, pièce en trois acte en vers (*Paul Harel*) 321

M. Crédule en Bretagne, comédie en 4 actes (*Yves Brezonnec*). . . . 164
La Reine Atella, épisode de la conquête de l'Algérie, 1831-1832, drame en 4 actes (*Marie J.*). 164
Gertrude, ou la Reine d'un jour, comédie en 4 actes (*l'abbé O. Leroy*). 165
Sophocle, Ajax, les Trachiniennes, Philoctète, Œdipe roi, trad. (*F.-E. Callot*) 331
Le Canard sauvage. Romersholm (*Henrik Ibsen*). Trad. de M. *Prozoc* . 165

Romans, contes et nouvelles. Seul de son siècle en l'an 2000, trad. et discussion du roman communiste Looking Backward, de M. *Edward Bellamy*, par le *vicomte de Lestrade* 12
Cybèle, voyage extraordinaire dans l'avenir (*Jean Chambon*) 14
Hassan le Janissaire (*Léon Cahun*). 16
Le Roman du Mont Saint-Michel (*Mme Stanislas Meunier*) 16
Les Gens d'Épinal (*Michel Auvray*) 17
L'Élève de Garrick (*Augustin Filon*) 17
Beau Page (*Pierre Sales*) 18
La Borgnotte (*Édouard Montagne et Louis Gallet*) 18
Une Reine de théâtre (*Charles d'Héricault*) 19
Sous-Off cassé (*Édouard Gachot*) 20
Chapuzot est de la classe (*Jean Drault*). 21
Boumaza (*H.-B. de Laval*). 22
Le Roi Stanko et la Reine Xénia (*Ouitis*) 23
Le Roman du Roi (*A. de Basilewitch*). 23
Égyptiacque (Rêves vécus, vies rêvées) (*William Ritter*) 23
La Bohème tragique (*Noël Amaudru*) 24
Les Bas-Bleus (*Albert Cim*) 25
Trahisons (*Léon Barracand*) 26
Plein Cœur (*Édouard Delpit*). 27
Péril (*H. Gréville*). 28
L'Héritière (*H. Gréville*) 28
Trop tard (*Alfred Bonsergent*) 28
Tragiques amours (*Louis Énault*) 29
L'Agité (*Auguste Germain*). 29
L'Amour de Jacques (*Charles Fuster*). 30
Tableaux Algériens (*Gustave Guillaumet*) 30
Nouveaux Pastels (Dix portraits d'hommes) (*Paul Bourget*). 31
Fantôme d'Orient (*Pierre Loti*) 290
Le Livre de la Pitié et de la Mort (*Pierre Loti*) 291
Féfée (*Jules Hoche*) 292
Une Honnête Femme (*Armand Charpentier*) 292
Monsieur le Gendarme (*Clovis Hugues*) 292
La Peur de la mort (*le comte François de Nion*) 294
La Montée (*Gabriel Sarrazin*) 295
Bonne-Dame (*Édouard Estaunié*) 295
Rose et Ninette (*Alphonse Daudet*). 296
René Pierson (*Henri Monnet*). 297
Mariage mondain (*Pierre Maël*) 297
Mer sauvage (*Pierre Maël*). 298
Quand on aime (*Pierre Maël*) 298
Le Marquis de Villarneuil (*William Marcelly*). 298
Hermine (*le comte de Marenches*) 299
L'Irrémédiable (*Brada*). 299
Bonheur conquis (*Charles Foley*) 299
La Sarcelle bleue (*René Bazin*) 300
Le Roman d'une croyante (*Jean de la Brète*) 300
Sœur Louise (*M. du Campfranc*) 301
Obéissance (*M. du Campfranc*). 301
Arrière-Saison (*Paul Gué*). 301
La Femme du renégat (*Mme Nelly Lieutier*). 301
Le Juif franc-maçon (*l'abbé Henri Desportes*) 301
Maria-Laura (la femme du franc-maçon) (*Paul Féval fils*). 302
Marthe de Bellesmont (*Mme la comtesse de Beaurepaire de Louvagny*). . 302
La Fresnaie (*Mme Mathilde Aigueperse*) 302
Abnégation (*la baronne Leclerc de ****). 302
La Seconde Femme de Lionel (*Marie-Pierre*) 302
Louis XI à Péronne (*A. Jumin*). 303
Claudia Varenilla (récit des temps mérovingiens) (*J.-L. de la Marsonnière*) 303

Mistress Branican (*Jules Verne*) 303
A travers les forêts vierges (*Désiré Charnay*) 304
Syrlin (*Ouida*), trad. de l'anglais par *F. Bernard* 304
Sainte-Rosalie-aux-Bois (*Ouida*) 304
Premières Joies et Premières Larmes (*mistress Hungerford*), trad. de l'anglais par *E. Dian*. 305
Autour d'un héritage (*Mrs Alexander*) trad. de l'anglais par *Camille Valdy*. 305
Nouvelles (*Hugh Conway*). trad. de l'anglais par *Héphell* 305
Fantaisies dans la manière de Callot (*Hoffmann*), trad. de l'allemand par *Henry de Curzon* 306
Vouloir, c'est pouvoir (*Elly Revss*), trad. de l'allemand par *G. Lauth* . . 306
Lora (*M. Z. de Manteuffel*). trad. de l'allemand par *A. Chevalier* . . . 306
Bonne chance, trad. de l'allemand par *Maurice Sibille* 306
L'Héritage de Gledesworth (*Maxvell Gray*), trad. de l'allemand par *Robert de Cerisy* 306
Dans le tourbillon du monde (*A. Veldenz*), trad. de l'allemand par *J. de Rochay*. 306
Maura (*Lazare Goulin*) 307
Les Étapes de la folie (*Dostoiewsky*). trad. du russe par *Halperine-Kaminsky*. 307
Le Voyageur enchanté (*Nicolas Lieskoff*), trad. du russe par *Victor Derely* 307
L'Aube russe (*Alexandre Pouchkine*), trad. du russe par *E. Tseytline* et *E. Jaubert* 308
Nouvelles slaves, trad. du russe, du croate et de l'allemand par *C. de Strebinger* 308
Autour du mystère (*Gaston Dujarrie*) 308
En vitrine (*le comte René de Maricourt*) 308
Nouvelle Bibliothèque bleue. Du temps que la reine Berthe filait . . 362
Mystères du moyen âge, mystères liturgiques. 362

Ouvrages pour la jeunesse. Costal l'Indien (*Gabriel Ferry*) . . 11
Histoire du célèbre Pépé (*Edgar Monteil*) 9
Une Cousine d'Amérique (*Louis Mainard*) 10
En pension (*Jacques Lermont*) 10
Aux Garennes (*Mme Noémi Balleyguier*) 11
Échos des vacances (*Mme de Paloff*) 11
Les Vacances de Paul (*Mme J. de Sobol*) 11
Le Dévouement de Claudine (*J. Kergall*) 11
Perdue dans la forêt (*la comtesse H. d'E.*) 361

Histoire et critique littéraire. La Littérature française, des origines au XVIIIe siècle (*Paul Albert*) 8
Petite Histoire de la littérature française, principalement depuis la Renaissance (*A. Gazier*). 229
Histoire de la chanson populaire en France (*Julien Tiersot*) 518
Les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge. Études de littérature française et comparée (*Alfred Jeanroy*). 517
La Poésie patriotique en France au moyen âge (*Ch. Lenient*) 519
Le Merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV (*le P. V. Delaporte*) 132
Lesage romancier (*Léo Claretie*). 232
Victor Hugo et son œuvre poétique (*l'abbé J.-L. Lenoir*) 538
Études et récits sur Alfred de Musset (*la vicomtesse de Janzé*) 165
Les Grands Écrivains français Alfred de Vigny (*Maurice Paléologue*) . 236
Les Malfaiteurs littéraires (*le P. Étienne Cornut*) 429
Histoire de la littérature grecque (*Alfred Croiset* et *Maurice Croiset*). T. III. Période attique. Tragédie, comédie, genres secondaires (*Maurice Croiset*) 426
Ilios et Iliade (*Gaston Sortais*) 130
Histoire du texte d'Horace (*Antoine Campaux*) 229
Dante, son temps, son œuvre, son génie, étude littéraire et critique (*John A. Symonds*), trad. de l'anglais, par *Mlle C. Augis* 47

Polygraphes. Les Grands Écrivains de la France (*Ad. Régnier*). Jean de la Fontaine. T. VIII 425

Mélanges. Essais de littérature et d'histoire (*René Lavollée*) 153
La Vie littéraire (*Anatole France*). 3e série. 342

A la mémoire de Joséphin Soulary (*Aimé Vingtrinier*) 136
Pour les enfants !.... Lectures choisies à l'usage des élèves du cours élémentaire et du cours moyen (prose, poésie, histoire) (*L. Gaudelette*). 70
Morceaux choisis des auteurs français, publiés conformément aux programmes du 23 janvier 1890, à l'usage de l'enseignement secondaire classique, avec des notices et des notes par *Albert Cahen*. — Classe de sixième : XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, Prose et Poésie — Classe de cinquième : XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, Prose et Poésie. — Classe de quatrième : XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, Prose et Poésie — Classes de troisième : seconde et rhétorique, XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. 1re partie, Prose. 2e partie, Poésie 162
Recueil de narrations françaises empruntées aux écrivains du XIXe siècle et accompagnées de canevas (*les abbés J. Bujadoux et E. Benne*). Livre du maître. — Livre de l'élève 362

HISTOIRE

Géographie, voyages. Voyage autour du globe (*J. Eggermont*). . 7
De Paris au Cap Nord. De Bergen à Stockholm. Voyage au pays des Fiords (*Léon Dumuys*). 206
Quarante mois de voyage avec une rente de cent francs par mois. 18,000 lieues à travers le monde (*Jules Desfontaines*) 212
Souvenirs d'escales et de traversées. Scènes et récits de voyages (*Gaston Dujarric*) 213
De Paris au cap Horn (à bord du Sabino). 82 jours en mer (*Louis Blairet*). 214
Par monts et par vaux (*Jean Vaudon*). 430
Les Étapes d'un touriste en France. A travers la Corse (*A. Andréi*). . 204
The Country of the Vosges (*Henry W. Wolff*). 214
The watering places of the Vosges (*Henry W. Wolff*). 215
En Wherry. Trois semaines dans les Broads du Norfolk, par *** . . . 205
Au delà du Rhin (Prusse rhénane, Bade, Bavière) (*Lucien Vigneron*). 205
Toledo. Guia artistico-práctica (*Vizconde de Palazuelos*). Versión francesa de *Charles Docteur* 238
Grèce (Collection des guides Joanne). T. II. Grèce continentale et îles. 206
La Russie. Histoire, géographie, littérature (*Eugène Guénin*). . . . 363
La Transcaucasie et la Péninsule d'Apchéron. Souvenirs de voyage (*Calouste S. Gulbenkian*) 207
Un Hiver en Orient (*Mag Dalah*). 8
De Paris au Tonkin, à travers le Thibet inconnu (*Gabriel Bonvalot*). . 7
L'Inde (*John Strachey*). Préface et trad. de *Jules Harmand*. 431
L'Asie. Deuxième partie (Indes orientales, Indo-Chine, Empire chinois, Japon). Choix de lectures géographiques (*L. Lanier*). 207
Les Établissements français dans l'Inde et en Océanie (*G. Haurigot*). . 208
Le Japon pratique (*Félix Régamey*) 208
Le Nil, le Soudan, l'Égypte (*A. Chélu*). 237
Géographie ancienne de la Basse-Égypte (*le vicomte Jacques de Rougé*) . 48
La Tunisie française (*Eugène Poiré*) 209
Algérie. Sahara, Tchad. Réponse à M. Camille Sabatier (*G. Fock*). . . 166
Le Transsaharien. Un an après (*Georges Rolland*) 166
A la conquête du Tchad (*Harry Alis*). 209
Ostafrikanische Gletscherfahrten. Forschungsreisen im Kilimandscharo-Gebiet (*Dr Hans Meyer*) 433
A travers Bornéo. Aventures de quatre déserteurs de l'armée indo-néerlandaise (*M.-T.-H. Perelaer*), trad. du *comte Meyners d'Estrey* . . . 212
La Tribu de Wagap (Nouvelle-Calédonie), ses mœurs et sa langue, coordonnées par le *P. A. C., S. M.* 268
L'Amérique inconnue, d'après le journal de voyage de *J. de Brettes* (*Mallat de Bassilan*) 211
Histoire ancienne. Ausführliches Lexikon des griechischen und römischen Mythologie (*W. H. Roscher*) 520
Le Culte chez les Romains (*Joachim Marquardt*). T. II, trad. de l'allemand par M. Brissaud. Manuel des antiquités romaines (*Th. Mommsen* et *J. Marquardt*). T. IX 344
Les Manieurs d'argent à Rome jusqu'à l'Empire (*Antonin Deloume*) . 435
Histoire de l'Église. Lehrbuch der Kirchengeschichte (*Wilhelm Möller*). Das Mittelalter 139

The Throne of the fisherman, built by the carpenters son, the root, the bond, and the crown of Christendom (*Thomas W. Allies*). . . 239
Papes et paysans (*Gabriel Ardant*). 269
Histoire du pape Calixte II. — Bullaire du pape Calixte II (1119-1124) (*Ulysse Robert*) 522
Die französische Politik Papst Leos IX. (*Wilhelm Bröcking*) 241
Gregor X und Rudolf von Habsburg in ihren beiderseitigen Beziehungen, mit besonderer Berücksichtigung der Frage über die grundsätzliche Stellung von Sacerdotium und Imperium in jener zeit (*A. Zisterer*). 241
Au Vatican, souvenirs du jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII, suivis d'une étude analytique de l'encyclique « Rerum novarum » (*Mgr de T'Serclaës*) 159

Histoire des reliques. La Sainte Robe de N.-S. Jésus-Christ à Trèves, étude archéologique et historique (*C. Willems*), trad. par *Furcy Rainaud* 239
Le Pèlerinage de Trèves, histoire de la sainte Robe (*C. Willems*). . . 239
Le Saint Clou de Toul, son origine, son authenticité, son culte (*Un ancien vicaire de la cathédrale de Toul*) 269

Hagiographie. Biographies ecclésiastiques. Los Niños santos o Leyendas infantiles (*P. Francisco Hattler*), trad. del aleman por el *P. Jeronimo Rojas* 404
Les Plus illustres Captifs, ou Recueil des actions héroïques d'un grand nombre de guerriers et autres chrétiens réduits en esclavage par les mahométans, manuscrit de la bibliothèque Mazarine, édité par le *R. P. Calixte de la Providence*. 355
Essai de martyrologe de l'ordre des Frères mineurs pendant la Révolution française (1792-1800) (*le P. Édouard d'Alençon*) 539
Jeunes Chrétiens de notre temps (*le P. Didierjean*) 106
Chrétiennes de nos jours (*Mme Bourdon*). 356
Fastes de la sainteté en France au XIXe siècle. Recueil de biographies anecdotiques, dédié à la jeunesse (*l'abbé E.-M. L.*) 412
Sainte Philomène, vierge et martyre, sa vie, ses miracles, son culte (*Mme la C^sse de Chabannes*) 404
Saint Christophe, sa vie et son culte, avec des appendices sur le culte de saint Gilles et des quatorze saints auxiliateurs (*l'abbé F. Mainguet*) 404
Histoire de saint Augustin, évêque d'Hippone et docteur de l'Église, d'après ses écrits et l'édition des bénédictins (*Un membre de la grande famille de Saint-Augustin*) 404
La Mission et le culte de saint Martin d'après les légendes et les monuments populaires dans le pays éduen. Étude sur le paganisme rural (*J.-G. Bulliot* et *Félix Thiollier*) 528
Étude historique sur saint Boniface de Bruxelles (*le P. J.-F. Kieckens*) 405
Vie de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry (*le P. Ragey*). . . . 404
Eadmer (*le P. Ragey*) 242
Légende des trois compagnons. La Vie de saint François d'Assise, racontée par les Frères Léon, Ange et Rufin, ses disciples, trad. précédée d'une introd. par *l'abbé Huvelin* 160
Étude sur Geoffroy de Vendôme (*L. Compain*) 346
Der Augustinermönch Johannes Hoffmeister. Ein Lebensbild aus der Reformationszeit (*Nikolaus Paulus*). 140
Saint Pie V, pape du Rosaire (*le R. P. Charles-Anatole Joyau*). . . . 405
Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus (*le P. Fréd. Rouvier*) 405
Vie de saint Jean de la Croix, écrite en souvenir du troisième centenaire de son bienheureux trépas (1591-1891) (*le R. P. Alphonse-Marie de Jésus*). Traduite de l'italien par *l'abbé H. Feige* 405
Vida de san Luis Gonzaga de la Compañia de Jesus (*el P. F. Rouvier*), traducida y aumentada por *D. Fr. Diez de Rivera* 405
Vita di san Luigi Gonzaga della Compagnia di Gesù (*P. Alessandro Maineri*), compendiata per la gioventù dal *P. Ballerini* 405
La Vie de saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse chrétienne (*le R. P. Meschler*), trad. de l'allemand par *l'abbé Lebréquier*. . . . 405
La Vie de saint Louis de Gonzague, d'après V. Cepari, son premier historien (*le P. Charles Clair*). 406
Vie de Madame de la Tour-Neuvillars (Suzanne de la Pomélie). 1571-1616 (*le P. Nicolas du Sault*) 406

Le Premier Français martyrisé au Japon, ou Vie du vénérable Guillaume Courtet, religieux dominicain (*l'abbé G. Tarniquet*) 406
Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes, premier apôtre de leur culte (*le R. P. Ange Le Doré*). 406
La Propagatrice de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, Anne-Madeleine Rémuzat, religieuse professe de la Visitation Sainte-Marie au premier monastère de Marseille. 407
Vie du Vénérable Bénigne Joly, fondateur des religieuses hospitalières de Notre-Dame de la Charité de Dijon (*l'abbé E. B***, curé de Volnay*). 407
Histoire de M. Agut, prêtre, chevalier de Saint-Pierre, fondateur de l'hospice de la Providence à Mâcon et de la Congrégation des sœurs du Saint-Sacrement (*l'abbé Louis-M.-J. Chaumont*) 407
La Mission du Su-Tchuen au XVIIIe siècle. Vie et apostolat de Mgr Pottier, son fondateur (*Léonide Guiot*). 408
La Vita del Padre Rocco (*Alfonso Capecelatro*). 408
Le Cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines (1726-1804) (*Arthur Verhaegen*) 408
Le Bienheureux Perboyre, modèle de dévotion au divin Sauveur . . 112
Le Vénérable Nunzio Sulprizio, modèle des apprentis. 408
Vie de Mgr de Forbin-Janson, missionnaire, évêque de Nancy et de Toul, fondateur de la Sainte-Enfance (*le R. P. Philpin de Rivière*) . 408
Souvenirs d'une amie. La Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la Congrégation de l'Adoration réparatrice (*Une religieuse Ursuline*) . . . 409
Adolphe Kolping, l'apôtre des artisans (*Dom Laurent Janssens*) . . . 409
Vie du R. P. Lataste, des Frères Prêcheurs, fondateur de l'Œuvre des réhabilitées (*l'abbé Mercier*) 409
L'Abbé Combalot, missionnaire apostolique. L'Action catholique de 1820 à 1870 (*Mgr Ricard*). 409
Le Père Chevrier, fondateur de la Providence du Prado. Extraits de ses écrits précédés d'une notice par Un prêtre du Prado. 410
Vie du P. Ludovic de Casoria, d'après Son Ém. le card. Alph. Capecelatro (*l'abbé M. Le Monnier*). 410
Vie de Madame Miquey et Souvenirs de Mulhouse (*l'abbé Jules Wagner*) 411
Marie-Julie Stiénon du Pré, dame de Saint-André (*le P. Charles Clair*). 462
Le Père de Geslin de Kersolon, d'après ses souvenirs. Hommage de ses amis 411
Mgr Alexis Canoz, de la Compagnie de Jésus, premier évêque de Trichinopoly (1805-1888), par Un Père de la même compagnie 411
Un Directeur de séminaire. L'Abbé Robelin, chanoine honoraire de Belley (*l'abbé Théloz*) 411
L'Abbé Bourbonne, aumônier du premier monastère de la Visitation de Paris, 1834-1890 (*l'abbé Séméraire*) 411
Dom Maur Wolter et les origines de la Congrégation bénédictine de Beuron (*le R. P. Dom Gérard van Caloen*) 412

Histoire du moyen âge et moderne. Études sur la « Lex dicta Francorum Chamavorum » et sur les Francs du pays d'Amor (*Henri Froidevaux*) 436
Salimbene und seine Chronik. Eine Studie zur Geschichtschreibung des dreizchnten Jahrhunderts (*Emil Michael*). 441
Bossuet historien du protestantisme (*Alfred Rébelliau*). 526
Français et Anglais (*Philip Gilbert Hamerton*), trad. de *G. Labouchère*. 150
Français et Italiens (*Félix Narjoux*) 70

Questions du jour. L'Avenir de l'Europe envisagé au double point de vue de la politique de sentiment et de la politique d'intérêt (*C.-E. Vigoureux*) 460
Dieu, la Royauté et le salut de la France 270
Le Présent et l'avenir du catholicisme en France (*l'abbé de Broglie*). 534
Les Intérêts catholiques 270
Sept paroles de N. T. S. P. le Pape Léon XIII (*Mgr Joseph-Amand Fava*) 539
La République et la Politique de l'Église (*le R. P. Maumus*) 446
Du Toast à l'Encyclique 461
La Discussion concordataire au Sénat et à la Chambre des députés, les 9, 11 et 12 décembre 1891 (*Mgr Perraud*) 445
Le Concordat. Qu'on l'observe loyalement ou qu'on le dénonce (*J.-M. Villefranche*). 158

Le Secret de Fourmies (*Édouard Drumont*) 444
Décalogue ou Dynamite, avis aux bourgeois sans Dieu 271
Nos désastres. Causes et responsabilités (*A. Duchatel*). 245
Pensons-y et parlons-en (*Jean Heimweh*) 271
L'Armée sans chef 253
Que deviendront les colonies françaises dans l'éventualité d'un conflit franco-russe avec la triple alliance? (*J. Popowski*) 272
La Neutralité belge. La Belgique et la France (*Charles Wœste*) . . . 462

Histoire de France. Histoire de Charles VII (*G. du Fresne de Beaucourt*). T. VI. La Fin du règne 141
Mémoires de Saint-Simon. Édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de notes et appendices, par *A. de Boislisle*, t. VII et VIII. (Les Grands Écrivains de la France. Nouvelles éditions, publiées sous la direction de M. *Ad. Régnier*) 144
Les Mémoires de Saint-Simon et le P. Le Tellier, confesseur de Louis XIV (*le P. P. Bliard*). 145
La Reine Marie-Antoinette (*Pierre de Nolhac*). 348
Le Patriote Palloy et l'Exploitation de la Bastille. L'Orateur du peuple Gonchon (*Victor Fournel*) 442
Lettres adressées par Achard de Germane, avocat au Parlement de Dauphiné, à M. de la Coste, l'un des derniers présidents de cette assemblée pendant les deux premières années de l'émigration (1791-1793). (Publiées par *l'abbé Perrossier*) 51
Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles pendant l'émigration (1790-1800), publiée d'après les originaux, pour la Société d'histoire contemporaine, par *Maxime de la Rocheterie* 349
Napoléon 1er (*A. Fournier*), trad. par *E. Jaeglé*. T. I, 1769-1802. . . 243
Les Monologues de Napoléon Ier. 350
Autour des Bonaparte. Fragments de Mémoires du général de Ricard, ancien aide de camp du roi Jérôme, publiés par *L.-Xavier de Ricard*. 244
Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente, avec une introd. par *Camille Rousset* 531
Extraits des Mémoires du duc de Morny. Une ambassade en Russie, 1856 166
Discours parlementaires (*Ernest Picard*) 43
Souvenirs militaires et financiers (*Charles Duval*) 168
Journal d'un sous-officier, 1870 (*Amédée Delorme*) 54
Les Monarchistes sous la troisième République (*Louis Teste*) 149

Histoire politique, civile et militaire. Histoire du droit et des institutions de la France (*E. Glasson*). T. IV. 438
De Regiis conciliis Philippo II Augusto regnante habitis (*Henri Froidevaux*) 436
Une Grande Dame dans son ménage au temps de Louis XIV, d'après le Journal de la comtesse de Rochefort (1689) (*Charles de Ribbe*) . . 154
Les Rapports inédits du lieutenant de police René d'Argenson. Introduction, notes et index par *Paul Cottin* 146
La Société des jacobins. Recueil de documents pour l'histoire du club des jacobins de Paris (*F.-A. Aulard*). T. III. Juillet 1791 à juin 1792. 529
Souvenirs d'un président d'assises (1880-1890) (*Bérard des Glajeux*) . . 160
Les Guerres sous Louis XV (*le comte Pajol*). T. VII. 528
Pirates et rebelles au Tonkin. Nos soldats au Yen The (*le colonel Frey*). 148
Une Campagne au Tonkin (*le Dr Hocquard*) 6
Le 125e Régiment d'infanterie (*le lieutenant-colonel Roulin*). 56

Histoire religieuse. Les Élections épiscopales dans l'Église de France du IXe au XIIe siècle. Étude sur la décadence du pouvoir électif, 814-1150 (*P. Imbart de la Tour*) 49
Le Clergé sous l'ancien régime (*Élie Méric*) 246
Le Clergé et les Temps nouveaux (*Élie Méric*) 246
Les Évêques et les archevêques de France depuis 1682 jusqu'à 1801 (*le P. Armand Jean*) 347
Les Grands Évêques de l'Église de France au XIXe siècle (*Mgr Ricard*). 410
Un Couvent de religieuses anglaises à Paris, de 1634 à 1884 (*l'abbé Cédoz* 69
Au Séminaire. Saint-Sulpice et les Sulpiciens (*l'abbé Fesch*) 67

Histoire locale. Les Comtes de Boulogne (*Dom François Ganneron*), manuscrit de 1640. Commentaires et notes par *l'abbé F.-A. Lefebvre*. 115
Essai sur Réthel (745 à 1890) (*J.-B. Caruel*). 117
Histoire de l'abbaye d'Andecy (*l'abbé Millard*) 119
La Cathédrale Notre-Dame de Laon. Historique et description (*l'abbé Auguste Bouxin*) 121
Le Parlement de Franche-Comté, de son installation à Besançon à sa suppression (1674-1790) (*A. Estignard*). 452
La Vie de Paris (*Max Boucard*). 354
Les Yvelines. Histoire de Rambouillet, de son château et des lieux remarquables de sa forêt (*J. Maillard*) 116
Delincourt, ou Vie d'un village du Vexin dans les siècles passés (*l'abbé C.-A. Batiele*). 118
Histoire de la Maîtrise de Rouen. Ire partie : Depuis les origines jusqu'à la Révolution (*l'abbé A. Collette*). IIe partie : Depuis la Révolution jusqu'à nos jours (*l'abbé A. Bourdon*) 352
Histoire du prieuré de Saint-Lô de Rouen, ses prieurs, ses privilèges, ses revenus (*L. de Glanville*). 119
Essai sur le tiers état rural, ou les Paysans de la Basse Normandie au XVIIIe siècle (*l'abbé P.-D. Bernier*) 450
La Baie du Mont Saint-Michel et ses approches (*le vicomte de Potiche*). 115
Chroniques de Souligné-sous-Vallon et Flacé (*Alphonse Pommier*) . . 116
Cartulaire de l'abbaye de Saint-Calais, publié par l'abbé *L. Froger*. . 152
Documents authentiques pour servir à l'histoire de la constitution civile du clergé dans le département de la Mayenne (*Frédéric Le Coq*). 5e partie. District d'Évron 272
La Rochelle et ses ports (*G. Musset*) 116
L'Hôpital militaire d'Auffrédy à la Rochelle (*le docteur Louis Delmas*) . 116
Tonnerre pendant la Révolution. 1789-1799 (*Georges Moreau*) 122
Cartulaire de l'abbaye de Saint-Chaffre du Monastier, ordre de Saint-Benoît, suivi de la chronique de Saint-Pierre du Puy et d'un appendice de chartes. Cartulaire du prieuré de Paray-le-Monial, ordre de Saint-Benoît, suivi d'un appendice de chartes et de visites de l'ordre de Cluny, publiés par le chanoine *Ulysse Chevalier* 120
Essai historique sur le Vivarais pendant la guerre de Cent ans (1337-1453) (*A. Mazon*) 115
Histoire de l'arrondissement de Gaillac (département du Tarn) pendant la Révolution, de 1789 à 1800 (*Élie-A. Rossignol*) 121
L'Abbaye de Flaran en Armagnac (*Pierre Benouville* et *Philippe Lauzun*) 120
Adé. Histoire civile, histoire religieuse (*l'abbé J.-F. Fourcade*). . . . 118
Histoire de la ville et de la châtellenie de Saverdun dans l'ancien comté de Foix (*C. Barrière-Flavy*) 118
Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au moyen âge (*Jean-Auguste Brutails*). 448
Histoire administrative de Beaucaire, depuis le XIIIe siècle jusqu'à la Révolution de 1789 (*Alexandre Eyssette*) 117

Histoire étrangère. La Lutte de l'Irlande (*le baron Kervyn de Volkaersbeke*) 60
Edward VI and the Book of Common Prayer (*Francis Aidan Gasquet* and *Edmund Bishop*) 247
Geschichte der deutschen Verfassungsfrage, während der Befreyungskriege und des Wiener Kongresses 1812 bis 1815 (*W.-A. Schmidt*) . 57
Ausgewählte Urkunden zur Erläuterung der Verfassungsgeschichte Deutschlands im Mittelalter (*Wilh Altmann* und *Ernst Bernheim*). . 56
La Reine Louise de Prusse (*Bonnal de Ganges*) 59
Mémoires du maréchal H. de Moltke. Lettres à sa mère, à ses frères Adolphe et Louis (1823-1888). Édition française, par *E. Jaeglé* . . . 454
Avvisi del Cavaliere Federico Cornaro, ambasciatore veneto, circa l'assedio e la presa della fortezza di Buda nell' anno 1686. Con traduzione ungherese ed introduzione storica di *Sigismondo Bubics*, vescovo di Cassovia 249
Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le XVe siècle, recueillis et publiés par *Gustave Saige*. T. III. 60
L'Italia nell' età di mezzo (*Luigi Calamassi*) 462
Il Carteggio di Carlo Emanuele I 167
Francesi e Giacobini a Mantova dal 1797 al 1799 (*Alessandro Luzio*) . 53

Testamento politico del generale Garibaldi, e lettera memoranda agli Italiani (*Enrico Croce*) 461
The political and military Events that led up to the Russian conquest of India (*John Kelly*). 168
Histoire de la découverte de l'Amérique depuis les origines jusqu'à la mort de Christophe Colomb (*Paul Gaffarel*) 456
Les États-Unis en 1850. Notes et Souvenirs (*M.-B. Dureau*) 251
The Story of the Union told by its Plotters (*W.-F. Dennery*). . . . 167

Héraldique. Grammatica araldica, ad uso degli Italiani (*F. Tribolati*). 168
Le Blason héraldique (*P.-B. Gheusi*). (*Norbert Lorédan*) 260
Traité complet de la science du blason (*Jouffroy d'Eschavannes*). . . 261
Ancien Armorial équestre de la Toison d'Or et de l'Europe au xve siècle (*Lorédan Larchey*) 62

Biographie. Dictionnaire des parlementaires français, comprenant tous les membres des assemblées françaises et tous les ministres français, depuis le 1er mai 1789 jusqu'au 1er mai 1889, publié sous la direction de *MM. Adolphe Robert, Edgar Bourloton* et *Gaston Cougny*. 252
Biographies du xixe siècle. 156
Figures disparues. Portraits contemporains politiques et littéraires (2e série) (*Eugène Spuller*) 257
Portraits de cire (*Hugues Le Roux*) 258
Les Contemporains, études et portraits littéraires, 5e série (*Jules Lemaitre*) 234
Catholiques allemands (*A. Kannengieser*) 259
George Buchanan, humanist and reformer (*P. Hume-Brown*). 138
Les Correspondants de Michel-Ange : I. Sebastiano del Piombo, texte italien (*le commandeur G. Milanesi*), trad. française par *A. Le Pileur*. 197
Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre (1515-1563). Étude sur les origines du protestantisme libéral français (*Ferdinand Buisson*) . . 524
La Vie et les Œuvres de Jean-Jacques Rousseau (*Henri Beaudouin*) . . 134
Vie de Mirabeau (*A. Mézières*) 255
Un Conventionnel choletais. Michel-Louis Talot, adjudant général, 68
1755-1828 (*H. Baguenier-Desormeaux*) 68
Balzac, sa vie, son œuvre (*Julien Lemer*) 235
Mme Marie Pape-Carpentier, sa vie et son œuvre (*Émile Gossot*) . . . 68
Un Poète-apôtre, ou le R. P. Léon Barbey d'Aurevilly, missionnaire eudiste (*le P. Joseph Dauphin*) 361
Les Vingt-deux Années du père Tasse à Chamrousse (*Henri Vincent*). 67
Histoire de l'amiral Courbet (*J. de la Faye*) 256

Histoire de l'imprimerie. Bibliothèques. Bibliographie. Da chi e dove la stampa fu inventata ? ovvero stato presente della questione sul vero inventore della tipographia (*C. Castellani*). 266
L' Origine tedesca e l' origine olandese dell' invenzione della stampa, testimonianze e documenti (*C. Castellani*) 266
La Stampa in Venezia dalla sua origine alla morte di Aldo Manuzio seniore (*C. Castellani*). 267
Grundzüge der Bibliothekslehre, mit bibliographischen und erläuternden Anmerkungen (*Arnim Græsel*) 265
Reseña de los incunables, que posee la Biblioteca pública de Mahon (*Miguel Roura*) 264
Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal. T. IX. Archives de la Bastille (*Frantz Funck-Brentano*) 262
Bibliographie de l'Asie. 2e série (*Vlad. Méjov*) 65
Bibliographie sibérienne (*Vlad. Méjov.*). 64

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Abbot (Edwin-A.) 157
Achard de Germane 51
Aigueperse (Mme Mathilde) . . . 302
Albert (Paul) 8
Alexander (Mrs) 305
Alis (Harry) 209
Alliès (Thomas W.) 239
Alphonse-Marie de Jésus (le R. P.) 405
Alsleben (E.) 537
Altamira (Rafael). 336
Altmann (Wilh.) 56
Amaudru (Noël) 24
Ambert (le général) 160
Ammann (A.) 6
André (Louis) 493
Andréi (A.). 204
Angot (A.) 226
Aquilante (Bernard). 535
Ardant (Gabriel). 269
Argenson (René d') 146
Armand Jean (le R. P.). 347
Arréat (Lucien) 388
Augis (Mlle C.). 47
Aulard (F.-A.). 529
Aurrès (Raugatien d') 164
Auvray (Michel) 17
Bachot (G.). 166
Baguenier-Desormeaux (H.) . . . 68
Ballerini (le R. P.). 405
Balleyguier (Mme Noémi) 11
Barracand (Léon) 26
Barrière-Flavy (C.). 118
Basilewitch (A. de). 23
Baticle (l'abbé C.-A.) 118
Bayard (E.). 513
Bazin (René) 300
Beaucourt (G. du Fresne de) . . 141
Beaudouin (Henri) 134
Beaurepaire de Louvagny (comtesse de) 302
Bellamy (Edward) 12
Benne (l'abbé E.) 362
Benouville (Pierre). 120
Bérard des Glajeux. 160
Bermudez de Castro (Salvador), marques de Lema, duque de Ripalda 72
Bernard (F.) 304
Bernheim (Ernst). 56
Bernier (l'abbé P.-D.) . . . 401, 450
Bertauld (Pierre-Aug.). . . . 390, 392
Berton (Paul) 485
Bertrand (Alexis) 386
Biadego (Giuseppe) 197
Bierbaum (le R. P. F.-J.) 514
Bigou (l'abbé J.-B.) 113
Bishop (Edmund) 247
Blairet (Louis) 214
Bleau (l'abbé Alphonse) 99
Bliard (le P. P.). 145
Block (Maurice) 161
Boisacq (Émile) 340
Boislisle (A. de). 144
Bolo (l'abbé Henry). . . . 102, 106
Bona (Félix de) 196
Boni (Oreste) 360
Bonnal de Ganges 59
Bonsergent (Alfred). 28
Bonvalot (Gabriel) 7
Boor (C. de) 412
Boucard (Max). 354
Bourdon (l'abbé A.). 352
Bourdon (Mme). 356
Bourget (Paul) 31
Bourloton (Edgar) 252
Bournand (François). . . . 196, 202
Bouxin (l'abbé Auguste) 121
Brada. 299
Bravard-Veyrières 420
Braz (Yan). 330
Brezonnec (Yves). 164
Brillouin (Marcel) 358
Brocking (Wilhelm). 241
Broglie (l'abbé de) 534
Bruder (Adolf) 510
Brutails (Jean-Auguste) 448
Bubics (Sigismondo) 249
Buchère (Ambroise). 488
Buchet (l'abbé M.) 111
Buisson (Ferd.) 393, 524
Bujadoux (abbé J.) 362
Bulliot (J.-G.). 528
Cahen (Albert). 162
Cahun (Léon) 16
Calamassi (Luigi). 462
Calixte de la Providence (le R. P.) 355
Callot (F.-E.). 331
Caloen (Dom Gérard van). . . . 412
Campaux (Antoine) 229
Campfranc (M. du) 301
Canet (l'abbé). 159
Capecelatro (le cardinal Alfonso). 408
Carteron (Ch.) 201
Carteron (Eugène) 201
Carcel (J.-B.). 117
Casier (Jean) 317
Castellani (C.) 266, 267
Cathrein (Victor). 507
Cédoz (l'abbé). 69
Cerisy (Robert de) 306

Charannes (Mme la Cesse de) . . . 404
Chailley (J.) 510
Chaisemartin (A.). 502
Chambon (Jean) 14
Chansroux (Antoine) 326
Chappuis de Maubou (le Mis). . . 359
Chardon (l'abbé G.). 111
Charnay (Désiré). 304
Charpentier (l'abbé) 104
Charpentier (Armand). 292
Chaumont (l'abbé Louis-M.-J.) . . 407
Chélu (A.) 237
Chenu (Charles) 495
Chevalier 271
Chevalier (A.). 306
Chevalier (le chanoine Ulysse). . 120
Cim (Albert) 25
Cimbali (Eduardo) 35
Clair (le R. P. Charles) . . 406, 462
Claretie (Léo) 232
Clemen (Carl) 332
Cloquet (L.) 198
Collette (l'abbé A.) 352
Collin (Paul) 323
Compain (L.) 346
Connway (Hugh) 305
Corbiau (Jean) 508
Cornaro (Federico). 249
Cornut (Étienne). 429
Corroyer (L.-H.). 199
Coste (Ad.). 512
Cotelle (A.) 489
Cottin (Paul) 146
Cougny (Gaston) 198, 252
Coupin (Victor) 268
Croce (Enrico) 461
Croiset (Alfred) 426
Croiset (Maurice) 426
Cuq (Édouard) 500
Curzon (Henry de) 306
Dante Alighieri 109, 459
Dargenty (G.). 194
Daudet (Alphonse) 296
Dauphin (le P. Joseph). 361
Décrouïlle (l'abbé R.). 107
Delaborde (le comte Henri). . . 196
Delaporte (le P. V.) 132
Delbos (Léon). 506
Delmas (le Dr Louis) 116
Delorme (Amédée) 54
Deloume (Antonin) 435
Delpit (Édouard) 27
Demangeat (Ch.) 420
Demolins (Edmond). 504
Dennery (W.-F.). 167
Deploige (Simon) 496
Derely (Victor) 307
Derepas (Gustave) 536
Desfontaines (Jules) 212
Desportes (l'abbé Henry). . . . 301
Dian (E.) 305
Didierjean (le P.) 106
Docteur (Charles) 238
Dodel (Arnold) 161
Dostoiewsky 307
Drault (Jean). 21
Drumont (Édouard). 444
Duchatel (A.). 245
Duhaut (H.) 357
Dujarric (Gaston) 213, 308
Dumont (J.-B.). 9
Dumuys (Léon) 206
Duplessy (l'abbé E.) . . . 535, 538
Dureau (M.-B.) 251
Duval (Charles) 168
Édouard d'Alençon (le R. P.) . . 539
Eggermont (J.) 7
Egydi (M.) 268
Elbel (le R. P. B.) 514
Énault (Louis) 29
Esmein (A.). 36
Espinas (A.) 509
Estaunié (Édouard) 295
Estignard (A.). 452
Estlander (C.-G.). 195
Etienne (l'abbé Fréd.). 360
Eyssette (Alexandre) 117
Fauche (Hippolyte) 538
Faure-Biguet (le général). . . . 41
Fava (Mgr Joseph-Amand) . . . 539
Feige (l'abbé H.). 405
Félix (le R. P.) 102
Féraud-Giraud (L.-J.-D.) 496
Ferry (Gabriel) 11
Fesch (l'abbé). 67
Fessler (Joseph). 123
Féval fils (Paul) 302
Figalla (l'abbé J.-M.) 324
Filon (Augustin). 17
Flaischlen (Georges-G.) 484
Fleuriot-Kérinou (F.) 313
Fock (G.). 166
Foley (Charles) 299
Folin (marquis de) 424
Fontenay (François) 320
Fourcade (l'abbé J.-F.). 118
Fournel (Victor). 442
Fournier (A.) 243
France (Anatole). 342
Franck (F.). 537
François de Sales (saint). . . . 106
Frantz (Érich) 201
Freddi (le P. Roger) 100
Frey (le colonel). 148
Froger (l'abbé L.) 152
Froidevaux (Henri). . . . 436, 438
Fulpius (Ch.) 161
Funck-Brentano (Frantz) 262
Fuster (Charles). 30
Gachot (Édouard) 20
Gaffarel (Paul) 456
Gain (G.) 41
Gairal (André) 499
Gallet (Louis) 18
Ganneron (Dom François) . . . 115
Garban (E.). 201
Gardair (J.) 423
Garnier (Charles) 6
Gary (Ferdinand) 494
Gasquet (Francis-Aidan) 247
Gaudelette (L.) 70
Gaubre. 511
Gauthier (Émile). 359
Gay (Mgr Charles) 110, 416
Gayraud (le R. P. Hippolyte) . . 422
Gazier (A.) 229

Gebhardt (Oscar von) 412
Genoud (S.). 538
Germain (Auguste) 29
Gheusy (P. B.). 260
Giaccobone (Ambrogio). 487
Gibon (A.) 512
Gietl (P.-Fr. Ambrosius) 334
Gille (Ph.) 200
Glador (Bénoni) 325
Glanville (L. de). 119
Glasson (E.) 438
Gossot (Emile). 68
Goulin (Lazare) 307
Græsel (Arnim) 265
Gray (Maxwell). 306
Gréville (H.) 28
Griselin (Jean) 318
Gruber (Hermann) 128
Gué (Paul) 301
Guénin (Eugène) 363
Guillaumet (Gustave) 30
Guiot (Léonide) 408
Gulbenkian (Calouste S.) 207
Gutberlet (Constantin) 128
Guyot (l'abbé). 98
Halpérine-Kaminsky 307
Hamélius (Etienne) 397
Hamerton (Philip-Gilbert). . . . 150
Hamon (A.) 166
Handmann (Rudolf) 412
Harel (Paul) 321
Haurigot (G.) 208
Harmand (Jules) 431
Harnack (Adolf) 412
Hattler (le P. Francisco). . . . 404
Hausheer (M.). 157
Heimweh (Jean) 271
Héphell 305
Héricault (Charles d') 19
Heurlipes (Fréd.) 163, 164
Hinzelin (Emile) 324
Hocquard (le Dr) 6
Hoffmann 306
Holder (Alfred) 459
Huc (Théophile) 482
Hugues (Clovis) 292
Hulst (Mgr d'). 125
Hume-Brown (P.). 138
Hungerford (mistress). 305
Huvelin (l'abbé) 160
Ibsen (Henrik). 165
Icard (M.) 215
Imbart de la Tour (P.). 49
Jaeglé (E.). 243, 454
Janssens (Dom Laurent). . 328, 409
Janzé (la vicomtesse de) 165
Jaubert (E.) 308
Jaurès (Jean) 394
Jeanroy (Alfred) 517
Jhering (R. von) 338, 501
Joanne 206
Joubert (Raoul) 490
Jouffroy d'Eschavannes 261
Jouvin (Léon) 396
Joyau (le R. P. Charles-Anatole) . 405
Juge (H.-C.). 103
Jumin (A.) 303
Jungmann (Bernard). 123
Junod (Emmanuel) 325
Kannengieser (A.) 259
Kelly (John) 168
Kergall (J.). 11
Kervyn de Volkaersbeke (le baron) 60
Kieckens (le R. P. J.-F.) 405
Koetschau (Paul). 412
Kondakoff (N.) 203
Labouchère (G.) 150
La Bréte (Jean de) 300
La Faye (J. de) 256
Lagrange (Roger) 494
Lahousse (le R. P. G.) 385
Lainé (Armand) 220
Lalande (de) 41
La Marsonnière (J.-L. de) . . . 303
Lanier (L.) 207
Larchey (Lorédan) 62
La Rocheterie (Maxime de) . . . 349
Lauth (Gustave) 306
Lauzun (Philippe) 120
Laval (H.-B. de) 22
Lavalle (J.-A. de) 66
Lavollée (René) 153
Lebréquier (l'abbé) 405
Le Camus (l'abbé E.) 331
Le Chauff de Kerguenec (le P.) . 100
Lechalas 41
Leclerc de *** (baronne) 302
Le Coq (Frédéric) 272
Lecornec (G.). 485
Lecoy de la Marche (A.) 201
Le Doré (le R. P. Ange) 406
Lefebvre (l'abbé F.-A.) 115
Lehmkuhl 217
Lemaitre (Jules) 234
Lemer (Julien). 235
Le Monnier (l'abbé M.) 410
Lenient (Ch.) 519
Lenoir (l'abbé J.-L.) 538
Léon XIII (S. S.). 507
Le Pileur (A.) 197
Lermont (Jacques) 10
Le Roux (Hugues) 258
Leroy (l'abbé O.) 165
Leroy-Beaulieu (Anatole). . . . 508
Lestrade (le vte de). 12
Letierce (le R. P. E.) 407
Levé (A.) 489
Leys (le baron Julien). 513
Lezé (A.) 339
Lieskoff (Nicolas) 307
Liesse (André) 509
Lieutier (Nelly) 301
Locard (Henri) 494
Lombroso (C.) 387
Lorédan (Norbert) 260
Loti (Pierre) 290, 291
Lubbock (John) 397
Luca Carnazza (Salvatore de) . . 39
Lucchini (Luigi) 492
Luzio (Alessandro) 53
Lyon-Caen (Ch.) 487
Macdonald (le maréchal) 531
Maël (Pierre) 297, 298
Maeterlinck (Maurice). 34
Mag Dalah 8
Maignen (Charles) 446

Maillard (J.) 116
Maillard de Marafy (le comte de). 38
Mainard (Louis) 10
Maindron (G.-R. Maurice). . . . 199
Maineri (le R. P. Alessandro) . . 405
Mainguet (l'abbé F.) 404
Mallat de Bassilan. 211
Manteuffel (M.-Z. de) 306
Mantz (Paul) 193
Marcelly (William). 298
Marenches (le comte de) 299
Maricourt (le comte René de) . . 308
Marquardt (Joachim) 344
Martha (Eugène). 457
Matteis (le R. P. Pasquale) . . . 405
Maumus (le R. P.) 446
Maupin (A.-M.). 330
Maurice (Fernand) 505
Mayer (Georges) 459
Mazel (Henri). 361
Mazon (A.) 115
Méjov (Vlad.) 64, 65
Mercier (l'abbé) 409
Mercklein (P.-A.) 398
Méric (Elie) 246
Mersier (Emile) 483
Meschler (le R. P.) 405
Meulenaere (O. de) 338, 501
Meunier (Stanislas) 16
Meyer (Dr Hans). 433
Meyners d'Estrey (le comte). . . 212
Mézières (A.) 255
Michael (Emil) 441
Michel (Sextius) 323
Milanesi (G.) 197
Millard (l'abbé) 119
Modeste (Victor). 507
Molinari (G. de) 418
Möller (Wilhelm) 139
Moltke (le maréchal comte de). . 454
Mommsen (Th.). 344
Monnet (Henri) 297
Montagne (Edouard) 18
Monteil (Edgar) 9
Montigny (Georges). 319
Moran (le R. P.) 112
Moreau (Georges) 122
Moreau (Henri) 458
Morosti (Louis) 506
Musset (G.). 116
Narjoux (Félix) 70
Nègre (Jules) 494
Nion (le comte François de). . . 294
Noeldechen (E.) 412
Nolhac (Pierre de) 348
Ocagne (Maurice d'). 536
Ostrogorski (M.). 497
Ocida. 304
Ouitis 23
Pajol (le comte). 528
Palazuelos (Vizconde de) . . . 238
Paléologue (Maurice) 236
Paloff (Mme de) 11
Paule-Marie 326
Paulus (Nikolaus) 140
Penanrum (David de) 486
Péraldi (Alfred de). 328
Perelaer (le colonel M.-T.-H.) . . 212
Périn (Charles) 508
Perraud (Mgr). 445
Perrée (Edmond) 326
Perriot (l'abbé) 508
Perrodil (Edouard de) 322
Perrossier (l'abbé) 51
Pesch (Christian) 333
Phausnief (Rupert) 164
Philpin de Rivière (le R. P.) . . 408
Picard (Alfred) 335
Picard (Ernest) 43
Piccione (Enrico). 511
Pierre (Marie). 302
Pion (E.). 41
Pizzetta (J.) 227
Plasmann (Jos.) 358
Poey (l'abbé P.) 100
Poiré (Eugène) 209
Poiré (Paul) 9
Poletto (G.) 459
Pommier (Alphonse). 116
Popowski (J.) 272
Potiche (le Vte de) 115
Pouchkine (Alexandre). 308
Pradier (l'abbé) 218
Prado (G. Fernandez de) 358
Proal (Louis) 491
Prozoc (M.). 165
Prudhomme (Henri) 490, 492
Ragey (le R. P.) 242, 404
Ragusa-Moleti (G.) 46
Raigecourt (le marquis et la marquise de). 349
Rambaud (Jules) 509
Rameau (Jean). 309
Raynaud (Furcy) 239
Rébelliau (Alfred) 526
Régamey (Félix) 208
Régnier (Ad.) 144
Régnon (Th. de) 515
Renaud (A.). 41
Renault (L.) 487
Renooz (C.). 458
Rénouf (Albert) 268
Résal (H.) 226
Resch (Alfred). 412
Reuss (Elly) 306
Ribbe (Charles de) 154
Ribet (l'abbé) 33
Ricard (général de). 244
Ricard (Mgr) 409, 410
Ricard (L.-Xavier de) 244
Rigal (Mgr Jean). 103
Ritter (William). 23
Rivera (Fr. Diez de) 405
Rivet (Auguste) 220
Robert (Adolphe). 252
Robert (Ulysse) 522
Roberty (E. de) 393
Rocmay (J. de). 306
Rod (Edouard) 356
Rodier (G.) 399
Roger-Milès (L.) 195
Rojas (le P. Jeronimo). 404
Rolland (Georges) 166
Rollet (Henri) 221
Romain (Georges). 158
Roscher (W.-H.). 520

Rosse (Raoul) 489
Rossignol (Elie-A.) 121
Rouard de Card (E.) 498
Rougé (le vicomte Jacques de). . 48
Roulin (le lieutenant-colonel) . . 56
Roura (Miguel) 264
Rousset (Camille). 531
Rouvier (le R. P. Frédéric) . . . 405
Rouvin (Amédée). 495
Royer (Auguste) 513
Ruysbroeck l'Admirable 34
Saige (Gustave) 60
Saint-Auban (Émile de) 537
Saint-Cyr (l'abbé A.) 105
Saint-Simon. 144
Sales (Pierre). 18
Salmon (l'abbé F.-R.) 202
Sarnelli (le Vénérable) 109
Sarrazin (Gabriel) 295
Sault (le R. P. Nicolas du) . . . 406
Savage-Armstrong (George-Francis) 228
Say (Léon) 510
Scheffer (Robert) 460
Schmidt (W.-A.) 57
Schober (Georges) 122
Schuré (Édouard) 428
Sédille (Paul). 200
Séméraire (l'abbé) 411
Semeria (M.-J.) 125
Sereix (R. Alvarez). 358
Serre (Joseph) 315
Sibille (Maurice). 306
Sobol (Mme J. de) 11
Sophocle. 331
Sortais (Gaston) 130
Spuller (Eugène) 257
Staehelin (Hans). 412
Stevens (J.) 513
Strachey (John) 431
Streibinger (C. de) 308
Symonds (John-A.). 47
Tarniquet (l'abbé G.) 406
Teste (Louis) 149
Théloz (l'abbé) 411
Thollier (Félix). 528
Thuriet (Ch.) 341
Tiersot (Julien) 518
Tissot (Joseph) 110
Tolstoï (le comte Léon) 504
Tomél (Guy) 221
Tornatore (le P.). 127
Trawinski (M.) 203
Tribolati (F.) 168
T'Serclaës (Mgr de). 159
Tseytline (E.). 308
Turinaz (Mgr) 71
Turrel (Edmond) 490
Typaldo-Bassia (A.) 485
Vaccaro (Angelo). 511
Vadier (Berthe) 459
Valdy (Camille) 305
Valmiky 538
Vallet (P.). 387
Van den Heuvel (J.) 496
Vandoner (Jeanne) 457
Vanlaer (Maurice) 498
Vaudon (Jean). 430
Vedrenne (l'abbé Prosper) . . . 107
Veldenz (A.) 306
Verhaegen (Arthur). 408
Verne (Jules) 303
Vigneron (Lucien) 205
Vigoureux (C.-E.) 460
Villard (A.) 504
Villefranche (J.-M.). 158
Vincent (Henri) 67
Vingtrinier (Aimé) 136
Wagner (l'abbé Jules). 411
Werner (Johannès). 412
Willems (C.) 239
Wœste (Charles). 462
Wolff (Henry-W.) 214, 215
Worms (René). 400
Wyzewa (F. de) 504
Zannandreis (Diego). 197
Ziegler (Théobald) 357
Zisterer (A.) 241

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Airy (George Biddell), 274. — Alphand (J.-Charles-Adolphe), 75. — Baudrillart (Henri-Joseph-Léon), 170. — Bouchut (docteur Eugène), 73. — Boylesve (le R. P. Marin de), 363. — Breda (le comte de), 172. — Bodenstedt (Friedrich von), 463. — Canat de Chizy (Marcel), 75. — Caspari (Carl-Paul), 464. — Challamel (Jean-Baptiste Marie-Augustin), 463. — Crollalanza (le comm. Giovanni-Battista di), 540. — Delpit (Jules), 542 — Duveyrier (Henri), 463. — Freeman, 365. — Freppel (Mgr), 73. — Gams (R. P. Dom Pius-Bonifacius), 540. — Gay (Mgr Charles), 169. — Hunfalvy (Paul), 75. — Janssen (Mgr), 74. — Jurien de la Gravière (l'amiral), 363. — Kuenen (Abraham), 75. — Laveleye (Émile-Louis-Victor de), 171. — Le Brisoys Desnoireterres (Gustave), 172. — Léonide (l'archimandrite), 76. — Lescure (Matthieu-François-Adrien-Mathurin de), 541. — Manning (le cardinal), 169. — Manterola (Don Vincent), 76. — Maury (Louis-Ferdinand-Alfred), 273. — Mermillod (le cardinal), 273. — Quatrefages de Bréau (Jean-Louis-Armand de), 170. — Riche (l'abbé Auguste), 364. — Rönne (Ludwig-Moriz-Peter von), 274. — Witman (Walt). 465.
Institut, 79, 467.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 79, 175, 277, 368, 467, 545.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 79, 175, 277, 368, 468, 545.

Concours et prix, 368, 468, 544.
Congrès, 544.
Mélanges : La Bibliothèque nationale, 79. — Le Répertoire-Annuaire général des collectionneurs de la France et de l'étranger, 468. — Livres mis à l'Index, 545. — La Presse périodique en Bulgarie, 369. — Les Correspondants de Peiresc, 175.
Nouvelles. — Paris, 81, 176, 277, 370, 468, 545. — Angoumois, 178. — Anjou, 469. — Artois, 373, 548. — Auvergne, 179, 279, 548. — Berry, 279. — Bourgogne, 86, 179, 374, 470. — Bretagne, 86, 179, 280, 470. — Champagne, 86, 374. — Comtat Venaissin, 179. — Dauphiné, 87, 179, 280, 374, 470, 548. — Flandre, 280. — Franche-Comté, 89, 180, 280, 375, 472, 548. — Gascogne, 182, 473. — Guyenne, 376, 473. — Gâtinais, 282. — Ile-de-France, 182. — Languedoc, 90, 182, 282, 376, 473, 550. — Limousin, 183, 283, 474. — Lorraine, 183, 474. — Lyonnais, 90, 377, 550. — Maine, 90, 377, 474. — Normandie, 283, 377, 474, 550. — Orléanais, 90, 183, 377, 474, 550. — Périgord, 90, 475. — Picardie, 91, 283, 475. — Poitou, 184. — Provence, 91, 184, 284, 378, 475, 551. — Quercy, 378. — Saintonge, 185. — Savoie, 185. — Vendée, 92, 284. — Alsace, 551. — — Allemagne, 92, 185, 284, 378, 475, 552. — Angleterre, 92, 185, 284, 379, 476, 552. — Autriche-Hongrie, 380, 476. — Belgique, 93, 186, 285, 380. — Espagne, 93, 187, 380, 476, 552. — Grèce, 380. — Italie, 187, 285, 381, 476. — Luxembourg, 189. — Russie, 190. — Suisse, 190, 285. — États-Unis, 190, 382, 477, 553. — Brésil, 93.
Publications nouvelles, 93, 191, 286, 382, 477, 553.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Arnoldo (le P.), 480. — Bibliotheca Mariana, 288, 384. — Citation de saint Augustin (une), 96. — Jean Gondino, 480. — Mot historique (un), 96.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1892. T. LXV. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-SIXIÈME

(SOIXANTE-CINQUIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1892

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *La Sacrifiée*, par Édouard Rod. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 318 p., 3 fr. 50. — 2. *Philippe Destal*, par Gustave Guiches. Paris, Tresse et Stock, 1892, in-18 de 254 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Action et le Rêve*, par Georges Servières. Paris, Savine, 1892, in-18 de 290 p., 3 fr. 50. — 4. *Baisers d'ennemis*, par Hugues Rebell. Paris, Sauvaître, 1892, in-18 de 360 p., 3 fr. 40. — 5. *L'Entraîné*, par Maurice Quillot. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 222 p., 3 fr. 50. — 6. *Faut-il aimer?* par Léon de Tinseau. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18 de 346 p., 3 fr. 50. — 7. *Fruits amers*, par Mme E. Caro. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Péché d'autrui*, par Pierre Bertrand. Paris, Savine, 1891, in-18 de 332 p., 3 fr. 50. — 9. *Tendresses*, par Marcel Luguet. Paris, Savine, 1891, in-18 de 420 p., 3 fr. 50. — 10. *Songes creux*, par Georges Moussoir. Paris, Savine, 1892, in-18 de 322 p., 3 fr. 50. — 11. *Pauvre adorée*, par Félicien Max. Paris, Lemerre, 1891, in-18 de 270 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Passé de sœur Monique*, par François Vilars. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Roman d'un timide*, par P. Vigné d'Octon. Paris, Lemerre, 1892, in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 14. *Bonne amie*, par Albert Cim. Paris. Ernest Kolb, 1892, in-18 de 330 p., 3 fr. 50. — 15. *Les Amours d'un provincial*, par Albert Cim. Paris, Savine, 1892, in-18 de 322 p., 3 fr. 50. — 16. *Sociétaire* (mœurs de théâtre), par Paul Dolfus. Paris, Savine, 1892, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 17. *La Vie d'artiste*, par Ch. Moreau-Vauthier. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 296 p., 3 fr. 50. — 18. *Sous le dolman*, par Marcel Séméziès. Paris, Ollendorff, 1892, in-18 de 382 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Éternel Jocrisse*, par Gustave Chanteclair. Paris, Savine, 1891, in-18 de 250 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Crucifié de Kéraliès*, par Charles le Goffic, avec préface de M. Émile Pouvillon. Paris, Lemerre, 1892, in-18 de 216 p., 3 fr. 50. — 21. *Le Panthée*, par le Sar Joséphin Péladan. Paris, Dentu, 1892, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Triomphe d'Israël*, par Jean Stella. Paris, Comptoir d'édition, 1892, in-12 de 330 p., 3 fr. 50. — 23. *Mademoiselle Sous-Pliocène*, par Charles d'Héricault. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-12 de 324 p., 3 fr. — 24. *La Tour Griffe-d'Or*, par Charles Buet. Paris, Paul Delarue, 1892, in-12 de 206 p., 2 fr. — 25. *La Chevauchée de la Chimère* (*Proses lyriques*, *l'Age de fer*), par le comte Léonce de Larmandie. Paris, Librairie des bibliophiles, 1892, in-12 de 174 p., 4 fr.

1. — M. Édouard Rod affectionne les thèses philosophiques, les problèmes de psychologie, les cas de conscience. Pessimiste exaspéré dans *la Course à la mort*, pyrrhonien hésitant, tourmenté, sincère, dans *le Sens de la vie*, il se montre (c'est un progrès), casuiste spiritualiste et presque chrétien dans *la Sacrifiée*, son dernier roman. Le « cas » par lui traité est des plus passionnants. Voici : Pierre Morgex a été élevé dans le calvinisme le plus rigide. Son père, évangéliste cévenol, est un homme de mœurs austères et de foi robuste, incarnant en lui le fanatisme absolu des anciens Pasteurs du Désert. Pierre retient de lui seulement son esprit logique, sa haine du « papisme » et son amour du travail. Il étudie la médecine et, comme beaucoup de ses camarades, devient matérialiste, athée, libre penseur, — sans pour cela devenir mal-

honnête et libertin. Son éducation première le sauvegarde. Le jeune médecin se fixe à Paris. Il a un ami, un compatriote, Marcel Audouin, avocat à la cour d'appel, qui est sa vivante antithèse. Autant Pierre est sérieux, froid, triste, renfermé en lui-même, autant Marcel est gai, tapageur, expansif, mais en même temps de mœurs dissolues, d'habitudes épicuriennes, d'un égoïsme féroce, avec cela d'une ambition démesurée, d'une habileté qui touche à la rouerie et d'une absence totale de scrupules. Marcel Audouin se marie : il épouse Clotilde Lanson, orpheline de père et petite-fille d'un vieux président. C'est une âme douce, naïve, résignée, sans grande initiative, tout en ayant très vivant en elle le sentiment du devoir. Le mariage ne change rien au caractère et aux habitudes d'Audouin. L'avocat reste après ce qu'il était avant : égoïste, menteur et débauché. Il a un faux ménage et donne pour rivale à sa femme honnête et pure une figurante dévergondée de je ne sais quel petit théâtre. Ami et médecin du vrai ménage, Pierre Morgex y a sa place marquée. Il ne tarde pas à s'apercevoir de l'inconduite de Marcel et des tortures morales que souffre en silence Mme Audouin. Ses visites deviennent plus fréquentes : il reconnaît que l'intimité de celle-ci lui est indispensable, sans s'avouer encore qu'il l'aime secrètement. Cependant, Audouin ne tarde pas à glisser de la débauche dans la crapule : il se livre à des orgies, il s'adonne à l'eau-de-vie, il mange comme un ogre, il s'engraisse, s'alourdit, s'épaissit. C'est une proie fatalement destinée à la paralysie et au gâtisme. Une première atteinte survient : il en est guéri par Morgex, mais il en reste effrayé, et il fait promettre, jurer même à son ami, de le délivrer de la vie par une forte dose de morphine administrée à propos, si une paralysie générale et irrémédiable le privait un jour de toutes ses facultés. Théoriquement, le docteur Morgex pensait que la chose en soi était légitime. Imbu des doctrines de l'école physiologiste moderne, pour qui la vie et la mort ne sont que des phénomènes et des accidents, le bien et le mal que des conventions, Morgex estimait qu'au fond abréger la souffrance d'un malade irrémissiblement condamné, c'était faire acte d'humanité. Néanmoins, sa droiture naturelle parle, et il résiste à la suggestion. Audouin a une seconde attaque, et Morgex n'épargne rien pour guérir son ami. Vains efforts ! Cette fois, la science est impuissante. Alors commence dans la conscience du médecin une lutte quotidienne de tous les instants. Sans doute, l'homme n'étant pour lui qu'une machine que la maladie rend impropre à tout service, il pourrait sans remords délivrer de cette vie inutile désormais, de cette vie misérable et inconsciente, l'individu qui librement l'a prié autrefois de lui rendre ce service. Mais il est épris de la femme de cet homme — et son amour a grandi, et il devine que cet amour est partagé. Or, en versant le poison, la femme serait libre. Mais alors ce n'est pas le médecin qui va le verser, c'est

l'amant, poussé par le secret espoir d'épouser plus tard celle qu'il aime. Telles sont les angoisses dans lesquelles se débat le docteur Morgex. Un jour pourtant il n'y tient plus, et croyant lire dans les yeux du muet impotent comme un dernier désir de la promesse faite, il finit par obéir. « Ah! tu veux du poison; eh bien! tiens, en voilà! » Et il triple la dose de morphine. Une demi-heure après, l'avocat Marcel Audouin avait cessé de vivre. Maintenant, il s'agit d'épouser la veuve. A cette pensée, le remords s'empare de Morgex : il réfléchit, et il ne tarde pas à se convaincre qu'il vient de commettre un crime. Il n'épousera pas Mme Audouin. Six mois plus tard, ses résolutions étaient oubliées, et la veuve de l'avocat étant catholique, son mariage avec elle est célébré à l'église. De nouveau, et plus fortement que jamais, la conscience reprend ses droits. « Suis-je coupable? » se demande Morgex. — « Oui, tu l'es, » lui répond sa conscience. « Tu as tué ton ami, non pas pour lui, mais pour toi; tu l'as tué par intérêt, tu as abrégé sa vie pour épouser sa femme. Tu es un assassin. » Morgex éprouve le besoin d'ouvrir à quelqu'un le secret de son âme. Mais à qui? à Mme Morgex? Il y allait peut-être du bonheur de leur existence commune. Pierre se décide à aller trouver un magistrat irréprochable et intègre, M. Viry, en qui il avait toute confiance, et il lui raconte son histoire. Après avoir tout entendu, celui-ci l'embrasse et lui dit : « Le cas que vous venez de me soumettre est de ceux dont les hommes ne sont pas juges; si vous croyez en Dieu, adressez-vous à lui. Malgré tout, je vous conserve mon estime, mon amitié, et je vous plains du plus profond de mon cœur. » Morgex ne se contente pas de ces paroles d'une bienveillance banale : il ne veut être ni plaint ni consolé; il veut être ou condamné ou absous. Alors, lui, né dans le calvinisme, lui, libre penseur, va frapper à la porte.... d'un pasteur protestant? non! d'un prêtre catholique, celui-là même qui avait béni son mariage. Il se confesse, sans rien cacher, sans rien atténuer de ce qui pouvait aggraver sa faute. Quand il eut fini, l'abbé Borrant, ne pouvant absoudre l'incrédule, le soulage néanmoins par la netteté de son jugement, par l'inflexibilité de la sentence qu'il prononce : « Il est écrit : *Tu ne tueras point*, jamais, en aucun cas. Mon frère, vous avez tué, vous êtes un grand coupable. Il faut expier, et la première expiation, c'est de vous dépouiller de tout bénéfice venant du meurtre. Je ne puis vous parler comme je le ferais à un chrétien, puisque vous ne croyez pas; je ne puis vous expliquer comment le prêtre essaierait de vous réconcilier avec Dieu. Mais je puis vous dire que la morale éternelle, qui existe pour les incroyants comme pour les croyants, fixe aux uns comme aux autres la condition du pardon, et c'est l'expiation. Vous avez tué pour vivre avec Mme Morgex : il faut la quitter. » C'est ce que fait le coupable, et cependant il aime sa femme plus que jamais. La vie de Morgex se passe doré-

navant dans le travail et la pratique de sa profession. Il ne fréquente personne, n'accepte aucune invitation, vit seul, soigne pour rien les malades pauvres qui ont recours à son art, leur fournit les remèdes, leur porte des bouteilles de vin. Nuit et jour, il est à leur disposition, mène pendant dix ans cette vie d'abnégation, et meurt de l'influenza, dans les premiers jours de 1890. N'est-ce pas que ce drame intime, ce drame de conscience, est réellement intéressant, instructif et curieux? Sans doute, les dernières paroles du docteur Morgex, celles qui terminent le livre, sont des paroles de doute, sinon de négation absolue. Dieu est-il? Dieu n'est-il pas? Il n'en sait rien. « Ce qu'il y a encore de plus sage, conclut-il, c'est d'abdiquer nos désirs, nos volontés, nos passions, dans une humble soumission au décret, d'où qu'il vienne, qui nous ordonne d'en dégager nos âmes, afin qu'elles soient toujours prêtes à recevoir la grâce ou la mort, à entrer libres et pures dans le néant ou dans l'éternité. » Évidemment, une conclusion chrétienne eût été plus satisfaisante et plus logique, mais il ne faut pas oublier que M. Édouard Rod appartient à l'école de M. Paul Desjardins, qu'il est attiré vers la foi chrétienne sans avoir la force de l'affirmer, et il n'en reste pas moins que *la Sacrifiée* est une œuvre aux idées nobles, délicates, d'une psychologie réellement élevée. Deux leçons surtout s'en dégagent : c'est que la confession est une institution bienfaisante et salutaire, et que la religion seule peut régénérer l'homme, relever son âme déchue, purifier son cœur. Il y a aussi, dans *la Sacrifiée*, une réfutation implicite, mais énergique, des funestes théories de certains sophistes contemporains sur la vie humaine. Cette vie est inviolable. La vraie science d'ailleurs est ici d'accord avec le Décalogue. Ceux de nos lecteurs qui voudraient être fixés à ce sujet n'ont qu'à lire l'ouvrage du docteur Dechambre, intitulé : *Le Médecin, ses devoirs publics et privés.*

2. — M. Gustave Guiches a déjà publié : *Céleste Prudhomat* (étude de la jeune institutrice telle que la font nos écoles normales) ; *l'Ennemi* (roman de mœurs rurales, où le paysan lutte sans vaincre contre un fléau qui le ruine, le phylloxera) ; *l'Imprévu* (œuvre de psychologie amoureuse qui ne vaut pas les deux premières, tant s'en faut). Aujourd'hui, M. Guiches se présente devant la critique avec un nouveau livre qui a pour titre : *Philippe Destal*, et qui est en même temps un roman d'analyse et un roman d'action. Philippe descend d'une ancienne famille de riches négociants cadurciens. Au commencement de ce siècle, son grand-père Guillaume Destal achète le château de Morillon, qui date du moyen âge et qui est une des curiosités archéologiques du département du Lot. Il s'y installe avec sa famille. Ses enfants s'allient avec la noblesse du pays. La mère de Philippe est une d'Apreval. Avant de se marier, elle avait voulu se faire carmélite. Son mari est à la fois mystique et sensuel. Ils meurent jeunes, laissant Philippe aux

soins d'un vieil oncle, l'abbé Jean Destal, qui est un saint et savant homme, mais qui n'entend rien à la vie. Il élève son neveu, loin du monde, dans les livres et dans le rêve. Tout d'un coup, Philippe devient amoureux de la fille d'un archéologue de Clermont, venue en Quercy avec son père pour visiter le château de Morillon. Adrienne Lemas n'a pas le sou, et Philippe a dix millions. Il l'épouse, et c'est une lune de miel absolument enchantée. Malheureusement, la mort y met trop vite un terme. Adrienne est emportée par la rupture d'un anévrisme. Philippe est au désespoir ; il s'isole dans sa douleur, puis éprouve le besoin de la fuir. Il se rend à Paris, se jette dans les plaisirs faciles, cherche à s'étourdir. Rien n'y fait : l'image d'Adrienne est toujours là. Il revient chez lui, désespéré, roulant dans sa tête des idées de suicide. En chemin de fer, il se rencontre avec deux dames, la mère et la fille. Celle-ci ressemble trait pour trait à la morte. Elle a le visage, les gestes, la tournure d'Adrienne. Il s'éprend d'elle, parce qu'elle lui rappelle l'autre. Son nom : Laure de Saint-Géry ; mais si elle est le portrait vivant d'Adrienne, Laure ne lui ressemble moralement en rien. C'est une aventurière, coquette et sans cœur, qui cherche fortune. Elle saisit habilement la proie que lui jette une illusion et se fait épouser. Chose singulière ! Ce qu'aime Philippe dans sa nouvelle femme, c'est la figure, c'est la voix de celle qu'il a perdue. Mais Laure ne répond pas à l'idéal qu'il s'était fait d'Adrienne, et que la défunte avait réalisé d'ailleurs dans la mesure du possible : elle est cupide, dévergondée, irritable, altière. Philippe s'en détache peu à peu, et Laure, infidèle à ses devoirs, introduit l'adultère sous le toit conjugal. On cherche à faire passer Philippe pour fou : il l'est, en effet, ou plutôt il l'est devenu. Laure et son complice fouettent chaque jour cette folie, l'exaspèrent jusqu'au délire, l'amènent enfin à un état morbide dont la mort est le dénouement. C'est ce qu'ils voulaient, Philippe ayant autrefois, à l'état sain, fait un testament dans lequel il laissait tous ses biens à sa femme. Ils ne sont pas trompés dans leur abominable calcul. Le fou les surprend un jour en conversation criminelle et s'entretenant de sa fin prochaine. Il en est tellement émotionné qu'il tombe mort, en disant ce simple mot : Merci ! Il y a du talent dans *Philippe Destal ;* la tenue du roman est sévère ; certains caractères, l'abbé Jean, le docteur Veyruels, sont vraiment typiques ; l'auteur passe rapidement sur les situations risquées. Et cependant, la lecture du livre laisse je ne sais quelle impression de tristesse, pour ne pas dire d'amertume et d'énervement. J'aime mieux l'*Ennemi.*

3. — Encore une étude psychologique : *L'Action et le Rêve.* Étienne Juville est un jeune homme de cette fin de siècle, bien doué, sollicité plutôt par les nobles et délicates spéculations de l'esprit que par les plaisirs grossiers de la chair : ce qui ne l'empêche pas de succomber parfois à la

tentation ; mais les arts, les lettres, les jouissances intellectuelles le préoccupent surtout et l'attirent invinciblement. Il veut faire de la littérature ; il a en tête les plus beaux projets du monde. Il conçoit des romans, des poésies, des pièces de théâtre, destinés à donner à son nom une auréole de gloire. Puis, quand vient l'instant de réaliser ses conceptions, de les traduire sur le papier, il hésite, il tâtonne, il s'arrête, craignant toujours de se mouvoir dans les sentiers battus, de ne pas faire assez bien, de ressembler à tout le monde. L'affinement même de son esprit est un obstacle insurmontable à la réalisation de ses aspirations les plus chères. Bref, il demeure constamment dans le rêve, et le moment de l'action ne vient jamais. Employé pour vivre dans un ministère, Étienne Juville mène, par désœuvrement et sans goût, la vie libertine des étudiants. Il vit avec une grisette qu'il n'aime pas. La pensée du suicide le hante : il a le vertige de « l'anéantissement » et aspire après le moment où son « moi libéré se dissoudra dans les limbes. » Ainsi raisonne ce jeune inutile, élevé jadis par des prêtres, mais qui a perdu la foi et a trop lu Schopenhauer, Renan et Pierre Loti. Je soupçonne l'auteur de ce livre, M. Georges Servières, de s'être lui-même mis en scène dans le personnage d'Étienne Juville, et d'avoir écrit ce roman quintessencié, sans intrigue d'amour, sans drame, sans péripéties d'aucune sorte, pour avoir l'occasion de nous exposer en détail ses idées sur l'art, la littérature, la poésie, la musique, la philosophie et la politique. En dehors, en effet, de quelques paysages bretons, de quelques silhouettes de femmes légères et des succinctes et banales aventures d'un ami d'Étienne, ce ne sont que dissertations, discussions et digressions, d'une écriture artiste sans doute, mais à la longue passablement fatigantes. Quelques-unes de ces digressions, celles qui ont trait aux questions philosophiques et religieuses, se ressentent du scepticisme et du renanisme de l'auteur. De même la femme ne lui paraît bonne qu'à nuire au lettré, qu'à troubler l'écrivain. Il ne voit guère en elle qu'une machine à plaisir. Mais il y a tels de ses jugements littéraires qui, dans leur critique mordante et sincère, expriment souvent de grandes vérités. Ainsi, tout ce qu'il dit de la trivialité de l'imagerie religieuse contemporaine n'est — à quelques belles et brillantes exceptions près — malheureusement que trop fondé. Quand il soutient que si les peintres des tableaux de sainteté sont aujourd'hui généralement inaptes à traduire le caractère sacré d'une scène de l'Évangile, c'est qu'ils manquent de foi et se trouvent imbus de l'incroyance moderne, l'accusation porte juste. Très justes également ses critiques sur le sentimentalisme romanesque des écrivains humanitaires, George Sand, Michelet. Il méprise avec raison les apitoiements mélodramatiques de Victor Hugo sur les misérables, les criminels et les déshérités ; il se moque de sa philosophie nébuleuse et déclamatoire ; il n'admet que le Victor Hugo de *la Légende des siècles*, et traite *le Pape*, *la Pitié suprême*,

l'Ane, *Religions et Religion*, de poèmes indigestes, de fastueux radotages de vieillard. Les hommes politiques ne sont pas plus épargnés : il a en horreur leur ignorance crasse, leurs phrases d'avocat, leur éloquence vide, leurs viles compétitions ; il voit en eux la sottise incarnée du suffrage universel. Ces opinions ne sont pas, je crois, particulières à l'auteur du roman : *L'Action et le Rêve*. Elles dominent, paraît-il, dans l'âme des jeunes d'aujourd'hui. Autant la plupart d'entre eux aiment les belles disputes d'idées, autant ils ont du dédain pour la rhétorique creuse et la vaine politique des triomphateurs du jour.

4, 5. — Les digressions philosophiques, artistiques et littéraires forment également le gros du roman de M. Hugues Rebell : *Baisers d'ennemis*. Les œuvres de ce genre ne sont guère que des canevas plus ou moins bien remplis. Dans celle-ci, il s'agit d'un jeune poète, autrefois très catholique, et qui a conservé de son éducation première une profonde admiration pour le Christ, l'art du moyen âge, les grands moines, les mystiques célèbres et les cathédrales. C'est une âme complexe, variée, variable, où tous les systèmes, toutes les doctrines, toutes les croyances, possèdent une petite chapelle. Il vit ses premières années de Paris avec une fille vulgaire, nommée Félicienne : il l'ennuie avec ses rêves de poète, et elle le trompe. Il la quitte sans regret et se retire à Nantes, auprès de ses parents. Là, il épouse Mlle Nella Aubry, d'une des meilleures familles de la bourgeoisie nantaise. Félicienne ne l'avait pas compris : Nella ne le comprend pas davantage. Alors qu'il lui parle Baudelaire, Leconte de Lisle, Wagner, Nella répond par le *Petit Journal* et Georges Ohnet. Ils se séparent, Nella meurt et Maxime la pleure en un volume de vers qui obtient un succès très grand. *Baisers d'ennemis* a trois parties : dans la première, les détails obscènes pullulent. Il y a plus de réserve dans les deux dernières parties ; mais le tout se résume dans l'accablante sensation d'un dilettantisme vide, dans la suprême lassitude du *tædium vitæ*. L'auteur de *Baisers d'ennemis* procède des Goncourt, de J.-K. Huysmans (celui d'*A rebours*) et de Maurice Barrès.

De ce dernier procède également M. Maurice Quillot, l'auteur de *l'Entraîné* (*les Entraînés* serait plus exact), livre étrange dont les premières pages, pleines de subtilités bizarres, débitées par un personnage mystérieux à qui on donne le nom de Psycho-Théramène, sont à peu près incompréhensibles. Néanmoins, à mesure que l'on avance dans la lecture de l'ouvrage, une idée prend corps, se fait jour et finit par vous captiver. Deux lycéens y sont mis en opposition : Bussière et Johel. Celui-ci, Provençal et idéaliste; celui-là, Normand et positiviste. Le proviseur du lycée donne dans les goûts du jour. Il a fondé parmi ses élèves une association athlétique et rêve de l'emporter sur les autres lycées dans les lendits officiels. Il compte pour cela sur l'élève Bussière, le dispense de toute étude, lui fait suivre un système d'entraînement comme à un che-

val. Au grand concours de gymnase, boxe et canotage, Bussière remporte, en effet, le premier prix. Mais cet « entraîné physique, » entré au collège élève intelligent, en sort totalement crétin. L'autre, Johel, est un « entraîné intellectuel. » Il devient le jouet des chimères de son esprit et tombe dans une sorte de nihilisme sentimental. M. Quillot a-t-il voulu faire l'éloge des anciennes méthodes d'éducation basées sur le *mens sana in corpore sano ?* Telle n'a peut-être pas été son intention. Il n'en est pas moins vrai que les meilleures pages de son roman sont celles où il décrit les terribles ravages sur un jeune esprit de l'éducation physique poussée à l'outrance. La pensée s'en va petit à petit de cet être tout de muscles, et la vigueur du corps étouffe en lui l'intelligence. Conclusion : la *performance* humaine est une chose contre nature. Elle n'aboutit qu'à faire des brutes. Il est fâcheux que l'auteur de *l'Entraîné* ait noyé cette juste critique d'un système qui tend aujourd'hui à prévaloir officiellement dans des *stations*, *sections*, *psychoses* et *psychothérapies* barésiques. Mais l'auteur est jeune ; il a des lettres et de la personnalité : il redeviendra tout à fait lui-même, il se reprendra.

6. — Avec M. Léon de Tinseau, nous sortons de la rêverie, de l'alambiqué, du subtil, pour entrer dans le pratique, le précis et le clair. *Faut-il aimer?* n'est pas cependant le chef-d'œuvre de cet écrivain. Il a fait mieux, beaucoup mieux. La composition de l'œuvre est défectueuse : elle manque d'unité. On y passe alternativement de l'histoire de Maurice de Cléguerec et d'Irène d'Oberkhorn à celles d'Alain de Lavaudieu, de Simone de Montdauphin, de la belle Mme Gravin et de miss Dauwel. Ces histoires se mêlent, se nouent et se dénouent parallèlement : ce qui brise le fil de la lecture et disperse l'attention. Ce défaut constaté, il y aurait injustice à ne pas reconnaître les qualités du nouveau roman de M. de Tinseau : le style sobrement élégant, l'émotion contenue, le mélange heureux de l'esprit et du sentiment, la peinture vraie des vices et des vertus de l'aristocratie moderne. Dans *Faut-il aimer?* cette aristocratie est représentée par Alain et Maurice. Alain est le vicieux, Maurice le vertueux. Tandis que celui-ci se reproche d'aimer Irène d'Oberkhorn, parce qu'elle est d'origine prussienne, qu'il voit naître dans son cœur un nouvel amour pour Simone de Montdauphin, délaissée par Alain, et qu'il sacrifie cet amour au sentiment qu'il éprouve pour celle dont son patriotisme lui défend de faire sa femme, le volage, le frivole, le futile, le peu scrupuleux Lavaudieu parade dans les bals de New-York, se ruine en bouquets et en fadaises, se moque de son vertueux cousin, et comme l'argent est à ses yeux la seule chose désirable en ce monde, s'empresse d'épouser une Américaine plusieurs fois millionnaire. L'opposition de ces deux caractères est développée de main d'ouvrier, et c'est certainement la partie la plus remarquable de *Faut-il aimer ?*

7 et 8. — *Les Fruits amers* de Mme Caro, la veuve du célèbre acadé-

micien, offrent cette particularité qu'ils sont écrits dans un style d'une fermeté toute virile. C'est d'ailleurs la qualité maîtresse de l'auteur du *Péché de Madeleine*. On devine que les « fruits » dont elle nous décrit aujourd'hui l'amertume sont ceux du divorce. Ils sont amers surtout pour les enfants. Valentine Le Bouthelier a épousé l'agent de change Henri Muret. Elle brûle d'un amour adultère pour le peintre Pierre Mage, divorce avec l'agent de change et se marie avec le peintre. La conduite de cette femme est d'autant plus coupable qu'elle n'est plus jeune et qu'elle a un fils, Paul, âgé de vingt ans, et une fille, Léonore, qui entre dans sa dix-septième année. Léonore est aimée d'Étienne de Foray; mais Mme de Foray mère s'oppose formellement à leur mariage. A son sentiment, il est juste que les enfants souffrent par la faute des parents, de même qu'il est juste qu'ils se glorifient de leur gloire et s'enrichissent de leurs biens. Il y a entre eux une solidarité nécessaire et fatale. Léonore se retire au monastère de Saint-Wulfranc, Étienne se fait chartreux, Paul s'engage comme soldat par désespoir et par dépit. Trois vies brisées par l'égoïsme sensuel d'une mauvaise mère. Une leçon morale se dégage évidemment de *Fruits amers*. Il est fâcheux que quelques scènes un peu trop passionnées ne permettent pas de mettre ce récit entre toutes les mains. — *Le Péché d'autrui*, de M. Bertrand, aurait aussi sa moralité : cette veuve qui a un enfant pendant son veuvage, qui voit plus tard le fils légitime haïr à mort le fils naturel, qui voudrait, réconciliée qu'elle est avec Dieu, réconcilier les deux frères ensemble et qui ne peut y parvenir, subit évidemment les lois éternelles de l'expiation. Il se dégagerait aussi une idée morale du cas terrible du fils aîné de cette femme qui, étant enfant, a vu des mauvais exemples, est hanté toute sa vie par des images de luxure, se jette dans la débauche la plus effrénée et meurt fou. Mais tout cela est gâté par les scènes lubriques dans la description desquelles se complaît M. Pierre Bertrand. Il en résulte que si *Fruits amers* est un livre honnête, dont il ne faut cependant conseiller la lecture qu'avec discernement, *le Péché d'autrui* rentre dans la catégorie des romans dont il ne faut recommander la lecture à personne.

9. — Il n'y a pas lieu, bien que la forme en soit beaucoup plus chaste, de recommander non plus la lecture de *Tendresses*, de M. Marcel Luguet. Tendresses adultères, tendresses sentimentales, tendresses sensuelles. Rien de brutal, rien de grossier dans l'expression (car l'auteur connaît sa langue et la manie bien), mais cela, comme fond, n'en vaut guère mieux. L'action se passe à Royat, pendant une saison, et l'on y voit des maris tromper leurs femmes, des femmes tromper leurs maris, un de ceux-ci se tuer par désespoir, une de celles-là se livrer par dépit. On y voit aussi le plus pervers de tous ces faisandés trouver charmant que sa femme et sa maîtresse habitent le même hôtel : « Depuis que je suis à Royat, dit-il, je n'aperçois que des gens et des choses gaies. » En ce

moment, on apporte le cadavre de l'homme dont il a séduit la femme, hissé, la tête fracassée, du fond d'un viaduc. Les cent premières pages de ce roman sont consacrées à la station de Royat : elles forment une étude assez curieuse de la vie des eaux.

10, 11 et 12. — *Songes creux*, de M. Georges Moussoir, est une étude d'âme féminine. L'auteur prend Marcelle Damblain à son enfance et l'étudie dans les trois premières phases de son existence, comme enfant, comme jeune fille, comme jeune femme. Enfant, elle a été sevrée des affections de famille. Son père, ancien sous-préfet, est un égoïste et un parfait imbécile; sa mère a autrefois joué les grandes coquettes pour maintenir son sot mari en place. Maintenant elle les joue pour trouver un mari à Marcelle; mais elle ne l'aime pas. Jeune fille, déçue dans toutes ses amitiés mondaines, Marcelle s'est abandonnée à une misanthropie fantasque sous laquelle se cachaient un besoin vrai de croyances et d'affections et la crainte d'être blessée dans celles-ci, trompée dans celles-là. Par dépit, elle accepte la main du comte de Feularde. La voilà jeune femme. Par dépit aussi et comme pour jeter un défi à l'opinion, la comtesse de Feularde se fait passer pour ce qu'elle n'est pas, agit en apparence comme une dévergondée, laisse croire qu'elle a des liaisons coupables avec d'autres hommes, quitte son mari, ne sait plus où elle en est. Ce qu'il y a d'évident, c'est qu'elle est horriblement malheureuse. Mécontente d'elle-même, dévoyée par entêtement, personnage d'emprunt, elle rit pour retenir ses larmes et, avec ses éclats de gaieté, refoule les sanglots qui l'étouffent. Un jour pourtant, la foi lui revient, elle pense à Dieu, elle prie, et dans un véritable élan du cœur, elle écrit à son mari de revenir, de lui pardonner. Le comte de Feularde n'était pas non plus sans reproches. Il revient, et la religion réconcilie les deux époux. Tout est bien qui finit bien. Il me semble pourtant que M. Georges Moussoir a un peu trop poussé au noir la misanthropie de Marcelle Damblain. J'ajoute que son étude, qui n'a cependant rien de trop hasardé, n'a pas été écrite pour les jeunes filles. Il en est de même de *Pauvre adorée*, de M. Félicien Max. Ce roman-ci est, au fond, très moral; mais le drame passionné dont il expose les diverses phases pourrait troubler quelques cœurs innocents. Une orpheline, Aliette, a été recueillie par le père Clerval, régisseur des biens du comte de la Granelière. Simone de la Granelière est une orpheline aussi, car sa mère est morte, et son père, un viveur, ne s'occupe pas d'elle. Clerval a un fils, Bernard, étudiant en médecine d'abord, médecin ensuite. Aliette a essayé de se faire aimer de lui, dans l'espoir de l'épouser un jour. Mais Bernard a dédaigné cette petite personne intéressée, haineuse, perverse. Il aime dans le secret de son cœur la douce, pieuse et charmante Simone. Aliette devine que ce sentiment est partagé ; elle jure de se venger et se dresse sans cesse menaçante et fatale devant Simone et

Bernard ! Elle les calomnie, elle les injurie, elle tend à leur bonheur les pires embûches. La vertu finit par triompher, et Aliette, la triste créature, méprisée de tous, va expier dans un hospice ses crimes et ses méchancetés. On trouve bien quelque chose de semblable dans *Dette de haine,* de M. Georges Ohnet, mais faut-il le dire? *Pauvre adorée* est, à mon avis du moins, écrit avec beaucoup plus de talent. Bernard Clerval, le fils du régisseur, fait honneur à M. Félicien Max, pseudonyme d'une femme distinguée qui, sous d'autres noms, a déjà publié plusieurs romans dont le *Polybiblion* a rendu compte. Certes, ce Bernard a le beau rôle, en présence du comte de la Granelière, un triste sire. On aurait tort, à ce sujet, de croire que l'auteur ait eu l'intention de vilipender la noblesse. Son intention — et cela se sent à toutes les pages du livre — a été uniquement de prouver que le plus petit et le plus humble de naissance peut être, par les actes et par le cœur, le vrai gentilhomme. C'est ici le cas. L'œuvre, au surplus, est idéaliste. — A la même école appartient M. François Vilars, l'auteur du *Passé de sœur Monique*, récit plein de charme, dans lequel nous voyons la fille d'un ancien général se sacrifier pour sa sœur Suzanne, la marier à l'homme qu'elle aurait pu épouser elle-même et se retirer au couvent. Trois ans après, Suzanne et son mari vont frapper à la porte des dominicaines et demandent sœur Monique. Ils lui présentent leur fils. — « Il me ressemble, n'est-ce pas? » soupire la religieuse. « Oui, dit Suzanne, à toi et à notre père. » Et sœur Monique souriante reprend : « Aujourd'hui j'aurai senti le bonheur complet. »

13. — M. Vigné d'Octon est docteur en médecine et romancier. Il avait jusqu'ici, dans ses premières œuvres, *l'Éternelle blessée*, *Fauves amours*, trop abusé des prérogatives de la science. Le savant peut et même doit tout dire : il n'en est pas de même du romancier. Celui-ci, ne se réclamant guère que de l'imagination, est tenu de respecter ses lecteurs, et il est des cas de physiologie et de pathologie qu'il ne saurait traiter qu'en commettant une espèce de sacrilège. Cette fois, sur ce point, M. Vigné d'Octon est à l'abri de tout reproche. Son *Roman d'un timide* est un des rares romans du jour que les honnêtes femmes peuvent lire, et il n'offre pas la banalité qui distingue une foule d'autres œuvres ainsi recommandées. Le « timide » de M. Vigné d'Octon s'appelle Edmond Bérenger. Fils d'un professeur de clinique chirurgicale, de l'école de médecine de Montpellier, il aime depuis l'enfance Gabrielle de Belarga, mais n'ose jamais le lui dire. Celle-ci a été fiancée par ses parents à Christian Lorin, un étudiant en droit qui a fait la vie à Paris et qui est poitrinaire. Edmond Bérenger, qui a succédé à son père comme médecin, connaît la maladie de Christian. Il pourrait empêcher le mariage. Christian est son ami : ne se doutant pas de la gravité de son état, il croit trouver le bonheur dans son union avec Gabrielle. Le doc-

teur Bérenger garde le silence. Christian meurt, laissant un fils, Georges, qui est poitrinaire comme son père. Cet enfant a le croup : il lui sauve la vie. Touchée de son dévouement, Gabrielle finit par deviner les vrais sentiments du docteur. Elle se remarie avec le sauveur de son fils, mais pour mourir bientôt elle-même. Le docteur Bérenger reste désormais seul avec le fils de Gabrielle et, pendant vingt ans, il lutte heure par heure, jour par jour, pour prolonger son existence. Hélas! l'implacable phtisie poursuit malgré tout sa marche fatale. Georges Lorin succombe, aux bains de Lamalou, et, plus rien ne le rattachant à ce monde, le vieux docteur se laisse mourir de chagrin. Il a été constamment la victime de son devoir. Il aurait pu faire le bonheur de sa vie en trahissant le secret professionnel : il aime mieux se sacrifier que de commettre une lâcheté. Je conseille à M. Vigné d'Octon de s'en tenir désormais à des œuvres comme *le Roman d'un timide*. Si elles font moins de tapage que *l'Éternelle blessée*, leur succès sera plus solide et surtout plus sain.

14 et 15. — M. Albert Cim vient de publier, coup sur coup, *Bonne amie* et *les Amours d'un provincial*. Les deux romans sont de valeur inégale, et j'estime le second bien supérieur au premier. *Bonne amie* a le tort de n'être pas bien neuf et de rappeler par certains côtés *l'Immortel*, d'Alphonse Daudet. C'est l'histoire d'un jeune savant, Marc Dauxin, électricien célèbre, professeur à trente-deux ans à la Faculté des sciences, et qui a le malheur de tomber sous la domination d'une femme sans cœur, évaporée, dépravée, astucieuse. Veuve du comte d'Ambrières, qu'elle avait épousé pour sa fortune, qu'elle a ruiné par son luxe, qu'elle a rendu gâteux, Hedwige Macewiz détourne Dauxin de ses travaux scientifiques, le ridiculise devant ses confrères, le fait s'associer, pour ses découvertes d'électricité, avec un juif véreux dont elle est la maîtresse, et qui emporte la caisse, laissant le pauvre savant seul en face de la justice. Hedwige meurt folle à Saint-Lazare. Marc, sorti de prison, ne sait plus que devenir. Il lui reste cependant une camarade d'enfance, Jeanne Le Vayeur, sa « sœurette, » comme il l'appelait autrefois, qui le relève, l'encourage et le réconforte. C'était elle « la bonne amie, » l'ange consolateur. Pourquoi donc lui a-t-il préféré le démon ? — Dans *les Amours d'un provincial*, c'est un autre monde. Il n'y a là ni crimes, ni vilenies, ni vilains personnages. Ce ne sont, au contraire, à part un épisode d'existence irrégulière à Paris, que braves gens, mœurs calmes, vies simples, le tout décrit sans recherche, dans une bonne langue claire et nette, avec un naturel, un accent de vérité, qui donneraient à croire que ce livre, sous certains rapports, est l'autobiographie de la jeunesse du romancier, personnifié dans l'orphelin Marcel Gallois. Né à Porval, dans la Meuse, il est élevé par sa grand'tante, Mme Huguenin. Ses études terminées, il vient à Paris, où il a un frère journaliste, étudie la médecine, s'éprend d'une « horizontale » qui ne vaut pas cher, passe sa thèse,

revient dans son pays, où il s'établit et où il épouse une naïve et honnête jeune fille, Geneviève Samoy. L'histoire, par elle-même, n'est rien : elle est même banale. Mais les détails en sont charmants. On voit que les sites et les paysages lorrains que M. Cim décrit lui sont familiers, de même que les types qu'il met en scène : la tante d'abord, Mme Huguenin, qui n'aime pas les enfants, les garçons surtout, qui ne sait ni caresser ni embrasser, dont l'abord est toujours sec et glacial, dont les lèvres ne s'ouvrent jamais pour une tendre parole ou un sourire affectueux ; mais qui n'en a pas moins ses qualités, qui est probe, juste, désintéressée, éminemment charitable, donnant aux pauvres les deux tiers de son revenu. Vient ensuite la servante Marianne, qui est l'antipode de sa maîtresse, qui est tout expansion et tout cœur. Peu d'enfants ont été aimés et choyés par leurs parents comme Marcel Gallois le fut par sa vieille bonne. Aussi avec quelle reconnaissance émue en parle-t-il ! Citons encore se réunissant, le soir, dans les salons de Mme Huguenin, le maire de Porval, le père Warnier, avocat républicain, très obligeant pour les « réactionnaires » et à qui on permet de fumer la pipe, le colonel Rambert, le bon M. Bonnardot, et tant d'autres qu'il faut passer. A noter enfin une étude très documentée sur le journalisme et la vie du journaliste à Paris. M. Albert Cim doit être, comme on dit, du bâtiment. J'ai reconnu, dans le critique du *Progrès*, Julien Levaudois, le portrait de notre confrère M. Jules Levallois, ancien secrétaire de Sainte-Beuve.

16 et 17. — En général, car il est des exceptions, les mœurs des artistes sont peu édifiantes. Ceux du Théâtre-Français font-ils exception à la règle ? M. Paul Dolfus, qui les met en scène dans *Sociétaire*, prétend que non. La camaraderie affecte là des airs sincères et bon enfant : au fond, elle n'y est qu'un vain mot. C'est l'envie, la jalousie, la méchanceté, sans parler d'autres vices qui prédominent, surtout parmi les femmes. Et quel langage irrespectueux ! on y parle de la maison de Racine comme Bordenave, dans *Nana*, parlait de son théâtre. *Sociétaire* est un livre à clef, très malicieux et par moments fort spirituel. Les grands et les petits talents des comédiens ordinaires du plus subventionné de nos théâtres y sont habillés et déshabillés des pieds à la tête, sous des pseudonymes on ne peut plus transparents. Toutes les vilenies cachées, toutes les malpropretés personnelles, toutes les ridicules fatuités, toutes les âpres convoitises de ces rois de la rampe sont mis en lumière dans ce roman, qui, au fond, n'existe pas, car s'il y a une sorte d'action, portant sur les aventures d'une artiste, amoureuse non pas positivement de son art, mais de la gloire qu'il procure, cette action est très secondaire. Ce sont les silhouettes que M. Dolfus fait gaiement défiler devant nous qui forment le fond de son œuvre. Il n'y a pas d'ailleurs que des comédiens. L'auteur de *Sociétaire* nous promène aussi dans certaines brasseries littéraires où s'assemblent les futurs grands

hommes de cette fin de siècle : écrivains ratés, rapins gouailleurs, chansonniers révolutionnaires, avec, pour interprètes, les Thérésas du jour, la Goule et Grille d'Égout. Tout cela, vrai au fond, nous semble un peu poussé à la charge. On dirait parfois une paraphrase de ce fameux article sur les « cabotins » que M. Octave Mirbeau publia dans le *Figaro*, il y a quelques années, et qui mit tout le monde théâtral en émoi. — Après les comédiens, les peintres : ce sont ces derniers qui posent aujourd'hui dans *la Vie d'artiste*, de M. Moreau-Vauthier. Des silhouettes aussi, comme dans *Sociétaire*, mais, sur un autre ton, dessinées avec une palette plus charitable, gravées avec un burin moins mordant. En résumé, un album composé des farces d'atelier, des aventures gaies ou mélancoliques des barbouilleurs de toiles et des gâcheurs de terre glaise, d'heures désolées, d'heures bénies, d'histoires tantôt joyeuses (comme celle de cet élève de l'école des Beaux-Arts que le hasard et la dèche amènent à s'engager comme modèle et qui, en l'absence de Cécile Rondot, l'artiste, corrige son tableau), tantôt navrantes (comme celle de César Dombet, qui, paralysé d'une main et ne pouvant plus peindre, va tous les jours au musée du Louvre et y meurt, ou celle de Jean Muche le sculpteur, qui se fait mouler lui-même pour son *Christ au tombeau*, dont l'œuvre gèle et que cela tue). M. Moreau-Vauthier, peintre de talent, s'est révélé ici écrivain plein de verve. Il y a dans son livre quelques pages un peu lestes, mais rien de trop. Au surplus, ce livre s'adresse à « ceux du métier, » et nul n'ignore que l'atelier d'un artiste n'est pas le parloir d'un couvent.

18. — *Sous le dolman*, de M. Sérizolles (Marcel Séméziès), est une étude de la vie militaire. Je me hâte d'ajouter qu'elle ne ressemble en rien aux romans-pamphlets de MM. Descaves, Darien, Reibrach, Hermant et autres détracteurs, plus ou moins exacts, plus ou moins violents, de l'armée française. Elle ne ressemble pas davantage aux romans charivariques de M. Charles Leroy, dont les colonels Ramollot et les majors Van-Trouspet forment tout le bagage. C'est une étude sérieuse et bien faite. L'action se passe à Montauriol. Vous pouvez lire : Montauban. La générale Jacquet du Maine a la manie de marier les officiers d'ordonnance du général. L'un d'entre eux résiste longtemps. C'est le capitaine Gabriel Lorély. Jeune, beau, riche, bien élevé, il aime certainement la profession qu'il a librement choisie ; mais il diffère totalement de ses camarades pour les mœurs et le caractère : il est grave, studieux, rêveur, cherchant la solitude et détestant le monde. La générale a juré de lui faire épouser Jane Dromon de Lys, orpheline d'un vieux commandant. C'est précisément la femme qu'il ne faudrait pas au capitaine Lorély : elle est coquette, elle est frivole, elle n'a de goût que pour le luxe, les fêtes et les plaisirs. Obsédé, le capitaine épouse Jane. Mariage malheureux. Quelques mois après, Jane trompe son mari avec un lieu-

tenant d'origine slave, joueur, escroc et falsificateur, que l'on chasse du régiment. Lorély se sépare sans bruit de l'épouse infidèle et va servir à tout jamais dans l'armée d'Afrique. Le capitaine Lorély est la figure principale de *Sous le dolman*, celle sur laquelle se concentre l'action ; mais il en est d'autres, très en relief aussi : le général Jacquet du Maine, franc, rond, tout d'une pièce, quand il s'agit du service ; le colonel d'Espinet, partisan des vieilles armées, estimant que l'esprit militaire finira par disparaître de l'armée démocratisée ; le commandant Munster, la discipline faite homme ; le lieutenant de Vésone, déjà d'âge, un caractère, un type. Après avoir jeté sa fortune à tous les vents, il s'était engagé dans les mobiles de son département et avait accompli en 1870 des exploits renouvelés des anciens ; puis, la campagne terminée, on l'avait vu se remettre à la « noce, » si bien que se trouvant, à vingt-neuf ans, sans le sou, il s'était rengagé. Légitimiste intraitable, il disait à ses camarades : « Je suis plus pauvre que le plus gueux de mes chasseurs, je suis vieux. Eh bien ! si demain on m'obligeait à prêter serment à la République, je n'hésiterais pas une minute, je ne le prêterais pas et rendrais mes galons. » Il y a dans *Sous le dolman*, sans que ce soit une œuvre de parti, le plus fier dédain pour les polichinelleries des politiciens de province. L'auteur incarne ces gens-là dans le citoyen Trescasses, maire et député, vrai César au petit pied, un César comique, un tyranneau de province, représentant bien dans sa ville natale la médiocrité couronnée, la nullité prétentieuse, sotte et méchante, non pas républicain de gouvernement dans un sens large et modéré, mais radical intraitable, décidé à courber toutes les têtes sous le plus égalitaire niveau, enfin l'un de ces montagnards stupides et farouches dont les dieux s'appellent Robespierre, Saint-Just et Marat. En résumé, *Sous le dolman* est un salut au drapeau. On sent que son auteur aime l'armée, sans se faire illusion sur ses défauts. Il les dit. Les inévitables relâchements d'une longue paix, les tendances politiques, les idées nouvelles, l'ont un peu déformée ; mais elle reste encore superbe, noble et grande. Stendhal a défini le roman : « Un miroir que l'on promène le long d'un grand chemin. » Dans *Sous le dolman*, M. Sérizolles a promené le sien autour d'une garnison de province, et, en une excellente langue, il vient de nous redire ce qu'il a reflété. Pareillement, il a su parler de la patrie d'une façon fière et forte, et des sœurs de Charité avec une émotion respectueuse et sincère. Tout ceci méritait d'être signalé.

19 et 20. — Voici deux études de mœurs rurales : *L'Éternel Jocrisse*, par M. Gustave Chanteclair ; *Le Crucifié de Kéraliès*, par M. Charles Le Goffic. Je passe rapidement sur la première, histoire de vieux libertin campagnard qui se laisse « refaire » jusqu'au testament et au mariage par une vicieuse fille de ferme — laquelle, après l'avoir dépouillé de tout, le trompe à plaisir et le voit mourir d'autant plus volontiers qu'elle s'unit

ensuite avec son compagnon de débauche. Çà et là, certains jolis tableaux des coutumes villageoises. Le reste relève de la pornographie. — A une tout autre littérature appartient *le Crucifié de Kéraliès*, de M. Charles Le Goffic : œuvre d'artiste et de véritable écrivain. L'auteur a bien quelques velléités naturalistes, et il y a dans son livre deux ou trois pages dont il eût pu, sans rien enlever à l'intérêt du récit, adoucir les teintes. Mais comme *le Crucifié* s'adresse, avec une très belle préface de M. Émile Pouvillon, tout spécialement aux lettrés, je n'insiste pas. C'est un sombre drame, qui a pour théâtre Landrellec, en pleine terre bretonne. Louis Thomassin, dit Ar-béo, exerce dans ce pays la profession de douanier. Il tient de son père, un Normand, l'esprit d'ordre et d'économie ; il a reçu de sa mère un cœur aimant, et il s'est épris de sa jeune voisine, Franceza Prigent, héritière d'une des vieilles familles du pays. Il a demandé sa main et l'a obtenue après de grosses difficultés. Il ne reste plus qu'à attendre le jour du mariage. Ce jour n'arrive pas. Louis Ar-béo a deux ennemis terribles : sa belle-sœur Coupaïa, mégère fanatique, qui ne pardonne pas au douanier d'avoir du sang normand dans les veines et de ne pas partager sa dévotion superstitieuse, pleine de formules plus ou moins orthodoxes, tout imprégnée du vieux paganisme ancestral ; le frère de Coupaïa, Salaün, un ivrogne fieffé, toujours soûl, incapable de gagner sa vie. Jaloux de Louis Ar-béo, le haïssant pour sa fortune, pour les bienfaits dont il les accable, Salaün et Coupaïa jurent d'empêcher son mariage. Ils tendent à Franceza, sa fiancée, un piège abominable, l'attirent chez eux et la livrent sans défense à un certain Lecoulz, prétendant éconduit, qui se venge en déshonorant celle qui l'a repoussé naguère. Ar-béo, en apprenant ce crime infâme, se précipite, ivre de fureur, chez Coupaïa, la terrasse et va l'étrangler, quand Salaün surgit tout à coup, attaque Louis par derrière et le frappe à mort. Puis, l'homme et la femme, inconscients, croyant avoir fait œuvre pie, emportent le cadavre et vont le crucifier sur le brancard d'une charrette. Il y a, comme dit M. Émile Pouvillon, plusieurs sortes de Bretagne : la Bretagne féodale et triste de Chateaubriand ; la Bretagne paroissiale et pieuse de Brizeux, nimbée de miracles, ennuagée d'encens ; la Bretagne celtique, mais sans légendes et sans culte, de M. Renan ; la Bretagne de Pierre Loti, la terre funéraire des gens de mer. Dans *le Crucifié de Kéraliès*, M. Charles Le Goffic nous initie à une Bretagne fatale, ombrageuse, âpre, terrible et tragique, dont chaque figure (sauf Ar-béo qui est un Breton de transition) semble être contemporaine de Gilles de Raiz, l'effrayant Barbe-Bleue de Machecoul. Salaün, l'ivrogne silencieux ; Coupaïa, qui croit aux maléfices et aux sortilèges, qui vénère en même temps les reliques et les amulettes, qui se fait de Dieu l'idée de je ne sais quel implacable et inexorable justicier ; Mon-ar-hauff, la sorcière bienfaisante, mais sentencieuse, qui passe pour être vouée au diable ; Cate Prunennec, la mauvaise men-

diante ; Florent Prigent, le paysan riche, dur aux autres, dur à lui-même, mais le paysan au sang bleu, descendant direct des Kerluc-Lanuscol, incarnent ici, dans l'idée de M. Le Goffic, les hérédités d'une vieille race. Sont-ils plus vrais, plus faux, que les Bretons de Chateaubriand, de Brizeux, de Renan, de Pierre Loti? J'estime que les uns et les autres, et M. Le Goffic avec eux, ont peint des exceptions. Elles sont vraies ; mais, étudiées séparément, elles ne sauraient donner une idée exacte, une idée complète de la race bretonne dans son ensemble. Pour avoir la statue, il faudrait réunir tous ces membres épars.

21. — Le Sar Joséphin Péladan en est à la dixième partie de son éthopée sur la Décadence latine. Titre de son dernier roman paru : *Le Panthée ;* sujet : Rôle de l'or dans la vie moderne. Sela de Tregen-Tregoat aime le compositeur wagnérien Bihn-Grallon. Celui-ci est plus noble qu'un Bourbon, puisqu'il descend du roi qui fonda la ville d'Ys et qui fut englouti avec elle ; mais il est plus pauvre que Job. Sela épouse Bihn, malgré son père, soldat brutal, qui soufflette sa fille en pleine table d'hôte. Les premiers temps du mariage sont doux. Puis, les enfants arrivent, et avec eux la misère. Bihn essaie d'utiliser son art : on lui demande des « saloperies » pour cafés-concerts. Ce genre n'est pas le sien. Il refuse. Au logis, les petits crient la faim. Alors l'homme en est réduit à se faire entretenir par une Espagnole, riche et dépravée, qui raffole de la musique de Wagner ; la femme, sans livrer son âme, a laissé prendre son corps par un opulent Anglais qui adopte ses enfants. Sela ne peut survivre à sa honte, et Bihn, devenu fou, rêvant gloire et millions, pontife d'un nouveau culte, celui de l'Or Panthée, meurt à l'hôpital. M. Joséphin Péladan procède par scènes détachées, par petits tableaux. Quelques-uns sont irréprochables ; d'autres sont d'une liberté qui offense en même temps la morale et le goût. Je dois néanmoins reconnaître qu'il n'y a pas dans *le Panthée* de ces détails pervers qui font de certains de ses romans, notamment de *l'Androgyne* et de *la Gynandre*, des ouvrages malsains, que l'auteur l'ait voulu ou non !. Il y a aussi beaucoup plus de talent. Les trois cantiques de l'Or, de la Misère et de la Mort forment des pages lyriques de toute beauté. Quant aux théories soutenues par le Sar, il en est de justes, il en est de risquées, comme dans toutes ses autres œuvres. Par exemple, je ne pense pas qu'un théologien donnât un certificat d'orthodoxie à sa thèse sur le *Non mœchaberis* et sur la justification, en certains cas, de la prostitution. Ici le précepte est formel et la thèse du Sar est en opposition avec le Décalogue. M. Joséphin Péladan est beaucoup mieux inspiré lorsqu'il montre les méfaits de l'instruction athée, les turpitudes de l'art matérialiste, les scélératesses de la littérature et les bassesses de la démocratie sans croyance et sans idéal. Il a raison de mettre à sa place le phraseur Buffon ; il a raison de rehausser Lamartine et Chateaubriand ; il a raison, tout en rendant hommage au prodigieux

artiste, de considérer Victor Hugo comme un des artisans les plus déterminés de notre décadence. *Le Panthée* se termine (ce qui est tout à fait un hors-d'œuvre) par le programme de ce fameux Salon de la Rose † Croix qui, ces temps derniers, a mené tant de bruit.

22. — Je ne trouve qu'un mot dans le vocabulaire français pour caractériser *le Triomphe d'Israël*, de M. Jean Stella (un pseudonyme évidemment), et ce mot est celui-ci : c'est un livre infect. Personnages : le baron Salomon, banquier juif, aux fêtes duquel se précipite l'aristocratie française ; M. de Brugas, comte romain, banquier aussi, et qui veut marier son fils Franck, atteint d'une maladie honteuse, à Sara, fille du banquier Salomon ; l'avocat Max Landat, un darwiniste et un athée, qui prêche l'anéantissement de toutes les religions et qui est l'amant de la comtesse de Brugas ; une comtesse de Marsiac qui mène de front la dévotion et l'adultère ; une marquise de Stollis qui se livre à ses domestiques. Seul, le baron Salomon est à l'abri de toutes ces pourritures ! Il est fort, il est puissant, il marche droit au but final : la ruine et la faillite de son rival, le comte de Brugas. Pas n'est besoin d'être grand clerc pour s'apercevoir, d'après ce résumé succinct, que l'auteur du *Triomphe d'Israël* est un ennemi acharné, sans style et sans esprit d'ailleurs, des hommes et des choses de notre religion. Tous les chrétiens qui parlent et agissent dans son œuvre sont des êtres infâmes, hypocrites ou crapuleux. En revanche, les juifs y sont présentés comme le sel de la terre, destinés à régénérer « les forces affaiblies des vieux peuples latins. » Je ne parle pas des scènes ignobles sur lesquelles la plume de M. Jean Stella s'étend avec une complaisance lubrique non dissimulée, et qu'il place, celle-ci dans un bouge parisien, celle-là dans les catacombes de Rome, cette autre dans les ruines de Pompéi. C'est de l'ordure tout uniment. Et dire que cette obscène apologie des juifs et de la race juive est dédiée à la baronne de X.... ! Nous ne faisons pas compliment à Mme la baronne d'avoir accepté cette dédicace, car, pour une femme qui se respecterait tant soit peu, israélite ou non, ce livre serait une honte et un outrage.

23. — Brûlons du sucre, et passons à une œuvre d'un tout autre genre et d'un bien autre mérite. Celle-ci, nous pouvons la louer sans restrictions et la recommander sans réserves. Elle a pour titre : *Mademoiselle Sous-Pliocène*, et pour auteur M. Charles de Ricault d'Héricault, historien catholique, romancier chrétien, qui n'en est pas à ses coups d'essai. Le titre du roman est un peu étrange, mais il s'explique très bien par le caractère, les habitudes intellectuelles et les prétentions scientifiques de l'héroïne, de son vrai nom Mlle Camille Luminard. Son père, le docteur Luminard, chef reconnu de l'école matérialiste française, l'a élevée dans l'athéisme le plus précis, dans l'impiété la plus systématique; mais il n'a pu parvenir à étouffer en elle sa droiture naturelle d'esprit, son amour de la justice, sa délicatesse de sentiments. Ca-

mille est belle et fière : elle est armée contre la religion par son orgueil et par sa science. Tout d'abord, elle apparaît comme une amazone invincible, c'est-à-dire inconvertissable. Patience ! un homme apparaît aussi, égal à son père en savoir, supérieur à lui par la force, par la bonté d'âme, par la foi. Devant cet homme, l'assurance scientifique de Mlle Luminard faiblit; devant les actes de cet homme, son cœur se trouble, et, l'amour aidant, la vérité triomphe, le matérialisme est vaincu. L'homme qui a produit ce miracle est un homme d'un autre âge, un héros, Robert Aubert Le Loup. Après avoir longtemps bataillé en Crimée et en Afrique, il est venu se réfugier, jeune encore, dans son château de Saint-Frieux, près de Boulogne-sur-Mer. Il vit là, avec sa pupille Marie-Agnès et une parente qui élève la fillette. Les Luminard possèdent un chalet près du château. Botaniste, zoologiste, grand chasseur, Robert rencontre souvent Camille. Ces rencontres les rendent mécontents l'un de l'autre : lui est irrité de trouver Camille si belle et si fière ; elle s'indigne de voir réuni en Robert tout ce qu'elle hait, l'esprit militaire, la foi catholique, l'honneur aristocratique, l'amour de la famille et du foyer. Au fond, ces deux êtres si dissemblables par certains côtés, si semblables par d'autres, sont bien près de s'aimer, et c'est ce qu'ils redoutent. L'amour vient cependant, il chemine, mais Dieu sait quelles voies étonnantes le spirituel auteur de *Mademoiselle Sous-Pliocène* lui fait prendre. Tout d'abord Robert Le Loup sauve la vie au docteur Luminard, et met pendant six mois son château à sa disposition. Luminard paie Robert par la plus noire, la plus lâche des ingratitudes. Il n'est point de méchants tours qu'il ne lui joue; il le calomnie, il le ridiculise, il le déshonore. Crime plus exécrable encore, il cherche à pervertir l'esprit de la pupille de Robert, Marie-Agnès. Il essaie de lui persuader que sa mère a été une femme dissolue et que son tuteur a été le complice de ses libertinages. Robert souffre, mais généreusement pardonne : Camille en est toute bouleversée. De ce jour, elle aime réellement le commandant Le Loup, et le dit à son père. Furieux, le docteur Luminard arme ses pistolets et sort, pendant la nuit, pour aller assassiner Robert. Il est assassiné lui-même. Qui a fait le coup ? Il est bien invraisemblable qu'un homme tel que Robert Le Loup ait commis ce meurtre, et cependant tout l'accuse : apparences, présomptions, preuves matérielles. Camille désespérée, mais inflexible, le fait traduire devant les assises : il est condamné. Or, voilà que le véritable assassin se dénonce. C'est Nicolas, moitié secrétaire, moitié domestique de Luminard : il a été tellement abreuvé d'humiliations, tellement accablé de mauvais traitements par son maître que, dans un accès de frénésie, il s'en est débarrassé. Si maintenant, après avoir accumulé tous les soupçons sur la personne de Robert, Nicolas avoue son crime, c'est qu'il aime Marie-Agnès, et que Marie-Agnès se désole de la condamnation de son tuteur. Robert est sauvé : il part pour le Ca-

nada. Il reviendra pourtant, car maintenant Camille est chrétienne, et elle peut être sa femme. De tout ceci, on peut conclure que le roman de M. Charles d'Héricault est à la fois un livre d'imagination et un livre de combat. La science athée, la science impie et sectaire, y est fort maltraitée dans la personne de ce vilain moineau de docteur Luminard, pontife de la libre pensée, corrupteur et pervertisseur à froid, envieux à outrance, haineux à plaisir — le mal incarné. Mais, logiquement, est-ce que la négation, telle que l'entend et la pratique le docteur Luminard, n'est pas la mère naturelle de tous ces vices exécrables ? Luminard est un symbole ; un symbole aussi et, en plus, une heureuse trouvaille, le larbin Nicolas, à qui son maître a fait perdre la foi, dont il a farci le cerveau d'idées au-dessus de son intelligence et qui parle le jargon scientifique avec l'accent auvergnat. C'est la note gaie du volume, et rien n'est plus amusant que d'entendre cette brute fanatique se féliciter d'être « chavant » et vanter les bienfaits de l' « évoluchion. » Tout le livre d'ailleurs est écrit de verve et en fort bon style.

24. — *La Tour Griffe-d'Or* donne son titre au volume de nouvelles que vient de publier M. Charles Buet, et qui contient en outre : *Le Beau Loré*, *la Réponse de la tombe*, *la Croix des suppliciés*, *la Jeanne des Hosties*, *le Tombeau de la maréchale*. La première de ces nouvelles, du genre fantastique, relatant un fait mystérieux qui reste sans explication, n'est pas la meilleure. Je lui préfère, et de beaucoup, *la Croix des suppliciés*, *la Réponse de la tombe* et surtout *le Beau Loré*. Celle-ci est la perle du volume. Il s'agit d'un gars de vingt ans que sa mère Scholastique a trop gâté. Il ne fait rien de ses dix doigts : il est toujours au cabaret ; il joue et boit avec de jeunes godelureaux plus riches que lui. Un soir, très tard, la Scholastique va le trouver dans la taverne et le supplie de rentrer à la maison. Ce misérable injurie sa mère et la soufflette devant ses camarades. Son père le tue d'un coup de fusil comme un chien. Drame terrible, agrémenté de portraits de paysans savoyards très vivants et très vrais. Dans *la Réponse de la tombe*, M. Charles Buet nous présente d'autres types non moins vrais et que l'on rencontre aujourd'hui un peu partout : les Dugold. Ils font leurs pâques et, chaque dimanche, chantent vêpres à la tribune de leur église paroissiale, mais, à chaque élection, ils votent réligieusement pour le candidat radical. M. Charles Buet a l'amour de sa province, la Savoie : il en connaît les mœurs et les paysages, les légendes et les traditions, et il sait les décrire, dans une forme exquise, en artiste consommé. Par ce temps où les pondeurs et les pondeuses de banalités pullulent, ce n'est point un mince mérite.

25. — Nous sommes loin de l'époque où les grands seigneurs méprisaient l'art d'écrire. Aujourd'hui l'aristocratie française compte parmi ses membres une foule d'hommes distingués qui sont l'honneur des lettres contemporaines et qui, comme Alfred de Vigny,

Ont mis à leur cimier doré de gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.

Tel M. Léonce de Larmandie. Poésie, roman, politique, sciences occultes, fantaisie, il a tout abordé et souvent non sans succès. A mon avis pourtant, après son roman *Jacques de Mérigue*, ce qu'il a fait de mieux, c'est *la Chevauchée de la Chimère*, sorte de trilogie en prose lyrique, dans laquelle il raconte ses impressions d'enfance et de jeunesse : l'enfant dans sa famille (au fond d'un vieux château périgourdin); l'adolescent au collège (chez les Jésuites) ; l'étudiant, qui, parce que le père est ruiné, se condamne à être précepteur et entre dans une administration afin de pouvoir finir son droit. La troisième et dernière partie de *la Chevauchée* vient de paraître, et l'auteur ne s'y fait pas plus sage qu'il ne fut, attiré, comme tant d'autres, par le mirage des folles amours. A ce propos, je cueille dans le livre une anecdote qui, tout en étant très édifiante, ne laisse pas que d'être amusante. Elle a trait à la première entrevue de M. de Larmandie avec Mgr de Ségur. Le dialogue s'engagea de la sorte : « Eh bien, mon bon petit, mets-toi sur ce prie-Dieu. — Mais, Monseigneur, j'étais venu vous faire une simple visite. — Tu en profiteras bien pour me dire tes petites misères. — Excusez-moi, Monseigneur, je ne m'étais pas préparé à ce bain de siège. — Tiens ! tu es gai, toi; moi aussi, tu sais. Le bon Dieu ne défend pas la gaieté : ce sont les âmes troublées qui sont tristes, et....» Et le bain de siège fut pris tout de même !

FIRMIN BOISSIN.

HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT

1. *Chartularium Universitatis Parisiensis*, sub auspiciis consilii generalis Facultatum Parisiensium, ex diversis bibliothecis tabulariisque collegit, cum authenticis chartis contulit notisque illustravit HENRICUS DENIFLE, O. P., auxiliante ÆMILIO CHATELAIN, t. I et t. II, sectio prior. Paris, Delalain, 1889-1891, 2 vol. in-4 de XXXVI-712 et XXIII-808 p., 30 fr. le vol. — 2. *Étude sur le Libraire parisien, du XIIIe au XVe siècle*, d'après les documents publiés dans le *Cartulaire de l'Université de Paris*, par P. DELALAIN. Paris, Delalain, 1891, in-8 de XLIII-76 p., 5 fr. — 3. *Les Statuts et privilèges des Universités françaises, depuis leur fondation jusqu'en* 1789, par MARCEL FOURNIER, t. I et II. Paris, Larose et Forcel, 1890-1891, 2 vol. in-4 de XII-978 et XI-833 p., 50 fr. le vol. — 4. *Projets anciens de hautes études catholiques en Suisse. Préliminaires de l'Université de Fribourg.* Documents recueillis par Jos. SCHNEUWLY, archiviste d'État, publiés avec préface par le P. J.-J. BERTHIER. Fribourg, Œuvre de Saint-Paul, 1891, in-4 de XVIII-57 p. — 5. *L'Université de Pont-à-Mousson, 1572-1768*, par l'abbé E. MARTIN. Nancy, Berger-Levrault, 1891, in-8 de XIX-455 p., avec pl. et vignettes, 10 fr. — 6. *Le Formulaire de Tréguier et les Écoliers bretons des Écoles d'Orléans*, par LÉOPOLD DELISLE. Orléans, Herluison, 1890, in-8 de 26 p. — 7. *Une Enquête sur l'instruction publique au XVIIe siècle*, par H. BARCKHAUSEN. Paris, Leroux, 1888, in-8 de 27 p. — 8. *Statistique des étudiants de l'ancienne Université de Bordeaux*, par le même (dans le *Bulletin de la Société des amis de l'Université de Bordeaux*, n° 1 (1891) p. 21-23). — 9. *Société nationale d'éducation de Lyon. De l'Instruction publique à Lyon avant 1789.* Lyon, imp. Pitrat, 1889, in-8 de 177 p. — 10. *De Petri Joannis Perpiniani vita et operibus, 1530-1566*, dissertat P. BERN. GAUDEAU, S. J. Paris, Retaux-Bray, 1891, in-8 de IX-207 p., 5 fr. — 11. L'*Ancien Col-*

lège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis, par l'abbé Bouquet. Paris, Delalain, 1891, in-8 de xv-734 p., avec pl. et vignettes, 10 fr. — 12. *Le Collège de Tournon en Vivarais*, d'après les documents originaux inédits, par L. Massip. Paris, A. Picard, 1890, gr. in-8 de 319 p., 5 fr. — 13. *Histoire du collège de Compiègne, depuis son origine jusqu'en 1790*, par Albert Plion. Compiègne, Dumont, 1891, in-8 de 366 p., avec pl. — 14. *L'Instruction publique à Condom sous l'ancien régime*, par J. Gardère. Auch, G. Foix, 1889, in-8 de 224 p. — 15. *Les Établissements d'instruction publique dans le Midi avant la Révolution*, par l'abbé Douais. Toulouse, Privat, 1891, in-8 de 33 p. — 16. *L'Enseignement dans le Haut-Languedoc, spécialement dans le diocèse de Toulouse, avant* 1789, par le même (dans la *Revue des Pyrénées*, t. I (1889), p. 485-531 ; t. II (1890), p. 84-151. — 17. *Une Réforme de collège sous Louis XV*, par H. Barckhausen (dans la *Revue internationale de l'enseignement*, mars 1891, p. 279-284).

1.—Parmi les innombrables recueils de documents historiques publiés dans notre pays depuis deux siècles, un des premiers rangs assurément sera accordé par tous les critiques au *Cartulaire de l'Université de Paris*, composé avec infiniment de science et de zèle par le R. P. Denifle et son digne auxiliaire, M. Châtelain. L'illustre dominicain s'est senti depuis longtemps attiré par les études historiques ayant pour objet le haut enseignement au moyen âge, et il s'est donné la tâche difficile de renouveler ces études en recourant essentiellement aux textes originaux dispersés dans les bibliothèques de manuscrits et les archives de l'Europe entière. Le premier volume de sa grande œuvre, *Die Universitæten des Mittelalters bis 1400*, dont, par parenthèse, une traduction française serait fort désirable, les précieux mémoires qu'il a publiés sur le même sujet dans l'*Archiv für Litteratur- und Kirchen-Geschichte des Mittelalters* qu'il dirige de concert avec le P. Ehrle, lui ont assuré une haute autorité et l'ont tout naturellement désigné au conseil général des Facultés de Paris, quand cette compagnie s'est décidée à recueillir les éléments d'un cartulaire général de l'*Alma mater*. Ses annales avaient tenté, il est vrai, plus d'un historien. Les textes abondent — mais comment publiés ? — dans du Boulay ; le regretté Ch. Jourdain nous a, de son côté, laissé un très utile instrument de travail dans son *Index chartarum*, mais il restait beaucoup à faire, soit pour la publication correcte des documents déjà connus, soit pour la recherche et l'impression de la masse énorme des pièces restées jusqu'ici inédites. On en aura la preuve en étudiant les deux premiers tomes de l'œuvre monumentale du P. Denifle. Pour la période de 1163 à 1286, il nous donne 595 numéros ; pour celle qui s'étend de 1286 à 1350, nous en avons 662, et encore ne s'agit-il, dans le deuxième volume, que des documents concernant l'Université en général, ses Facultés, les Nations et les études des réguliers, ceux qui regardent les collèges séculiers devant être publiés dans le volume suivant.

Le seul procédé à employer pour rendre compte ici d'un recueil de ce genre, c'est l'appréciation de la méthode adoptée et de la valeur de l'exécution, puisqu'une analyse est absolument impossible. Or, il me semble que le travail du P. Denifle ne mérite que des éloges. Pour de très bonnes raisons, aux textes inédits très nombreux et d'une portée consi-

dérable le plus souvent qu'il a recueillis, il a joint, en les améliorant par une collation attentive sur les originaux ou d'anciennes copies (cartulaires, registres, recueils de privilèges, etc.), ceux qu'avaient donnés ses devanciers. Les sources, cela va sans dire, sont toujours indiquées ainsi que les recueils où ces documents ont déjà été mis en lumière, pourvu que ces recueils aient une valeur sérieuse ; les sommaires sont d'une clarté parfaite ; beaucoup de dates ont été rectifiées par les procédés minutieux d'une sévère critique ; l'annotation chronologique, topographique, biographique et bibliographique est abondante et offre, d'ordinaire, un intérêt considérable. C'est ainsi que les Registres des Papes, dépouillés avec une attention extrême, ont fourni, pour le second volume seulement, plus de 8,000 notes sur la vie, le *cursus honorum* et les ouvrages des ecclésiastiques, gradués et suppôts de l'Université, mentionnés dans les textes publiés. Il y a là une contribution des plus importantes à l'histoire littéraire du moyen âge. Beaucoup de renseignements empruntés également aux registres du Vatican serviront à rectifier utilement les listes épiscopales et abbatiales du *Gallia*, d'Ughelli, de Florez et de ses continuateurs, de Gams, etc. Naturellement l'ordre chronologique rigoureux a été adopté ; cependant, pour certaines affaires d'une gravité particulière, les documents ont été parfois groupés à part. Les index sont fort bons et d'un usage commode. N'oublions pas les deux introductions où le P. Denifle a résumé très nettement les conclusions auxquelles l'a conduit l'étude minutieuse des sources sur les origines de l'Université, la création et le développement des divers organes de ce grand corps (t. I) ; puis sur les causes de sa décadence très réelle dès les premières années du XIVe siècle (t. II). Le savant religieux ne partage pas en effet cette opinion, pourtant fort répandue, que le *studium* illustre entre tous au moyen âge aurait atteint, à l'époque du grand schisme, le plus haut degré d'éclat et d'autorité. Ces pages trop courtes nous montrent comment un esprit vigoureux sait se rendre maître de documents innombrables et établir brièvement une de ces synthèses qui fixent, en quelques formules très difficiles à contester, les grandes lignes des plus vastes sujets.

Il convient de féliciter le conseil général des facultés de Paris de l'initiative qu'il a prise et de sa résolution de continuer ce magnifique recueil qui, si mes souvenirs sont exacts, n'aura pas moins de six tomes et de trois suppléments. Quand il sera complet, l'heure sera venue d'écrire l'histoire définitive de l'Université. Puisse se rencontrer alors un penseur et un écrivain qui ne soit pas inférieur à cette immense tâche !

2. — C'est aux soins intelligents de M. Paul Delalain qu'est due l'exécution matérielle, de tous points remarquable, du *Cartulaire de l'Université de Paris*. Digne héritier de toute une dynastie d'imprimeurs et de libraires qui savaient joindre à l'habileté technique et à l'intelligence

des affaires le goût des choses de l'esprit, il a été frappé, en revoyant les épreuves du recueil du P. Denifle, par l'intérêt des documents qu'on y trouve sur les libraires et copistes qui comptaient au nombre des suppôts de l'Université, sur les règlements relatifs à leur profession, au commerce et au prêt des livres. Il a traduit et annoté ces textes, en a emprunté quelques autres au *Recueil des privilèges de l'Université de Paris*, publié en 1674, et à une collection d'arrêts du Conseil, lettres patentes, etc., conservée à la Sorbonne. Pour compléter sa brochure, il a donné, dans une introduction étendue et nourrie, une étude d'ensemble des renseignements fournis par les textes. On y remarque notamment les pages où il explique la distinction entre le libraire proprement dit, qui se contentait du commerce des manuscrits, et le stationnaire, qui joignait à ce commerce une industrie fort importante que l'Université avait grand intérêt à surveiller : celui-ci faisait lui-même, ou faisait faire, sous sa direction, par des clercs ou des copistes à son service, de nouvelles copies des manuscrits anciens ou des copies des œuvres nouvelles. C'était l'éditeur de l'époque et professionnellement le prédécesseur de l'imprimeur. Enfin M. P. Delalain a dressé une liste chronologique des libraires et stationnaires parisiens aux XIIIe-XVe siècles, liste où leur domicile se trouve fréquemment indiqué. J'ai cru ne pas devoir séparer cette intéressante étude du *Cartulaire* qui en a fourni, pour une large part, les éléments.

3. — Malgré les critiques assez vives dont elle a été l'objet, je considère comme importante et appelée à rendre de réels services aux historiens, l'œuvre de M. Marcel Fournier. Il a entrepris de publier, non pas tous les documents relatifs à nos anciennes Universités, mais une sorte de spicilège où se trouveraient réunis ceux qui présentent un véritable intérêt historique ou pédagogique, spécialement les actes constitutifs des *Studia generalia*, leurs statuts primitifs et leurs statuts de réforme, ceux des facultés, nations, collèges séculiers et réguliers, les règlements d'études et d'examens, les calendriers, les *rotuli*, les privilèges apostoliques et royaux accordés aux maîtres et aux étudiants et les procès auxquels ils ont donné lieu, les catalogues de bibliothèques, les comptes, etc. Il a dû plus d'une fois se trouver embarrassé quand il s'est agi de faire son choix ; mais il faut bien, étant donnée l'impossibilité matérielle de tout publier, laisser beaucoup de liberté à l'auteur d'un travail de ce genre. Je crois aussi qu'on n'a pu reprocher raisonnablement à M. Fournier d'avoir fait entrer dans le sien un assez grand nombre de documents déjà publiés, son but étant justement de fournir aux travailleurs un *Corpus* les dispensant de recourir à quantité d'autres ouvrages. La part de l'inédit est, du reste, la plus large.

Les deux volumes parus groupent les textes de la période médiévale relatifs aux Universités d'Orléans, d'Angers et de Toulouse (t. I), de Mont-

pellier, Avignon, Cahors, Perpignan, Orange et Grenoble, et à quelques *studia* dont l'existence a été éphémère (t. II). Le chiffre total des documents publiés *in extenso* ou analysés s'élève à 1,576. Ils se suivent, pour chaque Université, dans l'ordre chronologique; chacun d'eux est précédé d'un sommaire en français et suivi, avec l'indication des sources à laquelle on l'a emprunté, du renvoi, s'il y a lieu, aux ouvrages où il a été édité précédemment. — En tête de chacune des sections du volume, on trouvera une note plus ou moins développée, mais toujours bien divisée et rédigée avec clarté, où sont indiqués, d'une part, les fonds d'archives et les bibliothèques de manuscrits mis à contribution, de l'autre, les livres ou collections imprimées dont les diverses Universités ont fourni le sujet. — L'annotation est assez maigre; les préfaces manquent d'ampleur; chaque volume est suivi de tables chronologiques et alphabétiques bien établies et d'*errata* qu'on aurait pu allonger encore. Les *lapsus* ne manquent pas, en effet, surtout dans le premier volume, dont la publication, l'auteur l'avoue lui-même, a été conduite avec quelque précipitation.

4. — On sait qu'une Université a été récemment créée à Fribourg. Les initiateurs de cette grande œuvre ont eu la bonne pensée de faire rechercher dans les archives du canton tout ce qui se rapporte aux espérances longtemps caressées d'un haut enseignement catholique et aux efforts accomplis dans les siècles précédents pour la réalisation de ces espérances. Ce travail intéressant a été confié à M. Jos. Schneuwly, archiviste d'État, qui s'en est acquitté avec beaucoup de soin. Il a relevé, dans les actes officiels, cent trente-deux mentions plus ou moins développées (de 1509 à 1872), qui montrent avec quelle persévérance les autorités du canton se sont préoccupées du grave problème qui vient seulement d'avoir une solution conforme à leurs vœux. Le R. P. Berthier, l'un des professeurs les plus distingués de la jeune Université, a résumé, dans une introduction pleine d'intérêt, les renseignements acquis à l'histoire par cette publication de textes. « Depuis plus de trois siècles et demi, l'idée de cette création (l'Université) était en quelque sorte dans l'air et dans le sol ; l'ancien peuple de Fribourg et ses chefs ont exprimé cent fois leurs désirs et convictions sur ce point.... jusqu'au jour où le vieux germe s'est enfin épanoui en une plante vivace et durable. De simples écoles ne leur suffisaient point : ils voulaient un plus large et complet enseignement, et ils le disaient sans cesse.... L'Université *préhistorique* de Fribourg méritera d'être étudiée avec le plus grand soin et sera, à n'en pas douter, une lumière et une force pour l'Université historique. » Quiconque aura lu attentivement le recueil de M. Schneuwly et du P. Berthier sera de cet avis.

5. — L'Université lorraine de Pont-à-Mousson avait été l'objet de travaux partiels fort nombreux, mais son histoire complète n'avait jamais

été écrite. C'est chose faite aujourd'hui, grâce aux recherches persévérantes de M. l'abbé Martin. Son livre est une thèse de doctorat ès lettres, thèse solidement établie sur tous les documents originaux existant encore. Après une fort bonne notice sur les sources mises à contribution, l'auteur nous donne en trois parties, d'abord un récit clair et appuyé de bonnes preuves, des vicissitudes par lesquelles passa l'Université mussipontaine depuis sa fondation, en 1572, jusqu'à sa translation à Nancy en 1768; puis une étude complète sur son organisation ; enfin des renseignements sûrs et bien classés sur l'enseignement, les examens et les grades des quatre facultés. Nous avons ensuite, dans la conclusion, une synthèse des résultats acquis par l'historien; enfin les listes, année par année, des titulaires des chaires et des recteurs et un catalogue du théâtre mussipontain. Le volume se clôt sur de bonnes tables; il est orné de planches représentant les costumes des dignitaires de l'Université, d'une vue cavalière des bâtiments, d'un plan en couleurs, de vignettes dans le texte, où sont reproduits les sceaux de la corporation universitaire et des Facultés. Il convient de signaler d'abondantes notes bibliographiques consacrées aux ouvrages des professeurs et aux thèses.

On voit que M. l'abbé Martin a su rester fidèle aux bonnes méthodes; on le verrait mieux encore si je pouvais entrer dans le détail de son exposition. Il a su donner de l'intérêt aux annales, assez arides en elles-mêmes, de l'Université fondée par le cardinal de Lorraine pour opposer, en restaurant les études dans le clergé séculier et régulier, une digue à l'envahissement du protestantisme. Le rectorat, la Faculté de théologie et celles des arts, furent mis par le prélat aux mains des jésuites, qui établirent à Pont-à-Mousson un collège fameux ; l'enseignement du droit et de la médecine revint à des docteurs séculiers qui ne firent pas toujours, comme il fallait s'y attendre, bon ménage avec les Pères. Après une première période de splendeur (1575-1635), les guerres civiles et étrangères, la double occupation de la Lorraine par les armées françaises, nuisirent beaucoup à l'Université (1635-1670), mais, grâce aux efforts des princes lorrains et des jésuites, il y eut un retour accentué de l'antique prospérité et une reconstitution durable. Je dois louer expressément l'entière impartialité de M. l'abbé Martin et signaler la véritable importance, au point de vue pédagogique, de la deuxième et de la troisième partie de son livre, qui me paraît définitif.

6. — M. Léopold Delisle a communiqué, en 1890, à la Société historique et archéologique de l'Orléanais une très instructive notice sur un recueil de modèles de lettres écrit au XIVe siècle dans le pays de Tréguier, où abondent de précieux renseignements sur l'histoire de l'enseignement. Les habitudes des professeurs et des écoliers y tiennent une large place. « Il y est surtout question des écoles d'Orléans, et le nombre des textes relatifs à ces écoles (une vingtaine de formules) prouve, dit

l'illustre érudit, que l'Université de cette ville était le foyer d'instruction qui rayonnait sur la Bretagne. Au milieu de tous ces textes, c'est à peine si le nom de l'Université de Paris se rencontre une fois.... Nous avons relevé deux mentions de l'Université de Bologne.... Sept fois au moins, les écoles d'Orléans sont désignées par les mots *gymnasium* ou *studium Genabense*, ce qui montre que *Genabum* était encore, au XIVe siècle, considéré comme l'ancien nom de la ville d'Orléans. » Plusieurs mentions très curieuses sont relatives aux petites écoles et à l'instruction des nobles, surtout de ceux qui se destinaient à la cléricature. On devait aussi apprendre la grammaire aux filles, à celles-là surtout qu'on croyait appelées à la vie religieuse. La notice, fort importante, on le voit, de M. Léopold Delisle est suivie de la reproduction intégrale des formules se référant aux écoles d'Orléans.

7, 8. — Le seul érudit qui se soit occupé de l'ancienne Université de Bordeaux est M. le professeur Barckhausen, mais il l'a fait avec cette science approfondie et cette sûre méthode qui donnent tant de prix à tous ses travaux. En 1886, il avait réuni les éléments d'un véritable cartulaire des vieilles facultés bordelaises (*Statuts et règlements de l'ancienne Université de Bordeaux (1441-1793)*. Libourne, in-4 de LIV-168 p., avec un plan), œuvre importante que j'ai signalée dans le temps aux lecteurs du *Polybiblion*. Il a depuis découvert et mis en œuvre d'autres documents. On sait qu'en 1667, le gouvernement de Louis XIV prescrivit une enquête sur l'état de l'instruction publique en France et en chargea les intendants des généralités. M. Barckhausen a retrouvé aux archives de la Gironde les instructions du Roi (*Mémoire au sieur Pelloi, intendant en la province de Guyenne, sur le subject de la Réformation des Universités)*; la réponse fort détaillée de l'Université de Bordeaux; enfin l'*Estat de l'établissement, fondation et revenu du collège des Pères jésuites de la ville de Bordeaux*. Ces pièces fort instructives et sobrement annotées sont accompagnées d'une notice très bien faite. Enfin le savant professeur a joint à sa brochure un arrêt du Conseil du 25 mai 1668, mettant ordre au trouble que l'enquête avait suscité en certaines Facultés et leur prescrivant, en attendant les réformes annoncées, de continuer, comme ci-devant, leurs exercices. — Après l'expulsion des jésuites, en 1764, il fut question de fondre leur ancien collège de Bordeaux avec la vieille école municipale, dite collège de Guyenne. Dans un mémoire où l'archevêque combattait cette mesure, M. Barckhausen a retrouvé une *Statistique des étudiants de l'ancienne Université de Bordeaux*, soit quatre-vingts juristes, quarante médecins, deux cents théologiens, et pour la Faculté des arts, six cents à sept cents « rhétoriciens, humanistes ou basses-classes. » Il a publié ces chiffres, en y joignant de brèves réflexions, dans le *Bulletin de la Société des amis de l'Université de Bordeaux*.

9. — La Société d'éducation de Lyon a voulu inaugurer la série de ses Mémoires par une étude rétrospective aussi complète que possible de ce qui existait dans cette grande ville avant la Révolution, en fait d'établissements d'instruction publique. Elle a donc publié une série de mémoires un peu sommaires, mais instructifs et précis, dont les auteurs font preuve d'une rare impartialité. M. A. Clerc a étudié les deux collèges de la Trinité et de Notre-Dame de Bon-Secours; M. J. Bonnel, les sociétés savantes et les bibliothèques; M. l'abbé Petit, l'enseignement de la théologie; M. le Dr Chappet, celui de la médecine et des sciences médicales; M. Gairal, celui du droit. Enfin, pour « remédier autant que possible au défaut d'unité [résultant du procédé de composition de ce volume], on a cru devoir mettre en tête un tableau d'ensemble où l'on développe surtout la partie moins connue de l'enseignement libre et celle de l'enseignement secondaire et primaire qui a laissé des traces dans les actes publics. « Ce travail étendu (65 p.) a pour titre : *De l'Enseignement à Lyon avant la Révolution*, et pour auteur, M. A. Bonnel. — Ces diverses études ont été faites sur les sources et pourraient servir de base à toute une série de volumes dont l'intérêt serait considérable, en raison du nombre des fondations, de leur constitution souvent originale (celle, par exemple, du séminaire Saint-Charles et du bureau des petites écoles, dus au zèle de Ch. Démia), et aussi des conflits auxquels donna lieu la rivalité des « pouvoirs mal définis qui se disputaient la direction des écoles. » Tel quel, ce livre, auquel on ne reprochera que sa brièveté, trace nettement les grandes lignes du sujet, et on y pourra puiser beaucoup d'idées justes, de faits démontrés et de chiffres exacts.

10. — Je puis donner place dans cette revue de l'*Histoire de l'enseignement* à la thèse latine du R. P. Gaudeau, sur un des plus remarquables professeurs des premiers temps de la Compagnie de Jésus, Pierre-Jean Perpinien. Espagnol de naissance, il contribua largement à la fondation, à l'organisation et au développement de plusieurs grands établissements : Lisbonne, Évora, Coïmbre, le collège Romain, les collèges de Lyon et de Paris. Intimement lié avec la plupart des humanistes de son temps, notamment avec Muret et Paul Manuce, loué par eux *propter suavitates ingenii multas et doctrinam prope singularem*, il fut un des orateurs latins les plus goûtés du XVIe siècle, et composa pour l'enseignement divers ouvrages, notamment un traité *de Oratore* et un autre *de ratione liberorum instituendorum*, fort remarquables, paraît-il. La notice du P. Gaudeau est un ouvrage de première main, où les sources originales ont été mises à contribution et où les documents inédits abondent. On y trouvera beaucoup de détails curieux sur l'établissement des jésuites au collège de Lyon, sur les commencements de la Société au collège de Clermont, à Paris; sur les controverses qu'y soutint Perpi-

nien, sur les discours polémiques qu'il y prononça contre les protestants, *de veteri religione retinenda*, et qui firent grand bruit. Il y eut même des sifflets et des coups. J'ai remarqué, à un autre point de vue, celui de la critique littéraire, le judicieux chapitre où le P. Gaudeau apprécie à sa juste valeur l'éloquence latine, tant vantée au XVIe siècle, des néo-cicéroniens et même celle de Perpinien. Sa thèse est fort bonne aussi, presque toujours, au point de vue du style.

11. — Six collèges de Paris seulement avaient été jusqu'ici l'objet d'études quelque peu approfondies, ceux de Sorbonne, de Navarre, de Sainte-Barbe, de Dormans-Beauvais, de Louis-le-Grand et du Trésorier. Un septième qui n'était pas des moins illustres, Harcourt, vient d'avoir la même fortune. On sait qu'après une longue interruption d'exercice dont la Révolution fut la cause initiale, il a été restauré en 1820, sous le nom de collège Saint-Louis. L'aumônier du lycée actuel, M. l'abbé Bouquet, à la demande de l'association amicale des anciens élèves, s'est chargé d'écrire les annales de la vieille fondation due à la piété de Raoul d'Harcourt, archidiacre de Cotentin, et de Robert, son frère, évêque de Coutances. Il paraît qu'on se proposait d'abord de résumer en une brochure de quelques pages l'histoire harcurienne, mais peu à peu les documents se sont accumulés entre les mains de l'écrivain et la brochure est devenue un gros — trop gros — volume. On aurait pu en effet l'alléger d'un assez grand nombre de pièces déjà connues, et de certains menus détails qui ne sont capables d'intéresser que le personnel présent et passé de l'établissement.

A part ce léger défaut, le livre est bon, bien moins aride que ne pourrait le faire supposer l'armée de noms propres qui se détachent en caractères gras à toutes les pages, procédé typographique qui, à mon goût du moins, est assez déplaisant. M. Bouquet a d'abord consacré un chapitre « très instructif » (le mot est d'un bon juge, le P. Denifle) à la « Nation » de Normandie, qui tenait ses assemblées à Harcourt et en approuvait les proviseurs et régents. Il donne ensuite les titres et statuts de la fondation qui fut parachevée en 1314; puis les annales du collège retracées siècle par siècle, où se trouvent mentionnés quantité d'hommes quelquefois célèbres ou du moins ayant laissé une trace dans l'histoire politique et l'histoire littéraire, et d'autres passablement obscurs. Comme tous les collèges parisiens, Harcourt se ressentit des événements universitaires et même des événements politiques et municipaux ; il eut ses périodes de splendeur et de décadence, mais il fut un de ceux qui gardèrent leurs bourses jusqu'à la Révolution et obtinrent le plein exercice. Sur le régime des études, qui fut celui de ses rivaux, il n'était pas possible de donner du nouveau, le système de l'Université étant bien connu depuis longtemps. M. Bouquet y a suppléé en nous fournissant force renseignements sur le régime intérieur, la part prise aux

concours généraux, les fêtes et le théâtre scolaire, etc. — Il y a aussi des images, beaucoup d'images ; mais on a eu le tort de rechercher la quantité plutôt que la qualité. Cependant l'illustration, presque toujours documentaire, a sa valeur, valeur qui n'eût pas été moindre si on eût supprimé quelques vignettes dont l'exécution est insuffisante.

12. — Dès les premières pages de l'histoire du collège de Tournon, on sent la main d'un homme habitué aux recherches, bien au courant de l'histoire générale, habile dans l'art de mettre en œuvre les documents. Avec cela, pas d'étalage inutile d'érudition, un style agréable et une impartialité parfaite. Nous avons donc là un très bon livre et qui se lit d'un bout à l'autre avec un vif intérêt. Fondé en 1536 par un homme d'Église qui fut en même temps un illustre homme d'État, le cardinal de Tournon, soucieux de lutter efficacement contre l'hérésie protestante dont les progrès étaient très inquiétants dans le bas Vivarais, le collège de Tournon, qui eut du succès dès le principe, parvint rapidement, sous la conduite des jésuites, à une haute prospérité, prospérité longtemps traversée d'ailleurs par les guerres civiles et les épidémies auxquelles vinrent s'ajouter plus d'une fois les incendies et les inondations. On se remit constamment à la besogne, non seulement pour conserver et affermir la fondation primitive, mais pour la transformer en Faculté des arts et pour y implanter l'enseignement de la théologie, de l'exégèse et des langues orientales. Ce dessein fut efficacement combattu par l'Université de Valence, qui redoutait la concurrence de l'école voisine et qui sut se liguer, pour lui faire échec devant les juges séculiers, avec les Universités de Cahors et de Toulouse. Après l'expulsion de la compagnie de Jésus, Tournon passa aux Oratoriens. Le récit de ses vicissitudes lamentables de 1789 à l'an x ajoute un contingent sérieux de faits dûment constatés à l'histoire de l'œuvre scolaire de la Révolution.

13. — Sans avoir la même valeur que le bel ouvrage de M. Massip, celui où M. Plion a raconté l'histoire du collège de Compiègne est réellement estimable. On y trouvera beaucoup de documents curieux, tant au cours du récit qu'aux pièces justificatives, imprimées à part. Un des curés de Compiègne eut l'idée le premier, en 1560, d'assurer aux enfants de la ville le bienfait de l'enseignement secondaire et contribua à sa réalisation non seulement par ses démarches, mais par ses libéralités. Il trouva un concours intelligent chez les magistrats municipaux. De 1653 à 1762, le collège, définitivement fondé, fut confié aux jésuites, qui y appliquèrent avec succès comme partout, leurs méthodes d'enseignement et d'éducation. L'administration des prêtres séculiers qui leur succédèrent ne fut pas heureuse. Le fait n'est pas particulier à Compiègne. Il fallut donc, après dix ans de tâtonnements et de décadence, recourir à une congrégation enseignante. On n'obtint pas sans

peine le concours des Bénédictins de Saint-Maur, qui pourtant eurent à se féliciter d'avoir cédé aux instances de la ville et qui ramenèrent rapidement la prospérité. Après avoir retracé ces événements dans la première partie de son travail, M. Plion, dans la seconde, décrit d'abord les bâtiments du collège, puis expose avec netteté tout ce qui regarde le plan d'études et la discipline sous les différents régimes. En somme, bonne contribution à l'histoire de l'enseignement secondaire.

14. — Le volume de M. Gardère sur *l'Instruction publique à Condom sous l'ancien régime* est fortement documenté, bien divisé et bien écrit. L'auteur en a trouvé les éléments surtout dans les registres municipaux de sa ville natale et dans les minutes des notaires. Il traite séparément des écoles avant le collège, à partir de 1417, date du plus ancien compte communal; du collège sous les principaux laïques et sous les Oratoriens; des régents abécédaires et des maîtres écrivains; des écoles de filles et notamment du couvent d'Ursulines, fondé en 1633; enfin, du séminaire diocésain. On voit par cette simple énumération que la petite ville de Condom, qui ne compte guère aujourd'hui plus de 8,000 habitants, était fort bien dotée avant 1789, grâce au zèle éclairé de ses évêques et de ses consuls. C'est merveille, en lisant la solide monographie de M. Gardère, de suivre, dans les délibérations municipales, le récit des efforts, presque toujours suivis de succès, des administrateurs de la cité pour mettre à la portée de tous une instruction sérieuse, ordinairement gratuite, même quand il s'agissait des leçons plus élevées du collège.

15. — M. l'abbé Douais a fait imprimer en brochure l'important rapport sur l'histoire de l'enseignement qu'il a lu au congrès de l'Association pyrénéenne, tenu à Narbonne en 1891. On n'y trouvera pas, comme le titre pourrait le faire supposer, l'historique de tous les établissements d'instruction publique du Midi de la France avant la Révolution. Un très gros livre n'aurait pas été de trop pour traiter un aussi vaste sujet. Notre savant et laborieux confrère s'est contenté de poser nettement la question, d'énoncer en bons termes quelques vues générales qui m'ont paru très justes, de caractériser les ouvrages imprimés où l'on trouvera les résultats acquis jusqu'à présent, de faire connaître les principales sources manuscrites où l'on devra puiser pour continuer l'œuvre, enfin d'indiquer, avec l'autorité que lui ont acquise ses nombreux travaux, la méthode à employer. Il donne en appendice deux cent soixante et onze indications bibliographiques précises.

16. — Lui-même mieux que personne pourrait écrire l'histoire de l'enseignement dans le Haut-Languedoc. Il a même commencé, dans la *Revue des Pyrénées* de 1889 et 1890, la publication d'un mémoire considérable, très nourri de pièces inédites, qu'il serait bien désirable de voir terminé et publié à part. Il s'est proposé d'y démontrer trois thèses,

résumant, selon lui, « la marche, l'esprit et l'organisation de l'enseignement avant 1789, dans le Haut-Languedoc et spécialement dans le diocèse de Toulouse : l'enseignement fut religieux ; il ne cessa de progresser ; il resta libre. » Je ne puis évidemment analyser ici, comme il conviendrait, les cent quinze pages, singulièrement pleines de textes et de faits, que M. l'abbé Douais emploie à la démonstration de ses deux premières propositions. Je dirai seulement que son exposé m'a paru généralement concluant et solidement basé sur des documents d'une valeur incontestable. Il y a par endroits quelques retours en arrière et quelques redites. Mais si, comme je l'espère, notre érudit confrère revise ses articles pour en faire un livre, il n'aura pas de peine à remédier à ce petit inconvénient.

17. — Avant de passer aux ouvrages relatifs à l'histoire de l'enseignement primaire, je dois dire un mot de la curieuse pièce publiée par M. le professeur Barckhausen sur la réforme du collège de la Magdeleine à Bordeaux, après l'expulsion des jésuites. C'est un récit piquant des démarches infructueuses du Parlement de Guyenne pour remplacer par les oratoriens les séculiers, prêtres et laïques, qui avaient succédé aux Pères et qui, comme en bien d'autres établissements, avaient fait péricliter l'œuvre de leurs prédécesseurs. « Ce qui fait l'intérêt de cette pièce, dit M. Barckhausen, c'est ce qu'elle nous apprend sur les attributions que l'autorité judiciaire exerçait jadis en matière d'enseignement, et plus encore les sentiments de défiance que le pouvoir central nourrissait, sous l'ancien régime, à l'endroit des congrégations religieuses adonnées à l'éducation de la jeunesse. » Le second point avait déjà été mis en pleine lumière par M. Silvy dont la thèse trouve ici une nouvelle confirmation.

ERNEST ALLAIN.

(A suivre.)

THÉOLOGIE

Dictionnaire apologétique de la foi catholique de l'abbé JAUGEY. *Supplément à la seconde édition.* Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-4 de 90 col. — Prix : 0 fr. 60.

Le *Polybiblion* a rendu compte, dans sa livraison d'octobre 1889 (T. LVI, p. 317), du très important *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, publié sous la direction éclairée de M. l'abbé Jaugey. Ce monumental in-4 de 3,406 colonnes en est aujourd'hui à sa deuxième édition, laquelle est augmentée d'un *Supplément* dont nous devons dire quelques mots.

Les articles dont se compose ce *Supplément* répondent tous, sauf un consacré à David, à des sujets nouveaux.

M. l'abbé Vacant, du grand séminaire de Nancy, a donné un court,

mais substantiel article sur l'*Agnosticisme*, cette forme moderne et mitigée de l'athéisme, complétant ses articles sur le *Positivisme* et sur *Dieu* du corps du Dictionnaire.

A Dom Fernand Cabrol on doit cinq articles sur le « *Filioque* » (*son insertion au Symbole*), sur le pape *Honorius* et la question de l'infaillibilité, sur *Photius et le schisme grec*, sur la *Pragmatique sanction de saint Louis*, et enfin sur la *Primauté des papes et l'Église grecque*. Toutes les graves questions qu'impliquent ces diverses rubriques sont exposées là sous leur vrai jour, et discutées avec toute la science et la sûreté de doctrine qu'on peut attendre du savant Bénédictin.

Auparavant, et dans son ordre alphabétique, un article de Mgr Lamy, de l'Université de Louvain, complète, avec d'importants développements, celui du corps de l'ouvrage concernant le roi *David*. C'est l'histoire entière du roi-prophète, développée en dix colonnes qui représentent plus de dix pages d'un in-octavo ordinaire : elles complètent l'article du dictionnaire, qui se bornait à réfuter deux des principales objections de la critique rationaliste contre la conduite du saint roi et les promesses divines dont il fut l'objet.

Après la série d'articles de Dom Cabrol, nous avons une excellente étude, en quinze colonnes d'excellent français où M. Jules Souben, professeur de théologie à l'abbaye de Silos en Espagne, réfute, sous ce titre : *Protestantisme et progrès*, ce grossier préjugé d'après lequel la prétendue Réforme serait la cause des progrès intellectuels, scientifiques et industriels qui se sont succédé dans les temps modernes.

Enfin notre *Supplément* se termine par un travail qui est sans doute le plus important, comme il en est le plus développé, des neuf articles dont il se compose. C'est, à la suite d'une définition expliquée et d'un historique de la fausse et antisociale doctrine appelée *Socialisme*, une réfutation complète de cette grande erreur de notre temps. L'auteur, M. l'abbé Jaugey, s'appuie principalement sur les actes pontificaux de Pie IX et de Léon XIII, qu'il commente et dont il fait ressortir la haute portée sociale et philosophique.

Cette brochure est le complément indispensable du *Dictionnaire apologétique*.

JEAN D'ESTIENNE.

Le Mystère de N.-S. Jésus-Christ, par le R. P. CORNE, supérieur du grand séminaire de Fréjus. I. *Le Verbe de Dieu*. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-8 de 436 p. — Prix : 5 fr.

Voici le premier volume d'un ouvrage qui en aura cinq. Fruit de longues années d'études, de méditations et de prières, cet ouvrage est un exposé complet, mais clair et accessible à tous, de la doctrine surnaturelle qui se ramène à la connaissance de Jésus-Christ. Le Verbe de Dieu avant l'incarnation, les mystères de Bethléem et de Nazareth, le minis-

tère évangélique de Jésus, le sacrifice, la gloire du Christ dans son royaume terrestre et dans son royaume céleste, telles sont les grandes lignes de cette magnifique synthèse dont le but est de faire connaître dans sa royale beauté Celui en qui seul est le salut. Ce but, l'auteur nous en parle, un peu longuement peut-être, dans une introduction de quatre-vingt-huit pages, où il nous donne en même temps un aperçu de la manière dont il a cru devoir traiter ce magnifique sujet. La lecture attentive du premier volume nous a montré, mieux encore que l'introduction ne nous l'avait fait pressentir, tout le mérite de cette exposition qui, s'appuyant sur les plus beaux textes de l'Écriture et des Pères, sur la doctrine théologique la plus riche et la plus sûre, nous parle au cœur en même temps qu'à l'esprit et mériterait le beau titre de *Theologia mentis et cordis*.

Ce volume se divise en trois livres. Dans les deux premiers, *le Verbe en Dieu*, *le Verbe et la création*, on retrouve, présentée suivant la méthode spéciale à l'auteur, toute la doctrine des traités *de Deo uno et trino*, *de Deo creante et elevante*. Le troisième, *le Verbe de Dieu dans le monde*, développe le plan de la providence miséricordieuse de Dieu à l'égard de l'homme tombé, et la préparation de l'incarnation. Les trois livres ensemble forment un splendide commentaire de la première page de l'évangile de saint Jean. Nous signalerons comme spécialement remarquables le chapitre V du second livre : *Suprême beauté du monde dans le Christ*, et le chapitre II du livre troisième : *Le Verbe vie et lumière dans le monde déchu*. L'auteur adopte le sentiment de l'école scotiste sur la cause finale de l'incarnation. Il s'est montré sagement sobre en ce qui touche aux vestiges de la Trinité, sans éviter pourtant l'un de ces ternaires qui n'ont de raison d'être que dans une énumération incomplète, nous voulons parler de l'Église en tant qu'elle est composée du Pape, des prêtres, des fidèles. Qu'en pensent les évêques et les diacres ? La traduction du ℣ 15 du chapitre III de la Genèse : « Tu lui briseras le talon, » n'est pas exacte.

Ces critiques sur des points de peu d'importance ne donneront que plus de poids aux éloges si mérités que nous adressons à l'auteur. Son ouvrage vient à son heure. En montrant le dogme chrétien dans toute sa vérité et sa beauté, il contribuera à raviver et à affermir la foi dans les âmes.

LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Institutionen des katholischen Kirchenrechts, von Dr HUGO LÆMMER. Zweite, vielfach vermehrte und verbesserte Auflage. Fribourg en Brisgau, Herder, 1892, in-8 de xv-748 p. — Prix : 10 fr.

Mgr H. Læmmer vient de donner une seconde édition de son excellent ouvrage : « Institutions de droit canonique, » dont nous avons fait

ici l'éloge il y a six ans (*Polybiblion*, t. XLVII, p. 411). Il a tenu compte des sympathiques remarques que les critiques lui ont alors adressées et aussi des constatations personnelles que son expérience lui a permis de faire, pour corriger quelques appréciations sujettes à discussion. Son texte s'est aussi notablement développé dans certains chapitres qui avaient besoin d'une exposition plus large, spécialement à propos de l'étude des sources et de la littérature. Nous ne connaissons pas aujourd'hui de livre d'institutions présentant un caractère plus érudit ; la doctrine y est admirablement condensée, et le travail personnel des étudiants y rencontrera des indications aussi sûres que variées. L'auteur s'est laissé aller à des comparaisons, rapprochements, etc., avec le droit national ou les lois spéciales de son diocèse, mais ces particularités n'enlèvent rien à la valeur de son livre, et l'on se prend à regretter qu'au lieu d'être écrit en allemand, il n'ait pas été mis, par l'usage de la langue latine, à la disposition des professeurs de nos séminaires, qui, généralement, auraient besoin d'imprimer une allure plus scientifique à l'enseignement canonique qu'ils proposent à leurs élèves. G. P.

SCIENCES ET ARTS

Beiträge zur Geschichte der Philosophie, par le Dr Clemens Bäumker, professeur à l'Université de Breslau. Munster, Aschendorff, 1891. Ire livraison, *Liber de unitate,* publié par le Dr P. Correns, 56 p. — IIe livraison, *Fons vitæ*, publié par le Dr Cl. Bäumker, 71 p.

M. Cl. Bäumker et ses collaborateurs ont entrepris une œuvre de longue patience, mais fort utile au développement de la philosophie scolastique. Les copistes du moyen âge ont fait subir bien des altérations aux manuscrits qu'ils transcrivaient, et les premières éditions imprimées n'ont pu être faites avec la scrupuleuse exactitude que l'on y apporte aujourd'hui. Aussi pour un grand nombre d'ouvrages sommes-nous en présence de variantes très multipliées, sous lesquelles la véritable pensée de l'auteur ne se laisse pas toujours entrevoir : on peut s'en faire une idée en constatant que le *Liber de unitate*, qui tient en neuf pages d'impression, offre près de deux cents variantes dans les seuls exemplaires de la Bibliothèque nationale.

Le savant professeur de Breslau a donc commencé une série d'éditions critiques très profitables pour ceux qui sont soucieux d'étudier à fond cette grande philosophie encore si incomplètement connue du moyen âge. Il nous donne comme premier spécimen le *Liber de unitate* et le *Fons vitæ* d'Avicebron (Ibn Gebirol).

Le *Liber de unitate* est un ouvrage assez médiocre. Quelques auteurs ont voulu l'attribuer à Boèce : il suffit d'une première lecture pour reconnaître que cette attribution est absolument fantaisiste. Ce n'est pas

la langue encore littéraire de Boèce ; c'est le latin purement logique du moyen âge. M. le docteur P. Correns, qui s'est chargé de reviser le texte, l'accompagne d'une savante dissertation où, après avoir examiné les différents noms qui peuvent réclamer la paternité de cet opuscule, il se prononce pour Dominique Gundisalvi, archidiacre de Ségovie au XIIe siècle. Gundisalvi a pris part à la traduction d'un grand nombre d'ouvrages arabes, entre autres du *Fons vitæ* ; or, on rencontre dans le *Liber de unitate* de longs passages presque littéralement copiés dans l'œuvre d'Ibn Gebirol.

Le *Fons vitæ* est un ouvrage tout autrement important. On y remarque une pénétration et une vigueur de logique tout à fait exceptionnelles. C'est le travail d'un maître. Aussi le *Fons vitæ* a-t-il eu une grande influence au moyen âge, et l'on y retrouve l'origine d'un grand nombre d'opinions qui ont eu cours chez les scolastiques, notamment dans les écoles franciscaines. Le *Fons vitæ* est un traité complet de métaphysique ; il est divisé en cinq parties. Deux seulement sont éditées aujourd'hui par M. le docteur Bäumker. Nous souhaitons qu'il donne bientôt la suite de cette intéressante publication, et une dissertation qui ne pourra manquer d'être très curieuse sur les origines et les diverses fortunes de ce livre.

Il est bon de remarquer que ces deux travaux si utiles ont été faits par des professeurs étrangers sur les manuscrits déposés à la Bibliothèque nationale de Paris. Nous sommes heureux de constater une fois de plus la popularité universelle de ce grand établissement, mais nous regrettons qu'on laisse trop souvent à des étrangers le soin d'exploiter les immenses richesses qu'il renferme. D. V.

Les Débats de la conscience. — *Catéchisme laïque*, par André Berthet. 2e éd. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1891, in-18 de 428 p. — Prix : 2 fr. 50.

Chaque parti a ses enfants terribles. M. André Berthet peut passer pour l'un de ceux que le *laïcisme* traîne après lui. Son catéchisme résume en effet l'ensemble des dogmes (si tant est qu'on puisse appeler cela des dogmes) qui sont destinés à remplacer, dans l'enseignement laïque, les vérités traditionnelles de l'enseignement chrétien. M. Berthet appelle cela le *Symbole du progrès*. Ce symbole est d'abord tout négatif, car il déclare ne rien savoir ni de Dieu, ni de l'origine du monde et de l'humanité, ni de la destinée de l'homme. Ce n'est pas en cela seul d'ailleurs que cet apôtre du progrès témoigne de son ignorance : car il croit naïvement que la religion catholique *réprouve l'homme dès le sein de sa mère*, ou le fait élu *sans autre motif que le bon plaisir de la grâce*. L'ignorance de l'auteur ne le défend pas d'ailleurs de l'outrecuidance, car il donne souvent comme certaines des affirmations qui ne sont nul-

lement démontrées et qu'il emprunte à la doctrine conjecturale entre toutes de l'évolution. Quant à la morale laïque de M. Berthet, on devine qu'elle n'est pas bien solide : il commence par proclamer que le précepte évangélique : « *Rendez le bien pour le mal* » est un précepte malsain; puis il affirme — je prends au hasard dans ce fatras — qu'Ignace de Loyola a pour succédané Machiavel, que le dogme eucharistique est *une impertinence et une extravagance*, que les jésuites vont à la conquête du monde par *la corruption et l'abêtissement*, etc. Puis, sur cette base de négation, d'ignorance et d'injures, l'auteur échafaude ses *commandements de la morale laïque*. Cette morale, bâtie en l'air, est d'ailleurs d'autant plus commode qu'elle est moins précise ; elle plaisante assez volontiers sur les sujets les plus graves, l'homicide, l'adultère, le duel et le suicide, par exemple, ayant soin d'ailleurs de retenir un certain nombre de vertus chrétiennes, plus ou moins contrefaçonnées, sans nous dire où elle prend le droit de les inscrire au nombre des devoirs. Et la sanction de tout cela, c'est la *nature*, qui fera son devoir envers ceux qui auront fait le leur, consolante perspective et bien faite pour nous garder de la tentation de mal faire, et nous soutenir dans les luttes de la vie. Nous ne sommes pas fâché, du reste, que le laïcisme dévoile le fond de sa pensée. La France verra ainsi ce que les laïcisateurs veulent faire des générations nouvelles, et quel avenir ils préparent à notre pays. Elle saura que la morale laïque est dénuée d'autorité, que ses enseignements affectent une forme bouffonne d'assez mauvais goût, qu'elle complique et alambique tout à plaisir pour cacher son indigence et excuser ses avortements, et qu'elle vit surtout de grossières injures à l'adresse de la France chrétienne. La France chrétienne s'en souviendra. P. Talon.

Johns Hopkins University Studies in historical and political science. 9e série, fasc. 5 à 12, et 10e série, fasc. 1 à 3. Baltimore, 1891 et 1892, Johns Hopkins Press. — Prix de chaque fasc. : 2 fr. 75.

Annual Report of the American historical association for the year 1889. Washington, 1890, in-8 de 427 p.

Les jeunes écrivains que dirige l'éminent chef du département des études historiques et politiques à l'Université de Baltimore, M. Herbert B. Adams, abordent les sujets les plus variés. M. William Klapp Williams a étudié *les Communes de Lombardie du VIe au Xe siècle* et s'est efforcé de dégager les causes qui avaient conduit au développement de l'unité municipale dans les communes lombardes. Il rejette tout à fait la théorie de Savigny pour celle de Leo et montre, dans le développement de la juridiction épiscopale sous les rois francs, la cause principale qui a fait recouvrer aux villes lombardes une certaine autonomie. L'auteur a fort bien mis en œuvre les chartes contenues dans

les grands recueils de Brunetti, de Fumagalli, de Lupo, de Tiraboschi, de Muratori, d'Ughelli. C'est une merveille pour un Américain.

L'étude de M. Toyokichi-Iyenaga, docteur en philosophie, aujourd'hui professeur de science politique à l'Université de Tokio, sur *le Développement constitutionnel du Japon de 1853 à 1881*, est du plus haut intérêt pour le lecteur européen. L'auteur raconte comment, à cette première date, la visite d'une flotte américaine, chargée d'imposer un traité au Japon, a ébranlé le vieil édifice traditionnel du pays et a graduellement amené la transformation complète des institutions : abolition du régime féodal, restauration du pouvoir du Mikado, enfin l'introduction du régime parlementaire. Des causes intérieures concoururent à cette révolution : l'auteur indique notamment le réveil de la vieille religion nationale, le shintoïsme, que des lettrés ont remis en honneur et qui a regagné dans les classes élevées, comme religion politique au moins, le terrain que le bouddhisme lui avait fait perdre. Il signale l'influence croissante du christianisme et donne des statistiques très intéressantes sur les progrès des chemins de fer, des télégraphes, de l'éducation et de la presse pendant cette période.

L'histoire américaine continue heureusement à faire l'objet du plus grand nombre des fascicules. M. Frederick J. Turner a étudié *le Caractère et l'influence du commerce des fourrures avec les Indiens dans le Wisconsin.* Il montre d'abord comment le fait seul d'un commerce avec un peuple supérieur en civilisation introduisait des éléments nouveaux dans l'organisation traditionnelle des tribus et tendait à la disloquer : cela lui est l'occasion de quelques rapprochements fort ingénieux avec l'influence que le commerce des Romains dut exercer sur les tribus germaniques avant l'invasion des barbares. Les Français furent les premiers à trafiquer avec les Indiens du Wisconsin, et quand les États-Unis furent organisés comme gouvernement indépendant, ils travaillèrent à supplanter la compagnie anglaise du Nord-Ouest, qui recrutait principalement ses agents parmi les Canadiens français. L'auteur finit son attachant mémoire en montrant dans les routes suivies par les marchands et dans leurs postes les premiers linéaments de la colonisation de cette partie du territoire du Nord-Ouest, qui est devenue l'État de Wisconsin.

L'Église et l'État dans la Nouvelle-Angleterre, de M. Paul-E. Lauer, retrace l'histoire bien connue du régime théocratique établi par les puritains dans leurs établissements d'Amérique. Les chapitres les plus intéressants sont ceux où il montre comment, au XVIIIe siècle, quelques sectes, principalement les épiscopaliens, obtinrent la parité de traitement avec l'Église congrégationnaliste et où il retrace la période intermédiaire qui s'étend entre la constitution fédérale et la réforme de 1834 dans le Massachussetts, période pendant laquelle chaque citoyen était tenu de contribuer aux dépenses d'un culte, mais choisis-

sait librement celui auquel il voulait que ses taxes fussent appliquées.

M. Michael Mikkelsen raconte la très intéressante histoire d'une colonie communiste établie en 1846 dans l'Illinois, et qui a duré jusqu'en 1862. Elle eut pour fondateurs un groupe de dissidents suédois qui avaient d'abord commencé dans leur mère patrie par un mouvement religieux analogue au Wesleysme anglais, mais qui, étant persécutés par l'Église établie, étaient arrivés aux plus grandes extravagances religieuses. Leur chef, Janson, se posait comme la manifestation du second avènement du Christ. Il entraîna onze cents de ses adhérents pour aller fonder en Amérique la nouvelle Jérusalem, et il établit entre eux la vie commune, tout en laissant subsister le mariage. La petite communauté eut des débuts très difficiles, car si Janson était un grand prophète, il était un fort mauvais administrateur. Son disciple et successeur, Jonas Olson, fut au contraire un très habile homme d'affaires et, sous sa direction, la colonie devint très prospère; mais il tyrannisa ses ouailles et voulut leur imposer le célibat. Une partie d'entre elles se révolta et l'accusa d'avoir lancé la communauté dans des spéculations malheureuses pour mener pendant ce temps au dehors joyeuse vie à ses dépens; on le déposa; on procéda au partage des terres en 1862; puis, au bout de quelques années, la colonie entière se dispersa à la suite de procès qui réjouirent pendant de longues années les hommes de loi de l'Illinois. En réalité, le communisme n'avait été accepté que tant que les membres de la secte étaient sous l'empire du fanatisme religieux le plus aveugle et que ses chefs étaient parvenus à les soustraire à toute communication avec le dehors, à les priver de toute instruction. M. Mikkelsen fait très bien remarquer l'influence dissolvante qu'eurent sur la communauté l'établissement d'une station de chemin de fer, d'un hôtel et les communications plus fréquentes avec les étrangers.

— L'*American historical association* est une des nombreuses sociétés savantes qui se sont créées aux États-Unis depuis quinze ans : fondée en 1884 par quarante membres, elle en compte aujourd'hui six cent vingt. L'annuaire pour 1889, qu'elle publie et qui est magnifiquement imprimé, contient : 1° une analyse très sommaire des mémoires lus aux réunions de la société; 2° un discours du président de la société, M. Charles Kendall Adams, sur *les Travaux historiques récents des Universités européennes et américaines;* 3° un mémoire de M. Schouler sur *l'Esprit de recherche historique;* 4° une très importante étude de cent dix pages par M. G. Brower-Goode, secrétaire adjoint de la *Smithsonian Institution*, sur l'origine des institutions d'instruction supérieure et sociétés savantes d'un caractère national existant aux États-Unis. Jamais un travail de ce genre n'avait été fait, croyons-nous. Ce mémoire se termine par une *Bibliographie partielle des ouvrages publiés par les membres de l'American historical association*, due à M. Paul Leicester Ford, qui ne com-

prend pas moins de deux cent soixante-quatre pages de petit texte et qui est complétée par un index. De plus en plus on voit se développer, dans une certaine partie de la société américaine des anciens États de l'Est, des goûts scientifiques analogues à ceux de la vieille Europe.

CLAUDIO JANNET.

Les Nouvelles bases de la géométrie supérieure, par A. MOUCHOT, ancien professeur de l'Université. Paris, Gauthier-Villars, 1892, in-8 de VII-179 p. — Prix : 5 fr.

Descartes, en créant la géométrie analytique, ne nous a pas seulement fourni une méthode inappréciable de recherche et de solution ; il a en même temps ouvert la porte à une foule de vues entièrement nouvelles sur les relations de l'étendue avec le nombre. Les géomètres de notre siècle, qui ont cherché à secouer le joug de la méthode pour faire triompher les procédés de la géométrie dite synthétique, n'ont pu leur donner la généralité nécessaire qu'en s'appuyant sur cet ordre nouveau de relations. Les notions de lignes ou de surfaces algébriques, de lignes ou de surfaces d'un ordre ou d'une classe déterminés, d'homographie, de correspondance et autres semblables, peuvent sans doute se définir sans recourir aux équations de l'analyse ; elles en tirent incontestablement, d'une manière directe ou indirecte, leur naissance. Or, c'est précisément l'introduction de ces notions dans la science de l'étendue qui constitue la géométrie supérieure; celle-ci, à ce titre, descend donc essentiellement de Descartes. Entre toutes ces notions, celle des éléments imaginaires de l'espace pourrait, moins qu'aucune autre, renier cette filiation. Suivant M. Mouchot, on n'en a pas suffisamment tiré parti, et il se propose de compléter ou plutôt, comme il le dit modestement, de développer en ce point l'œuvre du grand initiateur.

Une droite tracée dans le plan d'un cercle peut, ou le couper en deux points, ou lui être tangente, ou ne pas le rencontrer. Si l'on cherche à déterminer par l'algèbre les points de rencontre, on obtient, dans ce dernier cas, des solutions imaginaires. Empruntant cette expression, les géomètres sont convenus de dire qu'il y a toujours deux points d'intersection et que ces points sont réels et distincts dans le cas de la sécante, réels et confondus dans le cas de la tangente, imaginaires dans le troisième cas. Cette convention n'a pas seulement pour but une généralisation purement apparente des énoncés, elle conduit souvent à des résultats réels; c'est ainsi que le point réel qui, dans le premier cas, est le milieu de la corde interceptée par le cercle sur la sécante, se retrouve dans les deux autres cas avec toutes ses propriétés. Il n'en est pas moins vrai que, dans le troisième cas, la géométrie donne moins que l'algèbre ; elle ne nous apprend rien sur les points d'intersection imaginaires, sinon leur existence idéale, tandis que le calcul définit leurs po-

sitions au moyen de formules imaginaires, il est vrai, mais qui fournissent néanmoins des relations réelles entre les éléments de la figure. C'est cette lacune que M. Mouchot s'est proposé de combler, de manière, pour tout dire en un mot, que les tracés graphiques de la géométrie donnent les solutions imaginaires aussi bien que les solutions réelles des équations.

Y a-t-il réussi d'une manière vraiment utile pour la science ? C'est ce que je me garderai bien de nier, mais ce qui ne me semble pas suffisamment démontré. Je n'insisterai pas sur la complication que présentent les conventions, l'algorithme, employés par l'auteur. Peut-être est-elle inhérente au sujet. J'appuierais plus volontiers sur la confusion à laquelle donne lieu trop facilement l'emploi des mots usuels de points, de droites, etc., pour désigner des notions beaucoup plus complexes; peut-être aurait-il mieux valu se lancer plus hardiment dans le néologisme. Mais ce qui est certain, c'est que le lecteur, avant de se décider à entreprendre le travail nécessaire pour s'assimiler ces conventions et ce langage, a besoin d'être convaincu qu'il en sera rémunéré. Il faudrait pour cela qu'on lui montrât des résultats. Pour démontrer le mouvement, le meilleur moyen est de marcher. Or, je ne trouve dans l'ouvrage de M. Mouchot que la généralisation, faite à son point de vue, de théories connues, généralisation dont l'intérêt ne semble pas en rapport avec les efforts préliminaires demandés au lecteur. Mais aucun théorème nouveau, rien qui révèle une méthode vraiment féconde. C'est là, ce me semble, une lacune essentielle dans l'œuvre actuelle de M. Mouchot. Il a posé des bases; c'est très bien. Mais il lui reste à élever sur ces bases un édifice qui invite le public à entrer. E. Vicaire.

L'Art de la reliure en France aux derniers siècles, par Édouard Fournier. Paris, Dentu, in-16 de 268 p. — Prix : 5 fr.

Se rend-on bien compte, à simple vue du titre qui précède, de l'énorme travail que M. Édouard Fournier a accompli en mettant au jour ce petit volume ? Rien de plus ardu qu'un tel sujet, rien de plus difficile à traiter : pour le bien exécuter, il fallait être à la fois érudit, bibliophile et homme de goût. L'auteur est tout cela, visiblement. A dire vrai, ce livre, tel qu'il est, échappe presque à l'analyse, mais non à la critique. Sans doute, tout sérieux amateur se délectera à cette lecture ; mais cette même lecture n'effraiera-t-elle pas un peu les débutants que nul fil conducteur ne guidera ? Peu d'ouvrages exigent aussi impérieusement que celui-ci des sommaires de chapitres, des tables analytiques et onomastiques ; or, ici, rien de pareil : pas de sommaires, nulle table, quelle qu'elle soit. Dès lors les recherches deviennent laborieuses. Malgré cette regrettable lacune, le volume de M. E. Fournier est précieux, et en vérité, si je ne le possédais pas, je le rechercherais. E.-C. La Grette.

Les Jeux, *jeux historiques, jeux nationaux, sports modernes*, par Louis Barron. Paris, Henri Laurens, s. d. (1892), in-8 de 237 p., orné de 116 grav. (*Bibliothèque d'histoire et d'art*). — Prix : 3 fr. 50.

La seule indication des sept grandes divisions de cet ouvrage suffit pour que chacun ait une idée, vague assurément, de la façon dont l'auteur a compris son sujet : I. *Jeux sauvages*. II. *Jeux barbares*. III. *Jeux des Grecs*. IV. *Les Jeux à Rome*. V. *Jeux chevaleresques*. VI. *Jeux sacrés*. VII. *Sports contemporains*.

Sans conteste, il a fallu à M. Louis Barron un assez long temps et pas mal de recherches à travers les livres pour écrire ce volume, que les jeunes hommes instruits liront avec plaisir et profit, malgré quelques phrases dissonantes telles, par exemple, que celle où il est question de « ce premier homme, de ce primate, si voisin du singe » (p. 1). A côté de la description des jeux ou des anecdotes dont M. Barron a su, avec beaucoup d'art, émailler son récit, on trouvera de très nombreuses gravures ou figures qui sont comme la démonstration raisonnée du jeu, de la fête ou de la cérémonie dont il est question en une ou plusieurs pages.

On est en droit de regretter que la table soit trop sommaire : un index de tous les jeux s'imposait : il faut espérer que l'auteur comblera cette lacune lors des éditions qui suivront celle-ci.

E.-C. La Grette.

BELLES-LETTRES

La Grammaire de la lecture à haute voix, par Arsène Petit. Paris, Hetzel, in-18 de 404 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre s'inspire visiblement des préoccupations qui ont jadis dicté à Legouvé son *Art de la lecture ;* mais c'est plus complet, plus méthodique, plus pratique et mieux accommodé aux nécessités de l'enseignement, L'auteur veut enseigner à bien lire. Il divise sa matière en quatre parties. La première comprend des généralités sur l'art de la lecture à haute voix ; la deuxième traite de la ponctuation ou de la prononciation des phrases et de leurs composés ; la troisième donne une série d'exercices divers, soit en vers, soit en prose, sur la prononciation des phrases et de leurs composés ; enfin la quatrième fait la théorie de la prosodie et de la prononciation des mots et de leurs composés; les défauts d'une mauvaise lecture sont passés en revue pour mettre en garde contre eux, et des indications sont données sur la manière de prononcer les voyelles simples ou composées, les diphtongues, les consonnes et les noms propres et mots d'origine étrangère. Un chapitre final est consacré à la liaison des mots. En somme, livre utile, intéressant, et, ce qui peut paraître étrange pour une grammaire, agréable à lire. On y trouve résu-

més d'une façon souvent piquante « l'ensemble des principes qu'il faut appliquer lorsqu'on veut lire correctement et intelligemment. » C'est un but qui n'est pas méprisable après tout : avec les bons conseils de M. Petit, il sera désormais plus aisé de l'atteindre. Profitons de l'occasion pour rappeler que M. l'abbé Branchereau, supérieur du grand séminaire d'Orléans, a, lui aussi, publié chez Vic un livre plein d'excellents conseils sur la *Lecture à haute voix*. Nous lui faisons d'autant plus volontiers cette petite réclame qu'il la mérite et qu'il ne nous l'a pas demandée.

P. Talon.

Bibliotechina grassocia, *Capricci e curiosità letterarie inedite o rare* raccolte da F. Orlando e G. Baccini. — *Novelle* di Pietro Fortini. Vol. II. Firenze, *Giornale di erudizione*, 1891, in-8 de 672 p. — Prix : 20 fr. — *Il libro di canto e liuto* di Cosimo Bottegari pub. a cura del conte Veldrighi, in-8 de 190 p. — Prix : 6 fr.

J'ai parlé de la collection qui porte ce titre, j'ai dit pourquoi les livres qui la composent ne s'adressent souvent qu'à peu de lecteurs, et comment les éditeurs, par le petit nombre des exemplaires et par leur prix fort élevé, ont voulu les mettre hors de la portée d'un public auquel ils ne sont pas destinés (*Polybiblion*, t. XXXI, p. 436). L'impression des nouvelles de Pietro Fortini, jusqu'alors inédites, et dont dans mon article j'annonçais l'apparition, vient d'être terminée, mais je n'ai pas à modifier mon opinion à leur égard. Si je n'y trouve pas autant de naturel, de grâce, de facilité de style que, d'après quelques fragments, leur en attribuait Tiraboschi, je pense avec lui que les impiétés et les obscénités dont elles sont remplies obscurcissent singulièrement les qualités qu'elles peuvent avoir.

Le volume qui les suit ne peut donner lieu à une critique du même genre, mais il me semble n'avoir guère qu'un mérite, celui de mettre au jour un manuscrit resté inédit. Nous avons là quelques détails biographiques sur un célèbre joueur de luth, Cosimo Bottegari, et quantité de vers qu'il eut raison de mettre en musique, si l'axiome de Figaro est juste : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. » Th. P.

L'Esprit de tout le monde, compilé par Lorédan Larchey. *Les Joueurs de mots.* Paris, Berger-Levrault, 1892, in-12 de xxxvi-358 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Lorédan Larchey vient de publier un volume fort amusant, dont le sous-titre indique bien la nature. Aucune langue plus que la nôtre peut-être ne se prête aux calembours, et il s'en produit même involontairement dans les œuvres les plus sérieuses, témoin un vers malencontreux de Corneille, dans *Polyeucte*. On pourrait faire au calembour une fort belle généalogie, où figureraient Aristophane, Plaute et même Cicéron. Nous voyons au moyen âge le calembour devenir fréquemment

une devise chevaleresque. Au XVIe siècle, il est cultivé par Rabelais; il triomphe dans les *Touches et bigarrures* de Tabourot ; au siècle suivant, il emprunte à un bouffon le nom de turlupinade. Mme de Sévigné, cependant, ne le méprise pas, et fait un joli calembour par à peu près en appelant Mme de Maintenon, Mme de Maintenant. Sous Napoléon Ier, où l'on n'osait guère parler, on se risqua à dire, faisant une allusion au meurtre du duc d'Enghien : « L'Empire est une belle pièce, mais il y a Vincennes de trop. » Il serait aisé de montrer le rôle politique des calembours. Sous Louis-Philippe, les *Cancans* prétendaient que le plus mauvais roi était celui qui avait beaucoup de favoris. Voilà de bien longs prolégomènes, mais ils prouvent la vogue que le calembour a toujours eue chez nous. Il ne s'épanouit pas seul du reste dans ce livre : les bons mots y foisonnent aussi et en rendent la lecture fort divertissante, mais non toujours édifiante. Quelquefois un jeu de mots, une pointe, comme on disait au temps où Boileau reprochait aux petits-maîtres d'être :

Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles,

s'est reproduit à diverses époques et sous des noms différents. Ainsi on a cité Champcenets conduit au supplice et demandant au bourreau de ne pas le faire passer par certaine rue, parce que ses créanciers pourraient l'y faire arrêter. Rivarol, je crois, a rapporté ce mot, qui aurait mérité une place dans le recueil de M. Larchey, mais on le rencontre déjà dans les *Essais* de Montaigne (Livre I, ch. XIV). M. Larchey, du reste, a cherché à restituer les bons mots à leurs véritables auteurs. On reconnaît l'érudit dans la manière dont son livre a été composé. Ainsi une table classe par catégories les joueurs de mots, dont une autre table donne les noms par ordre alphabétique. Si le soigneux écrivain publie une nouvelle et très probable édition de son récréatif volume, je me permets de lui indiquer une épigramme peu connue que le baron de Planhol fit à une époque où des croix d'honneur s'étaient égarées sur des poitrines peu dignes de les porter :

L'histoire nous dit qu'autrefois
On pendait les voleurs aux croix :
Aujourd'hui les temps sont meilleurs
Et l'on pend les croix aux voleurs.

Il y a des choses qui peuvent avoir toujours une certaine actualité.

TH. P.

Bernardin de Saint-Pierre, par M. DE LESCURE. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-8 de 236 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le *Bernardin de Saint-Pierre* de M. de Lescure appartient à la collection des *classiques populaires* édités par la librairie Lecène, Oudin et Cie, et qui comprend déjà un nombre respectable de volumes,

vingt-huit, croyons-nous, dont quelques-uns sont fort remarquables. A ce propos, disons en passant que cette collection nous paraît avoir un peu dévié de son but, depuis les premiers volumes. Au commencement, c'était vraiment une collection populaire, qui avait pour objet de mettre les grands auteurs à la portée des écoliers ou des intelligences peu cultivées, pour les leur faire mieux comprendre et mieux goûter. Dans ce genre, les deux volumes de Faguet sur La Fontaine et Corneille étaient d'excellents modèles. Mais voilà longtemps que les éditeurs semblent avoir perdu de vue leur point de départ, et je suis tenté de le regretter. La collection, telle que l'avait comprise M. Faguet, avait un caractère à la fois plus original et plus pratique : aujourd'hui, ce n'est plus qu'une concurrence à la collection des *Grands écrivains français* de la librairie Hachette, sauf toutefois que le programme est bien plus vaste, puisqu'il embrasse toutes les littératures classiques, et que les livres comportent toujours un plus grand nombre d'extraits. Certainement le *Bernardin de Saint-Pierre* eût pu trouver place, comme le *Chateaubriand* du même auteur, dans les *Grands écrivains français*, si le livre d'Arvède Barine ne l'y avait devancé, ou peut-être ne lui avait été préféré. Il ne l'eût pas déparé d'ailleurs, car il est fort intéressant, et je suis bien sûr que, s'il avait eu voix au chapitre, Bernardin de Saint-Pierre eût opté pour son second historien.

J'ai parlé ici même du livre d'Arvède Barine, et peut-être, sous son influence encore toute vive, ai-je un peu maltraité ce pauvre Bernardin de Saint-Pierre. Le portrait de M. de Lescure en donne une idée plus favorable, et il porte un tel accent de sincérité que je serais tenté de le croire plus fidèle. Ici vraiment l'auteur de *Paul et Virginie* ne fait point mauvaise figure. M. de Lescure, qui paraît très bien le connaître, nous le raconte avec beaucoup de charme, et fait passer dans le portrait une émotion communicative qui fait aimer le modèle. Je doute que Bernardin de Saint-Pierre mérite tout le bien que son nouvel historien nous dit de lui, et je crois qu'il faut se souvenir de la malicieuse et piquante étude d'Arvède Barine pour mettre les choses au point. Tout de même, M. de Lescure, qui a des affinités nombreuses avec Bernardin de Saint-Pierre et qui a gardé de sa fréquentation quelques-unes de ses grâces un peu vieillies, mais charmantes, et sa langue un peu flottante, délayée et vague, a su joliment plaider sa cause. Le livre qu'il lui a consacré est vraiment agréable à lire. La seconde partie, l'étude de l'œuvre, est bien un peu longue, et l'auteur s'y attarde trop à des discussions de détails, un peu dénuées d'intérêt aujourd'hui ; mais elle est complète et donne une idée exacte du talent de Bernardin, des nouveautés durables que nous devons à ses œuvres et de l'influence qu'il a exercée. Ce livre fait, en somme, honneur à M. de Lescure, à son caractère comme à son talent, car il y découvre un fonds d'honnêteté et de

conviction qui le fait aimer. Ai-je tort, mais je préfère le *Bernardin* au *Chateaubriand* du même auteur. Il est vrai que Chateaubriand est tout de même un autre homme et qu'il était plus difficile à peindre.

P. Talon.

Les Grands Écrivains français. — Chateaubriand, par M. de Lescure. Paris, Hachette, 1892, in-12 de 206 p. — Prix : 2 fr.

Quelqu'un a dit que la collection des *Grands écrivains français* comptait déjà deux ou trois chefs-d'œuvre. Je n'y contredis pas, mais le *Chateaubriand* de M. de Lescure n'en augmentera certainement pas le nombre. Ce n'est pas que le livre soit méprisable, bien au contraire ; il est intéressant, bien informé, émouvant et plein de vie parfois, comme dans le récit des dernières années de Chateaubriand et le tableau du salon de Mme Récamier. Cela est vraiment bien enlevé et vaut la peine d'être lu. Mais en revanche c'est assez souvent lourd de forme, un peu poncif et banal. On sent trop l'influence, un peu démodée, de Chateaubriand lui-même, et plus encore de Bernardin de Saint-Pierre, dont l'imitation n'est pas exempte de danger. Ensuite, je trouve que M. de Lescure donne trop de place à la biographie et pas assez à l'étude littéraire, et aussi qu'il sépare trop l'une de l'autre. Ce que je dis là n'est nullement pour détourner de lire ce livre qui, je l'ai déjà dit, est plein d'intérêt : je signale seulement un vice de construction et une lacune qui atténue sensiblement à mon avis la valeur critique de l'œuvre. Le livre est d'ailleurs fort agréable et, sauf quelques appréciations sur la Restauration, écrit dans un bon esprit. Ce sont, après tout, deux qualités qui ne sont pas communes et font sortir un livre de la foule banale des ouvrages qu'on ne lit pas.

P. Talon.

Les Grands Écrivains de la France. Nouvelle édition publiée sous la direction de M. Ad. Régnier, membre de l'Institut. J. de la Fontaine; tome IX. Paris, Hachette, 1892. In-8 de lxiii-530 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce neuvième et dernier volume des œuvres de La Fontaine est ainsi composé : ample bibliographie des si nombreuses éditions qui ont précédé celle-ci, ballades, rondeaux, sonnets, madrigaux, petites poésies, épîtres, lettres. Une table alphabétique de tous les noms contenus dans les neuf volumes, et dont la rédaction a dû exiger la plus patiente attention, termine cette publication magnifique. Le respect dû au poète a obligé les savants éditeurs à recueillir les moindres opuscules qu'ils ont pu découvrir ; quelques-uns n'ont pour protection qu'un grand nom, mais bien d'autres, qu'en général on ne lit guère, ont, à divers points de vue, beaucoup d'intérêt. Il y a là de charmantes choses et qui souvent dénotent bien l'esprit tout français de leur auteur, surtout dans les ballades ; le choix seul de cette forme décriée par le pédant Trissotin :

La ballade, à mon goût, est une chose fade ;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps,

de cette forme si cultivée déjà au XIVe siècle par Eustache Deschamps, suffirait pour indiquer combien La Fontaine aimait nos vieux poètes et se rattachait à eux, et de fréquentes allusions à notre antique littérature, à nos anciens poèmes, aux romans de chevalerie, achèvent de montrer où étaient les sympathies du plus illustre héritier des trouvères.

Comme renseignements sur les mœurs, l'esprit du XVIIe siècle, ces œuvres diverses de La Fontaine sont utiles à consulter. Fort amusantes sont les lettres à Mme de La Fontaine contenant le récit d'un voyage de Paris en Limousin. Quel contraste entre ce voyage à petites journées et la prestigieuse rapidité de nos trajets sur les rails ! La Fontaine parle de Chartres, de Blois, comme on parlerait aujourd'hui de Samarcande ou de Tombouctou. Il constate que passé Chavigny (Chauvigny), « on ne parle quasi plus françois. » Il ne songe guère à décrire les paysages et n'a nulle admiration pour les vieux édifices. Le château d'Amboise ne lui semble pas digne de l'arrêter, il n'y trouve de beau que la vue qu'on en a et d'intéressant qu'un bois de cerf énorme. A Orléans, il vit la statue de la Pucelle, « mais, ma foi, ce fut sans plaisir ; » il ne lui trouva ni l'air ni la taille d'une héroïne, « et si ce n'étoit, ajoute-t-il, que M. Chapelain est son chroniqueur, je ne sais si j'en ferois mention. Je la regardai pour l'amour de lui plus longtemps que je n'aurois fait. Elle est à genoux devant une croix et le roi Charles en même posture, vis-à-vis d'elle, le tout fort chétif et de petite apparence. C'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siècle. » — Jeanne d'Arc protégée par Chapelain !

Mais je m'attarde à une relation de voyage qui du reste est bien connue. En en parlant ainsi à mes lecteurs, ne leur rappelé-je pas La Fontaine demandant à ceux qu'il rencontrait s'ils avaient lu Baruch ?

On ne s'y attendait guère, les œuvres de La Fontaine se terminent d'une manière édifiante par une lettre à Maucroix : « O mon cher ! lui dit le poète, mourir n'est rien, mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi. »

Et dans sa réponse à cette lettre, Maucroix réconforte son ami en lui parlant des infinies miséricordes de Dieu. TH. P.

Carteggi italiani, inediti o rari, antichi e moderni, raccolti ed annotati da FILIPPO ORLANDO, *prima serie.* Firenze, Fratelli Bocca, 1892, in-16 de 160 p. — Prix : 2 fr.

Cette collection, de tous points intéressante et remarquable, est digne d'être signalée à l'attention des érudits et des curieux. La plupart des pièces qu'elle renferme sont inédites ; presque toutes méritaient la publication. Du reste, il vaut mieux, en pareil cas, pécher « par abondance ; »

mieux vaut exhiber quelques documents insignifiants que d'en laisser dormir dans les archives un seul qui ait une réelle valeur. Or la valeur de ceux-ci est généralement incontestable.

La majeure partie de ces lettres, de diverses provenances, a été trouvée dans les manuscrits de la *Biblioteca nazionale centrale di Firenze ;* quelques-unes étaient en la possession de M. Filippo Orlando lui-même. On serait tenté, au premier abord, de blâmer la réserve de l'éditeur, qui se montre avare de notes ; mais on doit reconnaître que s'il ne s'était borné aux éclaircissements indispensables, il eût été entraîné, comme il le dit dans son avertissement, à faire un long commentaire, tant ce *Carteggio* est bourré d'allusions et de sous-entendus. D'ailleurs, à mesure qu'on avance dans cette lecture, on se familiarise avec les hommes et les choses dont s'entretiennent ces divers correspondants, en sorte qu'un texte en explique souvent un autre.

En même temps — et c'est le plus grand profit que nous avons trouvé personnellement à l'étude des lettres — on s'initie à la vie politique, intellectuelle et morale de l'Italie à différentes époques. Voici, par exemple, des révélations intéressantes que nous font sur eux-mêmes des penseurs et des écrivains tels que Gioberti et Giordani, en conversant avec leurs amis ; les lettres de Ranieri au célèbre dramaturge Niccolini, relativement à la publication des œuvres posthumes de Leopardi, sont d'un tour piquant, et d'ailleurs précieuses pour les études bibliographiques. Celles de la Rachel italienne, Maddalena Pelzet, font sentir toute l'amertume et toutes les déceptions d'une vie d'artiste ; dans une page de Niccolini, nous retrouvons l'écho de ces disputes philologiques qui ont tant passionné les Italiens de tous les temps. Une lettre du médecin Buffalini peut servir à l'histoire de l'art médical en Italie. Je me borne à citer pêle-mêle des romanciers, des poètes et des érudits : Manzoni, Giusti, Giovanni, Prati, l'improvisateur Regaldi, Guerrazzi, Tommaseo, de sympathique mémoire. Les hommes politiques sont en très grand nombre également, depuis Giuseppe La Farina jusqu'à Massimo d'Azeglio.

Peut-être, au lieu de nous donner ces lettres sans ordre apparent, M. Filippo Orlando eût-il mieux fait de les classer suivant leur date ; peut-être aussi eût-il fallu ajouter un index ou un répertoire qui permît au lecteur de trouver dans cette belle collection les renseignements dont il peut avoir besoin.

MAXIME FORMONT.

HISTOIRE

Aux environs de Lyon, par « MONSIEUR JOSSE. » Préface de M. Coste-Labaume. Lyon, Dizain et Richard, 1892, in-4 de IX-358 p., illustré de 250 dessins de J. Drevet, dont 32 grandes compositions hors texte et une grav. à l'eau-forte, couverture illustrée en couleurs. — Prix : 30 fr.

Les environs de la seconde capitale de la France méritaient-ils le

livre magnifique qui vient de paraître chez les éditeurs lyonnais Dizain et Richard ? Certes oui. A coup sûr, il serait exagéré de dire que l'ouvrage de « Monsieur Josse » est une révélation pour les Parisiens ; mais il pourra convaincre nombre d'excursionnistes résidant d'habitude non loin des rives de la Seine, que les bords de la Saône et du Rhône ne le cèdent en rien, en leur genre, aux « beautés civilisées, » si je puis ainsi dire, qu'ils sont accoutumés à admirer — et à vanter par la plume et par la parole.

Cependant, ne vous y trompez pas. Généralement, il ne faut pas chercher dans le Lyonnais ces paysages coquets que l'art a créés ou modifiés profondément. Vous seriez trop souvent déçus ou surpris si vous envisagiez les choses à ce point de vue spécial. Mais si les tableaux agrestes, les horizons superbes qui rappellent parfois la Suisse ou la Franche-Comté, si les vieilles constructions encore debout, qui ont l'air souvent d'un décor prestigieux d'opéra, ont le privilège de vous attirer, de vous charmer, vite, courez à toute vapeur, au moment des vacances, vers cette région qui mérite d'être mieux connue. Là, après avoir voyagé par la pensée en compagnie de « Monsieur Josse, » — un orfèvre de lettres, ma foi ! — vous retrouverez toutes les merveilles que ce magicien et son « complice, » M. J. Drevet, un artiste consommé, vous ont fait entrevoir.

Et maintenant, écoutez comment « Monsieur Josse » vous présente (p. 5 et 6) cette portion de province qui lui tient au cœur :

« Il y a là des coins de prairie, dévoilant brusquement leur vert d'émeraude au sortir des taillis sombres, des balmes rocheuses, fleurant bon le genêt et le serpolet, des sevelées que chaque printemps couvre de fleurs et chaque automne teint de pourpre et d'or. Les montagnes, pour n'avoir point un second plan de sommets neigeux, offrent tout l'attrait d'une Alpe, avec leurs futaies et leurs landes moussues, pleines de bruits mystérieux, avec leurs splendides échappées sur la plaine ou les horizons lointains. Ici, le clocher roman et de rustiques habitations à galeries extérieures; là un arceau d'aqueduc ou de vieilles villas à tourelles, partout comme un reflet et un écho de la grande cité qu'on cherche, toujours et malgré soi, du regard, et que Fourvière personnifie encore au loin, comme le Forum, il y a deux mille ans. »

Est-ce assez joli, cela ! — Quant à l'esprit du livre, il est généralement bon. Parfois, cependant, on peut relever certaines appréciations contestables. Par exemple, M. Josse dit quelque part : « Convenons que la Révolution, comme les vents d'automne, a plus emporté de feuilles mortes qu'elle n'a brisé de rameaux vifs. » Pour ma part, certainement, j'en conviens; la Révolution a fait du bien : un peu à la manière du choléra ou du phylloxera.... Mais l'auteur, qui n'est point un contempteur du passé, rachète si fréquemment cette concession qu'il a cru de-

voir faire, en passant, aux idées ambiantes, que l'on aurait mauvaise grâce à lui faire grise mine. C'est du reste un charmeur : ses descriptions, esquissées avec talent et humour, sont toujours, au bon moment, entrecoupées d'anecdotes sérieuses ou gaies, d'épisodes historiques, de faits de toutes sortes.

Livre de bibliophile, qui ne s'adresse pas seulement à ceux du cru, mais à tous les amateurs de goût, français et étrangers. En parcourant ce beau volume, qui n'a été tiré qu'à huit cent soixante-quinze exemplaires, plus d'un lecteur se demandera si la librairie parisienne n'est pas menacée, en France, dans son monopole presque exclusif des éditions luxueuses. E.-C. Gaudot.

Élatée. La Ville, le temple d'Athéna Cranaia, par Pierre Paris, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux. Paris, Thorin, 1892 *(Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.* 60e fasc.). — Prix : 14 fr.

Le livre de M. Paris a pour titre *Élatée ;* et dans ce livre, en définitive, ce qu'il y a de moins intéressant, c'est Élatée. Ce coin de Phocide, — M. Paris le confesse, — n'a pas livré toutes les richesses espérées. « Une éminence, l'acropole, où des murailles pélasgiques il ne subsiste que deux pierres, dominant une plaine déserte, deux chapelles debout, trois en ruine, voilà toute l'aubaine de qui visite maintenant la plus grande ville de Phocide. » Non loin de là se dissimulent les ruines du temple d'Athéna Cranaia, assez considérables pour que M. Paris en ait pu tenter la restitution. L'érudit explorateur interprète de son mieux tout ce que les barbares et le temps ont conservé d'Élatée ; il fixe, d'une façon définitive, la situation exacte de la ville ; négligeant les explications mythologiques, il rattache le nom d'Élatée au mot ἐλάτη, « pin, » l'épithète Κραναία au mot κρήναι, « les sources ; » il retrace enfin l'histoire, purement épisodique d'ailleurs, de la cité phocidienne.

M. Paris est plus attachant et non moins instructif lorsqu'une découverte faite à Élatée l'amène à quelque excursion en dehors de cette ville sur le terrain de l'archéologie générale. La mise au jour d'un fragment de statue qu'il croit être l'Athéna Cranaia, mentionnée par Pausanias comme l'œuvre des fils de Polyclès, lui fournit l'occasion d'étudier une fois de plus la généalogie de cette famille de sculpteurs, déjà discutée par M. Homolle. Sollicité par les figurines en terre cuite recueillies dans le temple d'Athéna, il émet quelques idées d'ensemble sur ces productions artistiques, et discute certaines conclusions admises jusqu'ici : le bijou faux qu'on trouve dans un tombeau est-il un moyen de tromper honnêtement le mort, ou bien un simple *ex-voto* que nulle intention mensongère n'a déposé près du squelette ? En vertu de la première hypothèse, MM. Pottier et Reinach voient dans ces colifichets

des « objets de substitution ; » M. Paris estime que ces bibelots de sépulcres et les ustensiles familiers qu'on trouve dans les temples « prenaient un sens religieux par la seule intention des dévots qui les consacraient à la divinité. » Ainsi se groupent, dans la thèse de M. Paris, autour et à propos d'Élatée, d'instructives réflexions d'une portée plus générale, et que les archéologues ne devront pas négliger.

Signalons enfin un certain nombre d'inscriptions, que M. Paris a commentées dans le corps du volume et publiées à la fin. Un fragment nouveau de l'édit de Dioclétien nous révèle le prix des étoffes de lin et le tarif du prix de l'or au début du IVe siècle ; cette découverte a déjà provoqué, entre MM. Lepaulle et Mommsen, des polémiques de numismates. Quelques inscriptions d'Élatée permettent de préciser et de compléter le travail de M. Monceaux sur les proxénies grecques ; d'autres nous font mieux connaître les détails des affranchissements, ou bien nous éclairent sur la constitution municipale d'Élatée et sur la nature des magistrats qui présidèrent au κοινόν phocidien durant les trois époques de cette confédération. Un contrat entre les Phocidiens et les Béotiens, un décret rendu par les Phocidiens en faveur des Téniens, intéressent l'histoire des rapports des cités grecques entre elles. Enfin nous trouvons dans le livre de M. Paris sept inscriptions singulièrement précieuses, reçus authentiques de sept versements faits à Delphes, à la suite de la guerre sacrée, par les Phocidiens condamnés à de rigoureuses amendes. M. Pierre Paris a bien mérité de l'épigraphie.

GEORGES GOYAU.

Constitution d'Athènes, par ARISTOTE, traduite par B. HAUSSOULLIER, directeur adjoint à l'École pratique des Hautes Études. Paris, Bouillon, 1891, gr. in-8 de XIX-112 p. — Prix : 5 fr.

Chez Aristote, l'écrivain avait été de tout temps moins goûté que le philosophe. Et cependant les théories de ce génie original nous étaient parvenues dans une langue faite à son image, langue très simple par le choix des mots comme par celui des tournures, très jalouse de précision sinon toujours de clarté, d'ailleurs absolument étrangère à tous les artifices de la rhétorique. Quelques fragments de ses premiers ouvrages, d'une allure plus populaire, étaient sans doute rédigés dans un style fort différent auquel ne manquait ni l'abondance ni l'éclat. Or, voici que la *Constitution d'Athènes*, récemment retrouvée sur un papyrus égyptien, nous révèle un troisième Aristote qui, au lieu des abstractions sévères du premier et des développements ingénieux du second, affectionne une diction nette et expressive rappelant par certains côtés l'atticisme tant vanté chez Lysias. C'est un livre, nous dit M. Haussoullier, aussi soigneusement composé que soigneusement écrit. Quoique penchant visiblement dans le sens de l'aristocratie, l'auteur laisse en général parler

les faits et n'insinue que discrètement sa manière de voir, sans se préoccuper d'ailleurs de se mettre d'accord avec la tradition courante, et en résumant avec d'autant plus d'étendue les lois et décrets officiels que ces documents sont d'une date plus récente.

On a été d'abord comme ébloui de la lumière jetée sur l'ensemble de l'organisation administrative d'Athènes par cette description magistrale, la seule en son genre que nous possédions. Est-ce là réellement une œuvre de l'illustre philosophe? Bien peu en doutent. Ne porte-t-elle pas la trace d'interpolations postérieures? Personne aujourd'hui n'oserait le prétendre. De toute manière il importait de la rendre accessible au lecteur français. Succédant, à quelques semaines de distance, à la traduction de M. Th. Reinach, celle de M. Haussoullier se distingue par une préoccupation d'élégance qui ne recule pas devant la périphrase partout où le mot technique n'aurait pas été aisément compris: il nous semble même qu'en plus d'un passage elle s'écarte inutilement de la sobriété magistrale du texte grec. Les notes assez étendues placées au bas des pages sont empruntées presque toutes à la *Politique* d'Aristote ; il s'agissait d'établir, contrairement aux assertions de certains érudits, qu'entre ce grand ouvrage et la *Constitution d'Athènes* il y a accord et non contradiction. C. Huit.

Julius Cæsar and the foundation of the Roman imperial system, by W. Warde Fowler, M. A., sub-rector of Lincoln college Oxford. New-York et Londres, G. P. Putnam and sons, 1892, in-18 cart. de xix-389 p.

Jules César avait certaines idées de gouvernement que l'intelligence des sénateurs ne pouvait concevoir, que l'organisme sénatorial ne pouvait réaliser. La triple misère de Rome, de l'Italie et des provinces suggérait et justifiait ces idées nouvelles. Il importait donc à Rome, à l'Italie et aux provinces que le Sénat fût réduit à un rôle subalterne ; car, entre César et le Sénat, il y avait incompatibilité de méthode gouvernementale. Conclusion : la conduite de César fut irréprochable ; la résistance des Pompéiens fut coupable. Telle est la théorie de M. Warde Fowler : il serait trop long de la discuter ; et de semblables problèmes, du reste, appartiennent moins au domaine de l'histoire qu'à celui de la morale politique.

Une fois la thèse admise comme postulat, on souhaiterait parfois, cependant, une plus grande complexité de recherches et de preuves. Mais l'auteur n'a voulu faire qu'un habile livre de vulgarisation ; dans ces limites, il a réussi. Pour rendre son œuvre accessible à tous, il ne craint pas de mêler à ses chapitres les plus vivants des notions élémentaires d'institutions romaines ou de topographie : on peut lire et comprendre M. Warde Fowler sans connaître quoi que ce soit, ni des alentours du sujet, ni du sujet lui-même.

Il s'est acquitté de cette humble besogne avec originalité. L'éducation du génie de César est indiquée, détaillée même, avec un singulier bonheur : il a le tempérament d'un homme d'action ; il ne subit que dans une faible mesure l'influence de l'hellénisme ; la famille à laquelle il appartient, la famille dans laquelle il entre par mariage, le sollicitent à être démocrate ; il voit tour à tour Cinna maître de Rome durant trois années, Sylla dictateur, le peuple étonné et presque irrité que Pompée, revenu de ses guerres d'Orient, ne cueille pas la puissance souveraine ; et ces spectacles successifs apportent à César autant de leçons d'absolutisme ; enfin, dans les deux séjours qu'il fait en Espagne, comme questeur et comme propréteur, il retrouve vivantes encore, et s'approprie pour son œuvre future, les traditions de Sertorius, qui le premier voulut faire participer les provinces à la vie romaine. Ainsi, M. Warde Fowler marque soigneusement l'heure où telle connaissance s'acclimata dans l'esprit de César, l'époque où telle idée s'y développa : nous assistons à la formation du grand homme. Les réformes de César dictateur sont réparties, par M. Warde Fowler, en trois catégories distinctes ; et je ne connais pas de livre élémentaire où ce sujet complexe soit aussi bien exposé.

Je souhaiterais en revanche qu'en traitant de « la question de droit entre César et le Sénat, » M. Warde Fowler laissât au moins soupçonner les discussions de Mommsen, Zumpt, Guiraud, Fustel, qui sont autre chose que des amusements érudits et stériles. Trop prodigue parfois de détails militaires, il eût pu insister davantage sur l'impression que produisit à Rome la campagne des Gaules, et sur la déception qui résulta des deux descentes en Bretagne : dans ce dernier pays, quoi qu'en dise M. Warde Fowler, César ne cherchait pas seulement des connaissances scientifiques, mais aussi des métaux précieux ; certaines lettres de Cicéron le prouvent surabondamment. Comment se fait-il enfin que M. Warde Fowler, toujours désireux d'augmenter son héros, ait indiqué avec si peu de précision la clémence de César à l'égard des anciens Pompéiens et passé sous silence les conditions merveilleuses au milieu desquelles il écrivit son traité de l'*Analogie?* GEORGES GOYAU.

Études d'histoire ecclésiastique, par le P. A. LARGENT, de l'Oratoire. Paris, Victor Retaux, 1892, in-8 de VII-277 p. — Prix : 4 fr.

Au point de vue de l'apologétique et de la théologie comme au point de vue de l'histoire, nous devons remercier le P. Largent d'avoir fait une édition nouvelle de ces belles études et de les avoir réunies en un volume. Ceux qui s'intéressent aux grandes luttes doctrinales des premiers siècles, ceux qui aiment à voir revivre en des portraits fidèles les grandes figures des Pères de l'Église, placeront ce volume à côté de l'*Athanase le Grand* de Mœhler. Grâce aux trois premières études qu'il

renferme et qui sont de beaucoup les plus étendues, il nous transporte au ve siècle, où nous trouvons, après saint Jean Chrysostome, les grands noms de Cyrille, Théodoret, Flavien, Léon le Grand, les conciles d'Éphèse et de Chalcédoine, les grandes controverses touchant le mystère de l'Incarnation qui ont succédé à celles dont le souvenir se rattache au nom d'Athanase. Ces noms et ces faits, M. Amédée Thierry les avait rencontrés, mais en observant du dehors il n'en avait pas pénétré le véritable sens et était tombé en d'étranges méprises. Le grand historien voulait être impartial, le point de vue rationaliste auquel il s'était placé le condamnait à ne l'être pas. Le P. Largent relève et corrige toutes ces erreurs et restitue leur véritable physionomie aux hommes et aux choses.

Dans la première étude, *Saint Cyrille et le Concile d'Éphèse*, il montre la grandeur de l'œuvre doctrinale accomplie par ce concile, il fait voir de quel côté fut l'incompétence et la témérité. Sous son burin, Cyrille nous apparaît tel qu'il fut en réalité, exact, ferme, infatigable, invincible, mais sachant concilier les droits de la vérité avec les exigences légitimes de la charité et de la prudence, épargnant la mémoire de Théodore de Mopsueste pour ne donner aucun prétexte à la réaction d'où devait bientôt sortir le monophysisme. Ce mot nous amène à la troisième étude qui a pour titre : *Le Brigandage d'Éphèse et le Concile de Chalcédoine*. Nous y avons remarqué, comme dans la première, les mêmes qualités hors ligne de précision doctrinale et de justesse d'appréciation, la même richesse d'érudition antique et contemporaine, les mêmes réflexions profondes et judicieuses qui forment soit la conclusion, soit les diverses étapes d'un récit dramatique. Tous les lecteurs admireront avec nous les réflexions que fait l'auteur sur l'infaillibilité et la sainteté de l'Église, après le récit de la déplorable défection du pseudo-concile, et tout spécialement le tact théologique parfait avec lequel il distingue entre une assemblée où l'Église est représentée et une assemblée où, comme au concile du Vatican, elle serait en réalité présente.

C'est toujours, et principalement avec M. Amédée Thierry, mais aussi avec d'autres interlocuteurs, M. Paul Albert et le docteur Stephens, que le P. Largent nous parle de saint Jean Chrysostome dans la magnifique étude qu'il lui a consacrée. C'est en nous montrant au vif l'état des mœurs dans la société byzantine de cette époque qu'il fait ressortir dans tout son éclat la physionomie de celui qui fut le docteur, l'apôtre, le confesseur et le martyr de la morale chrétienne.

Deux morceaux de moindre étendue, mais non de moindre valeur, complètent le volume. Le premier nous offre, en un magnifique langage et avec une exactitude doctrinale parfaite, le résumé du traité de la Tradition et des Pères. Le second est une critique courtoise, mais juste et motivée, de l'ouvrage de M. de Pressensé : *Le Siècle apostolique*. Nous y avons vu avec le plus vif intérêt comment, en se plaçant au point de vue de l'in-

dividualisme religieux, M. de Pressensé est amené à prendre pour une déviation les faits qui, dès l'origine du christianisme, nous montrent les linéaments de la constitution de l'Église.

Nous espérons que l'auteur de ces études voudra continuer son œuvre. Bien des points restent à éclaircir dans l'histoire de l'Église. Ces éclaircissements, nous ne pouvons les attendre d'un critique plus consciencieux, d'un écrivain plus distingué. LAMOUREUX.

Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters, *mit Benutzung des päpstlichen Geheim-Archives und vieler anderer Archive*, bearbeitet von Dr LUDWIG PASTOR, ordentl. Professor des Geschichte an der Universität zu Innsbruck. I. Band : *Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance bis zur Wahl Pius' II, zweite, vielfach umgearbeitete und vermehrte Auflage.* Fribourg en Brisgau, Herder, 1891, gr. in-8 de LIII-771 p. — II. Band : *Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance bis zum Tode Sixtus' IV.* Fribourg en Brisgau, Herder, 1889, gr. in-8 de XLVII-687-38 p. — Prix de chaque volume : 12 fr. 50; relié, 13 fr. 50.

M. Pastor, — qui joint actuellement aux fonctions de professeur d'histoire à l'université d'Innsbruck celles de codirecteur de l'excellent *Historisches Jahrbuch* de Munich, — sera peut-être moins surpris que le public du retard apporté à signaler ici les deux volumes dont on vient de lire les titres. Le *Polybiblion* a constaté le haut mérite de son *Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge* à l'apparition de l'édition originale (t. XLVII, p. 439) et de la traduction française (t. LIII, p. 535) du premier volume. La nouvelle édition, devenue nécessaire à cinq ans d'intervalle, est une preuve indéniable du succès obtenu par l'érudit émule de Ranke. Ce n'est point une simple réimpression, comme on peut déjà le constater par une sensible différence dans le nombre des pages du récit (619-665). Tout en poursuivant son œuvre, M. Pastor s'est préoccupé de la perfectionner, de rendre l'information plus complète. Il serait fastidieux d'indiquer tous les passages améliorés : une simple statistique mettra mieux en évidence les efforts de l'auteur pour étendre le champ, déjà si vaste, de ses investigations. Les fonds d'archives et les bibliothèques explorés par lui étaient au nombre de cent quatorze ; la liste préliminaire s'est trouvée augmentée des noms suivants : Auch, Bamberg (bibl.), Barcelone, Berne, Capistran, Chambéry, Daniele (San-), Darmstadt, Épinal, Erfurt, Florence (Marucel.), Forli, Gênes (Mission.), Mantoue (bibl.), Messine, Modène, Monteprandone, Olmütz, Orléans, Paris (Mazar.), Parme, Rouen, Semur, Stams, Tolède, Vendôme, Vérone (comm.) et Vicence. Si les archives de la chapelle Sixtine ont cessé d'y figurer, c'est par suite de la suppression de la note correspondante de la page 448, conformément à l'errata précédent (p. 712). Voilà pour les manuscrits; quant aux imprimés, M. Pastor s'est tenu au courant des moindres publications qui touchaient à son

sujet : ce qui le prouve, c'est que l'énumération des ouvrages cités comprend vingt-sept pages en petit texte au lieu de vingt-trois. On y trouve l'*Histoire de Charles VII* de M. de Beaucourt, qu'on s'étonnait à juste titre de ne point voir citer dans la première édition. Un détail pour finir, qui a son utilité et dont peu d'auteurs se préoccuperaient : les titres courants ne se bornent plus à marquer le livre et le titre du chapitre : reléguées au verso, ces indications permettent de donner au recto le sommaire des pages. Les pièces justificatives sont restées les mêmes, mais l'annotation a été rendue plus copieuse.

Le deuxième volume comprend trois pontificats de la Renaissance, ceux de Pie II, Paul II et Sixte IV, du 3 septembre 1458 au 12 août 1484, soit une période de vingt-six ans moins quelques jours. M. Pastor lui a donné une double épigraphe, l'une tirée d'une allocution de l'évêque de Torcello, Dominique de Domenici, au conclave de 1458, qui décrit les divisions et les malheurs de la chrétienté : *Dissident invicem christiani principes..., laxati sunt clericorum mores..., vilescit in dies Ecclesiæ auctoritas..., Romana curia in multis deformata est....;* l'autre prise dans une bulle de Pie II : *Fluctuat sæpenumero apostolica navis, sed non demergitur....; tentari sinit Deus electos suos, vinci non sinit.* C'est le résumé et la morale de l'histoire de l'Église dans ce quart de siècle. Je n'entreprendrai pas d'en faire le résumé d'après M. Pastor. Les grandes lignes sont : pour le pontificat de Pie II, la question orientale traitée au congrès de Mantoue, les mouvements d'opposition au Siège apostolique en France et en Allemagne, les menées hérétiques du roi de Bohême Georges Podiebrad, la croisade qu'à sa mort le Pape allait promouvoir lui-même ; sous Paul II, ses relations avec les lettrés de la Renaissance, sa lutte contre l'absolutisme d'État à Venise et en France, reprise de la lutte contre le Croissant ; sous Sixte IV, élévation de ses neveux Riario et Rovere, jubilé de 1475, brouille avec les Médicis de Florence, conjuration des Pazzi, tentatives des Turcs et nouvelle croisade, lutte contre Venise et les Colonna, encouragements donnés aux sciences et aux arts.

Les pièces justificatives sont au nombre de cent quarante-huit, bien qu'elles remplissent à peine quatre-vingts pages. Ce sont, sauf rares exceptions, des dépêches diplomatiques, en latin quand elles émanent des Papes (et c'est le plus grand nombre), en italien lorsqu'elles proviennent d'ambassadeurs ou d'agents, données souvent par simple analyse en allemand. Moins que dans son premier volume, l'auteur a cédé à la tentation de déverser tout son inédit : les pièces ne sont plus ici, à proprement parler, que la justification du récit, dont elles ne pouvaient qu'encombrer le rez-de-chaussée. Il est une sorte de documents, d'une véracité éprouvée, que les historiens de la Papauté mettent rarement à profit. J'en ai vainement cherché trace dans l'ouvrage de M. Pastor, et

sa table ne mentionne aucun des ouvrages spéciaux sur ce point. Je fais allusion à la numismatique. La donation, récemment faite à notre Institut catholique de Lyon, d'un médaillier pontifical comprenant près de six cents pièces, m'a donné l'occasion d'apprécier toute la valeur de cette sorte de monuments. On considère comme de vrais portraits les têtes expressives qui figurent sur les monnaies pontificales, à partir de Martin V, précisément le premier Pape dont parle M. Pastor. Les médailles datent de la même époque : dans ce siècle elles acquièrent, aux dépens des monnaies, une importance croissante, soit comme œuvres d'art, soit comme monuments historiques. Le revers d'une monnaie de Pie II le représente sur un vaisseau, tenant l'étendard de la croix déployé devant un autel. Autour la légende : GRESSUS NOSTROS DIRIGE, DOMINE. Fioravanti (*Antiqui Roman. pontif. denarii*, p. 125) estime qu'elle fut frappée vers 1460, lors du congrès de Mantoue et des préparatifs de guerre contre les Turcs. Une médaille du même Pape offre au revers une table chargée de livres : VELOCITER SCRIBENTIS SOBOLES ; et en exergue : NE TANTI ECCLESIÆ PACISQVE AMANTIS DELEATVR MEMORIA. Une remarquable médaille de Paul II représente de face le consistoire qui déclara, en 1466, Georges Podiebrad déchu de ses droits à la couronne de Bohême : † SACRVM . PVBLICVM . APOSTOLICVM . CONSISTORIVM . PAVLVS . VENETVS . PP . II ; au revers, un tableau du jugement dernier : † IVSTVS ES, DOMINE, ET RECTVM IVDICIVM TVVM. MISERERE NOSTRI, DOMINE, MISERERE NOSTRI. Au revers d'une autre : HAS AEDES CONDIDIT ANNO CHRISTI MCCCCLXX, avec une vue de la tribune de Saint-Pierre restaurée ; et à l'extérieur du cintre : TRIBUNA SANCTI PETRI. A l'occasion du jubilé de 1475, on frappa une médaille qui offre le buste de Sixte IV au droit et représente au revers l'ouverture de la porte sainte ; à l'exergue : CITA APERITIO BREVES ÆTERNAT DIES. Il serait facile de multiplier ces exemples ; mais je reprocherai d'autant moins cette lacune à M. Pastor qu'il semble faire surtout l'histoire inédite de la Papauté, s'étendant longuement sur les points non éclairés, traitant rapidement ceux sur lesquels la lumière lui paraît faite. Son livre a été jugé d'une manière plus défavorable en Allemagne qu'en France et il répond à ces critiques dans un appendice final. ULYSSE CHEVALIER.

Status abbatiarum, prioratuum, monasteriorum in quibus per universum orbem Deo militant filii aut filiæ S. Bernardi anno jubilæo 1891, quo octavum recolitur centenarium felicis ortus ejusdem sanctissimi Patris, concinnavit Fr. M. SYMPHORIANUS GAILLEMIN, prior de Altacumba. Brigantii, typis J. N. Teutsch, s. d., gr. in-4 de 64 p.

Le huitième centenaire de la naissance de saint Bernard, célébré l'année dernière avec éclat dans toute l'Europe, a été l'occasion de ce catalogue fort instructif. L'ordre de Cîteaux est actuellement partagé en trois

observances, désignées sous les noms de commune, stricte et moyenne ; les deux premières comprennent chacune trois congrégations. Un abbé général, qui jusqu'ici résidait à Rome, maintient le principe de l'unité. Des vicaires généraux administrent les observances, avec les pouvoirs les plus étendus. Les monastères d'hommes sont au nombre de 82, avec un personnel de 3,869 ; ceux de femmes comprennent 114 maisons et 3,270 sœurs. Pour apprécier les développements accomplis depuis dix ans, je n'ai d'autre terme de comparaison qu'un catalogue de la province austro-hongroise pour 1881 : celui de 1891 accuse une augmentation de 61 religieux sur un total de 573. La deuxième partie donne la statistique de l'ordre aux points de vue généalogique, géographique et « frugiferens, » c'est-à-dire des occupations intellectuelles et manuelles. Il semblerait que les cisterciens actuels n'ont rien à envier à l'âge d'or de leur ordre.

U. C.

Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, de 395 à 1270, par M. Melin. Classe de 3e. Moulins, André Paris, 1890, in-16 de 710 p.

Histoire de l'Europe et de la France, de 1270 à 1610, par le même. Programme du 28 janvier 1890. Classe de 2e. *Ibidem*, 1890, in-16 de 718 p.

Histoire de l'Europe et de la France, de 1610 à 1789, par le même. Baccalauréat (programme du 28 janvier 1890). Classe de rhétorique. *Ibidem,* 1890, in-16 de 736 p.

Histoire contemporaine, 1789-1889, par le même. Programme du 28 janvier 1890. Classe de philosophie. *Ibidem*, 1890, in-16 de 808 p.

L'on se plaint avec raison que les manuels d'histoire, qui paraissent tous les jours plus nombreux, ne sont pas tenus au courant des progrès de la science historique à notre époque. C'est un reproche que l'on ne pourra adresser au cours de M. Melin, qui n'ignore aucun des ouvrages importants publiés sur la période qui s'étend depuis l'année 395 jusqu'à nos jours. Au reste, l'exactitude des faits rapportés n'est pas le seul mérite de ces ouvrages destinés aux quatre dernières années de l'enseignement classique, et à la nouveauté du fond qui se décèle surtout dans les pages traitant des institutions, viennent se joindre d'heureuses dispositions dans la forme, que professeurs et élèves apprécieront particulièrement. Les questions du programme officiel, dont l'ordre a été rigoureusement suivi, figurent en tête de chaque chapitre, au-dessous des divisions toujours très rationnelles que l'auteur a adoptées et qui n'en sont que le développement. Le corps même du chapitre est immédiatement précédé d'un résumé succinct et clair qui, à la veille d'un examen, remplacera avec avantage tous les mémentos et tableaux synoptiques. A la fin des chapitres, sous le titre de « documents historiques, » sont reproduites quelques pages empruntées judicieusement aux sources

contemporaines ou aux historiens les plus autorisés, qui développent les faits importants d'une façon intéressante et utile.

L'histoire contemporaine mérite d'être particulièrement recommandée aux maisons d'éducation religieuse depuis que le nouveau programme a introduit comme complément du cours, sous le titre général de « Développement ou transformation des principes de 1789, » l'étude de questions aussi brûlantes que celle de la liberté politique, de la liberté religieuse, du suffrage universel et du socialisme. L'auteur n'élude pas les difficultés en se bornant à des définitions et à un simple exposé des faits; s'il retrace l'établissement d'une institution politique ou l'apparition d'un système philosophique, il ne manque pas à les juger et à en montrer, s'il y a lieu, les dangers. Il n'y a pas une ligne dans toute cette partie qui ne soit à la fois d'une exacte impartialité et d'une orthodoxie rigoureuse. Des notes nombreuses fournissent sur les hommes et les faits les renseignements indispensables qui ne pouvaient trouver leur place dans le récit sans en retarder le cours et sans égarer l'attention.

La part des éloges faite, nous nous permettrons quelques critiques de détail. Le développement de quelques parties n'est pas en rapport avec l'importance des sujets qui y sont traités. Par exemple, nous eussions désiré plus de détails sur les attributions des intendants (Rhét., p. 58), sur l'acte de navigation (Rhét., p. 202), tandis que l'histoire de la Russie depuis la fin du XVIe siècle jusqu'à Pierre le Grand nous paraît plus détaillée qu'il n'était utile de le faire. Le siège de Stralsund par Wallenstein aurait dû être au moins mentionné (Rhét., p. 134). Düsseldorf n'a point été la capitale du duché de Juliers et n'en a même jamais fait partie (Rhét., p. 117.) Au début de la guerre de Sept ans, les Anglais n'occupaient pas Mahé, qui est resté comptoir français jusqu'en 1761 (Rhét., p. 557). Page 642 (Rhét.) on lit : « Clive fut acquitté, mais il ne tarda point à mourir. » Ce n'est pas assez dire : il se tua. Page 167 (Phil.), l'auteur annonce une division de l'histoire de la Convention et en suit une autre qui, d'ailleurs, est la plus naturelle. Il fallait indiquer la différence entre le comité de salut public institué le 25 mars 1793 et celui du 5 avril, ou ne donner qu'une seule date (Phil., p. 172). Le récit des campagnes de Napoléon manque quelquefois de clarté et d'exactitude. Dans la marche sur Vienne, après la capitulation d'Ulm, Bernadotte ne se dirigea pas « sur le pays de Salzbourg, » comme il est dit p. 287, mais au contraire, détaché sur la gauche de Napoléon, il fut chargé avec les Bavarois de contenir en Bohême et de séparer des Russes l'archiduc Ferdinand. Enfin l'orthographe des noms propres est trop souvent défectueuse. Je cite au hasard : Braskaw (Rhét., p. 198), Pappeinheim (Rhét., p. 142), Conrard (Rhét., p. 63), Godehen (Rhét., p. 558), pour Bradshaw, Pappenheim, Conrart, Godeheu; Vurtzbourg (Rhét., p. 120), Achausen (Rhét., p. 121), Hochst (Rhét., p. 131), Berwalde (Rhét., p. 142), Wes-

fort (Rhét., p. 200), Nerwinden (Phil., p. 172), Donauwert, Gunsbourg (Phil., p. 286), pour Würzburg, Anhausen, Höchst, Beerwalde, Wexford, Neerwinden, Donauwörth ou Donauwerth, Günzburg. Quelquefois même il y a hésitation sur la forme : ainsi l'on trouve alternativement Péthion (Phil., p. 168) et Pétion (Phil., p. 169), Freschwiller (Phil., p. 184) et Frœschwiller (Phil., p. 165). Nous terminerons la liste de ces quelques desiderata en regrettant de n'avoir pas toujours trouvé nettement précisée la situation des lieux peu connus que les élèves risquent fort de ne pas trouver dans les atlas classiques. ALBERT ISNARD.

Leudegar, Bischof von Autun. *Ein Beitrag zur fränkischen Geschichte des VII. Jahrhunderts.* von R. Graf DU MOULIN-ECKART. Breslau, Kœhner, 1890, in-8 de 108 p.

Une histoire critique de saint Léger restait à écrire. Je ne crois pas que l'auteur de ce travail, d'ailleurs fait avec soin et avec méthode, ait comblé la lacune, peut-être parce qu'il a eu le tort de choisir, pour ses débuts, un sujet qui touche à trop de questions à la fois, et pour lequel il fallait être préparé de loin. M. du Moulin-Eckart est loin d'être au courant de la bibliographie spéciale de son sujet : il ne connaît que de nom l'*Histoire de saint Léger* par Dom Pitra, ouvrage qui, malgré la faiblesse de sa critique, est toujours de beaucoup l'étude la plus importante qui ait été consacrée à ce saint. Il ne connaît pas davantage le mémoire plus récent de Friedrich sur Ebroïn (*Sitzungsberichte der philos. philol. und histor. Classe der K. Akad. der Wissenschaften zu München, 1887*), bien qu'il soit spécialement consacré à l'examen critique des Vies de saint Léger. Enfin, il ne cite d'autre Histoire ecclésiastique que celle de Rettberg, bien qu'il en ait paru plusieurs depuis lors, notamment celles de Friedrich et de Hauck. L'auteur a d'ailleurs fort bien compris qu'avant tout, il fallait se rendre compte exactement de la valeur respective des deux principales biographies de saint Léger : celle de l'anonyme et celle d'Ursinus. Contrairement à l'avis de la grande majorité des critiques, auxquels venait de se joindre Friedrich dans le travail cité ci-dessus, il estime qu'Ursinus est le plus ancien, et qu'il a été mis à profit par l'anonyme, qui toutefois, l'auteur le reconnaît, contiendrait des parties originales d'une autre provenance. Cette idée de la priorité d'Ursinus, malgré l'autorité de H. de Valois et l'appui problématique de Bonnell, n'était en réalité pas défendable, et, malheureusement pour M. du Moulin-Eckart son travail sortait à peine de presse que M. B. Krusch, le célèbre connaisseur de textes mérovingiens, publiait, dans le tome XVI du *Neues Archiv* (1890), une étude d'où résultaient les conclusions suivantes :

1° Le *Vita* anonyme que nous possédons est une compilation inintelligente faite par un auteur qui a mêlé ensemble Ursinus et un texte

plus ancien, se bornant par-ci par-là à supprimer des passages de l'un et de l'autre, là où il y avait double emploi.

2° Ce texte plus ancien, dont un fragment considérable, un tiers environ, est conservé selon sa rédaction primitive dans le manuscrit 17002 de la bibliothèque nationale de Paris, se retrouve tout entier à peu près dans le *Vita* anonyme, une fois qu'on en a éliminé les passages pris dans Ursinus : il date du VIIe siècle, et fut écrit sous les auspices d'Ermenarius, successeur de saint Léger.

3° Ursinus lui-même n'a eu d'autres sources que ce texte plus ancien. Il s'est borné à le récrire, en en changeant assez adroitement le style, et son remaniement a eu deux buts : rattacher d'une manière plus intime saint Léger à l'abbaye de Saint-Maixent, et faire paraître son rôle politique sous un jour plus conforme à l'idée qu'on se faisait de ce saint.

Ces conclusions, auxquelles se sont ralliés les RR. PP. Bollandistes (*Analecta Bollandiana*, XI, I, 1892), peuvent être considérées comme définitives. Quant à dire qu'Ursinus n'aurait écrit qu'après le milieu du IXe siècle, et qu'il mérite le titre de faussaire que lui attribue un peu libéralement M. Krusch, cela est beaucoup plus discutable, et importe d'ailleurs peu à l'objet de ce compte rendu. Dans tous les cas, on voit que M. du Moulin-Eckart a eu la main malheureuse en prenant Ursinus pour sa source principale, et qu'il ne doit pas rester grand'chose des conclusions qu'il a édifiées sur une base aussi peu sûre.

GODEFROID KURTH.

Les Derniers Jansénistes et leur rôle dans l'histoire de France *depuis la ruine de Port-Royal jusqu'à nos jours (1710-1870)*, par LÉON SÉCHÉ. T. III. Paris, Perrin, 1892, in-8 de VII-326 p. — Prix : 7 fr. 50.

Pour l'esprit général de ce troisième volume, nous ne pouvons que nous référer à ce que nous avons déjà dit (*Polybiblion*, t. LXI, p. 513) des deux premiers : il est anticatholique, par conséquent mauvais. Oui, il est pitoyable et passablement ridicule de venir parler de la « grossière idolâtrie des Sacrés-Cœurs, » des « agents misérables de la superstition, » des « pratiques idolâtres de l'ultramontanisme, » de la « mariolatrie » (cela veut dire la croyance au dogme de l'Immaculée Conception !!), de « l'expulsion nécessaire des vendeuses et allumeuses de cierges. » Toutes ces expressions traînent dans les petits journaux radicaux et sont parfaitement indignes d'un ouvrage qui prétend être de l'histoire. Appeler le concile du Vatican « un simulacre de concile, » Pie IX « un homme de parti qui n'avait qu'une médiocre confiance dans le Saint-Esprit, » Louis Veuillot « le Thersite du XIXe siècle qui dirige le chœur des évêques, » c'est déshonorer sa plume par des épithètes malsonnantes et mal élevées; sans parler de la parfaite inanité de semblables accusations que rien ne vient justifier. Prétendre que le cardinal

Deschamps « s'appuya sur des documents faux » et que les « fauteurs de l'infaillibilité » usaient de fraudes, de ruses et de mensonges, c'est de la calomnie au premier chef.

Voilà qui permet de juger la forme et le fond de ce livre ; ces citations, nous eussions pu les multiplier.

En réalité, ce troisième volume est consacré à la glorification de l'ex-P. Hyacinthe. Besogne ingrate, il en faut convenir. L'auteur publie un assez grand nombre de lettres de l'ancien carme ; plusieurs sont inédites et serviront peut-être un jour à l'histoire religieuse de notre époque (mais pas au sens où l'espère M. Séché, car elles peignent son héros sous de tristes couleurs). Ce sont des témoignages à rebours, qui nous montrent l'orgueil, la vanité puérile et les appétits du moine coupable, lassé de la doctrine de l'Eglise et de la discipline de son couvent. Il serait curieux de connaître par quelles confidences, plus ou moins légitimes, ces pièces sont parvenues entre les mains de M. Séché ; si le destinataire les a fournies, et c'est fort probable, il s'est joué un mauvais tour à lui-même, en tentant d'en jouer un à ses anciens amis ; car ces lettres sont compromettantes et ne feront guère plaisir, on le peut croire, aux signataires un peu trop confiants d'alors. Est-ce une tactique ? Du moins, elle ne réussira pas ; mais l'auteur s'efforce, avec des réticences et des sous-entendus, de mettre sur la sellette les anciens répondants du P. Hyacinthe : Mgr Darboy, Mgr Dupanloup, Mgr Maret, Montalembert, l'abbé Martin de Noirlieu, le P. Gratry et d'autres encore. Il était nécessaire d'indiquer cette manœuvre qui s'attaque, du reste, aux morts ; la réfutation est moins à craindre.

M. Séché met en action la fable de La Fontaine ; quels pavés il lance contre son héros « ami de l'avenir, voix libre et grand cœur ! » Aveux bons à recueillir : sa vocation fut puérile, on peut dire grotesque ; déjà prêtre, il veut se faire moine, il hésite entre le Carmel et les Frères Prêcheurs ; pour trancher la difficulté, il s'en va à la gare la plus proche et prend le premier train qui passe ; c'était la direction du couvent des Pères carmes (p. 44) ! Si l'historiette est vraie, on conviendra que voilà une vocation prestement décidée.

On relèvera bien d'autres aveux sur le même personnage : félicitations du franc-maçon Brisson après son début à Notre-Dame (p. 50) ; excellente caution ! Lecture assidue de *Jocelyn*, à qui il emprunte ses arguments d'ordre sentimental en faveur du mariage des prêtres (p. 53) ; très saine théologie ! etc., etc. Le tout couronné par le récit d'une soi-disant audience de Pie IX, où l'orateur réprimandé, le moine compromis repousse la main que lui tend le Saint-Père (??) et morigène de haut le chef de l'Église universelle (p. 71).

Mais les *Jansénistes*, dans tout cela ? Ils n'y sont pas. Des dithyrambes en l'honneur de deux inconnus, tout au moins deux oubliés : Bordas-

Dumoulin et Jean Wallon, ne sont pas suffisants pour justifier un titre ambitieux. Quatre ou cinq lignes, en trois cents pages, sembleront un lien bien frêle pour rattacher les feuillets épars et mal coordonnés de ce travail. Ce défaut de composition est le moindre de l'ouvrage, et il convient de n'être pas trop sévère pour les côtés extérieurs d'un livre dont le fond est si regrettable ; nous passerons donc aussi condamnation sur les erreurs typographiques, l'auteur ayant publié lui-même quatre pages d'*errata ;* mais sous tous ses aspects, nous ne pouvons nous empêcher de trouver cette publication médiocre et même mauvaise.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Société parlementaire au dix-huitième siècle. *Les Exilés de Bourges, 1753-1754, d'après des documents inédits et le Journal anecdotique du président de Meinières,* par A. GRELLET-DUMAZEAU. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de 422 p. avec portrait. — Prix : 8 fr.

M. Grellet-Dumazeau a beaucoup étudié l'histoire du Parlement au XVIIIe siècle ; il a pour ce grand corps et pour ses membres une légitime admiration ; mais peut-être, à force de les étudier et de les admirer, a-t-il épousé avec un peu trop d'ardeur leurs querelles. Il partage manifestement leurs antipathies et leurs préférences, leurs antipathies surtout, et le ton de son livre s'en ressent quand il s'agit des jésuites, des évêques constitutionnaires, et en particulier de l'illustre archevêque de Paris, Christophe de Beaumont. Cette réserve faite, hâtons-nous de dire que ce volume contient, sur un épisode important du milieu du XVIIIe siècle, l'exil du Parlement en 1753, des détails curieux et piquants. M. Grellet-Dumazeau a eu la bonne fortune de trouver, dans le catalogue des Archives nationales, un manuscrit intitulé : *Journal de l'exil du Parlement à Bourges.* Ce manuscrit de 400 pages était attribué au président Gilbert des Voisins ; M. Grellet-Dumazeau n'a pas eu de peine à reconnaître l'erreur, et avec l'aide de plusieurs érudits, et particulièrement de l'expert en autographes bien connu, M. Charavay, il a restitué l'œuvre au président de Meinières, du moins comme rédacteur principal ; car il semble bien qu'il y a eu plusieurs auteurs.

Vingt-neuf membres du Parlement avaient été exilés à Bourges ; ils comptaient parmi les plus ardents, et on les désignait habituellement sous le nom des « enragés de Bourges. » Quelques-uns d'entre eux se signalaient par une fermeté et une rigidité plus sévères encore ; on les appelait la « Chambre noire : » ceux-là n'admettaient non seulement aucun accommodement avec la cour, mais aucun tempérament dans leur austérité ; ils portaient le deuil en quelque sorte du Parlement, et ne se prêtaient à aucun amusement de société. Tous n'avaient pas d'ailleurs cette vertu farouche. Le président de Meinières, tout en gardant une attitude entièrement digne, s'accommodait parfaitement de certains plaisirs, de réu-

nions, de soirées, de soupers. Il y a, dans ce manuscrit, le récit d'une fête du dernier galant qu'il offrit à ses collègues, et où la Chambre noire elle-même paraît s'être beaucoup divertie. D'autres, comme l'abbé de Lattaignant, faisaient des vers et jouaient la comédie. Plusieurs aimaient le jeu; il y en eut même un, des plus jeunes, M. Dupré de Saint-Maur, qui eut un duel avec un officier pour les yeux bleus d'une beauté berrichonne, la séduisante et assez fourbe Mme Dagoré. Ce fut un scandale, et « Messieurs » forcèrent leur jeune et compromettant confrère à retourner dans sa famille.

L'exil dura dix-huit mois; la constance des exilés, il faut bien le dire, commençait à s'user. Au début, M. de Saint-Vincent avait obtenu à grand'peine de ses collègues qu'ils lui accordassent quelques jours pour aller se marier à Orléans. Un an après, M. d'Essenlis, malgré l'opposition des exilés, faisait sa soumission au Roi et retournait à Paris. Il semble bien que quelques autres encore étaient disposés à faiblir. Mais la cour se lassa la première, et le 4 septembre 1754, le Parlement fit au Palais une rentrée triomphale au milieu des acclamations de la foule; en revanche, l'archevêque de Beaumont était exilé.

Plusieurs pièces justificatives intéressantes terminent ce volume. Citons en particulier la description de la *Messe rouge*, d'après le manuscrit du greffier Gilbert de Lisle. M. DE LA ROCHETERIE.

Les Généraux de la Révolution (1792-1804). *Portraits militaires*, par le général AMBERT. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 387 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur a choisi et classé un peu au hasard les généraux qu'il met en scène. Ne semble-t-il pas qu'il eût dû présenter en première ligne Dumouriez, Custine, Lückner, Rochambeau, Biron? Beurnonville eut à peine le temps d'exercer ses fonctions de général. Desaix brille en Égypte et à Marengo, c'est-à-dire à la fin de la période républicaine; pourquoi le mettre au début? Augereau, Brune, Dugommier, Bernadotte, Masséna, n'ont-ils pas été des soldats de la République? L'auteur les a omis. C'est sans doute pour ne pas gâter son tableau qu'il a cru devoir exclure les Santerre, les Ronsin, les Rossignol, les Léchelle et les Beysser, qui eussent mérité, sinon un portrait spécial, du moins une photographie d'ensemble : n'étaient-ce pas des généraux selon le vœu des jacobins?

Le général Ambert, après MM. Rousset et Chuquet, a fait le procès des volontaires et des levées en masse : c'est l'objet de son introduction. J'omettrais de parler de la conclusion si je n'y relevais les excellentes lignes qui suivent : « Le jeune homme sort de la ville et se dirige vers le camp. On lui a dit, à la ville, qu'il était l'égal de tous, et il l'a cru; on lui dit, au camp, qu'il a pour supérieur le caporal et le

sergent, le lieutenant et le capitaine. On lui a dit, à la ville, que le peuple est souverain maître, et il l'a cru; on lui dit, au camp, de prendre son fusil et de disperser un groupe troublant l'ordre public. On lui a dit, à la ville, que le seul Dieu est l'intérêt personnel, et il l'a cru; on lui dit, au camp, de rendre des honneurs au Saint Sacrement qui passe. On lui a dit, à la ville, que la grande affaire en ce monde est la paix et la jouissance, et il l'a cru; on lui dit, au camp, que la plus noble chose est le sacrifice et la résignation » (p. 387). Il y a souvent de ces bonnes pages dans l'ouvrage du général Ambert.

La *Bibliothèque historique et littéraire* que publient les éditeurs a pour but, disent-ils, « de faire aimer la religion et la France, en un moment où l'esprit de foi et de patriotisme, battu en brèche par la Révolution, tend à s'affaiblir, sinon à disparaître, pour le malheur de notre pays. » Le présent volume n'a pas d'autre but : il ne faut regarder de trop près ni à quelques banalités acceptées de confiance, ni à cette allégation que « les généraux étaient tous de la Gironde et qu'aucun n'était montagnard; » ni à un style un peu fantaisiste, qui n'a ni la gravité ni la justesse propres à l'histoire. Les ouvrages de feu le général Ambert ont été toujours populaires et le méritent à bien des titres. Si ce n'est pas un historien, c'est un moraliste. VICTOR PIERRE.

Histoire de la monarchie de Juillet, par PAUL THUREAU-DANGIN. T. VI et VII. Paris, Plon et Nourrit, 1892, 2 vol. in-8 de 431 et 537 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Les deux volumes que nous sommes heureux de signaler sans retard à l'attention terminent le grand ouvrage, deux fois couronné par l'Académie, que M. P. Thureau-Dangin a consacré au règne de Louis Philippe. Ce n'est pas à nous qu'aurait dû échoir l'honneur d'en rendre compte ici. Un juge compétent, historien lui-même de l'époque voisine de la Restauration, de l'esprit le plus droit, du cœur le plus généreux, avait parlé, comme il lui appartenait, des cinq premiers volumes. (Cf. pour le t. V, *Polybiblion*, t. LVI, p. 60.) Mais M. Henri de l'Épinois nous a été enlevé en pleine maturité; et c'est un douloureux regret de plus d'avoir à achever une tâche qu'il avait si bien commencée.

La manière sobre, élégante, consciencieuse surtout, de M. Thureau-Dangin, a été trop souvent analysée pour qu'il soit utile d'insister. Naturellement, il y a, dans cette dernière partie, moins de portraits, moins de fines études de caractère qu'au début de l'ouvrage : les personnages sont connus; on sait leurs qualités et leurs défauts, leur genre d'éloquence, leur façon d'entendre le gouvernement. Guizot, Thiers, Molé, Odilon Barrot, Duvergier de Hauranne, Lamartine, ont déjà défilé devant nous. A l'intérieur, c'est, après les élections de 1846, le triomphe absolu du ministère conservateur; au dehors, c'est la longue négociation des ma-

riages espagnols, dans laquelle le gouvernement de Juillet triomphe avec peine de la mauvaise volonté de l'Angleterre, sans tirer de son succès un profit moral bien considérable. La bonne administration, les victoires chevaleresques du jeune duc d'Aumale en Algérie produisent peu d'effet sur l'opinion en France; et l'on voit monter bientôt une sorte d'opposition sans programme, un mécontentement général sans causes apparentes, une vague inquiétude, que la vieillesse un peu endormie du Roi ne rassure point et qui va aboutir, sans que personne le veuille bien résolument, à une catastrophe.

Il est d'usage de répéter que la révolution de 1848 n'a été motivée par rien, qu'elle a surpris le pays, que le gouvernement est tombé par hasard, sans avoir même fourni à l'émeute le prétexte que l'ordonnance de Charles X lui avait donné en 1830. Nous savons gré à M. Thureau-Dangin d'avoir détruit cette légende. Il a exposé dans la moitié d'un volume les préliminaires et les causes de la chute de la monarchie de Juillet. La marche des esprits a quelque chose de fatal, qu'on n'arrête jamais : tous les hommes d'État, tous les gouvernements ont sombré pour n'avoir pas voulu comprendre et diriger l'opinion, au lieu de lui résister, et pour avoir cédé trop tard, au moment où rien ne pouvait plus être sauvé. M. Guizot, à la fin de son ministère, Louis-Philippe, à la fin de son règne, ont été les représentants les plus honnêtes, si l'on veut, mais les plus entêtés et les plus aveugles de ce qu'on peut appeler la politique du passé.

Depuis la séance royale du 28 décembre 1847, personne ne pouvait douter qu'il n'y eût dans l'air un mouvement qu'il ne suffirait pas de nier pour le contenir. Le grand effet produit par un discours de M. de Montalembert à la Chambre des pairs; des paroles comme celles-ci prononcées par M. de Tocqueville à la Chambre des députés, n'étaient-elles pas le plus clair des avertissements : « Pour la première fois depuis quinze ans, existe dans le pays le sentiment, l'instinct de l'instabilité, ce sentiment précurseur des révolutions, qui souvent les annonce, qui quelquefois les fait naître.... On dit qu'il n'y a point de péril parce qu'il n'y a pas d'émeute; on dit que, comme il n'y a pas de désordre matériel à la surface de la société, les révolutions sont loin de nous. Messieurs, je crois que vous vous trompez. Sans doute le désordre n'est pas dans la société; mais il est entré profondément dans les esprits.... Est-ce que vous ne ressentez pas, par une sorte d'intuition instinctive qui ne peut s'analyser, mais qui est certaine, que le sol tremble de nouveau en Europe?.... Est-ce que vous avez, à l'heure où nous sommes, la certitude d'un lendemain? Est-ce que vous savez ce qui peut arriver en France d'ici à un an, à un mois, à un jour peut-être? Vous laisserez-vous prévenir par la tempête, qui marche sur vous?.... » Ces avertissements solennels ne réveillaient pas un ministère inconscient de son impopula-

rité, et dont un des hommes les plus dévoués au gouvernement, M. de Barante, disait : « Une partie des conservateurs savent mauvais gré à M. Guizot d'avoir tant d'ennemis. » Non moins caractéristiques sont les avis donnés au président du conseil lui-même par un jeune député de la majorité, M. de Morny, qui devait bientôt jouer un rôle singulièrement différent et alors très imprévu. « Si le mouvement continue, disait-il à M. Guizot, nous arriverons je ne sais où, à quelque catastrophe ; mais ce sera bien autre chose que la retraite du cabinet ; ce sera la défaite, la désorganisation plus ou moins longue du parti conservateur. »

Jamais prédiction ne fut si vite et si ponctuellement accomplie ; mais il faut avouer que puisque tant de gens l'ont faite, il aurait dû suffire d'un vulgaire génie pour la comprendre.

On sait la suite : elle a été magistralement exposée par M. Thureau-Dangin, avec un choix de détails puisés aux meilleures sources et une émotion communicative. Deux passages des plus curieux sont ceux où sont racontées l'entrevue nocturne, le 24 février 1848, aux Tuileries, de M. Thiers avec le Roi, discutant paisiblement le programme du nouveau ministère et se laissant arracher une à une toutes les concessions, et la scène pathétique où Louis-Philippe, décidé sous le coup de l'émeute à abdiquer le pouvoir, tient encore courageusement à libeller sa pièce dans toutes les règles et s'arrête pour dire à l'entourage qui le presse : « J'ai toujours écrit lentement, et ce n'est pas le moment de changer mon habitude. »

L'époque contemporaine présente à l'historien des difficultés que M. Thureau-Dangin a fort habilement surmontées. Il n'a mêlé à ses considérations aucune de nos rancunes politiques ; et, d'autre part, il a pu recueillir personnellement les témoignages, les confidences parfois, écrites ou parlées, de beaucoup d'hommes importants qui ont été mêlés aux événements qu'il raconte. De précieuses informations viennent aussi en aide à son jugement ; et il a édifié dans ces sept volumes un monument que l'on ne refera point ; tout au plus, l'auteur pourra-t-il apporter à une seconde édition, déjà commencée, quelques améliorations de détail.

G. Baguenault de Puchesse.

BULLETIN

Le Projet de loi contre les associations analysé et commenté, par le comte de Vareilles-Sommières, doyen de la Faculté libre de droit de Lille. Paris, Pichon, 1892, in-8 de 56 p. — Prix : 1 fr. 50.

Lorsque le projet de loi « sur la liberté d'association » déposé le 16 janvier dernier par le ministère Freycinet fut publié, il n'y eut qu'un cri dans toute la presse indépendante pour le taxer de « projet de loi contre les associations. » Si donc le savant doyen de la Faculté libre de droit de Lille n'avait eu d'autre but dans cette brochure que de montrer le caractère anti-

libéral de ce projet, on aurait le droit de dire qu'il a pris une peine inutile, qu'il a voulu démontrer l'évidence. Mais son travail a une tout autre portée. L'analyse détaillée qu'il a faite de l'œuvre législative de MM. Constans et Fallières en révèle non pas seulement l'idée générale, mais les sous-entendus, les pièges, les chausse-trapes, qui se cachent sous presque tous les articles. Que ne pouvons-nous faire lire cette excellente étude par tous les esprits droits, par tous les amis sincères de la justice! Ils y verraient à quelles inventions tyranniques, à quelles perversions du droit et du bon sens peuvent conduire l'esprit de secte et la haine de la religion! M. L.

L'Académie française au XIXe siècle et la foi chrétienne. Recueil de descriptions, traits historiques, poésies et fragments divers, précédés de courtes notices sur les académiciens catholiques contemporains, par l'auteur de la « Méthode pour former l'enfance à la piété. » Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, in-8 de 264 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est, dit la préface, une apologie beaucoup plus qu'un simple recueil historique et littéraire. L'auteur l'a fait pour venger le catholicisme du reproche qu'on lui adresse de ne produire aucun homme de talent. L'intention est bonne. Quant à l'exécution, je trouve qu'elle laisse à désirer. Il y a là beaucoup de bonnes choses qui pourront être utilement employées, mais dont la juxtaposition ne suffit pas pour faire un bon livre, ou plutôt un livre bien fait, ce qui est, ou du moins ce qui devrait être la même chose. L'auteur commence par les *croyants*, qui ne sont pas tous des croyants très authentiques ; puis viennent les *convertis*, entre lesquels figure Alexandre Dumas père, qui n'a jamais été de l'Académie. Ces choix sont faits d'une façon assez arbitraire; on ne voit guère pourquoi certains s'y trouvent et d'autres n'y sont pas, ni pourquoi tels ou tels sont dans le premier plutôt que dans le second chapitre, et réciproquement. Puis vient, dans un troisième chapitre, une série de témoignages académiques en faveur de la religion. On trouve là de tout, même du Lemoine, même du Leconte de Lisle, même du Renan. J'avoue que je ne vois pas bien le profit qu'on peut tirer de ces témoignages fragmentaires, auxquels il suffit d'un coup de ciseau donné au bon endroit pour leur faire dire généralement le contraire de la pensée de leur auteur. Une sous-division de ce troisième chapitre est intitulée l'*Académie de nos jours*, ce qui n'empêche pas d'ailleurs les académiciens dont on parle précédemment d'être pour la plupart très vivants. Voilà le défaut des divisions mal faites. Le livre en reste confus et peu clair, et le lecteur ne voit pas bien où on le mène. Enfin, l'auteur cite pour finir le fragment d'un discours sur les prix de vertu, où il est question d'un très digne et très charitable prêtre. Somme toute, comme tout livre documentaire, ce livre peut rendre des services ; il est d'une lecture agréable et saine. Mais quoi qu'ait voulu l'auteur, il n'a fait qu'un recueil, et, malheureusement, un recueil qui n'a pas la valeur que je voudrais voir à tous les bons livres. P. Talon.

L'Enseignement dans la famille. Cours complet d'études pour les jeunes filles, par Mme Laguerre, professeur de l'enseignement secondaire des jeunes filles. T. II. *Enseignement secondaire pour les jeunes filles de douze à seize ans. Préparation au brevet élémentaire.* Paris, Firmin-Didot, 1891, in-8 de XIX-360 p. — Prix : 2 fr. 50.

Nous avons annoncé ici même le premier volume de cet ouvrage, consacré à l'enseignement préparatoire et élémentaire pour les enfants de cinq

à douze ans. Le deuxième est consacré à l'enseignement secondaire ; c'est le complément de l'éducation. Semaine par semaine, on y indique toutes les leçons et tous les devoirs qui, durant quatre années, font monter la jeune fille jusqu'aux premiers sommets de la culture intellectuelle, à laquelle elle a aujourd'hui coutume d'aspirer. Au-dessus se trouve l'enseignement supérieur, qui probablement fera l'objet d'un nouveau volume. Il y a là une foule d'indications pratiques qui permettent, même à ceux ou celles qui n'y ont pas été préparés, de remplir convenablement les fonctions de pédagogues. A vrai dire, toutes ces méthodes si soigneusement déduites et si fort à la mode aujourd'hui ne sont-elles pas de nature à encourager la paresse du maître ou de la maîtresse et à enlever à leur enseignement tout caractère original et personnel? je le crains; je conviens d'ailleurs que c'est très commode, et qu'une mère de famille par exemple, si elle a le temps, pourra aisément diriger l'éducation de sa fille avec l'instrument perfectionné que Mme Laguerre met à sa disposition en lui indiquant avec grand soin la manière de s'en servir. Je laisse à qui en usera le soin de l'apprécier et d'en exprimer à l'auteur sa reconnaissance. Notons toutefois que parmi les ouvrages classiques recommandés, et nous y voyons avec plaisir figurer l'histoire sainte, nous trouvons quelques livres sujets à caution, non pas mauvais, mais neutres : avant de s'en servir, les mères de famille feront bien de se renseigner, je parle de celles qui veulent donner à leurs filles une éducation franchement chrétienne. Et j'estime qu'en France c'est encore le plus grand nombre. P. Talon.

Morale pratique, *enseignée par l'exemple à la jeunesse française*, par G. de Gerando, premier président honoraire de la cour d'appel de Nancy. Tours, Mame, 1892, in-12 de 216 p. — Prix : 0 fr. 95.

Voici un excellent petit livre qui contraste heureusement avec les livres de morale en usage aujourd'hui dans l'enseignement officiel. C'est un cours complet où toutes les grandes vérités de l'ordre moral, existence de Dieu, immortalité de l'âme, devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes, devoirs envers la société et bonne conduite de la vie, sont enseignées, non pas d'une façon didactique, mais d'une façon pratique, à l'aide d'exemples bien choisis et bien contés, destinés à convaincre les intelligences et à persuader et émouvoir doucement les cœurs. Ce petit livre est à la fois très chrétien et très français, car il puise son inspiration aux trois grandes sources de toute moralité et de toute bonne conduite humaine : la religion, le devoir et l'honneur. Aussi nous ne doutons pas qu'il aide, suivant le vœu de l'auteur, *à l'éducation virile et chrétienne de la génération dont dépend l'avenir de notre chère patrie.* Nous le recommandons très chaudement à nos écoles chrétiennes. C'est un excellent petit livre de distributions de prix. P. Talon.

La Lutte pour le vrai. Aphorismes, par F. Musany. Paris, Perrin, 1890, in-12 de 126 p. — Prix : 2 fr.

Il s'en faut de beaucoup que nous partagions toutes les idées de M. Musany, car il en a de fort mauvaises ; mais vraiment il n'est point banal : peut-être même cherche-t-il trop à ne point paraître tel ; avec lui on marche de surprise en surprise. Au début, on se trouve en face d'un spiritualiste très déterminé, fort peu tendre pour les matérialistes, les évolutionnistes, et autres philosophes en *istes* qui prétendent se passer de Dieu. Mais ce spiritualiste n'est pas du tout chrétien : à ses yeux toutes les reli-

gions sont des impostures, sauf la sienne, la « religion universelle, le culte de l'Être suprême, » religion d'ailleurs fort commode. Quant à la morale, elle peut se passer de la religion : la raison lui suffit. Celle du christianisme surtout doit être rejetée, car elle est souvent fort peu morale, et elle a le grand tort d'aller chercher dans une autre vie une sanction imaginaire qui ne fait qu'abaisser la notion du devoir. La morale de M. Musany est bien meilleure : d'abord elle proclame « le duel une admirable institution, le suicide un acte de confiance en Dieu. » N'allez pas croire au moins, d'après ces symptômes, que M. Musany soit un républicain de l'espèce de ceux qui nous gouvernent : vous vous tromperiez fort. D'abord il déclare que l'instruction populaire est nuisible à la société et au peuple lui-même à qui on la donne : puis il professe hardiment que l'idée de la souveraineté du peuple « conduit aux plus grandes folies » et « que le principe républicain est absurde, » par la raison, et vraiment c'est parler d'or, « que c'est une erreur colossale de vouloir faire faire les lois par tous, quand elles ne doivent être faites que par ceux qui sont capables de les faire. » Aussi ses préférences sont-elles pour un gouvernement aristocratique, avec des représentants choisis exclusivement dans la noblesse héréditaire, mais non cléricale, se transmettant par le droit d'aînesse. A ces préceptes politiques, qui font les bons gouvernements, l'auteur ne dédaigne pas d'ajouter les préceptes hygiéniques qui font les bonnes santés, et il proscrit formellement la « simplification de l'orthographe comme un outrage au bon sens. » Grâce à ses conseils, il espère que « quelque chose de bon pourra sortir du gâchis où nous vivons actuellement. » Nous le souhaitons de tout cœur, nous l'espérons même ; mais, à vrai dire, nous ne pensons pas que M. Musany y soit pour rien. Notons en finissant que l'auteur de ce traité philosophico-politico-physico-religieux avait précédemment écrit un certain nombre de livres sur le dressage des chevaux ! Nous lui faisons bien volontiers cette réclame.

P. Talon.

Toute licence sauf contre l'amour, par Maurice Barrès. Paris, Perrin, 1892. In-32 de 86 p. — Prix : 1 fr.

Pourquoi M. Maurice Barrès a-t-il intitulé sa brochurette : *Toute licence sauf contre l'amour?* J'avoue que je n'en sais rien. Dans une lettre-préface, l'auteur explique pourtant à un lecteur familier qu'il écrit un essai sur les antinomies de la pensée et de l'action : à preuve que le chapitre premier *(thèse)* est consacré à persifler agréablement l'*Association des étudiants de Paris ;* que le second *(antithèse)* fait l'éloge du scepticisme, sans qu'on voie bien ce qu'ici scepticisme veut dire, et que le troisième *(synthèse)* essaie de « concilier les antinomies de la pensée et de l'action » par l'amour. — Comprenne qui pourra.

P. Talon.

Choses et gens de théâtre, par P. Ginisty. Paris, Perrin, 1892, in-16 de 270 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre, comme tant d'autres que l'on publie aujourd'hui, est composé d'articles que l'auteur n'a pas voulu laisser dans l'oubli. Il a bien fait de les réunir. Ils ont été écrits, du reste, à propos de différents ouvrages qui leur ont servi de motifs. M. Ginisty n'est donc pas remonté directement aux choses ou aux personnes dont il parle. C'est un travail de seconde main, et peut-être eût-il été bon d'indiquer les titres des ouvrages sur lesquels l'auteur exécute des variations, comme on dirait en style musical. Quoi qu'il en soit, le volume est agréable, on y lira surtout avec intérêt la notice sur Mon-

chrestien, caractère étrange, souvent poète bien inspiré, précurseur trop oublié de Corneille; l'analyse du *Faust* de Lenan, que l'on ne connaît guère; la biographie de Mme Beaumarchais où l'auteur du *Barbier de Séville* apparaît avec un air bonhomme qu'on ne lui suppose pas. M. Arsène Houssaye est le sujet d'un article un peu adulateur, mais qui se termine bien par ces mots : « Il n'aura jamais quatre-vingts ans, il aura quatre fois vingt ans. » Et Voltaire qui disait :

Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur!

J. DE V.

Nouvelle Bibliothèque bleue. *Le Cid Campeador*, chanson de geste tirée du romancero, de la geste de mon Cid, et d'une tragédie de Corneille. Paris, 8, rue François Ier, 1892, in-32 de 117 p. — Prix : 0 fr. 40.

Le Cid, dans la jolie collection entreprise par M. le baron d'Avril, vient prendre place entre nos héros chevaleresques indigènes. Corneille l'a en quelque sorte naturalisé Français; aussi est-ce par des fragments empruntés au grand poète que commence ce nouveau volume. Ils contiennent tout le début de l'histoire romanesque du Campeador, la querelle de don Diègue et du comte de Gormas, puis les diverses situations si pathétiques qu'amène la mort du terrible comte. On arrive ensuite à l'analyse, d'après la chronique, des exploits de Rodrigue contre les Mores, au récit de son mariage avec Chimène; puis viennent la traduction d'une romance : *Le Cid pèlerin à Saint-Jacques de Compostelle*, et, d'après la vieille geste castillane, divers épisodes de sa vie glorieuse. Sous le titre de seconde branche, M. d'Avril suit le guerrier dans la seconde partie de son existence : l'exil, le serment de Sainte-Agathe, etc. La troisième branche est principalement remplie par le mariage des filles du Cid, la trahison des infants de Canova et leur châtiment, et notre collaborateur termine son travail par quelques pages sur l'histoire et la légende du Cid : peut-être eût-il mieux valu les placer au commencement du livre, à la lecture duquel elles auraient pu préparer des lecteurs qui peuvent être peu lettrés.

M. d'Avril nous promet d'autres publications du même genre, entre autres *le Mystère du siège d'Orléans*, où nous verrons apparaître Jeanne d'Arc, et le spirituel et amusant roman de *Jean de Paris*. TH. P.

Des Avantages et des inconvénients du Concordat et de sa suppression, par l'abbé A. PILLET, professeur de droit canonique aux Facultés catholiques de Lille. Paris, Retaux, 1892, in-8 de 43 p. — Prix : 0 fr. 60.

M. Pillet a reproduit, en le complétant un peu, ce nous semble, un discours prononcé par lui devant Son Éminence le cardinal archevêque de Paris, dans la dernière séance solennelle de l'Académie de Saint-Raymond Pennafort. Nous sommes entièrement de son avis quand il signale le danger de continuer à marcher dans la direction où nous entraîne le mouvement actuel : « Si nous faisons encore quelques pas dans la route où nous sommes engagés, nous nous trouvons enrôlés petit à petit, sans secousse, mais définitivement, dans une église constitutionnelle, c'est-à-dire schismatique (p. 6). Assurément, la question du Concordat, qu'on le veuille ou non, qu'on le dise ou qu'on le taise, sera posée et résolue contre nous. Attendrons-nous, impassibles et irrésolus, comme lors de nos dernières défaites pour la loi scolaire, le divorce, le service militaire?.... » M. Pillet se défend d'empiéter sur les prérogatives des évêques : il a raison d'user

de quelques précautions oratoires pour faire accepter ses sages considérations, qui autrement risqueraient peut-être d'être mal agréées. Qui nierait cependant l'utilité de cette brochure? Ne sait-on pas que souvent les gouvernants, quels qu'ils soient, attendent, pour se déterminer, l'indication significative et l'irrésistible entraînement de la masse qu'ils dominent? Avantages et inconvénients du Concordat, telles sont les deux divisions du sujet traité dans ces pages : elles sont successivement abordées avec une circonspection, une clairvoyance et une modération qui font le plus grand honneur à leur savant auteur. G. Péries.

Comment a péri la Commune, par Pierre Vésinier, ancien membre de la Commune. Paris, Savine, 1892, in-18 de xix-474 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous sommes en pleine tradition révolutionnaire : tout le monde trahit ! Charles Lullier, et Jourde, et Beslay, le « doyen de la Commune, » et le *général* Dombrowski, et le *général* Eudes, etc. A qui se fier, grand Dieu ! si ces austères républicains ne sont purement et simplement que de vulgaires escrocs vendant pour argent comptant leurs « frères ? » M. Vésinier, « ancien membre de la Commune, » est vraiment naïf de croire qu'il nous apprend quelque chose sur la moralité, l'honnêteté et la vertu des communards, que la perspective de piller et d'amasser quelque argent pour l'avenir mirent en liesse et en campagne. Cependant, il est piquant de voir les preuves accumulées par un ancien camarade : le vol de la Légion d'honneur, les saturnales de la femme Eudes et de ses amants, le pillage des ministères, sont les épisodes instructifs de cette trop longue orgie de 1871. Et ce héros, ce « brave général » Dombrowski, offrant de livrer, moyennant finance, les portes de Paris à nos soldats : encore une légende qui s'en va !

Quand M. Vésinier flétrit la répression bourgeoise de M. Thiers, il a raison, et les baïonnettes ne sont pas un moyen de remédier aux maux de la classe ouvrière. Puisse cette conviction ouvrir les yeux de l'auteur et peu à peu l'amener à comprendre que la solution de la crise sociale ne se trouve pas dans les déclamations matérialistes et haineuses que le peuple a apprises à l'école de cette bourgeoisie voltairienne dont il condamne l'égoïsme et la dureté de cœur, mais dans la pratique des commandements de Dieu et le respect des lois de l'Église, qui enseignent leur devoir aux riches et aux pauvres. G. de G.

Tué par les Juifs. Avril 1890. *Histoire d'un meurtre rituel,* par Henri Desportes. Préface d'Edouard Drumont. Paris, Savine, 1890, in-18 de 60 p. — Prix : 0 fr. 75.

Dans cette brochure virulente, M. Henri Desportes raconte l'histoire d'un meurtre rituel accompli par les juifs sur un enfant chrétien de Damas. Les juifs de Paris ont naturellement défendu, et avec vivacité, leurs coreligionnaires de Damas. C'est pour leur répondre que M. Desportes publie cet acte d'accusation. Au lecteur de répondre s'il a bien démontré la réalité du crime abominable qui, il n'est pas besoin de le dire, n'a pas reçu son châtiment. Quoi qu'on en puisse penser, c'est une page intéressante et dramatique de l'histoire du sémitisme contemporain. M. Drumont en a écrit la préface, éloquente comme toujours. Les nombreux lecteurs de *la France juive* y verront que sa verve ne faiblit pas et qu'il poursuit avec le même éclat son ardente campagne. Avis aux collectionneurs de la bibliothèque antisémitique. P. Talon.

La Crise chrétienne. *Questions d'aujourd'hui*, par Pierre Lasserre. Paris, Perrin, 1891. in-18 de XII-298 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre procède du même mouvement qui a produit les *Idées morales* d'Édouard Rod et le *Devoir présent* de Paul Desjardins. Dans une série de *Dialogues philosophiques*, l'auteur recherche, je cite ses expressions, « quels germes et quelles possibilités de vrai christianisme se dissimulent réellement dans la poussée morale dont nous sommes témoins. » Tour à tour il considère « l'orientation nouvelle de la sensibilité, l'orientation morale et l'orientation intellectuelle. » Et la conclusion? Je serais bien embarrassé de la dire, et l'auteur aussi probablement. Son livre est un dissolvant qui réduit tout en poussière et n'est par conséquent guère de nature à guérir le mal qu'il constate, qu'il analyse et dont il se plaint. A ce point de vue, je le trouve bien inférieur aux deux ouvrages dont je parlais tout à l'heure. Celui-ci procède trop visiblement de M. Renan, qu'il appelle un illustre chorège, quand beaucoup d'autres ne voient en lui qu'un *fumiste* malfaisant. Aussi je doute que ce livre ait un grand succès : quelques amateurs pourront le lire, mais notre pauvre fin de siècle a vraiment besoin de quelque chose de plus solide et de moins bruyant où se retenir et s'accrocher pour ne pas glisser tout à fait au fond de l'abîme. Ils font, en somme, une bien mauvaise besogne, tous ces analystes plus ou moins brillants qui achèvent de désagréger l'édifice branlant auquel les révolutions ont déjà donné tant de coups funestes. Il y a vraiment beaucoup mieux à faire. Du moins tant de tentatives impuissantes et dérobées montrent de plus en plus que le christianisme seul peut donner une base solide à la reconstruction sociale. Tout ce sable mouvant sera balayé par le souffle des tempêtes qui grondent, et le roc apparaîtra de nouveau, sur lequel s'élèvera, s'il veut et doit durer, l'édifice de notre avenir.

P. Talon.

De la guerre faite à la religion en France. Paris, Lamulle et Poisson, 1892, in-18, 47 p. — Prix : l'unité, 10 cent.; le cent, 8 fr.; le mille, 65 fr.

Sous ce titre, l'auteur de cette excellente brochure a relevé et dénoncé un à un tous les griefs des catholiques, en prenant pour canevas la Déclaration des cardinaux du 16 janvier 1892. Voici les titres des chapitres : *Débuts de la lutte; Programme de la secte; Les Décrets; Expulsion des congrégations; Exécution des décrets; Après les expulsions; Laïcisation des hôpitaux; Traitements du clergé; Abrogation de la loi sur le repos dominical; Licence accordée à la presse; Promiscuité des cimetières; Divorce; Désaffectation des églises; Projets divers; Loi sur l'instruction primaire; Suppression des bourses des élèves ecclésiastiques; Assujettissement du clergé au recrutement de l'armée; Séparation de l'Église et de l'État; Mesures préparatoires; Loi sur les associations.... Conclusion.* Comme on le voit, c'est un tableau complet. N'est-il pas nécessaire de nous le mettre souvent sous les yeux, afin qu'en mesurant les progrès de la persécution, nous redoublions de courage et de moyens pour la combattre? Les circonstances ont pu varier; elles n'ont pas changé notre devoir, et, de même que l'ennemi n'a pas désarmé, il ne faut pas, nous, que nous déposions les armes. La présente brochure nous aidera dans cette œuvre; elle est écrite avec modération, elle est très claire et très complète : c'est un éloquent mémento, et, lorsqu'on en poursuit la lecture, on se sent à la fois et plus décidé à la résistance, et plus en état de la mener à bien. — Elle porte le sceau de la Société bibliographique.

Victor Pierre.

Union de la France chrétienne. — A l'école primaire, par Gabriel Martin. Paris, Lamulle et Poisson, 1892, in-18, 64 p. — Prix : 0 fr. 15 c. l'unité; 10 fr. le cent; 75 fr. le mille ; pour les sociétaires, 0 fr. 10 c., 8 fr. et 65 fr.

Cette brochure, la première de celles qu'a adoptées la Société bibliographique pour la propagande de l'*Union de la France chrétienne*, mais la seule qui aura paru sous ce patronage et sous ce titre général, n'est pas de ces études lestement faites, qui ne donnent du sujet à traiter qu'une idée superficielle dans un style déclamatoire. De même que M. Gabriel Martin avait été choisi à cause de sa compétence personnelle, de même il a mis beaucoup de méthode, un grand acquis, une remarquable connaissance de la matière ; il n'est pas de personne, même très au courant, qui ne s'y instruira et qui n'y retrouvera réunis une foule de traits et de chiffres que tout homme, voué à la défense de la liberté d'enseignement (et quel père de famille n'est en ce cas ?) doit posséder et retenir. Une table des matières termine cette brochure. Elle a cinq chapitres : I. *Le Règlement des comptes :* les comptes de l'instruction publique, où la Cour des comptes a renoncé à pénétrer; II. *La Décadence de l'enseignement public* : 1,000 communes n'ayant pas d'école, 1,624 n'en ayant pas de filles ; suppression de 200 écoles primaires par an ; 114,000 élèves de moins en trois ans ; dans le même temps, 1,000 élèves de moins dans les écoles normales ; III. *L'Enseignement libre*, qui gagne 85,000 élèves ; IV. *La Guerre à l'école libre :* c'est la conséquence et la rançon de sa prospérité; enfin V. *La Morale laïque* et ses fruits. Une *Conclusion* très saisissante montre ce qu'il y a à faire. A tous les titres, nous recommandons cette brochure que la Société bibliographique a, du reste, favorisée de son sceau. Victor Pierre.

Le Jargon jobelin de maître François Villon, par Pierre d'Alheim. Paris, Savine, 1892, in-16 de xii-144 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait que les poésies de Villon contiennent un certain nombre de pièces écrites dans un argot, le jargon jobelin, qui a donné beaucoup de tablature aux érudits. M. Pierre d'Alheim nous offre la traduction de ces œuvres étranges et la fait suivre d'un dictionnaire qui intéressera les linguistes. Suivant M. d'Alheim, M. Al. Vitu a été dupe d'une supercherie quand il a accueilli comme étant du vieux poète plusieurs ballades, également en argot, dans l'édition qui lui a valu une couronne peut-être un peu légèrement accordée par l'Académie française. M. d'Alheim publie néanmoins ces ballades qu'il croit apocryphes, en les faisant suivre d'un essai de traduction littérale, et son volume, tiré seulement à cinq cent exemplaires, peut être considéré comme un utile complément aux diverses éditions des œuvres de Villon. Grisberg.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. le contre-amiral Amédée-Ernest-Barthélemy Mouchez, membre de l'Institut, est mort à Wissous, le 25 juin, dans sa soixante et onzième année. Né le 24 août 1821, il obtint successivement ses grades jusqu'à celui de contre-amiral (29 juin 1878). Les travaux hydrographiques qu'il entreprit sous les auspices du ministère de la marine, les observations astronomiques dont le chargea l'Académie des sciences, mirent en relief ses qualités scientifiques. Il fut nommé tour à tour membre du Bureau des longitudes (16 juin 1873), directeur de l'Observatoire (26 juin 1878), et prit en

1875 à l'Académie des sciences le fauteuil de M. Mathieu. Voici, en dehors des *Annales de l'observatoire de Paris*, la liste de ses principales publications : *Nouveau Manuel de la navigation dans le Rio de la Plata* (1862, in-8) ; — *Les Côtes du Brésil, descriptions et instructions nautiques, 2e section, De Bahia à Rio-Janeiro* (1864, in-8) ; — *Recherches sur la longitude de la côte orientale de l'Amérique du Sud* (1867, in-8) ; — *Rio de la Plata, descriptions et instructions nautiques* (1873, in-8) ; — *Les Côtes du Brésil, descriptions et instructions nautiques, 1re et 4e sections* (1874, in-8) ; — *Rapport annuel sur l'état de l'observatoire de Paris, pour l'année 1884* (1885, in-4) ; — *La Photographie astronomique de l'observatoire de Paris et la Carte du ciel* (1887, in-18) ; — *Rapport annuel sur l'observatoire de Paris pour l'année 1887* (1888, in-4).

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Henri Pigeonneau, arrivée le 31 mai. M. Pigeonneau était l'un des professeurs les plus distingués de l'Université. A la suite de brillantes études, il était entré dans l'enseignement historique. Après quelques années de professorat au lycée Louis le Grand, il fut nommé à l'une des chaires de la Faculté des lettres de Paris. C'est surtout la géographie commerciale et l'histoire du commerce et des colonies qui attirèrent son attention. M. Pigeonneau n'a guère publié que des livres d'enseignement classique, en dehors d'une *Histoire du commerce de la France*, la meilleure qui ait été écrite jusqu'ici, et qui fait regretter que son auteur n'ait pas fait davantage profiter le public de ses recherches. Voici d'ailleurs la liste des ouvrages de M. Pigeonneau : *Cours d'histoire et de géographie à l'usage de l'enseignement primaire et secondaire* (1866-1875, in-12) ; — *Le Cycle de la croisade et la Famille de Bouillon* (1877, in-8) ; — *Manuel encyclopédique du commerce* (1880, in-8) ; — *L'Administration de l'agriculture au contrôle général des finances, 1785-1787*, avec Alfred de Foville (1882, in-8) ; — *L'Avenir commercial de la France en Afrique.* Conférence faite à la séance d'inauguration des conférences commerciales de la section du Caire de l'Union française de la jeunesse, le 24 novembre 1882 (1883, in-8) ; — *Les Grandes Époques de l'histoire du commerce de la France*, 1re partie (1883, gr. in-16) ; — *Cours complets de géographie à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire spécial* (1889, in-12 cart.) ; — *Cours complet de géographie à l'usage des établissements d'enseignement des jeunes filles* (1884-1885, in-12 cart.) ; — *Cours complets de géographie divisés par classes et rédigés conformément aux derniers programmes officiels* (1885, in-12 cart.) ; — *Histoire du commerce de la France* (1885-1889, in-8) ; — *Géographie de l'Europe, moins la France* (1886, in-12).

— On annonce encore la mort : de M. Th. Baju, auteur d'un certain nombre de pièces de théâtre destinées aux patronages et aux cercles catholiques, mort dans le courant du mois de juin ; — de M. Pierre-Ossian Bonnet, membre de l'Institut, professeur d'astronomie mathématique à la Faculté des sciences de Paris, auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Leçons de mécanique élémentaire à l'usage des candidats à l'École polytechnique et à l'École normale supérieure*, 1re partie (1858, in-8) ; *Théorie de la réfraction astronomique* (1888, in-8), mort le 23 juin, à l'âge de soixante-douze ans ; — de M. Auguste Chassaing, archiviste paléographe, juge au tribunal civil du Puy, né à Pontaumur (Puy-de-Dôme) en 1830, qui a publié notamment : *Chroniques d'Estienne Médicis, bourgeois du Puy* (1869-1874, 2 vol. in-4) ; *Mémoires de Jean Burel, bourgeois du Puy (1560-1629)* (1876, in-4) ; *Cartulaire des Templiers du Puy-en-Velay (1153-1400)* (1882, gr. in-8) ; *Cartulaire des hospitaliers (Ordre de Saint-Jean de Jérusalem) du Velay* (1888, gr. in-8), mort dans le courant de mai ; — de M. Jules Douat, caricaturiste, plus connu sous le pseudonyme de J. Blass, collabo-

rateur du *Journal amusant*, du *Triboulet* et du *Pilori*, mort le 18 juin ; — de M. Jean Floux, poète et chroniqueur, qui a collaboré à divers journaux parisiens, mort le 19 juin; — de M. Charles Gueullette, sous-chef de bureau au ministère des finances, né à Paris en 1834, auteur de nombreux travaux sur le théâtre et les arts, parmi lesquels nous citerons : *Les Peintres espagnols* (1863, in-12); *Les Ateliers de peinture en 1864, visite aux artistes* (1864, in-12); *Répertoire de la Comédie-Française* (1883-1891, 7 vol. in-12); collaborateur de la *Gazette des beaux-arts* et de la *Revue internationale*, mort le 10 juin ; — de M. Anatole de la Forge, né à Paris en 1821, auteur de nombreux ouvrages politiques, dont nous citons : *Des vicissitudes politiques de l'Italie dans ses rapports avec la France* (1850, 2 vol. in-8); *Histoire de la République de Venise sous Manin* (1853, 2 vol. in-8); *La Révolution française et l'Église* (1882, gr. in-8), mort le 6 juin ; — de M. Alphonse Leduc, éditeur de musique et directeur du journal *l'Art musical*, mort le 4 juin, à l'âge de quarante-huit ans ; — de M. l'abbé Lesmayoux, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres de : *L'Église évangélique de Prusse* (1869, in-8); *Le 25 Mai à l'avenue d'Italie, massacre des dominicains d'Arcueil* (1871, in-12); *L'Enseignement primaire* (1872, in-8), mort le 2 juin ; — de M. Isidore Loeb, secrétaire de la rédaction de la *Revue des études juives*, qui a publié notamment : *La Controverse sur le Talmud sous saint Louis* (1881, in-8); *Statuts des juifs d'Avignon, 1779* (1881, in-12); *Tables du calendrier juif depuis l'ère chrétienne jusqu'au XXXe siècle* (1886, in-4); *Le Juif de l'histoire et le Juif de la légende* (1890, in-16) ; — de M. Joseph-Napoléon Martin, auteur de nombreux et remarquables travaux sur la géographie de l'Asie centrale, mort le 28 mai ; — de Mgr Jean-Joseph Marchal, archevêque de Bourges, ancien professeur de philosophie au grand séminaire de Saint-Dié, mort le 26 mai ; — de M. Alphonse Meugy, inspecteur général des mines, dont nous devons citer : *Essai de géologie pratique sur la Flandre française* (1852, in-8); *La Poésie de la musique* (1875, in-12); *Explication de la carte géologique, astronomique, de Réthel, département des Ardennes*, en collaboration avec M. Nivoit (1878, in-8), mort le 20 juin, à l'âge de soixante-seize ans ; — de M. le chanoine Jean-Baptiste Pardiac, né à Fontet (Gironde), en 1818, auteur de nombreuses études et histoires dont nous citerons : *Études archéologiques, jointes à la description du portail de l'église Saint-Pierre de Moissac (Tarn-et-Garonne)* (1859, 2 vol. in-16); *Étude archéologique et iconographique de Sainte-Ursule* (1860, in-8); *Histoire de saint Jacques le Majeur et du pèlerinage de Compostelle* (1863, in-8); *Histoire de saint Abbon, abbé de Fleury-sur-Loire* (1872, in-8); *Histoire de saint Jean-Baptiste et de son culte* (1886, in-8), mort le 24 mai ; — du docteur Jean-Louis-Théodore Pravaz, directeur de l'Institut orthopédique à Lyon, auteur de nombreux ouvrages sur la médecine, mort à Lyon, le 12 juin ; — du R. P. Teissandier, lazariste, qui a été professeur au grand séminaire de Cambrai, mort le 18 juin.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Per-Olof Bäckström, historien et folkloriste suédois, qui a donné notamment une Histoire de l'Europe de 1815 à 1866, mort à Stockholm le 19 mai, dans sa quatre-vingt-sixième année; — de M. Georg-Bernhard Brunner, professeur à la Faculté de médecine de Dorpat, mort à cinquante-sept ans, le 28 mai, à Fribourg ; — de M. Hermann Burmeister, qui enseigna longtemps la zoologie à l'Université de Halle, mort à Buenos-Ayres, âgé de quatre-vingt-cinq ans, le 2 mai ; — de M. Greville Chester, moins connu par ses poésies que par ses travaux égyptologiques, mort à soixante-deux ans, le 23 mai; — de M. Chaloner Will. Chute, auteur de *History of the Vyne in Hampshire*, mort à cin-

quante-trois ans, le 30 mai; — de M. W. Cory, plus connu sous le pseudonyme de W. Johnson, et dont le meilleur ouvrage est *Ionica* (1858), mort à soixante-dix ans, le 11 juin; — de M. Rudolf Demme, professeur de médecine à l'Université de Berne, mort le 16 juin; — de M. Joh.-Ed. Erdmann, professeur de philosophie à l'Université de Halle, mort le 13 juin, à quatre-vingt-sept ans; — de M. Jacob Fischel, professeur de psychiatrie à l'Université de Prague, mort le 5 juin, âgé de soixante-dix-neuf ans; — de M. Johann-Alfons-Renatus Helferich, professeur d'économie nationale à l'Université de Munich, mort dans cette ville le 8 juin, à soixante-quatorze ans; — de M. Elijah Johnson, libraire, éditeur de la *Cambridge Review;* — de M. Karl Keleti, connu par ses travaux de statistique, mort le 29 mai, à Bude, âgé de cinquante-neuf ans; — de M. Gustav König, professeur de jurisprudence à l'Université de Berne, mort le 23 mai; — de M. Alfred-Eduard Krauss, professeur de théologie à l'Université de Strasbourg, mort à cinquante-sept ans, le 1er juin; — du géographe et historien bien connu, M. Theodor Menke, qui a notamment publié un atlas historique justement estimé, mort à Gotha, à soixante-treize ans, le 17 mai; — de M. Th. Meynert, aliéniste distingué, professeur à la Faculté de médecine de Vienne, mort à cinquante et un ans, le 31 mai; — de M. D.-T. Moore, fondateur de *the Rural New Yorker,* auteur de publications estimées, mort le 3 juin, à soixante-douze ans; — de M. Dimitri-Rud. Peacock, consul général à Odessa, dont les études sont presque toutes consignées dans le *Journal of the royal asiatic Society,* mort à cinquante-trois ans, à Odessa; — de M. Schnebeler, botaniste, mort à Christiania, en juin; — de M. Wilhelm Schum, professeur d'histoire à Kiel, où il est mort le 16 juin; — de M. J. Schwane, professeur de dogme et de théologie morale à l'Académie de Munich, mort à soixante-huit ans, le 1er juin; — de M. Emil-Mario Vacano, célèbre romancier allemand, mort le 9 juin, à Carlsruhe, âgé de cinquante-deux ans.

— C'est par erreur que plusieurs journaux — et notre *Revue* à leur suite — ont annoncé la mort de M. Challamel, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. C'est l'éditeur bien connu par ses publications coloniales et géographiques, frère de l'érudit bibliothécaire, qui a été enlevé par la mort.

Congrès. — A Orléans s'est tenu, du 22 au 30 juin dernier, le cinquante-neuvième congrès archéologique de France, sous la présidence de notre collaborateur, M. le comte de Marsy.

Concours et prix. — Dans sa séance du 24 juin, l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen a décerné un prix de 700 fr. (prix Moulin), à M. l'abbé Bourienne, professeur à l'Institution Sainte-Marie, pour son travail intitulé : *Biographie normande de Malherbe.*

— L'Académie des sciences physiques et naturelles de Naples met au concours (31 mars 1893), pour un prix de 1,000 fr., une étude sur les parties fondamentales de la théorie des substitutions.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 3 juin, M. Le Blant a donné lecture d'une note sur des talismans de bataille usités au moyen âge. M. Philippe Fabia a lu ensuite un mémoire sur la question de savoir si Pline l'Ancien a assisté au siège de Jérusalem par Titus. — Le 10 juin, l'Académie a entendu trois mémoires : le premier de M. de Charencey sur la chronologie ancienne du Mexique ; le second de M. Wesseley sur un texte de l'*Oreste* d'Euripide avec notations musicales; le troisième de M. de Maulde sur les différentes espèces d'ambassades usitées au moyen âge. — Les lectures de MM. de Charencey et de Maulde ont été continuées dans la séance du 17 juin. M. Valois a ensuite communiqué

un travail sur une ambassade allemande en France en 1381. — Dans la séance du 24 juin, après la présentation par M. Héron de Villefosse de quatre bustes en plâtre enluminé de l'époque romaine découverts en Égypte, M. Foucart a lu un mémoire sur le rôle joué par Sophocle dans les événements qui suivirent le désastre des Athéniens en Sicile. M. de la Borderie a ensuite entretenu l'Académie des dernières années de Jeanne de Montfort.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 18 juin, M. Henri Michel a communiqué à l'Académie une étude sur la philosophie politique de Herbert Spencer. M. Lagneau a terminé sa communication sur les conséquences démographiques des guerres en France depuis un siècle. — Le 25 juin, M. Proust a donné lecture d'un mémoire sur la conférence sanitaire de Venise. M. Bardoux a lu ensuite une notice sur M. Ernest Havet.

Les Archives de l'histoire de France. — L'article que le *Polybiblion* a consacré, dans sa livraison de juillet 1891 (p. 70-72), au *Manuel* de MM. Ch.-V. Langlois et H. Stein, contient, sur le mode de publication de ce répertoire si utile, un renseignement auquel la récente apparition du fascicule II vient donner un démenti. Ce fascicule, quoique fort considérable, ne complète pas encore l'ouvrage, ce que l'on croyait pouvoir affirmer alors ; mais les travailleurs n'attendront pas bien longtemps, puisque tout sera terminé pour la fin de la présente année. Les pages 305 à 608 du *Manuel* renferment la fin de la Ire partie, c'est-à-dire la suite des archives municipales, les archives hospitalières et les archives diverses. Le dernier chapitre, en particulier, abonde en renseignements fort précieux sur des collections parfois très importantes et parfaitement inconnues des travailleurs. Il est permis de se demander comment les deux auteurs ont pu, sans le moindre secours officiel, réunir tous ces matériaux. Sans doute les archivistes départementaux leur ont prêté un concours utile ; mais n'est-il pas à désirer que le ministre de l'instruction publique, désormais en mesure de constater les résultats acquis par la seule initiative privée, encourage une publication appelée à rendre tant de services ? Une circulaire, invitant tous les gardiens d'archives, archivistes départementaux, communaux, instituteurs, etc., à fournir l'état sommaire de leurs dépôts, apporterait à MM. Langlois et Stein un appui précieux. Ne pourrait-on pas agir aussi officiellement auprès des conservateurs de dépôts étrangers ? Nous croyons que, dans un grand nombre de cas, on rencontrerait le meilleur accueil. Mais il faudrait se hâter ; car on annonce la mise sous presse du dernier fascicule, consacré aux archives de l'histoire de France à l'étranger, c'est-à-dire en Alsace-Lorraine et en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Belgique, en Espagne et en Portugal, dans la Grande-Bretagne, en Italie, à Monaco, dans les Pays-Bas, dans les pays scandinaves, dans les pays slavo-grecs, en Suisse et enfin dans les pays d'outre-mer. Il contiendra aussi les indications relatives aux grandes bibliothèques françaises et étrangères et des tables. Le *Polybiblion* reviendra en détail sur ce *Manuel* quand il sera complet.

Jules César a Izernore. L'Emplacement d'Alésia. — Vieille question qui ne sera sans doute jamais résolue à la satisfaction de tous. — Lorsque le *Polybiblion* a signalé les *Notes d'un chercheur sur l'Alésia de Vercingétorix décrites par César,* de M. A. Lachanal (t. LII, p. 469-470), desquelles il résultait, aussi peu clairement que possible, que l'antique Alésia avait dû s'élever sur la colline des Avenières (Isère), nous avons déjà exprimé cette opinion que si jamais la question de l'emplacement du célèbre et funèbre oppidum revenait sérieusement sur le tapis, le débat ne pouvait plus guère

s'ouvrir qu'entre Alise-Sainte-Reine et Alaise de Franche-Comté, en tenant pour quantités négligeables les Alésia plus ou moins fantaisistes de la Savoie, de l'Ain ou de l'Isère. Or, voilà que, après M. A. Gravot *(Étude sur l'Alésia de César. Alize-Izernore (Ain)*, Paris, Lechevalier, 1862), M. F. Chapel, chef d'escadron d'artillerie, se basant simplement sur l'étymologie des localités ou des lieux dits, vient affirmer, timidement il est vrai, que l'Alésia de César et de Vercingétorix n'est autre qu'Izernore, petite localité de l'Ain, non loin de la frontière sud du département du Jura. La brochure de cet officier supérieur, fort intéressante et ingénieusement présentée d'ailleurs, est intitulée : *Jules César à Izernore* (Nantua, imp. Arène, in-8 de 15 p.). Mais sa discussion, toute théorique, rappelle, en raccourci, certaines parties de l'étude de M. A. Delacroix : *Alaise et Séquanie*, bien que cela ne semble pas reposer sur des fondements aussi relativement solides. Du reste, M. F. Chapel reconnaît (p. 5), qu' « à Izernore on n'a point encore entrepris de travaux méthodiques en vue de la recherche d'une castramétation quelconque. » Eh bien ! voilà le moment de les entreprendre, ces recherches. Et si les érudits et les archéologues du Bugey ont foi dans les déductions étymologiques de M. F. Chapel, ils se cotiseront pour faire des fouilles, comme cela s'est fait jadis dans le Doubs, à la voix des Delacroix et des Castan. Nous le souhaitons sincèrement.

Paris.— M. Raoul de la Grasserie, déjà connu par divers travaux de grammaire comparée et par des recherches sur les langues américaines, propose à son tour un nouvel essai de langage international : *Études de grammaire comparée. De la possibilité et des conditions d'une langue internationale* (Paris, J. Maisonneuve, in-8 de 56 p.). C'est une tentative intéressante; mais bien que M. de la Grasserie ait nettement marqué les défauts du volapük et ait essayé de les éviter, nous craignons que son projet n'ait guère plus de succès. Il nous semble bien difficile qu'une langue parvienne à s'immobiliser, à se cristalliser, et bien difficile aussi qu'un langage commun ne soit pas plus ou moins défiguré par ceux des différents peuples qui en useront. M. de la Grasserie admet dans son alphabet des substitutions de lettres, il admet même que telle ou telle personne intercale une lettre euphonique dans un mot qu'elle aurait de la peine à prononcer autrement. N'est-ce pas ouvrir la porte aux modifications insensibles? Une langue littéraire, écrite, pourrait à la rigueur rester stationnaire; il est bien difficile qu'il en arrive ainsi d'une langue parlée. Le choix même de l'idiome que l'auteur prendrait comme base de la langue internationale — le grec — est-il heureux? Il n'est guère admissible qu'on fasse subir à une langue vivante les mutilations que propose M. de la Grasserie. La connaissance, même vague, du grec nuirait plus qu'elle ne servirait à l'adoption de l'étrange vocabulaire proposé par lui. Précisons par un exemple : Qui irait décomposer αμπαιδ en ἀνήρ παῖς, « enfant mâle. » Jamais ἀνήρ en composition n'aurait donné αμ, que tout le monde rattachera à ἀνά. — Il est absolument inexact de soutenir, comme le fait M. de la Grasserie en plusieurs passages de sa brochure, que le latin ait été au moyen âge une langue morte. Ç'a été une langue vivante qui s'est modifiée et altérée. Quelques lettrés se sont efforcés d'imiter tel écrivain de l'antiquité; mais cela ne prouve rien; chez tous les peuples ayant une littérature, il se trouve à toutes les époques des hommes qui essaient de s'approprier le langage d'écrivains antérieurs, sans jamais, d'ailleurs, y réussir parfaitement.

— Courtes et bonnes, les deux brochures suivantes de M. Léon-G. Pélissier. L'une *(Louis XII et les Privilèges de la Bretagne en cour de Rome)* n'a que 5 pages, et l'autre *(M. Yriarte et l'Évêché de Cette)*, 8 pages. La première

est relative à un épisode de la vie d'Anne de Bretagne, dont Le Roux de Lincy n'a pas parlé dans son ouvrage classique sur cette princesse (Paris, 4 vol. in-12, 1860) : l'ambassade qu'elle envoya au pape Alexandre VI après la mort de Charles VIII et avant son second mariage avec Louis XII, etc. M. Pélissier a retrouvé, parmi les manuscrits de la *Marciana* (Venise), la lettre par laquelle Louis XII recommande au Pape les ambassadeurs de sa femme. A la suite de cette lettre, le savant éditeur public, d'après les archives de Milan, deux documents au sujet d'une attaque dont un des ambassadeurs, l'évêque de Tréguier, avait été l'objet de la part de paysans milanais, une lettre contenant les plaintes de la victime et une lettre de Ludovic Sforza ordonnant de poursuivre et de châtier les auteurs de l'attentat. — Dans la seconde brochure est relevée une plaisante erreur commise par M. Yriarte dans son ouvrage sur César Borgia : cet écrivain, non content d'enrichir la *Gallia christiana* d'un cardinal de *Rohan* assez surprenant pour le temps de Louis XII (il s'agit du cardinal de *Rouen*, du cardinal d'Amboise), l'a encore complétée d'un évêché de Cette, inattendu pour toutes les époques. Le prétendu évêché de *Cette* n'est autre que l'évêché de *Ceuta*, en Mauritanie.

— *Les Ex-libris oratoriens*, c'est le titre du fascicule X de la 2e série de la *Petite Bibliothèque oratorienne*, publiée par le P. Ingold (Paris, Ch. Poussielgue, gr. in-8 de 15 p., tiré à 50 exemplaires numérotés, avec illustrations). La curieuse notice est divisée en deux parties : les *ex-libris* généraux, à l'usage des bibliothèques communes des maisons de l'Oratoire, et les *ex-libris* des particuliers (les PP. Quiqueran de Beaujeu, Le Mercier, de Montmeau et Jannart). A la dernière page de cette brochure est reproduit l'*ex-libris* de l'auteur, bibliophile fervent et bibliographe habile. A tous ces titres le fascicule X sera l'un des plus recherchés, l'un des plus précieux de toute la collection.

— Vient de paraître l'*Annuaire de l'Union fraternelle du commerce et de l'industrie pour 1892* (1re année), lequel a pour but de « créer des rapports de mutuelle confiance entre la clientèle et les commerçants catholiques. » Sa devise est : « Tout pour le Sacré-Cœur. » Cette utile publication contient notamment la liste des industriels et des commerçants de Paris et de la province qui ont adhéré à l'œuvre dont le secrétariat général est rue des Petits-Carreaux, 14, à Paris.

— M. A. Certeux a réuni en une élégante brochure, illustrée d'une façon originale et qui a pour titre : *Les Calendriers à emblèmes hiéroglyphiques* (Paris, Leroux, in-8 de 61 p.), diverses études publiées dans la *Revue des traditions populaires* (années 1889 et 1890) ou lues par lui au congrès des sociétés savantes de Paris et des départements (séance du 25 mai 1891). Ce travail, curieux à plus d'un titre, est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur traite des *Calendriers des illettrés*, et dans la seconde, des *Calendriers à emblèmes hiéroglyphiques*. Sans doute, cette dernière partie, qui fait connaître la manière dont les naturels de divers pays appartenant actuellement à l'Amérique latine mesuraient le temps, intéressera beaucoup certaines catégories de savants et de chercheurs ; mais il est probable que la plupart des lecteurs accorderont leurs préférences aux détails attachants que M. A. Certeux fournit sur les calendriers primitifs des illettrés, lesquels dénotent une imagination et parfois un sens pratique remarquables.

— La *Simple Revue*, qui a commencé de paraître en avril dernier, est un « courrier mensuel littéraire, artistique et mondain. » (Paris, 41, boulevard Haussmann, 10 fr. par an.) Le directeur est M. Henri Regnal. Des poésies, des romans, des notes et informations sur le monde des arts et des lettres, tel est le programme du nouveau périodique.

— Le Salon de 1892 a fait, de la part du *Monde illustré*, l'objet d'un numéro spécial publié au prix ordinaire de tous les numéros (0 fr. 50). M. Olivier Merson, à qui a été confié le soin de présenter « le vrai Salon » (celui du Palais des Champs-Élysées), fait d'abord, dans un court résumé, l'histoire des Salons passés. Puis il passe en revue les principales toiles exposées. La reproduction des tableaux, au nombre de vingt-neuf, de mérites divers, est fort bien exécutée, selon l'habitude, d'ailleurs, de ce beau journal. Nous signalerons particulièrement, avec le portrait de S. S. Léon XIII, par M. Chartran, le tableau de M. A.-H. Bramtot, *En bateau ; En Alsace*, de M. A. Dawant; *Devant le palais ducal à Venise*, un campement de l'armée française pendant l'époque révolutionnaire, de M. G. Clairin, et *Chant du soir*, de M. J. Wagrez.

— L'on sait qu'il s'était fondé récemment à Paris une « alliance antisocialiste; » que cette société avait tâché d'allier entre eux des hommes d'opinions politiques fort diverses ; qu'on a voulu y voir une tentative politique et qu'elle a dû se dissoudre pour se reconstituer sous un autre titre indiquant plus nettement son objet. Cette nouvelle « Société pour le développement de l'initiative privée et la vulgarisation de la science sociale » vient de publier le premier numéro de son Bulletin : *le Mouvement social* (Paris, 56, rue Jacob ; mensuel, 6 fr. par an). « La Société, dit le programme, a pour but d'exciter le développement de l'initiative privée par une propagande ayant pour base l'observation rigoureuse des faits sociaux. »

— Le *Dictionnaire général de la langue française au commencement du XVII*e *siècle jusqu'à nos jours*, par MM. A. Hatzfeld, A. Darmesteter et A. Thomas (Paris, Delagrave), en est arrivé à son huitième fascicule, qui va de Corneau à De.

— M. Émile Vaucanu, artiste graveur, qui a collaboré notamment à l'illustration de l'*Histoire du luminaire* de M. Henry d'Allemagne, vient de publier un album de vues d'Alger. L'ouvrage, tiré à 50 exemplaires, dont chacun se distingue par une marque particulière, est en vente chez l'auteur, 93, avenue Kléber, à Paris. Ce sont les vieux quartiers si pittoresques de la ville, que l'auteur veut nous faire connaître.

— Dans une note extraite de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, M. Moranvillé complète heureusement les renseignements que fournissait Froissart sur *la Fin de Mérigot Marchès*, le fameux bandit limousin (Paris, in-8 de 11 p.). Il publie notamment l'accord conclu entre Jean de Blaisy et le sire de Tournemire, pour la livraison au Roi par ce dernier de son cousin Mérigot.

— Notre collaborateur M. l'abbé G. Péries vient de faire un tirage à part d'un article paru récemment dans le *Journal de droit canon et de jurisprudence canonique*, sous le titre suivant : *Le Droit canonique et les besoins actuels de l'Église. Rénovation et codification.*

— M. Charles Dejob, docteur ès lettres, publie une remarquable brochure intitulée : *De l'antipathie contre Malherbe, à propos d'un livre récent*. Extrait de la *Revue internationale de l'Enseignement* (Paris, Colin, gr. in-8 de 31 p.). Il examine et combat la thèse de M. Brunot sur *la Doctrine de Malherbe* (Paris, 1891). Tout en louant « l'étendue de la science et la finesse de l'esprit » du nouveau docteur, il prend si bien contre ce dernier le parti du réformateur du Parnasse, que Malherbe n'a peut-être jamais été mieux défendu, lui qui a été si souvent attaqué. Dans sa victorieuse réfutation, M. Dejob touche à une foule de points : il s'occupe de Ronsard, de Racan, de Balzac, de Régnier, de Desportes, de Bertaut, de Boileau, d'André Chénier, de Marini, d'Alfred de Musset, de Sainte-Beuve, etc.

— Voici le second fascicule des *Recherches sur la topographie gâtinaise,* de notre collaborateur M. Henri Stein, dont le premier a été déjà indiqué ici même (Paris, Picard, in-8 de 23 p.). M. Stein nous signale aujourd'hui une formule du recueil des *Formulæ Senonenses,* qui permet de fixer au 1er juin 808 la dédicace de l'église de Chailly-en-Brère, dont l'histoire jusqu'ici ne remontait pas au delà du XIIIe siècle. Il parvient aussi à préciser l'emplacement du prieuré de Brion ou Bréon, dans la commune de Chapelle-la-Reine.

— La Librairie illustrée complète le *Watteau* de M. Paul Mantz, dont le *Polybiblion* a rendu compte, par un curieux recueil de planches intitulé : *Cent dessins de Watteau gravés par Boucher* (Paris, in-4 de V-118 p.). Nous reviendrons en temps utile sur ce recueil.

— La brochure de M. le marquis de Vogüé : *Malplaquet et Denain* (Paris, H. Champion, 1892, in-16 de 144 pages) nous offre un récit intéressant et quelque peu rajeuni des deux plus grands faits militaires du règne de Louis XIV sur son déclin, et nous montre les conséquences de la glorieuse défaite et de la brillante victoire. L'énergie de Villars, le courage et la solidité des régiments créés par Louvois, et la fidélité du peuple à Louis XIV malheureux, sont des exemples qu'il est bon de rappeler quelquefois. Ils sont pour nous des enseignements et des encouragements.

Auvergne. — M. Élie Jaloustre publie une notice sur le *Livre de raison d'un bourgeois de Clermont au XVIIe siècle* (Clermont-Ferrand, imp. Bellet, gr. in-8 de 26 p. Extrait du *Bulletin* de l'Académie de cette ville). Il donne l'analyse, avec nombreux extraits, du registre domestique, conservé aux archives du département du Puy-de-Dôme, d'André Blau, né à Clermont, le 19 août 1631, fils d'un conseiller au présidial et qui succéda à son père en cette charge. Il y a là les comptes de la maison (notamment le détail des dépenses de la noce du chroniqueur), les incidents de la vie de famille, et aussi la mention de quelques faits locaux, comme l'établissement (20 janvier 1663) des Pères jésuites en la ville de Clermont, l'arrivée de Messieurs des Grands-Jours (25 septembre 1665), la convocation du ban (29 septembre 1679), etc.

Champagne. — M. Alphonse Baudouin vient de publier à Troyes, chez l'éditeur Lacroix, une brochure intitulée : *L'Ermite de Saint-Gengoult.* C'est une sorte de poème en prose, dont on peut louer hautement l'inspiration spiritualiste et religieuse et l'idéalisme sincère, alliés à une exacte reproduction des scènes de la vie rustique. L'action se passe dans la forêt de Clairvaux, que l'auteur décrit à merveille.

— M. Arsène Thévenot publie, sous le titre d'*Éphémérides communales* (Arcis-sur-Aube, Léon Frémont, gr. in-8 de 45 p.), de recommandables observations sur la nécessité et le moyen de favoriser les recherches relatives à l'histoire locale. L'auteur voudrait la création, dans chaque commune, d'une sorte de livre de raison où seraient inscrits tous les événements dignes de mémoire. Il rappelle qu'il a trouvé diverses mentions de ce genre dans les registres paroissiaux, où les curés inséraient les actes de baptême, de mariage et de décès ; il cite (p. 7-8) des notes de 1693, 1706, 1784 à 1793, tirées de plusieurs registres du canton de Ramerupt, au sujet de maladies, inondations, sécheresses, grands froids, disettes, récoltes maigres ou abondantes, etc. Il voudrait que, fidèles à ces précédents, nos municipalités préparassent jour par jour l'histoire future de leurs communes. Sans vouloir discuter ici la manière d'opérer proposée par M. Thévenot, nous croyons que son idée est bonne et nous la signalons à l'attention de nos lecteurs.

Franche-Comté. — Les *Annales franc-comtoises* de mai-juin dernier ont pu-

blié un article réclamant, entre autres choses, de la coopération des sociétés savantes des trois départements du Doubs, du Jura et de la Haute-Saône, la publication d'un vaste dictionnaire bio-bibliographique des célébrités ou notabilités franc-comtoises. A lui tout seul, M. Jules Gauthier, archiviste du Doubs, avait déjà, par avance, répondu, d'une façon sommaire et sur un point spécial, à ce desideratum, car au moment même où paraissait l'article des *Annales*, M. J. Gauthier publiait dans l'*Annuaire du Doubs pour 1892* un *Dictionnaire des artistes franc-comtois antérieurs au XIXe siècle*, qui a été tiré à part (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de 24 p.). Voilà, certes, un travail fort utile, quelque abrégées que soient les 443 notices dont il est composé; c'est une première base pour les futures biographies d'artistes. Bien que quelques-uns des architectes, sculpteurs, graveurs, peintres, etc., qui ont trouvé place ici soient étrangers à la Franche-Comté par leur naissance, l'importante liste de M. Jules Gauthier inflige dès à présent un authentique démenti à certains voyageurs (en chambre quelquefois!) qui, dans leur sereine ignorance des hommes et des choses du pays, ont affirmé que les Comtois, bien doués sous le rapport des sciences exactes, avaient peu de dispositions pour les beaux-arts.

— M. Maurice Grammont a extrait des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. VII, une sérieuse étude sur *le Patois de la Franche-Montagne et en particulier de Damprichard (Franche-Comté)*. « Le patois de la Franche-Montagne [région dont le centre est le canton de Maîche (Doubs)] nous a paru, dit l'auteur, présenter un certain intérêt pour la linguistique romane, à cause des particularités de sa phonétique et de la pureté de ses formes. » Ce court essai semble annoncer un digne continuateur des G. Fallot et des J. Tissot, linguistes comtois bien connus.

— M. A. Claudin a inséré, dans la livraison de mai-juin dernier du *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire* un remarquable travail sur *les Origines de l'imprimerie à Salins, en Franche-Comté, 1484-1485*. D'accord, au fond, avec M. Auguste Castan, bibliothécaire de Besançon, qui, en 1879, a disserté sur *le Premier Livre imprimé en Franche-Comté (Mémoires de la Société d'émulation du Doubs)*, M. Claudin, par des déductions différentes, en arrive à établir qu'un certain *Bréviaire* de l'église de Besançon a été imprimé à Salins en 1484 par Després ou Du Pré, et que c'est bien là le premier échantillon de la typographie franc-comtoise. Il jette aussi un coup d'œil très rapide sur l'art de Gutenberg à Salins, depuis ses débuts jusqu'à l'an 1741.

Guyenne et Gascogne. —M. l'abbé A. Breuils, curé de Cazeneuve (Gers), publie : *Les Légendes de sainte Quitterie dans les antiques bréviaires de Lescar, Dax et Agen* (Pau, imp. Vignancour, gr. in-8 de 13 p.). L'auteur constate, au sujet des traditions espagnoles relatives à sainte Quitterie : 1° que les plus anciens documents liturgiques et authentiques d'outre-monts, où il soit fait mention de la glorieuse martyre, sont les bréviaires de Siguenza et de Palencia, lesquels, d'ailleurs, ne remontent pas plus haut que la seconde moitié du XIVe siècle ; 2° que les bréviaires gascons (dont le texte est reproduit dans la brochure) sont plus anciens et se datent directement ou indirectement de la fin du XIIIe siècle ou du commencement du XIVe.

— La *Revue catholique de Bordeaux*, un de nos meilleurs recueils provinciaux, publie, depuis le commencement de cette année, deux séries d'articles d'un très grand intérêt : d'une part, une étude de critique littéraire extrêmement importante, *Chateaubriand d'après sa correspondance familière*, où M. l'abbé Pailhès met en œuvre quantité de lettres inédites de Chateaubriand, de Fontanes et des autres membres du « groupe, » provenant pour

la plupart de la bibliothèque de Genève. De son côté, notre savant collaborateur M. le chanoine Allain donne enfin au public, sous ce titre modeste : *Contribution à l'histoire de l'instruction primaire dans la Gironde avant la Révolution*, un dossier considérable de pièces d'archives patiemment réuni durant de longues années. Ce recueil, qui formera plus tard un volume, comprendra, outre 12 à 1,300 textes inédits classés dans un ordre rigoureux et sobrement annotés, un mémoire historique et critique où les données qu'ils fournissent seront résumées et discutées.

Ile de France. — M. l'abbé Cottret, curé de Saint-Sauveur (Oise), vient de publier un *Livret* de catholicité (Compiègne, Pontrel frères, in-16 de 10 p.), destiné à recevoir les *titres attestant la catholicité* de chaque personne. Le livret contient ainsi une série de certificats, qui doivent être signés par le curé, affirmant que le possesseur du livret a été baptisé, a reçu l'instruction religieuse, a rempli le précepte de la sanctification du dimanche, s'est confessé, a communié, a été confirmé. Trois autres pages sont réservées aux sacrements de mariage et d'extrême-onction et à l'attestation de sépulture chrétienne. Quelques instructions précèdent chaque certificat.

Lorraine. — La *Société d'archéologie lorraine* reprend ses vieilles traditions et va publier, comme autrefois, à côté de ses *Mémoires* annuels, une série de documents. Après les *Inventaires des ducs de Lorraine*, qui ont paru l'an dernier, on nous promet le *Catalogue des actes de Mathieu II, duc de Lorraine (1220-1251)*, préparé par M. Lemercier de Morière, archiviste-paléographe, prématurément décédé ; puis cette série comprendra la Chronique de Jean de Bayon (xive siècle), des cartulaires et des chroniques. On ne saurait trop engager les sociétés savantes de province à fournir ainsi des instruments de travail qui leur feront honneur en même temps qu'elles assureront l'existence d'originaux toujours susceptibles d'une destruction prochaine.

— A propos de la publication récente de l'inventaire des archives de la ville de Verdun antérieures à 1790, dû à la collaboration de MM. Labande et Vernier, anciens élèves de l'École des chartes, et précédé d'une longue introduction historique, du premier de ces deux auteurs, il vient de paraître une brochure de Mlle M. Buvignier-Cloüet : *Observations sur la manière dont M. Labande juge l'abbé Cloüet* (Verdun, in-8). On y remarque une grande animosité contre M. Labande et le louable désir de défendre l'abbé Cloüet, l'historien de Verdun, des attaques dont il est l'objet. Quoique la défense ne soit pas toujours servie par d'excellents arguments, il faut reconnaître que, dans certains cas, la mémoire de l'abbé Cloüet ne méritait pas les accusations que lui a infligées M. Labande. Ce dernier, du reste, sommé de s'expliquer, a pris un faux-fuyant qui peut presque compter pour une rétractation.

— M. A. Roserot a récemment publié dans les *Annales de l'Est* et tiré à part une courte mais intéressante note sur la *Construction d'une route entre la Lorraine et la France au XVIIIe siècle* (Nancy, in-8), aux environs de La Marche en Bassigny.

Lyonnais. — *Le Centenaire de saint Bernard à l'étranger* a été fêté, d'après M. l'abbé Ulysse Chevalier (Lyon, E. Vitte, in-8 de 12 p.), par des œuvres durables. Il en donne comme preuve les *Xenia Bernardina* publiés par les cisterciens d'Autriche, dont il nous fait connaître l'économie, en insistant surtout sur la bibliographie dressée par le P. Léopold Janauschek.

Normandie. — M. Delisle analyse le cartulaire de *la Léproserie de Belleville* (Saint-Lô, gr. in-8 de 12 p.), située dans la commune actuelle de Coutances. Les plus anciennes des chartes sont du xiie siècle, et les plus ré-

centes du xve. M. Delisle reproduit l'acte qui peut être considéré comme la charte de fondation, et passe ensuite en revue, d'après les autres documents, les terres et les rentes qui formaient la dotation de la maladrerie de Belleville.

— C'est dans un style familier, comme il convenait, que M. Blairet a écrit son petit opuscule : *Pour encourager les petits enfants qui seront plus tard agriculteurs* (Fécamp, *Mémorial cauchois,* in-8 de 31 p.). On ne saurait évidemment trouver là un traité si minime soit-il; mais ces quelques pages seront utiles à ceux que veut entraîner l'auteur vers « la carrière agricole, celle de nos pères, la plus belle de toutes. »

Picardie. — M. Alcius Ledieu, conservateur de la bibliothèque d'Abbeville, publie la troisième partie de la *Monographie d'un bourg picard : Traditions populaires de Démuin* (Paris, A. Picard, in-8 de III-236 p.). Le curieux recueil se compose de dix-sept chapitres, parmi lesquels nous citerons ceux qui sont relatifs aux jeux et divertissements des enfants et des adultes, aux rondes et chansons, aux superstitions et croyances populaires, aux coutumes locales, aux locutions, proverbes, devinettes, aux contes de la veillée, aux noms, prénoms, surnoms et sobriquets, au blason. L'auteur rappelle qu'avant même la création du mot Folklore, M. Xavier Marmier recueillait les traditions populaires sous toutes les latitudes, surtout dans le nord de l'Europe, et publiait le fruit de ses recherches en 1841 et 1845, et il a raison de saluer en lui le vénérable précurseur de nos folkloristes d'aujourd'hui.

— Le *Mesurage des terrains occupés par les églises et couvents de la ville de Saint-Omer et de ses faubourgs,* exécuté en vertu de l'édit de Philippe II établissant en Artois l'impôt du centième denier, est reproduit par M. Pagart d'Hermansart et permet de connaître l'étendue des domaines ecclésiastiques en 1569 (Extrait du *Bulletin historique de la société des antiquaires de la Morinie*) (Saint-Omer, H. d'Homont, in-8 de 8 p.).

— M. Henri Dabot publie les *Lettres d'un lycéen et d'un étudiant de 1847 à 1854, pour faire suite aux Registres, notes et lettres d'une famille péronnaise* (Péronne, Quentin; Paris, H. Gautier; in-8 de 120 p.). Ce complément de la publication de l'an dernier, mentionnée ici, ne sera pas moins bien accueilli. L'auteur, dans son *Avant-propos*, dit qu'il destine ces lettres à ses vieux camarades de collège et d'école de droit. D'autres encore les liront avec grand intérêt, car il y a là bien des souvenirs de la fin du règne de Louis-Philippe et du commencement de l'Empire.

Poitou. — Nous avons sous les yeux le numéro spécimen d'un nouveau recueil périodique : *l'Intermédiaire de l'Ouest. Revue bibliographique mensuelle* (Niort, L. Clouzet. 6 fr. par an). Voici le sommaire de ce numéro : *Au lecteur.— Les Premiers Imprimeurs de Thouars,* par M. Henri Clouzot. — *Le Chien de Niort (1373),* par M. Leo de Saivre. — *Comment on voyageait dans l'ancienne France*, par M. H. Proust. — *Spectacles populaires en Poitou,* par M. Henri Clouzot. — *Intermédiaire des chercheurs de l'Ouest.* Ce numéro, comme on le voit, est très bien composé, et si les livraisons suivantes lui ressemblent, le succès de l'entreprise est assuré.

— M. Jules Robuchon a publié une nouvelle série (13 livraisons) de ses *Paysages et monuments du Poitou.* Titre : *Le Loudunais* (101 p. de texte in-fol., 24 héliogravures hors texte, 37 dessins dans le texte et 1 plan). Les notices ont été rédigées, pour le Loudunais, par M. Roger Drouault (partie historique), et M. Georges Balleyguier (partie archéologique); pour le château et la ville de Richelieu (Indre-et-Loire), par M. Tornézy, président de la Société des antiquaires de l'Ouest; pour le château de Ternay, par M. d'Aviau de Piolant.

—Le *Polybiblion*, qui a publié jadis la bibliographie spéciale des célèbres fouilles faites à Sanxay par le R. P. de la Croix, ne doit pas manquer de signaler à ses lecteurs les trois articles sur *Sanxay*, que M. Lièvre vient de donner dans la *Revue poitevine et saintongeaise* (nos de février, mars et avril), résumé de conférences faites il y a quelques mois à la Faculté des lettres de Poitiers. L'auteur voit, dans les ruines de Sanxay, les restes d'une ville gallo-romaine. Alors même qu'on ne partagerait pas cette opinion, on reconnaîtra sans difficulté que le travail de M. Lièvre est de beaucoup ce qui a été publié jusqu'ici de plus érudit et de plus original sur Sanxay.

— M. Ernest Jovy, continuant ses *Études et recherches*, publie le troisième fascicule de cette collection : *Un juge d'Urbain Grandier. Louis Trincant, biographe inédit de Salmon Macrin* (Loudun, imp. Reiffé, in-8 de 19 p.). Après avoir dit quelques mots sur Trincant, « archéologue passionné, héraldiste exact, feudiste consommé, généalogiste habile, » correspondant des Sainte-Marthe et de Duchesne, il reproduit, d'après le manuscrit français 20157 de la Bibliothèque nationale, une curieuse notice sur Salmon Macrin, ce poète auquel Michel de l'Hospital écrivait : « Tu fais les vers à décourager les plus fervents. » Cette « Vie de Salmon Macrin » est la plus détaillée et la meilleure que nous possédions du valet de chambre de François Ier.

Provence. — M. Eugène-Victor Lieutaud, ancien conservateur de la bibliothèque de la ville de Marseille, devenu notaire à Volonne (Basses-Alpes), publie la *Généalogie des études des notaires de l'arrondissement de Sisteron* (Paris, Lechevalier, in-12 de 50 p.). Comme nous le lisons dans la *Revue historique de Provence*, du baron du Roure (première livraison de 1892, p. 32), « ce catalogue, fait d'une façon très consciencieuse, rendra de véritables services à ceux qui s'occupent de généalogies ou d'études locales et qui ont besoin de compulser les anciennes minutes des notaires. »

—Signalons l'éloquent *Éloge funèbre de M. l'abbé Jean Bonnet, aumônier des prisons départementales et de la royale et dévote compagnie des pénitents gris de la ville d'Avignon*, prononcé en la chapelle des pénitents gris, le 31 mars 1892, par M. l'abbé Paul de Terris (Avignon, Aubanel, in-8 de 32 p.). On remarquera surtout, dans ce beau discours, un passage touchant sur la mère de l'abbé Bonnet, « qui, à la veille d'accomplir sa centième année, au moment où ses soixante-douze enfants et petits-enfants, jusqu'à la quatrième génération, se disposaient à solenniser pieusement cet anniversaire mémorable, s'endormit de son dernier sommeil, fortifiée par les sacrements du chrétien et par la bénédiction du grand Pie IX, femme digne des temps antiques; » et aussi une vibrante protestation contre la suppression du budget des cultes.

Allemagne. — L'Allemagne va enfin posséder, pour l'histoire moderne de sa littérature, des *Jahresberichte* analogues à ceux qui existent déjà pour l'histoire, pour les sciences naturelles et pour d'autres sciences. Les *Jahresberichte für neuere deutsche Litteraturgeschichte*, dont le premier volume, consacré aux publications de l'année 1890, paraîtra vers l'automne prochain à la librairie Göschen de Stuttgart, se trouvent sous la direction de MM. Julian Élias, Max Herrmann et Siegfried Szamatolski. Ils embrasseront l'histoire de la littérature allemande depuis Opitz. Chaque volume, qui formera un grand in-8 de 25 feuilles, sera divisé en quatre parties : d'abord une partie générale où l'on trouvera en huit chapitres : l'histoire de la littérature; l'histoire de la langue écrite; l'histoire des théories poétiques; l'histoire de la librairie; l'histoire de la civilisation; l'histoire de l'enseignement; l'histoire de la philologie allemande; enfin la littérature à l'école. Le deuxième livre com-

prendra l'histoire littéraire du milieu du xve au commencement du xviie siècle; le troisième ira du xviie au milieu du xviiie; le quatrième, du milieu du xviiie à nos jours. Le prix de souscription est de 12 fr. 50.

Angleterre. — On annonce la prochaine publication, à la librairie Simpkin, Marshall et Cie, d'un ouvrage sur le peintre français Corot, dû à la plume de M. D. C. Thomson et largement illustré.

— Une bonne nouvelle! Les amateurs pourront désormais acquérir les volumes de la Camden Society sans en être membres et à des prix fixes. La liste, avec prix des publications de la Société depuis 1871, peut être demandée à MM. Nichols, à Westminster.

— *The Medical Review* est un périodique nouveau, rédigé par des spécialistes et pour des spécialistes. Le premier numéro doit paraître dans ce présent mois de juillet.

Autriche-Hongrie. — L'Union académique des historiens allemands, à Vienne, publie son deuxième compte rendu annuel : *Akademischer Verein deutscher Historiker in Wien. Bericht über das II. Vereins-Jahr*, 1890-1891 (Wien, Selbstverlag des Vereins, in-8 de 37 p.). En dehors des renseignements officiels, ce rapport contient deux études : l'une, de M. Josef Strässle, sur les relations de l'Autriche et de la Pologne de 1658 à 1660, c'est-à-dire depuis le traité de Wehlau jusqu'aux négociations qui aboutirent à la paix d'Oliva; et l'autre, de M. Max Vanesa, sur l'unité de l'œuvre de Polybe.

Belgique. — M. A. Legrelle a extrait de son important ouvrage sur *la Diplomatie française et la Succession d'Espagne* une notice sur ce point spécial : *L'Acceptation du testament de Charles II, roi d'Espagne, par Louis XIV* (Gand, imp. Dullé-Plus, gr. in-8 de 76 p.). Ceux qui n'auront pas lu l'ouvrage entier pourront dire, au sujet de la notice qui en a été tirée à part, qu'ils en connaissent du moins les pages les plus remarquables. L'auteur de *Louis XIV et Strasbourg*, livre qui a déjà eu quatre éditions, a mis en pleine lumière toutes les circonstances d'un des épisodes les plus mémorables de l'histoire de l'Espagne et de l'histoire de la France; il a fait un heureux usage des documents imprimés et des documents inédits, ces derniers puisés principalement aux archives du ministère des affaires étrangères. M. Legrelle, en cet échantillon de son grand ouvrage en cours de publication, se montre le digne successeur et continuateur de Mignet.

— La *Question* est une « revue technique des sciences, des arts et de l'industrie, » un « journal de procédés de recettes et de renseignements appliqués à la vie pratique, » qui se publie depuis l'année dernière deux fois par mois à Bruxelles (62, boulevard du Nord. 10 fr. 50 par an). Le directeur de la revue est M. le docteur Telos.

— *L'Enseignement des mathématiques dans les classes inférieures des humanités* est, hélas! bien négligé. Ce mépris a frappé un professeur belge, qui en examine les causes et y cherche un remède (Bruxelles, Société belge de librairie, in-8 de 39 p.).

— Remercions M. Godefroid Kurth d'avoir donné au public la brillante et solide conférence sur *Pierre l'Ermite*, faite par lui à Liège. L'éloquent professeur démolit la légende de Pierre l'Ermite, montre qu'il est né dans l'Amiénois et non, comme d'aucuns l'ont prétendu, dans le pays de Liège, résume les seuls faits historiques que l'on sache sur lui d'une manière positive et, grâce aux interpolations insérées par un moine de Neufmoustier dans la chronique d'Albéric de Trois-Fontaines et dans celle de Gilles d'Orval, il nous fait connaître ses derniers jours dans l'abbaye de Neufmoustier, dont il fut le fondateur (Liège, Demarteau, in-12 de 27 p.).

— Notre collaborateur M. Eugène Beauvois publie une savante et curieuse dissertation : *La Tula primitive, berceau des papas du nouveau monde.* Extrait du *Muséon* d'avril 1891 (Louvain, imp. Istas, gr. in-8 de 26 p.). *Tula,* c'est l'île de Thulé (Islande) et les *papas* sont les émigrants Gaëls. C'est à l'aide de divers documents mexicains que M. Beauvois a écrit ce nouveau chapitre de la mystérieuse histoire des antiques relations de l'Europe avec l'Amérique. Il est impossible de ne pas lui donner raison dans son identification des papas du nouveau monde avec ceux de l'ancien. Signalons, dans une note de la page 24, une réhabilitation de l'abbé Brasseur de Bourbourg, « ce puissant initiateur, que ses plagiaires affectent de dédaigner. »

— M. Victor Brants a publié récemment un travail intitulé : *Jehan Richardot* (Louvain, J.-B. Istas, in-8 de 25 p.), qui a paru d'abord dans le *Muséon.* L'auteur résume, d'après des documents inédits, les origines de la légation des Pays-Bas à Rome et de la nonciature du Saint-Siège à Bruxelles. Les premiers agents des Pays-Bas à Rome furent Lauro Dubliul, puis son fils Lorenzo; mais ces envoyés ne jouaient qu'un rôle politique assez effacé dans la Ville éternelle. Jehan Richardot, au contraire, dès son arrivée, « fait partie du corps diplomatique et prend les allures d'un ministre résident. » L'auteur expose brièvement les faits et gestes de ce représentant des archiducs auprès du Pape (1600-1603), et nous le montre successivement désigné comme bénéficiaire de l'abbaye de Lure, dans le comté de Bourgogne (1600), nommé, en récompense de ses bons services, à l'évêché d'Arras (1603), et enfin promu à l'archevêché de Cambrai, siège sur lequel il mourut en 1614.

Espagne. — Le numéro du 5 juin de la *Ciudad de Dios* contient la fin de la bibliographie des Pères augustins d'Espagne, de Portugal et d'Amérique, que le P. Bonifacio Moral y insère depuis de longs mois. Nous espérons que cet intéressant travail sera publié en volume, et nous aurons peut-être l'occasion d'en parler plus amplement à nos lecteurs. Nous signalons dans le même fascicule une étude du P. Francino Blanco Garcia sur le poète catalan Mosén Jacinto Verdaguer, et d'intéressantes mais pénibles considérations sur l'état misérable de l'enseignement secondaire en Espagne.

— La *Coleccion de documentos ineditos para la historia de España*, que publie avec tant de zèle le marquis de la Fuensanta del Valle, vient de s'enrichir, en quelques mois, de trois nouveaux volumes, les tomes CI, CII et CIII. Ils ont pour objet la correspondance des princes d'Allemagne avec Philippe II et ses ambassadeurs en résidence à Vienne (1556-1598) (Madrid, Murillo).

— Les numismates n'apprendront pas sans plaisir qu'on vient de publier le catalogue intégral des monnaies arabes qui se conservent au musée de Madrid, le plus riche du monde sous ce rapport. C'est M. Rada y Delgado, dont on connaît la compétence particulière, qui a dressé ce catalogue (Madrid, Murillo, in-8 de xxiv-204 p.).

— Nous signalerons un court opuscule de piété, consacré aux cinq vendredis de sainte Marie-Madeleine de Pazzi par le directeur de la *Revista Carmelitana* de Barcelone : *Los Cinco Viernes de santa María Magdalena de Pazzi* (Barcelone, tip. católica, in-32 de 31 p.). Le pieux écrivain rappelle l'origine de cette dévotion, donne de brèves instructions pour faire ces exercices et indique les prières et les méditations nécessaires.

— Le P. Blanco, augustin, professeur à l'Escurial, a donné le deuxième volume de son *Histoire de la littérature espagnole au XIXe siècle* (L'Escorial, Collège royal, in-8 de 640 p.).

Italie. — La maison Lœscher de Turin prépare la mise en vente d'un

important volume de M. Arturo Graf, sur les légendes du moyen âge : *Mitti, leggendi e superstizioni del medio evo* (in-8 de XXIII-311 p.). Ce premier volume, qui sera suivi d'un second déjà sous presse, est consacré presque entièrement aux légendes relatives au paradis : *Il Mito del paradiso terrestre ; Situazione del paradiso terrestre ; Natura, condizioni e meraviglie del paradiso terrestre : Gli Abitatori del paradiso terrestre ; I Viaggi al paradiso terrestre ; Il Riposo dei dannati ; La Credenza nella fatalità.* Nous aurons l'occasion de revenir sur cet ouvrage.

— C'est un heureux patronage que celui de Muratori pour une revue d'érudition historique. C'est celui sous lequel se présente à nous le recueil entrepris par M. F. Ballerini, et dont le premier fascicule a paru le 31 mai : *Il Muratori, raccolta di documenti storici inediti o rari* (Roma, San Francesco a Ripa, 18, Palazzo Peretti, 10 fr. par an, plus le port). La revue donnera des documents inédits, lettres, chroniques, voyages, relations, etc., se rapportant non seulement à l'histoire de Rome et de l'Italie, mais même à l'histoire extérieure. La série des abbés de Farfa en supplément à Muratori, trois documents sur la conjuration de Stefano Porcari, deux lettres de Silvio Pellico, un article sur un Pentateuque de la Vaticane, une note sur le voyage des gonfaloniers à Naples en 1616, et des fragments de lettres de 1738-1739 formant une chronique de Rome : tel est le contenu du premier fascicule.

— La Royale Députation d'histoire de la patrie, à Turin, vient de publier la suite de ses beaux travaux en un fascicule in-folio et en deux volumes grand in-8. Le fascicule est le cinquième des *Indices chronologici ad antiquit. Ital. M. Æ. et ad opera minora Lud. Ant. Muratorii*, publiés par MM. Charles Cipolla et Antoine Manno. Nous retrouvons encore le nom de l'infatigable baron Manno sur le volume intitulé : *Biblioteca storica italiana. Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia* (t. IV, Turin, VIII-576 p.). Ce tome IV d'une des plus riches et des plus exactes bibliographies connues contient les articles compris entre 14,624 et 18,590, de *Can* à *Corz*, ce qui nous promet encore plus de vingt mille articles en dix gros et beaux volumes. L'immense et remarquable travail du secrétaire de la Royale Députation, déjà souvent mentionné ici, ne saurait être trop loué. — L'autre volume, intitulé : *Miscellanea di storia italiana*, est le 29e de la collection (Turin, XLIII-535 p.). On y lira avec intérêt les notices de Giuseppe Roberti sur Ranza, de Carlo Dionisotti sur la chapelle de la cour d'appel de Turin, d'Ermanno Ferrero sur Vincenzo Promis et ses travaux numismatiques, de Cesare Nubilonio sur l'histoire de Vigevano (l'éditeur de cette importante monographie est Carlo Negroni), de Cais di Pierlas sur le fief de Châteauneuf dans les Alpes-Maritimes, du XIe au XVe siècle (cette étude féodale et généalogique est rédigée en langue française), de Domenico Carutti sur Carlo-Felice Comino.

Suisse. — La librairie H. Trembley, de Genève, va commencer la publication d'une édition complète des *Œuvres de saint François de Sales*. Cette édition, entreprise sous les auspices de Mgr Isoard, évêque d'Annecy, et faite par les soins des religieuses visitandines du premier monastère d'Annecy, promet d'être la plus exacte des œuvres du saint évêque de Genève. Les textes seront revus avec diligence sur les manuscrits originaux et sur les premières éditions. Des morceaux inédits compléteront l'œuvre, qui comprendra plusieurs volumes. Les deux premiers, qui paraîtront dans le présent mois de juillet et en octobre, reproduiront les *Controverses* et la *Défense de l'estendart de la sainte Croix*.

— Les passages à la fois imposants et doux de la Haute-Engadine sont

bien connus des étrangers ; il n'en est pas de même en France. Sous ce titre : *Kursall Malaja dans la Haute-Engadine et ses environs* (Zurich, Orell Füssli, in-16 de 53 p.), M. Altenbourg nous fait connaître un des plus beaux sites de cette admirable région ; comme pour les précédentes publications de la collection Orell Füssli, il faut louer l'excellence de l'exposé et la commodité du format ; des gravures et une carte remarquablement claire sont ajoutées pour le plaisir des yeux.

États-Unis. — M. Henry A. Brann, curé de Sainte-Agnès, à New-York, vient de publier sur le grand schisme une intéressante brochure : *The Schism of the West and the freedom of papal elections* (New-York, Benziger, in-8 de 32 p.), dans laquelle il établit que l'élection d'Urbain VI était parfaitement légitime, et que ce n'est point par sa propre autorité que le concile de Constance a pu mettre fin à cette déplorable division de l'Église, mais par les pouvoirs qu'il avait reçus du pontife romain, légitime successeur d'Urbain VI.

Publications nouvelles. — *Die Psalmen.* III. Band. von P. F. Raffl (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Die Psalmen der Vulgata*, von G. Hoberg (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Fasti Mariani sive calendarium festorum sanctae Mariae virginis deiparae*, auctore F.-G. Holweck (in-18, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Conférences prêchées dans l'église des Carmes sur l'idée de Dieu dans l'Ancien Testament. Avent 1890,* par l'abbé de Broglie (in-18, Putois-Cretté). — *Jésus connu, aimable, aimant, aimé*, par l'abbé C.-V. Aubry (in-18, Dijon, Pellion et Marchet). — *La Colombe du tabernacle*, par le R. P. Kinane, trad. de l'anglais par L. de Geofroy (in-18, Delhomme et Briguet). — *Louanges de la vierge Marie*, par saint Bernard, trad. et recueillies par l'abbé Schwendinger (in-16 carré, Berche et Tralin). — *Code de la puissance paternelle sur la personne des enfants et descendants*, par G. Leloir (2 vol. in-18, Pedone-Lauriel). — *Code-manuel de la responsabilité civile des propriétaires, locataires et autres détenteurs ou possesseurs, en matière d'incendie d'objets mobiliers et immobiliers*, par R. Rosse (in-18, Chevalier-Marescq). — *Traités du prêt, du dépôt et du séquestre,* par L. Guillouard (in-8, Pedone-Lauriel). — *Des Misères humaines et sociales*, par M. E. Didier (in-18, Delagrave). — *Essai sur la vie et sur la mort*, par A. Sabatier (in-18 cart., Veuve Babé). — *Darwin et ses précurseurs français. Étude sur le transformisme,* par A. de Quatrefages (in-8 cart., Alcan). — *De la disparité physique et morale des races humaines et de ses principes*, par F. Souffret (in-8, Alcan). — *Soins à donner aux enfants dans l'état de santé et dans l'état de maladie*, par S. Kneipp (in-18, Lethielleux). — *Guide pratique pour l'examen des maladies du larynx, du nez et des oreilles*, par le Dr J. Baratoux (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Leçons sur l'alcoolisme faites à l'Hôtel-Dieu de Marseille* par le Dr A. Villard, leçons recueillies par le Dr V. Pagliano (in-8, Masson). — *Bulles de savon*, par C.-V. Boys, trad. par C.-E. Guillaume (in-18, Gauthier-Villars). — *De l'assurance contre les accidents du travail*, par M. Villetard de Prunières (in-8, Chevalier-Marescq). — *Le Passé et l'avenir des Trade's Unions*, par G. Howell (in-8 cart., Guillaumin. — *Le Budget. Ce qu'il est. Ce qu'il peut être*, par E. Cohen (in-18, Guillaumin). — *L'Art de cultiver les fleurs et plantes d'appartements*, par Mme L. Rousseau (in-18, Laurens). — *Le Livre du bourgeois campagnard*, par Ris-Paquot (in-8, Laurens). — *Physiologie de l'art*, par G. Hirth, trad. par L. Arréat (in-8, Alcan). — *Cent dessins de Watteau*, gravés par Boucher (gr. in-8, Librairie illustrée). — *Œuvres complètes de Pierre de Bourdeilles, abbé et seigneur de Branthôme, suivies des œuvres d'André de Bourdeilles et d'une table générale* avec introd. et notes, par P. Mérimée et L. Lacour. T. XI (in-16 cart., Plon et Nourrit). — *Les Cygnes,*

nouveaux poèmes (in-18, Vanier). — *Jardin d'enfants*, par B. Vadier (in-18, Genève, Soullier). — *Poésies*, par Mme Guzman (Clara Goguet) (in-18, Savine). — *Le Poème de Jeanne d'Arc*, par J. Villecrose (in-18, Sauvaitre). — *Rêves et combats*, par S. Liégeard (in-8, Hachette). — *Religions et religion. L'Ane*, par V. Hugo (in-18, Hetzel). — *La Vie silencieuse (poésies), 1881-1891*, par E. Trolliet (in-18, Perrin). — *Le Christ, drame sacré en 5 tableaux*, par C. Grandmougin (in-8, Rouam). — *Impressions de théâtre*, 6e série, par J. Lemaître (in-18, Lecène et Oudin). — *Autour de la Comédie-Française*, par J.-J. Weiss (in-18, Calmann Lévy). — *Cœurs vivants*, par H. de Chennevières (in-18, Plon et Nourrit). — *A l'entrée de la vie*, par E. Daudet (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Antipape*, par Guy-Valvor (in-18, Savine). — *La Dragée haute*, par Féline de Comberousse (in-18, Perrin). — *Deux gloires*, par F. de Julliot (in-18, Kolb). — *Une Lumière dans la nuit*, par L. Rousseau (in-18, Delhomme et Briguet). — *La Comtesse de Lœvenstein*, par B. Vadier (in-18, Neuchatel, Attinger). — *Le Moujik, mœurs populaires russes*, par J. Fernay (in-8, Firmin-Didot). — *L'Homme qui rit*, par V. Hugo (3 vol. in-16, Hetzel-Quantin). — *Contes du Nord*, par A. de L'Estoille (in-18, Sauvaitre). — *Contes de fées*, par Mme Guzman (Clara Goguet) (in-18, Savine). — *Promenades et excursions dans les environs de Paris, région de l'Ouest*. III, par A. Martin (in-18, Hennuyer). — *Guide de Lourdes et de la grotte*, par J. Barbet (petit in-16 cart., Lille et Paris, Desclée et de Brouwer). — *A travers le Cantal et la Lozère* (in-18, Lechevalier). — *Voyages pittoresques et techniques en France et à l'étranger. Le Nord de la France et excursions en Belgique*, par E.-O. Lami (gr. in-8, Jouvet). — *Paris, Boukara-Samarcande. Notes de voyage*, par L. Cochard (in-8, Hachette). — *De Jérusalem à Constantinople. Journal d'un voyageur*, par L. Trotignon (in-18, Savine). — *L'Algérie en 1891*, par A. Burdeau (in-18, Hachette). — *Souvenirs du monde musulman*, par C. Mismer (in-18, Hachette). — *La Vallée du Nil, époque contemporaine*, par M. Legrand (in-8, Firmin-Didot). — *Tétunébo, le roi nègre. Voyage à Paris en 1889 et aventures du grand chef des Ratapoilos* (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Trois ans dans l'Amérique septentrionale, 1885-1886-1887. Le Canada*, par le P. C. Croonenberghs (in-8, Delhomme et Briguet). — *A Exploração das minas de S. José dos Cariris durante o governo de Luiz Joseph Correa de Sá, segundo a correspondencia do tempo*, pelo Dr. G. Studart (in-8, Cearà, typ. economica). — *Les Saints de la Compagnie de Jésus*, par A. Archier (in-18, Delhomme et Briguet). — *Saint Thomas de Cantorbéry*, par Dom A. L'Huillier. T. II (in-8, Paris, Palmé; Bruxelles, Société belge de librairie; Genève, Trembley). — *Rivalité d'Eschine et Démosthène*, par A. Bougot (in-8, Bouillon). — *Le Droit public romain*, t. II, par Th. Mommsen, trad. par P. F. Girard (in-8, Thorin). — *La Vie privée des Romains*, t. I, par J. Marquardt, trad. par V. Henry (in-8, Thorin). — *Précis d'antiquités romaines (vie publique et vie privée)*, par C. Krieg, trad. par l'abbé O. Jail (in-8, Bouillon). — *Des Classes ouvrières à Rome*, par A. Typaldo-Bassia (in-8, Chevalier-Marescq). — *L'Armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*, par R. Cagnat (in-4, Leroux). — *Histoire d'Annibal*, par le Lt-Colonel Hennebert, t. III (in-8, Imprimerie nationale). — *Étude sur le Liber censuum de l'Église romaine*, par P. Fabre (in-8, Thorin). — *Manuel des institutions françaises. Période des Capétiens directs*, par A. Luchaire (in-8, Hachette). — *Récits de l'histoire de France*, par J. A. Courgeon (4 in-18, Delagrave). — *La Paix d'Aix-la-Chapelle*, par le duc de Broglie (in-8, Calmann Lévy). — *Mazarin et Colbert*, par le Cte G.-J. de Cosnac (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Le Marquis de Ruvigny et les Protestants à la cour de Louis XIV (1643-1685)*, par A. de Galtier de Laroque (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Gallicanisme au*

XVIIIe siècle. La France et Rome de 1700 à 1715, par A. Le Roy (in-8, Perrin). — *Un Prussien en France en 1792. Strasbourg, Lyon, Paris.* Lettres intimes de J.-F. Reichardt, trad. et annotées par A. Laquiante (in-8, Perrin). — *1792 à propos de 1892. Les Martyrs de septembre*, par le P. J. Delbrel (in-18, Tolra). — *Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville.* T. III (in-8, Plon et Nourrit). — *Napoléon Ier et la Fondation de la République argentine. Jacques de Liniers et le Mis de Sassenay (1808-1810)*, par le Mis de Sassenay (in-18, Plon et Nourrit). — *La Censure sous Napoléon III* (in-18, Savine). — *Sous la Commune (M. l'abbé Planchat)*, par le Cte de Lambel (petit in-16, Lefort). — *La Vérité sur la retraite de Lang-Son, mémoires d'un combattant*, par J. Harmant (in-18, Savine).— *Jeanne d'Arc et le sentiment national (1412-1431, 1870-18^**)*, par Ch. Lemire (in-18, Leroux). — *Le Parlement de Franche-Comté, de son installation à Besançon à sa suppression, 1674-1790*, par A. Estignard. T. II (in-8, Paris, Picard; Besançon, Jacquin). — *Les Bourniquettes de Saint-Charles de la paroisse de Saint-Jean-Le Blanc-lez-Orléans (1653-1770). Histoire intime d'un couvent d'Ursulines*, par P. Ratouis (in-8, Orléans, Herluison). — *Djem-Sultan, fils de Mohammed II, frère de Bayazid II (1449-1495). Étude sur la question d'Orient à la fin du XVe siècle*, par L. Thuasne (in-8, Leroux). — *La Franc-Maçonnerie et la Question religieuse*, par P. Copin-Albancelli (in-18, Perrin). — *Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie?* par L. Taxil (in-18, Delhomme et Briguet). — *Documents sur la négociation du concordat et sur les autres rapports de la France avec le Saint-Siège en 1800 et 1801*, par le Cte Boulay de la Meurthe (2 vol. in-8, Leroux). — *Toute la vérité sur le drame de Fourmies*, par S. Delorme (in-18, Sauvaitre). — *Catéchisme dualiste. Essai de synthèse physique, vitale et religieuse*, par A. Albaiza (in-18, G. Carré). — *La Société moderne, études morales et politiques*, par J.-G. Courcelle-Seneuil (in-18, Guillaumin). — *La Démocratie libérale*, par E. Vacherot (in-18, Calmann Lévy). — *Esquisses morales. Jeunes filles et femmes*, par Loïsda (in-18, Vic et Amat). — *Montluc*, par C. Normand (in-8, Lecène et Oudin). — *1452-1519. Léonard de Vinci, l'artiste et le savant*, par G. Séailles (in-8, Perrin). — *Rabelais*, par R. Millet (in-16, Hachette). — *François de la Noue (1531-1591)*, par H. Hauser (in-8, Hachette). — *Racine*, par P. Monceaux (in-8, Lecène et Oudin). — *Le Général Marceau, sa vie civile et sa vie militaire*, par N. Parfait (in-8, Calmann Lévy). — *Lamennais, étude d'histoire politique et religieuse*, par E. Spuller (in-18, Hachette). — *Saint-Simon*, par G. Boissier (in-18, Hachette). — *Auguste Comte, fondateur du positivisme, sa vie, sa doctrine*, par le R. P. Gruber, trad. de l'allemand par l'abbé P. Mazoyer et Ollé-Laprune (in-18, Lethielleux). — *Thiers*, par E. Zévort (in-8, Lecène et Oudin). — *Stendhal, Lettres intimes* (in-18, Calmann Lévy). — *Pétrarque et l'humanisme d'après un essai de restitution de sa bibliothèque*, par P. de Nolhac (in-8, Bouillon). — *Le Musée de la conversation*, par R. Alexandre (in-8, Bouillon). — *Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia*, vol. IV, compilata da A. Manno (in-8, Torino, Bocca). — *Bibliografia sibirica. Bibliographie des livres et articles de journaux russes et étrangers concernant la Sibérie. Tables alphabétiques*, par V.-J. Mejow (in-8, Saint-Pétersbourg, J. Sibiriakow). — *Bibliography of the algonquian languages*, by J.-C. Pilling (in-8, Washington, Government printing Office). — *The Cegiha language*, by J.-O. Dorsey (in-4 cart., Washington, Government printing Office).

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET SUR L'ORIENT

1. *Atlas historique et géographique de la Bible.* Dix cartes coloriées, par le Dr Richard Riess, 2e éd. augmentée. Fribourg-en-Brisgau, Herder, s. d., petit in-fo, 6 fr. 25. — 2. *A Concordance to the Septuagint and the other greek versions of the Old Testament (including the apocryphal Books)*, by the late Edwin Hatch and Henry A. Redpath, assisted by other scholars. Part. I. A-ΒΩΡΙΘ. Oxford, Clarendon Press, 1892, petit in-fo de vii-332 p., 25 fr. — 3. *Risposta* di Don Atto Paganelli, benedettino Vallombrosano, *alle osservazioni ed appunti della Civiltà cattolica sulla Cronologia rivendicata.* Prato, Giachetti, 1889, in-8 de 127. — 4. *Cronologia biblica e i fatti dei due Tobia*, per Don Atto Paganelli. Prato, Giachetti, 1892, in-8 de 52 p. — 5. *Mythologie et apologétique*, par l'abbé Fourrière. Amiens, Rousseau-Leroy ; Paris, Roger et Chernoviz, 1891, in-12 de 93 p., 1 fr. — 6. *La Bible travestie par Homère*, par l'abbé Fourrière. *Iliade*, t. I, 1er fasc. Introduction. Chants I-III. Paris, Roger et Chernoviz, 1891, in-12 de 160 p., 1 fr. 50. — 7. *Balaam et la Mythologie*, par l'abbé Fourrière. Paris, Roger et Chernowiz, 1891, in-12 de 107 p., 1 fr. — 8. *Du prétendu polythéisme des Hébreux, essai critique sur la religion du peuple d'Israël, suivi d'un examen de l'authenticité des écrits prophétiques*, par M. Vernes, 2e partie. Paris, Leroux, 1891, in-8 de 416 p., 7 fr. 50. — 9. *La Creación según que se contiene en el primer capítulo del Génesis*, por el P. Juan Mir y Noguera, S. J. Madrid, G. del Amo, 1890, in-8 de xviii et 1075 p., 8 fr. — 10. *Les Chamites. Indes pré-aryennes (berceau)* par Viçwa-Mitra. Paris, Maisonneuve, 1892, gr. in-8 de xii-786 p., 25 fr. — 11. *Cent Psaumes traduits littéralement du texte hébreu et commentés* par le P. Fr.-X. Patrizi, avec une Introduction à la lecture des psaumes. Traduit de l'italien par le R. P. N. Bouchot. Paris, Lethielleux, 1890, in-4 de xxi-399 p., 10 fr. — 12. *Le Poème des psaumes*, par A. Messio, curé-doyen de Sains. Amiens, Librairie générale, 1890, in-4 de 267 p. — 13. *Commentarius in Ecclesiasten et Canticum canticorum (Cursus Scripturae sacrae)*, auctore G. Giet-mann. Paris, Lethielleux, 1890, in-8 de vi-547 p., 9 fr. 50. — 14. *Les Prophètes d'Israël. Quatre siècles de lutte contre l'idolâtrie*, par Mgr Meignan, archevêque de Tours. Paris, V. Lecoffre, 1892, in-8 de xii-756 p., 7 fr. 50. — 15. *Le Nouveau Testament et les Origines du christianisme. Études apologétiques*, par le P. J. Fontaine. Paris, Retaux-Bray, 1890, in-8 de xxiii-520 p., 7 fr. 50. — 16. *Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa vie et ses enseignements*, par l'abbé S. E. Fretté. Paris, Lethielleux, 1892, 2 vol. in-8 de xvi-592 et 702 p., 12 fr. — 17. *Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son saint Évangile*, par l'abbé H. Lesêtre. Paris, Lethielleux, 1892, in-8 de xii-594 p., 7 fr. 50. — 18. *La Vie de notre vie.* 2e partie : *La Vie publique.* 1re section. VI. *Le Sermon sur la montagne*, par le P. H.-J. Coleridge. Traduit de l'anglais par l'abbé P. Mazoyer. T. II. Paris, Lethielleux, 1891, in-12 de 417 p., 4 fr. — 19. *Sanctum Evangelium secundum Lucam in carmina versum.* Turin, Marietti, 1890, in-4 de xv-144 p. — 20. *Triplex Expositio B. Pauli Apostoli Epistolæ ad Romanos*, auctore P. Bernardini a Piconio. Accedunt Observationes per P. Michaelem Hetzenauer. Innsbrück, Societas Mariana, 1891, in-12 de xxxviii-603 p. — 21. *Commentarius in S. Pauli priorem Epistolam ad Corinthios (Cursus Scripturae sacrae)*, auctore R. Cornely. Paris, Lethielleux, 1890, in-8 de 536 p., 9 fr. 60. — 22. *Saint Pierre, son apostolat, son pontifical, son épiscopat. Histoire, traditions et légendes*, par l'abbé Henriot. Lille, Desclée et de Brouwer, 1891, in-4 de xxi-541 p., 5 fr. — 23. *Le Socialisme et les Livres Saints*, par l'abbé Dufour. Paris, Vic et Amat, 1892,

in-8 de 220 p., 2 fr. — 24. *La Chaldée chrétienne*, par ADOLPHE D'AVRIL, 2e éd. Paris, Œuvre des Écoles d'Orient, 1892, in-8 de 80 p.

1. — La librairie Herder, de Fribourg, vient de publier une deuxième édition augmentée de l'*Atlas historique et géographique* de la Bible par le docteur Riess. Il renferme dix cartes coloriées : 1° l'Égypte à l'époque de Moïse et des patriarches; 2° la péninsule sinaïtique et le pays de Chanaan à l'époque de l'exode, avec une carte des environs du Djébel Serbal et du Djébel Mouça (Sinaï), et un profil des montagnes depuis le Sinaï jusqu'à Jérusalem ; 3° la Palestine à l'époque des juges et des rois ; 4° la terre de Chanaan, la Syrie et le bassin de l'Euphrate et du Tigre d'après les documents assyriens ; 5° l'Assyrie et la Babylonie; 6° la Palestine à l'époque de Notre-Seigneur, avec une carte des environs de la mer de Galilée; 7° les voyages de saint Paul ; 8° Jérusalem aux diverses époques de son histoire; 9° les environs de Jérusalem et de Bethléem avec le plan de la Jérusalem moderne, d'après le relevé de M. Wilson en 1864-1865, complété par M. Schick jusqu'en 1879; 10° la Palestine actuelle avec la coupe du terrain de Jaffa à la mer Morte en passant par Jérusalem. Les cartes sont rédigées en allemand, mais un lexique placé en tête de l'atlas donne la signification des termes allemands en français. Elles sont dressées avec soin et avec toute l'exactitude qu'on peut atteindre en cette matière.

2. — Il n'est personne, parmi ceux qui s'occupent d'exégèse biblique, qui ne sache quels inappréciables services peut rendre une concordance verbale bien faite, non seulement pour retrouver aisément les passages du texte sacré, mais pour comparer entre eux tous ceux où le même mot est employé, etc. Depuis que le cardinal Hugues de Saint-Cher a imaginé ce précieux vocabulaire pour la Vulgate latine, on a fait des concordances pour l'hébreu, pour le grec et même pour plusieurs traductions de la Bible en langue moderne. Des savants anglais d'Oxford viennent de commencer la publication d'une Concordance grecque des Septante, en y comprenant les livres deutérocanoniques et ce qui nous reste des anciennes versions grecques. L'ouvrage doit paraître en six parties. Il sort de la Clarendon Press. On peut souscrire à l'ouvrage entier pour quatre livres sterling 4, jusqu'à la publication de la quatrième partie. Le plan a été dressé par feu le docteur Hatch. C'est sous sa direction que M. Redpath, qui continue aujourd'hui son œuvre, commença à y travailler avec plusieurs autres. — Les pronoms personnels, quelques-uns des mots les plus communs et tous les noms propres sont omis dans cette concordance. Cette dernière omission nous paraît tout à fait regrettable, car on a souvent besoin d'étudier les noms propres bibliques, non seulement les noms géographiques, mais aussi les noms d'hommes, aujourd'hui surtout que l'étude de l'onomastique a pris une véritable importance. L'étude des noms propres de la Bible a déjà fourn

matière à des travaux intéressants, et il n'est point d'orientaliste qui n'ait souvent à comparer les noms propres des autres langues sémitiques avec les noms bibliques. Il est vrai que plusieurs des anciennes concordances ont omis aussi les noms propres, mais cette lacune était si incommode qu'on a été obligé d'y suppléer à part. C'est, du reste, le seul défaut que nous trouvions à cet excellent travail. Chaque page a trois colonnes. Les mots particuliers du Codex Alexandrinus, du Codex Vaticanus, du Codex Sinaiticus et de l'édition sixtine de 1587 sont notés et distingués. Comme la division des versets diffère beaucoup selon les éditions, celle de la Clarendon Press de 1875 a été adoptée. Les passages sont reproduits de manière qu'on puisse se rendre compte de la construction grammaticale du membre de phrase et du sens général. Ce qui reste des anciennes traductions grecques est reproduit d'après l'édition des fragments des Hexaples d'Origène par Field. Un des services les plus utiles que peut rendre cette concordance, c'est qu'elle indique pour chaque mot grec le mot hébreu correspondant. Il serait bien à désirer que nous eussions une concordance de la Vulgate latine indiquant de la même manière le terme hébreu que rend le terme latin. La première partie embrasse depuis A jusqu'à βωριθ. L'usage en est fort commode.

3 et 4. — Don Paganelli, bénédictin de Vallombreuse, auteur de la *Cronologia rivendicata* et de la *Risposta alle Osservazioni ed Appunti della Civiltà cattolica sulla Cronologia rivendicata*, vient de publier encore un opuscule sur la *Cronologia biblica e i fatti dei due Tobia*. Sa *Risposta* n'est pas concluante; sa *Cronologia biblica* ne l'est pas davantage. Malgré les difficultés sérieuses qui ont été faites contre son premier travail, l'auteur prend pour base de la chronologie du livre de Tobie sa *Cronologia rivendicata*. Il accepte comme indubitables les chiffres chronologiques donnés dans la Vulgate, quoique les interprètes anciens et modernes, à commencer par saint Jérôme, reconnaissent généralement que quelques-uns de ces chiffres ont été altérés par les copistes. La preuve qu'on en donne, c'est que ces chiffres sont contradictoires. Mais ces contradictions n'en sont pas pour Don Paganelli. Le quatrième livre des Rois, xv, 33, dit, par exemple, que Joatham (fils d'Ozias) régna *seize ans*. Le verset 30 du même chapitre dit qu'Osée, fils d'Éla, monta sur le trône d'Israël « la *vingtième* année de Joatham, fils d'Ozias, » qui était mort après avoir régné seulement seize ans. Don Paganelli ne trouve aucune difficulté à concilier ces deux passages. Lorsque le texte dit qu'Osée monta sur le trône la vingtième année du règne de Joatham, cela signifie, puisque Joatham était mort depuis quatre ans, qu'Osée commença à régner la quatrième année du règne d'Achaz, fils et successeur de Joatham (p. 8). Cette façon d'interpréter le langage des Saintes Écritures est véritablement nouvelle et ne peut servir de base à un calcul chronologique.

5, 6 et 7. — Malgré l'accueil peu favorable fait par la critique à son opuscule : *Les Emprunts d'Homère au livre de Judith*, M. l'abbé Fourrière, curé d'Oresmaux (Somme), ne se décourage point. Il n'a pas publié moins de trois brochures destinées à exploiter le même filon : *Mythologie et apologétique*, *Balaam et la Mythologie*, *la Bible travestie par Homère* (*Iliade*, chants I-III). Cette dernière n'est que le commencement d'une série sur l'Iliade. — A propos de ces trois opuscules, on ne peut que répéter ce qui a été dit des *Emprunts d'Homère au livre de Judith :* Homère n'a ni copié ni travesti la Bible. M. Fourrière se contente de rapprochements superficiels et sans valeur.

8. — M. Maurice Vernes a publié la seconde partie de son livre : *Du prétendu polythéisme des Hébreux.* Dans ce second volume, il étudie à sa manière les idées des Hébreux sur la divinité d'après les noms divins; les espérances messianiques : eschatologie, propagande religieuse, sort de l'individu après la mort, ciel, enfer. Un chapitre est consacré au polythéisme étranger. Enfin, l'auteur résume ses conclusions. « Il n'y a point de souvenirs historiques anciens, dit-il page 263, point de traditions antiques dans des récits tels que celui de la conclusion de l'alliance du Sinaï, tels que l'institution du sacerdoce et du culte par Moïse ou par David, mais simplement un procédé par lequel des doctrines qui appartiennent aux temps de la Restauration ont été projetées dans un passé reculé sous la forme d'événements réels. » C'est-à-dire, quoi que prétende M. Vernes, qu'il faut faire à peu près table rase de la Bible et que, d'après lui, il n'y a plus d'histoire documentaire du peuple hébreu, pas plus qu'il n'y a de prophéties. Ces conclusions, contraires à la croyance et à l'enseignement de l'Église, sont répudiées même par les rationalistes eux-mêmes, sans en excepter M. Renan. M. Vernes relève, dans ses pages, bien des erreurs de l'école rationaliste, mais il en commet lui-même qui ne sont pas moins graves. Il est difficile de pousser plus loin la négation et le scepticisme historique. Si les principes qu'applique M. Vernes étaient vrais, il n'y aurait plus de certitude en histoire.

9. — Le P. Mir, de la compagnie de Jésus, a écrit en espagnol, sur la cosmogonie mosaïque, sujet toujours intéressant et qui passionne toujours les esprits, un des ouvrages les plus complets que nous possédions sur la matière; nous pouvons bien ajouter aussi : un des meilleurs. L'auteur examine d'abord l'origine de l'univers; il compare ensuite l'Hexaméron mosaïque avec les cosmogonies païennes et avec les données actuelles des sciences naturelles; puis il établit l'inspiration du récit mosaïque, il cherche quel a été le but de Moïse en écrivant le premier chapitre de la Genèse. A cette occasion il dit que la semaine est d'institution hébraïque. Cette assertion est contestable, car la semaine paraît avoir existé chez les Chaldéens avant Abraham. Le P. Mir étudie après cela ce qu'il faut entendre par les jours génésiaques et il

dans le récit de la lutte entre saint Pierre et Simon le Mage à Rome. On aurait tort cependant de reprocher à l'auteur d'avoir mis à contribution la légende dans son ouvrage. S'il n'a pas toujours la juste mesure, il avait bien le droit, on pourrait presque dire le devoir, dans une histoire complète de saint Pierre, de montrer quelle grande place la légende a faite au Prince des Apôtres.

23. — M. l'abbé Dufour, chef d'institution libre, a publié, sans le signer, sous le titre : *Le Socialisme et les Livres Saints*, un recueil des textes des Écritures qui lui paraissent propres à résoudre la question sociale, en rappelant à tous leurs devoirs mutuels. Son travail s'est borné à recueillir les passages des différents livres de la Bible qui se rapportent à son sujet, et à les classer méthodiquement, en les rangeant sous différents chefs : du supérieur, du salaire ; l'inférieur, l'ouvrier, le serviteur, la pauvreté et la richesse, etc. M. Dufour reproduit tous ces passages d'après la traduction du P. de Carrières. En tête de son livre, il a placé un extrait de l'encyclique de Léon XIII, *De la condition des ouvriers*, et un autre extrait d'une lettre pastorale du cardinal Guibert sur l'inégalité des conditions humaines. Dans le cours de son recueil, il a également reproduit quelques autres extraits du cardinal Guibert, du cardinal Pie et du P. Monsabré. Le choix de textes sacrés fait par M. Dufour est excellent, et l'on ne saurait trop le répandre. Nous ne dirions pas comme lui : « Le socialisme des Livres Saints, voilà le socialisme vrai » (p. 7). Ce langage nous paraît sujet à discussion, mais ce qui est certain, c'est que la solution de la question sociale est dans l'observation des lois divines, dictées par Dieu dans les Écritures, et commentées et expliquées par l'Église.

24. — M. Adolphe d'Avril, ancien consul général de France en Orient, a publié, il y a quelques années, sur *la Chaldée chrétienne*, une étude qui attira alors l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux choses du Levant et en particulier à la conversion des hérétiques de ce pays. Il vient d'en paraître une seconde édition. Ce n'est pas une simple réimpression. L'auteur a profité de tous les travaux qui ont paru depuis la première publication de son livre, pour le perfectionner et le rendre plus complet. Dans une première partie, il s'occupe de l'origine du nestorianisme et de son histoire, de son organisation, de ses croyances, de ses missions en Chine et en Tartarie, et de ses rapports avec les Églises grecques et avec les missions protestantes. La seconde partie est consacrée aux rapports des nestoriens avec l'Église romaine et aux missions catholiques en Chaldée. Des appendices nous font connaître la doctrine de l'Église chaldéenne sur la primauté de saint Pierre et contiennent des documents divers. M. d'Avril possède parfaitement son sujet. Le but de son œuvre est de contribuer à la réunion des Églises orientales avec la véritable Église. Nous espérons qu'elle portera ses fruits. C. J.

HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT

(Fin)

18. *L'Instruction primaire dans l'ancien diocèse d'Avranches, avant la Révolution*, par l'abbé Laveille. Évreux, imp. de l'Eure, 1892, in-8 de 68 p. — 19. *Histoire de l'enseignement primaire au Havre, depuis l'origine de la ville jusqu'à nos jours*, par T. Garsault. Le Havre, imp. du Commerce, 1889, in-12 de viii-457 p. avec fig. — 20. *Nouvelles Glanes historiques sur l'instruction publique, avant et pendant la Révolution. Les Fondateurs d'écoles au XVIIIe siècle*, par V.-E. Veuclin. Bernay, imp. Veuclin, 1888, 2 br. in-8 de 56 et 14 p. — 21. *L'Instruction populaire dans le département de la Mayenne avant 1790*, par l'abbé A. Angot. Paris, A. Picard, 1890, in-8 de lxxvi-279 p., 4 fr. — 22. *Essai sur l'instruction primaire, avant 1789, dans le doyenné de Grez-en-Bouère*, par le même. Mamers, Fleury et Dangin, 1888, in-8 de 23 p. — 23. *L'Instruction primaire, avant 1790, dans les paroisses du diocèse actuel d'Angers*, par l'abbé Ch. Urseau. Angers, Briand, 1890, in-12 de 344 p. — 24. *Un Précurseur de l'enseignement. L'Abbé de Portmorant*, par E. Colas de la Noue. Angers, Germain et Grassin, 1891, in-8 de 23 p. — 25. *L'Instruction primaire en Limousin, sous l'ancien régime*, par L. Guibert (dans l'*Almanach-Annuaire du Limousin*, année 1889, p. 85-128). — 26. *Note sur l'instruction primaire en Saintonge-Aunis avant* 1789, par Louis Audiat. Paris, A. Picard, 1891, in-8 de 36 p. — 27. *L'Instruction publique à Bourg sous l'ancien régime*, par l'abbé F. Lacoste (dans la *Revue catholique de Bordeaux*, année 1890, p. 713-721). — 28. *Monographie de l'école Sainte-Eulalie ou Henri IV* (de Bordeaux), par V. Chaumet. Bordeaux, imp. Lanefranque, 1888, petit in-8 de 46 p. — 29. *L'instruction publique à Fleurance, avant* 1789, par P. Parfouru. Auch, impr. Cocharaux, 1887, in-8 de 16 p. — 30. *Les Écoles à Alais sous l'ancien régime*, par A. Bardon. Nimes, imp. Chastanier, 1889, in-8 de 71 p. — 31. *Les Écoles et l'instruction à Saint-André-de-Varborgne (Gard), depuis le XVIIe siècle*, par A. Bancal. Ibid., 1891, in-8 de 48 p. — 32. *L'Intervention de l'État et l'Instruction primaire en Provence sous la Régence*, par Albert Babeau. Paris, 1891, in-8 de 12 p. — 33. *Notes sur l'Instruction primaire et la condition des instituteurs dans le bailliage d'Amont au siècle dernier*, par L. Cardot de la Burthe. Vesoul, imp. Suchaux, 1890, in-8 de 8 p. — 34. *Les Écoles, avant et après 1789, dans la Meurthe, la Meuse, la Moselle et les Vosges*, par L. Maggiolo (dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, années 1888, p. 200-281 ; 1889, p. 80-177 ; 1890, p. 1-128). — 35. *Les Écoles d'Albert au XVIIIe siècle*, par H. Daussy. Amiens, imp. Jeunet, 1889, in-12 de 80 p. — 36. *L'École primaire protestante en France jusqu'en 1789*, par G.-E. Nicolet. Auxerre, imp. Gallot, 1891, in-8 de 76 p. — 37. *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale*, publiés et annotés par J. Guillaume, t. I (*15 oct. 1792-2 juillet 1793*). Paris, Imp. nat., 1891, gr. in-8 de xci-699 p. — 38. *Histoire de l'Enseignement dans le département de la Manche, de 1789 à 1808*, d'après des documents inédits, par W. Marie-Cardine. Saint-Lô, Prével, 1888-89, 2 vol. in-8 de xiv-585 et 566 p. — 39. *La Révolution et l'Instruction populaire dans le département de la Mayenne*, par l'abbé A. Angot. Laval, Goupil, 1891, in-8 de 31 p. — 40. *Études sur la Révolution à Autun*, par Ch. le Téo. *L'Autel de la patrie; l'Enseignement républicain à Autun pendant la Révolution*. Autun, imp. Poirson, 1890, in-8 de 70 p. — 41. *Œuvre scolaire de l'Église et de la Révolution en Berry*, par M. Fayet. Châteauroux, imp. Majesté, 1891, in-8 de 51 p. — 42. *Les Écoles d'un village toulois, au commencement du XVIIIe siècle*, d'après des documents inédits, par le chanoine Demange. Paris, Retaux, 1892, petit in-8 de viii-311 p., 2 fr. 50.

18. — Trop longtemps les érudits normands se sont abstenus d'entrer dans la voie si brillamment ouverte, il y a vingt ans, par M. Ch. de Beaurepaire, dont les savantes *Recherches sur l'instruction publique dans le diocèse de Rouen, avant 1789* ont servi de type à tant d'intéressantes publications. Il existe bien quelques travaux partiels, d'ailleurs estima-

bles, sur les écoles des autres départements de la province, mais ils ne sauraient tenir lieu de monographies départementales ou diocésaines. L'importante *Revue catholique de Normandie* a fait bon accueil au mémoire tout à fait sérieux et démonstratif que M. l'abbé Laveille a composé, d'après les sources inédites, sur *l'Instruction primaire dans l'ancien diocèse d'Avranches, avant la Révolution.* J'en aurai fait un suffisant éloge en citant l'appréciation du prince des érudits français, M. Léopold Delisle : « La méthode que vous avez suivie, écrit-il à l'auteur, est excellente, et les résultats auxquels vous êtes arrivé sont importants et définitifs. Vous avez poussé trop loin la modestie en parlant des lacunes que présente toujours un travail de ce genre. » La monographie de M. Laveille est en effet une des meilleures que je connaisse. On y verra, avec la preuve de l'existence de nombreuses écoles, écoles certainement très fréquentées, et de généreuses fondations, celle du zèle des évêques, du dévouement des curés et vicaires. Nous espérons bien que notre distingué confrère ne s'arrêtera pas en si beau chemin et qu'il nous donnera bientôt l'histoire de l'enseignement populaire dans l'ancien diocèse de Coutances.

19. — C'est surtout de la période contemporaine que s'est occupé M. Garsault dans son livre sur *l'Enseignement primaire au Havre.* Quarante-six pages lui suffisent pour en conduire l'histoire, des origines de la ville à l'an XI. Je ne m'occuperai pas des quatre cent onze autres pages, où l'on trouvera, avec pièces officielles à l'appui, le récit de faits que nous avons tous vus se reproduire en petit ou en grand, selon l'importance des communes, d'un bout à l'autre du territoire. Dans la partie proprement historique de son œuvre, l'auteur a mis à contribution les documents originaux des archives municipales ; il expose clairement, avec impartialité, et à peu près sans commentaires, les faits qu'ils constatent. Peu d'années après la fondation de la ville, les autorités locales se montrent préoccupées d'assurer aux enfants les moyens de s'instruire des éléments du français et même du latin ; leurs actes témoignent d'une réelle sollicitude pour l'instruction des pauvres. Au XVIIIe siècle, il est question, au Havre, de l'enseignement professionnel : une école gratuite de mathématiques, un cours d'hydrographie, une école de dentelle ont été fondées ; il y a un petit collège recevant quatre-vingts élèves, des bourses, des écoles spéciales et distinctes pour les pauvres, garçons et filles ; de nombreuses écoles libres. L'archevêque de Rouen et l'intendant ont témoigné efficacement leur bienveillance à ces institutions, conservées d'une façon plus ou moins complète durant les premières années de la Révolution. Enfin, au Havre comme partout ailleurs, la loi de brumaire an IV a exercé une fâcheuse influence, et le gouvernement consulaire trouve les choses dans le plus fâcheux état.

20. — M. Veuclin, imprimeur à Bernay, a beaucoup écrit sur l'histoire

de l'instruction primaire dans l'Eure. Il a recueilli en diverses brochures, que le *Polybiblion* a signalées plus d'une fois, un très grand nombre de pièces d'archives relatives à cette histoire. Malheureusement ce sont uniquement des matériaux amenés à pied d'œuvre et déposés pêle-mêle. Il faudrait bâtir avec cela. Espérons que le laborieux chercheur s'y décidera quelque jour. Ceci est d'autant plus désirable que dans tous ses recueils, et spécialement dans les derniers dont j'ai transcrit plus haut les titres, les documents précieux abondent, aussi bien pour la période révolutionnaire que pour les derniers temps de l'ancien régime.

21 et 22. — Si M. Veuclin se décidait à nous donner une monographie bien ordonnée et bien complète des écoles de l'Eure, il ne pourrait guère trouver de meilleur modèle que celle de M. l'abbé Angot pour le département de la Mayenne. Le livre de ce savant ecclésiastique est absolument remarquable et par la méthode et par les résultats. Par la méthode d'abord. Comme les plus experts de ses devanciers, l'historien des écoles de la Mayenne a circonscrit nettement son sujet : les établissements d'un département seulement, aux deux derniers siècles. Il a recouru directement aux sources manuscrites les plus abondantes, et notamment (ceci doit être signalé expressément parce que c'est une heureuse innovation) aux archives des fabriques. Il a recueilli, en très grand nombre, des textes authentiques et des faits incontestables ; enfin il a adopté pour les mettre en œuvre une marche très rationnelle, donnant par ordre alphabétique, dans le corps de l'ouvrage, une longue série de petites monographies paroissiales solidement documentées et groupant dans une introduction étendue, logiquement divisée et d'un très bon style, les considérations générales que suggèrent les innombrables pièces d'archives patiemment rassemblées. — Les résultats ont été en proportion de l'effort accompli et de la rigueur de la méthode. D'une part, l'existence constatée de 321 écoles (180 pour les garçons et 141 pour les filles) dans les 274 communes du département, alors que le *Dictionnaire de pédagogie* de Buisson en signalait seulement une soixantaine ; d'autre part, la preuve faite une fois de plus — et surabondamment — du zèle admirable, de la charité ingénieuse et sans bornes du clergé qu'on voit intervenir, *consilio sumptibusque*, dans presque toutes les fondations ; de belles figures d'ecclésiastiques aussi remarquables par leur intelligence que par leur piété, tirées de l'oubli ; l'histoire, racontée avec un grand intérêt, de l'institution des religieuses enseignantes connues sous le nom de sœurs de la Charité de la Chapelle-au-Riboul ; enfin un ensemble considérable de renseignements pédagogiques bons à connaître.

Il suffira de dire un mot de la brochure du même auteur sur les écoles du doyenné de Grez-en-Bouère ; c'est un intéressant fragment du volume que je viens d'analyser, publié avant lui, à titre de spécimen, dans la *Revue historique et archéologique du Maine*.

23. — Tout le bien que j'ai dit du livre de M. Angot, je dois le répéter de celui où M. l'abbé Urseau a traité, avec une science aussi sûre et une méthode également rigoureuse, de *l'Instruction primaire dans le diocèse d'Angers, avant 1790.* C'est le premier ouvrage du distingué secrétaire de Mgr Freppel, et son coup d'essai est un coup de maître. Non seulement il a su réunir et disposer en fort bon ordre des documents innombrables, mais il les a discutés avec une critique pénétrante et interprétés avec beaucoup de sagacité. Il ne s'est pas contenté de constater, avec des textes, l'existence, inconnue jusqu'ici ou niée, d'écoles fort nombreuses ; il nous renseigne largement sur tout ce qui regarde l'organisation des écoles, la condition des maîtres ; et il a pu, lui aussi, mettre en pleine lumière le rôle prépondérant de l'Église, son action énergique pour la diffusion de l'enseignement populaire, son intelligente activité, son zèle, sa charité sans bornes. Les fondations étaient nombreuses en Anjou, et presque toutes d'origine ecclésiastique ; les congrégations enseignantes ne manquaient pas. Je crois connaître à peu près complètement la littérature du sujet traité par M. Urseau, et je n'hésite pas à dire que son travail est un des plus remarquables qui aient été publiés sur la question.

24. — Dans une brochure intéressante, M. Colas de la Noue a retracé, avec beaucoup de charme et d'érudition, l'édifiante carrière d'un des disciples de saint Vincent de Paul, Alexandre Colas de Portmorant, abbé de Pleine-Selve au diocèse de Bordeaux et aumônier du roi. J'en parle ici parce que l'œuvre de prédilection de ce pieux ecclésiastique fut la formation des maîtres d'école. Il y travailla un certain temps avec succès, dans une maison qu'il avait acquise au faubourg Saint-Victor, et l'aurait continuée sans l'opposition des jansénistes de la Sorbonne, qui censurèrent un très curieux ouvrage qu'il avait composé sous ce titre : *La Famille chrestienne sous la conduite de saint Joseph.* Retiré à Orléans après cette disgrâce, l'abbé de Pormorant continua jusqu'à la fin de sa vie à « dépenser le majeure partie de sa fortune dans l'institution des maîtres d'école. »

25. — Un érudit très autorisé en tout ce qui touche à la vie intime de la vieille société française, M. Louis Guibert, a publié dans l'*Almanach-annuaire du Limousin*, de 1889, une utile monographie de l'instruction primaire dans cette province. Il faut avouer avec lui qu'à cet égard, la situation des départements actuels de la Haute-Vienne et de la Creuse n'était pas brillante. Mais nous devons savoir gré à M. Guibert de l'avoir nettement exposée et d'avoir apporté à son travail la science et la modération qui lui sont habituelles. On consultera avec profit les statistiques de signatures de conjoints qu'il y a insérées.

26. — En avril 1889, en l'honneur du Centenaire, le cercle rochelais de la Ligue de l'enseignement avait mis au concours, pour les instituteurs

seulement, cette question : « Ce qu'était l'enseignement primaire, en 1789, dans le département de la Charente-Inférieure et ce qu'il est actuellement. » Deux des mémoires couronnés ont été publiés dans les journaux du cru, et M. Louis Audiat s'est donné le plaisir de reprendre la question, en les discutant, dans le *Bulletin de la Société des archives historiques de l'Aunis et de la Saintonge*. Nul mieux que lui n'était en mesure de s'acquitter spirituellement et savamment de cette tâche. On devine dans quel esprit nos instituteurs charentais ont écrit leurs mémoires. Ils sont redressés de main de maître par M. Audiat, qui apporte un important contingent de faits nouveaux et nous fait connaître parfaitement, avec des textes, la condition vraie des vieux maîtres d'école, si sévèrement jugés et si ironiquement plaints par leurs successeurs. L'essai auquel, trop modestement, le savant historien donne le titre de *Note*, fera désirer vivement à tous ses lecteurs qu'il achève enfin la monographie scolaire de la Charente-Inférieure, pour laquelle, je le sais, il a amassé des matériaux abondants et qu'il nous promet depuis si longtemps.

27. — C'est la *Revue catholique de Bordeaux* qui a eu la bonne fortune de publier l'article vraiment remarquable de M. l'abbé Lacoste, l'*Instruction publique à Bourg sous l'ancien régime*. Il est basé sur un examen minutieux des registres municipaux de cette ville, de la fin du XVIe siècle à la Révolution. Ses jurats s'y montrent gens intelligents, pratiques, très soucieux, non seulement d'assurer à leurs enfants l'instruction primaire, mais de leur faciliter l'étude du latin. Il y a toujours, depuis le commencement du XVIIIe siècle, un régent *ad hoc*. Comme Bourg possédait, depuis 1617, un couvent d'Ursulines, il était, au point de vue de l'enseignement, mieux pourvu sous l'ancien régime que de notre temps. Le travail de M. Lacoste abonde en documents curieux très bien présentés et reliés entre eux.

28. — La petite monographie de l'école Sainte-Eulalie de Bordeaux, rédigée par son directeur actuel, ne manque pas d'intérêt. Les jurats de Bordeaux l'avaient confiée en 1754 aux Frères des écoles chrétiennes, dont le succès fut grand, avant et depuis la Révolution. Elle a été laïcisée en 1880. M. Chaumet, pour en retracer l'histoire, a recouru aux archives de la ville, qui lui ont fourni des textes nombreux. Tout serait pour le mieux, si le récit n'était pas souvent interrompu par les réflexions qu'on peut attendre d'un fonctionnaire satisfait de l'an 1888. Les pièces sont là, heureusement, pour en suggérer d'autres au lecteur avisé.

29. — On n'aura pas à faire les mêmes reproches à une autre monographie scolaire communale, celle de Fleurance, dont l'auteur est l'archiviste du Gers, M. Parfouru. C'est de l'histoire toute pure, et de l'histoire écrite avec impartialité par un érudit de profession. Comme presque toutes les petites villes, Fleurance avait son régent latin, son régent

écrivain et son couvent de filles. Ici les religieuses étaient des Ursulines, dont le monastère avait été fondé en 1673. Les seize pages de M. Parfouru nous renseignent largement sur les noms des maîtres, le mode de leur nomination, leurs gages, la rétribution scolaire, le programme, etc. Nous prenons acte de la promesse qu'il nous fait de rédiger d'autres notices du même genre que celles que nous possédons déjà, et qui presque toutes sont fort bonnes, sur une douzaine de communes du Gers.

30. — Les archives d'Alais abondent en documents sur les écoles de tout ordre, projetées, établies, ruinées, relevées dans cette ville, du XIIIe au XVIIIe siècle. M. Bardon les a recherchés, transcrits, mis en œuvre dans un long mémoire qui a de la valeur et où on pourrait noter force détails intéressants. Mais comme les faits sont très nombreux, comme ils se ressemblent beaucoup et que l'auteur s'en est tenu strictement à l'ordre chronologique, sans faire le moindre effort de synthèse, quand on est au bout, on a bien de la peine à se faire une idée d'ensemble de ce qu'on a lu. Une conclusion résumant les enseignements qu'on pourrait tirer de cette longue histoire n'aurait pas été inutile. M. Bardon s'en est abstenu, à tort, ce me semble. Il a, du moins, fourni à ses lecteurs beaucoup de notes dont l'utilité n'est pas contestable.

31. — La notice beaucoup moins touffue de M. Bancal, inspecteur primaire, sur l'instruction dans une autre commune du Gard, Saint-André-de-Valborgne, est au contraire logiquement divisée et aisée à lire. La qualité de l'auteur donne l'idée de l'esprit dans lequel elle a été composée. Mais je dirai, comme tout à l'heure à propos d'une monographie d'école bordelaise dont la provenance est à peu près identique, que les textes étant fournis par l'auteur, on en saura tirer les conclusions qui en découlent naturellement et qui diffèrent beaucoup des siennes.

32. — La brochure de M. Albert Babeau est bien courte, douze pages seulement ; mais elle apprend autant que maint gros volume, en raison des nombreux et importants documents qu'elle résume en perfection. Ces documents proviennent de l'enquête faite, en 1716, à la suite de circulaires adressées aux évêques et aux intendants, sur l'exécution de la Déclaration royale de 1698 et pour l'accomplissement complet de ses prescriptions. M. Albert Babeau a retrouvé dans le ms. f^s^ 8908 de la Bibliothèque nationale une bonne partie des réponses recueillies par Le Bret, intendant de Provence. Elles permettent d'établir que dans huit des diocèses de cette généralité, les deux tiers des localités possédaient des maîtres d'école gagés, pour la plupart, par les communautés d'habitants. Les maîtresses d'école étaient beaucoup moins nombreuses, l'opinion publique étant défavorable, en certaines régions, à l'instruction des filles. Les écoles étaient inégalement réparties entre les diocèses ; il y en avait partout dans les uns, très peu dans les autres. Le clergé, qui avait perdu le droit d'approuver les maîtres, stimulait, sauf de rares excep-

tions, l'établissement d'écoles gratuites, surtout dans les villes, où l'on trouvait, en outre, des maîtres écrivains, des maîtres d'arithmétique et très souvent des collèges subventionnés par les municipalités. Les circulaires de 1716 ne paraissent pas avoir produit en Provence des résultats bien appréciables, mais elles attestaient chez le pouvoir central un réel souci de la diffusion de l'enseignement populaire.

33. — La petite brochure de M. Cardot de la Burthe est à peu près insignifiante. On n'y trouvera aucun essai de statistique, mais uniquement quelques détails, présentés sans ordre, sur la condition matérielle faite aux instituteurs dans les communes de l'arrondissement actuel de Vesoul.

34. — On sait tout ce que l'histoire de l'enseignement populaire doit à M. Maggiolo, qui, le premier avec M. Fayet, l'a étudiée scientifiquement. Le vénérable érudit a jugé avec raison qu'il ferait œuvre utile en résumant dans un travail d'ensemble les innombrables chiffres et faits qu'il a fait connaître dans une multitude de volumes, brochures, mémoires et articles de revue, relativement aux établissements de tout degré, et surtout aux écoles primaires, des quatre départements lorrains. Il a divisé cette œuvre définitive en trois parties : l'ancien régime, la Révolution, la période moderne. Ces trois cent dix-huit pages ne sont pas susceptibles d'analyse ; on y trouvera par milliers, réunis et groupés dans un ordre logique, des renseignements authentiques et des statistiques officielles. La période qui s'étend de 1790 à nos jours a été traitée avec beaucoup de soin et d'étendue, les précédentes publications de M. Maggiolo ayant pour objet principal les XVIIe et XVIIIe siècles. Il faut avoir étudié avec soin ces pages si solides et si instructives, pour se faire l'idée de leur extraordinaire importance pour la solution des problèmes historiques auxquels l'infatigable travailleur a consacré les fécondes années de sa verte vieillesse. J'appellerai spécialement l'attention sur la deuxième partie (1792-1802).

35. — Albert est une petite ville de la Somme dont les institutions municipales, sous l'ancien régime, étaient remarquables par leur originalité. En étudiant leur fonctionnement, M. Daussy a fixé son attention sur les écoles, auxquelles il a consacré un petit mémoire dont le fond est vraiment sérieux et la forme très agréable.

36. — Un candidat au grade de bachelier en théologie protestante, M. Nicolet, a choisi pour sujet de thèse *l'École primaire protestante en France jusqu'en 1789*. Il a recueilli dans les *Histoires de l'Église* écrites par ses coreligionnaires, dans leurs collections de documents et dans leurs revues, un assez grand nombre de textes sur lesquels il a établi son exposé, qui est rationnel et clair. Le zèle confessionnel de M. Nicolet est louable et je suis tout à fait de son avis quand, dans son avant-propos et sa conclusion, il combat avec vigueur la théorie et la

pratique de l'école neutre et montre que l'éducation, pour être efficace, doit être basée sur la religion. Je loue également les recherches qui lui ont permis d'évoquer la mémoire de cent vingt-cinq maîtres ou maîtresses huguenots des XVIe et XVIIe siècles, et de prouver l'existence de quelques écoles protestantes dans la plupart de nos provinces. Enfin son petit recueil de décrets, édits et ordonnances peut avoir une certaine utilité. Mais ce qu'il ne fera pas admettre aux personnes tant soit peu au courant de la question, c'est que le protestantisme ait créé et organisé l'enseignement primaire en France. D'innombrables documents prouvent, en effet, que les écoles populaires étaient très nombreuses chez nous au moyen âge, que l'Église les avait presque partout créées et dotées, que les guerres de religion eurent pour effet de les détruire ou de les ruiner pour la plupart, que si la Réforme produisit d'heureux résultats, au point de vue de la diffusion de l'enseignement dans les masses, ce fut très indirectement et en provoquant la contre-réforme catholique inaugurée par le concile de Trente et appliquée dans notre pays par les conciles provinciaux. — Les quelques pages (18-30) où M. Nicolet expose l'ancienne organisation des écoles protestantes ne sont pas sans intérêt.

37. — J'arrive à la Révolution et je me trouve tout d'abord en présence d'une publication officielle, celle des *Procès-verbaux du comité d'instruction publique de la Convention nationale*, due à M. J. Guillaume. Son appréciation de l'œuvre scolaire de la Révolution diffère à peu près totalement de la mienne, mais ce n'est pas une raison pour que je m'abstienne de rendre justice à l'étendue et à la sûreté de son érudition spéciale et à la grande utilité de son recueil. Non que les *Procès-verbaux* eux-mêmes offrent un grand intérêt; ils sont brefs, ternes, incomplets; mais la série de ces pièces, du 15 octobre 1792 au 2 juillet 1793, est de beaucoup la moindre partie du volume. Tous ou à peu près tous les documents parlementaires relatifs à l'instruction publique y sont rassemblés en bon ordre et accompagnés, sous forme d'annotation perpétuelle, des éclaircissements qu'on peut raisonnablement souhaiter. On a évidemment donné carte blanche à M. Guillaume à l'endroit des frais considérables que doit nécessairement occasionner une publication si largement entendue ; ses promoteurs n'y ont point vu d'inconvénient, puisque ces frais sont couverts *ære publico*. La question financière ainsi réglée, l'éditeur littéraire n'avait qu'à aller de l'avant. Il n'y a pas manqué. Mais si son recueil doit coûter gros au public, il n'a pas, de son côté, épargné sa peine et son temps, et jamais textes inédits n'ont été accompagnés d'un commentaire plus copieux et d'annexes plus largement établies. Il en résulte que ce volume officiel et les suivants constitueront pour l'histoire de l'œuvre scolaire de la Révolution une source de premier ordre ou du moins qu'ils mettront, bien groupés, à la disposition des travailleurs des éléments d'étude dont ils

connaissaient l'existence et qu'ils avaient déjà abordés directement, mais au prix de déplacements coûteux et de pénibles recherches. Je suis convaincu pourtant que ces textes ne changeront rien aux grandes lignes aujourd'hui parfaitement fixées de l'histoire de l'enseignement national pendant la Révolution. Mais ils aideront fort à remplir les cadres formés par ces lignes et fourniront des faits et des textes pour compléter *ad abundantiam* la démonstration de thèses déjà établies.

Voici comment M. Guillaume a entendu l'accomplissement de sa tâche.

Il nous donne tout d'abord une introduction étendue et savante où il résout quatre questions : 1° Composition du comité d'instruction publique de la Convention pendant les neuf premiers mois de son existence ; 2° Travaux de ce comité sur le plan général d'enseignement ; 3° Affaires d'importance secondaire traitées durant la même période ; 4° Énumération et description des documents inédits et imprimés mis en œuvre. A titre de complément, une série alphabétique de brèves notices, avec dates, sur les principaux personnages mentionnés dans le volume. — Viennent ensuite, reproduits d'après les minutes originales et complétés d'après les registres, les procès-verbaux de quatre-vingt-treize séances du comité, procès-verbaux annotés avec une minutie que je qualifierai d'excessive. C'est ainsi que, régulièrement, nous avons une note pour résoudre les graves problèmes relatifs aux variantes relevées dans la signature des procès-verbaux ou à l'absence de signature. Chaque procès-verbal est suivi d'annexes où nous trouvons des extraits des procès-verbaux de la Convention relatant tous les incidents, importants ou non, soulevés par les questions scolaires et celles qui s'y réfèrent, même indirectement ; les comptes rendus de ces mêmes incidents empruntés aux journaux du temps et leur appréciation des discours prononcés ; ces discours eux-mêmes reproduits presque toujours *in extenso* d'après les collections d'imprimés de la Bibliothèque nationale et du Musée pédagogique (il est difficile de rencontrer une collection plus complète d'idées bizarres et même folles, revêtues d'une forme plus ridicule) ; tous les rapports et décrets ; quantité de brochures du temps ; beaucoup de pièces précieuses concernant spécialement quelques établissements d'enseignement.

Ce vaste ensemble de documents est assurément d'un grand intérêt. On y peut suivre la première évolution, ordinairement désordonnée, des vues et des aspirations des conventionnels sur l'instruction publique ; déjà ils administrent, *sat superque*, la preuve du vague de leurs conceptions et de l'inconsistance de leurs idées. La faveur va successivement, durant ces neuf mois si terriblement agités, aux plans de Condorcet, de Romme, de Lanthenas, de Sieyès et de son satellite Lakanal, et le résultat est encore absolument nul à la date du 3 juillet 1793. Jusqu'à ce moment, on s'est agité dans le vide. La suite montrera qu'on n'était pas près d'en sortir.

Constatons, à la louange de M. Guillaume, qu'il s'est tenu rigoureusement dans son rôle d'éditeur. Il se contente de nous donner des textes soigneusement établis et s'abstient de nous faire part de ses idées personnelles. Elles transparaissent bien un peu par endroits, mais si peu! Il faut, pour les saisir, une attention extrême qui est le fait uniquement des critiques de profession.

38. — *L'Histoire de l'enseignement dans le département de la Manche, de 1789 à 1808*, due aux persévérantes recherches de M. Cardine, est essentiellement aussi un recueil de documents. L'auteur a dépouillé avec le plus grand soin la série L des archives départementales; il a recouru aussi quelque peu aux Archives nationales et en a extrait tout ce qui se rapporte à son sujet; puis il a mis ses textes dans l'ordre chronologique et il nous les donne à peu près sans réflexions, se contentant « de les relier entre eux par des explications nécessaires pour en démontrer l'enchaînement. » M. Cardine s'est totalement abstenu de vue synthétiques : c'est, je crois, une exagération. Quand, en effet, on a lu laborieusement ces onze cents pages bourrées de documents, de chiffres et de menus faits, il faut un véritable effort intellectuel pour en dégager des idées générales tant soit peu nettes. Ici encore nous avons surtout un instrument de travail dont l'usage n'est guère facilité par l'érudit qui nous le met en main. M. Cardine a divisé son ouvrage en six parties : 1° Vœux des cahiers de 1789 ; 2° Fonctionnement de l'instruction publique dans la Manche depuis l'ouverture des États généraux jusqu'à la promulgation du décret de frimaire an II; 3° Application dans le département de la Manche des lois éphémères des 22 frimaire an II, 27 brumaire et 7 ventôse an III ; 4° Période directoriale, application de la loi du 3 brumaire an IV ; 5° Période consulaire, enquête de l'an IX; 6° Promulgation de la loi de floréal an X et son application jusqu'en 1808, date de l'organisation de l'Université impériale.

Pour chacune de ces six parties, nous avons le résultat d'un examen très consciencieux de tous les registres des corps administratifs et de tous les dossiers, existant encore, des affaires qui leur ont été soumises, la reproduction de tous les arrêtés, proclamations, circulaires; les documents de l'enquête de l'an IX. La collection de M. Cardine est donc très riche en pièces de premier ordre, mais l'*Histoire* qu'il nous promet, au frontispice de son livre, *de l'enseignement dans la Manche, de 1789 à 1808*, reste à faire en réalité. Tous les matériaux sont là, mais il s'agirait maintenant d'élever l'édifice. Il faut savoir gré néanmoins au savant fonctionnaire du labeur considérable qu'il s'est imposé. Pour mon compte, en écrivant mon volume sur *l'Œuvre scolaire de la Révolution*, j'ai recouru très souvent à son ouvrage et j'y ai trouvé une multitude de renseignements fort utiles.

39. — La brochure de M. l'abbé Angot n'est qu'un essai, essai d'ail-

leurs intéressant et bien composé, où, après avoir formulé brièvement une synthèse exacte, il publie le résumé d'une centaine de documents inédits. Espérons qu'il reprendra quelque jour cette première ébauche, et qu'il en fera un volume digne de prendre place à côté de celui que j'ai loué plus haut (n° 21).

40. — Les deux articles de revue que M. Le Téo, « professeur d'histoire, » a publiés à part, il y a deux ans, ont pour base quelques documents d'archives assez curieux. Son exégèse est tout à fait orthodoxe au point de vue révolutionnaire. Les ridicules parades qui se sont déroulées à Autun autour de *l'Autel de la patrie* le remplissent d'une admiration exaltée. Je n'y trouve pour ma part aucun inconvénient, et M. Le Téo y doit trouver quelque avantage. L'histoire n'a pas grand'chose à prendre dans cette élucubration, pas même l'histoire « de l'enseignement républicain, » quoiqu'on y trouve un certain nombre de détails sur l'école centrale d'Autun, dont les destinées ne furent pas brillantes. Notre « professeur d'histoire » ne nous dit pas, mais l'enquête de l'an IX nous apprend qu'elle fut « constamment déserte et que le ministre avait été obligé de suspendre de leurs fonctions des professeurs dont les leçons n'étaient suivies par personne. » La « moralité » ou plutôt l'immoralité desdits professeurs, ex-oratoriens mariés, était une des principales causes de ce résultat.

41. — Je dirai un mot d'une étude synthétique et statistique de M. Fayet, *Œuvre scolaire de l'Église et de la Révolution en Berry.* On sait quelle est la compétence parfaite de l'auteur en la matière. Il en donne ici une nouvelle preuve : des faits, des documents et chiffres officiels, réunis et groupés cette fois un peu hâtivement, font bien connaître les efforts de l'Église pour pourvoir aux besoins intellectuels du peuple et des classes élevées, les destructions de la Révolution, ses vains efforts pour relever les ruines accumulées, les résultats très divers obtenus dans notre siècle, selon qu'on s'est inspiré des traditions chrétiennes ou de la tradition révolutionnaire. La brochure de l'infatigable octogénaire est un nouveau et important service rendu aux causes sacrées auxquelles il se dévoue depuis tant d'années.

42. — Je terminerai par le très intéressant volume de M. le chanoine Demange : *Les Écoles d'un village toulois, au commencement du* XVIIIe *siècle.* L'auteur de ces pages substantielles et écrites avec beaucoup d'art et de charme est, lui aussi, bien au courant des bonnes méthodes et il n'avance rien qu'il ne prouve avec des documents dont l'autorité ne saurait être contestée. Le village toulois dont il est ici question est Trondes, commune de Meurthe-et-Moselle, qui compte aujourd'hui 708 habitants. Dès 1622, un prêtre originaire du lieu y avait fondé, en faisant don d'une maison, l'école des garçons. Celle des filles fut établie en 1730, grâce à la libéralité d'un curé qui fut un saint homme et un

administrateur de premier ordre. L'histoire de ces fondations, l'organisation des écoles, les méthodes et règlements, les améliorations successives dues au zèle des curés, la série des maîtres et des maîtresses, tout cela est exposé clairement et avec beaucoup d'intérêt par M. Demange. — Son cinquième chapitre (p. 154-203), « mouvement dans le Toulois en faveur des écoles de filles (1700-1750), » a une portée plus générale et une aussi réelle valeur. On y trouvera des renseignements précieux sur la fondation d'une des plus importantes congrégations enseignantes du XVIIIe siècle, celle des Vatalottes. Cent cinq pages de notes et pièces justificatives, dont quelques-unes ne se rapportent pas très strictement au sujet, mais qui sont toutes curieuses, complètent l'œuvre de M. Demange, à laquelle la Société nationale d'éducation de Lyon a justement attribué le prix de son concours en 1890. ERNEST ALLAIN.

THÉOLOGIE

Athenagorae libellus pro Christianis. Oratio de resurrectione cadaverum, recensuit EDUARDUS SCHWARTZ, dans les *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur* von OSCAR VON GELHARDT und ADOLF HARNACK. IV. Band. Heft II. Leipzig, Hinrichs, 1891, in-8 de XXXII-143 p. — Prix : 4 fr. 50.

M. Schwartz nous donne, dans le tome IV de la collection des *Texte und Untersuchungen*, une édition critique du texte grec de l'apologie d'Athénagore et de son discours sur la résurrection des morts. Cette apologie, adressée aux empereurs Marc-Aurèle et Commode, très estimée lors de son apparition, fut négligée depuis, lorsque le christianisme triomphant n'eut plus besoin d'être défendu auprès des chefs de l'Empire. M. Schwartz donne, dans sa préface, de l'oubli où tomba l'œuvre de l'apologiste athénien, des raisons qui ne nous paraissent pas toutes justes. Les premiers chrétiens n'étaient pas des littérateurs et des archéologues, ils ne se préoccupaient nullement d'histoire littéraire; ce qui absorbait leur activité, c'étaient les luttes présentes et les besoins du moment. Ils négligeaient donc, pour ce motif, les anciens apologistes, dont les écrits leur étaient inutiles dans les discussions dogmatiques où ils se trouvaient engagés. Voilà, ce nous semble, la véritable explication de la perte de plusieurs écrits des premiers siècles, qui seraient pour nous d'une extrême importance, et de l'oubli relatif où étaient tombés certains autres qui ont été retrouvés à grand'peine par les savants des derniers siècles et de nos jours.

Quoi qu'il en soit, M. Schwartz nous a donné une édition critique excellente d'Athénagore. Il a collationné avec le plus grand soin les manuscrits, en particulier celui d'Aréthas, archevêque de Césarée, contenu dans le célèbre *Corpus* des apologistes conservé à la Bibliothèque natio-

nale de Paris (Codex 451), et que cet archevêque avait fait écrire en 914 par le notaire Baanès. M. O. de Gebhardt a aussi collationné de son côté le même manuscrit. Toutes les leçons et toutes les variantes sont soigneusement notées. Le texte est imprimé d'une façon très correcte. Des tables fort bien faites et en général très commodes terminent le volume et remplissent les pages 80-143. C'est d'abord une table des auteurs cités par Athénagore. Tous les passages bibliques dont il fait usage sont placés sous la rubrique *Scriptura sacra.* Une seconde table est consacrée aux noms et aux choses. L'ordre suivi par M. Schwartz a des avantages ; il donne d'abord la liste des noms de dieux, puis celle des héros et des fables, ensuite celle des lieux, des empereurs, etc., etc. ; c'est compliqué, et un seul ordre alphabétique serait plus avantageux. Enfin, une dernière table a pour objet les mots grecs employés par Athénagore ; c'est un lexique complet de cet auteur. N. O.

La Confessione sacramentale dinnanzi al mondo, alla christianità, alla critica. *Dialoghi* di Don Leonardo Leonardi. Pesaro, Nobili ; Roma, E. Filiziani, 1891, 2 vol. in-8 ensemble de 836 p. — Prix : 4 fr.

Don Leonardi a consacré deux volumes à l'étude de la confession sacramentelle. Son travail a la forme un peu suranuée d'un dialogue entre un théologien (l'auteur), un avocat, un médecin et d'autres personnages qui font connaissance sur une plage de la Romagne, mais il ne manque pas pour cela d'intérêt. La confession *devant le monde*, *devant le christianisme* et *devant la critique :* telles sont les grandes divisions. Après avoir cherché les traces de la confession dans le Paradis terrestre (!), les avoir suivies dans la Synagogue et chez les peuples infidèles, M. Leonardi l'envisage dans le catholicisme et dans les sectes séparées. Il admet assez légèrement que les livres du Denys prétendu Aréopagite donnent la discipline de l'Église apostolique, mais, en général, sa méthode, qui consiste à accumuler chronologiquement et géographiquement autant que possible les divers témoignages, ne manque pas d'une certaine puissance. Il est toutefois bien dangereux de traiter une question aussi délicate que celle-ci sans employer l'appareil scientifique, car beaucoup de propositions, bien fondées pourtant, se présentent sous un aspect des plus discutables, et toute l'habileté de l'auteur n'a pas toujours suffi à surmonter cette difficulté. Les avantages individuels et sociaux de la confession sont exposés sous le jour le plus juste et le plus favorable. Un appendice relatif au *Sigillum sacramentale* et un autre consacré à une revue bibliographique du sujet complètent cet ouvrage, que des tables bien conçues rendent d'un usage particulièrement aisé. G. P.

Psallite sapienter. « *Psalliret weise!* » *Erklärung der Psalmen im Geiste des betrachtenden Gebets und der Liturgie*, dem Klerus und Volk gewidmet, von Dr Maurus Wolter, O. S. B. 2e édition : tomes I et II (Ps. I-XXXV et XXXVI-LXXI). Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1891, 2 vol. in-8 de XVI-605 et 701 p. — Prix du vol. : 8 fr. 75.

Lorsque parut, il y a deux ans, le dernier volume de cet ouvrage (Cf. *Polybiblion*, t. LXI, p. 331), les premiers étaient épuisés. Pour répondre aux désirs exprimés de toutes parts, le docte auteur entreprit de reviser son œuvre pour en faire une nouvelle édition. Il ne put conduire ce travail bien loin, arrêté par la mort. Nous voyons, par les vingt-cinq premiers psaumes, qu'il avait eu le dessein d'indiquer dans la traduction elle-même la division par strophes. Les corrections qui sont de sa main ne vont que jusqu'au psaume LVI. Le nouvel éditeur n'a pas voulu, et nous l'en félicitons, qu'on pût apercevoir dans l'œuvre d'un tel maître la touche d'une main étrangère. A peine s'il a modifié la traduction de quelques versets, comme pour se conformer à l'intention de Dom Maurus. Il a ajouté aussi quelques notes qui ont pour but d'aider à l'intelligence du texte latin en le rapprochant de l'hébreu ou du grec. Mais ces notes, courtes et peu nombreuses, ne changent point la physionomie de cet ouvrage, dans lequel, nous l'avons dit, les conclusions philologiques et critiques apparaissent non pas comme le but, mais comme le point de départ.

Cette deuxième édition d'un ouvrage désormais complet sera parfaitement accueillie. Traduction exacte et précise, explications historiques abondantes, éclaircissements intéressants sur les titres des psaumes ; commentaire détaillé du texte où le texte lui-même s'encadre, sans que jamais le sens ou la clarté en souffre ; applications les plus variées de chaque psaume, soit au point de vue ascétique et mystique, soit au point de vue liturgique ; richesse de détails et poésie d'expressions qui témoignent d'une science exacte et profonde du texte saint et d'un sentiment exquis des besoins, des devoirs, des aspirations de l'âme chrétienne, aussi bien de celle qui vit dans le siècle que de celle qui vit dans le cloître ou à l'ombre de l'autel : telles sont les qualités hors ligne qui font apprécier et aimer le commentaire du pieux et savant bénédictin, et lui assurent le plus durable succès. Lamoureux.

JURISPRUDENCE

Grand Dictionnaire international de la propriété industrielle, *au point de vue du nom commercial, des marques de fabrique et de commerce et de la concurrence déloyale,* par le comte de Maillard de Marafy, président des comités consultatifs de législation de l'*Union des fabricants*. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, gr. in-8. T. V (Italie-Nationaux), de 606 p., et t. IV (Nom-Villes), de 744 p. — Prix : 40 fr. le vol.

Avec les deux derniers volumes qui viennent de paraître, le *Diction-*

naire de la propriété industrielle de M. le comte de Maillard de Marafy est maintenant terminé. Cette œuvre considérable se trouve ainsi avoir été menée à fin en moins de trois ans. Sans revenir sur les premiers volumes, dont nous avons déjà rendu compte au fur et à mesure de leur publication (Voir t. LXII, p. 31, et t. LXIII, p. 38), nous aurions encore beaucoup d'articles intéressants à signaler dans ces tomes V et VI. Malheureusement, la matière est trop vaste et demanderait des développements trop étendus. Contentons-nous d'indiquer les principaux articles relatifs au droit international. Nous trouvons d'abord, sous le mot *Italie*, le commentaire de la loi italienne sur les marques de fabrique et de commerce. L'auteur avait pour cette étude une compétence spéciale, ayant eu à diriger, depuis 1872, un très grand nombre d'instances en contrefaçon auprès des diverses juridictions de la péninsule. Il s'appuie sur son expérience personnelle pour témoigner de l'impartialité que rencontrent les étrangers devant les cours de justice italiennes et de l'attention scrupuleuse avec laquelle les affaires y sont étudiées et résolues. Les nombreuses décisions judiciaires citées dans le cours de l'article confirment, d'ailleurs, ce témoignage.

Parmi les autres articles consacrés aux législations étrangères, nous remarquons ceux du *Mexique*, de la *Norwège*, des *Pays-Bas*, du *Portugal*, de la *Roumanie*, de la *Russie* (30 pages), de la *Serbie*, de la *Suède*, de la *Suisse* (86 pages), de la *Tunisie*, de la *Turquie*, de l'*Uruguay* et du *Vénézuéla*.

En ce qui concerne la jurisprudence française, les deux derniers volumes du *Dictionnaire* contiennent, comme les précédents, une grande quantité de jugements et d'arrêts, classés sous les noms des produits industriels qui ont donné lieu aux procès en contrefaçon ou en concurrence déloyale : par exemple, *Lubin (eau de); Moët* (vins de Champagne) ; *Raspail*, etc. Sous le mot *Nom commercial*, sont examinées toutes les questions si délicates que soulève l'emploi du nom d'un commerçant ou d'un industriel par ses successeurs, sa veuve, ses héritiers ou ses anciens employés. L'article *Récompenses industrielles* est l'étude la plus complète que nous connaissions sur la loi récente du 30 avril 1886, relative à l'usurpation des médailles et récompenses. Un autre article très intéressant est celui intitulé : *Union internationale de la propriété industrielle*. Si l'utilité des traités de commerce a été depuis quelque temps vivement contestée, les avantages résultant d'une convention internationale telle que celle qui a été conclue le 20 mars 1883 entre divers États d'Europe et d'Amérique, pour la protection de la propriété industrielle, sont, au contraire, indéniables. Aussi, tandis que les liens commerciaux entre les nations se sont partout relâchés, l'Union industrielle de 1883 tend au contraire à se fortifier : tout récemment encore, de nouveaux arrangements ont été pris entre les États faisant

partie de cette Union pour la répression des fraudes sur la provenance des marchandises.

En somme, le *Grand Dictionnaire international de la propriété industrielle* réunit une foule de documents qu'il serait très difficile de trouver ailleurs, dont beaucoup même n'avaient pas encore été publiés; c'est le répertoire le plus complet qui existe en matière de législation commerciale et industrielle; c'est, en quelque sorte, l'arsenal de toutes les armes par lesquelles l'industrie et le commerce français peuvent défendre et faire valoir leurs droits, tant en France qu'à l'étranger.

M. L.

SCIENCES ET ARTS

Le Doute suprême, par E. Chesnel. Paris, Retaux, 1892, in-12 de xv-286 p. — Prix : 3 fr.

Ce *Doute suprême* est une lutte, à armes courtoises mais victorieuses, contre ce désolant scepticisme qui, sans nier Dieu précisément, le considère comme une hypothèse indémontrable. L'auteur, armé des données les plus récentes et les plus acceptées des sciences de la nature, appuyé sur ce que la philosophie spiritualiste compte de plus illustres représentants, commence par établir les fondements de la certitude. Puis, sur cette base, il rappelle à grands traits les origines de l'univers, en remontant à la nébuleuse chaotique primitive, déroulant la formation graduelle de notre monde planétaire, rappelant et expliquant le principe de la conservation de l'énergie et sa marche vers un état limite comparable au chaos initial, d'où il suit que l'univers, ayant eu un commencement et évoluant vers un état final comparable à la mort, le principe de causalité exige qu'il ait une cause indépendante de lui, nécessaire et éternelle.

La même conclusion se dégage du tableau de l'origine et du développement de la vie, tout comme aussi l'ordre magnifique et l'harmonie, qui se révèlent dans l'ensemble et dans tous les détails de la création, indiquent un but, une finalité, supposant nécessairement l'intelligence et la volonté libre de la cause première et nécessaire.

Les différentes classes d'êtres vivants, tous appropriés à leur fin, la nature humaine, et sa vie propre à la fois physiologique et spirituelle, sa supériorité sur la nature animale pourvue de la connaissance sensitive, mais privée de la raison et de la liberté, permettent à l'auteur de compléter sa démonstration par cause efficiente et finalité, en la parachevant enfin par l'examen du problème vital du mal et de la vie future.

Ce livre, écrit d'un style clair, facile, sous forme dialoguée, est de nature à apporter le calme et la paix dans tant d'âmes troublées mais de bonne foi, que tourmente le doute, et à qui suffirait une exposition

de la vérité dans une forme correspondant à leur état d'esprit, pour embrasser à tout jamais cette même vérité. JEAN D'ESTIENNE.

Le Devoir présent, par PAUL DESJARDINS. Paris, Colin, 1892, petit in-16 de 82 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit livre a fait quelque bruit, dans un monde d'ailleurs restreint : ce succès s'explique d'abord par la qualité du style, qui est d'essence distinguée, bien qu'un peu artificielle, et par la gravité et l'intérêt du problème que l'auteur prétend résoudre. M. Paul Desjardins a rêvé de restaurer la notion et surtout la pratique du devoir. Voyons comment il s'y prend.

Après avoir établi, à l'aide des divers symptômes qui se produisent autour de nous, que le temps des « négatifs » semble passé et que celui des « positifs » va venir, il se demande comment il convient de favoriser ce mouvement qui doit ramener l'humanité dans les voies du devoir. D'abord, il fondera une ligue où, sans distinction de religion ni de croyance, les amis du devoir seront les bienvenus : il suffira qu'ils acceptent ce *Credo* bref et peu gênant : « Nous vivons pour quelque chose. » Cette ligue, à l'encontre des religions, qui, d'après M. Desjardins, « se proposent l'édification intéressée de chacun par une explication des mystères de la vie et de la mort, » aura pour objet « la paix et l'amélioration communes par le développement de la volonté et de l'amour. » Elle s'adressera au malheureux pour « redresser son idéal de la vie et le lui faire aimer. » Ce n'est pas plus difficile que cela. C'est ce que l'auteur appelle substituer au « principe de l'aumône le principe du réveil. » Elle créera un « mouvement d'opinion » dans ce sens, s'efforcera de défaire le mal que la littérature a fait, de « pénétrer l'art d'une morale plus haute, » d'encourager « l'héroïsme pratique » sous quelque forme qu'il se manifeste, enfin, de travailler à « l'élaboration d'un christianisme intérieur : » l'auteur entend par là la restitution « d'une sorte de Christ intérieur que toute âme un peu noble reconnaîtrait pour sien. » Pour la réalisation de ce programme, l'auteur fait appel à l'initiative privée, aux officiers, aux associations libres, à l'enseignement public, aux futures Universités provinciales, à des sortes de « Sociétés de secours moral, » et ne recule pas devant le projet d'un « séminaire moral, » et il veut commencer son œuvre par la « prière, » redisant avec énergie la prière chrétienne : « Que le règne de Dieu arrive ; » seulement, « au lieu de murmurer ces paroles à genoux, les yeux levés au ciel, répétons-les debout et à nous-mêmes, en en faisant un ordre. » Voilà le programme de la religion nouvelle. Qu'en résultera-t-il? Probablement rien : à coup sûr, ce n'est pas celle-là qui convertira le monde. Nous serions tenté d'y voir un essai de laïcisation de la morale,

faisant suite à la laïcisation de l'enseignement et à la laïcisation de la charité.

Nous sommes persuadé, d'ailleurs, que M. Desjardins ne s'en rend pas compte et que ses visées sont beaucoup moins noires. Incontestablement, c'est une belle âme, un peu naïve, un peu candide, aimant à se laisser bercer par de nobles rêves. Mais ses intentions sont pures, son but élevé : laissons-le faire, souhaitons-lui beaucoup de succès, et attendons-nous à le voir renoncer bientôt à ses généreuses illusions pour venir demander à Jésus-Christ le secret des transformations morales que le Sauveur seul peut accomplir. C'est à ce terme que doit aboutir à brève échéance, nous l'espérons du moins, une âme « naturellement chrétienne. » Si nous nous trompons, nous plaindrons M. Desjardins de tout notre cœur. Il ne pourra pas nous reprocher, du moins, de ne l'avoir pas averti.

P. Talon.

Histoire de la psychologie des Grecs, par A.-Ed. Chaignet. Tome III. *Psychologie de la Nouvelle Académie et des écoles éclectiques.* Tome IV. *Psychologie de Plotin.* Paris, Hachette, 1890 et 1892, 2 vol. in-8 de 486 et 396 p. — Prix de chaque volume : 7 fr. 50.

Le *Polybiblion* (t. LVIII, p. 232) a déjà rendu compte des deux premiers volumes de cette importante publication, la plus étendue certainement de toutes celles qui, en France, ont pris pour objet la philosophie grecque. Il serait difficile, je ne dis pas de réaliser, mais même de concevoir un ouvrage plus complet, plus consciencieusement étudié, plus scrupuleusement puisé aux sources, et pour tout dire d'un mot, plus fortement documenté. Dans un temps où tant d'érudits cultivent la méthode commode qui consiste à « accoucher les textes » et à les amener, par d'ingénieux artifices, à déposer en faveur de théories préconçues, M. Chaignet, au contraire, a voulu être un miroir aussi fidèle que possible des doctrines dont il s'est constitué l'interprète. Crainte sans doute d'aller au delà de la pensée de leurs auteurs, il ne cherche même que timidement à en dégager les lignes maîtresses et l'unité fondamentale. Aucun détail n'étant sacrifié à la netteté de l'ensemble, toutes choses apparaissent ici à peu près sur le même plan : il en résulte parfois pour le lecteur un vrai dédale, au milieu duquel il est d'autant plus difficile de s'orienter que maint problème ne se pose plus aujourd'hui dans les mêmes termes qu'autrefois et que telle et telle façon de raisonner, parfaitement acceptées des anciens, déroutent un peu notre logique moderne.

Ce défaut, si c'en est un, doit, dans le tome III, être mis au compte du sujet beaucoup plus que de l'auteur. C'est qu'en effet si parmi les successeurs de Platon à l'Académie d'Athènes, il y a eu des chefs d'école, un Arcésilas, un Carnéade, en possession d'une doctrine qu'on est en

droit de qualifier d'originale, ils ne nous sont connus aujourd'hui que par des citations ou des appréciations isolées d'où l'on a peine à tirer un système. Quant aux éclectiques, très nombreux, on le comprend, de Cicéron à Galien, dans la décadence de l'esprit philosophique, il en est beaucoup qu'on ne sait dans quel groupe ranger et qui ont un droit presque égal à être rattachés à celui-ci et à celui-là. « Les principes particuliers à chaque école sont impuissants à opérer la soudure cherchée, précisément dans la mesure où ils restent caractéristiques et distincts. Pour y ramener, pour en déduire des théories empruntées à d'autres, on est obligé d'élargir par une interprétation raffinée et subtile les thèses particulières qu'on y veut coudre. » La méthode, avec tous ses inconvénients, a été pratiquée à une époque qui n'est pas encore très éloignée de la nôtre, et M. Chaignet n'est pas moins sévère pour les éclectiques du XIXe siècle que pour ceux de l'âge d'Auguste. A ce propos, on pourrait se demander pourquoi Cicéron n'a pas dans ce livre les honneurs d'un chapitre qui serait cependant bien mérité. Est-ce son titre d'écrivain latin qui l'exclut avec Sénèque d'une *Histoire de la psychologie des Grecs ?* L'omission frappe d'autant plus qu'en dehors de Plutarque et d'Apulée, de Galien et de Philon, les auteurs qui défilent ici sous nos yeux rentrent pour la plupart dans la catégorie de ceux qu'on a appelés « les illustres inconnus. » Pour grouper autour de chacun d'eux un ensemble quelque peu cohérent de renseignements, il a fallu une étonnante sagacité et de bien persévérantes recherches. Philon est traité avec plus d'attention, sinon avec plus de faveur qu'il n'en rencontre d'ordinaire : mais même après les savantes analyses de M. Chaignet, il reste à écrire un livre suivi sur la théorie du Logos au sein de l'école juive d'Alexandrie. Quant aux Pères de l'Église, les raisons données à la fin du volume pour motiver leur complète exclusion paraîtront à la plupart insuffisantes, à quelques-uns manifestement injustes.

Le tome IV offre sans conteste un intérêt supérieur. Plotin, trop peu étudié, trop peu connu, n'en est pas moins un esprit de premier ordre, d'autant plus digne d'être examiné de près qu'en sa personne la philosophie païenne jette un dernier éclat à l'heure où le symbole chrétien se répand dans le monde. On a dit des néo-platoniciens qu'ils portaient les livrées de l'Orient plutôt que celles de la Grèce. Plotin fait exception : ce qui domine en lui, c'est bien l'esprit hellénique; les catégories d'Aristote et les idées de Platon ont à ses yeux une tout autre importance que les pratiques théurgiques chères dans la suite à un Jamblique et à un Proclus. Son système est un idéalisme ou plutôt un intellectualisme absolu, dont la psychologie, si nous en croyons M. Chaignet, est l'élément le plus considérable et le commencement nécessaire. Il nous semble cependant que lorsque Plotin et toute l'école néo-platonicienne à sa suite traitent des rapports de l'un, de la raison et de la vie, c'est non de

l'âme humaine individuelle qu'il est question, mais bien de l'Être absolu, de l'âme infinie : en d'autres termes, ces philosophes ont avant tout une métaphysique.

Au reste, si dans le volume précédent le critique était embarrassé par la rareté des textes originaux, ici il le serait facilement par leur abondance : non seulement Plotin a beaucoup écrit et son œuvre nous est intégralement parvenue, mais ses divers traités portent la trace très visible du genre d'enseignement qui avait ses préférences. De même que, dans son école, il lisait et commentait sans ordre et sans choix le premier auteur qui lui tombait sous la main, de même il écrit sur les premiers sujets venus que le caprice d'une conversation lui suggère ou qui d'eux-mêmes se présentent à sa pensée. Un tel laisser-aller, assez conforme d'ailleurs aux habitudes de l'époque (voyez Sénèque et Plutarque), témoigne de peu de goût pour une méthode didactique sévère, dont s'accommodent mal en général les esprits avides de se répandre et non de se concentrer. Notons un phénomène psychologique nouveau qui, dans cette philosophie de Plotin, joue un grand rôle : c'est l'illumination ou l'extase, dont Platon parle à peine et à laquelle Aristote, malgré les textes auxquels nous renvoie une note de la page 41, ne paraît jamais avoir songé. En revanche, si le mot même d'évolution se rencontre chez Plotin pour la première fois peut-être, l'idée qu'il traduit était entrée depuis longtemps dans le mouvement philosophique.

Bien que les seize chapitres dont se compose ce quatrième volume soient le fruit d'une lecture intelligente, appliquée à saisir tous les points de rapprochement entre des traités d'objet très divers, les défauts comme les qualités de la méthode adoptée y deviennent particulièrement sensibles. Plotin n'ayant ni conçu ni suivi aucun plan, chaque faculté de l'âme est étudiée en elle-même plutôt que subordonnée à une conception générale, et tandis que l'on s'attend à ce qu'un résumé final vienne rattacher et réunir en un vivant faisceau ces fils épars, le livre se termine tout à coup par une réflexion sur la Providence entendue au sens des gnostiques. Il est vrai que l'auteur a réservé expressément ses conclusions personnelles relatives à l'ensemble de la psychologie grecque pour un tome V et dernier qui comblera ainsi une des lacunes les plus saillantes de sa savante exposition. Exprimons en outre le vœu qu'un *Index* alphabétique étendu permette au chercheur de se satisfaire tout de suite à travers ces cinq volumes, où sont agitées tant d'idées, justifiées ou essayées tant de solutions : si la psychologie est, à certains égards, une science essentiellement moderne, les anciens, on peut s'en convaincre, n'avaient cependant pas laissé d'y faire de précieuses découvertes.

Répétons-le en terminant, car en somme devant un tel monument les critiques doivent céder le pas à l'éloge, l'*Histoire de la psychologie des Grecs* est une publication qui fait grand honneur et à son

auteur et à l'érudition française, dont à l'heure actuelle, dans l'ordre philosophique, M. Chaignet est sans contredit l'un des plus éminents représentants. C. Huit.

Le Capital, la spéculation et la finance au XIXe siècle, par Claudio Jannet, professeur d'économie politique à l'Institut catholique de Paris. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de vi-607 p. — Prix : 8 fr.

Le Tombeau des milliards. Panama, par Paul Ponsolle. Paris, Savine, 1890, in-18 de 337 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Banque de France. *Prorogation du privilège. Le Crédit foncier. La Caisse des dépôts et consignations*, par Auguste Moireau. Paris, Perrin, 1891, in-12 de xv-233 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Monnaie et le bimétallisme international, par Émile de Laveleye. Paris, Alcan, 1891, in-18 de xviii-347 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Claudio Jannet vient d'explorer dans son ensemble l'un des domaines les plus importants et les moins connus scientifiquement de l'économie sociale contemporaine, auquel se rattachent divers ouvrages récents de bien moindre valeur. Il nous permet ainsi d'étudier le rôle actuel de l'argent et de la spéculation. Ceux qui croiraient ne trouver dans l'ouvrage du savant économiste qu'une sorte de manuel des opérations de bourse seront vite détrompés. Avec une abondance remarquable d'informations techniques et une bien rare indépendance de jugement, l'éminent professeur à l'Institut catholique de Paris a écrit un livre d'histoire et de morale qui intéresse tous ceux qu'on appelait jadis les honnêtes gens. Il vient à son heure. « Les jugements que le public porte sur les transactions commerciales tombent généralement dans deux excès. Ou bien on les condamne au nom de sentiments non raisonnés et de préjugés, et, une fois devant la réalité des faits, on se dérobe en déclarant que la morale est inapplicable au commerce. Ou bien, par une réaction inévitable, on amnistie indistinctement toutes les manœuvres par lesquelles les hommes s'enrichissent, même aux dépens de leurs semblables, pourvu qu'elles se produisent en grand et que le succès les couronne » (p. 189).

Comment s'est formée cette puissance nouvelle de l'argent et de la spéculation, que les censeurs du temps présent aiment à désigner du nom de capitalisme? « Le développement de la richesse générale en ce siècle s'est surtout manifesté : 1° par la grande augmentation de l'outillage industriel et par l'importance du capital circulant, qu'on appelle l'argent parce qu'on l'évalue sous cette forme, et qui est destiné à mettre en valeur le capital-outillage et le travail; 2° par l'avènement des valeurs mobilières représentant soit des terres, soit des entreprises, soit des créances sur les États ou les particuliers » (p. 530). Ce sont des conséquences de la division du travail, bienfaisante en somme, et d'un régime de l'activité humaine organisé de plus en plus en vue de l'échange.

Il ne faut pas s'étonner que ces circonstances nouvelles aient fait naître des organismes nouveaux pour répartir les capitaux et régler les prix. M. Claudio Jannet raconte leur genèse. Il indique seulement le rôle des Templiers, qui, au temps des croisades, furent les banquiers des rois de France et d'Angleterre et du Pape, — des Vénitiens qui leur succédèrent dans cet office, — des grandes compagnies de marchands florentins, qui, à la manière des juifs et des Lombards, étendaient leurs affaires sur toute l'Europe, — des Lucquois et des Génois, qui entrèrent dans la même voïe (p. 103-104). Mais il étudie en grand détail *la Finance au XVIIe et au XVIIIe siècle*, *la Constitution de la haute banque et le développement des marchés financiers au XIXe siècle*. Ces deux chapitres (chap. XI et XII) forment l'histoire la plus complète et la plus impartiale qui ait encore été écrite, de ce régime capitaliste dont on nous prédit la ruine pour le XXe siècle, et dont Karl Marx fixe l'avènement, non sans quelque raison, à la révolution de 1688.

Le jeu de ces forces nouvelles est décrit par M. Claudio Jannet dans des chapitres si remplis de faits et d'idées qu'ils se prêtent difficilement à l'analyse, mais dont les titres suffisent à faire comprendre l'intérêt : *Les Sociétés anonymes par actions ; — Les Spéculations commerciales ; — Les Accaparements commerciaux et les Syndicats industriels ; — La Bourse et son rôle dans l'économie des sociétés modernes ; — Les Emprunts publics et la Finance internationale*. On notera tout spécialement les distinctions à faire entre le jeu, l'agiotage, l'accaparement et la spéculation légitime, prévision rationnelle des variations des prix ; — l'étude des syndicats industriels, nationaux ou internationaux, qui essaient de régler la production ; — la description d'un organisme tout récemment constitué pour faciliter le commerce des marchandises et la pratique des reports ; ces pages consacrées aux *Caisses de liquidation des opérations à terme* ont fait l'objet d'une lecture fort remarquée à l'Académie des sciences morales et politiques.

Parmi les institutions qui exercent le plus d'influence sur la finance contemporaine, il en est trois, en France, qui sont plus ou moins étroitement rattachées à l'État ; la Banque de France, le Crédit foncier et la Caisse des dépôts et consignations. M. Auguste Moireau les a étudiés dans des articles qui ont été publiés par la *Revue des Deux Mondes* et qui viennent d'être réunis en volume. Je crois que son admiration trop optimiste devrait être tempérée de quelques critiques. Mais il défend, en somme, l'autonomie relative de ces respectables établissements, et il fournit de bons arguments contre les politiciens qui voudraient accroître leur principal défaut, l'ingérence du gouvernement dans leur administration. M. Claudio Jannet est plus sévère et plus clairvoyant. Tout en maintenant la supériorité théorique du système de la liberté des banques, il reconnaît qu'en fait il convient de maintenir à la Banque de

France son privilège ; il avertit ceux qui cherchent à affaiblir sa position, sous prétexte de combattre les monopoles, qu'ils font en réalité, — consciemment ou non, — les affaires de l'oligarchie financière » (p. 567). Mais il constate aussi « que, malgré sa constitution en monopole public, ou plutôt à cause de cela, le Crédit foncier de France est devenu, contrairement au but de son institution, une des grandes sociétés financières dont l'action à la Bourse et sur le marché des capitaux donne lieu à bien des critiques ; qu'il rend au gouvernement les services occultes auxquels heureusement la Banque de France s'est toujours refusée » (p. 149).

L'un des plus mémorables exemples du mal que peuvent faire les fraudes de la spéculation combinées avec la corruption de la presse est bien certainement l'entreprise de Panama. M. Paul Ponsolle raconte sa visite aux travaux abandonnés, son entrevue avec le Président de la Colombie, le docteur Nuñez, et il vante les richesses minières de ce pays. Il montre les efforts courageux et infructueux de M. Brunet pour sauver ce qui pouvait rester d'immenses capitaux gaspillés. Mais ce qu'il y a de plus clair et de plus probant dans ce livre, c'est que « sur les quinze cents millions fournis par le public, il n'en a pas été dépensé la moitié en travaux » (p. 155).

M. Claudio Jannet ne dissimule pas les dangers du capitalisme. Il indique dans quelle mesure et par quels moyens ils peuvent être conjurés. Cette haute préoccupation inspire l'ensemble de l'ouvrage. Mais la question est spécialement étudiée dans le chapitre VI : *La Morale dans le commerce et dans l'industrie*, et dans la *Conclusion : Ce qu'il y a à faire et ce qu'il ne faut pas faire.*

Ce qu'il ne faut pas faire, entre autres choses, c'est de provoquer un relèvement artificiel des prix, par la reprise du libre monnayage de l'argent que réclament les bimétallistes (voir l'appendice sur *la Question monétaire en 1892*). « En attendant que l'or se cachât ou devînt un objet de luxe faisant prime pour les grandes affaires, la reprise du monnayage illimité de l'argent aurait pour résultat un renchérissement immédiat de toutes les marchandises. De là une activité factice donnée aux affaires. Mais les salaires et les prix des services ne hausseraient pas de longtemps dans une proportion équivalente.... On ne peut calculer les perturbations de toute sorte » qui suivraient une détérioration de notre régime monétaire. La France perdrait vite sa réserve d'or et ferait un marché de dupe.

M. de Laveleye est le plus illustre défenseur de la thèse opposée, et il l'a brillamment soutenue dans l'ouvrage qu'il a publié peu de temps avant sa mort : *La Monnaie et le bimétallisme international.* Il affirme que la réforme monétaire allemande de 1873 et la suspension de la libre frappe de l'argent par l'Union latine a entraîné la dépréciation de l'ar-

gent et une sorte d'appréciation de l'or, qui serait la principale cause de la crise économique dont nous souffrons. « Les troubles monétaires, dit-il (p. XVII), datent du moment où les gouvernements ont proscrit l'un des deux métaux qui constituaient ensemble l'instrument universel de l'échange depuis les temps les plus reculés : tantôt l'or, après 1850, tantôt l'argent, après 1870. C'est la preuve qu'en agissant ainsi on violait ce que l'on appelle les lois naturelles. » Il reconnaît d'ailleurs que la frappe de l'argent ne saurait être reprise par un peuple isolé, mais exigerait le concert des grandes nations qui ont aujourd'hui l'étalon d'or. « Tout dépend, conclut-il, des résolutions du parlement anglais; mais tant d'obstacles restent encore à vaincre que je n'oserais prédire le triomphe final de la cause que je défends. »

Une bonne monnaie ne suffit pas pour moraliser les transactions commerciales et les opérations de crédit. « Si l'usure proprement dite, écrit M. Claudio Jannet (p. 530), a disparu à peu près des nations civilisées, les abus du capital n'en existent pas moins sous d'autres formes : brigandages de l'accaparement, fraudes de l'anonymat, agiotage coupable de la Bourse. Incontestablement, telle est l'origine d'un certain nombre de grosses fortunes contemporaines. » Ce qu'il faut faire pour remédier au mal, c'est favoriser le « développement des forces médicatrices qui existent dans l'ordre économique, » et la liberté est la condition première de leur essor.

L'État ne doit prétendre supprimer ni la spéculation ni la Bourse. Il faut seulement lui demander de réprimer, dans la mesure du possible, les fraudes qui font la lutte déloyale. Qu'il assure la pleine liberté des intéressés, producteurs ou consommateurs, et des contrepoids naturels se constitueront pour résister aux abus les plus graves. Enfin le gouvernement doit maintenir lui-même son indépendance, ne pas se mettre, par une mauvaise politique financière et des emprunts perpétuels, à la discrétion de la haute banque. « La constitution de la souveraineté dans chaque pays sur des bases légitimes et la stabilité gouvernementale sont la condition première de la moralisation des affaires, de la réduction au moindre mal des abus de la Bourse » (p. 549).

Quant aux particuliers, ils trouveront de précieuses ressources dans la pratique de l'association. « La coopération peut être, dans certaines limites, le contrepoids des combinaisons capitalistes et devenir leur héritière. » Puis il faut compter sur l'instruction économique qui, répandue dans les diverses classes de la société, rendrait bien des duperies impossibles. Enfin on aperçoit, ici comme partout, qu'un certain degré de vertu, de sens moral, est nécessaire au bon fonctionnement de la société. M. Claudio Jannet a bien noté que si dans les civilisations policées la violence matérielle est devenue peu à peu répugnante à la majorité des hommes, ils n'en sont que plus portés à des fraudes qui restent

forcément impunies. « La vérité, conclut-il justement (p. 542), est que l'improbité en grand comme en petit, depuis les falsifications de denrées, les faillites frauduleuses, les incendies volontaires de maisons assurées, jusqu'aux gigantesques accaparements et aux coups de force de la Bourse, a pris une redoutable extension au fur et à mesure que les croyances religieuses ont fléchi. » J. Angot des Rotours.

Manuel théorique et pratique d'horticulture, par Un religieux jardinier de vingt-six ans d'enseignement et de pratique. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 701 p. — Prix : 4 fr.

Ce manuel est évidemment l'œuvre d'un homme de pratique. Il indique d'après son expérience ce qu'il faut faire pour réussir, donne les notions générales d'après ce qu'il a fait et observé, aborde avec une certaine réserve les notions théoriques ; peut-être pourrait-on regretter qu'il ne s'appesantisse pas davantage sur les découvertes de la science. Sans leur donner des développements exagérés, pourquoi ne pas souffler mot des résultats obtenus avec les engrais chimiques, et ne fournir aucune notion de leur emploi ? Après les expériences et les travaux du marquis de Poris et des autres, il y avait quelque chose à en dire.

Le volume est divisé en trois parties : potager, arbres fruitiers et plantes florales. Dans chacune se trouvent un peu disséminés les conseils et avis qui s'y rapportent. On retrouve là le praticien qui ne veut pas s'embarrasser du souci d'ordonner méticuleusement son ouvrage. C'est donc qu'il faut y chercher avant tout des données usuelles et d'expérience. A ce point de vue, l'ouvrage sera surtout apprécié des gens de la campagne et du métier qui n'ont ni le temps ni le goût des longues dissertations. G. S.

BELLES-LETTRES

Études critiques sur l'histoire de la littérature française, par F. Brunetière. Paris, Hachette, 1891, in-16 de 385 p. — Prix : 3 fr. 50.

Études d'histoire et de critique dramatiques, par G. Larroumet. Paris, Hachette, 1892, in-16 de II-224 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je proteste une fois de plus contre la paresseuse habitude, qu'ont aujourd'hui les maîtres de la critique littéraire, de ne plus faire que des articles et de les faire le plus souvent avec les livres d'autrui. On prend un gros volume, qui a coûté à son auteur des années : c'est la thèse de M. Rigal sur *Hardy*, celle de M. Lintilhac sur *Beaumarchais ;* en quelques heures on le résume avec esprit, on le juge avec autorité, — je ne dis pas avec compétence, — on se donne l'air d'un professeur corrigeant

un devoir d'élève.... Et le public, facilement dupe, applaudit le professeur. Et le livre du travailleur, enseveli dans les éloges ou dans les critiques, demeure bel et bien enterré.

Résumons à notre tour ces feuilles éphémères, qui, bien que réunies en volume, sont encore des feuilles volantes.

Du moins M. Brunetière et M. Larroumet sont deux professeurs d'élite, avec qui l'on apprend toujours quelque chose. Le premier nous donne dix articles de longueur et de valeur inégales, mais où l'on retrouve, avec ses défauts, connus de tout le monde et de lui-même, ses qualités qu'il connaît encore mieux : abondance de vues personnelles, grande familiarité avec les époques classiques de la littérature française, et parler franc. Voici un aperçu de ses chapitres : *Alexandre Hardy,* réflexions inspirées par le livre de M. Rigal sur les tâtonnements de la tragédie française pendant les trente premières années du XVIIe siècle, sur l'œuvre de Hardy qui, suivant M. Brunetière, a fait passer la tragédie du mode oratoire ou mode lyrique au mode dramatique, sans réussir à différencier le drame du roman ; — *Le Roman au* XVIIe *siècle*, écrit à propos du livre de M. Le Breton, qui porte ce titre, et où M. Brunetière montre que de *l'Astrée* à *Gil Blas* le roman français cherche sa voie, que ces romanciers seuls ont laissé une trace et méritent d'être étudiés dans une histoire du genre, qui ont fixé un des traits essentiels de sa définition, et qu'ainsi M. Le Breton a eu tort d'oublier La Calprenède, qui, tout médiocre qu'il est, représente à cette époque la tragédie historique ; — *L'Influence de l'Espagne dans la littérature française*, où M. Brunetière développe deux idées qu'il dégage de *Études sur l'Espagne*, de M. Morel-Fatio : c'est que la littérature française, et même la littérature européenne, de *l'Astrée* à *Hernani*, doivent à l'Espagne le sens du « chevaleresque » et celui du romanesque ; — *Montesquieu*, portrait vigoureusement tracé de l'homme, avec ses préjugés de gentilhomme et de magistrat ; — de l'écrivain, avec son pédantisme, ses bizarreries de bel esprit et surtout le désordre extrême et l'incohérence des chapitres de son *Esprit des lois ;* — du penseur enfin, avec sa timidité et son indécision, qui l'ont empêché de prendre parti dans une question essentielle, la liberté, mais aussi avec cette originalité et cette puissance, grâce auxquelles il a le premier compris trois choses et les a fait comprendre de tous : l'importance des questions de politique, d'économie, de législation et de jurisprudence, l'intérêt des études historiques dirigées dans le sens de la recherche des causes, enfin le caractère infiniment respectable de l'institution sociale et des lois ; — *Voltaire*, suite de brillants paradoxes, qui cherchent à prouver : 1° que Voltaire ne doit rien à l'Angleterre, mais presque tout à Bayle ; 2° que *Zaïre* (ne faites pas attention aux contradictions) marque une époque dans l'histoire de la tragédie, qu'elle est de la famille des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine,

que le conflit de l'amour et de la religion y est bien plus heureusement présenté que dans *Polyeucte;* — 3° « qu'on pourrait ôter Voltaire de son siècle sans que l'esprit du siècle différât de ce qu'il est, » ce qui me paraît excessif, car s'il n'a guère fait que saisir au vol les idées éparses dans l'air, encore est-il vrai qu'il les a souvent empêchées de se perdre et qu'il leur a donné une force de pénétration singulière, que, par exemple (c'est M. Brunetière qui le dit), après avoir attendu que les encyclopédistes eussent l'opinion avec eux, il s'est piqué, quand il les vit en faveur, de les « surpasser en audace; » ce qui se concilie mal d'ailleurs avec les reproches que l'auteur lui adresse d'avoir « répandu dans le monde » une conception de l'institution sociale insolemment aristocratique, d'avoir enseigné par l'exemple le mensonge comme moyen de polémique, d' « avoir vu dans l'impiété grossière une marque de force d'esprit, » et d'avoir « fourni depuis cent ans des plaisanteries trop faciles aux Gaudissart et aux Homais.... » J'applaudis ; mais comment dire alors que le voltairianisme ne doit rien à Voltaire? — *La Folie de J.-J. Rousseau*, article écrit à propos du livre du docteur allemand Möbius, *J.-J. Rousseau's Krankheitsgeschichte.* C'est un essai de psycho-physiologie, où M. Brunetière est intéressant comme psychologue, quand il montre dans l'œuvre entière de Rousseau ce qu'il y a de malsain : sensibilité suraiguë, orgueil démesuré, exhibition indécente de la personnalité, et quand il explique cet état d'exaltation maladive par les douloureuses circonstances de sa vie; où il est prétentieux et confus quand, à coups de citations de médecins aliénistes, il mêle à ces considérations littéraires et morales des notions de pathologie mal digérées; — *Les Romans de Mme de Staël*, où il est démontré qu'entre J.-J. Rousseau et G. Sand les romans qui font époque dans la littérature romanesque, ce ne sont pas ceux de Chateaubriand, dédaigneusement écartés par une simple parenthèse, ni même *Oberman* ou *Adolphe*, mais bien *Delphine* et *Corinne.* Il est vrai que personne ne les lit plus.... Et voilà précisément pourquoi M. Brunetière s'avise de les exhumer, et pourquoi il y peut impunément découvrir tout ce qui lui plaît.

J'ai gardé pour la fin trois articles plus importants ou plus curieux encore. C'est d'abord une défense des *Provinciales*, où, suivant son habitude d'ours « émoucheur, » M. Brunetière reconnaît *passim :* que Pascal a « menti; » que la morale janséniste « est trop intransigeante; » que les casuistes ont raison, dans la question du meurtre, de distinguer le duel et l'assassinat; dans la question du jeûne, d'excuser ceux qui pèchent par ignorance ou oubli des prescriptions de l'Église; mais où, après une cascade de sophismes et de paradoxes, il conclut de cette étonnante manière : que la « morale des honnêtes gens, » avec ses complaisances coupables, est l'œuvre des jésuites; que la morale de Pascal, la vraie morale, vaincue depuis deux cents ans, redevient en faveur aujourd'hui,

car elle n'est « pas autre chose » que « l'utilitarisme » de Comte et de Stuart Mill, que le « bouddhisme » de Schopenhauer!

A l'article suivant, *Jansénistes et Cartésiens*, comme un bon jeune homme qui veut faire tapage, M. Brunetière soutient, avec des arguments dont il y a bien quelque chose à retenir, une thèse assurément inattendue. Descartes n'est plus le chef de l'école spiritualiste, le maître en philosophie d'Arnauld, de Malebranche, de Bossuet et de Fénelon ; il est le chef des libertins. L'influence du cartésianisme, que l'on croyait considérable au XVIIe siècle, a été « nulle ; » c'est le jansénisme qu'il faut voir partout à sa place, le jansénisme qui a été son mortel ennemi. Arnauld et Nicole sont cartésiens sans doute : mais Arnaud et Nicole ne comptent pas (p. 134)! Et qui ne sent que tout le XVIIe siècle est janséniste et pessimiste, ce qui est tout un? M. Krantz mettait Descartes partout. C'est Pascal qu'il faut voir jusque dans les sermons de Bourdaloue (p. 164) et dans les tragédies de Racine, où la peinture de la passion qui en fait le sujet « ne peut s'expliquer que par l'origine et l'éducation jansénistes du poète » (p. 159). Et Descartes, où le trouverons-nous? Au XVIIIe siècle, dans Voltaire et dans Diderot, qui n'en faisaient aucun cas, dans le naturalisme et le matérialisme.... A paradoxe, paradoxe et demi !

La Philosophie de Molière est une étude d'un autre genre. La forme y est encore paradoxale : M. Brunetière le veut ainsi. Lui qui pourtant lit les Allemands, — et qui profite beaucoup de ses lectures, — se vante d'être le seul à croire à la « philosophie » de Molière. Il annonce donc, encore une fois, qu'il a découvert la Méditerranée.... Et puis, c'est la bonne et vigoureuse thèse de Veuillot qui reparaît tout simplement, et la philosophie de Molière n'est pas autre chose que la « philosophie de la nature, » c'est-à-dire le libertinage. Cette fois sous la coque il y a une excellente amande.

Et c'est ainsi qu'il est réservé à ceux qui, par système, prennent hardiment le contre-pied de toutes les opinions reçues de ne se tromper guère qu'une fois sur deux, et de trouver souvent, ou de retrouver des vérités de sens commun qui étaient perdues. Et voilà pourquoi M. Brunetière est bien un des premiers journalistes de ce temps, et pourquoi ce recueil d'articles où défilent tour à tour Descartes, Pascal, Molière, Montesquieu, Voltaire, J.-J. Rousseau et Mme de Staël, est à lire pour tous, pour les amateurs qu'amuse le paradoxe, pour les travailleurs qui trouveront là des idées à creuser, à vérifier, à développer ou à combattre, c'est-à-dire des sujets de livres à écrire.

— M. Larroumet est un critique plus sage, plus mesuré, et qui doit savoir moins bien l'allemand. Son livre est d'ailleurs moins varié, et se ressent des lieux que fréquentait l'auteur, au temps où il dirigeait les beaux-arts. Le théâtre en fait tout le sujet. On y trouve : une con-

férence faite à l'Odéon sur *Molière et Marivaux*, conférence agréable mais sans grande portée, et où l'on sent trop que le rapprochement entre *le Jeu de l'amour et du hasard* et *les Femmes savantes* a été comme imposé par l'affiche ; — une autre conférence sur *Shakespeare et le Théâtre français*, où sont bien résumées les diverses tentatives faites pour acclimater Shakespeare en France, mais qui se termine encore par un rapprochement très forcé entre Shakespeare et Marivaux ; — un article sur *les Théâtres de Paris*, où est très sensément jugée la décadence de l'art dramatique ; plus de troupes, rien que des étoiles, et des pièces faites pour les étoiles, trop de théâtres et plus de public, etc., etc.... ; un enthousiaste éloge d'*Œdipe-Roi*, dont le succès est expliqué par la beauté « universelle » de ce chef-d'œuvre, qui a cependant échoué à plusieurs reprises, et qui n'est joué que six fois par an en moyenne, ce qui semble bien indiquer que le succès a d'autres causes que le mérite littéraire de l'œuvre, par exemple : notre goût pour les restitutions archéologiques et les décors pittoresques, notre dilettantisme qui se plaît aux choses exotiques et aux bibelots d'autrefois, enfin aussi la coquetterie que nous mettons à applaudir les tableaux réalistes et sanglants. M. Larroumet a bien fait de réfuter les facétieuses critiques de M. Lemaître contre le *mélo* de Sophocle ; mais il reste quelque chose de ces critiques malgré tout, et il y a bien dans l'œuvre des traces d'un art un peu puéril et grossier. — Un assez long chapitre sur *Beaumarchais* est modestement donné comme le résumé d'un président d'assises après le réquisitoire de M. Bettelheim et les plaidoiries de MM. de Loménie et Lintilhac, mais ce résumé, plutôt indulgent, glisse sur les intrigues en Espagne, et le rôle en Amérique, et les ventes de fusils à la Convention, etc. En revanche, M. Larroumet ajoute de très personnelles et très fines observations sur la valeur littéraire du *Barbier* et du *Mariage de Figaro*. — *La Comédie française au moyen âge* est une charge heureuse contre les exagérations des médiévistes. Par une habile stratégie, l'auteur nous les montre à la fois pleurant l'ancienne comédie, si originale ! si naturelle ! qu'a remplacée une comédie imitée et d'origine étrangère, et s'efforçant de trouver une filiation entre les deux périodes et d'établir que la comédie classique doit le meilleur d'elle-même à celle du moyen âge. Instituant alors une comparaison entre les deux comédies, il fait bonne justice d'une prétention mal fondée et remet toutes choses en leur vraie place. — *Le Théâtre et la Morale* est un résumé facile à lire, mais incomplet et sans grande nouveauté, des conflits entre le théâtre et la morale, et pour solution de la difficulté une apologie de *la Morale des honnêtes gens*, que je n'accepte en aucune manière, et qu'il faut renvoyer à M. Brunetière. — « Honnête-gen, » M. Larroumet l'est vraiment par trop, quand, dans le chapitre intitulé *les Comédiens et les Mœurs*, et qui n'est qu'une suite du précédent, il croit et dit

très à la légère, comme tout le monde, que sur la question du théâtre l'Église a changé de doctrine, et surtout quand il se montre plein d'indulgence pour les liaisons qu'ont les gens du monde avec les actrices, très résigné à l'inconduite presque aussi obligatoire que peu gratuite de ces dernières.

Mais malgré ces réserves, et d'autres encore qu'il faudrait faire, le livre de M. Larroumet donne à penser qu'il est heureux que *Thermidor* l'ait rendu à la Sorbonne et à la *Revue des Deux Mondes*.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Nouvelle Géographie universelle. *La Terre et les hommes.* T. XVI. *Les États-Unis*, par ÉLISÉE RECLUS. Paris, Hachette, 1892, gr. in-8 de 846 p., orné de 3 grandes cartes en couleurs, 180 cartes dans le texte et 70 grav. — Prix : 25 fr.

Digne en tous points de ceux qui l'ont précédé, ce seizième volume est consacré tout entier à la république des États-Unis. Voilà, certes, un sujet plein d'actualité : la prochaine exposition universelle de Chicago et l'importance économique, chaque jour croissante, de l'Union attirent à juste titre l'attention publique. Notre vieille Europe, si absorbée par ses propres affaires, s'instruira avec fruit, dans un ouvrage comme celui de M. Élisée Reclus, de toutes les ressources naturelles de sa jeune concurrente l'Amérique du Nord. Le volume qui paraît aujourd'hui est d'ailleurs bien propre à faire connaître les États-Unis, et combien peu les connaissent! Un simple exposé de la méthode de l'auteur montrera qu'il n'a rien laissé de côté.

Et d'abord, voici un premier chapitre sur l'ensemble des États-Unis au point de vue géographique : son étendue, son système géologique, ses divisions naturelles. Le tout forme comme un coup d'œil synthétique, du plus vif intérêt, sur ces vastes régions. Les deux chapitres qui suivent concernent les origines des diverses races, blanche, rouge et noire, qui se confondent sur ce sol.

On trouve dans le chapitre II les renseignements les plus curieux sur les Indiens, habitants primitifs des États-Unis, où ils ont encore des représentants. Nombreux sont les vestiges de leur occupation avant l'apparition des Européens. Leurs mœurs, en se perpétuant sans modifications notables, jettent une précieuse lumière sur ces temps préhistoriques, et l'examen de leur type, en les rattachant aux Esquimaux d'une part et aux Mongols de l'autre, n'est point à dédaigner pour les historiens des migrations des peuples. Le chapitre III, pour traiter de sujets plus connus, n'est pas inférieur en intérêt au chapitre II. La colonisation des blancs et l'introduction des noirs en forme la matière,

instructive entre toutes. Les trois chapitres suivants, IV, V et VI, entrent dans la description géographique proprement dite. Chacun d'eux est consacré à une des grandes divisions de cet immense continent : le versant Atlantique, le centre, c'est-à-dire la région des Grands Lacs et le bassin du Mississipi, et enfin le versant du Pacifique.

Chacune de ces divisions comporte l'étude d'abord du relief du sol, puis des cours d'eau, et enfin du climat, de la flore et de la faune. A ce coup d'œil général, l'auteur ajoute un examen particulier et plus approfondi de chacun des cinquante États de l'Union répartis dans ces divisions. De la sorte, il n'est pas un coin du territoire qu'il n'explore. Le lecteur y trouvera un puissant intérêt, surtout dans les pages relatives à ces contrées qui nous sont bien moins connues que les côtes orientales : la région des Grands Lacs, encore occupée il y a quelques siècles par les glaciers et si avancée aujourd'hui en civilisation, et ce massif des Montagnes Rocheuses qui recèle tant de merveilleuses richesses pour l'avenir.

Le chapitre VII nous ramène aux populations en traitant de la démographie et de la statistique. Il y a là cent cinquante pages bien attachantes sur cette juxtaposition et cette fusion de races multiples et variées, sur le régime des terres si différent du nôtre, sur les ressources minières et manufacturières, sur le commerce et les voies de transport si extrordinairement développés, sur l'organisation de l'instruction publique, et enfin sur les religions. Rien de l'homme n'est omis : ni le côté moral, ni le côté matériel. Mais si c'est une des parties secondaires de l'œuvre, elle n'en est pas moins remarquable comme synthèse, surtout au point de vue économique.

Ces louanges méritées laissent cependant place à quelques critiques. Il y avait sans doute dans le passage qui traite des religions un écueil pour l'indépendance que l'auteur professe vis-à-vis de toute croyance religieuse. M. Reclus cherche à diminuer l'extension ordinairement attribuée au catholicisme. Les chiffres qu'il donne ne secondent guère son désir, et les catholiques américains, tels que Mgr Ireland, récemment encore, proclament hautement le contraire sans que rien vienne les démentir. On sera également surpris d'une lacune. Dans cette étude, où la plus infime secte protestante a sa place, il n'est pas dit un mot des juifs. Ils sont pourtant nombreux là-bas, et étroitement unis, comme partout; ils ont des synagogues et des rabbins. Le silence de M. Reclus est regrettable. Enfin la franc-maçonnerie figure parmi les religions. Elle y est présentée comme inoffensive, tolérante et humanitaire. Les catholiques ne sauraient en être dupes. Ce sont là des imperfections dans une partie relativement accessoire de l'œuvre qui, sans aller jusqu'à la déparer, appellent cependant de nécessaires réserves.

Le chapitre VIII et dernier condense en vingt pages tout ce qui con-

cerne le gouvernement et l'administration de la grande République américaine. Que d'enseignements s'y rencontrent dont nos États du vieux monde, si attentifs à étouffer toute libre initiative, devraient bien faire leur profit : les résultats obtenus de l'autre côté de l'Atlantique sont si engageants! Quoi qu'il en soit, un singulier intérêt se rencontre dans ces pages, où l'on voit tant de peuples divers se gouverner pacifiquement et trouver la prospérité dans une heureuse alliance de l'union et de la liberté.

En résumé, l'auteur assure de plus en plus à son œuvre le premier rang parmi les travaux de la géographie moderne. A une méthode éminemment scientifique, il a voulu joindre la plus rigoureuse exactitude. Ce noble souci a retardé jusqu'à ce jour l'apparition du XVIe volume. M. Reclus a tenu en effet à utiliser les résultats du recensement de 1890. Ses renseignements ont pu être ainsi plus abondants, plus variés, plus sûrs. Le public le remerciera de lui avoir imposé cette attente.

R. DE ROQUEFEUIL.

Guerre des Gaules, par C.-J. CÉSAR. Traduction nouvelle avec notes et un index géographique, par JUSTIN BELLANGER. Paris, Thorin, 1892, in-16 de 437 p. — Prix : 5 fr.

M. Justin Bellanger, à qui l'on est déjà redevable de nombreuses publications littéraires, et à qui la Société des études historiques a décerné, en 1890, le prix Raymond pour son *Histoire de la traduction en France*, publiée récemment dans la *Revue* de cette Société, vient de nous donner une traduction nouvelle de la *Guerre des Gaules* de César, qui mérite d'être signalée.

L'auteur, en l'entreprenant, a voulu faire un César français, dont le *De bello Gallico* fût aussi agréable comme lecture qu'exact comme interprétation. Sa principale préoccupation a été, en d'autres termes, beaucoup moins de faire dire à César ce que César avait dit, que de le lui faire dire comme il l'avait dit. Il a, de plus, consacré ses efforts à atteindre ce double objectif : de restituer tout ensemble à la phrase et son sens et sa forme, et au vainqueur des Gaules non seulement sa pensée, mais son style. De ce chef, M. Bellanger nous paraît avoir pleinement réussi : vérité littérale et vérité littéraire, deux qualités qui s'excluent trop souvent l'une l'autre, se rencontrent dans sa traduction. Le style en est coulant et facile, la langue sobre et ferme. On sent que l'œuvre a été frappée à la bonne frappe, et qu'elle sort des mains d'un habile et consciencieux artisan.

Mais M. Bellanger n'a pas cru devoir s'en tenir à une traduction purement matérielle, et il a jugé utile d'y joindre certaines notes. A cet égard, il nous permettra de lui confesser que nous en regrettons à la fois la rareté et la pauvreté scientifique. A notre sens, la *Guerre des*

Gaules a soulevé et soulève encore tant de controverses, elle a été et demeure toujours l'objet et la source de si grandes difficultés, qu'il faut s'astreindre à les indiquer toutes ou se résigner à n'en signaler aucune. Ou bien, en effet, les notes sont des explications, et il ne faut pas craindre de les multiplier de façon à donner du texte et de la pensée de l'auteur traduit une complète intelligence, ou bien elles ne sont plus faites exclusivement pour ceux qui ignorent et désirent apprendre comme pour ceux qui savent, mais ont oublié et cherchent à se rappeler, et alors elles ne constituent qu'un luxe absolument inutile. Ainsi, pour prendre un exemple entre beaucoup d'autres, nous lisons au 3e alinéa du n° 1 du livre I (p. 9 *in fine*) : « Les plus vaillants des trois sont les Belges. Plus éloignés que les autres de notre province, etc.... » Mais qu'est-ce que « notre province? » Si le lecteur ne le sait pas, il lui faudra recourir à un autre qu'à M. Bellanger pour le lui dire et lui dévoiler un secret qu'il est cependant bien de son droit de connaître. — Le traducteur nous objectera-t-il que cette multiplicité de notes est de nature à entraîner trop loin, ou à dérouter l'acheteur? Nous lui répondrons qu'il est, en dehors du parti radical de leur suppression absolue, un moyen terme : c'est de dresser une bibliographie aussi au courant que faire se peut des nombreuses monographies consacrées à la guerre des Gaules et de s'en tenir là, sauf, bien entendu, à signaler à l'occasion une interprétation nouvelle, une idée neuve, un système original, toutes les fois que l'on croit avoir découvert un point de vue plus juste que ses prédécesseurs.

Nous avons ajouté qu'à nos yeux les notes de M. Bellanger pèchent par un excès de misère scientifique. Il n'eût cependant pas été difficile au savant traducteur de diminuer leur indigence jusqu'à la richesse inclusivement. Pourquoi, par exemple, citer si rarement, pour ne pas parler des anciens, les auteurs modernes les plus connus et le plus justement estimés? Pourquoi laisser si souvent au lecteur le soin, parfois pénible, de chercher lui-même l'endroit précis où se trouve le passage visé ou l'inscription rapportée? Cette abstinence systématique de références nous paraît des plus regrettables.

Mais nous aurions d'autant plus mauvaise grâce à insister que, considérée en elle-même, la traduction de M. Bellanger est, en réalité, digne d'éloges; elle fait preuve des plus louables efforts, et prendra un rang fort honorable parmi toutes celles que nous possédons déjà. N'est-ce pas là, après tout, l'essentiel? X.

De scriptorum ac litteratorum hominum cum Romanis imperatoribus inimicitiis, thèse présentée à la Faculté des lettres d'Aix, par l'abbé Claude-Odon Reure. Paris, Belin, 1891, in-8 de 126 p. — Prix : 3 fr.

Les Gens de lettres et leurs protecteurs à Rome, thèse présentée à la Faculté des lettres d'Aix par l'abbé Claude-Odon Reure. Paris, Belin, 1891, in-8 de viii-403 p. — Prix : 7 fr.

Il est d'autant plus aisé de porter un jugement d'ensemble sur les deux thèses de M. l'abbé Reure, que l'une et l'autre traitent de questions très voisines, et qu'elles sont conçues dans le même esprit et d'après la même méthode.

La thèse latine se compose de deux parties, précédées d'une *Praefatio*, et suivies d'une *Conclusio* d'abord, puis d'un *Index librorum recentiorum qui maximé ad hujus thesis argumentum pertinent*, d'un *Index nominum*, et d'une *Tabula rerum* très soignée et aussi utile que commode.

Ces deux parties portent pour rubrique, la première : *De scriptoribus hominibusque litteratis qui male in imperatores animati fuerunt;* la seconde : *Quomodo Romani imperatores cum malevolis scriptoribus se gesserint.*

Tandis que dans l'une, après avoir jeté un coup d'œil sur le génie des Romains en matière d'esprit et de médisance, l'auteur passe tour à tour en revue, avec les philosophes, les orateurs et les rhéteurs, les historiens, les libelles et les testaments diffamatoires, les satires, les poésies et les pièces de vers diffamatoires, les tragédies et les comédies, les écrivains et les littérateurs qui se montrèrent animés de mauvais sentiments ou témoignèrent de leurs mauvaises dispositions envers les empereurs, il commence, en recherchant dans l'autre quelle fut la conduite des empereurs romains envers les écrivains malveillants, par se demander s'ils usèrent de clémence envers eux, et quelle sanction légale ils avaient à leur service pour réprimer leurs écarts ; il se trouve ainsi amené à nous parler successivement d'Auguste, de Tibère et des autres empereurs Juliens, des Flaviens, des Antonins, et en particulier d'Hadrien, enfin des empereurs postérieurs à Marc-Aurèle.

Quant à sa thèse française, beaucoup plus développée que la précédente, elle s'ouvre par une *Préface* et par une liste des auteurs et des ouvrages latins et grecs, cités en abrégé dans les notes du livre. Puis, les développements consacrés au sujet sont répartis en quatre livres ayant trait : le premier, aux gens de lettres et à la noblesse avant l'empire (trois chapitres : la Vieille Aristocratie et les Poètes ; le Groupe littéraire de Scipion Émilien, Memmius et ses amis) ; — le second, aux gens de lettres et Auguste (deux chapitres : Goûts littéraires d'Auguste et de Mécène, la littérature dans leur plan politique ; les Grands Poètes

du régime nouveau); — le troisième, aux gens de lettres et aux grands sous l'Empire (quatre chapitres : le Protecteur ; le Protégé, Martial ; la Maison littéraire d'un grand seigneur ; Pline le Jeune, protecteur des lettres); — le quatrième, enfin, aux gens de lettres et aux Césars (cinq chapitres : la Condition des écrivains sous les premiers Césars ; Domitien et ses poètes ; les Rhéteurs et les philosophes au second siècle ; les Empereurs syriens ; Ausone à la cour de Trèves ; Claudien et Stilicon ; de quelques institutions littéraires officielles ou semi-officielles : lectures publiques, déclamations publiques, concours littéraires, bibliothèques publiques, enseignement public, Athénée de Rome). Une *Conclusion*, une *Bibliographie sommaire*, un *Index alphabétique des noms propres* et une *Table des matières* terminent le volume.

Nous avons tenu à présenter en quelque sorte l'anatomie de l'œuvre de M. l'abbé Reure, pour montrer tout l'intérêt que sa lecture peut présenter aux curieux et aux délicats.

Selon nous, il faut lui savoir un gré infini d'avoir su réunir et grouper en un ensemble harmonieux une quantité de petits faits isolés et épars dans le cours de l'histoire de la littérature latine. C'est là le côté vraiment neuf et original de son beau travail. S'il semble s'être fait une loi bien sévère de s'abstenir de toute citation des auteurs modernes dans son texte (il y a là, à coup sûr, un ostracisme excessif), du moins a-t-il pris le soin de recourir directement aux sources, de dépouiller avec beaucoup de conscience et d'érudition toute la littérature, de classer les textes anciens et de fonder sur ces bases ainsi établies, d'après les règles de la vraie science, une exposition qui lui fût personnelle.

M. l'abbé Reure nous permettra de lui témoigner de la sincérité de nos éloges par une légère critique : elle consiste en ce que les bibliographies qu'il a mises à la fin de chacun de ses volumes ne sont pas complètes et présentent même d'étranges lacunes. C'est ainsi, notamment, que l'édition d'Ennius de Vahlen est seule indiquée, et qu'il n'est fait aucune mention de celle de L. Müller.

Mais il n'en reste pas moins que les deux études qui lui ont servi à conquérir le titre de docteur sont dignes d'attention et contiennent des pages excellentes qui méritent d'être méditées. Dans un sujet aussi peu neuf que celui choisi par l'auteur, il y avait bien des écueils qu'il a eu le talent d'éviter. En revanche, il a su le rajeunir et nous donner, à son occasion, un recueil des plus utiles de textes et de faits. Aussi bien, nous ne doutons pas que ces deux thèses ne soient consultées avec attrait et fruit par les nombreux amis de l'histoire des belles-lettres dans l'antiquité romaine. X.

Notre Saint-Père le Pape Léon XIII. Étude biographique et littéraire, par l'abbé Paul Barbier. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1892), in-4 de xv-331 p. illustré de 76 grav. — Prix : 5 fr.

Il y a deux choses dans ce livre : la biographie du Pape, l'illustration. La biographie est très étendue, très méthodiquement exposée : avec une vie si pleine, comment ne serait-elle pas intéressante ? La première partie va de la naissance à Carpineto, en 1810, à la prise de possession de l'archevêché de Pérouse (1845); la deuxième montre l'archevêque et le cardinal; la troisième (175-325) est consacrée au pontificat de Léon XIII, sans dépasser l'année 1891. A suivre année par année le développement de cette carrière, on est stupéfait de tout ce qu'elle comprend d'actes, d'écrits, de preuves d'initiative : *Leo de tribu Juda,* comme Léon XIII l'écrivait un jour de lui-même. — L'illustration est très variée : portraits de Léon XIII, de son père, de sa mère, avec la maison patrimoniale de Carpineto; portraits des cardinaux Franchi, La Valetta, Jacobini ; reproductions d'après Fiesole et Masaccio, Raphaël et Michel-Ange; curieuses images du moyen âge qui racontent les gloires et les œuvres de la Papauté; page 169, une estampe romaine du xviie siècle représentant le pape Innocent XI dans onze *funzioni;* les papes Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI, d'après les médailles en mosaïque de Saint-Paul hors des murs : tant d'autres reproductions ! il y en a soixante-seize.

Le plaisir des yeux n'est pas moindre que celui de l'esprit.

Victor Pierre.

Léon XIII devant les contemporains, par divers, avec le portrait de S. S. Léon XIII par Ch. Chartran. Paris, Tolra, 1892, in-16 de 397 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est divisé en trois parties. Dans la première, celui qui l'a composé, M. Boyer d'Agen, retrace la vie du jeune homme, du prélat, du nonce, de l'archevêque et du Pape (9-205) ; c'est un peu long, il y a trop de digressions; ce n'est ni de l'histoire ni de la biographie; c'est du « reportage, » non sans intérêt. — La deuxième partie est la plus originale. M. Boyer d'Agen a eu l'idée de demander à nombre d'hommes célèbres leur opinion écrite sur Léon XIII. Dix-neuf ont répondu. Il y a des évêques : Mgr Fava, Mgr Isoard, Mgr Meignan, Mgr Thomas ; M. l'abbé Méric a fourni quelques pages ; MM. Blowitz, Leroy-Beaulieu, Melchior de Vogüé, Jules Simon, Ém. Ollivier, Maurice Barrès, Castelar, ont dit leur mot. Sous des formes diverses, c'est le panégyrique qui domine. On lira avec plus de curiosité les lettres d'Italiens : celle de M. Bonghi, celle de M. Bovio, que l'éditeur n'a pas cru devoir accompagner de traduction, celle de M. Crispi. — Sous le titre : *Miscellanea*, on a groupé les lettres des correspondants qui ont préféré s'abstenir ; les voici, par ordre alphabétique : MM. Bardoux, Paul Bourget, duc de Broglie (deux

lettres), général Brault au nom du ministre de la guerre, Coppée, Alexandre Dumas, Victor Duruy, Ernest Lavisse, Francis Magnard, le comte Albert de Mun, Arthur Ranc, Taine, Ruiz Zorrilla, Émile Zola. — Une dernière partie contient un choix de poésies latines du Saint-Père : que n'en a-t-on mieux corrigé les épreuves ! On trouvera à la fin du volume une bibliographie des œuvres pastorales du cardinal Pecci et la lettre encyclique du Pape aux catholiques de France. Recueil curieux, mais qui démontre une fois de plus la difficulté qu'il y a, même pour les plus habiles, à juger un contemporain. VICTOR PIERRE.

L'Algérie en 1891. Rapport et discours à la Chambre des députés, par A. BURDEAU, député. Paris, Hachette, 1892, in-16 de IV-406 p. — Prix : 3 fr. 50.

Enquête algérienne, par CHARLES BENOIT. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-16 de 330 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le remarquable rapport de M. Burdeau sur le budget de l'Algérie a d'autant plus captivé l'attention publique qu'il répondait, au moins en partie, à diverses accusations portées contre l'administration de cette colonie; c'est pourquoi il a semblé avec raison à son auteur qu'il serait opportun d'en faire paraître le texte en volume, en y ajoutant le discours prononcé à la tribune de la Chambre, où se trouvent condensés sous une autre forme les principaux arguments du rapport. D'autre part, il est intéressant de rapprocher de ce document, pour ainsi dire officiel, les résultats d'une enquête faite sur place par une personnalité plus indépendante.

Les deux livres dont il s'agit sont presque divisés de même et suivent, par conséquent, une marche parallèle, qui facilite singulièrement cette étude instructive ; ils s'accordent pleinement sur presque tous les points, et notamment pour critiquer la prétention des derniers administrateurs d'obtenir au plus vite, et sans ménager de légitimes susceptibilités, l'assimilation de la colonie à la métropole. Cette conception prématurée a compromis parfois l'œuvre de la colonisation : telle est l'utopie de la brusque constitution de la propriété individuelle chez les indigènes ; les deux auteurs sont d'accord pour demander qu'on commence par la délimitation des territoires attribués aux douars, puis aux familles, avant d'arriver aux individus ; tous deux aussi s'élèvent avec force contre le système des concessions gratuites et réclament la vente publique aux colons ou aux compagnies d'exploitation ; M. Burdeau ajoute que, si les premiers essais de vente n'ont pas donné les résultats qu'on pouvait espérer, c'est qu'on n'a pas eu recours à une publicité suffisante. L'organisation judiciaire est également très critiquable : la procédure de nos juges de paix est lente, tracassière, dispendieuse ; elle a, en outre, deux graves défauts : elle ne tient pas un compte suffisant des préjugés religieux enracinés chez les indigènes et les juges ignorent tous l'arabe, ce

qui les oblige à se servir de l'intermédiaire des interprètes, dont la vénalité dépasse celle des cadis ; aussi les indigènes en sont-ils à regretter les bureaux arabes et à supplier qu'on leur rende leurs cadis ; M. Burdeau recule devant cette concession et préférerait que le nombre des juges de paix fût augmenté et qu'on les obligeât à apprendre l'arabe. Les communes mixtes sont trop étendues et livrées à des administrateurs souvent mal choisis dans un intérêt électoral ; M. Burdeau estime cependant que, sous ce rapport, il y a progrès, mais il avoue que, dans les communes de plein exercice, comme dans les communes mixtes, les Arabes sont trop souvent victimes d'une scandaleuse exploitation au bénéfice des colons ; ils sont, en outre, dévorés par la plaie de l'usure qu'il importe de refréner, surtout en encourageant les institutions de prévoyance, déjà florissantes sur divers points.

En ce qui concerne les travaux publics, les deux auteurs sont d'accord pour déclarer que la gestion du budget qui leur est attribué est déplorable : on fait trop peu de routes parce qu'on les fait à trop grands frais. Mais ils apprécient tout différemment l'utilité des chemins de fer : tandis que M. Benoit estime que l'Algérie en est suffisamment dotée, M. Burdeau fait observer avec raison que chaque voie ferrée est un puissant véhicule de la colonisation et que l'on ne saurait trop en construire ; toutefois, là encore il y a de graves abus à réformer : les compagnies concessionnaires ont étrangement joué de la garantie de l'État ; elles en sont arrivées à ce beau résultat d'avoir tout intérêt à ce que le transit soit aussi réduit que possible, d'où résulte une déplorable insuffisance dans l'exploitation. M. Benoit ne parle pas des travaux hydrauliques, cependant d'une importance capitale en Algérie ; M. Burdeau réclame leur développement en substituant les petits barrages aux grands, en établissant sur les hauts plateaux des mares artificielles pour abreuver les bestiaux, en multipliant les puits artésiens, même dans le Tell. Il y a parfait accord en ce qui concerne l'impôt indigène, qui doit être maintenu, mais en simplifiant le mode de perception, qui est très onéreux pour les contribuables. Sur l'instruction, par contre, il y a divergence : M. Benoit la juge dangereuse pour les indigènes, chez lesquels elle développe des idées libérales qui peuvent se tourner contre nous ; M. Burdeau la croit nécessaire, mais demande qu'elle soit donnée d'après des méthodes appropriées aux mœurs arabes et au but à poursuivre, qui est l'assimilation progressive ; selon lui, l'idéal est que les indigènes arrivent à parler français, tandis que les colons, de leur côté. apprendraient l'arabe ; il y a une double réforme à opérer pour obtenir ce résultat. M. Benoit ne traite pas la question religieuse, cependant d'une si grave importance ; M. Burdeau le fait d'une manière que nous ne saurions approuver ; il renonce absolument à la christianisation des Kabyles comme des Arabes et demande, au contraire, que l'État prenne

l'islamisme sous son patronage, en surveillant les ministres du culte, largement subventionnés par le budget. « Nous pourrions, dit-il, proclamer la subordination des pratiques religieuses à des principes supérieurs. » Il est à craindre que cette phrase très obscure ne signifie qu'il faut amener la population indigène à la pratique de l'athéisme. La grosse question, dans les deux volumes, c'est celle de la forme du budget : tandis que M. Burdeau combat énergiquement le système d'un budget spécial avec faculté d'emprunter pour parfaire d'un coup l'outillage de la colonisation, M. Benoit raille avec beaucoup d'esprit le principal argument des adversaires du budget spécial : le fantôme du séparatisme. L'honorable député est bien d'avis qu'il faut arriver à ce que la colonie se suffise à elle-même; mais, d'après lui, l'équilibre budgétaire doit être obtenu par une assimilation fiscale progressive avec la métropole, c'est-à-dire par l'établissement graduel des impôts directs et indirects dont les colons algériens ont été jusqu'à présent exemptés, à commencer par la taxe sur l'alcool, dont il demande l'application immédiate. Signalons enfin, dans le dernier chapitre du livre de M. Benoit, un curieux rapprochement entre l'état social actuel des populations indigènes de l'Algérie et celui de la race germanique au début du moyen âge; enfin le même auteur recommande le système appliqué par les Anglais aux Indes : le dualisme gouvernemental; gouvernement exécutif dans la colonie, avec le gouverneur à la tête; gouvernement de contrôle dans la métropole, sous la direction d'un sous-secrétaire d'État.

COMTE DE BIZEMONT.

Épisodes d'histoire contemporaine, par L. THOUVENEL. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-12 de XI-136 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. L. Thouvenel a déjà donné à l'impression les parties les plus importantes de la correspondance de son père, ancien ministre des affaires étrangères de l'empereur Napoléon III. Ses précédentes publications, *le Secret de l'Empereur*, *la Grèce du roi Othon*, *Nicolas Ier et Napoléon III*, ont fait connaître les principales négociations auxquelles a été mêlé cet homme politique. Le nouveau volume traite de questions moins spéciales : il se compose de deux parties distinctes. Dans la première nous trouvons les lettres écrites par M. E. Thouvenel pendant son voyage en Espagne en 1844 et son séjour comme attaché à la légation de Bruxelles en 1845. La seconde partie se rapporte au séjour de M. Thouvenel comme ministre à Munich, en 1851, et aux premiers temps de son entrée comme directeur politique du ministère en 1852.

Cette correspondance n'offre pas, au point de vue politique, l'intérêt qu'on aurait pu attendre. On n'apprend rien sur les mariages espagnols qui ne soit déjà connu. Quant aux intrigues diplomatiques auxquelles a donné lieu la reconnaissance de l'empereur Napoléon III par

les puissances, nous trouvons des renseignements plus curieux, mais, chose singulière, ce qui préoccupe le plus M. Thouvenel dans la correspondance publiée aujourd'hui, c'est l'état des affaires en France. Les élections au parlement sous Louis-Philippe ; en 1851 la crise gouvernementale qui aboutit au coup d'État ; voilà les sujets principaux de ses questions et de ses réflexions. Il écrit de l'étranger, mais il parle surtout de ce qui se passe en France.

A nos yeux le principal mérite de ce petit volume est plutôt littéraire. La lecture en est intéressante. Ceux qui ont connu l'ancien ministre y retrouvent ce style élégant et facile, cette netteté de vue et cette perspicacité qui ont fait de lui un des serviteurs les plus distingués du second Empire. Le récit du voyage en Espagne est fait avec un entrain de jeunesse qui lui donne un certain charme, et les mœurs si particulières des Espagnols sont saisies et rendues avec vivacité. D. V.

La Vie privée d'autrefois, par Alfred Franklin. *Les Médecins. — Écoles et Collèges.* Paris, Plon et Nourrit, 1892, 2 vol. in-12 de 305 et 314 p. — Prix de chaque vol. : 3 fr. 50.

Dans un précédent volume, M. Franklin s'est occupé des médicaments ; dans le premier énoncé ci-dessus, il traite amplement de ceux qui les prescrivent. Il remonte à la fondation des Universités, à l'origine de la Faculté de médecine. Il nous dit ce qu'étaient les études des médecins, quels étaient leurs devoirs, leurs honoraires, ce qu'il en coûtait pour être reçu docteur, il nous donne même les noms des médecins des rois à partir de Louis VI et entre dans une quantité de détails dont il est impossible de donner l'indication. Chemin faisant, dans ses recherches M. Franklin a rencontré une foule de choses qui ne se rattachaient pas intimement à son sujet, mais qu'il n'a pas voulu perdre, et souvent il a bien fait de les communiquer à ses lecteurs, car elles sont parfois très curieuses. Mais cette abondance de faits rend une analyse impraticable. Il faudrait peut-être classer dans ces détails en dehors du sujet ceux qui concernent les saints guérisseurs (p. 217 et suivantes). — Très intéressant, bien qu'il s'éloigne du point de départ du livre, est le chapitre : *Les Rois de France et les Écrouelles.* Il se termine par la description du lavement des pieds exécuté, le vendredi saint, par ces mêmes rois, et nous apprend bien des particularités sur cette touchante cérémonie.

M. Franklin qui, dans ce volume, avait eu à parler de l'Université, y revient dans son tome *Écoles et collèges*, mais, suivant nous, ne montre pas assez le grand rôle qu'elle joua. D'elle, au XIIIe siècle seulement, sortirent des papes et une foule de cardinaux et d'évêques. Les plus illustres étrangers furent ses élèves. Quand Dom Diniz, roi de Portugal, fonda à Lisbonne une Université, la nôtre lui servit de modèle. Elle servit de modèle aussi à l'empereur Charles IV, qui y avait passé

sa jeunesse, quand il créa un établissement du même genre à Prague. Mieux eût valu s'arrêter à des détails de ce genre que de se perdre dans des recherches sur l'origine de l'écriture et les livres que l'on prétendait avoir été écrits par Dieu et par Adam. On trouve donc dans ce volume une quantité de renseignements sur les écoles, les collèges, mais aussi une masse de matériaux hétérogènes, les uns ayant leur valeur, sans doute, les autres parfaitement inutiles ou connus. Je suis surpris que dans ses infatigables investigations, M. Franklin n'ait pas rencontré un genre de pièces fort curieuses, et telles que j'en ai trouvé une dans mes papiers de famille; c'est une lettre de sauvegarde donnée à un écolier de l'Université le 25 septembre 1539 par Jehan d'Estouteville, conservateur *des privilèges royaux* de ladite Université. Ces privilèges étaient très considérables, et un document de cette espèce eût été bien à sa place dans le livre de M. Franklin. TH. P.

Les Français en Italie, suivi des *Français en Chine, en Syrie* et *en Cochinchine (1859-1861),* par le commandant GRANDIN. Paris, Bloud et Barral, 1891, in-8 de 450 p. — Prix : 5 fr.

Quand nous entreprîmes la guerre de 1859, nous n'étions pas plus prêts que nous ne devions l'être onze ans plus tard, en 1870. Nous n'avions ni matériel ni vivres de réserve. Les divisions Renault, Bourbaki et Trochu franchirent les Alpes et arrivèrent à Suze sans effets de rechange, sans ustensiles de campement, « sans cartouches et presque sans canons. » Au point de vue des effectifs, les régiments étaient déjà en Italie que les hommes en congé renouvelable n'avaient pas encore rejoint. Le futur maréchal Lebœuf — le ministre de la guerre de 1870 — se plaignait que « l'artillerie manquait de bras, que la formation des parcs de réserve à Lyon, Grenoble et Marseille n'avançait pas. »

Heureusement, c'étaient les Autrichiens que nous avions devant nous, et grâce au proverbe suivant lequel au pays des aveugles les borgnes sont rois, très mal préparés nous-mêmes, nous parvînmes à battre des adversaires encore moins préparés que nous. La campagne d'Italie, plus qu'aucune autre, fut gagnée par le « soldat, » en dépit d'un plan pitoyable et d'une incurie dans la préparation qui ne put être atteinte que par celle de 1870. Dans aucune autre nos hommes ne firent mieux preuve de cette vigueur, de cette initiative, de cette crânerie, qui font de notre soldat un incomparable troupier. Ces qualités de nos troupes, les errements de nos états-majors, l'incurie et l'ignorance de notre intendance, sont bien mises en lumière dans le livre que le commandant Grandin vient de consacrer à la guerre d'Italie. La physionomie de cette campagne, aussi fantaisiste au point de vue politique que faible au point de vue militaire, se dégage bien de ces pages écrites avec humour, par un soldat qui fut acteur dans les événements qu'il raconte.

L'ouvrage, intéressant, instructif, est complété par un résumé des campagnes de Chine, de Syrie et de Cochinchine. Des illustrations convenables contribuent à classer le nouveau volume publié par la librairie Bloud et Barral parmi les œuvres qu'on peut recommander pour la jeunesse.

ARTHUR DE GANNIERS.

Marins et missionnaires. Conquête de la Nouvelle-Calédonie (1843-1853), par le R. P. DE SALINIS, S. J. Paris, V. Retaux, 1892, in-8 de 340 p., orné de 85 grav. — Prix : 4 fr.

Nos missionnaires et nos marins sont souvent appelés à collaborer, dans un égal dévouement à la patrie, sur les plages lointaines où les conduisent leur aventureuse existence ; on les a vus plus d'une fois s'entr'aider pour donner à la France une colonie nouvelle. C'est ce qui arriva notamment en Nouvelle-Calédonie. Les missionnaires de Lyon y étaient déjà établis depuis une dizaine d'années lorsque, en 1853, le gouvernement impérial résolut d'en prendre possession ; ils luttaient péniblement contre la perfidie des insulaires et plus d'un avait déjà payé de sa vie la conversion de quelques pauvres sauvages ; d'autre part, un canot de la frégate *l'Alcmène*, en relâche sur la côte de l'île, avait été surpris par les indigènes anthropophages et son équipage mangé par eux. L'amiral Febvrier des Pointes fut chargé de s'emparer, au nom de la France, de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances. Il s'y rendit avec le seul aviso *le Phoque,* s'aboucha tout d'abord avec les missionnaires, spécialement avec le R. P. Montrousier, homme de grande valeur morale et intellectuelle, et prononça officiellement la prise de possession, au moment même où un navire de guerre britannique ouvrait des négociations avec un chef indigène de l'île des Pins pour y fonder un établissement anglais. Les commencements de la colonie furent des plus pénibles : l'amiral se vit abandonné par la mère patrie ; les bâtiments qui devaient le ravitailler ne parurent pas ou arrivèrent trop tard ; l'équipage du *Phoque* fut sérieusement menacé de la famine et son chef perdit complètement sa santé, déjà fort ébranlée. D'autre part, les indigènes complotèrent le massacre général des Français, tandis que ceux-ci travaillaient à la construction d'un blockhaus ; il fallut agir avec énergie. Dans ces circonstances difficiles, le R. P. Montrousier rendit les plus grands services à la petite expédition, qui lui dut certainement le salut. C'est le récit de ces émouvants débuts de la colonie que nous donne le R. P. de Salinis, d'après les documents fournis par le commandant Candeau et par le lieutenant de vaisseau comte de Marcé, chef d'état-major et aide de camp de l'amiral Febvrier des Pointes. Il est inutile d'insister sur le vif intérêt que présente cet excellent volume, qui fixe un des épisodes les plus curieux de notre histoire contemporaine ; de jolies gravures, d'après des dessins du comte de Marcé et des

photographies du R. P. Fraysse et du docteur François, représentent divers points de vue de la Nouvelle-Calédonie. Comte de Bizemont.

Annales du diocèse de Soissons, par l'abbé Pécheur, ancien curé de Fontenoy. Soissons, imp. de l'*Argus soissonnais*, 1863-1891, 8 vol. in-8 de xv-613, iii-657, iii-574, iii-682, iii-694, iii-636, v-534, viii-622 p. — Prix : 8 fr. le vol.

Si l'on se reporte à la date à laquelle parut le premier volume de cet ouvrage, on pourra penser que le *Polybiblion* est bien en retard pour le signaler. Commencé depuis près de trente ans, il n'est cependant pas encore entièrement terminé. Nous espérons que l'auteur tiendra la promesse qu'il fait dans la préface du tome VIII, de nous donner la fin de l'histoire de ce diocèse pendant la période révolutionnaire.

L'œuvre entreprise par M. l'abbé Pécheur était considérable : le diocèse de Soissons joua souvent un grand rôle dans l'histoire de France ; aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait mis tant d'années à accomplir sa tâche. Nous devons dire que, d'une manière générale, il a su rendre son travail intéressant tout en lui donnant la précision qu'on peut requérir d'un historien. Ses recherches ont été très étendues et nous sommes heureux de constater qu'il à su, dans ses huit volumes, éviter un écueil, celui de faire de l'histoire générale à propos du Soissonnais. Il a fait véritablement œuvre d'annaliste plutôt que de critique ; la plupart du temps, en effet, il enregistre les faits qu'il trouve consignés dans les meilleurs recueils ou dans les textes, mais il les discute rarement ; c'eût été une tâche, on le comprend, qui l'aurait entraîné trop loin.

Le premier volume s'étend des temps les plus reculés jusqu'à la fin du xe siècle. On y trouve de bons renseignements sur les temps antérieurs au christianisme, l'établissement du christianisme dans le diocèse et son état sous les Carolingiens. Le tome II ne comprend que le xie et le xiie siècle ; ce sont les siècles des croisades, des grandes fondations religieuses et des grandes discussions théologiques et philosophiques ; aussi, les faits ne manquent pas pour le rendre intéressant. Le xiiie siècle seul occupe le tome III. Le tome IV est consacré aux xive et xve siècles. Le xvie siècle, qui vit renaître les arts et les lettres, mais qui fut aussi ensanglanté par les luttes religieuses, a également un volume. Les tomes VI et VII sont consacrés au xvie et au xviiie siècle, jusqu'en 1789. Le tome VIII s'ouvre avec les États généraux. On assiste dans ce volume, qui va jusqu'au 22 septembre 1792, aux débuts de la Révolution dans le diocèse de Soissons ; on y trouve une histoire très détaillée des déprédations commises dans cette contrée et de la fin des monastères qui y étaient si nombreux ; aussi offre-t-il souvent un grand intérêt. Un neuvième volume qui, sans doute, terminera l'ouvrage, comprendra la Terreur, le Directoire et le Consulat jusqu'au Concordat de 1801.

Nous ne pouvons, en terminant, que féliciter M. l'abbé Pécheur d'avoir ainsi retracé l'histoire du diocèse de Soissons. Il s'adresse certainement plutôt au grand public qu'aux érudits; cependant, même ceux-ci trouveront souvent du profit à le parcourir. On pourra peut-être critiquer bien des points de détail, relever des erreurs, reprocher quelques longueurs. Une œuvre aussi considérable ne peut être parfaite; mais elle n'en est pas moins généralement bien comprise et offre un excellent tableau de ce qui s'accomplit dans le diocèse de Soissons depuis les siècles les plus reculés jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. JULES VIARD.

Histoire d'un monastère. *Les Bénédictines de Saint-Laurent de Bourges.* Ouvrage précédé d'une introduction, par le R. P. Dom J. RABORY, bénédictin de la Congrégation de France. Bourges, chez les Bénédictines du Saint-Sacrement dites de Saint-Laurent, 1891, in-8 de 35-483 p.

Bien peu de monastères qui, avant la Révolution, comptaient plusieurs siècles d'existence, se sont relevés de leurs ruines et continuent maintenant les anciennes traditions de la vie religieuse. Parmi ceux qui, après avoir été anéantis par l'orage de 1793, ont pu reprendre une nouvelle vie, on peut citer celui des Bénédictines de Saint-Laurent de Bourges. Fondé probablement dans le courant du VIIe siècle, il fut restauré par Charlemagne, qui y établit un pensionnat pour l'éducation des jeunes Saxonnes. Sa fille même, sainte Affraie, en devint abbesse. Après cette restauration et après le règne de Louis le Pieux, cette abbaye qui, pendant la première moitié du VIIIe siècle, avait été largement dotée par nos rois, fut éprouvée par les invasions des Normands. Pour se mettre à l'abri de ces barbares, les religieuses se réfugièrent dans l'asile de Saint-Jean le Vieux, qu'elles possédaient à l'intérieur de la ville. Cet asile fut souvent occupé par elles dans le cours des siècles, lorsque, pendant les guerres, leur monastère ne leur offrait plus un abri suffisant.

L'histoire de cette abbaye, telle que l'a comprise le P. Bénédictin qui l'a écrite, offre un certain attrait et renferme quantité de renseignements très précieux sur bon nombre de familles. L'auteur ne s'est pas, en effet, contenté de fouiller les archives de Saint-Laurent ou celles du département du Cher, il a encore porté ses investigations à la Bibliothèque nationale et aux Archives nationales. Il a de plus dépouillé beaucoup d'ouvrages imprimés, afin de donner à son volume le plus de précision possible. Dans son histoire, il suit l'ordre chronologique et retrace les diverses vicissitudes de ce monastère depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Chemin faisant, il fournit de bons détails sur les abbesses et leurs familles, ainsi que sur les principales religieuses.

La Révolution ferma ce pieux asile et dispersa ses habitants; mais, la tourmente passée, trois des anciennes religieuses revinrent à Bourges et la communauté se reforma dans un autre local. Depuis, elle a prospéré,

et maintenant, après avoir été affiliée à l'Institut de l'adoration perpétuelle, elle consacre tous ses soins à l'éducation des jeunes filles. Une charmante conclusion retrace la vie des pensionnaires élevées par les religieuses bénédictines. Dans le supplément sont traitées quelques questions se rattachant indirectement à l'histoire du monastère.

JULES VIARD.

Acta Karoli IV. Imperatoris inedita. *Ein Beitrag zu den Urkunden Kaiser Karls IV.*, aus italienischen Archiven gesammelt und herausgegeben von Dr Phil. FRANZ ZIMMERMANN. Innsbrück, Wagner, 1891, in-8 de IX-273 p. — Prix : 5 fr.

Le recueil que nous offre M. Zimmermann comprend cent dix-neuf actes, divisés en deux sections, dont la première est consacrée aux actes émanés du souverain allemand (nos 1-75), et la deuxième à divers documents (lettres pontificales, quittances, etc.) qui le concernent. De ces diverses pièces, quelques-unes ont déjà été publiées partiellement, beaucoup ont été mentionnées par d'autres auteurs ; c'est ainsi que, sauf trois ou quatre, celles de la première partie se trouvent analysées dans les *Regesta imperii* (nouvelle édition). Ce n'est pas à dire que M. Zimmermann ait eu tort de les publier; dans son recueil, presque tout est intéressant, quelques morceaux sont de grande importance. Les actes comprennent une période qui s'étend de 1352 à 1376; mais la plupart se rapportent à l'expédition romaine de Charles IV en 1355 et à son second voyage en Italie en 1369. Ce sont surtout les archives de Florence, de Pise et de Lucques qui ont été mises à profit par M. Zimmermann, et ce sont surtout aussi les relations de l'Empereur avec ces cités qui sont éclairées par ces documents; en sorte que la publication a autant d'intérêt presque pour l'histoire d'Italie au XIVe siècle que pour celle de l'empereur Charles IV. C'est ainsi qu'on y trouve intégralement reproduits les privilèges accordés aux cités de Pise et de Florence en 1355, à celle de Lucques en 1369, et ce qui est non moins intéressant, les actes de la commune de Florence concernant la soumission à l'Empereur et l'obtention des privilèges. Nous citerons encore la charte de fondation de l'Université de Lucques.

Quant à la façon dont ces documents sont publiés, M. Zimmermann n'a pas cru devoir y ajouter d'annotations ; il se contente de donner les indications matérielles nécessaires (numéro des regestes de Böhmer; source où le document a été puisé, etc.) ; il note en outre les changements qu'il a apportés au texte, ou les restitutions qu'il s'est cru obligé de faire. Ici tout ne nous semble pas également heureux ; c'est ainsi que dans le no 64, p. 132, l. 17, *centum milibus florenorum* est superflu ; p. 147, l. 9 du no 71, je préfère beaucoup la leçon du manuscrit *jugi memoria*, à la restitution de M. Zimmermann, *jugi memor; jugi*

est ici l'adjectif et non le substantif; et dans la même pièce, l. 15, je préfère aussi la leçon *statu* à *statutis*, l'adjectif *placidis* se rapportant dès lors aussi bien à *successibus* qu'à *statu;* dans le document suivant, l. 12, p. 148, *ad nostri revocationem* ne me choque pas, *nostri* étant le génitif fort latin de *nos*. P. 161, n° 77, l. 12, le manuscrit porte-t-il bien *si fuerit expedientes*, et dans le cas d'affirmative, n'est-ce pas plutôt *expedientes* qu'il faut changer en *expediens* que *fuerit* en *fueritis?* Je ne sache pas qu'on ait jamais écrit *si fueritis expedientes*. P. 169, l. 2, *vigor* n'a aucun sens ; la suite de la phrase exige ce que l'on trouve dans d'autres actes, *vigore*. P. 3, l. 15, ne faudrait-il pas lire *futurum* au lieu de *futura;* à la rigueur, on peut entendre *collegium presens et futura (collegia)*, mais le balancement des termes et l'harmonie de la phrase semblent exiger *futurum;* et p. 40, l. 17, *premoniti* me paraît une faute pour *permoti* et peut-être par métathèse *premoti*. P. 68, l. 2, dans le document n° 26, *juste* est évidemment mal restitué; s'il y avait *juste et justa*, il y aurait aussi *rationabiles* avant *rationabilia;* je préférerais un mot comme *laudabilia*, qui se trouve dans nombre de textes analogues. De même, — mais ici c'est une question de sentiment, — je préférerais *magnificentiæ* ou un terme analogue à *dignitatis*. P. 22, l. 4, n° 10, je veux croire que *abtissimi obsequiis* est une faute d'impression ; c'est *altissimi* qu'il faut lire. L'habitude qu'a M. Zimmermann de mettre des *c* partout où il en croit voir, oubliant, comme beaucoup trop d'érudits, que les formes graphiques données à cette époque au *c* et au *t* sont beaucoup trop voisines pour qu'il nous soit possible de les distinguer, l'a conduit à des erreurs évidentes, dont nous ne donnerons qu'un exemple : p. 5, l. 7, *rebelles et confinaci* n'a aucune espèce de sens; c'est *confinati* qu'il faut lire. Enfin nous clorons la liste de nos petites critiques en regrettant que M. Zimmermann n'ait pas mis d'uniformité dans les noms qu'il donne aux personnes ou aux lieux. Pourquoi, par exemple, dans la notice du n° 43, appeler simplement *Fentius de Prato* le même personnage que dans celle du n° 47 on appelle *Fenzio degli Albertini?* Petits détails qui ne nous empêchent pas de remercier M. Zimmermann de son bon et utile travail; nous ajouterons à son éloge qu'il l'a terminé par deux excellentes tables des noms (avec leurs identifications) et des mots et des choses. Une table chronologique des actes aurait eu peut-être quelque utilité. E.-G. Ledos.

Les Hohenzollern, par Edmond Neukomm et Paul d'Estrée. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici d'abord que défilent les premiers margraves, dont l'histoire peu variée est une suite de cruautés, de rapines et de débauches mentionnées un peu crûment. Sous le règne plus fastueux, mais non moins rapace, de Joachim II, le margrave de Brandebourg devient duc héréditaire de la

contrée qui donnera son nom à la future royauté. Cet événement devait changer la face d'une partie de l'Europe. La milice teutonique devenait une vraie soldatesque, pillant et envahissant ses voisins chrétiens. Lorsque le grand-maître Albert de Brandebourg se fit protestant, on comprit combien avait été imprudente la générosité des Polonais épargnant l'ordre teutonique, qu'ils venaient d'écraser complètement en 1410, à la grande bataille de Grünwald-Tanneberg, où plus de cent mille hommes avaient combattu. Aucun Hohenzollern n'eut jamais à regretter de ces générosités calamiteuses, notamment le prince frère de Frédéric II (p. 177), et notre contemporain Frédéric-Guillaume III; aussi ne puis-je en vouloir aux deux auteurs d'accoler à ce dernier l'épithète de « parjure, » ne fût-ce que pour le mépris des engagements pris au congrès de Vienne touchant les Polonais et la violation subséquente de sa parole royale consignée dans des lettres patentes.

Le livre de MM. Neukomm et d'Estrée est moins une histoire qu'une chronique anecdotique, divertissante, mais très peu édifiante, des princes qui se sont succédé dans l'électorat d'abord, puis sur le trône inauguré à Kœnigsberg; leurs aventures y sont racontées avec plus de complaisance que de retenue. Chose étrange! dans cette longue série, vous ne rencontrez pas un personnage réellement sympathique, sauf un seul, auquel les auteurs n'ont pas rendu justice pour s'être placés à ce point de vue extra-chrétien et quatre-vingt-neuviste, qui fait également que le rôle de Stein a été méconnu dans un écrit, d'ailleurs remarquable, de M. Cavaignac. La correspondance avec Bunsen fait pourtant ressortir la valeur morale et intellectuelle de Frédéric-Guillaume IV. Il n'a pas voulu ramasser la couronne impériale « dans le ruisseau de la démagogie. » Son État « historique et chrétien » est la plus haute conception politique de notre temps. S'il eût pu le réaliser, nous n'aurions pas assisté au triomphe qu'ont remporté, avec la complicité de Bismarck, les nationaux-libéraux, qui sont les pires ennemis de la religion, de la France, et même de l'Allemagne. On ne veut pas comprendre en France que la principale force, je ne dis pas d'agression, mais de consistance en Allemagne, n'est pas dans la philosophie de Hegel et les idées de M. de Bennigsen, mais dans ce qu'il y reste encore de respect social, un élément « historique et chrétien. »

Quelques observations pour terminer. — On a exagéré le bénéfice que la Prusse a retiré et le dommage que la France a éprouvé par la révocation de l'édit de Nantes (*Revue des questions historiques*, t. XV, p. 590-596). Dans le récit des rapports de Voltaire avec Frédéric II, il n'aurait pas été inopportun de rappeler les insultes envers nos soldats de Rosbach, ne fût-ce que pour faire rougir les niais qui lui élèvent des statues. — L'esprit de parti peut seul trouver « vraisemblable » la proposition imputée à Louis XVI de céder deux provinces à la Prusse (p. 220). — Après

avoir dressé le triste et curieux bilan de la moralité des Hohenzollern du Brandebourg, il était à propos de rappeler la tenue honorable de la branche aînée, qui est restée catholique. A. D'AVRIL.

Histoire de l'Allemagne depuis la bataille de Sadowa, par EUG. VÉRON. 3e édition, revue et mise au courant des événements, par F. BONDOUX, agrégé d'histoire. Paris, F. Alcan, 1892, in-12 de IX-358 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lorsqu'on ouvre un livre sur l'Allemagne contemporaine, c'est pour aller droit à Bismarck. Avec beaucoup de raison, l'auteur place l'œuvre de l'ex-chancelier au-dessous de celle de Stein. « L'œuvre de M. de Bismarck est une œuvre de trompe-l'œil. Pour substituer la Prusse à l'Allemagne, il a exploité les plus généreux sentiments, le patriotisme, le besoin d'union, l'amour de la liberté : il les a faussés, détournés, au profit des ambitions les plus illégitimes. Il a conquis l'Allemagne par le mensonge. »

L'auteur nourrit bien quelques illusions sur les effets de l'enseignement primaire ; mais il dit ailleurs avec sagesse : « On introduisait de force dans l'enseignement cette centralisation napoléonienne dont les effets ont été si funestes en France au développement des esprits. » Je regrette de ne pouvoir citer, mais je recommande les parties de l'ouvrage concernant les violences et les injustices exercées par les Allemands contre les populations non allemandes. Les rires cyniques qui accueillent les plus justes revendications des Alsaciens, des Polonais, des Danois, sont flétris comme il convient, avec une indignation raisonnée (p. 73, 230, 286 et *passim*).

D'autres appréciations sont hautement critiquables : Le concile de 1870 a signé l'arrêt de mort de la Papauté ! Cela n'a pas empêché le chancelier de fer de traiter de puissance à puissance avec cette morte et de reculer devant elle. Par distraction sans doute, l'affaire des Carolines est dénaturée : Bismarck s'est soumis à la médiation qui condamnait ses prétentions (p. 337). — L'effondrement de la secte des vieux-catholiques rend presque ridicule l'enthousiasme qu'elle inspirait à M. Véron.

Aux auteurs de ce livre et à bien d'autres, je demanderai s'il convient de transformer l'histoire en une argumentation pour telle ou telle forme de gouvernement. N'est-ce pas reprendre les définitions de Montesquieu, bien surannées sans doute, mais dont l'esprit français se débarrasse aussi difficilement que des arrêts de Boileau ? L'allure de la brochure politique est incompatible avec la gravité de Clio. A. D'AVRIL.

Stendhal diplomate *(Rome et l'Italie de 1829 à 1842)*, d'après sa Correspondance officielle inédite, par Louis Farges. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 295 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ses précédents travaux, M. Farges a été mieux inspiré et sa connaissance des papiers diplomatiques aurait dû lui faire voir que l'intérêt de ceux qu'il publie aujourd'hui est médiocre. Le personnage lui-même est assez insignifiant, malgré la réputation de commande qui suit son nom un peu par habitude ; comme diplomate, il est encore moins intéressant : sa situation de consul à Civita-Vecchia ne lui donnait aucun rôle sérieux et quelques dépêches, où il sort de ses attributions, ne méritaient guère l'honneur d'être mises en relief, car elles n'offrent qu'un mérite assez mince. Un article de revue, très bien ; un livre, c'est trop. M. Farges aurait pu écrire une petite brochure pleine de talent ; il a quelque peu gâté le sujet en voulant trop l'étendre. Le sous-titre également, « Rome et l'Italie, de 1829 à 1842, » promet plus qu'il ne donne : on revient déçu avec le maigre butin qu'on ramasse à propos des événements considérables qui ont eu lieu dans la Péninsule entre ces deux dates

Les sentiments d'admiration pour l'unité de l'Italie de M. Louis Farges le portent à ne pas être juste pour les princes légitimes de ce temps-là ; la Papauté surtout lui semble une institution d'un autre âge et prête à crouler. Que sur ce dernier point il se rassure. Quand il parle de « chute à la fois inévitable et irrévocable » du pouvoir temporel, il tranche un peu cavalièrement une question qui embarrasse plus que lui les politiques, et dont la solution constante devrait impressionner les esprits qui ne dédaignent pas de s'instruire aux leçons que fournit l'histoire de dix siècles. L'auteur ne verra donc pas justifier sa crainte de contrister les « âmes pieuses, » comme il dit avec un petit sourire, parce que cela n'en vaut pas la peine, mais il leur permettra de conserver des convictions que les faits corroborent et des espérances que le passé justifie.

Stendhal ne semble pas si persuadé que cela de la fin prochaine du pouvoir temporel ; il avait trop de finesse d'esprit pour ne pas être impressionné par la paternité tranquille du gouvernement pontifical, même au point de vue purement humain. La foi catholique étonnait son scepticisme mal instruit du catéchisme le plus élémentaire, elle ne le laissait pas trop outrecuidant : il raille bien les litanies, les processions, les prières et les messes dites pour les âmes du purgatoire dans une ville atteinte du choléra, mais il ne tente pas d'expliquer pourquoi cette même ville est précisément épargnée par le fléau, quand on meurt à côté. Toute la question est là cependant, et sans vouloir nullement entraver les très naturelles précautions médicales qu'on eut tort de ne pas prendre à Civita-Vecchia, en 1832, il convient de trouver assez sages

des gens qui, pour sauver leurs jours, s'adressent avec simplicité et confiance à l'auteur même de la vie.

Comme je suis de ceux qui apprécient le talent de M. Farges, je souhaite de le voir aborder des sujets plus considérables, partant plus dignes de lui. G.

Napoléon Ier et la Fondation de la République argentine. — Jacques de Liniers, comte de Buenos-Ayres, vice-roi de la Plata, et le marquis de Sassenay (1808-1810), par le marquis DE SASSENAY. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de VIII-285 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il s'agit de deux Français que des destinées singulières ont rapprochés bien loin de leur patrie : l'un, Jacques de Liniers, originaire de Niort, qui, las de la vie de garnison, prend, en 1774, du service actif en Espagne, guerroie contre Alger, puis, en 1788, est envoyé à la Plata ; l'autre, Étienne de Sassenay, né à Dijon d'une famille de robe, qui, néanmoins, ceint l'épée ; en 1783, devenu capitaine, il hérite, à la mort de son père, de trois millions ; en 1789, il est élu député de la noblesse du bailliage de Chalon-sur-Saône, démissionne en novembre 1789, émigre ; d'aventure en aventure, il va à Buenos-Ayres, rencontre et s'y lie d'amitié, de 1800 à 1803, avec Jacques de Liniers. Ce fut l'origine de ses malheurs.

Brave et habile capitaine, Liniers avait, en 1806, pris Buenos-Ayres sur les Anglais ; le 5 juillet de l'année suivante, il avait forcé de nouveau l'armée anglaise à capituler. La cour d'Espagne l'avait nommé chef d'escadre et vice-roi des provinces de la Plata, qui comprenaient alors la Bolivie, le Paraguay, l'Uruguay et la République argentine. Il était trop populaire, tout Français qu'il fût, pour ne pas être à la discrétion de la multitude ; le parti espagnol le jalousait et minait son crédit ; la démocratie créole le soutenait.

C'est à ce moment que nous voyons apparaître d'une façon étrange et inattendue le marquis de Sassenay. Revenu d'exil, il recueillait péniblement les débris de sa fortune confisquée, il rachetait son château patrimonial, il avait réussi à obtenir de l'État la restitution de trois cent quatre-vingt-trois hectares de bois. Un jour, en mai 1808, un courrier de cabinet débarque chez lui, porteur d'un ordre de l'Empereur qui le mandait près de lui. Pas d'explications : il n'y a qu'à obéir. Il embrasse sa femme et ses enfants, et monte en chaise de poste. Le 29 mai, il arrivait à Bayonne : immédiatement on l'introduit chez l'Empereur. — « Vous êtes lié avec M. de Liniers ? » lui demande-t-il. — Oui, Sire. — C'est bien ce que m'avait dit Maret. Puisqu'il en est ainsi, je vais vous charger d'une mission auprès du vice-roi de la Plata. » Sassenay demande à rentrer chez lui pour mettre ses affaires en ordre. — « C'est

impossible. Il faut que vous partiez dès demain. Faites votre testament : Maret se chargera de le faire parvenir à votre famille. Pour le moment, allez trouver Champagny, qui vous donnera vos instructions. » Et d'un geste, l'Empereur congédie son interlocuteur.

Le lendemain, Sassenay s'embarquait sur le *Consolateur*, avec une valise pleine de dépêches officielles et un pli cacheté contenant des instructions secrètes qu'il ne devait ouvrir qu'en pleine mer. Il s'agissait de rallier l'État de la Plata à la branche napoléonienne, à qui l'Empereur venait de confier les destinées de l'Espagne. Liniers était Français, très influent, très aimé; il ne manquait pas de goût pour le souverain de la France, il était mécontent de n'avoir été nommé par la cour d'Espagne que vice-roi à titre intérimaire : on pouvait espérer le gagner. Après soixante-dix jours d'une traversée très périlleuse, Sassenay arriva à Buenos-Ayres : mais un navire envoyé d'Espagne l'avait devancé et avait trahi l'objet de sa mission. Liniers, qui se sent surveillé et tenu à une grande prudence, se dérobe au péril d'un entretien particulier; il reçoit Sassenay publiquement, devant la Junte. Cependant ses ennemis veillaient, et, malgré ses précautions, devinaient ses tendances. Il aurait eu assez de crédit sur la multitude et assez d'influence sur les troupes pour se maintenir au pouvoir; il préféra ne pas peser sur ceux qui ne demandaient peut-être qu'à devenir ses sujets; il se laissa révoquer, il se soumit, et, tandis qu'il rentrait dans la vie privée, Sassenay était arrêté et demeurait pendant seize mois dans une prison de Montevideo, en attendant qu'il l'échangeât, en 1810, contre un ponton en rade de Cadix.

Le 22 mai 1810, l'assemblée des notables de Buenos-Ayres avait voté la déchéance du vice-roi Cisneros, qui avait succédé à Liniers sans le remplacer : en fait, sous prétexte de défendre la cause de Ferdinand VII, le parti patriote voulait proclamer l'indépendance de la Plata. Liniers resta fidèle au Roi et se mit à la tête de quelques partisans. Il le fit sans illusion sur le succès. Son beau-père voulait l'en détourner; il me coûte de ne pas citer l'admirable lettre que Liniers lui écrivit : elle déborde de loyauté, de fidélité monarchique, comme de confiance en Dieu (223-225). — « Mon père, dit-il en terminant, Celui qui nourrit les oiseaux du ciel veillera avec vous pour la subsistance et l'éducation de mes enfants. Partout ils se présenteront sans rougir de me devoir la vie, et si je ne leur laisse pas de richesses, je leur lègue un beau nom et de bons exemples à suivre. » Abandonné par ses soldats, arrêté dans sa fuite, il fut, avec cinq de ses amis, fusillé dans un champ désert, fidèle au Roi et à la patrie. En 1862, un de ses historiens, président de la République argentine, fit exhumer ses restes et les rapporter à Buenos-Ayres; mais l'Espagne les réclama, et ils reposent aujourd'hui dans l'église du collège de marine de San-Fernando, près de Cadix, auprès des monu-

ments de don Juan d'Autriche, de Christophe Colomb, de Fernand Cortez et de Magellan.

Le marquis de Sassenay s'évada du ponton où il était renfermé avec six cents officiers et neuf cents soldats français. Tandis que sa femme négociait en Angleterre sa libération, il reprenait le chemin de la France, et tels étaient les ravages que les souffrances et les mécomptes avaient faits dans ses traits que ses domestiques, quand il se présenta dans son château, le prirent d'abord pour un imposteur et refusèrent de le laisser entrer. L'Empereur ne garda pas de reconnaissance à ce négociateur qui avait échoué ; il lui supprima même sa pension. Élu député en 1830, le marquis de Sassenay se retira des affaires après la Révolution de juillet. Il mourut en 1840.

L'éloge de ce palpitant récit ressort des détails mêmes que nous venons de donner. Combien d'autres n'avons-nous pas dû omettre ! C'est une biographie de famille qu'a retracée là M. le marquis de Sassenay ; mais il l'a fait en s'entourant de tous les documents qui en assurent l'authenticité : en premier lieu, archives des affaires étrangères et de la marine ; archives du *Foreign Office;* archives de Buenos-Ayres ; en second lieu, divers ouvrages originaux français ou espagnols. Mais cette biographie particulière touche à l'histoire générale, puisque c'est de la rencontre du marquis de Sassenay et de Jacques de Liniers, préparée par Napoléon, qu'est sortie, contre le vœu de ce dernier, la République argentine.

VICTOR PIERRE.

Portraits du vieux temps, par ÉMILE FAGES. Paris, Ollendorff, 1891, in-18 de IX-314 p. — Prix : 3 fr. 50.

Michelet donnait à des jeunes gens le conseil de s'occuper de l'histoire de leurs provinces, des hommes éminents qu'elles avaient pu produire. M. Émile Fages a suivi ce conseil, qu'il rappelle en tête de son volume, et publie les monographies de quatre de ses compatriotes. La recommandation de Michelet est bonne sous bien des rapports. Il y a pourtant à craindre qu'une espèce de partialité n'induise l'auteur à accorder aux personnages dont il parle une importance exagérée, que les dimensions d'un petit théâtre ne fassent paraître les acteurs trop grands. C'est ce que quelques lecteurs trouveront peut-être en lisant les notices sur Mme des Loges, sur Hector de Beaulieu, sur Montmaur et sur Pierre de Besse. Ces notices cependant renferment bien des détails peu connus. Ce fut un étrange homme que ce Beaulieu dont M. Fages nous entretient en s'aidant des trouvailles de notre collaborateur, M. Tamizey de Larroque, et il méritait de ne pas être oublié dans la biographie Michaud et d'obtenir quelques lignes de plus dans la biographie Didot. La notice sur Pierre de Besse répare surtout d'injustes omissions. Ce fut pour son époque un prédicateur éminent, et M. Fages nous fait apprécier les services qu'il

rendit à la chaire profanée par les facéties de Menot et du petit Père André.

Le livre de M. Fages est d'un bon style. Nous réclamerons toutefois contre l'emploi de la particule *de* devant un nom propre, lorsque cette particule ne suit pas un titre ou un prénom. On doit dire *Hector de Beaulieu*, mais on ne peut pas dire *de Beaulieu*. Ce n'est pas une raison parce que Sainte-Beuve fait souvent une faute de ce genre, qu'on peut la répéter. Le critique a bien souvent employé cette manière de dire toute populaire : *ses père et mère*. La particule *de* (p. 258) n'était du reste aucunement un signe de noblesse; c'est le titre d'écuyer qui indiquait la noblesse et qui s'accolait fréquemment à des noms qu'on croirait d'essence roturière. GRISBERG.

Les Dinan et leurs juveigneurs, par la comtesse DE LA MOTTE-ROUGE. Nantes, E. Grimaud, 1892, in-8 de 307 p. — Prix : 14 fr.

Mme de la Motte-Rouge a voulu élever un monument à la mémoire du vaillant général qui, pendant plus d'un demi-siècle, consacra à son pays tout ce qu'il avait de cœur et d'activité. Elle ne pouvait mieux faire que de rechercher patiemment et de publier tous les souvenirs qui se rattachaient à la famille de son illustre époux. En entreprenant ce travail, Mme de la Motte-Rouge n'accomplissait pas une œuvre simplement personnelle; elle honorait la France et la Bretagne. J'ajouterai que l'auteur faisait aussi un livre d'histoire, qu'il est indispensable de consulter toutes les fois que l'on veut s'occuper de ce qui fut jadis le Penthièvre et le Goëllo.

La maison de Dinan est l'une des plus considérables de la Bretagne; s'il y avait eu encore des Dinan au siècle dernier, ils auraient certainement trouvé des savants qui auraient voulu les célébrer, comme il arriva pour les Rohan ; mais, dans toutes les provinces, on peut constater que les familles chevaleresques les plus illustres sont celles qui ont été le moins étudiées, lorsqu'il n'y avait plus de représentants directs ; souvent même leurs armoiries sont oubliées par les héraldistes, qui avaient un intérêt plus direct à signaler celles de contemporains dont les origines étaient récentes. — Il y a peu d'années seulement que la suite des sires de Dinan a commencé à être étudiée et établie avec quelque critique. Mme de la Motte-Rouge a su profiter des travaux publiés sur ce sujet et y ajouter des éclaircissements nouveaux ainsi que d'utiles rectifications.

Dans ce livre, on trouve des pages précieuses consacrées aux cadets de la maison de Dinan ; jusqu'à ce jour on n'avait guère abordé que la ligne directe. Parmi ces cadets, nous remarquons les La Motte et les Coëtquen. Mme de la Motte-Rouge propose, avec une grande habileté, de les rattacher aux Dinan ; il lui manque très peu de chose pour que sa

thèse soit inattaquable. Ainsi, je vois très clairement que Rolland Ier de Dinan aurait eu, d'Agnès de Corron, plusieurs fils : Geoffroi, Raoul, Jehan et un quatrième qui aurait été le premier seigneur de la Motte-Rouge ; mais, pour ce dernier, je n'aperçois aucun acte qui révèle son nom ou justifie sa filiation ; nous voyons bien un Alain de la Motte, en 1223, dans un acte de l'abbaye de Saint-Aubin-du-Bois, mais il faudrait prouver qu'il est fils de Rolland Ier de Dinan. Pour les Coëtquen, c'est différent ; il semble qu'Olivier, fils de Guillaume de Dinan, ayant épousé l'héritière de Coëtquen, a pris le nom et les armes de sa femme, fait dont on trouve de nombreux exemples dans l'histoire féodale. Je souhaiterais, pour être convaincu, que l'on pût en trouver autant pour les La Motte. Les documents d'archives nous feront peut-être faire cette découverte.

En voyant ces juveigneuries de Bretagne, j'ai quelquefois pensé qu'il y avait un point assez important à fixer. Lorsqu'une haute justice était partagée entre plusieurs héritiers, chacun des lambeaux du fief primitif devenait aussi une haute justice ; il y avait des mottes dont le château avait disparu depuis longtemps, des tours ruinées dont dépendaient quelques bouts de terre qui avaient la haute justice. Dans les grands fiefs, il y avait des juveigneuries ; ne pouvait-il pas arriver que ces juveigneuries, conservant leur titre féodal, passassent à d'autres possesseurs. Ceux-ci avaient la juveigneurie, toujours chargée de devoirs envers le seigneur qui représentait l'aîné de la famille, mais pour cela il n'était pas son cadet au point de vue familial.

Quelles que soient ces observations, on doit une grande reconnaissance à Mme de la Motte-Rouge ; le livre qu'elle nous a donné est un ouvrage de bibliothèque de grande utilité et que nous avons lu avec grand profit ; nous le relirons plus d'une fois, certainement, et nous engageons vivement nos confrères de Bretagne à suivre notre exemple. Sur ce sujet, il y a si peu d'ouvrages qui soient composés de bonne foi, avec érudition et clarté !

JEHAN DE MALMY.

Louise-Angélique de la Fayette. *La Cour, le cloître (1618-1665)*, par l'abbé ADOLPHE SAURIN, missionnaire de l'Immaculée Conception de Nantes. Nantes, Lanoe-Mazeau ; Paris, Haton, 1892, in-8 de xv-357 p., avec un portrait et une gravure. — Prix : 5 fr.

Louise-Angélique de la Fayette était restée jusqu'à nos jours dans la pénombre de l'histoire. M. l'abbé Saurin a voulu produire au grand jour cette aimable physionomie, et à force de recherches et d'habileté, il a eu le bonheur d'en restituer tous les traits. Il a compulsé les archives des affaires étrangères, les *Mémoires* de Mme de Motteville et ceux de Mlle de la Fayette. Il a puisé dans les richesses biographiques des monastères de Sainte-Marie. Il a eu sous les yeux le manuscrit inédit de Chail-

lot; enfin il a interrogé tous les documents, tous les ouvrages anciens ou nouveaux qui pouvaient venir en aide à sa tâche honorable. Aussi, comme il a beaucoup lu et beaucoup retenu, il a fait abonder, indépendamment des notes, les citations dont il a composé presque à chaque page la trame de son récit. C'est ainsi qu'on est souvent privé, trop souvent peut-être, de son style personnel, tour à tour gracieux et élevé; en compensation, on a sans cesse des témoins irrécusables et l'attrait de la couleur locale. Seulement, j'aurais désiré quelquefois des références plus complètes, selon les exigences actuelles de la science historique.

Voici maintenant le cadre du livre.

Mlle de la Fayette naquit en 1618, dans un manoir de l'Auvergne; l'auteur expose la généalogie de cette illustre maison. La comtesse sa mère, femme d'une grande distinction, se fit un devoir de développer en elle le jugement, ce maître de la vie, et cette forte éducation fut toujours la directrice de sa conduite. A l'âge de seize ans, elle fut présentée à la reine Anne d'Autriche par l'évêque de Beauvais, son oncle, et par l'une de ses parentes, Mme de Senecey; elle devint sa demoiselle d'honneur. Mlle de la Fayette fut heureuse de cet événement qui lui permettrait à Paris, pensait-elle, d'entrer dans la vie religieuse, vers laquelle tendaient tous ses désirs. Ferme de caractère, avec autant de simplicité que de bonté, avec un cœur porté à la tendresse, mais à une tendresse contenue par une piété solide, elle eut bien vite les vives sympathies de la Reine et l'affection aussi chaste que profonde du Roi, qui épanchait dans son âme les sollicitudes de sa situation complexe vis-à-vis du tout-puissant ministre. Richelieu ne tarda pas à prendre ombrage de ces intimes confidences; il aspirait à voir la jeune dame d'honneur quitter au plus tôt la cour. Elle résolut enfin, d'après les conseils du P. Caussin, jésuite, nouveau confesseur de Louis XIII, de répondre à l'appel divin, de passer du théâtre des grandeurs et des plaisirs, où, exposée à toutes les séductions et à toutes les intrigues, elle était restée pure comme un ange, au séjour obscur des continuelles immolations. La lutte entre la nature et la grâce fut violente en son âme : elle savait combien son départ allait contrister le Roi, pour le salut duquel elle eût été « heureuse, disait-elle, de porter sa tête sur l'échafaud; » mais son courage n'hésita pas. Elle fut admise au couvent de Sainte-Marie, premier couvent de la Visitation à Paris (1637), et de là ses relations avec saint François de Sales, saint Vincent de Paul et Mme de Chantal.

Dans cette retraite, elle poursuivit sa mission de consoler les misères royales. Rois et reines, princes et princesses, venaient en grand nombre à la grille de son monastère. Louis XIII et Louis XIV, Charles II d'Angleterre et son malheureux successeur, Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, dont la grande voix de Bossuet a immortalisé les malheurs, Anne d'Autriche et Marie-Thérèse vinrent tour à tour lui demander le

secret de sanctifier leurs triomphes et leurs infortunes. Pendant son noviciat, la France dut à ses prières et à ses conseils la naissance de Louis XIV et le vœu que fit Louis XIII de consacrer son royaume à la sainte Vierge. Toutefois, ses entretiens fréquents avec la sœur Louise-Angélique ne purent échapper à la vigilance altière de Richelieu, non plus que les sentiments du P. Caussin, dont l'esprit de justice gardait une sainte indépendance à l'égard du terrible cardinal. Le Père jésuite paya de l'exil son dévouement à ses devoirs.

L'historien décrit *con amore* le noviciat, la profession de Mlle de la Fayette, sa direction des novices et celle du couvent; il la montre insatiable de sacrifices, alliant la fermeté à la douceur, faisant revivre dans le monastère, par ses exemples et son gouvernement, les plus aimables et les plus sublimes vertus, sachant attirer tous les cœurs par le charme de sa personne et de sa sainteté. Au monastère de Chaillot, fondé par le concours d'Henriette d'Angleterre et les dons généreux d'Anne d'Autriche, la sœur Louise-Angélique déploya surtout une patience admirable dans les épreuves dont la jalousie et la calomnie assaillirent son dévouement, une soumission parfaite à la divine volonté et une confiance sans bornes dans la Providence. C'est là qu'elle eut le bonheur de diriger une illustre convertie, la princesse Louise Palatine.

Arrivant aux dernières années de la Mère Louise-Angélique, l'auteur la montre aux prises avec les souffrances que Dieu n'épargne jamais aux grandes âmes, mais toujours inébranlable dans son obéissance aux décrets du Ciel, toujours attentive à mettre ses vertus éclatantes sous la garde de son humilité. Une cruelle maladie, dont M. l'abbé Saurin expose d'une plume émue les touchants détails, termina ses jours. Sa mort fut sainte comme sa vie ; elle avait à peine quarante-six ans. L'historien consacre, en terminant, un Appendice à la douleur de la reine d'Angleterre privée de sa fidèle et tendre amie, au chagrin et à la mort d'Anne d'Autriche, puis aux derniers moments d'Henriette-Marie de France.

Une lettre remarquable de Mgr l'évêque de Nantes, adressée à l'auteur, le félicite d'avoir fait revivre parmi nous les traits trop peu connus d'une belle et pieuse physionomie. « Dieu en sera glorifié, dit le vénérable prélat, et l'Église, qui a vu s'épanouir dans son sein cette fleur gracieuse, en sera elle-même réjouie et honorée. » GEORGES GANDY.

La Jeunesse de Lamartine, *d'après des documents nouveaux et des lettres inédites,* par FÉLIX REYSSIÉ. Paris, Hachette, 1892, in-16 de XII-386 p. — Prix : 3 fr. 50.

On croirait qu'avec quelques-uns des ouvrages de Lamartine, les *Confidences*, le *Cours familier de littérature*, le *Journal de ma mère*, la *Correspondance*, les commentaires des *Méditations* et des *Harmonies*, on peut aisément arriver à connaître ce que fut le poète dans sa jeunesse.

Il n'en est cependant pas ainsi. Cette riche imagination, qui a tant et beaucoup trop idéalisé certains hommes de la Révolution, a souvent aussi idéalisé les souvenirs de Lamartine; parfois ils se trouvent en contradiction avec ses lettres intimes. Pour faire concorder ces lettres écrites à des amis, et sans préoccupation de l'avenir, avec les pages destinées à un public d'admirateurs, le travail d'un critique était nécessaire. Il a été bien exécuté par M. F. Reyssié qui, malgré sa respectueuse sympathie pour le grand poète, a voulu le représenter non tel qu'il eût toujours voulu paraître, mais tel qu'il fut réellement. M. Reyssié n'a écrit son volume qu'après avoir fait les plus actives recherches, et l'on ne peut guère lui reprocher qu'une surabondance de détails. Au commencement de son livre, il eût pu abréger des recherches généalogiques trop minutieuses ; à la fin de son travail, il était inutile d'esquisser l'histoire du romantisme et celle de lord Byron. Par exemple, nous ne reprocherons pas à l'auteur ses investigations fort curieuses dans les registres de l'Académie de Mâcon, qui nous montrent « M. Alphonse, » comme l'appelaient ses compatriotes, à ses débuts et très heureux d'avoir été admis dans la Société d'agriculture, sciences, lettres et arts de Saône-et-Loire. M. Reyssié nous fait croire à la réalité de Graziella, la jeune Napolitaine idéalisée, poétisée, après un long oubli. L'épisode qui a fourni le sujet de *Raphaël*, qui a inspiré les stances du *Lac*, est mis aussi en pleine lumière. Nous ne pouvons suivre le poète dans toutes les étapes de sa jeunesse, mais le lecteur aura un bon guide en M. Reyssié ; son volume sera lu avec empressement : il paraît d'une manière fort opportune, au moment où l'opinion se retourne si sensiblement vers le grand homme pour lequel elle fut injuste trop longtemps. J. DE VILLEMORY.

Auguste Nicolas. *Sa vie et ses œuvres d'après ses Mémoires inédits, ses papiers et sa correspondance*, par PAUL LAPEYRE. Paris, Lethielleux, 1892, in-8 de XIV-752 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Auguste Nicolas a longtemps occupé et garde encore une place des plus distinguées parmi les apologistes modernes. Comme il était extrêmement modeste, et que le grand éclat de son principal ouvrage date de 1850 à peu près, son nom est peut-être moins connu de notre génération que de celle de nos pères; mais c'est un tort : ses livres n'ont rien perdu de leur valeur, de leur élévation, de leur force et de leur mérite. En nous introduisant dans sa vie privée, en nous montrant le chrétien à côté du penseur ou, pour mieux dire, inspirant l'écrivain, M. Lapeyre a prouvé jusqu'à l'évidence la grandeur morale de l'auteur des *Études philosophiques sur le christianisme*. Nul doute que tous ceux qui n'ont pas encore étudié ces volumes ne soient, après la lecture de cette biographie, irrésistiblement portés à les ouvrir.

Il semble qu'on puisse faire deux parts dans la vie littéraire d'Auguste

Nicolas : l'apologiste catholique, qui a écrit les *Études philosophiques*, la *Vierge Marie et le plan divin*, le *Protestantisme*, la *Divinité de Jésus-Christ*, l'*Art de croire;* et l'écrivain social, à qui nous devons l'*État sans Dieu*, la *Révolution et l'ordre chrétien*, le *Mal séculaire*. Son esprit a logiquement suivi une gradation qui l'a porté d'abord à démontrer des vérités, je dirais individuelles, puis à combattre les erreurs collectives avec leurs conséquences pratiques dans les gouvernements modernes, plus ou moins en coquetterie avec la Révolution. Le trait d'union de ces deux campagnes, qui laissèrent pendant quarante ans M. Nicolas sur la brèche, c'est l'amour des âmes et la flamme de l'apostolat le plus généreux.

Je ne prétends pas que ce soit là toute la carrière de cet écrivain de talent, et je n'oublie pas ses travaux biographiques : sur son propre fils, sur Maine de Biran, Eugénie de Guérin et le P. Lacordaire, mais j'estime que la caractéristique de sa vie intellectuelle est là où je viens de dire.

M. Lapeyre me semble l'avoir implicitement et très heureusement mis en lumière; et il a exposé la transition très douce, mais cependant marquée, de ces deux courants en lavant la mémoire de son « héros » du reproche de libéralisme qui, parfois, l'avait atteinte. Cette démonstration est péremptoire, et non seulement elle place à un rang d'honneur M. Nicolas, mais elle apporte des témoignages précieux pour l'histoire religieuse de notre temps. Je recommande surtout la lecture du chapitre XX, qui renferme une correspondance des plus caractéristiques entre M. Nicolas et M. de Falloux.

Je voudrais pouvoir m'étendre, mais l'espace me fait défaut, sur l'intérêt de cette biographie et sur l'attrait de cette belle figure pleine de droiture, d'honneur et de vertu. Avec un soin pieux, M. Paul Lapeyre a utilisé les très nombreux documents qui lui ont été confiés, et il a réussi pleinement à écrire un livre délicat et décisif. Des conclusions justes, des aperçus élevés, des réflexions empreintes du sens catholique le plus pur, marquent toutes les pages; le « lecteur » ne se lasse pas de les lire, le « critique » se montrera plus sévère en leur trouvant un défaut de composition : des longueurs. M. Lapeyre n'a rien dit que de très bien, mais tout n'était pas nécessaire, et l'intérêt, qui ne languit pas, grandirait encore si le récit était allégé çà et là de commentaires un peu étendus ou de parenthèses plus ingénieuses qu'indispensables. Il est vrai qu'en la compagnie de M. Auguste Nicolas, le temps paraît court, les heures passent, les pages s'amoncellent, et il semble qu'on n'a encore rien dit, tant ce qu'on aperçoit à dire est plein d'attrait. M. Lapeyre n'a pas toujours résisté à cette tentation; qui n'eût agi comme lui à sa place? Personne. Personne non plus n'eût donné un relief plus saisissant à son livre, qui va justement prendre place parmi les biographies catholiques les plus appréciées.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Mémoires d'Auger (1810-1859), publiés pour la première fois par Paul Cottin. Paris, bureaux de la *Revue rétrospective*, 1892, in-12 de xxvii-687 p. — Prix : 10 fr.

On a pu croire que des *Mémoires* n'étaient intéressants que s'ils émanaient de personnages éminents. M. L. Larchey a prouvé que des œuvres de ce genre, écrites dans les rangs infimes de la société, étaient capables de vivement attacher le lecteur; il l'a prouvé par la publication du *Journal du canonnier Bricard* et des *Cahiers du capitaine Coignet*. Certes, les souvenirs d'Auger nous font connaître un homme appartenant à une classe fort supérieure à celle de ces vieux soldats; mais enfin leur auteur n'eut pas dans le monde un grand rôle, il ne l'eut pas tel qu'il le méritait; ses *Mémoires* sont néanmoins une agréable et instructive lecture. Ils nous donnent une foule de détails sur les lettrés du commencement de ce siècle, sur leur monde, sur celui des acteurs; c'est une mine qu'on exploitera avec fruit quand on voudra bien connaître dans ses menues particularités cette époque remarquable à tant d'égards. Auger, dont j'ai vainement cherché le nom dans des dictionnaires biographiques, hospitaliers pour bien des écrivains inférieurs à celui-ci, fils d'un négociant d'Auxerre, vint à Paris en 1810, à quatorze ans. Commis chez un grand industriel, il réussit à pénétrer dans quelques théâtres et s'y prit du goût des lettres. En 1814, un hasard le mit en relations avec un officier russe; peu rancunier de nos désastres, il se décide à suivre son nouvel ami en Russie et se fait incorporer dans la garde du czar. Trois autres fois, divers motifs le ramenèrent en Russie, puis il fit plusieurs voyages en Italie; mais ces excursions lointaines sont entrecoupées de séjours à Paris, où ses goûts littéraires le rappelaient toujours. Impossible de citer tous les personnages illustres ou pour le moins célèbres avec lesquels il se trouve en rapports : c'est Alexandre Dumas, qu'il accuse de lui avoir pris le roman de *Fernande ;* Émile de Girardin, créateur de la revue royaliste *la Mode*, à laquelle Auger travailla; Léopold Robert, qu'il vit intimement à Rome; Rachel, qui avait grande envie de se faire donner par la Russie un engagement de deux cent mille francs pour un hiver; Balzac, qu'il avait connu à *la Mode* et qu'il retrouva imprimeur; les saint-simoniens Buchez et Roux, avec lesquels il se brouilla; Bayard, le fécond vaudevilliste; Canova, qui fit son buste.... Et combien d'autres dont les noms remplissent l'index onomastique que, suivant sa bonne coutume, M. Paul Cottin a joint au livre dont il s'est fait le soigneux éditeur.

Si un jour on avait la bonne pensée de faire un choix dans les trop nombreux *Proverbes dramatiques* de Leclercq, de donner ce choix, qui pourrait être charmant, en un volume, Auger fournirait de fort curieux détails sur un écrivain que nous avons trop oublié (p. 294). Auger s'occupe peu de politique; il raconte toutefois sur le duc de Berry

une confidence du prince — faite peu avant sa mort — une anecdote qui prouverait, si cela était nécessaire, l'odieux des calomnies dont on chercha à entourer la naissance du duc de Bordeaux (p. 184).

On s'étonne, en lisant ces *Mémoires*, qu'Auger n'ait pas occupé une meilleure position parmi les littérateurs de son époque. On s'en étonne non seulement à cause du nombre d'œuvres considérables qu'il produisit, mais en raison même des qualités d'écrivain dont ce volume offre fréquemment les preuves. Nous devons le dire, cependant, il y a là des longueurs fatigantes; l'auteur se complaît à relater de petits faits, à parler de personnages qui ne peuvent que provoquer notre indifférence, enfin souvent il va et vient dans ses souvenirs, de manière à causer un désordre qu'on ne débrouille pas aisément. Si dans ce moment la Russie n'était pas aussi à la mode, j'avouerais que ces lenteurs m'ont paru alourdir surtout les pages où l'auteur se complaît aux souvenirs que lui a laissés l'empire des czars.

Auger, nous apprend M. P. Cottin, mourut à Menton seulement en 1880. Nous terminerons cet article par une remarque que l'on n'a pas fréquemment l'occasion de faire. Les *Mémoires* d'Auger sont écrits avec beaucoup de réserve, et quoique fréquentant des mondes peu sévères, jamais l'auteur ne parle des aventures qui ont pu lui arriver. Tout en étant content de sa personne et de son esprit, il a des aveux modestes, comme quand il raconte qu'un jour, fort mal dans ses affaires, il rencontra Alexandre Dumas, avec lequel il était brouillé. Cette petite anecdote peint bien le bon cœur du fécond romancier : « Comme il passait aussi fier qu'il avait le droit de l'être : « Monsieur Dumas, lui dis-je, vous » n'avez donc plus besoin de moi ? — Non, répondit-il sèchement. — » C'est fâcheux pour moi, répliquai-je, parce que j'ai grandement besoin » de vous. » Il s'arrêta aussitôt : « Ainsi posée, fit-il avec un geste de » bonhomie, la question prend un autre caractère ; venez me trouver et » nous causerons. »

Les *Mémoires* d'Auger ont été publiés par la *Revue rétrospective*, et cent exemplaires seulement en ont été mis dans le commerce. Th. P.

Correspondance du vicomte de Melun avec Mme Swetchine, publiée par le comte Le Camus. Paris, J. Leday, 1892, in-8 de vi-492 p. — Prix : 3 fr. 50.

Faut-il avouer que nous avons éprouvé une sorte de déception en lisant cette correspondance, qui fait suite aux deux volumes de *Mémoires*, si intéressants à tant de titres, dont nous avons parlé assez amplement ici même, il y a quelques mois (Voir t. LXII, p. 254). Peut-être que les lettres et les pensées, éditées par M. de Falloux, nous avaient laissé le souvenir d'impressions difficiles à égaler.

Cette nouvelle correspondance embrasse vingt années, de 1835 à 1855,

durant lesquelles il y a quelques interruptions et quelques lacunes ; mais l'ensemble donne une assez faible idée du mouvement d'opinion de ce temps, celui cependant de la pleine maturité de M. de Melun. Ses lettres sont souvent longues, pleines de dissertations philosophiques ou littéraires un peu à perte de vue ; elles n'ont pas cette vie et ce prompt jugement sur les choses et les hommes qui nous avaient charmé dans ses billets à Mme la marquise de Forbin, qu'il nous a été donné de parcourir autrefois, et dont nous avons donné des extraits dans le *Correspondant*.

Les correspondances changent de ton selon les personnes auxquelles elles sont destinées. Mme Swetchine, tout en partageant les opinions religieuses et les aspirations charitables du vicomte de Melun, n'appréciait les relations intimes qu'avec une sorte de quintessence et une part de poésie mystique qui cadraient mal avec les habitudes d'activité intellectuelle si pratiques de l'homme qui était le meilleur organisateur d'œuvres qu'on ait connu. Il en résulta même un refroidissement assez grave qui dura peu, et que quelques précautions délicates auraient évité, si on pouvait prévoir les susceptibilités chez les autres, quand on n'a pas l'idée de s'en préoccuper pour soi-même.

M. de Melun avait le rare mérite de n'être pas dupe des préjugés ou des aveuglements de son propre parti. Dès 1840, au moment de la chute de M. Thiers, à la veille de la formation de ce long ministère Guizot qui, par son aveugle résistance à tout mouvement d'opinion, perdit dans toutes les règles parlementaires la monarchie de Juillet, il disait en passant : « Thiers, que je n'aime pas, m'intéresse par le côté qui vous inspire un faible pour lui : il me semble l'homme nécessaire pour préparer l'inévitable entrée du parti démocratique au pouvoir. Il est chargé de rendre pratiques des idées et des hommes dont l'inexpérience exaltée serait une menace pour le pays, de discipliner le mouvement au lieu de le combattre.... »

Dix ans plus tard, nous retrouvons la même pensée développée d'une façon singulièrement frappante dans sa lettre écrite le 16 juin 1851, six mois avant le 2 décembre. Il y raconte la visite qu'il a faite l'avant-veille, en compagnie de M. de Foblant, à ces associations ouvrières qui s'essayaient alors, avec un enthousiasme et une bonne foi qu'on a eu tort de ne pas seconder. « Pendant, dit-il, que mon frère, siégeant à côté des plus illustres burgraves, s'unit à Berryer pour sauver les apparences monarchiques dans un vœu tout élyséen, je poursuis modestement ma course à travers ce monde si peu connu des hauteurs politiques. Je pénètre les secrets, les travaux, les espérances du peuple. Il y a là une foi dans l'avenir, un esprit de sacrifice, une volonté de succès qui contrastent avec nos incertitudes et nos défiances de nous-mêmes. C'est un univers, où grandit une société nouvelle qui a son but, ses vertus spéciales, ses idées particulières et jusqu'à son système financier.... Nous

avons constaté des règlements d'une moralité la plus édifiante ; on sent qu'ils ont l'instinct d'un grand problème à résoudre, d'une grande œuvre à faire. Quand, à la sortie de ces ateliers, on vient à rapporter aux ministres et aux burgraves quelques-unes des impressions recueillies, ils rient et ils nient.... »

Et puis, reprenant la question sous une forme plus générale, il ajoutait les considérations suivantes, qui n'étaient pas assurément d'un médiocre esprit : « Il y a une analogie frappante entre notre situation vis-à-vis du peuple et celle qui fut prise en 1814 et 1815 par les royalistes, la classe élevée, comme on disait alors, vis-à-vis de la bourgeoisie ; la charte avait donné raison à cette dernière, mais la Restauration, craignant ses idées trop libérales, dirigea contre elle un système de réaction, essaya une reprise de pouvoir qui amena 1830, et ce fut cette révolution qui consacra d'une manière définitive l'avènement de la bourgeoisie écrit dans la charte de 1815, mais diminué par le pouvoir chargé de l'appliquer. 1848 a donné au peuple sa charte et ses pouvoirs, mais la bourgeoisie joue vis-à-vis de lui le rôle pris autrefois par l'aristocratie contre elle. On cherche à restreindre les conséquences, à reprendre les concessions, à limiter les résultats. Ceci nous fera vivre quelques années, mais il faudra bien que la logique l'emporte. Le travail des hommes qui ne croient pas que l'on arrête le temps et le mouvement social est bien plus de s'occuper du prochain avènement, d'élever nos maîtres futurs, que de les comprimer en les irritant. »

On donnerait le volume entier pour cette page, dont la saisissante vérité apparaît aujourd'hui dans tout son jour. Et pourtant que d'honnêtes esprits, attardés dans les idées du passé, — même après l'Encyclique du pape sur la condition des ouvriers, — se refusent encore à voir la lumière ! Le grand malheur de ceux qu'en France on appelle « les conservateurs » est d'avoir toujours été en retard de vingt-cinq ans sur les événements. Presque seul parmi ses amis, le vicomte de Melun ne fut pas de ceux-là, et ses jugements sur les faits auxquels il était mêlé n'en sont que plus piquants. Il pouvait les adresser à un esprit aussi libre et aussi dégagé de nos mesquines querelles de caste que Mme Swetchine, à laquelle il disait encore : « Je suis sûr que tout ce qui vous arrive par les journaux et par les lettres n'affaiblit pas votre foi dans l'avenir, et que vous êtes avec moi dans ce conflit. Peut-être même me trouvez-vous trop silencieux et trop résigné. » Voilà quel est le vrai intérêt de cette correspondance, dans laquelle malheureusement les lettres de Mme Swetchine sont un peu rares et moins personnelles que celles qu'elle échangeait avec le P. Lacordaire et qui ont naguère si justement mérité leur éclatant succès. G. Baguenault de Puchesse.

Catalogus codicum manuscriptorum qui asservantur in bibliotheca monasterii O. S. B. Engelbergensis in Helvetia, edidit P. Benedictus Gottwald, O. S. B., ejusdem monasterii p. t. bibliothecarius. Typis Herderianis, Friburgi Brisgoviæ, 1891, in-4 de xix-327 p. — Prix : 15 fr.

Ce volume a été publié pour fêter les noces d'argent de dom Anselme, abbé d'Engelberg, en Suisse : impossible de lui offrir un souvenir plus digne de la vieille tradition bénédictine et de ses généreux efforts pour augmenter les trésors de la bibliothèque du couvent. On aurait désiré, soit dans la dédicace, soit dans le court avis *benevolo lectori*, quelques détails historiques sur cette antique « librairie. » On a retrouvé le catalogue des cinquante et un codices que possédait (avant 1175) l'abbé Frowin (Becker, *Catalogi bibliothecarum antiqui*, p. 233). C'était le lieu de raconter les vicissitudes de cette bibliothèque, d'indiquer au moins les ouvrages qui s'y rapportent (*Centralblatt für Bibliothekwesen*, 1887, p. 9). D'après l'*Ordo codicum vetus cum novo comparatus* (p. xv), à une époque antérieure l'abbaye d'Engelberg possédait 247 manuscrits : deux ont disparu, un est passé à Ensiedlen. Il y en a actuellement 914, mais la description s'arrête au n° 876, les autres se composant d'écrits anonymes du xviie siècle. Ils sont partagés en deux classes, suivant leur matière constitutive, parchemin ou papier : les premiers sont au nombre de 165. Dans la transcription des titres, le P. Gottwald a suivi « non orthographiam codicis, sed iam recentiori ætate vulgo magis usurpatam scribendi formam : » l'avantage ne compense pas l'inconvénient. On ne saurait trop recommander l'exactitude en cette matière ; d'ailleurs, il y a là une saveur de terroir qui a son charme. Dès le codex I, un Graduel du xve siècle, on peut constater une heureuse innovation : l'incipit de toutes les séquences est indiqué, avec renvois aux recueils de Daniel et de Mone ; le *Repertorium hymnologicum* aurait permis de multiplier les références. Seul jusqu'ici, le Catalogue des manuscrits de Saint-Gall (1875) donnait le dépouillement des volumes au point de vue de la poésie liturgique, mais uniquement à l'aide d'un index et sans identifications : on a donc ici plus et mieux. Le reste du volume ne mériterait pas moins d'éloges. Sept tables en retournent toutes les matières : incipit des hymnes (et proses), vers latins et allemands, index des auteurs, des choses, des copistes et des possesseurs. Il n'y manque même pas des « addenda et corrigenda. »

U. Chevalier.

BULLETIN

Lecciones razonadas de religion y moral, por el Dr D. Joaquin Gou Solá, presbitero catedrático del Seminario conciliar de Gerona. Gerona, Manuel Llach, 1890, in-16 de xvi-576 p. — Prix : 2 fr.

Le livre de M. le docteur Gou Solá est un cours d'enseignement religieux

à l'usage de la jeunesse, et le pieux auteur, dans sa préface, qui est d'une modestie touchante, déclare que ses prétentions ne vont qu'à édifier, par ces leçons simples et pratiques, des intelligences encore novices. Cependant, s'il s'est interdit la recherche d'un ouvrage purement littéraire et les spéculations du théologien ou du métaphysicien, il a su, dans cet exposé de la doctrine chrétienne, allier aux enseignements de l'Église des considérations philosophiques dont ses lecteurs saisiront facilement la portée, à cause de la manière parfaitement lucide dont il a pris soin de les formuler. La première partie traite de la religion, et se subdivise en quatre sections, dont la première est consacrée à l'étude de la théodicée catholique, tandis que la seconde fait connaître la doctrine de l'Église sur la nature et la destinée de l'homme ; les deux autres chapitres traitent de Jésus-Christ et de l'Église. La seconde partie contient d'utiles aperçus sur l'éthique et les fondements du droit et des relations sociales. Un court résumé, placé à la fin de chaque chapitre, en rappelle les principaux articles à la mémoire du lecteur.

M. F.

Paix !.... par Mme Madeleine Albini-Crosta, traduit de l'italien par l'abbé F.-M. Didier. Ouvrage honoré d'une médaille d'or par S. S. le Pape Léon XIII. Paris, P. Delarue, 1891, in-8 de viii-231 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'éprouve quelque embarras à rendre compte de ce livre : je ne l'ai pas bien compris. Au début, on dirait d'un roman moral, d'où l'auteur va faire sortir quelques leçons en vue de rétablir la paix dans les ménages troublés. Mais l'histoire s'arrête, et si parfois elle semble recommencer, l'auteur y coupe court bientôt, comme pour nous dérouter et nous empêcher de retrouver le fil définitivement perdu. Il est possible, d'ailleurs, que Mme Albini-Crosta n'ait pas eu même la velléité d'entreprendre un récit, et n'ait pas voulu faire autre chose que disserter, dans une série d'entretiens, sur les moyens d'acquérir la paix dans les diverses situations de la vie : qu'on soit mère, femme, veuve, belle-mère, fille ou institutrice (car il y a de fréquents appels aux institutrices, je n'ai pas bien saisi pourquoi), la paix s'acquiert par la pratique des vertus chrétiennes, par la patience, par la résignation, surtout par la charité. L'auteur pense que les poudres et les pommades n'y servent de rien, non plus que la teinture pour les cheveux; pourtant elle ne défend pas d'en user, non plus que de fausses dents, quand cela peut servir à la paix du ménage. Le lecteur croira que je me moque : pas du tout; je donne mon impression sur ce singulier livre, qui me paraît dérouter absolument nos habitudes françaises de netteté, de simplicité, de logique, de clarté. Il y a pourtant d'excellentes choses dans ce livre, et des choses émues, gracieuses et charmantes, mais tout cela noyé dans un flot de poésie, où l'on est facilement exposé à perdre pied. Peut-être en Italie n'y regarde-t-on pas de si près : mais nous sommes en France, et j'avoue qu'il m'a été impossible de me rendre compte de la marche suivie par l'auteur, ni d'apercevoir nettement le but qu'elle a visé. Comme je n'ai nullement l'intention de lui nuire, puisque d'ailleurs elle a du talent et qu'elle est animée d'un excellent esprit, très élevé et très chrétien, je ne dirai pas à nos lecteurs de ne pas lire ce livre ; mais je leur conseillerai de ne le prendre qu'à petite dose. Sous cette forme, ils ne s'apercevront peut-être pas de ses défauts, et pourront sans préoccupation en savourer les charmes et en goûter les leçons. Je n'ai pu me défendre de noter mes impressions : mais je ne demande pas mieux que d'inviter mes lecteurs à les oublier et à ne s'en rapporter qu'à leur propre jugement pour apprécier l'œuvre de Mme Albini-

Crosta. Ils me délivreront ainsi du remords de l'avoir mal jugée, tout simplement peut-être, je l'ai déjà dit au début, parce que je ne l'ai pas comprise. C'est ma faute!

P. Talon.

Le Drame contemporain, ou la Guerre maçonnique, par Rival. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-12 de 469 p. — Prix : 3 fr. 50.

Y a-t-il des femmes dans la Franc-maçonnerie? par Léo Taxil. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 404 p., illustré. — Prix : 3 fr. 50.

De l'existence des loges de femmes, par Adolphe Ricoux. Paris, Téqui, s. d., in-8 de 104 p. — Prix : 1 fr.

Les Francs-maçons ennemis de l'alliance franco-russe, par Paul Stein. Paris, Téqui, in-12 de 35 p. — Prix : 0 fr. 30.

Maçonnerie nouvelle du Grand Orient de France, *dossier politique et rituels réformés*, par Georges Bois. Paris, Retaux, 1892, in-8 de 521 p. — Prix : 7 fr. 50.

La Franc-maçonnerie et la Question religieuse, par Paul Copin-Albancelli. Paris, Perrin, 1892, in-12 de x et 234 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici six bons ouvrages de propagande antimaçonnique, quoique de valeur inégale. Le premier est un volume dans lequel l'auteur étudie successivement la triste situation faite à la France d'abord par la guerre d'Italie, cette œuvre néfaste de Napoléon III, puis par l'avènement de la république maçonnique, la constitution de l'empire allemand, la situation de l'Italie unitaire au point de vue européen, et enfin la cruelle condition de la Papauté dépouillée de son pouvoir temporel et prisonnière dans Rome. M. Rival écrit avec une grande chaleur, mais pas avec assez d'ordre. On ne peut le lui reprocher, car il s'intitule ancien volontaire de l'Ouest et décoré : se battre est son métier et non tenir la plume. Cela ne l'a pas empêché de composer un excellent chapitre sur l'armée française. C'est naturellement le meilleur du volume; nous y avons remarqué une fort belle page sur l'acte si généreux et si spontané du jeune duc d'Orléans venant réclamer ses droits de soldat français et jeté pour cela en prison par la République.

— L'an dernier, M. Léo Taxil a publié un volume sur *les Loges de femmes*, où il éditait un certain nombre de rituels des loges d'adoption, jusques et y compris ceux du frère Albert Pike, de Charleston, qui donnent le dernier mot des mystères maçonniques : le culte de Lucifer au moyen d'évocations spirites. M. Léo Taxil, en outre, donnait une série de biographies de sœurs maçonnes vivant et « exerçant » à Paris, qui est du plus haut intérêt et qui n'a pu soulever aucun démenti. Dans l'édition illustrée qui vient de paraître, ces notices sont corroborées par les portraits desdites sœurs. A elles de réclamer en justice si elles sont calomniées. Aucune ne l'a fait depuis un an et plus que le volume est publié. Le seul point sur lequel des contestations se soient élevées est une liste de 528 ateliers masculins, loges françaises, auxquelles seraient annexés directement ou indirectement 314 ateliers androgynes, parmi lesquels 17 ateliers palladiques, c'est-à-dire pratiquant le rite luciférien avec profanation d'hosties (p. 377 à 380 de l'édition illustrée). Ce volume de M. Léo Taxil a causé une grande émotion dans la franc-maçonnerie. Les journaux républicains ont menti hardiment, selon la maxime de Voltaire; Mgr Fava, le courageux évêque de Grenoble, est intervenu dans le débat avec sa grande science des choses maçonniques. M. Adolphe Ricoux a recueilli toutes les pièces de cette controverse. Il en ressort : 1° que la franc-maçonnerie a organisé, depuis le XVIIIe siècle, des loges de femmes : c'est la maçonnerie d'adoption; 2° qu'un très petit nombre de loges reçoivent des sœurs et des frères en même temps; 3° que de

temps à autre les loges d'hommes et les loges d'adoption ont des tenues communes suivies par des bals; 4° que la franc-maçonnerie poursuit systématiquement la déchristianisation de la femme; 5° que les rites maçonniques ont un sens naturaliste et matérialiste selon lequel la force génératrice remplace Dieu. De là à l'immoralité des interprétations il n'y a qu'un pas, et ce pas est franchi par certaines loges. Les interprétations émanées du F.·. Albert Pike, de Charleston, l'une des lumières du rite écossais, ont un caractère absolument obscène. Voilà qui est parfaitement démontré et cela suffit; mais dire, comme M. Léo Taxil, que soixante loges sur cent reçoivent en même temps des sœurs et des frères, et que ces loges sont doublées d'un harem, c'est une exagération qui compromet sa thèse et donne un prétexte à des dénégations hypocrites. A cause de certains détails qu'exigeait absolument le sujet, et que, par conséquent, il devait donner, le volume de M. Léo Taxil ne peut pas être mis en toutes les mains ni placé dans toutes les bibliothèques.

— Nous n'avons qu'à louer la petite brochure où M. Paul Stein a cité *in extenso* les protestations qui se sont élevées dans le dernier convent du Grand Orient, en septembre 1891, contre l'alliance franco-russe et les vœux émis en faveur d'un rapprochement avec l'Italie. L'auteur a reproduit judicieusement à la suite le procès-verbal constatant que la loge *le Globe,* à Vincennes, avait écouté avec déférence une conférence du frère Trollet sur « les motifs devant faire désirer à la France, à la franc-maçonnerie française surtout, que l'Alsace-Lorraine demeure allemande. » La presse profane ayant dénoncé cette abominable manifestation, le Grand Orient a protesté pour la forme; mais depuis lors les dignitaires de la loge qui l'avait écoutée avec faveur ont été comblés d'honneurs maçonniques. C'est là un fait d'une gravité exceptionnelle et sur lequel on ne saurait trop faire la lumière. C'est par milliers d'exemplaires qu'il faut répandre cette brochure.

— L'ouvrage de M. Bois, non seulement par ses dimensions, mais surtout par sa méthode scientifique et son esprit politique, a la plus grande valeur. Il prend la maçonnerie française telle qu'elle est actuellement, au point où l'évolution athée et la politique républicaine du Grand Orient l'ont amenée. M. Bois ne fait que passer sur tout ce qui touche aux origines de la maçonnerie et à son histoire antérieure à 1888. Il indique judicieusement la transformation que les derniers convents du Grand Orient ont fait subir aux rituels, en en éliminant toute mention du Grand Architecte de l'Univers d'une part, en les débarrassant d'une bonne partie des cérémonies grotesques traditionnelles, d'autre part. Telle qu'elle est, la maçonnerie est la Révolution modernisée et organisée. M. Bois analyse soigneusement tous les procès-verbaux des derniers convents du Grand Orient et montre comment c'est là que s'élabore la direction générale de la politique républicaine. La conviction qui s'en dégage pour tout lecteur impartial, c'est qu'actuellement, en France, la République et la maçonnerie sont étroitement solidarisées. Le livre de M. Bois étant fait exclusivement sur des documents authentiques et publics, ne peut ouvrir la porte à aucune réclamation. Il est le complément indispensable de tous les ouvrages sur la maçonnerie publiés jusqu'à nos jours.

— Le petit volume, alerte et aux allures élégantes, de M. Paul Copin-Albancelli, est, en somme, fait sur les mêmes documents que le livre de M. Bois. Il met vivement en lumière l'action exercée actuellement sur la politique du gouvernement et du parlement par la franc-maçonnerie et particulièrement par la fédération du Grand Orient. L'auteur, qui a été longtemps franc-maçon et qui ne paraît pas brouillé irrévocablement avec ses

frères, au moins avec tous sans exception, décrit d'une manière très vivante la composition actuelle des loges maçonniques françaises : « La majorité est recrutée parmi les employés de commerce, les scribes, les boutiquiers de toute espèce : marchands de vin, tailleurs, bouchers, restaurateurs, épiciers, cafetiers, etc. La minorité, dans sa généralité, est composée de médecins sans clients, d'avocats sans causes, d'étudiants qui préfèrent la politique à l'école, d'instituteurs et de professeurs qui cherchent en dehors de leurs capacités professionnelles des titres à l'avancement. » M. Copin-Albancelli décrit d'une manière fort remarquable les procédés par lesquels cette minorité discipline, hypnotise la majorité et en fait un noyau électoral presque invincible dans l'état actuel des choses en France. Avec le chapitre dans lequel il met en relief l'impuissance de la franc-maçonnerie à traiter la question sociale, tandis que l'Église la prend si énergiquement et si habilement en main, cette photographie de la maçonnerie française est la meilleure partie de ce volume. Nous goûtons moins le chapitre dans lequel il prétend que la cause des succès politiques de la maçonnerie est l'union, depuis vingt ans, des catholiques avec les monarchistes dans l'opposition à la République et affirme que la politique catholique nouvelle, inaugurée par la lettre de Léon XIII aux six cardinaux, amènera la déroute électorale de la maçonnerie. Jusqu'au scrutin législatif de 1893, la question reste en suspens. Si nous posons ce point d'interrogation, c'est parce que d'autres passages de l'ouvrage de M. Copin-Albancelli, en étroite liaison avec celui-là, appellent des réserves formelles. Il a grand soin de déclarer que ses attaques ne portent pas contre les fédérations maçonniques étrangères; il attaque surtout la politique du Grand Orient et laisse absolument dans l'ombre les autres fédérations, notamment le suprême Conseil du rite écossais ancien accepté. Il prétend que la politique sectaire actuelle du Grand Orient est une « déviation du but primitif » et « de l'esprit véritable » de la franc-maçonnerie. Il signale avec quelque complaisance la présence dans les loges de quelques « bons francs-maçons, » qui restent quand même francs-maçons parce qu'ils sont libres penseurs convaincus et parce qu'ils estiment que dans le cas où la libre pensée viendrait à être mise en échec par un gouvernement réactionnaire, la franc-maçonnerie deviendrait un centre de résistance » (p. 50-51). Voilà un aveu pris sur le vif et qui est de nature à éclairer bien des phases de la politique depuis le commencement de ce siècle, bien des situations prises par certains personnages. Enfin, ce qui donne la clef du livre de M. Copin-Albancelli, c'est sa protestation contre les écrivains qui représentent la maçonnerie comme une « société satanique. » Il ne la connaît évidemment pas à fond, et il n'a sans doute pas plus étudié l'encyclique par laquelle Léon XIII a, en 1879, condamné la franc-maçonnerie et qui, s'adressant à l'Église universelle, a un caractère doctrinal incontestable. En résumé, c'est un ouvrage à mettre sur la même ligne que les spirituels *Mémoires d'un préfet de police*, du F.·. Andrieux, quoique l'auteur nous paraisse sincère dans ses affirmations catholiques. C. J.

L'Art de cultiver les fleurs et plantes d'appartements et de les faire servir à la décoration de l'intérieur, par Mme Louise Rousseau. 2e édition. Paris, Henri Laurens, s. d. (1892), in-18 de 124 p. — Prix : 2 fr.

Il y a des gens qui ne lisent jamais ni préface ni avant-propos, parce qu'ils prétendent (et ils n'ont pas toujours tort) que ce sont des pièges tendus au lecteur. Dans le cas présent, ils n'ont rien à redouter; car l'Avant-propos

(deux pages seulement) est plein de modestie. Il convient donc de laisser la parole à l'auteur, qui présentera ainsi elle-même son livre aux amateurs : « Si beaucoup d'entre nous, dit Mme L. Rousseau, ne peuvent avoir un jardin, une serre, il nous est cependant facile d'orner notre maison, notre appartement, de plantes diverses. — C'est un luxe fort cher, direz-vous. — Oui, si vous tenez aux plantes rares, telles que les orchidées, les palmiers, les fougères des tropiques; ces reines de l'horticulture ne peuvent convenir qu'aux fortunés; mais si votre budget est plus restreint, il vous restera encore un grand nombre d'arbustes rustiques, de fougères vulgaires et même de plantes des champs et des bois qui, disposées avec goût et entretenues avec soin, offriront un coup d'œil des plus agréables.... Ce n'est pas un ouvrage de démonstration scientifique que nous entreprenons; notre but est de donner quelques conseils à nos lecteurs en leur prouvant que les fleurs et les plantes d'appartement, ce grand luxe de la société actuelle, est un luxe à la portée de tous. »

Mme Louise Rousseau a bien rempli sa tâche; son livre, illustré de jolies vignettes, se termine non seulement par une vulgaire table des matières, mais aussi par une table alphabétique des plantes qui rend les recherches très faciles. E.-C. La Grette.

CHRONIQUE

Nécrologie. — En la personne de M. Castan, conservateur de la bibliothèque de la ville de Besançon, cette ville et la Franche-Comté entière, de même que les amis, en tous pays, de l'érudition et des beaux-arts ont fait une perte considérable. Né à Besançon le 20 novembre 1833, M. Ferréol-François-Joseph-Auguste Castan est mort le 28 juin dernier. Il était sorti de l'École des chartes avec le nº 1 (promotion du 13 novembre 1855). Sa thèse, fort remarquée, intitulée : *Origines de la commune de Besançon,* a été insérée, comme la plus grande partie de son œuvre, dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, dont, dès les premiers jours, il devint l'âme. Nommé en 1858 archiviste et bibliothécaire adjoint de sa ville natale, M. Castan ne succéda qu'en 1866 à Charles Weiss, bibliothécaire en titre, bien connu pour sa collaboration à la *Biographie Michaud.* Mais déjà il avait commencé à donner sa mesure. Lorsque l'architecte Delacroix crut avoir découvert, à Alaise-lez-Salins, le véritable emplacement d'Alésia, M. Castan, avec beaucoup d'autres érudits, et notamment avec son maître M. Quicherat, prit vigoureusement parti pour la thèse de M. Delacroix. Cette question, qui devait passionner pendant de longues années le monde savant, a véritablement réveillé en France, ainsi qu'on l'a maintes fois répété, le goût des études archéologiques et a décidé l'État à créer le Musée de Saint-Germain. Les travaux de M. Castan sont trop nombreux pour en dresser ici la liste complète; nous devons donc nous borner à citer les principaux qui ont suivi sa thèse, savoir : *Les Tombelles celtiques et romaines d'Alaise* (*Mémoires de la Société d'émulation du Doubs,* 1858); — *Les Tombelles et les ruines du massif et du pourtour d'Alaise* (Mêmes *Mémoires,* 1859-1860); — *Guide de l'étranger à Besançon et en Franche-Comté,* en collaboration avec A. Delacroix (in-16, 1860); — *Les Vestiges du siège d'Alésia* (*Mémoires de la Société d'émulation du Doubs,* 1861); — *La Bataille de Vesontio et ses vestiges* (Mêmes *Mémoires,* 1862); — *Les Camps, les tombelles et les villas du pourtour d'Alaise* (*Ibid.,* 1862-1863); — *Archéologie du pays*

d'Alaise (*Ibid.*, 1863); — *Les Champs de bataille et les monuments du culte druidique au pays d'Alaise* (*Ibid.*, 1864); — *Les Préliminaires du siège d'Alésia* (*Ibid.*, 1864); — *La Table d'or de Saint-Jean de Besançon* (*Ibid.*, 1864); — *Note sur l'évêque de Paris Hugues de Besançon* (*Mémoires lus à la Sorbonne*, 1865); — *Monographie du palais Granvelle à Besançon* (*Mémoires lus à la Sorbonne*, 1866, et *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 1866); — *Considérations sur l'arc antique de Porte-Noire, à Besançon* (*Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 1866); — *L'Empereur Charles-Quint et sa statue à Besançon* (*Ibid.*, 1867); — *Le Capitole de Vesontio et les capitoles provinciaux du monde romain* (*Ibid.*, 1867-1868); — *Deux traditions celtiques relatives aux épousailles dans la ville de Besançon* (*Ibid.*, 1868); — *Le Siège et le blocus de Besançon par Rodolphe de Habsbourg et Jean de Chalon-Arlay en 1289 et 1290* (*Ibid.*, 1868-1869); — *Sully et le Collège de Bourgogne* (*Ibid.*, 1869); — *Le Champ de Mars de Vesontio* (*Ibid.*, 1869); — *Les Sceaux de la commune, l'hôtel de ville et le palais de justice de Besançon* (*Ibid.*, 1870-1871-1872); — *Jean-Jacques Boissard* (*Ibid.*, 1874); — *Les Déesses-mères en Séquanie* (*Ibid.*, 1875); — *Découverte de la scène du théâtre de Vesontio* (*Ibid.*, 1875); — *La Première Entrée des archevêques de Besançon sous l'ancien régime* (*Ibid.*, 1875); — *Jean Priorat de Besançon, poète français de la fin du XIIIe siècle* (*Biblioth. de l'École des chartes*, 1875); — *Granvelle et le petit Empereur de Besançon, 1518-1538* (*Revue historique*, 1876); — *Les Évêques auxiliaires du siège métropolitain de Besançon* (*Mém. de la S. d'émul. du Doubs, 1876*); — *Vesontio, colonie romaine* (*Ibid.*, 1877); — *La Franche-Comté et le pays de Montbéliard* (in-16, 1877); — *La Retraite de Gaston d'Orléans en Franche-Comté et ses trois séjours à Besançon en 1631 et 1632* (*Mém. de la S. d'émul. du Doubs*, 1877 et 1879); — *Le Compositeur musical Guillaume du Fay et l'Église de Saint-Étienne de Besançon en 1458* (*Mém. de la S. d'émul. du Doubs*, 1878); — *Notice sur le docteur Émile Delacroix* (*Ibid.*, 1878); — *La Mort de François Ier et l'avènement de Henri II, d'après les dépêches secrètes de l'ambassadeur impérial Jean de Saint-Mauris* (*Ibid.*, 1878); — *Les Origines du festin des rois à Besançon* (*Ibid.*, 1878); — *Les Origines montbéliardaises du ciseleur François Briot et du monnayeur Nicolas Briot* (*Ibid.*, 1879); — *La Table sculptée de l'hôtel de ville de Besançon et le Mobilier de la famille Gauthiot d'Ancier* (*Ibid.*, 1879); — *La Médecine municipale à Besançon au XVe siècle* (*Ibid.*, 1879); — *Notice sur les tombeaux des archevêques de Besançon Thiébaud de Rougemont et Quentin Ménard* (*Ibid.*, 1879); — *Le Missel franc-comtois de la Chambre des députés* (*Ibid.*, 1879); — *Le Premier Livre imprimé en Franche-Comté* (*Ibid.*, 1879); — *Catalogue des peintures, dessins et sculptures des musées de Besançon*, en collaboration avec M. J.-F. Lancrenon (in-16, 1879); — *Besançon et ses environs* (in-18, 1880); — *La Confrérie, l'église et l'hôpital de Saint-Claude des Bourguignons de la Franche-Comté à Rome* (*Mém. de la S. d'émul. du Doubs*, 1880); — *Le Bronzino du musée de Besançon* (*Ibid.*, 1881); — *Un Manuscrit de la bibliothèque du roi de France Charles V retrouvé à Besançon* (*Ibid.*, 1882); — *Les Origines de la chevalerie franc-comtoise de Saint-Georges* (*Ibid.*, 1883); — *Les Capitoles provinciaux du monde romain* (*Ibid.*, 1883); — *Les Origines et la date du Saint Ildephonse de Rubens* (*Ibid.*, 1884); — *La Provenance anglo-française du reliquaire primitif de la chevalerie comtoise de Saint-Georges* (*Ibid.*, 1886); — *Inauguration à Alaise du buste d'Alphonse Delacroix* (*Ibid.*, 1886); — *Le Graveur François Briot, bourgeois de Montbéliard* (*Ibid.*, 1887); — *Le Sculpteur François-Pierre-Étienne Monnot, citoyen de Besançon, auteur du « Marmorbad » de Cassel* (*Ibid.*, 1887); — *La Physionomie primitive du retable de Fra Bartolommeo à la cathédrale de Besançon* (*Ibid.*, 1888); — *Le Peintre Claude Rately, en religion frère Prothade de Besançon, de*

l'ordre des capucins, et sa « Vierge aux saints » datée de 1636 (*Ibid.*, 1888); — *Aristide Dèy, historien et naturaliste* (*Ibid.*, 1889); — *Origine du surnom de Chrysopolis donné à la ville de Besançon à partir du IXe siècle* (*Ibid.*, 1889); — *Les Premières Installations de l'Académie de France à Rome* (*Ibid.*, 1889); — *La Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Claude du Jura, esquisse de son histoire* (*Biblioth. de l'École des chartes*, 1889); — *L' « Architecteur » Hugues Sambin, créateur de l'école bourguignonne de menuiserie d'art au XVIe siècle, auteur de la façade du palais de justice de Besançon* (*Mém. de la S. d'émul. du Doubs*, 1890); — *La Conquête de Tunis en 1535, racontée par deux écrivains franc-comtois, Pierre Perrenin et Guillaume de Montoiche* (*Ibid.*, 1890); — *La Rivalité des familles de Rye et de Granvelle au sujet de l'archevêché de Besançon, 1544-1586* (*Ibid.*, 1890). M. Castan a publié aussi des études, articles ou notices, en grand nombre, dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, dans les *Comptes rendus des séances de la Commission royale d'histoire de Belgique*, dans le *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques*, etc.; il a donné deux intéressantes monographies dans le superbe livre-album *Besançon et la Vallée du Doubs* (in-4, 1874) et a fait la description détaillée du *Musée de Besançon* dans le tome V de l'*Inventaire général des richesses d'art de la France* (gr. in-8, 1891). Nous ne saurions trop regretter que l'infatigable bibliothécaire eût été ainsi surpris par la mort avant d'avoir pu composer l'histoire de Besançon, qu'une préface à sa thèse, en date du 1er mai 1857, avait formellement promise. Il était aussi tout naturellement désigné pour doter la Franche-Comté d'une histoire générale que d'autres ont écrite déjà, mais que lui, mieux préparé et mieux renseigné, eût pu faire plus exacte et plus complète. Enfin, M. Castan avait envoyé à l'impression, peu de temps avant sa mort, un travail sur *les Imprimés du XVe siècle de la bibliothèque de Besançon*, qui semble s'annoncer, vu la compétence de l'auteur et la richesse du dépôt qui fut confié à sa garde, comme une œuvre de premier ordre.

— M. Jean-Gustave Courcelle-Seneuil, mort le 29 juin, était né à Seneuil (Dordogne), le 22 décembre 1813. Ce n'est qu'après avoir exercé pendant plusieurs années le commerce qu'il se consacra à l'étude des questions financières et économiques; il collabora successivement à divers journaux de nuance républicaine, tels que *le Bon Sens*, *la Réforme*, *le Droit*, *le National*, *la Semaine*, *la République*, *le Temps*, et à des répertoires tels que le *Dictionnaire politique* et le *Dictionnaire d'économie politique*. Ces articles contribuèrent, avec les ouvrages dont on trouvera ci-dessous le relevé, à établir la réputation de M. Courcelle-Seneuil comme économiste, et le gouvernement chilien s'honora de lui confier la chaire d'économie politique à l'Université de Santiago. M. Courcelle-Seneuil a publié : *Lettres à Édouard sur les révolutions* (1833, in-8); — *Le Crédit et la Banque; études sur les réformes à introduire dans l'organisation de la Banque de France et des banques départementales* (1840, in-8); — *Traité théorique et pratique d'économie politique* (1858-1859, 2 vol. in-8); — *Études sur la science sociale* (1862, in-8); — *Leçons élémentaires d'économie politique* (1864, in-12); — *Traité théorique et pratique des opérations de banque* (1864, in-8); — *Traité sommaire d'économie politique* (1865, in-12); — *Agression de l'Espagne contre le Chili* (1866, in-8); — *La Banque libre, exposé des fonctions du commerce de banque et de son application à l'agriculture* (1867, in-8); — *Cours de comptabilité. Ouvrage rédigé conformément aux programmes officiels de 1866, pour l'enseignement secondaire spécial 1re à 4e année* (1867, 4 vol. in-12); — *Liberté et socialisme, ou Discussion des principes de l'organisation du travail industriel* (1868, in-8); — *Traité élémentaire de comptabilité* (1869, in-12); — *L'Héritage de la Révolution* (1871,

in-8) ; — *Précis de morale rationnelle* (1875, in-32); — *Protection et libre-échange* (1879, in-8) ; — *Manuel des affaires, ou Traité théorique et pratique des entreprises industrielles, commerciales et agricoles* (1883, in-8); — *Préparation à l'étude du droit, étude des principes* (1887, in-8); — *Adam Smith, richesse des nations* (1888, in-32); — *Traité d'économie politique* (1890, 2 vol. in-12).

— On annonce encore la mort : de M. Edmond Bazire, rédacteur à l'*Intransigeant* et critique d'art, auteur de quelques romans et d'essais biographiques, parmi lesquels nous citerons *Henri Rochefort* (1883, in-12); *Manet* (1884, in-8) ; *Charbons ardents* (1890, in-18); — de M. le capitaine Blanc, qui, après avoir collaboré à plusieurs journaux de province, devint rédacteur à la *Croix*, mort le 28 juin ; — de M. de la Boullaye, ancien élève de l'École polytechnique et bibliothécaire de la ville de Langres, mort le 26 juin ; — de M. Léon Cladel, journaliste et auteur de plusieurs romans, mort le 21 juillet;—de M. l'abbé Dumoulin, prêtre de Saint-Sulpice, ancien directeur des séminaires de Nantes, Rodez, Bordeaux et Nîmes, mort à l'abbaye de Pradine (Lot), le 8 juillet; — de M. Edmond Guion, compositeur de musique, mort le 26 juin;—de M. Max Guttenstein, ancien rédacteur politique au journal *le Nord*, mort le 26 juin ; — de M. Frédéric Jacquemart, ancien élève de l'École polytechnique et de l'École des mines, et vice-président de la Société des agriculteurs français, mort le 16 juillet ; — de M. Alfred Mathey, qui fut collaborateur du *National* en 1846, mort le 25 juin ; — de M. Maurice Salomon, professeur au lycée Louis-le-Grand, mort le 11 juillet ; — du compositeur Célestin Tingry, mort le 19 juillet 1892 ; — du colonel Corneille Trumelet, membre de la Société des gens de lettres et de la Société historique algérienne, auteur d'un certain nombre d'études et de livres historiques sur l'Algérie, parmi lesquels nous citerons : *Histoire de l'insurrection des Ouled-Sidi-ech-chikh* (sud algérien), *de 1864 à 1880* (1876-1884, 2 vol. in-8) ; *Les Français dans le désert, journal historique, militaire et descriptif d'une expédition aux limites du Sahara algérien* (1885, in-8); *Une page de l'histoire de la colonisation algérienne* (1888, in-8); *Le Général Yusuf* (1890, in-8), mort le 13 juillet.

— A l'étranger, on annonce la mort : de sir William Aitkow, professeur d'anatomie et de pathologie à l'École militaire de Nettly, en Angleterre, mort le 25 juin, à soixante-sept ans ; — de M. Anton Biermes, professeur à la Faculté de médecine de Breslau, mort à Schöneberg, le 25 juin; — de M. Wolfgang Brachvogel, publiciste, mort le 6 juillet, à Tegernsee, âgé de trente-neuf ans;—de M. Arnold Busson, professeur d'histoire à l'Université de Graz, où il est mort le 7 juillet, âgé de quarante-huit ans; — du P. Daniel Canty, qui collabora autrefois activement à *the Tablet*, mort le 15 juillet; — de M. Leonzio Capparelli, qui, outre des travaux sur divers sujets de médecine et de chirurgie, s'est exercé dans le roman, mort à Naples; — de M. E.-R. Conder, théologien, auquel on doit diverses études de théologie et une biographie de son père, le Rév. Josiah Conder, mort à Bournemouth, le 7 juillet;—de M. Thomas Cooper, dont on cite *the Purgatory of suicides*, mort en juillet, à Londres, âgé de quatre-vingt-huit ans ; — de M. V. Finson, juriste islandais, dont on estime fort les travaux sur les lois de sa patrie, mort dans sa soixante-dixième année, à Copenhague, le 24 juin; — de M. Giovanni Flechia, sénateur du royaume d'Italie, professeur de sanscrit à l'Université de Turin, dont la grammaire et les traductions sanscrites font autorité de l'autre côté des Alpes, et qui laisse dans ses papiers d'importantes études de grammaire comparée sur les dialectes italiens, mort à Piverone, le 3 juillet, à quatre-vingts ans ; — de M. Felice Giordano, inspec-

teur en chef des mines du royaume d'Italie, mort en juillet; — de M. Eduard Herbst, professeur de droit à l'Université de Prague, mort à soixante-douze ans, à Vienne, le 25 juin ; — de M. John Macgregor, auteur de *A thousand Miles in the Rob Roy; the Rob Roy on the Baltic; A voyage alone in the Rob Roy,* mort à soixante-sept ans, en juillet; — de M. Eduard Mätzner, professeur à l'Université de Berlin, mort le 14 juillet, à quatre-vingt-huit ans; — de M. Moses Mannheimer, érudit versé dans l'étude du Talmud, mort à Worms, à quatre-vingt-deux ans, le 20 juin ; — de M. Hermann Nasse, professeur de médecine à l'Université de Marbourg, mort le 1er juillet, à quatre-vingt-cinq ans; — de M. R.-R. Postans, journaliste, mort à quatre-vingt-six ans;—de M. David Rule, qui a donné quelques publications sur la Russie, mort à soixante-quatre ans ; — de M. K. Schorlemmer, professeur de chimie au collège Owen de Manchester, mort à cinquante-huit ans, le 27 juin;—de M. Schubeler, botaniste, mort le 20 juin, à Christiania; — de lord Sherbrooke, qui a donné au public quelques pièces de vers, mort le 29 juin, à quatre-vingt-un ans; — de M. Charles-Edwards Stephens, compositeur de musique, mort en juillet; — de M. A. Norman Tate, chimiste anglais, dont on cite notamment une étude intitulée : *Petroleum and its products*, mort à Liverpool, âgé de cinquante-cinq ans; — de M. Hermann Voigt, ancien professeur de dogme et d'histoire de l'Église à l'Université de Königsberg en Prusse, mort le 20 juin, à soixante et onze ans, à Charlottenbourg ; — de Wassa Pacha, dont on estime les recherches sur les dialectes de l'Albanie, mort le 29 juin.

Congrès. — Le dixième congrès international des orientalistes se tiendra du 29 septembre au 7 octobre, dans les villes de Madrid, Cordoue, Grenade et Séville, sous la présidence de Don Antonio Canovas del Castillo, directeur de l'Académie royale d'histoire de Madrid. Le congrès sera divisé en six sections : 1. Langues sémitiques, sauf l'arabe; 2. Langue et littérature arabe; 3. Langue et littérature indo-européenne ; 4. Asie centrale et Extrême-Orient; 5. Iles Philippines; 6. Afrique. Le prix de souscription est de 12 francs.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 1er juillet, M. Héron a communiqué à l'Académie une notice sur une petite plaque de plomb portant une inscription sur ses deux faces et trouvée à Hadrumète. — Le 8 juillet, M. Tocilesco a entretenu l'Académie du monument dit d'Adam Klissi auprès de Bucarest; c'est une grosse tour ornée de bas-reliefs et élevée en l'an 108 en souvenir des victoires de Trajan sur les Daces. — Dans la séance du 15 juillet, M. Julien Havet a lu un mémoire sur l'origine gauloise des noms de lieux tels que Ingrande et Aigurande. M. Théodore Reinach a fait ensuite une communication sur un fragment d'un historien inconnu d'Alexandre le Grand découvert à Jérusalem. — Le 22 juillet, M. Boissier a communiqué à l'Académie une inscription trouvée à El-Matna. — Dans la séance du 29, l'Académie a entendu la lecture d'une note de M. d'Arbois de Jubainville sur la similitude du serment celtique et du serment grec de l'Iliade.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 juillet, M. Dareste a lu un travail sur les contestations auxquelles donne lieu la revision des listes électorales. — Dans celle du 9 juillet, MM. Léon Say et Henri Germain ont soulevé une discussion sur les inconvénients résultant du bimétallisme en usage en France. Cette discussion a été continuée dans la séance du 16 juillet. — Le 23 juillet, M. Glasson a donné lecture d'un mémoire sur les douze pairs du Roi au moyen âge. — Dans la séance du 30 juillet, M. Morizot-Thibault a commu-

niqué un travail intitulé : De l'initiative des lois de finance dans la constitution fédérale des États-Unis.

Paris. — Le tome Ier de la 6e série des *Bulletin et mémoires de la Société nationale des antiquaires de France,* contenant les travaux de l'année 1890, vient d'être mis en distribution (Paris, Klincksieck, in-8 de 392 p.). Voici les morceaux que l'on y trouve : *Les Poids anciens en plomb du Musée du Louvre*, par M. Étienne Michon ; — *Les Bas-reliefs antiques de la place Lenche à Marseille*, par M. Ed. Flouest ; — *La Fuite de Dédale. Note sur une stèle étrusque à sujets mythologiques trouvée à Bologne*, par M. Jules Martha ; —*Étude sur les figurines en terre cuite de la Gaule romaine*, par M. Adr. Blanchet ; —*Le Plus ancien Manuscrit de la Notitia dignitatum,* par M. H. Omont ; — *Saint Étienne et l'évêque Pierre de Hans (1247-1261) ;* — *Vitrail de la cathédrale de Châlons-sur-Marne*, par M. le chanoine Lucot ;—*Aix-la-Chapelle, étude sur le nom de cette ville*, par M. Aug. Prost ;—*La Bijouterie des Goths en Russie*, par le baron Joseph de Baye ;—*Le Livre de la propriété des choses*, de Barthélemy [dit] de Glanville, par M. A. Janvier. M. Janvier a voulu surtout faire connaître le beau manuscrit avec miniatures que la bibliothèque d'Amiens possède, sous le n° 339, de la traduction française faite de cet ouvrage pour le roi Charles V par Jean Corbichon.

— M. H. Omont publie le *Catalogue des manuscrits grecs d'Antoine Éparque. 1538* (Extrait du tome LIII de la *Bibliothèque de l'École des chartes,* Paris, gr. in-8 de 18 p.). Éparque, gentilhomme de Corfou, était le plus célèbre de tous les Grecs qui faisaient, au xvie siècle, le commerce des manuscrits à Venise. La liste des manuscrits de sa propre collection, au nombre de quatre-vingt-huit, écrite en grec, de sa main, est conservée dans la bibliothèque du Vatican. C'est d'après une photographie que M. Omont publie ce document, d'autant plus précieux pour l'histoire de la bibliothèque de Fontainebleau qu'il permet de préciser la part, mal définie jusqu'ici, que A. Éparque prit, par l'intermédiaire de l'évêque de Montpellier, Guillaume Pélicier, à la formation de l'ancienne collection royale.

— Deux brochures de M. Léopold Delisle : *Forme abrégée des noms Berengarius et Gerardus,* et *Note sur un bréviaire de Viviers imprimé à Privas en 1503* (extraites de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LII, 1891, et t. LIII, 1892. 5 p. et 7 pl., gr. in-8). Dans la première, il montre, d'après un registre du xiiie siècle qui va être imprimé dans le tome XXIV du *Recueil des historiens de la France*, comment s'abrégeaient, dans les documents du Midi de la France, les noms *Berengarius* et *Geraldus*, et il établit qu'alors c'était au moment du baptême que les parents ou les parrains choisissaient, pour les enfants, des noms, qui, le plus souvent, n'étaient point empruntés aux calendriers de l'Église. — La seconde brochure est consacrée à la description d'un bréviaire trouvé par un bibliophile lyonnais, M. Baudrier, et offert par lui à la Bibliothèque nationale. A la date de 1503, M. Delisle oppose d'une façon piquante cette mention sur Privas du *Dictionnaire de géographie ancienne et moderne à l'usage du libraire*, etc. : « Nous ne croyons pas que l'on puisse reporter l'imprimerie dans cette ville à une date antérieure à 1790. » Il énumère ensuite diverses publications (au nombre de six) de l'imprimeur de ce bréviaire, Jean Belon, de Lyon, « qui a exercé l'art typographique avec le plus de succès dans le Dauphiné au commencement du xvie siècle. »

— Signalons de M. Léon-G. Pélissier : *Journal de Fauris de Saint-Vincens.* Extrait de la *Revue rétrospective* du 1er juin 1892 (Paris, petit in-8 de 33 p.). Le *Journal de Fauris de Saint-Vincens*, le fils, conservé à la Bibliothèque Méjanes, est une chronique quotidienne du parlement d'Aix. M. Pélissier en a

tiré ce qui regarde les élections aux États généraux, à Aix (mars-avril 1789). A es pages fort curieuses il a joint le *Règlement de l'école de natation des pages du prince Borghèse* en 1810, conservé à la bibliothèque universitaire de Turin, et une lettre d' « un soldat de l'émigration, » écrite de Livourne en 1800 au marquis de Fortis par Barthélemy Faizières (collection de l'auteur).

— Pour être court, le « rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, » par le Dr Walter Douglas Hogg, membre de la commission d'hygiène du VIIIe arrondissement, sur l'*Hygiène scolaire dans les établissements d'enseignement secondaire de la Grande-Bretagne* (Paris, Armand Colin, in-8 de 100 p.), n'en est pas moins intéressant et digne d'être recommandé à l'attention de ceux qui s'occupent de l'enseignement national. La comparaison avec les établissements de l'Université de France n'est pas, hélas ! à l'avantage de ceux-ci ; il n'en va pas de même des établissements libres religieux, où, sans être toujours parfaite, l'éducation physique, aussi bien que l'éducation morale, est beaucoup mieux entendue, comme le reconnaît en passant le Dr Hogg (p. 22). Sans doute, il s'est produit ces dernières années, dans les sphères universitaires, un vif mouvement en faveur de l'éducation physique; nous trouvons même pour notre part — et ici nous ne sommes plus d'accord avec le savant hygiéniste, — qu'il y a exagération ; c'est surtout chez nous que la fuite d'un défaut conduit dans un pire ; pour éviter un surmenage intellectuel — un peu chimérique, — l'on risque de faire de l'éducation un élevage. Mais l'on semble continuer à négliger, comme par le passé, les soins essentiels de propreté et d'hygiène. Ceux qui ont passé par un collège communal ou par un lycée de l'État savent combien la tenue et la simple propreté même sont oubliées ; l'auteur du rapport insiste sur ce point, et il a raison ; il y a là une réforme qui s'impose absolument. Quant aux jeux, que le Dr Hogg trouve mieux organisés en Angleterre qu'en France, nous pourrions citer un lycée de Paris, — l'un de ceux sur lesquels l'auteur de l'ouvrage a pu avoir des renseignements, — où, sous prétexte d'empêcher des groupes de se former, on entravait les jeux des enfants. L'Université pourrait là-dessus demander des exemples aux établissements anglais et aussi aux établissements religieux en France ; elle trouverait là-dessus de belles considérations dans le livre du P. Barbier, S. J. Nous ne pouvons, pour notre part, que reconnaître la justesse des observations du Dr Hogg et qu'applaudir aux conclusions de son rapport. Nous signalerons en terminant une phrase malheureuse, et qui ne nous a guère plu, sur les duels militaires, que l'auteur du travail semble approuver; nous ne croyons pas qu'une pratique immorale comme le duel ait rien à voir avec la dignité humaine.

— Les *Preuves pour servir à l'histoire généalogique de la maison de Chabannes* (t. Ier, in-4 de 943 p.; Lyon, Chambefort) forment le début d'un vaste ouvrage destiné par son auteur à conserver pieusement la mémoire d'une race illustre dont l'histoire se mêle souvent à celle de la patrie. M. le comte Henry de Chabannes ne se propose pas de consacrer moins de huit volumes à ces annales domestiques, qui n'auront rien de commun avec les généalogies de complaisance ou d'emprunt, puisqu'elles doivent uniquement s'appuyer sur des textes authentiques, sur des *Preuves* dont la publication précédera le récit lui-même. Le premier volume de ces *Preuves* peut en faire apprécier l'importance. Chartes inédites, bulles pontificales, lettres de souverains et de personnages considérables, ces documents n'intéressent pas seulement la famille, mais la France, pour laquelle les sires de Chabannes ont si longtemps combattu. Ajoutons qu'ils sont édités avec un

soin scrupuleux et une intelligence qui feraient envie à plus d'un érudit et qu'on ne rencontre pas fréquemment chez un jeune officier d'artillerie. M. de Chabannes n'a fait tirer qu'un très petit nombre d'exemplaires de ce volume, réservé à ses proches; ils n'en auront que plus de prix aux yeux des paléographes, des historiens et des bibliophiles.

— M. E. Jarry publie, sous le titre d'*Un enlèvement d'ambassadeurs au XVe siècle*, une curieuse brochure extraite de la *Revue d'histoire diplomatique* (Paris, gr. in-8 de 23 p.). Les ambassadeurs enlevés par le duc de Bourgogne Jean sans Peur (juin 1415), dans le duché de Bar, étaient ceux qui avaient été envoyés par la cour de France au concile de Constance. M. Jarry donne toute sorte de détails sur l'arrestation et l'emprisonnement des évêques d'Évreux et de Carcassonne, du doyen de Senlis, G. de Marle, et de leurs compagnons, à l'aide de divers documents inédits de la Bibliothèque nationale, dont il reproduit *in extenso* les plus importants. De tous ces documents « jaillit une grande lumière, » comme s'exprime le jeune érudit, sur un incident qui avait été jusqu'à ce jour très imparfaitement connu.

— Parmi les publications de la *Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* figure une étude neuve et très bien faite de M. Paul Durrieu sur *Un Grand Enlumineur parisien au XVe siècle. Jacques de Besançon et son œuvre* (gr. in-8 de 103 p.), accompagnée de belles planches qui représentent quelques-unes des œuvres les plus remarquables du grand artiste (le *Martyre de sainte Ursule*, l'*Enfer*, *Raoul de Presles présentamt au roi sa traduction de saint Augustin*, l'*Annonciation* et la *Présentation au Temple*, les quatre premières possédées par la Bibliothèque nationale, la dernière faisant partie de la collection Durrieu).

— M. le vicomte de Grouchy publie, d'après les originaux, des *Documents inédits relatifs à Jean Racine et à sa famille* (Paris, Techener, in-8 de 78 p.). Voici la liste de ces documents extraits des minutiers de notaires parisiens : *Contrat de mariage de Racine* (30 mai 1677) ; — *Estat des biens appartenant à M. J. Racine, fait en présence de Catherine de Romanet, sa future épouse ; — Estat des biens de Catherine de Romanet ; — Vente du 12 avril 1681 ; — Bail de la maison de la rue de la Friperie ; — Dot d'Anne Racine* (15 décembre 1698) ; — *Contrat de mariage de Marie-Catherine Racine* (5 janvier 1699) ; — *Inventaire des biens de M. Racine* (14 mai 1699) ; — *Estat des livres demeurez après le décès de feu M. Racine, secrétaire du roi, thrésorier de France et gentilhomme ordinaire de S. M.* (bibliothèque très sérieuse où abondaient surtout les livres d'histoire, d'archéologie, la plupart in-fol., notamment *Roma subterranea*, *De re diplomatica*, *Bibliothèque de la Croix du Maine*, *Gruteri inscriptiones*, *Froissart*, *Ét. Pasquier*, *Monstrelet*, *Davila*, *La Popelinière*, *Monstrelet*, *les Hommes illustres de Thevet*, *Moréri*, *Sainte Marthe*, etc.) ; — *Vente d'un office de secrétaire du roi par la veuve de Racine* (5 juin 1699) ; — *Vente d'un office de thrésorier de France* (16 juillet 1699) ; — *Liquidation et partage* (31 juillet 1699) ; — *Contrat de mariage de Louis Racine* (1er avril 1708) ; — *Testament olographe de J.-B. Racine* (17 septembre 1746). L'éditeur, dans une de ses notes (p. 13), constate qu'au no 21 de la rue Visconti (autrefois rue des Marais), a été apposée par erreur une plaque rappelant que ce fut là que mourut Jean Racine, le 22 avril 1699: l'auteur d'*Athalie* passa les sept dernières années de sa vie et expira au no 13 de la même rue. Avis à l'édilité parisienne.

— La première édition du livre de M. de Molinari, *la Religion*, dont le *Polybiblion* a parlé (t. LXIV, p. 418-420), ayant été très rapidement épuisée, les éditeurs viennent d'en publier une deuxième (Paris, Guillaumin). L'auteur a « développé quelques points qu'il s'était borné à indiquer. On

trouvera ces développements dans une deuxième partie consacrée à l'avenir des religions. » Il y a là aussi un *Appendice* curieux composé d'extraits relatifs au sujet et empruntés à divers ouvrages de Darwin, de Quatrefages, John Lubbock, Fustel de Coulanges, Gaston Boissier, Montalembert, etc. Enfin le volume se termine par la reproduction des nombreux articles publiés sur le livre de M. de Molinari.

— La *Nouvelle Bibliothèque bleue à 40 centimes* met en vente le cycle des *Enfances Roland*. Cette collection de lectures vraiment populaires est soigneusement illustrée (rue François Ier, n° 8, Paris).

Berry. — M. Octave Roger avait présenté l'an dernier à la réunion des sociétés savantes un mémoire sur l'*Ancien Jubé de la cathédrale de Bourges*. Il vient de donner au public cette intéressante étude, dans laquelle il retrace rapidement l'histoire du jubé, et explique les sujets des bas-reliefs retrouvés en 1850 lors de la démolition du mur entourant le chœur. (Bourges, imp. Tardy-Pigelet, in-8 de 33 p.). Cet excellent travail est accompagné de bonnes phototypies reproduisant : 1° une vue intérieure de la cathédrale, qui montre la disposition du jubé ; 2° les treize fragments de bas-reliefs retrouvés ; 3° des débris de corniche. Un plan primitif de l'église est également joint à cette dissertation.

Bourgogne. — Le tome dix-neuvième (nouvelle série) des *Mémoires* de la Société éduenne a récemment paru (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de xxx-490 p., avec 1 carte et 18 pl.). Ce volume, qui fait honneur à cette société savante, renferme : *La Mission et le Culte de saint Martin d'après les légendes et les monuments populaires dans le pays éduen* (fin), par MM. J.-G. Bulliot et Félix Thiollier, important travail auquel le *Polybiblion* a consacré un article spécial (Cf. t. LXIV, p. 528) ; — *Notes sur quelques feuillets d'un manuscrit d'Ovide*, par M. Anatole de Charmasse ; — *Bibliographie des ouvrages relatifs à la géologie et à la minéralogie de l'Autunois et du Morvan*, par M. Georges de Champeaux ; — *L'Architecture romane dans l'ancien diocèse de Mâcon* (fin), par M. Jean Virey ; — *Des délits et des peines en matière forestière, au moyen âge, dans le duché de Bourgogne*, par M. Étienne Picard ; — *Origine de l'église et des paroisses du Creusot*, par M. Félix Courtois ; — *Rapport sur la situation des bibliothèques publiques du département de Saône-et-Loire, Mâcon, Chalon, Autun, Cluny, en 1829, d'après le rapport inédit d'Alexandre Buchon, inspecteur général*, par M. Piétresson de Saint-Aubin ; — *Voyages de Courtépée dans la province de Bourgogne en 1776 et 1777*, publiés par MM. Anatole de Charmasse et Gabriel de la Grange.

Champagne. — Le 4e fascicule des *Études et recherches*, de M. Ernest Jovy, a pour objet *le Collège de Vitry-le-François et la poésie latine* (Vitry-le-François, typ. veuve Tavernier et fils, in-8 de 37 p.). Contribution intéressante à l'histoire littéraire et à l'histoire de l'imprimerie, aux xviie et xviiie siècles.

— C'est un travail consciencieux et méritoire que le Répertoire archéologique du canton d'Ay, qui forme le tome LXXXVIII des *Travaux de l'Académie de Reims* (Reims, F. Michaud, in-8 de 362 p.) et qui est dû à la collaboration de MM. Givelet, Jadart et Demaison. Les dix-huit communes dont se compose le canton ne comprennent pas beaucoup d'édifices anciens et vraiment intéressants ; quelques-uns cependant ont des parties dignes d'être signalées à l'attention. Les auteurs de cette étude ne se sont pas contentés d'examiner les monuments ; ils ont encore fouillé les archives pour préciser des dates et pour faire connaître l'histoire des édifices qui ont fait l'objet de leurs recherches. Si nous avons un regret à formuler en signalant cet ouvrage, c'est que les ressources restreintes de la société

n'aient pas permis de l'illustrer plus abondamment; c'est là un genre de travail dans lequel le texte a besoin d'être éclairé par la gravure. Il n'en est pas moins vrai que le présent volume, avec les nombreux renseignements qu'il renferme et la bonne table qui le termine, rendra des services non seulement à l'archéologue, mais à l'historien.

Dauphiné. — Bien écrite et très intéressante est l'*Étude sur Grenoble et ses transformations* par M. Pierre Heurteloup (Grenoble, imp. Breynat, in-8 de 76 p.). On devinerait que la brochure provient de la plume alerte d'un journaliste si le titre même ne nous l'annonçait (publiée dans l'*Avenir de l'Isère*). Si la verve railleuse est bien d'un journaliste, les observations sur les inondations de l'Isère, sur les dangers pour Grenoble du voisinage du Drac, sur les travaux qui ont été entrepris à Grenoble, sur ceux qui auraient dû y être exécutés, sur le regazonnement et le reboisement, semblent être d'un sage et savant ingénieur. Ailleurs encore qu'en Dauphiné on lira avec grand intérêt toute cette discussion à la fois si spirituelle et si judicieuse.

— M. le chanoine Paul Guillaume publie une *Sentence de réhabilitation des Vaudois des Alpes françaises. Paris, 27 février 1508-1509. Notes et documents.* Extrait du *Bulletin du comité des travaux historiques et scientifiques* (Paris, Leroux, in-8 de 18 p.). Ce curieux document, trouvé dans les archives de l'archidiocèse d'Embrun, n'a été connu d'aucun des érudits qui ont écrit sur les Vaudois, pas même du plus récent de tous, M. Jules Chevalier (*Mémoire historique sur les hérésies en Dauphiné avant le XVIe siècle* (Valence, 1890, petit in-4). Le savant archiviste des Hautes-Alpes donne (p. 1-2) l'indication d'un grand nombre d'ouvrages relatifs aux Vaudois qui ont paru depuis 1881.

— Il n'est que temps de signaler à nos lecteurs *Grenoble-Revue*, publication mensuelle illustrée, artistique et littéraire, qui compte déjà deux ans d'existence (Grenoble, Baratier et Dardelet, in-4. Prix: 6 fr. par an). Histoire de Grenoble, description et histoire des monuments de la ville et des environs, biographies des habitants, nouvelles, contes et poésies, tel est le fond de la revue. Ajoutons que des demandes de renseignements y trouvent parfois des réponses.

Franche-Comté. — Vient de paraître : *Guide du baigneur et du touriste à Besançon-les-Bains et dans les environs*, par MM. A. Nicklès, A. Delamotte, V. Piron, Raoul Duret et Victor Pattinger (Besançon, imp. Cariage, in-18 carré de 96 p.). Ce guide est précédé d'une *Notice historique* de 4 pages sur la capitale franc-comtoise. Puis sont décrits le nouvel établissement des bains salins, les divers quartiers de la ville, les monuments et les curiosités qu'on y remarque, enfin les nombreuses promenades et excursions pouvant être faites aux environs si pittoresques de Besançon, dans tout le département du Doubs et même dans un coin du département du Jura. Ce volume renferme de nombreuses phototypies et un joli dessin au crayon par Isenbart; mais on est surpris de ne trouver là ni plan ni carte.

— Un écrivain amusant, spirituel, qui signe Ménélik (un pseudonyme probablement), vient de mettre au jour, pour la plus grande joie des botanistes en herbe (sans jeu de mots) et même des profanes, une petite brochure intitulée : *Promenades et excursions botaniques faites en 1891 dans les environs de Besançon (le Doubs et les Vosges)* (Besançon, imp. Abel Cariage, in-18 de 35 p.). Ces promenades, au cours desquelles l'auteur fait place à certaines réminiscences historiques locales, ont eu lieu d'abord à Rosemont, sur la route de Morre, au bois de Peu et à Laissey. Poussant plus au loin, Ménélik a excursionné du côté de Cléron et des rochers de Valbois, à Longemaison et même jusqu'au ballon d'Alsace. Dans une pré-

face « courte et bonne, » le docteur A. Magnin nous apprend que Ménélik prépare la publication d'un plus important ouvrage : *Guide du botaniste dans les environs de Besançon*, écrit en vue du congrès que l'Association française pour l'avancement des sciences tiendra l'an prochain à Besançon.

— M. Arthur Benoît a extrait du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne* une courte étude sur la vie de *Marguerite de Neuchatel, abbesse de Baume-les-Dames et de Remiremont, 1501-1549* (Nancy, Sidot frères, in-8 de 21 p., avec un portrait). « Marguerite de Neuchatel chercha à faire le bien à Remiremont comme à Baume ; mais elle ne devait pas résider aussi souvent dans la cité vosgienne que dans la Franche-Comté. Quoi qu'il en soit, elle mourut dans son abbaye de Baume, où Élisabeth de Morimont, qui lui succéda, lui fit élever un tombeau dans l'église abbatiale en pendant de celui de l'abbesse Isabelle (1388-1418). »

Guyenne et Gascogne. — M. Gustave Labat publie une luxueuse *Notice sur Villenave-d'Ornon* (Bordeaux, Gounouilhou, in-4 de 39 p., avec une grav.). La brochure n'est pas seulement remarquable par la beauté de l'impression et du papier ; elle l'est aussi par la richesse des renseignements fournis tant sur la localité même que sur les châteaux ou maisons de campagne qui font de Villenave-d'Ornon une des plus admirées communes des environs de Bordeaux.

— L'inépuisable et admirable sujet de la vie de Jeanne d'Arc vient d'inspirer de chaleureuses et attrayantes pages à un orateur de grand talent : *Jehanne d'Arc et les capitaines gascons.* Discours prononcé à la réunion publique des sociétés archéologiques de Montauban et d'Auch à l'hôtel de ville de Montauban, le 22 mai 1892, par M. le chanoine de Carsalade du Pont (Auch, L. Cocharaux, gr. in-8 de 19 p.). Dans ce discours, M. de Carsalade revendique pour ses compatriotes la plus belle part dans les triomphes d'Orléans, de Patay et de Reims ; il établit que la majeure partie des troupes de la Pucelle se composait de Gascons et, parmi leurs capitaines, il signale Poton de Xaintrailles, Étienne de Vignolles, sieur de La Hire, Thibaut d'Armagnac, seigneur de Termes.

— M. le docteur Duhourcau a publié les deux mémoires suivants lus au Congrès de l'association pyrénéenne à Bordeaux en mai 1891 : *Les Cagots aux bains de Cauterets* (Toulouse, Privat, gr. in-8 de 16 p.) ; — *Quelques pages authentiques de l'histoire médicale de Cauterets dans les siècles passés* (*Ibid.*, gr. in-8 de 16 p.). Ces brochures contiennent de curieux documents inédits : citons notamment, dans la première, un acte notarié du 10 mai 1472, découvert par le docteur Duhourcau aux archives départementales des Basses-Pyrénées, attestant que la famille d'un cagot médecin, Jean de Mailloc, était établie à Cauterets dans une cabane représentée aujourd'hui par les bains de Bruzaud ; citons, dans la seconde, un acte des mêmes archives, du 16 mai 1604, qui prouve qu'à cette époque l'usage des frictions (ou massages) existait à Cauterets. Soit à propos des cagots, soit à propos des questions balnéaires, l'auteur a écrit des pages qui complètent heureusement tout ce que l'on a publié sur ce sujet.

— M. L.-G. Pélissier, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, nous donne une importante étude sur *la Politique du marquis de Mantoue pendant la lutte de Louis XII et de Ludovic Sforza (1498-1500)* (*Extrait des Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, s. l. n. d., in-8 de 120 p.), « chapitre intéressant de l'histoire de la politique italienne et de l'individualisme pendant la Renaissance, » qui nous fait assister aux évolutions habiles et surtout cyniques de François-Marie de Gonzague, égoïste ambitieux, qui se jette tour à tour dans tous les partis, fait à chacun les

plus vives protestations de dévouement et les trahit avec la plus odieuse impudence, selon que son intérêt semble l'exiger, sans pourtant s'engager jamais assez pour se compromettre sans retour. L'heureux succès qu'obtint cette politique tortueuse et sans foi est une des preuves à l'appui de l'affirmation de Machiavel, que « *si vede per isperienza quelli principi haver fatto gran cose che della fede hanno tenuto poco conto et che hanno saputo con astutia aggirare i cervelli degli huomini et alla fine hanno superato quelli che si sono fondati in su la lealtà.* »

Ile-de-France. — M. Eugène de Rozière, membre de l'Institut, vient de publier l'*Assise du bailliage de Senlis en 1340 et 1341* d'après le manuscrit du Comité archéologique de Senlis (Paris, Larose et Forcel, in-8 de 94 p. Extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*). Dans une claire et substantielle introduction de 30 p., le savant académicien a fait ressortir l'importance d'un document de cette nature pour l'histoire du droit et particulièrement pour celle de notre ancienne procédure : il l'a parfaitement analysé, mettant son commentaire dans l'introduction et le complétant, pour la plus grande commodité du lecteur, par une table alphabétique excellente. On ne pouvait, en vérité, mieux publier un texte jusqu'à ce jour unique dans son genre et qui est antérieur de plus de cinquante ans aux registres civils du Châtelet de Paris, dont le plus ancien ne remonte qu'au mois d'août 1395.

Languedoc. — Le 27 avril dernier, M. le professeur Grasset a fait à Montpellier une *Conférence sur Théophraste Renaudot, docteur en 1606 de la Faculté de Montpellier, sa vie et ses œuvres* (Montpellier, imp. Ricard frères, in-8 de 38 p.). Le conférencier a su, en quelques pages, très bien retracer la vie de l'infortuné créateur de la presse en France, que Guy Patin n'a cessé de poursuivre de sa haine absurde, pour ne pas dire plus. La brochure se termine par un chaleureux appel du professeur à la générosité des compatriotes de Renaudot qu'il excite à souscrire pour contribuer largement à l'érection à Paris de la statue du gazetier. Il eût été vraiment dommage que ce discours échappât à l'impression ; car l'esprit et la bonne humeur assaisonnent joliment la sérieuse, la triste réalité du sujet.

Limousin. — M. l'abbé Lecler, curé-doyen de Compeignac, vient de faire paraître le premier volume des *Martyrs et confesseurs de la foi du diocèse de Limoges pendant la Révolution française* (Limoges, Ve Ducourtieux, gr. in-8, de 744 p.). M. l'abbé Lecler avait été désigné par l'un des précédents évêques pour écrire ces vies. Depuis, il a réuni tous les renseignements possibles et a doté l'histoire de son diocèse d'un livre très documenté dans lequel mille faits inédits ou peu connus sont racontés suivant les procédés historiques actuels, et font bien connaître cette malheureuse époque.

— Mgr Barbier de Montault a publié dans le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* et en tirage à part (Brive, imp. M. Roche, in-8 de 40 p.) un mémoire descriptif sur *le Trésor de l'église paroissiale de Saint-Yrieix* (*Haute-Vienne*). Le trésor comprend une croix de saint Éloi, une colombe eucharistique, et le pavillon qui lui servait de voile, le chef de saint Yrieix, un coffret à reliques et un fer à hosties. Le savant prélat donne de tous ces objets une description minutieuse, en explique tous les détails et en fait ressortir le caractère symbolique. Trois dessins, de la colombe, du chef et du coffret, accompagnent et éclaircissent le mémoire.

Lyonnais. — M. A. Vachez publie une étude intitulée : *De l'indemnité des députés aux États généraux* (Lyon, gr. in-8 de 16 p.). C'est une histoire complète de la question depuis 1308 jusqu'en 1614. M. Vachez, complétant les

travaux de MM. Rathery, Hervieu, G. Picot, etc., montre comment avait lieu le recouvrement de l'indemnité, en reproduisant un acte d'huissier, du 28 août 1618, par lequel Jacques d'Urfé, marquis de Bagé et bailli de Forez, député de la noblesse de cette province aux États généraux de 1614, auquel il avait été alloué une somme de 4,560 livres pour ses frais de déplacement et de séjour, réclame à un retardataire, Jean Bernard, le paiement de la taxe approuvée par lettres patentes du Roi et qui devait être perçue en vertu d'un rôle mis en recouvrement le 2 mai 1618. M. Vachez constate que l'indemnité due aux députés de la noblesse n'était payée que par les possesseurs des terres nobles; qu'il est donc inexact de dire, comme on l'a fait parfois, que « le tiers à lui seul portait le fardeau de la représentation des états, » et qu'au contraire, il est incontestable que chaque ordre payait ses représentants.

— Le tome XVIII des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville* (Abbeville, imp. Paillart, in-8 de 304 p.) contient : *Notice historique sur les trois villages de Marquivillers, Grivillers et Armancourt, de l'ancien bailliage de Roye*, par M. l'abbé J. Gosselin; — *Le Traité de Brétigny. Raisons pour le procureur du roi de France contre le procureur du roi d'Angleterre*, par M. P. Tierny, archiviste du Gers; — *Notices sur la vie et les œuvres des membres résidants de la Société d'émulation d'Abbeville, depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, par M. Armand Boucher de Crèvecœur. On y remarque des notices bibliographiques sur Boucher de Perthes et sur Charles Louandre.

Poitou. — Vient de paraître : *Carreaux vernissés découverts aux Châtelliers, près de Saint-Maixent (Deux-Sèvres)*, par M. le capitaine Espérandieu (Paris, Ernest Leroux, in-8 de 16 p. avec gravures dans le texte et cinq planches en couleurs hors texte; extrait du *Bulletin archéologique* du Comité des travaux historiques).

— M. Lièvre, bibliothécaire de la ville de Poitiers, vient de faire paraître trois importantes brochures : 1° *Sanxay* (Poitiers, Blanchier, in-8 de 23 p. et 1 plan, extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise*); — 2° *Les Limites des cités de l'ouest de la Gaule déterminées d'après les bornes milliaires, la Table de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin* (Paris, E. Leroux, in-8 de 8 p.; extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*); — 3° *Les Chemins gaulois et romains entre la Loire et la Gironde, les limites des cités, la lieue gauloise* (Poitiers, imp. Blois, Roy et Cie, in-8 de 97 p. et une carte; extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*). Dans ce dernier travail, M. Lièvre démontre définitivement, et c'est ce qui en fait une œuvre d'un intérêt plus que régional, qu'il faut admettre, avec M. Aurès et contrairement à l'opinion de la commission de topographie des Gaules, que la lieue gauloise équivaut à 2,436 mètres et non pas à 2,222 mètres.

— La majeure partie du texte de la brochure de M. Jos. Berthelé : *Anciens fondeurs de cloches de diverses provinces* (Paris, Ernest Leroux, in-8 de 20 p.; extrait du *Bulletin archéologique* du Comité des travaux historiques) est consacrée au Poitou. C'est au Poitou également que se rapportent les deux gravures dans le texte et la phototypie qui accompagnent ce travail.

Saintonge et Aunis. — M. Georges Musset consacre une étude fort intéressante au dernier livre qu'a publié feu le vice-amiral Jurien de la Gravière : *Historiens de la Rochelle. L'Amiral Jurien de la Gravière* (La Rochelle, in-8 de 29 p.). M. Musset, tout en louant beaucoup *le Siège de la Rochelle* (1891, in-12), complète parfois les récits et les appréciations du savant narrateur. Sa petite brochure mérite d'être jointe au volume de l'amiral-académicien.

Allemagne. — C'est particulièrement aux philologues que s'adresse le

recueil périodique nouvellement fondé à Munich (Christian Kaiser, éditeur. 15 fr. par an) par MM. Oskar Brenner et August Hartmann : *Bayerns Mundarten, Beiträge zur deutschen sprach- und Volkskunde.* Le 1er volume contient, entre autres articles, des remarques de M. C. Franke sur l'importance scientifique et pratique des recherches dialectales; une étude du même auteur sur les différences entre le dialecte du haut Palatinat et celui de la haute Saxe; des recherches de M. Gradl sur le parler de la Bohême occidentale; la publication par M. Brenner d'une curieuse pièce en patois bavarois du XVIIIe siècle, *Der Prinz von Arkadien;* une liste dressée par M. Jakobi des noms de baptême usités en Souabe et de leurs transformations dans le langage usuel; une esquisse par M. Aug. Holder de l'histoire moderne de la littérature dialectale en Souabe.

— Le *Russischer bibliographischer Anzeiger*, revue mensuelle qui paraît depuis le mois de juin à la librairie Carl Malcomes de Berlin (2 fr. par an), donne : 1° la liste des ouvrages en langue russe parus dans le mois; les titres sont donnés en allemand et en russe; 2° la liste des ouvrages russes traduits en allemand; 3° la liste des ouvrages allemands traduits en russe; 4° la liste des ouvrages concernant la Russie; 5° un sommaire en russe et en allemand des revues russes. On regrettera que les rédacteurs du recueil oublient souvent de donner le format et omettent l'indication du nombre de pages.

Angleterre. — La maison Cassell et Cie mettra en vente le 1er septembre les souvenirs diplomatiques de lord Augustus Loftus qui s'étendent de 1837 à 1862 (*Diplomatic Reminiscences of lord Augustus Loftus*). Lord Augustus Loftus a passé près d'un demi-siècle dans les services diplomatiques. Ses fonctions l'ont fait voyager dans presque toute l'Europe, bien que ce soit l'Allemagne, l'Autriche et la Russie qu'il ait connues le plus particulièrement.

— La collection de l'*English History from contemporary Writers,* publiée par M. D. Nutt, va s'enrichir d'un nouveau volume : *The Jews in mediaeval England*, par M. Joseph Jacobs.

Italie. — Une loi du 27 décembre 1888 transforma en Institut royal oriental le collège chinois de Naples et l'école de langues orientales qui y était annexée. Le conseil du nouvel institut a résolu de publier une collection classique comprenant des grammaires, des chrestomathies, des éditions de textes. Le 1er volume de la collection, qui portera le titre général de : *Collezione scolastica del R. Istituto orientale in Napoli*, vient de paraître; il comprend une *Grammatica della lingua indostana o urdri*, rédigée par les soins de M. Camillo Tagliabni (Torino, E. Lœscher, in-8 de XIX-258 p.).

Russie. — Le dernier opuscule de notre collaborateur le P. Pierling, *la Russie et l'Orient*, a été traduit en russe et publié à Saint-Pétersbourg. La traduction a été faite très soigneusement par MM. Gorémykine et Pogodine. L'exécution typographique ne laisse rien à désirer. Elle fait honneur aux presses de M. Souvorine.

Haiti. — Il vient de se fonder à Port-au-Prince une société de législation qui a pris pour devise *Pro Patria.* Le siège provisoire de la société est chez Me J.-N. Léger, trésorier. Le président est M. Stephen Preston, et le secrétaire M. Georges Sylvain. La société se compose de vingt-cinq membres actifs et de membres honoraires et correspondants, dont le nombre est illimité. A peine constituée, cette société a pris l'initiative d'un recueil mensuel : *La Revue de la société de législation* (Port-au-Prince, imp. de la jeunesse).

Publications nouvelles. — *Nomenclator literarius recentioris theologiae ca-*

tholicae, par H. Hurter. T. I (in-8, Innsbruck, Wagner).—*L'École neutre en face de la théologie* (in-8, Retaux).— *Une année de méditations*, par saint Alphonse de Liguori, trad. par le P. E. Pladys (2 vol. in-18, Delhomme et Briguet).— *La Vraie Épouse de Jésus-Christ, ou la Religieuse sanctifiée,* par saint Alphonse de Liguori, trad. par le P. E. Pladys (2 vol. in-18, Delhomme et Briguet). — *La Voie sûre du salut par l'oraison mentale*, par l'abbé A. Rebufat (in-18, Vic et Amat). — *Contes chrétiens. Le Baptême de Jésus, ou les Quatre Degrés du scepticisme*, par F. de Wyzewa (in-32, Perrin). — *Le Dogme de la vie future et la Libre pensée contemporaine*, par le R. P. Lescœur (in-18, Poussielgue). — *Les Sources de la paix intellectuelle,* par L. Ollé-Laprune (in-18, Belin). — *La Parole intérieure et l'âme,* par le Dr A. Netter (in-18, Alcan; Berger-Levrault). — *La Perception et la Psychologie thomiste*, par Domet de Vorges (in-8, Roger et Chernoviz). — *L'Origine de l'idée de droit*, par G. Richard (in-8, Thorin). — *Les Applications de l'anthropologie criminelle*, par C. Lombroso (in-18, Alcan).—*Principes de droit fiscal.* T. II. *Principes spéciaux suivant l'ordre du code civil*, par A. Maton (in-8, Bruxelles, *Revue pratique du notariat belge*).—*Commentaire théorique et pratique de la loi des frais de justice,* par J. Godin (in-8, Chevalier-Marescq). — *Traité théorique et pratique des renonciations par la femme à son hypothèque légale*, par A. Wable (in-8, Marchal et Billard). — *Travaux pratiques d'une conférence de paléographie à l'Institut catholique de Toulouse* (in-8, Toulouse, Privat; Paris, Picard). — *L'Art d'étudier et de lire avec profit. Comment on prépare un examen*, par Guyot-Daubès (in-18, P. Guyot). — *Cours complet de gymnastique éducative*, par P. Cooreman (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie; Paris, Lamulle et Poisson).— *L'Instruction publique en France et en Italie,* par C. Dejob (in-18, Colin). — *Les Méthodes nouvelles de la mécanique céleste,* par H. Poincarré. T. Ier (in-8. Gauthier-Villars).— *Traité d'optique*, par E. Mascart. T. II (in-8, Gauthier-Villars). — *Une mission en Espagne. L'Hygiène et l'assistance publiques*, par le Dr C. Delvaille (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Les Maladies de l'Afrique tropicale*, par le P. J. Etterlé (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Guide pratique pour le traitement des maladies de l'oreille*, par le Dr J. Baratoux (petit in-16 cartonné, Société d'éditions scientifiques). — *Les Sels de strontium, étude physiologique et thérapeutique*, par le Dr A. Malbec (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Le Krack certain des caisses d'épargne*, par J.-T. de la Boulaye (in-18, Savine). — *Étude de guerre ayant pour base la guerre franco-allemande de 1870-1871*, par le général de Verdy du Vernois, trad. de l'allemand, par H. Monet (2 fasc. in-8, Westhausser). — *Grundrisz des Geschichte der bildenden Künste*, von Dr A. Fäh, VI, VII (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder).—*L'Art de peindre les paysages*, par G. Fraipont (in-8, Laurens).—*L'Art de peindre les marines*, par G. Fraipont (in-8, Laurens). — *L'Art de peindre les fleurs*, par G. Fraipont (in-8, Laurens).—*L'Art de prendre un croquis et de l'utiliser*, par G. Fraipont (in-8, Laurens).—*Formules photographiques*, par A. Buguet (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Le Génie d'Israël*, par A. Ollivier (4 vol. in-8, Berche et Tralin). — *Histoire de la littérature grecque*, par M. Egger (in-18, Delaplane). — *Alcuni studi su Dante Alighieri* del professore Dr G. Poletto (in-18, Siena, Bernardino). — *Œuvres oratoires de Bossuet 1661-1666.* T. IV (in-8, Lille et Paris, Desclée, de Brouwer).—*Écrivains modernes de l'Angleterre, 3e série*, par E. Montégut (in-18, Hachette). — *Poèmes. Un Fils du siècle, Seppa*, par J.-E. Alaux (in-18, Lemerre). — *Les Tendresses humaines, poésies*, par J.-E. Alaux (in-18, Lemerre). — *Claires matinées, poésies*, par L. Hély (in-18, Sauvaitre).—*Haustheater* (Théâtre de famille), par Benedix, scènes choisies annotées par G. Hartmann (in-18, Belin). — *Cortigiane del secolo XVI. Lettere, curiosità, no-*

tizie, aneddoti, etc.(Bibliotechina grassoccia) (in-18, Firenze, « Giornale di erudizione »). — *La Comédie mondaine. Montorgueil*, par le comte de Larmandie (in-18, Chamuel). — *Effets de lune. La Bataille de Tire-tes-Grègues*, par M. Oget (in-18, Savine). — *L'Argentier de Milan*, par P. Sales (in-18, Flammarion).—*Les Soirées de Calibangrève*, par E. Bergerat (in-18, Flammarion). — *Le Mirage*, par L. Énault (in-18, Hachette). — *Pougatcheff*, d'après le roman russe de Salhias de Tournemire, par R. Candiani (in-18, Colin). — *L'Élu du peuple, mœurs d'à présent*, par J. Maurain (in-18, Téqui). — *Découvertes et explorations du XVIe au XIXe siècle*, par E. Cat (in-8, Delagrave).—*Europe*, par M. Dubois, P. Durandin, A. Malet (in-8 cart., Masson).—*Vingt jours en Bretagne. De Saint-Malo à Brest*, par Constant de Tours (album oblong, May et Motteroz). — *Vingt jours sur les côtes bretonnes. Basse-Loire et de Nantes à Brest*, par Constant de Tours (in-18, May et Motteroz).—*De Barcelonnette au Mexique*, par E. Chabrand (in-18, Plon et Nourrit). — *En Égypte, notes et croquis d'un artiste*, par G. Montbard (in-4, Librairie illustrée). — *L'Ame d'un missionnaire. Vie du P. Nempon, missionnaire apostolique du Tonkin occidental*, par l'abbé G. Monteuuis (in-8, Retaux).—*Vie de saint Jean-Baptiste, élévations contemplatives sur la vie du saint précurseur*, par l'abbé J.-B. Dewez (in-18, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Louis XI et les Villes*, par H. Sée in-8, Hachette).—*A travers l'histoire*, par C. Guyon (in-8, Lecène et Oudin). — *Les Clubs, leur histoire et leur rôle depuis 1789*, par A. Jouet (in-8, Giard).— *The principal speeches of the statesmen and Orators of the French Revolution 1789-1795*, by H. Morse Stephens (2 vol. in-8 cart., London, Clarendon Press).—*Correspondance générale de Carnot*, publiée avec des notes historiques et biographiques par É. Charavay. T. Ier *(août 1792-mars 1793)* (gr. in-8, Imp. nationale).—*Duguay-Trouin*, par le Dr Philipps (in-8, Delagrave). — *Rouget de Lisle, son œuvre, sa vie*, par J. Tiersot (in-18, Delagrave). — *Rouget de Lisle, sa vie, ses œuvres, la « Marseillaise, »* par A. Leconte (in-18, May et Motteroz).—*Causeries militaires, 4e série*, par le général Thoumas (in-18, Plon et Nourrit).—*Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand en 1870*, par T. Fontane (in-18, Perrin).—*Deux années de lutte, 1890-1891*, par Mat Gioi (in-18, Savine). —*Le Livre de tous. Le Soldat français. Aujourd'hui, Demain*, par J. S. G. (in-18, Delhomme et Briguet). — *L'Encyclique aux catholiques de France. Objections et réponses*, par Mgr H. Sauvé (in-18, Paris, Palmé; Laval, Chailland).—*Le Clergé de France devant la République*, par Boyer d'Agen (petit in-16, Tolra). — *Réforme électorale*, par A. Crétin (in-18, Savine). — *Le Socialisme chrétien*, par H. Joly (in-18, Hachette). — *Où mène le socialisme, journal d'un ouvrier*, par E. Richter (in-18, Le Soudier). —*Anarchie et nihilisme*, par Jehan-Préval (in-18, Savine). — *Les Statues de l'Hôtel de ville*, par G. Veyrat (in-8, May et Motteroz). — *La Fondation de l'Université de Douai*, par G. Cardon (in-8, Alcan).—*Histoire de la forêt d'Orléans*, par P. Domet (in-18, Orléans, Herluison).—*Les Relations politiques de la France avec le royaume de Majorque*, par A. Lecoy de la Marche (2 vol. in-8, Leroux).— *L'Italie et la Pologne, 1860-1864*, par le prince Lubomirski (in-8, Calmann Lévy. — *Frédéric Ozanam, sa vie et ses œuvres*, par Kathleen O'Meara (in-18, Perrin).—*La Bataille du Home Rule. Parnell, sa vie et sa fin*, par L. Nemours-Godré (in-18, Lethielleux). — *L'Art de passer son temps au bord de la mer*, par Mme L. Rousseau (in-18, Laurens). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCES BIOLOGIQUES ET MÉDICALES

1. *Bretonneau et ses correspondants*, avec biographie et des notes par P. Triaire. Introduct par Lereboullet. Paris, Alcan, 1892, 2 vol., gr. in-8 de xviii-600 et 640 p., avec portrait, 25 fr. — 2. *Histoire des expressions populaires relatives à la médecine*, par le Dr E. Brissaud. Paris, Masson, 1892, in-18 de ix-348 p., 3 fr. 50. — 3. *Darwin et ses précurseurs français. Étude sur le transformisme*, par A. de Quatrefages. 2e éd. revue et augm. Paris, Alcan, 1892, in-8 de 292 p., cart. 6 fr. — 4. *L'Homme dans la nature*, par P. Topinard. Paris, Alcan, 1891, in-8 de viii-350 p. avec 101 grav. dans le texte, cart., 6 fr. — 5. *De la disparité physique et mentale des races humaines et de ses principes*, par F. Souffret, prof. d'hist. à Namur. Paris, Alcan, 1892, gr. in-8 de 320 p., 5 fr. — 6. *Hérédité et exercice*, par W. Platt-Ball, avec appendice par M. Osborn. Trad. par H. de Varigny. Paris, Ve Babé, 1891, in-18 de x-185 p, cart., 8 fr. — 7. *Essai sur l'hérédité et la sélection naturelle*, par A. Weismann, prof. à l'Univ. de Fribourg. Trad. par H. de Varigny. Paris, Reinwald, 1892, in-8 de viii-540 p., cart., 6 fr. — 8. *De l'évolution du sexe*, par P. Geddes et Arthur Thompson. Trad. par H. de Varigny. Paris, Ve Babé, 1892, in-18 de x-450 p. avec fig., cart., 7 fr. — 9. *Essai sur la vie et la mort*, par A. Sabatier. Paris, Ve Babé, 1892, in-16 de 280 p., cart., 6 fr. — 10. *La Vie et l'hérédité*, par P. Vallet. Paris, V. Relaux, 1891, in-16 de xi-386 p., 3 fr. — 11. *Le Problème cérébral*, par le Dr Surbled. Paris, Masson, 1892, in-16 de 262 p., 3 fr. — 12. *Les Maladies de l'esprit*, par le Dr P. Max Simon. Paris, J.-B. Baillière, 1892, in-16 de 316 p., 3 fr. — 13. *L'Éducation des facultés mentales*, par le Dr J.-J. Nogier. Paris, J.-B. Baillière, 1892, in-16 de 175 p., 2 fr. — 14. *Le Caractère de l'enfant à l'homme*, par Bernard Pérez. Paris, Alcan, 1892, in-8 de iv-308 p., 5 fr. — 15. *Les Altérations de la personnalité*, par Alf. Binet. Paris, Alcan, 1892, in-8 de 325 p., avec fig. dans le texte, cart., 6 fr. — 16. *Coup d'œil sur les thaumaturges et les médiums au XIXe siècle*, par U.-N. Badaud. Paris, Dentu; Genève, Trembley, 1891, in-18 de xv-340 p., 6 fr. 50. — 17. *Le Type criminel d'après les savants et les artistes*, par le Dr Ed. Lefort. Lyon, Stork, 1892, gr. in-8 de 96 p. avec 20 pl. — 18. *Les Applications de l'anthropologie criminelle*, par C. Lombroso. Paris, Alcan, 1892, in-16 de 224 p. avec fig., 2 fr. 50. — 19. *Étude physiologique sur l'ivresse, ses causes, ses formes, ses conséquences*, par N. Basset. Paris. Ve Babé, 1892, in-16 de 530 p., 6 fr. — 20. *Leçons sur l'alcoolisme* faites à l'hôtel-Dieu de Marseille par le prof. Villard, recueillies par le Dr Pagliano. Paris, Masson, 1892, gr. in-8 de 268 p., 5 fr. — 21. *Défense de l'Europe contre le choléra*, par le prof. Proust. Paris, Masson, 1892, in-8 de ix-460 p. avec fig. et cartes, 9 fr. — 22. *Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique :* Direct. J. Rochard. Paris, Ve Babé, 1892, fascicules 17e à 24e, formant le tome IV et partie du V, in-8 raisin, 3 fr. 50 le fascicule. — 23. *Éléments d'hygiène* rédigés conformément aux programmes officiels, par L. Mougin. Paris, Hachette, 1892, in-18 de iii-388 p., cart., 3 fr. — 24. *La Lutte pour la santé. Actualités d'hygiène et de médecine sociale*, par le Dr E. Monin. Paris, Marpon et Flammarion, 1892, in-8 de vi-352 p., 3 fr. 50. — 25. *Précis élémentaire d'hygiène pratique*, par les Drs E. Monin et Dubousquet-Laborderie. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-12 de x-450 p., 6 fr. — 26. *La Mortalité des enfants du premier âge et la loi Roussel*, par le Dr Latapie. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-16 de 60 p., 2 fr. — 27. *La Gymnastique à la maison, à la chambre et au jardin*, par le Dr Angerstein et Eckler, prof. de gymn. Paris, Baillière, 1892, in-16 de 150 p. avec 55 fig., 3 fr. 50. — 28. *Cours complet de gymnastique éducative*, par Cooreman, prof. à l'Éc. norm. de Bruxelles. Bruxelles, Société belge de librairie ;

Paris, Lamulle et Poisson, 1891, gr. in-8 de 292 p. avec 210 fig., 3 fr. — 29. *Petit cours de natation*, par Cooreman. Bruxelles et Paris, idem, gr. in-8 de 25 p. avec fig., 0 fr. 50. — 30. *Hygiène de la table*, par le Dr Degoix. Paris, Baillière, 1892, in-16 de VII-160 p., 2 fr. — 31. *Abus de l'hygiène et des médicaments, ou Moyens anti-hygiéniques de se conserver la santé*, par le Dr Wattier. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-18 de IX-125 p., cart., 3 fr. — 32. *De la valeur et des effets du lait bouilli et du lait cru dans l'allaitement artificiel*, par le Dr H. Drouet. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-8 de 134 p., 3 fr. — 33. *La Cité de misère*, par L. Roger-Milès. avec préf. de Sully-Prudhomme. Paris, Marpon et Flammarion, 1892, in-18 de XIX-330 p. orné de 26 illustr., 3 fr. 50. — 34. *Une mission en Espagne. L'Hygiène et l'assistance publique*, par le Dr C. Delvaille, avec préface du prof. Brouardel. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-8 de II-125 p., 3 fr. 50. — 35. *Les Maladies de l'Afrique tropicale*, par le P. J. Etterlé, S. J., missionnaire du Zambèze. Bruxelles, Soc. belge de librairie, 1892, in-8 de 192 p. — 36. *Éléments de pharmacologie générale*, par le Dr de Buck, avec préface du prof. Lépine. Gand, Alph. Siffer; Paris, Baillière, 1892, in-16 de III-380 p., 5 fr. — 37. *Curiosités de l'histoire des remèdes*, par le Dr H. Coulon. Cambrai, Régnier, 1892, in-8, de 156 p., 2 fr. 50. — 38. *Plantes médicinales de la Bourgogne, emplois et doses*, par Émile Ferrière. Paris, Alcan, 1892, in-18 de 100 p., 1 fr. 25. — 39. *L'Art d'administrer les médicaments aux enfants*, par le Dr P. Cornet. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-18 de X-135 p., cart., 3 fr. — 40. *Les Sels de strontium. Étude physiologique et thérapeutique*, par le Dr A. Malbec. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, gr. in-8 de 100 p., 3 fr. — 41. *Traité de médecine*, publié sous la direction de MM. Charcot, Bouchard et Brissaud. *Tome III*. Paris, Masson, 1892, petit in-4 de 980 p., 20 fr. — 42. *Leçons cliniques sur les grands symptômes. L'Albuminurie*, par Th. Grainger Stewart, trad. par le Dr Beugnies. Paris, Ve Babé, 1892, in-16 de XI-304 p., 5 fr. — 43. *Leçons de clinique médicale faites à la Pitié et à l'Hôtel-Dieu* (1879-1891), par le Dr Lancereaux Paris, Ve Babé, 1892, in-8 de II-530 p., 10 fr. — 44. *Le Bacterium coli commune*, par le Dr M. Macaigne. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, gr. in-8 de 170 p., 4 fr. — 45. *Les Attitudes du corps dans l'examen des maladies du cœur*, par le Dr L. Azoulay. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-8 de 135 p., 4 fr. — 46. *L'Anthrax, pathogénie, traitement et complications*, par le Dr A. Bougan. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, gr. in-8 de 92 p., 3 fr. — 47. *Des différents types de métrite, leur traitement*, par le Dr Jouin, préface du Dr Péan. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-8 de V-380 p., 6 fr. — 48. *Des cystites non tuberculeuses chez la femme*, par le Dr Reblaud. Paris, Alcan, 1892, in-8 de 118 p., 4 fr. — 49. *De la Tuberculose chez les enfants*, par le Dr Aviragnet. Paris, Alcan, 1892, in-8 de 140 p., 4 fr. — 50. *Maladies des organes respiratoires. Méthodes d'exploration, etc.*, par le Dr Faisans. Paris, Masson, 1892, in-12 de 192 p., 2 fr. 50. — 51. *Chirurgie du poumon*, par le Dr Eug. Richerolle. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-8, de 95 p., 4 fr. — 52. *Traité des maladies du foie*, par le Dr Labadie-Lagrave. Paris, Ve Babé, 1892, in-8 de 1084 p. avec 41 fig. dans le texte (formant le Tome VI de la méd. clin.), 18 fr. — 53. *Traité de la goutte*, par sir Dyce Duckworth, prof. de clinique, trad. par le Dr P. Rodet, préface du Dr Lécorché. Paris, Alcan, 1892, gr. in-8 avec 23 fig. et 10 tracés, 10 fr. — 54. *De l'Arthritisme aux eaux thermales de Bourbon-Lancy*, par le Dr de Bosia. Mâcon, Protat, 1891, in-16 de 330 p. — 55. *Séméiologie et diagnostic des maladies nerveuses*, par P. Blocq et J. Onanoff. Paris, Masson, 1892, petit in-8 de XIV-530 p., avec 88 fig., 3 fr. — 56. *Leçons sur les maladies de la moelle*, par le Dr P. Marie. Paris, Masson, 1892, in-8 de II-500 p. avec 244 fig. schématiques ou d'après nature, 15 fr. — 57. *Album des centres nerveux*, par Ch. Debierre et Doumer. Paris, Alcan, 1892, in-12 de 46 p., 48 fig. schématiques avec légendes, 1 fr. 50. — 58. *Traité d'anatomie médico-chirurgicale*, par P. Poirier. 1er fasc. du tome I. Paris, Ve Babé, 1892, gr. in-8 de 300 p., avec 151 fig. en noir et en coul., 12 fr. 50. — 59. *Quinze leçons d'anatomie pratique*, par P. Poirier, recueillies par Frileau et Juvara. Paris, Ve Babé, 1892, in-16 de 190 p., 3 fr. — 60. *Les Merveilles du corps humain, sa structure et son fonctionnement*, par le Dr Couvreur. Paris, Baillière, 1892, in-16 de 360 p. et 120 fig., 3 fr. 50. — 61. *Anatomie et physiologie animales*, par Mathias Duval et P. Constantin. Paris, Baillière, 1892, in-8 de VIII-528 p., avec 472 fig., 6 fr. — 62. *Traité élémentaire de physiologie*, précédé d'une introduct. tech-

nique, etc., par le Dr J.-V. Laborde. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-8 de xlvii-387 p. avec 130 fig. et 25 planches, 10 fr. — 63. *Technique bactériologique*, par Wurtz. Paris, Masson, 1892, petit in-8 de 120 p. avec fig., cart., 3 fr. — 64. *Guide pratique pour l'examen des maladies du larynx, du nez et des oreilles*, par le Dr J. Baratoux. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-16 de 330 p. avec fig. dans le texte et atlas, 6 fr. — 65. *Guide pratique pour le traitement des maladies de l'oreille*, par le Dr J. Baratoux. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-16 de viii-136 p., avec fig., 3 fr. — 66. *Hygiène de l'oreille*, par le Dr Monnier. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-18 de 130 p. avec fig., 3 fr. — 67. *Comment il faut vivre. Avertissements et conseils*, par Séb. Kneipp, curé à Wœrishofen. Paris, Lethielleux, 1891, in-16 carré de xii-385 p, 3 fr. 50. — 68. *Soins à donner aux enfants en santé et en maladie*, par Séb. Kneipp. Paris, Lethielleux, 1892, in-16 de 300 p., 2 fr. — 69. *Un Curé allemand extraordinaire. Étude sur M. l'abbé Kneipp*, par A. Kannengieser. Paris, Lethielleux, 1891, in-18 de 60 p. avec portrait, 0 fr. 75. — 70. *Les Cures pittoresques de l'abbé Kneipp à Wœrishofen.* Silhouelles et récits d'un touriste, par E. Goethals. Bruxelles, Société belge de libr., 1892, in-16 de 116 p., 13 grav. hors texte, 2 fr. — 71. *Cuadros biologicos*, par le prof. José Moreno Fernandez. Madrid, F. Fé, 1891, in-12 de 449 p., 5 fr. — 72. *Weibliche Aerzte.* Étude par S. Binder. Stuttgard, Göschen, 1892, in-12 de 80 p. — 73. *L' Ipnotismo genuino*, questione fisica, fisiologica, filosofica, par Giannantonio Zanon. Venise, Lorenzo Tondelli, 1891, in-8 de 52 p. — 74. *L'Idrocele della vaginale del testicolo.* Lettera al sig. Dr Bouzanigo di Dr G. Soffiantini, de Pavie (Redat. del *Bollettino med.*), 4 p. in-8. — 75. *Ancora sul processo di Smirnoff nella cura della sifilide costituzionale.* Milan, typ. Bartolotti, 4 p. in-8. — 76. *Il Calomelano adaperato por injezioni a scopo diagnostico* (Ext. del *Giornale Italiano delle malattie veneree e della pelle*). Milan, typ. Bartolotti, 3 p. in-8. — 77. *Thérapeutique générale. A propos des injections de calomel.* Paris, imp. Lucotte et Cadour, 4 p. in-32. — 78. *Intorno alla efficacia delle acque termali di Acqua Rossa.* Milano, tip. Bartolotti di G. Prato, 8 p. in-8. — 79. *Le Acque termali di Acqua Rossa il cantone Ticino* (Communiqué au Congrès international d'hydrologie et de climatologie de Paris, en 1889). Firenze, typ. cooperativa, 2 p. in-8. — 80. *L'Arthritis, maladie constitutionnelle* (Ext. de la *Gaz. med. Lombarda*). 1890, 3 p. in-8. — 81. *Sectio media verticalis anterior posterior* (Ext. dal *Bollettino scient.*). Pavie, 1892, 3 p. in-8.

1. — « La pièce la plus importante d'un homme, celle qui a le plus de valeur intrinsèque, n'est ni son avoir, ni son savoir, ni son talent, c'est son caractère. » Cette réflexion, empruntée à la *Correspondance de Bretonneau*, outre qu'elle est la formule d'une grande vérité, méritait d'être dite par cet homme, qui ne fut pas seulement un savant distingué et un habile médecin, mais qui fut surtout un caractère. — Notre époque s'étonne volontiers en face de ces personnalités qui, refusant d'entrer dans le moule commun et de suivre la voie banale des honneurs et de la fortune, cherchent avant tout à être eux-mêmes. Le fait est qu'en bornant ainsi leur but, elles atteignent cependant presque toujours une influence et une considération à laquelle elles n'avaient pas songé. Tel fut Bretonneau, ainsi qu'il apparaît clairement dans ces deux gros volumes. Le docteur Triaire, de Tours, a eu l'heureuse idée d'y réunir les lettres de Bretonneau et celles de ses principaux correspondants. Et ceux-ci ne sont autres que Trousseau et Velpeau, des maîtres qui furent ses élèves, Duméril, le savant professeur du Muséum, Mérimée, Béranger et autres célébrités de cette époque. Ce maître, qui avait su former de tels élèves, sut aussi garder avec eux les rapports les plus réciproquement affectueux, les guider à leurs débuts au milieu des

difficultés de leur carrière et les soutenir, lui, modeste savant de province, au moyen des puissants appuis que son caractère lui permit de leur ménager. Ce livre est donc plein d'intérêt par le tableau qu'il reproduit fidèlement du maître et des élèves ; il appartient à l'histoire de la médecine, dans laquelle Bretonneau a joué un rôle considérable, dont son traité de la diphtérie ne donne qu'une faible idée ; il appartient à l'histoire de cette époque, où l'esprit public effectua une série d'évolutions pleines de dangers, sans doute, mais aussi pleines d'attraits pour l'observateur et pour l'historien. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il n'y ait rien à reprendre aux jugements de Bretonneau et aux appréciations qu'il porte sur ses contemporains. Les hommes ainsi faits tout d'une pièce ont leurs lacunes, parfois même leurs antagonismes inconscients et leurs partialités. Tel est le sentiment malheureux qui inspire le savant Tourangeau à l'égard de Chomel qui, s'il ne fut pas une grande figure de savant, tint cependant sa place avec une distinction d'accord avec la grande honorabilité de son caractère.

M. le docteur Lereboullet a, dans une courte introduction, montré quel a été dans cette œuvre le mérite du docteur Triaire, qui a su en réunir les éléments, les choisir et les classer, et aussi les enrichir de notes topiques et de biographies succinctes, mais opportunes. Le portrait de Bretonneau, mis en tête de l'ouvrage avec sa griffe, traduit très heureusement cette physionomie si caractéristique et si personnelle.

2. — L'*Histoire des expressions populaires relatives à la médecine* est dédiée par l'auteur à ses élèves ; elle est faite pour intéresser bien d'autres qui ne sont plus élèves depuis plus ou moins longtemps. Bien qu'il se défende de toute prétention à l'érudition linguistique ou historique, voire même médicale, son livre représente une somme considérable de recherches ou de communications intéressantes, sur l'origine, l'étymologie, la valeur et même sur l'avenir de ces expressions. En guise d'entrée en matière, un chapitre très curieux sur la pathologie populaire et la terminologie technique nous montre comment nombre de ces expressions sont à rapprocher des différents patois, comment les proverbes et l'école de Salerne, qui leur a tant emprunté, en ont fourni nombre d'autres, comment beaucoup enfin sont originaires de la langue savante, laquelle, bien souvent, les abandonne alors qu'ils tombent dans le domaine public, pour leur en substituer d'autres qui ne valent pas mieux, au contraire. Ce n'est pas là d'ailleurs un simple recueil, plus ou moins complet, de termes plus ou moins heureusement rassemblés ; la compétence de l'auteur a su dicter ses choix et son esprit, a su donner à cet exposé une tournure intéressante toujours et souvent piquante. Ce n'est toutefois pas un livre à laisser sur la table du salon et entre les mains de tous : l'érudition, en pareille matière, comporte une certaine liberté de langage, qui ne s'offusque ni des excentricités

rabelaisiennes ni des crudités de la physiologie. Un vocabulaire alphabétique, très bien établi et comprenant un nombre considérable de mots, complète fort utilement cette étude, en tête de laquelle l'auteur a placé cette épigraphe : « Gardez-vous de rien dédaigner. » Aurait-il craint de voir son travail suspecté de futilité ?

3. — Depuis l'an passé, un grand deuil a frappé les sciences anthropologiques ; mais avant de mourir, M. de Quatrefages a pu nous donner, comme une sorte de testament scientifique, une seconde édition de son étude sur le transformisme. *Darwin et ses précurseurs français* représente bien en effet les qualités maîtresses de ce grand savant, sa méthode sévère, sa clarté d'exposition, son exactitude scientifique poussée jusqu'au scrupule et, en même temps, son respect de l'orthodoxie religieuse. Le soin qu'il met à éviter la confusion entre l'un et l'autre ordre de problèmes, il le montre lui-même dans sa préface ; il s'y applique encore une fois à établir que tout libre penseur ne saurait se croire obligé à accepter le transformisme, de même que tout homme religieux ne doit pas se croire condamné pour cela à le repousser. Il cite à l'appui Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, d'Omalius d'Halloy, le R. P. Bellinck ; et parmi les vivants : Owen, Miwart, Naudin, Wallace.

Les développements nouveaux donnés par l'auteur à son étude des précurseurs du transformisme lui ont fait supprimer dans cette édition quelques points relatifs aux conséquences, sinon à l'exposé, de la théorie transformiste, notamment ce qui a trait à l'origine de l'homme ; aussi nous promet-il un complément qui paraîtra sous peu, nous dit l'éditeur, sous le titre : *les Émules de Darwin*. Ce sera vraiment le complément de l'œuvre si considérable de M. de Quatrefages.

4. — Ceci n'est pas une seconde édition, c'est plus et c'est mieux. M. Topinard avait publié en 1886 un volume des *Éléments d'anthropologie* dont le défaut, nous dit-il, est d'être trop gros ; j'ajouterai, dont le propre est de renfermer une énorme masse de documents scientifiques précieux. Il nous donne aujourd'hui *l'Homme dans la nature*, une étude plus limitée dans ses données analytiques, mais plus synthétique, ne craignant pas d'aborder une somme assez respectable d'idées générales. Enfin, il nous en promet un autre qui s'élèvera plus haut, trop haut peut-être, ajoute-t-il. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. M. Topinard est un de ces chercheurs aussi pleins de bonne foi que zélés dans la recherche. Élève de Broca, il connut d'abord cette science séparée qui se déclare en hostilité avec les données générales de la philosophie religieuse ; se rapprochant aujourd'hui de Quatrefages, il reste encore attaché au principe de l'unité de composition formulé par Ét. Geoffroy Saint-Hilaire, d'où découle la théorie de l'évolution, c'est-à-dire de la dérivation naturelle des êtres les uns des autres. Toutefois, les voies et moyens de cette dérivation diffèrent encore, selon que l'on adopte

l'hypothèse de la transformation proprement dite ou celle de la transfiguration. C'est sur ce terrain que le rapprochement semble se faire dans l'esprit de l'auteur entre sa thèse et celle de M. de Quatrefages.

Après quelques chapitres consacrés à des notions de zoologie générale, l'auteur aborde l'anthropologie et ses méthodes. L'anthropométrie y tient une large place, ses procédés sont fort curieux et ses résultats sont si importants, surtout en ce qui concerne les mesures crâniométriques, qu'elle mérite bien les développements que lui consacre l'auteur. Si l'anthropométrie permet de reconnaître un homme au milieu de plusieurs milliers d'autres hommes, nul doute qu'elle n'ait une grande portée dans la détermination des caractères ethniques ou autres. L'étude des caractères distinctifs de l'homme est ensuite menée savamment. Pour le moment elle conduit son auteur à l'aperception d'un règne humain et à quelque vague idéal sur lequel je ne veux pas insister, en considération du chemin considérable que M. Topinard a déjà parcouru.

5. — L'auteur de *la Disparité physique et mentale des races humaines* n'est certainement pas un savant banal, qui se contente de prendre dans le domaine scientifique les théories ayant cours et d'y adapter les siennes. Son livre témoigne de plus d'originalité que n'en montrent bien des savants; et si ses opinions sont au moins contestables, toutefois peut-on dire qu'elles sont présentées avec un talent auquel elles empruntent une réelle valeur. Dans ces trois cents pages, on trouve un nombre considérable de faits joints à un égal chiffre d'indications bibliographiques. La disparité que l'on constate entre les différents types ethniques et les causes de ces inégalités y sont soigneusement exposées. C'est une étude qui semble devoir conduire à des conclusions peu favorables aux idées transformistes. L'auteur y combat surtout l'idée émise par Montesquieu et rajeunie par M. Taine, sur l'influence des milieux. Il est certain que les causes qui font varier les caractères ethniques de l'humanité sont des plus complexes et ne sauraient être attribuées exclusivement à cette influence, puisque les variations se produisent aux différents âges d'un même peuple vivant dans la même contrée. Il dit aussi fort justement qu'à toutes les causes extrinsèques de variation et d'inégalité il faut ajouter celles qui tiennent à l'homme lui-même. Mais, s'il montre bien comment l'action combinée des causes d'inégalité tend à séparer de plus en plus les diverses races, il semble aller dans ce sens jusqu'à mettre en suspicion l'unité de l'espèce, bien qu'il n'ait rien formulé d'explicite à cet égard.

6, 7, 8, 9, 10. — Les questions de genèse et d'hérédité ont été beaucoup étudiées dans ces derniers temps ; elles l'ont été d'une façon toute nouvelle et dont on n'aurait guère eu idée il y a cinquante ans. Ainsi qu'en témoignent les volumes que j'aborde ici, de nouvelles données sont introduites dans le problème ; les résultats auxquels elles con-

duisent sont déjà importants, et, parmi eux, il en est de fort curieux, qui intéressent autant le philosophe que le naturaliste.

— Le livre de William Platt Ball : *Hérédité et exercice*, ne s'est proposé d'étudier qu'un des points particuliers de l'hérédité : Les caractères acquis par l'individu dans le cours de son existence, soit par l'usage, soit par la désuétude, sont-ils héréditaires? Et à la question ainsi posée il répond nettement : non, les caractères acquis ne sont pas héréditaires. L'hérédité d'exercice, dit-il, est discréditée, comme n'étant ni nécessaire, ni prouvée, ni probable. C'est, on le voit, une exécution radicale; elle n'est pas sommaire toutefois, et l'auteur accumule mainte preuve pour établir contre Lamarck et contre Darwin que les variations ne peuvent devenir héréditaires qu'à la condition d'une sélection artificielle rigoureuse, à défaut de laquelle l'organisation reprend peu à peu son premier type. Les qualités acquises sont somatogéniques, et, à ce titre, différentes des qualités plasmatogéniques, lesquelles seules ont une influence permanente sur les cellules génératrices.

— C'est, en effet, une distinction fort importante que celle que l'on fait aujourd'hui entre les éléments somatogènes et les éléments plasmatogènes d'un même organisme. Les *Essais sur l'hérédité et la sélection naturelle*, de Weissmann, se composent d'une série de mémoires sur ce sujet, sur les faits et sur les théories, et reposent sur cette distinction du plasma somatique opposé au plasma germinatif. Ce dernier n'est autre chose qu'un système de cellules, lesquelles, répandues dans la masse entière de l'être vivant, entreraient dans la formation de tous ses organes, avec les cellules somatiques, sans se confondre avec elles. Ce plasma germinatif se transmettrait des parents, en nature, au nouvel être qu'ils engendrent, lequel n'est, dans cette interprétation, que la continuation de ses facteurs naturels. Il y aurait ainsi dans toute descendance une véritable continuité de plasma germinatif, chargé de transmettre les caractères héréditaires, passant de génération en génération, sans se renouveler autrement et sans mourir avec les sujets qui le donnent comme ils l'ont reçu, avec les légères modifications dont il est passagèrement susceptible. Les divers chapitres de ce volume : la durée de la vie, la vie et la mort, l'hérédité, la continuité du plasma germinatif, les globules polaires et l'hérédité, la signification de la reproduction sexuelle, etc., disent assez tout ce qu'offre de nouveau la théorie de l'auteur et l'importance qui s'attache à son étude. Aussi doit-on remercier M. de Varigny de nous en avoir donné une traduction fidèle, trop fidèle peut-être, car elle eût gagné, au point de vue des lecteurs français, à être allégée de ces longueurs, de ces propositions pesantes et embarrassées, dont les lecteurs allemands semblent se contenter.

— Je fais d'autant plus volontiers à M. de Varigny ce reproche qu'il s'adresse bien plus à l'auteur qu'au traducteur. La preuve en est que le

volume suivant, traduit aussi par lui, échappe absolument à ce défaut. *L'Évolution du sexe* est tout entier conçu dans le même esprit et s'inspire des idées de Weissmann, en grande partie, du moins. MM. Geddes et Thompson, évolutionnistes autant qu'on peut l'être, ont voulu, disent-ils, présenter tout d'abord dans leur livre une esquisse aussi complète que possible des processus principaux destinés à la continuation de la vie organique, puis, en partant du protoplasme, indiquer la voie qui convient à l'interprétation de ces processus d'après le sens dans lequel ils marchent et le terme auquel ils arrivent, dans les deux sens, constructif et destructif, ou, comme il dit encore, anabolique et catabolique. Les théories théologiques et métaphysiques ont précédé sur ce terrain les théories scientifiques ; l'auteur en compte plus de cinq cents, ce qui paraît beaucoup. La sienne n'en augmentera guère le chiffre ; je doute qu'elle supplante les autres. Il est de ceux qui insistent pour rapprocher la reproduction de la croissance, sans méconnaître non plus les contrastes qui les séparent. La faim, dit-il, est le trait caractéristique essentiel de la matière vivante ; elle exprime toutefois que cette matière est en catabolisme, tandis que la croissance exprime l'anabolisme. L'élément mâle est en état de catabolisme et l'élément femelle en état d'anabolisme. Tout ceci est bien quintessencié peut-être ; il y a cependant dans ce livre des points de vue des plus curieux sur l'application que l'on peut faire de ces données non seulement à la question de l'hérédité, mais aussi à l'étude de la fécondité et aux problèmes les plus vastes de ceux que peut poser la biologie générale. Le chapitre intitulé : points de vue psychologique et moral, notamment, est plein d'aperçus ingénieux que le moraliste ne lira pas sans utilité. L'idée, par exemple, que les sexes se complètent l'un l'autre, tout en ayant des aptitudes intellectuelles et émotionnelles différentes, chacun d'eux étant supérieur à sa manière, n'est pas sans intérêt sous la plume d'un biologiste; il en est de même du rapport inverse qui se reconnaît entre l'individuation et la genèse des éléments et des êtres ; relation telle, ajoute l'auteur, que si l'individuation complète était possible, elle serait théoriquement vouée à la stérilité.

— Le petit volume suivant est encore plus suggestif peut-être ; il renferme, en tout cas, des idées et des appréciations d'ordre scientifique qui cadrent étrangement avec certains dogmes religieux. L'auteur de l'*Essai sur la vie et la mort* commence par se défendre de confondre ensemble le point de vue scientifique et le point de vue religieux. A-t-il voulu se ménager les bonnes grâces d'un milieu de lecteurs peu préparés à entendre son humaine exégèse? A-t-il voulu, au contraire, se bien faire venir des savants peu favorables aux données de la philosophie religieuse? Toujours est-il que les uns et les autres trouveront dans son livre matière à utiliser peut-être autant qu'à critiquer. Je ne saurais accepter le point de départ de l'auteur, qui fait volontiers

de la vie une activité chimique ; les chimistes sont en train de fabriquer des substances qui font partie de la chimie vivante ; ils avouent bien que les substances ainsi fabriquées ne sont pas vivantes elles-mêmes et qu'elles diffèrent de celles qui sont dans le tourbillon de la vie. Mais donnez-leur du temps et des conditions de milieu satisfaisantes, et ils ne doutent plus de rien. M. Sabatier est de ceux qui, ravis d'avoir retrouvé que la matière est active, comme l'enseignait la scolastique, vont jusqu'à la doter volontiers de l'activité spontanée, qui n'appartient qu'à la vie. N'empêche que l'étude qu'il fait successivement de la vie et de la mort, s'inspirant des biologistes que je viens de citer, et aussi de M. Delbœuf, professe que le protoplasme a dû être créé, mais qu'il a dû être créé immortel, ou, comme il dit, doué d'une immortalité potentielle ; la déchéance est survenue ensuite et la mort n'est apparue dans le monde terrestre que longtemps après l'apparition de la vie. S'autorisant en partie des travaux de Minot, de Maupas et de Mœbius, M. Sabatier examine les relations de la vieillesse et de la mort avec la reproduction sexuée, les rapports de l'inanition et du jeûne avec l'appétence fécondatrice, et termine par de curieuses considérations sur les conditions possibles et probables d'une vie future. N'avais-je pas raison de dire que ce livre était des plus intéressants par les horizons que la science y découvre à la foi?

— Il manque bien quelque chose à cette étude, et ce quelque chose, on peut le trouver nettement exposé et clairement formulé, au nom de la phliosophie la plus sévère et la plus éclairée, dans *la Vie et l'hérédité* de M. l'abbé Vallet. Là se trouvent, en effet, les données les plus sûres sur l'activité de la matière et sur les caractères de la vie, tout cela nettement distingué et méthodiquement exposé, pour ce qui est de la vie végétative, puis de la vie animale, et finalement de la vie intellectuelle et morale. L'hérédité est l'objet de la seconde partie du volume de M. Vallet ; et l'on peut dire déjà que si l'on a quelque peine à suivre toujours le réseau souvent confus de faits et de théories rassemblés par les auteurs cités plus haut, c'est avec un véritable soulagement d'esprit qu'on parcourt l'étude si simple et la doctrine si élevée de celui-ci. Il passe en revue l'hérédité physiologique et l'hérédité pathologique, qu'il est relativement facile de comprendre. Pour l'hérédité psychologique, le cas est plus délicat ; mais l'auteur établit facilement que, pour ce qui est des facultés mentales, plus elles sont élevées, moins elles sont transmissibles. D'accord d'ailleurs avec Weissmann et les autres, il conclut sagement que les aptitudes acquises ne peuvent jouer qu'un rôle tout au plus secondaire dans la grande loi des influences héréditaires, qu'elles sont incapables de créer des différences spécifiques, sans quoi elles devraient être toutes-puissantes pour les conserver et les maintenir.

11. — M. le docteur Surbled, dont je présentais, l'an passé, l'ouvrage

sur *le Cerveau*, nous donne cette année *le Problème cérébral;* sans compter les articles publiés dans divers recueils, ceci représente une somme respectable de travail. Convaincu, comme il le dit dans l'épigraphe de son livre, qu'un problème bien posé est à moitié résolu, M. Surbled a entrepris de concilier la philosophie et la science à propos de l'activité de l'organe ou plutôt de l'appareil si délicat et si complexe que présente le système nerveux central. Les questions les plus épineuses et les plus abstruses sont abordées dans ce volume, traitées avec méthode et résolues dans un sens orthodoxe. Toutefois on aimerait qu'elles fussent en général approfondies davantage. Les problèmes scientifico-philosophiques ne sont pas des positions militaires qu'on enlève par un coup de main ; il y faut des travaux d'approche et des opérations dont les éléments se combinent et se réunissent pour imposer l'évidence, comme une lutte stratégique sagement ordonnée impose la victoire. L'opposition faite par l'auteur aux réflexes cérébraux n'est pas suffisamment justifiée. Je ne saurais que louer par contre l'exposé qu'il fait de la question des localisations cérébrales, où, en les admettant, il montre très bien qu'elles n'ont jamais été qu'un mauvais prétexte entre les mains de ceux qui ont tenté de s'en servir pour matérialiser l'intelligence, attendu que l'intelligence n'a pas d'organes.

12. — Écrire, après Maudsley, un livre sur *les Maladies de l'esprit*, eût pu être une ambition vaine de la part de beaucoup d'aliénistes ; mais un homme de la compétence du docteur Max Simon pouvait encore entreprendre cette tâche et la mener à bien. Il est vrai que son étude est moins un traité *ex professo* qu'un résumé destiné à faire connaître à tous ce qu'est en résumé la pathologie mentale, les conditions qui s'y rattachent et les moyens à leur opposer. L'auteur ne s'est pourtant pas interdit les vues originales et les appréciations personnelles, au contraire; c'est ainsi qu'il expose au début de son livre sa théorie des hallucinations, laquelle a déjà fait l'objet d'un mémoire spécial. Je n'ai pas à juger ce que vaut cette théorie, que l'on trouvera d'ailleurs ingénieuse. J'aime mieux insister sur le dernier chapitre, consacré au traitement de la folie. On est assez porté, dit-il, à douter de l'efficacité des médicaments à l'endroit de la folie ; et cependant rien n'est plus réel, pourvu que le médecin s'applique suffisamment à préciser l'indication à laquelle il convient de répondre, après quoi il lui sera loisible d'employer à cet effet soit les moyens hygiéniques, soit les médicaments, soit les méthodes préconisées, telle par exemple celle du no-restreint, soit enfin le traitement moral. On trouvera là, à ce sujet, d'excellents conseils dont pourront s'inspirer ceux qui ont charge et garde d'aliénés, et qui démontreront à tous combien est délicate et méritoire la mission de l'aliéniste qui s'y adonne, comme il convient, avec son esprit et avec son cœur.

13. — L'organisation de l'éducation est un problème complexe, qu'il faut chercher à résoudre à l'aide des données scientifiques, qui sont ses principaux facteurs. Tel est l'avis de M. le docteur Nogier, et s'il ne répond pas à la totalité des données que nous voudrions voir entrer dans le programme de l'enseignement, du moins il est exact dans la mesure de celles qu'il tend à embrasser. Étudiant successivement la faculté d'agir, de parler, la connaissance sensible, la mémoire et le discernement du vrai, du beau, du bien et de l'utile, *l'Éducation des facultés mentales* est un petit traité psychologique de l'éducation, basé sur cet axiome : toute méthode qui ne s'adapte pas au mécanisme de la faculté à mettre en jeu ne peut que fausser ce mécanisme ou le rompre. Aussi l'auteur demande-t-il un remaniement des méthodes et des programmes de l'enseignement basé sur les données anthropologiques et sur les différents modes de fonctionnement des facultés, afin de ne pas se borner à l'illusion du savoir.

14. — Une étude du caractère a souvent été tentée ; c'est un sujet qui prête à d'admirables amplifications littéraires et sur lequel on peut difficilement tarir. Mais si l'on cherche à se rendre compte d'une façon précise de ce qui constitue le caractère de la qualité psychique à laquelle il appartient et sur laquelle il repose, on s'aperçoit vite du vague ou de la confusion dans lesquels se sont tenus la plupart des auteurs qui ont abordé ce sujet. En étudiant *le Caractère de l'enfant à l'homme*, M. Pérez a pensé agir plus scientifiquement. Sa méthode est surtout descriptive : il prend des types d'enfant divers, et, sans s'astreindre à les classer définitivement, il en décrit cependant six types principaux autour desquels peuvent se grouper les formes mixtes ou intermédiaires. Après avoir indiqué quels facteurs physiques et physiologiques doivent entrer en ligne de compte dans une analyse de la personnalité morale, il décrit les rapports du caractère avec le tempérament, avec la morphologie générale du sujet, avec ses aptitudes sensitives et motrices. Il conclut alors, à peu près comme Frédault, que ce qui définit le mieux le caractère, c'est la manière selon laquelle l'activité se déploie. Le caractère tient directement à l'action. De là les caractères vifs ou lents, ardents ou pondérés, et les caractères mixtes. Les rapports du caractère avec l'intelligence, bien qu'indirects, n'en existent pas moins, et c'est par eux que se termine cette consciencieuse étude que devraient lire tous ceux qui s'occupent d'éducation et de pédagogie.

15. — Le directeur adjoint du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne, connu déjà par d'intéressants travaux sur la matière, M. Binet, a réuni des faits curieux, empruntés à l'ordre physiologique, à l'ordre morbide et à l'ordre expérimental, et dans lesquels l'unité normale de la conscience est brisée ou paraît l'être. Beaucoup d'auteurs se sont occupés de ces *Altérations de la personnalité ;* M. Bi-

net a résumé dans son livre ces singulières observations; celles de personnalités successives, celles de personnalités coexistantes, celles enfin que peuvent produire les expériences diverses de suggestion. Ce livre rappelle celui que M. Ribot écrivit naguère sur les *Maladies de la personnalité;* mais il contient un ensemble de faits plus étudiés et plus compréhensifs tout à la fois; enfin la tournure d'esprit plus physiologique de l'auteur donne à son livre un caractère de précision et de sévérité scientifique qu'on ne trouve pas ailleurs au même degré. Pourquoi faut-il que ce livre soit conçu avec un dédain si complet ou tout au moins avec une méconnaissance presque voulue de l'ancienne psychologie? Ce n'est pas à dire cependant que M. Binet soit étranger à toute notion de ce genre, tant s'en faut. Il a sous ce rapport une supériorité remarquable sur beaucoup de ses confrères en biologie; mais je ne puis me défendre de penser qu'en face des problèmes si embarrassés et si obscurs au milieu desquels nous promène son livre, il en eût écarté un certain nombre et résolu plusieurs autres, s'il eût bien voulu s'éclairer un peu mieux du flambeau de la philosophie scolastique. La question en vaut la peine; il s'agit de la conscience et de la personnalité, c'est-à-dire des problèmes qui tiennent au plus profond de notre être et à la solution desquels s'attache nécessairement notre dignité morale et notre distinction intellectuelle. Faut-il ne voir dans ces faits de conscience que des associations d'actes physiologiques capables de se désagréger et de se disloquer au gré de certaines influences tout accidentelles, ou bien y a-t-il quelque chose qui domine ces actes, qui les gouverne dans l'état normal et, dans certaines conditions, les laisse se dissocier et se contrarier comme les chevaux d'un attelage dont le maître a perdu les rênes? Ce livre, que je ne saurais autrement analyser, est bourré des faits les plus heureusement choisis, pour montrer sous toutes les faces possibles quelles sont les principales données du problème; nul doute qu'il ne fournisse aux psychologues des données fort précieuses pour l'étude des soi-disant multiples personnalités observées chez un sujet unique.

16. — Avec M. Badaud, nous sommes dans le domaine du merveilleux ou soi-disant tel. Le *Coup d'œil*, qu'il nous présente, *sur les Thaumaturges et les médiums du XIXe siècle* est en effet une description à vol d'oiseau, sans grande critique, sans divisions surtout, et sans ordonnance quelconque, sur les faits extraordinaires qui se sont produits à Kaltern, Capriana et Oria, chez Marie de Mœrl, Domenica Lazzari et Palma Matarrelli. Une lettre à M. Anatole France ouvre le volume et nous apprend comment l'auteur du *Coup d'œil sur la magie au XIXe siècle* a été conduit à publier ce second volume, tout aussi curieux que le premier sans doute, tout aussi exact, je le crois bien, mais tout aussi dépourvu de méthode et de critique. C'est du reste moins un défaut de facture qu'un système voulu par l'auteur; aussi ne saurait-il

m'en vouloir de le relever, car c'est bien une des singularités de son livre.

17. — J'ai présenté naguère dans le *Polybiblion* un livre du professeur Charcot, moitié texte, moitié album, relatif aux convulsions étudiées dans les reproductions des artistes et des grands maîtres. M. le docteur Ed. Lefort a eu l'idée de faire le même travail relativement aux criminels. *Le Type criminel d'après les savants et les artistes* comprend une première partie, toute de texte, où sont rappelés quels caractères certains savants ont cru pouvoir attribuer à la physionomie des criminels; sans conclure d'ailleurs si c'est le type moral qui communique au physique son aspect, ou si c'est la conformation physique qui influe sur le moral. La deuxième partie, vraiment originale, est un recueil très fouillé des types criminels représentés dans la peinture des différentes écoles et dans la statuaire. Des planches nombreuses rappellent ces types et sont des plus intéressantes à parcourir, ou mieux, à étudier. L'auteur s'y révèle physionomiste autant que critique d'art. Je lui conseillerai seulement d'éviter quelques négligences et quelques obscurités de style qui font tache dans son œuvre. Ses conclusions méritent d'être relevées : les artistes ont évidemment cru qu'à la laideur de l'âme devait correspondre celle du corps. Les grands peintres ont compris le type criminel d'une façon qui les rapproche beaucoup de celui que les savants décrivent aujourd'hui et que les statistiques et l'anthropométrie nous permettent de tracer.

18. — Le professeur Lombroso a dû tressaillir d'aise en lisant le livre du docteur Lefort. On peut s'en faire une idée en lisant le petit livre qu'il vient de publier lui-même sur *les Applications de l'anthropologie criminelle*. L'auteur de *l'Homme criminel*, de *l'Anthropologie criminelle*, etc., s'est fait, on le sait, le champion de cette idée, aujourd'hui cependant fort battue en brèche, qu'il y a un type physique du criminel. Son livre actuel s'efforce de montrer les applications que comporte sa théorie, applications que ses adversaires avaient taxées de nullité. Aussi est-ce surtout là un livre de polémique. Il se ressent de l'allure que comportent ces sortes de travaux; on y trouve les grands sectaires de la Révolution transformés en grands hommes et confondus avec les martyrs chrétiens; les anarchistes, toutefois, ne trouvent pas grâce devant lui; Ravachol, dont il donne le portrait, y est convaincu de porter les caractères de la bestialité. En somme, livre curieux mais bien contestable, et dans les données qu'il renferme et dans les conclusions auxquelles il conduit; il a toutefois le mérite réel de montrer que les types criminels représentés par les romanciers, aussi bien que par les peintres et par les sculpteurs, sont dus à des observations antérieures à sa théorie, avec laquelle ils s'accordent assez bien pour lui apporter une certaine confirmation.

19. — Il est difficile d'écrire sur l'ivresse un livre plus largement compréhensif que celui de M. Basset : *Étude physiologique sur l'ivresse, ses causes, ses formes, ses conséquences.* A une époque où l'usage des moyens d'ébriété est devenu d'un usage aussi répandu et aussi excessif, il n'est pas mauvais de montrer en quoi consiste cet état de l'économie vivante, dans lequel, le plus souvent, les aptitudes inférieures s'émeuvent et se développent au point d'obnubiler, d'asservir et même d'anéantir les tendances les plus élevées de cette même activité. Les causes de l'ivresse, les agents communément employés à la provoquer, ceux qui sont d'un usage moins connu et moins répandu encore, toutes les causes d'excitation nerveuse, les entraînements passionnels et les exagérations de l'ordre affectif, voilà ce qui domine aujourd'hui l'existence de beaucoup de personnes, voilà comment l'être libre se fait l'esclave de la jouissance. C'est une étude où l'hygiène confine à la morale et ouvre des horizons immenses au moraliste et au médecin. L'auteur le montre en étudiant non seulement les causes de l'ivresse et en particulier tous les agents toxiques qui peuvent la provoquer ; il le montre surtout en étudiant l'ivresse dans son évolution, dans ses phases et dans ses degrés, et aussi dans les formes diverses qu'elle peut revêtir ; enfin, dans les conséquences désastreuses qu'elle entraîne fatalement et qui mettent en péril l'individu, sa santé physique et morale, et la société elle-même avec toutes les institutions qu'elle comporte. J'aurais bien quelques réserves à faire, quant au fond, sur l'interprétation physiologique que propose l'auteur, notamment sur la congestion et la compression du cerveau, auxquelles il fait jouer un rôle considérable, et sur quelques détails de forme ; mais n'ayant que peu d'espace à lui consacrer, je tiens avant tout à dire que c'est là une monographie très étudiée et très saine.

20. — Plus savantes et plus spéciales, les *Leçons sur l'alcoolisme* ont été professées à l'hôtel-Dieu de Marseille par le professeur Villard et recueillies par son chef de clinique, le docteur Pagliano. La première leçon, sous le titre : « Comment on devient alcoolique, » ne manque pas d'humour en même temps que de fine observation. On y trouve l'origine de l'expression populaire : « tuer le ver, » et cette histoire montre combien il est facile, quand on le veut bien, de créer ou de justifier les plus dangereuses habitudes. L'alcoolisme aigu et chronique, les altérations alcooliques des principaux viscères, du poumon, du système nerveux central et périphérique, les rapports de l'alcoolisme avec la paralysie générale, avec toutes les maladies accidentelles, tels sont les sujets de ces leçons. Elles se terminent par une étude de l'alcoolisme chez la femme et par une étude statistique qui nous montre l'alcoolisme s'étendant du nord au midi, comme une tache d'huile, et, avec lui, les tristes dégénérations morales et physiques qu'il entraîne. C'est là une étude aussi sérieuse au fond qu'agréable dans la forme. Le dernier chapitre

est consacré à des considérations historiques fort curieuses : on y trouve la légende racontée par Laboulaye, selon laquelle le diable aurait arrosé la vigne de Noé avec le sang d'un agneau, d'un lion, d'un singe et d'un porc. Je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'il en faut conclure.

21. — Les lecteurs du *Polybiblion* ont peut-être suivi les incidents qui ont marqué les séances de la conférence sanitaire internationale de Venise. Il s'agissait de savoir si l'Europe arriverait à s'entendre pour écarter le fléau cholérique qui, endémique dans certains pays d'Orient, se transporte de temps en temps, sous forme de grande épidémie, dans les divers pays d'Europe, qu'elle parcourt en y semant la maladie et avec elle la mort qui la suit si souvent. Il s'agissait surtout de régler la police sanitaire du canal de Suez, qui est la véritable clef de la situation, la voie maritime par laquelle l'épidémie venue de l'extrême Orient gagne l'Égypte, la Méditerranée et l'Europe tout entière. L'Angleterre prétendait se soustraire à ces règlements ; ce fut le mérite des représentants de la France, à force d'insistance et de clarté, d'obtenir que la question fût jugée comme il convenait. *La Défense de l'Europe contre le choléra* est un peu la relation de ce qui se passa alors, et surtout un exposé des éléments de la discussion telle qu'elle fut conduite ; mais c'est encore et surtout une sorte de monographie de l'histoire internationale et prophylactique du choléra, enrichie de toutes les données que l'étude des épidémies précédentes a permis d'y ajouter, des faits nombreux dont la bactériologie l'a si heureusement accrue, et aussi des moyens à mettre en œuvre en pareille occurrence. Cette étude menace malheureusement de devenir plus qu'une actuatité. Le choléra est encore une fois à nos portes ; on a pu même se demander s'il n'était pas déjà entré subrepticement jusque dans notre capitale. En tout cas, il se rapproche beaucoup de nos frontières et nous assiège à la fois du côté de la terre et du côté de la mer. C'est le moment de mettre à profit les mesures sages et effectives que proposent les savants hygiénistes. On ne trouve pas seulement dans ce livre l'étude du choléra, mais encore l'exposé de toutes les mesures susceptibles de l'écarter, sinon de le combattre : les conseils supérieurs de santé d'Orient, de Constantinople et d'Alexandrie d'Égypte notamment, les postes sanitaires, les mesures de désinfection instituées aux frontières, dans les ports d'attache et jusque sur les navires, où elles ont rendu déjà d'immenses services, jusqu'à éteindre sur place une épidémie née pendant une traversée. Une bibliographie très riche et des cartes très claires terminent ce volume, qui vient bien à son heure.

22. — L'*Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique* continue sa publication ; elle nous offre cette année le tome quatrième et les deux premières livraisons du cinquième, c'est-à-dire l'hygiène urbaine (suite), l'hygiène rurale et le début de l'étude consacrée à l'assistance. C'est

toujours le même plan aussi largement conçu que libéralement exécuté, peut-être même trop généreusement, si l'on compte avec quelle abondance de documents et de détails sont rédigés la plupart de ces articles. Qu'on en juge : les dépôts mortuaires, cimetière et inhumation, et la question de la crémation, ouvrent le volume; suit la question d'éclairage, qui comporte plus de deux cents pages, jusqu'aux procédés mis en usage pour l'allumage des lampes quelles qu'elles soient. L'hygiène rurale est étudiée au point de vue de la population, au point de vue de la terre, des habitations et de leurs annexes diverses; suit une étude générale des hameaux et villages au point de vue hygiénique, l'hygiène du paysan, sa toilette, son régime alimentaire, une étude de la morbidité et de la mortalité rurales, la culture et le travail, l'état moral et intellectuel. Il m'est impossible d'analyser, même succinctement, ces articles si complets et si scrupuleusement conçus; les documents qu'ils renferment sont considérables, ceux qu'ils indiquent ne se peuvent compter. C'est une mine précieuse dans laquelle l'hygiéniste ne sera pas seul à puiser, mais l'observateur, mais le philosophe, mais surtout l'économiste, y trouveront quantité de données qui les intéressent et la matière des plus importantes déductions.

23, 24, 25, 26. — On voit, par ce qui précède, l'importance que l'hygiène a prise dans le domaine scientifique et par les faits multiples qu'elle réunit, par l'analyse profonde à laquelle elle les soumet, et par les nombreuses applications utiles qu'elle tire de ses études. Pour ces divers motifs, l'hygiène devait tomber rapidement dans le domaine de la vulgarisation et y provoquer toute une littérature, mais dont les œuvres ne sont pas toutes également recommandables.

— Les *Éléments d'hygiène*, de M. L. Mangin, professeur de sciences naturelles, ont été rédigés pour répondre aux programmes officiels des classes de philosophie et des écoles primaires supérieures et normales, C'est un manuel consciencieux et méthodique qui embrasse successivement l'étude des maladies épidémiques, celle des aliments et des accidents qui se rattachent à l'alimentation, l'étude des boissons fermentées, celle de l'eau, de l'atmosphère, des climats, etc. La peau et ses sécrétions, les sens et leur usage, la gymnastique, les conditions de l'habitation, sans oublier un appendice consacré aux lois et règlements sanitaires : tel est le bilan de ce volume. Au courant de la science, cet ouvrage renferme un exposé clair et méthodique des nombreuses applications que la théorie de Pasteur peut permettre de mettre en œuvre pour arrêter le développement des germes épidémiques. Aussi clairement ordonné que soigneusement rédigé, ce livre ne convient pas moins à l'enseignement qu'à la vulgarisation.

— Les livres de M. Monin ont beaucoup de succès, et ce n'est pas sans raison. C'est surtout dans le domaine de la vulgarisation de l'hygiène

qu'il exerce son talent, et ce talent est habile à bien dire, à relever la monotonie d'un exposé trop méthodique par un tour heureux, par une citation littéraire, voire même par une anecdote. *La Lutte pour la santé* est un livre où se remarquent toutes les qualités. Celui-ci n'a rien de didactique ; il passe en revue un certain nombre de questions qui sont en effet des actualités d'hygiène et de médecine sociale et constituent un volume intéressant : les égouts et l'eau potable, la lutte contre la phtisie, l'étude de certaines maladies populaires pour ainsi dire, un article en passant sur la « femme médecin, » etc., tels sont ceux que je relève comme les plus saillants. Un article sur la crémation termine le volume ; l'auteur s'y montre partisan de cette pratique au point de méconnaître ce qu'ont de respectable les objections et les oppositions qu'on y peut faire. Nous le renverrons pour cela aux auteurs beaucoup mieux inspirés de l'*Encyclopédie d'hygiène.*

— En collaboration avec le docteur Dubousquet-Laborderie, le même docteur Monin nous donne encore un véritable *Précis élémentaire d'hygiène* didactiquement conçu, celui-là, portant en épigraphe une citation de Bossuet (la santé dépend plus des précautions que des remèdes), et qui vise le programme des lycées et collèges. On y trouve un chapitre, qui sort peut-être un peu du programme, sur les moyens d'améliorer les classes ouvrières. Il est quelque peu question dans ce chapitre des moyens moraux à employer à cet effet, mais comme on sent que les auteurs sont persuadés de l'insuffisance des moyens qu'ils conseillent ! — Que la déesse Hygie soit la divine émanation de la Raison humaine, la fille légitime du bon sens et de l'observation, soit ; j'aurais préféré quelque personnification d'allure moins mythologique, mais à part cette observation et une autre aussi relative à ce que, dans les citations renvoyées en bas de page, on ne trouve absolument que les travaux déjà publiés des auteurs de ce livre, à part cela, dis-je, ce manuel est bien fait et contient beaucoup de faits nouveaux.

— Quelques pages du docteur Latapie sur *la Mortalité des enfants et la loi Roussel* sont un chaleureux appel à tous au sujet de l'application de cette loi bienfaisante, qui a déjà sauvé la vie d'un nombre considérable de jeunes enfants et doit produire des résultats meilleurs encore ; on y trouve aussi un plaidoyer éloquent et dûment argumenté en faveur d'une assistance plus charitable et plus libérale à la fois des mères et des enfants.

27. — Un bon petit livre, pouvant convenir à quiconque désire pratiquer chez soi, sans grand appareil et sans grand fracas, une gymnastique efficace et décente cependant, c'est *la Gymastique à la maison*, de MM. Angerstein et Eckler, que M. le docteur Alquier publie en français chez Baillière. Un nombre considérable de figures bien faites, et des programmes détaillés d'exercices méthodiquement gradués achèvent de faire

de ce livre un manuel très pratique en même temps que sagement inspiré.

28, 29. — Un professeur de gymnastique à l'école normale de Bruxelles a fait un traité complet, quoique fort concis, de *gymnastique éducative*, comme il l'appelle ; et ce traité a été couronné par l'Académie royale de Belgique. La description minutieuse des mouvements et des exercices que peuvent exécuter les élèves, avec ou sans engins, jusqu'au maniement de la canne et du fusil : tel est le contenu de ce livre, avec de nombreuses figures au trait, qui en éclairent le texte dans lequel elles sont intercalées. L'ouvrage, dit le rapporteur du jury des prix, M. Wagener, sera d'une grande utilité dans les familles et dans les écoles dépourvues d'installations spéciales ; et là où ces installations existent, il donnera de précieux renseignements sur les meilleurs moyens de s'en servir. Après une étude rapide des divers éléments qui se rattachent à l'enseignement de la gymnastique et aux questions qu'il soulève, l'auteur a fait large la part réservée à la pédagogie et à la méthode.

— Du même auteur, nous avons un *Petit Cours de natation* aussi savant que pratique, qui est d'ailleurs le développement du chapitre consacré à cet exercice dans le volume précédent. Rien n'est oublié dans ce recueil ; on y trouve d'excellents conseils sur la manière d'opérer les sauvetages, et aussi sur les soins à donner en cas d'accident.

30. — Dans cette publication (*Hygiène de la table*), dit son auteur le docteur Degoix, vous trouverez, cher lecteur, sous une forme parfois joviale, jamais pédante (ne fût-ce que pour ne pas troubler vos précieuses digestions), des préceptes qui peuvent vous être essentiellement utiles. Ce que l'auteur entend nous garder, si l'on suit ses conseils, n'est rien moins que la liberté de notre esprit ; ce dont nous ne saurions lui témoigner trop de gratitude. Nul doute en effet que nous puissions retirer un aussi bon résultat de ses excellents conseils, d'autant que ceux-ci nous sont offerts sous la forme la plus séduisante, avec un esprit souvent malicieux, toujours de bon aloi, ou même avec une charmante bonhomie. Tous les éléments de l'alimentation, solides, liquides et mixtes, sont passés en revue avec cet humour de savant pratique qui, rompu aux rigueurs et aux sécheresses du savoir, sait encore une chose en plus, c'est-à-dire le moyen de dorer la pilule et de la faire accepter des plus récalcitrants.

31. — Assez d'hygiène, me direz-vous ; mais est-ce ma faute à moi si l'hygiène est devenue si envahissante : l'hygiéniste, qui s'est nécessairement condamné à embrasser tout à la fois l'anatomie, la physiologie, la biologie, la pathologie, la microbiologie, etc., etc., voire même l'arithmétique dont il a besoin pour établir ses statistiques, ses moyennes, ses pourcentages, n'entend pas nous faire grâce des idées que toute cette cuisine engendre dans son cerveau. C'est en ces termes, ou à peu

près, que le docteur J. Nattus nous présente ses *Abus de l'hygiène et des médicaments*, c'est-à-dire un recueil d'une douzaine de chapitres écrits d'une plume alerte, non moins enlevée que celle du docteur Degoix, non moins exacte aussi et traduisant en termes spirituels des conseils fort utiles. Depuis le coton dans les oreilles jusqu'à la passion des médicaments, que de préjugés anti-scientifiques ou même scientifiques sont spirituellement attaqués dans ces pages. En somme, voici deux livres qu'on peut ouvrir sans crainte de perdre son temps et sans danger de s'ennuyer, ce qui n'est pas *unum et idem*.

32. — Dans le procès entamé entre *le Lait bouilli et le lait cru*, le goût a généralement et depuis longtemps prononcé en faveur du second contre le premier; l'hygiène en appelle de ce jugement et prétend faire renverser la sentence. C'est ce que le docteur Drouet établit avec grand luxe de preuves à l'appui et grand luxe d'indications bibliographiques. S'appuyant, d'une part, sur ce que le lait bouilli n'est ni moins digestible ni moins nutritif, et qu'il se conserve mieux que le lait cru, d'autre part, sur ce que le lait cru est souvent le véhicule de germes contagieux et en particulier des germes de la tuberculose, tandis que ces germes divers sont tués par l'ébullition, l'auteur conclut, au nom de l'hygiène, qu'il ne faut user que de lait bouilli, notamment dans l'allaitement artificiel des jeunes enfants. Il est bon de rappeler que si l'ébullition est le mode le plus simple et le plus commun de stériliser le lait, il en est encore d'autres qui peuvent avoir la même efficacité et permettent de conserver intact, plus ou moins longtemps, ce précieux aliment.

33.— A notre époque de tableaux réalistes et de maladives descriptions, la peinture d'un hôpital a tenté plus d'une plume et elle fait le morceau de résistance de plus d'une œuvre littéraire. Dans *la Cité de misère*, cette peinture est elle-même le sujet du livre, et elle est traitée avec un développement fait pour satisfaire les curiosités les plus difficiles. Depuis la porte d'entrée jusqu'à l'amphithéâtre, depuis les laboratoires jusqu'à la buanderie, tout est passé en revue. Mais ce n'est pas ici une revue sèchement descriptive, c'est une description animée; c'est la vie à l'hôpital, avec le tableau de ses misères physiques et morales, avec le mouvement des cliniques et des travaux des médecins, avec le concours des infirmiers et des sœurs. Car il y a encore des sœurs à l'hôpital Saint-Louis; il y a une chapelle, un aumônier, un service du culte et des sacrements, dont on administre le baume consolateur et bienfaisant aux malades et aux mourants qui le réclament. L'auteur décrit avec un charme contenu la messe à l'hôpital et le saint viatique. On aimerait à trouver en lui les indices d'une conviction religieuse, mais il ne témoigne à ce sujet qu'un profond respect, une réelle sympathie, mais pas de foi. Liberté, Charité, Humanité, telle est

la devise qu'il propose à l'assistance publique et qui semble résumer sa doctrine. Nombre de réflexions judicieuses, profondes même, émaillent ces pages descriptives de la misère, de la maladie et de la mort ; on y loue la foi, on la recommande, comme une source riche de force et de paix, mais c'est tout ; on oublie l'amour. Sully-Prudhomme a écrit pour ce « bon » livre une préface dans laquelle il expose le tourment que lui cause comme à tant d'autres le problème du mal et de la douleur et son espoir de les voir s'effacer du livre de la vie humaine. C'est une preuve nouvelle de ce besoin de croire qui tourmente les âmes généreuses ; elles appellent l'utopie pour remplacer la foi.

34. — Pour en finir avec l'hygiène, passons les Pyrénées avec M. le docteur Delvaille. Beaucoup parmi nous regardent volontiers l'Espagne comme un pays attardé dans les mœurs d'un autre âge, et lui en attribuent volontiers toutes les ignorances. Or M. Brouardel, dans la préface qu'il a écrite pour cette brochure, leur apprend que, dans la solution à donner à beaucoup de problèmes concernant l'assistance et l'hygiène, l'Espagne a été notre précurseur, et que nous luttons en ce moment pour obtenir une organisation sanitaire analogue à celle qui fonctionne chez elle. Tout ce qui concerne l'hygiène publique, laboratoires, mesures de désinfection, conseils de salubrité, médecine publique, médecine communale, maisons de secours, écoles de sourds-muets et d'aveugles, asiles de bienfaisance, tout cela est décrit dans *Une Mission en Espagne.* On trouve là réunis quantité de documents relatifs à l'hygiène et à l'assistance en Espagne en général, à Madrid et à Barcelone en particulier. C'est nous faire connaître sous un jour nouveau ce qu'est ce riche et beau pays.

35. — De l'Espagne en Afrique il n'y a pas loin. Il semble qu'il y ait une plus grande distance entre un Père jésuite et un livre de médecine; il est vrai que le Révérend Père est missionnaire et que son ouvrage sur *les Maladies de l'Afrique tropicale* est une relation de ce qui se passe dans ces régions, du côté de la santé et de la maladie, et de ce qu'il convient de faire pour conserver l'une et guérir l'autre. Les fièvres palustres, les dysenteries, le coup de soleil, le scorbut, sont successivement décrits par le missionnaire, qui a souvent été témoin, sinon acteur, dans ces terribles passes; des appendices au volume traitent des médicaments et objets de pansement dont il convient de se munir en pareille occurrence et aussi des ressources modestes qu'offrent au voyageur la médecine et les médicaments indigènes, c'est-à-dire les plantes médicinales de ces contrées.

36. — Les études médicales sont bien complexes, elles se sont divisées en un grand nombre d'études spéciales; aussi est-ce une satisfaction aussi rare que vive pour l'esprit du médecin ou plus généralement du savant, quand il rencontre une de ces œuvres qui, partant des bases solides de la physiologie expérimentale, groupe un nombre plus ou

moins considérable de connaissances dans un ensemble synthétique harmonieux et solide. Tels sont *les Éléments de pharmacologie générale* du docteur de Buck, titre moins compréhensif que ne l'est le livre, mais qui est bien en effet le « résumé des connaissances physiologiques nécessaires à l'étude de la thérapeutique. » L'auteur ajoute que son travail est à l'usage des praticiens et des étudiants; et je suis de son avis : ce livre est un de ceux qui peuvent rendre aux uns et aux autres les plus grands services, non pas tant par ce qu'il leur apprend, quoiqu'il soit bourré de faits, mais surtout par l'ordre qu'il met dans le bagage parfois confus de leurs connaissances. Comment ne dirai-je pas de cet ouvrage, conçu sur le même plan que d'autres dont je suis l'auteur, tout le bien que j'en pense? On le comprend de reste. C'est, en effet, l'étude des indications thérapeutiques que nous présente M. de Buck, étude basée, comme il convient, sur la physiologie et sur les données les plus sûres et les plus récentes de la physiologie, et appuyée de la liste de tous les agents thérapeutiques et médicamenteux qu'il convient d'employer pour satisfaire à cette indication. Un résumé très succinct de chimie physiologique est annexé à ce volume et le termine, tandis qu'il s'ouvre par des considérations psychologiques établies d'après les meilleures méthodes.

37. — Les bibliothèques de province renferment souvent des documents intéressants, mais perdus et ignorés jusqu'à ce qu'un chercheur curieux vienne à les découvrir. Heureux alors si ce chercheur aussi instruit que curieux sait mettre au jour et en valeur sa découverte. C'est ce qui est arrivé au docteur Coulon : ayant eu la bonne fortune, nous dit-il, de rencontrer, à la bibliothèque communale de Cambrai, un manuscrit du XIIIe siècle écrit en langue romane et contenant un certain nombre de recettes médicales employées dans le Cambrésis, il eut l'habileté de le traduire et la bonne pensée de le publier, avec une page de spécimen fort curieuse, en l'encadrant dans une revue générale des *Curiosités de l'histoire des remèdes* depuis l'origine jusqu'aux plus récentes découvertes. C'est un aperçu rapide où se montrent en raccourci les progrès de la thérapeutiqne, depuis ses débuts empiriques jusqu'aux plus récentes acquisitions scientifiques. Ce n'est point là une œuvre didactique, mais une intéressante revue.

38, 39. — *Les Plantes médicinales de la Bourgogne*, ainsi que *l'Art d'administrer les médicaments aux enfants*, sont deux petits volumes d'intérêt connexe, dans une certaine mesure. Tous les habitants du centre de la France pourront consulter avec fruit le catalogue de M. Ém. Ferrière, et les applications que l'on peut faire de toutes ces plantes au traitement des maladies. On ne saurait trop recommander les conseils qu'ajoute l'auteur pour mettre en garde ses lecteurs contre les remèdes mystérieux des sorciers de village et autres empiriques.

Quant à *l'Art d'administrer les médicaments aux enfants*, il intéresse aussi bien des gens, car ce n'est pas toujours une médecine facile à pratiquer que la médecine infantile ; on s'y heurte à des difficultés d'exécution qu'il est bon d'éviter ou de tourner quand on le sait faire, ou alors qu'il faut vaincre quand on sait le vouloir.

40. — *Les Sels de strontium*, introduits récemment dans la thérapeutique par le docteur Laborde et essayés par le docteur C. Paul, sont vite devenus des remèdes fort usités. Outre le mérite de l'actualité, lequel serait mince, ils ont celui de venir enrichir des médications difficiles et un peu pauvres jusqu'ici. Les caractères chimiques et physiologiques de ces sels ont montré de quelle utilité ils pouvaient être, notamment le lactate, le bromure et peut-être aussi l'iodure et l'azotate. Dans l'albuminurie, le lactate trouve souvent un heureux emploi. Dans les cas nombreux où conviennent les bromures, le bromure de strontium, mieux accepté que les autres par l'estomac, mieux toléré par le système nerveux, devra souvent leur être préféré et plus souvent encore leur être adjoint. Il n'est pas jusqu'à l'industrie qui ne puisse les utiliser dans la fabrication du sucre et dans le déplâtrage des vins.

41. — A mesure que s'allonge le catalogue des faits d'observation scientifique, les savants reconnaissent de plus en plus l'impossibilité de les embrasser tous. De cette situation sont nés les dictionnaires et les encyclopédies qui, traitant chaque sujet à la lettre qui le désigne, permettent aussi de distribuer chacun d'eux à un auteur différent, sans crainte de rompre une unité qui n'a pas de raison d'être, ni unité de doctrines ni unité de composition. Mais les dictionnaires ne répondent pas à tous les desiderata ; il vient bien un moment où l'on désire avoir sous la main un traité d'ensemble dont la forme didactique présente les données scientifiques dans une unité plus satisfaisante pour l'esprit et dans un cadre doctrinal un peu moins hétérogène. Tel a été le but des auteurs du *Traité de médecine*. Ne pouvant en confier la rédaction à un seul d'entre eux, ils se sont groupés un certain nombre : assez pour pouvoir mener à bien l'énorme besogne que représente un tel traité, assez peu cependant pour que la diversité du nombre, entraînant la diversité des points de vue, ne vînt pas rompre toute unité, mais de telle sorte que celle-ci fût au contraire respectée autant qu'elle peut l'être dans une telle œuvre.

Cet ouvrage formera six gros et grands volumes, d'un millier de pages environ chacun. Le troisième, qui vient de paraître, est ainsi distribué : maladies de la bouche et du pharynx, de ses annexes, par le docteur Ruault (p. 1 à 249) ; maladies de l'estomac et du pancréas, par le docteur Mathieu (p. 249 à 425) ; maladies de l'intestin et du péritoine, par le docteur Courtois-Suffit (p. 426 à 665) ; enfin, maladies du foie et des voies biliaires, par le docteur Chauffart (p. 665 à 963).

Impossible d'analyser en quelques lignes de tels travaux. Publié sous le patronage de MM. Charcot et Bouchard et sous la direction de M. Brissaud, le *Traité de médecine* ne veut être ni un manuel ni une encyclopédie, mais un livre « d'étude et de vulgarisation destiné à la fois aux élèves de la génération actuelle et aux médecins de la génération précédente. » Et l'œuvre répond assez bien au programme pour qu'on puisse en féliciter vivement les auteurs, en même temps que l'éditeur intelligent et dévoué qui leur a très heureusement prêté son concours.

42. — Les œuvres de médecine appliquée ou de clinique pure se font aujourd'hui plus rares; elles cèdent le pas à celles qui ressortissent davantage à la chimie biologique ou à la microbiologie. Les leçons de Th. Grainger-Stewart sur *l'Albuminurie* sont cependant de bonnes leçons cliniques dont le docteur Beugnies a bien fait de nous donner une traduction. Une étude chimique des différentes albuminuries, l'albuminerie physiologique, la valeur séméiologique de l'albuminurie, précèdent l'étude des maladies dont l'albuminurie est le principal symptôme. Des leçons très étudiées sont consacrées au régime alimentaire ainsi qu'aux divers traitements qui conviennent aux maladies albuminuriques. J'insiste sur les développements donnés avec juste raison à l'albuminurie physiologique et paroxystique, notamment l'albuminurie alimentaire et l'albuminurie par exercice musculaire. Ce sont des faits bien intéressants, en effet, à cause des applications utiles auxquelles ils conduisent tout naturellement.

43. — Les *Leçons de clinique médicale* du docteur Lancereaux ont été recueillies parmi celles que le professeur a données à l'hôpital de la Pitié et à l'Hôtel-Dieu, depuis 1879 jusqu'à l'année dernière. Le maître, qui s'est fait une réputation d'anatomo-pathologiste distingué, montre par ce volume qu'il n'est pas moins bon clinicien. Ce sont surtout les maladies chroniques qui l'attirent, et c'est la pathogénie qui l'intéresse le plus; aussi, après une introduction consacrée à quelques observations générales sur la médecine clinique, c'est aux intoxications qu'est consacrée la meilleure partie de ce volume, puis à la syphilis, qui est encore une intoxication, à la tuberculose, au rhumatisme et à la goutte, au diabète. Tels sont les principaux sujets que M. Lancereaux étudie. Notons en passant sa leçon sur le diabète maigre ou diabète pancréatique, une affection qui lui appartient, car elle était à peu près méconnue avant qu'il eût indiqué les relations qu'elle offre entre l'élimination du sucre et les altérations de la glande pancréatique.

44. — Il est dans le monde des microbes certains bacilles qui font beaucoup parler d'eux; et ce ne sont pas toujours les plus méchants, ce qui constitue pour eux un avantage sur d'autres individus. Tel est le *bacterium coli commune*, *bacillus coli communis*, selon d'autres auteurs. Ce nom signifie que ce petit organisme se rencontre en dehors de toute

maladie dans notre intestin. Mais s'il n'est pas virulent, il peut le devenir — nous devenons bien enragés quelquefois — il peut même se généraliser au point d'envahir l'organisme tout entier, et provoquer non seulement des entérites plus ou moins infectieuses, une sorte de choléra ou de dysenterie, il peut même s'attaquer au poumon, au cœur et au cerveau et ceci n'est pas sans importance au point de vue théorique, pour juger du rôle plus ou moins spécifique du microbe dans la production des maladies. Aussi le *bacterium coli commune*, dont on a déjà beaucoup parlé, me paraît-il appelé à jouer encore un rôle intéressant dans la science.

45. — On a depuis longtemps reconnu que les attitudes du corps ont une influence sur l'intensité des bruits normaux et pathologiques du cœur et sur la fréquence du pouls. M. Azoulay vient de coordonner en méthodes d'examen des malades les variétés d'attitudes qu'il convient de leur imposer pour obtenir telle ou telle modification dont la valeur séméiologique prend ainsi un caractère tout spécial. Le fait est curieux, il est pratique et utile : c'est plus qu'il n'en faut pour que, bien étudié, M. Azoulay ait fait œuvre utile en publiant *les Attitudes du corps dans l'examen des maladies du cœur.*

46. — La thèse inaugurale de M. Bougan a pour sujet *l'Anthrax.* Le sujet n'est pas nouveau, et cependant beaucoup d'études nouvelles ont été provoquées par lui, dans le but d'établir surtout son caractère microbien et sa contagiosité. L'auteur veut surtout recommander le traitement qu'il a vu employer avec beaucoup de succès dans le service de son maître, M. Polaillon, et qui consiste dans la destruction du foyer morbide au moyen des flèches de chlorure de zinc.

47, 48, 49. — L'organisme spécial de la femme, si souvent malade, me paraît tenir cette triste condition moins de la délicatesse de sa constitution que des perturbations qu'il est appelé à traverser, du fait des fonctions qui lui sont naturelles, du fait des accidents qu'il rencontre, et du fait aussi des interventions violentes auxquelles le soumet souvent avec inopportunité la pratique médico-chirurgicale. C'est la seule réflexion que je veuille émettre à propos *Des différents types de métrite* que nous présentent M. Jouin, pour le livre, et M. Péan, son maître, pour la préface. Le volume se divise en trois parties : la pathologie générale de l'inflammation utérine ; la thérapeutique de cette inflammation et de toutes ses manifestations ; quelques études de gynécologie qui se rapportent plus ou moins aux métrites. Ce n'est pas un livre de vulgarisation, et c'est aux médecins qu'il s'adresse.

— J'en dirai autant, à plus forte raison, de la brochure du Dr Reblaub. Inspirée par le professeur Guyon, elle a constitué une excellente thèse inaugurale, riche en documents et en observations bactériologiques, toute à l'ordre du jour. Les divers microbes qui sont susceptibles de s'installer le long des trajets intérieurs ici en question sont

décrits et classés en six espèces différentes; on y retrouve celui que nous voyions tout à l'heure siéger ordinairement dans l'intestin. L'auteur, plus éclectique que bien d'autres, admet que la présence du microbe ne suffit pas toujours à provoquer l'inflammation du réservoir où on le rencontre, et que cette inflammation peut résulter d'autres influences encore que le microbe.

— Le docteur Aviragnet n'est pas de ceux qui croient au fatalisme héréditaire. Pour *la Tuberculose*, par exemple, il pense, avec raison, que les enfants peuvent naître quelquefois déjà porteurs de la graine tuberculeuse dont la végétation parasitaire devra les étouffer tôt ou tard, mais que, le plus souvent, ils viennent au monde sans cette graine, atteints seulement d'une faiblesse congénitale qui les met en danger par elle-même et les expose indirectement à contracter la maladie. Les idées de contagion dominent ce travail, avec exagération, dirais-je, si je ne craignais d'être taxé de rétrograde. C'est, malgré cela, une intéressante et solide étude. Beaucoup de faits intéressants et d'utilité pratique y sont parfaitement établis et bien exposés. Telle est, entre autres, la facilité que la maladie tuberculeuse affecte à se généraliser, quand elle occupe un point quelconque du terrain infantile.

50, 51. — Le petit volume que le docteur Faisans donne, sous le titre de : *Maladies des organes respiratoires*, dans l'encyclopédie des Aide-mémoire de G. Masson, est un excellent résumé de la technique séméiologique des affections respiratoires, avec une appréciation succincte de la valeur des signes perçus. Inspection thoracique, palpation, percussion, auscultation, symptômes objectifs et subjectifs, commémoratifs divers, ce résumé comprend tout; il est fait pour faciliter grandement au clinicien la mise en œuvre méthodique de ces divers éléments d'un bon diagnostic.

— Il y a beaux jours que la chirurgie ne se contente plus des membres et qu'elle s'attaque à la « place forte » elle-même. La *Chirurgie du poumon* en est une nouvelle preuve; elle attaque le poumon pour le mettre au jour, ou même pour en retrancher quelque maladive partie. C'est à ces diverses opérations de pneumotomie et de pneumectomie que le docteur Richerolle a consacré sa thèse. Monographie intéressante de la question, historique compris ; elle constate un pas dans les progrès de la chirurgie.

52. — La collection que MM. Sée et Labadie-Lagrave ont entreprise continue son cours de publication par un gros *Traité* de plus de mille pages consacré aux *Maladies du foie*. M. Labadie-Lagrave ouvre ce volume par un résumé des données que l'anatomie et la physiologie nous apprennent sur la structure et sur les fonctions du foie; et après une étude d'ensemble des maladies de cet organe, suit une description détaillée de chacune d'elles : à commencer par les infections et intoxications, jusqu'aux hépatites, aux tumeurs, aux maladies parasitaires et

aux affections de voisinage, en particulier aux maladies des voies biliaires. Une étude des affections de la veine porte et de l'enveloppe péritonéale du foie clôt le volume. C'est là un traité clinique à la fois savant et pratique, une sorte de monographie des maladies du foie et de ses annexes ; il peut convenir aux élèves, qui y trouveront à apprendre, et aux praticiens, auxquels il fournira de nombreuses ressources, surtout au sujet des indications thérapeutiques.

53, 54. — Le rhumatisme et la goutte sont les maladies qui prédominent probablement, au milieu des civilisations avancées, sinon sur leur déclin ; aussi sont-elles plus que jamais à l'ordre du jour. Le traité de sir D. Duckworth venant après celui de Garrod semble nous montrer que la goutte est encore plus fréquente chez nos voisins d'outre-Manche que chez nous. Ce livre est, en tous cas, une excellente monographie. M. Lécorché, qui nous la présente, dit dans sa préface que l'originalité s'y allie à une grande érudition et aussi à un esprit des plus pratiques. L'idée générale du *Traité de la goutte,* c'est que la goutte est due sans doute à un trouble intime de la nutrition, mais que ce trouble est lié lui-même à une perturbation du système nerveux, ce qui est au moins fort contestable. Mais ces divergences d'interprétation ne tirent pas beaucoup à conséquence, parce qu'elles ne peuvent influer que fort indirectement sur la conduite qu'il convient de suivre. Aussi le traitement de la goutte est-il formulé de main de maître. « Le chapitre sur le régime à suivre dans la goutte est à méditer par tous les goutteux » et à lire par tous les médecins. Le traitement par l'hydrothérapie et les eaux minérales, la question d'un climat approprié, sont traités à fond dans le dernier chapitre.

— C'est le sujet spécial du livre du docteur de Bosia que celui de la cure de *l'Arthritisme aux eaux thermales de Bourbon-Lancy.* « Quand on a derrière soi toute une vie consacrée à l'étude de la médecine et à la pratique de cet art si difficile, on devient très prudent en présence de la responsabilité qui incombe au médecin qui veut faire connaître les propriétés d'une eau minérale et ses vertus curatives. » Cette citation dit toute l'honnêteté scientifique et le soin scrupuleux avec lequel le Dr de Bosia a conduit son étude du Wiesbaden français. Ce qui donnerait une haute valeur à cette cure, c'est qu'elle conviendrait aux affections organiques du cœur de cause arthritique, lesquelles affections sont au contraire assez souvent maltraitées par les cures thermales.

55, 56, 57. — Les maladies du système nerveux continuent à faire le sujet de beaucoup de travaux. Nous trouvons, entre autres, cette année, une très belle édition des *Leçons* d'un élève de Charcot, M. P. Marie, *sur les maladies de la moelle.* Depuis le *Traité sur les maladies de la moelle*, d'Ollivier d'Angers, paru il y a cinquante ans, l'histoire de ces maladies a fait un assez joli chemin. C'est d'abord l'anatomie elle-même de la moelle qui s'est enrichie, depuis dix ans surtout, de données

toutes nouvelles et précises, qui ont éclairé d'un nouveau jour la physiologie et la pathologie de la moelle épinière. Cette partie du système nerveux central tient une place si importante et elle est composée de faisceaux si compliqués que son étude a été longue à faire. On commence enfin à rattacher les divers types de troubles morbides que ces fonctions peuvent présenter à des lésions propres à certains faisceaux et systématisées, comme l'on dit, à tel ou tel d'entre eux. De là des espèces pathologiques qui se distinguent et par le type symptomatique qu'elles affectent et par la lésion nerveuse qui s'y rapporte, que celle-ci, d'ailleurs, intéresse le tissu nerveux lui-même, ou le tissu commun, dit conjonctif, qui sert à la fois au soutien et à la nutrition des tubes nerveux. S'adressant au grand public médical et non pas seulement aux spécialistes, ce livre renferme un excellent résumé des points élémentaires que comporte une semblable étude; l'auteur a ainsi cherché à la rendre pratique avant tout, négligeant de discuter à fond les théories de physiologie pathologique, qui sont de pure interprétation et n'importent que secondairement aux faits. Des planches très nettes illustrent ce volume, traité avec le soin que M. Masson apporte à ses grandes éditions.

—Toute petite qu'elle soit, l'édition de *Séméiologie et diagnostic des maladies nerveuses* aidera beaucoup à généraliser la connaissance de ces maladies. MM. Blocq et Onanoff donnent dans leur manuel, et je prends l'expression de manuel dans son meilleur sens, la marche à suivre en face d'une maladie du système nerveux, pour en diriger convenablement l'examen et pour en élucider le diagnostic au milieu des complexus symptomatiques si embarrassés par lesquels se manifestent ces maladies. Les troubles de la sphère psychique, ceux de la sensibilité et de la motilité, et aussi les troubles trophiques, sont successivement analysés, appréciés en eux-mêmes et quant à leur valeur séméiologique, et rattachés aux symptômes généraux et à tous les phénomènes qui s'y rapportent plus ou moins indirectement, sans oublier les commémoratifs qui nous renseignent sur les causes du mal. Très pratique, ce petit livre aidera bien des élèves dans une étude qu'il importe tant de simplifier, et aussi des praticiens, dans un ordre de maladies qui ne leur est pas toujours aussi familier, aussi présent que beaucoup d'autres.

— L'*Album des centres nerveux* est à joindre au manuel dont je viens de parler; il vise les mêmes buts par des moyens qui ne diffèrent qu'autant que la représentation des organes diffère de leur description. MM. Debierre et Doumer ont réuni en quarante-huit figures schématiques munies de leurs légendes explicatives la physionomie des divers aspects et des différentes coupes du cerveau. C'est la réduction, comme dimension et comme prix d'achat, de l'*Album stéréoscopique des centres nerveux*, qui est fait pour faciliter beaucoup les cours et conférences relatifs à l'anatomie et à la physiologie du cerveau.

58, 59, 60. — J'ai sous les yeux le premier fascicule d'une publication qui doit en comprendre cinq, en un volume. C'est un *Traité d'anatomie médico-chirurgicale* dont nous avons là les premiers chapitres, comprenant la région de la tête, l'encéphale et l'oreille. Outre l'exactitude et la clarté de l'exposition, ce livre se recommande par la beauté des planches, en noir et en couleur, d'après nature ou schématiques; ce qui le fera apprécier sans doute des étudiants, mais aussi des artistes et de tous ceux qui peuvent avoir utilité à connaître l'anatomie des régions.

— Les *Quinze leçons d'anatomie pratique* du même auteur, recueillies par deux de ses élèves, sont un manuel où l'on trouve un bon mémento d'anatomie pratique et un guide sûr pour l'épreuve extemporanée de l'examen d'anatomie, celle que l'on appelle l'« épreuve de découverte. » Ce n'est pas là, d'ailleurs, un pur manuel d'examen ; l'auteur s'est attaché à le mettre au courant des nouvelles descriptions anatomiques, et il y a consigné notamment ce qui a jusqu'ici fait l'objet de ses travaux particuliers. Là aussi de nombreux schémas facilitent la lecture du livre et les applications qu'on en peut faire.

— L'ouvrage de M. Couvreur est plutôt un travail de vulgarisation ; aussi s'adresse-t-il moins aux médecins qu'aux savants en général, aux artistes, aux littérateurs et à tous ceux qui sont curieux de connaître *les Merveilles du corps humain*, merveilles de structure et de fonctionnement. C'est l'ordre physiologique que suit l'auteur dans sa description, laquelle est éclairée et illustrée d'un grand nombre de figures. L'auteur a soigneusement laissé de côté ce qui ne peut être montré à tous.

61. — On en peut dire autant du volume suivant, beaucoup plus étendu cependant que le précédent, plus compréhensif aussi : *Anatomie et physiologie animales*, dû à la plume de MM. Mathias Duval et Paul Constantin, ouvrage rédigé conformément aux programmes de la classe de philosophie et à ceux de l'enseignement secondaire moderne. C'est à cause de cette destination que les auteurs ont retranché de ce livre ce que les étudiants en médecine doivent connaître, mais qui n'importe pas aux élèves des lycées. La topographie du corps de l'homme et les caractères généraux des êtres vivants en général forment la première partie du volume, la seconde a pour objet l'étude de l'homme, et la troisième, l'anatomie et la physiologie comparées. Comme certains points ont été développés plus qu'il n'est nécessaire pour répondre aux programmes du baccalauréat, ces développements ont été imprimés en petit texte, tandis que le gros texte comprend les matières indispensables pour les examens. Des notes historiques et un luxe de près de cinq cents figures complètent cet utile ouvrage.

62. — Le nouveau *Traité élémentaire de physiologie* dont M. Laborde nous donne la première partie aspire à se placer entre ces volumineux ouvrages dont celui de Longet est le type et ceux qui, à force d'être

courts, s'exposent à être insuffisants. Mais ce n'est pas seulement par son étendue que ce traité vise à l'originalité; il se propose surtout de donner à la partie expérimentale un développement qui répond d'ailleurs à l'importance que l'expérimentation a prise dans cette science. L'enseignement dogmatique a fait son temps, dit M. Laborde, les élèves vont de préférence là où ils savent trouver la démonstration expérimentale. C'est pourquoi il donne dans ce premier volume une large part à la technique de l'expérimentation ; à cet effet, il multiplie les planches qui, pour le lecteur, remplacent la vue de l'expérience. Les grenouilles, les cobayes, figurent dans son livre avec les moyens de contention qui rendent l'expérience plus facile, et avec les dessins qui figurent les organes, vaisseaux et nerfs, etc., sur lesquels doivent porter le scalpel ou la ligature. Toutes les fonctions du système nerveux sont passées en revue, analysées et démontrées comme il convient; celles des nerfs périphériques, celles de la moelle épinière et celles du cerveau dans ses divers éléments et avec toutes les localisations qu'il comporte. Chacun de ces chapitres se termine par un paragraphe plus ou moins étendu, consacré à la bibliographie qui lui correspond. C'est un renseignement précieux que l'on peut mettre à profit pour compléter par des lectures appropriées l'étude du sujet traité par l'auteur. Toutes ces qualités font de ce volume un excellent traité de physiologie.

63. — Aujourd'hui que la bactériologie a pris une importance si considérable, il est indispensable que chaque médecin connaisse la marche à suivre pour pratiquer la recherche d'un microbe et, s'il y a lieu, en effectuer la culture. C'est ce qu'enseigne succinctement le livre de M. Wurtz intitulé pour cette raison : *Technique bactériologique*. Les instruments essentiels pour ce genre d'étude et la manière de s'en servir, tel est l'objet de ce manuel.

64, 65, 66. — La mode est aux petites éditions, et les spécialistes sont, parmi les médecins, ceux qui la suivent de plus près. C'est pourquoi j'ai en petit format trois volumes sur les *Maladies du larynx, du nez et des oreilles*, sur les *Maladies de l'oreille*, tous deux par le docteur Baratoux, et un sur l'*Hygiène de l'oreille*, par le docteur Mounier. Le premier de ces ouvrages, plus volumineux et plus complet que les deux autres, s'étend d'ailleurs aux maladies des voies respiratoires supérieures, nez et larynx ; il contient aussi un atlas dont les figures représentent, pour quelques-unes du moins, les organes à explorer, et pour un grand nombre d'autres, les instruments employés, soit pour l'exploration, soit pour le traitement de ces organes.

— La surdité est une infirmité si pénible qu'on doit tout faire pour s'en préserver. Le petit livre du docteur Mounier est plein de bons conseils à ce sujet, et au sujet de toutes les conditions susceptibles d'altérer l'oreille ou l'ouïe.

67, 68, 69, 70. — Nous avons aujourd'hui toute une littérature Kneipp, et je n'ai pas moins de quatre brochures cette année sur ce sujet, ou de cet auteur, sans compter celles que j'ai présentées l'an passé. C'est que le brave curé ne se contente pas de soigner des malades du matin au soir, et de les abreuver d'eau de la tête aux pieds, mais il écrit et d'autres écrivent à son sujet, et ces feuilles sibyllines vont porter dans tout l'univers l'évangile de la santé, si je puis ainsi parler, ainsi que la renommée du curé guérisseur. Il y a d'abord *Comment il faut vivre*, un recueil d'avertissements et de conseils qui s'adressent aux malades et aux gens bien portants, pour vivre d'après une hygiène simple et raisonnable et une thérapeutique conforme à la nature. Tout ceci est dans le titre même, et c'est un titre qui en dit long. Le fait est que ce livre est rempli d'excellents conseils, conformes à la nature physique et morale des individus auxquels il s'adresse. Quant à la thérapeutique, elle est en effet tant soit peu primitive ; ce n'est pas toujours un mal, tant s'en faut ; mais c'est parfois bien maigre, quand la nature a besoin d'un élan solide et opportun pour triompher du mal.

— Les *Soins à donner aux enfants* sont aussi d'excellents conseils pour la plupart, tout au moins pour ce qui regarde l'hygiène et l'éducation. Après quelques chapitres réservés à l'hygiène physique et morale des parents, viennent ceux qui sont consacrés à l'enfance avant et après la dentition, pendant les années d'école et l'adolescence. Quant aux conseils à suivre pendant la maladie, il n'y a guère à y prendre que des détails assez banals ; ils valent ce que vaut la quatrième partie du volume consacré aux « recettes de cuisine pour les enfants. »

— Que si vous me demandez ce que je pense de cette médecine, si tant est que c'en soit une, je vous renverrai, si vous êtes enthousiaste, à M. l'abbé Kannengieser, le panégyriste attitré du curé Kneipp (Voir : *Un curé allemand extraordinaire*) ; si vous êtes plus froid observateur, je vous conseillerai plutôt *les Cures pittoresques* de E. Goethals. Mais je me garderai de vous donner un avis personnel, ne voulant décourager aucune confiance, ni priver qui que ce soit de l'espérance, le premier des biens, celui qui doit nous rester après tous les autres.

71. — Sous le titre de *Cuadros biologicos* (tableaux biologiques), M. José Moreno Fernandez, directeur de l'école de médecine de Séville, a réuni en un volume quatorze articles déjà publiés dans diverses revues. Ces tableaux sont intéressants, écrits dans un esprit religieux et suffisamment scientifique. Signalons entre autres : 1° un mémoire sur deux nains par arrêt de développement, dû probablement à la consanguinité des parents ; 2° une étude sur l'ascétisme et sur le libertinage, que l'auteur accuse tous deux de conduire à une déchéance par l'exagération ; 3° un travail sur les hallucinations, dont il cite plusieurs exemples curieux, attribuables surtout au délire de persécution. Tout ceci brodé de

dissertations rhétorico-philosophiques que le lecteur français trouvera surabondantes.

72. — *Weibliche Aerzte* (femmes médecins) est une étude en quelques pages de la question de l'étude et de l'exercice de la médecine par les femmes, telle qu'elle se pose en Prusse, c'est-à-dire ayant contre elle le monde officiel et l'opinion publique. M. S. Binder plaide pour l'adoption de cette mesure, qui ne nous passionne plus, mais ne paraît pas appelée à transformer l'exercice de la profession médicale.

73. — Dans une brochure éditée à Venise, M. Giannantonio Zanon étudie *l'Ipnotismo genuino* au point de vue physique, physiologique et philosophique. L'auteur s'applique à séparer les faits vrais et dignes de ce nom de toutes les étrangetés plus ou moins apocryphes, les faits observés dans les baraques foraines, ou dans d'autres cercles qui ne sont pas beaucoup plus sérieux, des faits recueillis dans les cliniques avec tout le sérieux que comportent de tels milieux et le but thérapeutique dans lequel ces pratiques sont cultivées. Examinant successivement les faits et les hypothèses au moyen desquelles on cherche à en donner une interprétation, l'auteur y voit une sorte de polarisation des courants nerveux, et défend sa thèse contre les objections qu'elle appelle, au moyen d'une argumentation dans laquelle les raisons dites philosophiques tiennent une grande place, plus grande peut-être que de raison.

74 à 81. — Je ne puis présenter, chacun en particulier, les huit opuscules qui nous sont adressés par le docteur Soffiantini, de l'Université de Pavie. C'est une série de mémoires assez substantiels, écrits en italien, sauf un qui l'est en français, sur l'usage du calomel, sur l'arthritis, sur l'hydrocèle, sur les eaux thermales de Acqua Rossa, etc. La plupart, d'ailleurs, sont des tirages à part de diverses revues. A. Ferrand.

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES

1. *Europe*, par Marcel Dubois, maître de conférences de géographie à la Sorbonne, avec la collaboration de P. Durandin et de A. Malet, professeurs agrégés d'histoire et de géographie. Paris. Masson, 1892, in-12 de 632 p., avec nombreux croquis, cartonnage toile, 5 fr. — 2. *Les Vacances d'un médecin*, par le Dr Guibout. Paris, Masson, 1892, in-12 de 203 p., 2 fr. 50. — 3. *A travers le Cantal et la Lozère*, par Arvernophile. Paris, Lechevalier, s. d, in-12 de 310 p., 3 fr. 50. — 4. *Vingt jours en Bretagne. De Saint-Malo à Brest*, par Constant de Tours. Paris, May et Motteroz, s. d., album de 138 p., orné de 125 dessins, 3 fr. 50. — 5. *Vingt jours sur les côtes bretonnes. Basse-Loire et de Nantes à Brest*, par Constant de Tours. Paris, May et Motteroz, s. d., album de 126 p., orné de 125 dessins, 3 fr. 50. — 6. *Franzensbad, Bohême.* Zürich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 88 p., orné de 47 grav. et d'une carte, 1 fr. 50. — 7. *Le Hohwald et ses environs dans les Vosges*, par Fritz Ehrenberg. Zürich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 54 p., orné de 23 grav., 1 fr. 50. — 8. *Spa et ses environs*, par Jean Dardenne (Léon Dommartin). Zürich, Orell Füssli, s. d , petit in-8 de 80 p , orné de 39 grav., 1 fr. 50. — 9. *Bienne et ses environs*, par J. Hardmeyer. Zürich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 57 p., orné de 33 grav., 1 fr. 50. — 10. *Voyages pittoresques et techniques en France et à l'étranger. Le nord de la France*

et excursions en Belgique, par E.-O. Lami. Préface de Léon Say. Paris, Jouvet, 1892, gr. in-8 de 547 p., orné de 203 grav., 12 fr. — 11. *Choses de Rome et d'Italie*, par Charles-Émile Montet. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-12 de 344 p., 3 fr. 50. — 12. *Souvenirs d'Algérie*, par J. Rosier. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-8 de 323 p, illustré de plusieurs vues et portraits, 4 fr. — 13. *Souvenirs du monde musulman*, par Charles Mismer. Paris, Hachette, 1892, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 14. *La Vallée du Nil* (*époque contemporaine*), par Maxime Legrand. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-8 de 253 p., orné de 50 grav., 2 fr. — 15 *En Égypte. Notes et croquis d'un artiste*, par G. Montbard. Paris, Librairie illustrée, s. d. (1892), gr. in-8 de 348 p., illustré de très nombreuses grav., 20 fr. — 16. *En Egypte et en Palestine. Souvenirs du pèlerinage de* 1891, par Un pèlerin lyonnais. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-12 de 327 p., 3 fr. — 17. *De Jérusalem à Constantinople. Journal d'un voyageur*, par Lucien Trotignon. Paris, Savine, 1892, in-18 de 251 p., 3 fr. 50. — 18. *Voyage en Turquie d'Asie, Arménie, Kurdistan et Mésopotamie*, par le comte de Cholet. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 394 p., orné de grav. et d'une carte, 4 fr. — 19. *Voyage au mont Ararat*, par Jules Leclercq. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 328 p., orné d'une grav. et d'une carte, 4 fr. — 20. *Paris-Boukara-Samarcande. Notes de voyage*, par Léon Cochard. Paris, Hachette, 1891, in-8 de 146 p., orné de 10 grav., 4 fr. — 21. *A travers le royaume de Tamerlan* (*Asie centrale*). *Voyage dans la Sibérie occidentale, le Turkestan, la Boukharie, aux bords de l'Amou-Daria, à Khiva et dans l'Oust-Ourt*, par Guillaume Capus. Paris, Hennuyer, 1892, in-8 de 434 p., orné de 66 grav. et de 2 cartes, 12 fr. — 22. *Trois ans dans l'Amérique septentrionale* (*1885-1886-1887*), *Le Canada*, par le P. Charles Croonenberghs. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-8 de 366 p., orné de 25 grav. ou cartes, 5 fr. — 23. *De Barcelonnette au Mexique* (*Inde, Birmanie, Chine, Japon, États-Unis*), par Émile Chabrand. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 472 p., orné de 40 grav., 4 fr. — 24. *Du Pacifique à l'Atlantique, par les Andes péruviennes et l'Amazone*, par Olivier Ordinaire. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 291 p., orné de grav. et d'une carte, 4 fr. — 25. *Découvertes et explorations du XVIe au XIXe siècle*, par Édouard Cat. Paris, Delagrave, 1892, petit in-8 de 279 p., orné de grav. — 26. *Cartes de touristes. Régions des Pyrénées.* Paris, Le Soudier, 1892, 3 fr. — 27. *Carte du Dahomey* dressée par J. Hanssen, avec notice explicative. Dessins et vues par Fraipont. Paris, Le Soudier, 1892, 1 fr. 50.

1. — Nous commençons cet article en saluant deux vieilles connaissances. M. Marcel Dubois est l'auteur de nombreux ouvrages d'enseignement géographique, dont plusieurs ont déjà mérité nos éloges. Celui qui vient de paraître, rédigé suivant les programmes officiels, est destiné aux classes de seconde classique et de troisième moderne. On y retrouve les remarquables qualités que nous avons signalées : clarté d'exposition, logique de la méthode, charme du style. L'auteur commence par décrire les caractères généraux de la géographie de l'Europe ; puis il étudie successivement les divers États. Dans chacune de ces parties, il suit régulièrement le plan suivant : situation et dimensions, océans et mers, notions de géologie, orographie, climatologie, hydrologie, configuration du littoral, flore, faune, richesses minières, ethnologie, géographie historique, géographie politique, géographie industrielle. On pourrait reprocher à l'auteur d'avoir trop cherché à généraliser et d'avoir un peu négligé les détails, notamment dans la nomenclature et la description des villes les plus intéressantes. La place accordée à l'élément économique est peut-être excessive. Nous relevons aussi, page 340, une phrase ambiguë qui laisserait supposer que Nancy fait partie de la Lor-

raine annexée à l'Allemagne. Un grand nombre de petits croquis facilitent beaucoup l'intelligence du texte. L'esprit de cet ouvrage est irréprochable.

2. — Quant à M. le docteur Guibout, nous lui devons plusieurs volumes formant une agréable série sous ce titre collectif : *Les Vacances d'un médecin.* On y trouve les récits de voyages accomplis dans les divers pays d'Europe, en Palestine et en Égypte. Cette année, le sympathique auteur a jugé utile de se faire connaître plus intimement à ses lecteurs en leur donnant quelques détails sur son existence familiale, et en leur contant des excursions en Suisse, à Oberammergau et au mont Saint-Michel, qui n'avaient pas trouvé place dans les précédentes publications. Nous n'oserions affirmer que toutes ces pages soient d'un égal intérêt, mais on y rencontrera de curieux épisodes du règne à jamais exécrable de la Commune de Paris, et de jolies scènes d'intérieur. A chaque page se trouvent exprimés les sentiments les plus édifiants : la vie du bon docteur est partagée entre ses devoirs religieux et professionnels et les voyages, qu'il proclame avec raison le plus sain et le plus profitable des plaisirs. Mais sa science et ses soins affectueux n'ont pu préserver de chères santés : mari constamment tendre et dévoué, il a perdu successivement deux femmes ; sans se décourager, il en a épousé une troisième qui, tout comme les premières, est la compagne fidèle de ses pérégrinations ; d'ailleurs, il ne tarit pas d'éloges sur chacune d'elles, et il semble que la dernière dont il parle soit toujours la meilleure. Il est impossible de ne pas admirer la bonhomie avec laquelle ce parfait honnête homme se complaît à mettre le public dans la confidence de tous ses actes et de toutes ses pensées.

3. — Malgré certaines qualités de même nature, nous aimons moins la promenade *A travers le Cantal et la Lozère* que nous fait faire un professeur auvergnat, M. Delort, qui se dissimule à demi sous le pseudonyme d'Arvernophile, mais a bien soin de se faire nommer dans la préface par un de ses amis. Ce livre se divise nettement en deux parties. Dans la première, l'auteur raconte avec beaucoup de détails ses excursions archéologiques, qu'il agrémente de descriptions pittoresques et d'incidents humoristiques ; malheureusement, il est difficile au public non initié de goûter ces dernières, parce que les dialogues sont écrits en patois d'Auvergne ; trop souvent aussi l'érudit professeur fait allusion à des légendes ou à des faits historiques dont il oublie de donner la clef ; il en résulte que son récit manque de clarté. Dans la seconde partie, M. Delort nous raconte divers événements dont son pays natal a été le théâtre à deux époques critiques de notre histoire : 1848 et 1870. On peut trouver d'abord qu'il leur attribue une importance exagérée ; il semblerait, à l'entendre, que les farces des collégiens de Murat et les prouesses des citoyens de Saint-Flour ont eu la plus grande influence

sur les destinées de la France. Il se déclare, avec Jules Simon, Alexandre Dumas et autres aimables sceptiques, partisan d'une certaine religiosité assez vague qui consiste surtout à conduire sa femme à la messe le dimanche ; par contre, la République et Gambetta excitent son enthousiasme quelque peu naïf. Ce livre, criblé de fautes d'impression, sans grande portée scientifique, ne peut intéresser que médiocrement les lecteurs qui n'ont pas la bonne fortune d'être Auvergnats.

4 et 5. — La collection des guides-albums du touriste vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes ; comme leurs anciens, ils sont ornés de beaux dessins et les descriptions des grandioses paysages de la Bretagne y sont fort exacts. Malheureusement, dans celui qui donne l'itinéraire en vingt jours de Saint-Malo à Brest, l'esprit irréligieux de l'auteur se donne libre carrière : il signale avec indignation l'exploitation des côtes bretonnes par les couvents qui hébergent les baigneurs au grand détriment des hôtels « patentés ; » il raille les habitudes « dévotieuses » des indigènes et la lettre de l'évêque de Saint-Brieuc au sujet du nom de Renan, le « pape laïque, » donné à une rue de sa ville épiscopale. Enfin sa description de la fête de saint Yves est fort irrévérencieuse. — Par contre, l'album du trajet de Nantes à Brest est irréprochable.

6, 7, 8 et 9. — Les petits guides localisés que publie l'Institut Orell Füssli, de Zurich, et que la maison Hachette a très heureusement imités pour la France, sont très utiles aux touristes en quête de ville d'eaux ou de sites pittoresques en vue de se distraire sainement en temps de vacances. On y trouve beaucoup d'indications pratiques : analyses des eaux à prendre en boisson ou en bains, renseignements médicaux et autres, excursions à faire aux environs, etc. D'excellentes gravures, dues au crayon de l'habile dessinateur J. Weber, et, pour quelques fascicules, des cartes très claires, accompagnent ces agréables brochures, bien plus commodes assurément que les gros guides, lorsqu'on veut se borner à la visite d'une ou deux localités. Franzensbad est une charmante station balnéaire où les personnes atteintes de diverses maladies trouvent plusieurs sources d'eau, de bourbe et de gaz aux propriétés très diverses, avec de grandes facilités de logement et de ravissantes promenades. La vallée du Hohwald possède aussi des bains, mais on y va surtout pour respirer l'air pur et frais des montagnes et les senteurs des forêts de sapins ; on y peut varier ses excursions aux environs, grâce aux mesures intelligentes prises par l'administration et le club alpin. Spa est toujours une des premières villes d'eaux du monde, comme ancienneté et comme installations. Quant à Bienne, c'est la Suisse, avec un joli petit lac et une plaine encadrée entre le Jura et les Alpes bernoises ; ce site riant sert de point de départ à toute une série d'excursions grandioses. La brochure qui décrit ce joli pays est moins bien faite que les autres ; le texte en est confus, le style lourd et sentant la traduction ;

l'esprit protestant n'y est pas assez dissimulé; enfin, on n'y trouve pas, comme dans les autres, certains renseignements pratiques, tels que les prix des hôtels, la longueur des promenades, etc.

10. — Le livre de M. E.-O. Lami sur le nord de la France et la Belgique, est une œuvre considérable et d'une incontestable valeur scientifique. Nous devons donc nous arrêter à l'examiner avec quelque attention. L'auteur a réuni dans son étude magistrale d'importants documents archéologiques, historiques, industriels et surtout économiques, sur cette intéressante région. De l'archéologie nous n'avons rien à dire; on la trouve dans tous les guides et nous ne croyons pas qu'en cette matière M. Lami apporte des lumières nouvelles. Dans la partie historique, ses appréciations sont plus sujettes à critique, parce qu'il a poussé jusqu'à l'excès le souci de se montrer impartial à l'égard des personnages dont les noms se rencontrent sous sa plume. C'est ainsi qu'il loue avec une égale bienveillance Calvin, le duc de Broglie, Thiers, Robespierre, Henri Martin, le duc d'Aumale, le général Foy enfin, qui paraît être son idéal comme homme politique. D'ailleurs, ces parties de son ouvrage sont plutôt accessoires et c'est surtout le développement des grands centres industriels du Nord qui sollicite son attention. Il détaille minutieusement, avec une remarquable compétence, les procédés d'extraction de la houille et de fabrication des divers tissus de laine et de coton; il ne recule même pas devant la description, avec figures à l'appui, des machines les plus perfectionnées. Mais les pages les plus intéressantes de son livre sont, à coup sûr, celles qu'il consacre à des considérations sur les rapports entre patrons et ouvriers ; on sent que sa spécialité est l'économie sociale. Ce que sont ses théories, on peut en avoir une idée générale par ce fait qu'il les a placées sous le haut patronage de M. Léon Say; elles sont des plus libérales. Certes, il a cent fois raison de poser en principe que les patrons et les ouvriers ont des droits et des devoirs réciproques. Il fait très bien ressortir l'absurdité et l'odieuse injustice des systèmes révolutionnaires allant jusqu'à prétendre dépouiller l'inventeur d'un procédé industriel du fruit légitime de son persévérant labeur au profit d'individus qui n'ont eu qu'à bénéficier sans aucun risque du travail créé par l'invention. Il s'élève avec une juste indignation contre les syndicats qui veulent imposer leurs lois tyranniques aux ouvriers les plus réfractaires à leur accaparement, et aussi contre l'abus des cabarets et les progrès de l'alcoolisme, qui menacent de ruiner la société et de tarir la source même de la vie humaine. D'autre part, il adjure les patrons de considérer qu'il est de leur intérêt comme de leur devoir social de se préoccuper du bien-être matériel et du relèvement moral de leurs ouvriers; dans ce but, il préconise les institutions patronales telles que la participation, au moins partielle, aux bénéfices, les assurances mutuelles, les sociétés coopératives administrées par les ouvriers eux-mêmes,

les écoles, les hôpitaux, les sociétés musicales, etc. Il indique comme remède le plus efficace aux grèves le système d'arbitrage libre qui fonctionne déjà avec succès en Belgique, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en Suède, en Suisse. Tout cela est fort bien assurément et il y a dans cet ensemble d'idées beaucoup de bon sens ; mais il y manque essentiellement la sanction de l'esprit religieux. Non pas que M. Lami en soit ennemi de parti pris : il approuve que les patrons placent leurs fondations pour l'éducation des enfants ou le traitement des malades sous la direction des religieuses, qu'il qualifie volontiers d'admirables ; il loue également la Société de Saint-François Régis pour la légitimation des mariages. Mais il réprouve énergiquement le socialisme chrétien des patrons de Tourcoing, d'Armentières et de Roubaix, parce qu'il impose aux ouvriers l'observation des devoirs religieux, et nie formellement « l'effet utile des pratiques religieuses au point de vue de la question ouvrière. » Le plus curieux, c'est qu'il appuie cette opinion sur les encycliques de Sa Sainteté le Pape Léon XIII qui, dit-il, condamne le cléricalisme intransigeant. On voit, d'après cela, le côté faible des théories de M. Lami. Ces réserves faites, il faut convenir que son livre est des plus intéressants et des plus instructifs. Les gravures sont fort belles : elles représentent les principaux monuments, les portraits des personnages marquants, les batailles d'après des tableaux connus, et les machines industrielles décrites dans le texte.

11. — Il a été écrit bien des livres sur les *Choses de Rome et d'Italie*, et cependant M. Montet a trouvé moyen de rajeunir ce vieux sujet et d'exciter l'intérêt du lecteur en lui faisant part de ses impressions personnelles. Il est vrai que sa tâche a été facilitée par cette circonstance fortuite qu'il s'est trouvé dans la Ville éternelle au moment du ridicule et odieux incident dont le tombeau de Victor-Emmanuel a été le prétexte. Il a pu apprécier la haine et la duplicité de nos bons voisins ; aussi ne se fait-il pas faute de leur dire de dures vérités. M. Montet est, en effet, un ardent catholique, qui porte haut et fier son drapeau, ce qui lui attire parfois, de la part des indigènes, quelques petits désagréments. Outre Rome, il a visité Naples et ses environs, Lorette, Bologne, Ferrare, Padoue, Venise, Milan, Turin ; ses descriptions sont sincères et d'un style simple et correct ; mais pourquoi traduit-il l'expression italienne *Riviera di Genova* par *Rivière du Ponant*, ce qui est inexact au double point de vue géographique et littéraire.

12. — Du même genre est le livre de M. Rosier sur l'Algérie ; c'est également une série d'impressions rapides avec quelques légendes et anecdotes ; l'auteur n'a nullement la prétention de nous donner une étude coloniale ; mais il a fait une bonne œuvre de vulgarisation ; malheureusement son voyage en Afrique date de loin, et bien des détails ont perdu le charme de l'actualité et l'avantage de l'exactitude ; l'en-

semble de ses descriptions et de ses observations sur les diverses races qui peuplent notre colonie présente cependant encore un réel intérêt. Le cadre n'est pas très étendu, sans doute parce que les moyens de communication peu développés alors n'ont pas permis à l'auteur de voir davantage : il s'est borné à visiter Alger, Bône, Constantine et un coin de la Kabylie, et regrette vivement de n'avoir pu compléter ses observations par un second voyage.

13. — Beaucoup plus suggestif assurément est le livre de M. Mismer sur le monde musulman; écrit d'un style nerveux, facile à lire, bourré d'anecdotes amusantes et du plus vif intérêt, il trahit la plume alerte du journaliste de profession. La presse européenne a reproduit la scène où l'auteur rapporte une entrevue qu'il eut avec le comte de Chambord à Constantinople; non moins piquants sont certains détails sur Napoléon III et son entourage. L'auteur a longtemps séjourné en Orient et d'abord à Constantinople, où il était chargé de la rédaction du journal officieux *la Turquie ;* puis il accompagna en Crète le grand vizir Aali-Pacha. Vivement affecté, en sa qualité d'Alsacien, des désastres de la France en 1870, il voulut revoir son pays natal aussitôt la paix conclue, et il n'y trouva que des ruines. D'autre part, la légèreté et l'imprévoyance du gouvernement français l'attristaient, et il prit de nouveau le parti de s'expatrier. En Égypte, il remplit auprès de deux khédives, Saïd-Pacha et Ismaïl-Pacha, des fonctions mal définies et en profita pour recueillir encore une ample moisson d'observations. Enfin, pour compléter ses études sur le monde musulman, il fit un court voyage en Algérie, où il jugea que nous traitons les Arabes avec moins de justice et d'égards que n'en ont pour les chrétiens les islamites de Turquie. L'exagération avec laquelle il s'exprime sur ce sujet s'explique par cette lente infiltration qui se produit en Orient chez beaucoup d'Européens; au contact des musulmans éclairés, on se laisse peu à peu gagner par leurs séduisants sophismes, et bientôt la morale du Coran semble supérieure à celle de l'Évangile; ainsi se produisent quelques apostasies. M. Mismer déclare sans sourciller que « la doctrine chrétienne de la prédestination et de la grâce est bien plus désespérante que le fatalisme. » Ailleurs il affirme que la polygamie est conforme aux instincts de la nature humaine, et que, pour ne pas la pratiquer, il faut être un héros ou un saint. Enfin, il en arrive à prédire que le jour viendra où l'Islam, « servi par des missionnaires capables de lutter d'éloquence avec les orateurs chrétiens, » se répandra dans toutes les capitales de l'Europe; comme preuve de l'imminence de cette évolution, il cite de nombreuses conversions spontanées. En résumé, l'ouvrage de M. Mismer n'est certes pas sans valeur; il est fort amusant, mais paradoxal et passionné; il faut bien se garder de le mettre entre des mains trop jeunes.

14. — Dans le genre neutre, le livre de M. Maxime Legrand ne manque

pas de mérite. Les peintures de la vie arabe au Caire, de la célèbre rue du Mouski, des cérémonies du culte dans les mosquées et les universités égyptiennes, du départ de la grande caravane pour la Mecque, sont des tableaux d'un vif coloris et d'une agréable animation. Mais, par contre, les résumés historiques et les descriptions archéologiques sont d'un style lourd et tout à fait dénué de relief. Nous en donnerons une idée en disant que l'auteur raconte froidement les derniers événements sans trouver un mot de blâme pour l'acte sauvage du bombardement d'Alexandrie par les Anglais, non plus que pour l'incurie du gouvernement français livrant à nos rivaux cette terre classique où notre influence était naguère prépondérante. D'ailleurs, rien dans ce volume n'est contraire à la religion ni à la morale. Les gravures sont bonnes, mais l'absence de carte est regrettable.

15. — Il est difficile d'imaginer un plus détestable livre que celui de M. Montbard sur l'Égypte. L'auteur imagine de faire visiter la terre des Pharaons par deux Français aussi peu sympathiques l'un que l'autre : un artiste maigre et sceptique et un gras bourgeois matérialiste ; une sorte de savant égyptologue leur sert de guide. La description du pays se présente dès lors sous la forme d'une conversation entre ces trois personnages. Il en résulte une sorte de bouillabaisse d'érudition classique pédantesque, d'élucubrations philosophiques assommantes, de plaisanteries du plus mauvais goût et souvent obscènes, de blasphèmes horribles, d'expressions empruntées à l'argot le plus canaille. Je défie un lecteur sensé de lire vingt pages de cette œuvre étonnante sans éprouver un dégoût insurmontable. La pornographie et l'irréligion poussées à ce degré ne présentent peut-être plus de danger, parce qu'elles sont intolérables. Malheureusement, cette écœurante littérature est éditée avec le plus grand luxe, et il est à craindre que les acheteurs ne se laissent tenter par la beauté de l'impression et des gravures ; espérons qu'après en avoir parcouru les premières pages, ils n'hésiteront pas à en faire un *autodafé*.

16. — Rafraîchissons-nous l'esprit et le cœur avec le récit annuel du pèlerinage de pénitence. Pour celui de 1891, c'est un prêtre du diocèse de Lyon qui s'est fait historiographe ; il s'en acquitte avec beaucoup de bonne humeur et de simplicité. Son enthousiasme pour les saints lieux ne l'aveugle pas sur les petites misères auxquelles les pèlerins sont nécessairement soumis au cours de leur pieux voyage ; mais il rend pleine justice au dévouement des organisateurs, qui font tous leurs efforts pour aplanir les difficultés de la route et atténuer les privations. Il ne se complaît pas dans les dissertations ardues sur l'authenticité des traditions, et accepte avec la foi du charbonnier les indications du bon frère Liévin et des autres écrivains accrédités. C'est la meilleure manière de faire le pèlerinage ; on y trouve ainsi plaisir et profit pour

l'âme. A la fin du volume, l'auteur a placé quelques appendices intéressants : l'itinéraire détaillé de 1891, la liste des pèlerins, diverses pièces de vers de circonstance composées par un poète de la bande pour distraire ses compagnons, des chants adressés à leurs pieux visiteurs par les jeunes élèves des couvents de Palestine et d'Égypte. C'est là un livre édifiant à recommander pour tous et spécialement pour les bibliothèques populaires.

17. — M. Lucien Trotignon n'est pas un pèlerin ; il visite en artiste la Palestine, la Syrie, Constantinople, et décrit ce qu'il voit sans se préoccuper d'édifier le lecteur. Il n'est pas irréligieux, mais sceptique et défiant à l'égard des plus vénérables traditions ; d'ailleurs, les querelles des moines de toutes confessions lui gâtent la poésie des Lieux Saints, et il s'en éloigne sans regret. Seuls, les juifs loqueteux et crasseux lui ont paru dignes de son pinceau ; il les admire se lamentant sur les murs du temple détruit, éternellement fidèles à la religion du passé. A Damas et à Constantinople, notre auteur se sent plus à l'aise ; les souvenirs bibliques et la naïve piété des pèlerins ne le gênent plus pour se griser de couleur locale ; il peut errer à l'aventure dans les rues et les bazars, sans se heurter à d'augustes souvenirs ou à de pieuses manifestations ; il en profite pour se divertir aux érotiques représentations de *Karagheuz*, l'infâme guignol turc, et soulever le voile plus ou moins transparent des odalisques en rupture de harem. Alors son récit devient humoristique, son style alerte et imagé, mais pourquoi, si ce n'est par ironie, qualifie-t-il les touristes anglais de grands poètes ?

18. — Passons à l'ouvrage d'un officier d'infanterie en mission dans la Turquie d'Asie et félicitons tout d'abord nos ministres de la guerre de favoriser les excursions à l'étranger des jeunes officiers en congé ; rien n'est plus propre à enrichir leurs connaissances et à développer leur esprit d'initiative ; la vie de voyage avec ses dangers, ses fatigues et ses privations, est la meilleure préparation à l'entrée en campagne. Le lecteur reconnaîtra la justesse de cette appréciation en lisant l'excellent livre de M. le comte de Cholet. L'auteur était accompagné d'un camarade de régiment qui avait l'inappréciable avantage de parler et d'écrire facilement le turc, le persan et les dialectes arabes. L'itinéraire, tracé sur une excellente carte que l'on trouve à la fin du volume, part de la ligne ferrée d'Ismidt, touche Angora, Césarée, Sivas, traverse l'Arménie en longeant le lac de Van, gagne Diarbékir, suit la vallée du haut Tigre, passe par Mossoul, Bagdad, et rejoint le golfe d'Alexandrette par Alep. Le jeune officier apprécie avec une remarquable sûreté de jugement les rapports de l'administration turque avec les diverses races qui peuplent les contrées qu'il visite : Arméniens, Kurdes, Arabes nomades. Il rend justice aux efforts du sultan régnant, l'un des hommes les plus intelligents et les mieux intentionnés qui aient occupé le trône ottoman ; par

contre, il montre les vices indéracinables qui, semblables à des vers rongeurs, épuisent et ruinent les contrées les mieux douées par la nature, la riche Mésopotamie elle-même. Il lui arrive sans doute d'entrer en relations avec des gouverneurs et surtout des généraux fort honnêtes, mais il constate qu'ils ne peuvent réagir contre la démoralisation générale. Les Arméniens, malgré de brillantes qualités, lui semblent peu dignes d'intérêt à cause de leur lâcheté et de leur mauvaise foi; cependant ils inspirent la pitié à cause de l'oppression qu'ils subissent de la part des Turcs et surtout de leurs éternels ennemis, les Kurdes musulmans. M. le comte de Cholet loue hautement l'influence civilisatrice des missionnaires catholiques et déplore que le gouvernement français ne les subventionne pas plus largement, se laissant vaincre bénévolement en habile générosité par les Italiens, qui profitent de notre insouciance pour ouvrir la Turquie d'Asie à l'influence et au commerce de la triple alliance. Il rappelle que les Orientaux jugent les étrangers à leurs largesses; ceux qui donnent le plus sont considérés par eux comme les plus riches et les plus puissants; c'est à eux que vont leurs sympathies intéressées. Ce livre est bien écrit, bien pensé; mais il est de notre devoir de prévenir qu'on y trouve rapportées des légendes arabes peu convenables pour des jeunes filles.

19. — C'est aussi avec une vive satisfaction que nous avons lu le dernier volume publié par M. Jules Leclercq, magistrat et président de la Société royale belge de géographie. *Globe-trotter* infatigable, il met à profit le temps des vacances pour visiter chaque année une nouvelle région et au retour il s'empresse de rédiger le récit de son voyage. C'est ainsi que nous avons de lui d'excellents livres sur l'Amérique du Nord, le Mexique, l'Asie centrale, etc. Depuis longtemps la montagne sainte de l'Arménie, l'Ararat aux neiges éternelles, fascinait le savant voyageur; en 1891, enfin, il a pu réaliser son projet de l'aborder et d'en gravir les pentes longtemps réputées inaccessibles. Moins heureux que deux ou trois ascensionnistes anglais et russes, il n'a pu atteindre le sommet; il s'en est fallu de quatre cent quarante mètres environ. Il en a été empêché par le mauvais vouloir et la perfidie des Kurdes qui lui servaient de porteurs, et aussi, d'après son propre aveu, par le défaut d'entraînement et l'affaiblissement de ses forces dans l'air raréfié des hautes régions. A la descente, il faillit être victime de la rapacité des redoutables bandits qui l'accompagnaient. M. Leclercq n'en a pas moins rapporté de très intéressantes observations sur la géographie de la célèbre montagne, sur l'ethnologie des races diverses qui peuplent les plaines environnantes et aussi sur la question arménienne, dont se préoccupe la diplomatie européenne. Il apprécie beaucoup plus favorablement que le comte de Cholet le peuple arménien, dont il admire l'indomptable patriotisme et l'inébranlable fidélité à ses croyances religieuses. Il adjure

les puissances intéressées, la Russie et l'Angleterre surtout, de prendre en main la cause de l'opprimé et d'imposer au gouvernement turc les concessions libérales promises au congrès de Berlin. Ce volume est très bien écrit, d'une moralité irréprochable et d'un excellent esprit religieux.

20. — M. Léon Cochard, lieutenant-colonel d'artillerie, fit en soixante-huit jours, à la fin de 1888, un voyage fort intéressant en Asie centrale; il faisait partie d'une caravane où se trouvaient des Français, des Anglais, un Italien et un Hollandais, presque tous officiers. Munis d'une autorisation officielle du général Annenkoff, ils traversèrent la Russie, le Caucase, la mer Caspienne, prirent le chemin de fer transcaspien, visitèrent Boukara, Samarcande, et revinrent par la mer Noire et Constantinople. La plus grande partie du livre de M. L. Cochard est consacrée à des renseignements militaires très intéressants, mais un peu spéciaux. Dans un chapitre fort curieux, l'auteur donne l'opinion d'un de ses compagnons anglais et ses propres conclusions sur l'éventualité d'une invasion russe dans l'Inde; selon lui, une puissante armée russe entrera, quand elle le voudra, dans Hérat, et, dès lors, il est difficile de concevoir comment l'Angleterre pourra se défendre, n'ayant que des troupes très inférieures en nombre à opposer aux assaillants. Cet ouvrage est fort bien édité, orné de bonnes gravures d'après des photographies, écrit d'un style sobre et correct; de plus, il peut être mis entre toutes les mains.

21. — Nous retrouvons en M. G. Capus un explorateur professionnel : il fut le compagnon de Bonvalot dans ses deux premiers voyages à travers l'Asie centrale russe et sur le plateau de Pamir ; c'est le premier, entrepris en 1880-82, qu'il nous raconte un peu tardivement après son illustre compagnon. Dans cette association, M. Bonvalot était l'homme d'action, M. Capus l'homme de science; il appartenait donc à celui-ci d'écrire le récit sérieux, abondant en détails ethnographiques, géographiques, géologiques, botaniques, zoologiques. Cependant, on trouve aussi dans son livre des descriptions pittoresques et même des anecdotes dramatiques ou drolatiques qui reposent agréablement le lecteur. Le style est facile, correct, parfois élégant et poétique, mais parsemé de néologismes un peu déconcertants. Les gravures et les cartes sont assez médiocres. Ce dont il faut surtout louer M. Capus c'est d'avoir glissé sur les traits de mœurs scabreux avec une telle légèreté de touche que son livre peut être mis entre toutes les mains. A l'époque où fut entrepris cet intéressant voyage, le chemin de fer Annenkoff ne pénétrait pas encore au cœur du Turkestan, la domination russe y était de date récente et cependant, grâce à l'énergique et habile administration du regretté général Kauffmann, les deux explorateurs purent circuler librement dans toutes les directions sans courir de sérieux dangers; il

serait excessif d'ajouter qu'ils trouvèrent partout une installation confortable, une nourriture saine et abondante ; mais, quand on cherche comme eux de parti pris les coins les plus reculés et les moins fréquentés d'un pays nouvellement soumis, il faut se contenter de peu, et la constatation de la sécurité dont ils jouirent constamment est le meilleur éloge qui se puisse faire de la colonisation russe en Asie centrale.

22. — Le R. P. Croonenberghs, missionnaire jésuite de nationalité belge, après avoir passé plusieurs années dans l'Afrique australe, fut chargé par ses supérieurs d'aller solliciter la charité des Américains en faveur des missions africaines. Il devait, dans ce but, parcourir successivement en quêteur le Canada, les États-Unis et le Mexique. Dans le volume que nous avons sous les yeux, il a entrepris de raconter son voyage d'Afrique en Europe, puis au Canada. Il est inutile de dire qu'il reçut bon accueil parmi les honnêtes populations de la Nouvelle-France, cette fille cadette de l'Église, comme il l'appelle avec beaucoup d'à-propos. D'ailleurs il y trouva de nombreux religieux de sa compagnie, successeurs des illustres missionnaires qui ont les premiers pénétré dans l'intérieur du continent et puissamment contribué à la découverte du Mississipi. Son récit est très simplement écrit, sans prétention au style, et même sans grand ordre ; car, à propos des ses conférences aux Canadiens, il s'avise de raconter divers épisodes très dramatiques des missions dans l'Afrique australe. Signalons-lui une erreur à faire disparaître dans une prochaine édition : il dit avoir trouvé au collège des jésuites, à Cantorbéry, un fils de l'amiral Courbet ; or, le glorieux marin n'a jamais été marié. Le livre est bon, instructif ; les gravures et les cartes sont passables.

23. — Qu'est-ce que Barcelonnette ? Si vous consultez un dictionnaire de géographie, vous y lisez que c'est une sous-préfecture du département des Basses-Alpes dont la population ne dépasse guère 2,200 habitants. Mais ce qu'il ne vous dira pas, c'est que dans cette petite ville, perdue au fond d'une vallée assez aride des Alpines, vivent près de quatre cent cinquante capitalistes qui possèdent des fortunes variant de cinquante mille à huit cent mille francs, et près de trente millionnaires. Voilà certes un phénomène bien singulier et qui réclame une explication ; la petite rivière Ubaye, qui baigne les murs de Barcelonnette, est-elle donc un Pactole aux flots d'or ? Nullement, mais, depuis le commencement de ce siècle, un mouvement d'émigration de plus en plus prononcé a poussé les habitants de ce petit pays vers le Mexique, où ils se sont livrés fructueusement à diverses industries et spécialement à l'exploitation des magasins de nouveautés. C'est en vendant aux successeurs des Aztèques des étoffes de tous genres sortant des fabriques de France et d'Angleterre que ces énergiques et ingénieux montagnards ont amassé en peu d'années des fortunes rondelettes, dont, fortement atta-

chés au sol natal, ils sont revenus jouir dans leur chère vallée. Le secret de leur succès est bien simple et mérite d'être indiqué : c'est une scrupuleuse probité dont l'effet naturel est un crédit presque illimité, non seulement au Mexique, mais encore sur les places de Liverpool et de Paris. L'un de ces honnêtes *Barcelonnettes,* comme on les appelle là-bas, après fortune faite, a eu la fantaisie d'entreprendre un voyage d'agrément autour du monde et de raconter au public ses impressions sur les pays visités : Inde, Birmanie, Chine, Japon, États-Unis ; finalement il est allé se reposer quelques jours dans l'hospitalier Mexique, où il avait passé les meilleures années de sa jeunesse. Il s'est offert, entre temps, le luxe d'une descente passablement aventureuse dans le cratère du Popocatepetl, exploit qui n'est guère exécuté que par les Indiens exploiteurs des gisements de soufre, et devant lequel avait reculé jadis M. Jules Leclercq lui-même ; M. Émile Chabrand a passé une nuit pleine d'émotions dans cette bouche de l'enfer. Le récit de notre estimable *Barcelonnette* est fort amusant, émaillé d'anecdotes humoristiques et très instructif. On ne peut que s'associer aux regrets de l'auteur lorsqu'il constate l'absence presque complète de négociants français dans les principales villes commerciales de l'Asie. Pourquoi l'exemple de ses compatriotes n'est-il pas suivi dans d'autres régions de la France? Les terrains d'exploitation ne manquent pas et notre commerce serait autrement florissant si nous entreprenions bravement la lutte contre les commerçants d'Angleterre et d'Allemagne, qui se disputent les marchés exotiques ; ne sommes-nous pas aussi intelligents, aussi instruits et généralement plus honnêtes qu'eux ? La probité des indigènes de Barcelonnette ne va pas, comme on s'en doute, sans un profond sentiment religieux, et M. Chabrand n'a pas perdu les saines traditions de son enfance ; mais il est amateur du beau sexe et parfois, notamment au Japon, il s'attarde plus qu'il ne conviendrait à décrire les exercices chorégraphiques des jolies *Gheïsas*, les séductions des maisons de thé, et les scènes naturalistes des bains pour les deux sexes. Il est très regrettable que ces légers écarts nous empêchent de recommander cet agréable livre à la jeunesse. Les gravures, très réussies, sont exécutées d'après des photographies de l'auteur.

24. — Le voyage de M. Olivier Ordinaire à travers l'Amérique méridionale, de l'Océan Pacifique à l'Atlantique, est l'un des plus remarquables de notre temps. Pour passer du Pérou au Brésil et gagner le bassin de l'Amazone, il a dédaigné les sentiers frayés, préférant un itinéraire plus court, mais connu des seuls missionnaires catholiques. Malheureusement pour lui, les circonstances étaient peu propices ; la guerre entre le Pérou et le Chili avait jeté le trouble dans les provinces écartées et le voyageur français fut réduit à confier sa vie à des Indiens qui la mirent plusieurs fois en péril. Complètement pillé, il dut s'estimer

heureux d'atteindre sain et sauf, mais dénué de toutes ressources, les parties de l'Amazone où pénètrent les bateaux à vapeur et, à leur suite, la civilisation. Cette audacieuse traversée des régions les plus sauvages de l'Amérique du Sud offrit à M. Ordinaire l'occasion d'étudier les mœurs des tribus indiennes encore existantes et qui, d'après ses observations, disparaissent graduellement. C'est surtout à ce point de vue ethnographique que son voyage est d'un haut intérêt scientifique. L'auteur rend pleine justice à la science et aux efforts désintéressés des missionnaires catholiques, de l'ordre des *Descalzos,* pour introduire dans ces contrées reculées la civilisation chrétienne et adoucir les mœurs de leurs habitants. Son ouvrage est excellent sous bien des rapports et pourrait être mis entre toutes les mains s'il ne s'y trouvait, reproduits d'après les récits des missionnaires, des détails un peu réalistes sur la barbare coutume de la circoncision des filles dans les tribus indiennes.

25. — Le livre de M. E. Cat est une assez bonne compilation des récits de voyages dans les temps modernes; mais le millésime est trompeur; l'édition est de 1892, le texte date de vingt ans environ, car il laisse en cours les explorations de Baker-Pacha, de Stanley, de Brazza, sans en indiquer les conclusions. Il est douteux qu'aujourd'hui l'auteur soit tenté d'écrire que les voyages de découverte en Afrique ne doivent plus s'effectuer par tentatives isolées, mais seulement par grandes masses : les remarquables exploits des Brazza, des Binger, des Trivier, etc., donnent à cette appréciation un éclatant démenti. Nous regrettons aussi qu'il attribue à M. de Fleuriau tout le mérite des instructions données au navigateur Lapérouse, alors que le roi Louis XVI y a eu la plus grande part. Le style est correct; mais les fautes d'impression abondent dans les noms propres. L'esprit général n'est pas mauvais, et M. Cat signale volontiers l'action civilisatrice des missionnaires catholiques et même des jésuites; toutefois, il blâme sévèrement « le gouvernement théocratique qu'ils ont réalisé au grand détriment du Paraguay. » L'auteur termine par un parallèle très juste entre la méthode colonisatrice des Anglais et celle des Français.

26. — La maison Le Soudier vient d'entreprendre la publication d'une série de cartes de touristes, destinée à rendre les plus grands services aux amateurs d'excursions dans les parties les plus pittoresques de notre belle France, et sans doute l'étendra-t-elle ensuite aux autres contrées de l'Europe. Pour le moment, une seule a paru, celle de la chaîne des Pyrénées avec ses ramifications, depuis Mont-de-Marsan, Toulouse et Montpellier jusqu'à Soria, Saragosse et Barcelone. La principale qualité de cette carte est une grande clarté; le dessin et la gravure sont traités comme pour les cartes murales, ce qui est très précieux pour un document à consulter en voyage; du premier coup d'œil on y trouve ce que l'on cherche : cours d'eau, tracés de routes et de chemins

de fer, noms de villes et même de villages ; les accidents du terrain sont indiqués par des teintes très apparentes. Nous n'aurions qu'un regret à exprimer, c'est que ces précieuses cartes, destinées à être souvent consultées en voiture et même à cheval, ne soient pas collées sur toile ; elles se déchireraient moins facilement. L'échelle, très suffisante, est de 1/610,000. On annonce comme devant paraître prochainement : n° 2, Clermont-Ferrand, Royat et le Puy-de-Dôme au 1/60,000 ; n° 3, le Mont-Dore et la Bourboule au 1/60,000 ; n° 4, la Méditerranée de Marseille à Gênes au 1/425,000.

27. — La même maison publie une carte du Dahomey qui est bien d'actualité. Son échelle est de 1/500,000 ; elle est fort agréablement coloriée et donne non seulement le territoire où règne le trop fameux Béhanzin, mais encore les possessions françaises de Porto-Novo et de Grand-Popo, la colonie anglaise de Lagos et la colonie allemande du Togoland. De nombreux cartouches sont consacrés : 1° à une carte d'ensemble des possessions françaises dans l'Afrique occidentale et septentrionale, avec tracés des communications par mer avec la métropole ; 2° à une notice sur le Dahomey ; 3° au profil du sentier menant de Ouida à la capitale Abomey ; 4° au schéma du climat dans les différents mois de l'année ; 5° à diverses vues et plusieurs types ethnographiques du pays. C'est tout une petite description géographique en une seule planche, le tout dressé par M. Hanssen, l'excellent cartographe de la Société de géographie de Paris.

COMTE DE BIZEMONT.

THÉOLOGIE

Aerarium divini amoris locupletissimum, — *hoc est discursus varii exquisiti de passione D. N. Jesu-Christi et de SS. Eucharistiâ*, R. P. JOSEPHI MANSI C. Or. — Ex aureâ bibliothecâ morali prædicabili colligebat Z. C. JOURDAIN, presbyter Ambianensis. Paris, Walzer, 1892, in-4 de XL-831 p. — Prix : 15 fr.

« Un corps entier de théologie morale ou un recueil de matériaux tirés de l'Écriture sainte, des Pères de l'Église et des meilleurs auteurs ecclésiastiques, et mis en ordre en faveur de ceux qui s'appliquent au ministère de la chaire et qui n'ont pas de fonds suffisants pour se procurer une nombreuse bibliothèque...., » tel est le jugement que portait en 1740 le *Journal des Savants* sur la *Bibliotheca praedicabilis*. Nous ajouterons qu'alors même qu'on aurait à sa portée une nombreuse bibliothèque, il y aurait encore bien des conditions à remplir pour en tirer tous les fruits que le docte et pieux Mansi, au prix d'un immense travail, nous présente tout cueillis, admirablement préparés et servis. Sur tous les sujets que l'on peut traiter en chaire, il a réuni et coordonné les plus belles et les plus utiles considérations des Pères, des commen-

tateurs, des théologiens et des auteurs ascétiques ; il y ajoute les exemples les plus opportuns tirés des annales de l'Église et de la vie des saints ; sur tous les points de doctrine il consulte comme ses guides préférés l'Ange de l'école et le Docteur séraphique ; il écrit d'un style correct et simple et toutes ses pages respirent le parfum de la plus exquise piété.

Après avoir tiré de ce grand ouvrage l'*Aerarium evangelicum* ou explication des évangiles du Carême et de tous les dimanches de l'année, M. l'abbé Jourdain en extrait aujourd'hui un autre trésor, l'*Aerarium divini amoris*, dans lequel il a recueilli toutes les matières qui se rapportent à la Passion et à l'Eucharistie, ces deux foyers où s'attise la flamme qui purifie les âmes et les élève à Dieu. La première partie comprend cent cinquante discours groupés en neuf traités selon les différents points de vue et les différentes scènes de la Passion. En forme d'appendice, un dixième traité contient onze discours composés à l'occasion de la fête de l'Invention de la sainte Croix. La seconde partie, divisée en trois traités, comprend soixante-dix-sept discours : quinze sur le saint sacrifice de la messe, cinquante-deux sur la présence réelle et la communion, dix composés à l'occasion de la fête du Saint-Sacrement.

Pour indiquer tout ce qu'on trouve de doctrine féconde et sûre en chacun de ces discours, nous donnons les grandes lignes du discours XLIV, *De Eucharistiâ et communione.* Il traite de la communion fréquente et a pour texte : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* Dans la première partie, ou la thèse, viennent en trois groupes les Pères et les Docteurs qui, par le pain de chaque jour, entendent le Pain eucharistique, puis ceux qui l'ont vu figuré par la manne qu'au désert on devait recueillir chaque matin, et enfin ceux qui l'ont proclamé l'antidote que l'on doit prendre chaque jour contre le poison et les défaillances qui menacent journellement. Cette démonstration est confirmée par un trait charmant du B. Jean-Baptiste de Foligno, auquel Notre-Seigneur répondit un jour : Mon fils, ce n'est jamais moi qu'il faut fuir, c'est le péché. La seconde partie, ou l'antithèse, amène les raisons communément alléguées contre la communion quotidienne et les confirme par l'autorité ou par l'exemple de quelques saints personnages. Ces raisons, l'auteur les discute avec saint Augustin, le vénérable Bède, saint Jean Chrysostome, saint Thomas d'Aquin. Cette discussion amène la conclusion, ou synthèse, exprimée par les paroles si judicieuses et si connues de saint Bonaventure : *Varia sunt hominum merita et diversa operum studia et differentia desideria et multiplices S. Spiritus operationes in singulis....*

C'est avec cette richesse, cette exactitude, cette clarté, cette onction, que procède Mansi. C'est donc un grand service que M. Jourdain a rendu à ses frères dans le sacerdoce en tirant de l'oubli un tel trésor. En très peu de temps et avec très peu de travail, les ministres de l'Évangile

peuvent, grâce à cet ouvrage, puiser aux sources les plus abondantes et les plus pures la doctrine de foi et de piété dont ils doivent se pénétrer et se nourrir pour leur profit personnel et pour celui des âmes qu'ils ont à instruire et à diriger. LAMOUREUX.

La Vie surnaturelle considérée dans son principe, par l'abbé BELLAMY. Paris, Retaux, 1891, in-8 de VII-343 p. — Prix : 4 fr.

Après avoir, dans les deux premiers chapitres de cet ouvrage, établi d'une manière très claire et très exacte la notion et l'existence de la vie surnaturelle, l'auteur considère le principe constitutif de cette vie, c'est-à-dire la grâce sanctifiante, et il l'étudie en elle-même, dans ses origines et dans ses effets. La rémission des péchés, la ressemblance avec Dieu dans la créature divinement adoptée, l'union merveilleuse avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit, telles sont les merveilles qu'amène avec elle dans l'âme la production de la vie surnaturelle, production qui est plus que la simple adoption et moins que la génération proprement dite, mais tient comme le milieu entre les deux. Huit chapitres sont consacrés au développement de cette haute et belle doctrine, qui doit intéresser le chrétien comme aucune ne peut l'intéresser davantage, puisqu'il s'agit des merveilles accomplies non seulement pour nous, mais en nous, par l'infinie puissance au service de l'éternel amour. Le chapitre XI traite des propriétés générales de la justification, le chapitre XII termine l'ouvrage par un aperçu rapide du couronnement de la vie surnaturelle, c'est-à-dire du céleste héritage que Dieu réserve à ses enfants.

Ceux qui savent tout ce que ces matières offrent de difficultés à quiconque veut les exprimer en langage vulgaire, le seul que le prêtre puisse parler à ceux qui ont à recevoir de lui la connaissance du don de Dieu, féliciteront M. Bellamy d'avoir entrepris cette tâche et de l'avoir remplie avec un rare bonheur. La lecture la plus attentive ne nous a fait rencontrer dans ces belles pages aucune inexactitude. Toujours nous avons trouvé l'auteur dans la voie sûre à la suite des meilleurs maîtres. Sans être diffuse, son exposition est toujours claire. Ce qui la rend aussi accessible qu'elle peut l'être et en même temps lui ajoute un grand charme, ce sont les rapprochements, exemples et applications qu'il tire, d'une manière très opportune, des prières de la liturgie, de la vie des saints, des mœurs et de la foi des premiers fidèles, dont les actes des martyrs et l'épigraphie chrétienne nous fournissent les touchants témoignages.

Les laïques instruits pourront profiter beaucoup à la lecture de cet ouvrage, qui sera surtout très utile aux prêtres. Grande est la distance entre un cours de théologie et l'enseignement pastoral ; la science sacrée une fois conquise, toute difficulté n'est pas vaincue ; le beau et utile travail de M. Bellamy rapproche la distance, aplanit la difficulté. LAMOUREUX.

SCIENCES ET ARTS

Le Musée de la conversation, par Roger Alexandre. Paris, Émile Bouillon, 1892, in-16 de 446 p. — Prix : 4 fr.

Vulgarisé d'avance par le *Figaro*, qui, depuis deux ans, en publie des extraits dans son supplément du samedi, ce livre est ainsi résumé dans un sous-titre : « Répertoire de citations françaises, dictons modernes, curiosités littéraires, historiques et anecdotiques, avec une indication précise des sources. » Des citations, dira-t-on peut-être, pourquoi des citations ? C'est l'esprit des autres.... — Eh bien, est-il si fort à dédaigner, cet esprit emprunté, qui s'ajoute à celui qu'on a, ou, au besoin, y supplée ? Qui donc proscrit la monnaie circulante parce qu'il ne l'a pas lui-même frappée ? Du reste, que le lecteur se rassure, il ne s'agit pas ici d'une réédition de ces recueils, déjà nombreux, consacrés chacun à un groupe spécial de matières, et dont plusieurs sont si bien faits que les recommencer serait œuvre de glaneur. L'auteur ne s'en est pas tenu aux mots d'esprit et aux belles paroles ; il a voulu nous faire parcourir en sa compagnie un vaste champ de citations des plus diverses — la plupart récentes, — les unes ayant une valeur intrinsèque, les autres empruntant leur portée à la circonstance qui leur a donné le jour, à la place qu'elles occupent dans un récit, à la vogue dont elles ont joui, à un chant qui les vulgarisa, à tel homme qui en fut l'auteur, à tel autre qui en fut l'objet, à d'autres causes encore. Nul groupement des sujets : ceux-ci se succèdent dans l'ordre alphabétique et nous font passer à l'improviste « du grave au doux, du plaisant au sévère. » Il en résulte parfois de bien curieux rapprochements : ainsi, sous les rubriques *Territoire*, *Tête*, *Thé*, trouvons-nous coup sur coup : la déclaration fameuse de Jules Favre : « Ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses, » — la tirade de Pierre Chopard dans le *Courrier de Lyon :* « C'est ma tête que vous me demandez là !.... » — enfin « le Thé de Madame Gibou ; » c'est-à-dire le drame poignant, le mélodrame mi-burlesque, la plus bouffonne des fantaisies. Ces surprises incessantes font sautiller l'attention du lecteur, et celle-ci va d'une allure légère et avec charme jusqu'à la dernière ligne d'un volume dont les parties diverses se suivent pourtant sans liaison.

M. Alexandre est un chercheur des plus persévérants. Combien de souvenirs indéterminés flottaient dans notre mémoire, dont, grâce à lui, nous connaîtrons désormais la source ! Ce sont parfois de petits riens, des bulles de savon que son esprit irise pour nous plaire, souvent aussi de grandes pensées, des phrases impérissables partout reproduites, mais dont il indique la genèse et la filiation avec une rare conscience. Ne peut-il préciser, il aime mieux s'abstenir de citer ; c'est ainsi qu'après le beau vers de Racine (*Esther*, acte III, sc. 9) : « Je n'ai fait que pas-

ser, il n'était déjà plus, » des répertoires littéraires rappellent la phrase biblique : *Et transivi, et ecce non erat*, sans ajouter qu'elle se trouve dans le verset 36 du XXXVIe psaume ; lui, n'ayant pu contrôler cette citation, la passe sous silence. Mais, sauf de bien rares cas, sa recherche aboutit et reconstitue la chaîne des imitations jusqu'à l'anneau initial. Prenons un exemple : les vers de *Rigoletto* que tout le monde fredonne : *La Donna è mobile — Qual piuma al vento* et leur adaptation au livret français nous font remonter à ceux de Victor Hugo dans *le Roi s'amuse* (acte IV, sc. 2) : *Souvent femme varie, — Bien fol est qui s'y fie ! — Une femme souvent — Est une plume au vent ;* au témoignage de Brantôme, textuellement reproduit, François Ier avait écrit sur un mur du château de Chambord : *Toute femme varie*, réminiscence de Virgile : *Varium et mutabile semper — Femina* (Énéide, ch. IV, v. 569-570). L'auteur s'arrête là, car, en ce qui concerne l'idée principale, le sujet est épuisé ; s'il lui eût convenu de nous révéler l'origine de la métaphore : « une plume au vent, » il l'aurait tirée de la *Divine Comédie* de Dante : *Non siate come penna ad ogni vento.* » (Le Paradis, ch. V, tercet 25.)

Passant au domaine oratoire, nous y trouvons les circonstances où retentirent certaines phrases, célèbres à des titres bien divers ; parfois même des textes y sont utilement redressés, notamment la fameuse apostrophe de Mirabeau à M. de Dreux-Brézé : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple et qu'on ne nous en arrachera que par la puissance des baïonnettes ; » M. Alexandre a relevé dans le *Moniteur* (20 au 24 juill. 1789, p. 48, col. 1) les paroles textuelles..... « Vous devez demander des ordres pour employer la force, car nous ne quitterons nos places que par la puissance des baïonnettes. » La vraie version paraît être celle que le fils même du marquis de Dreux-Brézé fit connaître à la Chambre des pairs, dans la séance du 15 mars 1833 : « Nous sommes ici par le vœu de la nation ; la force matérielle pourrait seule nous faire désemparer. » M. Alexandre aurait dû ne pas la passer sous silence.

Nous ne passerons pas en revue les nombreuses catégories des sujets abordés dans ce livre ; bornons-nous à dire que les auteurs les plus souvent cités, à l'exception des classiques, sont : Al. Dumas père, Lud. Halévy, V. Hugo, A. Karr. Eug. Labiche, Henry Monnier, Scribe et Thiers. Les sujets populaires y dominent, certains fort plaisants, d'autres qui n'auraient pour eux qu'une vogue injustifiée s'ils ne bénéficiaient de la verve alerte et gaie du commentaire. Ajoutons enfin que, pour accroître encore le nombre de ses lecteurs, M. Alexandre n'aurait, croyons-nous, qu'à sacrifier quelques grains de sel gaulois, le sel attique devant d'ailleurs suffire à conserver la saveur des mets que nous offre cet aimable érudit. L. V.

La Rose dans l'antiquité et au moyen âge. *Histoire, légendes et symbolisme*, par Charles Joret. Paris, Émile Bouillon, 1892, in-8 de x-483 p. — Prix : 7 fr. 50.

« On a beaucoup écrit sur la rose, » dit M. Joret en tête de sa *Préface*, mais, ajoute-t-il, « il m'a semblé qu'il n'était pas impossible d'enrichir beaucoup l'histoire, moins connue qu'on ne le pense, de cette fleur aimée. » Complétant les publications de tous ceux qui, en ce siècle, l'ont devancé, notamment celle du docteur Loiseleur-Deslongchamps, la plus ancienne et la meilleure de toutes, celle de l'Allemand J. Schleiden (Leipzig, 1873), et celle de l'Espagnole Cecilia Schmidt-Branco (Madrid, 1886), il a étudié *con amore* la rose à tous les points de vue, divisant ainsi son riant et instructif ouvrage :

Première partie. *La Rose dans l'antiquité.* — I. *Des espèces de roses connues dans l'antiquité ;* II. *Culture de la rose dans l'antiquité ;* III. *La Rose dans les légendes et dans la poésie des Grecs et des Romains ;* IV. *Usages de la rose chez les Grecs et les Romains ;* V. *La Rose dans l'ancien Orient ;* VI. *La Rose dans la pharmacopée grecque et romaine.*

Seconde partie. *La Rose au moyen âge.* — I. *Culture de la rose dans l'Orient et dans l'Occident ;* II. *La Rose dans les légendes et dans la poésie de l'Orient. La Rose et le Rossignol ;* III. *La Rose dans les légendes chrétiennes ;* IV. *La Rose dans les légendes profanes et dans la poésie de l'Occident ;* V. *La Rose dans les usages de la vie, dans le culte et dans l'art ;* VI. *La Rose dans la pharmacopée et dans l'art culinaire.*

Les douze chapitres sont suivis d'une bibliographie ne comprenant que les ouvrages qui traitent exclusivement de la rose et d'*Additions et corrections.* — M. Joret avait toutes les qualités désirables pour écrire une monographie de la rose : botaniste éminent, il prépare depuis longtemps une histoire générale du monde végétal qui sera d'une extrême importance ; philologue accompli, il connaît à fond non seulement la littérature ancienne, mais encore la littérature de l'Allemagne, de l'Angleterre, des nations méridionales ; pur et élégant écrivain, il a pu retracer de la façon la plus attrayante l'histoire de la rose jusqu'à l'époque de la Renaissance, surtout son histoire poétique et légendaire. Avec une érudition aussi vaste que sûre et non moins délicate — une lourde érudition aurait tout écrasé et tout gâté ! — M. Joret nous fait connaître presque tout ce que l'on a dit, depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVIe siècle, sur la reine des fleurs. Son livre résume clairement d'immenses lectures : auteurs anciens et modernes, sacrés et profanes, nationaux et étrangers, prosateurs et poètes, naturalistes et commentateurs, ont été consultés par centaines. Tout est là, en quelque sorte, depuis la Bible jusqu'à saint François de Sales, depuis les poètes de l'Inde et de la Perse jusqu'à Ronsard et Malherbe, depuis les trouvères et les troubadours jusqu'à M. de Gubernatis et M. de Rossi. Partout des bouquets

et guirlandes de luxuriantes citations. Au milieu de tant de passages empruntés à toutes les littératures, et qui forment un si gracieux ensemble, on trouve les renseignements les plus sérieux, les rectifications les plus solides ; le livre peut être comparé à ces arbres privilégiés qui portent à la fois et en abondance des fleurs et des fruits. On m'a raconté qu'un de nos plus grands érudits avait été tellement séduit, tellement entraîné par l'agrément d'un tel recueil, qu'il avait passé presque toute la nuit à le lire, ne s'arrêtant qu'à la dernière page. Tous les lecteurs ne seront pas aussi enthousiastes que celui-là, mais tous, assurément, estimeront que l'auteur n'est pas resté au-dessous de sa tâche et qu'il a été trop modeste en se demandant, à la fin de sa *Préface*, si son travail a « retenu quelque chose de l'intérêt et du charme qui s'attachent à la fleur

Plus que nule autre bele,

comme le dit un de nos vieux poètes (Chrestien de Troyes). »

T. DE L.

L'Équitation moderne, par Un officier de cavalerie. Paris, May et Motteroz, 1892, in-8 de 244 p., avec de nombreuses gravures *(Encyclopédie des sports*, sous la direction de Philippe Daryl). — Prix : 6 fr.

L'Équitation actuelle et ses principes, *recherches expérimentales*, par GUSTAVE LE BON. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-16 de 429 p. et 50 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Bibliographie sportive, les courses de chevaux en France (1651-1890), par le Comte G. DE CONTADES. Paris, Rouquette, 1892, in-8 de XXVI-154 p. — Prix : 6 fr.

— *L'Équitation moderne* est un livre parfaitement ordonné, où l'élève écuyer trouvera rapidement tout ce dont il a besoin. C'est un officier de cavalerie, dit le titre, qui l'a écrit. Il commence par donner un bon précis historique de l'équitation. Puis, laissant de côté l'Asie centrale, le pays d'origine des chevaux, la Numidie, les Grecs et les Romains, le moyen âge même, pour lequel « l'équitation fut une pratique purement empirique » (assertion un peu hasardée, croyons-nous), il arrive aux Italiens, à l'Académie de Padoue et à celle de Naples. L'introducteur en France de l'art de l'équitation fut, au XVIe siècle, Frédéric Grison. Au XVIIe, Pluvinel, puis Newcastle, La Broue, l'école de Versailles et La Guérinière. Saumur est fondée en 1764. Versailles, rétablie par la Restauration, forma, sous le chevalier d'Abzac, le vicomte d'Aure. Le vicomte d'Aure avait pour principes : « Regardez-moi et faites de même. » Il supprimait les mouvements forcés et les airs de manège. Baucher, son adversaire (1835), avait une méthode tout opposée : « Détruire les forces instinctives du cheval et les remplacer par les forces transmises. » Ce sont les deux méthodes qui divisent encore aujourd'hui les hommes de cheval. Un petit galop en l'honneur de Sau-

mur, et nous voilà au vocabulaire, en tête duquel, dans une fine gravure, un lad apprend à un cycliste la force et l'étendue du terme : ruer, qui est la dernière expression de dégoût du cheval pour la bicyclette.

D'un bon écuyer le chapitre sur le moral du cheval, et d'un excellent praticien la réflexion suivante : « Il est certain qu'à de rares exceptions près, le cheval est un animal généralement intelligent et doué de mémoire ; mais pour que les qualités morales du cheval se développent, il faut que l'homme le flatte, le caresse et le traite non pas en esclave, mais en ami. » Au point de vue physique, une gravure rend l'anatomie du cheval ; la description traite des régions du corps, du tronc (tête, encolure et corps), des membres antérieurs et postérieurs, des robes ou pelages des chevaux, et des couleurs de ces robes : simples, quand elles sont d'une seule couleur ; composées, quand il y a au moins deux couleurs.

La première condition d'un cavalier est la souplesse, la force n'est que la seconde. Il doit débuter dès l'enfance sur une monture sage. Pour son instruction, il doit la faire dans un manège fermé. Il apprend à monter, à manier les rênes de bridon, à descendre, à s'assouplir, à trotter avec et sans longe ; il est à remarquer que l'auteur de *l'Équitation moderne* met tout de suite le cavalier en selle, alors que nombre de maîtres écuyers préfèrent l'assouplissement au pas et au trot sans selle et en couverte. Lorsque le cavalier connaît les parties du harnachement, il doit s'essayer à les poser lui-même pour pouvoir les vérifier tout au moins plus tard.

Notre auteur étudie longuement, et il a raison, la théorie de la position à cheval ; mais nous verrons tout à l'heure s'il a, ou plutôt si sa théorie, généralement adoptée, a entièrement raison. Bonne étude des aides, rênes et jambes. Aux allures maintenant : le pas qui se compose du rassembler, marcher et arrêter, allonger et ralentir, tourner à droite et à gauche, reculer, etc. ; mouvements dans les pistes, voltes et demi-voltes, le trot à deux temps : la suspension et l'appui ; mouvements de deux pistes ; le galop à trois battues et une suspension. C'est lorsque l'élève connaît ces trois allures que notre auteur lui permet l'étrier, sur lequel il donne une bonne leçon. Il lui enseigne l'usage de la bride et du filet, celui de l'éperon, de la cravache et de la chambrière. Puis il le fait passer au trot anglais, il l'entraîne à l'obstacle pour le passer et le sauter. Et même il lui donne quelques notions de haute école : le piaffer, le passage, le pas espagnol, la courbette, la ballottade et la cabriole. L'équitation à l'extérieur est un chapitre forcément incomplet, mais qui contient de très bonnes notions. De même celui des défenses du cheval.

L'équitation des dames est aussi un chapitre difficile et sur lequel l'auteur a des indications très pratiques. J'aime moins le chapitre sur

les courses, qui a pourtant le grand mérite d'en faire connaître le vrai but : l'amélioration du cheval de sang, but aujourd'hui remplacé par l'appât du jeu.

Le cavalier est formé. A présent, au cheval : son dressage fait l'objet d'un dernier chapitre qui comprend le travail en bridon, le travail en bride et le travail à l'extérieur. Nous n'ajouterons qu'une réflexion à celles de notre officier, c'est que le bon cheval est comme le cavalier, il doit être choisi plus pour sa souplesse que pour sa force.

— M. Gustave Le Bon, lui, s'adresse aux écuyers déjà expérimentés, auxquels son livre révélera bien des choses dont ils souffrent souvent, sans les réformer, entraînés qu'ils sont par la routine. « Cet ouvrage, dit-il au début de son livre, n'a nullement la prétention d'être un traité d'équitation, mais simplement l'exposé d'une série de recherches scientifiques nouvelles sur divers points de l'équitation. » Jamais auteur ne s'est mieux jugé.

« Nos conclusions, poursuit-il (p. 6), proclamaient l'inutilité à peu près complète de l'enseignement tel qu'il est donné actuellement dans les manèges ; la nécessité de faire instruire le cavalier par le cheval dressé et non par le professeur ; la nécessité de commencer, et non de finir l'étude de l'équitation par les airs dits de haute école, qui seuls peuvent apprendre l'accord des aides et le maniement du cheval. » Ces conclusions et bien d'autres, exposées d'abord dans la *Revue scientifique*, obtinrent l'attention et les éloges des gens autorisés, ce qui a amené l'auteur à les compléter et à les publier en volume.

La méthode de M. Le Bon est tout à fait scientifique. Elle consiste à prendre des instruments de précision, tels que la chronographe enregistreur, la roulette métrique, le dynamomètre et les appareils photographiques. Ceci posé, il étudie les différentes méthodes en usage dans les cavaleries d'Europe et il constate, dans le rapport même d'un officier français, que la cavalerie allemande nous est très supérieure par le dressage. Ce qu'il constate surtout, c'est la différence d'équilibre, de souplesse, et de durée de l'animal dressé et de l'animal non dressé.

Dans le rôle des aides, notez une remarque parfaitement exacte, mais bien souvent peu observée, sur l'impossibilité de maintenir le cheval par les rênes ; notez aussi (p. 97) l'influence de l'angle sous lequel se fait la pression des rênes, et (p. 120) les causes d'usure prématurée du cheval. Notez aussi une piquante remarque, bien facile à vérifier sur le bois de Boulogne, les chevaux et les cavaliers qui le parcourent (p. 146).

M. Le Bon compare le cheval portant un cavalier au « portefaix chargé d'un fardeau » et il dit avec raison que l'un et l'autre « exécutant un travail artificiel, ils doivent donc chercher l'allure artificielle permettant de donner un maximum d'effet avec un minimum d'effort, et par conséquent ne peuvent plus garder leur allure naturelle. » Aussi

s'occupe-t-il principalement du dressage du cheval, dressage à pied et à la cravache, et dressage à cheval. Il nous donne une très intéressante monographie d'un dressage et il l'accompagne de huit bonnes photographies. Il étudie le mécanisme du pas et du trot, celui du galop.

Cela fait, il place le cavalier à cheval, rectifiant les positions prises de tout temps et souvent à tort, notamment la position de la cuisse et la position du pied en dedans, qu'il proscrit. Il faut lire sa théorie du cheval qui butte. Rien n'est plus neuf, plus curieux et plus juste ; de même que son chapitre sur la conduite du cheval lorsqu'il n'est pas connu du cavalier. De même aussi il faut étudier, d'après M. Le Bon, les principales défenses du cheval et les moyens de les combattre. Malheureusement l'espace nous est limité pour applaudir et critiquer tour à tour en détail l'ouvrage de M. Le Bon. Qu'il nous suffise de dire qu'il est aussi utile qu'intéressant à lire, et que pour beaucoup d'écuyers novices, ou même expérimentés, il sera, sur bien des points, une vraie révélation. Il ne faut pas donc croire à l'exactitude de la phrase (p. 319) : « Arrivé à cette phase d'habileté équestre, on perd quelquefois son temps à écrire des livres d'équitation, mais on a trop conscience de l'inutilité de ce genre de publication pour consentir à les lire. » Arrivé à ce degré, on ne lit pas seulement les livres dans le genre de celui de M. Le Bon, on les dévore, et on les relit souvent pour les étudier et les vérifier.

— M. le comte G. de Contades est un de ces gentilshommes érudits auxquels nous avons le regret de ne pas assez souvent rendre hommage. Sa *Bibliographie sportive* traite cette fois des *Courses de chevaux en France (1651-1690)*; c'est un vrai régal qu'il offre au sportsman et à l'historien. Pour celui-ci, il a rangé chronologiquement les ouvrages, ce qui est un très grand mérite. Ensuite il en a donné une description bibliographique très précise, ce qui en est un second ; enfin il en a tiré des extraits intéressants, ce qui en est un troisième et non des moins précieux. Au lieu d'écrire une histoire fade, sans saveur, délayée en longues phrases pleines de mots et vides d'esprit, il a eu l'ingénieuse idée de faire défiler devant nous les contemporains et de les faire parler, depuis Dubuisson-Aubenay (1651) jusqu'à M. Émile Zola (1870). Et pour les gens du monde, il a condensé tout son sujet en vingt-six pages, de quoi lire en chemin de fer du Terminus à Auteuil. Ou plutôt non ; car son livre est beau de forme et d'aspect, édité chez un maître de la librairie, M. Rouquette, et destiné à une belle reliure à un coin sur la table du salon ou sur un rayon de la bibliothèque ou du fumoir. Une table alphabétique rend les recherches faciles dans les trois cents articles environ qui composent la bibliographie. Il y a bien quelques lacunes que l'auteur complétera au fur et à mesure de ses recherches et des observations qu'on lui adressera. Ainsi je ne trouve pas mentionnées par M. de Contades les trois brochures suivantes de M. d'Osseville : *So-*

ciété d'agriculture et de commerce de Caen. Rapport fait au nom d'une commission spéciale à la séance du 16 février 1855.... Question chevaline (Caen, E. Poisson, 1855, in-8). — *Société d'agriculture et de commerce de Caen. Compte rendu d'un ouvrage ayant pour titre : « Étude du cheval de service et de guerre....* par A. Richard » (Caen, 1864, in-8). — *De l'influence du cheval de demi-sang anglo-normand sur l'amélioration générale.* (Caen, 1866, in-8). Mais, tel qu'il est, ce volume rendra d'inappréciables services tant pour l'excellence de sa méthode que pour la nouveauté de ses renseignements. Nous avions eu l'occasion de faire de grands éloges à M. de Saint-Albin lors de la publication de ses *Courses de chevaux de France*, si bien édité par la maison Hachette; mais ce qui manquait précisément à son ouvrage, c'est ce que M. de Contades vient de nous donner : une bibliographie sérieuse, bien faite, où l'érudit trouvât aussi bien sa part que l'homme de sport ; la lacune est comblée maintenant et nous en devons des remerciements à l'auteur de la *Bibliographie sportive.* A. D'ÉPRON.

BELLES-LETTRES

Michel-Ange poète. — *Étude sur l'expression de l'amour platonique dans la poésie italienne du moyen âge et de la Renaissance*, par GABRIEL THOMAS. Paris, Berger-Levrault, 1892, in-8 de 171 p. — Prix : 3 fr.

Il faut avoir peu lu les poètes provençaux et les sonnettistes italiens pour ne s'être pas avisé que leur art est souvent allégorique et factice. L'amour étant, en leur temps, le seul sujet poétique admis, les poètes n'étaient point libres de n'être point amoureux. Leur amour était d'ailleurs régi par des lois assez constantes. Et de plus, pour être poétique, il devait être malheureux. Ces principes étroits ne sauraient s'imposer qu'à un sentiment conventionnel et irréel.

Pourtant l'hommage allégorique des poètes s'adressait le plus souvent à des dames vraiment existantes. Cet hommage était public et admis par les mœurs. On ne voit pas que les maris des dames en aient habituellement pris ombrage, tant l'amour des doux joueurs de luth passait pour inoffensif. Mais il arrivait que la nature humaine reprit le dessus, et qu'en chantant l'amour par galanterie et noble jeu poétique, on s'enamourât pour tout de bon. Il semble que telle ait été l'aventure de plus d'un troubadour ; telle, à quelque chose près, fut peut-être celle de Pétraque. Et, si l'on en croit M. G. Thomas, toute semblable fut l'histoire de Michel-Ange. Par un trait de plus le « grand tailleur de pierres » se rattacherait au moyen âge.

Le livre de M. Thomas donne beaucoup à méditer, il est l'œuvre d'un esprit délicat. Il a bien senti vivre ce grand méditatif, « qui n'était jamais moins seul, dit Condivi, que lorsqu'il était seul. » Il a découvert

aussi ce qu'il y avait de grâce et de tendresse cachées sous l'apparence rude et austère du maître.

M. Thomas n'a pas voulu admettre que les diverses poésies de Michel-Ange fussent adressées à plusieurs dames différentes. Il a cherché à expliquer les grandes différences de ton que l'on y remarque, par les différentes phases d'une grande et unique passion. Il me semble avoir bien réussi à le démontrer. Pour Michel-Ange, la belle Vittoria Colonna ne fut d'abord qu'une Muse, l'amour qu'une abstraction, qu'un épanouissement suprême de l'âme vers le beau et le bien. Il définit cet amour par un mot étrange et sincère, qui en dit bien la nature toute intellectuelle : « La vie de mon amour, dit-il, n'est pas dans mon cœur. »

Le cœur alors y est, en effet, pour peu de chose. Mais un jour, soudainement, l'extatique amoureux découvrira que son cœur est envahi à son tour. Alors, dans la pureté et la loyauté de son âme, il poussera ce cri désespéré : « Amants ! fuyez l'Amour !.... Fuyez ! fuyez au premier regard !.... » A cette heure d'angoisse, le Pétrarquisme, le parti pris littéraire et le système métaphysique n'ont plus rien à voir dans l'inspiration de Michel-Ange. Il met son âme à nu et nous la montre déchirée. Toutes les années qui lui restent à vivre ne seront plus, désormais, remplies que de remords chrétiens, de prières, du désir de la mort. Car il était déjà vieux lorsque cette tragique aventure d'âme vint troubler l'austère pureté de sa vie.

Telle, en résumé, M. Thomas a vu l'histoire morale de Michel-Ange. Je suis bien porté à croire que sa vision est juste. J'aurais peut-être un peu plus à discuter si j'avais le loisir d'examiner l'étude préliminaire qu'il a consacrée aux poètes amoureux de l'Italie aux XIVe et XVe siècles. J'entends d'abord qu'en disant « l'amour platonique, » il n'a pas prétendu nous entretenir des influences platoniciennes. Il prend le mot dans le sens du langage courant : l'amour dégagé des sens. Je me permets d'affirmer que cet amour-là n'a jamais été l'objet d'une expression littéraire complète et continue. La preuve de ce que j'avance, je la trouve dans le livre même de M. Thomas. L'auteur, passant en revue Pétrarque et les rimeurs qui l'ont suivi, ne rencontre chez aucun d'entre eux l'image parfaite de « l'amour platonique. » Il est vrai qu'il la rencontre chez Dante. C'est peut-être parce que Dante est le seul qui ait chanté un amour tout à fait imaginaire et irréel.

Si l'on veut avoir une idée complète des ravages exercés dans les vies des hommes du moyen âge par des amours en apparence délicates et innocentes, c'est dans Pétrarque qu'il faut l'aller chercher, et surtout dans la confession brûlante qu'il a appelée son *Secret*. Les souffrances que Pétrarque a racontées dans ce livre sublime ont été celles aussi de Michel-Ange. L'un comme l'autre, cependant, n'avaient cherché que les plus hautes satisfactions de l'âme dans les erreurs de la passion. Ils se

trompaient. Et quand le voile tomba de leurs yeux désabusés, il fallut que l'Amour de Dieu les possédât tout entiers pour guérir les plaies vives dont l'Amour humain les avait cruellement blessés.

HENRY COCHIN.

HISTOIRE

Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, par FUSTEL DE COULANGES, revue et complétée sur le manuscrit et d'après les notes de l'auteur, par CAMILLE JULLIAN. — *L'Invasion germanique et la fin de l'Empire.* — *Les Transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne.* Paris, Hachette, 1891-1892, 2 vol. in-8 de 572 et 715 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Les deux volumes que M. C. Julian a édités d'après le manuscrit et les notes laissés par Fustel de Coulanges sont une partie du monument élevé par la pieuse et respectueuse affection d'un disciple dévoué. Heureux les érudits qui, surpris par une mort prématurée, peuvent trouver, pour mettre au point leurs travaux inédits, des érudits aussi consciencieux que celui auquel nous devons de connaître une partie de l'œuvre restée inachevée de l'éminent et regretté académicien.

Dans le premier volume, l'auteur s'attache à établir que l'invasion germanique est généralement présentée sous un faux jour ; pour lui, il n'y a pas eu invasion violente de la Gaule par les barbares du ve siècle. Il n'y a pas eu conquête, mais double transformation commencée depuis longtemps par le triomphe définitif du système des armées auxiliaires sur celui des armées nationales ; ensuite par l'accession au pouvoir civil de barbares, devenus sujets de l'Empire. Les rois francs, burgundes, visigoths, reconnaissaient la suprématie des Augustes et de l'Empire ; mais celui-ci se désorganisait en face de l'aristocratie gauloise, à laquelle l'arrivée des barbares n'avait rien enlevé. M. Fustel de Coulanges tient à distinguer nettement les grandes invasions comme celles des Goths, des Vandales, des Alains et des Huns, qui disparurent en ne laissant que des ruines, et l'établissement des Germains, attirés pour devenir sujets de l'Empire, colons ou soldats.

Le second volume, sous une forme claire et attachante, nous fait connaître les idées de Fustel de Coulanges sur les causes qui amenèrent la chute des Mérovingiens, l'avènement et la chute des Carolingiens. Le patronage, sous ses différentes formes, toléré par les premiers et autorisé par les seconds, eut pour résultat d'augmenter encore l'importance de l'aristocratie. Les grands propriétaires, groupant autour d'eux ceux qui avaient besoin d'être protégés, finirent par absorber l'État au point que les rois n'eurent, à bien dire, plus de sujets. Plus tard, en multipliant les bénéfices formés de leur domaine pour se créer des fidèles, ils n'eurent plus de domaine. Le maire du palais avait annihilé la monarchie

franque ; les deux premiers Carolingiens purent centraliser l'autorité, mais bientôt les grands, préoccupés de leurs intérêts personnels, ne cherchent qu'à être fidèles au roi qui donnait le plus de biens ; la royauté devient élective; l'hérédité ne compte plus, et le premier Capétien ne fut qu'un roi élu par des fidèles. — Nous recommandons tout particulièrement le livre III, dans lequel l'auteur traite des institutions sous Charlemagne. J. DE M.

La Elezione del Papa, *storià e documenti*, di GIOVANNI BERTHELET. Roma, Forzani, 1892, in-8 de VIII-317 p. — Prix : 3 fr.

Livre particulièrement intéressant dans les circonstances actuelles, mais où, en dépit des soins de l'auteur, apparaît quelque chose de cette crainte qui est au cœur de tout Italien, si sûr qu'il se dise de l'« intangibilité » de Rome : la crainte de l' « *elezione di un papa straniero.* » M. Giovanni Berthelet n'est pas un catholique militant, loin de là : c'est un gouvernemental prudent qui voudrait, par son livre, rappeler à la raison les irrédentistes inconciliables, mais qui ne consent pas plus qu'eux à entendre parler de la restauration possible du pouvoir temporel. C'est même avec des habiletés félines qu'il développe les divergences de vues des différents papes sur ce sujet, les interprétations variées et les doutes, couronnant le tout par une virulente censure du népotisme, dont la plaie a si souvent déshonoré l'Église.

La préface mérite une mention spéciale à cause de l'opinion de l'auteur sur le rôle de la presse dans les élections pontificales futures. M. Berthelet rapporte un passage de la fameuse lettre du comte Graziadei, écrite en 1887 à M. R. de Cesare, qui venait de publier son *Conclave di Leone XIII*, et il ajoute, à propos des tripotages du *Times* et de deux journaux italiens : « Il n'y a rien là qui puisse offenser les consciences les plus scrupuleuses, car l'intervention divine se manifeste dans les événements humains d'une façon humaine, » et le pire des journalistes ne saurait être plus méprisable qu'Attila, le fléau de Dieu et l'instrument de sa volonté, au dire unanime des théologiens. — La première partie est réservée à l'historique des élections papales. Cinquante-trois pages pour exposer la forme des élections primitives, l'introduction du pouvoir laïque, l'histoire de la papauté sous la domination barbare, l'action des premiers papes-rois, l'entrée en scène de nouveaux électeurs, l'institution du Conclave et ses modifications, la simonie et les brigues électorales, etc., c'est, on le comprend, un résumé trop succinct pour qu'on puisse lui demander autre chose que des vues un peu générales. — La seconde et la troisième partie, consacrées aux lois actuellement en vigueur dans l'élection papale et les dispositions modificatives résultant de la situation précaire faite depuis cent ans aux Souverains Pontifes par des révolutions multipliées présentent une étude

sincère et développée. On est vraiment saisi d'une grande pitié et d'une respectueuse sympathie en voyant l'infortuné Pie IX porter à trois reprises des bulles destinées à prévoir les difficultés qu'il soupçonnait devoir entraver le futur conclave. Le Pape sentait que l'autorité civile pourrait essayer de procurer des défections, et il interdisait d'abord toute « introduction, quelle qu'elle fût, du pouvoir laïque, à quelque degré ou condition qu'il appartînt. » Il prévoyait même une première délibération sur le point de savoir si l'élection aurait lieu à Rome ou ailleurs. (21 août 1871.) Une seconde fois il insiste encore, averti peut-être d'une défaillance probable, que l'histoire fera connaître dans l'avenir, afin de couper court à toute proposition de transaction « *sede vacante* » (8 septembre 1874). Enfin, quatre mois avant de quitter cette terre (10 octobre 1877), le Pontife s'efforce de faire partager au Sacré-Collège ses idées sur la tenue du conclave en dehors de Rome. Il faudrait pouvoir rapporter en entier ces sages dispositions empreintes de l'auguste majesté de la mort qu'on devine prochaine.... elles sont nobles et saisissantes. — Léon XIII a-t-il pris des précautions nouvelles ou a-t-il laissé leur vigueur aux règlements établis par son prédécesseur? M. Berthelet croit pouvoir, sans violer un secret, affirmer l'existence de nouvelles prescriptions rédigées à la suite de la scandaleuse apothéose faite le 9 juin 1889 à Giordano Bruno. Le Souverain Pontife aurait terminé son allocution rendue publique par des conclusions destinées à n'être pas divulguées, ce qui, du reste, avait déjà été pratiqué par plusieurs papes.

Les sentiments de M. Berthelet sont loin d'être favorables à la France. Il donne, page 162, une description outrée des armées de la première République, et qui conviendrait assurément mieux à ses compatriotes et contemporains. Ce n'est pas chez nous qu'on voit des gens « en haillons, pieds nus, mourant de besoin et désireux d'aller manger à leur faim » ailleurs, fût-ce en tendant la main, ou si nous en rencontrons qui répondent à cette description, ils nous sont probablement venus d'au delà des Alpes, où l'auteur les retrouvera couchés le long de toutes les routes et de tous les ruisseaux. Sauf cette gallophobie et sa marotte d' « intangibilisme, » M. Berthelet n'est pas plus mauvais catholique que beaucoup d'autres catholiques italiens qui sont tout consolés de la perte du pouvoir temporel ; il se montre par ailleurs homme de bonne société et érudit sans pédantisme. — Un dernier mot en finissant. Pourquoi n'a-t-il pas eu la franchise de dire une bonne fois qu'un Pape étranger (disons américain) liquiderait peut-être la situation? Si le pouvoir temporel est impossible, pourquoi des papes « italiens, » pourquoi, par conséquent, la prédominance proportionnelle de l'élément « italien » dans le Sacré-Collège? La question est brûlante, elle se pose d'elle-même : nous aurions aimé à connaître les appréciations de M. Berthelet à son propos.

G. Péries.

Miracles de saint Magloire et Fondation du monastère de Lehon, par A. de la Borderie. Textes inédits latins et français avec notes et commentaires historiques. Rennes, Plihon et Hervé, 1891, in-8 de 141 p.

Nous n'avons pas à insister sur l'autorité avec laquelle M. de la Borderie sait soumettre les sources de l'histoire de Bretagne à une critique érudite, et tirer des antiques légendes des saints de cette province tout ce qui appartient à l'histoire. Il s'est déjà occupé des vies de plusieurs saints, mais en étudiant les textes relatifs à saint Magloire et à ses miracles, il a donné une étude qui est certainement un modèle. Les miracles du saint, son office, sa vie en prose et en vers français, forment un ensemble de matériaux dont une bonne partie est inédite ; ils réunissent sous les yeux du lecteur tout ce qui peut permettre de contrôler l'argumentation du savant académicien.

M. de la Borderie établit que dans le plus ancien texte, les *Miracula*, une partie a été rédigée au milieu du IXe siècle et le reste dans le premier tiers du Xe, avec quelques interpolations dues aux moines de Saint-Magloire de Paris ; il reconnaît ce détail à la différence d'appréciation du caractère de Nominoë, considéré comme un héros par les moines de Lehon, et comme une sorte de tyran par les moines parisiens. Contrairement à une opinion récemment mise en avant, l'auteur prouve que c'est bien Childebert Ier, et non Childebert II, qui figure dans les légendes de saint Samson et de saint Magloire.

Nous voyons, parmi les faits principaux, le pieux larcin, assez fréquent alors, du corps de saint Magloire déposé d'abord dans l'île de Serk et son arrivée à Lehon, la fondation de l'église abbatiale au moyen de débris antiques enlevés à grand'peine de l'antique cité des Curiosolites, la prospérité du monastère menacée vers 919 par les invasions normandes. A la suite d'une assemblée tenue à Lehon par les moines et les prêtres de nombreuses localités venus avec les reliques de leurs saints, il se forme une caravane passant par la Neustrie, où elle rencontre une autre émigration guidée par l'archevêque de Dol et l'évêque de Bayeux, pour arriver à Paris, après un long exode, vers 923 ou 924. Les moines bretons sont reçus par Hugues le Grand, et non par Hugues Capet, et après avoir séjourné à Saint-Barthélemy, sont établis entre 950 et 956 à Saint-Magloire, abbaye fondée à leur intention par les comtes de Paris. Entre 996 et 1031, saint Magloire obtient d'un comte breton, de passage à Paris, que M. de la Borderie établit être Geoffroi Ier-Bérenger, fils de Conan-le-Tort, les ruines de Lehon et les anciens biens de l'abbaye. — Nous renvoyons les lecteurs à l'ouvrage lui-même pour prendre connaissance de tous les détails d'histoire locale qui y sont multipliés (les textes du IXe siècle ne sont pas communs), des commentaires critiques de l'auteur, des faits que ces légendes seules font connaître. Ce

sont là des travaux qu'on lit et qu'on relit avec plaisir et profit. Il y aura un jour à étudier les itinéraires suivis par ces migrations de moines fuyant l'invasion. A propos de saint Magloire, M. de la Borderie a parfaitement montré celle qui de Lehon alla à Paris en passant par la Neustrie ; il semble que celle qui emporta les reliques de saint Tudual dut passer par Rennes, Laval et Chartres, pour se réfugier en Brie.

ANATOLE DE BARTHÉLEMY.

Saint Thomas de Cantorbéry, par le R. P. Dom A. L'HUILLIER. Paris, Palmé, 1891-1892, 2 vol. in-8 de XII-469 et 591 p. — Prix : 12 fr.

« Semblable au rocher puissant qui dresse au large des côtes sa masse immobile et brave le premier effort de la mer, saint Thomas de Cantorbéry domine depuis sept cents ans l'histoire des sociétés chrétiennes et de leurs agitations. » Cette première phrase du beau livre que Dom Albert L'Huillier vient de consacrer à la vie du grand martyr de Cantorbéry annonce bien l'intention où il est de défendre tous ses actes et de glorifier son martyre. Il le fait simplement en rapportant, d'après les documents les plus authentiques, les gestes du chancelier devenu archevêque de Cantorbéry. On sait que les documents abondent sur ce sujet. Dom L'Huillier les fait connaître en détail dans un appendice au premier volume. Les premiers auteurs étaient les contemporains, qui furent frappés de la grandeur des scènes qu'illustrèrent cette vie et cette mort. Aussi les ont-ils rapportées avec un accent dramatique, et pour composer un ouvrage vraiment saisissant et entraînant de tout point, l'auteur moderne n'avait qu'à les suivre avec une grande fidélité. Nous ne voulons pas dire qu'il n'eût pas un choix à faire. Il l'a exécuté avec bonheur. Ses récits sont dramatiques sans aucune exagération.

Il serait trop long d'analyser ces deux gros volumes. D'ailleurs, l'histoire de saint Thomas de Cantorbéry est très connue. L'auteur s'attache à relever toutes les inexactitudes des historiens ennemis de l'Église, qui ont cherché à déguiser la vérité, et il le fait en s'attachant aux témoins les plus véridiques. Si nous voulions citer un chapitre, qui nous a paru intéressant entre tous, nous nous arrêterions au quatorzième. C'est, si l'on veut, un épisode, et c'est aussi un exposé de droit canonique ; mais il rentre parfaitement dans le sujet. Il y a là une démonstration de la doctrine catholique sur les immunités, qui frappera tous les esprits droits et exempts de préjugés. — Nous ne nous arrêterons pas davantage sur cet ouvrage, dont le succès nous semble assuré. P. P.

Histoire de sainte Catherine de Sienne et de sa famille religieuse, par la T. Rév. M. A.-T. Drane, prieure générale des dominicaines d'Angleterre, traduite de l'anglais par l'abbé Cardon, avec préface du T. R. P. Ollivier, des Frères Prêcheurs. Paris, P. Lethielleux, 1892, 2 vol. petit in-8 de xvi-528 et 492 p. — Prix : 8 fr.

Si l'on considère l'importance du rôle que sainte Catherine de Sienne a rempli dans l'Église de son temps et la place qu'elle occupe encore dans la vénération des peuples, on ne sera pas surpris qu'un si beau sujet ait tenté beaucoup d'historiens. La R. M. Drane n'en compte pas moins de soixante-trois. Malgré ce nombre considérable, elle a trouvé moyen de faire encore un livre tout nouveau.

Le plus ancien de ces historiens est le bienheureux Raymond de Capoue, qui fut le confesseur de la grande vierge dominicaine. Mais ce religieux ne tient aucun compte de la chronologie dans son livre, ainsi que la plupart des auteurs qui ont écrit sur le même sujet. Pourtant la chronologie est l'ordre historique par excellence. A force de rapprochements ingénieux entre les récits de ces historiens et les lettres de la sainte, la R. M. Drane est parvenue à rétablir cet ordre, qui jette une grande lumière sur l'ensemble des faits.

Notre auteur a encore parcouru les lieux habités par sainte Catherine, et elle les décrit avec un grand bonheur et d'une manière saisissante. Chose surprenante, elle a trouvé dans plusieurs monastères de son ordre des documents nouveaux et tout à fait inédits. Tout cela est d'un grand poids pour le mérite d'un ouvrage historique.

Le livre de la R. M. Drane est d'un grand intérêt, et les historiens, à quelque point de vue qu'ils se placent, trouveront avantage à l'étudier.

Généralement très exact, nous croyons cependant que l'on pourrait discuter sur ce que dit l'auteur de l'origine des Ermites de Saint-Augustin. En parlant de l'élection d'Urbain VI, la R. M. Drane suit les auteurs contemporains avec exactitude, et cependant ils ne se trouvent pas toujours d'accord avec les documents nouvellement publiés dans la *Revue des questions historiques*. On comprend qu'un examen détaillé de ce sujet nous entraînerait beaucoup trop loin.

Nous ne dirons qu'un mot de la traduction, qui nous a paru facile et élégante. Mais pourquoi dire le saint office au lieu de l'office divin? La première expression est reçue dans le droit pour désigner l'Inquisition; la seconde est le véritable terme canonique. P. P.

Le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus, par le P. Joseph Jenner, de la même Compagnie. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 268 p. — Prix : 1 fr.

A peine le P. Félix fut-il appelé à jouir de la récompense qu'il avait si bien méritée par ses travaux, que le P. J. Jenner, son con-

frère, fit paraître le petit livre dont nous voulons dire quelques mots. Rien de plus juste que cet hommage rendu à un religieux dont toute la vie fut un modèle de vertus et de travaux apostoliques ; mais les limites dans lesquelles l'auteur s'est renfermé surprendront plusieurs lecteurs. Pourtant rien n'est plus raisonnable ; le P. Félix fut un modèle des vertus religieuses et un homme d'un grand zèle, mais il aima à ne point sortir de son obscurité, autant qu'il le put. Une seule fois on le trouve s'entremettant dans une affaire très délicate. Il s'agissait de la condamnation par l'Index d'un livre de M. Cousin. Le Père crut pouvoir se porter garant que le philosophe ferait les corrections indiquées, mais celui-ci trouva le moyen d'éloigner toujours le moment et il mourut sans avoir rien corrigé. Le P. Félix s'occupa aussi de plusieurs œuvres pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, entre autres de la bibliothèque de Saint-Michel pour la propagation des bons livres. Il fut quelque temps supérieur de la maison de son ordre à Lille, et là, comme dans les autres maisons où il résida, il s'attacha les cœurs de tous ses confrères par sa charité et une grande affabilité. Le livre dont nous parlons se compose surtout de lettres et d'extraits des journaux. Nous louons très volontiers cette modération, car nous trouvons qu'on nous donne souvent des monographies beaucoup trop développées sur nos contemporains, pour peu qu'ils aient une certaine notoriété. P. P.

Mazarin et Colbert, par M. le comte de Cosnac. Paris, Plon et Nourrit, 1892, 2 vol. in-8 de xii-524 et 511 p. — Prix : 15 fr.

Cet ouvrage continue les *Souvenirs du règne de Louis XIV*, qui ont eu un légitime succès. C'est une étude d'histoire et de mœurs où abondent les faits nouveaux, « importants ou curieux. » Elle va de la Fronde à la mort de Mazarin en 1661. L'auteur a eu l'avantage de puiser à pleines mains dans le dépôt des archives du ministère des affaires étrangères, qui n'était pas ouvert à ses prédécesseurs ; aussi les documents inédits, spécialement les lettres de Colbert, de Mazarin et de beaucoup d'autres, sans compter les notes et les citations des mémoires du temps, se pressent-ils presque à chaque page. Dans le vaste cadre de ces deux volumes il y a un coup d'œil sur les deux Frondes, la reconstitution par Colbert de la fortune de Mazarin, des détails et presque une histoire des nièces du cardinal-ministre, la guerre contre l'Espagne prolongée par la félonie de Condé, le mariage du Roi et la paix des Pyrénées, les derniers jours de Mazarin, sa mort et son testament. A la fin de chaque chapitre, un appendice contient des lettres qui ne pouvaient avoir place dans le texte. Autour des deux grandes figures qui dominent le récit sont groupés les principaux personnages qui ont joué un rôle. Çà et là se détachent des anecdotes, des épisodes, des ré-

flexions judicieuses qui ricochent sur la situation présente; tout a l'attrait du style habituel de l'auteur. Parmi les points les plus saillants de cette publication, j'indique seulement, ne pouvant tout nommer, la fixation à Rome de la naissance de Mazarin, la question de sa prêtrise affirmativement résolue, de nombreux renseignements sur les mariages de ses nièces, son irritation, au lieu de son indifférence accréditée contre les libelles, les préparatifs du mariage du Roi et les toilettes de la future Reine confiés à Colbert.

Le coup d'œil sur la Fronde est surtout remarquable par la sagacité qui met en relief les dessous des événements, les intrigues, les ambitions et les rancunes des acteurs dans ce drame si compliqué de petitesses, de dissimulations et de jalousies. Mazarin avait eu le tort de mettre le feu aux poudres par ses édits, il eut le mérite, peut-être faiblement accentué ici, de pacifier l'État par sa diplomatie et ses lenteurs, de sauver le Roi avec le concours de la Reine et de préparer sa majorité.

Pendant la Fronde, le superbe palais de Mazarin avait été pillé. C'est à Colbert, présenté au cardinal par Le Tellier, qu'échut la tâche ardue d'en relever les ruines et de rétablir par un travail et une habileté prodigieuses la fortune de l'avide ministre. Dans ce poste de confiance, Colbert préluda aux grandes choses de son futur ministère, qui fut sa gloire et celle de la France. Comme intendant il présida aux affaires de premier ordre en même temps qu'aux minutieux détails. Centralisateur, rude et souple tour à tour, intéressé et vaniteux, impitoyable pour ses concurrents, il aimait le devoir, l'exactitude, l'ordre et l'économie. Selon sa maxime, la bonne foi dans les affaires est le meilleur gage de leur succès. Toutefois, par condescendance pour Mazarin et aussi par ambition, il oublia quelquefois, souvent peut-être, ce principe. C'est la juste remarque de M. de Cosnac : ainsi donc il aurait poussé Nicolas Fouquet aux malversations que la morale facile du surintendant des finances accepta sans peine. Quoi qu'il en soit, le dévouement de Colbert à Mazarin atteignit presque au génie. Opérations commerciales, spéculations diverses, notamment sur les fournitures de l'armée, collections, tableaux, tapisseries, diamants, garde-robe, immenses acquisitions de terres, vingt-trois abbayes opulentes, revenus de plusieurs duchés, bénéfices de la grande maîtrise de l'artillerie dévolue au ministre, occupaient sans cesse sa dévorante activité, pendant que Naudé recueillait les épaves de la bibliothèque de Mazarin, la plus belle de France, et qu'il parvenait à lui rendre en grande partie son éclat. Grâce à tant d'efforts réunis, le cardinal laissa en mourant une fortune de trois cents millions, sans avoir cependant payé toutes ses dettes.

Aussi ambitieux qu'avare malgré son culte pour les beautés artistiques, Mazarin fit venir en France son essaim de nièces, afin de consolider sa puissance par leurs riches établissements. Mais que d'ennui lui

causèrent leurs excentricités ! On sait qu'Olympe d'abord puis Marie inspirèrent au jeune Roi une passion qui, après l'échec des négociations matrimoniales avec la princesse de Savoie, allait compromettre par une mésalliance la dignité royale. M. de Cosnac raconte en érudit, et avec charme, ce grave incident, et il observe à bon droit qu'en triomphant, conjointement avec la Reine, du penchant insensé de Louis XIV, Mazarin mêla des motifs personnels à la raison d'État. Sur le mariage du Roi avec l'infante d'Espagne et le traité des Pyrénées qui en fut le couronnement, le récit de M. de Cosnac est des plus attrayants. C'est le beau côté de la politique du cardinal, d'ailleurs trop vantée par beaucoup d'historiens, car précédemment elle s'était fort abaissée dans ses relations humiliantes avec Cromwell. Enfin l'auteur, contrairement à des assertions inexactes, prouve que le cardinal, dont la vie avait été mondaine sans aller jusqu'au dérèglement des mœurs, mourut pieusement.

Voici maintenant quelques réserves que je soumets à sa docte compétence. Est-il bien sûr que Louis XIV soit entré dans le Parlement en habit de chasse et le fouet à la main ? Plus d'un historien sérieux a nié ce fait, peu en rapport avec la dignité du Roi. Richelieu a-t-il fondé le gouvernement absolu, et les terribles dangers qui compromettaient la sûreté du royaume n'expliquent-ils pas sa quasi-dictature, bien qu'il faille blâmer ses excessives répressions ? En tout cas, je ne crois pas qu'il ait été « l'initiateur de la révolution sanglante ; » je n'admets pas davantage que, de son côté, Mazarin fut, par des procédés corrupteurs, « l'initiateur de la révolution sociale. » En dépit des fautes d'un ministre, la royauté chrétienne restait sur ses fortes bases. Pour ce qui concerne les États généraux réclamés par la noblesse, il me paraît difficile qu'au milieu des orages et malgré l'ardente opposition du Parlement, ils eussent exercé une influence décisive ; une partie de la noblesse donnait d'ailleurs, par ses révoltes en plusieurs provinces, de fort mauvais exemples.

Ces observations n'enlèvent rien, dans ma pensée, à l'importance et à la valeur de cet ouvrage, à son caractère éminemment honnête et français. Il recevra sans doute du public, comme ses aînés, le meilleur accueil.

GEORGES GANDY.

Dictionnaire de la Révolution française, *Institutions, hommes et faits (France sous Louis XVI, etc., le 18 brumaire, le Consulat)*, par E. BOURSIN et AUGUSTIN CHALLAMEL. L'ouvrage formera 15 séries. Paris, Jouvet, 1892, in-4. Fasc. 1 et 2. — Prix du fasc. : 1 fr.

C'est peut-être une heureuse idée que celle d'un dictionnaire des institutions, des hommes et des faits de la Révolution française : nous ne pouvons, sur le vu de ces deux fascicules, déterminer encore l'esprit dans lequel est fait celui-ci. Nous avons noté un certain nombre de *lapsus*, excusables d'ailleurs dans un travail si considérable. Page 1, il

faut lire 1792 au lieu de 1790 pour la date de suppression des communautés religieuses; page 7, Adam Lux n'a pas été enterré en novembre 1793 dans la fosse des Errancis, qui ne fut ouverte que six mois plus tard; même observation pour Charlotte Corday; page 31, la Constituante n'a ni décrété « l'apothéose de Mirabeau » ni érigé la basilique de Sainte-Geneviève en « Panthéon; » page 42, ne fallait-il pas dire que l'Arsenal avait été occupé sous la Révolution par le ministère de la guerre ? Au nom des Bailly (et non Bailli), on a omis Bailly de Juilly (p. 56); lire Barailon et non Baraillon (p. 61); il ne faut pas omettre *le Journal d'un déporté non jugé*, de Barbé-Marbois (p. 61), ni faire déporter La Réveillère-Lepeaux par Barras à la place de Barthélemy (p. 62); le prêtre de Sainte-Marguerite, Bernard, s'appelait Claude et non Jacques (p. 73); Bernardin de Saint-Pierre est mort à Essonnes et non à Eragny; ses écrits ne respirent pas l'influence « religieuse » (p. 73); on a omis de signaler les massacres de Bicêtre en septembre 1792 (p. 77); Bigot de Sainte-Croix est mort à Londres (p. 79); sur Biron, anecdote sans doute controuvée (*Ibid.*); l'abbé de Boullogne méritait mieux que trois lignes et ne fut pas vicaire (?) du Roi; page 89, c'est en 1589 et non en 1600 que les Bourbons accédèrent au trône avec Henri IV; page 91, Bourdon (de l'Oise) mourut en 1798 et non 1797, déporté, mais non compromis; page 93, l'article *Brefs du pape* est bien insuffisant; Cabarrus et non Cabarus (p. 101); Cadroy ne fut pas déporté, mais condamné à la déportation (p. 102); Chasles avait été prêtre et vicaire général (p. 126). — En résumé, plus d'une biographie aurait besoin d'être revue avec soin et les choses religieuses d'être traitées avec moins de sans-façon. C'est notre impression première; nous souhaitons que les prochains fascicules ne la confirment pas. V. P.

L'Europe et la Révolution française, par Albert Sorel. 3e partie. *La Guerre aux Rois, 1792-1793.* — 4e partie. *Les Limites naturelles, 1794-1795.* Paris, Plon et Nourrit, 1891-1892; 2 vol. in-8 de 556 et 492 p. — Prix : 8 fr. le vol.

Nous sommes en retard avec M. Albert Sorel, mais son ouvrage est de ceux qui peuvent attendre. Ce n'est point un de ces livres d'actualité dont l'intérêt passe et s'efface avec les événements qui lui ont donné naissance. C'est une œuvre réfléchie qui s'impose aux esprits réfléchis et provoque les méditations des penseurs. On peut différer d'avis avec lui sur certains points et contester l'exactitude de certaines appréciations; on ne contestera ni le talent de l'écrivain, ni l'érudition de l'historien, ni l'impartialité du juge. Les deux nouveaux volumes embrassent cette période troublée et palpitante qui s'étend de 1792 à 1795, de la chute de la royauté à la fin de la Convention. A l'intérieur, c'est la Terreur, puis Thermidor, les Jacobins poursuivant les Girondins, Robespierre guilloti-

nant Danton, pour lequel M. Sorel nous paraît trop indulgent; car, s'il a voulu plus tard arrêter les massacres et enrayer la Terreur, il en avait été un des premiers organisateurs; mais c'est la logique de la Révolution et le châtiment des révolutionnaires qu'ils ne puissent guère s'arrêter sur la pente qu'ils ont commencé à descendre; Robespierre ensuite proscrit par des gens qui ne valaient pas mieux que lui, ceux-ci à leur tour victimes pour la plupart de la réaction qu'ils avaient provoquée non pas dans un but humanitaire, mais dans leur intérêt propre, tuant pour ne pas être tués; dans les provinces, la guerre de Vendée, que M. Sorel qualifie à tort de « lutte d'aveugles, » car les Vendéens savaient très bien pourquoi ils se battaient; ils étaient, à ces heures sombres, les vrais défenseurs de la liberté de conscience, et la preuve, c'est que, pour pacifier la Vendée, Hoche ne trouva rien de mieux que de leur rendre leurs prêtres et leur culte.

A l'extérieur, c'est la lutte contre l'Europe coalisée, lutte défensive d'abord, agressive bientôt; lutte de propagande révolutionnaire quelque temps, des peuples contre les Rois, disait-on emphatiquement, mais où l'on ne respectait la liberté et les préférences des peuples qu'à la condition qu'ils adoptassent les formules et surtout les assignats des vainqueurs, lutte qui finit en somme par n'être, de part et d'autre, qu'une guerre d'ambition et de conquêtes, ni plus ni moins que sous l'ancien régime, où les armées coalisées couvraient leurs convoitises d'une affectation de principes qui n'était qu'un leurre, où du moins les armées françaises, dans lesquelles s'étaient réfugiés tous ceux qui ne voulaient ni émigrer ni se courber sous le joug des terroristes, se battaient pour l'indépendance du pays et l'intégrité du territoire, tandis que les gouvernants, même après Thermidor, voulurent profiter de leurs victoires et proclamèrent solennellement la théorie des limites naturelles. « Ils ont, dit très justement M. Sorel, commencé la guerre pour défendre leur indépendance; ils l'ont continuée pour propager leurs principes, puis, par la force des choses, par la poussée de la tradition et de l'intérêt national, l'esprit de magistrature classique, inné dans la race, exalté par l'esprit révolutionnaire, a identifié la défense nationale, la propagande, la suprématie, la grandeur de la France et le bonheur de l'humanité dans un seul dessein, celui de la conquête. » Et la guerre, alors, broyant les peuples, écrasant les faibles, bouleversant les États, la diplomatie venant à la rescousse, et sous prétexte de rectification de frontières et d'alliances utiles, de compensations nécessaires, sacrifiant les petits États aux grands et les faisant servir d'appoints dans les stipulations des traités, ont commencé dès les campagnes de la Convention cette unification de l'Allemagne, dont la vieille monarchie s'était tant gardée et dont nous avons subi de nos jours la désastreuse revanche. Tandis que, d'un autre côté, à l'intérieur, cette politique de con-

quêtes, s'appuyant sur l'armée, lui donnant par conséquent, à elle et à ses chefs, un rôle prépondérant, les mêlant même aux querelles des partis, devait forcément amener à une dictature militaire, le Directoire n'étant qu'une transition dont la conclusion naturelle était l'Empire. C'est cette nouvelle évolution de la Révolution française que M. Sorel étudiera dans deux nouveaux volumes, annoncés dès maintenant, et que tous les amis de l'histoire attendent avec impatience.

MAX DE LA ROCHETERIE.

Un Prussien en France en 1792. *Strasbourg, Lyon, Paris. — Lettres intimes* de J.-F. REICHARDT, traduites et annotées par A. LAQUIANTE. — Paris, Perrin, 1892, in-8, 431 p. — Prix : 7 fr. 50.

Reichardt, que nous ne connaissions guère, n'était pas seulement critique musical, compositeur, maître de chapelle et directeur d'opéra : c'était encore un amateur de politique qui, tout en aimant à en disserter, préférait voir les choses de ses yeux pour les juger plus sûrement. Notre grand mouvement révolutionnaire l'avait séduit comme tant d'autres : profitant d'un congé, il s'échappa de Berlin et vint passer en France les quatre premiers mois de l'année 1792. Il observait, il voyait beaucoup de monde ; il examinait avec sympathie, mais avec indépendance ; il était sensible à nos qualités, il constatait avec regret nos défauts : bref, il jugeait sans morgue, chose rare de la part d'un Allemand et d'un Prussien.

Ces « lettres intimes » furent imprimées presque aussitôt qu'écrites et parurent en deux volumes, l'un à la fin de 1792, l'autre au commencement de 1793. Il paraît que le premier portait sous le titre le bonnet rouge et deux cocardes tricolores ; dans le second, pas de vignette ; du reste, l'auteur se dissimulait sous un pseudonyme. Cet ouvrage d'un personnage bien connu de son temps n'eut pas le succès qu'il en pouvait attendre ; il semble même qu'il disparut ; les lexicographes l'ont oublié, les biographes mêmes de l'auteur ne le connaissent pas. Reichardt, malgré sa modération, fut taxé de jacobinisme ; on fit le silence autour de son œuvre, et lui-même, fatigué d'une malveillance qu'on ne lui cachait pas, désabusé aussi de plus d'une illusion qu'il avait conçue au début pour la Révolution française, ne fit rien pour tirer de l'oubli un ouvrage dont le souvenir lui était devenu importun.

Reichardt, dont son traducteur d'aujourd'hui raconte sommairement la vie, qui se termina en 1814, publia encore d'autres recueils de lettres de voyages ; ainsi, en 1803-1804, de « Nouvelles lettres intimes sur la France ; » ainsi, en 1809, d'autres lettres sur un voyage à Vienne et dans les États autrichiens ; ainsi encore, en 1800 et années suivantes, il rédigea un journal ou plutôt une revue qui ne manqua pas de succès, et dans lequel il appréciait les événements de France et les livres qui

s'y publiaient. M. Laquiante a laissé de côté ces diverses œuvres et s'est attaché spécialement aux lettres de 1792.

Ce voyage a plusieurs étapes qui marquent les divisions du livre.

Les quatre premières lettres conduisent notre voyageur de Berlin à Francfort-sur-le-Mein, à Heidelberg, à Bruchsal et à Rastadt. Naturellement, il y rencontre des émigrés ; il note la réception généralement peu aimable qui leur est faite dans ces pays, et les dissentiments bien connus du comte d'Artois et du prince de Condé.

Neuf lettres signalent son séjour à Strasbourg (45-125). Admis dans toutes les sociétés politiques, Reichardt nous en fait bien connaître l'esprit ; il goûte le bon ton et la bonne humeur qui règnent au club, il donne une belle lettre de Mirabeau, il signale les alarmes commençantes des Constitutionnels et leur tentative de conversion à une attitude plus modérée. Les noms de Schneider, de Dietrich, de Schœll, apparaissent fréquemment. En un mot, on voit en action la fourmilière politique que pouvait être alors une grande ville de province. Il faut signaler les notes excellentes qu'a ajoutées ici M. Laquiante : soit qu'il ait habité longtemps l'Alsace, soit même qu'il en soit originaire, il en connaît admirablement les mœurs, les hommes, les institutions; je signalerai particulièrement les éclaircissements qu'il donne sur Dietrich, sur Brendel, l'évêque intrus, sur Schœll, Glontier, Levrault, etc.; sur les biens des protestants (84-85). Reichardt est stupéfait de la facilité avec laquelle lui, étranger, est admis à une heure indue dans une ville forte; comment il entre dans les chambrées, peut visiter à la main les armes des soldats : les choses ne se passeraient pas ainsi, dit-il, dans une forteresse allemande. — Avons-nous beaucoup changé?

De Strasbourg à Bâle par Colmar, pas un seul « patriote » dans les diligences : le voyageur le constate à regret. Aux frontières, on ne réclame pas de passeport, on ne visite pas la bourse des voyageurs : quel désordre! quelle incurie! dit-il. De Bâle à Lyon, pas un seul individu content de la Constitution ; puis la crise du numéraire qui permet à l'étranger porteur d'espèces de gagner 38 0/0 sur le change, et plus tard 50 0/0. A Lyon, le club des jacobins le dégoûte (p. 147) ; en revanche, il fréquente d'excellentes familles, où l'on a « une opinion détestable du caractère privé de Mirabeau. » Lyon ne lui fournit pas toute l'instruction politique qu'il souhaiterait ; l'esprit de cette grande cité industrielle et commerçante ne s'accommodait pas des procédés révolutionnaires auxquels Reichardt, à cette époque, ne répugnait pas assez. Son impression se résume ainsi : « Du tapage au théâtre, quelques mauvaises pièces patriotiques, sont ici à peu près les seuls indices d'une révolution politique. La bourgeoisie est trop riche et trop absorbée par ses affaires pour vouloir autre chose que la tranquillité à l'intérieur et la paix à l'extérieur. Peu de bourgeois font eux-mêmes leur ser-

vice de garde nationale, etc. » (p. 187). — Et encore (c'est un autre aspect) : « Viande, poisson, volailles, légumes, fruits, vins, tout est exquis : nulle part je n'ai mangé d'aussi bonne cuisine. En ce mois de février, nous savourons des raisins délicieux : quant au bourgogne et au bordeaux que nous buvons, vous n'en avez aucune idée en Allemagne » (p. 186).

Que ne puis-je citer le charmant tableau que nous fait Reichardt de son voyage de Lyon à Paris. Il note la gaieté de tous et constate la supériorité de nos produits français, la différence entre les paysans d'outre-Rhin et ceux de la France, toute à l'avantage de ces derniers. « Je me confirme chaque jour dans mon opinion, déjà ancienne, qu'il n'existe pas de race plus laborieuse, plus industrieuse, plus recommandable à tous égards, que ce peuple français » (p. 195).

Il arrive à Paris le 4 mars 1792 ; il y reste jusqu'en avril. Cette partie du voyage occupe la plus grande place dans le volume (p. 197-407). Reichardt y fréquente assidûment l'Assemblée, les théâtres, les salons ; il visite les monuments, les établissements publics ; c'est un curieux, mais ce n'est pas un badaud. Le manque d'espace nous interdit de le suivre dans cette enquête faite sur place : nous aurions trop de choses ou à citer ou à indiquer.

Si le livre est en soi recommandable et intéressant, les notes qu'y a jointes le traducteur, M. Laquiante, ne le sont pas moins, et il en est plus d'une qu'un lecteur sérieux extraira pour son profit, tout comme il ferait des lettres elles-mêmes. J'ajoute, non sans satisfaction, qu'elles respirent un jugement sain ; que l'annotateur connaît les questions religieuses, qu'il les traite avec respect et compétence, et qu'il ne manque jamais de rectifier les opinions parfois hasardées de son auteur. En résumé, ces lettres sont d'un Allemand clairvoyant et sympathique à la France, et les annexes de son éditeur les égalent toujours et parfois même les dépassent en intérêt. VICTOR PIERRE.

Histoire de France, *depuis la révolution de Juillet jusqu'à nos jours,* par A. RASTOUL. *Le second Empire et la troisième République.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-8, 571 p. — Prix : 5 fr.

Avec le présent volume, M. Rastoul achève la tâche qu'il s'était donnée de continuer et de mener jusqu'à nos jours l'histoire de France de M. Laurentie. Un premier volume embrassait le gouvernement de juillet et la seconde République ; nous en avons rendu compte. Celui-ci comprend le second Empire et la troisième République. A partir du 20 octobre 1889, l'auteur s'est borné à signaler les principales dates. Dans un chapitre supplémentaire, il passe rapidement en revue (p. 535-558) le mouvement littéraire, scientifique et artistique depuis 1830 jusqu'à nos jours.

L'ouvrage se divise en deux livres : le premier consacré à l'Empire, le second à la troisième République.

Le premier livre compte cinq chapitres : I. *La Préparation de l'Empire*, c'est-à-dire la période dictatoriale du 2 décembre à la mise en œuvre de la Constitution du 14 janvier 1852, les voyages, le sénatus-consulte et le plébiscite qui ont constitué l'Empire (p. 5-33) ; II. *Du rétablissement de l'Empire au congrès de Paris* (p. 33-75); c'est l'histoire de la guerre de Crimée; III. *Du traité de Paris au traité de Zurich*, ou la guerre d'Italie ; dans ce chapitre, l'auteur a réservé des pages très précises à la conquête de la grande Kabylie par le maréchal Randon; IV. *Du traité de Zurich au décret du 19 janvier 1867* (p. 125-192) : il y est parlé des complications de la question romaine, de Castelfidardo, des expéditions de Syrie, de Chine et de Cochinchine, des luttes parlementaires qui ont suivi le décret du 24 novembre 1860, des élections de 1863, où commencèrent les victoires de l'opposition, des événements de 1866, qui changèrent si gravement l'équilibre européen ; — V. *L'Empire libéral* (p. 192-248), qui se termine et s'effondre à Sedan.

Le second livre va du 4 septembre 1870 jusqu'à nos jours : le ministère Loubet est nommé dans les dernières lignes. Ce livre se divise aussi en cinq chapitres : I. *Le Gouvernement de la Défense nationale* (p. 248-304) ; II. *Le Gouvernement de M. Thiers* (p. 304-339) ; III. *Le Gouvernement du maréchal Mac-Mahon* (p. 339-414); IV. *Le Gouvernement de M. Grévy* (414-505) ; V. *Le Gouvernement de M. Carnot* (p. 505-535).

Longue histoire, mais, on le voit, méthodiquement disposée. Ce n'est pas son principal mérite. Elle en a un autre : la vie. On sent que l'auteur a été témoin de tous ces événements, qu'il a eu au passage à les juger ; qu'il a noté ces traits de la polémique contemporaine qui échapperont aux annalistes futurs et que retient aisément le journaliste attentif. Il est bref et rapide ; néanmoins, on le trouve complet. Non pas qu'il faille attendre de lui les exposés magistraux de l'historien de longue haleine, les récits qui portent en eux-mêmes leurs justifications, les révélations qui découvrent des points de vue nouveaux. Son cadre même ne comportait pas cet ordre de mérites. Il conclut plus qu'il n'expose; il donne les solutions plutôt qu'il ne s'engage dans de longs chemins ; il résume plus qu'il ne raconte : il faut parfois que notre mémoire supplée. Mais tout l'essentiel est dit et relevé par des détails qui sont comme la marque de l'événement.

Est-il besoin d'ajouter que l'auteur est resté fidèle, dans la mesure que permettent les circonstances, aux principes dont s'inspirait M. Laurentie? Partout, on remarquera le soin avec lequel il suit l'histoire de intérêts catholiques, soit au dedans, soit au dehors. On le sent : c'est un fils dévoué de l'Église qui tient la plume. Dans grand nombre de manuels d'histoire contemporaine, universitaires ou autres, il est dou-

teux qu'on en rencontre un mieux informé, dont les récits soient plus animés, où toutes les parties du livre se lient et s'entraînent aussi bien, et qui, en place de phrases nues, donne à son lecteur l'impression aussi vivante et colorée des événements qu'il raconte et des personnages qu'il montre en action. Il ne s'agit pas ici d'une œuvre de professeur, qui n'a vu les événements qu'à travers les livres : c'est l'œuvre d'un homme qui les a vus directement, dont la conscience s'en est émue et qui les rend au public dans la sincérité de ses convictions. — Me sera-t-il permis d'ajouter que, spécialement pour les noms propres, la correction des épreuves laisse parfois à désirer? VICTOR PIERRE.

Espérance : *Un réveil de l'idée religieuse en France*, par Mgr BAUNARD, recteur des Facultés catholiques de Lille. Paris, Poussielgue, 1892, in-12 1re édition de v-221 p.; 2e éd. de vi-241 p. — Prix : 2 fr. 50.

Nos lecteurs ont été tenus au courant de ce mouvement intéressant, où le dilettantisme a peut-être un peu trop de part, mais où s'exprime, avec une réelle sincérité, le vide douloureux qui s'est fait dans les âmes depuis que Dieu s'en est retiré, et le besoin qu'elles éprouvent de combler ce vide en y ramenant quelque chose de divin. Cette douleur et ces inspirations se sont exprimées avec des nuances diverses dans les ouvrages d'Édouard Rod, de Pierre Lasserre, de Paul Desjardins, de Melchior de Vogüé et autres, qui ont été analysés ici même. Sur un pareil sujet, il fallait le mot de l'espérance chrétienne, c'est Mgr Baunard qui le fait entendre. L'historien ému des *Victimes des doutes* et des *Victoires de la foi* était mieux que personne préparé à cette mission, et il s'en est acquitté avec infiniment de mesure, de justesse et d'éloquence. Son livre : *Espérance !* comprend trois parties. Dans la première, *l'Égarement*, il sonde l'abîme où le positivisme et le scepticisme nous ont fait descendre. Dans la seconde, *le Retour*, il analyse les divers symptômes par lesquels se manifeste la souffrance intime des pauvres âmes désemparées et leur besoin de se rapprocher du ciel. Dans la troisième, *le Terme*, il nous montre à quelles conditions ce mouvement peut aboutir et procurer aux âmes le bienfait qu'elles appellent et le repos qui leur est nécessaire ; c'est à cette dernière partie que s'applique surtout le titre général du livre : *Espérance !* Et il est impossible de lire ces dernières pages sans se sentir le cœur plus fort dans les attentes de l'avenir. Aussi ne suffit-il pas de dire de ce livre : c'est un beau livre ; le compliment est bien banal quand il s'agit de Mgr Baunard ; il faut dire : voilà le livre par excellence de l'époque présente, celui que tous les chrétiens doivent lire, s'ils veulent savoir ce qu'il faut croire, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut espérer. Le volume n'est pas gros : on peut le lire en quelques heures et je doute que ces quelques heures puissent être plus utilement et, je puis ajouter même, plus agréablement employées.

J'appelle tout spécialement sur cet excellent ouvrage l'attention et la sympathie de tous nos amis.

— Le présent article était composé quand nous avons reçu la 2e édition d'*Espérance*. Nous félicitons l'auteur de ce rapide et bien mérité succès. La 2e édition n'est pas d'ailleurs une simple réimpression de la 1re, mais une édition considérablement augmentée. L'auteur a recueilli de nombreux témoignages empruntés principalement à MM. de Vogüé, L. Jouvin, Th. Dolfus, Ollé Laprune, Leroy-Beaulieu, Janssen et G. Picot, et il en a enrichi son ouvrage. Ainsi fortifiée, la thèse de l'auteur acquiert plus de force encore et a plus de chance d'agréer au lecteur et par conséquent de faire du bien aux âmes. P. Talon.

Les Temps prochains, par le comte Guy de Bremond d'Ars. Paris, Perrin, 1892, in-12, vi-189 p. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré son titre apocalyptique, ce livre n'a rien de prophétique. Ce sont quelques vues jetées sur différents sujets indiquant les améliorations espérées ou désirées par l'auteur. M. de Bremond d'Ars traite successivement de la guerre, du rôle des femmes et de celui des lettres dans la société. Il était difficile d'approfondir de si graves problèmes en moins de deux cents pages ; chacun eût demandé un volume.

L'auteur n'aime point la guerre et se montre assez incrédule pour la vertu moralisatrice que lui attribue Joseph de Maistre. Il reconnaît toutefois que la suppression de la guerre est un idéal qui ne sera probablement jamais réalisé. Quant au rôle de la femme, il ne met en avant aucune idée bien nouvelle, sinon qu'il paraît réclamer pour elle le droit de suffrage politique. Nous n'appuierons pas cette idée, non point que nous jugions les femmes inférieures aux hommes, mais parce que, suivant la saine doctrine, le suffrage n'est un droit pour personne ; il n'est qu'une fonction que la société confie à qui elle croit utile, et l'utilité du suffrage des femmes ne nous paraît pas prouvée. Le dernier chapitre sur les lettres est une sorte d'appel au progrès continu de l'humanité par la science et par la littérature. Nous serions très heureux de partager ces brillantes espérances ; nous avons peine toutefois à nous y affermir en présence de la décadence rapide de la moralité que M. de Bremond d'Ars avouait lui-même, si je ne me trompe, dans un précédent ouvrage, et à laquelle il proposait pour remède, avec tant de raison, le retour au christianisme.

Le nouvel ouvrage de M. de Bremond d'Ars contient, comme le précédent, de belles pages, des vues élevées et des aspirations généreuses, mais il est loin d'avoir la valeur de *la Vertu morale du christianisme*. L'auteur nous permettra-t-il de lui dire qu'il peut mieux faire ? Quand on a les dons naturels qu'il a reçus de Dieu, c'est un devoir de les féconder par l'étude, la persévérance dans le travail et la maturité de la réflexion.

On est trop porté aujourd'hui à croire que les questions les plus vitales peuvent être résolues par quelques vues générales et quelques beaux sentiments. Il y a là une grande déperdition de forces pour la bonne cause, et quelquefois le danger de soulever des difficultés que l'on n'avait pas suffisamment prévues. D. V.

L'Instruction publique en France et en Italie au dix-neuvième siècle, par Charles Dejob. Paris, A. Colin, in-18 de xi-455 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. Dejob a réuni quatre morceaux qui se rattachent les uns aux autres et qui forment l'unité dans la variété : *Napoléon Ier et ses lycées de jeunes filles en Italie* (p. 1-122) ; *L'Enseignement supérieur libre en France* (p. 123-255) ; *Villemain en Sorbonne* (p. 257-337) ; *Des éditions classiques à propos des livres scolaires de l'Italie* (p. 339-444). Ces quatre études, dont trois sont entièrement nouvelles, dont l'autre, la seconde, publiée en 1889, a été améliorée, refondue, augmentée au point d'acquérir une étendue double de la première esquisse, méritent l'attention de tous ceux qui, des deux côtés des Alpes, s'occupent d'instruction publique et généralement d'histoire et de littérature. L'auteur, excellent écrivain et excellent critique, y dit des choses très intéressantes et très judicieuses. Connaissant à merveille l'Italie, où il a fait de longs séjours et de sérieuses recherches, et dont il a déjà fort et fort bien parlé dans ses précédents ouvrages sur *Muret*, sur *le Concile de Trente*, sur *Mme de Staël*, il nous entretient avec autant de sympathie que de compétence de cette nation-sœur (sœur un peu oublieuse), sur laquelle nous avons exercé une si profonde influence entre 1796 et 1814. La réorganisation de l'instruction publique chez nos voisins par la puissante main de Napoléon est décrite d'une façon qui ne laisse rien à désirer. L'histoire de l'enseignement supérieur libre en France est surtout l'histoire des Athénées. En la retraçant avec un soin irréprochable, M. Dejob ajoute bon nombre de traits au tableau anecdotique de notre littérature, à la biographie de plusieurs hommes célèbres : citons notamment les passages relatifs à Pilâtre de Rozier, fondateur du musée de Monsieur, ouvert, le mardi 11 décembre 1781, rue Sainte-Avoye, à Court de Gébelin, président du musée de Paris, à Garat, à La Harpe, à Condorcet, à Ginguené, à Vigée, à Joseph Chénier, à Gall, à N. Lemercier, à Armand Marrast, à Artaud, à Benjamin Constant, à Azaïs, à Patin, à Mignet, etc. Après avoir disputé à un injuste oubli les cours libres qui avaient attiré tant de monde depuis le milieu du règne de Louis XVI jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe, M. Dejob étudie en trois chapitres des plus agréables Villemain en Sorbonne, signalant à la fois les brillantes qualités et les rares défauts du célèbre professeur. La dernière étude contient les meilleurs conseils du monde à l'adresse de

ceux qui voudront entreprendre des éditions classiques. On trouve aux *Appendices* force curiosités, tant sous forme de documents inédits que sous forme de notes comme celles-ci : sur le projet de Napoléon Ier de fonder dans toutes les capitales de l'Europe un lycée français (p. 393), sur l'élément italien au collège de Sorèze pendant la Révolution et l'Empire (p. 402), sur la vie et les œuvres de Ginguené (détails abondants) (p. 407), sur la conversion de La Harpe et sa conduite pendant la Terreur (conclusions favorables) (p. 411). Mentionnons enfin les listes minutieusement complètes des professeurs de l'Athénée (p. 418-438) et des professeurs de la Société des bonnes lettres (p. 441-444), ainsi qu'un index des principaux noms propres cités dans l'ouvrage. T. DE L.

Histoire du règne de Marie Stuart, par MARTIN PHILIPPSON. Tome Ier. Paris, Émile Bouillon, in-8 de XI-344 p. — Prix : 6 fr.

Comme l'auteur le dit dans sa préface, il écrit l'histoire de l'Écosse au temps de Marie Stuart; il ne retrace pas, après Mignet et Kervyn de Lettenhove, ce bouillant apologiste, la carrière mouvementée de la jeune Reine, il n'a donc pas à prendre parti dans un procès qui ne sera jamais clos; le cœur absout, la raison condamne, elle a des raisons que le cœur ne connaît pas. M. Philippson ne fait pas de dialectique sentimentale, il s'attache à démêler des problèmes d'intérêt général : le triomphe définitif du protestantisme en Écosse, la fin de l'alliance franco-écossaise qui a été une clause de style du droit public européen pendant deux siècles, l'union intime de l'Écosse et de l'Angleterre, et l'aurore d'une plus grande Bretagne. Les maladresses de Marie Stuart nous portent un coup bien rude et les politiques lui seront sévères; la « fatalité » semble s'acharner sur ces infortunés Stuarts, chevaleresques, mais brouillons, et sur leur beau pays toujours livré aux horreurs de la guerre civile ou aux incertitudes de la régence. Les deux premiers chapitres traitent de l'Écosse « au commencement de l'époque moderne » et « pendant la jeunesse de Marie Stuart; » le troisième, de l'avènement de la jeune Reine. L'exposition est claire, le style limpide, et mécontentera seulement ceux qui ne peuvent admettre qu'on parle de certaines choses avec froideur. Le travail est établi sur des bases inébranlables et ne laisse plus grand'-chose à dire ; la suite en est attendue avec impatience. A. S.

Portraits historiques et littéraires par EDMOND BIRÉ. Paris, Vic et Amat ; Lyon, Vitte, 1892, in-8 de 389 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai déjà dit ici même beaucoup de bien de M. Edmond Biré, à propos de ses *Portraits littéraires* et de ses *Causeries littéraires*. Je saisis avec empressement l'occasion qui m'est offerte d'en redire encore. M. Edmond Biré allie à un réel talent d'écrivain une érudition de premier

ordre, qui laisse bien loin derrière lui la plupart de ses confrères en critique littéraire, beaucoup plus célèbres que lui et infiniment moins dignes de l'être. M. Biré sait rendre intéressants les sujets en apparence les plus arides et les plus austères ; mais la forme chez lui ne dissimule pas l'indigence du fond, qui est au contraire très riche. Aussi ses articles de critique se lisent-ils avec infiniment d'agrément et de profit : un seul d'entre eux vous en apprend souvent beaucoup plus que des volumes entiers de certains critiques en renom, qui sont plus soucieux d'amuser que d'instruire, d'éblouir que d'être utiles. Tel n'est pas le cas de M. Biré, dont le nouveau recueil est tout à fait remarquable. Portraits de maître, à la fois très brillants et très fidèles. Ainsi passent successivement devant nous Joseph de Maistre, M. Rousse, Mirabeau, Mgr de Salamon, internonce pendant la Révolution, Napoléon et Alexandre Ier, Changarnier, Mme de Chateaubriand, Mme de Lamartine, Léon Aubineau, M. Maurice Albert, Victor Hugo, le général de Marbot et Georges de Pimodan, sans compter deux groupes non moins dignes d'intérêt. Joseph de Maistre est peint ici, non d'après ses grands ouvrages, mais au jour de sa correspondance complète, qui ne diminue nullement cette haute physionomie, mais y ajoute quelque chose de familier, de spirituel, d'aimable et de touchant, qui en augmente singulièrement le charme en la faisant beaucoup mieux connaître. Aux côtés de M. Ed. Rousse, c'est toute une série d'avocats qui défilent devant nous, tous ceux qui, avant l'illustre défenseur des congrégations religieuses, ont fait partie de l'Académie française, depuis Perrot d'Ablancourt jusqu'à Émile Ollivier. C'est précisément d'après un livre récent de M. Rousse que M. Biré refait à son tour le portrait de Mirabeau. Mais ce n'est pas une copie, M. Biré donnant toujours une touche originale et personnelle à toutes ses œuvres ; c'est un nouveau portrait qui corrige et rectifie, quand il y a lieu, celui de M. Rousse, et, somme toute, est plus ressemblant. Il est vrai que M. Biré n'est pas orfèvre. Avec cette sûreté de touche, ce charme et cette finesse de pinceau qui le distinguent, on devine l'intérêt des études sur Mgr de Salamon, internonce à Paris, d'après ses Mémoires inédits ; sur Napoléon et Alexandre Ier, d'après M. Albert Vandal ; sur Changarnier, d'après le comte d'Antioche. Je passe, ne pouvant ni ne voulant tout dire. Je veux du moins signaler tout spécialement les portraits de Mme de Chateaubriand et de Mme de Lamartine ; pour beaucoup de lecteurs ce sera une révélation, et nos lectrices ne seront pas fâchées de constater que ces deux femmes ne sont pas absolument effacées dans la gloire des grands noms qu'elles ont su si bien porter. Je veux aussi noter l'étude sur Léon Aubineau, qui remet à sa vraie place, place de choix, cet écrivain de race, d'une érudition si sûre et d'un goût si français. Quant à M. Maurice Albert, je lui souhaite de profiter des observations et recti-

fications que lui inflige M. Biré, il ne peut qu'y gagner beaucoup. Victor Hugo, étant mort, ne pourra bénéficier de l'étude de M. Biré sur son *Dieu!* posthume; vivant, il ne l'aurait d'ailleurs pas lue. Mais ceux qui ont la prétention singulière de mettre Hugo dans la catégorie des « grands penseurs » feront bien de lire cette piquante analyse. Peut-être ne leur fera-t-elle pas plaisir, certainement elle leur fera du bien. Je n'insisterai pas sur les dernières pages du livre, consacrées notamment au général de Marbot et à Georges de Pimodan. Il suffit de les indiquer pour qu'on en devine l'intérêt. En finissant, je me bornerai à engager les jeunes gens à lire beaucoup les livres de M. Biré, celui-ci et les autres. J'en connais peu d'aussi propres à former le goût et à donner une idée précise et nette des choses : cela vaut bien mieux que cette critique très à la mode aujourd'hui, très suggestive peut-être, trop suggestive à mon gré ; car ce qu'elle suggère est souvent fort dangereux pour le bon sens et le bon goût.

P. Talon.

Marie-Amélie et la Cour de Palerme (1806-1814), par Imbert de Saint-Amand. Paris, Dentu, 1891, in-18 de 257 p. — Prix : 3 fr. 50.

Marie-Amélie au Palais-Royal, par Imbert de Saint-Amand. Paris, Dentu, 1892, in-18 de 410 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Imbert de Saint-Amand est un vulgarisateur ; il a entrepris le long récit des vicissitudes des « femmes des Tuileries » et le succès a répondu à son entreprise. Une foule de lecteurs ont été agréablement mis par lui au courant de notre histoire contemporaine par les portraits successifs qu'il a déroulés sous leurs yeux, car il sait élargir son cadre et glane, çà et là, tout ce qui est susceptible d'intéresser, peut-être même au détriment de l'unité de son plan primitif. Ses relations personnelles, ses recherches multipliées, ont placé entre ses mains une foule de documents curieux ; il a, maintes fois, eu communication de Mémoires inédits et de Souvenirs qui n'ont vu le jour qu'après qu'il avait eu la permission de les feuilleter ; de là vient le caractère très attachant de ses livres.

Quelque restriction est permise dans les éloges que lui méritent ces travaux constants : je blâmerai une certaine négligence, bien naturelle sans doute quand les volumes succèdent rapidement aux volumes, mais qui doit cependant disparaître des ouvrages sérieux. C'est ainsi que les répétitions sont fréquentes, tel détail se retrouve jusqu'à deux et trois fois, avec les mêmes expressions, dans le même volume ; des erreurs de date déparent souvent le récit, erreurs qu'une simple revision typographique eût facilement permis d'éviter. A ces détails, on reconnait une précipitation qu'il eût été convenable de ne pas accuser trop ouvertement.

Les deux volumes qui nous occupent ont ces défauts et possèdent

aussi les qualités signalées plus haut. Marie-Amélie de Bourbon fut une femme exemplaire, supérieure à beaucoup de princesses de son temps, et dont la figure est restée entourée d'une auréole de vertu. On ne saurait blâmer l'attachement d'une femme pour son mari ; et cependant cette complaisance conjugale demeure le point noir d'une vie longue et respectée. Louis-Philippe avait su gagner la confiance absolue, presque aveugle, en tout cas pleinement obéissante, de sa femme, c'est son éloge à lui ; pour elle, on aimerait parfois une volonté moins soumise parce qu'elle serait plus éclairée.

Dès les premières années de leur union, on sent l'ascendant absolu que le duc d'Orléans prend sur sa compagne ; ses défauts, servis par une intelligence très déliée, éclatent sans retard, et à la petite cour de Palerme son esprit d'intrigue, d'opposition, d'ambition, se révèle de la même façon qu'il éclatera à Paris, au Palais-Royal. Cette condescendance de Marie-Amélie, qui la range fâcheusement parmi les adversaires de sa propre famille, la conduira à accepter par la suite tous les changements politiques peu honnêtes dont son mari sera le triste et coupable auteur.

Voilà, à mon avis, l'enseignement qui ressort de ce livre ; pour les faits eux-mêmes, on en connaît les grandes lignes ; M. de Saint-Amand groupe autour d'elles des détails vraiment intéressants : les renseignements généalogiques qu'il donne, avec des tableaux, seront utiles au milieu du dédale des alliances de la maison de Bourbon ; les portraits qu'il dessine portent la trace de sa bienveillance et de sa courtoisie, il sait atténuer les couleurs un peu sombres de ses personnages, et sans manquer à l'impartialité, il incline volontiers vers l'indulgence. Le duc d'Orléans lui-même bénéficie de ces sentiments adoucis et reste cependant aussi peu sympathique que possible, car si la souplesse et l'ambition sont, en politique, des défauts quasi pardonnables, l'ingratitude est odieuse, et la parcimonie, qu'on peut accepter comme une vertu bourgeoise, devient chez un prince un travers ridicule et grossier.

L'existence de Marie-Amélie à Palerme et au Palais-Royal se présente comme l'avant-propos de sa vie aux Tuileries ; c'est dans le prochain volume que nous y pénétrerons avec elle, mais cette introduction était nécessaire pour donner à son histoire le cachet de l'unité.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. 1re partie : *Bibliographie*, par les PP. AUGUSTIN et ALOYS DE BACKER. 2e partie : *Histoire*, par le P. AUGUSTIN CARAYON. Nouvelle édition par CARLOS SOMMERVOGEL, S. J., Strasbourgeois, publiée par la province de Belgique. *Bibliographie*. Tome III. *Desjacques-Gzowski*. Bruxelles, Oscar Schepens ; Paris, Alphonse Picard, 1892, in-4 de 1984 col. et XIV p. — Prix : 30 fr.

Nous avons déjà signalé à nos lecteurs (t. LXII, p. 540-543) la nou-

velle édition de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus;* nous avons essayé de montrer combien d'améliorations le P. Sommervogel a apportées à l'œuvre de ses devanciers, jusqu'à en faire, pour ainsi dire, une œuvre nouvelle. Nous ne voudrions point passer sous silence l'apparition du troisième volume, dont un extrait déjà — l'article sur le R. P. Félix — a été recommandé ici (t. LXIV, p. 93). Le nouveau volume s'ouvre et se ferme par deux notices nouvelles : la première consacrée au P. Desjacques, mort récemment, la dernière à un Père jésuite du XVIIe siècle, le P. Gzowski. Nous nous contenterons d'annoncer ce volume ; nous ne pourrions que répéter à son sujet les éloges que nous avons donnés aux deux premiers. Cependant, nous appellerons l'attention sur l'importance des articles consacrés aux collèges de la compagnie : dans ce volume, par exemple, Die, Dijon, Dillingen, Eichstædt, Gratz, etc.; il n'est pas nécessaire d'insister sur l'intérêt de ces notices, dans lesquelles le P. Sommervogel a encore trouvé le moyen de faire de larges et considérables additions au travail de ses prédécesseurs. J'exprimerai aussi un regret : le P. Sommervogel, quand il y a pour un même nom deux formes différentes, comme *Ernst* et *Ernestus,* renvoie souvent de l'une à l'autre forme; pourquoi cette mesure n'a-t-elle pas été généralisée? pourquoi, surtout, n'y a-t-il pas de renvois des pseudonymes aux noms véritables? Ce n'est pas que je demande à voir le *Dictionnaire des ouvrages pseudonymes*, publié autrefois par le P. Sommervogel, fondu dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque.* Le *Dictionnaire* gardera toujours sa valeur propre et son caractère indépendant; il ne peut s'agir, dans la *Bibliothèque*, de répéter au pseudonyme les titres des publications faites sous son couvert; il n'est question que d'un simple renvoi d'un nom à un autre nom, qui pourrait faciliter des recherches dans un ouvrage aussi considérable.

Un oubli : de ci, de là, par exemple à l'article Duc, on trouve des titres grecs non accentués. Cela fait un fâcheux effet à l'œil. Enfin, puisque j'en suis aux vétilles, — les seules fautes qu'on rencontre chez le savant auteur, — n'aurait-on pas dû faire concorder les deux notices Everard (Thomas) et Gibbons, au sujet de la traduction des Méditations du P. de la Puente?

E.-G. Ledos.

Bibliografia di Pompei, Ercolano e Stabia, compilata da Friedrich Furchheim, libraio. Napoli, F. Furchheim, 1891, in-18 de xxx-116 p.

M. Furchheim, libraire à Naples, nous envoie la seconde édition de sa *Bibliographie de Pompéi, Herculanum et Stabies.* Elle est beaucoup plus riche et généralement plus exacte que l'édition de 1879. Elle contient : 1° une courte notice historique des principaux travaux dont ces villes ont été l'objet depuis 1748 ; 2° une table alphabétique, par nom

d'auteur, de tous les livres ou articles qui leur ont été consacrés ; 3° une table alphabétique des travaux relatifs au musée de Naples.

Il me paraît défectueux de ne mentionner, d'ordinaire, que la dernière édition des livres cités, et d'indiquer très rarement la date de la première. Par exemple, après avoir consulté cette *Bibliographie*, on ignore que le livre de M. Hanotaux : *Les Villes retrouvées* (2e édit., Hachette, 1885), fut publié pour la première fois en 1880, sous le pseudonyme de Georges Hanno; on croirait que le roman de lord Bulwer Lytton : *Les Derniers Jours de Pompéi*, ne fut pas traduit en français avant 1889, alors que cette traduction, réimprimée par la librairie Hachette, comptait au moins deux éditions antérieures : l'une de 1859, l'autre de 1864.

Ce défaut de méthode devient beaucoup plus grave lorsque, dans sa préface, sorte de répertoire historique et chronologique des principaux travaux consacrés à Pompéi, M. Furchheim donne des indications comme celles-ci : « En 1885 est venu au jour Hanotaux, *les Villes retrouvées;* en 1887, nous avons Boissier, *Rome et Pompéi :* » l'une et l'autre de ces dates sont des dates de réimpression. Lorsqu'un ouvrage ajoute quelque chose à la science, il ne faut pas chercher la date du second ou du troisième tirage pour marquer l'heure exacte de cette acquisition scientifique.

J'ajouterai que cette notice historique ne conserverait tout son prix, et même sa raison d'être, que si M. Furchheim avait exclusivement rappelé les œuvres capitales qui, depuis cent cinquante ans, ont accru et précisé les connaissances du monde savant sur Pompéi. Certains livres de vulgarisation devraient donc disparaître de cette première liste ; leur mention dans la table alphabétique était suffisante.

Malgré ces graves imperfections, cette *Bibliographie* rendra des services ; elle présente de nombreux renseignements convenablement classés.

GEORGES GOYAU.

BULLETIN

Indissolubilité et Divorce. *Conférences de Saint-Philippe du Roule*, par le R. P. DIDON. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de LXXIX-235 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les fameuses conférences de 1880, qui ont attiré l'attention sur l'orateur de Saint-Philippe du Roule, sont assez présentes encore à toutes les mémoires pour que nous n'ayons pas besoin d'entreprendre ici une critique détaillée de l'ouvrage qui les réunit et dont nous avons aujourd'hui la seconde édition. On sait quel vif mouvement d'opinion se faisait sentir alors à propos des discussions de la loi du divorce. Le souffle oratoire, les expressions hardies, le geste large du frère prêcheur, produisirent une grande impression diversement ressentie. Ses convictions profondes et son libéralisme ardent alliés dans un style tout enfiévré de modernisme, l'au-

dace de certains sujets, tout contribuait à retenir une foule blasée, dont cette chaude parole flattait les goûts et piquait la curiosité.

La notion naturelle du mariage ; l'indissolubilité étudiée au point de vue du droit naturel, puis devant l'histoire, et ensuite vengée des objections pratiques ; la critique du divorce et des arguments qui l'appuient, et enfin la magnifique peinture du mariage chrétien : voilà ce qui, dans la riche langue du dominicain, si vivante malgré son emphase un peu théâtrale, a séduit les auditeurs et captive encore le lecteur. On peut porter des jugements bien variés sur le genre de talent du R. P. Didon, on ne saurait en tout cas nier sa puissance. G. Péries.

A popular Hand-book on the origin, history and structure of Liturgies, by J. Comper, I. P. Edimbourg, R. Grant, 1891, in-18 de 168 p.

Dénué de prétentions littéraires, le livre de M. Comper n'en est pas moins un appoint précieux à l'étude des liturgies primitives. Non pas assurément qu'il renferme rien de neuf, mais il est une mise en œuvre de travaux quelque peu arides et un essai de vulgarisation qui mérite d'attirer l'attention et de trouver des imitateurs. L'origine des liturgies et les grandes lignes liturgiques qui apparaissent dans le Nouveau Testament forment comme une entrée en matière générale. Puis vient une exposition rapide des cérémonies rituelles que nous ont transmises les ouvrages des plus anciens écrivains catholiques, et enfin une étude spéciale des liturgies orientales (Syrie occidentale), des rites alexandrins et coptes, et de la Syrie orientale. Une sorte de sommaire réunit dans un tableau général les ressemblances et les dissemblances les plus caractérisées. Les *Origines du culte chrétien*, de M. l'abbé Duchesne, ont souvent et heureusement été mises à contribution par l'auteur. G. P.

Horae diurnae breviarii romani. Editio secunda post typicam. Ratisbonne, Pustet, in-4 de xv-416-192 p. — Prix : 10 fr.

La maison Pustet poursuit le cours de ses magniques publications en nous donnant un diurnal orné de gravures du plus riche effet. Les proportions du volume ne permettent pas de le porter partout avec soi, mais, pour la récitation des prières de l'office, soit au chœur, soit dans le calme du cabinet, il est impossible de rêver un livre d'une exécution typographique plus soignée et plus satisfaisante. Comme cadeau à faire à un prélat ou à un ecclésiastique dont la vue exige le repos d'un texte net, on ne peut rien souhaiter de mieux approprié ni de meilleur goût. G. P.

Delle rubriche precettive e direttive. Studio del P. Carlo Giuseppe Rinaldi, D. C. D. G. Rome, tip. Befani, 1892, in-8 de 48 p.

Le R. P. Rinaldi, de la Société de Jésus, a fait tirer à part trois articles parus dans la *Civiltà cattolica* vers la fin de l'année dernière, et où il démontre avec une grande compétence et les meilleurs arguments la distinction des rubriques préceptives et directives que MM. Mac-Kiernan, Bourry et Pozzi avaient taxée de vaine et de morte, dans différentes dissertations liturgiques assez discutées lors de leur publication. L'auteur fait ressortir l'unanimité presque complète des meilleurs théologiens à reconnaître la fameuse distinction, et il insiste, à notre avis avec une indiscutable compétence, sur le caractère diversement obligatoire des rubriques qu'on ne sau-

rait, dit-il, légitimement taxer toutes de « préceptives. » Cette distinction ne signifie nullement qu'on puisse à son gré abandonner l'observation de ces rubriques, car, préceptives ou directives, elles s'imposent à chacun d'une façon quelconque et entraînent, comme conséquence de leur violation, sinon un péché mortel, au moins une faute vénielle. G. P.

Opere di S. E. Alfonso Capecelatro, card. arcivescovo di Capua. *Opuscoli di vario argomento.* Tournai et Paris, Desclée et Lefebvre, 1891, 2 vol. in-8 cartonnés, de 535 et 548-23 p. — Prix : 6 fr. 50.

On sait que le cardinal Capecelatro a mérité la réputation d'un des meilleurs prosateurs italiens de notre siècle. Son histoire de Catherine de Sienne et de la Papauté d'alors, les récits relatifs à Pierre Damien et à son temps, ses études sur Newman et Renan, ses collections d'œuvres oratoires et de lettres pastorales, portent également le cachet d'une haute distinction jointe à la plus aimable simplicité. La maison Desclée et Lefebvre a donc eu une excellente pensée en rééditant des œuvres d'une aussi réelle valeur littéraire. Elle nous offre aujourd'hui différents opuscules dont nous signalerons les titres. Dans le premier volume : 1° les Ordres religieux et l'Italie; 2° la Mère de Dieu; 3° Amour et douleur chrétiens; 4° Questions relatives au concile du Vatican; 5° Méthode pour enseigner le catéchisme aux petits enfants; 6° Gladstone et les effets du concile du Vatican. — Dans le second volume : 1° Vie du P. Rocca, saint religieux napolitain; 2° Pourquoi les grandes calamités dans le monde; 3° *Sursùm corda* (aspirations et prières pour la sainte messe); 4° l'Ame avec Dieu (prières et élévations); 5° Oraison funèbre du cardinal Newman. G. P.

Le Clergé français dans le passé et dans le présent, par l'abbé des Fontenelles. Paris, Dentu, 1892, in-8 de xx-315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre dont il est bien délicat de donner une appréciation à la fois juste et modérée ; il est plein de bon sens, d'observations pratiques, d'aperçus intéressants, mais il est aussi incomplet, d'une malice quelque peu acerbe, et assurément peu fait pour agréer à l'autorité ecclésiastique, qu'il malmène çà et là sans égards. Avouons simplement que, semblable en cela à toutes les œuvres ayant pour but de critiquer un ordre de choses et de réclamer des réformes, il dépasse parfois la mesure afin d'attirer l'attention et fustige les abus avec une acrimonie qui fait penser à M. Drumont. Il se réclame du reste du patronage de l'auteur du *Testament d'un antisémite.* Si l'on en croyait la préface, *le Clergé français dans le passé et dans le présent* serait le fidèle procès-verbal de conférences tenues par des ecclésiastiques français et belges, voisins de la frontière.... Nous préférons y reconnaître une plume éminemment parisienne et souvent trempée dans l'encre universitaire. Faut-il nier pourtant que celui qui a tenu cette plume ait invoqué la collaboration d'autres membres du clergé? Inutile d'aller jusque-là. Il est certain qu'au milieu du malaise général, dans les réunions sacerdotales, la conversation tombe fatalement sur ces sortes de sujets. L'Église de France souffre, cela est indubitable. Quelle est l'origine de cette souffrance? L'état de la politique générale, soit, mais aussi, et comme cause primordiale, la condition du prêtre au milieu de la société, son rôle effacé, amoindri, incertain, dont l'explication se trouve dans la méconnaissance des lois de l'Église, sur les concours, les grades, les synodes, les officialités. Des confrères ont donc pu fournir leurs idées, mais le rédacteur

les expose d'une façon originale, et dans les objections comme dans les réponses, il laisse toujours entrevoir le bout de l'oreille.

Il y a bien quelque franchise à poser ainsi le doigt sur la plaie, et peut-être cette tentative énergique aurait-elle produit des résultats plus réels si l'auteur, s'astreignant à ne pas se dissimuler sous un pseudonyme, s'était borné à affirmer des idées très justes en général et les avait débarrassées des commentaires virulents qui les encadrent trop souvent. Voici les sujets successivement abordés dans le cours de ce volume, leur énumération seule suffira à faire ressortir leur importance. 1° Des cures et des succursales ; 2° des grades ; 3° concours pour les cures ; 4° des jugements ou tribunaux ecclésiastiques; 5° des biens ecclésiastiques; 6° des chapitres cathédraux; 7° des synodes diocésains; 8° des conseils provinciaux et des assemblées du clergé de France ; 9° des séminaires; 10° des Universités; 11° des coadjuteurs dans les cures et les évêchés ; 12° nomination des évêques et dotation du clergé par le gouvernement français. — Une fois encore, nous n'épousons pas toutes les théories de M. l'abbé des Fontenelles, mais nous devons reconnaître que, malgré des vivacités que nous regrettons, il n'est pas un homme ordinaire ni un esprit vulgaire, et qu'un administrateur de sa taille aurait quelque relief à la tête d'un diocèse. F. D'H.

Le Clergé de France devant la République, par Boyer d'Agen. *(Bibliothèque des Petits Polémistes.)* Paris, Tolra, 1892, in-12 de xxi-220 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit livre n'a pas la portée générale que son titre, pas trop clair d'ailleurs, semble lui donner. C'est un livre tout d'actualité, où l'auteur met en scène les principaux promoteurs du mouvement catholique républicain, et quelques autres qui s'y sont plus ou moins mêlés en sens contraire. Après une introduction, remplie presque en entier par la célèbre *Déclaration des cardinaux*, voici la première partie, *le Haut Clergé*, série de biographies ou d'interviews du cardinal Lavigerie, de Mgr Fava, du P. Didon, de Mgr Isoard, du cardinal Rampolla, tout cela agrémenté de portraits pas trop mal faits. La deuxième partie est intitulée *le Bas Clergé*, et contient une suite d'études sur le *vicaire*, le *curé de campagne*, l'*archiprêtre*, le *chanoine*, le *vieux curé*, tout cela assez superficiel et sans grand intérêt. Enfin, une troisième partie (les images recommencent) comprend les *leaders*, le comte de Mun, Eugène Veuillot, Francis Magnard, Jules Bonjean, tous républicains, et qui doivent être parfois bien surpris de marcher ensemble, un *anonyme* qui m'a l'air de ressembler beaucoup à Henry des Houx, et que l'auteur maltraite fort, bien qu'il ait été républicain même avant les autres; Paul de Cassagnac, fort peu ménagé, ce dont probablement il ne se souciera guère, enfin Édouard Drumont, auquel l'auteur fait aussi sa petite leçon, qui probablement ne portera pas ses fruits. Voilà le livre de M. Boyer d'Agen. Il est tout à fait dans le mouvement. Est-ce pour cela qu'il ne me plaît qu'à moitié?

P. Talon.

Quelques réflexions au sujet de l'encyclique du 16 février adressée à la France, précédées du texte de l'encyclique, par Mgr Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. Paris, Poussielgue, 1892, in-16, 118 p. — Prix : 1 fr.

Ces *Réflexions* de Monseigneur d'Autun ont mérité l'approbation du Saint-Père, qui y a reconnu une saine interprétation de l'encyclique du 16 février. Bornons-nous donc à en signaler les principales thèses : 1° l'encyclique ne renferme aucune décision dogmatique au sujet de la forme des gou-

vernements; 2° le conseil de se soumettre pratiquement aux pouvoirs établis laisse subsister tout entière l'obligation de combattre, à l'aide des moyens constitutionnels, les lois contraires à la religion ; 3° l'encyclique n'est ni un blâme à l'adresse des évêques de France, ni un désaveu indirect de la déclaration des cardinaux. L'illustre écrivain touche encore plusieurs questions délicates. Ainsi : « Analogie des conseils pratiques donnés par Léon XIII avec la décision de fait rendue par un de ses prédécesseurs dans une circonstance très grave de la vie politique de la nation française. » Sous cette périphrase, lisez : décision du pape Zacharie en 751. L'analogie est-elle si claire? N'est-il pas bien lointain, le fait auquel elle se rapporte? N'y aurait-il pas lieu de citer plutôt le bref que Pie VI accorda en juillet 1796 aux importunités diplomatiques du Directoire? — Ainsi encore : « Les conseils donnés aux catholiques de France par Léon XIII ne sont pas en contradiction avec l'attitude qu'il a prise à l'égard du gouvernement italien. » C'est, comme on sait, une réponse à l'*Autorité*. Me sera-t-il permis de signaler un lapsus typographique ? Page 77, il faut lire : 18 floréal an II, au lieu de 8 floréal an I. V. P.

Triple alliance et Alsace-Lorraine, par Jean Heimweh. Paris, A. Colin, 1892, in-12 de IV-138 p. — Prix : 1 fr. 50.

Pourquoi l'Allemagne a-t-elle voulu prendre ces provinces? Pourquoi met-elle son honneur à les garder? Divers motifs : droit de conquête — besoin de revanche — nécessité de se défendre — droits historiques — droits ethnographiques. M. Heimweh discute successivement ces trois motifs et il en fait ressortir le mal fondé.

Passant aux deux complices de l'Allemagne, l'auteur ne redoute pas les conséquences de l'adhésion de l'Autriche. Ignore-t-il donc que l'Italie a obtenu par une convention la faculté de transporter sur les chemins de fer autrichiens les corps destinés à nous attaquer bravement par derrière pendant que nous ferons tête aux Allemands? — En ce qui concerne l'Italie, Jean Heimweh démontre péremptoirement que le roi Humbert ne peut invoquer contre nous ni la question romaine ni celle de Tunis, et que l'annexion libre de la Savoie et de Nice n'est pas à mettre sur le même pied que le rapt violent de l'Alsace-Lorraine. Il attache quelque intérêt à l'intervention de Garibaldi en 1870 : ce n'est pas l'avis de tout le monde.

L'auteur défend victorieusement ses compatriotes de n'avoir pas émigré en masse, ce qui eût rendu grand service à l'Allemagne. « Il importe, dit-il avec raison, que les Alsaciens-Lorrains non astreints au service militaire aient le courage de se cramponner à leurs foyers » (p. 115).

Les Alsaciens-Lorrains ne souhaitent ni ne craignent la guerre. Ils n'ont pas perdu l'espoir d'une solution pacifique; ils veulent être consultés et non subir une solution toute faite. On commence à discuter la question parmi les Allemands. Il faut agir sur l'opinion publique : la cause de l'Alsace-Lorraine est identifiée à celle de la paix. Mais, de grâce, ne la compromettons pas dans nos divisions politiques. Pourquoi faire honneur de l'union qui règne en Suisse à la démocratie, dont l'explosion en 1846 a engendré de sanglantes discordes? Le canton de Berne est resté absolument aristocratique plusieurs siècles après le serment du Grutli. Des déclamations systématiques et injustifiées contre le principe monarchique ne peuvent être d'aucune utilité à la cause de la nationalité française en Alsace-Lorraine (p. 100 et 135). A. d'Avril.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. le baron Joseph-Alexandre de Hübner, qui est mort le 30 juillet dernier, était né à Vienne le 26 novembre 1811. Après avoir achevé ses études, il fit un voyage en Italie, au retour duquel il reçut du prince de Metternich un poste dans la chancellerie autrichienne. Il fut tour à tour chargé d'affaires et consul général à Leipzig, ambassadeur à Paris, ministre de la police (1859), ambassadeur à Rome (1866). Il occupait ses loisirs à la composition d'ouvrages estimés, presque tous écrits en français, et qui, d'ailleurs, ont été traduits en plusieurs langues. Ces ouvrages sont les suivants : *Sixte-Quint, d'après des correspondances diplomatiques inédites tirées des archives d'État du Vatican, de Simancas, Venise, Paris, Vienne et Florence* (1870, 3 vol. in-8) ; — *Promenade autour du monde en 1871* (1873, 2 vol. in-8) ; — *A travers l'Empire britannique, 1883-1884* (1886, 2 vol. in-8) ; — *L'Incendie du paquebot « la France »* (1887, in-8).

— M. Richard-Adelbert Lipsius, mort le 19 août, était né en 1830, à Gera. Après avoir terminé ses études à Leipzig, il enseigna tour à tour à Vienne, à Kiel et à Iéna, où au moment de sa mort il était encore professeur de théologie. Ses écrits lui avaient assuré un rang distingué parmi les écrivains ecclésiastiques de l'Allemagne protestante. Voici les titres de ses principales publications : *Die Paulinische Rechtfertigungslehre unter Berücksichtigung einiger verwandten Lehrstücke* (1853, in-8) ; — *De Clementis Romani epistola ad Corinthios priore* (1855, in-8) ; — *Ueber das Verhältniss der drei syrischen Briefe des Ignatios zu den übrigen Recensionen der Ignatianischen Literatur* (1859, in-8) ; — *Zur Quellenkritik des Epiphanios* (1865, in-8) ; — *Die Osterbotschaft eine Friedensbotschaft* (1866, in-8) ; — *Die Päpstverzeichnisse des Eusebios und der von ihm abhängigen Chronisten* (1866, in-8) ; — *Chronologie der römischen Bischöfe bis zur Mitte des IV. Jahrh.* (1869, in-8) ; — *Glaube und Lehre* (1871, in-8) ; — *Die Pilatus-Acten* (1871, in-4) ; — *Die Quellen der römischen Petrussage* (1872, in-8) ; — *Ueber die Bekenntnissfrage* (1873, in-8) ; — *Die Quellen der ältesten Ketzergeschichte* (1875, in-8) ; — *Lehrbuch der evangelisch-protestantischer Dogmatik* (1876, in-8) ; — *Die Gottes-Idee* (1877, in-8) ; — *Die göttliche Weltregierung* (1878, in-8) ; — *Dogmatische Beiträge zur Vertheidigung und Erläuterung meines Lehrbuchs* (1878, in-8) ; — *Die edessenische Abgar-Sage* (1880, in-8) ; — *Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden* (1883-1890, 4 part. in-8) ; — *Philosophie und Religion, Neue Beiträge zur wissenschaftliche Grundlegung der Dogmatik* (1885, in-8) ; — *In welcher Form sollen wir den heidnischen Kulturvölkern das Evangelium bringen?* (1887, in-8) ; — *Die Hauptpunkte der christlichen Glaubenslehre* (1889, in-8) ; — *Die Ritschl'sche Theologie* (1888, in-8).

— Sir Daniel Wilson est mort le 7 août dernier à Toronto, âgé de soixante-dix-sept ans. Né à Édimbourg en 1816, il resta dans sa patrie jusqu'au moment où il fut appelé (1853) à occuper la chaire d'histoire et de littérature à l'Université de Toronto. Secrétaire, puis président de la Société des antiquaires d'Écosse, il consacra beaucoup de temps à l'étude historique de son pays ; son premier livre important est *Memorials of Edinburgh in the olden time*, qui fut bientôt suivi de recherches archéologiques sur l'Écosse *(The Archæology and prehistoric annals of Scotland*, 1851), travail estimé justement et qui fait époque. En 1881, l'Université de Toronto le prit pour président et il en exerça les fonctions jusqu'à sa mort. Il fut aussi vice-prési-

dent, pour la section de littérature, de la *Royal society*, fondée par le marquis de Lorne. Voici la liste des ouvrages dus à ce bon et sérieux écrivain : *Memorials of Edinburgh in the olden time* (1846-1848, 2 vol. in-4) ; — *Oliver Cromwell and the protectorate* (1848, in-12) ; — *The Archæology and prehistoric annals of Scotland* (1851, in-8) ; — *The Queen's Choir, a revery in Roslinwoods* (1853, in-4) ; — *Pipes and Tobacco* (1857, in-8) ; — *Prehistoric Man, researches into the origin of civilization in the old and the new world* (1863, 2 vol. in-8), ouvrage qui couvre une vaste érudition d'une forme claire et agréable ; — *Chatterton, a biographical study* (1869, in-8); — *Spring wild flowers* (1870, in-4) ; — *Caliban, the Missing Link* (1873, in-8); — *Reminiscences of old Edinburgh* (1878, 2 vol. in-8).

— La lexicographie latine fait une perte considérable dans la personne de M. Vincenzo de Vit, mort le 16 août, à quatre-vingt-deux ans. Né à Mestrino le 10 juillet 1811, il fut ordonné prêtre en 1836. L'Université de Padoue lui conféra, en 1837, le grade de docteur en théologie. C'est alors qu'il commença ses travaux au séminaire de cette ville, où, pendant sept ans, il enseigna la grammaire latine. L'Académie *della Crusca* le reçut au nombre de ses membres. Le plus considérable des ouvrages dus à son érudition est, à coup sûr, la nouvelle édition qu'il a donnée, à partir de 1858, du *Lexicon totius latinitatis*, de Forcellini, édition entièrement refondue et à laquelle le savant abbé a donné comme complément un travail absolument original : *Onomasticon totius Latinitatis*. Nous citerons encore de lui : *Sententiæ M. Terentii Varronis ineditæ* (1843) ; — *Volgarizzamento d' un' epistola di Seneca* (1847); — *Sopra un codice sconosciuto del secolo XIV contenente il volgarizzamento della storia di Giustino* (1849); — *Le antiche lapidi romani nel Polesine* (1853); — *Notizie di Stresa colla vita dei santi e beati principali del lago Maggiore* (1856); — *Ven. Hildeberti, Cenomanensis episcopi, moralis philosophia de honesto et utili* (1854) ; — *Elogio funebre di Antonio Rosmini* (1858), fondateur de l'Institut de la charité dans lequel l'abbé de Vit était entré en 1849 ; — *Vita di san Carlo Borromeo* (1858) ; — *Discorsi sull' origine e moltiplicazione del linguaggio* (1887) ; — *Adria e le sue antichi epigrafi* (1888).

— Nous devons encore une mention spéciale à S. Em. le cardinal Francesco Battaglini, archevêque de Bologne, mort le 8 juillet dernier. Nous n'avons guère à citer de lui qu'un volume : *Institutiones logicæ, metaphysicæ et ethicæ* (1869, in-8) ; mais ce court manuel de philosophie, maintes fois réimprimé, s'est répandu partout, et son auteur a contribué beaucoup au renouvellement des études thomistes.

— M. Ferdinand Reiber, bibliothécaire de la ville de Strasbourg, est mort le 18 août. Parmi les publications dues à ce savant estimable, nous citerons : *Catalogue des hémiptères-hétéroptères de l'Alsace et de la Lorraine* (1876, in-8); — *Chronique du cercle vicieux (1867-1876)* (1876, in-8); — *Les Insectes de la promenade Lenôtre à Strasbourg* (1876, in-8) ; — *Montagne verte* (1877, in-4) ; — *Les Armes de la ville de Strasbourg* (1878, in-4) ; — *Des Régions entomologiques de l'Alsace et de la chaîne des Vosges. Promenade entomologique à l'Ile du Rhin* (1878, in-8); — *Catalogue des hémiptères-homoptères de l'Alsace et de la Lorraine* (1880, in-8) ; — *Études gambrinales. Histoire et archéologie de la bière, principalement de la bière de Strasbourg* (1882, gr. in-8) ; — *Note sur la zoologie de la cathédrale de Strasbourg* (1882, in-8); — *Aperçu des progrès de l'entomologie en Alsace et Note sur les collections et collectionneurs d'insectes de cette province* (1885, in-8) ; — *L'Histoire naturelle des eaux strasbourgeoises de Léonard Baldner* (1888, in-8).

— M. Émile Taillebois, secrétaire général de la société de Borda, à Dax, est mort à Bagnères-de-Bigorre, le 23 août 1892, dans sa cinquante et

unième année. Il a publié de nombreux travaux relatifs à l'histoire et à l'archéologie de l'Aquitaine et de la région pyrénéenne, parmi lesquels nous citerons les suivants : *Restitution des archives anglo-françaises de la Tour de Londres* (Brive, 1878) ; — *La Vérité sur le Trésor de Leuy (Bulletin de la Société de Borda*, 1878); — *Le Trésor de Barcus* (*Id.*, 1879); — *Quelques mots sur deux sépultures gallo-romaines découvertes à Saint-Vincent-de-Xaintes* (*Id.*, 1880); — *Épigraphie dacquoise; les inscriptions du musée de Dax* (*Id.*, 1881) ; — *Inscriptions romaines découvertes dans le département des Landes* (Extr. des *Mém. du congrès scientif. de Dax* (1882); — *Recherches sur la numismatique de la Novempopulanie*, I. *(Id.)*, II *et* III (Extr. du *Bull. de la S. de Borda*, 1884 et 1888); — *Description de 37 monnaies romaines en argent de la trouvaille de Donzacq (Landes)* (*Id.*, 1882); — *Rapport sur les Expositions organisées par la Société de Borda* (*Id.*, 1882); — *Le Trésor de Lanjuzan* (*Id.*, 1882); — *Numismatique. Variétés inédites*, I. (*Id.*, 1882), II, 1884 et III, 1889 ; — *La Monnaie Morlane au nom de Centulle* (*Id.*, 1883); — *L'Inscription tarbellienne du vieux Poitiers* (*Vienne*) (*Id.*, 1884); — *Quelques observations sur les deux autels votifs découverts à Aire* (*Landes*) (*Id.*, 1884); — *Le Temple de Mars Lelhunnus à Aire-sur-l'Adour et les inscriptions Aturiennes* (1885) ; — *Les Tumulus des premiers âges du fer dans la région sous-pyrénéenne* [en collaboration avec M. Léo Testut] (*Id.*, 1885); — *Les Monogrammes du château de Candale à Doazit* (*Id.*, 1886); — *Inscriptions antiques du musée de Tarbes* (*Id.*, 1886) ; — *Bibliographie landaise. Histoire et archéologie* (*Bulletin monumental*, 1888) ; — *Le Trésor de Lahas* (*B. de la S. de Borda*, 1888) ; — *Les Absides romanes des églises des Landes* [en collaboration avec M. J.-E. Dufourcet] (*Id.*, 1888) ; — *La Crypte de Saint-Girons à Hagetmau* (Extr. du *Compte rendu du congrès archéol. de France*, LVe session, Caen, 1890) ; — *Les Vestiges gallo-romains dans le département des Landes* (*Id., id.*) ; — *Excursion en Espagne* [en collaboration avec le comte de Marsy] (*Id., id.*) ; — *L'Aquitaine historique et monumentale* [en collaboration avec MM. Dufourcet et G. Camiade] ; — *Remparts de Dax et son vieux château fort. Anciens plans de Dax* (1890), etc. ; — *Deux objets d'art ibériens* (*Bulletin monumental*, 1890 et 1892).

— On annonce encore la mort de M. le docteur Amiard, membre de l'Académie de médecine, mort le 30 juillet ; — de M. Baissas, rédacteur au journal *Paris*, mort le 24 août, à l'âge de soixante-quinze ans ; — du docteur Béchet, ancien professeur à la Faculté de Nancy, mort le 8 août, à l'âge de quatre-vingt-deux ans ; — de M. Bureau, professeur de géographie et de statistique militaire à l'École militaire spéciale de Saint-Cyr, né à Lille en 1832, auteur de différents ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Atlas de géographie militaire* (1869, in-f°) ; *Conférence sur les différentes enceintes de Paris, sa topographie et les fortifications de 1840* (1871, in-18) ; *Géographie physique, historique et militaire de la région française, France, Hollande, Belgique, Suisse, frontière occidentale de l'Allemagne* (1882, in-12) ; *Nos frontières* (1887, in-12) ; — de M. l'abbé Castex, auteur d'une étude sur la vie de sainte Livrade, mort le 6 août ; — de M. Cerf, l'éditeur parisien bien connu, mort le 25 août, à Versailles, à l'âge de quatre-vingt-un ans ; — du docteur Colvis, mort le 14 août, à l'âge de soixante-deux ans ; — de M. l'abbé Auguste Coudour, auteur d'une *Vie du bienheureux Jean Grande dit le Pécheur, de l'ordre des Frères de Saint-Jean de Dieu* (1858, in-8), mort le 12 juillet ; — de M. Adrien Decourcelle, auteur de plusieurs romans et pièces de théâtre, mort le 8 août ; — de M. Pierre Duclos, membre de l'Académie de médecine, mort le 18 août, âgé de soixante-six ans ; — de M. Frontera, professeur honoraire au lycée Charlemagne, mort le 21 août ;

— de M. Armand Gouzien, rédacteur au *Rappel*, mort le 16 août; — du chanoine Jean Grange, qui a collaboré pendant une vingtaine d'années au journal illustré *l'Ouvrier* et a publié de nombreux romans pour la jeunesse, mort à Limoges, le 5 août; — de M. Lamache, ancien recteur, professeur honoraire des Facultés de droit de Strasbourg et de Grenoble, mort le 4 août; — de M. Henri Morel, rédacteur au *Petit Moniteur*, mort le 12 août; — de M. Muzard, avocat et rédacteur au journal *le Droit*, mort le 10 août, à l'âge de quarante ans; — de M. Pickaert, compositeur de musique, mort le 2 août; — de M. Georges Schwob, qui fut successivement directeur du *Républicain d'Indre-et-Loire*, du *Phare de la Loire* et du *Phare du littoral*, mort le 26 août, à soixante-dix ans; — de M. Edmond Teisserenc de Bort, auteur d'un *Petit questionnaire à l'usage des écoles primaires des pays de pâturages* (1876, in-12), mort le 29 juillet, à soixante-dix-huit ans.

— A l'étranger, on signale la mort de : M. Henry-Walter Bellew, connu par ses publications d'ethnographie et de linguistique, notamment par une *Grammar of the Pukhts language*, par *The Races of Afghanistan*, et *Afghanistan and the Afghans*, mort le 26 juillet; — de M. Mattys de Bries, érudit hollandais, mort à Leyde, le 16 août, à soixante-douze ans; — de M. James Cook, éditeur de *Paisley and Renfrewshire Gazette*, auteur d'une bibliographie de Dickens, mort en août, à soixante-huit ans; — de M. Eduard Dubsky von Wittenau, publiciste, rédacteur en chef de la *Gazette de Pilsen*, mort en août; — de M. le docteur Engelbrecht, médecin allemand, connu surtout comme aliéniste, mort à Brunswick, le 4 août, âgé de soixante-dix-neuf ans; — de M. Felice Giordano, naturaliste distingué, auteur de nombreux travaux sur les mines et sur l'industrie du fer, directeur de la carte géologique d'Italie et l'un des fondateurs du Club alpin de ce pays, mort à Vallombrosa le 16 juillet; — de M. Hermann von Meyer, professeur d'anatomie à l'Université de Zurich, mort à soixante-dix-sept ans, le 21 juillet; — de M. Ottomar Novak, professeur de paléontologie et de géologie à l'Université tchèque de Prague, mort le 28 juillet, à quarante et un ans; — du R. P. Luigi Previti, S. J., l'un des plus actifs collaborateurs de la *Civiltà cattolica*, et dont nous devons citer : *Della poesia lirica italiana* (1850, in-8); — *Corso di poetica* (1854, in-8); — *Studii sulla letteratura rivoluzionaria in Italia* (1876, in-16); — *La Chiesa e la libertà moderna* (1880, in-8); — *Il Protestantesimo* (1881, in-8); — *Della Decadenza del pensiero italiano* (1885, in-8); — *Racconti e leggende* (1886-1890, 4 vol. in-16), mort le 12 juillet; — de M. Ernst Rommel, bibliothécaire et professeur libre d'esthétique à l'École technique supérieure de Hanovre, mort le 31 juillet, à soixante-treize ans; — de M. F. Watson, directeur de l'*India Museum*, auteur de nombreux écrits sur la botanique, mort en août; — de M. John Wheldon, publiciste, mort en août, âgé de quatre-vingt-six ans.

Congrès. — Le troisième congrès catholique espagnol, dont nous avons publié le programme (t. LXIV, p. 187) et qui devait ouvrir à Séville le 26 avril dernier, mais que les inondations et d'autres malheurs ont dû faire ajourner, ouvrira définitivement le 18 octobre, en la même ville de Séville, pour clore le 23 du même mois. Les mémoires et autres travaux à présenter peuvent être envoyés, afin d'être soumis à la censure, selon le règlement, jusqu'au 18 septembre.

—Le 1er août dernier s'est tenu à Londres le deuxième congrès international de psychologie expérimentale, sous la présidence de M. Henry Sidgwick. Près de trois cents membres, tant anglais qu'étrangers, ont assisté aux séances de travail. La première section s'est occupée de neurologie et de psychophysique, tandis que la deuxième a étudié diverses questions d'hypnotisme.

— Le huitième congrès de la Fédération archéologique et historique de la Belgique s'est tenu à Anvers, du 10 au 14 août, sous la présidence de M. le lieutenant-général Wauwermans, et a coïncidé avec les fêtes organisées pour la célébration du cinquantenaire de la fondation de l'Académie d'archéologie de Belgique. Deux journées ont été consacrées à l'étude des questions portées au programme et relatives principalement à la conservation des monuments historiques, et trois à des excursions aux châteaux de Cleydael et de Heeswyck, à Bois-le-Duc et à Gand. Le dimanche 14 ont eu lieu les fêtes dites du *Landjuweel*, consistant en une grande cavalcade reproduisant, avec toute l'exactitude désirable, l'entrée et la réception des Chambres de rhétorique venues à Anvers en 1561, et en une représentation littéraire, dramatique et musicale du XVIe siècle. Parmi les Français qui ont pris part à cette réunion, nous citerons M. le comte de Marsy et M. le docteur Hamy.

— Annonçons aussi la tenue, au palais des Beaux-Arts à Paris, du 12 au 19 septembre, d'un congrès de la Société des Bibliothèques du Royaume-Uni (*Library-Association*). Nos lecteurs apprendront avec plaisir que M. Léopold Delisle y fera une communication importante. Le secrétaire du congrès est M. Julien Havet, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale.

Livres mis a l'Index. — Les ouvrages suivants ont été condamnés par décret de la Sacrée Congrégation de l'Index en date du 14 juillet dernier : *I Riformatori nel secolo XVI*, par l'abbé Luigi Anelli (Milan, 1891); — *Igiene dell' amore*, par Paolo Mantegazza (Milan, 1891); — *Fisiologia dell' odio*, par le même (Milan, 1889); — *Saggio di una fisiologia del bello*, par le même (Milan, 1891); — *Dizionario delle cose belle* (Milan, 1892); — *L' Arte di prender moglie* (Milan, 1892); — *Il Diavolo*, par Arturo Graf (Milan, s. d.); — *Storia del Diavolo*, par Leopoldo Uzard (Roma, 1892); — *Libro di divozioni per le diverse ore della giornata e le principali feste dell' anno*, édité par la revue *Cuore e critica* (Savone, s. d.); — *Il Mese di maggio*, par A. Ghisler (Bergame, s. d.); — *Le Culte de la croix avant J.-C.*, par l'abbé Ansault (Paris, 1889); — *Le Culte de la croix avant J.-C., réponse à Mgr de Harlez*, par le même (Paris, 1890); — *Mémoire sur le culte de la croix avant J.-C.*, par le même (Paris, 1891); — *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, par Ernest Renan (Paris, 1883); — *Feuilles détachées faisant suite aux Souvenirs*, par le même (Paris, 1892); — *Jésus de Nazareth*, par Paul de Régla (Paris, 1891).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 5 août, M. de Barthélemy a lu une note sur l'origine du monnayage gaulois dans la Belgique. M. Toutain a ensuite communiqué un mémoire sur le théâtre romain de Chemtou (Tunisie). — Le 12 août, l'Académie a entendu la lecture d'un mémoire de M. de Sarzec sur des antiquités chaldéennes et d'un autre de M. Halévy sur deux inscriptions hittites du musée de Berlin. — Dans la séance du 19 août, après l'achèvement de la lecture de M. Halévy, M. Héron de Villefosse a rendu compte des fouilles faites à Belval-Bois-des-Dames (Ardennes). — Le 26 août, M. Hauréau a fait une communication sur le catalogue des manuscrits de Marseille; puis M. Homolle a entretenu l'Académie des fouilles exécutées au printemps par les membres de l'École française d'Athènes.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 6 août, M. Morizot-Thibault a fait une lecture sur l'initiative des lois de finances dans la constitution des États-Unis. Le 13 août, M. Levasseur a lu un mémoire sur l'industrie et l'organisation industrielle chez les Romains. — Dans la séance du 20 août, M. Levasseur a fait une communication sur le tonnage des vaisseaux antiques, et M. Depping a commencé la lecture d'un mémoire sur la première exposition industrielle à Paris

en 1798. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 27 août.

Paris. — L'excellente édition donnée de 1857 à 1878 par MM. Ravenel et de la Pelouze, et par leur continuateur, M. Livet, de la *Muze historique* de Loret, offrait pour les chercheurs un grave inconvénient. Elle n'avait point de tables, partant aucun moyen de s'y retrouver. Un travailleur, qui ne veut point livrer son nom au public, mais qui nous pardonnera peut-être de le nommer (M. R. de Crevecœur), vient d'essayer de donner à la *Gazette* ce complément indispensable : *La Muze historique, ou Recueil des lettres en vers contenant les nouvelles du temps par Jean Loret. Index alphabétique des noms.* (Paris, Champion, in-8 de 58 p.). L'on ne trouvera là, sous les noms des personnages cités par le gazetier, que de simples renvois aux pages. C'est donc un index fort sommaire, qui ne manquera pas cependant de rendre des services; nous n'avons guère relevé d'omissions.

— M. le capitaine comte du Fresnel va publier par souscription (15 francs par exemplaire sur papier ordinaire, 40 francs sur papier du Japon), l'historique du 76e régiment de ligne, autrefois le 1er léger. Cette publication, luxueusement éditée, comprendra 650 pages de texte in-8 et 120 gravures, plans, croquis et portraits.

— On sait que M. Gilles de la Tourette a publié chez Plon, en 1884, un important ouvrage sur *Théophraste Renaudot*. Le *Polybiblion* en a rendu compte (t. XL, p. 228). Or, depuis, M. de la Tourette a été désigné comme secrétaire général du comité pour l'érection à Paris d'une statue de Renaudot. En cette qualité, il vient de faire paraître une élégante brochure intitulée : *La Vie et les œuvres de Théophraste Renaudot, fondateur du journalisme et des consultations charitables* (Paris, au siège du comité, 14, rue de Beaune, gr. in-8 de 32 p., avec 3 fig. dans le texte). Ce très intéressant résumé se vend au prix de 50 c. au bénéfice de la statue qui s'élèvera bientôt rue de Lutèce, près du Marché aux Fleurs, sur l'emplacement de l'ancienne rue de la Calandre, siège du « Bureau d'adresse » où Renaudot, imprimait lui-même son journal.

— La Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments vient de publier son dernier volume, dont voici l'intitulé : *Congrès archéologique de France. LVIe session. Séances générales tenues à Évreux, le Bec-Hellouin, Dreux et Montfort-l'Amaury, en 1889* (Paris, Alph. Picard; Caen, H. Delesques, in-8 de LVI-459 p., avec des photogravures). Parmi les travaux aussi nombreux qu'intéressants qui ont trouvé place dans ce volume, nous mentionnerons spécialement : *Les Études historiques dans le département de l'Eure*, par M. Louis Régnier; — *Découvertes de monuments de l'époque gallo-romaine dans le département de l'Eure*, par M. l'abbé Porée; — *Époques gauloise et romaine dans l'arrondissement des Andelys*, par M. Léon Coutil; — *Recherches sur les ruines d'une ville inconnue au plateau des Encordoules, à Vallauris (Alpes-Maritimes)*, par M. Revellat; — *L'Art gothique, d'après un récent ouvrage publié sous ce titre*, par M. Anthyme Saint-Paul; — *Les Sépultures des évêques d'Évreux*, par M. l'abbé Porée; — *Le Nécrologe de l'abbaye de Saint-Taurin d'Évreux*, par M. l'abbé Porée; — *Quelques mots de numismatique normande*, par M. Émile Caron; — *Le Château de Beaumesnil*, par M. l'abbé Bouillet; — *Découvertes numismatiques*, par M. l'abbé Porée; — *Les Grands Retables des XVIIe et XVIIIe siècles*, par le même; — *Les Deux Retables de Fontaine-l'Abbé*, par M. l'abbé Bouillet; — *L'Imagier Pierre des Aubeaux et les deux groupes du trépassement de Notre-Dame à Gisors et à Fécamp*, par M. l'abbé F. Blanquart; — *Le Tombeau préhistorique de Cocherel*, par M. Édouard Ferray.

Dauphiné. — M. le chanoine Paul Guillaume publie une brochure intéres-

sante au point de vue philologique *(Le Langage d'Embrun au XVe siècle* Montpellier, gr. in-8 de 20 p.). Le spécimen du langage parlé à Embrun (Hautes-Alpes), vers le milieu du xve siècle, est extrait du *Livre des reconnaissances de l'hôpital du Saint-Esprit* de cette ville, rédigé de 1350 à 1458 et conservé aux archives départementales de Gap. Parmi les documents inédits publiés par le docte chanoine-archiviste, on remarque (p. 17) de curieuses recettes médicales. La brochure est complétée par une table alphabétique des noms de personnes et par une autre table alphabétique des noms de lieux et des lieux dits.

Franche-Comté. — M. Ch. Thuriet a fait paraître récemment une intéressante étude sur *Lamartine et la Franche-Comté*, qui, insérée d'abord dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, a été ensuite tirée à part (Besançon, Dodivers, in-8 de 16 p.). L'auteur a eu, depuis, l'excellente idée de joindre le texte de cette plaquette au texte d'un travail précédemment donné par lui aux *Annales franc-comtoises : Une visite au berceau et à la tombe de Lamartine.* Le tout, réuni en une brochure intitulée : *Deux causeries sur Lamartine* (Baume-les-Dames, imp. Broihier, in-8 de 46 p.), ne peut manquer d'être bien accueilli. Nous avouerons toutefois nos préférences pour la deuxième « causerie » : *Lamartine en Franche-Comté*, car M. Thuriet a eu ici le talent d'utiliser surtout de vieilles choses un peu oubliées et de les parer, grâce à la façon dont elles sont présentées, de l'attrait de la nouveauté.

— Le *Polybiblion* a rendu compte (t. LXIV, p. 341-342) des *Traditions populaires du Doubs* recueillies par M. Ch. Thuriet. Nous n'avons donc point à y revenir; mais nous devons une mention à la brochure publiée par cet auteur sous le titre : *Traditions populaires du Doubs. Région de Baume-les-Dames* (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de 111 p.). Les quatre-vingt-huit morceaux qui composent cet ensemble et qui ont paru d'abord dans les *Annales franc-comtoises* sont extraits du volume précité.

— Le même M. Ch. Thuriet, dont les aptitudes sont fort variées, a fait également tirer à part des *Annales franc-comtoises* une nouvelle : *Le Testament d'un professeur* (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de 29 p.). M. Thuriet, un magistrat, a sous-intitulé ce récit, qui paraît avoir été vécu : *Extrait des notes d'un juge de paix.* C'est la simple histoire d'un pauvre professeur qui, toute sa vie, reste fidèle au souvenir d'un premier amour malheureux. Ces quelques pages ont assurément plus de valeur poétique que nombre de gros romans cotés.

— Le *Polybiblion* a signalé (t. LXI, p. 472) un travail de M. Jules Gauthier, qui n'est autre que l'analyse d'un manuscrit anonyme relatif à *Besançon de 1774 à 1791.* Ce résumé a paru dans l'*Annuaire du Doubs de 1891.* Or, voici que la *Revue rétrospective* (t. XVI, p. 145-201 et 238-264) publie à son tour : *Besançon de 1789 à 1815, journal d'Etienne Laviron*, suite d'extraits d'un manuscrit conservé par la famille de l'auteur, lequel manuscrit est insuffisamment intitulé : *Annales de ce qui sçet* (sic) *passé de plus remarquable dans la ville de Besançon pendant la Révolution de 1789, par Jean-Étienne Laviron, originaire de Besançon, né le 20 novembre 1764.* Il n'est pas sans intérêt de rapprocher (pour les années 1789 à 1791) les notes rédigées par M. J. Gauthier, d'après l'anonyme, du *Journal* de Laviron, — et *vice versa.* Toutefois, on reconnaîtra que la publication de la *Revue rétrospective* a une tout autre saveur que celle de l'*Annuaire du Doubs* : car, dans la revue, la parole est laissée au contemporain lui-même, qui s'exprime avec l'incorrection originale et pittoresque du vigneron dont l'instruction est élémentaire, mais dont le solide bon sens n'a pas été troublé par les folies révolutionnaires dont il a été le témoin.

— Pages 47-71 du même tome XVI de la *Revue rétrospective*, on trouvera, imprimées toutes vives, des *Notes du citoyen Gallois, proscrit français*. La *Revue rétrospective* a donné à ces notes, qui, de prime abord, semblent d'intérêt médiocre, le titre de : *Carnet d'un proscrit de décembre 1851*. « Selon les *Tables de proscription* de Pascal Duprat, Gallois aurait été maire de son pays, situé, d'après son carnet, dans le département du Jura, arrondissement de Poligny. Déporté à Lambessa, il parvint à passer en Suisse, où nous le retrouvons en 1855. » C'est, en effet, à Genève que Gallois avait trouvé asile. Ce singulier personnage semble avoir été grandement préoccupé de sa santé ; car, à chaque instant, ses notes mentionnent des visites de médecin.... et tout ce qui s'ensuit : il n'écrivait pas, assurément, pour la postérité. La lecture de ce « carnet » piquera la curiosité des compatriotes de ce révolutionnaire, principalement parce qu'il livre les noms d'un certain nombre des correspondants de Gallois, dont plusieurs, morts aujourd'hui, sont bien connus en Franche-Comté.

— M. A. Chaudey, garde général des forêts, vient de publier des *Notes géologiques sur le cantonnement forestier d'Héricourt* (Belfort, A. Pélot, in-8 de 40 p. avec une coupe idéale du cantonnement). En fait de carte géologique du département de la Haute-Saône (où se trouve comprise la région étudiée par M. A. Chaudey), il n'existe, indépendamment de la carte générale d'Élie de Beaumont, que celle que l'ingénieur E. Thirria a jointe à son volume : *Statistique minéralogique et géologique du département de la Haute-Saône* (Besançon, Outhenin-Chalandre, 1833), lequel est des plus rares et coûte fort cher (coté 20 fr. et plus dans les catalogues de bouquinistes). Le travail de M. Chaudey est fort utile : il permet de « déterminer la nature minéralogique des différents terrains sur lesquels sont assises les forêts du cantonnement d'Héricourt. »

Guyenne et Gascogne. — Mme de Gervain (née Portal) publie une attachante étude, à laquelle sont mêlés de nombreux documents inédits extraits des archives de la famille et des archives municipales de Saint-Avis (Agenais), sur une de ses parentes par alliance : *Un épisode de la Révolution dans la Haute-Guyenne. Mme de Gervain d'Estaget* (Paris-Auteuil, imp. L. Roussel, in-8 de 40 p.). Marguerite-Ursule d'Estaget fut en butte à toutes sortes de persécutions. Insultée, calomniée, menacée par les révolutionnaires, traquée par eux comme une bête fauve, elle fut réduite à la misère, ayant vu incendier en 1793 son château d'Estaget et ses métairies. Ame forte et généreuse, elle ne se laissa pas abattre par le malheur, car elle semblait avoir adopté pour devise ce mot qu'elle adressait à sa fille dans une lettre écrite de Gontaud : « Par-dessus tout, soyons à Dieu. »

— M. A. de Roumejoux a très bien raconté son *Voyage archéologique de Dax à Saint-Sébastien* (Toulouse, Privat, gr. in-8 de 28 p. Extrait de la *Revue des Pyrénées et de la France méridionale*). Le savant antiquaire nous entretient successivement du musée de Dax, de l'église Saint-Paul-lez-Dax, de l'ancienne cathédrale de cette ville, des églises et de l'évêché d'Aire, de l'église et des mosaïques de Saint-Sever, de l'église et du pont fortifié d'Orthez, de la cathédrale et des ruines romaines de Bayonne, des monuments et curiosités de Saint-Jean-de-Luz, d'Urrugne, d'Urtubie, de Fontarabie, de Pampelune, d'Olite, de Saint-Sébastien. Le récit est à la fois agréable et instructif.

— Viennent de paraître : *Les Beaux-Arts à Bordeaux*, par M. Charles Marionneau (Bordeaux, Gounouilhou, in-4 de 29 p.). — *Notes sur la numismatique bordelaise*, par M. mile Lalanne (*Ibid.*, in-4 de 18 p.). L'histoire artistique de la capitale de la Guyenne a été retracée par M. Ch. Marionneau d'une

façon magistrale (avec excellentes indications bibliographiques). M. Émile Lalanne a décrit avec un soin extrême toutes ces monnaies et médailles, tous ces jetons et tous ces poids de Bordeaux qui sont si familiers au zélé collectionneur.

Languedoc. — Sous ce titre : *Les Prières pour le Roi en 1593* (Nimes, gr. in-8 de 21 p.), le P. Apollinaire, de l'ordre des capucins, publie de curieux documents, les uns extraits de la collection Dupuy, les autres des archives du Vatican, sur une contestation qui s'éleva entre le Parlement de Toulouse, transféré à Béziers, et les capucins de cette ville, qui refusaient d'introduire le nom de Henri IV dans les prières publiques, jusqu'à ce que le Pape l'eût absous de l'excommunication. On lira avec intérêt les lettres qu'adressèrent au Roi, d'une part, le président Pierre d'Ausserre, d'autre part, le P. Simon, gardien des capucins de Béziers, qui se plaint du zèle exagéré de ce magistrat. Le P. Apollinaire a parfaitement éclairci cet épisode de l'histoire du bon Henri IV.

— On s'est déjà beaucoup occupé de l'itinéraire de saint Vincent Ferrier, « ce merveilleux prédicateur qui fit l'admiration du premier quart du xve siècle, et dont la science moderne n'a pas encore donné une histoire digne d'elle et digne de lui. » Ainsi s'exprime M. Antoine Thomas, qui, complétant les recherches de M. Paul Meyer et de divers autres érudits, publie une importante et curieuse brochure intitulée : *Saint Vincent Ferrier dans le midi de la France. Textes inédits tirés des archives de Toulouse, Albi, Rodez, Saint-Affrique, Millau, Montferrand et Saint-Flour* (Toulouse, Privat, gr. in-8 de 29 p. Extrait des *Annales du Midi*, tome IV). Encore quelques recherches dans les archives communales du Midi et nous aurons l'itinéraire complet d'un des orateurs les plus populaires qui aient jamais électrisé l'Auvergne, le Languedoc, la Provence.

Limousin. — M. Émile du Boys, dont le *Polybiblion* a souvent signalé les excellents travaux, publie une curieuse brochure (*Soutenance d'une thèse de philosophie au collège de Limoges en 1789* (Limoges, Ve H. Ducourtieux, gr. in-8 de 8 p.). La pièce, aussi peu connue que si elle n'avait jamais été imprimée, était cachée dans un recueil devenu rare, les *Nouvelles ecclésiastiques*. Le satirique tableau de la séance et des divers incidents qui l'ont marquée est, comme s'exprime le savant éditeur, « présenté d'une façon aussi complète que pittoresque, » et quand on publiera cette définitive monographie de l'ancien collège de Limoges que réclame M. du Boys, le document qu'il a déterré méritera d'y être sérieusement analysé.

Lorraine. — L'Université de Pont-à-Mousson fut célèbre au xviie siècle. Grâce à la libéralité des ducs de Lorraine, elle pouvait recevoir un nombre d'étudiants considérable. Pour remercier le duc Henri II de sa générosité, vingt et un étudiants, choisis parmi les quinze cents écoliers de cette Université, le complimentèrent en 1614, lors de son passage à Pont-à-Mousson. Ce sont ces exercices en dix-neuf langues différentes, sur lesquels M. J. Favier fournit quelques renseignements, qui se trouvent réunis dans son opuscule : *Harangues des étudiants de Pont-à-Mousson au duc de Lorraine Henri II, 1614* (Nancy, Sidot, in-8 de 20 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*).

— M. l'abbé Ch. Chapelier, dans sa *Bibliographie de saint Hidulphe;* extrait du bulletin de la *Société philomathique vosgienne, année 1891-1892* (Saint-Dié, imp. Humbert, in-8 de 9 p.), ne fait que donner l'énumération des différents travaux manuscrits ou imprimés qui furent composés sur le fondateur de Moyenmoutier.

— Le même auteur a voulu, dans son opuscule : *Jean Ruyr, sa biographie*

et ses œuvres; extrait du bulletin de la *Société philomathique vosgienne, année 1891-92* (Saint-Dié, imp. Humbert, in-8 de 68 p.), nous faire connaître, avec le plus de détails possible, un des premiers historiens des Vosges. Les renseignements biographiques sur l'auteur des *Sainctes antiquitez* de la Vosge sont peu abondants, mais, en revanche, M. l'abbé Chapelier donne de grands détails sur cette œuvre. Il en fait connaître les manuscrits et recherche quelle est sa valeur historique en examinant les sources, imprimées et manuscrites, auxquelles Ruyr a puisé.

Poitou. — Le premier fascicule du tome II de la seconde édition du *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou*, par MM. H. Beauchet-Filleau et Ch. de Chergé, revue et entièrement refondue par MM. H. et Paul Beauchet-Filleau (Poitiers, imp. Oudin). Il va de Bri à Cha, et contient en particulier des notices sur les familles suivantes : *Brochard de la Rochebrochard, de la Broüe de Vareilles-Sommières, Brumauld de Villeneuve et de Beauregard* (où se trouvent deux articles intéressants sur l'abbé de Beauregard, exécuté à Paris le 27 juillet 1794, et sur son frère, Mgr de Beauregard, évêque d'Orléans, mort en 1841), *Brunet de Sévigné, de la Charie* et *de Neuilly, Bucil, Buor, Bussière* (*de la*), *Cantineau, Carré de Busserolle, Caumont, Celle* (*de la*), *Céris.* — Dans la notice sur le comte de Neuilly (p. 58), on aurait dû mentionner l'ouvrage intitulé : *Dix années d'émigration. Souvenirs et Correspondance du comte de Neuilly*, publiés par son neveu Maurice de Barberey (Paris, Douniol, 1865, 1 vol. in-8). — Au nom de *Cars* (*des*), on renvoie à *Descars;* le renvoi devrait être à *Perusse.* La notice sur Jean Cadart est incomplète : il eût été facile de donner des détails plus circonstanciés sur ce personnage.

Provence. — M. J. du Teil a écrit une brochure très intéressante sur *Napoléon Ier et le général Gassendi, 1788-1800* (Digne, imp. Chaspoul, Constans et Barbaroux, in-8 de 8 p.). Il y raconte les relations cordiales des deux officiers d'artillerie, qui avaient été rapprochés l'un de l'autre par le grand-père du narrateur, le baron Jean-Pierre du Teil, commandant, en 1788, l'école d'artillerie d'Auxonne, lieutenant-général en 1791, condamné à mort comme contre-révolutionnaire, le 26 février 1794. La notice se termine par une piquante anecdote qui nous montre le général Gassendi gardant toujours une rude franchise avec son ancien compagnon d'armes qui, même arrivé au sommet des grandeurs, accueillait en riant ses plus libres boutades.

Saintonge. — De belles fêtes viennent d'être célébrées en Saintonge à l'occasion de l'inauguration du monument commémoratif de la bataille de Taillebourg, élevé par les soins de la Société des archives historiques. A ces fêtes se rattache la très intéressante publication dont voici le titre : *Saint Louis en Saintonge. Juillet-août 1242; conférence faite à Taillebourg le 24 juillet 1892* (La Rochelle, imp. Noël Texier, gr. in-8 de 16 p.). Cet éloquent résumé des opérations militaires du saint Roi sur les bords de la Charente a obtenu un vif succès auprès des auditeurs, et n'en obtiendra pas un moins vif auprès des lecteurs. L'auteur de *Saint Louis en Saintonge* est un homme de cœur et de talent, M. Oudet.

— M. A. Thomas publie, avec d'excellents commentaires, *Une Chanson française sur la bataille de Taillebourg* (Toulouse, Privat, gr. in-8 de 11 p. Extrait des *Annales du Midi*, t. IV). La chanson, qui manque au *Recueil des chants historiques français* de Le Roux de Lincy (1857), a paru pour la première fois dans la *Revue des langues romanes* (avril-juin 1891), d'après le texte conservé à la bibliothèque de Modène. Mais ce texte ayant été assez mal reproduit, M. Thomas a cru devoir en donner une nouvelle édition, laquelle ne laisse plus rien à désirer. Si le document ne nous

apprend rien de nouveau sur les combats de Taillebourg et de Saintes, on y trouve, en revanche, le nom d'un assez grand nombre de chevaliers français qui se distinguèrent dans les deux journées. Le savant éditeur donne une petite notice sur chacun des personnages mentionnés par le trouvère. Chemin faisant, il corrige (p. 8) une erreur géographique de dom Bouquet et (p. 9) un anachronisme de l'*Art de vérifier les dates*.

Allemagne. — Vient de paraître chez Herder, à Fribourg en Brisgau, la sixième livraison des *Jesuiten-Fabeln* du P. Duhr. C'est une réfutation savante et spirituelle des principales calomnies lancées contre la Compagnie de Jésus.

— Sous la direction de M. Gustav Schwalbe, directeur de l'Institut anatomique à l'Université de Strasbourg, a commencé cette année une nouvelle publication destinée à contenir les études de morphologie faites par les professeurs et les élèves de l'Université : *Morphologische Arbeiten* (Iena, G. Fischer).

Angleterre. — Un nouveau journal anglais pour les demoiselles va être lancé par MM. Partridge et Cie. *The Young Woman* sera dirigé par M. Frederick-A. Atkins, qui s'est assuré la collaboration de Mme la comtesse d'Aberdeen, de Mme Crawford, de MM. Farrar, L.-T. Meade, B.-W. Richardson, et de quelques autres littérateurs connus.

— A signaler un ouvrage de M. Sutherland Edwards sur l'ancien et le nouveau Paris (*Old and new Paris*) dont le premier fascicule a paru le 25 août à la librairie Cassell.

— Nous ne saurions passer sous silence dans cette revue la réunion qui s'est tenue à Londres le 15 juillet des membres fondateurs de la Société bibliographique anglaise, et les résolutions qui y ont été prises. La Société prend le titre de *Bibliographical Society*, se propose pour objet le développement des connaissances bibliographiques, l'encouragement des études et recherches bibliographiques et la publication d'ouvrages sur cette matière; la cotisation des membres est fixée à une guinée. C'est à M. Talbot Baines Reed, secrétaire, 4, Fannstreet, E. C., qu'il faut s'adresser pour tous renseignements.

— C'est à l'excentricité et à l'impopularité que prétendent viser les éditeurs de *The Pagan Review*, qui compte déjà trois numéros. Pourquoi alors la Revue prétend-elle être l'organe des sentiments de la nouvelle génération, en se faisant celui des sentiments néopaïens?

Grèce. — M. Eug. Rizo Rangabé vient de publier le *Livre d'or de la noblesse Phanariote en Grèce, en Roumanie, en Russie et en Turquie* (Athènes, imp. S. C. Vlastos, in-4 de x-160 p.). On sait que sous le nom de noblesse Phanariote on désigne les familles orthodoxes les plus puissantes, à quelque race qu'elles appartiennent, et que ce nom vient du quartier où habitait le patriarche œcuménique. Le travail de M. Rizo Rangabé nous donne la généalogie des vingt familles suivantes : Argyropoulo, Aristarchi, Callimachi, Cantacuzène, Caradja, Ghika, Ghika de Moldavie, Handzory, Mano, Maurocordato, Mavrayeni, Mourousi, Negri, Rizo Rangabé, Rizo Neroulo, Rosetti, Schina, Soutre, Stourdza, Ypsilanti.

Publications nouvelles. — *Genesis printed in colors*, by E.-C. Bissell (in-8, Hartford, Conn., Belknap et Warfield). — *Apollinarios von Laodicea, sein Leben und seine Schriften*, von J. Dräseke (in-8, Leipzig, Hinrichs). — *Selecta martyrum acta ad usum studiosae juventutis adnotata*. IV (in-18 cart., Gaume). — *Die katholischen Briefe*, von D.-B. Weiss (in-8, Leipzig, Hinrichs). — *Catéchisme du diocèse de Paris* (in-18 cart., Poussielgue). — *Manuel formulaire des actes de l'état civil, à l'usage des maires, adjoints et*

secrétaires de mairie, etc., par C. Ragel (in-8, Rousseau). — *Commentaire historique et pratique sur le titre des successions*, par A.-F. Le Sellyer (3 vol. in-8, Rousseau). — *Étude sur la succession ab intestat, en droit international privé*, par J. Champcommunal (in-8, Rousseau). — *Le Code du timbre*, par E. Thomas et J. Servais (in-8, Bruxelles, Bruylans-Christophe; Paris, Chevalier-Marescq). — *Les Lois d'assurance ouvrière à l'étranger. I. Assurances contre la maladie*, par M. Bellom (in-8, Rousseau). — *Droit international. L'Arbitrage international, son passé, son présent, son avenir*, par M. Revon (in-8, Rousseau). — *Cobden. Ligue contre les lois-céréales et discours politiques*, par L. Say (in-32 cart., Guillaumin). — *Le Monde physique. Essai de conception expérimentale*, par le Dr J. Pioger (in-18, Alcan). — *Les Bases de la morale et du droit*, par l'abbé M. de Baets (in-8, Alcan). — *L'Établissement pénitentiaire de l'État de New-York à Elmira*, par A. Winter (in-18, veuve Babé). — *Hygiène et salubrité de l'école, ou Traité d'hygiène scolaire*, par le Dr P. Laffon (in-18 cart., Société d'éditions scientifiques). — *Hygiène des enfants du premier âge*, par C. Chamouin (in-18, Verdun, Vautrin). — *Tratado de física empírico-matemática*, por don J.-M. Bellido Carbayo (in-4, Madrid, imp. de Los Huérfanos). — *Elementos de la teoria de los determinantes*, por G.-F. de Prado (in-8, Madrid, Iravedra). — *Traité d'allégorie scripturale*, par P. Le Blanc d'Ambonne (in-8, Nantes, Grimaud). — *Le Théâtre au XVIIe siècle. La Comédie*, par V. Fournel (in-18, Lecène et Oudin). — *Le Folkore du Poitou*, par L. Pineau (in-16, Leroux). — *Marié!* par C. Sylva (in-18, Perrin). — *Un Amant*, par E. Bronté, trad. franç. (in-18, Perrin). — *La Conversion d'un franc-maçon*, par L. Morisson-Lacombe (in-18, Tolra). — *Croquis honnêtes*, par C. Defrance (in-32, Mulhouse, Gangloff). — *Peau de satin*, par P. Ponsolle (in-18, Savine). — *Vie et aventures de Nicanor Zatrapézny*, par Chtchédrine, trad. par Mme M. Polonsky et G. Debesse (in-18, Savine). — *Islégna. Corallé, épisode de la Révolution de Saint-Domingue*, par Mme Guzman (Clara Goguet). — *Paroles et traits historiques les plus remarquables*, par l'abbé J. Berthier (in-8, chez l'auteur, à La Salette (Isère). — *Histoire populaire de S. Em. le cardinal Lavigerie*, par Mgr E. Lesur et l'abbé J.-A. Petit (in-18, Lamulle et Poisson). — *Le Cardinal Mermillod, sa vie, ses œuvres, son apostolat*, par J.-T. de Belloc (in-8, Lamulle et Poisson). — *Le Fondateur de Lyon. Histoire de L. Munatius Plancus*, par E. Jullien (in-8, Masson). — *Recueils de documents sur l'histoire de Lorraine* (in-8, Nancy, Wiener). — *La France de demain*, par Un patriote (in-18, Savine). — *Le Clergé de France en 1882*, par le P. Constant (in-12, Gaume). — *Triple alliance et Alsace-Lorraine*, par J. Heimweh (in-18, Colin). — *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*, par R. Kerviler, livre Ier. XV fasc. (Bray-Brev.) (in-8, Rennes, Plihon et Hervé). — *De Vocabulorum congruentia in rustico Cellae-Fruini sermone*, thesim proponebat P.-J. Rousselot (in-8, Welter). — *Les Modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente)*, par l'abbé Rousselot (gr. in-8, Welter). — *A descriptive list of novels and tales dealing with life in France*, by W.-M. Griswold (Cambridge, Mass., in-8, W.-M. Griswold).

Visenot.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *La Débâcle*, par Émile Zola. Paris, Charpentier, 1892, in-18 de 636 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Antibel*, par Émile Pouvillon. Paris, Lemerre, 1892, in-18 de 296 p., 3 fr. 50. — 3. *En Beauce*, par Mirepoix. Paris, Comptoir d'édition, 1892, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 4. *Un héritage*, par Lucien Macaigne. Paris, Savine, 1892, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 5. *Chères amours*, par Achille Maffre de Baugé. Paris, Savine, 1892, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 6. *Bruges-la-Morte*, par Georges Rodenbach. Paris, Marpon et Flammarion, 1892, in-12 de 224 p., illustré, 3 fr. 50. — 7. *La Bohème diplomatique*, par le comte Prozor. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 290 p., 3 fr. 50. — 8. *Singularité*, par Ernest Benjamin. Paris, Lemerre, 1892, in-18 de 290 p., 3 fr. 50 — 9. *Belle-sœur*, par Jean de la Bretonnière. Paris, Lemerre, 1892, in-18 de 278 p., 3 fr. 50. — 10. *Valforest*, par la comtesse de Massa. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 260 p., 3 fr. 50. — 11. *Charge d'âmes*, par Jeanne Mairet. Paris, Ollendorf, 1892, in-18 de 330 p., 3 fr. 50. — 12. *Regain d'amour*, par Olivier du Chastel. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 280 p., 3 fr. 50. — 13. *Une d'elles*, par Paul de Garros. Paris, Savine, 1892, in-18 de 320 p , 3 fr. 50. — 14. *Chênerol*, par Mme Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Mari d'Aurette*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 290 p., 3 fr. 50. — 16. *Le Crime d'Auteuil*, par Edmond Tarbé. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18 de 450 p., 3 fr. 50. — 17. *Acquittée*, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 278 p., 3 fr. 50. — 18. *L'Intruse*, par Eugène Faivre. Paris, Savine, 1892, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 19. *Chaîne dorée*, par Pierre Sales. Paris, Marpon et Flammarion, 1892, in-12 de 420 p , 3 fr. 50. — 20. *Olympe Salverti*, par Pierre Sales. Paris, Marpon et Flammarion, 1892, in-12 de 396 p., 3 fr. 50. — 21. *La Prise du regard*, par André Valdès. Paris, Marpon et Flammarion, 1892, in-12 de 378 p., 3 fr. 50. — 22. *Montmartre, histoire simple*, par Camille Chaigneau. Paris, Comptoir d'édition, 1892, in-18 de 156 p., 2 fr. 50. — 23. *La Reine Hatasou*, par Mme J.-W. Rochester. Paris, Comptoir d'édition, 1892, 2 vol. in-12 de 442 et 446 p., 6 fr. — 24. *Giovanni*, par Antony Aubin. Paris, Savine, 1892, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 25. *Volontaire (1792-1793)*, par Mme Dieulafoy. Paris, Colin, 1892, in-12 de 330 p., 3 fr. 50. — 26. *Œuvres choisies. Le Vice et la vertu*, roman-légende, etc., par le prince A. Czernicheff, avec une préface par le marquis de Lauzières-Thémines, et une notice sur l'auteur par le comte d'Hauterive. Paris, Marpon et Flammarion, 1892, in-4 de 376 p., 7 fr. 50. — 27. *Passionnel*, par Casimir Huléwicz. Paris, Sauvaître, 1892, in-18 de 238 p., 3 fr. 50. — 28. *Le Roi de théâtre*, par Georges du Vallon. Paris, Savine, 1892, in-18 de 330 p , 3 fr. 50. — 29. *L'Esclandre*, par Nada. Paris, Savine, 1892, in-16 de 184 p , avec portrait, 3 fr. 50. — 30. *Pauvre Nina*, par Jules de Cuverville. Paris, Savine, 1892, in-16 de 150 p., 1 fr. 50. — 31. *Les Passions honnêtes (Cœurs vivants)*, par Henry de Chennevières. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 398 p., 3 fr. 50. — 32. *Les Contes de la Reine Mab*, par Léon Michaud. Paris, Léon Vanier, 1892, in-16 carré de 240 p., 3 fr. 50. — 33. *Dames de volupté*, par Camille Lemonnier. Paris, Savine, 1892, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 34. *Expiation*, par Guy de Charnacé. Paris, Savine, 1892, in-18 de 284 p , 3 fr. 50. — 35. *Karikari*, par Ludovic Halévy. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 36. *Ces bons docteurs*, par Gyp. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18 de 294 p., 3 fr. 50.

1. — Aucun roman de M. Émile Zola n'a été moins discuté que *la Débâcle*. Ne parlons pas des thuriféraires habituels du romancier : pour

ceux-là, rien n'est plus beau, plus sublime que *la Débâcle ; la Débâcle* est au-dessus de tout. Ils ont dit d'ailleurs la même chose de *Germinal*, de *la Terre*, de *la Bête humaine* et de *l'Argent*. Ce qui a lieu de surprendre, ce sont les engouements de la dernière heure des critiques académiques du *Journal des Débats*, du *Temps* et de la *Revue des Deux Mondes*. Eux qui, jusqu'à ce jour, tout en rendant un juste hommage à l'incontestable talent et à la robuste puissance de travail de M. Émile Zola, s'étaient fait un devoir de discerner, de mettre en lumière les défauts, les faiblesses, les erreurs de chacun de ses livres, admirent *la Débâcle* sans réserves et la proclament un chef-d'œuvre. Je sais bien que Victor Hugo a dit, à propos de Shakespeare : « J'admire tout comme une brute. » Mais il est permis de ne pas être de cette école, et puis, il y a loin, très loin, de l'auteur de *la Débâcle* à l'auteur d'*Hamlet*. Voulez-vous mon humble avis, exprimé ici en toute indépendance, sur le livre récent de M. Émile Zola? C'est une œuvre certainement, une œuvre énorme, volumineuse, immense, solide et forte, que nul romancier contemporain n'eût été peut-être de taille à construire (Balzac excepté). Mais cette œuvre n'est pas grande dans le sens élevé du mot ; elle n'est pas harmonique ; si elle a des parties superbes qui touchent à l'épopée, elle en a d'autres inachevées, lâchées, limoneuses, qui sentent le barbouillage ; la synthèse qui devrait s'en dégager, lumineuse et morale, est obscure, fataliste, très imparfaite ; l'action se noie dans la minutie des détails et se réduit à une interminable série de tableaux sur la guerre et l'invasion de 1870, reliés seulement par le fil ténu de la camaraderie militaire entre les officiers et les soldats d'un régiment de ligne, le 106e. Ce n'est donc point un chef-d'œuvre. En voici l'affabulation :

Jean Macquart, le Jean de *la Terre*, a repris du service le lendemain de la déclaration de guerre et a retrouvé ses anciens galons de caporal. Dans son escouade figure un fils de famille, Maurice Levasseur, instruit, lettré, un peu frondeur et qui s'est engagé pour faire oublier ses folies de jeunesse. Ces deux hommes, d'origine et d'éducation si dissemblables, éprouvent d'abord l'un pour l'autre une sourde hostilité. Jean le rustique méprise le freluquet Maurice, et le petit bourgeois Levasseur hait le rustre Macquart. Néanmoins, les périls traversés en commun, des actes de dévouement réciproques ne tardent pas à les éclairer sur leur véritable nature, et ces deux adversaires finissent par contracter une de ces amitiés indissolubles et profondes que la mort seule peut rompre. Ensemble ils participent à toutes les péripéties de l'armée dont ils font partie : ils vont des défilés des Vosges aux abords du camp de Châlons, de la Champagne pouilleuse dans les Ardennes, de Sedan en Allemagne (d'où ils s'échappent en se sauvant mutuellement la vie). Plus tard, ils se retrouvent à Paris, en face des barricades de la Commune. Jean, le

bon sens, se bat du côté des Versaillais; Maurice, la folie, fait le coup de feu pour les communards. Une balle de Jean frappe Maurice au cœur. Jean, la barricade prise, reconnaît son ami parmi les mourants : navré de cette fatalité, il rend ses galons et retourne à sa charrue. Tout à côté de Jean et de Maurice, évoluent d'autres types militaires, qui font partie du même régiment : Chouteau, le faubourien de Paris, indiscipliné, raisonneur, nourri du mauvais levain socialiste, prêt à « canarder » ses chefs, à la première bonne occasion; Lapoulle et Loubet, des fricoteurs; le fusilier Pache, un Picard ignorant et pieux dont M. Zola finit par faire un cafard; le lieutenant Rochas, sorti des rangs, vieux brisquard, peu intelligent, mais très brave; le capitaine Baudouin, un officier de salon, antipathique à tous ses hommes; l'admirable colonel de Vineuil; le triste général Bourgain-Desfeuilles, risée des paysans à qui il demande sans cesse son chemin, confondant les villes, les villages, les routes, les rivières, donnant le lamentable spectacle de la plus désastreuse incapacité. Tous ces types suivent l'armée de Sedan et participent à sa mauvaise fortune. Il y a là cent mille hommes que M. Zola fait mouvoir avec, parfois, la sûreté d'un stratège. Jour par jour, heure par heure, il décrit les incohérences de la direction, le défaut de plan, les rivalités de commandement, les débandades, les trahisons, le harassement, la courte haleine, le manque de nerf de ces cohues désordonnées (*sine nomine turbae*), qui, battues sans avoir combattu, vont s'engloutir dans la catastrophe finale. En toutes les phases de ce terrible drame, passe et repasse la silhouette fantômatique de l'empereur Napoléon III. On lui a dit : « Marche, marche, sans regarder en arrière, sous la pluie, dans la boue, à la mort, afin que ton fils règne et que ta dynastie soit sauvée. » Et il va, et il marche, sans trône, sans commandement, ravagé par la maladie, torturé par l'angoisse morale, pareil à un enfant perdu dans son empire, qu'on emporte comme un inutile paquet, parmi les bagages des troupes exténuées, condamnées à traîner avec lui l'insultante ironie de sa vaisselle d'argent, de ses batteries de cuisine, de ses voitures, de ses chevaux, de sa maison de gala, toute la pompe enfin de son manteau de cour semé d'abeilles, balayant le sang et la fange des grandes routes de la défaite. Ce spectacle, avec la description de la bataille de Sedan, est assurément la plus belle page de *la Débâcle* et ici l'on peut admirer sans restriction. M. Zola n'a pas traîné l'Empereur dans la boue; il ne l'a pas insulté. Il s'est contenté de nous le montrer tel qu'il fut alors, marchant à la mort qui ne voulut pas de lui, poussé, malade, désespéré, à une guerre qui lui faisait horreur, finalement effrayé de l'effroyable désastre qu'il prévoyait, plein de pitié pour les braves gens qui allaient mourir par la faute de son gouvernement, remettant son épée à l'ennemi vainqueur, quittant, morne et silencieux, cette France où il avait régné dix-huit ans !.... Celui qu'on

devait le lendemain surnommer « l'homme de Sedan » sort presque sympathique de *la Débâcle*, et le lecteur n'est pas loin de ne voir en lui qu'un martyr inconscient. Le tableau de cet empire qui croule, de cette armée qui se dissout, broyée dans un cercle de fer et de feu, la vision de ce souverain-somnambule, de ce rêveur sentimental que la destinée accable, rappellent par certains côtés les tragédies d'Eschyle. Ce sont là, je le répète, les meilleures pages de *la Débâcle*. A citer aussi l'aventure du comptable Weiss. Il n'a, pour n'être pas touché des horreurs de la guerre, qu'à s'enfermer chez lui, car il n'est point soldat. Mais il est Alsacien et patriote. Il est allé, le matin même de la bataille de Sedan, visiter hors des murs sa maison de campagne. Il est bien résolu à ne point se mêler à la lutte, et sa femme, en le laissant partir, lui a recommandé la prudence. Mais peu à peu il se laisse entraîner ; il ramasse un fusil, et soutient un siège en règle contre les Prussiens, qui finissent par s'emparer de lui, le collent au mur et lui envoient douze balles dans la tête. M. Zola a incarné dans le comptable Weiss l'âme de la résistance et du courage obscur, de même qu'il a flétri dans le personnage du maquignon Fouchard, élevant une fortune sur nos défaites, la lâcheté et la cupidité de certains spéculateurs. Mentionnons encore, comme tableaux de maître, la malédiction des fuyards par la vieille paysanne vosgienne ; la mort du lieutenant Rochas qui tombe dans les plis d'un drapeau tricolore en lambeaux et qui croit malgré tout à la victoire ; l'assassinat du misérable espion Goliath par des francs-tireurs qui le saignent comme un porc ; la fuite éperdue des chevaux mourant de faim, après le suprême désastre ; les pages sinistres où s'évoquent le dénuement lamentable et la détresse morale de nos soldats parqués au Camp de la Misère. Tout cela est du Zola épique, du Zola du bon coin. Mais, pour ces belles choses, que d'ennuyeuses descriptions, que de fatigantes nomenclatures, que de détails insipides, indigestes, ne faut-il pas traverser! *La Débâcle* a six cent trente-six pages : il y en a bien trois cents de trop. Cette fois, M. Zola est exempt de toute licence ordurière, de toute narration obscène et on ne peut que l'en féliciter. Malheureusement, comme s'il voulait se faire pardonner cette louable réserve, il abuse des gros mots, des jurons et des blasphèmes ; il étale avec complaisance toutes les expressions naturalistes empruntées au vocabulaire poissard des casernes ; il les redit sur tous les tons, à propos de tout et à propos de rien ; il en gâte ses meilleures peintures, et elles tombent là comme de dégoûtants crachats sur un tapis d'Aubusson. Il abuse aussi du diorama et du panorama. Sans doute, *la Débâcle*, dans son ensemble, donne une évocation douloureuse et saisissante de nos malheurs et de nos agonies pendant l'année terrible, de la déclaration de guerre à la Commune ; mais il ne ressort de l'ouvrage aucune leçon morale, aucune conclusion pratique et sérieuse. C'est documenté, ce n'est

pas pensé. Encore la documentation est-elle volontairement incomplète et témoigne-t-elle d'une réelle étroitesse de vision. M. Zola n'a aperçu que l'horreur de nos désastres, la face navrante de l'invasion, la « perpétuelle descente vers les abîmes du désespoir, » la continuité désolante de nos défaites. Il y eut cependant de magnifiques envolées de gloire au milieu de ces accablements. M. Zola les ignore toutes, sauf la charge immortelle du général Margueritte. Il ne dit rien du superbe élan des levées d'hommes de la Défense nationale ; rien des vaillants efforts tentés à Coulmiers, à Bapaume, à Orléans, à Beaune-la-Rolande ; rien de l'héroïque défense de Vernon et de Châteaudun ; rien de ces intrépides zouaves pontificaux qui se battirent à Patay comme les soldats de Léonidas aux Thermopyles, et, pour la patrie en deuil, se firent tuer jusqu'au dernier sous l'étendard du Sacré-Cœur. Inutile de pousser plus loin ces critiques : je crois avoir amplement prouvé que, malgré tout ce qu'elle a de beau (et je ne l'ai pas méconnu), *la Débâcle* ne saurait être qualifiée de « chef-d'œuvre. » Le « chef-d'œuvre » est encore à naître, et peut-être naîtra-t-il. M. Zola est aujourd'hui de taille à en créer un. Sera-ce vraiment ce *Docteur Pascal*, qui fait à l'avance tant de bruit, qui clora la série des *Rougon-Macquart*, et dont les pèlerinages et miracles de Lourdes formeront le thème principal? C'est possible ; mais on ne doit rien préjuger. Si M. Zola est l'auteur du *Rêve*, il est aussi l'auteur de *Pot-Bouille*, — et ce n'est qu'à la moisson que nous verrons le grain.

2. — Il faut louer M. Émile Pouvillon de rester fidèle à sa terre natale, à son Quercy. Tous ses romans, depuis *Césette* et *Jean de Jeanne* jusqu'aux *Antibel*, qui viennent de paraître, se déroulent dans des vallées ou sur des coteaux familiers à l'écrivain. Ils ont pour décor des montagnes sévères ou des combes verdoyantes, qui vont des plaines montalbanaises aux causses cadurciennes. M. Pouvillon place là, près des dolmens antiques, à l'ombre des châtaigniers et des chênes, l'action de ses drames rustiques, le théâtre des passions villageoises qu'il met en scène. Ce culte pour le sol ancestral porte bonheur au romancier et l'inspire à merveille. Je n'en veux aujourd'hui pour preuve que les *Antibel*. Il s'agit d'une famille de paysans, composée du père, veuf et déjà d'un certain âge, de la vieille Martril, sa mère, de sa servante Jane, de son fils Jan, en ce moment soldat au Tonkin. Le père Antibel est un homme simple et primitif. Sept mois après la mort de sa femme Fabiane, il lui naît l'idée, malgré ses cinquante ans sonnés, d'épouser sa servante, qui est de bonne conduite et une travailleuse intrépide. En vain la vieille Martril, qui a gardé souvenir de la première femme et qui considère la nouvelle union que projette son fils comme une mésalliance, s'oppose-t-elle à ce mariage. En vain les gars du village régalent-ils Antibel de charivaris étourdissants, le barbon n'en a cure. Il donne une forte « raclée » à l'organisateur de ces charivaris, et il épouse Jane. Sur ces en-

trefaites, Jan, en congé, revient du Tonkin : il est pâle, faible, exténué, car il a failli mourir là-bas. En arrivant, il est médiocrement flatté de trouver une étrangère à la place de sa mère, et il se prend à la haïr de tout son cœur. Il répond aux avances de son père par une froideur dédaigneuse et aux bonnes paroles de Jane par des insultes. Il parle de repartir, mais le mal dont il se croyait guéri l'a repris ; la fièvre le terrasse et le cloue sur son lit pendant des semaines. Il est admirablement soigné par sa marâtre, et, peu à peu, la haine de Jan pour celle-ci se change en amour. Or, la seconde femme d'Antibel a une sœur, Miette, qui s'est, elle, profondément éprise du jeune caporal. Elle croit en être aimée aussi ; mais Jan n'aime que Jane. Un soir, il essaie même d'escalader les fenêtres de la chambre de celle-ci. Son père le surprend et l'interroge. Miette, qui se trouvait là par hasard, s'imagine que le caporal est venu pour elle. Jan se garde bien de la détromper : il promet d'épouser Miette au printemps prochain. On les fiance. Vaine précaution ! Jan n'a jamais été plus froid pour Miette que depuis ces fiançailles. Miette, à bon droit inquiète, va consulter une sorcière du voisinage, qui lui répond vaguement, et toutefois lui prédit l'approche d'un grand malheur pour les gens de la Dérocade. C'est le nom de la ferme des Antibel. Cependant l'époque de la noce s'avance. Jan, n'y tenant plus, suit Jane à la fontaine, au bord d'une falaise taillée à pic : il lui déclare son fatal amour et tente même de lui faire violence. Jane le repousse en honnête femme qui ne veut point trahir la foi conjugale. Antibel, qui les guettait, surgit à l'instant même, avec sa faux sur l'épaule : il s'élance sur son fils, qui se jette du haut du rocher et dégringole au fond d'un précipice. Jane, Antibel, Miette et Martril s'agenouillent devant le cadavre de Jan et implorent pour lui la miséricorde du Seigneur. Entre temps, la sorcière apparaît sur la cime de la falaise, et montrant, aux rayons de la lune, le cimetière où dort la première femme d'Antibel, elle lance sur le paysan cette malédiction : « La Fabiane t'en veut, Antibel ; la Fabiane se venge ! » Le fantôme de la morte, si tragiquement évoquée au dénouement, remplit d'ailleurs tout le drame et fait l'unité d'une œuvre qui, par la fatalité du sujet, par l'ampleur et la majesté de certaines scènes, rappelle (avec le cadre rustique en plus) les tragédies des anciens poètes grecs. On pourrait même y voir le transport au village de l'histoire de Phèdre. Seulement ici Phèdre est innocente, et c'est Hippolyte qui voudrait être coupable. D'aucuns reprochent à M. Pouvillon d'avoir idéalisé ses paysans. Je ne suis pas de cet avis. Sans doute, ils ne ressemblent ni à ceux de M. Zola, ni même à ceux de Léon Cladel. Mais, tels quels, ils sont aussi réels. L'âme rustique offre plus d'une variété. La vieille Martril, qui a pour Jane la « haine de la maîtresse de maison dépossédée, » le « mépris de la paysanne cossue pour la pauvre servante devenue son égale, » est

d'une vérité frappante. Antibel, fier de sa force, provoquant à la lutte des valets de ferme, est tout à fait dans son rôle de terrien primitif, et il n'est pas rare de trouver à la campagne des pastoures chastes comme Miette et des femmes mariées honnêtes comme Jane. Ajoutons que, pour n'avoir pas été composé pour les jeunes filles, le roman de M. Pouvillon, écrit sous forme de dialogues mêlés d'exquises descriptions, ne laisse pas que d'être, au fond, robuste et sain. La passion y parle sans doute; elle y garde sa logique; elle y tourmente des âmes simples, élémentaires. Mais l'auteur a su l'arrêter au point où elle serait devenue scandale et eût blessé les consciences délicates. Cette réserve devait être ici soulignée avec d'autant plus de raison qu'elle ne nuit en rien à l'œuvre d'art.

3 et 4. — Il y a dans *En Beauce*, de M. Mirepoix, moins de talent que dans les *Antibel;* mais cette étude de mœurs rurales est à signaler aussi par la sévérité de ses tableaux, par la convenance de ses peintures. L'auteur eût pu imiter le débraillé de *la Terre :* il ne l'a pas fait, et a su éviter les détails obscènes. Pour un romancier réaliste, la tentation devait être forte, et c'est un honneur et un mérite de n'y avoir pas succombé. M. Mirepoix, dans son récit, s'est surtout appliqué à nous décrire la passion idolâtrique du sol et les déviations morales qui peuvent en être la conséquence : sécheresse du cœur, méconnaissance des devoirs de l'honnêteté la plus élémentaire, rupture du lien familial. Tout cela, Mme Fleury, la riche maîtresse de la ferme de Ponthévrard, nous en donne le triste spectacle. Son mari, blessé dans une chute, va mourir : ils ont une fille unique, Simone, qui sera l'héritière du défunt. Il faudra lui remettre le domaine, et Mme Fleury ne sera plus rien. Que fait alors cette femme, pour qui la terre est tout ? Elle profite de l'agonie du mourant pour lui faire signer un testament déshéritant sa fille du vivant de sa mère. Le prêtre et le médecin sont à la porte du moribond. Le berger Gasdeloup les amuse, en attendant que l'âpre fermière ait terminé son œuvre infernale. La porte s'ouvre enfin ; mais Fleury est mort. Voilà sa femme désormais seule souveraine et maîtresse. Elle amasse de l'or année par année ; elle augmente son bien ; elle jouit pleinement de ces champs qu'elle a si longtemps convoités. Et la pauvre Simone ! Parce qu'elle refuse d'épouser le fils d'un fermier voisin, sa mère la maltraite, la calomnie indignement, la force de quitter Ponthévrard, de se réfugier chez des parents et de se marier loin d'elle. Désormais seule avec son idole, la terre, Mme Fleury vieillit, sans famille, sans parents, sans amis. Il ne lui reste fidèle que le vieux berger Gasdeloup qu'elle finit par chasser de même, parce que celui-ci lui reproche sans cesse d'avoir laissé mourir son mari sans confession. Un type original, une véritable création que ce Gasdeloup ! Berger chez les Fleury depuis un demi-siècle, il était comme de la famille. Il croyait

aux sorts, aux pronostics, à la rancune des morts. Guérisseur et légiste, il donnait aux paysans de bons conseils, et avait la réputation de rendre la santé aux gens et aux animaux morfondus. Il passait, en outre, pour un peu sorcier, et vraiment, à le voir marcher dans les landes le dos incliné, sous un grand chapeau de feutre poussiéreux, ne laissant émerger que sa face glabre et ridée, son nez en lame de faucille, drapant ses membres de faucheux dans une vaste houppelande de laine bise, on était tout excusé de le prendre pour tel. Depuis la mort de son maître, il vit anxieux, effaré, en proie à une agitation compliquée de remords mal définis. N'a-t-il pas à se reprocher une sorte de complicité machinale dans la mauvaise action de Mme Fleury ? N'est-il pas cause, par sa veulerie, que son maître a quitté ce monde « déconfès ? » C'est la meilleure partie du roman de M. Mirepoix, et elle nous dédommage des broussailles, des inutilités, des inexpériences du reste. Quant aux mœurs des Beaucerons, elles ne sont ici qu'esquissées. Tout l'important du livre roule sur le drame de famille dont on vient de lire l'analyse, et sur le fanatisme terrien de la fermière de Ponthévrard.

— L'âpreté, les convoitises, les cupidités, qui s'allument dans l'âme du paysan et de l'ouvrier, quand ils héritent de quelque riche parent, sont également retracées dans l'*Héritage*, de M. Lucien Macaigne. La fortune de Mlle Paradis devait aller à une jeune fille pauvre, Louise Leblanc, qui entourait sa vieillesse de soins et d'affections. Mais la mort vient subite, imprévue, empêchant Mlle Paradis de tester. Aussitôt la bande des héritiers, cousins et cousines, des rustres picards, madrés, envieux, avides, se distribuent, à parts égales, les biens de la défunte. C'est une terrible scène que celle de ce partage et qui rappelle le premier acte du *Testament de César Girodot !* M. Lucien Macaigne l'a traitée en moraliste sérieux, en observateur sagace. Il ne l'a probablement pas inventée, et il a dû voir quelque part cette bande de rapaces, envahissant la chambre mortuaire, irrespectueux, essoufflés, heureux, modérant à peine l'explosion de leurs désirs satisfaits, à l'aspect du cadavre étendu sur un lit et doucement éclairé par des cierges aux lueurs jaunissantes. L'on devine sur leurs faces bestiales les visions de plaisirs, de fêtes, de débauches, de paresse que vont se payer ces appétits inassouvis, ces enrichis sans éducation. Et ils s'en paient, en effet. Comme des nègres à qui on rendrait brusquement la liberté et que l'on gorgerait d'or, ils se vautrent dans le libertinage le plus crapuleux ; ils étalent dans tous les lieux publics leur luxe insolent et sans goût ; ils se prévalent outrageusement de leur morgue et de leurs vices. Puis, comme l'amour du gain est inné dans ces âmes basses, ils se lancent dans des spéculations véreuses, si bien qu'ils finissent tous dans la honte et dans la misère. Louise Leblanc, au contraire, se remet courageusement au travail, triomphe du mauvais sort, et nous la retrouvons mariée à un honnête homme, receveuse des

postes, estimée et respectée de tous. Il y a du réalisme dans *Un héritage,* du vrai, du réalisme de bonne marque. L'auteur a des tendances religieuses et des idées sociales; mais il ne prêche pas : il se contente de faire se dégager la leçon morale du conflit des événements et du jeu des passions. C'est certainement la meilleure méthode.

5 et 6. — Je passe aux romans de mœurs aristocratiques et bourgeoises. Ils sont nombreux, plus d'une douzaine; mais, à l'exception de *Bruges-la-Morte*, de M. Rodenbach, et de *Chères amours*, de M. Achille Maffre de Baugé, où il y a du style, les autres n'ont pas une grande valeur littéraire.

— M. Maffre de Baugé est un des derniers tenants de la vieille école romantique. On se le représente la plume au feutre et le manteau drapé à la castillane. Il a aussi dans ses allures d'écrivain un peu du dandysme byronien de feu Barbey d'Aurevilly. Ses personnages aiment et agissent à la façon des « beaux ténébreux » de 1830. Leurs amours n'ont rien de vénal; ce sont des passions incendiaires, échevelées, décrites d'une plume chevaleresque, qui ne s'est pas assez défiée du feu de paille de la convention. Mariée à dix-huit ans au comte de Mercuer-Tallende, Renée de Donnat-Loup est accusée par son mari, quelques mois après ses noces, d'être la maîtresse d'un homme que la nature et les lois divines lui ordonnaient de chérir autant que celui à qui le sacrement l'avait liée. Une séparation judiciaire a lieu. Renée rencontre le poète Verdun-Gimont. De cette rencontre naît entre eux une liaison toute platonique, qui prend bientôt un autre caractère. La jeune femme, près de succomber, est maintenue dans le devoir par son confesseur, l'abbé Jourdan. Le poète essaie de se consoler avec Mme Tyrel et une déclassée peu scrupuleuse, des vertueuses résistances de Renée. Mais c'est vers elle qu'il revient toujours. Devenue veuve, Renée pourrait épouser Verdun : elle se fait carmélite. Verdun est grièvement blessé dans un duel. Une religieuse le soigne : dans son délire, il croit voir en elle la comtesse de Mercuer-Tallende. La religieuse se prête au mensonge, et il meurt tranquille. Tout à côté se noue une autre aventure, assez mystérieuse, seulement indiquée et dont un ami de Verdun, le gentilhomme Draon, doublure du « Monsieur de Camors » d'Octave Feuillet, est à la fois l'acteur et le narrateur. Ainsi s'explique le titre du roman : *Chères amours.* M. Maffre de Baugé ne manque pas de talent, un talent exubérant et fier; mais il manque quelquefois de clarté. Je lui reprocherai aussi — et la chose est beaucoup plus grave — de trop se complaire dans je ne sais quel sensualisme mystique et dans l'abus sacrilège de certains termes religieux détournés de leur signification première.

— Le défaut principal de M. Georges Rodenbach, c'est l'abus du néologisme, et ce défaut rend un peu fatigante la lecture de *Bruges-la-Morte*, une œuvre d'artiste cependant, écrite en grisaille, avec une

palette très riche, des notations subtiles et des détails précieux. Le sujet peut se résumer en deux mots : Hugues de Viane a perdu sa femme ; il vit seul et retiré, n'ayant pour compagnie que Barbe, sa vieille servante. Toujours en deuil, il ne fréquente plus le monde, ne sort que la nuit, ne parle à personne et passe ses journées dans l'intimité de ses douloureux souvenirs. Un soir, au détour d'une ruelle aboutissant à la principale place de Bruges, il aperçoit une jeune femme ressemblant trait pour trait à celle qu'il a perdue. Cette ressemblance l'entraîne ; il suit l'inconnue ; il l'aborde. Et elle est facilement abordable, car c'est une danseuse. Hugues, poursuivant sa chimère, croit trouver dans la ballerine, non seulement la figure, la voix, le sourire, mais encore toutes les qualités de sa première femme. Alors, bravant le scandale, il installe cette fille dans sa maison. La pauvre Barbe, nature simple et droite, ne peut souffrir de voir son maître « en état de péché mortel. » Malgré son attachement pour celui qu'elle a bercé enfant, la vieille servante le quitte le jour où entre la danseuse et va finir sa vie au béguinage. Hugues ne tarde pas à être désillusionné. Le « vivant portrait » n'est qu'une impudique et odieuse caricature. Il s'en débarrasse en l'étranglant avec une tresse des cheveux de la morte, relique profanée méchamment par la ballerine. Sauf le dénouement, c'est un peu l'histoire que nous racontait, le trimestre dernier, M. Gustave Guiches, dans *Philippe Destal*. Donc, rien de bien neuf ni de bien intéressant. Ce qui fait l'attrait du roman de M. Rodenbach, c'est la sensation, l'impression, la suggestion, l'obsession, qu'il nous donne de cette ville de Bruges, cité défunte où « règne le silence, » troublé seulement par « la tristesse alternante des cloches, » et où « tous les jours ont l'air de la Toussaint. » Il nous en dit les vieilles maisons jalousement closes, se décalquant sur l'eau immobile des canaux ; les rues mélancoliques et grises, perdues dans le brouillard d'hiver ; les églises perpétuellement éclairées d'une douce lumière qui enveloppe et auréole toutes les orfèvreries du culte ; les femmes au front voilé, vêtues comme des religieuses. M. Rodenbach a essayé d'associer au drame humain la participation latente, invisible, continue, des lieux où il se déroule, et d'indiquer l'influence quotidienne, irrésistible, invincible, qu'exerce la physionomie de ces lieux sur les êtres qui en acceptent ou subissent le mystérieux empire. L'essai, pour n'être pas sans nécessiter des réserves, n'est nullement banal.

7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15. — Par acquit de conscience, accordons quelques lignes aux œuvres suivantes : *La Bohème diplomatique*, par le comte Prozor ; *Singularité*, par M. Ernest Benjamin ; *Belle-sœur*, par M. Jean de la Bretonnière ; *Valforest*, par la comtesse de Massa ; *Charge d'âmes*, par Mme Jeanne Mairet ; *Une d'elles*, par M. Paul de Garros ; *Regain d'amour*, par M. Olivier du Chastel ; *Le Mari d'Aurette* et *Chênerol*, par Mme Henry Gréville.

M. le comte Prozor est « de la carrière. » Il a évidemment connu le prince Ghirey, accrédité près la cour de Bavière, la princesse Zoé, sa femme, le blond Wendell (de la légation d'Allemagne), le brun Diaz (de la légation d'Espagne), la slave Adèle Mitrovitch, le viveur Danieli, le baron Zevoort. Sous ces noms d'emprunt se cachent des êtres réels, nomades chamarrés pour qui la patrie est une chancellerie, et les capitales de l'Europe des campements successifs. Ce sont les bohèmes de la diplomatie. Hommes et femmes ont des mœurs peu édifiantes. Leur apparat de cour déguise mal leurs misères, leurs jalousies, leurs liaisons faisandées, leurs aventures louches, leurs adultères dans les grands et les petits prix. Mais était-il bien nécessaire d'en faire la matière d'un livre? M. le comte Prozor, à notre avis, employait mieux son temps, quand il s'appliquait à traduire en français les œuvres du dramaturge scandinave, Henrik Ibsen.

— A quoi rime *Singularité*, de M. Ernest Benjamin? On n'en sait trop rien. Son Fabien de Civry est tout ce qu'il y a de plus antipathique et de plus agaçant. Fanfaron de vices et de scepticisme, il méprise les femmes, ne les aime qu'en libertin, épouse par défi une de ses cousines, la trompe avec une sceptique comme lui qui méprise les hommes, tente de débaucher une jeune orpheline et se suicide. Digne fin d'une telle vie ! Fabien de Civry est une doublure d'Armand de Querne : il calque ses actes sur ceux du héros de Paul Bourget, et, dans sa mort, parodie celle de Julia de Trécœur. Il n'en est pas pour cela plus recommandable.

— De M. Paul Bourget procède aussi l'auteur de *Belle-Sœur*, M. ou Mme de la Bretonnière. Il lui dédie son livre ; il se déclare son disciple; il imite ses procédés, surtout dans la description des habitudes, des toilettes et des papottages du grand monde. Mais sa morale est meilleure que celle de M. Ernest Benjamin. Il nous montre un homme d'honneur et de devoir, aimant sa belle-sœur, avec qui jadis il fut fiancé, ne laissant rien paraître de ses vrais sentiments, retrouvant la raison au moment où son imagination troublée allait la perdre, fuyant le danger, avouant à son frère que sa femme n'a jamais failli, faisant une fin en épousant une très brave fille qui rendra le calme et la paix à son cœur assagi.

— Un homme d'honneur aussi (avec en plus beaucoup de religion), cet Albert Morel, dont la comtesse de Massa, dans *Valforest*, nous trace un si sympathique portrait ! Fils d'un riche industriel, le baron de Murange en ferait volontiers son gendre. Albert a bien de l'inclination pour Irène. Mais il est l'ami intime de Renaud d'Albeyran lequel s'est mis en tête d'épouser un jour la fille du baron. Il sacrifie l'amour à l'amitié. Renaud ne le vaut certes pas. Il coquette d'abord avec Marguerite d'Estram, qui l'éconduit; il se prend ensuite d'une passion malheureuse pour une princesse italienne, et ce n'est que lorsqu'il a suffisamment rôti le

balai que ce peu intéressant don Juan revient à Irène de Murange. En somme, sans le portrait, vraiment bien venu, d'Albert Morel, ce roman de *Valforest*, si vanté soit-il, si affichées que soient ses prétentions aristocratiques, serait passablement ennuyeux.

— Je lui préfère, bien qu'il ne brille ni par l'éclat du style ni par la nouveauté de l'invention, le roman de Mme Jeanne Mairet, intitulé : *Charge d'âmes*. Il s'agit d'une sœur aînée qui se sacrifie au bonheur de la cadette. Le baron d'Ancel vient d'épouser Edmée Levasseur. A la sortie de l'église, il est arrêté par la gendarmerie. On l'accuse d'avoir tué par jalousie son ami le capitaine Bertrand. Toutes les apparences sont contre lui, tout le condamne. Cependant il est innocent, et une femme seule, Marthe Levasseur, qui a le secret de Robert, peut le sauver. Seulement, en dévoilant ce secret, il faut qu'elle dévoile ses pensées les plus intimes, son amour pour Robert, le tourment de son cœur. Elle n'hésite pas : elle parle et prouve que le mari d'Edmée ne saurait être un assassin, puisqu'au moment du crime il était auprès d'elle, Marthe, réglant les conditions de son futur mariage. Dans *Charge d'âmes*, se trouvent quelques caractères assez bien soutenus, par exemple celui de la tante Aurélie. Quant au digne curé de village que Mme Jeanne Mairet fait intervenir pour l'exhortation et la consolation de Marthe, le rôle de « vieux bonhomme » dont on l'affuble est tout simplement ridicule. Ne favorisons pas ces « abbés Constantin, » mis à la mode par M. Ludovic Halévy. On n'en a déjà que trop abusé.

— M. Olivier du Chastel a des prétentions littéraires, mais peu de littérature. Au début de son *Regain d'amour*, il enfourche Pégase pour nous raconter la banale histoire de deux amis d'enfance, Pauline Evrart et René de Griseldis, qui devaient se marier ensemble, que les événements séparent, dont l'ardeur perdue renaît, tout en restant cependant platonique. A chaque instant, il interrompt son récit par des réflexions oiseuses, des descriptions inutiles, des aperçus qui visent l'originalité sans avoir rien d'original. Il mêle la politique à la religion, met dans la bouche d'une supérieure de couvent les plus sottes raisons qu'il soit possible d'imaginer pour faire rompre un mariage, paraphrase puérilement une hymne de la liturgie catholique, s'étend plus qu'il ne faut sur les frasques de deux dévergondées, et en tout et partout témoigne de la plus parfaite inexpérience. Avec cela, quelques portraits bien venus : celui de Marie-Anne, une laideron charmante; celui aussi de la tante Armide, vieille fille pleine de cœur ; des traits malicieux, à la pince-sans-rire; de fines observations, comme ce refrain : « Enfin, c'est pour les pauvres ! » qui termine le récit d'un grand bal mondain et qui est une critique très méritée de certaines fêtes de bienfaisance. Mais le reste, je l'ai dit, est d'un mauvais écolier.

— Si l'*Une d'elles*, de M. Paul de Garros, n'est pas d'un écolier, c'est,

à coup sûr, l'œuvre d'un débutant. Il s'agit d'une jeune fille, coquette et frivole, qui se marie avec l'avocat Pierre Davrigny, homme sérieux et rangé. Le mariage donne à Gilberte Lacassagne l'occasion de satisfaire tous ses goûts mondains. Elle n'a pas d'enfants, et ne connaît ni ces soins maternels ni ce sentiment de la famille qui, à défaut de principes religieux, peuvent retenir dans le devoir les femmes légères. Surgit à l'improviste un ami de son mari, Hector de Givray, poète, peintre, voyageur, très séduisant. On devine ce qui s'ensuit. Honteux néanmoins de trahir ainsi l'amitié, Hector brise avec sa complice et part. Pierre sait tout ; il pardonne, afin de ne pas étaler sa honte. C'est le plus malheureux. Comme tout cela est donc neuf !

— Est-ce un plaidoyer pour, est-ce un plaidoyer contre le divorce, qu'a voulu faire Mme Henry Gréville dans *Chênerol ?* Il est assez difficile de se prononcer à première lecture. Je crois cependant que l'auteur a voulu montrer, dans ce roman, les funestes conséquences de la loi Naquet. Mariage sans amour, tout d'intérêt, accepté parce qu'il était le corollaire inévitable d'une jolie fortune et d'une position enviable ; maternité sans élan ni sacrifice, faite de parade et d'habitudes ; vie conjugale sans tendresse, sans confiance, sans rien de ce qui fait passer par-dessus les peines en faveur des joies ; amour coupable, passion sensuelle, fruit d'une imagination avide de luxe et de grandeurs, satisfaite au prix de la paix du foyer, du bonheur de l'enfant, de l'honneur du mari ; absence de toute lutte, de tout remords, de toute angoisse expiatrice : telle est la vie de Clotilde Villeroy, qui, par lassitude et ennui, divorce avec l'honnête homme dont elle porte le nom pour devenir la femme du ministre Chênerol. Certes, la divorcée n'est point flattée ; mais il n'en est pas de même de celui qui se laisse séduire par elle. Mme Henry Gréville a fait de son Chênerol une victime, un être sympathique entre tous, un grand citoyen, un père (?) modèle, un caractère noble et pur. Est-il réellement tout cela ? La facilité avec laquelle il enlève sa femme à son ami Villeroy, quitte à s'en mordre les doigts plus tard, est une preuve du contraire, et c'est par ce côté que pèche le plaidoyer de Mme Gréville. Inutile d'ajouter que l'auteur de *Chênerol* n'a pas l'air de se douter le moins du monde de la gravité du divorce au point de vue religieux. Aussi réservons-nous nos éloges pour *le Mari d'Aurette*, du même auteur. Nous avions déjà vu, l'an dernier, cette brave enfant se sacrifier pour les siens, pendant toute son enfance et toute sa jeunesse. La voici maintenant orpheline et servant de mère au fils de son frère. Après de nombreuses épreuves, elle finit, à son tour, par trouver dans un mariage de son choix le bonheur mérité. Une des meilleures pages du *Mari d'Aurette*, c'est la mort du vieux chien Bruno. Mme Gréville a su la dire d'une façon touchante, qui, pour n'être pas bien neuve, ne laissera pas que d'attendrir les âmes sensibles.

16, 17, 18, 19 et 20. — Le roman d'aventures sera toujours cultivé, tant que durera la clientèle des Richebourg et des Montépin. Elle fit autrefois le succès d'Alexandre Dumas, de Paul Féval et de Ponson du Terrail. Cette clientèle est très exigeante, en fait d'inventions et de combinaisons. Aussi les cultivateurs du genre lui en servent-ils à souhait. Je n'en veux aujourd'hui pour preuve que *le Crime d'Auteuil*, de M. Edmond Tarbé; *Acquittée*, de feu M. Fernand du Boisgobey; *l'Intruse*, de M. Eugène Faivre; *Chaîne dorée* et *Olympe Salverti*, de M. Pierre Sales.

— *Le Crime d'Auteuil*, de M. Edmond Tarbé, fit quelque bruit, lors de son apparition en feuilleton dans le *Gaulois*. M. Arthur Meyer voulut en interrompre la publication ; M. Tarbé protesta, il fallut recourir à un arbitrage. La sentence fut rendue par MM. Émile Zola, Édouard Hervé et Francisque Sarcey : elle fut favorable au romancier. L'œuvre ne méritait pas un tel tapage, car elle est bien inférieure aux autres romans de M. Tarbé. C'est un gros mélodrame dont le vol, la séduction, le guet-apens et l'assassinat font tous les frais. Un Moldo-Valaque francisé, nommé Dranitz, tue pour les voler deux dames qui tenaient un hôtel garni dans la rue Taranne. La femme de ce Dranitz a le don de seconde vue : elle tombe chaque soir en extase et voit tout ce que fait son mari. Épouvantée et indignée, elle le dénonce à la justice, et le Moldo-Valaque meurt sur l'échafaud. Vingt-cinq ans après, le fils de ce misérable, un Alphonse de ruisseau qui s'appelle Anatole, assassine à Auteuil, de complicité avec la baronne, le baron de Lambach, lequel veut divorcer pour épouser une petite ouvrière, Rose Deschamps. Le fiancé de celle-ci, Lucien Renaud, est accusé du crime : il serait condamné sans une certaine Dolorès, maîtresse de Dranitz, qui, par jalousie, dévoile le vrai coupable. Anatole Dranitz meurt guillotiné comme son père. Cela sent Eugène Sue à plein nez. J'en préviens charitablement M. Edmond Tarbé : le modèle n'est pas bon.

— *Acquittée* est une œuvre posthume de M. du Boisgobey. Elle ne vaut ni mieux ni moins que les productions précédentes de ce conteur surfait. Une jeune veuve, la baronne de Noyal, passe en cour d'assises pour avoir assassiné sa cousine Jeanne Caristie. Elle n'est pas coupable. Cependant les apparences l'accusent, et le jury la condamnerait, sans un chaleureux plaidoyer prononcé en sa faveur dans la salle des délibérations par le chef des jurés, le marquis de Chenérailles. Or, il se trouve que ce soi-disant marquis s'appelle de son vrai nom Dahem et qu'il est lui-même l'assassin de Jeanne, aidé dans son crime par la dame de compagnie de la baronne de Noyal. *Acquittée* se termine par un mariage et un empoisonnement. L'empoisonnement est de trop. Que dire aussi de cet assassin, devenu chef du jury, et qui tient à faire acquitter Mme de Noyal, alors que la condamnation de celle-ci serait le gage de

l'impunité pour lui-même? N'est-ce pas le comble de l'invraisemblance?

— *L'Intruse*, de M. Eugène Faivre, ne ressemble que par le titre au petit drame shakespearien si curieux du jeune écrivain belge, M. Maurice Mæterlinck. C'est le développement diffus d'une affaire des plus compliquées et des plus embrouillées, dont le nœud est le mariage de Florentin Dumège avec Thècle Vaudermont. Le dénouement prévu marcherait tout seul, sans la jalousie de miss Kischen Ogilvy, Anglaise intrigante, qui a fait l'éducation de Thècle. Sans scrupule et sans mœurs, cette Anglaise est devenue la maîtresse du vieux Vaudermont et gouverne sa maison. Elle ne se contente pas de si peu. Elle s'est mise en tête d'épouser le fiancé de son élève et elle y serait parvenue si un ami de Florentin Dumège n'avait dévoilé, contrecarré, détruit ses noirs projets. L'intruse essaie de se venger, en piquant Florentin avec du curare. Mais elle se pique elle-même, et meurt. Ainsi, le vice est puni et la vertu récompensée. Seulement, avant d'arriver là, M. Faivre nous détaille brillamment, trop brillamment, tous les secrets d'un intérieur bourgeois qui est tout simplement infect.

— Un forban, le baron de Candia, fils d'un paysan du comté de Nice, nommé Sermetis, a été tour à tour mousse, gabier, corsaire, coureur des bois, trappeur. Plus tard, riche banquier à Paris, il s'associe avec des nobles déchus (déchus de tous points), les Laterrade, qui lui vendent leur fille Geneviève. Celle-ci épouse par ordre le faux baron de Candia; mais elle ne saurait l'aimer, ayant déjà donné son cœur à Raymond de Marignac, héritier pauvre de l'ancienne et illustre maison de ce nom. Les Laterrade lui ont tendu un guet-apens et l'ont assassiné. Il en est pourtant réchappé, et il apparaît au moment psychologique, comme le bon génie des contes de fées. Il terrasse le mal, glorifie le bien, marie la fille de Geneviève, Blanche de Candia, avec son fils adoptif, Hugues de Marignac, dévoile tous les crimes du baron, meurtrier de son père, empoisonneur de sa femme. Tel est, en deux mots, le sujet de *Chaîne dorée*, qui se continue dans *Olympe Salverti*. C'est une prostituée qui a vécu avec le baron de Candia et qui s'associe ensuite avec d'autres bandits modernes cachant leurs infamies sous le masque de la plus impeccable correction. M. Sales, qui avait débuté par le roman historique, se tourne à présent vers le roman d'aventures. Y réussira-t-il mieux? Ces amas de crimes, ces évolutions d'ignominies, ces steeple-chases d'horribles gens ne peuvent inspirer que des tableaux répugnants. Il est vrai que l'auteur a eu soin de placer en face, comme contrastes, quelques honnêtes figures : Raymond de Marignac, le vrai noble, qui, pour faire vivre sa grand'mère, ne croit pas déroger en travaillant dans un bureau, comme un simple petit employé; Protais, le fidèle serviteur des Marignac; le bon docteur Grandier; Geneviève de Laterrade, cessant d'être femme pour rester mère; l'excellente maman Métis, élevant jusqu'au

sublime son rôle de conseillère, de pacificatrice et de providence. Quant aux procédés de M. Sales, ils sont les mêmes que ceux de MM. Faivre et du Boisgobey. Il manie mieux toutefois la langue française, et il en a un plus grand souci.

21, 22 et 23. — Il eût été extraordinaire que l'occultisme, aujourd'hui si en vogue, ne fournît pas, ce trimestre, quelque matière à roman. Nous n'en avons cependant que deux « pour tout potage, » comme dit Rabelais : *la Prise du regard*, par André Valdès ; *Montmartre*, par M. Camille Chaigneau. Dans le premier de ces romans, on a voulu prouver les dangers de l'hypnotisme ; mais la preuve s'égare dans un interminable mélodrame où l'on voit un aventurier piller des fermes en Afrique, violer une femme, tuer un colon, s'emparer de ses papiers et de son identité, magnétiser le fils d'un caissier, lui suggérer de voler son père et de tuer une servante gênante. A la fin, le bandit reçoit le châtiment mérité de tous ses crimes. La thèse sur l'hypnotisme se trouve tellement noyée dans toutes ces immorales péripéties qu'il n'en résulte ni leçon ni conclusion. *Montmartre*, de M. Camille Chaigneau, est tout autre. On y fait de la psychologie spirite, de la télépsychie, de la cryptographie, du platonisme, du panthéisme et de l'humanitarisme. L'étudiant en médecine, Victor Charme, rencontre l'orpheline Rosa Sol, et, au lieu de passer sa thèse sur les rétinites symptomatiques, initie la jeune fille, du haut de la Butte, à tous les arcanes de l'hermétisme, aux profondeurs « périspiritales, » aux « gouffres de l'Aour, » à l'unité-variété du Grand Tout, aux mystères de l'androgynisme d'après Peladan et Jean Reynaud, à l'avenir du « couple-citoyen. » Et dire que M. Chaigneau, qui d'ailleurs ne manque pas de style, bien qu'il fasse fi de la clarté, ose intituler sa rêverie une « histoire simple ! » Mais ne le blâmons pas trop de cela. Son obscurité l'empêche d'être dangereux.

— J'avais pris tout d'abord *la Reine Hatasou*, de Mme J.-W. Rochester, pour un roman historique pur, le roman historique de l'ancienne Égypte. Il commence, en effet, par de l'histoire. La reine Hatasou, l'entreprenante fille de Thoutmès Ier, un des grands pharaons de la XVIIIe dynastie, a saisi d'une main ferme les rênes de l'État, n'accordant à son époux, prince faible et malade, qu'un rôle subalterne. A la mort du Roi, elle s'empare totalement du pouvoir et ne s'entoure que d'étrangers. Furieux, les prêtres d'Ammon, dont elle refuse le concours, dont elle annule la volonté, dont elle détruit l'influence, conspirent pour la renverser. Ils tiennent en réserve un fils naturel du dernier Pharaon, Thoutmès II, qui mord son frein. La conspiration s'organise ; les conjurés se préparent à la lutte. Mais voilà qu'au moment où le drame historique s'engage, le jeune prétendant se soumet à sa sœur, et l'histoire fait place à je ne sais quelle œuvre étrange, magique, visionnaire, illuminée, cahotique, hérétique, un vrai cauchemar. Les personnages du premier plan s'ef-

facent et l'on voit surgir, occupant presque toute l'action, un Gilles de Raiz égyptien et un sorcier chaldéen qui se livrent ensemble à toutes les horreurs de la magie noire. Calfeutré dans son palais de Thèbes, avec son complice et son âme damnée Thaadar, le prince Horenseb éventre de petits enfants, cherche dans leurs entrailles le secret de certains philtres, suborne des mineures et se fait indûment aimer de Neith, fille de la Reine. On s'empare de ce monstre et on le mure dans son cachot; mais il en sort la nuit à l'état de vampire et va boire le sang de ses ennemis. L'auteur de *la Reine Hatasou* part de là pour nous exposer toute une théorie sur le vampirisme. Ce serait une sorte de périsprit, une espèce d'âme vêtue d'air, qui animerait le cadavre du vampire, l'éthériserait, lui permettrait de passer à travers les cercueils, la terre froide et les pierres, pour aller se ravitailler auprès d'un corps jeune, surchargé de fluide vital. Après le vampirisme, la métempsycose. A en croire Mme J.-W. Rochester, le prince Horenseb se serait successivement incarné autrefois dans un Cambyse persan, dans le Masque de Fer sous Louis XIV, et de nos jours dans le roi Louis II de Bavière. C'étaient les ombres vengeresses des victimes de l'Égyptien qui rendaient si tourmenté l'ami de Wagner, qui le torturaient de remords, et qui l'entraînèrent dans le lac où il se noya. N'allons pas plus loin : nous sommes évidemment dans les nébuleux domaines de la folie spirite.

24 et 25. — *Giovanni*, de M. Antony Aubin, nous ramène à l'histoire. Ce sont des scènes dialoguées dans le genre du *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset. Comme tableaux, Naples pendant la domination espagnole, l'insurrection, le triomphe et la chute de Masaniello, l'art, l'âme et les mœurs de l'Italie dans les premières années du XVIIe siècle; comme acteurs, le pêcheur devenu dictateur, le duc d'Arcos, don Juan, les peintres Ribeira, le Dominiquin, Salvator Rosa, le disciple de celui-ci, Giovanni, qui donne son nom au roman mêlé de drame de M. Aubin. La haine de Ribeira pour le Dominiquin et Salvator Rosa en constitue l'épisode capital. L'amour de Giovanni pour la fille de Ribeira en est l'intermède. Tout ceci ne manquerait pas d'intérêt, si M. Aubin n'avait gâté son livre à plaisir en l'émaillant contre les papes et les cardinaux d'une arabesque de déclamations échevelées, puisées dans les mauvais pamphlets du temps. Il est mieux inspiré quand il symbolise l'art italien, sous ses trois grands aspects, le réalisme, l'idéalisme et l'humanisme, dans le violent Ribeira, le doux Dominiquin et l'harmonieux Salvator. Il dit du premier : « Misanthrope, détestant tout le monde, Ribeira, loin de transfigurer les saints dans leurs tortures, leur fait subir avec son pinceau un nouveau martyre. Il ensanglante les chairs de saint Barthélemy, attise le feu du gril de saint Laurent, plante des flèches au cou de saint Sébastien, aiguise les arêtes de la pierre avec laquelle saint Jérôme se meurtrit la poitrine, enlaidit à plaisir Marie l'Égyp-

tienne. » On ne saurait mieux caractériser le rude génie de l'Espagnolet.

— Mme Dieulafoy est Girondine, et dans son dernier roman : *Volontaire*, elle ne fait point mystère de ses opinions. *Volontaire* est l'histoire d'une jeune royaliste, Paule Marsig, qui se prend d'enthousiasme pour les idées nouvelles. Nous sommes en 1792; la patrie est envahie. Paule s'habille en soldat et s'enrôle dans l'armée de Dumouriez. Elle se bat avec l'intrépidité d'un vieux grenadier, est citée plusieurs fois à l'ordre du jour et conquiert les épaulettes de sergent d'abord, puis les galons de lieutenant. Entre temps, elle aime le capitaine Guillaume Briez. Amour semé d'obstacles et de péripéties qui néanmoins aboutit au mariage. Lâchement calomniée, Paule Marsig est conduite dans les prisons de Valenciennes et de là devant le Comité révolutionnaire. Les gredins qui le composent sont décidés à l'envoyer à l'échafaud; mais ils ont affaire à forte partie. Paule sait se défendre : elle a des amis dévoués, prêts à la venger. Les jacobins en ont peur. Mme Dieulafoy a voulu peindre, dans *Volontaire*, le monde bourgeois provincial et militaire sous la Révolution. Elle y a réussi. A chaque page de son livre, on rencontre des types de soldats, d'aventuriers, de conventionnels en mission, et il faut lui rendre cette justice que, si elle exalte les hommes de la Gironde, elle ne ménage pas ceux de la Montagne. Aujourd'hui, cela n'a pas d'inconvénient ; mais en 1793, si républicaine qu'elle puisse être, l'auteur de *Volontaire* eût payé de la vie le mépris qu'elle affiche pour les grotesques, les féroces et les atroces, qui, dans la plus petite ville, dans la moindre bourgade, comme dans la cité la plus populeuse de la France terrorisée, représentaient alors la majesté du peuple souverain.

26. — Le prince russe Czernicheff a beau descendre des Presmyls, rois de Bohême ; il a beau se dire filleul de feu l'empereur Nicolas ; il a beau se prévaloir d'avoir visité Rome et Jérusalem, séjourné dans un milieu protestant, fréquenté des groupes swédemborgistes, discuté avec des juifs, des francs-maçons et des vieux-croyants, lu Zoroastre, les Védas, la Bible, le Talmud et le Coran, tout cela ne fait pas que la macédoine qu'il nous présente sous le titre d'*Œuvres choisies* soit un bon livre. M. le marquis de Lauzières-Thémines et M. le comte d'Hauterive, en des préfaces et des notices superlativement laudatives, ont beau nous donner le prince Czernicheff comme un poète, romancier, publiciste, philologue, orateur, historien et théologien hors ligne, tout cela est eau bénite de cour et ne signifie rien. Ce qu'on peut accorder au prince écrivain, c'est qu'il manie correctement notre langue. Mais romancier hors ligne !.... Ce n'est pas son *Vice et la vertu*, ni ses *Scènes d'amour fin de siècle,* qui en témoignent. Mais poète !.... Il faut réserver ce qualificatif glorieux pour d'autres que lui. Le prince Czernicheff n'excelle que dans la poésie mirlitonesque. Un exemple, pris au hasard :

« Ah ! que ne suis-je, hélas ! assez charmante et belle
Pour qu'à ma passion l'amant ne soit rebelle ! »
Devrait en soupirant se dire avec raison
La femme dédaignée, à défaut d'un blason.

Il y a dans les *Œuvres choisies* du prince Czernicheff des milliers d'alexandrins de la même force et du même tonneau. Ne parlons ni du publiciste, ni du philologue, ni de l'orateur : ce triple épluchage nous mènerait trop loin. Mais il est essentiel ici de montrer en deux mots ce qu'il faut penser de l'historien et du théologien. Le nouveau Pic de la Mirandole se dévoile sous ce double aspect dans sa *Doctrine chrétienne en France sous la République.* On y trouve des assertions de ce genre : « La foi chrétienne des Français n'est que superstition. » « L'éloquence des prédicateurs français n'est que de la rhétorique pure, aiguillonnée par le fanatisme. » Ils « n'enseignent pas l'Évangile ; » ils « déifient le Pape » et « ne préconisent que le despotisme papal. » « Il y a plus de foi chez les juifs que chez les catholiques. » « Les prêtres catholiques ne sont que des moines, et la monasticité est aujourd'hui absurde. » « Les Français sont papistes et non chrétiens. » Quand on a des Français une si mauvaise opinion, l'on est mal venu à se dire, à tout bout de page, « francophile » et « anti-allemand. »

27. — M. Casimir Hulévicz est, comme le prince Czernicheff, un conteur de nationalité russe qui se fait une coquetterie d'écrire en français. Son style, bariolé de tournures slaves, ne manque pas de saveur. Il a déjà publié un recueil de poésies : *Stella*, et un volume de nouvelles qui emprunte son titre à la première : *Passionnel.* Les poésies ne sont point de mon domaine ; mais les nouvelles m'appartiennent. J'y distingue, sans les recommander : *Passionnel*, *l'Héritage*, *l'Enragé*, toutes du genre macabre, généralement saupoudré d'érotisme. La plus caractéristique est *l'Enragé.* Il s'agit d'un certain prince Orski, que la mort de son père fait millionnaire. Il se livre à tous les excès : Héliogabale et Sardanapale. Puis, le corps usé, le cerveau malade, il se rend à Paris. En wagon, il voyage avec un individu qui va consulter M. Pasteur. Le prince Orski rêve qu'il est mordu par son compagnon de route, et meurt hydrophobe. M. Casimir Huléwicz termine son volume par ces mots « Je passe la main sur mon front, et je crois sortir d'un songe inepte. » Quand un auteur se rend justice avec cette franchise, la critique n'a plus rien à dire.

28, 29 et 30. — *Le Roi de théâtre*, de Mme Georges du Vallon, va de la Russie à l'Alsace, et comprend trois nouvelles d'un genre bien différent de celui que cultive M. Hulewicz. Les deux dernières : *Myrtha* et *l'Alsacienne,* sont insignifiantes. Seul, *le Roi de théâtre* ne manque pas d'attrait. C'est l'histoire d'un jeune Russe, dont la royauté passagère fut l'enivrante royauté de l'Art. Des scènes intimes de la vie slave se

mêlent dans cette histoire à des scènes héroïques de la guerre russo-turque. Le tout est assez bien venu, et l'œuvre est morale. Mais l'alliance franco-russe finit par être encombrante — littérairement.

— *L'Esclandre*, de Nada, nous transporte en Italie, et *Pauvre Nina !* de M. Jules de Cuverville, à la Martinique. *L'Esclandre* serait un livre à clef. On y raconte en quelques pages un de ces drames intimes qui viennent parfois jeter le trouble dans les familles patriciennes. Le principal acteur est une princesse Oscari, dont les habitués du Corso, à Rome, connaissent le véritable nom. Par la volupté de la chair, par le désir des yeux, par l'orgueil de la vie, elle pécha gravement, mais elle expia. Et maintenant, qui est Nada ? Ce pseudonyme négatif cache une femme dont le portrait sert de frontispice à l'œuvre. Le portrait est fort beau ; la nouvelle l'est moins. — Je lui préfère *Pauvre Nina !* C'est pénétrant de grâce et de tristesse, et l'on croirait lire du Loti. Si M. Jules de Cuverville, fils de l'amiral de ce nom, marin lui-même, n'a pas l'autorité de l'auteur de *Mon frère Yves*, on n'en reste pas moins sous le charme, et l'on suit avec angoisse cet amour naïf de créole, né là-bas parmi les fleurs de la Martinique et qui vient mourir exilé et perdu au milieu des exotiques attirances de la dernière Exposition. Pourquoi faut-il que M. Jules de Cuverville ait cru devoir sacrifier à la passion esthétique du contraste, en plaçant à côté de son idéale *Nina* une brutale étude de mœurs qu'il intitule *la Gueuse ?* Cette « gueuse, » on le devine, est la pieuvre humaine, la Circé moderne, qui, à terre, saisit nos jeunes matelots, les démoralise dans l'orgie nocturne et les change « en pourceaux. » Il n'est certes que trop vrai que les « gueuses » existent ; mais les Ninas aussi, et, comme elles sont aux antipodes les unes des autres, il eût été plus logique et plus convenable de les y laisser.

31. — M. Henry de Chennevières est toujours l'inflexible ennemi des *qui* et des *que*. On n'en trouve pas non plus la queue d'un dans son nouveau livre : *Cœurs vivants*. Ce titre résume une série de nouvelles très variées, dont les deux plus jolies me paraissent être : *le Voyage de Cécile* et *Une Vendéenne*. Quelle futée que cette petite Cécile Montargel ! Orpheline, pauvre, recueillie par sa tante qui l'emmène avec elle en Russie, Cécile observe, médite, tient un journal de tous ses actes, fait des réflexions et.... la conquête du prince Volgorowski. Devenue princesse Volgorowska, elle ferme son journal pour ne plus le rouvrir : les gens heureux n'ont pas d'histoire. *Une Vendéenne* est beaucoup plus mouvementée. Yolande de la Roche-Arfon a épousé le marquis de Sesture. Celui-ci est tué par les Bleus à la bataille du Mans. La marquise va l'être aussi. Un jeune paysan breton, un héros, Pierre Carel, qui se bat pour Dieu et le Roi, comme Cathelineau, lui sauve la vie à plusieurs reprises au péril de la sienne et se prend secrètement à l'aimer, sans oser le lui dire. Les événements séparent Yolande et Pierre. Ils se re-

voient en émigration, à Mittau. Louis XVIII connaît le secret de Pierre Carel : « Pierre, lui dit-il, je veux vous donner une charmante femme de notre bonne noblesse. Son mari, en cas de sa mort, m'avait chargé de la remarier à un homme digne d'elle. Je ne puis mieux choisir. Il s'agit de la marquise de Sesture. » Ce qui fut dit fut fait. Louis XVIII, on le voit, s'entendait au vrai croisement des races. A signaler pareillement, dans *Cœurs vivants*, *le Moulin de Glariol*, *Un Drame aux Lofoden* et *Pour un Meissonnier*, où M. de Chennevières conduit son lecteur des épisodes les plus tragiques aux plus piquants tableaux mondains.

32. — M. Léon Michaud, un jeune, mène de front la prose et la poésie. Chacun de ses *Contes de la reine Mab* est suivi d'un sonnet qui en résume la pensée philosophique, comme qui dirait la moralité d'une fable. Les vers sont discrets et d'agréable tournure ; la prose vaut encore mieux. Ceci pour le talent, qu'il faut louer sans réserve. Au contraire, les idées de l'auteur sont souvent sujettes à caution. J'aime assez sa douce philosophie à la Sancho ; mais j'estime beaucoup trop païen son *Éros enchaîné*. De même, la note voltairiennne, si légère soit-elle, me gâte sa *Nouvelle planète*, qui, sans cela, contiendrait une satire parfaite contre les pessimistes. M. Michaud suppose ce qui suit : Les hommes de notre globe se plaignent. Dieu envoie les saints sur la terre pour s'enquérir du pourquoi de ces lamentations. Les hommes trouvent que la vie est dure, que les roses sont pleines d'épines, que l'or ne donne pas le bonheur et que l'amour est le fléau du monde. Dieu crée alors une nouvelle planète — et de nouveaux hommes, — sans passions, sans besoins, également riches. Vingt ans après les saints descendent sur ce globe-ci : il était désert ; tous ses habitants étaient morts d'ennui. M. Léon Michaud développe une thèse analogue dans *la Cité du bonheur*. Il nous fait voir, au fond d'une misérable mansarde, un loqueteux, abattu par la pauvreté, la misère et la faim. Une nuit, la Fée des Songes lui apparaît et lui montre une merveilleuse ville, où palais, maisons, places, tout brille, tout resplendit. Le pauvre diable y court. C'est loin : rien ne le rebute. Il entre ; il est accueilli, choyé comme un ami. On lui octroie le droit de cité. Plaisirs, richesses, dignités, il a tout à souhait. Mais cette vie monotone ne tarde pas à lui peser : il regrette sa mansarde, sa misère, sa libre existence d'autrefois, et se tue. C'est encore le maussade ennui qui fait le fond d'un autre conte de M. Michaud, dans lequel une reine des mieux intentionnées commet par désœuvrement, pour tuer le temps, toutes sortes d'atrocités. Mab, la gracieuse souveraine du royaume de la fantaisie, l'inspiratrice du conteur, en est toute scandalisée. Il y a de quoi.

33. — Scandalisé, le lecteur délicat l'est aussi, et grandement, des libertés que prend avec la morale M. Camille Lemonnier dans ses *Dames de volupté*. C'est une série de petits contes dont la plupart ne

sont pas inédits. Le *Gil Blas* et l'*Écho de Paris* en ont eu la primeur : ils sont écrits dans un style tourmenté, bizarre, puissant tout de même ; mais il s'en dégage un réalisme si accentué qu'il dépasse parfois les audaces de M. Zola. Néanmoins trois perles brillent dans ce milieu ultra-païen : ce sont *l'Inconnu*, *le Corps du Christ*, *les Trois Rois*, qui font absolument mentir le titre du volume. *L'Inconnu* résume tous les états d'esprit d'un pauvre employé des postes qui s'est approprié un billet de banque égaré dans son bureau. On ne saurait mieux détailler les doutes, les anxiétés, les tortures, les lueurs de désespoir et d'espérance qui viennent assombrir la conscience d'un honnête homme en faiblesse. *Le Corps du Christ* est une sorte de vocero flamand, dans lequel de pauvres gens du peuple se lamentent sur la mort du Sauveur. Ici, le conteur a un peu étrangement, mais parfaitement exprimé la foi indestructible des âmes simples. Dans *les Trois Rois*, nous suivons une troupe de comédiens, du genre de ceux du *Roman comique* et du *Capitaine Fracasse*. Ils vont dans les villages, représentant le vieux Mystère de la Nativité, et, tout en plantant leur tente en plein air comme des bohémiens, tout en épluchant leurs pommes de terre, tout en rapiéçant leurs nippes, ils parlent réellement comme des rois, grandiloquents et magnifiques. Ce petit récit a la grâce et l'ingénuité de certaines peintures des Primitifs. Il n'y a plus rien à louer dans les *Dames de volupté*.

34 et 35. — Sous ce titre : *Expiation*, M. Guy de Charnacé publie trois nouvelles assez longues, dont la première pourrait servir de complément au *Don Juan*, de Molière. C'est le châtiment du séducteur, qui porte ici le nom de « comte de Bellegarde. » La seconde : *Elles et Nous*, est une réponse à *Notre cœur*, de M. Guy de Maupassant. Celui-ci exaltait l'homme et ravalait la femme. M. de Charnacé défend, avec un enthousiasme qui dégénère en banalité, la supériorité de la femme sur l'homme. C'est du dernier galant, voilà tout ; mais cela ne prouve rien. Dans *Renée*, nous trouvons une application assez réussie de la vieille forme du roman épistolaire. Le style du conteur est correct, mais un peu sec. Il s'en fait gloire d'ailleurs et se vante de ne pas avoir « l'écriture artiste. » Soit!.... Mais sans imiter la nervosité parfois fatigante des Goncourt et la préciosité souvent déroutante de maints décadents, il nous semble que, dans des récits d'imagination, un peu plus de brillant, de pittoresque et d'humour ne messiérait pas. Ainsi en a jugé M. Ludovic Halévy, de l'Académie française, dans son dernier volume, composé de sept nouvelles et intitulé : *Karikari*. La première est l'étonnante odyssée d'un vieux comédien, Lambescasse, racontée par lui-même, derrière la scène d'un grand théâtre parisien. Ce n'est pas un cabotin égoïste, vaniteux et suffisant, comme le Dolebelle de M. Alphonse Daudet ; non ! Lambescasse est de la race passionnée des grands artistes. Il a tenu en province, « haut et ferme, » le « drapeau du drame et de la comédie, » en

face de la « hideuse invasion de l'opérette et de la féerie. » Il a été applaudi partout, et maintenant il n'est plus qu'un pauvre hère réduit pour vivre à recevoir, dans une idiote pièce à femmes, les coups de pied du rajah de Mitoupolo. Cette étude sur la « grandeur et la décadence » des comédiens est prise sur le vif, et l'histoire du grand enfant qu'elle raconte, de ce vieux jouet brisé, fait à la fois rire et pleurer, tant elle est simultanément comique et navrante. Les six autres nouvelles de M. Halévy s'appellent : *Un Tour de valse*, *Tom et Bob*, *la Plus Belle*, *Noiraud*, *Guignol* et *les Deux Cyclones*. Des six, je donne la préférence à *Tom et Bob*, dialogue philosophique entre deux grooms, enfants de Paris, Émile et Prosper, qui sont en service dans deux maisons bien différentes : l'un chez une duchesse, l'autre chez une diva d'opérette fort célèbre. Les deux petits philosophes comparent et jugent avec une logique et un sérieux que n'auraient pas les plus graves académiciens. Il y a là un peu de réalisme, mais rien de grossier, et cette fine satire en dit long sur les dessous de la société frivole, aristocratique ou non, sur ses frontières relâchées, sur ses compromissions équivoques. Signalons encore : *La Plus Belle*, soulignant le travers à la mode dans les mêmes mondes (le besoin de réclame sous toutes les formes et à tout prix); *Noiraud*, piquante aventure d'un voyage en Suisse ; *les Deux Cyclones*, désopilant récit de deux excursions d'Anglais et d'Anglaises au musée du Louvre et au palais de Versailles. Partout l'esprit abonde ; le tact prend soin, dans les endroits suspects, de ne pas choquer ; l'ironie se gare de la malveillance, et la critique, très pénétrante au fond, ne dogmatise pas. Ce sont des qualités trop françaises pour les taire ici.

36. — Bien française, bien spirituelle et bien piquante aussi, la galerie de portraits que Gyp (la comtesse de Martel) vient d'afficher à l'étalage de Calmann Lévy, sous ce titre : *Ces bons docteurs*. Gyp, cette fois, élargit le cadre de ses études. Elle ne se limite pas au monde où l'on s'habille, où l'on flâne, où l'on flirte, où « l'on s'ennuie. » Ou plutôt, elle introduit, dans ces milieux divers, un nouveau type, celui du médecin à la mode. Depuis Molière, nos « bons docteurs » vivaient dans une douce quiétude. Gyp les réveille, en les fustigeant aux bons endroits. Elle est impitoyable, mais si spirituelle que ses victimes elles-mêmes ne se plaindront pas. Voici d'abord le médecin bourru. Il est très savant, très décoré, très riche et très vert. Il a soixante-cinq ans et n'en paraît que cinquante. Il impose par sa brusquerie, et traite ses malades de Turc à More. Mais comme ils ont besoin du « bourru, » ils n'osent lui garder rancune. Vient ensuite le médecin « chic, » « fin de siècle, » celui qui est « dans le train ; » tout l'opposé de l'autre. Il est abonné à l'Opéra; il est de tous les bals, de toutes les fêtes, de toutes les soirées, de tous les salons; il est pomponné, parfumé, bichonné ; il

baise la main de ses clientes avant de leur tâter le pouls et prend soin de ne prescrire que des ordonnances agréables. Continuent la série : le complaisant et le roublard, qui flattent toutes les manies des gens qu'ils traitent ; le fantaisiste, qui expérimente *in animâ vili*, sans le moindre scrupule, les nouveaux remèdes ; l'audacieux, qui ausculte avec trop de sans-gêne ; l'amateur, qui prodigue à tout venant ses observations et ses conseils ; le « tant pour cent, » qui n'opère qu'à prix d'or, etc., etc. Et leurs clientes ! Elles varient aussi à l'infini, depuis la « dinde » jusqu'à la vraie grande dame. Gyp ne les épargne pas plus que « ces bons docteurs. » Nul n'égale son flair pour découvrir les travers, les ridicules, les pasquinades, les égoïsmes et, à l'occasion, les turpitudes des uns et des autres. Sa langue est court-vêtue, gamine, salée même. Elle ne recule pas devant le mot risqué. Mais sa gaieté la préserve de la grossièreté. Elle flagelle en riant les injustes, les charlatans, les faiseurs et les sots. Elle dit drôlement de dures vérités. Or, la vérité qui rit et fait rire n'a pas des résultats malsains ; elle est même, sur beaucoup d'esprits, plus salutaire que la vérité qui endort, et pour tout le monde elle vaut mieux que la vérité qui dégoûte. Maintenant Gyp ne force-t-elle pas la note ? Ses tableaux ne dépassent-ils pas la mesure ? En voulant frapper fort, frappe-t-elle toujours juste ? Je n'en jurerais point.

— Tous les romans et tous les recueils de nouvelles dont on vient de lire l'analyse ne sont pas mauvais ; mais aucun n'est de nature à figurer dans une bibliothèque paroissiale. La lecture des meilleurs eux-mêmes ne doit être conseillée qu'avec discernement. FIRMIN BOISSIN.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Œuvres pastorales de S. E. le cardinal* JOACHIM PECCI, *archevêque-évêque de Pérouse, aujourd'hui* LÉON XIII, *glorieusement régnant*, trad. de l'italien et précédées d'une introduction par AUGUSTIN LURY, chanoine honoraire. T. II. Lille, Société de Saint-Augustin, 1892, in-8 de 310 p., 4 fr. — 2. *Une explication du Catéchisme*, par l'abbé BRULON, accueillie et recommandée par S. Em. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims. Paris, Téqui, 1891, 4 vol. in-12 de XIV-528, 518, 458, 372 p., 12 fr. — 3. *Méthode pratique d'instruction religieuse, à l'usage des catéchistes dans les maisons d'éducation et les paroisses*, par l'abbé CH. DEMENTHON. 2e éd. Paris, Vic et Amat, 1892, in-12 de 152 p., 2 fr. — 4. *Catecismo de la doctrina cristiana, precedido de un resumen de la historia de la religion*, publicado por BERNARDO-AUGUSTO THIEL, obispo de Costa-Rica. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1890, in-8 cartonné, de XII-300 p., 1 fr. — 5. *Catecismo abreviado de la doctrina cristiana, publicado para el uso de la diocesis de Costa-Rica*, por BERNARDO AUGUSTO THIEL. Fribourg-en-Brisgau, Herder, in-12 carré, cartonné, de 84 p., 0 fr. 40. — 6. *La Fête auriculaire dans le Ciel, ou la Part spéciale de l'ouïe à la béatitude éternelle*, par l'abbé J.-F. BRINQUANT, curé de Vauxbuin (Aisne). Limé, 1891, in-8 de XVI-266 p., 2 fr. — 7. *A travers l'Évangile. Homélies et discours prononcés dans l'église Saint-Paul-Saint-Louis de Paris (1883-1891)*, par PAUL LALLEMAND, prêtre de l'Oratoire. Paris, Retaux, 1892, in-12 carré de VIII-292 p., 3 fr. — 8. *La Veille de la première communion, ou l'Enfant dans la famille*, par l'abbé A. FRITSCH. Paris, Haton, 1892, in-12 de XII-304 p., 2 fr. — 9. *Parfums de première communion. Avant, pendant, après*, par E.-A. BLAMPIGNON, protonotaire apostolique. Paris, Leday, 1891, in-18 de XXIV-386 p., 1 fr. 75. — 10. *Céré-*

monies de la première communion et de la confirmation. Petit Manuel à l'usage des parents et des fidèles, par l'abbé E. Duplessy. Paris, Leday, 1892, in-32 de 144 p., 0 fr. 50. — 11. *Librito de Misa, dedicado à los niños piadosos, obra escrità en aleman*, por G. Mey. Fribourg-en-Brisgau, Herder, in-18 cartonné de 140 p., 1 fr. — 12. *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par Ludolphe le Chartreux, trad. sur le texte latin par Mme la comtesse Costa de Beauregard. 7e éd. Paris, Thorin, 1892, 2 vol. in-12 de xvi-360 et 430 p., 5 fr. — 13. *Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour tous les jours de l'année*, par le R. P. Fr.-L. Chardon, des Frères Prêcheurs. Paris, Lethielleux, 1892, in-12 de xii-676 p., 3 fr. — 14. *Le Règne de Jésus par Marie*, par Un missionnaire de la Compagnie de Marie, 2e éd. Paris, Leday, 1891, in-18 de 428 p., 1 fr. 25. — 15. *Notre Mère. Vie de la Très Sainte Vierge*, d'après l'Evangile et les Pères, disposée pour le mois de mai, par L. M. Lyon, Vitte, 1892, in-12 de 352 p., 2 fr. — 16. *La Très Sainte Vierge Marie, Mère de Jésus; Bethléem, Nazareth, le Calvaire*, par l'abbé Perdrau. Paris, J. Leday, 1892, in-12 de x-410 p., 3 fr. 50. — 17. *Mois de Marie. Élévations sur les mystères de la Très Sainte Vierge Marie immaculée, considérée dans ses rapports avec le Sacré Cœur de Jésus*, par l'abbé Marandat. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-18 de 320 p., 1 fr. 50. — 18. *Mois de Marie en famille, à l'usage des enfants*, par Mme Fouques-Duparc. 5e éd. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1892, in-18 de 352 p., 1 fr. 50. — 19. *Les Fleurs de Marie. Offrande quotidienne pour chaque jour du mois de mai et pour chacune des principales fêtes de la Sainte Vierge*, par Mgr Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1892, in-18 de 150 p., 0 fr. 75. — 20. *Mois de Marie de Jeanne d'Arc*, par le R. P. Coste. Paris, Delhomme et Briguet, 1891, in-18 de 184 p., 0 fr. 75. — 21. *Aux pieds de Joseph. Visites à saint Joseph, ou Considérations et entretiens sur les titres, les gloires et les vertus du glorieux patriarche*, par Omer Coppin, curé de Velaine. Tournai, Casterman, s. d., in-18 de 264 p., 0 fr. 80. — 22. *Mois de saint Joseph d'après l'encyclique de Léon XIII « Quanquam pluries, »* par l'abbé G. de Bessonies. Paris, Vic et Amat, 1891, in-18 de x-176 p., 0 fr. 50. — 23. *Mois de saint Joseph, ou Méditations pratiques pour chaque jour du mois de mars*, par Berlioux. 7e éd. Paris, Vic et Amat, 1892, in-18 de xviii-254 p., 1 fr. 25. — 24. *L'Extase de Marie, ou le Magnificat*, par le R. P. Deidier. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 102 p., 1 fr. 25. — 25. *L'Ame sainte embrasée d'un ardent amour pour Jésus et Marie*, par Dom Gabriel-Marie Fulconis, trad. de l'italien par l'abbé A. Fourot. 3e éd. Montreuil-sur-Mer, imp. de Notre-Dame des Prés, 1891, in-12 de xiv-724 p., 2 fr. 50. — 26. *Écrin spirituel, ou Doctrine des maîtres de la vie intérieure*, par l'auteur de *Allons au ciel*. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-12 carré de viii-522 p., 4 fr. — 27. *Le Zèle sacerdotal*, par le R. P. de Laage, S. J. Paris, Téqui, 1892, in-12 de viii-240 p., 1 fr. 50. — 28. *Carnet d'un moine*, par le R. P. Dom Gérard van Caloen. Lille, Société de Saint-Augustin, 1892, in-12 de 206 p., 1 fr. — 29. *Grand Almanach de la vie et des vérités chrétiennes, ou Fleurs spirituelles cueillies dans le parterre de l'Église*. Saint-Amand, Imp. cath. Saint-Joseph, 1892, in-8 de 400 p. — 30. *La Vie mondaine et ses périls, suivie de conseils sur l'éducation*, d'après le Vén. Sarnelli. Paris, Haton, 1892, in-12 de 294 p., 2 fr. — 31. *Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola, à l'usage des ecclésiastiques. Méditations et considérations pour une retraite annuelle de dix jours*, par le R. P. Antoine Maffei. Trad. de l'italien par le R. P. L. Michel. Tournai, Desclée, Lefebvre, s. d., in-18 de vi-598 p., 3 fr. — 32. *Manuel complet des frères et des sœurs du tiers-ordre de pénitence de notre séraphique Père saint François d'Assise*, par le R. P. Libert. Tournai, Desclée et Lefebvre, s. d., in-18 de 296 p., 0 fr. 75. — 33. *Giornata del Cristiano*. Roma, Societa San Giovanni, in-18 de 172 p. — 34. *Pieux Exercices en l'honneur de sainte Anne et en l'honneur de saint Joachim (juillet et août)*. 3e éd. Paris, Téqui, 1891, in-18 de 204 p., 1 fr. — 35. *Paroissien romain, contenant les offices de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année*. Tournai, Desclée et Lefebvre, s. d., in-18 de 1066 p., relié, de 7 fr. 50 à 16 fr. 75. — 36. *Compendio de historia sagrada*, del Dr D. Federico-Justo Knecht, version directa de la edicion alemana, por D. Vicento Orti y Escolano. 7e éd. Fribourg-en-Brisgau, Herder, s. d., in-12 carré, cartonné, de 96 p., 0 fr. 60.

1-7. Doctrine. — M. le chanoine Lury continue à nous donner la

traduction des *Œuvres pastorales* de S. E. le cardinal Joachim Pecci, aujourd'hui Léon XIII, glorieusement régnant. Le second volume vient de paraître, contenant les Actes collectifs rédigés par l'éminent archevêque-évêque de Pérouse au nom de tous les évêques de l'Ombrie, des lettres de protestation contre certaines lois ou institutions, enfin des documents inédits. On aime à connaître ces travaux déjà bien anciens, mais dont les circonstances actuelles renouvellent la salutaire opportunité. Il y a là surtout sur « le mariage civil » une étude qui est de la plus haute importance et qui dénote chez l'auteur cette profondeur et cette sûreté de doctrine, cette vaste connaissance du droit, cette rectitude et cette fermeté de jugement, cette élégance et cette force de style qu'on remarque dans l'encyclique *Arcanum divinae sapientiae*, du 10 février 1880, sur le mariage chrétien. L'œuvre débute en déclarant que le projet de loi sur le mariage civil est une « atteinte portée à la sainteté du mariage chrétien, » et qu'il y a pour l'épiscopat « obligation de protester contre ce projet. » Près de cinquante pages sont ensuite consacrées à étudier la nature de ce projet, à en rappeler l'origine, les motifs et les dispositions principales, enfin à en déduire les conséquences pratiques. Ce volume nous place aussi sous les yeux la protestation des évêques de l'Ombrie contre le projet de soumettre les clercs à la conscription militaire ; les lettres du cardinal Pecci contre la suppression des ordres religieux, contre l'expulsion des ermites de Montecorona, contre les prétentions élevées sur les pieuses institutions d'éducation, etc., etc. Ne croirait-on pas qu'il s'agit de la France et que ces travaux protestent contre l'œuvre néfaste de la République ? Changez la date et les noms : les documents émanés de la plume de l'archevêque-évêque de Pérouse ont toute leur autorité et toute leur force contre les décrets de mars 1880, contre les lois scolaires, contre l'obligation du service militaire imposé aux clercs, contre le divorce. Nous voulons signaler encore une supplique, de deux pages, adressée à Pie IX pour demander à Sa Sainteté de donner saint Thomas d'Aquin pour patron aux Universités et aux Collèges catholiques : dans ces quelques lignes, il y a en germe l'admirable encyclique *Æterni Patris* sur la restauration de la philosophie scolastique et du bref *Cum hoc sit* déclarant saint Thomas d'Aquin patron des écoles. Très peu de temps s'était écoulé entre la supplique datée de Pérouse pour demander cette déclaration de patronage et la mort de Pie IX ; ce que Pie IX ne put pas faire, Léon XIII s'est empressé de l'accomplir : le Pape se souvint de la supplique de l'archevêque de Pérouse et, le 4 août 1880, le patronage des écoles était dévolu par l'Église à saint Thomas d'Aquin. Pas n'est besoin, pour achever d'attirer des sympathies à un livre qui se recommande assez hautement par les documents dont il se compose et par le nom de leur auteur, d'ajouter que ce volume ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'impression : on sait,

du reste, que la Société Saint-Augustin n'a plus à faire sa réputation.

— L'auteur d'une *Explication du catéchisme* a voulu profiter des encouragements adressés par Léon XIII à ceux qui sont chargés d'enseigner la doctrine chrétienne. Son ouvrage, avec toute l'ampleur qu'il lui a donnée, nous paraît bien, en effet, « contenir une doctrine qui n'est ni vulgaire ni médiocre, mais éminente et variée, riche enfin de toutes les découvertes modernes. » Il s'est aidé, pour y réussir, de toutes les ressources que lui offrait l'apologétique contemporaine : quand il expose la doctrine, il consulte le catéchisme romain et la théologie du cardinal Gousset; quand il développe certaines thèses spéciales, il a recours aux *Splendeurs de la foi*, de l'abbé Moigno, aux *Études* des Pères jésuites, aux ouvrages de Nicolas, aux conférences de Notre-Dame; enfin, il s'entoure de tous les meilleurs catéchismes de persévérance où il puise ce qui peut le mieux convenir à son œuvre : de sorte que son catéchisme peut être regardé comme un résumé substantiel de ceux qui ont été publiés jusqu'à ce jour. Mais pour qu'un livre sur la religion soit de nature à plaire, il faut que l'auteur sache tempérer l'austérité du sujet par d'attrayants et émouvants récits; il faut que ce livre fourmille de scènes vivantes, retraçant ces actions si diverses qui ont eu pour mobiles les diverses passions humaines; il faut, à côté des principes, placer les conséquences. Les exemples ont été répandus, dans cette *Explication du Catéchisme*, avec une profusion qui ne déplaît pas ; on y retrouve tout ce que l'abbé Darras a écrit de mieux dans les vingt-cinq volumes de son *Histoire générale de l'Église*. Aussi bien l'accueil si favorable fait à cette œuvre par le cardinal Langénieux et la flatteuse approbation qu'il lui a accordée nous dispensent d'insister sur la valeur du livre que nous annonçons : « Votre étude, écrit Son Éminence à l'auteur, M. Brulon, se distingue par l'exactitude et la solidité de la doctrine. Les fidèles pourront donc y puiser une excellente instruction, et vos confrères y trouveront, pour leurs catéchismes, d'intéressants développements puisés aux meilleures sources, avec de nombreux traits historiques dont il leur sera facile de tirer bon parti. » Le premier volume est exclusivement consacré au dogme; la morale est traitée dans le second volume et une partie du troisième; les sacrements occupent le reste de l'ouvrage. Mentionnons, toutefois, que le quatrième volume cède une soixantaine de pages à des conseils très pratiques pour la sanctification de la journée. C'est ainsi qu'un humble curé-desservant sait utiliser les longs loisirs du presbytère; M. l'abbé Brulon est de la race des abbés Gorini et son exemple, ainsi que le dit si justement Mgr l'archevêque de Reims, doit nous apprendre à tous « ce que peut l'amour du travail uni à la piété et au zèle de la gloire de Dieu. »

— Mais la doctrine la plus solide, le mieux exposée, ne saurait arriver d'une manière sûre à l'intelligence et s'y établir si la méthode d'ensei-

gnement est défectueuse. A quoi bon une source abondante et limpide si le canal qui doit nous transmettre ses eaux les laisse s'échapper en route, ou les dénature? M. l'abbé Dementhon nous révèle une bonne *Méthode pratique d'instruction religieuse à l'usage des catéchistes.* Nous ne pouvons, évidemment, exposer ici les détails de cette méthode : il faudrait citer les cent cinquante pages qui composent ce traité; nous y renvoyons nos lecteurs, en leur promettant pleine satisfaction. Le supérieur du séminaire de Meximieux écrit à l'auteur : « Plus d'un jeune professeur vous sera reconnaissant d'avoir pris la peine de rassembler, de coordonner en un seul écrit tous les conseils fournis par les meilleurs catéchistes et de les avoir spécialement adaptés aux besoins de l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation. On applaudira, en particulier, à l'heureuse idée qui vous a fait joindre à votre méthode un riche catalogue des livres utiles à tout professeur d'instruction religieuse. » Le P. Dadolle, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, félicite M. l'abbé Dementhon « de la richesse des informations » que fournit son opuscule, mais il le remercie surtout d'avoir ajouté à ces emprunts son « appoint personnel, » qu'il reconnaît dans les traités de pédagogie chrétienne, plus spécialement dans le traité d'organisation de l'enseignement religieux, dans la distribution qu'il esquisse du programme entre les trois cours *élémentaire*, *moyen et supérieur.* » Aussi bien tout cet excellent livre est-il dans ces six questions : Quel doit être l'*Objet* du cours d'instruction religieuse? Quelle doit être la *Distribution* des matières du cours d'instruction religieuse? Quels sont les moyens pratiques pour rendre « plus utile, plus intéressant, plus pieux, » l'enseignement de la religion? Que faut-il penser de l'emploi d'un livre d'instruction religieuse entre les mains des élèves?

— Parmi les livres que les élèves peuvent avoir grand profit à feuilleter, il y a, en premier lieu, le catéchisme, surtout un bon catéchisme. Nous avons sous les yeux le catéchisme de la doctrine chrétienne que vient de publier en troisième édition, pour son diocèse, l'évêque de Costa-Rica, en Espagne : c'est un vrai modèle du genre, un chef-d'œuvre, et comme rédaction et comme impression. Mgr l'archevêque d'Aix, qui, avant d'éditer son catéchisme diocésain, se plaignait, avec raison, qu'aucun catéchisme ne fût un livre assez soigné, en harmonie avec son objet, aurait été certainement très satisfait du catéchisme de Mgr Auguste Thiel. Le livre s'ouvre par un excellent résumé de l'histoire de la religion divisée en six parties : d'Adam à Moïse, de Moïse à Jésus-Christ, de la naissance de Jésus-Christ à son ascension, de la fondation de l'Église à la conversion de Constantin, de la conversion de Constantin à la réforme du XVIe siècle, de la réforme à notre époque contemporaine : le tout compris dans cinquante pages, très clairement exprimé et facile à retenir. C'est la première partie du catéchisme. Le seconde comprend en quatre-

vingt-six leçons tout ce qu'un chrétien doit croire, faire, éviter, recevoir et demander. L'exposition de tous ces devoirs si multiples nous a paru faite d'une façon très claire, par des réponses très brèves. Évidemment si nous appliquions au catéchisme de Mgr de Costa-Rica les principes énoncés dans la *Méthode d'instruction religieuse* de M. l'abbé Dementhon, nous n'aurions pas de peine à nous convaincre que Mgr Thiel excelle à employer « les moyens pratiques pour rendre « plus utile, plus intéressant et plus pieux, » l'enseignement de la religion.

— Il nous restera peu de chose à dire du petit abrégé de ce catéchisme, qui en est à sa quatrième édition ; il tient en quatre-vingts pages à peine, mais il n'omet rien de ce qui est essentiel ; il donne même les prières à réciter le matin, le soir, dans le courant de la journée, la méthode pour réciter le Rosaire, pour entendre la messe. Ajoutons que, comme le grand catéchisme, cet abrégé est un joli petit livre, d'une apparence attrayante et d'une impression très soignée. Un diocèse dont la foi est ainsi entretenue et cultivée doit être la consolation et la gloire de son évêque.

— C'est à nous faire désirer le Ciel et à nous indiquer les moyens de le mériter que tend l'enseignement du catéchisme ; mais quelques demandes et réponses sur cette magnifique récompense ne sauraient suffire pour nous donner une faible idée du Ciel. Il est bon, il est nécessaire qu'il y ait des livres spéciaux qui nous fournissent sur ce point toutes les notions qu'il est possible d'avoir, et de ce nombre est le livre de M. l'abbé Brinquant ayant pour titre : *La Fête auriculaire dans le ciel.* Déjà le modeste et savant curé de Vauxbuin avait publié le résultat de ses laborieuses recherches sur la part de la vue à la béatitude éternelle, ou *la Fête oculaire dans le ciel*, et nous avions dit, de ce livre, l'appréciation favorable qu'en faisaient les critiques les plus autorisés. Le livre que nous annonçons, et qui est la continuation du précédent, nous semble devoir être l'objet du même jugement si flatteur. Sans doute, toutes les considérations de l'auteur ne doivent pas être prises pour des déductions rigoureuses et irréfragables, mais toutes, du moins, solidement appuyées, restent dans les limites de ce qui est vraisemblable et possible. Il est même certaines assertions, en apparence et de prime abord très audacieuses, qu'on est ensuite contraint, par la logique et par le rapprochement inattendu de quelques textes, d'admettre comme parfaitement démontrées. Comme on est avide de dévorer ces pages où nous est révélé quelque chose de cette gloire qui doit être un jour notre partage ! Plût à Dieu que l'ouvrage de M. l'abbé Brinquant fût entre les mains du grand nombre pour inspirer un plus grand désir du bonheur céleste ! Pour être des saints, il nous suffirait de penser plus souvent au Ciel. C'est aussi la perspective de cette félicité éternelle qui nous aiderait à supporter avec plus de résignation les souffrances de cette vie et nous pousserait à ne rien épargner pour nous assurer une fin si précieuse. L'ouvrage porte,

d'ailleurs, l'approbation de l'Ordinaire et a été honoré de plusieurs lettres d'évêques : c'est assez pour en constater l'orthodoxie et le mérite.

— C'est encore de l'au delà que nous entretient le P. Lallemand, de l'Oratoire, dans ses *Homélies et discours* de Saint-Paul-Saint-Louis, mais en prenant plus de largeur, c'est-à-dire en nous parlant aussi de tout ce qui doit nous conduire à notre fin unique : le salut. Il a intitulé son livre : *A travers l'Évangile*, et ce titre est justifié par la méthode de l'éminent orateur, qui ne s'inspire, en effet, que de l'Évangile. Et il a raison de s'en tenir à cette méthode pour prêcher la parole de Dieu. Il cite d'un excellent prêtre un mot qui devrait être connu de tous les prédicateurs : « Mon cher enfant, prêchez donc l'Évangile ; vous serez original; Dieu bénira votre parole. » Le P. Lallemand déclare avoir suivi ce conseil et s'en être bien trouvé; il juge qu'on sature trop souvent nos auditoires chrétiens de prédications sur le socialisme, sur la démocratie, sur l'économie politique, sur l'évolutionnisme, etc., et il est convaincu — nous le sommes avec lui, — qu'il y a une grâce spéciale attachée à toute parole prise dans l'Évangile. Voyez plutôt le sujet de quelques-unes de ces conférences : *Credo*, espérer, aimer, le Ciel, la pauvreté, les larmes, les pacifiques, le Père dans les cieux, le pain quotidien, etc. A ce privilège d'être le commentaire de l'Évangile, l'homélie du P. Lallemand joint le mérite d'un style facile, correct, élégant; ce qui vaut mieux encore, ses discours sont d'une extrême brièveté ; ils n'ont pas dû retenir l'auditoire pendant plus de dix minutes : c'est bien le meilleur moyen pour que l'auditoire retienne les discours et qu'il en profite. Les *Homélies et discours* de Saint-Paul-Saint-Louis, publiés en volume, continueront le bien qu'ils ont produit quand ils tombaient du haut de la chaire ; dans une autre sphère, ils auront le même précieux résultat qu'ont obtenu *les Allocutions pour les jeunes gens.*

8-11. — Eucharistie. — Les ouvrages qui ont trait à la première communion sont nombreux : il en est peu qui s'occupent de la préparation lointaine à ce grand acte de la vie chrétienne. Ce n'est pas en un jour ou en un mois, ou même en un an, que se forme un enfant; le soin de l'esprit n'exigerait peut-être pas un temps très long, surtout quand l'enfant est aidé d'une excellente mémoire, mais c'est la formation du cœur qui est l'œuvre la plus difficile, et si on ne la commence de bonne heure, elle restera plus ou moins inachevée : incomplète au moment de la première communion elle ne se complétera pas après. C'est cette pensée qui a inspiré le livre de M. l'abbé Fritsch. Pour lui, « la veille de la première communion, » c'est tout le temps qui s'écoule entre l'âge de raison et celui de douze ans, et il veut que la famille travaille, de concert avec le prêtre, à la préparation de l'enfant. Mgr Dupanloup, qui était un excellent maître et qui s'entendait éminemment en tout ce qui a trait à l'éducation, n'a pas craint de prononcer ce

pronostic dont l'expérience de chaque jour ne confirme que trop, hélas! la vérité : « Toute éducation à laquelle les parents refusent de s'associer, non seulement pour les études, le travail, les succès classiques, mais aussi pour la piété, sera une déplorable éducation. » Pourquoi, se demande M. l'abbé Fritsch, pourquoi les enfants que nous avons élevés, charmants, pieux aux heures du catéchisme, de la retraite, de la première communion, ont-ils, le lendemain du grand jour, oublié nos leçons ? » Et il répond : « Parce que cette formation a été trop hâtive, parce qu'elle n'a pas été favorisée, préparée par les parents, parce que les meilleures années de l'enfance, les plus accessibles à une culture sérieuse, s'écoulent sans qu'on fasse rien qui puisse laisser dans l'âme des enfants des souvenirs durables, sans qu'on pose ces bases premières sur lesquelles plus tard on pourrait bâtir un édifice solide. » Et M. l'abbé Fritsch essaie de donner l'alarme, mieux encore, il veut apporter son concours à cette œuvre de régénération et nous croyons que son livre contribuera pour une bonne part à tirer les parents de leur coupable négligence en les engageant à s'occuper surtout de l'éducation religieuse de leurs enfants. Ce qui facilitera cette tâche, c'est la partie historique ou anecdotique du livre; les exemples ont un excellent avantage : ils entraînent. Le livre de M. l'abbé Fritsch porte l'approbation de Mgr l'évêque de Versailles.

— C'est bien aussi la préparation éloignée que réclame M. l'abbé Blampignon dans ses *Parfums de première communion*, mais ce n'est pas son but exclusif; s'il considère l'enfant *avant* ce grand jour, il s'occupe aussi de lui *pendant* et *après*. Ici l'œuvre est triple, elle est plus longue, plus difficile, mais les conseils de l'auteur, s'ils sont bien suivis, doivent suffire pour la bien accomplir. Dans la préparation éloignée, il est question de la prière, de l'obéissance, du travail, de l'amour de Dieu et du prochain ; puis vient la préparation prochaine par des considérations sur la destinée, la vie future, la peine du péché, le retour à Dieu. C'est ce qui constitue la première partie : *Avant*. La seconde, intitulée : *Pendant*, entretient l'enfant de ce que doit lui rappeler l'aurore du jour de la première communion ; elle décrit la première communion au village et la première communion à la ville; elle renferme la messe de la première communion, les actes, les offices de l'après-midi. Dans la troisième partie : *Après*, l'auteur a groupé tous les avis qui doivent favoriser la persévérance, des méditations, des lectures, de bons exemples. C'est la partie la plus importante et celle qui sera la plus goûtée. Plusieurs archevêques ont loué le livre de M. l'abbé Blampignon et prédit à l'auteur le meilleur succès.

— A un autre point de vue tout secondaire, l'opuscule de M. l'abbé Duplessy ne laisse pas que d'offrir une incontestable utilité. C'est ici le côté extérieur de la première communion, mais pourquoi le néglige-

rions-nous? Quand convient-il qu'il y ait le plus grand ordre dans les cérémonies qu'en ce jour de fête solennelle et quand est-on, d'autre part, moins disposé à s'y prêter, soit à cause de l'inexpérience ou de l'émotion? Félicitons M. l'abbé Duplessy d'avoir écrit le cérémonial usité pour une première communion et une confirmation : ce *Petit Manuel* devra être entre les mains de tous les enfants et même de tous les parents. Il en résultera des cérémonies mieux faites, plus édifiantes, en évitant des inconvénients nombreux qui proviennent de la mauvaise habitude de tout livrer à l'imprévu ou à la fantaisie; ce livre aura surtout l'avantage de faire mieux comprendre à la plupart des fidèles le sens de ces cérémonies, qui laisseront ainsi dans leur esprit un souvenir plus vivant et plus salutaire.

— Nous recommanderions volontiers à nos lecteurs le petit livre de M. Mey, dédié aux enfants pieux et comprenant, avec une foule de prières, deux excellentes manières d'entendre la messe, mais l'original est en allemand et l'exemplaire que nous avons sous la main est une traduction en espagnol. Nous faisons des vœux pour que cet opuscule soit bientôt traduit en français. Les enfants pieux trouveraient un sérieux attrait à adopter surtout la première manière d'entendre la messe: chaque cérémonie est représentée par une image à chaque page, et à côté se trouve aussi reproduite la scène de l'Ancien ou du Nouveau Testament à laquelle se rapporte l'action qu'accomplit le prêtre.

12-23. — Jésus, Marie, Joseph. — Depuis quelques années, depuis, surtout, la publication de la vie de « Jésus-Christ » par le P. Didon, l'attention semble s'être spécialement portée sur les œuvres qui nous rappellent la vie et la mort de notre divin Rédempteur : la lecture du Nouveau Testament s'est ainsi imposée même à des personnes du monde pour lesquelles ce livre était comme absolument étranger. Aussi avons-nous eu une efflorescence d'ouvrages anciens ou nouveaux qui ont été publiés ou réédités sur un sujet si attrayant. Parmi ces livres, le plus vénérable par son antiquité est la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par Ludolphe le Chartreux. D'autres, plus récents que celui-là, peuvent avoir le mérite de l'emporter par des dissertations sur les actes ou les paroles du Sauveur attaqués par la critique contemporaine, par l'hérésie ou par l'incrédulité; l'œuvre du prieur de la Chartreuse de Strasbourg reste supérieure à tous parce que, après *la Chaîne d'or* de saint Thomas, « c'est le plus habile et le plus pieux commentaire du texte sacré de l'Évangile. » Ludolphe le Chartreux vivait dans la première moitié du XIVe siècle; il ne songeait certes guère aux rêveuses élucubrations de l'Allemagne protestante ni aux retentissantes négations de la libre pensée et de la philosophie du XIXe siècle; son livre semble une réponse à l'hérésie ou à l'incrédulité. Ce qui le distingue, cependant, c'est ce parfum de piété qu'on y respire à chaque page; en méditant la vie

du saint Rédempteur, dans la paix et le silence de la solitude, et en s'inspirant des commentaires des saints Pères, Ludolphe nous a donné sur Jésus-Christ les pages les plus lumineuses et les plus tendres. Son livre est aussi de nature à être très utile aux prédicateurs. « Trop souvent, écrit Mgr Mermillod, la prédication se borne à citer quelques phrases tronquées dont elle effleure à peine le sens littéral, tandis que chaque parole inspirée, chaque fait de l'histoire évangélique contient des trésors de lumière que la foi et la science savent découvrir. » Celui qui en a le plus profité est le P. Ventura, qui a emprunté à Ludolphe le Chartreux le secret de ses admirables homélies; aussi l'éminent orateur engage-t-il tous ses frères dans le sacerdoce « à revenir à nos vrais maîtres et à nos vrais modèles de l'éloquence chrétienne. » La traduction que leur offre Mme la comtesse Costa de Beauregard a, en outre, cet avantage qu'elle est débarrassée de certaines longueurs du livre original; « elle est faite, ajoute Mgr Mermillod, avec une grâce et une onction qui indiquent que le traducteur a vécu dans l'intimité du pieux solitaire et dans le doux voisinage de Notre-Seigneur Jésus-Christ.... Le style révèle une âme où se combinent ensemble la fermeté de la foi et les délicates nuances de la tendresse chrétienne. Il y a des mots ravissants que le cœur d'une mère ou d'un prêtre pouvait seul trouver. »

— C'est encore à un lointain passé que remonte le livre du R. P. Chardon, intitulé : *Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* L'auteur vivait au commencement du XVIIe siècle, mais les meilleurs ouvrages nous viennent des jours anciens, et le P. Chardon, en particulier, peut être mis au nombre des plus éminents auteurs ascétiques. Toutefois le livre a encore gagné à subir les améliorations que le P. Bourgeois a jugé bon d'y apporter pour le mettre plus en harmonie avec l'état présent des esprits et la situation actuelle de la société. Le P. Bourgeois hésitait, paraît-il, à publier un volume nouveau de méditations sur la Passion de Jésus-Christ ; parce que ce sujet si touchant des souffrances du Sauveur a été l'objet de tant de pieux traités, il craignait de faire une œuvre superflue. Nous le félicitons d'avoir triomphé de ces craintes : on ne trouve pas toujours, il s'en faut, dans les traités dont il parle, cette onction pénétrante et cette doctrine si élevée et si ferme dont l'ouvrage du P. Chardon est tout rempli. Chaque méditation est courte : elle dépasse à peine une page. Pour les fidèles qui n'y trouveraient pas de quoi suffire à leurs besoins, ils peuvent d'autant plus facilement en unir deux ou trois ensemble que l'auteur, paraissant presque aller au-devant de cette difficulté, consacre plusieurs méditations au même sujet. Toutefois nous croyons que la disposition adoptée par l'auteur et respectée par le P. Bourgeois conviendra au plus grand nombre. Et quelle source féconde de pensées pieuses, de sentiments affectueux dans ces méditations qui respirent le plus ardent

amour pour le divin Crucifié ! Ce n'est qu'une page chaque jour, mais cette régularité, je dirai presque cette répétition ininterrompue, saisira, pénétrera peu à peu l'âme du lecteur et l'attachera invinciblement à son Sauveur. Ce sera comme la goutte qui tombe sans cesse sur le même rocher : elle finit par y creuser une empreinte mieux que ne le ferait, en passant, le flot le plus abondant. Le livre donne, dès le début, une concordance complète de la Passion de Notre-Seigneur d'après les quatre évangélistes.

— Mais encore le moyen le plus sûr, et aussi le plus facile, d'arriver à la connaissance et à l'amour de Jésus, c'est de prendre Marie pour conseillère, pour modèle et pour guide. *Le Règne de Jésus par Marie* n'a pas d'autre but que de montrer l'excellence de cette méthode de perfection. Ce petit livre a pour auteur un religieux de la Compagnie de Marie, mais il a été composé d'après les admirables maximes du bienheureux Grignon de Montfort et d'un grand nombre de saints docteurs ou maîtres de la vie spirituelle; il est adressé aux Enfants de Marie, qui semblent plus spécialement vouées au culte de cette bonne Mère et appelées par conséquent à se former d'après ses exemples. « Il renferme le *Secret de Marie* dévoilé à l'âme pieuse par le bienheureux de Montfort, ce zélé serviteur de la Très Sainte Vierge, qui, dans des pages ravissantes, nous décrit toute la grandeur et toutes les richesses de ce règne de Marie dans les âmes et nous donne de faciles moyens pour y parvenir. » L'auteur y a ajouté les considérations et les pratiques des saints qui se rapprochent le plus de cet esprit ; ces pratiques concernent soit la vie intérieure, soit la vie extérieure. Dans une dernière partie se trouvent de nombreuses formules de dévotion et de prière en harmonie avec la pensée générale de l'ouvrage. NN. SS. les évêques de Vannes et de Luçon ont approuvé et loué cet excellent volume.

— La *Vie de la Très Sainte Vierge, d'après l'Évangile et les Pères*, nous fait pénétrer profondément dans cet intérieur où est cachée toute la gloire de la Reine du Ciel, et par là même nous révèle les leçons que nous donne cette Vierge incomparable, la Reine de tous les saints. Trente et une méditations sont consacrées à nous montrer Marie comme type de la femme chrétienne, comme modèle de pureté et de persévérance dans la prière, d'esprit de sacrifice et de perfection, d'humilité et de charité, de vie cachée, de résignation ; seules, les quatre dernières ont pour objet de nous rappeler les bienfaits de Marie et les avantages que nous pouvons retirer de son culte. « Pour étudier tout cela, dit l'auteur dans sa préface, la lettre de l'Évangile nous fournit peu de chose ; car, par une loi admirable d'équilibre divin, la grandeur incommensurable de Marie et sa sainteté unique nécessitent sur la terre une humilité sans pareille et le voile conservateur d'une parfaite obscurité. » Force est donc de recourir au témoignage des saints Pères et des écri-

vains des premiers siècles, qui ont recueilli les échos de la tradition. Telle a été la méthode de l'auteur de cette *Vie de la Très Sainte Vierge;* aussi son livre peut-il se présenter avec confiance au public et mériter l'accueil que lui souhaite le vicaire général de Lyon en déclarant qu'il sera très utile aux âmes pieuses.

— Le nouvel ouvrage de M. l'abbé Perdrau sur *la Très Sainte Vierge Marie, Mère de Jésus*, achève l'œuvre du pieux et éminent auteur. M. l'abbé Perdrau avait écrit sur les *Premières* et sur les *Dernières* années de l'auguste Vierge d'excellentes pages qui faisaient vivement désirer le couronnement de cette étude. Voici nos désirs satisfaits et la réalité a fait plus que répondre à notre attente. L'auteur prend Marie à ses fiançailles avec Joseph et ne la laisse qu'après la résurrection de Jésus. C'est ici véritablement la vie de la Mère de Dieu : ce que M. l'abbé Perdrau nous en avait dit jusqu'à ce jour, c'en était la préparation ou l'épilogue ; aujourd'hui, c'est l'œuvre même. « Nous arrivons, dit-il, au point culminant de la vie de la Très Sainte Vierge. Au temple, en s'élevant à un degré de sainteté incomparable, elle s'était préparée, sans le savoir, à devenir la Mère de Dieu ; à Bethléem, à Nazareth, au Calvaire, elle remplit les augustes fonctions de sa divine maternité. » Dans ce livre, comme dans les précédents, l'auteur a suivi la même méthode ; il a puisé aux mêmes sources, qui sont l'Évangile, la tradition, les usages juifs ; nous n'avons pas à nous répéter au sujet des qualités d'exposition et de style que nous avons déjà plusieurs fois reconnues à l'auteur. Nous nous bornerons à dire qu'il a eu l'excellente pensée de diviser son livre en trente et un chapitres pour favoriser les personnes pieuses qui voudraient s'en servir comme de méditations pour le mois de mai : ce sera un des meilleurs *Mois de Marie;* selon les vœux de l'auteur, « il inspirera aux fidèles qui liront ce livre une plus grande dévotion envers cette Très Sainte Vierge. » Nous regrettons seulement, avec M. l'abbé Perdrau, que Mgr Gay, qui l'a encouragé à écrire ces pages, qui en avait lu une grande partie et qui devait les présenter au public, ait été empêché par la mort de lui donner sa lettre d'approbation ; le livre n'en a pas besoin, mais le lecteur est privé de savourer une de ces lettres que l'évêque d'Anthédon excellait à écrire.

— Les quatre opuscules qui suivent sont des *Mois de Marie*, composés suivant des plans divers et destinés à diverses catégories de fidèles, mais se recommandant tous par une très sincère piété et une solide doctrine. *Les Élévations* sur les mystères de la Très Sainte Vierge Marie immaculée, considérée dans ses rapports avec le Sacré Cœur de Jésus, par M. l'abbé Marandat, offrent ceci de particulier que, dans ce livre, la vie de Jésus se mêle plus fréquemment à la vie de sa Mère et qu'il est plus facile d'admirer la divine harmonie de cette double existence ; il en ressort pour Marie un vif éclat qui rehausse sa gloire et la place au som-

met même du monde angélique. Chaque méditation est suivie d'un exemple, d'un trait historique presque toujours inédit.

— C'est ce qui fait défaut dans le *Mois de Marie en famille à l'usage des enfants*, par Mme Ch. Fouques-Duparc, et cependant ceux à qui s'adresse ce volume aiment si fort ce qu'ils appellent des « histoires ! » Tout en regrettant cette lacune, nous sommes heureux de reconnaître que le *Mois de Marie* de Mme Fouques-Duparc est en parfait rapport avec le petit monde qu'il veut instruire et édifier ; son langage sera bien compris des enfants ; ses considérations, ses conseils, sont à leur portée, et nous faisons des vœux avec Mgr l'archevêque de Paris pour que ce livre se répande de plus en plus dans les familles chrétiennes.

— Mgr Ricard sort de la voie ordinaire en composant son *Mois de Marie* d'après le symbolisme des fleurs. *Les Fleurs de Marie* se présentent tour à tour ; il en expose les propriétés, les caractères, qu'il applique à la Mère de Dieu, en nous invitant à les reproduire en nous. Cette conception est très ingénieuse, très poétique ; elle plaira aux fidèles, qui arriveront à y trouver une variété très agréable, tranchant sur la monotonie de ces sortes de livres. Chaque petite lecture se termine par un court extrait des œuvres spirituelles de saint François de Sales, et le tout ne tient pas quatre petites pages : c'est la matière d'une lecture très brève, bien faite pour être comprise et surtout retenue. Nous devons savoir gré à Mgr Ricard de mener de front avec ses importants ouvrages sur Bossuet, Maury, Combalot, Freppel, etc., la composition de ces opuscules sur la piété : il se fait ainsi tout à tous, grand avec les grands, petit avec les petits, et à tous il est également agréable et également utile.

— Il est plus difficile de comprendre comment il est possible de faire un *Mois de Marie* avec l'histoire de Jeanne d'Arc. La vierge de Domremy est en grand honneur aujourd'hui, et cet éclat, certes bien légitime, la dédommage et la venge des injustices du passé. Mais il nous paraît qu'on ferait peut-être bien de ne pas forcer la note et d'éviter l'exagération. Cependant, sous le bénéfice de ces réserves, nous devons reconnaître que le *Mois de Marie de Jeanne d'Arc*, par le R. P. Coste, est loin d'être sans mérite ; l'auteur ne néglige rien pour rattacher la vie de l'humble bergère à celle de l'humble fille de Juda et il sait bien nous rappeler à l'occasion que la France, qui a été sauvée par l'intervention miraculeuse de Jeanne d'Arc, a été toujours la nation privilégiée de Marie, qui est souvent aussi intervenue en sa faveur. Un tel livre n'avait pas besoin d'être enrichi d'histoires : il est une « histoire » ou un « exemple » du commencement à la fin ; une simple prière et une strophe de cantique terminen chaque méditation.

— Joseph est inséparable de Marie : le culte de l'un marche de pair avec le culte de l'autre en ce siècle où a pris aussi la plus grande extension

le culte du Sacré-Cœur. Le chef de la sainte Famille avait bien quelque droit à être plus honoré qu'il ne l'avait été jusqu'ici, et à participer à cette extension du culte du fils et de la mère. Les *Mois de saint Joseph* se sont multipliés et chaque jour de mars est honoré, dans la plupart des familles, comme chaque jour du mois de mai. L'opuscule de M. l'abbé Omer Coppin appelle les fidèles *Aux pieds de Joseph*, et c'est sous la forme d'une *Visite quotidienne* qu'il les invite à honorer l'Époux de Marie. Les considérations qu'il développe sont empreintes d'un grand esprit de piété et très capables d'inspirer la plus vive dévotion pour le saint patriarche qui en est le constant objet. Elles ne sont qu'au nombre de dix-neuf, ayant ainsi pour but de préparer les âmes à la célébration de la fête solennelle de saint Joseph, mais comme leur étendue est assez considérable, elles pourraient être facilement divisées et servir de méditations pour le mois de mars entier.

— Le *Mois de saint Joseph*, de M. l'abbé de Bessonies, contient les trente jours au complet, avec une lecture spirituelle, une pratique et un trait pour chaque jour. L'auteur a pris pour texte de ses considérations l'encyclique de Léon XIII *Quanquam pluries*, dont il publie la traduction en tête de son petit livre ; il a eu raison : l'encyclique de Léon XIII contient en effet le plus beau panégyrique de saint Joseph ; si Pie IX a glorifié le Père nourricier du Sauveur en le proclamant le Patron de l'Église universelle, Léon XIII l'a loué dans un langage admirable qui est l'écho de toute la tradition. Les deux illustres pontifes, en exaltant saint Joseph et en favorisant la dévotion toujours croissante des fidèles envers lui, ont compris qu'il y avait là un signe évident de salut. L'opuscule se termine par un grand nombre de prières et d'exercices de piété relatifs à saint Joseph, par la messe pour la fête de ce saint, etc.

— Nous avons laissé pour le dernier le *Mois de saint Joseph*, par M. l'abbé Berlioux : c'est le modèle du genre, et ce qui en témoigne surtout, c'est la mise en vente de la dix-septième édition. Mgr l'évêque de Grenoble écrivait à l'auteur, le 6 janvier 1873 : « La rapidité avec laquelle s'est écoulée la première édition du *Mois de saint Joseph* prouve combien ce travail, aussi pieux que théologique, est digne des approbations dont il a été l'objet. Les suaves parfums qui s'exhalent de chacune de vos méditations devaient vous attirer de nombreux lecteurs, et la nouvelle édition que vous publiez aujourd'hui aura, j'en suis sûr, un écoulement non moins rapide. » Mgr Fava ne s'est certes pas trompé : quinze autres éditions, aussi rapidement écoulées, ont confirmé ses prévisions et réalisé ses vœux. La méthode de M. l'abbé Berlioux est la méthode ordinaire : lecture pieuse, exemple, prière ; comme complément, quelques cantiques en l'honneur de saint Joseph.

24-30. — Spiritualité. — Le plus ancien et le meilleur auteur de spiritualité chrétienne, après Jésus-Christ, n'est-ce pas sa très sainte

Mère, la Vierge Marie? Quelle élévation de pensée et de sentiment dans ce cantique du *Magnificat!* Que de richesses dans ce peu de mots! Quelle mine féconde pour les commentateurs de l'Évangile et pour les orateurs chrétiens! Le R. P. Deidier l'appelle : l'*Extase de Marie.* Le mot ne pouvait être plus juste; oui, le *Magnificat* s'est échappé des lèvres de Marie tandis que l'Esprit-Saint était en pleine possession d'elle-même; Dieu, qui était avec elle, lui inspirait ce qu'elle disait; c'est un chant tout divin. Et il y a une vraie délectation à le commenter, à en pénétrer le sens, à en reconnaître les leçons, à en deviner les prophéties. Parmi les commentaires de ce sublime cantique, nous connaissions déjà et goûtions beaucoup celui qui a pour auteur un chanoine du chapitre de Nîmes, M. l'abbé de Tessan; il n'a pas été livré au commerce, n'ayant été destiné qu'à être distribué à un certain groupe de fidèles, mais ce travail avait été l'objet de longues méditations et il fut très apprécié. Le commentaire que nous offre aujourd'hui le R. P. Deidier nous paraît mériter le même favorable accueil. L'auteur s'adresse à ceux qui aiment Marie, sa gloire, ses grandeurs, et il se plaît à espérer que son livre pourra « faire aimer Marie davantage, produire quelque lumière dans l'esprit et réchauffer l'âme. » Nous croyons que son attente ne sera pas trompée : de chaque ligne de son commentaire, comme du *Magnificat* de Marie, s'exhale un parfum exquis qui attirera les lecteurs. Le commentaire du *Magnificat* est précédé de quelques notions pleines d'intérêt et d'utilité sur l'occasion de ce cantique, le lieu de la scène, sur la langue du *Magnificat*, sur l'époque où a commencé ce chant dans l'Église, etc.

— Toute âme ne peut aspirer, comme Marie, à l'extase, à l'intuition des choses de Dieu. Il nous faut marcher par les chemins battus et monter graduellement vers ce sommet où Marie est arrivée d'un seul bond. Encore même avons-nous besoin d'aides et d'appuis. Le premier guide qui se présente à nous aujourd'hui est Dom Gabriel-Marie Fulconis, de l'ordre des Chartreux, avec son beau livre : *L'Ame sainte.* Ce livre a été écrit en italien, mais M. l'abbé Fourot nous en donne la traduction, et, grâce à lui, nous pouvons nous aider des méditations du pieux cénobite. L'ordre de ces méditations suit le cours même des jours et des mois de l'année; il tient compte, toutefois, des mystères ou des dévotions qui sont attachés à certains mois : le but principal, je dirai presque unique vers lequel convergent toutes ces méditations, c'est de favoriser la dévotion envers les cœurs sacrés de Jésus et de Marie. Dom Fulconis est le fondateur de la pieuse ou sainte union dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie qui a été approuvée par Sa Sainteté Léon XIII et enrichie de privilèges; il n'est donc pas étonnant que son livre ait pour but de faire connaître et de faire adopter son œuvre. Nous souhaitons qu'un grand nombre d'âmes viennent s'abreuver à cette source de suave spiri-

tualité et comprennent qu'il n'y a pas de demeure plus agréable et d'abri plus sûr que l'abri et la demeure des saints cœurs de Jésus et de Marie: elles seront bientôt des « âmes saintes. »

— *L'Écrin spirituel* n'est pas, comme *l'Ame sainte*, une œuvre personnelle : c'est un recueil d'extraits choisis, d'emprunts faits sur chaque vertu, sur chaque devoir, aux meilleurs ouvrages des auteurs ascétiques et des maîtres de la vie spirituelle. Il résulte de cette méthode une variété de jugements, d'aperçus, de style, qui plaira au lecteur. « Ce volume, dit le P. Noury, est un vrai trésor dans lequel on trouve, comme dans celui dont parle l'Évangile, des choses anciennes et des choses nouvelles, toutes également bonnes et précieuses pour l'âme du chrétien. » Le P. Terrade compare *l'Écrin spirituel* à « un jardin fleuri et à un délicieux concert : les fleurs y ont des parfums célestes et les accords qu'on y entend semblent venir des harpes angéliques.... Ce sont les voix suaves de saint Augustin et de saint Bernard, de saint Bonaventure et de saint François de Sales, de sainte Gertrude et de sainte Thérèse, du P. Faber et du P. Gratry, de Mgr de Ségur et de Mgr Mermillod, etc. » Aussi Mgr l'évêque de Coutances n'hésite-t-il pas à donner son approbation à ce livre. «Votre piété si intelligente et si vive, écrit-il à l'auteur, a su mettre en une belle et pure lumière, dans les trois premiers livres de l'ouvrage, les vertus théologales. Vos pages sur Jésus et la vie chrétienne, sur la prière et sur l'humilité, sont pleines, à la fois, de doctrine, d'onction et d'attrait. » Il le félicite ensuite des pages consacrées à la douleur, des règles si sûres tracées en vue de la perfection, des conseils donnés pour la pratique du détachement, de la fidélité et de la générosité, enfin du dernier livre sur les richesses de l'âme, « livre qui ne peut manquer de faire apprécier les deux trésors du chrétien : la sainte Eucharistie et la Très Sainte Vierge. » Nous avons tenu à citer ou à résumer cette lettre de l'évêque de Coutances, parce qu'en louant l'ouvrage elle en fait connaître le plan et l'économie. Un tel livre ne peut être que très utile à toutes les âmes.

— L'âme du prêtre doit surtout être un foyer d'amour de Dieu, et ses aspirations doivent tendre toujours à une sainteté plus parfaite. Le P. de Laage offre à ses frères dans le sacerdoce des considérations excellentes, bien capables de réchauffer en eux *le Zèle sacerdotal*. Si la sainteté est toujours nécessaire, elle l'est bien davantage dans les temps difficiles que traverse aujourd'hui l'Église. Mgr Pie écrivait en 1849 : « Les circonstances sont impérieuses, les jours sont comptés. De l'action du sacerdoce dépend en ce moment l'issue de la crise. Si le prêtre ne transforme pas la société, il faut désespérer de l'avenir. » Ces paroles sont encore plus vraies à l'heure où nous sommes, précisément à cause même des obstacles plus nombreux et plus graves qui s'opposent à l'action du prêtre. « Proposer au zèle sacerdotal les motifs qui doivent l'exci-

ter, indiquer les moyens de faire le bien et les obstacles qui pourraient diminuer l'efficacité des divers ministères, » tel est l'objet du livre du P. de Laage. Ce livre se divise en deux parties, la première consacrée à la vie sacerdotale, la seconde aux vertus sacerdotales : c'est là, en effet, tout le prêtre, qui doit se rappeler toujours et comment s'exercent ses fonctions, et comment se pratiquent ses devoirs.

— *Le Carnet d'un moine* — quoi que semble faire entendre son titre — s'adresse à toutes les catégories des fidèles : c'est le livre d'un saint religieux qui, contemplant de loin le monde, veut rendre à tous ceux qui habitent le monde le service de leur en faire connaître le danger et de leur inculquer le désir d'une vie chrétienne. « Va, dit-il, va, petit carnet ; va te faire lire dans le monde...., confident isolé des pensées d'un pauvre moine sur le monde...., va maintenant porter ces pensées à quelque âme de bonne volonté qui y trouvera peut-être un encouragement dans le bien. Deux parties seulement dans cette œuvre : la première sur la vie chrétienne; la seconde sur saint Benoît, modèle de la vie chrétienne. Dans l'une et dans l'autre, ce sont des pensées brèves, concises, saisissantes; le lecteur en prend chaque fois ce qu'il en veut, selon ses besoins, selon son goût; il lui en reste toujours quelque chose qui le frappe, le pénètre, le touche. Malgré leur éloignement du monde et leur inhabileté apparente, ces moines ont le secret d'arriver jusqu'à l'âme et de s'en faire écouter ! « Va donc, va, petit carnet, va te faire lire dans le monde. »

— *Le Grand Almanach de la vie et des vertus chrétiennes* se propose le même but que le *Carnet d'un moine ;* il en diffère par la méthode. Regrettons d'abord le mot « d'almanach, » que nous trouvons ici trop vulgaire et peu en harmonie avec les graves matières que contient le livre ; ce titre n'est pas fait pour rendre le livre sympathique, et nous-même avons éprouvé, la première fois que nous l'avons lu, un sentiment de déplaisir et même de défiance. Heureusement, il est convenu qu'il ne faut pas tenir compte de la première impression. Le sous-titre, du reste, corrige bien avantageusement le titre, et quand on parcourt l'ouvrage, on y trouve partout « des fleurs spirituelles cueillies dans le parterre de l'Église. » Le dessein de l'auteur est original : c'est déjà un mérite auquel vient s'ajouter celui d'une exécution irréprochable. L'œuvre prendra plusieurs années, et chaque année les lectures destinées à sanctifier les loisirs du presbytère, du foyer, varieront avec les diverses séries de personnages dont les œuvres seront appelées à fournir tour à tour ces lectures. L'année 1892 est l'année des Pères et des docteurs. L'auteur choisit donc parmi les saints de chaque mois le Père ou le docteur qu'il veut interroger, et pendant ce mois, c'est un extrait des œuvres de ce docteur ou de ce Père qu'il nous offre à lire chaque jour. En janvier, c'est saint François de Sales, en février saint Jean Chrysostome, en mars

saint Thomas d'Aquin, etc. Chaque saint est accompagné d'un résumé de sa vie. Nous pensons que cette méthode peut avoir son intérêt et son utilité; nous sommes donc heureux de recommander à nos lecteurs « ces fleurs spirituelles cueillies dans le parterre de l'Église. »

— Malheureusement il est encore trop d'âmes qui aux « parfums » de la vie chrétienne s'obstinent à préférer les « odeurs » de la vie mondaine. Nous leur recommandons, à celles-là, le livre du Vénérable Sarnelli sur *la Vie mondaine et ses périls*. Que d'utiles et sages conseils dans cet ouvrage! Que de paternels avertissements! Donnons quelques titres de chapitres : L'esprit du monde est contraire à celui de Jésus-Christ; De l'esclavage de la mode; Incompatibilité des exigences de la mode et de l'esprit chrétien; Des réunions et des fêtes; Des conversations mondaines; Des mauvaises lectures; Des préjugés du monde, etc. C'est l'objet d'une première partie. La seconde contient des conseils aux parents sur l'éducation des enfants. Et quand furent-ils plus nécessaires qu'à ce jour où le père et la mère semblent vouloir se désintéresser de l'éducation religieuse de leurs enfants? Le Vénérable Sarnelli écrivait ces pages au siècle dernier : on les dirait inspirées par les circonstances actuelles. Combien il serait à désirer qu'un exemplaire de cet ouvrage se trouvât dans chaque famille! Mgr l'évêque de Nancy, en l'approuvant, déclare formellement que ce livre, qui « démontre les périls et les conséquences désastreuses de la vie mondaine, donne en même temps pour les combattre d'excellents conseils; il le recommande aux fidèles de son diocèse. »

30-35. — Piété. — On sait les fruits précieux et abondants qu'ont produits dans les âmes les *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola. Ils s'accommodent à toutes les conditions et à tous les états, aux gens du monde comme aux personnes pieuses, aux religieux comme aux prêtres séculiers. C'est à ces derniers que les appliqua, au XVIIe siècle, le P. Antoine Maffei, sous forme de *Méditations* et *Considérations* pour une retraite annuelle de dix jours, et, depuis cette époque, les bienfaits de ces saints exercices n'ont cessé de se renouveler avec les années. L'excellent religieux en avait fait personnellement l'expérience. Appelé plusieurs fois par le cardinal Lanti à Urbino et à Pesaro pour donner les exercices spirituels à son clergé, le P. Maffei « laissa chaque fois dans les cœurs de ses auditeurs un plus grand amour pour Dieu et une connaissance plus claire de ce monde : deux points et comme deux pôles sur lesquels il faisait tourner l'ensemble des Exercices. » Le livre s'ouvre par des *Avis* aux ecclésiastiques qui vont faire les exercices spirituels, par un horaire des exercices de la retraite, par des méthodes pour la méditation et l'examen de conscience, etc... Puis viennent vingt méditations sur le péché, les fins dernières, la vie cachée et publique de Jésus, la Passion, le Paradis et l'amour de Dieu. A la suite se groupent vingt-deux considérations sur les diverses obligations des ecclésiastiques

et le livre se ferme sur une exhortation pressante à la persévérance. Nous devons remercier le P. Michel, de la Compagnie de Jésus, d'avoir traduit de l'italien en français ce remarquable ouvrage de son éminent confrère : le style en est si naturel qu'on croirait ce livre composé en notre langue : la phrase a la brièveté, la clarté, l'harmonie, qui sont l'apanage à peu près exclusif de notre belle langue française.

— La piété n'est pas moins nécessaire aux fidèles qu'aux prêtres. Il faut donc favoriser le plus possible les ouvrages qui peuvent aider même les personnes du monde à pratiquer la piété. Le *Manuel complet* des frères et des sœurs du tiers-ordre de la pénitence de Saint-François d'Assise est le guide le plus sûr parce qu'il est le plus autorisé pour conduire les âmes dans la pratique de la vie chrétienne : en nous fixant sur l'origine et la nature de ce tiers-ordre, sur les indulgences et les privilèges dont il jouit, il nous amène insensiblement à désirer en connaître les règles qu'il nous explique et qu'il aboutit à nous faire aimer. Il continue en nous rappelant les diverses cérémonies du tiers-ordre, et, sous forme d'appendice, il nous instruit sur tout ce qui concerne le cordon de Saint-François, la couronne franciscaine et autres pratiques de dévotion.

— *Giornata del Cristiano* se propose aussi la sanctification des personnes qui vivent dans le monde. Ce petit opuscule en italien renferme, d'abord, la prière du matin, quelques pratiques quotidiennes, la prière du soir; la préparation à la confession et à la communion, puis l'ordinaire de la messe, la visite au Saint Sacrement, la méthode pour faire le Chemin de la croix et pour réciter le saint Rosaire, les litanies de saint Joseph et quelques autres formules de prières. Plus haut c'était l'exhortation à la vie chrétienne ; ici c'en est la pratique.

— *Les Pieux Exercices en l'honneur de sainte Anne et de saint Joachim* sont des pratiques particulières qui peuvent aussi contribuer beaucoup à la sanctification des fidèles. Nous n'avons pas à répéter, à propos de cette nouvelle édition, ce que nous avons dit de ce petit livre : nous le recommandons de nouveau aux vrais serviteurs de Marie, qui ne sauraient être que très agréables à la Mère de Dieu en honorant d'une manière particulière son père et sa mère.

— *Le Paroissien romain* de la société Saint-Jean vient combler une lacune dont un grand nombre de fidèles avaient raison de se plaindre. Sous un format relativement réduit, il contient en caractères très nets et très gros toutes les prières usitées et tous les offices des dimanches et des fêtes. Les livres plus mignons, presque microscopiques, peuvent être de mode auprès de certaines personnes qui tiennent à dissimuler leur Paroissien quand elles vont à l'église ou qui en font même un objet de pure vanité ; le Paroissien que nous annonçons satisfera pleinement les fidèles vraiment sérieux et avides de se familiariser avec le culte de leur

religion. D'ailleurs, le volume peut comporter les reliures les plus variées, depuis la plus modeste jusqu'à la plus luxueuse, et le goût de chacun peut s'allier ainsi avec la satisfaction de la piété.

36. — Histoire. — Nous terminerons notre compte rendu par *El compendio de historia sagrada* du chanoine J. Knecht, livre que vient de publier D. Vicente Orti y Escolano. C'est un véritable et complet abrégé de l'histoire sainte depuis la création jusqu'à la résurrection de Notre-Seigneur : abrégé très clair, très précis, qui n'omet aucun des faits principaux et intéressants de cette histoire. Il a encore l'inappréciable avantage d'accompagner presque chaque fait d'une image ou gravure qui le rend plus sensible et plus facile à se perpétuer dans la mémoire de l'enfant ; toutes ces images sont irréprochables à tous les points de vue. Ce livre fait partie de la bibliothèque espagnole pour l'enseignement religieux : peut-être serait-il avantageux qu'une traduction le fît passer parmi nos livres français de propagande et d'instruction chrétienne.

F. Chapot.

THÉOLOGIE

Dictionnaire de la Bible, publié par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Fascicule I. A-Ainesse. Fascicule II. Ainesse-Animaux. Paris, Letouzey et Ané, 1892, in-4 de 160 et 144 p. à 2 colonnes. — Prix du fascicule : 5 fr.

Les diverses branches du savoir qui se rapportent à l'étude de la Bible ont fait dans notre siècle d'étonnants progrès ; après avoir donné des armes à l'attaque, elles ont fourni un appui considérable à la défense et les renseignements les plus utiles pour l'intelligence du texte sacré. L'heure était venue de présenter au public les résultats de tant de travaux remarquables qui ont paru sur ces matières si multiples et de les mettre à la portée de tous en les réunissant et en les condensant dans un dictionnaire encyclopédique. Nul n'était mieux préparé que M. Vigouroux pour un travail de ce genre, nul n'était mieux placé pour grouper tous les collaborateurs que réclame une si vaste entreprise.

Le nouveau *Dictionnaire de la Bible* paraît en fascicules dont chacun contient la matière de quatre volumes in-12. L'ouvrage entier en comptera vingt; nous venons d'examiner les deux premiers. Tous les articles qu'ils contiennent sont rédigés avec sobriété, netteté, compétence. Leur étendue est proportionnée au sujet ; la partie bibliographique y est très soignée. Nous signalerons, dans le premier fascicule, l'article du regretté P. Corluy sur les *Actes des apôtres*, celui de M. Batiffol sur les *Actes apocryphes* et les deux articles sur Adam. Les origines de l'humanité doivent en effet être envisagées au point de vue historique et au point de vue scientifique. Le premier a été traité par M. Palis, le second par M. l'abbé Hamard. En vingt-cinq colonnes,

M. l'abbé Hamard résume admirablement toute une vaste doctrine en réponse aux questions suivantes : 1. Le premier homme fut-il un intermédiaire entre l'animal et l'homme actuel? — Fut-il un sauvage? — 2. A quelle époque fit-il son apparition? Dans le second fascicule, nous mentionnerons comme spécialement remarquables les articles de M. Vigouroux sur l'alphabet hébreu et sur les versions allemandes et anglaises de la Bible, puis, au mot *Ame*, la savante dissertation de M. l'abbé Vacant. Les noms de l'âme dans la Bible, la doctrine de la Bible sur la nature, l'origine et la destinée de l'âme humaine, telles sont les divisions de ce beau travail. Les développements progressifs des enseignements bibliques sur la destinée de l'âme y sont exposés avec une grande clarté, grâce à la judicieuse distinction que fait l'auteur entre les données qui concernent le fait et celles qui concernent le *comment* de la sanction.

Les éditeurs n'ont rien négligé de ce qui peut contribuer au succès de ce magnifique ouvrage. Le texte est parfaitement imprimé. Des planches nombreuses, dont quelques-unes hors texte, donnent la vue des lieux, le plan des villes, les reproductions des monuments antiques, les facsimilés des manuscrits, les spécimens de la faune et de la flore biblique. L'exécution est parfaite.

Nous appelons de tous nos vœux la continuation de cette belle et importante publication. LAMOUREUX.

JOSEPHI FESSLER *quondam episcopi S. Hippolyti* **Institutiones Patrologiæ** *quas denuo recensuit, auxit, edidit* BERNARDUS JUNGMANN, prof. ord. in Univ. Lovaniensi. T. II pars prior. Œniponte, Rauch; Ratisbonae, Pustet, 1892, in-8 de 447 p. — Prix : 4 fr. 50.

Nous parlions à cette même place, il y a quelques mois, de l'excellent manuel de patrologie que le chanoine Jungmann, de Louvain, a eu l'heureuse pensée de rééditer en tenant compte des progrès journaliers de la science. La première partie du second volume a récemment paru : elle comprend la fin du IVe siècle et le commencement du Ve ; c'est la grande époque de saint Éphrem, de saint Jean Chrysostome, de saint Jérôme et de saint Augustin. Les Saintes Écritures n'ont jamais été traitées avec un respect plus grand ni un amour plus profond que par ces génies dont l'étude persévérante n'était soutenue par aucune ambition vulgaire, mais tendait uniquement à honorer l'Église et à édifier le prochain. Ici encore, comme précédemment, le savant éditeur, tout en s'attachant à conserver à l'œuvre de Mgr Fessler le caractère spécial qui la distinguait, n'a pas craint de réduire un peu les pages réservées aux écrivains ecclésiastiques de second ordre, pour donner plus d'ampleur aux chapitres consacrés aux Pères de l'Église. Nous n'avons pas besoin d'insister sur le soin avec lequel ont été étudiés les écrits immortels de l'ermite de Bethléem et de l'évêque d'Hippone, il nous

suffira de dire que ce second volume, dont nous espérons voir bientôt la dernière partie, promet de n'être pas inférieur à celui qui l'a précédé. La méthode suivie est demeurée rigoureusement la même, et le résultat des nouvelles publications scientifiques dont l'éditeur n'aurait pu profiter prendront place dans un appendice qui terminera l'ouvrage.

G. Péries.

Dogmengeschichte. I. Band : *Vornicänische Zeit.* Von Dr. Joseph Schwane, Hausprälat Sr. Heiligkeit des Papstes, o. ö. Professor der Theologie an der Kgl. Akademie zu Munster. Zweite, vermehrte und verbesserte Auflage. Freiburg, Herder, 1892, in-8 de 572 p. — Prix : 9 fr. 40.

Trente ans se sont écoulés depuis la première édition de la *Dogmengeschichte*, et l'éminent professeur de Munster a continué à consacrer sa vie aux études théologiques, revisant sans cesse et perfectionnant son œuvre, la tenant au courant de tous les travaux de valeur et des plus récentes conquêtes de la science. La mort est venue prématurément le frapper, mais le fruit de sa longue expérience et de ses consciencieux labeurs ne sera pas néanmoins perdu. L'histoire des dogmes va prendre place dans la « bibliothèque théologique » que compose avec un si grand soin la maison Herder de Fribourg, et la nouvelle édition en est confiée à un professeur de valeur qui en surveille l'impression. Le premier volume, qui vient de paraître, renferme les quatre traités suivants : 1° Histoire du développement du dogme, à propos de Dieu, de la Trinité, de la Création ; 2° Les dogmes christologiques dans la période qui a précédé le concile de Nicée ; 3° Développement des dogmes anthropologiques jusqu'à Nicée ; 4° Dogmes relatifs à l'Église, à la Primauté, aux sources de la foi, aux Sacrements. Un index que nous aurions souhaité plus développé termine le volume. La dogmatique occupe aujourd'hui en France dans l'enseignement théologique une place un peu trop exclusive et nous laissons dans l'ombre le côté historique, qui a cependant une si grande importance : le temps est venu d'accorder un rôle plus large à l'histoire ecclésiastique et à la patrologie dans les cours de nos grands séminaires, sous peine de demeurer inférieurs à nos devoirs au milieu du mouvement scientifique de l'heure présente. Pour entrer dans cette voie, nous ne croyons pas qu'on puisse suivre un meilleur guide que le docteur Schwane.

G. Péries.

Dogma and the Church of England, by A.-J. Fitzroy. London, W. Blackwood, 1891, in-8 de xxiii-279 p.

M. Fitzroy reconnaît deux grandes écoles dogmatiques : l'école biblique et l'école traditionnelle, et il semble faire assez peu de cas des subtilités métaphysiques sur lesquelles ces deux classes de théologiens font reposer les espérances de notre bonheur futur. Ce qui le choque surtout,

c'est que chez eux la morale s'appuie encore sur le dogme. En face de ces écoles il nous montre les sectes positivistes pour lesquelles la véritable religion consiste à pratiquer une facile et libérale philosophie, ne reconnaissant aucune vérité comme essentielle au salut. Nulle doctrine, nulle observance cérémonielle n'a été, suivant ces chrétiens d'un nouveau genre, imposée par le divin fondateur de la Religion ; il a simplement exigé qu'on vécût comme lui-même dans la pratique de la charité et de l'abnégation. L'auteur essaie une voie moyenne qui, nous le craignons bien, ne tardera pas à rejoindre cette dernière route si large et si commode, et il rêve de rendre à la conduite morale sa place véritable en substituant une raisonnable philosophie aux assertions théologiques. On jugera de sa doctrine par les lignes suivantes qui terminent la déclaration de principes dont nous venons de citer les lignes principales : « Si le christianisme de l'avenir possède un *Credo*, ce sera un dogme simple, flexible et rationnel comme celui-là. » En deux mots, Réville, Renan, Hatch, sont les guides et les maîtres de l'écrivain anglais, et l'extension de la *Broad Church* son but. Ainsi plus de liens théologiques, et la morale dominant tout dogme, telle est l'idée dont il va tracer la genèse, le développement progressif et la permanence dans les écrits et les discours d'anglicans plus ou moins célèbres. Nous ne citerons pas les vingt-cinq théologiens protestants qu'il étudie tour à tour, nous nous bornons à signaler J.-W. Colenso et Edwin Hatch, dont le nom est plus connu chez nous. Pour terminer ce rapide aperçu qui laisse entrevoir l'humiliation et la décrépitude de l'esprit chrétien dans l'Église d'Angleterre, nous ne pouvons mieux faire que de rapporter la conclusion de l'auteur : « Mon but, dit-il, a été de démontrer que l'Église d'Angleterre est intrinsèquement non-dogmatique. Si ce fait est reconnu, elle vivra.... sinon, elle doit mourir ! » Nous nous permettrons de modifier quelque peu l'arrangement des expressions qu'on vient de lire, et de dire à notre tour : l'Église schismatique, retranchée de l'union vivifiante par la corruption morale d'un monarque, succombera fatalement, parce qu'elle ne repose plus sur le dogme, et que sans dogme toute religion et toute morale sont condamnées à disparaître. G. Péries.

Nomenclator literarius recentioris theologiæ catholicae, *theologos exhibens quæ indè a concilio Tridentino floruerunt, ætate, natione, disciplinis distinctos.* T. I, edidit et commentariis auxit H. Hurter, S. J. Editio altera. Œniponte, Libraria academica Wagneriana, 1892, in-8 de xiv-630 p. — Prix : 15 fr.

L'histoire littéraire de la théologie, depuis le concile de Trente, n'a pas encore été écrite, mais cette entreprise sera singulièrement facilitée par un travail préparatoire d'une aussi réelle valeur que celui du savant P. Hurter. La première édition de ce livre, qui témoigne déjà de recher-

ches immenses, a toujours été entourée par les critiques et les travailleurs d'une estime bien méritée, la seconde rencontrera un accueil non moins favorable : il suffira pour s'en convaincre de constater que presque à chaque page des retouches et des augmentations ont été faites. On conçoit de quelle importance il est d'avoir sous la main un tableau exact et détaillé des auteurs classés par ordre chronologique et suivant les pays où s'est exercée leur activité intellectuelle. Cette seule répartition suffit déjà pour indiquer les fluctuations scientifiques et pour découvrir la trace des préoccupations spéciales auxquelles répond le caractère varié des différents ouvrages. L'auteur s'est arrêté à six chefs spéciaux dans la classification des matières : 1° Théologie scolastique ; 2° Polémique et théologie positive ; 3° Écriture sainte ; 4° Patrologie ; 5° Histoire ecclésiastique (archéologie, hérésies, *acta sanctorum*, histoire littéraire) ; 6° Théologie pratique (droit canon, morale, pastorale, liturgie, mystique). Il était impossible de songer à indiquer toutes les œuvres et toutes les éditions sans grossir démesurément et inutilement cette nomenclature ; le P. Hurter a donc fait un choix de celles que leur utilité, une véritable érudition, ou des circonstances particulières rendaient plus remarquables. Une table chronologique, un index très complet des auteurs et un autre des matières, complètent de la façon la plus heureuse cet excellent recueil bibliographique. Nous attendons impatiemment le second volume, qui doit incessamment paraître. G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

De las formas de gobierno *anté la ciencia jurídica y los hechos*, por D. Damian Isern. Madrid, Hernandez, 1892, in-12 de xiv-398 p. — Prix : 5 fr.

Des publicistes notables, dit l'auteur, en Angleterre, en France, en Italie, aux États-Unis, en Allemagne, ont discouru sur la matière. Les grandes erreurs qui ont obscurci l'effort intellectuel tiennent à une même cause : de ce que les uns se seraient attachés seulement à la partie subjective, et les autres à l'objective. Il faut aussi considérer trois époques, le passé, le présent et l'avenir.... Pour n'avoir pas eu présentes à l'esprit toutes les exigences de la réalité, Le Play et Jean Reynaud sont arrivés à déduire des conclusions différentes des mêmes faits.

M. Isern possède une connaissance approfondie des travaux de ses devanciers : il sait les comparer et les apprécier. Le volume que nous annonçons est le premier de cette importante publication, dont nous attendrons le complément pour porter un jugement raisonné.

A la fin du chapitre consacré à la monarchie absolue, nous rencontrons avec satisfaction une citation aussi nette que juste de Saavedra Fajardo : « Ne peut être heureux l'empire dont le gouvernement est

absolu et arbitraire, et ceux qui, par une vile adulation, ont donné à l'autorité de leurs princes une extension illimitée, rompant avec un des principes fondamentaux de la souveraineté, à savoir la sécurité et la prospérité de l'empire, et, pour ce qui touche à l'Espagne, avec les lois primitives et les pactes essentiels à la constitution originelle de ses royaumes, lesquels devaient avoir et eurent toujours une part dans le gouvernement par le moyen de leurs Cortès générales, soit par le conseil, soit en exerçant une véritable autorité souveraine, relativement à ces causes dont la solution importait à la prospérité de la monarchie » (p. 60).

Voilà de ces faits constants qu'il faut jeter sans cesse à la face des détracteurs systématiques des temps chrétiens. La poésie populaire a enregistré ces faits avec autant de précision et d'autorité que les documents historiques. Le roi Alphonse peut exiler le Cid ; mais il ne pourra confisquer les biens que si les Cortès l'y autorisent. Charlemagne n'est pas plus absolu dans la *Chanson de Roland :*

Par cels de France voelt il del tut errer.

Les dernières lignes du volume vont nous montrer dans quel esprit l'ouvrage est écrit : « La théorie positiviste n'est certainement pas nouvelle. Il y a eu déjà des peuples et des nations qui ont vécu comme si, en l'homme, il existait seulement le corps, la matière, la partie animale. Et quel en a été le résultat presque toujours immédiat? Qu'ils se sont livrés aux joies du corps, de la matière, de la partie animale; que peu à peu a disparu ce qui élève les nations au-dessus de la matière et de la partie animale ; que la corruption s'est emparée de gouvernants et gouvernés et que les héros d'un autre âge ont été balayés de la face de la terre avec la même facilité qu'on balaie un tas d'ordures. » A. D'AVRIL.

BELLES-LETTRES

Bibliography of the Algonquian language, by M. JAMES-CONSTANTIN PILLING (Publié par la *Smithsonian institution*). Washington, Government Printing office, 1891, in-4 de 614 p.

Nous n'avons pas à énumérer ici tous les services que la Smithsonian Institution a déjà rendus au point de vue des études américaines. Ses splendides publications sont suffisamment connues non seulement des érudits, mais encore de tous les bibliophiles. Parmi les travaux les plus utiles qu'elle ait, jusqu'à ce jour, entrepris, il convient de citer l'impression de bibliographies concernant les langues indigènes de l'Amérique du Nord. Le docte M. J.-C. Pilling, qui s'est réservé cette tâche à la fois si ardue et si intéressante, s'en acquitte, on peut le dire sans exagération, de la façon la plus méritoire. Déjà, il nous a donné le résumé de tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur les dialectes des familles Esquimaude et Siousse. On est réellement émerveillé en considérant la somme énorme

de recherches nécessaires pour mener à bonne fin une pareille œuvre. La bibliographie algonquine qu'il nous donne aujourd'hui est plus digne encore, s'il est possible, que ses précédentes publications, d'attirer l'attention du monde savant. Rien de ce qui se rattache à son sujet n'a été omis. Il ne s'en tient pas à nous fournir simplement le titre de chaque ouvrage et la date de sa publication : toutes les indications propres à guider le lecteur y sont données d'une façon succincte, sans doute, mais, en même temps, aussi complète qu'il en peut être besoin. Les plus humbles sources de renseignements ne sont point négligées et souvent l'auteur a dû parcourir des volumes entiers pour en extraire quelques lignes, quelques phrases se rapportant à la matière par lui traitée. En outre, un grand nombre de fac-similés de la plus scrupuleuse exactitude, tirés, la plupart, des premiers livres qui aient été écrits dans les dialectes indigènes, ajoutent encore à la valeur de l'ouvrage. Notre auteur a même eu soin de reproduire les syllabaires et alphabets inventés tout exprès, à une époque plus récente, par plusieurs missionnaires tant catholiques que protestants, pour écrire les langues de leurs néophytes. A coup sûr, le nombre des systèmes graphiques actuellement en vigueur sur la surface du globe semble bien suffisant, et nous ne comprenons guère l'utilité qu'il peut y avoir à en créer de nouveaux. Il n'en est pas moins vrai que ces tentatives méritent d'être citées dans l'histoire de l'écriture et nous ne pouvons que savoir gré à M. Pilling de les avoir portées à la connaissance des linguistes et des ethnographes. Somme toute, la bibliographie algonquine, ainsi que celles qui l'ont précédée, devront être consultées sans cesse par quiconque s'occupe de la philologie du nouveau monde. M. Pilling n'a fait, nous dira-t-on, qu'une œuvre de compilation et son travail ne contient point de recherches originales. De pareilles compilations, faites avec tant de soin et de sentiment des besoins scientifiques, valent plus à nos yeux que bien des recherches d'une érudition plus ou moins sérieuse, et ce sera un véritable honneur pour notre auteur que d'avoir pu les mener à bonne fin. COMTE DE CHARENCEY.

Le Mystère de la Passion représenté dans les montagnes de la Bavière, traduit par ÉMILE PARIS avec l'autorisation et sous le patronage du curé d'Oberammergau. Paris, P. Lethielleux, s. d., in-16 de XL-212 p. — Prix : 2 fr. 50.

Alexandre Hardy et le Théâtre français à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle, par EUGÈNE RIGAL, maître de conférences à la Faculté des lettres d'Aix. Paris, Hachette, 1890, in-8 de XXIV-715 p. — Prix : 15 fr.

Le Théâtre au XVIIe siècle. La Comédie, par VICTOR FOURNEL. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-18 de 416 p. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les vestiges subsistant à notre époque du théâtre chrétien du moyen âge, le plus curieux assurément est le mystère de la Passion, re-

présenté tous les dix ans à Oberammergau, dans la Haute-Bavière, par les habitants de cette localité, et qui jouit maintenant d'une célébrité européenne. A l'occasion de la dernière représentation, qui a eu lieu en 1890, Mme Émile Paris a publié un petit volume très intéressant, très instructif, et nous pouvons ajouter vraiment édifiant. Le fonds consiste dans une traduction française intégrale du texte du drame avec les indications scéniques nécessaires. Mais l'auteur y a joint une notice sur le mystère, dans laquelle elle s'est attachée à renseigner le lecteur français sur les origines, les circonstances, le caractère de la représentation d'Oberammergau, et où elle a reproduit quelques-unes des appréciations auxquelles le mystère a donné lieu. Elle a exprimé sous forme de « Conclusion, » avec un sentiment vif et profond de piété catholique, ses propres impressions. Sous le titre de « Renseignements divers » elle a enfin réuni des indications très utiles pour les voyageurs en Haute-Bavière, et en particulier pour les « pèlerins » d'Oberammergau. Son livre, très justement goûté en 1890, conserve un intérêt durable pour ceux qui ont assisté et, à plus forte raison, pour ceux qui n'ont pas assisté à la dernière représentation. Il nous offre un document très important d'histoire littéraire. Il est enfin une excellente préparation pour les personnes, et sans doute il en augmentera le nombre, qui se proposent ou se proposeront d'assister à la représentation future, qui tombera juste en 1900, coïncidant ainsi avec la fin de ce siècle.

Entre la chute des antiques mystères, proscrits en France en 1548 par arrêt du Parlement, et l'épanouissement avec Corneille et Racine de la tragédie classique française, s'étend une longue période de transition, plus intéressante au point de vue historique qu'au point de vue littéraire, et dont le théâtre d'Alexandre Hardy, cet infatigable et médiocre dramaturge, constitue, pour ainsi dire, l'une des étapes les plus importantes. Les productions subsistantes de Hardy étant devenues à peu près illisibles, tant elles sont pour nous ennuyeuses, il est heureux qu'un esprit robuste et courageux comme celui de M. Rigal se soit dévoué à étudier à fond la vie et les compositions, historiquement très curieuses, de ce Shakespeare ou de ce Lope de Véga sans génie. Son livre est une œuvre de dévouement littéraire en même temps que d'érudition solide et de vrai talent, et elle a considérablement enrichi la somme de nos connaissances. Elle sera, pour ainsi dire, désormais comme une forme nouvelle et plus vivante du sujet auquel elle se rapporte, car on la lira pour connaître Hardy, tandis qu'on ne lisait pas Hardy lui-même. — L'ouvrage de M. Rigal est partagé en quatre livres : I. La Vie (chapitre Ier. *Vie de Hardy* (1re partie). Les Comédiens de campagne et leurs poètes pendant les dernières années du XVIe siècle. — II. *Vie de Hardy* (2e partie). Un dramaturge aux gages des comédiens pendant les trente premières années du XVIIe siècle. — III. Pu-

blications des œuvres de Hardy; leur chronologie. — Livre II. L'État du théâtre (chapitre Ier. *Le Répertoire*). Changements apportés par Hardy dans le répertoire des représentations publiques. — II. *Le Théâtre, les acteurs, le public, l'organisation des spectacles.* Combien peu sont encouragés les instincts tragiques de Hardy. — III. *La Mise en scène.* Hardy poussé vers la tragi-comédie). — Livre III. Les Œuvres. (Chapitre Ier. Divisions et sources. — II. *Les Tragédies.* Préliminaires : la tragédie de Garnier et celle de Hardy. — Analyses. — III. Les pièces mythologiques. — IV. *Les Tragi-comédies.* Préliminaires. — Analyses. Section I. Tragi-comédies en plusieurs journées. — Section II. Tragi-comédies de sujet antique. — Section III. Tragi-comédies de sujet moderne. — Chapitre V. *Les Pastorales.* Préliminaires. — Analyses. — Chapitre VI. Les Pièces perdues.). — Livre IV. La Langue, le style et la versification. (Préliminaires. — Chapitre Ier. La Langue. — II. Le Style. — III. La Versification.) — La *Conclusion* de l'ouvrage est intitulée : *Histoire de la réputation de Hardy; considérations générales sur son théâtre; rôle joué par Hardy dans la suite de l'histoire du théâtre français.* — Le livre de M. Rigal est précédé d'une *Bibliographie* détaillée et suivi de six *notes* complémentaires en *appendice.*

L'histoire du théâtre français au XVIIe siècle, si redevable au livre dont nous venons de parler, aura aussi de très grandes obligations à M. Victor Fournel, l'un des hommes de France qui la possèdent le mieux, et dont l'érudition est d'aussi bon aloi que son talent d'exposition ou sa verve de conteur. Le volume qu'il vient de donner au public est consacré à la *Comédie.* On y trouve d'abord une étude sur « la Comédie avant Molière, » qui rappelle, pour ainsi dire, sur la scène où ils ont passé et parfois réussi jadis, bien des noms et des œuvres oubliés. On y lit ensuite une étude, plus curieuse et plus instructive encore, sur « les types de la vieille comédie, » le capitan ou matamore, le parasite, le pédant, la femme d'intrigue, la nourrice, le valet, avec leurs variétés et leurs métamorphoses. L'étude consacrée à *Molière* est l'une des meilleures que nous connaissions, plutôt indulgente, mais pleine de bon sens, sans vains raffinements et sans idolâtrie déclamatoire. Les mêmes qualités de justesse de goût, de naturel et de sens critique, se retrouvent dans les pages consacrées à « la comédie contemporaine de Molière » et dans le travail étendu sur « les successeurs de Molière, » divisé en quatre chapitres : I. Edme Boursault. II. La Monnaie de Molière : Baron. Brueys et Palaprat. Dufresny. III. Un Cadet de Molière : Regnard. IV. Un Vaudevilliste au XVIIe siècle : Dancourt. — Le public lettré fera bon accueil à ce volume, qui sera prochainement suivi de deux autres consacrés, le premier à la tragi-comédie et à la pastorale, le second à la tragédie au XVIIe siècle.

Marius Sepet.

Trois années de théâtre, 1883-1885. — Autour de la Comédie française, par J.-J. Weiss. Paris, Calmann Lévy, 1892, gr. in-18 de IV-328 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait quel fut le succès des feuilletons de critique théâtrale que Weiss donna au *Journal des Débats;* ils alimenteront quatre volumes dont le premier vient de paraître. Il eût été grand dommage de ne pas réunir ces excellents articles; le temps n'a rien fait perdre de leur attrait à ces pages écrites dans une belle prose, si nette, si claire, à ces jugements ingénieux où les œuvres dramatiques contemporaines, et souvent celles d'autres époques, sont appréciées avec autant de goût, de tact, que le jeu des acteurs chargés de les interpréter. Ce n'est point de la critique terre à terre que faisait Weiss. Doué d'un esprit humoristique, il ne craignait pas d'aborder des questions qui auraient pu sembler hors de son sujet et c'est bien là ce qu'indique le titre donné à ce tome : *Autour de la Comédie française.* Mais ces digressions se produisent si naturellement qu'elles ne dérontent jamais l'attention du lecteur, charmé de tous ces aperçus, de toutes ces pensées justes ou fines qui transforment le critique en auteur original. Weiss, on le voit à chaque page, était fort instruit et étendait ses lectures beaucoup plus loin que ne l'exigeait la tâche dont il s'acquittait si bien. Donnons-en une preuve. Ayant à parler d'une reprise du *Légataire*, de Regnard, il rappelle une anecdote qui passait pour avoir donné lieu à cette pièce et cite « une revue catholique, intéressante et curieuse, qui mériterait de n'être pas lue seulement par ses paroissiens, la *Revue des questions historiques* » (p. 284), où avait été ébranlée la légende accréditée. On ne s'attendait guère à voir citer ce savant recueil à propos d'une comédie de Regnard.

Le volume qui suivra celui-ci : *A propos de théâtre*, traitera du théâtre en général. *Le Drame historique et le drame passionnel*, tel sera le titre du troisième tome. Enfin, dans le quatrième seront passés en revue les *Théâtres parisiens.* Une table alphabétique des personnages mentionnés termine très utilement ce premier volume. Th. P.

Malherbe et la Poésie française à la fin du XVIe siècle, par Gustave Allais, maître de conférences à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. Paris, Thorin, 1892, in-8 de 425 p. — Prix : 6 fr.

Malherbe n'occupe pas dans ce livre une place aussi grande que pourrait le faire supposer le titre choisi par M. G. Allais. D'autres poètes, ses précurseurs ou ses contemporains : Desportes, du Perron, Bertaut, Gilles Durand, Vauquelin de la Fresnaye, forment comme un cortège à l'homme dont Boileau a, dans un célèbre hémistiche, annoncé l'heureux avènement. Leurs œuvres sont étudiées avec soin, mais M. Allais, comptant sur l'érudition ou la mémoire de ses lecteurs, donne de ces œuvres des citations trop courtes et trop tronquées. De ce groupe

Malherbe se détache de temps en temps pour attirer particulièrement l'attention de l'auteur, et l'on comprend mieux ce qu'il fut en le comparant à ses émules. M. Allais définit bien le rôle rempli par Malherbe et la nature de son talent, qui peut être caractérisé par cette phrase de Buffon (p. 402) : « Le génie est une longue patience. » On se rend compte des procédés minutieux de Malherbe par les corrections qu'il faisait à ses vers : ces deux-ci fort médiocres (p. 364) :

Et ne pouvait Rosette être mieux que les roses,
Qui ne vivent qu'un jour,

devinrent sous sa plume scrupuleuse ces deux vers charmants :

Et Rose, elle a vécu ce que vivent les roses :
L'espace d'un matin.

M. Allais s'occupe à diverses reprises de la question des rythmes. Je ferai incidemment, à ce propos, pour ceux de nos lecteurs que cette question peut intéresser, une petite remarque. M. Allais attribue à Ronsard, comme on le fait généralement, la création d'une stance fort gracieuse que ce début suffira pour rappeler :

Bel aubespin florissant,
Verdissant
Le long de ce beau rivage....

Je rencontre déjà au XIVe siècle le même rythme chez Eustache Deschamps (*Œuvres*, t. IV, p. 227) :

Cent mille fois t'en gracie
Et mercie
Car j'ai de faire matière...

M. Allais n'a pas voulu ici entrer dans des détails biographiques sur les divers poètes dont il nous parle. C'eût été pourtant un moyen de donner plus de variété et de mouvement à son œuvre. Il est vrai que la vie de Malherbe, par exemple, est suffisamment connue et que le personnage n'est pas intéressant à voir de trop près, à en juger d'après le sobriquet qu'on lui avait donné au dire de Sauval (*Antiquités de Paris*, livre IV, p. 324) et les anecdotes de Tallemant des Réaux.

M. Allais, toutefois, ne néglige pas d'indiquer les événements au milieu desquels se sont produites les œuvres dont il nous entretient et de bien marquer l'influence de ces péripéties historiques. Un petit reproche : Pourquoi, dans ses citations, M. Allais a-t-il adopté l'orthographe moderne et remplacé les *o* par des *a* ?

JEAN DE VILLEMORY.

Les Grands Écrivains français. Boileau, par GUSTAVE LANSON. Paris, Hachette, 1892, in-12 de 366 p. — Prix : 2 fr.

M. G. Lanson (p. 182) constate que peu d'écrivains ont été aussi lus que Boileau. De son vivant même, il parut cent vingt-cinq éditions de ses

œuvres. Et à combien d'études biographiques et critiques n'ont-elles pas donné lieu ! En y songeant, il fallait un vrai courage pour recommencer une tâche bien des fois remplie. Impossible pourtant de laisser Boileau en dehors de la galerie ouverte aux grands écrivains français. M. Lanson a réussi à donner sur le poète un volume que de nouveaux aperçus rendent souvent intéressant. Il peint l'homme d'abord, de relations moins âpres qu'on pourrait le supposer. A tort toutefois, il lui fait un mérite (p. 41) de s'être réconcilié avec Boursault. Le beau rôle fut pour ce dernier, qui, sachant son ennemi littéraire malade, aux eaux et sans ressources pécuniaires, vint généreusement et aimablement lui ouvrir sa bourse. M. Lanson a écrit un excellent chapitre sur la poésie de Boileau; secouant bravement les jugements tout faits qu'on se passe de père en fils, mieux que ne l'ont fait ses prédécesseurs, il nous le fait apprécier dans toutes ses nuances. Il nous montre Boileau se rappelant surtout ce qu'il avait lu dans les anciens, ce qu'il avait vu autour de lui, s'appropriant tous ces souvenirs, les exprimant avec une justesse, une vérité qu'on ne reconnaît pas toujours, parce que bien des mots ont perdu les acceptions ou la force qu'ils avaient de son temps. Les chapitres suivants sont consacrés à la critique de Boileau ; là encore il y a des choses parfaites, mais trop souvent noyées, ce nous semble, dans des élucubrations psychologiques, esthétiques, métaphysiques, nécessaires peut-être pour que le volume s'engraissât du nombre de pages voulu, mais dans le labyrinthe desquelles le lecteur s'égare quelquefois. Chemin faisant, M. Lanson a rencontré la grande bataille entre les anciens et les modernes, il a eu le tact de ne pas s'arrêter longtemps à cet épisode souvent traité, mais en a exposé rapidement et clairement les détails essentiels et les résultats. A la fin de son livre M. Lanson examine quelle fut et quelle est encore l'influence de Boileau sur notre littérature. — Si, à propos de Boileau, il est permis de se montrer un peu puriste, je ferai remarquer à M. Lanson que l'on ne peut, je le crois, faire de « bonne société » (p. 187 et ailleurs) le synonyme de « bonne compagnie. » Une grande dame du dernier siècle, un peu pimbêche sans doute, disait : Parler de bonne société, c'est montrer qu'on n'est pas homme de bonne compagnie. Cette sorte d'apophtegme trop absolu recevrait du reste un démenti de l'élégante distinction avec laquelle le livre de M. Lanson est composé. J. de Villemory.

Lettres intimes de Stendhal. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18 de 335 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Grands Écrivains français. Stendhal, par Ed. Rod. Paris, Hachette, 1892, in-18 de 160 p. — Prix : 2 fr.

D'où viennent ces lettres? Qui a pris le soin de les publier? Aucune préface ne nous l'apprend ; on ne sait d'abord à qui elles sont adressées.

Quand, en les lisant, on s'aperçoit que Stendhal les écrivit à sa sœur, dont il loue tant l'intelligence et le caractère, on regrette de ne pas trouver quelques détails sur cette personne si distinguée. Quelques mots eussent été nécessaires aussi sur Stendhal lui-même, sur les circonstances qui de Grenoble l'avaient transporté à Paris, d'où la plupart de ces lettres sont datées. La première est de messidor an x, la dernière du 1er avril 1815, mais de nombreuses lacunes ont dû se produire dans cette correspondance. Beyle y apparaît un peu différent de ce qu'on se le représente d'après *la Chartreuse de Parme.* Il montre à sa chère Pauline une tendresse excessive. Il ne cesse de s'occuper de son instruction, de ses lectures. Il l'engage à bien apprendre le français, et, dans un des passages où il lui fait cette recommandation, il commet un solécisme qu'il répète souvent ailleurs, il désire qu'elle lise avec soin les pièces de Corneille : « Sur quoi, ajoute-t-il, je t'*observerai* que ce sont les bonnes qu'il faut lire. » On s'étonne de voir Stendhal mêler dans des sympathies hétéroclites *les Mystères d'Udolphe* à *Roland furieux* et à l'*Iliade* (p. 79). Il déteste Voltaire, qu'il traite de vieux coquin (p. 77), mais a la plus grande admiration pour Alfieri, qu'il qualifie de grand (p. 140). Le Tasse, malgré ce que Boileau appelait son clinquant, est un de ses poètes favoris, et, chose étrange, c'est justement ce clinquant qui l'enchante. La mort de Clorinde le fait deux fois pleurer abondamment (p. 239). Dans tout ce que Stendhal raconte à sa sœur, dans le choix des livres dont il lui propose la lecture, il y a parfois absence de tact et de « convenance, » ce qui ne l'empêche pas de donner à Pauline un très bon conseil et fort inattendu, celui de se confesser tous les mois (p. 197). En voyant que d'éloges Stendhal prodigue à sa correspondante, on regrette de ne trouver aucune de ses réponses. Elles auraient mis de la variété dans cet ensemble un peu monotone, où des doléances sur le manque d'argent, sur les retards que subit une modique pension impatiemment attendue, se mêlent à des dissertations philosophiques et littéraires souvent pédantes. On ne lit cependant pas sans plaisir ce volume, on aime à voir intimement un homme dont on exagère le talent, mais qui a un rôle dans l'histoire de notre littérature. Dans ces lettres, quelques réflexions judicieuses et bien exprimées révèlent l'auteur futur, on le devine aussi à certaines pages racontant des épisodes de la vie militaire, avec une netteté, une précision qu'on retrouvera dans *la Chartreuse de Parme.* Enfin il y a là de petits détails curieux sur la vie d'un homme à la mode en 1804 (p. 62), sur l'existence à Paris, le prix des hôtels, des voitures, des traiteurs (p. 250) ; mais ce qui donne le plus d'intérêt à ce volume, c'est de nous montrer un Stendhal un peu autre que nous ne pensions le rencontrer. Il est vrai que c'est un Stendhal jeune et qui ne restera pas tel que ses lettres le dépeignent.

— On peut être un peu surpris de voir Stendhal mis, par la collection

où paraît le volume de M. Ed. Rod, au nombre de nos grands écrivains. M. Rod pourtant ne lui assigne pas une telle place (p. 64), mais il a pensé qu'un auteur qui, à tort ou à raison, a de fanatiques admirateurs et dont les œuvres ont exercé et exercent encore une notable influence sur la littérature, n'était pas indigne d'être étudié, et cela nous a valu un livre écrit avec autant de talent que d'impartialité. M. Rod nous semble donner une idée assez juste de Beyle ; ce fut un isolé, isolé dans sa jeunesse, isolé au milieu des poètes et des prosateurs illustres des commencements de ce siècle, appartenant encore par quelques liens au siècle précédent ; en dehors du romantisme, personnage inquiet, vaniteux, continuellement « dupe de la crainte d'être dupe, » incohérent, sceptique et affectant une sécheresse, que démentent les lettres dont nous parlions tout à l'heure et qui ont paru trop tard pour que M. Rod ait pu, d'après elles, modifier quelques traits d'un portrait d'ailleurs soigneusement peint. Cet isolement qu'a bien remarqué M. Rod, « isolement entêté, robuste et non sans grandeur, est peut-être ce qui a conquis à Stendhal une sympathie ou même une admiration rétrospective. » Cette sympathie n'a cependant pas attendu jusqu'à nos jours pour se produire. Balzac, Mérimée, de son vivant même, lui en donnèrent des témoignages. Mais ils sont devenus bien plus vifs, bien plus nombreux dans ces derniers temps. Naturalistes et autres se le disputent comme un ancêtre. Cet engouement durera-t-il plus que celui que causait, il y a peu de temps, Restif de la Bretonne ? TH. P.

HISTOIRE

Monuments primitifs des îles Baléares, par ÉMILE CARTAILHAC. Mission scientifique du ministère de l'instruction publique. Toulouse, Édouard Privat, 1892, 2 vol. in-4. T. I. Texte, XI-180 p. avec 80 plans ou dessins. T. II. Album des planches, XII p. LI planches. — Prix : 50 fr.

En moins d'un an, les îles Baléares ont eu l'heureuse chance d'attirer l'attention d'un historien et celle d'un archéologue français. Heureuse chance ! car ni l'un ni l'autre n'ont failli à la tâche qu'ils se sont imposée. On a parlé déjà de l'œuvre magistrale de M. Lecoy de la Marche. L'ouvrage de M. Cartailhac est aussi une véritable révélation : c'est un tableau intime et des plus curieux de Majorque et de Minorque à l'âge de bronze.

Par ses travaux sur *les Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* et sur *la France préhistorique,* M. Cartailhac a été naturellement amené à étudier une dépendance ethnique de l'Espagne, voisine de la France. Le ministère de l'instruction publique, en le chargeant d'une mission gratuite aux Baléares, n'a fait que constater officiellement cette compétence. La connaissance des alentours du sujet était indispensable.

Aux Baléares, les pierres ne parlent pas, les paysans pas davantage ; par austérité religieuse ils ont fait table rase de leurs légendes, et par intérêt ils appliquent la même logique impitoyable aux monuments mégalithiques. M. Cartailhac aura sauvé au moins le souvenir d'un grand nombre de victimes dans cette moisson de phototypies et de photographies, de plans et de dessins, qu'il a faite.

Voici des grottes artificielles, non pas des nids d'aigles perchés dans la montagne comme ces antres habités par les troglodytes du Maroc, mais des grottes souterraines ou à ras de terre, spacieuses, commodes. La population vit cependant dans la crainte des coureurs de mer ; des tours à signaux ou *talayots* sont semées sur le rivage ; au moindre cri d'alarme du guetteur, les habitants se réfugient dans des acropoles aux remparts cyclopéens encore debout aujourd'hui. Dans ces étroites enceintes, les édifices se pressent et s'enchevêtrent, ne laissant point de place aux rues. Au-dessous sont creusées de véritables caves, surbaissées, obscures, réduits des pauvres ou étables aux bestiaux ; de larges dalles supportées par des blocs mégalithiques forment le plafond. Les tombeaux sont en forme de bateaux renversés, d'où le nom de *naus* ou *navetas* qu'on leur donne. Voici enfin les armes, les parures, les ustensiles en bronze du peuple.

D'où venait-il? Les *talayots* à double et triple étage, les *naus* funéraires font songer aux monuments de l'Afrique ou de l'Asie, pyramides d'Égypte, sarcophages phéniciens. L'art d'agencer les pierres, l'emploi de l'appareil régulier pseudisodome ou même isodome, l'usage de piliers de soutènement, sembleraient appartenir à une race méridionale habituée aux constructions en pierre et non aux races du Nord, qui bâtissaient en bois. Il n'en est rien. M. le docteur Verneau, qui a examiné les ossements exhumés des *navetas* majorcaines, a reconnu leur similitude avec les squelettes trouvés à Grenelle : même type brachycéphale, mêmes dimensions des ossements ; à la fin de l'âge de pierre, la race de Grenelle serait descendue vers l'Espagne, où elle a laissé des traces ; de là elle aurait passé en partie aux Baléares. La société dont M. Cartailhac nous a fait le tableau serait donc la société parisienne émigrée il y a trente siècles aux Baléares. C. DE LA RONCIÈRE.

Rivalité d'Eschine et de Démosthène, par A. BOUGOT, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. Paris, Bouillon, 1891, in-8 de 197 p. — Prix : 4 fr.

Les livres spéciaux sur Eschine et sur Démosthène ne manquent pas en France, et les éditeurs ou traducteurs de leurs discours, chacun à sa manière, n'ont pu s'empêcher de nous montrer aux prises ces deux fameux antagonistes de l'Athènes du IVe siècle. Cependant nous ne croyons pas que le sujet choisi par M. Bougot, tout intéressant qu'il fût,

ait tenté avant lui un de nos érudits. Sans parler de sa portée historique, les documents sont assez précis, assez abondants pour que l'on marche sur un terrain solide, et cependant, pour combler certaines lacunes, pour démêler la vérité au milieu de témoignages contradictoires, il faut une pénétration et un discernement peu ordinaires.

Disons tout de suite qu'à notre jugement l'historien l'emporte, chez l'auteur, sur le philosophe et sur l'écrivain. Les faits sont exactement relevés, ingénieusement exposés. Nous voyons au début Eschine et Démosthène diversement mais également favorisés par la nature, courant la même carrière et partageant à peu près les mêmes sentiments : peu à peu, d'émules qu'ils étaient, ils deviennent rivaux, et dès lors entre eux tout rapprochement n'est qu'apparent. Jusqu'au procès de Timarque, ils se menacent, il est vrai, beaucoup plus qu'ils ne s'attaquent : mais, à partir de ce moment c'est une guerre sans relâche, et d'autant plus implacable que chacun d'eux se sent chef de parti. Pour frapper leur adversaire, l'un et l'autre sont à l'affût des rumeurs les plus vagues, des griefs les plus contradictoires : il n'y a pas de soupçon, pas d'accusation dont ils ne se fassent les complaisants échos.

Sans doute, M. Bougot a raison de dire que dans ce conflit qui était celui de deux systèmes plus encore que de deux hommes, Eschine, partisan de la paix à tout prix avec le roi de Macédoine, s'est montré le politique à courte vue, tandis que Démosthène, si décidé dans ses idées malgré une certaine timidité dans l'action, nous apparaît à distance comme un véritable homme d'État, capable de sauver la Grèce, si la Grèce avait pu être sauvée. Néanmoins nous souffrons de voir l'un et l'autre des deux antagonistes recourir aux sophismes du parti pris et de la haine, aux yeux de laquelle qualités et défauts fournissent au même titre une perpétuelle matière à la satire. Dans ces plaidoyers passionnés il n'est question que de trahison, de félonie éhontée, d'ineptie notoire, de vénalité déshonorante. C'est que dans le monde païen la vengeance et les ressentiments personnels étaient choses parfaitement avouables, sans compter que ces duels d'invectives, ce renchérissement dans l'injure, amusaient les Athéniens, loin de leur déplaire. A l'heure actuelle, je connais un public qui, sous ce rapport, ne rappelle que trop le public athénien.

J'ai dit que dans le livre de M. Bougot la partie historique laissait peu à désirer. Cependant on se demande pourquoi le chapitre final, consacré au fameux procès de la Couronne, c'est-à-dire au véritable dénouement du drame, est un des plus courts de l'ouvrage ; pour ma part, je n'aurais pas résisté à la tentation d'opposer dans un dernier tableau la mort d'Eschine, expirant loin de sa patrie, d'où il avait dû s'exiler, et celle de Démosthène, s'empoisonnant à Calaurie, sur les degrés de l'autel de Neptune, après un suprême et inutile effort pour sauver l'indépendance

nationale. En outre, les citations empruntées aux discours des deux rivaux, si bien choisies qu'elles soient, ont l'inconvénient de faire défiler sous le regard du lecteur une série de noms propres, villes ou personnages, tout à fait inconnus.

Ce que je regrette, c'est que le philosophe ne soit pas ici à la hauteur de l'historien. M. Bougot se borne trop à raconter à la façon de Xénophon, alors qu'on aimerait le voir tenir de temps en temps le rôle de Thucydide. Un peu de psychologie serait ici parfaitement en situation ; je veux dire qu'on aimerait à connaître plus intimement le caractère des deux lutteurs et les ressorts cachés de la politique athénienne durant ce quart de siècle qui décida des destinées ultérieures de la Grèce. Tout cela n'est pas entièrement absent sans doute, mais au lieu d'un tableau saisissant nous n'avons que des traits épars.

Enfin le livre n'offre pas assez un tout complet : pas d'introduction ni d'entrée en matière, pas d'épilogue ni de conclusion ; on dirait un fragment détaché d'une étude beaucoup plus étendue. Ce qui manque en outre à l'écrivain, c'est l'art du relief et de la perspective : sous sa plume il n'y a rien d'obscur, mais la lumière est trop également distribuée.

C. Huit.

Vicaires et comtes d'Afrique (de Dioclétien à l'invasion vandale), par A.-Clément Pallu de Lessert. Constantine, Adolphe Braham ; Paris, G. Pedone-Lauriel, Alphonse Picard, Faivre et Taillard, 1892, in-8 de 183 p. — Prix : 5 fr.

M. A.-Clément Pallu de Lessert continue avec le même succès ses études d'épigraphie sur l'Afrique romaine, et, après avoir successivement enrichi la science de travaux fort remarquables sur *les Assemblées provinciales* et *le Culte provincial* (1884), sur *les Gouverneurs des Mauritanies* (1885), sur *les Briques légionnaires, contribution à la géographie militaire de l'Afrique romaine* (1888), sur *la Formule « translata de Sordentibus locis » trouvée sur les monuments de Cherchell* (1888), sur *les Fastes de la Numidie sous la domination romaine* (1888) ; après l'avoir dotée de *Nouvelles inscriptions romaines du cap Tedles* (1889), et de *Nouvelles Observations sur les assemblées provinciales et le culte provincial dans l'Afrique romaine* (1891), il nous donne aujourd'hui un volume contenant les noms des vicaires et des comtes d'Afrique, c'est-à-dire des gouverneurs civils et militaires de la province de ce nom postérieurement à Dioclétien. Nul n'ignore combien sont peu nombreux les documents relatifs à cette question, combien ils se trouvent dispersés dans des ouvrages souvent difficiles à trouver ou à lire, et, en même temps, combien manquent d'autorité les sources que l'on peut consulter à cet égard et qui doivent être interrogées avec d'autant plus de soin qu'elles sont parfois plus suspectes. Cette rareté, cet éparpil-

lement, cette absence fréquente d'authenticité, rendaient le nouveau travail aussi épineux et délicat qu'ardu et malaisé. Aussi n'est-ce point le moindre mérite du savant auteur d'avoir su, comme toujours, s'en tirer à son honneur.

Il commence par nous donner un excellent aperçu des fonctions des vicaires et des comtes d'Afrique, de leur dignité, de l'étendue de leurs pouvoirs et de leurs bureaux ou offices ; il y a là une multitude de problèmes extrêmement difficiles, dont M. Clément Pallu de Lessert est parvenu à découvrir la solution, qu'il a cherchée avec une rare circonspection et une sagacité peu commune. Puis, à partir de la page 36, il dresse la liste simultanée des vicaires et des comtes. Peut-être est-il regrettable qu'il n'ait pas cru devoir en diviser l'énumération en deux chapitres distincts. Fort heureusement, les tables très claires qui terminent le volume sauvent leur auteur du reproche de confusion et d'obscurité que cette méthode, défectueuse en apparence tout au moins, n'aurait pas manqué de lui attirer.

Le livre de M. Pallu de Lessert, n'étant qu'une suite ininterrompue de discussions de détail, se prête mal à l'analyse. Nous nous bornerons donc à constater que son utilité est réelle et qu'il rendra les plus grands services à tous ceux qui auront à s'occuper désormais du sujet qui s'y trouve magistralement traité. S'il vient trop tard pour créer l'autorité considérable dont jouit l'auteur, depuis longtemps déjà, comme historien et comme épigraphiste de l'Afrique romaine, du moins est-il de ceux qui contribuent à l'asseoir une fois de plus sur des bases solides et qui font impatiemment désirer l'apparition des *Fastes des Mauritanies sous la domination romaine*, qu'il nous promet dans un avenir prochain. X.

Les Relations politiques de la France avec le royaume de Majorque (*Iles Baléares, Roussillon, Montpellier, etc.*), par A. Lecoy de la Marche. Paris, Ernest Leroux, 1892, 2 vol. in-8 de xiv-515 et 576 p., avec carte. — Prix : 20 fr.

L'ouvrage de M. Lecoy de la Marche est non seulement une étude des relations politiques de la France avec le royaume de Majorque, mais presque aussi une histoire de ce royaume pendant les xiiie et xive siècles. Les deux volumes que l'auteur a consacrés à son sujet sont intéressants et faits avec le plus grand soin au point de vue de l'érudition. En même temps qu'il a présenté un tableau exact de l'établissement de ce royaume et de ses différentes vicissitudes, il a voulu rendre ce tableau aussi agréable que possible.

Commencée depuis plus de vingt ans, cette œuvre a exigé de la part de M. Lecoy de la Marche de longues et laborieuses recherches. Ne se contentant pas des trésors qu'il avait sous sa main à Paris, aux Archives

nationales et à la Bibliothèque nationale, il voulut encore compléter les éléments d'informations qu'il trouvait là par de minutieuses investigations faites dans les dépôts de Montpellier, de Perpignan, de Barcelone et même de Majorque. Toutes ces fouilles, faites avec le soin que l'auteur apporte d'habitude dans ses travaux, sont une garantie de l'exactitude des faits qu'il consigne dans son ouvrage.

De prime abord, il peut sembler que ces deux volumes ne doivent guère intéresser notre pays, et que, sauf au moment de l'acquisition de Montpellier par Philippe VI, ses relations avec le royaume majorquin ont dû être peu suivies et peu considérables. Ce serait une erreur de penser ainsi, et après avoir parcouru l'ouvrage de M. Lecoy de la Marche, on se rend très bien compte, au contraire, que ces deux pays eurent de fréquents rapports, soit qu'ils eussent été alliés, soit que cette alliance eût été rompue.

Après que Jacques Ier le Conquérant, roi d'Aragon, se fut emparé de Majorque, son second fils, Jacques Ier; roi de Majorque, rechercha l'alliance de Philippe le Hardi, roi de France, contre son frère Pierre III, roi d'Aragon. Cette alliance ne lui fut pas très profitable, car la campagne de Philippe le Hardi en Catalogne, heureuse au début, se termina mal. Sous Philippe le Bel, les relations diplomatiques entre le royaume de Majorque et la France devinrent très actives; elles aboutirent, d'un côté, à l'acquisition de Montpelliéret par le roi de France, et de l'autre à la restitution à Jacques Ier des Baléares, dont Alphonse III d'Aragon s'était emparé. L'acquisition de Montpelliéret par la France fut une source de difficultés sans cesse renaissantes entre les deux royaumes, et cette acquisition devait amener peu à peu l'annexion de toute la ville et seigneurie de Montpellier.

Tandis que Philippe VI réunissait pacifiquement ce domaine à la couronne, Pierre IV, roi d'Aragon, qui avait saisi comme prétexte l'affaire de l'atelier monétaire de Perpignan, s'était emparé violemment du Roussillon et des îles Baléares. Jacques II, après avoir vendu Montpellier, pour chercher à reconquérir Majorque, se trouva donc ne plus rien avoir. Il fut tué devant Palma en essayant de reprendre ses possessions à Pierre d'Aragon. Tous ses droits sur Majorque passèrent à sa fille Isabelle; celle ci les céda ensuite à Louis Ier, duc d'Anjou, qui aspirait à se créer un royaume dans le bassin de la Méditerranée. Il ne réussit pas de ce côté, mais il obtint en quelque sorte, comme compensation, le royaume de Sicile. Ainsi disparut le royaume de Majorque, après un peu plus d'un siècle d'existence, et d'une existence bien mouvementée.

Les deux volumes de M. Lecoy de la Marche jettent un jour nouveau sur toutes les questions qui se rattachent à ce royaume éphémère. Les nombreuses recherches qu'il fit pour les composer lui permirent, en même temps, de rectifier bien des assertions avancées par ses devan-

ciers. Une bonne table des matières et cent douze pièces justificatives terminent ce travail vraiment consciencieux et important.

JULES VIARD.

Les Théories sur le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion, par GEORGE WEILL. Paris, Hachette, 1892, in-8 de 325 p. — Prix : 5 fr.

M. G. Weill, ancien élève de l'École normale, professeur d'histoire au lycée de Dijon, vient de soutenir, pour le grade de docteur ès lettres, deux thèses sur l'histoire de France au XVIe siècle : l'une en latin sur Guillaume Postel, l'autre en français, beaucoup plus générale, et qui a même la prétention de donner la synthèse des opinions politiques de l'époque.

Le protestantisme fut-il uniquement une réaction contre le despotisme royal et la Réforme a-t-elle produit un mouvement émancipateur? C'est plutôt à la Renaissance qu'il faudrait attribuer le grand essor des idées libérales, dont la religion nouvelle de Luther et de Calvin est sortie. Mais la Réforme en elle-même a été le plus autoritaire des régimes : elle n'a prêché la liberté que dans les pays où, comme la France, le gouvernement ne lui était pas favorable. C'est en ce sens qu'elle a ébranlé le pouvoir royal, qui avait cependant été singulièrement tolérant à son égard, puisque François Ier, pour les écrits, et Catherine de Médicis ensuite, pour les actes, laissèrent aux protestants, sauf de courts moments de réaction, une liberté que les fervents catholiques déploraient comme excessive. On aurait donc tort de voir dans toutes les publications en vers et en prose, légers pamphlets ou diatribes indignées, que se plaît à énumérer et à analyser M. Weil, une idée philosophique ou même un plan de conduite arrêté; ce furent avant tout des écrits de circonstance, inspirés par les événements du moment, le moyen de se venger des persécutions et de préparer l'avenir.

Le seul représentant des idées libérales à cette époque, le chancelier de l'Hôpital, ne fut compris de personne : les catholiques l'accusaient d'hérésie, parce qu'il donnait des armes à leurs ennemis ; et les nouveaux religionnaires lui surent peu de gré de ses efforts pour établir un régime de tolérance acceptable des deux partis. Pas un de ces « théoriciens » n'a célébré l'édit de janvier, qui aurait dû pourtant être leur véritable évangile, car dès 1562 il assurait un régime de paix religieuse absolument semblable à celui que trente-six ans plus tard consacra l'édit de Nantes, et qu'on a tant exalté. Si l'on retrouve quelques-unes de ces idées, c'est dans les écrivains catholiques de la *Satire Ménippée*, dont l'auteur ne parle pas plus que des petites brochures publiées par les « politiques. »

M. George Weill n'en a pas moins composé un livre plein de renseignements habilement groupés et de recherches érudites. Sa bonne foi

et son impartialité sont complètes; et son œuvre a les qualités d'une thèse, en ce sens qu'elle n'a rien de trop banal et qu'elle est fort élégamment présentée. G. Baguenault de Puchesse.

François de la Noue (1531-1591). Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par Henri Hauser. Paris, Hachette, 1892, in-8 de xix-336 p. — Prix : 5 fr.

La Noue, le capitaine huguenot, surnommé le Bras de Fer, fut-il un grand homme méconnu? Comme militaire, comme orateur, comme patriote, occupe-t-il une place trop médiocre dans l'histoire? M. Henri Hauser le croit, puisqu'il a consacré tout un volume à réhabiliter sa mémoire. L'étude qu'il a présentée à la Sorbonne est consciencieuse quant aux recherches, élégante de forme, écrite comme un normalien sait le faire. Mais, sauf quelques lettres inédites intéressantes, elle n'ajoute pas grand'chose à ce que nous savons.

Comment ce jeune gentilhomme catholique et Breton embrassa-t-il le protestantisme? Son amitié avec d'Andelot et Coligny ne l'explique pas suffisamment, d'autant qu'il était assez protégé des Guises pour avoir été chargé en 1560 d'accompagner leur nièce, Marie Stuart, jusqu'en Écosse. Dès l'année suivante, comme en 1567, il est à la tête de ceux qui prennent les armes contre le Roi! Son zèle lui valut d'être nommé gouverneur de la Rochelle; et c'est en cette qualité qu'il joua le premier rôle dans le fameux siège de 1572. Avait-il promis à Charles IX de ramener les Rochelois à l'obéissance; et pensait-il travailler à cette pacification, tandis qu'il résistait énergiquement dans la ville assiégée aux assauts des troupes catholiques, commandées par le duc d'Anjou? Il y a là, dans la vie de La Noue, une équivoque que son nouveau biographe essaie de dissiper. Et il établit clairement que plus d'une fois le vaillant capitaine essaya de persuader à ses coreligionnaires qu'il n'y avait qu'à se rendre et à accepter les conditions fort honorables que la cour leur offrait. Le fanatisme des ministres l'empêcha d'aboutir dans ses tentatives de conciliation évidemment sincères; et plutôt que d'adhérer à l'alliance anglaise, apportée par Montgomery, il se retira. Comment, moins de deux ans après, le retrouvons-nous à la tête d'une véritable armée de rebelles dans le Poitou? Et pourquoi M. Hauser raconte-t-il un peu légèrement que la cour dépêcha vers lui deux « assassins célèbres » pour le tuer, et qu'il refusa de venir à Paris traiter de la paix avec la Reine-mère « pour ne pas se livrer aux assassins? » Quelque astucieuse que soit cette autre Athalie, comme l'appelle le jeune professeur du lycée de Poitiers, il est peu probable qu'elle ait conçu le dessein de se débarrasser par le meurtre de François de la Noue. Au contraire, nous le voyons, en 1577, négocier avec Catherine de Médicis au sujet de ses entreprises dans les Pays-Bas, quand il fut devenu le lieute-

nant du duc d'Alençon. Plus tard, prisonnier des Espagnols, c'est à l'influence des Guises qu'il dut sa délivrance en 1585, ce qui ne l'empêcha pas de combattre ardemment la Ligue, soit dans l'armée de Henri III, soit dans celle du Béarnais. Puis, il est certain qu'il fut du petit nombre des chefs protestants qui conseillèrent à Henri IV de se convertir pour s'assurer la couronne. M. Hauser soutient la parfaite authenticité de la lettre de La Noue sur ce sujet, et il en cite un passage significatif : « La dignité de la religion même et l'honneur de la France exigent qu'on donne à l'abjuration du Roi le caractère d'une conversion purement religieuse, déterminée par l'illumination du Saint-Esprit.... Le calme une fois rétabli, on réunira un concile général, un vrai et libre concile où viendront des théologiens des deux partis. Le Roi écoutera évêques et pasteurs. Et ne faut douter, si Dieu répand sa bénédiction sur la paix, qu'il ne bénisse aussi la concorde de l'Église, et que Sa Majesté ne donne contentement à ses sujets.»

On voit que le personnage abondait en contradictions d'idées comme de conduite. C'est que La Noue fut un de ces enthousiastes quelque peu naïfs, toujours prêts à chercher l'utopie dans un temps où la finesse et l'astuce régnaient en maîtresses. Toute sa vie, il poursuivit la chimère de la réunion des deux Églises, avec d'autant plus de bonne foi qu'il était resté fermement chrétien, ne répudiant aucun dogme, ne voyant point de différence entre les doctrines issues du même Évangile, et n'estimant pas « qu'il fût impossible de trouver aucun règlement ecclésiastique qui puisse contenter et réunir les esprits. » Il mourut en soldat, étant allé combattre pour le Roi dans sa chère Bretagne, et se faisant lire, au milieu de ses dernières souffrances, les passages de l'Ecriture où il est parlé de l'espérance de la résurrection « par Nostre-Seigneur Jésus-Christ. » Nous sommes loin des doctrines signalées déjà dans l'*Histoire des variations* et qui sont devenues l'Évangile des protestants modernes.

G. Baguenault de Puchesse.

Le Marquis de Ruvigny, député général des Églises réformées auprès du Roi et les Protestants à la cour de Louis XIV (1643-1685), par A. de Galtier de Laroque. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 310 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. A. Galtier de Laroque nous donne un recueil bien plus qu'un livre. Aidé surtout des *Historiettes* de Tallemant des Réaux et des notices de la *France protestante*, il reproduit divers renseignements bien connus sur MM. de Ruvigny père et fils, Conrart, le « père de l'Académie, » Perrot d'Ablancourt, Ogier de Gombauld, Saumaise, l'intendant des finances Herwart, le maréchal de Gassion, etc. On souhaiterait un peu plus de choses originales et nouvelles. L'auteur ne nous donne pas un seul document inédit. En ce qui regarde même les sources imprimées, il en a

négligé d'excellentes, citant, en revanche, avec trop de confiance des livres d'une valeur discutable, comme le *Tancrède de Rohan*, de Henri Martin, comme aussi l'*Histoire de France* de cet écrivain. Quelques observations montreront combien est parfois insuffisant le travail du biographe. Dans son tableau de la haute société protestante (p. 15), il fait figurer « le célèbre médecin Gui Patin, » qui n'a jamais cessé d'être catholique et qui fut enterré à Saint-Germain l'Auxerrois. Il tire de la *Biographie universelle Michaud* cette fabuleuse réponse de Gassion à Gustave-Adolphe, qui l'aurait pressé de prendre femme : « Sire, j'ai beaucoup de respect pour le sexe (!), mais je n'ai point d'amour. » (On sait qu'au contraire Gassion brûla du plus beau feu pour une des héroïnes de Victor Cousin, et qu'on a pu, en Gascogne, écrire un chapitre intitulé : *Gassion amoureux.*) Un mot encore plus invraisemblable est attribué (p. 248) à Louis XIV s'adressant à des huguenots : « Le roi mon aïeul vous aimait ; le feu roi mon père vous craignait ; moi, je ne vous aime ni ne vous crains. »

Signalons, parmi les *Éclaircissements et notes* rejetés à la fin du volume, des lettres du marquis de Ruvigny au pasteur du Bosc, exilé à Châlons, publiées par le Rev. Agnew (*Protestant exiles from France*, etc., London, 1871), le récit de la mort et des funérailles du marquis de Ruvigny, extrait des *Mémoires* de Dumont de Bostaquet, gentilhomme normand, Paris, 1864), les lettres patentes du Roi, du mois de mars 1715, faisant attribution des biens de la famille de Ruvigny au cardinal de Polignac (copie imprimée du temps en quatre pages in-4), un extrait de l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay, un extrait de la vie de Fénelon par le cardinal de Bausset, des pièces relatives au synode de Loudun (1659). Terminons en rappelant que le marquis de Ruvigny, avant d'être tant loué par M. A. de Galtier de Laroque, avait été déjà loué par Saint-Évremond, par Saint-Simon, par Burnet, par Macaulay et par F. Guizot, qui (*l'Amour dans le mariage*) le montre « décidé à tout sacrifier plutôt que sa foi et l'honneur de son âme. »

T. DE L.

American catholics and the Roman question, par Mgr F. SCHROEDER, professeur de dogme à l'Université catholique d'Amérique. New-York, Benziger, 1892, in-8 de 109 p.

La question du pouvoir temporel du Pape est agitée partout où il y a des catholiques. Nulle part les enfants de l'Église n'ont pu voir avec indifférence le Père commun des fidèles spolié contre tout droit et toute justice, même au point de vue politique, de la souveraineté qu'il exerçait à Rome et qui est, dans l'état actuel du monde, la seule garantie efficace de son indépendance. Mais cette question, au point de vue du droit public américain, soulève des difficultés spéciales, et Mgr Schrœder a voulu les étudier de près.

On oppose souvent, en Amérique et ailleurs, aux réclamations du Saint-Siège, le principe de la souveraineté du peuple. Mgr Schrœder déclare qu'il ne reconnaît pas ce principe. Le pouvoir vient de Dieu qui l'a voulu, et, s'il est ordinairement conféré par l'intermédiaire du peuple, il n'en est pas nécessairement ainsi. L'auteur fait valoir très à propos cette remarque de saint Thomas, que la royauté juive était établie par une providence particulière de Dieu. Il en doit être de même à Rome, puisque Rome est, par une destination divine qui ne peut être changée, la tête de l'Église. Au fond, aucun peuple n'a le droit absolu de changer son gouvernement à sa fantaisie, il n'a que le droit d'être bien gouverné, ce qui n'est pas toujours le cas, même chez les peuples qui élisent leurs souverains.

Il est vrai qu'en Amérique le peuple exerce lui-même la souveraineté par ses représentants. C'est là un fait que Mgr Schrœder accepte très volontiers, mais qui tient à la constitution du pays et dont on ne saurait faire une loi applicable à tous les temps et à tous les peuples.

On a dit aussi que le salut de l'Italie exigeait que Rome en fût la capitale. Mgr Schrœder ne croit pas beaucoup à cette nécessité. Il penserait plutôt que la vraie indépendance du Saint-Siège serait très profitable à l'Italie. D'ailleurs, la souveraineté temporelle est également nécessaire pour le salut de l'Église. Pourquoi préférerait-on le salut de l'Italie, qui n'a point pour elle le droit acquis ?

Mgr Schrœder pense donc que le pouvoir temporel peut et doit être rétabli ; mais dans quelle mesure et de quelle manière ? L'auteur abandonne totalement cette question à l'appréciation du Souverain Pontife. Lui seul peut apprécier ce qui est indispensable pour assurer son indépendance. Lui seul, par une entente à laquelle le gouvernement italien devra un jour se prêter, pourra déterminer les conditions dans lesquelles il rentrera en possession d'une souveraineté effective. On le voit, les revendications de Mgr Schrœder sont modérées, il ne fait point appel à la violence. Il espère qu'on arrivera au but par la pression de l'opinion. Il demande à cet effet le concours de tous les catholiques, et il l'aura.

D. V.

Deux années de lutte (1890-1891), par Mat Gioi. Paris, A. Savine, 1892, in-18 de 238 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Vérité sur la retraite de Lang Son. *Mémoires d'un combattant*, par Jacques Harmant. Paris, A. Savine, 1892, in-18 de xii-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je ne partage pas toutes les opinions émises dans *Deux années de lutte* et n'approuve pas tous les conseils donnés pour réduire la rébellion et la piraterie dans notre colonie indo-chinoise. La distinction faite entre les éléments que nous avons à combattre et les forces à leur op-

poser me semble un peu spécieuse. L'auteur recommande : 1° contre les pillards, les colonnes de police; 2° contre les pirates, la garde indigène; 3° contre les rebelles, l'armée régulière. C'est très simple en théorie, mais dans la pratique, quand un convoi est attaqué ou un village brûlé, il est assez malaisé de discerner si les coupables sont des pillards, des pirates ou des rebelles, et, par conséquent, s'il faut dépêcher contre eux les *linhs* du *tong doc*, les gardes civiles du résident, ou les soldats de l'armée régulière. La vérité est qu'on a substitué beaucoup trop tôt le régime civil au régime militaire, qu'on a réduit inconsidérément l'effectif des troupes, qu'on a peuplé les résidences et les services administratifs de fonctionnaires incapables ou indignes, et le Tonkin portera longtemps le poids de cette triple faute, imputable aux politiciens de la métropole. Il me semble inutile de relever les insinuations malveillantes pour l'armée que contient cet ouvrage; elles ne sont pas justifiées, mais elles s'expliquent par l'antagonisme aigu provoqué naguère par M. Paul Bert et qui ne s'est nullement atténué sous ses successeurs. Ong Mat Gioi cherche aussi à établir un parallèle entre les troupes de la marine et de l'armée de terre et accuse les officiers d'infanterie de marine d'être recrutés parmi les derniers de nos écoles. Cette assertion était vraie il y a quinze ans; mais depuis qu'on se bat dans nos colonies, les choses ont bien changé; de plus, un grand nombre d'officiers de la guerre sont venus renforcer les cadres de la marine en 1885, et ils étaient notamment en forte majorité dans les régiments de tirailleurs tonkinois. Il y a donc, quoi qu'en dise le *Civilian* qui signe Mat Gioi, une solidarité complète entre tous les éléments militaires qui ont participé à l'œuvre de la conquête du Tonkin.

Si j'ai formulé des critiques, je dois aussi, pour être équitable, reconnaître qu'il y a des chapitres fort intéressants dans *Deux années de lutte* et bon nombre d'observations judicieuses. L'exposé de l'organisation des rebelles est fort bien fait, l'action intérieure que devrait exercer le protectorat nettement défini, le rôle respectif de MM. Piquet, Bonnal, Brière, résidents supérieurs, justement flétri. Il faut lire le récit de la prise de Dong Song. Ce que dit Mat Gioi au sujet des facultés militaires des Tonkinois, de l'influence qu'un chef peut exercer sur eux, du dévouement, de la bravoure, dont sont susceptibles les gradés indigènes, est absolument vrai, et je m'associe complètement à cette idée exprimée par l'auteur que « un officier bien doué, suivi de gradés énergiques, de soldats confiants, a tout intérêt à manœuvrer, à marcher et à combattre avec son cadre indigène seul, sans compter qu'il acquiert ainsi une vitesse et une mobilité bien plus considérables » (p. 112).

— C'est à une époque plus ancienne de l'histoire du Tonkin, que nous reporte M. Jacques Harmant dans *la Vérité sur la retraite de Lang Son*. Les douloureux événements qu'il rappelle sont encore présents à toutes

les mémoires, mais il prétend éclairer les recoins demeurés obscurs de ce tableau. Le but proposé n'est peut-être pas complètement atteint.

Quelle est la part de responsabilité du colonel Herbinger? On a prétendu que cet officier supérieur, pris de boisson, ne jouissait pas, le jour de la retraite, de toutes ses facultés; des témoignages formels sont venus contredire cette assertion, et le conseil d'enquête réuni à Ha Noi n'a pu élucider la question. Déjà, en avril 1885, le rapport du colonel Borgnis-Desbordes, violent comme un réquisitoire, avait laissé croire que le général en chef cherchait à rejeter sur le colonel Herbinger la responsabilité de toutes les fautes commises, et provoquait une certaine réaction en faveur de cet officier. La vérité se fera jour peu à peu quand les passions soulevées se seront apaisées. Au point de vue stratégique, il est certain que la marche sur Bang Bo, avec les faibles effectifs dont disposait le général de Négrier, était plus qu'imprudente. Les avis sont partagés en ce qui concerne la défense de Lang Son, mais il faut reconnaître que les troupes étaient réduites considérablement par le feu de l'ennemi, épuisées par une série d'efforts et un peu démoralisées par l'issue du combat de Bang Bo. La grande faute d'Herbinger ne fut pas d'ordonner la retraite, mais de ne pas la diriger avec calme et sang-froid. Il perdit la tête, et ne fut pas à hauteur de sa mission. M. Jacques Harmant a raison d'écrire que ce cas « inflige le plus cruel soufflet qui puisse être donné à ce système d'examen beaucoup trop en vigueur dans notre armée, qui consiste à juger les officiers comme des écoliers jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, d'après des interrogations verbales ou des compositions sur le papier, dans lesquelles la mémoire, la connaissance littérale de nos règlements, les souvenirs historiques jouent le plus grand rôle, et dans lesquelles il est rarement fait appel au jugement des examinés et à la façon dont ils savent se servir du terrain et de leurs soldats pour résoudre pratiquement les problèmes multiples qui peuvent se présenter à la guerre » (p. 298).

Brillant conférencier, professeur de tactique à l'École supérieure de guerre, ayant maintes fois fait preuve de courage devant l'ennemi, Herbinger n'en était pas moins un incapable auquel le commandement d'une brigade n'eût jamais dû être confié. ROGER LAMBELIN.

Un homme d'œuvres. — Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin (1817-1889). Paris, Palmé, 1891, in-8 de XVI-404 p. — Prix : 6 fr.

Voilà un bon livre, au sens le plus large, le plus vrai et le plus élevé du mot. Jamais l'Académie ne couronnera un ouvrage plus digne d'un prix de vertu, « plus utile aux mœurs, » pour parler le langage de M. de Montyon. Je ne sais s'il sera présenté à ses suffrages, mais il est fait pour conquérir tous ceux des gens de cœur. Une émotion sincère vous envahit dès les premières pages pour ne plus vous quitter qu'aux der-

nières lignes, toujours soutenue par les sentiments les plus propres à élever l'âme : la fidélité à Dieu, l'amour de l'Église, le dévouement à la patrie et à la famille, le culte du devoir.

La vie d'Hervé-Bazin est courte mais pleine. Professeur à l'Université catholique d'Angers, économiste chrétien, écrivain distingué, orateur plein de flamme, soldat de toutes les bonnes causes, promoteur de toutes les bonnes œuvres, que de titres à l'estime de ses contemporains, au respect de ses adversaires, à la reconnaissance des ouvriers, dont il a soutenu passionnément les légitimes intérêts dans le rétablissement des corporations angevines ! A une époque où la Providence permettait encore à la fidélité française de ne pas séparer la défense religieuse des traditions de notre vieille monarchie, il a été un catholique militant et un royaliste fidèle, et c'est dans l'étude des problèmes que nécessitait le service de ces deux grandes causes que se sont révélés son don de parole et son talent d'écrivain.

Vingt conférences ont popularisé son nom et fait apprécier la chaleur communicative de son zèle; dans le silence du cabinet, il a composé des livres qui resteront pour l'honneur de sa mémoire et l'instruction de ceux qui lui survivent, car c'était là sa grande ambition : faire du bien, même après sa mort. Son espérance ne sera pas trompée et l'apostolat où il a usé ses forces continuera longtemps, sans qu'il en ait encore la peine, tout en conservant le mérite.

Son *Traité d'économie politique* a pris place, dès son apparition, parmi les ouvrages classiques. Une éloquente brochure : *La Monarchie selon le programme du Roi*, faisait apprécier la haute sagesse de M. le comte de Chambord et accentuait dans les masses populaires la diffusion de ces grands principes de gouvernement chrétien dont nous serons toujours obligés de nous inspirer pour opérer le salut de notre pays. Dans le *Petit Angevin*, dans l'*Union*, dans l'*Anjou*, il bataillait sans relâche, au prix de sa santé, pour la défense de cette cause si chère à son cœur. Dans *les Grandes Journées de la chrétienté*, il rappelait les pages les plus glorieuses de l'histoire de l'Église, et son amour de fils trouvait des accents émus pour en célébrer les bienfaits. — « J'écrirai le premier pour mes filles, disait-il, et l'autre pour mes fils, » en traçant le plan des deux derniers livres que la Providence lui a permis d'achever : *Les Grands Ordres et congrégations de femmes* et *le Jeune Homme chrétien*.

Dans celui-là surtout déborde son ardeur : les pages qui le terminent ont été tracées au crayon par sa main défaillante, mais son cœur demeurait ferme et l'élan de son âme savait maîtriser les faiblesses du corps sous l'enthousiasme de son amour. Comme il l'aimait, en effet, cette jeunesse chrétienne dont il fut, pendant quinze ans, le maître respecté et chéri ! Il possédait le secret de l'attacher à lui, et la meil-

leure récompense de son apostolat auprès d'elle, c'est le persévérant respect qui garde ses conseils et la fidélité à ses enseignements.

C'est un modèle digne d'être admiré et suivi que cet apostolat auprès de la classe ouvrière et cette intelligente initiative qui a poussé Hervé-Bazin à promouvoir des « corporations » chez ce peuple que l'on a isolé de l'Église depuis cent ans avec tant d'inintelligence et de perversité. — *L'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers* n'a jamais rencontré de serviteur plus dévoué ni plus actif. Il est mort à son service. Il mettait sa science et son expérience à la portée du plus humble travailleur et sa sincérité savait conquérir la confiance ; il est de ceux qui ont montré le chemin à l'heure où il y avait quelque mérite à le frayer.

Voilà pourquoi je suis sûr que ce livre aura un grand retentissement dans les âmes ; il le doit avoir. Il a été écrit avec une discrétion, un tact, une justesse, qui font le plus grand honneur à la main délicate qui se cache avec modestie. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

BULLETIN

Quelques réponses touchant les devoirs de l'obéissance envers le décret apostolique sur l'ouverture de conscience, etc., par le R. P. FR.-ANDRÉ-MARIE MEYNARD, des Frères Prêcheurs. Clermont-Ferrand, Bellet ; Paris, Vic et Amat, 1892, in-8 de 89 p. — Prix : 0 fr. 60.

Le décret apostolique *Quemadmodum*, du 17 décembre 1890, relatif à l'ouverture de conscience, aux confessions et communions dans les communautés, avait, au point de vue de la vie religieuse, une importance qui n'a échappé à aucun de ceux que ces matières intéressent. Divers commentaires lui ont été bientôt ajoutés, et nous devons reconnaître que la chose n'était pas inutile, étant donnée la résistance inavouée, respectueuse, mais fatale, qu'il devait nécessairement rencontrer. Le R. P. Meynard, des Frères Prêcheurs, dont nous avons signalé ici même (*Polybiblion*, t. LXII, p. 176) l'ouvrage intitulé : *Réponses canoniques et pratiques sur le gouvernement et les principaux devoirs des religieuses à vœux simples*, vient à son tour de traiter la question sous forme de complément à ce livre, en donnant du décret une explication aussi nette que remplie de sens pratique. Le Révérend Père a une très grande expérience de la vie de communauté, et il sait retourner sous toutes leurs faces les questions qui prêteraient, si peu que ce soit, à une interprétation ambiguë. Nous ne pouvons donc mieux faire que de recommander son commentaire au même titre et avec les mêmes éloges que nous avons précédemment conseillé ses *Réponses*. G. P.

Réforme électorale, par ALFRED CRETIN, membre du comité d'initiative de la Ligue populaire pour la revendication des libertés publiques. Paris, Savine, 1892, in-12 de 189 p. — Prix : 2 fr.

Ce petit ouvrage, publié sous les auspices de la ligue fondée à Bordeaux par M. Gaston David, contient, comme son titre l'indique, un plan de réforme électorale. L'idée générale de la réforme proposée est d'obtenir une représentation exacte et proportionnelle des partis. Pour cela, l'auteur préconise un système de suffrage à quatre degrés, dans lequel chaque parti

nommerait séparément ses représentants. Les conservateurs voteraient sur des bulletins blancs; les libéraux, sur des bulletins bleus, et les radicaux sur des bulletins rouges. Les délégués élus dans la commune choisiraient entre eux, au chef-lieu de canton, d'autres délégués, qui, réunis au chef-lieu d'arrondissement, enverraient encore des délégués au chef-lieu de département, et ces derniers éliraient un nombre de députés proportionnel à celui des suffrages obtenus au premier degré par le parti auquel ils appartiendraient. Un système analogue, mais plus compliqué et moins pratique, avait été déjà recommandé, il y a vingt ans, par M. Henri Lasserre. Celui de M. Alfred Cretin paraît bien étudié et s'adapterait sans peine au fonctionnement de la constitution de 1875. Il donnerait certainement des résultats meilleurs que ceux des élections actuelles ; mais c'est aussi pour cela qu'il a peu de chances d'être jamais appliqué. Quel que soit le parti qui domine, le meilleur système électoral sera toujours celui qui lui paraîtra le plus capable de le maintenir au pouvoir. M. L.

L'Enseignement secondaire et les mécomptes de l'Université, par le R. P. Burnichon, S. J. Paris, Retaux, 1892, in-12 de 63 p. — Prix : 0 fr. 30.

Questions du temps présent. *Le Rôle social des Universités,* par Max Leclerc. Paris, Armand Colin, 1892, in-16 de 66 p. — Prix : 1 fr.

Questions du temps présent. *L'Ame française et les Universités nouvelles selon l'esprit de la Révolution,* par Jean Izoulet. Paris, Armand Colin, 1892, in-16 de 66 p. — Prix : 1 fr.

Les questions relatives à l'enseignement secondaire et à l'enseignement supérieur continuent à être agitées avec une certaine passion. La prospérité des établissements secondaires catholiques ayant excité des récriminations amères par la comparaison qui en a été faite avec une diminution remarquée depuis quelques années dans la population des établissements universitaires, et ayant même donné lieu à des menaces aussi peu libérales que peu raisonnables, le P. Burnichon a examiné, avec le talent et la verve qu'on lui connaît, les causes des « mécomptes de l'Université. » Son travail est fort intéressant soit pour les informations qu'il contient, soit pour la discussion, qui y est vivement menée. Si la polémique n'y est pas exempte d'une certaine rudesse, bien explicable, les conclusions en sont modérées, dans le sens du droit commun et de la liberté, dont on parle constamment chez nous, mais que l'on s'attache sans cesse à gêner et à restreindre.

— Enthousiaste par avance des Universités nouvelles, dont un projet de loi soumis au Sénat, et dont la discussion semble devoir être laborieuse, nous a annoncé la création, M. Max Leclerc leur propose un « rôle social » analogue à celui qu'ont, paraît-il, commencé à remplir, dans ces derniers temps, en Angleterre, les grandes Universités d'Oxford et de Cambridge. Ce mouvement de rayonnement du haut enseignement et des études supérieures vers les classes moyennes et populaires et l'organisation d'une sorte d'apostolat intellectuel, sous le nom « d'extension, » sont bien décrits, avec des faits et des chiffres intéressants, dans la brochure de M. Max Leclerc, dont la lecture est, par là, fort instructive. Nous ne sommes nullement hostile, il s'en faut, à l'idée de voir s'accomplir en France un effort analogue, mais il ne sera vraiment fécond et utile qu'à la condition de s'inspirer de l'esprit chrétien. C'est donc surtout aux hommes de foi, aux catholiques, qu'il appartiendrait de s'emparer de cette idée et d'en commencer sans retard les applications possibles. Aux mains de certains sectaires, hélas! trop puissants, elle pourrait bien n'aboutir, même malgré eux, qu'à multiplier les Ravachols.

— La prodigieuse extravagance de cet esprit sectaire, qui pèse, à l'heure actuelle, si lourdement sur notre pays et y empêche, par tous les moyens, l'union si nécessaire des honnêtes gens, éclate avec beaucoup de franchise, mais avec un rare défaut de sens politique et de sens commun, dans la brochure apocalyptique de M. Jean Izoulet, qui salue dans la « réorganisation universitaire » à l'ordre du jour le prélude d'une « réorganisation ecclésiastique » et même d'une « réforme religieuse. » Comment cela, direz-vous? C'est bien simple, du moins pour M. Izoulet : « Oui, en faisant résolument la réforme scientifique et universitaire, nous pouvons aussi amorcer hardiment la réforme religieuse et ecclésiastique. — Que faut-il pour cela? — Ce qu'il faut? je le dirai brusquement et tout net : il faut faire passer par les Universités nouvelles les dix mille séminaristes de France.... Si l'État a cru pouvoir et devoir dire : les séminaristes à la caserne! à plus forte raison peut-il et doit-il dire : les séminaristes à l'Université! »

Comme cela est engageant! Nous ne sommes, en principe, nullement opposé aux Universités projetées. Sous toutes réserves, nous leur serions plutôt favorable. Mais, à lire M. Izoulet, n'y aurait-il pas de quoi les prendre d'avance en haine? M. Izoulet est un jacobin mystique. Nous lui conseillons, à titre de douche, la lecture du récent discours prononcé à Bordeaux par M. Lamy, dont on peut ne pas adopter toutes les vues, mais qui a, du moins, lui, le sens de la liberté. ALPHONSE DUCLOS.

L'Année scientifique et industrielle, par LOUIS FIGUIER (35e année, 1891). Paris, Hachette, 1892, in-18 de 631 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le recueil annuel des chroniques scientifiques de M. Figuier se recommande toujours par les mêmes qualités : la variété des sujets empruntés à toutes les manifestations de la science, la multiplicité des informations et des renseignements, la clarté dans l'exposé des phénomènes, la réserve prudente des explications théoriques, etc. A remarquer dans ce volume : nouveaux détails sur la grande carte photographique du ciel; effets des grands froids de 1891 sur les animaux; fixation des couleurs par la photographie; applications plus générales des engrais chimiques; les levures et le bouquet des vins; le chemin de fer métropolitain; une excursion géologique aux montagnes Rocheuses; la dépopulation en France, l'alcoolisme en Suisse; le congrès de la tuberculose, la pénétration de l'Afrique centrale, etc.

A. D.

L'Art de passer son temps au bord de la mer, par Mme LOUISE ROUSSEAU. Paris, H. Laurens, s. d., in-18 de 123 p., orné de 80 grav. et 4 planches en couleurs. — Prix : 2 fr.

Le petit livre de Mme Rousseau est des plus utiles pour les personnes qui vont passer les vacances au bord de la mer. On y trouve d'excellents conseils hygiéniques pour les bains, et aussi des indications utiles pour le choix des plages, suivant le but que l'on se propose et la dépense que l'on peut faire. Mais ce que l'auteur s'efforce surtout d'indiquer, c'est la manière d'occuper les enfants par les jeux dans le sable, les collections de coquillages et de crustacés, la chasse aux oiseaux de mer. Les différents procédés pour la pêche sont très bien indiqués. Il y a aussi des renseignements utiles et assez exacts sur les sémaphores, les phares, les navires de guerre et de commerce que l'on peut avoir à visiter. Quatre planches en couleurs indiquent les pavillons nationaux et de signaux; d'autres gravures très bien faites

viennent à l'appui du texte. Ce volume est un excellent manuel à l'usage du voyageur et du baigneur au bord de la mer; il peut être mis entre toutes les mains.

COMTE DE BIZEMONT.

Récits de nos élèves recueillis et revus par AUGUSTE BOURGOIN, docteur ès lettres, agrégé des lettres, professeur au lycée Michelet. Paris, Marpon et Flammarion, in-12 de IV-367 p., illustrations de Fraipont. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume n'est qu'un recueil de devoirs d'élèves en prose et en vers, groupés sous les titres suivants : *Légendes*, *Récits historiques*, *Récits littéraires et artistiques*, *Impressions de voyage*, *Récits militaires*, *Récits plaisants*, *Actualités et fantaisies*. Livre d'une lecture attrayante et qui peut rendre de réels services aux professeurs et aux élèves, souvent embarrassés, les premiers pour choisir, les seconds pour traiter des sujets de devoirs français. De nombreuses illustrations, crayonnées par Fraipont, ne sont pas faites pour diminuer l'intérêt du recueil, qui sera certainement bien accueilli de la jeunesse.

P. TALON.

Tetunebo le roi nègre. Voyage à Paris en 1889 et aventures du grand chef des Ratapoilos, par JULES DORSAY. Paris, Firmin-Didot, 1892, gr. in-8 de 307 p., illustré de 87 dessins, dont 8 hors texte. — Prix : 5 fr.

Ce livre, très luxueusement édité, nous raconte les aventures abracadabrantes du grand monarque africain Tetunebo, sorte de Makoko qu'un explorateur français imagine d'inviter, au nom de son gouvernement, à venir, en 1889, à Paris, pour y visiter l'Exposition universelle et conclure un traité de commerce. Il emmène avec lui sa femme, plusieurs de ses ministres et l'explorateur, qui lui sert de cornac. La passion immodérée de Tetunebo pour les boissons alcooliques lui cause des mésaventures de toutes sortes, et lui procure même l'avantage, une belle nuit, de faire la connaissance d'un violon parisien. Invité à des fêtes officielles dans les ministères et à la Présidence, il s'y comporte en vrai sauvage, cause la joie du public et l'embarras des autorités, qui ne savent plus comment s'en débarrasser. Certaines des mésaventures de ce grotesque personnage renferment de fines critiques de la civilisation raffinée dont nous sommes si fiers. Ce magnifique volume, orné de nombreuses et très spirituelles gravures, divertira très honnêtement les enfants qui le recevront en étrennes ou en prix.

COMTE DE BIZEMONT.

Bibliothèque des petits polémistes. *Les Héros de la cornette et du tricorne*, par BOYER D'AGEN. I. *Les Sœurs d'hôpitaux*. II. *Les Aumôniers militaires*. Paris, Tolra, 1892, in-12 de 106 p. — Prix : 0 fr. 60.

Voici le premier volume d'une collection qui peut faire beaucoup de bien et que nous recommandons très vivement pour la propagande. C'est l'histoire de quelques sœurs hospitalières, la sœur Rosalie, la sœur Cécile, et de quelques aumôniers militaires, l'abbé Mouly et l'abbé Lanusse, les uns et les autres également héroïques. C'est écrit avec verve et entrain, comme il convient à des ouvrages de ce genre. Nous trouvons seulement le prix un peu élevé. Des opuscules de propagande ne peuvent se répandre qu'à condition d'être vendus à très bon marché. L'éditeur y viendra, mais il faut pour cela qu'il ait beaucoup d'acheteurs. Il les aura, car il les mérite.

P. TALON.

La Pucelle, ou la France délivrée, poème en douze chants par Jean Chapelain, de l'Académie française. Ouvrage en français moderne, revu et annoté par Émile de Molènes. Paris, Marpon et Flammarion, 1892, 2 vol. in-16 de lxviii-210 et 322 p. — Prix : 5 fr.

Il faut que le nom de Jeanne d'Arc exerce un bien grand prestige pour que M. Émile de Molènes ait pensé qu'il pouvait protéger le poème de Chapelain. Ce poème, d'une lecture si pénible, renferme d'ailleurs quelques beaux passages, mais son nouvel éditeur nous semble avoir fort grossi l'intérêt qu'il peut nous offrir. On croirait, d'après le titre de cette publication, « ouvrage en français moderne, » que M. de Molènes a remanié la langue de Chapelain, langue bien compréhensible et n'ayant pas besoin d'un rajeunissement. M. de Molènes n'a pas touché aux vers de Chapelain, il s'est borné à adapter l'orthographe de nos jours, c'est-à-dire à remplacer les *y* par des *i*, les *u* employés comme *v* par cette dernière lettre, et à écrire avec des *a* les mots où l'*o* était usité. Il met donc Français, Anglais, où Chapelain avait mis François, Anglois. Seulement quand des mots de ce genre se trouvent à la fin des vers et doivent présenter une rime à un mot terminé en *ois*, abois, exploits, par exemple, il les place entre deux guillemets. M. de Molènes a, au bas des pages, indiqué certains points historiques et, à la fin du second volume, rétabli quelques passages dont il a jugé bon d'alléger le texte. M. de Molènes ne paraît pas savoir que M. Herluison a fait paraître, à Orléans, toute la partie du poème qui était restée inédite.

Grisberg.

Hérodote, par F. Corréard, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-8 de 239 p. — Prix : 1 fr. 50.

Les Mémorialistes. Monluc, par Charles Normand, professeur agrégé d'histoire au lycée Michelet, docteur ès lettres. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-8 de 240 p. — Prix : 1 fr. 50.

Racine, par P. Monceaux, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, docteur ès lettres. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-8 de 234 p. — Prix : 1 fr. 50.

Thiers, par Edgar Zévort, recteur de l'Académie de Caen. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-8 de 239 p. — Prix : 1 fr. 50.

Nous nous plaignions naguère, ici même, de ce que la collection des *Classiques populaires* eût dévié un peu de son but primitif et ressemblât un peu trop à la collection des *Grands Classiques français*, entreprise dans des visées bien différentes. Les trois premiers des volumes dont nous venons de transcrire les titres marquent un retour en arrière qui les rapproche du but; ils n'ont certainement pas le caractère éminemment populaire du *Corneille* et du *La Fontaine* de M. Faguet ; du moins ce sont des livres d'enseignement classique écrits en vue des élèves des classes d'humanités, et qui, dans la préparation de leurs auteurs, pourront leur être d'un très grand secours. C'est affirmer le caractère pratique et la valeur technique de ces trois volumes.

— L'*Hérodote* de M. Corréard est peut-être celui qui se rapproche le plus du type classique. C'est, en effet, un simple résumé et un commentaire bien fait des *Histoires* d'Hérodote. Le tout, éclairé par des cartes et des reproductions de monuments ou de scènes antiques, sera consulté avec intérêt et profit par les écoliers, peu désireux en général d'aller étudier Hérodote dans son texte intégral, même traduit en français. Le dernier chapitre, intitulé : *la Science et l'Art d'Hérodote,* assigne à Hérodote sa vraie place dans la sé-

rie des historiens et donne une idée précise de ses procédés et de sa méthode.

— Le *Monluc* de M. Ch. Normand est peut-être écrit d'un style un peu familier, qui n'évite pas toujours l'argot : mais quelle vivacité, quel pittoresque, quel entrain, et comme Monluc nous est bien raconté ou plutôt dépeint ! Vraiment on peut dire qu'il vit dans ce livre, écrit, on le sent, après une lecture toute chaude des *Commentaires* de Monluc, et qui en a gardé quelque chose du caractère original et vivant. L'ouvrage comprend deux livres consacrés, le premier à raconter la *Vie et les hauts faits de Blaise de Monluc, maréchal de France*, le second à résumer et commenter l'ouvrage du célèbre capitaine gascon. La vie et l'ouvrage sont envisagés d'ailleurs sous toutes leurs faces, et il nous semble que l'auteur épuise vraiment le sujet. Je n'oserais pas dire que le *Monluc* est le meilleur volume de la collection, mais c'est bien certainement l'un des plus originaux et des plus personnels. Je dois ajouter, d'ailleurs, en toute justice, que le sujet traité y est bien pour quelque chose.

— Le *Racine* de M. Monceaux est un livre fort distingué, où est fort bien rendue aussi la physionomie à la fois si fine, si passionnée, si émue et si malicieuse, de l'auteur d'*Andromaque*, des *Plaideurs* et d'*Athalie*. Après l'*Homme*, M. Monceaux nous fait voir le *Système dramatique*, le *Théâtre*, enfin l'*Art* dans Racine, et met bien en relief les côtés vraiment originaux de ce grand poète, dont il définit très justement le caractère et le tour d'esprit ; « *un grand fonds de sérieux sous la plus mobile imagination d'artiste.* » En somme, voici l'un des livres les plus complets et les plus forts que nous ayons jamais lus sur Racine. Mais pourquoi M. Monceaux est-il si sympathique au jansénisme? Nous savons que c'est assez la mode aujourd'hui dans l'Université : nous aurions préféré que M. Monceaux, qui est janséniste d'ailleurs par dilettantisme plus que par conviction, se fût gardé de ce travers. Il y a bien longtemps qu'on l'a dit ou à peu près : de toutes les manières d'être mauvais chrétien, le jansénisme est certainement la plus.... ridicule.

— De *Racine* à *Monsieur Thiers*, il y a loin, et aussi, je dois le dire, de M. Monceaux à M. Zévort. Le premier a fait sur Racine une étude de critique littéraire vraiment très forte, le second a écrit sur Thiers un livre politique, où la littérature tient fort peu de place, et qui n'a point de titre pour figurer dans la présente collection. Comme étude politique, c'est d'ailleurs absolument insuffisant et incomplet. Inutile d'ajouter qu'amené à parler de la loi de 1850, M. Zévort en parle en sectaire : c'est assez l'habitude dans l'Université, qui, cent ans après 1789, n'a pu encore prendre son parti de la liberté. M. Zévort accuse notamment la loi de 1850 d'avoir coupé la France en deux : oui, il a cet aplomb. Écrire un pareil livre pour une collection qui a, j'imagine, l'ambition de pénétrer même dans les établissements d'enseignement libre, c'est une grande maladresse, pour ne rien dire de plus. — Le livre de M. Zévort nous fait regretter qu'il n'existe pas une collection de *Classiques populaires* inspirée d'un esprit vraiment chrétien. L'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne* devrait l'entreprendre. Elle rendrait à l'enseignement chrétien un très grand service, ne fût-ce qu'en le dispensant de se servir de ces collections comme les *Classiques populaires* et les *Grands Écrivains français*, dont la valeur littéraire et technique est parfois très réelle, mais dont l'esprit laisse trop souvent beaucoup à désirer.

P. Talon.

Rabelais, par René Millet. Paris, Hachette, 1892, in-16 de 207 p. — Prix : 2 fr.

Qu'il y ait des choses exquises dans Rabelais, c'est possible, mais, en général, les honnêtes gens s'abstiennent de les y chercher, par horreur du vilain fumier qui les recouvre; ce qui est certain, c'est qu'il s'y trouve en quantité du vin frelaté, de la mauvaise eau-de-vie, de l'ordure et beaucoup de choses inodorantes, le tout formant un breuvage empoisonné qui produit une bien mauvaise ivresse. C'est pourtant de ce breuvage que M. René Millet a bu à plein verre. Faut-il s'étonner que grisé par les mauvaises fumées qui s'en exhalent, il ait écrit un mauvais livre? Car c'est un mauvais livre que celui où l'ancienne France, la France chrétienne, nous apparaît, à travers la grossière imagination de Rabelais, paillarde, gourmande, barbare, ignorante, ergoteuse et sotte. C'est vraiment flatteur pour nous d'avoir de tels ancêtres. Qu'après cela M. Millet se moque de nos croyances chrétiennes et parle avec dédain « de ce jeune homme blond et fade, qui montre aux fidèles de nos jours son cœur ensanglanté, » cela n'a pas d'importance. Lui-même nous dit quelque part qu'il aime les refrains de corps de garde, et que leur « gros poivre » lui fait paraître « l'avenir de la patrie moins sombre. » Dans de telles dispositions, il ne saurait se plaindre qu'on ne donne que peu d'attention à ses blasphèmes. Pour nous, nous nous bornons à regretter sincèrement que la collection des *Grands Écrivains français* ait ouvert ses rangs à ce mauvais livre. P. Talon.

La Censure sous Napoléon III, par ***. Paris, Savine, 1892, in-18 de xlm-275 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est de la censure théâtrale qu'il s'agit. L'auteur anonyme tient pour la liberté la plus grande, et il abrite son plaidoyer sous le nom de M. Edmond de Goncourt, dont il a obtenu une interview. Il est bien évident que l'auteur de *Germinie Lacerteux* n'est pas moins « large » que M. *** et qu'il plaide *pro domo* en réclamant la licence absolue de la scène. Ce livre n'est que la copie de rapports trouvés aux Tuileries après le 4 septembre, et qui vont de 1852 à 1866; il me paraît que les censeurs ont le plus souvent pleinement raison, et l'indécence du théâtre moderne justifie leurs conclusions au point de vue moral; au point de vue littéraire, ils sortent parfois de leur sphère. Les principales pièces censurées dont nous trouvons ici les noms sont : *l'Ami des Femmes; André del Sarto; Chatterton; la Dame aux Camélias; Diane de Lys; le Fils de Giboyer; le Fils naturel; les Lionnes pauvres; le Mariage d'Olympe; Notre-Dame de Paris; la Tour de Nesle, etc.* G.

Le Mouvement néo-chrétien dans la littérature contemporaine, par l'abbé Félix Klein. Paris, Perrin, 1892, in-8 de 64 p. — Prix : 1 fr.

L'idée religieuse occupe une grande place dans le mouvement artistique et littéraire de notre époque. Toute une pléiade d'écrivains de talent, romanciers, poètes, critiques et historiens, reconnaît l'action bienfaisante de la religion sur l'âme humaine, et, par l'observation comme par la logique, arrive à établir que le christianisme est encore la meilleure école de morale individuelle et sociale. Cette pléiade se réclame surtout, dans le roman, de MM. Paul Bourget (*Le Disciple*), Édouard Rod (*Le Sens de la vie* et *Sacrifiée*), Georges Duruy (*Victoire d'âmes*, *Ni Dieu ni maître*); dans la poésie, de MM. François Coppée (*Le Pater*), Maurice Bouchor (*Le Mystère de la Nativité*, *La Légende de sainte Cécile*); dans la critique et l'histoire, de MM. Paul Desjardins, le vicomte E.-M. de Vogüé, Anatole Leroy-Beaulieu. Nous ne

citons ici que les noms les plus connus; mais le mouvement s'étend des ouvrages sérieux de ces écrivains aux écrits fantaisistes de l'école symboliste. On trouvera le tout analysé en détail dans l'intéressant opuscule de M. l'abbé Klein. Tous ces auteurs ne sont pas chrétiens, dans le sens intégral et théologique du mot. Néanmoins, en dehors de quelques poseurs qui n'abordent ces questions qu'en dilettanti, la plupart des esprits que le mouvement néo-chrétien entraîne loin du positivisme sont absolument sincères. Alors qu'ils s'arrêtent à mi-chemin du vrai, ils se sont par là même rapprochés de nous. Aussi M. l'abbé Klein estime-t-il qu'il ne faut ni les décourager ni les méconnaître. Sa brochure est à lire. Elle avait d'abord paru en articles dans le *Correspondant*. F. B.

Un Hollandais à Paris en 1891 *(Sensations de littérature et d'art)*, par W.-G.-C. Bywanck, avec une préface d'Anatole France. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 308 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Bywanck est un Hollandais philologue, artiste et lettré, qui connaît à fond notre littérature et se tient, avec sympathie, régulièrement au courant de notre mouvement intellectuel. On lui doit des études critiques très sûres sur François Villon, et la poésie française, depuis les maîtres jusqu'aux *poetae minores*, n'a pour lui pas de secrets. Il quitte de temps à autre sa petite ville d'Hilversum, descend jusqu'à Paris, y fréquente certains cénacles littéraires et publie ensuite en volume ses impressions. Celui qui vient de paraître sous ce titre : *Un Hollandais à Paris*, est bien extraordinaire. M. Bywanck nous paraît s'être un peu « emballé, » comme on dit vulgairement, et parfois on croirait qu'il a pris le *Chat Noir* pour un vestibule de l'Académie française. C'est ainsi qu'il attribue une importance énorme aux œuvres et aux idées de jeunes littérateurs, dont la célébrité ne dépasse guère les brasseries de la rive gauche. Il faut aussi se défier de son enthousiasme, qui le porte à mettre sur le même rang et dans le même rayon de gloire le chansonnier réaliste Aristide Bruant, le poète symboliste Jean Moréas, et Paul Verlaine. Malgré tout, réserves faites sur certains aperçus, l'ouvrage de M. Bywanck ne laisse pas que d'avoir son intérêt. L'auteur se limite à un monde littéraire fort restreint, où « brillent des noms passablement « obscurs, » mais il le fait bien connaître. M. Bywanck a lui-même traduit son ouvrage du hollandais en français, et cette traduction n'est point sans saveur. F. B.

Œuvres complètes de Victor Hugo. *L'Homme qui rit. — Religions et Religion. L'Ane.* Paris, Hetzel et Quantin, 1892, 4 vol. in-16 de 199, 259, 243, 183 p. — Prix de chaque vol. : 2 fr.

Les œuvres complètes de Victor Hugo paraissent avec tant de rapidité que nous n'avons pas encore pu signaler la publication du volume : *Littérature et philosophie mêlées*, et des trois tomes, beaucoup plus intéressants, que le Rhin, ses magnifiques rives et ses vieilles légendes, ont inspirés à Victor Hugo. Les librairies Hetzel et Quantin viennent de clore par l'*Homme qui rit* — il faut bien avouer que celui qui le lit est parfois l'homme qui bâille — la série des romans ainsi composée : *Notre-Dame de Paris, les Misérables, les Travailleurs de la mer, le Dernier Jour d'un condamné, Claude Gueux, Han d'Islande, Bug-Jargal, Quatre-vingt-treize* et enfin l'*Homme qui rit*, vingt volumes qui se sont promptement succédé et que vient de suivre un tome contenant *Religions et religion* et l'*Ane*, lequel forme le cinquante-huitième volume de cette ample collection. G.

Roma, impressions y comentaris, per Jaume Collell, canonge de la Seu de Vich, ab dibuixos à la ploma del Enrich Serra. Barcelona, Subirana Germans, 1892, in-16 de xvi-239 p.

M. l'abbé Jaume Collell, chanoine de la cathédrale de Vich, a fait, à différentes reprises, plusieurs séjours assez prolongés dans la Ville éternelle, et, chaque fois, il envoyait ses impressions de fervent catholique et de pèlerin instruit à la revue catalane *La Veù del Montserrat*, dont il est le directeur. Il vient de réunir ces articles en un coquet volume, qui séduit le lecteur par son joli cartonnage et par de nombreux dessins à la plume d'un compatriote de l'auteur, le peintre catalan Enrich Serra.

On serait déçu si l'on cherchait dans ce livre une sorte de catalogue des merveilles artistiques et architecturales de Rome, des dissertations érudites sur son rôle dans l'antiquité et dans les temps modernes, et enfin tout ce qu'on trouve dans des ouvrages similaires, écrits sous l'influence de préoccupations esthétiques ou historiques exclusives. M. Collell est prêtre, et s'en souvient toujours dans ses appréciations des hommes ou des choses; il considère surtout Rome comme la citadelle du christianisme, et, dans la ville des Papes, il voit avant tout le Pape et l'Église. De là ce caractère particulier de sincérité évidente dont l'empreinte est marquée sur chacune de ces pages; de là cette chaleur qui parfois se communique de l'âme du pieux écrivain à celle de son lecteur. Il y a une ingénuité pleine de charme dans le récit de l'audience accordée par Sa Sainteté Léon XIII à M. Collell, et dans le tableau de la réception du pèlerinage espagnol au Vatican; un passage sur la mystérieuse poésie des catacombes et des souvenirs sacrés qu'elles renferment touche à la vraie éloquence et suffit à faire pardonner quelques défaillances de style, et quelques exagérations d'une pensée que le zèle entraîne parfois au lieu de la conduire. En somme, le volume est attrayant, et l'approbation de Mgr l'évêque de Vich atteste assez qu'il est édifiant.

Je n'adresserai à M. Jaume Collell qu'un reproche sérieux : c'est d'avoir cité le vers de Dante :

Nave senza nocchier in gran tempésta,

de telle manière qu'il ne lui reste plus de rime, et qu'il devient redondant et chevillé. Qu'il le rétablisse bien vite ! Maxime Formont.

Prolegomeni di storia ecclesiastica, per D. Umberto Benigni. Pérouse, V. Santucci, 1892, in-18 de 125 p. — Prix : 1 fr.

L'histoire, qui prête une lumière si vive aux études théologiques, est malheureusement trop sacrifiée dans la plupart des établissements ecclésiastiques. M. Benigni, professeur au séminaire de Pérouse, a voulu mettre ses élèves à même d'échapper aux conséquences d'une lacune aussi regrettable en leur donnant quelques brèves notions de critique adaptées à leur condition de commençants. Son livre, fort modeste dans ses prétentions, tient bien ce qu'il promet : ce ne sont, à vrai dire, que des prolégomènes, mais qui ouvrent des vues sur de vastes horizons et qui, malgré leur forme en apparence très simple, constituent une base solide pour des études futures plus développées. G. P.

1792 à propos de 1892. — *Les Martyrs de Septembre*, par le P. J. Delbrel, S. J., avec une lettre préface de Mgr d'Hulst. Paris, Tolra, 1892, in-16, viii-99 p. — Prix : 1 fr. 25 c.

« Ce travail, écrit l'auteur, n'a aucune prétention scientifique. » Il est

vrai : l'auteur du *Clergé français réfugié en Espagne* n'a pas donné ici l'effort d'érudition qu'il a fourni ailleurs. Cependant, si l'on trouve d'importantes lacunes, volontaires peut-être (massacres de la Conciergerie, du Châtelet et de Bicêtre); si le panégyriste des martyrs n'a prononcé, on ne sait pourquoi, aucun nom de meurtriers, comme s'ils avaient droit à l'amnistie du silence, on reconnaît en plus d'un endroit l'homme qui a l'habitude de creuser à fond, sauf que, dans cette nouvelle œuvre, ici il donne le coup de pioche, ailleurs il s'abstient. A cette étude de vulgarisation Mgr d'Hulst a mis une préface, pour rappeler le Centenaire. — Deux légères remarques : l'auteur confond, ce semble, l'hôtel de ville avec l'hôtel de la mairie, où furent enfermés les prisonniers qui furent acheminés de là à l'Abbaye; p. 86, il est question de M. René, curé de Limay; c'est Béné qu'il faut lire.

V. P.

I preti romani relegati a Piacenza e a Parma 1810-1812, da A.-G. Tononi. Plaisance, tip. F. Solari di Gregorio Tononi, 1891, in-18 de 35 p.

Le dossier des pièces relatives aux chanoines des États romains relégués à Plaisance, et divers autres manuscrits des archives de Parme, ont fourni à M. Tononi des documents intéressants pour l'histoire des rapports de Napoléon Ier avec le clergé. Il fait ressortir les changements d'opinion successifs de l'Empereur, ses menaces brutales et cette pression sans vergogne à laquelle il soumit l'Église et que M. d'Haussonville a si vivement décrites dans son immortel ouvrage. G. P.

Vie de Henri de la Rochejaquelein. Abbeville, Paillart, s. d., in-16 de 32 p. avec 16 gravures dans le texte. — Prix : 0 fr. 15.

Charmant récit, charmantes gravures (il y en a seize !), charmante brochure ! Un récit rapide, pas de déclamations, pas de réflexions; de l'entrain comme en avait le héros de la Durbelière. A la première page, c'est ce château, aujourd'hui en ruines, où naquit M. Henri; à la dernière, c'est la chapelle de Saint-Aubin de Baubigné où il a son tombeau. Il est à souhaiter que les brochures de propagande aient aussi bon aspect et de fond et de forme; celle-ci attire l'œil; on l'ouvre, on la lit et l'on n'est pas trompé. V. P.

Paysans vendéens, par le comte de Chabot. Abbeville, Paillart; Nantes, Libaros, 1892, in-16 de 64 p. — Prix : 0 fr. 15.

Même format que la précédente, mais le double de pages, sans gravures. D'autres racontent les exploits des généraux; M. le comte de Chabot a voulu donner place au modeste capitaine de paroisse et au simple soldat vendéen. Aussi a-t-il inscrit pour sous-titre à sa brochure : *Biographies, silhouettes et faits d'armes.* On en a lu beaucoup dans Mme de la Rochejaquelein, dans Crétineau Joly, chez l'abbé Deniau et ailleurs; l'auteur a recueilli d'autres traits dans les souvenirs de ses amis comme dans ses papiers de famille : ainsi, pour ces derniers, page 42, *Mademoiselle Regrenille*, et page 46, *Épisode du parc Soubise.* Que de noms nouveaux, que de faits mal connus, pour nous qui n'avons pas les traditions du pays ! La curiosité s'y repaît et s'y satisfait. Il faut garder sur sa table ce petit recueil d'épisodes de vaillance et de dévouement. Pourquoi n'y avoir pas joint une table? V. P.

Sous la Commune. *M. l'abbé Planchat*, par le comte DE LAMBEL. Paris, rue des Saints-Pères, 30; Lille, Lefort, 1892, in-18 de VI-106 p., avec gravures. — Prix : 0 fr. 50.

A Vaugirard, dans la chapelle des Frères de l'Institut de Saint-Vincent de Paul, on voit, au pied d'un des autels, la pierre funéraire qui recouvre les précieux restes d'un martyr de la Commune, l'abbé Planchat. Un de ses frères en religion, M. Maurice Maignen, de regrettée mémoire, lui consacra, dès 1871, une biographie très édifiante, telle d'ailleurs qu'elle pouvait sortir de cette plume non moins littéraire que pieuse, et qui a atteint sa septième édition. M. le comte de Lambel, qui ne le cède à personne en dévouement éclairé à toutes les bonnes œuvres et spécialement aux œuvres populaires (cercles, patronages, bibliothèques circulantes, évangélisation des campagnes), a voulu résumer sous un format plus accessible le travail très étendu de M. Maignen. Il l'a fait avec simplicité, et, chose que j'aime à louer, en présentant ce prêtre qui était la piété même, il n'a pas cru devoir prendre le vocabulaire conventionnel de la piété. La vie, d'ailleurs, du saint prêtre porte son biographe : c'est d'un intérêt palpitant et continu. Quel excellent texte pour une conférence populaire ou autre! V. P.

Le Salut de la France par le Christ, par JEAN DE VERDUN. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-12 de 78 p. — Prix : 0 fr. 60.

L'auteur lui-même a pris soin de résumer sa thèse en quelques mots précis : « Le Christ, c'est Dieu. La véritable vie vient du Christ. L'histoire des sociétés le prouve. Nous mourons. Qui peut nous sauver? Le Christ. » Que si l'on demande où est le Christ, l'auteur répond nettement : à Rome. C'est là, en effet, que nous devons aller chercher le remède aux maux dont nous souffrons. Le christianisme a sauvé la société dans le passé, il la sauvera dans l'avenir, si elle veut être sauvée. Ces considérations sont développées avec éloquence. Ce petit livre a été approuvé par plusieurs évêques : Monseigneur de Tarbes le déclare « admirable dans la doctrine qu'il expose et éminemment propre à devenir populaire. » Monseigneur d'Annecy estime « que c'est la voix du bon sens, voix généreuse, très sympathique. » Monseigneur de Pamiers voit dans Jean de Verdun « un soldat de l'Église et de la France, habile autant que dévoué, qui a su revêtir d'un style éloquent et pur plusieurs de nos grands souvenirs historiques et un certain nombre de lumineuses preuves des vérités chrétiennes. » Nous n'ajouterons rien à ces éloges autorisés. Ils suffiront pour faire bien agréer ce petit livre des lecteurs chrétiens. P. TALON.

La France de demain, par Un patriote S. P. Paris, Savine, 1892, in-12 de 144 p. — Prix : 1 fr. 25.

« Nous sommes loin, dit l'auteur, d'avoir intégralement appliqué les principes de liberté individuelle, d'égalité, de justice, dont nos pères de 1789 peuvent s'enorgueillir d'avoir, dans la Déclaration des droits de l'homme, formulé le code immortel. » Voilà qui indique nettement dans quel esprit le livre est écrit. Chemin faisant, le « patriote » lance, contre le passé de la France, des critiques amères, faute assurément d'une étude suffisante.

A côté de chacune des insuffisances du régime actuel, M. S. P. indique le remède. Dans l'impossibilité d'exposer, et *a fortiori*, d'apprécier toutes les idées de l'auteur, je me bornerai à en mentionner quelques-unes

parmi les plus saillantes. Nous arriverons un jour à la République universelle (p. 9). — Gambetta est traité de vaillant apôtre et de regretté tribun. — Jamais les employés n'ont pris, vis-à-vis du public, des allures plus autoritaires et plus vexatoires. — Longues citations de M. Burdeau contre les concessions de forêts et de chemins de fer en Algérie. — La République est un gouvernement comme un autre, ni meilleur ni pire.... Un peu plus de liberté que sous l'Empire, mais que cette liberté nous coûte gros (p. 29)! — M. Carnot est l'honnêteté faite homme. — Il faut redouter le vertige de la fonction et les conseils de l'entourage : il faut réduire la durée des fonctions de l'exécutif et supprimer « le tralala. » — L'autorité du *Petit Journal* grandit tous les jours. — Longue histoire de la mine de Monthieux. — Manifestes de MM. Loubet et Floquet. — La prise de la Bastille n'a pas fait supprimer la lettre de cachet contre de prétendus aliénés.

L'auteur aborde la question sociale sous les auspices de Séverine, « la vaillante fouailleuse d'abus (p. 85). » — Il répugne à tout moyen violent. — Le régime socialiste succédera au régime capitaliste. — Aide-toi, les pouvoirs publics t'aideront. — « Tout le système d'exploitation de la crédulité et de l'entraînement est aussi florissant aujourd'hui qu'il l'était sous Louis-Philippe et Napoléon III. » — L'impôt unique et progressif sur le revenu. — Le monopole de l'alcool a eu des conséquences heureuses en Suisse. — L'auteur est franchement statolâtre : « L'accroissement continu de l'action de l'État doit être considéré comme une loi du développement social » (p. 105).

A côté de cette aberration et de plusieurs autres, signalons des idées justes : « Aucune réforme importante ne peut aboutir dans le Parlement tel qu'il est composé. » — Le mandat obligatoire. — Les frais de justice sont trop élevés. — « Il y a trop de bavards dans l'une et l'autre Chambre. »

A. D'AVRIL.

La Bataille du Home Rule ; Parnell, sa vie, sa fin, par L. NEMOURS-GODRÉ. Paris, Lethielleux, 1892, in-18 de XII-190 p. — Prix : 2 fr.

M. Nemours-Godré, qui a très sérieusement étudié l'Irlande, a déjà publié une biographie intéressante du grand patriote O'Connell. En décrivant les péripéties de cette longue lutte du *Home Rule*, qui aura vraisemblablement son épilogue en 1893, il se trouve amené à résumer l'histoire parlementaire de ces dix dernières années et à mettre en relief la figure si curieuse de l'acteur qui y joua le principal rôle : Charles Stewart Parnell. Le résumé est net, les faits sont groupés avec art, les conclusions judicieusement déduites, mais la sympathie que manifeste l'auteur pour toutes les revendications irlandaises me semble exagérée; et, si le portrait tracé de Parnell est exact dans ses grandes lignes et fort littéraire dans la forme, il y manque quelques traits de ressemblance.

J'ai eu, en 1881, l'occasion de rencontrer M. Parnell, de le voir dans un cercle intime où il se départait de sa réserve habituelle; j'ai été en relation avec plusieurs de ses plus dévoués partisans, et mes impressions concordaient avec leur témoignage pour affirmer que le chef de la *Land League* avait un cœur froid, un cerveau d'ambitieux sans scrupules et un grand fonds de scepticisme. Cependant son talent oratoire, sa merveilleuse activité, la hardiesse et l'habileté de sa tactique lui ont permis de servir avec éclat la cause qu'il avait prise en main. Il a été un conducteur d'hommes dans toute l'acception du terme, et il faut savoir gré à M. Nemours-Godré d'avoir rappelé son œuvre au moment où elle va être parachevée, et d'avoir re-

tracé les différentes étapes de cette existence, tout entière vouée à la politique et qui sombra lamentablement à la suite du scandale privé que l'on sait.

ROGER LAMBELIN.

Les Monnaies de Confranchette, *étude et description*, par l'abbé FRÉDÉRIC MARCHAND. Milan, Gogliati, 1891, in-8 de 64 p. (Extr. de la *Rivista Italiana di Numismatica*).

Cette brochure, rédigée avec le plus grand soin, est consacrée à la description d'une série considérable de monnaies en billon, de Savoie, exhumées en 1888 dans une vigne située à Confranchette (Ain); elles étaient contenues, au nombre de 1,800, dans un vase en terre. Ces monnaies, qui présentent une collection de variétés non encore signalées, appartiennent aux règnes des ducs Charles II, Emmanuel-Philibert et Charles-Emmanuel Ier; il y avait, en outre, une pièce de l'évêché de Sion, deux de la ville de Genève, deux liards de Henri III, deux pièces de Besançon, une de Philippe IV d'Espagne, frappée à Dole. M. l'abbé Marchand a annoté très utilement l'inventaire de cette découverte, et son travail est une contribution importante à l'histoire numismatique de la Savoie. B.

Les Arlequins de Stamboul, par NICOLAS NICOLAÏDÈS. Paris, bureaux du journal *l'Orient*, 1892, petit in-12 de 70 p., 2e édition. — Prix : 2 fr.

Le gouvernement turc et la personne elle-même du sultan régnant ont été, paraît-il, attaqués très vivement dans plusieurs publications récentes. Le directeur du journal *l'Orient* répond d'une manière non moins vive à ces attaques, qui portent principalement sur la prétendue séquestration de Mourad, sur la vénalité, sur la corruption. L'écrit de M. Nicolas Nicolaïdès est une apologie assez adroite et assez pertinente, provenant d'un homme intelligent et qui connaît l'Orient. Le procédé consiste à montrer que la corruption et la vénalité ne sont pas plus répandues à Constantinople que dans les grandes villes de l'ancien et du nouveau monde.

Les personnes qui ont lu les attaques de M. Georgiadès et de M. de Régla voudront certainement connaître la réponse de M. Nicolaïdès.

A. D'AVRIL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La mort du poète américain John Greenleaf WHITTIER, a été accueillie dans les journaux de langue anglaise par un concert de regrets. Né le 17 décembre 1807, à Haverhill, Massach., il s'occupa dès sa jeunesse de littérature. Tour à tour rédacteur à l'*American Manufacturer* de Boston, à l'*Haverhill Gazette*, à la *New England Weekly Review* de Hartford, il lança en 1831 son premier volume : *Legends of New England, in prose and verse.* L'un des partisans les plus ardents de l'anti-esclavagisme, il devint secrétaire de la société anti-esclavagiste d'Amérique et publia, en 1836, *The Freeman*, destiné à mener une vive campagne contre l'esclavage. Il servit la même cause par des poésies, dont la meilleure, peut-être, est *the Farewel of a Slave Mother.* Voici la liste de ses œuvres : *Legends of New England in prose and verse* (1831, in-8); — *Moll Pitcher*, conte en vers; — *Mogg Megone, a poem* (1836, in-24); — *Ballads* (1838, in-8); — *Lays of my Home* (1843, in-16); — *The Stranger in Lavell*, essais en prose (1845, in-12);

— *Supernaturalism in New England* (1847, in-12); — *Leaves from Margaret Smith's Journal, 1678-1699* (1849, in-16); — *The Voices of Freedom* (1849, in-8); — *Old Portraits and modern Sketches* (1850, in-16); — *Songs of labor* (1850, in-16); — *The Chapel of the Hermits* (1853, in-16); — *A Sabbath scene, a sketch of slavery in verse* (1853, in-18); — *Literary Recreations and Miscellanies* (1854, in-16); — *The Panorama* (1856, in-16); — *Home Ballads and Poems* (1860, in-16); — *In War Time, and other poems* (1863, in-16); — *National Lyrics* (1865, in-16); — *Snow Bound* (1866, in-16); — *Maud Muller* (1866, in-4); — *The Tent on the Beach* (1867, in-16); — *Among the Hills* (1868, in-16); — *Ballads of New England* (1869, in-8); — *Miriam* (1871, in-12); — *Child Life, a collection of poems* (1871, in-16); — *The Pennsylvania Pilgrim* (1872, in-16); — *Child Life in prose* (1873, in-16); — *Hazel Blossoms* (1874, in-16); — *Mabel Martin* (1875, in-16); — *Songs of three centurys* (1875, in-12); — *The Vision of Echard* (1878, in-16); — *The King's Missive* (1881, in-16); — *The Bay of the seven Islands* (1883, in-12); — *Poems of Nature* (1886, in-4); — *St Gregory's Guest* (1886, in-16). Une édition complète de ses œuvres a paru en 1888-1889 (*Writings*, 7 vol. in-16).

— Le célèbre jurisconsulte allemand Rudolf von Jhering est mort le 17 septembre, à Gœttingue, où il enseignait le droit à l'Université depuis 1872. Né à Aurich (Hanovre) le 22 août 1818, il fut tour à tour professeur à Berlin, à Bâle, à Rostock, à Kiel, à Giessen et à Vienne, et s'est fait connaître par une longue série d'ouvrages dont le plus généralement estimé est son *Esprit du droit romain*, qui a été traduit en français. Voici la liste de ses principales publications : *Abhandlungen aus dem römischen Recht* (1844, in-8); — *Civilrechtsfälle ohne Entscheidungen* (1847, in-8); — *Geist der römischen Rechts* (1852-1869, in-8); — *Der Streit zwischen Basel-Land und Basel-Stadt über die Festungswerke der Stadt Basel* (1862, in-8); — *Bedeutung des römischen Reichs für die moderne Welt* (1865, in-8); — *Die Lucca-Pistoja Actionstreit* (1867, in-8); — *Das Schuldmoment im römischen Privatrecht* (1867, in-8); — *Beiträge zur Lehre von Besitz* (1868, in-8); — *Ueber den Grund des Besitzesschutzes* (1869, in-8); — *Die Jurisprudenz im täglichen Leben* (1870, in-8); — *Der Kampf um's Recht* (1873, in-8), également traduit en français; — *Vermischte Schriften juristischer Inhalt* (1879, in-8); — *Der Zweck im Recht* (1877, in-8); — *Gesammelte Aufsätze aus den Jahrbüchern für die Dogmatik des heutigen römischen und deutschen Privatsrechts* (1881-1886, 3 vol. in-8); — *Das Trinkgeld* (1882, in-8); — *Scherz und Ernst in der Jurisprudenz* (1885, in-8); — *Der Besitzwille* (1889, in-8).

— Nous devons une mention toute spéciale à M. l'abbé Nicolas-Louis Bacuez, mort à la fin d'août. M. l'abbé Bacuez était né à Loison, près Lens, en 1820. Il acheva ses études au séminaire de Saint-Sulpice, où il devait plus tard enseigner avec tant de talent et de succès. Le principal travail qui l'ait fait connaître est le *Manuel biblique*, qu'il a rédigé avec le concours de M. l'abbé Vigouroux. Nous noterons, parmi les ouvrages qu'on lui doit, les suivants : *Du saint office au point de vue de la piété* (1872, in-12); — *Questions sur l'Écriture sainte, ou Programme détaillé pour servir de guide dans l'étude des saints Livres, avec indication des difficultés à résoudre, des recherches à faire et des ouvrages à consulter, à l'usage des jeunes ecclésiastiques et des prêtres du ministère* (1874, 2 vol. in-8); — *Manuel biblique, ou Cours d'Écriture sainte à l'usage des séminaires*, en collaboration avec M. l'abbé Vigouroux (1879-1880, 4 vol. in-12, 6e édit., 1888-1889); — *Instruction et méditations à l'usage des ordinaires, sur le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise* (1886-1890, 3 vol. in-32); — *Du divin sacrifice et du prêtre qui le célèbre* (1888).

— Avec M. William Forbes Skene, mort à Édimbourg le 29 août, disparaît l'un des meilleurs archéologues écossais. Né à Inverie le 7 juin 1809, il fit ses études à l'École supérieure d'Édimbourg, les perfectionna pendant une année et demie dans les écoles d'Allemagne et aux Universités d'Édimbourg et de Saint-André. Il porta dès l'abord son attention sur les antiquités écossaises, et particulièrement sur celles de la période celtique. Mais ce n'est qu'en 1865, après avoir quitté la carrière administrative, qu'il se donna entièrement à ces recherches. Son premier essai, *The Highlanders of Scotland*, fut publié en 1836 et couronné par la Highland Society. Son principal titre scientifique est l'ouvrage publié de 1876 à 1880, sous le titre : *Celtic Scotland, a History of ancient Alban.* C'est ce qui lui valut de succéder en 1881 à M. John Hill Burton dans le titre d'historiographe du Roi pour l'Écosse. En dehors des études qu'il donna aux recueils de la *Royal Society* d'Édimbourg, de la *Cambrian Archæological Society*, de la Société des antiquaires d'Édimbourg, il a publié : *Highlanders of Scotland, their Origin, History and Antiquities* (1836, 2 vol. in-8); — *Collectanea de rebus Albinicis*, en collaboration avec M. Donald Gregory (1834-1846, 4 vol. in-8); — *The Four Ancient Books of Wales* (1868, 2 vol. in-8); — *Tracts by Dr Gilbert Skeyne medicinar to His Majesty* (James I) (1860, in-4); — *Chronicles of the Picts and Scots* (1868, in-8); — *The Coronation Stone* (1869, in-4); — *John of Fordun's Chronicles of the Scottish Nation* (1871, 2 vol. in-8); — *Celtic Scotland* (1876-1880, 3 vol. in-8); — *The Gospel History for the Young* (1883-1884, 3 vol. in-8); — *On the traditionary accounts of the death of Alexander III* (1888, in-8).

— Nous apprenons la mort de M. George Croom Robertson, ancien professeur de philosophie et de logique de l'*University College* à Londres. Né à Aberdeen en 1842, il fut reçu maître ès arts en 1861 et poursuivit ses études à Londres, Berlin, Gottingen et Paris. Après un stage de deux ans comme professeur suppléant à Aberdeen, il obtint la chaire de philosophie de l'*University College.* Il avait créé un savant journal, le *Mind*, qu'il dirigea seul jusqu'à l'an dernier. Il fit paraître un ouvrage sur *Aristote* en collaboration avec le professeur Grote, et collabora aux *Blackwood's Philosophical Classics* (Hobbes) ainsi qu'à la dernière édition de l'*Encyclopædia Britannica.*

— On annonce encore la mort : de M. Louis Alphonsi, rédacteur en chef du *Phare de la Corse*, mort le 29 août; — de M. Michel Anezo, l'un des doyens de la presse parisienne, mort le 29 août; — de M. Adrien Chabot, qui a publié plusieurs romans, mort le 19 septembre; — de M. Chabrol, professeur de droit administratif à l'École des ponts et chaussées, mort le 3 septembre, à Vernon (Eure); — de M. Léon Diguet, rédacteur au *Figaro*, mort le 2 septembre; — de M. Louis Faliès, auteur d'*Études historiques et philosophiques sur les civilisations* (1872-1890, 3 vol. in-8), mort le 31 août; — de M. Farney, professeur d'arboriculture, mort le 3 septembre; — de M. Ernest Lachaud, l'éditeur bien connu, mort le 23 septembre; — du docteur Urbain Lacombe, président de la Société médicale de la Dordogne, et doyen des médecins de Périgueux, mort le 7 septembre, à l'âge de quatre-vingts ans; — du V. Frère Maurice, de Saint-Étienne (Loire), professeur au collège d'Alep, mort à Paris dans le courant du mois de septembre; — de M. Musset, docteur ès sciences, professeur de botanique à la Faculté de Grenoble, mort le 14 septembre, à l'âge de soixante-six ans; — du docteur Charles-François-Alexandre Perron, né le 21 avril 1824, à Broye-lez-Pesmes (Haute-Saône), mort à Besançon le 27 août, et qui, entre autres choses, a publié : *Histoire de l'horlogerie en Franche-Comté* (1860), in-8; *Proverbes de la Franche-Comté* (in-8, 1876); *Superstitions médicales de la Franche-Comté*

(1879, in-18) ; *Du Médecin. Comment son domaine professionnel s'agrandit de jour en jour ; Broye-lez-Pesmes* (*Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 1888) ; *Les Franc-Comtois* (1892, in-8) ; — de M. Pierrugues, collaborateur du *Citoyen* et de la *Gazette du Midi*, mort le 25 septembre ; — du docteur Emile-Léon Poincarré, professeur adjoint à la Faculté de Nancy, auteur d'intéressants travaux sur la médecine, parmi lesquels nous citerons : *Documents pour servir à l'histoire de la thyroïde* (1er fasc., 1869, in-8) ; *Recherches sur l'anatomie pathologique et la nature de la paralysie générale*, en collaboration avec Henri Bonnet, 1869, in-8) ; *Le Système nerveux* (1876-1877, 3 vol. in-8) ; *Prophylaxie et géographie médicale des principales maladies tributaires de l'hygiène* (1884, in-8), mort le 21 septembre ; — de M. le chanoine Poussin, auteur de : *Homélies et discours des Pères de l'Église, sur les Épîtres et Évangiles des dimanches et fêtes de l'année* (1854, 4 vol. in-12) ; *Dictionnairede la tradition pontificale, patristique et conciliaire* (1856, 2 vol. gr. in-8) ; *Le Spiritisme devant l'histoire et devant l'Église. Son origine, sa nature, sa certitude, ses dangers* (1866, in-12) ; *Manuel classique d'archéologie chrétienne* (1869, in-8), mort le 8 septembre ; — de M. Victor Wilder, critique musical au *Gil Blas*, auteur de plusieurs traductions d'œuvres lyriques allemandes et italiennes et de deux études importantes : *Mozart, l'homme et l'artiste, histoire de sa vie* (1880, gr. in-8) ; *Beethoven, sa vie et son œuvre, d'après les documents authentiques et les travaux les plus récents* (1883, in-12), mort le 9 septembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. H.-A. Baier, professeur de philosophie à l'Université de Greifswald, où il est mort le 8 septembre, à l'âge de quatre-vingt-un ans ; — de M. Georg William Curtis, brillant prosateur des États-Unis, mort le 31 août ; — de M. Greel, professeur de zoologie et d'anatomie à l'Université de Marbourg, où il est mort le 2 septembre ; — de M. Henry Hudson Holey, auteur, entre autres ouvrages, de *Holly's Country seats*, mort le 4 septembre, à cinquante-cinq ans ; — de M. Rudolph Hinterhuber, botaniste allemand, mort à Mondsee, en Autriche, le 3 septembre, âgé de quatre-vingt-dix ans ; — de M. Lorenz Kellner, excellent écrivain catholique, qui s'est surtout occupé des questions d'enseignement et a publié sur ces matières nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons seulement : *Praktischer Lehrgang für den gesamten deutschen Sprachunterricht ; Musterstücke für Volksschulen ; Lese- und Bildungsbuch für höhere Töchterschulen ; Pädagogie der Schule in Aphorismen ; Volkschulkunde ; Skizzen und Bilder aus der Erziehungsgeschichte*, mort le 18 août, à Trèves, dans sa quatre-vingt-deuxième année ; — de M. Julius Klaiber, connu par ses travaux d'histoire littéraire et d'esthétique, mort à cinquante-neuf ans, à Steinach ; — de M. Reinhold Köhler, bibliothécaire en chef de Weimar, mort le 15 août, à l'âge de soixante-deux ans ; — de M. Auguste Müller, orientaliste allemand, professeur des langues orientales à l'Université de Halle, dont on a, outre ses travaux linguistiques : *Das Islam in Morgen- und Abendland*, fondateur de la précieuse *Orientalische Bibliographie*, mort le 12 septembre, dans sa quarante-quatrième année ; — de M. Karl Friedrich Naumann, professeur à l'Université de Lund, mort le 10 août, à soixante-dix-sept ans ; — de M. Alexander Obermüller, directeur du service médical à la cour de Russie, mort le 22 août, à cinquante-cinq ans, à Saint-Pétersbourg ; — de M. Cornelis Willem Opzoomer, professeur à l'Université d'Utrecht, mort à soixante et onze ans, le 23 août, à Oosterbeck ; — de M. Th.-William Parsons, poète américain, mort à Sutriati, Mass., le 3 septembre, âgé de soixante-douze ans ; — de M. Theodor Paur, connu par des travaux d'histoire littéraire, mort le 14 août, âgé de soixante-dix-huit ans ;

— de M. Rebham von Aspernbrück, professeur à l'École technique supérieure de Vienne, mort dans cette ville le 29 août; — de M. John J. Reese, dont nous citerons le *Manual of toxicology*, mort à soixante-treize ans, le 4 septembre; — de M. J. Roemer, auteur de *Dictionary of English French idioms*, mort à quatre-vingts ans, à Lenox, le 31 août; — de M. Walther Rogge, auteur d'une *Histoire de la révolution de 1848;* — de M. Rudolph Westphal, tour à tour professeur aux Universités de Breslau et d'Iéna, mort le 11 septembre; — de M. Anton Winckler, professeur de mathématiques à l'École technique supérieure de Vienne, mort à soixante et onze ans, le 31 août.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 10 septembre, M. Frédéric Passy a rendu compte des travaux de la conférence de Berne sur l'arbitrage international. — Dans celle du 17 septembre, M. Marcé a lu un travail sur le fonctionnement du bureau de comptabilité qui, pendant la Révolution, remplaça les chambres des comptes. M. Bardoux a ensuite donné lecture d'un mémoire sur le dernier voyage de Lafayette en Amérique, en 1824-1825. — Le 24 septembre, l'Académie a entendu la fin du travail de M. Marcé.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2 septembre, M. Héron de Villefosse a entretenu l'Académie d'une mosaïque découverte à Sousse. M. Bertrand a lu ensuite, au nom de M. Lechat, une notice sur le sculpteur Endoïos. — Le 9 septembre, M. Oppert a fait une communication sur un texte relatif à la chronologie chaldéenne. — Dans la séance du 16 septembre, M. Menant a communiqué à l'Académie l'estampage d'un bas-relief hétéen trouvé à Angora. M. Weil a ensuite rendu compte des premiers résultats des fouilles entreprises dans le champ de manœuvres de Cherchell. — Le 23 septembre, M. de Nolhac a donné lecture d'un mémoire sur un traité latin contre Pétrarque, qu'il attribue à Jean de Hesdin. — Le 30 septembre, M. Maspero a entretenu l'Académie du bas-relief du roi de Babylone Naramsin, qui est contemporain du xxxe siècle avant J.-C. M. Salomon Reinach a lu ensuite un mémoire intitulé : Les Monuments mégalithiques et les traditions populaires.

L'Apostrophe de Mirabeau. — Le *Polybiblion* doit une réparation à M. Roger Alexandre, l'auteur du *Musée de la conversation* dont il a été rendu compte dans la dernière livraison (p. 241-242). C'est par erreur que nous avons dit qu'il n'avait pas cité le texte donné à la Chambre des pairs, dans la séance du 9 mars 1833, par le marquis de Dreux-Brézé. L'auteur l'a reproduit d'après le *Moniteur*. Nous lui signalons seulement une variante qui se trouve dans le recueil des *Discours du marquis de Dreux-Brézé* (Paris, 1842, 2 vol. in-8, t. I, p. 316).

Paris. — La Société d'histoire contemporaine, à laquelle l'on doit déjà la publication de la *Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt et du marquis et de la marquise de Bombelles pendant l'émigration*, publiée par M. Maxime de la Rocheterie, met en distribution un nouveau volume; c'est le tome Ier d'un recueil intitulé : *Captivité et derniers moments de Louis XVI*, dont M. le marquis de Beaucourt est l'éditeur. Ce tome Ier est consacré aux *Récits originaux:* le tome II, qui est sous presse, sera rempli par les *Documents officiels.* — Un autre ouvrage va être également mis sous presse : c'est un recueil de documents sur *le Dix-huit fructidor*, préparé par les soins de M. Victor Pierre. — On voit que la Société d'histoire contemporaine est en pleine activité, et que ses publications méritent de fixer l'attention de tous les amis de notre histoire.

— On annonce la publication prochaine d'un important ouvrage qui aura

pour titre : *L'Œuvre du dominicain Bréhal pour la réhabilitation de Jeanne d'Arc.* Ce volume contiendra : 1° une notice biographique sur Jean Bréhal; 2° le récit détaillé des démarches faites par lui pour la réhabilitation de Jeanne d'Arc; 3° les deux écrits qu'il a composés pour cette grande œuvre, et notamment l'importante *Recollectio* dont il fut chargé par les juges commis par le Souverain Pontife pour la revision de la cause. Ces traités seront publiés en un texte critique d'après les meilleurs manuscrits. Ce texte sera accompagné de notes explicatives d'après la théologie et le droit canon et de renvois exacts aux auteurs cités par Bréhal. Les auteurs de cette publication destinée, croyons-nous, à marquer un pas nouveau dans les études relatives à l'héroïque vierge de France et peut-être dans la cause de sa canonisation, sont le R. P. François Balme, déjà connu par ses travaux historiques, et le R. P. Belon, théologien éminent, tous deux de l'ordre des Frères Prêcheurs.

— Le premier fascicule de l'*État des objets d'art placés dans les monuments religieux et civils de Paris au début de la Révolution française,* qui avait d'abord paru dans la *Revue de l'Art français*, vient d'être tiré à part (Paris, Charavay frères, in-8 de 132 p.). Les inventaires publiés dans ce fascicule se rapportent aux monuments suivants : Notre-Dame, Saint-Gervais, Couvent des Pères de Nazareth, couvent des Pères de Picpus; églises des Blancs-Manteaux; Sainte-Marine; Saint-Pierre aux Bœufs; des Petits-Augustins; des Minimes de Vincennes; de Saint-Barthélemy; des Cordeliers; maison de Saint-Benoît; Jacobins de la rue Saint-Honoré; Capucins de la rue Saint-Honoré; Théatins; Saint-Louis du Louvre; Augustins de la reine Marguerite; Saint-Landry; Saint-Pierre des Arcis; Saint-Étienne des Grès; Saint-Marcel; Saint-Honoré; Minimes de la place Royale; Carmes de la place Maubert; Sainte Chapelle; Saint-Germain le Vieux; la Madeleine en la Cité; Saint-Louis de la Couture. En publiant ces inventaires que complétera un deuxième fascicule, c'est un nouveau titre que s'est acquis M. Stein à la reconnaissance des amis des arts; et il a augmenté le mérite de sa publication par les notes dans lesquelles il éclaircit les textes et renseigne au besoin le lecteur sur le sort des objets désignés dans l'inventaire.

— Un de nos meilleurs archéologues, M. J. de Laurière, nous donne une savante notice sur une *Mosaïque chrétienne des îles Baléares* (Paris, Alph. Picard; Caen, H. Delesques, in-8 de 15 p. Extrait du *Bulletin monumental*). Le mémoire est orné de deux belles photographies qui reproduisent le dessin gravé d'un pavement en mosaïque des environs de Palma. M. de Laurière décrit et explique très bien les sujets représentés dans la mosaïque d'une ancienne basilique située dans l'île de Majorque, près de cette ville de Santa-Maria, à trois lieues au nord-est de la ville de Palma. La vaste et sûre érudition de l'auteur lui a permis de rapprocher cette mosaïque de beaucoup d'autres monuments vus dans ses voyages à travers les villes et les livres de tout pays et d'assigner à sa construction une époque certaine, celle du vne siècle.

— Le R. P. François Balme, des Frères Prêcheurs, vient de publier le troisième fascicule de l'érudit et utile recueil entrepris par lui, avec la collaboration du R. P. Lelaidier, du même ordre, et intitulé : *Cartulaire, ou Histoire diplomatique de saint Dominique avec illustrations documentaires.* Les actes compris dans ce fascicule vont du mois d'avril 1212 au milieu du mois de septembre 1213 (Paris, bureaux de l'*Année dominicaine*, in-8).

— M. Léopold Delisle a fait imprimer sa communication du 12 septembre 1892 au congrès de la *Library Association of the United Kingdom* qui vient de se réunir à Paris (*Sir Kenelm Digby et les anciens Rapports des biblio-*

thèques françaises avec la Grande-Bretagne) (Paris, Plon et Nourrit, in-8 carré de 27 p.). L'éminent administrateur général de la Bibliothèque nationale a fort bien indiqué, dans la première moitié de son mémoire, ce que les collections bibliographiques françaises ont tiré de plus précieux (en manuscrits et en livres) de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, aux différentes époques du moyen âge et des temps modernes. C'est un magistral résumé d'une histoire dont beaucoup de parties sont neuves et pourraient amener des développements considérables. M. Delisle s'occupe ensuite des collections d'un bibliophile anglais du XVIIe siècle dont la Bibliothèque nationale a hérité, de sir Kenelm Digby, que le P. Louis Jacob appelle le comte d'Igby et qui brilla à la cour de Louis XIV. La notice sur les trésors littéraires de l'ami de Descartes sera d'autant plus appréciée qu'on a généralement parlé avec peu d'exactitude des collections de cet amateur auquel Guy Patin (lettre du 26 juillet 1650) décernait ce double éloge : « savant et curieux. »

— Est-il utile de présenter à nos lecteurs *la Question des classiques* de Mgr Gaume ? Tout le monde sait avec quelle éloquence un peu passionnée le savant prélat a agité cette question dans une brochure dont des discussions récentes ont provoqué une deuxième édition (Paris, Gaume, in-8 de 25 p.). Mais ce vif résumé des maux causés dans la société par l'étude exclusive des classiques n'a pas convaincu tout le monde; et il s'est trouvé parmi les meilleurs chrétiens des personnes pour combattre par de solides arguments la thèse de Mgr Gaume et pour en faire ressortir l'exagération.

Alsace. — Le *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* pour les années 1890-1891 (Belfort, imp. de J. Spitzmuller, in-8 de 242 p.) contient, avec une notice sur M. Parisot, par M. Georges Spitzmuller, quelques travaux intéressants. Le même écrivain y a retracé, avec quelques développements, l'histoire de la conspiration de Belfort en 1822, et de l'affaire Caron qui en fut la suite. M. Léon Viellard a donné une courte notice sur la topographie historique de Delle, à propos d'un plan dressé en 1770 et inséré dans le volume. Nous trouvons aussi reproduit ici le discours prononcé à la distribution des prix du lycée par M. Becourt, qui avait pris pour sujet l'histoire de l'enseignement secondaire en Alsace et à Belfort depuis le XVIIIe siècle. Enfin, nous signalerons une étude archéologique de M. Henri Bardy sur le tombeau de Gérard de Reinach-Montreux, seigneur de Montquentin, Montreux et Saint-Hippolyte, gouverneur, au XVIe siècle, de Blamont, Denèvre et Longwy.

Auvergne. — M. A. Vernière consacre à un grand savant trop oublié une monographie vraiment complète (*Le Président Jean Savaron, érudit, curieux, collectionneur, et ses rapports avec les savants de son temps* (Clermont-Ferrand, Louis Bellet, gr. in-8 de 100 p.). A la suite de la notice biographique, aussi exacte qu'intéressante, on trouve un grand nombre de documents inédits, notamment un mémoire des médailles et pièces rares trouvées dans le cabinet de feu M. le président Savaron, l'inventaire des livres [et manuscrits] « qui se sont trouvez chez Mme Savaron, et qui ont relation à la couronne de France ou autres qui sont les ouvrages de M. Savaron, fait en 1785. » On doit une mention particulière au *Catalogue des œuvres imprimées de Jean Savaron*, qui occupe les seize dernières pages de la brochure.

Bretagne. — M. l'abbé Fouéré-Macé, recteur de la paroisse de Lehon (Côtes-du-Nord), vient de mettre au jour une très intéressante monographie historique sur *le Prieuré royal de Saint-Magloire de Lehon*, fondé vers l'an 850 par le roi breton Nominoë, et dont l'auteur suit les destinées jusqu'à la Révolution française, puis au delà, jusqu'à nos jours. Cet ouvrage forme un beau volume in-4, orné de 80 gravures (chez l'auteur à Lehon, ou à Rennes,

librairie Caillière, 2, place du Palais). Le produit de la vente est destiné à la restauration de l'église du prieuré, entreprise par M. l'abbé Fouéré-Macé.

Champagne. — Le nouveau fascicule des *Études et recherches* de M. Ernest Jovy se compose de notes sur *le Collège de Vitry-le-François et la poésie latine* (Vitry-le-François, imp. Ve Tavernier et fils, in-8 de 37 p.). Ce sont quatre poésies latines que M. Jovy exhume de l'oubli où elles gisaient, et dont il tire occasion d'ajouter quelques faits à l'histoire du collège à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe.

Dauphiné. — Une luxueuse brochure, unique peut-être en son genre et tirée à 60 exemplaires seulement, vient d'être publiée par M. Paul Guillemin : *L'Imagerie des liqueurs du Dauphiné* (Grenoble, Baratier et Dardelet, in-8 de 15 p., avec 4 vignettes). D'une façon fort spirituelle, l'auteur passe en revue toute une série d'étiquettes prises sur nombre de bouteilles de ces liqueurs savoureuses qui sont l'une des gloires du Dauphiné. Il est regrettable que cet opuscule point banal se produise tardivement, car il eût pu être mis à contribution par notre collaborateur M. E.-C. Gaudot, quand il a écrit son intéressant travail sur *les Collectionneurs et l'Armorial du bibliophile*, inséré dans les *Annales franc-comtoises* de Besançon.

— Les touristes amateurs de cimes non gravies vont les chercher aujourd'hui dans les pays lointains. M. C. Guirimand, plus avisé, a porté son effort sur un chaînon qui se détache du Moucherotte, bien visible depuis Grenoble. Sous ce titre : *Première ascension des Trois-Pucelles* (Grenoble, Allier, in-8 de 23 p.), il raconte avec modestie les péripéties d'une escalade ardue et très curieuse. Un dessin est ajouté.

— Il y a quelques mois, la ville de Gap inaugurait un monument à la mémoire de Jean Marcellin, ce sculpteur à la fois doux et puissant, auquel il ne manqua qu'un effort, qu'une circonstance heureuse, pour qu'il atteignît la renommée de Rude. A cette occasion, M. Louis Thabaut a écrit une *Notice sur Jean Marcellin* (Gap, Fillon, in-8 de 58 p.). Pour la première fois, la vie de l'artiste sort de l'ombre; M. Thabaut a su la raconter, l'apprécier en termes pleins de grâce et de couleur.

Franche-Comté. — Le dernier ouvrage du docteur Perron, dont nous avons plus haut annoncé la mort (p. 372), aura été : *Les Franc-Comtois, leur caractère national, leurs mœurs, leurs usages* (Besançon, imp. Abel Cariage, in-8 de XIV-198 p.). L'auteur a fait nombre de recherches à travers les livres pour mener à bout le travail que nous signalons, mais il a aussi, et très grandement, puisé dans son propre fonds. C'était, du reste, un fin observateur que M. Perron, et il le prouve ici amplement. A peine, en cherchant bien, peut-on relever, en ces pages curieuses et instructives, quelques appréciations discutables, telles, entre autres, celles que nous lisons (p. 18) sur l'éducation en Franche-Comté, avant la réunion de cette province à la France. L'ensemble, malgré certains passages indiquant le parti pris, ne constitue pas moins l'un des plus intéressants volumes que l'on ait écrits en ces derniers temps sur la Franche-Comté et les Franc-Comtois. C'est, en somme, un mélange heureux de choses fort diverses, qui donnent une idée généralement juste de la physionomie bien tranchée des compatriotes du docteur. Les amateurs de folklore trouveront là beaucoup à glaner. Le volume est précédé d'une agréable préface de M. Ch. Joliet; cet écrivain, toutefois, plus littérateur qu'historien, a commis deux erreurs : ainsi, la Franche-Comté ne compte pas, comme il le dit, « plus d'un million d'habitants, » mais seulement, et à peu près, neuf cent mille. D'autre part, dans les célébrités comtoises, il ne faut pas ranger Cazotte — qui est né à Dijon.

— M. le sous-intendant militaire Boissonnet a inséré dans le *Bulletin de*

la Société des sciences et arts de Poligny, sous le titre de : *Les Galeries du château de Versailles*, un travail où sont signalés les tableaux et les bustes qui, dans notre grand musée historique national, concernent la Franche-Comté, et que, selon lui, cette province aurait à réclamer « dans la répartition à faire » au cas fort problématique où « le château recevrait une autre affectation. » M. Boissonnet semble admettre que si le château était « désaffecté, » les richesses d'art qu'il renferme seraient partagées, au moins partiellement, entre les musées de province. Voilà une idée qui nous paraît fort extraordinaire. Espérons même que, pour l'honneur de la France artistique, il n'en sera jamais ainsi. Quoi qu'il en soit, malgré certaines phrases dissonantes et assez inutiles, la courte étude de M. Boissonnet est intéressante, et peut-être y aurait-il utilité à ce que semblable travail fût entrepris pour chacune de nos provinces.

Gascogne. — L'opuscule de M. l'abbé Cazauran intitulé : *Comté de Panjas, son passé, son église et ses peintures romanes* (Paris, Maisonneuve, in-8 de 43 p.), est surtout intéressant au point de vue archéologique. Le chapitre consacré aux seigneurs de Panjas n'est pas à négliger pour les historiens du Midi, à cause des renseignements nouveaux qu'il donne et des erreurs qu'il redresse. Mais la partie la plus importante est certainement celle dans laquelle l'auteur décrit minutieusement les belles peintures retrouvées dans l'église de Panjas. Certaines de ces peintures représentent les prophètes et les apôtres, le martyre de saint Laurent, la Passion du Sauveur et des scènes tirées de l'Apocalypse. Si M. l'abbé Cazauran avait joint quelques photogravures à son travail, il en aurait décuplé le mérite.

Ile-de-France. — Dans *la Religion de l'avenir* (Chauny, in-18 de 35 p.), l'auteur, M. l'abbé Th. Duterne, aumônier de l'institution de Saint-Charles, à Chauny, fait une verte *Réponse à M. le pasteur Saillens* qui, dans une conférence prononcée au mois de mars dernier, avait parlé de la « religion laïque » et attaqué violemment la sainte Église romaine. M. l'abbé Duterne n'a pas de peine à montrer l'infériorité du protestantisme sur le catholicisme.

Languedoc. — Constatant, avec tous les chrétiens qui réfléchissent, le déplorable progrès de l'indifférence jusque dans nos campagnes, remarquant les effets de la mauvaise presse sur toutes les classes de la société, Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, propose au clergé de son diocèse, à l'occasion de la retraite annuelle, quelques *Réflexions* solides (Montpellier, imp. de J. Martel aîné, in-8 de 39 p.). C'est en renouvelant au fond de leurs cœurs la ferveur, c'est en appelant par d'humbles prières la bénédiction de Dieu, c'est en ne craignant pas de manifester au dehors par leurs actes les sentiments qui doivent animer leurs cœurs, c'est en étudiant les besoins sociaux des populations, en se donnant à elles tout entiers, en se tenant au courant du mouvement d'idées moderne, que les prêtres pourront regagner l'influence qu'ils ont perdue et contribuer à rétablir sur la terre le règne de Dieu. Ce n'est pas seulement le clergé de Montpellier, mais celui de toute la France, qui peut profiter de ces sages réflexions.

— Le R. P. Apollinaire publie *Conversion et dernières années du connétable Henri de Montmorency, 1595-1614* (Nimes, Gervais-Bedot, gr. in-8 de 11 p.). C'est le récit, emprunté à une chronique inédite rédigée au XVIIe siècle par les capucins, des violences exercées par Montmorency dans son gouvernement de Languedoc, violences dont il fit pénitence, ayant été converti par la courageuse éloquence du P. Martial de Limoges, prédicateur, en la cathédrale de Béziers, du carême de 1595. Ce prédicateur reprocha publiquement au connétable sa tyrannie, ses cruautés, et notamment la mise à mort sans jugement d'un magistrat soupçonné d'attachement à la Ligue. Le

chroniqueur donne beaucoup de détails sur les derniers jours et sur la « douce et sainte mort » du connétable, laquelle arriva le 2 avril 1614, sur les trois heures du matin, non à Agde, comme le disent les recueils biographiques, mais à la Grange-des-Prés, non loin de Pézenas, d'où le corps fut porté à Notre-Dame du Grau.

Limousin. — M. le chanoine J.-H. Albanès avait publié en 1877 une étude qui fut très remarquée sur *Pierre d'Aigrefeuille, évêque d'Avignon, de Vabres*, etc. (Marseille, in-8). Aujourd'hui il complète son travail (*Nouvelles recherches sur Pierre d'Aigrefeuille, évêque de Tulle, Vabres, Clermont, Uzès, Mende et Avignon. Documents historiques qui établissent sa carrière et fixent la série des dignités qu'il a possédées.* Brive, imp. Riche, gr. in-8 de 47 p.). C'est surtout grâce aux Archives du Vatican que le savant critique a pu corriger les erreurs et combler les omissions de tous ses devanciers, à commencer par les auteurs de la *Gallia christiana* et à finir par M. le chanoine Poulbrière, qui, dans son *Histoire du diocèse de Tulle* (Tulle, 1885), avait ignoré l'épiscopat de Pierre d'Aigrefeuille.

— M. René Fage a lu, dans la séance d'ouverture du congrès archéologique de Brive, le 17 juin 1890, un mémoire intitulé : *État des études historiques et archéologiques dans le département de la Corrèze* (Caen, H. Delesques, in-8 de 36 p. Extrait du *Compte rendu du LVIIe congrès archéologique de France*). Le travail de M. Fage mérite d'autant plus d'être signalé aux lecteurs du *Polybiblion* que les renseignements bibliographiques y sont plus abondants et plus exacts. Après avoir retracé l'histoire des études historiques et archéologiques dans l'ancien diocèse de Limoges depuis le xviie siècle jusqu'à nos jours, l'auteur relève les titres des ouvrages généraux sur la province *(Bibliographie, imprimerie et inventaires d'archives; documents historiques; sociétés savantes; géographie; histoire; archéologie; philologie; biographie et généalogie)* et des monographies relatives à diverses localités.

— Le 26 juin dernier, M. Paul Ducourtieux, imprimeur-libraire à Limoges, a fait, au Cercle d'études commerciales de cette ville, une très intéressante conférence sur *l'Imprimerie*, qu'il vient de publier en une jolie brochure in-8 de 32 p. et ornée de nombreuses figures. Les personnes étrangères aux mystères du grand art de Gutenberg, ou qui n'en ont qu'une vague idée, trouveront là des notions succinctes, mais suffisantes, sur la typographie en général, et spécialement sur la façon dont le livre et le journal sont exécutés par les imprimeurs.

Lyonnais. — Une des lectures les plus remarquées au congrès provincial de la Société bibliographique tenu à Lyon en décembre 1891 fut celle que fit M. A. Vachez, laquelle vient d'être publiée sous ce titre : *Les Livres de raison dans le Lyonnais et les provinces voisines* (Lyon, Louis Brun, Aug. Cote, gr. in-8 de 70 p.). M. Vachez passe en revue le livre de raison d'un bourgeois de Lyon au xive siècle (1314-1344), le livre de naissance et de décès de la famille Bollioud (1522-1570), le livre de naissance des enfants de Guillaume Henry (1537-1571), le livre de raison de la famille Montaigne (1527-1683), le livre de remarques de messire Pierre Boyer (1620-1634), le livre de naissance des Huguetan (1603-1733), les notes journalières de l'abbé Aulanier, curé du Brignon (1638-1685), le livre de raison d'un bourgeois d'Annonay au xviie siècle (1676-1708), le livre de raison de Jacques-Charles Dutillieu (1736-1771). Après avoir donné des extraits de tous ces journaux domestiques, déjà connus, M. Vachez reproduit trois anciens livres de raison encore inédits : le livre de raison d'une famille de robe au xviie siècle (1547-1693), le livre de raison d'un paysan du Lyonnais

au XVIIIe siècle (1682-1763), le livre de raison d'une famille bourgeoise au XVIIIe siècle (1764-1779). Extraits, notices, observations, tout est fait avec beaucoup de soin et beaucoup de goût, tout porte l'empreinte d'une main habile et exercée, d'une main de maître, tout, en un mot, est digne de celui qui, avocat, académicien, publiciste, est toujours au premier rang.

Normandie. — M. Charles Molle vient de donner un second supplément à la publication fort importante entreprise par lui sous le titre de : *Notice généalogique sur la famille Le Doulx de Melleville* (Évreux, Hérissey, in-4 de 105 p. et vue héliogr. du château de Melleville).

Poitou. — Mgr X. Barbier de Montault vient de faire paraître, d'une part, le sixième volume de ses *Œuvres complètes* (Rome, Dévotions populaires); d'autre part, une étude, tirée à part, des *Mémoires* de la Société des antiquaires de l'Ouest sur *l'Architecture et la décoration à l'abbaye cistercienne de Châtelliers* (Poitiers, imp. Blais et Roy, in-8 de 54 p.).

— M. de la Marsonnière a publié, également en tirage à part, des *Mémoires* de la Société des antiquaires de l'Ouest, une notice sur *l'Abbé Gibaud*, qui fut le fondateur du musée archéologique de Poitiers (in-8 de 22 p. avec portrait).

Allemagne. — Nous devons signaler l'apparition d'un nouveau recueil destiné à tenir ses lecteurs au courant de ce qui se publie sur la philologie romane. Le *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie* paraîtra chaque année en six fascicules au prix de 20 francs par an (Munich et Leipzig, R. Oldenbourg). La direction du recueil est aux mains de MM. Karl Vollmüller et Richard Otto, qui se sont assuré la collaboration de cent quinze spécialistes. Le premier fascicule paru ne comprend que le commencement de la bibliographie de 1890; mais les rédacteurs promettent de pousser assez activement leur travail pour être bientôt au courant. Ce fascicule contient les articles suivants : Phonétique, par M. E. Seelmann; Langues primitives de l'Italie, par M. F. Skutsch; Latin populaire, par M. E. Seelmann; Syntaxe du latin populaire, par M. J.-H. Schmalz; Latin juridique, biblique et ecclésiastique, par M. Ph. Thielmann; Langue et littérature latines du moyen âge, par M. F. Traube; Littérature latine de la Renaissance, par M. K. von Reinhardstœttner; Grammaire comparée des langues romanes, par M. W. Meyer-Lübke; Grammaire italienne, par le même; Dialectes italiens anciens, par le même; Dialectes actuels de la Haute-Italie, par M. C. Salvioni; Dialectes de l'Italie moyenne, par M. E. Monaci; Dialectes de la Basse-Italie, par M. H. Schneegans; Dialectes sardes, par M. P.-E. Guarnerio.... Les fascicules suivants contiendront des articles sur le celte, le français et ses dialectes; le catalan, l'espagnol, le portugais, le romanche, le roumain, l'albanais, le folklore, l'histoire de la civilisation des peuples romans, etc. On voit quel vaste programme ont embrassé les auteurs de ce recueil. Nous espérons qu'ils pourront le réaliser pour la plus grande satisfaction de ceux qui s'intéressent à ces études.

Angleterre. — MM. Sampson Low and Co annoncent la publication prochaine de *Ten Years' Captivity in the Mahdi's Camp, 1882-92*, d'après les manuscrits du P. Joseph Ohrwalder, qui parvint à sortir du Soudan avec deux sœurs de Charité. L'ouvrage sera illustré par de nombreux dessins dus au crayon du major F. R. Wingate.

— M. John Hollingshead a écrit un petit volume ayant pour titre : *The Story of Leicester Square, Past and Present.* C'est une monographie des plus curieuses et illustrée d'une manière artistique, de ce quartier de Londres accaparé depuis longtemps par la colonie française. Éditeur : M. George Kenning.

— M. William Heinemann publiera le mois prochain un ouvrage à sensation : *Twenty fire Years in the secret Service : the Recollections of a Spy.* Ce sont les notes et le journal du major Le Baron, qui fut, comme on sait, un des principaux témoins cités par le *Times* dans le procès Parnell, et l'on s'attend à de piquantes révélations sur les dessous de la politique irlandaise.

— M. Hall Caine, qui vient de faire une longue visite aux frontières allemandes de la Russie et de la Galicie, a commencé dans le *Times* une série d'articles sur la misère dans ces pays et sur la situation créée par l'expulsion des juifs russes. Ces études seront continuées pendant tout l'hiver, et M. Caine a l'intention de faire paraître prochainement un roman consacré aux juifs européens à la fin du XIXe siècle.

— A lire dans la dernière livraison de l'*United Service Magazine* un article historique de M. Spenser Wilkinson : la *Canonnade de Valmy*, qui présente sous son véritable aspect la « grande » victoire dont les républicains français viennent de fêter le centenaire.

Espagne. — Le comte de Saint-Saud ajoute deux fascicules à la série des *Excursions nouvelles dans les Pyrénées françaises et espagnoles* ; l'un : *Aux rives des Nogueras* (Bordeaux, Ve Cadoret, gr. in-8 de 15 p.), est extrait du *Bulletin de la section S.-O. du Club alpin français;* l'autre : *Contribution à la carte des Pyrénées espagnoles* (Toulouse, Éd. Privat, gr. in-8 de 61 p.), est un travail géographique d'une haute importance. Le premier de ces fascicules renferme le récit des impressions de voyage de l'intrépide excursionniste, depuis Balaguer jusqu'à Tamarite. La *Contribution à la carte des Pyrénées espagnoles* représente de grandes fatigues, de grandes dépenses. On y trouve : une introduction intéressante, sorte d'histoire des opérations de l'auteur; des notes explicatives sur les listes d'altitudes et sur les cartes, l'énumération des points géodésiques, des stations de l'observateur, des principaux points déterminés; enfin, six bonnes et belles cartes ou planches, nouvelles en grande partie.

Italie. — Les nouveaux épis glanés par M. Luigi Amaduzzi dans le champ de la littérature *(Spigolature letterarie inedite*, Savignano di Romagna, tip. dei Filopatridi, in-16 de 84 p.) ne forment pas une gerbe bien considérable. Ce sont trois lettres de Melchior Cesarotti à l'un des ancêtres de M. Amaduzzi, l'abbé Gian Cristofano Amaduzzi, helléniste et orientaliste apprécié en son temps, qui fut inspecteur de l'imprimerie de la Propagande, professeur à la Sapienza et au collège de la Propagande ; cinq lettres de Girolamo Tiraboschi au même abbé ; trois lettres de Francesco Torti, dont les amitiés et les querelles avec V. Monti sont aujourd'hui oubliées, l'une à son père, les deux autres à sa mère ; une lettre de Monti à Amaduzzi ; six lettres à Luigi Nardi de Paolo Costa, de Francesco Cassi, d'Ignazio Montanari, de Giulio Perticari, de Costanza Monti-Perticari et de Monaldo Leopardi; sept lettres de Canova à l'artiste Romualdo Turini; une lettre au même d'André Maier; une lettre de Rosmini à Isaia Rossi. Bien que le principal intérêt de ces lettres soit peut-être dans le nom de ceux qui les ont écrites, plusieurs offrent quelque intérêt pour faire connaître les personnages (celles de Torti par exemple, celle aussi de Costanza Monti-Perticari), d'autres en ont pour l'histoire de la littérature. Nous regrettons que l'éditeur, qui a souvent mis de bonnes notes au bas des pages, n'ait pas pris soin d'expliquer toujours suffisamment les allusions qu'on y rencontre. Après ces lettres, l'on trouvera une assez jolie épigramme latine de Ippolito Pindemonte, des épigrammes peu tendres et parfois peu convenables de Vincenzo Monti contre Pietro Pasqualoni et Natali Saliceti,

puis deux traductions latines par M. R. Chiocci du *Bœuf* et de la *Mère* de Carducci; traductions souvent pénibles et en somme assez médiocres.

— La *Rivista di storia, arte, archeologia della provincia d'Alessandria* se publie deux fois par an à Alexandrie (via Dante, 7, 12 francs par an), par les soins d'une commission municipale et sous la direction de M. Francesco Gasparolo. Le premier fascicule, janvier-juin 1892, qui vient de paraître, renferme une étude de M. F. Gasparolo sur Pietro Vespucci, podestat d'Alexandrie en 1483; des recherches de M. Vittorio Scati sur Acqui, dans les guerres de la Pragmatique Sanction (1742-1748); des notes archéologiques de M. F. Ginglia, sur Alice Bel Colle, près d'Acqui.

— L'opuscule de M. Franc. Gius. La Mantia, *Ordines judiciorum Dei nel Messale Gallicano del XII secolo della cattedrale di Palermo* (Palermo-Torino, C. Clausen, 1892, in-4, 34 p.), intéresse à la fois l'histoire du droit et la liturgie. Après une bibliographie sommaire des publications de textes relatives aux *Jugements de Dieu*, il rappelle qu'en conquérant la Sicile les Normands y substituèrent au rite grec le gallican : il était encore en usage aux xve et xvie siècles, comme le témoignent diverses éditions de Bréviaires et de Missels. Le plus ancien spécimen de ce rite est conservé dans le trésor de la cathédrale de Palerme : on l'a attribué au xie siècle; il paraît du xiie, antérieur à 1180. La fin de la brochure est occupée par le texte de quatre formules de jugements par l'eau froide, l'eau chaude, le fer chaud, le pain et le fromage. Il serait important de relever les autres formules de ce genre qui figurent dans des livres liturgiques officiels : il en existe, nous en avons la certitude.

Chili. — Quelques Français établis au Chili ont eu l'idée de fonder une société scientifique, dont l'objet est plus particulièrement l'étude des conditions physiques de ce pays. Cette société, qui est présidée par M. Albert Obrecht, publie un recueil d'*Actes* qu'elle distribue cinq fois par an à ses membres (30 piastres de droit d'entrée et 24 piastres par an). Nous ne croyons pas inutile de donner ici la liste des mémoires contenus dans le premier volume (1891) des *Actes de la société scientifique du Chili* (Santiago, imp. Cervantes, in-8 de lviii-127 p.). M. Fernand Lataste, dans des *Notes sur la faune chilienne*, a étudié tour à tour les lézards et les chauves-souris; M. Edwyn C. Reed a donné en espagnol un article sur l'entomologie du Chili ; M. Philibert Germain fait connaître *les sapajous, les aymaras et lamas*, et retrace le récit de *Trois mois dans la vallée de Sipotuba*. M. A.-F. Noguès consacre quelques pages à la *Genèse de l'or*, et décrit, avec la collaboration de M. C. Cordenoy, la *Nature des sables du Maule*. Enfin, nous noterons encore les observations de M. Albert Obrecht sur les *Mouvements du sol à Santiago*.

Publications nouvelles. — *Apologie des Christenthums von Standpunkte der Sitte und Cultur*, durch F.-A.-M. Weiss (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Missale romanum* (in-4 cart., Tournai, Desclée et Lefebvre). — *Introduction à la vie spirituelle*, par le R. P. J. Masénius, trad. par l'abbé Z.-C. Jourdan (in-18, Walzer). — *Le Manuel du Saint Rosaire à l'usage des personnes pieuses* (in-18, Delhomme et Briguet). — *Manuel de dévotion à saint Dominique*, par le R. P. M.-J. Rousset (in-18, Delhomme et Briguet). — *De la beauté merveilleuse du corps des bienheureux*, par l'abbé J.-F. Brinquant (in-8, Lamulle et Poisson). — *Constitutiones dogmaticae sacrosancti oecumenici concilii Vaticani* a T. Granderath (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Die Lehre von den Kirchenrechtsquellen*, von P. Schneider (in-8, Regensburg, Pustet). — *La Pacification religieuse et les Suspensions de traitements, 1832-1892*, par G. Picot (in-18, Calmann-Lévy). — *Du Sénat en France et dans les Pays-Bas*, par O. Pyfferoen (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). —

Les Lois d'assurance ouvrière à l'étranger. I. Assurance contre la maladie, par M. Bellom (gr. in-8, Rousseau). — *La Nouvelle Théorie de la suggestion destinée à expliquer l'hypnotisme*, par le R. P. J.-J. Franco, trad. de l'italien par A. Onclair (in-18, Téqui). — *Traité de chimie agricole*, par P.-P. Dehérain (in-8, Masson). — *Des Résidus industriels dans l'alimentation du bétail*, par C. Cornevin (in-8, Firmin-Didot). — *L'Escrime et le duel, méthode du fleuret et de l'épée*, par le capitaine Robaglia (in-18, Dubois). — *Les Chefs-d'œuvre de la chaire*, par M.-F. Lhomme (in-8, Librairie de l'Art). — *Lectures choisies de Chateaubriand*, avec notice et commentaire, par G. Pellissier (in-18 cart., Delagrave). — *Voltaire, œuvres choisies* (prose et vers), par M.-F. Lhomme (in-8, Librairie de l'Art). — *Les Femmes écrivains, œuvres choisies*, par M.-F. Lhomme (in-8, Librairie de l'Art). — *Théâtre des débutants*, par Coquelicot (in-18, Firmin-Didot). — *La Comédie des champs*, par C. d'Héricault (in-18, Firmin-Didot). — *L'Institutrice des Chantepôt*, par M. Floran (in-8, Firmin-Didot). — *Les Drames de l'Irlande*, par L. Thomin (in-18, Téqui). — *Huit jours en Italie*, par L. d'Eslion et J. de la Nézière (in-18, Téqui). — *Le R. P. Loüis de la Morinière*, par le P. J. Dauphin (in-18, Paris, Delhomme et Briguet; Rennes, Institution Saint-Martin). — *Vie de la R. M. Suzanne Lévêque*, par le R. P. Dom L. Lévêque (in-18, Lethielleux). — *La Grèce avant Alexandre. Étude sur la Société grecque du VIe au IVe siècle*, par P. Monceaux (in-8 cart., Librairies-Imprimeries réunies). — *Nos aïeux*, par R. Postel (in-8, Delagrave). — *La Guerre des Alpes. Guerre de la succession d'Autriche (1742-1748), mémoire extrait de la correspondance de la cour et des généraux*, par F.-E. de Vault, revu, annoté et accompagné d'un résumé et d'observations, par P. Arvers (2 vol. in-8, Berger-Levrault). — *Saint-Simon. Scènes et portraits*, par M.-F. Lhomme (in-8, Librairie de l'Art). — *La Patrie en danger*, par G. Marchal (in-8, Firmin-Didot). — *Francs-maçons septembriseurs*, par E. Bouchez (in-8, Téqui). — *Casquettes blanches et Croix rouge. Souvenirs de 1870. Coulmiers, Faverolle, Loigny. L'Ambulance*, par le baron de Maricourt (in-18, Firmin-Didot). — *Souvenirs d'un garibaldien (campagne de 1870-1871)*, par R. de Maricourt, imité de l'italien d'après A. Bizzoni (in-18, Firmin-Didot). — *Paris depuis ses origines jusqu'à nos jours*, 2e partie, par E. de Ménorval (in-8, Firmin-Didot). — *Histoire de la ville de Gray et de ses monuments*, par l'abbé Gatin et l'abbé Besson, revue et continuée par C. Godard (in-8, Paris, Firmin-Didot; Gray, Perron). — *Histoire des arbalétriers de Saint-Omer, dits compagnons des chevaliers de Saint-Georges*, par l'abbé O. Bled (in-8, Saint-Omer, imp. d'Homont). — *Histoire de Chazay d'Azergues en Lyonnais*, par l'abbé L. Pagani (gr. in-8, Lyon, Mougin-Rusand). — *Précis historique de la guerre des Camisards, 1702-1710* (in-8, Nîmes, Gervais-Bedot). — *Quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde* (in-8, Comité départemental du Calvados, Caen). — *Cristoforo Colombo e la Scoperta dell' America*, per F.-M. da Vezzano (in-8, Roma, Desclée, Lefebvre). — *Der Anteil der Jesuiten an der preussischen Königskrone von 1701*, von N. Thoemes (in-8, Berlin, Eckes). — *Geschichte des Klosters, der Vogtei und Pfarrei Herbitzheim*, von J. Levy (in-8, Strasbourg, Bauer). — *History of the new world called America*, vol. I, by E.-J. Payne (in-8 cart., Oxford, Clarendon Press). — *A French Ambassador a the court of Charles the Second. Le Comte de Comminges from his unpublished correspondence*, by J.-J. Jusserand (in-8 cart., London, T. Fisher Unwin). — *Les Coulisses de l'anarchie*, par Flor O'Squarr (in-18, Savine). — *Carnet d'un séminariste soldat*, par A. Tastevin (in-8, Ollendorff). — *Les Artistes célèbres, Charlet*, par F. Lhomme (in-8 carré, Librairie de l'Art). — *Les Artistes célèbres, Raffet*, par F. Lhomme (in-8 carré, Librairie de l'Art). — *Les Artistes célèbres. Les Van de Velde*, par

E. Michel (in-8 carré, Librairie de l'Art). — *Cours d'exercices et de thèmes latins disposés dans l'ordre de la grammaire latine simplifiée;* 1re partie : *Éléments et Syntaxe*, par le R. P. Dom R. Boussion (in-18 cart., Delhomme et Briguet). — *Modern English Biography*, by F. Boase, vol. I, A.-H. (in-4 cart., Truro, Netherton and Worth). — *Essai d'une bibliographie historique de la bibliothèque nationale*, par E. Pierret (in-8, Bouillon). — *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes*, I, par V. Chauvin (in-8, Liège, Vaillant-Carmanne).

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Verdelin. — Pierre Palliot, dans son livre de *la Parfaite Science des armoiries*, cite une famille Verdelin, en Angleterre, portant : « Vairé d'argent et de sable. » Cette famille existe-t-elle encore dans ce pays et pourrait-on en trouver trace dans quelque ouvrage héraldique anglais? Une branche des Verdelin d'Angleterre vint s'établir en France au XIIIe siècle, au Comtat Venaissin, mais elle ne portait pas les mêmes armoiries.

La Naissance de Mme de Maintenon. — Dans *Louis XIV et sa cour, Portraits, jugements et anecdotes extraits des Mémoires authentiques du duc de Saint-Simon (1694-1715)* (Hachette, 1853), on lit au chapitre III, *Madame de Maintenon*, p. 86 : « Née dans les îles de l'Amérique, où son père, peut-être gentilhomme, était allé avec sa mère chercher du pain.... » Et, d'un autre côté, dans l'*Histoire de la littérature française*, par l'abbé Blanlœil, on lit, p. 297 : « Françoise d'Aubigné, petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, naquit à la Conciergerie de Niort, où son père était détenu. »

« Quel est le *véritable* lieu de naissance de Madame de Maintenon ? »

RÉPONSES

Le P. Arnoldo (T. LXIV, p. 480). — La biographie de cet écrivain (Pierre-Jean Aernoudt) se trouve au long dans l'édition latine *De imitatione S. Cordis* (Tournai, Casterman). Né à Moere, dans la Flandre occidentale, diocèse de Bruges, le 17 mai 1811, il commença ses études latines chez le curé de Bovekerke, continua au collège des franciscains à Thielt, acheva sa rhétorique à Turnhout (Anvers), chez M. Denef, qui céda son établissement à la Compagnie de Jésus. Le P. Aernoudt partit pour l'Amérique en septembre 1835 et entra au noviciat de la Compagnie le 2 décembre 1835. Ordonné prêtre en 1843, pendant sept ans compagnon du maître des novices. Mortellement malade, il fit vœu d'écrire un ouvrage en l'honneur du Sacré Cœur. Guéri, il exécuta son vœu et envoya son livre, *De imitatione*, au T. R. P. Roothaan, général des jésuites; durant quatorze ans, le manuscrit demeura enfoui. Le Père mourut le 29 juillet 1865

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

Supplément au Polybiblion, *numéro d'octobre* 1892.

L'AMBASSADE FRANÇAISE

EN ESPAGNE

PENDANT LA RÉVOLUTION

(1789—1804)

PAR

M. GEOFFROY DE GRANDMAISON

M. Geoffroy de Grandmaison nous fait connaître une période bien curieuse et très mouvementée de l'histoire contemporaine. Qui croirait que les rapports de la France et de l'Espagne ont été constants pendant toute la Révolution? Problème historique plein d'intérêt. C'est une révélation dont l'auteur a puisé les éléments aux archives des affaires étrangères, en dépouillant avec persévérance et sagacité les dépêches de nos ambassadeurs. Il a su mettre en relief, dans des pages colorées, d'une allure très nette et très attachante, les personnages les plus importants de cette époque : le Premier Consul, Lucien Bonaparte, le prince de la Paix, Talleyrand et tant d'autres.

Pas un nom n'est cité sans que la biographie n'en soit faite de la façon la plus saisissante, avec une sûreté de recherches, une précision de détails qui indiquent le soin avec lequel l'ouvrage a été composé.

Rien n'est plus piquant que ce dessous des cartes, ce contraste des deux sociétés monarchique et révolutionnaire, à Madrid et à Paris. Émigrés, prêtres déportés, conventionnels, régicides, grands d'Espagne, généraux républicains, moines espagnols, diplomates anglais défilent sous nos yeux.

M. Geoffroy de Grandmaison, en nous révélant la teneur de documents inédits, a débrouillé une époque aussi ignorée que neuve ; il a peint des figures très pittoresques. Son livre abonde en documents décisifs, et les lecteurs y trouveront des renseignements qui intéressent tout à la fois les mœurs, la religion, la diplomatie, la politique et l'histoire.

Un coup d'œil sur la Table des matières suffira pour s'en convaincre.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

LES DERNIERS JOURS DE LA ROYAUTÉ

1789-1790

Le Pacte de famille. — Le duc de Lavauguyon. — Les premiers émigrés en Espagne après la prise de la Bastille. — Les fêtes du couronnement de Charles IV. — Le comte de Florida Blanca. — Précautions contre la propagande révolutionnaire; l'arrêté de l'Inquisition. — Affaire de M. Fitz-Gérald. — Le comte d'Artois et la Cour d'Espagne. — Détresse financière en Espagne et en France.

CHAPITRE II

LA FIN DU PACTE DE FAMILLE

1790-1791

Pacte de famille et *Pacte national*. — L'Espagne se rapproche de l'Angleterre et s'éloigne de la France. — Correspondance de Louis XVI et de Charles IV. — Mesures de police contre nos nationaux. — M. d'Urtubize, chargé d'affaires. — La fuite de Varennes. — Cédule du 20 juillet 1791 contre les étrangers. — Politique hésitante de l'Espagne. — Les projets de M d'Urtubize. — Plan de contre-révolution de Florida Blanca

CHAPITRE III

LES DÉBUTS RÉVOLUTIONNAIRES

1792-1795

M. de Bourgoing nommé à Madrid. — Le comte d'Aranda. — Premières faveurs de Godoy. — Dumouriez ministre. — Le 10 Août; les explications de Lebrun. — Les prêtres réfugiés en Espagne; le décret de déportation. — L'émigration. — Tentative de Charles IV pour sauver Louis XVI. — Le 21 janvier 1793. — Horreur de l'Espagne; enthousiasme de toutes les classes contre les régicides. — Rupture. — La guerre. — Propagande révolutionnaire. — Le traité de Bâle.

CHAPITRE IV

L'ALLIANCE FRANCO-ESPAGNOLE

1795-1797

Le général Pérignon. — Situation délicate des émigrés en Espagne. — Les prêtres déportés; hospitalité généreuse de l'épiscopat et du clergé espagnols. — Relations des ecclésiastiques français avec leurs paroisses. — Le traité d'Aranjuez. — L'ambassade de Madrid en 1796. — Le secrétaire Mangourit. — La franc-maçonnerie en Espagne. — Malversations à l'ambassade. — — Intelligences royalistes entre l'Espagne et la France. — Les émigrés à Madrid. — L'épisode de Jeanne Riflon. — Espérances des émigrés et des prêtres déportés.

CHAPITRE V

LE FIEF DU RÉGICIDE

1798-1799

Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord. — M. d'Azara à Paris. — L'amiral Truguet, ambassadeur. — Persécutions contre les émigrés et les prêtres déportés. — La duchesse d'Orléans et le prince de Conti à Barcelone. — Agents secrets à Madrid. — Guillemardet. — Soulèvements royalistes dans le Midi. — Mort de Pie VI; lâche politique de l'Espagne; cynisme de Talleyrand. — La grande maîtrise de Malte. — Le 18 Brumaire.

CHAPITRE VI

LE PRESTIGE DU PREMIER CONSUL

1800

Alquier; ses antécédents, sa nomination à Madrid. — L'influence française grandit en Espagne. — Les finances espagnoles à la fin du dix-huitième siècle. — Échange de cadeaux princiers. — Les chevaux offerts par Charles IV. — Peinture de la Cour : le Roi, la Reine, la famille royale, le prince de la Paix. — Charles IV abandonne Louis XVIII. — Retour des émigrés en France.

CHAPITRE VII

LA POLITIQUE DE BONAPARTE

1801-1802

Le plan de Bonaparte. — Le royaume d'Étrurie. — La rétrocession de la Louisiane. — Lucien Bonaparte nommé ambassadeur. — Mœurs faciles et

diplomatie joyeuse. — Le premier projet de divorce. — Le comte de Livourne à Paris. — Les troupes françaises en Espagne. — Traité de Badajoz. — Colère du Premier Consul. — La fortune de Lucien Bonaparte. — Dépêches de Talleyrand. — Paix d'Amiens.

CHAPITRE VIII

BATAILLES DIPLOMATIQUES

1802-1803

Les griefs de l'Europe après la Paix d'Amiens. — Beurnonville. — Nécessité de l'alliance espagnole pour la France au moment où elle va rompre avec l'Angleterre. — Madrid est le champ de bataille diplomatique des deux adversaires. — Arrivée des galions d'Amérique. — Dilemme du Premier Consul : des subsides ou la guerre. — Conversations orageuses de Beurnonville et de Godoy. — La mission d'Herrman. — Subterfuges du prince de la Paix. — La lettre autographe de Bonaparte. — Ruse de Godoy; l'audience royale du 11 octobre. — Lettres de Talleyrand à Beurnonville. — Situation intérieure de l'Espagne. — L'ambassadeur d'Angleterre menace de rompre avec le cabinet de l'Escurial.

CHAPITRE IX

LES PRODROMES DE L'EMPIRE

1804

Agitation royaliste. — Les évêques français réfugiés en Espagne. — Obscurités et hésitations à propos du Concordat. — MM. de la Tour du Pin Montauban, de Coucy, de Montaignac et de Thémines. — Le Premier Consul poursuit les trois derniers. — Madame de Clermont et Talleyrand. — Terreur à Paris pendant l'hiver de 1804. — Conduite honteuse de l'Espagne en face de la mort du duc d'Enghien. — Louis XVIII renvoie la Toison d'Or. — Proclamation de l'Empire. — Félicitations de la Cour de Madrid.

L'ouvrage forme un beau volume in-8°

Prix : 7 fr. 50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE

Chez E. PLON, NOURRIT et Cie, Imprimeurs-Éditeurs

RUE GARANCIÈRE, 10, PARIS

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Cours et mélanges de philosophie. — 1. *Mélanges philosophiques, recueil d'essais consacrés à la défense du spiritualisme par le retour à la tradition des écoles catholiques*, par Mgr d'Hulst. Paris, Poussielgue, 1892, in-8 de xii-524 p., 5 fr. — 2. *Éléments de philosophie*, par Georges-L. Fonsegrive. II. *Logique, métaphysique, morale, histoire de la philosophie, dissertations philosophiques*. Paris, Picard et Kaan, s. d. (1892), in-12 de 675 p., 5 fr. — 3. *Summa philosophiae ad mentem D. Thomae, in usum alumnorum Seminariorum*, auct. G. Lahousse, S. J. T. II. *Psychologia, Theodicea, Ethica*. Louvain, Ch. Peeters; Paris, Lecoffre, 1892, in-12 de 419 p., 3 fr. — 4. *De l'esprit et de l'esprit philosophique*, par Claude-Charles Charaux. Paris, Pedone-Lauriel, 1892, in-12 de xlvii-304 p., 3 fr. 50.

Psychologie. — 5. *La Parole intérieure et l'âme*, par le Dr A. Netter. Paris, Berger-Levrault; Alcan, 1892, in-12 de 167 p., 2 fr. 50. — 6. *La Perception et la psychologie thomiste*, par Domet de Vorges. Paris, Roger et Chernoviz, 1892, in-8 de xi-282 p., 3 fr. 50. — 7. *Physiologie de l'art*, par Geo. Hirth, trad. de l'allemand et précédé d'une introd. par Lucien Arréat. Paris, Alcan, 1892, in-8 de lix-250 p., 5 fr. — 8. *Les Altérations de la personnalité*, par Alfr. Binet. Paris, Alcan, 1892, in-8 de 323 p., cart., 6 fr.

Métaphysique. — 9. *Les Principes de la nature*. 2e éd., corrigée et augm. des *Essais de critique générale* (3e essai), par Ch. Renouvier. Paris, Alcan, 1892, 2 vol. in-12 de xcvii-302, 409 p., 8 fr. — 10. *Le Monde physique, essai de conception expérimentale*, par le Dr Julien Pioger. Paris, Alcan, 1892, in-12 de 174 p., 2 fr. 50. — 11. *Un peu de philosophie naturaliste*, par H. Mathieu. Paris, Alcan, 1892, in-12 de 284 p., 2 fr. 50. — 12. *L'Univers et sa cause, d'après la science actuelle*, par S. Jouglard. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-12 de 332 p , 3 fr. 50. — 13. *Catéchisme dualiste, essai de synthèse physique, vitale et religieuse*, par A. Alhaiza. 2e éd., revue et corrigée. Paris, Georges Carré, 1892, in-12 de xiv-415 p., 3 fr. 50. — 14. *La Transcendance de Dieu, ou les Merveilles du monde divin*, par l'abbé Louis Brémond. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, gr. in-8 de 127 p., 2 fr. 50. — 15. *Le Dogme de la vie future et la Libre pensée contemporaine*, par le R. P. Lescœur. Paris, Poussielgue, 1892, in-12 de 476 p., 4 fr.

Morale. — 16. *Cours de psychologie et de morale*, 2e année. *Morale théorique et morale pratique*, par Paul Janet. Paris, Delagrave, 1891, in-12 de 486 p., 3 fr. — 17. *Mon utopie, nouvelles études morales et sociales*, par Ch. Secrétan. Paris, Alcan, 1892, in-12 de iii-303 p., 3 fr. 50. — 18. *Les Sources de la paix intellectuelle*, par Léon Ollé-Laprune. Paris, Belin, 1892, in-12 de viii-130 p., 2 fr.

Histoire de la philosophie. — 19 *Histoire de la philosophie*, par l'abbé J. Vallet. 4e éd., revue et corrigée. Paris, Roger et Chernoviz, 1891, in-12 de vi-600 p., 4 fr. — 20. *Condillac et la Psychologie anglaise contemporaine*, par Léon Dewaule. Paris, Alcan, 1892, in-8 de 331 p., 5 fr. — 21. *Auguste Comte, fondateur du positivisme, sa vie, sa doctrine*, par le R. P. Gruber, S. J. Trad. de l'allemand par l'abbé Mazoyer, préface de M. Ollé-Laprune. Paris, Lethielleux, 1892, in-12 de xviii-343 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon. 2e année, 1891. Paris, Alcan, 1892, in-8 de 352 p., 5 fr.

1. — Les *Mélanges philosophiques* de Mgr d'Hulst sont à la fois un recueil de pièces plus ou moins détachées, comme le titre l'indique, et un cours presque complet de philosophie. Tous les grands problèmes y

sont mieux qu'abordés ou traités de haut, éclairés et creusés avec autant de sûreté que de largeur, tous, excepté le problème moral. Mais le lecteur qui aura sous la main, à côté de ce volume, celui qui renferme les conférences de Notre-Dame pour le carême de 1891, y trouvera de quoi combler cette lacune. Il n'est pas sans doute un esprit sérieux qui n'ait fait connaissance avec cette admirable apologie chrétienne, dont les caractères les plus frappants me semblent être la pleine et calme possession de la vérité et l'art de revêtir de formules nettes et lumineuses les affirmations d'une fausse science et les doctrines que leur opposent la vraie philosophie et la vraie foi. On trouvera les mêmes qualités dans ces *Mélanges*, qui méritent de devenir également familiers à tous les lecteurs un peu attentifs au mouvement présent des idées. La nature fragmentaire de l'ouvrage est ici un avantage plutôt qu'un inconvénient. La lecture en est plus facile, et les quelques redites inévitables, loin de créer embarras ou ennui, aident l'intelligence et favorisent l'attention. D'ailleurs ces morceaux réunis forment un ensemble qui équivaut à l'ordre méthodique d'un cours suivi. La raison en est simple : ce livre s'est fait comme de lui-même avec les diverses séries de leçons de l'éminent conférencier à l'Institut catholique de Paris et à la salle Albert le Grand. Devenu recteur de l'Institut, Mgr d'Hulst voulut y professer lui-même la philosophie durant trois ans (1880-1882); de ce cours hebdomadaire il ne rédigea et ne publia que les trois discours d'ouverture ; mais c'est avec les notes de toutes ses leçons qu'il a donné depuis trois suites de conférences, soigneusement écrites. Nous avons donc dans ce volume quatre groupes distincts, comprenant chacun de trois à cinq conférences philosophiques : 1° le groupe des leçons d'ouverture, larges et brillants programmes de philosophie générale, de théodicée, d'anthropologie ; 2° celui des conférences de 1884, le plus complet et le plus lié, sur « la constitution de l'être humain ; » on y remarquera, entre la réfutation de l'idéalisme et du matérialisme et la démonstration de l'immortalité, une solide défense de l'animisme scolastique ; 3° celui de 1885, sur Dieu dans ses rapports avec l'origine du monde et avec l'âme humaine ; 4° enfin, un groupe de quatre conférences, qu'on peut considérer soit comme le couronnement, soit comme la base de ces études de philosophie traditionnelle, parce qu'elles offrent une discussion approfondie de la « valeur scientifique de la philosophie scolastique » dans son ensemble et dans ses grandes divisions. Le point de départ est un examen de ce qu'on appelle aujourd'hui progrès philosophique ; ce fantôme y est réduit à sa vraie valeur par un dialogue où tous les maîtres de la pensée ont leur rôle. Ces procédés humoristiques ne sont pas habituels au professeur de l'Institut catholique non plus qu'au conférencier de Notre-Dame ; mais s'il cherche rarement à amuser, il réussit toujours à captiver à la fois par la vigueur de la pensée et par le bonheur de l'expres-

sion. Je n'entre dans aucun détail. Il faut tout lire et tout méditer dans ce beau livre, qui doit devenir surtout le guide des maîtres et des étudiants en philosophie scolastique ; nulle part ils ne sauraient trouver, sous une forme à la fois éloquente et précise, une exposition plus lumineuse et une défense plus intelligente de cette philosophie adaptée à l'état réel de la science et aux vrais besoins des esprits. — Je n'ai parlé jusqu'ici que des conférences (au nombre de quinze) qui forment le corps principal de ce volume. On ne trouvera ni moins d'intérêt ni moins de profit aux quatre « morceaux détachés » qui le terminent, importants articles de revue qui ont gardé, qui garderont longtemps une bonne partie de leur à-propos. C'est vrai de ceux qui regardent « la science de la nature » dans son rapport avec la philosophie et l'apologétique chrétiennes, « le nouveau spiritualisme de M. Vacherot » et la série des « propositions de Rosmini condamnées par le Saint-Office. » C'est évident surtout pour le morceau final sur « l'Examen de conscience de M. Renan. » Ces pages furent très remarquées au moment où elles parurent dans le *Correspondant*. Après les funérailles officielles de l'auteur de la *Vie de Jésus*, on les relit avec un surcroît d'intérêt et une impression de vrai soulagement : on n'a jamais vu démêler d'une main plus sûre les sophismes voulus et les aveux involontaires, ni mieux opposer aux fantaisies d'un esprit sans principes et d'une conscience sans règle les arrêts calmes, et d'autant plus imposants, de l'inflexible raison et de la morale éternelle.

2. — Le premier volume des *Éléments de philosophie* de M. Fonsegrive, renfermant la psychologie, avait suffi pour faire distinguer ce livre comme le plus original à la fois et le plus sûr des manuels universitaires du même ordre. Le second volume, qui vient de paraître, et qui, dans une étendue naturellement plus considérable, mais sans dépasser les justes proportions d'un livre classique, réunit toutes les autres parties de la philosophie, affermira et consacrera ce jugement, surtout parmi les esprits qui réclament à la fois, dans un compendium de philosophie, la solidité scientifique, l' « actualité » de l'information et l'orthodoxie religieuse. Tout cela, le *Polybiblion* l'a déjà signalé dans la psychologie de M. Fonsegrive, et parmi les personnes attentives au mouvement philosophique bien peu, je suppose, ont attendu jusqu'à ce jour pour le constater par elles-mêmes. Inutile donc d'analyser ce volume nouveau, qui se distingue par les mêmes qualités de doctrine et de rédaction. Je ne puis cependant me défendre de signaler, par une pure et simple indication, quelques chapitres qui vaudront à l'auteur, si j'en juge par ma propre impression de vieux critique rarement invité à pareille fête, la reconnaissance de tous les maîtres et de tous les étudiants de philosophie. Telles sont dans la *Logique*, sans parler des théories aristotéliciennes très soigneusement exposées, les leçons plus

neuves sur la méthode des sciences expérimentales et la vraie idée de l'induction, sur la méthode des sciences historiques et celle de la science sociale (petit traité de sociologie en quelques pages, 133-138); puis une exposition très nette, très suggestive, très personnelle aussi, de ce qu'on doit entendre par « esprit scientifique » et « liberté d'esprit » (p. 71). Dans la métaphysique, et d'abord dans l'ontologie générale, on goûtera les leçons, également remarquables par l'exposition et la discussion, sur le positivisme, le criticisme de Kant, le néo-criticisme de M. Renouvier et de ses disciples (l'auteur est particulièrement fort sur le dilemme de Lequier, un des fondements de cette école); et puis ces pages dogmatiques qui paraîtront neuves, quoique puisées pour le fond aux sources de la scolastique, sur les transcendentaux, sur la notion nécessaire de substance et sur la théorie des causes; — dans la cosmologie, retour également imprévu, également justifié, aux vieilles doctrines sur la matière et la forme, sur l'objectivité de l'étendue et même des qualités secondes des corps; — dans la théodicée, je ne veux signaler que l'exposition et la discussion des divers systèmes d'optimisme et de pessimisme. — Dans la morale tout serait à recommander pour l'étendue et la solidité des recherches, et pour la portée rigoureusement pratique et l'impression vertueuse des leçons. C'est peut-être la partie qui sera la plus remarquée, et sans doute aussi la plus discutée. Je ne sais rien en ce genre de plus complet et de plus solide, en fait d'exposé sommaire, si du moins l'on s'arrête aux idées maîtresses. Sur le détail, ici et ailleurs, il est bien naturel que chacun ait à proposer quelque difficulté ou quelque correction. Pour ma part, j'en hasarderai une ou deux. M. Fonsegrive montre fort bien, et c'est un des points fondamentaux de sa doctrine, qu'on ne peut, sans tronquer et compromettre l'idée de devoir, la subordonner à l'idée de droit. Mais n'est-ce pas, d'autre part, diminuer l'idée de droit que de la faire dériver de celle de devoir? Ne vaut-il pas mieux dire que la conscience de la liberté et l'idée rationnelle de l'ordre étant données, il en résulte à la fois et *ex aequo* l'autorisation morale d'agir dans les limites de l'ordre (c'est le droit), et l'obligation morale de faire ce que l'ordre exige (c'est le devoir positif) et de s'abstenir de tout ce qui le trouble (devoir négatif)? — Autre remarque, celle-ci de pur détail. Il s'agit de la définition du tutiorisme, pour laquelle l'auteur n'a guère pu s'aider des livres de ses collègues, non plus que pour les questions annexes. Mais, au lieu de copier la formule des théologiens qu'il a dû consulter, il l'a traduite en celle-ci : « Agis toujours du côté qui te déplaît le plus. » Or, cette traduction, habituellement valable, n'a pas l'exactitude universelle que réclame toute définition. Quand l'agent moral est en face d'un acte à réaliser, il se peut qu'une considération rationnelle fasse juger cet acte licite et qu'une autre considération, rationnelle aussi, porte à le croire illicite;

auquel cas les tutioristes vous obligent de vous abstenir, sans se fonder sur aucun élément de sensibilité. Enfin, sans reprocher le moins du monde à M. Fonsegrive le libéralisme très prononcé des parties politiques de sa morale, parfaitement justifié par la mention expresse des « fins de l'état moderne, » des « conditions du citoyen moderne, » on pourra trouver qu'il excède en demandant surtout à l'économie politique la délimitation des droits et des devoirs de l'État ; on sait assez que cette pauvre économie est bien déchue de sa dignité d'antan, et il me semble que ce déchet vient au moins en partie de l'expérience qui en a été faite, et qu'il faut s'y résigner comme « à la force des choses. » Mais c'est là matière essentiellement discutable. Ce qui ne l'est pas, c'est le talent de M. Fonsegrive, c'est le mérite tout à fait hors de pair du manuel qu'il nous a donné, c'est l'adaptation parfaite de ses leçons à l'état actuel de la science, et leur accord partout éclatant, sans paraître jamais cherché de parti pris, je ne dis pas seulement avec la foi et la morale chrétiennes, mais même avec les données vraiment essentielles de la philosophie scolastique. Tandis que de savants laïques, comme MM. Domet de Vorges et Gardair, vulgarisent directement et *ex professo* les doctrines traditionnelles, il est encore plus consolant de voir d'autres maîtres, partis des données et des méthodes de la science moderne, se rencontrer avec les premiers dans leurs conclusions. Ainsi, comme le disait ces jours-ci un savant religieux, tout juste à propos des *Éléments* de M. Fonsegrive, « la montagne qui séparait la scolastique de la philosophie moderne est attaquée des deux côtés à la fois.... Les deux tronçons du tunnel se rencontreront en ligne droite, et la lumière inondera ces galeries nouvelles. »

3. — La *Summa philosophica ad mentem D. Thomae*, du P. Lahousse, appartient, on le sait, à la catégorie des travaux inspirés par la vie propre à la philosophie traditionnelle ; et elle compte parmi ceux qui témoignent le mieux que cette vie n'est pas factice et qu'il y a de ce côté du mur une activité dont la philosophie fin de siècle elle-même n'a pas le droit de faire fi. En effet, tout en suivant habituellement les cadres fixes et surtout la méthode synthétique de l'École, le P. Lahousse, dans ce volume qui renferme la psychologie, la théodicée et la morale, se montre, encore plus peut-être que dans le premier, justement préoccupé des besoins actuels de l'ordre scientifique et de l'ordre social. A remarquer, de ce double point de vue, dans la psychologie, toute la partie idéologique ; dans la morale, ce qui concerne les droits et les devoirs politiques et sociaux, non sans emprunts aux encycliques de Léon XIII. Au total pourtant, le manuel de philosophie du P. Lahousse, destiné aux élèves des grands séminaires, résume avant tout la doctrine scolastique et respire un thomisme modéré. Je doute qu'il existe en ce genre un livre plus précis et plus substantiel. C'est donc un excel-

lent guide, mais qui ne peut dispenser de recourir à d'autres livres pour la pleine connaissance des questions qu'on peut appeler contemporaines.

4. — Quoique l'excellent livre de M. Ch. Charaux, intitulé aujourd'hui : *De l'esprit et de l'esprit philosophique*, ne porte pas dans son titre le moindre indice d'une réimpression, il n'en a pas moins, dans presque toutes ses parties, subi déjà le jugement du public et de la critique philosophiques. Je ne veux pourtant ni retrouver et signaler ici les pages du *Polybiblion* où j'ai déjà eu le plaisir de louer soit les trois livres « de l'esprit philosophique, » dans lesquels les éléments, l'origine et les caractères de cet esprit sont analysés avec tant de sagesse et de précision, soit les discours et pensées sur l'esprit en général, qui complètent ce beau traité. Il suffit de répéter ici que nul n'a mieux que M. Charaux montré la parenté, la liaison nécessaire de l'esprit philosophique et de l'esprit religieux ; que nul n'a mieux déterminé les vraies conditions de la liberté d'esprit, si profondément méconnues par tant d'écoles orgueilleuses ; que nul n'a plaidé avec une persuasion plus pénétrante pour la mesure et l'amour de l'ordre, qui sont, mieux que des attributs, l'essence même et le fondement de la vraie sagesse. Je ne veux pas non plus répéter une réclamation faite ici même, au nom des bibliographes, à propos des multiples remaniements successifs d'ouvrages et de volumes, dont M. Charaux est coutumier. Il convient, après tout, de les attribuer à un souci bien louable, et aujourd'hui bien rare, de conduire sa pensée et ses œuvres jusqu'au dernier degré possible d'exactitude et de précision. D'ailleurs, une sorte de prospectus annexé au présent volume nous avertit que les œuvres principales de l'éminent professeur de Grenoble, *l'Ombre de Socrate*, *De la pensée*, *Discours et pensées sur l'histoire*, *la Cité chrétienne,* vont se présenter bientôt sous leur forme complète et définitive ou à peu près. Quant au volume dont je parle, et qui est le premier de la série, il est déjà au point ; il pourra tout au plus s'y ajouter, « dans la suite, quelques pensées sur l'esprit. » Nous en sommes avertis et ne pouvons guère y contredire. La Bruyère ne continua-t-il pas toute sa vie de grossir son recueil? Les *Pensées sur l'esprit*, qui terminent ce volume, sont bien d'un La Bruyère, moins exquis sans doute, mais aussi moins satirique et plus directement édifiant, et elles se sont déjà multipliées sans rien perdre de ce caractère. La plus piquante nouveauté de ce livre, c'est une introduction assez étendue à l'œuvre entière de M. Charaux. Comme les pages les plus célèbres de Descartes et de Jouffroy, c'est une sorte de confession philosophique, un chapitre discret, mais instructif et curieux, d'autobiographie, où tous les lecteurs seront heureux de trouver, avec la genèse des idées philosophiques et religieuses de l'auteur, des détails piquants sur diverses écoles et tout particulièrement sur l'école normale vers 1848.

5. — Dans un petit livre d'une lecture agréable et facile, *la Parole inté-*

rieure et l'âme, M. le docteur Netter plaide, au fond, contre les évolutionnistes contemporains, la cause de la psychologie spiritualiste. Sans être philosophe de profession ni, ce semble, chrétien de conviction, il croit fermement à la distinction de l'âme et du cerveau, d'abord parce qu'il a foi au libre arbitre, évidemment soustrait au déterminisme physiologique. Mais le fait qui lui sert de base de démonstration, c'est la « parole intérieure, » si particulièrement étudiée de nos jours par M. V. Egger. L'activité psychique lui paraît évidente dans ce mécanisme du langage intérieur, considéré soit dans son exercice habituel, soit dans son origine ; les sourds-muets, dont M. Netter s'est occupé avec une attention particulière, ne font pas exception, quand on se rend compte de leur vraie vie intellectuelle. L'assimilation de l'homme à l'animal, si chère à une prétendue science, ne tient pas davantage en face des impossibilités signalées par le sens droit et fin de l'observateur. Ainsi donc, dans l'ensemble, ce travail est solide et concluant, malgré sa forme systématiquement variée et légèrement fantaisiste. Mais plus d'un détail trahit l'absence d'une doctrine philosophique générale approfondie et arrêtée. Et avant tout, le choix même du point de départ laisse à désirer. Il y a une activité intellectuelle antérieure à cette parole mentale qui semble constituer ici tout le jeu de la pensée ; la preuve en serait, au besoin, dans la possibilité, ou dans le fait même admis par M. Netter, de l'invention du langage.

6. — C'est au contraire de la philosophie la plus scientifique que relève le travail de M. Domet de Vorges sur *la Perception et la Psychologie thomiste*. Le but de l'auteur est toujours, on le sait, d'exposer, d'approfondir, de défendre les doctrines philosophiques de saint Thomas, mais surtout de les mettre en pleine harmonie avec la science du XIXe siècle et de les faire accepter par tous les spiritualistes contemporains. « Puissent-ils donner quelques moments à cette étude, dit-il en songeant surtout aux demeurants de l'école cartésienne, et puisse-t-elle triompher de leurs répugnances ! Élevé comme eux, nous avons éprouvé les mêmes difficultés qu'eux. Les objections qu'ils nous font, nous nous les sommes faites ; les étonnements qu'ils éprouvent, nous les avons éprouvés. Ce n'est qu'après un long travail que nous sommes parvenus à justifier à nos propres yeux toutes les antinomies qui nous apparaissaient d'abord dans la philosophie scolastique.... » C'est principalement dans la théorie de la connaissance que les deux écoles opposées se combattent au lieu de s'embrasser ; il est vrai qu'il y a lieu de compter de part et d'autre avec des malentendus et des exagérations de détail. M. Domet de Vorges y apporte une largeur de vues qui n'appartient pas à tous les néo-scolastiques. Aussi les lecteurs des deux partis auront-ils à gagner à la lecture de ce livre, dont les six premiers chapitres exposent le rôle des sens externes et internes, et les six autres

le rôle de l'intelligence pure dans l'acquisition et l'élaboration de nos connaissances (les trois derniers chapitres traitent de l'objectivité de la perception sensible, du concours nécessaire des sens dans les opérations intellectuelles, et enfin, dans une conclusion très large, de l'union de l'idéalisme et de l'empirisme dans le système thomiste). L'exposition de M. Domet de Vorges, souvent originale, toujours précise, s'éclaire au besoin, sans s'y embarrasser, de toutes les données de la science contemporaine, et elle aboutit sans violence à montrer partout un accord remarquable sur les points essentiels. On pourra trouver quelque indécision dans ce qui concerne la valeur propre de la perception sensible et quelque obscurité persistante dans les délicates notions d'intellect agent et d'espèce intelligible. Peut-être, sur ces questions et sur quelques autres, le travail le plus utile sera-t-il celui des philosophes qui, animés d'ailleurs de l'esprit de la philosophie chrétienne, chercheront plutôt l'explication des faits psychiques dans une étude directe que dans l'interprétation des théories et des textes les plus difficiles de saint Thomas et des autres docteurs de l'école. Mais les deux marches sont légitimes et peut-être nécessaires. Quand ils se rencontreront dans une pleine et large harmonie, les travailleurs de l'intérieur et de l'extérieur (je reviens toujours à l'heureuse comparaison du P. de Regnon) se devront des remerciements réciproques, et ce jour-là, M. Domet de Vorges sera certainement compté parmi les meilleurs et les plus méritants introducteurs des doctrines scolastiques dans la littérature philosophique d'aujourd'hui.

7. — M. Lucien Arréat, qui nous donnait dernièrement *la Psychologie du peintre*, déjà présentée aux lecteurs du *Polybiblion*, vient de traduire de l'allemand, avec le concours de M. Lucien Alekan, un ouvrage analogue : *La Physiologie de l'art*, de M. Georges Hirth. Ce livre comprend deux parties, l'une presque exclusivement physiologique, l'autre où la physiologie fait la plus large place aux applications psychologiques et esthétiques. Toujours ou presque toujours « l'art » désigne ici les arts du dessin ; ce qu'il eût été bon de faire entendre dans le titre même. Partout aussi l'auteur, de l'aveu de son introducteur français, « a des hardiesses qui pourront sembler de la témérité ; » mais « on ne lui contestera du moins ni l'originalité des vues ni l'indépendance du jugement. » La partie scientifique, coordonnée par M. L. Arréat dans sa longue *Introduction* (p. I-LIX), roule sur deux thèses principales : « L'une est que la fonction première de notre appareil d'optique consiste à fournir à notre organe central (l'œil intérieur de M. Hirth) un matériel que celui-ci a la charge d'interpréter. L'autre est qu'il faut se débarrasser des concepts mathématiques, beaucoup trop rigides pour s'appliquer aux problèmes délicats de la vision et restituer enfin la sensation visuelle telle qu'elle est. » Plusieurs figures dans le texte et hors

du texte accompagnent cette théorie, qui bat en brèche nombre d'idées communément reçues, et qui cependant a eu le suffrage de plusieurs juges compétents. Le résultat le plus clair en est, au point de vue artistique, de mettre l'étude directe de la nature au-dessus et presque en dehors de toute formule systématique. Dans la partie psychologique, l'auteur étudie surtout la mémoire visuelle, en s'appliquant à démontrer l'action latente (inconsciente ou subconsciente) de l'activité cérébrale. De là une analyse de l'attention, assez apparentée aux travaux afférents de M. Ribot, mais plus pénétrante peut-être, en tout cas plus subtile, et qui aboutit à une identification, que l'auteur ne s'attend pas à voir acceptée sans opposition : l'identification du souvenir visuel avec la perception première elle-même, quant à la « lumière colorée » qui en est l'essence. Suit une étude également originale sur les « systèmes de perception artistique, » qui a trait surtout à la vocation et à l'enseignement des arts du dessin : on connaît déjà la tendance propre à M. Hirth dans ce domaine, qu'il a très particulièrement cultivé. Mais l'intérêt capital du volume, du moins pour les lecteurs peu versés dans les questions d'optique, est dans le dernier chapitre (p. 192-247) : *Hérédité du talent, génie et dégénérescence.* L'auteur y combat, avec une vivacité égale à la sûreté et à la richesse de ses informations, plusieurs doctrines trop en vogue de nos jours et surtout la thèse criminaliste de Lombroso. C'est par là que son livre se recommande à l'attention des philosophes plutôt que par le fond de sa doctrine psychologique, qui ne paraît pas dépasser le niveau du positivisme.

8. — Le livre de M. Alfred Binet, « directeur adjoint du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne (hautes études), » sur *les Altérations de la personnalité*, porte dans son titre, sans parler du nom, de la fonction et des antécédents littéraires de son auteur, une marque d'école sur laquelle on ne peut guère se tromper. N'usons pas pour cela de parti pris à l'égard d'un travail considérable et qui a paru digne d'entrer, en compagnie fort mêlée, c'est vrai, dans la série de la *Bibliothèque scientifique internationale* de l'éditeur Félix Alcan. Avant toute analyse pourtant, il est permis de faire deux remarques essentielles. D'abord, ce qui motive l'aplomb scientifique de nos psycho-physiciens, en particulier sur le terrain de ce qu'ils appellent « dédoublement » et « morcellement du moi, » c'est que les faits de cet ordre ont été constatés dans beaucoup de lieux différents, par des observateurs indépendants les uns des autres, chez des sujets très divers. Belle affaire ! Ces phénomènes sont, en effet, vieux comme l'humanité et aussi répandus qu'elle sur la surface du globe ; on les avait peut-être trop peu étudiés jusqu'ici, mais ce n'est pas d'hier que des observations ont été faites et publiées sur le retour d'anciens états psychologiques dans le rêve, dans le délire, dans la folie, et sur bien d'autres faits analogues que l'on explique beaucoup mieux

par les lois physiologiques et psychologiques connues que par ces déplorables abus des mots « conscience » et « personnalité. » Ce qui m'amène à ma seconde remarque : savoir, que la définition de ces deux mots est discutée et flottante parmi les partisans de la nouvelle psychologie : M. Binet lui-même confesse ce défaut au début de sa *Conclusion* (p. 312-313). Cela ne suffit-il pas à nous tenir en garde contre les théories qu'ils nous proposent? Ils croient avoir séparé la psychologie « de la littérature et de l'art oratoire ; » mais cette illusion ne prouve-t-elle pas qu'ils ignorent précisément la psychologie philosophique (non littéraire ni oratoire), plus solide certes que la leur, quoique celle-ci usurpe le nom de scientifique ? Ces nécessaires réserves une fois posées, les travaux comme celui-ci sont loin d'être inutiles à la vraie science ; trop habituellement incomplets ou erronés sur le terrain de la théorie philosophique, ils peuvent fournir d'utiles matériaux, déjà triés, classés et portés à pied d'œuvre. Tel est particulièrement le mérite de ce volume, où l'on trouve d'ailleurs des interprétations psychologiques dignes d'attention et même très acceptables, sauf adaptation à une métaphysique sérieuse. (Cette adaptation sera bien aidée, pour le dire en passant, par l'étude du manuel de M. Fonsegrive.) Quoi qu'il en soit, il reste à indiquer le contenu et le plan du livre de M. A. Binet. Trois parties, dont les deux premières au moins, s'opposent très bien : 1° Personnalités successives : somnambulismes spontanés et somnambulismes provoqués ; 2° personnalités co-existantes : insensibilité des hystériques (c'est une ample matière, longuement traitée), puis distractions, actions volontaires inconscientes, etc. ; 3° altérations de la personnalité par la suggestion : c'est la partie la plus délicate à tous égards et celle où les explications laissent d'ordinaire le plus à désirer. Mais partout les faits abondent, habituellement pris à de bonnes sources et bien décrits, accompagnés même au besoin de figures qui éclairent le texte. En somme, métaphysique à part, travail estimable, utile, et qui, même dans la partie la moins acceptable, a l'avantage de faire connaître les théories et les hypothèses les plus communément reçues par la nouvelle école de psycho-physique.

9. — Les *Essais de critique générale* de M. Ch. Renouvier ont depuis longtemps classé leur auteur parmi les chefs d'école ; et les esprits même les plus opposés au sophisme phénoméniste qui a séduit ce puissant rénovateur du criticisme ont rendu justice à la vigueur de pensée et à la hauteur morale qui distinguent ce grand travail. Aujourd'hui, l'auteur nous rend, avec beaucoup d'améliorations et d'additions, le troisième de ces *Essais*, celui qui s'adresse le plus directement aux préoccupations scientifiques du jour, les *Principes de la nature*. Du reste, on peut prendre les deux volumes de cette seconde édition (la première parut en 1864) comme un exposé assez complet de la philo-

sophie néo-criticiste. Car M. Renouvier a placé en tête, à titre d'introduction, un résumé substantiel des principes de sa psychologie rationnelle, contenant l'analyse de ce qu'il nomme « les fonctions humaines, » plus la question de la certitude, appuyée par lui, comme on sait, sur le devoir moral. Il suffit, bien entendu, d'indiquer ce chef de doctrine, ainsi que ceux de l'Essai sur les principes de la nature ; ils sont discutés dans les nouveaux cours un peu complets de philosophie spiritualiste, par exemple dans les *Éléments* de M. Fonsegrive. — M. Ch. Renouvier traite successivement dans cet ouvrage : 1° de l'être physique, des lois naturelles et des phénomènes chimiques. Tous ces chapitres, où des conjectures se mêlent à des affirmations, ont pour principe essentiel le monadisme phénoméniste. Parmi les dissertations ajoutées, et qui forment dans tout l'ouvrage une série à peu près aussi considérable à tous égards que le texte primitif, il faut noter, entre autres, celles qui ont pour titre : « Impossibilité de la matière continue ; impossibilité du nombre infini abstrait et concret; critique de l'infini, de Kant; physique du même philosophe ; la doctrine atomistique actuelle (séparée de la vérité par un reste de l'atomisme antique) ; » 2° les questions biologiques et cosmogoniques, y compris celles des espèces, de l'origine de l'homme et des origines premières. L'étude de la vie amène M. Renouvier à opposer à Herbert Spencer, « qui se paie de termes abstraits et vagues, dans lesquels il voit tout ce qu'il veut et omet le principal, » un autre physiologiste (Cl. Bernard), « plus réellement penseur, qui regarde le fond des choses et exprime fortement et clairement ce qu'il y découvre (I, 218). » A l'endroit du transformisme, l'auteur garde sa fermeté de vue et note comme particulièrement vains les efforts de Darwin et de son école pour établir « la continuité de l'ordre mental des animaux et de l'homme. » Il n'a pas modifié, pour sa part, sa doctrine de 1864 sur la valeur propre de l'être humain, et il justifie sa persistance par cette note instructive (II, 170) : « La faveur dont jouit l'hypothèse de la pure origine animale de notre espèce n'est point due à quelque confirmation directe qu'on en aurait trouvée (il n'est survenu rien de tel), ni à des réponses tant soit peu satisfaisantes aux objections de l'ordre psychologique et moral. Elle provient d'une cause négative, de l'impossibilité d'en imaginer une autre qui soit physiquement moins obscure, et puis de l'habitude croissante de ne tenir point compte des raisons morales. » On aime à citer des témoignages si frappants en faveur de la *perennis philosophia*, destinée assurément à triompher d'une prétendue science qui a substitué l'hypothèse à la démonstration. M. Renouvier n'appartient malheureusement pas à cette grande école, à cette sorte d'église de la sagesse humaine ; mais sa vigueur intellectuelle, sa dignité morale, son labeur constant et sa noble indépendance l'en rapprochent de plus en plus, en dépit de ses erreurs fondamentales et persistantes. Même sur

la question divine, tout en persévérant dans sa funeste erreur sur l'infini, il parle souvent presque en orthodoxe. On est obligé d'ajouter que ses essais d'explication du mal par une sorte de péché originel antérieur au monde actuel, plus grandioses que plausibles, n'ont pas même l'avantage d'atténuer la difficulté, loin de la résoudre.

10. — Les principes de la nature que M. Ch. Renouvier demande à une métaphysique dominée par un concept moral, M. le docteur Pioger, en son récent opuscule, *le Monde physique*, ne les cherche que dans une étude expérimentale, au moins si l'on s'en rapporte à ce sous-titre : « essai de conception expérimentale. » Mais il y a beau temps que la métaphysique s'impose à qui veut l'écarter. Elle est expressément repoussée, dans l'introduction de ce petit livre, comme le germe de toutes les erreurs. Et puis, on identifie dans le premier chapitre le fond des choses avec la connaissance que nous en avons ; et dans les suivants on combat rationnellement l'hypothèse « atomo-mécanique, » pour soutenir la doctrine de la réduction de la matière en éléments infinitésimaux ou, comme parle M. Pioger, en « infinitésimes. » Comment de cette thèse très soutenable, l'auteur passe à une explication universelle du monde par l'équilibration de ces éléments premiers et par le solidarisme universel, comprenant une synthèse cosmique, une synthèse physique et une synthèse chimique, c'est ce qu'on pourra voir dans son livre, si l'on tient à se familiariser avec une conception du monde plus ou moins ingénieuse, mais certes purement hypothétique. Au reste, qui ne voit qu'en écartant la métaphysique spiritualiste, M. le docteur Pioger en suit une dix fois plus subtile et plus abstruse? Ajoutons hardiment que cette métaphysique est évidemment fausse, vu qu'elle part de principes contradictoires, quoique acceptés par certaines écoles, celui-ci par exemple : Nul objet ne peut être connu que par sa différenciation d'avec un autre. Le bon sens ne dit-il pas que pour différencier deux objets l'un de l'autre, il faut percevoir chacun d'eux en particulier?

11. — Voici encore une explication du monde, mais qui ne dénote guère que la fascination d'une fausse science et l'absence de toute vraie philosophie. — M. H. Mathieu croit nous présenter « un peu de philosophie naturaliste ; » ce n'est pas « un peu, » c'est « peu ou point » qu'il eût dû dire. Ses premiers chapitres nous exposent la cosmologie et l'anthropologie de l'évolutionnisme le plus avancé, avec une certaine limpidité de forme, mais sans preuve nouvelle, ou plutôt sans preuve d'aucune sorte ; on y remarque une insistance très marquée sur la descendance animale de l'homme, ce qui répond bien à l'épigraphe du volume : « L'homme est un parvenu qui renie ses ancêtres. » Reste à savoir ce qu'il peut gagner à les avouer. Peu de chose assurément, si, conformément aux derniers chapitres de ce livre, il conclut de son origine bestiale que le libre arbitre est une impossibilité et qu'il faut mettre à la

place de ces vieux mobiles religieux, la responsabilité devant Dieu et la foi en la vie future, la fraternité universelle fondée sur notre « communauté d'origine avec les plantes et les animaux. » — Au bout de ce mince traité de cosmologie, de psychologie et de sociologie naturalistes, se place un *Projet d'organisation d'un corps d'hygiénistes*, dont M. Mathieu règle de haut les fonctions, le recrutement, la distribution territoriale, le traitement, etc. Mais pourquoi a-t-il l'imprudence de nous révéler ce propos d'un paysan dauphinois qui repoussait, mal à propos du reste, ses conseils d'hygiène : « Les savants son pi bêtes que mé. »

12. — Tout autre est l'éducation philosophique et surtout l'élévation morale dont témoigne le livre de M. S. Jouglard, *l'Univers et sa cause d'après la science actuelle*. Rien de plus noble et de plus vrai que la doctrine générale ainsi résumée à la dernière page : « L'homme doit croire, aimer, espérer : Croire, parce que la science qui émane de Dieu par l'intelligence aboutit à Dieu par l'expérience et le raisonnement; — Aimer, parce que le bonheur de notre prochain est la condition de notre propre bonheur; parce que haïr, c'est enfreindre, à notre grand préjudice, une loi tout aussi formelle que les lois physiques; parce que l'amour favorise et que la haine contrarie notre finalité propre et la finalité universelle.... ; — Espérer enfin, parce que la vie future est au moins probable selon la science, certaine suivant la justice. — Croyons, aimons, espérons! » — Malheureusement, presque aucune des thèses qui aboutissent à cette conclusion ne paraît exempte d'éléments pour le moins suspects et compromettants. L'auteur établit la réalité du monde physique, mais en niant résolument la matière. Il démontre l'existence propre du sujet pensant et la distinction de l'âme et du cerveau, il repousse et réfute l'athéisme et le panthéisme; mais sa doctrine de « l'unité substantielle de tout » ébranle malgré lui l'édifice entier de son spiritualisme, déjà plus que compromis par le rôle purement interprétatif attribué à la raison. Notons encore (p. 239-242) une négation, aussi peu philosophique qu'elle est choquante pour la foi chrétienne, de la possibilité du miracle « dans l'état présent du cosmos. »

13. — Quatrième et dernière explication du monde, prétendant aboutir au moins à une ombre de religion en partant du pur naturalisme. Au premier abord, ce titre : *Catéchisme dualiste*, semble sauver l'irréductible distinction du principe immatériel, qui est puissance, intelligence et volonté, et du principe matériel, qui reçoit l'action du premier. Mais, outre que ce dualisme considéré comme nécessaire et éternel, loin de rien éclaircir, implique contradiction, il sert ici de simple préambule à la théorie de l'évolutionnisme absolu, considéré dans la première partie comme explication « de l'univers et de la vie, » et dans la seconde comme explication « de l'homme. » Il y a là une exposition assez étendue de la cosmologie et de la psychologie prétendue expérimentale,

qui ont usurpé de notre temps le nom de sciences ; mais ce qui répugne à toute métaphysique et à toute logique dignes de ce nom, c'est que l'auteur ne craint pas de subordonner la vérité géométrique à l'ordre physique et que, du déterminisme originel, il veut faire jaillir le libre arbitre de l'homme, sauf à le maintenir dans de justes limites. A cette erreur, relativement honorable pour le caractère sinon pour la raison de l'auteur, se rattache tout un système de « religion naturelle, » exposée dans la troisième partie de l'ouvrage en dix théorèmes; la forme expositive remplace ici la forme catéchétique, employée dans le reste du volume. La religion rêvée par M. Alhaiza consiste dans la reconnaissance théorique d'un premier principe de la vie, d'ailleurs inconnaissable, dans l'élévation instinctive de notre âme vers cette puissance mystérieuse, enfin dans un culte public entrevu, esquissé par lui avec moins de précision pourtant que son plan philanthropique de boulangeries d'État (note de la p. 389). — La première édition de l'ouvrage avait paru à Bruxelles en 1889 sous le pseudonyme de Jean Chambon et avec ce titre : *Catéchisme naturaliste*. Comme on vient de le voir, c'était le vrai titre, que l'auteur a eu tort de changer. Ce que je ne me charge pas de dire, c'est à quel besoin répond cette édition nouvelle d'un livre qui expose une doctrine déjà représentée, sauf de nombreuses variantes, par bien d'autres expositions ni plus ni moins démonstratives.

14. — De la métaphysique négative ou plutôt nulle, on est heureux de passer à la métaphysique chrétienne. Elle sera représentée ici, d'abord par une thèse de théodicée générale, ensuite par une série de discours sur la destinée de l'âme. — Sur la thèse : *La Transcendance de Dieu, ou les Merveilles du monde divin*, il n'y a pas lieu d'insister, vu l'étendue du sujet et la brièveté de la rédaction. Mais, sous peine d'injustice, il faut reconnaître à l'auteur, M. l'abbé Brémond, une connaissance assez étendue de la philosophie de notre siècle et une habileté remarquable à lui opposer les données de la théodicée chrétienne. Le plan même de ce travail, trop substantiel pour être populaire, dénote un esprit synthétique. Sous l'idée de « cause suprême » se rangent, d'une part, les trois ordres du mouvement, de la vie et de la pensée ; d'autre part, les attributs moraux de l'Être divin. Sous l'idée « d'Être absolu, » les deux théories de l'acte pur et de l'acte créateur dans la nature et dans la grâce. C'est rapide, mais net et vigoureux, et le style n'est pas inférieur à la pensée.

15. — Les huit conférences sur *le Dogme de la vie future*, prêchées pendant l'Avent de 1871 à la chapelle de l'Oratoire par le R. P. Lescœur et publiées bientôt après, ont affermi et consolé bien des âmes. La première édition étant épuisée depuis longtemps, il est naturel qu'on en ait réclamé une nouvelle, et il faut remercier le vénérable auteur de l'avoir exécutée avec soin, non sans retoucher et compléter plus d'un

passage. A vrai dire, le sujet et la façon dont il a été traité n'ont rien perdu depuis vingt ans de leur intérêt ni de leur « actualité. » En 1871, la négation religieuse était en face d'une réaction qui a duré bien peu, hélas ! En 1892, cette négation a repris tous ses avantages, et s'il y a une réaction nouvelle, elle se produit avec une timidité et une réserve qui ressemblent presque à la connivence. Aujourd'hui donc, aussi bien et encore plus qu'au sortir de l'année terrible, il est urgent de faire lire ces discours si lumineux et si fermes, où la raison et la philosophie établissent ou défendent les dogmes chrétiens de l'immortalité de l'âme, de la résurrection des corps, des récompenses et des peines éternelles. De continuelles citations et des notes intéressantes ajoutent un vif attrait de curiosité à ces pages de haute doctrine et de solide édification. — La première des huit conférences expose la « négation contemporaine, » sous ses faces diverses, « philosophique, scientifique, superstitieuse, brutale. » Mais comme cette négation a fait d'effrayants progrès depuis 1871 dans le monde des lettres et dans l'enseignement officiel, le P. Lescœur a placé en tête de son volume une étude critique étendue (p. 1-203), qui suffirait pour le recommander aux esprits sérieux. Les négations du matérialisme récent, du nouveau spiritualisme, du pessimisme; les vaines hypothèses des Guyau et des Renan; les rêves de M. Flammarion; le positivisme littéraire des romanciers et des critiques en vogue; les phases instructives du progrès de l'athéisme dans les divers degrés de l'enseignement officiel : autant de sujets traités avec une sûreté d'information, une fermeté de critique et un intérêt d'exposition qui ne se démentent jamais, malgré quelques traces de négligence ou de hâte à certaines pages. Ce qui piquera peut-être le plus la curiosité dans ce travail, ce sont les derniers chapitres, consacrés aux velléités chrétiennes des littérateurs que l'on a ingénieusement comparés aux cigognes. Le P. Lescœur, tout en les félicitant de leur tentative, montre combien elle est insuffisante pour guérir le mal des âmes; et, par là, son livre appelle pour complément celui de M. Ollé-Laprune que nous allons rencontrer tout à l'heure parmi les livres de morale.

16. — En tête de cette série plaçons le volume de *Morale théorique et morale pratique* de M. Paul Janet, qui forme la seconde partie d'un cours de philosophie destiné à l'enseignement des écoles normales primaires. La première partie (psychologie) a été publiée précédemment avec la collaboration de M. Thamin. Le cours de morale de M. Paul Janet est connu et apprécié, et le remaniement actuel ne donne pas lieu à y signaler des innovations très importantes. On remarquera pourtant une addition notable : toute une conférence sur l' « union des classes » donnée comme annexe au chapitre, lui-même nouveau, ce me semble, sur les « devoirs professionnels. » Comme toutes les autres, ces pages respirent l'honnêteté et s'appuient sur les meilleures traditions du spiri-

tualisme français. Il n'y manque guère que le souffle chrétien. Je me trompe : certaines circonstances du temps qui court semblent avoir gêné le zèle du savant philosophe, qu'elles auraient dû plutôt aviver. A la page 300, parmi les « Problèmes et exercices pratiques » annexés à sa leçon sur les devoirs de famille, on lit : « Divorce et indissolubilité. Raisons pour et contre, » et en note : « Nous sommes, pour notre part, en faveur de l'indissolubilité. » Tant mieux pour M. Janet d'être resté fidèle à une cause sacrée qui n'aurait pas trouvé un adversaire dans son école il y a seulement une vingtaine d'années ; mais ne devait-il pas aux maîtres de la jeunesse française qui étudieront son livre autre chose que ce froid énoncé de ses préférences en matière aussi grave ?

17. — Les « nouvelles études morales et sociales » que M. Secrétan a publiées sous cette rubrique générale : *Mon utopie*, portent avec elles leur recommandation dans le nom de l'illustre philosophe suisse, et leur garde-fou, qu'on me permette ce terme, dans le sens même du titre, sans compter l'étrangeté bien connue de certaines doctrines professées de vieille date par M. Secrétan. — Son « utopie » actuelle embrasse trois questions, dont l'ensemble n'est pas loin de constituer une ébauche d'état social à venir à peu près complet : 1° le problème économique, résolu par l'avènement pacifique, non pas du collectivisme, mais de l'association en agriculture et en industrie ; je recommande les moyens et les effets de cette révolution future à l'examen de MM. les économistes, en craignant bien qu'ils n'aient plus d'une objection à y opposer ; 2° le problème social, comportant surtout la restauration de la famille par diverses mesures, dont la plus grave, la seule qui soit un peu nettement définie, c'est le relèvement du sort des femmes et même leur participation au pouvoir législatif ; 3° le problème religieux, qui donne lieu à des réflexions très élevées, mêlées de vérités profondes et d'évidentes illusions ; le tout aboutissant à cette utopie, la plus chère de toutes au cœur de l'auteur, mais qui n'est assurément pas la moins digne de ce nom de fâcheux augure : « Verrons-nous le jour où, sur la montagne de Sainte-Geneviève, des catholiques, sans répudier leurs sacrements ni leur hiérarchie, des protestants, sans désavouer la réforme, des libres penseurs convaincus par l'expérience de leur faiblesse et du devoir d'y chercher remède, se réuniront pour prier ensemble et faire ensemble œuvre d'amour ? » On pressent au moins que ce n'est ni la chaleur d'âme ni l'éloquence du langage qui manquent à ces pages du professeur de Lausanne. Il en a d'ailleurs augmenté l'intérêt littéraire par un triple cadre fantastique, fort éloigné des habitudes de nos philosophes contemporains. Le premier morceau, par exemple, n'est autre chose qu'une rencontre et un dialogue, dans une haute vallée alpestre, entre l'auteur, éveillé d'un sommeil plusieurs fois séculaire, et un homme de l'avenir. — *Mon utopie* est suivie de plusieurs morceaux

indépendants, publiés dans diverses revues, et animés du même esprit, mais le plus souvent sans mélange notable de hardiesses suspectes. Ainsi tout chrétien, tout spiritualiste digne de ce nom, n'aura que des applaudissements pour une étude sur « la croyance à la liberté, » où le vigoureux moraliste, jugeant le déterminisme dans son rapport avec la moralité humaine qu'il sape par la base, ne craint pas de conclure qu' « il est absurde, » qu'il « doit être abhorré. » Recommandons encore, même aux lecteurs qui se méfieraient de l'économie politique de M. Secrétan, son beau mémoire sur « l'Économique et la philosophie, » qui revendique énergiquement les droits supérieurs de la morale méconnus par le socialisme de la chaire et qui aboutit à cette conclusion lumineuse malgré l'extrême densité du style : « La nécessité de contenir l'activité économique dans les limites du droit ressort de la quantité bornée des objets désirables; son accord foncier avec la morale et le droit, du fait que l'intégrité matérielle des individus est la condition indispensable de leur développement intellectuel et moral nécessaire à la réalisation du but suprême, dont la légitimité ne saurait faire question, puisqu'il est la raison de tout. »

18. — M. Ollé-Laprune qui, dans un précédent ouvrage (*la Philosophie et le temps présent*), avait noblement et solidement réagi contre les habitudes de plus en plus ondoyantes et fantaisistes, contre le dilettantisme de la philosophie du jour, continue son œuvre et pousse encore plus loin son effort de penseur convaincu et de moraliste pratique dans un volume de peu d'étendue, mais du fond le plus riche et de la plus haute portée : *Les Sources de la paix intellectuelle*. Il s'y met en face, non plus de la simple fantaisie philosophique, mais de récentes tentatives louables, quoique impuissantes, pour asseoir le devoir moral et social sur la base de la pitié pour la misère humaine. Sans être exigeant pour le point de départ de la rénovation intellectuelle que tous les esprits généreux pressentent et réclament, M. Ollé prouve à merveille qu'il n'y a pas d'action commune possible sans une idée acceptée, et que si un minimum doctrinal peut suffire au début, c'est à la condition que la « vérité incomplète » ne sera pas la « vérité diminuée. » On peut se contenter « de peu, si ce peu implique tout, mais non s'il dispense de tout; » ce tout, c'est la vérité morale entière, seule source, seul moyen possible de la régénération et de la pacification des âmes. Et cette vérité morale entière n'est que dans le christianisme complet et vivant, c'est-à-dire dans l'Église catholique. A ce propos, l'apologiste, à la fois très ferme et très clairvoyant, dissipe les vains fantômes qui ne sont pas l'Église, mais que la génération actuelle a trop l'habitude de confondre avec elle. Il aborde surtout, avec une précision d'idées et une vigueur de dialectique également admirables, la question si complexe et si fréquemment obscurcie des rapports de l'Église avec les « idées

modernes. » Il n'a garde d'attenter aux droits de l'Église en faveur de ce christianisme diminué et amolli qui séduit tant de faibles âmes; mais il montre qu'en recourant sans condition à l'autorité morale par excellence, nous n'avons rien à abandonner de ce qui nous est « légitimement cher; » bien plus, que les besoins de la société moderne coïncident exactement avec les directions actuelles du gouvernement ecclésiastique et spécialement avec la conduite et les enseignements sociaux de Léon XIII. Tout se termine par une vue du rôle de la philosophie dans l'œuvre du futur renouvellement moral et social. C'est ainsi que l'éminent professeur continue l'œuvre commencée par notre commun maître beaucoup trop oublié, le P. Gratry, dans ses deux petits livres intitulés aussi *les Sources*. Puissent les pages fermes et graves de M. Ollé être lues, goûtées et méditées comme le furent en leur temps, comme devraient l'être encore, les pages ardentes et onctueuses du grand oratorien, pour rendre aux âmes soucieuses de leur progrès et de la paix du monde ce ressort, fait de courage et de confiance, qui ne leur fut jamais plus nécessaire qu'aujourd'hui !

19. — Au premier rang des ouvrages récemment parus sur l'*Histoire de la philosophie*, se place naturellement la quatrième édition du livre publié sous ce titre par M. Vallet, prêtre de Saint-Sulpice. Un tel succès en dit plus que tous les éloges sur la valeur d'un ouvrage dont la richesse et la solidité ont été, du reste, plusieurs fois vantées ici même. Il y aurait sans doute lieu à quelques réserves de détail, même après les constantes améliorations apportées par l'éminent professeur à un travail aussi remarquable par la netteté de la rédaction que par l'abondance et la conscience des recherches; mais ce qui domine de beaucoup ces rares et presque inévitables défaillances, c'est le mérite et l'originalité d'un historien qui déclare être constamment « allé aux sources » au lieu « d'accepter de confiance les analyses et les jugements des autres. » Ce livre est donc parfaitement approprié au but que s'est proposé surtout le vénérable auteur : de « juger les écrivains et les systèmes en eux-mêmes, de voir sur quoi ils s'appuient et où ils conduisent, ce qu'ils mettent à la place de ce qu'ils renversent, en un mot s'ils sont d'accord avec les jugements de la froide raison et les données de l'expérience. » Est-ce pourtant là l'idéal complet d'une histoire même élémentaire de la philosophie ? Non, ce me semble. L'objet de toute histoire digne de ce nom est non seulement d'exposer et d'apprécier les faits, mais aussi d'en scruter les causes et d'en montrer l'enchaînement. L'excellent livre de M. Vallet n'y vise guère. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, son chapitre sur Descartes se termine par un arrêt qui réduit à rien ou peu s'en faut la valeur du système de cet illustre philosophe. Admettons que cet arrêt ne soit pas trop sévère, il amène tout esprit sérieux à se demander d'où a pu venir la part très considérable de Descartes dans

l'évolution philosophique des siècles suivants; il ne suffit pas, pour l'expliquer, de reconnaître « les progrès qu'il a fait faire aux sciences et à la langue française » (double sujet de discussion encore ouvert); il faut voir de près, d'abord, où en était la philosophie dans l'enseignement et dans l'estime générale des esprits cultivés au moment où parut le *Discours de la méthode*, et ensuite comment et pourquoi ce petit livre imprima un mouvement dont nous voyons encore se dérouler les suites.

20. — M. Taine, en prenant en main, dès ses débuts littéraires, la cause de Condillac, si rudement traité par V. Cousin, avait encore rattaché à ce philosophe, presque oublié en France, la psychologie si vantée de Stuart-Mill et de tous les positivistes anglais. Cette vue, poursuivie dans une étude complète et attentive des œuvres de Condillac et de la littérature psychologique de nos voisins d'outre-Manche, a produit tout un volume inséré, non sans raison, dans la Bibliothèque de philosophie contemporaine, sous ce titre : *Condillac et la Psychologie anglaise contemporaine.* Ce livre, qui est, ce me semble, une thèse de doctorat ès lettres (par M. Léon Dewaule, principal du collège d'Arras), est bien préparé et dénote une connaissance exacte et raisonnée de tous les textes afférents. Il n'est pas moins bien divisé, sauf que la deuxième partie (science historique et sociale) a beaucoup moins d'importance et d'étendue (on pourrait ajouter moins de solidité) que la première, où se développe, à partir de la sensation, toute la psychologie transformiste de Condillac. L'originalité de ce philosophe à son point de départ est bien établie ; la grosse difficulté qu'on y oppose, à savoir la contradiction entre le caractère passif de la sensation et l'activité qui préside au développement ultérieur de l'esprit, est repoussée par cette considération que le fait initial appelé sensation par Condillac implique réellement l'activité. Quoi que l'on pense de cette exégèse et, par suite, de toute l'analyse condillacienne, traitée de synthèse par ses adversaires, on ne pourra guère contredire M. Dewaule quand il montre dans son auteur les antécédents positifs des doctrines anglaises relatives aux facultés et aux faits psychiques, en particulier la conscience, la comparaison, l'abstraction et la généralisation, mais surtout l'association des idées. Ce n'est pas sans raison grave qu'on rattache tout l'associationnisme anglais aux vues de Condillac sur l'évolution spontanée et réfléchie de l'intelligence. Il a donné la théorie de l'association expérimentale avec une netteté qu'on n'a pas surpassée : cependant il aurait été bon de noter que la théorie condillacienne a été amplifiée et précisée, avant de passer en Angleterre, par des professeurs du continent : Cardaillac en France, Galuppi en Italie. De plus, Condillac s'est flatté d'expliquer les idées absolues par l'association pure et simple, et cette erreur, adoptée par la psychologie anglaise, la constitue « positive » au sens moderne

du mot, c'est-à-dire négative. Aussi est-elle plus logique dans son déterminisme que ne l'avait été Condillac, admettant la liberté sans parvenir à lui faire une place tenable. Tout cela soit dit à un point de vue critique qui n'est pas celui de M. Dewaule. Je ne poursuis pas la comparaison des doctrines sur la moralité, l'origine et la fonction du langage, la psychologie animale : sur tous ces points la parenté des deux philosophies est incontestable. J'ai déjà fait entendre qu'elle le paraissait moins dans toute la seconde partie, relative à l'Évolution sociale. Ici, vraiment, il faut un peu trop solliciter les textes de Condillac pour les souder, au moins en dehors des parties les plus générales, aux doctrines si complexes de la sociologie spencerienne. M. Dewaule a bien voulu se tenir en garde contre la tendance à tirer son auteur dans le sens de sa thèse, à « l'accoucher, » comme on dit ; mais il n'y a pas échappé toujours, surtout dans cette deuxième partie. Ce qui est plus grave, c'est qu'en développant l'empirisme, de Condillac à Spencer, il paraît accepter ce développement comme le progrès normal et légitime de la vraie philosophie.

21. — L'excellente monographie, *Auguste Comte, sa vie, sa doctrine*, publiée en allemand par le P. Gruber, chez Herder, le grand éditeur catholique de Fribourg-en-Brisgau, et aussitôt accueillie en Allemagne et en Europe comme un modèle du genre, vient d'être traduite en français par M. l'abbé Mazoyer, du clergé de Paris. Comme le déclare M. Ollé-Laprune dans l'importante préface dont il a honoré ce volume, la traduction « est exacte, et le P. Gruber, qui sait notre langue, l'a revue lui-même. Elle a une allure bien française, une heureuse justesse, et cette simplicité élégante qui convient à un ouvrage sévère, mais destiné à être lu de quiconque s'intéresse aux choses de l'intelligence. » Les pages signées par l'éminent maître de conférences de l'École normale contiennent une étude très pénétrante et une appréciation très haute et très raisonnée de l'ouvrage du P. Gruber. Je ne puis que les recommander aux lecteurs soucieux de saisir tout l'à-propos et toute la valeur propre de cet ouvrage ; on conçoit qu'elles déconcertent plus qu'elles n'aident les faiseurs d'articles de journal et de revue. — En laissant de côté ce morceau magistral, qui me dispense d'une analyse étendue, je me contente de noter les deux caractères les plus frappants d'un livre qui n'a pas, ce me semble, de similaire parmi nous. C'est d'abord une étude éminemment « objective ; » et de là sans doute le jugement très favorable que n'ont pu s'empêcher d'en faire les critiques les plus opposés par la doctrine aux idées de l'auteur, et les positivistes eux-mêmes. La vie de Comte y est racontée dans un grand détail, d'après les documents authentiques, et tandis que chacun des deux groupes de l'école positiviste a voulu tirer à soi ou interpréter à sa façon telle ou telle partie de cette carrière commencée dans un travail obscur, poursuivie dans des

aventures parfois bien étranges, terminée dans l'auréole d'un fondateur d'église, le P. Gruber a tout tiré au clair, tout exposé avec une fidélité absolue, une impartialité invraisemblable. Les doctrines sont analysées avec la même « objectivité pure, » toujours d'après les écrits du maître, que le critique connaît au moins aussi bien que les plus fervents positivistes. Et tout cela est si complet que parmi les nombreux travaux consacrés jusqu'ici à la vie et aux œuvres d'Auguste Comte et dont plusieurs sont tout à fait remarquables, je n'en vois pas un qui puisse remplacer celui-ci, qui même en approche par l'étendue et l'exactitude de l'information. Je me contente de signaler, dans les faits les moins connus de la vie de Comte, ses tentatives pour appuyer sa propagande philosophique sur l'alliance du général et de l'ordre entier des jésuites (p. 288-292) ; dans l'analyse de la *Philosophie positive*, les pages relatives à ses jugements si remarquables sur le développement religieux du christianisme (p. 134-145) ; enfin, tout le chapitre V, sur l'accueil fait par les savants et les penseurs de l'Europe à la philosophie de Comte. — Le second caractère de cette monographie, à la fois si exacte et si complète dans sa brièveté, c'est la fermeté de l'appréciation, d'ailleurs à peine indiquée. Cette extrême sobriété critique n'a ici que des avantages. L'effet d'une exposition absolument fidèle est tel sur tout lecteur attentif, que l'arrêt du juge ne peut en être que l'expression précise. La calme impartialité du P. Gruber ne se dément pas dans cette tâche nouvelle. L'unité, la cohésion de la doctrine de Comte dans les deux périodes de sa carrière littéraire, la période philosophique et celle qui fut plutôt politique et religieuse, est bien établie et maintenue contre les objections de Littré et de Stuart Mill. Au point de vue du fond des doctrines, pleine justice est rendue à la philosophie des sciences qu'Auguste Comte a si puissamment esquissée ; mais la nullité de sa philosophie proprement dite et la vanité de ses rêves d'organisation sociale et religieuse sont mises en pleine évidence. — Le positivisme, quoique bien ébranlé dans ses théories, jouit encore d'un assez grand crédit dans la science et dans la politique pour que tout esprit sérieux ait intérêt à prendre connaissance de cette étude vraiment magistrale et de celle qui lui fait suite (sur le positivisme après Comte), et qui ne tardera pas à être présentée au public français par le même traducteur.

22. — La nouvelle *Année philosophique*, publiée sous la direction de M. Pillon, vient de nous donner son second volume, consacré à faire connaître les ouvrages philosophiques parus en 1891. Toutefois ce n'est là que l'objet du dernier tiers du volume; comme l'an dernier, cette partie critique est précédée de mémoires spéciaux très sérieux et très étendus. Cette année nous en apporte trois : 1° *Philosophie de la règle et du compas*, par M. Renouvier (p. 1-66). C'est surtout une défense de la géométrie euclidienne contre la prétendue « géométrie générale » de cer-

tains novateurs de notre temps. Le critique maintient la nécessité des notions premières de la science contre des révolutionnaires, dominés, quelquefois sans le savoir, par l'empirisme, qui est la négation des mathématiques aussi bien que de la métaphysique ; — 2° l'*Évolution historique de l'atomisme*, par M. F. Pillon (p. 67-208), travail complet et très neuf, sur un système des plus importants soit par sa portée naturelle, soit par la place qu'il a tenue et qu'il tient encore dans la science et dans la philosophie. L'auteur a jugé à propos de partager son tableau en deux parties et d'étudier à part l'atomisme scientifique et l'atomisme métaphysique. Cette division a peut-être quelque inconvénient pour l'histoire simplement dite, mais elle favorise singulièrement les visées dogmatiques de M. Pillon. En effet, le dernier mot de l'atomisme scientifique est, pour lui, dans l'atome purement dynamique du P. Boscovich ; tandis que l'atomisme métaphysique aboutit aux atomes doués de perception, quoique étendus, de Maupertuis, de Lemaire, de Mme Clémence Royer ; en unissant ces deux données ultimes, on obtient le monadisme de Leibnitz et des néo-criticistes. Mais ceux mêmes qui repoussent cette doctrine auront tout à gagner à étudier ce mémoire, riche de citations et de faits importants, parfois très peu connus ; — 3° *Du positivisme en psychologie*, par M. L. Dauriac (p. 209-252). C'est un examen des *Principes de psychologie* de M. W. James, conduit avec autant de fermeté que de courtoisie, de manière à prouver par l'exemple l'incompatibilité du positivisme et de l'esprit vraiment scientifique. « L'insuccès de M. James, conclut M. Dauriac, est du meilleur augure. M. James voulait déserter la philosophie. Nous savions bien qu'il serait un faux transfuge. » — Inutile maintenant de s'arrêter à la *Bibliographie philosophique française de l'année 1891*, rédigée par M. Pillon dans cette forme sévère, mais franche, claire, précise, dont il ne se départ jamais. Des soixante-dix à quatre-vingts ouvrages analysés dans ces pages (253-347), plusieurs, surtout de métaphysique, de morale, d'histoire de la philosophie, l'ont été déjà dans le *Polybiblion* et, malgré la différence profonde des doctrines, il y a souvent beaucoup plus de rapports que de divergences dans les jugements portés de part et d'autre. Quelques ouvrages sur des questions sociales et pédagogiques sont appréciés avec justesse et modération. On sera surpris du nombre relativement considérable de livres et de brochures théologiques qui ont attiré l'attention de M. Pillon ; la plupart sont d'origine universitaire et protestante ; le point de vue théologique du critique est celui d'un christianisme très indépendant et très hostile à l'autorité de l'Église, et à toute autre autorité que celle de l'impératif catégorique.

LÉONCE COUTURE.

POÉSIE

1. *Rêves et combats*, par Stéphen Liégeard. Paris, Hachette, 1892, in-12 de 242 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Christ*, drame sacré en cinq tableaux, par Charles Grandmougin. Paris, Rouam, 1892, in-8 de 78 p., 2 fr. — 3. *Les Prémices*, par Léon Somveille. Paris, Lemerre, 1892, in-12 de 150 p., 3 fr. — 4. *Élévations poétiques*, par Paul Gabillard. Paris, Sauvaitre, 1892, in-12 de 184 p., 3 fr. — 5. *Poèmes Johanniques*, avec une préface de M. Alexandre Dumas fils, de l'Académie française, par Émile Eude. Paris, Duret, 1892, in-8 carré de viii-161 p. — 6. *Le Poème de Jeanne d'Arc*, par Julien Villecrose. Paris, Sauvaitre, s. d., in-12 de 184 p., 2 fr. — 7. *La Revanche de Jeanne d'Arc (17 juin 1434)*, drame historique en quatre actes, en vers, par le P. V. Delaporte, S. J. Paris, Retaux, 1892, in-12 de 129 p., 2 fr. — 8. *Jeanne d'Arc à Chinon*, drame en trois actes et en vers, par L. Picherit. Paris, Retaux, 1892, in-12 de v-58 p. — 9. *Christophe Colomb dans les fers*, drame en quatre actes et en vers, par le R. P. Lhermite. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de vi-106 p., 2 fr. 50. — 10. *Les Trafiquants d'enfer*, drame en un acte et en vers, par Dom Laurent Janssens. Bruges, Desclée, 1892, in-18 de 34 p. — 11. *Fleurs de caprices*, poésies, par Henry Fuzeré. Paris, Vanier, 1891, in-12 de 153 p., 2 fr. 50. — 12. *Les Herbes folles*, poésies et poèmes, 1885-1891, par Pierre Gauthiez. Paris, Lemerre, 1892, in-12 de 151 p., 3 fr. — 13. *Jardin d'enfants*, poésies, par Berthe Vadier. Genève, Soullier, 1892, in-12 de 166 p. — 14. *Les Cygnes*, nouveaux poèmes (1890-1891), par Francis Vielé-Griffin. Paris, Vanier, 1892, in-12 de 105 p., 3 fr. 50. — 15. *De branche en branche*, poésies, par Achille Grisard. Besançon, imp. Bossanne, 1892, in-18 de 92 p., — 16. *Dieu et le Christ devant l'histoire, la raison et la science*, poème, par le docteur A. Devers. Paris, Savine, 1891, in-12 de 112-vii p., 1 fr. — 17. *Brunettes, ou Petits Airs tendres*, par Jacques Madeleine. Paris, Vanier, 1892, in-18 de 48 p., 1 fr. 50. — 18. *La Muse à Bébé, chansons pour les enfants, dédiées aux grandes personnes*, par Jules Jouy. Paris, Flammarion, 1892, in-18 de 136 p., illustrations de Gerlier, 2 fr. — 19. *Claires matinées*, poésies, par Léon Hély, avec une préface de François Coppée, de l'Académie française. Paris, Sauvaitre, 1892, in-12 de 144 p., 3 fr.— 20. *La Vie silencieuse*, poésies (1881-1891), par Émile Trolliet. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 239 p., 1 fr. 50. — 21. *Les Tendresses humaines*, poésies, par J.-E. Alaux, nouvelle édition précédée d'une lettre de François Coppée. Paris, Lemerre, 1892, in-12 de ix-290 p., 3 fr. — 22. *Poèmes. Un fils du siècle. Seppa*, par J.-E. Alaux. Paris, Lemerre, 1892, in-12 de 262 p., 3 fr. — 23. *L'Exil des rêves*, par Louis Labat. Annonay, imp. Royer, 1892, in-18 de 70 p.

1. — Tout le monde connaît l'auteur de *Grands Cœurs* et de *la Côte d'azur*, pour ne citer que deux œuvres de genre différent, parmi les ouvrages si justement goûtés de M. Stéphen Liégeard. Chacun sait que ces œuvres ont été couronnées par l'Académie française, qui leur a décerné les plus hautes distinctions. Je n'ai donc à parler ici que de *Rêves et combats*, le dernier volume du poète, poète alors même qu'il écrit en prose, comme d'autres — et j'en aurai malheureusement à citer de cette catégorie par la suite — sont uniformément prosateurs ou prosaïques, à votre choix, qu'ils alignent ou non des lignes qui voudraient être des vers. Il y a de tous les genres dans *Rêves et combats*, depuis le chant ou le récit guerrier jusqu'à la simple idylle, en passant par les méditations philosophiques, les sonnets, les élégies et les à-propos. Je crois que la note patriotique, qu'il a si franche, si vibrante, si élevée, a fait particulièrement sa réputation à M. Stéphen Liégeard, mais il serait d'une souveraine injustice, parce que les vers qu'il a composés dans ce

genre sont les plus connus, de lui dénier la douceur et le charme dont il fait preuve en plus d'une pièce délicate. Parmi les récits guerriers, je citerai un peu au hasard, car il y aurait beaucoup à prendre dans cet excellent volume, la pièce en l'honneur de *Châteaudun :*

Pour chanter mon pays, pour que l'archet mieux vibre,
De mon cœur sur le luth j'ai tendu chaque fibre,

s'écrie le poète, et bien qu'il y ait une légère apparence de déclamation dans la phrase, apparence — je n'ose pas dire réalité — qu'on retrouve ailleurs, on sent vite qu'il n'exagère pas. C'est vécu, suivant la vieille expression, c'est clair, c'est français et c'est de la bonne vieille école. L'inversion des deux derniers mots du premier vers en témoigne. Mais voici que j'en arrive déjà à la chicane ! Et pourtant faut-il s'arrêter à ces détails, à ces discussions byzantines auxquelles la recherche moderne nous a trop accoutumés, alors qu'elle nous habitue d'autre part à négliger le mâle accent et la beauté simple des vers qui suivent :

Octobre au front des bois a mis un or plus pâle;
Sur les grains du corail qui rougit l'églantier
La rosée, en glissant, fait rouler mainte opale;
Un doux parfum d'automne embaume le sentier,
Tandis que, fendant l'air d'un haussement d'épaules,
Géant insouciant du Vandale ou du Hun,
Se mire, dans les eaux qui dorment sous les saules,
L'altier donjon de Châteaudun.

On dira que c'est de l'éloquence un peu majestueuse. Peut-être ! Mais c'est ample et fort, et cela fait du bien. Et c'est par centaines qu'il y a des vers de cette facture dans *Rêves et combats*, avec quelque chose qui rappelle Corneille, celui-ci, par exemple :

Qui parle de se rendre, alors qu'on peut mourir?

Puis ce sont de douces rêveries avec le *Songe bleu*, par exemple, le rêve dont le poète dit :

Il sème des bluets sur l'oreiller des reines,
Il pique un rayon d'or au toit le plus obscur.

Et la pièce intitulée : *Sur le tombeau de Lamartine*, ne rappelle-t-elle pas l'illustre maître, le maître aimé, à qui elle s'adresse :

C'est un ami qui vient s'incliner sur ta pierre....
Qu'importe qu'à sa taille un nain te rapetisse?
L'histoire a ses burins, le temps a sa justice.

Enfin, c'est la note mélancolique et tendre :

Ah! si j'avais vingt ans, le sonnet et la rose
Sur un beau luth fleuri s'enlaceraient pour vous;
J'égrènerais la rime à votre souffle éclose,
Et les bleus papillons seraient du rendez-vous.

Lointains souvenirs est une des meilleures pièces du volume en ce genre. Et voici que nous trouvons, à côté, la satire vengeresse, avec la *Fin de l'orgie* et même la gaieté et la joie, dans *la Fête du raisin au pays de Bourgogne.* Ainsi, M. Stéphen Liégeard est successivement simple et tendre, virulent et mordant, vigoureux et fort. Mais, quelle que soit la corde de sa lyre qu'il touche, l'accord qu'il sait en tirer est toujours bien clair, bien franc, bien pur.

2. — C'est décidément la mode de porter sur la scène les grands mystères de la religion. Je sais bien qu'on nous dit : « Mais nous n'innovons pas. Nous ne faisons que ressusciter les traditions du moyen âge. Bien mieux, nous imitons les paysans d'Oberammergau, et leur succès est une garantie du nôtre. » L'argument me paraît des plus spécieux. Les acteurs du moyen âge et les acteurs improvisés d'Oberammergau ne ressemblaient et ne ressemblent en rien aux nôtres. Les uns et les autres se sont consacrés à représenter des mystères. Les derniers se passent même leur rôle de père en fils et ne jouent jamais que la *Passion.* Au contraire, aujourd'hui, à Paris, on se souvient d'avoir vu cet acteur qui représente le Christ, dans tel rôle risqué, et cette actrice qui est la Vierge a joué hier le personnage d'une femme légère. L'impression qui résulte de ces réminiscences et de ces rapprochements est souverainement pénible. Enfin, le public est-il le même que celui du moyen âge ou d'Oberammergau? Hélas! En dépit de tous les arguments, je me demande donc, à notre époque qui n'a rien de naïf — j'espère qu'on m'accordera ce point — et qui veut de l'exactitude et de la précision, presque de l'érudition, même en poésie, je me demande si l'on peut bien se risquer à si hardie tentative sans danger. Et je ne le crois pas. Un mot, une épithète, un rien change la signification d'un passage de l'Évangile et produit une hérésie de dogme, de vérité, de goût. A pareille œuvre il faudrait un poète savant théologien, et celui-là renoncerait de suite à s'aventurer, parce qu'il toucherait du doigt les insurmontables difficultés de l'entreprise. *Le Christ* de M. Charles Grandmougin est une nouvelle preuve de ce que j'avance. Voici un poète de grand talent, qui sent toute la beauté du drame sublime de la Passion, qui est capable de faire passer en nous le frisson de la terreur, qui manie à merveille cette langue enchanteresse des beaux vers, qui a de la chaleur, du charme, de l'art vrai, et lui-même il se brise à l'insurmontable difficulté. Je goûte son drame tout étincelant de poésie, mais je suis heurté par cette imagination même qui me séduit. Quand je m'abandonne à ce bercement harmonieux du rythme, l'œuvre me paraît excellente ; mais aussitôt que je me reprends, que je réfléchis, je suis choqué. Non, ce n'est pas le Christ qui dit adieu « à ses rêves de joie. » Le Christ était au-dessus de tels regrets. Ce n'est pas le Fils de Dieu qui peut laisser supposer un instant qu'il regrette :

La petite maison des sages désirée,
Et les douceurs sans nom d'une vie ignorée.

Il lui est impossible de s'écrier :

Cet instant d'abandon n'ébranle pas ma foi.

Dieu qui perdrait la foi! Quelle anomalie! Ce n'est pas Jésus qui peut dire à son contradicteur : « Es-tu fou? » et traiter, même des pécheurs endurcis, d'esprits bornés et de brutes. Je n'aime pas davantage ce tableau où Madeleine est représentée parlant d'amour profane au Christ qui la repousse. Mais, à côté, que de scènes, que de passages réellement beaux dans cette œuvre! Lisez ce monologue si poétique de Marie-Madeleine :

Le soleil rouge et bas s'endort sur les eaux calmes;
Nul frisson : les cactus, les cèdres et les palmes
Reposent; c'est l'instant exquis et parfumé
Où l'amoureuse en fièvre attend son bien-aimé.
Viendra-t-il? Sa promesse a remué ma vie;
Sans l'avoir possédé je lui reste asservie;
Et mes yeux enchantés, par son charme éblouis,
Se ferment pour le voir dans la tiédeur des nuits.
Sainte douceur d'aimer! Etc.

Assistez à l'épisode inutile, mais délicieusement simple, de Saïd et Aïssa; écoutez Jésus priant seul, à l'écart des apôtres, et si, en dépit des défauts signalés, vous ne goûtez pas ces vers, c'est que vous n'aimez pas la poésie.

3. — *Les Prémices*, comme le titre l'indique, sont l'œuvre première d'un jeune poète. C'est un bon début. Il s'y trouve de la fraîcheur, de la grâce, du sentiment, de l'harmonie, de la jeunesse. Citons quelques vers, qui donneront une idée de l'œuvre. La pièce est intitulée *Rêverie :*

C'est le soir. L'horizon par degrés se dérobe,
A mesure que l'ombre épaissit son bandeau.
La brume fait pleuvoir des perles sur la robe
Des prés verts assoupis au penchant du coteau.
Les pins harmonieux balancent leurs aigrettes
Au souffle caressant du folâtre zéphyr,
Et les fleurs du printemps penchent leurs collerettes
Vers les baisers jaloux des mouches de saphir.

Ce sont de jolis vers, et j'en pourrais citer un grand nombre dans cette note. *Vision*, *le Bain des oiseaux*, *Ellen*, *Ma maison*, *Sur un berceau*, *Messe blanche*, sont de bonnes pièces. M. Somveille a le culte de la nature; de là son goût pour le genre descriptif, où il réussit particulièrement bien. Il appartient à l'école romantique, mais il semble avoir eu plusieurs maîtres successivement, et l'on sent, en ses vers, l'influence momentanée de Lamartine, puis de Victor Hugo, enfin de Musset. On

voit même que les pièces ont été faites à diverses époques, sous des inspirations différentes. De cette imitation involontaire, je le veux bien, il résulte que l'œuvre a souvent un aspect de déjà vu. Il y a aussi trop de facilité, trop d'abandon dans les *Prémices*. Un peu plus de sévérité, de travail, de précision, serait nécessaire. Mais ce sont là des qualités qu'on peut acquérir. Je reprocherai, d'autre part, toujours par suite de ce manque de rigorisme, un peu de rhétorique, de phraséologie, de négligences de style, des expressions impropres, des vers durs parfois. Ainsi, je lis :

Jamais femme aussi belle aima mieux son mari....
Jamais vierge plus digne en couronna son front.

Se passer ainsi du *ne* est une licence dite poétique et qui ne l'est pas. Ailleurs, parlant d'un ruisseau, il dit qu'il « se pavane. » Je trouve la figure risquée, car se pavaner, c'est marcher fièrement, comme un paon qui fait la roue, et je n'estime pas que cette expression me donne une image exacte de ce ruisseau qui s'attarde mollement. Les vers suivants me paraissent manquer d'harmonie, en raison de la brusquerie de leur finale :

Vers la colline bleue où la fleur d'amour croît....
Le regard de la claire et douce lune luit....

Je découvre enfin dans l'ouvrage quelque sensualisme de peinture bien inutile et qui tourne même au prosaïsme. Mais, encore une fois, ce sont là des défauts qu'il est facile d'éviter, et pour peu que M. Somveille se montre plus sévère une autre fois, qu'il soit plus concis et plus personnel, nous aurons une œuvre excellente.

4. — Pas plus que *les Prémices*, les *Élévations poétiques* de M. Paul Gabillard ne sont œuvre de décadent. L'auteur n'est pas de l'école du métier pour le métier. Il chante quand il a quelque chose à chanter, et ce sont les idées, les sentiments, les sensations, qui lui font prendre la plume. Son vers est généralement musical et facile, harmonieux et pur. Il aime la nature, et il la comprend :

L'ombre triste a couvert lentement la campagne,
Les troupeaux sont rentrés des champs, et tout s'endort....
Voici venir la nuit.... Derrière la montagne
Le soleil est tombé dans un nuage d'or.
Dans l'atmosphère plane une lourdeur d'orage,
Seule, une pâle étoile éclaire le ciel noir;
Sur le mont, quelques feux indiquent le village,
Où l'église s'élance auprès du vieux manoir.

J'aimerais un peu plus de couleur. Les vers suivants sont gracieux :

Il est roi, le petit berger :
La verte colline est son trône,
Son sceptre est le pipeau léger
Et le soleil est sa couronne.

Le poète connaît la note émue. Toute fière de son enfant, une jeune maman lui a dit, un jour qu'il était en larmes pour un bobo : « Ne fais pas pleurer le bon Dieu ! » Mais voici que le pauvre petit va mourir. Il voit la douleur de sa mère et se souvenant de sa remarque, il s'écrie :

Ne pleure pas, petite mère,
Tu ferais pleurer le bon Dieu !

C'est un souffle spiritualiste qui inspire l'auteur des *Élévations poétiques ;* mais je lui vondrais aussi quelque chose de plus personnel et de plus travaillé.

5. — C'est M. Alexandre Dumas qui nous présente M. Émile Eude et ses *Poèmes Johanniques*. Je ne saurais mieux faire que de citer le début de sa préface : « Je viens de lire, dit-il, vos *Poèmes Johanniques*, tous consacrés à Jeanne d'Arc. Je sors de cette lecture comme je sortirais d'une petite église de village, de vieille architecture romane ou gothique, dont les femmes et les enfants du pays auraient paré l'autel, pour un jour de fête, de toutes les fleurs de leurs jardins et de leurs champs, lilas, marguerites, bluets, boutons d'or, églantines, giroflées, jasmins, roses de Noël, selon la saison. C'est le culte dans ce qu'il a de plus naïf et de plus touchant, c'est la foi dans ce qu'elle a de plus sincère, de plus intime, de plus convaincant peut-être. Cette foi qui tient au cœur et aux entrailles, qu'on ne discute pas, sans laquelle on ne saurait plus vivre une fois qu'on en a été touché, pour laquelle on est prêt à mourir, on sent que vous l'avez pour la vierge lorraine. » Le genre et les qualités du poète sont admirablement définis dans ces quelques lignes. L'ouvrage est, en effet, d'une sincérité absolue, tout inspiré par un culte tendre et pieux pour Jeanne d'Arc, avec une délicieuse candeur et simplicité de foi et de sentiment, et par suite d'expression, qui nous ramène à cinq cents ans en deçà de notre époque de raffinement et de décadence. Et cette poésie, tout entière sortie de l'âme, vous calme et vous rassérène.

A toi, ma très plaisante et très chère patrie,
J'ai voulu dédier ces vers sortis du cœur,

dit le poète, et, « sortis du cœur, » voilà tout le secret de son art. Est-ce à dire que M. Eude néglige les ressources du métier ? Nullement, et nous trouvons même en ses chants une grande variété de forme ; mais ce n'est jamais le but de son œuvre, et ce ne sont que des moyens de mieux exprimer sa pensée et ses sentiments. Je voudrais bien citer un passage au moins, comme exemple, mais j'avoue mon embarras, car il me semble qu'un passage trop court risquerait de donner l'idée d'un pastiche des œuvres du moyen âge, alors que l'œuvre est tout autre chose. J'aime donc mieux renvoyer le lecteur au volume lui-même, et le lecteur m'en sera reconnaissant. Car, avec quelques longueurs de moins,

un peu plus de couleur et quelquefois de fermeté dans le dessin, les *Poèmes Johanniques* seraient parfaits.

6. — *Le Poème de Jeanne d'Arc* comprend douze chants en strophes de douze vers alexandrins. Dans quelques mots de préface, l'auteur, M. Julien Villecrose, nous dit qu'il a « voulu raconter en vers, mais simplement et rapidement, ce que Jeanne d'Arc a fait avec tant de simplicité et de rapidité. » Je crois qu'il a à peu près atteint le but qu'il se proposait, sauf peut-être le « rapidement, » qui n'était pas facile à atteindre en pareille matière. Il y a de très bons passages dans ce long poème. Je trouve que M. Villecrose réussit surtout dans le genre descriptif, et je citerai notamment, comme preuve à l'appui, et à simple titre d'exemple, le commencement du second chant et le quatrième. Est-ce finalement un parti pris de ma part, mais je trouve en cet ouvrage, comme dans *les Prémices* et les *Élévations poétiques*, que l'auteur n'emploie pas toujours le terme exact, et je crois, n'en déplaise à quelques-uns, qu'en poésie tout comme en prose, le mot juste est nécessaire. Rien n'est déplorable comme le vague de l'expression, même en poésie, parce que ce qui est vague, ne définissant pas, ne peint pas et par conséquent n'émeut pas. J'ai hâte de répéter d'ailleurs que cette remarque ne s'adresse pas plus à M. Villecrose qu'aux précédents. J'ai d'ailleurs malheureusement d'autres critiques en réserve pour l'auteur du *Poème de Jeanne d'Arc*. Je ne crois pas à la nécessité de la rime milliardaire, mais encore faut-il qu'elle soit riche. Or, les rimes de cette œuvre sont souvent pauvres. Ainsi, je ne puis me contenter de *sursaut* rimant avec *trop* et *sanglot*. Et j'en pourrais citer des douzaines et des douzaines de cette pauvreté. J'aurais aussi à critiquer des hiatus inexcusables, comme dans ces vers :

> Et aidant pour sa part à briser mon courage....
> Et entrions dans Paris quand tintait le beffroi.

Sans compter que « entrions » forme trois syllabes et que le vers a, par conséquent, treize bons pieds, ce qui est d'une opulence qui ne peut en rien remplacer celle de la rime. M. Villecrose a d'ailleurs une affection particulière pour ce *et* suivi d'une voyelle non aspirée. Mais ce sont là des fautes qui n'enlèvent rien au mérite général de l'œuvre, où se remarque une très bonne moyenne de qualités poétiques.

7. — Encore Jeanne d'Arc. Seulement, du poème en douze chants, nous passons au drame en quatre actes. Je veux parler de *la Revanche de Jeanne d'Arc*, par le R. P. Delaporte. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de présenter à personne l'auteur de tant de bons et beaux vers, de tant d'œuvres remarquables, sauf peut-être à certain milieu, où du reste on ne me lira guère, et qui s'imagine en toute naïveté — car il n'y a rien de plus naïf souvent qu'un sceptique — qu'il suffit d'être jésuite

pour ne rien entendre à la poésie. Qu'on lise le P. Delaporte, et si l'on est sincère, on en reviendra. Ici, par exemple, je n'ai pas une faute sérieuse de goût, ni de versification, ni de style, à noter. L'action se passe au Mont-Saint-Michel, qui se défend contre les Anglais. Il y a un traître dans la pièce : il faut bien un traître dans tout drame qui se respecte. Ce traître est un nommé Beauvoir. Mais voilà où l'affaire se corse : Gérard, son fils, un enfant héroïque, est là, et Gérard ne sait pas plus qu'il est le fils de Beauvoir que Beauvoir ne se doute qu'il est son père. Or donc, Gérard découvre tout à coup la trahison de Beauvoir, mais, en même temps, il apprend qu'il est son fils. Révélera-t-il le traître? Sauvera-t-il son père? Tout le drame est là, et je vous assure qu'il est bien mené et avec toutes les péripéties nécessaires pour émouvoir et impressionner le public. Enfin, Beauvoir comprend la honte de sa trahison, ce qui sauve la situation, et il se fait tuer pour la France, pendant que les Anglais sont battus, en partie grâce à Gérard. Tout est bien qui finit bien.... au point de vue de l'honneur. Le drame est d'ailleurs écrit en bons vers, avec de l'élévation et de la chaleur, de l'harmonie et de la richesse de rimes. *La Revanche de Jeanne d'Arc* est donc à signaler aux directeurs de collèges qui sont souvent embarrassés par le choix d'une bonne pièce à faire jouer à leurs élèves.

8. — Et maintenant, si vous croyez que nous en avons fini avec Jeanne d'Arc, détrompez-vous; car voici encore un drame en trois actes de M. Picherit, drame dédié aux jeunes gens des œuvres catholiques. *Jeanne d'Arc à Chinon* est l'exposé des difficultés que la vierge lorraine rencontre à la cour, dans sa mission providentielle. « Je me suis proposé, dit l'auteur dans une courte préface, de montrer Jeanne d'Arc dans sa période ascendante, victorieuse de tous les adversaires qu'elle rencontre devant ses pas. » Et le but qu'il se proposait, il l'a atteint. L'action marche, il y a de l'intérêt et point de déclamation, comme c'est malheureusement le cas dans bien d'autres pièces de ce genre, faites pour les collèges. Le style est clair, le vers classique, les sentiments simples sont simplement et souvent fortement exprimés. Il y a beaucoup de bons vers, comme celui-ci à l'adresse de Thouars, qui veut retenir Charles VII dans l'inaction :

> Après l'avoir forgée, il veut river la chaîne.

Je remarque cependant des réminiscences classiques trop manifestes et un vers faux :

> C'est une aventurière, une fille méprisée.

Comme l'auteur n'est pas coutumier du fait, c'est un petit défaut que je lui signale, pour les nouvelles éditions que je souhaite nombreuses.

9. — Cette fois, nous sortons de Jeanne d'Arc; mais nous restons encore dans le drame, et en quatre actes : *Christophe Colomb dans les*

fers. « Le nom de Christophe Colomb est un des plus grands et des plus populaires de l'histoire, dit l'auteur dans sa préface, — car nous avons encore une préface ; — à côté du navigateur intrépide, il y a le chrétien, dont l'Église semble à la veille de consacrer, par une décision canonique, le rôle et le caractère. C'est à ce double point de vue que ce drame l'envisage ; il le prend au moment où la persécution redouble et transforme le héros en martyr. »

La préface est accompagnée d'une lettre du R. P. Didon, où il est dit : « *Christophe Colomb dans les fers :* voilà un sujet qui aurait dû tenter Corneille. Vous qui êtes de la famille du grand tragique, vous l'avez vigoureusement traité, et je vous en félicite. Votre vers si sobre, si ferme, rappelle celui du maître, et j'admire la grandeur chrétienne que vous avez su donner à votre héros. » Il y a, en effet, beaucoup de réminiscences du genre classique dans ce drame, mais quelquefois plus de la forme que du fond, qui ne peut être imité, car c'est le génie. Le vers est régulier, sans rejets, sans variété de rythme. Les épithètes générales y foisonnent. On y trouve trop de ces expressions vagues, qui ne peignent pas, et tout l'extérieur de la forme convenue :

.... De ce triste attentat
J'accuse le Génois !....
Quoi ! d'un assassinat !
Y pensez-vous, seigneur ?....

S'il y pense ! C'est un peu froid, et j'entends d'ici le ton mélodramatique dont l'acteur improvisé débite ces vers. Et ce sont toujours les termes reçus : une vague rumeur, de sombres nuages, les rapides archers, les légers coursiers, le héros pensif dans l'antique demeure, une nuit lamentable. Tout cela ne peut toucher. Naturellement, le traître apparaît, et il n'est pas difficile à reconnaître :

J'avance tout armé, jusqu'au palais d'Helcade....
Je brandis mon poignard....
Je vois le peuple en deuil et les vierges en larmes....
Tout dormait dans les cieux....
Mais *on* vient....

En somme, les vers sont justes, la prosodie du XVIIe siècle est généralement observée ; mais il y manque de l'originalité, de la vie, de la modernité dans le bon sens du mot.

10. — Et après un drame, encore un drame : *Les Trafiquants d'enfer*. Mais celui-là n'a qu'un acte. Des libres penseurs veulent laisser mourir sans les secours de la religion un malheureux qui demande un prêtre, et à qui, dans un jour de faiblesse ou d'inconscience, ils ont fait signer, selon l'usage, une promesse de mourir en athée. La fille du moribond, une brave enfant, lutte contre ces bandits, qui s'opposent à l'arrivée du prêtre, et elle s'écrie, avec l'éloquence du cœur :

.... Et pour un vil morceau
D'écriture, arraché, je gage, par la force,
Vous voulez qu'à la fin de ses jours il divorce
Avec tout son passé!....

Cela va bien, mais je trouve que la suite détonne, quand l'un des libres penseurs, empêchant la jeune fille de sortir, en fermant la porte à clef, ricane :

Vlan ! te voilà cloîtrée, ainsi qu'en un moutier,

et, à plus forte raison, quand le fanatique, voyant prier le mourant, se sert d'expressions peu choisies, comme : « Crétin ! Couard ! » etc. D'ailleurs, je n'aime pas davantage son compagnon, plus hésitant, et qui traduit cette hésitation par ces mots : « Je me sens ballotté. » L'appel de la fille à l'humanité de ces hommes est meilleur :

Si les vœux d'un mourant
Ne peuvent rien sur toi, cède aux pleurs de sa fille!
Par tout ce qu'ont de saint les liens de famille,
Écoute mes sanglots, je t'en prie à genoux!
Ah! consulte ton cœur! Oui! par les noms si doux
D'un père, d'une mère et d'une épouse aimée....

Mais par quelle mauvaise inspiration l'auteur commence-t-il sa pièce par un vers faux, le second, alors qu'il sait partout ailleurs suivre les règles de la prosodie :

Vous voudriez regagner vos foyers, je suppose.

Peut-être y a-t-il des exemples de ce *voudriez* comptant pour deux syllabes, mais mon oreille en trouve trois. Voilà qui est fait pour donner une fâcheuse idée de la suite, qui a pourtant ses qualités.

11. — Du classique, nous voici tombé en plein modernisme. En plein? Pas tout à fait peut-être, puisque *Fleurs de caprices* est compréhensible. Mais, à cela près, nous y sommes. Le volume de M. Henry Fuzeré n'est guère de la poésie de haute envolée, ainsi qu'il appert des titres de quelques pièces : *Maîtresse*, *les Parisiennes*, *la Dégraphée*, *l'Almée*, *Tic-tac*, *A une coquette*, *la Modiste*, etc. Il se trouve une assez forte dose de sensualisme et de matérialisme dans cette œuvre, quand le poète nous dépeint :

Un très grand œil noir
Encadré de chair rose et blonde.

Oserai-je l'avouer? Cet encadrement ne me dit rien du tout, ou même me répugne. Et encore :

Sa chair douce au toucher est comme du velours ;

Ou bien, cette fleur :

Dont le parfum exhale un grand rêve de chair.

Le poète célèbre, d'autre part, les Parisiennes, ces « personnes sidérales. » Hélas! mes chères compatriotes, que j'en ai connu d'entre vous qui ne l'étaient pas, sidérales! Et cependant, M. Fuzeré continue :

Les fleurs dedans Paris écloses
Que les poètes ont chanté.

Car il y a *chanté*, invariable autant que le sujet dont il est question peut l'être, probablement pour rimer avec été, ce qui, d'après nos meilleurs auteurs, n'est pas une raison suffisante. M. Fuzeré chante d'ailleurs — puisque chant il y a — « l'hétaïre » ou la « momentanée, » à qui, dans son idéalisme de poète, il veut bien accorder un « amour ingénu. » Pas difficile, M. Fuzeré. Et savez-vous, d'après lui, quel est « l'idéal » qu'on cherche à retenir? Eh bien, c'est l'actrice ! L'actrice, que notre auteur trouve superbe, reine, fée : « un rêve qui prend corps ! » Il faut avouer qu'il y a quand même des gens qui sont heureux! Du premier coup, ils trouvent leur idéal, et au coin des boulevards ! Plus loin, je lis cette fin de vers : « ta chair fraîche, » et, que voulez-vous que j'y fasse, malgré moi, cela me fait penser au petit Poucet et à l'Ogre.

Les conseils qu'il donne, à titre de poète probablement, ne me paraissent ni très sûrs, ni très poétiques, ni très corrects et de bon goût :

Recherche le plaisir, fais, si tu veux, la fête.

Quant aux rimes, elles sont assez ordinaires : poupée et attifée, amour et jour, soleil et vermeil, chœur et cœur, âme et flamme, héros et lourdauds, etc. Et cependant, il y aurait quelque chose chez l'auteur de *Fleurs de caprices*, s'il voulait se passer de ces vulgarités.

12. — Nous nous relevons avec *les Herbes folles* de M. Pierre Gauthiez. Ce n'est pas que tout soit parfait dans ce volume. Loin de là. Ainsi, les rimes ne sont pas toujours suffisantes, bien qu'il y ait de nombreuses pièces où elles sont parfaites. D'autre part, M. Gauthiez n'a pas beaucoup de respect pour la césure, et il lui arrive fréquemment de planter un mot à cheval sur deux hémistiches, comme de faire tomber la dernière syllabe du premier hémistiche, qui doit être forte, sur une muette. Ainsi :

Le soir de la fenêtre haute où je m'appuie....
Pareil à quelque surhumaine vision....
Tout à coup comme une tempête qui commence....
Sur les plis vagues de ses longs horizons bleus....

Je reprocherai aussi à M. Gauthiez ses vers de neuf pieds, qui sont sans harmonie, quelques négligences qu'il aurait pu éviter, et enfin, à plusieurs reprises, un peu de sensualité dans l'expression et les peintures, sensualité que nous réprouvons, non seulement au nom de la morale, mais encore parce que c'est chez nous une conviction absolue

que l'art parfait n'a rien à gagner, mais tout à perdre, à s'écarter du pur idéal. Ainsi, *la Légende de sainte Marie Égyptienne* est parfaitement inconvenante et irrespectueuse. Mais, ces critiques faites, il y a de sérieuses qualités dans *les Herbes folles*. Il s'y trouve de bonnes pièces et de fort beaux vers philosophiques, qui sortent de la banalité et s'élèvent au-dessus de la moyenne ordinaire. Ainsi, quand le poète, s'adressant aux douleurs qu'il personnifie, dit :

Le lait que vous pressez de vos froides mamelles,
Amer à notre lèvre, est salubre à nos cœurs.
Créer, aimer, souffrir, ces choses sont jumelles,
C'est le sang répandu qui sacre les vainqueurs.

Résumons-nous : Si M. Gauthiez avait voulu tailler un peu d'ici, retrancher un peu de là, refaire tel passage, supprimer telle pièce, travailler plus sévèrement, nous aurions un volume plus petit, mais très bon.

13. — La première pièce du *Jardin d'enfants* de Mme Berthe Vadier, je l'avoue en toute sincérité, m'a fait peur. C'est un catalogue complet des ouvrages de l'auteur, sous forme de préface en vers. Quelle idée d'ennuyer ainsi le lecteur dès la première page ! Heureusement, cette mauvaise impression du début est rachetée par la suite. On rencontre, en cet ouvrage, un assez bon nombre de pièces gracieuses, aimables, faciles, d'une morale qui me paraît être un peu protestante. Mais il existe assez de jolis sujets religieux authentiques pour ne pas avoir besoin de la fiction froide, ennuyeuse et monotone. Les rimes ne sont pas toujours riches, chez Mme Vadier, tant s'en faut. Mais où je perds absolument mon latin, c'est quand il n'y en a plus du tout, comme dans la pièce *le Soleil et la Lune*, où *couche* se trouve juxtaposé avec *pourpre*, *lève* avec *promène*, *lune* avec *monde*. Qu'est-ce là? Je ne puis non plus souffrir des hiatus de ce genre :

Les cigognes sont venues
Et ont apporté....

Enfin, j'estime qu'il ne faut pas trop rechercher la simplicité, parce qu'on risque de tomber dans l'enfantillage. Ces critiques faites, je serais injuste si je n'ajoutais qu'il se trouve d'excellents passages et de bons vers dans ce volume.

14. — Si la recherche extrême de la simplicité a fait tomber Mme Berthe Vadier dans certains défauts, elle n'a pas gêné M. Vielé-Griffin. Les *Cygnes* — signes des temps, si j'osais commettre un affreux calembour — sont un produit de la décadence déliquescente de cette fin de siècle, comme on dit. Il y a de toutes les originalités dans ce volume : des vers sans césure, sans mesure, sans rythme, sans rimes, etc. Voulez-vous en juger :

Debout, je suis le gai jeu des rayons,
Aux dos noirs de mes pourceaux
Fouillant en bas, parmi les feuilles mortes,
De telles sortes,
Que, souvent,
Je dois sourire, je crois,
En songeant que je fus un autre en l'autrefois.

Je n'y crois pas, Monsieur. Certes, on ne m'accusera pas de parti pris si je dis qu'il y a dans l'œuvre, après avoir passé sur des défauts voulus, de belles échappées, de la couleur, de la vie. Mais, ô ma belle langue française, si claire, si limpide, si pure, où es-tu ?

15. — *De branche en branche* est précédé de deux mots de préface où l'auteur tient à nous dire de son livre : « C'est le fruit de mes économies de gros sous qui m'ont permis d'en payer moi-même l'impression. » Mais cela ne lui suffit pas, et il veut nous le répéter en vers : « Je l'ai payé moi-même. »

Ah ! moi je ne veux pas,
Pour me faire éditer, prier de porte en porte,
M'exposer au dédain des bourgeois timorés....

Pourquoi *timorés ?* Quel danger y avait-il donc à redouter pour les éditeurs à publier cette œuvre, sauf celui de ne pas trouver beaucoup d'acheteurs ? Cependant, le poète a conscience de son talent, et il ne craint pas de dire : « Je suis fier des vers que j'apporte. » Il y a d'ailleurs beaucoup de *moi*, dans les premières pièces, dont l'une est intitulée : *Ce que je suis.* Et voici comme il se trouve, en toute simplicité :

Enfant chéri des dieux, chantre de tous les temps,
Moi, je suis le poète aux longs cheveux flottants....

Peut-être a-t-il conscience cependant de n'être pas parfait, car il s'écrie avec mélancolie, en songeant au passé, qu'il fait un peu regretter :

Oh ! les purs vers des purs poètes des purs temps !

En fait de pureté, *De branche en branche* se signale parfois par un manque de goût et d'art, et par des trivialités regrettables, comme dans certains vers de la pièce *Chez les oiseaux*, qui sentent l'estaminet du Nord. Ajoutons cependant, et heureusement, que ce petit volume renferme quelques bons vers, aux rimes soignées et au rythme classique.

16. — « Il existe un préjugé faux, dangereux, pénible pour nous, très répandu dans le monde, dit l'auteur de *Dieu et le Christ*, et dont la demi-science cherche plus que jamais de nos jours à rajeunir les vieilles racines, en le posant comme un axiome. Les sciences positives, nous dit-on, démontrent la fausseté de la religion en fournissant des arguments irrésistibles au matérialisme et à l'athéisme. » C'est à réfuter ce préjugé

faux — y a-t-il des préjugés justes ? — que s'attache notre auteur, en vers et en prose. Quoi qu'il en dise, je ne pense pas que l'attrait et le charme qu'inspirent toujours, selon lui, les syllabes harmonieuses, lui attirent plus de lecteurs qu'une prose ferme, serrée, savante, et je crois encore moins que la poésie soit faite pour convaincre la raison par la raison. Je n'ai donc, à mon grand regret, que fort peu de confiance dans le résultat que M. Devers pourra obtenir par des vers comme ceux-ci :

J'espère ici montrer que la religion
Est sœur de la science et que notre raison,
En acceptant du Christ la nature divine,
Bien loin de s'obscurcir, rayonne et s'illumine, etc.

La poésie didactique, et la poésie didactique de ce genre, ne séduira pas les incrédules.

17. — *Brunettes*, de Jacques Madeleine, est une petite plaquette où l'on trouve des vers agréables, parfumés, tendres, mais parfois sensuels et même inconvenants. C'est une musique de mots, en petites strophes, en petits vers, musique un peu monotone parfois, malgré la variété des rythmes. L'auteur a bien choisi son titre : *Brunettes*, *ou Petits Airs tendres*, et ce n'est pas autre chose.

18. — *La Muse à Bébé* est un amusant recueil de chansons gaies ou tristes, populaires et bien parisiennes, sur des airs connus. Oh ! ce n'est pas de la haute poésie, et l'auteur n'y a pas visé, mais c'est souvent spirituel et toujours « nature, » quelquefois trop. Par exemple, *le Père Fouettard*, sur l'air : « Encore un carreau d' cassé. »

19. — *Paulo majora canamus.* Revenons à un genre plus élevé, d'autant plus que M. Léon Hély, avec ses *Claires matinées*, nous facilite on ne peut mieux ce coup d'aile vers l'idéal. Mais l'œuvre est présentée par M. François Coppée. Que pourrai-je mieux faire que de citer tout d'abord l'éloge du maître, quitte à y ajouter, au besoin, la petite critique du petit critique. « Mon cher poète, dit M. Coppée, bien que « les pensives tristesses de novembre, »

« Qui pleurent en songeant aux beaux jours éclipsés, »

engrisaillent parfois les ciels de vos rêves matinals, vos pages exhalent un parfum de vie joyeuse, sain et rare. C'est qu'en effet la nature est si exhilarante chose qu'on trouve du bonheur à épier et surprendre même ses assombrissements. Et vous êtes un agreste, un doux poète de nature.... L'avenir, c'est vous, puisque vous êtes jeune, et l'œuvre d'aujourd'hui, dont je vous félicite sincèrement, nous est présage et garant de celles de l'âge mûr, où vous nous direz vos visions, qui seront la vérité de demain. »

Il ne nous reste qu'à donner un commentaire à cette élogieuse appré-

ciation, en y ajoutant les quelques réticences que toute préface appelle. Oui, M. Léon Hély est bien « un agreste, un doux poète de nature, » et tout n'est que peinture en son œuvre, peinture harmonieuse, en un rythme caressant, en vers bien frappés et aux rimes impeccablement riches. Nous en pourrions citer maints exemples ; mais quelques vers suffiront à donner une idée du genre et des qualités du poète :

Le ciel engrisaillé touche presque la terre....

Voyez encore ce tableau parfait du *Troupeau :*

Dans l'herbe haute et grasse où le grillon fredonne,
Le berger lourdement enfonce ses souliers,
Marchant presque sans voir, d'un air qui s'abandonne,
Auprès de ses moutons aux regards familiers.

Ils vont en rangs pressés ; l'un saute et l'autre bêle ;
Un agneau fait tinter sa clochette au son doux,
Tandis qu'un chien, guettant, force le plus rebelle
A modérer l'ardeur de ses mouvements fous, etc.

C'est peint, et c'est bien peint. Et l'auteur de *Claires matinées* n'aurait pas eu besoin de chanter, un peu longuement peut-être, Corot, Millet et autres paysagistes, pour nous confirmer sur ses goûts et son genre de talent. Il pouvait se passer de faire de la peinture de la poésie, comme il fait de la poésie de la peinture :

Et la sérénité, mère des philosophes,
Plane sur tes tableaux, qui sont autant de strophes
Chantant les charmes du matin.

A force de vouloir décrire et rendre les impressions qu'il a de la nature, il tombe même parfois dans la recherche et la surcharge. Voyez rouler cette charrette chargée de foin :

Les chevaux, engourdis par la chaleur, qui met
Sur tout ses pieds de plomb, tirent, les essieux craquent,
Et de joyeux propos éclatent au sommet.

Il a voulu faire neuf, et il y a réussi souvent, ce qui est un mérite très grand ; mais aussi on sent, d'ici, de là, le travail et l'effort, et c'est particulièrement dans la seconde partie de l'œuvre que se remarquent ces légers défauts.

20. — Nous revenons décidément au culte de Lamartine. La dédicace de *la Vie silencieuse* est à l'adresse du chantre d'Elvire. Le livre de M. Émile Trolliet se divise en trois parties très distinctes : *Les Sourires*, *les Plaintes* et *les Méditations*, et elles répondent parfaitement à leur titre. Mais quelque sujet que traite le poète, c'est toujours à la poésie personnelle qu'il revient. Tous les événements de sa vie un peu marquants lui ont servi de thème. Et, quoi qu'on dise, quand l'auteur a de la sincérité et de la philosophie, et c'est le cas, ce genre n'est pas

déplaisant. Je m'intéresse aux petits faits qu'il raconte, car c'est par les mêmes événements que nous avons tous passé. Le timbre de mon âme est discret, non puissant, dit-il lui-même, et ce timbre est agréable.

Il a d'ailleurs de fort bons vers et de fort bonnes pièces. Je pourrai citer entre autres : *A ma jeune sœur*, *Loin d'elle*, *les Larmes de Gerson*, etc. Le poète a raison de dire :

> La source des beaux vers n'a pas changé.... c'est l'âme....
> Sois avant tout toi-même, et tu seras nouveau....
> Avant d'être un artiste, il convient d'être un homme.

Les sentiments qu'il exprime sont naturels et il a de la grâce, mais la rime n'est pas toujours suffisante, et, défaut plus grave, il y a bien des inutilités, des longueurs, des négligences, dans *la Vie silencieuse*. Ainsi ces vers :

> Vous souvient-il encor du jour où, recevant
> Mon visage d'ami, mon pas de solitaire.

Cette réception de visage et de pas, qu'en dites-vous ? J'aurais aussi à critiquer quelque sensualisme dans l'expression. Mais j'aime mieux insister sur ses qualités de simplicité et de clarté, qui lui donnent l'horreur des décadents :

> Le règne de l'obscur est à la fin venu....
> Et moins on est compris, plus on apparaît grand....
> L'amour, l'honneur, la foi, vieux mots et vieilles choses !
> Tout cela ne vaut pas un beau vers ténébreux.

21. — Comme les *Claires matinées*, *les Tendresses humaines*, de M. J.-E. Alaux, s'ouvrent par une préface de M. François Coppée. Une préface de M. Coppée, c'est toujours une bonne fortune pour un jeune poète, et même pour un ancien, car le livre de M. Alaux est plutôt une réédition d'œuvres de jeunesse légèrement modifiées, que des œuvres récentes. Suit une préface de l'auteur, dont la modestie toute philosophique n'est pas faite pour déplaire, et où il résume sa poétique. Il n'est, dit-il, d'aucune école, et il estime que la poétique consiste tout uniment à exprimer ce qu'on pense comme on le pense et comme on le sent. Son œuvre est d'ailleurs pleine de sentiment, de tendresse humaine — le titre est bien trouvé, — de sensibilité, de cœur et de bonne poésie, délicate et douce, philosophique et naturelle. Je m'imagine qu'elle eût eu un vrai succès, venue avant Lamartine et Hugo. Mais, que voulez-vous ? bien que l'auteur cherche à « traduire naïvement son âme avec des mots, des phrases, des tours, avec des inflexions de voix qui n'aient pas été faites par une autre âme, » on sent trop que ses vers n'ont pas été « fabriqués sur un autre patron que ceux des maîtres. » La forme et les expressions rappellent trop les modèles du romantisme, et, malgré nous, nous cherchons quelque chose que nous

n'ayons pas encore entendu. En dépit de tout le naturel des sentiments, *les Tendresses humaines* ne sont pas indemnes d'une certaine rhétorique et d'une surcharge de comparaisons qui fatigue.

Une petite critique de détail : les rimes sont parfois vraiment trop faibles et je trouve au moins un vers faux ou étrange :

> Quand enfin maîtrisé|e, donnée, éperdue....

Le second hémistiche débutant par ce pauvre *e* muet me paraît bien boiteux.

22. — Le second volume du même auteur contient à la fois un poème : *Un Fils du siècle*, et un poème dramatique : *Seppa*. Les grands rêves dont il parle ont disparu ou à peu près. Il y a bien toujours de l'ambition, mais c'est surtout de l'ambition de fortune, de bien-être, de jouissance, non moins ardente que l'autre, certes, mais plus petite et bien terre-à-terre. *Un Fils du siècle* est l'histoire d'un solitaire qui a passé par mille situations diverses, se croyant appelé à réformer le monde. Nous n'allons pas analyser les nombreuses péripéties de cette vie singulière. Le héros, qui se croit successivement fait pour la guerre, l'éloquence, la philosophie, la théologie, finit par devenir un sage un peu désabusé. Je laisse à ceux qui lisent encore des poèmes le soin d'étudier ces diverses phases d'une existence singulière. Un vers :

> Je rêvais le grand homme et résolus d'écrire

me rappelle involontairement ceux de Musset, dans *Dupont et Durand :*

> Je résolus d'écrire, en rentrant au logis,
> Un ouvrage quelconque et d'étonner Paris.

Tant il est vrai que ce ton solennel et romantique touche de près à la note comique. J'en pourrais dire autant de ces mots :

> Je me fis sous le roi l'âme républicaine.

Hélas ! que tout cela a vieilli ! L'âme républicaine, c'était alors le stoïcisme, la grandeur, l'intégrité poussée jusqu'à l'héroïsme. *Quantum mutatus !* Mais je tombe dans la politique ! Ce serait le comble ! Fermons la parenthèse. Revenons à Jérôme Paturot à la recherche.... Je me trompe ; je voulais dire : revenons à notre Don Quichotte. Car il y a de tout cela, en poussant la logique un peu loin, dans *Un Fils du siècle*. Que d'inversions romantiques !

> Sur mon berceau grondèrent
> Les révolutions qui de sang inondèrent
> Du meurtre de ses rois notre peuple arrosé.

Et que d'incidentes, et que de tirades ! Qu'on ne croie pas cependant que l'œuvre est sans mérite. Et d'abord c'en est un déjà d'avoir su mener à bonne fin un long poème. Mais ce n'est pas tout. Il y a vraiment dans ce volume de beaux et nobles passages et des descriptions

remarquables. Si l'œuvre a vieilli en général, il s'y trouve de ces vers qui sont toujours jeunes parce qu'ils sont vrais et beaux.

Seppa, qui fait suite à *Un Fils du siècle*, est un poème dramatique qui n'est pas sans force, malgré les exagérations étranges qui s'y rencontrent, à commencer par cette mère qui pousse son fils à la vengeance, avec une ténacité si âpre qu'elle arrive à faire son propre malheur, celui de ce fils, celui de deux jeunes filles, dont l'une, à moins que ce ne soit l'autre, était la fiancée du jeune homme, et enfin l'infortune d'une douzaine de pauvres Corses qui passent de vie à trépas, pour sauver l'honneur de leur famille ou du moins de ce qui peut rester de leur famille, quand il en reste. On voit que l'auteur s'est proposé de combattre le préjugé sauvage qui arme tant de bras dans le maquis et condamne tant d'honnêtes gens à la *vendetta*. Il faut avouer qu'il l'a fait d'une façon quelque peu « corsée » de toutes manières. Et cependant, ce drame intéresse et se fait lire.

23. — Si nous venons de parler, il n'y a qu'un instant, de poètes qui cherchaient la simplicité et le naturel, au point de tomber dans le lieu commun, ce n'est certes pas le défaut que nous aurons à reprocher à M. Louis Labat. *L'Exil des rêves* se signale, dès le début, par une recherche particulière d'idées, d'expressions, de comparaisons, de mots :

Ceux-là qu'Amour navre de javelots
Et leur jeunesse en est comme abolie....
Voilà que nos espoirs susurreront en chœur
Une ineffable litanie....
Un lilial
Épanouissement d'étoile....
Un large trou brun dans sa masse verte
Béait....

On sent que le poète, à tout prix, veut être neuf. Mais, hélas ! cette recherche exagérée des mots, c'est déjà vieux, et, pour la préciosité, avez-vous oublié les *Précieuses* de Molière ? La vraie poésie n'est point si compliquée, heureusement. Elle est, au contraire, d'une idéale et superbe simplicité. Ce qui ne l'empêche pas d'être fort décente. Encore un point que M. Labat a quelquefois oublié. Heureusement, il laisse parfois son intelligence et son cœur parler naturellement, et alors il est vraiment poète et de forme et de fond. P. Saint-Marcel.

THÉOLOGIE

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, von Oscar von Gebhardt und Adolf Harnack. — 1. VI. Band. Heft 4. *Die ältesten Quellen des orientalischen Kirchenrechts*. Erstes Buch. *Die Canones Hippolyti*, von Dr phil. Hans Achelis. Leipzig, Hinrichs, 1891, in-8 de 291 p. Prix : 11 fr. 90. — 2. VII. Band.

Heft 2. *Ueber das gnostische Buch Pistis-Sophia. Brod und Wasser : die eucharistichen Elemente bei Justin. Zwei Untersuchungen*, von A. Harnack. Ibid., 1891, in-8 de 144 p. Prix : 5 fr. 50. — 3. VII. Band. Heft 1. *Die Johannes Apocalypse. Textkritische Untersuchungen und Textherstellung*, von Dr B. Weiss. Ibid., 1891, in-8 de 225 p. Prix : 8 fr. 75. — 4. VIII. Band. Heft 3. *Die katholischen Briefe. Textkritische Untersuchungen und Textherstellung*, par le même. Ibid., 1892, in-8 de 230 p. Prix : 9 fr. 35. — 5. VII. Band. Heft 3 und 4. *Apollinarius von Laodicea. Sein Leben und seine Schriften. Nebst einem Anhang : Apollinarii Laodiceni quae supersunt dogmatica*, von Dr J. Dräseke. Ibid., 1892, in-8 de 494 p. Prix : 19 fr. 40. — 6. VIII. Band. Heft 4. *Die griechische Uebersetzung des Apologeticus Tertullian's. Medicinisches aus der Kirchengeschichte*, von A. Harnack. Ibid., 1892, in-8 de 152 p. Prix : 6 fr. 25.

1. — M. Stähelin avait étudié les sources gnostiques des *Philosophoumena* de saint Hippolyte, dans le troisième fascicule du tome VI des *Texte und Untersuchungen ;* le docteur Hans Achelis, dans le quatrième fascicule étudie les *Canons* du même saint Hippolyte. Le savant bénédictin bavarois Haneberg a publié ces canons en arabe, en 1870, avec une version latine, mais ils n'avaient été jusqu'ici l'objet d'aucune étude spéciale. La première mention vague qu'on en trouve est contenue dans l'*Histoire de l'Église d'Alexandrie*, publiée à Paris en 1677 par le dominicain Jean-Michel Wansleben. M. Hans Achelis nous apprend d'abord ce que l'on sait sur l'histoire de la découverte et de la publication des canons de saint Hippolyte, et sur la constitution du texte ; il publie ensuite en colonnes parallèles les canons de saint Hippolyte en latin, les ordonnances ecclésiastiques d'Égypte en allemand (d'après P. de Lagarde et Ludolf) et le huitième livre des Constitutions apostoliques en grec. Les canons égyptiens et le huitième livre des Constitutions apostoliques seront le sujet d'une étude à part, qui sera ultérieurement publiée par l'auteur. L'édition de ces textes s'étend de la page 38 à la page 137. Nous n'avons pas le texte original des canons de saint Hippolyte, mais seulement une traduction de troisième main, la version arabe, par laquelle ils nous sont connus, ayant été faite assez librement sur une version copte. D'après le nouvel éditeur, ces canons contiennent de plus un bon tiers d'interpolations et la seconde partie en est dans un désordre complet. Ils n'en contiennent pas moins des choses très importantes sur la constitution de l'Église et sur la liturgie primitive. Le théologien peut tirer de là de nouvelles preuves que la constitution de l'Église a été la même dans tous les temps. Quoique l'authenticité de ces canons ait été contestée, elle n'est pas douteuse pour le docteur Achelis. D'après lui, ces canons ne sont pas autre chose que l'ouvrage de ce martyr intitulé dans la fameuse liste qu'on lit sur une antique statue de marbre : Ἀποστολικὴ παράδοσις. Le volume se termine par deux appendices sur le περὶ χαρισμάτων et sur deux fragments de prédications de saint Hippolyte.

2. — Un des écrits gnostiques les plus célèbres, mais en même temps

les moins connus, est la *Pistis-Sophia*. Elle a été publiée en copte et en latin par Schwartze et par Petermann en 1851 et en 1853, et Köstlin lui a consacré une étude dans les *Theologische Jahrbücher* de 1854, mais il ne s'est occupé que du système contenu dans cet ouvrage, en négligeant les renseignements historiques et ecclésiastiques que l'on peut en extraire. Le docteur Harnack a étudié la *Pistis-Sophia* à ce point de vue. (Il déclare qu'il ne connaît rien de ce que M. Amelineau a publié en France sur ce sujet.) La *Pistis-Sophia* se divise en quatre parties, dont les trois premières sont intimement liée ; la quatrième est indépendante et paraît être postérieure. Les quatre parties contiennent des questions que les disciples et les saintes femmes, surtout Marie-Madeleine, adressaient à Jésus la douzième année après sa résurrection ; l'auteur suppose que le Sauveur est resté plus de onze ans sur la terre avec ses apôtres après la résurrection, et il lui met dans la bouche, en réponse aux questions qui lui sont posées, la doctrine gnostique. Ce qu'il y a pour nous de plus intéressant à remarquer dans ces réponses, c'est qu'elles renferment de nombreuses citations des Évangiles canoniques. M. Harnack les a relevées avec soin et en détail (voir le résumé p. 26-27), et elles lui suggèrent ces importantes réflexions : « On est étonné de l'usage considérable qu'a fait la *Pistis-Sophia* des Évangiles canoniques. L'auteur.... connaît les deux premiers chapitres de l'Évangile de saint Luc comme la conclusion de saint Matthieu, et l'Évangile de saint Jean depuis le chapitre Ier jusqu'au chapitre XX; on ne peut donc douter qu'il ait eu entre les mains les quatre Évangiles tels que nous les avons aujourd'hui. Il me semble de plus qu'on ne peut pas douter que ces quatre Évangiles avaient pour lui une dignité propre. » M. Harnack fait aussi la remarque, page 31, que l'auteur gnostique, et par conséquent ceux qui partageaient ses idées accordaient aux Épîtres de saint Paul la même autorité qu'aux Évangiles et les acceptaient comme canoniques. Ce sont là des points importants à relever pour la critique du Nouveau Testament. Quant à l'Ancien Testament, la *Pistis-Sophia* le regarde aussi comme divin. Elle reproduit cinq psaumes apocryphes de Salomon qui ont été publiés dès 1799 à Oxford, par Woide, dans un appendice à son édition du Nouveau Testament grec, et étudiés dès 1812 à Copenhague par Münter, *Odae gnosticae Salomoni tributae, hebraice et latine.* M. Harnack en donne une double traduction latine et les croit d'origine gnostique, mais antérieurs à l'auteur de la *Pistis-Sophia*. L'exégèse de ce dernier est arbitraire et sans méthode. Au point de vue dogmatique, il y a certains points intéressants à relever, comme l'efficacité de la prière en faveur des âmes du Purgatoire. Cet écrit, au jugement de M. Harnack, date de la seconde moitié du IIIe siècle, et a vu le jour en Égypte parmi les Séthites et les Archontiques. On voit par cet aperçu combien est important le travail du docteur Harnack, quoiqu'on ne

puisse pas admettre une partie de ses conclusions anticatholiques (p. 114), non plus que ce qu'il dit à la fin du fascicule sur la doctrine de saint Justin relative à l'Eucharistie.

3. — Le tome VII des *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur* contient dans son premier fascicule une étude du docteur Bernhard Weiss sur l'Apocalypse et une édition critique du texte grec de ce livre. M. Weiss rend hommage aux éditions critiques du Nouveau Testament grec de Tischendorf, ainsi que de Westcott et Hort, mais il juge que, même après eux, il reste encore beaucoup à faire, spécialement pour l'Apocalypse. Dans la prophétie de saint Jean, qui renferme seulement quatre cents versets en chiffres ronds, les cinq manuscrits majuscules que nous en possédons n'ont pas moins de 1,650 variantes environ, sans compter les différences orthographiques, tandis que les Épîtres catholiques, sur un total de 432 versets, n'ont que 1,100 variantes. Pour tâcher de retrouver le texte primitif, au milieu de toutes ces variantes, M. Weiss étudie longuement et avec soin les manuscrits et leur valeur relative, dans leur ensemble et en détail; il reconstitue ensuite le texte primitif d'après ses études, en s'attachant surtout aux manuscrits majuscules. De nombreuses notes accompagnent le texte. Elles ne signalent pas les variantes; elles sont, pour la plupart, philologiques et exégétiques. Comme les rapports entre l'Ancien Testament et l'Apocalypse sont très nombreux, le docteur Weiss les relève partout, parce qu'ils peuvent servir considérablement à l'intelligence du texte. Enfin il indique brièvement les raisons sur lesquelles il appuie la division du texte qu'il a adoptée. Il ne donne point l'explication des prophéties de ce livre difficile, il en laisse à d'autres l'interprétation.

4. — Dans le fascicule 3 du tome VIII, le même savant a donné les Épîtres catholiques plus promptement qu'il n'avait pensé pouvoir le faire, d'après la même méthode et en suivant la même marche ; il étudie d'abord les manuscrits, puis le texte reconstitué d'après la collation des manuscrits majuscules, avec un commentaire philologique plus considérable que pour l'Apocalypse. M. Weiss reconnaît lui-même que, dans l'Apocalypse et dans les Épîtres catholiques, les motifs qui lui ont fait adopter une leçon de préférence à une autre ne sont pas toujours indiscutables; mais dans un travail de ce genre, il ne saurait en être autrement. Ce qu'on pourrait peut-être lui reprocher avec plus de raison, c'est de n'avoir pas tenu compte, dans son édition critique, des manuscrits minuscules, des traductions anciennes et des citations patristiques. Quoique les manuscrits majuscules soient les plus importants, les services que peuvent rendre les autres sources dans certains cas particuliers ne doivent pas être négligés.

5. — Le docteur Jean Dräseke s'occupe, depuis plusieurs années, d'Apollinaire de Laodicée. Il a publié de nombreux articles sur sa vie et

ses écrits dans diverses revues allemandes. Il vient de donner maintenant un travail d'ensemble dans lequel il a refondu et complété tout ce qu'il avait écrit sur ce sujet, en ajoutant à la fin le texte grec de celles de ses œuvres dogmatiques qui sont parvenues jusqu'à nous. Apollinaire était né à Laodicée de Syrie, au sud-ouest d'Antioche, sur les rives de la Méditerranée, la Latakiéh actuelle. L'année précise de sa naissance n'est pas connue, mais tout porte à croire qu'il vit le jour dans les premières années du IVe siècle. Son père, appelé aussi Apollinaire, était originaire d'Alexandrie d'Égypte, et il devint prêtre à Laodicée. Apollinaire le fils en devint évêque. Il mourut vers 390. C'était un esprit distingué, mais il tomba malheureusement dans l'hérésie et devint le fondateur et le chef de la secte des Apollinaristes.

Ses écrits furent nombreux. Plusieurs sont perdus, comme sa réfutation de Porphyre; d'autres sont contestés, comme la *Métaphrase* ou traduction en vers des Psaumes. Le docteur Dräseke étudie tous ces écrits. Il établit en particulier l'authenticité de la Métaphrase des Psaumes, qui avait été niée par le docteur Ludwich. Ce dernier l'admet aussi aujourd'hui ; seulement il en place la composition entre 362 et 382, tandis que M. Dräseke la place entre 362 et 378. — Après avoir étudié la vie et l'histoire de la composition des œuvres d'Apollinaire dans une première partie, M. Dräseke étudie ses œuvres dans une seconde partie : Exhortation aux Hellènes ; correspondance avec saint Basile ; ouvrages contre les Ariens ; ouvrages sur la Trinité et sur la christologie. Cette partie du travail du savant professeur demande quelques réserves. Les pages 205-401 contiennent le texte des œuvres dogmatiques d'Apollinaire qui sont parvenues jusqu'à nous; il est tiré des meilleures éditions d'Apollinaire publiées jusqu'ici. Contrairement à l'usage des *Texte und Untersuchungen*, le texte grec n'a pas été collationné sur les manuscrits, dans l'impossibilité où l'on a été de le faire. Le texte d'Apollinaire est suivi des notes de l'éditeur (p. 402-455). Le volume se termine par une table des passages de l'Écriture, une table des noms propres et une table des mots grecs contenus dans les œuvres d'Apollinaire de Laodicée.

6. — Le fascicule 4 du tome VIII des *Texte und Untersuchungen* contient des recherches très curieuses de M. Adolphe Harnack sur la traduction grecque de l'*Apologétique* de Tertullien, et sur les renseignements médicaux que nous fournit l'histoire ecclésiastique primitive. — Les bibliothèques chrétiennes de Césarée de Palestine et de Jérusalem, qui avaient été fondées pour les études bibliques, contiennent très peu d'écrits latins, soit dans la langue originale, soit en traduction, mais nous savons par Eusèbe qu'il y avait en Palestine une version grecque de l'*Apologétique* de Tertullien, ce qui prouve l'importance que les Orientaux attachaient à cet écrit et la valeur qu'ils lui reconnaissaient. M. Harnack a recueilli tout ce que l'on sait à ce sujet. Il reproduit les

passages de cette version qui nous ont été conservés par Eusèbe et il conclut qu'elle a pour auteur un chrétien, Grec d'origine, qui savait suffisamment le latin et écrivait bien sa propre langue ; il vivait probablement avant le milieu du IIIe siècle, et est peut-être Jules Africain.

L'étude médicale du docteur Harnack s'ouvre par une liste des médecins chrétiens des premiers siècles, en tête de laquelle figure naturellement saint Luc. Une seconde partie est consacrée à l'hygiène et à la thérapeutique. Le premier précepte hygiénique rapporté est la recommandation que fait saint Paul à Timothée de boire un peu de vin. (II *Tim.*, v, 23.) Beaucoup de passages d'anciens auteurs ecclésiastiques, relatifs à l'usage du vin, sont cités à la suite des paroles de saint Paul à son disciple, ainsi que de nombreuses recommandations relatives spécialement à la tempérance. Une troisième partie est consacrée à la physiologie et à la psychologie des Pères. Tertullien fait allusion à la vivisection, qu'un certain médecin, appelé Hérophile, pratiquait sur des hommes, sans doute des condamnés à mort. Le dogme de la résurrection des corps fut pour beaucoup de docteurs une occasion d'en étudier la nature, l'origine et les fonctions. On voit, par les citations de M. Harnack, que les anciens étaient plus observateurs qu'on ne le croit. Les guérisons miraculeuses racontées par le Nouveau Testament et divers faits historiques ont obligé les Pères à parler souvent des maladies et quelquefois à les décrire : c'est là la quatrième partie de l'étude du docteur Harnack. La cinquième a pour sujet les exorcismes, et la sixième l'Évangile du Sauveur et du salut. L'auteur, qui ne croit pas à l'existence des démons, considère la croyance aux possessions démoniaques comme « une forme de folie, » et, contrairement à l'enseignement de l'Église, ne croit pas à l'efficacité des exorcismes. Ce langage est regrettable. En terminant, il montre en Jésus le médecin du corps et de l'âme, et comment les anciens auteurs ecclésiastiques ont établi que le christianisme était la religion du « salut » par leurs comparaisons, leurs réflexions, leur doctrine, leurs ordonnances pénitentiaires et relatives au soin des malades. Une table alphabétique des choses et des noms propres termine le fascicule. L. M.

Le Sacrifice dans le dogme catholique et dans la vie chrétienne, par l'abbé Buathier. Septième édition. Paris, Delhomme et Briguet, 1891, in-12 de 442 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le sacrifice c'est l'offrande, l'immolation par laquelle le Christ a sauvé le monde; c'est aussi l'offrande, l'immolation par laquelle l'homme racheté coopère à la grâce de la rédemption. Tout ce qui est guéri, tout ce qui est sauvé porte la divine empreinte de la croix. Le sacrifice résume donc le dogme et la morale, il est le point de jonction où la morale rencontre le dogme pour s'y greffer et où le dogme pénètre dans la mo-

rale pour la vivifier. Idée magnifique, aussi vraie que féconde ; elle a donné naissance à ce livre, elle y est admirablement développée.

Dans la première partie, après avoir exposé la notion du sacrifice et nous avoir montré les sacrifices qui n'étaient que l'annonce et la figure, l'auteur nous amène au Calvaire, où s'est accompli le sacrifice véritable, le sacrifice de la croix. Il le considère en lui-même sous tous ses aspects, puis dans l'auguste mémorial qui le représente, le reproduit et l'applique ici-bas, et enfin dans le prolongement qu'il a au Ciel sur le trône glorieux du Christ ressuscité. Il termine en nous montrant la source du sacrifice dans l'amour dont le cœur de Jésus est le foyer, et la participation spéciale de Marie à cet amour, à ce sacrifice, et par conséquent à notre rédemption. Toute cette doctrine est présentée avec autant d'exactitude que de clarté, sous une forme qui la rend accessible à tous et très intéressante. M. Buathier possède un vrai talent d'exposition et il le met au service d'une théologie très sûre, puisée aux meilleures sources. Nous avons particulièrement remarqué le parti qu'il a su tirer de la belle doctrine de De Lugo et de Franzelin sur l'immolation propre au sacrifice eucharistique.

Multiples sont les points de vue qui se présentent dans la seconde partie : Le sacrifice et la vie chrétienne en général ; le sacrifice tel que le supposent et l'inspirent la foi, l'espérance, l'amour ; le sacrifice lorsque la matière de l'immolation est dans la volonté et lorsqu'elle est dans les sens ; le sacrifice et la mort ; l'influence du sacrifice sur la famille et sur la société, car toujours et partout, l'égoïsme est l'ennemi, le sacrifice est l'auxiliaire. Le dernier chapitre, *le Sacrifice et le bonheur*, contient le développement de cette belle pensée : « La joie n'est au sommet que lorsque le sacrifice est à la base ; et plus le sacrifice est complet, plus la joie est intense. » Aux grandes qualités que nous avons remarquées dans la première partie, s'ajoutent ici l'intérêt qui s'attache aux choses de l'âme et le charme produit par les plus belles maximes de perfection morale qui soient sorties des lèvres des saints et des sages, vraies perles enchâssées dans un écrin déjà riche par lui-même, mais simple et de bon goût.

Le succès a couronné le mérite de ce beau et utile travail. En nous présentant la septième édition, l'auteur nous dit qu'un tel accueil fait surtout l'éloge du public en prouvant que la doctrine du sacrifice recrute encore de nombreux disciples. Un tel accueil prouve qu'un ouvrage traitant de matières élevées et profondes obtient aujourd'hui, comme toujours, un vrai succès, lorsque l'auteur n'épargne ni le travail ni la peine pour rendre ces vérités accessibles et les présenter sous la forme et au point de vue qui répondent le mieux aux besoins des âmes.

LAMOUREUX.

Fasti Mariani sive calendarium festorum sanctae Mariae virginis Deiparae, memoriis historicis illustratum, auctore F.-G. Holweck, sacerdote archidiœcesis S. Ludovici Americanae. Fribourg en Brisgau, Herder, 1892, in-12 de xxiii-378 p. — Prix : 7 fr. 25.

C'est au cours de recherches sur l'hymnologie des Églises latine et grecque que l'auteur s'est vu poussé à dresser un calendrier des fêtes de la sainte Vierge. Inséré sous une forme abrégée dans le *Pastoralblatt* du diocèse de Saint-Louis pour 1888, il reparaît ici singulièrement augmenté et perfectionné. Le but de M. Holweck a été d'indiquer l'objet, de préciser le rite et de faire l'historique de toutes les fêtes de Marie qui figurent dans l'office liturgique des catholiques, et même des hérétiques et des schismatiques, qu'on les rencontre dans les bréviaires et missels, ou seulement dans des calendriers, ménées, martyrologes ou ménologes quelconques. Il a donc exclu les fêtes de dévotion purement populaire, même celles qui ont pour objet les images miraculeuses, à moins que les Propres des diocèses ne les aient reconnues. C'est ainsi que la prétendue lettre de Marie aux habitants de Messine figure au 3 juin. En rapportant comme « vetustiora testimonia » deux passages de la Chronique de Flav. Luc. Dexter (p. 106), l'auteur aurait dû tenir compte de la note suivante dont Migne l'a fait précéder dans la *Patrologie latine*, où il les prend : « Chronicon a Bivario sub Dextri nomine evulgatum, spuritatis una voce arguunt nostrae aetatis bibliographi, Jesuitae cuidam xvi saeculi illud adscribentes » (t. XXXI, c. 9). On ne reprochera jamais assez au fameux P. de la Higuera d'avoir ainsi empoisonné les sources de l'histoire de l'Église. Après avoir constaté que la critique de l'auteur n'était pas suffisamment éveillée, je lui reprocherai d'avoir ignoré l'existence d'un livre tendant au même but que le sien, sans avoir absolument le même objet, je veux parler du *Breviarium Marianum*, publié « ex indultu SS. Rituum congregationis » par un prêtre espagnol, M. Jos. Escolá, à Lerida (Ilerdæ) en 1859 : c'est un grand in-8 de lxiv-968 p., dont la Grande-Chartreuse a bien voulu me prêter un exemplaire. Je pourrais signaler d'autres lacunes importantes dans l' « Elenchus bibliographicus librorum non liturgicorum » (p. xix-xi) : les *Lateinische Hymnen des Mittelalters* de Mone, dont tout un volume sur trois (le 2e) est consacré à Marie, les *Exuviae sacrae Constantinopolitanae* du regretté comte Riant, etc. Cet ouvrage, venu d'Amérique, n'en est pas moins une nouvelle preuve que les études liturgiques tendent à entrer dans une voie scientifique.

U. Chevalier.

SCIENCES ET ARTS

Dieu dans l'école. Le Collège chrétien. *Instructions dominicales*, par Mgr Baunard, ancien directeur du collège Saint-Joseph, recteur des Facultés catholiques de Lille. Tome II. Paris, Poussielgue, 1892, in-8 de XI-562 p. — Prix : 5 fr.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les deux volumes où Mgr Baunard avait précédemment réuni les allocutions et les instructions qu'il avait adressées aux élèves du collège Saint-Joseph de Lille, dont il eut pendant plusieurs années la direction. Il a été parlé ici de l'un et de l'autre, à l'époque de leur publication, et nous avons déjà dit quel trésor de doctrine et de piété s'y trouve accumulé. Le troisième volume de *Dieu dans l'école* (tome II des *Instructions dominicales*) a été donné au public dans ces derniers temps. J'en aurai fait un suffisant éloge en disant qu'il est digne, en tout point, de ceux qui l'ont précédé.

Il eût été vraiment dommage que ces discours, d'une si haute inspiration, si propres à édifier les âmes et à contribuer au bon renom de l'enseignement libre catholique, n'eussent pas reçu la large diffusion qu'ils méritent si bien. Mgr Baunard s'y montre maître dans l'art difficile de tenir à la jeunesse lettrée le langage qui lui convient. Inutile de dire, n'est-ce pas ? que la doctrine de ses instructions est solide et sûre. La forme en est attrayante, l'attention de l'auditoire est sans cesse tenue en éveil par d'intéressants récits, par des citations qui viennent toujours à point. Rien de banal ni dans le choix des sujets ni dans le plan adopté pour les traiter, et jamais, je crois, en suivant attentivement cet important recueil, les critiques les plus difficiles ne seront tentés de dire : *non erat his locus.*

Les trente-quatre instructions publiées cette fois sont réparties en trois sections : *l'Ame de l'école*, c'est-à-dire Jésus-Christ dans sa vie terrestre, dans son enseignement, dans son Église, dans sa vie eucharistique ; *l'Œuvre de l'école,* formation de l'intelligence par la vérité ; formation de la volonté, de la conscience et du cœur, par le bon usage de la liberté, par l'honneur et les vertus chrétiennes ; enfin *la Sortie de l'école*, le but de la vie, la vocation, le service de la patrie, de l'Église et des œuvres catholiques.

On voit par cette trop rapide analyse le fruit que de jeunes esprits ouverts aux lumières de notre foi ont pu tirer de ces discours entendus ; on voit le bien qu'ils sont susceptibles de faire à ceux qui les liront. Il est également aisé de se rendre compte du profit qu'en pourraient retirer, s'ils les étudiaient de bonne foi, les hommes trop nombreux qui nourrissent des préjugés contre l'enseignement chrétien. Quant aux prêtres qui le dispensent eux-mêmes et qui ont l'honneur et la consolation de faire entendre la parole de Dieu dans nos collèges libres, ils goûte-

ront fort, ou plutôt ils continueront à goûter le bel ouvrage de Mgr Baunard et lui demanderont plus d'une fois d'utiles inspirations.

ERNEST ALLAIN.

L'Éducation de nos filles, par le Dr JULES ROCHARD, membre de l'Académie de médecine. Paris, Hachette, 1892, in-12 de VI-350 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau livre de M. Rochard me paraît supérieur encore à celui qu'il nous a donné il y a deux ans, sur l'éducation des jeunes gens. Je l'ai lu avec une satisfaction à peu près sans mélange. Nos pédagogues de profession ne nous ont pas habitués à des œuvres d'une inspiration aussi haute et où l'on puisse recueillir en aussi grand nombre des vues pratiques, vraiment judicieuses et sages. Il est à souhaiter que ce volume soit beaucoup lu. Les fanatiques de la laïcisation y trouveront de très bonnes vérités fermement dites; les mères de famille, de sages conseils; les directrices d'établissements libres et les supérieures de couvents, beaucoup d'indications immédiatement utilisables, spécialement au point de vue de l'éducation physique.

L'Éducation de nos filles comprend quatre chapitres seulement, chapitres bien divisés, clairement et simplement écrits, où l'attention est constamment retenue par l'intérêt des sujets traités, par la précision des détails et la sagesse souvent piquante des observations de fait. M. le docteur Rochard entretient d'abord ses lecteurs du but de l'éducation et de la direction à lui imprimer. « C'est la préparation à la vie; » son but est « le développement des facultés physiques et morales de l'enfant, de manière à le rendre propre à la mission qui lui incombera dans le cours de son existence. » Aussi M. Rochard s'approprie-t-il le mot de Fénelon : « la science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions. » Nous avons d'abord un premier paragraphe historique un peu superficiel; un deuxième sur le rôle de la femme dans la famille et dans la société; un troisième, très important et abondant en renseignements précis sur les professions que les femmes peuvent exercer; un quatrième enfin, où l'éducation du foyer et l'éducation publique sont mises en parallèle. Avec Fénelon, M. le docteur Rochard donne la préférence à l'éducation du foyer, mais il lui faut bien reconnaître que, dans beaucoup de cas, l'éducation publique s'impose, et c'est pourquoi il est vraiment nécessaire d'améliorer les conditions dans lesquelles elle est donnée.

Le chapitre II, *Éducation physique*, est très développé et, à mon avis, remarquable. M. le docteur Rochard montre fort bien qu'il y a, tant au foyer que dans les écoles publiques, des réformes sérieuses à faire à ce point de vue. Il proteste avec raison contre la sédentarité exagérée, les études trop longues dans des salles surchauffées; il réclame, dans la me-

sure du possible, la vie au grand air, les exercices du corps compatibles avec les forces des jeunes filles et avec la décence, les jeux attrayants, les ablutions froides. Les sages préceptes abondent, précis et applicables, relativement aux maladies scolaires, aux exercices et aux jeux, à l'hygiène domestique, à celle des pensionnats (habitation, alimentation, vêtements et soins de propreté, récréations, congés et vacances). Ces cent vingt pages me semblent susceptibles de rendre aux éducatrices les plus sérieux services.

Elles pourront profiter aussi du IIIe chapitre, *Éducation morale.* Quand il s'agit d'en établir les principes et les devoirs, M. le docteur Rochard se réfère nettement à Fénelon et à Mgr Dupanloup. Comme l'illustre évêque d'Orléans, il pense que « la femme est la députée de Dieu au foyer domestique. » Il ne croit pas qu'on puisse donner à sa formation d'autre base que le christianisme. « Il lui faut, dit-il, l'idée de Dieu, la croyance à la vie future avec ses récompenses et ses châtiments ; il la lui faut bien nette, bien clairement exprimée, telle enfin que la religion la lui présente et qu'elle est enseignée dans la morale chrétienne. » Les trois autres paragraphes de ce chapitre, les vertus domestiques et le caractère, le savoir-vivre et les convenances, les punitions et les récompenses, sont également à recommander. Une lecture attentive de ces pages fortement et sagement pensées en fera aisément reconnaître la grande portée et la réelle autorité.

Quand il s'agit de l'*Éducation intellectuelle*, objet du IVe chapitre, je suis également d'accord, presque toujours, avec M. le docteur Rochard. A son avis, les programmes sont, aux deux degrés de l'enseignement, beaucoup trop chargés. Il pense, avec M. Jules Simon, « qu'à force de chercher le superflu, on pourrait bien manquer du nécessaire. » Il fait observer aussi que « si la façon dont on a compris les programmes est fâcheuse, la façon dont on les applique est plus regrettable encore.... On veut tout faire entrer à la fois dans ces têtes d'enfants, et il n'en reste rien que les mots vite oubliés, de la confusion dans les esprits et le dégoût du travail. » Et pour arriver à ces résultats, six à sept heures de classe par jour et des devoirs à faire à la maison, où l'enfant ne peut en rien aider sa mère dans les soins du ménage. Et pour quel avenir? — Je dois signaler expressément les pages courageuses (272, 273) où M. le docteur Rochard stigmatise comme il convient la persécution scolaire.

Je voudrais m'étendre sur les paragraphes où sont traitées les questions concernant l'enseignement secondaire et l'enseignement professionnel. Malheureusement, ce compte rendu a déjà atteint et peut-être dépassé les bornes qui nous sont assignées ici. Je conclus donc en appelant encore une fois, avec insistance, l'attention des esprits sérieux sur un ouvrage dont la lecture ne peut leur être que très profitable.

Ernest Allain.

Le Livre du bourgeois campagnard, par Ris-Paquot. 2e édition. Paris, Henri Laurens, s. d. (1892), gr. in-8 de 488 p., orné de 353 grav. — Prix : 6 fr.

Le *Polybiblion* a eu déjà l'occasion de présenter à ses lecteurs deux livres de M. Ris-Paquot appartenant à la même série que celui dont le titre précède : *L'Art de bâtir, meubler et entretenir sa maison*, et *le Livre de la femme d'intérieur*. Voici le troisième volume de cette utile et attrayante collection dont l'analyse est donnée par l'auteur lui-même, de la façon la plus exacte, dans une introduction aussi alléchante que consciencieuse :

« La vie à la campagne pour l'homme du monde, pour le bourgeois, pour celui qui est retiré des affaires, se divise en trois parties distinctes se complétant mutuellement. — Première partie : nous étudions d'abord tout ce qui a rapport à l'habitation et au mobilier, depuis le château jusqu'à la ferme, sans oublier la maison de plaisance. Formation et entretien du jardin d'agrément ; culture et taille des arbres ; jardin fruitier et potager ; maladies des arbres et des plantes, etc. — Deuxième partie : nous passons en revue la nature des différents sols, leur préparation, leur entretien, leurs produits ; ceux de la ferme et des animaux qui la peuplent. L'agriculture y trouve également sa place, de même que la fabrication des boissons. — Troisième partie : exclusivement réservée aux plaisirs. Là, nous décrivons tour à tour les agréments qu'hommes, femmes et enfants peuvent s'y donner pour charmer leurs loisirs par beau ou mauvais temps. Le dressage des chevaux, l'entretien des équipages, l'équitation, l'élevage et l'éducation des chiens, la chasse, la pêche, le canotage, la vélocipédie, le billard, les jeux d'adresse, les travaux artistiques, etc., tout, en un mot, jusqu'aux jeux de société, dits de famille, sert de thème à notre travail. »

Voilà, il nous semble, quelque chose de complet ! Ajoutons que les nombreuses figures jetées à profusion dans ce volume, de même que la table analytique qui le termine, forment le complément nécessaire de cet excellent ouvrage, que l'on peut justement appeler « le bréviaire » du bourgeois campagnard. E.-C. La Grette.

BELLES-LETTRES

The principal Speecher of the Statesmen and Orators of the French revolution (1789-1795), edited with introductions, notes and indices, by H. Morse Stephens, Bailliol College, Oxford, author of a history of the French revolution. — *Vol. I : Mirabeau, Vergniaud, Gensonné, Guadet, Louvet, Cambon ; Vol. II : Barère, Danton, Robespierre, Saint-Just, Baudin.* London, Henry Frowde, 1892, 2 vol. in-8 de xix-541 et viii-644 p.

Il est d'usage, paraît-il, à la Faculté d'histoire moderne de l'Université

d'Oxford de faire étudier certains orateurs de la Révolution française. Vergniaud, Guadet, Robespierre et Danton figuraient seuls dans les premiers programmes. M. Morse Stephens a estimé que Mirabeau n'en devait pas être écarté plus qu'Hamlet du drame qui porte son nom ; que les rapports de Barère s'imposaient par leur importance. Aux précédents il ajoute Gensonné, Guadet, Saint-Just, Louvet, Cambon et Baudin. Tels sont les orateurs dont il a reproduit en français les principaux discours, réservant la langue anglaise pour les introductions, les notices et les notes.

S'il y a lieu de s'étonner de rencontrer parmi les orateurs illustres Barère, Cambon et Baudin, il peut sembler encore plus étrange qu'on ait exclu systématiquement les orateurs de la droite à la Constituante. Où sont d'Épréménil, Cazalès, Maury ? Il n'y a de place que pour Mirabeau : on reproduit tels discours que, notoirement et de l'aveu de l'éditeur, d'autres, bien connus, avaient écrits et que le tribun se bornait à lire ; on élimine l'homme qui, tant de fois son victorieux adversaire, ne fut jamais accusé de s'être paré des œuvres d'autrui. Ce n'est pas que M. Morse Stephens méconnaisse « the debating power » de l'abbé Maury ; mais, dit-il, ses discours ne furent que « des protestations qui n'eurent d'action ni sur les décisions de la Constituante ni sur l'histoire de la Révolution. » Singulier motif pour un livre d'histoire ou même de littérature ! L'histoire ne se compose pas que de succès, elle doit tenir compte aussi des revers ; il est d'ailleurs des succès qu'elle flétrit et des revers qu'elle honore, et si, par exemple, le discours de Mirabeau-Reybaz sur les assignats n'a révélé ni sa sagacité financière ni le bonheur de son influence, en revanche, il est démontré que les éloquentes harangues de Maury sur la constitution civile du clergé auraient plus contribué à mettre la paix dans les esprits que celles que Mirabeau, sur le même sujet, empruntait à l'abbé Lamourette. Littérairement, les discours des deux adversaires eussent mérité d'être produits en parallèle : M. Morse Stephens n'en a-t-il pas lui-même usé ainsi, en donnant au lecteur l'attaque de Louvet contre Robespierre et la réponse de celui-ci ?

Quelques critiques que soulève la composition de ce recueil, il n'en est pas moins commode et utile. Autrefois, l'abbé Marcel avait réuni dans un même volume des discours de Mirabeau et de Vergniaud (on n'allait pas alors jusqu'à Danton), et y avait joint des discours de Pitt, de Fox, de Burke et de Sheridan. Ces derniers étaient traduits de l'anglais ; M. Morse Stephens, en reproduisant les discours de nos orateurs dans leur langue originale, rend service aux étudiants et aux curieux des deux nations.

Il a dédié son œuvre à M. Aulard, *by his permission.* On sent bien, en effet, qu'il s'est grandement inspiré des ouvrages et des idées de notre

compatriote ; il a épousé ses prédilections pour Danton comme ses dédains si peu justifiés pour l'abbé Maury ; il lui emprunte la plupart de ses jugements. On dirait que cet ouvrage qui nous vient d'Oxford est parti de Paris et peut-être de la Sorbonne. Sous certains rapports, le lecteur y gagne ; grâce à cette collaboration des érudits français, l'écrivain d'outre-mer a pu donner des introductions et des notices plus précises ; mais il en a retenu et transporté dans sa chaire d'Oxford des idées sur les personnes et les choses de la Révolution, qui, non seulement ne sont pas généralement reconnues en France, mais sont très contestées, pour ne pas dire repoussées, par la majorité des écrivains qui s'occupent de cette période.

Ces produits de la tribune révolutionnaire, naturellement intéressants au point de vue de l'histoire, le sont-ils au même degré sous le rapport littéraire ? Il est permis d'en douter. Baudin, Cambon, qui ne furent pas des orateurs, sont-ils du moins des écrivains ? Saint-Just n'est-il pas trop infecté du style révolutionnaire pour faire autorité ? Il serait injuste de ne pas noter chez Robespierre bien des pages fermes et décidées ; mais, la plupart du temps, il est prolixe, vague, déclamatoire. Louvet a écrit de jolies pages dans ses *Mémoires ;* son invective contre Robespierre ne manque pas d'éloquence ; mais son *Éloge du député Féraud* est marqué du mauvais goût du temps. Enfin, pour quelques improvisations bien venues de Danton, offrirons-nous comme modèles aux jeunes gens la « citadelle de la raison, » le « canon de la vérité » et ce « républicain impérissable, » comme, un jour, il se qualifia lui-même ? Il y a, dans l'éloquence de la période révolutionnaire, une allure de *pathos* à laquelle les Français, instruits à l'école sévère de nos classiques, resteront, il faut l'espérer, toujours réfractaires ; seuls, certains hommes politiques, se portant pour les héritiers de ce temps-là, estiment assez cette langue des clubs pour l'imiter encore, ce qui donne la mesure de leur esprit et de leur goût.

Même sur le terrain de l'histoire, on peut se demander s'il est prudent d'infliger à des étudiants, à des novices, ces extraits dont le fond est mensonger ou erroné ; ces longues et calomnieuses tirades de Robespierre, ces rapports de Barère, faux ou odieux, comme la légende du *Vengeur* et la défense de Joseph Lebon, je dirai même ces déclamations anti-britanniques, plus pitoyables encore qu'elles ne sont infâmes. Que de réserves, que de contradictions à exprimer, que M. Aulard, que M. Morse Stephens acceptent eux-mêmes : qu'on juge de celles que d'autres se permettraient ! L'enseignement ne s'accommode pas de ces modèles qu'il faut contester, et, sous les impressions doubles, sous les inspirations venant d'horizons opposés, il ne résulte pour l'esprit de l'étudiant qu'une fâcheuse confusion de principes, à moins qu'il ne prenne parti et ne se jette inconsidérément dans un excès ou dans son

contraire. Quelle différence avec nos classiques, où la leçon tombe de si haut, où l'autorité du fond et le bon goût de la forme donnent tant de poids à l'enseignement qui en ressort !

Sous ces réserves, je ne contesterai ni l'agrément extérieur de ces deux volumes, ni l'intérêt des notices, ni le soin avec lequel les textes sont établis, ni l'utilité des *index* qui terminent le second volume, non plus, comme je l'ai dit, que l'intérêt de la publication.

VICTOR PIERRE.

Les Littératures étrangères. — *Angleterre-Allemagne. Histoire littéraire; Notices biographiques et critiques; Morceaux choisis*, par H. DIETZ, agrégé des lettres, agrégé des langues vivantes, professeur au lycée Buffon. Paris, Armand Colin, s. d., in-12 de VII-622 p. — Prix : 4 fr.

Vouloir résumer en un seul volume, voire même en un volume de six cents pages compactes, l'histoire littéraire de l'Angleterre et de l'Allemagne, en y joignant des notices biographiques et critiques et des morceaux choisis, c'est tenter un tour d'adresse qui n'est peut-être pas à la portée des plus habiles. M. Dietz n'a pas absolument démontré qu'on le puisse réussir : histoire, notices, anthologie, sont un peu écourtées, surtout pour la période moderne. Quant aux contemporains, ils sont ici, comme dans tous les ouvrages de seconde main, à peu près entièrement sacrifiés : sans M. G. Sarrazin, la poésie anglaise se fût trouvée arrêtée, comme le roman anglais, là où les laissa M. Taine, il y a une trentaine d'années ; la littérature allemande est en retard sur le livre de M. Heinrich, publié il y a vingt ans. La réputation d'un Hamerling, pour ne citer qu'un nom incontestablement de premier ordre, n'est pas, paraît-il, encore assez mûre pour la France. Il faut pourtant bien que les portes du Panthéon s'entr'ouvrent de temps à autre et que les moins notables des anciens, mis tout doucement à l'écart, fassent place aux nouveaux. Ces idoles vermoulues, dont souvent le nom seul est connu des érudits dans leur propre pays, encombrent bien injustement et bien inutilement les résumés faits à notre usage, tandis que l'espace laissé aux écrivains plus récents ne permet pas de les faire apprécier à leur valeur. Les trois pièces citées de Tennyson, aussi courtes que mal choisies, ne peuvent donner aucune idée de son talent ; des trois morceaux empruntés à Uhland, aucun n'est caractéristique de son genre. Uhland n'a pas été en vain nommé le roi de la ballade ; en revanche, il n'a rien de Laprade ni de Brizeux. A deux reprises, M. Dietz oublie de mentionner, à côté de celui de Swinburne, le théâtre de Browning, qui compte bien pour quelque chose dans son œuvre. Rückert n'a pas seulement « les parfums et la couleur de l'Orient, » il a fait des poèmes orientaux qui méritent d'être nommés. A ces inexactitudes par omission, j'en joindrai d'autres d'inadvertance : *Reinke Vos* ne doit pas être rendu par *poème du Renard*,

mais *de Renard;* Goethe est une mauvaise orthographe du nom de Gœthe ; *Michel Kohlhaas* n'est qu'une nouvelle ; le *Wunderhorn* n'est un recueil de chants populaires ni de l'enfance ni de l'adolescence ; la vie de Maurice Arndt ne *remplit* pas un *siècle* (1769-1869), le poète est mort en janvier 1860. En recueillant les oubliés et en accordant à la fois trop et trop peu aux grands classiques pour laisser dans l'ombre les contemporains, M. Dietz n'a fait que suivre les errements de la plupart de ses prédécesseurs, mais il est sorti des sentiers battus, quand il est allé demander à nos meilleurs écrivains des critiques et des traductions. A première vue, l'idée peut sembler heureuse : par qui les maîtres en littérature peuvent-il être mieux commentés et interprétés que par leurs pairs ? M. Dietz a donc fureté de tous côtés, dans les vieux livres des bibliothèques publiques, dans les revues, jusque dans des préfaces, et s'est donné une foule étonnamment variée de collaborateurs. Il a dû employer à ces recherches, particulièrement en ce qui concerne la littérature anglaise, plus abordable aux profanes que la littérature allemande, une somme énorme de travail, et je voudrais pouvoir le féliciter de cette innovation, qui doit évidemment lui tenir au cœur. Malheureusement, traductions anciennes ou récentes, traductions textuelles ou paraphrases, traductions de traductions ou imitations, tout lui a paru bon. En cette fin de siècle, un professeur de rhétorique, agrégé des langues vivantes, devrait pourtant soupçonner que Voltaire, Delille, Louis Racine, Fontanes, Marmontel, n'ont plus d'autorité comme critiques de littérature étrangère et ne méritent qu'une médiocre confiance comme traducteurs. Et parmi nos contemporains mêmes, il en est dont je ne veux pas médire en ce moment, mais qui n'ont aucun droit de figurer à côté de Villemain et de F.-V. Hugo, de MM. Taine, Mézières, Darmesteter, Filon et Sarrazin. Ces intrus, contrefacteurs de traductions et pilleurs de dictionnaires, ne peuvent que rendre suspect un ouvrage d'ailleurs consciencieux, généralement exact et souvent d'une heureuse concision. Cette concision même, le plus grand mérite du livre de M. Dietz, est en même temps son plus grand défaut : une revue trop rapide et trop sommaire des hommes et des choses ne peut ni offrir une lecture attrayante, ni laisser une impression durable, ni même fournir des renseignements absolument sûrs. EMM. DE SAINT-ALBIN.

Histoire de la littérature allemande, par G.-A. HEINRICH, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon, doyen honoraire. Ouvrage couronné par l'Académie française. Tome III. 2e éd. revue et corrigée. Paris, Leroux, 1891, in-8 de x-506 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous avons rendu compte en temps voulu des deux premiers volumes de cette seconde édition. L'éloge de l'*Histoire de la littérature allemande*, de M. Heinrich, n'est plus à faire : clarté de l'exposition, tact

et mesure des jugements, exactitude des informations, élégance soutenue du style, hauteur des vues, elle réunit toutes les qualités qui rendent une œuvre durable. Quant au « revue et corrigée, » il semble n'être guère que la suite obligée de « deuxième édition : » quelques additions aux notices bio-bibliographiques sont tout ce que j'ai pu découvrir de modifications dans ce troisième volume, ainsi que dans les deux premiers. Le nouvel éditeur n'a pas songé à rapprocher de nous la date que l'auteur s'était primitivement assignée comme terme de son travail. Mais, tel qu'il est, l'ouvrage est encore, mieux que les plus récents, au courant des dernières nouvelles littéraires d'Allemagne, et c'est à peu près le seul qu'on puisse consulter en toute confiance. La *Conclusion* énumérait déjà la plupart des écrivains qui ont, depuis, établi définitivement leur réputation, et les notices qui les concernent ont été poursuivies jusqu'à ces dernières années. Elle se terminait et se termine encore par ces sages paroles, qui pourraient bien être prophétiques : « Dans cette Europe issue de la civilisation chrétienne, l'avenir intellectuel appartiendra nécessairement aux nations les plus fidèles à la noble doctrine qui a abrité leur berceau. Le plus grand péril de l'Allemagne contemporaine est d'avoir renié dans sa philosophie et dans presque toute sa littérature ces idées chrétiennes sans lesquelles il n'y a qu'incertitude et erreur, et cette aberration pourrait bien un jour, quand tôt ou tard les idées se traduiront par des faits, compromettre le colossal édifice de sa puissance. »

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Gœthe et Beethoven, par HENRI BLAZE DE BURY. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 277 p. — Prix : 3 fr. 50.

Gœthe et Beethoven ! deux grands noms que rien ne semble rapprocher. Gœthe « a passé à côté de Beethoven sans le comprendre, » nous avoue M. Blaze de Bury ; et le musicien n'a cherché à interpréter en sa langue aucune œuvre du poète. Maîtres en des arts différents, ils ne se sont rencontrés sur aucun terrain, ils ne furent ni en opposition ni en communion de principes esthétiques et n'eurent, quoique contemporains, que peu de relations personnelles : on se demande où est, entre ces deux hommes de génie, le point de contact, le motif de comparaison. On se le demande encore après avoir lu le premier chapitre de M. Blaze de Bury, le seul qui leur soit consacré : il y est à peine question de Beethoven. Celui-ci n'est pas même nommé dans le second chapitre : *La Genèse d'un chef-d'œuvre.* Dans les suivants : *Le Poète Grillparzer et Beethoven ; Schubert, Musset et Diderot ; Wagneriana*, Gœthe disparaît à son tour complètement, tandis que Beethoven est parfois encore mentionné accidentellement. *Gœthe et Beethoven* n'est donc pas un livre, mais un recueil de comptes rendus, d'articles de critique littéraire et musicale, parus à différentes époques et traitant de sujets divers : l'au-

teur aurait pu ne pas laisser au lecteur le soin de s'en apercevoir. Il aurait dû aussi s'efforcer de diminuer le nombre des fautes d'impression : elles fourmillent, surtout dans les premières pages, et vont jusqu'à obscurcir ou altérer le sens de la phrase. Mais l'imprimeur n'est pas seul coupable, et l'auteur reste évidemment responsable d'étrangetés dans le goût de celles-ci : « un immense répertoire *où* tous *y* ont fouillé sans l'épuiser » (p. 39); « ce Weimar amicalement (?) si dépourvu aux yeux de Gœthe » (p. 10); « le succès ne vint pas d'où on l'attendait, il fut dans les vers lyriques, dans les *lieds*, véritables points de jonction aux merveilles de sentiment et d'art que la musique pénètre comme un gaz pour les lancer vers les étoiles » (p. 25). J'en ai noté bien d'autres, dont je fais grâce au lecteur. Ces échantillons lui suffiront sans doute, et lui donneraient, en se multipliant, une fausse idée du livre, dont le style s'améliore par la suite. Je ne puis cependant laisser passer sans protestation la ballade du *Roi de Thulé :*

> Il était un roi dans Thulé,
> Fort tendre et jamais consolé....

où se trouvent des vers comme ceux-ci :

> A son héritier s'il vous plaît,
> Laissant tout, hors le gobelet....
> Sous la grande voûte aux noirs piliers....

Quelle platitude et quelle prodigalité de syllabes! Et il était si facile de ne pas traduire *le Roi de Thulé !* En revanche, M. Blaze de Bury a su rendre intéressante, encore que les éléments n'en soient pas absolument inédits, son étude sur les origines du *Faust*, et il a fort bien analysé l'œuvre de Grillparzer, poète trop peu connu en France. Grillparzer et Beethoven n'ont, d'ailleurs, rien de commun, en dépit des efforts de l'auteur pour les rapprocher, non plus que Gœthe et Beethoven, ou Schubert, Musset et Diderot. Ce sont là des titres à effet, bons peut-être pour la *Revue des Deux Mondes*, mais sous lesquels il n'y a rien et qui ne devraient pas arriver jusqu'au livre. Au fond de ces études variées sur les poètes et les musiciens de l'Allemagne, ce qui préoccupe surtout M. Blaze de Bury ce sont les rapports de la poésie et de la musique, et la délimitation de leurs domaines respectifs. Les solutions qu'il apporte à ces questions délicates sont d'un homme très versé dans ces connaissances spéciales, et son jugement sur la musique de l'avenir me semble solidement motivé, mais.... ceci n'est plus de ma compétence.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Pétrarque et l'humanisme, d'après un essai de restitution de sa bibliothèque, par Pierre de Nolhac. Paris, Émile Bouillon, 1892, gr. in-8 de x-439 p., avec un portrait et trois planches de fac-similés. — Prix : 16 fr.

De patrum et medii ævi scriptorum codicibus in bibliotheca Petrarchæ olim collectis, disserebat Petrus de Nolhac. Ibid., 1892, gr. in-8 de 48 p. — Prix : 2 fr.

Les deux thèses de doctorat de M. P. de Nolhac ont été, m'assure-t-on, très louées en Sorbonne. Quand un tribunal tel que la Faculté des lettres de Paris a rendu une sentence aussi favorable, la tâche de la critique devient singulièrement facile. M'inclinant avec joie devant l'autorité de la chose jugée, je me contenterai d'analyser un travail dont la réputation est déjà faite.

La thèse latine forme un chapitre spécial de l'histoire de la bibliothèque de Pétrarque. C'est une nette description, divisée en deux parties, des manuscrits français ou italiens, les uns de l'époque des Pères de l'Église, les autres postérieurs au vi^e siècle, qui ont appartenu à l'illustre collectionneur. Quant aux premiers, M. de Nolhac étudie les œuvres de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Grégoire, de Flavius Josèphe; quant aux autres, il étudie le *De originibus seu etymologiis* d'Isidore de Séville, des mélanges tirés de chroniques siciliennes et de vies des pontifes romains, des traités de théologie scolastique, enfin un recueil d'opuscules d'Abailard. Cette thèse, dédiée d'une façon touchante par l'auteur à son père (*patri. optimo. cvivs. exemplo. laborem. didicit. filius. o. p.*), est le complément de la thèse française.

Celle-ci ne contient pas seulement l'histoire de la belle collection de manuscrits formée par Pétrarque, mais aussi l'histoire de sa propre vie et celle de l'humanisme même. Rarement aussi vaste sujet a été aussi bien embrassé et aussi bien traité à tous les points de vue. Le volume est dédié à M. Gaston Paris. L'auteur, dès les premières lignes de sa lettre-préface, expose ainsi l'état des choses au moment où il a entrepris son travail : « Un chapitre d'incertitudes et d'hypothèses chez les meilleurs biographes de Pétrarque, une page précise de M. Delisle, quelques lignes peu exactes dans les travaux généraux sur le xive siècle, voilà tout ce que l'on possède, comme vous le savez, sur la bibliothèque de Pétrarque. Il reste à faire l'histoire de cette collection intéressante à bien des titres et d'où l'on pourrait presque dire que l'humanisme est sorti. » M. de Nolhac a voulu répondre à ces diverses questions : Quels étaient les livres de Pétrarque? Que sont-ils devenus après lui? Qu'apportent-ils à la connaissance de son esprit et de ses études? Il n'a pas épargné sa peine pour restituer aussi complètement que possible la première bibliothèque de la Renaissance. Il a consacré plusieurs années à l'exploration des collections de Paris et de l'Italie (énumérées p. viii), et c'est avec pleine confiance qu'il peut présenter non seulement aux

« Pétrarquistes » de tous les pays (ils fleurissent jusqu'en Amérique), mais encore à tous les érudits, un ouvrage aussi agréable à lire que précieux à consulter.

L'énumération seule des chapitres de cet ouvrage montrera de quelle importance il est pour l'histoire des lettres. A la suite d'une *Note bibliographique* qui contient les plus utiles indications sur les récents travaux relatifs à Pétrarque dus à la science européenne, et d'une *Introduction* où le rôle dans la Renaissance de ce grand esprit est magistralement esquissé, l'auteur, en huit chapitres des mieux remplis et où, s'il entre beaucoup de détails minutieux, il ne relève aucun détail superflu, s'occupe de *Pétrarque bibliophile*, des *Livres de Pétrarque après sa mort*, de *Pétrarque et Virgile*, de *Pétrarque et les Poètes latins*, de *Pétrarque et Cicéron*, de *Pétrarque et les Historiens romains*, des *Prosateurs latins lus par Pétrarque*, de *Pétrarque et les Auteurs grecs*. Le travail tout entier est habilement résumé en trois pages de *Conclusion* sur *l'Antiquité dans la bibliothèque de Pétrarque*. Sept morceaux, dont plusieurs sont d'un très piquant intérêt, complètent fort heureusement l'ouvrage, sous le titre d'*Excursus : l'Iconographie de Pétrarque, Pétrarque jardinier, Pétrarque dessinateur, les Livres de Pétrarque chez les Fregoso, Notice sur un Cicéron copié par Tedaldo della Casa ; les Mémoriaux intimes de Pétrarque; les Ouvrages en langue vulgaire chez Pétrarque;* puis viennent des *Addenda*, l'*Index des noms antérieurs au XVIe siècle* (pourquoi ne pas prolonger cet index jusqu'à nos jours?), trois planches de fac-similés où l'on retrouve une page du *Mémorial* de Pétrarque (1344-1349) tiré de notre fonds latin 2923, la note d'acquisition du Tite-Live (*Ibid.*, n° 5960), une note datée sur la traduction du *Timée* (*Ibid.*, n° 6280) ; quelques lignes du manuscrit autographe de la vie de César (*Ibid.*, n° 5784) ; une page de la traduction de l'*Iliade*, annotée par Pétrarque (*Ibid.*, n° 7880). Le portrait de l'ami de Laure reproduit en tête du volume est emprunté au manuscrit du *De viris illustribus* dont il orne le frontispice (*Ibid.*, n° 6069).

Revenons sur nos pas pour signaler, au milieu des richesses accumulées en tout l'ouvrage, quelques points dignes d'une attention particulière, comme ce qui regarde en Pétrarque l'initiateur de la Renaissance, le *premier homme moderne*, occupant un rang éminent parmi ceux qui ont contribué à notre civilisation présente et que tous les peuples ont le devoir d'honorer (p. 9-10), comme aussi ce qui regarde ses tentatives d'horticulture raisonnée, que ses notes nous révèlent, ses observations sur la vie des plantes, lesquelles sont déjà de celles qui serviront à fonder la botanique (p. 12), son mépris des recherches de l'alchimie et des légendes des naturalistes du moyen âge (p. 12), sa lutte ardente contre le charlatanisme des médecins et des légistes (p. 12-13), la préférence qu'il donne à Platon sur Aristote (p. 15), son goût pour l'archéologie, qui

en fait le protecteur des antiques monuments, des ruines vénérables (p. 19-20), sa recherche d'art dans le style, ce qui permet à son nouveau biographe de saluer en lui le premier styliste des temps modernes (p. 21), ses vivantes descriptions de la nature, qui ont appris le secret du paysage aux écrivains, ses successeurs (p. 27), ses récits personnels, qui autorisent à dire que la littérature autobiographique commence avec lui et à le désigner comme un précurseur de Montaigne (p. 28). Il faudrait citer toutes les pages (33 et suiv.) où l'auteur, ayant recueilli un peu partout, mais surtout parmi les lettres et opuscules de son héros et les pièces imprimées ou inédites du temps, les mentions et les dates les plus sûres, a tracé un si brillant tableau d'ensemble de la carrière de Pétrarque considéré comme chercheur heureux, comme infatigable collectionneur, comme bibliophile accompli. Indiquons une note rectificative très importante au sujet de la chronologie des voyages du grand humaniste (p. 37). Que de pages charmantes nous aurions à mentionner sur les livres réunis par Pétrarque à Vaucluse, sur les visites que, dans sa pittoresque retraite, il recevait de ses amis, bibliophiles comme lui, sur son métayer, Raymond Monet, qui, en l'absence du maître, gardait si bien la bibliothèque, digne serviteur du plus fervent des amateurs (p. 40 et suiv.). Recommandons la lumineuse discussion des attributions faites à Pétrarque de tels et tels manuscrits apocryphes, discussion où M. de Nolhac établit que certains savants italiens très renommés ont eu beaucoup plus d'imagination que de critique (p. 92 et suiv.), et aussi les pages relatives à l'influence exercée sur Pétrarque par Virgile et par Cicéron, ses deux auteurs favoris, ses deux maîtres par excellence. Auprès de l'admirable poète et de l'admirable prosateur, honorés d'un culte si fidèle par celui qui leur devait tout, sont rangés divers autres poètes et divers autres prosateurs, Catulle, Properce, Tibulle, Ovide, Horace, Perse, Juvénal, Plaute, Térence, Lucain, Stace, Claudien, Ausone, etc. (on sait que Pétrarque ne connut pas Lucrèce), Tite-Live, l'historien qu'il a le plus goûté, Suétone, qu'il appelle *curiosissimus rerum scriptor*, Florus, Justin, Salluste, Cicéron, les rédacteurs de l'Histoire Auguste, Pline, Quintilien, Quinte-Curce, Varron, Sénèque, etc. (de même qu'il ne connut pas Lucrèce, il ne connut pas Tacite). A propos des portraits de Pétrarque et de Laure (p. 375 et suiv.), M. de Nolhac n'a pas cité une clause du testament de Bouchard (1641) où cet humaniste déclare laisser à Angello Paracchiano « *Petrarchae et Laurae effigies, unica tabula depictas, manu antiqua et bona.* » (*Deux testaments inédits. Alexandre Scot. Jean-Jacques Bouchard*, Tours, 1886, in-8, p. 7). Un des plus gracieux récits du livre est celui qui nous introduit dans le jardin de l'auteur du *Canzoniere*, ce jardin qu'il aimait presque autant que sa bibliothèque (p. 385 et suiv.). M. de Nolhac qui, quoique poète, ne se laisse jamais entraîner par l'imagination, comme quelques-uns de ses

confrères les pétrarquisants, ne nous montre le poète au milieu de ses plantations diverses que d'après une sorte de journal de jardinage placé à la fin d'un manuscrit de la bibliothèque du Vatican. Un autre morceau exquis est celui qui nous fait connaître Pétrarque dessinateur, et où est reproduit (p. 395), d'après le Pline du collectionneur, un croquis représentant la fontaine de Vaucluse avec cette légende autographe : *Transalpina solitudo mea iocondissima.* Enfin citons un autre morceau qui abonde en particularités curieuses et où notamment sont corrigées, au sujet de la date de la mort de deux amis de Pétrarque, Philippe de Vitri, évêque de Meaux, et Philippe de Cabasolles, évêque de Cavaillon, une erreur de Gams et une erreur du *Gallia christiana*, morceau consacré aux mémoriaux intimes consignés dans le *Virgile* de Milan et dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale déjà cité (f. l. 2193). M. de Nolhac a d'autant mieux fait de reproduire les confidences de son héros, que, d'une part, la lecture des notes de l'Ambrosienne par Baldelli et par divers autres paléographes, jusques et y compris Bartoli (1884), laissait fort à désirer, et que, d'autre part, le mystérieux mémento qui figure sur les dernières gardes du *Par.* 2193, a tout l'attrait de l'inédit.

T. DE L.

Correspondance de Louis Veuillot. Tome VII. Paris, Retaux, 1892, in-8 de XI-421 p. — Prix : 6 fr.

Avant de donner notre appréciation sur ce septième volume, disons d'abord ce qu'il contient : on y trouve cent soixante-dix-neuf lettres qui vont d'avril 1841 au 21 juillet 1860. Ce volume n'est donc en avance que de six mois sur le précédent, qui s'arrêtait en décembre 1859 : c'est bien peu. En revanche, on y trouve quelques nouvelles séries de lettres, notamment douze lettres de Louis Veuillot à sa femme, et une cinquantaine à Th. Foisset. La plupart des autres correspondants sont déjà connus des lecteurs de la *Correspondance :* il est donc inutile de rappeler ici leurs noms.

Et maintenant, je vais donner librement mon appréciation sur le volume qui vient de paraître. Que si j'envisage d'abord la part de l'auteur des lettres, je n'en dirai rien que du bien : que ce soit le mari, le père, le frère, l'ami, le chrétien, le journaliste qui parle, il parle toujours si bien qu'on a toujours plaisir à l'entendre. Cette publication n'est pas faite pour diminuer la légitime réputation d'écrivain conquise par Louis Veuillot vivant, bien au contraire ; elle le fait grandir en le faisant mieux connaître. Citons particulièrement les douze lettres à sa femme, qui sont charmantes, et quelques lettres touchantes à son frère, où se révèle, en même temps que son affection fraternelle, le souci pieux qu'il prenait des intérêts spirituels de cette âme non encore conquise à la vérité. En notant qu'à cette époque, où Louis Veuillot se montre déjà

chrétien si plein de zèle et apôtre si ardent de la vérité, il était sous-chef de bureau au ministère de l'intérieur, on pourra se faire une idée de la différence qui existe entre la République, régime de liberté, et les régimes monarchiques. Nous doutons d'ailleurs que la comparaison soit à l'avantage du régime que nous subissons aujourd'hui et qui ne paraît guère disposé à rien concéder pour adoucir nos regrets des jours d'autrefois. Il serait aisé de glaner çà et là dans ce volume beaucoup de choses utiles à méditer. Citons au hasard : « Je me convainc que le terrain purement religieux est indiqué de Dieu pour tirer les chrétiens des décombres politiques et les réunir dans une unité d'efforts féconds pour l'avenir (p. 131). » Bonne leçon à l'adresse de ceux qui veulent enchaîner la religion à un parti politique, quel qu'il soit. Un peu plus loin, cette parole si pleine de sens : « La société ne deviendra pas chrétienne par les institutions, mais par la loi de Dieu » (p. 135).

Que si, au lieu de maximes politiques, on veut de la poésie, on pourra en cueillir à pleines mains, notamment dans certaines lettres datées de ce château d'Époisses, qui nous paraît avoir eu sur l'écrivain la plus gracieuse influence. C'est comparable aux meilleures et plus célèbres lettres de Mme de Sévigné. Pour en finir sur ce premier point, faisons une observation qui a son intérêt : Louis Veuillot tutoie sa femme dans ses lettres, lui qui, dans ses *Historiettes et fantaisies*, je crois, a vivement médit du tutoiement entre époux. Inconséquence peu importante, en vérité, mais curieuse à signaler.

Après la part de l'auteur, la part de l'éditeur; nous en parlerons moins favorablement. Nous trouvons d'abord que tous ces volumes qui se suivent, commençant et finissant à peu près à la même date, se ressemblent un peu trop, parce qu'embrassant à peu près les mêmes époques, ils se réfèrent forcément aux mêmes sujets. L'éditeur eût évité ce grave défaut en attendant, pour commencer sa publication, d'avoir entre les mains la collection complète autant que possible des documents qui devaient y figurer. Le recueil y eût beaucoup gagné en utilité, en agrément et en intérêt. Autre défaut plus grave : l'éditeur ne publie pas toutes les lettres qu'il a entre les mains; souvent même il les mutile, soit pour ne pas laisser passer des choses peut-être un peu gênantes, qu'il désire expliquer par de longs commentaires, soit parce qu'il veut garder par-devers lui des documents inédits pour la vie de Louis Veuillot qu'il prépare. Comme l'éditeur avoue ces lacunes et mutilations avec une certaine ingénuité, nous n'avons pas le courage de les lui reprocher trop fort, mais nous avons le droit de nous en plaindre. Cette façon de faire un peu surannée jure avec les habitudes d'exactitude des éditeurs d'aujourd'hui vraiment dignes de ce nom, et elle accuse des préoccupations assez étroites qui enlèvent à la publication ce caractère de parfaite sincérité qu'on exige aujourd'hui de ce genre de recueil. De plus, un

certain nombre de lettres n'ont pas été collationnées sur les originaux, bien que l'éditeur avoue des erreurs de copies. Si cette collation lui a été rendue impossible par la mauvaise volonté des détenteurs des lettres originales, il aurait dû au moins en rejeter la responsabilité sur qui de droit. Pour tout dire en un mot, cette publication est à refaire; mais, en raison de son importance, pourra-t-on la refaire jamais? Nous avons besoin de l'espérer pour atténuer un peu nos regrets. Ces critiques nous sont inspirées par le très grand intérêt historique, religieux et littéraire que présente la Correspondance de Louis Veuillot. Dans l'état où on nous la donne, c'est simplement une série de morceaux choisis : mais des morceaux choisis de Louis Veuillot sont toujours assez intéressants pour que nous soyons sûr que, même sous cette forme fragmentaire et un peu désordonnée, la Correspondance de Louis Veuillot ne manque jamais de lecteurs.

P. Talon.

HISTOIRE

Les Étapes d'un touriste en France. Promenades et excursions dans les environs de Paris, par Alexis Martin. *Région de l'Ouest.* Fasc. II et III. Paris, Hennuyer, 1892, 2 vol. in-18, p. 145-318 et 319-477, avec de nombr. grav. et des cartes. — Prix : 3 fr. le fasc.

Les environs de Paris sont, par eux seuls, presque tout un monde — comme la capitale. Aussi s'explique-t-on facilement que M. Alexis Martin, après avoir publié un premier volume sur la « Région de l'Ouest » (Voyez *Polybiblion*, t. LXII, p. 532-533), ait dû encore consacrer à cette même portion de territoire deux nouveaux et importants fascicules. Dans le fascicule II, l'auteur nous fait exécuter une promenade autour de Versailles, puis à travers les vallées enchanteresses de Chevreuse et de l'Yvette, et c'est par Rambouillet et le pays chartrain que s'achèvent ces excursions auxquelles M. A. Martin sait donner un charme réel. — Le fascicule III nous conduit d'abord à Saint-Germain par Chatou, le Vésinet, Bezons, etc. De là, on part pour Poissy, Médan, résidence de M. Émile Zola, et Mantes, non sans s'arrêter dans toutes les localités offrant quelque intérêt pour l'historien, l'archéologue, l'artiste, ou le simple touriste qui ne s'attache qu'aux points de vue. L'excursion dernière a pour but la visite d'une foule de petites villes et de villages, tels que La Roche-Guyon, Limay, Meulan, Triel, Andresy, Conflans-Sainte-Honorine et finalement Argenteuil; après quoi, tout ayant été vu en détail, on rentre à Paris en donnant volontiers rendez-vous, pour une autre fois, à l'intéressant cicerone.

Les petits volumes que publie la maison Hennuyer sous le titre générique : *Étapes d'un touriste en France* participent à la fois du guide pratique et du récit de voyage; ils sont ornés à profusion de jolies gra-

vures, de plusieurs vues panoramiques point du tout banales et de cartes fort bien faites. E.-C. La Grette.

Précis d'antiquités romaines *(Vie publique et vie privée)*, par C. Krieg, traduit sur la 3e édit., par l'abbé O. Jail, orné d'un frontispice, d'un plan de Rome ancienne et de 54 gravures. Paris, Émile Bouillon, 1892, in-8 de xxiii-475 p. — Prix : 6 fr.

L'accueil fait en Allemagne au *Précis d'antiquités romaines* de M. Krieg, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, la grande faveur dont il jouit, en rendent tout éloge superflu, et la rapidité avec laquelle se sont succédé les trois éditions qu'il compte aujourd'hui est le témoignage le plus éclatant de sa haute valeur intrinsèque. Peu de livres, en effet, réalisent d'une façon plus complète et plus heureuse les modestes prétentions de leur auteur, attestées ici par le titre lui-même. C'est aux élèves des classes supérieures de lettres qu'il s'adresse, et son but est de leur faciliter l'intelligence des textes latins. Ils y trouveront réuni et condensé dans un seul volume, et sous une forme concise et simple, mais cependant avec des détails suffisants, tout ce qu'il leur est indispensable de savoir sur les différentes branches des antiquités romaines. Chaque page révèle à elle seule la somme considérable de matériaux que M. Krieg a dû mettre en œuvre et interroger pour l'écrire. S'il a consacré, avec raison, ce nous semble, aux antiquités politiques, surtout aux magistratures sous la République, plus d'espace que ne paraît en comporter un manuel de ce genre, nul ne songera à critiquer sa méthode, pour peu que l'on réfléchisse, d'une part, que l'intelligence exacte, la lecture féconde des classiques latins n'est possible qu'autant que l'on a commencé par faire connaissance avec la vie publique des Romains, et, d'un autre côté, que l'étude de la constitution et du droit romains fournissent un excellent moyen de culture générale et font voir plus clair dans les rouages des institutions modernes. Il y a là un procédé d'initiation qui s'impose. N'oublions pas enfin que les Romains doivent une bonne part de la place qu'ils occupent dans l'histoire du monde à leur belle constitution, laquelle, par conséquent, sollicite, d'une façon toute spéciale, l'intérêt au point de vue de l'histoire de la civilisation.

Avec autant de talent que d'art et d'érudition, M. Krieg est parvenu à fondre la masse énorme des matériaux qui se sont amoncelés sur ce vaste et riche sujet, en un tout facile à embrasser d'un coup d'œil, et a, de la sorte, permis à l'élève d'en posséder une vue d'ensemble et de saisir la suite des faits, sauf à la *viva vox* du maître à compléter par des détails oraux.

Quant à la troisième édition allemande, ornée, comme les précédentes, d'illustrations qui en viennent animer le texte, en faisant revivre aux yeux l'attachante image d'un passé lointain, et enrichie d'utiles citations

de classiques, elle a, comme la seconde, fait l'objet d'une refonte consciencieuse et de nombreuses améliorations. Plusieurs paragraphes, des livres entiers même, ont subi des remaniements dans les antiquités publiques et privées. L'auteur y a, en outre, supprimé le supplément qui contenait une histoire de la littérature romaine, et abrégé nombre de passages. Mais il n'a rien retranché de ce qu'il avait antérieurement écrit sur les antiquités politiques. Enfin, il s'est efforcé, en tempérant l'aridité trop habituelle des manuels, de faire tenir à son *Précis* le milieu entre le traité didactique et le livre de lecture ou le livre à consulter. A peine est-il besoin de dire qu'il y a pleinement réussi.

En ce qui concerne le plan, il est des plus simples : après une *Introduction*, dans laquelle M. Krieg s'explique sur ce qu'il a entendu par antiquités romaines, sur la division du traité, sur les sources, sur le nom, les contrées et les premiers habitants de l'Italie, sur les origines du peuple romain, sur la fondation de Rome, sur le développement historique de la ville, sur sa description, sur ses édifices sacrés et profanes, sur ses lieux publics de divertissements pour les jeux et les bains, sur la division et la population de Rome, sur sa banlieue, enfin sur l'extension de la commune romaine, il divise ses explications en deux parties. La première, intitulée *Antiquités publiques*, se compose de six livres relatifs à la constitution, à l'administration, au droit, à la justice, à l'armée, à la religion et au culte; la seconde, réservée aux *Antiquités privées*, nous entretient, dans deux livres distincts, de la vie domestique ou vie de famille et des relations sociales.

Une bibliographie générale des principaux ouvrages français ou traduits en français, à consulter sur les antiquités romaines, se trouve placée en tête du *Précis*. Son indéniable utilité serait plus grande, si elle était un peu plus opulente et plus à jour; c'est ainsi que le *Droit public romain*, de M. P. Willems, est, depuis 1888, parvenu à sa sixième édition (il aurait fallu la mentionner, au lieu de la cinquième), et que le *Précis de droit romain* de M. C. Accarias a aujourd'hui non plus trois éditions, mais quatre (t. I, 1886; t. II, 1891). Ajoutons qu'une table alphabétique couronne l'ensemble de cet excellent travail, dont le légitime succès qu'il a obtenu en Allemagne explique la double traduction qui en a été faite en français et en italien. Chez nous, c'est M. l'abbé Jail qui s'est chargé de cette tâche, et nous ne pouvons que nous en féliciter. Le savant préfet des études de l'école Saint-Maurice de Vienne s'est, en général, borné à reproduire avec fidélité, et dans un style élégant et facile, le texte original, qu'il a respecté jusque dans sa physionomie extérieure. Ce n'est pas à dire, cependant, que l'on ne trouve pas, de ci, de là, quelques additions jugées nécessaires et plusieurs rectifications de détail, communiquées par M. Krieg lui-même.

Nous ne pouvons que remercier l'habile traducteur d'avoir contribué,

en faisant passer dans notre langue un livre qui fait autorité à l'étranger, et où se trouvent exposées, à défaut de vues nouvelles, un grand nombre de notions généralement réservées à des traités trop étendus ou trop spéciaux pour être à la portée des profanes, à rendre aussi familière et accessible à la jeunesse des écoles françaises qu'elle l'est à celle des gymnases allemands, la connaissance d'une civilisation à laquelle notre pays se rattache par tant de traditions. Aussi, ne saurions-nous trop recommander la lecture d'une œuvre qui sera consultée avec autant d'intérêt que de fruit par les professeurs, les étudiants et tous ceux qu'attire l'étude des institutions et des mœurs du passé, et qui, en France, associera désormais à son succès le nom des deux professeurs qui l'ont conçue et traduite. X.

Les Derniers Carolingiens. *Lothaire, Louis V, Charles de Lorraine (954-991)*, par Ferdinand Lot. 87e fasc. de la *Bibliothèque de l'École des hautes études*. Paris, Bouillon, 1891, in-8 de xlviii et 479 p. — Prix : 13 fr.

On doit être très reconnaissant envers M. Lot pour le courage qu'il a montré en abordant l'histoire de France de la deuxième moitié du xe siècle. Cette époque, contemporaine de la fin de la dynastie carolingienne et de l'avènement de la dynastie capétienne, est l'une des plus confuses qui puissent être soumises à la critique historique. Après avoir pris connaissance de tous les textes qui se rapportent à cette période, on se trouve perdu dans un chaos de faits qui s'enchevêtrent et se contredisent de manière à décourager le chercheur s'il n'est dominé par la curiosité de trouver une solution. — M. Lot s'est préparé à la tâche qu'il s'est imposée par des recherches préliminaires et des lectures considérables ; on peut affirmer qu'il est au courant de tout ce qui touche à sa thèse. L'ouvrage lui-même, dans sa rédaction, témoigne de ces efforts ; par moments, le labeur de l'érudit perce trop, certains détails sont multipliés aux dépens de la clarté du récit. Je crois, avec M. Lot, que « l'on ne connaît véritablement une époque que lorsqu'on sait jusqu'aux menus faits : » mais c'est là le rôle de l'auteur ; le lecteur n'a pas absolument besoin des menus faits ; il lui faut un tableau sur lequel il puisse saisir facilement le sujet principal, sans être exposé à se trouver distrait par une foule de détails accessoires. A la fin du volume, M. Lot a placé, sous forme d'appendices, plusieurs paragraphes qui sont de véritables dissertations, il aurait pu les multiplier. Les lecteurs auraient profité de son érudition et la narration aurait gagné « en couleur et en vivacité, » deux grandes qualités dans un livre français. — Pendant que je prends la liberté de soumettre quelques observations à l'auteur, je noterai encore que, dans l'introduction, il se montre décidé à écarter absolument les opinions de quelques-uns de ses devanciers qui dépassent ce qu'apprennent les sources. Dans le courant du livre, M. Lot a pu constater

combien il était difficile de ne pas céder au désir de lancer une hypothèse séduisante; dans maints passages on le surprend entraîné dans cette voie par des formules dubitatives, des *peut-être*, des *sans doute*, qui laissent le lecteur libre de lui appliquer le même traitement.

A la différence des Mérovingiens, qui disparurent sans tenter le moindre effort, tristement absorbés par les empiétements des maires du palais, les Carolingiens opposèrent une résistance qui leur fit honneur. Le dernier Carolingien qui, malgré ses droits incontestables, ne put jamais régner, était un prince presque étranger à la France, déclassé par son mariage, n'offrant aux grands ni le prestige de la force qui pouvait les soutenir, ni celui de la richesse territoriale qui lui aurait acquis des fidèles. On lui préféra le duc des Francs, qui réunissait ces deux dernières qualités.

La France de Charlemagne, à cette heure, était complètement modifiée dans sa constitution. Depuis Charles le Chauve, le Roi était le chef d'une armée de personnages auxquels il donnait ou confirmait des bénéfices en échange d'un serment de fidélité. Ces confirmations réitérées constituèrent peu à peu les fiefs héréditaires. Les fidèles, en fait, étaient devenus plus riches en territoire que le Roi lui-même; les derniers Carolingiens, « les rois de Laon, » conservaient un souvenir du patronage qui avait remplacé l'*imperium* romain, et, grâce à lui, faisaient acte de souverain dans une foule de lieux; mais leur domaine foncier était de plus en plus restreint. Au contraire, les ducs des Francs, comtes de Paris, par leurs alliances, leurs biens, leurs bénéfices, étaient en position de réunir autour d'eux de nombreux fidèles. Ajoutons qu'en présence de la situation diminuée des descendants de Charlemagne, malgré leur valeur personnelle et leur vaillance, il s'était formé un parti rêvant de rendre à l'Empire romain, représenté par les Ottons, son ancien lustre; Adalbéron, archevêque de Reims, et Gerbert en étaient les principaux chefs. Adalbéron semble avoir désiré un empereur et immédiatement au-dessous de lui un roi des Francs. C'est un détail curieux que la mauvaise grâce avec laquelle il consentit à l'association à la couronne du fils de Hugues Capet; alors que la monarchie tendait à devenir élective, l'association avait pour résultat de maintenir l'hérédité; le futur Roi, couronné du vivant de son père, recevait le serment des fidèles, et le jour où il héritait il se trouvait le remplacer tout naturellement. La formule : « Le Roi est mort, vive le Roi! » est peut-être un souvenir de cette transmission.

M. Lot est sévère pour le caractère de Hugues Capet, dont la position, très délicate, exigeait une grande diplomatie; il apprécie avec beaucoup de netteté les rôles d'Adalbéron et de Gerbert; il étudie avec sagacité tous ces personnages homonymes ou vaguement indiqués par les textes qui figurent dans ces luttes perpétuelles et passent, suivant leurs intérêts, d'un parti à l'autre.

Dans la préface que M. Giry a mise en tête du livre de M. Lot, nous voyons que cet ouvrage fait partie d'un ensemble auquel travaille un groupe d'élèves de l'École des hautes études. Il s'agit de publier un catalogue critique des rois carolingiens, à dater de Charles le Chauve, et des Annales de l'histoire pendant la période carolingienne. Le livre de M. Lot qui paraît le premier sera le dernier de cette série. Nous faisons des vœux pour que, sous la direction de M. Giry, catalogue et annales ne se fassent pas attendre trop longtemps; une œuvre entreprise par des collaborateurs tels que ceux qui en sont chargés ne peut manquer de faire faire à l'histoire des Carolingiens, encore très encombrée de difficultés, d'utiles progrès ; elle sera aussi d'un grand secours à tous ceux qui voudront y travailler eux-mêmes. A. DE BARTHÉLEMY.

Le Roman d'un royaliste sous la Révolution. Souvenirs du comte de Virieu, par le marquis COSTA DE BEAUREGARD. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de 414 p. — Prix : 7 fr. 50.

Vrai roman en effet, et triple roman : roman d'amour, roman politique et roman d'épée. Orphelin très jeune de père et de mère, élevé au fond du Dauphiné par une grand'mère rude et sévère, Henry de Virieu ne trouvait un peu de liberté qu'à Paris, auprès de la duchesse de Rohan, qui lui vouait une affection vraiment maternelle, un peu de joie qu'après son mariage, mariage d'inclination, avec Mlle de Digeon, dont le pinceau de Mme Vigée-Lebrun nous a laissé un idéal portrait. Mais malgré l'éducation claustrale de son aïeule, les théories libérales du jour l'avaient séduit, comme une grande partie de la jeune noblesse. C'était l'époque des idées généreuses et des étranges contrastes. Très catholique, Henry de Virieu se faisait franc-maçon, et il poussait la ferveur du néophyte jusqu'à assister au congrès de Wilhemsbad, où la lumière se faisait pour lui sur les desseins de ses nouveaux confrères. Première désillusion qui ne devait pas être la dernière.

Le mouvement réformateur commençait ; le comte de Virieu s'y jeta avec ardeur ; il fut avec Mounier un des chefs de la résistance du Dauphiné et de la célèbre assemblée de Vizille. La convocation des États généraux le remplit de confiance; nommé député par sa province, il partit avec enthousiasme pour Versailles et fut acclamé avec ses collègues à la fameuse procession du 4 mai. Tout était alors à la paix et au bonheur. Ce ne fut pas long ; Virieu voulait bien corriger les abus, mais non renverser la monarchie, et il ne tarda pas à s'apercevoir que les meneurs voulaient aller plus loin que lui : un jour même, chez Mme de Genlis, on lui avait fait des propositions qu'il repoussa avec horreur. Libéral quand même et vrai ibéral, il ne voulait pas plus du despotisme de la foule que du despotisme des ministres. Dès lors sa popularité s'évanouit et les femmes qui l'applaudissaient au 4 mai de-

mandaient, au 5 octobre, la tête du « petit moineau ; » c'est ainsi qu'elles l'appelaient depuis sa motion si connue de la nuit du 4 août. Dès lors aussi il consacra à la défense de la monarchie toutes les forces qu'il avait mises au service de la fondation d'un régime constitutionnel. Lui, qui n'avait jamais voulu émigrer, qui s'était même attiré par ses refus successifs la désapprobation et presque la malédiction de sa seconde mère, la duchesse de Rohan, entre en relations avec les émigrés, pour réunir en un seul faisceau tous les efforts des derniers défenseurs du trône. Fondateur du *Club des impartiaux*, il fut encore l'un des tenants du *Salon français*, dont l'action est encore assez mal connue, et l'un des agents de Madame Élisabeth dans les tentatives faites par l'héroïque princesse pour unir les Tuileries et Coblentz. Il alla même un jour trouver les princes pour introduire près d'eux un mystérieux aventurier en qui la princesse avait eu foi et dont les projets ne semblent pas encore bien éclaircis. Au 10 août, le comte de Virieu est auprès du roi ; il échappe par miracle au massacre, mais ne renonce pas encore à la lutte. Et quand Lyon, indigné contre les jacobins, se soulève contre Chalier dans un mouvement plus girondin que royaliste, Virieu est là, secondant Précy de tout son courage, malgré certaines divergences militaires et politiques, et dans la sortie suprême que tentent les défenseurs décimés de la grande ville, c'est lui qui commande l'arrière-garde, où il trouve la mort.

Grande et belle vie assurément, dont il faut lire le détail dans l'émouvant volume de M. le marquis Costa de Beauregard. Il y a là des scènes merveilleuses, des spectacles héroïques ; je ne sais rien de plus touchant que le dernier adieu de M. de Virieu à sa femme, ces admirables billets qu'il lui envoie de son poste de combat, cette chrétienne préparation à la mort. Je ne sais rien de plus attachant que le récit de la fuite de Mme de Virieu et de celle de ses enfants, grâce au zèle chaleureux, au courage sans défaillance, à la présence d'esprit de quelques pauvres servantes ; maîtres et serviteurs étaient dignes les uns des autres, et dans ces temps terribles il n'y a eu aucune épreuve, si grande fût-elle, qui ne rencontrât des dévouements à sa hauteur. C'est la consolante leçon qu'on peut tirer du beau livre de M. de Beauregard, un livre qui doit être sur toutes les tables et qui ne saurait avoir moins de succès qu'*Un homme d'autrefois*.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

La Pacification religieuse et les suspensions de traitements (1832-1892), par GEORGES PICOT, membre de l'Institut. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18 de 224 p. — Prix : 1 fr. 25.

L'intérêt et la nouveauté de cette étude, publiée en juillet dernier dans la *Revue des Deux Mondes*, consistent dans la comparaison que fait l'auteur entre l'attitude du gouvernement de 1830 à ses débuts en matière de traitements ecclésiastiques et celle du gouvernement actuel. « La

politique facile, dit-il fort bien, était la politique violente.... ; la politique malaisée, la seule qui fasse honneur aux hommes et qui assure l'avenir, était donc, alors comme toujours, la politique de modération. » Les préfets insistaient pour obtenir du ministre de l'intérieur la suspension de traitements ecclésiastiques ; le ministre répondait que « le droit de suspension ne résultait d'aucune loi ; » que, « dans l'état actuel de la législation, la retenue du mandat est une mesure extralégale. » Casimir Périer, président du conseil (c'était en 1831), n'était pas d'un autre avis ; après s'être refusé à suivre les préfets dans leurs entraînements d'arbitraire, il écrivait : « Je n'hésite pas à reconnaître qu'en droit, l'emploi d'un semblable moyen serait inadmissible. » Au général Bonnet, le ministre des cultes, M. de Montalivet, répondait (14 septembre 1831) qu' « il n'avait pas légalement le pouvoir de supprimer ou de retenir ce traitement. » En fait, il ne prononça, en onze mois, que trois suspensions, et « toutes trois, dit M. Picot, qui les cite en note, s'appliquaient à des prêtres poursuivis devant les tribunaux, arrêtés et non résidants. » Le 4 juillet 1834, M. Persil, ministre des cultes, fit dresser un tableau des traitements suspendus : il y en avait dix, dont trois touchaient deux prélats et un chanoine absents depuis 1830, et les sept autres, des prêtres gravement compromis. La loi de finances du 23 avril 1833 (art. 8) portait : « Nul ecclésiastique salarié par l'État, lorsqu'il n'exercera pas de fait dans la commune qui lui aura été désignée, ne pourra toucher son traitement. » Sous l'ancien régime, dont on s'autorise si souvent, les parlements prononçaient, il est vrai, des saisies de traitements ; mais, sauf les cas précis et prévus par les lois, le Conseil du Roi ne les laissait pas exécuter : M. Dupin, qui invoquait volontiers l'ancien régime, taisait volontiers ce détail, à moins qu'il ne l'ignorât.

A cette utile contribution à l'historique de la question, M. Picot a eu l'heureuse idée de joindre en appendice les conclusions que donna devant le Conseil d'État, en janvier 1839, M. Gauwain, alors maître des requêtes, aujourd'hui sous-gouverneur au Crédit foncier : ces conclusions, très soigneusement étudiées, étaient contraires aux prétentions du ministre des cultes.

VICTOR PIERRE.

Histoire de la ville de Gray et de ses monuments, par l'abbé GATIN et l'abbé BESSON. Nouvelle édition, revue et continuée par CH. GODARD, professeur d'histoire au collège de Gray. Gray, Eugène Perron, 1892, in-8 de XXVII-772 p., avec plans et gravures hors texte. — Prix : 10 fr.

En 1847, l'abbé Gatin, curé de Savoyeux (depuis curé d'Héricourt), et l'abbé Besson (depuis évêque de Nimes), présentaient au concours d'histoire ouvert par l'Académie de Besançon un *Mémoire historique sur Gray et sur ses monuments*, qui fut couronné, non sans avoir fait,

cependant, l'objet de solides critiques de la part du rapporteur, M. de Rotalier. Quatre ans après, en 1851, les auteurs livraient leur travail à la publicité sous le titre de : *Histoire de la ville de Gray et de ses monuments*, après lui avoir fait subir d'importantes modifications, notamment en réduisant de quatre à trois les « époques » ou divisions principales de l'ouvrage. Ces trois périodes étaient intitulées : *Époque féodale*, *Époque municipale*, *Époque commerciale*, et l'histoire de la cité s'arrêtait naturellement à l'année 1851.

Quarante et un ans plus tard, c'est-à-dire en la présente année 1892, M. Charles Godard, professeur d'histoire au collège de Gray, lequel n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Polybiblion*, a pensé fort justement qu'il convenait de reprendre en sous-œuvre la monographie des deux ecclésiastiques et de la mener jusqu'à nos jours.

M. Godard a conservé pour la nouvelle *Histoire de Gray* le plan suivi par les historiens dont il s'est fait le correcteur et le continuateur. Plan arbitraire assurément, car, ainsi que le professeur graylois le reconnaît lui-même, « il n'y a pas de séparation aussi nettement tranchée entre les périodes historiques. » Mais il a voulu ne pas « défigurer » l'œuvre de ses devanciers, scrupule qui me paraît excessif. J'eusse, pour mon compte, préféré un livre offrant plus d'unité. — Pour les premiers chapitres, M. Godard s'est borné à ajouter diverses notes à la suite de chacun d'eux. « Mais, dit-il dans son Introduction, les corrections devenaient si nombreuses et les additions si longues pour les derniers chapitres, qu'il m'a fallu les placer au bas des pages ou entre parenthèses. » Il y a bien aussi quelques suppressions, plus que compensées d'ailleurs. Il importe de signaler d'une façon particulière le très intéressant chapitre sur les mœurs au XVIe siècle dans le comté de Bourgogne (p. 253-348), dû en entier à M. Godard, ainsi que le chapitre qui résume les événements accomplis de 1860 à 1892.

Aujourd'hui paisible chef-lieu d'arrondissement de la Haute-Saône, Gray a été, avant la réunion de la Franche-Comté à la France, une place forte qui, plusieurs fois, a vu l'ennemi dans ses murs : au XVe siècle, après la mort de Charles le Téméraire, et pendant les guerres du XVIIe. C'est en 1668 que le maire Mongin, contraint de remettre à Louis XIV les clefs de la ville, lui fit cette fière déclaration, — critique à la fois des moyens employés par le grand Roi pour soumettre la province et affirmation de la vénalité de certains hauts personnages comtois : « Sire, votre conquête aurait été plus glorieuse, si elle vous eût été disputée. »

Les annales de Gray ont beaucoup d'intérêt, à quelque point de vue qu'on les envisage ; malheureusement, M. Godard, en raison, dit-il (p. 604), de sa situation dépendante, n'a pu, en ce qui touche l'administration grayloise actuelle, faire ni l'éloge ni la critique de ses actes.

C'est dommage, en vérité; car il y a là nombre de choses pitoyables à relever, notamment l'attitude de la municipalité dans la question d'enseignement.

Les notices biographiques qui terminent le volume ont été judicieusement réduites aux seuls Graylois, alors que les abbés Gatin et Besson avaient cru devoir y comprendre plusieurs personnalités qui, par leurs origines, ne tenaient pas à la cité proprement dite. Ces notices sont complétées et mises à jour. — Le présent ouvrage renferme deux grands plans, une vue de Gray au temps de Louis XIV, d'après Van der Meulen, l'attaque de Gray par le même roi, d'après Sébastien Leclerc, enfin quelques jolies vignettes reproduisant des monuments et des vieilles maisons du plus curieux aspect. On peut regretter de ne point trouver ici un plan et une vue d'ensemble de la ville moderne.

En forme de conclusion, je dirai que cette édition, de beaucoup plus complète que celle de 1851, intéressera non seulement les habitants de Gray et tous les Franc-Comtois, mais aussi les personnes, si nombreuses aujourd'hui, qui s'occupent de l'histoire particulière des provinces.

E.-C. Gaudot.

Histoire de la forêt d'Orléans, par Paul Domet, ancien conservateur des forêts. Orléans, Herluison, 1892, in-12 de xv-432 p. — Prix : 4 fr.

C'est plus qu'une monographie proprement dite, plus qu'une Histoire de la forêt d'Orléans, ce volume. C'en est aussi la description topographique, statistique et pittoresque aux diverses périodes de la monarchie française, comme des temps actuels. C'est l'histoire non seulement des vicissitudes que cette antique forêt a traversées au point de vue de la propriété et quant à l'état de végétation de ses peuplements, mais encore de son administration, des juridictions qui se la sont partagée, de la jurisprudence correctionnelle et civile qui s'est exercée à son sujet, tant à l'occasion des délits qu'elle subissait qu'à celle des droits d'usage qui y avaient été concédés et des questions de propriété qui y étaient soulevées.

L'histoire de la chasse depuis les temps celtiques jusqu'à nos jours, celle des monuments qui ont été construits à toutes les époques dans cette vaste étendue, jusques et y compris les soixante-trois modestes « maisons forestières » (logements des gardes) qu'on y compte actuellement, sont aussi comprises dans cette vaste et très complète monographie. Il va sans dire que l'histoire sylvicole proprement dite et l'histoire économique occupent dans un tel ouvrage la place qui leur convient, tandis que l'entomologie y est représentée par la description des insectes nuisibles qui hantent cette forêt, et la botanique herbacée par l'énumération des plantes réputées rares qui en tapissent le sol.

Nous parlions plus haut des vicissitudes que la forêt d'Orléans a tra-

versées. Si l'on considère, en effet, que, d'une contenance de 140,442 hectares 50 ares, qu'elle avait encore aux temps mérovingiens, elle est tombée de nos jours à 34,242 hectares 30 ares, on se rendra aisément compte des nombreux changements d'état par lesquels elle a passé. Ce qu'il en reste aujourd'hui se compose de trois grands massifs et trois ou quatre petits, formant comme autant d'îlots dans la vaste enceinte qu'elle formait autrefois au nord de la Loire, et dont la base méridionale s'étendait d'Orléans aux environs de Gien.

L'ouvrage ne comprend que huit chapitres, mais quels chapitres ! On aurait pu tout aussi bien les intituler « livres, » et dénommer « chapitres » les nombreuses subdivisions suivant lesquelles se décompose chacun d'eux.

La plus grande partie du premier est affectée à l'étude des origines celtiques de la forêt et surtout de très nombreux documents qui font connaître les changements de destination et de propriétaires comme les aliénations et défrichements dont elle a été le théâtre jusqu'à nos jours inclusivement.

Le second chapitre est plutôt topographique et climatérique.

La question administrative et de juridiction et le mode de surveillance ont singulièrement varié dans une forêt aussi ancienne, plus ancienne même que la monarchie française. C'est le sujet du troisième chapitre. On y trouve de bien curieux renseignements sur les systèmes administratifs du moyen âge, des temps qui l'ont suivi jusqu'à la Révolution française et depuis, en y comprenant le régime à jamais mémorable sous lequel nous avons l'insigne bonheur de vivre. Une part importante y est consacrée à la répression des délits et aux incendies ainsi qu'aux anciennes et modernes prescriptions édictées pour protéger les forêts contre ce danger.

L'étude historique de l'origine et des modes d'application des droits d'usage dont une forêt a été ou est grevée est, au point de vue juridique, une des plus intéressantes qui se puissent faire. Celle qui concerne la forêt d'Orléans occupe la majeure partie du chapitre IV. Le chapitre suivant se rapporte plus spécialement à la sylviculture et à l'économie forestière, tout en conservant toujours, d'ailleurs, le caractère historique. L'état des peuplements, la composition et la proportionnalité des essences aux diverses époques, les modes successifs d'exploitation et de culture et les conséquences avantageuses ou funestes qui en sont résultées, voilà pour le côté cultural. Au côté économique se rattachent la vente et le débit des bois avec les débouchés, ainsi que les prix aux différents siècles, les produits en matière et en argent depuis le XIIIe jusqu'en 1890.

La viabilité est un facteur de haute importance dans l'économie d'une forêt. Notre auteur a recherché les traces de celle de la forêt d'Orléans

dès les temps celtiques et à l'époque gallo-romaine, pour la poursuivre jusqu'aux chemins de fer contemporains, dont trois lignes la traversent de part en part, sans en compter trois autres qui la côtoient immédiatement ou à quelque distance, à l'ouest, au sud et à l'est. C'est là, avec la description des croix, tumuli, anciens châteaux, abbayes et autres monuments dont on retrouve plus ou moins les restes, le sujet du sixième chapitre. L'histoire de la chasse, de son exercice, de sa législation, en commençant aux temps préceltiques (où il n'était certes pas question de législation), continuant par les Celtes, les Romains et les Francs, les rois de France, la Révolution, et se terminant au temps actuel, compose le chapitre septième, avec un appendice concernant les insectes nuisibles.

Enfin le récit des événements de l'histoire générale qui ont eu la forêt d'Orléans pour théâtre, celui des légendes, puis, pour terminer, des pures fables auxquelles ont donné lieu tel site, tel rond-point, telle construction, composent le dernier chapitre, le plus amusant à lire, sinon le plus intéressant en soi. Le dernier récit, celui qui clôt le volume, est l'histoire du *Violoneux du diable*, un pauvre bûcheron englobé malgré lui dans une sarabande infernale, où il est forcé d'user de son savoir-faire sur le violon pour faire danser diables et sorcières, et où il finit par mettre en fuite la bande immonde, en lui jouant l'air du *Pange lingua*. C'est par ce conte fantastique que se termine la lecture de l'*Histoire de la forêt d'Orléans*. C. DE KIRWAN.

Rouget de Lisle, *son œuvre, sa vie*, par JULIEN TIERSOT. Paris, Ch. Delagrave, 1892, in-18 de XXII-435 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Rouget de Lisle, *sa vie, ses œuvres, la Marseillaise*, par ALFRED LECONTE, député. Préface de M. Victor Poupin, député. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1892, in-18 de XX-303 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

MM. Julien Tiersot et Alfred Leconte, après beaucoup d'autres, ont jugé à propos d'attirer l'attention sur une figure assez peu connue du grand public, laquelle, certainement, ne gagnera rien à se voir mieux éclairée par la lumière vive, mais assez crue, que projette sur elle M. Tiersot et par les rayons de la lanterne sourde de M. Leconte. — Cette figure est celle de Rouget de Lisle, l'auteur de la *Marseillaise*. Les deux auteurs l'ont, chacun à leur manière, envisagée de façon surtout à glorifier la Révolution.

Rouget de Lisle s'appelait tout simplement Rouget : nom prédestiné, vraiment. Le nom ajouté *de Lisle* appartenait à son grand-père. M. Tiersot a établi ce fait de la plus indiscutable façon. Donc, Rouget naquit à Lons-le-Saunier le 17 mai 1760. Entré à l'École militaire à l'âge de seize ans, il en sortit en 1782. Neuf ans plus tard, en 1791, il tenait

garnison à Strasbourg comme capitaine au corps du génie, et c'est là que, dans la nuit du 25 au 26 avril 1792, le « nouveau Tyrtée, » sortant de vider force bouteilles chez le maire Dietrich, mit au monde cette *Marseillaise,* si acclamée par les uns et si maudite par les autres.

Ce qui paraîtra peut-être étrange à plusieurs, c'est que le capitaine Rouget n'était nullement « un sans-culotte. » Il avait déjà, cependant, composé la *Marseillaise* lorsque le 25 août 1792, il protesta vivement, en présence de Carnot, contre les sanglants événements du 10 août qu'il n'hésita pas à qualifier de « catastrophe. » Suspendu de son emploi pour ce fait, il y fut réintégré deux mois plus tard, après amende honorable, bien entendu, ce qui ne l'empêcha pas, certain jour, d'être enfermé dans la prison de Saint-Germain comme suspect. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il oscille et vacille dans ses opinions, ou, si l'on préfère, dans sa ligne de conduite, — toujours maladroitement, du reste, — tant et si bien que, ayant cessé de figurer depuis longtemps sur les cadres de l'armée, il tente, mais bien inutilement, de s'attacher à la fortune de Bonaparte, premier Consul, dont il aspire à devenir « le barde. »

Même écrite par des auteurs sympathiques à leur « héros, » l'histoire de Rouget est lamentable à tous les points de vue. Pour achever, d'ailleurs, de discréditer le pauvre hère que M. Leconte et son préfacier écrasent de l'épithète malencontreuse de « grand homme, » il ne lui manquait plus, dans l'extrême détresse de ses derniers jours, que d'être secouru par un roi, c'est-à-dire par un « tyran, » un « despote sanguinaire. » Louis-Philippe, en effet, lui octroya une pension dont les douceurs l'arrachèrent à l'idée fixe du suicide qui, en sa misère noire, le hantait. Rouget mourut à Choisy, le 26 juin 1836.

Deux mots à présent sur la *Marseillaise*. Aussi universellement connue que son auteur est ignoré, chantée aux armées en 1792, c'est vrai, mais hurlée aussi autour des échafauds de la Terreur, elle est restée, en dépit de son étiquette officielle française, comme le signe de ralliement de la révolution sociale internationale. — On a beaucoup discuté, disserté sur la paternité de l'hymne. On a laissé au poète médiocre à peu près tous ses mauvais vers ; mais on a successivement fait honneur de la musique à Navoigille, à Reichardt, à Alexandre Boucher, etc., et cela sans preuves suffisantes. Il convient de rappeler en outre qu'en ces derniers temps (1886), M. Arthur Loth, dans un travail fort remarquable : *Le Chant de la Marseillaise*, *son véritable auteur*, avait cru pouvoir, et non sans motifs, l'attribuer à Grisons, maître de chapelle à Saint-Omer. Mais M. Tiersot a péremptoirement démontré, et, paraît-il, M. Loth a reconnu, que la partition d'oratorio produite par lui comme originale n'était qu'une simple copie, — dont il est impossible de fixer la date certaine : ce qui amène M. Tiersot à des considérations savantes et assez

concluantes pour lui laisser le dernier mot dans la question. Donc, Rouget est bien, — jusqu'à ce qu'on lui oppose quelque nouveau gêneur, — l'auteur de la *Marseillaise* (paroles et musique). Somme toute, maigre butin pour être sacré « grand homme » et avoir un monument à la fois où l'on est né et où l'on est mort ! Peut-être objectera-t-on que Rouget a écrit d'autres hymnes, des poésies, des pièces de théâtre ; mais tout cela est inconnu, oublié ou parfaitement dédaigné.

Je ne terminerai pas sans complimenter sincèrement MM. Tiersot et Leconte de l'idée lumineuse qu'ils ont eue de dédier leurs biographies — très intéressantes, je le proclame, malgré le parti pris des écrivains et les tristesses du sujet, — le premier « à Monsieur Carnot, » le second « à Monsieur Léon Bourgeois, député, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts. » Toutefois, je prendrai licence de faire cette observation que, depuis qu'en France on est débarrassé des « tyrans, » il semblait passé de mode, parmi les auteurs sérieux, de bombarder des dédicaces à l'adresse des puissants du jour.

Mais alors, le grincheux a raison : « Plus ça change, plus c'est la même chose ! » — Quant au soussigné, qui se pique d'avoir bon caractère, il se gardera bien de se fâcher ; il se contentera de sourire et, en réminiscence de l'opérette que vous savez, de fredonner :

C'était pas la peine, assurément,
De changer de gouvernement.

C. DE VELOTTE.

BULLETIN

La Méthode dans l'étude et dans le travail intellectuel. *L'Art d'étudier et de lire avec profit. Comment on prépare un examen*, par GUYOT-DAUBÈS. Paris, P. Guyot, 1891, in-18 de 252 p. — Prix : 3 fr.

M. Guyot-Daubès est connu par un certain nombre de petits volumes qui composent ce qu'il a appelé : *Bibliothèque d'éducation attrayante.* Titre heureux et exact. Le *Polybiblion* a eu déjà l'occasion de présenter à ses lecteurs *l'Art de classer les notes et de garder le fruit de ses lectures et de ses travaux* (Voir t. LXI, p. 463). Aujourd'hui, il convient de signaler *la Méthode dans l'étude*, qui renferme des conseils excellents pour la plupart, et dont certains hommes faits pourront tirer presque autant de profit que les jeunes gens. Les meilleurs chapitres de ce travail me paraissent être ceux ayant trait aux leçons de choses et à l'enseignement par l'image. Toutefois j'ai lu avec le plus grand intérêt ce que dit M. Guyot-Daubès sur la valeur du temps et l'amour du travail. Ce volume sera utile à tous les âges.

E.-C. LA GRETTE.

Formules photographiques, par ABEL HUGUET. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-12 de 174 p. — Prix : 3 fr.

Cet ouvrage ne s'adresse pas aux commençants : son but est de donner à

l'amateur déjà expérimenté et capable d'apprécier la qualité des images photographiques, les moyens pratiques d'arriver au résultat désiré.

Les formules relatives à l'optique et à la chimie photographique, dont il est composé, remplissent ce but en formant un ensemble de renseignements aussi difficiles à chercher à leur source ou à trouver soi-même que pénibles à retenir. Ces renseignements font connaître les propriétés des objectifs photographiques, celles des sources lumineuses, ainsi que leur action sur les couches sensibles, la nomenclature photographique, les diverses manières de préparer, révéler, fixer, renforcer, réduire, orthochromatiser les plaques sensibles, tout ce qui concerne la photocopie sur albumine, gélatino-chlorure ou bromure d'argent, fer, platine, urane, etc.; en appendice, diverses formules de vernissage. Les meilleurs procédés employés actuellement sont tous « formulés » dans cet ouvrage, appelé à rendre de vrais services aux amateurs sérieux. CH. D'A.

Le Livre de tous. — Le Soldat français, aujourd'hui-demain, par J. S. G. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-12 de 540 p. — Prix : 4 fr. 50.

Le livre dont nous donnons ici le titre est à la fois un petit traité de morale en actions et un cours élémentaire d'administration, de législation, d'organisation militaires, dans lesquels le soldat trouvera en même temps, clairement expliqués, ses droits, ses devoirs, ses devoirs militaires et ses devoirs moraux. En posant en principe, à la première page de son manuel, que le bon soldat « résiste à ses mauvaises passions comme à ses plus mortels ennemis, qu'il croit en Dieu, l'adore et le sert avec respect, » l'auteur a voulu que l'on fût éclairé tout d'abord sur l'esprit de son livre. Toute la première partie est consacrée à démontrer, par des exemples empruntés à notre histoire militaire, que la religion est le meilleur élément du patriotisme, qu'à vrai dire, il n'en existe pas sans elle. Il enseigne le mérite de l'obéissance, la nécessité de la discipline, la satisfaction provenant du devoir rempli. Tout cela, comme nous le disions, est démontré, non point dans des maximes exposées didactiquement, mais par des exemples vécus, bien autrement probants. La deuxième partie, dans laquelle l'auteur expose à grands traits les lignes principales de notre organisation militaire, est aussi intéressante, surtout aussi instructive que la première.

La tâche éducatrice de nos officiers serait bien simplifiée si un tel manuel était répandu à profusion et mis, chaque année, entre les mains des cent cinquante mille jeunes gens qui viennent faire sous les drapeaux l'apprentissage du service militaire. Il convient donc de le vulgariser le plus possible, car il peut rendre certainement de grands services au point de vue du dressage moral, intellectuel et même technique de notre soldat. C'est à ce titre que nous le recommandons tout spécialement aux lecteurs du *Polybiblion*. ARTHUR DE GANNIERS.

Mademoiselle Rondecuir, par HENRI BOSSANE. 2e édition. Paris, L. Labbé, 1892, in-16 de 218 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il semble vraiment que ce petit livre ne soit pas une simple fantaisie littéraire : le « vécu » y transparaît. En homme qui a bien observé son monde, l'auteur promène sa lanterne sous le nez de toute une série de personnages, plus nombreux qu'on ne le croit parmi l'estimable gent bureaucratique. M. Bossane a découvert ses types dans l'administration des

postes et télégraphes. Il nous présente donc une famille de postiers composée du père, — un inspecteur du département de « Scarpe-et-Durance, » qu'il affuble des jolis nom et prénom de Rondecuir (Cincinnatus), — de la femme dudit Rondecuir et de leur fille Sapho (!). Plus ou moins, le littérateur incompris Rondecuir et la muse Sapho apparaissent là comme des produits fin de siècle, — toqués ou névrosés; — seule, la mère, une digne femme, conserve le sens commun, mais son influence est nulle. Les mésaventures de cette famille, qui, un vilain jour, rencontre le fossé au bout duquel elle exécute une culbute pitoyable, ont inspiré à l'écrivain des pages comiques ou navrantes, écrites avec talent. Moins atteinte que son père au point de vue cérébral, et instruite par le malheur, Sapho renonce bientôt à chevaucher sur Pégase à travers les nues et se contente de devenir bonne postière et excellente mère de famille — ce qui me semble profondément sage.

A ceux qui, dédaignant les devoirs professionnels, rêvent de « conquester » la « Ville-Lumière » à la pointe d'une plume quelconque, je recommanderai cette lecture. Absorbée à temps, elle équivaudra à une douche réfrigérante et salutaire. E.-C. La Grette.

Boileau, par Paul Morillot, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble. Paris, Lecène et Oudin, in-8 de 236 p. — Prix : 1 fr. 50.

Encore un *Boileau*. Depuis un an, les ouvrages se multiplient sur le « législateur du Parnasse; » il y a quelque temps, c'était le *Boileau* de M. G. Lanson qui prenait place dans la collection des *Grands Écrivains français;* aujourd'hui, c'est celui de M. Paul Morillot qui vient enrichir les *Classiques populaires*. C'est un bon livre. En voici la division, qui a le double mérite d'être très nette et d'embrasser tout le sujet : 1° *Vie de Boileau ; l'homme ; son caractère ;* 2° *La Satire;* 3° *La Doctrine ;* 4° *Boileau poète;* enfin la conclusion. L'étude sur *la Doctrine*, c'est-à-dire la partie positive de l'œuvre de Boileau, est tout à fait remarquable. Ce qu'il a voulu et ce qu'il a fait est analysé avec une rare précision. Il y a des réserves, c'est tout naturel, mais parfaitement justifiées, personne n'acceptant plus aujourd'hui le système entier de Boileau. Boileau lui-même n'en voudrait pas. Mais à côté des parties caduques, il y a des parties vraiment immortelles. Les faire valoir, comme s'y emploie M. Morillot, c'est rendre un éminent service au bon goût.

P. Talon.

Fénelon, par Paul Janet, de l'Institut. Paris, Hachette, 1892, in-12 de 206 p. — Prix : 2 fr. (*Les Grands Écrivains français.*)

C'est à M. Paul Janet qu'est échu l'honneur d'écrire, pour la collection des *Grands Écrivains français*, la biographie de Fénelon. Elle est intéressante et complète. En onze chapitres, l'auteur nous parle de la *Jeunesse de Fénelon*, de l'*Éducation des filles*, de *Fénelon précepteur du duc de Bourgogne*, de *Fénelon et Mme Guyon*, de *Bossuet et Fénelon*, de *Fénelon directeur des consciences*, de *Télémaque*, de la *Politique de Fénelon*, de *Fénelon philosophe*, de *Fénelon critique littéraire*, enfin de *Fénelon à Cambrai*. Il termine par une notice bibliographique. On le voit, rien d'essentiel n'est oublié. Mais le livre, dans son ensemble, apparaît un peu vieillot et poncif et teinté par endroits d'une forte couche de prudhommesquerie. De plus, M. Janet tient trop peu de compte des derniers travaux dont Fénelon a été l'objet, et qui ont un peu modifié sa physionomie traditionnelle, jolie, mais fade comme un pastel de légende. Il y a bien, de ci, de là, quelques notes qui montrent

que M. Janet a lu ces travaux, mais qu'ils n'ont guère changé l'aspect sous lequel Fénelon lui était apparu au temps de sa jeunesse. Or, comme tout le monde sait que cette jeunesse est loin, personne ne s'étonnera que ses idées aient quelques rides. C'est tout de même un aimable vieillard, et il a fait un aimable livre. P. Talon.

Impressions de théâtre, par Jules Lemaître (Sixième série). Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-18 de 392 p. — Prix : 3 fr. 50.

Toutes les fois que paraît un nouveau volume de M. Jules Lemaître, la critique presque entière se pâme et se récrie : Quel homme ! quelle intelligence ! Peu s'en faut qu'elle n'ajoute : Quel dentiste ! Je ne partage pas du tout cet enthousiasme ridicule, et je trouve tout simplement que de volume en volume les ouvrages de M. Jules Lemaître offrent de moins en moins d'intérêt. C'est toujours brillant, parfois ingénieux encore, mais de plus en plus superficiel et creux, tout au plus de nature à satisfaire la curiosité des oisifs. Chose plus grave, M. Lemaître devient banal, très banal, et plusieurs de ses articles me font entrevoir un Joseph Prudhomme fin de siècle, qui, à vrai dire, ne m'étonne pas. Il penchait de ce côté, il y versera bientôt. Oui, toutes ces variations sur la *Visite de noces*, *comédie chrétienne*, sur la fête nationale du 14 juillet et l'absence de drapeaux dans les quartiers bien habités, dont la tristesse fait presque couler des larmes au bon M. Lemaître, ces méditations bouddhistes imitées de M. Renan ou autres funistes de son école, tout cela est terriblement banal et M. Lemaître ferait bien, s'il veut conserver la vogue, de trouver autre chose. Il y a d'ailleurs quelques bons articles dans ce livre, où heureusement le chroniqueur fantaisiste s'oublie pour faire place au lettré délicat et au savant professeur : mais cela devient rare, et je conseille aux lecteurs de se hâter s'ils veulent encore goûter de ce Lemaître d'autrefois, du Lemaître de derrière les fagots : bientôt il n'en restera plus. C'est dommage. P. Talon.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Trois membres de l'Académie française qui disparaissent dans le même mois d'octobre ! Jamais, de mémoire d'académicien, paraît-il, cela ne s'était vu. Après M. E. Renan, M. X. Marmier ; après M. X. Marmier, M. C. Rousset. Aussi est-ce bien le cas de rappeler le vers de Malherbe :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.

Parlons d'abord de M. Xavier Marmier, de nous plus particulièrement connu, et qui, en 1885, a fait, au Salon bibliographique, une très intéressante conférence sur *Un village d'autrefois*. Né à Pontarlier (Doubs), le 24 juin 1809, M. Marmier est mort à Paris, le 11 octobre dernier. En littérature, il a débuté dans un journal de Besançon. A peine majeur, en 1830, il excursionne en Suisse et en Hollande, visite l'Allemagne en 1832 et 1833, puis diverses régions du nord de l'Europe de 1836 à 1838. En 1839, il est nommé professeur de littérature à Rennes, poste qu'au bout d'un an il quitte pour l'emploi de bibliothécaire au ministère de l'instruction publique. On le retrouve parcourant la Russie en 1842, l'Orient en 1845 et l'Algérie l'année suivante, époque de sa nomination comme conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. L'infatigable voyageur se repose quelque temps pour, en

1849, étudier l'Amérique du Nord et, trois ans plus tard, les pays avoisinant l'Adriatique. M. Xavier Marmier avait été élu, dès le 19 mai 1870, à l'Académie française, en remplacement de M. de Pongerville; mais la guerre et l'invasion qui survinrent firent ajourner sa réception, qui n'eut lieu que le 7 décembre 1871. Il convient aussi de noter que M. Marmier était membre des Académies de Québec et de Besançon. — Voici la liste à peu près complète des ouvrages publiés par M. Xavier Marmier : *Esquisses poétiques* (1830); *Feuilles volantes, souvenirs d'Allemagne*, poésies (1833, in-8); — *Pierre, ou les Suites de l'ignorance*, trad. de l'allemand (1833; 2e éd., 1845, in-18); — *Paraboles de Krummacher* (1833-1837, 2 vol. in-12); — *Études sur Gœthe* (1835, in-8); — *L'Ami des petits enfants*, trad. du hollandais (1re éd., 1836; 2e éd., 1845, in-12); — *Lettres sur l'Islande et Poésies* (1837; 4e éd., 1855, in-12); — *Langue et littérature islandaises* (1838, in-8); — *Histoire de l'Islande depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (1838, in-8); — *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède* (1839, in-8); — *Lettres sur le Nord. Danemark, Suède, Norwège, Laponie, Spitzberg* (1840; 5e éd., 1847, 2 vol. in-12); — *Souvenirs de voyages et Traditions populaires. France, Allemagne, Suède, Finlande* (1841, in-12); — *Chants populaires du Nord.* Traduction (1842, in-12); — *Lettres sur la Hollande* (1842, in-12); — *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne* (1843, 2 vol. in-12; 2e éd., 1851, in-12); — *Poésies d'un voyageur* (1844, in-12); — *Voyage de la commission scientifique du Nord* (1844, 2 vol. in-8); — *Nouveaux Souvenirs de voyage. Franche-Comté* (1845, in-12; 2e éd. revue et augmentée, sous le titre: *En Franche-Comté, histoires et paysages*, 1884, in-8); — *Du Rhin au Nil. Tyrol, Hongrie, provinces danubiennes, Syrie, Palestine, Égypte. Souvenirs de voyage* (1846, in-12); — *Nouvelles allemandes* (1847, in-12); — *Lettres sur l'Algérie* (1847, in-12); — *Les Ames en peine, contes d'un voyageur* (1851; 2e éd., 1875, in-12); — *Lettres sur l'Amérique* (1851, 2 vol. in-12); — *Les Voyageurs nouveaux* (1852, 3 vol. in-12); — *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro* (1854; 2e éd., 1884, 2 vol. in-12); — *Du Danube au Caucase. Voyages et littérature* (1854, in-12); — *Les Perce-Neige, nouvelles du nord.* Traduction (1854, in-12); — *Nouvelles danoises.* Traduction (1855, in-16); — *Au bord de la Néva, contes russes.* Traduction (1856, in-12); — *Un Été au bord de la Baltique et de la mer du Nord* (1856, in-12); — *Les Quatre âges, scènes du foyer* (1857, in-12); — *Les Drames intimes, contes russes* (1857, in-12); — *Voyage pittoresque en Allemagne, partie méridionale* (1858, gr. in-8); — *Les Fiancés du Spitzberg* (1858; 2e éd., 1863, in-12); — *La Forêt-Noire* (1858, in-8); — *Voyage pittoresque en Allemagne, partie septentrionale* (1859, gr. in-8); — *En Amérique et en Europe* (1860, in-12); — *Gazida* (1860, in-12); — *Histoires allemandes et scandinaves* (1860, in-12); — *Voyage en Suisse* (1861, gr. in-8); — *Voyages et littérature* (1862, in-12); — *Hélène et Suzanne* (1862, in-12); — *En Alsace. L'Avare et son trésor* (1863, in-12); — *En chemin de fer, nouvelles de l'est et de l'ouest.* Traduction (1864; 2e éd., 1869, in-12; 3e éd., 1876, sous le titre: *Les Sentiers périlleux, contes et nouvelles*); — *Les Mémoires d'un orphelin* (1864, in-12); — *Le Roman d'un héritier* (1864, in-12); — *Sous les sapins, nouvelles du Nord.* Traduction (1865, in-12); — *Histoire d'un pauvre musicien (1770-1793)* (1866, in-12); — *Souvenirs d'un voyageur. En Amérique, en Allemagne, en Danemark, en Norwège* (1867; 2e éd., 1886, in-12); — *De l'Est à l'Ouest, voyages et littérature* (1867, in-12); — *Les Drames du cœur. Le Tentateur; Cimarosa; Anne-Marie* (1868, in-12); — *Les Hasards de la vie, contes et nouvelles* (1868, in-12); — *Les Voyages de Nils à la recherche de l'idéal* (1869, in-12); — *L'Arbre de Noël, contes et légendes* (1871, in-12); — *Nouvelles danoises.* Traduction (1871, in-12); — *Impressions et souvenirs d'un*

voyageur chrétien (1873, in-8) ; — *Discours de réception prononcé à l'Académie française le 7 décembre 1871 et Réponse de M. Cuvillier-Fleury* (1871, in-8); — *Robert Bruce. Comment on reconquiert un royaume* (1873, in-12) ; — *Réponse au discours de M. de Viel-Castel à sa réception à l'Académie française le 27 novembre 1873* (1873, in-8) ; — *Les États-Unis et le Canada* (1874, gr. in-8) ; — *Récits américains* (1874, in-8) ; — *Trois jours de la vie d'une reine* (1874, in-12) ; — *En pays lointain* (1876, in-12) ; — *La Vie dans la maison* (1876, in-12) ; — *La Maison* (1876 ; 2e éd., 1888, in-8) ; — *Les Hasards de la vie, contes et nouvelles.* Traduction (1878, in-12); — *Nouveaux Récits de voyage* (1879, in-12) ; — *Antonia (1845)*, nouvelle historique imitée de l'anglais (1880, in-32) ; — *Contes populaires de différents pays.* Traduction (1880, in-12) ; — *Lettres sur l'Amérique* (1881, 2 vol. in-12) ; — *Légendes des plantes et des oiseaux* (1882, in-12) ; — *Nouvelles du Nord*, traduites du russe, du suédois, du danois, de l'allemand et de l'anglais (1882, in-12) ; — *Les Perce-Neige, nouvelles du Nord.* Traduction (1883, in-12) ; — *A la maison, études et souvenirs* (1883, in-12) ; — *Le Succès par la persévérance* (1884, in-8) ; — *A la ville et à la campagne*, nouvelles traduites de l'anglais, du danois, du suédois et de l'allemand (1885, in-12) ; — *Passé et présent, récit de voyages* (1885, in-12) ; — *Voyages et littérature* (1888, in-12) ; — *Contes populaires de différents pays, 2e série.* Traduction (1888, in-12) ; — *Contes russes.* Traduction (1889, in-12) ; — *A travers les tropiques* (1889, in-12) ; — *Prose et vers (1836-1886)* (1890, in-18) ; — *Au Sud et au Nord* (1890, in-12) ; — *Contes des grand'mères* (1891, gr. in-8) ; — *Histoires russes. Lioudmila.* Traduction (1891, in-18) ; — *En divers pays* (1892, gr. in-8). — M. X. Marmier a donné aussi des traductions estimées d'œuvres étrangères, entre autres : *Hermann et Dorothée*, de Schiller ; le *Théâtre*, du même ; les *Contes fantastiques*, d'Hoffmann ; les *Drames et Poésies*, de Longfellow, et *Enoch Arden*, de Tennyson. Ajoutons qu'il a collaboré à de nombreux périodiques, tels que la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris*, la *France littéraire*, la *Revue britannique*, la *Revue germanique*, ainsi qu'à plusieurs revues franc-comtoises. — Le testament de M. Xavier Marmier, rendu public, comporte divers legs, parmi lesquels nous citerons : 1° un legs de 30,000 fr. à l'Académie française pour « donner chaque année un témoignage de sympathie à un écrivain, homme ou femme, dans une situation difficile ; » 2° à l'Académie de Besançon, un legs de 10,000 fr., « dont la rente sera employée à donner chaque année une médaille en or à l'auteur d'une étude sur la Franche-Comté ; » 3° un legs de 1,000 fr. — qui, on peut le dire, a défrayé, plusieurs jours durant, toute la presse parisienne — aux bouquinistes des quais de Paris, rive gauche de la Seine, « pour faire ensemble un bon dîner. » On sait que M. Marmier était l'un des plus intrépides bouquineurs de la capitale : ce qui explique ce legs original.

— Le nom de M. Ernest Renan est bien plus fameux que celui de M. Xavier Marmier. Depuis la publication scandaleuse de la *Vie de Jésus*, qui lui a valu les acclamations des ennemis de la foi chrétienne et le mépris non seulement des catholiques, mais même de beaucoup d'honnêtes gens, l'on a trop écrit sur son compte, il a trop mis sa personne en évidence et l'on a pris trop de soin de l'entourer de gloire pour qu'il soit utile d'en parler longuement à nos lecteurs. Aucun, parmi eux, n'ignore et son éducation à Tréguier, entre les mains de prêtres dont il a lui-même toujours fait l'éloge, ni son passage au séminaire de Saint-Sulpice, ni cette rupture qui l'eut bientôt jeté dans l'apostasie, ni la lutte que souleva la *Vie de Jésus*, ni la ténacité haineuse avec laquelle il a poursuivi jusqu'à sa mort l'œuvre commencée alors, ni les publications grivoises par lesquelles il a charmé les

loisirs de sa vieillesse, ni les honneurs dont on l'a comblé pendant sa vie et dont on le poursuit jusqu'après sa mort. L'on s'étonnera, à bon droit, de voir des journaux catholiques comme le *Monde* lui décerner d'étranges compliments. Que M. Renan ait eu du talent, on ne le lui contestera guère, encore que ses mérites d'écrivain aient été singulièrement grossis. Qu'il ait eu de l'érudition, ses ouvrages en font preuve ; mais nous croyons être strictement impartial, en disant que cet académicien a été un déplorable historien, animé d'une mauvaise foi insigne, et un corrupteur digne d'être compté au nombre des pires malfaiteurs littéraires de notre siècle. Les principales publications de M. Renan sont : *Éclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque* (1849, in-8) ; — *De philosophia peripatetica apud Syros, commentatio historica* (1852), in-8 ; — *Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques et en particulier sur leur tendance au monothéisme* (1859, in-8) ; — *Averroès et l'averroïsme, essai historique* (1860, in-8) ; — *Le Cantique des cantiques* (traduit de l'hébreu) (1860, in-8) ; — *Essais de morale et de critique* (1860, in-8) ; — *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation* (1862, in-8) ; — *La Chaire d'hébreu au Collège de France* (1863, in-8) ; — *Études d'histoire religieuse* (1863, in-8) ; — *De l'Origine du langage* (1863, in-8) ; — *Histoire des origines du christianisme* (1863-1873, 4 vol. in-8) ; — *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques* (1864, in-8) ; — *Jésus* (1864, in-12) ; — *Trois inscriptions phéniciennes trouvées à Oumm-el-Awamid* (1864, in-8) ; — *Étude sur Lamennais. Le livre du peuple. Du Passé et de l'Avenir du peuple* (1865, in-12) ; — *Le Livre de Job,* traduit de l'hébreu (1865, in-8) ; — *Mission de Phénicie* (1865) ; — *Les Apôtres* (1866, in-8) ; — *Nouvelles observations d'épigraphie hébraïque* (1867, in-8) ; — *Sur les Inscriptions hébraïques des synagogues de Cafr-Bereim en Galilée* (1867, in-8) ; — *La Vie de Jésus* (1867, in-8) ; — *Questions contemporaines* (1868, in-8) ; — *La Part de la famille et de l'État dans l'éducation* (1869, in-12) ; — *Saint Paul* (1869, in-8) ; — *La Monarchie constitutionnelle en France* (1870, in-12) ; — *La Réforme intellectuelle et morale* (1871, in-8) ; — *Pierre Du Bois, légiste* (1873, in-4) ; — *L'Antéchrist.* (1873, in-8) ; — *Dialogues et fragments philosophiques* (1876, in-8) ; — *Spinoza* (1877, in-8) ; — *Caliban* (1878, in-8) ; — *Mélanges d'histoire et de voyages* (1878, in-8) ; — *Discours de M. Renan, prononcé le jour de sa réception à l'Académie française, le 3 avril 1879* (1879, in-8) ; — *L'Église chrétienne* (1879, in-8) ; — *Lettre à un ami d'Allemagne* (1879, in-8) ; — *Conférences d'Angleterre. Rome et le christianisme* (1880, in-12) ; — *L'Eau de Jouvence,* suite de *Caliban* (1880, in-8) ; — *L'Ecclésiaste,* traduit de l'hébreu (1881, in-8) ; — *Marc-Aurèle et la Fin du monde antique* (1881, in-8) ; — *Qu'est-ce qu'une nation?* conférence faite en Sorbonne le 11 mars 1882 (1882, in-8) ; — *L'Islamisme et la Science,* conférence faite à la Sorbonne le 29 mars 1883 (1883, in-8) ; — *Le Judaïsme et le christianisme comme race et comme religion,* conférence faite au cercle Saint-Simon le 27 janvier 1883 (1883, in-8) ; — *Le Judaïsme et le christianisme, identité originelle et séparation graduelle,* conférence faite à la Société des études juives le 26 mai 1883 (1883, in-8) ; — *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883, in-8) ; — *Nouvelles Études d'histoire religieuse* (1884, in-8) ; — *Le Prêtre de Némi* (1885, in-8) ; — *Dialogues des morts* (1886, in-18) ; — *L'Abbesse de Jouarre* (1887, in-8) ; — *Discours et conférences* (1887, in-8) ; — *Histoire du peuple d'Israël* (1888-1889, 2 vol. in-8) ; — *Drames philosophiques* (1888, in-8) ; — *Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française le 21 février 1889* (1889, in-4) ; — *L'Avenir de la science. Pensées de 1848* (1890, in-8) ; — *Pages choisies à l'usage des lycées et des écoles* (1890, in-18).

— M. Camille Rousset est mort chrétiennement le 19 octobre. Il était né à Paris le 15 février 1821. Après de brillantes études, il entra dans l'Université, où il resta jusqu'en 1864, date à laquelle il fut nommé historiographe du ministère de la guerre et conservateur de la bibliothèque de ce ministère. Ce poste lui facilita l'étude des questions d'histoire militaire où il s'était déjà distingué par son excellente *Histoire de Louvois*, le meilleur de ses ouvrages. Ce travail lui valut le grand prix Gobert, de l'Académie française, où il ne tarda pas à prendre le fauteuil de Prévost-Paradol (1870). Son *Histoire de la guerre de Crimée* est également importante; son dernier ouvrage sur la *Conquête de l'Algérie* est moins estimé. Voici la liste des publications dues à ce consciencieux historien : *Précis de l'histoire de la Révolution et de l'Empire. France et Europe. 1789-1814. 1re partie. Assemblée constituante. Assemblée législative. Convention. Directoire* (1849, in-8); — *La Grande Charte, ou l'Établissement du régime constitutionnel en Angleterre* (1853, in-16); — *Histoire de Louvois et de son administration politique et littéraire* (1864, 4 vol. in-8); — *Correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles* (publiée par M. Rousset) (1865, 2 vol. in-8); — *Le Comte de Gisors, 1752-1758* (1868, in-8); — *Les Volontaires. 1791-1794* (1870, in-8); — *La Grande Armée de 1813* (1871, in-12); — *Discours de réception à l'Académie française* (1872, in-8); — *Histoire de la guerre de Crimée* (1877, 2 vol. in-8); — *La Conquête d'Alger* (1879, in-8); — *Un ministre de la Restauration, le marquis de Clermont-Tonnerre* (1885, in-8); — *La Conquête de l'Algérie* (1889, in-8).

— M. Joseph-Alfred-Xavier Michiels, bibliothécaire de l'École des beaux-arts, est mort à Paris le 28 octobre. Né à Rome en 1813, d'un père hollandais, mais d'une mère française, il ne tarda pas à être amené en France, où il fit ses études au lycée Saint-Louis. C'est à la suite d'un voyage en Allemagne qu'il se jeta dans la littérature, où il débuta en livrant au public le résultat des études qu'il avait faites sur ce pays. Un séjour en Belgique lui permit de composer cette *Histoire de la peinture flamande et hollandaise*, qui, des quatre volumes que comprenait la première édition (1845), est montée à dix dans la troisième (1865-1876), et qui, malgré les polémiques qu'elle suscita, reste un des principaux ouvrages de M. Michiels. L'histoire des arts ne fut pas seule, du reste, à l'attirer; et les études qu'il a consacrées à l'histoire secrète du gouvernement autrichien et à la politique suivie par ce pays forment une partie importante de son œuvre. Les principales publications sorties de sa plume sont les suivantes : *Études sur l'Allemagne* (1839, 2 vol. in-8); — *Histoire des idées littéraires en France au XIXe siècle et de leurs origines dans les siècles antérieurs* (1842, 2 vol. in-8); — *Névillac* (1843, in-12); — *Angleterre* (1844, in-8); — *Les Peintres brugeois* (1846, in-18); — *Études sur l'Allemagne* (1850, 2 vol. in-8); — *L'Architecture et la peinture en Europe du Ve au XVIe siècle* (1853, in-18); — *Le Capitaine Firmin, ou la Vie des nègres en Afrique* (1853, in-12); — *Rubens et l'École d'Anvers* (1854, in-8); — *Les Bûcherons et les schlitteurs des Vosges* (1857, in-4); — *Le Lundi de la Pentecôte* (1857, in-4); — *Contes des montagnes* (1858, in-12); — *Histoire secrète du gouvernement autrichien* (1859, in-8); — *Les Anabaptistes des Vosges* (1860, in-12); — *Les Chasseurs de chamois* (1860, in-12); — *Contes d'une nuit d'hiver* (1860, in-12); — *Histoire de la politique autrichienne depuis Marie-Thérèse* (1861, in-8); — *L'Autriche dans la question polonaise* (1863, in-8); — *Histoire de la peinture flamande depuis ses débuts jusqu'en 1864* (1865-1876, 10 vol. in-8); — *Drames politiques* (1865, in-12); — *Le Comte de Bismarck, sa biographie et sa politique* (1871, in-8); — *Les Droits de la France sur l'Alsace et la Lorraine* (1871, in-8); — *Histoire de la guerre franco-prussienne et de ses origines* (1872, in-8); — *Voyages d'un amateur en Angleterre*

(1872, in-8); — *L'Art flamand dans l'Est et le Midi de la France* (1877, in-8); — *L'Invasion prussienne en 1792 et ses conséquences* (1880, in-12); — *Van Dyck et ses élèves* (1880, gr. in-8); — *Memline, sa vie et ses ouvrages* (1883, in-12); — *Le Monde du comique et du rire* (1887, in-18).

— Pendant que la France perdait ainsi coup sur coup quelques-uns des noms les plus marquants de la littérature contemporaine, l'Angleterre se trouvait plongée dans le deuil par la mort d'un de ses plus grands poètes, Alfred lord Tennyson, qui a succombé à la maladie dans sa résidence d'Aldworth, le 6 octobre. Né à Somerby dans le Lincolnshire, le 6 août 1808, c'est à son père, pasteur en cet endroit, qu'il dut son instruction. Ce n'est qu'à vingt ans qu'il quitta la maison paternelle pour aller prendre ses grades à l'Université de Cambridge. Il y était encore quand un poème académique intitulé *Timbouctou* lui valut la médaille du chancelier. Ce n'était pas son premier essai poétique; comme on le verra en parcourant la liste chronologique de ses écrits que nous donnons ci-dessous, il avait déjà publié un ouvrage anonyme. Ce n'est qu'en 1830 que parut de lui un recueil de poèmes lyriques digne de fixer l'attention. Mais bien que l'on commençât à moins se plaire aux œuvres de Byron et que l'on fût porté à goûter un genre fort différent, le succès des poèmes lyriques de lord Tennyson fut assez médiocre et son nom n'eut pas grand éclat jusqu'en 1842. Mais alors les deux nouveaux volumes de poésies qu'il publia jetèrent les fondements de sa réputation. Les vers qu'il consacra à la mémoire de son ami Hallam, *In Memoriam* (1847), y mirent le comble et l'on s'écria que c'était le plus bel ouvrage écrit depuis un demi-siècle. Aussi la Reine le choisit-elle pour succéder comme poète lauréat à Wordsworth en 1850. Les poésies que fit lord Tennyson, à titre officiel, sont, comme ses drames, moins goûtées que ses autres ouvrages. Nos lecteurs se souviennent sans doute d'avoir lu ici même le compte rendu du dernier volume publié par l'illustre écrivain : *Demeter*. Les principales œuvres du poète anglais sont : *Poems*, by two brothers (Alfred et Charles) (1827, in-12); — *Poems* (1830, in-8); — *Poems* (1832, in-8), réimpression augmentée de pièces nouvelles; — *Poems* (1842, 2 vol. in-12); — *The Princess* (1847, in-8); — *In Memoriam* (1850, in-8); — *Ode on the death of the duke of Wellington* (1852, in-8), la première de ses poésies officielles; — *Maud and other poems* (1855, in-8); — *The Idylls of the King* (1859, in-12); — *A Welcome* (1863, in-4); — *The Window* (1870, in-4); — *Queen Mary*, a drama (1875, in-12); — *Harold*, a drama (1877, in-8); — *The Lover's Tale* (1879, in-12); — *Ballads and other poems* (1880, in-12); — *The Cap and the Falcon* (1884, in-12); — *Becket* (1884, in-8); — *Tiresias and other poems* (1885, in-12); — *Locksley Hall, sixty years after and the Promise of May* (1886, in-12); — *Demeter and other poems* (1890, in-8).

— La mort du R. P. Mathieu Liberatore, arrivée le 18 octobre, laisse un vide difficile à combler dans la Compagnie de Jésus et dans les rangs des philosophes chrétiens. Né à Salerne le 14 août 1810, il reçut dans une pieuse famille l'inspiration des sentiments chrétiens, et à seize ans il entra dans la compagnie dont il devait devenir l'une des illustrations. Ses aptitudes pour la philosophie se manifestèrent rapidement et ses supérieurs ne crurent mieux pouvoir faire que de l'employer à l'enseignement de cette science. Il y réussit à merveille. En 1850, en union avec les PP. Taparelli d'Azeglio, Antonio Bresciani et Curci, — ce dernier, hélas! mort aussi récemment, — il fonda cette vaillante *Civiltà cattolica* qui compte déjà quarante-deux ans de vie. Le P. Liberatore a été l'un des promoteurs du mouvement de rénovation des études thomistes, et mérita l'honneur d'être un des cinq membres de l'Académie fondée par N. S. P. le Pape pour l'étude de la philosophie de

saint Thomas. Il ne faut pas oublier non plus que l'éminent jésuite a été l'un des premiers à mettre la langue italienne au service d'une science qui, jusqu'alors, ne semblait pouvoir s'exprimer qu'en latin. C'est la langue qu'il employa pour la rédaction de ses deux excellents traités *Della conoscenza intellettuale* (1857, in-8) et *Del composto humano*, qui méritèrent l'honneur d'une traduction française. L'on fait grand cas de ses *Institutiones philosophicae* (1860, 2 vol. in-8), où la doctrine de Suarez se trouve expliquée avec clarté et heureusement modifiée en quelques endroits. Nous citerons encore de l'éminent philosophe une excellente étude de psychologie : *Dell' Anima* (1875, in-8), et un traité *Della Composizione dei corpi* (1878, in-8); enfin, il est curieux de noter qu'une comédie philosophique sortie de sa plume, l'*Autocrazia dell' ente*, a eu du succès en Italie.

— Bien que cette liste nécrologique soit déjà fort longue, nous ne pouvons refuser quelques lignes au romancier le plus populaire de l'empire austro-hongrois, à Friedrich Schlögl, le Dickens de l'Autriche, comme on se plaisait à l'appeler, mort à Vienne âgé de soixante et onze ans. Né dans la même ville le 7 décembre 1821, fils d'un artisan, il dut à lui-même la meilleure partie de son instruction. D'abord employé dans l'administration autrichienne, il ne put signer ses premières œuvres; ce n'est qu'en 1870, lorsqu'il eut abandonné la carrière administrative, qu'il commença à établir sa réputation par des romans, où il s'efforçait de peindre la vie populaire. Son succès fut assez grand pour lui permettre de fonder une revue hebdomadaire qui ne fut guère alimentée que par ses écrits : la *Wiener Luft*. Ses ouvrages les plus remarqués sont : *Wiener Blut* (1873, in-8) et *Kreuz- und Querzüge eines Wiener Zeitungsschreibers* (1876, in-8).

— Nous devons aussi relater ici la perte que la Bibliothèque nationale a faite en la personne de M. Henri Lavoix, conservateur du département des médailles, mort le 22 octobre, à l'âge de soixante-douze ans. Les quelques ouvrages que M. Lavoix a laissés n'ont guère rapport qu'à l'art et à la numismatique des pays orientaux. Nous devons rappeler cependant que M. Lavoix a collaboré à l'*Illustration* comme critique dramatique et qu'il était lecteur à la Comédie française. Nous citerons de lui : *Les Arts musulmans. Les Peintres arabes* (1876, in-8); — *Monnaies à légendes arabes frappées en Syrie par les croisés* (1877, in-8); — *La Première Représentation du Misanthrope* (1877, in-8); — *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale. T. I. Khalifes orientaux* (1888, gr. in-8).

— Nous consacrerons encore un souvenir particulier à M. Claude-François-Philibert Tircuy de Corcelle, ancien député, ancien ambassadeur de France à Rome, l'un des plus assidus rédacteurs du *Correspondant*, et auteur d'une étude sur *le Gouvernement pontifical* (1857, in-8), mort dans le courant de septembre; — et au docteur Henri Guéneau de Mussy, médecin de Mgr le Comte de Paris, mort à soixante-dix ans, le 29 septembre. On a de lui : *Aperçu de la théorie du germe contage. De l'application de cette théorie à l'étiologie de la fièvre typhoïde. Considérations sur les moyens prophylactiques* (1877, in-8).

— On annonce la mort : de M. Albert Aurier, romancier et l'un des rédacteurs fondateurs du *Mercure de France*, mort le 6 octobre, à l'âge de vingt-sept ans; — de Mme la marquise de Blocqueville, qui a écrit un certain nombre d'œuvres importantes, parmi lesquelles nous citerons : *Rome* (1865, in-8); *Les Soirées de la villa des Jasmins* (1873-74, 4 vol. in-8); *Le Maréchal Davoust, prince d'Eckmühl* (1878-1880, 4 vol. in-8), morte le 8 octobre; — de M. Boussel, très connu par ses travaux sur les maladies des chiens, mort à Bordeaux, le 8 octobre; — de M. Chauvin, professeur à la Faculté

des lettres de Toulouse, mort à Toulouse, le 26 octobre; — de M. Hector Crémieux, auteur de plusieurs romans et pièces de théâtre, mort le 30 septembre; — de M. Arsène Descaves, qui avait publié plusieurs études géographiques sur le département de la Haute-Marne, le 3 octobre; — du docteur Doigny, ancien médecin en chef de l'hôpital de Langres, mort le 26 octobre; — de Mgr François-Jean-Marie Laouënan, archevêque de Pondichéry, auteur d'un très important ouvrage : *Du brahmanisme et de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme* (1884-1887, 2 vol. in-8), mort le 29 septembre; — de M. Ernest Lapérouse, collaborateur à l'*Éclair* et à la *Liberté*, directeur du *Mémorial diplomatique*, mort à Menton le 10 octobre; — de M. Albert Millaud, chroniqueur au *Figaro*, auteur dramatique, mort à l'âge de quarante-neuf ans, le 23 octobre; — du docteur Piasecki, mort le 11 octobre; — du R. P. Ravary, de la Compagnie de Jésus, dont on a de nombreux articles dans les *Missions catholiques*, notamment le *Chang-haï chrétien et le Chang-haï païen*, mort dans le courant du mois d'octobre; — du docteur Turner, auquel on doit de savantes notices sur *André Vésale, Ambroise Paré* et *Rabelais*, mort le 13 octobre; — de M. Vergoin, qui avait collaboré au *Progrès de l'Orne* et au *Républicain de Seine-et-Oise*, mort le 6 octobre; — du docteur Villemin, vice-président de l'Académie de médecine, auteur *Du tubercule au point de vue de son siège, son évolution, sa nature* (1862, in-8); — *Recherches sur les vésicules pulmonaires et l'emphysème* (1866, in-8); — *Études sur la tuberculose* (1867, in-8); — *Causes et nature du scorbut* (1874, in-8).

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Anders Anderson, professeur de médecine à l'institut carolin de Stockholm, mort à Wexiö, au mois de septembre; — du R. P. Dom Francesco Davoli, prieur de Saint-Pierre-Saint-Prosper de Reggio, dont on a une traduction italienne estimée du poème de Donizone sur la comtesse Mathilde, mort à Reggio le 16 septembre; — de Mme Charlotte Edgren, devenue par son mariage duchesse de Cajanello, écrivain suédois distinguée, morte à Naples au mois d'octobre; — de M. Gädeke, professeur à l'école technique supérieure de Dresde, mort le 6 octobre, à quarante-huit ans; — de M. George Grub, historien écossais dont on estime particulièrement *Ecclesiastical History of Scotland* (1861, 4 vol. in-8), mort en octobre, dans sa quatre-vingt-unième année; — de M. Samuel Longfellow, frère de l'illustre poète, connu lui-même par des écrits théologiques, mort le 2 octobre, à Portland (Maine); — de M. George Dixon Longstaff, l'un des plus savants chimistes londoniens et l'un des fondateurs de la *Chemical Society* de Londres, mort en octobre, à quatre-vingt-treize ans; — de M. Auguste Nauck, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, mort le 15 août, à soixante-dix ans, à Torrijok (Finlande); — de M. Brinsley Nicholson, médecin militaire, l'un des fondateurs de la New Shakspere society, et dont on a, entre autres ouvrages : *Compendium of Kafir laws and customs* (1858), mort le 14 octobre, à Norwood, âgé de soixante-huit ans; — de M. J. Onanoff, jeune médecin russe, qui s'était honorablement fait connaître à Paris, mort à Varsovie, âgé de trente-trois ans; — de M. John Peto, l'un des rédacteurs du *New English Dictionary*, mort en octobre, à quatre-vingt-deux ans; — de M. W.-O. Purton, directeur du *Churchman*, mort en octobre; — de M. Ferencz Salamon, professeur d'histoire à l'Université de Budapest, où il est mort le 10 octobre; — de M. F.-R. Seligmann, professeur à l'Université de Vienne de 1849 à 1879, orientaliste distingué, mort à quatre-vingt-quatre ans; — de M. Georg-Adolf Sötbeer, célèbre économiste allemand, dont l'autorité était surtout reconnue dans les questions monétaires, mort à l'âge de soixante-dix-huit ans; — de M. J.-V.

von Zingerle, professeur à l'Université d'Innsbruck, connu par ses travaux d'histoire littéraire, et notamment pour celle du Tyrol, mort en octobre, à Innsbruck.

Congrès. — Le troisième Congrès catholique espagnol vient de tenir ses assises à Séville, du 18 au 23 octobre. Il était présidé par S. Em. Dom Benito Sans y Forès, archevêque de Séville. La plupart des discours qui ont été lus dans ces séances roulaient, soit sur la mission civilisatrice de l'église dans ses relations avec Christophe Colomb et le Nouveau Monde, soit sur le pouvoir temporel des papes et l'urgence de son rétablissement. Nous signalerons : 1° celui de M. Xavier Simonet (de Grenade), sur la mission de civilisation que l'église catholique et la nation espagnole ont remplie dans la découverte du Nouveau Monde; 2° celui de M. Torrès Aguilar, qui a montré que la Papauté a été dans tous les temps l'appui des pauvres et des opprimés. En ce qui concerne les autres travaux, les congressistes étaient répartis en quatre sections : 1° œuvres de religion; 2° œuvres de propagande et d'enseignement; 3° œuvres de charité; 4° œuvres de science ou d'apologétique. Nous manquons de renseignements sur les travaux de ces sections. Mais parmi les vœux formulés à la fin du Congrès, nous indiquerons les suivants, qui nous paraissent de nature à intéresser nos lecteurs : 1° Combattre, avec la plus grande vigueur, l'école athée ou laïque, ce qui est tout un; 2° s'efforcer de faire rétablir par le gouvernement la censure effective pour immoralité, principalement dans les pièces de théâtre; 3° favoriser le plus possible dans le clergé le progrès des études scripturaires et de celles qui y ont trait.

— Le cinquième congrès historique italien s'est tenu à Gênes, du 10 au 27 septembre. Sur l'initiative de la Deputazione de Parme, le Congrès a émis le vœu que les différentes sociétés et commissions historiques se livrassent à une étude complète et systématique des monuments qui nous restent des grandes routes de l'Italie au moyen âge. Malgré une assez vive opposition de quelques-uns des membres du congrès, on a aussi adopté une proposition tendant à l'érection d'un institut pour l'histoire des sciences. Le vœu relatif à la compilation d'une biographie des écrivains italiens par régions a été accueilli avec plus d'unanimité. Enfin le congrès a manifesté le désir de voir tous les éditeurs de textes du moyen âge suivre, dans la mesure du possible, les règles établies par l'*Istituto storico italiano*.

Institut. — *Académie des beaux-arts.* — L'Académie a tenu sa séance publique annuelle le 29 octobre, sous la présidence de M. Gérôme. Après la lecture d'une notice de M. le comte Delaborde sur Meissonnier, on a exécuté un morceau symphonique de M. Erlanger, intitulé : *La Chasse fantastique*, et une scène lyrique de M. Busser, intitulée : *Amadis*. Voici la liste des prix décernés :

Peinture. — Premier grand prix : M. Lavergne. Premier second grand prix : M. Mitrecey. Deuxième second grand prix : M. Trigoulet.

Sculpture. — Premier grand prix : M. Lefebvre. Premier second grand prix : M. Clausade. Deuxième second grand prix : M. Delépine.

Architecture. — Premier grand prix : M. Bertane. Premier second grand prix : M. Deperthes. Deuxième second grand prix : M. Tronchet.

Gravure. — Premier grand prix : M. Dezarrois. Premier second grand prix : M. Germain. Deuxième second grand prix : M. Mayeur.

Composition musicale. — Pas de premier grand prix. Premier second grand prix : M. Busser. Deuxième second grand prix : M. Bloch.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. —

Dans la séance du 21 octobre, l'Académie a entendu la lecture d'un rapport de M. Heuzey sur les fouilles faites à Tello par M. de Sarzec. M. Salomon Reinach a ensuite continué sa communication sur les traditions populaires relatives aux monuments mégalithiques. — Le 28 octobre, après une communication sur les différents noms donnés aux palmiers par Théophraste dans son histoire des plantes, M. Halévy a commencé la lecture d'un mémoire sur les inscriptions jusqu'à présent appelées hittites et qui, suivant lui, doivent être considérées désormais comme des inscriptions anatoliennes.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 1er octobre, M. Barthélemy-Saint-Hilaire a lu un mémoire sur l'antiquité de la méthode d'observation. — Le 8 octobre, M. Courtois a commencé la lecture d'une étude sur la vie et les travaux économiques de Sismondi. — Dans la séance du 15 octobre, M. Maurice Block a communiqué à l'Académie un fragment de *l'Europe économique et sociale*, ouvrage qu'il va publier prochainement. — La lecture de M. Courtois a été continuée dans la séance du 22 octobre, et M. Camille Bloch a donné lecture d'un mémoire sur les instituteurs pendant la Révolution, d'après les archives de l'Aude.

L'exégèse mythologique. — Nous avons eu, plusieurs fois déjà, occasion de parler à nos lecteurs des singuliers ouvrages de M. l'abbé Fourrière, curé d'Oresmaux (Somme), dans lesquels il prétend démontrer qu'Homère n'a fait que copier ou travestir la Bible. M. l'abbé Fourrière manifeste, dans le dernier numéro de la *Revue d'exégèse mythologique*, sa mauvaise humeur de voir traiter de « rapprochements superficiels et sans valeur » ceux qu'il fait entre le texte sacré et l'œuvre du poète grec, et il nous reproche de n'avoir pas cité quelques-uns de ces rapprochements. Il en propose à notre attention quelques autres; nous nous empressons d'en relever ici trois ou quatre, saisissant cette occasion de satisfaire M. le curé d'Oresmaux, en procurant à nos lecteurs quelques moments de bonne gaieté :

Cant., III, 1. J'ai cherché dans mon lit durant les nuits celui qu'aime mon âme; je l'ai cherché et *je ne l'ai point trouvé.*

VI, 1. Mon bien-aimé *est descendu dans son jardin.*

Rois, VII, 28. Le socle était fait de telle sorte qu'il y avait *des panneaux* entre les listeaux; .... 29. Il y avait des lions, des bœufs et *des chérubins.*

Joël, II, 11. Le Seigneur *a fait entendre sa voix.*

Iliade, VI, 369. Le brillant Hector se rend d'un pas rapide à sa superbe demeure. Mais *il n'y trouve point* Andromaque aux bras blancs.

381. .... Andromaque.... *est allée sur la grande tour d'Ilion.*

XI, 34. Puis il y a vingt *bossettes* d'étain blanches et au centre une bossette d'émail noirâtre, couronnée de *la Gorgone* aux atroces regards.

10. La Discorde *jette un cri perçant.*

Les passages soulignés l'ont été par M. l'abbé Fourrière lui-même. Nos lecteurs peuvent juger maintenant que nous avons, en effet, été bien injustes de traiter de « superficiels et sans valeur » des rapprochements aussi convaincants.

Paris. — Vient de paraître chez Ernest Leroux le dixième volume de la *Bibliothèque slave elzévirienne.* Il est intitulé : *L'Italie et la Russie au XVIe siècle,* par le R. P. Pierling. On y trouvera le récit des voyages et des missions de Paoletto Centurione, de Guérasimov et de l'évêque de Scara.

— Dans un extrait du *Journal des savants* de juillet-août 1892 (Paris, Imp. nationale, in-4 de 24 p.), on trouve une fort intéressante analyse par M. Léo-

pold Delisle d'un mémoire de Marino Marini, préfet des archives du Vatican et commissaire pontifical à Paris en 1816, au sujet de l'enlèvement et de la restitution des documents de ces archives qui furent transportés, en 1797, de Rome à Paris et, sous la Restauration, de Paris à Rome. M. Delisle a contrôlé et complété ce mémoire à l'aide des documents d'origine française.

— M. Julien Havet a publié dans la *Revue archéologique* (Extrait, Paris, Leroux, in-8 de 8 p.), la lecture qu'il avait faite à l'Académie des inscriptions, sous ce titre : *Igoranda ou Icoranda « frontière, » note de toponymie gauloise.* De l'enquête menée par lui à bonne fin, il résulte : 1° qu'il a dû exister en celtique un terme *igoranda* ou *icoranda*, avec le sens probable de frontière; 2° que les lieux appelés Ingrannes, Ingrandes, Aygurande, Eygurande, Igurande et d'autres noms similaires, ont dû se trouver à un moment donné sur la limite de deux cités gauloises. Cette communication permettra de déterminer en certains cas la frontière de deux pays gaulois, comme l'auteur le fait pour ceux des Baiocasses et des Viducasses.

— Signalons la douzième édition, qui vient de paraître, du *Précis historique et chronologique de la littérature française depuis ses origines jusqu'à nos jours*, de M. Alfred Bougeault (Paris, Ch. Delagrave, in-18 de VIII-470 p.). Le *Polybiblion* a eu déjà l'occasion de parler assez longuement de ce volume pour qu'il ne soit plus nécessaire d'y revenir par les détails (t. XX, p. 538-539 et t. XVIII, p. 73-74). Dans la présente édition, l'auteur a « remanié certaines parties, notamment le début, relatif aux origines gauloises; il a comblé certaines lacunes, surtout dans la partie qui concerne la littérature contemporaine. » On comprend très bien que l'ouvrage de M. Bougeault ait eu du succès dans les établissements religieux et les institutions de jeunes filles.

— M. le comte de Marsy (*Les Corps des derniers souverains de la Navarre enterrés dans la cathédrale de Lescar, réclamés par l'Espagne.* Paris et Caen, in-8 de 4 p. Extrait du *Bulletin monumental*) estime que si les recherches des corps de Jean II, sire d'Albret, roi dépossédé de Navarre, mort en 1516, à Monein, et de Catherine de Foix, sa femme, décédée en 1517, à Mont-de-Marsan, aboutissent à un heureux résultat, leur translation à Pampelune, sollicitée par leurs anciens sujets, ne doit pas être refusée.

— Le P. Henri Chérot, de la Compagnie de Jésus, publie : *Le Père du grand Condé, ses derniers écrits et le monument de son cœur conservés à Chantilly* (Paris, imp. Dumoulin, gr. in-8 de 41 p. Extrait des *Études religieuses*). Le P. Chérot nous présente Henri II de Bourbon-Condé comme « un des meilleurs, sinon des plus grands princes de la France au XVIIe siècle, » comme « un chrétien fidèle et sincère. » Il donne beaucoup de détails bibliographiques sur divers livres jansénistes et sur leurs réfutations.

— M. Émile Travers vient de consacrer, dans les *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts, et belles-lettres de Caen*, une étude approfondie à *Alonso Sanchez de Huelva et à la tradition qui lui attribue la découverte du Nouveau Monde* (Paris, Picard, in-8 de 46 p.). C'est l'analyse d'un travail plus étendu sur le même sujet de M. Fernandez Duro, de l'Académie d'histoire de Madrid. Jusqu'à présent les admirateurs de Christophe Colomb n'avaient pas permis la moindre observation critique sur la vie et les voyages de ce grand homme. Peu à peu le voile se déchire, et l'on apprend que si d'autres, Phéniciens, Carthaginois, Scandinaves, ont connu l'Amérique avant lui, Colomb eut du moins le mérite d'ouvrir définitivement des communications entre les deux moitiés du globe.

— Vient de paraître : *Inscriptions inédites recueillies en Tunisie par M. De-*

nis, communiquées par M. Espérandieu (Paris, E. Leroux, in-8 de 16 p.; extrait du *Bulletin archéologique* du Comité des travaux historiques).

Bretagne. — Un écrivain délicat, qui signe seulement de ses initiales *(A. B.)*, vient de publier une attachante petite notice sur un homme de bien mort en avril dernier *(Le Capitaine Sâtre, ancien maire de Pont-Aven, ancien suppléant du juge de paix.* Quimperlé, in-8 de 8 p.). Léonard Sâtre, soit comme marin et sauveteur, soit comme maire de Pont-Aven, quand sévissait l'épidémie cholérique (1865 et 1866), montra autant de courage que de dévouement et mérita de figurer dans les *Annales du bien.* M. A. B. a dignement payé à ce brave la dette de ses concitoyens.

Flandre. — M. Jonglez de Ligne a publié dans un journal de Lille, *la Vraie France,* une étude critique sur *la Débâcle* et en a fait ensuite un tirage à part que nous venons de recevoir. *Opinion d'un catholique français sur « la Débâcle, » de M. Zola*, tel est le titre de ce travail (in-8 de 11 p.). M. Jonglez de Ligne passe en revue les types principaux de ce roman et il ne ménage pas les critiques au célèbre écrivain. L'on peut dire, en manière de conclusion, qu'un journal qui insère de tels articles dans ses colonnes est une honnête et vaillante publication.

Forez. — A l'occasion des fêtes célébrées en l'honneur de Christophe Colomb, un des membres les plus distingués du félibrige, M. Charles Boy, publie un fragment d'un poème consacré à ce grand homme *(Christoù Couloumb. Poème provençal. Chant II. Li Rescontre.* Saint-Étienne, imp. Charles Boy, gr. in-8 de 83 p., tiré à 75 exemplaires). C'est d'une très belle poésie et qui fera vivement désirer que l'auteur nous donne l'œuvre en entier. M. Ch. Boy a mis en regard du texte une traduction.

Franche-Comté. — Le 29 janvier dernier, notre collaborateur M. Maurice Lambert a donné lecture, en séance publique de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, d'un travail intitulé : *Le Recteur dans l'ancienne Université de Franche-Comté*, qui vient de faire l'objet d'un tirage à part (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 28 p.). « En ce moment où il est question de rétablir des Universités régionales, dit M. Lambert, j'ai pensé qu'il pourrait y avoir de l'intérêt à rappeler quelques traits caractéristiques de notre ancien établissement universitaire comtois. Comme il serait trop long d'en exposer toute l'organisation, j'ai cru devoir étudier de préférence la manière dont cette Université était gouvernée, la forme dans laquelle elle élisait son recteur et la place que ce recteur occupa dans sa constitution depuis ses commencements jusqu'à ses derniers jours. » Étude à la fois rétrospective et actuelle, très bien faite, et où, entre autres choses, l'on trouvera certains détails de mœurs fort curieux.

— Le *Polybiblion* a signalé autrefois (t. LVI, p. 370) la brochure de M. G. Jourdy : *La Citadelle de Besançon, prison d'État au XVIIe siècle, ou Épilogue de l'affaire des poisons.* C'est encore de cette même citadelle, à la même époque, que M. Gaston de Beauséjour nous entretient dans son opuscule : *La Citadelle de Besançon sous Louis XIV et son premier gouverneur français, Louis Fabri de Moncaut* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 20 p. Extraits des *Annales franc-comtoises*). M. de Beauséjour a étudié Fabri de Moncaut principalement « dans le double rôle qu'il eut à remplir vis-à-vis des prisonniers d'État et des cadets; » mais c'est surtout comme chef d'une compagnie de cadets, pépinière d'officiers pour l'armée, que Moncaut paraît avoir été « quelqu'un. »

— M. P. Guichard a extrait des Mémoires de l'Académie de Besançon un petit poème charmant. Titre : *Le Dévouement d'un vieux soldat* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 8 p.). Histoire toute simple d'un grognard re-

traité de la grande armée, Jacques Briot, qui, à la mort d'un frère, se consacre entièrement à l'éducation de sa nièce orpheline. Cela est raconté en très bons vers remplis d'une émotion communicative. A noter aussi dans ce poème une description réussie de certains environs de Besançon.

Ile-de-France. — Plusieurs sociétés savantes de France ont envoyé au congrès des Américanistes de la Rabida des travaux rédigés en vue de cette réunion. Nous avons déjà cité le fascicule publié par le Comité départemental du Calvados; aujourd'hui nous mentionnerons celui que la Société historique de Compiègne vient de faire paraître sous le titre de : *Compiègne et le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique* (Compiègne, imp. H. Lefebvre, in-8), et renfermant : I. L'influence de Pierre d'Ailly sur les projets de Christophe Colomb, par le comte de Marsy; II. Jean-François de la Rocque, seigneur de Roberval, vice-roi du Canada, par M. l'abbé Morel.

Lyonnais. — Nous recommandons non seulement comme intéressante, mais comme moralisante, la brochure intitulée : *Un homme utile. Claudius Chervin aîné, fondateur de l'institution des bègues de Paris.* Esquisse par par Aimé Vingtrinier (Lyon, imp. Storck, gr. in-8 de 36 p.). Le savant conservateur de la bibliothèque de la ville de Lyon a beaucoup connu l'homme de bien qui fut d'abord le modeste instituteur d'Albigny; profitant des notes biographiques réunies pour son futur *Dictionnaire des illustrations lyonnaises*, il nous donne une notice excellente sur son ami (né à Thizy le 4 août 1824). En un langage vif et agréable, il raconte toute la vie du guérisseur des bègues et il nous le fait aimer autant qu'estimer. Ajoutons que l'on voit en tête de la brochure le portrait de Claudius Chervin, et, à la fin (p. 34-36), la liste des vingt-six ouvrages que l'on doit à son activité.

Guyenne et Gascogne. — Un nouveau volume de l'*Inventaire des archives de la Gironde* vient d'être publié (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de xxxiii-596 p.). C'est le premier des séries ecclésiastiques; il se réfère tout entier aux fonds de l'archevêché et du chapitre métropolitain de Bordeaux. Il a été rédigé par feu A.-M. Gouget, archiviste du département, M. Ducaunnès-Duval, sous-archiviste, et M. le chanoine Allain, archiviste diocésain. Le palais archiépiscopal possède, en effet, un très grand nombre de documents provenant des archives anciennes de l'archevêché. 920 articles seulement ont été inventoriés dans ce volume. L'introduction, rédigée par M. le chanoine Allain, comprend deux parties : d'une part, une étude très sommaire des divisions principales des deux fonds et l'indication de celles dont l'intérêt historique est le plus considérable; d'autre part, un Pouillé du diocèse de Bordeaux au xviiie siècle, dressé d'après les papiers du bureau des décimes, et où des milliers de renseignements authentiques sur les patrons et collateurs, les décimateurs, les revenus et charges, les impositions, sont mis, en une série de tableaux très clairs, sous les yeux du lecteur. Parmi les documents analysés au cours du volume, il y a lieu de signaler un assez grand nombre de bulles pontificales dont les plus anciennes sont du xie siècle, plusieurs manuscrits, dont un du xiie siècle, une magnifique série des comptes de l'archevêché aux xive et xve siècles, la suite à peu près complète des registres capitulaires, des insinuations et collations de l'archevêché; une masse énorme de pièces concernant le temporel des archevêques et du chapitre (terriers, hommages, lièves, etc.); une partie de la correspondance du cardinal de Sourdis, etc.

— M. Alexandre Nicolaï publie une *Histoire de l'organisation judiciaire à Bordeaux et en Guyenne et du barreau de Bordeaux du XIIIe au XIXe siècle* (Bordeaux, G. Gounouilhou, in-4 de 112 p.). C'est un excellent travail. Dans la première partie, M. Nicolaï passe en revue *la Cour du Maire, le Prévôt de*

la Ville, le Prévôt de l'Ombrière, le Prévôt royal, la Juridiction de l'archevêque (l'official, les chapitres de Saint-André et de Saint-Seurin), *la Cadègre, la Table de marbre, Eaux et forêts, l'Amirauté, les Juges consulaires, la Cour supérieure de Gascogne, le Juge des Appeaulx et le Sénéchal, les Présidiaux, la Cour souveraine de Charles VII, les Commissaires royaux de 1454 ; les Grands Jours, le Parlement,* enfin *l'Organisation judiciaire à Bordeaux depuis la Révolution.* Dans la seconde partie, l'auteur retrace rapidement l'histoire du barreau de Bordeaux depuis ses origines (XIIIe siècle) jusqu'au XIXe siècle. Sur Jean de Lange il aurait pu citer une notice insérée jadis dans la *Revue catholique de Bordeaux* et qui a été signalée par M. Georges Picot, de l'Institut, dans la seconde édition de son *Histoire des États généraux.*

— On vient de publier à Bordeaux, à la librairie Féret (in-8 de 114 p.), sous le titre de : *Lous bers gascouns de l'abé Pédegert*, les poésies en langue populaire « réclamées depuis longtemps et à grands cris » de M. l'abbé Pédegert, « qui naquit dans les Landes, à Pontonx-sur-l'Adour, en 1809, et qui est mort en 1889, plein d'années et de mérites, chanoine de la cathédrale d'Aire. » C'est un recueil charmant, où abondent la verve et l'esprit, et où règne la plus piquante variété. L'éditeur du volume est un prêtre très distingué, un ami du vénérable auteur, M. l'abbé J.-B. Gabarra, curé de Capbreton, qui, dans une préface très intéressante, n'a pas eu tort de dire (p. 4) que les amateurs de littérature méridionale goûteront un vrai plaisir à lire ces vers gascons.

Lyonnais. — Notre collaborateur, M. l'abbé Chevalier, a donné la primeur à l'*Université catholique* de deux études sur la *Poésie liturgique du moyen âge* (tirage à part, Lyon, E. Vitte, in-8 de 36 et 32 p.). Dans la première de ces études, dépourvue de la riche annotation qu'elle aura dans les *Mémoires de l'Académie de Lyon*, l'auteur nous retrace l'histoire de cette poésie, nous montre l'origine des hymnes dès les premiers temps du christianisme, nous en fait connaître les développements à travers les siècles et en dresse pour ainsi dire le catalogue chronologique. Le second article, encore plus curieux, est consacré à l'étude du rythme de la poésie liturgique; M. l'abbé Chevalier nous semble y démontrer péremptoirement que « la poésie liturgique aurait son origine dans les rythmes populaires, fondés sur l'accent ; les modèles de ses compositions furent en général des mètres classiques. »

Poitou. — Suite de la réhabilitation de Théophraste Renaudot (Cf. *Polybiblion*, t. LXVI, p. 188 et p. 282). Loudun, d'où est partie l'initiative de l'érection d'un monument (il y en aura deux) au fondateur du journalisme français, ne paraît pas disposé à se laisser devancer par Paris. En attendant l'œuvre du sculpteur poitevin Charron, voici deux brochures nouvelles dues, l'une au président d'honneur, l'autre au secrétaire du comité loudunais : 1° *Théophraste Renaudot, sa vie et ses œuvres*, par M. Eugène Hatin, *publié par le comité pour l'érection dans sa ville natale d'un monument digne de cet homme de bien* (Loudun, imp. Palluaux, in-8 de 16 p., avec un portrait) ; — 2° *Notes inédites sur la famille de Théophraste Renaudot*, par M. Roger Drouault (Saint-Maixent, imp. Reversé, in-8 de 18 p. ; extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise*).

— Vient de paraître : *Une Fête solaire en Agenais au Ve siècle*, essai de restitution et d'interprétation d'un passage de la légende de saint Vincent d'Agen (*Acta Sanctorum*, die nona junii), par M. A.-F. Lièvre (Poitiers, imp. Millet, et Paris, in-8 de 7 p., extrait du *Bulletin* de la Faculté des lettres de Poitiers).

Provence. — Dans l'*Allocution prononcée à la distribution des prix de l'externat Saint-Joseph de Toulon (Var)*, par M. le chanoine Agarrat, vicaire gé-

néral du diocèse de Fréjus (Toulon, gr. in-8 de 20 p.), le sujet traité a été celui-ci : *Peiresc, modèle de piété, de travail, de science et de vertu.* L'orateur a été digne de ce beau sujet. Il a éloquemment loué le grand chrétien, le grand travailleur, le grand érudit, l'homme à la vertu antique. On ne peut adresser au chanoine Agarrat que le petit reproche d'avoir changé en *y* l'*i* que son héros a mis constamment dans sa signature.

— M. l'abbé P. de Terris vient de consacrer une notice biographique à *la Révérende Mère Saint-Benoît, supérieure générale des Pauvres Sœurs de Saint-François d'Assise à Avignon* (Extrait de la *Semaine religieuse.* Avignon, Aubanel, gr. in-8 de 28 p.). Cette notice, écrite avec autant de cœur que de talent, est plus que la biographie d'une sainte : c'est tout un chapitre de l'histoire des institutions charitables en notre siècle.

Alsace-Lorraine. — La brochure de M. A. Benoit : *Quelques lettres de Georges Jean, comte palatin de Veldenz et Lutzelstein* (Nancy, Sidot, in-8, 32 p., extrait des Annales de la *Gesellschaft für Lothringische Geschichte und Altertumskunde*), donne quelques nouveaux détails sur la vie du fondateur de Phalsbourg et ne manque pas non plus d'intérêt pour l'histoire de cette ville.

Angleterre. — Trois volumes posthumes de M. Freeman seront prochainement publiés. Ce sont des « Essais » sur des sujets d'histoire et d'archéologie.

— La livraison de l'*Athenæum* du 2 juillet contient une série d'études remarquables sur la littérature européenne pendant les douze derniers mois écoulés. Le professeur Fredericq, MM. V. Tille, Joseph Reinach, le conseiller Zimmermann, Taco de Beer, L. Katscher, le commandeur Bonghi, Zannoni, Jæger, Belcikowski, Milyoukof, Riaño, Tigerschiöld, ont respectivement parlé du mouvement littéraire en Belgique, Bohême, France, Allemagne, Hollande, Hongrie, Italie, Norwège, Pologne, Russie, Espagne et Suède.

— MM. Longman vont publier une *Selection from the Letters of Geraldine Jewsbury to Jane Welsh Carlyle.* Mrs Alexander Ireland a pris l'initiative de cette publication, qui sera accompagnée d'une préface consacrée à miss Jewsbury.

— Un ouvrage très substantiel vient de paraître chez l'éditeur Murray : *Handbook of greek archæology : Vases, Bronzes, Gems, Sculpture, Terra-Cottas, Mural Paintings, Architecture, etc.* L'auteur, M. A.-S. Murray LL. D., est le savant conservateur des antiquités grecques et romaines au British Museum, et son livre est un supplément naturel à l' « Histoire de la sculpture grecque » qu'il a précédemment publiée. Les étudiants et les architectes trouveront là une foule de documents rationnellement condensés et d'excellentes méthodes de travail pour poursuivre des recherches d'art ancien et d'archéologie.

Belgique. — Il se tiendra l'année prochaine, à Bruxelles, une exposition internationale de journaux ayant un caractère rétrospectif. L'exposition ne comprendra pas seulement les journaux politiques, mais aussi les journaux professionnels, commerciaux, industriels, juridiques, artistiques, littéraires, scientifiques, etc. Comme une telle exposition sera d'autant plus intéressante qu'elle sera plus complète et qu'elle ne le pourra être que par le concours de toutes les bonnes volontés, nous invitons volontiers à y prendre part ceux de nos lecteurs qui auraient quelques documents sur l'histoire des journaux. C'est l'Union de la presse périodique belge, dont le siège est à Bruxelles, qui a pris l'initiative de cette exposition, et c'est aussi sous son patronage que se publie la revue de l'exposition : *l'Abraham Verhœven,*

moniteur officiel de l'exposition internationale de la presse ancienne et de la presse moderne.

— *Un coup d'œil sur les siècles des Borluut et des Van Artevelde* (Gand, imp. G. Eylenbosch, in-8 de 33 p.), brochure anonyme qui se donne comme une « étude historique et sociale, » n'est qu'un morceau déclamatoire, dont l'auteur, avec les meilleures intentions du monde, cherche à évoquer le souvenir de la confrérie de Saint-Georges, opposant la fraternité chrétienne de cette époque aux déchirements socialistes d'aujourd'hui.

Italie. — C'est toujours une bonne fortune qu'un ouvrage de M. Alessandro d'Ancona ; aussi sommes-nous heureux d'annoncer la publication par le savant professeur, en collaboration avec M. Orazio Bacci, d'un Manuel de la littérature italienne. Cet ouvrage, dont il est déjà paru un volume et demi (xiiie et 1re moitié du xive siècle ; xve et commencement du xvie siècle), en comprendra quatre. On nous promet la fin de la publication pour l'année prochaine (Florence, Barbèra).

Portugal. — M. Guerra Junqueiro, un des poètes les plus connus de ce pays, vient de publier un recueil de vers qui a obtenu un très grand succès (*Les Simples*, Porto, Typographia occidental). Non moins que la forme, qui est très brillante et très colorée, l'inspiration de cet ouvrage mérite l'attention du critique. L'auteur y montre un culte sincère pour la vertu patiente et résignée des humbles, et prêche une sorte de christianisme populaire qui, sans être tout à fait le vrai catholicisme, vaut beaucoup mieux que le philosophisme aride de certains de ses confrères portugais. La plupart de ces poèmes champêtres sont d'ailleurs des joyaux littéraires.

— A signaler encore un livre curieux d'un nouveau poète, M. Eugenio de Castro, *Horas* (Coïmbre), où nous retrouvons les tendances de l'école symboliste, avec des qualités qui lui font trop souvent défaut. Ce livre se recommande par une poésie intense et une grande richesse d'images.

Algérie. — M. Gilbert Jacqueton rectifie heureusement, dans la *Revue africaine* (2e trimestre 1892. Tirage à part. Alger, A. Jourdan, in-8 de 19 p.), une erreur qui s'est perpétuée jusqu'ici sur l'*Expédition de A. Martinez de Angulo contre Tlemcen (juin-juillet 1533)*, expédition entreprise pour rétablir sur le trône de Tlemcen, usurpé par Muley-Mohammed, l'héritier légitime Abd-Allah, et qui se termina par un désastre. C'est cette défaite des Espagnols, à laquelle tous les historiens donnaient une importance considérable, que M. Jacqueton, pièces en mains, réduit à sa juste valeur.

États-Unis. — Le dernier *Harvard University Bulletin* (53, oct. 1892) renferme une intéressante nomenclature de fonds particuliers formés dans un certain nombre de bibliothèques des États-Unis. Sans en donner ici le relevé, nous noterons que la bibliothèque de l'historien allemand Ranke, comprenant 18,000 volumes et 1,500 manuscrits, appartient aujourd'hui à l'*Université de Syracuse* (N.-Y.) ; que la *Bibliothèque de San-Francisco* possède 4,000 incunables ; que la *Holland Society*, à New-York, a réuni une collection spéciale sur Grotius ; que la *Rhode Island Historical Society*, à Providence, possède 15,000 volumes relatifs à l'histoire de cet État.

Publications nouvelles. — *Histoire biblique de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par J. Schuster, trad. par l'abbé N.-B. Couissinier (in-18 cart., Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Die Apostelgeschichte*, von J. Felten (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Encyklopädie und Methodologie der Theologie*, von H. Kihn (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Études de théologie positive sur la Sainte Trinité*, par T. de Regnon. 2e série : *Théories scolastiques* (in-8, Retaux). — *Élévations sur les grandeurs de Dieu*, par le P. Fr. H.-M. Cormier (in-16, Poussielgue). — *Natur und Wunder, ihr Gegensatz und ihre-*

Harmonie, von Dr E. Müller (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Probation religieuse sur l'obéissance*, par F. Maucourant (petit in-16, Haton). — *Probation religieuse sur la pauvreté*, par F. Maucourant (petit in-16, Haton). — *Probation religieuse sur l'humilité*, par F. Maucourant (petit in-16, Haton). — *Le Mois des trépassés*, par l'abbé Kerué (in-16, Delhomme et Briguet). — *Repertorium hymnologicum*, par le chanoine U. Chevalier, 2e fasc., D - K (nos 4540-9935) (in-8, Welter). — *Cours élémentaire de droit romain*, T. Ier, par P.-V. Wetter (in-8, Chevalier-Marescq). — *De la restriction de l'hypothèque légale de la femme*, par L. Jouitou (in-8, Chevalier-Marescq). — *Clauses et conditions générales régissant les entreprises des travaux des ponts et chaussées*, par A. René et H. Frennelet (in-18, Chevalier-Marescq). — *Les Assurances. L'Art de s'assurer sur la vie*, par A. Petit (in-18, Hetzel). — *Commentaire de la loi du 31 août 1891 et de l'arrêté royal du 18 mars 1892, sur la tarification et le recouvrement des honoraires des notaires*, par A. Maton (in-8, Bruxelles, *Revue pratique du notariat belge*). — J. Favre. *Plaidoyers et discours du bâtonnat*, publiés par Mme veuve Favre (2 vol. in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Passions et la volonté*, par J. Gardair (in-12, Lethielleux). — *La Morale du cœur, étude d'âmes modernes*, par J. Angot des Rotours (in-18, Perrin). — *Les Universités françaises au moyen âge*, par le R. P. H. Denifle (gr. in-8, Bouillon). — *L'Enseignement primaire en Autriche-Hongrie*, par le Dr Mangenot (in-18, Lecène et Oudin). — *La Philosophie de l'écriture*, par L. Deschamps (in-8, Alcan). — *La Suggestion dans l'art*, par P. Souriau (in-8, Alcan). — *Thérapeutique psychique, ou Traitement par l'hypnotisme et la suggestion*, par C. Lloyd Tuckey, trad. par le Dr J.-P. David (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *L'Imagination et ses variétés chez l'enfant*, par F. Queyrat (in-8, Alcan). — *Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, par M. Block (petit in-16, Guillaumin). — *Transportation et colonisation pénale*, par G. Pierret (in-8, Chevalier-Marescq). — *L'Armée allemande telle qu'elle est*, par P. de Pardiellan (in-18, Charles-Lavauzelle). — *Nouveau Dictionnaire universel illustré*, par Mgr P. Guérin et G. Bovier-Lapierre (in-18 cart., Tours, Mame). — *La Revision de l'orthographe et l'Académie française*, par A. Coty (in-18, Firmin-Didot). — *La Prose métrique de Symmaque et les Origines métriques du Cursus*, par L. Havet (gr. in-8, Bouillon). — *Le Livre du Jugement. La Rédemption*, t. III, par A. Jhouney (in-8, Comptoir d'édition). — *Marie Tudor. La Esmeralda*, par V. Hugo (in-18, Hetzel, Quantin). — *Le Mystère du poète*, par A. Fogazzaro, trad. par A.-M. Gladès (in-18, Perrin). — *Mademoiselle d'Orchair*, par R. Ranft (in-18, Savine). — *Passagère*, par F. Bonnetain (in-12, Lemerre). — *Le Château des Carpathes*, par J. Verne (in-18, Hetzel). — *Complices*, par H. Malot (in-18, Flammarion). — *Décadence (étude d'artiste)*, par T. Maisonneuve (in-18, Sauvaitre). — *La Châtelaine de Trélivier*, par G. d'Éthampes (in-12, Delhomme et Briguet). — *Heure maudite*, par la Ctesse de Beaurepaire de Louvagny (in-18, Téqui). — *Le Crime de Kéralain*, par la Ctesse de Beaurepaire de Louvagny (in-18, Téqui). — *Miss Louisa*, par F. Jérusalémy (in-18, Téqui). — *Du Saint-Gothard à la mer. Le Rhône, histoire d'un fleuve*, par C. Lenthéric (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'Église*, t. II, par le Dr Funk (in-8, Colin). — *Saint Fort*, par le R. P. Moniquet (in-18, Tolra). — *Vie de saint Venance*, par le R. P. Moniquet (in-18, Tolra). — *Bernadette, sœur Marie-Bernard*, par H. Lasserre (in-18, Palmé). — *Une Famille napolitaine*, par les PP. L. Sica et H. Le Chauff de Kerguenec (in-8, Retaux). — *L'Europe politique en 1892*, 1er fasc. *L'Allemagne. L'Andorre*, par L. Sentupéry (in-8, Lecène et Oudin). — *Léon XIII devant l'Allemagne*, par H. Geffcken (in-18, Dentu). — *Mémoire pour la rétrocession de l'Alsace-Lorraine*, par E. Waldteufel (in-18, Perrin). — *Le Droit*

social et l'Église, par P.-Ch. M. (in-8, Larose et Forcel et Retaux). — *Séminaires et séminaristes*, par A. de Sylvia (in-8, Dentu). — *Nouvelles tendances en religion et en littérature*, par l'abbé F. Klein (in-12, Lecoffre). — *Le Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*, par C. de Pisan (in-8, Société de Saint-Augustin). — *Le Parti des politiques au lendemain de la Saint-Barthélemy. La Molle et Coconat*, par F. de Crue (in-8, Plon et Nourrit). — *La Marine royale en 1789*, par M. Loir (in-18, Colin). — *Captivité et derniers moments de Louis XVI, récits originaux et documents officiels*, recueillis et publiés, pour la Société d'histoire contemporaine, par le marquis de Beaucourt. T. Ier. *Récits originaux* (in-8, A. Picard). — *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution (1789-1804)*, par Geoffroy de Grandmaison (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Centenaire des massacres de septembre à l'église des Carmes, 2, 3, 11 septembre (1792-1892)* (in-8, Poussielgue). — *Actes et paroles. Depuis l'exil*, par V. Hugo (3 vol. in-18, Hetzel, Quantin). — *La Colonisation de l'Indo-Chine*, par J. Chailley-Bert (in-8, Colin). — *La Commune d'Agen. Essai sur son histoire et son organisation*, par A. Ducom (in-8, A. Picard). — *Souvenirs inédits. Bayeux pendant la Révolution, le Consulat et l'Empire*, par A. Dédouit (in-12, Belleine-Levayer). — *Histoire de l'Église de Cambrai*, par l'abbé C.-J. Destombes (3 vol. in-8, Société de Saint-Augustin). — *Annual Report of the American Historical Association for the year 1890* (gr. in-8, Washington, Government Printing Office). — *Mathias Corvinus, König von Ungarn (1458-1490)*, par W. Fraknói (in-8, Herder). — *Christophe Colomb*, par A. Rastoul (gr. in-8, Delhomme et Briguet). — *Cristoforo Colombo*, di C. de Lollis (in-18, Milano, fratelli Trèves). — *Bertrand d'Argentré. Ses doctrines juridiques et leur influence*, par Ch. de la Lande de Calan (in-8, Saint-Amand, imp. Saint-Joseph). — *Un témoin des deux Restaurations (E. Géraud)*, par C. Bigot (in-18, Flammarion). — *Sceaux gascons du moyen âge*, par P. La Plagne Barris (3e partie, in-8, Champion). — *Dictionnaire des figures héraldiques*, par le Cte T. de Renesse (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Les Iles oubliées. Les Baléares, la Corse et la Sardaigne. Impressions de voyage*, par GASTON VUILLIER. Paris, Hachette, 1893, gr. in-4 de 503 p., illustré de 253 grav., d'après les dessins de l'auteur, broché, 37 fr.; relié, 40 fr. — 2. *L'Université moderne*, par LÉO CLARETIE. Paris, Delagrave, s. d. (1892), gr. in-4 de 290 p., avec 65 compositions de J. Geoffroy. Broché, 30 fr. — 3. *Cent dessins de Watteau*, gravés par BOUCHER. Préface de Paul Mantz. Paris, Librairie illustrée, 1892, gr. in-8 de 118 p, 40 fr. — 4. *La France artistique et monumentale*, ouvrage publié sous la direction de M HENRY HAVARD. T. Ier. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-4 de IV-206 p., avec 25 héliograv. et de nombr. grav. dans le texte. Broché, 25 fr.; relié, 30 fr. — 5. *Du Caucase au Golfe Persique à travers l'Arménie, le Kurdistan et la Mésopotamie*, par P. MULLER-SIMONIS, avec notices sur la géographie et l'histoire ancienne de l'Arménie et les inscriptions cunéiformes du bassin de Van, par H. HYVERNAT. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, gr. in-8 de 628 p., orné de nombr. grav. et phototypies et de 2 cartes, 35 fr. — 6. *Voyage autour du monde. Inde et Ceylan. Chine et Japon, 1887, 1890-1891*. Texte et dessins par ALBERT TISSANDIER. Paris, Masson, 1892, in-4 de 298 p., orné de 88 grav. et de 24 pl. Broché, 25 fr. — 7. *Mémoire écrit par Marie-Thérèse-Charlotte de France sur la captivité des princes et princesses ses parents*, depuis le 10 août 1792 jusqu'à la mort de son frère, arrivée le 9 juin 1795. Publié sur le manuscrit autographe appartenant à Mme la duchesse de Madrid. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie (s. d.), in-8 de 167 p., 10 fr. (couverture aux armes de France, en couleur) et sur pap. de Hollande, 100 ex. numérotés à 40 fr. — 8. *La Duchesse de Berry en Vendée, à Nantes et à Blaye*, par IMBERT DE SAINT-AMAND. Paris, Dentu, 1893, gr. in-4, illustré de 584 p. Broché, 30 fr. — 9. *XIXe siècle*, par JOHN GRAND-CARTERET. Paris, Firmin-Didot, 1893, gr. in-8 de 724 p., orné de 16 planches coloriées et de 487 grav. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 10. *Les Capitales du monde*. Paris, Hachette, 1893, in-4 de 592 p., orné de 324 grav. Broché, 22 fr.; relié, 30 fr. — 11. A travers l'Europe. *Croquis de Cavalerie*, par L. VALLET. Paris, Firmin-Didot, 1893, gr. in-4 de 300 p., orné de 300 grav. dans le texte et de 50 grav. en couleurs d'après les dessins de l'auteur. Broché, 25 fr.; relié, 35 fr. — 12. *Galerie de portraits littéraires*, par SAINTE-BEUVE. Paris, Garnier, 1893, in-8 de 517 p, orné de portraits gravés à l'eau-forte. Broché, 20 fr. — 13. *Hollande et Hollandais, d'après nature*, par HIPPOLYTE DURAND. Paris, Jouvet, 1893, gr. in-8 de 312 p., illustré de 130 grav. Broché, 12 fr. — 14. *Contes d'un buveur de bière*, par CHARLES DEULIN. Paris, Boudet, s. d. (1892), gr. in-8 de 272 p. avec illustr. de Kauffmann. Broché, 15 fr.; relié, fers spéciaux, tête dorée, 20 fr. — 15. *Ma cousine Pot-au-Feu*, par LÉON DE TINSEAU. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-8 de 227 p., orné de 46 compos. de Paul Destez. Broché, 10 fr.; rel. toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 15 fr. — 16. *Pêcheur d'Islande*, par PIERRE LOTI. Calmann Lévy, 1893, in-8 de 308 p., orné de 128 compos. de E. Rudaux. Broché, 15 fr.; rel. avec plaques spéciales en couleurs, tr. dorées, 20 fr. — 17. *Potaches et Bachots*, par ALEXIS LEMAISTRE. Paris, Firmin-Didot, 1893, in-8 de 377 p, orné de 40 grav. Broché, 10 fr.; relié, 15 fr. — 18. *L'Art du rire et de la caricature*, par ARSÈNE ALEXANDRE. Paris, Librairies-Imprimeries réunies (May et Motteroz), s. d. (1893), in-4 de 350 p., avec 300 fac-similés et 12 pl. en couleurs, d'après les originaux. Broché, 10 fr.; cart. toile, 12 fr. 50. — 19. *Un tour de Méditerranée; de Venise à Tunis, par Athènes, Constantinople et le Caire*, par P. JOUSSET. Paris, Librairies-Imprimeries réunies (May et Motteroz), s. d. (1892), in-8 de 262 p. avec 150 illustr. d'après nature et 8 aquarelles par R. de la Nézière, 7 fr. 50; relié, 12 fr. — 20. *Nos*

fleurs, plantes utiles et nuisibles, par Leclerc du Sablon. Paris, A. Colin, s. d. (1892), illustrations en noir et en couleurs par A. Millot. Relié toile, tr. dorées, fers spéciaux, 10 fr. — 21. *Passe-Partout et l'Affamé*, par M. Guéchot. Paris, A. Colin, s. d. (1892), in-4 de 188 p., illustré par Christophe, ornementations par P. Ruty. Relié toile, tr. dorées, fers spéciaux, 10 fr. — 22. *Les Camisards*, par A. de Lamothe. Paris, Henri Gautier, s. d. (1892), gr. in-8 de 1008 p., avec illustr. de Ed. Zier. Broché, 8 fr. — 23. *Mes aventures de chasse*, par Charles Diguet. Paris, Jouvet, 1893, gr. in-8 de 238 p., avec illustr. de Jules Didier. Broché, 7 fr. — 24. *Le Médecin des Enfants*, par le Dr G. Variot. Paris, Boudet, s. d (1892), in-8 de xii 384 p., avec illustr. de MM. F. Venz, Lobrichon, Rudaux, Ad. Marie. Cart., 6 fr. — 25. *Ma Grande*, par Paul Margueritte. Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de 319 p., avec illustr. de Marold. Broché, 7 fr.; cartonné, 10 fr. — 26. *Gaucher Myrian, vie aventureuse d'un escholier féodal. Salamanque, Toulouse et Paris au XIIIe siècle*, par P.-B. Gheusi et Paul Lavigne. Paris, Firmin-Didot, 1893, in-4 de 325 p., illustré de 43 dessins inédits par A. de Parys, et de 57 grav. sur bois. Broché, 6 fr.; relié, 10 fr. — 27. *Les Robinsons lunaires*, par G. Le Faure. Paris. Dentu, 1893, in-4 de 296 p., avec 220 dessins de Fernand Fau. Broché, 6 fr. — 28. *A travers la Russie*, par C. Sibille. Paris, Delagrave, 1892, in-8 de 314 p., avec illustr. de J. Delonde, 5 fr. — 29. *Constance Sherwood*, par Lady Fullerton, adapté par A. Chevalier. Tours, Mame, 1892, in-4 de 963 p., illustré, relié percaline, 5 fr. — 30. *La Chanson du pays, récits normands*, par Charles Frémine. Paris, Jouvet, 1893, in-4 de 136 p., illustré de 45 gr. Broché, 4 fr. 50. — 31. *La Petite Chanteuse*, par J. Berr de Turique. Paris, Hetzel, s. d. (1892), in-8 de 184 p., illustré par Gabriel Ferrier. Broché, 4 fr. 50. — 32. *Les Frères Botha*, par le comte Meyners d'Estrey. Paris, E. Guérin, s. d. (1892), in-18 de 203 p., illustr. de H. Merté, rel. toile, fers spéciaux, tr. dorées, 5 fr. — 33. *Les Aventures d'une fourmi rouge et les Mémoires d'un pierrot*, par H. de la Blanchère. Paris, E. Guérin, s. d. (1892), in-18 de 268 p., avec illustr. de Mesnel et de Giacomelli. Rel. toile fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 50. — 34. *Histoire d'une ménagerie*, par H. de la Blanchère. Paris, E. Guérin, s. d. (1892), in-18 de 229 p., avec illustr. de Morin. Rel. toile, fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 50. — 35. *Contes japonais*, par Gaston Cerfberr. Paris, Jouvet, 1893, in-8 de 106 p., avec illustr. de Félix Oudart. Broché, 3 fr. 50. — 36. *Le Général de Sonis*, par T. Josefa. Paris, Tolra, s. d. (1892), in-8 de 332 p., avec illustr. de E. Bouard. Broché, 3 fr. 50. — 37. *S. Ém. le cardinal Mermillod, vie intime et souvenirs*, par G. Félix. Paris, Tolra, s. d. (1892), in-8 de 320 p., illustré par Bouard. Broché, 3 fr. 50. — 38. *La Fillette au héron bleu*, imité de l'anglais, par Eudoxie Dupuis. Paris, Delagrave, 1893, in-8 de 214 p., avec illustr. de Birch, B. Jankowski et A. Monselet. Broché, 2 fr. 90.

H. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde.* Nouveau journal des voyages, fondé par Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. Année 1891. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 436 p. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse.* Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1892. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 418 et 434 p. Broché, 20 fr.; relié, 26 fr. — 3. *Musée des familles.* Tomes LXVIII et LXIX. Paris, Delagrave, 1892, 2 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations, 14 fr. à Paris; 16 fr. dans les départements. — 4. *Saint Nicolas*, journal illustré pour garçons et filles. Tome XIII. Paris, Delagrave, 1892, gr. in-8 de 848 p., avec de nombreuses illustrations, 18 fr.; relié, tr. dorées, 22 fr. — 5. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis*, journal de toute la famille, Paris, Hetzel, 1892, 2 vol. gr. in-8 de chacun 396 p., avec de nombreuses illustrations, 14 fr.; cart., tr. dorées, 20 fr. — 6. *Le Magasin pittoresque*, 60e année (1892). Paris, Jouvet, in-8 de 410 p., nombr. illustr. Broché, 10 fr.; cartonné, 11 fr. 50. — 7. *Le Petit Français illustré*, journal des écoliers et des écolières. 4e année, 1892. Paris, A. Colin, gr. in-8 de 628 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 6 fr.; relié, tr. dorées, 7 fr. 50 et 9 fr. — 8. *Le Musée des enfants* (6e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin (Desclée et de Brouwer), 1892, in-4 de 384 p., nombreuses illustrations en noir et en couleurs. Broché, 6 fr. — 9. *Le Musée des jeunes filles* (3e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin (Desclée et de Brouwer), 1892, in-4 de 384 p., nombreuses illustrations, avec Supplément en noir et en couleurs. Broché, 12 fr. — 10. *Mon Journal*, recueil mensuel pour les enfants de cinq à dix ans, 11e année. Paris, Hachette, gr. in-8 de 192 p., illustré de

nombreuses gravures sur bois. Broché, 1 fr. 80 ; cartonné, 2 fr. 50. — 11. *Sable et galet, plages normandes et plages du nord, de Cherbourg à Rosendael-Dunkerque*, par MARS Paris, Plon et Nourrit, s. d., album gr. in-4 de 32 pl. en couleurs et en noir, relié toile, fers spéciaux, 10 fr. — 12. *Voyage dans la lune avant 1900*, par A. DE VILLE D'AVRAY. Paris, Jouvet. s. d (1892), album oblong, 50 grav. en couleurs, relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 13. *Pour nos amours d'enfants*, par MARIE DE BOISGUÉRARD. Paris, Westhausser (Nouvelle libr. de la jeunesse), s. d. album in-4, cartonné, nombr. illustr. en couleurs, 2 fr. 50. — 14. *Les Contes de la fée Carabosse*, texte d'ERNEST D'HERVILLY. Paris, Westhausser (Nouvelle libr. de la jeunesse), s. d., album in-4, cartonné, nombr. illustr. en couleurs de Harriett M. Benett, 6 fr. — 15. *Mamans et bébés chez les bêtes*, par Mlle GEORGETTE BRÉTIGNY. Paris, Westhausser (Nouvelle libr. de la jeunesse), s. d., album in-4 cartonné, avec de nombr. grav. en couleurs, 5 fr. — 16. *Album* CRAFTY. *Croquis parisiens*. Paris, Plon et Nourrit, s. d., in-4. 3 fr. 50. — 17. *Album* CARAN D'ACHE. *Album troisième*. Paris, Plon et Nourrit, s. d., in-4, 3 fr. 50. — 18. *L'Europe sous les drapeaux. Uniformes et scènes de la vie militaire des armées européennes de terre et de mer*. Paris, E. Guérin, s. d. (1892), in-4 cart., dos toile, couvert. chromo vernie, 4 fr. — 19. *Les Diables à quatre*, par G. DE POMARET. Paris, E. Guérin, s. d. (1892), in-4 de 48 p., illustr. en couleurs d'après les aquarelles de l'auteur, cart., dos toile, couvert. en chromolith., 4 fr. — 20. *Images militaires*. Paris, May et Motteroz, s. d. (1892), album in-fol. cart., comprenant 20 feuilles, 3 fr. 50. — 21. *Images enfantines*. Paris, May et Motteroz, s. d. (1892), album in-fol. cart., comprenant 20 feuilles, 3 fr. 50. — 22. *Ba-Be-Bi-Bo-Bu. Nouvel alphabet*, par Mme DOUDET. Paris, E. Guérin, s. d. (1892), in-4 avec aquarelles de H. Lemar, cart., dos toile, couvert. chromo, 3 fr. — 23. *Les Récits d'Hélène*, par MARIE DE GRANDMAISON. Paris, E. Guérin, s. d. (1892), in-18 de 104 p., illustré de 10 pl. en couleurs, cart., dos toile, couvert. chromo, 2 fr. 25. — 24. *Le Petit Chaperon rouge*, féerie à grand spectacle, en 7 actes et 49 tableaux. Paris, E. Guérin, s. d., album in-4, cartonn. à transformations, couvert. chromo vernie, 2 fr. — 25. *La Belle et la Bête*, féerie à grand spectacle, en 7 actes et 49 tableaux. Paris, E. Guérin, s. d., album in-4, cartonn. à transformations, couvert. chromo vernie, 2 fr. — 26. *La Bande joyeuse*, par F. MELCY. Paris, E. Guérin, s. d. (1892), petit in-8 de 63 p., illustré de grav. en couleurs, cart., dos toile, couvert. chromo vernie, 1 fr. 50. — 27. *Noël en Terre Sainte*, numéro spécial publié par l'*Illustration*. Paris, 13, rue Saint-Georges, in-fol., avec chromo hors texte, 2 fr. 50.

III. — Collection Hetzel, gr. in-8 illustré, publiée par la maison Hetzel. Vol. gr. in-8 à 9 fr. ; cart., 12 fr., et rel., 14 fr. — 1. *Claudius Bombarnac. Le Château des Carpathes*, par JULES VERNE. 93 dessins par Benett, 12 grands dessins en couleurs et 2 cartes, 285 p. et 199 p. — 2. *Les Voyages involontaires*, par LUCIEN BIART, avec 104 illustr. par Henry Meyer, 736 p.

IV. — Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse. 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. broché ; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Bons cœurs et braves gens*, par MAXIME DU CAMP, orné de 50 grav. de F. de Myrbach et O. Tofani., de VII-435 p. — 2. *Joël Kerbabu*, par EUGÈNE MOUTON, illustré de 61 grav. d'Alfred Paris, 378 p.

V. — Collection Hetzel, gr. in-8 illustré, publiée par la maison Hetzel. Vol. gr. in-8 à 7 fr. brochés ; reliés, 10 fr. — 1. *Épis et Bluets, études et souvenirs*, par ERNEST LEGOUVÉ. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 300 p., illustrations de P. Destez, J. Geoffroy, Boriono, P. Riquet, etc. — 2. *Le Rubis du grand lama*, par ANDRÉ LAURIE, avec 22 illustr. par Riou, 306 p. — 3. *La Petite Fée du village*, par JULES SANDEAU, avec illustr. par Georges Roux, 326 p.

VI. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 1re série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1892, 5 fr. 50 le vol broché ; relié, 10 fr. — 1. *Christophe Colomb*, par MGR RICARD, orné de 33 grav. par Baldo, 391 p. — 2. *Le Testament du duc Job*, par F. MÉAULLE, orné de 55 grav., 392 p.

VII. — Collection de volumes illustrés, petit in-4, publiés par la maison Ch. Delagrave. 5 fr. le vol. broché ; relié, 7 fr. 50. — 1. *Dansons la Capucine*, par ARSÈNE ALEXANDRE, avec dessins de Louis Morin, 148 p. — 2. *La Sœur de Pierrot*, par ARSÈNE ALEXANDRE, avec illustr. de A. Willette, 150 p.

VIII. — Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse, 2e série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 raisin à 4 fr. broché; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 6 fr. — 1. *Le Secret de la grève*, par Mme DE NANTEUIL, illustré de 52 gr., d'après A. Paris, 297 p. — 2. *Hélène Corianis*, par Mme J. COLOMB, illustré de 80 gr., d'après A. Moreau, 306 p. — 3. *Les Trésors de la fable*, par le commandant STANY, illustré de 112 gr. d'après E. Zier, 310 p. — 4. *Alsaciens et Alsaciennes*, par Mme DE WITT, née GUIZOT, illustré de 68 gr. d'après Moreau et E. Zier, 320 p.

IX. — Bibliothèque Illustrée. 2e série, publiée par la maison Mame, de Tours. Vol. in-4 à 3 fr. 55 brochés ; reliés percaline, plaques spéciales, 6 fr. 70. — 1. *De Carthage au Sahara*, par l'abbé BAURON, orné de 56 gr., 301 p. — 2. *Délaissée*, par F. MÉAULLE, orné de 4 sujets en couleurs et 30 grav., 270 p.

X. — Bibliothèque du « Petit Français, » publiée par la maison Armand Colin. Vol. in-8 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Les Prisonniers de Bou-Amâma*, par MARTIAL BLANC, avec illustr. de Kauffmann, 982 p. — 2. *Le Roi de l'ivoire*, par MARTIAL BLANC, avec illustr. de G. Scott, 266 p. — 3. *L'Émeraude des Incas*, par CH. NORMAND, avec illustr. de MM. Faria et Martin, 288 p. — 4. *Kerbiniou le très madré*, par A. ROBIDA, avec illustr. de A. Robida, 290 p. — 5. *Les Lunettes bleues*, par MAGBERT, avec illustr. de Mucha et Martin, 298 p.

XI. — Collection de volumes illustrés, petit in-4, publiés par la maison Ch. Delagrave, 1 fr. 50 le vol. broché; relié, tranches jaspées, 3 fr. 25; tranches dorées, 4 fr. — 1. *Histoire d'une Petite Princesse russe*, par HENRIETTE PRAVAZ, avec illustr. de B. Jankowski, 127 p. — 2. *Messire l'Ogre*, par CHARLES SÉGARD, avec illustr. de Boutet de Monvel, 128 p.

XII. — Petite Bibliothèque blanche, publiée par la maison Hetzel. Vol. in-16 br. à 1 fr. 50; cart., 2 fr. — 1. *Les Exploits des jeunes Boërs*, par MAYNE-REID, adaptation par S. BLANDY, avec illustr. de Riou, 159 p. — 2. *Mes Frères et moi*, par J. LERMONT, avec illustr. de M. E. Edwards, 144 p.

XIII. — Bibliothèque des Merveilles, fondée par Édouard Charton, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et 3 fr. 50 reliés. — 1. *La Guerre*, par le lieutenant-colonel HENNEBERT, illustré de 42 grav., 279 p. — 2. *Maisons d'hommes célèbres*, par ANDRÉ SAGLIO, illustré de 42 grav., 326 p.

XIV. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *L'Arche de Noé*, par la vicomtesse de PITRAY, illustré de 33 vign. d'après Robaudi, 239 p. — 2. *Petit-Prince*, par Pierre FROMENT, illustré de 51 grav. d'après Vogel, 274 p. — 3. *Au pays des diamants*, par MEYNERS D'ESTREY, adapté du hollandais de TH. TROMP, illustré de 31 vign., 264 p.

XV. — Bibliothèque des petits enfants de quatre à huit ans, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 carré à 2 fr. 25 brochés, et à 8 fr. 50 reliés. — 1. *Autour d'un bateau*, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE, illustré de 40 grav. d'après Robaudi, 287 p. — 2. *Histoires de bêtes*, par Mme DE WITT, illustré de 36 vign. par Robaudi, 237 p.

XVI. — Bibliothèque de l'éducation maternelle, publiée par la maison May et Motteroz (Librairies-Imprimeries réunies). Vol. gr. in 16 à 2 fr. 25 brochés, et 3 fr. reliés. — 1. *Ce bon Loff*, par Mme LEJEUNE, illustr. de E. Vavasseur, 272 p. — 2. *Notre amie Polly*, adapté de l'anglais de M. ALIOTT, par MINZEL, illustr. de Fernand Fau, 258 p.

XVII. — Bibliothèque enfantine, publiée par la maison May et Motteroz (Librairies-Imprimeries réunies). Vol. petit in-16. — 1. *Histoires de tante Rose*, par Mme DE BOSGUÉRARD, illustr. de Lucie Attinger, 131 p. — 2. *Histoire d'une troupe de marionnettes*, par ANDRÉ DE BRÉVILLE, illustr. de F. Bouisset, 112 p.

I. — 1. — Le livre de M. Gaston Vuillier sur *les Iles oubliées* est magnifique; c'est peut-être le plus beau de l'année. Le titre suggestif choisi par l'auteur convient parfaitement pour les îles Baléares et la

Sardaigne, fort peu connues en Europe ; mais en est-il de même de la Corse, aujourd'hui visitée par de nombreux touristes et dont nous possédons des descriptions très étudiées? D'ailleurs, peu importe, et il nous suffit de constater que si les dessins recueillis sur place par l'auteur sont merveilleux, le texte est fort agréable à lire ; certaines pages sont très poétiques et quelques-unes des illustrations, paysages ou types, peuvent être considérées comme des chefs-d'œuvre du genre. Le groupement de ces belles îles de la Méditerranée forme un tableau d'ensemble harmonieux ; toutes ont bien des points de ressemblance, elles sont évidemment de même famille, et cependant quelle variété dans leurs aspects, les coutumes et la physionomie de leurs habitants ! Majorque est à coup sûr une des plus séduisantes; sans compter ses monuments et ses paysages, on y trouve de remarquables cavernes à stalactites qui, à elles seules, vaudraient le voyage. Minorque est moins pittoresque et n'a guère pour elle que son beau port de Mahon. Quant aux îles Pityuses, Iviza, Formentera, ce sont des rochers arides et sauvages. Cabrera inspire à l'auteur des pages émues et touchantes à propos des prisonniers français qui s'y trouvèrent relégués dans les conditions les plus pénibles après la déplorable capitulation de Baylen. La Corse nous offre ses belles forêts accidentées, ses *voceri*, ses histoires de brigands « agrémentées » de rapts et de scènes de séduction un peu barbares. Si nous en croyons M. Vuillier, le banditisme serait loin de disparaître des mœurs du pays comme on le croit généralement ; car on compterait encore environ six cents bandits dans les maquis. Sauf ce « léger » défaut, la population de cette île, hospitalière, foncièrement honnête, profondément religieuse et patriote, est vraiment digne de sympathie. Enfin la Sardaigne a bien des charmes et nous placerons au premier rang la beauté de ses femmes ; mais elle est infestée par la terrible fièvre qui faillit emporter notre aimable auteur lui-même, qui a pu observer, à l'intérieur, des mœurs bien autrement farouches que celles des plus sauvages districts de la Corse. M. Vuillier est un voyageur d'excellent tempérament, car partout où il passe il se fait de chauds amis, et c'est toujours avec un certain déchirement de cœur qu'il quitte les endroits où il a quelque peu séjourné. Nous n'oserions jurer qu'il est un chrétien bien pratiquant ; mais il aime les prêtres, et partout il en trouve qui sont disposés à lui servir de guides et à lui offrir l'hospitalité. Aussi se montre-t-il respectueux pour les cérémonies du culte, parfois un peu bizarres dans ces contrées méridionales, et indulgent pour les absurdes superstitions qui trop souvent s'y mêlent aux pratiques religieuses. En somme, livre superbe et cadeau d'étrennes tout désigné pour les gens du monde.

2. — L'ouvrage de M. Léo Claretie, intitulé : *l'Université moderne*, est une description à la fois apologétique et humoristique de l'enseigne-

ment officiel en France à ses différents degrés. Il est divisé en quinze chapitres : I. A l'école maternelle. II. L'école primaire. III. Enseignement primaire supérieur. IV. La vie privée du lycéen. — Nous avons remarqué dans le sommaire de ce chapitre l'absence de toute mention de l'*aumônier* et de la *chapelle*, que bien des familles ne se résigneraient pourtant pas, croyons-nous, à ne voir tenir aucune place dans la vie privée des enfants confiés par elles à l'État. — V. Les mémorables du lycée. VI. Facultés des lettres et des sciences. VII. École de droit. VIII. École de médecine. IX. Le Muséum. — L'École de pharmacie. X. École normale supérieure. — Les souvenirs personnels de M. Claretie donnent un intérêt particulier à ce chapitre. — XI. Les grandes écoles. — La notice consacrée à l'École des chartes (qui, à proprement parler, ne fait pas partie de l'Université), n'est pas d'une parfaite exactitude. C'est à tort que M. Servois, garde général des archives, y est mentionné parmi le corps enseignant. Sur la gravure qui s'y rapporte, deux figures seulement sur cinq sont celles de professeurs de l'École, et le directeur, M. Paul Meyer, n'y brille que par son absence. — XII. L'association des étudiants. XIII. La femme et l'Université. XIV. Collège de France. — Notons que, strictement parlant, le Collège de France est en dehors de l'Université. — XV. Conclusion. — L'esprit plus apologétique que critique de l'ouvrage s'accentue dans cette conclusion, qui se conclut elle-même par un emprunt au discours prononcé par M. Léon Bourgeois, à la dernière distribution des prix du concours général. *Ab Jove.... finis.* Il est vrai qu'à l'heure où nous écrivons, M. Bourgeois vient précisément de cesser d'être Jupiter dans l'Olympe de l'instruction publique. Il est allé sur un autre sommet respirer la fumée d'autres encensoirs. Du moins M. Léo Claretie sait balancer le sien avec talent et avec grâce. La préface de M. Gréard, écrite avec la distinction habituelle à l'honorable vice-recteur, est naturellement aussi une apologie *pro domo*. Quelques fines indications laissent pourtant deviner que dans l'astre dont il est un des plus puissants rayons, M. Gréard ne méconnaît pas, en son for intérieur, l'existence de quelques ombres. — En ce qui concerne l'illustration du volume, les compositions de M. J. Geoffroy nous ont, en général, paru fort bien réussies. — Nous souhaitons que prochainement quelque autre auteur encore mieux doué, aidé d'un éditeur aussi habile, donne au livre intéressant, mais vraiment par trop « laïque, » de M. Léo Claretie, un pendant et un correctif nécessaires, sous ce titre : *L'Enseignement catholique en France.*

3. — Les fins amateurs du XVIIIe siècle apprécieront seuls comme il le mérite le recueil de planches réunies par la Librairie illustrée, sous le titre de *Cent dessins de Watteau gravés par Boucher*. Ce volume, précédé d'une préface de M. Mantz, peut servir de complément au

Watteau du même auteur, que le *Polybiblion* louait récemment. Les planches de Boucher ici reproduites sont tirées du recueil des « Figures de différents caractères, » publié peu après la mort de Watteau (1721), et qui nous a conservé beaucoup de dessins perdus. Toutes sortes de sujets s'y trouvent, paysages, scènes de genres, gilles, simples figures d'étude, etc. C'est l'interprétation rare et choisie d'un maître par un autre maître, alors à ses débuts dans l'art où il devait à son tour s'illustrer. Cette interprétation n'est pas toujours aussi exacte, aussi scrupuleuse que nos graveurs la feraient aujourd'hui, elle prend avec le dessin original plus d'une liberté qu'on devine, mais elle est fidèle du moins à la tradition infiniment élégante du siècle. L'édition ne comporte que cinq cents exemplaires numérotés à la presse.

4. — Le beau volume que donne aux amis de l'art national la Librairie illustrée est une œuvre collective. La « Société de l'art français, » connue par tant d'utiles publications érudites, a voulu faire pénétrer dans le grand public, avec les résultats acquis par les recherches personnelles de ses membres, le goût et les principes qui l'ont inspirée. La direction de l'importante publication qui commence a été confiée à M. Henry Havard; de nombreux clichés nouveaux ont été pris sur toute la France, de façon à grouper autour des principaux monuments de Paris et de la province une histoire complète de l'art français. La forme de monographies distinctes a été adoptée. Le volume initial, qui forme un tout par lui-même et un spécimen très complet, comprend : les *Monuments religieux de Reims*, confiés à la plume compétente de l'auteur de l'*Art gothique*, M. Gonse; — *Versailles*, réparti entre deux collaborateurs, à cause de l'importance exceptionnelle du sujet, M. Jules Guiffrey traitant du palais, M. Philippe Gille, du parc; — le *Château de Pau*, par M. de Fourcaud; — l'*Hôtel Carnavalet*, par M. Cousin, conservateur de la bibliothèque de la ville de Paris; — *Brou* et ses tombeaux, par M. Havard; — *Bagatelle*, par M. Ch. Yriarte; — enfin le *Château des Papes*, étudié à l'aide de documents nouveaux par le savant historien d'Avignon, M. Eugène Müntz. Le texte est de lecture facile et l'illustration est tout à fait sûre; on pourrait reprocher tout au plus la gravure de la page 49, représentant la chambre de Louis XIV à Versailles, dont la restitution d'ameublement, ainsi que tout le monde sait, est absolument apocryphe. Vingt-cinq planches en taille-douce enrichissent ce volume; presque toutes sont des reproductions directes des monuments. Les intérieurs de Reims et de Brou et les aquarelles de Portail, tirées du musée de Versailles, sont de pures merveilles de reproduction.

5. — MM. Müller-Simonis et Hyvernat sont deux prêtres : le premier, Alsacien et sujet allemand, professeur d'assyriologie à l'Université catholique de Washington, membre de la Société royale de géographie de

Londres, s'était fait donner une mission scientifique par le statthalter d'Alsace-Lorraine ; le second, plus spécialement occupé d'études sur les inscriptions cunéiformes, avait une mission du ministère de l'instruction publique de France. Leur voyage, dont ils ont publié la relation sous le titre : *Du Caucase au Golfe Persique*, comprenait l'Arménie russe, persane et turque, le Kurdistan et la Mésopotamie. Les débuts en furent troublés par des difficultés avec les fonctionnaires de l'administration russe au Caucase ; peut-être la nationalité allemande de M. l'abbé Müller-Simonis ne fut-elle pas étrangère à ces tracasseries ; toujours est-il qu'il en conserva quelque rancune, et que, dans un chapitre de son livre, il trace entre les procédés de colonisation de la Russie et ceux de l'Angleterre aux Indes un parallèle qui est complètement à l'avantage de cette dernière puissance. Il serait même tenté de préférer à la domination moscovite l'administration corrompue et inepte des valis turcs. Cependant, dans l'Asie Mineure, ils n'eurent guère à se louer non plus de ces fonctionnaires grossiers, intéressés et fourbes, et peu s'en fallut qu'ils ne fussent tout à fait pillés et emprisonnés à leur passage par Van. Ces divers incidents donnent d'ailleurs beaucoup d'animation et d'intérêt au récit, dont le style est à la fois vif et correct. L'auteur ne se borne pas à être un agréable conteur ; il fait preuve de beaucoup d'érudition et de connaissances géographiques très sérieuses ; aussi son ouvrage a-t-il été jugé digne d'une première mention par l'Académie française. En appendices on trouve des notices historiques, un catalogue des inscriptions cunéiformes en Arménie, d'excellents renseignements pratiques à l'usage des voyageurs en Asie Mineure, des rectifications à la carte de Kiepert et un index bibliographique. Les cartes sont excellentes ; quant aux phototypies d'après des photographies de M. Müller-Simonis, la plupart sont fort belles.

6. — C'est avec une mission du ministère de l'instruction publique que M. Albert Tissandier a parcouru l'Extrême Orient, Inde, Chine, Japon, avec retour par le Canada. Il a étudié ces intéressants pays surtout au point de vue de l'architecture, et son texte s'écarte peu de la description des monuments ; aussi bien a-t-il trop peu séjourné dans chaque endroit pour y étudier les institutions et les mœurs. En Chine, M. Tissandier a reçu fréquemment l'hospitalité chez des missionnaires, notamment les Pères jésuites de l'observatoire de Zi-Ka-Wei, et il se loue beaucoup de leur obligeance ; mais pourquoi s'excuser d'avoir assisté à la messe chez le missionnaire de Nan-King en disant qu'il l'a fait pour donner le bon exemple et se conformer à la règle de la maison ? Ce qui est assez piquant, c'est qu'il a pris sa revanche en y célébrant le 14 juillet avec de la bière mousseuse fabriquée par les religieuses catholiques et en trinquant avec le bon Père à la prospérité de la France et à la santé de Mme Carnot. Ce qui est plus regrettable, c'est qu'en racontant ses pérégri-

nations au Japon, il s'étend plus qu'il ne serait nécessaire sur les détails les plus choquants des mœurs japonaises, ce qui ne permet pas de recommander son très beau livre pour les jeunes gens. Grave défaut dans ce *Voyage autour du monde.*

7. — La relation célèbre de Madame Royale sur la captivité de ses parents au Temple vient d'être l'objet d'une publication faite sur le manuscrit autographe, actuellement en la possession de Mme la duchesse de Madrid, et entourée de tous les soins désirables ; elle forme un beau volume orné de six portraits en héliogravure : 1° un portrait de Madame Royale, d'après une miniature peinte par Füger et donnée par la princesse à Mgr de la Fare, évêque de Nancy ; 2° un portrait du Dauphin, d'après une miniature appartenant à Mme la duchesse de Madrid ; 3° un portrait de l'archiduchesse Marie-Antoinette, d'après une miniature du cabinet de Mme la vicomtesse de Janzé ; 4° un portrait de la reine Marie-Antoinette au Temple, d'après une gouache de Kucharski, du cabinet de Mme la vicomtesse de Janzé ; 5° un portrait de Madame Élisabeth, d'après une miniature donnée par la princesse à la baronne de Mackau ; 6° une médaille aux profils conjugués du Dauphin et de Madame Royale. — On s'étonne de ne point rencontrer parmi ces portraits celui du roi Louis XVI, dont la place était si naturellement indiquée ici. — Quoi qu'il en soit, c'est là un précieux livre, qui ne peut manquer, à la veille des douloureux anniversaires que la France va célébrer, d'être accueilli avec une religieuse sympathie. Ajoutons que M. le marquis Costa de Beauregard, de cette plume habile et émue qu'on lui connaît, a fait précéder le texte d'une introduction où il cite de très intéressants documents.

8. — M. Imbert de Saint-Amand, auquel on doit des études si attrayantes sur les personnalités féminines de la cour de France, vient de nous donner un récit circonstancié de l'expédition tentée en 1832 par Madame la duchesse de Berry, « ce roman historique dont la réalité dépasse les fictions même les plus hardies » (p. 152). Il l'a tracé avec le talent qu'on lui connaît, avec la conscience qu'il apporte dans ses écrits et aussi avec la réserve qui lui était imposée par la délicatesse du sujet. L'auteur s'est entouré de tous les documents publiés sur la matière, et il a su habilement mettre en relief les figures, si sympathiques par l'héroïsme du dévouement ou la fidélité à une noble cause, dont les portraits constituent l'illustration de ce bel ouvrage : le général de Saint-Priest, duc d'Almazan ; le comte de Kergorlay, le baron Athanase de Charette, le comte Henri de Puiseux, le comte Édouard de Monti, Berryer, Hennequin, le maréchal de Bourmont, Jacques Cathelineau, Achille Guibourg, le comte de Brissac, le marquis de Dampierre, etc. On trouve aussi, dans cette brillante galerie, Mlle Pauline de Guiny, chez laquelle la princesse resta enfermée à Nantes pendant cinq mois ; la

fidèle cuisinière Marie Bossy, la comtesse d'Hautefort, la princesse de Bauffremont. Enfin, avec les nombreux sites auxquelles se rattache le souvenir de la princesse et les lieux témoins des principales scènes, nous avons plusieurs portraits de Madame, dont un en paysan vendéen. On voit que rien n'a été négligé pour faire de ce livre un véritable album, où l'on retrouve tous les souvenirs de cet épisode si fidèlement et si habilement raconté par l'auteur.

9. — *Le XIXe siècle.* M. Grand-Carteret, qui a écrit le livre portant ce titre, l'a divisé en dix-huit chapitres, dans lesquels il étudie successivement l'esprit du siècle, la vie officielle, la vie sociale, les femmes, les enfants, les salons, les cercles, les modes, le militarisme, les théâtres, les plaisirs, les fêtes, la table, les diligences et les chemins de fer, la littérature, la presse, la réclame, les expositions, les inventions, enfin deux chapitres sont consacrés au *Paris moderne* et à la *Fin de siècle.* M. Grand-Carteret ne s'est occupé que du siècle en France, et particulièrement à Paris. Est-ce à dire que l'ouvrage soit incomplet? Peut-être, aux yeux de certains lecteurs ; mais pour combien n'y a-t-il de vie vraiment active qu'à Paris ! Paris, c'est le centre de toute la vie du siècle, et nous ne saurions faire un crime à l'auteur d'avoir oublié la province et négligé l'étranger. Tel qu'il est, ce livre est charmant, écrit avec une pointe de mélancolie, une nuance d'indifférentisme, et en même temps des aspirations vers des idées hautes et sereines : et cette pensée même d'avoir terminé la série des illustrations par la reproduction de la médaille de l'église du Sacré-Cœur n'est-elle pas élevée, sublime ? — Pour illustrer dignement ce livre, la maison Didot a mis en œuvre ses incomparables ressources. Il n'y a pas moins de dix-sept planches en couleurs, de vingt-quatre gravures hors texte, et de quatre cent soixante gravures dans le texte. C'est vraiment là un ouvrage illustré, et illustré d'une façon telle qu'on peut le laisser sur la table d'un salon à la portée de tous. Il y a à noter les reproductions fort curieuses des gravures de modes, les types militaires, les caricatures (Daumier et autres), les photogravures (portraits et vues), nombre de reproductions de tableaux célèbres ou connus. Au hasard, je cite les reproductions du premier chemin de fer anglais (p. 353-355), les portraits du prince de Sagan, de Mlle Darlaud, de la duchesse de Mouchy, du cardinal Guibert, de la sœur Rosalie, etc. Dans les gravures coloriées, la danse des chiens par Carle Vernet est supérieure. On est effrayé en considérant la somme de travail qu'il a fallu pour exécuter tant de recherches et retrouver tant de documents précieux, quoique modernes. — Ajoutons que la couverture du livre est digne de son contenu : siècle de bronze, a dit quelque part l'auteur, couverture bronzée, poudrée d'or, où se mêlent les symboles des quatre régimes qui ont gouverné la France jusqu'ici. Rien ne donne mieux une idée du livre dans lequel l'auteur s'est efforcé de grouper tout et tous avec une impartialité

qui semble vraiment ne s'être jamais démentie. Éloge trop rare, que nous décernons avec satisfaction à M. Grand-Carteret.

10. — Comment caractériser ce livre, curieux autant que brillamment édité, qui s'intitule : *Les Capitales du monde ?* S'agit-il de relations de voyage, d'études de mœurs, de peintures artistiques, de tableaux esquissant l'histoire générale d'une métropole et celle, plus particulière, de son commerce et des industries qui y sont florissantes? Eh bien, il y a de tout cela, à des degrés fort divers, il est vrai, dans les notices pittoresques que des écrivains différents par le caractère, par les tendances, par le genre de talent et quelquefois même par la nationalité, ont fournies à l'œuvre commune. Le simple énoncé des sujets traités, avec les noms des collaborateurs, donnera une idée de l'œuvre. Ainsi : *Paris* a été décrit par M. François Coppée ; *Constantinople*, par M. Pierre Loti ; *Saint-Pétersbourg*, par le vicomte E.-M. de Vogüé ; *Rome*, par M. Gaston Boissier ; *Londres*, par sir Charles Dilke ; *Berlin*, par M. Antonin Proust ; *Bucharest*, par la reine de Roumanie (Carmen Sylva) ; *Vienne*, par Mme Adam ; *Athènes*, par le comte de Mouy ; *New-York*, par le comte de Kératry ; *Tokio*, par Mme Judith Gautier ; *Amsterdam*, par M. Henri Havard ; *Lisbonne*, par M. Armand Dayot ; *Pékin*, par M. Maurice Paléologue ; *Copenhague*, par M. André Michel ; *Alger*, par M. Maurice Wahl ; *Stockholm*, par M. Maurice Barrès ; *Mexico*, par M. Auguste Génin ; *Genève*, par M. Édouard Rod ; *Bruxelles*, par M. Camille Lemonnier ; *Rio-de-Janeiro*, par M. de Santa-Anna Néry ; *Calcutta*, par M. James Darmesteter ; *Christiania*, par M. Harald Hansen ; *Le Caire*, par M. Camille Pelletan, et enfin *Madrid*, par M. Emilio Castelar. Ajoutez que les illustrations, signées des noms les plus réputés de la France et de l'étranger, ont trouvé là une place tout indiquée, ce qui fait que l'ensemble forme un vrai livre de bibliothèque, qui sera lu avec plaisir toujours et consulté souvent avec profit.

11. — M. Louis Vallet, artiste de grand talent, excelle à camper un cavalier sur une selle, à fixer les actions d'un cheval aux différentes allures, à rendre la physionomie caractéristique des races : anglaise, arabe, mecklembourgeoise. Dans ses *Croquis de cavalerie*, M. Vallet a exposé l'organisation des cavaleries des puissances européennes et transcrit, d'après les annuaires militaires, l'emplacement des divisions et brigades et les noms des officiers de cavalerie. Cette nomenclature longue et aride se concevrait mieux dans un livre de petit format qu'on pourrait emporter dans sa sacoche au jour de l'entrée en campagne. Les armées anglaise et russe ont très heureusement inspiré le crayon de l'auteur, et l'on admirera les superbes costumes des officiers de la cavalerie légère de Madras et du Bengale, ceux des chevaliers-gardes, et l'éblouissant uniforme blanc et or des timbaliers des cuirassiers de la Czarine. Dans une préface très finement écrite, M. Roger de Beauvoir a rappelé l'histoire

des troupes à cheval et précisé leur rôle à l'heure actuelle. Un cavalier doit avoir toujours présent à l'esprit le proverbe que les Arabes mettent dans la bouche de leur intelligente monture :

A la montée épargne-moi;
A la descente soutiens-moi;
En plaine use de moi;
A l'écurie soigne-moi.

Et ceux qui ont la responsabilité de la conduite des divisions de cavalerie doivent s'inspirer des principes toujours vrais que formulèrent dans des termes presque identiques Frédéric II et Napoléon, et qui peuvent se résumer en trois mots : « Rapidité d'exécution ; — action par masses ; — toujours aux trousses de l'ennemi. »

12. — La maison Garnier a déjà donné, sous ces titres : *Galerie des grands écrivains français*, *Galerie de femmes célèbres*, *Galerie de portraits historiques*, des recueils extraits des œuvres de Sainte-Beuve. Voici un nouveau volume : *Galerie de portraits littéraires*, qui ne sera pas moins bien accueilli que les précédents. Il nous offre les études, plus ou moins développées, consacrées par le célèbre critique à La Boétie, à Duclos, à Chamfort, à Condorcet, à Mallet du Pan, à Senac de Meilhan, à Maine de Biran, à Joubert, à Bonald, à J. de Maistre, à P.-L. Courier, à Armand Carrel, à Montalembert, à Alexis de Tocqueville et à Thiers. Chaque notice est accompagnée d'un portrait gravé à l'eau-forte qui offre la silhouette très ressemblante du personnage. C'est un livre qui a sa place dans la bibliothèque d'un homme de goût, et l'on aimera à relire dans ce beau volume les fines appréciations d'un critique dont la méthode reste toujours la plus sûre et la plus instructive, et qui, généralement, fait preuve de la plus stricte impartialité.

13. — L'ouvrage de M. H. Durand : *Hollande et Hollandais*, décrit avec beaucoup de verve et de bonne humeur les paysages, les monuments, les musées et surtout les mœurs de ce pays éminemment sympathique et curieux à visiter. Le style est élégant et les gravures, dont beaucoup d'après des tableaux de maîtres hollandais, sont d'une exécution parfaite ; une petite carte très suffisante permet de suivre facilement l'itinéraire de l'auteur. Il n'y a pas, dans toutes ces pages pleines d'esprit du meilleur aloi, un seul mot qui blesse la morale la plus scrupuleuse ; mais le sentiment religieux est peu accusé ; M. Durand s'efforce visiblement de tenir la balance égale entre les religions protestante et catholique, qui se partagent le peuple hollandais. C'est ainsi qu'il loue Érasme et Bayle de leur modération fortement teintée de scepticisme ; notons aussi qu'il prend au sérieux l'armée du Salut, dont il rencontre un régiment sur sa route. Malgré ces défauts que nous déplorons, nous devons déclarer que c'est là un ouvrage de valeur et des plus intéressants.

14. — Connaissez-vous Perrault, l'un des rois du folklore, avant que le mot anglo-saxon eût fait fortune en France et ailleurs? Nous ne vous ferons pas, certes, l'injure d'en douter. Donc, imaginez-vous que feu M. Charles Deulin a jadis écrit un recueil de contes fantastiques, un peu à la façon dudit Perrault : *Contes d'un buveur de bière*, qui, si notre mémoire est bonne, a paru, il y a des années, en tout ou en partie, dans le *Musée des familles*. Ces récits amusants, qui ont le pays flamand pour théâtre, viennent d'être luxueusement édités par la maison Boudet, qui s'y connaît en fait de bon goût. Sainte-Beuve, autrefois, a vanté ces émanations du génie populaire, et, bien certainement, ce n'est pas ce qu'il a fait de moins bien. Pour notre compte, nous trouvons cela parfait et nous signalons, ce beau volume, spirituellement illustré à tous ceux qui aiment sortir un instant des tristes réalités de notre fin de siècle, comme l'on dit. La reliure qui habille ces contes est brillante, riche et sobre. Fameux cadeau d'étrennes pour les jeunes et pour les vieux.

15. — Il y a un peu plus de quatre ans, le *Polybiblion* a rendu compte (voyez t. LIII, p. 303) du ravissant ouvrage de M. Léon de Tinseau : *Ma cousine Pot-au-feu*. Nous n'avons, à cette heure, rien à ajouter, sinon que l'auteur a été admirablement interprété par un artiste de valeur, M. Paul Destrez, dans l'édition illustrée que vient de publier, à l'occasion du jour de l'an, la maison Calmann-Lévy. A offrir à un jeune homme de vingt ans ou à une nouvelle mariée.

16. — *Pêcheur d'Islande*. Notre collaborateur, M. Firmin Boissin, l'a dit avec juste raison (voyez *Polybiblion*, t. XLVII, p. 289) lorsqu'il a salué l'apparition du livre de M. Pierre Loti : c'est un chef d'œuvre tout simplement. Les émouvantes scènes de ce roman maritime sont encore présentes à la mémoire de tous ceux qui les ont lues ; de sorte que, comme pour *Ma cousine Pot-au-feu*, notre rôle se borne à signaler les belles compositions de M. M.-E. Rudaux, que nous préférons même à celles de M. P. Destez. — Il convient aussi de donner une mention spéciale à la reliure des deux livres de M. de Tinseau et de M. Loti : sur le premier, brille le portrait en couleurs de *Ma cousine Pot-au-feu* ressortant vivement sur le disque d'or entouré de fleurs qui lui sert de cadre ; et sur le premier plat de la couverture de *Pêcheur d'Islande*, l'on admire une scène maritime en couleur de grand effet.

17. — *Potaches et bachots* a été, dans la pensée de son auteur, destiné à réhabiliter le lycée. Si adroit qu'ait été M. Alexis Lemaire, il n'y sera guère parvenu ; et ne serait-ce que la gravure du titre (où le potache, d'un air insolent, le cigare aux lèvres, a l'air de fuir l'*Alma Mater*, qui en lève les bras au ciel), cette gravure nous donnerait raison. Toujours est-il qu'il nous promène, le plus gaiement qu'il peut, du premier jour de l'internat à la distribution des prix. Réveil, lavabo, étude, livres, réfectoire, récréation, pensums, dessin, gymnastique, manège,

escrime, exercice, bains, danse, tout y est. Un critique chagrin dirait peut-être que ce n'est pas très documenté. Qu'importe, ce n'est pas un livre d'études, c'est un livre d'étrennes qui donnera peut-être un peu de cœur au ventre des futurs potaches de 1893. Il y a (p. 229) une phrase malheureuse de M. Coppée, ou au moins rapportée par lui, qu'il eût mieux valu ne pas reproduire. La seconde partie est consacrée à l'Université de Paris, à ses collèges, à son enseignement, à ses concours, à ses examens. Il y a des remarques intéressantes et des notes curieuses. Dans les gravures il faut signaler les vainqueurs (p. 192) et les trois prix d'honneur de 1850 (p. 224), très réussies.

18. — M. Arsène Alexandre est connu comme chercheur, observateur, écrivain d'esprit. *L'Art du rire et de la caricature* consacre largement cette triple qualification. Pas n'est besoin de dire que le livre de notre auteur, qui sort, d'une façon assez violente, du sentier battu, ne s'adresse qu'aux lettrés, aux érudits et aux artistes qui ne reculent pas devant l'approfondie méditation de Villon et de Rabelais. De quoi, en vérité, n'a-t-on pas ri sur notre planète ? De tout ce qu'il y a de plus bête, de tout ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus noble, de tout même ce qu'il y a de plus sacré, hélas ! On le savait, mais cela résulte surtout du volume de M. Alexandre, qui, débutant par l'antiquité égyptienne et grecque, embrasse toutes les époques et ne s'arrête qu'aux temps actuels. Ce que nous aurions désiré, toutefois, dans ce travail, c'est un peu moins de scepticisme ; mais M. Alexandre est un rieur, lui aussi, et un terrible ! Somme toute, *l'Art de rire* laisse derrière lui, à bien des égards, les ouvrages de ce genre publiés par M. Grand-Carteret. Il y a là plus de mouvement, plus de vie, avec, par-dessus le marché, un complet insouci des susceptibilités amies ou ennemies. Inutile d'ajouter que les reproductions de caricatures répandues à profusion dans *l'Art du rire* sont remarquables : elles ont été exécutés par l'ancienne maison Quantin.

19. — Charmant volume que celui qui nous raconte le *Tour de Méditerranée* de M. P. Jousset : les gravures en sont fines et les aquarelles rendent merveilleusement le brillant coloris de l'Orient. Le texte est agréable et donne une idée assez juste, bien que légèrement superficielle, des pays visités par l'auteur. Du reste, il a passé si peu de temps dans chaque localité qu'on ne saurait lui reprocher sans injustice de n'avoir rien approfondi ; nous serions plutôt surpris de la justesse de ses appréciations si rapidement recueillies. Comme moralité, ce livre est irréprochable ; il le serait également au point de vue religieux sans une plaisanterie de mauvais goût sur la malpropreté des capucins de Naples.

20. — Pour inculquer aux jeunes gens les premiers principes de la botanique, l'on ne saurait trouver un livre plus agréable à l'esprit et aux yeux que celui de M. Leclerc du Sablon : *Nos Fleurs, plantes utiles et*

nuisibles. « Dans l'ouvrage très sommaire que nous présentons au public, dit l'auteur, on trouvera les plantes rangées par familles. Le nom en tête de chaque description de plante est celui qui est employé le plus ordinairement. A la suite de ce nom viennent les noms français du genre et de l'espèce ; puis, entre parenthèses, se trouvent les noms latins du genre et de l'espèce, et enfin, s'il y a lieu, les noms vulgaires. » Ce volume est luxueusement illustré et relié avec un goût parfait. Nous ne nous souvenons pas d'avoir eu à signaler un livre de botanique aussi gracieux.

21. — Pour donner une idée de *Passe-Partout et l'Affamé*, de M. Guéchot, nous n'avons guère, après lecture, qu'à citer quelques passages de l'*Avant-propos* de ce ravissant volume. Passe-Partout, c'est le renard ; l'Affamé, c'est le loup. La sanglante rivalité des deux personnages « remplit, comme on le sait, l'épopée burlesque connue sous le nom de *Roman du renard*. Les deux héros ont laissé des héritiers qui n'ont pas dégénéré. Passe-Partout est le digne fils de Le Goupil, et l'Affamé n'a rien à envier à maître Ysengrin ; tous deux ont, comme leurs ancêtres, plus d'appétit que de scrupules, les dents longues et l'esprit scélérat. Ce sont leurs mirifiques prouesses, leurs tours pendables et leur juste châtiment qu'on nous raconte ici avec une verve qui jamais ne se dément. » Œuvre originale, spirituellement illustrée, qui plaira à tous les âges. La reliure du volume, sujet en couleurs et ornementations dorées, récrée la vue agréablement.

22. — *Les Camisards*, de M. A. de Lamothe, sont tellement connus qu'il serait puéril de résumer, même de la façon la plus succincte, les épisodes si attachants de ce grand roman historique. L'édition pour étrennes, dont la librairie Henri Gautier nous a adressé un exemplaire, est illustrée de très nombreux et fort jolis dessins de M. Ed. Zier. Toutefois, nous ferons remarquer qu'un papier plus riche n'eût point été de trop. Tel quel, ce volume est appelé certainement à un succès.

23. — Nul n'ignore parmi nos lecteurs que M. de Cherville, grand chasseur, est aussi un écrivain délicat et spirituel ; nous avons l'honneur de vous présenter quelqu'un qui, s'il ne surpasse pas M. de Cherville par les ardeurs cynégétiques, l'égale du moins dans l'art d'écrire. Nous avons nommé M. Charles Diguet. M. Diguet a trouvé le moyen de publier des *Aventures de chasse* tour à tour amusantes et palpitantes, où se mêlent admirablement des comédies et des drames dont les acteurs sont tantôt des bêtes, tantôt des gens, et parfois les uns et les autres simultanément. Ce que nous trouvons ici de particulier, pour un volume du genre, c'est qu'on y peut admirer des pages où les sentiments chrétiens de l'auteur s'affirment avec beaucoup de vigueur et de sens poétique. Très gracieusement illustrées, *Mes aventures de chasse* forment un cadeau d'étrennes qui ravira d'aise non seulement les jeunes disciples de saint

Hubert, mais aussi les personnes de tous âges et de toutes conditions pour qui la chasse n'est agréable qu'en récits.

24. — S'il est des connaissances qu'il semble désirable de voir se vulgariser et se répandre, ce sont certainement celles qui ont pour objet la conservation de la santé d'abord et ensuite celles qui forment la base des sciences médicales. On ne saurait se dissimuler les énormes difficultés que présente cette sorte de vulgarisation. M. Variot ne s'y est pas trompé ; il a résumé en une courte introduction toutes les objections que l'on peut faire en face d'une semblable tentative, depuis les erreurs auxquelles expose une science insuffisante jusqu'aux abus que commet chaque jour le charlatanisme. Il n'en a pas moins écrit son livre, avec l'espoir qu'il servira à montrer l'intérêt qu'il y a pour le malade à faire appel aux lumières du médecin le plus tôt possible, toutes les fois que l'état de maladie viendra à se manifester. Ce n'est donc pas là un *Manuel de santé* comparable à ceux que produit souvent le commerce de la droguerie, pour préconiser tel ou tel remède, par exemple ; c'est un résumé, aussi peu technique que possible, des fièvres, des maladies des divers appareils, aussi bien que des maladies générales ou constitutionnelles qui peuvent surtout atteindre les enfants. Les illustrations dont le texte est parsemé sont remarquables par le choix des sujets qu'elles représentent et par le mérite de leur exécution.

25. — Oh! *Ma Grande*, comment votre amour pour votre frère n'a-t-il pu triompher de votre jalousie? Sans doute, Noël Guislain doit tout à sa chère Marie-Anne, qui l'a élevé orphelin et qui l'a aidé et soutenu dans sa vie de garçon ; sans doute l'on comprend qu'après vous être tant attachée à lui, après avoir fait de sa vie votre vie, vous vous effarouchiez à la pensée de le quitter et de vous voir supplantée dans son cœur. Mais après vous être résignée à suivre le conseil de votre vieil ami et conseiller l'abbé d'Hautpont, après avoir consenti et donné même votre concours au mariage de Noël avec Sonctchka Tratkof, pourquoi vous abandonner à des aigreurs, à des soupçons injurieux contre la jeune Russe, qui cherche à vous entourer de son respect et de son affection? Pourquoi croire qu'on veut vous enlever le gouvernement de cette maison, qu'on vous a abandonné avec tant de bonne grâce; pourquoi vous obstiner à voir dans toute parole, dans tout sourire, une intention malicieuse contre vous, dans tout échange d'amitié un vol fait à votre tendresse? Marie-Anne a une affection exclusive, et sa jalousie, qui trouble la paix du jeune ménage et force la femme de son frère à fuir momentanément de la maison, exalte son cerveau, la rend malade et la conduit à la tombe, en lui laissant cependant le temps de se reconnaître et de se réconcilier.

26. — Écrit avec talent, imprimé sur beau papier, illustré avec goût, s'offrant au public revêtu d'une couverture gris-perle sur laquelle flam-

boient de mirifiques sujets or et couleurs, le roman historique de MM. P.-B. Gheusi et Paul Lavigne : *Gaucher Myrian, vie aventureuse d'un escholier féodal*, est aussi intéressant que dangereux et perfide. Les auteurs ont cru sans doute, faisant étalage d'une érudition noyée dans la fantaisie, reproduire fidèlement les faits, les gestes, les croyances et les opinions d'une époque (le XIIIe siècle) qu'ils ont tout simplement travestie. Au fond, cette œuvre nous apparaît comme une vipère cachée sous des fleurs. Du reste, elle est précédée (pas la vipère, l'œuvre, — il est vrai que c'est tout un) d'une préface signée : Gabriel Compayré. N'est-ce point assez dire ?

27. — La navigation aérienne préoccupe beaucoup nos contemporains. L'on n'a pas encore trouvé le moyen de se diriger sûrement dans l'espace, et, cependant, certains auteurs hardis vous parlent de grands voyages à travers les plaines de l'air et même bien au delà, à peu près comme de bons bourgeois vous entretiendraient d'une promenade par eau de Paris à Saint-Cloud ou à Suresnes, voire à Saint-Germain. C'est le cas de M. G. Le Faure, qui, dans *les Robinsons lunaires*, raconte la merveilleuse ascension d'une sorte de navire aérien qui franchit tout simplement, sans grandes avaries, sauf à l'arrivage, les quatre-vingt-quinze mille lieues qui séparent la terre de son satellite. Mais faites bien attention : tout cela ne s'est passé que dans le cerveau, sinon fêlé, du moins fortement chauffé par le champagne, d'un brave savant, le directeur de l' « Institut cosmopolite, » qui, le jour de sa fête, avait si bien sacrifié à Bacchus, qu'il s'était endormi le nez sur la table au milieu de bouteilles vides. Très amusante, absolument irréprochable et illustrée d'une façon aussi brillante que spirituelle, telle est cette fantaisie scientifico-romanesque, qui plaira universellement.

28. — M. Sibille, médecin-major, a visité la Russie l'année dernière, en compagnie d'une caravane organisée par l'Agence des voyages économiques, et il s'est empressé de faire au public la confidence de ses impressions et de ses aventures. Son récit est écrit d'un style enjoué et sans pédanterie ; les anecdotes comiques ne manquent point, et le sentiment patriotique éclate à chaque page ; les illustrations sont fines et spirituelles. *A travers la Russie* serait donc un livre excellent pour la jeunesse si l'auteur avait su éviter certains écueils malencontreux. Pourquoi, par exemple, parler d'un duel à mort entre deux frères amoureux fous de leur sœur? Pourquoi encore spécifier que, le dimanche matin, les dames de la caravane remplissent leurs devoirs religieux et laisser ainsi entendre que les hommes considèrent cet acte comme indigne d'eux? Cependant, à diverses reprises, l'auteur a traité fort convenablement diverses questions religieuses; il aurait pu d'une façon avantageuse s'en tenir à ces bons mouvements.

29. — *Constance Sherwood* perd, à l'âge de dix ans, sa mère,

une catholique fervente ; elle est soutenue, dans cette cruelle épreuve, par l'amitié de mistress Anne Dacre, comme elle orpheline et catholique, en butte, comme elle, aux persécutions des protestants. Le père de chacune de nos jeunes amies est incarcéré : l'un d'eux meurt en prison ; M. Sherwood, dont la peine est commuée en bannissement par la reine Élisabeth, trouve un refuge sur la terre de France. Des parents, des amis de Constance Sherwood sont mêlés aux sanglants épisodes qui ne prennent fin qu'à l'avènement de Jacques au trône d'Angleterre. Basile, le mari de Constance, traduit devant la justice comme papiste, est jeté en prison et y demeure deux ans. Le mari d'Anne Dacre embrasse la religion catholique, et la communauté de convictions des deux époux resserre les liens de leur affection.

30. — Dans les récits normands que M. Charles Frémine a réunis sous le titre de : *La Chanson du pays*, tout serait agréable à lire si l'on n'y trouvait deux fausses notes : la fin de *Christi-Badet*, un suicide admiré par un voisin du malheureux, et surtout *Ma première communion*. M. Frémine nous permettra de lui dire que le ton badin pris par lui pour rappeler un souvenir doux au cœur des incrédules eux-mêmes lui messied absolument.

31. — La *Petite Chanteuse* est une pauvre enfant trouvée qui abandonne quelques années sa famille adoptive pour chercher la fortune, et qui, l'ayant perdue, revient à ceux qui l'ont toujours pleurée, pour y retrouver le bonheur. Le *Portrait d'Alice*, qui complète ce volume, est une simple bluette, qui nous montre un peintre recueillant la gloire en faisant le portrait d'une charmante voisine, entrevue à travers sa fenêtre, et à laquelle, en retour, celle-ci procure d'abord la santé, en le soignant avec dévouement, et puis le bonheur, sans cesser d'ailleurs de collaborer discrètement à sa gloire. Tout cela est fort bien raconté et peut faire passer agréablement quelques heures. Malheureusement, il n'y a pas là la moindre trace de cette inspiration chrétienne qui ne devrait jamais manquer dans un livre destiné à l'enfance. C'est dommage ! Encore un livre bien fait, qui ne fera point de bien !

32. — C'est presque toujours à l'Afrique australe que se rapportent les récits d'aventures de M. le comte Meyners d'Estrey. Ce qu'il nous fait connaître ici, c'est la lutte des Boërs contre les Anglais entre 1878 et 1882 pour soutenir l'indépendance du Transvaal contre la cupidité de la colonie du Cap qui voulait l'absorber. Nous assistons à la proclamation d'annexion applaudie à Pretoria par les Jingos, rebut de l'Europe, hommes sans patrie, qui ne songeaient qu'à vivre grassement ; à la fureur et à la révolte des vrais Boërs, à la lutte courageuse et triomphante qu'ils soutinrent, à l'héroïque victoire de Langnek. Et dans toute cette histoire, *les Frères Botha* jouent un rôle : Jean, le type du patriote boër, et Andries, qu'une passion aveugle pour une jeune Anglaise a jeté

un moment dans le prétendu parti du progrès, dans celui des Jingos, que le mépris fait de sa personne par la jeune miss rejette brusquement dans le parti des combattants, et qui reprend enfin les sentiments que son frère n'a jamais abandonnés. L'on pourrait reprocher au volume, intéressant d'ailleurs, l'absence de plan net et d'unité.

33. — Quand on est capable d'écrire des pages telles que celles réunies par M. H. de la Blanchère sous le double intitulé : *Les Aventures d'une fourmi rouge et les Mémoires d'un pierrot*, il faut en composer beaucoup. D'abord, d'une façon agréable, on enseigne ainsi aux enfants certains points d'histoire naturelle, on les moralise grâce à l'affabulation du récit et même on leur apprend à aimer Dieu. Le joli volume de M. de la Blanchère, très abondamment illustré, peut être utilisé soit comme cadeau, soit comme récompense scolaire.

34. — Si les bêtes pouvaient parler, que de jolies choses elles raconteraient! C'est ce qui arrive pour l'*Histoire d'une ménagerie*, où, dans l'intervalle de deux représentations, les divers animaux qui composent la ménagerie de la gentille Fleur-de-Mai se font part tour à tour de leur histoire. Pensez donc : l'histoire d'un lion, d'un ours, d'un perroquet, d'un éléphant, d'un singe ou d'un chien savant, que de surprises cela réserve : car tous ont eu des aventures, et ils les racontent fort bien. Il faut dire que ces conversations n'ont existé que dans les rêves de la gentille Fleur-de-Mai. Ce sont toutefois de charmants rêves, émouvants ou amusants, et qui instruisent d'une façon piquante les jeunes lecteurs, parce qu'ils ont été transcrits par un narrateur très spirituel et très fidèle.

35. — Les *Contes japonais* de M. Gaston Cerfberr sont au nombre de cinq, dont voici les titres : *Le Chercheur de trésors*, *le Joueur de flûte*, *Poisson d'avril*, *la Petite Servante* et *la Forêt enchantée*. Ce sont des sortes de contes de fées, accommodés à la japonaise. Du premier il ressort que le bonheur du foyer guérit des rêves de fortune, et que le plus précieux trésor est une femme aimante et sage ; du second, que la flûte, au Japon, fait le bonheur des peuples et le malheur des princes ; du troisième, que le poisson d'avril mérite bien sa mauvaise renommée et qu'il ne faut pas s'y fier du tout ; du quatrième, que les mariages de bergères (ici c'est une petite servante) et de princes charmants ne se réalisent plus que dans les étoiles, et encore un seul jour par an ; du cinquième enfin, que dès ici-bas la cupidité est punie, le courage et la constance récompensés, surtout si l'on a à sa portée une forêt enchantée pour hâter l'œuvre de la justice. On le voit, c'est assez anodin. Mais la forme est pittoresque et originale, et l'illustration, absolument japonaise, bien entendu, est tout à fait charmante. Voilà certes un livre nullement banal et qui mérite d'être noté à part dans la liste des livres d'étrennes.

36. — La vie du *Général de Sonis*, le héros de Patay, qui commandait les trois cents zouaves pontificaux à l'attaque de Loigny, est un récit réconfortant qui sera lu avec profit par tous. Le grand cœur, le grand général, le grand chrétien que fut de Sonis, nous apparaît, glorieux et fort, de la première à la dernière page. Partout, on voit que c'est à une foi profonde et à une pratique des devoirs religieux aussi simple que grave et touchante que le héros doit ses solides et brillantes qualités. En Afrique, comme en Italie, comme à l'armée de la Loire, où il est si grièvement blessé, on se trouve en présence d'un caractère, et il y a si peu de caractères aujourd'hui ! L'homme privé, le père, le frère, l'ami, sont chez lui, d'ailleurs, à la hauteur du héros. *Le Général de Sonis* est du nombre des ouvrages, trop rares, qui font du bien.

37. — *La Vie du Cardinal Mermillod* est l'une des plus belles et des plus émouvantes qui se puissent lire. M. G. Félix la raconte fort bien, et le côté intime que présente sa biographie n'est pas fait pour en diminuer le charme. L'enfant, l'humble prêtre, l'évêque, le proscrit, l'orateur, l'apôtre, le cardinal, apparaissent tour à tour, avec cette physionomie si séduisante, dont aucun événement n'a pu altérer la grâce et la douceur. Il était bien, par ce côté, de la famille de saint François de Sales. Mais l'énergie et le courage se laissent voir sous cette apparence frêle et douce, et c'est par là surtout que la vie de l'illustre cardinal peut servir d'enseignement et d'exemple. C'est donc un livre fortifiant et dont la lecture peut exercer la plus salutaire impression sur la jeunesse chrétienne. C'est ainsi que le saint prélat prolonge après sa mort les grandes leçons de sa vie. Heureux ceux qui en savent profiter !

38. — *La Fillette au héron bleu* est l'histoire émouvante, animée du sentiment religieux, d'une gentille enfant qui sera aimée de toutes nos petites lectrices. « Lady Jane, » comme on l'appelait dès sa plus tendre enfance en raison de ses manières distinguées, a perdu sa mère chez une femme cupide de la Nouvelle-Orléans ; la mégère l'a dépouillée de tout ce qu'elle possédait, jusqu'au héron bleu qui lui fut donné en voyage. La pauvre enfant, soustraite par son ombrageux geôlier au milieu modeste où sa gentillesse lui avait fait autant d'amis que de connaissances, est retrouvée après des péripéties touchantes, dans la maison des orphelins, où la découvrent ceux qui la recherchaient avec une persévérante affection. Le grand-père de « lady Jane, » qui s'était brouillé avec sa fille, rend à la petite-fille une affection et une fortune qui en font une jeune personne fort recherchée, naturellement, mais surtout parce que chacun connaît sa grâce et ses remarquables qualités.

II. — 1. *Le Tour du Monde* pour l'année 1892 s'ouvre par un récit de M. Henri Coudreau : *Chez nos Indiens; quatre années dans la Guyane française*. Chargé d'une mission scientifique de deux années, M. Coudreau est embarqué au mois de mai 1887. Durant sa longue ex-

ploration, il a ajouté deux cents kilomètres de levées à la carte si incomplète de notre Guyane, et il a découvert les sources du Maronini. M. Charles Grad, mort au Logilbach le 3 juillet 1890, et dont l'Alsace et la France pleurent la fin prématurée, avait laissé une relation de son voyage dans l'Arabie Pétrée, qui a été revisée et livrée au public par M. Émile Roy, professeur au lycée de Nancy : on lira avec un vif intérêt ces pages, les dernières qui soient sorties de la plume du regretté correspondant de l'Institut, et qu'accompagnent de nombreux dessins d'après des photographies. Avec M. Eugène Müntz, nous continuons l'exploration de la Toscane, commencée dans les tomes XLIII à XLVI du *Tour du Monde :* les souvenirs historiques se mêlent aux descriptions du pays et à la reproduction des monuments et des œuvres d'art. Mme B. Chantre continue son exploration de l'Arménie russe, dont elle a donné déjà les résultats dans les tomes LXI et LXII ; il y a là des traits de mœurs fort curieux observés avec intelligence et décrits d'une plume habile, en même temps que des détails archéologiques d'un grand intérêt. Puis vient un résumé du récit de l'expédition allemande du docteur Peters au secours d'Émin-Pacha, d'après la traduction de M. Jules Gourdault. M. Charles Varat nous transporte en Corée et nous donne un fragment du grand ouvrage qu'il prépare pour rendre compte de la mission ethnographique qu'il a accomplie dans cette contrée si peu connue. Avec M. Jules Claire, nous passons un an en Malaisie ; avec M. Gaston Vuillier, nous restons en France et nous visitons Rocamadour ; M. Albert Nebout raconte les dramatiques incidents de la mission Crampel, avec des illustrations dues à la veuve de l'héroïque explorateur ; MM. Babin et Houssay font le récit de leur voyage à travers la Perse méridionale, où les avaient précédés M. et Mme Dieulafoy ; le lieutenant de vaisseau Mizon nous conduit dans l'Adamaoua ; son voyage est raconté par M. Harry Alis ; M. Charles Rabot raconte son exploration scientifique dans la Russie boréale ; M. P. Kauffmann nous promène dans la forêt d'Arcachon ; enfin, après quinze jours passés en Birmanie en compagnie de M. E. Cavaglion, nous assistons à deux phénomènes qui ont captivé l'attention : le tremblement de terre survenu au Japon le 28 octobre 1891, et la catastrophe de Saint-Gervais, du 12 juillet 1892.

2. — Le *Journal de la jeunesse* poursuit brillamment sa carrière déjà longue : chaque année deux volumes s'ajoutent à cette collection, qui se compose actuellement de quarante volumes. Les tomes XXXIX et XL, que nous avons sous les yeux, contiennent, suivant l'usage, un certain nombre de nouvelles, où le charme du récit est joint à l'excellent esprit qui les a inspirées. Les noms des auteurs sont d'ailleurs, à eux seuls, une recommandation : Mlle Jeanne Schultz est l'auteur du *Dernier Tour de l'enchanteur Merlin* et de *Sauvons Madelon;* Mme de Nanteuil a écrit *le Secret de la Grève;* le commandant Stany, *les Trésors de la*

fable; M. C. Améro, *Un Robinson de six ans;* Mme de Witt, *les Paysans de Saint-Amarin à Guebvillers ;* enfin nous avons là le dernier récit dû à la plume habile et aimée de Mme Jeanne Colomb, *Hélène Corianis.* Nous n'avons pas à nous étendre ici sur ces œuvres, qu'on retrouvera plus loin dans les volumes de la « Bibliothèque illustrée pour la jeunesse. » L'histoire est représentée par une série d'articles sur Christophe Colomb, due à M. G. Goyau ; la géographie et les voyages, par des études de M. Louis Rousselet sur *la France au Soudan*, sur *les Excursions de vacances;* de M. Henri Jacottet sur *la France au Congo;* de M. Pierre de Mériel sur *la Puissance des chutes du Niagara ;* la science, par des articles de M. Daniel Bellet sur *les Bons et les mauvais Tours de la pression atmosphérique,* sur *Quelques Expériences d'incombustibilité*, sur *la Télégraphie maritime : signaux et sémaphores*, sur *Chappe et le Centenaire du télégraphe aérien*, sur *les Voitures à vapeur*, etc.; de M. L. Viator sur *l'Accélération de la vitesse des trains*, sur *l'Extraction d'or et d'argent de l'eau de mer;* de M. Ch. Leroux sur *la Photographie en couleurs;* les arts, par des articles sur *la Gloire de Bruxelles* et les maîtres *tapissiers pourtraicteurs de Charles-Quint*, *le Luxe de François Ier en haute lice*, *les tapisseries; nos manufactures de tapisseries*, par Mme Barré; *le Museum*, par Alexis Lemaistre; — l'histoire naturelle, par des articles sur *l'Élan* et le *Thon*, par Mme Gustave Dumoulin ; *les Phoques à fourrures*, par M. Henri Noirval ; *le Chameau de guerre*, par M. E. Duhousset; *le Langage des mouches.* Signalons encore : *les Timbres-poste*, par Lucien d'Elne; *les Journaux dans le monde et en France*, par Pierre de Mériel ; *les Secrets de la prestidigitation*, par S.-J. de l'Escap ; *la Chasse*, par Charles Diguet; *la Marine de guerre française*, par Alan de Skaer. L'illustration est toujours aussi riche, aussi variée et d'une irréprochable exécution.

3. — Rien à reprocher au *Musée des Familles* pour l'an qui prend fin : c'est toujours le recueil correct, intéressant, varié, que nos lecteurs connaissent. Par ce temps de neutralité à outrance, il a le courage de montrer ses tendances religieuses. Plusieurs peut-être s'étonneront de voir le nom de M. Zola figurer ici : *l'Attaque du moulin* est, en effet, un extrait des *Soirées de Médan;* mais nul ne saurait trouver, en ces pages émouvantes, sujet à scandale ; très patriotique, l'épisode a été admirablement choisi, et il serait à souhaiter que le célèbre romancier se fût toujours montré aussi soucieux du respect dû par l'écrivain à son lecteur le plus infime.

4. — Le *Saint-Nicolas* est toujours, lui aussi, l'ami que nous recommandons depuis des années. Le volume que nous avons sous les yeux, brillamment relié et très abondamment illustré, forme le tome XIII de cette collection qui s'adresse aux enfants, garçons et filles. On trouve de tout un peu dans le *Saint-Nicolas*, et cette variété dans les articles n'est

pas le plus mince mérite de ce gracieux journal, quoique nous lui en reconnaissions un autre, bien supérieur : l'esprit qui l'anime est très suffisamment chrétien.

5. — Sans dire, ce qui serait d'ailleurs inexact, que le *Magasin d'éducation et de récréation*, dans les tomes LV et LVI, que nous venons de recevoir, ait banni dans ses pages le nom de Dieu, nous remarquerons cependant qu'il y est moins répété que dans les tomes LIII et LIV (Voir *Polybiblion,* t. LXII, p. 503-504), et surtout que nul des récits renfermés dans la vingt-huitième année de cette collection n'arrive, même d'assez loin, à la hauteur des *Adoptés de Boisvallon*, de M. Fauquez, qui, celui-là, était nettement et foncièrement chrétien. Entre autres choses, on trouve dans les deux volumes de l'année qui prend fin : *Aventures d'une poupée*, par Mlle B. Vadier ; *Le Château des Carpathes,* par M. Jules Verne ; *L'Anneau de César*, par M. Alfred Rambeau ; un travail sérieux et utile de M. Hunt Rimmer, traduit par M. Courtin, intitulé : *Comment on dessine les enfants,* etc. La plupart de ces ouvrages ont fait l'objet de volumes séparés dont on verra plus loin l'analyse.

6. — Littérature, sciences, beaux-arts, arts industriels, actualité, le *Magasin pittoresque* offre tout cela à ses lecteurs : c'est vraiment un magasin où le pittoresque ne manque pas. L'an dernier, nous avions constaté l'absence complète de Dieu dans ces pages si intéressantes pourtant. Cette année, nous remarquons un mieux appréciable sous ce rapport. A la vérité, nous avons bien à relever un article sur le triste sire qui fut Renan, lequel article est sympathique pour la mémoire du trop célèbre renégat ; mais nous n'y avons rien trouvé d'hostile à l'Église. D'autre part, nous avons lu avec plaisir l'article loyal et sincere consacré au cardinal Manning. De plus, nombreux sont ici les tableaux religieux loués, au point de vue de l'art surtout, dans le volume de 1892. Plus qu'un effort, et le *Magasin pittoresque* aura droit à nos pleins suffrages.

7. — *Le Petit Français* vient d'accomplir sa quatrième année d'existence. Il est d'usage de souhaiter toute sorte de bonnes choses aux personnes qui nous sont sympathiques. Nous pouvons bien, en ce qui nous concerne, étendre ledit usage aux périodiques dont il a été dit ici quelque bien. Donc, nous exprimerons le désir que *le Petit Français*, toujours aussi intéressant d'ailleurs que par le passé, rentre dans la voie où, l'an dernier, il semblait vouloir s'engager. Le volume de 1892 nous a paru un peu trop neutre : revanche à prendre.

8 et 9. — Si *le Musée des enfants* et *le Musée des jeunes filles* ne visent point, si l'on s'en rapporte aux seules apparences matérielles, à la première place parmi les périodiques s'adressant au jeune âge, ils doivent, du moins, être considérés, par les familles chrétiennes, comme le meilleur ami de leur foyer. Dès le jour de leur apparition, nous avons

été heureux de pouvoir recommander ces deux journaux à nos lecteurs, et nous espérons qu'il en sera toujours ainsi. L'année 1892, la sixième du *Musée des enfants* et la troisième du *Musée des jeunes filles*, est digne de ses devancières.

10. — *Mon Journal* termine particulièrement bien sa onzième année. Plusieurs fois déjà, nous avions exprimé le regret de voir ce petit périodique, qui s'adresse à l'enfance, rester trop neutre au point de vue religieux. Or, le volume de 1892 s'est amendé au point que, tant par l'image, qui frappe surtout nos bébés, que par diverses parties du texte, la pensée chrétienne a trouvé dans ces pages, toujours intéressantes et morales et souvent touchantes, une part que nous désirons voir se développer encore l'an prochain. Ajoutons que, depuis la livraison de juin dernier, *Mon Journal*, sans augmenter son prix d'abonnement, donne des illustrations en couleurs fort remarquables.

11. — De l'esprit, de l'humour, du talent, on trouve de tout cela dans le nouvel album de Mars : *Sable et Galet*. Malheureusement certaines planches ont un caractère qui rappelle, par l'image, les fantaisies littéraires que l'on sait du *Figaro* et même du *Gil Blas*. Il ne convient pas de laisser cet album sur une table de salon, parce qu'il serait un danger pour la jeunesse des deux sexes.

12. — *Un voyage dans la lune*, tel est le sujet d'un album que nous donne la maison Jouvet. C'est l'histoire abracadabrante des aventures de M. Baboulifiche, président de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres, et secrétaire de la Société universelle astronomique fin de siècle de Fresnay-le-Puceux, entrepris en compagnie de son domestique Papavoine. Elle se déroule en cinquante dessins, accompagnés d'un bref commentaire, et se dénoue par la constatation que le pauvre Baboulifiche a été la victime d'un épouvantable cauchemar.... Sans cela il ne serait certes pas revenu de son voyage dans la lune.

13, 14 et 15. — Il ne faut pas chercher dans les albums de la Librairie d'éducation de la jeunesse (Westhausser) des enseignements moraux d'une grande valeur, mais on y trouvera, avec de charmantes illustrations, des récits écrits d'une plume agréable. Nous avons sous les yeux : *Pour nos amours d'enfants*, par Marie de Bosguérard, suite de petites historiettes en prose et en vers qui servent de commentaire à des dessins et à des aquarelles qui fourmillent à toutes les pages. Les *Contes de la fée Carabosse* sont « un *Recueil*, bien relié, d'*images* fort bien peintes, qui n'ont pas besoin de textes pour être comprises, et de contes écrits sous la dictée de *Mignonnette*, fille de la fée Carabosse, par Minime, son secrétaire, » lequel n'est autre que M. Ernest d'Hervilly, lauréat de l'Académie française ; on y trouve : *le Sonneur de campanules; Nuit blanche ; la Bête à bon Dieu ; Puck-le-Taquin ; Charité bien ordonnée*, etc. Les jolies gravures sont dues à Harriett M. Benett. — *Ma-*

mans et bébés chez les bêtes est une aimable fantaisie de Mlle Georgette Brétigny, qui met en scène *Phanor et la maman-cheval; Madame-la-truie et ses bébés; Tronquette et Chiffonnette*, jouant à la bataille; *le Professeur de Coricocos; les Mamans-biches et leurs faons.*

16. — Assurément, Crafty est un observateur qui sait à merveille « croquer » ses sujets. Comique, sarcastique, il s'en prend aux travers, aux excentricités de ses contemporains. Gens et bêtes sont joliment pourtraicturés, avec une pointe de charge, dans l'album *Croquis parisiens.* Mais notez que Crafty ne travaille pas pour les pensionnats de jeunes filles; nous dirons même qu'il ne peut être fait usage de cet album qu'au fumoir, et à condition, bien entendu, de le mettre ensuite sous clef.

17. — Au contraire, tout le monde pourra impunément feuilleter l'*Album troisième* de Caran d'Ache. Il n'y a là absolument rien qui soit de nature à effaroucher les plus sévères. D'ailleurs, bien que s'adressant à tous les âges, cet album conviendra spécialement aux jeunes gens, qui en riront de bon cœur.

18. — *L'Europe sous les drapeaux* est un joli album où se trouvent réunis les uniformes et diverses scènes de la vie militaire des armées européennes de terre et de mer. La France et la Russie, d'abord (chacun de ces deux pays occupe deux planches). Viennent ensuite : l'Angleterre (2 planches); la Hollande et la Belgique (ensemble 1 planche); la Suisse et le Danemark (1 planche ensemble, également); la Suède et la Norwège (1 planche); l'Espagne et le Portugal (1 planche); l'Italie (1 planche); l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne (chacune 2 planches); la Turquie et la Grèce, la Serbie et la Bulgarie (les quatre ensemble, 1 planche). Voilà qui plaira sans nul doute à nos troupiers en espérance.

19. — Indiscutablement, ce qu'il y a de meilleur dans l'album de M. G. de Pomaret, ce sont les gravures en couleurs dont les teintes plates font penser un peu à la peinture de M. Puvis de Chavanes. *Les Diables à quatre* sont deux garçons et trois fillettes qui prennent leurs ébats à la campagne. Ils font toute sorte de tours dont le seul demi-pendable est celui qui faillit incendier une forêt. Cet exploit, d'ailleurs, est le dernier, après lequel toute la bande turbulente rentre en ville, où le travail va succéder aux joyeuses folies. Avec au moins une petite teinte de religion, cet album eût été excellent de tous points.

20 et 21. — La maison May et Motteroz (ancienne librairie Quantin) nous donne deux albums grand in-4: *Images de militaires* et *Images enfantines*, fort bien exécutés. Le premier offre tous les types des différentes armes, les batailles historiques de la Révolution et de l'Empire, la charge de la cavalerie française à la bataille de Gravelotte, la charge de la cavalerie française à Solférino, le combat du Bourget en octobre 1870, les principaux épisodes de la conquête de l'Algérie, de 1830 à 1845, la

bataille des Pyramides (21 juillet 1798), le combat de Wissembourg (4 août 1870), les batailles de la guerre franco-allemande, enfin la bataille de Jemmapes. Des légendes explicatives accompagnent le texte des gravures en couleur.

Les *Images enfantines* sont consacrées à une série d'histoires : *la Punition d'Hector*, *Gabrielle la boudeuse*, *le Portrait de Claudine*, *Jean l'étourdi*, *les Forfaits de Pierre*, *Petits mauvais cœurs*, *les Déboires de Pataud*, etc. Il y a là de quoi divertir la jeunesse, et le sentiment moral n'est point absent de ces scènes humoristiques si joliment décrites.

22. — L'idée qui a présidé à la confection de l'album de Mme Doudet : *Ba-Be-Bi-Bo-Bu*, est vraiment pratique. D'abord, au verso, les lettres de l'alphabet avec des exercices gradués qui vont jusqu'à des phrases complètes. Et, au recto, en guise d'amorce pour nos petits lecteurs, qui n'aiment pas toujours à ânonner ces figures noires qui sont des lettres, brillent, bien coloriées, des scènes enfantines qui piquent nécessairement la curiosité de ces jeunes intelligences. D'où résulte pour les pauvres patients la nécessité d'apprendre la valeur des lettres de l'alphabet prises soit isolément, soit en corps déterminé ; car ce n'est qu'en possession de la « science » qu'ils pourront s'expliquer nettement les scènes qu'ils ont sous les yeux. Nous le répétons : idée pratique.

23. — *Les Récits d'Hélène* ont monté la tête à son cousin Émile, l'aîné des Brétigny, et lui font commettre une série de sottises. Il veut tout faire comme au Mexique, dont Hélène lui a raconté des merveilles, et cela lui réussit fort mal. Heureusement Hélène s'aperçoit à temps de la mauvaise influence que ses caquetages ont exercée sur le pauvre Émile, si infatué de son nom et si plein de suffisance et d'orgueil. Elle s'efforce de réparer le mal qu'elle a commencé, et, l'expérience portant des fruits, elle parvient à guérir le pauvre enfant de ses travers. La fin de l'histoire nous fait entrevoir pour Émile un avenir bien meilleur que le passé. Puisse son exemple profiter aux jeunes lecteurs de son histoire !

24 et 25. — Déjà, l'an dernier (t. LXII, p. 507), nous avons signalé à nos lecteurs un album sur *Cendrillon* et *Robinson Crusoé*. L'on n'a qu'à se reporter à ce que nous disions alors pour se convaincre que l'idée mise à exécution par la librairie Guérin n'est point banale. En l'espèce, il s'agit d'une manière de petit théâtre qui fait passer sous les yeux des enfants les diverses scènes du sujet. Pour faire suite aux deux albums ci-dessus, en voici deux autres : *Le Petit Chaperon rouge* et *la Belle et la Bête*. Cela se recommande de toutes façons par les images vivement enluminées et même par le texte qui, mis en vers naïfs, est bien ce qu'il faut pour nos enfants.

26. — On est grandement récréé, dans *la Bande joyeuse*, soit à voir évoluer Guignol et Polichinelle, soit à courir au bord de la mer ou à s'amuser à la campagne, où l'hiver, comme l'été, apporte son contingent de dis-

tractions. *Laure et Philippe*, qui complète l'album intitulé *La Bande joyeuse*, est une variation du thème précédent. Il eût été désirable que dans ce petit album, si agréablement émaillé d'images en couleurs, l'on se fût quelque peu préoccupé de la pensée de Dieu : avis, pour l'an prochain, à l'auteur, M. ou Mme F. Melcy.

27. — L'on ne s'imaginerait guère à voir les superbes gravures, religieuses pour la plupart, qui émaillent le numéro spécial de l'*Illustration* intitulé : *Noël en Terre-Sainte*, que l'auteur du texte, M. Félix Dubois, a traité son sujet avec une désinvolture toute boulevardière, Scepticisme et esprit subtil mêlés : telle est la note dominante. C'est d'autant plus regrettable que M. F. Dubois a du talent, et qu'il a laissé échapper là une belle occasion de l'employer mieux.

III.—1.—M. Jules Verne a beau vieillir, c'est toujours le prestigieux conteur que l'on sait. Le voilà, cette année, qui nous arrive, tenant de chaque main un roman que la maison Hetzel a réuni en un beau volume. Titres : *Claudius Bombarnac* et *le Château des Carpathes*. Le premier récit rapporte les aventures rapides et émouvantes d'un journaliste parisien sur le chemin de fer transasiatique qui va, dans l'imagination de M. J. Verne, des frontières russes à la capitale chinoise : rêve aujourd'hui, réalité demain ou après. Espérons seulement que le trajet sera plus sûr. — Après cela, l'auteur nous conduit dans la Transylvanie, province de l'empire austro-hongrois. *Le Château des Carpathes*, longtemps inhabité, donne asile, certain jour, au dernier descendant des seigneurs du castel antique, vieil homme étrange, ultra-mélomane, qui s'est enfermé là, en compagnie d'un savant, avec la voix, rendue scientifiquement captive, d'une chanteuse morte. Il résulte de ce fait très simple toute une série d'événements tragiques dont la lecture est captivante.

2.— Le titre du livre : *Les Voyages involontaires*, s'applique surtout au premier des quatre récits qu'il renferme : *Un voyage involontaire.* Rien de moins spontané, en effet, que le voyage accompli par l'ingénieur Puison, qui, parti simplement pour accompagner son ami Boisjoli à Calais, puis à Londres, enfin à Liverpool, le terme dernier de son voyage, pensait-il, est emporté contre son gré jusqu'au milieu de l'Océan, puis, transbordé sur un navire de guerre à destination de l'Europe, court les plus terribles aventures, et finalement, après maintes péripéties, telles que batailles navales et naufrages, finit par arriver au Mexique, en compagnie de son petit compagnon Vif-Argent, et prolonger, dans les centres pittoresques de l'Amérique centrale, ce voyage qui devait tout au plus durer quelques semaines. Les récits qui suivent : *Le Secret de José*, *la Frontière indienne* et *Lucie Avila*, ne sont que le prolongement ou le développement parallèle du premier. Enfin, on se retrouve, on se reconnaît et l'on s'apprête, après fortune faite et famille

retrouvée, à revenir au point de départ, aux Batignolles, rue Nollet. On sait quelle couleur pittoresque et quel intérêt émouvant M. Lucien Biart sait communiquer à ses récits de voyage. Ajoutons qu'il n'évite pas, quand l'occasion s'en présente, quelques envolées vers le ciel et vers Dieu. Ainsi, ces très pittoresques et très instructifs récits laissent après eux une leçon morale qui en augmente singulièrement le charme, l'intérêt et la portée. Nous lui en faisons tous nos compliments.

IV. — 1. — Sous le titre de *Bons Cœurs et braves gens*, M. Maxime du Camp publie six nouvelles excellentes et dont l'une, — *le Manteau déchiré*, — éditée autrefois par la Société bibliographique, touche de près au chef-d'œuvre. Assurément, c'est la perle du livre. La maison Hachette a fort bien illustré ce volume, où la note patriotique et la note religieuse résonnent fortement. Une telle œuvre est de nature à faire partout le plus grand bien : heureux les enfants qui la recevront comme cadeau d'étrennes !

2. — *Joël Kerbabu* est un Breton bretonnant, qui, lancé un peu malgré lui dans la carrière de marin, avec son fidèle compagnon Yvonnec, traverse mille aventures et mésaventures et visite les pays les plus divers. Le Portugal, les Indes, l'Arabie, l'Égypte, la Chine, le Japon, le Tonkin même, sont tour à tour témoins de leurs malheurs et de leurs revers, les uns et les autres éphémères et passagers, et qui ne parviennent, grâce à Dieu, ni à les abattre ni à les enorgueillir outre mesure. Ce que peut être une pareille histoire, surtout racontée par M. Eugène Mouton (Mérinos), l'un de nos plus distingués humoristes, qui sait à la fois dérider les gens sérieux et amuser et égayer les petits enfants ! L'illustration digne du texte.

V. — 1. — M. Legouvé est à coup sûr un charmant causeur : il en donne une nouvelle preuve dans les études et souvenirs réunis sous le titre gracieux et.... un peu prétentieux : *Épis et bluets*. La première partie comprend des *Souvenirs biographiques* ; la seconde, des *Études littéraires et dramatiques* ; la troisième, des *Scènes de famille*. Dans toutes les trois, il y a des choses charmantes. Nous mentirions, par exemple, si nous disions que nous ne trouvons pas l'enthousiasme de l'auteur pour Daniel Marius légèrement suranné et même un peu excessif. En revanche, l'étude sur *Deux prélats*, Bossuet et Fénelon, est ingénieuse et fine, bien qu'il y ait là aussi trop de traces des goûts et des préférences d'autrefois. Quant aux *Scènes de famille*, ce sont celles que M. Legouvé raconte le mieux. Nous avouons que la dédicace à M. Gréard nous chiffonne un peu, car depuis la réception de ce personnage à l'Académie, nous professons une très petite opinion pour ce fonctionnaire modèle, à la plume élégante, au tempérament souple et à l'esprit étroit. Le livre de M. Legouvé méritait un meilleur sort.

2. — Un Français, Olivier Desroches, est en possession de deux rubis

qu'il vend à la maison Cooper, de Londres, pour un prix fabuleux. Avec le produit de l'une de ces pierres, appelée *le Rubis du grand lama*, il fait construire, à Londres toujours, un « aéroplane, » machine aérostatique spéciale qui n'a aucun rapport avec le ballon vulgaire. Or, grâce à cette machine, l'on peut se diriger, selon son gré, à travers les airs. Sur cette donnée, M. André Laurie a échafaudé un roman à rendre jaloux M. Jules Verne. Nous n'en dirons rien autre chose sinon que cet engin phénoménal, baptisé du nom de *Gallia*, part d'Angleterre et descend au Thibet, puis quitte cette dernière région et retourne à Londres après des aventures peu nombreuses mais passablement émouvantes. Notons en terminant que l'auteur n'a pas l'air, en général, d'estimer beaucoup l'aristocratie anglaise.

3. — Quelle attachante et reposante histoire que celle de *la Petite Fée du village!* La maison Hetzel publie de ce charmant récit de Jules Sandeau une édition spéciale à la jeunesse, qui mérite le meilleur accueil. Catherine est la nièce d'un vieux curé de campagne, l'abbé Patty, aimé et vénéré dans tout le pays. On lui destine pour mari un digne garçon, Claude Noirel, dont le seul tort est d'être possesseur d'un physique quelque peu grotesque. Or, Catherine, par suite de circonstances très particulières, est recherchée en mariage par un jeune homme riche et titré du voisinage, qui, pour ce motif, est entré en lutte contre sa famille. Heureusement le bon curé, avant de mourir, détermine sa nièce à ne pas faire le désespoir de Claude, et la chère enfant devient Mme Noirel. Ce roman est animé du meilleur esprit; l'auteur fait du curé Patty un véritable saint, et il n'est presque point de pages où ne brille le nom de Dieu, ainsi que l'idée du devoir ou du sacrifice.

VI. — 1. — Mgr Ricard a emprunté, pour sa Vie de *Christophe Colomb*, les documents réunis par M. le comte Roselly de Lorgues, et il les a mis en œuvre avec le talent d'écrivain qui lui est propre. C'est donc une apologie absolue du grand navigateur et un plaidoyer en faveur de sa béatification. Le volume s'ouvre sur une reproduction complète de l'encyclique de Sa Sainteté Léon XIII à propos du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique et se termine par le texte du témoignage rendu au zèle évangélique de Christophe Colomb par Sa Sainteté le pape Pie IX. Orné de bonnes gravures, ce volume convient très bien comme livre d'étrennes et de prix pour la jeunesse chrétienne.

2. — *Le Testament du duc Job* est une histoire touchante, écrite en un style agréable et souvent animée du souffle chrétien. Un grand propriétaire foncier du Limousin a laissé deux fils : l'un devient chef d'une maison de banque; l'autre, un soldat habitué à se sacrifier, abandonne les espèces et les valeurs à son frère, ne gardant que les terres. Le gentilhomme campagnard meurt célibataire : ce cœur chevaleresque et désintéressé a prévu que le banquier parisien pourrait ne pas toujours

conserver sa brillante situation. Par testament, le duc Job institue son neveu légataire universel, sous la condition de faire dans sa propriété un séjour de deux années consécutives. L'intendant, le curé, l'atmosphère même de la campagne, exercent sur le nouveau propriétaire une bienfaisante influence. Des tableaux très attachants nous font assister aux différentes phases de la conversion du jeune homme et aux confidences de sa sœur, qui est venue le rejoindre. Le livre se ferme sur une heureuse impression, le mariage de la jeune fille, assuré par la délicate générosité de son frère, avec un brave garçon ennobli par des revers de fortune vaillamment supportés.

VII. — 1. — *Dansons la Capucine :* ce titre vient du procédé ingénieux employé par les membres de la famille d'Estourbignac, Gascons teintés d'Auvergnats, pour tromper la faim. On dansait la célèbre ronde en faisant les gestes et frappant les coups d'usage, et l'on oubliait ainsi de dîner. Cela n'amusait guère les voisins, M. Coquelet et Mlle du Pont des Soupirs. Mais M. Coquelet devait voir bien d'autres épreuves. Je ne raconterai pas son odyssée, destinée à le soustraire tantôt aux recherches de la police; qui flairait en lui un conspirateur, tantôt à la poursuite d'amis empressés à le retrouver pour proclamer son innocence. A la fin, la famille d'Estourbignac a fait fortune, et Coquelet, déjà garni d'argent, trouve le bonheur avec Mlle du Pont des Soupirs, devenue son épouse. Tout cela est fort gai, fort drôle, un peu extravagant, et le crayon du dessinateur est digne de la verve du conteur. On éprouve le besoin de faire écho aux d'Estourbignac et de crier avec eux : You ! You !

2. — *La Sœur de Pierrot* est aussi de M. Arsène Alexandre, mais la verve folle de *Dansons la Capucine* a fait place à une gaieté douce agrémentée d'une pointe de sentimentalité. Pierrot est un artiste, et comme tel peu propre à triompher des difficultés de la vie. Heureusement, *la Sœur de Pierrot* est mieux armée que son frère, et elle sait, par son caractère aimable et son travail ingénieux et persévérant, procurer l'aisance à sa famille, réparer les désastres de son frère, à qui le génie peu pratique n'a pas donné la fortune, et assurer même son bonheur en lui permettant d'épouser la charmante Guichette, qui, par un coup de la Providence, se trouve être la propre nièce du chef de division de M. Létoile, le père de Pierrot et de Blanchette. Blanchette ne s'est pas d'ailleurs occupée de son propre bonheur : mais Pierrot est reconnaissant, et nous sommes bien sûr qu'il y pourvoira. Chacun son tour ! La sœur de Pierrot sera heureuse !

VIII. — 1. — Chaque année Mme de Nanteuil publie un volume chez Hachette, et toujours dans la même collection. L'auteur, dès ses débuts, a attiré l'attention et conquis les sympathies du public honnête. *Le Secret de la grève*, disons-le tout de suite, aura autant de succès que ses devanciers. Il s'agit ici d'un cadet normand qui, retour des Indes, où il a épousé

une veuve, mère d'une charmante fillette qu'il adore, se présente, après dix ans d'exil, au château paternel. Son aîné le reçoit cordialement et s'efforce de le tranquilliser sur l'avenir ; mais le cadet ne songe qu'à s'approprier, même au prix d'un crime, la fortune qu'il convoite. Ce crime, il le fait accomplir sans le moindre remords. Malheureusement pour ce Machiavel, il a compté sans certain docteur qui lui arrache une victime. Cette histoire est remplie d'aventures émouvantes et imprévues dont la France et l'Inde, principalement vers la fin du XVIIIe siècle, sont le théâtre. Est-il nécessaire d'ajouter que l'ensemble est vivifié par l'esprit patriotique et religieux, qui est la caractéristique des œuvres de Mme de Nanteuil ?

2. — A dix ans, *Hélène Corianis* a reçu de son père mourant la mission de relever la fortune des Corianis. Rude tâche, car la mort du père plonge dans la misère la mère et ses quatre enfants. Hélène s'est bien juré d'accomplir le vœu de son père et se met à l'œuvre. Quoi ! à dix ans ? Pourquoi non ? A cœur vaillant rien d'impossible. Et puis, la courageuse enfant est aidée par la Providence, qui jette sur sa route, dès l'abord, la famille Granby, de braves gens qui, non contents de faire gagner Hélène, s'éprennent pour elle d'affection. Mme Granby, femme d'un riche banquier de New-York, a la fureur de l'adoption ; elle a déjà adopté en Angleterre un pauvre orphelin, Richard Fogger, trouvé, pour ainsi dire, dans la succession d'un parent ; et voici que sa petite Jane malade, forcée de rester presque tout le jour étendue, la force d'adopter ou à peu près la petite Hélène, dont elle ne peut plus se passer. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu. Quand les Granby tombent dans le besoin, Hélène les aide de son travail ; puis Dieu favorise leurs efforts ; Hélène finit par épouser Richard et par recouvrer la propriété de ses ancêtres, tandis que Jane devient la femme d'Abel, le frère de sa tendre amie. Bon ouvrage ; d'ailleurs, le nom de l'auteur est une garantie.

3. — Deux braves et vaillants petits cœurs que Jean Thymeur et son ami Alain. Amis depuis le jour où le grand-père Thymeur a péri sous les balles anglaises pour ne pas trahir la France, et où on les a emmenés, prisonniers de quatorze ans, sur les pontons de Plymouth, ils ne se quitteront pas de la vie. Si Jean est le bras qui agit, Alain est la tête qui pense ; quant au cœur, il est commun aux deux amis. Grâce aux notions scientifiques qu'un vieil Espagnol exalté leur a données sur le ponton, grâce à leur énergie, grâce à leur amitié, grâce surtout à l'aide de la Providence, ils triomphent de toutes sortes de périls, et courent toutes sortes d'aventures : soit qu'ils s'échappent des pontons par un coup d'audace ; soit que, sous les ordres du corsaire Kermarec, ils gagnent de brillants états de service ; soit qu'abandonnés sur un canot par les matelots révoltés, et poussés vers une île déserte, ils aient besoin de tout leur courage pour soutenir leur vie jusqu'au moment où un

vaisseau vient les délivrer; soit enfin, qu'après s'être enrichis et honorés en délivrant Manille des corsaires et en passant au milieu des pirates l'or des galions espagnols, ils tentent des entreprises de commerce maritime qui les enrichissent et les mènent à la fortune. Et ce sont justement là *les Trésors de la fable*, ceux dont parle le laboureur du bon La Fontaine, ceux qu'on gagne à la sueur de son front et à la force de son poignet. Excellent livre, animé des meilleurs sentiments chrétiens, aussi intéressant que moral, aussi agréablement illustré qu'intéressant.

4. — Dans *Alsaciens et Alsaciennes*, Mme de Witt raconte trois histoires, dont le fond est historique, et dont les détails sont brodés avec infiniment d'imagination et de goût. Tous les trois sont empruntés à l'histoire de l'Alsace. Le premier : *Patience et Justice*, raconte un émouvant épisode de la lutte des bourgeois alsaciens contre la domination bourguignonne, terminé par le châtiment exemplaire du bailli Pierre de Hagenbach, qui avait attenté à leurs libertés. Dans le second : *Trop parler nuit*, il est question d'une vieille coutume de Mulhouse qui obligeait les médisants et médisantes à se promener par la ville en portant le Klapperstein, sorte de collier infamant auquel pendait un masque de pierre à la langue tirée et aux yeux démesurément ouverts. Le troisième enfin, et c'est le plus intéressant : *Les Premiers Révolutionnaires à Guebvillers*, décrit la jacquerie alsacienne de 1807 et le pillage de l'abbaye de Murbach, si vaillamment défendue par l'héroïsme des chanoines et le dévouement d'un enfant. Constatons que Mme de Witt y parle de l'Église et du clergé catholique avec une respectueuse sympathie.

IX. — 1. — M. l'abbé Bauron a parcouru la Tunisie avec deux compagnons européens, et il en a rapporté de très précieuses observations. Son érudition se déploie dans de très intéressantes dissertations sur les origines de la Tunisie, sur la reconstitution de l'ancienne Carthage, sur l'identification de l'ancien lac Triton, qu'il place là où sont maintenant les chotts où le commandant Roudaire voulait créer une mer intérieure. Les questions de colonisation ne lui sont pas étrangères; pour lui, la Tunisie est un pays d'une grande richesse naturelle, où la France a déjà beaucoup fait, mais où il lui reste beaucoup à faire, surtout pour développer les moyens de communication et spécialement les chemins de fer, qui sont les moyens les plus efficaces pour donner un sérieux essor à la culture des terres. Il croit à la possibilité de ramener les populations de race berbère à la religion chrétienne, qu'elles ont autrefois pratiquée ; par contre, il juge prématurée la croisade antiesclavagiste inaugurée dans ces derniers temps et redoute ses conséquences pour les explorateurs européens exposés aux rancunes des chasseurs d'esclaves du centre de l'Afrique. La partie la plus curieuse de ce volume intitulé : *De Carthage*

au Sahara est celle où M. l'abbé Bauron raconte la pointe hardie qu'il a faite seul, mais avec l'aide des autorités militaires, dans l'extrême Sud tunisien, aux confins du Sahara, dans le pays des Troglodytes; là pénètrent rarement les voyageurs européens, et il a pu trouver une ample moisson d'observations originales.

2. — Avec *Délaissée*, M. Méaulle donne un livre qui peut servir à trois fins : pour cadeau d'étrennes aux jeunes gens des deux sexes, pour distribution de prix dans les écoles et pour lecture dans les bibliothèques populaires. L'auteur raconte la vie pleine d'épreuves d'une enfant de Paris, Marie Valbrette, qui, abandonnée par des parents tombés dans la misère, est élevée par ses père et mère nourriciers avec leur fils Pierre, qui, aux derniers chapitres du volume, devient, non sans luttes, le mari de la jeune fille.

X. — 1. — Vous imaginez-vous une bande joyeuse de jeunes gens et de jeunes filles qui part pour la chasse et se trouve tout à coup prisonnière de tribus révoltées du Maroc? C'est le sujet de l'intéressant ouvrage de M. Martial Blanc, intitulé : *Les Prisonniers de Bou-Amâma.* C'est en vain que la petite troupe est sagement guidée par un vieux soldat. L'expérience de ce Mentor est cependant excellente et, grâce à lui, la chasse à la panthère réussit aussi bien que la chasse à la gazelle. Mais où donc la sagesse qui garantit des vols des Arabes, des intrigues musulmanes, des fakirs, des razzias? Un soulèvement se produit, et voilà nos jeunes gens prisonniers. Par bonheur, ce n'est pas très grave, par suite de l'intervention d'un jeune lycéen d'Oran, qui se trouve être, en même temps, le neveu du prince marocain auteur de la razzia.

2. — *Le Roi de l'ivoire*, du même auteur, est un peu dans la même note; mais, cette fois, nous nous trouvons au milieu des Zoulous et des Hottentots. En suivant le roi de l'Ivoire, qui fait rendre justice à des orphelins malheureux, ce qui lui vaut, à la fin, la main de la charmante orpheline, nous assistons à des chasses aux lions, aux crocodiles, aux rhinocéros, à l'hippopotame, à l'éléphant, et nous apprenons toutes sortes de choses instructives sur les mœurs et usages de ces pays, comme sur leur faune et leur flore. Nous voyons comme ils chassent, comme ils voyagent, comme ils s'arment, comme ils s'habillent et se nourrissent, comme ils combattent. Ces deux ouvrages sont donc parfaitement instructifs pour des jeunes gens.

3. — *L'Émeraude des Incas* est encore un ouvrage du même genre, mais plus dramatique peut-être. L'action se passe au Pérou, au milieu de coolies chinois et d'Indiens qui travaillent à la construction d'une ligne de chemin de fer. Le premier commis des bureaux se trouva être Papa-Capac l'Inca, le descendant des fils du Soleil qui ont régné sur le Pérou. Pour régner à son tour, il faut qu'il retrouve l'émeraude sacrée que portèrent ses aïeux; mais, pour cela, les dieux exigent le sacrifice d'une

jeune fille, et la jeune fille désignée est précisément sa filleule, la fille de l'ingénieur de la compagnie. Les Indiens enlèvent l'enfant et l'emmènent dans la montagne. Les Chinois, guidés par la mère de Candida, les poursuivent. Des batailles sont livrées. Enfin, l'enfant est sauvée au moment où les Indiens arrivent au fond de la grotte mystérieuse où se trouve l'émeraude sacrée. L'Inca Papa-Capac est tué et l'émeraude est brisée.

4. — Pour un ouvrage fantaisiste, on peut dire que *Kerbiniou le très madré* est un ouvrage fantaisiste, et rempli de cocasseries, de drôleries, de sorcières, de sortilèges et autres choses semblables. C'est un livre pour les enfants, ce qui ne veut pas dire que nous le donnerons aux nôtres, par cette raison que nous n'avons jamais compris l'utilité qu'ily a à charger la mémoire et l'imagination des petits d'une foule d'histoires invraisemblables et inutiles, alors qu'il y a tant de jolis choses intéressantes et vraies à leur raconter. Quand ils auront vu un seigneur de Bretagne reprendre son château avec une légion de puces, la bataille entre les gens gras et les gens maigres, Mme de Sévigné en bicyclette, Louis XIV en omnibus et sa cour à la tour Eiffel, qu'auront-ils vu ? Quel enseignement leur esprit et leur cœur auront-ils bien tiré de ces contes ridicules ? Nous ne le voyons pas bien. Cette opinion n'enlève rien d'ailleurs à l'imagination de l'auteur ni aux drôleries de son œuvre.

5. — Quatre petites filles mal élevées sont si insupportables, si mauvaises, qu'une collection d'institutrices s'efforce en vain de les corriger. Rien n'y fait; chacune d'elles se retire, renonçant à la tâche. Mais voici qu'apparaît l'institutrice modèle, l'institutrice aux lunettes bleues, qui, tout de suite, inspire une sage terreur. Cette institutrice, qui devient la belle-mère des fillettes, finit, à force de sagesse et d'habileté, par se faire aimer de son petit monde, qui désormais lui est tout attaché. Mais comment *Les Lunettes bleues*, autrement dit, l'institutrice modèle peut-elle être telle sans jamais s'inspirer en quoi que ce soit de la religion et en élevant les enfants comme de petites païennes ?

XI. — 1. — Un récit bien intéressant, bien touchant, c'est celui que nous raconte Mme Henriette Pravaz dans son *Histoire d'une petite princesse russe*. Toutes les fillettes verseront des larmes à la lecture de cet excellent volume, à la fois plein d'émotion et de sentiments élevés et religieux ; toutes seront touchées au souvenir de cette enfant intelligente, bonne, gentille, qui sait supporter avec tant de douceur les mauvais traitements d'une parente sans cœur ; et toutes enfin diront qu'elle a bien mérité le bonheur qu'elle retrouve avec son père, revenu d'un long voyage. Toutes ses petites vertus, sa douceur, sa piété, sont enfin justement récompensées.

2. — *Messire l'Ogre* est un conte agréable et amusant qui donne son titre au volume contenant d'ailleurs plusieurs histoires pour des enfants.

C'est le récit de la conversion de l'Ogre du Petit-Poucet et des bonnes actions qui la suivent. Le terrible mangeur d'enfants devient leur protecteur et leur sauveur, et il fait tant et tant qu'une bonne fée prend la peine de lui apparaître pour lui annoncer que tous les enfants qu'il a mangés à des sauces diverses reviendront tout de suite à la vie. L'Ogre est tout heureux, mais sa joie n'a plus de bornes lorsque, en rentrant chez lui, il retrouve ses petites filles jadis mortes par sa faute. A signaler également dans le même volume : *La Dernière Corde de maistre Thibault*, qui démontre par les faits que les conseils des vieillards et leur expérience doivent toujours être écoutés.

XII. —1. — On connaît l'esprit aventureux des Boërs. Il n'est donc pas étonnant que de jeunes Boërs, consultés sur le genre de distractions auxquelles ils désirent employer leurs vacances, préfèrent un voyage d'aventures et de chasse au delà de la rivière d'Orange à une simple villégiature sur les rives de l'Océan. Et les aventures ne leur manquent pas. Lions, autruches, rhinocéros, aigles et pythons, viennent à l'envi au-devant des intrépides chasseurs, et leurs fournissent l'occasion de tirer de beaux coups de fusil et de déployer beaucoup de courage. Aussi quelle joie et quelle fierté quand on rentre au foyer chargé de glorieuses dépouilles et riche de souvenirs : *Les Exploits des jeunes Boërs* sont émouvants et instructifs à la fois ; ce livre peut donner à nos jeunes Français de bons exemples d'initiative, de sang-froid et d'audace. A ce titre, la lecture en peut être utile ; c'est d'ailleurs fort intéressant.

2. — *Mes frères et moi*, c'est Andréa et ses deux petits frères Tom et Racey, dont, en l'absence du père et de la mère, partis pour un pays lointain, elle a été constituée la petite maman dans la maison hospitalière de l'oncle Geoffroy. Ce n'est pas encore une maman parfaite et son gouvernement laisse quelque peu à désirer ; mais comme c'est elle-même qui s'accuse de ses fautes, on les lui pardonne volontiers. Il est une affaire du moins qu'elle conduit très bien, un peu sans le savoir, il est vrai : c'est le mariage de son oncle avec la *Belle aux cheveux d'or*, qui devient bientôt, grâce à elle, la bonne tante Hélène. Aussi, quand papa et maman reviennent, ils retrouvent leur petite famille parfaitement heureuse, et très fière de s'être donné une si aimable et si bonne tante. En somme, très gentil petit livre d'enfant, qui n'a pas de visées très hautes, mais qui fera passer à ses petits lecteurs quelques heures charmantes.

XIII. — 1. — S'il est un livre patriotique, dans le sens sérieux du mot, c'est assurément *la Guerre*, du lieutenant-colonel Hennebert. Quelques lignes empruntées à l'Introduction donneront une idée du volume, qui mérite d'être bien accueilli par tous les bons Français : « Aujourd'hui, dit l'auteur, que chacun doit le service personnel, chacun doit être pourvu de certaine instruction technique. Le livre qu'on va lire comporte un aperçu

des connaissances indispensables à quiconque doit servir son pays. Il se divise naturellement en trois parties distinctes, savoir : l'*Outillage*, la *Mobilisation*, les *Opérations de guerre*, correspondant respectivement aux travaux de préparation à la guerre exécutés au cours du temps de paix ; au passage du pied de paix au pied de guerre ; aux faits et gestes de tout genre des armées en campagne. » Excellent travail dont nulle bibliothèque populaire ne saurait être dépourvue.

2. — M. André Saglio a écrit une œuvre intéressante certainement, mais bien mélangée, sous le titre de : *Maisons d'hommes célèbres*. C'est une revue biographique extrêmement rapide d'une multitude de personnages de tous les temps et de tous les pays. L'auteur, toutefois, a fait une large, très large part à la France. Il s'est appliqué, aussi souvent que cela lui a été possible, afin de justifier son intitulé, à donner des détails sur les maisons où sont nés, où ont vécu, et aussi où sont morts les hommes fameux, aux titres les plus divers, dont l'histoire a conservé le nom. Ce long défilé s'arrête à Bonaparte. Livre de vulgarisation qui, en raison de son esprit voltairien, ne s'adresse pas à la jeunesse catholique.

XIV. — 1. — Dans *l'Arche de Noé*, Mme la comtesse de Pitray raconte l'histoire assez mouvementée de deux enfants, Romé et Odile d'Ernée, que leurs parents, appelés par des intérêts supérieurs au delà des mers, confient à une tante et à un oncle de tempéraments bien différents. Romé est un heureux caractère, mais Odile a beaucoup à gagner pour être supportable. Les circonstances sont telles que le frère et la sœur finissent par devenir aussi aimables l'un que l'autre. Aussi leur bonheur et celui de leur famille est-il leur juste récompense. Excellent petit volume au point de vue moral et religieux.

2. — Avec *Petit-Prince*, M. Maurice Froment nous fait assister à la lutte contre tout et contre tous d'un enfant dont la famille voudrait faire un tailleur, et qui se sent une irrésistible attraction pour les beaux-arts : Pierre Benoît veut être artiste peintre. C'est un brave curé de campagne qui lui révèle en quelque sorte à lui-même ses dispositions et qui, le recommandant à un peintre célèbre de ses amis, lui facilite une carrière où il ne tarde pas à briller. Comme le précédent, ce volume de la *Bibliothèque rose* est très suffisamment animé de sentiments chrétiens.

3. — Le comte Meyners d'Estrey nous narre l'histoire d'un Hollandais du nom de Henri, parti à la recherche de son frère Egdard, dont on est sans nouvelles depuis deux années. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il est allé vers le sud-est de l'Afrique pour y chercher fortune. Au Cap, Henri trouve pour guide, grâce au consul de Hollande, un marin de ses compatriotes, Nicolas Peterson, qui connaît l'Afrique australe jusqu'au Zambèze. A Natal, dans la république d'Orange, à Prétoria,

dans celle du Transvaal, à Pelgrims Rust, dans les plaines aurifères où courent ceux qui cherchent fortune, on lui parle toujours de deux blancs, mais toujours on lui dit qu'ils sont allés plus loin au nord, vers le centre de l'Afrique. C'est avec un nouveau guide trouvé à Lydenbourg. Rousseau, le chasseur d'éléphants, que le Hollandais reprend la poursuite de son frère, qu'il retrouve, après mille péripéties, mille dangers, mille combats contre les nègres féroces, au *Pays des diamants*. Livre intéressant et instructif.

XV. — 1. — Ce n'est pas seulement *Autour d'un bateau*, mais en partie dessus, que se passent les vacances des familles Laubert et Brunel ; des vacances bien gaies, où l'on s'amuse bien, malgré les bouderies de Mlle Germaine de Laubert, et la nature maladive et un peu égoïste de Lucie Brunel. Promenade sur le Cher, voyage à la mer, feu d'artifice, rien ne manque au plaisir, pas même les joies de la charité faite aux vieux Tricotin et à leurs petits-enfants. Et puis l'on ne s'amuse pas seulement, on s'instruit aussi. Miss Nelly, une jeune Anglaise, dont la venue était d'abord redoutée, qui ajoute beaucoup à l'entrain des jeux, sait y mêler un grain de morale. Je suis bien sûr qu'en sa compagnie les petits lecteurs deviendront meilleurs, comme Germaine et Lucie.

2. — Quand on est condamné à passer l'hiver dans un des forts qui dominent Briançon, il faut être très ingénieux pour empêcher les enfants de trouver le temps long et de perdre patience ; c'est à quoi réussit fort bien Mme de Reizé, la femme du commandant de ce nom, que ses obligations militaires enferment de longs mois dans cette sorte de prison de neige. Dans ce but, l'excellente femme raconte aux enfants de gentilles *Histoires de bêtes*, où chats, singes, souris, chiens et perroquets ont leur rôle. Tout cela donne l'occasion d'instruire les enfants en les amusant, sans oublier la petite moralité qui doit toujours sortir de ce genre de récits. A la fin de l'hiver, M. de Reizé est nommé lieutenant-colonel et part pour d'autres régions. Mais l'on est tout à fait rassuré sur le sort de sa charmante famille, qui partout sera heureuse.

XVI. — 1. — *Ce bon Loff* est le sapeur du colonel d'Amblemont. Il lui est très dévoué et prend un soin vraiment touchant de la petite Marie d'Amblemont et aussi du petit Guy Nauling, laissé sans soutien par la mort de son père le commandant, l'ancien chef de Loff. Les deux enfants font d'ailleurs honneur au bon sapeur. Plus tard, Loff se marie, quand son colonel est devenu général, ne pouvant plus rester au régiment puisqu'il ne sera plus près de M. d'Amblemont. Le général meurt et laisse sa famille dans la gêne : alors reparaît le bon Loff, avec sa femme, et de nouveau le voilà veillant auprès des d'Amblemont. Il unit Guy et Marie, et, en assurant leur bonheur, achève aussi sa bonne œuvre. *Ce bon Loff* est un récit auquel il ne manque, pour être parfait, que la note chrétienne ; mais c'est beaucoup.

2. — *Notre amie Polly* est une charmante jeune fille, élevée dans les meilleurs principes par une mère attentive et de bon sens, dans le contact d'une famille dont les enfants, abandonnés à eux-mêmes, sont égoïstes, irrévérencieux, parfaitement détestables. L'action se déroule en Amérique, sur cette terre où les jeunes gens jouissent d'une liberté qui paraît étrange de ce côté-ci de l'Atlantique. L'influence de notre héroïne ne tarde pas à se faire sentir. Ses petits compagnons s'amendent peu à peu et, après un séjour de six semaines, elle a rétabli l'ordre et la paix dans une maison où elle avait trouvé le trouble et la désunion.

XVII. — 1. — *Tante Rose* a remplacé la pauvre mère de famille « envolée vers le bon Dieu. » Elle gâte de son mieux les pauvres petits orphelins et elle leur raconte de jolies histoires dans la grande salle à manger bien close. Ce sont ces histoires qui composent ce petit volume coquet et gracieux ; il y en a six : *les Bonnes Idées de Mlle Nanette*, *Un jour de fête*, *le Baptême du bébé*, *la Petite marchande d'oranges*, *le Pays des Fées*, *les Aventures de maître Poucet*. Toutes bien appropriées aux petits lecteurs auxquels elles sont destinées.

2. — *L'Histoire d'une troupe de marionnettes*, *les Mémoires d'un petit soldat*, appartiennent bien à la Bibliothèque enfantine, tant par la mise en scène des pierrots, polichinelles et soldats de plomb, que par la joyeuseté de leurs ébats, la naïveté de leurs propos. Les farces du Guignol des Champs-Élysées, les exercices et manœuvres des soldats de Lilliput sont des récréations d'enfants, très amusantes et auxquelles nous ne reprocherons qu'une lacune, mais elle est grave. Comment peut-on écrire ainsi plus de cent pages sans trouver l'occasion de placer une observation morale, une pensée de foi?

— A la fin de la *Chronique*, sous le titre de : *Dernières Publications illustrées*, nous publions la liste des ouvrages qui nous sont arrivés trop tard pour être compris dans le présent compte rendu. Il en sera parlé dans la livraison de janvier prochain. VISENOT.

JURISPRUDENCE

1. *Commentaire historique et pratique sur le titre des successions*, par ACHILLE-FRANÇOIS LE SELLYER. Paris, Rousseau, 1892, 3 vol. in-8 de 640, 527 et 577 p., 24 fr. — 2. *Étude sur la succession ab intestat en droit international privé*, par J. CHAMPCOMMUNAL. Paris, Rousseau, 1892, in-8 de VII-676 p., 10 fr. — 3. *Traités du prêt, du dépôt et du séquestre*, par L. GUILLOUARD. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1892, in-8 de 545 p., 8 fr. — *Code de la puissance paternelle sur la personne des enfants et descendants*, par GEORGES LELOIR. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1892, 2 vol. in-12 de X-503 et 535 p., 8 fr. — 5. *Code-manuel de la responsabilité civile des propriétaires, locataires et autres détenteurs ou possesseurs, en matière d'incendie d'objets mobiliers et immobiliers*, par RAOUL ROSSE. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-12 de XVI-178 p., 3 fr. — 6. *Traité théorique et pratique des renonciations par la femme à son hypothèque légale au profit du tiers acquéreur*, par ANATOLE WABLE. Paris, Marchal et Billard, 1892, in-8 de 208 p., 4 fr. — 7. *L'Avocat de la famille*, par A. MAUGRAS. Paris,

Maurice Dreyfous, 1891, in-8 de XVI-476 p., 4 fr. — 8. *De l'Assurance contre les accidents du travail*, par M. VILLETARD DE PRUNIÈRES. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 458 p., 6 fr. — 9. *Les Lois d'assurance ouvrière à l'étranger*. Tome I. *Assurance contre la maladie*, par MAURICE BELLOM. Paris, Arthur Rousseau, 1892, in-8 de II-664 p., 10 fr. — 10. *Le Crime politique et les révolutions*, par C. LOMBROSO et R. LASCHI, traduit de l'italien par A. BOUCHARD, avec gravures dans le texte et 6 planches hors texte. Paris, Félix Alcan, 1892, 2 vol. in-8 de XIII-296 et 428 p., 15 fr. — 11. *Commentaire théorique et pratique de la loi des frais de justice*, par JULES GODIN. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de XXVIII-399 p., 6 fr. — 12. *Manuel-formulaire de l'enregistrement, des domaines et du timbre*, par JULES CASTILLON, 3e éd. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 551 p., 6 fr. — 13. *Principes de droit fiscal. Timbre, enregistrement, succession, greffe, hypothèques*, par ADOLPHE MATON. Tome II. *Principes spéciaux suivant l'ordre du code civil*. Bruxelles, Administration de la *Revue pratique du notariat belge*, 1892, in-8 de 635 p., 11 fr. — 14. *Le Code du timbre*, par EDMOND THOMAS et JEAN SERVAIS. Bruxelles, Bruylant-Christophe ; Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de VII-535 p., 9 fr. — 15. *L'Accroissement et les Congrégations*, par le comte DE VAREILLES-SOMMIÈRES. Paris, Pichon, 1891, in-8 de 90 p., 2 fr. — 16. *La Condition de la propriété dans le nord de la France. Le Droit de marché*, par J. LEFORT. Paris, Ernest Thorin, 1892, in-8 de VII-223 p., 5 fr. — 17. *Des classes ouvrières à Rome*, par A. TYPALDO-BASSIA. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 150 p., 3 fr. — 18. *Les Clubs, leur histoire et leur rôle depuis 1789*, par ALPHONSE JOUET. Paris, A. Giard, 1891, in-8 de 239 p., 5 fr. — 19. *Essai sur l'évolution du droit international et sur l'histoire des traités*, par FERNAND LEVIEUX. Bruxelles, A. Vromand, 1892, in-8 de 27 p.

DROIT CIVIL. — 1. — De plus d'un des nouveaux commentateurs du code civil on pourrait dire aujourd'hui ce que disait Tiraqueau, en son *Traité du retraict lignagier*, d'un docteur nommé André Barbarias : « grand causeur, et qui pensoit beaucoup de soy et peu des autres docteurs. » Nous en avons déjà fait la remarque dans notre dernier article, la méthode d'interprétation qui s'est introduite sous l'influence du professeur belge Laurent a pour principe de s'asservir uniquement au texte du code, en faisant table rase de tout ce qui existait auparavant. Mais cette méthode, très critiquable et fort peu scientifique, n'est pas celle qu'a suivie M. Le Sellyer, ancien professeur à la Faculté de droit de Paris, dans son *Commentaire historique et pratique sur le titre des successions*, qui vient de paraître. A toutes les pages de ce savant ouvrage, l'auteur se souvient que la tradition est la meilleure interprète des lois. Le droit romain, les œuvres de nos anciens jurisconsultes, les travaux préparatoires du code, servent de fondement à toutes ses explications. Ne sont-ce pas là, en effet, les assises nécessaires de toute étude sérieuse de nos lois civiles ?

Le titre des successions est un de ceux où les auteurs du code ont le plus innové. Ils avaient à choisir entre deux systèmes successoraux : celui du droit romain, en vigueur dans le midi de la France, qui, ne tenant aucun compte de l'origine des biens, attribuait toute la succession au plus proche parent, et le système coutumier, qui réservait aux parents de chaque ligne, paternelle ou maternelle, les biens provenant de la même ligne. Chacun de ces systèmes ayant ses partisans, les auteurs du code, ici comme dans plusieurs autres cas, ont cherché une

transaction ; ils ont adopté un système mixte, qui consiste à « fendre » la succession en deux parts égales, dont l'une est pour la ligne paternelle et l'autre pour la ligne maternelle. Cet expédient a le tort, comme le dit M. Le Sellyer, de ne satisfaire aucun principe. Il a de plus le grave inconvénient économique d'entraîner un plus grand morcellement de la propriété. Nous croyons avec M. Le Sellyer que l'adoption de l'ancien système coutumier, si l'application en avait été restreinte aux degrés rapprochés, eût été préférable. En tout cas, dans l'étude de cette question comme de toutes les autres, la connaissance des origines de la loi contribue à la faire mieux comprendre et mieux apprécier ; la science du droit ainsi traitée est assurément plus belle et plus intéressante que cette sèche analyse des textes à laquelle on voudrait la réduire.

Le caractère historique qui distingue l'ouvrage de M. Le Sellyer n'en diminue pas d'ailleurs l'utilité pratique. De toutes les questions que soulève cette matière des successions et des partages entre héritiers, si hérissée de difficultés, si fertile en procès, aucune n'est oubliée. Les auteurs et les arrêts qui se sont prononcés dans un sens ou dans l'autre sont cités en note. Malheureusement, sous ce rapport, l'ouvrage n'est pas suffisamment au courant de la jurisprudence. Les plus récents arrêts cités remontent à douze ou quinze ans ; la loi du 9 mars 1891, qui a augmenté les droits de succession de l'époux survivant, n'est pas commentée. Cette lacune est au fond peu considérable ; elle est regrettable néanmoins et pourra nuire au succès de l'ouvrage.

2. — C'est aussi à la méthode historique que se rattache l'étude de M. Champcommunal sur *la Succession ab intestat en droit international privé*. L'auteur y expose d'abord la situation des étrangers au point de vue successoral, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Il explique en quoi consistait le « droit d'aubaine » à l'époque féodale et sous l'ancien régime, puis il fait connaître les dispositions des diverses législations modernes quant au droit pour les étrangers de transmettre ou d'acquérir par succession. Mais la partie la plus importante et aussi la plus intéressante de son ouvrage est celle où il étudie, d'abord historiquement, puis d'après le code civil français, et ensuite d'après les législations étrangères, la grave question de savoir quelle loi doit régir la succession ab intestat lorsque les biens se trouvent répartis entre plusieurs pays. S'il faut en croire d'Argentré, le commentateur de la coutume de Bretagne, ce serait un Français, Jacques de Révigny, qui aurait le premier soulevé cette question sur laquelle les jurisconsultes ont tant discuté depuis les glossateurs. M. Champcommunal a noté avec soin les diverses phases de cette célèbre controverse ; il constate qu'à la fin de l'ancien régime on était généralement d'accord pour distinguer entre les meubles et les immeubles : la succession aux meubles était régie par la loi du domicile du défunt, et la succession immobilière était soumise à la loi

de la situation des biens. De cet état du droit à l'époque de la confection du code civil, M. Champcommunal conclut légitimement que les rédacteurs du code, n'y ayant pas dérogé, ont entendu le maintenir. Il démontre toutefois que les vrais principes demanderaient que la succession tout entière fût régie par une même loi, et que cette loi devrait être la loi nationale du défunt. C'était déjà l'opinion de Cujas, et c'est le système qui a été consacré par les codes étrangers les plus récents. L'utile et savant ouvrage de M. Champcommunal se termine par l'exposé des règles de procédure applicables aux étrangers en matière de succession, et par une étude sur les avantages que les divers États, la France notamment, par la loi du 14 juillet 1819, réservent à leurs citoyens, lorsque ceux-ci sont appelés à une succession concurremment avec des étrangers.

3. — M. Guillouard poursuit régulièrement son commentaire du code civil, destiné à faire suite au cours de M. Demolombe. Il en est arrivé aux titres *du Prêt*, *du Dépôt et du Séquestre*, qu'il a réunis dans le même volume. Nous avons déjà signalé, avec beaucoup d'autres, le grand mérite des ouvrages de M. Guillouard : la concision et la clarté dans l'expression, la rectitude et la modération dans les idées. On y remarque aussi une qualité que nous nous plaisons à rappeler, parce qu'elle répand sur ces ouvrages, malgré l'aridité du sujet, un charme particulier : c'est la simplicité, le parfait naturel du style. On en juge encore mieux par comparaison avec ces auteurs au style tranchant et doctoral, qui invoquent la science à tout propos et entendent par là leurs propres opinions; on sent alors toute la différence qu'il y a entre un pédant et un homme de bonne compagnie.

Dans le *Traité du prêt*, M. Guillouard a dû rappeler et apprécier la défense de prêter à intérêts qui existait sous l'ancien régime. Bien loin de rééditer à ce sujet les critiques malveillantes de certains juristes contre l'Église, M. Guillouard a pris soin d'indiquer les motifs qui firent pendant longtemps de la prohibition dont il s'agit une nécessité et un bienfait pour les peuples ; il explique ensuite pourquoi la même rigueur ne s'impose plus aujourd'hui. Il s'est surtout appuyé, dans l'examen de cette question, sur les ouvrages de M. Charles Périn et de notre éminent collaborateur M. Claudio Jannet : il ne pouvait assurément invoquer de meilleures autorités. Sur la question de savoir si le taux de l'intérêt doit être limité par la loi, M. Guillouard se prononce fermement pour l'opportunité de cette limitation en matière civile. Sans nier que l'argent est une marchandise, il n'a pas de peine à démontrer que cette marchandise est toute différente des autres. Elle est, dit-il, pour l'ouvrier sans travail, le pain quotidien ; pour le laboureur, l'instrument nécessaire ; pour le propriétaire endetté, le seul moyen d'éviter la saisie et la vente de ses biens. Est-ce que cet ouvrier, ce laboureur, ce propriétaire, sont

placés sur un pied d'égalité avec le capitaliste qui veut leur imposer sa loi? Du reste, si l'argent est une marchandise, le marché de l'argent n'existe guère en réalité que dans les grandes villes, et encore seulement pour une classe de personnes, celle des commerçants. En dehors de cette exception, l'offre et la demande ne s'équilibrent pas, et l'intervention du législateur n'est que trop justifiée. Nous regrettons de ne pouvoir suivre encore M. Guillouard dans quelques-unes des controverses qu'il a eu à traiter dans ce nouveau volume ; il les résout toujours avec une remarquable sagacité. Signalons seulement dans le *Traité du prêt, du dépôt et du séquestre* le commentaire de la loi du 18 avril 1889, qui a limité à mille francs la responsabilité des hôteliers, pour l'argent et les titres au porteur des voyageurs, lorsque ces valeurs ne leur ont pas été spécialement confiées.

4. — L'une des parties du code civil qui ont soulevé les plus justes critiques, c'est assurément celle qui réglemente la puissance paternelle. D'un côté, le droit de correction attribué au père est presque illusoire ; les formalités judiciaires auxquelles il est soumis en rendent l'exercice aussi pénible pour les parents que déshonorant pour l'enfant ; le peu de durée de la détention qui peut être infligée en détruit toute l'efficacité. D'un autre côté, l'autorité paternelle est laissée absolument sans contrôle ; les auteurs du code n'ont pris aucune mesure pour en prévenir ou en réprimer les abus. C'est cette dernière lacune que la loi du 24 juillet 1889 a eu pour but de combler. Cette loi était sollicitée depuis longtemps par les établissements hospitaliers et par toutes les personnes qui s'intéressaient aux enfants abandonnés. Lorsque ces enfants étaient élevés et à même de gagner leur vie, il n'était pas rare de voir survenir le père ou la mère qui les avait délaissés et qui maintenant les réclamait pour les exploiter, quelquefois même pour les vouer au vice et à la débauche. Et ce père et cette mère avaient la loi pour eux ; si suspecte que fût leur demande, rien ne permettait de la repousser. Aujourd'hui, en vertu de la nouvelle loi, le ministère public peut faire prononcer contre eux la déchéance de la puissance paternelle, et alors l'enfant reste sous la tutelle de l'Assistance publique. Il faut bien reconnaître toutefois que la loi de 1889 est entrée en plein dans le socialisme d'État. C'est à l'Assistance publique qu'elle a remis la garde et l'éducation de la plupart des enfants soustraits à l'autorité de leurs parents et même de ceux qui sont recueillis par des particuliers. Or, l'Assistance publique n'est rien autre chose que l'État représenté par ses préfets et ses inspecteurs. Le premier résultat de la loi nouvelle sera donc de mettre un plus grand nombre d'enfants sous la main de l'État ; d'après les statistiques, ce nombre ne sera guère inférieur à deux mille par an. On trouvera dans le *Code de la puissance paternelle*, de M. Georges Leloir, l'exposition complète et détaillée du mécanisme, très compliqué, de cette loi de 1889 ; on y

trouvera aussi un excellent résumé de tout ce qui concerne l'autorité paternelle, de tout ce qui touche aux devoirs et aux prérogatives des parents à l'égard de leurs enfants.

5. — C'était aussi une disposition très critiquable du code civil que cet ancien article 1734, qui rendait tous les locataires d'une même maison solidairement responsables de l'incendie. On sait que la rigueur excessive de cette règle a été corrigée par une loi du 5 janvier 1883, qui a supprimé la solidarité entre les locataires. La nouvelle situation qui résulte de cette loi pour les propriétaires, les locataires et les compagnies d'assurances est fort bien étudiée et définie dans le petit volume publié par M. Raoul Rosse, sous le titre de *Code-manuel de la responsabilité civile des propriétaires, locataires et autres détenteurs ou possesseurs, en matière d'incendie d'objets mobiliers ou immobiliers*. M. Rosse a le don de mettre les matières juridiques à la portée des lecteurs étrangers à la science du droit ; ses qualités de vulgarisateur se sont déjà affirmées dans le *Manuel du commerçant* qu'il a publié l'année dernière et dont nous avons rendu compte (*Polybiblion*, t. LXIV, p. 489). C'est pourquoi son *Code-manuel de la responsabilité en matière d'incendie* mérite d'être recommandé, non seulement aux hommes de loi, qui sont souvent consultés sur ce sujet, mais encore aux agents d'assurances, aux propriétaires d'immeubles et à toutes les personnes qui ont besoin d'être renseignées sur les conséquences possibles d'un incendie.

6. — Voici encore un ouvrage suscité par une loi nouvelle : c'est un commentaire de la loi du 13 février 1889, traitant des *Renonciations consenties par la femme mariée à son hypothèque légale* sur les immeubles vendus par le mari. Ce sujet spécial et très difficile, quoique très pratique, a été étudié à fond par M. Anatole Wable. Son livre doit être signalé principalement aux notaires, pour lesquels il sera un guide sûr et commode sur des questions qui se présentent à eux presque journellement. Nous les prévenons toutefois que l'une de ces questions au moins pourra les laisser dans l'embarras : c'est celle dont s'occupe le dernier paragraphe de la loi de 1889. Tous les commentateurs de cette loi sont en désaccord sur le sens qu'il faut attribuer à ce texte : M. Wable ne cite pas moins de cinq explications différentes, et celle même qu'il adopte ne nous paraît guère satisfaisante. N'est-ce pas là un bel exemple de la manière dont nos lois sont faites, et même les lois les plus importantes au point de vue du crédit public et de la propriété foncière?

7. — Quand même les lois seraient bien faites, il serait toujours difficile de les mettre à la portée des personnes qui n'en ont pas fait une étude spéciale. Il ne manque pas de livres qui ont la prétention de dispenser leurs lecteurs d'avoir recours aux hommes d'affaires; ces livres coûtent souvent plus cher à ceux qui les consultent que ne leur eût

coûté une consultation d'avocat ou un acte notarié. Ce sont les manuels de ce genre qui font les « avocats de village, » et ce sont les avis de ces avocats-là qui suscitent le plus de mauvais procès. Sous cette réserve, *l'Avocat de la famille*, par M. Maugras, peut être signalé comme un bon résumé des lois qui régissent en France le mariage, l'état civil, la tutelle, l'interdiction, la communauté entre époux, les successions, donations et testaments. L'auteur a eu l'heureuse idée d'intercaler dans ses explications les formules des actes qui s'y rapportent ; il met ainsi la théorie constamment en corrélation avec la pratique. Cet ouvrage conviendrait surtout à un jeune homme qui voudrait acquérir les notions les plus essentielles du droit usuel. Il n'est pas volumineux, mais plus d'un notaire, huissier ou avoué, y trouverait encore beaucoup à apprendre.

Législation industrielle. — 8. — L'assurance des ouvriers contre les accidents n'était encore que fort peu répandue il y a une trentaine d'années ; elle a pris depuis un développement considérable, et bientôt peut-être elle sera obligatoire en France, pour tous les chefs d'industrie, comme elle l'est déjà en Allemagne, en Autriche et en Suisse. Pour le moment elle n'est encore qu'un contrat qui se forme librement entre l'industriel et quelqu'une des compagnies qui exploitent, comme on dit, la branche accidents. Ce contrat n'est réglementé en France par aucune loi et dépend uniquement des clauses insérées par les compagnies dans leurs polices. Les questions délicates qui s'y rattachent, les nombreux procès dont il est l'occasion, méritaient qu'un jurisconsulte en fît une étude sérieuse et approfondie, et c'est ce que vient de faire M. Villetard de Prunières, avec une compétence et un talent véritablement supérieurs. Son livre intitulé : *De l'assurance contre les accidents du travail*, n'est pas seulement, comme le titre pourrait le faire supposer, une étude de circonstance sur des projets qui sont à l'ordre du jour du Parlement ; c'est un traité complet du contrat d'assurance contre les accidents, et un traité qui ne saurait être trop consulté, soit par les industriels, auxquels il fera connaître les différentes combinaisons d'assurances, les avantages et les inconvénients qu'elles présentent, soit par les agents des compagnies, soit par les avocats, les magistrats et tous ceux qui ont à s'occuper de ces questions.

Sur plus d'un point, l'auteur a dû combattre la jurisprudence qui prévaut en ce moment ; il montre que les tribunaux ont eu le tort d'oublier parfois les clauses des contrats souscrits par les assurés, pour leur substituer des interprétations, en apparence favorables aux victimes d'accidents, mais qui sont contraires aux intentions des contractants et qui finissent aussi presque toujours par être rétorquées contre ceux qu'elles ont pour but de protéger. Tout en demandant que les contrats passés par les compagnies soient respectés, M. Villetard de Prunières

condamne cependant certaines clauses des polices, qui ont pour but de contraindre les ouvriers à opter entre le bénéfice de l'assurance ou l'action en dommages et intérêts qu'ils peuvent avoir contre leur patron; une telle option, en effet, ne saurait être exercée en connaissance de cause par l'ouvrier. Ce motif suffit à M. Villetard de Prunières pour lui faire considérer les clauses dont il s'agit comme nulles; mais il nous semble que cette nullité aurait besoin d'être appuyée sur une loi. D'autres réformes pourraient être utilement adoptées en cette matière par le législateur; M. Villetard de Prunières indique ce qui a été fait dans ce sens à l'étranger. En France les propositions relatives à l'organisation de l'assurance contre les accidents du travail n'ont pas manqué depuis quinze ans; mais aucune encore n'a pu aboutir, et pour la plupart il n'y a pas lieu de regretter qu'elles aient échoué.

9. — Il est vraiment étonnant que nos législateurs, après tant de promesses prodiguées aux ouvriers, n'aient jusqu'ici, pour ainsi dire, rien fait pour eux, et l'on en est encore plus étonné quand on voit tout ce qu'ont fait déjà les législateurs étrangers. On trouvera là-dessus d'abondantes informations dans l'ouvrage que publie M. Maurice Bellom : *Les Lois d'assurance ouvrière à l'étranger*. Cet ouvrage, qui formera trois volumes, a pour but de faire connaître les institutions établies par les législations étrangères en vue de garantir l'ouvrier contre les conséquences de la maladie, des accidents, de l'invalidité et de la vieillesse. Le premier volume, consacré tout entier à l'assurance contre la maladie, a déjà paru. Cette forme d'assurance fonctionne actuellement en Allemagne, en Autriche, en Hongrie et dans les cantons suisses d'Appenzell et de Saint-Gall; il est question de l'établir aussi en Danemark, en Norvège, en Suède, dans les Pays-Bas, en Russie et en Suisse. M. Maurice Bellom expose ce qui a été fait dans chacun de ces pays. Il analyse d'abord les dispositions légales, il en montre le fonctionnement, puis il reproduit les statistiques publiées dans chaque pays pour faire connaître les résultats obtenus. Il donne enfin sous forme d'annexes la traduction complète des lois visées dans la partie principale de l'ouvrage.

M. Maurice Bellom déclare s'être attaché uniquement aux publications officielles, ce qui donne à son travail un caractère d'exactitude et d'authenticité incontestable. Peut-être, toutefois, ce travail eût-il été plus vivant et plus intéressant si l'auteur y eût mêlé quelques appréciations des publicistes étrangers, quelques indications sur la manière dont les lois qu'il étudie sont envisagées par l'opinion publique et surtout par ceux en faveur desquels elles ont été faites. Tel qu'il est cependant, ce livre constitue un recueil de documents précieux sur les institutions de prévoyance à l'étranger; il peut fournir des exemples pour la création d'institutions analogues, et il sera consulté avec grand fruit par les chefs d'industrie, par les fondateurs et les directeurs de syndicats ou de so-

ciétés de secours mutuels, par tous ceux enfin que préoccupe de quelque manière le bien-être de la classe ouvrière.

Droit pénal. — 10. — Est-ce bien sous cette rubrique qu'il convient de rendre compte de l'ouvrage de MM. Lombroso et Laschi, *le Crime politique et les Révolutions ?* Le titre de cet ouvrage semble le rattacher au droit criminel ; mais pour le fond il nous est difficile d'y voir autre chose qu'un recueil d'anecdotes, de documents statistiques et de détails de tout genre, plus ou moins authentiques et plus ou moins curieux, sur les révolutions et les révolutionnaires. En cherchant bien, l'idée principale du livre nous paraît être celle-ci : il faut distinguer entre révolution et rébellion ; les auteurs des révolutions sont des héros qui méritent des statues ; les auteurs des simples révoltes sont des criminels, mais des criminels politiques, qui à ce titre ne doivent être punis qu'avec certains ménagements. Le point capital de cette théorie consiste dans la distinction à faire entre la rébellion, véritable crime politique, et la révolution, qui n'est pas criminelle. Pour arriver à cette distinction, aussi délicate qu'importante, MM. Lombroso et Laschi étudient successivement les effets qui peuvent résulter, relativement aux révoltes et aux révolutions, d'abord des causes naturelles, telles que le climat, la géologie, l'alimentation, la race, la population, puis de ce qu'ils appellent les « facteurs sociaux, » castes, grandes villes, partis, gouvernements, religions, crises économiques, et enfin des « facteurs individuels, » qui sont les révolutionnaires et rebelles politiques, avec leurs prédispositions natives, leurs passions, leurs vices, leurs talents. Ces recherches occupent les trois quarts de l'ouvrage ; elles sont accompagnées de tableaux graphiques, de cartes teintées et de figures diverses. On y trouve sans doute des renseignements intéressants, mais aussi beaucoup de faits insignifiants ou connus de tout le monde. On y apprend, par exemple, que les mois les plus chauds de l'année sont ceux dans lesquels les séditions sont le plus fréquentes. Est-ce bien étonnant? N'est-il pas tout naturel que les hommes soient plus disposés à « descendre dans la rue » quand il fait beau que quand il pleut ou quand il fait froid ? Plus loin, MM. Lombroso et Laschi constatent que l'alcool joue toujours un grand rôle dans les mouvements populaires. On le savait depuis longtemps ! Un rapprochement assez curieux est celui qui est fait entre les résultats des élections politiques en France et les statistiques scolaires et criminelles : le nombre des votes républicains est en rapport à peu près constant avec les progrès de l'instruction.... et aussi avec ceux de la criminalité, dans chaque département. Quant aux conclusions que les auteurs prétendent tirer de tout cela, pour différencier les révoltes des révolutions, elles nous semblent fort peu justifiées. Quelques-unes sont même très singulières. On nous affirme, par exemple, que les révoltes sont plus fréquentes chez les peuples brachicéphales, bruns, et que les

révolutions abondent parmi les races blondes et dolichocéphales ; que parmi ceux qui prennent part aux révoltes on trouve des criminels et des fous, beaucoup plus que des génies, qu'au contraire les passionnés et les génies se rencontrent plutôt dans les révolutions. En définitive, les révoltes sont les révolutions qui échouent, et les révolutions sont les révoltes qui réussissent ; en dehors de cela, tout est douteux et problématique, et cette découverte n'exigeait certes pas un si grand effort d'érudition.

Dans les derniers chapitres de leur ouvrage, MM. Lombroso et Laschi exposent les applications pratiques qu'ils rattachent à leur théorie. D'après eux, les systèmes de pénalité doivent varier suivant les mœurs et les autres conditions d'existence des peuples. « Vouloir abolir la polygamie en Orient, disent-ils, serait un crime ; au contraire, c'en serait un de vouloir l'introduire chez nous. » Et plus loin : « Dans les races moins assimilables, comme dans les castes indiennes, dans les populations fanatiques musulmanes d'Égypte, etc., l'unique politique conciliatrice consiste à éviter toute tentative de conciliation, de progrès religieux et civil, à respecter scrupuleusement le *statu quo* jusque dans ses moindres particularités, même pour ce qui regarde les cendres des *papiers écrits* dans le Tonkin, le gras de porc et les bûchers des veuves dans l'Inde, comme le firent les Romains et les Anglais. » Il est facile de voir par là que la doctrine anthropologique ne se distingue ni par une morale très pure, ni même par un bien sincère amour du progrès. Nos auteurs reprochent quelque part à M. Brunetière d'avoir écrit que « le matérialisme ne peut être suivi que par les méchants. » Nous ne savons si cette boutade est réellement imputable à l'éminent critique ; en tout cas, l'ouvrage même de MM. Lombroso et Laschi fournirait à lui seul la preuve que la morale du positivisme et de l'évolutionnisme est bien inférieure à cette morale religieuse dont les anthropologistes ne parlent qu'avec dédain. Nous devons reconnaître toutefois que parmi les réformes demandées par MM. Lombroso et Laschi, il en est d'excellentes. L'indication de ces réformes, présentées comme des moyens préventifs à employer contre les révolutions, remplit tout le dernier chapitre de l'ouvrage, et c'en est, suivant nous, la meilleure partie.

Procédure et enregistrement. — 11. — La loi budgétaire du 26 janvier 1892 a, non pas réduit les frais de justice, mais changé le mode de leur perception. On les payait autrefois par petites sommes sur tous les actes de la procédure ; on les paiera dorénavant en une seule fois, sur le jugement. Pour le Trésor, le résultat sera le même ; pour les justiciables, la différence consistera seulement en ce que les petits procès seront moins grevés, tandis que les gros le seront davantage ; les gros paieront pour les petits. Sous ce rapport, la réforme est bonne. Malheureusement, la loi qui l'établit est bien compliquée, bien

embrouillée. Nous plaignons les pauvres officiers ministériels, les infortunés receveurs de l'enregistrement, qui sont chargés de l'appliquer. Ils trouveront toutefois dans le *Commentaire* que vient de publier M. Jules Godin un guide qui les aidera dans cette tâche. M. Godin, comme sénateur, a pris une part active à l'élaboration de cette loi ; son ouvrage ne peut manquer d'obtenir pour cette raison une plus grande autorité.

12. — Le *Manuel-formulaire de l'enregistrement, des domaines et du timbre*, par M. Jules Castillon, est bien connu de tous les receveurs de l'enregistrement, mais il peut être utile à d'autres; nous en parlons par expérience. Composé dans la forme d'un dictionnaire, il présente sous chaque mot le résumé des règles légales et des décisions de la jurisprudence ; un coup d'œil suffit ainsi le plus souvent à l'homme d'affaires pour se rendre compte des droits auxquels un acte peut donner lieu. Si une étude plus approfondie est nécessaire, elle est facilitée par des renvois aux arrêts, aux principaux ouvrages sur la matière et aux circulaires de l'administration. La troisième édition, qui vient de paraître, a été mise en concordance avec la nouvelle loi sur les frais de justice. De plus, les éditeurs ont imaginé un moyen ingénieux de la tenir au courant de la jurisprudence : moyennant un abonnement de 1 fr. par an, 1 fr. 50 pour deux ans, ils enverront, le 20 janvier et le 20 juillet de chaque année, des bulletins d'annotations sur papier gommé, destinés à être collés en marge des articles ; par ce procédé, simple et pratique, l'ouvrage pourra conserver longtemps toute sa valeur.

13. — Nous avons rendu compte, l'année dernière, du premier volume des excellents *Principes de droit fiscal* de M. Adolphe Maton, professeur à l'Université de Louvain (*Polybiblion*, t. LXII, p. 298). Le second volume vient de paraître. Nous rappelons qu'il s'agit dans cet ouvrage du droit fiscal belge, qui toutefois a, comme le nôtre, pour base la loi du 22 frimaire an VII. M. Maton fait observer, avec beaucoup de raison, dans sa préface, que « plus on s'éloigne de l'époque où la loi fondamentale fut promulguée, moins on tient compte de son esprit, » et que « l'on est trop enclin à laisser les tendances de la législation moderne absorber la volonté du législateur de l'an VII. » Cela est peut-être encore plus vrai en France qu'en Belgique. M. Maton s'est donc proposé de remonter aux principes, de rechercher dans toutes les questions « la direction réellement prise par la volonté du législateur. » Ce but, qu'il ne perd jamais de vue, donne à son ouvrage un intérêt général et une réelle portée scientifique. Après l'exposé des principes généraux, qui remplit tout le premier volume, le savant auteur, dans le second volume, descend à leur application. Il suit l'ordre des matières du code civil, et fait sortir de l'analyse des divers actes juridiques les conséquences que ces actes doivent produire dans le droit fiscal. La méthode

adoptée par M. Maton est si bien conçue, son style est si exactement approprié aux sujets dont il traite, et ces sujets lui sont si familiers, qu'on l'accompagne sans la moindre fatigue dans la discussion des problèmes juridiques les plus ardus et les plus épineux. Nous citerons notamment comme un modèle d'analyse son étude sur les conventions matrimoniales et sur le partage de la communauté. Un ouvrage qui contient de telles pages mérite d'être classé parmi les meilleurs. Nous regrettons seulement que l'auteur n'ait pas cru devoir ajouter des renvois aux principaux traités de droit civil ou fiscal et à la jurisprudence ; tout en conservant le caractère d'une œuvre doctrinale, son livre eût acquis par là une plus grande utilité pratique.

14. — Le *Code du timbre*, par MM. Edmond Thomas et Jean Servais, nous vient également de Belgique. C'est le commentaire d'une loi belge du 25 mars 1891, qui a codifié toutes les dispositions relatives au timbre. Cet ouvrage s'adressant plutôt aux praticiens qu'aux étudiants, les auteurs ont eu soin de citer à l'appui de toutes leurs solutions les décisions de la jurisprudence belge ou française et les opinions des auteurs ; leur livre peut ainsi rendre presque autant de services en France qu'en Belgique. C'est le répertoire le plus complet que nous connaissions sur un sujet qui, s'il faut en croire MM. Thomas et Servais, « vaut mieux que sa réputation. »

15. — Avec la brochure de M. le comte de Vareilles-Sommières, *l'Accroissement et les Congrégations*, nous ne sortons encore pas du droit fiscal, et néanmoins nous avons cette surprise de voir qu'un écrit sur ce droit peut être spirituel et même éloquent. La criante injustice des fameux droits d'accroissement imposés aux associations religieuses par les lois de 1880 et de 1884 y est exposée avec une lucidité parfaite et une logique irrésistible. Quand on a lu cette brochure, on se dit que ces excès de fiscalité insensés, auxquels MM. Brisson et Boulanger ont attaché leurs noms, resteront un des étonnements de l'avenir. Comme le dit fort bien M. de Vareilles-Sommières, « la folie irréligieuse dont sont atteints, depuis quinze ans, certains hommes trop influents, » pourra seule expliquer ces choses qu'aucune législation raisonnable n'oserait avouer.

Histoire du droit. — 16. — Dans un livre intitulé *la Condition de la propriété dans le nord de la France : le droit de marché*, M. Joseph Lefort nous fait connaître une singulière coutume qui s'est perpétuée en Picardie, principalement dans la partie de cette province appelée autrefois le Santerre et qui forme les arrondissements de Péronne et de Montdidier. Depuis plusieurs siècles, les fermiers prétendent avoir le droit de se maintenir indéfiniment, eux et leurs successeurs et ceux mêmes auxquels ils cèdent leurs jouissances, sur les terres qu'ils ont louées. Le propriétaire peut bien rentrer en possession de ses terres, mais c'est à la condition de racheter en quelque sorte le prétendu droit du fermier.

En revanche, lorsque le fermier cède sa jouissance à un tiers, le propriétaire reçoit de celui-ci une somme appelée *intrade ;* de plus, à l'expiration de chaque période du bail, le propriétaire touche encore un *pot-de-vin* ou *chapeau*, égal à une année de fermage. L'origine de cette coutume, connue sous le nom de *droit de marché*, est obscure. L'opinion la plus générale l'attribue à une usurpation des fermiers. A diverses époques, notamment sous Louis XIV, on s'est efforcé de la détruire ; mais les mesures de rigueur prises dans ce but sont restées sans effet, grâce à l'étroite solidarité des tenanciers : si un propriétaire expulse son fermier sans avoir acquitté le *droit de marché*, lui et le nouveau preneur ont toujours à subir des représailles, qui vont quelquefois jusqu'à l'incendie et au meurtre. Le droit de marché tend cependant à disparaître sous l'influence des causes économiques qui déprécient la propriété rurale et la mettent dans les mains de ceux qui la cultivent. M. Lefort se félicite de ce résultat; mais peut-être se montre-t-il trop sévère pour un usage qui avait incontestablement l'avantage d'attacher le fermier à la terre et de favoriser la bonne culture. Nous connaissons des pays où bien des propriétaires ne demanderaient pas mieux que d'avoir des fermiers à perpétuité, même au prix du *droit de marché.*

17. — « L'histoire du travail manuel est une histoire souvent faite, a dit M. Jules Simon; mais on ne la fera jamais assez pour montrer combien il est difficile d'arriver aux idées simples. » Quand l'histoire du travail sera bien faite, on reconnaîtra, croyons-nous, que les idées simples, c'est-à-dire les idées du libéralisme économique, ne sont pas toujours suffisantes pour faire vivre les classes ouvrières. Ce n'est pas la conclusion à laquelle aboutit M. Typaldo-Bassia, mais c'est celle qui, selon nous, résulte de son mémoire sur *les Classes ouvrières à Rome*, mémoire couronné par l'Académie de législation de Toulouse. A Rome, en effet, comme au moyen âge, les ouvriers durent chercher l'amélioration de leur sort dans le régime corporatif ; si ce régime devint obligatoire sous l'Empire, il avait commencé par s'établir librement sous la République. L'histoire des corps de métiers n'est donc pas toujours, comme le dit M. Typaldo-Bassia, l'histoire de leur esclavage. Sauf cette appréciation, qui nous paraît inexacte, le mémoire dont nous parlons résume assez bien le peu de notions que l'on peut tirer des écrits des jurisconsultes, des auteurs classiques et des inscriptions sur l'état des classes populaires dans l'empire romain. Il est toutefois une source d'informations que l'auteur paraît avoir négligée, celle des premiers auteurs chrétiens. Il n'en cite aucun, sauf Tertullien. En somme, ce travail, un peu hâtif, aurait besoin d'être revisé et développé.

18. — Aux termes de l'article 7 de la loi du 30 juin 1881, « les clubs sont interdits. » Les clubs sont, suivant une définition donnée par M. Constans dans la discussion qui a précédé cette loi, « des réunions

publiques ayant un caractère manifeste de périodicité, présidées par une personne désignée à l'avance, tenues sous la direction d'un bureau préalablement organisé, et désignées sous un nom le plus souvent emprunté au local où la réunion a lieu. » M. Alphonse Jouet, dans un livre intitulé *les Clubs, leur histoire et leur rôle depuis 1789*, et qui est, croyons-nous, une thèse de doctorat, démontre la nécessité de leur interdiction. L'histoire des clubs est intimement liée à celle de nos révolutions; c'est assez dire qu'elle est intéressante. M. Jouet l'a traitée avec talent et dans un excellent esprit. Il montre que ces sortes d'associations ont toujours été des instruments de désordre. Tout en se déclarant partisan de la liberté d'association, il demande qu'on ne rétablisse pas les clubs. Ce serait, dit-il, restaurer la licence et l'anarchie et bien mal servir la liberté.

19. — Dans une brochure intitulée *Essai sur l'évolution du droit international et sur l'histoire des traités*, M. Fernand Levieux a fait une esquisse rapide de l'histoire du droit des gens depuis trois siècles. Au XVIIe siècle, les lois de la guerre formaient encore la partie principale du droit des gens. La presque totalité des conventions conclues à cette époque entre les nations avait pour objet la guerre ou le rétablissement de la paix. Au XVIIIe siècle, les traités de commerce, de pêche, d'extradition, de neutralité, tendent à occuper une place prépondérante au détriment des conventions purement politiques. Ce développement des relations économiques entre les peuples est arrêté pendant la période des guerres de la Révolution et de l'Empire. Mais il reprend à partir de 1815; il acquiert surtout une grande intensité par le perfectionnement des moyens de communication, et il aboutit de nos jours à ces unions ou associations internationales qui se distinguent des anciens traités par le grand nombre des parties contractantes et par cette circonstance que tous les États sont admis et invités à y adhérer. Matériellement les peuples sont beaucoup plus unis qu'ils ne l'étaient autrefois. Sont-ils pour cela moins ennemis? Nous n'oserions l'affirmer.

MAURICE LAMBERT.

THÉOLOGIE

Paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après la lettre des Saints Évangiles mis en concordance avec l'ordre des faits, avec des notes diverses et de nombreuses références aux textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, par PERROT DE CHEZELLES. Paris, Poussielgue, 1892, in-12 de VIII-505 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage nous présente les paroles de Jésus-Christ dans l'ordre où elles furent prononcées d'après la concorde évangélique. Pour mettre en relief les paroles divines, l'auteur a cru devoir les dégager du récit, sans toutefois les en séparer. Le texte ne contient que ces paroles, mais

les notes nous rappellent les circonstances auxquelles elles se réfèrent : les perles sont sorties de l'écrin, mais ce dernier est toujours présent. Outre ces indications, il est d'autres notes qui ont pour objet le parallélisme des textes, et d'autres encore qui contiennent des réflexions courtes et parfaitement choisies, tirées pour la plupart des œuvres de Bossuet. Le volume se termine par un index historique très utile pour l'intelligence des évangiles et par la table analytique des matières. Il est de ceux qui servent à la méditation plus qu'à la lecture. Approuvé par l'autorité compétente, on peut le recommander aux laïques instruits et à toutes les âmes désireuses de se nourrir de la parole de Dieu. LAMOUREUX.

SCIENCES

Éducation et Positivisme, par R. THAMIN, chargé du cours de pédagogie à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, Félix Alcan, 1892, in-12 de III-187 p. — Prix : 2 fr. 50.

« Ce livre, dit M. Thamin aux premières lignes de sa courte préface, tend à démontrer deux propositions. La première, c'est qu'il y a une philosophie dans tout système d'éducation, ou plus simplement dans toute éducation, quand bien même elle serait donnée par le moins philosophe des hommes. La seconde est que cette philosophie ne saurait être le positivisme sans faire courir aux générations issues de celle qui s'en contenterait le danger d'une baisse morale plus ou moins prochaine. »

On voit dès l'abord que M. Thamin est spiritualiste. Pour lui, « sans Dieu, il n'y aurait pas de conscience, » et il pense que « l'éducation fondée sur la science, à l'exclusion de la croyance, ferait violence à la nature de l'enfant qu'elle devrait aider à se développer. » Il faut un certain courage, à l'heure qu'il est, pour émettre des idées aussi raisonnables. M. Thamin ne se contente pas de les émettre, il s'attache à les démontrer. Pour cela, il soumet à une critique attentive les doctrines positivistes en matière d'éducation. D'abord il étudie *en France*, de très près et impartialement, la pédagogie d'Auguste Comte et de ses disciples immédiats, puis des alliés actuels du positivisme, « positivistes à moins de frais qu'au temps d'Auguste Comte, l'intolérance à l'égard des études littéraires et de l'éducation religieuse tenant lieu aujourd'hui de tout le système. » Pour son compte, il ne croit pas que la science suffise à former l'esprit et que le bonheur de l'humanité suffise à fonder la morale humaine, et il emploie deux chapitres, où les analyses délicates et les bons arguments abondent, à discuter ce qu'il appelle « le double postulat » de l'école positiviste : « l'humanité pour fin et la science pour moyen. » Il est arrivé, à mon avis, à en démontrer l'inanité au point de vue rationnel et au point de vue pratique.

La deuxième partie, *En Angleterre*, n'est en réalité qu'une suite de

trois monographies consacrées au traité célèbre d'Herbert Spencer, *De l'éducation morale, intellectuelle et physique*, à celui de Bain, *la Science de l'éducation*, enfin à ceux des ouvrages de Stuart Mill qui touchent aux questions pédagogiques, notamment la partie de son autobiographie où il nous fait connaître la singulière discipline intellectuelle et morale à laquelle il fut soumis par son père et le discours qu'il prononça, en 1867, à l'Université de Saint-André, en Écosse, dont il avait été élu président. J'ai lu avec grand intérêt ces études critiques toujours claires et où l'auteur s'est efforcé, avec succès, ce me semble, de faire le départ entre les quelques vérités et les nombreuses erreurs amalgamées dans les œuvres qu'il analyse.

Enfin l'appendice reproduit une conférence familière faite par M. Thamin « à de futurs professeurs de philosophie sur la façon de faire leur classe et d'apprendre leur métier. » Il y a là encore, avec des idées justes nettement exprimées et de sages conseils, une vive réprobation des doctrines désolantes aujourd'hui en honneur, ceci par exemple : « Le positivisme des petits positivistes doit à sa pauvreté même d'être trop facilement la philosophie de ceux qui n'en ont pas ; il n'est qu'un mot, mais ce mot fait croire à ceux qui le répètent qu'ils ont un système et il devient une dispense de penser. » Ajoutons que le programme exposé par M. Thamin, tout spiritualiste qu'il est, est en somme assez vague.

Tout compte fait d'ailleurs, et surtout si on compare son volume à ceux que donnent au public nombre de ses confrères de l'Université, il y aura lieu de le féliciter de son courage et de son bon sens.

Ernest Allain.

BELLES-LETTRES

Nouveau Dictionnaire universel illustré, par Mgr Paul Guérin et G. Bovier-Lapierre, 866 figures, 11 cartes dans le texte, 24 cartes et planches en couleurs, 44 tableaux encyclopédiques. Tours, A. Mame et fils, 1892, in-18 de VII-887 p., cartonné. — Prix : 2 fr. 75.

Au milieu des petits dictionnaires qui se multiplient de tous côtés et auxquels ne dédaignent pas parfois d'attacher leurs noms des professeurs de Facultés aussi connus que M. Gazier, par exemple, celui que nous annonçons mérite une place fort honorable. Il ne leur est guère inférieur par aucun endroit, et par plusieurs il vaut beaucoup mieux.

Le premier point par lequel l'œuvre de Mgr Guérin et de M. Bovier-Lapierre mérite notre approbation et qui nous le fait recommander vivement à nos lecteurs, c'est l'esprit franchement chrétien dans lequel il est rédigé. Les articles religieux sont traités avec tous les développements que comporte l'exiguïté d'un travail de ce genre.

Un autre avantage que les auteurs du dictionnaire lui ont assuré sur les ouvrages similaires parus jusqu'ici est le soin apporté à l'illustration ;

de nombreuses gravures viennent éclairer le texte, précisant et fixant les connaissances dans l'esprit des jeunes lecteurs auxquels ce livre est plus particulièrement destiné. Les tableaux encyclopédiques notamment (aérostation, bateau à vapeur, église, fortifications, squelette, etc.) rendront des services. Les éditeurs n'ont même pas hésité à employer la couleur où cela était nécessaire, pour quelques cartes géographiques, pour les drapeaux et pour les costumes de l'armée française.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait aucune critique à faire; tout d'abord, pour les gravures mêmes, n'aurait-il pas mieux valu réunir dans les tableaux encyclopédiques certaines gravures dispersées dans l'ouvrage? Par exemple, le tableau Oiseaux aurait pu contenir la figure de certains types que l'on a cru devoir placer au mot qu'ils expliquent. En outre, nous regrettons de ne trouver pour l'aérostation que des types de ballons et point de figure schématique, comme il y en a, par exemple, pour la machine à vapeur. Voilà un premier point qui pourra faire l'objet d'une amélioration dans la prochaine édition de ce petit volume.

Un autre desideratum, sur lequel nous appelons l'attention des auteurs, est bien plus grave; les tableaux contiennent des mots dont on chercherait vainement la définition dans ce dictionnaire : sans vouloir multiplier les exemples, nous citerons dans le tableau Armure les mots « couvre-nuque, » « épaulières, » « falte, » « grève, » « soleret; » dans le tableau Blason, les mots « hermine, » « orle, » « pairle, » vivré; » dans le tableau Ordres et ornements d'architecture, les mots « échine, » « rais de cœur; » — dans le tableau Fusils, les mots « collet, » « enclume; » dans le tableau Voiture, les mots « fusée, » « bandes, » etc. Ce sont de graves omissions à réparer; disons cependant, à la décharge des auteurs, que plusieurs de ces mots ne se trouvent point dans des dictionnaires plus volumineux et qui devraient être plus complets, tels que le dictionnaire Littré-Beaujean. L'on ne peut plus guère, aujourd'hui que la vélocipédie est devenue une mode, omettre les termes qui s'y rapportent, ceux du moins qui sont connus de tout le monde et qui désignent couramment ces instruments de locomotion : « Bicycle, » « bicyclette, » « tricycle, » « tandem, » etc. Parmi les termes d'imprimerie, nous relèverions aussi l'absence des mots « bilboquets, » « police, » « pied de mouche, » etc. Mais il est toujours facile de relever des lacunes dans des travaux de ce genre et nous n'insisterons pas.

Avant de poser la plume, nous recommanderons aux auteurs du *Nouveau Dictionnaire* de reviser leurs définitions en vue d'une réédition que nous leur souhaitons prochaine. La définition est la partie la plus importante d'un ouvrage de ce genre; celles du *Nouveau Dictionnaire* ne sont pas toujours exactes ni complètes; par exemple, « faire descendre » est une mauvaise définition de « abaisser; » dire que « ablatif » est le « 6e cas de la déclinaison latine » ne suffit pas, etc.

Ces critiques ne nous empêcheront pas de recommander encore, en terminant, ce dictionnaire, qui vaut en somme mieux que la plupart des travaux similaires. E.-G. Ledos.

HISTOIRE

Nouveau Dictionnaire de géographie universelle, par Vivien de Saint-Martin et Rousselet. Paris, Hachette, gr. in-4. — Prix du fasc. : 2 fr. 50.

Le 63e fascicule de cet ouvrage vient de paraître. C'est le 1er du sixième et avant-dernier volume de cette importante collection ; il a 80 pages grand in-quarto à trois colonnes, à raison de 100 lignes par colonne en moyenne : on peut se rendre compte facilement de l'immense quantité de travail consacrée à cette œuvre (cela fait environ 24,000 lignes !) qu'on doit qualifier une des plus belles, en même temps qu'une des plus utiles de ce temps-ci....

Ce fascicule va de *So* à *Soudan*. L'article le plus important est naturellement *Soudan :* après une notice sur le Soudan en général, dans le sens le plus large du mot, et sur l'histoire géographique du pays, nous trouvons un savant résumé historique sur le *Soudan égyptien*, et un article consacré au *Soudan français*, dont l'importance, à l'heure actuelle, ne saurait être exagérée. Nous savons qu'il doit beaucoup aux renseignements du colonel Gallieni, l'un des initiateurs de la récente expansion de la France au Soudan. L'article, qui est très approfondi, ne sera terminé que dans le prochain fascicule.

Parmi les autres articles d'une certaine étendue, nous citerons : *Sokoto*, État musulman du Soudan central ; *Sokotra*, l'île bien connue de la côte orientale d'Afrique ; *Soleure*, ville et canton de la Suisse ; *Solovetzk*, île et monastère fameux de la Russie du nord ; pays des *Somalis*, la région si intéressante et encore si peu connue, qui forme la corne orientale d'Afrique ; la *Somme*, fleuve et département de la France ; *Sonora*, État du Mexique ; *Soria*, ville et province d'Espagne ; *Souakim*, le port bien connu de la mer Rouge, occupé aujourd'hui par l'Angleterre, etc., etc.

Nous ne saurions trop remercier les auteurs d'un si magnifique ouvrage, dont la lecture offre un intérêt toujours nouveau et toujours croissant. Roquefeuil.

Captivité et derniers moments de Louis XVI. Récits originaux et documents officiels recueillis pour la Société d'histoire contemporaine par le marquis de Beaucourt. Paris, Alphonse Picard, 1892. — Tome I. — *Récits originaux.* In-8, lxvii-399 p. — Tome II. — *Documents officiels,* 414 p. — Prix : 10 fr. chaque volume.

Ces deux volumes forment la seconde publication de la *Société d'his-*

toire contemporaine. A peine sorti de ses profondes études sur le XVe siècle, M. le marquis de Beaucourt s'est jeté avec la même ardeur dans une autre époque; il y montre une égale compétence. Il a voulu, à l'occasion du centenaire du roi Louis XVI, présenter, rassemblés pour la première fois, d'une part, tous les récits dus soit à des témoins oculaires, soit à des écrivains contemporains sur la captivité du Roi au Temple; d'autre part, tous les textes officiels relatifs au même sujet, depuis le 10 août 1792 jusqu'au 21 janvier 1793.

Au premier rang des récits, se trouve la Relation de Madame Royale, œuvre d'une jeune fille de dix-sept ans, que le malheur a mûrie avant l'âge; l'extrait qui en est publié ici est conforme au manuscrit original que possède aujourd'hui Mme la duchesse de Madrid : il offre, avec le texte généralement adopté, plus d'une variante intéressante. C'est encore par extraits que sont reproduits les Souvenirs de Mme de Tourzel et de Hue. Au contraire, le *Journal* de Cléry est publié intégralement. Nous recommandons au lecteur la note bibliographique qui expose l'origine et les fortunes de cet écrit, et qui, sur l'auteur, donne les plus intéressants détails.

La seconde série des souvenirs émane des commissaires du Temple : Goret, qui n'écrivit qu'en 1825 et dont le témoignage ne doit être accueilli qu'avec réserve; Verdier, auteur d'un *Tableau historique de la captivité de la famille royale au Temple*, resté inédit jusqu'à ce jour et qui se trouve en minute dans un manuscrit conservé au musée Carnavalet : il est reproduit ici presque intégralement; Moelle, qui publia en 1820 : *Six journées passées au Temple*, etc. (III-77 p.); Lepitre, ancien professeur de rhétorique au collège de Lisieux et chef d'institution, fervent royaliste; son écrit date de 1814; M. de Beaucourt n'en donne qu'un extrait. Ces diverses relations étaient devenues rares; il était utile d'en offrir au public une nouvelle édition.

Il en était de même d'une conversation de Malesherbes rapportée par Bertrand de Moleville et d'un écrit que François Hue a inséré dans ses Mémoires et qu'il tenait de M. de Malesherbes lui-même, alors qu'ils étaient détenus tous deux dans la prison de Port-Royal. La *Relation* de l'abbé Edgeworth parut d'abord à Londres en anglais, publiée par un de ses neveux, accompagnée du récit original en français, d'après une copie déposée au British Museum. Le texte de cette copie est-il bien authentique? Pour y servir de contrôle, M. de Beaucourt a eu l'heureuse idée de publier à mi-page un récit rédigé par Bertrand de Moleville à la suite de conversations qu'il avait eues avec M. Edgeworth : ce dernier en avait entendu lecture et l'avait revisé lui-même.

Le soigneux éditeur a joint à tous ces récits dix-huit autres empruntés aux journaux ou à divers écrits contemporains, avec des indications bibliographiques; on lira avec un intérêt particulier le récit des *Révolu-*

tions de Paris : la partie relative aux derniers moments et à l'exécution du Roi est due à l'officier municipal Baudrais (I, 358-368), qui reçut le testament de Louis XVI et qui apposa sa signature au-dessous de celle du Roi : cette attribution résulte d'une déclaration de Baudrais insérée dans une plaquette de quatre pages qui a pour titre : *Aux citoyens des 48 sections de Paris.* Quelque intérêt qu'offre la reproduction des mémoires ou relations que donne la première partie de ce volume, tous les extraits de journaux ou d'écrits contemporains n'en ont pas une moindre, et, s'il en est quelques-uns de connus comme la lettre de Sanson, la plupart étaient difficiles à recueillir, il fallait les chercher ; c'est un avantage de les avoir réunis sous la main et de pouvoir se donner une idée vivante de tout ce qui s'est écrit et pensé à Paris en cette lamentable journée.

Le second volume est consacré aux *Documents officiels.* Ils n'avaient, eux, jamais été réunis. Il y en a deux cent quarante-six. Le premier est le procès-verbal de la séance du 10 août 1792, où furent décidées les mesures relatives à la détention du Roi : le dernier, du 30 septembre 1793, est le compte rendu du « brûlement de la garde-robe de Capet, qui a eu lieu dimanche 29 du présent mois. » C'était en place de Grève. Ces documents peuvent passer, sans doute, pour les pièces justificatives des récits divers contenus dans le premier volume, et, à ce titre, ils sont d'un grand poids : en les lisant, on revit ces récits, et, si j'ose dire, on se les refait à soi-même, en y donnant une adhésion plus convaincue. Que de détails nouveaux, saisissants ! La captivité de la famille royale se resserre de jour en jour ; que de mesures, que de précautions minutieuses ou insultantes ! Les indispositions du Roi, de la Reine, de Madame Élisabeth, donnent occasion à des bulletins tellement singuliers que c'est l'objet d'une grande discussion, au Conseil général, de savoir si ce bulletin sur « l'individu royal » continuera ou non à être lu. Colombeau et Hébert pensaient qu'il était indigne d'un républicain de s'occuper un seul instant d'un individu qui n'a de supériorité sur les autres que celle de ses crimes. Un autre, en appuyant cet avis, pensait que si le Conseil général prenait connaissance de ce bulletin, il devait adopter la même mesure pour tous les prisonniers de la capitale, dont la santé n'était pas moins intéressante. Enfin, au milieu du tumulte et des vociférations qui ont obligé le président à se couvrir, il a été arrêté que le bulletin serait lu. » (II, 131-132.)

Sans entrer ici dans les détails, nous pouvons assurer le lecteur, même le plus familier avec cette douloureuse histoire du Temple, qu'il trouvera, au contact de ces documents, à renouveler et à accroître ses connaissances.

Il est vrai : on n'a plus ni les registres du Temple ni les procès-verbaux du Conseil général de la Commune. L'incendie de l'Hôtel de ville

en 1871 a détruit les registres de la Commune : il y en avait quatorze, ayant plus de dix mille cinq cents pages, rien que pour la période antérieure au 21 janvier ! Pour ceux du Temple, il y en avait quatre, « paraphés par premier et dernier feuillets ; » ils existaient en minute originale et en copie authentique. Ils furent remis, le 8 avril 1796, par l'un des derniers gardiens du Temple, Lasne, au ministre de l'intérieur : c'était alors Benezech. Ils ont disparu.

Un jour, en 1848, un érudit Saintongeais, feuilletant des brochures et des papiers à un étalage de la rue de la Tixeranderie, aperçoit la signature de Simon, le fameux geôlier du jeune Capet. Sans marchander, il se fait livrer le ballot. Il en dresse l'inventaire : le dossier contenait cinquante-cinq pièces, presque toutes des originaux, un grand nombre de la main de Cléry ; des demandes faites au nom de la famille royale ; le livre de blanchissage des prisonniers ; des bulletins de santé du Roi ; des délibérations, des procès-verbaux, des extraits de registres, etc. M. le baron de la Morinerie, dans la *Revue nouvelle* d'avril 1884, a publié l'énumération et l'analyse de toutes ces pièces, qui vont du 27 août 1792 au 13 juillet 1794.

M. de Beaucourt a pu puiser à cette source. Il a, en outre, dépouillé les journaux du temps, où il a retrouvé plus d'un document officiel ; diverses compilations lui ont fourni des procès-verbaux, des comptes rendus, de telle sorte qu'il a pu en constituer une suite qui suppléera, dans une certaine mesure, à ceux dont on regrette la perte.

Il ne faut oublier ni l'appendice ni l'index biographique. L'appendice contient : 1° le texte du testament de Louis XVI, revu sur l'original conservé aux Archives ; 2° un extrait d'une brochure in-8 de 16 pages sur la captivité de Louis XVI et sa comparution à la barre ; 3° une note très curieuse et très précise pour distinguer Daujon de Danjou, et d'où il résulte que l'abbé Danjou, prêtre défroqué, n'était pas membre de la Commune du 10 août, et qu'il ne fut nommé que le 2 décembre, tandis que Daujon, membre de la Commune du 10 août, était commissaire au Temple le 3 septembre. C'est donc ce dernier qui, à cette date, s'opposa avec une bravoure admirable à l'envahissement du Temple par la populace. Goret en a témoigné ; Daujon a laissé aussi de cette horrible scène un récit qui est conservé en manuscrit à la bibliothèque de Saint-Germain-en-Laye, et que M. de Beaucourt a reproduit (t. II, 348-352) ; 4° une dissertation étendue où l'éditeur établit, d'après les documents les plus divers et les plus probants, l'authenticité du mot de M. Edgeworth : *Fils de saint Louis, montez au ciel !* 5° enfin, une précieuse notice sur les papiers de M. de la Morinerie.

L'index biographique aura la plus grande utilité. M. de Beaucourt l'a rejeté avec raison à la fin du volume : les recherches en sont plus commodes et la lecture du livre moins coupée. Le mérite de cet index re-

pose surtout dans la biographie des nombreux inconnus qui faisaient partie de la Commune ou de l'administration du Temple ; leur identité n'était parfois pas moins difficile à établir que leur vie.

J'ai traité en détail de cette publication pour en montrer non seulement les bonnes conditions, mais la nouveauté. Ce n'en sera pas la moindre originalité que le volume consacré aux documents officiels dépasse presque en intérêt et en séductions pour le lecteur celui où M. de Beaucourt a réédité, avec un précieux appareil critique, les souvenirs et les relations de tant de témoins de ce grand drame.

VICTOR PIERRE.

La Normandie monumentale et pittoresque. *Édifices publics, églises, châteaux, manoirs, etc.* I. *Seine-Inférieure.* Héliogravures de P. Dujardin d'après les photographies de E. Letellier. Texte par J. ADELINE, BAILLIARD, C. et E. DE BEAUREPAIRE, L. DELISLE, A. DARCEL, S. LUCE, l'abbé SAUVAGE, etc., etc. Le Havre, Lemale et Cie, imprimeurs-éditeurs, gr. in-folio. — 16 livr. parues à 4 fr. 50.

Nous avons sous les yeux les seize premières livraisons de *la Normandie monumentale et pittoresque,* et nous sommes heureux de rendre hommage à la magnifique exécution de cette grande publication. La partie artistique, avec ses splendides héliogravures, dépasse tout ce qu'on a fait jusqu'ici dans ce genre et forme un véritable musée. La partie descriptive offre un texte dû à des plumes expérimentées, où nous remarquons en particulier la monographie de la cathédrale de Rouen par M. l'abbé Sauvage, intendant de la primatiale, et celle de l'église Saint-Ouen, par l'abbé Julien Loth. Mais pourquoi certaines remarques qui nous paraissent hors de propos, comme celle qu'on lit à la page 11 : « Décidément le moyen âge était trop pittoresque.... Avouons-le, les temps modernes ont du bon ! » Pourquoi cette orthographe *Darc* du nom de Jeanne d'Arc, orthographe condamnée par J. Quicherat et par tous les érudits sérieux ? Dans un ouvrage de ce genre, tout doit être irréprochable ; rien ne doit choquer les amis de notre histoire.

La première partie de ce bel ouvrage est consacrée à la Seine-Inférieure. Tous les monuments de Rouen apparaissent à nos yeux charmés dans des photographies représentant la porte Guillaume Lion, la tour dite de Jeanne d'Arc, le palais de justice, le bureau des finances, le gros horloge, l'hôtel du Bourgtheroulde, une ancienne maison du square Saint-André, la fontaine de la Crosse, une série de reproductions des merveilles de la cathédrale et de l'église Saint-Ouen, la chapelle Saint-Romain, l'église Saint-Maclou, l'aître Saint-Maclou, l'église Saint-Vincent, la tour Saint-Laurent, la tour Saint-André. Puis viennent l'église du Bon-Secours, un colombier à Roos, la tour de Carville à Darnetal, enfin les châteaux du voisinage : Martinville, Le Héron, Mondétour, décrits par M. L. de Vesly.

Félicitons M. E. Letellier d'avoir si brillamment inauguré cette œuvre artistique et de s'être entouré de collaborateurs tels que MM. Charles et Eugène de Beaurepaire, l'abbé Julien Loth, Siméon Luce, l'abbé Sauvage, dont les noms offrent toutes les garanties de science et d'exactitude; félicitons aussi M. Lemale, imprimeur au Havre, pour l'irréprochable exécution de l'ouvrage. Il paraît une livraison par semaine; la célérité dans la publication est encore une condition de succès qui ne manquera pas à *la Normandie monumentale et pittoresque.*

G. DE B.

BULLETIN

Joseph Méry, par ÉMILE CAMAU. Ouvrage couronné par l'Académie de Marseille. Paris, Savine, s. d., in-12 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il faut être de Marseille pour écrire un livre sur Méry; car le fécond écrivain, qui a écrit et beaucoup dans tous les genres, n'a laissé sa trace dans aucun, et gît oublié dans la foule anonyme des romanciers et poètes qu'on ne lit plus. Mais c'est une gloire de la Cannebière, et la Cannebière ne peut affecter pour lui la même indifférence que le commun des mortels qui n'est pas de Marseille. C'est pourquoi M. Camau nous a raconté la vie de Joseph Méry dans un livre qui n'est pas ennuyeux à lire; il n'y faut chercher ni critique ni histoire, l'auteur n'a pas tant de prétention, mais un simple récit, vif et animé, comme Méry lui-même, et qui peut, en chemin de fer, faire oublier la longueur des heures. Je ne crois pas que ses visées puissent aller plus haut.

P. TALON.

Il Bacco in Toscana di Francesco Redi e la Poesia ditirambica, pub. per GAETANO IMBERT. Città di Castello, Lapi, 1890, in-12 de xx-212 p. — Prix : 2 fr. 50.

Francesco Redi fut non seulement un grand naturaliste, un des savants les plus éminents de l'Italie au XVIIe siècle, il fut aussi un ingénieux poète; c'est ce que prouve son *Bacco in Toscana,* œuvre jadis célèbre, et que la bonne édition due aux soins de M. G. Imbert doit tirer de l'oubli où elle disparaissait quelque peu. Le titre de dithyrambe que portent les vers de Redi ne doit pas faire croire à un poème ayant les élans lyriques de l'ode. Redi a pris le mot de dithyrambe dans l'acception que lui donnaient les anciens et qu'autrefois lui ont attribuée chez nous Baïf et Jodelle. C'est tout simplement un poème de rythmes différents et d'un style familier en l'honneur des vins de la Toscane, que Bacchus vient déguster à Florence.

M. Imbert a joint au dithyrambe une étude sur la poésie bachique antérieure et postérieure à Redi, dont il a découvert un certain nombre de vers inédits, et, par de nombreuses notes, a montré une érudition de bon aloi qui ne se circonscrit pas dans l'Italie seule.

POGGIARIDO.

Saggio di studi su Bernardo Bellincioni, *poeta cortigiano di Lodovico il Moro,* da ETTORE VERGA. Milan, Cooperativa editrice Italiana, 1892, in-16 de 120 p. — Prix : 2 fr.

M. Ettore Verga, dans ce savant opuscule, nous fait connaître non seule-

ment la vie et les œuvres de Bellincioni, mais aussi la cour littéraire de Ludovic le More, à laquelle il consacre un chapitre intéressant qui sert d'introduction à son petit volume. On ne peut évidemment que l'en féliciter, car jusqu'ici l'influence de Ludovic sur le mouvement intellectuel de son temps et de son pays n'avait frappé qu'un nombre d'érudits très restreint, et il était bon de rappeler que la cour de Milan réunit et protégea des hommes d'État et des humanistes tels que Bartolommeo Calchi, Antiquari, Merulei; des poètes en langue latine, Lancino Curti, Giovanni Biffi, Piattino Piatti; des poètes en langue italienne, Fregoso, Niccolò da Correggio, le *pétrarquisant* Gaspare Visconti, Caretto, le Pistoja, qui fut un des précurseurs les plus remarquables de Berni, et enfin Bellincioni.

M. Ettore Verga nous donne une biographie complète et détaillée de ce dernier écrivain. Il met hors de doute ses relations avec deux Médicis, Laurent et Julien, et dément l'assertion de Tiraboschi, qui prétend que Bellincioni fut quelque temps au service du cardinal Lodovico Gonzaga. Il trouve dans les poésies de son auteur des arguments en faveur d'une thèse curieuse qu'il soutient et qui aboutit à la réhabilitation de Ludovic, accusé par une constante tradition d'avoir empoisonné son neveu Jean Galeas. Nous signalons son argumentation aux historiens, sans prendre parti. On ne lira pas non plus sans utilité ce que M. Verga raconte, au sujet des démêlés de Bernardo Bellincioni avec les rimeurs ses contemporains. La manière dont il juge son caractère diffère sensiblement de l'opinion peu favorable qu'on en a généralement; il lui attribue une admiration sincère pour les grandes qualités de son maître Ludovic le More, au lieu de cette basse servilité dont on a voulu voir l'expression dans ses ouvrages. Enfin, l'étude qu'il fait des vers satiriques et des poésies à tendances politiques de Bellincioni offre de l'intérêt. MAXIME FORMONT.

Toute la vérité sur le drame de Fourmies, par SIXTE DELORME. Paris, Sauvaitre, 1892, in-18 de 309 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a voulu refaire l'enquête évidemment un peu hâtive de Drumont. C'est un plaidoyer en faveur du gouvernement et de M. Constans en particulier. Le ton en est doucereux, mais sans chaleur et sans talent. Blâmer les agitateurs, les énergumènes socialistes et radicaux, qui ont poussé ces malheureux ouvriers à la mort en se réservant eux-mêmes pour un siège de député, voilà qui est juste et bien; mais M. Sixte Delorme est un aveugle volontaire quand il ne veut pas voir la responsabilité non moins écrasante de ce gouvernement de jouisseurs et de parvenus. Il est aussi plein de condescendance pour le juif Isaac et laisse ainsi trop percer le bout de l'oreille. Il n'a pas su dégager les causes supérieures de cette situation sociale dont le « drame de Fourmies » est un épisode douloureux et retentissant, mais à qui il faut d'autres remèdes que les palliatifs bourgeois de l'économie libérale. M. Sixte Delorme fera très sagement en allant les demander à l'Évangile que prêche M. l'abbé Margerin. G.

La Patrie en danger, 1792, par GUSTAVE MARCHAL. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-8 de 221 p., illustré de 37 gravures. — Prix : 1 fr. 50.

Livre de vulgarisation; il fait partie de la *Bibliothèque instructive et amusante* publiée par la maison Firmin-Didot. L'auteur n'a pas prétendu fournir un travail personnel; il a composé une sorte de récit avec des citations empruntées à Thiers, aux Mémoires de Dumouriez, de Custine et

de Gœthe, aux ouvrages de M. Chuquet sur la première invasion, et à divers autres. Ce volume est partagé en onze chapitres dont voici les titres : *Les Causes de la guerre, État de l'armée, la Garde nationale et les volontaires, Premières hostilités, la Patrie en danger, Longwy et Verdun, l'Argonne, Valmy et retraite des Prussiens, Le Siège de Lille, Jemmapes et conquête de la Belgique, Sur le Rhin et sur les Alpes.* L'histoire serait souvent plus précise et plus complète ; elle prononcerait des jugements ; elle ne s'en tiendrait pas autant à la légende sur Beaurepaire ; mais nous n'avons à demander à ce livre que de l'agrément accompagné d'une instruction suffisante ; et c'est ce qu'on y trouve. Il y a d'ailleurs toujours du plaisir à relire des extraits de mémoires, ne fussent-ils cousus ensemble qu'avec un bout de fil.

V. P.

De 1813 à nos jours, par Camille Pelletan. Paris, Chavaray, Mantoux et Martin, s. d., in-18 de 367 p. — Prix : 1 fr. 75.

Ce volume est le premier d'une collection d'ouvrages qui, dans la pensée de ses éditeurs, « doit répondre d'une manière exacte à la neutralité proclamée par les lois scolaires et au désir du Conseil municipal de Paris » et commencer une « Bibliothèque des écoles municipales de Paris. » Un tel patronage et la destination du livre nous inspiraient peu de confiance sur l'« esprit de vérité » et l'impartialité de ce résumé d'histoire contemporaine. La lecture de l'ouvrage nous a un peu rassuré. Si l'auteur a des préférences marquées pour la République, il sait rendre une certaine justice aux gouvernements passés et ne leur est point systématiquement hostile. Récit qui commence au lendemain de Waterloo pour se terminer aux élections législatives d'octobre 1889. Les plus longs développements sont consacrés à l'histoire intérieure et aux luttes parlementaires. Le grand secret de son impartialité vient sans doute de ce qu'il se contente le plus souvent de raconter les faits et qu'il lui arrive rarement de porter sur eux un jugement. Il sait encore, en retraçant le souvenir des sombres jours de la Commune, flétrir énergiquement les scènes de sauvagerie barbare dont Paris fut le théâtre. On ne lit pas non plus sans émotion le récit de nos désastres de 1870 et des horreurs du siège de Paris.

Somme toute, c'est l'œuvre d'un républicain convaincu, aussi impartial que la politique permet de l'être à un auteur mêlé à la vie publique. Malgré ces qualités, je crains que les jeunes lecteurs auxquels il est destiné ne trouvent qu'un médiocre plaisir à sa lecture. Isnard.

Francs-maçons septembriseurs, par F. Bouchez. Paris, Téqui, 1892, in-8 de 136 p. — Prix : 1 fr. 25.

Fort bon récit historique de l'insurrection du 20 juin 1792, de la journée du 10 août et des massacres de Septembre qui en furent la suite. L'auteur montre comment les chefs de la Maçonnerie parisienne préparèrent et dirigèrent ces crimes odieux. Il a constamment suivi pas à pas les documents officiels du temps et les aveux des coupables qui, en 1793 et 1794, se vantaient publiquement de la part qu'ils y avaient prise. C'est un excellent ouvrage à placer dans les bibliothèques populaires. C. J.

CHRONIQUE

Nécrologie. — C'est avec une profonde tristesse que nous annonçons à nos lecteurs la mort d'un des plus éminents prélats français qui aient revêtu la pourpre cardinalice, Mgr Charles-Martial Allemand, cardinal Lavigerie, mort à Saint-Eugène, près d'Alger, dans la nuit du 25 au 26 novembre ; perte aussi douloureuse pour la France que pour l'Église et pour les œuvres catholiques ! Il n'est pas une âme chrétienne, même parmi ceux dont la conduite récente de l'illustre cardinal avait froissé les convictions politiques, qui ne s'associe à ce deuil et qui ait pu oublier les services rendus par l'archevêque d'Alger à la cause de Dieu, les longues et glorieuses années de son apostolat en Afrique, son zèle pour conquérir à la foi et à la civilisation les peuples barbares. Mgr Lavigerie était né à Bayonne le 31 octobre 1825. Après avoir passé son doctorat en théologie, il se consacra pendant quelques années à l'enseignement de la jeunesse, pour laquelle il écrivit des manuels estimés. Plus tard, son mérite éminent le fit appeler à la chaire d'histoire ecclésiastique de la Faculté de théologie de Paris. Il était déjà prélat de la maison de Sa Sainteté, lorsque l'accord du souverain pontife et du gouvernement français l'appela en 1863 à l'évêché de Nancy. Quatre ans après, on le nomma au siège d'Alger, récemment érigé en archevêché. C'est alors que Mgr Lavigerie commença de déployer le zèle que l'on a tant admiré à l'évangélisation des indigènes. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici qu'on avait songé à appeler l'éminent prélat à siéger à l'Académie française. Voici la liste des ouvrages qu'il a écrits : *Cours de thèmes grecs* (1848, in-12) ; — *Nouveau cours élémentaire de versions grecques* (1848, in-12) ; — *Lexique français-grec* (1850, in-12) ; — *Histoire sainte* (1853, in-12) ; — *Exposé des erreurs doctrinales du jansénisme* (1858, in-8) ; — *Histoire abrégée de l'Église* (1864, in-12) ; — *L'Armée et la mission de la France en Afrique* (1875, in-8) ; — *Decreta concilii provincialis Algeriensis in Africa* (s. d., in-8) ; — *Œuvres choisies* (1884, 2 vol. in-8) ; — *Allocution prononcée le 21 septembre 1890, dans l'église Saint-Sulpice, à Paris, pour l'ouverture d'un congrès anti-esclavagiste* (1890, in-8) ; — *Documents sur la fondation de l'œuvre anti-esclavagiste* (1890, in-8).

— Le *Polybiblion* se sent frappé tout particulièrement par la mort du R. P. Dom Paul Piolin, qui pendant de si longues années a rédigé dans cette Revue le compte rendu des ouvrages d'hagiographie. Le regretté bénédictin, qui est mort le 6 novembre, était né au Bourg-Neuf-la-Forêt (Mayenne) en 1817. Après de solides études terminées au grand séminaire du Mans, il vint, n'étant encore que sous-diacre, se ranger sous la direction de l'illustre restaurateur des Bénédictins de France, Dom Prosper Guéranger. Cinq ans après, l'élection de Dom Couturier comme successeur de Dom Guéranger dans les fonctions d'abbé de l'ordre laissait vide la place de prieur de l'abbaye de Solesmes ; c'est à Dom Piolin qu'en furent réservées les fonctions, dont il s'acquitta avec un zèle admirable jusqu'en 1886 ; à ce moment, sa santé, déjà fortement ébranlée, l'obligea de se démettre. L'œuvre la plus considérable à laquelle Dom Piolin eût attaché son nom est à coup sûr la réédition du *Gallia Christiana*, publiée par la maison Palmé. Parmi les travaux originaux de notre regretté collaborateur, la plupart consacrés à l'histoire locale de sa province, le plus important est l'*Histoire de l'Église du Mans*. Nous citerons de lui : *Histoire de l'Église du Mans* (1851-1863, 6 vol. in-8) ; — *Mystères qui ont été représentés dans le Maine* (1853,

in-8) ; — *La Miraculeuse Chapelle de Notre-Dame du Chêne* (1857, in-32) ; — *Notice sur Marguerin de la Bigue* (1858, in-8) ; — *Le Saint Pèlerinage de Notre-Dame d'Adémières* (1864, in-18) ; — *Les Lampes du Saint Sacrement* (1864, in-8) ; — *La Conjuration des Bazinistes et René Levasseur* (1865, in-8) ; — *L'Église du Mans durant la Révolution* (1868-1871, 4 vol. in-8) ; — *Souvenirs de la Révolution dans les départements de l'Ouest* (1870, in-18) ; — *Mémoires sur la Révolution, le premier Empire et les premières années de la Restauration par Jacques-Pierre Fleury* (1874, in-8) ; — *Supplément aux vies des saints et spécialement aux Petits Bollandistes* (1885-1886, 3 vol. in-8) ; — *Histoire populaire de saint Julien* (1888, in-18) ; — *Vie de saint Sérené, protecteur du Maine et de l'Anjou, et le Pèlerinage de Saulge* (1890, in-18). Le R. P. Dom Piolin collaborait en outre à la *Revue des questions historiques*, à la *Revue du monde catholique*, à la *Revue historique et archéologique du Maine* publiée par la Société dont il était le président, au *Monde*, à l'*Univers* et à divers autres journaux et recueils.

— La mort de M. le marquis Hervey de Saint-Denys, survenue le 4 novembre, prive l'Académie des inscriptions et belles-lettres d'un de ses membres les plus estimés. C'est une perte extrêmement sensible pour les études sinologiques en France. Né en 1823, M. le marquis Hervey de Saint-Denys entra, à la fin de ses études classiques, à l'École des langues orientales et tourna son application à la connaissance de la langue et de la littérature chinoises. Ses premiers travaux sur l'agriculture de la Chine le firent d'abord remarquer. Ses traductions de poésies et de nouvelles chinoises aidèrent à faire connaître mieux cette littérature jusque-là assez négligée, et firent tomber bien des préjugés. La publication de ses recherches sur l'ethnographie de la Chine fixa définitivement sa réputation et lui ouvrit en 1878 les portes de l'Académie des inscriptions, tandis que ses travaux antérieurs l'avaient fait appeler à suppléer au Collège de France M. Stanislas Julien, puis à le remplacer après sa mort (1874). Sans entrer dans le détail des articles publiés dans des recueils périodiques, nous dressons ici la liste des ouvrages de l'éminent orientaliste : *Recherches sur l'agriculture et l'horticulture des Chinois* (1850, in-8) ; — *Un Roi* (1851, in-12), avec M. Carlo Montelieto ; — *Histoire de la Révolution dans les Deux-Siciles* (1856, in-8) ; — *La Chine devant l'Europe* (1859, in-8) ; — *Poésies de l'époque des Thangs (VIIe, VIIIe et IXe siècles de notre ère), avec une étude sur l'Art poétique en Chine* (1862, in-8) ; — *Les Rêves et les moyens de les diriger* (1867, in-8) ; — *Recueils de textes faciles et gradués en chinois moderne* (1869, in-8) ; — *Le Li Sao, poème du IIIe siècle avant notre ère* (1870, in-8) ; — *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine, ouvrage composé au Xe siècle de notre ère par Ma Touan Lin* (1876-1884, 2 vol. in-4) ; — *Mémoires sur le pays connu des anciens Chinois sous le nom de Fou-Sang* (1876, in-8) ; — *Trois nouvelles chinoises* (1885, in-18) ; — *La Tunique des perles ; Un serviteur méritant et Tang Le Kiai-Youen, trois nouvelles chinoises* (1889, in-16) ; — *Six nouvelles nouvelles* (1892, in-16).

— M. Thomas-Adolphus Trollope, mort le vendredi 4 novembre, était né le 29 avril 1810. Il fit ses études à Winchester et à Oxford, et, après quelques années de professorat à Birmingham, il quitta le métier pour se donner à la littérature, où sa mère s'était acquis un nom comme romancière. Après un court séjour en France, où il trouva le sujet de son premier ouvrage, il se rendit à Florence, où il séjourna avec sa mère et où il se fixa après son mariage (1847). Il y resta jusqu'en 1873 ; à cette date, il accepta de devenir le correspondant à Rome du *Standard*, et ce n'est que dans les derniers temps de sa vie (1888) qu'il retourna dans son pays d'ori-

gine. La plupart des ouvrages dus à M. Trollope se rapportent à l'Italie. Son Histoire de la commune de Florence jusqu'à la chute de la république est estimée même en Italie. Ses romans et nouvelles, dont la plupart ont aussi pour objet la peinture des mœurs italiennes, eurent également du succès, bien qu'ils aient moins été remarqués que ceux de son frère Anthony. Nous donnons ici la liste des principales publications qu'on lui doit : *A Summer in Britany* (1840, 2 vol. in-8); — *A Summer in Western France* (1841, 2 vol. in-8); — *Impressions of a wanderer in Italy, Switzerland, France and Spain* (1850, in-8); — *The Girlhood of Catherine de Medici* (1856, in-8); — *A Decade of Italian women* (1859, 2 vol. in-8); — *Tuscany in 1849 and in 1859* (1859, in-8); — *Filippo Strozzi, a history of the last days of the old Italian liberty* (1860, in-8); — *Paul V the Pope and Paul the friar* (1860, in-8); — *La Beata, a novel* (1861, 2 vol. in-8); — *Marietta, a novel* (1862, in-8); — *A lenten Journey in Umbria and the Marches of Ancona* (1862, in-8); — *Giulio Malatesta, a novel* (1863, 3 vol. in-8); — *Beppo the Conscrit* (1864, 2 vol. in-8); — *Lindisfarn chase* (1864, 3 vol. in-8); — *A History of the commonwealth of Florence* (1865, 4 vol. in-8); — *Gemma* (1866, in-8); — *Artingale Castle* (1867, 3 vol. in-8); — *Dream Numbers* (1868, 3 vol. in-8); — *Leonora Casaloni* (1869, 2 vol. in-8); — *The Garstangs of Garstang Grange* (1869, 3 vol. in-8); — *A Siren* (1870, 3 vol. in-8); — *Durnton Abbey* (1871, 3 vol. in-8); — *Diamond cut diamond* (1875, 2 vol. in-8); — *The Papal Conclaves* (1876, in-8); — *A Peep behind the scenes at Rome* (1877, in-8); — *The Story of the Life of Pius the Ninth* (1877, 2 vol. in-8); — *A Family Part in the Piazza of S. Peter* (1877, 3 vol. in-8); — *Sketches from French history* (1878, in-8); — *What I remember* (1887, 2 vol. in-8).

— M. Anton Gindely, professeur d'histoire à l'Université allemande de Bohême, est mort le 25 octobre, à l'âge de soixante-trois ans. Il était né en 1829. Tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la guerre de Trente ans ont eu à recourir aux travaux considérables par l'érudition et par la critique que ce savant a publiés sur ce sujet. L'histoire générale qu'il a faite de cette fameuse guerre est notamment fort appréciée. M. Gindely n'a pas dédaigné de se livrer à la rédaction de manuels historiques pour les classes, qui d'ailleurs ont eu du succès même à l'étranger. Voici un aperçu des publications presque toutes également excellentes que l'on doit à cet érudit : *Ueber die dogmatischen Ansichten der böhmisch-mährischen Brüder* (1854, in-8); — *Ueber des Johannes Amos Comenius Leben und Wirksamkeit in der Fremde* (1855, in-8); — *Beiträge zur Geschichte der Zeit Kaiser Rudolph's II* (1856, in-8); — *Böhmen und Mähren in Zeitalter der Reformation. Geschichte der böhmischen Brüder* (1857, 2 vol. in-8); — *Geschichte der Ertheilung des böhmischen Majestätsbriefes von 1609* (1858, in-8); — *Beiträge zur Geschichte der dreissigjährigen Krieges* (1859, in-8); — *Lehrbuch der allgemeinen Geschichte für Obergymnasien* (1861-1864, 3 vol. in-8); — *Lehrbuch der allgemeinen Geschichte für Realschulen* (1860, 2 vol. in-8); — *Meine Forschungen in fremden und einheimischen Archiven* (1862, in-8); — *Zur Geschichte der Einwirkung Spaniens auf die Papstwahlen* (1862, in-8); — *Der erste österreichische Reichstag zu Linz im Jahre 1614* (1862, in-8); — *Rudolf II und seine Zeit* (1862-1865, 2 vol. in-8); — *Monumenta historiae Bohemicae* (1864 et suiv., in-8); — *Quellen zur Geschichte der böhmischen Brüder* (1861, in-8); — *Lehrbuch der allgemeinen Geschichte für untern Klassen der Mittelschulen* (1866, 3 vol. in-8); — *Geschichte des dreissigjährigen Krieges* (1869-1880, 4 vol. in-8); — *Ueber die Erbrechte des Hauses Habsburg auf die Krone von Ungarn in der Zeit von dem Jahre 1526-1688* (1874, in-8); — *Erzählungen aus der allgemeinen Geschichte* (1874, in-8); — *Lehrbuch der Geschichte für Volks- und Bürgerschulen* (1876, 3 vol. in-8); —

Die Berichte über die Schlacht auf dem Weissen Berge bei Prag (1877, in-8); — *Der dreissigjährige Krieg* (1882, in-8); — *Ein Beitrag zur Biographie des Pater Dominicus a Jesu Maria, des Zeitgenossen der Schlacht auf dem Weissen Berge* (1883, in-8); — *Illustrirte Geschichte des dreissigjährigen Krieges* (1884, 3 vol. in-8); — *Waldstein während seines ersten Generalats im Lichte des gleichzeitigen Quellen* (1886, 2 vol. in-8); — *Oesterreichische Vaterlandskunde für die achte. Classe der Gymnasien* (1886, in-8), en collaboration avec MM. G. Schimmer et A. Steimhauser; — *Zur Beurtheilung des kaiserl. Generals im dreissigjähr. Kriege Albrecht von Waldstein* (1887, in-8); — *Die Gegenreformation* (1889, in-8); — *Die maritimen Pläne der Habsburger* (1890, in-8); — *Waldstein's Vertrag mit dem Kaiser bei der Uebernahme des zweiten Generalats* (1889, in-4).

— M. Friedrich von Hellwald, qui est mort à Töltz le 2 novembre, était né le 29 mars 1842 à Padoue. Fils d'un officier autrichien, il entra aussi dans la carrière militaire à l'âge de seize ans, la quitta en 1864, pour se livrer plus entièrement aux études qui le charmaient : la géographie et l'ethnographie. Il reprit du service pendant la guerre de 1866. Collaborateur, pendant quelques années, de l'*Oesterreichische militärische Zeitschrift*, il prit, en 1871, la direction de l'*Ausland*, qu'il garda jusqu'en 1882. Son *Histoire de la civilisation*, pleine de vues originales, a été l'un de ses ouvrages les plus remarqués. Sa description de la *Terre et ses peuples* (1876-1877) et son *Histoire naturelle de l'homme* ont obtenu le plus grand succès auprès de ses compatriotes. Voici d'ailleurs la liste des principaux ouvrages sortis de sa plume : *Die amerikanische Völkerwanderung* (1866, in-8); — *Maximilian I, Kaiser von Mexico* (1869, 2 vol. in-8); — *Ueber Colonien und über die holländischen Niederlassungen in Ostindien insbesondere* (1871, in-8); — *Die Russen in Centralasien* (1873, in-8); — *Culturgeschichte in ihrer natürlichen Entwickelung bis zur Gegenwart* (1874, in-8); — *Centralasien. Landschaften und Völker in Kaschgar, Turkestan, Kaschmir und Tibet* (1875, in-8); — *Die Erde und ihre Völker* (1876, 2 vol. in-8); — *Hinterindische Länder und Völker* (1876, in-8); — *Oscar Peschel. Sein Leben und Schaffen* (1876, in-8); — *Der Islâm. Türken und Slaven* (1877, in-8); — *Die Türkei in Kampfe mit Russland* (1877, in-8); — *Die Umgestaltung des Orients als Culturfrage* (1878, in-8); — *Die heutige Türkei* (1878-1879, 2 vol. in-8), en collaboration avec M. L.-C. Beck; — *Im ewigen Eis, Geschichte der Nordpol-Fahrten* (1879-1881, in-8); — *Naturgeschichte des Menschen* (1880-1882, 2 vol. in-8); — *Amerika in Wort und Bild* (1883-1885, 2 vol. in fol.); — *Frankreich in Wort und Bild* (1884-1886, 2 vol. in-4); — *Die weite Welt. Reisen und Forschungen in allen Theilen der Erde, ein geographisches Jahrbuch* (1885 et suiv., in-8); — *Frankreich, das Land und seine Leute* (1887, in-8); — *Illustrirte Kulturgeschichte* (1888, in-8); — *Paris und seine Umgebung* (1889, in-4); — *Die Welt der Slawen* (1890, in-8).

— M. Robert Grant, qui est mort à Grantown-on-Spey le 24 octobre 1892, était né en 1814. Son ardeur au travail se manifesta dès sa jeunesse, quand il sut regagner rapidement, à force d'activité, le temps que lui avait fait perdre une longue maladie. Après avoir achevé à l'Université d'Aberdeen ses études qu'il fit porter surtout sur les mathématiques, il alla rassembler à Londres, puis à Paris, les matériaux d'une histoire de l'astronomie. Ce travail considérable commença à être publié en 1848; mais la publication ne fut achevée qu'au bout de quatre ans. L'ouvrage, fruit de longues recherches, regardé par tous comme le modèle d'une science sûre et d'une exposition claire, n'a presque rien perdu de sa valeur. Nommé membre du conseil de la Société royale d'astronomie, M. Grant rédigea pendant quelque temps les *Monthly Notices* de cette compagnie. En 1859, il fut appelé à la chaire d'astronomie et à la direction de l'observatoire de l'Université de

Glasgow. Ses observations se concentrèrent surtout sur les étoiles, et le résultat fut la publication, en 1883, sous les auspices du gouvernement, du *Catalogue of 6,415 stars*. M. Grant faisait partie de la *Royal society* de Londres, et de la *Philosophical society* de Glasgow, dont il fut même quelque temps le président.

— M. le vicomte Marie-Antoine-Joseph-Léon DE BONNAULT D'HOUET, né à Montdidier, le 26 octobre 1835, est mort le 3 novembre au château de Mérélessart (Somme). On a de lui divers travaux historiques sur le Ponthieu et notamment : *Nomination d'un magistrat à Abbeville en 1866* (1877, in-8); — *Un budget d'Abbeville à la fin du siècle dernier* (1883, in-8); — *Étude sur Saint-Riquier* (1886, in-8); — *Étude sur les corporations au moyen âge : Réception d'un ouvrier cordonnier à Abbeville en 1687* (1889, in-8); — *Un village pendant la Révolution* (1892, in-8). Il a publié aussi divers articles dans les publications de la Société d'émulation d'Abbeville, et, sans nom d'auteur : *Archives de la famille de Bonnault* (1882, in-8).

— Nous consacrerons encore une notice spéciale à M. Charles DE CUYPER, fondateur de la *Revue universelle des mines, de la métallurgie, des travaux publics, des sciences et des arts appliqués à l'industrie*, mort le 29 octobre à Bruxelles. M. de Cuyper était né dans la même ville, le 2 janvier 1811. Ses études, commencées à l'Athénée de Bruxelles, furent terminées à l'Université de Bologne. Tour à tour membre du génie, professeur à l'École centrale de commerce de Bruxelles, à l'Université de Gand, puis à celle de Liège, il fut admis le 11 janvier 1881 à l'éméritat. C'est en 1857 qu'il fonda la *Revue universelle des mines*, qu'il dirigea jusqu'à sa mort, avec beaucoup de compétence et de zèle. On cite parmi ses ouvrages : *Cours d'hydraulique* (1839, in-4); — *Cours d'astronomie* (1840, in-4); — *Cours d'algèbre supérieur* (1860, in-4); — *Mémoire sur la polygonométrie analytique* (in-8); — *Note sur le régime des fleuves et des rivières et sur les moyens employés pour prévenir les inondations* (1852, in-8); — *L'Enseignement professionnel en Russie* (1874, in-8); — *L'Enseignement technique supérieur dans l'empire d'Allemagne* (1875, in-8); — *L'Enseignement technique en Italie* (1878, in-8); — *Les Universités royales d'Italie* (1879, in-8). M. Charles de Cuyper était membre de plusieurs sociétés scientifiques de Belgique et de l'étranger.

— On annonce encore la mort : de M. l'abbé AUBER, chanoine titulaire de la cathédrale de Poitiers, historiographe du diocèse, et auteur d'une *Histoire du Poitou* dont nous avons entretenu nos lecteurs, mort le 10 novembre, à quatre-vingt-neuf ans; — de M. BORGHERO, ancien membre de la Société des missions africaines de Lyon, dont les lettres sur le Dahomey, parues dans les *Annales de la propagation de la foi*, ont servi longtemps de source principale à ceux qui ont écrit sur ce pays, mort à Gênes, en novembre; — du chansonnier populaire lillois DESROUSSEAUX, mort à soixante-douze ans; — de M. Julien DUCHESNE, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Rennes, mort en novembre; — de M. le général DE FAILLY, qui prit une part glorieuse aux guerres du second Empire et à qui l'on doit d'excellentes pages sur la guerre de 1870, mort le 15 novembre, dans sa quatre-vingt-troisième année; — de M. Hippolyte-Ferréol RIVIÈRE, ancien professeur à la Faculté de droit de Nancy, conseiller honoraire à la Cour de cassation, auteur d'écrits juridiques estimés, mort le 23 novembre à Paris, âgé de soixante-seize ans; — de M. Guillaume GUIZOT, fils de l'illustre historien, ancien professeur de langue et littérature françaises, puis de langues et de littératures germaniques au Collège de France, auteur, entre autres travaux, d'une étude sur *Ménandre et la comédie grecque*, mort à Rocheferrand (Gard), le 23 novembre, à cinquante-neuf ans; — du célèbre

compositeur Hervé, de son vrai nom Florimond Ronger, qui fut quelque temps directeur des Menus-Plaisirs, et dont plusieurs opérettes (*l'Œil crevé*, *Chilpéric*, *le Petit Faust*, etc.) ont eu un succès fou, mort le 6 novembre, à Paris, à soixante-dix-sept ans; — de M. Mutin, doyen des typographes des journaux de Paris, mort dans sa quatre-vingt-troisième année; — de M. l'abbé Pémartin, prêtre de la congrégation de la Mission, dont on cite une réfutation des brochures excentriques dans lesquelles quelques Espagnols voulurent revendiquer saint Vincent de Paul pour leur compatriote, mort à soixante-six ans; — de M. Eugène Schaedlin, doyen des pharmaciens de France, dont les procédés pour la fabrication de divers extraits ont été adoptés par le Codex, mort le 15 novembre, à quatre-vingt-dix ans; — de M. le général Seatelli, dont les nouvelles, publiées sous le pseudonyme Paul de Lucca, ont eu un certain succès, mort à soixante-dix-huit ans, le 24 novembre, dans la ville de Montauban; — de M. Albert Tinchant, jeune poète assez peu connu, mort au commencement de novembre; — de M. Paul de Vaulabelle, neveu de l'auteur de l'*Histoire des deux Restaurations*, collaborateur de plusieurs journaux, tant de Paris que de la province, mort le 9 novembre, dans sa soixante-quatrième année.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Alquerado, sous-officier de l'armée mexicaine, qui commanda le peloton d'exécution de Maximilien, et qui a retracé l'histoire des luttes entre Juarez et le malheureux empereur; — du R. P. Angelini, de la Compagnie de Jésus, latiniste distingué, mort à Rome le 10 octobre; — de M. Otto Baisch, collaborateur de *Ueber Land und Meer*, mort à cinquante-deux ans, à Stuttgart, le 18 octobre; — de M. Karl Bernhardi, directeur du collège de Grimma, mort le 17 octobre; — de M. Johann-Jakob Bischoff, professeur à la Faculté de médecine de Bâle, mort à cinquante et un ans, le 27 octobre; — de M. Théodore Child, qui venait de se faire connaître par quelques ouvrages distingués, *Art and criticism*, *The Praise of Paris*, *The Spanish American Republics*, étude qui a eu les honneurs d'une édition française et dont nous avons parlé l'an dernier à nos lecteurs, mort à Ispahan, le 7 novembre, à peine âgé de trente-trois ans; — de M. Robert Franz, musicien compositeur, auteur de morceaux lyriques estimés, mort à Halle le 24 octobre, âgé de soixante-dix-sept ans; — du poète danois M. Jens-Christian Hostrup, mort le 22 novembre à Copenhague; — de M. Paul-Isaac Kämpff, rabbin, professeur à l'Université de Prague, mort dans cette ville le 16 octobre, à l'âge de soixante-dix-huit ans; — de M. Howard Lockwood, éditeur de New-York, qui a publié plusieurs journaux spéciaux, tels que *Paper trade journal*, *American Stationer*, *American Mail and Export journal*, *American Bookmaker*, mort le 4 novembre, dans sa quarante-septième année; — de M. Wilhelm Maurenbrecher, professeur d'histoire à l'Université de Leipzig, auteur d'un ouvrage remarqué sur la fondation de l'empire d'Allemagne (*Die Gründung des deutschen Reichs*), mort à cinquante-quatre ans, le 6 novembre, à Leipzig; — de M. Thomas Nelson, libraire-éditeur, inventeur d'une nouvelle presse à imprimer, éditeur d'un journal enfantin fort populaire : *The children's paper*, mort à Edimbourg le 20 octobre; — de M. James Plant, géologue anglais, mort le 8 octobre; — de M. Ramsden, propriétaire-éditeur de l'*Halifax Courrier;* — de M. V. de Robillard, conchyliologiste, mort à Port-Louis (Ile Maurice); — de M. Ernst-Ludwig Rochholz, professeur à l'École cantonale d'Aarau, connu par ses études sur le folklore suisse et notamment par les ouvrages suivants : *Schweizersagen* (1856, in-8); *Bruder Klaus von Flue* (1870, in-8); *Tell und Gessler* (1876, 2 vol. in-8); *Aargauer Weisthümer* (1876, in-8), mort à quatre-vingt-quatre ans, le 23 octobre; — de M. Franz-

August Stöcker, romancier et publiciste suisse, connu principalement par ses *Vaterländische Schauspiele*, et par son active collaboration à *Vom Jura zum Schwarzwald*, *Schweizerbote*, *Basler Nachrichten*, mort en novembre; — de M. Bernhard Windscheid, professeur de jurisprudence à l'Université de Leipzig, mort le 26 octobre, à soixante-quinze ans; — de M. A.-W. Wratislaw, ancien membre du Christ's College à Cambridge, dont on estime *The native Literature of Bohemia in the XIV. century* (1878, in-8), mort en novembre.

Concours. — Le roi de Suède et de Norwège, qui porte, comme on sait, un grand intérêt aux recherches orientales, propose une médaille d'or pour prix de la meilleure étude sur la terminologie grammaticale des textes védiques. Les travaux, qui doivent être envoyés à M. Max Müller avant le 1er mars 1894, seront examinés par une commission composée de MM. Victor Henry, Oldenberg et Lanman, et le résultat du concours proclamé au congrès des orientalistes qui doit se tenir à Genève en septembre 1894.

Institut. — *Académie française.* — L'Académie a tenu le 24 novembre sa séance publique annuelle. Après le rapport de M. Camille Doucet sur les concours, M. Émile Ollivier a prononcé le discours sur les prix de vertu. Voici la liste des prix décernés :

Prix d'éloquence. — Partagé entre MM. Michel Revon et Rocheblave.

Concours Montyon. — Deux prix de deux mille francs : à M. Gabriel Bonvalot, *De Paris au Tonkin à travers le Thibet*, et à M. le capitaine Binger, *Du Niger au golfe de Guinée.* — Onze prix de mille francs : à M. C. Wagner, *Jeunesse;* à M. le colonel Frey, *Pirates et rebelles au Tonkin;* à M. Maurice Albert, *La Littérature française;* à M. Octave Lacroix, *Quelques maîtres étrangers et français;* à M. Léo Claretie, *Lesage romancier;* à Mme de Witt, *La Charité en France;* à M. Louis Barron, *Les Fleuves de France;* à Mme Th. Bentzon, *Constance;* à Mme Jeanne Schultz, *La Neuvaine de Colette;* à M. l'abbé Bouquet, *L'Ancien Collège d'Harcourt;* à M. Franklin, *Écoles et collèges.* — Neuf prix de cinq cents francs : à M. Amédée Delorme, *Journal d'un sous-officier;* à Mme James Darmesteter, *Marguerites du temps passé;* à M. Maxime Leclerc, *Choses d'Amérique;* à M. Pierre de Nolhac, *La Reine Marie-Antoinette;* à M. Brau de Saint-Pol Lias, *Ayora;* à M. Marc de Chanplaix, *Le Fond d'un cœur;* à Mme Mary Floran, *Un an d'épreuve;* à M. Charles Canivet, *Enfants de la mer;* et à MM. G. Tomel et H. Rollet, *Les Enfants en prison.*

Prix Gobert. — Grand prix : M. Charles de Loménie, *Les Mirabeau.* Second prix : M. le comte Hector de la Ferrière, *Histoire de Marguerite d'Angoulême* et *Lettres de Catherine de Médicis.*

Prix Thérouanne. — Partagé entre M. Auguste Moireau, *Histoire des États-Unis de l'Amérique du Nord;* M. le comte d'Estournelles de Constant, *La Politique française en Tunisie*, et M. le comte d'Antioche, *Changarnier.*

Prix Thiers. — Partagé entre M. G. Cavaignac, *La Formation de la Prusse contemporaine*, et M. le marquis de Courcy, *L'Espagne après la paix d'Utrecht.*

Prix Bordin. — M. Charles Ravaisson, *Manuscrits de Léonard de Vinci.*

Prix Marcellin Guérin. — Partagé entre M. Ferdinand Buisson, *Sébastien Castellion;* M. André Chevrillon, *Dans l'Inde;* M. Paul de Rousiers, *La Vie américaine;* Mgr Ricard, *Mémoires du cardinal Maury*, et M. Picavet, *Les Idéologues.*

Prix Langlois. — Partagé entre M. de la Ville de Mirmont, traduction des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, et M. J. Lugol, traduction des *Odes barbares* de Giosue Carducci.

Prix Vitet. — Partagé entre MM. Émile Faguet et Maurice Bouchor.

Prix Toirac. — MM. Armand Silvestre et Eugène Morand, *Griselidis.*

Prix Calmann-Lévy. — M. Ernest Daudet.

Prix Lambert. — Partagé entre Mme la comtesse de Houdetot, *Lis et Chardon;* M. O. Commettant, *Au pays des kangourous*, et Mme Robert Halt, *Le Jeune Théophile.*

Prix Maillé-La-Tour-Landry. — Partagé entre Mme Gaston Feugère, *Légende de saint Irénée*, et Mme Gevin-Cassal, *Souvenirs du Sundgau.*

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie a tenu sa séance publique annuelle le 18 novembre, sous la présidence de M. Alexandre Bertrand. Après le discours du président, M. Croiset a donné lecture d'une étude intitulée : *L'Art et les mœurs dans le nouveau discours d'Hypéride.* Voici la liste des prix décernés :

Prix ordinaire. — M. Ch.-V. Langlois.

Antiquités de la France. — Première médaille : M. Brutails, *Études sur la condition des populations du Roussillon au moyen âge.* Deuxième médaille : M. Coyecque, *L'Hôtel-Dieu de Paris au moyen âge.* Troisième médaille : M. E. Langlois, *Origines et sources du roman de la Rose.* Quatrième médaille : M. Löseth, *Analyse critique du roman de Tristan.* Mentions honorables : M. Virey, *L'Architecture romane dans le diocèse de Mâcon;* M. E. Beaudouin, *Le Culte des Empereurs dans la Gaule narbonnaise;* M. A. Blanchet, *Étude sur les figurines en terre cuite de la Gaule romaine;* M. G. Jacqueton, *Documents relatifs à l'administration financière en France de Charles VII à François Ier;* Mlle Louise Guiraud, *Les Fondations du pape Urbain V à Montpellier;* MM. Bulliot et Thiollier, *La Mission et le culte de saint Martin.*

Prix Gobert. — Grand prix : M. le marquis de Beaucourt, *Histoire de Charles VII;* second prix : M. Ferdinand Lot, *Les Derniers Carolingiens.*

Prix Bordin. — M. Georges Lafaye.

Prix Fould. — Partagé entre M. Eugène Muntz, *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, et M. Louis Gonse, *Histoire de l'architecture gothique.*

Prix Stanislas Julien. — M. Léon de Rosny, *Cham-Hai-King*, *antique géographie chinoise.*

Prix Delalande-Guérineau. — M. l'abbé Battifol, *L'Abbaye de Rossano.*

Prix de la Grange. — M. Constans.

Fondation Garnier. — M. Dutreuil de Rhins.

Prix Loubat. — M. Lucien Adam, pour l'ensemble de son œuvre linguistique et philologique.

Fondation Piot. — Partagée entre M. Toutain, pour la continuation des fouilles de Chemtou, et M. Deloye, pour faire l'inventaire des archives de la chambre apostolique d'Avignon.

Prix Ollier de Hauteroche. — M. Adrien Blanchet, *Numismatique du moyen âge.*

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 11 novembre, M. Croiset a lu un mémoire sur un discours d'Hypéride, récemment découvert. M. Salomon Reinach a fait ensuite une nouvelle communication sur les légendes gauloises se rattachant aux monuments mégalithiques. — Le 25 novembre, M. Toutain a donné lecture d'un rapport détaillé sur les résultats des fouilles de Chemtou (Tunisie).

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 novembre, après une communication de M. Louis Legrand sur *Les Universités françaises et l'opinion*, M. Sorel a commencé la lecture d'un mémoire intitulé : *L'Europe depuis deux siècles.* — Cette lecture a été terminée dans la séance du 12 novembre. — Le 19 novembre, le prince Georges Bibesco a entretenu l'Académie des biens conventuels de Rouma-

nie attribués aux couvents grecs des Lieux Saints. — Cette communication a été terminée dans la séance du 26 novembre. Le même jour, M. Arthur Desjardins a commencé la lecture d'un mémoire sur le congrès international de droit maritime de Gênes.

Almanachs. — Il n'y a pas que les hirondelles qui reviennent, les almanachs aussi. Seulement ils n'apparaissent pas au printemps, ils arrivent au temps brumeux ou neigeux de décembre. On les accueille toujours avec joie parce qu'ils annoncent l'an neuf, à défaut des beaux jours. Pour le pauvre, le déshérité, l'an neuf, c'est un espoir. La vie se soutiendrait-elle sans espoir, même pour les riches ?

Le premier de tous est l'*Almanach catholique de France*, luxueusement édité par la Société de Saint-Augustin, à Lille, et où l'on trouve même un drame, même de la musique, même de la politique (un peu trop à notre gré). — La maison Paul Dupont nous donne son *Grand almanach*, toujours intéressant par le texte et les gravures. Citons cependant un éloge de Renan (1er octobre), et une histoire en gravure (*Déception mutuelle*, 12 octobre), qui ne nous permettent pas de le recommander sans restrictions. — Il faut malheureusement en faire beaucoup pour le *Grand Almanach français illustré, publié par le Musée des familles*. On ne plaisante pas la religion, mais on sourit d'elle (6 août, les *Péchés de Berthe;* 13 mars, *curé de L.*). Quel dommage! un si gros défaut au milieu de tant de belles qualités! — L'*Almanach illustré des familles* est un abrégé de l'*Almanach catholique*, déjà cité, et édité par la Société Saint-Augustin, à Lille. Nous y avons retrouvé les qualités de l'*Almanach catholique*. — Le même résumé se retrouve, sous une couverture et un titre différent : le *Grand Almanach des familles*, chez Pierron et Hozé, à Nancy. — Donnons quelques encouragements à l'*Almanach des familles chrétiennes*, publié à Einsiedeln (Suisse) par la maison Benziger, mais prions les Suisses de ne pas se mêler de la politique française. — *L'Almanach de la Mode illustrée et des Mères de famille* n'est guère intéressant. Une gravure peu convenable, page 20. — Au *Coin du feu* (6, rue Furstenberg), rien que des éloges à donner. — Très joli, l'*Almanach récréatif et anecdotique* (Nancy, Pierron et Hozé; Lille, Société Saint-Augustin). — Bien intéressant et très recommandable l'*Almanach de la France illustrée*. — *L'Almanach populaire* (Lille, Société Saint Augustin) est bon à répandre, ainsi que le *Petit almanach de la propagation de la foi*, qui sort des mêmes presses et s'édite à Lyon, chez Delhomme et Briguet. — Nous devons une mention particulière au très pratique *Almanach de la Société des agriculteurs de France* (Delagrave). — *L'Almanach de la France rurale* (Henri Gautier), piqué d'émulation, s'est beaucoup amélioré. — Nous aimons moins l'*Almanach des chaumières*, tout rempli de belles histoires, mais pas aussi pratique (Henri Gautier). — Au contraire, tout se trouve utile et agréable dans l'*Almanach du laboureur et du vigneron* (6, rue Furstenberg). — Peut-être un peu trop d'histoires dans le *Cultivateur et le vigneron* (Nancy, Pierron et Hozé). — L'*Almanach pour tous* est encore une excellente publication de la Société Saint-Augustin. — Dans l'*Almanach de Saint Vincent de Paul* (Mulhouse, Ganglof), il faut signaler le budget d'un catholique (p. 71) fort bien dressé et qui n'oublie pas la bonne presse. — L'*Almanach de l'ouvrier* (Henri Gautier) renferme de jolies histoires. — L'*Almanach de l'atelier* (6, rue Furstenberg) suit de vieilles traditions. Il n'est peut-être pas assez pratique. — Le *Soldat* (Retaux et fils) mérite les mêmes éloges et aussi la même critique : critique qui n'est pas à faire au *Jean Bart* (6, rue Furstenberg), almanach du marin, excellent à tous égards. — Le *Petit Almanach de l'école* (6, rue Furstenberg) est à distribuer partout. — L'*Almanach des enfants* (Société

de Saint-Augustin) est on ne peut plus gracieux. — L'*Almanach des Écoles* (77, rue Violet) annonce un but qui mérite d'être encouragé. — *Les Enfants de chœur* ont un almanach (Henri Gautier) commode et agréable. — Pour *la Première Communion et la persévérance*, nous trouvons celui de l'œuvre d'Auteuil (4, rue La Fontaine). — L'*Almanach de la jeune fille chrétienne* est fait avec le plus grand soin par la Société de Saint-Augustin, ainsi que l'*Almanach des enfants de Marie*, qui est un peu moins luxueux. — Les malades ont l'*Almanach Kneipp* (Paris, Lethielleux, 2e année). — A MM. les ecclésiastiques nous recommandons l'*Agenda ecclésiastique*, si utile (même librairie, aussi 2e année). — MM. Pierron et Hozé ont édité, sous le patronage de Jeanne d'Arc, un almanach patriotique, et M. d'Héricault nous donne, chez Gaume, son excellent *Almanach de la Révolution*.

Nous avons réservé pour la fin : *in cauda....*, le meilleur, à notre point de vue et au point de vue de beaucoup de nos lecteurs : l'*Almanach du bon Français*, qui, historique et patriotique tout à la fois, est publié sous le patronage de la Société bibliographique. Pour les bibliophiles, il a non seulement le mérite de l'actualité, du bon goût littéraire, mais encore celui de la rareté, car bien que tiré à très grand nombre, il n'en reste plus au mois de décembre que peu d'exemplaires tôt enlevés par nos amis et nos lecteurs.

Paris. — Depuis le 15 octobre de la présente année, la maison Hachette publie un nouveau recueil périodique, destiné à servir d'« intermédiaire entre les autorités scolaires, les familles et les membres de l'enseignement primaire public et privé. » La *Correspondance générale de l'instruction primaire* paraît le 1er et le 15 de chaque mois. L'abonnement est de 5 fr. par an, 10 fr. si l'on souscrit en même temps au *Manuel général de l'instruction primaire* (6 fr. pris seul), qui, avec la partie réservée à la préparation des examens, forme le complément de la *Correspondance*.

— MM. Lavisse et Rambaud viennent d'entreprendre, à la librairie Colin, la publication d'une nouvelle *Histoire générale, du IVe siècle à nos jours*. L'ouvrage, qui comprendra douze volumes in-8, paraît régulièrement depuis le 5 novembre par fascicules bimensuels de 80 à 100 p.

— En souscription à la librairie Em. Paul, L. Huard et Guillemin : *Les Relieurs français (1500-1800). Biographie critique et anecdotique, précédée de l'histoire de la communauté des relieurs et doreurs de livres de la ville de Paris et d'une étude sur les styles de reliure*, par Ernest Thoinan. Le volume sera mis en distribution le 15 janvier.

— Notre collaborateur M. le chanoine E. Allain a publié une excellente notice sur l'*Enquête scolaire de l'an IX*. (Extrait à cinquante exemplaires de la *Revue des questions historiques* du 1er octobre 1892. Paris, bureaux de la *Revue*. Gr. in-8 de 48 p.), de laquelle il résulte que l'enquête, malgré ses lacunes, est une des sources les plus précieuses à consulter pour les historiens de l'enseignement, qu'elle ouvre bien des jours sur l'organisation de l'instruction publique dans l'ancienne France, qu'elle est toute à l'honneur de nos pères qui, presque en chacune de nos provinces, se montrent très soucieux de pourvoir à la fois à l'éducation intellectuelle et à l'éducation religieuse et morale de leurs enfants. On rapprochera avec fruit le nouveau travail de M. l'abbé Allain du travail publié, en 1891, par le savant spécialiste sur l'enquête entreprise en 1791-1792 par le Comité d'instruction publique de l'Assemblée législative.

— Sous le titre de : *Le Testament d'un moraliste au XVIIe siècle*, M. Albert Babeau publie une fort intéressante analyse d'un ouvrage jadis célèbre de Ph. Fortin de la Hoguette (Extrait de *la Réforme sociale*. Paris, au secréta-

riat de la Société d'économie sociale, in-8 de 20 p.). L'opuscule de M. Babeau est si bien fait qu'il peut presque tenir lieu du traité de morale et d'éducation tout entier que l'écrivain normand publia, au milieu du XVIIe siècle *Testament ou conseils fidèles d'un bon père à ses enfants, où sont contenus plusieurs raisonnements chrestiens, moraux et politiques.* On ne pouvait mieux faire connaître « la substance, la forme et la saveur » de ce livre que le judicieux critique compare « à ces bois, où des sentiers battus et parfois monotones sont agrémentés d'aspects imprévus et s'illuminent par intervalles de larges et de profondes éclaircies. » Nous faisons des vœux avec M. Babeau pour que l'on réimprime les meilleures pages de « ce vieux moraliste. » M. Babeau s'est servi d'une édition du Testament, la huitième (1656), qui manque à la Bibliothèque nationale et qui n'a pas été citée par l'éditeur des *Lettres de Fortin de la Hoguette* (La Rochelle, 1888, gr. in-8).

— M. Pierre de Nolhac, notre distingué collaborateur, est nommé conservateur des musées de Versailles et de Trianon.

Champagne. — Les catalogues de la Bibliothèque de la ville de Reims continuent à être publiés avec activité. Nous avons à mentionner aujourd'hui la mise en distribution du second volume du *Catalogue des imprimés du cabinet de Reims* renfermant les *Sciences et arts.* (Reims, imp. de l'*Indépendant rémois*, in-8, 404 p.). De nombreuses notes biographiques accompagnent les descriptions des ouvrages que comprend cette collection spéciale et en font un auxiliaire précieux pour la biographie de Reims et des environs.

Dauphiné. — L'usage d'inviter ses visiteurs à consigner quelques lignes sur un album est bien ancien et s'est conservé de nos jours; mais il est peu probable que les fureteurs de l'avenir sortent de l'album d'une de nos élégantes modernes ce que nous trouvons dans cette récente publication de M. Brun-Durand : *Les Amis de Jean Dragon, de Crest, 1599-1615* (Paris, A. Picard, in-8 de XLIII-168 p.). Les *libri amicorum* de ce genre sont de précieuses raretés; l'auteur en décrit quelques-uns dans une introduction remarquable qui fournit de curieux sujets d'étude sur les tendances réelles et les mœurs de la société protestante en Dauphiné au XVIIe siècle. Après une étude très serrée sur Jean Dragon — dont il ne faut pas chercher le nom dans Rochas — M. Brun-Durand donne le résultat de ses recherches concernant les signataires du livre à Genève d'abord, puis à Crest, Die et Saint-Paul-Trois-Châteaux. Jean Dragon a aussi passé à Serres, mais il n'a pas trouvé à qui présenter son album; les Hautes-Alpes, qui ont d'ailleurs une place honorable dans cette publication, le regretteront. Ce qui est encore inappréciable ici, c'est la somme de recherches que ce travail a dû coûter à son distingué metteur en œuvre.

Franche-Comté. — La Société d'émulation du Doubs vient de publier le tome sixième de la sixième série de ses *Mémoires* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de XL-464 p., avec 3 portraits). Entre autres études dignes d'être signalées, il convient de mentionner spécialement : *La Rivalité des familles de Rye et de Granvelle au sujet de l'archevêché de Besançon*, par M. Auguste Castan, important travail qui, ayant fait l'objet d'un tirage à part, a déjà été analysé ici (t. LXIV, p. 89); — *Le Peintre franc-comtois R. P. Hyacinthe Besson, des Frères prêcheurs (1816-1861)*, excellente biographie due à un artiste peintre, M. Victor Guillemin; — une deuxième série de *Chansons populaires recueillies en Franche-Comté* (avec notation musicale) par M. Charles Beauquier; — la deuxième partie de l'*Étude historique sur Ornans*, de M. le docteur Meynier; cette partie envisage la *période royale espagnole;* — une *Étude sur le Quaternaire dans le Jura bisontin*, par MM. Georges Boyer et Albert Girardot; — *Le Pape Calixte II, d'après son nouvel historien, M. Ulysse*

Robert, par M. Édouard Besson; — *Lamartine et la Franche-Comté*, par M. Ch. Thuriet, dont il a été question à cette place même tout récemment (t. LXV, p. 283). Malgré la perte sensible qu'elle a faite en la personne de M. A. Castan (Cf. *Polybiblion*, t. LXV, p. 177-179), nous sommes persuadé que la Société d'émulation du Doubs saura se maintenir au rang particulièrement honorable qu'elle occupe depuis longtemps parmi ses émules.

Guyenne et Gascogne. — M. Ant. de Lantenay, dont le pseudonyme est aussi honorablement connu que le nom même dans la république des lettres, publie, avec une excellente annotation, des *Lettres inédites de Mgr Machéco de Prémeaux, évêque de Périgueux, à l'abbé Lebeuf, chanoine d'Auxerre* (Auch, G. Foix, gr. in-8 de 8 p. Extrait de la *Revue de Gascogne*). Ces lettres, tirées du fonds Périgord de la Bibliothèque nationale, contiennent divers renseignements utilisés (1756) par le savant académicien dans son mémoire *Sur quelques antiquités de Périgueux*, et aussi « quelques menus faits pouvant servir à l'histoire de la liturgie gallicane au XVIIIe siècle, particulièrement dans le diocèse d'Auch. » Une des lettres du prélat nous révèle le pseudonyme sous lequel s'abritait parfois le docte abbé dans le *Journal de Verdun*. Avis aux bibliographes qui voudront compléter la récente édition du *Dictionnaire* de Barbier.

Dernières publications illustrées. — Ainsi qu'il a été dit plus haut (p. 518), quelques ouvrages nous ont été envoyés tardivement; il n'en pourra donc être question que dans la livraison de janvier 1893. En attendant, nous les mentionnons ci-après : *Paris ignoré*, par Paul Strauss. Paris, libr.-imp. réunies, May et Motteroz, 1893, in-4 de 500 p., illustré de 560 dessins, cartonnage avec fers spéciaux, 25 fr. — *Bouquineurs et bouquinistes. Physiologie des quais de Paris*, par Octave Uzanne. Paris, libr.-impr. réunies, May et Motteroz, 1893, in-8 de 250 p., orné de plus de 100 dessins par mile Mas. Broché, 10 fr. — *Autour de la Méditerranée. Les Côtes barbaresques. De Tripoli à Tunis*, par Marius Bernard. Paris, Henri Laurens, s. d. (1893), in-8 de VII-374 p., avec 120 illustr. de A. Chapon et une carte itinéraire du voyage. Broché, 10 fr.; relié, 13 fr. — *A travers les tropiques*, par lady Brassey. Trad. de l'anglais par Gaston Bonnefont. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 314 p., illustré de 300 grav. Broché, 9 fr.; relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 12 fr. — *Les Écoles et les écoliers à travers les âges*, par Louis Tarsot. Paris, Henri Laurens, 1893, gr. in-8, orné de 120 grav. Broché, 10 fr.; relié, 14 fr. — *L'Héritage de Marie-Noël*, par Louis Mainard. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 320 p., avec illustr. par Leroux. Broché, 9 fr.; relié toile, fers spéc., or et couleurs, tr. dorées, 12 fr. — *La Lutte pour le devoir. Mademoiselle Volonté*, par Fernand Calmettes. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 290 p., illustré de nombr. dessins par l'auteur. Broché, 9 fr.; relié, 12 fr. — *Le Roi Boubou*, par Edgar Monteil. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 228 p., illustré de 60 dessins de Mas. Broché, 6 fr.; relié, 9 fr. — *Les Cinq nièces de l'oncle Barbe-Bleue*, par Jules Lermont. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 227 p., illustré de 60 dessins de Mas. Broché, 6 fr.; relié, 9 fr. — *Les Voleurs de locomotives*, par Fernand Hue. Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-4 de 318 p., avec illustr. de Georges Roux. Broché, 5 fr. — *La Guerre à toutes les époques*, par le Dr Quesnoy. Paris, Henri Laurens, s. d. (1893), in-18 de 309 p., orné de 128 grav. Broché, 3 fr. 50; relié, 4 fr. 50.— *Le Coq rouge*, par Constant Amers. Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-8 de 315 p., illustré par G. Bélichon. Broché, 3 fr.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Études bibliques. Dictionnaire de la Bible *(F. Vigouroux)*. Fasc. I. A-Aînesse. Fasc. II. Aînesse-Animaux 331
Atlas historique et géographique de la Bible. Dix cartes coloriées *(le Dr Richard Riess)* 98
A Concordance to the Septuagint and the other Greek versions of the Old Testament (including the apocryphal Books) *(Edwin Hatch* et *Henry A. Redpath)* Part. I. A-ΒΩΡΙΘ 98
Riposta di *Don Atto Paganelli, benedettino Vallombrosano*, alle osservazioni ed appunti della Civiltà cattolica sulla Cronologia rivendicata 99
Cronologia biblica e i fatti dei due Tobia *(Don Atto Paganelli)* . . . 99
La Bible travestie par Homère *(l'abbé Fourrière)*. Iliade, t. I, 1er fasc. Introduction. Chants I-III 100
Balaam et la Mythologie *(l'abbé Fourrière)*. 100
Les Prophètes d'Israël. Quatre siècles de lutte contre l'idolâtrie *(Mgr Meignan)* 104
La Creacion segun que se contiene en el primer capítulo del Génesis *(le P. Juan Mir y Noguera)* 100
Cent psaumes traduits littéralement du texte hébreu et commentés *(le P. Fr.-X. Patrizi)*. Trad. de l'italien par le *R. P. N. Bouchot* . . . 101
Le Poème des Psaumes *(A. Messio)* 102
Commentarius in Ecclesiasten et Canticum canticorum (Cursus Scripturæ sacræ) *(G. Gietmann)* 103
Du prétendu polythéisme des Hébreux, essai critique sur la religion du peuple d'Israël, suivi d'un examen de l'authenticité des écrits prophétiques *(M. Vernes)*. 2e partie. 100
Sanctum Evangelium secundum Lucam in carmina versum 107
Le Nouveau Testament et les Origines du christianisme. Études apologétiques *(le P. J. Fontaine)* 105
Die katholischen Briefe. Textkritische Untersuchungen und Textherstellung *(Dr B. Weiss)* 427
Commentarius in S. Pauli priorem Epistolam ad Corinthios (Cursus Scripturæ sacræ) *(R. Cornely)*. 108
Triplex Expositio B. Pauli Apostoli Epistolæ ad Romanos *(P. Bernardini a Piconio)*. Accedunt observationes per *P. Michaelem Hetzenauer*. 107
Die Johannes Apocalypse. Textkritische Untersuchungen und Textherstellung *(Dr B. Weiss)*. 427

Patrologie. Littérature chrétienne des premiers siècles. Josephi Fessler, quondam episcopi S. Hippolyti, institutiones Patrologiæ quas denuo recensuit, auxit, edidit *Bernardus Jungmann*. T. II, pars prior 332
Athenagoræ libellus pro Christianis. Oratio de resurrectione cadaverum, recensuit *Ed. Schwartz*. 121
Ueber das gnostische Buch Pistis-Sophia. Brod und Wasser : die eucharistichen Elemente bei Justin. Zwei Untersuchungen *(A. Harnack)*. 425
Apollinarius von Laodicea. Sein Leben und seine Schriften. Nebst einem Anhang : Apollinarii Laodiceni quæ supersunt dogmatica *(Dr J. Draseke)* 427
Die griechische Uebersetzung des Apologeticus Tertullian's. Medicinisches aus der Kirchengeschichte *(A. Harnack)* 425

Théologie dogmatique. Une explication du Catéchisme *(l'abbé Brulon)*. 315

Méthode pratique d'instruction religieuse, à l'usage des catéchistes dans les maisons d'éducation et les paroisses *(l'abbé Ch. Dementhon)*. 315
Catecismo de la doctrina cristiana, precedido de un resumen de la historia de la religion *(Bernardo-Augusto Thiel)* 316
Catecismo abreviado de la doctrina cristiana, publicado para el uso de la diocesis de Costa-Rica *(Bernardo-Augusto Thiel)* 317
Lecciones razonadas de religion y moral *(Dr D. Joaquin Gou Solá)* . . 172
Le Mystère de N.-S. Jésus-Christ *(le R. P. Corne)*. I. Le Verbe de Dieu. 37
Le Dogme de la vie future et la libre pensée contemporaine *(le R. P. Lescœur)* 398
La Fête auriculaire dans le Ciel, ou la Part spéciale de l'ouïe à la béatitude éternelle *(l'abbé J.-F. Brinquant)* 317
Dogmengeschichte. I. Band : Vornicänische Zeit *(Dr Joseph Schwane)*. 333
Dogma and the Church of England *(A.-J. Fitzroy)*. 333

Théologie morale. La Confessione sacramentale dinnanzi al mondo, alla christianità, alla critica. Dialoghi di *Don Leonardo Leonardi*. 122
Quelques réponses touchant les devoirs de l'obéissance envers le décret apostolique sur l'ouverture de conscience, etc. *(le R. P. Fr.-André-Marie Meynard)* 358
Indissolubilité et Divorce. Conférences de Saint-Philippe du Roule *(le R. P. Didon)*. 272

Théologie parénétique. A travers l'Évangile. Homélies et discours prononcés dans l'église Saint-Paul-Saint-Louis de Paris (1883-1891 *(Paul Lallemand)* 318

Théologie ascétique. La Vie surnaturelle considérée dans son principe *(l'abbé Bellamy)* 239
La Veille de la première communion, ou l'Enfant dans la famille *(l'abbé A. Fritsch)* 318
Parfums de première communion. Avant, pendant, après *(E.-A. Blampignon)* 319
Cérémonies de la première communion et de la confirmation. Petit Manuel à l'usage des parents et des fidèles *(l'abbé E. Duplessy)*. . . 319
Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ *(Ludolphe le Chartreux)*, trad. sur le texte latin par Mme la comtesse *Costa de Beauregard* 320
La Vie de notre vie. 2e partie : La Vie publique. 1re section. VI. Le Sermon sur la montagne *(le P. H.-J. Coleridge)*. Trad. de l'anglais par l'abbé *P. Mazoyer*. T. II. 106
Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa vie et ses enseignements *(l'abbé S.-E. Fretté)* 105
Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son saint Évangile *(l'abbé H. Lesêtre)*. 106
Paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après la lettre des Saints Évangiles mis en concordance avec l'ordre des faits *(Perrot de Chezelles)* 531
Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour tous les jours de l'année *(le R. P. Fr.-L. Chardon)*. 321
Aerarium divini amoris locupletissimum, hoc est discursus varii exquisiti de passione D.-N. Jesu-Christi et de SS. Eucharistiâ, *R. P. Josephi Mansi*. Ex aureâ bibliothecâ morali prædicabili colligebat *Z.-C. Jourdain* 237
Le Règne de Jésus par Marie *(Un missionnaire de la Compagnie de Marie)* 322
Notre Mère. Vie de la Très Sainte Vierge 322
La Très Sainte Vierge Marie, Mère de Jésus ; Bethléem, Nazareth, le Calvaire *(l'abbé Perdrau)* 323
Mois de Marie. Élévations sur les mystères de la Très Sainte Vierge Marie immaculée, considérée dans ses rapports avec le Sacré Cœur de Jésus *(l'abbé Marandat)* 323
Mois de Marie en famille, à l'usage des enfants *(Mme Fouques-Duparc)*. 324
Les Fleurs de Marie. Offrande quotidienne pour chaque jour du mois de mai et pour chacune des principales fêtes de la Sainte Vierge *(Mgr Ricard)* 324
Mois de Marie de Jeanne d'Arc *(le R. P. Coste)* 324
L'Extase de Marie, ou le Magnificat *(le R. P. Deidier)* 325
Aux pieds de Joseph. Visites à saint Joseph, ou Considérations et en-

tretiens sur les titres, les gloires et les vertus du glorieux patriarche (*Omer Coppin*) 324
Mois de saint Joseph d'après l'encyclique de Léon XIII « Quanquam pluries » (*l'abbé G. de Bessonies*) 325
Mois de saint Joseph, ou Méditations pratiques pour chaque jour du mois de mars (*Berlioux*) 325
L'Ame sainte embrasée d'un ardent amour pour Jésus et Marie (*Dom Gabriel-Marie-Fulconis*), trad. de l'italien par l'abbé *A. Fourot* . . 326
Pieux exercices en l'honneur de sainte Anne et en l'honneur de saint Joachim (juillet et août). 330
Écrin spirituel, ou Doctrine des maîtres de la vie intérieure (*l'auteur de* « Allons au ciel ») 327
Le Zèle sacerdotal (*le R. P. de Laage*) 327
Carnet d'un moine (*le R. P. Dom Gérard van Caloen*). 328
Grand Almanach de la vie et des vérités chrétiennes, ou Fleurs spirituelles cueillies dans le parterre de l'Église. 328
La Vie mondaine et ses périls, suivie de conseils sur l'éducation, d'après le Vén. *Sarnelli*. 329
Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola, à l'usage des ecclésiastiques. Méditations et considérations pour une retraite annuelle de dix jours (*le R. P. Antoine Maffei*). Trad. de l'italien par le *R. P. L. Michel* 329
Le Sacrifice dans le dogme catholique et dans la vie chrétienne (*l'abbé Buathier*) 429
Manuel complet des frères et des sœurs du tiers-ordre de pénitence de notre séraphique Père saint François d'Assise (*le R. P. Libert*). 330
Giornata del Cristiano 330

Liturgie. A popular Hand-book on the origin, history and structure of Liturgies (*J. Comper*). 273
Delle rubriche precettive e direttive (*P. Carlo Giuseppe Rinaldi*). . . 273
Horæ diurnæ breviarii romani 273
Fasti Mariani sive calendarium festorum sanctæ Mariæ virginis Deiparæ, memoriis historicis illustratum (*F.-G. Holweck*) 431
Psallite sapienter « Psalliret weise! » Erklärung der Psalmen im Geiste des betrachtenden Gebets und der Liturgie, dem Klerus und Volk gewidmet (*Dr Maurus Wolter*). T. I et II (Ps. I-XXXV et XXXVI-LXXI). 123
Paroissien romain, contenant les offices de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année. 330
Librito de Misa, dedicado à los niños piadosos, obra escritá en aleman, (*G. Mey*) 320

Apologétique. Dictionnnaire apologétique de la foi catholique (*l'abbé Jaugey*). Supplément à la seconde édition 36
Mythologie et apologétique (*l'abbé Fourrière*). 100
L'Académie française au XIXe siècle et la foi chrétienne, par l'auteur de la « Méthode pour former l'enfance à la piété. » 72

Mélanges et Bibliographie théologiques. Œuvres pastorales de S. Ém. le cardinal *Joachim Pecci*, archevêque-évêque de Pérouse, aujourd'hui Léon XIII, glorieusement régnant, trad. de l'italien et précédées d'une introd. par *Augustin Lury*. T. II. . . . 213
Opere di S. E. Alfonso Capecelatro. Opuscoli di vario argomento. . . 274
Nomenclator literarius recentioris theologiæ catholicæ, theologos exhibens qui indè a concilio Tridentino floruerunt, ætate, natione, disciplinis distinctos. T. I, edidit et commentariis auxit *H. Hurter* . . 334

JURISPRUDENCE

Droit international. Essai sur l'évolution du droit international et sur l'histoire des traités (*Fernand Levieux*). 531
Étude sur la succession ab intestat en droit international privé (*J. Champcommunal*) 520

Droit canonique. Institutionen des katholischen Kirchenrechts (*Dr Hugo Læmmer*). 38
Die ältesten Quellen des orientalischen Kirchenrechts. Erstes Buch. Die Canones Hippolyti (*Dr phil. Hans Achelis*). 425

Droit public. Réforme électorale (*Alfred Cretin*). 358
Les Clubs, leur histoire et leur rôle depuis 1789 (*Alphonse Jouet*). . 530

Droit administratif. Manuel-formulaire de l'enregistrement, des domaines et du timbre (*Jules Castillon*). 528
Principes de droit fiscal. Timbre, enregistrement, succession, greffe, hypothèques (*Adolphe Maton*). T. II. Principes spéciaux suivant l'ordre du code civil 528
Le Code du timbre (*Edmond Thomas* et *Jean Servais*). 529
L'Accroissement et les Congrégations (*le comte de Vareilles-Sommières*). 529
Commentaire théorique et pratique de la loi des frais de justice (*Jules Godin*). 528

Droit civil. Code-manuel de la responsabilité civile des propriétaires, locataires et autres détenteurs ou possesseurs en matière d'incendie d'objets mobiliers et immobiliers (*Raoul Rosse*). 523
Traité théorique et pratique des renonciations par la femme à son hypothèque légale au profit du tiers acquéreur (*Anatole Wable*). . . 523
L'Avocat de la famille (*A. Maugras*). 523
Code de la puissance paternelle sur la personne des enfants et descendants (*Georges Leloir*). 522
Grand Dictionnaire international de la propriété industrielle, au point de vue du nom commercial, des marques de fabrique et de commerce et de la concurrence déloyale (*le comte de Maillard de Marafy*). T. V (Italie-Nationaux) et t. VI (Nom-Villes) 123
La Condition de la propriété dans le nord de la France. Le droit de marché (*J. Lefort*). 529
Commentaire historique et pratique sur le titre des successions (*Achille-François Le Sellyer*). 519
Traités du prêt, du dépôt et du séquestre (*L. Guillouard*). 520
De l'assurance contre les accidents du travail (*Villetard de Prunières*). 524
Les Lois d'assurance ouvrière à l'étranger. T. I. Assurance contre la maladie (*Maurice Bellom*). 525
Des classes ouvrières à Rome (*A. Typaldo-Bassia*). 530
Le Projet de loi contre les associations analysé et commenté (*le comte de Vareilles-Sommières*). 71

Mélanges. Le Crime politique et les révolutions (*C. Lombroso* et *R. Laschi*), trad. de l'italien par *A. Bouchard*. 526

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Mélanges philosophiques, recueil d'essais consacrés à la défense du spiritualisme par le retour à la tradition des écoles catholiques (*Mgr d'Hulst*). 385
L'Année philosophique, publiée sous la direction de *F. Pillon* . . . 405
La Lutte pour le vrai. Aphorismes (*F. Musany*). 73
Éléments de philosophie (*Georges-L. Fonsegrive*). II. Logique, métaphysique, morale, histoire de la philosophie, dissertations philosophiques. 387
Summa philosophiæ ad mentem D. Thomæ, in usum alumnorum Seminariorum (*G. Lahousse*). T. II. Psychologia, Theodicea, Ethica. . 389
De l'esprit et de l'esprit philosophique (*Claude-Charles Charaux*) . . 390
Le Doute suprême (*E. Chesnel*). 125
La Parole intérieure et l'âme (*le Dr A. Netter*) 390
La Perception et la psychologie thomiste (*Domet de Vorges*) 391
Le Caractère de l'enfant à l'homme (*Bernard Pérez*) 203
L'Éducation des facultés mentales (*le Dr J.-J. Nogier*). 203
Les Altérations de la personnalité (*Alfr. Binet*) 393
Les Principes de la nature. 2e éd., corrigée et augm. des Essais de critique générale (3e essai) (*Ch. Renouvier*) 394
Le Monde physique, essai de conception expérimentale (*le Dr Julien Pioger*) 396
Un peu de philosophie naturaliste (*H. Mathieu*) 396
L'Univers et sa cause, d'après la science actuelle (*S. Jouglard*) . . . 397
La Transcendance de Dieu, ou les Merveilles du monde divin (*l'abbé Louis Brémond*). 398
Cours de psychologie et de morale, 2e année. Morale théorique et morale pratique (*Paul Janet*) 399

Catéchisme dualiste, essai de synthèse physique, vitale et religieuse (*A. Alhaiza*) 397
Les Débats de la conscience. Catéchisme laïque (*André Berthet*). . . 40
Morale pratique, enseignée par l'exemple à la jeunesse française (*G. de Gerando*) 73
Mon utopie, nouvelles études morales et sociales (*Ch. Secrétan*) . . . 400
Les Sources de la paix intellectuelle (*Léon Ollé-Laprune*) 401
Paix !.... (*Mme Madeleine Albini-Crosta*) trad. de l'italien par l'abbé *F.-M. Didier* 173
Physiologie de l'art (*Geo. Hirth*) trad. de l'allemand et précédé d'une introd. par *Lucien Arréat* 392
Histoire de la philosophie (*l'abbé J. Vallet*). 402
Histoire de la psychologie des Grecs (*A.-Ed. Chaignet*).T. III. Psychologie de la Nouvelle Académie et des écoles éclectiques. T. IV. Psychologie de Plotin 127
Beiträge zur Geschichte der Philosophie (*le Dr Clemens Bäumker*), 1re livr., Liber de unitate, publié par le *Dr P. Correns*. 2e livr., Fons vitæ, publié par le *Dr Cl. Bäumker*. 39
Condillac et la Psychologie anglaise contemporaine (*Léon Dewaule*) . . 403
Auguste Comte, fondateur du positivisme, sa vie, sa doctrine (*le R. P. Gruber*). Trad. de l'allemand par l'abbé *Mazoyer*. 404

Éducation et Enseignement. Dieu dans l'école. Le Collège chrétien. Instructions dominicales (*Mgr Baunard*). T. II. 432
L'Instruction publique en France et en Italie au XIXe siècle (*Charles Dejob*) 266
Éducation et Positivisme (*R. Thamin*) 532
La Méthode dans l'étude et dans le travail intellectuel. L'Art d'étudier et de lire avec profit. Comment on prépare un examen (*Guyot-Daubès*). 460
Le Livre de tous. — Le Soldat français, aujourd'hui-demain (*J. S. G.*). 461
L'Éducation de nos filles (*le Dr Jules Rochard*) 433
L'Enseignement dans la famille. Cours complet d'études pour les jeunes filles (*Mme Laguerre*) T. II. Enseignement secondaire pour les jeunes filles de douze à seize ans. Préparation au brevet élémentaire. . . 72
Récits de nos élèves, recueillis et revus par *Auguste Bourgoin* . . . 361
Questions du temps présent. Le Rôle social des Universités (*Max Leclerc*) 359

Sciences sociales et politiques. De las formas de gobierno anté la ciencia juridica y los hechos (*Damian Isern*) 335
Le Socialisme et les Livres Saints (*l'abbé Dufour*) 109
Le Capital, la spéculation et la finance au XIXe siècle (*Claudio Jannet*) . 130
La Banque de France. Prorogation du privilège. Le Crédit foncier. La Caisse des dépôts et consignations (*Auguste Moireau*). 130
La Monnaie et le bimétallisme international (*Émile de Laveleye*) . . . 130

Anthropologie. Transformisme. Darwin et ses précurseurs français. Étude sur le transformisme (*A. de Quatrefages*). 197
L'Homme dans la nature (*P. Topinard*). 197
De la disparité physique et mentale des races humaines et de ses principes (*F. Souffret*) 198
Hérédité et exercice (*W. Platt-Ball*). Trad. par *H. de Varigny* . . . 199
Essai sur l'hérédité et la sélection naturelle (*A. Weismann*). Trad. par *H. de Varigny* 199
De l'évolution du sexe (*P. Geddes* et *Arthur Thompson*). Trad. par *H. de Varigny* 199
Essai sur la vie et la mort (*A. Sabatier*) 200
La Vie et l'hérédité (*P. Vallet*) 201
Le Type criminel d'après les savants et les artistes (*le Dr Ed. Lefort*). 205
Les Applications de l'anthropologie criminelle (*C. Lombroso*) 205

Anatomie et Physiologie. Traité élémentaire de physiologie, précédé d'une introd. technique par le *Dr J.-V. Laborde* 220
Traité d'anatomie médico-chirurgicale (*P. Poirier*). 220
Quinze leçons d'anatomie pratique (*P. Poirier*) recueillies par Friteau et Juvara 220
Les Merveilles du corps humain, sa structure et son fonctionnement (*le Dr Couvreur*). 220
Anatomie et physiologie animales (*Mathias Duval* et *P. Constantin*) . 220

Histoire et Biographie médicales. Curiosités de l'histoire des remèdes (*le Dr H. Coulon*) 213
Histoire des expressions populaires relatives à la médecine (*le Dr E. Brissaud*) 196
La Cité de misère (*L. Roger-Milès*) 211
Bretonneau et ses correspondants, avec biographie et notes par *P. Triaire*. 195
Un Curé allemand extraordinaire. Étude sur M. l'abbé Kneipp (*A. Kannengieser*) 222
Les Cures pittoresques de l'abbé Kneipp à Wœrishofen (*E. Goethals*). 222

Pathologie et Thérapeutique. Traité de médecine, publié sous la direction de *MM. Charcot, Bouchard* et *Brissaud*. T. III 214
Éléments de pharmacologie générale (*le Dr de Buck*) 212
Plantes médicinales de la Bourgogne, emplois et doses (*Émile Ferrière*). 213
L'Art d'administrer les médicaments aux enfants (*le Dr P. Cornet*). . . 214
Les Sels de strontium. Étude physiologique et thérapeutique (*le Dr A. Malbec*) 214
Le Problème cérébral (*le Dr Surbled*) 201
Les Maladies de l'esprit (*le Dr P. Max Simon*) 202
Les Altérations de la personnalité (*Alf. Binet*) 203
Coup d'œil sur les thaumaturges et les médiums au XIXe siècle (*U.-N. Badaud*) 204
Étude physiologique sur l'ivresse, ses causes, ses formes, ses conséquences (*N. Basset*) 206
Leçons sur l'alcoolisme (*le prof. Villard*) recueillies par le Dr *Pagliano*. 206
La Mortalité des enfants du premier âge et la loi Roussel (*le Dr Lalapie*). 209
Leçons cliniques sur les grands symptômes. L'Albuminurie (*Th. Grainger Stewart*), trad. par le Dr *Beugnies*. 215
Leçons de clinique médicale (*le Dr Lancereaux*) 215
Le Bacterium coli commune (*le Dr M. Macaigne*) 215
Les Attitudes du corps dans l'examen des maladies du cœur (*le Dr L. Azoulay*) 216
L'Anthrax, pathogénie, traitement et complications (*le Dr A Bougan*). 216
Des différents types de métrite, leur traitement (*le Dr Jouin*) 216
Des cystites non tuberculeuses chez la femme (*le Dr Reblaub*). . . . 216
De la Tuberculose chez les enfants (*le Dr Aviragnet*) 217
Maladies des organes respiratoires. Méthodes d'exploration, etc. (*le Dr Faisans*) 217
Chirurgie du poumon (*le Dr Eug. Richerolle*) 217
Traité des maladies du foie (*le Dr Labadie-Lagrave*) 217
Traité de la goutte (*D. Duckworth*), trad. par le Dr *P. Rodel* 218
De l'Arthritisme aux eaux thermales de Bourbon-Lancy (*le Dr de Bosia*). 218
Leçons sur les maladies de la moelle (*le Dr P. Marie*). 218
Album des centres nerveux (*Ch. Debierre* et *Doumer*). 219
Sémiologie et diagnostic des maladies nerveuses (*P. Blocq* et *J. Onanoff*) 219
Guide pratique pour l'examen des maladies du larynx, du nez et des oreilles (*le Dr J. Baratoux*). 221
Guide pratique pour le traitement des maladies de l'oreille (*le Dr J. Baratoux*). 221
Hygiène de l'oreille (*le Dr Monnier*) 221
Technique bactériologique (*Wurtz*) 221
Thérapeutique générale. A propos des injections de calomel 223
Il Calomelano adoperato per ingezioni a scopo diagnostico 223
Sectio media verticalis anterior posterior 223
Weibliche Aerzte (*S. Binder*). 223
L' Ipnotismo genuino (*Giannantonio Zanon*) 223
L' Idrocele della vaginale del testicolo (*Dr G. Soffiantini*) 223
Ancora sul processo di Smirnoff nella cura della sifilide costituzionale (*Dr G. Soffiantini*). 223
Intorno alla efficacia delle acque termali di Acqua Rossa (*Dr G. Soffiantini*). 223
Le Acque termali di Acqua Rossa il cantone Ticino (*Dr G. Soffiantini*). 223
L'Arthritis, maladie constitutionnelle (*Dr G. Soffiantini*). 223
Les Maladies de l'Afrique tropicale (*le P. J. Etterlé*) 212

Hygiène. Défense de l'Europe contre le choléra (*le prof. Proust*) . . 207

Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique : Direct. *J. Rochard.* 207
Éléments d'hygiène (*L. Mougin*) 208
La Lutte pour la santé. Actualités d'hygiène et de médecine sociale (*le Dr E. Monin*) 208
Précis élémentaire d'hygiène pratique (*les Drs E. Monin* et *Dubousquet-Laborderie*) 209
La Gymnastique à la maison, à la chambre et au jardin (*le Dr Angerstein et Eckler*) 209
Cours complet de gymnastique éducative (*Cooreman*) 210
Petit cours de natation (*Cooreman*) 210
Hygiène de la table (*le Dr Degoix*) 210
Abus de l'hygiène et des médicaments, ou Moyens anti-hygiéniques de se conserver la santé (*le Dr Wattier*) 210
Le Médecin des enfants à l'usage des mères de famille et des instituteurs (*Dr G. Variot*) 496
De la valeur et des effets du lait bouilli et du lait cru dans l'allaitement artificiel (*le Dr H. Drouet*) 211
Une mission en Espagne. L'Hygiène et l'assistance publique (*le Dr C. Delvaille*) . . . . . .
Comment il faut vivre. Avertissements et conseils (*Séb. Kneipp*) . . .
Soins à donner aux enfants en santé et en maladie (*Séb. Kneipp*) . .

Équitation, sport. L'Équitation moderne (*Un officier de cavalerie*). 243
L'Équitation actuelle et ses principes, recherches expérimentales (*Gustave Le Bon*) 245
Bibliographie sportive, les courses de chevaux en France (1651-1890) (*le comte G. de Contades*). 246

Botanique, horticulture. La Rose dans l'antiquité et au moyen âge. Histoire, légendes et symbolisme (*Charles Joret*) 242
Manuel théorique et pratique d'horticulture (*Un religieux jardinier*) . 134
L'Art de cultiver les fleurs et plantes d'appartements et de les faire servir à la décoration de l'intérieur (*Mme Louise Rousseau*) 176
Nos Fleurs, plantes utiles et nuisibles (*Leclerc du Sablon*) 494

Géométrie, chimie. Les Nouvelles Bases de la géométrie supérieure (*A. Mouchot*) 44

Art militaire. La Guerre (*le lieutenant-colonel Hennebert*) 514
A travers l'Europe. Croquis de cavalerie (*L. Vallet*) 491

Beaux-Arts. Cent dessins de Watteau (gravés par *Boucher*) 486
La France artistique et monumentale. T. Ier (*Henri Havard*) 487
L'Art du rire et de la caricature (*Arsène Alexandre*) 494

Art industriel. Formules photographiques (*Abel Huguet*) 460
L'Art de la reliure en France aux derniers siècles (*Édouard Fournier*). 45

Mélanges scientifiques. L'Année scientifique et industrielle (*Louis Figuier*) 360
Toute licence sauf contre l'amour (*Maurice Barrès*) 74
L'Art de passer son temps au bord de la mer (*Mme Louise Rousseau*) . 360
Le Livre du bourgeois campagnard (*Ris-Paquot*) 435
Le Musée de la conversation (*Roger Alexandre*) 240

BELLES-LETTRES

Linguistique. Nouveau Dictionnaire universel illustré (*Mgr Paul Guérin* et *G. Bovier-Lapierre*). 533
La Grammaire de la lecture à haute voix (*Arsène Petit*) 46
Le Jargon jobelin de maître François Villon (*Pierre d'Alheim*) . . . 78
Bibliography of the Algonquian language (*M. James-Constantin Pilling*). 336

Folk-Lore. Contes d'un buveur de bière (*Charles Deulin*) 493

Éloquence. The principal Speecher of the Statesmen and Orators of the French revolution (1789-1795), edited with introductions, notes and indices, by *H. Morse Stephens.* — Vol. 1 : Mirabeau, Vergniaud,

Gensonné, Guadet, Louvet, Cambon. Vol. II : Barère, Danton, Robespierre, Saint-Just, Baudin 435

Poésie. Rêves et combats (*Stéphen Liégeard*) 407
Le Christ, drame sacré en cinq tableaux (*Charles Grandmougin*) . . 409
Les Prémices (*Léon Somveille*) 410
Élévations poétiques (*Paul Gabillard*) 411
Poèmes Johanniques (*Émile Eude*). 412
Le Poème de Jeanne d'Arc (*Julien Villecrose*). 413
La Revanche de Jeanne d'Arc (17 juin 1434), drame historique en quatre actes, en vers (*le P. V. Delaporte*) 413
Jeanne d'Arc à Chinon, drame en trois actes et en vers (*L. Picherit*) . 414
Christophe Colomb dans les fers, drame en quatre actes et en vers (*le R. P. Lhermite*). 414
Les Trafiquants d'enfer, drame en un acte et en vers (*Dom Laurent Janssens*) 415
Fleurs de caprices, poésies (*Henri Fuzeré*). 416
Les Herbes folles, poésies et poèmes, 1885-1891 (*Pierre Gauthiez*). . . 417
Jardin d'enfants, poésies (*Berthe Vadier*) 418
Les Cygnes, nouveaux poèmes (1890-1891) (*Francis Vielé-Griffin*). . . 418
De branche en branche, poésies (*Achille Grisard*) 419
Dieu et le Christ devant l'histoire, la raison et la science, poèmes (*le docteur A. Devers*). 419
Brunettes, ou Petits Airs tendres (*Jacques Madeleine*). 420
La Muse à Bébé, chansons pour les enfants, dédiées aux grandes personnes (*Jules Jouy*) 420
Claires matinées, poésies (*Léon Hély*) 420
La Vie silencieuse, poésies (1881-1891) (*Émile Trolliet*). 421
Les Tendresses humaines, poésies (*J.-E. Alaux*) 422
Poèmes. Un fils du siècle. Seppa (*J.-E. Alaux*) 423
L'Exil des rêves (*Louis Labat*) 424
La Pucelle, ou la France délivrée, poème en douze chants par *Jean Chapelain*. Ouvrage en français moderne, revu et annoté par *Émile de Molènes* 362
Nouvelle Bibliothèque bleue. Le Cid Campeador, chanson de geste . . 75

Théâtre. Le Mystère de la Passion représenté dans les montagnes de la Bavière, trad. par *Émile Paris* 337

Epistolaires. Lettres intimes de Stendhal 342
Correspondance (*Louis Veuillot*) 445
Carteggi italiani, inediti o rari, antichi e moderni, raccolti ed annotati da *Filippo Orlando*, prima serie. 51

Littérature française. Histoire et critique. Études d'histoire et de critique dramatiques (*G. Larroumet*). 134
Études critiques sur l'histoire de la littérature française (*F. Brunetière*). 134
Portraits historiques et littéraires (*Edmond Biré*). 267
Impressions de théâtre (*Jules Lemaître*) (Sixième série) 463
Choses et gens de théâtre (*P. Ginisty*). 74
Rabelais (*René Millet*). 364
Les Mémorialistes. Monluc (*Charles Normand*). 363
Malherbe et la poésie française à la fin du XVIe siècle (*Gustave Allais*). 340
Alexandre Hardy et le Théâtre français à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle (*Eugène Rigal*). 338
Le Théâtre au XVIIe siècle. La Comédie (*Victor Fournel*). 339
Galerie de portraits littéraires (*Sainte-Beuve*). 492
Les Grands Écrivains français. Boileau (*Gustave Lanson*). 341
Boileau (*Paul Morillot*). 462
Racine (*P. Monceaux*). 363
Fénelon (*Paul Janet*). 462
Bernardin de Saint-Pierre (*de Lescure*). 48
Les Grands Écrivains français. — Chateaubriand (*de Lescure*). . . . 50
Les Grands Écrivains français. Stendhal (*Ed. Rod*). 343
Joseph Méry (*Émile Camau*) 540
Thiers (*Edgar Zévort*). 363
La Censure sous Napoléon III. 364
Trois années de théâtre, 1883-1885. — Autour de la Comédie-Française (*J.-J. Weiss*). 340

Le Mouvement néo-chrétien dans la littérature contemporaine (*l'abbé Félix Klein*) 364
Un Hollandais à Paris en 1891 (Sensations de littérature et d'art) (*W.-G.-C. Bywanck*). 365

Littératures anciennes et étrangères. Histoire et critique. Hérodote (*F. Corréard*). 362
Les Littératures étrangères. Angleterre-Allemagne. Histoire littéraire; Notices biographiques et critiques; Morceaux choisis (*H. Dietz*). . 438
Histoire de la littérature allemande (*G.-A. Heinrich*). T. III. . . . 439
Gœthe et Beethoven (*Henri Blaze de Bury*). 440
Pétrarque et l'humanisme, d'après un essai de restitution de sa bibliothèque (*P. de Nolhac*) 442
De patrum et medii ævi scriptorum codicibus in bibliotheca Petrarchæ olim collectis (*P. de Nolhac*). 442
Saggio di studi su Bernardo Bellincioni, poeta cortigiano di Lodovico il Moro (*Ettore Verga*). 540
Michel-Ange poète. Étude sur l'expression de l'amour platonique dans la poésie italienne du moyen âge et de la Renaissance (*Gabriel Thomas*) 247
Il Bacco in Toscana di Francesco Redi e la Poesia ditirambica (*Gaetano Imbert*) 540

Polygraphie. Mélanges. Les Grands Écrivains de la France. Nouvelle édition publiée sous la direction de *M. Ad. Régnier. — J. de la Fontaine*. T. IX. 50
Œuvres complètes de Victor Hugo. L'Homme qui rit. — Religions et Religion. — L'Ane. 365
L'Esprit de tout le monde. — Les Joueurs de mots. (*Lorédan Larchey*). 47

Romans, contes et nouvelles. La Débâcle (*Émile Zola*) . . . 289
Les Antibel (*Émile Pouvillon*) 293
En Beauce (*Mirepoix*) 295
Un héritage (*Lucien Macaigne*) 296
Chères amours (*Achille Maffre de Baugé*) 297
Bruges-la-Morte (*Georges Rodenbach*) 297
La Bohème diplomatique (*le comte Prozor*) 299
Singularité (*Ernest Benjamin*) 299
Belle-sœur (*Jean de la Bretonnière*) 299
Valforest (*la comtesse de Massa*). 299
Charge d'âmes (*Jeanne Mairet*) 300
Regain d'amour (*Olivier du Chastel*) 300
Une d'elles (*Paul de Garros*). 300
Chênerol (*Mme Henry Gréville*) 301
Le Mari d'Aurette (*Henry Gréville*). 301
Le Crime d'Auteuil (*Edmond Tarbé*) 302
Acquittée (*Fortuné du Boisgobey*) 302
L'Intruse (*Eugène Faivre*) 303
Chaîne dorée (*Pierre Sales*) 303
Olympe Salverti (*Pierre Sales*) 303
La Prise du regard (*André Valdès*). 304
Montmartre, histoire simple (*Camille Chaigneau*) 304
La Reine Hatasou (*Mme J.-W. Rochester*) 304
Giovanni (*Antony Aubin*) 305
Volontaire (1792-1793) (*Mme Dieulafoy*) 306
Œuvres choisies. Le Vice et la vertu (*le prince A. Czernicheff*) . . . 306
Passionnel (*Casimir Hulewicz*) 307
Le Roi de théâtre (*Georges du Vallon*) 307
L'Esclandre (*Nada*) 308
Pauvre Nina (*Jules de Cuverville*) 308
Les Passions honnêtes (Cœurs vivants) (*Henry de Chennevières*) . . . 308
Les Contes de la Reine Mab (*Léon Michaud*) 309
Dames de volupté (*Camille Lemonnier*) 309
Expiation (*Guy de Charnacé*). 310
Karikari (*Ludovic Halévy*). 310
Ces bons docteurs (*Gyp*) 311
Pêcheur d'Islande (*Pierre Loti*) 493
Ma cousine Pot-au-feu (*Léon de Tinseau*) 493

La Sacrifiée (*Édouard Rod*) 5
Philippe Destal (*Gustave Guiches*) 8
L'Action et le Rêve (*Georges Servières*) 9
Baisers d'ennemis (*Hugues Rebell*) 11
L'Entraîné (*Maurice Quillot*) 11
Faut-il aimer (*Léon de Tinseau*) 12
Fruits amers (*Mme E. Caro*) 12
Le Péché d'autrui (*Pierre Bertrand*) 13
Tendresses (*Marcel Luguet*) 13
Songes creux (*Georges Moussoir*) 14
Pauvre adorée (*Félicien Max*) 14
Le Passé de sœur Monique (*François Vilars*) 15
Le Roman d'un timide (*P. Vigné d'Octon*) 15
Bonne amie (*Albert Cim*) 16
Les Amours d'un provincial (*Albert Cim*) 16
Sociétaire (mœurs de théâtre) (*Paul Dolfus*) 17
La Vie d'artiste (*Ch. Moreau-Vauthier*) 18
Sous le dolman (*Marcel Séméziès*) 18
L'Éternel Jocrisse (*Gustave Chanteclair*) 19
Le Crucifié de Kéraliès (*Charles le Goffic*) 20
Le Panthée (*Joséphin Péladan*) 21
Le Triomphe d'Israël (*Jean Stella*) 22
Mademoiselle Sous-Pliocène (*Charles d'Héricault*) 22
La Tour Griffe-d'Or (*Charles Buet*) 24
La Chevauchée de la Chimère (Proses lyriques, l'Age de fer) (*le comte Léonce de Larmandie*) 24
Gaucher Miryan, vie aventureuse d'un escholier féodal (*P.-B. Gheusi* et *Paul Lavigne*) 496
Mademoiselle Rondecuir (*Henri Bossane*) 461
Tetunebo le roi nègre. Voyage à Paris en 1889 et aventures du grand chef des Ratapoilos (*Jules Dorsay*) 361
Bibliotechina grassocia. Capricci e curiosità letterarie inedite o rare raccolte da *F. Orlando* e *G. Baccini*. Novelle di *Pietro Fortini*. Vol. II. Il libro di canto e liuto di *Cosimo Bottegari* pub. a cura del conte Veldrighi 47

Ouvrages pour la jeunesse. Passe-Partout et l'Affamé (*M. Guéchot*) 495
Claudius Bombarnac. Le Château des Carpathes (*Jules Verne*) 507
Le Rubis du Grand Lama (*André Laurie*) 508
Les Voyages involontaires (*Lucien Biart*) 507
Épis et Bluets (*Ernest Legouvé*) 508
La Petite Fée du village (*Jules Sandeau*) 509
Les Camisards (*A. de Lamothe*) 495
Bons cœurs et braves gens (*Maxime Du Camp*) 508
Joël Kerbabu (*Eugène Mouton*) 508
Les Robinsons lunaires (*G. Le Faure*) 496
Le Secret de la grève (*Mme de Nanteuil*) 510
Ma grande (*Paul Margueritte*) 496
Hélène Corianis (*Mme J. Colomb*) 511
Les Trésors de la fable (*le commandant Stany*) 511
Alsaciens et Alsaciennes (*Mme de Witt, née Guizot*) 511
Le Testament du duc Job (*Méaulle*) 509
Constance Sherwood (*Lady Fullerton*, adapté par *A. Chevalier*) . . . 496
Contes japonais (*Gaston Cerfberr*) 498
Mes aventures de chasse (*Charles Diguet*) 495
Délaissée (*F. Méaulle*) 513
L'Arche de Noé (*Vicomtesse de Pitray*) 516
Petit-Prince (*Pierre Froment*) 516
Au pays des diamants (*Meyners d'Estrey*) 516
La Chanson du pays (*Charles Frémine*) 498
Histoire d'une Petite Princesse russe (*Henriette Pravaz*) 514
Dansons la Capucine (*Arsène Alexandre*) 510
La Sœur de Pierrot (*Arsène Alexandre*) 510
Messire l'Ogre (*Ch. Ségard*) 514
La Fillette au héron bleu (*Eudoxie Dupuis*) 500
Histoires de bêtes (*Mme de Witt*) 517
Autour d'un bateau (*Mme Chéron de la Bruyère*) 517

La Petite Chanteuse (*J. Berr de Turique*) 498
Les Lunettes bleues (*Magbert*) 514
Kerbiniou le très madré (*A. Robida*) 514
Le Roi de l'Ivoire (*Martial Blanc*) 513
Les Prisonniers de Bou-Amâma (*Martial Blanc*). 513
L'Émeraude des Incas (*Ch. Normand*) 513
Les Exploits des jeunes Boërs (*Mayne-Reid*) 515
Mes Frères et moi (*J. Lermont*) 515
Les Aventures d'une fourmi rouge et les Mémoires d'un pierrot (*H. de la Blanchère*). 498
Les Frères Botha (*le comte Meyners d'Estrey*). 498
Histoire d'une ménagerie (*H. de la Blanchère*). 498
Notre amie Polly, adapté de l'anglais de *M. Aliott* par *Mirzel* 518
Ce bon Loff (*Mlle Le Jeune*) 517
Les Histoires de tante Rose (*Mme de Bosguérard*) 518
Histoire d'une troupe de marionnettes (*André de Bréville*). 518
Journal de la jeunesse 501
Musée des familles 502
Magasin pittoresque 503
Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles 502
Le Petit Français illustré, journal des écoliers et des écolières . . . 503
Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis, journal de toute la famille (t. LV et LVI) 503
Musée des enfants 503
Musée des jeunes filles 503
Mon journal. 504
Sable et galet, plages normandes et plages du nord. De Cherbourg à Rosendael-Dunkerque (*Mars*) 504
Album *Crafty*, croquis parisiens 505
Album *Caran d'Ache* 505
Noël en Terre-Sainte (numéro spécial de « l'Illustration » 507
Mamans et bébés chez les bêtes (*Mlle Georgette Brétigny*) 504
Les Contes de la fée Carabosse (*Ernest d'Hervilly*) 504
Pour nos amours d'enfants (*Marie de Bosguérard*) 504
Un Voyage dans la Lune avant 1900 (*A. de Ville d'Avray*) 504
Les Diables à quatre (*G. de Pomaret*) 505
Ba-Be-Bi-Bo-Bu (*Mme Doudet*) 506
L'Europe sous les drapeaux 505
Images militaires 505
Images enfantines. 506
Le Petit chaperon rouge 506
La Belle et la Bête. 506
Les Récits d'Hélène (*Marie de Grandmaison*) 506
La Bande joyeuse (*F. Melcy*). 506

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Nouveau Dictionnaire de géographie universelle (*Vivien de Saint-Martin* et *Rousselet*). 535
Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les hommes. T. XVI. Les États-Unis (*Élisée Reclus*) 139
Le Tour du monde, nouveau journal des voyages 500
Status abbatiarum, prioratuum, monasteriorum in quibus per universum orbem Deo militant filii aut filiæ S. Bernardi anno jubilæo 1891, quo octavum recolitur centenarium felicis ortus ejusdem sanctissimi Patris, concinnavit Fr. *M. Symphorianus Gaillemin* 61
Découvertes et explorations du XVIe au XIXe siècle (*Édouard Cat*). . . 236
Europe (*Marcel Dubois*, *P. Durandin* et *A. Malet*) 224
Les Vacances d'un médecin (*le Dr Guibout*). 225
Franzensbad, Bohême 226
Cartes de touristes. Régions des Pyrénées. 236
Les Étapes d'un touriste en France. Promenades et excursions dans les environs de Paris (*Alexis Martin*). Région de l'Ouest. Fasc. II et III. 447
A travers le Cantal et la Lozère (*Arvernophile*). 225
Vingt jours en Bretagne. De Saint-Malo à Brest (*Constant de Tours*). . 226

Vingt jours sur les côtes bretonnes. Basse-Loire et de Nantes à Brest (*Constant de Tours*). 226
Aux environs de Lyon (« *Monsieur Josse* ») 52
Le Hohwald et ses environs dans les Vosges (*Fritz Ehrenberg*) . . . 226
Voyages pittoresques et techniques en France et à l'étranger. Le nord de la France et excursions en Belgique (*E.-O. Lami*) 227
Hollande et Hollandais (*Hippolyte Durand*). 492
Bienne et ses environs (*J. Hardmeyer*) 226
Spa et ses environs (*Jean Dardenne, Léon Dommartin*) 226
Un tour de Méditerranée. De Venise à Tunis (*P. Jousset*) 494
Les Iles oubliées. Les Baléares, la Corse et la Sardaigne (*Gaston Vuillier*) 484
Choses de Rome et d'Italie (*Charles-Émile Montet*). 228
Roma, impressions y comentaris (*Jaume Collell*) 366
A travers la Russie (*C. Sibille*). 497
Souvenirs du monde musulman (*Charles Mismer*). 229
De Jérusalem à Constantinople. Journal d'un voyageur (*Lucien Trotignon*) 231
Du Caucase aux Indes, à travers le Pamir (*Gabriel Bonvalot*). . . . 233
Du Caucase au Golfe Persique (*P. Muller-Simonis* et *H Hyvernat*) . . 487
Voyage en Turquie d'Asie, Arménie, Kurdistan et Mésopotamie (*le comte de Cholet*). 231
Paris-Boukhara-Samarcande. Notes de voyage (*Léon Cochard*). . . . 233
A travers le royaume de Tamerlan (Asie centrale). Voyage dans la Sibérie occidentale, le Turkestan, la Boukharie, aux bords de l'Amou-Daria, à Khiva et dans l'Oust-Ourt (*Guillaume Capus*) 233
La Chaldée chrétienne (*Adolphe d'Avril*) 109
Voyage au mont Ararat (*Jules Leclercq*). 232
Souvenirs d'Algérie (*J. Rosier*). 228
De Carthage au Sahara (*l'abbé P. Bauron*). 512
La Vallée du Nil (époque contemporaine) (*Maxime Legrand*) 229
En Égypte. Notes et croquis d'un artiste (*G. Montbard*). 230
En Égypte et en Palestine. Souvenirs du pèlerinage de 1891 (*Un pèlerin lyonnais*). 230
Carte du Dahomey dressée par *J. Hanssen*, avec notice explicative. . 237
De Barcelonnette au Mexique (Inde. Birmanie, Chine, Japon, États-Unis) (*Émile Chabrand*). 234
Du Pacifique à l'Atlantique, par les Andes péruviennes et l'Amazone (*Olivier Ordinaire*). 235
Trois ans dans l'Amérique septentrionale (1885-1886-1887). Le Canada (*le P. Charles Croonenberghs*). 234
Des Andes au Para (*Marcel Monnier*). 236
Voyage autour du monde. Inde, Ceylan, Chine, Japon (*A. Tissandier*). 488

Histoire sainte et Histoire ancienne de l'Orient. Compendio de historia sagrada (*Dr D. Federico-Justo Knecht*) version directa de la edicion alemana, por *D. Vicento Orti y Escolano*. . . . 331
Les Chamites. Indes pré-aryennes (berceau) (*Viçwa-Mitra*). 101

Histoire grecque et romaine. Constitution d'Athènes (*Aristote*), trad. par *B. Haussoullier* 55
Élatée. La Ville, le temple d'Athéna Cranaia (*Pierre Paris*). 54
Rivalité d'Eschine et de Démosthène (*A. Bougot*) 345
Précis d'antiquités romaines (Vie publique et vie privée) (*C. Krieg*), trad. par l'abbé *O. Jaid* 448
Guerre des Gaules (*C.-J. César*). Trad. avec notes et index géographique, par *Justin Bellanger*. 141
Julius Cæsar and the foundation of the Roman imperial system (*W. Warde Fowler*) 56
Les Gens de lettres et leurs protecteurs à Rome (*l'abbé Claude-Odon Reure*) 143
De scriptorum ac litteratorum hominum cum Romanis imperatoribus inimicitiis (*l'abbé Claude-Odon Reure*). 143
Vicaires et comtes d'Afrique (de Dioclétien à l'invasion vandale) (*A.-Clément Pallu de Lessert*). 347

Histoire générale du moyen âge et moderne. Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, de 395 à 1270 (*M. Melin*) 62

Histoire de l'Europe et de la France, 1270 à 1610 (*M. Melin*) 62
Histoire de l'Europe et de la France, de 1610 à 1789 (*M. Melin*) . . . 62
Histoire comtemporaine, 1789-1889 (*M. Melin*) 62
L'Europe et la Révolution française (*Albert Sorel*). 3e partie. La Guerre aux Rois, 1792-1793. — 4e partie. Les Limites naturelles, 1794-1795. . 258
Épisodes d'histoire contemporaine (*L. Thouvenel*) 148

Histoire ecclésiastique. Prolegomeni di storia ecclesiastica (*D. Umberto Benigni*) 366
Études d'histoire ecclésiastique (*le P. A. Largent*). 57
Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters, mit Benutzung des päpstlichen Geheim-Archives und vieler anderer Archive (*Dr Ludwig Pastor*). I. Band : Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance bis zur Wahl Pius' II, zweite, vielfach umgearbeitete und vermehrte Auflage. — II. Band : Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance bis zum Tode Sixtus' IV. 59
Les Derniers Jansénistes et leur rôle dans l'histoire de France depuis la ruine de Port-Royal jusqu'à nos jours (1710-1870) (*Léon Séché*). T. III 65

Histoire des ordres religieux. Histoire d'un monastère. Les Bénédictines de Saint-Laurent de Bourges. Ouvrage précédé d'une introduction, par le *R. P. Dom J. Rabory*. 153

Hagiographie et Biographie ecclésiastique. Saint Pierre, son apostolat, son pontificat, son épiscopat. Histoire, traditions et légendes (*l'abbé Henriot*). 108
Miracles de saint Magloire et Fondation du monastère de Lehon (*A. de la Borderie*) 252
Leudegar, Bischof von Autun. Ein Beitrag zur fränkischen Geschichte des VII. Jahrhunderts (*R. Graf du Moulin-Eckart*) 64
Saint Thomas de Cantorbéry (*le R. P. Dom A. L'Huillier*). 253
Histoire de sainte Catherine de Sienne et de sa famille religieuse (*la T. Rév. M. A.-T. Drane*), trad. de l'anglais par l'*abbé Cardon*. . . . 254
Louise-Angélique de la Fayette. La Cour, le cloître (1718-1665) (*l'abbé Adolphe Saurin*) 163
Un Précurseur de l'enseignement. L'Abbé de Portmorant (*E. Colas de la Noue*) 113
Le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus (*le P. Joseph Jenner*). . . 254
S. Em. le cardinal Mermillod (*G. Félix*) 538
Notre Saint-Père le Pape Léon XIII (*l'abbé Paul Barbier*). 145
Léon XIII devant les contemporains. 145

Questions du jour. American catholics and the Roman question (*Mgr F. Schrœder*) 353
La Elezione del Papa (*Giovanni Berthelet*) 250
Le Salut de la France par le Christ (*Jean de Verdun*) 368
Quelques réflexions au sujet de l'encyclique du 16 février adressée à la France (*Mgr Perraud*) 275
Les Temps prochains (*le comte Guy de Bremond d'Ars*) 265
La France de demain (*Un patriote S. P.*) 368
Espérance : Un réveil de l'idée religieuse en France (*Mgr Baunard*) . 264
La Crise chrétienne. Questions d'aujourd'hui (*Pierre Lasserre*) . . . 77
Le Devoir présent (*Paul Desjardins*) 126
De la guerre faite à la religion en France 77
Le Drame contemporain, ou la Guerre maçonnique (*Rival*) 174
La Franc-maçonnerie et la Question religieuse (*Paul Copin-Albancelli*). 175
Les Francs-maçons ennemis de l'alliance franco-russe (*Paul Stein*) . . 175
Maçonnerie nouvelle du Grand Orient de France, dossier politique et rituels réformés (*Georges Bois*) 175
Francs-maçons septembriseurs (*F. Bouchez*) 542
Y a-t-il des femmes dans la Franc-maçonnerie? (*Léo Taxil*). 174
De l'existence des loges de femmes (*Adolphe Ricoux*). 175
Tué par les juifs. Avril 1890. Histoire d'un meurtre rituel (*Henri Desportes*) 6
Toute la vérité sur le drame de Fourmies (*Sixte Delorme*). 541
Des avantages et des inconvénients du Concordat et de sa suppression (*l'abbé A. Pillet*) 75
La Pacification religieuse et les suspensions de traitement (1832-1892) (*Georges Picot*) 453

Le Clergé français dans le passé et dans le présent (*l'abbé des Fontenelles*) 274
Le Clergé de France devant la République (*Boyer d'Agen*) 275
Bibliothèque des petits polémistes. Les Héros de la cornette et du tricorne (*Boyer d'Agen*). I. Les Sœurs d'hôpitaux. II. Les Aumôniers militaires 361
Questions du temps présent. L'Ame française et les Universités nouvelles selon l'esprit de la Révolution (*Jean Izoulet*). 360
L'Enseignement secondaire et les mécomptes de l'Université (*le R. P. Burnichon*) 359
Union de la France chrétienne. — A l'école primaire (*Gabriel Martin*). 78
Le Tombeau des milliards. Panama (*Paul Ponsolle*) 130
Triple alliance et Alsace-Lorraine (*Jean Heimweh*). 276

Histoire de France. Les Derniers Carolingiens. Lothaire, Louis V, Charles de Lorraine (954-991) (*Ferdinand Lot*). 450
Les Relations politiques de la France avec le royaume de Majorque (Iles Baléares, Roussillon, Montpellier, etc.) (*A. Lecoy de la Marche*). 348
Mazarin et Colbert (*M. le comte de Cosnac*). 255
1792 à propos de 1892. — Les Martyrs de Septembre (*le P. J. Delbrel*). 366
Captivité et derniers moments de Louis XVI. Récits originaux et documents officiels recueillis pour la Société d'histoire contemporaine par *le marquis de Beaucourt*. T. Ier. Récits originaux. T. II. Documents officiels 535
Mémoire écrit par Marie-Thérèse de France sur la captivité des princes et princesses ses parents, depuis le 10 août 1792 jusqu'à la mort de son frère arrivée le 9 juin 1795 489
La Patrie en danger, 1792 (*Gustave Marchal*). 541
Un Prussien en France en 1792 Strasbourg, Lyon, Paris. Lettres intimes de *J.-F. Reichardt*, trad. et annotées par *A. Laquiante* 260
Paysans vendéens (*le comte de Chabot*) 367
De 1815 à nos jours (*Camille Pelletan*) 542
Histoire de la monarchie de Juillet (*Paul Thureau-Dangin*). T. VI et VII. 69
Histoire de France, depuis la révolution de Juillet jusqu'à nos jours (*A Rastoul*). Le second Empire et la troisième République. 262
Sous la Commune. M. l'abbé Planchat (*le comte de Lambel*). 368
Comment a péri la Commune (*Pierre Vésinier*) 76

Histoire politique et civile. Histoire des institutions politiques de l'ancienne France (*Fustel de Coulanges*), revue et complétée sur le manuscrit et d'après les notes de l'auteur par *Camille Jullian*. — L'Invasion germanique et la fin de l'Empire. — Les Transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne 249
Les Théories sur le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion (*George Weill*) 350
Dictionnaire de la Révolution française. Institutions, hommes et faits (France sous Louis XVI, etc., le 18 brumaire, le Consulat (*E. Boursin* et *Augustin Challamel*) 257
La Société parlementaire au XVIIIe siècle. Les Exilés de Bourges, 1753-1754 (*A. Grellet-Dumazeau*). 67
La Vie privée d'autrefois (*Alfred Franklin*). Les Médecins. — Écoles et Collèges 149

Histoire de l'enseignement. Chartularium Universitatis Parisiensis (*Henri Denifle* et *Émile Chatelain*) 26
Les Statuts et privilèges des Universités françaises, depuis leur fondation jusqu'en 1789 (*Marcel Fournier*) 28
Projets anciens de hautes études catholiques en Suisse. Préliminaires de l'Université de Fribourg. Documents recueillis par *Jos. Schneuwly*. Publiés avec préface par le *P. J.-J. Berthier* 29
L'Université de Pont-à-Mousson, 1572-1768 (*l'abbé E. Martin*) 29
Le Formulaire de Tréguier et les Écoliers bretons des Écoles d'Orléans (*Léopold Delisle*) 30
Une Enquête sur l'instruction publique au XVIIe siècle (*H. Barckhausen*). 31
Statistique des étudiants de l'ancienne Université de Bordeaux (*H. Barckhausen*) 31
Société nationale d'éducation de Lyon. De l'Instruction publique à Lyon avant 1789 32
L'Ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis (*l'abbé Bouquet*). . 33

Le Collège de Tournon en Vivarais (*L. Massip*) 34
Les Établissements d'instruction publique dans le Midi avant la Révolution (*l'abbé Douais*). 35
L'Instruction publique à Condom sous l'ancien régime (*J. Gardère*). . 35
L'Enseignement dans le Haut-Languedoc, spécialement dans le diocèse de Toulouse, avant 1789 (*l'abbé Douais*) 35
Une Réforme de collège sous Louis XV (*H. Barckhausen*) 36
L'Instruction primaire dans l'ancien diocèse d'Avranches, avant la Révolution (*l'abbé Laveille*). 110
Histoire de l'enseignement primaire au Havre, depuis l'origine de la ville jusqu'à nos jours (*T. Garsault*) 111
Nouvelles Glanes historiques sur l'instruction publique avant et pendant la Révolution. Les Fondateurs d'écoles au XVIIIe siècle (*V.-E. Veuclin*) 111
L'Instruction populaire dans le département de la Mayenne avant 1790 (*l'abbé A. Angot*) 112
Essai sur l'instruction primaire, avant 1789, dans le doyenné de Grez-en-Bouère (*l'abbé A. Angot*) 112
Histoire du collège de Compiègne, depuis son origine jusqu'en 1790 (*Albert Plion*) 34
L'Instruction primaire, avant 1790, dans les paroisses du diocèse actuel d'Angers (*l'abbé Ch. Urseau*) 113
L'Instruction primaire en Limousin, sous l'ancien régime (*L. Guibert*). 113
Note sur l'instruction primaire en Saintonge-Aunis avant 1789 (*Louis Audiat*). 113
L'Instruction publique à Bourg sous l'ancien régime (*l'abbé F. Lacoste*). 114
Monographie de l'école Sainte-Eulalie ou Henri IV (de Bordeaux) (*V. Chaumet*) 114
L'Instruction publique à Fleurance, avant 1789 (*P. Parfouru*). . . . 114
Les Écoles à Alais sous l'ancien régime (*A. Bardon*) 115
Les Écoles et l'instruction à Saint-André-de-Varborgne (Gard), depuis le XVIIe siècle (*A. Bancal*) 115
L'Intervention de l'État et l'Instruction primaire en Provence sous la Régence (*Albert Babeau*) 115
Notes sur l'Instruction primaire et la condition des instituteurs dans le bailliage d'Amont au siècle dernier (*L. Cardot de la Burthe*) . . . 116
Les Écoles, avant et après 1789, dans la Meurthe, la Meuse, la Moselle et les Vosges (*L. Maggiolo*) 116
Les Écoles d'Albert au XVIIIe siècle (*H. Daussy*) 116
Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale, publiés et annotés par *J. Guillaume*, t. I (15 oct. 1792-2 juillet 1793). 117
Histoire de l'Enseignement dans le département de la Manche, de 1789 à 1808 (*W. Marie-Cardine*) 119
La Révolution et l'Instruction populaire dans le département de la Mayenne (*l'abbé A. Angot*). 119
Études sur la Révolution à Autun (*Ch. le Téo*). L'Autel de la patrie; l'Enseignement républicain à Autun pendant la Révolution 120
Œuvre scolaire de l'Église et de la Révolution en Berry (*M. Fayet*). . 120
Les Écoles d'un village toulois, au commencement du XVIIIe siècle (*le chanoine Demange*) 120
L'École primaire protestante en France jusqu'en 1789 (*G.-E. Nicolet*). 110
L'Université moderne (*Léo Claretie*) 485
Potaches et bachots (*Alexis Lemaistre*) 493

Histoire militaire et coloniale. Marins et missionnaires. Conquête de la Nouvelle-Calédonie (1843-1853) (*le R. P. de Salinis*). 151
Les Français en Italie, suivi des Français en Chine, en Syrie et en Cochinchine (1859-1861) (*le commandant Grandin*) 150
Enquête algérienne (*Charles Benoit*) 146
L'Algérie en 1891. Rapport et discours à la Chambre des députés (*A. Burdeau*) 146
La Vérité sur la retraite de Lang-Son. Mémoires d'un combattant (*Jacques Harmant*). 355
Deux années de lutte (1890-1891) (*Mat Gioi*) 354

Histoire locale. La Normandie monumentale et pittoresque. Édifices publics, églises, châteaux, manoirs, etc. I. Seine-Inférieure 539
Les Dinan et leurs juveigneurs (*la comtesse de la Motte-Rouge*) . . 162
Annales du diocèse de Soissons (*l'abbé Pécheur*). 152

Histoire de la forêt d'Orléans (*Paul Domet*) 456
Histoire de la ville de Gray et de ses monuments (*l'abbé Gatin* et *l'abbé Besson*). Nouvelle édition, revue et continuée par *Ch. Godard*. . . 454

Histoire étrangère. Acta Karoli IV, imperatoris, inedita. Ein Beitrag zu den Urkunden Kaiser Karls IV. (*Dr Phil. Franz Zimmermann*). 154
Les Hohenzollern (*Edmond Neukomm* et *Paul d'Estrée*) 155
Histoire de l'Allemagne depuis la bataille de Sadowa (*Eug. Véron*), revue et mise au courant des événements, par *F. Bondoux* 157
Histoire du règne de Marie Stuart (*Martin Philippson*). T. I. . . . 267
La Bataille du Home Rule; Parnell, sa vie, sa fin (*L. Nemours-Godré*) . 369
I preti romani relegati a Piacenza e a Parma 1810-1812 (*A.-G. Tononi*). 367
Stendhal diplomate (Rome et l'Italie de 1829 à 1842) (*Louis Farges*) . 158
Les Arlequins de Stamboul (*Nicolas Nicolaïdès*). 370
Napoléon Ier et la Fondation de la République argentine. — Jacques de Liniers, comte de Buenos-Ayres, vice-roi de la Plata, et le marquis de Sassenay (1808-1810) (*le marquis de Sassenay*). 159

Biographie. Portraits du vieux temps (*Émile Fages*). 161
Les Généraux de la Révolution (1792-1804). Portraits militaires (*le général Ambert*) 68
De Petri Joannis Perpiniani vita et operibus, 1530-1566 (*P. Bern. Gaudeau*) 32
Christophe Colomb (*Mgr Ricard*) 509
François de la Noue (1531-1591) (*Henri Hauser*). 351
Le Marquis de Ruvigny, député général des Églises réformées auprès du Roi et les Protestants à la cour de Louis XIV (1643-1685) (*A. de Galtier de Laroque*) 352
Le Roman d'un royaliste sous la Révolution. Souvenirs du comte de Virieu (*le marquis Costa de Beauregard*). 452
Vie de Henri de la Rochejaquelein 367
Rouget de Lisle, son œuvre, sa vie (*Julien Tiersot*) 458
Rouget de Lisle, sa vie, ses œuvres, la Marseillaise (*Alfred Leconte*) . 458
Marie-Amélie au Palais-Royal (*Imbert de Saint-Amand*) 269
Marie-Amélie et la Cour de Palerme (1806-1814) (*Imbert de Saint-Amand*). 269
La Duchesse de Berry en Vendée, à Nantes et à Blaye (*Imbert de Saint-Amand*). 489
La Jeunesse de Lamartine, d'après des documents nouveaux et des lettres inédites (*Félix Reyssié*) 165
Correspondance du vicomte de Melun avec Mme Swetchine, publiée par *le comte Le Camus*. 169
Mémoires d'Auger (1810-1859), publiés par *Paul Cottin*. 168
Auguste Nicolas. Sa vie et ses œuvres d'après ses mémoires inédits, ses papiers et sa correspondance (*Paul Lapeyre*). 166
Le Général de Sonis (*T. Joséfa*). 500
Un homme d'œuvres. — Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin (1847-1889). . 356

Archéologie et Mélanges. Monuments primitifs des îles Baléares (*Émile Cartailhac*). 344
Les Monnaies de Confranchette, étude et description (*l'abbé Frédéric Marchand*) 370
Johns Hopkins University Studies in historical and political science. 9e série, fasc. 5 à 12, et 10e série, fasc. 1 à 3 41
Annual Report of the American historical association for the year 1889. 43
Maisons d'hommes célèbres (*André Saglio*) 516
XIXe siècle (*John Grand-Carteret*). 490
Les Capitales du monde 491

Bibliographie. Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. 1re partie : Bibliographie (*les PP. Augustins* et *Aloys de Backer*) ; 2e partie : Histoire (*le P. Augustin Carayon*). Nouvelle édition, par *Carlos Sommervogel*, S. J., Strasbourgeois, publiée par la province de Belgique. Bibliographie. Tome III. Desjacques-Gzowski 270
Bibliografia di Pompei, Ercolano e Stabia (*Friedrich Furchheim*) . . 271
Catalogus codicum manuscriptorum qui asservantur in bibliotheca monasterii O. S. B. Engelbergensis in Helvetia, edidit P. Benedictus *Gottwald* 172
Étude sur le libraire parisien, du XIIIe au XVe siècle (*P. Delalain*) . . 27

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Achelis (Hans) 425
Alaux (J.-E.) 422, 423
Albini-Crosta (Mme Madeleine) . . 173
Alexandre (Arsène) . . . 494, 510
Alexandre (Roger) 240
Alhaiza (A.). 397
Alheim (Pierre) 78
Aliott 518
Allais (Gustave). 340
Ambert (le général). 68
Angerstein (Dr) 209
Angot (l'abbé A.). 112, 119
Aristote. 55
Arréat (Lucien) 392
Arvernophile 225
Aubin (Antony) 305
Audiat (Louis) 113
Aviragnet (Dr). 217
Avril (Adolphe d') 109
Azoulay (Dr L.) 216
Babeau (Albert) 115
Baccini (G.) 47
Backer (P. Augustin) 270
Backer (Aloys de) 270
Badaud (U.-N.) 204
Bancal (A.). 115
Baratoux (Dr J.) 221
Barbier (l'abbé Paul) 145
Barckhausen (H.). 31, 36
Bardon (A.). 115
Barrès (Maurice) 74
Basset (N.). 206
Baümker (Dr Clemens). 39
Baunard (Mgr). 264, 432
Bauron (l'abbé P.) 512
Beaucourt (Mis de) 535
Bellamy (l'abbé) 239
Bellanger (Justin) 141
Bellom (Maurice) 525
Benigni (Umberto) 366
Benjamin (Ernest) 299
Benoit (Charles) 146
Berlioux 325
Bernardini a Piconino (P.) . . . 107
Berr de Turique. 498
Berthelet (Giovanni) 250
Berthet (André) 40
Bertrand (Pierre) 13
Besson (l'abbé) 454
Bessonies (l'abbé G. de) 325
Beugnies (Dr) 215
Biart (Lucien) 507
Binder (S.). 223
Binet (Alfr.) 203, 393
Biré (Edmond) 267
Blampignon (E.-A.) 319
Blanc (Martial) 513
Blaze de Bury (Henri). 440
Blocq (P.) 219
Bois (Georges). 175
Boisgobey (Fortuné du) 302
Bondoux (F.) 157
Bonvalot ((Gabriel) 233
Bosguérard (Marie de). . . 504, 518
Bosia (Dr de) 218
Bossane (Henri) 461
Bottegari (Cosimo). 47
Bouchard 214
Bouchard (A.). 526
Boucher. 486
Bouchez (F.) 542
Bouchot (R. P. N.) 101
Bougan (Dr A.) 216
Bougot (A). 345
Bouquet (l'abbé). 33
Bourgoin (Auguste). 361
Boursin (E). 257
Bovier-Lapierre (G.) 533
Boyer d'Agen 275, 361
Bremond d'Ars (comte Guy de). . 265
Brémond (l'abbé Louis). 398
Brétigny (Mlle Georgette) 504
Bréville (André de) 518
Brinquant (l'abbé J.-F.) 317
Brissaud (E.) 196, 214
Brulon (l'abbé) 315
Brunetière (F.) 134
Buathier (l'abbé). 429
Buck (Dr de) 212
Buet (Charles) 24
Burdeau (A.) 146
Burnichon (le R. P.) 359
Bywanck (W.-G.-C.). 365
Caloen (le R. P. Dom Gérard van). 328
Camau (Émile) 540
Capecelatro (S. Em. Alfonso) . . 274
Capus (Guillaume) 233
Caran d'Ache 505
Carayon (P. Augustin). 270
Cardon (abbé). 254
Cardot de La Burthe (L.). . . . 116
Caro (Mme E.). 12
Cartailhac (Émile) 344
Castillon (Jules). 528
Cat (Édouard). 236
Cerfberr (Gaston) 498
César (C.-J.) 141
Chabot (le comte de) 367
Chabrand (Émile) 234
Chaignet (A.-Ed.) 127

Chaigneau (Camille) 304
Challamel (Augustin) 257
Champcommunal (J.) 520
Chanteclair (Gustave). 19
Chapelain (Jean). 362
Charaux (Claude-Charles) . . . 390
Charcot. 214
Chardon (R. P. Fr.-L.). 321
Charnacé (Guy de). 310
Chastel (Olivier du) 300
Chatelain (Émile) 26
Chaumet (V.) 114
Chennevières (Henry de). . . . 308
Chéron de la Bruyère (Mme). . . 517
Chesnel (E.) 125
Chevalier (A.). 496
Cholet (comte de) 231
Cim (Albert) 16
Claretie (Léo) 485
Cochard (Léon) 233
Colas de la Noue (E.). 113
Coleridge (le P. H.-J.). 106
Collell (Jaume). 366
Colomb (Mme J.) 511
Comper (J.). 273
Constant de Tours 226
Constantin (P.) 220
Contades (le comte G. de) . . . 246
Cooreman 210
Copin-Albancelli (Paul) 175
Coppin (Omer). 324
Corne (le R. P.) 37
Cornély (R.) 108
Cornet (Dr P.). 214
Corréard (F.). 362
Correns (Dr P.) 39
Cosnac (le comte de) 265
Costa de Beauregard (le marquis). 452
Costa de Beauregard (Mme la Cte). 320
Coste (le R. P.) 324
Cottin (Paul) 168
Coulon (Dr H.) 213
Couvreur (Dr). 220
Crafty 505
Cretin (Alfred) 358
Croonenberghs (le P. Charles) . . 234
Cuverville (Jules de) 308
Czernicheff (le prince A.) . . . 306
Dardenne (Jean). 226
Daussy (H.). 116
Debierre (Ch.) 219
Degoix (Dr). 210
Deidier (le R. P.) 325
Dejob (Charles) 266
Delalain (P.) 27
Delaporte (le P. V.). 413
Delbrel (le P. J.) 366
Delisle (Léopold) 30
Delorme (Sixte) 541
Delvaille (Dr C.). 212
Demange (le chanoine). 120
Dementhon (l'abbé Ch.) 315
Denifle (Henri) 26
Desjardins (Paul). 126
Desportes (Henri) 76
Deulin (Charles) 493
Devers (le Dr A.). 419
Dewaule (Léon) 403
Didier (abbé F.-M.) 173
Didon (le R. P.) 272
Dietz (H.) 438
Dieulafoy (Mme) 306
Diguet (Charles). 495
Dolfus (Paul). 17
Domet (Paul) 456
Domet de Vorges. 391
Dommartin (Léon) 226
Dorsay (Jules). 361
Douais (l'abbé) 35
Doudet (Mme) 506
Doumer 219
Drane (la T. R. Mère A.-T.). . . 254
Dräseke 427
Drouet (Dr H.) 211
Dubois (Marcel) 224
Dubousquet-Laborderie (Dr). . . 209
Du Camp (Maxime) 508
Duckworth (D.) 218
Dufour (l'abbé) 109
Duplessy (l'abbé E.) 319
Dupuis (Eudoxie). 500
Durand (Hippolyte) 492
Durandin (P.) 224
Duval (Mathias) 220
Eckler 209
Ehrenberg (Fritz) 226
Estrée (Paul d') 155
Etterlé (le P. J.) 212
Eude (Émile) 412
Fages (Émile). 161
Faisans (le Dr) 217
Faivre (Eugène) 303
Farges (Louis) 158
Fayet (M.) 120
Félix (G.) 538
Ferrière (Émile). 213
Fessler (Joseph). 332
Figuier (Louis) 360
Fitzroy (A.-J.). 333
Fonsegrive (Georges-L.) 387
Fontaine (P.-J.) 105
Fontenelles (abbé des) 274
Fouques-Duparc (Mme) 324
Fortini (Pietro) 47
Fournel (Victor) 339
Fournier (Édouard). 45
Fournier (Marcel) 28
Fourot (l'abbé A.) 326
Fourrière (l'abbé) 100
Franklin (Alfred). 149
Frémine (Charles) 498
Fretté (abbé S.-E.) 105
Friteau 220
Fritsch (l'abbé A.) 318
Froment (Pierre). 516
Fulconis (Dom Gabriel-Marie) . . 326
Fullerton (lady). 496
Furchheim (Friedrich) 271
Fustel de Coulanges 249
Fuzeré (Henry) 416
Gabillard (Paul) 411
Gaillemin (Fr.-M.-S.) 61
Galtier de Laroque (A. de) . . . 352
Gardère (J.) 35
Garros (Paul de). 300
Garsault (T.) 111

Gatin (l'abbé) 454
Gaudeau (P. Bern.) 32
Gauthiez (Pierre). 417
Gebhardt (Oscar). 425
Geddes (P.). 199
Gelhardt (Oscar von) 121
Gerando (G. de) 73
Gheusi (P.-B.) 496
Gietmann (G.) 103
Ginisty) (P.) 74
Godard (Ch.) 454
Godin (Jules) 528
Gœthals (E.) 222
Gottwald (le P. B.). 172
Gou-Sola (Dr D. Joaquin) 172
Grainger-Stewart (Th.) 215
Grand-Carteret (John). 490
Grandin (le commandant). . . . 150
Grandmaison (Marie de) 506
Grandmougin (Charles) 409
Grellet-Dumazeau (A.) 67
Gréville (Mme Henry) 301
Grisard (Achille). 419
Gruber (le R. P.). 404
Guéchot (M.) 495
Guérin (Mgr Paul) 533
Guibert (L.) 113
Guibout (Dr) 225
Guiches (Gustave) 8
Guillaume (J.). 117
Guillouard (L.) 520
Guyot-Daubès 460
Gyp 311
Halévy (Ludovic) 310
Hanssen (J.) 237
Hardmeyer (J.) 226
Harmant (Jacques) 355
Harnack (Adolf) 121, 425
Hatch (Edwin) 98
Hauser (Henri) 351
Haussoullier (B.) 55
Havard (Henri) 487
Heimweh (Jean) 276
Heinrich (G.-A.) 439
Hély (Léon) 420
Hennebert (le lieutenant-colonel). 514
Henriot (l'abbé) 108
Héricault (Charles d'). 22
Hervilly (Ernest d') 504
Hetzenauer (le P. M.) 107
Hirth (Geo.) 392
Holweck (F.-J.) 431
Hugo (Victor) 365
Huguet (Abel). 460
Hulewicz (Casimir). 307
Hulst (Mgr d') 385
Hyvernat (H.). 487
Imbert (Gaetano). 540
Imbert de Saint-Amand. . . 269, 489
Isern (Damian) 335
Izoulet (Jean). 360
Jail (l'abbé O.) 448
Janet (Paul) 399, 462
Jannet (Claudio) 130
Janssens (Dom Laurent) 415
Jaugey (l'abbé) 36
Jenner (le P. Joseph) 254
Joret (Charles). 242
Joséfa (T.) 500
Josse (Monsieur) 52
Jouet (Alphonse). 530
Jouglard (S.) 397
Jouin (Dr) 216
Jourdain (Z.-C.) 237
Jousset (P.) 494
Jouy (Jules) 420
Jullian (Camille). 249
Jungmann (Bernard). 332
Juvara 220
Kannengieser (A.) 222
Klein (Félix) 364
Knecht (Dr D. Federico-Justo) . . 331
Kneipp (Séb.) 222
Krieg (C.) 448
Laage (le R. P. de). 327
Labadie-Lagrave (Dr) 217
Labat (Louis) 424
La Blanchère (H. de) 498
Laborde (Dr J.-V.) 220
La Borderie (A. de). 252
La Bretonnière (Jean de). . . . 299
Lacoste (l'abbé F.) 114
Laemmer (Dr Hugo) 38
La Fontaine (J. de). 50
Laguerre (Mme) 72
Lahousse (G.) 389
Lallemand (Paul). 318
Lambel (le comte de) 368
Lami (E.-O.) 227
Lamothe (A. de) 495
La Motte-Rouge (comtesse de). . 162
Lancereaux (Dr) 215
Lanson (Gustave). 341
Lapeyre (Paul) 166
Laquiante (A.). 260
Larchey (Lorédan) 47
Largent (le P. A.) 57
Larmandie (le comte Léonce de) . 24
Larroumet (G.) 134
Laschi (R.). 536
Lasserre (Pierre) 77
Latapie (Dr) 209
Laurie (André) 508
Laveille (l'abbé) 110
Laveleye (Émile de) 130
Lavigne (Paul) 496
Le Bon (Gustave) 245
Le Camus (le comte) 169
Leclerc (Max). 359
Leclerc du Sablon 494
Leclercq (Jules) 232
Leconte (Alfred). 458
Lecoy de la Marche (A.) 348
Le Faure (G.) 496
Lefort (Dr Éd.) 205
Lefort (J.). 529
Le Goffic (Charles). 20
Legouvé (Ernest) 508
Legrand (Maxime) 229
Le Jeune (Mlle) 517
Leloir (Georges). 522
Lemaistre (Alexis) 493
Lemaitre (Jules) 463
Lemonnier (Camille). 309
Léon XIII 313
Leonardi (Leonardo) 122

Lermont (J.) 515
Lescœur (le R. P.) 398
Lescure (de) 48, 50
Le Sellyer (Achille-François) . . 519
Lesêtre (abbé H.) 106
Le Téo (Ch.) 120
Levieux (Fernand) 531
Lhermite (le R. P.) 414
L'Huillier (le R. P. Dom A.) . . 253
Libert (le R. P.). 330
Liégeard (Stéphen) 407
Lombroso (C.) 205, 526
Lot (Ferdinand) 450
Loti (Pierre) 493
Ludolphe le Chartreux 320
Luguet (Marcel) 13
Lury (Augustin) 313
Macaigne (Lucien) 296
Macaigne (Dr M.) 215
Madeleine (Jacques) 420
Maffei (le R. P. Antoine). . . . 329
Maffre de Baugé (Achille) . . . 297
Magbert. 514
Maggiolo (L.) 116
Maillard de Marafy (le comte de). 123
Mairet (Jeanne) 300
Malbec (Dr A.) 214
Malet (A.) 224
Mansi (le R. P. Joseph) 237
Marandat (l'abbé) 323
Marchal (Gustave) 541
Marchand (l'abbé Frédéric) . . . 370
Margueritte (Paul) 496
Marie (Dr P.) 218
Marie-Cardine (W.) 119
Marie-Thérèse de France. . . . 489
Mars 504
Martin (Alexis) 447
Martin (l'abbé E.) 29
Martin (Gabriel) 78
Massa (la comtesse de) 299
Massip (L.) 34
Mat Gioi 354
Mathieu (H.) 396
Maton (Adolphe). 528
Maugras (A.) 523
Max (Félicien) 14
Mayne-Reid. 515
Mazoyer (l'abbé P.) 106, 404
Méaulle (F.) 509, 513
Meignan (Mgr). 104
Melcy (F.) 506
Mélin (M.) 62
Melun (le comte de) 169
Messio (A.). 102
Mey (G.). 320
Meynard (le R. P. Fr.-André-Marie). 358
Meyners d'Estrey (le comte) 498, 516
Michaud (Léon) 309
Michel (le R. P. L.). 329
Millet (René). 364
Mirepoix 295
Mir y Noguera (P. Juan) 100
Mirzel 518
Mismer (Charles). 229
Moireau (Auguste) 130
Monceaux (P.). 363
Monin (Dr E.) 208, 209
Monnier (Dr) 221
Monnier (Marcel). 236
Montbard (G.). 230
Montet (Charles-Émile) 228
Moreau-Vauthier (Ch.) 18
Morillot (Paul) 462
Morse Stephens (H.) 435
Mouchot (A.) 44
Mougin (L.). 208
Moulin-Eckart (R. Graf du) . . . 64
Moussoir (Georges) 14
Mouton (Eugène). 508
Muller-Simonis (P.). 487
Musany (F.). 73
Nada 308
Nanteuil (Mme de) 510
Netter (le Dr A.). 390
Neukomm (Edmond). 155
Nemours-Godré (L.). 369
Nicolaïdès (Nicolas) 370
Nicolet (G.-E.) 116
Nogier (Dr J.-J.) 203
Nolhac (Pierre de) 442
Normand (Charles) 363, 513
Ollé-Laprune (Léon) 401
Onanoff (J.) 219
Orlando (Filippo) 47, 51
Ordinaire (Olivier). 235
Orti y Escolano (D. Vicento) . . 331
Paganelli (Atto) 99
Pagliano (Dr) 206
Pallu de Lessert (A. Clément). . 347
Parfouru (P.). 114
Paris (Émile) 337
Paris (Pierre). 54
Pastor (Dr Ludwig) 59
Patrazi (le P. Fr.-X.) 101
Pecci (Joachim) 313
Pécheur (l'abbé). 152
Péladan (Joséphin) 21
Perdreau (l'abbé) 323
Perraud (Mgr) 275
Pérez (Bernard) 203
Perrot de Chezelles 531
Petit (Arsène). 46
Philippson (Martin) 267
Picherit (L.) 414
Picot (Georges) 453
Pillet (l'abbé A.) 75
Pilling (James-Constantin) . . . 336
Pillon (F.) 405
Pioger (le Dr Julien) 396
Pitray (vicomtesse de) 516
Platt-Ball (W.) 199
Plion (Albert). 34
Poirier (P.) 220
Pomaret (G. de) 505
Ponsolle (Paul) 130
Pouvillon (Émile) 293
Pravaz (Henriette) 514
Proust (le prof.) 207
Prozor (le comte) 299
Qatrefages (A. de) 197
Quillot (Maurice) 11
Rabory (le R. P. Dom J.). . . . 153
Rastoul (A.) 262
Rebell (Hugues). 11
Reblaud (Dr) 261

Reichardt (J.-F.). 260
Reclus (Élisée) 139
Redpath (Henry-A.). 98
Régnier (Ad.). 50
Renouvier (Ch.) 394
Reure (l'abbé Claude-Odon). . . 143
Reyssié (Félix) 165
Ricard (Mgr) 324, 324
Richerolle (Dr Eug,) 217
Ricoux (Adolphe) 175
Riess (Dr Richard) 98
Rigal (Eugène) 338
Rinaldi (P. Carlo-Giuseppe) . . . 273
Ris-Paquot 435
Rival. 174
Robida (A.) 514
Rochard (le Dr Jules) . . . 207, 433
Rochester (Mme J.-W.). 304
Rod (Ed) 5, 343
Rodenbach (Georges) 297
Roger-Milès (L.). 211
Rosier (J.) 228
Rosse (Raoul). 523
Rousseau (Mme Louise). . . 76, 360
Rousselet 535
Sabatier (A.) 200
Saglio (André) 516
Sainte-Beuve 492
Sandeau (Jules) 509
Sales (Pierre). 303
Salinis (le R. P. de) 151
Sarnelli (le Vén.) 329
Sassenay (le marquis de). . . . 159
Saurin (l'abbé Adolphe) 163
Schneuwly (Jos.). 29
Schrœder (Mgr F.). 353
Schwane (Joseph) 333
Schwartz (Ed.) 121
Séché (Léon) 65
Secrétan (Ch.) 400
Ségard (Ch.) 514
Séméziès (Marcel) 18
Servais (Jean). 529
Servières (Georges). 9
Sibille (C.). 497
Simon (Dr P. Max) 202
Soffiantini (Dr G.) 223
Sommervogel (Carlos) 270
Somveille (Léon) 410
Sorel (Albert). 258
Souffret (F.) 198
Stany (le commandant) 511
Stein (Paul) 175
Stella (Jean) 22
Stendhal 342
Surbled (Dr) 201
Tarbé (Edmond). 302
Taxil (Léo) 174
Thamin (R.) 532
Thiel (Bernardo-Augusto) . 316, 317
Thomas (Edmond) 529
Thomas (Gabriel). 247
Thompson (Arthur) 199
Thouvenel (L.) 148
Thureau-Dangin (Paul). 69
Tiersot (Julien) 458
Tinseau (Léon de) 12, 493
Tissandier (A.) 488
Tononi (A.-G.). 367
Topinard (P.) 197
Triaire (P.) 195
Trolliet (Émile). 421
Trotignon (Lucien). 231
Typaldo-Bassia 530
Urseau (l'abbé Ch.). 113
Vadier (Berthe) 418
Valdès (André) 304
Vallet (l'abbé J.) 402
Vallet (L.). 491
Vallet (P.). 201
Vallon (Georges du) 307
Vareilles-Sommières (comte de) 71, 529
Varigny (H. de) 199
Variot (G.). 496
Verdun (Jean de). 368
Verga (Ettore) 540
Verne (Jules) 507
Vernes (M.) 100
Véron (Eug.) 157
Vésinier (Pierre). 76
Veuclin (V.-E.) 111
Veuillot (Louis). 445
Vielé-Griffin (Francis) 418
Vigné d'Octon (P.) 15
Vigouroux (F.) 331
Villard (le prof.) 206
Villard (François) 15
Villecrose (Julien). 413
Ville d'Avray (A. de) 504
Villetard de Prunières 524
Vivien de Saint-Martin. 535
Vuillier (Gaston) 484
Wable (Anatole). 523
Warde Fowler (W.) 56
Wattier (Dr) 210
Weill (George) 350
Weismann (A.). 199
Weiss (B.) 427
Weiss (J.-J.) 340
Wiçwa-Mitra 101
Witt (Mme de), née Guizot . 511, 517
Wolter (Maure) 123
Wurtz 221
Zanon (Giannantonio) 223
Zévort (Edgar) 363
Zimmermann (Franz). 154
Zola (Émile) 289

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Baguez (l'abbé Nicolas-Louis), 371. — Battaglini (le cardinal), 278. — Bonnault d'Houet (le vicomte Marie-Antoine-Joseph-Léon de), 547. — Castan (Auguste), 177. — Courcelle-Seneuil (Jean-Gustave), 179. — Croom-Robertson (George), 372. — Cuyper (Charles de), 547. —

Gindely (Anton), 545. — Grant (Robert), 546. — Hellwald (Friedrich von), 546. — Hervey de Saint-Denis (le marquis), 544. — Hübner (le baron Joseph-Alexandre de), 277. — Jhering (Rudolf von), 371. — Lavigerie (le cardinal), 543. — Lavoix (Henri), 469. — Liberatore (le R. P. Mathieu), 468. — Lipsius (Richard-Adelbert), 277. — Marmier (Xavier), 463. — Michiels (Joseph-Alfred-Xavier), 467. — Mouchez (le contre-amiral), 78. — Pigeonneau (Henri), 79. — Piolin (Dom Paul), 543. — Reiber (Ferdinand), 278. — Renan (Ernest), 465. — Rousset (Camille), 467. — Schlögl (Friedrich), 469. — Skene (William Forbes), 372. — Taillebois (Émile), 278. — Tennyson (lord), 468. — Trollope (Thomas-Adolphus), 544. — Vit (Vincenzo de), 278. — Whittier (John Greenleaf), 370. — Wilson (sir Daniel), 277.

Institut, 471, 549.

Concours et prix, 81, 549.

Congrès, 81, 181, 280, 471.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 81, 181, 281, 374, 472, 550.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 82, 181, 281, 374, 472, 550.

Mélanges bibliographiques et historiques : Les Archives de l'histoire de France, 82. — L'Exégèse mythologique, 472. — Livres mis à l'Index, 281. — Almanachs, 551. — Jules César à Isernore. L'Emplacement d'Alésia, 82. — L'Apostrophe de Mirabeau, 374.

Nouvelles. — Paris, 83, 182, 282, 374, 472, 552. — Alsace, 376. — Auvergne, 86, 376. — Berry, 185. — Bourgogne, 185. — Bretagne, 376, 474. — Champagne, 86, 185, 377, 553. — Dauphiné, 186, 282, 377, 553. — Flandre, 474. — Forez, 474. — Franche-Comté, 86, 186, 283, 377, 474, 553. — Guyenne et Gascogne, 87, 187, 284, 378, 475. — Ile-de-France, 88, 188, 378, 475. — Languedoc, 188, 285, 378. — Limousin, 188, 285, 379. — Lorraine, 285. — Lyonnais, 88, 188, 379, 475, 476. — Normandie, 88, 380. — Picardie, 89. — Poitou, 89, 286, 380, 476. — Provence, 90, 286, 476. — Saintonge et Aunis, 189, 286. — Alsace-Lorraine, 477. — Allemagne, 90, 189, 287, 380. — Angleterre, 91, 190, 287, 380, 477. — Autriche-Hongrie, 91. — Belgique, 91, 477. — Espagne, 92, 381. — Grèce, 287. — Italie, 92, 190, 381, 478. — Portugal, 478. — Russie, 190. — Suisse, 93. — Algérie, 478. — États-Unis, 94, 478. — Chili, 382. — Haïti, 190.

Publications nouvelles, 94, 190, 287, 382, 478.

Dernières publications illustrées, 554.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Arnoldo (le P.), 384. — Naissance (la) de Mme de Maintenon, 384. — Verdelin, 384.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

Z
1007
P73
t.64-65

Polybiblion; revue bibliographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY